TQ
2446
.M3
1850
ROMELL,
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mathildemmoir00suee

MATHILDE

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FEMME.

Dessins par J.-A. Beaucé.

Gravures par A. Lavielle.

INTRODUCTION.

CHAPITRE PREMIER.

Le café Lebœuf.

Vers la fin du mois de décembre 1838, on voyait (et l'on voit probablement encore) un modeste café appelé le *café Lebœuf*, situé rue Saint-Louis au Marais, en face du vieil hôtel d'Orbesson, vaste et triste demeure, mise en location, après avoir été habitée pendant plusieurs générations par une ancienne famille de robe. Son dernier propriétaire, le président d'Orbesson, était mort peu de mois après la restauration. Au mois d'octobre 1838, les écriteaux disparurent, et un locataire vint prendre possession de ce sombre édifice, bâtiment à deux étages entre cour et jardin. Une grande porte vermoulue flanquée de deux pavillons servant de communs s'ouvrait sur la rue. L'hôtel d'Orbesson, quoique habité, paraissait toujours désert et abandonné. Une herbe épaisse continuait de pousser sur le seuil de la grande porte, qui ne s'était jamais ouverte depuis l'arrivée du dernier locataire, le colonel Ulrik.

Le café Lebœuf.

Dans les quartiers populeux ou élégants de Paris, on est à peu près à l'abri de la médisance ou de la curiosité de ses voisins. Chacun est trop occupé de ses travaux et de ses plaisirs pour perdre un temps précieux à ces commentaires fabuleux, à cet espionnage hargneux et incessant qui fait les délices de la province.

Il n'en est pas ainsi dans certains quartiers retirés, généralement peuplés de petits rentiers ou d'anciens employés, gens éminemment oisifs et passionnés du merveilleux, toujours préoccupés de l'impérieux besoin de savoir ce qui se passe dans la rue ou chez les autres. On doit le dire, à la louange de ces honnêtes bourgeois, si jaloux d'exercer leur imagination, ils ne sont pas très-exigeants sur l'importance des faits qu'ils aiment à poétiser à leur

manière. La moindre particularité leur suffit pour étayer les plus formidables histoires, dont ils vivent heureux et satisfaits pendant plusieurs mois. Mais si la personne qu'ils épient s'opiniâtre à ne pas même leur donner le prétexte d'une fable, si elle s'environne d'un mystère impénétrable, la curiosité des oisifs, refoulée, comprimée, ne trouvant pas d'issue, s'exalte jusqu'à la frénésie. Pour assouvir leur passion frénétique, ils ne reculent alors devant aucune extrémité.

Depuis trois mois qu'il habitait le Marais, le colonel Ulrik avait réussi à exciter cette espèce de curiosité furibonde chez ses voisins, presque tous habitués du café Lebœuf, situé, ainsi que nous l'avons dit, en face de l'hôtel d'Orbesson. Rien ne semblait plus extraordinaire que la vie du colonel : ses fenêtres étaient toujours fermées ; jamais il ne sortait de chez lui, à moins que ce ne fût mystérieusement, sans doute par une petite porte du jardin qui s'ouvrait sur une ruelle déserte. Son domestique paraissait un grand homme à l'air rébarbatif. Chaque matin, une petite porte de service recevait un panier de provisions qu'un restaurateur des environs avait été chargé de fournir, et se refermait aussitôt.

Réduits à exploiter cette seule circonstance, les curieux gagnèrent le pourvoyeur, et tâchèrent de présumer des mœurs et du caractère du colonel par l'examen des provisions qu'on lui apportait. Malgré leur esprit inventif, les habitués du café Lebœuf ne purent asseoir aucune sérieuse hypothèse sur ces renseignements. Le colonel semblait se nourrir d'une manière très-simple et très-sobre. Pourtant quelques gens d'imagination laissèrent entendre qu'il pouvait bien manger crue la volaille qu'on lui apportait. On ne donna, pour le moment du moins, aucune suite à ces insinuations, qui ne parurent pas manquer de profondeur. Dernière et importante remarque : jamais le facteur de la poste n'avait apporté une seule lettre à l'hôtel d'Orbesson. Personne, depuis trois mois, n'avait franchi le seuil de cette demeure.

On pense que bien des ruses avaient été ourdies pour arracher quelques mots au domestique du colonel, ou pour jeter un coup d'œil dans l'intérieur de l'hôtel. Toutes ces entreprises furent vaines. Les voisins, réduits à une sorte d'observation armée, de surveillance continue, établirent le centre de leurs opérations au café Lebœuf. A la tête des curieux étaient les deux frères Godet, célibataires, ex-employés à la loterie. Depuis l'arrivée du colonel à l'hôtel d'Orbesson, ces deux vieux garçons avaient trouvé un but ou un prétexte à leur vie, jusqu'alors assez décolorée. Acharnés à découvrir quel était le mystérieux inconnu, chaque jour ils formaient de nouveaux projets, ils tentaient de nouveaux efforts pour pénétrer l'énigme vivante qui les affolait.

Madame veuve Lebœuf, hôtesse du café, servait d'auxiliaire aux deux frères. Retranchée derrière les bocaux de cerises et les bols d'argent qui ornaient son comptoir, sans cesse elle avait ses gros yeux braqués sur les portes de l'hôtel. Si l'on s'étonne de cette persévérance à épier dans le désert, on oublie que la vanité même de l'espionnage de nos oisifs devait servir de puissant aiguillon à leur curiosité. Chaque jour ils s'attendaient à dévoiler quelques faits importants. Nous l'avons dit, on était à la fin du mois de décembre.

Midi venait de sonner à la pendule du café : madame Lebœuf, le nez appliqué aux vitres, partageait son attention entre la neige qui tombait à gros flocons et la porte de l'hôtel d'Orbesson. La veuve s'étonnait de n'avoir pas encore vu les deux frères Godet, ses fidèles habitués, qui chaque matin venaient régulièrement déjeuner chez elle. Enfin elle les vit passer devant ses fenêtres ; ils entrèrent, et se débarrassèrent de leurs manteaux couverts de neige. — Bon Dieu ! monsieur Godet l'aîné, qu'avez-vous donc au front ? s'écria la veuve en voyant le bandeau qui enveloppait la tête de son habitué.

M. Godet l'aîné était un gros homme chauve, au teint coloré, au ventre proéminent, à la physionomie importante et dogmatique. Il souleva un peu la bande de soie noire qui cachait son œil gauche, et répondit d'un air indigné, avec une voix de basse-taille qui eût fait honneur à un chantre de cathédrale : — C'est de la façon de ce monstre de Robin des Bois.

(Les curieux du café Lebœuf avaient ainsi ingénieusement baptisé l'habitant de l'hôtel d'Orbesson.)

— C'est de la façon de ce monstre de Robin des Bois ! répéta monsieur Godet le cadet, véritable écho de son frère. — Bon Dieu du ciel ! racontez-moi donc vite comment cela vous est arrivé ! s'écria madame Lebœuf frémissant d'impatience. — C'est bien simple, ma chère madame Lebœuf, dit l'ex-employé. Il fallait en finir avec cet aventurier, ce vagabond, ce coureur, qui se tapit dans sa tanière comme une véritable bête farouche. (Et si je l'appelle bête farouche, je n'attaque en rien ni son honneur ni sa moralité ; seulement je pose cette simple question : « S'il ne faisait pas du mal ou s'il n'en n'avait jamais fait, pourquoi se cacherait-il comme une véritable bête farouche ? ») Après cette triomphale parenthèse, M. Godet l'aîné écarta de nouveau le bandeau de son œil gauche.

— Au fait, pourquoi se cacherait-il ? répétèrent les habitués attentifs.

— Mais voilà bien le gouvernement, reprit M. Godet avec amertume ; il sait traquer, trouver, arrêter des conspirateurs ; mais, quand il s'agit du salut, de la tranquillité de paisibles bourgeois, serviteur de tout mon cœur ! il n'y a pas plus de sergents de ville ou de commissaires de police que chez les sauvages !

— Que chez les sauvages, répéta M. Godet puîné.

— Dans les dangereuses conjonctures où nous nous trouvions, abandonné à mes propres forces, ma pauvre madame Lebœuf, reprit M. Godet l'aîné, qu'ai-je fait, qu'ai-je dû faire ? Le voici. Je me suis dit : — Godet, tu es un honnête homme, tu as à accomplir un devoir, un grand devoir ; fais ce que dois, advienne que pourra, Godet... Il y a dans ton voisinage un vagabond, un aventurier, un coureur qui, à la face de tout une rue, de tout un quartier, ose se céler effrontément, depuis des semaines, depuis des mois, sans que le gouvernement fasse rien pour mettre un terme à ce scandale public !!!

— Le fait est que c'est un scandale ! dit madame Lebœuf ; il est impossible de savoir ce que font des voisins qui ne se montrent jamais. Alors on est bien forcé d'en dire du mal !

— C'est un affreux scandale ! reprit M. Godet l'aîné ; je ne le dis pas seulement, je le prouve : il est évident, il est palpable que cet aventurier fait litière de la manière de penser de ses concitoyens, en s'obstinant à échapper à leur appréciation sévère, mais équitable. L'homme propose... Mais Dieu dispose...

Madame Lebœuf, ne saisissant pas l'à-propos de cette citation philosophique, et impatiente d'arriver à l'*action*, s'écria :—C'est bien vrai... monsieur Godet ; mais par quel motif avez-vous donc ce bandeau sur l'œil ?

— M'y voici, ma chère dame Lebœuf. Hier j'appelai mon frère, mon digne frère ; je lui dis : — Dieudonné, il faut que cet abus intolérable ait une fin : il faut, dussions-nous y laisser notre vie, il faut que nous sachions quel est cet aventurier. Je ne te le cache pas, mon frère, dis-je à Dieudonné, c'est pour moi une question de santé. Depuis trois mois que ce coureur habite ce quartier, depuis que je cherche en vain à savoir ce qu'il est, ce qu'il fait, je ne vis pas, je suis dévoré d'inquiétudes ; j'ai des rêves atroces, des cauchemars abominables. Je ne pense qu'à ce mystérieux inconnu. C'est à ce point que mes fonctions physiques s'en altèrent. Oui, ma pauvre madame Lebœuf, c'est comme j'ai l'honneur de vous le confier, mes fonctions s'en altèrent. Aussi me suis-je dit : Godet, tu ne seras pas assez bourreau de toi-même pour creuser ta tombe pour le bon plaisir de cet aventurier ! Ce mystère t'agite outre mesure, Godet ! eh bien ! dévoile ce mystère, et tu seras digne de reconquérir ton repos, que ce vagabond a méchamment troublé. Ce qui fut dit fut fait, ma chère madame Lebœuf. Hier, à la nuit tombante, j'emprunte une échelle à notre voisin le menuisier ; je traverse la rue avec Dieudonné ; nous entrons dans la ruelle où s'ouvre la petite porte du jardin de Robin des Bois ; j'applique l'échelle à la muraille, je monte ; il faisait encore assez de jour pour voir dans le jardin et dans l'intérieur de la maison.

— Eh bien ? s'écria madame Lebœuf.

— Eh bien, madame, au moment où j'avançais la tête afin de regarder par-dessus la crête du mur, un coup de fusil part...

— Dieu du ciel ! un coup de fusil ! s'écria la veuve.

— Un véritable coup de fusil, madame, un véritable attentat à mon existence particulière. Mon chapeau tombe, je me sens frappé au front et à l'œil comme si j'avais reçu un millier de pointes d'épingles à bout portant, et j'entends la voix (je te reconnaîtrai entre mille), j'entends la voix du janissaire, du séide de cet aventurier, qui s'écrie avec un accent féroce et railleur : — Une autre fois, au lieu de cendrée, ce sera du gros plomb ; une autre fois, au lieu de tirer au chapeau, on tirera au visage... Voilà, ma pauvre madame Lebœuf, où nous en sommes réduits avec le gouvernement. Vous le voyez, on vient massacrer des bourgeois paisibles jusque sur la crête des murs... les plus élevés !

— Mais c'est un assassinat ! s'écrièrent les habitués.

— Ah ! le monstre d'homme ! dit madame Lebœuf. Il faut aller chez le commissaire, monsieur Godet, il faut avoir des témoins.

—C'est justement ce que je me disais à part moi, en descendant précipitamment de mon échelle, ma chère madame Lebœuf ; oui... je me disais : Godet, il faut que tu ailles à l'instant déposer ta plainte chez le magistrat. Mais vous allez voir comment nous sommes gouvernés. Un quart d'heure après, j'entrais chez M. le commissaire au moment où on allumait sa lanterne... sa lanterne !... emblème dérisoire, s'il voulait signifier la clairvoyance de ce fonctionnaire. J'apportais avec moi les pièces de conviction, mon chapeau troué et mon front tout bleu...

— Eh bien ?

— Eh bien ! madame Lebœuf, le commissaire m'a dit, il a eu l'impudeur de me dire que je n'avais eu que ce que je méritais, et que, sans la considération dont je jouissais dans le quartier depuis vingt-deux ans et quelques mois, il aurait été forcé de me poursuivre comme coupable d'escalade nocturne dans une maison habitée.

— Quelle horreur ! s'écria madame Lebœuf.

— Ainsi, reprit M. Godet l'aîné avec une ironie amère et une emphase cicéronienne, ainsi un aventurier pourra venir insolemment exciter la curiosité publique en dissimulant sa personne, et un bourgeois honnête, bien famé, sera fusillé, impunément fusillé, parce qu'il aura tenté de sortir de l'état d'angoisse, d'inquiétude, de perplexité où le plonge l'ignorance d'un mystère qui importe peut-être au salut public ! Ecoutez, madame Lebœuf, ajouta M. Godet d'un ton d'oracle en se dressant de toute sa hauteur, un grand homme l'a dit, je ne sais plus lequel, mais c'est égal, un grand homme l'a dit : La maison de tout citoyen doit être de verre. Je donne l'exemple, qu'on m'imite ; ma maison est de verre, un véritable bocal : qu'on y plonge la vue, et l'on n'y verra dévoué au repos de mes concitoyens... ou...

M. Godet ne put terminer sa philippique. Un fait foudroyant lui coupa la parole. Une très-belle voiture, largement armoriée, attelée de deux beaux chevaux, s'arrêta devant la grande porte de l'hôtel d'Orbesson. Cette voiture était venue au pas ; ses persiennes levées annonçaient qu'elle était vide; un chasseur richement galonné descendit du siége où il était assis, à côté du cocher, vêtu d'une pelisse amarante fourrée. A peine le chasseur eut-il touché le marteau de la porte, que, pour la première fois depuis trois mois, elle s'ouvrit pour recevoir la voiture, et se referma aussitôt. Les oisifs du café Lebœuf se regardèrent d'un air ébahi. Ils allaient sans doute se livrer à des commentaires exorbitants, lorsque la porte se rouvrit de nouveau. La voiture sortit rapidement ; l'on put y voir, nonchalamment assis, un homme jeune encore, d'une figure très-basanée. Il portait un uniforme de hussard, blanc, à collet bleu, couvert de broderie d'or. A son cou et sur sa poitrine brillaient des croix et des plaques d'ordres étrangers.

— Ah çà, Robin des Bois est donc un grand seigneur d'un pays lointain? s'écria M. Godet l'aîné.

— Il a une assez belle figure, mais l'air bien insolent, dit madame Lebœuf.

— Avez-vous vu ces deux crachats, l'un en or, l'autre en argent? dit M. Godet le cadet.

— Tiens... tiens... tiens!... moi qui croyais au fond de ma pensée que, malgré son titre de colonel, l'aventurier, le coureur, le vagabond était quelque chose comme un banqueroutier retiré, ajoute M. Godet l'aîné en sifflant entre ses dents.

— Une idée, messieurs! s'écria madame Lebœuf. C'est peut-être un acteur! J'ai vu au Cirque-Olympique des écuyers habillés dans ce genre-là.

— Mais cette magnifique voiture, dit M. Godet, elle appartiendrait donc à la troupe? Et d'ailleurs on ne joue pas la comédie en plein jour.

— Mais j'y pense, dit madame Lebœuf, peut-être ce vilain homme qui habite avec Robin des Bois vous laissera-t-il entrer, maintenant que son maître est sorti.

— Vous avez raison, ma chère madame Lebœuf, dit M. Godet ; vous avez raison ; mais sous quel prétexte m'introduirai-je dans ce domicile?

— Vous n'avez qu'à dire que vous venez lui faire des excuses de ce qui s'est passé hier, dit timidement Godet le puîné.

— Comment! des excuses... de ce qu'il a manqué de m'éborgner? Vous êtes fou, Dieudonné. Je vais au contraire lui déposer ma plainte de son incivilité d'hier ; ce sera un moyen d'engager la conversation. Vous allez voir.

Ce disant, M. Godet sortit, et frappa à la petite porte.

La sombre figure du domestique du colonel Ulrik parut au guichet.

— Que voulez-vous? dit-il.

— C'est moi qui, hier, ai reçu...

— Vous en recevrez bien d'autres, si vous y revenez, répondit le domestique en fermant brusquement le guichet.

M. Godet, désappointé, revint trouver ses complices. On continuait de faire, au café Lebœuf, les suppositions les plus inouïes sur le colonel Ulrik, lorsque cet intéressant sujet de conversation fut interrompu par le roulement d'une voiture qui s'arrêta devant l'hôtel d'Orbesson. Le colonel rentrait. Un moment après, la voiture qui l'avait amené ressortit au pas. M. Godet la suivit; il tâcha d'engager la conversation avec le cocher et le chasseur ; il n'en put tirer un seul mot, soit que ces gens n'entendissent pas le français, soit qu'ils ne voulussent pas répondre au questionneur. M. Godet et ses amis conclurent de ce silence obstiné que le colonel était servi par des muets, ce qui augmenta infiniment la terreur qu'il inspirait. Cette voiture lui appartenait-elle? Il fut impossible de résoudre cette question. Le lendemain, le surlendemain, les jours suivants, les habitués du café attendirent en vain le carrosse ; il ne reparut plus. Rien ne semblait changé dans les habitudes solitaires de Robin des Bois. La curiosité des frères Godet était encore plus violemment excitée depuis qu'ils savaient que le colonel était jeune, beau, et sans doute dans une position sociale élevée. On ne lui prodigua plus les épithètes de vagabond et d'aventurier, on se contenta de l'appeler Robin des Bois, ce surnom paraissant décidément très en rapport avec sa mystérieuse existence. Une nouvelle fantaisie vint tourmenter les deux frères Godet : il s'agissait de découvrir si le colonel, qu'on n'avait jamais vu passer dans la rue, sortait de chez lui par la porte de la ruelle. Deux polissons, placés en vedette à chaque bout du passage sous le prétexte apparent de jouer aux billes, furent secrètement chargés de remarquer si quelqu'un paraissait à la petite porte. Durant trois jours les enfants restèrent fidèlement à leur poste, ils n'aperçurent personne.

Les frères Godet, entraînés par le démon de la curiosité, qui devait les pousser à bien d'autres entreprises téméraires, eurent la patience de s'embusquer à leur tour pendant deux journées entières à l'entrée de la ruelle pour contrôler le rapport des enfants ; ils ne virent non plus ni sortir, ni entrer personne. La neige avait été remplacée par une forte gelée, on ne pouvait donc reconnaître aucune trace de pas dans la ruelle. Les habitués du café Lebœuf conclurent victorieusement que si Robin des Bois ne sortait pas de jour, il devait sortir la nuit. Afin de s'en assurer, M. Godet l'aîné eut recours à un stratagème que le dernier des Mohicans eût certainement employé pour surprendre l'empreinte des mocassins d'un guerrier tewton.

Un soir, par une nuit obscure, les deux frères étendirent devant la petite porte du jardin, et dans la largeur de la ruelle, une épaisse couche de cendre également battue, et se retirèrent enchantés de leur invention. On ne saurait dire avec quelle inquiétude, avec quelle angoisse, le lendemain matin, au point du jour, ils coururent à la ruelle... Plus de doute... Robin des Bois sortait la nuit! Ses pas imprimés sur la cendre l'avaient trahi! Certains de ce fait, les deux frères n'eurent plus qu'à renouveler leur expérimentation pour savoir si les promenades du colonel étaient quotidiennes, fréquentes ou rares. Ils acquirent bientôt ainsi la conviction que le colonel sortait chaque soir, que les nuits fussent belles ou pluvieuses. Où allait-il ainsi? Les gens les moins curieux le seraient devenus sur ces indices.

Les habitués du café Lebœuf se réunirent en conseil extraordinaire; il fut résolu que les frères Godet, toujours intrépides, attendraient la première nuit obscure pour s'embusquer aux deux bouts de la ruelle. Ainsi traqué, le colonel devait nécessairement passer devant l'un ou l'autre des deux curieux, qui se mettraient alors à sa piste avec les plus grandes précautions, de peur d'être surpris, Robin des Bois, à en juger par la manière dont il accueillait les escalades, ne devant pas être très-jaloux d'initier les étrangers aux habitudes de sa vie mystérieuse.

CHAPITRE II.

La lettre.

Le lendemain de l'expédition projetée par les deux frères, madame Lebœuf, dans son impatience, s'était levée plus tôt que de coutume; elle se promenait de son comptoir à la porte et de la porte à son comptoir avec une inquiétude inexprimable. Les frères Godet avaient-ils réussi dans leur entreprise? avaient-ils couru quelques dangers?

A mesure que les habitués arrivaient, la curiosité générale augmentait. L'un des oisifs, après avoir réfléchi toute la nuit et résumé les antécédents connus du colonel, avait d'abord déclaré qu'il ne pouvait être qu'un espion du haut parage. Cette idée lumineuse fut victorieusement réfutée par un auditeur, qui fit observer que, selon toutes les apparences, Robin des Bois ne sortant jamais que la nuit, il lui devenait difficile de faire cet honnête métier. L'opiniâtre bourgeois répondit à cette objection que le colonel n'agissait ainsi que pour écarter tout soupçon, ce qui rendait son espionnage plus dangereux encore.

Malgré l'intérêt de cette discussion, loin d'oublier les deux frères, on s'étonnait de leur longue absence ; il était midi, ni l'un ni l'autre n'avaient encore paru. Madame Lebœuf se rappela l'histoire du coup de fusil ; redoutant quelque dénoûment tragique, elle allait envoyer son garçon de café savoir des nouvelles de MM. Godet, lorsqu'ils parurent. Ils furent accueillis par un cri général de curiosité : — Hé bien? hé bien?

— Eh bien! nous en avons appris de belles, répondit M. Godet aîné d'un air sinistre. Alors seulement on s'aperçut que les deux frères étaient pâles comme des spectres. Fallait-il attribuer cette pâleur aux fatigues de la nuit précédente ou aux ressentiments de quelque grand danger? La narration de Godet l'aîné va nous l'apprendre.

Les habitués du café se formèrent en cercle autour de lui ; il commença : — Je n'ai pas besoin de vous dire, messieurs, qu'ayant courageusement voué ma vie à la découverte du ténébreux mystère qui, j'ose l'affirmer, importe à tous les honnêtes gens, il...

— Alors, ne dites pas, fit observer sagement un auditeur.

— Comment? répondit M. Godet.

— Sans doute, répondit l'habitué, vous vous écriez : Je n'ai pas besoin de vous dire!... et puis vous dites tout de même... Alors...

— C'est bon, mais c'est bon, cria-t-on tout d'une voix. Vous ne dites que des sottises, monsieur Dumont; continuez donc, monsieur Godet, continuez, nous vous écoutons de toutes nos forces.

— Hier, donc, reprit M. Godet, à la nuit tombante, moi et Dieudonné, nous nous embusquâmes aux deux issues de la ruelle, bien décidés à pénétrer ce susdit ténébreux mystère. L'horloge de la paroisse sonna sept heures... rien ; huit heures... rien; neuf heures... rien; dix heures... rien ; onze heures... rien.

— Quel dévouement! attendre si longtemps par le froid! s'écria l'auditoire.

— Comme vous auriez eu besoin d'un bon bol de vin chaud! soupira madame Lebœuf.

— Je ne m'étonnai pas! reprit M. Godet d'un ton doctoral. Non, eh bien, moi, messieurs, je ne m'étonnai pas de ce retard; je m'y attendais. Je m'étais dit : Godet, si quelque chose doit se passer, je dois te prévenir que cela se passera à minuit ; c'est ordinairement l'heure criminelle de certaines entreprises... que... Mais n'anticipons pas. Minuit venait donc à peine de sonner, lorsque j'entends distinctement cric, crac, et on ouvre la serrure de la petite porte.

— Ah! enfin!... dit l'auditoire.

— Comme le cœur a dû vous battre, monsieur Godet!... reprit la limonadière. Je me serais trouvée mal, moi.

— La nature m'ayant donné la faculté du courage, que tout Français porte en soi, ma chère madame Lebœuf, je croisai bien ma redingote, et je me préparai à suivre notre homme ; seulement je sentis une légère

sueur froide qui me monta au front, ce que j'attribuai à l'effet de la température extérieure. J'entendis Robin des Bois... ou plutôt non. Il n'est plus même digne de ce surnom ; il doit en porter un, cette fois bien mérité et cent fois plus terrible. Mais n'anticipons pas... J'entendis donc Robin des Bois venir de mon côté; il avait un pas singulier, effrayant, un pas que j'oserais presque appeler bourrelé de remords. Je suspends ma respiration ; je m'efface le long de la muraille : il faisait si noir, qu'il ne me voit pas. Il passe, et je commence à m'attacher à ses pas avec la ténacité du chien qui poursuit sa proie, si j'ose m'exprimer ainsi. Dieudonné, qui l'avait entendu se diriger de mon côté, accourt, et nous suivons notre homme ou plutôt notre... Mais n'anticipons pas... Nous marchons, nous marchons, nous marchons... Dieu ! fallait-il qu'il fût bourrelé, ce malheureux-là ! pour ne pas s'apercevoir que nous étions sur ses talons !

— C'est à faire dresser les cheveux sur la tête, dit la veuve, quand je pense qu'il pouvait vous apercevoir ! — Dans ce cas-là, madame, j'avais une réponse toute prête, une réponse que j'avais soigneusement élaborée dans la prévision d'un conflit. — Cette réponse ? — Cette réponse était bien simple : La rue est à tout le monde, répondit M. Godet d'un air héroïque. — Comment était-il vêtu? demanda madame Lebœuf. — Il me parut vêtu d'un manteau noir et d'un grand chapeau. Enfin, après des détours sans nombre, nous arrivons... devinez où ? Je vous le donne en cent, je vous le donne en mille, je vous le donne en dix mille... — Nous jetons notre langue aux chiens, s'écrièrent comme un seul homme les habitués du café. — Monsieur Godet, ayez pitié de nous, dit madame Lebœuf.

Le rentier, après avoir joui un moment de l'impatience générale, dit enfin d'un ton sépulcral : — Nous arrivons... Ah ! messieurs... — Mais dites donc ! — Nous arrivons au cimetière du Père-Lachaise. — Au cimetière du Père-Lachaise ! répéta l'assemblée avec un accent d'horreur et d'effroi.

Madame Lebœuf fut si troublée, qu'elle se versa un verre de rhum pour se remettre de son émotion. — Eh ! que pouvait-il aller faire au cimetière à cette heure ? Dieu du ciel ! s'écria la veuve après avoir bu.

— Vous allez le voir, messieurs, vous n'allez que trop le voir. Nous arrivons à la porte du cimetière. Elle était fermée, bien entendu, ainsi que cela se doit dans le champ du repos, pour que rien n'y trouble la paix de la tombe de chacun. Alors notre homme, c'est-à-dire l'homme, car je repousse toute complicité, toute communauté avec un pareil monstre, l'homme, sans doute armé d'une fausse clef, d'un rossignol, d'un monseigneur ou autre hideux instrument analogue à ses pareils, l'homme, dis-je, ouvre la porte et la referme après lui.

— Alors qu'avez-vous fait ? demanda madame Lebœuf.

— Moi et Dieudonné, nous avons eu le courage d'attendre cet abominable sacrilége jusqu'à quatre heures du matin... pendant ce temps-là nul doute qu'il n'ait employé son temps à des profanations abominables, à l'imitation de ce fameux mélodrame appelé *le Vampire*.

— Un vampire ! s'écria madame Lebœuf.

— Est-ce que vous croyez qu'il y a encore des vampires? Comment ! le voisin d'en face serait un vampire ? un vampire ! ah !... quelles horribles délices !

— Dieu merci, ma chère madame Lebœuf, je ne suis pas assez superstitieux pour croire aux vampires exagérés que le mélodrame nous montre ; mais je crois qu'on ne s'introduit pas la nuit dans des cimetières sans des motifs qui n'ont rien d'humain ni de naturel ; ce qui m'engage, en attendant mieux, à nommer Robin des Bois le Vampire. Et à ce propos j'éprouve le besoin de déclarer hautement que celui qui ne respecte pas l'abri des tombeaux finit tôt ou tard par y descendre, car la Providence atteint toujours le coupable, ajouta philosophiquement M. Godet.

— Mais c'est tout simple, puisqu'on meurt tôt ou tard, dit à demi-voix l'impitoyable critique de M. Godet.

Ce dernier lui lança un regard courroucé, et termina en ces termes : — Lorsque l'homme que je ne crains pas d'appeler un vampire quitta le cimetière du Père-Lachaise, nous nous remîmes à le suivre, d'abord parce que c'était notre route, et ensuite parce que, dans le cas d'une mauvaise rencontre, il vaut mieux être trois que deux. Enfin, le Vampire revint d'où il était parti, et rentra par la ruelle dans ce que j'ose appeler à peine son domicile... et d'où il repartira sans doute cette nuit pour continuer son tissu d'horreurs ténébreuses.

La narration de M. Godet ne satisfit pas complétement ses auditeurs. Cette visite au cimetière, jointe à la brillante apparition du colonel dans une magnifique voiture, servit de nouveau texte aux inépuisables commentaires des habitués du café Lebœuf, et irrita davantage encore la curiosité générale. A l'exception de la veuve, personne, il est vrai, ne croyait positivement aux vampires ; mais la conduite étrange du colonel n'en prêtait pas moins aux plus bizarres interprétations. Au moment où la discussion était dans toute sa force, un facteur entra, et remit une lettre à madame Lebœuf; celle-ci, vu le froid rigoureux, daigna lui verser un verre d'eau-de-vie en matière de gratification. Cette bonne action eut immédiatement sa récompense :

Le facteur, tirant de sa boîte une assez grande enveloppe scellée d'un large cachet noir, dit à la veuve : — Le voisin d'en face n'est pas une bonne pratique, car depuis trois mois je ne lui ai jamais porté une lettre ; mais en voici une qui en vaut bien plusieurs ! Eh ! eh ! il paraît qu'il aime mieux les gros morceaux que les petites bouchées, le colonel Ulrik, ajouta le facteur d'un air capable.

— Messieurs ! messieurs ! une lettre pour le Vampire ! s'écria madame Lebœuf en saisissant l'enveloppe et en l'élevant au-dessus de sa tête d'un air triomphant.

Les habitués accoururent, et entourèrent le comptoir. — Madame ! madame ! s'écria le facteur ; et, craignant un abus de confiance, il étendait la main pour reprendre sa lettre.

— Soyez tranquille, mon garçon; nous ne lui ferons pas de mal, à cette enveloppe ! laissez-nous seulement jeter un coup d'œil sur l'adresse.

— Un simple coup d'œil, ajouta M. Godet. Et, saisissant la lettre dans ses mains tremblantes d'émotion, il la déposa précieusement sur le marbre du comptoir.

— Encore un verre d'eau-de-vie, mon garçon, dit la veuve au facteur. Qu'importe que vous remettiez cette lettre cinq minutes plus tard à son adresse !

Le facteur but son second verre d'eau-de-vie sans quitter sa lettre des yeux. — Voyons, voyons, dit la veuve, quelle est l'adresse... Elle lut : — *M. le colonel Ulrik*, 38, *rue Saint-Louis*, *Paris*.

— Et le cachet, des armes? — Non, une losange pointillée. — Et le timbre ? demanda un autre curieux ?

— De Paris, levée de midi, et un franc de port, vu son poids, répondit le facteur. Allons, maintenant, madame Lebœuf, vous l'avez assez vue, cette lettre, j'espère. — Un moment, mon garçon, vous avez le nez bien rouge; buvez donc encore un verre d'eau-de-vie. Il fait un froid terrible aujourd'hui. — Merci ! merci ! madame Lebœuf, dit le facteur. Vite ! vite ! ma lettre !

M. Godet et les habitués considéraient cette enveloppe avec une avidité presque farouche ; ils examinaient attentivement son papier épais, bleuâtre, glacé, son écriture fine et déliée. Tout à coup la veuve appuya son nez camard sur la lettre, et s'écria : — Oh ! ça sent le musc, quelle horreur d'odeur !

Nous devons à la vérité de déclarer que cette enveloppe sentait extrêmement le vétyver ; mais, pour certaines gens, tout parfum est musc, et le musc est, par tradition, une abominable odeur. Tous les nez des habitués du café Lebœuf se posèrent alternativement sur le paquet.

Il n'y eut qu'un cri : — Ça sent le musc ! — C'est une lettre de femme ! s'écria M. Godet d'un air inspiré, et d'une femme qui porte des odeurs. — Pouah ! fit la veuve Lebœuf avec une moue suprêmement dédaigneuse. — Et qui, par là-dessus, n'affranchit pas une lettre de cette conséquence ! une lettre d'un franc de port ! dit un autre habitué. — C'est-à-dire que ça ne peut être qu'une pas grand'chose, qu'un rien du tout, reprit madame Lebœuf en haussant les épaules. Une créature qui porte des odeurs, et qui n'a pas seulement de quoi affranchir ses lettres ! — Attendez donc, attendez donc, dit M. Godet en réfléchissant; cette petite écriture fine et couchée... le numéro avant la rue... oui ! oui !... plus de doute, cette lettre est d'une Anglaise !

Que pouvait avoir de commun une femme qui portait des odeurs, une Anglaise, avec un beau colonel étranger, qui ne sortait jamais le jour, et qui allait dans les cimetières pendant la nuit ? Tel fut le résumé des questions que se posèrent les habitués. Penchés autour de l'enveloppe, leurs yeux flamboyaient de convoitise. Certes, on peut affirmer, sans trop méjuger de l'espèce humaine, que, s'il avait dépendu des curieux du café Lebœuf de pouvoir immédiatement noyer d'un seul vœu le malheureux facteur pour posséder cette précieuse lettre, le messager à collet rouge eût couru de grands dangers. La veuve n'y tint pas, elle eut l'audace de soulever un coin de l'enveloppe, afin de tâcher d'apercevoir quelque chose de son contenu.

Le facteur s'élança sur sa lettre en s'écriant qu'il y allait de sa place et de la prison pour un tel abus de confiance. La veuve, emportée hors de toute limite par le démon de la curiosité, tint bon ; l'enveloppe allait se déchirer dans cette lutte, lorsqu'un des habitués s'écria : — Messieurs ! messieurs ! en voici bien d'une autre ! une femme ! une femme qui a l'air de chercher le numéro de la tanière du Vampire !... Ces mots eurent un effet magique. La veuve abandonna la lettre déjà froissée, et colla son gros visage à ses carreaux marbrés par la gelée. Le facteur sortit en toute hâte, très-satisfait d'avoir échappé à ce guet-apens. Madame Lebœuf gratta légèrement avec son ongle la vapeur glacée qui s'était formée à l'une des vitres, se ménagea une percée de vue et regarda attentivement dans la rue. — Messieurs, ne nous montrons pas, dit M. Godet, nous effaroucherions cette femme ; imitons cette chère madame Lebœuf, mettons-nous chacun à notre trou, et motus.

Une fois aux aguets, les curieux furent amplement dédommagés de leur longue attente de trois mois; les événements semblaient ce jour-là s'accumuler. Le facteur frappa, remit sa lettre au domestique du colonel, qui examina l'enveloppe d'un air soupçonneux, et parut irrité. A peine le facteur avait-il disparu, que la femme déjà signalée par les oisifs s'approcha de la grande porte de l'hôtel ; n'y trouvant pas de marteau, elle se dirigea vers la petite porte du pavillon de gauche. Cette femme, assez âgée, semblait émue, agitée; elle portait un chapeau noir et un manteau brun, sous lequel elle semblait cacher quelque chose. Après avoir sonné à la petite porte, au lieu d'attendre qu'on vînt lui ouvrir, elle marcha de long en large, sans doute afin d'être moins remarquée. Le domestique du colonel parut, la femme âgée lui dit quel-

ques mots à la hâte, lui donna un petit coffret d'écaille, incrusté d'or, et disparut après avoir fait un signe d'intelligence à une personne que les oisifs du café Lebœuf ne pouvaient encore apercevoir. Le domestique regarda un moment le coffret d'un air surpris, et referma sa porte.

M. Godet, la veuve et leurs complices en espionnage ne respiraient pas derrière leurs carreaux : ils attendaient avec une indicible impatience la femme invisible. Elle leur apparut enfin. C'était une jeune femme âgée de vingt-cinq ans environ. Sa mise était fort simple : un petit chapeau de velours noir, une redingote de gros de Naples carmélite très-foncé, et un grand châle de cachemire noir qui tombait jusqu'aux volants de sa robe ; elle cachait ses mains dans un manchon de martre qui laissait apercevoir le coin d'un mouchoir richement garni de valenciennes. Enfin, les plus jolis petits pieds du monde semblaient frissonner de froid dans leurs bottines de satin noir. Ce qui frappait d'abord dans la figure de cette jeune femme, d'une beauté remarquable, c'était le contraste de ses cheveux, du plus beau blond cendré, avec ses grands yeux noirs et ses sourcils de même couleur, hardiment accusés. De longues et épaisses boucles de cheveux, pressés par la passe de son chapeau, cachaient à demi ses joues ; malgré le froid qui aurait dû aviver son teint, cette jeune femme était très-pâle : ses traits paraissaient bouleversés par la frayeur.

Deux fois elle leva au ciel ses yeux humides de larmes ; et, lorsqu'elle rejoignit la personne qui l'attendait, ses lèvres, contractées par un douloureux sourire, laissèrent voir des dents du plus bel émail. En passant devant madame Lebœuf, elle hâta le pas. M. Godet n'y tint plus, il entr'ouvrit la porte, et vit les deux femmes regagner un petit fiacre bleu à stores rouges qu'elles avaient laissé au coin de la rue Saint-Louis. Elles montèrent en voiture, et partirent en gardant les stores baissés. — J'espère... j'espère que voilà du nouveau ! dit M. Godet en se croisant les bras et en secouant la tête d'un air triomphant.

Et les habitués de récapituler les événements qui s'accumulaient depuis le matin...

— Une lettre qui sent le musc. — Une vieille femme qui apporte un coffret d'écaille incrusté d'or, d'un air effaré. — Et enfin une jeune femme qui pleurniche en passant devant la porte de Robin des Bois, du Vampire, ajouta la veuve Lebœuf.

— Saperlotte ! la jolie créature ! dit M. Godet. — Ça... une belle femme... ça n'a pas plus de prestance que rien du tout, dit madame Lebœuf en se rengorgeant. — Je parie que c'est la femme qui porte des odeurs et qui n'affranchit pas ses lettres ! s'écria M. Godet après quelques minutes de réflexion. — L'Anglaise ? Mais n'avez-vous donc pas vu comme elle était habillée, monsieur Godet ? reprit la veuve en haussant les épaules avec un air de supériorité écrasante. Ça une Anglaise ! mais il n'y a rien de plus facile à reconnaître qu'une Anglaise. Il n'y a qu'à voir la manière dont elle s'habille. C'est bien simple : en toute saison un bibi en paille, un spencer rose, une jupe écossaise, des brodequins vert clair ou jaune citron ; avec cela presque toujours les cheveux rouges : témoin les *Anglaises pour rire*, aux Variétés. C'est une pièce qui ne date pas d'hier, et qui a de l'autorité, puisque ça se joue en public. Encore une fois, depuis que le monde est monde, les Anglaises, les vraies Anglaises, n'ont jamais été autrement habillées.

Malheureusement, l'arrivée de deux individus qui entrèrent brusquement dans le café interrompit les observations et les enseignements de madame Lebœul sur la monographie des Anglaises. Les habitués contemplèrent avec un redoublement de curiosité ces deux nouveaux personnages, évidemment aussi étrangers au quartier du Marais que l'était la jeune et charmante femme dont nous avons tout à l'heure esquissé le portrait

CHAPITRE III.

Les recherches.

Les deux inconnus étaient jeunes et vêtus avec élégance. Quoiqu'il fît très-froid, ni l'un ni l'autre n'étaient défigurés par ces abominables sacs, si mal imités du *north-west* des marins anglais, et appelés paletots par les tailleurs français. Le plus jeune de ces deux hommes, blond, mince, d'une charmante tournure, portait par-dessus ses vêtements une redingote de drap blanchâtre, ouatée, à longue et large taille. Le gros nœud de sa cravate de satin noir était fixé par une petite épingle de turquoise ; son pantalon, presque juste et d'un bleu très-clair, s'échancrait avec grâce sur ses bottes glacées d'un brillant vernis. L'autre inconnu, brun, un peu plus âgé, avait aussi les dehors d'un homme du monde ; il portait un surtout couleur de bronze, doublé au collet et au revers de velours de même nuance, mais écrasé. Son pantalon, gris clair, laissait voir un fort joli pied chaussé d'un soulier à bottine de casimir noir ; une cravate de fantaisie, d'un rouge brique, à larges raies blanches, assortissait à merveille son teint et ses cheveux bruns.

Nous insistons sur ces puérils détails, parce qu'ils expliquent la curiosité avide et pour ainsi dire sauvage avec laquelle ces deux hommes furent examinés par les habitués du café Lebœuf. Le plus jeune des deux inconnus, blond et d'une figure remplie de distinction, semblait en proie à une vive émotion. En entrant, il ôta son chapeau, s'assit presque avec accablement devant une table, et appuya sa tête dans ses deux mains, parfaitement bien gantées de peau de Suède. — Que diable ! lui dit son ami (que nous appellerons Alfred), que diable ! Gaston, calmez-vous ; vous vous serez trompé, vous dis-je... ce n'était sûrement pas elle.

— Ce n'était pas elle ? reprit Gaston en relevant vivement la tête et en souriant avec amertume. Ce n'était pas elle ? Comment ! quand, au bal masqué, je la reconnaîtrais entre mille femmes rien qu'à sa démarche, rien qu'à ce je ne sais quoi qui n'appartient qu'à elle, vous voulez que je me sois trompé ? Allons donc, Alfred, vous me prenez pour un enfant ; je l'ai vue quitter sa voiture et monter en fiacre, vous dis-je, un petit fiacre bleu à stores rouges ; elle était avec sa maudite madame Blondeau, qui portait le coffret.

A ces mots, prononcés assez haut par le jeune homme, les habitués du café Lebœuf ne purent retenir un mouvement de joie. M. Godet dit à voix basse à ses complices : — Entendez-vous ? entendez-vous ?... le coffret !... C'est sans doute celui que la vieille femme a apporté tout à l'heure au domestique du Vampire. Bravo ! cela se complique, cela devient fort intéressant. Ecoutons. Donnez-moi un journal ; je vais me glisser adroitement près de ces deux messieurs, qui m'ont l'air de gaillards de la plus haute volée.

En disant ces mots, il s'approcha de la table où causaient ces deux jeunes gens. Ceux-ci, s'apercevant qu'on les regardait avec attention, contrariés du voisinage de M. Godet, reprirent leur conversation en anglais, au grand désappointement des curieux.

— Mais quel était ce coffret ? dit Alfred.

— Un coffret qu'elle m'avait donné, et que mon valet de chambre a été assez sot pour remettre à cette madame Blondeau, croyant qu'elle venait de ma part. Ce matin, en rentrant chez moi, Pierre m'apprend cette belle équipée ; dans mon étonnement, je cours chez *elle*... *elle* était sortie. Je vous rencontre au pont Royal, devant le pavillon de Flore ; pendant que nous causions, je la vois aussi clairement que je vous vois, de l'autre côté du pont, monter en fiacre bleu avec madame Blondeau.

— Le fiacre part, reprit Alfred ; nous n'avons que le temps de traverser le pont, pendant que vous observez la direction de la citadine ; je cours rue du Bac chercher un cabriolet de régie ; je l'amène, nous y montons, et nous suivons le petit fiacre jusqu'à l'entrée de la rue du Temple. Depuis une heure, nous battons toutes les rues pour le retrouver : impossible... Mais, encore une fois, que voulez-vous qu'elle vienne faire au Marais, dans cette solitude ? Elle n'y connaît pas une âme, m'avez-vous dit... Allons, vous vous serez trompé, vous dis-je... Eh bien ! non, non, soit, reprit Alfred à un nouveau mouvement d'impatience de son ami ; soit, c'est bien elle que vous avez vue ; mais alors, entre nous, je ne conçois plus rien à votre dépit, à votre inquiétude. Vous me disiez encore hier que vous vouliez rompre cette liaison, que votre mariage...

— Eh ! sans doute, oui, je voulais rompre : depuis deux mois, je travaille sourdement à cette rupture ; mais j'avais mille raisons pour la ménager, et il m'est odieux d'être prévenu. Ce coffret renfermait ses lettres, je suis au désespoir d'en être dessaisi. Jamais je ne rends les lettres : c'est un système... on ne sait pas ce qui peut arriver.

— Mais comment alors Pierre a-t-il remis ce coffre ?

— Eh ! cette infernale Blondeau est venue, mon Dieu ! le lui demander de ma part, disant que j'étais chez sa maîtresse. Pierre a cent fois vu Blondeau venir m'apporter des lettres, ou faire des commissions de confiance : il ne s'est méfié de rien, il l'a crue.

— *Elle* savait donc que ses lettres étaient dans ce coffret ?

— Sans doute... *elle* me l'avait donné pour les y enfermer ; j'en avais la clef et le secret. Il était dans un meuble de ma chambre à coucher, que je ne ferme pas.. car j'ai toute confiance en Pierre.

— Mais, mon cher Gaston, j'y songe, il y a là-dedans quelque chose d'inexplicable : au lieu d'emporter ce coffret je ne sais où, pourquoi ne l'a-t-elle pas tout bonnement gardé chez elle ?

— *Elle* ne l'aurait pas osé.

— *Elle* ne l'aurait pas osé !... Ce n'est pas, j'espère, la jalousie de son mari qui pouvait l'effrayer, dit Alfred, en souriant malgré lui.

— Je ne puis vous en dire davantage, reprit Gaston d'un air très-embarrassé et en rougissant beaucoup ; mais *elle* a des raisons pour croire ce coffret beaucoup plus en sûreté partout ailleurs que chez elle.

Alfred regarda Gaston avec étonnement. — C'est différent, dit-il ; alors je vous crois. Mais, au pis-aller, ce ne sont que des lettres rendues involontairement, et je ne vois pas...

— Non, ce n'est pas tout ! Sachez donc que sur ses lettres il y avait des notes de moi et d'une autre femme sur cet amour... Eh ! mon Dieu, oui ! un défi, une exagération de rouerie, je ne sais quelle fanfaronnade de régence du plus mauvais goût où je me suis laissé malheureusement entraîner, et que je maudis maintenant. Car si *elle* le veut, et j'avoue que j'ai assez mal agi avec *elle* pour qu'elle le veuille, elle peut me faire un mal horrible. Je connais son esprit, sa volonté, vous savez son influence dans le monde... Ah ! tenez... tenez, Alfred, avec mes prétentions de finesse, j'ai agi comme un écolier, comme un sot : je suis maintenant à sa merci !

— Allons, allons, mon cher Gaston. C'est bien assez d'attendre les remords sans aller au-devant d'eux... pas d'exagérations. Vous avez eu

des torts... envers *elle*, dites-vous. Mais la question n'est pas là : il s'agit de savoir si ces torts peuvent vous nuire ; eh bien ! je ne le crois pas. On la dit généreuse et fière ; autrefois, vous-même ne tarissiez pas sur les qualités de son cœur ; vous la souteniez incapable d'une perfidie, d'une noirceur.

— Eh ! vous savez comme moi que ce sont justement ces caractères-là qui, quelquefois, souffrent, s'irritent, se vengent le plus cruellement des perfidies... jamais je n'ai eu à me plaindre d'*elle*, et pourtant je lui ai donné bien des motifs de jalousie ; mais c'est un de ces caractères entiers qui dévorent leurs larmes et qui vous accueillent toujours avec un front serein. Ça en est souvent blessant pour l'amour-propre ! A part cela, encore une fois, je n'ai rien à lui reprocher. Si vous n'étiez pas venu me proposer ce mariage, qui fera monter ma fortune à plus de cinquante mille écus de rente, sans les espérances, j'aurais pardieu conservé cette liaison, si ce n'est comme un bien vif plaisir, du moins comme une habitude agréable ; et puis, il n'y avait rien de gênant dans nos relations, ça m'était commode... et, après tout, on sait ce qu'on quitte, et on ne sait pas ce qu'on prend.

— Tout cela, mon cher Gaston, est raisonné à merveille ; c'est du *triple bouquet* d'égoïsme ; toute votre conduite s'est, jusqu'ici, ressentie de cet adorable parfum de personnalité. Ne vous laissez donc pas égarer par de vaines terreurs. Vous vouliez rompre ? eh bien ! l'enlèvement de cette cassette est un flagrant motif de rupture. Quant aux *notes*, comme vous appelez ça, quant aux notes qu'elle y trouvera, une femme dans sa position, une femme qui se respecte autant qu'elle, ne risque pas une vengeance qui peut la perdre ou la faire passer pour avoir été sacrifiée à... ma foi, je ne vous demande pas à qui... peu m'importe... Encore une fois, mon cher Gaston, croyez-moi donc... tout ceci est pour le mieux... Eh ! mon Dieu ! s'écria-t-il après un moment de silence et frappé d'une idée subite, elle s'est peut-être tout bonnement fait conduire au bord de la rivière pour y jeter ce coffret.

— Mais vous êtes fou, Alfred ! Elle aurait brûlé les lettres chez elle, et tout eût été dit. Encore une fois, elle les garde, c'est pour en faire un méchant usage.

— Un méchant usage ! dit Alfred en haussant les épaules avec impatience. Que prouvent ces lettres, après tout ?... que vous avez mal agi avec elle, que vous l'avez sacrifiée ? Eh ! qui diable prend jamais le parti d'une femme sacrifiée ? Accablez une femme du monde des plus odieux procédés, traitez-la publiquement avec la plus atroce cruauté, ses amis intimes crieront partout que la malheureuse n'a que ce qu'elle méritait, et les hommes envieront votre brutale insolence sans oser vous imiter, comme les petits voleurs envient les assassins !

— Je vous dis que vous ne la connaissez pas, reprit Gaston.

Voyant la pâleur et l'agitation de son ami, Alfred lui dit cette fois en français : — Allons, Gaston, remettez-vous ; nous étions entrés dans cet abominable cabaret pour nous reposer un moment et pour boire un verre d'eau. — Vous avez raison, reprit Gaston en regardant autour de lui ; mais tout ici a l'air si malpropre, que nous ne pourrons peut-être pas seulement avoir un verre d'eau supportable.

Ces inconvenantes paroles augmentèrent la colère de madame Lebœuf et celle de ses habitués, furieux de n'avoir pas pu prendre part à la conversation des deux jeunes gens, depuis que ceux-ci avaient parlé anglais. — Madame, un verre d'eau sucrée, je vous prie, dit Gaston à la veuve.

Celle-ci, sans répondre, agita majestueusement une sonnette cassée, en criant d'une voix glapissante : — Boitard ! Boitard ! un verre d'eau sucrée ! — Quelle affreuse odeur de poêle ! dit Gaston en appuyant son front ; j'ai la tête en feu. — Il se joint à cela, reprit Alfred avec dégoût, je ne sais quelle senteur de moisi et de vieux rentier qui fait que décidément ça empeste...—Mais, madame, j'avais demandé un verre d'eau ! dit Gaston avec impatience. — Mais, monsieur, il me semble que j'ai sonné Boitard assez fort, répondit aigrement la veuve en agitant de nouveau sa sonnette. — Au fait, c'est vrai, Gaston, madame a sonné Boitard, dit Alfred avec beaucoup de sérieux ; ayez un peu de patience. Mais, comme je me défie de la présence de Boitard, par précaution je vais allumer un cigare.

Alfred tira un cigare d'un cigarero de paille de Lima, prit une allumette chimique dans une petite boîte d'argent damasquinée, et commença à fumer. Les habitués du café se regardèrent avec stupéfaction, ne sachant comment qualifier cette audacieuse innovation. Quelques-uns toussèrent, d'autres poussèrent quelques hum ! hum ! énergiques. Nul doute que, sans l'intérêt de curiosité qu'inspiraient ces jeunes gens, par le rôle qu'ils semblaient jouer dans l'aventure du coffret remis au domestique du Vampire, nul doute que la veuve et ses partisans n'eussent vivement protesté contre ces manières de tabagie. A ce moment parut Boitard, garçon joufflu, aux bras nus, et pour qui toute saison était canicule. Il portait sur un plateau écaillé une carafe, un verre de deux pouces d'épaisseur, et cinq morceaux de sucre dans une soucoupe fêlée. Pendant que Gaston semblait livré à de profondes réflexions, Alfred, les deux mains dans ses poches, regardait le verre d'eau avec une défiance mêlée de dégoût ; tout à coup il s'écria : — Mais, Boitard, mon cher, il y a une araignée dans votre carafe. C'est plus que nous n'avons demandé. Nous sommes pressés. Nous voudrions un simple verre d'eau sans araignée, si c'est possible.

Boitard passa une grosse main rouge dans ses cheveux, se gratta la tête, regarda attentivement dans la carafe, et reconnut en effet la présence réelle d'une araignée. Au lieu d'être accablé par cette abominable découverte, il haussa les épaules en se tournant à demi du côté de la veuve et des habitués. Ce mouvement semblait dire : — En vérité, ce monsieur fait bien le dégoûté avec son araignée ! A quoi la veuve et les habitués répondirent par une autre pantomime signifiant à peu près : — Ah ! mon Dieu ! ne nous en parlez pas, Boitard ; cela fait pitié ! Alors Boitard, haussant de nouveau les épaules, prit la carafe d'une main, enfonça à plusieurs reprises son gros vilain doigt dans le goulot, et commença une pêche d'un nouveau genre. Cette pêche fut couronnée d'un plein succès. Boitard retira l'araignée, la prit délicatement entre le pouce et l'index, l'écrasa sous son pied, remit, avec un imperturbable sang-froid, la carafe sur la table, et dit à Alfred, comme s'il lui eût reproché un caprice d'enfant gâté : — Eh bien ! monsieur, j'espère que vous ne me direz plus qu'il y a des araignées dans l'eau, maintenant !

Alfred avait contemplé la manœuvre de Boitard avec une admiration profonde. Ces derniers mots lui parurent sublimes. Il lui mit cent sous dans la main, et lui dit : — Ceci est pour vous, Boitard ; toute perfection a son prix, et, dans votre spécialité, vous êtes, mon cher, magnifiquement malpropre. Boitard regardait tour à tour Alfred, l'argent, la veuve et les habitués, d'un air stupide. Gaston, toujours resté rêveur, dit à demi-voix, en se parlant à lui-même : — Que faire ?... que faire ?... Où est à cette heure ce coffret ? Et il avança machinalement la main vers la carafe. — Du diable ! si vous touchez à cela, Gaston, dit Alfred. Et il raconta à son ami la pêche à l'araignée. Gaston repoussa le plateau avec horreur, et s'écria avec impatience : — Allons, il est impossible de boire un verre d'eau : j'ai la tête brûlante, j'ai la gorge en feu... Venez, Alfred ; tâchons de trouver quelque endroit un peu moins répugnant.

Ces mots mirent le comble à la colère de la veuve. Elle s'écria d'un air indigné en s'adressant à Alfred : — D'abord, monsieur, on ne fume pas ici comme dans un estaminet, entendez-vous ? Et puis, je suis bien aise de vous dire, malgré votre air ricaneur, que, si vous ne buvez pas ce qu'on vous sert ici, vous ne devez pas chercher à en dégoûter les autres.

Alfred répondit avec un sérieux imperturbable : — Croyez, ma chère madame, que je n'ai pas abusé de mon influence sur monsieur. Je vous déclare que, lorsqu'il est abandonné à ses propres penchants, il ne mange jamais d'araignée. — Venez, cette femme est folle, dit Gaston en jetant un louis sur le comptoir.

La veuve repoussa fièrement la pièce d'or, en s'écriant que, dans son établissement, on ne payait que ce que l'on avait *consumé*. — J'ai donné à ce drôle pour son araignée, dit Alfred à Gaston.

Celui-ci reprit son louis, et les deux jeunes gens sortirent.

A peine avaient-ils fermé la porte du café, que M. Godet les suivit nu-tête, malgré le froid. — Votre chapeau, M. Godet ! s'écria la veuve, qui devina les intentions de son habitué. — Mon chapeau ! dit M. Godet, il n'en est pas besoin ; je vais à l'instant vous les ramener ici pieds et poings liés, et doux comme des moutons, ces beaux godelureaux.

En deux enjambées il rejoignit les jeunes gens, et toucha légèrement la manche d'Alfred, qui lui inspirait plus de confiance. — Que voulez-vous, monsieur ? dit ce dernier, étonné de la grotesque figure de l'habitué. — Je veux, monsieur, vous rendre un immense service si j'en étais capable, ainsi que cela se doit faire entre bons citoyens ; je vous propose de nous liguer contre l'ennemi commun. Or, dans ce moment, notre ennemi commun c'est le Robin des Bois, ou d'autres termes le Vampire.

Alfred et Gaston regardèrent M. Godet sans comprendre un mot à son étrange langage. Gaston finit par dire à Alfred : — Venez, mon ami ; ne voyez-vous pas que ces gens-là sont fous ? — C'est que celui-ci a l'air bien bête pour un fou, dit Alfred.

M. Godet, craignant de voir sa proie lui échapper, ne releva pas le propos, et ajouta très-vite, d'un air mystérieux : — Je sais tout, vous cherchez une jeune dame qui était dans un petit fiacre bleu à stores rouges avec une femme plus âgée. Chapeau noir, manteau puce, cheveux gris, voilà le signalement de la vieille : cheveux blonds, sourcils et yeux noirs, voilà le signalement de la jeune.

— Ce sont elles ! s'écria Gaston ; puis, reprenant son sang-froid, il dit à M. Godet, qui triomphait d'une joie maligne : — En effet, monsieur, j'aurais intérêt à savoir quelle direction ont prise les personnes dont vous parlez. — Et surtout à savoir où elles ont porté la petite cassette d'écaille incrustée d'or, n'est-ce pas, monsieur ? reprit M. Godet. — Comment êtes-vous instruit de cela ? reprit Gaston, de plus en plus étonné. — Tout ce que je puis vous affirmer sur l'honneur, c'est que la vieille femme en question a remis, il y a une heure, devant moi, le coffret au domestique du Vampire, dit M. Godet.

Cette nouvelle était tellement inattendue, si surprenante, que les deux jeunes gens ne la pouvaient croire. Mille sentiments contraires, l'inquiétude, la colère, la jalousie, la vengeance, la curiosité, se heurtèrent dans l'esprit de Gaston. — Monsieur ! s'écria-t-il en pâlissant, il faut que vous me disiez à l'instant quelle est la personne que vous avez surnommée le Vampire, et quelle est sa demeure.

— Peste ! vous n'êtes pas dégoûté, mon cher ami, pensa M. Godet, qui n'était pas disposé à abandonner sitôt ses victimes. Il reprit, en montrant son crâne chauve : — Je vous ferai observer, messieurs, qu'à mon âge je ne suis plus dans mon printemps. Si vous vouliez rentrer au

café Lebœuf, nous y causerions sans y geler. — Soit, monsieur, dit Gaston en reprenant avec impatience le chemin du café de la veuve.

Jamais triomphateur romain, traînant à sa suite des populations esclaves, ne fut plus fier que M. Godet en rentrant dans le café de la veuve, suivi des deux jeunes gens. Il fit un signe aux habitués, afin de modérer leur curiosité, et s'enfonça dans un coin du café. M. Godet se garda bien d'apprendre tout de suite aux deux jeunes gens le nom du colonel; malgré leur impatience, il leur fallut subir toutes les absurdes histoires forgées par le doyen des habitués du café Lebœuf. Sans les faits précis, évidents, que cet impitoyable curieux avait déjà révélés, Gaston n'aurait pas ajouté la moindre foi à ses paroles; il fut pourtant obligé d'entendre l'histoire du coup de fusil, de la voiture magnifiquement harnachée, de l'uniforme du colonel, et, enfin, de ses sacrilèges stations au cimetière du Père-Lachaise.

A travers toutes ces sottises, les jeunes gens furent du moins frappés de l'existence étrange du colonel. — Enfin, monsieur, dit Gaston, j'ai l'honneur de vous le demander pour la vingtième fois, faites-moi la grâce de me dire où demeure cet homme. Tous ces détails sont fort curieux, sans doute, mais, encore une fois, l'adresse du colonel, son adresse?... — Suivez-moi, messieurs, dit Godet en se levant subitement d'un air imposant.

Il ouvrit la porte du café, allongea le doigt, montra à Gaston la petite porte de l'hôtel d'Orbesson, et lui dit: — Voilà, monsieur... la demeure du Vampire, en face... la porte à guichet. Gaston courut vers la porte sans prononcer une parole. M. Godet referma la porte, et s'écria en se frottant les mains avec une joie diabolique : — Ça chauffe, messieurs, ça chauffe ; maintenant à nos trous, à nos trous.

Les habitués du café Lebœuf se remirent en observation. Gaston sonnait avec violence. La figure du vieux domestique du colonel parut, non pas à la porte, mais au guichet. Les deux jeunes gens semblèrent faire les plus vives instances pour entrer : prier, menacer même, tout fut inutile; il fallut que Gaston se résignât à passer par le guichet sa carte, sur laquelle il écrivit à la hâte quelques mots au crayon. S'apercevant que les deux inconnus parlaient avec chaleur, M. Godet entr'ouvrit la porte du café, et entendit distinctement Gaston dire d'une voix courroucée: — A demain matin neuf heures. Il n'y aura pas d'excuses, j'espère.

Les deux jeunes gens disparurent en marchant à grands pas.

CHAPITRE IV.

Le rendez-vous.

Le lendemain matin à neuf heures, la voiture de Gaston s'arrêta devant l'hôtel d'Orbesson. Le valet de pied sonna, la petite porte s'ouvrit, le vieux domestique parut. Gaston et Alfred descendirent. — M. le colonel Ulrik? dit Gaston.

Le domestique s'inclina sans répondre, et précéda les deux jeunes gens. Rien de plus triste, de plus désolé que l'intérieur de cette vaste maison. Plusieurs grandes dalles provenant sans doute de quelques démolitions étaient couchées çà et là sous l'herbe qui envahissait la cour. On eût dit les pierres sépulcrales d'un cimetière abandonné. Toutes les fenêtres étaient extérieurement fermées; la porte vitrée du vestibule cria sur ses gonds rouillés, et fit retentir d'un bruit lugubre la voûte sonore du grand escalier. Le colonel habitait le rez-de-chaussée. Le domestique conduisit les deux jeunes gens dans un immense salon à peine meublé: ses hautes fenêtres sans rideaux et à petits carreaux s'ouvraient sur un jardin entouré de grandes murailles, triste comme un jardin de cloître. — M. le colonel va venir à l'instant, dit le domestique, et il disparut.

Le jour était sombre, bas; le vent gémissait tristement à travers les portes mal closes. Tout dans cette demeure révélait, non pas la misère, non pas l'incurie, mais la plus profonde insouciance du bien-être matériel. Alfred et Gaston se regardèrent quelques moments en silence. — Depuis que nous sommes entrés, dit Alfred en frissonnant de froid, on dirait que je me sens sur les épaules une chape de plomb glacé. Il n'y a de feu nulle part... C'est un vrai Spartiate que cet homme-là.

— Cet homme! quel est-il? quel est-il? dit Gaston en se parlant à lui-même.

— *Elle* seule aurait pu vous éclairer; mais elle est partie cette nuit, je crois?

— Cette nuit, répondit Gaston.

— Ulrik! dit Alfred, Ulrik! ça doit être un nom russe, prussien ou allemand. Je suis allé hier au club de l'Union, espérant y trouver quelques membres du corps diplomatique; en effet, j'y ai vu trois ou quatre secrétaires de légation ou d'ambassade. Mais aucun ne connaît le colonel Ulrik. Il n'y a plus de ressource pour nous éclairer que dans M. l'ambassadeur de Russie, mais je n'ai pu le rencontrer.

— Après tout, que m'importe? dit Gaston Cet homme a mon secret; elle m'a sans doute sacrifié à lui, c'est une indigne trahison. Je le tuerai ou il me tuera.

— N'allez pas si vite, mon ami; peut-être cet imbécile d'hier nous a-t-il mal renseignés. Sans doute, toutes les apparences tendent à faire croire qu'*elle*-même a apporté ce coffret ici; mais, remarquez-le bien, elle n'est pas entrée: c'est madame Blondeau qui l'a remis au domestique: enfin, Gaston, je m'en rapporte à vous; vous avez trop l'habitude du monde et de ces sortes d'affaires pour vous conduire en enfant : ceci est grave; ce que nous pouvons faire de mieux est de nous mesurer sur les circonstances qui vont suivre.

— Ce qui m'exaspère, s'écria Gaston, c'est la fausseté de cette femme! Je la croyais incapable, non pas d'un mensonge, mais de la plus légère dissimulation. Eh bien! jamais elle n'a même prononcé devant moi le nom de cet homme, et c'est à lui qu'elle confie... Tenez, il y a là un odieux mystère que j'ai hâte de pénétrer.

— Tout ce que ce bavard nous a raconté hier de la vie du colonel est assez étrange, dit Alfred; il en ressort du moins que c'est un être infiniment bizarre. Cet intérieur délabré n'annonce pas non plus un caractère des plus réjouissants; sans vos tristes préoccupations, je serais ravi de me trouver face à face avec Robin des Bois, avec le Vampire, comme disent ces bonnes gens. Mais quel froid!... quel froid! Si c'est le diable, il devrait au moins, par égard pour ceux qui viennent le voir, jeter ici comme un reflet de sa rôtissoire infernale.

A ce moment, le domestique ouvrit une porte; le colonel entra. C'était un homme de haute taille, très-simplement vêtu. Il paraissait âgé de trente-six ans, quoique ses cheveux bruns commençassent à grisonner légèrement sur les tempes. Son teint était très-basané; le pli profond qui séparait ses sourcils noirs, droits et prononcés, lui donnait une physionomie dure, hautaine, quoique ses traits, d'ailleurs très-réguliers, eussent pu dans d'autres temps exprimer des sentiments plus doux. Il tenait à la main la carte de Gaston: il y jeta les yeux, et dit d'une voix ferme, brève, et sans aucun accent étranger, en interrogeant à la fois les deux jeunes gens? — Monsieur le comte Gaston de Senneville?

— C'est moi, monsieur, dit Gaston. Puis, montrant son ami : — M. le marquis de Baudricourt.

Le colonel fit de nouveau un léger mouvement de tête en manière de salut. Regardant Gaston bien en face, croisant ses mains derrière son dos, il attendit que ce dernier lui expliquât le sujet de cette visite. Malgré son assurance, malgré son habitude du monde, Gaston resta un moment interdit. Les traits durs et bronzés du colonel étaient impassibles; on eût dit un masque d'airain. Ses grands yeux gris avaient un regard clair, fixe, pénétrant, qui, à la longue, devenait insupportable. Rien de plus difficile que de rompre certains silences. Soit qu'Alfred attendît que Gaston prît la parole, soit que celui-ci attendît que le colonel parlât, tous trois restèrent muets quelques minutes.

Alors seulement Gaston sentit qu'il lui serait assez difficile d'expliquer le sujet de sa visite sans compromettre la femme dont il croyait avoir à se plaindre. Ainsi que cela arrive souvent, au moment de l'explication qu'il venait demander, Gaston fut assailli de mille réflexions qu'il aurait dû faire avant que de se présenter chez le colonel. L'embarras, le dépit, la colère, lui firent monter la rougeur au front. Alfred, voulant mettre un terme à cette scène embarrassante, dit au colonel : — Monsieur, vous savez sans doute le sujet qui nous amène auprès de vous? — Non, monsieur, dit Ulrik. — Il s'agit, monsieur, d'un coffret qui m'appartient, s'écria Gaston, et qui vous a été remis hier par une femme que vous devez connaître... car elle est sans doute l'émissaire d'une autre femme qui ne peut sans doute vous être inconnue... — Je ne sais pas ce que vous voulez dire, monsieur, répondit le colonel. — Monsieur!... dit vivement Gaston. — Monsieur!... dit le colonel sans élever davantage la voix.

Il y eut un nouveau silence; Gaston se mordit les lèvres de dépit. Alfred reprit avec sang-froid : — M. de Senneville a le plus grand intérêt, monsieur, à savoir si un coffret qui lui appartient, et qui renferme des papiers fort importants, vous a été remis hier dans l'après-midi. Si vous voulez bien, monsieur, lui donner votre parole d'honneur que ce coffret n'a pas été ou n'est pas en votre possession, M. de Senneville se déclarera satisfait.

— Je ne me déclarerai satisfait que si...

— Mon ami, vous avez bien voulu me prendre pour conseil, dit Alfred, permettez-moi donc de m'expliquer avec monsieur.

— L'explication sera fort simple, messieurs, dit le colonel en faisant quelques pas vers la porte pour montrer que toute autre question serait vaine : je n'ai aucune réponse à faire.

— Ainsi, monsieur, s'écria Gaston, vous refusez de donner votre parole que...

— Je refuse, monsieur, de répondre aux questions dont je n'admets pas la convenance, dit le colonel; et il s'avança toujours vers la porte.

Gaston et Alfred restèrent près de la fenêtre. — Monsieur, dit Alfred en se contenant à peine, votre mouvement vers la porte signifierait-il que cette conversation a trop duré?

— Trop... peut-être, monsieur, dit le colonel en mettant la main sur la serrure, mais certainement assez... Je n'ai rien à dire ni à écouter.

— Et moi, je vous déclare, monsieur, que je ne sortirai pas d'ici que vous ne m'ayez répondu, s'écria Gaston. Ce coffret est-il ici, oui ou non?

— Un mot, monsieur, je vous prie, dit Alfred, qui semblait vouloir épuiser toutes les voies de conciliation. Vous êtes homme du monde, monsieur, et nous nous sommes adressés à vous en gens du monde, nous nous y sommes résolus après de sûrs renseignements : ces renseignements nous donnent la certitude que le coffret dont il s'agit a été remis, sinon à vous, monsieur, du moins à un de vos gens. Si vous igno-

rez cette circonstance, veuillez interroger votre domestique. — Cela est inutile, monsieur.

— Mais alors, s'écria Gaston en frappant du pied avec violence, il faut...

— Gaston... un mot encore, dit Alfred ; et il ajouta :

— Puisque vous nous refusez cet éclaircissement, monsieur, vous restez seul responsable du fait en question. Nous nous adressons une dernière fois à votre honneur, pour obtenir de vous une réponse positive. M. de Senneville serait aux regrets de sortir des bornes de la modération, et vous êtes, monsieur, de trop bonne compagnie pour ne pas accueillir avec politesse une demande faite avec politesse.

Le colonel Ulrik.

— J'ai déjà eu l'honneur de vous dire deux fois, messieurs, que je n'avais aucune réponse à faire à ce sujet, répéta le colonel, toujours calme et froid.

Alfred et Gaston se regardèrent avec indignation. — Il est évident, monsieur, dit Alfred, que nous ne pouvons vous forcer à parler et à vous expliquer ; mais... — Il est inutile de prolonger davantage cet entretien, monsieur, dit fermement Gaston ; refuser de répondre, c'est avouer que vous possédez ce coffret ; j'ai des raisons de regarder cette possession comme un outrage pour moi, je vous en demande donc satisfaction. — Soit, monsieur, dit le colonel en ouvrant la porte du salon. — Monsieur voudra bien venir dans la journée s'entendre avec vos témoins, dit Gaston en montrant Alfred. — C'est inutile, monsieur ; nous pouvons à l'instant choisir l'heure, le lieu, les armes, dit le colonel. — Eh bien ! monsieur... l'heure... demain matin, dix heures, dit Gaston. — A dix heures, dit le colonel. — Au bois de Vincennes, près la faisanderie. — Au bois de Vincennes, dit le colonel. — Quant aux armes, dit Gaston, choisissez, monsieur. — Cela m'est indifférent, monsieur. — L'épée donc, monsieur. — L'épée donc ! dit le colonel en refermant la porte sur les deux jeunes gens, sans que sa figure, sans que sa voix, eussent trahi la moindre émotion.

Le vieux domestique reconduisit les deux jeunes gens, et l'hôtel d'Orbesson redevint silencieux et solitaire. Les habitués du café Lebœuf, aux aguets depuis le matin, avaient vu entrer les deux jeunes gens. Lorsque ceux-ci sortirent pour remonter dans leur voiture, M. Godet, poussé par son invincible curiosité, ouvrit la porte du café, s'avança tête nue vers Gaston, et lui dit d'un air mystérieux et familier : — Eh bien, jeune homme ! où en sommes-nous ? Vous qui avez pénétré dans le capharnaüm du Vampire, vous pouvez nous dire comment est l'intérieur de son antre. Vous a-t-il rendu le coffret de la jolie dame ? Vous l'avez, j'espère, joliment tancé, joliment rabroué ?

Alfred et Gaston montèrent en voiture sans répondre un mot aux questions de M. Godet. Le valet de pied referma la portière, dit au cocher : A l'hôtel... et l'habitué resta désappointé. — Impertinent ! joli cœur ! dit Godet. Tu étais bien plus poli hier, lorsqu'il s'agissait de me soutirer mon secret ! C'est égal, ils étaient pâles... ils avaient l'air vexé ; c'est toujours cela.

Un valet de pied me suivait portant un carreau armorié pour mes pieds.
— PAGE 16.

En rentrant dans le café, M. Godet fut assailli d'interrogations. Il prit un air important, et répondit : — Ces messieurs n'ont eu que le temps de me donner quelques détails et de me remercier de mon obligeance. C'est demain matin que tout s'éclaircira. Cette défaite, qui se trouva par hasard être la vérité, fut parfaitement accueillie par les habitués ; ils attendirent le lendemain avec impatience. Ce jour devait être, en effet, un grand jour pour les curieux du café Lebœuf. A huit heures, le domestique du colonel sortit seul ; il revint environ une heure après en fiacre, amenant avec lui deux soldats d'infanterie. — Tiens, s'écria M. Godet, déjà placé à son poste d'observateur, il est allé chercher la garde ! C'est peut-être pour défendre son maître contre les deux jeunes gens. Il paraît que le Vampire n'est pas crâne. — Si c'était la garde, fit observer quelqu'un, les soldats auraient leurs fusils et leurs gibernes.

tandis qu'ils n'ont que leurs sabres. — C'est juste ; mais alors à quoi bon des soldats, si ce n'est pour prêter main forte au Vampire ?

La discussion en était là lorsque la porte de l'hôtel d'Orbesson s'ouvrit ; le colonel en sortit enveloppé d'un grand manteau, il monta dans le fiacre avec les deux soldats. La voiture partie, le vieux domestique, au lieu de rentrer aussitôt dans l'intérieur de la maison, selon son habitude, resta quelques moments sur le seuil de la porte en jetant un regard inquiet dans la direction de la voiture, puis il se retira et referma brusquement la porte. Ces mouvements n'échappèrent pas aux *espies* du café Lebœuf ; ils ne comprenaient rien à la conduite du colonel. Où pouvait-il aller en compagnie de ces deux soldats ?

La veuve fit observer qu'elle avait cru voir comme un fourreau d'épée sortir de dessous le manteau du colonel, mais elle n'osa l'affirmer.

— Comment, une épée ? mais attendez donc, attendez donc, dit M. Godet en se frottant joyeusement les mains ; mais vous pourriez avoir raison, il s'agit peut-être d'un duel avec ces deux godelureaux d'hier. Mais ça devient très-amusant. Nous en aurons pour notre argent ! bravo ! — S'il y avait un duel, s'écria la rancunière veuve, je donnerais bien quelque chose de ma poche pour que ce grand ricaneur qui a fait tant ses embarras pour une malheureuse araignée attrapât un bon coup de... n'importe quoi. — N'ayant pas autrement à me louer de la politesse et de la reconnaissance de ces godelureaux, je me joins à vous pour leur souhaiter quelque chose de très-désagréable, ma chère madame Lebœuf. Pourtant s'il s'agissait d'un duel, il faudrait des témoins. — Eh ! ces soldats ? — Allons donc, ma chère madame Lebœuf, le Vampire est colonel, il n'irait pas prendre pour témoins deux simples voltigeurs. Ce serait contre toutes les règles de la discipline. Ah çà ! que diable vient encore faire ce domestique sur le seuil de la porte ? ajouta M. Godet en regardant à travers les carreaux. Depuis que son maître est parti, voilà trois fois qu'il vient se planter là, droit comme un terme. Ceci n'est pas naturel, il se passe quelque chose, il a l'air inquiet. Si j'allais l'interroger ? — Le moment serait mal choisi, monsieur Godet, dit la veuve ; ne vous exposez pas aux brutalités de ce vieux misérable. — Silence ! silence ! j'entends le roulement d'une voiture, dit M. Godet en collant de nouveau sa figure aux carreaux.

En effet, le fiacre revenait avec les deux soldats et le colonel. Celui-ci sauta lestement de voiture, dit quelques mots aux soldats, leur serra la main et les congédia. Madame Lebœuf affirma plus tard avoir vu une larme couler des yeux du vieux domestique lorsqu'il referma sur son maître la petite porte de l'hôtel. Malheureusement pour les habitués du café Lebœuf, à ces deux journées si fécondes en événements, succédèrent des jours d'une monotonie désespérante. Ils ne virent plus arriver ni lettres, ni coffret, ni voiture ; chaque matin le pourvoyeur apporta sa provision accoutumée, mais ce fut tout. L'épreuve de la cendre, souvent renouvelée dans la ruelle, prouva que le Vampire continuait ses promenades nocturnes. Quoique M. Godet ne se sentit plus le goût de les partager, il ne douta pas qu'elles ne fussent toujours dirigées vers le cimetière du Père-Lachaise. Le seul fait qui réveilla passagèrement la curiosité des habitués fut l'apparition de la femme âgée qui avait apporté le coffret. Deux mois environ après le duel du colonel, cette femme revint à l'hôtel d'Orbesson, et remit un paquet assez volumineux au domestique du colonel. Depuis elle ne reparut plus. Nous raconterons donc cette dernière visite de madame Blondeau au colonel Ulrik.

Mademoiselle de Maran.

La physionomie de Stok, ainsi se nommait cet ancien serviteur, avait perdu son expression rébarbative. — Comment se porte M. le marquis ? non... M. le colonel, veux-je dire, puisque votre maître préfère qu'on l'appelle ainsi. — Toujours de même, madame Blondeau ; le corps est de fer, mais la tête est faible : quelquefois monsieur passe des journées à pleurer comme un enfant. Lui pleurer ! lui ! On m'eût dit cela il y a un an, voyez-vous, que je ne l'aurais jamais cru ! et puis presque toutes les nuits..... Et Stok soupira. — Toujours au cimetière ? juste ciel ! — Toujours, madame Blondeau : c'est à fendre l'âme. — Et le reste du temps, monsieur Stok ?... — Il rêve, il se désole, il se promène dans la petite chambre carrelée qu'il habite. Elle est cent fois plus froide, plus humide que les autres, car elle servait de salle de bains. Eh bien ! on dirait que monsieur l'a choisie exprès parce qu'elle est la plus mauvaise de l'hôtel. Tenez, madame Blondeau, il y a quelque chose qui a l'air d'un enfantillage, et pourtant les larmes me viennent aux yeux quand je vois cela. — Quoi donc, monsieur Stok ?

— Depuis six mois que nous habitons cette maison, à force de marcher dans cette petite chambre, de la porte à la fenêtre, et de la fenêtre à la porte, toujours dans le même endroit, mon maître a tellement usé le carreau, qu'on y voit creusée la trace de ses pas. — Ah ! en effet, c'est horrible ! quelle vie, mon Dieu !

— Hélas ! madame Blondeau, on dirait que son esprit est si fort concentré sur une seule chose, qu'il est indifférent à tout le reste, au froid, à la faim. Si je ne l'avertissais des heures de ses repas, il ne penserait pas à manger. Pendant les grandes gelées de cet hiver, par un caprice que je ne comprends pas, il n'a pas voulu de feu. Du reste, je puis vous dire une chose qui vous étonnera, madame Blondeau : depuis trente ans, chaque jour, selon une vieille coutume de notre province, mon maître me permet, lorsque je me retire, de lui baiser la main. Dans nos usages, c'est une marque d'attachement et de respect. Eh bien! malgré ces grands froids, sa pauvre main était toujours sèche, brûlante, comme si une fièvre ardente l'eût dévoré. Malgré cela, il n'est pas changé; cela se conçoit, il est d'une constitution si énergique ! Dans nos campagnes contre les Turcs, je l'ai vu rester à cheval vingt, trente heures sans manger, prenant seulement de temps à autre un peu de la neige qui couvrait la crinière de son cheval pour étancher sa soif, ne se plaignant jamais. S'il était blessé, quand je m'approchais de lui, il souriait, mais d'un sourire si bon, si doux, que, malgré mes craintes, je me sentais tout rassuré. Hélas ! depuis un an, ce sourire-là n'a plus jamais reparu sur ses lèvres. Il ne voit personne, ne va chez personne. Une seule fois il est sorti pour ce duel... — Ah ! ce duel, ce duel, monsieur Stok, quand je pense que ce malheureux coffret l'a causé !

— Pour ce qui est du duel, je n'étais pas absolument inquiet, madame Blondeau, je savais l'adresse et la force de mon maître. Autrefois il battait les plus fameux maîtres d'armes; pourtant, malgré moi, j'allais, je venais à la porte. Enfin, quand je l'ai vu rentrer avec les deux soldats qu'il m'avait envoyé chercher pour témoins ici près, à la caserne, mon pauvre vieux cœur a bondi de joie. Ce jeune homme en a été quitte pour un coup d'épée qui l'a tenu un mois couché. Le soir du duel, mon maître a dit un mot qui m'a bien étonné de sa part ; il se parlait à lui-même comme cela lui arrive souvent. Il a murmuré à voix basse : « Je ne hais pas cet homme; excepté à la guerre, la vue du sang m'a toujours révolté, et j'ai vu couler le sien avec une joie féroce. J'ai été sur le point de ne plus le ménager, et puis la *voix* m'a dit de lui laisser la vie ; je l'ai écoutée. » — Quelle voix, monsieur Stok ? — Je ne sais, madame Blondeau. Quelquefois il interrompt brusquement sa promenade, s'arrête, paraît écouter, met les deux mains sur son front et recommence à marcher.—Pauvre colonel !—Mais voyez comme je suis égoïste, je ne vous parle que de mon maître, dit Stok. Et madame la vicomtesse? — Madame est toujours en Touraine, toujours bien souffrante. — Ah ! madame Blondeau, depuis que nous nous connaissons, que de changements, que de malheurs !—Fasse le Seigneur qu'ils soient à leur terme pour ma maîtresse, monsieur Stok ! Je n'ose faire le même vœu pour votre maître, quoiqu'on dise que tout chagrin a sa fin. — Pas ceux-là, madame Blondeau, pas ceux-là, dit tristement Stok en secouant la tête. — Ne puis-je encore voir M. le colonel? Je désirerais lui remettre ce paquet et reprendre ce soir la voiture de Tours. J'ai hâte de retourner près de madame.

— Monsieur ne m'a pas encore sonné. Quelques moments de plus ou de moins ne seront rien pour vous, dit Stok d'un ton presque suppliant. Et si vous saviez ce que c'est pour monsieur quelques moments de bon sommeil? Ça lui fait tant de bien ! il dort si peu ! Il est encore rentré ce matin bien tard. — Quelle vie ! dit madame Blondeau en soupirant. — Je ne me plaindrais pas, reprit Stok, si je n'avais qu'à songer à mon maître ; mais vous ne croiriez pas les ennuis que me donnent une demi-douzaine de vieux imbéciles qui nous espionnent toute la journée. Il n'y a pas de ruses qu'ils n'aient essayées pour s'introduire ici ; ils sont continuellement perchés comme des corbeaux sur les chaises du café d'en face, pour espionner ce qui se fait ici. — Ce sont eux sans doute qui semblaient être aux aguets tout à l'heure lorsque j'ai frappé à la porte, dit madame Blondeau. — Eux-mêmes. Pourtant j'ai donné une bonne leçon à l'un d'eux. Bien n'y fait.

En ce moment une sonnette tinta. — Monsieur me sonne. Attendez-moi, je vous prie, madame Blondeau. Je vais prévenir mon maître de votre arrivée. Un quart d'heure après, madame Blondeau entra dans la chambre du colonel. Il était debout, vêtu d'une longue pelisse turque, de couleur foncée. La fenêtre basse, au travers de laquelle on voyait une allée de marronniers aux troncs noirs et dépouillés, jetait un jour douteux dans l'appartement. L'espèce de contraction douloureuse qui donnait à la figure du colonel une expression dure, et pour ainsi dire pétrifiée, sembla diminuer un peu lorsqu'il vit madame Blondeau ; ses traits se détendirent. — Comment se porte Mathilde ? dit-il avec un accent rempli de douceur et de bonté. — Hélas ! monsieur, madame est toujours bien accablée.

Et la voix de la pauvre vieille femme s'altéra, ses yeux se remplirent de larmes. — Pardonnez-moi, monsieur, dit-elle, c'est que je ne puis entendre prononcer ce nom sans me sentir tout émue. — Je l'appelle ainsi devant vous de son nom de jeune fille, parce que vous l'avez élevée, parce que vous lui avez été dévouée comme une mère.—Ah ! monsieur, je ne mérite pas... je ne suis qu'une domestique. — Ce n'est rendre justice ni à vous ni à elle que de parler ainsi. Je sais votre conduite, je sais aussi que Mathilde l'apprécie comme elle le doit. Bonne et excellente femme que vous êtes. . Mais que voulez-vous? — Madame m'a priée de vous apporter ces papiers, ne voulant pas les confier au hasard de la poste. Elle m'a bien recommandé de vous dire encore, monsieur, qu'elle ne vous demande pas de lui répondre. Vous lirez cela quand vous voudrez, m'a dit madame; elle sait... — Bien, bien, dit doucement le colonel, comme s'il eût voulu chasser un souvenir pénible. Et il posa l'enveloppe sur la table. — Et le coffret? demanda-t-il à madame Blondeau.—Madame m'a dit de vous prier de continuer à le garder.

Malgré l'accueil plein de bonté qu'il avait fait à madame Blondeau, on voyait que le colonel était sous le poids d'une distraction profonde; à peine eut-il prononcé ces dernières paroles qu'il retomba dans sa rêverie. Croisant ses deux bras sur sa poitrine, il baissa la tête et commença de marcher à pas lents, oubliant la présence de madame Blondeau. Celle-ci, n'osant dire un mot, se retira bientôt. La lettre suivante était jointe à un assez volumineux manuscrit que madame Blondeau venait d'apporter au colonel de la part de Mathilde.

Château de Maran, 15 avril 1838.

Je ne sais pas, mon ami, si d'ici à bien longtemps vous aurez le courage d'ouvrir cette lettre. J'ai connu... j'ai aimé, oh ! j'ai bien aimé celle que vous pleurez ; je connais votre cœur, votre caractère ; je sais ce que vous étiez pour elle, je sais ce qu'elle était pour vous : comment ne sentirais-je pas que votre désespoir est à tout jamais incurable ? Mon ami, mon frère, vous n'avez plus ici-bas de cœur plus dévoué que le mien. Je n'ai jamais eu d'autre ami que vous. Vous le savez, si j'avais plus souvent écouté la voix sévère, inflexible, de votre sainte amitié, que de regrets amers j'aurais évités ! Mais dans cette lettre ne parlons pas de moi, mais de vous, de vous, noble et grand cœur ; de vous, l'idéal de la bonté humaine. Vous souffrez, mon ami, vous souffrez d'un chagrin désespéré ! Plus vous creusez cet abîme, plus il devient profond, plus ses ténèbres augmentent ! Il y a un an, lorsque j'ai su l'épouvantable catastrophe, je suis tombée à genoux, j'ai prié pour elle, j'ai surtout prié pour vous ; vous lui surviviez !

Je n'ai pas un instant alors songé à vous écrire, à vous voir... Il est de ces malheurs que la vanité des consolations irrite et exaspère encore. Vous avez tout quitté pour venir, près des restes chéris d'Emma, mener une vie froide et muette comme sa tombe. C'est une chose à la fois étrange et magnifique, mon ami, que de voir combien les grands caractères, grands par le courage, grands par le cœur, prévoient sûrement ce qu'ils doivent ressentir. Il y a trois ans, Emma vous disait : « Si vous me perdiez, que deviendriez-vous? » Je vous entends encore, mon ami, lui répondre avec ce sourire qui n'appartient qu'à vous et sans cacher les larmes qui vous vinrent aux yeux : « J'irais où vous SERIEZ, je vivrais dans l'isolement... je ne me consolerais jamais... Peut-être n'aurais-je pas le courage de revoir Mathilde... notre amie... notre sœur... »

Ces simples paroles, dites par tout autre, n'auraient semblé que tristes ou exagérées... dites par vous, elles avaient un caractère de vérité désolante. Emma et moi nous fondîmes en larmes, aussi effrayées que si la main de Dieu nous eût en ce moment dévoilé l'avenir. A cette terrible promesse, non plus qu'à toutes celles que vous aviez faites, mon ami, vous n'avez pas manqué. Je vous envoie ces papiers en toute confiance, sans crainte d'être importune; quand vous lirez cette lettre, c'est que vous vous sentirez le courage de penser à moi, qui étais si souvent avec *elle*. Ce ne sera pas une preuve que votre désespoir s'affaiblit... Hélas ! non... ce sera au contraire avec une sorte de joie cruelle que vous croirez aviver encore vos blessures déjà si douloureuses, en cherchant parmi ces pages celles qui parlent d'Emma.

Peut-être... d'ici à bien longtemps... ne lirez-vous pas cela... Peut-être ne le lirez-vous jamais... Alors... mon ami... vous recommanderez ces papiers à la fidélité de Stok, ainsi que le coffret que vous avez reçu... il y a deux mois... Je désire que tout soit anéanti. Si vous lisez l'écrit que je vous envoie, vous saurez pourquoi je vous ai envoyé ce coffret. Un remords éternel me poursuivra. Ce dépôt aurait pu vous être fatal... J'ai tout appris... Ce duel ! Ah ! Dieu m'est témoin que je croyais que personne au monde ne saurait que ces papiers étaient entre vos mains. Par quelle fatalité ce secret a-t-il été découvert ? Par quelle fatalité votre vie... celle d'une personne que je ne puis plus accuser... ont-elles été compromises ? C'est ce que je ne saurai sans doute jamais. Maintenant un mot de moi, mon ami. Depuis longtemps, depuis une année surtout, j'ai été bien malheureuse. Comparer mes chagrins aux vôtres serait blasphémer ; pourtant la vie m'a été lourde et pénible... Lorsqu'il y a deux mois je suis venue dans cette retraite, où je finirai probablement mes jours, le souvenir du passé me causait un étourdissement douloureux.

J'avais un tel besoin de calme, ou plutôt d'oubli de tout et de tous, que ce bruissement lointain du temps qui n'était plus m'était odieux. Alors j'ai fait cette réflexion bizarre : — On calme, on use des chagrins en les confiant. Peut-être, en écrivant cette histoire de ma vie, me débarrasserai-je des souvenirs qui m'obsèdent, peut-être cette muette confession me rendra-t-elle le repos. J'ai pensé aussi que je trouverais une sorte de joie amère à revenir une dernière fois sur le passé, à y choisir quelques fleurs précieuses encore, quoique desséchées, à jeter le reste au vent de l'oubli... à pouvoir enfin épancher les indignations que ma fierté avait jusqu'ici toujours contenues... Je ne me suis pas trompée dans cette espérance, mon ami ; ce loyal aveu de toute ma vie, nobles actions ou lâches erreurs, m'a soulagée ; les fantômes dont s'effrayait mon imagination se sont évanouis.

En jetant un coup d'œil désabusé sur les temps qui n'étaient plus,

en faisant le compte de mes larmes, en calculant froidement ce qui les avait causées, le dédain a remplacé la douleur; à de cruelles agitations a succédé un calme morne et triste. J'ai dit le bien sans orgueil, le mal sans fausse humilité; je n'ai pas dénigré mes ennemis, je n'ai pas loué mes amis; j'ai dit leur conduite envers moi. J'ai jeté sur ma vie un regard juste, sévère comme celui d'un juge. Dans ma pensée, c'était à notre amie, à notre sœur que je m'adressais; c'était à vous. Je me souvenais que bien des fois vous et elle m'aviez dit, dans ce temps si heureux : « Racontez-nous donc quelques pages de votre cœur. » Je me souvenais que ma franchise vous charmait, vous effrayait tour à tour. Si vous lisez ces pages, mon ami, vous ne m'aimerez pas plus, mais vous m'estimerez peut-être davantage. Maintenant mon but est rempli : mon cœur est vide, mais tranquille. Le passé me répond de l'avenir. C'est à vous que je dois le repos que je goûte... Jamais je n'eusse fait à d'autres ces confidences. Et ces confidences ont calmé de bien vives douleurs. Adieu, mon ami! adieu, mon frère! Souvenez-vous de Mathilde en lisant dans ces pages deux noms qui vivront toujours saintement unis dans mon cœur, comme ils l'ont été dans ce monde.

MATHILDE.

PREMIÈRE PARTIE.

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FEMME.

CHAPITRE PREMIER.

Mademoiselle de Maran.

Orpheline, j'ai passé mon enfance chez ma tante, mademoiselle de Maran, sœur de mon père. J'ai été élevée par madame Blondeau, excellente femme, qui lors de ma naissance était au service de ma mère depuis fort longtemps. Ma tante n'avait jamais voulu se marier; elle était contrefaite, infiniment spirituelle, et moqueuse à l'excès. Malgré sa difformité, malgré sa laideur, malgré l'extrême petitesse de sa taille, il était difficile d'avoir une physionomie plus imposante ou plutôt plus altière que mademoiselle de Maran. Elle n'inspirait pas sans doute la respectueuse déférence que commandent toujours la noblesse des traits, le grand air ou l'affable dignité des manières; mais à son aspect on ressentait de la crainte et de la défiance de soi. Mademoiselle de Maran n'avait jamais quitté mon père; vers le milieu de la révolution, elle avait émigré en Angleterre avec lui, après avoir partagé ses chagrins et ses dangers.

Malgré le mal que m'a fait ma tante, je ne puis m'empêcher de reconnaître qu'elle aimait tendrement son frère; mais l'amour des méchants porte aussi leur cruelle empreinte : on dirait qu'ils chérissent une personne pour avoir le prétexte d'en haïr cent; ils vous aiment, mais ils détestent ceux qui ont droit à votre affection ou qui vous témoignent de leur attachement. Tel fut l'amour de ma tante pour mon père. Elle le dominait d'ailleurs complétement par la hauteur et par la fermeté de son caractère. Il ne faisait rien sans la consulter. Elle lui donnait toujours des avis remplis de prévoyance, de finesse et d'habileté. Naissant Napoléon autant que la révolution, connaissant intimement plusieurs membres du cabinet anglais, pressentant la chute de l'empire, vers 1812, elle avait engagé mon père à aller habiter près d'Hartwell et faire assidûment sa cour à Louis XVIII. Elle-même vit souvent le roi, et lui plut par la vivacité caustique de son esprit, par la sûreté de son jugement et par la liberté de ses discours. Sachant le latin à merveille, elle faisait à ce prince des citations pleines d'à-propos et d'une flatterie d'autant plus délicate, qu'elle se cachait sous les dehors d'une brusquerie presque cynique.

Délicate, adroite, pénétrante, redoutée par sa méchanceté sarcastique, qui, ne craignant rien, s'attaquait à tout, mademoiselle de Maran se faisait une arme ou une défense de sa laideur, de sa difformité, de sa faiblesse, pour braver les hommes et les femmes. Elle s'immolait elle-même au ridicule, pour avoir le droit d'y sacrifier les autres sans pitié. Elle usait avec un art infiniment dangereux des secrets qu'elle savait toujours surprendre aux étourdis ou aux gens sans défiance pour dominer plus tard les dupes de son astuce; connaissant le point vulnérable de chacun, elle ne reculait devant aucune raillerie, si amère qu'elle fût, suppliant à son tour qu'on ne l'épargnât pas. Elle affectait ordinairement une certaine familiarité de langage qui approchait fort de la vulgarité. Je lui ai entendu dire qu'ayant passé une partie de sa jeunesse à Ponchartrain, chez la vieille madame de Maurepas (lors de l'exil de M. de Maurepas dans cette terre), elle avait contracté là cette habitude de se servir d'expressions communes, habitude très à la mode sous la régence, et qui s'était perpétuée chez quelques personnes à la cour jusqu'à la fin du règne de Louis XV.

L'on ne doit pas s'étonner de rencontrer çà et là dans mon récit les traces d'un langage qui, de nos jours, semblerait très-choquant. Je n'ai voulu rien altérer de ce qui pouvait rendre plus vraie la physionomie de mademoiselle de Maran. Louis XVIII, qui aimait la cruauté dans l'épigramme et la crudité dans la plaisanterie, se plaisait assez à l'entretien de ma tante, et disait : — On est avec elle plus à son aise qu'avec un homme et moins gêné qu'avec une femme.

En 1812, le marquis de Maran, mon père, avait environ quarante ans. Plusieurs fois, il avait voulu se marier; mais sa sœur, qui craignait de perdre l'empire qu'elle possédait sur lui, avait rompu ses différents projets de mariage, soit par des calomnies adroitement répandues sur les jeunes filles qu'on proposait à M. de Maran, soit en lui prêtant à lui-même un caractère à la fois si violent et si dissimulé, que bien des pères ne voulaient plus entendre parler d'une union avec un pareil gendre. M. de Maran vit ma mère; elle était si belle, d'un naturel si charmant, d'un esprit si enchanteur, qu'il en devint passionnément épris, épris à ce point, qu'il annonça en même temps à sa sœur et son amour et sa résolution de se marier. Fille d'un émigré, le baron d'Arbois, ancien lieutenant général des armées du roi, ma mère était pauvre et merveilleusement belle.

Avare et difforme, mademoiselle de Maran méprisait la pauvreté et abhorrait la beauté. Elle mit tout en œuvre, prières, menaces, larmes, railleries, perfidies, pour détourner mon père de sa détermination. Il fut inflexible; il épousa ma mère. On comprend la rage, la haine de ma tante contre elle. Pour la première fois de sa vie, mon père secouait le joug de son impérieuse sœur. En femme habile, celle-ci dissimula ses ressentiments. Devant mon père, elle fut d'abord froidement polie pour sa belle-sœur; peu à peu elle sembla s'humaniser, fit quelques concessions apparentes; mais comme elle n'avait pas cessé d'habiter avec M. de Maran, elle reprit bientôt son premier empire. L'âge, l'esprit sarcastique et hautain de mademoiselle de Maran, imposaient beaucoup à ma mère, femme d'une bonté d'ange et d'une douceur que sa timidité pouvait seule égaler. Mon père la traitait en enfant gâtée, et réservait toutes les questions sérieuses pour mademoiselle de Maran.

Celle-ci ne se contraignit plus; elle fit bientôt expier à ma mère, par des chagrins de chaque jour, la fatale union qu'elle avait contractée. Mon père, le meilleur des hommes, était malheureusement d'un caractère faible, quoique rempli de droiture, de générosité. Il aimait sa femme, sans doute, mais il ressentait pour sa sœur autant d'attachement que de vénération, et il la considérait comme le guide le plus sûr, le plus précieux qu'il pût avoir. Après la première année du mariage de mon père l'influence de mademoiselle de Maran, un moment balancée, redevint plus absolue que jamais. Ma mère commença de s'apercevoir avec douleur qu'elle n'avait jamais eu la confiance de mon père. Rien ne se faisait sans l'initiative ou sans l'approbation de ma tante. Deux ou trois fois, ma mère essaya d'être maîtresse chez elle, et se plaignit à son mari des empiétements de mademoiselle de Maran; il s'ensuivit des scènes cruelles.

Mon père déclara nettement à ma mère qu'il n'entendait jamais sacrifier l'affection fraternelle à un sentiment très-vif sans doute, mais qui ne datait que d'un an ou deux, tandis que le premier avait commencé et devait finir avec sa vie. De ce jour, profondément blessée, trop fière pour se plaindre, trop timide pour oser lutter avec sa belle-sœur, ma mère se résigna, et fut complétement sacrifiée à mademoiselle de Maran. Les événements qui suivirent les désastres de 1813, en mettant mon père à même de satisfaire ses vues ambitieuses, augmentèrent encore l'influence de mademoiselle de Maran. Grâce aux relations qu'il avait dès longtemps nouées avec Louis XVIII, d'après le conseil de sa sœur, M. de Maran fut chargé de plusieurs missions très-délicates auprès des cours de Vienne et de Berlin. Il tint sa sœur au courant de ses négociations. Elle était véritablement capable de prendre part aux affaires politiques les plus importantes. Ses avis furent très-utiles à mon père, et les missions qui lui avaient été confiées eurent les plus heureux résultats. En 1814, il fut largement et glorieusement récompensé de ses services par une très-haute position dans les conseils de Louis XVIII, qu'il suivit plus tard à Gand, et avec lequel il revint en France.

J'étais née en 1815, pendant le voyage de mon père en Allemagne. Cet événement, qui aurait peut-être pu redonner à ma mère quelque empire sur son mari, s'il eût été près d'elle, n'apporta qu'un bien léger changement dans leurs relations, déjà si refroidies. Plus la fortune de mon père s'élevait, plus la domination de mademoiselle de Maran grandissait, plus le sort de ma mère devenait pénible. Le salon de mon père était devenu un salon politique dont mademoiselle de Maran faisait seule les honneurs. Ma mère, jeune femme de dix-huit ans, avait une antipathie profonde pour les affaires d'État, qui ne l'intéressaient pas. Elle préférait la musique et la poésie à l'aridité des discussions diplomatiques auxquelles elle ne voulait ni ne pouvait prendre part. Mademoiselle de Maran, au contraire, semblait là dans son centre. En rencontrant plus tard dans le monde d'autres femmes politiques, je me suis convaincue qu'elles se ressemblent toutes. C'est une race bâtarde qui a les passions ambitieuses, égoïstes des hommes, et qui ne possède aucune des qualités, des grâces de la femme; stérilité d'esprit, sécheresse et impuissance de cœur, dureté de caractère, prétentions au savoir ridiculement exagérées, voilà ce qui les distingue. En un mot, les femmes politiques tiennent du maître d'école et de la maritorne, et, quoique mariées,

elles ressemblent toujours à de vieilles filles. . . . . .

Peu à peu, ma mère prétexta de sa santé pour se retirer du monde, où se plaisait tant sa belle-sœur. Elle concentra sur moi toute sa tendresse ; elle m'aima comme le seul refuge de ses chagrins, comme son unique consolation, comme son unique espérance. Son cœur était si généreux, si bon, que jamais elle ne se permit une plainte, un reproche envers mademoiselle de Maran. Mon père fut élevé à la pairie. Un dernier, un mortel chagrin était réservé à ma mère : elle s'aperçut que la tendresse de mon père pour moi s'affaiblissait de plus en plus ; il m'accordait quelques caresses rares et distraites, en disant avec regret, dans son orgueil de patricien héréditaire : — Quel dommage que ce ne suit pas un garçon !

Bientôt, à la froideur que mon père me témoignait succéda une complète indifférence. Ma mère ne put supporter ce nouveau coup ; elle languit quelques mois encore, et mourut. J'ai bien souvent et bien amèrement pleuré, en entendant ma gouvernante me raconter les derniers moments de la meilleure des mères, les terreurs que lui inspiraient mon avenir, ses craintes, hélas ! trop justifiées, de me voir tomber entre les mains de mademoiselle de Maran. Ma mère connaissait la faiblesse de mon père. Elle fit jurer à ma gouvernante de ne jamais me quitter. Elle fit aussi promettre à mon père de la conserver près de moi. — Hélas ! je ne le prévois que trop, ma pauvre Mathilde n'aura que vous au monde, dit ma mère à Blondeau. Ne l'abandonnez pas.

Ses dernières paroles à mon père furent sévères, touchantes, solennelles. — Je meurs bien jeune, j'ai beaucoup souffert, je ne me suis jamais plainte, je pardonne tout ; mais vous répondrez à Dieu du sort de mon enfant... Un an environ après la mort de ma mère, mon père, ayant accompagné M. le dauphin à la chasse, fit une chute de cheval. Les suites de cet accident furent mortelles. Je le perdis. A l'âge de quatre ans, je restai orpheline, confiée aux soins de ma tante, ma plus proche parente. Il faut être juste envers mademoiselle de Maran, elle aimait son frère autant qu'elle pouvait aimer. Sa conduite envers ma mère lui avait été dictée par une jalousie d'affection poussée jusqu'à la haine.

Mademoiselle de Maran regretta profondément mon père : ses larmes furent amères, son désespoir concentré, mais violent. Son caractère devint encore plus atrabilaire, son esprit plus incisif, sa méchanceté plus impitoyable. Je ressemblais trait pour trait à ma mère. Oubliant que j'étais l'enfant de son frère bien-aimé, ma tante ne voyait en moi que la fille d'une femme qu'elle avait abhorrée ; je devais aussi hériter de son aversion pour ma mère. . . . . .

Pendant mon enfance, mademoiselle de Maran fut presque continuellement pour moi un sujet d'effroi ; son visage long, maigre, bistre, ses traits fortement caractérisés, paraissaient encore plus durs à cause d'un tour de faux cheveux noirs qui cachaient à demi son front aplati comme celui d'une couleuvre. Elle avait des sourcils gris très-épais, les yeux bruns, petits et perçants. Elle portait en toute saison une robe de soie carmélite et un chapeau de même couleur et de même étoffe, dont elle se coiffait toujours, même le matin dans son lit, où elle avait coutume de déjeuner, d'écrire ou de lire, enveloppée d'un manteau de lit, aussi de soie carmélite, ainsi qu'on en portait avant la révolution. Lorsque chaque jour il s'agissait d'entrer chez ma tante, j'étais saisie d'un tremblement involontaire ; les pleurs me suffoquaient. Pour me décider à me rendre auprès de mademoiselle de Maran, il fallait toute la tendresse de ma pauvre Blondeau. Elle m'avait avertie que si je continuais à montrer cette frayeur, elle serait forcée de me quitter. A cette menace, je surmontais mes craintes, j'étouffais mes pleurs, je serrais la main de Blondeau dans mes petites mains, et nous partions pour ces redoutables entrevues. Il fallait traverser un premier salon où se tenait habituellement le maître d'hôtel de ma tante, appelé Servien.

Cet homme partageait avec le chien-loup de mademoiselle de Maran, appelé Félix, mon insurmontable aversion. Servien avait presque la moitié du visage envahie par une abominable tache de vin, une bouche énorme, de grandes mains velues. Il me faisait l'effet d'un ogre véritable. Enfin, la porte de la chambre à coucher de mademoiselle de Maran s'ouvrait, je me cramponnais à la robe de Blondeau, et je m'approchais en tremblant du lit de ma tante. Ma terreur n'était pas sans cause, car Félix, petit chien-loup blanc, à oreilles pointues, sortait aussitôt de dessous la courte-pointe, et me montrait en grondant deux rangées de dents aiguës. Plusieurs fois il m'avait mordue jusqu'au sang. Pour toute réprimande, ma tante lui avait dit d'une voix doucement grondeuse, et en me jetant un coup d'œil irrité : — Eh bien ! eh bien ! petit fou ; voulez-vous bien laisser cette enfant ! Vous voyez bien qu'elle ne veut pas jouer avec vous.

Mademoiselle de Maran était fort instruite, et se tenait très au courant des affaires politiques. Je la trouvais, selon son habitude, dans son lit, en manteau et en chapeau de soie carmélite, lisant ses journaux ou quelque grand in-folio soutenu par un pupitre. Elle m'accueillait toujours avec une réprimande ou un sarcasme. Ces scènes se sont tellement renouvelées, elles m'ont laissé une impression si profonde, qu'elles me sont encore présentes dans leurs moindres détails. J'y insiste, parce que la crainte incessante dont j'étais dominée pendant mon enfance a eu sur le reste de ma vie une puissante influence. Je vois encore la chambre de mademoiselle de Maran.

Au fond de son alcôve, drapée de damas rouge sombre, était un grand christ d'ivoire, surmonté d'une tête de mort aussi en ivoire, le tout se détachant sur un encadrement de velours noir. Cette *pietà* n'était qu'une apparence, qu'une sorte de manifestation toute de convenance, je crois, car je ne me souviens pas d'avoir vu ma tante aller à la messe. Presque tous les carreaux des fenêtres étaient couverts de fragments de vitraux coloriés. Il y avait surtout une *Décollation de saint Jean-Baptiste* qui m'a bien longtemps poursuivie dans mes rêves enfantins. Sur le marbre du secrétaire de laque rouge, on voyait dans deux cages de verre le père et l'arrière-grand-père de Félix supérieurement empaillés. L'air méchant et prêts à mordre, ces espèces de fantômes immobiles, avec leurs yeux d'émail brillant, me causaient peut-être encore plus d'effroi que leur rejeton. Il y avait pour moi quelque chose de surnaturel dans la vue de ces animaux sous verre, qui ne bougeaient pas, qui ne mangeaient pas, et qui me montraient toujours leurs dents.

Plusieurs vieux portraits se détachaient sur la boiserie grise : l'un représentait ma grand'tante, anciennement abbesse des Ursulines de Blois, figure froide, sévère, et pâle comme le bandeau de toile blanche qui ceignait son front et ses joues. Les autres portraits me frappaient moins. C'étaient plusieurs de nos parents en costume de cour ou de guerre, appartenant aux siècles passés. Enfin, la cheminée était ornée de deux hideuses chimères vertes en porcelaine de Chine. Ces monstres étaient toujours en mouvement au moyen d'un balancier caché, qui faisait en outre remuer leurs yeux rouges d'une manière effrayante. Que l'on se figure une pauvre enfant de cinq ou six ans au milieu de ces mystérieux prodiges, et l'on concevra mon épouvante. Mais, hélas ! ce n'était que le prélude de bien d'autres tourments. Il s'agissait, malgré les abois et les dents de Félix, de m'asseoir sur le lit de ma tante, et de me laisser embrasser par elle.

Mademoiselle de Maran prenait du tabac en profusion, et l'odeur du tabac m'était insupportable. Pourtant, malgré la peur et la répugnance que m'inspirait ma tante, je me sentais touchée des marques d'affection quelle voulait me donner. Je faisais des efforts inouïs pour surmonter mon effroi, et souvent je ne pouvais y parvenir. J'ai su plus tard (et la conduite de mademoiselle de Maran ne m'a que trop prouvé son aversion) que ce n'était pas par tendresse, mais pour s'amuser de ma frayeur, qu'elle me faisait subir son baiser de chaque matin. Une scène entre autres m'a laissé un souvenir ineffaçable. Elle fera juger du caractère de ma tante. Un jour on m'amena auprès d'elle. Était-ce pressentiment, hasard ? Jamais elle ne m'avait paru plus méchante... Je n'osais en approcher. Je baissais tellement la tête, que les longues boucles de mes cheveux me tombaient sur le visage. Enfin Blondeau me mit sur le lit de mademoiselle de Maran. Celle-ci me prit rudement par le bras, en s'écriant avec aigreur : — Mon Dieu ! que cette petite a l'air stupide avec ses grands yeux hébétés et ses cheveux qui lui tombent sur le front ! Allons, allons, il faut lui couper ces cheveux-là tout en rond, comme ceux d'un garçon.

Madame Blondeau, qui depuis m'a raconté tous ces détails, joignit les mains et s'écria : — Sainte Vierge ! mademoiselle ! ce serait un meurtre de couper les beaux cheveux blonds de Mathilde ! ils lui descendent jusqu'aux pieds. — Eh bien ! justement, c'est pour qu'elle ne marche pas dessus... Finissons... des ciseaux. — Ah ! mademoiselle ! s'écria Blondeau les larmes aux yeux, je vous en supplie, ne faites pas cela... Que mademoiselle me permette de lui dire... ce serait presque une impiété... un sacrilége. — Qu'est-ce que c'est ?... qu'est-ce que c'est ? demanda ma tante de sa voix impérieuse et perçante, qui faisait tout trembler autour d'elle. — Oui, mademoiselle, répondit ma gouvernante d'une voix émue, madame la marquise... m'a recommandé de ne jamais couper les cheveux de sa fille. On ne les lui avait jamais coupés à elle-même... Pauvre madame... Elle les avait si beaux !... C'est pour cela qu'elle m'a fait cette recommandation avant... avant de mourir... dit l'excellente femme, et elle se mit à fondre en larmes. — Vous êtes une impertinente et une vilaine menteuse ! Ma belle-sœur n'a jamais dit une telle sottise... Des ciseaux, et finissons.

Ma tante dit ces mots : Ma belle-sœur, avec un accent d'ironie si amère, que plus tard j'avais toujours le cœur serré quand je lui entendais prononcer ces paroles. Mademoiselle de Maran semblait tellement irritée, qu'il se serait agi de ma vie que je n'aurais pas été plus épouvantée. D'une main elle me tirait à elle, en me serrant le bras dans ses longs doigts maigres et durs comme du fer ; de l'autre, elle ôtait mon peigne, afin de dérouler mes cheveux, qui couvrirent bientôt mes épaules. La terreur me rendit muette, je n'eus pas la force de crier. — Mademoiselle ! mademoiselle ! dit Blondeau en tombant à genoux, au nom du ciel ! ne faites pas cela ; il en arrivera malheur à Mathilde ! C'est désobéir aux volontés de sa mère mourante, mademoiselle ! — Me donnerez-vous ou non des ciseaux, sotte bête que vous êtes ? — Mais, mon Dieu !... mon Dieu !... Mademoiselle ! Sans lui répondre, ma tante sonna. Servien parut. — Servien, apportez ici vos grands ciseaux d'office. — Oui, mademoiselle, dit Servien.

Il sortit. — Mademoiselle, s'écria ma gouvernante avec énergie, je ne suis qu'une pauvre domestique, vous êtes la maîtresse ici, mais je me ferais tuer plutôt que de laisser toucher aux cheveux de mon enfant. Et ma gouvernante s'avança sur le lit pour m'arracher des mains de ma tante.

Félix, excité par ce mouvement, se jeta sur Blondeau et la mordit à

la joue. — Ah! la méchante bête, s'écria-t-elle dans sa colère. Elle prit Félix par le cou, et le jeta rudement au milieu du parquet.

Le chien poussa des cris lamentables; je sentis les ongles de ma tante s'enfoncer dans mon épaule nue. — Sortez d'ici! sortez d'ici, malheureuse! dit-elle à Blondeau. Puis, voyant Servien entrer : — Mettez cette insolente à la porte, ajouta-t-elle, et venez tenir cette petite, que je lui coupe les cheveux. — Mademoiselle, pardon! pardon!... j'ai eu tort, je me suis oubliée; mais ayez pitié de Mathilde!... Grâce pour ses beaux cheveux, grâce! Et puis enfin, mademoiselle, la main de sa mère mourante les a touchés... c'est sacré cela! — Un mot de plus, et je vous chasse... entendez-vous? lui dit ma tante.

Cette menace frappa Blondeau de stupeur. Elle savait mademoiselle de Maran capable de tenir sa parole. Avant tout, elle craignait de me quitter; elle se résigna au sacrifice. Toute ma vie je me souviendrai de cette scène. Elle semble puérile; mais pour moi elle était horrible. Servien, avec sa figure moitié lie de vin, tenait ses grands ciseaux ouverts. Je crus qu'il voulait me tuer... Je poussai des cris perçants. — Prenez-la donc dans vos bras! dit ma tante à cet homme, et tenez-la bien; on se débattant elle se ferait blesser.

Hélas! je ne songeais plus à me débattre; j'avais presque perdu tout sentiment. Blondeau se cachait la figure en sanglotant; Servien me prit dans ses grosses mains. Je fermai les yeux, je frissonnai au froid de l'acier sur mon cou; j'entendis le grincement des ciseaux... et je sentis mes cheveux tomber tout autour de moi. L'exécution finie, ma tante dit à Servien en riant de toutes ses forces : — Maintenant, elle a l'air d'un affreux petit enfant de chœur.... Allons... allons... Servien, appelez une de mes femmes, qu'elle vienne les balayer, ces beaux cheveux!

Blondeau demanda en tremblant la permission de les ramasser et de les garder. Ma tante le permit, et lui ordonna de m'emmener. Au moment où je quittai sa chambre, mademoiselle de Maran me fit venir auprès d'elle, me regarda un moment encore, et s'écria en éclatant de rire de nouveau : — Mon Dieu! que cette petite est donc laide ainsi!

Une fois rentrée dans l'appartement que j'occupais avec Blondeau, celle-ci me prit dans ses bras et me couvrit de larmes et de baisers. J'avais ressenti une telle frayeur à la vue des grands ciseaux de Servien, que le dénoûment de cette scène me parut presque heureux. Je ne partageais pas le culte et l'admiration de ma gouvernante pour ma chevelure; j'avoue même que je fus assez contente de pouvoir courir dans le jardin sans être obligée d'écarter à chaque instant mes cheveux de mon front. J'avais seulement été frappée de ces dernières paroles de ma tante : — Que cette petite est laide ainsi! Je priai ma gouvernante de me porter devant une glace. Je me trouvai une figure si singulière, qu'au grand chagrin de Blondeau je me mis aussi à rire aux éclats. Plus tard, j'ai pu m'expliquer la singulière conduite de mademoiselle de Maran. Elle avait toujours ressenti une antipathie, une aversion profonde pour tout ce qui était beau; et, sans vanité, mon ami, ou plutôt selon l'attachement aveugle de ma gouvernante, étant enfant j'étais charmante. Puis, ma tante avait toujours détesté ma mère. Plus tard, hélas! je lis à ce sujet de bien cruelles découvertes.

CHAPITRE II.

Le protecteur.

J'atteignis l'âge de sept ans. L'aversion de mademoiselle de Maran pour moi semblait augmenter chaque jour. Il n'est pas de petites tortures qu'elle ne se plût à m'infliger. Ainsi l'on m'avait toujours servi à dîner chez ma gouvernante, ma tante voulut me faire dîner à table à côté d'elle; sa tabatière me causait un horrible dégoût, elle la mettait ouverte auprès de mon assiette; si quelques mets me répugnaient, on m'en servait tous les jours; si je ne pouvais surmonter mon dégoût, pour me punir, mademoiselle de Maran faisait placer mon assiette dans la niche de *Félix*, et, malgré mon effroi, j'étais condamnée à aller chercher cette nourriture à genoux et à la manger à genoux. Ma tante avait remarqué que la présence de ma bonne Blondeau me donnait le courage de tout souffrir sans pleurer; elle lui défendit de rester auprès de moi pour me servir. Le maître d'hôtel, Servien, fut chargé de ce soin, et cet homme m'inspirait autant de dégoût que de frayeur. Ce que j'ai maintenant peine à concevoir, c'est comment ma tante, malgré ses occupations, malgré la réelle supériorité de son esprit, pouvait mettre autant de calcul, autant de persévérance à tourmenter une enfant.

Rien n'était donné au hasard. Sa conduite envers moi était réfléchie, étudiée. Peu à peu je m'endurcis à la douleur. La souffrance éveilla en moi le besoin de la vengeance. J'observai que plus je pleurais, plus ma tante riait ou semblait satisfaite. Après des efforts inouïs pour me contraindre et pour cacher mes larmes, j'y réussis. J'éprouvai une grande joie en voyant l'étonnement, le dépit de ma tante. Elle redoubla ses duretés, je redoublai de courage et de dissimulation. Je frémis quelquefois encore en songeant à cette lutte ouverte entre une enfant abandonnée et une femme telle que mademoiselle de Maran, lutte dans laquelle je finis par avoir l'avantage, car la méchanceté de ma tante ne pouvait dépasser certaines limites. Toute la maison tremblait devant elle, aussi ma gouvernante était-elle en butte à mille petites vexations de chaque jour. Il a véritablement fallu à cette excellente femme un dévouement plus qu'héroïque pour surmonter tant de dégoûts. Deux fois ma tante voulut m'en séparer; mais je tombai si gravement malade, qu'elle dut renoncer à toute nouvelle tentative à ce sujet.

Je ne sais si c'était de la part de ma tante résolution arrêtée ou insouciance, mais à sept ans je n'avais encore eu aucun professeur. Ma gouvernante m'avait appris à lire et à écrire; elle me faisait dire mes prières, mon catéchisme; je recevais enfin, grâce à l'attachement presque maternel de cette bonne créature, l'éducation qu'une personne de sa classe aurait donnée à sa fille. Les enfants ne se trompent jamais sur les sentiments et sur les caractères de ceux qui les entourent. Leur pénétration confond; quand ils se voient aimés, ils savent avec une incroyable habileté assurer leur empire. Autant j'étais craintive et taciturne avec mademoiselle de Maran, autant j'étais gaie, turbulente, despotique avec ma gouvernante. Jamais elle ne résistait à mes volontés les plus extravagantes, à moins que ma santé ne fût en question. Elle m'idolâtrait, m'accablait de louanges sur ma beauté, sur mon esprit, sur ma gentillesse.

Je passais ainsi mon enfance entre les sarcasmes ou les duretés de ma tante, et les flatteries aveugles de Blondeau. Mon caractère devait participer de ces influences diverses. J'étais tour à tour orgueilleuse ou humble à l'excès, rayonnante de bonheur ou navrée d'amertume, je ressentais enfin la haine et l'amour à un point inconcevable pour mon âge. J'étais presque heureuse des cruautés de ma tante, parce qu'elles m'offraient le moyen de la braver, de la dépiter par mon sang-froid. Elle se vengeait en me persuadant avec un art infini que j'étais laide et sotte. Je retenais mes larmes, je courais auprès de ma gouvernante, et j'éclatais en sanglots. Alors, pour me consoler, la pauvre femme me faisait les louanges les plus outrées, auxquelles je finissais par croire.

De là sans doute mes ressentiments toujours extrêmes, de là mon impuissance à accepter plus tard ces mezzo termine, si fréquents dans la vie. L'âge n'a d'ailleurs jamais modifié chez moi cette étrange façon de me juger. Au lieu de choisir un milieu raisonnable entre deux exagérations, au lieu de ne me croire ni tout à fait inférieure, ni tout à fait supérieure aux autres, j'ai vécu dans de continuelles alternatives de confiance insolente ou de défiance accablante. Les triomphes passés ne m'empêchaient pas plus d'être parfois d'une humilité ridicule, que les humiliations souffertes ne m'empêchaient d'être glorieuse jusqu'au dédain. Du premier mot, du premier regard, j'étais dominée ou je dominais, et cela, dans les relations les plus ordinaires de la vie. Il y a des personnes vraiment redoutées et redoutables, devant qui les plus hardis tremblaient, auxquelles j'ai toujours complétement imposé, tandis que des gens de la plus grande insignifiance prenaient sur moi un empire absolu. Je devais encore conserver de mon éducation première l'habitude, la volonté de dissimuler mes chagrins ou mes souffrances, et de me venger du mal qu'on me faisait par une apparence de dédaigneuse insensibilité. . . . . .

. . . . . .

Je n'avais pas encore sept ans, je crois, lorsque mon éducation fut tout à fait changée. Les événements qui amenèrent cette révolution sont restés très-présents à mon souvenir. On m'avait abandonnée aux soins de ma tante, d'après l'avis de mon tuteur, le baron d'Orbeval, parent assez éloigné de mon père, que je voyais fort rarement. Lorsqu'il venait chez mademoiselle de Maran, on m'envoyait chercher, on me faisait quitter le sarrau plus que modeste dont ma tante voulait toujours que je fusse vêtue. On m'habillait avec un peu plus de soin que de coutume, et on m'amenait devant mon tuteur. C'était un grand vieillard blême, à figure de fouine, à perruque blonde très-frisée; il portait un abat-jour de soie verte et une douillette de soie puce tout usée : il était conseiller à la cour de cassation, et d'une sordide avarice. Quand j'arrivais auprès de lui, il me regardait d'un air sévère, et me demandait si j'étais bien sage. Ma tante se chargeait ordinairement de répondre que j'étais volontaire, stupide et paresseuse. Mon tuteur me donnait alors une chiquenaude très-sèche sur la joue, en me disant : — Mademoiselle Mathilde, mais c'est très-mal!... très-mal!... Si cela continue, on vous enverra avec les petites filles des pauvres.

Je fondais en larmes, et Blondeau m'emportait. J'étais restée trois ou quatre mois sans être présentée à mon tuteur, lorsqu'un jour je vis entrer dans ma chambre un homme jeune encore que je ne connaissais pas. Dès qu'il parut, Blondeau s'écria en joignant les mains avec une expression de surprise et de bonheur : — Mon Dieu!... c'est vous, c'est vous! M. de Mortagne!!...

Celui-ci, sans répondre à ma gouvernante, me prit dans ses bras, me regarda en silence, avec une sorte d'avide curiosité; puis, après m'avoir tendrement embrassée, il me remit à terre, et dit en essuyant une larme : — Comme elle lui ressemble!... comme elle lui ressemble!! Et il tomba dans une sorte de rêverie. La figure de cet étranger me semblait si bienveillante, malgré la sévérité de ses traits; il m'avait paru si ému en me contemplant; sa présence paraissait faire tant de plaisir à Blondeau, que je me rapprochai de lui sans crainte. C'était un cousin germain de ma mère. Depuis plusieurs années il voyageait, et arrivait seulement en France. M. le comte de Mortagne passait pour un homme très-étrange. Il avait servi et vaillamment servi sous l'empire. Depuis,

l'on ne pouvait s'expliquer sa vie continuellement nomade. Il avait parcouru les deux mondes. On le disait doué d'une instruction prodigieuse, d'un caractère de fer, d'un courage à toute épreuve; mais sa franchise, presque brutale, lui avait concilié peu d'amis. Il avait aimé ma mère comme le plus tendre des frères.

Plusieurs fois il avait tâché de faire comprendre à mon père tout le prix du trésor qu'il négligeait pour suivre les conseils ambitieux de mademoiselle de Maran; aussi ma tante avait-elle pris M. de Mortagne dans une aversion profonde; mais, comme membre de mon conseil de famille, et chargé comme tel de veiller à mes intérêts, il se trouvait quelquefois forcément rapproché de mademoiselle de Maran. Depuis quatre ans il voyageait dans l'Inde. Sa première visite, en arrivant à Paris, avait été pour moi. Il ne pouvait se lasser de me regarder, de m'admirer, de me louer! Il accablait Blondeau de questions. Etais-je heureuse? Recevais-je l'éducation que je devais recevoir? Quels étaient mes maîtres? A sept ans je devais savoir bien des choses, j'avais l'air si intelligente! je devais avoir bien profité de l'instruction qu'on m'avait donnée! Ma pauvre gouvernante osait à peine répondre. Enfin elle avoua en pleurant la vérité... Le peu que je savais, c'était elle qui me l'avait appris. Mademoiselle de Maran devenait de plus en plus dure et injuste envers moi. Je n'avais aucun des plaisirs de mon âge; et ce qui surtout exaspérait Blondeau, je n'étais jamais vêtue comme devait l'être la fille de madame la marquise de Maran.

A chaque parole de ma gouvernante, l'indignation de M. de Mortagne augmentait. C'était un homme de haute taille, toujours vêtu avec négligence. Quoiqu'il eût quarante ans à peine, son front était chauve; par une mode qui semblait à cette époque des plus bizarres, il portait sa barbe longue comme quelques personnes la portent aujourd'hui. La brusquerie de ses manières, la hardiesse militaire de ses paroles, sa physionomie singulière et presque sauvage, l'avaient fait surnommer dans le monde le Paysan de Danube. Il appartenait à l'opinion libérale la plus avancée de cette époque, et il ne cachait en rien sa manière de voir, quoique des personnes bienveillantes pour lui l'eussent engagé à plus de modération. Quand il le voulait, il dissimulait la plus mordante ironie sous une apparence de bonhomie naïve; mais ordinairement son langage était âpre, rude et presque brutal.

Lorsque ma gouvernante eut exposé à M. de Mortagne la manière dont j'étais élevée par ma tante, la figure de mon cousin, hâlée par le soleil de l'Inde, devint pourpre de colère; il marcha quelques moments avec agitation; puis, me prenant brusquement dans ses bras, il se dirigea vers l'appartement de mademoiselle de Maran en s'écriant: — Ah! c'est ainsi qu'elle traite l'enfant de ma pauvre cousine... Je vais lui dire deux mots, moi! et de ma grosse voix, encore! — Mais, monsieur le comte, prenez garde... dit ma gouvernante en le suivant d'un air effrayé. — Soyez tranquille, madame Blondeau, je ne m'intimide pas pour si peu! J'ai écrasé du pied des bêtes encore plus malfaisantes que mademoiselle de Maran. Et il m'embrassa deux fois en me disant : — Pauvre petite, ton sort va changer.

Jamais je n'oublierai la joie que je ressentis en devinant que mon protecteur allait me venger des méchancetés de ma tante. Dans mon ravissement, dans ma reconnaissance, j'entourai de mes bras le cou de M. de Mortagne, et, croyant lui rendre un important service, je lui dis tout bas : — Il n'y a pas que ma tante qui soit méchante, monsieur, il y a aussi son chien Félix; il faudra bien prendre garde à vous, car il mord jusqu'au sang. — S'il me mord, ma petite Mathilde, je le jetterai par la fenêtre, dit M. de Mortagne en m'embrassant encore.

M. de Mortagne me parut un héros; je ressentis pour la première fois l'ardeur de la vengeance. Servien était, selon son habitude, dans le salon d'attente qui précédait la chambre à coucher de sa maîtresse. M. de Mortagne, suivi de Blondeau, allait ouvrir la porte; le maître d'hôtel se leva et dit : — Je ne sais pas, monsieur, si mademoiselle est visible.

M. de Mortagne, sans lui répondre, le repoussa du coude, et entra chez ma tante.

Assise dans son lit, en manteau et en chapeau de soie carmélite, selon son habitude, elle lisait ses journaux. L'entrée de M. de Mortagne fut si brusque, si bruyante, que Félix, alarmé, sortit vivement de sa niche, et se jeta résolûment aux jambes de mon protecteur. — Prenez garde, prenez garde, voilà le méchant chien, lui dis-je tout bas. — Voilà pour lui! et, d'un coup de pied, mon vengeur envoya Félix rouler sous le lit..

Aux hurlements de son favori, ma tante, déjà très-irritée de l'entrée de M. de Mortagne, qu'elle détestait, s'écria aigrement : — Mais, monsieur, cela n'a pas de nom!... Qu'est-ce que cela veut dire? Entrer chez moi comme d'assaut!... écraser mon chien!... vous croyez-vous encore dans votre caserne?...

M. de Mortagne m'a bien des fois, depuis, raconté cette scène. Il s'assit sans façon à côté du lit de mademoiselle de Maran, me tenant toujours sur ses genoux; il lui répondit : — Il ne s'agit, madame, ni de chien, ni d'assaut; il s'agit de cette malheureuse enfant, que vous élevez en marâtre... — Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est?... répondit ma tante d'un air hautain. Etes-vous donc revenu des antipodes, monsieur, pour me dire de ces insolences-là? Parce que vous êtes fait comme un vilain sauvage, et que vous avez une réputation de grossièreté parfaitement bien établie, et méritée d'ailleurs, il ne s'ensuit pas que je me laisserai insulter ni intimider chez moi, entendez-vous bien, monsieur? — Et parce que vous avez, madame, le bonheur de joindre la laideur et la méchanceté du feu duc de Gesvres à la difformité et à l'esprit d'Esope, il ne s'ensuit pas non plus que je doive souffrir vos insolences, entendez-vous bien, madame? reprit M. de Mortagne, qui avait toujours rendu à mademoiselle de Maran grossièreté pour grossièreté.

Ma tante pâlit de rage, et s'écria: —Monsieur, prenez garde, quand je hais, je hais bien... et, quand je hais, je le prouve...— Je sais que vous avez des amis puissants et des créatures dangereuses, mais je n'ai besoin de personne... je ne crains personne... Je vous dirai donc la vérité... Tant pis, si elle vous blesse; je l'ai dite à bien d'autres qui n'en sont pas morts... malheureusement! En un mot, cette enfant est indignement élevée, son éducation est si négligée que j'en rougis pour vous. N'avez-vous pas honte de traiter ainsi la fille de votre frère?

Ces mots réveillèrent à la fois l'amour de ma tante pour mon père et sa haine contre ma mère. Elle s'écria : — Et c'est parce que la mémoire de mon frère est sacrée pour moi que je traite cette petite comme il me convient de la traiter. Elle m'est confiée, je n'ai à en rendre compte qu'à son tuteur; ainsi, monsieur, allez porter ailleurs vos outrages : ce qui se fait ici ne vous regarde pas. — Cela me regarde si fort, que, comme membre du conseil de famille, je vais aujourd'hui même en demander la convocation; et l'on examinera si votre nièce a reçu jusqu'à présent l'éducation à laquelle elle doit prétendre...

Cette menace parut faire un assez grand effet sur mademoiselle de Maran. — Venez ici, petite, et répondez, dit ma tante en me faisant signe d'approcher.

Au lieu d'obéir, je me pressai contre M. de Mortagne en le regardant d'un air suppliant. — Vous voyez bien que vous lui faites une peur horrible avec vos tendresses! dit M. de Mortagne. Ce n'est pas cette enfant qui doit répondre, c'est vous. Elle n'a pas un maître! elle sait à peine ce que les enfants du peuple savent à son âge! Vous lui refusez jusqu'aux vêtements convenables à sa position. Pourtant on vous paye assez cher pour en prendre soin. — Qu'est-ce que ça veut dire? On me paye! s'écria ma tante avec indignation — Cela veut dire qu'on vous donne 1,000 francs par mois, sur la fortune de cette pauvre enfant, pour subvenir à ses dépenses, et, à voir la façon dont elle est vêtue et instruite, il est clair que vous ne dépensez pas 100 louis par an pour elle... Que faites-vous du reste? Si vous l'avez empochée, il faudra bien en rendre compte... Du reste, soyez tranquille... j'y veillerai... Parce que vous êtes très-méchante, ce n'est pas une raison pour que ne vous soyez pas aussi très-avare!

— Mais cela passe toutes les bornes! Mais, si l'on ne savait pas que vous êtes plus qu'à moitié fou, monsieur, ce serait à vous faire jeter par les fenêtres! Est-ce que j'ai des comptes à vous rendre? Qu'est-ce que signifie cette impertinente inquisition-là? s'écria mademoiselle de Maran en s'agitant sur son lit. — Je vous dis que je suis son parent, son conseil; m'entendez-vous? répondit M. de Mortagne d'une voix tonnante, et, comme tel, je vous citerai devant l'assemblée de famille pour répondre de votre conduite! Si l'on ne me fait pas justice de vous... je me la ferai moi-même! et nous nous verrons entre les deux yeux... ce qui ne sera guère agréable pour moi... car vous êtes un monstre. — Oh! l'abominable homme, il va me rendre malade avec ses brutalités... Traiter ainsi une malheureuse femme! dit ma tante d'une voix dolente.

— Eh! madame, il y a longtemps que, par la hardiesse de vos attaques, par la méchanceté de vos propos, vous avez fait oublier la pitié qu'on doit avoir pour la vieillesse, pour la laideur et pour les infirmités... Allons donc! vous n'êtes plus une femme. — Comment! je ne suis plus une femme! Je suis une licorne, peut-être?... Mais, c'est à vous faire enfermer, monsieur! Allez-vous-en d'ici! allez-vous-en! je ne veux pas faire d'éclat devant mes gens... Sans cela... — Sans cela! madame, il en serait tout de même, vous n'y gagneriez que des témoins. Voici mon dernier mot : je vais me rendre chez tous les membres du conseil de famille, afin de les engager (et j'y parviendrai) à vous retirer cette malheureuse enfant d'entre les mains, et à la placer dans une pension ou dans un couvent.

— Et pour compléter cette belle œuvre-là, reprit mademoiselle de Maran d'un air ironique, on vous chargera sans doute, monsieur, de désigner le couvent? C'est grand dommage qu'il n'y ait pas de Jacobines, vous y feriez mettre tout de suite cette petite, n'est-ce pas? En souvenir des frères et amis de 93 dont vous aimez tant l'histoire, vous l'appelleriez mamzelle Scipionne ou mamzelle Egalité; qu'est-ce que je dis donc, mamzelle! citoyenne, s'il vous plaît. Malheureusement ces bons temps-là sont passés... et de nos jours, en tout et pour tout, on tient compte, monsieur, on tient sévèrement compte, entendez-vous, de la manière de voir des gens qui veulent faire prévaloir leur avis contre celui... de personnes bien pensantes.

Mademoiselle de Maran accentua tellement ces derniers mots, que M. de Mortagne en comprit la portée. — Ah! nous y voilà, s'écria-t-il, j'étais bien étonné aussi que vous ne m'eussiez pas encore traité de Jacobin ou de bonapartiste, ce qui, pourtant, ne va guère ensemble. Je sais que vous êtes assez perfide pour me susciter dans le conseil une question de parti, à propos de ma réclamation. Je sais que vos parents ultras y sont en grand nombre. Je sais qu'ils suivent aveuglément vos avis, et il est probable qu'ils feront dans cette circonstance, comme dans toute autre, un usage criminel de leur majorité.

En m'embrassant avec tendresse et émotion, M. de Mortagne ajouta

tristement : — Pauvre enfant !... Pauvre France !... — Ah ! mon Dieu ! voyez donc comme c'est à la fois superbe et touchant ! s'écria ma tante en riant aux éclats de son rire aigre et insolent. Ah ! mon Dieu ! voyez-vous ce pharamineux rapprochement... pauvre enfant ! pauvre France ! Le tendre Saint-Just disait de ces jolies bergerades-là au club des Cordeliers, je crois; ce qui ne l'empêchait pas du tout de vous faire couper le cou le lendemain. Oui, oui, je vois bien à votre colère, monsieur, que, si cela dépendait de vous, vous me traiteriez à la façon de ces pauvres frères et amis. Car, en vérité, malgré votre naissance, vous étiez digne d'être des leurs, vous avez fait partie de ces messieurs de la Loire.

M. de Mortagne m'a dit qu'en effet les froids et cruels sarcasmes de ma tante l'avaient mis hors de lui, et qu'il se reprocha de lui avoir brutalement répondu : — C'est vrai ! quand je songe que vous avez fait mourir de chagrin ma cousine de Maran, quand je songe que vous torturez une malheureuse enfant avec une méchanceté diabolique, je me demande si l'on ne devrait pas mettre hors la loi... ce qui est moralement et physiquement hors de la nature. — Assez d'insultes comme ça ! sortez ! sortez ! monsieur ! s'écria mademoiselle de Maran avez une telle expression de colère, que, lorsque M. de Mortagne, en se levant, voulut me déposer à terre, je me cramponnai à lui de toutes mes forces en le suppliant de ne pas me laisser avec ma tante.

Il me mit dans les bras de ma gouvernante, qui était restée muette et inaperçue pendant cette scène. Nous sortîmes tous trois : mademoiselle de Maran était dans une colère difficile à peindre.

CHAPITRE III.

Le conseil de famille.

Je n'avais pas compris grand'chose à la conversation de M. de Mortagne et de ma tante. J'avais seulement été ravie d'entendre mon protecteur parler d'une manière si ferme à mademoiselle de Maran. Je pressentais quelque heureux changement dans ma position. L'idée d'entrer dans un couvent ou dans une pension, qui effraye toujours si fort les enfants, me plaisait au contraire beaucoup. Tout ce que je désirais au monde, c'était de quitter la maison de ma tante. Le conseil allait décider si je resterais ou non au pouvoir de mademoiselle de Maran. Je faisais les vœux les plus vifs pour que M. de Mortagne réussît dans son dessein. Le jour fatal arriva ; ma tante me fit habiller avec soin, et je descendis dans le salon où les membres de notre famille s'étaient réunis. Je cherchai des yeux M. de Mortagne ; il n'était pas encore venu. Ma tante me plaça à côté d'elle et de M. d'Orbeval, mon tuteur. Tous mes parents semblaient craindre mademoiselle de Maran, et l'entouraient d'une obséquieuse déférence. On lui savait un crédit puissant. Son salon était le rendez-vous des hommes les plus influents du gouvernement. Par égard pour Louis XVIII, les princes lui témoignaient une extrême bienveillance.

M. de Talleyrand partageait souvent ses soirées entre ma tante et la princesse de Vaudemont. Ce grand homme d'Etat, qui, disait ma tante avec beaucoup de raison d'ailleurs, « avait élevé le silence jusqu'à l'éloquence, l'esprit jusqu'au génie, et l'expérience jusqu'à la divination, » causait quelquefois une heure, tête à tête, avec mademoiselle de Maran ; car elle était de ces femmes avec qui toutes les sommités sont presque obligées de compter. Les enfants sont surtout frappés des apparences ; ils ne peuvent se rendre raison de la puissance de l'esprit et de l'intrigue : aussi pendant bien longtemps il me fut impossible de comprendre comment mademoiselle de Maran, malgré son apparence chétive, presque grotesque, exerçait autant d'empire sur des personnes qui n'étaient pas forcément sous sa dépendance. Lorsque ma tante était assise, sa tête, presque de niveau avec son épaule gauche, infiniment plus haute que la droite, ne dépassait pas le dossier d'un fauteuil ordinaire ; ses longs pieds, toujours chaussés de souliers de castor noir, reposaient sur un carreau très-élevé qu'elle partageait avec Félix. Pourtant, malgré sa laideur, malgré sa méchanceté, mademoiselle de Maran réunissait chaque soir autour d'elle l'élite de la meilleure compagnie de Paris, et gourmandait avec hauteur les personnes qui demeuraient quelques jours sans venir la voir. Ses reproches, aigres et durs, témoignaient assez qu'elle ne tenait pas à ces hommages par affection, mais par orgueil.

On n'attendait plus que M. de Mortagne, il arriva Mon cœur battait avec force. De lui allait dépendre mon avenir. Je remarquai bien vite que M. de Mortagne était reçu avec froideur par mes parents. Sa barbe et ses dehors négligés firent chuchoter et sourire, quoique son originalité fût connue. On savait la profonde aversion de ma tante contre lui ; en le raillant on savait la flatter. Après quelques moments de silence, mon tuteur, M. d'Orbeval, pria M. de Mortagne de reproduire les raisons qui lui semblaient motiver la réunion d'une assemblée de famille. M. de Mortagne répéta ce qu'il avait dit à ma tante sans mesurer davantage ses termes ; il finit par demander qu'on me mît au couvent des Anglaises, qui était alors en aussi grande vogue que l'a été par la suite le Sacré-Cœur. Pendant cette violente accusation, mademoiselle de Maran resta impassible. Nos parents, complétement dominés par elle, en avaient une peur horrible. Ils manifestèrent à plusieurs reprises leur indignation contre M. de Mortagne par des murmures et par des interruptions ; leurs regards, tournés vers ma tante, semblaient la prendre à témoin et protester contre la brutalité du langage de mon protecteur.

Celui-ci, parfaitement indifférent à ces rumeurs, haussa les épaules de temps en temps, attendit que le bruit eût cessé pour recommencer de parler, et ne modifia en rien son langage. Il lui fallait véritablement du courage pour s'attaquer ainsi à mademoiselle de Maran ; placée, entourée comme elle l'était, elle pouvait trouver mille moyens de lui nuire, de se venger... Hélas ! elle ne prouva que trop à M. de Mortagne que la haine qu'elle lui portait était implacable. J'étais alors bien enfant, je me souviens pourtant d'un fait qui me frappa malgré son insignifiance, et qui maintenant a toute sa valeur à mes yeux. Pendant ce débat, la physionomie de ma tante n'avait trahi aucune émotion ; elle tenait dans ses mains une longue aiguille à tricoter. A mesure que M. de Mortagne parlait, mademoiselle de Maran semblait de plus en plus serrer cette aiguille entre ses doigts décharnés. Enfin, au moment où il s'écria : que si rien n'était plus respectable que la laideur, la vieillesse et les infirmités, rien n'était plus lâche que d'abuser de ces déplorables avantages pour répondre impunément des insolences aux hommes qui lui demandaient compte d'une conduite à la fois honteuse et cruelle, mademoiselle de Maran brisa en morceaux et comme par hasard l'aiguille qu'elle tenait entre ses doigts, et jamais je n'oublierai le regard fatal qu'en ce moment elle jeta sur M. de Mortagne.

Mon tuteur crut devoir, au nom de la majorité de l'assemblée, répondre à l'antagoniste de ma tante et blâmer vertement son langage. Mon protecteur sembla se soucier fort peu de cette attaque, ensuite de laquelle M. d'Orbeval demanda à mademoiselle de Maran, avec la plus respectueuse déférence et seulement pour la forme, si elle croyait nécessaire d'apporter quelques modifications à mon éducation, se hâtant d'ajouter que, d'avance, l'assemblée s'en rapportait absolument à sa décision sur ce sujet, qu'elle pouvait apprécier mieux que personne. Mademoiselle de Maran, sans faire la moindre allusion aux attaques de M. de Mortagne, répondit avec une finesse, avec une adresse extrême, qu'en effet j'étais ce qu'on appelle fort peu avancée, que j'avais la tête faible, l'entendement peu développé ; qu'elle avait cru ne pas devoir me fatiguer vainement l'intelligence en me faisant donner des leçons dont j'aurais été hors d'état de profiter ; qu'ainsi je me serais nécessairement dégoûtée du travail ; elle avait au contraire voulu d'abord s'occuper de ma santé, qui, grâce au ciel, était florissante : je me trouvais donc dans une condition parfaite pour regagner le temps perdu, sans craindre les fatigues d'une application forcée. Elle termina en disant qu'avant la convocation de l'assemblée de famille, elle était résolue de me faire commencer immédiatement mes études.

M. de Mortagne m'a dit bien souvent qu'il était impossible de se défendre plus habilement que l'avait fait ma tante et de colorer sa conduite de semblants plus spécieux ; elle démontra clairement qu'en économisant beaucoup sur les premières années de mon éducation, elle avait voulu se réserver les moyens de me donner plus tard une instruction beaucoup plus large et beaucoup plus complète ; elle ajouta qu'il était concevable que je m'ennuyasse dans la maison d'une tante vieille et infirme, mais qu'elle avait promis à mon père de ne jamais m'abandonner; qu'ainsi, elle ne pouvait croire que mes parents voulussent me faire entrer au couvent. Pour tout concilier et pour que j'eusse une compagne de mon âge, ma tante annonça que mon tuteur, cédant à ses sollicitations, consentait à retirer dans quelques mois sa fille du couvent et à la lui confier. M. d'Orbeval était veuf, sa fille partagerait ainsi mes études, et viendrait habiter chez mademoiselle de Maran. Avec sa rudesse et sa franchise ordinaires, M. de Mortagne répondit que, de cette façon, ce serait moi qui ferais les frais de l'éducation de mademoiselle d'Orbeval, qui était pauvre, et que son père n'avait consenti à cet arrangement que par intérêt personnel et par frayeur de ma tante, qui pouvait lui nuire ou le servir.

M. de Mortagne reprit que dans toute autre circonstance il n'aurait élevé aucune objection contre l'éducation particulière qu'on voulait me donner et me faire partager avec ma jeune parente, mais qu'il avait de puissantes raisons de croire que l'influence de mademoiselle de Maran ne pouvait que m'être funeste ; qu'elle avait torturé mon enfance, et qu'elle perdrait peut-être ma jeunesse. Une rumeur d'indignation lui coupa la parole. Mon tuteur s'écria que jamais sa fille ne mettrait le pied chez ma tante, qu'il n'avait adhéré aux propositions qu'on lui avait faites que dans mon intérêt, mais qu'il retirait sa promesse, puisqu'on interprétait si mal son dévouement. Pourtant, lorsque toute l'assemblée se fut jointe à mademoiselle de Maran pour apaiser M. le baron d'Orbeval et pour blâmer M. de Mortagne, mon tuteur promit de laisser venir sa fille. M. de Mortagne, ne pouvant contenir sa colère, s'échappa jusqu'à dire qu'il n'y avait pas dans l'assemblée un homme de cœur; que tous tremblaient devant le crédit de mademoiselle de Maran.

Comme mon protecteur leur offrait de soutenir l'épée à la main ce qu'il avait avancé, il n'y eut qu'un cri d'indignation contre ce spadassin, qui voulait faire prévaloir la force brutale dans les délibérations de famille, et qui ne respectait ni le sexe ni la vieillesse. M. de Mortagne, outré, vint à moi, m'embrassa tendrement, et me dit : — Ma pauvre enfant, dans peu de temps nous nous reverrons. Que Dieu vous garde de cette méchante femme et de ses complaisants ! Je le vois, ils ont maintenant le nombre et la loi pour eux. Patience, patience, je trouverai moyen de

vous sauver malgré eux. Il m'embrassa de nouveau, et sortit. Après son départ, l'indignation redoubla, et fit bientôt place à un sentiment de pitié méprisante. Ceux de mes parents qui étaient en état de répondre aux provocations de M. de Mortagne et qui ne l'avaient pas fait, non par manque de courage, mais par crainte de ma tante, affirmèrent que M. de Mortagne avait le cerveau fêlé, et qu'on ne pouvait traiter sérieusement ses folies. Tout en regrettant beaucoup la défaite de mon protecteur, je ne pouvais m'empêcher de songer presque avec joie à cette compagne qu'on m'annonçait; je regardais son père, M. d'Orbeval, avec moins d'inquiétude : je m'enhardis même jusqu'à demander à ma tante quand arriverait ma cousine. A mon grand étonnement, mademoiselle de Maran me répondit sans aigreur et presque d'un ton affectueux que mademoiselle Ursule d'Orbeval viendrait prochainement. Cette assurance me combla de joie. Si j'avais été plus heureuse, peut-être aurais-je accueilli avec jalousie l'arrivée de ma cousine, tandis qu'au contraire je ne pouvais croire qu'à une diversion favorable dans ma position.

Dès ce jour, la conduite de mademoiselle de Maran changea complétement envers moi. D'abord elle me donna, pour m'instruire, les meilleurs professeurs de Paris. Par un motif que j'ai pénétré plus tard, elle me laissa madame Blondeau pour gouvernante, quoique celle-ci fût bien loin d'avoir les connaissances nécessaires pour remplir ces fonctions, alors que mon éducation devait être beaucoup plus cultivée. Seulement elle adjoignit une femme de chambre à son service; au lieu de me laisser vêtue presque d'une manière sordide, ma tante voulut que je fusse habillée avec un luxe, avec une recherche qui n'était pas même de mon âge. Je me souviens de ma surprise, de ma joie, un jour où je trouvai dans ma chambre une psyché faite pour ma taille, et une toilette à la duchesse, entourée de flots de rubans et de dentelles. Au lieu de me gronder sans cesse, de s'extasier sur ma laideur, sur mon inepte, ma tante se mit tout à coup à m'accabler des louanges les plus outrées sur ma beauté, sur ma taille, sur l'élégance de ma tournure, sur mon esprit, sur mes dispositions.

Le conseil de famille — PAGE 15.

Comme ce brusque changement de manières devait m'étonner beaucoup, mademoiselle de Maran me dit en confidence qu'il eût été très-dangereux de me faire part de ces charmantes vérités quand j'étais une paresseuse; car mon amour-propre en aurait été dangereusement exalté : maintenant, comme je travaillais avec assiduité, c'était une manière de me récompenser que de m'apprendre qu'il n'y avait rien au monde de plus ravissant que moi. La femme de chambre que ma tante m'avait donnée me répétait les mêmes paroles. Enfin, dans la maison, tout le monde, jusqu'à Servien, se mit à me flatter à l'envi. Ma pauvre Blondeau, avec cet instinct, cette profonde sagacité de cœur que donne le dévouement, fut effrayée de ce revirement subit dans les procédés de ma tante. Ce fut elle alors qui me gronda, qui me reprocha de penser trop à ma toilette, de négliger mes prières, de devenir hautaine, capricieuse. Malgré mon attachement pour cette excellente femme, je fus choquée de ses remontrances. Elles me parurent d'autant plus pénibles, que jusqu'alors elle m'avait toujours traitée avec la tendresse la plus idolâtre. Je sentis mon affection pour elle se refroidir; au contraire, ma confiance s'augmentait envers mademoiselle Julie, ma femme de chambre, qui ne manquait aucune occasion de m'irriter contre ma gouvernante.

Malgré les prévenances de mademoiselle de Maran pour moi, je ne pouvais encore surmonter la frayeur et l'aversion qu'elle m'avait inspirées; j'y tâchais cependant de toutes mes forces, croyant de ma reconnaissance de lui témoigner quelque attachement. Je faisais vraiment des progrès rapides; je m'appliquais avec ardeur au dessin, à la musique, à l'étude de l'anglais et de l'italien, afin de ne pas être trop au-dessous de ma cousine Ursule d'Orbeval, dont ma tante ajournait sans cesse l'arrivée. Ma tante ne sortait que très-rarement; elle m'envoyait presque chaque jour me promener au bois de Boulogne, dans sa voiture, avec mademoiselle Julie, car je ne cachais pas ma préférence pour cette fille. Pendant toute la promenade, elle ne cessait de me répéter que tout le monde me regardait avec admiration. Enfin, depuis près d'une année que ma tante s'occupait particulièrement de mon éducation, je n'étais plus reconnaissable : mon instruction avait beaucoup gagné, mon esprit s'était développé; mais le germe des plus mauvaises passions commençait à fermenter en moi.

Malgré le christ d'ivoire qui ornait l'alcôve de ma tante, elle ne pratiquait en apparence aucun acte religieux. Elle se bornait à m'envoyer à la messe, à Saint-Thomas-d'Aquin, avec une de ses femmes. Un valet de pied me suivait, portant un carreau armorié pour mes pieds, et un sac de velours qui renfermait mon livre de messe. C'était un appareil aussi ridicule qu'inconvenant pour une enfant de mon âge, et j'entendais dire sur mon passage : « La tendresse aveugle de mademoiselle de Maran pour sa nièce va jusqu'à la folie. » Je finissais par croire à cet attachement. En effet, on disait partout que ma tante m'idolâtrait, et qu'il faudrait s'en prendre à sa faiblesse et à son aveuglement si un jour j'étais mal élevée. A cette heure encore, bien des gens sont persuadés que mademoiselle de Maran m'a toujours tendrement... trop tendrement aimée. Il n'y a rien de plus aimant, mais il n'y a aussi rien de plus cruellement égoïste que les enfants. Je me faisais un jeu barbare de combler ma nouvelle femme de chambre de marques de confiance en présence de Blondeau pour faire enrager celle ci, ainsi que disent les petites filles. La malheureuse femme, éclairée par son bon sens, et non pas irritée par une basse envie, souffrait horriblement de se voir ainsi oubliée, méconnue par moi, elle qui m'aimait si sincèrement. Bientôt mon ingratitude n'eut plus de bornes.

« A mesure que mon intelligence se développait, mademoiselle de Maran m'inspirait, sinon plus d'attachement, du moins plus de curiosité. Mon esprit commençait à comprendre ses railleries, à s'en amuser ; elle se moquait de Blondeau, de sa rigidité, de ses remontrances sur ma coquetterie naissante, et je riais beaucoup. Elle raillait son ignorance, l'expression de son langage, et je riais encore. Peu à peu, à l'oubli de cette affection si sainte, si dévouée, se joignit presque le mépris ; car ma tante me fit rougir de l'espèce de familiarité dans laquelle je vivais avec une femme de cette espèce. Sans doute j'eus tort, bien tort ; mais j'avais huit ans à peine, et une femme d'un esprit réellement très-supérieur en abusait pour me jeter dans une voie funeste. Je ne suivis que trop ses conseils ; je témoignai tant de froideur à ma gouvernante, que la malheureuse femme tomba malade de chagrin, après avoir fait tout pour réveiller en moi mon attachement d'autrefois. Lorsque je la vis pâle, changée, je compris toute l'étendue de ma faute ! je pleurai, je ne voulus plus la quitter ; ma tante, s'apercevant de mon affliction, me persuada que la maladie de Blondeau était un jeu, une feinte. Cette odieuse interprétation donnait une excuse à mon ingratitude, j'y ajoutai foi.

Je n'oublierai jamais le douloureux étonnement qui se peignit sur les traits de ma gouvernante lorsqu'elle me vit revenir auprès d'elle, souriante, légère et moqueuse. Elle leva au ciel ses mains amaigries, et s'écria en pleurant : — Mon Dieu ! elle qui avait le cœur de sa mère !... ils l'ont perdue... perdue... De ce jour, la malheureuse femme devint encore plus sombre, plus taciturne. Quoique sa faiblesse fût grande, elle voulut se lever... Distraite, absorbée, elle semblait préoccupée d'une idée fixe. Nos gens la prenaient presque pour leur jouet. Elle, autrefois si impatiente, semblait tout souffrir avec résignation, ou plutôt avec indifférence. Elle me parlait à peine. Je me souviens qu'une nuit, en m'éveillant, je la trouvai la tête penchée sur mon chevet, les yeux baignés de larmes, et me regardant avec une angoisse indéfinissable. J'eus peur, je feignis de me rendormir. Le lendemain, je dis tout à ma tante. Elle me répondit que c'était une plaisanterie de Blondeau, qui voulait m'effrayer. Je crus mademoiselle de Maran, et je gardai rancune à ma gouvernante. Le jour de l'an arriva ; la veille, ma tante m'avait dit, en me parlant des étrennes de Blondeau : — Au lieu de lui donner quelque robe ou quelque bijou, il faudra lui donner de l'argent : ces gens-là aiment mieux l'argent que tout ; et elle me remit cinq louis pour elle.

Les années précédentes, jamais ma tante ne m'avait rien donné pour ma gouvernante ; comme j'aimais alors tendrement celle-ci, et que je tenais à lui offrir quelque chose, chaque année je faisais des prodiges de dissimulation et d'adresse pour parvenir à écrire, à son insu, quelques lignes d'une tendresse naïve, et pour lui broder de mon mieux quelque petit morceau de tapisserie. Il est impossible de se figurer la joie, le ravissement de madame Blondeau, lorsque, la veille du nouvel an, me jetant à son cou, après ma prière du soir, je lui apportais cette offrande. Maintenant que j'y songe, il me semble qu'il y avait quelque chose de touchant, de religieux, dans cette marque de mon affection, pauvre orpheline, abandonnée, rebutée, qui, ne possédant rien, recourais à mon travail enfantin pour acquitter la dette de mon cœur. Malgré l'infériorité de sa condition, ma gouvernante avait trop d'âme pour ne pas être touchée jusqu'aux larmes de cette preuve de mon attachement, que personne au monde ne m'avait conseillée.

Mathilde.

Qu'on se figure donc sa douleur, lorsque, le jour dont je parle, la veille du premier de l'an, je lui glissai, d'un air gai et riant, mes cinq louis dans la main.

Elle s'attendait à sa surprise ordinaire. Comme je commençais à dessiner passablement, elle avait même osé espérer quelque preuve de mon nouveau talent. Malgré mon ingratitude apparente, elle n'avait pas un instant cru possible que j'eusse oublié si complétement les traditions délicates de mon enfance. Aussi, me regardant avec autant de tristesse que d'inquiétude, elle me rendit l'or. — Vous vous trompez, Mathilde, ceci est pour Julie. Pour moi... pour moi..... n'est-ce pas, vous avez autre chose ? Et sa voix tremblait, et elle me regardait d'un air inquiet, alarmé. — Mais, non, je n'ai rien autre chose à te donner, lui dis-je. — Pourtant... les autres années... et elle tâchait de cacher ses larmes, les autres années..... vous savez bien... le soir... après votre prière... vous me donniez... — Ah ! oui, je sais ce que tu veux dire ; mais maintenant, vois-tu, je n'ai plus le temps, il faut que j'étudie. Et puis, d'ailleurs, vous autres, « vous aimez mieux l'argent que tout. »

Puis, sans l'embrasser, sans lui donner la moindre marque d'affection, je lui remis l'argent dans la main, et je sortis en sautant pour aller admirer une magnifique palatine d'hermine dont mademoiselle de Maran me faisait présent. En quittant ma gouvernante, j'entendis un gémissement douloureux et le bruit des pièces d'or qui tombèrent de sa main sur le parquet. Dans mon impitoyable indifférence, dans ma hâte d'aller contempler le cadeau de ma tante, je ne m'arrêtai pas un moment, je ne retournai pas la tête. Hélas ! quoique jeune encore, j'ai beaucoup souffert, j'ai versé des larmes bien amères ! mais Dieu sait que, dans le plus violent paroxysme du désespoir, je me suis souvent écriée : — Je dois tout supporter sans me plaindre ! car j'ai causé à la meilleure des créatures le plus affreux chagrin que le cœu

82 Paris. — Imprimerie Schneider, rue d'Erfurth, 1.

humain puisse éprouver. Le soir de ce jour-là, malgré mon indifférence, j'étais assez honteuse en songeant à Blondeau ; je m'attendis à des reproches ; je trouvai, au contraire, ma gouvernante plus tendre que d'habitude ; seulement elle était très-pâle, très-affectée. Je lui trouvai dans le regard quelque chose d'extraordinaire. Elle me coucha et m'embrassa à plusieurs reprises avec effusion ; je sentis ses larmes couler sur mes joues. Mon naturel reprit le dessus ; je me jetai à son cou en lui demandant pardon de l'avoir affligée.

— Vous accuser... vous... mon enfant... jamais, disait-elle en pleurant, en baisant mes cheveux et mes mains. Jamais, pauvre petite ! Tant qu'on vous a laissée être bonne et délicate, vous avez été, en tout, le portrait de votre mère... Mais ne parlons plus de cela, ma chère enfant. Allons, faites votre prière du soir. Priez aussi pour votre vieille bonne. Elle vous aime bien ; elle a besoin que vous priiez pour elle. Les prières des enfants sont comme celles des anges : le bon Dieu les aime et les exauce. Lorsque j'eus prié, elle me baisa tendrement au front, et me dit : — Maintenant, mon enfant... bonsoir... bonsoir. Je remarquai qu'elle tremblait, que ses mains étaient brûlantes, et qu'elle était pourtant d'une grande pâleur. Je m'endormis. Je ne sais pas depuis combien de temps j'étais plongée dans un profond sommeil, lorsque je fus réveillée en sursaut. Un corps assez pesant s'appuyait sur moi. Dans mon effroi, j'ouvris à demi les yeux. Je ne sais pas quelle heure il était. Un restant de feu flambait dans la cheminée, et éclairait la chambre de sa lumière vacillante. A la lueur d'une veilleuse, je vis ma gouvernante ; elle était auprès de mon lit ; elle m'avait éveillée en voulant m'embrasser.

N'osant faire un mouvement, je la suivis des yeux. Sa figure, ordinairement si douce, si calme, avait une expression sinistre qui me glaça d'épouvante. Elle me regardait en se parlant à elle-même à demi-voix et d'un air égaré. — Non, non, disait-elle, je ne puis supporter cela plus longtemps. Ce monstre perd mon enfant ; elle l'a rendue indifférente... méprisante pour moi. Mathilde ne m'aime plus. Je ne lui suis plus bonne à rien, je n'ai pas besoin de rester plus longtemps... Aussi bien je ne le pourrais pas... Non, aujourd'hui j'ai trop souffert ; on a comblé la mesure... De l'argent... à moi... Ah ! j'en deviendrai folle... Je crois que je le suis déjà... Allons, finissons-en ; un dernier baiser à ce pauvre petit ange endormi ; il a prié pour moi, le bon Dieu me pardonnera.

En disant ces mots, Blondeau me baisa au front, et ajouta en sanglotant : — Adieu ! adieu ! tu ne sauras jamais le mal que tu m'as fait, pauvre petite... Ce n'est pas toi que j'accuse... oh non ! c'est ce monstre qui a fait mourir ta mère de chagrin, et qui veut perdre ton âme... Adieu ! encore adieu... O mes beaux cheveux blonds ! que je les baise encore une fois. Et je sentis sur mon front ses lèvres glacées. J'avais jusqu'alors fermé les yeux, quoique éveillée. Tout à coup je regardai ; je vis ma gouvernante aller vers la fenêtre et l'ouvrir violemment ; je devinai sa funeste pensée ; je courus vers elle, et je l'arrêtai au moment où elle allait se jeter par la fenêtre. La pauvre femme resta stupéfaite ; mes cris la rappelèrent à elle-même ; elle tomba agenouillée, et s'écria : — Qu'allais-je faire ? Seigneur mon Dieu, pardonnez-moi, j'étais folle ! j'oubliais que j'avais juré à ta mère mourante de ne pas t'abandonner ; mais je souffrais tant... aujourd'hui surtout ; c'est le bon Dieu qui m'a envoyé cet ange pour m'empêcher de commettre un crime. Non, non, je resterai près de toi, mon enfant ; je souffrirai, j'endurerai tout, je mourrai, s'il le faut, de chagrin, mais je mourrai près de toi, en te regardant ; je l'ai promis à cette pauvre madame qui est dans le ciel et qui m'entend.

Cette scène me laissa une impression si profonde, je fus si frappée du désespoir de Blondeau, que mes premiers germes d'ingratitude à son égard furent à jamais étouffés. Je redevins pour elle ce que j'avais été autrefois, au grand chagrin de mademoiselle de Maran, qui avait un instant espéré de me priver de cette affection si sincère et si dévouée. Peu de temps après, ma tante m'apprit qu'Ursule d'Orbeval, ma cousine et la fille de mon tuteur, allait enfin venir habiter avec nous, ajoutant que j'étais beaucoup plus jolie, beaucoup plus instruite, beaucoup mieux mise qu'elle, et que, par conséquent, j'aurais infiniment de plaisir à lui faire ressentir toutes mes supériorités. Ainsi, mademoiselle de Maran ne me laissait pas un sentiment dans sa pureté, dans sa fleur ! Déjà cette joie douce et candide de trouver une amie de mon âge était flétrie par l'arrière-pensée de lui inspirer de la jalousie, de l'envie, et nécessairement de la haine ! Ma tante, avec une singulière sagacité, avait pour ainsi dire fait deux parts de ma jeunesse : jusqu'à neuf ans, j'avais eu à souffrir de la terreur, des privations, de l'abandon ; je n'étais pas encore mûre pour d'autres projets.

CHAPITRE IV.

Une amie d'enfance.

Une ère nouvelle allait commencer pour moi. Jusqu'alors je n'avais eu que des sentiments incomplets ; je craignais ma tante, mais son esprit m'amusait. Malgré quelques preuves de froideur et d'oubli, j'aimais tendrement ma gouvernante, mais il n'existait entre nous aucun rapport d'âge ou de caractère. Lorsque Ursule d'Orbeval arriva, j'étais si seule, j'avais fait de si beaux rêves sur cette affection promise, que je me sentais déjà reconnaissante envers ma cousine, qui allait me mettre à même de réaliser ces douces espérances. J'oubliai complétement les perfides conseils de ma tante ; au lieu de songer à humilier Ursule, je ne songeai qu'à l'aimer. Elle avait une année de plus que moi. Par une bizarre singularité, ses cheveux étaient noirs, et ses yeux bleus, tandis que j'avais les yeux noirs et les cheveux blonds. Nous étions à peu près de la même taille ; les traits d'Ursule étaient loin d'être réguliers, mais on ne pouvait imaginer une physionomie plus intéressante, un sourire plus doux et plus aimable. La première fois que je la vis, elle portait le deuil de sa grand'mère. Ses vêtements noirs faisaient encore plus ressortir la blancheur rosée de sa peau ; je lui trouvai une expression si charmante, que je me jetai à son cou en l'appelant ma sœur.

Malgré moi je pleurai ; ces larmes furent les plus douces larmes que j'eusse encore répandues. Ma cousine accueillit mes caresses avec une grâce touchante, je l'emmenai dans ma chambre, et je mis à sa disposition tous mes trésors de toilette. Ursule ne montra ni embarras gauche, ni assurance indiscrète. Elle me dit, tout émue, qu'elle me demandait mon amitié ; car elle était presque orpheline, son père étant pour elle d'une extrême dureté. Je sentis s'éveiller en moi un monde de sensations nouvelles ; je compris le bonheur de se dévouer à une personne qu'on aime, de la protéger, de la défendre ; je sus presque gré à Ursule d'être pauvre, puisque j'étais riche ; d'être presque abandonnée, puisque mon cœur était tout prêt à aller au-devant du sien, et à lui offrir les affections qui lui manquaient. Dès que j'eus une amie à aimer, je crus n'être plus une enfant, je me sentis grande, comme disent les petites filles, je devins très-sérieuse, très-réfléchie ; j'eus honte de ma coquetterie passée ; je dis à Ursule en lui montrant toutes mes belles robes avec un superbe dédain : — C'était bon quand j'étais seule. Ma cousine portait le deuil ; je voulus être vêtue de noir. Toute la nuit je roulai mon projet dans ma tête. Le matin venu, j'entrai résolûment chez mademoiselle de Maran.

— Ma tante, je voudrais être habillée de noir comme Ursule, et autant de temps qu'elle le sera. — Mais vous êtes folle, ma chère petite ; Ursule est en deuil, et vous n'avez aucune raison pour porter le deuil, me dit ma tante avec étonnement. — Mais le deuil de ma mère ? répondis-je en baissant tristement les yeux.

Ma tante éclata de rire, et s'écria : — Est-elle donc divertissante avec ses imaginations funèbres ! Mais vous l'avez porté il y a sept ans, le deuil de votre mère ; c'est bien assez comme ça. — Je l'ai porté sans savoir que je le portais, ma tante, dis-je en sentant les larmes me venir aux yeux. L'éclat de rire de ma tante m'avait douloureusement blessée.

— Ah ! mon Dieu ! que cette petite a donc de drôles d'idées, reprit mademoiselle de Maran en riant de nouveau et en me prenant le menton. Allons, allons, follette, on vous passera ce beau caprice-là ; c'est-à-dire que vous serez vêtue en noir, mais non pas en noir de deuil, s'il vous plaît ; ce serait par trop ridicule... Mais vous aurez de belles robes de moire et de soie, pendant que cette pauvre Ursule n'aura que des robes de laine... ce qui la fera bien enrager. — Je voudrais n'être jamais mise autrement que ma cousine, ma tante. — Comment ! c'en est déjà à ce point-là ? s'écria mademoiselle de Maran en attachant sur moi ses yeux perçants. Mais c'est encore bien mieux que je ne le pensais. Allons, allons, rassurez-vous, une fois le deuil fini, vous serez toujours mises comme les deux sœurs ; vous êtes assez riche pour faire de temps en temps cadeau d'une belle robe à votre cousine, qui n'a pas le sou. — Ma tante, vous ne me comprenez pas, m'écriai-je avec impatience ; puisque Ursule est pauvre, je voudrais être mise comme elle et non pas qu'elle fût mise comme moi.

Mademoiselle de Maran me regarda encore attentivement, et dit de son air sardonique : — Ah çà ! mais à qui en a donc aujourd'hui cette petite avec ses superlatives délicatesses ? Comme c'est touchant... ça tient de famille. Puis elle ajouta, en se parlant à elle-même : — Au fait, tant mieux. Et, s'adressant à moi : — Bien... très-bien... petite, vous ne sauriez trop traiter Ursule en sœur. Je vois avec joie se manifester en vous les symptômes d'une grande délicatesse... d'une grande sensibilité. Tant mieux, je n'y comptais pas, vous dépassez mes plus chères espérances.

Je sortis de chez mademoiselle de Maran, toute fière, tout heureuse. J'allai vite trouver ma gouvernante pour lui apprendre le résultat de mon entretien avec ma tante. Blondeau m'embrassa cette fois en pleurant de joie, et me dit : — Voilà votre bon cœur revenu. Il me semble entendre parler votre pauvre mère. On pourrait croire qu'il y eut alors un temps d'arrêt dans les méchantes menées de mademoiselle de Maran contre moi ; il n'en est rien. Jamais, au contraire, elle ne se crut plus certaine de me nuire et dans le présent et dans l'avenir. Mais alors j'ignorais ce que j'ai su depuis, et je me livrais avec bonheur à mes sentiments d'amitié exaltée pour ma cousine. Elle y répondit avec l'expansion la plus affectueuse, la plus reconnaissante. Quelques jours après l'arrivée d'Ursule à l'hôtel de Maran, je n'avais plus de secret pour elle. Je lui avais raconté toute mon enfance, excepté le sinistre dessein de ma gouvernante ; et encore ce secret m'avait-il bien coûté et me coûtait encore beaucoup à garder.

Quoique Ursule fût d'un an plus âgée que moi, j'étais à peu près aussi avancée qu'elle dans mes études ; nos professeurs ne manquaient ja-

mais de préférer mes devoirs aux siens, soit qu'ils le méritassent réellement, soit qu'en agissant ainsi nos maîtres crussent flatter ma tante. Sans le savoir, ils se rendaient ainsi complices de ses secrets desseins. Craignant de blesser l'amour-propre d'Ursule par mes succès, je faisais tout au monde pour m'excuser de ma supériorité. Je trouvais mille raisons d'expliquer mes petits triomphes à mon désavantage : tantôt, en me donnant la première place, nos professeurs voulaient plaire à mademoiselle de Maran ; tantôt Ursule elle-même m'aimait assez pour faire exprès des fautes, et me laisser ainsi l'avantage. Je ne sais si notre affection naissante contraria les projets de mademoiselle de Maran ; mais elle trouva le moyen de me tourmenter de nouveau, et plus cruellement que jamais. Sous le prétexte de nous habituer peu à peu à voir le monde, elle nous fit venir quelquefois, le matin, dans son salon. Elle recevait tous les soirs, mais plusieurs personnes intimes venaient la voir entre quatre et six heures.

Qu'on juge de mon chagrin la première fois que j'entendis ma tante dire à des étrangers en nous montrant, moi et Ursule : — Croiriez-vous que ma nièce, qui a une année de moins que mademoiselle d'Orbeval, et qui a commencé son éducation beaucoup plus tard, s'est tellement appliquée, a fait des progrès si étonnants, qu'en toute chose elle prime sa compagne ? C'est étonnant, n'est-ce pas ? Ordinairement, ce sont les pauvres filles sans fortune qui travaillent le plus assidûment. Ici, c'est tout le contraire. Mathilde ne se contente pas d'être au-dessus de sa cousine par la richesse et par la beauté, elle veut encore lui être supérieure par l'éducation. Pauvre chère petite, c'est un vrai trésor que cette enfant : c'est tout le portrait de sa mère. Et mademoiselle de Maran me comblait de caresses hypocrites. Mon cœur se brisait. Je regardais Ursule d'un air suppliant ; à peine étions-nous seules que je me jetais en pleurant dans ses bras, lui demandant pardon des louanges exagérées, ridicules, dont ma tante m'accablait. Ma cousine, émue comme moi, calmait mes craintes, en plaisantant même, et me prouvait par sa tendresse toujours croissante qu'elle n'était nullement jalouse de mes avantages, ou blessée des reproches de mademoiselle de Maran.

Je fis alors tout mon possible pour laisser à Ursule la première place ; mais en vain j'accumulais fautes sur fautes, je ne parvenais pas à voir les travaux d'Ursule préférés aux miens. Un jour j'imaginai de ne plus rien faire, de ne pas apprendre mes leçons ; il fallut bien alors donner la première place à ma compagne. Mademoiselle de Maran nous fit descendre toutes deux dans le salon, où se trouvaient encore plusieurs personnes. Après quelques mots d'une conversation insignifiante, ma tante me fit venir près d'elle.

Puis s'adressant à une de ses amies : — Vous allez me dire que je répète toujours la même chose : mais il faut pardonner aux vieilles femmes d'être radoteuses quand elles ont à parler de ce qu'elles chérissent ! Je vous vois rire ; vous devinez qu'il s'agit encore de ma petite Mathilde ? C'est vrai, j'en suis affolée, assotée, si vous voulez. Eh bien ! oui, c'est comme ça ; je ne puis pas m'en empêcher, dit ma tante en prenant son ton de bonne femme, ce qui arrivait toujours lorsqu'elle disait quelques méchancetés. Elle reprit : — Enfin, tenez, comparez Mathilde et Ursule... par exemple... et il faut, à propos, que je lui donne une leçon, à mamzelle d'Orbeval. Puis, se retournant vers ma cousine, ma tante continua d'un air sévère : — Mademoiselle, vous êtes pauvre ; vous profitez de tous les maîtres de votre cousine, et vous êtes assez paresseuse pour souffrir que Mathilde, cet ange de bonté, manque, comme aujourd'hui, exprès à ses devoirs pour vous laisser la première place, que vous n'avez pas le courage de gagner par votre application. — Mais, ma tante, m'écriai-je, Ursule n'en savait rien ! — Voyez-vous le bon cœur de cette chère petite ? Quelle générosité ! Elle la défend encore ! Et ma tante m'embrassa.

Puis, continuant de s'adresser d'un ton sévère à ma cousine, qui, rouge de honte, fondait en larmes, elle lui dit durement : — Comment n'avez-vous pas honte de supporter, d'exiger peut-être de pareils sacrifices de la part de cette enfant ? — Mais, madame, s'écria la pauvre Ursule, je vous assure que j'ignorais... — C'est bon !... c'est bon ! dit mademoiselle de Maran, je sais que penser. Et elle nous renvoya, après m'avoir encore tendrement embrassée.

Ses caresses me révoltaient. Je recommençais à la haïr plus que jamais. Je pressentais que son infernale méchanceté voulait m'aliéner mon amie. Après cette scène, je me jetai aux genoux d'Ursule en sanglotant. La pauvre enfant me rendit mes caresses, me remercia de mes assurances de tendresse ; mais, je le vis, elle resta longtemps sous le coup de ses blessures, d'autant plus douloureuses qu'elle était fière et naturellement peu expansive dans le chagrin. Toute ma terreur était que ma cousine me crût capable de faire quelques rapports à ma tante, ou du moins d'être complice ou flattée des louanges qu'elle me donnait. Je résolus de me mettre en état d'hostilité envers mademoiselle de Maran, de l'irriter à tout prix contre moi, afin de bien prouver à Ursule que je n'étais pas traître, et que je voulais partager avec elle les gronderies de ma tante. Il s'agissait de frapper un grand coup ; mon inapplication, mon refus de travail, loin d'indisposer ma tante contre moi, avaient attiré de cruels reproches à Ursule ; il fallait donc me rendre autrement coupable. Je méditai longtemps ce beau projet ; j'avais, me dit plus tard Blondeau, l'air grave, pensif et préoccupé. Je redoublai de tendresse à l'égard d'Ursule ; mais je prenais toutes les précautions possibles pour qu'elle ne pût pas être accusée d'avoir connu mes desseins.

Entre plusieurs fâcheux projets, j'avais songé d'abord à briser une magnifique coupe de porcelaine de Sèvres que le roi Louis XVIII avait donnée à ma tante et à laquelle elle tenait beaucoup. Cela ne me satisfit pas : on pouvait attribuer cet acte à une maladresse, à une imprudence. Il me fallait quelque chose de prémédité, quelque bonne méchanceté, bien franche, bien inexcusable. Alors je pensai bravement à mettre le feu aux rideaux du salon ; mais les suites de cet incendie devenaient dangereuses pour Ursule et pour Blondeau, et d'ailleurs on pouvait encore attribuer tout au hasard. En machinant ces mauvais desseins, je n'avais pas le moindre scrupule, je croyais faire quelque chose de très-généreux, de très-héroïque, je sentais mon sang bouillonner dans mes veines, je croyais atteindre la sublimité du dévouement.

Je roulais ces grandes pensées dans ma tête, lorsque la fatalité voulut que je jetasse les yeux sur Félix, le chien-loup de ma tante. J'avais à me venger de ce méchant animal, il m'avait souvent mordue. La veille encore il avait donné un coup de dent à Ursule ; mais, je l'avoue, eût-il été le plus débonnaire des chiens, son plus grand crime à mes yeux, ou plutôt la raison qui me le fit choisir pour victime, était l'attachement extrême que lui portait mademoiselle de Maran. Je savais sa colère, lorsque seulement par hasard un de ses gens faisait pousser le moindre cri à Félix. Un moment j'eus la lâcheté de trembler en pensant au courroux de mademoiselle de Maran. Je la crus capable de me tuer si j'entreprenais quelque chose contre son chien. Mais mon amitié pour Ursule l'emporta. Je bravai toutes les conséquences de ma résolution. Je me trouvais seule dans le parloir de ma tante. Félix était couché dans sa niche de velours ; je ne voyais que sa tête ; je voulais lui faire du mal, mais je ne savais comment m'y prendre : il était très-méchant, très-défiant, et d'ailleurs un coup de pied n'eût suffi ni à ma vengeance ni à mes projets.

Maintenant je ne puis m'empêcher de sourire en retraçant ces détails puérils ; pourtant je ne me souviens pas d'avoir jamais ressenti une émotion aussi profonde, aussi saisissante que celle que je ressentais alors, lorsque je fus sur le point d'agir. Chose étrange ! depuis, j'ai pris dans ma vie des résolutions bien graves, bien coupables même ; mais, encore une fois, jamais je n'ai éprouvé la crainte, l'hésitation, le remords anticipé, si cela se peut dire, que j'éprouvai au moment de commettre une méchante espièglerie d'enfant. J'avoue que ma vengeance contre Félix fut bien barbare ; je n'étais pas cruelle par caractère ; il fallait tout mon désir de réhabilitation auprès d'Ursule pour me décider à cette atrocité. J'eus l'abominable idée de mettre une pincette au feu ; quand je la vis bien rouge, je la pris, et je m'avançai intrépidement contre mon ennemi.

Selon son habitude, il sortit de sa niche en aboyant pour se jeter sur moi ; mais je le saisis si adroitement avec la pincette par une de ses oreilles pointues, qu'il poussa des hurlements affreux, et tomba sans avoir le courage ou la force de regagner sa niche. J'eus un moment de remords en voyant fumer l'oreille de ce malheureux animal, et en entendant ses cris douloureux, mais, pensant au bonheur d'être maltraitée par ma tante aux yeux d'Ursule, j'étouffai ce mouvement de pitié. J'étais héroïquement restée debout, ma pincette à la main ; ma victime se roulait à mes pieds. Mademoiselle de Maran accourut, et entra tout effrayée. Son maître d'hôtel la suivait non moins inquiet. — Bonté du ciel ! qu'y a-t-il ? s'écria-t-elle en se précipitant sur Félix. Qu'y a-t-il, mon pauvre loup ?... Puis, apercevant son oreille complétement brûlée, elle releva la tête et me dit en furie : — Petite stupide ! vous ne pouviez pas veiller sur lui et l'empêcher d'approcher du feu... Servien... Servien... vite, de l'eau fraîche... de la glace...

Puis, les yeux égarés par la colère, les lèvres écumantes, ma tante, oubliant ses procédés habituels, me prit par les bras, me pinça jusqu'au sang, et s'écria : — Tu ne pouvais pas veiller sur lui, vilaine sotte, indigne créature !... Mademoiselle de Maran avait une si terrible figure, elle avait l'air si méchant, que j'eus un moment d'indécision : je pouvais lui laisser croire que la brûlure de Félix était la suite d'une imprudence, mais je surmontai bien vite cette lâche faiblesse ; m'échappant de ses mains, je lui montrai la pincette que je tenais encore, en lui disant avec un calme superbe et triomphant : — J'ai fait rougir cette pincette au feu, et je m'en suis servie pour brûler l'oreille de Félix.

Je n'avais pas terminé ces mots, que je sentis sur ma joue les doigts osseux et secs de ma tante. Le soufflet fut si violent, que je faillis tomber à la renverse. Quoique ma douleur eût été violente, quoique la frayeur de ma tante fût grande, je ne songeai pour ainsi dire qu'à l'insulte ; je devins pourpre de colère : sans trop savoir ce que je faisais, je lançai les pincettes de toutes mes forces contre mademoiselle de Maran. La fatalité me servit à souhait ; les pincettes atteignirent la magnifique coupe de porcelaine de Sèvres : le royal présent fut brisé en morceaux. Ensuite de cette belle victoire de chien brûlé et de coupe cassée, insensible aux reproches, aux menaces de ma tante, je courus dans le parloir, enivrée d'orgueil, en criant de toutes mes forces : — Ursule ! Ursule !... viens donc voir !... Puis, ne pouvant sans doute résister à la violence des sentiments qui m'agitaient depuis quelques minutes, je perdis complétement connaissance... Que l'on juge de ma joie ! En revenant à moi, je me vis couchée dans mon lit, ma gouvernante était à mon chevet ; ma cousine, à genoux, tenait mes mains dans les siennes.

Je ne puis exprimer avec quel ravissement, avec quel orgueil, je me souvins de ma courageuse action. Toute ma peur était d'apprendre l'apaisement de la colère de ma tante. — Mon Dieu ! ma pauvre enfant, dit Blon-

deau, vous qui êtes si bonne, comment avez-vous donc eu le cœur de faire tant de mal à ce chien? Il est méchant comme un démon... je le sais ; mais, enfin, c'est toujours bien cruel à vous...— Et ma tante ! ma tante !... est-elle bien fâchée? dis-je avec impatience.—Si elle est fâchée? Jésus, mon Dieu ! dit Blondeau ; elle est si fâchée, qu'elle en a eu une attaque de nerfs. En revenant à elle, ses premiers mots ont été d'ordonner qu'on vous mît au pain et à l'eau pendant huit jours. — Ah !... Ursule ! m'écriai-je en me jetant au cou de ma cousine. — Ce n'est pas tout, mademoiselle, ajouta tristement Blondeau ; madame votre tante vous fait faire un sarrau de grosse toile grise avec un écriteau, avec lequel vous serez forcée de descendre demain au salon, quand il y aura du monde. — Ursule !... Ursule... tu le vois ! elle me punit aussi ! elle m'humilie aussi... elle me déteste aussi ! m'écriai-je rayonnante de bonheur, en embrassant ma cousine. — Ah ! maintenant je devine tout, dit ma gouvernante ; et l'excellente femme joignit les mains en me regardant avec attendrissement.

CHAPITRE V.

Première communion.

Malgré sa finesse, malgré son esprit, mademoiselle de Maran ne pénétra pas le motif de ma vengeance contre Félix. Elle crut que j'avais agi par haine et par ressentiment contre son chien. Je n'eus qu'à m'applaudir de ma résolution ; Ursule parut extrêmement touchée de cette preuve bizarre de mon amitié : les liens de notre tendre affection continuèrent à se resserrer de plus en plus. Je trouvais Ursule d'un caractère bien supérieur au mien ; souvent j'étais emportée, volontaire, opiniâtre : ma cousine, au contraire, se montrait toujours d'une patience, d'une sérénité parfaite ; son regard, doux et limpide, se voilait quelquefois de larmes, mais ne s'animait jamais du feu d'une émotion vive. Elle semblait destinée à souffrir ou à se dévouer. Mademoiselle de Maran parut oublier peu à peu la faute dont je m'étais rendue coupable, et continua en toute occasion de m'exalter aux dépens de ma cousine. Celle-ci, rassurée sans doute par les preuves d'attachement que je m'efforçais de lui donner, sembla désormais insensible aux perfidies de ma tante. . . . . .

Un des événements les plus graves de la vie d'une jeune fille qui n'est plus un enfant, ma première communion, éveilla plus tard en moi de nouvelles, de sérieuses pensées. Mademoiselle de Maran ne suivait aucune des pratiques extérieures de la religion. Rien dans son langage, rien dans ses habitudes, ne révélait des sentiments de piété. Elle nous fit donc seulement accomplir cet acte solennel comme une sorte de nécessité sociale. Malheureusement, le prêtre chargé de notre instruction religieuse accomplit aussi cette céleste tâche comme un des devoirs de sa profession. Se conformant à la lettre de cette cérémonie sainte, il n'en mit pas l'esprit divin à la portée de notre jeune intelligence. Ainsi, il ne nous montra pas la confession comme un acte de confiance pieuse et bienfaisante, à laquelle le prêtre répond par des consolations et par le pardon.

La confession fut pour nous un aveu pénible et redouté. Ce prêtre, qui venait chaque jour nous préparer à la communion, s'appelait l'abbé Dubourg. D'un caractère morose et dur, il semblait toujours pressé de terminer nos conférences. Son enseignement était sec, froid, presque dédaigneux. Eloquent prédicateur, il avait prêché deux carêmes avec le plus grand succès, et désirait, je crois, vivement d'arriver à l'épiscopat. Connaissant le puissant crédit de ma tante, il avait par calcul accepté les fonctions qu'il remplissait auprès de nous, fonctions qu'il regardait sans doute comme au-dessous de son savoir et de son éloquence. Maintenant que je puis comparer et apprécier les faits, il me semble que les instructions de l'abbé Dubourg ne différaient en rien de celles de nos autres professeurs ; il nous donnait des leçons de religion, rien de plus. Hélas !... heureuses les jeunes filles dont l'éducation religieuse a été développée, fécondée par la tendresse d'une mère, intermédiaire sacré entre son enfant et Dieu ! Ne faut-il pas, pour ainsi dire, que les éclatants rayons de la lumière divine ne pénètrent les natures enfantines, encore si tendres, si délicates, qu'au travers de l'amour maternel ? Sans cela on est, à cet âge, ébloui, mais non pas éclairé.

Pourtant, l'instinct religieux qui existait, qui a toujours existé en moi, me révélait confusément la sainteté de l'acte auquel j'allais prendre part. Seulement, dans mon ignorance, je restreignis à mes sentiments personnels ce majestueux symbole, immense comme l'humanité. Communier avec Ursule, ce fut pour moi prendre devant Dieu l'engagement sacré d'être pour elle la sœur la plus chrétienne. Ainsi je concentrai sur elle le dévouement sans bornes que la religion réclame pour tous. Notre consécration au pied des autels fut pour moi la consécration sainte, éternelle, de notre amitié. Je le sais, mon Dieu, la loi sacrée s'étend à tous et non pas à un seul ; mais le Seigneur, dans sa miséricorde, a dû prendre en pitié deux pauvres enfants orphelins, qui, dans leur exaltation ingénue, rattachaient leur fraternité touchante à l'un des plus imposants mystères de la religion. . . . . .

De ce jour, nos liens me parurent indissolubles ; nous faisions les projets les plus extravagants : nous ne devions jamais nous quitter, jamais nous marier, vivre comme vivait ma tante. Charmée par l'amitié, cette future existence de vieilles filles nous semblait la plus enviable du monde. Les trois ou quatre années qui suivirent ma première communion se passèrent sans événements importants. Mon seul chagrin était de me voir, malgré mes prières, toujours plus élégamment vêtue que ma cousine, et d'entendre mademoiselle de Maran dire devant moi et devant ma cousine aux personnes qui venaient la voir :

— C'est incroyable comme les années changent les traits! Tenez, par exemple, Mathilde était seulement jolie étant enfant ; eh bien ! à mesure qu'elle grandit, elle devient d'une beauté si accomplie, si remarquable, qu'on se retourne pour la voir ; Ursule, au contraire, qui avait un petit minois assez gentil, devient, en grandissant, un vrai laideron ; avec cela l'air si commun, si commun !... tandis que sa cousine a une physionomie si distinguée ! Mais, hélas ! que veux-tu, ma petite, ajouta mademoiselle de Maran en s'adressant à Ursule avec une résignation hypocrite et en prenant son air de bonne femme, il faut nous résigner et en passer par là. Notre côté, à nous, dans la famille, n'a eu ni la grâce ni la beauté en partage. Je puis bien en parler, moi qui suis laide comme les sept péchés capitaux, et bossue comme un sac de noix. Mais, à propos, ajoutait ma tante en s'adressant à ses complaisants, est-ce que vous ne trouvez pas qu'Ursule a la taille un peu voûtée, un peu tournée? Ce n'est presque rien, mais certainement il y a quelque chose, n'est-ce pas ? C'est comme un ressouvenir de famille du côté paternel.

Les complaisants de mademoiselle de Maran ne manquaient pas de nier faiblement, et ma tante de s'écrier : — Quelle différence avec Mathilde ! Voilà une vraie taille de fée, droite comme un jone, flexible comme l'osier ; il n'y a pas une jeune personne de son âge qui réunisse comme elle la grâce à la majesté, l'esprit à la beauté. Que faire à cela? Toi qui n'as pas ces belles qualités, ma pauvre Ursule, crois-moi, pour te consoler d'être en tout si au-dessous de ta cousine, il faut l'admirer, vois-tu, car l'admiration est la consolation des vilaines figures généreuses ; ce sera d'autant mieux de ta part, que c'est surtout quand on te compare à Mathilde qu'on te trouve laide. C'est comme moi, je ne paraissais jamais si affreuse qu'en compagnie d'une femme jeune et belle : mais, ainsi que je te le dis, je me consolais en l'admirant. Et puis enfin tu as mille raisons pour aimer Mathilde : votre amitié me charme, elle me prouve que tu n'es pas ingrate. Ta cousine ne t'a-t-elle pas fait donner la plus magnifique charité du monde ? celle d'une éducation splendide. Sans elle tu ne l'aurais jamais eue, cette éducation-là. Est-ce que ton père aurait pu te donner des professeurs à un louis le cachet ? Encore une fois, tu fais bien d'aimer, de bénir ta cousine ; grâce à elle, tu peux, par ton instruction, par tes talents, faire oublier que ta figure est aussi peu agréable que la sienne est ravissante.

Il n'y avait rien de plus perfide, de plus odieux, de plus dangereux, que ces blâmes et que ces louanges sur nos avantages ou sur nos désavantages physiques. Je n'ai jamais compris cette fausse modestie qui consiste à nier sa beauté. C'est un fait indépendant de soi. Si l'on est belle, l'avouer n'est pas s'enorgueillir, c'est dire vrai. Je conçois, au contraire, la plus scrupuleuse, la plus défiante réserve dans l'appréciation qu'on peut faire des talents ou des avantages acquis. Je crois donc qu'à seize ou dix-sept ans j'étais belle, non pas sans doute aussi belle que le prétendait mademoiselle de Maran : mais enfin je l'étais assez pour justifier quelque peu ses louanges, si elles n'eussent pas été si cruellement exagérées. Il en était ainsi des blâmes qu'elle prodiguait à ma cousine ; sa taille était grande, mince, parfaitement droite ; mais, ce qui donnait une apparence de réalité aux méchancetés de ma tante, c'est qu'Ursule, comme toutes les jeunes personnes qui ont grandi très-vite, se tenait un peu voûtée. On voit quel art, quelle suite mademoiselle de Maran mettait dans ses perfidies. C'était le même système qu'elle avait employé depuis mon enfance. Sous un certain point de vue, elle disait vrai, et, de plus, l'arme était à deux tranchants. Ma tante voulait blesser douloureusement Ursule dans sa vanité, et exciter mon amour-propre jusqu'au ridicule.

Si les idées les plus fausses, les mensonges les plus avérés, lorsqu'ils sont incessamment répétés, finissent par jeter et laisser des traces profondes dans notre esprit, que sera-ce lorsqu'il s'agira d'apparentes vérités ? Ma cousine avait fini par se croire dénuée de tout charme, de tout agrément ; si je l'assurais du contraire, elle considérait mes paroles comme dictées par un sentiment d'affectueuse pitié, et me répondait : — Mon Dieu ! que tu es bonne de chercher à me consoler ainsi ! Je ne m'abuse pas, mademoiselle de Maran a raison, tu es aussi belle que je suis laide ; j'en ai pris mon parti.

Sans doute le langage de ma cousine était sincère. Rien alors ne pouvait me faire supposer que ma tante eût atteint son but, qu'elle eût fait germer d'amères jalousies dans ce cœur candide et pur. Mais, hélas ! l'avenir prouvera si ce ne fut pas un crime, un grand crime à mademoiselle de Maran, qui avait sondé les replis les plus secrets, les plus sombres du cœur humain, d'avoir risqué seulement d'éveiller dans l'âme d'Ursule la plus effrayante, la plus atroce, la plus implacable des passions : l'envie. L'autre danger, celui d'exalter mon amour-propre outre mesure, était moins grave. En agissant ainsi, ma tante me rendait même un service à son insu. Elle me mit pour jamais en garde contre les flatteries exagérées. Ce qui rend les flatteries dangereuses, c'est l'habitude, c'est la conscience d'avoir été loué avec tendresse, avec tact, avec vérité. On se laisse alors aveuglément aller au charme de ces

paroles bienveillantes; elles vous rappellent un passé rempli de confiance, d'amour et de sincérité. Quelle puissance irrésistible, enchanteresse, n'aurait pas une flatterie qui semblerait continuer les louanges d'une mère? . . . . . .

Quand je parlais à Ursule de nos projets de petites filles, de ne jamais nous marier, projets auxquels je voulais demeurer fidèle, elle me disait en souriant tristement : — Cela est bon pour moi de rester vieille fille, je suis pauvre, sans agréments; mais toi, riche, belle, charmante, tu te marieras, tu seras heureuse. Seulement tu me garderas une petite place dans ton cœur et dans ta maison, pour que je puisse à chaque instant assister à ton bonheur.

Hélas! la fatalité se rit quelquefois bien amèrement de nos vœux et de nos prévisions! J'avais atteint ma dix-septième année. Nous n'étions, ma cousine et moi, presque jamais sorties de l'hôtel de Maran.

Quelquefois nous allions aux Bouffes ou à l'Opéra avec M. d'Orbeval, mon tuteur, mais nous n'avions pas encore été présentées dans le monde. Très-rarement nous restions le soir dans le salon de ma tante. Elle voyait beaucoup plus d'hommes que de femmes, et la présence de deux jeunes filles est presque toujours une gêne pour la conversation

Mademoiselle de Maran, songeant sans doute à me marier, se résolut, à son grand regret, de me mener dans le monde au commencement de 1830. Elle nous fit part de cette résolution, à ma cousine et à moi, en ajoutant, selon son habitude, quelques choses désobligeantes pour Ursule. — Ce n'est plus chez moi seulement que tu vas avoir à souffrir de la comparaison qu'on fera de toi et de Mathilde, lui dit-elle; mais au grand jour, devant tout le monde. Arme-toi donc de courage, ma chère enfant. Ta première épreuve se fera bientôt. Demain matin je vous présenterai à madame l'ambassadrice d'Autriche, et mercredi je vous conduirai au grand bal qu'elle donne. Il est temps que vous entriez dans le monde. Je suis vieille, d'une mauvaise santé; je ne voudrais pas mourir sans voir ma chère nièce mariée, et surtout mariée comme je le désire.

CHAPITRE VI.

L'entrée dans le monde.

Lorsque mademoiselle de Maran nous eut annoncé qu'elle nous conduirait au bal de l'ambassadrice d'Autriche, Ursule et moi nous fûmes très-inquiètes; cela était fort simple, car nous vivions presque dans la retraite. Rien de plus monotone, de plus régulier que nos habitudes.

Le matin nous prenions nos leçons. Dans l'après-midi, selon la saison, nous allions nous promener, soit à pied avec madame Blondeau, soit en voiture avec mademoiselle de Maran; puis nous rentrions, et, après nous être habillées, nous restions quelquefois dans le salon de ma tante à travailler jusqu'au dîner. Plusieurs de ses amis venaient la voir à cette heure Ils étaient peu nombreux, et tous d'anciens compagnons d'émigration de mon père. Parmi eux, nous aimions beaucoup M. de Versac, l'un des grands officiers de la maison du roi.

Malgré ses soixante-dix ans, on ne pouvait voir un vieillard d'un esprit plus gai, plus jeune, plus aimable. Il était d'une tournure encore très-élégante, montait à cheval à merveille, et ne manquait aucune des chasses du roi ou de M. le dauphin. Il avait toujours été pour moi d'une bonté parfaite, et, à ma grande joie, il avait souvent défendu Ursule en prenant très-gaiement son parti contre ma tante. M. de Versac était d'un caractère charmant, mais sans consistance; il avait passé sa vie à plaire, et il lui eût été impossible de ne pas dire une chose aimable, gracieuse et flatteuse. Jamais il n'avait, je crois, prononcé un mot qui approchât de la critique. Je suis maintenant quelquefois tentée de croire que cette impitoyable bienveillance cachait, sinon un profond dédain, du moins une parfaite indifférence de tout et de tous. Mais si ce sentiment existait chez M. de Versac, il devenait difficile de le pénétrer à travers l'enveloppe d'urbanité et d'affabilité exquise dont il s'entourait. D'ailleurs je n'ai jamais pu me représenter M. de Versac ne souriant pas ou ne flattant pas : il avait les plus belles dents du monde, un sourire très-séduisant; peut-être ces avantages décidèrent-ils de son optimisme.

Je vois encore sa figure remplie de noblesse et de cette grâce affectueuse particulière aux vieillards heureux. Il portait ses cheveux blancs avec beaucoup de coquetterie. Lorsque le soir sa toilette, d'une recherche peut-être extrême pour son âge, était rehaussée du cordon bleu et de la plaque du Saint-Esprit, on ne pouvait imaginer un type plus agréable du grand seigneur d'autrefois. Il voyait rarement madame la duchesse de Versac, sa femme, qui, depuis la restauration, était retirée à l'Abbaye-aux-Bois, où elle s'occupait de pieuses et bonnes œuvres. Ce qui nous faisait encore aimer M. de Versac, c'étaient toutes ses narrations enchanteresses des bals de madame la duchesse de Berry, et surtout des quadrilles costumés. M. de Versac était un homme de plaisir par excellence; il parlait de ces fêtes, de ces distractions de la vie oisive et opulente, avec le plus vif intérêt. Parmi les autres personnes qui composaient, le matin, le petit cercle de mademoiselle de Maran, il y avait encore un des ministres du roi. C'était le meilleur homme du monde; il nous amusait fort par ses distractions et par ses insurmontables envies de dormir, auxquelles il cédait quelquefois en plein jour avec une bonhomie charmante.

Ce qui mettait le comble à notre joie, c'était l'arrivée de M. Bisson, homme d'une science prodigieuse et d'une réputation européenne; il passait pour l'un des membres les plus éminents de l'Académie des sciences. C'était un grand homme maigre, haut de six pieds, avec une toute petite tête, et la figure la plus débonnaire qu'on pût voir; son long cou sortait d'une cravate blanche roulée en corde, dont le nœud se trouvait ordinairement derrière sa tête. En toute saison, il portait un spencer vert, fourré d'astracan, par-dessus son habit noir à larges basques. Pour rien au monde on ne l'aurait fait monter en voiture, tant il avait peur de verser; aussi, lors des temps pluvieux ou boueux, arrivait-il quelquefois chez mademoiselle de Maran dans un état à faire pitié.

Rempli d'esprit, de connaissances, de bonté, il n'avait qu'une manie incurable, celle de toucher à tout, de tout déranger de place, et souvent de tout casser. Ma tante se mettait dans des colères furieuses; mais comme elle aimait beaucoup causer sciences avec un homme de la réputation de M. Bisson, elle finissait par s'apaiser. Je me souviendrai toujours d'une charmante tabatière ornée d'émaux de Petitot que ma tante lui avait imprudemment confiée, au milieu d'une dissertation sur un des derniers mémoires lus, je crois, par M. le duc de Luynes à l'Académie des sciences, sur les vases étrusques.

M. Bisson commença par rouler innocemment la précieuse boîte dans sa main, puis peu à peu la conversation s'anima. Mademoiselle de Maran ne mettait aucune mesure dans ses attaques; plutôt que de céder, elle niait l'évidence. Le savant, exaspéré par je ne sais plus quelle fausse affirmation de ma tante, s'écria, en frappant impétueusement sur la cheminée : — Eh! non, non, non, mille fois non, et encore non, madame. Chaque négation était accompagnée d'un grand coup de tabatière, donné à tour de bras sur la tablette de marbre.

Ma tante ne s'aperçut de la destruction de sa fragile boîte qu'au nuage de tabac et aux éclats d'émaux qui s'en échappèrent. — Ah! l'affreux brise-tout, s'écria-t-elle en colère : qu'est-ce qu'il m'a encore cassé là? mais c'est ma tabatière de Petitot! Ah! le vilain homme; mais, monsieur, pour l'amour de Dieu, tenez-vous donc tranquille! vous me jetez du tabac dans les yeux, vous m'aveuglez! Pour cette fois, je vous défends de remettre les pieds chez moi, entendez-vous... Ma tabatière de Petitot!... L'autre jour c'était une bonbonnière de cristal de roche irisé, une bonbonnière de cinquante louis, s'il vous plaît, qu'il m'a mise en morceaux en faisant gesticuler ses grands bras! Allez-vous-en... de chez moi, je vous en supplie... allez-vous-en... vos conversations me coûtent trop cher, sans compter que vous avez l'inconvénient d'arriver toujours fait comme un voleur et de m'apporter ici toutes les boues des rues de Paris. — Vous avez beau dire, madame, s'écria M. Bisson courroucé, je ne monterai jamais dans une voiture; j'y suis résolu, j'aime bien mieux salir votre tapis que de me casser le cou! Et le savant ne parla pas autrement du désastre de la tabatière. — Tenez, monsieur Bisson, dit ma tante, laissez-moi tranquille, vous allez me mettre hors de moi; faites-moi l'amitié de sortir tout de suite, et surtout ne revenez plus. — Et où voulez-vous donc que j'aille? il n'est que deux heures et demie, je n'ai pas besoin d'être à l'Institut avant trois heures et demie, dit M. Bisson; et il se plongea dans un fauteuil, en s'emparant d'un écran qu'il commença de démonter. — Comment! où je veux que vous alliez! s'écria mademoiselle de Maran outrée. Est-ce que ma maison est faite pour servir de salle d'asile aux membres de l'Institut désœuvrés? Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il fait encore là? Allons... .. bon... maintenant le voilà qui travaille à me casser un écran. Mais c'est intolérable... mais c'est une peste, mais c'est un fléau qu'un être aussi malfaisant; et mademoiselle de Maran fut obligée d'arracher des mains de M. Bisson l'écran déjà presque brisé. — C'est étonnant comme on travaille peu solidement de nos jours! cela vient de ce qu'on exagère la production outre mesure, dit M. Bisson d'un air méditatif en s'armant d'un petit balai de cheminée dont il se servit pour tisonner en guise de pincettes, à la grande impatience de ma tante, qui se mit dans un nouvel accès de colère.

De pareilles scènes, souvent renouvelées, nous divertissaient beaucoup; car M. Bisson revenait au bout de deux ou trois jours, complétement oublieux de ce qui s'était passé, et mademoiselle de Maran ne pouvait lui garder rancune. Ensuite de cette réception du matin, nous dînions avec mademoiselle de Maran; elle n'aimait à se contraindre en rien, n'invitait personne. On faisait chez elle une chère excellente; elle était gourmande et avait une manie qui nous causait d'insurmontables répugnances. Son maître d'hôtel, Servien, lui apportait tout ce qu'on présentait sur la table, car elle goûtait à tout, et souvent, pardonnez-moi ce détail, mon ami, elle se servait avec ses doigts, ensuite c'était son chien Félix, alors valétudinaire, qu'elle faisait manger dans son assiette. La durée du dîner nous était presque un supplice. Nous restions un moment dans le salon, où nous restions jusqu'à ce que mademoiselle de Maran fût complétement endormie dans son fauteuil, coutume à laquelle elle ne manquait pas. Ses gens avaient ordre de ne jamais la réveiller, et de prier les personnes qui auraient pu, par hasard, venir en *prima sera*, d'attendre dans un autre salon. Nous remontions, avec Ursule, dans notre appartement sur les huit heures, et là, nous causions, nous lisions, nous faisions de la musique jusqu'à l'heure du thé.

Jamais nous n'assistions aux soirées de mademoiselle de Maran;

elle y recevait peu de femmes : celles qu'elle voyait étaient généralement de son âge. Vous concevez, mon ami, qu'habituées comme nous l'étions à cette vie monotone, nous devions être un peu éblouies de la perspective de bals et de fêtes que ma tante venait de nous ouvrir. En apprenant cette nouvelle, notre premier mouvement fut joyeux ; peu à peu la réflexion amena des pensées mélancoliques. Je passai dans une agitation singulière la nuit qui précéda le bal. A mesure que le jour de cette fête approchait, je me sentais de plus en plus triste et accablée. Je n'avais pas eu le bonheur de jouir de la tendresse de ma mère... je ne la regrettai peut-être jamais davantage qu'à cet instant. L'expérience m'a prouvé que mon instinct ne m'avait pas trompée : c'est surtout lorsque nous entrons dans le monde que la sollicitude protectrice, imposante d'une mère nous est indispensable. Chacun sait que l'apparition officielle d'une jeune fille au milieu des fêtes, dont les convenances de son éducation l'avaient jusqu'alors tenue éloignée, encourage, autorise, pour ainsi dire, les prétentions de ceux qui peuvent demander sa main.

Qu'elle soit ou non justifiée, on a généralement une telle créance dans la sagacité du cœur d'une mère, que certaines vues, certaines espérances peu dignes ou peu susceptibles de réussir, craignent d'affronter cette pénétration maternelle, si attentive et si défiante. Lorsque au contraire une jeune fille est orpheline, de quelque affection qu'on la suppose entourée, on la croit, on la sait plus isolée, moins défendue ; elle devient alors, pour peu qu'elle soit riche, une sorte de proie, de conquête, si vous voulez, à laquelle tous veulent prétendre. Sans voir aussi clairement dans la douloureuse inquiétude qui me tint éveillée une partie de la nuit, j'avais un vague pressentiment de ces pensées ; j'étais choquée, presque irritée, en songeant que des indifférents allaient m'examiner, me commenter, supputer ma fortune, peser ma naissance, me classer dans la catégorie des partis d'une manière plus ou moins avantageuse. Il me semblait que je n'aurais pas éprouvé le moindre de ces scrupules si j'avais accompagné ma mère.

J'avais un autre motif de contrariété, presque de chagrin sans doute : j'étais loin de partager les préventions de ma tante à l'égard de ma cousine ; mais, à force d'entendre mademoiselle de Maran répéter qu'Ursule était laide et sans aucun agrément, j'avais fini par craindre que le monde ne confirmât le jugement de ma tante, et que mon amie ne s'aperçût du peu de succès qu'elle aurait. Je tremblais qu'une fois au grand jour des salons, Ursule, malgré sa douceur, malgré sa résignation habituelle, ne m'enviât les frivoles avantages qui lui manquaient, et que sa jalousie ne se changeât peut-être en un sentiment plus amer. Son amour-propre n'avait jamais souffert qu'en présence de quelques amis de mademoiselle de Maran. Que serait-ce s'il allait être cruellement et publiquement atteint par une dédaigneuse indifférence? Cette préoccupation fut peut-être celle de toutes qui me tourmenta le plus, tant l'amitié d'Ursule était précieuse pour moi. D'ailleurs, sans lui dire un mot de ce projet, je pensais sérieusement aux moyens de partager ma fortune avec elle. Ce n'était pas une de ces exagérations enfantines aussi vite oubliées que conçues, c'était une résolution fermement arrêtée ; pour la réaliser plus certainement, je ne voulais pas en parler à ma tante, étant bien décidée à poser ce don comme la première clause de mon contrat de mariage.

On rira sans doute de ma naïveté à propos d'affaires d'intérêt, comme on dit ; je remercie le ciel de n'avoir pas été mieux ni plus tôt instruite ; j'ai dû d'heureux moments à cette ignorance. Enfin, le jour du bal arriva. Malgré sa laideur et sa mise négligée, mademoiselle de Maran avait un goût exquis : sa constante habitude de critique, sa haine de ce qui était jeune et beau, l'avaient rendue si difficile, que ce qu'elle approuvait devait être au moins irréprochable. Elle nous avait fait faire deux toilettes charmantes absolument pareilles. Plus tard, je me suis demandé comment mademoiselle de Maran avait été assez généreuse pour ne pas m'affubler de quelque robe ou de quelque coiffure de mauvais goût ; cela lui eût été très-facile, et m'eût pour longtemps donné un ridicule, car la première impression que reçoit le monde est souvent ineffaçable... Mais une mesquine vengeance était indigne de ma tante ; elle voulait, elle fit mieux. Si je ne craignais de désordonner les événements, en rapportant ici des choses que je n'ai pu apprendre que plus tard, on verrait qu'à cette époque de ma vie j'étais déjà presque enveloppée dans la trame que la haine de mademoiselle de Maran avait ourdie contre moi avec une sûreté de prévision qui prouvait une bien profonde et bien fatale connaissance du cœur humain.

CHAPITRE VII.

Le bal.

Dès le matin, Ursule et moi nous causâmes des grands événements de la soirée ; je trouvai ma cousine très-abattue, défiante d'elle-même, et résolue à ne pas aller à ce bal. Elle me dit qu'elle avait pleuré toute la nuit, pourtant sa figure n'était ni pâle ni fatiguée : seulement elle avait une expression de mélancolie charmante. Je la vois encore, la tête baissée, le front caché par les boucles de ses cheveux bruns, presque affaissée sur elle-même, les mains croisées sur ses genoux, et soupirant de temps à autre en levant vers le ciel un regard voilé. — Ursule, Ursule, ma sœur, lui disais-je en l'embrassant avec tendresse, je t'en supplie, reprends courage, n'aie pas de ces frayeurs ; ne suis-je pas avec toi? comme toi ignorante de ce monde où nous allons? et dont, comme deux enfants, nous nous épouvantons, j'en suis sûre. On ne fera pas attention à nous, peu à peu nous nous y habituerons. Toujours à côté l'une de l'autre, ce sera pour nous un bonheur que de nous confier nos observations. Eh bien! si, pour la première fois, nous sommes gauches, embarrassées, nous trouverons bien, à notre tour, quelque confidence maligne à nous faire.

Ursule sourit, et me répondit en serrant tendrement mes mains dans les siennes : — Pardonne-moi, Mathilde, mais je ne puis te dire mon effroi du monde... Jamais... je le sens, je ne pourrai m'y habituer ; cela n'est pas enfantillage, c'est conscience, c'est devoir. Quand on est, comme moi, pauvre et sans agrément, on ne se met pas en évidence, on reste à l'ombre, on ne va pas au devant des dédains... Toi, à la bonne heure, tu as tout ce qu'il faut pour paraître, pour briller dans le monde... Vas-y seule. Je t'attendrai, je serai si heureuse de t'entendre raconter tes succès! Ces fêtes splendides, je les verrai par tes yeux : cela me suffira. Puis, souriant avec grâce, elle ajouta : — Tiens, je serai, non pas la Cendrillon du conte de fée, malheureuse et oubliée ; mais une Cendrillon volontaire, heureuse de te voir belle et admirée. Oui, quand tu arriveras du bal, bien lasse de plaisir, bien rassasiée de flatteries, tu seras accueillie par mon regard tendrement inquiet, et tu te reposeras de tes succès dans le calme de mon amitié pour toi.

Il fallait voir et entendre Ursule pour la trouver, non pas belle, mais enchanteresse, malgré l'irrégularité de ses traits. Sa voix émue avait un timbre si pur, si suave, ses yeux bleus avaient une expression si douce, si implorante, qu'on se trouvait irrésistiblement subjugué... — Ursule! m'écriai-je, comment peux-tu concevoir une telle défiance de toi, lorsque tu parles, lorsque tu regardes ainsi! Moi, ta sœur, moi qui ne t'ai jamais quittée, moi qui devrais être habituée à ta voix, à ton regard, en ce moment je te trouve belle, mais belle à être jalouse, si je pouvais l'être. Tu ne te connais pas... tu ne t'es jamais vue, pour ainsi dire... Crois-moi donc, malgré les méchancetés de mademoiselle de Maran, malgré tes défiances, tu es charmante. Penses-tu que ta sœur soit capable de te tromper? Allons, Ursule, mon amie, du courage ; appuyons-nous l'une sur l'autre ; soyons braves, affrontons ce grand jour, et demain, peut-être, nous rirons de nos terreurs... Enfin, je te déclare que, si tu ne m'accompagnes pas à ce bal, je n'irai certainement pas seule. — Mathilde, je t'en supplie, n'insiste pas. — Ursule... à mon tour, je te supplie. — Je ne puis. — Ursule, cela est mal... Tu le sais, ma tante te reprochera d'avoir refusé de venir à ce bal pour m'empêcher d'y aller... Tu la connais; tu sais si je suis malheureuse quand je te vois injustement grondée... Eh bien ! veux-tu me causer ce chagrin? Ursule, ma sœur, me refuser serait dire que tu me crois indifférente à tes peines... et je ne mérite pas ce reproche. — Mathilde... ah! que dis-tu? s'écria ma cousine : maintenant, je n'hésite plus, j'irai.

Plus le moment approchait, plus j'étais inquiète, moins encore de moi que d'Ursule. Malgré mon apparente sécurité, je ne savais si elle serait ou non à son avantage en toilette de bal. Pour ne pas émousser ma première impression, au lieu d'aller la voir s'habiller, lorsque je fus prête, je descendis dans le salon. Je trouvai mademoiselle de Maran et M. le duc de Versac, qui devait nous accompagner à l'ambassade. Je n'ai plus de prétentions ; ma première beauté, ma première jeunesse, sont si loin de moi! je ressemble si peu maintenant à ce que j'étais alors, que je puis parler de moi à dix-sept ans comme d'une étrangère : il y a d'ailleurs du courage, de la modestie, de l'humilité, à savoir dire : j'étais belle. Il y a maintenant dix ans de cela environ ; j'étais dans toute la fleur de mes jeunes années, coiffée en bandeau, mes cheveux blonds ornés d'une branche de bruyères roses ; j'avais une robe de crêpe blanc très-simple, garnie seulement de trois gros bouquets de bruyères naturelles, pareilles à celles de ma coiffure ; madame la dauphine avait eu l'extrême bonté de choisir dans les serres de Meudon ces fleurs du Cap, d'une grande rareté, et de les envoyer à mademoiselle de Maran. J'avais la taille très-mince. M. de Versac me fit, je crois, un compliment sur la rondeur de mon bras, pendant que je mettais mes gants. Quant à mon pied et à ma main, ce sont les seules choses dont je ne puisse pas parler, car ils n'ont pas changé.

Il fallut que mademoiselle de Maran me trouvât bien ainsi, peut-être même trop bien ; car, en me voyant, elle ne put s'empêcher de froncer les sourcils, malgré son habitude de me donner des louanges outrées. Pourtant elle réprima ce premier mouvement, et dit à M. de Versac : — N'est-elle pas toute charmante et belle comme un astre, cette chère enfant? — Elle a heureusement assez d'esprit pour qu'on ne craigne pas de lui parler de sa beauté, répondit M. de Versac en souriant.

Mademoiselle de Maran portait, comme toujours, une robe de soie carmélite, et, pour la première fois, je lui vis un bonnet fort simple, orné d'une branche de souci. J'attendais l'entrée d'Ursule avec inquiétude ; elle parut enfin. Je n'exagère pas en disant que je la reconnus à peine, tant je la trouvais embellie. Elle était surtout coiffée à ravir. Ses beaux cheveux bruns, séparés au milieu de son front, tombaient en longues boucles de chaque côté de ses joues, et descendaient presque jusque sur ses épaules ; sa pâleur rosée, son regard à demi voilé, son doux et triste sourire, et jusqu'à son maintien un peu languissant, semblaient

personnifier en elle l'idéal de la mélancolie rêveuse, expression que ne peuvent jamais rendre les figures régulièrement belles. On dirait qu'il faut qu'une physionomie mélancolique semble regretter quelque perfection, afin que cette sorte de défiance modeste lui devienne une grâce de plus. Lorsque j'ai lu Shakspeare, j'ai toujours évoqué le souvenir d'Ursule lors de ce bal pour me représenter Ophélie.

Au lieu de se tenir un peu voûtée, selon son habitude, ma cousine prouvait, par sa démarche pleine de souplesse, que sa taille était irréprochable ; seulement, comme elle inclinait toujours un peu son front ainsi qu'une fleur penchée sur sa tige, ce mouvement, donnant à son cou une légère courbure d'une élégance extrême, ajoutait encore au charme de son maintien. On lisait sur son visage une tristesse doucement contenue, qui se mêlait aux joies du monde, sans y prendre part. Le regard d'Ursule, presque suppliant, semblait enfin demander pardon de ce qu'elle restait étrangère aux plaisirs qu'une préoccupation douloureuse lui rendait indifférents. J'étais habituée à voir Ursule souffrante et résignée. Mais le jour de ce bal, c'était, pour ainsi dire, la souffrance intime et la résignation poétisées, je dirai maintenant habillées pour le bal. Mais, hélas ! des épigrammes ne me vengeront pas du mal affreux que cette amie m'a causé... Pouvais-je croire à tant de dissimulation ? Et encore, non, non, ce n'est pas elle qu'il faut accuser, c'est mademoiselle de Maran, dont les railleries perfides... Ces tristes découvertes n'arriveront que trop tôt... revenons à mon récit.

Je m'étais approchée d'Ursule avec empressement pour lui prendre la main et la féliciter d'être aussi charmante. M. de Versac s'écria : — De grâce, restez ainsi un moment toutes deux vous donnant la main ! Quel adorable contraste ! vous, Mathilde, belle, ravissante, le front rayonnant de bonheur et de grâce, vous qui serez la reine de nos fêtes... et vous, Ursule, touchante image de la mélancolie qui sourit, une larme dans les yeux. Mademoiselle de Maran se mit à rire de toutes ses forces, et dit à M. de Versac : — Pourquoi donc vous arrêter en si beau chemin, et ne pas pousser jusqu'à la comparaison de la rose glorieuse et de l'humble violette, s'il vous plaît ? Est-ce que vous venez des bords du Tendre et du Lignon, bel Alcandre ? Laissez-moi donc tranquille avec vos contrastes. La rose a près de cent mille livres de rente, et la violette n'a pas le sou ; voilà pourquoi l'une lève le front, et pourquoi l'autre le baisse modestement.

La comparaison de M. de Versac, la méchante remarque de mademoiselle de Maran, et peut-être la vue d'Ursule, que je n'avais jamais vue si jolie, m'inspirèrent, pour la première fois de ma vie, une pensée de jalousie, qui se changea bientôt en dépit contre moi-même. Ne doutant pas de ce que disait ma tante, je me crus l'air orgueilleusement satisfait que donne la richesse, et j'enviai l'intéressante modestie d'Ursule, qui jetait sur ses traits un charme si touchant. Sans doute, cette pensée mauvaise dura peu ; sans doute, j'eus honte de moi-même, en songeant que j'avais assez peu de générosité pour jalouser à ma cousine, à mon amie la plus tendre, jusqu'à l'intérêt qu'inspirait sa pauvreté ; sans doute, enfin, sans la maligne observation de ma tante, je n'eusse jamais ressenti ce mouvement d'envie, peut-être excusable, puisque riche j'enviais d'être pauvre. Néanmoins, cette impression me laissa un ressentiment amer. Au moment de partir, M. de Versac dit à mademoiselle de Maran : — Voyez un peu quel oubli ! Gontran est arrivé d'Angleterre ce matin, et je ne vous en ai rien dit. — Votre neveu !... eh bien ! ce sera un danseur tout trouvé pour ces jeunes filles.

Je regardai Ursule avec étonnement ; jamais M. de Versac ni mademoiselle de Maran n'avaient prononcé devant nous le nom de ce neveu. Nous allions monter en voiture, lorsqu'un des amis les plus intimes de ma tante vint lui demander quelques moments d'entretien au sujet d'une affaire très-importante. Mademoiselle de Maran passa dans sa bibliothèque ; M. de Versac prit le journal du soir. Sous le prétexte d'arranger une épingle de coiffure, j'emmenai Ursule dans la chambre de mademoiselle de Maran ; là, lui sautant au cou, je lui avouai franchement mon mouvement de jalousie, et, les larmes aux yeux, je lui en demandai pardon. Ursule fut aussi touchée jusqu'aux larmes de ma franchise ; elle me rassura par les plus tendres protestations. Je rentrai dans le salon le cœur calme et content, me promettant bien, ainsi que je l'avais dit à Ursule, de tâcher de ne pas avoir l'air d'une héritière. Nous partîmes pour l'ambassade.

CHAPITRE VIII.

La présentation.

En entrant dans le premier salon de l'ambassade, accompagnée de M. de Versac, je sentis ma résolution m'abandonner. Il fallut l'accueil plein de grâce et de bonté de madame l'ambassadrice d'Autriche pour m'encourager un peu. Mademoiselle de Maran donnait le bras à Ursule. Plus que jamais je pus apprécier quelle était l'influence de ma tante, et combien on la redoutait. La femme la plus agréable, la plus à la mode, n'aurait pas été plus entourée, plus courtisée à son entrée dans le bal, que ne le fut mademoiselle de Maran ; elle recevait ces respectueuses prévenances, ces hommages empressés, avec un très-grand air et une affabilité protectrice presque dédaigneuse. Nous allâmes du côté de la galerie où l'on dansait. M. de Versac, à qui je donnais le bras, me nomma différentes personnes qui méritaient d'être distinguées.

Nous nous arrêtâmes un moment auprès d'une des portes de la galerie. J'entendis là les paroles suivantes, échangées entre deux personnes que je ne pouvais voir. — Eh bien ! vous savez... Lancry est arrivé d'Angleterre... Je viens de le voir... Il est plus brillant que jamais... — Vraiment ! il est de retour ?... reprit l'autre personne. La duchesse de Richeville doit être bien joyeuse, car elle avait été plus que triste de son départ... Pauvre femme !...

A un mouvement assez brusque de M. de Versac pour nous frayer un passage dans la foule, je compris qu'il voulait distraire mon attention de cet entretien, qu'il n'était pas convenable que j'entendisse, et dont M. Gontran de Lancry, son neveu, était le héros. Je n'attachai alors aucune importance à cet incident, et je suivis M. de Versac. Avant d'arriver au bal, il me semblait que tout devait m'embarrasser : mon maintien, ma démarche, mon regard ; mais, ma première émotion passée, une fois au milieu de cette société à laquelle j'appartenais, je me sentis non pas rassurée, mais, pour ainsi dire, placée au milieu des miens. L'on n'est presque jamais gêné ou intimidé que lorsqu'on aborde une sphère au-dessus de celle à laquelle on appartient. Je recouvrai bientôt toute ma liberté d'observation. En entrant dans la galerie où l'on dansait, je fus presque éblouie de l'éclat, de la magnificence des toilettes. Madame de Mirecourt, amie de ma tante, et qui chaperonnait une jeune femme récemment mariée, offrit de nous ménager une place auprès d'elle. Mademoiselle de Maran accepta ; Ursule et moi nous nous assîmes entre madame de Mirecourt et ma tante.

M. de Versac nous quitta pour aller chercher son neveu, qu'il voulait nous présenter. — Eh bien ! dis-je tout bas à ma cousine, ce n'est pas si effrayant, après tout ; es-tu un peu rassurée ? — Non, me dit Ursule, je ne puis vaincre mon émotion ; je tremble ; c'est à peine si je vois ce qui se passe autour de moi. — Moi, je vois fort bien, lui dis-je gaiement ; et, pour lui donner un peu de courage, j'ajoutai : — J'avoue que je trouve ce coup d'œil charmant. Quel dommage que tu ne puisses pas en jouir ! Décidément, c'est une bien jolie chose qu'un bal.

Comme je disais ces mots avec une joie naïve, ma tante, à côté de qui j'étais aussi, se prit à rire aux éclats. Plusieurs personnes qui étaient debout devant nous, pendant le repos d'une valse, se retournèrent. Madame de Mirecourt, qui se trouvait de l'autre côté d'Ursule, se pencha et dit à ma tante ; — Qu'avez-vous donc à rire ainsi ? — Est-ce qu'on peut y tenir, avec une petite moqueuse comme elle ? dit mademoiselle de Maran en me montrant à son amie. Si vous entendiez combien ses remarques sont drôles, malignes... c'est à en mourir... Prenez bien garde à vous, car elle emporte la pièce d'abord ! Puis, se retournant vers moi, ma tante ajouta à demi-voix, d'un ton affectueusement grondeur : — Voulez-vous bien ne pas avoir autant d'esprit que ça, mademoiselle ! on dira que c'est moi qui vous ai rendue si méchante. Tout ceci fut dit à voix basse, mais de façon à être entendu des personnes qui nous entouraient.

Je regardai ma tante avec un profond étonnement. Ursule, se penchant à mon oreille, me demanda ce que j'avais dit de si plaisant à mademoiselle de Maran, et de quel ridicule je m'étais choquée. — Mais d'aucun, lui répondis-je. Je ne comprends pas un mot à ce qu'elle vient de me dire.

Voici le mot de cette énigme. Ma tante voulait commencer à me faire cette réputation de méchanceté. Grâce à ses perfides paroles, plusieurs personnes placées devant nous (l'une d'elles, la bonne et charmante lady Fitz-Allan, me l'a répété plus tard) crurent être l'objet de mes moqueries. J'entrais pour la première fois dans le monde ; pour plusieurs raisons, je devais être assez remarquée. L'exclamation de ma tante sur mes observations malicieuses devait donc se répandre, et se répandit à l'instant. Il n'est pas, pour une femme, de plus funeste réputation que celle d'être même spirituellement moqueuse... Les sots la redoutent et la calomnient ; les gens d'esprit la jalousent ; les caractères bienveillants et généreux s'en éloignent. Aussi une demi-heure ne s'était pas écoulée depuis mon arrivée au bal, que j'avais déjà des ennemis. Lady Fitz-Allan m'a dit depuis que ma méchanceté fut un moment la nouvelle du bal. On s'entretint de l'ironie mordante de mademoiselle Mathilde de Maran. (On m'appela ainsi pour me distinguer de ma tante.) Personne n'avait entendu mes sarcasmes, il est vrai ; mais, ainsi que cela arrive toujours, tout le monde en parlait.

Ma tante voulut compléter son œuvre ; quelques minutes après, au milieu d'un nouveau repos de valse, elle dit tout haut à Ursule : — Mon Dieu ! ma pauvre enfant ! n'ayez donc pas l'air si sérieux, si mélancolique ; soyez donc un peu de votre âge, si vous pouvez : qu'est-ce que c'est que cette sauvagerie-là ? Ces mots de ma tante aussi entendus, répétés, commentés, établirent positivement que j'étais aussi moqueuse, aussi étourdie, que ma cousine était timide, sensée, réfléchie. Le monde revient bien rarement de ses premières impressions ; ces quelques mots de ma tante eurent donc une grande influence sur ma destinée. Hélas ! il faut tout dire, mon inexpérience, ma vanité, augmentèrent encore la portée du mal qu'on me faisait... Plus tard, je déplorai amèrement cette réputation de méchanceté moqueuse. J'eus d'abord assez de faiblesse pour en être presque flattée, presque fière. Je me croyais belle, je pensais que l'ironie était un brevet d'esprit. La valse finie, M. de Versac s'approcha de ma tante avec son neveu, M. le vicomte Gontran de Lan-

cry. Je l'avoue... je ne pus m'empêcher de rester presque immobile de surprise à la vue de M. de Lancry ; il avait alors environ trente ans. Il était difficile de voir un homme plus parfaitement agréable, d'un extérieur plus séduisant.

La corbeille de jasmins et d'héliotropes. — PAGE 31.

J'étais bien jeune, et chez mademoiselle de Maran je n'avais vu personne qui pût en rien être comparé à M. de Lancry. Ancien page du roi, il avait servi et fait très-vaillamment la guerre en Espagne. Attaché plus tard à une grande ambassade, il avait, au bout de quelques années, abandonné l'état militaire ; et, grâce aux bontés du roi et à la protection de M. de Versac, il avait été nommé gentilhomme de la chambre du roi. Ma première entrevue au bal de l'ambassade d'Autriche me revient très-présente à l'esprit. Il y avait eu grande réception au château ; beaucoup d'hommes de la cour étaient venus au bal en uniforme. M. de Lancry sortait aussi des Tuileries ; il portait l'éclatant habit de sa charge, et avait au cou le ruban rouge et la croix d'or de commandeur de la Légion d'honneur ; à son côté, la large plaque d'un ordre étranger. M. de Lancry était d'une taille moyenne, mais de la plus extrême élégance ; ses traits, d'une régularité parfaite, étaient (selon ma tante, et elle disait vrai), étaient ceux « d'un jeune Grec d'Athènes, animés de toute la finesse et de toute la grâce parisienne. » C'était, disait-elle, l'idéal du joli. Il avait des cheveux châtains, les yeux bruns, les dents charmantes, une main, un pied, à rendre une femme jalouse ; je vous l'ai dit, ayant trente ans à peine, il n'en paraissait pas vingt-cinq. Ces avantages naturels, relevés d'insignes honorables qu'on n'accorde généralement qu'à un âge plus mûr et qui semblent toujours annoncer le mérite, devaient donc rendre M. de Lancry infiniment remarquable.

Lorsqu'il s'approcha de ma tante, elle lui tendit la main et lui dit : — Bonsoir, mon cher Gontran !... Votre oncle m'a seulement appris tantôt votre retour de Londres. Eh bien ! qu'est-ce que vous avez fait dans ce cher pays ? M. de Lancry sourit, s'approcha de mademoiselle de Maran, et lui dit tout bas quelques mots que je ne pus entendre. — Voulez-vous bien vous taire ! s'écria ma tante en riant. Puis elle ajouta : — Heureusement, on peut tout dire à une mère bobie comme moi ; seulement, pour faire pénitence, vous allez faire danser ces petites filles. Se tournant alors vers moi, ma tante dit à M. de Lancry d'un air rempli de dignité qu'elle prenait mieux que personne quand elle le voulait : — Mademoiselle Mathilde de Maran, ma nièce.

M. de Lancry s'inclina respectueusement. — Mademoiselle Ursule d'Orbeval, notre cousine... ajouta ma tante avec une nuance presque imperceptible, pourtant assez marquée pour qu'on sentit qu'elle voulait établir à mon avantage une sorte de distinction entre mon amie et moi.

M de Lancry s'inclina de nouveau. Je baissai les yeux, je me sentis rougir beaucoup. Ma main était près de celle d'Ursule ; je la serrai presque avec crainte. — Mademoiselle voudra-t-elle me faire la grâce de danser avec moi la première contredanse ? me dit M. de Lancry. — Oui, monsieur, répondis-je en jetant un regard inquiet sur mademoiselle de Maran.

M. Bisson.

M. de Lancry me salua, et, s'adressant à Ursule, il lui dit : — Puis-je espérer, mademoiselle, que vous daignerez m'accorder la même faveur que mademoiselle de Maran, pour la seconde contredanse ? — Sans doute, monsieur, répondit Ursule avec un soupir ; et, baissant la tête, elle jeta, à travers ses longs cils, un mélancolique regard sur M. de Lancry.

A ce moment, une fort jolie femme, éblouissante de pierreries, très-brune, très-mince, d'une tournure très-élégante, d'une physionomie hardie, ayant de grands yeux noirs très-perçants, et un peu rapprochés de son nez, fait en bec d'aigle, s'arrêta devant nous ; elle donnait le bras à un jeune colonel anglais. — Vous êtes bien oublieux de vos amis, monsieur de Lancry, dit-elle d'une voix sonore et douce.

M. de Lancry se retourna vivement, réprima un embarras assez visible, et dit en s'inclinant : — Je ne mérite pas ce trop aimable reproche, madame la duchesse ; je suis seulement arrivé ce matin de Londres ; et j'espérais avoir demain l'honneur de vous faire ma cour.

Combien certains pressentiments trompent peu, mon ami ! Du moment où j'entendis M. de Lancry dire à cette femme... madame la duchesse... je ne doutai pas un moment qu'elle ne fût madame de Richeville, dont j'avais entendu le nom si indiscrètement rapproché de celui de M. de Lancry. On préluda pour la contredanse. — Voyez combien je suis bonne, dit la duchesse à M. de Lancry : je vous pardonne votre oubli, et je vous dis même en confidence que je ne suis pas engagée pour cette contredanse ; suis-je assez généreuse ?

M. de Lancry la regarda de nouveau d'un air étonné, presque stupéfait, et répondit avec une gêne assez évidente : — Et moi, n'ai-je pas trop de bonheur ?... j'aurais pu danser cette contredanse avec vous, madame, et je vais avoir le plaisir de la danser avec mademoiselle de Maran, que j'ai eu l'honneur d'inviter à l'instant. Madame de Richeville, croyant qu'il s'agissait de ma tante et que M. de Lancry plaisantait, partit d'un éclat de rire, et s'écria : — Vous arrivez d'Angleterre pour faire danser mademoiselle de Maran... il y a donc à Londres un *Excentric - Club?* vous voulez donc vous signaler parmi les plus intrépides?

L'Opéra. — PAGE 29.

M. de Lancry se hâta d'interrompre madame de Richeville. Elle avait la vue très-basse, elle ne s'était pas aperçue de la présence de ma tante. — Je dois avoir l'honneur de danser tout à l'heure avec mademoiselle Mathilde de Maran, dit M. de Lancry en appuyant sur ce nom Mathilde, et en s'inclinant légèrement de mon côté. — Ah ! je comprends. On la mène donc déjà dans le monde ? dit la duchesse.

Elle prit son petit lorgnon d'écaille, et m'examina avec une curiosité qui me sembla malveillante. J'étais au supplice. Ma tante n'avait pas perdu un mot de cette conversation. Voyant le lorgnon de la duchesse de Richeville encore tourné sur moi, elle parut choquée, et lui dit de sa place, d'une voix aigre et impérieuse : —Madame la duchesse, n'est-ce pas que ma nièce est charmante ?... — Charmante, madame, répondit la duchesse d'un ton sec en rabaissant son lorgnon. Elle s'approcha de mademoiselle de Maran, et lui fit une demi-révérence pleine de grâce et de noblesse.

J'ai su depuis que ma tante et la duchesse se détestaient, ce qui m'expliqua l'attention avec laquelle on avait examiné ces deux adversaires également redoutables. — Eh bien ! madame, reprit ma tante, je suis ravie pour cette chère petite que vous la trouviez charmante ; l'approbation d'une femme comme vous, madame, ne peut que porter bonheur à une jeune personne qui entre dans le monde ; c'est comme un présage. Malgré ça, j'ai peine à croire que ma nièce puisse jamais approcher de votre mérite, madame...

Il n'y avait en apparence rien que de très-simple, que de très-poli dans ces paroles ; pourtant je connaissais assez l'accent de ma tante pour pressentir que ces mots avaient renfermé quelque perfidie. En effet, levant les yeux sur madame de Richeville et sur les personnes qui nous environnaient, je vis la première affecter un grand calme, et tout le monde fort embarrassé. Plus tard, j'ai rencontré dans le monde madame de Richeville ; j'ai su qu'on exagérait jusqu'à la plus odieuse calomnie la légèreté de sa conduite. On disait que sans l'illustre nom qu'elle portait, que, sans la grandeur et les alliances de sa maison, que, sans son immense fortune, on eût difficilement fermé les yeux sur ses fautes, et que son mari avait été forcé de se séparer d'elle. Elle était néanmoins parfaitement bien accueillie dans la meilleure compagnie, à laquelle elle appartenait ; seulement, les jours de réception au château, madame la dauphine semblait lui témoigner son blâme par un abord glacial.

On comprend maintenant tout ce qu'il y avait d'amer dans l'apostrophe de mademoiselle de Maran. Celle-ci, profitant de son premier avantage, porta un dernier coup à madame de Richeville en s'écriant : —Ah ! mon Dieu ! les beaux rubis que vous avez là, madame ! Est-ce que ce ne sont pas ceux qui appartenaient à cette excellente duchesse douairière de Richeville ? Quel malheur qu'elle n'ait pas pu vous les voir porter ! et comme ça doit faire plaisir à M. de Richeville de vous voir parée des pierreries de madame sa mère !

Pour sentir la cruauté de la remarque de mademoiselle de Maran, il faut savoir que, selon un bruit accrédité (ce dont plus tard j'ai reconnu la fausseté), on disait que M. le duc de Richeville avait donné à sa femme cette parure de famille lors de son mariage, et qu'en se séparant de la duchesse, il avait eu la délicatesse de ne pas la lui redemander, délicatesse que celle-ci n'aurait pas imitée en continuant de porter ces bijoux. Tout le monde semblait atterré de la méchanceté de mademoi elle de Maran. Madame de Richeville eut assez d'empire sur elle-même pour cacher son ressentiment ; elle jeta sur ma tante un regard rempli de douceur et de dignité, et lui dit très-affectueusement : — Vous me comblez, madame ; je voudrais pouvoir reconnaître les marques d'intérêt que vous me donnez... Mais j'y songe... je puis vous apprendre au moins une nouvelle qui vous fera, je l'espère, un grand plaisir. Un de vos amis arrive d'Italie, où il était resté pendant des années sans qu'on sût ce qu'il était devenu. Mais je le vois... vous êtes inquiète, je ne veux pas abuser plus longtemps de votre curiosité .. Eh bien ! ajouta madame de Richeville d'un air gracieusement confidentiel, eh bien ! sachez donc que M. de Mortagne sera ici dans quelques jours. Oui, j'ai reçu de Venise des nouvelles de lui. On dit que c est un roman terrible que sa disparition... Avouez que vous êtes bien surprise et bien heureuse de ce retour, madame !

Madame de Richeville lança ces derniers mots à mademoiselle de Maran comme un coup de poignard ; puis, entendant les préludes de la contredanse, elle dit gaiement à M. de Lancry : — Je vous offre une valse en dédommagement de la contredanse que vous m'avez refusée. Et, se tournant vers le colonel anglais qui lui donnait le bras : Montons dans la petite galerie, lui dit-elle. Je voudrais voir cette contredanse...

Je n'avais jamais vu mademoiselle de Maran troublée. Elle le fut beaucoup dès les premiers mots de madame de Richeville ; mais, quand celle-ci eut prononcé ces paroles : M. de Mortagne sera ici dans quelques

jours... ma tante pâlit et parut accablée, au grand étonnement de ceux qui connaissaient son audace, et ne comprenaient pas le sens caché de la réponse de madame de Richeville. La contredanse commença. M. de Lancry eut le bon goût de m'épargner des compliments toujours embarrassants pour une jeune personne. Il fut très-simple, très-gai, sans méchanceté, me parla de mademoiselle de Maran avec une affectueuse vénération, de M. de Versac avec tendresse; il trouva la physionomie d'Ursule des plus intéressantes, et il me demanda quel était le grand chagrin qui la rendait si mélancolique. Il était musicien, nous causâmes musique. Je préférais les maîtres allemands, il préférait les maîtres italiens. Il mit une si aimable bonhomie dans la discussion, qu'à la fin de la contredanse il ne m'intimida presque plus.

Après m'avoir ramenée à ma place et avoir rappelé à Ursule la promesse qu'elle lui avait faite, il alla saluer plusieurs femmes de sa connaissance. — Mon Dieu! me dit Ursule, comment as-tu donc fait pour oser parler autant? Je t'admirais. — Oh! lui dis-je, d'abord j'ai eu bien peur, peu à peu j'ai repris courage, et puis M. de Lancry paraît si bon, si simple! tu verras toi-même. — Oh! c'est à peine si j'oserai lui répondre, dit timidement Ursule. — Tu as bien tort, il te trouve charmante, il me l'a dit tout à l'heure, et c'est peut-être cela qui me l'a fait trouver si aimable...

Je ne pus continuer ma conversation avec Ursule. Tous les hommes qui connaissaient ma tante vinrent la saluer. Parmi eux elle nous présentait ceux qui étaient d'un âge à danser, et nous eûmes bientôt, Ursule et moi, un grand nombre d'engagements. J'étais si occupée à regarder danser que, bien que je le voulusse, j'avais à peine le temps de songer aux dernières paroles de madame de Richeville au sujet de M. de Mortagne. J'avais toujours conservé de lui un souvenir plein de gratitude; il avait été dans mon enfance mon premier défenseur. Depuis huit ou neuf ans, on n'avait presque jamais prononcé son nom chez ma tante. Je me rappelai seulement alors avoir plusieurs fois entendu dire qu'on n'avait pas de ses nouvelles. Sa vie était si étrange, on lui savait une telle habitude de voyager, que je ne trouvai là rien d'étonnant. Seulement, ce qui me paraissait extraordinaire, c'était l'effet presque écrasant que l'annonce de son retour produisait sur mademoiselle de Maran. Je fus tirée de ces réflexions par le son d'une valse. Parmi les couples qui furent bientôt emportés dans son tourbillon, je vis M. de Lancry et la duchesse de Richeville. Elle avait une taille accomplie, et, ainsi que lui, elle valsait à ravir. Les boucles de ses cheveux, noirs comme du jais, qu'elle portait très-longs, flottaient avec grâce autour de sa tête expressive, un peu renversée en arrière.

Il fallait que cette femme fût bien forte de son innocence, ou qu'elle eût un bien profond dédain des jugements du monde, pour le braver si ouvertement après les mots cruels de mademoiselle de Maran, qui venaient de réveiller pour ainsi dire tous les scandales réels ou supposés de la conduite de madame de Richeville. Ce qui me surprit beaucoup, ce fut l'expression des traits de M. de Lancry pendant cette valse; il semblait tour à tour dédaigneux, sardonique et irrité; lorsqu'il reconduisit madame de Richeville à sa place, il me parut qu'elle souriait avec amertume de quelques paroles que M. de Lancry lui disait à voix basse.

J'éprouvai d'abord, je ne sais pourquoi, comme un serrement de cœur en voyant M. de Lancry valser avec madame de Richeville. Je me souvins involontairement des paroles que j'avais entendu prononcer. Je ne doutai plus qu'il l'aimât. Elle avait un air de résolution et de fierté qui m'effrayait; pourtant, quand je pensais qu'elle était l'amie de M. de Mortagne, qui m'avait protégée, qui avait été, m'avait dit plus tard madame d'Ondeau, si profondément dévoué à ma mère, je tâchais de surmonter l'impression désagréable qu'elle me causait. Ces pensées furent interrompues de nouveau par les contredanses auxquelles j'étais engagée.

Ma réputation de méchanceté était déjà sans doute parvenue à plusieurs de mes danseurs, car beaucoup d'entre eux, pensant plaire à mon esprit moqueur, se mirent en grands frais d'épigrammes; d'autres me firent des louanges outrées, d'autres des plaisanteries que je ne comprenais pas. Somme toute, quoiqu'il y eût parmi eux beaucoup d'hommes agréables, la plupart me semblèrent manquer absolument du tact parfait dont était doué M. de Lancry. C'est qu'en effet il faut qu'un homme ait beaucoup de mesure et de délicatesse dans l'esprit pour mettre de jeunes filles en confiance, pour jouir de tout ce qu'il y a de charmant dans leur entretien. Il faut un langage dont les nuances soient affaiblies, modifiées; ainsi c'est peut-être manquer de goût que de louer leur beauté, tandis qu'il y a toujours de la grâce à louer leur esprit. Leur gaieté a bien plus de charme quand on ne l'excite pas au delà du sourire, et c'est effaroucher la finesse exquise et ingénue de leurs observations que d'y répondre par la médisance. Ce n'est pas de la vanité que de parler ainsi du plus bel âge de notre vie, à nous autres femmes. Nos instincts sont alors si nobles, si généreux; nos illusions sont si radieuses, que notre caractère, que nos pensées, participent de l'élévation habituelle de notre âme. Je reviens à ce bal. Je vis Ursule danser avec la même grâce touchante et triste. Elle ne semblait pas s'amuser beaucoup; cependant elle ne refusa aucune contredanse, mais elle soupirait et semblait faire un grand sacrifice en les acceptant.

Après avoir été voir le coup d'œil du souper et prendre une tasse de thé, nous quittâmes le bal. M. de Lancry, qui sortait aussi, nous retrouva dans le salon d'attente; il demanda les gens de ma tante et nous apporta nos pelisses. M. de Versac donna son bras à Ursule, M. de Lancry offrit le sien à mademoiselle de Maran, qui lui dit en riant: — Voulez-vous bien ne pas me faire de ces offensantes propositions-là, Gontran; est-ce que je suis de taille à les accepter? Donnez votre bras à ma nièce, j'irai bien toute seule.

Lorsque nous fûmes montés en voiture, ma tante dit à M. de Lancry: — Ah çà! Gontran, puisque vous voilà de retour, je compte bien vous voir souvent avec votre oncle; vous savez que je ne souffre pas qu'on me néglige. A propos, savez-vous qu'elle a un masque d'airain couleur de rose, cette belle duchesse, et qu'il faudrait le feu de l'enfer pour la faire rougir? Mais qu'est-ce que je dis donc là devant ces jeunes filles! Allons, bonsoir, Gontran, et prenez bien garde à vous si vous ne me soignez pas. M. de Lancry assura ma tante de son empressement à lui obéir, et nous rentrâmes à l'hôtel de Maran.

CHAPITRE IX.

Le lendemain du bal.

Il en est de certaines impressions comme de certains paysages qui ont besoin d'être vus à quelque distance pour avoir toute leur valeur. Le lendemain du bal, en rassemblant mes souvenirs, en me rappelant les moindres détails de cette soirée, j'en ressentis pour ainsi dire le contre-coup. Pourtant, pourquoi le cacher? parmi ces souvenirs, un seul dominait tous les autres: c'était celui de M. de Lancry valsant avec madame de Richeville une valse de Weber. Cet air, assez mélancolique, me revenait sans cesse à la pensée, tandis que je ne me rappelais pas celui de la contredanse que j'avais dansée avec M. de Lancry. Le résultat de mes impressions fut presque triste. Le monde, malgré son urbanité parfaite, malgré ses dehors exquis et charmants, me semblait déjà une arène où l'on se portait les plus terribles coups, le sourire aux lèvres et des fleurs au front. Ce qui s'était passé entre mademoiselle de Maran et la duchesse de Richeville ne me le prouvait que trop. Je n'avais entendu que des paroles polies, et leur sens détourné cachait quelque cruel mystère.

J'avais cependant été très-entourée. Il me semblait, sans fausse modestie, qu'on me trouvait belle. J'avais remarqué que mesdemoiselles de B*** et de F*** avaient à peine dansé trois ou quatre contredanses, tandis que moi et Ursule nous avions dû souvent en refuser. Je n'avais pu m'empêcher d'entendre sur mon passage cette espèce de murmure toujours flatteur aux oreilles d'une femme. M. de Lancry, sans comparaison l'homme le plus agréable de cette réunion, avait été très-assidu près de nous, et pourtant le ressentiment de mes impressions était triste et amer! Néanmoins je dus à cette nuit de fête une pensée, douce comme une vague espérance: M. de Mortagne allait arriver. Je me faisais une joie de son retour. Je ressentis confusément le besoin de conseils graves et sûrs; non-seulement j'éprouvais une profonde aversion pour ma tante, mais ses louanges, mais ses avis, mais ses remarques, me laissaient dans une inquiétude continuelle. J'étais comme ces malheureux qui craignent de trouver du poison dans tout ce qu'ils portent à leurs lèvres. J'aimais Ursule de toutes les forces de mon âme, mais elle était aussi jeune, aussi inexpérimentée que moi; je comptais absolument sur le dévouement de Blondeau, mais cette excellente femme ne pouvait, ne savait que m'aimer aveuglément.

Mon tuteur, M. d'Orheval, le père d'Ursule, s'était retiré en Touraine dans une propriété qu'il possédait, je ne le voyais jamais; d'ailleurs, il était complétement dominé par ma tante, ainsi que mes autres parents. Je devais donc regarder l'arrivée de M. de Mortagne comme un événement très-heureux pour moi; il m'avait d'ailleurs promis de revenir lorsqu'il pourrait m'être d'une utilité réelle. Ce qui rendait encore plus vif mon désir de le voir, c'était l'espèce d'effroi que ma tante avait manifesté lorsque madame de Richeville lui avait annoncé son retour.

Au milieu de ces préoccupations de mon esprit, Ursule entra dans ma chambre; nous causâmes du bal. Je revins d'autant plus gaiement à parler du léger sentiment de jalousie qu'elle m'avait inspiré avant notre départ pour l'ambassade, que pendant toute la durée du bal j'avais joui du succès de ma cousine. — Sais-tu bien, ma chère Ursule, lui dis-je en souriant, qu'à me voir si rayonnante on a peut-être cru que c'était de moi que je paraissais si contente, tandis qu'au contraire j'étais orgueilleuse de toi! Mais que nous importe, à nous qui connaissons les secrets de notre cœur? — Comment trouves-tu M. de Lancry? me demanda tout à coup ma cousine. — Mais je le trouve charmant, lui dis-je un peu surprise de cette question subite. Oui, charmant, surtout quand il ne danse pas avec cette duchesse de Richeville qui a l'air si impérieux.

Ursule me regarda attentivement, baissa les yeux, garda un moment le silence et reprit: — Veux-tu, Mathilde, que je te dise ce que je crois? — Dis donc vite. — Eh bien! je crois que mademoiselle de Maran et M. de Versac seraient enchantés de te marier avec M. de Lancry.

D'abord je fis un geste d'étonnement; puis je me mis à rire aux éclats. — Que trouves-tu donc de si déraisonnable à cette supposition, Mathilde? M. de Versac n'a-t-il pas présenté M. de Lancry à mademoiselle de Maran? celle-ci n'a-t-elle pas très-instamment engagé M. de Lancry à venir souvent la voir le matin? Or, qui reçoit-elle le matin?

cinq ou six personnes très-intimes. Dans quel but aurait-elle fait une exception en faveur du neveu de M. le duc de Versac ? — Veux-tu, Ursule, que je te dise ce que je crois ? repris-je en me servant des termes de ma cousine ; c'est que M. de Versac et mademoiselle de Maran seraient enchantés de te marier avec M. de Lancry.

Ce fut au tour d'Ursule à sourire. — Quelle folie ! me dit-elle ; un si beau parti pour moi, pauvre fille, humble et sans fortune ! est-ce que cela est possible ? non, non ; tu sais mon désir, ma résolution de ne jamais me marier ; je me rends trop de justice pour prétendre à ce que je ne puis espérer, et puis demain il dépendrait de moi d'épouser M. de Lancry que je ne l'épouserais pas. Cela te surprend ? Il en est pourtant ainsi ; il est trop beau, trop élégant, trop à la mode. Ce n'est pas là le bonheur que je rechercherais ; je ne suis pas faite pour une position si brillante, ma vie doit s'écouler dans l'obscurité, je ne dois pas avoir d'autre félicité que la tienne. — Nous ne serons jamais d'accord sur le rôle que tu prétends devoir jouer. Ma bonne Ursule, tu verras, si j'en crois mon cœur, tu seras heureuse pour ton propre compte. Mais, pour parler de M. de Lancry, pourquoi veux-tu donc que les dangereux avantages qu'il possède me plaisent plus qu'à toi ? — Pourquoi ? parce qu'en m'épousant M. de Lancry ferait une sorte de mésalliance, tandis que toi, qui possèdes, comme tu dis, les mêmes dangereux avantages, tu ne peux, tu ne dois être, il me semble, que très-charmée des suites d'un pareil mariage.—Ursule, tu es folle ; M. de Lancry ne pense pas plus à moi que je ne pense à lui ; et d'ailleurs, comme toi, j'aimerais un bonheur moins brillant, par cela même beaucoup plus assuré.— Enfin, tu trouves M. de Lancry charmant ! — Mon Dieu ! que tu es méchante !... Eh bien ! oui, autant que l'on peut trouver quelqu'un charmant quand on l'a vu deux heures. — Soit, et tu le trouves surtout charmant quand il ne valse pas avec la duchesse de Richeville.

Je ne pus m'empêcher de rougir. — Oui, dis-je à ma cousine ; je ne sais pourquoi cela est ainsi ; je ne sais pas davantage pourquoi je rougis en t'entendant répéter ces paroles que je t'ai dites. — Pourquoi... pourquoi ?... Veux-tu que je te le dise, moi ? reprit tristement ma cousine. C'est que tu l'aimeras. — Ursule, encore une fois, tu es folle ! — Non, non, Mathilde... je ne suis pas folle... mon amitié pour toi, ma crainte de me voir oubliée par toi, ma jalousie d'affection, si tu le veux, me tiennent lieu d'une expérience que je ne puis avoir, et m'éclairent plus que toi peut-être sur tes propres sentiments... Mathilde... je devais m'attendre à ce changement dans ta vie, un jour ou l'autre cela doit arriver... Pardonne... Pardonne-moi donc mes larmes. Et elle se jeta en pleurant dans mes bras.

Je ne saurais vous dire, mon ami, avec quelle profonde émotion je répondis à cette preuve de l'affection d'Ursule ; je tâchai de la rassurer par les plus tendres protestations. — Tiens, lui dis-je en essuyant mes yeux, il n'en faut pas davantage pour me faire prendre M. de Lancry en aversion... je te jure... — Mathilde... tais-toi... dit Ursule en me mettant doucement sa main sur la bouche... tais-toi... j'ai été sotte, folle, de céder à mon premier mouvement, mais il a été plus fort que moi ; mon pauvre cœur était plein, il a débordé, et, d'ailleurs, je ne puis rien te cacher de ce que je ressens pour toi et à propos de toi.

Blondeau interrompit notre entretien ; elle entra en disant : — Ah ! mon Dieu, mademoiselle, la jolie voiture ! il n'en est jamais venu de pareilles dans la cour de l'hôtel, bien sûr... et quel charmant jeune homme vient d'en descendre ! Il a demandé mademoiselle de Maran, et il s'est croisé sur le perron avec M. Bisson, qui a sans doute encore cassé quelque chose, car il marchait très-vite, et il s'en est allé sans son chapeau, tant il avait l'air affairé.

Ursule me regarda ; je la compris. Ce jeune homme dont me parlait ma gouvernante ne pouvait être que M. de Lancry. Je fus choquée de cette visite si prompte : il me sembla y voir un manque de tact ; je résolus de refuser de descendre, dans le cas où mademoiselle de Maran m'en ferait prier sous un prétexte quelconque. Nous entendîmes un roulement de voiture ; Blondeau courut à la fenêtre, et dit : — Ah ! voilà déjà ce jeune homme qui repart, sa visite n'aura pas été longue. Je fus soulagée d'un grand poids ; je regrettai presque de n'avoir pas eu à refuser de descendre auprès de mademoiselle de Maran.

Un peu avant dîner, nous allâmes rejoindre ma tante dans le salon ; elle s'y trouvait seule et semblait très en colère. — Eh bien ! nous dit-elle, vous ne savez pas un nouveau trait de cet abominable brise-tout de M. Bisson ? Mais, Dieu merci, il ne remettra plus les pieds ici. — M. Bisson a encore cassé quelque chose, ma tante ? — Comment ? s'il a encore cassé quelque chose... eh ! mais sans doute, et cela, c'est la faute de cet imbécile de Servien ! s'écria ma tante avec un redoublement de fureur. Je lui avais, une fois pour toutes, défendu de laisser jamais seul ce vilain homme dans mon salon. J'étais dans mon cabinet, occupée à écrire une lettre, ma porte entr'ouverte, lorsque tout à coup j'entends un bruit sec et roulant comme celui d'une crécelle ; ne sachant pas ce que ce pouvait être, je me lève, j'entre dans le salon, et qu'est-ce que je vois ? cet indigne M. Bisson assis dans mon fauteuil, tenant ma pendule entre ses genoux, et tracassant dans l'intérieur du mouvement avec mes ciseaux ; il avait déjà cassé le grand ressort : c'était là le bruit de crécelle que j'avais entendu.

Mademoiselle de Maran était si fort en colère, qu'elle ne s'aperçut pas de nos rires étouffés ; elle reprit : — Mais, en vérité, c'est que je l'aurais battu si j'en avais eu la force. Vous avez donc juré de tout détruire ici ? vous ne pouvez donc vous tenir tranquille, abominable homme que vous êtes ! lui dis-je. — Qu'est-ce que vous voulez donc que je fasse en vous attendant ? moi, je m'ennuie quand je ne fais rien, me répondit-il si bêtement, si froidement, en posant la pendule par terre, que, par ma foi ! je n'ai pas pu y tenir. Je me suis révoltée, je l'ai poussé, je l'ai chassé, et il s'est encouru tout effaré. — Sans emporter son chapeau, que voilà sur cette chaise, dis-je à ma tante. — Tant mieux ! s'écria-t-elle ; je voudrais qu'il attrapât quelque bonne fièvre cérébrale, pour qu'on l'enfermât comme un affreux fou qu'il est, malgré toute sa science.

Il fallait que mademoiselle de Maran fût bien en colère, car elle repoussa brusquement les caresses du vénérable Félix, qui rentra dans sa niche en grondant. La vue de Félix me rappela la valeur de M. de Mortagne, que j'avais tant admiré dans mon enfance, lorsqu'il avait osé battre ce vilain animal ; je me hasardai à demander à mademoiselle de Maran où était M. de Mortagne, et s'il devait bientôt arriver. Je crois que ma tante aurait voulu me foudroyer d'un regard. — Est-ce que ça vous regarde ? Pourquoi me faites-vous cette question-là ? Est-ce que je m'inquiète de ce que fait cet homme ? Dieu merci ! quoi qu'en dise cette belle duchesse, dont l'âme est aussi noire que l'enfer, qu'il vous suffise de savoir qu'il *est bien où il est*, et qu'il y *restera longtemps*, entendez-vous ? cet affreux jacobin !

Je souligne ces mots, mon ami, parce que je frissonnai malgré moi de l'expression sinistre, presque féroce, avec laquelle ma tante prononça ces paroles. Je me rappelai involontairement qu'il y avait dix ans, presque à la même place, elle avait jeté un regard implacable sur M. de Mortagne, en cassant, dans sa rage muette, l'aiguille qu'elle tenait dans sa main. Je ne trouvai pas un mot à dire ou à répondre à mademoiselle de Maran, tant j'étais effrayée. Après quelques moments de silence, elle reprit : — Gontran est venu me proposer pour demain, à l'Opéra, la loge des gentilshommes de la chambre ; j'ai accepté, et nous irons.

Je crus être très-héroïque et prouver mon amitié à Ursule en refusant cette occasion de revoir M. de Lancry. — Je suis fatiguée du bal, ma tante, répondis-je ; je préférerais ne pas aller à l'Opéra. — Vous préférerez ce que je vous ordonnerai de préférer, répondit aigrement mademoiselle de Maran. Ursule me jeta un regard suppliant. — J'irai à l'Opéra, si vous le désirez absolument.

CHAPITRE X.

L'Opéra.

Ce que m'avait dit Ursule de la possibilité de mon mariage avec M. de Lancry me fit profondément réfléchir lorsque je me trouvai seule. Peut-être, sans les remarques de ma cousine, serais-je restée longtemps sans me rendre compte de l'impression que le neveu de M. de Versac avait faite sur moi. Je m'interrogeai franchement, en mettant de côté la prévention favorable qu'inspirent toujours chez un homme l'extrême distinction des manières, un beau nom et une très-jolie figure. Je me demandai si le souvenir de M. de Lancry me troublait, si je ressentais pour lui quelque intérêt. Il me sembla qu'il m'était absolument indifférent ; je m'étonnais seulement d'avoir été désagréablement affectée en le voyant danser avec madame de Richeville. Par cela même que la cause de cette dernière impression me paraissait inexplicable, je m'obstinais à la découvrir, j'y parvins... La remarque d'Ursule m'avait mise sur la voie. J'ai toujours cru que les femmes n'avaient souvent de caractère arrêté qu'après avoir aimé. Les premières impressions, ou, si cela se peut dire, les premiers intérêts de l'amour une fois en jeu, une fois sollicités, éveillent, développent, exaltent certaines facultés de l'âme, nobles ou dangereuses, qui, peu à peu, envahissent toutes les autres.

Ainsi, à dix-sept ans, je n'avais aucune bonne ou mauvaise qualité dominante ; il eût été, je crois, difficile de particulariser, de préciser mon caractère. J'étais tour à tour humble et orgueilleuse à l'excès, parce que, dans ma jeunesse, on m'avait tour à tour flattée jusqu'au ridicule, ou déprisée jusqu'à l'insulte ; j'étais pieuse par conviction et par nature : j'éprouvais le besoin impérieux de remercier Dieu de tout ce qui m'arrivait d'heureux. D'abord je poussai ce sentiment, louable pourtant, jusqu'à une puérilité blâmable, plus tard jusqu'à une gratitude impie. J'étais généreuse autant que je pouvais l'être ; mais j'avoue à ma honte que je ne me sentais jamais plus pitoyable envers les malheureux que lorsque je souffrais moi-même ; j'allais alors avec empressement au-devant des douleurs d'autrui, pour tâcher de les consoler. Le bonheur, sans me rendre égoïste, m'absorbait entièrement ; il fallait provoquer ma pitié pour me faire compatir à l'affection. Tendres ou cruels, mes ressentiments étaient plus durables que violents : je pardonnais un tort, une offense, mais je ne l'oubliais pas ; non que je cherchasse jamais à nuire à qui m'avait blessée, mais je me vengeais pour moi par un mépris contenu. Vous le voyez, mon ami, il n'y avait rien de marqué, rien de bien tranché dans mon caractère.

Eh bien ! du jour où je vis M. de Lancry pour la première fois, une passion que j'avais jusqu'alors complétement ignorée commença de poindre en moi : d'abord imperceptible, presque insaisissable, puisqu'elle se

manifestait par une vague contrariété de voir un homme, que je connaissais à peine, valser avec une femme que je ne connaissais pas. Hélas! je n'ai pas besoin de le dire, cette passion, qui devait un jour déchaîner toutes les autres, devenir presque le mobile de mon caractère, cette passion était la jalousie, la jalousie tantôt contrainte, cachée, niée par orgueil, tantôt avouée, éplorée, humble et suppliante jusqu'à la bassesse. . . . . .

. . . . . Habituée dès mon enfance à beaucoup réfléchir et à me plier sur moi-même, ayant une imagination assez vive, un esprit assez pénétrant, je ne fus pas longtemps à résoudre cette question que ma cousine m'avait posée : « Pourquoi m'a-t-il été plus désagréable de « voir M. de Lancry danser avec madame de Richeville qu'avec toute « autre? » Pourtant, je le répète, en trouvant M. de Lancry très-agréable, je ne ressentais rien qui me parût ressembler à l'amour, à ces premières émotions qu'on rêve toujours si sereines et si douces. Et puis, d'ailleurs, je pensais qu'il me fallait peut-être lutter de toutes mes forces contre ce sentiment, s'il naissait en moi; il pouvait me rendre la plus malheureuse des femmes; car M. de Lancry ne le partagerait peut-être pas, ou, s'il le partageait, ses vues devaient peut-être déplaire à sa famille ou à la mienne.

Au milieu de ces préoccupations, si graves pour une pauvre tête de dix-sept ans, je regrettais surtout la présence de mon seul ami, de M. de Mortagne, en qui j'avais une confiance instinctive. Malheureusement, les dernières paroles de mademoiselle de Maran firent évanouir les espérances que madame de Richeville avait éveillées en moi en m'annonçant le prochain retour de mon ancien protecteur. Abandonnée au cours de ces réflexions, bien résolue à épier les moindres mouvements de mon cœur, j'attendis avec une sorte d'anxiété cette soirée, pendant laquelle je reverrais sans doute M. de Lancry pour la seconde fois. Nous arrivâmes assez tard à l'Opéra; la salle était complétement et brillamment remplie. Madame la duchesse de Berry assistait à cette représentation. On donnait le *Siége de Corinthe*. En entrant dans notre loge, la première personne que je vis, presque en face de nous, fut madame la duchesse de Richeville; madame de Mirecourt, une des amies de ma tante, et M. de Mirecourt, l'accompagnaient. Un autre homme que je ne connaissais pas était aussi dans la loge de madame de Richeville. Sa figure basanée et assez austère, quoique très-jeune, me frappa.

On ne pouvait rien voir de plus élégant, de plus joli que madame de Richeville. Son turban de gaze blanche lamée d'argent allait merveilleusement à son teint un peu brun et à ses cheveux noirs comme du jais; elle portait une robe de velours cerise à manches courtes, et, malgré ses gants longs, on pouvait juger de la perfection de ses bras... Elle tenait à sa main un énorme bouquet de roses blanches, l'une des plus grandes raretés qu'on puisse, dit-on, se procurer en hiver. Je fis tout au monde pour être au moins indifférente à sa beauté; je ne pus m'empêcher d'être attristée : l'air mélancolique de la valse de Weber, qu'elle avait valsée avec M. de Lancry, vint, pour ainsi dire, accompagner ces tristes pensées. Madame de Mirecourt se pencha vers madame de Richeville, qui avait la vue très-basse, pour lui faire, sans doute, remarquer notre arrivée. La duchesse prit vivement sa lorgnette, et me regarda avec beaucoup d'attention, mais non plus avec l'affectation hautaine et malveillante qui m'avait frappée la veille. On leva la toile. J'aimais tant la musique, l'Opéra me semblait si beau, que j'écoutai, que je regardai tout avec une avidité de pensionnaire.

Pendant l'entr'acte, je vis M. de Lancry se présenter dans la loge de madame la duchesse de Berry, loge que la princesse n'avait pas quittée pour entrer dans son salon. *Madame* parut accueillir M. de Lancry avec beaucoup de bienveillance, causa assez longtemps avec lui, et, au moment où il allait, sans doute, se retirer par discrétion, *Madame* daigna le retenir quelques moments encore. Lorsqu'il quitta la loge royale, j'étais curieuse de savoir s'il viendrait nous faire visite, avant que d'aller saluer la duchesse de Richeville. Pendant quelques minutes, cette curiosité fut pour moi presque de l'angoisse; mon cœur battit bien fort lorsque j'entendis ouvrir la porte de notre loge; je ne doutai pas que ce ne fût M. de Lancry. C'était lui. Je me sentais troublée, je n'osais pas retourner la tête. Il souhaita le bonsoir à mademoiselle de Maran et à Ursule. Ma tante me toucha légèrement le bras, et me dit : — Mathilde! M. de Lancry.

Je me retournai, et je m'inclinai en rougissant. Peu à peu je sentis mon embarras diminuer, et je pris part à la conversation. M. de Lancry fut très-aimable, très-spirituel. Il connaissait tout Paris, et tout Paris assistait à cette représentation. Je me souviens parfaitement de cet entretien, car M. de Lancry m'y apparut sous un jour tout nouveau, et tout à fait à son avantage. — Voyons, Gontran, lui dit mademoiselle de Maran, vous qui allez partout, mettez-moi donc un peu au fait de tout ce beau monde-là, que je ne connais pas; j'y suis aussi étrangère que ces jeunes filles. Voilà plus de quinze ans que je n'ai mis le pied à l'Opéra. Il doit y avoir ici toute la fleur des pois de la banque! Vous devez connaître ça de nom ou de vue. C'est riche à faire peur aux honnêtes gens; ça a toujours une loge à l'Opéra, tandis que nous autres, nous profitons modestement des loges de la cour, qui sont les meilleures, Dieu merci. — Je serais très-embarrassé, madame, dit M. de Lancry; car, pendant quatre mois que je suis resté en Angleterre, bien des loges de la banque, comme vous dites, ont changé de maître. Je ne reconnais presque plus personne; la Bourse a tant de caprices, elle fait et défait tant de brusques fortunes! — Il ne nous manquerait plus que de voir ces gens-là riches à perpétuité! ça serait d'un joli exemple pour les autres malfaiteurs, dit mademoiselle de Maran. Mais quelle est donc cette petite femme, aux secondes, en béret rose? Elle est jolie, n'est-ce pas? — Très-jolie, dit M. de Lancry. Elle et son mari sont les héros d'une histoire bien simple et bien touchante, ajouta-t-il avec un accent de mélancolie qui m'étonna, et qui donnait beaucoup de charme à sa physionomie. — Ah! mon Dieu! racontez-nous donc cela, Gontran! Comment s'appelle-t-elle, cette belle héroïne? — Le nom de mes héros est très-insignifiant... Ils s'appellent M. et madame Duval, dit M. de Lancry en souriant. — Duval! mais c'est un très-beau nom! Est-ce qu'il ne vaut pas bien les Duparc, les Dupont, les Dumont ou les Dubois? Voyons, Gontran, le roman de M. et de madame Duval. — Figurez-vous donc, madame, qu'il y a deux ans... Puis, s'interrompant, M. de Lancry dit à ma tante : —Tenez, madame, votre sourire moqueur m'épouvante! Permettez-moi de m'adresser à mademoiselle Mathilde et à mademoiselle Ursule; elles ne me décourageront pas, elles s'intéresseront, j'en suis sûr, à cette naïve histoire.

Je levai les yeux, et je rencontrai le regard de M. de Lancry; je ne pus m'empêcher de rougir. — Allons! allons! contez votre conte à ces jeunes filles. Je ne vous regarderai pas, dit mademoiselle de Maran; et si je ris, ce sera à part moi.—Eh bien! donc, mademoiselle, me dit M. de Lancry, M. et madame Duval avaient fait un très-heureux mariage. — Mais c'est très-bien! s'écria mademoiselle de Maran; ça commence tout juste comme une historiette de l'Ami des enfants ou de Berquin. Je vous demande un peu si l'on dirait que c'est un ancien capitaine des hussards de la garde qui raconte de ces choses-là! Continuez, continuez, voici la belle princesse Ksernika qui entre dans sa loge avec sa suite. Vous aurez fini votre historiette avant que le porte-flacon, le porte-lorgnon, le porte-éventail, le porte-bouquet, le porte-programme, aient rempli leurs fonctions. Voilà une belle princesse qui n'aime guère les contes de Berquin. — Je sais, madame, dit M. de Lancry en souriant malignement, toute la différence qu'il y a entre un conte de Berquin et madame la princesse Ksernika; mais je m'adresse à ces demoiselles; je n'ai pas besoin de leur demander grâce pour la naïve simplicité de cette histoire, et je continue :

— M. et madame Duval étaient complétement heureux, et jouissaient d'une honnête fortune. Je ne sais quelle banqueroute ou quel abus de confiance les ruina entièrement. M. Duval avait une vieille mère qu'il idolâtrait et qui était aveugle; elle lui avait abandonné tout ce qu'elle possédait, à condition de vivre avec lui et sa belle-fille, qu'elle aimait tendrement. En apprenant leur ruine, le premier, le plus grand chagrin de M. et madame Duval fut d'avoir à craindre la pauvreté pour leur mère, qui, depuis si longtemps, était habituée à un bien-être presque indispensable à son âge. Ils résolurent donc de lui cacher ce désastre. Son infirmité les aida merveilleusement à réaliser ce projet. Quelques débris de fortune leur permirent de faire face aux dépenses des premiers temps. M. Duval savait parfaitement l'anglais et l'allemand, il fit des traductions; sa femme peignait à ravir, elle fit des dessins d'album et jusqu'à des éventails. A force de travail, de privations, et surtout de présence d'esprit et d'adresse, ils parvinrent pendant près de deux ans à tromper ainsi leur mère, qui, ne trouvant aucun changement matériel dans ses habitudes, ne se douta pas un instant du malheur qui avait frappé ses enfants, malheur qui lui aurait été doublement funeste, et par le chagrin qu'elle en eût ressenti, et par les privations qu'elle eût voulu s'imposer. Enfin, il y a quelques jours, M. Duval reçut cent mille francs avec une lettre qui lui annonçait que cette somme était une restitution de la part du banqueroutier qui l'avait ruiné. D'autres personnes attribuent ce don à un bienfaiteur mystérieux.

— Ce qui paraît bien plus probable que le remords d'un maltôtier, dit ma tante.—Toujours est-il, mademoiselle, que, grâce à cette somme, ces bons et braves jeunes gens, maintenant habitués au travail, ont presque retrouvé l'aisance qu'il avaient perdue, et leur vieille mère ne s'est pas aperçue qu'elle avait côtoyé de si près la misère. — Ça finit comme ça avait commencé, dit mademoiselle de Maran, et ça prouve que la bonne conduite est toujours récompensée. C'est pour cela que, lorsque la belle princesse Ksernika ira devant le bon Dieu, elle n'y restera pas longtemps. — Vous riez, madame, reprit M. de Lancry, eh bien! j'aurai le courage de maintenir cette anecdote comme un des faits qui honorent le plus notre temps. Puis, s'adressant à moi : — Ne trouvez-vous pas, mademoiselle, qu'il y a une bien rare délicatesse dans cette conduite? Avoir assez d'empire sur soi pour étouffer toute plainte, toute allusion involontaire au malheur dont on souffre et que l'on cache avec une si pieuse sollicitude? Avoir, au milieu des inquiétudes navrantes de la pauvreté, assez de présence d'esprit, assez de force d'âme pour conserver toujours le caractère égal et gai que donne l'habitude de la richesse? N'est-ce pas enfin un noble et touchant tableau que de voir ces deux jeunes gens tromper si religieusement leur vieille mère, en lui créant, à force de travail, un petit coin d'opulence au milieu de leur froide misère? — Ah! sans doute, cela est beau, cela est admirable! dit Ursule d'une voix émue en portant sa main à ses yeux. En entendant raconter un pareil trait, ajouta-t-elle, on ne regrette pas d'être pauvre, puisque la pauvreté inspire de pareils dévouements.

J'étais si troublée, que je ne pus trouver une parole, et je trouvai Ursule bien heureuse d'avoir pu dire quelque chose. M. de Lancry avait

raconté avec une grâce parfaite cette histoire, puérile sans doute, mais par cela même pleine de charme dans la bouche d'un homme comme lui. Plusieurs fois, pendant ce récit, j'avais regardé M. de Lancry ; la touchante expression de sa physionomie donnait un nouvel attrait à ses paroles ; on ne pouvait, selon moi, apprécier si généreusement une telle action sans être capable de l'imiter. Je restai muette d'étonnement ; je ne m'attendais pas à trouver cette douce sensibilité sous les brillants dehors d'un homme à la mode. Aussi mon cœur se serra bien douloureusement quand j'entendis ma tante dire à M. de Lancry : — Ma nièce Mathilde est si malicieuse avec son air de sœur... Angélique, qu'elle est bien capable de se moquer de votre conte, au moins, mon pauvre Gontran.

Je levai vivement les yeux sur M. de Lancry, comme pour le rassurer. Je rencontrai son regard, mais si triste, mais si découragé, que je fus sur le point de pleurer de chagrin et de dépit. Je ne sais comment cette scène se serait terminée sans l'arrivée de M. de Versac, qui ne précéda que de quelques moments le lever du rideau. J'éprouvais un trouble profond, une sorte de vertige, que la puissance de la musique augmentait encore ; chacune des pensées qui m'agitaient était, pour ainsi dire, accompagnée d'une harmonie tour à tour rêveuse, tendre ou passionnée, qui n'était que trop d'accord avec l'état de mon cœur. Dans certaines circonstances, la musique a des séductions immenses. Elle semble traduire nos pensées les plus secrètes, les plus confuses, quelquefois même les plus coupables, dans un langage si enivrant, que nous nous abandonnons à ses dangereux entraînements. Ainsi, sans songer un instant aux obstacles que pouvait rencontrer le sentiment qui s'éveillait si délicieusement en moi, bercée par ces adorables mélodies, je me plaisais à rappeler à ma mémoire les touchantes paroles de M. de Lancry ; je me laissais aller à toute l'admiration que m'inspirait le caractère que je lui supposais. Des idées de jalousie venaient aussi m'assaillir lorsque, à travers ce songe éveillé, je voyais vaguement devant moi la brune figure de la duchesse de Richeville.

L'acte fini, j'écoutais encore ; j'étais si absorbée, que ma tante dut m'appeler à plusieurs reprises pour me tirer de ma rêverie. On sortait de la salle ; je donnai le bras à M. de Versac ; M. de Lancry donna le bras à Ursule. Je descendis presque machinalement, entendant, voyant à peine ce qui se passait autour de moi. Au moment où l'on vint nous annoncer notre voiture, je sentis un parfum très-agréable, mais très-fort ; le frôlement d'une étoffe toucha ma robe, et une voix émue, affectueuse, me dit ces mots presque à l'oreille : — Prenez garde, pauvre enfant... on veut vous marier. . Attendez M. de Montagne... Je retournai vivement la tête pour voir qui venait de me parler ; je n'aperçus que le manteau de satin cerise et le turban lamé d'argent de la duchesse de Richeville, qui descendait légèrement l'escalier devant moi avec M. et madame de Mirecourt.

CHAPITRE XI.

L'aveu.

Un mois s'était passé depuis le jour où j'étais allée à l'Opéra avec ma tante et M. de Lancry. Celui-ci était venu très-régulièrement voir mademoiselle de Maran, d'abord tous les deux jours, puis tous les jours. A mesure que notre intimité augmentait, je découvrais en lui mille nouvelles qualités charmantes ; on ne pouvait rencontrer un caractère plus égal, plus prévenant, plus délicatement attentif. Son esprit fin, ingénieux, savait si adroitement déguiser la flatterie, qu'il me la laissait accepter, à moi qui me défiais toujours des louanges, en me souvenant des perfides exagérations de ma tante sur les avantages dont j'étais douée.

Ardent et généreux, il n'y avait pas une noble cause que M. de Lancry ne défendit avec chaleur. Rempli de modestie, il souffrait visiblement lorsqu'on lui parlait des mérites qui lui avaient valu des distinctions toujours rares à son âge. Quant à ses succès dans le monde, quoique, par convenance, un tel sujet fût rarement traité devant moi et devant Ursule, il était facile de voir que M. de Lancry n'avait pas la moindre fatuité. Sa conversation était, quand il le voulait, sinon sérieuse, du moins instructive. Il avait beaucoup voyagé, et voyagé avec fruit. Il parlait des arts avec infiniment de goût, et il n'était pas étranger aux littératures contemporaines. Peindre si longuement ses avantages, c'est presque dire que je l'aimais... oui... je l'aimais. Comment ne l'aurais-je pas aimé? Vivant chez ma tante presque dans la solitude, ne voyant que lui, et le voyant chaque jour, pouvais-je résister longtemps au charme qui le rendait si séduisant? Je vous ai dit combien était triste et monotone la vie que je menais chez mademoiselle de Maran. Dès que M. de Lancry vint dans notre intimité, tout changea : l'espoir, le plaisir de le voir, le désir de lui plaire, la crainte de n'y pas réussir, les ressouvenirs qui succédaient à son absence, les longues rêveries, enfin les mille anxiétés mystérieuses de la passion, me jetaient dans un trouble continu, et le temps s'écoulait avec une incroyable rapidité.

Je l'aimais... et j'étais tour à tour bien heureuse et bien malheureuse de cet amour... J'étais heureuse lorsque, dans mes rares accès de croyance en moi, dans mes jours d'orgueil de jeunesse, d'orgueil de beauté, d'orgueil de cœur, je me demandais si Gontran trouverait dans une autre les garanties de bonheur que je croyais posséder et que je pouvais lui offrir, s'il demandait ma main... J'étais malheureuse, oh! bien malheureuse, lorsque, doutant de moi, de ma beauté, doutant presque de mon cœur, je n'osais croire que Gontran pût m'aimer ; je me persuadais même qu'il était plus que jamais attaché à madame de Richeville. Alors ces mots qu'elle m'avait dits à l'Opéra avec un accent si affectueux : « Prenez garde, pauvre enfant ; » ces mots me revenaient à la pensée. Dans mon découragement, je n'avais plus la force de haïr cette femme. J'interprétais ces paroles, comme si elle m'eût dit : « Prenez garde, pauvre enfant, on veut vous marier à Gontran, vous n'avez rien de ce qu'il faut pour lui plaire, et vous souffrirez d'un amour que vous ressentirez seule. » Lorsqu'au contraire ma confiance renaissait, je voyais dans ces mots de la duchesse une sorte de menace déguisée, une sorte de défense de prétendre à un cœur qu'elle possédait. J'étais d'autant plus accablée par ces différentes pensées, que je ne pouvais les confier à personne. Mon tuteur, M. d'Orbeval, avait rappelé Ursule près de lui pendant quelque temps. Notre séparation, quoiqu'elle dût être de très-courte durée, n'en avait pas été moins pénible. Dans ce moment surtout, l'absence de ma cousine m'était doublement cruelle.

Lors de mes doutes les plus accablants, je me rassurais pourtant quelquefois en pensant que mademoiselle de Maran n'aurait pas si ouvertement, si particulièrement reçu M. de Lancry, s'il ne lui avait pas fait part de ses vues. Cependant, jamais ma tante ou M. de Versac n'avaient fait la moindre allusion à la possibilité d'un mariage entre moi et M. de Lancry. Enfin, ces angoisses cessèrent. Le 15 février, je me rappelle ce jour, cette date, ces circonstances, comme si tout s'était passé hier ; le 15 février, j'étais seule dans le salon de ma tante, où j'avais cru la trouver, mais elle était sortie en donnant ordre de dire aux personnes qui pouvaient la demander qu'elle allait rentrer. Je lisais les *Méditations* de Lamartine, lorsque j'entendis la porte du salon s'ouvrir ; Servien annonça M. le vicomte de Lancry. Jamais je ne m'étais trouvée seule avec Gontran, je me sentis dans un embarras mortel. — On m'a dit, mademoiselle, que madame votre tante allait bientôt rentrer, et qu'elle priait les personnes qui viendrait de vouloir bien l'attendre... Et puis, après avoir hésité un moment, il ajouta d'une voix émue : — Et je ne croyais pas avoir le bonheur de vous trouver ici mademoiselle ; aussi permettez-moi de profiter de cette rare et précieuse occasion pour vous supplier de m'entendre. — Monsieur .. je ne sais... Que pouvez-vous avoir à me dire? répondis-je en balbutiant, avec un battement de cœur presque douloureux.

Alors, d'une voix tremblante dont je ne pourrai jamais oublier l'accent enchanteur, il me dit : — Tenez, mademoiselle, laissez moi vous parler avec la plus entière franchise... et soyez assez bonne pour me promettre de me répondre de même. — Je vous le promets, monsieur. — Eh bien ! mademoiselle, mon oncle, M. le duc de Versac, abusant d'un secret qu'il a pu pénétrer, mais que je ne lui ai jamais confié, était décidé à demander pour moi votre main à madame votre tante... Je l'ai conjuré de n'en rien faire.

Le courage me manqua... Je ressentis au cœur un coup violent ; je crus que M. de Lancry avait de l'éloignement pour moi, et je répondis d'une voix faible : — Il était inutile de m'apprendre... monsieur... — Je ne pus achever. — Non, mademoiselle... cela n'était pas inutile, permettez-moi de vous le dire ; je ne pouvais autoriser M. de Versac à faire cette demande à mademoiselle de Maran avant d'avoir eu votre consentement. — Et c'est mon consentement que vous venez me demander? m'écriai-je, sans pouvoir cacher ma joie, sans penser à la cacher.

A un mouvement de surprise de M. de Lancry, je regrettai presque ma franchise ; je craignis qu'il ne l'interprétât défavorablement ; je rougis, je me troublai, et je ne pus ajouter un mot. Après quelques moments de silence, Gontran reprit : — Oui, mademoiselle, c'est votre consentement que je viens solliciter sans oser l'espérer. Vous êtes libre de votre choix, et j'aurais toujours regretté d'avoir été le sujet de quelque demande, de quelque insistance qui auraient pu vous être désagréables. — Monsieur, je...

Gontran m'interrompit, et me dit avec un accent de sérieuse tendresse : — Mademoiselle, un mot encore avant de vous voir par un refus peut-être renverser non de présomptueuses espérances, mais des vœux que j'ose à peine former ; permettez-moi de vous exposer toute ma pensée. Vous êtes orpheline, vous êtes presque seule au monde. Je dois, en honnête homme, vous tenir le langage sérieux que je tiendrais à votre mère... Vous savez pourquoi... dans cette circonstance, je m'adresse à vous... et non pas à mademoiselle de Maran, ajouta Gontran d'un air significatif qui me prouva qu'il avait pénétré quels étaient mes rapports avec ma tante, mais que, par délicatesse, il ne pouvait m'en parler.

Je fus vivement touchée de la manière à la fois grave et affectueuse dont s'exprimait Gontran. — Je vous comprends, lui dis-je... et je vous remercie. — Quand vous m'aurez entendu, reprit-il, vous pourrez, mademoiselle, préjuger de l'avenir avec autant de certitude que s'il était accompli. J'ai peu de qualités peut-être, mais j'ai toujours été loyal et sincère dans l'exécution de ma parole... J'ai toujours résolu de ne me marier qu'à une femme que j'aimerais de l'amour le plus respectueux et le plus vif... de cet amour fervent et saint qui ne ressemble pas plus aux goûts passagers de la première jeunesse que la durée des liaisons éphémères qui en sont la suite ne ressemble à la durée du mariage ;

au contraire de tout le monde, rien ne m'a toujours semblé plus romanesque qu'une union tendrement assortie... telle que je la rêvais... Pour accomplir ces vœux, il s'agit seulement de savoir ménager le trésor de félicités qui peuvent durer autant que nous... Alors on traverse avec enchantement, dans une confiance mutuelle, une vie de tendresse et d'amour, que le génie du cœur peut délicieusement varier... car, encore une fois, il n'y a rien de plus romanesque que le mariage... quand on sait aimer.

Je ne sais pourquoi à ce moment le souvenir de madame de Richeville traversa ma pensée. Je ne pus m'empêcher de dire à M. de Lancry : — Pourtant, monsieur, ces liaisons éphémères dont vous parlez semblent quelquefois... — Ah! mademoiselle, s'écria-t-il en m'interrompant, peut-on jamais les comparer à un bonheur légitime et vrai? Ah! croyez-moi... quand on aime pour la vie, on reconnaît bien vite le néant de ces coupables affections. Quel est donc leur charme pour qu'on puisse les préférer à un amour béni par Dieu? Parce qu'une femme vous appartient devant le ciel et devant les hommes, apprécie-t-on moins tout ce qu'il y a de charme dans une longue soirée passée près d'elle? Jouira-t-on moins de ses préférences, parce que chaque jour on les aura méritées aux yeux de tous à force de soins et de tendresse? Son esprit, sa grâce, ses succès, vous seront-ils moins chers, parce que son regard pourra sans crainte chercher le vôtre, et vous dire : « Jouissez de ce que vous inspirez! » Si au milieu du monde elle accueille un signe de vous par un mystérieux et doux sourire, ce sourire sera-t-il moins doux, parce qu'il n'annoncera pas une coupable intelligence? Parce que ces fleurs dont elle est parée ont été choisies par une main amie et respectée, ont-elles moins d'éclat et de parfum? Si l'on veut voyager et se reposer du tumulte de Paris dans la contemplation des beautés de la nature, faudra-t-il enlever absolument une fille à son père, une femme à son mari, pour jouir de mille ravissements d'un voyage amoureux fait dans un pays enchanteur et poétique? Le beau ciel d'Espagne ou d'Italie sera-t-il donc voilé pour tous ceux qui peuvent s'aimer sans rougir? Oh! croyez-moi, je vous le répète, il y a des trésors inépuisables de bonheur pur, de plaisirs romanesques dans une union basée sur l'amour, telle que je la rêve... Car, je vous l'avoue, il me serait impossible de voir dans le mariage un isolement à deux, une vie indifférente, ou seulement convenable et polie!... Oh! non... non... je voudrais concentrer dans cette vie toutes les joies, toutes les adorations, toute la puissance de mon cœur! Maintenant, voyez-vous... que je connais les faux plaisirs de la jeunesse, ils me semblent aussi loin du vrai bonheur que la superstition est loin de la religion... Je ne sais, mademoiselle, si vous m'avez bien compris, je ne sais si j'ai pu vous donner une faible idée de mes sentiments, de mes pensées. Si j'étais assez heureux pour cela, si, contre tout mon espoir, vous me permettiez d'autoriser la demande que M. de Versac désire faire pour moi à mademoiselle de Maran, croyez-en ma foi d'honnête homme... mademoiselle... aimé de vous... je serais en tout digne de vous...

En disant ces trois derniers mots, M. de Lancry, qui était assis dans un fauteuil près du mien, se leva par un mouvement d'une gravité touchante, presque solennelle. Je ne puis dire toutes les émotions que ce langage si nouveau pour moi éveilla dans mon cœur; il me sembla qu'un nouvel et radieux horizon s'offrait à ma vue; je fus frappée d'un saisissement délicieux, car les paroles de Gontran sur le romanesque d'un bonheur légitime, traduisaient, résumaient complétement mille pensées jusque-là vagues et confuses dans mon esprit.

Ce tableau ravissant de l'*amour dans le mariage*, avec les délicatesses, les mystères et les entraînements de la passion, me transporta d'une espérance ineffable. J'étais trop profondément heureuse pour cacher ma joie, pour mettre la moindre dissimulation dans ma réponse. Je sentis mes joues brûlantes, mon cœur battre, non de timidité, mais de résolution généreuse. Je voulus être à la hauteur de l'homme qui venait de me parler avec tant de sincérité, et dont les paroles m'inspiraient une invincible confiance.

— Je ne serai ni moins franche ni moins loyale que vous, lui dis-je. Je suis orpheline; je ne dois compte qu'à Dieu et à moi du choix que je puis, que je veux faire... J'ai foi dans l'amour que vous me peignez si doux et si beau, parce que moi-même bien souvent j'ai rêvé cet avenir. — Mademoiselle, il serait vrai... je pourrais espérer? — Je vous ai promis d'être franche... je le serai. Avant que de vous donner, non pas une espérance, mais une certitude... permettez-moi, à mon tour, quelques mots sur mes sentiments : ne prenez pas ce que je vais vous dire pour l'expression d'un doute, bien loin de ma pensée... J'aime ma cousine comme la plus tendre des sœurs. Elle est sans fortune, elle veut faire un mariage selon son cœur; pour la mettre à même de choisir sans se préoccuper des questions d'intérêt, je désire lui assurer la moitié de mes biens. Si elle ne se marie pas, je désire la garder toujours près de moi... Consentez-vous à ce qu'elle soit aussi votre sœur?

D'abord Gontran me contempla avec étonnement; puis, joignant les mains, il s'écria : — Quel noble cœur! quelle âme! comment ne pas approuver, que dis-je? ne pas admirer une affection si généreuse? Ne serait-elle pas une garantie de l'élévation de vos sentiments, s'il était possible d'en douter? Et puis ne connais-je pas mademoiselle Ursule? ne sais-je pas qu'elle mérite tant de dévouement? — Oh! bien .. bien, dis-je avec entraînement, je le vois, mon cœur trouve un écho dans le vôtre. Maintenant, une dernière question... ajoutai-je en baissant les yeux et en balbutiant; madame la duchesse de Richeville... Je ne pus dire que ces mots. Gontran me répondit aussitôt : — Je vous comprends, mademoiselle.. les bruits du monde ont pu parvenir jusqu'à vous... Depuis mon retour d'Angleterre, ou plutôt depuis le bal de l'ambassade d'Autriche, je vous le jure sur l'honneur, je n'ai été occupé que d'une seule pensée... je n'ose dire... que d'une seule personne...

Je tendis la main à Gontran sans pouvoir retenir deux larmes; oh! deux bien douces larmes.—Si vous voulez la main de l'orpheline... elle est à vous... devant Dieu, je vous la donne, lui dis-je. — Devant Dieu aussi, je fais le serment de la mériter, dit Gontran, et il tomba à genoux d'une manière si charmante, si naturelle, je dirais presque si pieuse, en portant ma main à ses lèvres, que rien ne me parut exagéré dans ce mouvement.

De ma vie... je n'éprouvai une impression à la fois plus douce, plus sereine, plus triomphante. Je joignis les mains avec force, et je dis d'une voix profondément émue : — Mon Dieu! mon Dieu! que je vous remercie de me faire maintenant la vie si riante et si belle!...

Un roulement de voiture qui retentit dans la cour annonça le retour de mademoiselle de Maran. — Mathilde, me dit Gontran, voulez-vous me permettre de faire tout à l'heure, là, devant vous, ma demande à votre tante?... Alors je pourrais peut-être revenir passer cette soirée près de vous. — Oh! oui, oui, m'écriai-je avec joie, vous avez raison... Ainsi vous reviendrez ce soir?

Mademoiselle de Maran entra dans le salon. — Je gage, me dit-elle dès la porte du salon, que vous ne savez pas ce qu'Ursule est allée faire en Touraine. — Non, madame. — Et vous, Gontran? — J'ignore complétement. — Eh bien! moi, je le sais. Je viens de chez le notaire de M. d'Orbeval, qui est aussi le mien; il paperassait, devinez quoi... Je vous le donne en cent... je vous le donne en mille. — Mais, ma tante... — Il paperassait des titres, des donations pour Ursule, dit mademoiselle de Maran en riant aux éclats, pour Ursule qui se marie. — Ursule se marie sans me l'écrire! Dans sa dernière lettre elle ne m'en disait pas un mot! m'écriai-je avec une douloureuse surprise. — Attendez donc, attendez donc; tout-à-l'heure Pierron, après avoir ouvert la porte cochère, m'a remis quelques lettres que j'ai mises dans mon sac sans les regarder; il y en a peut-être une d'Ursule pour vous.

Mademoiselle de Maran fouilla dans son sac, en tira trois lettres, lut leurs adresses et dit : — En effet, en voici une timbrée de Tours pour vous. — Madame, dit M. de Lancry à ma tante, ce que je vais avoir l'honneur de vous dire est bien grave. Je choque sans doute les usages reçus en abordant un tel sujet sans préparation; mais je suis si heureux, et surtout si jaloux de jouir le plus tôt possible du privilége qui me sera peut-être accordé, que je viens, sûr de l'agrément de mademoiselle Mathilde, vous demander sa main. — Ah! mon Dieu, s'écria ma tante, qu'est-ce que vous me dites donc là, Gontran? C'est comme un coup de tonnerre... je n'en reviens pas. Ça ne s'est jamais vu, un mariage arrangé de cette façon-là! — Vous dites vrai, madame; si vous accordiez votre consentement, et si j'en crois mon cœur, ce mariage serait unique entre tous les mariages, dit Gontran en me regardant. — Mais c'est qu'en vérité j'en suis tout ébaubie. Ça ne se fait jamais comme ça, mon pauvre Gontran! Ce sont les grands parents qui se chargent de ces ouvertures-là, avec toutes sortes de préliminaires et de préambules. On en cause quelquefois huit jours, et, après d'autres préambules encore, on fait venir la petite fille, et on lui dit qu'il se pourrait bien qu'on songeât un jour à la marier; que dans ce cas-là un jeune homme qui réunirait tels, tels et tels avantages, semblerait un parti sortable. — Eh bien! ma tante, dis-je gaiement à mademoiselle de Maran, figurez-vous que ces huit jours, que ces longs préambules ont duré, et que vous avez dit à la petite fille qu'un parti sortable se présentait... — Eh bien? dit ma tante.— Eh bien! la petite fille accepte avec une profonde reconnaissance, dis-je à mademoiselle de Maran en lui prenant tendrement la main pour la première fois de ma vie.

Je trouvai cette main glacée. Elle serra longtemps la mienne dans ses longs doigts décharnés, en attachant sur moi un regard perçant, puis elle sourit comme elle pouvait sourire. Je ne pus vaincre un sentiment de vague frayeur qui se dissipa aussitôt. — Vous voulez donc bien de cet abominable mauvais sujet-là pour mari, mon enfant? Allons, soit, je ne veux pas vous contrarier, j'y consens, sauf l'approbation de M. d'Orbeval, votre tuteur, et celle de votre oncle, Gontran. — Il devait vous faire lui-même cette demande, madame, dit M. de Lancry transporté de joie. — Ah! ma tante, vous êtes pour moi une seconde mère, m'écriai-je dans ma joie, en embrassant mademoiselle de Maran avec effusion. — Ah! ah! entendez-vous cette folle? dit ma tante en riant aux éclats de son rire strident et moqueur; une seconde mère!

Hélas! j'avais blasphémé en donnant à mademoiselle de Maran le nom d'une mère. Dieu devait m'en punir cruellement. Le soir, à neuf heures, Gontran revint avec son oncle, M. de Versac. Il annonça officiellement à ma tante que le roi avait eu la bonté de permettre de substituer son titre de duc et sa pairie à M. de Lancry lorsque ce dernier se marierait. — Ce qui fait qu'un jour vous serez duchesse, ce qui est certes fort agréable, quand on joint à cela plus de cent mille livres de rentes, dit mademoiselle de Maran. Puis elle ajouta : — A propos de rentes, j'ai fait fermer ma porte ce soir. Nous avons à causer contrat avec M. de Versac. Les amoureux n'ont rien à y entendre. Laissez-nous donc tranquilles, et allez-vous-en dans ma bibliothèque. Que dirai-je de cette soi-

rée si délicieusement employée à parler d'un avenir qui s'offrait si splendide? Etait-il possible de réunir plus de chances certaines de bonheur? Esprit, beauté, charme, délicatesse, mérite, naissance, fortune, celui que je devais épouser ne possédait-il pas tous ces avantages?

CHAPITRE XII.

La lettre

En remontant chez moi, quelle fut ma surprise! je trouvai dans mon cabinet d'études une énorme corbeille de jasmins et d'héliotropes, mes deux fleurs de prédilection. Nous étions au mois de février. C'était depuis le matin seulement que Gontran avait pour ainsi dire le droit de m'offrir des fleurs; je ne pus concevoir comment en si peu de temps il avait pu réunir cette masse de fleurs, plus rares encore que précieuses dans cette saison. Je fus profondément touchée de cette prévenance. Blondeau m'attendait. Je lui dis tout mon bonheur, toutes mes espérances. Après m'avoir écoutée attentivement, cette excellente femme me répondit : — Sans doute, mademoiselle, je crois que M. le vicomte de Lancry est bien aussi charmant que vous le dites; un jour il sera duc et pair... c'est possible; mais, permettez-moi de vous faire observer qu'avant de se marier il est toujours prudent de prendre des informations. — Comment! des informations? tu es folle! Est-ce que M. le duc de Versac, son oncle, n'en a pas donné à ma tante?

Blondeau secoua la tête. — Les informations des parents, mademoiselle, sont toujours bonnes; ce n'est pas à celles-là qu'il faut croire, ni même souvent à celles du monde. — Où veux-tu en venir? — Tenez, mademoiselle, si vous vouliez me le permettre, je trouverais moyen, en faisant causer les gens de M. le vicomte à l'office, de savoir bien des choses. — Ah! c'est indigne! Et c'est vous qui osez me parler d'un vil espionnage!... Rappelez-vous bien une chose, m'écriai-je, c'est que si vous faites le moindre cas de mon attachement pour vous, vous me promettrez à l'instant même de ne pas faire la moindre question aux gens de M. de Lancry. — Mais, mademoiselle, c'est votre tante qui, à bien dire, a arrangé ce mariage! Oubliez-vous donc toutes ses méchancetés? la haine qu'elle portait à cette pauvre madame la marquise votre mère, qu'elle a fait mourir de chagrin? Au moment de vous lier pour jamais, réfléchissez bien, mademoiselle. Pardonnez-moi si je vous parle ainsi. Je ne suis qu'une pauvre femme, mais je vous aime comme mon enfant; ce sentiment-là me donne des idées au-dessus de ma position et le courage de vous les dire. Pauvre mademoiselle, vous êtes si confiante, si bonne, si généreuse, que vous ne vous défiez de personne. C'est comme pour mademoiselle Ursule, je ne la crois pas franche, malgré ses soupirs et ses airs de victime.

— Ecoutez-moi, Blondeau : je comprends qu'une sorte de jalousie d'affection vous porte à parler injustement de mademoiselle d'Orbeval, aussi j'excuse ce sentiment; mais je vous prie de ne pas vous permettre la moindre allusion à une union que je veux contracter, parce qu'elle est honorable et belle. Je sais ce que je fais, je ne suis plus une enfant. Ce n'est pas mademoiselle de Maran qui m'a parlé de ce mariage; c'est moi qui lui en ai parlé. D'ailleurs, je le sens là, ma mère vivrait encore qu'elle approuverait le choix de mon cœur. — Mademoiselle, une dernière observation. Si, comme vous n'en doutez pas, les renseignements qu'on peut avoir sur M. le vicomte sont bons, qu'est-ce que cela vous fait que... — Ecoutez, dis-je à Blondeau d'un ton très-ferme, je ne puis vous empêcher d'agir à votre tête; mais, quoi qu'il doive m'en coûter, oui, m'en coûter beaucoup, de me priver de vos services, je vous déclare que, si vous me dites encore un mot à ce sujet, j'assure votre sort et je vous éloigne pour toujours de moi. — Ah! mademoiselle, ne me regardez pas ainsi. Mon Dieu! c'est comme lorsqu'étant toute petite et égarée par les méchants conseils de votre tante vous m'avez dit que j'aimais mieux l'argent que tout. Et la pauvre femme se mit à fondre en larmes. — Ah! lui dis-je avec une impatience chagrine et presque douloureuse, j'étais si heureuse! faut-il qu'avec vos ridicules visions vous veniez me distraire de ce bonheur?

Puis, ne voulant laisser à personne le soin de toucher à la précieuse corbeille de fleurs que Gontran m'avait envoyée, je la pris et je l'emportai dans ma chambre. De ce jour, je m'habituai à avoir des fleurs près de moi sans en rien ressentir qu'une sorte de légère torpeur qui n'est pas sans charme. Peu à peu l'impatience que m'avait causée Blondeau se dissipa sous le charme de mes souvenirs de la journée. Mes préoccupations avaient été si puissantes que je n'avais pas encore ouvert la lettre d'Ursule, qui m'annonçait son mariage. J'ai gardé cette lettre ainsi que plusieurs autres; la voici. On remarquera en la lisant que le style en est un peu prétentieux et romanesque. Je querellais quelquefois ma cousine sur cette manière d'écrire sans pouvoir l'en corriger. En me rappelant maintenant toutes les phases de mon amitié pour Ursule et les suites de son mariage, je ne puis retenir un sourire d'amertume en lisant ces lignes éplorées, gémissantes, où elle se pose si lugubrement en victime. Mais alors les temps n'étaient pas changés, j'avais toutes mes illusions, et je fus cruellement navrée du malheur d'Ursule. Pour tout dire, cette lettre, d'une écriture parfaitement correcte et posée, était cachetée de noir avec une pierre gravée, représentant une tête de mort; cachet bizarre qu'Ursule affectionnait beaucoup.

Saint-Norbert, février 1840.

C'en est fait, Mathilde, ta pauvre Ursule est sacrifiée; elle n'a plus qu'à vouer sa vie tout entière aux larmes et au deuil. C'est à peine si, au milieu du sombre avenir qui l'attend, elle entrevoit quelques lueurs de consolation qu'elle devra sans doute à ton amitié chérie. Mais, mon Dieu! pourquoi m'étonner du nouveau coup qui me frappe? depuis longtemps ne suis-je pas habituée à souffrir! Victime résignée au malheur, je ne puis que courber le front et pleurer. Pardon, mon amie, ma sœur, de venir attrister tes joies par ces plaintes qui s'exhalent de mon âme désolée : car, j'en ai le pressentiment, tu seras heureuse, tu es heureuse selon ton cœur; tu épouseras celui que tu aimes. Si belle, si riche, si charmante, pour plaire tu n'as qu'à paraître! La pauvre Ursule, au contraire, sans charmes, sans attraits, sans fortune, a été en naissant presque vouée au malheur. Que veux-tu? c'est sa destinée. Mais, que dis-je? non, non, je suis injuste; ne t'ai-je pas rencontrée sur ma route? n'as-tu pas tendu la main à la petite abandonnée? n'a-t-elle pas dû à ta générosité, à ta touchante amitié, le plus précieux des biens, une éducation brillante, comme me le répète toujours avec raison mademoiselle de Maran?

Ne t'ai-je pas dû... ne te dois-je pas le sentiment le plus doux, le plus cher à mon cœur? Hélas! sans cela, sans l'espoir involontaire qu'il me donne, je serais déjà morte de désespoir... tu n'aurais qu'à pleurer ton amie Ecoute, Mathilde; c'est une folie, diras-tu. Soit; mais c'est une douloureuse et triste folie, je t'assure. J'ai de funèbres pressentiments, je ne sais quel est le sort qui m'attend... en tous cas, je voudrais te donner mes livres et cette petite parure de corail que tu sais. Hélas! je suis sans fortune, je n'ai rien. Pardonne la pauvreté de ce présent; mais au moins il te rappellera nos journées de travail et notre innocente coquetterie de jeunes filles, n'est-ce pas, Mathilde? Tu pleureras ton amie! N'est-ce pas qu'un vague souvenir d'elle viendra quelquefois traverser ta pensée au milieu des fêtes brillantes dont tu seras la reine?... Je voudrais avoir ici mon dernier asile. Je suis allée souvent dans le modeste cimetière du village; il n'a rien de repoussant : c'est une pelouse verdoyante, entourée d'une haie de sureau et d'aubépine, qui, au printemps, doivent être couverts de fleurs. On y voit çà et là de simples croix de bois... Oh! qu'il me serait doux d'être là confondue avec les humbles créatures qui reposent dans ces tombes ignorées, car j'aurai passé, comme elles, inaperçue dans ce monde.

Pardon, Mathilde, de ce triste commencement de lettre; mais j'ai l'âme si profondément navrée, que je me suis laissée aller à l'amertume de mes impressions. Il faut pourtant t'apprendre le sujet de mes larmes.

Je me marie! Quel mariage! mon Dieu!... Adieu mes rêves de jeune fille! adieu mes vagues espérances! adieu surtout cette vie de dévouement de tous les instants que je voulais passer près de toi! Un moment, j'ai pensé à lutter contre l'inébranlable et terrible volonté de mon père; mais j'ai senti que j'aurais vite usé mes forces dans ce combat inégal, que je serais brisée dans la lutte; et puis, une bien plus puissante raison me faisait un devoir de la résignation. J'ai obéi... tu sauras bientôt pourquoi. Il y a huit jours, le jour même où je t'avais écrit, sans savoir ce qui m'attendait, mon père me fit venir dans son appartement. Tu n'as jamais vu mon père que dans le monde, ou devant mademoiselle de Maran, qui lui impose beaucoup; il n'a dû te paraître que grave et compassé. Ici il est habitué à dominer, à parler en maître inflexible; sa figure a une expression toute différente : elle est dure, presque menaçante.

— Vous n'avez pas de fortune, me dit-il, il faut songer à vous marier. J'ai trouvé pour vous un parti inespéré, un jeune homme qui a plus de soixante mille livres de rentes, sans les espérances et ce qu'il peut gagner encore : car il gère sa fortune à merveille, et entend parfaitement les affaires. Il viendra ici demain, avec sa mère. Arrangez-vous pour lui plaire : car, si vous lui plaisez, le mariage est conclu. Surtout, soyez simple et gaie, car M. Sécherin est un garçon de bonne humeur, tout rond et sans façons. Réfléchissez à cela; je vous laisse. Il faut que j'aille à ma ferme des Sablaies. En vérité, cette malheureuse propriété me coûte plus qu'elle ne me rapporte, et vous avez besoin de faire un bon mariage pour ne pas être, après ma mort, dans une position pire que médiocre.

Sans me donner le temps de lui répondre un mot, mon père me laissa seule. Oh! mon amie, je ne saurais te dire dans quel abîme je crus tomber en entendant ces fatales paroles, moi qui, tu le sais, avais toujours rêvé, comme toi, cette ravissante union des âmes qui, tôt ou tard, se rencontrent, parce qu'elles se cherchent involontairement! Je passai la nuit dans les larmes. Tu me demanderas peut-être, bonne et tendre sœur, si j'avais oublié la généreuse promesse que tu m'avais faite de partager ta fortune avec moi pour me faciliter un mariage selon mon cœur, ou bien de me garder près de toi si je ne trouvais pas un parti qui me convint. Non, Mathilde, non, je ne l'avais pas oubliée, cette promesse! Je savais que ton cœur était assez grand, assez noble pour la tenir... C'est pour cela que j'ai voulu rendre impossible le sacrifice que tu voulais faire à notre amitié. Dans ton dévouement, aussi admirable qu'irréfléchi, tu n'avais pas songé à l'avenir; quoique considérables, tes biens ne sont pas assez grands pour pouvoir ainsi se diviser; avec ta

fortune entière, tu es une très-riche héritière, et tu peux prétendre aux plus brillants partis. En la partageant, tu diminues tes chances de moitié.

Sans doute, rester éternellement près de toi a été un de mes plus doux rêves de jeune fille. Mais qui sait si cet arrangement conviendrait à celui que tu choisiras pour mari? Grand Dieu! plutôt mourir mille fois que d'être la cause du plus léger dissentiment entre vous! Je me suis donc résignée, Mathilde. J'ai trouvé la force de cette résignation dans mon amitié, dans mon dévouement pour toi. Je bénirai toujours le sacrifice que je me suis imposé, en songeant qu'il a peut-être pu contribuer à assurer ton bonheur à venir. Hélas! il m'en a bien coûté, j'ai pleuré, amèrement pleuré pendant la nuit qui précéda ma première entrevue avec M. Sécherin. Oserai-je tout te dire, tout t'avouer? Un moment une pensée impie suspendit mes larmes... La maison de mon père est entourée de fossés profonds et remplis d'eau... je me levai... j'ouvris ma fenêtre... je mesurai la hauteur... La lune était voilée; il faisait une triste nuit d'hiver, le vent gémissait. Je m'avançai hors du balcon... je me dis : Mieux vaut une mort, criminelle sans doute, que la vie qui m'attend. Un vertige me saisit; j'allais peut-être céder à une funeste inspiration, lorsqu'en donnant un dernier adieu à tout ce qui m'était cher, c'est-à-dire à toi, ton souvenir m'arrêta... Grâce encore te soit rendue, Mathilde! car ce souvenir m'a retenue au bord du précipice, il m'a empêchée de commettre un crime... je me suis résignée à vivre...

Hélas! cette vie que je dispute si faiblement aux chagrins qui m'accablent, cette vie ne s'usera-t-elle pas bientôt? Oh! si cela était... si cela était! je bénirais Dieu de me retirer de cette terre, j'accepterais la mort comme la douce récompense de tant de sacrifices que j'ai eu le courage de m'imposer. Le jour fatal arriva; le matin mon père me renouvela les plus sévères recommandations. J'attendis avec autant d'accablement que de morne indifférence le moment où l'on me présenterait M. Sécherin. Malgré les ordres, malgré la colère de mon père, je n'avais mis aucun soin à ma toilette. Comment en aurais-je eu le courage, mon Dieu! j'avais une robe noire, véritable emblème des pensées qui navraient mon cœur. Mes cheveux tombaient en longues boucles autour de mon visage pâli par la douleur ; je me tenais si courbée sous le poids du malheur qui m'accablait, que mademoiselle de Maran m'aurait bien certainement cette fois et avec raison reproché d'être contrefaite. Mon père eut beau me gronder durement, m'ordonner de me tenir mieux, de prendre un air souriant, je ne pus vaincre les pénibles émotions qui m'agitaient ; c'est à peine si je tournai la tête lorsqu'on annonça M. Sécherin et sa mère.

M. Eloi Sécherin est, m'a dit mon père, intéressé dans de très-grandes entreprises, et il augmente chaque jour la fortune que lui a laissée son père. Je ne puis rien te dire de sa figure, de ses manières... car je vois tout à travers un nuage de larmes. Il faut que M. Eloi Sécherin ne soit pas difficile à séduire; car, après son départ, mon père est venu me complimenter en m'assurant que j'avais été parfaitement bien, simple, sans prétention, et que M. Sécherin et sa mère étaient partis enchantés de moi. Je suis comme une pauvre prisonnière dont les yeux n'ont pas encore pu percer les ténèbres glacées qui l'environnent. J'ai bien vu vaguement M. Sécherin et sa mère ; mais il ne m'en reste qu'une idée indécise. J'ai entendu plutôt qu'écouté quelques paroles. J'ai répondu machinalement. Aujourd'hui même on signe le contrat, et mon mariage doit avoir lieu demain ou après-demain, je crois. Quand tu me reverras à Paris, dans quelques jours, tu ouvriras tes bras à la pauvre victime obéissante et résignée... Pardon, pardon, Mathilde, d'être venue ainsi attrister ton bonheur ; car un secret pressentiment me dit que tu es heureuse, *qu'il* t'aime. Tu le sais depuis le jour de l'ambassade. Je te l'ai dit. *Tu l'aimeras*, et je suis sûre qu'il s'est rendu digne de cet amour en le partageant. Heureuse, heureuse Mathilde, il me faut la certitude de ta félicité pour m'aider à supporter la vie que je vais misérablement traîner, jusqu'à ce que le fardeau de mes souffrances soit trop lourd ; alors je quitterai cette terre de douleur, en jetant un dernier regard de regret sur les années passées près de toi..... Adieu, adieu, bien tristement adieu! Un moment j'avais songé à te supplier à genoux de venir assister à mon mariage pour me donner du courage; mais j'ai bientôt réfléchi que ta vue, en me rappelant tout ce que je perds en me séparant de toi, m'ôterait le peu d'énergie qui me reste... Adieu encore! Quand tu reverras ta pauvre Ursule, tu auras, j'en suis sûre, bien de la peine à la reconnaître. Adieu... oh! adieu! la force me manque ; j'ai tant pleuré! A toi de cœur, du plus profond de mon cœur.

URSULE D'ORBEVAL.

L'aveu. — PAGE 30.

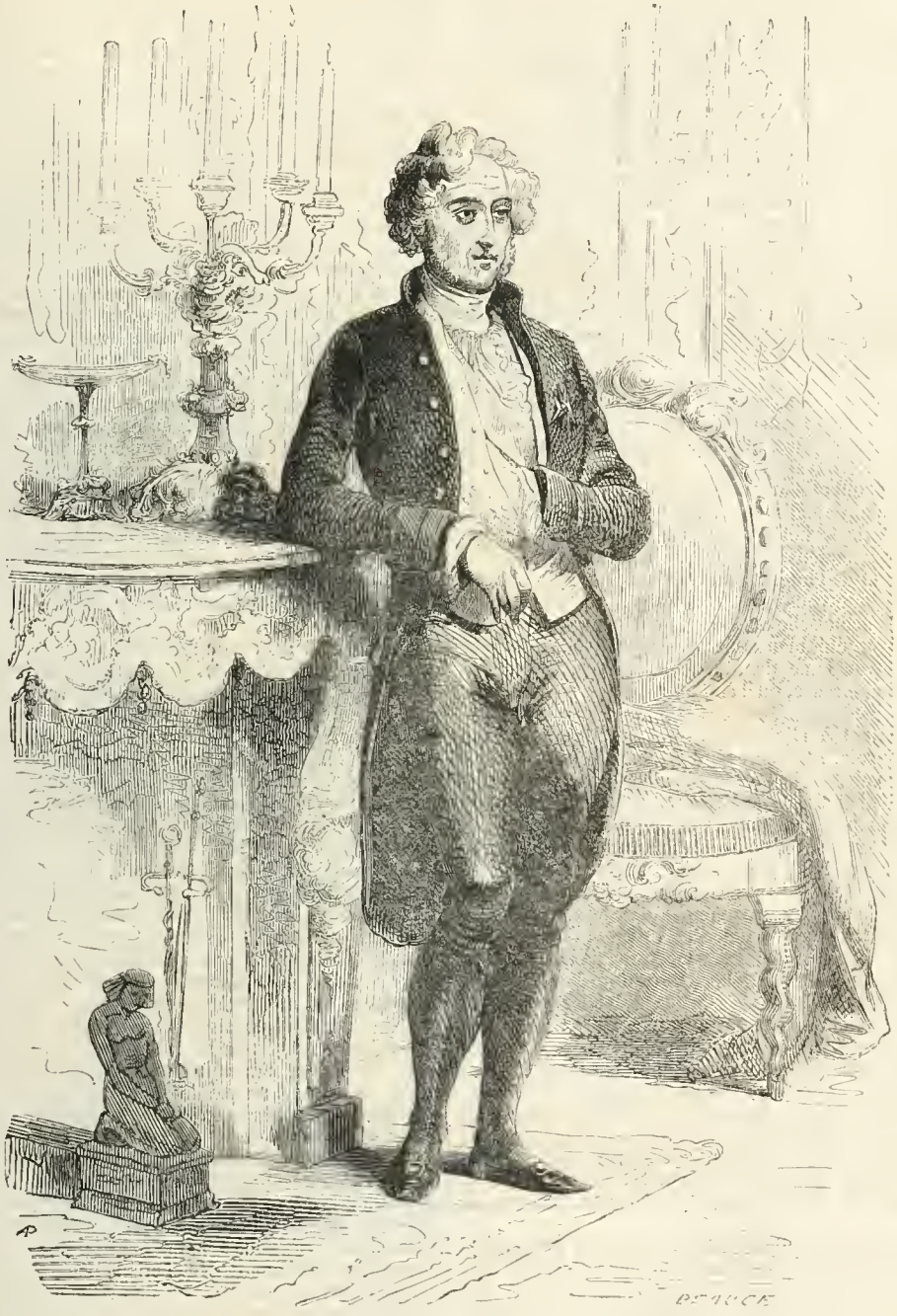
Après la lecture de cette lettre, je fus atterrée. La pensée qui domina toutes les autres fut qu'Ursule, ainsi qu'elle me le disait, s'était littéralement sacrifiée pour moi, dans la crainte de nuire à mon mariage avec M. de Lancry. Je lis ensuite presque un reproche à ma cousine d'avoir si peu compté sur mon affection et sur celle de Gontran. Il régnait dans sa lettre une tristesse si profonde, un abattement si désespéré, que je fus sérieusement inquiète, redoutant pour elle une maladie de langueur. Il me restait un espoir. Le mariage d'Ursule pouvait être retardé. Je me décidai le lendemain à prier Gontran de partir aussitôt pour la Touraine ; il devait supplier ma cousine de rompre cette union, et l'assurer lui-même que l'exécution de mes promesses ne pouvait apporter la moindre difficulté à notre mariage. Je passai une nuit très-agitée. Le lendemain j'attendis avec la plus grande anxiété l'arrivée de Gontran. Il n'hésita pas un moment à aller trouver Ursule ; il comprit, il partagea mes craintes, mes espérances avec une adorable bonté. Il ne devait pas parler de ce voyage à mademoiselle de Maran, et partir à l'instant même. Nous causions de ce sujet si intéressant pour moi, lorsqu'on m'apporta une lettre de Tours. Le mariage d'Ursule était accompli. Sa lettre de la veille avait eu plusieurs jours de retard. Cette nouvelle m'accabla. J'étais si heureuse de mon amour pour Gontran, que je comprenais mieux encore combien le sort d'Ursule devait être cruel. Ma cousine m'annon-

çait qu'elle arriverait sous peu de jours avec son père et son mari, et qu'elle passerait la fin de l'hiver à Paris. Je remontai chez moi pour écrire à ma cousine, pour me plaindre de son manque de confiance, pour la consoler, pour l'encourager, pour faire enfin ressortir à ses yeux les avantages que sa douleur l'empêchait peut-être d'apercevoir dans cette union qui la désespérait. Je trouvai Blondeau dans mon cabinet d'étude ; elle me dit qu'une femme, qui venait me solliciter pour une bonne œuvre, demandait à me parler. Je lui dis de la faire entrer. Je vis une femme enveloppée d'un manteau, et dont les traits étaient absolument cachés par un voile noir très-épais. Blondeau sortit. Cette femme laissa tomber son manteau, releva son voile. C'était madame la duchesse de Richeville.

CHAPITRE XIII.

L'entretien.

Je fus si surprise, presque si effrayée, à l'aspect de madame de Richeville, que je m'appuyai sur le dossier d'un fauteuil placé près de moi. Pourtant l'expression des traits de la duchesse n'avait rien de menaçant. Elle me parut très-changée, très-maigrie ; elle était fort émue, et me regardait avec intérêt. Elle se hâta de me dire, comme pour m'engager à l'entendre, et pour me mettre en confiance avec elle : — Quelque étrange que puisse vous paraître ma visite, mademoiselle, rassurez-vous. Je viens au nom de notre ami commun, M. de Mortagne. — Est-il donc ici, madame ? — Hélas ! non ; et, quoiqu'il soit attendu d'un moment à l'autre, je ne puis rien encore vous dire de son mystérieux voyage... mais je sais tout l'intérêt qu'il vous porte. Il y a huit ans... en sortant de sa dernière entrevue avec mademoiselle de Maran, il m'a tout raconté... le conseil de famille, la scène avec votre tante, lorsqu'il vous prenait dans ses bras et vous apporta dans la chambre de mademoiselle de Maran, malgré les aboiements de Félix. J'entre dans ces détails pour vous prouver que cet homme, le plus généreux des hommes, avait en moi une confiance absolue... C'est au nom de cette confiance... que je viens vous demander la vôtre, mademoiselle... — La mienne... madame ?... vous ?



Monsieur de Versac.

J'accentuai tellement ce mot, *vous*, que madame de Richeville sourit amèrement, et reprit : — Pauvre enfant, si jeune encore ! croiriez-vous déjà aux calomnies du monde ? auraient-elles altéré cette bonté charmante que M. de Mortagne prévoyait en vous, et qui se révèle dans tous vos traits ?... Pourquoi accueillir si froidement... cette démarche dictée par votre seul intérêt, cette démarche faite pour ainsi dire sous l'autorité [illegible] homme qui fut l'un des meilleurs amis de votre mère... dites... pourquoi m'accueillir ainsi ? Il est impossible de rendre le charme insinuant de la voix de madame de Richeville, et de peindre le regard à la fois triste et affectueux dont elle accompagna ces paroles. Malgré la sourde jalousie que je ressentais contre elle, je fus émue, et je lui répondis avec moins de sécheresse. — Il m'est permis de m'étonner d'une visite que je n'avais aucun droit d'espérer, n'ayant pas l'honneur de vous connaître, madame. — Il y a à peu près un mois... à la sortie de l'Opéra .. ne vous ai-je pas dit ces mots : Pauvre enfant .. prenez garde ? — J'ai entendu, en effet, ces mots, madame, mais j'ignorais dans quel but ils m'étaient dit. — Vous l'ignoriez ? me dit madame de Richeville en attachant sur moi un regard perçant qui me fit rougir. Ne voulant pas sans doute augmenter ma confusion, elle continua, en rendant, si cela est possible, sa voix et son regard plus affectueux encore. — Ecoutez-moi... Pour vous donner créance en mes paroles... pour que je puisse aborder le sujet qui m'amène ici, sans être soupçonnée par vous d'arrière-pensée, il faut que je vous donne quelques explications sur le passé. De tout temps M. de Mortagne a été mon ami ; il m'a autrefois rendu un de ces services qu'une âme généreuse ne peut acquitter que par une amitié de toute une vie ; et quand je dis amitié... je parle des devoirs sacrés qu'elle impose... Je ne sais de quelles noires couleurs votre tante m'a peinte à vos yeux... mais vous saurez un jour, je l'espère, que mes ennemis les plus mortels n'ont jamais osé contester mon courage et mon dévouement à mes amis. Plus tard... vous connaîtrez peut-être le motif de mon éternelle gratitude envers M. de Mortagne... Je savais, je sais tout l'intérêt que vous lui inspirez... Or, ce qu'il aime, je l'aime... Voilà déjà un motif pour que vous m'intéressiez vivement, n'est-ce pas ? J'ai des haines bien acharnées soulevées contre moi. . mais il n'en est pas de plus violente, de plus implacable que celle de mademoiselle de Maran... Je sais que votre tante a tout fait pour rendre votre enfance malheureuse... maintenant elle fait tout pour vous rendre la plus malheureuse des femmes... vous devez la haïr au moins autant que je la hais... Voilà encore un motif pour que vous m'intéressiez... Vous arracher à ses méchants desseins, vous dévoiler de nouvelles perfidies... prouver enfin mon amitié, ma gratitude à M. de Mortagne, en agissant pour vous comme il aurait agi lui-même... voilà des motifs assez puissants pour exprimer l'intérêt que j'vous porte, il me semble... — Madame, j'ai pu avoir à me plaindre de mademoiselle de Maran ; mais depuis quelques jours elle a tant fait pour moi, que je dois oublier quelques contrariétés de jeune fille.

J'appuyai à dessein sur ces mots : elle a tant fait pour moi, afin de bien donner à entendre à madame de Richeville que je voulais parler de

 Paris. — Imprimerie Schneider, rue d'Erfurth, 1

mon mariage avec Gontran. La duchesse secoua tristement la tête, et me dit : — Elle a tant fait pour vous !... Oui, vous dites vrai... elle n'a jamais tant fait pour votre malheur. De ce moment, je crus deviner le sujet de la visite de madame de Richeville. Elle aimait Gontran, son mariage avec moi la rendait furieuse de jalousie, elle était aussi adroite que dissimulée, elle venait sans doute calomnier M. de Lancry, afin de rompre une union qu'elle abhorrait. En partant de cette pensée, d'abord Gontran me devint encore plus cher, en voyant combien on me disputait son cœur. Je fus presque fière de voir une femme comme madame de Richeville, si belle, si hautaine, si dédaigneuse du monde, avoir recours à un déguisement, aux fausse tés les plus habiles et les plus compliquées, pour venir jouer humblement auprès de moi un rôle odieux.

Bien décidée à envisager la conduite de la duchesse sous ce point de vue, je répondis très-sèchement à madame de Richeville : — Je vous répète, madame, que *maintenant* je ne puis qu'être profondément reconnaissante et touchée de tout ce que mademoiselle de Maran fait pour moi. — Cela doit être ainsi, dit madame de Richeville, et c'est parce que cela est ainsi, et c'est parce que vous pouvez aveuglément tomber dans le piége qu'on vous tend, malheureuse enfant, que je viens à vous. Vous êtes abandonnée de tous, isolée de tous ! Regardez autour de vous, depuis que votre ami... votre seul protecteur est parti... à qui demander conseil? à qui vous fier? — A personne... vous avez raison, madame. — A personne? pas même à moi, voulez-vous dire?... Cela est cruel, Mathilde... Oh ! ne vous offensez pas de cette familiarité. J'ai presque le double de votre âge, et puis je ne sais que faire, je ne sais que dire pour rompre cette froideur de glace qui vous éloigne de moi. Pardonnez si je me sers en vous parlant de termes trop affectueux peut-être... Mais, mon Dieu ! dans ce moment, est-ce que je puis faire attention à ce que dit mon cœur?...

Il fallait ma prévention, ma jalousie contre madame de Richeville, pour ne pas être désarmée par la grâce enchanteresse avec laquelle la duchesse dit ces derniers mots. Ainsi que cela arrive toujours, dans la disposition d'esprit où je me trouvais, certaines paroles émeuvent profondément, ou bien elles révoltent d'autant plus qu'elles ressemblent davantage à un cri de l'âme. Je répondis donc à madame de Richeville : — Je désirerais, madame, savoir le but de cet entretien ; s'il n'en a pas d'autre que de réveiller mes anciens griefs contre mademoiselle de Maran, tout en vous remerciant de l'intérêt que vous me portez au nom de M. de Mortagne, je ne puis que vous répéter, madame, que *maintenant* je n'ai qu'à me louer de mademoiselle de Maran. — Il faut que vous ayez bien souffert, que vous ayez été bien contrainte, pour vous posséder ainsi à dix-sept ans, me dit madame de Richeville, me regardant avec une expression de pitié douloureuse, ou il faut que vos préventions contre moi soient bien invincibles.

Alors elle dit en se parlant à elle-même : — A quoi bon tenter?... Qu'importe?... c'est un devoir. Et, s'adressant à moi, elle me dit vivement : — Oui, c'est un devoir, et je l'accomplirai .. On veut vous marier à M. de Lancry? — Mademoiselle de Maran et M. le duc de Versac ont confirmé une résolution que M. de Lancry et moi nous avions prise, madame, et ce mariage est assuré, répondis-je, tout orgueilleuse, triomphante de pouvoir écraser ma rivale par ces mots, peut-être messéants dans la bouche d'une jeune fille. — Savez-vous ce que c'est que M. de Lancry? — Madame... — Eh bien ! je vais vous le dire, moi. M. de Lancry est un homme charmant, rempli de grâces, d'esprit et de bravoure, de formes parfaites, d'une élégance achevée ; vous savez cela, n'est-ce pas, malheureuse enfant? Ces brillants dehors vous ont séduite, je ne vous en fais pas un reproche ; mais sous ces brillants dehors se cachent un cœur desséché, un égoïsme intraitable, une insatiable avidité qui cherche à se satisfaire par un jeu effréné. Depuis longtemps il a presque entièrement dissipé sa fortune ; il a des dettes considérables. Croyez-moi, Mathilde, mademoiselle de Maran a facilité, a protégé ce mariage, parce qu'il doit vous précipiter dans un abîme de malheurs incalculables; aussi, je vous en conjure, au nom de votre ami, M. de Mortagne, attendez son retour, qui doit être prochain, pour conclure cette union ; vous ne savez pas quel est l'homme que vous avez choisi ! Encore une fois, je vous en supplie, attendez M. de Mortagne ; attendez-le, au nom de votre mère.

— Assez, madame ! m'écriai-je indignée ; je ne souffrirai pas que le nom de ma mère soit invoqué à propos d'une calomnie à laquelle vous ne craignez pas de descendre, vous, vous, madame la duchesse... Ah ! madame, quel mal vous ai-je donc fait pour tenter d'empoisonner ce que je regardais, ce que je regarde encore, Dieu m'entend... comme le seul bonheur, comme le seul espoir de ma vie? Ah ! je frémis d'épouvante, en songeant que ces odieuses paroles, prononcées par toute autre que par vous, madame, auraient peut-être altéré la confiance, l'admiration, l'amour que j'ai pour M. de Lancry. — Vous auriez peut-être cru à ces paroles si toute autre que moi vous les eût dites ! répéta madame de Richeville en me regardant attentivement et en semblant chercher le sens de ma pensée. Pourquoi m'accordez-vous moins de confiance qu'à toute autre? — Pourquoi? Vous me le demandez ! Mais il s'agit de M. de Lancry, madame... Mais, tout isolée que je sois, certains bruits. . — Ah ! la malheureuse enfant ! elle me croit jalouse de M. de Lancry ! s'écria madame de Richeville avec un accent de surprise, presque d'effroi. Alors, tout est perdu, Mathilde ! vous croyez cela... Mon Dieu ! mon Dieu ! j'ai donc été bien calomniée auprès de vous, pour que vous me supposiez coupable d'une telle infamie? Éprise de M. de Lancry, je viens le calomnier auprès de vous pour rendre impossible un mariage qui me mettrait au désespoir ! Dites, dites ! n'est-ce pas cela que vous croyez? — Dispensez-moi de vous répondre, madame ! — Eh bien ! moi, je vais vous faire un aveu. Il est pénible, oh ! il est bien cruel ; mais que m'importe? il peut vous sauver.

Après avoir longtemps hésité, madame de Richeville dit enfin d'une voix altérée, en rougissant beaucoup, et avec toutes les marques d'une profonde confusion : — Apprenez donc que, comme vous... j'ai aimé M. de Lancry ; oui, comme vous j'ai été séduite par ses brillants dehors. Mais j'ai bientôt découvert tout ce qu'il y avait en lui d'égoïsme, d'indifférence, de dureté, de cruauté même, lorsque sa vanité était satisfaite. Aussi, maintenant, je ne sais pas qui l'emporte dans mon âme, de ma haine ou de mon mépris pour lui. Ces derniers mots de madame de Richeville me semblaient si odieux, que, perdant toute mesure, je m'écriai : — Pourtant, lors de ce bal de l'ambassade... madame, vous ne pensiez pas ainsi !

Madame de Richeville haussa les épaules avec un mouvement d'impatience douloureuse : — Ecoutez-moi donc... vous saurez pourquoi j'ai agi ainsi à ce bal, et vous connaîtrez M. de Lancry. Il y a près d'une année, je venais d'éprouver un grand malheur ; j'étais la plus désolée des femmes... Puissiez-vous, Mathilde, ne jamais sentir combien la souffrance nous rend faibles ; puissiez-vous n'être jamais malheureuse pour ne pas connaître le charme dangereux d'une voix amie qui nous console et qui nous plaint. Je crus aux protestations de M. de Lancry, je l'aimai avec sincérité, avec dévouement ; j'étais pour lui la meilleure, la plus tendre des amies, je vivais presque dans la retraite, cherchant à prévenir toutes ses pensées, tous ses désirs. Un jour je ne le vois pas venir chez moi, je m'inquiète, j'envoie chez lui... Il était parti le matin pour Londres sans m'écrire un mot, et laissant au monde le soin de m'apprendre qu'il allait rejoindre en Angleterre je ne sais quelle fille de théâtre qu'il m'avait donnée depuis quelques jours pour rivale. Cette conduite était si brutale, si lâche, que ma colère tomba sur moi-même. Je m'indignai d'avoir été la dupe de cet homme. A mon grand étonnement, l'indifférence la plus absolue, la plus dédaigneuse, succéda à un sentiment que, la veille, je croyais indestructible. Il est des outrages si méprisables, qu'ils n'inspirent pas la colère, mais la pitié. Lorsque je rencontrai M. de Lancry à l'ambassade, je le revoyais pour la première fois depuis qu'il m'avait si bassement sacrifiée. Malgré son assurance, il fut embarrassé... Je n'éprouvai rien... rien que le désir de lui prouver mon mépris en l'accueillant avec autant d'apparente affabilité que si je me trouvais avec lui dans les termes de familiarité autorisée par une ancienne amitié... ma vengeance n'allait pas au delà. Mais, pour un homme du caractère de M. de Lancry, et en général pour tous les hommes... rien n'est plus blessant, plus cruel, que de voir sourire indifféremment la victime qu'ils ont voulu frapper à mort... Je vous ai dit avec quel intérêt M. de Mortagne m'avait parlé de vous, je vous regardais avec une affectueuse curiosité lorsque mademoiselle de Maran m'interpella pour me dire quelques paroles sanglantes dont vous n'avez pu comprendre le sens détourné. J'eus assez d'empire sur moi pour ne lui répondre que par un fait qui devait la frapper presque de frayeur... l'arrivée de M. de Mortagne, que je savais d'une manière certaine ; il a été la victime d'une abominable machination. Avant peu vous le verrez. — Mon Dieu ! madame, m'écriai-je, qu'est-ce que cela signifie? — Je ne puis encore vous le dire, reprit madame de Richeville ; mais bientôt il sera ici. C'est pour cela que je vous supplie de l'attendre avant de contracter ce fatal mariage... Encore quelques mots, ajouta la duchesse en voyant mon impatience, et je vous laisse. Le soir même, à l'ambassade, les projets de votre tante et de M. de Versac n'étaient plus un mystère. On disait partout que le duc n'avait fait revenir son neveu d'Angleterre que pour ce riche mariage. Lorsque le surlendemain je vous vis à l'Opéra, dans la loge des gentilshommes de la chambre, je ne doutai plus de la réalité de ces bruits. Votre tante et M. de Versac les avaient, à dessein, confirmés, en vous faisant trouver, en grande loge à l'Opéra, avec M. de Lancry, afin d'empêcher tout autre parti de se présenter. Mademoiselle de Maran savait qu'un jeune homme, dont je vous parlerai bientôt, auquel M. de Mortagne s'intéressait vivement, et qui vous avait vue à l'ambassade, car vous aviez fait sur lui une vive impression, devait faire demander votre main... Je sentis le danger que vous couriez. A la sortie de l'Opéra, je vous dis : Pauvre enfant, prenez garde ! Je ne voulais pas me borner à cet avertissement stérile... Ce que je vous dis aujourd'hui, je voulais vous le dire avant que M. de Lancry n'eût fait impression sur votre cœur : doué des avantages qu'il réunit, favorisé par votre tante, il devait vous plaire... Malheureusement, le lendemain de cette représentation de l'Opéra, j'ai été souffrante, puis je suis tombée assez gravement malade pour ne pouvoir donner de suite à mon projet... Dans cette extrémité, je m'ouvris avec toute confiance à madame de Mirecourt, une femme de mes amies, qui voit souvent votre tante ; je la chargeai de tâcher de vous parler en secret, afin de vous éclairer sur le mariage qu'on voulait vous faire faire, et de vous supplier d'attendre le retour de M. de Mortagne. Votre tante se méfiait de madame de Mirecourt ; elle savait notre liaison, elle l'empêcha de se trouver seule avec vous. Alors je maudis encore davantage les souffrances qui me retenaient chez moi. Chaque jour votre amour pour M. de Lancry devait augmenter ; je voulus vous écrire, je craignis que votre tante n'in-

terceptât ma lettre, j'étais au désespoir en songeant que peut-être, prévenue à temps, vous n'auriez pas engagé votre avenir... je vous porte tant d'intérêt!... Que cette pensée m'était cruelle!.. Mais, hélas! je le vois à votre froideur, Mathilde, je ne vous convaincs pas; dans votre défiance vous vous demandez toujours la cause de cet intérêt si puissant que je vous porte. Mon Dieu, faut-il vous répéter encore qu'en tâchant de vous sauver je m'acquitte envers M. de Mortagne?

— Et vous vous vengez de M. de Lancry, madame! dis-je avec amertume. — Je me venge, Mathilde? reprit doucement la duchesse. Faut-il donc être conduite par un tel motif pour vous prendre en affectueuse pitié? Le cœur ne se brisera-t-il pas de douleur en vous voyant, pauvre petite, si jeune, si intéressante, abandonnée, perdue au milieu de ces méchants égoïstes, devenir à la fin victime de la haine de votre tante et de la cupidité de M. de Lancry?

— C'est trop, madame! m'écriai-je dans un accès d'orgueil révolté; suis-je donc après tout si mal ou si peu douée, que M. de Lancry, en recherchant ma main, n'ait en vue que ma fortune? Parce qu'il vous a trompée, odieusement trompée, je le veux, est-ce une raison pour qu'il n'appréeie pas un cœur qui se donne à lui avec ivresse? Et qui vous dit, madame, que vous l'ayez aimé comme il méritait d'être aimé? Et qui vous dit que toutes les femmes qu'il a aussi indignement trompées l'aient aimé autant que moi? Et qui vous dit, madame, que ce n'est pas parce que son âme est généreuse et grande qu'il sait mesurer toute la distance qui existe entre une liaison coupable et un amour sacré aux yeux de Dieu et des hommes? Et de quel droit lui reprochez-vous une lâcheté... vous qui avez commis une grande faute? Et de quel droit venez-vous comparer votre amour au mien? — O mon Dieu, mon Dieu! entendre cela, dit madame de Richeville en cachant sa figure dans ses mains avec une expression de douleur et d'humilité qui m'eût frappée si je n'étais sentie moins indignée; mais, hélas! je ne pus modérer mon langage, et je regrette aujourd'hui sa cruauté. Entraînée par le désir de venger Gontran des calomnies dont je le croyais l'objet, je continuai : — Vous dites qu'il n'a plus de fortune! qu'il l'a dissipée... Tant mieux, madame, je suis doublement heureuse de pouvoir lui offrir la mienne. Il a, dites-vous, cherché des ressources dans le jeu!... désormais riche, il n'aura pas à recourir à ce moyen... Vous croyez qu'il me trompe, madame; rassurez-vous... rassurez-vous; l'envie, la jalousie, prennent souvent leurs méchantes espérances pour de la prévision... Le véritable amour est plus heureux; fort de son dévouement, de sa générosité, il prévoit sûrement la récompense qu'il mérite et qu'il obtient.

Madame de Richeville redressa son beau visage, qu'à ma grande surprise je vis baigné de larmes et douloureusement contracté. Je vous l'avoue, mon ami, malgré mon indignation, je ne pus m'empêcher d'être bien émue en voyant cette femme, ordinairement si fière et si hautaine, écouter mes reproches avec tant de résignation.

Elle prit ma main, que je n'eus pas le courage de retirer, et elle me dit avec un accent de tristesse profonde : — C'en est fait, Mathilde, il n'y a plus d'espoir... vous êtes victime d'un sophisme qui m'a perdue... qui a perdu bien des femmes... Moi aussi, lorsque j'ai aimé M. de Lancry, je me suis dit : Ne suis-je pas plus belle, plus séduisante que mes rivales?... Elles n'ont pu fixer ce cœur inconstant, dompter ce cœur altier et dédaigneux qui se joue des sentiments les plus dévoués... moi j'y réussirai. Hélas! Mathilde, je vous ai dit ma honte et mon outrage. Maintenant, ne croyez pas que je veuille un instant me comparer à vous, que je pense l'emporter sur le charme de votre personne, sur ce rare assemblage de qualités aimables qui vous distinguent. C'est ce charme, ce sont ces qualités que j'avais presque devinées, qui m'ont encore rendue plus jalouse de servir la protégée de M. de Mortagne... Sans mesurer la portée de vos paroles, pauvre enfant, tout à l'heure vous m'avez fait bien cruellement ressentir la différence qui existait entre l'amour que j'avais pu offrir à M. de Lancry et celui que vous lui donnez... Vous avez raison, Mathilde... Si M. de Lancry pouvait être touché de tout ce qu'il y a d'adorablement bon et de dévoué dans votre amour pour lui, vous pourriez espérer le bonheur que vous rêvez. Mais, croyez-moi, ajouta la duchesse en baissant la voix et en arrêtant sur moi un regard baigné de larmes qui m'alla au cœur, croyez-moi, quelque coupable que soit un amour... quelle que soit la femme qui aime et qui se dévoue sincèrement... jamais un homme d'un cœur élevé, d'un caractère généreux, ne répondra par l'insulte et par la cruauté à des preuves d'attachement profond... Une telle conduite annonce toujours un méchant naturel... Pourtant, Mathilde, peut-être avez-vous raison à votre insu et au mien... Peut-être êtes-vous destinée à changer complétement le caractère de M. de Lancry... Certes, si la beauté, la grâce, les perfections les plus aimables, peuvent opérer ce prodige... vous y parviendrez... Mais, hélas! croyez-moi, si j'avais eu la moindre espérance de cette conversion, je me serais fait un crime de venir ébranler votre croyance, votre foi dans cet amour... Enfin... l'avenir décidera... Adieu, Mathilde... adieu... un jour peut-être vous me connaîtrez mieux, un jour peut-être, pauvre enfant, vous me direz avec amertume : — Que ne vous ai-je écoutée!... Mais, grand Dieu! j'aimerais mieux rester à vos yeux ce que je vous parais sans doute, une femme méchante et perfide, que de voir mes prévisions justifiées par vos malheurs. Adieu... encore adieu une dernière fois... Vous ne voulez pas attendre l'arrivée de M. de Mortagne?

— Madame, répondis-je, touchée des larmes de madame de Richeville, je vous en supplie, cessons cet entretien. Quelques paroles que je regrette, oh! que je regrette profondément, me sont échappées. Que du moins elles vous prouvent que la chaleur avec laquelle j'ai défendu M. de Lancry part d'un cœur qui lui appartient à jamais. — Un dernier mot, et je vous quitte, me dit madame de Richeville; ce que je vais vous dire n'altérera en rien votre résolution; mais je ne dois pas vous cacher ce qui tenait aux projets de M. de Mortagne à votre égard. Avant son départ pour l'Italie, songeant à votre avenir, il m'avait, ainsi que je vous l'ai dit, parlé d'un mariage entre vous et le fils d'un de ses meilleurs amis, M. Abel de Rochegune, qui avait alors vingt ans, et dont la fortune devait être considérable. Ce jeune homme paraissait à M. de Mortagne un parti digne de vous. Aujourd'hui, M. de Rochegune, par la mort de son père, un des plus nobles caractères de ce temps, se trouve maître de grands biens. Il arrive d'un voyage, chacun s'accorde à vanter son esprit et ses qualités; sans être belle, sa physionomie a infiniment de charme... Il vous a vue à l'Opéra, il était dans une loge le soir où vous êtes venue à ce théâtre pour la première fois; il a été frappé de votre beauté, et, sans l'affectation avec laquelle mademoiselle de Maran a proclamé d'avance votre mariage avec M. de Lancry, M. de Rochegune eût demandé la grâce de vous être présenté. Si M. de Mortagne eût été ici, il vous eût amené son protégé. Encore une fois, je vous dis cela, Mathilde, pour vous prouver que votre résolution de ne pas attendre pour vous marier l'arrivée de votre seul ami pourra lui être d'autant plus pénible, qu'il avait des vues auxquelles votre bonheur lui semblait attaché.

— M. de Mortagne, dont je n'oublierai jamais les bontés, madame, serait ici, que je lui répondrais... que j'ai fait un choix honorable, qu'aucune considération ne m'empêchera de m'unir à M. de Lancry... répondis-je avec cette inflexible opiniâtreté de volonté qui caractérise l'amour profond, aveugle, encore exalté par la contradiction. — Adieu donc, Mathilde, dit madame de Richeville d'un ton pénétré; donnez-moi l'assurance que vous croyez au moins au désintéressement de ma démarche, cela me consolera du chagrin de n'avoir pu gagner votre confiance... Dites, dites que vous ne conserverez pas de moi un mauvais souvenir. J'allais lui répondre, lorsque Blondeau entra brusquement. Madame de Richeville baissa son voile. — Mademoiselle, me dit Blondeau, mademoiselle de Maran vous prie de descendre chez elle.

Madame de Richeville me fit une modeste révérence, et sortit. Maintenant je sais, à n'en pas douter, que madame de Richeville n'était pas guidée par une odieuse arrière-pensée en me parlant ainsi. Elle ressentait véritablement pour moi une affectueuse compassion. Sa reconnaissance envers M. de Mortagne, l'intérêt qu'inspirait ma position, avaient été les seuls mobiles de sa démarche. Maintenant je sais que cette femme réunit en elle les plus étranges contrastes. Elle passe la moitié de sa vie à pleurer amèrement les fautes qu'elle a commises, et cela du fond de l'âme, et cela sans hypocrisie. Sa position, son caractère altier lui rendent toute dissimulation aussi inutile qu'impossible. Non, c'est une de ces créatures à part, puissantes pour le mal comme pour le bien : elle est sortie des mains de Dieu pure, noble et grande; l'éducation, le monde, la vie qu'on lui a faite, bien plus encore que ses mauvais penchants, l'ont rendue coupable. Mais il y a en elle de si vaillantes qualités, son esprit est si juste, son jugement si supérieur, son cœur est resté si bon, son âme si généreuse, que, s'élevant parfois dans un milieu de ressouvenirs désolés et de repentir fervent, elle jette vers le ciel un regard suppliant et désespéré, et vers la terre un sourire d'amertume et de dédain. Plus tard, je raconterai quelques traits admirables de cette femme, qui eut des torts, sans doute, mais qui fut toujours si indignement calomniée; je vous dirai son épouvantable mariage, qui seul peut-être l'a jetée dans l'abîme, dont elle sort parfois épurée par une expiation douloureuse. Qu'on juge maintenant des remords qui m'accablent au souvenir de la dureté méprisante avec laquelle j'accueillis sa démarche, dictée par le plus touchant intérêt : je n'ose dire encore par la plus funeste prévision... A peine madame de Richeville fut-elle sortie, que j'allai chez ma tante. La première personne que j'aperçus auprès d'elle fut Gontran.

CHAPITRE XIV.

La justification.

En voyant M. de Lancry, je ne pus m'empêcher de rougir encore d'indignation en songeant aux calomnies dont je le croyais la victime. — Je vous fais descendre, Mathilde, parce que voilà Gontran qui m'obsède de questions à propos de la corbeille. Il me demande quel est votre goût, quelles sont les parures que vous désirez. Il vaut beaucoup mieux que vous lui disiez cela que moi... Arrangez-vous ensemble... faites ce beau travail. Voilà de quoi écrire.

Et elle me montra son bureau, car nous étions dans sa bibliothèque. Servien entra au même instant, et dit à sa maîtresse : — Mademoiselle, M. Bisson est dans le salon. — Et vous le laissez seul! il va tout briser! s'écria mademoiselle de Maran en sortant précipitamment pour s'opposer aux nouveaux méfaits du savant, qui, après quelque temps d'exil,

était rentré en grâce auprès d'elle. Je me trouvai seule avec Gontran. Hésitant à lui raconter la visite de madame de Richeville, je gardais le silence.

Gontran me dit : — Je suis très-content du départ de mademoiselle de Maran, car j'ai à vous parler bien sérieusement. — De la corbeille ? lui dis-je en souriant. — Non, reprit-il d'un air grave, presque triste, qui me serra le cœur. Hier, je vous ai parlé de l'avenir, de mes projets, de mes sentiments... Vous m'avez cru, vous avez bien voulu me confier le soin de votre bonheur, vous m'avez généreusement donné votre parole. Hier, tout au ravissement que me causait ce succès inespéré, je n'avais pas songé à vous parler du passé... et toujours le passé... est une bonne ou mauvaise garantie pour l'avenir. Tout à l'heure, un scrupule m'est venu. Vous êtes orpheline ; votre tante est amie intime de mon oncle, M. de Versac ; elle est remplie des préventions les plus favorables à mon égard. Si j'avais quelques défauts, quelques vices, ce n'est pas elle, ce n'est pas M. de Versac qui vous en avertiraient, n'est-ce pas ? Vous vous êtes montrée envers moi si loyale, si confiante... que la noblesse de votre conduite m'impose des devoirs... Vous êtes seule... vous êtes entourée de personnes qui m'aiment, qui m'ont sans doute présenté à vos yeux sous le jour le plus avantageux possible. C'est donc à moi de vous éclairer avec franchise sur mes défauts, sur ce qu'il peut y avoir eu de blâmable, de coupable même, dans ma vie passée. Je le ferai sans exagérer le mal, mais avec une sévère sincérité... Après cela, vous jugerez si je suis toujours digne de vous... Au moins, si le malheur veut que ces révélations me soient défavorables... si je perds le plus cher espoir de ma vie... j'aurai la consolation d'avoir agi en honnête homme.

A mesure que M. de Lancry parlait, je me sentais émue de surprise et d'attendrissement. Gontran, par un hasard presque prodigieux, venait au-devant des pensées que l'entretien de madame de Richeville avait soulevées en moi.

L'instinct de son cœur le poussait à se justifier, comme s'il avait pu prévoir qu'on l'avait attaqué. Sa franchise me charmait ; j'attendais ses aveux avec plus de curiosité que d'inquiétude. Je me sentais si complétement rassurée, que je lui dis en souriant : — Je vous écoute ; mais, si c'est une confession, prenez garde, je ne puis pas tout entendre. — Je vous jure que rien n'est plus sérieux, reprit Gontran. Maintenant que je jette un regard sur le passé, maintenant que je vous ai vue, maintenant surtout que j'ai pu comparer mes impressions d'autrefois et mes impressions d'aujourd'hui, ma vie m'apparaît sous un tout autre jour ; oui, certaines pensées jusqu'ici confuses s'expliquent très-clairement à cette heure. Je comprends l'espèce de malaise, d'impatience chagrine qui venait toujours flétrir ou briser ces liaisons passagères qui me paraissaient d'abord si séduisantes...

Plus j'avançais dans la vie, plus je reconnaissais le néant, l'amertume de ces affections. Je cherchais le bonheur, le calme, le repos du cœur, je ne trouvais qu'agitations douloureuses. Les femmes qui m'avaient sacrifié leurs devoirs, après une longue lutte, éprouvaient des remords qui me faisaient souvent maudire mon bonheur... tandis que je me révoltais bientôt de l'assurance de celles qui ne rougissaient plus... Et pourtant, me disais-je, il y a d'autres félicités que celles-ci. Dans mon désespoir d'atteindre le but impérieux vers lequel tendaient toutes les facultés de mon âme, je brisais bientôt l'idole que j'avais encensée ; j'éprouvais une sorte de joie méchante à lui faire partager l'amertume dont mon âme était abreuvée ; je poussais ce sentiment jusqu'à la cruauté peut-être ; faut-il m'accuser ? je ne sais... Il faudrait peut-être plutôt accuser l'idéal que je rêvais. Oui... car c'était lui qui me rendait si injuste, si sévère, pour tout ce qui ne lui ressemblait pas. Si vous interrogiez le monde sur moi, Mathilde, il vous dirait que, dans quelques ruptures, je me suis montré égoïste, dédaigneux et dur... Cela est encore vrai... J'étais mécontent de moi ; j'étais impatient d'échapper aux liens d'un faux bonheur ; je cherchais une félicité qui me fuyait toujours... Les idées les plus simples sont celles qui ne nous viennent jamais à la pensée : j'étais bien loin de songer que ce but inconnu que je poursuivais avec une si ardente inquiétude était « l'amour dans le mariage. » On m'eût alors expliqué ainsi ces aspirations qui m'entraînaient à mon insu que j'aurais souri d'un air de doute... Lorsque je vous ai vue, Mathilde, un bandeau est tombé de mes yeux ; oui, le présent m'a révélé le passé ; lorsque je vous ai vue, enfin... ce que j'avais vaguement désiré m'a distinctement apparu ! En dédaignant tant de sentiments coupables, je rendais pour ainsi dire hommage au sentiment pur et sacré que mon cœur appelait de tous mes instincts, et que vous seule deviez me faire connaître...

Je restai stupéfaite d'admiration en entendant Gontran m'expliquer ainsi le passé. Par une coïncidence singulière, il se défendait à l'aide des mêmes sophismes que j'avais opposés aux dénonciations de madame de Richeville. Les raisonnements de Gontran devaient m'impressionner profondément. Quelle femme aimant déjà avec passion ne croirait pas aveuglément l'homme qui lui dit : — Je vous aime, je vous aimerai d'autant plus que j'ai dédaigné, que j'ai outragé davantage tout ce qui n'était pas vous ? Dites, mon ami, est-il un paradoxe plus dangereux ? N'est-ce pas avec une fatale adresse, ou plutôt avec une profonde connaissance du cœur humain, faire une sorte de piédestal de toutes les trahisons dont on s'est rendu coupable, pour y placer la nouvelle divinité qu'on adore ? Le paradoxe enfin n'est-il pas plus dangereux encore lorsque la femme qu'on exalte ainsi a la conscience de ne ressembler en rien aux femmes qu'on lui a sacrifiées ? N'étais-je pas dans cette condition à l'égard de Gontran ? Hélas ! était-ce un si méchant orgueil que de croire mon dévouement, mon amour pour lui, supérieurs à tous les autres amours, à tous les dévouements qu'il avait rencontrés ?

Gontran me paraissait si complétement disculpé des accusations de madame de Richeville, que je ne crus pas devoir parler de mon entrevue avec la duchesse. Je pensai qu'elle pouvait d'ailleurs être venue à moi guidée par un véritable intérêt ; elle était l'amie de M. de Mortagne ; cette dernière raison seule eût suffi pour m'engager à garder le silence. Gontran me regardait d'un air inquiet, ne sachant pas l'effet que ses paroles avaient produit sur moi. Je lui tendis la main en souriant : — Parlons maintenant de nos projets d'avenir. Il secoua tristement la tête, et me dit : — Que vous êtes généreuse et bonne ! Mais je ne puis encore dire nous, en parlant de vous et de moi ; il me reste d'autres aveux à vous faire. — Eh bien ! vite, avouez-moi tout. Voyons, de quoi s'agit-il ? Vous avez été joueur, prodigue, votre fortune est obérée ? Sont-ce bien là les terribles aveux que vous avez à me faire ? Puis, j'ajoutai en souriant : Voyez si je ne vous parle pas comme un grand parent indulgent ? — De grâce, ne plaisantez pas, Mathilde, répondit Gontran. Eh bien ! oui, j'ai joué ! j'ai joué pendant quelque temps avec fureur ; oui !... là j'ai cherché des émotions que je ne trouvais plus ailleurs... Indigné de l'effronterie de certains amours, effrayé des remords dont j'étais cause... n'ayant rien qui m'attachât à la vie... n'ayant d'autre avenir que le lendemain, sentant mon cœur engourdi, rougissant de moi et des autres, désespérant de jamais rencontrer le bonheur que je rêvais, n'aimant rien, ne regrettant rien, je me jetai dans le gouffre du hasard... Mais les agitations stériles du jeu, ses angoisses et ses espérances sordides, me lassèrent bientôt... Jouant pour m'étourdir, et non pas pour gagner, je perdis beaucoup... et ma fortune s'en ressentit... elle était déjà obérée par d'assez grandes dépenses que j'avais été obligé de faire pour tenir dignement mon rang à l'ambassade où j'avais été attaché ; néanmoins je possède encore à cette heure...

— Ah ! pas un mot de plus ! m'écriai-je d'un ton de reproche. Pouvez-vous parler ainsi ? Croyez-vous que je me sois un instant préoccupée de ce que vous pouviez ou non posséder ? Vous-même, avez-vous un instant pensé que la donation que je voulais faire à ma cousine, et que son sacrifice rend maintenant inutile, réduisait ma fortune de moitié ? — Mais enfin, Mathilde... — Parlons de la corbeille, dis-je en souriant, ou plutôt de choses plus graves ; parlons de nos projets d'avenir. En sortant de chez ma tante, où irons-nous ? Voyons, monsieur, avez-vous seulement songé à me demander le quartier que je voudrais habiter ? à vous informer de mon goût pour l'arrangement de notre demeure ? — Mathilde, je voudrais vous voir plus sérieuse pour les affaires d'intérêt.

— Vous voulez me voir sérieuse ! Eh bien ! lui dis-je avec l'expression de la touchante gratitude que je ressentais, eh bien ! laissez-moi vous dire combien j'ai été sérieusement heureuse, en voyant hier, chez moi, cette corbeille de jasmins et d'héliotropes... Oh ! tenez, cela est plus sérieux, croyez-moi, que les affaires d'intérêt... il y a là plus que des chiffres... il y a là un sentiment, un présage, que dis-je, un présage ? une certitude de bonheur pour l'avenir... Oui... le cœur se révèle dans les plus petites choses... et l'homme qui a montré tant de prévenances, tant de délicatesse dans une occasion, ne saurait jamais se démentir... Ces fleurs, qui ont été la première marque de vos sentiments, resteront toujours pour moi le symbole de mon bonheur. Oh ! d'abord, je serai très-exigeante ! Chaque matin je veux avoir une corbeille de ces fleurs ; mais je vous préviens que mon cœur s'éveille de très-bonne heure, et qu'une pensée pour vous aura déjà prévenu l'arrivée de ce beau bouquet ! — C'est à genoux, à genoux qu'il faut vous adorer... Mathilde. Comment ne pas vouer sa vie entière à votre bonheur ? Il faudrait être le plus misérable des hommes pour ne pas répondre devant Dieu de vous rendre la plus heureuse des femmes. — Oh ! je vous crois, Gontran ! J'ai trop de confiance dans mon amour pour ne pas avoir une croyance aveugle dans le vôtre.

Pourquoi me tromperiez-vous ? Doué comme vous l'êtes, ne trouveriez-vous pas mille autres jeunes filles qui ne vous aimeraient pas mieux que moi sans doute... je les en défierais... mais qui, plus que moi, auraient de quoi vous charmer ? Je crois donc ce que vous me dites, Gontran, parce que je vous sais loyal et généreux. Tout ce que vous venez de m'apprendre de votre vie passée, au risque de me déplaire, de me perdre, peut-être, m'est une preuve de plus de votre sincérité. Le reste de notre conversation avec M. de Lancry fut employé à faire des projets charmants. Notre mariage devait être célébré aussitôt que les formalités nécessaires seraient remplies. Le roi devait y signer, Gontran devait prendre les ordres de Sa Majesté à ce sujet. Nous causâmes avec un plaisir extrême de nos arrangements futurs, de notre maison, des saisons que nous passerions à Paris, en voyage ou dans nos terres. Gontran me parla pour notre établissement d'un charmant hôtel situé dans le faubourg Saint-Honoré, et donnant sur les Champs-Elysées. Nous convînmes de l'aller voir avec mademoiselle de Maran.

Il me pria aussi d'apprendre à monter à cheval, afin que nous pussions plus tard faire de longues promenades à la campagne, et que je fusse en état de l'accompagner à la chasse, qu'il aimait passionnément. Nous réglâmes approximativement nos dépenses. Gontran, qui avait

toujours été prodigue, me parla très-sérieusement d'une économie raisonnable. Tant qu'il avait été garçon, jamais ces idées d'ordre ne lui étaient venues; mais maintenant il en comprenait, disait-il, toute la nécessité. Il n'y avait rien de plus charmant que ces projets, que ces pensées d'avenir à la fois riantes et sérieuses. Ma première jeunesse s'était si tristement écoulée chez mademoiselle de Maran, j'avais vécu jusqu'alors tellement en petite fille, que je ne pouvais croire au bonheur qui m'attendait. . . . . .

Deux ou trois jours après cet entretien, Gontran vint un matin nous chercher, mademoiselle de Maran et moi, afin de nous faire voir l'hôtel du faubourg Saint-Honoré dont il nous avait parlé. Après quelques moments de conversation, mademoiselle de Maran dit en parlant de la maison dont M. de Lancry avait envie : — Mais attendez donc, est-ce que ce ne serait pas l'hôtel de Rochegune dont il serait question? — Oui, madame, dit Gontran, c'est une occasion magnifique. Le vieux marquis de Rochegune est mort l'an passé. Son fils, Abel de Rochegune, au retour de ses voyages, y avait fait faire de très-grands embellissements, comptant l'habiter; mais, comme il est très-fantasque, il a tout à coup changé d'avis, et maintenant il désire s'en défaire. — Il chasse de race, dit mademoiselle de Maran, car il n'y avait pas d'homme plus original et plus insupportable que *monsieur* son père. — Mais on ne parlait de lui qu'avec vénération, madame! dit Gontran d'un air étonné. — Allons donc! s'écria mademoiselle de Maran en riant d'un air sardonique, c'était une espèce de vieil imbécile, une manière de philosophe, un rêvasseur, par-dessus cela philanthrope enragé, et toujours fourré dans les prisons et dans les bagnes, où il se faisait dévaliser par *messieurs* les voleurs et *messieurs* les assassins, qu'il embrassait de toutes ses forces, et les appelait ses frères, s'il vous plaît! ce qui était bien agréable pour sa famille. Joignez à cela que ce vilain homme, en sortant de ces baisers de Judas, avait l'inconvénient de vouloir toujours vous embrasser sous le moindre prétexte d'amitié ou de parenté, ni plus ni moins que si vous aviez été un de ses chers frères les galériens.

— Mais, madame, il a fondé, dit-on, dans l'une de ses terres, un hospice pour les pauvres! — Eh! je le sais bien; c'était une abomination de plus! — Comment cela, madame? dit Gontran. — Il avait fondé cela pour avoir le droit de tyranniser un tas de vieux vagabonds qui ainsi dépendaient complétement de lui. On n'a pas l'idée des imaginations de ce vilain homme pour torturer ces pauvres gens. Pour se divertir, il leur faisait manger des loups, des rats et des chauves-souris; il les battait comme plâtre et les faisait travailler dix-huit heures par jour à toutes sortes d'ouvrages, dont il tirait profit, bien entendu; de façon que ce soi-disant hospice était une manière de ferme qui lui rapportait beaucoup, sans compter la réputation de charité qui lui servait de manteau pour cacher toutes sortes d'actions véreuses.

Quoique je n'eusse aucune raison pour m'intéresser à la mémoire de M. de Rochegune, je fus indignée de la méchanceté de ma tante. D'un regard je le fis comprendre à Gontran, qui me semblait aussi choqué que moi. — Je crois, madame, dit-il à ma tante, que vous avez été mal informée, et que... — Pas du tout, je sais ce que je dis. C'était un homme désagréable, quand je ne devrais en juger que par ses amitiés; il avait pour disciple un de nos parents du côté de ma belle-sœur..... Dieu merci... qui ne valait pas mieux que lui, un M. de Mortagne. — M. de Mortagne! cet ancien soldat de l'empire! ce voyageur aussi original qu'infatigable! dit Gontran; mais je ne savais pas qu'il eût l'honneur de vous appartenir. — Si vraiment, nous avons cet honneur-là... du moins nous l'avions. — Comment! madame, est-ce que M. de Mortagne serait mort? demanda Gontran. — Mort! grand Dieu! m'écriai-je en prenant avec anxiété la main de mademoiselle de Maran.

Celle-ci me regarda d'un air dur et ironique, et dit en riant de son rire aigu et strident : — Ah! ah! ah! voyez donc l'émotion de Mathilde. Eh bien! oui, il est mort... on en doutait il y a quelques jours, mais maintenant il paraît que c'est certain. — Ah! madame, puissiez-vous vous tromper! dis-je avec amertume.

— Me tromper! eh bien! où serait donc le grand mal qu'il fût mort, ce beau héros de caserne? un jacobin! un de ces brouillons dangereux qui, pour faire marcher l'humanité, comme ils disent, s'inquiètent peu qu'elle marche dans le sang jusqu'aux genoux! — Madame! m'écriai-je, je ne suis qu'une femme, je tiens peu compte des opinions politiques; mais tant que je n'aurai pas la preuve du malheur dont vous parlez, ce sera toujours avec l'impatience d'un cœur reconnaissant que j'attendrai M. de Mortagne; il fut l'ami de ma mère, madame... Quand malheureusement je ne pourrai plus douter de sa mort, je conserverai de sa mémoire un pieux respect. — Eh bien! ma chère, vous pouvez commencer cette belle conservation-là, vous dis-je; mais ne parlons plus de cet homme-là; mort ou vif, je l'exècre, dit mademoiselle de Maran d'un ton impérieux; et s'adressant à Gontran : — Et le fils du vieux Rochegune, qu'est-ce que c'est?

— C'est un homme dont on ne sait trop que dire, madame; il est arrivé depuis peu; il a parlé une fois à la chambre des pairs d'une manière fort remarquable, dit-on, quoique dans un assez mauvais esprit. Je l'ai rencontré quelquefois dans le monde, où il va rarement. Il a eu en Espagne une très-grande aventure à la fois terrible et romanesque, qui a fait beaucoup de bruit, et dans laquelle il s'est, à la vérité, conduit avec la discrétion chevaleresque et l'héroïque dévouement des anciens Maures de Grenade; il a été laissé pour mort, percé de je ne sais combien de coups de poignard. Il s'agissait pour lui de sauver la réputation d'une femme; et... Mais, dit Gontran en souriant, je ne puis vous conter cela devant mademoiselle Mathilde; je le conterai plus tard à madame de Lancry. — Ah! mon Dieu! reprit mademoiselle de Maran, c'est donc un héros de roman que nous allons voir? — A peu près, mademoiselle; mais je doute que nous le voyions... il s'était d'abord offert avec beaucoup d'empressement à se mettre à nos ordres pour nous montrer sa maison; puis tout à coup il s'est ravisé, disant que peut-être il ne pourrait nous en faire lui-même les honneurs; il m'a donc prié de l'excuser auprès de vous.

CHAPITRE XV.

La visite.

En apprenant que nous allions chez M. de Rochegune, je fus vivement contrariée des relations qui allaient peut-être s'établir entre lui et nous. C'était de lui que madame de Richeville m'avait parlé, en me disant que M. de Mortagne aurait voulu me le présenter dans l'espoir de me le faire épouser. Je me reprochai mon premier manque de confiance envers Gontran. Si je lui avais rapporté la conversation de madame de Richeville, j'aurais pu lui dire l'espèce d'éloignement que j'éprouvais à rencontrer M. de Rochegune. Nous arrivâmes; je fus très-contente d'apprendre que M. de Rochegune était sorti... sa vue m'aurait sans doute embarrassée. Son intendant nous fit voir la maison; elle parut parfaitement convenir à M. de Lancry. Le rez-de-chaussée, destiné aux pièces de réception, était d'un goût parfait, d une rare élégance. Nous remarquâmes un appartement d'une charmante position, mais dont les murs étaient nus, sans tentures ni boiseries. Il s'ouvrait en partie sur le jardin et en partie sur une serre chaude. — Pourquoi cet appartement est-il le seul qui ne soit pas décoré? dit Gontran. — Parce que M. le marquis destinant cet appartement à sa future, il voulait sans doute qu'elle pût le faire arranger à son goût, reprit l'intendant. — M. de Rochegune devait donc se marier? demanda M. de Lancry. — C'est probable, monsieur le comte; car c'est la raison que m'a donnée l'architecte, quand je lui ai demandé pourquoi cet appartement restait ainsi. — Mais voyez donc, M. de Rochegune, sans le vouloir, a été rempli de prévoyance, me dit Gontran; ne trouvez-vous pas? Je serais ravi que cet appartement vous convînt comme distribution, alors nous l'arrangerions à votre goût. — Sans doute, il est charmant, répondis-je à M. de Lancry, sans pouvoir m'empêcher de rougir.

Pendant que Gontran examinait toutes les pièces avec attention, ce que m'avait dit madame de Richeville me revint à l'esprit; lorsque l'intendant de M. de Rochegune parla du mariage que son maître avait dû faire, je pensai qu'il s'était peut-être agi de moi. Je trouvai singulier qu'il fût dans ma destinée que cette maison m'appartînt. Nous montâmes au premier étage. Arrivés dans un salon d'attente, l'intendant s'aperçut qu'il avait oublié la clef d'une salle formant bibliothèque et descendit la chercher. Cédant à un simple mouvement de curiosité, nous entrâmes avec Gontran dans une petite galerie de tableaux modernes; au bout de cette galerie était une double porte de velours rouge. Un de ses battants ouverts laissait voir une autre porte fermée. En examinant des tableaux, nous nous étions insensiblement rapprochés de cette porte. Gontran fit un mouvement, et dit d'un air étonné : — Il y a quelqu'un là; on parle haut. Je croyais M. de Rochegune sorti. A peine M. de Lancry avait prononcé ces mots, que quelqu'un dit, dans la pièce à côté, d'un ton presque suppliant : — Je vous en conjure, monsieur, silence! on pourrait nous entendre!!! Il y a quelques personnes ici, et j'ai fait dire que je n'y étais pas. — Mais c'est la voix de M. de Rochegune! dit Gontran. — Ça devient fort piquant, reprit mademoiselle de Maran, nous allons voir quelque affreuse découverte; je suis sûre que le fils vaut le père. — Retirons-nous, dis-je vivement à M. de Lancry.

Nous n'en eûmes pas le temps. Une autre voix s'écria, en répondant à M. de Rochegune : — Il y a quelqu'un là?... Eh bien! tant mieux, monsieur; tout ce que je demande, c'est qu'on m'entende... Béni soit le hasard qui m'envoie des témoins. — Vous allez voir qu'il s'agit de quelque somme confiée au vieux Rochegune en sa qualité de philanthrope, et que monsieur son fils nie le dépôt comme un enragé, dit mademoiselle de Maran en se rapprochant de la porte. — Monsieur... encore une fois... je vous en supplie, dit M. de Rochegune, qu'allez-vous faire?... A ce moment, la porte s'ouvrit violemment. Un homme sortit, et s'écria en nous voyant : — Dieu soit loué! il y a quelqu'un là...

Quel fut mon étonnement! Je reconnus M. Duval, que Gontran nous avait montré à l'Opéra, en nous racontant la touchante conduite de ce jeune homme envers une vieille mère avengle à laquelle il avait caché sa ruine à force de travail. L'autre personne était M. de Rochegune, que j'avais vu ce même jour dans la loge de madame de Richeville; il était grand et très-basané. Ce qui me frappa dans sa physionomie fut l'expression triste et sévère de ses grands yeux gris. Gontran fit à M. de Rochegune mille excuses de notre indiscrétion involontaire. — Ah! monsieur, ah! mesdames, s'écria M. Duval avec exaltation en s'adressant à nous, c'est le ciel qui vous envoie; au moins je pourrai témoigner toute ma recon-

naissance à mon bienfaiteur. — Monsieur, je vous en supplie, dit M. de Rochegune avec embarras.

Je regardai ma tante. Ses traits avaient jusqu'alors exprimé une sorte de triomphe moqueur. A ces mots elle sembla dépitée, et s'assit brusquement sur un fauteuil, en souriant d'un air ironique. — Monsieur, reprit M. de Rochegune en s'adressant à M. Duval, je vous demande instamment, formellement le silence. — Le silence! s'écria M. Duval avec une explosion de reconnaissance pour ainsi dire furieuse. Le silence! ah! parbleu! vous vous adressez bien! Non... non... monsieur, ces traits-là sont trop rares; ils honorent trop l'espèce humaine pour qu'on ne les publie pas à haute voix, et plutôt cent fois qu'une. — Madame, dit M. de Rochegune à ma tante, je suis en vérité confus... J'avais fait défendre ma porte... excepté pour vous. Je comptais rester dans mon cabinet pour ne pas vous gêner dans la visite de cette maison, et... — Et moi j'ai forcé la consigne! s'écria M. Duval. — Un secret pressentiment me disait que vous étiez... chez vous, monsieur! j'avais appris que d'un moment à l'autre vous deviez partir pour un voyage; c'est seulement depuis hier que je sais à qui je dois presque la vie de ma pauvre vieille mère, et il fallait à tout prix que je vous visse... — Monsieur... monsieur... dit encore M. de Rochegune. — Oh! monsieur, monsieur... il ne s'agit pas de faire le bien en sournois et de vouloir se cacher après... Oui, monsieur, en sournois! s'écria M. Duval dans sa généreuse colère. Heureusement ces dames sont là; elles vont en être juges. Une banqueroute m'avait ruiné. Jusqu'alors j'avais vécu dans l'aisance; ce coup m'avait été terrible, moins pour moi, moins pour ma femme peut-être que pour ma mère, qui était vieille et aveugle. Il fallait avant tout, madame, lui cacher ce malheur. A force de travail, moi et ma femme nous y parvînmes pendant quelque temps; mais enfin nos forces s'épuisaient; ma pauvre femme tomba malade. Nous allions peut-être mourir à la peine, lorsqu'un jour je reçus sous enveloppe cent mille francs, madame; cent mille francs, avec une lettre qui me prévenait que c'était une restitution que me faisait le banquerontier qui m'avait emporté quatre cent mille francs. Vous comprenez ma joie, mon bonheur; ma mère, ma femme, étaient désormais à l'abri du besoin. Pour nous, maintenant habitués au travail, que nous n'avons pas interrompu pour cela, c'était presque de la richesse. Je racontai partout que je devais ce secours inespéré au remords du misérable qui nous avait tout enlevé. Des personnes qui connaissaient cet homme en doutèrent; elles avaient bien raison, car M. le marquis de Rochegune, que voici, était le seul auteur de cette généreuse action.

— Mais encore une fois, monsieur, je vous en supplie, vous abusez des moments de ces dames, dit M. de Rochegune avec impatience. — Au moins arrivez au fait, monsieur, dit mademoiselle de Maran d'une voix aigre, en s'agitant avec dépit sur son fauteuil. — Monsieur, s'écria gaiement Gontran en prenant la main de M. Duval, nous nous liguons tous contre M. de Rochegune, quoi qu'il dise. Quoique nous soyons chez lui, nous ne sortirons pas que vous ne nous ayez tout raconté... — A la bonne heure, monsieur, dit M. Duval, je vois que vous êtes digne d'apprécier ces choses-là... Inquiet de savoir d'où me venait alors un secours aussi généreux, je relus la lettre, je ne connaissais pas cette écriture; voyez si la Providence ne m'est pas venue en aide! Un de mes amis qui habite la province, et qui arrive bientôt à Paris... M. Eloi Sécherin... me prie de lui chercher un domestique de bonne maison. — Le mari d'Ursule? m'écriai-je. — Madame connaît M. Sécherin? me dit M. Duval d'un air étonné. — Pour l'amour du ciel! continuez, mon cher monsieur, dit mademoiselle de Maran. — Hier donc, dit M. Duval, un domestique se présente chez moi. Je lui demande ses certificats, il m'en montre plusieurs; le dernier lui avait été donné par M. le marquis de Rochegune; en l'ouvrant, l'écriture me frappe, je cours chercher ma lettre; plus de doute! monsieur, l'écriture était semblable, absolument semblable, impossible de s'y tromper. Dire ma joie, mon émotion, serait impossible. Je demandai au domestique quelques renseignements sur son maître. — Ah! monsieur, me dit-il, il n'y en a pas de meilleur, de plus charitable, tout le portrait de son père, qui a fait tant de bien. — Et pourquoi quittez-vous son service? lui demandai-je. — Hélas! monsieur, M. le marquis va partir pour un long voyage, il ne garde que deux anciens serviteurs qui l'accompagnent. Je ne pouvais plus conserver le moindre doute. Je dis tout à ma femme. Je pars hier, et j'arrive ici. M. de Rochegune était sorti; je reviens dans la soirée, il n'était pas encore rentré. Enfin, ce matin, après avoir encore en vain tenté de le voir, et craignant qu'il ne partît, je suis monté ici malgré le portier, et j'ai pu presser les mains de mon bienfaiteur. Oh! d'abord il a voulu nier, mais il sait trop mal mentir pour cela...

— Monsieur, dit M. de Rochegune avec un embarras croissant... — Oui, monsieur, s'écria M. Duval, vous ne savez pas mentir... je vous dis que vous mentez d'une manière pitoyable! et lorsque je vous ai proposé, pour vous confondre, de m'écrire absolument la même lettre que celle que j'avais reçue avec les cent mille francs, vous n'avez pas osé, monsieur, vous n'avez pas osé! répondez à cela... Voilà, madame, ce que monsieur a fait pour moi. Voilà ce que je suis glorieux d'accepter, non comme don, mais comme prêt; car je compte sur mon travail pour m'acquitter... Voilà la bonne et généreuse action que je raconterai partout; mais je n'en suis pas moins heureux d'avoir pu une bonne fois convaincre monsieur de son bienfait devant témoins; maintenant il n'osera plus le nier peut-être! — Si, monsieur... je le nierai, dit M. de Rochegune, car il m'importe que le véritable bienfaiteur soit connu. Quelque douce que me soit votre reconnaissance, je ne puis l'accepter; je n'ai fait, en agissant ainsi, qu'obéir aux derniers vœux de mon père, dit M. de Rochegune d'un ton triste et pénétré. — Votre père, monsieur? s'écria M. Duval. — Oui, monsieur! encore une fois, je n'ai fait qu'exécuter ses dernières volontés. — Mais je n'avais pas l'honneur d'être connu de lui, monsieur. Mais vous l'avez perdu bien avant l'époque où vous êtes si généreusement venu à mon secours.

— Quelques mots vous expliqueront, monsieur, ce que je viens de vous dire. Mon père avait, dans sa jeunesse, placé une faible somme dans une de ces sociétés fondées au profit du dernier survivant. Il avait complétement oublié ce placement. Peu de temps avant sa mort, il reçut environ trois cent mille francs provenant de cette source. Un scrupule, dont j'apprécie toute la délicatesse, l'empêcha de profiter d'une somme due à la mort successive de plusieurs personnes. Cette somme fut, par lui, destinée à de bonnes œuvres. Pendant sa vie, il en employa une partie. Lorsque je le perdis, il me recommanda d'user du reste de cet argent dans le même but. J'ai appris, monsieur, avec quelle pieuse énergie vous aviez, pendant deux années, lutté contre le sort. J'ai appris combien votre conduite envers votre mère avait été admirable : je n'ai donc fait, monsieur, vous le voyez bien, qu'obéir aux ordres de mon père. J'avais cru que ceci demeurerait secret, comme tant d'autres généreuses actions de mon père. Le hasard a voulu qu'il n'en fût pas ainsi, monsieur. Je vous avoue que maintenant j'en ai moins de regret, puisque je connais personnellement celui dont le courageux dévouement m'avait si vivement frappé; et M. de Rochegune tendit cordialement la main à M. Duval.

J'étais délicieusement émue; je me rappelais avec quelle grâce touchante M. de Lanery m'avait raconté à l'Opéra l'histoire de M. Duval; aussi le souvenir de Gontran se mêlait d'une manière charmante à toutes les grandes et généreuses pensées que cette scène soulevait en moi. Je regardai Gontran avec émotion. Il me sembla partager l'admiration que m'inspiraient le bienfaiteur et l'obligé. Mademoiselle de Maran avait plusieurs fois souri d'un air ironique. Je reconnus sa méchanceté habituelle au portrait qu'elle avait fait du père de M. de Rochegune, l'un des hommes les plus remarquables, les plus justement vénérés de son temps, et qui s'était illustré par une foule d'actes d'une philanthropie éclairée et par de beaux et grands travaux d'intelligence.

— Monsieur, dit Gontran à M. de Rochegune avec une amabilité parfaite, je suis bien heureux du hasard qui m'a mis à même de reconnaître ce que je savais déjà par le bruit du monde, c'est que dans certaines familles privilégiées, et la vôtre est de ce nombre, monsieur, les plus nobles qualités sont héréditaires. Puis, s'adressant à M. Duval, il ajouta : — Il y a deux mois, monsieur, qu'à l'Opéra j'avais l'honneur de raconter à ces dames votre belle conduite avec l'enthousiasme qu'elle m'inspirait; je n'espérais pas être un jour assez heureux pour vous témoigner à vous-même, monsieur, l'admiration que vous méritez. — C'était au *Siége de Corinthe*, n'est-ce pas, monsieur? dit naïvement M. Duval. Un jour où madame la duchesse de Berry assistait au spectacle... c'est bien cela. C'était la première fois que ma femme et moi nous allions au spectacle depuis deux ans; nous nous en étions fait une vraie fête. — Nous avons même remarqué, monsieur, le béret de madame Duval, qui lui allait à merveille, dit mademoiselle de Maran; elle était jolie comme un ange et n'avait pas du tout l'air, je vous l'assure, d'être réduite à travailler pour vivre. — Peut-être trouvez-vous, madame, que ma femme était mise avec trop d'élégance pour notre position? dit M. Duval avec une fierté douloureuse. C'est qu'alors, madame, je croyais que cet argent était une restitution. Depuis que je sais que c'est un prêt, je me refuserai tout superflu, croyez-le bien.

Gontran, désolé comme moi de la méchante remarque de mademoiselle de Maran, dit à M. de Rochegune, pour détourner sans doute la conversation : — Mais j'ai eu aussi le plaisir de vous voir à cette représentation, monsieur de Rochegune, et j'étais bien loin de me douter que vous fussiez le bienfaiteur mystérieux dont j'entretenais ces dames. — Oui, je crois en effet que ce jour... j'étais à l'Opéra avec madame la duchesse de Richeville, reprit M. de Rochegune d'un air embarrassé.

Je levai par hasard les yeux sur lui; je rencontrai son regard, qu'il détourna aussitôt en rougissant. — Monsieur, dit mademoiselle de Maran à M. de Rochegune en prenant un air de bonhomie qui me présagea quelque perfidie, rien de ce que nous voyons ou de ce que nous entendons là ne peut nous étonner; monsieur votre père avait habitué tout le monde à l'admiration de ses bonnes œuvres. — Madame, dit M. de Rochegune en s'inclinant avec une sorte d'impatience pénible, soit qu'il n'aimât pas mademoiselle de Maran, soit que sa modestie souffrît de la prolongation de cette scène. — Pardonnez-moi, monsieur, c'était un homme admirable, reprit mademoiselle de Maran. Je disais encore tout à l'heure à ma nièce que rien n'est plus touchant que ses visites dans les prisons... que la bonté avec laquelle il traitait les pauvres de son hospice, c'était comme une manière de saint Vincent de Paul ou quelque chose d'approchant. — C'était simplement un homme de bien. Il n'a jamais prétendu autre chose, madame, dit M. de Rochegune d'un ton ferme et sévère qui prouvait qu'il n'était pas dupe des louanges ironiques de mademoiselle de Maran.

Je vis avec plaisir, à la physionomie chagrine de Gontran, qu'il souffrait comme moi d'entendre ma tante parler ainsi. Mais le caractère de

mademoiselle de Maran était trop altier pour jamais céder. Elle voulait toujours, comme on dit vulgairement, avoir le dernier mot. Offrant donc son bras à M. de Lancry, elle dit à M. de Rochegune : — Adieu, monsieur. C'est égal, quoi que vous en disiez, un simple homme de bien n'aurait jamais fait le trait mirifique de la tontine (1)! Oui, monsieur, ce scrupule de tontine-là suffirait pour illustrer une famille... Cent mille écus d'aumônes!... mais c'est-à-dire qu'autrefois il n'y avait que les grands coupables qui se permissent de faire de ces espèces d'amendes honorables. — Pardon, monsieur, dit Gontran, en interrompant vivement mademoiselle de Maran. Ces dames ont quelques visites à faire ; je reviendrai voir cette maison si vous le permettez. — Elle est toute à vos ordres, monsieur, dit M. de Rochegune en saluant d'un air froid, et contenant à peine l'indignation que les dernières paroles de ma tante lui avaient causée.

Lorsque nous fûmes remontés en voiture, je ne pus m'empêcher de dire à mademoiselle de Maran : — Ah! madame, vous avez été bien cruelle ! — Comment, bien cruelle?... s'écria-t-elle en éclatant de rire. Laissez-moi donc tranquille... Est-ce que vous croyez que je donne dans ces comédies-là? — Quelles comédies? — Comment, quelles comédies! Mais tout cela était convenu, arrangé ; on nous attendait ! Il est évident qu'on avait fait dire à ce M. Duval de venir et de se tenir tout prêt à pousser ses cris reconnaissants ; aussi s'est-il mis à crier comme une arche-pie quand il nous a su près de la porte. Ce vieux drôle d'intendant avait sans doute été l'avertir, sous le prétexte de chercher la clef de la bibliothèque. — Ah ! madame... quelle supposition ! dit Gontran ; et dans quel but, madame? — Eh ! mon pauvre garçon, c'est un calcul tout simple : d'abord, si M. de Rochegune vous surfait sa maison de 20 ou 30,000 fr., vous n'oserez pas marchander avec un homme capable de si beaux traits, sans compter qu'habiter un hôtel témoin de si vertueuses actions, ça porte bonheur, et ça se paye. Je parie que le vieux Rochegune en a fait bien d'autres pour s'arranger sa belle réputation de philanthrope, afin de pouvoir, sous cet abri, tripoter, j'en suis sûre, dans toutes sortes d'abominables agiots. On dit qu'il prêtait à la petite semaine ; je le croirais fort, car il est mort riche à millions! La preuve de ce que je dis, c'est qu'on ne fait pas des aumônes de cent mille écus quand on a la conscience nette. « Il n'y a que les gros pécheurs qui donnent gros aux pauvres », répétait toujours le desservant de ma paroisse de Glatigny, qui n'était pas bête... Peste ! cent mille écus en bonnes œuvres ! c'est la part du diable, comme disent les bonnes gens, ou, si vous l'aimez mieux, c'est l'intérêt d'un capital de toutes sortes de vilenies... — Mais, madame, dit Gontran avec impatience, vous avouerez du moins qu'on ne pouvait mieux placer ce bienfait, quelle que soit la source de cet argent. — Certainement, certainement ; cette petite Duval était très-gentille, ma foi, avec son béret rose. Ça aura été l'avis de M. de Rochegune, et le benêt de mari qui vient encore le remercier!... — Ah! madame! quelle indignité ! s'écria Gontran. D'ailleurs, M. de Rochegune part dans quelques jours... — Eh bien ! quoi?... il part? ça prouverait tout au plus qu'il est las de cette petite bourgeoise, dit mademoiselle de Maran en éclatant de rire. — Madame, madame ! dit M. de Lancry en me regardant, pour faire sentir à ma tante l'inconvenance de ce propos.

Je ne pourrais vous peindre, mon ami, l'impression désolante que je ressentis en entendant mademoiselle de Maran flétrir aussi méchamment tout ce que mon cœur venait d'admirer ; jamais son horreur, jamais sa haine du beau, qu'il fût physique ou moral, ne s'étaient plus odieusement manifestées. A cette nouvelle preuve de son impitoyable méchanceté, je fis un retour sur moi-même et sur ma position. Mes défiances revinrent plus vives que jamais contre mademoiselle de Maran, sans que pourtant mon aveugle confiance pour Gontran diminuât en rien. Je ne pus m'empêcher de me souvenir de ce que m'avait dit madame de Richeville : « Défiez-vous de ce mariage. Votre tante le protége, il doit vous être fatal. » Je reconnaissais aussi que la duchesse ne m'avait pas trompée sur les qualités qu'elle accordait à M. de Rochegune, que M. de Mortagne aurait voulu me voir épouser. Je l'avoue, un moment je fus inquiète de l'apparente gravité de ces réflexions. Mon cœur trembla, pour ainsi dire, de voir mon esprit embarrassé pour y répondre. Par instinct, je jetai les yeux sur Gontran... La vue de sa physionomie si noble, si douce, si loyale, me rassura. Ce n'est pas mademoiselle de Maran, c'est mon cœur qui a fait ce mariage, me dis-je ; et enfin, parce que M. de Rochegune a de généreuses qualités, est-ce une raison pour que Gontran n'en ait pas? N'est-ce pas lui qui, le premier, m'a raconté cette touchante action si noblement récompensée? Tout à l'heure encore n'a-t-il pas partagé mon émotion? Ces réflexions chassèrent les impressions pénibles que les paroles perfides de ma tante avaient fait naître. Lorsque nous descendîmes de voiture, un des gens de mademoiselle de Maran lui dit que mademoiselle Ursule, c'est-à-dire madame Sécherin, ajouta-t-il en se reprenant, attendait dans le salon avec son mari. Ma cousine était arrivée ; oubliant Gontran, ma tante, je montai rapidement l'escalier ; j'ouvris vivement la porte du salon. En effet, c'était elle... c'était Ursule et son mari.

(1) On appelle ainsi les sociétés pareilles à celles où M. de Rochegune avait dû la somme qu'il voulait employer en bonnes œuvres.

CHAPITRE XVI.

Monsieur et madame Sécherin.

— Ursule ! — Mathilde ! Nous nous embrassâmes avec effusion. Je m'attendais à trouver ma pauvre cousine affreusement changée : quel fut mon étonnement de la voir plus fraîche, plus jolie que jamais, quoique son regard fût toujours mélancolique, quoique son sourire fût toujours triste. Elle me présenta M. Eloi Sécherin : c'était un jeune homme d'une taille moyenne, très-blond, d'une figure assez régulière, pleine, colorée, et d'une expression riante et ouverte. Au premier abord, il me parut être un de ces hommes qui se font pardonner la vulgarité de leur tournure et de leur langage par la franchise et par la bonhomie de leurs manières. Néanmoins, je n'eusse jamais cru que ma cousine, avec nos idées de jeunes filles, aurait pu se décider à un pareil mariage. En voyant M. Sécherin, le sacrifice qu'Ursule disait m'avoir fait me parut encore plus grand. Je la plaignais profondément d'avoir dû subir l'impérieuse volonté de son père. En embrassant Ursule, je lui serrai la main ; elle me comprit, et serra la mienne en levant les yeux au ciel. Mademoiselle de Maran entra avec M. de Lancry. Ursule me jeta un regard qui me navra : elle comparait son mari à Gontran.

Ma cousine présenta son mari à ma tante ; je crus que celle-ci allait donner carrière à son esprit ironique. A mon grand étonnement, il n'en fut pas d'abord ainsi ; mademoiselle de Maran fit la bonne femme, et dit à M. Sécherin avec la plus grande affabilité, afin, sans doute, de le mettre en confiance : — Eh bien ! monsieur, vous voulez donc rendre Ursule la plus heureuse des femmes? Vous voulez donc nous faire oublier, nous tous, qui l'aimons tant? Savez-vous bien que je vais devenir très-jalouse de vous, au moins, monsieur Sécherin ! Oui sans doute, et, d'abord, je dois vous prévenir d'une chose, c'est qu'ici nous avons l'habitude de parler en toute franchise, nous vivons bonnement en famille ; dans une demi-heure vous nous connaîtrez comme si nous avions passé notre vie ensemble. Moi, je suis une vieille bonne femme qui rabâche toujours la même chose... que j'adore ces deux enfants, Mathilde et Ursule ; ainsi, tenez-vous bien pour averti que je ne taris pas, quand il s'agit d'elles ; aussi j'aime ceux qui les aiment presque autant que je les aime, elles ; après cela je suis grondeuse, boudeuse, quinteuse et râchonneuse, parce que c'est le privilége de la vieillesse. Eh bien ! pourtant, malgré tout ça, monsieur Sécherin, je ne sais pas comment ça se fait... mais on finit toujours par m'aimer un peu.

M. Sécherin fut complétement dupe de cette feinte bonhomie. J'observais sur sa physionomie franche et cordiale la confiance croissante que lui inspirait ma tante ; son embarras, sa gêne, disparurent ; il s'écria joyeusement : — Ma foi, tenez, madame, je ne crois pas qu'on doive vous aimer un peu, moi, je crois qu'on doit vous aimer beaucoup. Et, puisqu'il faut vous parler franchement, je vous avoue que vous me faisiez une peur diabolique. Eh bien ! votre accueil m'a tout de suite rassuré. — Comment ! vous aviez peur de moi, mon cher monsieur Sécherin? Et pourquoi donc cela, s'il vous plaît? En vain Ursule fit signes sur signes à son mari, il ne les aperçut pas. — Certes, madame, j'avais peur de vous, reprit M. Sécherin de plus en plus confiant, et il y avait bien de quoi. — Ah ! mon Dieu ! mais vous m'interloquez, monsieur Sécherin. — Eh ! sans doute, madame ; mon beau-père, M. le baron d'Orbeval, me cornait toujours aux oreilles : Prenez bien garde, mon gendre, mademoiselle de Maran est une grande dame ! Si vous aviez le malheur de lui déplaire, vous seriez perdu, car elle a de l'esprit vingt fois gros comme vous, et elle sait s'en servir de son esprit, je vous en réponds ! Eh bien ! maintenant, madame, savez-vous ce que je lui répondrais au beau-père? car il ne me faut pas beaucoup de temps à moi, pour toiser mes pratiques...

Ursule rougit jusqu'au front en entendant ces expressions vulgaires ; Gontran dissimula son sourire, mademoiselle de Maran dit au mari d'Ursule avec un ton de bonhomie incroyable : — Monsieur Sécherin, permettez, nous nous sommes promis d'être francs, n'est-ce pas? — Oui, madame. — Eh bien ! on ne dit pas, même en parlant d'une vieille femme comme moi, toiser mes pratiques. C'est de mauvais goût. Oh ! je ne vous passerai rien, d'abord ! je vous en préviens. Voilà comme je suis ; d'ailleurs nous sommes convenus d'être francs. — Tenez, madame, s'écria M. Sécherin avec une expression de reconnaissance vraiment touchante, ce que vous faites là est généreux et bon, voyez-vous ! je vous en remercie de tout cœur ! D'autres se seraient moqués de moi, vous, au contraire, vous avez la bonté de me reprendre. Que voulez-vous, madame, je ne suis qu'un provincial, peu fait aux belles manières de la capitale. — De Paris, monsieur Sécherin, de Paris ! On ne dit pas de la capitale, reprit mademoiselle de Maran avec un très-grand sérieux. — Vraiment, madame? Tiens, c'est drôle ! Pourtant notre procureur du roi et notre sous-préfet disent toujours la capitale. — C'est possible ; ça se dit en administration et en géographie, continua mademoiselle de Maran, mais ça ne se dit pas ailleurs. Vous voyez que je suis implacable, mon pauvre monsieur Sécherin. — Allez, allez, madame, allez toujours, je n'oublie jamais ce qu'on m'a dit une bonne fois. Eh bien donc,

madame, si j'avais maintenant à faire votre portrait à mon beau-père, je lui dirais : Mademoiselle de Maran est sans doute une très-grande dame par sa position, mais au fond c'est une brave petite dame, franche et unie comme bonjour, qui a le cœur sur la main, et qui a peut-être encore plus de bons sentiments que de bon esprit. Eh bien ! n'est-ce pas que je ne me trompe pas ? — Mais, c'est-à-dire, mon cher monsieur Sécherin, que Lavater n'était rien du tout auprès de vous ; vous êtes un Nostradamus, un Cagliostro pour la prévision et pour la prédiction ! Tenez, je suis si contente du portrait que vous avez fait de moi, que je ne relèverai pas certains mots.

— Ah bien ! si, madame, si, relevez-les, ou sans cela je me fâcherai, je vous en avertis. — Eh bien ! non, monsieur Sécherin, je vous en prie... — Non, madame, je vous dis que je me fâcherai, et je me fâcherai si vous ne me reprenez pas. — Eh bien ! puisque vous le voulez absolument, et pour conserver la bonne harmonie entre nous, je vous ferai observer que « unie comme bonjour » et « le cœur sur la main », c'est un peu bien vulgaire. — Bon, bon, je ne le dirai plus. Mais, mon Dieu, madame, comme vous êtes bonne ! C'est qu'après tout, voyez-vous, il n'y a pas de méchanceté dans mon fait ; vous avez deviné ça tout de suite ! — Certainement, je vous ai tout de suite deviné, mon bon monsieur Sécherin ; vous me paraissez le meilleur des hommes, et certes je ne vous crois pas le moindre fiel. — Du fiel ! moi !... pas plus qu'un pigeon ; ce qui me manque, je le sens bien, c'est l'éducation ; mais, que voulez-vous ? j'ai été élevé en province, mon père était un petit marchand, il a commencé sa fortune en achetant des biens d'émigrés. — Avec un début comme celui-là, il ne pouvait manquer de prospérer, dit mademoiselle de Maran. Certainement ces biens d'émigrés devaient lui porter bonheur, à M. votre père. — C'est ce qui est en effet arrivé, madame. — Je le crois bien ; continuez, monsieur Sécherin. — Quant à ma mère, reprit la malheureuse victime de la perfidie de ma tante, quant à ma mère, c'est la meilleure des femmes, mais elle a toujours voulu conserver son bonnet rond et son casaquin d'autrefois ; c'est une bonne ménagère dans toute l'acception du mot ; vous voyez donc bien que je n'ai pas été élevé comme un duc et pair. J'ai fait couci couci mes études au collége de Tours ; à la mort de mon père, j'ai pris la direction de sa fortune, et j'ai trouvé dans son vieux bureau de sapin noir un inventaire de soixante-trois mille sept cents livres de rentes en terres et en propriétés, et cela net d'impôts, madame, sans compter le matériel de deux fabriques où j'emploie cinq cents ouvriers qui ne peuvent pas suffire aux commandes. Voilà où j'en suis, madame.

— Mais vous êtes dans une position magnifique, monsieur Sécherin ! C'est tout simple, les honnêtes gens prospèrent toujours, et je suis sûre que se sont ces biens d'émigrés dont nous parlions qui ont valu cette prospérité croissante à M. votre père. — Madame, dit Ursule, qui était au supplice, je crains que ces détails... — Allons donc, Ursule, ils m'intéressent au contraire beaucoup, ma chère enfant. — Sans doute, chère bellotte, mes petites affaires d'intérêt ne peuvent qu'intéresser infiniment notre bonne tante. — Monsieur Sécherin, toujours fidèle à mon système de franchise, dit mademoiselle de Maran, je vous ferai observer que « chère bellotte » doit être réservé pour la plus douce et la plus secrète intimité ; vous profanez le charme mystérieux de ces adorables expressions en les prodiguant ainsi. — Pourtant, madame, mon père appelait toujours ma mère chère bellotte, et ma mère l'appelait petit père ou gros loup. — Mais remarquez, mon bon monsieur Sécherin, que je n'incrimine pas en elles-mêmes les tendres et naïves expressions de chère bellotte, petit père, et même de gros loup ; au contraire ! j'espère bien qu'Ursule, pieusement fidèle à ces touchantes traditions de votre famille, vous prodigue en secret ces noms si doux. — Ah çà ! mais tu as donc dit à madame que tu m'appelais ton gros loup, toi ? s'écria M. Sécherin en se retournant vers Ursule et en frappant dans ses mains avec étonnement. — Vraiment ! Ursule vous appelle déjà son gros loup, mon bon monsieur Sécherin ? s'écria ma tante. — Mais, oui, madame, et elle ne met pas de mitaines pour cela, continua M. Sécherin avec une orgueilleuse satisfaction. — Ah ! madame, pouvez-vous croire !... s'écria Ursule. Et des larmes de honte et de confusion lui vinrent aux yeux. — Comment ! reprit M. Sécherin, comment ! tu ne te souviens pas que le surlendemain de notre mariage, lorsque je t'ai fait voir l'inventaire de notre fortune, je t'ai dit en t'embrassant : Tout cela est à toi et à ton gros loup, et que tu m'as répondu en m'embrassant aussi : Oui, tout ça c'est à moi et à mon gros loup ? Mais rappelle-toi donc bien, c'était dans la petite chambre verte qui me sert de cabinet.

Il est impossible de se figurer la douleur, l'accablement d'Ursule en entendant ces mots. J'étais navrée pour elle. Gontran souriait malgré lui, mademoiselle de Maran triomphait. Pourtant elle ne voulut pas trop prolonger cette scène, et reprit aussitôt : — Voulez-vous bien vous taire, monsieur Sécherin, vilain indiscret ! Est-ce qu'on dit ces choses-là ? On garde ces friands petits bonheurs-là pour soi tout seul ; ce sont de ces petites félicités coquettes et mystérieuses dont on se chafriole en secret et qu'on n'avoue pas ! Ursule vous aurait mille et mille fois appelé son gros loup qu'elle se ferait plutôt tuer que de l'avouer, et elle aurait raison. Je vous répète que vous êtes un vilain indiscret. Ah ! les hommes ! les hommes !... nous ne pouvons pas leur laisser lire dans notre cœur nos plus charmantes préférences, nous ne pouvons pas les leur témoigner par les noms les plus doux, sans qu'ils aillent tout de suite se vanter de cela de toutes leurs forces ! — Eh bien ! c'est vrai, madame, dit M. Sécherin, j'ai eu tort, vous avez raison, toujours raison ; encore une leçon dont je profiterai. Je garderai bellotte et gros loup pour nous deux ma femme. — Et vous ferez bien. Mais parlez-moi donc de ces biens d'émigrés que M. votre père avait achetés lorsqu'il était petit marchand. Vous ne savez pas comme ça m'intéresse. Est-ce qu'ils étaient considérables, ces biens ? — Oui, madame, ils avaient appartenu en partie à la famille de Rochegune avant la révolution ; mais, à la restauration, mon père les a revendus au vieux marquis.

A ce nom, qui revenait si singulièrement et si souvent dans cette journée, ma tante fronça le sourcil. — Est-ce que M. de Rochegune a encore beaucoup de propriétés dans cette province, monsieur ? demanda Gontran. — Certainement, monsieur ; il a toutes les propriétés de son père comme il en a toutes les qualités. L'hospice des vieillards fondé par feu M. le marquis est à deux lieues de chez moi. Ah ! madame, ajouta M. Sécherin avec exaltation en se retournant vers ma tante, quel bien feu M. le marquis faisait dans le pays ! et avec cela si peu fier ! Enfin, madame, figurez-vous que, tant qu'il restait à son château de Rochegune, il allait tous les dimanches à la messe de l'hospice des vieillards ; après la messe il dînait à leur table, allait avec eux à vêpres, soupait encore avec eux et couchait dans leur dortoir ; il faisait toujours cela une fois par semaine. Ce n'est pas tout, il suivait jusqu'au cimetière le cercueil des pauvres qui mouraient. Voilà, madame, ce qui s'appelle faire du bien avec bonté, n'est-ce pas ? — Oui, sans doute, répondit ironiquement mademoiselle de Maran. Aller manger dans la gamelle de ces vieux vagabonds, mais je trouve cette idée-là tout à fait réjouissante. — Ah ! vous avez bien raison, madame, reprit naïvement M. Sécherin ; ça leur réjouissait le cœur, à ces pauvres gens. Mais ce n'est encore rien que cela, madame. — Ah ! mon Dieu ! il y a quelque chose de plus pharamineux encore que cette communion de gamelle ? — Oui, madame. Comme j'étais le plus fort manufacturier du pays, M. le marquis m'avait prié de commander de petits ouvrages à ces malheureux : ils les faisaient, mais Dieu sait comme ! cela ne servait à rien, c'était de la matière première perdue que feu M. le marquis payait ; non content de cela, il me remboursait les petites sommes que je donnais à ces pauvres vieux, censément pour prix de leurs ouvrages, de façon qu'ils croyaient gagner par leur travail les douceurs qu'ils se procuraient ainsi. — Mais c'est que c'est en effet d'une superlative délicatesse, s'écria mademoiselle de Maran, et c'est bien raisonné surtout ! car enfin, jugez donc ! si ces messieurs les vagabonds étaient venus à s'apercevoir que ce M. de Rochegune se permettait de leur faire l'aumône en tout et pour tout, c'est qu'ils auraient pu se révolter au moins ! joliment rabrouer cet impertinent marquis, et profiter d'une nuit où il serait venu coucher dans leur dortoir pour lui donner une bonne traversinade qu'il n'aurait pas volée.

L'amertume avec laquelle mademoiselle de Maran raillait une action d'une délicatesse peut-être outrée, mais qui révélait du moins la plus touchante bonté, prouvait combien elle était piquée de voir donner à ses calomnies un si éclatant démenti. Gontran partageait mon émotion. Ursule, les yeux fixes, semblait profondément et douloureusement absorbée. M. de Lanery dit à M. Sécherin : — Je trouve aussi que la conduite de M. de Rochegune est admirable, monsieur ; et l'hospice est-il toujours entretenu ? — Toujours, monsieur, et M. le marquis de Rochegune maintenant fait comme faisait son père. Au retour de ses voyages, il est venu passer six mois à son château, et il a été une fois par semaine dîner et coucher à l'hospice tout comme son père ; aussi est-il adoré dans le pays tout comme son père. — Et il le mérite bien, assurément... tout comme son père... dit mademoiselle de Maran avec aigreur. Est-ce qu'il met aussi le bonnet et la casaque ces beaux jours-là ? — Non, madame ; il reste habillé comme il est. Oh ! il fait cela comme tout ce qu'il fait, simplement, sans ostentation. C'est naturel chez lui. Il tient ça de son père. C'est comme le courage ; il est brave comme un lion. Tenez, il y a sept ou huit ans, il n'avait alors que vingt ans, lui et un drôle d'homme, M. le comte de Mortagne, qui était l'ami intime de son père, ont fait un coup devant lequel les plus intrépides auraient peut-être reculé.

En entendant le nom de M. de Mortagne, la mauvaise humeur de mademoiselle de Maran augmenta. — Vous avez connu M. de Mortagne ? dis-je vivement à M. Sécherin. — Oui, mademoiselle ; c'était un original qui avait été au bout du monde, un ancien troupier de la grande armée, une barbe comme un sapeur ; il venait bien souvent nous voir à la fabrique ; mon pauvre père l'aimait bien aussi. Pour en revenir à mon histoire, un jour, lui et le jeune M. de Rochegune chassaient un lièvre à cheval et aux chiens courants ; ils n'avaient donc pas de fusils, et ne possédaient pour toute arme qu'un fouet ; le lièvre débouche de la forêt de Rochegune et prend la plaine. C'était en plein hiver ; ils trouvent dans un champ un berger couvert de sang et à moitié mort. — Bon... bon... je vois d'ici ce que c'est, dit mademoiselle de Maran avec impatience, quelque chien. . quelque loup enragé qui aura mordu les moutons et le berger, et que ces deux paladins auront mis à mort. Allons, c'est superbe... N'en parlons plus. — Non, madame, c'était... — Bien, bien, mon cher monsieur Sécherin, faites-nous grâce de ces histoires-là, elles doivent être d'une terrible beauté, et cette nuit leur ressouvenir me donnerait le cauchemar. Mais tenez, je vois dans les yeux d'Ursule qu'elle meurt d'envie d'aller causer avec Mathilde. Je me levai, je pris ma cousine par la main, et je l'emmenai chez moi, laissant M. Sécherin avec ma tante et Gontran.

CHAPITRE XVII.

L'aveu.

L'humiliation d'Ursule fut profonde et cruelle; non-seulement elle avait souffert de la vulgarité de son mari, mais aussi de la révélation des expressions ridiculement familières qu'il avait employées à son égard quelques jours après son mariage. Mademoiselle de Maran avait été servie au delà de ses souhaits; sa bonhomie perfide, en mettant d'abord le mari d'Ursule en confiance, avait montré ce dernier sous un jour presque grotesque; le hasard avait fait le reste. Je pense maintenant que, sans trop anticiper sur les événements, je puis vous faire remarquer que dès mon enfance mademoiselle de Maran n'avait eu qu'une pensée, celle d'exciter la jalousie, l'envie d'Ursule contre moi; elle voulait me faire tôt ou tard une ennemie implacable de celle que j'aimais de la tendresse la plus sincère. Lorsque j'étais enfant, elle avait mis mon intelligence, mon esprit au-dessus de celui d'Ursule; jeune fille, c'était ma beauté, c'était ma fortune qui devaient complétement éclipser ma cousine: enfin, elle s'était efforcée de faire indirectement ressortir la distinction, l'élégance, la position, la naissance de Gontran, que j'allais épouser, en provoquant avec une infernale méchanceté les épanchements candides de M. Sécherin, le mari d'Ursule. Hélas! je le crois, sans l'incessante obsession de ma tante, ma cousine n'eût pas si souvent comparé avec amertume ma position à la sienne, elle ne m'eût pas envié quelques avantages, et nous aurions vécu sans rivalité, sans jalousie. Je croirai toujours que le cœur d'Ursule était primitivement bon et généreux; les insinuations de ma tante ont causé le mal qu'elle m'a fait plus tard...

Je montai dans ma chambre avec Ursule. J'avais la plus entière, la plus aveugle créance dans sa franchise; je voyais en elle une victime; je me souvenais de la lettre si lugubre, si gémissante, qu'elle m'avait écrite: aussi je cherchais en vain à m'expliquer la singulière familiarité de ses expressions envers son mari, deux ou trois jours après ce mariage désespérant qui lui avait donné des idées de suicide. Si j'avais un seul instant soupçonné Ursule de fausseté, si je l'avais crue capable d'avoir contracté une union, sinon avec plaisir, du moins par calcul, j'aurais compris l'étrange contradiction des paroles de la lettre de ma cousine; mais, je le répète, j'avais une foi profonde en elle, j'attendais avec anxiété l'explication de ce mystère. En entrant chez moi, Ursule tomba dans un fauteuil; elle cacha sa tête dans ses deux mains, sans me dire un mot.—Ursule, mon amie, ma sœur, lui dis-je en me mettant à ses genoux, en prenant ses deux mains dans les miennes. — Laisse-moi... laisse-moi, dit-elle en cherchant à se dégager et en souriant avec amertume à travers ses larmes. Pourquoi ces paroles de tendresse? tu ne les penses pas... tu ne peux plus les penser. — Ah! Ursule... c'est cruel... que t'ai-je fait? que t'ai-je dit? pourquoi m'accueillir ainsi, mon Dieu! après une si longue absence? — Mathilde, je n'accuse pas ton cœur; il est bon et généreux! mais c'est parce qu'il est généreux, qu'il a en horreur tous ce qui est mensonge et fausseté. Ainsi, laisse-moi... laisse-moi! ne te crois pas obligée de paraître m'aimer encore. — Ursule... que dis-tu? — Est-ce que je ne sais pas que tu me méprises!... ajouta la malheureuse femme en fondant en larmes. Puis elle se leva, et alla près de la fenêtre essuyer ses pleurs.

J'étais restée stupéfaite, ne comprenant rien à ce que me disait Ursule. Je courus à elle. — Mais, au nom du ciel, explique-toi; que veux-tu dire? pourquoi veux-tu donc que je te méprise? — Pourquoi, Mathilde? peux-tu me le demander? Comment! il y a quinze jours, je t'écris une lettre désolée, une lettre qui te peignait l'affreux bouleversement de mon cœur. Tu t'émeus de mon désespoir, tu plains ton amie... tu pleures sur son sacrifice, sur ses illusions perdues, et tout à l'heure tu entends dire que cette femme, qui, un moment, n'avait vu d'autre refuge que la mort pour échapper à cet odieux avenir; que cette femme, trois jours après ce mariage détesté, prodigue à son mari les noms les plus ridiculement familiers... Encore une fois, Mathilde, je te dis que tu me méprises... ou bien tu caches ce sentiment, et je te fais pitié... Mais la pitié... je n'en veux pas... j'aime mieux le dédain... j'aime mieux la haine... j'aime mieux l'indifférence; mais la pitié... oh! jamais, jamais! Et, mettant son mouchoir sur sa bouche, Ursule étouffa les sanglots qu'elle ne pouvait contenir. — Mais tu es folle, Ursule! tu ne penses pas ce que tu dis... Souviens-toi donc de ma lettre? Est-ce que je ne sens pas tes larmes couler sur mes joues? lui dis-je en l'embrassant, est-ce que je ne vois pas, hélas! que tu es bien malheureuse? Que me fait, après tout, un mensonge de ton mari? — Un mensonge?... non, ce n'est pas un mensonge, Mathilde... non. Ces mots, si ridiculement familiers, je les ai dits... entends-tu... je les ai dits... — Tu les as dits... Ursule?... — Oui, oui... Ainsi, laisse-moi... tu le vois bien... je suis la plus dissimulée... la plus fausse des créatures... Je feins le désespoir pour me faire plaindre, tandis qu'au fond je suis ravie de ce mariage... Mon mari est si riche... après tout! O honte! ô infamie!

Et Ursule appuya avec force ses deux mains sur son front... — Non... il n'y a pas de honte, il n'y a pas d'infamie, m'écriai-je. Il y a là un mystère que je ne comprends pas. Eh! que m'importe après tout quelques paroles passées? tu souffres, tu pleures: eh bien! je veux souffrir, je veux pleurer avec toi..... Vois mes larmes..... ma sœur, sens mon cœur, comme il bat... Dis... maintenant, dis... crois-tu que ce soit là du mépris... de la pitié? — Eh bien! non, non; je te crois, Mathilde. Pardon! oh! pardon d'avoir un instant pu douter de ton cœur... Mais c'est qu'aussi j'avais... je dois avoir tant de préventions à détruire dans ton esprit! — Mais aucune, te dis-je. — Alors, écoute-moi, ma sœur, ma tendre sœur. Tes larmes, ton affliction, m'arrachent mon secret. Tout à l'heure je ne voulais rien te dire... Je voulais ne plus te revoir, car vivre près de toi, soupçonnée par toi de fausseté, oh! cela me semblait impossible. — Pauvre Ursule! eh bien! voyons, ne mérité-je pas ta confiance?— Si, oh! si! mon Dieu! toi seule... écoute donc... Ce mariage me causait un tel désespoir, que jusqu'au dernier moment, malgré moi, je crus qu'un événement imprévu l'empêcherait... Oui... j'étais comme ces condamnés qui savent qu'ils doivent mourir, qu'il n'y a pas de grâce pour eux, et qui pourtant ne peuvent s'empêcher d'espérer cette grâce impossible. C'était un dernier instinct de bonheur qui se révoltait en moi! — Ursule... Ursule... et ce que tu dis là est affreux. Combien tu as dû souffrir, mon Dieu! — J'obéis à mon père... je voulus te mettre dans l'impossibilité de consommer le généreux sacrifice que tu m'avais proposé. Ce mariage se fit... mon sort irrévocablement fixé, je n'avais que deux alternatives... la mort... — Ursule... Ursule, ne parle pas ainsi... tu m'épouvantes. — La mort, ou une vie à tout jamais malheureuse. Un moment je restai accablée sous le coup de ce funeste avenir! Pourtant, avant que de me désespérer tout à fait, je me demandai ce qui causait l'éloignement que m'inspirait mon mari; je me dis que c'était la vulgarité de ses manières, son éducation commune, car son cœur est bon, je crois... — Oh! sans doute, Ursule, crois-le, crois-le; il est généreux, il est bon. N'as-tu pas vu avec quelle sensibilité il parlait des bienfaits de M. de Rochegune? Mon Dieu! son langage, ses manières, se façonneront au monde.

— Eh bien! donc, je me suis dit: Ce langage commun me choque, ces familiarités, presque grossières, me révoltent... Ma vie, désormais, doit se passer dans la compagnie de cet homme; il faut renoncer à toutes mes idées de jeune fille. Désormais je dois vivre d'une vie tout autre... Du courage... tout est fini, tout!!! Et les larmes couvrirent la voix d'Ursule.—C'est la délicatesse naturelle de mes habitudes, reprit-elle, de mes penchants, qui me rend si malheureuse. Eh bien! puisque je ne puis pas élever mon mari jusqu'à moi... je m'abaisserai jusqu'à lui... Oui, ce langage qui me révolte, je le parlerai... ces manières qui me font frissonner de répugnance, je les imiterai... Mathilde! Mathilde! cela, je l'ai fait; j'ai flatté cet homme comme il voulait être flatté. J'ai feint de l'aimer comme il voulait être aimé... Ses expressions ridiculement familières, je les ai répétées en rougissant d'humiliation et de honte... Oh! ma sœur, ma sœur... tu ne sauras jamais ce que j'ai souffert pendant les huit jours d'épreuves que je m'étais imposés... Tu ne sauras jamais ce qu'il y a d'affreux dans cette profanation de soi-même, dans ce mensonge des lèvres, dont le cœur se révolte. Oh! que de larmes dévorées en secret, pendant que je jouais cette triste et amère comédie! Mais, vois-tu, maintenant je ne puis plus, je souffre... non, je ne puis plus! Ah! plutôt que de continuer à m'abaisser à mentir ainsi... oh! oui... la mort! mille fois la mort!...

L'accent d'Ursule était si déchirant, si désespéré, son air si égaré, ses traits si bouleversés, qu'elle m'effraya. Alors je comprenais sa conduite; alors j'étais frappée du courage qu'il lui avait fallu pour tenter seulement ce qu'elle avait essayé. — Rassure-toi, rassure-toi, ma sœur, lui dis-je, écoute seulement mes conseils. Tu te trompes, je pense, en croyant nécessaire de t'abaisser au niveau de ton mari. Son cœur est généreux, il t'aime avec idolâtrie; essaye au contraire de l'élever jusqu'à toi... Tout à l'heure, n'as-tu pas vu avec quel empressement il accueillait les observations de mademoiselle de Maran? Juge donc de quelle autorité seraient les tiennes sur lui? Ursule, ma sœur, songe à cela... Sans doute, je t'aurais désiré une autre union; mais enfin celle-ci est accomplie. Ne repousse donc pas les chances de bonheur qu'elle t'offre. — Du bonheur, Mathilde? à moi du bonheur?... oh! jamais. — Si, si du bonheur... Ton mari est bon, franc, loyal... Il est riche, il t'aime. Il n'est pas d'une très-jolie figure; ses manières, son langage manquent d'élégance, soit; mais cela est-il donc irréparable? Mon Dieu! cela s'apprend si vite, l'exemple est tout! Et tu seras pour lui un si charmant exemple à étudier! Et puis, enfin, veux-tu que nous t'aidions?... Oui, pour te rendre cette éducation plus facile, lui dis-je en souriant, veux-tu que moi et Gontran nous allions passer cet été quelque temps chez toi? Si tu ne veux pas encore prendre de maison à Paris, tu viendras chez nous. Aujourd'hui nous avons vu une maison assez grande pour que nous puissions t'offrir un appartement. Eh bien! mon projet, qu'en dis-tu? —Je dis que tu es toujours la meilleure des amies, la plus tendre des sœurs! me dit Ursule en m'embrassant avec effusion. Je dis que près de toi j'oublie mon malheur, et que tu as toujours le don de me faire espérer. Mais, hélas! maintenant, Mathilde, il me sera difficile de me faire illusion. — Je ne te demande pas de te faire illusion: je ne te demande que de croire aux réalités... Tu verras ton mari dans un an! Combien ton amour pour lui l'aura transformé! — Mais vois combien le chagrin rend égoïste! me dit Ursule; je ne te parle pas de ton bonheur; tu dois être si heureuse, toi! — Oh! oui, maintenant

surtout que tu es là pour partager ce bonheur... Tiens, Ursule, si je te savais sans chagrin, je ne connaîtrais pas de félicité égale à la mienne : Gontran est si bon, si dévoué ! c'est un si noble cœur, un esprit si élevé ! et puis, il me comprend si bien ! Oh ! je le sens là... à la sécurité de mon cœur, c'est un bonheur de toute la vie. Il m'inspire une confiance inaltérable; la mort seule pourrait la troubler. Et encore ! Non, non, quand on s'aime ainsi, quand on est aussi heureuse que je le suis, l'on ne survit pas; on meurt la première... Non, rien au monde ne pourrait m'ôter cette conviction, que je serai la plus heureuse des femmes, et que ce bonheur durera toute ma vie, ou plutôt toute la vie de Gontran !

Maintenant encore, quoique ces prévisions de mon cœur aient été bien cruellement déçues, mon ami, je me souviens que cette créance à un avenir heureux était absolue, aveugle. . . . . .

Huit jours après l'arrivée d'Ursule, toute notre famille devait se rassembler le soir pour la signature de mon contrat de mariage avec M. de Lancry. Mademoiselle de Maran avait obtenu du maire de notre arrondissement de nous marier le soir après cette cérémonie, afin d'éviter les curieux,

CHAPITRE XVIII.

La lettre.

Le jour de la signature du contrat, je fus réveillée selon mon habitude par Blondeau, qui m'apporta la corbeille d'héliotrope et de jasmin que depuis six semaines Gontran m'envoyait chaque matin. J'ai toujours attaché une importance extrême à ce qu'on appelle vulgairement les petites choses. Des attentions délicates, quand elles sont persistantes, prouvent la constante occupation de la pensée ; les occasions où l'on peut montrer son dévouement par quelque acte éclatant sont si rares, qu'il vaut mieux donner, si cela se peut dire, la monnaie courante de ce dévouement. Ceux qui le réservent absolument pour les circonstances extraordinaires semblent vous dire : Noyez-vous... jetez-vous au milieu des flammes, et alors vous saurez ce que je vaux. Fataliste de cœur, comme je l'étais, cette corbeille de fleurs de chaque matin avait pour moi une grande signification. Le souvenir du premier aveu de Gontran s'y rattachait, et je songeais avec un indicible bonheur que désormais chaque jour commencerait pour moi par une pensée de lui, qui me viendrait au milieu de mes fleurs de prédilection.

De très-bonne heure, j'allai à l'église avec madame Blondeau. En voyant arriver le moment où j'allais appartenir à Gontran, plus que jamais j'éprouvais l'irrésistible besoin de prier, de bénir Dieu, et de mettre cet avenir de bonheur sous la protection du ciel et de ma mère. Je ressentais une joie sereine, confiante et grave ; bien souvent, dans la journée, mes yeux se mouillèrent de douces larmes, cela sans raison. C'étaient des attendrissements vagues, involontaires, toujours terminés par des élans de reconnaissance ineffable et religieuse. Vers les quatre heures, mademoiselle de Maran me fit venir dans sa chambre, où je n'étais pas entrée depuis fort longtemps. Je ne puis vous dire, mon ami, ce que j'éprouvai en me retrouvant dans cet appartement, qui me rappelait les scènes cruelles de mon enfance. Rien n'y était changé : c'était toujours le crucifix, les vitraux coloriés, le secrétaire de laque rouge, les chimères vertes sur la cheminée, et, sous les cages de verre, les aïeux de Félix, qui allait, sans doute, bientôt les rejoindre. Mademoiselle de Maran était assise devant son secrétaire ; je vis sur la tablette un écrin, un portefeuille, un paquet cacheté, et un médaillon que ma tante considérait avec tant d'attention, qu'elle ne s'aperçut pas de mon entrée chez elle. Ses traits, toujours si dédaigneux, avaient une expression de tristesse sévère que je ne lui avais jamais vue. Ses lèvres minces n'étaient plus contractées par le sourire d'implacable ironie qui la rendait si redoutable. Elle semblait soucieuse et accablée.

J'hésitais à lui parler. En m'appuyant sur la cheminée, je remuai un flambeau. Mademoiselle de Maran retourna vivement la tête. — Qui est là? s'écria-t-elle. Elle me vit, laissa retomber le médaillon qu'elle tenait à la main, et resta quelques moments rêveuse. — Nous allons nous séparer, Mathilde, me dit-elle avec un accent de douceur qui me rendit muette de surprise. Votre première jeunesse n'a pas été heureuse, n'est-ce pas? Ce sera toujours avec amertume que vous vous souviendrez du temps que vous avez passé près de moi. — Madame... — Oh ! ça doit être... je le sais bien, reprit-elle d'une voix lente, et comme si elle se fût parlé à elle-même. Vous m'avez souvent trouvée dure, acariâtre, à votre égard. Je n'ai pas été pour vous ce que j'aurais dû être... Non, je le sais bien... C'est sans doute pour cela que j'éprouve une sorte de chagrin de vous quitter. Au moins votre jolie et jeune figure animait un peu cette maison... Je suis bien vieille... et à cet âge il est triste de rester toute seule, d'attendre son dernier jour avec un chien pour tout compagnon, et puis de mourir seule... sans être plainte, sans être regrettée.

Après quelques moments de sombre silence, elle reprit avec douceur : — Mathilde... soyez généreuse, ne vous en allez pas d'ici avec un mauvais ressentiment de moi, cela rendrait ma solitude plus pénible encore ! Mademoiselle de Maran devait être sincère en me parlant ainsi. Les caractères les plus méchants ne sont pas à l'abri de certains retours sur eux-mêmes. D'ailleurs, l'expression de ses traits, de sa voix, trahissait son émotion. Elle n'avait aucun intérêt à jouer cette comédie devant moi. Je fus profondément sensible à cette preuve d'intérêt, la seule que ma tante m'eût jamais donnée. J'avais été plus joyeuse que touchée de son consentement à mon mariage avec Gontran. Je savais qu'à la rigueur j'aurais pu me passer de son adhésion; et, sans exagération de vanité, je sentais que ma tante devait être satisfaite, tout en assurant mon bonheur, de pouvoir donner ma main au neveu d'un de ses amis intimes; mais, dans cette circonstance, les regrets affectueux que me témoignait mademoiselle de Maran m'émurent profondément. Je pris sa main, je la portai à mes lèvres, et je la baisai cette fois avec une tendre vénération. Elle avait la tête baissée ; je ne voyais que son front. Tout à coup elle se releva vivement en m'ouvrant ses bras. A ma grande surprise, deux larmes, les seules que j'aie jamais vu répandre à mademoiselle de Maran, mouillaient ses paupières. Je me mis à genoux devant elle. Elle appuya légèrement ses deux mains sur mes épaules, et me dit en me regardant avec intérêt : — Jamais tu ne t'es plainte; jamais tu n'as senti la douceur d'une caresse maternelle... jusqu'à présent ; ou je t'ai abominablement tourmentée... ou bien je t'ai louée avec une funeste exagération... j'ai eu tort, j'en suis désolée. Qu'est-ce que tu veux que je te dise de plus? Je le regretterai jusqu'à la fin de mes jours, qui, hélas ! n'est pas bien loin. Heureusement ton bon naturel a pris le dessus ; ce sera un reproche que j'aurai de moins à me faire; il m'en reste bien assez comme ça... Tiens, ma chère petite, je suis si navrée, que, s'il en était encore temps, je voudrais... je voudrais... mais non... non... et pourtant...

Sans achever sa phrase, ma tante baissa de nouveau la tête, comme si une lutte se fût engagée en elle entre son désir de parler et une autre influence. Malgré moi j'eus peur, comme si mon avenir allait dépendre du secret que ma tante hésitait à me livrer. Celle-ci, voulant peut-être s'affermir dans sa bonne résolution en me demandant de nouvelles paroles de tendresse, me dit : — Je te suis moins odieuse qu'autrefois, n'est-ce pas? — Ma tante, depuis un moment je vous aime, tout est oublié ; et je serrai ses deux mains dans les miennes avec effusion. — Cela est pourtant bon, bien bon, de s'entendre dire cela... et, si je te rendais un grand service... qui assurât peut-être le bonheur de ta vie entière... me chériras-tu beaucoup? Me diras-tu souvent de ta douce voix attendrie... Je vous aime bien?... Tu me regardes avec de grands yeux étonnés ?... Enfin, réponds-moi. J'ai toujours été crainte ou détestée, excepté par ton père, mon excellent frère. Ah ! celui-là m'aimait ! Mais aussi pour celui-là seul j'avais été bonne et dévouée... oui, je l'aimais tant... que je me croyais le droit de haïr tout le monde ; et puis sans doute l'on a en soi-même une plus ou moins grande dose de bonté ; moi, j'en ai très-peu, et je l'avais toute concentrée sur ton père... Je ne sais pourquoi, à cette heure, ta voix... ton accent me touchent et éveillent en moi, sinon de la bonté, au moins de la pitié. Aussi répète-moi que tu m'aimerais bien, que tu aimerais de toutes les forces de ton cœur une amie qui t'arrêterait au bord d'un précipice où tu serais sur le point de tomber? Réponds... réponds... est-ce que tu lui dévouerais ta vie, à cette amie?

Mademoiselle de Maran prononça ces derniers mots avec une sorte d'impatience nerveuse, qui prouvait la violence du combat qui se livrait en elle. Sans comprendre ce que me disait ma tante, je me jetai dans ses bras tout effrayée. — Ayez pitié de moi ! m'écriai-je ; je ne sais pas quel malheur me menace... mais, s'il en est un, oh ! parlez... parlez ! Vous êtes la sœur de mon père ! Je suis seule... seule... Je n'ai que vous au monde ! Qui m'éclairera, si ce n'est vous?... Oh ! parlez... parlez, par pitié !... Un malheur ! dites-vous, mais lequel?... Gontran m'aime, je l'aime autant que je puis l'aimer : j'ai la plus tendre des amies dans Ursule, puis-je entrer dans le monde sous de plus heureux présages? Vous-même, à cette heure, vous me parlez avec tendresse ; quelques mots de vous ont à tout jamais effacé les souvenirs pénibles de mon enfance. Si quelque malheur caché menace ma destinée, oh ! dites-le... par pitié... dites-le. — Malheureuse enfant ! je ne sais quelle voix me dit que ce serait un crime affreux de te laisser dans cette erreur... et que, tôt ou tard, la vengeance divine ou humaine me saurait atteindre ! s'écria ma tante.

Le sentiment auquel elle cédait était si généreux, elle était alors si noblement émue, qu'un moment sa figure eut presque un caractère de beauté touchante. Je l'écoutais dans une angoisse indicible, lorsque Servien frappa à la porte, et entra apportant une lettre sur un plateau d'argent. J'eus un affreux serrement de cœur; un sinistre pressentiment me dit que le hasard fatal qui interrompait mademoiselle de Maran allait à tout jamais cacher à mes yeux le mystère qu'elle était sur le point de me dévoiler. — Qu'est-ce que c'est? s'écria ma tante avec une impatience presque douloureuse. — Une lettre, madame, dit Servien en avançant son plateau. Mademoiselle de Maran la prit brusquement et dit : — Sortez !... Je respirai, je crus que ma tante allait continuer notre entretien, car sa physionomie n'avait pas changé d'expression ; elle semblait même si préoccupée qu'elle jeta la lettre sur son bureau sans la décacheter. La fatalité voulut que l'adresse fût tournée du côté de ma tante ; l'écriture la frappa ; elle la prit, et l'ouvrit vivement. Tout espoir disparut ; cette lettre parut faire sur elle un effet foudroyant, ses traits reprirent peu à peu leur expression d'ironie et de dureté habituelles ; ses

sourcils froncés lui donnèrent une expression plus méchante que jamais... Un moment elle resta comme frappée de stupeur, et dit d'une voix sourde, en froissant la lettre avec rage : — Et moi... qui justement allais... Ah çà! mais qu'est-ce que j'avais donc? j'étais folle, je crois... cette petite fille m'avait ensorcelée .. Je faisais des *bonasseries* stupides, pendant que *lui*... Ah! que l'enfer le confonde!... heureusement j'ai le temps.

Ces paroles de ma tante, entrecoupées de longs silences réfléchis, m'effrayèrent. — Madame, lui dis-je en tremblant, tout à l'heure vous étiez sur le point de me faire un aveu bien important...—Tout à l'heure j'étais une sotte, une bête, entendez-vous? reprit-elle d'un ton aigre et emporté... Je crois, Dieu me pardonne, que je m'étais attendrie... Ah!... ah!... ah!... et cette petite qui a cru cela... qui ne voyait pas que je me moquais d'elle... avec mes sensibleries... Je suis si sensible, en effet!— J'ai cru à votre émotion, madame; oui, vous étiez émue. Vous le nierez en vain... J'ai vu vos larmes couler... Ah! madame, au nom de ces larmes, que le souvenir de mon père a peut-être provoquées, ne me laissez pas dans une douloureuse inquiétude!!! Cédez au généreux sentiment qui vous a fait m'ouvrir vos bras... Cela serait trop cruel, madame, de m'avoir mis au cœur cette défiance, ce doute, d'autant plus cruel qu'il peut s'attaquer à tout et me faire vaguement soupçonner ceux que j'aime le plus au monde. — Vraiment! ça vous paraît ainsi? Eh bien! tant mieux, ça vous occupera, de chercher le mot de cette énigme. C'est un jeu très-divertissant que celui-là... je vous promets de vous dire si vous devinez juste. — Madame! m'écriai-je, indignée de la froide méchanceté de ma tante, vous l'avez dit vous-même, la justice humaine ou la justice divine vous atteindrait, si...— Ah!... ah!... ah!... s'écria ma tante, en m'interrompant par un éclat de rire sardonique Ah çà! est-ce que vous voulez me menacer des gens du roi ou des foudres du Vatican, avec votre justice humaine et divine?... Vous ne voyez donc pas que je plaisantais... C'est tout simple, on est si gai le jour d'un mariage... Je sais bien que vous allez me parler de mes deux larmes... Eh bien! ma chère petite, je vais vous faire une confidence qui pourra vous servir un jour pour attendrir Gontran dans une de ces discussions dont le meilleur ménage n'est pas à l'abri... Voyez-vous, un petit grain de tabac dans chaque œil, et vous pleurerez comme une Madeleine. Or, de beaux yeux comme les vôtres sont irrésistibles lorsqu'ils pleurent. — Mais... madame...— Ah! j'oubliais, j'ai là quelques objets que, par son testament, votre mère a recommandé de vous remettre le jour de votre mariage, c'est-à-dire quand votre mariage sera conclu. Je voulais vous les donner tout à l'heure... je me ravise... je vous les donnerai ce soir, après la mairie, dit-elle en se levant et en fermant son secrétaire à clef. — Ah! madame, accordez-moi au moins cela, lui dis-je; vous allez me laisser bien triste, bien effrayée de vos cruelles réticences... Ces dernières preuves de la tendresse de ma mère me consoleront, au moins. — C'est impossible, dit mademoiselle de Maran; la clause du testament est formelle. Une fois mariée, je vous remettrai tout cela... Mais, comment!... cinq heures déjà... et je ne suis pas habillée! laissez-moi... chère petite.

En disant ces mots, ma tante sonna une de ses femmes, qui entra, lui dit qu'on venait d'apporter au salon un meuble pour moi de la part de M. le vicomte de Lancry. — Allez vite... c'est sans doute votre corbeille, me dit ma tante ; si j'en juge par le goût de Gontran, ça doit être charmant et magnifique à la fois. Je sortis navrée de chez mademoiselle de Maran.

En songeant à ce secret qu'elle avait voulu me confier une seconde fois, je me rappelai, malgré moi, ce que m'avait dit la duchesse de Richeville... Et pourtant, je n'avais pas la moindre défiance de Gontran ; lui-même n'avait-il pas été au-devant de mes soupçons en m'avouant les torts qu'on pouvait lui reprocher? et puis, d'ailleurs, je l'aimais passionnément. J'avais en lui une foi profonde. Je me sentais si assurée, si charmée de mon avenir que parce qu'il en était chargé. Il en était de même de l'amitié d'Ursule; je la croyais aussi dévouée, aussi sincère que celle que j'éprouvais moi-même pour elle. La cruelle inquiétude que mademoiselle de Maran m'avait jetée au cœur planait donc au-dessus des deux seules affections que j'eusse, et semblait les menacer toutes deux sans en attaquer aucune. Je trouvai dans le salon la corbeille que m'envoyait M. de Lancry. Ainsi que l'avait prévu ma tante, il était impossible de rien voir de plus élégant et de plus riche : diamants, bijoux, dentelles, châles de cachemire, étoffes, etc., tout était en profusion et d'un goût exquis. Mais j'étais trop triste pour jouir de ces merveilles. Je les aurais à peine regardées si elles n'avaient pas été choisies par Gontran. Pourtant, à force de vouloir deviner le mystère que mademoiselle de Maran me cachait, je finis par croire que son attendrissement, qui m'avait paru très-sincère, ne l'avait pas été, que son seul but avait été de me tourmenter et de me laisser de cruels adieux. La vue de Gontran, qui vint un peu avant l'heure fixée pour la signature du contrat, ses tendres paroles, finirent par me rassurer tout à fait. A neuf heures, ma famille et celle de Gontran étaient rassemblées dans le grand salon de l'hôtel de Maran. J'étais à côté de ma tante et de M. le duc de Versac. Le notaire arriva. Presque au même instant, on entendit le claquement des fouets et le bruit retentissant d'une voiture qui entrait dans la cour au galop de plusieurs chevaux. Je regardai ma tante, elle devint livide. Un moment après, M. de Mortagne parut à la porte du salon.

CHAPITRE XIX.

Monsieur de Mortagne.

Sans les traits fortement accentués qui caractérisaient la physionomie de M. de Mortagne, il eût été méconnaissable. Sa barbe, ses cheveux, avaient entièrement blanchi; son front ridé, ses yeux caves et bistrés, ses joues profondément creusées, témoignaient de longues et cruelles souffrances ; ses vêtements étaient aussi négligés que d'habitude. Cette apparition presque sinistre, au milieu de ce salon etincelant d'or et de lumières, rempli d'hommes et de femmes élégamment parées, formait un contraste étrange. D'abord l'assemblée resta muette d'étonnement. M. de Mortagne vint droit à moi, je me levai ; il me prit les mains, me regarda quelques minutes ; l'expression farouche de ses traits s'adoucit, il m'embrassa tendrement sur le front, et me dit : — Enfin me voici, pourvu qu'il ne soit pas trop tard... Et, me considérant attentivement, il ajouta : — C'est sa mère... tout le portrait de sa pauvre mère! Ah! je comprends bien la haine du monstre. La première stupeur passée, mademoiselle de Maran retrouva son audace habituelle, et s'écria résolûment : — Qu'est-ce que vous venez faire ici, monsieur? Sans lui répondre, M. de Mortagne s'écria d'une voix tonnante : — Je viens ici accuser et convaincre trois personnes d'indignes manœuvres et de basse cupidité! Ces trois personnes sont vous, mademoiselle de Maran ! vous, monsieur d'Orbeval! vous, monsieur de Versac!

Ma tante s'agita sur son fauteuil, M. d'Orbeval pâlit d'effroi, et M. de Versac se leva ; mais son neveu s'écria vivement : —M. de Mortagne !... prenez garde, M. le duc de Versac est mon oncle... et l'insulter, c'est m'insulter.— Votre tour viendra, M. de Lancry, mais plus tard : d'abord les causes, puis les effets, dit froidement M. de Mortagne. Je saisis la main de Gontran, en lui disant tout bas d'une voix suppliante : — Que vous importe? je vous aime; ne vous irritez pas contre M. de Mortagne ; il a été le seul protecteur de mon enfance. M. de Mortagne continua : — Je m'attends à des cris, à des menaces, c'est tout simple ; quiconque m'empêchera de parler redoutera mes paroles. — On ne redoute que vos injures, monsieur! s'écria mon tuteur. — Quand j'aurai dit ce que j'ai à dire, je serai aux ordres de ceux qui se trouveront offensés.—Mais c'est une tyrannie insupportable! vous ne nous imposerez pas avec vos airs furieux de matamore et de Ramasse-ton-bras! s'écria mademoiselle de Maran;— Mais, en effet, c'est intolérable! dit M. de Versac. On n'a pas d'idée d'une grossièreté pareille chez un homme bien né... — Il y a la calomnie et diffamation, dit mon tuteur. — Vous craignez donc mes révélations... puisque vous voulez étouffer ma voix? s'écria M. de Mortagne. Vous craignez donc bien que je détourne cette malheureuse enfant du mariage qu'on veut lui faire faire? — Monsieur! s'écria Gontran, c'est maintenant moi, entendez-vous?... moi! qui vous somme de parler... et de parler sans réticences... Si honoré, si heureux que je sois de m'unir à mademoiselle Mathilde, je renoncerais à l'instant à des vœux si chers, s'il lui restait le moindre doute sur...

J'interrompis à mon tour M. de Lancry, et je dis à M. de Mortagne : — Je ne doute pas que votre conduite ne vous soit dictée par l'intérêt que vous me portez, monsieur... Je n'ai pas oublié vos bontés pour moi, mais, je vous en supplie, pas un mot de plus... rien au monde ne pourra faire changer ma résolution... — Mais moi, mademoiselle, j'en changerai, s'écria Gontran... Oui, telle cruelle que soit cette résolution, je renoncerai à votre main, si à l'instant monsieur ne s'explique pas .. — C'est ce que je demande... dit M. de Mortagne. — Mais c'est absurde, s'écria mademoiselle de Maran, pâle de colère : mais vous n'avez donc pas de sang dans les veines, tous tant que vous êtes, de vous laisser imposer par cet échappé de Bicêtre!... — Echappé des prisons de Venise... où vous m'avez fait jeter depuis huit ans... par la plus exécrable machination! s'écria M. de Mortagne d'une voix tonnante en saisissant rudement mademoiselle de Maran par le bras et en la secouant avec fureur. — Mais il va m'assassiner! il est capable de tout! s'écria ma tante. — Et toi, infernale créature, de quoi n'es-tu pas capable? Ta trahison ne m'a-t-elle pas fait souffrir mille morts?... Vois mes cheveux blanchis, vois mon front sillonné par les souffrances. Huit ans de tortures... entends-tu ? Huit ans de tortures ! Et je m'en vengerai, dussé-je te poursuivre jusqu'à la fin de tes jours... et encore, je ne sais pas pourquoi je ne délivre pas tout de suite la terre d'un monstre tel que toi!... ajouta M. de Mortagne en rejetant mademoiselle de Maran dans son fauteuil.

Cette scène avait été si brusque, l'accusation que M. de Mortagne portait contre ma tante semblait si extraordinaire, que tous les assistants restèrent un moment frappés de stupeur et d'effroi. Mademoiselle de Maran, quoique redoutée, était assez universellement détestée pour que ses amis ne fussent pas fâchés d'être involontairement témoins d'une scène si étrangement scandaleuse. Le front de mademoiselle de Maran était couvert d'une sueur froide ; elle respirait à peine, et regardait M. de Mortagne avec frayeur et d'un air égaré.—Vous ne savez pas comment j'ai découvert votre abominable trame? continua-t-il en s'adressant à ma tante, et il tira de sa poche quelques papiers. Reconnaissez-vous cette lettre au gouverneur de Venise? Reconnaissez-vous ces proclamations incendiaires?... Tout ceci vous étonne, messieurs, dit M. de Mortagne

en voyant les regards de curiosité inquiète qu'on jetait sur ces mystérieux papiers. Vous ne me comprenez pas encore? Je le crois sans peine ; jamais complot n'a été plus méchamment et plus habilement conçu. Ecoutez donc... et apprenez à connaître cette femme. Il y a huit ans, je l'accusai devant vous tous, qui composiez le conseil de famille de ma nièce, d'élever en martre cette malheureuse enfant ; je vous demandais de la lui retirer; vous m'avez refusé; j'étais seul, vous aviez le nombre pour vous, je me résignai. Obligé de partir, j'espérais bientôt revenir à Paris, et, bon gré, mal gré, exercer une surveillance continue sur l'éducation de Mathilde. Mon retour épouvanta sa tante ; vous allez voir comme elle l'empêcha... Vous tremblez devant cette femme, je le vois ; mais vous aurez peut-être le courage de reconnaître la noirceur de cette âme, s'il y a une âme dans ce corps... — Et vous souffrez cela? et vous me laissez insulter ainsi! s'écria mademoiselle de Maran furieuse, en se retournant vers l'auditoire. Personne ne lui répondit.

— Il y a huit ans, reprit M. de Mortagne, je partis pour l'Italie... Je devais attendre à Naples M. de Hochegune, fils d'un de mes meilleurs amis. Ce jeune homme, au cœur ardent et généreux, devait venir avec moi combattre quelque temps en Grèce. J'étais complétement étranger aux complots que les sociétés secrètes tramaient alors en Italie. J'arrive à Venise... D'abord, je ne suis pas inquiété ; mais, une nuit, la police fait une descente chez moi, on m'arrête, on me garrotte, on saisit mes papiers, mes effets, et on me conduit en prison ; je suis mis au secret ; je proteste de mon innocence, je défie qu'on trouve contre moi la moindre preuve de culpabilité : on me répond que le gouvernement autrichien a été instruit de mes mauvais desseins, que je viens prendre une part active aux menées des sociétés révolutionnaires. Je nie hautement cette accusation. On apporte mes malles, on les ouvre devant moi, et on trouve, dans un double fond dont j'ignorais l'existence, plusieurs paquets cachetés.—Mais il faut être aussi fou que cet homme pour écouter sérieusement de pareilles balivernes! s'écria mademoiselle de Maran. Quant à moi, je ne les entendrai pas plus longtemps. Et elle se leva. — Soit, allez-vous-en ; ce n'est pas à vous que je prétends dévoiler ces abominables mystères, vous n'en avez que trop le secret.

Je viens ici accuser et convaincre trois personnes d'indignes manœuvres et de bisse cupidité. — PAGE 45.

Mademoiselle de Maran se rassit en frémissant de rage. M. de Mortagne continua : — On ouvrit ces paquets, et l'on y trouva les proclamations les plus incendiaires, un appel aux ventes des carbonari, un plan d'insurrection contre la puissance autrichienne, et quelques lettres mystérieuses à mon adresse, timbrées de Paris, que j'étais censé avoir lues, et dans lesquelles on me promettait le concours de tous les hommes libres de la Lombardie... Ces apparences étaient accablantes ; je restai anéanti devant ce fait inexplicable. On me demanda compte de mes opinions, je n'eus pas la lâcheté de les nier ; je répondis que je m'étais voué à une seule cause : celle de la liberté sainte et pure de toute souillure... Ces hommes ne comprirent pas que, puisque j'avais le courage d'avouer des opinions qui pouvaient me perdre, je devais être cru lorsque je jurais sur l'honneur que j'ignorais l'existence de ces papiers dangereux. Je fus jeté dans un cachot ; j'y restai huit années... J'en sortis, vous le voyez, décrépit avant l'âge... Maintenant, savez-vous comment j'étais porteur de ces dangereux papiers? Peu de temps avant mon départ pour l'Italie, cette femme avait dépêché Servien, son digne serviteur, auprès de celui de mes gens qui devait m'accompagner. Sous le prétexte de faire entrer en Italie des marchandises de contrebande et de réaliser de grands bénéfices, il lui persuada de faire mettre, à mon insu, des doubles fonds à mes malles, et d'y cacher les prétendus paquets de dentelles d'Angleterre. Une fois à Venise, un correspondant devait venir réclamer les dentelles et donner vingt-cinq louis à mon domestique. Ce malheureux, ignorant le danger de cette commission, accepta... Je partis, et, presque en même temps que moi, partit aussi cette lettre, adressée au gouverneur de Venise : « M. de Mortagne, ancien officier de l'empire, connu par l'exaltation de ses idées révolutionnaires et par ses liaisons avec les anarchistes de tous les pays, arrivera à Venise dans le courant du mois de mai ; on trouvera dans plusieurs malles à double fond les preuves de ses dangereux desseins... » — Eh bien! cela est-il assez infâme? s'écria M. de Mortagne en croisant ses bras sur sa poitrine et en jetant un regard d'indignation sur mademoiselle de Maran. Celle-ci, un moment accablée, reprit bientôt toute son audace, et s'écria : — Et qu'ai-je de commun, monsieur, avec vos paquets de dentelles renfermant des conspirations? Est-ce que c'est ma faute, à moi, si, en voyant vos projets révolutionnaires déjoués, vous avez imaginé une histoire absurde à laquelle on n'a pas cru du tout, avec raison? Qui est-ce qui croira jamais que je me suis amusée à fabriquer des proclamations, des constitutions, des conspirations, et que j'ai mis un de mes gens dans la confidence de cette belle œuvre? Allons donc, monsieur, vous êtes fou... Il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela..... je le nie!

— Vous le niez?... Et votre misérable Servien niera-t-il aussi la déposition de mon domestique, qui l'accuse formellement de lui avoir remis les paquets? — Votre domestique! s'écria ma tante en riant aux éclats, voilà une belle garantie, en vérité, et qui doit être bien admise! Tel maître, tel valet, monsieur. Est-ce qu'on ne connaît pas vos antécédents? Qu'y a-t-il d'étonnant dans la lettre que vous nous avez lue, et qui a été adressée au gouverneur de Venise? Est-ce que vous ne vous êtes pas toujours déclaré le champion des *frères et amis* de tous les pays? La police d'ici, qui vous surveille, aura, en bonne sœur, averti la police autrichienne de vos projets, c'est tout simple... ça se fait tous les jours... Ainsi, laissez-moi tranquille avec vos paquets de dentelles rembourrés de conspirations ; c'est un conte de ma mère l'oie... Vous avez

voulu faire le Brutus, le Washington, le Lafayette, on vous a coiffé, et on a bien fait... Vous vous plaignez d'avoir les cheveux blancs; est-ce que j'y peux quelque chose, moi? On sait bien que les plombs de Venise ne sont pas fontaine de Jouvence, non plus! Si, par suite, votre imaginative est détraquée, comme il y paraît, prenez des douches, monsieur, et laissez-nous en repos, car vous êtes insupportable.

Les cruels sarcasmes de mademoiselle de Maran trouvèrent, contre son attente, M. de Mortagne impassible. Il lui répondit avec le plus grand sang-froid : — Grâce aux soins actifs de l'amitié de madame de Richeville, de M. de Rochegune et de quelques autres amis, me voici libre, malgré votre impudente audace; nous avons assez de preuves pour vous clouer au pilori de l'opinion publique, et j'y parviendrai. — C'est ce que nous verrons, monsieur! — Et vous n'y serez pas seule; j'y attacherai aussi vos complices... ceux qui, par lâcheté, égoïsme ou cupidité, ont servi vos méchants desseins..... Entendez-vous, monsieur de Lancry? entendez-vous, monsieur d'Orbeval? entendez-vous, monsieur de Versac? Une explosion d'indignation accueillit ces paroles de M. de Mortagne; il continua sans se déconcerter : — Je ne sais pas même, messieurs, si votre conduite n'est pas plus exécrable encore que celle de mademoiselle de Maran... Au moins, celle-ci me hait, elle hait sa nièce, et, quoique la haine soit une détestable passion, elle prouve au moins une certaine énergie. Mais, vous trois, vous avez lutté de lâcheté, d'égoïsme et de cupidité... — Continuez, monsieur, continuez, dit Gontran, pâle de rage. — Il y a eu un jour, sans doute, où vous, monsieur de Versac, vous avez dit à mademoiselle de Maran : Mon neveu est perdu de dettes c'est un joueur effréné; on ferme les yeux sur le scandale de ses aventures, mais il m'embarrasse; s'il se met dans de mauvaises affaires, par respect humain je serai obligé de l'en tirer. Votre nièce est fort riche; arrangeons ce mariage-là : les dettes de mon neveu seront payées, et je n'aurai plus à m'en occuper. — Monsieur, dit M. de Versac avec une urbanité parfaite, je vous ferai observer que ce que vous me faites l'honneur de me dire manque complètement d'exactitude, et que... — Monsieur le duc, reprit M. de Mortagne, si vous aviez une fille qui vous fût chère... la donneriez-vous à votre neveu?... Sur l'honneur, répondez. — Il me semble, monsieur, que nous ne sommes pas dans les termes assez particulièrement familiers pour que je puisse vous faire mes confidences à ce sujet, dit M. de Versac. — Ce détour... est accablant pour votre neveu, monsieur, reprit M. de Mortagne.

Gontran allait s'emporter; je le contins à force de supplications. M. de Mortagne continua : — A la proposition de ce mariage, mademoiselle de Maran a réfléchi sans doute; oui, elle s'est demandé si le parti qu'on lui proposait réunissait bien tous les défauts et tous les vices nécessaires pour assurer le malheur de sa nièce, qu'elle abhorrait... M. de Lancry lui a paru doué des qualités convenables; elle a donné parole à M. de Versac, et l'on a commencé cette odieuse machination... Il y a une justice humaine, dit-on, et cela se passe impunément ainsi! s'écria M. de Mortagne avec indignation. Voici une jeune fille orpheline, isolée depuis son enfance de toute affection, abandonnée à elle-même, sans appui, sans conseil... On introduit près d'elle, à chaque instant du jour, un homme doué de séductions dangereuses; on écarte tout rival honorable; on la lui livre, à cet homme, à lui tout seul... à lui rompu des longtemps aux intrigues de la galanterie. La pauvre enfant, sans expérience, habituée aux duretés, aux perfidies d'une marâtre, écoute avec une confiance ingénue et ravie les douceurs hypocrites, les promesses menteuses de cet homme. Ignorante du danger qu'elle court, elle ne s'aperçoit qu'elle aime... que lorsque l'amour est à jamais enraciné dans son cœur... La malheureuse enfant n'a pas un ami, pas un parent pour l'éclairer sur les dangers qu'elle court, sur la position, sur les antécédents de l'homme qui la trompe... — Assez, monsieur, assez! m'écriai-je, transportée d'indignation, car je souffrais cruellement de ce que devait ressentir Gontran. C'est moi, moi seule qui dois répondre ici... Au lieu de me taire le passé, que vous lui reprochez avec tant d'amertume..... M. de Lancry, plein de franchise et de loyauté, a été au-devant des informations que je ne pouvais prendre; il m'a dit : Je ne veux pas vous tromper : ma jeunesse a été dissipée, j'ai joué, j'ai été prodigue. Mais lorsque M. de Lancry a voulu me parler de sa fortune, du peu qu'il possédait encore, c'est moi qui n'ai pas voulu l'entendre... Je n'ai donc pas été trompée en accordant ma main à M. de Lancry; j'ai une foi profonde, absolue dans les assurances qu'il m'a données, dans les promesses qu'il m'a faites, dans l'avenir que j'attends de lui; et, tout en regrettant amèrement cette triste discussion, je suis heureuse, oui, bien heureuse de pouvoir déclarer ici hautement, solennellement, que je suis fière du choix que j'ai fait...

La retraite. — PAGE 47.

M. de Mortagne me regardait avec un étonnement douloureux. — Mathilde... Mathilde... Pauvre enfant..... on vous abuse... vous ne savez pas ce qui vous attend. — Monsieur, je respecterai toujours le sentiment qui a dicté votre conduite, et j'espère qu'un jour vous reviendrez de vos injustes préventions contre M. de Lancry. Puis, allant vers la table où était posé le contrat, je le signai vivement et je dis à M. de Mortagne : — Voici ma réponse, monsieur, et je donnai la plume à Gontran. M. de Mortagne se précipita vers lui, et lui dit d'une voix émue, presque suppliante : — Ayez pitié d'elle! Vous êtes jeune, tout bon sentiment ne peut pas être éteint dans votre cœur... grâce pour Mathilde, grâce pour tant de candeur, pour tant de confiance, pour tant de générosité! N'abusez pas de votre influence sur elle, vous savez bien que vous ne pouvez pas la rendre heureuse. Est ce sa fortune que vous convoitez? eh! monsieur, parlez... je suis riche. A cette dernière offre, qui était un outrage, Gontran devint pâle de rage. — Signez, oh! signez, dis-je à M. de Lancry d'une voix défaillante. —

Oui, oui, je signerai, dit-il avec une fureur contenue. Ne pas signer serait m'avouer coupable, serait mériter les outrages de cet homme; ne pas signer serait m'avouer indigne de vous, mademoiselle. Et Gontran signa. — Dites donc que ne pas signer serait renoncer à la fortune que vous convoitez, car vous êtes indigne de comprendre et d'apprécier les qualités de cet ange. Dans deux mois vous la traiterez aussi brutalement que vos maîtresses... si l'on n'y met ordre. — Gontran, dis-je tout bas à M. de Lancry, je suis votre femme, accordez-moi la première chose que je vous demande... pas un mot à M. de Mortagne, je vous en supplie, terminez cette scène qui me tue.

Gontran réfléchit pendant quelques moments et me dit d'un air sombre : — Soit, Mathilde; vous me demandez beaucoup, je vous l'accorde. — Le sacrifice est consommé, dit M. de Mortagne; cela devait être ainsi. Allons, maintenant, courage, plus que jamais il me reste à veiller sur vous, Mathilde. Si je le puis, je dois rendre les suites de votre fatale imprudence moins funestes pour vous, et empêcher les malheurs que je prévois. Soyez tranquille, partout où vous serez, je serai... partout où vous irez, j'irai. Ce monstre, et il montra mademoiselle de Maran, a été votre mauvais génie; je serai, moi, votre génie tutélaire. Et ici je déclare une guerre acharnée, sans merci ni pitié, à tous vos ennemis, quels qu'ils soient. Mes cheveux sont blancs, mon front est ridé, mais Dieu m'a laissé l'énergie du cœur et du dévouement. Hélas! pauvre enfant, je viens bien tard dans votre vie; mais, je l'espère, je ne viens pas trop tard... Adieu, mon enfant, adieu. Je vais signer ce contrat, j'assisterai à votre mariage, c'est mon droit, c'est mon devoir. En ce moment plus que jamais je tiens à remplir ce devoir et ce droit.

Et, allant à la table, il signa le contrat d'une main ferme. La voix, la figure de M. de Mortagne avaient un tel caractère d'autorité, que personne ne dit mot; lorsqu'il eut signé, il dit : — Monsieur d'Orbeval, monsieur de Versac, monsieur de Lancry, je ne rétracte rien de ce que j'ai dit, cela est vrai, je le maintiens et je le maintiendrai pour vrai, ici et partout. Il y a dix ans, j'aurais ajouté que je le soutiendrais l'épée à la main, monsieur de Lancry! Aujourd'hui je ne le dirai plus, ma vie appartient à cette enfant, qui, je le vois, n'a plus que moi au monde; ne souriez pas avec dédain, jeune homme; vous savez bien que M. de Mortagne n'a pas peur! Puis, étendant son bras droit, il fit de son index un geste menaçant et impérieux, et dit à M. de Lancry : — Si vous ne réparez pas votre vie passée; si, par la tendresse la plus reconnaissante, si, par une adoration de tous les instants, vous ne vous rendez pas digne de cet ange, c'est vous qui aurez à trembler devant moi, monsieur! Oh! les regards furieux ne m'imposent pas, j'en ai dompté de plus farouches que vous. Et M. de Mortagne se retira d'un pas lent. A peine fut-il sorti, que l'espèce de stupeur qu'avait causée cet homme singulier se dissipa. Chacun l'attaqua, le déprisa, l'accusa de folie. On se rappela qu'environ neuf ans auparavant, il avait fait des sorties tout aussi incroyables et tout aussi sauvages. L'intérêt qu'il avait un moment excité en racontant la perfidie de mademoiselle de Maran se refroidit bientôt; presque tous nos parents se rallièrent à ma tante et lui déclarèrent qu'ils ne croyaient pas un mot de la fable de M. de Mortagne au sujet des causes de sa captivité à Venise. Quelques instants après son départ, nous nous rendîmes à la mairie.

Malgré la scène cruelle qui venait de se passer, ma confiance aveugle dans M. de Lancry ne faiblit pas. M. de Mortagne et madame de Richeville l'accusaient de fautes qu'il m'avait avouées et dont il avait trouvé l'excuse et presque la justification dans son amour pour moi; je l'avais cru, et je n'éprouvais que de l'irritation contre M. de Mortagne et un redoublement de tendresse pour Gontran; je m'accusais avec amertume d'avoir été cause de cette scène si douloureuse pour lui, et je me promettais de la lui faire oublier à force de dévouement. Si l'on s'étonne d'une telle persistance à conclure ce mariage malgré tant d'avertissements vagues ou précis, c'est que l'on ne connaît pas cette aveugle et intraitable opiniâtreté de l'amour, qui augmente presque en raison de l'opposition qu'elle rencontre. Ce fut avec un religieux ravissement que je répondis *oui*, lorsqu'on me demanda si je prenais Gontran pour époux. La cérémonie terminée, nous revînmes à l'hôtel de Maran. Le lendemain matin nous nous rendîmes à la chapelle de la chambre des pairs, où le mariage devait avoir lieu à neuf heures. En entrant, la première personne que j'aperçus fut M. de Mortagne. N'ayant pas été prévenu la veille, il n'avait pu assister au mariage civil.

Monseigneur l'évêque d'Amiens nous unit. Son allocution à Gontran fut grave, sérieuse, presque sévère; je pensai qu'on jugeait mon mari sur sa conduite passée, je fus presque orgueilleuse de l'espèce de conversion que son amour pour moi allait opérer dans l'avenir. En sortant de la chapelle, nous rentrâmes dans un salon que M. le chancelier avait bien voulu mettre à notre disposition. J'étais près de la fenêtre avec Gontran et mademoiselle de Maran, attendant le retour de M. de Versac pour partir avec lui. M. de Mortagne s'avança près de nous. Je vis les yeux de Gontran étinceler de colère. Effrayée, je lui pris le bras en lui disant : — Gontran, rappelez-vous votre promesse. Mais il me repoussa presque durement en me disant : — C'est bon... je sais ce que j'ai à faire; puis, s'avançant vers M. de Mortagne, il lui dit d'une voix sourde : — J'ai enduré vos outrages et vos menaces, monsieur, tant que j'ai eu des raisons pour les endurer; ces raisons n'existent plus, et il faudra bien que vous me donniez satisfaction, maintenant que mademoiselle Mathilde est ma femme. Mademoiselle de Maran prit Gontran par la main, son regard brilla d'une méchanceté infernale. Elle dit à M. de Lancry, en lui montrant M. de Mortagne : — Désormais monsieur doit être sacré, inviolable à vos yeux, entendez-vous? Quoi qu'il dise, quoi qu'il fasse, vous devez tout endurer de lui. — Je dois tout endurer! dit Gontran, et pourquoi cela? — Pourquoi cela!... Et mademoiselle de Maran, jetant sur moi et sur M. de Mortagne un regard de vipère, dit avec son affreux sourire : — Vous devez tout endurer de M. de Mortagne, mon pauvre Gontran, par une raison toute simple... c'est qu'on ne peut pas se battre avec le père de sa femme. M. de Mortagne resta foudroyé. Gontran le regardait avec stupeur. Moi, je fus quelques moments sans comprendre l'épouvantable portée des exécrables paroles de mademoiselle de Maran. Puis, lorsqu'elles traversèrent ma pensée, brûlantes comme un trait de feu, je ne pus que m'écrier : — O ma mère! et je m'évanouis..... Bien des années se sont écoulées depuis cette horrible scène; mon ami, bien des fois j'ai amèrement pleuré en y songeant; maintenant encore je pleure en la retraçant. O ma mère! ma mère, la plus sainte des femmes! ô vous dont l'angélique vertu rayonnait d'un éclat si pur, que le monstre qui causait votre lente agonie n'avait pas même osé tenter de vous calomnier pendant votre vie! ô ma mère, il a fallu que vos cendres fussent depuis longtemps refroidies pour qu'une haine sacrilége osât profaner votre mémoire!... Telle fut mon enfance, telle fut ma première jeunesse jusqu'à l'époque de mon mariage.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

La retraite.

Après la célébration de mon mariage avec M. de Lancry, en sortant de la chapelle du Luxembourg, quel fut mon étonnement de voir une voiture attelée de chevaux de poste! madame Blondeau était assise sur le siége de derrière. Le valet de chambre de M. de Lancry ouvrit la portière. — Où allons-nous donc? demandai-je à Gontran. — Voulez-vous vous confier à moi? me répondit-il en souriant. Je montai, heureuse de penser que sans doute je ne reverrais plus mademoiselle de Maran : sa calomnie atroce et insensée contre ma mère avait mis le comble à mon aversion pour elle. En vain Gontran m'avait fait observer que ce n'était plus de la méchanceté, mais de la folie, que de si odieux soupçons tombaient d'eux mêmes; je sentais qu'il me serait désormais impossible de me rencontrer avec mademoiselle de Maran. La voiture partit rapidement. Pendant trois heures que dura le voyage, Gontran fut pour moi rempli d'attentions, de gracieuses prévenances, il me parla peu; ses paroles furent d'une bonté touchante, presque grave et recueillie. Il sentait comme moi, sans doute, qu'on ne peut s'initier aux grandes félicités que par une sorte de méditation rêveuse et mélancolique. Il n'y a rien de plus sérieux, de plus pensif que le bonheur lorsqu'il arrive à l'idéal. Je fus émue jusqu'aux larmes de l'expression de tendresse protectrice avec laquelle Gontran me regarda souvent. Jamais, je crois, je ne me sentis l'âme plus élevée, jamais je n'eus d'aspirations plus généreuses. Je songeais avec enchantement à tous les grands, à tous les pieux devoirs que j'allais remplir. Je contemplais l'avenir avec une sérénité calme et fière; j'attendais avec une religieuse impatience le moment de prouver à M. de Lancry tout ce que valait mon cœur. En pensant enfin que peut-être, à force d'amour, je deviendrais indispensable au bonheur de la vie de Gontran, un moment j'éprouvai la folle ardeur, le glorieux enivrement, le magnifique orgueil que l'ambition doit causer aux hommes.

Nous arrivâmes à Chantilly. Nous étions à la fin d'avril. Le soleil, à demi voilé, répandait une lumière douce et tiède. A mon grand étonnement, notre voiture entra dans la forêt, côtoya les étangs si pittoresques de la Reine Blanche, et atteignit la lisière des bois qui bordent le désert. M. de Lancry me fit descendre de voiture, il la renvoya avec son valet de chambre; madame Blondeau restait seule près de nous.

Gontran, souriant de ma surprise, m'offrit son bras. Nous suivîmes un petit sentier déjà tout parfumé de violettes et de primevères. Après quelques minutes de marche, nous arrivâmes devant une haie d'aubépine fleurie, très-haute, très-épaisse, au milieu de laquelle était une porte de bois rustique. Blondeau l'ouvrit, nous entrâmes. Je vis une maisonnette et un jardin qui auraient tenu dans le grand salon de l'hôtel de Maran. Jamais chalet ne fut plus coquettement orné que cette maisonnette; son toit disposé en gradins était couvert de pots de fleurs cachés dans la mousse; les massifs du jardin étaient tellement encombrés de rosiers, d'héliotropes, de jasmins, de gérolliers, de petits lilas de Perse, que ce parterre ressemblait à une immense jardinière ou à un gigantesque bouquet. Notre maisonnette se composait d'un rez-de-chaussée; en entrant, un petit salon où je vis, avec une douce sur-

prise, mon piano, ma harpe, mes livres, que j'avais laissés la veille à l'hôtel de Maran. Cela tenait du prodige. A droite, deux petites chambres pour moi; à gauche, celle de Gontran: au fond du jardin, une chaumière en bois rustique renfermant la chambre de Blondeau et la cuisine. Dire l'élégance incroyable, presque féerique, de ce petit Eden, serait aussi impossible que de peindre ma reconnaissance envers Gontran, ou ma folle joie d'enfant en songeant que nous allions vivre là pendant quelque temps. M. de Lancry demanda en riant à Blondeau si elle serait capable de nous faire chaque jour à dîner. Ma gouvernante répondit très-fièrement qu'elle nous étonnerait par son savoir-faire; car elle seule devait nous servir pendant notre séjour dans ce chalet. Ai-je besoin de vous dire combien j'appréciai cette délicate attention de Gontran? Il était trois heures à peine; je pris le bras de mon mari pour faire une longue promenade dans la forêt.

Le soleil avait peu à peu dissipé les nuages qui le voilaient; l'air était embaumé, saturé des mille floraisons du printemps: les feuilles, encore d'un vert tendre, frémissaient au léger souffle de la brise; des oiseaux de toute espèce gazouillaient, voltigeaient, se cherchaient dans ces arbres magnifiques, et troublaient seuls de leurs petits cris joyeux le profond silence de la forêt. Mon cœur se dilatait avec force. J'aspirais avec une ineffable avidité tous les parfums, toutes les suaves émanations de la nature. Je m'appuyai davantage sur le bras de Gontran; nous marchions lentement. A peine nous échangions de temps à autre quelques rares et distraites paroles. Un moment je voulus me rappeler quelques impressions de ma première jeunesse: chose étrange! cela me fut presque impossible. Le passé m'apparaissait comme vague, voilé; mes souvenirs m'échappaient. Je n'ai jamais pu m'expliquer cette bizarre sensation. Etait-ce donc que le bonheur présent envahissait, absorbait assez mes facultés pour m'ôter même la mémoire des anciens jours?

Bientôt ces ressentiments devinrent si vifs, que je fermai à demi les yeux, je ne pus faire un pas; malgré moi, ma tête appesantie s'appuya sur l'épaule de Gontran, et je joignis mes deux mains sur son bras.

Gontran, sans doute aussi ému que moi, s'arrêta, et ne troubla pas cet accablement ineffable. — Pardon, lui dis-je après quelques minutes de silence, je suis bien faible et bien enfant, n'est-ce pas? mais que voulez-vous? tant de bonheur est au-dessus de mes forces. Oh! que vous devez être heureux d'inspirer autant d'amour! — Vous avez raison, Mathilde, car l'inspirer c'est le ressentir! C'est à moi de vous demander pardon de mon silence... et pourtant non, car c'est aussi un langage que le silence. Il exprime tant de choses que la parole est impuissante à rendre! Dites, Mathilde, quels mots pourraient peindre ce que nous éprouvons? — Oh! cela est vrai; il me semble aussi que la parole doit se taire lorsque la pensée s'entretient avec l'âme. Mais, mon Dieu! ajoutai-je en souriant, vous allez trouver cela bien métaphysique, bien ridicule. Voyez combien vous avez raison. Je veux expliquer ces adorables impressions, et je dis des folies. Continuons notre promenade, et laissons nos deux cœurs s'entretenir silencieusement.

Le soleil commençait à s'abaisser lorsque nous rentrâmes au chalet, déjà presque noyé dans les ombres du soir, tant les arbres qui l'environnaient étaient touffus. Nous trouvâmes avec plaisir dans le salon un feu de pommes de pin bien pétillant, que madame Blondeau nous avait allumé, car les soirées du printemps étaient encore froides. Un charmant petit couvert était mis près de la cheminée. Gontran m'avoua naïvement qu'il était très-disposé à faire honneur au talent de ma gouvernante: elle s'était surpassée. Notre dîner fut très-gai, nous nous servions nous-mêmes. Je voulais prévenir les désirs de Gontran, lui les miens; de là de folles discussions dans lesquelles il finissait toujours par céder. Après dîner, il ouvrit la porte du salon; il y avança un grand fauteuil où je m'assis. — Voyez donc quelle belle soirée! me dit-il. Un clair de lune admirable jetait des flots de lumière argentée sur notre petit jardin et sur la cime des grands arbres qui l'entouraient. Le silence le plus solennel régnait dans la forêt. Au-dessus de nous les étoiles brillaient dans les profondeurs du firmament; autour de nous les fleurs épandaient leurs parfums. Gontran s'assit à mes pieds. Son noble et beau visage était tourné vers moi; un pâle rayon de la lune se jouait sur son front et sur ses cheveux. Il tenait une de mes mains dans les siennes et me contemplait avec une sorte d'extase. Etrange contraste de notre nature! A ce moment, je crois, j'atteignis l'apogée du bonheur: l'homme que j'aimais de toutes les forces de mon âme était à mes pieds. Le calme mystérieux d'une belle nuit ajoutait encore à mes ravissements. A ce moment pourtant une indéfinissable tristesse s'empara de mon cœur, je pleurai. Gontran vit mes larmes; bientôt ses yeux se mouillèrent aussi. Je penchai mon front accablé sur le sien, et nos pleurs se confondirent. Hélas! hélas! pourquoi ces larmes? Sommes-nous donc si malheureusement doués, que la grandeur de certaines félicités nous écrase, ou bien la tristesse involontaire qu'elles nous inspirent est-elle un pressentiment de leur peu de durée? . . . . . .

Que dirai-je de ces jours fortunés, si beaux, si rapides; de cette vie d'amour et de solitude que Dieu voulut environner de toutes ses splendeurs, car le temps fut toujours admirable? Un crayon de notre journée fera comprendre l'amertume de mes regrets lorsqu'il fallut abandonner cette existence enchanteresse. Chaque matin, après avoir admiré ma corbeille de jasmin et d'héliotropes, qui ne m'avait jamais manqué à mon réveil, et que Gontran se plaisait à cueillir lui-même dans notre parterre, chaque matin nous allions de très-bonne heure nous promener à pied dans la forêt, fouler avec joie les grandes herbes trempées de rosée, savourer les parfums des plantes aromatiques, et voir les cerfs et les biches se retirer dans l'épaisseur des taillis. Lorsque le soleil commençait à s'élever, nous revenions déjeuner, puis, après les stores de notre petit salon baissés, jouissant de la fraîcheur et de l'ombre, nous nous reposions de notre promenade du matin en faisant quelquefois une sieste pendant la chaleur du jour. Ensuite je me mettais souvent au piano; je chantais avec Gontran certains duos, certains airs auxquels nous attachions de tendres souvenirs. D'autres fois nous lisions. Le timbre de la voix de Gontran était charmant; c'était pour moi un bonheur toujours nouveau que de lui entendre lire un de mes poëtes favoris. Ces douces occupations étaient mêlées de longues causeries, de projets d'avenir, de doux regards déjà jetés sur le passé. Puis, à l'heure du dîner, nous allions nous habiller avec autant de coquetterie et de recherche que si nous eussions habité un château rempli de monde.

J'attachais un prix infini aux louanges, aux flatteries de Gontran; je prenais plaisir à me coiffer moi-même, afin de ne devoir qu'à moi tous les succès que je voulais obtenir auprès de lui. Malgré l'essai des talents de madame Blondeau, M. de Lancry, qui avouait franchement son goût pour la bonne chère, avait fait venir son cuisinier à Chantilly; au moyen d'une cantine de chasse parfaitement organisée, notre dîner nous arrivait chaque jour avec de la glace, des fruits; Blondeau n'avait qu'à nous servir. Gontran avait aussi des chevaux à Chantilly. Après dîner, notre calèche venait nous prendre, et nous partions pour de longues promenades dans les magnifiques allées de la forêt. Nous revenions quelquefois à la nuit au clair de lune, bercés par les plus adorables rêveries, puis nous rentrions. La voiture s'en allait, et Blondeau nous servait le thé. Oh! que de longues soirées ainsi passées! la porte de notre salon ouverte, et nous, jouissant de toutes les beautés de ces nuits de printemps, dont le silence n'était interrompu que par le léger bruissement du feuillage! Oh! que d'heures ainsi passées pendant lesquelles j'écoutais Gontran me raconter sa vie, sa première jeunesse, les combats de son père, un des héros de la Vendée, bravement mort dans les landes sauvages de la Bretagne pour sa foi, pour son roi! Avec quelle insatiable curiosité j'interrogeais Gontran sur la guerre qu'il avait faite, lui, sur les dangers qu'il avait courus! Plus je pénétrais dans le passé, grâce à sa confiance, plus je reconnaissais la vanité, l'injustice des accusations de madame de Richeville, de M. de Mortagne. Ils m'avaient dépeint Gontran comme un homme d'un caractère inégal, égoïste, dur, profondément blasé, incapable de comprendre les délicatesses d'un amour élevé. Quels étaient ma joie, mon orgueil! je trouvais au contraire Gontran rempli de douceur, de prévenances, de tendresse, et doué surtout du tact le plus parfait, le plus exquis!. . . . . .

Ce bonheur durait depuis trois semaines. Un soir, en prenant le thé, Gontran me dit en souriant: — Mathilde, j'ai une grave proposition à vous faire. — Oh! dites... dites, mon ami. — C'est de prolonger encore quelque temps notre séjour ici... si cette solitude ne vous déplaît pas. — Gontran... Gontran. — Vous acceptez donc?... — Si j'accepte? mais avec joie, mais avec ivresse!... Mais vous me gâtez ainsi la vie, Gontran; une fois rentrée dans le monde... que de regrets!... quels sacrifices!... et pour qui? et pourquoi? mon Dieu! — Vous avez raison, Mathilde, dit Gontran en soupirant. Pourquoi? pour qui? Il y a tant de charmes dans cette existence! et il faut la quitter pour aller se rejeter dans ce gouffre étincelant qu'on appelle le monde. — Mais qui nous y force, mon ami? A quoi bon la fortune, si ce n'est à vivre librement à sa guise... Mais non, vous dites cela par bonté pour moi, Gontran... Vous êtes trop jeune encore, trop brillant pour renoncer au monde... — Pauvre enfant, dit Gontran en souriant doucement, c'est vous au contraire qui êtes trop jeune pour vous priver des plaisirs que vous connaissez à peine... Longtemps prolongée, cette vie que vous trouvez charmante, vous semblerait monotone. — Ah! Gontran, vous dites que je suis belle... vous vous lasserez donc de ma beauté? — Mathilde, quelle différence!

Un bruit de pas et de voix inaccoutumé interrompit Gontran. On parlait de l'autre côté de la haie. On frappa bientôt à la porte du jardin. Il était onze heures du soir. Cela m'inquiéta. — Je vais ouvrir, me dit Gontran. — Grand Dieu! mon ami prenez garde. — Il n'y a rien à craindre: cette forêt est toute la nuit parcourue par les gardes de M. le duc de Bourbon. — Qui est là? dit Gontran. — Moi, Germain, monsieur le vicomte. C'était un palefrenier de M. de Lancry. Mon mari ouvrit la porte. — Que veux-tu? — C'est le chasseur de M. le comte de Lugarto qui apporte une lettre à M. le vicomte; il est venu en courrier. Il savait où nous étions logés avec les chevaux à Chantilly, il est venu nous trouver, et nous a dit de le conduire à monsieur, ayant une lettre pressée à lui remettre. — Où est cet homme? — Là, derrière la porte, monsieur le vicomte. — Fais-le entrer. A la clarté que jetait la lampe du salon, je vis un homme de grande taille vêtu en courrier. Je ne sais pourquoi sa physionomie me sembla sinistre... Il ôta sa casquette, et remit une lettre à Gontran. M. de Lancry, depuis l'arrivée de cet homme, semblait vivement contrarié... presque abattu. Il s'approcha de la lampe, prit la lettre, et la lut rapidement. Par deux fois Gontran fronça les sourcils; il me parut réprimer un mouvement d'impatience ou de colère.

Après avoir lu, il déchira la lettre, et dit au courrier: — C'est bon, vous direz à votre maître que je le verrai demain à Paris. Puis, s'adres-

sant à son palefrenier, M. de Lancry ajouta : —Tu donneras l'ordre à Pierre d'amener demain matin ici la voiture de voyage. Vous autres, vous partirez ce soir pour Paris avec les chevaux et la calèche. En arrivant à l'hôtel, vous direz que tout soit prêt, car j'arriverai dans la journée. Les deux domestiques partis, je dis à Gontran avec inquiétude : — Vous semblez contrarié, mon ami... Qu'avez-vous? — Rien, je vous assure... rien... un service assez important... que me demande un de mes amis qui arrive d'Angleterre. Cela m'oblige de me rendre à Paris plus tôt que je ne le pensais. — Quel dommage de quitter cette retraite! dis-je à Gontran, sans pouvoir retenir mes larmes. — Allons... allons... me dit-il doucement, Mathilde, vous êtes une enfant. — Mais nous y reviendrons. Oh! n'est-ce pas? Cette petite maison sera pour nous un souvenir vivant et sacré! — Sans doute, sans doute, Mathilde; mais je vous laisse. Il faudra que nous partions demain de très-bonne heure; j'ai hâte d'arriver à Paris... Vous devez avoir quelques ordres à donner à madame Blondeau. Je vais me promener. J'ai un peu de migraine.—Mon ami, permettez-moi de vous accompagner. — Non, non, restez. — Je vous en prie, Gontran, puisque vous souffrez. — Encore une fois, je préfère être seul... dit M. de Lancry avec une légère impatience. Et il se dirigea vers la porte du jardin. Je versai des larmes... larmes amères cette fois... Retirée chez moi, j'attendis le retour de Gontran. Il revint une heure après, se promena longtemps encore dans le jardin d'un air agité, et rentra chez lui.

CHAPITRE II.

Le départ.

Je passai une nuit remplie d'angoisses en songeant à l'inquiétude, à l'agitation que M. de Lancry n'avait pu dissimuler. Au point du jour, je me levai; j'étais douloureusement oppressée. Je voulais jeter un dernier regard sur cette mystérieuse et charmante retraite où j'avais passé des moments si heureux. Hélas! était-ce un présage? Tant de bonheur devait-il à jamais s'évanouir?... Le ciel, si pur pendant tant de jours, se voilait de nuages noirs; un vent froid gémissait tristement à travers les grands arbres de la forêt. La prédisposition de l'âme est un prisme qui colore les objets extérieurs de ses reflets sombres ou riants. Je lis une remarque puérile, mais elle me navra... Toutes les fleurs qui ornaient cette demeure avaient été apportées et transplantées comme une décoration champêtre. Peu à peu elles avaient langui et s'étaient flétries. Absorbée par mon bonheur, voyant tout à travers les rayonnements que l'amour jetait sur ma vie, je ne m'étais pas aperçue de l'insensible étiolement de ces plantes : mais, à ce moment, sous ce ciel gris, pensant à ce départ qui m'affligeait, je fus douloureusement frappée de ce spectacle.

Malgré moi, je fis un vague rapprochement entre les jours heureux que je venais de passer et l'existence de ces fleurs, pauvres fleurs éphémères, dépaysées, sans racines, qui, au lieu de s'épanouir chaque matin toujours fraîches et vivaces, mouraient d'une mort précoce, après avoir jeté un parfum, un éclat passagers. Je frémis... en me demandant s'il en devait être ainsi de la félicité que j'avais goûtée. Pourtant je voulus échapper à ces réflexions pénibles; je les regardai comme un blasphème. Je cueillis pieusement quelques branches d'héliotrope et de jasmin que je me promis de garder toujours; je pensai qu'après tout, j'étais folle de chercher de douloureux pronostics dans un état de choses qu'il dépendait de moi de faire cesser. Je résolus d'établir un jardinier dans notre maisonnette pour y cultiver des fleurs qui, cette fois, ne mourraient pas au bout de quelques jours. Par une réflexion bizarre, je me demandai pourquoi l'on entretenait si religieusement les tristes jardins des tombeaux, et pourquoi l'on n'entourerait pas des mêmes soins pieux et touchants les lieux consacrés par quelques souvenirs chéris. Je rentrai. Gontran semblait encore plus soucieux que la veille. La voiture arriva; nous partîmes. M. de Lancry ne me dit pas un mot de regret sur l'abandon où nous laissions notre retraite à la garde d'un de ses gens; cela me fit mal.

Après quelques moments de silence, Gontran me dit : — Mathilde, je vous présenterai demain un de mes meilleurs et de mes plus intimes amis, M. Lugarto, qui arrive de Londres. C'est pour lui rendre un service assez important qu'il me demande que je quitte Chantilly. Nous verrons souvent Lugarto; je l'aime beaucoup; je désire que vous l'accueilliez avec bienveillance. — Quoique M. Lugarto soit cause de notre brusque retour à Paris, dis-je en souriant à M. de Lancry, je vous promets d'oublier ce grand grief, et de recevoir votre ami comme vous le désirez. Mais vous ne m'avez jamais parlé de lui?—J'étais à la fois si distrait et si absorbé par mon amour, reprit Gontran avec grâce, qu'il y a bien des choses que je ne vous ai pas dites... J'avais laissé Lugarto à Londres; il est très-paresseux; il écrit rarement, et j'avais trop de charmantes compensations pour m'apercevoir du silence de cet ingrat. — Mais savez-vous, Gontran, qu'il faut que vous aimiez en effet beaucoup M. Lugarto pour lui faire le sacrifice que vous lui faites... Nous étions si heureux dans notre retraite! — Oui, oui, sans doute; mais, de son côté, Lugarto m'a autrefois rendu de très-grands services : je vous conterai cela. — Oh! alors, mon ami, si vous acquittez une dette de reconnaissance, je ne me plains plus; d'ailleurs j'ai mon projet, et, à mon tour, je vous demanderai une grâce à laquelle je tiens beaucoup. — Parlez... parlez... Mathilde. — Eh bien! il faut me promettre de venir chaque mois passer quelques jours dans notre maisonnette de Chantilly.

Gontran me regarda avec étonnement. — Mais cette maison ne m'appartient pas, me dit-il. Mon cœur se serra douloureusement. — Comment cela? lui demandai-je. — Mon Dieu! rien de plus simple : j'avais chargé mon homme d'affaires de me chercher une petite maison à Chantilly ou dans quelque endroit bien retiré, et de me la louer pour la saison; il m'a trouvé cette maison de paysan presque enclavée dans la forêt; je vins la voir, cela me parut charmant comme position, j'y envoyai mon architecte, qui est très-bon décorateur; car, vous le voyez, il a transformé une affreuse chaumière en un vrai chalet d'opéra. Cela se trouvait d'autant mieux que le propriétaire de cette masure et de quelques arpents de terre qui en dépendent est sur le point de les vendre à M. le duc de Bourbon; dès qu'on aura enlevé ce que nous avons laissé dans cette maisonnette, on l'abattra; je ne l'avais louée que pour quatre mois, et il nous reste, je crois, encore environ trois semaines de jouissance. Hélas! les paroles de Gontran me rappelèrent cruellement ma remarque du matin, sur l'éclat factice des fleurs éphémères de notre jardin. Sans le vouloir, M. de Lancry me causait un sensible chagrin. Cet homme d'affaires, ce décorateur, ce loyer .. tous ces mots vinrent gâter un à un tous mes souvenirs chéris. Sans doute je n'étais pas assez insensée pour vouloir échapper aux réalités de la vie; mais il me semblait qu'un si petit réduit devait rester environné de tout son prestige, de toute sa poésie, et que, sans prodigalité folle, on aurait pu le respecter à tout jamais.

Je n'accusai pas Gontran; absorbé par le bonheur présent, il avait pu négliger l'avenir; je songeai qu'à nous autres femmes était surtout réservé le culte du passé. — Gontran, lui dis-je, je suis toute fière d'une pensée que vous n'avez pas eue malgré votre cœur si ingénieusement inventif... — Parlez, ma chère Mathilde. — Il nous faut acquérir tout de suite cette maison et le petit champ qui l'environne, puisque heureusement cela n'est pas encore vendu à M. le duc de Bourbon. — Vous n'y songez pas, Mathilde : le prince doit payer la convenance de cette acquisition. Le propriétaire nous ferait les mêmes conditions qu'au prince, et, dans de pareilles circonstances, ces gens-là ont toujours des prétentions exorbitantes. — Mais encore, combien cela vaut-il? — Que sais-je? peut-être trente, quarante mille francs, plus même, car on ne peut assigner de prix raisonnable à une chose toute de convenance... — Comment! ce ne serait pas plus cher que cela? m'écriai-je avec joie. — Enfant! me dit Gontran en me serrant tendrement la main. — Mais qu'est-ce que c'est que trente mille francs auprès... ? — Écoutez, Mathilde, me dit M. de Lancry en m'interrompant avec bonté, puisque nous sommes sur ce chapitre, il faut que nous parlions un peu raison... et ménage, comme l'on dit; c'est très-ennuyeux, mais très-nécessaire, et puis je désire savoir si les dispositions que j'ai prises vous conviendront. — Parlez, mon ami; mais je ne vous tiens pas quitte de notre maisonnette, j'y reviendrai tout à l'heure.

Gontran haussa les épaules en souriant, me regarda et continua : — Vous comprenez, Mathilde, que notre position nous oblige à tenir un état de maison convenable, digne de notre fortune, et qui vous mette enfin à même de jouir des plaisirs de votre âge. — Notre chalet... voilà tout l'état de maison que mon cœur désire. — Mathilde, parlons sérieusement. Voici comment j'ai arrangé nos dispositions intérieures : nous aurons un maître d'hôtel, homme de confiance qui nous servira d'intendant; un valet de chambre pour vous, un pour moi; quatre valets de pied pour l'antichambre, et... — Mais, mon ami, je vous assure que pour moi je préfère réduire cette livrée, et conserver notre petit paradis. — Soyez donc raisonnable. Il faut, ma chère enfant, d'abord parler des dépenses nécessaires... Notre écurie se composera de quatre chevaux de voiture et d'un cocher pour vous; pour moi, de deux chevaux de harnais et de deux ou trois chevaux de selle, avec mes gens d'écurie anglais, deux femmes pour vous, sans madame Blondeau; un cuisinier et une fille de cuisine compléteront notre domestique. Pardonnez-moi ces détails, ma chère Mathilde; mais, une fois tout ceci convenu, nous n'en parlerons plus. — Je vous écoute, mon ami; tout à l'heure je vous ferai mes observations.

— Nous habiterons l'hôtel Rochegune pendant l'hiver; ensuite nous ferons un voyage aux eaux ou en Italie, afin de revenir dans votre terre de Maran vers le mois de septembre pour la chasse; nous y resterons jusqu'au mois de décembre, époque de notre retour à Paris. Vous aurez, si vous le voulez, un soir par semaine pour recevoir : nous donnerons à dîner le même jour. Vous choisirez vos jours de loge, l'un à l'Opéra, l'autre aux Bouffes. Enfin, si vous trouvez que mille francs par mois vous suffisent pour votre toilette, nous fixerons cette somme. — Mon ami... — Encore un mot, ma chère Mathilde, et je me tais, dit Gontran en souriant : vous voyez que notre état de maison est fort simple; dans notre position, nous ne pouvons avoir moins; ne m'en voulez pas si maintenant j'arrive à de grands vilains chiffres. Votre fortune s'élève à cent trente mille francs de rente environ; avec ce qui me reste de la mienne, nous pouvons donc compter à peu près sur un revenu de cent soixante mille francs; mais, en défalquant l'acquisition de l'hôtel Rochegune, les non-valeurs et les économies que nous devons rigoureusement tenir en réserve pour les cas imprévus, nous ne devons calculer à peu

près que sur cent mille francs par an. Eh bien! ma chère Mathilde, il ne nous faut ni plus ni moins que cela pour tenir notre maison sur le pied que je vous ai dit. Vous le voyez, nous n'avons que ce que l'on pourrait appeler le nécessaire du luxe, sans aucun superflu, car toutes les dépenses que je vous ai énumérées sont absolument indispensables.

— Ce que vous ferez sera toujours parfaitement fait, mon ami, quoiqu'il me semble qu'on puisse vivre très-heureux sans un si grand entourage de nécessaire, comme vous dites; mais ce qui vous plaît est bien : je ne veux voir que par vos yeux, ne penser que par votre pensée. Seulement, dussé-je pour cela retrancher sur ce que vous m'accordez, je veux... vous entendez, je veux absolument mon chalet de Chantilly ; c'est pour moi le plus indispensable, le plus nécessaire, la moins superficielle de toutes les dépenses; ce sera mon luxe de cœur. Nous irons de temps en temps y faire un joli pèlerinage, avec ma pauvre Blondeau pour toute suite. — Allons, allons, soyez tranquille, nous reparlerons de cela, jolie petite opiniâtre, me dit Gontran avec gaieté. Ah! j'oubliais ; il faudra envoyer notre architecte à votre château de Maran. Depuis vingt ans il n'a été habité que par votre régisseur; il doit être en ruines. — Sans doute... et puis un château, c'est si grand !... Tenez, mon ami... grondez-moi; mais votre chalet m'a gâtée... Ah! que le printemps de Paris va me sembler pesant et ennuyeux auprès de notre beau printemps de la forêt!... Voyez comme je suis rancunière, je ne puis vraiment pardonner à votre ami le sacrifice que vous lui faites. — A propos de Lugarto, me dit Gontran, il faudra excuser chez lui certaines façons un peu cavalières, qui ne sont peut-être pas de la plus exquise compagnie... Il a toujours été si gâté! — Que voulez-vous dire? — Mais tenez, Mathilde, je ne puis mieux faire que de vous tracer à peu près le portrait de Lugarto ; au moins vous le connaîtrez lorsque je vous le présenterai. Lugarto a vingt-deux ou vingt-trois ans à peine : il est d'origine brésilienne. Son père, fils d'un esclave sang mêlé, avait été affranchi dès son enfance. Ce père, d'abord intendant d'un grand seigneur portugais, géra si bien ou si mal la fortune de son maître, qu'il le ruina complétement, et qu'il acquit une grande partie de ses biens. Telle fut l'origine d'une fortune d'abord considérable, puis enfin colossale ; car des entreprises et des concessions de mines dans l'Amérique du Sud augmentèrent tellement ses biens, qu'à sa mort M. Lugarto laissa à son fils plus de soixante millions.

M. Lugarto père avait vécu aux colonies avec le faste et la dépravation d'un satrape. Profondément corrompu, affichant un cynisme révoltant, aussi lâche que méchant, il avait, dit-on, dans un accès de colère féroce, tellement maltraité sa femme, qu'elle était morte des suites de ces violences. — Mais c'était un monstre qu'un pareil homme ! m'écriai-je. Quel triste et cruel héritage qu'une telle mémoire!... Son fils doit être bien à plaindre, malgré ses millions ! — D'autant plus à plaindre, dit Gontran en souriant avec amertume, que son père lui a donné les plus hideux exemples. Laissé à quinze ans maître d'une fortune de roi, Lugarto a grandi au milieu des excès et des adulations de toutes sortes. A vingt ans, il éprouvait déjà les dégoûts et la satiété de la vieillesse, grâce à l'abus de tout ce qui se procure avec l'or. D'une nature frêle, délicate, étiolée avant son développement, il n'a de jeune que son âge ; sa figure même, malgré des traits agréables, a quelque chose de morbide, de flétri, de convulsif, qui révèle de précoces infirmités.

J'écoutais Gontran avec étonnement ; en me traçant le portrait de M. Lugarto, sa voix avait un accent d'ironie mordante : il semblait se complaire dans la triste peinture du caractère de cet homme. Un moment je fus sur le point de faire cette observation à Gontran, puis je ne sais quel scrupule me retint ; il continua : — Au moral, Lugarto est un homme profondément dépravé, sans foi, sans courage, sans bonté, habitué à mépriser souverainement les hommes, car presque tous ont bassement flatté sa fortune. Tour à tour d'une prodigalité folle et d'une avarice sordide, ses dépenses n'ont qu'un mobile, l'orgueil ; qu'un but, l'ostentation. Le procureur le plus retors ne sait pas mieux les affaires que lui; seul, il gère son immense fortune avec une sagacité, avec une habileté incroyables, et il s'enrichit encore chaque jour par les spéculations les moins honorables. Portrait fidèle de son père, l'ignoble rapacité de l'esclave lutte encore chez lui contre la ridicule vanité de l'affranchi; tout prouve cette double nature : son luxe sévèrement réglé, son faste retentissant, mais parcimonieux; tout, jusqu'à ses bruyantes aumônes faites insouciensement et sans l'intelligence du malheur qu'il secourt, mais qu'il ne plaint pas... Deux plaies incurables empoisonnent pourtant l'opulence impériale de Lugarto : la bassesse de son extraction et la conscience du peu qu'il vaut personnellement. Aussi, par un compromis qui ne trompe que lui, il s'est affublé du titre de comte, et s'est fait fabriquer je ne sais quelles ridicules armoiries Exalté par l'adulation et par l'orgueil, l'adulation et l'orgueil torturent; il le sait : c'est à sa fortune qu'on accorde les prévenances dont on l'entoure ; pauvre demain, il serait complétement méprisé; alors, parfois sa rage contre le sort n'a pas de bornes; mais, comme son père, Lugarto est aussi lâche que méchant, et il se venge de tant de prospérités injustement accumulées sur lui, en maltraitant avec la plus cruelle dureté ceux que leur dépendance oblige à supporter ses violences; des femmes... des femmes même n'ont pas été à l'abri de ses brutalités... Eh bien! malgré cela, malgré tant de vices odieux, le monde n'a toujours eu pour lui que des sourires; les plus hardis lui ont témoigné de l'indifférence.

Ne pouvant me contenir plus longtemps, je m'écriai : — Eh ! comment osez-vous appeler un tel homme votre ami? comment avez-vous pu lui sacrifier nos plus chers désirs?... En vérité, Gontran, je ne vous comprends pas. M. de Lancry, sans doute rappelé à lui par ces mots, me regarda d'un air interdit. — Que dites-vous Mathilde ? — Je vous demande comment vous pouvez appeler M. Lugarto votre ami... Mais jamais je ne consentirai à voir un homme aussi pervers, aussi odieux... Et, encore une fois, c'est pour lui que vous quittez si tôt cette retraite où nous vivions si heureux?... Gontran, il y a là quelque chose d'inexplicable ! M. de Lancry se remit de son émotion, et me dit en souriant : — Ecoutez une comparaison bien ambitieuse, Mathilde... L'homme qui parvient à dompter et à rendre sociables et soumis le tigre et la panthère, ne prend-il pas en amitié la bête féroce qu'il a pu rendre douce et obéissante? Eh bien! quoique ce pauvre Lugarto ne soit pas un tigre, il y a, je crois, un peu de ce sentiment-là dans mon amitié pour lui. Oui, autant je l'ai vu dédaigneux, méchant, altier pour les autres, autant pour moi il a toujours été bon, prévenant, dévoué. Je vous l'avoue, Mathilde, je n'ai pu m'empêcher d'être profondément touché des preuves nombreuses d'affection qu'il m'a données... et vous le concevez, avec bien du désintéressement. Puis, jugez donc combien il doit être malheureux : personne ne l'aime ; il n'a pas même un ami... Toujours dominé par cette crainte de n'être recherché que pour sa fortune, par hasard il ressent pour moi une bienfaisante confiance qu'il n'éprouve pour personne. Eh bien! dites, Mathilde, mon cœur... ma vanité, je dirais presque mon honneur, ne m'ordonnent-ils pas de l'accueillir avec bienveillance ?

Déjà je connaissais assez la physionomie de Gontran pour avoir remarqué une sorte de contrainte pendant qu'il m'expliquait la cause de son amitié pour M. Lugarto, tandis qu'au contraire il s'était laissé aller à une franche amertume en dépeignant l'odieux caractère de cet homme. Sans pouvoir justifier mes soupçons, je sentais qu'il y avait là quelque mystère; les explications de Gontran ne me rassurèrent qu'à demi. Pourtant, telle est la puissance du prestige de l'amour, que peu à peu, en réfléchissant à ce que venait de me dire Gontran, je vis une nouvelle preuve du charme qu'il inspirait dans l'influence extraordinaire qu'il exerçait sur M. Lugarto. Si j'avais eu besoin de m'excuser à mes propres yeux de n'avoir pu résister aux rares séductions de Gontran, ne me serais-je pas dit que je devais céder à cette inévitable fatalité, puisque les caractères les plus intraitables, les plus altiers, n'avaient pu y échapper? Que dirai-je? ma passion était si aveugle, que M. Lugarto me devint presque moins odieux par la pensée qu'il avait subi l'irrésistible empire de Gontran.

CHAPITRE III.

Les visites de noces.

M. de Lancry avait profité de notre absence pour faire disposer l'hôtel Rochegune ; nous le trouvâmes prêt à notre arrivée. Quoique cette maison fût splendide, je ne pus vaincre un sentiment de tristesse en y entrant. Tout m'était pour ainsi dire nouveau dans cette demeure, et l'inconnu m'a toujours glacée. Ursule et son mari étaient partis. Elle devait venir passer l'automne à Maran ; M. Sécherin l'y amènerait et viendrait la reprendre, ses occupations ne lui permettant pas une longue absence. Le lendemain du jour de notre arrivée, je m'éveillai de bonne heure ; je sonnai Blondeau, elle entra. — Eh bien !... et mes fleurs? lui dis-je en ne lui voyant pas la corbeille de jasmin et d'héliotrope qu'elle m'avait toujours présentée chaque matin depuis mes fiançailles avec Gontran. — On n'en a pas apporté, madame. — C'est impossible! — Je puis vous assurer, madame, qu'on n'a rien apporté... Je viens de l'antichambre. — C'est impossible, encore une fois; je t'en prie, retournes-y, ma bonne Blondeau. Elle revint sans fleurs. Ce fut un enfantillage, sans doute, mais les larmes me vinrent aux yeux. Blondeau s'en aperçut, et me dit : — Mais, madame, nous sommes seulement ici depuis hier, ça ne peut être qu'un oubli.

Hélas ! oui, ce n'était qu'un oubli, et cet oubli me faisait mal. Dans ma superstition de cœur, j'attachais une importance, une signification extrême à cette preuve quotidienne du souvenir de Gontran. C'était très-simple en soi-même, il ne s'agissait que de donner un ordre et d'en surveiller l'exécution ; c'est par cela même que je ressentais plus vivement encore cette privation qu'on aurait pu si facilement m'épargner. Blondeau, voyant mes larmes, voulut me consoler : elle m'avoua que les craintes qu'elle avait eues de ne pas me voir heureuse étaient évanouies ; que M. de Lancry paraissait rempli de soins, de bontés pour moi, et que je n'étais pas raisonnable de m'affecter si profondément pour si peu... Jamais je n'aurais accusé Gontran. Je contins mon chagrin : je dis à Blondeau qu'elle avait raison, que j'étais folle, qu'il ne fallait plus songer à cela. Puis je pensai qu'après tout c'était peut-être une maladresse de nos gens... J'attendis le lendemain avec angoisses... Pas de corbeille encore... Pour en finir avec les fleurs, à dater de ce jour elles ne reparurent plus. Pour rien au monde je n'en aurais parlé à M. de Lancry. Après le chagrin que cause l'oubli de certaines prévenances, il n'y a rien de plus douloureux, de plus humiliant pour le cœur que de réclamer contre cet oubli. Quoique j'aie cruellement et longtemps

souffert d'une puérilité si insignifiante en apparence, j'excusai Gontran aux dépens de ma susceptibilité, sans doute exagérée, déraisonnable. Je lui sus gré d'avoir du moins mis une sorte de transition à cet oubli si cruel pour moi. Combien d'hommes, le lendemain de leur mariage, substituent tout à coup une sorte de laisser-aller insoucieux et égoïste aux prévenances, aux recherches de la veille !

Les insensés ! pour échapper à quelques douces contraintes, pour vivre ce qu'ils appellent sans gêne, ils ne savent pas de quelles ravissantes douceurs ils se privent à jamais ! ils ne comprennent pas que le mariage devient une existence monotone, grossière, souvent intolérable, faute de cette continuité de soins exquis, de coquetteries gracieuses, de délicatesses charmantes et mystérieuses ! Ils ne comprennent pas que de ces attentions si futiles en apparence dépendent souvent le bonheur, le repos de la vie. Ils ne sentent pas enfin à quelle humiliation navrante ils réduisent une femme, du jour où ils la forcent à se demander si c'est son titre d'épouse qui lui mérite cette brusque cessation d'empressement ! Ils ne sentent pas de quelle généreuse résignation il faut qu'une femme soit douée pour ne pas faire une comparaison fatale entre les égards attentifs de gens qui ne lui sont rien... et la négligence de celui qui doit être tout pour elle !... Hélas ! je sais qu'on reproche aux femmes qui ressentent si vivement ces nuances d'attacher une importance outrée, ridicule, à de petites choses, à des misères ; et pourtant ces misères suffisent presque toujours au bonheur des femmes ! Pour ces misères, elles se dévouent aveuglément, avec orgueil, avec joie ! Pour ces misères, elles oublient souvent les privations, les chagrins, les grands malheurs qui les frappent ; car ces misères leur prouvent qu'elles sont précieusement aimées, et il est une chose qui les blesse toujours d'une manière incurable, c'est l'indifférence et le dédain. Et puis enfin, puisque les hommes, dans leur glorieuse suffisance, traitent d'enfantillage ce qui est tant pour nous, est-il bien généreux de leur part, à eux si sages, à eux si forts, à eux si puissants, de nous refuser quelques soins qui leur coûteraient si peu, et qui nous seraient au moins un prétexte de les aimer avec adoration ?

Cette longue digression était peut-être nécessaire pour faire sentir combien je devais souffrir de l'oubli de Gontran. Ce fut le premier chagrin qu'il me causa. Cette journée, d'ailleurs si malheureuse à son début, devait m'être pénible. Après le déjeuner, M. de Lancry me montra la liste des visites de noces qu'il avait fait dresser, et me dit : — Il est inutile d'y mettre le nom de mademoiselle de Maran, car il est tout simple que nous commencions notre tournée par elle. Je regardai M. de Lancry avec stupeur. — Ma tante ! Vous n'y pensez pas, mon ami. — Comment cela ? — Aller chez elle, moi ! moi ! — Mais en vérité, Mathilde, je ne vous comprends pas. — Vous ne me comprenez pas .. Ah ! Gontran ! — Bon .. j'y suis... vous songez encore à cette calomnie insensée contre votre mère ? mais nous sommes convenus que c'était de la folie. Il faut prendre les gens pour ce qu'ils sont... Plutôt que de ne calomnier personne, votre tante médirait d'elle-même ; c'est une infirmité morale dont il faut avoir autant de pitié que d'une infirmité physique... Vous me regardez d'un air stupéfait... pourtant rien n'est plus simple... Ajouteriez-vous la moindre importance aux propos d'un fou ?... Non, sans doute, n'est-ce pas ? Eh bien ! faites comme moi.. Oubliez de folles paroles dictées par l'égarement de la haine ; la noble mémoire de votre mère est au-dessus de pareilles médisances.

Mon cœur se brisait. D'abord je n'eus pas la force de dire un mot, puis je m'écriai en fondant en larmes, car depuis le matin je les étouffais : — Jamais... jamais je ne remettrai les pieds chez mademoiselle de Maran !... Je vous en supplie, n'insistez pas... cela me serait impossible. — Calmez-vous, Mathilde, calmez-vous... croyez bien que je ne vous demande rien que de juste, que de nécessaire... Je n'exige pas que vous voyiez souvent votre tante, mais je désire que vous la voyiez quelquefois. — Non, je vous dis que la vue de cette femme me tuera... Elle me fait horreur. — Ce sont là des exagérations, ma chère Mathilde. Réfléchissez à une chose : le monde ne pourra s'expliquer votre brusque rupture avec une parente qui vous a élevée... et qui a presque fait mon mariage. Vous comprenez cela, Mathilde... On fera des commentaires... des suppositions à perte de vue... On interrogera votre tante... Celle-ci, choquée de ce manque de procédés de votre part, sera capable de l'expliquer à sa façon... Vous, moi... et... M. de Mortagne, ajouta Gontran en prononçant ce nom avec effort, nous avons seuls entendu les folles et méchantes paroles de mademoiselle de Maran ; craignez de la pousser à bout, elle pourrait répéter à d'autres ce qui demeurera un secret pour nous... et, malgré son inaltérable pureté, la mémoire de votre mère... — Et c'est vous... vous, Gontran, qui me proposez cela !... Eh ! que m'importe le monde ?... et que m'importent les abominables noirceurs de mademoiselle de Maran ?... Croyez-vous donc que si l'on m'interroge je laisserai ignorer la raison qui m'a fait à jamais rompre avec elle ? Non, non... il n'y a pas de plus sanglante vengeance à tirer des calomniateurs que de proclamer leurs calomnies, et de les écraser ainsi sous leur propre honte ! Ah ! ne craignez rien, Gontran, la noble mémoire de ma mère peut braver les basses attaques de mademoiselle de Maran. Tous les honnêtes gens m'approuveront quand je dirai pourquoi je ne veux pas remettre les pieds chez cette horrible femme. — Mathilde, vous parlez en fille tendre et dévouée, c'est tout simple, mais vous ne connaissez pas le monde... Croyez-moi, maintenant la mémoire de votre mère m'est aussi sacrée qu'à vous ; c'est pour la conserver pure de toute souillure que, malgré votre répugnance, j'insiste absolument pour que vous fassiez quelques rares visites à mademoiselle de Maran. Encore une fois, cela est nécessaire, indispensable... vous m'entendez.

En prononçant ces derniers mots, la voix de M. de Lancry, jusque-là douce et affectueuse, prit une expression plus ferme ; il contracta légèrement ses sourcils. Je craignis de l'avoir blessé par ma résistance, j'en fus désespérée ; mais ce qu'il me demandait, avec raison peut-être, me semblait au-dessus de mes forces. — Pardon, pardon, mon ami, lui dis-je ; ayez pitié de ma faiblesse... Je ne le peux pas... Encore une fois, pour rien au monde... je ne reverrai cette femme... Au nom de notre amour, Gontran... n'exigez pas cela de moi... Je ne le pourrais pas. — Je vous assure, Mathilde, que vous le pourrez... C'est un sacrifice, un grand sacrifice... soit... je vous le demande. — Gontran, par pitié ! — Je vous dis que cela est nécessaire, et que vous le ferez. — Mais, mon Dieu ! mon Dieu ! vous ne savez donc pas ce que c'est que ?... — M. de Lancry m'interrompit avec une violence jusque-là contenue, et s'écria en frappant du pied : — Je sais bien ce que c'est, moi ! que d'avoir enduré les honteux reproches, les insolentes bravades de M. de Mortagne !... Je sais ce que c'est que d'avoir été presque insulté à la face de votre famille et de la mienne ; je sais ce que c'est que d'avoir refoulé ma haine et mon désir de vengeance ; je sais enfin ce que c'est que d'avoir, par égard pour vous, consenti à ne pas forcer cet homme à me donner satisfaction, quoiqu'il se retranche derrière la protection qu'il vous porte ! Eh bien ! c'est parce que je sais combien tout cela m'a coûté... qu'en retour je vous demande de faire ce que je crois de votre rigoureux devoir... Une fois pour toutes, madame, autant vous me trouverez aveuglément dévoué à tous ceux de vos désirs qui ne vous seront pas fâcheux, autant vous me trouverez intraitable lorsqu'il s'agira de céder à un caprice. — Un caprice !... Gontran... mon Dieu ! un caprice !!! — L'exagération d'un sentiment très-louable vous empêche de juger nettement cette question. — Mais mon cœur se révolte... malgré moi ; que puis-je faire ? — Eh bien ! puisque les raisons, puisque les prières ne peuvent rien sur vous, s'écria M. de Lancry en courroux, je vous déclare que si vous ne consentez pas à m'accompagner chez mademoiselle de Maran, je découvrirai la demeure de M. de Mortagne ; je connais sa bravoure, je sais que, malgré sa résolution de ne pas se battre, il est des outrages qu'il ne souffrira pas... et, si vous m'y forcez par votre refus, je... — Ah ! c'est affreux... Gontran... j'irai chez mademoiselle de Maran, dis-je en pleurant et en prenant la main de mon mari entre les miennes presque avec effroi, et comme pour l'arracher à un grand danger.

On frappa à la porte du salon où nous étions ; je rentrai en essuyant mes larmes dans ma chambre à coucher. J'entendis un valet de chambre annoncer à mon mari que M. le comte de Lugarto l'attendait chez lui. Gontran vint me trouver, changea de ton, me parla avec tendresse, et me dit de le faire avertir lorsqu'il pourrait m'amener M. Lugarto, qu'il voulait me présenter. — Mais je suis en larmes, lui dis-je ; de grâce, remettez cette visite. — Vite, vite ! séchez ces beaux yeux, me dit Gontran avec une apparente gaieté, ou je vous amène tout de suite mon tigre dompté. Pendant que vous allez vous remettre, je vais lui faire admirer notre maison, et j'enverrai tout à l'heure vous demander si vous pouvez nous recevoir.

CHAPITRE IV.

Monsieur Lugarto.

J'essuyai mes larmes, et j'attendis cette présentation importune. Je n'eus pas un seul moment d'amertume contre Gontran. Je crus qu'il voyait de son point de vue et moi du mien ; je devais avoir tort, il le disait, je devais me soumettre à son jugement. La seule pensée d'une rencontre entre M. de Mortagne et M. de Lancry me glaçait d'effroi. Enfin, alors comme depuis, en songeant au cruel sacrifice que j'allais faire aux volontés de Gontran, en songeant à tout ce que j'allais souffrir en présence de mademoiselle de Maran, je me consolais par cette pensée, que ma résignation plairait à mon mari. Dès lors, je compris cette grande, cette terrible vérité, si vraie qu'elle ressemble à un paradoxe : « Lorsqu'une femme aime passionnément... les ordres les plus injustes, les traitements les plus barbares, loin de diminuer son amour... l'exaltent davantage encore ; elle baise pieusement la main qui la frappe, ainsi que les martyrs, dans leur ravissement douloureux, remercient le Seigneur des tortures qu'il leur impose... » On vint me demander, de la part de M. de Lancry, si je pouvais le recevoir avec M. Lugarto. Je lui fis répondre de passer chez moi. Quelques instants après, Gontran et son ami entrèrent. Le portrait que mon mari m'avait fait de ce dernier me parut frappant. M. Lugarto était d'une taille grêle, et mis avec plus de recherche que de goût. On retrouvait dans ses traits, quoique agréables, le type primitif de sa race : un teint pâle et jaune, un nez écrasé, des yeux d'un bleu vitreux et des cheveux bruns. Sa physionomie maladive avait une expression de suffisance, d'astuce et de méchanceté qui me repoussa tout d'abord.

— Ma chère amie, permettez-moi de vous présenter M. Lugarto, le

meilleur de mes amis. Je m'inclinai sans pouvoir trouver une parole.— Lancry m'avait bien dit que vous étiez charmante, mais je vois que ses éloges sont encore au-dessous de la réalité, me dit M. Lugarto avec une sorte d'aisance protectrice et familière. Je ne répondis rien. Gontran me fit un signe d'impatience, et se hâta de dire en souriant à son ami : — Moi qui n'ai pas la modestie de madame de Lancry, moi qui jouis de ses succès comme s'ils étaient les miens, je vous avoue, mon cher Lugarto, que je suis très-sensible à votre suffrage. — Et vous avez raison, mon cher; vous le savez, je ne m'enthousiasme pas facilement. Or, si je vous jure que je n'ai rien vu de plus séduisant que madame... c'est que cela est. Mais je vous dirai avec la même franchise qu'il est très-dangereux pour vos amis de voir un trésor pareil. — Ah! mon cher Lugarto, prenez garde, voici que vous tombez dans l'exagération; vous aviez si bien commencé! dit Gontran, embarrassé de mon silence. J'étais au supplice; pourtant, faisant un effort sur moi-même, je dis à M. Lugarto d'un air glacial : — Vous arrivez de Londres, monsieur? — Oui, madame; j'étais allé assister aux courses du printemps. — Vous voyez, ma chère amie, un des vainqueurs habituels d'Epsom et du Darby. Les chevaux de course de Lugarto sont célèbres en Angleterre, se hâta de dire Gontran pour engager la conversation. Est-ce que vous n'en ferez pas venir quelques-uns pour les courses du bois de Boulogne et du Champ-de-Mars? — Bah! vos chevaux français ne valent pas la peine qu'on se dérange pour les battre; et puis, vous ne pouvez pas tenir de paris assez forts, dit dédaigneusement M. Lugarto. S'adressant à moi : — Il y a après-demain une matinée dansante à l'ambassade d'Angleterre; allez-y donc, tout Paris sera là... Ce sera charmant... si vous y êtes surtout.— J'ignore, monsieur, si M. de Lancry a l'intention d'aller chez madame l'ambassadrice d'Angleterre. — Ah çà! mon cher, vous êtes donc un tyran... que votre femme attend vos ordres pour savoir où elle doit aller? Et, se retournant vers moi, M. Lugarto ajouta : — Tenez, croyez-moi, en fait de plaisirs, agissez toujours à votre tête; mettez tout de suite ce cher Lancry dans la bonne voie. Il n'y a rien de plus désagréable que ces diables de maris, une fois qu'on leur laisse prendre de mauvaises habitudes.

Je regardai Gontran, et je répondis à ces impertinentes vulgarités, dites avec l'assurance la plus ridicule, par ces seuls mots : — Le Musée est-il déjà ouvert, monsieur? afin de faire bien sentir à M. Lugarto, par ce brusque changement de conversation, que je trouvais ses plaisanteries de mauvais goût. M. Lugarto, sans doute habitué à un autre accueil, parut piqué; il dit à Gontran : — Ah çà! mon cher, nous jouons aux propos interrompus avec madame de Lancry; je lui parle de la tyrannie des maris, elle me répond par une question sur le Musée. — C'est que, en effet, mon cher Lugarto, vous êtes très-embarrassant; votre conversation éblouit d'abord un peu; vous êtes né un siècle trop tard; il fallait venir sous la régence, et encore, ma chère amie, me dit Gontran, il ne faut pas juger Lugarto sur mes folles paroles, il vaut beaucoup mieux qu'elles, mais il est convenu qu'on lui passe tout... on l'a tant gâté... Allons, je me charge de faire votre paix avec madame de Lancry. —Je serais fâché de vous avoir déplu par une mauvaise plaisanterie, reprit M. Lugarto avec un sourire contraint, sans me dire *madame*, sorte de familiarité qui lui semblait habituelle, et qui me paraissait de la dernière inconvenance. Je fus sur le point de lui repondre quelque chose de très-dur, mais je me contins, et je répondis : — Il m'a seulement paru, monsieur, que vous vous hâtiez un peu de me confondre dans l'intimité qui vous lie à M. de Lancry. — C'est que, voyez-vous, on a hâte de jouir des avantages qu'on désire vivement, et j'espère que vous m'excuserez en faveur de ce motif, me dit M. Lugarto en souriant d'une manière convulsive; puis il me jeta un regard morne, froid, qui me fit presque peur.

Mon instinct me dit qu'en quelques minutes je venais de me faire un ennemi. Mon mari semblait vivement contrarié. Voulant relever une seconde fois la conversation, que je laissais tomber à dessein, afin de rompre le plus tôt possible un entretien qui m'était insupportable, Gontran dit à M. Lugarto, dont l'impertinente assurance n'était en rien troublée : — Avez-vous vu la serre chaude sur laquelle s'ouvre l'appartement de madame de Lancry? Vous qui êtes grand amateur de fleurs, il faut que vous nous donniez des conseils. Voulez-vous venir, Mathilde? J'allais refuser; j'obéis à un geste impérieux de Gontran; je l'accompagnai dans le parloir qui communiquait à cette serre chaude. — C'est horriblement mal établi! s'écria M. Lugarto après l'avoir examinée. Votre architecte n'y entend rien. C'est bâti au-dessus d'une voûte; le froid passant en-dessous, vous n'aurez jamais là une température convenable... Mais voilà bien les Français... ils veulent singer l'opulence, et ils sont réduits à un luxe économique.

Le rouge monta au front de M. de Lancry, mais il fit un effort sur lui-même, et répondit : — Vous êtes bien sévère pour M. de Rochegune, l'ancien propriétaire de cette maison, mon cher Lugarto! car nous avons trouvé cette serre toute bâtie. — Rochegune? Rochegune?... dit M. Lugarto, je le connais bien; je l'ai rencontré à Naples. J'étais alors l'amant de la comtesse Bradini... Rochegune me l'a enlevée, mais n'a pas joui longtemps de son triomphe... Au moyen de certaines lettres contrefaites... et vous savez que je contrefais les écritures à merveille, le mari... — Mon ami, je trouve qu'il fait bien chaud ici, dis-je à M. de Lancry en interrompant M. Lugarto, dont le cynisme me révoltait; voulez-vous entrer dans le salon? — Pardon, me dit M. Lugarto, je voudrais à peu près prendre la mesure de cette serre avec ma canne; je veux vous envoyer quelques magnifiques passillores du Brésil et d'autres plantes très-rares que j'ai envoyé chercher en Hollande; il faut que je voie si elles tiendront ici. — Monsieur, je vous rends grâce... Les fleurs qui garnissent cette serre me suffisent. — Mais elles sont affreuses, ces fleurs! c'est toujours du goût de ce M. de Rochegune. Quand on a les choses, il faut les avoir complètes... Tenez, Lancry, moi, par exemple, j'ai voulu envoyer cet hiver chercher des plantes équinoxiales en Hollande; comment m'y suis-je pris? J'ai fait construire un énorme fourgon vitré et disposé en serre chaude avec un petit poêle à vapeur; le tout a été si parfaitement établi, que, bien que ce fourgon fût venu en poste de La Haye, pas une des vitres qui le couvraient n'a été brisée. Deux jardiniers accompagnaient cette serre nomade dans une voiture de suite; tout cela est arrivé ici comme par enchantement. — En effet, cette idée est très-ingénieuse, dit M. de Lancry. C'est qu'aussi vous avez beaucoup d'invention, Lugarto. — Que voulez-vous? il ne suffit pas d'avoir de l'argent, il faut encore avoir l'esprit de l'employer convenablement... Il y a tant de gens qui ne savent pas même bien dépenser la fortune qu'ils n'ont pas! — Dépenser quand on n'a pas... vous parlez en énigme, mon cher Lugarto. — Ah! vous croyez, mon cher Lancry?

Gontran et son ami me parurent échanger un étrange regard pendant un silence de quelques secondes. Mon mari le rompit le premier, et dit en souriant d'un air embarrassé : — Je vous comprends... dans ce sens, vous avez raison... Mais, si vous le voulez, nous allons rentrer dans le salon; je crains réellement que la chaleur ne fasse mal à madame de Lancry. M. Lugarto finit de mesurer la hauteur du mur avec sa canne, et dit : — Mes passiflores tiendront parfaitement ici; j'y joindrai quelques orchidées très-rares, avec les paniers en joncs caraïbes pour les suspendre. Au moins, vous aurez une serre convenablement meublée. Il est vrai qu'elle est si mal construite, votre serre, que tout y périra; mais j'en serai ravi, cela me donnera l'occasion de renouveler vos fleurs plus souvent. Nous rentrâmes dans le salon. Je croyais cette interminable visite finie; il n'en fut rien; M. de Lancry fit voir à M. Lugarto une assez belle vue de Venise par un peintre moderne, et lui dit : — Vous êtes connaisseur, que pensez-vous de cela? — Ce n'est pas mal. Avez-vous payé cela bien cher? — Non, ce tableau est entré dans la vente de l'hôtel. — C'est la meilleure manière d'acheter des tableaux, car cette racaille d'artistes, toujours affamés, vous les font payer le double de leur valeur quand on les leur commande et qu'ils vous savent riches... Quand *j'étais jeune*, j'étais assez niais pour les payer d'avance; aussi, il arrivait que très-souvent je pouvais à peine leur arracher mon tableau, et quel tableau !... Une fois l'argent mangé, ils ne s'inquiétaient pas du reste... Maintenant, donnant... donnant; je les paye lorsque je suis content, sinon, je leur fais retoucher, refaire et refaire jusqu'à ce que cela me plaise... Au moins, ainsi, je ne suis plus volé.

Cette brutale insolence m'indigna. Je ne pus m'empêcher de dire : — Ah! monsieur... vous me révélez là une des plaies douloureuses du génie que je ne soupçonnais pas!... Et vous trouvez des artistes? — Comment, si j'en trouve? et des plus fameux encore!... Ils m'accablent de platitudes quand je vais dans leur atelier; ils me demandent mes conseils, même pour les tableaux qu'ils ne font pas pour moi, et ils ont l'air de m'écouter pour me faire la cour. En vérité, je ne sais pas ce qu'on ne ferait pas faire à cette race pour quelques billets de mille francs. On ne tient cette espèce que par l'argent. Il me fut impossible de me contenir davantage; je me souvins de ce que m'avait dit Gontran sur la rage qu'éprouvait M. Lugarto de n'avoir ni naissance ni valeur personnelle, et je dis à M. de Lancry : — Mon Dieu! mon ami, ce que monsieur nous dit là me rappelle une bien touchante histoire de grand artiste et de grand seigneur, que M. le duc de Versac, votre oncle, m'a plusieurs fois racontée. Il s'agissait de Greuse et de M. le duc de Penthièvre; ne vous en a-t-il jamais parlé? — Non; je ne me le rappelle pas, du moins, me dit M. de Lancry. — Contez-nous donc ça; j'ai quelques tableaux de Greuse, ça m'intéressera, dit M. Lugarto.

— Voici, mon ami, répondis-je en m'adressant à Gontran, ce que m'a raconté M. votre oncle. M. le duc de Penthièvre aimait passionnément les arts; il les protégeait en grand seigneur digne de comprendre que l'antique illustration de race et le génie se touchent, en cela que ce sont deux magnifiques avantages que l'histoire ou que Dieu seul vous donnent, et que tous les trésors du monde ne sauraient acquérir ni remplacer... Je regardai M. Lugarto; il rougit de dépit. Je continuai : — M. le duc de Penthièvre avait donc pour Greuse la plus touchante amitié. Vous le savez, l'inépuisable bonté de cet excellent prince égalait la supériorité de son esprit, d'une finesse et d'une grâce exquises Lorsqu'il alla voir les premiers tableaux que Greuse fit pour lui, et qu'il rémunéra avec une libéralité toute royale, il dit au grand peintre, avec ce charme qui n'appartient qu'aux grandes aristocraties : — « Mon cher Greuse, je trouve vos tableaux admirables; mais j'ai une grâce à vous demander. — Monseigneur, je suis à vos ordres. — Eh bien! dit le prince avec une sorte d'hésitation timide, et comme s'il eût demandé une faveur; eh bien! je voudrais que vous missiez de votre main, au bas de ces tableaux : « Donné par Greuse à son ami M. le duc de Pen« thièvre. » La postérité saurait que j'ai été l'ami d'un grand peintre! » — Avouez, dis-je à Gontran, en remarquant avec joie que le coup avait porté, et que M. Lugarto ne pouvait dissimuler sa contrariété; avouez

qu'il n'y a rien de plus délicat, de plus charmant que la conduite du prince. — Oui, en effet... c'est charmant, dit M. de Lancry avec embarras, en me faisant un signe d'impatience et en me montrant du regard M. Lugarto, qui, les yeux baissés, mordait la pomme de sa canne.

Malgré mon désir de plaire à Gontran, je continuai. — N'est-ce pas, mon ami, que cela rehausse à la fois le grand artiste capable d'inspirer un tel sentiment, et le véritable grand seigneur capable de ressentir et d'exprimer ainsi l'amitié?... Gontran avait tâché de m'interrompre par quelques signes; j'avais été trop outrée contre M. Lugarto pour résister au plaisir de le mortifier. J'y parvins; je le vis à la pâleur de cet homme et à un autre regard de haine, regard morne et froid, qui m'alla au cœur, pesant comme du plomb. M. Lugarto, néanmoins, ne se déconcerta pas; il reprit avec une imperturbable assurance : — Je ne connaissais pas cette histoire du duc de Penthièvre; elle est fort jolie, mais elle ne me convertit pas. Je préfère ne pas passer pour un niais aux yeux des artistes, et ne pas me donner la peine de faire de la délicatesse avec eux. Mais j'y pense, j'ai justement une vue de Naples, de Bonnington, qui ferait à ravir le pendant de votre vue de Venise, mon cher Lancry; je vous l'enverrai avec ces fleurs que j'ai promises à votre femme. — Mon cher Lugarto, je vous en prie... — Allons... vous faites des façons?... entre amis, pour un malheureux tableau... Qu'est-ce que cela? — Eh bien! je suis de votre avis : on ne doit pas faire de façons entre amis pour un tableau. Permettez-moi donc de vous envoyer ma vue de Venise, qui fera tout aussi bien pendant à votre vue de Naples. — Ma foi, mon cher, je suis pris dans mes propres filets; j'accepte avec d'autant plus de plaisir, que ce tableau vient de l'appartement de madame de Lancry. A ce soir, mon cher; je vous verrai un moment au club, n'est-ce pas? — Je ne sais; j'ai plusieurs visites à faire avec madame de Lancry. — Si... si... je vous verrai... j'en suis sûr. Vous savez pourquoi. — Ah! oui... j'oubliais, vous avez raison. Ainsi donc, ce soir, mais un peu tard, répondit M. de Lancry avec un certain embarras. — Sans rancune, me dit M. Lugarto en me tendant la main.

Quoique cette habitude anglaise fût alors à peine répandue dans le monde, elle me choqua moins encore que l'audace de M. Lugarto. Au lieu de prendre la main qu'il m'offrait, je répondis par un salut très-froid. — Décidément, vous ne voulez pas faire la paix? Allons, mon cher, votre femme me déclare la guerre, dit M. Lugarto à M. de Lancry. Eh bien! elle a tort, car elle finira par reconnaître que je vaux mieux que ma réputation... C'est un défi, prenez garde à vous, mon cher; je serai peut-être forcé de faire ma cour à votre femme, pour la faire revenir de ses préventions... Vous le voyez, je ne vous prends pas en traître, Lancry, je vous préviens. — Vous serez toujours le plus grand fou que je connaisse, lui dit Gontran, en l'emmenant et en le prenant par le bras.

Je restai plus stupéfaite encore de la patience de Gontran que de l'insolence de cet homme. Je cherchais à pénétrer quel pouvait être le secret de l'influence qu'il exerçait sur Gontran, lorsque celui-ci rentra.

Pour la première fois je vis sur ses beaux traits une expression de colère qui les défigurait. — Mon Dieu! madame, s'écria-t-il en fermant la porte avec violence, je ne vous avais pas encore vue exercer cette méchanceté d'esprit dont j'avais entendu parler dans le monde! Mais vous auriez pu, ce me semble, ne pas choisir pour victime mon meilleur ami! Chacune de vos paroles aurait été longuement, perfidement calculée, qu'elle n'aurait pas pu le blesser plus cruellement. Hier, je vous dis en confidence que Lugarto regrettait amèrement de n'être pas grand seigneur, et de n'avoir d'autre valeur que celle de ses millions, et vous vous étendez complaisamment sur les avantages de l'aristocratie de naissance et de talent!... Malgré son air riant, il est parti furieux... je le connais bien... il est furieux, vous dis-je. — Comment, mon ami, vous le défendez!... C'est vous... vous! qui me reprochez d'avoir fait sentir à cet homme tout ce que ses manières avaient d'inconvenant? — Eh! mon Dieu! madame, je vous ai prévenue qu'il avait des façons peut-être trop familières, et que vous m'obligeriez de les excuser en faveur de l'amitié qui m'attache à lui. Je vois avec peine que, malgré mes recommandations, vous faites tout ce qu'il faut pour l'irriter; car, je vous le répète, il est très-irrité. — Mais que vous importe, je vous le demande, la colère de M. Lugarto? — Il m'importe de ne pas m'aliéner un ami... un ami intime que j'aime, auquel je suis sincèrement attaché... Vous m'entendez, madame? — Vous aimez cet homme, dites-vous, Gontran?... Je voudrais vous croire, et je ne puis... Il n'y a aucun rapport entre la noblesse de vos sentiments et la grossièreté de M. Lugarto... Et puis, enfin, je ne sais... mais, quand vous parlez de l'amitié que vous ressentez pour lui, vos traits se contractent... votre parole est amère... et l'on dirait qu'il s'agit d'un sentiment tout contraire.

Ces mots, que je dis presque au hasard, semblèrent produire un effet terrible sur M. de Lancry. Il frappa du pied avec violence; il s'écria, les lèvres tremblantes de colère : — Qu'entendez-vous par là, madame? qu'entendez-vous par là? Effrayée, le cœur me manqua; je fondis en larmes, et je dis à Gontran : — Pardon, mon ami, pardon, je n'ai rien voulu vous dire de blessant; seulement je ne puis comprendre... — Il ne s'agit pas de comprendre; il s'agit de m'obéir sans interpréter mes paroles, sans scruter mes sentiments secrets. Si je vous dis que M. Lugarto est mon ami, si je vous demande de le traiter comme tel, vous devez me croire, et m'obéir sans raisonner ni réfléchir. — Ne vous fâchez pas, Gontran... je vous obéirai; seulement laissez-moi vous dire qu'il m'en coûte beaucoup. Dans ce seul jour vous m'avez demandé deux bien cruels sacrifices : revoir mademoiselle de Maran, et admettre dans notre intimité un homme dont le caractère et les manières doivent inspirer une profonde aversion à tous ceux qui, comme vous, n'excusent pas M. Lugarto par une indulgente amitié... Encore une fois, mon ami, parce que le sacrifice que je fais est pénible, ne croyez pas que je manquerai à ma promesse... Plus les preuves de dévouement que vous me demandez sont grandes, plus elles me seront douloureuses, plus, je l'espère, elles vous attesteront de la vivacité de mon amour... Pardonnez-moi donc, mon ami... l'hésitation que j'ai montrée. Maintenant je ferai tout ce que vous voudrez à ce sujet.

La figure de M. de Lancry avait peu à peu repris son expression de douceur habituelle; seulement il semblait accablé. Il me prit la main et me dit avec bonté : — C'est à mon tour, Mathilde, à vous demander pardon de ma violence... Mais, une fois pour toutes, croyez... oh! croyez bien que je ne demande rien qui ne soit indispensable à votre bonheur... je n'ose dire au mien. — Ah! mon ami! cette raison est la seule qu'il faille invoquer; elle suffira toujours à me décider. On vint annoncer à Gontran que la voiture l'attendait. Nous partîmes pour aller rendre visite à mademoiselle de Maran.

CHAPITRE V.

La princesse Ksernika.

M. de Lancry ne me dit pas un mot pendant le temps que nous mîmes à arriver chez mademoiselle de Maran; il semblait rêveur, abattu. Lorsque la voiture s'arrêta devant la porte, le cœur me manqua. Je suppliai Gontran de remettre au moins cette visite, il me répondit par un geste d'impatience. Je vis quelques voitures dans la cour de l'hôtel, je fus presque contente; il me semblait qu'une première entrevue avec ma tante me serait ainsi moins pénible. Quelle fut ma surprise, en entrant dans le salon, de retrouver M. Lugarto! J'y vis aussi la princesse Ksernika, qui assistait à la représentation du *Siége de Corinthe* lorsque j'étais allée à l'Opéra avec mademoiselle de Maran, dans la loge des gentilshommes de la chambre. — Bonjour enfin, ma chère enfant, me dit ma tante, de l'air du monde le plus affectueux, en se levant pour m'embrasser. Je frissonnai; je fus sur le point de la repousser. A un regard de Gontran, je me résignai. — Mais c'est qu'elle est encore embellie, dit mademoiselle de Maran en m'examinant avec sollicitude. C'est tout simple... le bonheur sied si bien! Et Gontran sait mieux que personne prodiguer cette parure-là. Puis, s'adressant à madame Ksernika : — Ma chère princesse, permettez-moi de vous présenter madame de Lancry, ma nièce, ma fille adoptive. La princesse se leva, et me dit avec beaucoup de grâce : — Nous commencions, madame, à trouver M. de Lancry bien égoïste; mais on ne le blâmait sans doute autant que parce qu'on l'enviait davantage. .

— Je saluai madame Ksernika, je m'assis près d'elle. C'était une très-jolie femme, blonde, grande, mince, d'une taille et d'une tournure charmantes; ses traits, d'une extrême régularité, avaient presque toujours une expression hautaine, boudeuse ou ennuyée; ordinairement elle fermait à demi ses grands yeux bleus un peu fatigués. Cette habitude, jointe à un port de tête assez impérieux, lui donnait un air plus dédaigneux que véritablement digne... Polonaise, elle parlait notre langue sans le moindre accent, mais avec une sorte d'indolence et de lenteur presque asiatique. Quoiqu'elle fût d'une superbe élégance, elle se recherchait encore plus dans sa parure que dans sa personne. A peine fus-je assise auprès de la princesse, que M. Lugarto vint se mettre derrière moi sur une chaise, et me dit familièrement : — Eh bien? est-ce que vous êtes encore fâchée?... Vous voulez donc la guerre? Et, s'adressant à madame Ksernika en me montrant du regard, il ajouta : — Princesse, dites-lui donc que je gagne à être connu, et qu'il vaut mieux m'avoir pour ami que pour ennemi.

Je rougis de dépit; je n'osais, de peur de déplaire à Gontran, répondre avec dureté; je gardai le silence. La princesse reprit de sa voix langoureuse et en regardant avec hauteur M. Lugarto par-dessus son épaule : — Vous?... il me serait fort égal de vous avoir pour ami ou pour ennemi, car je ne croirais pas plus à votre amitié que je ne craindrais votre inimitié. — Allons donc, princesse, vous êtes injuste. — Non, vous savez que je ne vous gâte pas... moi... je suis peut-être la seule personne qui vous dise vos vérités... Vous devez m'en savoir gré... car je ne me donne pas la peine de les dire à tout le monde. Est-ce que vous ne trouvez pas, madame, dit la princesse en s'adressant à moi, qu'il faut faire une espèce de cas des gens pour leur dire ce que le reste du monde n'ose pas leur dire? — En cela, madame, répondis-je, il me semble que l'estime et le mépris se traduisent de la même sorte. — Expliquez-nous donc cela? me dit M. Lugarto. — Eh bien! je crois, monsieur, qu'on peut dire les plus dures vérités, sans faire le moindre état de la personne à laquelle on les adresse. — Est-ce que c'est pour moi que vous dites ça? reprit M. Lugarto avec son imperturbable assurance. — Vous mériteriez bien qu'on vous répondit : Oui, dit la princesse; savez-vous que je ne comprends pas pourquoi hommes et femmes tolè-

rent vos airs audacieux et familiers? — C'est mon secret, et vous ne le saurez pas. — Vous allez me faire croire à quelque pouvoir surnaturel, n'est-ce pas? — Peut-être. — Vous êtes fou!... — Je suis fou? Eh bien! voulez-vous que je vous fasse d'abord rougir jusqu'au blanc des yeux, et puis ensuite pâlir plus que vous ne le voudrez? — C'est bien usé cela... répondit la princesse avec indolence. Vous allez me proposer de me magnétiser? Et vous ne savez peut-être pas seulement ce que c'est que le magnétisme; car vous n'êtes pas savant, vu que la science ne s'achète pas avec de l'argent.

M. Lugarto souriait depuis quelques moments d'un sourire méchant et convulsif qui lui était particulier... Je lisais dans ses yeux ternes l'expression d'une joie maligne; il dit lentement en attachant un long regard sur la princesse : — Je suis ignorant comme un sauvage, c'est vrai; mais il y a des choses que personne au monde que moi ne peut savoir, parce qu'il faut beaucoup d'argent pour acheter cette science-là. — Vraiment? dit dédaigneusement la princesse. — Vraiment... Et, ce qu'il y a de plus piquant, c'est que ma science n'a l'air de rien... mais, comme tous les gens habiles, avec peu je fais beaucoup. Ainsi, par exemple, vous n'avez pas d'idée des résultats que j'obtiens, je suppose, avec une date, un nom de rue et un numéro. Je regardai par hasard la princesse; elle devint pourpre. — Ainsi le 12 décembre... rue de l'Ouest... n. 17... par exemple... cela a l'air de ne rien signifier du tout, reprit M. Lugarto, et pourtant il n'en faut pas davantage pour vous faire pâlir... maintenant que vous avez rougi, comme je vous l'avais prédit... Puis il reprit de manière à n'être entendu que d'elle et de moi : — Faites donc attention, princesse, on vous remarque; ne me regardez pas ainsi d'un air fixe et ébahi, cela vous va mal. Vos yeux sont bien plus jolis lorsqu'ils sont à demi fermés, ajouta-t-il avec une cruelle ironie.

Madame Ksernika était en effet d'une pâleur extrême; elle semblait fascinée par la révélation que venait de lui faire M. Lugarto. A ce moment, mademoiselle de Maran causait à voix basse avec M. de Lancry. Remarquant l'agitation de madame de Ksernika, elle lui dit : — Est-ce que vous êtes souffrante, chère princesse? — Oui, madame, j'ai eu toute la journée une migraine affreuse, dit la pauvre femme en balbutiant et en se remettant avec peine. — Vous le voyez... il vaut mieux m'avoir pour ami que pour ennemi, me dit tout bas M. Lugarto. Il se leva. Deux femmes entraient alors; la princesse put sortir et déguiser plus facilement son trouble... Je restai presque terrifiée du pouvoir mystérieux de M. Lugarto. Gontran me fit un signe, en me montrant un fauteuil vide auprès de mademoiselle de Maran; j'allai m'y asseoir. Ma tante me dit tout bas : — Est-ce que vous croyez que j'ai donné dans la migraine de cette belle princesse *Micomicon?*... Je parie que ce *nègre blanc*, et elle me montra M. Lugarto, lui a dit quelque infamie, qu'elle mérite bien, d'ailleurs, car, quoique son mari la batte comme plâtre, et qu'il lui ait déjà cassé un bras, elle est loin d'être quitte envers lui; elle lui redoit au moins son autre bras et ses deux jambes, s'il est disposé à lui briser un membre par chaque amoureux. Mais, c'est égal, l'impudence de ce M. Lugarto m'a révoltée. Je n'ai consenti à recevoir cette espèce archimillionnaire que pour me donner le régal de le flageller d'importance. Malgré l'aversion que mademoiselle de Maran m'inspirait, je ne pus m'empêcher de lui savoir gré de cette résolution. Les deux femmes nouvellement arrivées causèrent quelques instants avec mademoiselle de Maran, Gontran et M. Lugarto. — Dites donc, monsieur Lugarto, s'écria tout à coup mademoiselle de Maran, tout en travaillant à son tricot, et en interrompant l'un de ces silences qui coupent souvent les conversations; est-ce que c'est à vous cette voiture où je vous ai rencontré l'autre jour? — Pour quelle raison me demandez-vous cela? dit négligemment M. Lugarto.

Mademoiselle de Maran, au lieu de répondre à cette question, en fit une autre. Elle m'avait toujours dit que rien n'était plus impertinent et plus dédaigneux que ce procédé. — Pourquoi donc alors qu'il y avait des armoiries sur cette voiture, si elle est à vous? — Ce sont les miennes, madame, dit M. Lugarto en rougissant de dépit; car son imperturbable audace était en défaut lorsqu'on attaquait ses ridicules prétentions nobiliaires. — Est-ce que vous les avez payées bien cher ces armoiries-là? dit mademoiselle de Maran. Il y eut un moment de silence très-embarrassant. M. Lugarto serra les lèvres l'une contre l'autre en fronçant le sourcil. Je regardai Gontran. Il ne put s'empêcher d'abord de sourire amèrement; puis, à un regard à la fois colère et suppliant de M. Lugarto, il dit vivement à mademoiselle de Maran : — A propos d'armoiries, madame, est-ce que vous aurez la bonté de me prêter votre d'Hozier; j'aurais quelques recherches à faire sur une de nos branches collatérales. Mais, j'y songe, ne pourriez-vous pas?... — Laissez-moi donc tranquille avec vos branches collatérales, reprit mademoiselle de Maran; vous venez vous jeter à la traverse d'une conversation intéressante! Dites donc, monsieur Lugarto, on vous a joliment volé, si on vous a vendu ces armoiries-là cher... Je parie que c'est une imagination de votre carrossier... Alors, permettez-moi de vous le dire, ça n'a pas de sens commun. Est-ce qu'il faut jamais s'en rapporter à ces gens-là pour composer un blason? Puisque vous vouliez vous passer cette fantaisie, il fallait vous adresser mieux. — Mais, madame, dit M. Lugarto, en devenant pâle de colère contenue... — Mais, monsieur, je vous répète que votre carrossier ou son peintre sont des imbéciles. Est-ce qu'on a jamais vu mettre en blason métal sur métal? Figurez-vous donc, mon pauvre monsieur, qu'ils se sont outrageusement moqués de vous avec leurs étoiles d'or en champ d'argent; ils ont inventé ça parce que c'était plus riche probablement, et que ça rappelait ingénieusement vos monceaux de piastres et de doublons... Sans compter les deux lions rampants dont ces imbéciles ont affublé votre écusson. Dites-moi, savez-vous qu'ils feraient un effet superbe, vos deux lions rampants, s'ils n'avaient pas l'inconvénient d'appartenir à la maison royale d'Aragon? — Mais, madame, ce n'est pas moi qui ai inventé ces armoiries. Ce sont celles de ma famille, dit M. Lugarto en se levant avec impatience, et en lançant un coup d'œil furieux sur Gontran.

Celui-ci voulut en vain intervenir dans la conversation; mademoiselle de Maran n'abandonnait pas si facilement sa proie. — Ah! mon Dieu!... mon Dieu!... Vraiment... ce sont les armoiries de votre famille? s'écria ma tante en ôtant ses lunettes, et en joignant les mains avec une apparente bonhomie. Pourquoi donc que vous ne me l'avez pas dit tout de suite? Après cela, il n'y a rien que de très-naturel là-dedans. Il est probable, voyez-vous, qu'un Lugarto, pour quelque beau fait d'armes contre les Morisques d'Espagne, aura obtenu d'un roi d'Aragon la faveur insigne de porter des lions rampants dans ses armes, de même que nos rois ont octroyé les fleurs de lis à certaines maisons de France... C'est comme vos étoiles d'or en champ d'argent : c'est, bien sûr, quelque glorieux mystère héraldique enseveli dans vos archives de famille. Et moi qui m'en moquais! mais c'est-à-dire que maintenant je les admire sur parole, vos étoiles d'or en champ d'argent! C'est peut-être, dans son genre, un blason aussi unique, aussi particulier que la croix de Lorraine, que le créquier de Créquy, que les mâcles de Rohan, ou que les alérions de Montmorency. Ça doit être furieusement curieux l'origine de vos étoiles d'or en champ d'argent! Recherchez-nous donc cela, mon cher monsieur. — Madame, si c'est une raillerie, franchement je la trouve de mauvais goût, dit M. Lugarto en tâchant de reprendre son sang-froid — Mais, pas du tout, mon cher monsieur, rien n'est plus sérieux; car, j'y songe, vous êtes originaire du Brésil, le Brésil appartient au Portugal, le Portugal a appartenu à l'Espagne: vous voyez bien qu'en remontant nous approchons des rois d'Aragon. Ah bien! oui; mais voilà une toute petite chose qui m'arrête dans mon ascension vers le passé. — Eh! mon Dieu, madame! ne vous en occupez pas; je vous rends grâce de toute votre sollicitude, s'écria M. Lugarto.

Mademoiselle de Maran ne fit pas semblant de l'avoir entendu, et reprit : — Oui, il n'y a que cette petite difficulté-là, c'est qu'on dit que M. votre grand-père était quelque chose comme un esclave nègre, ou approchant. — Madame... vous abusez... — C'est là ce qui fait, reprit mademoiselle de Maran, sans abandonner son tricot, c'est là ce qui fait que je ne peux pas venir à bout de me figurer M. votre grand-père avec une couronne de comte sur la tête. Coiffé de la sorte, il ressemblerait comme deux gouttes d'eau à ces vilains sauvages de Bougainville qui portaient gravement une croix de Saint-Louis, passée dans le bout de leur nez. Est-ce que vous ne trouvez pas? Je frémis de l'expression presque féroce que prit un moment la physionomie de M. Lugarto; cette expression me frappa d'autant plus, qu'au même instant il partit d'un éclat de rire nerveux et forcé. — N'est pas que c'est une drôle de comparaison que j'imagine là? dit mademoiselle de Maran en s'adressant à M. Lugarto. — Très-drôle, madame, très-drôle; mais avouez que j'ai le caractère bien fait. — Comment donc! mais le meilleur du monde; et je suis bien sûre que vous ne garderez pas contre moi la moindre rancune Et, après tout, vous avez raison; il n'y a rien de plus innocent que mes plaisanteries. — De la rancune, moi! dit M. Lugarto; ah! pouvez-vous le croire? Tenez, je veux emmener tout de suite Gontran avec moi pour rire avec lui à notre aise de mes étoiles d'or en champ d'argent. — Pendant que vous y serez, riez donc en même temps de vos lions rampants, ajouta mademoiselle de Maran. C'est ce qu'il y a de plus pharamineux dans votre blason. Mais tout cela, reprit-elle, ce sont des folies; gardez vos armoiries, mon cher monsieur, gardez-les; ça jette de la poudre aux yeux des passants. C'est tout ce qu'il faut pour des yeux bourgeois; car vos innocentes prétentions nobiliaires ne dépassent pas nos antichambres. Quant à nous, pour nous éblouir, ou plutôt pour nous charmer, vous avez, ma foi, bien mieux que des étoiles d'or en champ d'argent; vous réunissez toutes sortes de qualités de cœur et d'esprit, toutes sortes d'immenses savoirs et de modesties ingénues; aussi, quand vous ne seriez pas riche à millions, vous n'en seriez pas moins un homme joliment intéressant et furieusement compté, c'est moi qui vous le dis.

— Je sens tout le prix de vos louanges, madame, je tâcherai de m'acquitter envers vous, et d'étendre, si je le puis, ma reconnaissance aux personnes de votre famille et à celles qui vous intéressent, répondit M. Lugarto avec amertume et en me jetant aussi un regard furieux. — Et, j'y compte bien, car je ne suis pas égoïste, répondit mademoiselle de Maran avec un étrange sourire. — Venez-vous, Lancry? dit M. Lugarto à mon mari. — Je vous verrai ce soir au club, nous en sommes convenus, répondit Gontran avec embarras. — Oui, mais j'avais oublié une chose : notre homme de Londres nous attend à trois heures, dit M. Lugarto d'un air impérieux. A ces mots, M. de Lancry fronça les sourcils, se leva, et dit à mademoiselle de Maran : — Madame, je vous laisse Mathilde; M. Lugarto me rappelle un engagement que j'avais oublié. Je jetai un regard suppliant sur Gontran, il l'évita : — Lugarto me mène, ajouta-t-il, gardez la voiture, je vous reverrai à dîner. Les deux femmes

qui avaient été comme moi spectatrices muettes de cette scène entre mademoiselle de Maran et M. Lugarto s'en allèrent quelques instants après. Je restai seule avec mademoiselle de Maran.

CHAPITRE VI.

Mademoiselle de Maran.

Longtemps et douloureusement contenue, mon indignation éclata enfin contre cette femme, qui avait osé calomnier ma mère d'une manière si atroce. — Voilà une leçon que cet impertinent n'oubliera pas de sitôt, me dit mademoiselle de Maran. Il sera d'autant plus furieux, que je la lui ai donnée, et ma foi fort à dessein, cette leçon, devant les deux comtesses d'Aubeterre, qui sont les plus mauvaises langues que je connaisse. Ce soir, tout Paris saura l'histoire des étoiles d'or en champ d'argent. — Madame, dis-je à mademoiselle de Maran, vous devez être étonnée de me voir chez vous ? — Etonnée ! Et pourquoi cela, ma chère petite ? Cet excès d'audace augmenta mon indignation. — Ecoutez-moi, madame : il n'y avait au monde que la volonté de M. de Lancry qui pût m'obliger à vous revoir après les affreuses paroles que vous avez osé prononcer contre ma mère. Tout à l'heure j'avais peur de me trouver seule avec vous ; maintenant, j'en ai moins de regret : je puis vous exprimer toute l'horreur que vous m'inspirez. — Mathilde... vous oubliez... — Je me souviens, madame, de vos cruautés, je me souviens des chagrins dont vous avez abreuvé mon enfance et ma jeunesse. Pourtant, j'aurais pu vous les pardonner en faveur du bonheur dont je jouis depuis mon mariage, bonheur auquel vous avez sans doute involontairement contribué... — Involontairement, non, ma chère petite, je savais bien ce que je faisais ; c'est justement pour cela que votre ingratitude...

— Mon ingratitude ? Cette raillerie est cruelle, madame ! — Eh... oui... oui... votre ingratitude, s'écria mademoiselle de Maran en m'interrompant avec colère. Oui, vous êtes une ingrate de ne pas avoir apprécié ce que je faisais pour vous... en empêchant votre mari de se couper la gorge avec ce misérable M. de Mortagne. — Fallait-il, madame, recourir à une épouvantable calomnie pour empêcher ce malheur ? D'ailleurs, Gontran m'avait promis... — Belle promesse qu'il n'aurait pas tenue !... au lieu que maintenant il respectera celui qu'il croit votre père... — Maintenant, m'écriai-je, osez-vous croire M. de Lancry capable d'ajouter foi à un si abominable mensonge ? Ah ! madame, j'aime bien mon mari, je sens mon amour assez puissant pour résister à toutes les épreuves, à son abandon même... il n'est au monde qu'une occasion où mon cœur trouverait la force de l'accuser... ce serait le jour où... Mais, non... non... c'est impossible, impossible ! Tout à l'heure encore, il m'a répété que cette affreuse calomnie était détruite par son exagération même. — Eh bien ! alors de quoi vous plaignez-vous ? Si Gontran n'y croit pas, si M. de Mortagne n'y croit pas, quel mal vous ai-je fait ? J'ai peut-être empêché un événement sinistre, voilà tout ; laissez-moi donc tranquille. — Voilà tout, madame ? Et pourtant vous l'avez vu, je n'ai pu résister à la violence de cet horrible coup. Je ne pus retenir mes larmes en prononçant ces derniers mots. Mademoiselle de Maran se leva, vint à moi, et prit un accent presque affectueux : — Allons, allons, calmez-vous ; sans doute j'ai eu tort, chère petite ; j'ai voulu faire le bien à ma façon... je m'y suis mal pris, parce que je n'en ai pas l'habitude. Que voulez-vous ? dans cette occasion, j'ai peut-être agi comme une vipère qui se serait crue une sangsue... mais il faut pourtant tenir compte à cette pauvre vipère de sa bonne volonté.

Cette hideuse plaisanterie me révolta. — Je vous connais trop, madame, pour croire à un bon sentiment de votre part ; votre méchanceté même ne se contente pas du présent, elle embrasse l'avenir et le passé ; ces paroles, vous ne les avez pas dites sans en calculer le résultat ; elles cachent quelque odieuse arrière-pensée qui ne se révélera que trop tôt peut-être. — Eh bien ! après ? s'écria mademoiselle de Maran avec impatience. Qu'est-ce que vous voulez conclure de tout ça ? Ce qui est fait est fait, n'est-ce pas ? Gontran veut que vous continuiez à me voir, vous lui obéirez. A quoi bon récriminer sur ma méchanceté ? Je suis comme cela, et trop vieille pour changer... De deux choses l'une, ou mon aversion contre vous n'est pas éteinte, ou elle l'est... Si elle l'est, vous n'avez rien à craindre de moi, et vos reproches sont inutiles ; si elle ne l'est pas, tout ce que vous me dites ou rien c'est la même chose. Vous ne pouvez pas me nuire, et moi je puis vous nuire ; ne tentez pas de lutter. Je peux, je sais bien des choses... Vous avez vu comme je l'ai arrangé ce Lugarto, à qui son opulence colossale et la platitude du monde semblent donner un brevet d'audace et d'insolence !... maintenant il sait que quand je mords, je mords bien, et que la cicatrice reste. Il me haïra, ça, j'y compte bien ; mais en même temps il me craindra comme le feu ; car, si je m'acharne après lui, je le traquerai de salon en salon, et je ne le ménagerai pas... Aussi, maintenant je le tiens dans la main... ce vilain homme ! Or, rappelez-vous bien, chère petite, qu'il aimera toujours mieux prendre pour ennemis mes ennemis que de m'avoir à ses trousses. Vous m'entendez, n'est-ce pas ? ajouta ma tante en me lançant un regard d'ironie cruelle ; aussi je ne dis rien de plus. Seulement ne me poussez pas à bout, et soyez gentille.

Je restai accablée d'effroi... Je ne pouvais prononcer une parole. Ce que me disait mademoiselle de Maran n'était que trop vrai : elle seule pouvait se mettre assez au-dessus des convenances pour attaquer si impitoyablement M. Lugarto dans son orgueil, et le dominer ainsi par la frayeur. Je frémis en songeant à la possibilité de je ne sais quel monstrueux accord conclu entre cet homme et mademoiselle de Maran, accord basé sur leur méchanceté commune. Un invincible pressentiment me disait que Gontran subissait malgré lui l'influence de M. Lugarto. A quelle cause fallait-il attribuer cette influence ; c'est ce que j'ignorais. Assaillie par ces soupçons, je reconnaissais que les menaces de mademoiselle de Maran n'étaient pas vaines. Oh ! ce fut un moment affreux que celui où je me sentis forcée de contenir mes ressentiments devant cette femme qui avait outragé la mémoire de ma mère ! — Allons, allons, je vois que nous nous entendons, n'est-ce pas ? me dit mademoiselle de Maran avec son sourire sardonique. Vous irez à ce bal du matin de madame l'ambassadrice d'Angleterre ; j'irai peut-être aussi pour *méduser* ce Lugarto, et le tenir dans ma dépendance. Dites donc, chère petite, est-ce que vous ne trouvez pas que je lui ai donné un joli échantillon de mon savoir-faire ? Examinez bien demain son visage de cire jaune quand il m'apercevra... ça vous amusera et moi aussi... Peut-être je vous l'immolerai... cet archimillionnaire... peut-être, au contraire... Mais je ne dis rien... Qui vivra verra.

Je quittai ma tante dans un état d'inquiétude inexprimable ; je me rappelai son entretien avec une sorte de terreur sourde. De tous côtés je ne voyais que haine, que périls, que perfidies cachées. J'aurais préféré de franches menaces aux sinistres réticences de mademoiselle de Maran. Je rentrai chez moi absorbée par ces tristes pensées. Dans un moment de désespoir, je songeai à M. de Mortagne ; mais, grâce à ma tante, je ne pouvais même penser à mon unique protecteur sans un souvenir douloureux, sans me rappeler les scènes cruelles qui avaient précédé et suivi mon mariage. Ma voiture s'arrêta un moment avant que d'entrer dans la cour. Machinalement je jetai les yeux sur la maison qui était en face de la nôtre. Au second étage, à travers un rideau à demi soulevé, je reconnus M. de Mortagne, assis dans un grand fauteuil ; il me parut très-pâle, très-souffrant ; il me fit rapidement un signe de la main, comme pour me dire qu'il veillait sur moi, puis le rideau retomba. J'eus un moment d'espérance ineffable ; je me sentis plus forte, moins effrayée, en sachant cet ami près de moi ; je ne doutai pas de son appui dans un cas extrême. Je remerciai la Providence des secours imprevus qu'elle semblait ainsi m'offrir. M. de Lancry n'était pas encore rentré ; je m'habillai pour dîner, me rappelant avec des regrets pleins d'amertume que, dans notre charmante retraite de Chantilly, je me faisais belle aussi, et que j'arrivais près de Gontran radieuse et fière de mon bonheur. Hélas ! deux jours à peine me séparaient de ce passé si enchanteur, déjà il me semblait que des mois s'étaient écoulés depuis ce temps heureux ! Sept heures sonnèrent, Gontran ne vint pas. Je me commençai à m'inquiéter sérieusement que vers les huit heures ; je fis demander par Blondeau au valet de chambre de M. de Lancry s'il avait donné quelque ordre ; il n'en avait donné aucun ; on l'attendait pour dîner.

A huit heures et demie, ne pouvant vaincre mes craintes, je me décidai à envoyer un de nos gens à cheval chez M. Lugarto, afin de savoir si M. de Lancry n'y était pas resté ; j'écrivis un mot à mon mari, en le suppliant de me rassurer. M. Lugarto demeurait rue de Varennes ; je recommandai la plus grande promptitude ; j'attendis le retour de mon messager avec une pénible impatience. Une demi-heure après, Blondeau entra. — Eh bien ? m'écriai-je. — M. le vicomte est chez M. Lugarto, madame ; monsieur a fait répondre à Jean que c'était bon, et qu'on prévienne madame qu'il ne reviendrait que très-tard. Je ne fus rassurée qu'à demi. Pour que Gontran m'eût ainsi oubliée, il fallait sans doute qu'il eût de graves préoccupations ; je l'attendis. Hélas ! pour la première fois je connus cette anxiété dévorante avec laquelle on compte les minutes, les heures ; ces tressaillements d'espoir que cause le moindre bruit, et les mornes abattements qui leur succèdent. J'avais envoyé ma pauvre Blondeau chez le portier, en lui recommandant de guetter le retour de M. de Lancry et de venir tout de suite m'en faire part. Sans les événements de la journée, de telles angoisses eussent été puériles, mais tout ce qui s'était passé les excusait peut-être.

A minuit, Gontran n'avait pas paru ; alors les frayeurs les plus folles, les plus exagérées, s'emparèrent de moi. Je me souvins des sinistres regards que M. Lugarto avait jetés sur Gontran. Sans réfléchir au peu de vraisemblance de mes craintes, je crus M. de Lancry en danger, je demandai ma voiture, je dis à Blondeau de m'accompagner. — Mon Dieu ! où voulez-vous aller, madame ? — A la porte de M. Lugarto. Tu monteras chercher M. de Lancry, tu lui diras que je suis en bas à l'attendre. Je ne puis supporter un moment de plus cette incertitude. — Mais, madame, rassurez-vous. A cet instant, un bruit presque imperceptible arriva à mon oreille, c'était la grande porte qui se refermait ; un instinct inexplicable me dit que Gontran venait de rentrer. Sans songer à ce que je faisais, je sortis de ma chambre, je courus au-devant de mon mari ; je le trouvai dans le salon qui précédait sa chambre à coucher. — Vous voilà, mon Dieu ! vous voilà ! Ne vous est-il rien arrivé ? m'écriai-je d'une voix défaillante, en lui prenant les mains. — Rien, rien ; mais passons chez vous, me dit M. de Lancry, en me montrant son valet de chambre d'un coup d'œil irrité. Je compris le peu de convenance de cette scène

devant nos gens ; mais mon premier mouvement avait été tout réfléchi.

Je craignis d'avoir contrarié Gontran ; mon cœur se serra lorsque je fus seule avec lui. Alors seulement je remarquai qu'il était très-pâle, très-défait. — Mon Dieu ! Gontran, que vous est-il arrivé? m'écriai-je. — Et que vouliez-vous qu'il m'arrivât? Etes-vous folle ! Tout cela n'est-il pas naturel, très-naturel? ajouta-t-il d'un air qui me parut presque égaré, et en riant d'un rire sardonique qui m'épouvanta. Quoi de plus simple? J'ai retrouvé le meilleur de mes amis, le tigre que j'ai dompté, vous savez... Je vous présente ce cher Lugarto ; il vous trouve charmante ; vous le traitez avec le dernier mépris... Il va chez votre tante, qui l'accable des plus sanglantes épigrammes... Lui qui a le caractère le meilleur, le plus inoffensif, le plus généreux, prend ces malices en très-bonne part ; il en rit comme j'en ris moi-même maintenant, fort gaiement... C'est qu'en effet il n'y avait rien de plus piquant, de plus gai que vos épigrammes et que celles de votre tante ; elles étaient avec cela d'un à-propos inouï. La voix de M. de Lancry était saccadée, interrompue par des éclats de rire brusques, nerveux ; il me parlait presque sans me voir, et en marchant avec agitation, comme s'il eût été en délire. — Mon Dieu !... mon Dieu !... Gontran, vous m'épouvantez... Par pitié .. dites... qu'avez-vous? Mon mari s'arrêta brusquement devant moi, passa ses deux mains sur son visage, me parut revenir à lui, et me dit d'une voix terrible : — Ce que j'ai?... ce que j'ai?... Vous ne savez donc pas quel est l'homme que vous et votre tante avez impitoyablement raillé? Votre infernale tante a fini tantôt ce que vous avez si bien commencé ce matin. Ah ! Mathilde !... Mathilde !... qu'avez-vous fait? .. Malheureuse femme! que les suites de votre imprudence n'atteignent que moi ! ajouta Gontran d'un accent douloureux en quittant ma chambre... Je voulus le suivre... D'un geste impérieux il me commanda de rester.

CHAPITRE VII.

Matinée dansante.

Je passai une nuit cruelle. Dès que le jour parut, j'envoyai Blondeau savoir des nouvelles de M. de Lancry. Il me fit dire qu'il allait parfaitement bien. Un peu avant l'heure du déjeuner, il entra chez moi; sa figure était riante et douce comme si la scène de la veille n'avait pas eu lieu. Je restai muette d'étonnement. Il me prit la main, la baisa avec une gracieuse tendresse, et me dit : — C'est un grand coupable qui vient vous demander pardon, mon amie. Il y avait tant de douceur, tant de sérénité dans la voix de Gontran, que, malgré moi, je fus presque rassurée. L'influence de mon mari sur moi était telle, que mes traits reflétaient pour ainsi dire toujours l'expression des siens ; et puis je désirais si ardemment de le voir heureux, que je devais accepter, trop facilement peut-être, les explications sur sa conduite de la veille. — De quel pardon parlez-vous? lui dis-je. — C'est très-embarrassant, Mathilde ; car comment vous avouer... vous expliquer... un si grand crime?... — Un crime !... Vous plaisantez... Mais encore... dites... oh ! vous êtes pardonné d'avance. — Je le sais... vous êtes si bonne ! et pourtant ce pardon, je ne le mérite pas. — Comment? — Hier, ne vous ai-je pas d'abord inquiétée par mon absence, et presque épouvantée par mon retour? — Il est vrai... votre agitation... — Mon Dieu ! ma jolie Mathilde, comment oser vous dire que vous avez été assez bonne pour vous intéresser... à... un vilain ivrogne? Voilà le terrible mot prononcé... Oui, hier Lugarto m'a retenu à dîner chez lui avec quelques amis communs : on a porté je ne sais combien de toasts à mon bonheur, à votre beauté ; je n'ai pas pu, je n'ai pas voulu refuser. Depuis que j'ai quitté la vie de garçon, j'ai, Dieu merci, perdu l'habitude de ces dîners britanniques ; aussi oserai-je vous faire cet abominable aveu : je me suis grisé en pensant à vous ! Vous voyez que je n'ai fait que changer d'ivresse... Mais, hélas ! la première est aussi belle que l'autre est honteuse... Encore une fois, me pardonnez-vous? — Comment ? Ces reproches que vous m'avez faits hier en rentrant... — Quels reproches ? — Vous m'avez dit que mes épigrammes et celles de ma tante avaient irrité M. Lugarto au dernier point ; que sa vengeance pouvait être terrible, et que...

M. de Lancry partit d'un éclat de rire si franc, que je crus à sa sincérité. — Malheureux Lugarto ! répéta-t-il ; j'en ai fait un ogre, je le vois... Pauvre Mathilde ! je rirais davantage encore, si je ne vous avais pas inquiétée. Mais, sérieusement... quelle terrible vengeance voulez-vous que Lugarto?... — Mais, mon ami, hier matin, vous m'avez paru fâché de la dureté de mes réponses. — Oui, sans doute ; car, je vous le répète, malgré quelques excentricités de caractère, je le regarde, Lugarto, comme un de mes meilleurs amis ; comme tel, je désire le voir à l'abri de vos spirituelles attaques, ma jolie petite méchante ; mais ce sera difficile, et, je le vois, on dira l'esprit des Maran, comme on disait l'esprit des Mortemart. Pourtant, je vous en prie, ménagez ce pauvre garçon ; si ce n'est pour lui... que ce soit pour moi. — Mais hier... vous m'avez dit aussi que vous craigniez de l'irriter. — Sans doute, car alors il tombe dans des désolations sans fin, il me reproche de ne pas l'aimer, d'être un mauvais ami ; en un mot, de sa part, ce ne sont pas des reproches, je n'en supporterais pas, mais des plaintes ; c'est ce qui m'oblige à tant de ménagements pour lui... — Et vous êtes bien sûr de son amitié? demandai-je en hésitant à Gontran. — D'autant plus sûr qu'elle est plus rare, et qu'il n'a aucune raison pour affecter un sentiment qu'il n'éprouverait pas.

Je racontai à Gontran l'entretien que j'avais entendu entre M. Lugarto et la princesse Ksernika. — C'est une plaisanterie de bal masqué sans domino, me dit Gontran : il aura voulu s'amuser à la tourmenter ; et cela n'est d'aucune conséquence avec la princesse, qui est la meilleure des femmes. A ce propos, si elle vous fait quelques avances, répondez-y, je vous en prie, car elle est très-bonne amie quand elle le veut, et les bonnes amies sont rares. D'ailleurs, vous la verrez ce matin à l'ambassade d'Angleterre. — Irons-nous donc à cette fête? dis-je à M. de Lancry d'un air chagrin. — Eh ! mais, sans doute. L'ambassadrice m'a écrit ce matin une lettre charmante, me disant qu'elle avait seulement appris hier soir notre retour, et qu'elle espérait bien avoir le plaisir de vous voir aujourd'hui. — Allons, soit, mon ami, j'irai, dis-je en soupirant. — Un soupir, Mathilde ! mais vous serez charmante. C'est un triomphe d'être jolie le matin ; et moi je suis fier de vous, de votre ravissante beauté !... — Hélas ! mon ami, cette beauté est à vous ; mais j'en suis plus fière encore quand je me fais belle pour vous seul. Gontran sourit, et me dit : — Je devine... encore vos rêves de maisonnette? — Encore mes rêves de bonheur... Oui, Gontran. — Eh bien ! soyez jolie, bien jolie, plus jolie que toutes les femmes, vous voyez que je ne vous demande rien que de très-facile, et nous songerons à cette folie. — Vrai? oh ! bien vrai? m'écriai-je avec ravissement. — Silence, me dit Gontran ; il faut dire cela tout bas à mon cœur, afin que ma raison ne vous entende pas ; car elle est bien sévère, et elle dirait non. Blondeau entra, portant un carton carré. — Qu'est-ce que cela? — Je ne sais pas, madame ; on l'a remis chez le concierge, c'est très-léger ; cela doit être des fleurs ou des dentelles.

Je regardai Gontran, il ne put s'empêcher de sourire. Je devinai quelque surprise. Mon cœur battit bien fort ; c'étaient peut-être mes chères fleurs de prédilection que j'allais revoir. Par un de ces enfantillages très-sérieux pour les esprits fatalistes, avec la rapidité de la pensée je me dis : Si je trouve un bouquet d'héliotropes et de jasmins dans ce carton, ce sera un bon présage, je serai heureuse de ma journée d'aujourd'hui, sinon ce jour me sera fatal. Une fois cette espèce de défi jeté au sort, je me repentis presque de ma témérité : je n'osai plus ouvrir le carton. Gontran s'aperçut que ma main tremblait, que je rougissais beaucoup. — Eh bien !... Mathilde, qu'avez-vous? — Rien... rien... lui dis-je, et, surmontant mon émotion, j'ouvris le carton... Hélas ! mon cœur se serra douloureusement. C'est à peine si je pus retenir mes larmes. Je ne trouvai ni jasmins ni héliotropes : les fleurs qui les remplaçaient étaient charmantes, il est vrai ; jamais je n'en ai vu de pareilles... Il y avait un gros bouquet et deux branches de petites grappes de fleurs d'un pourpre très-vif ; au centre de chaque fleur brillait comme un diamant une goutte de rosée solide, si je puis m'exprimer ainsi ; de longues feuilles d'un vert d'émeraude glacé de cramoisi complétaient cette parure d'un goût parfait, sans doute d'une extrême rareté, et dont j'aurais été heureuse sans mon maudit souhait. — Que vous êtes bon, dis-je à Gontran avec reconnaissance. — Ce sont des euphorbes (1), plantes fort rares et telles qu'il les faut pour parer une beauté rare, me dit gaiement M. de Lancry ; rien ne sera plus joli, plus coquet que ces deux branches de fleurs purpurines au milieu de vos beaux cheveux blonds, sous un chapeau de paille de riz.

Nous arrivâmes à l'ambassade. Le temps était radieux ; les toilettes des femmes étaient d'une fraîcheur extrême ; les rayons du soleil, brisés et adoucis par le feuillage des plantes et des masses de fleurs qui garnissaient la galerie, ne jetaient qu'une douce clarté dans ces vastes salons. Généralement il n'y a rien de plus gai, de plus riant que ces matinées dansantes, où le soleil remplace les bougies, où la tiède atmosphère du printemps, toute chargée du parfum des fleurs du jardin, remplace la chaleur étouffante des bals de l'hiver. Presque en arrivant, je me trouvai en présence de madame la duchesse de Richeville ; elle donnait le bras à une femme de ses amies. Je ne pus m'empêcher de rougir extrêmement en la voyant. Gontran ne s'en aperçut pas. Madame de Richeville lui dit avec beaucoup de grâce : — Je vais vous rendre malgré vous à votre liberté, et vous enlever madame de Lancry. Lord Mungo nous garde deux ou trois places dans la galerie. Bien hardi et bien adroit celui ou celle qui les lui fera rendre avant notre retour. M. de Lancry, quoiqu'il parût vivement contrarié, ne put qu'accepter la proposition de madame de Richeville. Celle-ci prit mon bras, Gontran offrit le sien à la femme qui accompagnait la duchesse, et nous nous dirigeâmes vers les places gardées par lord Mungo. Il me parut en effet parfaitement capable de les conserver et de les défendre par sa force d'inertie ; c'était un homme d'un embonpoint démesuré. Lorsqu'il nous aperçut, il fit un vain effort pour se lever. Madame de Richeville me dit en souriant : — J'ai peut-être été imprudente de lui confier nos places ; s'il n'allait pas pouvoir nous les rendre ! Pourtant grâce à un nouvel effort, lord Mungo se leva, et nous nous assîmes toutes les trois parfaitement à notre aise. Gontran s'éloigna après m'avoir jeté un regard expressif en me désignant madame de Richeville.

A ma gauche était un véritable buisson de camélias ; la duchesse était

(1) Euphorbia fulgens. — Linné.

à ma droite ; aussi, en se tournant de mon côté, elle put me parler à voix basse sans être entendue de personne. — Mon Dieu! me dit-elle, je vous parais bien hardie, n'est-ce pas, après ce qui s'est passé entre nous?... — Madame... — Ne m'en veuillez pas, j'ai à vous parler de notre ami, de M. de Mortagne. Il a été en grand danger. — Que dites-vous, madame? — Sans doute; il avait tant souffert! et puis les dernières émotions l'ont si vivement agité! maintenant il est encore bien souffrant, mais il est mieux. — Je le sais, madame ; hier, en rentrant chez moi... — Vous l'avez vu à sa fenêtre. Oui, il est allé habiter en face de votre maison pour être plus près de vous. Si vous saviez combien il vous aime! toutes ses craintes... Eh bien! non... non... ne parlons plus de cela, reprit la duchesse à un mouvement que je fis ; j'espère que lui et moi nous nous sommes trompés ; vous semblez heureuse... c'est une conversion que vous avez opérée : je ne m'en étonne pas... seulement je n'osais l'espérer. — Je suis en effet très-heureuse, madame, ainsi que je l'avais prévu. — Et moi je vous jure que je suis aussi bien heureuse de m'être trompée dans ma prévision. Mais, dites-moi, pendant que nous sommes à peu près seules, n'oubliez pas, si vous aviez quelques lettres à faire parvenir à M. de Mortagne, de les faire adresser rue de Grenelle, à l'hôtel de Richeville, dans le cas où il serait absent pour quelques jours... Enfin, pauvre enfant, quoi qu'il vous arrive, dans quelque occasion que ce soit, rappelez-vous que vous avez une amie bien vraie, bien dévouée. Cela vous semble étrange, n'est-ce pas? Tout ce que je vous demande, c'est de mettre à l'épreuve cette amitié que je vous offre; elle ne vous manquera jamais.

La serre. — PAGE 51.

A ce moment M. Lugarto entra dans la galerie. Involontairement je fis un mouvement d'effroi en me rapprochant de la duchesse de Richeville. — Qu'avez-vous donc ? me dit-elle. — J'ai, madame, un peu froid; il vient beaucoup d'air par cette galerie. Madame de Richeville vit par hasard M. Lugarto qui causait avec plusieurs personnes ; elle me dit en me le désignant : — Vous voyez bien cet homme? — Oui, madame, répondis-je en tremblant. — Eh bien! votre tante est un ange de mansuétude auprès de lui. C'est l'orgueil dans la bassesse, et la lâcheté dans la cruauté; pourtant on le reçoit. Il y a des traits de lui qui font frémir. L'année dernière il a perdu, à jamais perdu, une malheureuse jeune femme, madame de Berny, qui est, à cette heure, seule, abandonnée de sa famille, repoussée par tout le monde; il a agi envers elle de la manière la plus brutale, la plus scandaleuse, la plus cruelle. M. de Berny, soit faiblesse, soit mépris, s'est renfermé dans une dédaigneuse indifférence sur le sort de sa femme ; M. Lugarto est encore resté une fois impuni ! Puisque les hommes sont si lâches, ce serait au moins aux femmes de faire justice des Lugarto et de ses pareils. Aussi je ne conçois pas qu'on tolère dans le monde une pareille espèce, ou même qu'on lui réponde quand il vous parle; car il est familier, et son impudence est grande. Je restai muette. Je pressentais que M. Lugarto allait venir auprès de moi. En effet, madame de Richeville me parlait encore lorsqu'il s'approcha, me fit un léger salut, et me tendit la main en me disant : — Eh bien ! vous êtes venue à ce bal ? Vous avez eu raison de m'écouter.

Le baron d'Orbeval.

Voyant que je ne prenais pas la main qu'il m'offrait, il reprit en souriant d'un air sardonique : — Nous sommes donc toujours en guerre ? J'avais pourtant dû croire le contraire en vous voyant porter les fleurs que je vous avais envoyées ce matin. — Je ne vous comprends pas, monsieur, lui répondis je ; et, m'adressant de nouveau à madame de Richeville, je lui demandai le nom de deux très-jolies personnes qui entraient en ce moment. M. Lugarto ne se déconcerta pas ; il continua : — Vous ne me comprenez pas : ce que je vous dis, c'est pourtant assez clair. Les fleurs que vous avez à la main et dans les cheveux viennent de mes serres : c'est moi qui vous les ai envoyées ce matin. Savez-vous que je n'en donne pas à tout le monde, au moins? J'avais, le printemps passé, donné la pareille garniture à la jolie petite madame de Berny... Ça lui a véritablement porté bonheur. Ces fleurs, que je croyais devoir à Gontran, me firent horreur ; il me fut cruel de penser que mon mari s'était entendu avec cet homme pour me les faire accepter. Je vis quel-

que chose de sinistre dans le rapprochement qu'il faisait entre moi et cette femme dont madame de Richeville venait de me parler. Je ne pus vaincre un mouvement de colère ; dans mon dépit, j'arrachai quelques feuilles du bouquet que je tenais à la main. — Prenez garde ! s'écria M. Lugarto en me montrant une sorte de liqueur blanche qui sortait de la tige des feuilles arrachées ; vous avez la main mue, cette substance est très-corrosive ; ces fleurs sont charmantes, mais la plante qui les porte est très-vénéneuse.

En effet, une goutte de cette liqueur blanche était tombée sur mon doigt ; je sentis une légère cuisson, et il me resta une petite tache livide à la peau (1). Je ne devais pas sans doute m'étonner de la propriété vénéneuse de ces fleurs ; mais, en songeant qu'elles venaient de cet homme qui m'inspirait tant d'effroi, il me fut impossible de ne pas faire des rapprochements sinistres en pensant qu'il y avait quelque chose de fatal, de mortel jusque dans son présent. Saisie de terreur, je jetai cet affreux bouquet au milieu des camélias qui se trouvaient près de moi. M. Lugarto sourit, et me dit : — On dirait que vous avez été mordue par un serpent ; il est bien dommage que vous ne puissiez pas jeter aussi loin de vous ces grappes des mêmes fleurs qui ornent vos beaux cheveux ; je suis heureux, malgré vous, de vous voir obligée de les garder. — Oh ! madame, dis-je à voix basse à madame de Richeville, ce qui se passe ici a l'air d'un rêve terrible ; emmenez-moi d'ici, je vous en conjure, allons retrouver M. de Lancry ; je désire me retirer. — Je ne reviens pas de ma stupeur, me dit la duchesse ; vous connaissez donc cet homme ? — Non pas moi, madame : il est l'ami intime de mon mari, qui me l'a présenté ; il me cause autant de frayeur que d'aversion. Oh ! par grâce, emmenez-moi d'ici. Pendant que je parlais à voix basse avec la duchesse, M. Lugarto répondit d'un air distrait et hautain aux empressements de quelques jeunes gens, grands admirateurs de son luxe et de ses chevaux. Madame de Richeville resta un moment silencieuse et comme absorbée ; puis elle me dit avec un accent profondément ému : — Bénissez Dieu, pauvre enfant, de ce qu'il vous a rendu M. de Mortagne ; je ne sais pourquoi cette intimité de votre mari et de M. Lugarto m'épouvante. Venez retrouver M. de Lancry, vous êtes toute pâle. — Oui, madame, et puis, c'est un enfantillage, mais il me semble que ces horribles fleurs que j'ai au front me donnent le vertige.

Je ne sais si M. Lugarto m'entendit ; abandonnant aussitôt les personnes qui l'entouraient, il se retourna au moment où moi et madame de Richeville nous nous levions. — Vous vous en allez de là ? me dit-il ; voulez-vous mon bras ? Sans lui répondre, je me pressai contre madame de Richeville. — A propos, madame la duchesse, dit M. Lugarto en laissant tomber ses paroles une à une, et en suivant du regard l'effet qu'elles produisaient, j'ai une question assez insignifiante à vous adresser. Y a-t-il longtemps que la vieille mademoiselle Albin a été au village de Bory en Anjou, chez le fermier Anselme ? Madame de Richeville resta stupéfaite, rougit et pâlit tour à tour, comme la princesse Ksernika avait pâli et rougi la veille. M. Lugarto me regardait d'un air triomphant. Tout à coup ses traits changèrent d'expression ; son impertinente audace disparut sous un masque d'humilité forcée ; il salua deux fois, avec une obséquieuse politesse, une personne que je ne pouvais voir. Je me tournai ; c'était M. de Rochegune. Ce dernier répondit par un froid signe de tête aux civilités empressées de M. Lugarto, et s'approcha de madame de Richeville. Encore sous le coup de son émotion, la duchesse n'avait pu trouver une parole. Madame de Richeville parut éprouver un profond sentiment de joie en voyant M. de Rochegune. — Que votre présence me fait de bien ! reprit-elle ; je suis mieux depuis que vous êtes là. M. de Rochegune regarda madame de Richeville d'un air étonné. — Mon Dieu ! qu'avez-vous donc, madame ? lui dit-il. — Rien, une folie ; vous savez que je crois aux présages ; madame de Lancry partage mes superstitions, nous venions de nous effrayer pour rien : mais en vous voyant, vous, l'homme sage et raisonnable par excellence, nos folles visions se sont bien vite évanouies.

Saisie de terreur, je jetai cet affreux bouquet.

Lorsque madame de Richeville m'eut nommée, M. de Rochegune s'inclina respectueusement de mon côté. Je ne l'avais pas revu depuis la scène de reconnaissance dont j'avais été témoin chez lui avec ma tante et Gontran ; il me semblait très-changé ; un sourire douloureux donnait un caractère singulièrement triste à sa figure, à la fois douce et grave. — Vous n'êtes pas resté longtemps en voyage, monsieur ; vos amis ont dû être bien satisfaits de votre prompt retour ? dit M. Lugarto à M. de Rochegune avec une excessive affabilité ; vous me permettrez, je l'espère, d'aller vous chercher un de ces matins.

— Je regretterais que vous prissiez cette peine, monsieur, car on me trouve rarement chez moi, répondit M. de Rochegune d'un ton glacial. — Si je ne suis pas heureux dans ma première visite, reprit M. Lugarto, je le serai peut-être dans la seconde, monsieur. Je ne me décourage pas facilement, lorsqu'il s'agit d'une chose à laquelle j'attache beaucoup de prix. — Vous êtes trop bon, monsieur, je crains que vous vous exagériez beaucoup la valeur de mes relations ; d'ailleurs, je n'ai ici qu'un pied-à-terre tellement modeste, que je n'y puis absolument recevoir que mes amis. Ces dernières paroles, dites très-sèchement, terminèrent cette conversation. M. Lugarto dissimula son dépit, et, voulant sans doute se venger sur quelqu'un, il dit à madame de Richeville : — Vous n'oublierez pas le renseignement que je vous ai donné, madame la duchesse ; lorsque vous le désirerez, j'aurai l'honneur d'aller causer avec vous. A mon grand étonnement, à celui de M. de Rochegune, madame de Richeville répondit d'une voix émue : — Mais, demain, si vous le voulez, monsieur... De

(1) Le suc de l'euphorbe est un très-violent poison.

quatre à cinq heures vous me trouverez. — Je ne manquerai pas de profiter de cette bonne fortune, madame la duchesse, dit M. Lugarto en s'inclinant profondément. Puis, s'adressant à moi : — Ah! madame, prenez garde... je vous dénonce M. de Lancry comme un infidèle... Je l'aperçois là-bas en grande coquetterie avec la belle princesse Ksernika, qui est fort expéditive, je vous en préviens... car chez elle un caprice prend bien vite le caractère de la passion. Tenez... voyez-vous ce monstre de Lancry! il est si absorbé, qu'il ne se souvient pas seulement que vous êtes ici. En effet, Gontran traversait un salon avec la princesse Ksernika ; il lui donnait le bras, et lui parlait bas en souriant. Elle baissa les yeux, rougit légèrement, sourit aussi, et fit un petit mouvement d'impatience.

Gontran sembla insister dans sa demande, elle leva les yeux sur lui, rencontra son regard, et, au lieu de l'éviter, il me sembla qu'elle se complaisait à le soutenir ; puis, comme si M. de Lancry se fût seulement alors souvenu ou aperçu de ma présence, il fit un brusque mouvement, dit un mot à la princesse en regardant de mon côté, et l'expression de leurs deux physionomies changea à l'instant. Tout ceci s'était passé en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire ; pour la première fois, je connus la jalousie. Jamais je n'oublierai le coup douloureux, profond, que je ressentis au cœur en voyant la princesse sourire ainsi à Gontran. Etrange et cruel mystère! cette jalousie envahit soudainement, complétement toutes mes facultés ; il me sembla que depuis longtemps j'avais l'habitude de cette souffrance. En un instant, j'éprouvai ses haines, ses défiances, ses humiliations... Je n'échappai à aucune de ses tortures variées. Hélas! la jalousie est un de ces sentiments qui débutent par une terrible maturité ; comme Minerve, elle naît armée de toutes pièces. Mon âme se brisa, mes joues se colorèrent d'une rougeur fébrile ; Gontran s'avança, il donnait le bras à la princesse. Celle-ci vint à moi d'un air riant et ouvert ; je sentis mes larmes prêtes à couler ; je ne pus que m'incliner, sans répondre à quelques paroles aimables qu'elle me dit. — Monsieur de Rochegune, voulez-vous me donner votre bras? dit madame de Richeville ; vous aurez la bonté de demander ma voiture. — Vous ici, monsieur de Rochegune? dit Gontran en tendant la main à ce dernier ; je vous croyais en voyage. J'espère que vous n'aurez pas complétement oublié le chemin de votre ancienne maison, et que madame de Lancry et moi nous aurons le plaisir de vous voir souvent.—Je crois rester très-peu à Paris, dit M. de Rochegune ; mais je n'oublierai pas votre bien aimable proposition ; et j'aurai au moins l'honneur d'aller faire mes adieux à madame de Lancry, si elle m'accorde cette faveur.

Je répondis machinalement ; madame de Richeville et M. de Rochegune quittèrent la galerie. — Je désirerais m'en aller, je suis un peu souffrante, dis-je à M. de Lancry. — Pas encore, ma chère Mathilde ; la princesse a traversé toute la foule pour venir vous trouver. M. Lugarto s'approcha de madame de Ksernika ; il me parut qu'ils échangeaient un regard d'intelligence. La princesse, si hautaine la veille, lui dit avec une sorte d'affabilité craintive : — Je vous pardonne vos méchancetés, vous êtes un homme terrible au moins! Elle se retourna vers moi, et ajouta, en s'asseyant à mes côtés : — Je prends la place de la duchesse de Richeville, dont j'étais vraiment jalouse. — Vous êtes bien bonne, madame, mais... — Je vais faire un tour dans le bal avec Lugarto, me dit Gontran. Tout à l'heure, si vous le désirez, je reviendrai vous chercher. M. de Lancry prit le bras de M. Lugarto, et tous deux s'éloignèrent. Je restai près de la princesse.— Savez-vous, me dit-elle très-gaiement, que vous avez un mari charmant? Je ne le connaissais que de réputation ; car, depuis que je suis entrée dans le monde, le hasard a fait que lui ou moi nous avons toujours été en voyage ; mais je compte bien me dédommager cette saison. D'abord je commence par vous prévenir que nous sommes déjà fort en coquetterie : et j'ai presque envie d'en être aux regrets, car il me semble très-dangereux. Ah çà, que diriez-vous donc si j'allais vous l'enlever?

La princesse aurait pu parler longtemps encore, sans que je songeasse à lui répondre. Ce qu'elle venait de me dire pouvait passer pour une de ces plaisanteries que le monde tolère. Pourtant, chacune de ces paroles me portait un coup cruel. Mon amour pour Gontran était si dévoué, si sérieux, si fervent ; cet amour, enfin, sur lequel reposait ma vie, ma destinée tout entière, était pour moi l'objet d'un culte si religieux, que, lors même que la jalousie n'eût pas été douloureusement excitée, j'aurais été blessée de la légèreté du langage de la princesse. Il y a dans tout sentiment sincère et profond qui sent sa vaillance une sorte d'austérité ombrageuse, de susceptibilité farouche, de pudeur sacrée, qui se révolte à la moindre profanation. Aussi, songeant à mon isolement, à mon caractère défiant, aux malheurs de mon enfance, à l'espoir immense que j'avais fondé sur mon mariage avec Gontran, on comprendra peut-être mes ressentiments. La princesse, étonnée de mon silence, me dit : — Mais vous semblez préoccupée, madame ; à quoi pensez-vous donc? Je fus sur le point de lui dire avec candeur ce que j'éprouvais, et de la supplier, au nom de mon bonheur, de ne pas être coquette pour Gontran ; mais je réfléchis au ridicule de cette démarche : j'y renonçai. Le monde est ainsi fait, qu'il n'a que des mépris ou des sarcasmes pour l'expression d'une douleur légitime et ingénue. Alors mon orgueil s'indigna, des paroles remplies de fiel et d'amertume me vinrent aux lèvres ; je tâchai de m'inspirer de la méchanceté de mademoiselle de Maran ; je tâchai, mais en vain, de trouver quelque répartie sanglante... je souffrais trop pour avoir de l'esprit.

Forcée de répondre à une seconde interpellation de la princesse, je ne pus que trouver cette sottise, que je dis en souriant avec amertume : — Je ne doute pas, madame, de la puissance de vos charmes. — Mon Dieu! de quel air sombre et tragique vous me dites cela! reprit madame de Ksernika en riant aux éclats. Est-ce que vous seriez jalouse, par hasard? et jalouse de votre mari encore? mais ça serait très-piquant. — Madame... — Ah çà! n'allez pas avoir cette ridicule faiblesse, au moins! j'en serais désolée. Mon triomphe serait bien moins grand, la jalousie vous ferait perdre une grande partie de votre supériorité sur moi. Mais voyez donc un peu ma prétention, ma vanité! j'ose entrer en lutte avec vous, avec vous armée de tant d'avantages! avouez que c'est bien héroïque! J'étais au supplice ; il me fallut l'habitude de dissimuler mes chagrins, habitude que j'avais contractée pendant ma triste enfance, pour m'empêcher de pleurer à chaudes larmes. Hélas! je n'aurais pas cru devoir sitôt recourir à cette faculté, fruit d'un si misérable passé. Toutes les forces de mon âme furent employées à cette contrainte. Je sentis que j'allais encore faire une sotte réponse ; et, presque malgré moi, je balbutiai ces mots absurdes : — Parlez-vous sérieusement, madame? La princesse recommença de rire aux éclats. — Comment, si je parle sérieusement! vous me faites là une question de pensionnaire. Mais, certainement, tout ce que je vous dis est très-sérieux. Je raffole de M. de Lancry, et vous voyez en moi une rivale déclarée, prête à vous disputer ce cœur par tous les moyens possibles. Quelle belle occasion! enlever une charmante conquête à une adversaire redoutable!

Je regardai fixement madame Ksernika pour tâcher de pénétrer le fond de sa pensée. Cela me fut impossible, tant l'expression de ses traits était mobile et changeante. Peu à peu pourtant je repris mon sang-froid, je surmontai mon émotion, je tâchai de prendre un air riant et léger.— Mais, madame, répondis-je, savez-vous que vous risquez beaucoup en entrant en lice contre moi? — Certainement, et c'est ce qui fait mon orgueil ; car enfin vous êtes bien plus belle, bien plus jeune, bien plus aimable que moi, dit la princesse avec un accent moqueur. — Ceci n'est pas la question, madame ; ce qui fait ma supériorité, c'est que je n'ai pas comme vous une réputation à conserver... — Comment cela, madame? dit la princesse en me regardant avec surprise ; votre réputation... Oh! madame, j'ai la mienne comme vous avez la vôtre... Il y en a de toutes les sortes. Madame de Ksernika fit un mouvement de dépit. Je me hâtai de continuer. — La vôtre est une réputation de beauté irrésistible, établie par de brillants et surtout par de *nombreux* succès. Si dans notre lutte vous triomphiez encore, une nouvelle conquête n'augmentera pas beaucoup votre gloire ; tandis que si vous succombez... jugez donc... madame, ce sera devant qui? devant une pauvre jeune femme sans expérience qui entre dans le monde et qui défend bourgeoisement... son mari,.. ou, si vous l'aimez mieux, son bonheur... La princesse prit son air hautain, et me dit assez aigrement : — Vous êtes piquée, madame?

Je vis à ces mots que ma réponse avait porté juste ; j'en ressentis une joie amère. — Pas du tout, madame, car nous plaisantons... je crois. Gontran revint avec M. Lugarto.—Princesse, dit M. de Lancry, mesdames d'Aubeterre et M. de Saint-Prix viennent d'arranger une partie de petit spectacle et un souper au cabaret pour ce soir ; vous conviendrait-il d'en être avec madame de Lancry, moi et Lugarto? — Sans doute, avec le plus grand plaisir, reprit-elle. — Voici ce qu'on propose encore, ajouta M. de Lancry. Il est bientôt six heures, le temps est charmant, nous irions faire un tour au bois de Boulogne jusqu'à sept heures et demie, et de là nous irions voir Arnal au Vaudeville. — C'est à merveille! répéta la princesse ; adopté à l'unanimité ; n'est-il pas vrai, madame de Lancry? — Je me sens assez souffrante, dis-je à Gontran, pour vous prier de me dispenser de ce plaisir. — Y pensez-vous? répondit M. de Lancry ; au contraire, cela vous distraira. — Arnal est ravissant d'abord, ajouta M. Lugarto. —Je vous en prie... dis-je en jetant un regard suppliant sur mon mari. — Monsieur de Lancry, soyez impitoyable, dit la princesse ; faites le tyran, ordonnez. — Nous serions trop privés de l'absence de madame de Lancry, répondit Gontran en souriant, pour que je ne suive pas le barbare conseil de la princesse. Ainsi donc, ajouta-t-il avec une emphase comique, madame de Lancry, je vous ordonne positivement de venir passer avec nous une charmante soirée. — Si vous l'exigez... dis-je à Gontran. — Sans doute, nous l'exigeons tous, ajouta M. Lugarto. — C'est convenu, reprit Gontran. Je vais aller prévenir Saint-Prix et madame d'Aubeterre, et envoyer tout de suite prendre deux avant-scènes au Vaudeville et commander le souper chez Véry.

— Mais, j'y pense, dit la princesse, madame de Sérigny m'a amenée, et je n'ai pas demandé mes gens! — Rien de plus simple, princesse, reprit M. Lugarto. Lancry dispose de sa voiture pour envoyer retenir les loges, je vous offre la mienne ainsi qu'à madame de Lancry et à Gontran. — C'est on ne peut mieux, dit mon mari en offrant son bras à madame de Ksernika. Allons rejoindre ces dames, elles nous attendent.

M. Lugarto m'offrit son bras avec un sourire de triomphe... Il m'était impossible de le refuser malgré ma répugnance. Il me dit tout bas : — Cela vous désole d'être parée de mes fleurs, d'accepter mon bras, de venir dans ma voiture. J'en suis désolé, c'est votre faute ; pourquoi me traitez-vous si mal, que toutes mes prévenances tournent pour vous en contrariétés. Je ne répondis rien ; je traversai ces salons remplis de gens heureux et gais. Les fenêtres ouvertes laissaient voir le jardin avec tous ses trésors de fleurs et de verdure. En contemplant ce riant ta-

oleau, en entendant l'harmonie de l'orchestre, j'avais la mort dans le cœur : ce contraste m'était insupportable. On me regardait beaucoup. J'entendais murmurer mon nom et celui de M. Lugarto ; je rougissais de honte, pensant que tout le monde avait pour lui autant de mépris que moi. J'étais navrée de paraître liée intimement avec cet homme. Il n'en était rien, du moins en apparence ; les hommes échangeaient avec lui un salut cordial ou quelques paroles prévenantes ; beaucoup de femmes lui souriaient en répondant à son salut : un moment nous nous arrêtâmes dans l'embrasure d'une porte. La jeune marquise de Sérigny, très-grande dame pourtant, s'approcha de M. de Lugarto, et lui dit : — Je viens vous présenter une requête au nom d'une foule de jolies femmes. — Voyons, de quoi s'agit-il? demanda M. Lugarto. — D'un ou de deux bals charmants que vous deviez nous donner ce printemps pour célébrer votre retour. Vous savez si bien organiser une fête! ce serait délicieux. — Oui, oui, donnez-nous des bals de printemps, M. Lugarto, reprirent quelques jeunes femmes en se joignant à madame de Sérigny.

M. Lugarto se retourna vers moi, et me dit très-haut, avec sa familiarité choquante : — Allons, voyons... décidez : voulez-vous, oui ou non, que je donne quelques bals? Fixez l'époque, le nombre, et je vous obéis... à vous... Je devins pourpre de honte ; tous les yeux se tournèrent vers moi ; je remarquai quelques méchants sourires ; mon cœur se serra, je ne trouvai pas un mot. — Lanery, répondez donc pour votre femme, dit Lugarto à mon mari, qui était devant nous; je lui demande si elle veut que je donne des bals : elle ne dit ni oui ni non. — Donnez-les toujours, dit Gontran ; je suis sûr que la discrétion empêche seule madame de Lanery de vous dire oui. — Eh bien! mesdames, alors, puisque cela plaît à madame de Lanery, je donnerai quatre bals. — Deux bals du matin et deux bals le soir, avec illumination dans votre magnifique jardin, ce sera ravissant, dit madame de Sérigny. — Peut-être bien... répondit M. Lugarto. Il faudra que je demande le goût d'une personne de mes amies, et il me jeta de nouveau un regard expressif, et en qui j'ai toute confiance. — Monsieur Lugarto, vous êtes toujours un homme charmant, dirent plusieurs femmes. — Sans doute, quand je vous donne des bals, répondit-il insolemment. Nous passâmes pour aller attendre nos voitures.

CHAPITRE VIII.

Le souper.

J'étais atterrée de l'impudence avec laquelle M. Lugarto s'était adressé à moi, et de l'indiscrétion effrontée avec laquelle des femmes de la meilleure et de la plus haute compagnie, dans leur ardeur effrénée pour le plaisir, mendiaient des fêtes à un homme qu'elles devaient mépriser. La voiture de M. Lugarto avança.—Il n'y a que vous au monde pour avoir des chevaux pareils, dit la princesse. — Ils sont assez chers pour être magnifiques, dit Gontran ; l'attelage lui coûte quinze mille francs. Nous partîmes pour le bois de Boulogne : M. de Saint-Prix et mesdames d'Aubeterre suivaient dans une autre voiture. D'une tristesse morne, j'étais écrasée sous le poids des émotions si violentes de cette journée de *fête*. La force factice et fébrile qui m'avait un moment soutenue m'abandonna tout à fait. Je m'étais en vain promis de lutter d'esprit, d'entrain, de gaieté avec la princesse. Sans m'abuser d'un vain orgueil, j'avais vu que je pourrais l'embarrasser ; mais je n'eus pas le courage de le tenter.

Je tombai dans une sorte d'affaissement douloureux, je me résignai... Dans ma pensée, j'offris à Gontran le sacrifice que je lui faisais en assistant aux *joies* de cette soirée, qui, pour moi, était un supplice. Je sentais, avec une sorte de consolation amère, que, tout en souffrant beaucoup des angoisses de la jalousie, mon amour pour Gontran n'éprouvait pas la moindre atteinte. Je ne pourrais, je crois, mieux comparer cette impression qu'à celle que ressent une mère en pleurant les erreurs d'un enfant adoré... elle hait ses fautes en le chérissant toujours. Oh! c'est qu'il y a dans l'amour invincible des femmes un sentiment de charité magnifique au-dessus de l'intelligence et des facultés du vulgaire. Plus on souffre, plus on désire épargner des souffrances à celui qui cause les vôtres ; on met en pratique, avec une résignation pieuse, ce précepte évangélique d'une naïveté si sublime : « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît. »

Je me souviens que cette pensée me vint à l'esprit au moment où la princesse riait très-haut et très-fort d'une plaisanterie de Gontran sur la tournure ridicule d'un homme qui passait à cheval auprès de nous. Il y avait un tel contraste entre mes idées et celles qu'on venait d'exprimer, que j'en rougis d'abord presque de honte. Puis vint une réaction contraire : je ne pus m'empêcher de jeter sur la princesse un regard de mépris écrasant, en me soulevant à demi du fond de la calèche où j'étais appuyée. Gontran s'en aperçut ; il profita d'un moment où M. Lugarto et madame de Ksernika étaient penchés à une des portières pour voir passer monseigneur le duc de Bordeaux, qui revenait de Bagatelle, et il me dit tout bas avec impatience. — Vous n'avez pas l'air souffrant, mais fort maussade ; vous vous ferez dans le monde la réputation d'avoir un caractère insupportable ; c'est du dernier ridicule : on s'épuise en frais pour vous, et vous y répondez par le silence le plus dédaigneux. — Gontran, je vous assure que je souffre... Et deux larmes, longtemps contenues, me vinrent aux yeux. — Allons, des pleurs, maintenant! il ne manque plus que cela pour vous achever! dit-il en haussant les épaules. Je baissai la tête, je portai mon mouchoir à mes lèvres, je cachai mes larmes. Sans doute Gontran regretta son mouvement d'impatience ; car, relevant bientôt sur lui mes yeux, pour lui montrer que je ne pleurais plus, je rencontrai les siens... Oh! jamais, jamais je n'oublierai le regard rempli de tristesse et de bonté qu'il me jeta. Puis ses traits se contractèrent... par un mouvement plus rapide que la pensée ; pendant une seconde, sa figure si belle, si noble, porta l'empreinte d'un désespoir terrible. Je ne pus retenir un léger cri, tant je fus effrayée. La princesse et M. Lugarto se retournèrent vivement.

Les traits de mon mari avaient repris leur expression de gaieté habituelle ; il me dit : — Pardon, ma chère Mathilde ; je suis un maladroit ; j'ai manqué d'écraser votre joli pied. L'heure du spectacle arriva ; nous y arrivâmes avec les personnes qui devaient nous y accompagner, mesdames d'Aubeterre et leur oncle, M. de Saint-Prix. Les femmes étaient assez insignifiantes et parlèrent heureusement beaucoup. Les hommes avaient à peu près la même valeur. Je me mis dans un coin de la loge ; M. Lugarto se tint derrière moi. Gontran parut très-occupé de la princesse ; celle-ci fut d'assez mauvais goût pour s'attirer plusieurs fois quelques *chut* énergiques, tant ses éclats de rire étaient désordonnés. Je répondis par de rares monosyllabes à ce que me disait M. Lugarto ; je causai quelque peu avec mesdames d'Aubeterre, placées près de moi. Les lazzis de ce théâtre m'auraient peut-être amusée dans une autre situation d'esprit ; mais ils me parurent insupportables. Avant la dernière pièce, nous partîmes pour aller souper chez Véry. M. de Lanery fut placé entre la princesse et l'une des comtesses d'Aubeterre. J'eus à ma droite M. Lugarto, à ma gauche M. de Saint-Prix. J'espérais échapper à l'entretien du premier en causant avec le second ; ce fut en vain : M. de Saint-Prix était fort gourmand ; il prit le souper très au sérieux, et me répondit à peine. — Lanery a raison, vous avez un bien malheureux caractère, car vous méconnaissez vos amis, me dit M. Lugarto de manière à n'être entendu que de moi ; mais, avec le temps, vous reviendrez de vos injustes préventions. Je ne répondis rien ; il continua sur le même ton : — J'ai entendu votre mari inviter M. de Rochegune à venir vous voir ; j'espère bien que vous ne recevrez pas souvent cet original ; il est ennuyeux comme la pluie, et je le déteste, moi! Je ne pus m'empêcher de dire à M. Lugarto : — Vous le détestez sans doute autant que vous le craignez, monsieur ; car, ce matin, vous avez été plus que poli pour lui. — Tiens... vous le défendez! dit-il en attachant sur moi un regard fixe. — Je tiendrais beaucoup à compter M. de Rochegune au nombre de mes amis ; c'est un homme de grande naissance, d'un rare savoir, et d'un noble cœur. — Ah! ah!... c'est comme cela? c'est bon à savoir, dit M. Lugarto avec ce sourire convulsif qui annonçait toujours chez lui une colère contrainte.

Je me tus. J'étais fermement résolue à avoir avec M. de Lanery une dernière explication au sujet de cet homme. De vagues pressentiments me disaient qu'il se tramait quelque machination perfide dont moi et Gontran nous devions être les victimes. En me rappelant l'expression de désespoir qui avait un moment contracté les traits de M. de Lanery, je faisais mille suppositions contraires. Je ne pouvais concilier son apparence de gaieté et son empressement auprès de la princesse avec le regard tendre, désolé, presque suppliant qu'il m'avait jeté à la dérobée. Cette mortelle journée finit enfin. Hélas! elle devait contenir, pour ainsi dire dans leur germe, bien des malheurs pour l'avenir. . . .

Je viens de relire ces pages ; cette réflexion me semble encore plus juste ; il n'est pas un des faits les plus insignifiants de ce jour qui n'ait eu plus tard un cruel développement.

CHAPITRE IX.

Explication.

Plusieurs jours se passèrent ; la princesse Ksernika vint me voir. Croyant sans doute qu'elle n'aurait pas un grand avantage sur moi dans une conversation un peu piquante, elle se contenta de m'accabler de paroles d'affection. Gontran continua de se montrer très-assidu près d'elle lorsqu'il la rencontrait dans le monde. M. Lugarto venait presque chaque jour voir mon mari ; il ne cessait de me persécuter de son odieuse présence. Malgré moi, malgré les observations que j'avais faites à Gontran, très-souvent cet homme m'envoyait des fleurs. Il demanda à mon mari une place dans notre loge à l'Opéra pour la fin de la saison : malgré mes supplications, M. de Lanery la lui accorda. A toutes mes objections, il n'avait que cette réponse : « Lugarto est mon ami intime ; je ne puis ni ne veux rompre une très-ancienne liaison pour satisfaire à votre antipathie, aussi injuste qu'elle est déraisonnable. Lugarto vous déplaît, soit ; vous ne le lui prouvez que trop. Je vous laisse libre d'agir à votre gré, laissez-moi la même liberté à son égard ; seulement, par convenance, ménagez-le devant le monde. » J'avais déjà pu reconnaître que la volonté de Gontran était inébranlable ; je me résignai. Heureusement, je m'aperçus d'un changement notable dans les manières de Lugarto à mon égard ; au lieu de me poursuivre de sa conversation lorsqu'il se trouvait dans le monde avec nous, il m'adressait à peine quelques mots.

Plusieurs fois, Gontran m'avait obligée à offrir aussi une place dans notre loge à la princesse Ksernika. Je continuai de souffrir cruellement de mes soupçons jaloux. Vingt fois je fus sur le point d'en parler à Gontran ; je n'osai pas.

Je me souvins de ce qu'on m'avait raconté de ma mère, de la force d'inertie avec laquelle elle se repliait sur elle-même, sous le poids de la douleur ; je me sentis le même pouvoir ; je cousins, je cachai mon chagrin ; je ne montrai jamais à M. de Lancry qu'un front calme et serein. D'abord je m'interrogeai chaque jour presque avec effroi, afin de savoir si mon amour pour Gontran avait reçu la moindre atteinte : il n'en était rien. Dans l'orgueil de mon dévouement, j'attendais avec une sorte de sécurité douloureuse que mon mari reconnût le néant de l'affection à laquelle il me sacrifiait sans scrupule. D'ailleurs, à part les soins apparents qu'il rendait à madame Ksernika, Gontran était bon pour moi, affable ; il ne soupçonnait pas mes souffrances ; car je le trouvais toujours riant et léger. En vain je recherchais dans ses traits cette expression fugitive du désespoir qui m'avait une fois si vivement frappée, et qui un instant m'avait fait penser que sa conduite lui était imposée par la mystérieuse influence de M. Lugarto. Je me trompais cependant en croyant que, pour être contraints et dissimulés, mes ressentiments perdaient de leur intensité ; je ne pouvais me confier à personne, je vivais seule, je n'avais pas d'amie, Ursule était loin de moi ; d'ailleurs j'aurais presque considéré comme un sacrilége toute récrimination contre Gontran. Généralement l'on ne se plaint que pour faire excuser ses représailles ou pour faire montre de sa résignation. J'aimais Gontran plus que jamais ; ma résignation était si naturelle, que je ne pouvais songer à en tirer vanité. Une douleur immense, solitaire, s'amassait lentement dans mon cœur. A mesure que cette douleur l'envahissait, j'éprouvais une sensation singulière. Je me sentais de plus en plus oppressée, comme si peu à peu l'air m'eût manqué. Je craignais qu'il ne vint un moment où mon âme déborderait, où, malgré moi, je jetterais un premier cri d'angoisse en suppliant Gontran de me prendre en pitié. Ce moment arriva.

Depuis quelques jours j'étais souffrante. Un matin je dis à mon mari : — Gontran, j'ai à réclamer de vous une promesse bien chère. — Que voulez-vous dire, Mathilde ? — Vous m'avez fait espérer que nous irions passer quelque temps dans notre maisonnette de Chantilly. Voici bientôt la fin du mois de mai ; il me semble que le bon air de la forêt me ferait du bien. — Comment, vous pensez encore à cette folie ? Mais depuis huit jours cette masure est abattue. Mon homme d'affaires m'a dit que l'administration des domaines de M. le duc de Bourbon en avait pris possession. C'est une affaire terminée. J'avais conservé une lueur d'espoir ; voyant qu'il fallait y renoncer, je fondis en larmes. Gontran me parut impatienté, et me dit : — Mais, en vérité, ma chère amie, vous n'avez pas le sens commun de pleurer pour un tel enfantillage. Je vous l'ai déjà dit, quoique riches, notre fortune ne nous permet pas de satisfaire à tous vos caprices. — Des caprices ! J'en ai bien peu, Gontran, et celui-là était saint et sacré pour moi. — Encore une fois, ce qui est fait est fait ; il est impossible de revenir sur cette vente : ce sont, mon Dieu ! d'ailleurs des imaginations de roman ; s'il fallait acheter tous les endroits où l'on s'est trouvé heureux, on se verrait au bout d'un certain temps singulièrement embarrassé de ces propriétés commémoratives qui ne vous rapporteraient que des souvenirs. Malheureusement, dans notre siècle de fer, il faut pour vivre d'autres revenus que ceux-là. Cette plaisanterie de Gontran me fit un mal affreux. J'avais toujours cru à sa religion pour ces temps si fortunés, je ne pus m'empêcher de lui répondre en pleurant : — Hélas ! ... mon ami, cette occasion de folle dépense, comme vous dites, était unique. — C'est-à-dire que, depuis ce temps, vous vous trouvez très-malheureuse sans doute ? — Non... non... Je ne me plains pas ; seulement je regrette ces beaux jours où vous étiez tout à moi .. où nous vivions l'un pour l'autre. — Puisque l'occasion se présente, reprit M. de Lancry après un long silence, j'en profiterai pour vous donner quelques avis dont vous profiterez, je l'espère... Je ne sais pas quelle idée romanesque vous vous êtes faite du mariage ; mais permettez-moi de vous dire ce qu'il doit être pour des gens raisonnables. Comme deux amants ou plutôt comme deux enfants, nous avons joué au bonheur solitaire, à une chaumière et à un cœur ; toute exagération a un terme, nous avons usé toutes ces joies pastorales. Maintenant, nous devons seulement voir dans le mariage une douce intimité basée sur une confiance et surtout sur une liberté réciproque ; nous sommes du monde, nous devons vivre pour et comme le monde.

— Gontran, vous souvenez-vous de ce que vous me disiez : « Pour moi, le mariage, c'est l'amour, c'est la passion dans une union bénie de Dieu ? » Vous souvenez-vous que vous me disiez encore : « Il me serait impossible de me résoudre à ces relations froides et monotones où le cœur n'a point de part ?... » — Je vous disais cela ! je vous disais cela... sans doute. C'est qu'alors j'étais persuadé que ce rêve était possible à réaliser, j'étais de bonne foi. — Et vous ne vous trompiez pas, Gontran ; oh ! cette espérance n'était pas une chimère : pour moi, du moins... rien n'est changé... l'amour... la passion dans le mariage, c'est, ou plutôt, si vous le vouliez, ce serait... toujours ma vie, mon bonheur... — Les femmes prennent toujours leurs désirs pour des faits accomplis. Vous vous abusez étrangement, vous êtes plus jeune que moi. Il se peut que votre illusion dure un peu plus longtemps que la mienne ; mais, comme la mienne, elle se dissipera : vous verrez que l'amour romanesque que vous ressentez doit, comme toute chose, avoir son terme... — Gontran, par pitié, ne blasphémez pas ! — Tout cela, ce sont des mots : il vaut mieux voir tout de suite clair dans sa vie. On n'en est que plus heureux... La preuve de cela, c'est que depuis quelque temps vous êtes horriblement maussade, tandis que moi je suis du caractère le plus égal... Pensez comme moi, renoncez à des idylles imaginaires, et vous acquerrez cette placidité, cette indulgence, qui font du mariage un paradis au lieu d'un enfer. — O mon Dieu ! mon Dieu !... et entendre cela de vous ?... de vous ? dis-je en cachant ma tête dans mes mains pour étouffer mes sanglots. — Allons... une scène à présent ; ah ! quel caractère ! — Non !... non... Gontran, je ne vous ferai pas de scène... Écoutez... je vous parlerai franchement. Oui ! j'ai besoin de vous dire ce que je souffre depuis longtemps. Vous l'ignorez. . car sans cela vous ne vous feriez pas un jeu de moo chagrin. Vous êtes si bon, si généreux !...

Je pris la main de M. de Lancry dans les miennes. — Allons, voyons, parlez, Mathilde... si je vous ai tourmentée, c'est sans le savoir. Si vos reproches sont raisonnables, je m'accuserai, vous me pardonnerez, et à l'avenir cela ne m'arrivera plus, comme disent les enfants... ajouta-t-il en haussant les épaules. — Je n'attendais pas moins de votre cœur, mon ami. Vous m'encouragez, votre gaieté dissipe la pénible impression que m'avaient causée vos paroles de tout à l'heure... Moquez-vous bien de votre pauvre Mathilde, ajoutai-je en m'efforçant de sourire après un moment de silence : elle est jalouse de la princesse Ksernika... Oui, vos assiduités auprès d'elle me font un mal horrible ; depuis que vous vous occupez de cette femme, il me semble que vous m'oubliez. — Sont-ce là tous vos reproches ? et qu'en conclurez-vous ? — Que vous pourriez me rendre aussi heureuse que par le passé en m'accordant une chose qui ne doit nullement vous coûter, mon ami. — Eh bien ! voyons, parlez, dit-il avec impatience. — Je voudrais que nous pussions rompre les relations presque intimes dans lesquelles nous vivons avec la princesse... et cesser peu à peu de la voir. — Voilà ce que vous me demandez : ah çà, vous êtes folle ! — Gontran ! — Comment ! s'écria-t-il courroucé, je ne pourrai pas être convenable, poli avec une femme sans que vous me poursuiviez de vos jalousies ! comment ! sous prétexte de calmer vos visions, vous venez me demander de traiter avec impertinence une personne qui ne mérite que votre considération, que votre respect ! mais vous perdez la tête !

— Eh bien ! oui... je la perdrai, si mes souffrances se prolongent. Gontran, croyez-moi, mon calme apparent cache bien des douleurs ! Par la mémoire de ma pauvre mère, qui a tant souffert aussi, je vous le jure... ce que j'endure depuis quelque temps est au-dessus de mes forces. — Eh ! que voulez-vous donc que j'y fasse ? s'écria-t-il de plus en plus en colère : suis-je responsable des songes que vous forgez pour vous tourmenter ? — Mais si ce sont de fausses apparences, dissipez-les en m'accordant ce que je vous demande. — Mais c'est justement parce qu'il s'agit d'apparences qui n'ont pas le moindre fondement, qu'encore une fois je ne puis, de gaieté de cœur, faire une grossièreté à une femme de mes amies et des vôtres. — Mais il s'agit de mon bonheur, Gontran, de mon repos. — Écoutez-moi, Mathilde, dit Gontran en se contraignant avec peine, j'ai de la raison, de la volonté. Il est de mon devoir de ne faire que ce que je trouve juste, convenable, ainsi que je vous l'ai dit au sujet de vos répugnances à revoir mademoiselle de Marau et à recevoir mon ami intime. Vous me trouverez inflexible lorsqu'il s'agira de me prêter à des caprices extravagants : c'est vous dire qu'il n'y aura rien... vous m'entendez ! rien de changé dans nos relations avec la princesse. — Ainsi, vous continuerez d'être assidu auprès d'elle ? Ainsi, dans le monde, vos regards, vos prévenances seront pour elle ? Ainsi ce sera toujours votre bras qu'elle prendra pour se promener ? Ce sera elle, mon Dieu ! toujours elle !

— Ne voulez-vous pas que ce soit vous, [vous ! toujours vous ! et enfin que vous et moi nous soyons couverts de ridicule ? Eh ! madame ! si vous n'aviez pas un abord si glacial, si dédaigneux, vous seriez assez entourée pour trouver un bras à défaut du mien ! il y a mille coquetteries innocentes et parfaitement admises par le monde qui permettent à une femme de chercher dans les hommes qui l'entourent ces soins, ces prévenances que son mari ne peut lui consacrer sans se faire montrer au doigt ; mais non, vous êtes d'une morgue, d'une hauteur qui éloigne tout le monde de vous... Et après cela... vous venez vous plaindre d'être isolée ! Si je faisais comme vous, où en serais-je ? je serais un de ces maris maussades, jaloux, qui ne parlent à aucune femme, ne bougent de l'embrasure des portes, et qui, lorsque minuit sonne, viennent, comme les spectres de la ballade, enlever d'un air rébarbatif leur femme à ses danseurs ! Qu'arrive-t-il ? que ces maris-là sont bafoués. Or, ma chère, pour vous et pour moi, je suis décidé à toujours éviter un pareil rôle. — Ainsi, m'écriai-je avec amertume, il faut que je me soumette sans me plaindre à ces étranges lois du monde, qui regardent comme souverainement inconvenant qu'un mari s'occupe de sa femme, et qu'il l'entoure des soins qu'il prodigue à toute autre ! Singulier usage qui consacre pour ainsi dire les apparences de l'infidélité comme une coutume de bonne compagnie ! qui flétrit d'un ridicule impardonnable tout empressement légitime et naturel ! Vous haussez les épaules, Gontran... Ces réflexions d'un cœur ulcéré vous font pitié, n'est-ce pas ? — Encore une fois, madame, puisque nous vivons dans le monde, pour l'amour

du ciel vivons en gens du monde... Quant à moi, je suis décidé à ne rien changer à ma conduite... et je désire... je n'aimerais pas à vous dire je veux, que vous modifiiez la vôtre... Il m'est déjà assez pénible de vous voir si mal répondre aux prévenances de mon meilleur ami. Mais j'ai renoncé à tout espoir de ce côté. Heureusement l'affection de Lugarto pour moi n'est pas de celles qu'une fantaisie, qu'une antipathie déraisonnable peut attiédir.

— Et je vous dis, moi, que vous n'avez pas de plus mortel ennemi que cet homme, m'écriai-je; et je vous dis qu'il est la seule cause de tous mes chagrins et des vôtres. L'instinct de mon cœur ne me trompe pas : il exerce sur vous je ne sais quelle mystérieuse influence; j'en ignore les causes, mais elle existe, entendez-vous, Gontran, elle existe. Bien des fois, malgré votre apparente sérénité, j'ai surpris sur vos traits l'expression d'un sombre désespoir : ce ne sont plus des soupçons, maintenant, ce sont des certitudes. Cet homme, je le hais... Et vous-même, au fond de votre cœur... vous me savez gré de cette haine... vous la partagez! — Mais c'est intolérable! Eh! pourquoi, madame, voulez-vous que je m'abaisse à feindre une amitié que je ne ressens pas? — Là est le mystère, Gontran... Et si je ne craignais pas... Eh! d'ailleurs, pourquoi craindrais-je de tout vous dire? ne s'agit-il pas de votre bonheur, du mien?... Eh bien! oui... cet homme vous domine malgré vous, et vous n'osez pas m'avouer la cause de cette domination. Pourtant, me méconnaîtriez-vous au point de croire que je ne puis tout vous pardonner?... auriez-vous envers moi une fausse honte? En m'unissant à vous, n'ai-je pas voulu partager non-seulement votre vie à venir, mais, si cela se peut dire, votre vie passée? Mon ami, je suis courageuse, je trouverai des forces, des ressources immenses dans mon amour... Autant vous me voyez faible et abattue, autant vous me trouveriez vaillante et résolue, s'il s'agissait de vous sauver. — De me sauver? Et de quoi voulez-vous me sauver?... C'est à en perdre la tête. — Mon Dieu! puis-je vous le dire positivement? Cet homme vous domine : c'est un fait. Il a peut-être surpris un de vos secrets, ainsi qu'il a surpris ceux de la princesse et de madame de Richeville, que sais-je?... Vous avez été prodigue : cet homme a une fortune royale... peut-être avez-vous contracté envers lui des obligations? — Et vous osez croire que pour un si misérable motif je consentirais à montrer pour lui une amitié que je ne ressentirais pas!... s'écria M. de Lancry en courroux. — Je crois, mon ami, que, soumis comme vous l'êtes à l'opinion du monde, vous êtes capable de vous imposer les plus grands sacrifices pour y paraître. — Madame! madame!... dit Gontran avec une rage contenue. — Vous vous résignez bien à me causer le plus cruel chagrin, plutôt que de passer aux yeux de ce monde pour un homme amoureux de sa femme? Pourquoi donc ne vous résigneriez-vous pas à passer pour l'ami de M. Lugarto, à subir sa pernicieuse influence, plutôt que de renoncer peut-être à une partie du faste qui nous environne? — Madame... madame... prenez garde! — Mon ami, ne voyez pas là un reproche. Depuis bien longtemps vous avez l'habitude de mettre le bonheur dans ces brillants dehors... vous croyez peut-être que moi-même je n'y renoncerais qu'avec peine : combien vous vous trompez!... Que m'importe ce luxe? je le hais s'il vous cause le moindre chagrin... Ce luxe n'était pour rien dans ce bonheur divin qui a duré si peu pour nous, qui durerait peut-être encore sans l'arrivée de cet homme! Que faut-il pour vivre obscurément dans quelque coin ignoré, vous, moi et ma pauvre Blondeau? Cette vie ne serait-elle pas mon rêve idéal? Jusqu'à notre mariage, n'ai-je pas vécu dans la solitude, loin de ces plaisirs qui sont pour moi une fatigue, car mon cœur n'y prend pas de part? Mon ami, vous êtes ému, je le vois... Oh! par grâce, écoutez celle qui ne songe qu'à votre bonheur, qui l'achèterait au prix de sa vie entière. Gontran, c'est à genoux, à genoux que je vous en supplie; ne me cachez rien, comptez sur moi... Mettez mon amour à l'épreuve, cherchez-y un refuge, une consolation, vous verrez s'il vous manque!

Je me mis aux genoux de Gontran. La tête baissée sur sa poitrine, les yeux fixes, il semblait profondément absorbé; sans me répondre, il poussa un long soupir, et cacha sa tête dans ses deux mains.

— Oh! je le vois, je le vois... m'écriai-je presque avec joie, je ne me suis pas trompée; courage, mon ami! courage! Tenez, j'admets l'impossible... Supposons que, pour vous libérer envers cet homme, nous soyons ruinés tout à fait : ne nous reste-t-il pas Ursule, mon amie? Mon Dieu! je viendrais à elle aussi confiante, aussi heureuse qu'elle l'aurait été elle-même en venant à moi. Quand on s'aime comme nous nous aimons... car vous m'aimez... malgré vos coquetteries avec cette belle princesse... est-ce qu'il y a des jours mauvais? Mais souvenez-vous donc de cette histoire si touchante que vous me racontiez à l'Opéra avec tant de charmes. Eh bien! nous ferons comme ces deux jeunes gens si nobles, si courageux... Gontran se leva brusquement, et me dit avec une ironie amère : — En vérité, vous peignez là une existence bien digne d'envie, et bien faite pour compenser la perte d'une grande fortune! Belle vie, que celle-là! Je suis fou d'écouter vos rêveries; une fois pour toutes, vous m'obligerez de ne plus revenir sur ce chapitre. Vos suppositions n'ont pas de sens : aucune obligation ne me lie à Lugarto; il m'a rendu autrefois quelques services, mais ce ne sont nullement des services d'argent. Je m'étonne qu'avec l'exaltation romanesque de vos idées, vous ne compreniez pas que la reconnaissance suffise pour former des liens indissolubles d'une fervente amitié. En résumé, je vous dirai que votre jalousie est dérisoire, que vos soupçons sur Lugarto sont absurdes, que je suis d'âge à savoir me conduire dans le monde, et que vous ferez bien, dans l'intérêt de notre tranquillité commune, de prendre la vie comme elle doit être prise... Vous m'entendez?

Ce qui se passa en moi fut étrange; je fis rapidement ce raisonnement : — Ce que je veux, c'est le bonheur de Gontran. Mon bonheur à moi doit être considéré comme un moyen de parvenir à ce but. Si, en me sacrifiant, j'assure son repos, sa félicité, je ne dois pas hésiter; quoi qu'il m'en coûte, je ferai ce qu'il désire... Je suis encore à comprendre comment je me résignai brusquement à ce parti extrême, qui contrastait tant avec les plaintes que je venais d'exprimer à Gontran. Maintenant, il me semble que ce revirement subit participa de ces résolutions désespérées que l'on prend avec la rapidité de la pensée, dans les dangers de mort. — Je vous entends, Gontran, lui dis-je, je vous obéirai. Mes plaintes vous importunent, je ne me plaindrai plus; il vous coûterait de vous occuper de moi dans le monde... je ne vous le demanderai plus. Vous trouvez une distraction dans les soins que vous rendez à la princesse, je ne vous ferai plus de reproches à ce sujet. Vous me voyez avec peine ne pas comprendre le sentiment qui vous lie à M. Lugarto, je ferai tout mon possible pour vaincre l'aversion que cet homme m'inspire. Seulement, ajoutai-je en ne pouvant retenir mes larmes, il est une grâce que j'implore de vous : permettez-moi d'aller dans le monde le moins possible. Je ne pourrais vaincre cette froideur que vous me reprochez; malgré moi... ma pensée se révolte à l'idée de recevoir d'autres soins que les vôtres, s'agit-il même des soins les plus insignifiants. C'est une faiblesse, c'est un enfantillage... je l'avoue... mais soyez généreux... pardonnez-le-moi... Pour le reste, je ferai ce que vous voudrez... Eh bien! êtes-vous content? me pardonnez-vous l'impatience que je vous ai causée?... lui dis-je en tâchant de sourire à travers mes larmes.

— Pauvre Mathilde! dit Gontran avec un attendrissement qu'il ne put vaincre, il faudrait être de bronze pour résister à tant de douceur et de bonté! J'ai peut-être eu tort? — Non, non! dis-je en l'interrompant, ce qui me manque, voyez-vous, c'était l'expérience de ce qui vous plaisait ou non. Vous avez raison, j'étais folle; mais il ne faut pas m'en vouloir, voyez-vous, j'ignorais vos désirs; mais, rassurez-vous, mon ami, cette leçon ne sera pas perdue, croyez-le. Maintenant et toujours, dites-moi bien franchement, bien nettement votre volonté, je m'y résignerai; mais aussi, n'est-ce pas? si, malgré tous mes efforts, je ne pouvais quelquefois, oh! mais bien rarement, parvenir à vous obéir, lorsque vous aurez la preuve que cela a été au-dessus de mes forces vous serez bon, indulgent, n'est-ce pas? vous ne me gronderez plus? Gontran me regarda avec étonnement, presque avec inquiétude : il me prit vivement la main, il la trouva glacée. En effet, je me sentais défaillir. Je venais de tenter une résolution désespérée. Ce n'était pas la volonté de tenir ma promesse qui me manquait, c'était la force physique de soutenir cette scène cruelle. Sans mon mari, qui me soutint dans ses bras, je serais tombée; j'eus une sorte de douloureux vertige; le soir une fièvre ardente se déclara, et durant quelques jours je fus gravement malade.

CHAPITRE X.

Le billet.

Je fus plusieurs jours très-souffrante, et pourtant, après notre retraite de Chantilly, je comptai ces jours parmi les plus beaux de ma vie. Gontran resta près de moi, me prodigua les plus tendres soins. Mes pensées étaient mélancoliques, tristes, mais d'une tristesse douce. Quelquefois je me demandais à quoi bon la vie désormais. Je craignais d'avoir épuisé toute la félicité que je pouvais espérer. Sincèrement, sans exagération, je priais Dieu de me retirer de ce monde : alors la mort m'eût paru presque belle. Mon mari était redevenu affectueux, prévenant comme par le passé; il regrettait le chagrin qu'il m'avait causé, il ne me quittait pas; j'étais délivrée de la présence de M. Lugarto. Mon bonheur était si grand que j'oubliais les chagrins qui avaient causé ma maladie. Je redoutais presque le rétablissement de ma santé, dans la crainte de voir cesser les précieuses attentions de Gontran, car, à mesure que mes souffrances diminuaient, il devenait moins assidu. Dans mon égoïsme pour le retenir près de moi, je désirais ardemment une rechute. A l'insu de ma pauvre Blondeau, qui me veillait pourtant avec une sollicitude maternelle, je commis de grandes imprudences; je tombai assez gravement malade. Je ne saurais dire ma joie en voyant que j'avais réussi. Gontran redevint pendant quelques jours ce qu'il avait été d'abord. Mais le bonheur d'être toujours près de lui avait sur moi une telle influence, que je renaissais bientôt à la vie; alors de nouveau je craignais de le perdre.

Au milieu de ces alternatives, je me traçai une ligne de conduite dont je me promis bien de ne pas m'écarter; elle était en tout conforme à la dernière résolution que j'avais prise. Il serait faux de dire que cette détermination ne me coûtait pas beaucoup; mais il y a dans tout sacrifice fait à l'amour, une sorte de satisfaction profonde qui augmente, pour ainsi dire, en raison de la grandeur même du sacrifice qu'on s'impose.

Le lendemain de ma première sortie, Blondeau entra chez moi; elle

m'apportait la liste des personnes qui étaient venues savoir de mes nouvelles et se faire écrire à ma porte pendant ma maladie. La princesse de K-ernika, M. de Rochegune, M. Lugarto, s'y trouvaient ; mademoiselle de Maran avait aussi envoyé chez moi, mais elle n'était pas venue me voir. Jamais elle n'approchait de la maison d'un malade, car elle avait la manie de croire toutes les maladies contagieuses. Je fus étonnée de ne pas trouver sur la liste le nom de madame de Richeville ; mes préventions contre elle avaient en partie disparu, non que j'eusse en rien reconnu la vérité de ses préventions au sujet de Gontran, car un des symptômes de l'amour est un aveuglement complet ; mais le charme qu'elle possédait m'attirait malgré moi, et je ne mettais plus en doute l'intérêt qu'elle me portait. — Madame la duchesse de Richeville n'a pas envoyé savoir de mes nouvelles ? demandai-je à Blondeau. — Non, madame, mais...

Je vis à la physionomie de Blondeau qu'elle avait quelque chose à me dire au sujet de cette liste, et qu'elle hésitait. — Qu'as-tu donc ? tu parais embarrassée ? (Quoique ce tutoiement fût assez peu convenable, je n'avais pu renoncer à cette habitude de mon enfance.) — C'est que j'ai peur de vous inquiéter, madame. — S'agirait-il de M. de Lancry ? m'écriai-je. — Non, non, madame, c'est une aventure extraordinaire qui s'est passée pendant votre maladie. Je ne vous en aurais pas parlé s'il ne s'agissait pas, indirectement il est vrai, de ce bon M. de Mortagne. — Dis donc vite, alors. — Eh bien ! madame, le lendemain du jour où vous êtes tombée malade, le soir, pendant que vous étiez assoupie, j'étais un moment descendue à l'office ; M. René, votre valet de chambre, venait de nous apprendre qu'il quittait la maison. — Il est vrai, dis-je à Blondeau en me souvenant d'avoir vu le matin un nouveau domestique dont la figure m'avait frappée, car il ne me semblait pas inconnu ; sais-tu pourquoi René s'en est allé ? — Pour retourner dans son pays, en Lorraine, a-t-il dit. — Et celui qui le remplace, d'où sort-il ? — Il était chez des Anglais, il est au fait du service, il paraît très-bon homme et assez intelligent. Mais, madame, il ne s'agit pas de cela, ainsi que vous allez le voir. Le soir donc, on vint me dire que quelqu'un me demandait à la porte de l'hôtel, et on me remit un billet où étaient écrits ces mots de l'écriture de M. de Mortagne, que je reconnaîtrais entre mille :

« Ma bonne madame Blondeau, ayez toute confiance dans la personne qui vous remettra ce billet ; elle vous dira ce que j'attends de vous. J'ai appris que Mathilde est malade, je tiens à avoir chaque jour de ses nouvelles par vous. Signé Mortagne. »

— Vous pensez bien, madame, que je n'hésitai pas un moment. Je descendis à la porte, je vis un fiacre, la portière était entr'ouverte ; dans cette voiture était un homme dont je ne pouvais distinguer les traits à cause de l'obscurité ; il me dit d'une voix émue et que je ne reconnus pas : — Madame Blondeau, je viens de la part de M. de Mortagne savoir des nouvelles de madame la vicomtesse de Lancry. — Elle est bien souffrante, dis-je à cet inconnu. Les médecins craignent une mauvaise nuit. — Vous ne vous étonnerez pas du mystère avec lequel M. de Mortagne s'informe par moi, son ami, de l'état de madame de Lancry, ajouta-t-il, quand vous saurez que dans l'intérêt de votre maîtresse le nom de M. de Mortagne ne doit pas être prononcé chez elle. Vous ne m'aviez pas caché, madame, ajouta Blondeau, la scène cruelle de votre contrat de mariage ; il me parut très-simple que M. de Mortagne s'informât de vos nouvelles par un moyen détourné, d'autant plus qu'il n'était pas alors à Paris. — Où est-il donc ? dis-je à Blondeau. — Cette même personne inconnue ajouta que M. de Mortagne était absent de Paris par suite d'affaires très-importantes qui vous concernaient, et qu'il lui fallait s'entourer du plus grand mystère pour les amener à bien. — Qu'est-ce que cela signifie ? — Je ne sais pas, madame. Toujours est-il que cet inconnu me dit qu'il ne pouvait me faire ainsi désormais demander à la porte sans provoquer les remarques de vos gens, ce qui eût été fâcheux ; que, pour avoir des détails fréquents et précis sur votre santé, il me priait, au nom de M. de Mortagne, de mettre chaque jour une espèce de bulletin sous une grosse pierre à la grille du jardin, du côté des Champs-Elysées, et qu'il viendrait le prendre le soir, cet endroit étant, la nuit, tout à fait désert ; que si je pouvais quelquefois venir moi-même il m'en serait bien reconnaissant, au nom de M. de Mortagne, car il pourrait ainsi avoir des nouvelles encore plus détaillées ; il ajouta que M. de Mortagne avait bien pensé à envoyer un domestique s'informer de votre santé, ainsi que cela se fait, mais que ce renseignement incomplet ne pouvait satisfaire son inquiétude ; il me dit enfin qu'il avait aussi songé à me demander de lui écrire, par la poste, sous un nom supposé, mais que ce moyen était de tous le plus dangereux. — Et pourquoi si dangereux ?

— Je ne sais, madame, il ne s'est pas expliqué davantage ; il m'a bien recommandé de vous dire, une fois pour toutes, que si vous aviez, dans un cas grave, à écrire à M. de Mortagne, vous ne remettiez votre lettre qu'à madame de Richeville elle-même, qui la lui ferait parvenir. — C'est étrange ! dis-je à Blondeau. Et qu'as-tu fait ? — Ainsi que me l'avait demandé M. de Mortagne, j'ai écrit un bulletin de votre santé ; sous le prétexte de me promener dans le jardin avant de revenir veiller, chaque soir je mettais ma lettre sous la grille, et cet inconnu venait la prendre. Le jour où vous avez été si mal, j'écrivis un mot à la hâte, et je le portai comme d'habitude. Le lendemain, je ne pus sortir de chez vous que très-tard, lorsque vous étiez un peu assoupie ; il y avait du mieux ; j'étais tout heureuse ; j'écrivis deux mots pour M. de Mortagne, je courus à la grille ; la nuit était noire. L'inconnu m'entendit sans doute, car il me dit à voix basse : — Madame Blondeau, c'est vous ? — Oui, monsieur, lui dis-je. — Au nom du ciel, comment va-t-elle ? s'écria-t-il d'une voix qui me parut bien altérée. — Mieux, bien mieux, dites-le à M. de Mortagne, lui répondis-je ; je sors seulement depuis hier de la chambre de cette pauvre madame, et j'apportais un petit mot. Je crois qu'en apprenant cette bonne nouvelle, la personne inconnue tomba à genoux, car la voix s'abaissa pour ainsi dire, et j'entendis ces mots prononcés comme par quelqu'un qui prie : « Mon Dieu ! mon Dieu ! soyez béni, elle vit, elle vivra. » Je retourne bien vite auprès de madame, dis-je à l'inconnu ; rassurez bien M. de Mortagne. Soyez tranquille, ma bonne madame Blondeau, il ne sera pas longtemps sans apprendre cette heureuse nouvelle. Je revenais à la maison, lorsqu'il me sembla entendre, du côté de la grille, comme des cris étouffés, un bruit de lutte, et un bruit sourd comme un corps pesant qui serait tombé. — Tu m'effrayes ! Et ensuite ? — J'écoutai de nouveau, je n'entendis rien. Inquiète, je retournai bien vite à la grille, j'écoutai... encore rien... rien. J'appelai à voix basse, on ne répondit pas... Je crus m'être trompée, je rentrai. — Et le lendemain ? demandai-je à Blondeau. — Le lendemain, à la nuit tombante, je portai un billet à la place accoutumée ; j'attendis assez longtemps, personne ne vint : je supposai que le messager de M. de Mortagne n'avait pu arriver plus tôt. Je rentrai, me promettant bien d'aller voir de grand matin si le billet avait été retiré comme d'habitude. — Eh bien ?

— Eh bien, madame ! le lendemain je le retrouvai... On n'était pas venu le prendre... Non, madame. Mais ce qu'il y a de plus malheureux et ce qui me donne des craintes... — Mais dis donc ! m'écriai-je en voyant l'hésitation de Blondeau. — Ah ! madame, reprit-elle en joignant les mains, jugez de mon effroi lorsque je vis près de la grille une assez grande tache de sang. — Oh ! c'est horrible ! Et ce billet, ce billet ? — Je le laissai toujours pour voir si l'on viendrait le chercher. Ce fut en vain. Hier seulement je l'ai retiré. Voilà donc aujourd'hui dix jours que cet événement est arrivé, car depuis dix jours on n'est pas venu retirer le billet... Il paraît donc malheureusement vrai que le messager de M. de Mortagne a poussé le cri sourd que j'ai entendu. — Hélas !... cela ne semble que trop probable... Et tu es bien sûre d'avoir entendu un cri et comme la chute d'un corps ? dis-je à Blondeau. — Oui, oui, madame, et ces traces de sang ne prouvent que trop que je ne m'étais pas trompée. — Ecoute, Blondeau, M. de Mortagne demeure en face de cette maison ; il faudra que ce soir tu ailles savoir s'il est à Paris ; s'il n'y est pas, demain j'irai voir madame de Richeville pour l'en informer, car je suis cruellement inquiète. Dès que M. de Lancry sera rentré, je lui dirai tout, afin qu'il se joigne à moi pour tâcher d'éclaircir ce triste mystère. — Madame, dit Blondeau en m'interrompant, permettez-moi de vous faire observer qu'il ne serait peut-être pas prudent de parler de cela à monsieur le vicomte. Vous le savez, il déteste M. de Mortagne, et cet inconnu m'avait dit que ce dernier s'occupait de graves intérêts qui vous regardaient. Hélas ! madame, vous êtes heureuse maintenant, ajouta cette excellente femme en attachant sur moi ses yeux baignés de larmes... mais qui sait, enfin...; un jour peut venir où vous aurez besoin de la protection de M. de Mortagne. Ne vaudrait-il pas mieux ne parler de tout ceci à personne, de peur d'ébruiter quelque chose, d'attirer l'attention sur M. de Mortagne, et ainsi de contrarier peut-être ses projets, en nuisant au mystère dont il croit devoir s'entourer ? Pourquoi instruiriez-vous monsieur le vicomte de ceci ? Après tout, j'ai agi à votre insu ; si quelqu'un a tort, c'est moi. Et encore, quel tort y a-t-il à donner de vos nouvelles à un de vos parents, le seul qui vous ait véritablement aimée ?

Malgré la répugnance que j'éprouvais à cacher quelque chose à Gontran, je me rendis aux observations de Blondeau. Mes inquiétudes au sujet de l'influence que M. Lugarto exerçait sur mon mari étaient aussi vives qu'avant ma maladie. Cet homme m'inspirait toujours une profonde terreur. Je pensais qu'un jour, moi et Gontran, nous serions peut-être forcés de réclamer la protection de M. de Mortagne. J'imaginai que la conduite mystérieuse de ce dernier devait avoir pour but de déjouer ou de pénétrer les méchants desseins de M. Lugarto. Sous ce rapport, la disparition de l'émissaire de M. de Mortagne éveillait mes craintes. Au milieu de ces inquiétudes, on annonça M. de Rochegune. Je le fis prier d'attendre un moment. Je donnai quelques ordres à Blondeau, et je rejoignis bientôt M. de Rochegune, remerciant le ciel de me mettre peut-être ainsi à même d'avoir des nouvelles de M. de Mortagne, car je savais l'intimité qui les unissait.

CHAPITRE XI

L'entrevue.

M. de Rochegune me parut très-changé, très-pâle : il avait l'air plus triste que d'habitude. — Aussitôt, madame, que j'appris que vous receviez, me dit-il je me suis empressé de me présenter chez vous pour m'acquitter d'une commission dont m'a chargé une personne de mes amis, qui serait très-heureuse d'être comptée parmi les vôtres. — De qui voulez-vous parler, monsieur ? — De madame la duchesse de Riche-

ville. Forcée de quitter subitement Paris pour se rendre en Anjou, elle n'a su que là, et par moi, votre maladie. Elle me priait de vous faire part de tous ses vœux pour votre prompte guérison. Aussi, sera-ce une consolation pour elle que d'apprendre votre rétablissement. — Une consolation, monsieur ! lui serait-il arrivé quelque accident fâcheux ? — Je le crains, madame ; elle est partie soudainement en m'écrivant qu'un malheur imprévu l'obligeait de quitter Paris ; qu'elle ne savait pas encore toute la portée du coup qui la frappait. Sa dernière lettre me laisse dans la même incertitude ; elle ne m'a écrit que pour me prier d'être son interprète auprès de vous. Involontairement je me rappelai l'espèce de menace mystérieuse que M. Lugarto avait faite à madame de Richeville ; un pressentiment me dit que cet homme n'était pas étranger au malheur qui éloignait la duchesse de Paris. — Il est une autre personne, monsieur, à qui je porte un bien vif intérêt, dis-je à M. de Rochegune, et qui est aussi de vos amis, M. de Mortagne. — Il est absent de Paris depuis quelques jours, madame ; il est parti encore souffrant, car il aurait besoin de longs soins pour remettre sa santé qui a déjà supporté de si rudes atteintes. — Savez-vous où est M. de Mortagne, monsieur? — Non, madame... et je regrette d'autant plus de ne pas le savoir, que je suis au moment de quitter la France... pour bien longtemps peut-être... Avant mon départ je voulais avoir l'honneur de venir prendre vos ordres, madame, dans le cas où vous auriez eu quelque commission à me donner pour Naples, où je vais m'embarquer. — Vous êtes mille fois bon, monsieur, mais je n'ai pas à profiter de votre extrême obligeance.

M. de Rochegune garda quelques moments le silence d'un air embarrassé. Par deux fois il leva les yeux sur moi, par deux fois il les baissa ; enfin, après une assez grande hésitation, il me dit d'un air grave, solennel : — Madame, me croyez-vous un honnête homme? Je regardai M. de Rochegune avec étonnement. — Vous êtes l'ami de M. de Mortagne, lui dis-je, et le hasard m'a permis de me convaincre, monsieur, que vous étiez digne de cette amitié. Ici, dans cette maison, la scène de reconnaissance dont j'ai été témoin... — Par grâce, madame, dit M. de Rochegune en m'interrompant, permettez-moi d'oublier ce temps-là ; pour moi, trop d'amers souvenirs s'y rattachent. Je vous ai demandé, madame, si vous me croyez honnête homme, parce qu'il faut que je sois bien fort de votre confiance, moi qui vous suis inconnu, moi que vous ne verrez plus peut-être, madame, pour oser dire ce que j'ai à vous dire. — Monsieur, je suis sûre que je puis vous écouter sans crainte. — Je vais donc parler, madame, avec sincérité... Un mot seulement... Croyez que l'homme auquel vous voulez bien reconnaître quelque noblesse de cœur est incapable de cacher une arrière-pensée. Si vous ne connaissiez pas, madame, plusieurs antécédents de ma vie, peut-être la démarche que je tente vous semblerait blessante, incompréhensible. Permettez-moi donc d'entrer dans quelques détails. — Je vous écoute, monsieur.

M. de Rochegune, avant de continuer, parut se recueillir. Sa figure douce et triste devint pensive ; il continua d'un voix légèrement altérée, malgré les visibles efforts qu'il faisait pour vaincre son émotion. — Le projet favori de M. de Mortagne et de mon père avait été d'obtenir votre main pour moi, madame. — Monsieur, à quoi bon ces souvenirs... je vous prie?... — Pardonnez-moi de vous parler d'un passé, de projets qui vous intéressent si peu, madame ; mais j'ai eu l'honneur de vous le dire, c'est indispensable. J'avais souvent entendu M. de Mortagne, avant son funeste voyage pour l'Italie, dire à mon père combien votre enfance était malheureuse, malgré les rares qualités qui s'annonçaient en vous. Le récit des mauvais traitements que vous faisait subir mademoiselle de Maran excita plusieurs fois la généreuse indignation de mon père. J'étais bien jeune, mais je n'oublierai jamais quel intérêt votre position m'inspirait. J'avais jusqu'alors habité avec mon père une de ses terres ; c'est vous dire, madame, que j'avais eu toujours sous les yeux l'exemple des plus nobles vertus. En entendant M. de Mortagne raconter quelques traits de mademoiselle de Maran, pour la première fois de ma vie j'appris qu'il existait des êtres méchants et pervers... Quand je voyais M. de Mortagne, je l'accablais de questions à votre sujet ; vous étiez pour moi, madame, la personnification de la douleur et de la résignation. Je partis pour d'assez longs voyages ; bien souvent en songeant à mon père, à la France, je donnais une triste pensée à la pauvre orpheline abandonnée aux méchants caprices d'une femme impitoyable. Si vous saviez, madame, la haine invincible que m'a toujours inspirée l'abus de la force ; si vous saviez combien j'ai toujours pris le parti du faible contre le puissant, vous ne vous étonneriez pas de m'entendre parler ainsi du profond intérêt que vous m'inspiriez déjà. — Je vous en sais gré, monsieur, croyez-le...

— A mon retour, je trouvai M. de Mortagne à Paris ; il vint nous apprendre, à mon père et à moi, l'issue de la scène violente à la suite de laquelle votre conseil de famille, madame, vous avait laissée sous la tutelle de mademoiselle de Maran. Alors seulement mon père me parla de projets qui ne devaient jamais se réaliser. Au retour d'une campagne en Grèce, que j'avais projetée avec M. de Mortagne, celui-ci voulait tout tenter pour éclairer l'opinion de votre famille, afin de vous soustraire à l'influence de mademoiselle de Maran. Vous avez su, madame, par quelles odieuses machinations notre courageux ami avait été retenu dans les prisons de Venise pendant de longues années ; nous le crûmes perdu pour nous... Cet homme généreux nous avait si vivement intéressés à votre sort, que mon père crut obéir à un pieux devoir en tâchant de remplacer M. de Mortagne auprès de vous. — Que voulez-vous dire, monsieur? — Mon père fit tout au monde pour se rapprocher de mademoiselle de Maran. Dans la noble illusion de sa belle âme, il croyait, par la seule influence de la raison et de la vertu, pouvoir décider madame votre tante à changer de conduite envers vous. Il eut plusieurs entrevues avec elle ; il la trouva inflexible. Je ne puis vous dire, madame, ses regrets, le chagrin qu'il en éprouva. Il fit entendre à cette femme un langage tour à tour sévère, menaçant, suppliant : rien ne put la toucher. — J'avais toujours ignoré cette intervention, monsieur ; maintenant je comprends l'éloignement que ma tante a souvent témoigné pour M. votre père. — Après de nouveaux voyages je le perdis... madame.

M. de Rochegune garda un moment le silence, baissa la tête, essuya furtivement une larme, et reprit : — En mourant, mon père me recommanda, au nom de l'amitié qui nous unissait à M. de Mortagne, de toujours veiller sur l'orpheline qui méritait à tant de titres l'intérêt de notre ami. Hélas ! madame, j'étais réduit à faire des vœux stériles pour votre bonheur. Je voulus en vain me présenter à mademoiselle de Maran ; le nom que je portais fut un motif d'exclusion : elle me refusa l'entrée de sa maison. Vous aviez alors seize ans, je crois, madame. Plusieurs fois, attiré par une sorte de curiosité pieuse que m'inspirait votre position, je me trouvai sur votre chemin ; il y avait sur vos traits je ne sais quel mélange de tristesse contenue, de résignation douloureuse qui me navrait. Vous me pardonnerez, n'est-ce pas, cette part mystérieuse que je prenais à votre vie? La respectueuse sympathie que j'éprouvais pour vous était comme un legs pieux que mon père, que M. de Mortagne, notre meilleur ami, avaient fait à mon cœur. Ne pouvant vous rencontrer, souvent je m'entretenais de votre position avec madame de Richeville. L'inquiète et jalouse surveillance de mademoiselle de Maran empêcha souvent quelques personnes de nos amis et des siens de parvenir jusqu'à vous. A la moindre question sur votre sort, sur ses projets sur vous, mademoiselle de Maran détournait la conversation ou refusait formellement de répondre. Un an se passa de la sorte. Je reçus une lettre de M. de Mortagne : après des tentatives et des efforts inouïs, il était parvenu à corrompre un de ses gardiens, à s'évader de Venise. Obligé de s'arrêter à Marseille par suite de ses fatigues, il m'écrivit de me rendre auprès de lui le plus tôt possible. J'y courus : je le trouvai presque mourant, mais préoccupé d'une seule chose, de votre avenir. Je lui appris que madame de Richeville, une de nos amies, avait en vain essayé de parvenir jusqu'à vous. Il me demanda si vous étiez bien portante, si vous étiez belle ; je lui fis votre portrait, madame ; une lueur de bonheur et de joie brilla dans son regard mourant.

— Excellent ami ! m'écriai-je. — Oui, madame, vous n'en avez pas de plus fervent, de plus dévoué... Je ne le quittai plus... Madame de Richeville, bravant les convenances peut-être, mais suivant le premier mouvement de son amitié et d'une inaltérable reconnaissance, vint passer quelque temps à Marseille ; elle amenait avec elle l'un des meilleurs médecins de Paris : M. de Mortagne fut sauvé... Comme toujours, il se préoccupait avant tout de votre sort .. Alors revint à sa pensée ce projet d'union qui avait fait la joie, l'espérance de mon père... Cette espérance, que j'ai crue un moment réalisable, a suffi pour me donner, j'ose presque le dire, le droit... de vous supplier de disposer toujours de mon religieux dévouement. M. de Mortagne, à son arrivée à Paris, devait avoir un long entretien avec vous. Que mademoiselle de Maran y consentît ou non, il voulait vous faire part de ses projets. On croit ce qu'on veut dire, madame ; il me semblait si beau d'avoir la mission de vous faire oublier une enfance, une jeunesse malheureuses ! l'amitié prévenue de M. de Mortagne me montra l'avenir sous un si beau jour, que je revins à Paris partageant presque les espérances de mon ami. Tout à coup deux nouvelles foudroyantes firent évanouir ce beau rêve : votre mariage était arrêté avec M. de Lanery ; et M. de Mortagne, ayant voulu se mettre trop tôt en route, était retombé gravement malade à Lyon : l'on désespérait presque de ses jours. Je courus près de lui... Ce que je lui appris empira tellement sa maladie, qu'il fut saisi d'une fièvre ardente ; elle dura un mois environ. Quelques affaires pressantes m'obligèrent de le précéder à Paris ; il y arriva la veille de votre mariage. Quant à moi, renonçant à un espoir caressé depuis bien longtemps, je résolus de voyager ; je mis cette maison en vente, alors que j'eus l'honneur de vous voir chez moi, madame, avec M. de Lanery et mademoiselle de Maran. — Permettez-moi une question, monsieur : savez-vous la démarche que madame de Richeville a faite auprès de moi avant mon mariage ?

M. de Rochegune me regarda avec surprise, et me dit avec l'accent le plus sincère : — Je ne sais, madame, de quelle démarche vous voulez parler. — Veuillez continuer, monsieur, dis-je à M. de Rochegune. Je pensais avec angoisse qu'il allait sans doute me parler de Gontran dans les mêmes termes que madame de Richeville. Quoique jusqu'alors la conversation de M. de Rochegune eût été remplie de délicatesse, de mesure et de respect, je n'aurais pas souffert la moindre attaque contre M. de Lanery. M. de Rochegune continua : — Vous le voyez, madame, par ce long préambule, depuis dix ans votre sort n'a pas cessé d'occuper M. de Mortagne, mon père ou moi, tout ceci à votre insu, je le sais ; mais enfin, puisse cet intérêt si vif, si soutenu, me donner maintenant le droit de vous dire une vérité utile, quelque cruelle que soit cette vérité. — Monsieur, je ne sais ce que vous avez à me dire... mais s'il s'a-

git de quelque récrimination contre M. de Lanery, il est inutile de prolonger cet entretien. M. de Rochegune me regarda avec un étonnement presque douloureux. — Je le vois, madame, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous... Du moment où vous avez donné votre main à M. de Lanery, ce choix si honorable pour lui l'a placé à mes yeux parmi les personnes auxquelles je serais heureux de prouver mon dévouement. Une des raisons qui me donnent le courage de venir à vous en toute confiance, madame, c'est que mes paroles intéressent autant M. de Lanery que vous-même. Ce simple et noble langage me débarrassa d'un poids énorme, mais il éveilla mes craintes au sujet de Gontran. — Que venez-vous m'apprendre, monsieur? m'écriai-je vivement.

La princesse Kscrnika.

Après un moment de silence, il me répondit : — Vous voyez souvent M. Lugarto, madame? — Oui, monsieur, et je dirais presque malgré moi, s'il n'était pas l'ami de M. Lanery. — Savez-vous, madame, ce que c'est que M. Lugarto? — Hélas! monsieur, je le sais. — Savez-vous, madame, que M. Lugarto passe maintenant sa vie chez mademoiselle de Maran? — Je l'ignorais... monsieur; j'avais au contraire entendu mademoiselle de Maran le traiter avec l'ironie la plus impitoyable. — Sans doute mademoiselle de Maran l'a traité ainsi jusqu'au jour où elle a reconnu que vous n'aviez pas, madame, d'ennemi plus dangereux que cet homme. — Cela devait être, dis-je en souriant avec amertume. . ma tante m'avait presque prévenue de cette nouvelle perfidie. — Mais vous ignorez, madame, toute la noirceur, toute la lâcheté de cette nouvelle machination de mademoiselle de Maran... Vous ne savez pas l'indigne appui qu'elle prête par ses discours aux calomnies infâmes de M. Lugarto ! — Et quelles calomnies... monsieur? Ce que dit un pareil homme est-il compté ? et d'ailleurs que peut-il dire? — Oh ! rien qu'il ne puisse justifier, madame, rien non plus qui ne soit vrai, ce qui rend malheureusement ses affreuses médisances plus fatales... Il dit que M. de Lanery est son ami intime, et il le prouve en se montrant sans cesse avec vous et avec lui. Il dit que chaque matin il vous envoie des fleurs dont vous vous parez, et cela est encore vrai : il dit que les fêtes qu'il va donner, c'est pour vous qu'il les donne; il dit que devant le monde vous lui témoignez de la froideur, mais que cette froideur est une feinte convenue avec vous pour tromper votre mari... Il dit enfin que vous l'aimez, madame !

Je regardai M. de Rochegune avec tant de stupeur, qu'il crut que je ne l'avais pas entendu; il reprit : — Oui, madame... M. Lugarto dit que vous l'aimez. Cette accusation me parut d'une stupidité si révoltante, que je m'écriai avec un éclat de rire sardonique : — Moi ! aimer cet homme ! mais c'est de la folie, monsieur ; qui croira jamais cela ? qui admettra cela comme possible? Sans doute je regrette amèrement l'intimité qui s'est établie entre lui et mon mari, je regrette amèrement d'être de sa part l'objet d'attentions que je méprise et que je hais... mais, jamais, mon Dieu ! je n'ai craint de voir ces relations que j'abhorre interprétées de la sorte. M. de Rochegune me regardait avec une expression de pitié douloureuse. — Hélas ! madame, reprit-il après un assez long silence, il m'en coûte de vous convaincre d'une réalité bien affligeante ; mais votre repos, mais... le dirai-je? le soin de l'honneur... oui, de l'honneur de M. de Lanery, me font un devoir de vous éclairer. — Ah ! monsieur, parlez...

L'entrevue — PAGE 63.

— Vous êtes bien jeune, madame ; vous êtes fière de la noblesse, de la pureté de vos sentiments ; vous êtes fière de l'amour que vous éprouvez, de celui que vous inspirez à l'homme que vous avez choisi ; vous êtes fière de votre bonheur enfin, parce qu'il est noble, grand et légitime ; vous dédaignez des calomnies infâmes. Qui voudra les croire? dites-vous. Ecoutez, madame. Au lieu de supposer le monde ce qu'il est, avide de scandale et de médisance, croyant au mal, parce que la sottise et la vulgarité ont juste l'intelligence qu'il faut pour répéter, pour colporter une médisance ; supposez le monde spectateur impartial... que

voit-il? Vous, belle, jeune, sans expérience, paraissant déjà presque oubliée par votre mari, tandis que lui rend ses soins empressés à une femme très à la mode et d'une réputation souvent compromise. Ce n'est pas tout, l'ami de votre mari, madame, vit dans votre intimité de chaque jour, partout il vous accompagne ; sa renommée est telle qu'on le sait incapable de s'occuper d'une femme avec désintéressement ; il dit bien haut, il affiche à tous les yeux les préférences forcées, je n'en doute pas, qu'il reçoit de vous : ces apparences fâcheuses sont envenimées par la jalousie qu'une femme dans votre position, madame, inspire à toutes les femmes. Mademoiselle de Maran, poursuivant l'œuvre de perfidie et de méchanceté qu'elle a commencée dès votre enfance, joue un autre rôle maintenant. C'est contre sa volonté, dit-elle, que vous avez épousé M. de Lancry ; elle redoutait sa légèreté, dont il ne donne maintenant que trop de preuves en s'occupant si évidemment de la princesse Ksernika. Mademoiselle de Maran dit encore qu'elle a représenté à M. de Lancry qu'il vous pousserait dans quelque funeste voie de représailles ; que votre position est d'autant plus dangereuse, que vous voyez souvent M. Lugarto, et qu'à part quelques prétentions puériles elle ne peut s'empêcher de trouver cet étranger doué de qualités charmantes et faites pour séduire une femme... Ce n'est pas tout, madame ; préparez-vous à un dernier coup plus cruel encore que les autres, parce qu'il n'attaque pas que vous seule... mademoiselle de Maran donne encore une autre cause au regret qu'elle éprouve de votre mariage avec M. de Lancry ; elle affirme que, par suite de dettes énormes contractées par votre mari avant votre mariage, votre fortune est maintenant gravement compromise, et que...

—Vous hésitez, monsieur? dis-je à M. de Rochegune en contenant mon indignation, non contre lui, mais contre les auteurs de cette trame odieuse qui se déroulait alors tout entière à mes yeux... Continuez, continuez, je suis préparée à tout entendre... — Et moi à tout vous dire, madame; car, heureusement, je crois avoir le moyen de ruiner et de confondre tant de méchantes impostures..... Eh bien! madame, votre tante a l'infamie de répéter que M. de Lancry, voyant ses affaires embarrassées, s'est adressé à l'obligeance de M. Lugarto, et qu'il est dans une telle dépendance à l'égard de cet homme, qu'il se voit presque forcé de souffrir ses assiduités auprès de vous. — Oh! mon Dieu!... mon Dieu! m'écriai-je en cachant mon visage dans mes mains... — Vous frémissez, madame ; c'est un abîme de honte et d'infamie, n'est-ce pas? Vous si noble, vous si pure! c'est à peine si vous pouvez comprendre ce tissu d'horreurs... Eh bien! madame, croyez un homme qui de sa vie n'a fait un mensonge... Tel est le bruit qui court sur vous, sur M. de Lancry, sur M. Lugarto... Et ce n'est pas un vain bruit sans écho, madame, non... non; malheureusement c'est une conviction basée sur les apparences les plus funestes. M. Lugarto a agi avec une infernale habileté. M. de Lancry, vous-même, madame, à votre insu, vous avez accrédité ces abominables calomnies.

Je restais anéantie; je m'expliquais alors l'invincible aversion, la terreur instinctive que m'inspiraient les soins de M. Lugarto. Alors je voyais toute l'étendue du mal. Mes soupçons sur la nature des obligations que M. de Lancry avait pu contracter envers M. Lugarto me semblaient justifiés. En cela, sans doute, mademoiselle de Maran ne calomniait pas. Quoique sans expérience du monde, je le connaissais assez pour savoir qu'il accueillait les bruits les plus infâmes. Malheureusement mille circonstances interprétées dans le sens odieux qu'on attachait aux relations qui existaient entre nous et M. Lugarto me revinrent à l'esprit. Jusqu'alors elles m'avaient semblé insignifiantes, à cette heure elles m'épouvantèrent par l'influence qu'elles pourraient avoir sur les jugements du monde. Je me sentis un moment accablée : j'appuyai ma tête brûlante dans mes deux mains sans trouver une parole.—Vous le voyez, madame, me dit M. de Rochegune, il fallait toute l'impérieuse nécessité du devoir, il fallait l'absence de M. de Montagne, pour me décider à venir vous parler de ce coup douloureux. Maintenant, permettez-moi de vous indiquer ce que je crois utile dans cette circonstance. Il faut, sans perdre un moment, tout apprendre à M. de Lancry. Pour qu'il ne doute pas de la vérité, je vous conjure, madame, de lui raconter notre entretien. Quant à la manière de faire tomber ces bruits infâmes, elle est bien simple ; je n'ai pas oublié les leçons de M. de Mortagne ; avant tout et pour tout, la vérité, telle brutale, telle violente qu'elle soit, c'est le seul moyen d'écraser la perfidie et le mensonge. Lorsque vous aurez tout confié à M. de Lancry, ni vous ni lui ne changerez rien dans vos manières avec M. Lugarto. Dans quelques jours vous donnerez une soirée privée, vous y inviterez toutes les personnes de votre connaissance, M. Lugarto, mademoiselle de Maran, et moi-même, madame. Je retarderai mon départ jusque-là, car je pourrai vous servir, je l'espère ; alors ce jour-là, madame, hautement, à la face de tous, devant ce tribunal composé de gens du monde, j'accuserai M. Lugarto et mademoiselle de Maran d'avoir indignement calomnié vous, madame, et M. de Lancry. Mademoiselle de Maran, malgré son audace, M. Lugarto, malgré son impudence, resteront accablés devant une accusation si solennelle : alors vous, madame, et M. de Lancry, vous sommerez cet homme et cette femme de répéter devant vous les indignes mensonges qu'ils ont accrédités; de donner la preuve des horreurs qu'ils avancent. Alors, madame, croyez-moi, quelque prévenu que soit le monde, il sera bien forcé de croire à la honte, à l'infamie de ceux qui, foudroyés par votre généreuse indignation, ne pourront que balbutier une lâche défaite. — Oui... oui... vous avez raison ! m'écriai-je, ranimée par le noble langage et par le généreux conseil de M. de Rochegune. Oui, c'est une inspiration du ciel! Béni soyez-vous, monsieur, vous

Et il tomba à mes genoux. — Je sonnai précipitamment. — PAGE 67.

qui nous le donnez ! Il faudra que la vérité sorte éclatante de cette explication... Je serai sans merci ni pitié. Mensonge à mensonge je poursuivrai ces infâmes jusqu'à ce qu'ils avouent leur lâcheté à la face de ce monde qu'ils avaient fait complice et qui sera leur juge ! — Bien ! bien ! madame. Alors moi je partirai plus tranquille, plus rassuré sur l'avenir d'une personne à qui j'ai voué le plus inaltérable dévouement... — Ah ! monsieur, vous êtes le digne, le noble ami de M. de Mortagne ! m'écriai-je en tendant la main à M. de Rochegune. Au nom de M. de Lancry, au nom de notre gratitude éternelle, recevez l'assurance d'une amitié non moins vive que la vôtre. Par cette courageuse révélation, vous nous aurez sauvé de bien des malheurs. Jamais, oh ! jamais, nous ne pourrons l'oublier.

M. de Rochegune prit respectueusement la main que je lui offrais, la serra cordialement dans les siennes, et me dit avec émotion : — Par la mémoire sacrée de mon père, je prends ici l'engagement d'être pour vous le frère, l'ami le plus dévoué... Le voulez-vous? Me croyez-vous digne de cette amitié, madame? — Elle nous honore trop tous deux pour que nous ne la contractions pas avec joie et fierté, lui dis-je. On frappa à la porte. Blondeau entra. — Que voulez-vous? lui dis-je. — Madame, reprit-elle en regardant attentivement M. de Rochegune, je viens de recevoir une lettre qu'on me dit de remettre sans délai à M. le marquis de Rochegune. Elle me présenta une lettre, je la donnai à M. de Rochegune ; il s'écria : — Elle est de M. de Mortagne. Je lui avais laissé un mot chez moi dans le cas où il arriverait, le prévenant que j'étais chez vous, madame... Me permettez-vous de lire cette lettre? elle peut vous intéresser. Je fis un signe de tête à M. de Rochegune ; il ouvrit la lettre et la lut. — Madame, me dit tout bas Blondeau en me montrant M. de Rochegune, je reconnais sa voix... c'est lui... — Comment ? — C'est la personne qui venait savoir de vos nouvelles de la part de M. de Mortagne. — Que dis-tu ? — Aussi vrai que le bon Dieu est au ciel, c'est lui, madame; je suis sûre de ne pas me tromper ; c'est sa voix, vous dis-je.

Pendant que Blondeau me parlait, j'examinai les traits de M. de Rochegune ; ils prirent tout à coup l'expression d'une anxiété profonde... Je ne pus m'empêcher de m'écrier : — Qu'avez-vous, monsieur? M. de Mortagne... — Il faut que je le rejoigne à l'instant, madame... Nous allons quitter Paris... pour quelque temps ; il est sur la voie d'une abominable machination, me dit-il sans s'expliquer davantage. — Et ce complot, qui menace-t-il ? m'écriai-je. — Pouvez-vous me le demander, madame?... vous... vous ! — Et Gontran, et mon mari ? — M. de Mortagne vous recommande avant tout de ne pas le quitter ; s'il voyage, de voyager avec lui ; mais avant tout et surtout, pour son salut et pour le vôtre, de ne jamais vous séparer de lui un seul instant. — Mon Dieu !... mon Dieu !... et qui soupçonne-t-il? de quoi avons-nous tant à craindre? — Est-il besoin de vous le dire, madame? de M. Lugarto. L'immense fortune de cet homme met à sa disposition des ressources inconnues ; il est aussi rusé que méchant. M. de Mortagne, pour contrecarrer ses projets, s'est absenté ou a feint de s'absenter de Paris depuis quelque temps. — Mais, monsieur, vous me laissez dans une mortelle inquiétude ! — Voyez la lettre de M. de Mortagne ; il m'écrit à la hâte et ne m'instruit d'aucune particularité : tant que durera l'absence de madame de Richeville, il ne pourra vous donner de ses nouvelles, car c'est seulement par son entremise qu'il pourrait vous écrire. Il craint que plusieurs de vos gens ne soient gagnés, et la moindre indiscrétion sur ses desseins les ferait avorter ; il est donc obligé d'agir dans l'ombre et dans le silence... Adieu, madame, je m'en vais plus rassuré. Si M. de Mortagne croit que je puisse vous assister dans la justification que vous provoquerez, j'aurai l'honneur de venir vous en instruire, sinon persistez dans le projet que je vous ai indiqué ; lui seul peut couper le mal dans sa racine et confondre les méchants... Mais, j'y songe, pour remédier à mon absence, j'écrirai à M. de Lancry tout ce que je vous ai dévoilé, l'autorisant à se servir de ma lettre. Adieu, madame. M. de Mortagne me dit que chaque minute est comptée... Espoir et courage ; vous avez des ennemis bien acharnés. — Mais nous comptons deux amis bien précieux, dis-je à M. de Rochegune. Adieu, monsieur ; vous entreprenez une noble tâche. Dieu vous soutiendra.

M. de Rochegune sortit. — C'est lui, madame, qui a été assailli, blessé, j'en suis sûre, me dit Blondeau. Avez-vous remarqué combien il était pâle et la cicatrice que ses cheveux cachaient à peine. — Tu te trompes, lui dis-je. — Oh ! madame, sa voix est trop douce pour que je ne la reconnaisse pas. Le valet de chambre ouvrit la porte, et annonça M. le comte de Lugarto. Blondeau sortit. Je me trouvai seule avec cet homme.

CHAPITRE XII.

L'aveu.

En voyant entrer M. Lugarto chez moi, je fus sur le point de me retirer ; mais, me rappelant les conseils de M. de Rochegune, je contins mon indignation. Il dut lire sur mon visage une partie des émotions violentes qui m'agitaient et que je réprimais avec peine. Assise près d'une croisée, je regardais dans le jardin en attendant que M. Lugarto prît la parole. Après un assez long silence, il s'assit à côté de moi, et me dit brusquement : — Vous avez été très-malade ; j'ai été bien inquiet de vous ; cela m'a fait une peine que vous ne sauriez croire. — Je sais, monsieur, tout l'intérêt que vous me portez, lui dis-je en souriant avec amertume. — Vous me haïssez donc toujours? — Monsieur... — Eh ! mon Dieu ! pourquoi le nier? Pourtant, que vous ai-je fait? — Je n'ai pas à répondre à de pareilles questions, monsieur ! — Mais, enfin, on dit aux gens ce que l'on a contre eux. Depuis que vous êtes à Paris, j'ai toujours tâché de vous être agréable. — Cette peine était inutile, monsieur. — Je m'en suis bien aperçu, et de reste ! Vous n'avez répondu à mes soins, à mes prévenances, que par le mépris. — Vous auriez dû voir par là, monsieur, que ces soins, que ces prévenances ne pouvaient m'agréer. — Mais pourquoi cela, encore une fois? Vous ne me répondez pas. Était-ce donc vous insulter que d'avoir pour vous des attentions que toute femme accueille, sinon avec gratitude, du moins avec complaisance?

Je levai les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin de l'exécrable duplicité de cet homme. M. Lugarto fit un mouvement d'impatience ; il reprit en tâchant de donner à sa voix aigre un accent affectueux et insinuant : — Voyons, ne soyez pas aussi méchante, causons en bons amis ; oui, car je suis votre ami, quoique vous ayez tout fait jusqu'ici pour m'irriter contre vous ; mais je ne sais pas comment... vous m'avez ensorcelé ! Moi qui me souviens toujours du mal qu'on me veut, et qui sais prouver que je m'en souviens, je ne puis vous garder rancune, je vous pardonne tout. C'est qu'aussi vous exercez sur moi une influence incroyable ! D'abord je n'ai rien compris à cette influence, puis peu à peu j'ai reconnu... mais vous allez encore vous fâcher... En vérité, moi qui ne suis pas un écolier, moi qui connais les femmes, pour la première fois de ma vie... j'hésite... à vous dire... car vous avez un air si froid, si hautain, que... Allons, de mieux en mieux. Si vous me toisez avec cette figure-là, ce n'est pas le moyen de me décider à parler. Je regardai M. Lugarto si fièrement, avec une expression de mépris si écrasant, que, malgré son audace, il s'interrompit un moment ; mais, rougissant bientôt de s'être laissé déconcerter, il reprit : — Après tout, je suis stupide ; je ne vous apprendrai rien que vous n'ayez depuis longtemps deviné . les femmes ne sont pas aveugles, elles sont les premières instruites des sentiments qu'elles inspirent... Eh bien ! je vous aime, oui... je vous aime avec passion.

M. Lugarto dit ces derniers mots d'une voix basse, émue, tremblante. Avertie par M. de Rochegune, je prévoyais cet insolent aveu ; mon visage resta impassible. M. Lugarto s'attendait sans doute à une explosion d'indignation de ma part, il parut très-surpris de mon calme, de mon silence. — Oui, je vous aime à l'adoration, reprit-il ; moi qui jusqu'ici n'ai eu que des fantaisies, que des amours éphémères, je sens près de vous le besoin de me fixer tout à fait. Si vous vouliez, nous arrangerions notre vie à merveille... Maintenant je suis établi dans votre intimité, nous pourrons mener l'existence la plus agréable... Mais vous ne me répondez pas ! Est-ce que cela vous fâche? — Continuez, monsieur, continuez. — De quel air vous me dites cela ! Vous ne me croyez peut-être pas capable de vous être à tout jamais fidèle? Vous avez tort, voyez-vous. J'ai joui de la vie et de tous ses plaisirs, avec trop d'excès peut-être ; je serais charmé de pouvoir me reposer dans une affection bien douce, bien paisible. Mon caractère, qui est souvent détestable, je l'avoue naïvement, y gagnerait beaucoup, vrai... Je suis sûr que, si vous vouliez vous en donner la peine, vous pourriez me rendre bien meilleur que je ne le suis. Voyons, essayez, qu'est-ce que cela vous fait ? je vous aimerai tant ! Oh ! vous ne savez pas ce que c'est que d'être aimée par un homme qui méprise tous les autres hommes !... Vous ferez de moi tout ce que vous voudrez... et l'on dira partout : — Voyez donc l'empire de madame de Lancry ! elle a su fixer, adoucir, assouplir cet homme, le plus indomptable qu'il y ait au monde !!!

Si je n'avais pas senti au brisement de mon cœur que je touchais à une crise fatale de ma vie, et qu'un grand danger grondait sourdement autour de moi et de Gontran, l'ineroyable suffisance de cet homme, sa fatuité cynique, dont le ridicule touchait à l'odieux, m'auraient fait sourire de pitié ; mais j'étais obsédée par de cruels pressentiments M. Lugarto m'épouvantait ; il me semblait que, malgré sa grossière audace, il ne m'aurait pas parlé ainsi, à moi, s'il n'avait cru pouvoir le faire presque impunément. Aussi je lui dis, en joignant les mains avec frayeur : — Que se passe-t-il donc, monsieur, que vous osiez me parler ainsi? — Mon langage est tout simple pourtant... Mon Dieu ! rassurez-vous... je ne suis pas exigeant... je ne vous demande que des espérances pour l'avenir, accompagnées d'un peu de confiance pour le présent. Laissez-vous aimer, ne vous occupez plus du reste ; seulement, soyez assez loyale pour me promettre de ne pas lutter contre le penchant qui pourrait s'élever dans votre cœur en ma faveur. Voyons, avouez que je vous parais fat en vous parlant ainsi; je parie que cela vous choque?... Eh bien ! vous avez tort : c'est le langage du véritable amour... L'homme qui aime bien se sent toujours sûr de faire tôt ou tard partager sa passion... Êtes-vous bizarre ! Adoucissez donc ce regard effarouché Après tout, qu'est-ce que je vous demande? de vous laisser être heureuse. Vous verrez, vous verrez... Mais répondez-moi donc, au moins... Mathilde. En m'appelant ainsi, M. Lugarto s'approcha de moi ; il voulut me prendre la main. J'entendais ce langage ignoble, et je croyais rêver ; l'impudence de cet homme m'était connue, et j'en vins presque à me de-

mander si, à mon insu, je n'avais pas mérité une pareille humiliation. Je me crus fatalement punie de n'avoir pas assez témoigné à M. Lugarto l'aversion qu'il m'inspirait.

Lorsqu'il voulut me prendre la main, la honte, le courroux, l'épouvante, m'exaspérèrent; je me levai brusquement : — Sortez, monsieur! m'écriai-je, sortez! Le dégoût et le mépris arrivent quelquefois à ce point que l'âme se révolte, malgré les efforts que l'on fait pour se contenir; je vous dis de sortir, monsieur! — Mais vous êtes donc sans pitié, sans cœur!... s'écria M. Lugarto. Est-ce vous injurier que de vous aimer? car je vous aime, moi, je vous jure que je vous aime! Si jusqu'ici je vous ai choquée, contrariée, je vous en demande pardon; cela vient de ma mauvaise éducation. Et puis, je n'ai pas été habitué à rencontrer souvent des femmes comme vous... on m'a gâté... J'ai de mauvaises manières, je l'avoue; d'un mot... d'un mot seulement un peu affectueux, vous auriez pu me changer : il m'aurait été si doux de vous obéir! Et puis, je ne savais que penser... En vous voyant si indifférente à mes soins, je croyais que vous n'en compreniez pas la signification; je ne savais qu'imaginer pour vous faire entendre que c'était de l'amour. Quelquefois, j'étais tenté de m'éloigner, mais j'étais retenu malgré moi par le charme qui vous entoure. Tenez... ayez, non pas un peu d'intérêt, mais un peu de pitié pour moi; donnez-moi un ordre, dites-moi de m'éloigner, j'aurai la force de vous obéir; mais que je sache au moins que ce cruel sacrifice me sera peut-être un jour compté... Répondez-moi, par grâce, répondez-moi... Rien, rien... pas un mot... toujours ce regard de haine, de mépris implacable! Ah! je suis bien malheureux!... et l'on m'envie, encore! s'écria M. Lugarto.

Deux larmes, feintes ou vraies, roulèrent sur ses joues livides; il cacha sa tête dans ses deux mains. Si je n'avais pas été prévenue par M. de Rochegune des bruits odieux que répandait cet homme, sans être aucunement touchée de sa douleur apparente, j'y aurais cru peut-être; je n'y vis qu'une insultante hypocrisie : il me faisait horreur. Je m'avançai vers la porte pour sortir. M. Lugarto s'aperçut de mon mouvement; il se plaça devant cette porte. J'eus peur. Je revins précipitamment près de la cheminée, afin de pouvoir sonner. — Vous voulez donc me réduire au désespoir? s'écria-t-il d'une voix altérée en joignant ses deux mains d'un air suppliant. Oh! dites, dites-moi seulement que vous me laisserez essayer de vous plaire, que vous me permettrez de tâcher de vaincre l'éloignement que je vous inspire; cela, rien que cela? Et il tomba à mes genoux. Je sonnai précipitamment. M. Lugarto se releva. — Ah! c'est comme cela? s'écria-t-il en devenant tout à coup livide de rage; rien ne vous fait, ni les prières, ni la tendresse, ni l'humilité? Eh bien! j'emploierai d'autres moyens; c'est à genoux, entendez-vous, femme orgueilleuse, c'est à genoux que vous me supplierez d'avoir pitié de vous. Il y avait tant de confiance, tant de méchanceté dans l'accent de cet homme, que je frissonnai d'épouvante. Un valet de chambre entra. — Dites à mes gens de s'en aller, dit M. Lugarto avec le plus grand sang-froid et avant que j'eusse pu prononcer une parole. Rien ne paraissait plus simple que cet ordre. Le domestique sortit. J'étais si stupéfaite, que je n'osai pas le retenir. M. Lugarto, qui avait un moment contenu sa colère, perdit toute mesure. Il devint hideux; ses yeux s'injectèrent, tout son corps trembla convulsivement; ses lèvres décolorées se contractèrent par un tressaillement nerveux.

Je ne pouvais faire un pas; j'attendais avec anxiété quelque révélation horrible. — Ah! vous voulez lutter avec moi! s'écria-t-il; mais vous ne savez donc pas ce que je puis, moi? Vous avez pourtant vu que d'un mot j'ai maté cette insolente princesse! Quant à cette belle duchesse, vous ne savez pas les larmes de sang que lui coûte à cette heure son impertinence à mon égard; vous ne savez pas que, si je voulais... entendez-vous, que, si je voulais, je n'aurais qu'un mot à dire, un seul, pour vous faire tomber évanouie de terreur... Ah! vous croyez que lorsqu'un homme comme moi veut quelque chose... qu'il le veut en vain! Ah! vous croyez que je ne sais pas me venger de qui m'outrage! Ah! vous croyez que pendant que vous m'abreuviez de mépris et d'insultes, je ne vous rendais pas mépris pour mépris, insulte pour insulte! J'aurais été bien niais. Mais apprenez donc que, grâce à moi et à votre tante, que j'ai su mettre de mon parti, vous êtes déjà perdue dans l'opinion publique. Quoi que vous fassiez désormais, c'est une blessure incurable faite à votre réputation. Le monde juge, condamne et frappe d'une honte éternelle pour mille fois moins que cela! Mais apprenez donc que pour compléter, que pour achever de rendre mes calomnies vraisemblables, la princesse, par ma volonté, a fait des avances à votre mari; que celui-ci, encore par ma volonté, vous est infidèle : c'est un fait avéré pour tous... le monde dit que vous vous vengez de votre mari en le trompant avec moi... Maintenant, je vous défie de détruire ces bruits, ces apparences. Que vous le vouliez ou non, je serai là, toujours là, toujours auprès de vous. Je vous épouvante, je vous fais horreur... tant mieux! Vous n'aurez qu'un moyen de vous délivrer de mon obsession : je suis blasé sur les succès trop faciles : j'aime mieux triompher, comme on dit, par la terreur que par l'amour. Je vous vois d'ici, suppliante... éplorée, épouvantée... vos beaux yeux noyés de larmes... Tant mieux! vous en serez plus ravissante encore! En prononçant ces exécrables paroles, les yeux de cet homme semblaient briller d'une férocité sauvage. Depuis quelques moments, je l'écoutais machinalement, comme si j'avais été le jouet d'un rêve affreux; tout à coup, j'entendis du bruit dans l'appartement de mon mari. C'étaient ses pas; il allait entrer dans le salon. Je joignis les mains en m'écriant : — Béni soyez-vous, mon Dieu, le voici!... M. Lugarto me regarda avec étonnement. La porte s'ouvrit. M. de Lancry parut.

CHAPITRE XIII.

Le défi.

A l'aspect de Gontran, mon premier mouvement fut de courir à lui et de m'écrier : — Sauvez-moi! sauvez-moi!... Mes traits bouleversés frappèrent Gontran; il s'écria en regardant M. Lugarto : — Mathilde, qu'avez-vous? Au nom du ciel, qu'avez-vous? M. Lugarto se prit à rire aux éclats, et dit à M. de Lancry : — Ah çà! mon cher, savez-vous que votre femme est incroyable! Elle est capable de prendre au sérieux une mauvaise plaisanterie. — Vous êtes un infâme! m'écriai-je; je n'ai aucun ménagement à garder... En dévoilant votre conduite à mon mari, je n'expose pas ses jours; vous n'oseriez pas vous battre avec lui, et lui ne daignerait pas se battre avec vous — Vous entendez, mon cher, comme elle me traite, dit M. Lugarto à M. de Lancry; avouez que j'ai un bon caractère. — Trêve de plaisanterie, monsieur! s'écria Gontran : je vois à l'agitation, à la pâleur de madame de Lancry, qu'elle est péniblement émue. Quelle que soit mon amitié pour vous, je ne souffrirai jamais que vous oubliiez un moment le respect que vous devez à ma femme, monsieur. — Vous le prenez comme cela, mon cher, c'est différent, dit M. Lugarto; n'en parlons plus, oublions cette folie, et songeons à autre chose... Que faites-vous ce soir?

— Vous l'entendez! m'écriai-je; cet homme vous dit d'oublier ce qu'il appelle une folie! Il va vous demander votre main et vous trahir encore. Non, non... mon noble, mon généreux Gontran, quoique votre âme confiante et bonne doive souffrir de cette découverte, je vais tout vous dire : il faut que cet homme, que vous croyez votre ami, soit démasqué; il faut que là, devant lui, vous appreniez les bruits infâmes qu'il répand sur vous, sur moi; il faut que vous sachiez qu'ici, tout à l'heure, il m'a déclaré son indigne amour, non pas comme une vaine galanterie... il ment... non, non... D'abord, il a parlé de son amour en suppliant, avec des larmes dans les yeux, avec de douces et hypocrites paroles. — Monsieur! s'écria Gontran en devenant pourpre de colère et en jetant un regard furieux à M. Lugarto. — Ecoutez-la donc jusqu'à la fin, mon cher; je vous répète qu'elle s'indigne à tort, qu'elle prend sérieusement une mauvaise plaisanterie. — Et puis, continuai-je, lorsqu'il a vu le mépris, le dégoût qu'il m'inspirait, alors sont venues les menaces de vengeance, les révélations horribles... Le monde, disait-il, croyait que vous m'étiez infidèle, Gontran; le monde, disait-il encore, croyait que je me vengeais de votre abandon en aimant cet homme. Avez-vous dit cela, monsieur, avez-vous dit cela? M. Lugarto sourit et haussa les épaules. — Monsieur Lugarto, prenez garde! dit Gontran d'une voix sourde... La patience humaine a des bornes, et depuis longtemps... oh! bien longtemps, je suis patient, voyez-vous.

M. Lugarto baissa les yeux, et ne répondit rien. Fière de sa confusion, espérant m'en délivrer à jamais après cette scène cruelle, je continuai : — Mais cela n'est pas tout; il s'est joint à notre plus mortelle ennemie, à mademoiselle de Maran, pour proclamer partout que vous, que vous, mon noble Gontran... vous subissiez sa présence tout en la maudissant... que les soins qu'il me rendait étaient tolérés par vous. Et savez-vous pourquoi? parce que notre fortune était compromise par vos dettes, et que vous aviez eu recours à l'argent de cet homme. Un moment je fus effrayée de l'expression de rage qui anima les traits de Gontran. Il se leva, il saisit M. Lugarto par le bras, et lui dit d'une voix foudroyante : — Entendez-vous ce que dit ma femme, monsieur? l'entendez-vous? — Enfin, mon Dieu! nous serons délivrés de ce démon! m'écriai-je en joignant les mains. M. Lugarto était resté assis. Lorsque Gontran s'approcha de lui, il ne lit pas un mouvement; il se dégagea froidement de l'étreinte de Gontran, le regarda fixement, et lui dit avec un calme sardonique dont je fus atterrée : — Ah çà! mon cher, décidément vous êtes fou. — Je vous dis, monsieur, que ces bruits que vous répandez sont infâmes... et que je ne souffrirai pas... — Vous ne souffrirez pas? articula lentement M. Lugarto en riant d'un rire sardonique. Ah!... ah!... ah!... je le trouve charmant, ma parole d'honneur; il ne souffrira pas! Ah çà! est-ce que par hasard vous vous donnez les airs de me menacer, monsieur le vicomte de Lancry? — Oui... oui... quoi qu'il puisse arriver, une fois au moins je... — Quoi qu'il puisse arriver, vicomte? s'écria M. Lugarto d'une voix stridente, en interrompant mon mari. Quoi qu'il puisse arriver... Répétez donc cela.

Gontran était dans une angoisse inexprimable : son beau visage, douloureusement contracté, exprimait la haine, la rage, le désespoir; mais on aurait dit qu'une mystérieuse influence empêchait l'explosion de ces violents ressentiments. Ils éclatèrent. M. de Lancry s'écria en frappant du pied : — Eh bien! oui, oui! quoi qu'il puisse arriver, puisque vous me poussez à bout, je vous insulterai, entendez-vous, je vous insulterai à la face de tous; nous nous battrons, et je vous tuerai ou vous me tuerez; l'un de nous maintenant est de trop sur la terre : cette existence m'est insupportable... Si ce n'était la crainte de vous causer une joie infernale, je me serais déjà délivré de cette vie qui m'est odieuse. Il y

avait tant de désespoir dans ces paroles de Gontran, elles me menaçaient d'un nouveau et si formidable malheur, que je me sentis défaillir. — Vous ne m'insulterez pas et je ne me battrai pas avec vous, reprit froidement M. Lugarto. Comme l'a dit madame, je ne l'oserais pas d'abord, et puis vous ne le daigneriez pas... Mais revenons à votre quoi qu'il arrive. Est-ce un défi?... hein... vicomte? Voulez-vous qu'à l'instant, devant madame, je dise...— Arrêtez! oh! arrêtez! pas un mot de plus! s'écria Gontran avec effort; par pitié... pas un mot!... Il retomba dans un fauteuil, mit sa main sur ses yeux en s'écriant d'une voix étouffée : — O mon Dieu!... mon Dieu!...

Je restai frappée de stupeur.— Allons donc... on a bien de la peine à vous convaincre, mon cher et intime ami, qu'après tout je ne suis pas si diable que j'en ai l'air, reprit M. Lugarto. Qu'est-ce que je demande? à vivre en paix avec vous et avec votre femme, à réaliser le triangle équilatéral des Italiens, en tout bien tout honneur, s'entend... car vous êtes un vilain jaloux, un Othello. Voyons... de quoi vous plaignez-vous? Admettez que je fasse la cour à votre femme; que vous importe? Elle est vertueuse, elle vous adore et elle m'exècre; voilà trois raisons pour une de vous tranquilliser... une manière de Cerbère à trois têtes qui défend suffisamment votre bonheur conjugal. Mais, me dites-vous, le monde jase, il croit que vous êtes au mieux avec ma femme. Eh! mon Dieu... laissez le monde jaser; n'êtes-vous pas sûr de la fidélité de votre femme? Allons, vicomte, soyez philosophe, et n'attachez pas de prix à de vaines paroles. Mais ce bruit, tout mensonger qu'il est, est contrariant me direz-vous encore. C'est possible... mais, vous le savez, de deux maux il faut choisir le moindre, et, puisque les propos du monde vous effrayent, songez donc, mon cher, à ceux qu'il ferait, le monde... si je jasais, moi, sur certaines choses, si je disais comment... à Londres...—Monsieur... oh! monsieur!... s'écria Gontran d'un air suppliant.

M. Lugarto me regarda en souriant d'un air ironique. — Vous voyez, voilà ce beau matamore souple comme un gant!... Vous qui êtes la sagesse même, conseillez-lui donc d'être raisonnable. Tenez, je vais finir en parlant comme un traître de mélodrame. Vicomte de Lancry, vous êtes en ma puissance; vous ne pouvez m'échapper qu'en m'assassinant ou qu'en vous suicidant. Or, je vous sais de trop bonne compagnie pour recourir à de tels moyens. Ceci bien établi, passons. Voyons, mon cher, oublions les rêveries de votre femme; vivons tous les trois dans une douce intimité, comme par le passé; laissons dire le monde, et jouissons de la vie, car elle est courte. Pourtant, comme on ne m'insulte pas impunément, comme je tiens à me venger des mépris de cette chère Mathilde, je veux la punir, et je la condamne à venir dîner avec vous aujourd'hui chez moi pour célébrer sa convalescence. Nous serons peu de monde. . la princesse Ksernika, trois ou quatre femmes ou hommes de nos amis. Ceci est sérieux, mon cher... vous entendez... JE LE VEUX... Madame de Lancry fera quelques façons; mais je vous laisse le soin de décider ma belle ennemie. Vous ne manquerez pas d'excellentes raisons à lui donner, j'en suis sûr.

Je regardais Gontran avec stupeur; il ne disait pas un mot; il avait les yeux fixes, la tête baissée sur sa poitrine. M. Lugarto se leva, et ajouta : — Dites donc un peu, mes bons amis, comme c'est bizarre! Qui est-ce qui dirait qu'à cette heure, dans un des plus jolis hôtels du faubourg Saint-Honoré, par cette belle journée de printemps, il se passe une de ces scènes incroyables qui feraient la fortune d'un romancier?... C'est pourtant vrai... La vie du monde est, après tout, beaucoup moins prosaïque qu'on ne le croit. Ah çà! à tantôt : nous dînerons à sept heures. Vous essayerez un nouveau cuisinier; il sort de chez le prince de Talleyrand; on en dit des merveilles. Ah! j'y pense, vous renverrez votre voiture après dîner; nous irons tous à Tivoli : il y a une fête charmante: on dit que madame la duchesse de Berri doit y assister. Je tiens à y paraître avec vous, votre femme et votre adorable princesse, vilain infidèle... Ainsi, c'est convenu : je vous ramènerai chez vous, et, avant que de rentrer, nous irons prendre des glaces chez Tortoni... Vous le voyez, je tiens absolument à continuer de compromettre Mathilde, et je choisis bien mon théâtre, je crois... Ah çà! mon cher, m'avez-vous entendu?... Hein!... — Oui, monsieur... dit Gontran à voix basse. — Je compte donc sur vous et sur ma belle ennemie. Mais répondez-moi donc... Je vous ai dit que je le voulais... cela doit vous suffire, je pense. — Madame de Lancry et moi... nous irons dîner chez vous, monsieur... répondit Gontran avec un effort désespéré. M. Lugarto sortit en me jetant un regard de triomphe infernal.

CHAPITRE XIV.

Explication.

Après le départ de M. Lugarto, ni moi ni Gontran nous n'eûmes le courage de dire un seul mot; je tombai dans un abîme de réflexions désolantes. Il était donc vrai, un mystérieux, un terrible secret mettait M. de Lancry dans la dépendance de M. Lugarto. Pour la première fois, mon mari avait parlé de se tuer; cette horrible pensée ne m'était jamais venue à l'esprit, je frémissais en songeant à la résolution de Gontran. J'avais ressenti au cœur un coup bien douloureux lorsqu'il s'était écrié, en s'adressant à M. Lugarto : — Sans la crainte de vous causer une joie infernale, je me serais déjà tué. Hélas! et moi, il oubliait donc que je lui survivais? Alors je me reprochai amèrement d'être comptée pour si peu dans la vie de Gontran, je me reprochai de l'avoir pour ainsi dire mal aimé. Ce n'était pas une vaine humilité de cœur, c'était conscience. Sans doute j'avais toujours été pour lui dévouée, prévenante, soumise, passionnée; mais j'avais sans doute mal employé ces nobles sentiments, puisqu'il pouvait mourir sans me regretter. De ce moment, j'acquis cette amère conviction, née de l'amour le plus fervent et d'une profonde défiance de moi-même : « L'on a toujours tort de n'être pas aimée. » Je m'attachai de toutes mes forces à cette conviction, paradoxale sans doute : j'employai toutes les ressources de mon esprit, toute la puissance de mon cœur à lui donner une irréfusable autorité. Elle me permettait de m'accuser et de pardonner à Gontran. Les femmes qui ont aimé avec cet aveuglement sublime, avec cette magnifique abnégation de soi qui constitue la passion, comprendront le bonheur qu'on a de saisir la moindre occasion d'excuser les cruautés de celui qu'on chérit, lors même qu'on doit se sacrifier à cette réhabilitation.

Maintenant que les années, maintenant que le malheur ont mûri mon jugement, il me semble qu'il faut peut-être attribuer aussi cette opiniâtre indulgence à l'impérieux besoin que nous avons de justifier notre choix à nos propres yeux, même au prix de nos plus chères espérances. Une fois dans cette voie de défiance de moi, je me reprochai encore de n'avoir pas su inspirer à Gontran assez de tendresse pour qu'il m'eût appris le malheureux secret dont M. Lugarto faisait un si funeste abus. En voyant l'accablement de Gontran, j'en vins à me faire presque un crime de m'être montrée si dédaigneuse envers M. Lugarto, de n'avoir pas su mieux dissimuler mon aversion. Au lieu de s'exaspérer contre nous, peut-être cet homme fût-il resté inoffensif. Je fus heureuse et pourtant presque épouvantée de cette dernière réflexion. Telle était la formidable puissance de l'amour. Moi, si fière, surtout depuis que j'appartenais à Gontran, je regrettais presque de m'être conduite avec dignité envers le plus méprisable, le plus méchant des hommes. Maintenant je m'étonne du silence prolongé que moi et Gontran nous gardâmes après cette scène; mais les paroles de M. Lugarto établissaient si nettement l'horrible dépendance de Gontran à son égard, que nous devions rester quelque temps comme étourdis de ce coup écrasant.

M. de Lancry tenait son visage caché dans ses deux mains. Je m'approchai de lui toute tremblante. — Mon ami... lui dis-je. — Que voulez-vous encore? s'écria-t-il brusquement et d'une voix courroucée. Il redressa son front, qui me parut sombre comme la nuit, et me jeta un regard qui me fit pâlir. — Voilà où votre causticité, voilà où votre sotte prudence nous ont conduits! à une explication positive. Vous devez être satisfaite maintenant. Ma position envers Lugarto est claire et tranchée, j'espère! — Comment! Gontran, je devais écouter sans indignation les horribles aveux de cet homme! Mais mon honneur! mais le vôtre!... — Eh! madame, qui vous parle de compromettre votre honneur et le mien? Il y a un abîme entre une faute et une innocente coquetterie. Si vous aviez eu l'ombre de perspicacité, aux premiers mots que je vous ai dits sur Lugarto, vous auriez deviné que c'était un homme à ménager. Mais non, malgré mes recommandations les plus expresses, vous avez vingt fois pris à tâche de l'irriter. Blasé, méchant comme il est, il trouve un affreux plaisir dans les contrariétés, dans les résistances. Quelques banalités affectueuses de votre part nous en auraient débarrassés; mais vous l'avez piqué au jeu. Maintenant, ajouta M. de Lancry avec rage, maintenant il est poussé à bout. Malgré moi je me suis laissé aller à lui dire de dures paroles. Maintenant je sais qu'il vous fait la cour, et il faut que je sois assez lâche pour ne pas le souffleter, et pour aller ce soir, demain, tous les jours en public avec vous et avec lui... Voilà ce dont vous êtes cause, madame. — Moi! moi!...

— Eh! oui, mille fois oui! Puisque vous étiez sûre de vous autant que je le suis moi-même, il fallait, sans agréer ses soins, ne pas le repousser brutalement; il fallait lui dire avec grâce et bonté que ses assiduités vous compromettaient, et que, puisqu'il voulait vous être agréable, il devait commencer par vous obéir en cela; il vous aurait écoutée car ainsi vous ne lui ôtiez pas toute espérance, vous ne l'exaspériez pas... Mais était-ce à moi à entrer dans de pareils détails? était-ce à moi à vous dire le rôle que vous deviez jouer dans cette circonstance? Ne deviez-vous pas m'épargner ce soin à la fois humiliant et ridicule? Si vous m'aimiez pour moi, je n'aurais pas eu besoin de vous dire tout cela. Il ne suffit pas d'être une femme de bien, de faire parade de sa vertu, ajouta-t-il en souriant avec amertume, il faut encore tâcher de ne pas mettre son mari dans une position dont il ne puisse sortir que par le déshonneur ou par un crime... Entendez-vous, madame?—Grand Dieu! Gontran!... — Vous parliez d'obligations d'argent... je donnerais ma vie pour n'en avoir pas d'autres envers lui; car, sachez-le donc, malheureuse femme, il tient en ses mains plus que ma vie, entendez-vous, plus que ma vie... Maintenant, comprenez-vous? — Je comprends, mon Dieu, je comprends!... Pardonnez-moi, Gontran, soyez bon : tout à l'heure je me suis dit aussi que j'avais tort. Vous le savez, avant ma maladie, j'ai pris la résolution de vous aimer pour vous; cette résolution, je la tiendrai toujours, mon ami. Notre position est horrible. Ce secret, je ne vous le demande pas; non, non; mais enfin que faut-il faire? — Aller ce soir à ce dîner d'abord, puis à cette fête...

— Soit, nous irons, nous irons... Oh ! vous verrez, j'aurai du courage ; je parlerai à cet homme sans lui témoigner mon aversion. S'il le faut, je lui sourirai. Le monde interprétera ma conduite comme il le voudra... peu m'importe, pourvu qu'aux yeux de Dieu et de vous je n'aie pas à rougir. Gontran, j'ai plus de résolution que vous ne le pensez. Voyons, regardons notre position bien en face. Cet homme peut vous perdre ; je l'abhorre autant que je vous aime, Gontran ; je pourrai bien, je vous le promets, cacher l'horreur qu'il m'inspire ; mais enfin s'il persiste, si un jour il me dit à moi, car cet homme ose tout : Ce secret qui peut perdre votre mari, je le dévoile, si vous ne m'aimez pas ? Gontran rougit d'indignation et s'écria : — Je le tuerai et me tuerai après ! — Cet homme avait donc raison, mon ami... un crime ou le suicide. Allons, c'est bien... En tout cas vous ne mourrez pas seul. Voici donc nos chances les plus terribles... Maintenant écoutez-moi. Ce matin M. de Rochegune est venu me faire ses adieux ; il a reçu ici une lettre de M. de Mortagne. Ne prenez pas cet air courroucé, Gontran ; notre position est bien triste, et M. de Mortagne est peut-être notre seul ami. Il sait, je ne sais comment, que M. de Lugarto a de funestes desseins sur vous, sur moi. Il est parti, dit-il, de Paris pour les déjouer ; il me fait surtout recommander de ne jamais vous quitter si vous voyagiez. Tout ceci est bien vague, sans doute ; mais enfin il est toujours consolant de penser que nous avons des amis qui veillent sur nous. — Et M. de Mortagne aura bien à faire pour que j'oublie ses lâches insultes ! s'écria Gontran. — Ce qu'il faudra faire pour cela, mon ami, il le fera de grand cœur, croyez-le.

— Mais au fait... il ne s'était pas trompé ; il vous avait prévenue que je vous rendrais très-malheureuse, dit Gontran avec une irritation continue, vous devez reconnaître la justesse de ses prévisions. — Mon ami, dis-je en tâchant de sourire, sans doute j'aime beaucoup M. de Mortagne, mais je suis forcée, en cette occasion, de lui donner tort ; ce n'est pas vous, c'est cet homme implacable qui me rend si malheureuse ! Tant que vous avez été libre, ne m'avez-vous pas comblée de toutes les félicités possibles ? Avant mon mariage, ne vous ai-je pas dû de beaux jours tout rayonnants d'amour et d'espérances ? — Et ces espérances ont été bien trompées... n'est-ce pas ? — Gontran... vous savez bien qu'il n'en est rien. N'ai-je pas goûté un bonheur idéal dans notre retraite de Chantilly ? Qui est venu nous arracher de cet éden ? cet homme odieux ! Son arrivée n'a-t-elle pas été le signal de nos chagrins ! Ne sais-je pas maintenant qu'en rendant des soins à cette femme dont j'étais si jalouse, vous obéissiez encore à l'influence de cet homme ? N'avait-il pas besoin, pour ses affreux projets, que vous eussiez l'air de m'être infidèle ? Encore une fois, Gontran, je ne vous accuse pas. — Vous êtes pourtant, et toujours et malgré tout, une noble et excellente créature, me dit Gontran en me regardant d'un air attendri. Ah ! maudit soit le jour où j'ai écouté les avis de mon oncle et de votre tante !... Quelle vie je vous ai faite, malheureuse enfant ! Ah ! c'est affreux ! Tenez, j'ai quelquefois horreur de moi même.

En disant ces mots, Gontran sortit violemment. Le malheur donne quelquefois une grande décision de caractère. Je résolus de suivre les ordres de Gontran, d'être affable pour M. Lugarto. Maintenant que je ne suis plus sous le charme de l'amour que m'inspirait M. de Lancry, ni sous l'impression de la terreur que m'inspirait son ami, je puis à peine concevoir comment j'ai pu me résigner à cette honteuse, à cette humiliante concession, après la scène odieuse qui avait eu lieu le matin. Mais alors je n'hésitai pas ; avant tout il fallait surtout gagner du temps. M. de Mortagne agissait de son côté : peut-être espérait-il trouver le moyen d'arracher Gontran à l'influence de M. Lugarto. Nous partîmes pour ce dîner, pour cette fête. Il faisait un temps magnifique ; je me rappelle une circonstance puérile, mais bizarre. Au coin de l'avenue de Marigny, notre voiture fut obligée de s'arrêter quelques instants. Un pauvre, d'une figure hideuse et difforme, s'approcha et demanda l'aumône. Gontran, je crois, ne l'entendit pas ; le mendiant jeta sur nous un regard de courroux, et nous dit avec un geste menaçant, au moment où notre voiture repartit : — Ces riches ! ils sont bien fiers, ils sont si heureux ! Par un mouvement spontané, nous nous regardâmes, Gontran et moi, comme pour protester contre cette accusation de bonheur. Hélas ! pourtant, l'erreur de ce pauvre était excusable : il voyait une jeune femme, un jeune homme, dans une brillante voiture, entourés de ce luxe que le vulgaire prend pour le bonheur, et qui cache souvent tant de douleurs, tant de plaies incurables. Ce pauvre pouvait-il deviner les chagrins dont nous étions navrés ? et cette fête somptueuse à laquelle nous nous rendions comme à un supplice avec une sourde et vague frayeur ? Que de tristes enseignements dans ces contrastes de l'apparence et de la réalité !

Nous arrivâmes chez M. Lugarto. Mon découragement, ma tristesse avaient fait place à une sorte d'animation fébrile et factice. M. Lugarto nous reçut le sourire sur les lèvres ; il triomphait dans l'orgueil de son exécrable méchanceté. Sa maison, que je ne connaissais pas, était encombrée de toutes les magnificences imaginables, mais entassées, mais accumulées sans goût. Au milieu de ce chaos d'admirables choses, certaines mesquineries inouïes dénotaient des instincts d'avarice sordide. Cette vaste et opulente demeure, malgré ses proportions, manquait complétement d'élégance, de noblesse et de grandeur. Nous y trouvâmes réunies les personnes que M. Lugarto nous avait annoncées. De temps en temps je regardais Gontran pour prendre courage. M. Lugarto parut frappé du changement qui s'était opéré dans mes manières à son égard. Tout ce que je pus faire fut d'être pour lui d'une politesse presque bienveillante : il en parut plus étonné que touché ; il me considérait attentivement, comme s'il eût douté de cette apparence ; il fut pour moi de la plus extrême prévenance. Gontran était placé auprès de la princesse Ksernika ; soucieux, absorbé, il répondait à peine aux coquetteries provocantes de cette femme. M. Lugarto me dit à voix basse et en sortant de table qu'il était le plus heureux des hommes, puisque je semblais renoncer à mes injustes préventions contre lui ; qu'il regrettait amèrement son emportement du matin, mais que je devais l'excuser en faveur de la violence d'un amour dont il n'était pas le maître. — Hélas ! pensais-je en l'écoutant, qui m'aurait dit, un jour, que trois mois après mon mariage, après cette union qui était pour moi si adorablement belle et sainte, je serais réduite à entendre de telles paroles sans pouvoir témoigner ma honte, mon dégoût, mon indignation ? Oh ! profanation ! oh ! sacrilége ! un amour que j'avais rêvé si noble, si grand, si pur !

Après dîner, ainsi que l'avait voulu M. Lugarto, nous montâmes dans sa voiture, lui, la princesse, Gontran et moi ; nous allâmes à Tivoli. Mon supplice continua. M. Lugarto me donnait le bras ; mon mari donnait le sien à la princesse : il y avait beaucoup de monde à cette fête ; presque toutes les personnes de la cour que leur service retenait à Paris y assistaient. J'étais restée assez longtemps malade ; depuis quelques semaines je n'étais pas allée dans le monde : aussi certaines nuances dans la manière dont on m'accueillait, ainsi que M. de Lancry, me surprirent sensiblement. Les hommes lui rendaient ses saluts d'un air froid et distrait ; quelques femmes auxquelles il parla lui répondirent à peine. M Lugarto fut, au contraire, accueilli comme d'habitude ; son visage rayonnait. Je crus voir que les hommes lui jetaient des regards d'envie et que plusieurs femmes me montraient avec dédain. Les révélations de M. de Rochegune me vinrent à la pensée ; je frissonnai en songeant aux bruits ignominieux dont moi et Gontran nous étions peut-être l'objet en ce moment, tant les apparences semblaient accablantes... Je me sentis défaillir ; je dis à M. Lugarto d'une voix suppliante : — Vous tenez notre destinée entre vos mains, monsieur, ayez pitié de nous... sortons de ce jardin... — Voici madame la duchesse de Berri. Gontran ne peut se dispenser d'aller la saluer, ni vous non plus, me dit M Lugarto. En effet, Madame était venue à cette fête ; elle entrait alors sous une tente où l'on dînait. Je repris un peu d'espoir. Lorsque j'avais été présentée à Madame, après mon mariage, elle avait bien voulu m'accueillir avec cette grâce touchante et cordiale qui n'appartenait qu'à elle. — C'est un trésor que mademoiselle de Maran ; en vérité, vous êtes plus heureux que vous ne le méritez, monsieur de Lancry, avait-elle dit à Gontran d'un air moitié souriant, moitié sérieux.

Je pensais que Madame, en nous accueillant avec sa bonté accoutumée, imposerait aux méchants propos du monde, et que, par habitude de cour, toutes les personnes présentes modèleraient leur conduite envers nous sur celle de Madame. Je pris le bras de Gontran ; nous nous approchâmes de S. A. R. Mon cœur battait à se rompre. En nous voyant venir, les personnes qui accompagnaient Madame s'écartèrent de façon à laisser un assez grand espace vide entre nous et la princesse. Je vis avec frayeur la figure de Madame, d'une expression ordinairement si bienveillante, se rembrunir tout à coup et devenir hautaine et sévère. Malgré son assurance, M. de Lancry tressaillit légèrement. A peine avait-il salué Madame, que S. A. R., après avoir regardé mon mari avec un mélange de dédain glacial et de fierté révoltée, comme si elle eût été indignée que nous eussions osé nous présenter devant elle, nous tourna le dos sans lui dire un mot. M. de Lancry devint pâle de douleur et de rage. Il me fit tellement pitié, que j'eus la force de surmonter mes ressentiments. Je lui dis d'une voix ferme : — Mon ami, pardonnez à Madame. Elle, toujours si bonne, si généreuse, aura été involontairement surprise par les calomnies du monde .. Venez, venez... Pas un mot de ceci à M. Lugarto ; ne donnons pas ce nouveau triomphe à sa méchanceté. J'entraînai presque M. de Lancry. Un grand nombre de personnes curieuses de voir Madame l'avaient suivie ; nous pûmes cacher notre confusion dans la foule, et rejoindre M. Lugarto et madame de Ksernika. — Il me semble que madame la duchesse de Berri vous a parfaitement accueillis, dit M. Lugarto avec ironie à M. de Lancry. — Oui... oui... fort bien, dit Gontran en souriant d'un air contraint.

Je donnais le bras à Gontran ; son cœur battait si vite, si violemment, que j'en sentis les pulsations. Je vis qu'il se contenait à peine. — Je ne veux pas, mon cher, vous enlever plus longtemps à madame de Ksernika, dit M. Lugarto. Je me pressai contre Gontran ; il me dit à voix basse : — Un moment encore... donnez-lui le bras... je vous en prie. L'accent de sa voix me parut singulièrement altéré ; il ajouta tout haut : — Et moi, mon cher Lugarto, je ne veux pas vous enlever plus longtemps non plus à madame de Lancry ; nous nous entendons à merveille. Mais ne devions-nous pas aller prendre des glaces chez Tortoni, ce soir ? — Sans doute, répondit M. Lugarto. J'y pensais bien, mon cher, et je ne vous aurais pas fait grâce de cette partie du programme de notre soirée, ajouta-t-il avec un sourire sardonique. — Ni moi non plus, mon cher, reprit Gontran. J'étais désolée, je croyais cette malheureuse soirée terminée. Tout Paris était à Tortoni ; notre présence allait être une nouvelle occasion de calomnies. En regagnant notre voiture, M. Lugarto me dit à voix basse : — Je n'ai pas été dupe de Lancry ; la

duchesse de Berri l'a reçu de la manière la plus humiliante. J'ai vu cela aux figures rayonnantes des personnes qui accompagnaient Son Altesse; car Gontran est aussi détesté par les hommes que vous l'êtes par les femmes, tout cela grâce à vos avantages naturels à tous deux. Vous le voyez bien, la ville et la cour, comme on disait autrefois, croient que nous sommes ensemble du dernier mieux... Vous n'avez donc plus maintenant à craindre pour votre réputation... Laissez-moi donc vous aimer; vous verrez que je parviendrai à me faire supporter... Déjà, ce soir, vous êtes mieux pour moi... Tenez... je vous aime tant, que, si vous le vouliez, vous pourriez m'ôter tout pouvoir sur votre mari.

Je ne répondis rien; nous montâmes en voiture, nous arrivâmes à Tortoni. A mon grand chagrin, Gontran nous conduisit dans un salon au premier. J'y reconnus plusieurs personnes qui avaient vu avec quel dédain Madame avait accueilli mon mari. Ma confusion fut à son comble lorsque je vis beaucoup de personnes nous regarder en souriant malignement. — Enfin, dit Gontran, le moment est venu... Ne sachant ce qu'il voulait dire, je le regardai. L'expression de son visage me fit peur... Je me rappelle cette scène effrayante comme si j'y assistais encore. Gontran était assis à côté de moi, il avait en face de lui madame de Ksernika et M. Lugarto. M. de Lancry se leva tout à coup, et dit à M. Lugarto d'une voix haute et vibrante de colère : — Monsieur Lugarto, vous êtes un misérable!... Celui-ci, stupéfait malgré son audace, ne sut que répondre. Plusieurs hommes se levèrent vivement. Un profond silence régna dans le salon. Je ne pus faire un mouvement... je croyais rêver. Gontran reprit : — Monsieur Lugarto, vous osez attaquer dans le monde la réputation de madame de Lancry et faire entendre que je suis un mari complaisant, parce que je vous ai certaines obligations, je vous dis ici bien haut que vous êtes un infâme imposteur! Madame de Lancry vous a toujours méprisé comme vous le méritez, et vous avez indignement abusé de l'intimité qui existait entre nous pour donner une apparence à de lâches calomnies. La première, la seule idée qui me vint, fut que cet homme allait perdre Gontran et révéler le funeste secret qu'il possédait. — Mon Dieu! mon Dieu! m'écriai-je en fondant en larmes.

Deux ou trois femmes de ma société, que je ne connaissais cependant que de vue, vinrent auprès de moi et m'entourèrent avec la plus touchante sollicitude, tandis que plusieurs hommes s'interposaient entre Gontran et M. Lugarto. Ce dernier, sa première stupeur passée, redoubla d'impudence; je l'entendis répondre à M. de Lancry avec l'apparence d'une dignité contrainte et offensée : — Je ne comprends pas, monsieur, le motif de vos reproches; je déclare ici hautement que personne ne respecte plus profondément que moi madame de Lancry, et j'ignore complétement les calomnies auxquelles vous faites allusion. Quant aux obligations que vous pourriez avoir envers moi, je ne sache pas que j'en aie dit un mot à personne... Votre attaque est si violente, monsieur, votre accusation tellement grave, et surtout si imprévue, car nous venons de passer la soirée ensemble, que je ne puis l'attribuer qu'à une imagination passagère que je déplore sans me l'expliquer. — — Misérable fourbe! s'écria Gontran, mis hors de lui par la fausse modération et par l'infernale perfidie de la réponse de M. Lugarto. — Toutes les personnes ici présentes, dit ce dernier, comprendront, je l'espère, dans quelle position nous sommes vis-à-vis l'un de l'autre, monsieur, et qu'il est des injures qu'on doit savoir tolérer. — Et ceci, le tolérerez-vous?... s'écria Gontran. Et j'entendis le bruit d'un soufflet. Il y eut un moment de tumulte, au-dessus duquel domina la voix de M. Lugarto, qu'on entraînait, et qui s'écriait avec un accent de rage que je n'oublierai jamais : — Offense pour offense, monsieur, nous sommes quittes. Demain, tout Paris saura comment je me venge!...

CHAPITRE XV.

Une visite.

Je passai une nuit terrible. A peine M. de Lancry m'eut-il ramenée chez moi, que je tombai dans une crise nerveuse qui m'ôta toute connaissance. Je ne me souviens pas de ce qui se passa pendant les longues heures qu'elle dura. Elle cessa vers les quatre heures de l'après-midi. Ma pauvre Blondeau était assise à mon chevet, et pleurait silencieusement. Je portai les mains à mon front comme pour rassembler mes souvenirs. En me rappelant la scène de la veille, je ne doutai pas qu'un duel n'eût eu lieu. Hélas! c'était encore la moindre de mes terreurs. Lugarto pouvait perdre Gontran. Peut-être cet homme avait-il parlé? — Où est M. de Lancry? m'écriai-je. Blondeau me regarda avec une sorte de tendresse compatissante, et me dit : — M. le vicomte est sorti ce matin, madame; puis il est rentré et ressorti encore. — Et sans être blessé! m'écriai-je. Blondeau parut très-étonnée. — Sans être blessé, madame... pas le moins du monde... S'il l'eût été, il n'aurait pas pu se mettre... en route. — En route... que dis-tu? — M. le vicomte, en rentrant ce matin, a donné l'ordre de préparer son nécessaire de voyage, une ou deux malles; et il est parti, emmenant son nouveau valet de chambre, et en laissant cette lettre pour vous, madame. — Parti!... parti... sans moi. Et les avertissements de M. de Mortagne! m'écriai-je. Il y a là quelque chose de bien fatal... J'ouvris en hâte la lettre de Gontran. En quelques lignes il m'apprenait qu'à la suite de la scène de la veille, une rencontre avait eu lieu entre lui et M. Lugarto, que ce dernier était légèrement blessé. Mon mari se voyait obligé, me disait-il, de faire une absence de quelques jours seulement pour terminer l'affaire importante que je savais! il regrettait beaucoup de me laisser seule, mais je devais comprendre combien étaient graves et décisives les démarches qu'il allait tenter.

— Et par quelle barrière est sorti M. de Lancry? Quelle route a-t-il prise? demandai-je à Blondeau. Car, désirant obéir aux recommandations expresses de M. de Mortagne de ne jamais me séparer de Gontran, je voulais le rejoindre. — Je n'en sais rien, madame. — Il faut envoyer à l'instant à la poste aux chevaux savoir quelle route M. de Lancry a suivie; grâce à ces mêmes renseignements, pris de relais en relais, je pourrai peut-être l'atteindre. Nous allons partir... à l'instant. Tu m'accompagneras... — Partir, madame, dans l'état où vous êtes? mais c'est impossible. — Je te dis qu'il le faut... Tu ne sais pas combien cela est important. — Comment faire alors, madame, pour savoir où est allé M. le vicomte? il n'est parti ni dans sa voiture, ni en poste : il a fait venir un fiacre, et y est monté avec son valet de chambre. — Mon Dieu!... mon Dieu! m'écriai-je avec désespoir. Je ne comprenais rien au brusque départ de Gontran, je redoutais quelque perfidie de M. Lugarto. J'envoyai Blondeau s'informer si ce dernier était à Paris; on lui répondit qu'il y était, que sa blessure avait assez de gravité, et qu'il ne pouvait pas sortir de quelques jours. J'étais en proie à une mortelle inquiétude. Je frémissais en songeant que M. de Mortagne avait pour ainsi dire prévu cette absence de Gontran, puisqu'il m'avait expressément recommandé de ne pas quitter M. de Lancry. En vain Blondeau interrogea ceux de nos gens qui avaient assisté au départ de mon mari, je ne pus recueillir le moindre renseignement. Je passai la fin de la journée et la nuit suivante dans d'inexprimables angoisses. Je ne pouvais comprendre comment M. Lugarto n'avait pas exécuté sa menace de perdre Gontran; peut-être l'avait-il fait : peut-être mon mari, parti précipitamment pour échapper aux suites de cette révélation, n'avait pas voulu m'effrayer. Je ne savais qui interroger pour être éclairée à ce sujet. Je me décidai à aller, quoi qu'il m'en coûtât, chez mademoiselle de Maran. Elle, plus que personne, devait m'instruire de ce que je voulais savoir, car elle recueillait avec empressement les bruits odieux qui nous concernaient. Je me disposais à me rendre chez ma tante, lorsqu'on l'annonça. En toute autre circonstance, cette visite m'eût été odieuse. Je remerciai presque le ciel de m'envoyer mademoiselle de Maran.

Pourtant, lorsque je vis l'air ironique et satisfait de ma tante, je regrettai le vœu que j'avais formé. — Eh bien!... eh!... me dit-elle, qu'est-ce qu'il y a donc? Du trouble dans votre ménage, chère petite? dans ce modèle des jolis ménages commodes et faciles? On parle de tragédies... qui, j'en suis sûre... ne sont que des comédies... heureusement.—Je ne sais pas ce que vous voulez dire, madame; à cette heure, je suis horriblement inquiète de M. de Lancry, je ne l'ai pas revu depuis la scène cruelle qui au moins aura fait tomber les calomnies dont M. de Lancry et moi nous étions l'objet. — Qu'est-ce que vous dites donc là, ma chère petite? vous croyez qu'elle a été d'un bon effet, cette scène à Tortoni! Ah çà! est-ce que vous êtes folle? — Je crois, madame, que les honnêtes gens qui ont entendu M. de Lancry prouver si nettement l'infamie de M. Lugarto, ne se feront plus l'écho de bruits encore plus ridicules qu'ils ne sont odieux; si personne à l'avenir ne nous défend, personne du moins ne nous attaquera. — Laissez-moi donc tranquille avec vos preuves : il n'a rien prouvé du tout, votre mari! est-ce qu'on a été dupe de cette comédie-là? — Une comédie! madame, une comédie! — Mais certainement; est-ce que M. Lugarto pouvait répondre autrement qu'il a fait à l'apostrophe sauvage de Gontran!... Est-ce que devant tout le monde il pouvait avouer que vous aviez eu des préférences pour lui?... Ainsi, chère petite, vous avez la bonhomie de vous croire blanche comme neige et votre mari aussi, parce que M. Lugarto aura proclamé votre innocence à la face du lustre de Tortoni? Mais le simple savoir-vivre l'obligeait à agir ainsi. Il faudrait être un vilain, un croquant, pour se conduire autrement. Je ne suis pas suspecte, moi : je trouve ce Lugarto bête comme une oie à l'endroit de sa titulature et de ses étoiles d'or en champ d'argent; mais je dois avouer avec tout le monde que, dans cette occasion-là, il s'est conduit avec toute sorte de réserve, de mesure et une dignité non pareille... Est-ce que pour vos beaux yeux il ne s'est pas laissé menacer, injurier, presque assommer par votre mari, sans proférer une plainte, et au contraire en défendant votre réputation? Allons donc!... Galaor et Orondate sont des monstres de cynisme et de fatuité... auprès de ce pauvre Lugarto. Je ne trouvais pas une parole à répondre à mademoiselle de Maran. J'avais déjà une si triste expérience de la méchanceté du monde que je ne doutai pas que la conduite de M. de Lancry et de M. Lugarto ne pût être interprétée ainsi que le disait ma tante. Je laissai retomber avec accablement ma tête sur ma poitrine.

Mademoiselle de Maran, fière de son triomphe, continua avec une joie cruelle. — Ce qu'il y a de pis pour Gontran, c'est que, par là-dessus, le Lugarto s'est très-bien conduit dans le duel: il a été blessé, l'honneur est satisfait, comme l'on dit; sans compter qu'à la rigueur ce bel archi-millionnaire aurait pu parfaitement refuser à Gontran de se battre avec lui... vu que votre mari a, dit-on, l'inconvénient de lui devoir énormé-

ment d'argent. Or, entre nous, c'est une drôle de manière de payer ses dettes que de vous rembourser d'un bon coup d'épée... Mais, puisque le Lugarto s'arrange de cette monnaie là, tout est dit. Seulement cela prouve qu'il vous aime d'une furieuse force... et même, depuis sa blessure, il ne parle de vous qu'avec des roucoulements de fidèle berger les plus touchants du monde ; je vous en avertis. — Ainsi, madame... depuis cette scène, moi et M. de Lanery... nous sommes tombés encore un peu plus bas dans l'opinion du monde ? dis-je avec un calme qui étonna mademoiselle de Maran ; et M. Lugarto inspire, au contraire, le plus touchant intérêt ? — Vous parlez d'or, chère petite ! Cela est ainsi, ni plus ni moins : aussi vous m'en voyez tout émue, toute bouleversée. Je venais dare-dare... vous avertir et vous dire, un peu tardivement peut-être (mais vaut mieux se repentir tard que jamais), que j'étais désolée d'avoir consenti à votre mariage avec Gontran. Qui est-ce qui se serait jamais attendu à cela de lui ? Savez-vous qu'après tout, ce Mortagne, avec son cerveau fêlé, ne manquait pas d'une certaine judiciaire au moins ? Mais on a eu beau faire et beau dire, il n'y a pas eu moyen de vous ôter ce beau mari-là de la tête, pauvre petite ! Eh ! penser qu'après quatre mois à peine de mariage, vous voilà déjà avec un mari méprisé, ruiné, infidèle ! Tenez... c'est à fendre le cœur ! Je sais bien que vous me répondrez à ça que la conduite de votre infidèle vous a donné le droit d'user de représailles, et que ce Lugarto ne manque pas d'agréments, malgré sa figure de cire jaune, ses épilepsies et sa manie de titulature ; c'est égal, quand on me parle de votre goût pour lui, je me révolte... je m'indigne... — Vraiment, madame...

— Vraiment... mais comme vous prenez bien ce que je vous dis ! ça n'a pas l'air de vous émouvoir du tout ! — Non madame... vous le voyez... je suis très-calme... je suis touchée même du sentiment qui vous dicte les consolations que vous venez me donner... — Et vous avez bien raison d'en être touchée, mais je vous disais que, lorsqu'on me parlait de votre goût pour ce Lugarto, je me révoltais, je disais aux méchantes langues : Vous seriez furieusement interloquées, tous tant que vous êtes, si vous saviez le pourquoi et le comment du goût de cette petite vicomtesse de Lanery pour M. Lugarto... il y a dans cette jeune femme-là, voyez-vous, une manière d'abnégation courageuse, dans le goût des femmes héroïques de l'antiquité, quelque chose comme une mixture de Portia et de la mère des Gracques. . Mais c'est vrai ce que je vous dis là... A vous voir à cette heure si calme, est-ce qu'on pourrait seulement penser que votre mari vous rend la plus malheureuse des femmes, et qu'à tort ou à raison votre réputation et la sienne sont à jamais perdues ? Ah çà, mais dites-moi donc, maintenant j'y pense .. si c'est à tort qu'on vous accuse, comme ça doit être affreux pour vous ! — Écoutez, madame, dis-je à mademoiselle de Maran avec un sang-froid qui la confondit, vous êtes venue ici pour jouir de votre triomphe, pour voir si vos prévisions s'étaient bien accomplies, si la jeune femme était aussi malheureuse que la jeune fille, que l'enfant l'avait été... n'est-ce pas, madame ? — Allez toujours, je vous répondrai plus tard... C'est étonnant comme vous êtes perspicace. — Eh bien ! madame, je vais vous porter un bien terrible coup... je vais d'un seul coup me venger, me cruellement venger de tout le mal que vous m'avez fait, de celui que vous avez voulu me faire. — C'est étonnant... vous ne m'effrayez pas du tout, chère petite. — Regardez-moi bien en face, madame ; écoutez bien l'accent de ma voix, remarquez bien l'expression de mes traits... vous si pénétrante, vous verrez si je mens. — Au fait... au fait, dit mademoiselle de Maran avec aigreur. — Eh bien ! madame, j'aime Gontran autant que je l'ai jamais aimé... entendez-vous ?... Je l'aime avec passion, je l'aime plus encore qu'autrefois, car il est malheureux... . Cet amour-là, c'est ma force, c'est mon courage, c'est ma consolation ; grâce à cet amour, je suis déjà sortie, meurtrie peut-être, mais souriante, des luttes les plus cruelles... Grâce à cet amour, enfin, je défie l'avenir d'un front calme et serein.

Il y avait un tel accent de vérité dans mes paroles ; mon visage, ranimé par la puissance de mes convictions, était sans doute si radieux, que mademoiselle de Maran, ne pouvant cacher sa rage, s'écria : — C'est qu'elle est capable de dire vrai ! C'est qu'il y a pourtant des femmes assez imbéciles pour s'ensorceler ainsi d'un homme ! Les vilaines stupides, on les assommerait à coups de bûche, qu'elles s'écrieraient encore avec toutes sortes de voluptés langoureuses, comme les convulsionnaires du diacre Pâris : « O douceur charmante !... ô ravissement ineffable ! » Puis, revenant involontairement à ses habitudes d'autrefois, mademoiselle de Maran me serra violemment le bras, en s'écriant : — Mais vous êtes donc aveugle, sotte ou folle ? La colère de ma tante me fit du bien ; mon amour pour Gontran était compris ; il pouvait, il devait me consoler de tout, puisque mademoiselle de Maran était si furieuse de me le voir ressentir. — C'est à vous faire enfermer, répéta ma tante. — Je l'aime, madame, je ne puis vous dire autre chose. — Elle me fera perdre la tête avec ses devises de mirliton sur tous les tons : Je l'aime ! je l'aime ! je l'aime ! Belle réponse ! Vous l'aimez, mais il vous a ruinée, mais il doit des sommes énormes à ce Lugarto ; mais, du moment où celui-ci en exigera le payement, vous serez réduite à la misère. — Je partagerai cette misère avec Gontran, madame... — Mais il est déshonoré aux yeux du monde. — Il ne l'est pas aux miens. — Mais il vous méprise, mais il vous a laissé compromettre par ce Lugarto. — Gontran est sûr de mon amour. — Il en est si sûr qu'il ne vous aime pas. — Mais je l'aime, moi, madame.

Je ne sais avec quel accent je prononçai ces derniers mots, mais mademoiselle de Maran frappa du pied, et s'écria avec emportement : — Il faut que l'enfer s'en mêle : cet amour a tourné en folie ; elle est maintenant incurable. — Oui... oh ! oui... vous l'avez dit, mademoiselle, c'est une folie, une sainte, une noble folie du moins que celle-là ! Elle concentre toutes les forces de mon esprit, toute la puissance de mon âme sur Gontran. Ce qui n'est pas lui n'existe pas pour moi... vivre de sa vie, si dure, si pénible, si humiliante qu'elle soit... c'est mon seul vœu : vous avez raison, je suis folle. Qu'est ce que la folie, sinon un sentiment exagéré aux dépens de tous les autres ? Eh bien ! oui... je suis folle.. comme les folles j'ai de ces souvenirs chéris, adorés, enivrants, qui viennent à chaque instant luire à mon esprit, me transporter dans un monde idéal : ces souvenirs sont ceux des jours ineffables que j'ai passés près de lui, alors que j'étais si fière d'être belle et jeune, parce qu'il aimait ma jeunesse et ma beauté. — Mais à cette heure il en est las et rassasié, de votre beauté ; quant à votre jeunesse, bel avantage !... Vous n'en aurez que plus longtemps à souffrir. — Vous ne pouvez comprendre ces questions de jeunesse et de beauté, madame ; ou plutôt vous ne les comprenez que trop, c'est ce qui cause votre rage ; mais le ciel est juste... il veut que vous connaissiez les tourments de l'envie... Il vous a réservé un terrible supplice, celui de me voir malgré tout et à tout jamais heureuse, et par celui qui, selon vous, devait causer mes plus cruels chagrins ! Voyez-vous, madame, demain il me dirait : Va-t'en... je te hais .. qu'il ne pourrait pas arracher de mon cœur ce trésor de souvenirs adorés dont je vivrais un siècle... Quelque méprisant, quelque impitoyable que soit Gontran, il ne pourra pas faire que le passé n'ait pas été le passé, un passé éblouissant comme un rêve de fée... un passé dans lequel je me réfugierai dès que le présent deviendra sombre et obscur. — Ah !... ah ! qu'elle est donc surprenante et réjouissante avec son cher petit passé !... Laissez-moi donc tranquille ! Est-ce que ce n'est pas pour votre argent qu'il vous a épousée ? Vous auriez été laide et méchante comme les sept péchés capitaux, qu'il vous aurait épousée tout de même. — Aussi, madame, jugez donc combien je me suis trouvée heureuse d'être à la fois riche, belle et dévouée ! — Mais c'est intolérable, mais c'est l'acharnement dans la frénésie qu'un tel amour ! s'écria mademoiselle de Maran hors d'elle-même. Mais, enfin, un jour il mourra ; il faudra bien qu'il meure, ce cher et bel adoré ! Comment vous consolerez-vous alors ? Ah !... ah !... ah !... je vous prends sans vert ! répondez à cela ! — Dans ce monde, je prierai Dieu pour lui ; dans l'autre, je le reverrai. Madame, ma vie se passerait ainsi entre la prière et l'espérance...

Mademoiselle de Maran se leva brusquement, et s'écria : — Allons, c'est une gageure, un parti pris, un défi... dont je ne suis pas dupe. Vous faites contre fortune bon cœur... vous êtes si orgueilleuse !!... Vous crèveriez de désespoir et de rage... plutôt que de pleurer devant moi !! C'est bien, ma mie, à votre aise. Vous êtes heureuse, très-heureuse, superlativement heureuse, n'est-ce pas ? Grand bien vous fasse... Je me sentais disposée à être pitoyable pour vos chagrins, mais je vous trouve d'un tempérament si robuste à l'endroit des peines de cœur, que je ne m'en occuperai plus... J'ai dû charitablement vous prévenir de ce qu'on disait sur vous et sur votre bel Alcindor ; vous trouvez tout cela parfaitement simple et naturel : rien de mieux. Seulement, maintenant n'attendez pas de moi que je vous défende ou que je vous plaigne le moins du monde... Nous verrons où cette belle obstination vous conduira... Mademoiselle de Maran partit furieuse... J'étais radieuse de ma fermeté et de l'espèce de révélation que je devais à la visite de mademoiselle de Maran. Peut-être, sans la violence de ses attaques, n'aurais-je pas vu aussi clair dans mon cœur. Jamais je n'aurais osé me proposer les questions qu'elle m'avait faites. Il est des suppositions si douloureuses ou si horribles, que, par instinct, l'esprit ne s'y arrête pas ; mais, une fois qu'elles sont admises, une fois qu'on les a résolues, on est presque heureux de les avoir soulevées. La visite de mademoiselle de Maran eut donc un effet contraire à celui qu'elle attendait. Cette discussion m'éclaira davantage encore sur la profondeur de mon dévouement pour M. de Lanery. Avant j'aurais pu douter de moi, alors je n'en doutais plus : j'avais envisagé sans pâlir les plus terribles chances que cette affection pût subir... Hélas ! je n'avais que trop besoin de cette puissante conviction pour résister aux nouveaux coups qui me menaçaient.

CHAPITRE XVI.

La route.

Un nouveau chagrin vint m'accabler. Ma pauvre Blondeau tomba malade. Mon médecin parut étonné de cette indisposition presque subite ; sans être grave, elle tenait cette excellente femme dans un état de torpeur et de somnolence étrange. Mon inquiétude au su et de Gontran augmentait de plus en plus. Je ne savais à qui me confier, j'envoyai chez madame de Richeville. Elle était encore en Anjou ; l'on ne savait pas l'époque de son retour. M. de Mortagne n'avait pas reparu à Paris depuis le jour où il avait adressé chez moi une lettre à M. de Rochegune. Avec quelle amertume je regrettai Ursule, ma seule amie ! J'aurais

pu sinon lui demander ses conseils, du moins lui dire mes angoisses. Elle m'écrivait souvent des lettres remplies de mélancolie et de tristesse. Elle n'était pas heureuse : non que son mari manquât de soins, de prévenances pour elle ; mais il ne la comprenait pas. Elle se plaignait de la vie monotone qu'elle menait et regrettait notre enfance. Depuis mon entrée dans le monde, je n'avais pas contracté une amitié de femme ; tout en reconnaissant les généreuses qualités de madame de Richeville, malgré moi, j'éprouvais toujours un sentiment vague de jalousie... Elle aussi avait aimé Gontran ! je me trouvais donc complétement isolée : j'étais entourée de gens récemment entrés à mon service ; presque toute ma maison s'était renouvelée ; la plus ancienne de mes deux femmes y était à peine entrée depuis six semaines. L'indisposition de Blondeau me privait de la seule personne amie que j'eusse alors auprès de moi. Depuis près de trois jours j'ignorais le sort de Gontran. Vers les cinq heures du soir, Fritz, le valet de chambre qu'il avait emmené, arriva dans un de ces cabriolets qu'on trouve aux postes, et m'apporta une lettre de mon mari. Je fus stupéfaite des nouvelles qu'il m'apprit. Gontran était souffrant ; il m'attendait près de Chantilly, dans une maison où devait me conduire l'homme qu'il me dépêchait.

M. de Lancry désirait qu'aussitôt sa lettre reçue je partisse en poste avec Blondeau et Fritz pour venir le rejoindre.

« Il est très-important pour moi, ajoutait M. de Lancry, qu'on ignore encore à Paris que vous êtes venue me retrouver. Vous direz donc à vos gens de répondre aux personnes qui viendraient vous demander que vous êtes partie pour aller passer quelques jours chez madame Sécherin. Vous écrirez aussi dans ce sens à mademoiselle de Maran, à mon oncle de Versac, et aussi à la princesse Ksernika. Je vous en prie, Mathilde, quelque répugnance que vous ayez à écrire à cette dernière personne, l'important est qu'il soit bien constaté dans le monde que vous vous rendez auprès d'Ursule, et non pas auprès de moi. Je vous expliquerai tout ce mystère, qui heureusement ne doit pas durer. Vous pouvez avoir une confiance absolue dans Fritz, que je vous envoie ; il vous conduira près de Chantilly : c'est là que je vous attends, bonne et chère Mathilde. Courage ! j'espère que de beaux jours nous sont encore réservés. »

Je l'avoue, ma joie de revoir Gontran l'emporta peut-être sur l'inquiétude que me causait sa santé. Je donnai les ordres nécessaires pour partir à l'instant. Quoiqu'il me répugnât d'interroger un de mes gens, je demandai à Fritz si M. de Lancry était tombé malade pendant son voyage ou à son retour. Je ne puis répondre à madame la vicomtesse à ce sujet, me dit-il. En arrivant de Paris, M. le vicomte m'a laissé près de Chantilly dans la maison où il attend madame ; il en est parti seul il y a trois jours : il y est revenu seul ce matin. M. le vicomte semblait fatigué, souffrant ; il m'a ordonné de prendre un cabriolet à la poste et de venir chercher madame. Une folle espérance me passa par le cœur. Je pensai un moment que Gontran m'avait trompée en annonçant la ruine de notre maisonnette, qu'il me ménageait une surprise, et que c'était dans cette retraite que nous devions nous réfugier pour échapper aux méchants bruits du monde. J'avais tant de religion pour cette adorable phase de ma vie passée, que, par un scrupule exagéré, je ne voulus pas, pour ainsi dire, profaner mon espoir et mes souvenirs chéris en faisant à Fritz la moindre question à ce sujet. Ainsi que Gontran me l'avait recommandé, j'écrivis à mademoiselle de Maran, à M. de Versac et à madame de Ksernika que j'allais passer quelques jours à la campagne chez Ursule ; je donnai chez moi l'ordre de répondre dans le même sens aux personnes qui pourraient venir me voir. J'étais fâchée de ne pouvoir emmener Blondeau, mais je ne songeai pas même à lui parler de mon départ ; malgré son état maladif, elle eût voulu m'accompagner. J'allai la voir dans sa chambre. Elle me reconnut à peine. Ses traits ne semblaient pas altérés. Elle ne paraissait pas souffrir ; elle était seulement absorbée dans un engourdissement profond.

Gontran de Lancry.

A six heures, je partis de Paris. Celle de mes femmes qui me suivait avec le valet de chambre de M. de Lancry était une fille assez triste et dont la physionomie me déplaisait sans que je susse pourquoi.

On était à la fin de juin, le ciel était sombre, l'air lourd, la chaleur étouffante, un orage menaçait. Malgré la longueur du jour, vers les sept heures et demie, au moment où je changeais de chevaux à Ecouen, la nuit était presque complétement venue. Le tonnerre commença de gronder dans le lointain, quelques éclairs sillonnèrent l'horizon. L'atmosphère devint encore plus pesante.

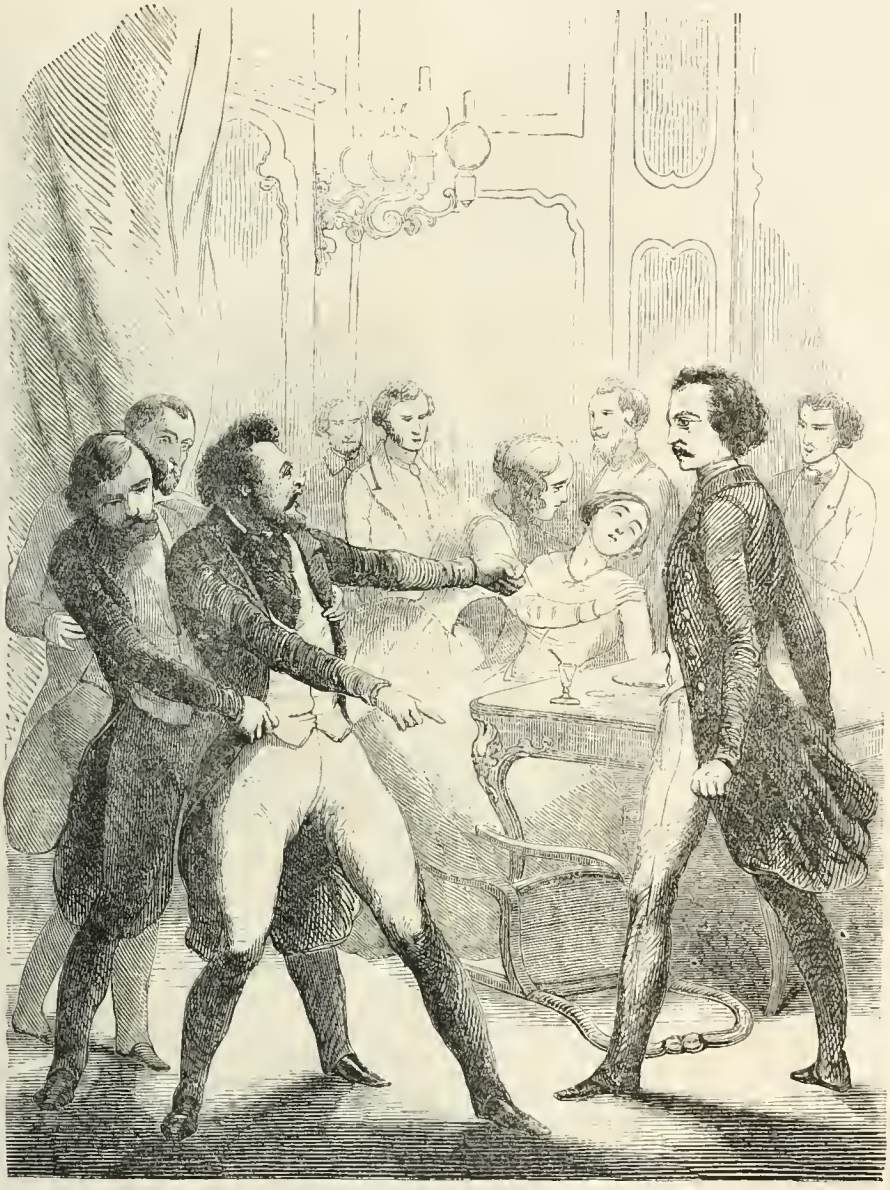
A ce relais, il s'éleva un débat puéril entre mon domestique et les postillons qui m'avaient conduite. Je ne signale ce fait en apparence si peu important que parce qu'il eut plus tard une grave conséquence. On avait jusqu'alors payé les guides à quatre francs, je crois, car j'avais recommandé la plus grande vitesse ; je ne sais pourquoi, à ce relais, Fritz voulut payer à trois francs seulement. Le postillon vint réclamer à la portière ; j'ordonnai de lui donner ce qu'il demandait, en ajoutant qu'avant toute chose je voulais aller très-vite, car j'étais très-pressée d'arriver. Le maître de poste, qui assistait à cette légère discussion, recommanda aux postillons la plus grande attention lorsqu'ils arriveraient à la descente de Luzarches, car la route était presque entièrement dépavée en cet endroit par suite des réparations qu'on y faisait. Des lanternes, d'ailleurs, signalaient ce danger. Nous partîmes d'Ecouen.

L'obscurité redoubla ; quelques larges gouttes de pluie commencèrent à tomber. Je craignais que le bruit de la foudre n'effarouchât les chevaux, qu'un accident imprévu ne retardât mon arrivée près de Gontran.

Du reste, je contemplais avec un calme mélancolique ces signes précurseurs de l'orage. Hélas ! ces grands phénomènes de la nature, si imposants, si terribles qu'ils soient, sont bien moins effrayants que ces sourdes et lâches méchancetés qui bourdonnent autour de nous. Il y a tant de majesté dans cette commotion des éléments, que l'âme s'élève au-dessus de la peur, et ne songe qu'à religieusement admirer la magnificence de cette lutte. Ces pensées me donnèrent de nouvelles forces, d'ailleurs j'allais retrouver M. de Laucry ; il n'était que souffrant, me disait-il ; je comptais sur mes soins, sur le repos, pour le guérir. J'avais fini par me persuader qu'il m'attendait, soit dans notre ancienne demeure, soit dans une nouvelle maison, et que nous devions vivre ainsi quelque temps dans l'isolement. Je regardais cet événement si désiré comme la récompense de mon dévouement pour Gontran ; je remerciai Dieu de m'avoir si bien inspirée. J'avais une telle confiance dans la force de mes sentiments, que je ne doutais plus du bonheur de mon mari, désormais livré à la seule influence de mon amour. Peu de temps avant que d'arriver à la descente de Luzarches, qu'on avait signalée comme dangereuse, ma voiture s'arrêta un moment au haut d'une côte que nous venions de gravir ; il fallait enrayer. J'entendis d'abord dans le lointain le bruit du galop d'un cheval qui se rapprochait de plus en plus. Je me penchai machinalement à la portière ; peu d'instants après, un cavalier, accourant à toute bride, s'écria d'une voix haletante en s'adressant à Fritz : — Vous êtes poursuivis ; ils sont si pressés qu'ils ont doublé la poste d'Ecouen... Je n'ai pas un quart d'heure d'avance sur eux ; ils montent la côte ; je vais là-bas prévenir que... Je ne pus entendre le reste de sa phrase ; il poursuivit sa route à bride abattue... Saisie d'effroi, ma première pensée fut qu'il s'agissait de M. Lugarto. — Qui nous poursuit ? Quel est cet homme ? m'écriai-je. Fritz hésita un moment, et me répondit : — C'est un homme à qui M. le vicomte m'avait fait porter une lettre en même temps que je venais chercher madame. Sans doute il agit d'après les ordres qu'il a reçus de M. le vicomte, en accourant prévenir madame qu'on nous poursuit.—Mais qui nous poursuit ? mon Dieu ! — Je ne saurais le dire à madame, répondit Fritz d'un air inquiet, en se baissant pour écouter En effet, pendant un de ces moments de profond silence qui coupent parfois le fracas de l'orage, nous entendîmes le bruit encore éloigné d'une voiture ; malgré l'escarpement de la côte, elle s'approchait assez vite... — Les voilà... les voilà... dit Fritz presque avec frayeur. Tout me fut expliqué. Sans doute Gontran, dans la crainte que M. Lugarto ne découvrit sa retraite ou ne fût instruit de mon départ, avait ordonné à un homme sûr d'observer ses démarches. Cet homme avait vu partir M. Lugarto, il allait prévenir M. de Laucry que sa retraite était découverte, et m'avertissait en passant — Mon Dieu ! que faire ?... que faire ?... m'écriai-je. Le bruit de la voiture se rapprochait de plus en plus. Elle arriva au haut de la côte, n'ayant plus qu'à descendre, elle allait nous rejoindre. — Que madame la vicomtesse n'ait pas peur, me dit tout à coup Fritz. J'ai un moyen... Postillon, attention à tes chevaux, et ventre à terre sans enrayer, tu t'arrêteras après avoir passé l'endroit dépavé où on a mis ces lanternes qu'on voit là-bas...

A peine Fritz avait-il parlé que la voiture partit avec une vitesse effrayante. Elle ne roulait pas, elle bondissait sur cette descente rapide. Il fallut aux postillons une adresse merveilleuse pour traverser la saine partie de la route, sorte d'étroit passage pratiqué à travers d'énormes monceaux de pavés, et seulement éclairé par trois lanternes posées sur des pieux. Cet obstacle franchi, nous nous arrêtâmes. Je regardai par le carreau du fond de la voiture. Fritz sauta de son siége, courut aux lanternes et les éteignit Les postillons, tournant le dos à la partie de la route qu'ils venaient de dépasser et que la voiture leur cachait, ne purent s'apercevoir de l'action de Fritz. Je compris son dessein. La nuit était si noire, que les personnes qui nous poursuivaient, ignorant le danger, puisqu'elles n'avaient pas relayé à Ecouen, devaient arriver aveuglément sur cette masse de grès et s'y briser. Nous avions descendu cette côte avec tant de rapidité, que l'autre voiture apparaissait à peine à son sommet lorsque Fritz s'écria : — Marche ! postillon... Dix francs de guides si vous montez la route au galop ! Malgré cette recommandation, les chevaux, essoufflés par cette course désordonnée, gravirent lentement le rude versant qui succédait à la descente. Dans un état d'angoisse inexprimable, je regardais toujours à travers le carreau du fond de la voiture. Fritz resta sur le marchepied de son siége pour juger du résultat de sa ruse. La nuit continuait d'être si profonde qu'on ne distinguait pas la voiture qui nous poursuivait ; on ne voyait que deux points lumineux (ses lanternes) qui approchaient, qui descendaient avec une effrayante vitesse sur cette pente presque à pic. A la lueur d'un éclair, je vis parfaitement une voiture attelée de deux chevaux blancs... lancés avec impétuosité... Puis tout retomba dans l'ombre... Une idée terrible me vint : si les malheureux qui couraient à une perte certaine n'étaient pas ceux qui nous poursuivaient !...

Machinalement je jetai mes deux mains en avant, et je m'écriai : — Arrêtez !!! Un nouvel éclair me montra la voiture, entraînée par son irrésistible élan... Elle était à peine à vingt pas de la masse de grès, sur laquelle elle devait inévitablement se briser... Que devins-je, mon Dieu ! lorsque je crus reconnaître la forme particulière d'une sorte de brisk appartenant à M. de Mortagne, et dans lequel il était arrivé d'Italie chez ma tante le jour de la signature de mon contrat de mariage ! Gontran m'avait parlé souvent de la construction commode quoique bizarre de



Demain tout Paris saura comment je me venge. — PAGE 70.

85 Paris. — Imprimerie Schneider, rue d'Erfurth, 1

cette voiture. En voyant les deux points lumineux qui la signalaient disparaître tout à coup... je poussai un cri déchirant, je mis ma main sur mes yeux... comme si j'avais assisté à l'effroyable catastrophe que je redoutais. A ce moment, nos chevaux, arrivant au haut de la côte que nous avions gravie, trouvèrent un terrain plat et repartirent avec une nouvelle impétuosité. En vain j'appelai les postillons, le bruit étourdissant des roues couvrait ma voix, ils ne m'entendirent pas; je me rejetai dans le fond de la voiture avec désespoir... Peu à peu, craignant de m'appesantir sur cette idée que M. de Mortagne était peut-être victime d'un épouvantable accident, je voulus me persuader, je me persuadai que je m'étais trompée. D'ailleurs, il n'existait peut-être pas que cette seule voiture d'une forme particulière; M. de Mortagne pouvait l'avoir vendue et M. Lugarto l'avoir achetée: ainsi je calmai ou plutôt j'étourdis ma terreur... Je m'efforçai de croire que ce dernier nous poursuivait, et qu'une punition toute providentielle frappait l'homme qui nous avait tant fait de mal. Enfin j'allais voir Gontran. Cet espoir seul me rassurait; M. de Lancry, prévenu par le messager qui nous avait dépassés, éclaircirait mes doutes à ce sujet.

Après avoir couru une demi-heure environ sur la grande route, je m'aperçus bientôt que nous quittions le pavé et que nous nous engagions dans un chemin de traverse. La nuit était si obscure, que je ne pus voir si nous entrions ou non dans la forêt. Après avoir ainsi marché quelque temps, nous nous arrêtâmes tout à coup. L'orage durait toujours. Je vis une maison de triste apparence dont tous les volets étaient fermés. Fritz descendit du siége, frappa, la porte s'ouvrit... Mon cœur battait à se rompre en songeant que j'allais revoir Gontran. J'entrai vivement dans cette maison pendant que mes gens s'occupaient de décharger la voiture. Une femme âgée, que je ne connaissais pas, me pria d'entrer dans un petit salon au rez-de-chaussée. — Où est M. de Lancry? m'écriai-je. — M. le vicomte a laissé cette lettre pour madame... — M. de Lancry n'est donc pas ici? mon Dieu! — M. le vicomte ne doit revenir que demain soir, ainsi qu'il a dû sans doute l'écrire à madame dans cette lettre. Très-inquiète de l'absence de M. de Lancry, je pris la lettre que m'offrait cette femme; j'y lus ces mots : « Ne vous tourmentez pas, ma chère Mathilde, je pars à l'instant pour profiter d'une très-heureuse circonstance qui me met à même de tout terminer et de pouvoir désormais ne penser qu'à votre bonheur. Courage! ma tendre et généreuse amie, nos mauvais jours sont finis... Attendez-moi; demain soir au plus tard je reviendrai; si la maison vous plaît, nous y resterons jusqu'à ce que nous puissions aller nous établir à votre château de Maran. Adieu! consolation, espoir de ma vie, pardonnez-moi les chagrins que je vous ai causés, et aimez-moi un peu. »

Quoique ce nouveau départ me contrariât beaucoup, je m'y résignai sans trop de chagrin, en songeant que le lendemain je reverrais M. de Lancry. D'ailleurs, quelle joie pour moi! Gontran réalisait mes secrètes espérances : il me promettait de vivre seul avec moi dans cette retraite. J'étais depuis quelque temps témoin d'événements si mystérieux, que je ne pouvais m'étonner de cette nouvelle et soudaine absence. — N'est-il pas venu dans la soirée un homme à cheval apporter à M. de Lancry des nouvelles très-pressées? demandai-je à cette femme. — Non, madame, je n'ai vu personne. — Appelez Fritz à l'instant, lui dis-je au comble de l'étonnement. — M. le vicomte a donné ordre à Fritz de reconduire la voiture à Chantilly avec les chevaux, madame, car il n'y a pas de place ici pour la remiser; il est déjà parti, il n'est pas seulement entré dans la maison. — Comment! ce soir, un homme à cheval n'est pas arrivé de Paris? — Non, madame. Qu'était devenu ce messager? que voulait-il apprendre à M. de Lancry? Je commençais à être inquiète de me trouver dans cette maison isolée, avec des gens que je ne connaissais pas. Je regrettais surtout de n'avoir pas Blondeau avec moi. Était-ce M. Lugarto qui me poursuivait? En admettant cette hypothèse, j'étais à peu près rassurée : sa voiture s'était brisée au milieu de la route, et il ne pouvait continuer son chemin. Mais, si je m'étais trompée? Mais si à sa place M. de Mortagne... Cette pensée était affreuse, je ne voulus pas m'y appesantir. La femme qui m'avait reçue me demanda si je voulais qu'elle me servît à souper; j'étais partie de Paris sans dîner... La fatigue m'accablait; je me décidai à manger pour reprendre mes forces. Cette femme sortit... Le salon où je me trouvais était meublé avec élégance, tendu de rouge et éclairé par de nombreuses bougies placées dans des candélabres dorés. Je reconnus le goût de Gontran à certains détails; je n'osais croire encore que pendant longtemps peut-être j'habiterais cette demeure avec M. de Lancry.

Bientôt la femme qui m'avait ouvert m'apporta une petite table servie avec recherche, en me disant que M. de Lancry avait lui-même commandé le souper. Je fus sensible à cette attention de Gontran; je renvoyai cette femme pour être seule, et songer librement aux événements de la journée. Après avoir pris quelques cuillerées de potage, mangé un blanc de poulet et bu deux ou trois verres d'eau rougie d'un peu de vin de Bordeaux, car j'avais une soif ardente (on verra pourquoi j'insiste sur ces puérils détails), je repoussai la table et je rapprochai mon fauteuil de la cheminée, quoiqu'il n'y eût pas de feu dans l'âtre. L'orage grondait toujours sourdement; un vent violent s'était élevé, l'on entendait ses longs et tristes gémissements. Au bout de quelque temps, je cédai à une violente fatigue morale et physique; mes paupières s'appesantirent malgré moi. Ne voulant pas encore céder au sommeil, je me levai brusquement; je fis quelques pas, et je m'approchai par hasard d'une porte qui devait communiquer dans une pièce voisine. Fut-ce le vent ou un effet de mon imagination, il me sembla entendre un profond et douloureux soupir derrière cette porte. Je me reculai vivement, j'eus peur. Il me vint un vague pressentiment de quelque malheur. Je vis un cordon de sonnette à l'un des côtés de la cheminée : j'y courus, je l'agitai violemment... Personne ne vint. Je sonnai de nouveau et plus fort... personne ne vint. Une troisième épreuve fut aussi vaine. Epouvantée du silence de mort qui régnait dans cette maison, je me jetai dans un fauteuil, en cachant ma figure dans mes mains. Alors, il me parut qu'un engourdissement invincible me clouait à ma place; je sentais mes jambes alourdies : je crus qu'un sommeil irrésistible me gagnait. Craignant de m'endormir, voulant absolument trouver ma femme de chambre ou la personne qui m'avait servie, je surmontai ma frayeur, je pris une bougie sur la table, et je m'avançai résolûment vers la porte qui donnait sur l'antichambre. Je mettais la main au bouton de la serrure, lorsque je le sentis remuer avec un bruit sec et redoublé. On fermait du dehors la porte à deux tours. Dans ma subite épouvante, je secouai cette porte : impossible de l'ouvrir. Frappée de stupeur, commençant alors à entrevoir vaguement les plus horribles machinations, j'allai à la fenêtre; je l'ouvris : les volets étaient aussi barrés en dehors. Eperdue, je courus à la porte derrière laquelle j'avais cru entendre un gémissement. A cette porte, apparut M. Lugarto.

CHAPITRE XVII.

Révélations

M. Lugarto était très-pâle; sa figure avait une expression d'infernale méchanceté que je ne lui avais pas encore vue. — Ceux qui habitent cette maison me sont dévoués : toutes ses issues sont fermées. Il n'y a pas de puissance humaine qui puisse avant demain vous enlever d'ici. Tels furent les premiers mots de cet homme. Frappée de stupeur, je le regardais d'un air égaré sans pouvoir lui répondre. Tout à coup, me réfugiant auprès d'une des fenêtres, je m'écriai : — Ne m'approchez pas! ne m'approchez pas!... Il haussa les épaules, s'assit dans un fauteuil, et me dit : — Causons... J'ai beaucoup de choses à vous apprendre. Il tira de sa poche un portefeuille, qu'il posa sur une table. Asseyez-vous donc, ajouta-t-il, car ce sera long, et vous devez être fatiguée. — Seigneur, mon Dieu! ayez pitié de moi! m'écriai-je en tombant à genoux sur un fauteuil; et j'adressai au ciel une prière fervente. M. Lugarto feuilleta son portefeuille, y prit quelques papiers, et me dit en me les montrant : — Voici qui va bien vous étonner... Mais procédons par ordre. Encouragée par la pieuse invocation que je venais d'adresser à Dieu, je me relevai; je restai debout, je jetai un regard assuré sur M. Lugarto, et je lui dis : — Il y a un Dieu au ciel, et j'ai des amis sur cette terre. — Sans doute, moi, d'abord... Mais, si vous comptez aussi sur M. de Mortagne, vous avez tort; sa voiture s'est brisée à la descente de Luzarches. Il est resté sur la place, à demi-mort. — Il était donc vrai! cette voiture qui nous poursuivait... — C'était la sienne... Oh! Fritz est un homme précieux... Je savais bien ce que je faisais, en ordonnant à votre mari de le prendre.

Un moment atterrée par cette terrible nouvelle, je repris bientôt espoir, en pensant que M. Lugarto ne pouvait être instruit du sort de M. de Mortagne. — Vous mentez, monsieur, m'écriai-je : en admettant ce funeste événement, vous n'avez pu avoir aucun détail sur l'état de M. de Mortagne; Fritz ne m'a pas quittée. — Aussi n'est-ce pas Fritz, mais un des deux hommes à qui j'avais donné l'ordre de suivre votre voiture à une assez grande distance depuis votre départ de Paris, qui m'a appris cette bonne nouvelle... Sans être militaire comme ce cher Lancry, je sais l'utilité des arrière-gardes. Voyez si cela m'a servi!... S'apercevant que M. de Mortagne tâchait de vous atteindre, un de ces deux hommes est venu à fond de train prévenir Fritz, et moi ensuite; l'autre suivant est resté à quelque distance de la voiture de M. de Mortagne pour l'observer; témoin de la culbute de votre sauveur à la descente de Luzarches, il l'a vu retirer à moitié mort de son briska, et mon fidèle serviteur est arrivé ici un quart d'heure après vous, laissant son cheval à quelque distance, pour ne pas éveiller vos soupçons... En un mot, la preuve que vous n'avez pas plus à espérer la présence de M. de Mortagne que je n'ai, moi, à la redouter, c'est que vous me voyez ici fort paisible, et prenant, comme on dit, mes coudées franches.

Ce que me disait M. Lugarto était malheureusement si probable, que je ne pus conserver aucune espérance : je gémis en songeant à la fatalité qui me privait du secours que la Providence m'envoyait. — Oh! c'est un rusé jouteur que M. de Mortagne, reprit M. Lugarto, lui et ce Rochegune, que l'enfer confonde, se sont attachés à mes pas depuis deux mois; cachés dans l'ombre, ils ont déjà fait échouer deux ou trois projets qui vous concernaient, ma toute belle ennemie! ils ont corrompu des gens à moi que je croyais incorruptibles. Heureusement Fritz, il y a quelque temps, a déjà presque assommé ce Rochegune, lorsque celui-ci venait faire le pied de grue à la grille de votre jardin, pour avoir des nouvelles de votre chère santé, pendant votre maladie. — C'était lui!... mon Dieu! M. de Rochegune, c'était lui!... Un assassinat!

— Allons donc ! pour qui me prenez vous? Une simple rixe... un bon coup de bâton sur la tête, rien de plus... Rochegune s'est bien donné garde d'ébruiter cette affaire. Ce vertueux et philanthrope jeune homme savait, et moi aussi, qu'en portant sa plainte, il lui aurait fallu expliquer comment et pourquoi il venait chaque soir se mettre en faction à la grille de votre jardin... Cela pouvait vous compromettre: il devait se taire. J'y avais bien compté. — Aussi lâche que traître et cruel ! dis-je en joignant les mains avec horreur. — Lâche, non ; nerveux, oui. Que voulez-vous? j'ai la faiblesse de tenir essentiellement à la vie. C'est tout simple... je vous aime... et vous me faites chérir l'existence... A propos de cela... je dois vous paraître un adorateur joliment novice ou joliment froid... J'ai en mon pouvoir une femme charmante, la plus adorable femme de Paris, sans contredit, et je lui raconte tranquillement mes bons tours, au lieu de lui parler de ma flamme. Mais ne vous impatientez pas, je vais vous expliquer cette conduite, qui vous semble peut-être un peu trop respectueuse... Vous voyez cette pendule, n'est-ce pas? Elle marque onze heures et demie... Eh bien !... avant minuit, vous serez endormie d'un sommeil profond, invincible... à minuit donc, vous serez en ma puissance... Tout à l'heure, en soupant, vous avez pris un narcotique infaillible, déjà même vous avez dû ressentir quelques symptômes d'accablement... maintenant, en attendant l'heure du berger... causons.

Je poussai un cri terrible... Je me rappelai, en effet, l'espèce d'engourdissement passager qu'un moment auparavant j'avais attribué au sommeil et à la fatigue. — Ayez pitié de moi... m'écriai-je en tombant à genoux. Cela est horrible... Que vous ai-je fait? mon Dieu ! grâce... M. Lugarto se mit à rire aux éclats, et me dit : — Mais, madame, qu'avez-vous? que voulez-vous ? que me reprochez-vous? En vérité... c'est incroyable... Je suis là, bien tranquille dans mon fauteuil, très-loin de vous, vous contemplant avec le plus profond respect, et, à vous voir ainsi suppliante, effarouchée, on dirait que je me conduis en Tarquin... Allons donc ! belle Lucrèce, vous n'êtes pas juste... Savez-vous au moins que, si j'étais fat, je croirais que vous me reprochez ma réserve... pour provoquer mon audace... J'interrogeai, pour ainsi dire, mes sensations avec une terrible anxiété; je portai mes mains à mon front : il était brûlant ; ma tête me sembla pesante, mes paupières étaient alourdies. A chacune de ces fatales découvertes, je frissonnais d'épouvante ; j'étais à genoux, je voulus me relever ; je sentis mes genoux fléchir sous moi. — Mais cela n'est pas du sommeil ! m'écriai-je désespérée. Non, c'est une agonie... une vivante agonie... Mais c'est affreux ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! Est-ce une illusion?... Mais, encore une fois... non... non... Je sens mes forces faiblir... un nuage s'étend devant mes yeux... Dieu du ciel ! Dieu vengeur ! ne viendrez-vous donc pas à mon secours?... Hélas ! soit que mon imagination, frappée par la révélation de M. Lugarto, hâtât les effets du narcotique que j'avais pris, soit qu'il agit naturellement, j'éprouvais une sorte de langueur, d'accablement invincible... Malgré moi je tombai assise dans un fauteuil, auprès de la table où avait été servi ce funeste souper.

J'étais agitée d'un tremblement convulsif, je pouvais à peine parler; dans ma terreur, je faisais en vain à ce monstre des gestes suppliants. — J'étais bien sûr de l'effet de mon breuvage... reprit-il, je l'ai déjà essayé plusieurs fois. Bon, vous voilà assise, bientôt vous serez incapable de faire aucun mouvement... mais vous pouvez encore entendre pendant quelque temps... écoutez-moi donc, cela vous distraira. J'entendais en effet, mais déjà vaguement. Il me semblait être le jouet de quelque rêve horrible; j'avais les yeux fixes. Cet homme me paraissait alors presque doué d'une puissance surnaturelle. Pendant un moment il garda le silence, il cherchait quelques papiers. Le vent redoublait de violence en s'engouffrant par la cheminée. Je sentais une torpeur croissante envahir peu à peu toutes mes facultés; par deux fois je voulus me lever, appeler du secours : les forces, la voix me manquaient. — Je vous dis que c'est inutile, dit Lugarto, en haussant les épaules; mais, écoutez-moi... vous allez connaître votre bien-aimé Gontran, et savoir le sujet de mon aversion pour lui... Il y a deux ans... à Paris, j'avais découvert, dans la position la plus humble, une perle de grâce, un trésor de beauté, un cœur noble, un esprit enchanteur, une jeune fille adorable en un mot; je ne m'étais pas fait connaître à elle pour ce que j'étais. Cette jeune fille m'aima, mais elle ne voulut en rien faillir à ses devoirs... Irrité par la contradiction, j'en devins si éperdument épris, je la trouvai si belle, si bonne, si ingénue, que j'aurais fait la folie de l'épouser, car c'était une de ces vertus qui, malgré leurs rigueurs, attirent au lieu de repousser. L'enfer me fit rencontrer de Lancry; je me liai avec lui, je lui confiai mon amour, mes projets; je le présenta à cette jeune fille comme un ami le plus intime. Un mois après cette présentation, j'étais évincé, supplanté auprès d'elle ; il avait révélé mon nom, calomnié mes intentions, séduit cette enfant, jusque-là si pure... La malheureuse s'est suicidée en se voyant plus tard abandonnée par Lancry... Voilà ce qu'il m'a fait... votre mari... il a flétri, souillé, tué le seul véritable amour que j'eusse peut-être éprouvé de ma vie ! Il a, du même coup et à jamais, ulcéré mon cœur et mon orgueil en m'enlevant si dédaigneusement une conquête que j'aurais achetée au prix de ma main... c'est là ce que je ne lui pardonnerai jamais. Tenez, vous ne savez pas ce qu'il m'a fait souffrir, cet homme.

M. Lugarto me parut sortir de son ironie glaciale, en prononçant ces derniers mots avec un accent profondément ému.—Vous avez au moins connu un sentiment généreux et pur, m'écriai-je. Au nom de ce sentiment, de ce souvenir cruel, mais sacré, ayez pitié de moi... je le sens, mes forces m'abandonnent... M. Lugarto répondit par un éclat de rire... — Que vous êtes enfant... C'est tout simple... je vous fais prendre un narcotique, c'est pour qu'il agisse. Votre somnolence va augmenter ainsi jusqu'à ce que vous soyez tout à fait endormie. Pour en revenir à Lancry, si j'ai oublié la jeune fille, il m'est resté au cœur la rage d'avoir été sacrifié à Gontran, la soif de la vengeance. Si j'avais eu le courage de me battre avec Lancry, il me semble que je l'aurais tué, tant je le haïssais; mais, je vous l'ai dit... je suis nerveux, j'ai attendu. Et puis la vengeance se mange très-bien froide, comme on dit vulgairement... D'ailleurs, je ne sais quelle voix mystérieuse m'avertissait que, tôt ou tard, Gontran ne pourrait m'échapper. L'an passé, j'étais à Londres, il y vint ; il apportait les derniers débris de sa fortune ; il voulait jeter un certain éclat factice pour amorcer et épouser quelque riche héritière... J'allai franchement à lui ; je commençai par rire du bon tour qu'il m'avait joué en m'enlevant cette jeune fille ; il en rit aussi, fut ravi de voir que je prenais si bien les choses ; nous redevînmes intimes... Son mariage n'avançait pas ; j'avais répandu le bruit de sa ruine, de ses desseins intéressés, ajoutant qu'il se moquait, par avance, des héritières qu'il s'attendait à prendre dans ses filets conjugaux. L'orgueil aristocratique des jeunes miss des trois royaumes se révolta contre les secrètes prétentions de cet insolent Français que j'avais dévoilées.

Enfin, malgré son beau nom, son esprit, sa charmante figure, avantages que j'abhorrais, ce cher Lancry ne put seulement parvenir à épouser quelque obscure héritière de la Cité... Mais, je le vois, le sommeil vous gagne de plus en plus, ajouta M. Lugarto, il n'atteint pas encore votre intelligence, c'est, jusqu'à présent, un engourdissement tout physique. Je continue, car je vois à l'expression de votre figure que vous m'entendez très-bien. Lancry avait donc épuisé ses dernières ressources en faisant cette chasse aux héritières... Son oncle, le duc de Versac, ne voulant plus lui donner un liard, votre cher Gontran allait être réduit aux expédients, lorsque le démon l'inspira. Il m'emprunta de l'argent pour la première fois ; de ce jour il était à moi. Je lui prêtai mille louis si facilement, il savait ma fortune si énorme, qu'il accepta sans scrupule, et qu'il revint à la charge. J'allai au-devant de ses désirs par un nouveau prêt plus considérable. La tête lui tourna, il me prit pour une vache à lait.

Dans son intérêt, je lui conseillai charitablement d'étaler de nouveau un grand luxe. On l'avait cru ruiné, on le verrait splendide; il annoncerait un héritage tout frais, et ne pourrait cette fois manquer d'accrocher quelque riche mariage. Quant à la dépense, j'étais là, j'avais trois ou quatre millions de revenus ; une fois marié richement, il me rembourserait. C'était une sorte d'entreprise pour laquelle je lui prêtais des fonds ; je ne les lui réclamerais qu'après la réalisation des bénéfices. J'ai l'air d'un sot, n'est-ce pas? car, après tout, Lancry pouvait ne pas trouver à se marier, et je pouvais en être, moi, pour mon argent, quoiqu'il m'eût fait plus tard des obligations que j'ai là... Mais, pour la réussite de certain projet assez adroitement combiné, il me fallait lui inspirer une confiance aveugle dans ma générosité et dans mon amitié... Vous allez voir que je plaçai bien mon argent. Toutes les fois que je lui avais prêté quelque somme considérable, je lui avais donné un simple bon signé de moi sur mon banquier : remarquez bien ceci. Un jour, je quittai brusquement Londres sans en prévenir Lancry et sans lui dire où j'allais. Je le savais alors sans argent. Je lui détachai un certain juif fort madré, qui, sur sa signature, lui proposa une trentaine de mille livres. Lancry, comptant sur moi pour rembourser, signa. J'étais à Brighton, d'où je le surveillais... Mon projet était mûr... L'or est une baguette magique. Quelque temps après son emprunt, je fis sérieusement proposer à Lancry une héritière de plus de cinquante mille écus de rente. Je connaissais les parents de cette jeune fille ; ils avaient en moi toute confiance. J'avais garanti sur ma propre fortune que Lancry apportait en dot plus de deux millions ; seulement, j'engageais les parents à ne traiter la question d'argent qu'à mon retour. Par habitude, Lancry se donnait toujours effrontément pour millionnaire ; il vit la jeune fille, on l'accueillit, et l'on convint d'un jour pour régler les affaires d'intérêt. Lorsqu'on en fut là, j'écrivis à Lancry de Brighton : sa réponse fut une demande de deux mille louis pour payer le juif, car l'échéance approchait; il y avait prise de corps : le créancier était impitoyable. Or, au moment de faire un mariage de cinquante mille écus de rentes, il eût été atroce pour Lancry d'être incarcéré, de voir ainsi avorter une si belle espérance.

La veille du jour du payement arrive, j'avais tout calculé, l'anxiété de Lancry était horrible; mais, ô miracle du ciel ! manne bienfaisante ! j'adressai à Gontran par la poste, mais sans lettre d'envoi, remarquez bien encore ceci, un bon de deux mille louis de moi, payable à vue sur mon banquier, et ne renfermant que ces mots comme d'habitude : « Bon pour deux mille livres sterling. — Brighton. — Comte de Lugarto. » J'écrivis seulement un mot à Lancry pour lui dire que je quittais Brighton, et que je lui ferais plus tard savoir où je serais. Je m'étais arrangé de manière à ce que le bon arrivât le soir par la poste. J'avais donné à Lancry un valet de chambre de ma main. Lancry met le bon dans un tiroir, et sort sans ôter la clef, car il ne brille pas par l'ordre, votre tendre époux ; le domestique prend le bon, selon mes ordres, et me le renvoie. Le lendemain Lancry cherche son bon... rien... il questionne son valet de chambre... rien. Celui-ci joue son rôle à merveille; il ne sait pas ce que son maître lui demande... Le juif arrive, veut son argent à toutes

forces, menace de s'adresser à la famille de la fiancée, et de faire ainsi manquer le mariage.

Lancry, aux abois, se voit au moment de perdre son héritière, faute de ce maudit bon ; il éclate, il tempête ; dans sa colère, il instruit son valet, dans lequel d'ailleurs il avait toute confiance, de l'atroce embarras où il se trouve. Mon drôle alors, suivant de point en point mes instructions, fait à son maître le raisonnement suivant après mainte hésitation : — M. le comte de Lugarto a envoyé à M. le vicomte un bon de deux mille louis ; il vent donc lui prêter deux mille louis ; maintenant M. le vicomte a égaré le bon. Où serait le mal si M. le vicomte fabriquait un autre bon ? — Misérable !... un faux ? — Mais puisque M. de Lugarto a envoyé un bon à M. le vicomte, et que ce bon s'est perdu... c'est toujours la même chose. A qui cela fait-il du tort qu'on en lasse un autre? Votre cher Gontran, après quelques scrupules de conscience, se rendit à cette belle rhétorique de faussaire ; une heure après, il présentait à mon banquier un faux bon de moi... Mais ceci vous réveille... ajouta M. Lugarto en voyant que je me relevais par un effort presque désespéré. — Vous mentez... vous mentez, m'écriai-je d'une voix affaiblie, Gontran est incapable d'une telle infamie.

Presque épuisée par ce mouvement, je retombai dans mon fauteuil. De ce moment j'éprouvai une sorte d'hallucination étrange à mesure que M. Lugarto parlait ; il me sembla voir son récit en action, les personnages qu'il évoquait apparaissaient et disparaissaient à ma vue, comme dans un rêve, avec la rapidité de la pensée.—Je mens si peu en accusant Lancry d'être un faussaire, reprit M. Lugarto, en me montrant un papier, que le faux, le voilà. Je reprends mon récit... J'en ai au plus pour les dix minutes de connaissance qui vous restent. Depuis quelques jours mon banquier était confidentiellement prévenu par moi, et sous le sceau du plus profond secret, que Lancry, abusant de mon amitié, pourrait lui présenter de faux bons de moi, mais, par égard pour le nom que portait ce misérable, disais-je, je priai mondit banquier de payer sans faire d'éclat, seulement de garder le bon et de bien constater le crime de M. de Lancry, me réservant de faire des poursuites si cet indigne ami ne s'amendait pas plus tard. Ce qui fut dit fut fait ; des témoins dont l'autorité était irrécusable, mais dont la discrétion était sûre, virent Lancry apporter le billet et en empocher l'argent. Les témoins signèrent avec mon banquier un procès-verbal que voici, et dans lequel j'ai fait toutes réserves pour l'avenir. Vous le voyez, je n'ai qu'à dire un mot pour faire condamner votre mari comme faussaire, car on obtiendra facilement son extradition. Je cachai ma tête dans mes mains avec horreur.

— Ceci vous explique le secret de ma domination sur Lancry et sur beaucoup de personnes. J'ai une espèce de police à moi ; je la mets à la piste de toutes les personnes sur lesquelles je veux agir, et c'est bien le diable si je ne découvre quelque tendre erreur ou quelque sordide action qui me les livre pieds et poings liés. Vous avez vu une preuve de ce savoir-faire dans ma domination sur la princesse de Ksernika et la duchesse de Richeville... Pour en revenir à Gontran, quoique le juif aux 30,000 fr. eût été payé, son mariage avec la riche héritière ne se fit pas. Je retirai ma garantie sans m'expliquer. Lancry, mis en demeure de justifier de la fortune qu'il prétendait avoir, ne put rien prouver ; bien entendu on lui tourna le dos, et il retomba pauvre comme Job, ayant pour tout bien plus de deux cent mille francs qu'il me devait. C'était cher ; mais son âme m'appartenait, comme aurait dit Satan... Lorsque Lancry s'est vu ainsi en mon pouvoir, il a jeté feu et flamme ; mais que faire ? se résigner, sous peine de la marque... Ce fut alors qu'il reçut une lettre de son oncle qui vous proposait en mariage. Cela me ravit ; ma vengeance allait se doubler, j'allais disposer de deux existences au lieu d'une... Pour faire réussir ce beau projet conçu par mademoiselle de Maran et M. de Versac, je prêtai une centaine de mille francs à Lancry en avance d'boirie sur votre dot, pour faire face aux dépenses imprévues, et lui permettre de ne pas manquer cette belle affaire.

Le mariage se conclut. J'étais malade à Londres, sans cela je serais venu assister à la noce comme premier garçon d'honneur. Une fois rétabli, j'écrivis à Lancry, qui savourait sa lune de miel à Chantilly... Je lui ordonnai de revenir à Paris sur l'heure. Il vous ramena ; je vous vis, je vous aimai, et je me mis dans la tête de vous posséder... Or, ce que je veux... je le veux bien. Je déclarai à votre mari que je vous ferais la cour, il s'y résigna en enrageant... Pourtant il comptait sur votre vertu, et il avait raison... aussi m'avez-vous mis dans la nécessité de recourir, comme on dit, aux grands moyens. Vous savez le reste... jusqu'à la scène de l'autre jour à Tortoni... Sa mauvaise tête l'a emporté ; exaspéré par le méprisant accueil de Madame, il a fait cette sortie, cette bravade ridicule à Tortoni... A deux heures du matin, il était chez moi, à genoux, pleurant, sanglotant, suppliant, demandant grâce pour vous et pour lui... Il rabâchait des galères... je me suis encore laissé attendrir, à ces conditions : 1° Il fallait un duel, et j'étais trop nerveux pour en accepter un sérieux. Il serait donc convenu que nous serions censés nous être battus seulement avec des soldats pour témoins ; je serais encore censé avoir reçu un coup d'épée peu dangereux ; je me chargeais d'accréditer ce bruit; ce qui s'est fait, et je passe pour un crâne... 2° Lancry devait immédiatement partir pour Londres, où il est à cette heure. Avant son départ, sans que j'aie voulu lui dire dans quel but, je l'obligeai à vous écrire sous ma dictée la première lettre que vous avez reçue à Paris, et qui vous a décidée à venir ici. Les autres lettres sont de moi, bien entendu, car votre mari n'est pas le seul qui sache contrefaire les écritures et faire des faux.

Je n'ai rien oublié, je crois... non... Maintenant qu'il vous reste encore un peu de connaissance, envisagez bien les conséquences de votre position ; depuis deux mois, le monde est persuadé que nous sommes ensemble du dernier mieux... Si l'on en pouvait douter, qu'on juge sur les faits... Vous êtes venue ici volontairement ; vous avez voulu cacher ce voyage à votre tante, à M. de Versac, à madame de Ksernika, puisque vous leur avez écrit que vous alliez chez madame Sécherin à la campagne ; on croit que votre mari m'a blessé en duel, on pensera que vous êtes accourue ici aussitôt après son départ pour me consoler dans mes souffrances : comment le nierez-vous ? où seront vos preuves ? Mes fausses lettres, direz-vous ; mais tout à l'heure, quand vous allez être endormie, je vous prendrai ces lettres, et je les brûlerai.

Invoquerez-vous le témoignage de vos gens? D'abord ils me sont dévoués ; et puis ils diront, ce qui est vrai, qu'ils ont agi d'après vos ordres, car vous seule avez ordonné le départ. Ce n'est pas tout ; pour comble d'horreur... un de vos parents, un homme respectable, apprenant sans doute votre infâme conduite, se met à votre poursuite pour vous empêcher de vous perdre... Votre passion vous aveugle tellement, que, de complicité avec un laquais, vous faites tomber ce vertueux poursuivant dans un piége abominable où il aura peut-être perdu la vie... Eh bien ! que dites-vous? Je défie l'avocat le plus habile de contredire tout ceci... de vous empêcher d'être écrasée sous les apparences... sous le dernier et éclatant scandale : car je me suis arrangé de façon à ce que l'on sache bien que vous n'avez pas été du tout chez madame Sécherin, et que vous êtes venue ici me faire vos tendres et tristes adieux. Demain matin... (votre sommeil va durer au moins huit ou dix heures) je pars pour l'Italie, je vous laisse vous réveiller tout à votre aise et écrire à Gontran, poste restante, à Londres, de revenir vous consoler si ça l'amuse... J'emporterai toujours avec moi... ce précieux faux... ce fil infernal au bout duquel je tiendrai constamment l'âme de Gontran et la vôtre. Quant aux cent mille écus que votre mari me doit environ... et dont voici les titres, demain matin, après mon départ, vous les trouverez à vos pieds, déchirés en morceaux, car je suis galant homme et généreux.

Cette dernière infamie raninia le peu de force et de volonté qui existât encore en moi. M. Lugarto se leva, regarda la pendule, et me dit : — Dans dix minutes vous serez à moi. En faisant un mouvement désespéré pour me soulever du fauteuil où j'étais engourdie, mes yeux tombèrent sur un couteau. Maintenant je me rappelle à peine les violentes pensées qui m'agitèrent en ce moment ; soit que je voulusse échapper par la mort au déshonneur, soit que je crusse qu'une douleur, que la perte de mon sang peut-être, m'arracheraient de l'état affreux où j'étais plongée, je saisis ce couteau, je rassemblai toute mon énergie pour m'en porter un coup dans la poitrine ; la lame glissa et m'atteignit légèrement à l'épaule. Ce mouvement fut si rapide que M. Lugarto ne l'aperçut pas. Une voix bien connue s'écria avec effroi : — Arrêtez, Mathilde! Je me relevai toute droite par un mouvement presque convulsif, et je fis deux pas en étendant mes bras vers M. de Mortagne, car c'était lui... Sortant d'une pièce voisine, il se précipita vers moi. M. de Rochegune, qui l'accompagnait, saisit d'une main Lugarto au collet et ferma à double tour la porte par laquelle venaient d'entrer mes deux sauveurs.

CHAPITRE XVIII.

Punition.

J'éprouvai une telle commotion à la vue de M. de Mortagne et de M. de Rochegune, que je revins tout à fait à moi. Peut-être aussi la légère blessure que je m'étais faite eut-elle une action salutaire, en cela qu'elle remplaça une saignée, car je me sentis presque dans mon état naturel. Pendant que M. de Mortagne pansait cette blessure, M. de Rochegune s'emparait des papiers de M. Lugarto, qui était devenu livide de terreur. Alors seulement je m'aperçus que la figure de M. de Mortagne était meurtrie en plusieurs endroits. Ses habits, ainsi que ceux de M. de Rochegune, étaient souillés de boue. Dans mon premier saisissement, je n'avais pas réfléchi à tout ce que ce secours avait de providentiel. Plus calme, je remerciai Dieu de m'avoir sauvée. Je ne pris qu'une part muette à la scène suivante, mais elle est restée gravée dans ma mémoire en caractères ineffaçables. Tant qu'elle dura, quoique M. de Rochegune fût plus témoin qu'acteur, ses traits basanés et contractés eurent une expression peut-être plus menaçante, plus effrayante encore, que l'emportement de M. de Mortagne. Toutes les fois que le regard de M. de Rochegune s'arrêta sur M. Lugarto, il sembla flamboyer ; plusieurs fois je remarquai à la crispation nerveuse de ses mains qu'il faisait de grands efforts pour conserver un calme apparent. Toutes les fois aussi que ses yeux gris et perçants s'arrêtèrent sur M. Lugarto, celui-ci sembla presque en proie à une fascination douloureuse.

Après m'avoir donné les premiers soins, M. de Mortagne m'établit dans un fauteuil, et me dit : — Vous allez, maintenant, pauvre enfant, assister au jugement et à l'exécution de ce monstre... Et il se retour-

nait vers M. Lugarto. — Mais, monsieur, que prétendez-vous donc me faire? Vous n'abuserez pas de votre force, s'écria celui-ci en étendant les mains d'un air suppliant. — A genoux d'abord... à genoux... lui dit M. de Mortagne d'une voix terrible; et, de sa main puissante, il prit M. Lugarto par le collet et le força de s'agenouiller rudement sur le plancher. — Mais c'est un guet-apens... un abus de... — Tais-toi, s'écria M. de Mortagne. — Mais... — Un mot de plus, je te bâillonne. M. Lugarto, accablé, laissa retomber sa tête sur sa poitrine... — Ecoute bien, dit M. de Mortagne... tu vas écrire à M. de Lanery que tu lui renvoies le faux qui peut le perdre : il m'est nécessaire qu'il croie que tu agis volontairement en lui rendant cette pièce, et que personne n'a été dans ton horrible confidence... Tu m'entends... Un moment altérés, les traits de M. Lugarto reprirent peu à peu leur expression d'audace. Toujours agenouillé, il jeta un regard oblique sur M. de Mortagne, et lui répondit : — Vous me prenez pour un enfant, monsieur; vous pouvez me prendre ces papiers de force, mais je vous défie de m'obliger à écrire ce que vous voulez que j'écrive... — Tu n'écriras pas? — Non. — Non? — Encore une fois non... non.

M. de Mortagne garda le silence pendant un moment, jeta les yeux autour de lui, puis il dit tout à coup : — Rochegune, donnez-moi l'embrasse du rideau; est-elle solide?... — Très-solide, dit M. de Rochegune en ôtant un assez long cordon de soie de l'une des patères. — Que voulez-vous faire? s'écria M. Lugarto en se levant à demi. M. de Mortagne le rejeta à genoux. — Te mettre ce cordon autour du front et le serrer au moyen d'un tourniquet,.. (ce manche de couteau sera parfait pour cela), et le serrer jusqu'à ce que tu cèdes... C'est un moyen de torture excellent que j'ai vu pratiquer dans l'Inde... Grâce à lui, les plus têtus obéissent. — Vous ne ferez pas cela! s'écria M. Lugarto en tremblant, vous ne ferez pas cela... la justice... la loi... — Je me charge de répondre à la justice, l'important est que tu écrives, dit M. de Mortagne avec un sang-froid effrayant, en faisant un nœud coulant au cordon de soie. — Mais je ne me laisserai pas faire... mais... — Regarde-moi bien... regarde... M. de Rochegune, regarde ensuite ta chétive personne, et tu verras si tu peux nous résister. — Mais... — Oh! finissons. Rochegune, prenez-lui les mains. — La figure de M. Lugarto devint hideuse de rage et de terreur. Je mis mon mouchoir sur mes yeux; une courte lutte s'engagea, au bout de laquelle j'entendis un cri perçant, puis ces mots d'une voix tremblante : — Grâce... grâce... j'écrirai... — Alors écris, dit M. de Mortagne. — Vous abusez de votre force... vous êtes deux contre un... murmura Lugarto. — Ecriras-tu? écriras-tu?

M. Lugarto se résigna et écrivit ces quelques lignes que lui dicta M. de Mortagne : « J'ai fait trop longtemps durer la mauvaise plaisanterie que vous savez, mon cher Lanery, je vous envoie le papier en question; que ce secret soit désormais entre vous et moi, car j'ai grande honte de tout ceci; je pars pour l'Italie! Adieu. Tout à vous. » M. Lugarto, après avoir écrit, signa. — J'espère que c'est tout, ajouta-t-il, je cède à la force... Mais patience, patience!... — Tais-toi, dit M. de Mortagne. Combien M. de Lanery te doit-il d'argent? — Voici les obligations de M. de Lanery dans ce portefeuille, dit M. de Rochegune, trois cent vingt mille francs. M. de Mortagne écrivit quelques lignes sur un papier, les remit à M. Lugarto et lui dit : — Voici un bon de cette somme sur mon banquier, payable à vue. Tu les feras toucher par ton correspondant. Puis il déchira les billets de Gontran. — Mais c'est indigne! mais il y a soustraction de pièces! mais... — Et ce malheureux faux de Gontran? dit M. de Mortagne sans lui répondre.— Le voici, dit M. de Rochegune. M. de Mortagne le joignit à la lettre que M. Lugarto venait d'écrire à M. de Lanery, et mit le tout dans son portefeuille. En se voyant ainsi arracher le moyen de continuer les tortures de sa victime, M. Lugarto poussa un cri de fureur presque sauvage. — C'est infâme! il y a contrainte, guet-apens, violence! — Mais tu veux donc que je te bâillonne? s'écria M. de Mortagne. Je te défends de parler lorsque je ne t'interroge pas. Ecris encore. — Mais... — Rochegune, donnez-moi le cordon. M. Lugarto leva les yeux au ciel et obéit.

M. de Mortagne dicta ce qui suit à M. Lugarto : « Je déclare avoir écrit de fausses lettres à madame la vicomtesse de Lanery en contrefaisant l'écriture de son mari. Par ces lettres, M. de Lanery invitait sa femme à se rendre à l'instant auprès de lui, dans une maison située près de Chantilly. Madame de Lanery, ayant tombé dans ce piége infâme, est partie aussitôt de Paris; à son arrivée ici, elle a trouvé une autre lettre de M. de Lanery, également contrefaite par moi, dans laquelle il priait sa femme de ne pas s'inquiéter, de l'attendre, lui annonçant qu'il serait de retour le lendemain. Madame de Lanery, épuisée de fatigue, a accepté le souper que je lui avais fait préparer; j'avais mélangé un narcotique dans tout ce qu'on lui a servi; lorsque l'effet de ce poison a commencé à se manifester, je me suis présenté devant madame de Lanery, j'ai eu la barbarie de lui annoncer qu'elle avait pris un narcotique, et de lui faire constater de minute en minute l'influence croissante de ce breuvage, affirmant à madame de Lanery qu'à minuit elle serait complétement endormie et alors en mon pouvoir. A cette horrible menace, madame de Lanery, préférant la mort au déshonneur, a rassemblé ce qui lui restait de force et de connaissance, a saisi un couteau et s'en est frappée. M. de Mortagne et M. de Rochegune, qui étaient parvenus à s'introduire dans la maison, et qui, cachés, avaient été témoins de toute cette scène, sont en ce moment entrés dans la chambre. Comme je suis aussi lâche que cruel... »

— Je n'écrirai pas cela, s'écria M. Lugarto en rejetant la plume. Du revers de sa main, M. de Mortagne donna un vigoureux soufflet à M. Lugarto. Celui-ci voulut se lever. M. de Mortagne le maintint sur sa chaise et lui dit : — Je veux te prouver à toi-même, ce que tu sais d'ailleurs de reste, que tu es un misérable lâche; je t'ai souffleté, je te dois une réparation. Voici des pistolets chargés, il fait un clair de lune superbe, Rochegune sera notre témoin. Viens... Et il saisit M. Lugarto par le collet en faisant un pas vers la porte, pendant que M. de Rochegune prenait des pistolets qu'en entrant il avait déposés sur la table. M. Lugarto écumait de rage, et paraissait en proie à une lutte violente. — Allons, viens, dit M. de Mortagne en voulant l'entraîner; viens, j'ai idée que je te tuerai, car Dieu est juste; viens donc. M. Lugarto se leva, fit un pas; mais la peur l'emporta sur le désir de venger son outrage; il retomba affaissé sur sa chaise en disant à M. de Mortagne d'une voix altérée : —Vous êtes un duelliste consommé, vous voulez m'assassiner... Je... — Alors écris donc que tu es un lâche, ou je te brise les os! s'écria M. de Mortagne d'une voix terrible.

M. Lugarto courba la tête, reprit la plume et continua d'écrire : « Comme je suis aussi lâche que cruel...» Ouvre une parenthèse, ajouta M. de Mortagne. « (Et si lâche qu'après avoir été tout à l'heure souffleté par M. de Mortagne... » Ecriras-tu! M. Lugarto hésita encore. Il se décida. « Qu'après avoir été tout à l'heure souffleté par M. de Mortagne, je n'ai pas eu le cœur d'accepter le duel qu'il daignait m'offrir.)» Ferme la parenthèse. «J'ai déclaré et avoué les infamies que je viens d'écrire en tremblant de peur. Je déclare aussi avoir fait tomber M. de Rochegune dans un guet-apens dont Fritz Muller, homme à mes gages, a été l'instrument, ainsi que le démontrera l'instruction qui va être provoquée par M. de Rochegune. » —Mais, dit M. Lugarto en s'interrompant encore, puisque je consens à tout, épargnez... — Te tairas-tu!... Ecris : « Fait, signé et déclaré vrai, sous l'empire de la terreur que les lâches de mon espèce ressentent toujours en présence des honnêtes gens courageux. Lugarto. » Après avoir signé son nom, M. Lugarto jeta sa plume et cacha sa tête dans ses mains. — Maintenant, écoute, continua M. de Mortagne. Demain matin tu partiras pour l'Italie, et je te défends, tu m'entends bien, je te défends de remettre les pieds en France, à moins que je ne t'y autorise; je t'exile. — C'est de la folie! s'écria M. Lugarto. Après tout, je brave vos menaces; la loi me protégera, je resterai en France si cela me convient.

— Ecoute-moi, s'écria M. de Mortagne en se redressant de toute la hauteur de sa grande et robuste taille, et il appuya sa large main sur l'épaule de M. Lugarto, qui fut presque obligé de se courber sous cette puissante étreinte. Ecoute-moi bien. Depuis quatre mois tu as été le mauvais génie de la plus adorable femme qui existe sur la terre; tu as fait tout au monde pour flétrir sa réputation, pour avilir son mari; tu as usé de la plus exécrable perfidie pour accréditer des bruits infâmants; tu as voulu faire assassiner M. de Rochegune, tu as été fausssaire pour attirer ici madame de Lanery. Toi et tes complices vous avez été encore meurtriers en me faisant tomber dans un piége horrible; tu as été empoisonneur en faisant prendre à cette malheureuse femme un breuvage qui devait te permettre d'ajouter un nouveau crime à tant de crimes. Voilà ce que tu as fait, entends-tu, entends-tu?... L'air, la voix, l'accent de M. de Mortagne étaient si menaçants, que malgré son audace M. Lugarto n'osa répondre un seul mot.

M. de Mortagne ajouta avec une exaltation croissante, et me désignant à M. Lugarto : — Tu ne sais donc pas que j'ai promis à sa mère mourante de veiller sur elle comme sur mon enfant? Tu ne sais donc pas quels dangers on court en attaquant ceux que j'aime? Tu ne sais donc pas que, sans l'intérêt que j'avais à pénétrer quel était le mobile de la fatale domination que tu exerçais sur M. de Lanery, je t'aurais déjà chassé de France en te crossant de coups de pied? car tu sens bien qu'un homme comme moi qui veut s'acharner à la poursuite d'un misérable comme toi vient à bout d'en délivrer la société, et qu'il n'y a pas de tribunaux qui fassent!... Et d'ailleurs, s'écria M. de Mortagne ne se possédant plus, est-ce que tu n'es pas hors la loi? En vérité, je suis bien bon de ne pas te tuer là comme un chien. Est-ce que je n'en ai pas le droit? — Le droit! s'écria M. Lugarto effrayé de la violence de M. de Mortagne. — Oui, le droit! oui, j'ai le droit de te tuer... là... à l'instant. Mathilde est ma parente, tu l'attires ici à l'aide de fausses lettres, j'en ai la preuve; tu l'empoisonnes, j'en ai la preuve; tu vas commettre un crime exécrable lorsque moi, son ami, son parent, j'arrive, je te surprends, je prends ce pistolet, je te l'appuie sur le crâne, — et M. de Mortagne appuya en effet un pistolet sur le front de M. Lugarto, — et je te fais sauter la cervelle. Eh bien! après? qui donc me blâmera? quel tribunal osera me condamner? N'es-tu pas pris en flagrant délit? ta vie ne m'appartient-elle pas, hein! misérable?

Epouvanté de la fureur de M. de Mortagne, qui, s'exaltant peu à peu, ne se connaissait plus, et qui lui tenait toujours le pistolet armé sur le front, M. Lugarto joignit les mains avec terreur; sa figure se décomposa, il n'eut que la force de dire : — Grâce... grâce... Prenez garde, mon Dieu! le pistolet est chargé... Et il laissa retomber ses deux bras le long de son corps, comme s'il eût perdu tout sentiment. M. de Rochegune lui-même, effrayé de l'exaspération de M. de Mortagne, lui dit : — Ayez pitié de ce misérable. — Eh! a-t-il eu pitié de cette malheureuse enfant, lui, lui?... s'écria M. de Mortagne. — Grâce... mon Dieu... je partirai quand vous voudrez... je vous le jure, murmura M. Lugarto à

voix basse. — Oses-tu bien faire ici un serment?... Ce n'est pas sur ta parole que je compte, mais sur la mienne, et je te la donne, entends-tu?... ma parole d'honnête homme, que tu ne remettras pas les pieds en France, et par une bonne raison que tu vas comprendre... Comme après tout il faut que tu sois puni de tes infamies, et que la voie légale ne peut me convenir; comme après tout tu es un faussaire, un meurtrier, un empoisonneur, et qu'on marque tes pareils d'un fer chaud, je veux aussi te marquer, moi... entends-tu? te marquer non pas sur l'épaule, mais sur le front... te marquer d'un T et d'un F, pour que cela se voie bien et toujours!... De la sorte, tu ne seras pas tenté de revenir en France, j'espère. — Mais c'est le démon que cet homme! s'écria M. Lugarto en joignant les mains avec terreur et en se levant à demi. Mon Dieu! mon Dieu! que voulez-vous donc me faire encore? Ne m'avez-vous pas assez insulté, humilié? — Je veux te marquer sur le front. La lame de ce couteau, rougie à la flamme de cette bougie, suffira pour rendre l'empreinte ineffaçable.

En disant ces mots, M. de Mortagne prit le couteau avec lequel je m'étais blessée, et l'approcha de l'un des flambeaux. M. Lugarto le regardait avec terreur: il courut à la porte. Elle était fermée. Il revint, se jeta à mes pieds, et me dit d'une voix déchirante: — Oh! pas cela... pas cela... madame... ayez pitié de moi. Je vous ai offensée... J'ai été lâche, infâme, je partirai.. Je partirai... Jamais je ne reviendrai... Mais pas cela... Oh! par pitié! pas cela!!! Les traits de cet homme étaient bouleversés par la terreur; il pleurait, il tendait les mains vers M. de Mortagne. Celui-ci, impassible, continuait d'exposer la lame du couteau à la flamme de la bougie. — Mais vous, monsieur, vous serez moins impitoyable! s'écria M. Lugarto en s'adressant à M. de Rochegune. Je vous ai fait traîtreusement attaquer, je l'avoue... Je m'en repens, ayez pitié de moi, priez pour moi... Mais, au nom du ciel, pas cela... Pour la vie!... Jugez donc, marqué pour la vie... sur la figure... Ah! c'est horrible!.. c'est une idée infernale! M. de Rochegune haussa les épaules, et ne répondit pas. — Madame, mais... vous... vous, ô mon Dieu! par le souvenir de votre mère que vous aimiez tant... madame, priez pour moi.

Malgré moi... malgré le mal horrible que m'avait fait cet homme, je reculai devant la barbarie du châtiment. — Mon ami, mon sauveur, dis-je à M. de Mortagne, laissez cet homme à ses remords; qu'il parte seulement, qu'il parte... — Ses remords! dit M. de Mortagne, est-ce que ses pareils ont des remords? La rage d'avoir au front l'empreinte d'un fer chaud, voilà le seul remords qu'il puisse connaître. Allons, Rochegune, le couteau est chauffé à blanc... attachons-lui les mains. — Par pitié, laissez-le, m'écriai-je, je n'assisterai pas à cette torture horrible. Mon ami, je vous en supplie, une telle vengeance est indigne de vous et de moi. Après avoir un moment regardé M. Lugarto, qui à travers ses sanglots murmurait encore des prières et des supplications, M. de Mortagne lui dit : — Grâce à cet ange de bonté, cette fois encore j'ai pitié de toi. — Oh! votre main... votre main, laissez-moi baiser votre main! s'écria M. Lugarto dans un élan de reconnaissance indicible, en se traînant à genoux jusqu'auprès de M. de Mortagne. Celui-ci se retira vivement, le repoussa du pied, et lui dit : — Mais je te jure que si tu oses revenir en France, ce que je ne fais pas maintenant je le ferai alors; tu dois me connaître assez pour croire que je ne reculerai devant rien : moi et deux hommes déterminés, nous suffirons à cette exécution, et je saurai bien m'emparer de toi. — Je vous promets de ne jamais revenir en France, tout est prêt pour mon départ, ma voiture viendra ici demain; au point du jour je partirai pour l'Italie; je voyagerai jour et nuit, jusqu'à ce que je sois sorti de France, je vous le jure, dit M. Lugarto, dont les dents se choquaient de terreur. — Mathilde, mon enfant, vous avez besoin de repos, me dit M. de Mortagne, votre femme de chambre est là, vous n'avez plus rien à craindre. Venez, Rochegune va rester avec ce misérable. Demain, lorsque vous serez plus reposée, je vous dirai comment nous avons découvert le mauvais dessein de cet homme. Je suivis le conseil de M. de Mortagne, je me retirai dans la chambre qu'on m'avait préparée. Bientôt je m'endormis d'un profond sommeil.

CHAPITRE XIX.

Les adieux.

Le lendemain, à mon réveil, je crus avoir fait un songe; mais la vive douleur que me causait ma blessure me rappela la terrible scène de la nuit précédente. Mon premier mouvement fut de remercier encore Dieu qui m'avait sauvée, qui m'avait rendu Gontran. Les mystères odieux qui m'avaient si longtemps affligée étaient éclaircis; je ne doutai plus que mon mari, désormais tranquille et rassuré, ne redevînt pour moi ce qu'il avait été dans les premiers jours de notre union. J'attribuai à la funeste influence de M. Lugarto toutes les peines que Gontran m'avait involontairement causées. N'était-ce pas pour obéir à son mauvais génie qu'il s'était occupé de madame de Ksernika? D'abord, je l'avoue, je redoutais d'appesantir ma pensée sur l'acte fatal qui avait mis M. de Lancry dans la dépendance de M. de Lugarto. Pourtant, voulant en finir avec ces pénibles réflexions, j'envisageai courageusement la conduite de Gontran. Je cherchai à la pallier par tous les raisonnements possibles. Hélas! j'avais naturellement des principes trop arrêtés pour pouvoir trouver un milieu entre un blâme sévère et une approbation coupable... Je condamnai Gontran. Un moment je fus atterrée en m'apercevant que cette funeste découverte ne portait pas la moindre atteinte à mon amour pour M. de Lancry. Je fus presque effrayée d'aimer toujours passionnément un homme capable d'une action si mauvaise. Je pleurai amèrement sur sa faute; il m'était affreux de me sentir supérieure à lui, d'avoir non pas à lui reprocher, mais à lui pardonner... une bassesse... Ce ressentiment devint si vif, si douloureux, que, par une étrange inconséquence que je puis à peine m'expliquer aujourd'hui, moi qui n'avais pu trouver une excuse honorable à son action honteuse, je fis tout au monde pour me persuader, par plusieurs analogies, que, dans une situation pareille, j'aurais agi comme Gontran. Je ne saurais dire ma joie lorsque, après de longues, après de mûres réflexions plus paradoxales les unes que les autres, je me fus convaincue de cette sorte de complicité morale... Avec quel bonheur triomphant je reconnus que je n'avais plus le droit de blâmer Gontran! Sans doute il y avait dans cet abaissement singulier de ma part une arrière-pensée de sacrifice, d'abnégation, dont alors je ne me rendais pas bien compte, et qui me guidait à mon insu. . .

Lorsque je descendis dans le salon, j'y trouvai M. de Rochegune; il rougit, et me dit que M. de Mortagne donnait quelques ordres pour mon départ. — J'étais hier si troublée, si souffrante, lui dis-je, que j'ai à peine pu vous exprimer toute ma reconnaissance. Vous et M. de Mortagne avez été mes sauveurs. Je n'oublie pas non plus que lors de ma maladie... — Je vous en conjure, madame, ne parlons pas de ceci... Vous m'avez permis de me dire votre ami, j'ai agi comme votre ami. — Ah! monsieur!... comment jamais reconnaître?... — En me conservant toujours ce précieux titre... madame, en me permettant de continuer à le mériter... Je ne sais pourquoi il me vint tout à coup à l'esprit cette idée pénible que M. de Rochegune, connaissant le secret de Gontran, se croirait peut-être le droit de juger sévèrement la conduite de mon mari. Par une de ces bizarres correspondances de la pensée dont il y a tant d'exemples, M. de Rochegune ajouta à ce moment même : — Et lorsque je vous prie, madame, de me permettre de me dire de vos amis, j'use croire que vous n'oubliez pas que je serai heureux aussi d'être toujours compté parmi les amis de M. de Lancry. Je remarquai que M. de Rochegune appuya avec intention sur ces derniers mots. Je trouvai cette assurance si généreuse, elle répondait si noblement à mes craintes, que je ne pus m'empêcher de m'écrier vivement : — Oh! merci, monsieur, merci pour lui et pour moi! M. de Rochegune, étonné de ce mouvement, me regarda... Nous nous entendions... Il comprenait ma gratitude comme j'avais compris sa bienveillance pour Gontran. Un doux et triste sourire effleura les lèvres de M. de Rochegune; il me dit d'une voix émue : — Il y a dans la vie de nobles jouissances, madame; le bien est trop facile à faire à ce prix...

Un silence de quelques minutes suivit ces paroles de M. de Rochegune. J'en fus embarrassée; par hasard, je levai les yeux sur lui : son regard était vague et distrait, il semblait rêveur. Sa physionomie, ordinairement sévère et hautaine, avait une expression d'ineffable bonté. Ses cheveux noirs recouvraient à peine une cicatrice récente et profonde qu'il avait au front, et que j'avais déjà remarquée lorsqu'il était venu me voir pour la première fois après ma maladie. Malgré moi, mes yeux se remplirent de larmes, en songeant que j'avais été la cause involontaire du guet-apens où était tombé M. de Rochegune en venant s'informer de mes nouvelles auprès de Blondeau. Voulant rompre le silence, je lui dis : — Vous ne souffrez... plus de cette blessure que vous avez reçue?... En entendant ma voix, M. de Rochegune tressaillit, et se hâta de me répondre : — Je ne souffre plus, madame. Puis, comme si ce sujet de conversation lui eût été gênant, il me dit d'un ton pénétré : — Toute ma crainte maintenant est que ce misérable Lugarto, quoique hors de France, ne se venge de M. de Mortagne. — Comment cela? — Ce matin cet homme est parti; M. de Mortagne a voulu le voir monter en voiture et lui faire une dernière recommandation... — Souvenez-vous... — lui a-t-il dit avec un geste menaçant. — Pour votre repos, je ne me souviendrai que trop!!! a répondu M. Lugarto; à quelque distance que je sois... je saurai vous atteindre. Et, après avoir montré le poing à M. de Mortagne, il a ordonné aux postillons de partir à toute bride... Oh! madame, il est impossible de voir quelque chose de plus hideux que la figure de cet homme au moment où il prononçait cette dernière menace : la haine, la vengeance, la rage s'y confondaient dans une horrible agitation. — Grand Dieu! m'écriai-je, il est capable, même en pays étranger, de comploter quelque perfide machination contre M. de Mortagne; cet homme trouve dans sa richesse tant de ressources pour assouvir son infernale méchanceté! — Je partage vos craintes, me dit M. de Rochegune, et malheureusement je suis obligé d'abandonner M. de Mortagne... Sans cela, j'aurais veillé sur ses jours comme sur ceux de mon père... — Et où allez-vous donc, monsieur? — En Grèce, madame, faire la guerre contre les Turcs. C'est une noble et sainte cause à défendre... Et puis j'ai besoin de mouvement, d'agitation... — C'est, dit-on, une guerre souvent terrible, sans merci ni pitié... dis-je à M. de Rochegune avec intérêt. — C'est une guerre comme toutes les guerres, madame, reprit-il avec un sourire mélancolique, l'on tue ou l'on est tué... Seulement, dans celle-ci, l'on meurt pour une généreuse et héroïque nation... et cette mort est belle et grande. — Ce sont là de tris-

tes pressentiments, lui dis-je, ne vous y appesantissez pas. Moi, j'ai l'espérance, la conviction même que vos amis vous reverront. — Et je partage cette conviction, madame. L'on n'a pas le droit d'être indifférent à la vie lorsqu'on a la moindre chance de pouvoir être utile à ceux qu'on aime et qu'on respecte.

M. de Mortagne entra. Il paraissait très-irrité. — Je viens encore d'apprendre une autre infamie de ce Lugarto. Votre femme de chambre, que je viens de presser de questions et de menaces, m'a avoué qu'elle avait été placée chez vous par cet homme, et qu'afin d'empêcher votre excellente madame Blondeau de vous accompagner, cette créature avait, d'après l'ordre de Lugarto, mêlé une certaine poudre à son breuvage, ce qui avait rendu Blondeau assez malade pour qu'elle ne pût vous suivre. — Mon ami, M. de Rochegune me dit qu'en partant M. Lugarto... — Oui, oui... il m'a menacé... je m'attends bien à quelque tour diabolique, mais je serai sur mes gardes... Tout ce que je voulais, c'était de vous débarrasser de lui, et j'y ai réussi, je pense... Je regrette néanmoins de ne l'avoir pas marqué... Q'aurait été une garantie de plus. — Et aussi un motif de haine et de vengeance de plus pour cet homme, lui dis-je. — Si l'on était arrêté par de pareilles craintes, on ne ferait jamais rien, dit M. de Mortagne. Je sais bien contre qui j'ai à lutter... Mais il faut que je vous apprenne comment j'ai suivi la trace de cette abominable machination .. Quelque temps après votre retour de Chantilly, j'ai appris par Rochegune les bruits infâmes que Lugarto faisait courir sur vous ; j'étais malade, hors d'état de sortir... Le premier mouvement de Rochegune fut d'aller trouver Lugarto, de lui ordonner de se taire ; il le connaissait de longue main, il le savait très-lâche, il ne doutait pas qu'une vigoureuse menace ne l'intimidât ; je l'engageai à n'en rien faire, j'avais écrit à Londres pour avoir des renseignements sur la vie que M. de Lancry y avait menée avant son mariage. Voyant que la conversation allait s'engager sur M. de Lancry, par un sentiment de convenance exquise dont j'appréciai toute la délicatesse, M. de Rochegune dit à M. de Mortagne : — J'aurais quelques ordres à donner pour notre départ, je vous laisse.

Il me salua, et sortit. M. de Mortagne continua . — On me dit qu'à Londres M. de Lancry avait dépensé beaucoup d'argent, et que, selon le bruit public, cet argent lui avait été prêté par Lugarto. En rapprochant ceci de quelques autres circonstances, je devinai facilement que votre mari se trouvait dans la dépendance de cet homme, sans toutefois croire que cette dépendance fût rendue plus absolue, plus dangereuse encore par l'acte que vous savez; j'engageai donc Rochegune à patienter et à attendre mon rétablissement. Un homme très-sûr qui me sert depuis vingt ans fit jaser quelques-uns des domestiques de Lugarto. J'appris par eux qu'ils avaient souvent entendu M. de Lancry, enfermé avec leur maître, supplier celui-ci de ne pas le perdre. Ce rapport me prouva qu'il s'agissait d'autre chose que d'une obligation d'argent; je voulus pénétrer à tout prix ce secret, et vous garantir des mauvais desseins de Lugarto. Il savait mon affection pour vous. Je m'aperçus bientôt que j'étais suivi, car cet homme, à force d'argent, s'est créé une sorte de police au moyen de laquelle il découvre une foule de secrets dont il use et abuse dans l'occasion, ainsi que vous l'avez vu à l'égard de madame de Ksernika et de madame de Richeville. Pour détourner ses soupçons, je quittai Paris; ses espions perdirent mes traces : c'était à peu près à l'époque de votre maladie... Au bout de quelques jours, je revins m'établir à Paris dans un quartier éloigné : je n'en surveillais pas moins les démarches de M. Lugarto. Je savais aussi bien que lui que les gueux sont corruptibles. Or, comme presque tous ses gens sont complices de quelques-unes de ses méchantes ou honteuses actions, il me fut possible d'acheter quelques-uns de ses domestiques : j'appris ainsi que depuis quelque temps il avait loué et fait meubler une maison isolée du côté de Chantilly... C'était celle où nous sommes... Je vins m'assurer du fait par moi-même, et reconnaître la position de cette demeure. Je savais que Lugarto contrefaisait les écritures avec une détestable habileté. Craignant quelque ruse, je vous fis dire par Rochegune de ne jamais quitter votre mari, supposant bien que Lugarto choisirait le moment de son absence pour vous jouer quelque tour infernal. La scène de Tortoni arriva, je n'en fus instruit que le lendemain par Rochegune; j'envoyai chez vous, on me dit que vous veniez de partir pour aller chez Ursule, et que M. de Lancry était aussi en voyage; j'envoyai chez Lugarto; il était, dirent ses gens, retenu au lit, blessé d'un coup d'épée... reçu le matin même... Je connaissais l'homme, je ne crus pas à ce coup d'épée; je fus avant toute chose frappé de votre isolement de Gontran; une heure de retard ou d'hésitation pouvait tout perdre... si vous étiez véritablement allée chez madame Sécherin, vous ne couriez aucun danger, nous n'avions donc pas à nous occuper de cette hypothèse; à tout hasard nous nous décidâmes à nous rendre ici. Nous allions vous atteindre à la descente de Luzarches, lorsque ce diable d'homme nous fit culbuter dans un tas de pavés : la chute fut terrible; je restai quelques minutes sans connaissance...

— Mon ami... mon Dieu !... et pour moi... toujours pour moi... tant de périls déjà courus! — Ces périls-là ne comptent, ma pauvre enfant, que lorsqu'ils me font arriver trop tard... Cette fois, grâce au ciel, il n'en fut pas ainsi. Après quelques moments d'étourdissement, je revins à moi... J'en étais quitte, ainsi que Rochegune, pour quelques rudes contusions... Mais nos chevaux étaient incapables de marcher, notre postillon avait la jambe cassée, ma voiture était brisée... Nous comptions les secondes: à pied, il nous fallait plus d'une heure pour nous rendre ici ; nous nous mîmes en marche... Heureusement, au bout d'un quart d'heure, nous rencontrâmes les chevaux de retour qui vous avaient amenée ici. Aux détails que nous donnèrent les postillons, il n'y avait plus de doute, c'était bien vous. Nous prîmes, moi et Rochegune, les deux porteurs, et nous partîmes bride abattue ; en une demi-heure, nous étions à quelques pas de cette maison. Pour ne pas éveiller les soupçons nous laissâmes nos montures assez loin. Toutes les fenêtres étaient fermées, mais on voyait de la lumière à travers les volets. Nous allions nous décider à frapper violemment à la porte, lorsqu'une croisée du rez-de-chaussée s'ouvrit ; c'était votre femme de chambre qui sans doute voulait prendre l'air. Nous vîmes dans une salle basse une vieille femme et Fritz ; d'un saut nous entrâmes dans cette salle, le pistolet à la main. Rochegune se mit à la porte, moi à la fenêtre. Ces misérables tombèrent à genoux, saisis de frayeur. — Il doit y avoir un bûcher, une cave, leur dis-je ; conduisez-nous-y, ou nous vous brûlons la cervelle.— A droite, sous le vestibule, il y a la porte de la cave, me dit la vieille.

Cinq minutes après, Fritz et les deux femmes étaient renfermés. Nous entrâmes dans la chambre qui précède le salon où vous étiez ; nous entendîmes parler ; c'était Lugarto : il vous dévoilait toutes ses horribles machinations. Ces révélations pouvaient nous servir ; nous attendîmes jusqu'au moment, pauvre femme, où vous vous êtes si courageusement blessée. — Noble et généreux ami, dis-je à M. de Mortagne en serrant ses mains dans les miennes... toujours là... lorsqu'il s'agit de me secourir ou de me sauver ! — Oui, sans doute, toujours là... Sans vous quel intérêt aurais-je dans la vie? Mais, dites-moi, mon enfant, il faut aujourd'hui même mettre à la poste cette lettre pour votre mari ; il la trouvera à son arrivée à Londres ; elle lui apportera ce malheureux faux et lui rendra sa liberté. Pour déjouer les méchants propos de Lugarto et expliquer votre départ de Paris, afin que votre mari n'ait aucun soupçon de ce qui s'est passé cette nuit, vous allez partir pour la terre de madame Sécherin. Une fois là, vous écrirez à votre mari que, ne voulant pas rester à Paris sans lui, vous êtes allée passer chez Ursule le temps de son absence. Vous adresserez votre lettre chez vous, à Paris ; à son arrivée il la trouvera. — Mais, mon ami, pourquoi ne pas tout dire à Gontran? — Pourquoi ! pauvre enfant ! parce que, du moment où votre mari vous saura instruite de la bassesse qu'il a commise, il vous haïra... il aura à rougir devant vous... et jamais il ne vous pardonnera sa faute. — Ah ! pouvez-vous croire ? — Écoutez, Mathilde... je ne veux pas récriminer, je ne veux voir dans M. de Lancry que l'homme que vous aimez, votre noble et sainte affection le sauvegarde à mes yeux ; mais enfin... soyez juste, lorsqu'il vous savait si malheureuse de cette hideuse intimité avec un homme qu'il méprisait, qu'il haïssait autant que vous, a-t-il eu le courage de vous faire ce fatal aveu ? Non, il a préféré laisser s'accréditer sur vous les bruits les plus infamants. — Mais rompre ouvertement avec M. Lugarto, c'était se perdre.

— Mais c'était sauver votre réputation à vous, malheureuse femme, innocente de toutes ces vilenies... Si votre mari n'avait pas été un abominable égoïste, il aurait courageusement bravé les conséquences de sa faute, au lieu de vous laisser avilir aux yeux du monde,.. Après cette scène de Tortoni, qui révélait au moins de sa part une lueur de généreuse indignation, n'a-t-il pas de nouveau souscrit à toutes les exigences de Lugarto? Ne vous a-t-il pas, pour ainsi dire, lâchement abandonnée à ses infâmes tentatives? Tenez, Mathilde, pauvre et chère enfant ! il faut tout le respect, toute l'admiration que m'inspire votre dévouement pour m'empêcher de dire ce que je pense... je ne veux pas vous attrister encore... Seulement, croyez-en mon expérience, ne dites jamais à Gontran que vous avez son secret... Cet aveu vous serait fatal... Je vous le répète, l'homme qui, dans les terribles circonstances où vous vous êtes trouvée, n'a pas eu assez de confiance dans votre cœur pour tout vous avouer, serait impitoyable s'il vous savait instruite d'un mystère qu'il a caché avec tant d'opiniâtreté. — Mais enfin, si par hasard Gontran découvre mon séjour dans cette maison? — J'y ai songé... J'ai aussi songé que, par une nouvelle méchanceté dont je ne puis concevoir le but, Lugarto pourrait tout écrire à votre mari ; alors cette déclaration signée de lui, mon témoignage, celui de Rochegune, suffiraient pour vous mettre à l'abri de toute calomnie, car il faut tout prévoir... — Je suivrai vos conseils, dis-je à M. de Mortagne en soupirant. Pourtant je vous l'avoue, il m'en coûte de cacher quelque chose à Gontran...

M. de Mortagne, sans me répondre, me prit les deux mains, et me regarda quelques moments en silence. Sa figure si caractérisée avait une expression d'attendrissement inexprimable. Malgré lui, il pleura. Je ne saurais dire combien je fus profondément touchée en voyant couler les larmes de cet homme si énergique et si résolu. — Mon Dieu ! qu'avez-vous, mon ami? m'écriai-je, sans pouvoir non plus retenir mes larmes. — Je ne vous vois pas encore heureuse pour l'avenir... Pauvre enfant... votre mari est délivré d'une épouvantable domination, votre fortune est rétablie... M. de Lancry a des torts cruels à se faire pardonner, et le repentir doit rendre meilleures encore les âmes naturellement bonnes... Pourtant je crains, je ne suis pas rassuré... — Ce sont de vaines terreurs, mon ami... votre affection pour moi s'alarme à tort... croyez-moi. — Hélas ! je voudrais me tromper, me dit M. de Mortagne en secouant tristement la tête. — A propos, lui dis-je, cette somme considérable que vous avez remboursée pour nous... il est entendu, n'est-ce

pas, que nous vous la rendrons? — Ecoutez, Mathilde, j'ai environ soixante mille livres de rente : pendant les années que mademoiselle de Maran m'a fait passer sous les Plombs de Venise, j'ai fait des économies forcées ; j'ai peu de besoins, j'emploie presque tout mon revenu à soulager de nobles et obscures infortunes ; je n'aurai pas d'autres héritiers que vous, cette somme est donc une avance d'hoirie. — Mon ami ! pourtant... — Ecoutez-moi encore, votre contrat de mariage a été si déloyalement fait, que vous, qui apportez toute la fortune dans la communauté, vous n'avez droit à aucune réserve : votre mari peut vous dépouiller ou vous ruiner complétement. Heureusement je suis là... ma fortune garantit votre avenir. — Mon ami... n'ayez pas ces craintes ; je vous assure que Gontran est revenu de ses goûts de faste... il ne joue plus...

— L'état de maison que vous tenez à Paris était déjà beaucoup trop considérable pour votre fortune ; je suis sûr que, lorsqu'il se verra débarrassé de Lugarto, M. de Lancry se jettera de nouveau dans de folles dépenses... Vous avez encore maintenant net cent mille livres de rentes, votre hôtel payé ; eh bien ! en cinq ou six ans d'ici, votre mari peut avoir tout dissipé. Je connais les prodigues. — Mais, mon ami... — Mais, mon enfant, il n'a pas été arrêté, retenu par la honte de commettre un faux, pour se procurer de l'argent... Quel frein l'arrêtera lorsqu'il n'aura qu'à puiser à pleines mains dans votre fortune ?... Pardon... Mathilde... je vous afflige ; mais il est de ces vérités sévères qu'il faut oser dire... Jamais je n'ai failli à ce devoir, jamais je n'y manquerai... Je vous en conjure, résistez autant que vous le pourrez aux prodigalités de votre mari ; pour vous, pour lui-même, ayez cette résolution... Moi, je ne veux lui rien dire ; je réserverai mon influence pour les cas extrêmes. Il est violent, emporté ; il est impatient des remontrances : peu m'importe, lorsque votre intérêt voudra que je parle... je parlerai, et de façon à être entendu et écouté, je vous en réponds. Allons, adieu, mon enfant... Au moindre événement, écrivez-moi à Paris ; à tout jamais comptez sur moi... et sur Rochegune... Quant à celui-ci, que Dieu me le conserve... car il s'en va faire une terrible guerre, et il n'est pas homme à s'y ménager... Adieu, encore adieu ! Je vous enverrai Blondeau chez madame Sécherin ; un de mes gens qui m'accompagnait hier, et qui vient d'arriver avec ma voiture, vous suivra. Il m'appartient depuis longtemps, c'est vous garantir sa sûreté. Vous pouvez prendre avec lui cette femme que vous avez emmenée ; mais, à l'arrivée de Blondeau, chassez-la ; et, à votre retour à Paris, faites maison nette, de peur qu'il ne reste parmi vos gens quelque dangereuse créature de Lugarto ; puis ne remontez votre maison qu'avec des gens parfaitement bien recommandés. Allons, encore adieu. Une dernière fois, j'embrassai cet excellent ami en versant de douces larmes. Je serrai affectueusement les mains de M. de Rochegune, et je partis pour la Touraine, me faisant une fête de surprendre Ursule par ma visite inattendue.

CHAPITRE XX.

La famille Sécherin.

La propriété de M. Sécherin, qu'il habitait alors avec Ursule, était située à Vouvray en Touraine, sur le bord de la Loire. Je fus obligée de repasser par Paris ; je m'y arrêtai afin de mettre moi-même à la poste la lettre de M. Lugarto pour Gontran, lettre qui allait combler mon mari de joie et le délivrer de l'odieuse influence dont il avait si longtemps souffert. Nous étions à la fin du mois de juin. Je voyageai très-rapidement ; à mesure que je m'éloignais de Paris, il me semblait que je respirais plus librement : la vue des riantes campagnes que je traversais me calmait, me faisait du bien ; mon cœur se dilatait, j'allais revoir l'amie de mon enfance... Après tant de cruelles secousses, j'allais goûter le repos des champs, je me faisais une fête de partager pendant quelque temps la vie simple, paisible, d'Ursule et de son mari. Depuis assez longtemps, je n'avais reçu aucune lettre de ma cousine. Dans ses dernières lettres, elle continuait de se plaindre de son sort, mais elle le supportait avec une résignation mélancolique. Je connaissais l'exaltation du caractère d'Ursule, la bonté de son mari ; aussi n'étais-je pas très-inquiète. Je ne lui avais pas écrit un mot de ce qui avait bouleversé ma vie depuis quelque temps ; j'étais décidée à ne lui faire à ce sujet aucune confidence : ce n'était pas mon secret à moi seule, c'était aussi le secret de Gontran. J'arrivai à Vouvray par un beau soleil couchant, par une ravissante soirée d'été. Je laissai à gauche de grands bâtiments où était établie la manufacture de M. Sécherin. J'entrai dans une belle avenue de tilleuls qui conduisait à la maison d'habitation. A peine ma voiture était-elle à moitié de cette allée, que j'aperçus Ursule. Les chevaux s'arrêtèrent, on ouvrit la portière, je me précipitai dans les bras de ma cousine. Il est impossible de peindre sa joie, son étonnement surtout ; elle m'embrassait, me regardait comme si elle ne pouvait en croire ses yeux, puis elle m'embrassait encore.

— Comment ! c'est toi ? c'est toi ? me disait-elle. Quelle douce surprise ! — Ursule ! oui, c'est moi, moi ta sœur, je viens passer ici quelques jours dont je puis disposer pendant que mon mari est en Angleterre. — Quelle ravissante idée tu as eue là, Mathilde ! combien j'en suis reconnaissante ! Quel dommage seulement que notre pauvre maison soit si peu digne de te recevoir ! Je haussai mes épaules en souriant. — Et ton mari, où est-il ? comment va-t-il ? — Très-bien, me dit Ursule. Après cette effusion de reconnaissance, j'examinai ma cousine ; elle me parut encore plus jolie que par le passé. — Tu es heureuse, car tu es charmante, lui dis-je. — Heureuse, reprit-elle avec un accent qui devint presque subitement plaintif... Heureuse ?... Oui, je suis heureuse ; et elle étouffa un soupir... Mais c'est à toi... qu'il faut parler de bonheur. — Oh ! oui, m'écriai-je, en ce moment surtout ; tu ne sais pas combien je jouis du plaisir de te revoir, tu ne sais pas tout ce que j'attends de ces jours que je viens passer auprès de toi. J'avais mis mon bras sous le bras d'Ursule, et nous cheminions vers la maison. Cette habitation était assez grande ; le jardin qui l'entourait, symétriquement disposé en carrés, en quinconces, et bordé de grandes allées de charmilles régulièrement taillées à l'ancienne mode française, avait un aspect calme et grave ; au bout d'une de ces longues voûtes de verdure qui aboutissait à une terrasse, on apercevait la Loire.

— Tu trouves cette demeure bien provinciale, bien vulgaire, n'est-ce pas ? me dit Ursule. Mais M. Sécherin, ou plutôt sa mère, ne veut y rien changer, sous le prétexte qu'elle était ainsi du temps de feu M. Sécherin père ; ce qui n'empêche pas cette habitation d'être très-laide, comme tu peux le voir. Et cet affreux jardin français, ne dirait-on pas un jardin de couvent ? comme il est triste et sombre ! — Mais non, tu calomnies cette maison, ma chère Ursule ; je trouve ce jardin très-beau et très-noble, et puis vous avez, ce me semble, une terrasse sur les bords de la Loire ; comptes-tu cela pour rien ? — Toujours indulgente et bonne, pauvre chère Mathilde. — Non, vraiment, je t'assure que tout ici me plaît beaucoup. C'est si calme, si tranquille ! — Oh ! pour du calme, il y en a beaucoup ; heureusement on n'entend pas le bruit étourdissant des machines de la fabrique de M. Sécherin. — Ce sont ces grands bâtiments qu'on voit en entrant, n'est-ce pas ? Mais c'est un établissement magnifique. — Magnifique... comme une fabrique. Il n'y a rien de plus triste au monde... si ce n'est d'entendre sans cesse parler des résultats merveilleux de cette même fabrique, du nombre d'ouvriers qu'elle emploie, de son importance dans le pays, etc. Il faudra, ma pauvre Mathilde, te résigner à supporter souvent ces conversations-là. Quel changement pour toi, habituée à cette brillante vie du monde que, helas ! je n'ai fait qu'entrevoir avant de venir m'enterrer ici. Je regardai Ursule avec un air de reproche. — Ma sœur, ma sœur, lui dis-je, je crains d'avoir encore à te gronder ; je suis sûre que tu médis de ton bonheur... Ah ! crois-moi, ce monde... ce monde dont nous nous faisions de si brillantes imaginations, ce monde est bien triste et bien méchant. Combien je préférerais à ses faux plaisirs l'existence paisible que tu mènes ici !

Ursule me regarda avec surprise. — Toi... toi, me dit-elle, tu envierais mon sort... Tu es donc bien malheureuse, Mathilde !... Que t'est-il donc arrivé ? Tu m'as donc caché quelque chose ? — Non, ma chère Ursule, me hâtai-je de répondre, mais je t'assure que les plaisirs du monde étourdissent, mais ne remplissent pas le cœur. Tu le sais, j'ai toujours été un peu sauvage, même chez mademoiselle de Maran ; j'aimais mieux passer avec toi nos soirées dans notre chambre que de rester dans le salon. — Combien je reconnais ta bonté, ta délicatesse habituelle ! me dit Ursule ; tu feins d'envier mon sort pour me le faire trouver désirable... Mais viens que je te conduise dans ton appartement, tu excuseras cette modeste hospitalité. Nous entrâmes dans la maison. Tout était simple, mais tenu avec une extrême propreté. Nous montâmes un grand escalier carrelé, à rampe de bois massif ; il aboutissait à un long corridor, où s'ouvraient plusieurs portes. Ursule en ouvrit une ; je traversai une petite antichambre, et je me trouvai dans une très-grande chambre à antiques boiseries grises. Au fond était un lit à baldaquin avec des rideaux de toile de Perse à sujets chinois rouges sur fond blanc. Au-dessus des portes et de la cheminée, on voyait des panneaux peints et représentant des pastorales dans le goût de Watteau. C'étaient des arbres d'un vert tendre, un beau ciel d'azur, des bergères en jupes roses, des bergers en habit bleu céleste, ayant à leurs pieds des moutons d'un blanc de neige qui portaient à leur cou de larges rosettes de rubans.

Je ne puis dire combien je me sentis réjouie à l'aspect de ces bergeries, un peu maniérées sans doute, mais dont le calme souriant et champêtre reposait délicieusement ma pensée. De grandes fenêtres à petits carreaux s'ouvraient sur le jardin, et dominaient la Loire. Une commode et un secrétaire en bois des îles, semés de marqueterie verte et rose ; des meubles peints en gris, et aussi recouverts de toile de Perse rouge et blanche, complétaient l'ameublement de cette chambre. Ursule paraissait honteuse de cette simplicité, qui me ravissait. Je ne trouvai rien de plus gai, de plus riant. Deux autres pièces meublées dans le même goût, dont l'une pouvait servir de petit salon, dépendaient de cet appartement. — Vraiment, me dit Ursule, tu ne te trouveras pas trop mal établie ? — Je m'y trouve si bien, que, si M. de Lancry veut rester ici quelque temps lorsqu'il viendra me chercher, je te préviens que tu auras beaucoup de peine à nous renvoyer de chez toi. — Allons, je te crois, ma bonne Mathilde ; toute ma peur est que tu ne t'ennuies bientôt de cette vie que tu pares, j'en suis sûre, de tout le prestige de ton imagination ; je crains aussi que la compagnie de ma belle-mère, madame Sécherin, ne te paraisse bientôt insupportable. — Mais ton mari la disait la meilleure des femmes. — Les fils sont toujours indulgents ; tu

la verras ; elle est sans esprit, sans usage, d'une dévotion outrée, d'un entêtement qui serait une incroyable fermeté de caractère si elle avait autant d'intelligence que de volonté ; jamais ni moi ni son fils nous n'avons pu obtenir d'elle de faire le moindre changement à cette maison, d'augmenter le nombre de ses domestiques, d'améliorer leur service. Son éternel refrain est : Feu mon pauvre Sécherin trouvait que c'était bien comme ça. Aussi, Mathilde, toi qui as, dit-on, une des meilleures et des plus élégantes maisons de Paris, me dit Ursule en rougissant de confusion, ne te moque pas trop de nous en nous voyant à table servies par deux grosses paysannes tourangelles : c'est une manie de ma belle-mère à laquelle rien au monde n'a pu la faire renoncer.

Je regardai ma cousine sans pouvoir lui cacher ma tristesse. — Comment ! Ursule, tu me connais assez peu pour me croire capable de remarquer seulement de telles misères ? Est-ce qu'avant toute chose, je ne songe pas au plaisir d'être près de toi ? Sept heures sonnèrent. — Je vais vite t'envoyer ta femme de chambre, me dit Ursule ; madame Sécherin soupe exactement à huit heures. Oui, elle soupe, car rien n'a pu lui faire changer ses habitudes gothiques ; et elle aurait assez peu d'usage pour se mettre à table sans toi, si tu n'étais pas prête. — Et j'en serais désolée, ma bonne Ursule, car ta belle-mère verrait peut-être un manque d'égards de ma part dans mon inexactitude ; et, tu le sais, je ne trouve rien de plus respectable que les habitudes de famille. Ursule sortit ; ses craintes, ses remarques, me chagrinèrent pour elle. Elle semblait presque humiliée, pour ne pas dire dépitée, de la simplicité de sa réception, et l'on eût dit qu'elle songeait plus encore à sa vanité qu'à moi-même. Maintenant je me souviens que ma cousine, tout en me protestant de sa joie, du bonheur qu'elle avait à me revoir, me parut contrariée de ma venue ; d'abord j'attribuai sa contrainte aux puérils motifs que j'ai dits. Je devais bientôt savoir la véritable et misérable cause de son embarras. Je m'habillai très-vite et le plus simplement possible. Ursule frappa à ma porte. — Tu excuseras ma belle-mère de n'être pas venue te voir, mais elle marche difficilement, et il lui aurait été très-pénible de monter l'escalier. Mon mari arrive à l'instant de la fabrique, il va nous rejoindre au salon. — Descendons vite, car je suis décidée à faire la conquête de ta belle-mère, dis-je en riant à Ursule. — Oh ! tu auras bien de la peine. J'ai eu beau lui rappeler ton rang, la position de ton mari, lui parler de votre élégance, de votre richesse ; elle ne m'a pas parue disposée à faire plus de frais pour toi qu'elle n'en fait pour une bourgeoise de notre sous-préfecture. Tu excuseras ce manque d'éducation, n'est-ce pas ? — Cette simplicité me donne, au contraire, encore meilleure opinion de ta belle-mère, ma chère Ursule, et il faut absolument que je réussisse à lui plaire...

Nous descendîmes ; nous entrâmes dans une salle à manger où le couvert était mis, puis dans un salon où se tenait madame Sécherin. Je me souviens des moindres détails de cette scène, car elle me frappa beaucoup par l'harmonie qui existait pour ainsi dire entre madame Sécherin et les objets qui l'entouraient. J'avais eu de telles agitations, que je devais surtout trouver un charme infini dans tout ce qui rappelait des idées de calme, de tranquillité. Les fenêtres et les portes vitrées de ce salon s'ouvraient sur un parterre émaillé de fleurs. Un lustre de cristal de roche, soigneusement entouré d'une gaze blanche, descendait d'une énorme poutre qui traversait le plafond ; çà et là, pour tout ornement, étaient accrochés à la boiserie grise plusieurs cadres dorés renfermant des têtes d'étude dessinées au crayon par le mari d'Ursule lorsqu'il apprenait le dessin au collége de Tours, et offertes à son père ou à sa mère pour le jour de leur fête, ainsi que le témoignaient des dédicaces écrites d'une magnifique écriture. Sur le marbre de la cheminée, on voyait une pendule et des candélabres en bronze doré, recouverts de gaze comme le lustre ; deux consoles en bois d'acajou, placées entre les fenêtres, des fauteuils et deux canapés garnis de housses de bazin blanc, composaient l'ameublement de cette pièce, carrelée en rouge et cirée avec une minutieuse propreté. Madame Sécherin était assise dans une bergère placée dans l'embrasure d'une des fenêtres ouvertes et au-dessous de laquelle s'étendait un beau massif de rosiers en fleurs. Un vieux et gros perroquet gris à collier rouge se promenait gravement sur le rebord de cette croisée. La belle-mère d'Ursule filait sa quenouille au bruit mesuré de son rouet. C'était une femme de soixante-dix ans environ, vêtue d'une robe noire et coiffée d'une sorte de bavolet de batiste sans aucune garniture, qui encadrait étroitement son front pâle et ses joues creuses et ridées.

Au premier abord, cette physionomie paraissait seulement simple, douce et grave ; mais, en l'observant plus attentivement, on y découvrait une grande expression de fermeté, tandis que son regard calme, mais profond et scrutateur, révélait une longue habitude d'observation. Je fus à l'instant persuadée qu'Ursule était prévenue contre sa belle-mère, ou qu'elle la jugeait mal. Ce qui me prouva surtout que madame Sécherin n'était pas une femme vulgaire, c'est qu'elle m'accueillit avec une dignité affable et sans aucun embarras. Lorsque j'entrai, elle se leva péniblement en s'appuyant sur les bras de sa bergère, me fit un salut affectueux, et me dit : — Vous êtes bien bonne, madame, d'être venue voir ma bru : nous ferons ce que nous pourrons, mon fils et moi, pour que vous vous plaisiez ici. — Comment ne m'y plairais-je pas, madame ? je suis avec une sœur que j'aime et dont j'estime beaucoup le mari, et vous m'accueillez avec une cordialité qui me fait espérer davantage encore. — Je me sens très-disposée à vous aimer ; mon fils m'a dit que vous étiez une brave et honnête dame : les braves gens aiment les braves gens ; j'espère que vous serez contente avec nous. — Je n'en doute pas, madame. — Nous sommes sans façon, dit madame Sécherin en se remettant à son rouet ; nous vivons à l'ancienne mode... comme du temps de mon mari. Je n'aurais pas pu changer des habitudes qui ont été les siennes pendant tant d'années. — Je comprends cette religion des souvenirs, madame, et je l'admire ; ainsi, l'absence d'un être aimé se sent encore davantage... il n'y a rien d'amer dans ces regrets : ils sont adoucis par l'espérance d'être un jour réunis à ceux que nous pleurons.

Madame Sécherin me regarda pendant un instant avec intérêt, et me dit : — Les bons cœurs entendent les bons cœurs. Puis elle soupira, garda quelques moments le silence, et reprit, comme si elle eût voulu changer le cours de ses pensées : — Voici nos habitudes de Touraine, madame : nous déjeunons à neuf heures, nous dînons à deux, nous soupons à huit ; à dix heures, nous sommes tous couchés. Car, voyez-vous, qui se lève tôt doit se coucher tôt : mon fils est sur pied au chant du coq, il ne peut pas veiller tard. Ursule me regarda d'un air presque suppliant, et haussa les épaules en me montrant sa belle-mère. Ma cousine craignait que je ne fusse choquée de la familiarité naïve avec laquelle madame Sécherin me recevait : j'étais, au contraire, charmée de son accueil ; je le trouvais très-digne. Il n'y a rien de plus bourgeoisement, de plus platement vulgaire qu'un empressement faux et bruyant, que ces humbles protestations, que ces regrets exagérés de n'être que de pauvres provinciaux indignes de recevoir des « personnes de la capitale » (style de sous-préfecture, comme disait mademoiselle de Maran). M. Sécherin entra vivement ; il parut ravi de me voir, et vint à moi les bras ouverts pour m'embrasser. Son mouvement fut si naturel, si cordial, que je lui tendis mes deux joues, non sans sourire et sans rougir un peu.

M. Sécherin fit retentir le salon de deux gros baisers, à la grande confusion d'Ursule, qui ne put s'empêcher de lui dire à demi-voix : — En vérité, monsieur, vous êtes fou ! Quelles manières ! Mathilde, pardonnez-lui ! — Comment, quelles manières ! s'écria-t-il. Parce que j'embrasse notre cousine de tout mon cœur sur les deux joues ? Ma foi, moi, ça me réjouit de la voir, et je le lui prouve à ma façon. — Ne voyez-vous pas qu'Ursule est jalouse, mon cher cousin ? dis-je en riant à M. Sécherin. Celui-ci avait paru néanmoins réfléchir aux paroles d'Ursule ; aussi me dit-il d'un air confus, presque triste : — Après tout, ma femme a peut-être raison... Sans doute, j'ai eu tort, ma cousine... Excusez-moi, mais j'étais si heureux de vous revoir, que je n'ai pas réfléchi si c'était l'usage ou non de vous embrasser. — J'ai bien envie, mon cher cousin, de vous prier de recommencer, pour apprendre à Ursule à ne plus vous gronder injustement. — Vrai ?... Vous n'êtes pas fâchée ? s'écria M. Sécherin, dont la figure s'épanouit aussitôt. — En ai-je l'air ? lui dis-je. — Êtes-vous bonne, mon Dieu ! êtes-vous bonne ! Tenez, juste comme votre excellente tante, mademoiselle de Maran... Et, à ce propos, comment se porte-t-elle, cette excellente dame ? — Mais, fort bien, dis-je assez embarrassée, en échangeant un regard avec Ursule. — Ah ! maman, reprit M. Sécherin avec exaltation, vous n'avez pas d'idée quelle bonne femme ça est que mademoiselle de Maran, la tante de madame de Lancry ! elle est unie comme bonjour... Enfin, pour tout dire, elle vous ressemble comme deux gouttes d'eau pour le caractère, maman ; en cela, c'est tout votre portrait. — Tu me l'as toujours dit, mon fils, et je te crois. — Et je le dirai toujours. Tenez, madame de Lancry peut vous l'affirmer. La première fois qu'elle m'a vu, mademoiselle de Maran m'a tout de suite parlé comme vous m'auriez parlé vous-même, maman ; elle m'a fait des remontrances, elle m'a même un peu sermonné, parce que je disais des choses que je ne devais pas dire... Et c'est si rare, cette franchise-là... N'est-ce pas, maman ?

— Les vieilles gens doivent des leçons aux jeunes ; le bon Dieu les laisse sur la terre pour cela, dit simplement madame Sécherin en continuant de tourner son rouet. Puis, levant par hasard les yeux sur son fils, elle lui dit : — Est-ce que tu vas à la ville, ce soir ? — Non, maman. Pourquoi voulez-vous que j'aille à la ville ? — Tu as ton habit noir, une cravate blanche, et tu es rasé tout frais. — Ceci, maman, c'est une idée de ma femme ; elle m'a dit d'aller me faire beau à cause de madame de Lancry ; j'avais ma blouse en revenant de la fabrique. — Comment, Ursule, c'est pour moi... Ah ! mon cousin, nous nous fâcherons si vous changez la moindre chose à vos habitudes pendant mon séjour ici... — Eh bien ! vois-tu, *Belotte*, dit M. Sécherin, se retournant vers Ursule ; quand je te disais que ça lui serait bien égal, à madame de Lancry, que je dîne en blouse, avec une barbe d'avant-hier... — Encore une fois, mon cher cousin, je serais au désespoir d'être venue ici si je devais vous gêner en rien. — Eh bien ! c'est convenu, ma cousine, j'accepte ; et, quoi qu'en dise ma femme, je resterai dorénavant en blouse. Vous me pardonnerez, n'est-ce pas ? C'est qu'ainsi, quand on s'est occupé toute la journée, on trouve joliment bon de se mettre à son aise le soir. — Le fait est que tu te fatigues comme si tu avais encore ta fortune à faire, mon fils, dit madame Sécherin avec un soupir ; et pourtant, le bon Dieu a béni le travail de ton père. — Soyez tranquille, maman ; quand mon inventaire se montera à cent mille livres de rentes bien claires et bien nettes, j'arrêterai la machine. Je me suis dit : Ma femme trouve que je n'ai pas assez de fortune comme ça ; elle veut avoir cent mille livres de rentes pour aller briller à Paris. Eh bien ! donc, elle les aura, ses cent mille livres de rentes ! C'est si bon, si

doux, de penser que toute la peine que je me donne fait plaisir à ma femme, de penser enfin qu'il est en mon pouvoir de réaliser tous ses vœux, et que, pour le faire, il ne s'agit que de travailler... Tenez, cousine, rien qu'à cette idée-là, je suis heureux comme un roi de pouvoir travailler comme un nègre... Aussi, c'est pour cela que j'ai les mains si noires, car je n'ai pas le temps de faire le petit-maître, moi! dit M. Sécherin, riant aux éclats. Et il me montra ses grosses mains, qui justifiaient assez de sa plaisanterie.

Ursule rougit de honte, de dépit, et lança un coup d'œil furieux à son mari. Celui-ci me regarda timidement, en contemplant ses mains d'un air décontenancé. — Et quand cette digne main s'offre comme gage d'une promesse ou d'une amitié sincère, l'amitié qu'elle jure ou la promesse qu'elle fait sont sacrées... je le sais, dis-je à M. Sécherin en lui tendant la main. Ce mouvement, ces simples paroles que m'inspirait ma sympathie pour cet excellent homme, aussi loyal, aussi dévoué qu'il était inculte, lui firent venir les larmes aux yeux; il porta le bout de mes doigts à ses lèvres presque avec vénération. Sa mère interrompit son ouvrage, me regarda fixement, et me dit d'une voix attendrie : — Madame, voulez-vous me permettre de vous embrasser? vous rendez bien justice à mon pauvre fils, vous!!! Et, jetant sur Ursule, qui haussait les épaules, un coup d'œil sévère, madame Sécherin fit un mouvement pour se lever. — Ne vous dérangez pas, madame, lui dis-je en me courbant vers elle. Par deux fois elle me baisa au front. Quand je la regardai, deux larmes coulaient sur ses joues vénérables. Elle les essuya lentement sans mot dire, et se remit à son rouet. — Ma pauvre mère... vous la gâtez... en lui parlant ainsi de moi... me dit tout bas M. Sécherin d'un air attendri.

Ceci s'était passé très-rapidement. Je cherchai Ursule des yeux, je fus surprise de l'expression ironique avec laquelle elle avait contemplé cette scène. L'horloge de la fabrique de M. Sécherin sonna huit heures. — Maman, votre bras; allons souper, j'ai une faim enragée, dit M. Sécherin à sa mère en s'avançant vers elle. — Non, non, mon fils, donne la main à ta cousine, ma bru m'aidera. — Encore un dérangement que je ne souffrirai pas, madame: ne sommes-nous pas en famille? dis-je en prenant le bras d'Ursule. — Madame de Lancry a raison; allons, maman, venez, dit M. Sécherin en s'approchant de sa mère, qui s'appuya sur lui et passa devant nous. — En vérité, Mathilde, me dit Ursule à demi-voix, d'un air presque piqué, tu as fait, comme tu le voulais, la conquête de ma belle-mère. C'est la première fois que je l'ai entendue dire à son fils d'offrir son bras à une autre personne qu'à elle. Vingt fois des femmes de nos parentes ont dîné ici, et jamais pareille chose n'est arrivée. — Tant mieux! je suis très-fière de ma conquête, dis-je en souriant à Ursule, car je trouve ta belle-mère très-respectable et très-digne. — Digne, ma belle-mère? tu la trouves digne? Ah çà! tu te moques d'elle et de nous. — Je la trouve si digne qu'elle me représente à merveille une de ces vénérables femmes de la vieille noblesse de province dont nous parlait toujours mademoiselle de Maran, tu sais? qui vivaient dans leurs terres sans jamais venir à Paris ou à la cour. Ursule me regardait avec étonnement; elle croyait que je raillais, et je disais vrai: rien n'est plus imposant que la vieillesse lorsqu'elle est simple, réfléchie, vénérable, et qu'elle a la conscience de son autorité. Nous nous mîmes à table. — Maman, les clefs pour avoir le vin, dit M. Sécherin à sa mère.

Ursule rougit de nouveau de confusion et de dépit, pendant que sa belle-mère tirait lentement de sa poche un énorme trousseau de clefs, et qu'elle le donnait à une des deux paysannes. M. Sécherin dit le bénédicité, nous commençâmes à souper. La chère était excellente, presque délicate, servie sans aucune recherche, mais avec une excessive propreté. — Cousine, vous allez goûter de la pâtisserie de maman, me dit M. Sécherin en m'offrant d'un gâteau placé devant lui; vous verrez comme c'est bon, il n'y a que maman pour faire ces tourtes-là. Tout mon malheur est que Belotte ne veuille pas apprendre à les faire; mais ma petite femme ne mord pas à la pâte. — Elle a très-grand tort, mon cousin, car elle déroge à une des illustrations de notre famille, dis-je d'un air très sérieux. — Ah bah! et comment donc cela, cousine? — Comment! Ursule, dis-je à ma cousine, tu ne te rappelles pas que mademoiselle de Maran nous disait toujours que notre grand'tante de Surgy et la comtesse de Brionne (une princesse de la maison de Lorraine, monsieur Sécherin, notez bien cela, s'il vous plaît...) avaient la passion de confectionner des caillebottes au jasmin et des tartelettes à la gelée d'orange pralinée, et que le roi Louis XV se trouvait très-heureux quand ces dames consentaient à lui faire part de leurs œuvres culinaires, ajoutait mademoiselle de Maran. Encore une fois, est-ce que tu ne te souviens pas de cela? — Si, si, dit Ursule, je l'avais oublié. — Des tartelettes à la gelée d'orange pralinée... mais ça doit être très-bon! dit madame Sécherin, il faudra que j'essaye. — Eh bien! Belotte, ça ne te décide pas? Vois donc... pourtant, puisqu'une princesse de Lorraine faisait des tartelettes, tu peux bien, toi... — Excusez-moi... je n'ai aucun goût pour ces distractions-là, dit Ursule; je n'ai pas d'ailleurs l'honneur d'appartenir à la maison de Lorraine. — Mais maman n'appartient pas non plus à la maison de Lorraine, et ça ne l'empêche pas de faire des galettes; ainsi tu peux bien...

J'eus pitié de l'impatience d'Ursule, j'interrompis son mari pour lui demander s'il était content de sa manufacture. Il fut ravi de cette question et entra dans toutes sortes de détails qui véritablement m'intéressèrent beaucoup. Il y a toujours un côté sérieux et instructif à chercher et à trouver chez les hommes spéciaux. Une fois dans un milieu d'idées relatives à des faits qu'il connaissait à merveille, M. Sécherin s'exprima avec facilité, avec justesse, et sinon avec éloquence, du moins avec âme et énergie. Je me souviens que je lui demandai s'il occupait beaucoup d'enfants dans sa manufacture. — J'emploie tous ceux que je puis attraper, me répondit-il en souriant, et une fois que je les tiens, je ne les lâche plus. Je fais siguer un beau et bon dédit aux parents, et il faut bien qu'ils me les laissent le plus longtemps possible. — Quel avantage trouvez-vous donc à employer ces enfants?—Quel avantage, cousine? celui d'empêcher leurs parents, qui sont souvent égoïstes et durs, de surcharger de travail ces pauvres petits malheureux. Dans ma fabrique, ils ne font que ce qu'ils peuvent faire, apprennent un bon métier, et deviennent honnêtes, laborieux, ayant toujours de bons exemples sous les yeux, car je ne garde jamais de mauvais sujets chez moi; ça me dépense de l'argent, vu que les pauvres enfants me coûtent plus qu'ils ne me rapportent; mais ça m'est égal, c'est mon luxe; et quand je les vois heureux, robustes, travailler gaiement, ma foi, cousine, je m'aperçois qu'après tout j'ai fait un fameux placement. — J'admire d'autant plus votre tendresse à ce sujet, mon bon cousin, que j'avais entendu dire que plusieurs de vos confrères...

— Ecrasaient les enfants de travail, n'est-ce pas? s'écria M. Sécherin avec indignation; les misérables!... Tenez, cousine, ça me rappelle une chose que je n'ai jamais dite ni à ma femme ni à maman, parce que ça n'en valait guère la peine et que ça m'aurait fait passer pour un tapageur; mais, puisque nous sommes sur ce chapitre, je vais tout vous dire. Un jour, c'était à mon mariage, j'entre à Paris pour visiter une manufacture; qu'est-ce que je vois? des enfants exténués, maladifs, travaillant plus que des hommes, et pour quel salaire, mon Dieu! à peine de quoi acheter du pain. Ma foi, ça me révolte, je n'en fais ni une ni deux, et je dis au maître de l'établissement qui me le montrait : « Comment avez-vous le courage de faire périr ces petits malheureux à petit feu? car vous les tuez, monsieur! » Mon confrère me répond que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, et qu'il n'a pas besoin de mes observations. Je lui réponds, moi, que ça me regarde, que je suis aussi fabricant, et que la cruelle avidité de lui et de ses pareils suffirait pour déconsidérer une profession honorable. Il m'envoie promener, je l'y envoie à son tour: je suis naturellement doux comme un agneau, cousine, mais quand on m'échauffe les oreilles, je ne réponds pas de moi; enfin je ne sais pas comment ça s'arrange, mais nous en venons aux gros mots; j'ai la main trop leste : mon confrère avait servi, le lendemain nous nous battons. Je n'avais jamais touché un pistolet, mais à la chasse je ne suis pas mauvais tireur. Finalement je lui campe une balle dans le mollet droit, car il se tenait les pieds en dehors comme un maître de danse. — Mon fils, tu t'es battu! s'écria madame Sécherin, qui avait écouté cette naïve narration avec toutes les marques d'une anxiété profonde, et elle joignit les mains avec un ressentiment de terreur. — Allons, j'en étais sûr, voilà maman qui va me bougonner, me dit tout bas M. Sécherin.

Puis, se levant et allant à elle, il lui dit d'un ton rempli de respectueuse tendresse : — Voyons, maman, j'ai eu tort, c'est une bêtise de jeune homme; je ne vous en ai pas parlé, parce que cela vous aurait inquiétée. — Mon enfant, mon pauvre enfant! dit madame Sécherin en embrassant son fils avec effusion, que de mal tu me fais! — Mais, mon Dieu, maman, c'est passé... ainsi! c'est passé. — Ta naissance aussi est passée, et tous les jours je remercie le Seigneur de m'avoir donné un bon fils, dit madame Sécherin avec une simplicité touchante en essuyant ses larmes. Cette scène, qui me prouvait que le mari d'Ursule était, dans l'occasion, aussi courageux, aussi énergique que loyal et dévoué, fut interrompue par une des deux servantes, qui remit une lettre à M. Sécherin. — Tiens, ma femme, c'est de Chopinelle, dit-il à Ursule. Probablement il ne pourra pas venir faire sa partie ce soir. M. Sécherin décacheta et lut la lettre. — Il s'agit d'un de vos voisins? dis-je à Ursule. — C'est notre sous-préfet, répondit-elle en rougissant.

Surprise de la voir rougir, je la regardai fixement, non pour l'embarrasser, mais par un mouvement machinal; à mon grand étonnement, Ursule devint pourpre. — C'est bien cela, reprit M. Sécherin, il ne peut pas venir ce soir, il a des circulaires à écrire, car on parle de réélections. C'est un bien charmant garçon que Chopinelle, et un bien bel homme. En voilà un qui est toujours bien mis, et qui fait sa barbe tous les jours, et qui met des gants. Est-ce que vous ne l'avez pas rencontré dans le monde, Chopinelle, ma cousine? — Je ne le crois pas, lui dis-je en souriant; je ne connais pas ce nom... — Il va pourtant dans ce qu'il y a de plus huppé comme société quand il est à Paris. N'est-ce pas, ma femme? Il dîne chez les ministres, et il est la coqueluche du noble faubourg, comme il dit toujours, n'est-ce pas, Belotte? —Je crois que M. Chopinelle se vante, dit Ursule d'un ton sec.—Tiens, comme tu dis cela d'un drôle d'air! toi qui te fâches quand on le contredit et qui l'écoutes toujours comme un oracle!—Je crois que M. Chopinelle est un menteur, dit madame Sécherin d'un ton bref. — Ah! bon, maman, bon! vous allez vous faire une fameuse querelle avec Ursule, si vous dites du mal de son *pays*, car Chopinelle est Parisien comme elle, et par-dessus son valseur privilégié et son accompagnateur de romances, car il a une voix superbe Chopinelle, n'est-ce pas, Belotte? une voix ronflante comme un tuyau d'orgue. Il faudra que vous chan-

tiez ensemble pour notre cousine ce joli duo, tu sais... mais tu sais bien, ce duo que vous avez répété si longtemps, ce duo d'un opéra italien qui finit en... *i*. Ursule, voulant sans doute interrompre une conversation qui lui était désagréable, dit à sa belle-mère. — Ma cousine est très-fatiguée de la route... Elle a besoin de repos. — C'est juste, ma bru. Pardon, madame, ajouta madame Sécherin en se retournant vers moi; mon fils, dis tes grâces. Les grâces dites, nous rentrâmes au salon. Je souhaitai le bonsoir à mes hôtes, et je montai chez moi avec Ursule. — Demain matin je viendrai t'éveiller, et nous causerons, me dit-elle d'un air embarrassé. Ce soir tu dois être fatiguée, repose-toi.

CHAPITRE XXI.

La lettre.

Le lendemain matin, à mon réveil, j'adressai une longue lettre à Gontran pour le supplier de venir me rejoindre à Vouvray le plus tôt possible. Mon mari devait trouver cette lettre à Paris à son retour de Londres, je pourrais donc le voir avant huit jours. Pour la première fois que j'écrivais à Gontran, j'éprouvais un charme infini à cette douce occupation; j'avais tant à lui dire! à chaque instant j'étais sur le point de lui tout raconter; mais je me souvenais des avis de M. de Mortagne, et je me résignais au silence. Ma lettre écrite, j'attendis Ursule avec assez d'impatience. Tous mes souvenirs d'enfance et de jeunesse s'étaient réveillés: les chagrins que je venais d'éprouver avaient développé, mûri mon jugement. Je voyais avec un véritable chagrin ma cousine méconnaître les qualités essentielles, excellentes, de son mari. Si outrée que fût la mélancolie qu'Ursule affectait autrefois, je préférais encore cette exagération au ton sec, décidé, presque méprisant, qu'elle me semblait avoir adopté à l'égard de sa belle-mère et de M. Sécherin. En réfléchissant davantage, j'excusai Ursule; elle était seule, sans conseils, et, une fois engagée dans une fausse voie, elle devait s'y égarer chaque jour davantage, faute d'un avertissement salutaire et ami. Plusieurs fois je pensai à la rougeur, à l'embarras de ma cousine, lorsque son mari avait parlé de ce M. Chopinelle. Dans son isolement, Ursule s'était peut-être montrée quelque peu coquette à l'égard de cet homme. Je résolus de lui parler très-franchement à ce sujet, de la supplier de ne pas s'exposer à de pénibles contrariétés domestiques pour un si misérable sujet. Madame Sécherin me parut une femme très-sensée, très-ferme, très-observatrice. Elle avait évidemment sur son fils peut-être encore plus d'influence qu'Ursule; il me sembla qu'elle nourrissait contre celle-ci quelque grief secret, et qu'elle se contenait jusqu'à ce qu'un moment opportun lui permît d'éclater. Les personnes de ce caractère, ordinairement prudentes, calmes, opiniâtres, d'un esprit clairvoyant, d'un cœur simple et droit, d'une piété austère, ne connaissent ni ménagements ni tempéraments; une religieuse impartialité leur fait un devoir d'attendre des preuves avec une patience invincible; puis, lorsqu'elles se croient dans le juste et dans le vrai, elles deviennent impitoyables.

Ursule entra chez moi. Après quelques phrases insignifiantes, je lui dis: — Il faut que je te gronde, ma sœur. Tu n'es pas raisonnable: tu m'avais promis de faire pour ainsi dire l'éducation de ton mari, de le façonner un peu; avec quelques mots gracieux et tendres, tu en obtiendrais tout. Car, j'en suis sûre, moi qui n'ai aucune influence sur lui, en quelques jours je le changerai beaucoup à son avantage. — Tu es habituée aux miracles. N'as-tu pas ensorcelé ma belle-mère? Mon mari m'a dit ce matin qu'elle raffolait de toi. — En admettant ce triomphe, tu le vois, est-ce si difficile de se faire aimer? — Ce n'est pas difficile, ma chère Mathilde... C'est ennuyeux; je n'éprouve pas le besoin d'être aimée de madame Sécherin. — Ecoute, Ursule, crois-moi, tu te méprends sur le caractère, sur l'esprit de ta belle-mère. — Tu lui trouves l'air grande dame... Tu vas maintenant lui découvrir du génie, dit Ursule en souriant avec ironie. — Du génie? non, mais beaucoup de pénétration. Continuellement elle observe. — Que peut-elle observer? Je ne la crains pas. — Je le crois... Néanmoins pourquoi ne pas la ménager? — A quoi bon? Je voudrais bien te voir à ma place, ma pauvre Mathilde. — A ta place?... Je m'amuserais beaucoup. — Ici?... — Ici... — Mais à quoi? — Je te le dis, à me faire aimer, à essayer mon pouvoir, à opérer des merveilles, à changer ton mari presque en élégant, et à amener ta belle-mère à aller au-devant de toutes les améliorations désirables dans cette maison qui te déplaît tant. — C'est impossible; tu ne connais pas l'entêtement de madame Sécherin, et l'horreur de mon mari pour tout ce qui est gêne ou contrainte. — Essaye toujours... Depuis hier, comment ai-je fait, moi, pour être au mieux avec elle? — Oh! toi, tu es très-séduisante, tu sais plaire, tu sais cacher tes impressions désagréables. Moi, je ne sais rien dissimuler, je suis trop franche. Pendant quelques mois, j'ai été d'une mélancolie profonde, d'une tristesse morne, mon désespoir s'est usé dans mes larmes. Maintenant je me suis endurcie, j'ai tant souffert! Mon cœur est insensible, même à la douleur; je raille, je méprise, j'aime mieux cela.

Depuis le commencement de notre conversation, l'accent d'Ursule avait été nerveux, saccadé, brusque. — Ma sœur, lui dis-je, tu n'es pas dans ton état naturel, tu me caches quelques chagrins. — Aucun, je te jure, j'ai pris mon parti; lorsque nous aurons assez de fortune pour aller vivre à Paris, j'irai; jusque-là je vis machinalement, fuyant mes rêves de jeune fille, lorsqu'ils viennent quelquefois m'apparaître... malgré moi... car ces souvenirs chéris ne me rappellent que trop, et toi... et nos beaux jours... Ah! Mathilde!... Mathilde! tu m'as gâté la vie, ajouta Ursule... Après un assez long silence, elle fondit en larmes, comme si elle avait cédé tout à coup à une émotion jusqu'alors contenue. — Oh! j'étais bien sûre, m'écriai-je, que mon amie, que ma sœur me dissimulait quelque chose; que ses paroles brèves et âcres partaient de ses lèvres et non pas de son cœur.

— Eh bien! oui... oui, pardonne-moi. Hier, après le premier mouvement de joie que m'a causé ton arrivée, j'ai été saisie d'un mauvais sentiment; j'ai eu honte de ce qui m'entourait, j'ai eu honte de ma mélancolie habituelle; j'ai craint de te sembler ridicule avec mes larmes éternelles; j'ai voulu être résolue, insouciante, ironique: mais ce rôle faux, dissimulé, je ne peux le supporter. A toi, devant toi, je ne puis mentir... Ta pauvre Ursule ressent aujourd'hui aussi vivement, plus vivement peut-être qu'autrefois, les douleurs de la mésalliance morale qu'elle a contractée. Hier, ce matin, quand je me plaignais de la tristesse de cette habitation, je mentais; de son manque d'élégance, je mentais. Que m'importe le cadre de la vie... lorsque cette vie est à jamais flétrie... Ah! Mathilde... avec un cœur qui m'eût compris, l'existence la plus dure, la plus malheureuse, m'aurait ravie. — Pauvre Ursule, je t'aime mieux ainsi, j'aime mieux tes larmes que ton ironique et froid sourire. Pourtant, dis-moi: ton mari semble aller au-devant de tes moindres désirs... Quoique riche déjà, il travaille encore sans relâche pour satisfaire un jour à tes goûts d'opulence. — Tu veux parler, n'est-ce pas, Mathilde, de cette fortune que je lui ai ordonné d'acquérir... afin d'aller briller à Paris? dit Ursule en souriant avec amertume. Je te parais bien égoïste, bien cupide, bien vaine, n'est-ce pas? — Ursule, tu es folle. Je ne dis pas cela.

— Non, non, c'est vrai; pardon, Mathilde. Mais aussi je serais si chagrine si tu me soupçonnais capable de cette honteuse avidité d'argent... Écoute-moi donc. A mon arrivée ici, mon mari parla d'abandonner sa manufacture, de vivre dans le loisir, de me consacrer tous ses instants. Mathilde, te l'avouerai-je? je m'effrayai, plus peut-être encore pour lui que pour moi, de cette vie inoccupée qu'il m'offrait de partager. Nos goûts sont si différents! il y a si peu de sympathie entre nous! Et puis, je savais qu'il lui en coûtait beaucoup d'abandonner des occupations très-attachantes, des habitudes d'activité qui étaient pour lui une seconde nature, qui étaient presque sa santé... J'aurais si mal récompensé ce grand sacrifice, que je ne voulus pas l'accepter. Aussi, afin de rendre mon refus moins pénible pour son amour-propre, afin de ne pas lui dire: « Ces loisirs que vous voulez me consacrer me seraient indifférents ou pesants, » il m'a fallu trouver un prétexte... Alors j'ai été forcée de feindre je ne sais quelle cupidité, quelle vanité démesurée; alors, je lui ai dit qu'au lieu d'abandonner les affaires, il me ferait au contraire plaisir de les continuer jusqu'à ce qu'il eût acquis une fortune assez considérable pour nous permettre de briller à Paris... Une fortune... briller! Mathilde, Mathilde... tu me connais, tu sais le cas que je fais du luxe et de la splendeur; et, lors même que mon mari réaliserait la fortune qu'il rêve, hélas! je le sens, je n'en jouirais pas... ma vie s'use lentement et sourdement, ma sœur.

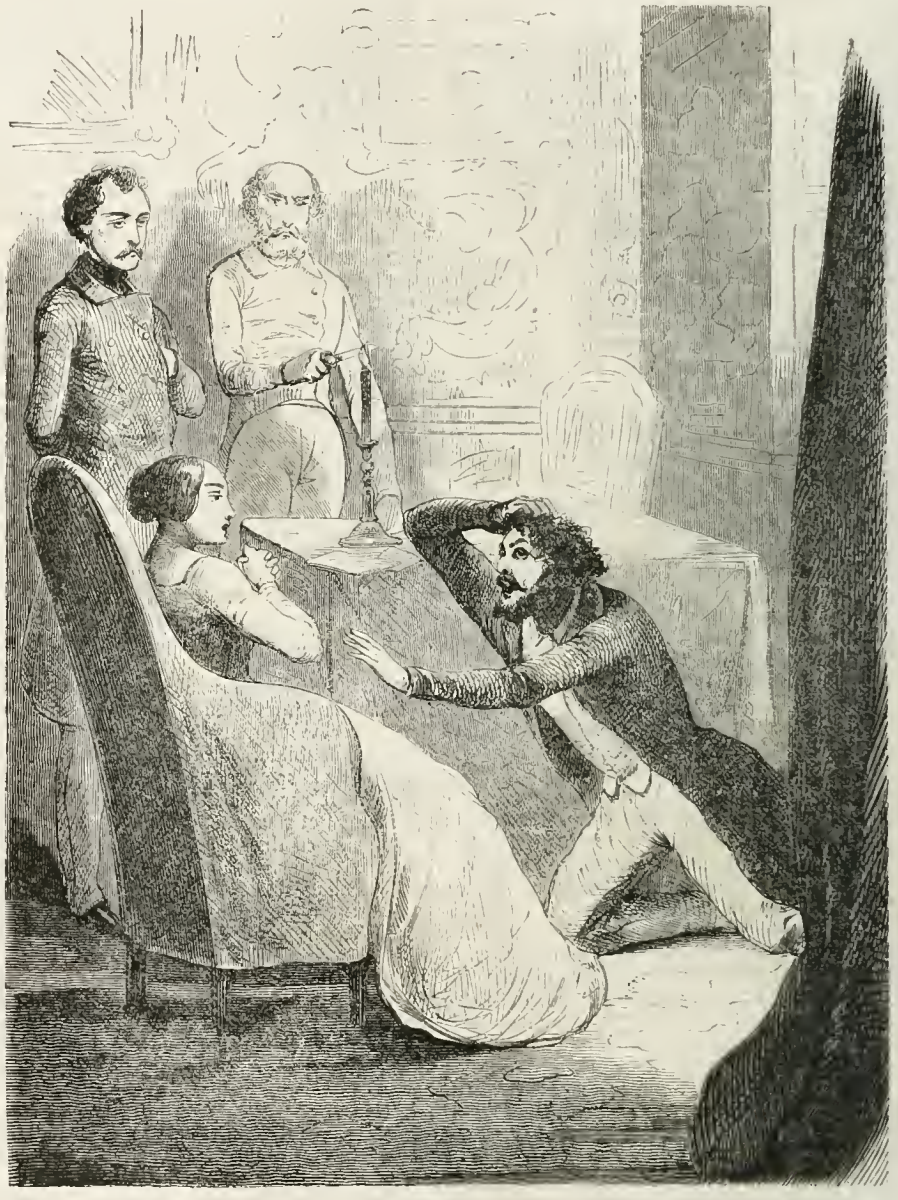
Ursule, en disant ces derniers mots, baissa tristement la tête sur sa poitrine; elle semblait accablée par une douleur immense. L'expression mélancolique de sa physionomie, la langueur de son regard voilé, étaient tellement d'accord avec ces tristes paroles, que, je l'avoue, je crus aveuglément à ce qu'elle me disait. Elle trouvait le moyen de paraître se sacrifier encore à son mari en l'obligeant à travailler sans relâche pour augmenter une fortune déjà considérable. Je poussai l'aveuglement si loin, que je m'inquiétai des pressentiments sinistres d'Ursule. Je les combattis vivement. — Mais enfin, lui dis-je, pourquoi rêver un avenir si sombre?... pourquoi renoncer à toute espérance? Ursule me prit les deux mains, attacha sur moi ses yeux bleus noyés de larmes, et murmura d'une voix douloureusement émue: — Tu parles d'espérances, ma sœur... hélas! je te l'ai écrit le lendemain de cette fatale union, mon espérance, c'est une pauvre place obscure dans le cimetière du village; mon avenir, c'est l'éternité... Et Ursule appuya sa tête sur mon épaule en pleurant... Peu à peu elle se calma.

Notre entretien avait pris un tel caractère, que je ne voyais pas de transition possible pour lui demander si elle avait été quelque peu en coquetterie avec M. Chopinelle. Sachant l'exaltation de ma cousine, l'inoccupation de son cœur, je redoutais pour elle les dangers de la solitude; je croyais utile, urgent, de lui faire part de mes craintes: je n'hésitai pas. — Dis-moi, Ursule, voyez-vous beaucoup de monde? lui demandai-je. — Quelques parents de mon mari et quelques négociants de Vouvray, avec lesquels il est en relation d'affaires. — Mais vous n'avez pas d'intimité habituelle? — Si, un ou deux vieux amis de ma belle-mère, quelquefois le substitut du procureur du roi, et aussi notre sous-préfet. — Ce monsieur Chopinelle? — Justement, qui a écrit hier à mon mari, tu sais? Ursule prononça ces mots si naturellement, avec si peu d'embarras, que je crus mes soupçons sans fondement. — Et tu as fait de la musique avec lui? Est-il bon musicien? — Détestable; il chante horriblement faux. Malheureusement, M. Sécherin est fort lié avec lui, et j'ai été obligée de subir par politesse je ne sais combien de duos et de ré-

pétitions de duos. Ah! Mathilde, ajouta Ursule en secouant tristement la tête, te souviens-tu de ce que nous disions : Parlée à deux, la musique est une langue divine, sacrée, qu'il ne faut pas profaner!... Aussi combien j'ai souffert d'être obligée de chanter avec cet homme, moi qui pensais, comme toi, que c'est seulement avec une personne tendrement aimée qu'on peut partager ces élans de l'âme, ces accents passionnés que le chant seul peut rendre! Je me rappelai qu'en effet, au fort de notre admiration pour la musique, nous ne comprenions pas comment on osait ou comment on pouvait chanter un duo passionné avec une autre personne que celle qu'on aimait. Les dernières paroles d'Ursule détruisirent tous mes doutes sur sa coquetterie, je ne craignis pas de lui dire en souriant : — Tu vas bien te moquer de moi... Est-ce que je ne m'étais pas imaginé que ton sous-préfet te faisait la cour?

Ursule, malgré les larmes qui tremblaient encore au bout de ses longs cils, partit d'un éclat de rire si franc, si naïf, si bruyant, que j'en restai toute décontenancée. — M. Chopinelle! s'écriait-elle à travers ses éclats de rire, mon Dieu! quelle singulière idée! tu ne sais pas ce que c'est que M. Chopinelle, tu le verras. Ah! mon Dieu, mon Dieu... M. Chopinelle me faire la cour! Le rire est contagieux; malgré moi, je partageai l'hilarité de ma cousine. Lorsque cette gaieté fut tout à fait calmée, Ursule, par un de ces brusques revirements d'impressions qui étaient un de ses plus grands charmes, me dit tristement : — Hélas! Mathilde... une des causes de mon chagrin désespéré, c'est que, vois-tu, je le sens, mon cœur est mort... mort à tout jamais... il a été si douloureusement broyé par une souffrance longtemps contenue, que c'est à peine si ce pauvre cœur bat encore; et ces faibles battements, ton amitié, ton amitié seule les cause... Et puis enfin, ma sœur, ajouta Ursule avec une dignité touchante, mon mari manque sans doute de tous les avantages qui inspirent, qui commandent la passion, ce rêve de notre vie, à nous autres femmes; mais il est bon, il est loyal, il est dévoué, et, crois-moi, Mathilde, il me serait aussi impossible de l'outrager..... que de l'aimer d'amour. — Bien, bien, Ursule, je reconnais ton cœur, m'écriai-je en lui serrant la main. — Et puis, dit-elle en souriant d'un sourire si navrant que les larmes me vinrent aux yeux, je suis comme les pauvres enfants souffrants .. Je trouve une sorte de douce consolation à être plainte... et oserais-je jamais me plaindre si j'étais coupable... Sans doute j'étais complétement prévenue en faveur d'Ursule, mais l'esprit le plus délicat, le plus soupçonneux, n'aurait-il pas été désarmé comme je le fus par les apparences d'une sincérité si ingénue? La gaieté moqueuse, la sensibilité, la délicatesse, la dignité... Ursule avait tout employé pour me convaincre : je fus convaincue.

A cette heure, mieux instruite, je reste toujours confondue, j'oserais presque dire d'admiration (il y a de belles horreurs), en pensant avec quel art infini cette femme savait alternativement faire vibrer toutes les cordes de l'âme, avec quelle dextérité, avec quelle souplesse, elle puisait des larmes au sourire, de la candeur à la dignité, de l'orgueil à la tendresse pour vous persuader un mensonge. S'attaquant à tout, à votre esprit, à votre cœur, à vos vices, à vos vertus, à vos sympathies, à vos haines, elle ne laissait pas enfin une seule des fibres de votre intelligence, de votre cœur, sans l'avoir interrogée... Vers les trois heures, M. Sécherin était occupé à sa fabrique, madame Sécherin faisait sa sieste accoutumée; j'étais dans le salon avec Ursule, lorsque M. Chopinelle y entra. M. Chopinelle était un jeune homme brun, d'une figure pleine, colorée, encadrée de favoris noirs; sa taille épaisse, robuste, était sans grâce : il avait des pieds et des mains énormes : ses traits, assez réguliers, mais d'une expression commune, devaient lui valoir en province le titre de beau. En conséquence de la saison, probablement, il portait un chapeau de paille et une cravate à la Colin; une redingote de bouracan vert à boutons de métal, un pantalon rayé de bleu et des souliers de daim gris complétaient ce costume pastoral. A peine eus-je entrevu cet ensemble vulgaire, que je me sentis absolument rassurée sur la tranquillité du cœur d'Ursule. J'ajouterai, en m'inspirant un peu de l'esprit et du langage de mademoiselle de Varan, que M. Chopinelle joignait à ces dehors du beau Léandre des rengorgements de satisfaction jubilante, doucement contenue par une sorte de réserve officielle, de morgue administrative, qui faisait de M. le sous-préfet l'idéal de la sottise dans la suffisance, et de la vulgarité dans l'insuffisance.



Oh! pas cela... pas cela... madame, ayez pitié de moi! — PAGE 78.

J'échangeai un malin sourire avec ma cousine. Elle répondit par un salut très-froid aux bruyantes et familières démonstrations de M. Chopinelle. Il me sembla qu'il était entré dans le salon en véritable vainqueur, en ami intime impatiemment attendu. Il resta comme ébahi de l'accueil glacial d'Ursule. Tout à coup M. Chopinelle réfléchit, et s'aperçut sans doute que ces airs conquérants devaient être souverainement déplacés devant une étrangère. Il sourit d'un air capable, et son regard semblait dire à Ursule : — Soyez tranquille, ne craignez rien : je ne vais pas vous compromettre; je dissimulerai parfaitement notre intelligence.

Ce manége de fatuité insolente et ridicule me révolta; alors je ne supposais pas un moment que la conduite de ma cousine eût eu rien autorisé les impertinentes affectations de M. Chopinelle. — Qu'y a-t-il de nouveau à Vouvray, monsieur Chopinelle? lui dit Ursule en continuant de travailler à sa tapisserie. — Rien de très-important, madame, si ce n'est administrativement : et il ajouta, d'un ton important et mystérieux : — On parle d'une dissolution. Ma correspondance m'a absorbé et m'a empêché de venir faire hier la partie de notre gros Tourangeau. Que voulez-vous? avant d'être aimable il faut être fonctionnaire... Je regardai Ursule. Elle haussa les épaules. Ces mots, notre gros Tourangeau, s'appliquaient sans doute à son mari. Je fus choquée de cette plaisanterie. M. Chopinelle continua : — Vous pensez bien, madame,

que mes regrets ne se sont pas bornés là, ajouta-t-il en s'inclinant gracieusement devant Ursule, mais les affaires d'Etat avant tout. — Ma chère amie... M. Chopinelle, sous-préfet de notre arrondissement, me dit Ursule en m'indiquant M. Chopinelle d'un signe de tête.

Je m'inclinai légèrement. — Madame arrive de la capitale? — Oui, monsieur. — Madame va trouver la province bien maussade, bien ennuyeuse, bien stupide! Pour nous autres, Parisiens, c'est une véritable Sibérie, un exil; autant aller tout de suite aux antipodes .. Vous n'avez pas d'idée, madame, des figures qu'on trouve dans mon arrondissement et de la vie qu'on y mène; ma parole d'honneur on se croirait chez les Hurons, pour ne pas dire davantage. Heureusement que madame Sécherin a été jetée comme moi sur cette terre étrangère; si madame reste ici quelque temps, nous improviserons une petite colonie parisienne au milieu des sauvages de la Touraine. Madame est sans doute musicienne? me demanda M. Chopinelle. Heureusement il se chargea de ma réponse et ajouta : — Il n'y a pas à en douter, je parie que madame a une voix charmante ; nous transporterons ici la patrie des arts. Madame Sécherin a un délicieux talent : madame Sécherin la jeune, bien entendu, car sa belle-mère n'a jamais su que chanter la messe, ah! ah! ah!..... M. Chopinelle me regarda tout fier de cette impertinence. Il s'aperçut qu'elle n'était pas de mon goût, et se retourna vers Ursule. — Monsieur, lui répondit-elle sèchement, ce que vous dites de la mère de mon mari me semble parfaitement déplacé. L'étonnement de M. Chopinelle redoubla. — Ah çà! vous avez donc quelque chose contre moi, que vous m'accueillez de la sorte? On dirait que je suis un étranger pour vous, dit-il avec un certain dépit. — En vérité, monsieur, je ne sais pas ce que vous voulez dire. Parlons, si vous le voulez bien, de la route vicinale que vous nous promettez sans cesse, reprit Ursule avec le plus grand sang-froid. M. Chopinelle sembla piqué au vif; voulant sans doute justifier le langage familier qu'il affectait à l'égard de ma cousine, il s'oublia jusqu'à dire : — Je ne sais si c'est la présence de madame qui vous intimide ainsi ; mais, ordinairement, avouez-le, vous me traitez moins cérémonieusement, madame. Je ne suis donc plus l'ami de la maison?... Bien, bien, je me plaindrai à ce cher Sécherin, je vous en avertis.

Lugarto.

Si je n'avais pas eu en Ursule une confiance aveugle, insensée, la mauvaise humeur de cet homme, d'ailleurs infiniment mal élevé, m'eût donné beaucoup à penser. Mais je ne vis dans M. Chopinelle qu'un fat ridicule qui voulait à mes yeux abuser d'une apparence d'intimité que la vie de la campagne autorise, pour me faire croire qu'Ursule le voyait avec un certain intérêt. C'est pour donner une idée de la sottise de ce personnage que j'ai cité quelques mots de sa conversation, qui ne fut qu'un fastidieux mélange de lieux communs et de prétentions insupportables. Je n'ai jamais compris qu'on pût trouver un grand plaisir à s'amuser des sots : leur vulgarité, leur niaiserie, me répugnent, m'attristent au moins autant que la vue d'une infirmité physique. La froideur et la répugnance que je ne pus m'empêcher de témoigner à M. Chopinelle abrégèrent donc singulièrement sa visite. Après son départ, Ursule me demanda, en riant aux éclats, si je croyais toujours qu'elle s'occupât de ce sous-préfet, s'il était possible de rencontrer un homme plus complétement absurde, et si je n'avais pas honte de mes soupçons à ce sujet.

Je partageai la gaieté d'Ursule, je ne conservai pas le moindre doute sur sa sincérité. M. Chopinelle ne revint pas de quelques jours, à la grande surprise de M. Sécherin, qui ne cessait pas d'accabler sa femme de questions auxquelles celle-ci répondait avec impatience. Complétement rassurée au sujet de la coquetterie d'Ursule, au bout de quelques jours je fis une autre découverte qui me charma bien davantage. En ma présence, le ton de ma cousine envers son mari était froid, indifférent, quelquefois dédaigneux; pourtant M. Sécherin ne paraissait pas s'en apercevoir ; il semblait l'homme le plus heureux du monde, et, au grand déplaisir d'Ursule, il faisait allusion à mille circonstances qui prouvaient que les meilleurs rapports existaient entre eux, et que sa femme le comblait de prévenances.

Plusieurs fois M. Sécherin dit à Ursule en riant et en haussant les épaules : — C'est pourtant parce que notre cousine est là que tu ne veux pas avoir l'air d'être amoureuse de moi. En effet, après m'être longtemps demandé pourquoi ma cousine dissimulait une conduite si conforme aux conseils que je lui donnais, je fus convaincue que c'était pour conserver toujours le droit de se dire la plus incomprise, la plus infortunée des femmes, et pour pouvoir se plaindre à moi de la mésalliance morale à laquelle elle avait été sacrifiée. Cette conviction me tranquillisa beaucoup sur la destinée d'Ursule.

Pour la première fois, je reconnus une sorte de monomanie mélancolique dans les tristesses exagérées qu'elle avait affectées dans notre premier entretien à mon arrivée à Vouvray. Je n'accusai pas ma cousine de fausseté, je la trouvais presque malheureuse d'avoir honte de son bonheur et de ne pas oser avouer qu'ayant reconnu les nobles et généreuses qualités de son mari, elle avait sagement pris son parti sur quelques-unes de ses vulgarités. Une fois bien sûre que ses chagrins n'étaient qu'une prétention, qu'une sorte de coquetterie de souffrance, je n'eus pas le courage de contrarier Ursule à ce sujet : je la croyais, je la voyais parfaitement heureuse ; le reste m'était indifférent. Je fus bien loin de regretter les larmes que j'a-

vais données à ses douleurs supposées. Seulement je ne pus m'empêcher de sourire en pensant que le complément du bonheur d'Ursule était pour elle de se dire la plus misérable des créatures. Plus j'observais, plus je reconnaissais que l'empire qu'elle avait sur son mari était immense; quelquefois même je doutais que celui de madame Sécherin pût l'égaler. Celle-ci persévérait toujours à l'égard d'Ursule dans une froideur contrainte qui souvent semblait blesser son fils.

Environ huit ou dix jours après la scène que j'ai racontée, M. Chopinelle revint à Vouvray pour y dîner. Il prétexta de nombreuses occupations pour excuser son absence. M. Sécherin l'accueillit avec une parfaite et joyeuse cordialité. Après souper, la nuit venue, au lieu de jouer, selon son habitude, au piquet avec son fils, madame Sécherin se mit à son rouet. Mon cousin sortit pour aller donner quelques ordres à sa fabrique. Les fenêtres étaient ouvertes, il faisait un temps magnifique. Ursule et M. Chopinelle causaient assis sur un canapé placé derrière la chaise de madame Sécherin, qui était complétement absorbée par son rouet. Grâce à l'abat-jour d'une lampe, le salon était plongé dans une demi-obscurité. J'allai m'asseoir près d'une des fenêtres. Le ciel était pur, les étoiles brillantes; je tombai dans une rêverie profonde. Je ne sais depuis combien de temps j'étais absorbée dans ces réflexions, lorsque, retournant machinalement la tête, je vis M. Chopinelle, assis près d'Ursule, lui donner une lettre qu'elle serra vivement dans la poche du petit tablier qu'elle portait. J'étais presque complétement cachée dans l'embrasure de la fenêtre; ma cousine, ne pouvant pas me voir, pensait sans doute qu'il m'était impossible de l'apercevoir. Je me croyais dupe d'une illusion.

A ce moment, madame Sécherin interrompit le mouvement mesuré de son rouet, et, du ton le plus naturel, elle dit à Ursule, en tournant à demi la tête : — Ma bru, venez, je vous prie, me tenir cet écheveau à dévider. Ursule se leva, s'approcha de sa belle-mère. Je vois encore cette scène. Ursule portait une robe de mousseline blanche rayée de rose et un tablier de soie bleu-clair garni de dentelle noire; debout devant madame Sécherin, elle tenait l'écheveau de lin sur ses deux mains élevées. Sans doute, ennuyée de l'occupation que lui avait imposée sa belle-mère, elle frappait légèrement le plancher du bout de son joli pied. Tout à coup, par un mouvement plus rapide que la pensée, madame Sécherin plongea sa main dans la poche du tablier d'Ursule, et saisit la lettre de M. Chopinelle.—Avec les traîtres, il faut user de traîtrise! s'écria-t-elle d'une voix menaçante. J'ai tout vu dans cette glace! Et elle montra une glace placée en face d'elle, qui avait dû, en effet, réfléchir ce qui venait de se passer derrière sa chaise. — Madame! dit Ursule en pâlissant. — Il y a longtemps que je vous surveille, répondit madame Sécherin. Mon fils va tout savoir.

CHAPITRE XXII.

La nuit porte conseil.

Cette scène s'était passée si rapidement, que j'eus à peine le temps de m'approcher de madame Sécherin, et de lui dire : — Au nom du ciel, madame, parlez plus bas; on peut vous entendre, votre fils va rentrer d'un moment à l'autre.—Il me tarde qu'il soit ici, répondit cette femme inflexible. M. Chopinelle restait anéanti, stupéfait; debout auprès d'Ursule, il ne put prononcer une parole. — Madame! m'écriai-je à mon tour, ma cousine est plus imprudente que coupable.—Mon pauvre fils... mon pauvre fils, dit madame Sécherin sans me répondre, en regardant avec douleur la lettre qu'elle venait de surprendre. Et, pour cette femme, il se tue de travail! et, pour cette femme, il oublie quelquefois sa mère! Mais le bon Dieu est juste; oui, oui, il est juste... il ne permet pas que les coupables soient impunis. Elle sonna. Une servante vint. — Allez dire à mon fils de venir me parler à l'instant même; il doit être à la fabrique, dit madame Sécherin. La servante obéit, Je regardais Ursule; son calme imperturbable me confondait. — Vous allez être enfin traitée comme vous le méritez, lui dit madame Sécherin avec indignation, en montrant la lettre; mon fils va tout savoir... Ursule avait repris tout son sang-froid. Elle regarda sa belle-mère de l'air du monde le plus naïvement étonné, et lui dit : — En vérité, madame, je ne comprends pas vos reproches; je ne sais pas à quoi vous faites allusion en me disant que je serai traitée comme je le mérite; il me semble qu'avant de m'accuser vous devriez ouvrir cette lettre, si cette lettre cause votre courroux, et vous assurer de ce qu'elle contient.

Madame Sécherin leva vivement la tête, et regarda ma cousine avec une profonde surprise. — Comment! vous osez dire... s'écria-t-elle. — Mon Dieu, madame, rien de plus simple... le jour de la fête de mon mari arrive bientôt. J'ai chargé monsieur (elle montra M. Chopinelle) d'une commission relative à une surprise que je ménage à M. Sécherin. Prévoyant le cas où M. Chopinelle ne pourrait m'entretenir seule de cette commission, et voulant que tout ceci demeurât secret, je l'avais prié de m'écrire un mot à ce sujet... Voilà ce grand mystère... et tout uniment ce dont il s'agit, madame... Soulagée d'un poids énorme, je me jetai au cou d'Ursule. Elle s'était exprimée d'une manière si simple, si naturelle, si naïve, que je me reprochai amèrement de l'avoir soupçonnée. Je dis à madame Sécherin : — Vous le voyez, madame, vous vous êtes trompée. Madame Sécherin resta stupéfaite. Elle regardait fixement la lettre qu'elle tenait entre les mains, et semblait ne pouvoir croire à ce qu'elle entendait. — Comment, disait-elle, en se parlant à elle-même, je me serais trompée à ce point? Depuis tant de temps que je les observe!... Mais non, non, reprit-elle vivement, en décachetant la lettre, le cœur d'une mère ne se trompe pas... Pourquoi ressentirais-je tant d'aversion contre cette femme? Je ne suis ni injuste, ni haineuse, moi... non... non... il faut qu'elle soit coupable, elle est coupable! Elle s'approcha de la lampe pour lire la lettre, et chercha ses lunettes. La physionomie de ma cousine resta impassible. Elle dit en souriant à M. Chopinelle : — Allons, monsieur... adieu notre surprise. Le sous-préfet regarda ma cousine d'un air stupide, effaré, puis il prit brusquement son chapeau, et se précipita vers la porte. Il y rencontra M. Sécherin. Celui-ci le saisit par le bras, le retint et lui dit en riant : — Comment, vous vous en allez déjà, Chopinelle? Est-ce que vous êtes fou? Et ma revanche à l'écarté que vous devez me donner? allons donc, allons donc, on ne m'échappe pas comme ça. — Enfin, voilà mon fils! s'écria madame Sécherin, qui tenait toujours la lettre ouverte, sans y avoir encore jeté les yeux, tout va s'éclaircir.

M. Sécherin avait ramené avec lui M. Chopinelle, et le tenait toujours par le bras. — S'éclaircir, quoi donc, maman? dit-il. — Oh! mon ami, une bien terrible aventure, se hâta de dire Ursule avec gaieté. Figurez-vous que M. Chopinelle m'a remis tout à l'heure une lettre en secret... Mon Dieu, oui... très-mystérieusement, tout comme s'il se fût agi d'une véritable déclaration d'amour. Maintenant, savez-vous ce que c'est que cette lettre?... Hélas! il faut bien se décider à vous l'apprendre .. Elle contient quelques renseignements relatifs à une surprise que je vous ménageais pour le jour de votre fête, et dont j'avais chargé M. Chopinelle; comme il était fort probable que je n'aurais pas l'occasion de m'entretenir seule avec monsieur, je l'avais prié de m'écrire ce qu'il ne pourrait pas me dire, afin que personne ne se doutât de rien. Malheureusement, maintenant, voilà tout ébruité, je ne pourrai pas jouir de ma surprise... — Tiens... tiens, mais c'est juste, c'est après-demain la Saint-Benoît, dit M. Sécherin. Comment, ma femme, tu me gâtes comme ça? Et tu prends ce cher Chopinelle pour complice? Ah! ah! monsieur le sous-préfet, vous voulez vous ligner avec ma femme! ajouta-t-il en riant aux éclats. Ah! vous complotez tous deux pour me faire des surprises! — Une surprise, dit madame Sécherin, en jetant un regard perçant sur Ursule. Nous allons bien voir. Elle déplia la lettre. M. Chopinelle devint livide. Je frissonnai; un affreux pressentiment me dit qu'Ursule, par une présence d'esprit qui me confondait, et à l'aide d'un mensonge audacieux, n'avait fait que retarder un éclat terrible. Voyant l'émotion du sous-préfet, je fus persuadée que cette lettre était une lettre d'amour. Je voulus, à tout hasard, tenter une dernière fois de sauver Ursule; je m'écriai, en tâchant de cacher l'altération de ma voix : — Vous savez, mon cher cousin, que ces sortes de surprises sont sacrées, qu'il faut les respecter.—Je le crois bien! ainsi, maman, je vous en prie, ne lisez pas cette lettre : rendez-la à Ursule, afin qu'elle et son complice puissent machiner ensemble leur scélératesse; je ferai semblant de ne rien savoir. — Donnez, donnez la lettre, madame! s'écria Chopinelle en avançant la main. Cette main tremblait comme la feuille. Je crus que tout était perdu.

A ce moment, Ursule, qui n'avait pas quitté sa belle-mère des yeux, et qui s'était approchée d'elle peu à peu et sournoisement, saisit la lettre en riant aux éclats, et s'écria : — Ma bonne maman, il n'y aura pas de préférence... ni vous non plus ne connaîtrez pas cette surprise. — Bravo!... bravo!... sauve-toi, ma petite femme! sauve-toi, s'écria M. Sécherin. Ursule sortit rapidement. Je la suivis machinalement, ainsi que M. Chopinelle; une fois hors du salon, il s'écria d'un air éperdu, en s'essuyant le front : — Quel sang-froid!... elle nous a sauvés!... Ah! quelle femme!!! quelle femme!!! Dès que nous fûmes seuls, ma cousine déchira la lettre, et la mit en morceaux dans la poche de son tablier. — Ah! Ursule, lui dis-je d'un ton de reproche, j'en tremble encore, quelle terrible leçon! Dieu veuille qu'elle ne soit pas perdue. — Vous pouvez vous vanter d'avoir une fameuse présence d'esprit... Sans vous, tout était découvert. Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines, dit M. Chopinelle d'un air consterné. Ah!. . Ursule... quelle femme vous êtes! Si j'avais pu conserver le moindre soupçon, ces dernières paroles de M. Chopinelle, son émotion, eussent suffi pour m'éclairer. Ma cousine nous regarda tous deux avec les marques du plus grand étonnement, se mit à rire, et me dit : — Ah çà! entre nous, ma bonne Mathilde, parles-tu sérieusement? à qui donc en as-tu avec ta terrible leçon? Pourquoi me dis-tu cela? quel rapport ont ces terribles paroles avec une innocente surprise qui a failli être découverte? ne dirait-on pas qu'il s'agit de quelque chose de grave? ne vas-tu pas croire, comme ma belle-mère, qu'il s'agit d'une déclaration d'amour? ajouta-t-elle en riant aux éclats.

Cette assurance railleuse et effrontée m'effrayait, et me rendait muette. Le sous-préfet, non moins stupéfait que moi, me regarda, et s'écria sottement : — C'est étonnant... c'est à ne pas croire ce qu'on entend. Ah! quelle femme! Ursule redoubla d'éclats de rire, et dit : — Et vous aussi, monsieur Chopinelle? Vous vous troublez... vous pâlissez... vous vous extasiez sur ma présence d'esprit qui a empêché, dites-vous, que tout ne fût découvert? En vérité, je suis désolée des émotions que je

vous ai causées en vous chargeant de cette pauvre commission. Mais savez-vous que vous êtes fort peu adroit? ajouta-t-elle avec un sourire méprisant, mais savez-vous que votre air empêtré, effaré, aurait suffi pour donner une apparence de vraisemblance aux soupçons de ma belle-mère... Pour un futur homme d'Etat, vous êtes bien peu maître de vous... et à propos d'une niaiserie encore... Que serait-il donc arrivé, je vous le demande, s'il s'était agi de quelque chose de sérieux? Je doute fort que vous fassiez votre chemin dans la politique, mon pauvre monsieur Chopinelle. — Comment, m'écriai-je malgré moi, indignée de tant d'audace, si ton mari eût ouvert cette lettre!—Il savait quel était le cadeau que je voulais lui donner pour sa fête; notre surprise était manquée, voilà tout... Et Ursule me regarda fixement sans rougir. Ses traits étaient aussi calmes, aussi riants que si elle eût dit la vérité. Nous étions restés sous le vestibule. M. Sécherin nous rejoignit, souriant toujours, gai toujours comme d'habitude.

Ursule s'écria, dès qu'elle le vit : — Votre mère est bien fâchée de mon enfantillage, n'est-ce pas? Après tout, ce que j'ai fait était très-mal. Mon Dieu... mais maintenant j'y pense, savez-vous que j'avais l'air de craindre que vous ne lussiez cette lettre? Tenez, je suis sûre que votre mère vous aura parlé dans ce sens; et elle aurait eu raison, car les apparences semblent être contre moi. — Ah! ah! ah! dit M. Sécherin en riant aux éclats. Est-ce que tu es folle... avec tes apparences? Au contraire... à mon grand étonnement, au lieu de se fâcher de ce que tu lui avais ôté la lettre des mains, quand tu as été partie, maman m'a regardé fixement sans me dire un mot; puis elle m'a demandé mon bras, et elle est rentrée dans sa chambre; je n'ai pas pu en tirer une parole. Ursule secoua tristement la tête, et dit : — Voyez-vous, mon ami, j'en étais sûre, voilà votre mère fâchée contre moi. Que je m'en veux donc d'avoir agi ainsi comme une étourdie! Tenez... je ne me le pardonnerai jamais. Et une larme brilla dans les yeux d'Ursule. — Allons, allons, s'écria son mari d'un air attendri, voilà que tu vas te bouleverser, te faire du mal pour une bêtise... quand je te dis que maman n'a pas prononcé un mot; voyons, sois donc tranquille. — C'est justement pour cela; son silence m'accuse, elle est profondément blessée, elle aura au moins pris cette folie pour un manque d'égards de ma part. M. Chopinelle s'esquiva pendant que M. Sécherin consolait Ursule. Je prétextai une migraine pour monter chez moi. Ursule et son mari m'accompagnèrent jusqu'à ma porte, et me souhaitèrent le bonsoir. Je restai seule. Ursule était coupable... je ne pouvais pas conserver le moindre doute à ce sujet. Mon cœur se serra; j'éprouvai une des plus douloureuses angoisses que j'aie jamais ressenties... Ursule m'avait menti! toujours menti!

Elle était fausse; sa mélancolie éplorée, sa tristesse rêveuse, ses besoins d'idéalité, ses scrupules, qui s'effarouchaient de ce qui n'était pas d'une délicatesse exquise, tout cela n'était qu'un jeu, qu'une apparence. Je m'étais apitoyée sur ses souffrances morales, et elle ne souffrait pas; elle avait commis une faute, et cela même sans l'excuse de la passion, de l'entraînement que peut inspirer un homme éminemment doué. Elle avait sacrifié ses devoirs à un homme ridicule dont elle rougissait, car elle le raillait, car elle le reniait avec une imperturbable assurance. Dans cette scène qui pouvait la perdre, son front était resté calme, intrépide; elle avait conjuré l'orage qui allait éclater avec une présence d'esprit, avec un sang-froid, avec une audace qui m'épouvantaient. Ces découvertes me firent un mal horrible. Hélas! je l'avoue à ma honte, peut-être l'amertume de mon désillusionnement s'augmenta-t-elle encore du dépit qu'on éprouve toujours d'être dupe de sa propre bonté. Pourtant non... non... plus je rappelle mes souvenirs, plus il me semble que je fus surtout accablée de cette pensée : que je n'avais plus de sœur, que celle en qui je mettais tant d'espérances n'était plus digne de cette amitié. Je passai une nuit triste et agitée. Le lendemain matin, à mon réveil, ma femme de chambre me dit que M. Sécherin était déjà venu plusieurs fois savoir quand je pourrais le recevoir : il avait absolument à me parler.

Assez inquiète, je m'habillai à la hâte, j'envoyai chercher mon cousin. Il vint bientôt, il me parut triste et soucieux. — Qu'avez-vous à me dire, mon cher cousin? — Quelque chose de très-grave... ma cousine. Comme vous êtes de la famille, et la meilleure amie de ma femme, nous ne devons pas avoir de secret pour vous... Devinez ce qui m'arrive? Une tuile qui me tombe sur la tête. Jamais je ne me serais douté de cela... Mais, quand les gens âgés se mettent quelque chose dans la tête... — Je ne comprends pas, mon cousin. — Vous seriez-vous jamais doutée que maman fût dure et injuste pour ma pauvre femme? s'écria-t-il. Eh bien! cela est pourtant. Cette nuit, Ursule m'a tout conté en fondant en larmes, j'en avais le cœur navré; croiriez-vous que, quand je ne suis pas là, maman la traite avec injustice? qu'elle la bourre, qu'elle la gronde?... et Ursule... comme une pauvre brebis du bon Dieu qu'elle est, souffre tout cela sans se plaindre? Il a fallu la scène d'hier pour combler la mesure. — La scène d'hier? — Mais oui... certainement... Ursule m'a tout raconté... Les soupçons absurdes de maman à propos de cette lettre de Chopinelle, c'est ça surtout qui a profondément blessé ma femme, et il y avait bien de quoi. Car enfin, comme ma femme me le disait cette nuit : — Tu comprends bien, mon pauvre loup, que tant qu'il s'est agi de choses indifférentes, j'ai pu me taire; mais maintenant il s'agit d'un soupçon qui porte atteinte à ton honneur et au mien, je ne puis me résigner plus longtemps au silence envers toi. Ce serait presque avouer que ta mère a raison de m'accuser. Mais voilà ce que c'est, s'écria M. Sécherin, les belles-mères et les brus, c'est le feu et l'eau, c'est le diable à confesser. J'aurais dû m'attendre à cela, et encore, non, car ma pauvre femme ne soufflait jamais un mot, elle cédait en tout à maman... Elle est si bonne! si excellemment bonne!

Et il se mit à marcher avec agitation. Je vis qu'Ursule, dans la crainte d'être prévenue par sa belle-mère, avait tout avoué à son mari, et usé de son influence pour s'innocenter complétement. Quoique je fusse indignée de la conduite d'Ursule et peinée de l'aveuglement de son mari, je ne voulus pas dire un mot qui pût éveiller ses soupçons, mais je tâchai de calmer l'irritation qu'il semblait avoir contre sa mère. — Tout ceci s'apaisera, mon cher cousin, lui dis-je; vous le savez, le cœur d'une mère est toujours un peu ombrageux, un peu jaloux. C'est le défaut de la véritable tendresse. — Aussi, je ne lui en veux pas, à la bonne femme. Je n'aurais, d'ailleurs, qu'à lui dire une chose bien simple : Vous prétendez, maman, que Chopinelle fait la cour à ma femme depuis trois mois! Eh bien! c'est justement depuis trois mois que ma femme est plus gentille pour moi qu'elle ne l'a jamais été... Mais c'est que c'est vrai, cousine; vous n'avez pas idée comme depuis trois mois surtout Ursule me câline, comme elle me gâte; c'est mon gros loup par-ci, mon bon chien par-là, car Ursule fait comme votre tante voulait que je fisse; c'est une justice à lui rendre, elle garde tous ces jolis petits noms-là pour quand nous sommes seuls. Enfin, c'est pour vous dire que, depuis trois mois, jamais, jamais je n'ai été plus heureux, plus gai, plus content. Ce ne sont pas des rêves, des propos, cela!... C'est la vérité, je l'ai éprouvé, je l'éprouve! Aussi tout ce que maman me dirait ou rien, ce serait la même chose... Ah! ah! ah! ajouta-t-il en riant sincèrement, ma femme amoureuse de Chopinelle... Peut-on avoir une idée pareille? mais c'est du délire... Et, comme Ursule me le disait encore cette nuit, si ça n'avait pas été pour ne pas faire une malhonnêteté à Chopinelle, et le battre contre le chemin vicinal qui me serait si nécessaire à ma fabrique, il y a beau temps qu'elle l'aurait envoyé promener avec ses duos; il l'ennuyait à périr, il lui écorchait les oreilles; car, au lieu de chanter, il paraît qu'il crie comme un diable enrhumé, à ce que dit Ursule. Ça m'avait toujours bien fait un peu cet effet-là; mais, comme je ne m'y connais pas, je n'avais rien dit... ni Ursule non plus, de peur de me contrarier en se moquant de mon ami intime. Je vous demande un peu où il faut que maman ait la tête pour imaginer de pareilles choses? Un gros garçon si bêtement fat! Enfin, il faut qu'il soit bien ridicule, Chopinelle, puisque ma pauvre Ursule, malgré ses larmes, en a tant plaisanté cette nuit, que nous avons fini par en rire comme deux enfants. Elle est si drôle, si gaie, ma femme, quand elle s'y met... Vous n'avez pas d'idée de ça, cousine, parce que, devant vous, elle s'observe dans la crainte de vous paraître mauvais ton... Mais, entre nous, il n'y a pas de petite réjouie comme elle; c'est pour cela que ça m'affecte tant de la voir triste; c'est qu'aussi il faut avoir un cœur de pierre pour l'affliger, pauvre cher agneau... et maman, qui est si bonne d'ordinaire, va justement la prendre en grippe... Elle... elle...

— Je suis sûre, mon cousin, qu'Ursule n'a rien à se reprocher; mais, vous le savez, la vieillesse est soupçonneuse... et puis, enfin, il me semble que madame votre mère ne vous a rien dit contre votre femme jusqu'à présent? — Non sans doute, mais, tenez, ça ne va pas manquer d'arriver; maintenant je comprends l'air que maman avait hier soir. C'est dans son caractère de ne rien faire à demi, voyez-vous... Ce silence-là présage une forte scène; je connais maman, elle ne dit que quand elle a à dire, mais alors... elle devient terrible. — Les familles les plus unies ne sont pas à l'abri de ces discussions, vous le savez, mon cousin... mais ces légers orages passent et s'oublient bientôt. — Sans doute, mais après ça, comme me disait Ursule, pour éviter ces orages dont vous parlez, peut-être, pour nous comme pour maman, serait-il mieux de vivre un peu plus séparés... Il y a, à deux portées de fusil d'ici, une très-jolie maison à vendre; nous nous y établirions avec ma femme en laissant ceci à maman; vous comprenez, elle serait bien plus à son aise... car, après tout, comme disait Ursule, c'est pour maman... ce que nous en ferions. — Quitter votre mère! mon cousin... prenez garde... depuis si longtemps elle est habituée à vivre près de vous. — Oh! ce ne serait pas la quitter, nous la verrions tous les jours, plutôt deux ou trois fois qu'une... Et puis, vous concevez, Ursule a la poitrine très-délicate, malgré son air de bonne santé; les heures de repas de maman sont si différentes de celles dont ma femme avait l'habitude, qu'elle a toutes les peines du monde à s'y faire. A la longue, elle en tomberait malade; elle a lutté tant qu'elle a pu sans me rien dire, la pauvre petite, mais à cette heure elle m'a avoué qu'elle ne pouvait plus tenir. — Ainsi, mon cousin, vous voilà presque décidé à vous séparer de votre mère. Cette résolution est bien grave; il me semble qu'elle a été prise très-brusquement : hier vous n'y songiez pas.

— Non, sans doute... c'est-à-dire quelquefois, ma femme m'en avait parlé à bâtons rompus; mais, cette nuit, elle m'a fait comprendre qu'après tout ce qui s'était passé, ça serait pour maman et pour nous le parti le plus convenable, et je suis tout à fait de son avis... Maintenant que je sais que maman est injuste envers ma femme, tôt ou tard ça jetterait du froid dans nos relations. Est-ce que vous ne trouvez pas que nous avons raison d'agir ainsi, ma cousine? Oh! d'abord, Ursule m'a dit : — Avant tout, consulte Mathilde, et suivons son conseil. — Puisque vous me demandez mon conseil, je vous engagerai à patienter encore.

Votre pauvre mère ne s'attend pas à cette séparation soudaine; ce serait pour elle un coup terrible. — Vous croyez, cousine? — Mais vous, n'en éprouvez-vous donc aucun? — Certes, j'éprouverais un affreux chagrin, s'il s'agissait de quitter maman tout à fait... je ne sais pas même si je pourrais m'y résoudre; mais il ne s'agit que de nous aller établir à deux petites portées de fusil de cette maison, pas davantage... — Malgré tout, croyez-moi, cette détermination lui serait très-pénible; ne vous pressez pas... croyez-moi, attendez... réfléchissez... Une des servantes de madame Sécherin entra, et dit à mon cousin : — Monsieur, madame Sécherin vous dit de venir la trouver; elle prie aussi madame de vouloir bien vous accompagner. Elle attend dans la chambre aux trois fenêtres... — Dans la chambre de feu mon père!... dit mon cousin en me regardant avec un étonnement mêlé de crainte; qu'est-ce qu'il y a donc d'extraordinaire? Depuis la mort de papa, ma mère ne va jamais dans cette chambre que pour prier; c'est, pour elle, comme une chapelle... Tenez, cousine, vous n'avez pas d'idée de la tristesse, de la peur que ça me cause... je connais ma mère : il va se passer quelque chose de très-grave.

Très-étonnée d'être aussi convoquée par madame Sécherin, je suivis mon cousin avec un noir pressentiment. J'ai conservé un long ressouvenir de cette scène de famille. Il me semble qu'elle a dû bien des fois se renouveler. Les sentiments qui s'y trouvaient en jeu étaient, sont et seront toujours profondément *humains*. L'entretien que je venais d'avoir avec M. Sécherin me prouvait évidemment ce que j'avais à moitié deviné : qu'Ursule, loin de souffrir de la vulgarité de son mari, affectait de la partager, afin d'assurer davantage encore son influence sur lui. La ruse, l'habileté de ma cousine m'effrayèrent. J'eus hâte de quitter Rouvray; je me repentis d'y être venue; un secret pressentiment me disait que ce voyage me serait fatal. En me rappelant mon enfance, les humiliations que mademoiselle de Maran avait fait souffrir à ma cousine à cause de moi, en comparant ma position à la sienne, je commençai à me persuader que, malgré ses continuelles assurances d'affection, Ursule était trop fausse, trop perfide, trop intéressée, pour n'être pas aussi profondément envieuse. Je sentais vaguement qu'elle ne pouvait pas m'avoir pardonné les avantages apparents que j'avais toujours eus sur elle, et que tôt ou tard elle chercherait à s'en venger. Le sang-froid, l'audace que je lui avais vu développer la veille m'épouvantaient. Une femme aussi jeune, aussi belle, aussi hardie, aussi adroite, aussi perverse, me paraissait la plus dangereuse créature du monde. Ne rougissant de rien, osant tout, mentant avec une imperturbable effronterie, joignant le don des larmes touchantes au plus séduisant sourire... spirituelle, charmante et sans âme... que ne pouvait-elle pas entreprendre? qui pouvait lui résister? à quoi ne réussirait-elle pas? En suivant M. Sécherin pour aller rejoindre sa mère, je songeais à l'adresse infinie avec laquelle Ursule avait préparé son mari aux révélations que madame Sécherin allait sans doute lui faire. J'entrai avec mon cousin dans la chambre où l'attendait sa mère.

CHAPITRE XXIII.

La femme et la belle-mère.

Il y avait quelque chose d'imposant, de lugubre dans l'aspect de cet appartement, qui avait été celui de feu M. Sécherin. Sa veuve, par un pieux souvenir, avait laissé cette pièce dans l'état où elle se trouvait lors de la mort de son mari. Çà et là, sur les meubles, on voyait quelques fioles encore remplies de médicaments; sur un bureau une lettre à demi écrite, sans doute la dernière que la main de M. Sécherin eût tracée... était recouverte d'un globe de verre... Cet appartement, toujours fermé, était humide, froid comme un sépulcre, sa tenture sombre; le faible jour qu'y laissait pénétrer une persienne entr'ouverte augmentait encore la désolante tristesse de ce séjour, où tout rappelait d'une manière si frappante et si funèbre l'agonie et la mort. Malgré moi je frissonnai; mon cousin pâlit, et s'approcha de sa mère avec une crainte respectueuse. Madame Sécherin était, selon son habitude, vêtue de noir; elle avait substitué un bonnet de veuve au bavolet blanc qu'elle portait ordinairement. Ses cheveux en désordre s'échappaient de cette triste coiffure, ses sourcils gris étaient froncés, ses lèvres contractées douloureusement; sa physionomie avait un beau caractère de tristesse, de souffrance et de sévérité, qui m'émut et qui m'imposa profondément. Tout à coup, sans proférer une parole, madame Sécherin tendit ses bras à son fils; il s'y jeta en pleurant, pendant quelques moments il tint sa mère étroitement embrassée. Celle-ci disait d'une voix étouffée : — Mon enfant... mon pauvre enfant... du courage...

M. Sécherin essuya ses yeux, et dit à sa mère avec émotion : — Mon Dieu! maman, pourquoi nous faire venir ici, dans la chambre de mon père? Ça vous rappelle à vous, et à moi aussi, de bien cruels moments! cela vous fait mal... ça n'est pas raisonnable. — Cet endroit est sacré pour moi, mon enfant, tu le sais; j'y viens souvent prier... C'est comme un saint lieu... Il me semble que ton pauvre père me voit et m'entend mieux quand je suis ici. Puis, s'adressant à moi : — Madame, vous êtes de la famille, vous êtes un ange de vertu, de bonté... C'est pour cela que je me suis permis de vous appeler... Vous avez de l'amitié pour mon fils, vous savez s'il est honnête et bon, vous ne nous abandonnerez pas! Vous ne serez pas contre nous! vous serez pour la justice, n'est-ce pas? Et madame Sécherin tendait vers moi ses mains tremblantes. — Madame... je ne sais en quoi je puis... — Je vais tout vous dire... et, quoique cette malheureuse femme vous appelle sa sœur, vous serez juste... j'en suis bien sûre... vous ne pouvez avoir rien de commun avec les méchants. M. Sécherin me regarda, me fit un signe d'intelligence comme pour me dire qu'il devinait la pensée de sa mère. Celle-ci prit la main de son fils dans les siennes, le regarda avec une sollicitude touchante, et lui dit d'une voix profondément émue : — Mon enfant, s'il t'arrivait un grand malheur, tu viendrais à moi, n'est-ce pas? tu te consolerais près de moi... Je te tiendrais lieu de tout ce que tu aurais perdu... tu ne serais jamais tout à fait malheureux, puisque tu m'aurais, n'est-ce pas? — Mais, maman... pourquoi me dire cela? — Ecoute, écoute; je te dis cela pour te prouver que le Seigneur n'abandonne jamais ceux qui sont bons et honnêtes... entends-tu? Si un cœur faux et méchant les trompe, eh bien! ils trouvent, pour se consoler, un cœur tout dévoué à eux... le cœur d'une mère... et avec cela... ils oublient les indignes créatures qui les abusent. Du courage, mon pauvre enfant... du courage. Sans doute madame Sécherin voulait et croyait préparer son fils au terrible coup qu'elle allait lui porter en lui révélant la conduite d'Ursule. M. Sécherin me parut impatient de ces préliminaires.

Enfin sa mère, ne pouvant contraindre davantage son indignation, s'écria :— Il faut *la* quitter... l'abandonner sans la revoir... entends-tu? Voilà ce qu'*elle* mérite... Mais je te resterai, moi...— Mais, encore une fois, maman, expliquez-vous... — Eh bien!... mon fils... — Eh bien?.. — Mon fils, ta femme te trompe... dit madame Sécherin d'une voix émue, en regardant mon cousin avec effroi. Elle s'attendait à une crise violente; que devint-elle lorsqu'elle vit son fils hausser les épaules en disant simplement : — Tenez, maman, laissons cela; je sais ce que vous voulez dire... Vous voulez parler de Chopinelle? Eh bien! entre nous, ça n'a pas le bon sens. Il est impossible de peindre la stupeur de madame Sécherin en entendant son fils accueillir ainsi cette révélation, qu'elle croyait si accablante. Son instinct de mère l'éclaira tout à coup : elle s'écria : — Elle m'a prévenue, elle m'a prévenue! Et elle cacha sa tête dans ses mains. — Eh bien! oui... s'écria son fils, oui, ma femme m'a prévenu qu'hier vous avez semblé croire que la lettre que lui avait remise Chopinelle était une lettre d'amour; elle m'a prévenu que vous croyiez que cet homme l'aimait, et qu'elle l'aimait aussi... Eh bien! maman, vous vous trompez... vous avez mal vu... Ne parlons plus de cela, et embrassez-moi... Seulement, si j'avais été moins confiant envers Ursule que je ne le suis... ça aurait pu me faire beaucoup de peine..... car ça m'aurait donné des soupçons sur ma pauvre petite femme.

Mon cousin paraissait si complétement rassuré, si aveuglément persuadé de l'honnêteté de sa femme, que sa mère voulut frapper un coup terrible, décisif, pressentant que des ménagements seraient inutiles. Elle se leva droite, calme, imposante, elle leva les mains au ciel, et s'écria avec un accent inspiré qui semblait partir du plus profond de ses entrailles : — Par la mémoire sacrée de votre père! aussi vrai que Dieu est au ciel... que je sois punie comme sacrilége pour l'éternité, si votre femme n'est pas coupable... Cette accusation était formidable... Ce serment solennel avait une telle autorité dans la bouche d'une femme pieuse et austère, que M. Sécherin, malgré sa foi profonde dans Ursule, devint pâle comme un linceul. Immobile, les yeux fixes, il contemplait sa mère avec une angoisse indicible. Je fus aussi étonnée qu'effrayée de l'expression de douleur, de rage, de désespoir, qui durant un instant donna un caractère d'énergie presque sauvage aux traits de M. Sécherin, ordinairement si débonnaires. — Les preuves... les preuves de cela, ma mère! s'écria-t-il. — Des preuves, tu demandes des preuves... et je t'ai juré, et je te jure par la mémoire sacrée de ton père! dit madame Sécherin d'un ton de douloureux reproche.— Mon Dieu!... mon Dieu!... est-ce possible? est-ce possible? s'écria M. Sécherin en cachant sa tête dans ses mains avec accablement.

Sa mère continua : — Hier j'avais une preuve entre les mains, j'en suis bien sûre... mais ce démon me l'a arrachée... J'ai été si bouleversée de son audace, que je n'ai pas pu dire un mot... Et puis je voulais encore une fois bien me recueillir, bien demander au bon Dieu ce que je devais faire... Toute cette nuit j'ai pensé à cela... Je me suis rappelé ce que j'avais vu, leurs signes d'intelligence, leur manége. J'ai prié le ciel de m'éclairer; ce matin je suis venue ici, je me suis mise à genoux, j'ai supplié ton pauvre père, qui nous voit et qui nous entend, de m'inspirer aussi... Mes prières ont été exaucées... Je me suis sentie... si convaincue de ce que je te dis, que j'en fais le serment... entends-tu? le serment sacré... Tu me connais... je mourrais plutôt que d'accuser un innocent; je ne damnerais pas mon âme pour l'éternité par un sacrilége!... il faut donc que ce soit une révélation d'en haut qui me dise que cette malheureuse est coupable. — C'est vrai! ma mère ne ferait pas un sacrilége; il faut qu'elle soit bien sûre, et pourtant... Mon Dieu! que croire?... que croire?... murmurait M. Sécherin d'une voix sourde, en appuyant avec violence ses deux poings fermés sur son front.

Sa mère leva les yeux au ciel d'un air suppliant, puis s'approcha de son fils, appuya ses deux mains vénérables sur ses épaules, et lui dit

avec un accent de pitié, de tendresse ineffable : — Il faut croire ta mère, car le bon Dieu l'inspire, mon pauvre enfant ; il m'a sans doute choisie pour te porter ce coup cruel, parce que je puis te consoler, te calmer, te guérir... Nous vivrons seuls tous les deux comme autrefois... Oh ! tu verras, tu verras, tu ne t'apercevras pas de l'absence de cette mauvaise femme... Tu me trouveras là... toujours là... Je serai avec toi bien plus encore que je n'y ai été jusqu'à présent, parce que, vois-tu... je m'apercevais que je t'étais moins nécessaire... depuis qu'elle était ici... elle. Je n'osais pas te le dire, mais cela me faisait de la peine... oh ! bien de la peine ! C'est cela qui augmentait encore la tristesse que j'avais depuis la mort de mon pauvre mari. Mais maintenant je tâcherai d'être plus gaie. Je le serai pour te distraire... Je t'en réponds... j'en suis sûre... tu verras... tu verras... dit la pauvre mère en essayant de sourire à travers ses larmes. Je serai si heureuse de ravoir mon enfant à moi toute seule, que je redeviendrai joyeuse comme dans ma jeunesse ; je t'assure que tu ne t'ennuieras pas un instant avec moi... J'ai encore de bons yeux... Eh bien ! le soir, je te ferai la lecture, ça te reposera de tes travaux... Et puis je prierai le bon Dieu à ton chevet ; tu t'endormiras béni par ta mère. Nous mènerons une existence bien douce, bien calme... Je t'assure que je t'aimerai tant... oh ! tant... que tu n'auras rien à regretter.

A ce moment une porte s'ouvrit. Ursule entra... Je suis persuadée qu'Ursule avait écouté le commencement de cet entretien, et qu'elle avait habilement ménagé son entrée. Pressentant le grave événement qui allait se passer, elle avait redoublé de coquetterie dans sa parure... Je la vois encore arriver calme, souriante, ingénue ; jamais elle ne m'avait semblé plus jolie... Elle portait des manches courtes qui laissaient voir ses bras nus d'une blancheur et d'une admirable perfection ; sa robe de mousseline anglaise fond blanc, à petits dessins bleus, un peu décolletée, montrait ses charmantes épaules, et dessinait à ravir sa taille alors accomplie, car elle avait pris l'embonpoint qui lui manquait avant son mariage ; ses cheveux bruns, épais, lissés en bandeaux jusqu'aux tempes, tombaient en boucles nombreuses sur son col, et encadraient à ravir son visage frais et rosé ; une frange de longs cils noirs comme ses sourcils voilait ses grands yeux bleu foncé. En entrant, elle jeta un coup d'œil furtif à son mari, en lui faisant un petit signe de tête rempli de grâce. Le regard d'Ursule fut si chargé de tendresse et de langueur... que M. Sécherin, malgré l'angoisse où il était plongé, ne put s'empêcher de rougir, de tressaillir d'amour et d'admiration... Sa physionomie, jusqu'alors assombrie par le doute, s'éclaircit tout à coup ; il attacha sur sa femme des yeux avides et charmés ; de ce moment il sembla fasciné par l'influence irrésistible de cette séduisante beauté. Je le répète, de ma vie Ursule ne m'avait semblé plus ravissante. Ma cousine paraissait complétement ignorer ce qui se passait. Elle salua respectueusement sa belle-mère, s'assit non loin d'elle, sur un divan, appuya son bras frais et rond au dossier de ce meuble, croisa ses jambes l'une sur l'autre, de façon à ce que sa robe découvrit la cheville du plus joli pied du monde, bien cambré, bien étroitement chaussé d'un petit soulier de maroquin mordoré à cothurne.

Si dans une circonstance aussi grave j'insiste sur ces détails, en apparence puérils, si j'insiste même sur la pose d'Ursule, c'est que je suis certaine que tout, jusqu'à cette pose remplie d'une coquetterie provocante, avait été calculé par ma cousine avec une incroyable habileté. Fut-ce hasard ou réflexion ? Ursule s'assit justement sous le rayon de soleil qui pénétrait dans ce sombre appartement par une des persiennes entr'ouvertes. Jamais je n'oublierai ce contraste frappant. Là, Ursule, dans tout l'éclat de la beauté, de la jeunesse, de la plus fraîche parure, semblait entourée d'une lumineuse auréole rendue plus éblouissante encore par le triste demi-jour où restait l'autre partie de cette chambre. Plus loin, dans l'ombre, était la mère de M. Sécherin, lugubrement vêtue de deuil, pâle, désolée, courbée par le chagrin et par la vieillesse. Hélas ! lorsque je vis la question qui s'agitait posée pour ainsi dire entre ces deux femmes, dont l'une touchait à la tombe, et dont l'autre touchait au printemps de la vie, je fus saisie d'une tristesse immense. J'allais assister à l'une de ces luttes fatales si communes dans la carrière de tous, et qui mettent aux prises les sentiments les plus sacrés et les passions les plus *humaines*. Je me sentais une profonde sympathie pour cette pauvre vieille mère, par cela qu'elle était vieille, parce qu'elle était mère. Mon cœur se navra d'un douloureux pressentiment... Je me souvins qu'à l'instant même où, s'ingéniant de toutes les forces de son cœur pour consoler son fils, elle lui énumérait avec une naïveté touchante les distractions qu'elle lui réservait, et lui demandait ce qu'il pouvait regretter... à ce moment même entrait Ursule, belle, coquette, hardie, agaçante. Funeste hasard, funeste rapprochement, qui semblait dire à ce malheureux homme : Choisis... Il faut désormais passer ta vie avec cette femme austère, pieuse, au visage flétri par la tristesse et par les années, ou avec cette femme enchanteresse qui réunit à tes yeux toutes les séductions...

Sans doute, l'instinct maternel de madame Sécherin lui révéla la grandeur et le danger de la lutte qu'elle allait avoir à soutenir. Sa physionomie n'avait jusqu'alors exprimé que les sentiments les plus tendres ; à la vue de ma cousine, son front s'obscurcit, ses traits se contractèrent violemment, et révélèrent l'indignation, le mépris et la haine. Stupéfaite de l'audace de ma cousine, madame Sécherin avait un moment gardé le silence. Tout à coup elle s'écria : — Que venez-vous faire ici ?... sortez... sortez. Et, se levant à demi sur son fauteuil, elle lui montra la porte d'un doigt impérieux. Ursule regarda d'abord sa belle-mère avec un étonnement naïf et douloureux, puis elle interrogea M. Sécherin d'un coup d'œil rempli de douceur et de résignation. — Mais, maman... dit celui-ci en hésitant. — Je veux qu'elle sorte, je ne veux pas qu'elle souille davantage de sa présence cette chambre sacrée pour moi. Elle est indigne de rester ici... Je veux qu'elle sorte, mon fils. Entendez-vous ? je veux qu'elle sorte ! M. Sécherin fit un mouvement d'impatience, et dit à sa mère : — Mais enfin, maman, on ne condamne pas les gens sans les entendre, non plus. — Vous la soutenez !... vous la soutenez ! s'écria madame Sécherin en joignant les deux mains ; puis elle répéta en les laissant retomber avec accablement : Il la soutient encore ! Ursule, tournant vers son mari ses grands yeux, où commençait à briller une larme, lui dit d'une voix émue, tremblante : — Mon Dieu... mon Dieu, mon ami... qu'est-ce que cela signifie ? Et vous, madame, ajouta-t-elle en se retournant d'un air suppliant vers sa belle-mère, dites-moi, mon Dieu, que vous ai-je fait pour mériter un tel traitement ? — Ce que vous avez fait ? Vous avez fait le malheur de mon fils... Vous l'avez indignement trompé... Mais il n'est plus votre dupe, je l'ai éclairé... et il a pour vous tout le mépris, toute l'aversion que vous méritez.

A ces mots, prononcés d'une voix éclatante, Ursule regarda son mari dans une angoisse inexprimable ; elle cacha sa tête dans ses mains, et ne dit que ces mots, d'un ton de reproche navrant : — Ah ! mon ami ! Elle appuya son visage sur le dossier du divan ; on ne vit plus que ses blanches et charmantes épaules agitées par une sorte de tressaillement. — Maman, s'écria M. Sécherin en frappant du pied, pourquoi dites-vous cela ?... pourquoi dites-vous que j'ai de l'aversion, du mépris pour ma femme ? — Parce qu'elle le mérite. Tu sais bien... qu'elle le mérite. Viens... viens, mon pauvre enfant, laissons-là... Et madame Sécherin fit un mouvement pour se lever. — Cela ne peut se passer ainsi ! s'écria son fils ; il ne s'agit pas d'accuser ma femme sans me donner des preuves de la faute qu'elle a commise, dites-vous... Ecoutez donc, maman ; il s'agit du bonheur de toute ma vie, à moi ; vous sentez bien que je n'irai pas, certes, sacrifier cela légèrement. — Légèrement, légèrement, mon fils ? quand je vous ai juré que cette femme était coupable ! — Elle est coupable, elle est coupable... cela vous est bien aisé à dire... Je ne puis pas, moi... renoncer à tout le bonheur de ma vie, parce que vous êtes persuadée d'une chose... — Tout le bonheur de votre vie, *elle ?* et que suis-je donc pour vous, moi ? s'écria madame Sécherin indignée. — Mais, mon Dieu, maman, vous êtes ma mère, je vous respecte, je vous aime tendrement. Mais, s'écria-t-il avec déchirement, j'aime aussi passionnément Ursule, je l'aime comme on aime la première, la seule femme qu'on ait aimée, et je ne la sacrifierai jamais : non, je ne la sacrifierai jamais à vos préventions, si elles ne sont pas fondées... — Vous m'accusez donc d'être parjure, malheureux enfant ! — Je ne vous accuse pas... Vous me dites que ma femme est coupable : eh bien ! prouvez-le-moi !

Madame Sécherin s'écria avec un accent d'indignation terrible : — Vous osez me demander d'autres preuves que le serment que je vous fais ici à la face du Dieu qui m'entend... par la mémoire sacrée de votre père ?... — Au nom du ciel, maman, ne vous fâchez pas... Je voudrais ne pas douter de ce que vous dites ; mais enfin, après tout, vous pouvez vous tromper de bonne foi, vous pouvez être aveuglée par l'éloignement que vous ressentez pour ma femme, et prendre pour une révélation d'en haut ce qui n'est que la suite de votre aversion pour elle ; car, puisque nous en sommes là, je vous dirai que je sais d'aujourd'hui seulement que vous n'aimez pas ma femme..... et cela m'explique maintenant bien des choses... — Eh bien ! oui, je la hais, oui, je la méprise, parce qu'elle vous a indignement trompé, parce qu'elle déshonore votre nom... et je ne souffrirai pas qu'une malheureuse comme elle déshonore un nom que votre père et moi avons toujours honoré. Ursule ne faisait entendre que quelques sanglots étouffés. Son mari, rougissant de colère, s'écria : — Ma mère... il ne faut pas abuser de votre position... Encore une fois, si vous avez des preuves contre ma femme, fournissez-les : la voilà... accusez-la. Si elle ne peut se défendre... si elle est coupable, je serai sans pitié pour elle... Mais jusque-là... ne l'insultez pas... Non... je ne souffrirai pas qu'on l'insulte devant moi... — Entendez-vous ? Il me menace... Mon Dieu ! tu l'entends... il me menace dans la chambre où son père est mort... — Mon Dieu ! maman... maman... pardonnez-moi, s'écria M. Sécherin en se jetant aux genoux de sa mère et en saisissant sa main, qu'elle retira avec indignation.

Tout à coup ma cousine releva son charmant visage inondé de larmes. Je la considérai attentivement. Pour la première fois, je m'aperçus de ce que je n'avais peut-être pas su remarquer jusqu'alors, c'est que ses yeux, quoique baignés de pleurs, n'étaient ni rouges ni gonflés ; ils paraissaient peut-être même plus brillants encore sous les larmes limpides qui coulaient doucement, je dirais presque coquettement, si je les comparais aux sanglots amers et convulsifs de la véritable douleur. Je compris seulement alors qu'on pouvait rester belle en pleurant ; les traits les plus enchanteurs m'avaient toujours semblé défigurés par la contraction nerveuse du désespoir. Au mouvement que fit Ursule en se levant, son mari se tourna vers elle. — Mon ami, lui dit-elle d'une voix ferme, digne, touchante, jamais je ne serai un sujet de désaccord entre votre mère et vous ; j'ai eu le malheur de lui déplaire, je me résigne à

mon sort. Elle vous affirme que je suis coupable, elle vous l'atteste par un serment solennel ; ne lui faites pas l'injure d'en douter. Croyez-la... Oubliez-moi comme une femme indigne de vous. Mathilde me ramènera chez mon père, vous resterez auprès de votre mère, et vous lui ferez oublier par votre tendresse le chagrin que je lui ai fait, hélas! bien involontairement.

Madame Sécherin regarda fixement sa belle-fille et lui dit durement : — Croyez-vous que vous réparerez ainsi le mal que vous avez fait à mon fils? Il aurait pu épouser une femme digne de lui ! Grâce à vous, le voilà seul maintenant et pourtant enchaîné pour la vie. Heureusement je lui reste, et je le consolerai de tout. — Ah ! ne craignez rien, madame, je le sens là, et Ursule appuya ses deux mains sur son cœur, dans peu de temps votre fils sera libre... Il pourra mieux choisir, ajouta-t-elle avec un accent de tristesse lugubre, comme si sa tombe eût déjà été entr'ouverte. M. Sécherin ne tint pas à ce dernier trait ; il fondit en larmes. Il était aux genoux de sa mère, il se retourna vers Ursule, saisit sa main qu'il couvrit de baisers en lui disant d'une voix entrecoupée : — Ma pauvre femme, calme-toi, calme-toi... ma mère ne pense pas ce qu'elle dit, n'y fais pas attention, pardonne-la ! Est-ce que je l'accuse, moi ? est-ce que je peux vivre sans toi? est-ce que je ne suis pas sûr de ton cœur? La douleur si vraie de cet excellent homme me toucha profondément. J'étais révoltée de la fausseté d'Ursule, mais que pouvais-je dire ? Madame Sécherin, voyant le brusque revirement de son fils, s'écria : — Ainsi donc vous me sacrifiez à cette hypocrite ? ainsi donc il suffit de quelques fausses larmes pour lui donner raison contre votre mère ?

M. Sécherin se releva brusquement et répondit en se contenant à peine : — Mais vous voulez donc me rendre fou, ma mère? Une dernière fois, avez-vous, oui ou non, des preuves contre ma femme? Vous croyez que Chopinelle a fait la cour à Ursule et qu'il l'aime, n'est-ce pas? eh bien ! moi, je ne le crois pas. Vous croyez que la lettre qu'il lui a écrite hier était une déclaration ou une lettre d'amour ; eh bien ! moi, je ne le crois pas. Vous dites que ma femme fera mon malheur ; eh bien ! moi, je vous déclare que jusqu'ici elle m'a rendu le plus heureux des hommes. J'ai d'innombrables preuves de l'affection d'Ursule, de son amour, de sa tendresse. Maintenant pour l'accuser il me faut des preuves, mais des preuves positives, irrécusables, de sa perfidie et de sa trahison. Jamais je n'aurais le courage de sacrifier mon bonheur à vos antipathies. — Mais moi je saurai sacrifier le vœu le plus cher de ma vie au bonheur de votre mère, mon ami, s'écria Ursule avec une dignité touchante. Ma présence lui est importune, eh bien ! c'est à moi de m'éloigner. N'oubliez jamais que votre mère est votre mère. Depuis votre enfance, elle vous a comblé de soins, de tendresse ; moi, je vous aime depuis un an à peine, mon affection ne peut donc pas se comparer à la sienne. Si j'avais été assez heureuse pour vous avoir consacré de longues années, j'essayerais de lutter peut-être contre les injustes préventions de votre mère que j'aime, que je respecte. Mais, hélas! j'ai si peu fait pour vous, j'ai si peu de droits à faire valoir, que je subirai mon sort sans me plaindre. Adieu, adieu, et pour toujours... Adieu.

Ursule fit un pas vers la porte en mettant ses mains sur ses yeux. Son mari se précipita vers elle, la retint, la ramena, la força de s'asseoir, et, se retournant vers madame Sécherin, il s'écria :—Vous voyez bien, ma mère, que c'est un ange, un ange du bon Dieu; pas une plainte, pas un reproche, et vous la traitez comme la dernière des créatures. Madame Sécherin sourit amèrement. — Etes-vous assez aveugle, assez insensé de croire à ses protestations hypocrites ? Ne voyez-vous donc pas que c'est par l'impuissance où elle est de se défendre qu'elle fait la victime et qu'elle veut s'en aller avec sa honte ?

— Non, madame, ne croyez pas cela, dit tristement Ursule ; je me tais, parce que je respecte, parce que j'admire le sentiment qui vous dicte votre conduite ! Oui, madame, rien n'est plus saint à mes yeux que l'amour d'une mère pour son fils ! Si j'osais comparer l'amour d'une femme pour son mari à cette affection sacrée, je vous dirais que je comprends toutes les jalousies, tous les dévouements, si aveugles qu'ils soient, parce que, moi aussi, je suis capable de les ressentir. Encore un mot, madame : depuis le commencement de cette discussion cruelle, Mathilde, ma cousine, ma sœur, est restée silencieuse ; vous connaissez ses vertus, son caractère loyal : ah ! si elle m'avait crue coupable, malgré son amitié, malgré les liens qui nous unissent, elle m'eût condamnée. Hélas ! madame, je sais combien elle souffre de ne pouvoir me défendre : mais me défendre c'est vous accuser, vous accuser presque de sacrilége, aussi est-elle obligée de se taire. — Vous, et vous aussi, vous la soutenez? s'écria la malheureuse mère en joignant les mains avec angoisse, en se tournant vers moi. Mais c'est impossible..... parlez, parlez... que cette perfide ne puisse pas dire que votre silence l'absout.

Que pouvais-je faire ? accuser ma cousine ? jamais je n'en aurais eu le courage, je ne pus donc que répondre : — Madame, les apparences sont quelquefois trompeuses, et... — Vous le voyez bien, ma mère, ma cousine est aussi convaincue de son innocence ! s'écria M. Sécherin. — Qu'importe cela? se hâta de dire tristement Ursule. Ma cousine a beau proclamer mon innocence, entre votre mère et moi, mon ami, vous n'avez pas à hésiter un moment. Seulement, madame, s'écria Ursule d'une voix entrecoupée par les sanglots, seulement, comme je tiens à emporter avec moi pour seule consolation l'estime de l'homme à qui j'aurais dévoué ma vie avec tant de bonheur, vous me permettrez de me justifier, n'est-ce pas ? vous me permettrez de demander si, dans ma conduite, vous pouvez citer un seul fait qui me condamne... cela, madame, oh ! cela seulement par pitié ! — Oh ! sans doute, sans doute, vous êtes si rusée, si adroite, que vous n'avez eu garde de vous laisser surprendre, malgré ma surveillance, s'écria madame Sécherin mise hors d'elle-même par tant de fausseté. Ah ! je porte la peine de ma faiblesse ; si, lors de mes premiers soupçons, je les avais dévoilés à mon fils, il vous aurait mieux épiée que moi, lui ; je suis vieille, infirme, je n'étais pas de force à lutter avec vous. Ne restiez-vous pas des heures entières enfermée avec ce M. Chopinelle, sous le prétexte de chanter? — Mais, mon Dieu, madame, vous êtes venue souvent dans l'appartement où j'étais. Mon mari, d'ailleurs, m'avait priée de chanter avec son ami. — Mais vous ne comprenez donc pas, s'écria madame Sécherin, que c'est justement parce que je n'ai aucune preuve palpable, et que pourtant je suis convaincue de votre crime comme de mon existence, que le bon Dieu m'a donné le courage de faire un serment, un serment sacré pour vous convaincre d'imposture? Eh ! cette lettre, cette lettre d'hier vous aurait confondue. Vous saviez bien ce que vous faisiez en risquant tout pour la reprendre.

— Encore cette lettre ! ça n'a pas le bon sens, dit M. Sécherin. Tourner justement contre ma femme une attention qu'elle avait pour moi ! — Mon Dieu, mon Dieu ! mais je suis pourtant innocente, moi, s'écria Ursule en se jetant aux pieds de madame Sécherin. Vous voyez bien que vous n'avez aucune preuve réelle contre moi. Je me soumets à tout, j'abandonnerai mon mari, je ne le verrai plus, je sortirai de chez vous, j'irai vivre dans l'obscurité, dans la douleur, dans les regrets ; mais au moins laissez-moi emporter mon honneur et l'estime de mon mari ; je ne vous demande que cela, oh ! que cela, pour m'aider à passer le peu de jours qui me restent. Vous êtes bonne, généreuse ; c'est l'amour aveugle que vous ressentez pour votre fils qui vous prévient contre moi. Soyez seulement juste, ayez seulement un peu de pitié pour la pauvre Ursule, qui aurait tant aimé à vous appeler sa mère.

Ursule voulut porter à ses lèvres la main de madame Sécherin. Celle-ci la repoussa durement en s'écriant : — Ne me touchez pas, infâme hypocrite. M. Sécherin ne put tenir à ce dernier trait. Il prit doucement sa femme par le bras en lui disant d'une voix tremblante de colère : — Relève-toi, Ursule, relève-toi, ma bonne et digne femme ; assez d'humiliation comme cela... c'est moi seul qui suis juge. Je te déclare innocente, et, quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, je te regarderai toujours comme ma meilleure, comme ma plus sincère amie. — Malheureux ! ce n'est plus de l'aveuglement, c'est de la folie, s'écria madame Sécherin. Prends bien garde... tu te couvriras de tant de ridicule en restant la dupe de cette femme, qu'on ne pourra même plus te plaindre.

Ces derniers mots de la belle-mère d'Ursule furent d'une grande imprudence, ils blessaient au vif l'amour-propre de M. Sécherin ; aussi reprit-il avec irritation : — Eh bien ! j'aime mieux être ridicule qu'injuste, traître et méchant. — Pour qui dites-vous cela, mon fils ? répondez. — Je ne m'explique pas. Cette scène a assez duré ; elle fait un mal horrible à ma femme, à vous et à moi. Ce que vous pourriez ajouter serait inutile. Je suis décidé à ne plus souffrir qu'on attaque devant moi cet ange de douceur et de bonté. — Vous osez me menacer dans la maison de votre père ! me menacer pour soutenir une infâme qui au fond de son cœur se rit de vous ! — Ma mère, ne me poussez pas à bout. Je vous le répète, quoi que vous disiez, quoi que vous fassiez, j'aimerai, je respecterai ma femme, oui, et je la défendrai contre tous ceux qui l'attaquent, quels qu'ils soient. — Contre moi ? n'est-ce pas ? Oses-tu le répéter, fils ingrat ? — Eh bien ! oui, oui, même contre vous, si vous l'attaquez injustement ! s'écria M. Sécherin, ne pouvant plus se contenir. Elle ne veut que mon bonheur, elle, et vous ne voulez que me rendre malheureux en torturant ce que j'ai de plus cher au monde.

Ursule, à demi étendue sur le divan, cachait sa tête dans ses mains, et pleurait à chaudes larmes. La figure de madame Sécherin prit une expression menaçante ; elle dit d'une voix ferme et profondément accentuée : — Mon fils... vous savez que ma volonté est irrévocable... ou cette femme sortira de la maison de votre père, et vous resterez auprès de moi... ou vous vous en irez avec elle, et je ne vous reverrai de ma vie... — Ma mère... — Madame, m'écriai-je, prenez garde... ne cédez pas à un premier mouvement. — Je vous dis, mon fils, que si vous n'abandonnez pas cette femme à l'instant même, je ne vous reverrai de ma vie, reprit madame Sécherin, vous sortirez tous deux d'ici ; et, comme je n'aurai plus d'enfant, je dénaturerai ma fortune personnelle pour la laisser aux pauvres. — Vous croyez donc, ma mère, que je suis assez misérable pour m'arrêter à une pareille menace, à une considération d'argent ? s'écria M. Sécherin.—Oui, maintenant, car cette femme vous a rendu aussi avide, aussi intéressé qu'elle... Vous priver de ma succession, c'est un moyen de vous punir tous les deux... — Ainsi, ma mère, vous me chassez de la maison de mon père... vous me déshéritez parce que je ne veux pas partager votre haine aveugle contre ma femme ? — Oui, oui, je te chasse, fils dénaturé... je te chasse pour n'avoir pas sous les yeux cette créature... je te chasse. Ici la voix, l'accent de la malheureuse mère changea complétement d'expression, et elle s'écria avec une émotion déchirante et fondant en larmes : —Je te chasse... mon Dieu... parce que je ne pourrais pas te voir ainsi continuellement trompé, malheureux enfant ! je te chasse pour que tu ne me voies pas mourir de chagrin !

Ces derniers mots furent prononcés avec tant d'âme, avec un déchirement si maternel, que M. Sécherin courut à sa mère, se mit à ses genoux, et lui cria : —Pardon... pardon!... A ce moment, Ursule poussa un profond gémissement, elle laissa retomber sa tête sur le dossier du divan, un de ses bras pendit à terre, elle s'évanouit. Le hasard voulut encore que sa pose fût adorable de langueur et de grâce. Ses joues étaient toujours vermeilles ; de ses yeux fermés s'échappaient des larmes transparentes comme des gouttes de rosée ; son sein battait violemment. Deux ou trois fois, elle porta machinalement la main à son corsage comme si elle eût été douloureusement oppressée. Je croyais à peine à la réalité de cet évanouissement. Néanmoins je courus à elle. — Mais vous la tuez, ma mère, vous voyez bien que vous la tuez! s'écria M. Sécherin éperdu, désespéré, en se précipitant vers sa femme. La colère de madame Sécherin se ranima ; elle s'écria avec une indignation furieuse : — Elle se moque de vous! Cet évanouissement est une comédie comme tout le reste. Ne vous en occupez pas... elle reviendra bien d'elle-même, l'hypocrite! — Ah! c'est horrible, cela... s'écria M. Sécherin, pas seulement de pitié! Eh bien! puisque vous le voulez, ma mère, séparons-nous, séparons-nous pour toujours... Après des paroles si impitoyables, je ne pourrais désormais vous voir sans douleur... — Fils indigne... le Seigneur te punira par ton propre péché... Va, je te maud... — Madame... c'est votre fils... et, me précipitant vers madame Sécherin, j'arrêtai la malédiction qui lui était venue aux lèvres.— Non, je ne le maudirai pas... Il a perdu la raison... Dieu s'est retiré de lui... qu'il reste avec cette infâme... Cette punition est affreuse... mais il la mérite... Et la malheureuse mère sortit.

M. Sécherin, agenouillé près d'Ursule, couvrait ses mains, ses cheveux, son front de baisers et de larmes, en l'appelant à grands cris. — Mais elle se meurt... ma cousine, s'écria-t-il. Délacez-la donc, vous voyez bien qu'elle se meurt. . . . . .

La fin de cette scène fut, hélas! ce qu'elle devait être : la crise nerveuse d'Ursule cessa quelques moments après le départ de madame Sécherin. En revenant à elle, Ursule fondit en larmes, et persista dans sa résolution de retourner chez son père; il lui était désormais impossible de rester avec sa belle-mère. Je voulus en vain tâcher de faire entrevoir la possibilité d'une réconciliation, Ursule s'opiniâtra à vouloir se sacrifier. Les dernières hésitations de M. Sécherin disparurent devant cette influence irrésistible pour lui. Le soir même de cette scène, il déclara à sa mère qu'ils iraient habiter une maison voisine alors en vente. La séparation fut résolue et convenue. Au moment même où M. Sécherin venait m'apprendre cette triste nouvelle, j'entendis un bruit de chevaux dans la cour. Je courus à la fenêtre : c'était mon mari, c'était Gontran.

CHAPITRE XXIV.

Retour et départ.

Je tombai en pleurant dans les bras de Gontran. De telles émotions ne peuvent se décrire... Il me revenait sauvé... sauvé du plus terrible danger qu'un homme puisse courir. Je vis sur ses beaux traits altérés, fatigués, les traces récentes des chagrins qu'il avait soufferts. Il fut pour moi d'une bonté, d'une grâce adorables, vingt fois il me demanda pardon des peines involontaires qu'il m'avait causées, me promettant de me les faire oublier à force de soins et d'amour. J'oserai presque dire que je ne regrettai pas les cruels événements dont j'avais été victime depuis quelques mois, tant le contraste de ce passé sombre et douloureux donnait d'éclat à ma situation présente. Ce qui prédumina surtout, au milieu du chaos de tendres émotions qui m'agitèrent au retour de Gontran, ce fut une sérénité profonde, une confiance entière dans l'avenir; je ne croyais pas aux bonheurs parfaits, il me semblait que ma vie venait d'être assez durement éprouvée pour que je pusse, sans prétention exorbitante, compter désormais sur des jours calmes et heureux. Chose étrange! avant l'arrivée de Gontran, j'étais quelquefois effrayée en tâchant de me figurer ce que je ressentirais à son retour, en pensant à sa mauvaise et fatale action. En vain, ne pouvant l'excuser, je m'étais dit que j'aurais agi comme lui ; je redoutais néanmoins ma première impression ; mais, en le revoyant, j'oubliai complétement l'acte honteux qu'il avait commis. Je ne fus préoccupée que du désir de lui cacher la nuit terrible que j'avais passée dans la maison de M. Lugarto. J'étais aussi avide de savoir comment M. de Lancry me déguiserait les véritables motifs de son brusque départ et de son retour. Je craignais qu'il ne mentît trop bien... cela m'aurait rendu défiante pour le reste de ma vie. Je concevais que, jusqu'alors, il m'eût caché le funeste secret qui existait entre lui et M. Lugarto. Cet aveu n'eût pas sauvé Gontran, et il aurait soulevé en moi les plus épouvantables terreurs... Mais il allait avoir à m'expliquer une assez longue absence ; je n'aurais pas voulu qu'il fît preuve de trop d'imagination pour m'en rendre compte.

Mes craintes ne se réalisèrent pas. Gontran évita, pour ainsi dire, le mensonge, en m'avouant une partie de la vérité; il me dit qu'il avait eu de grandes obligations d'argent à M. Lugarto ; qu'en outre celui-ci avait eu entre les mains des papiers fort importants qui pouvaient compromettre, non-seulement lui, Gontran, mais l'honneur d'une famille de la manière la plus funeste, me laissant entendre qu'il s'agissait des lettres d'une femme. M. de Lancry ajouta que, pour ravoir ces papiers, qui n'étaient plus en possession de M. Lugarto, il lui avait fallu aller en Angleterre, où il les avait enfin repris et détruits après des angoisses sans nombre. Je m'étais malheureusement trop inquiétée de la manière dont Gontran me mentirait, sans réfléchir que, moi-même, j'avais à lui dissimuler des événements bien importants. Plusieurs fois mon mari me demanda si, depuis son départ, je n'avais pas vu M. Lugarto. Ainsi que me l'avait recommandé M. de Mortagne, ainsi que je l'avais déjà écrit à M. de Lancry, je lui répondis qu'aussitôt sa lettre reçue, j'étais partie pour la Touraine, préférant passer le temps de son absence auprès d'Ursule. D'après les questions de M. de Lancry à ce sujet, je devinai qu'il s'expliquait difficilement comment M. Lugarto lui avait renvoyé le faux qu'il avait jusqu'alors si précieusement gardé. Mon mari voulait savoir si mes prières ou mon influence n'avaient été pour rien dans la restitution qu'avait faite M. Lugarto. Je me repentis de nouveau d'avoir à dissimuler quelque chose à M. de Lancry; mais, me souvenant des recommandations de M. de Mortagne et de la promesse que je lui avais faite, je me tus à ce sujet.

Sans doute Gontran craignit d'éveiller mes soupçons en m'interrogeant plus longtemps d'une manière détournée, car il ne me parla pas davantage de M. Lugarto. Une dernière chose m'embarrassait. M de Mortagne avait payé à M. Lugarto les sommes que lui devait mon mari. Dès que Gontran, qui ignorait cette circonstance, voudrait s'acquitter, tout se découvrirait peut-être. M. de Lancry me rassura, pour quelque temps du moins, à cet égard, en me disant qu'il payerait plus tard l'argent qu'il devait à M. Lugarto, en lui tenant compte des intérêts. Ces explications données et reçues, Gontran parut délivré d'un grand poids. Sa physionomie exprima une sorte de confiance insoucieuse que je ne lui avais pas encore vue, même avant mon mariage. Rien de plus simple : depuis que je le connaissais, il s'était toujours trouvé sous le coup des menaces de M. Lugarto, son mauvais génie. Hélas! le dirai-je? un moment je fus assez injuste envers la Providence pour regretter presque la teinte de mélancolie et de tristesse que le chagrin avait jusqu'alors donnée aux traits de Gontran. Il me sembla follement que, malheureux, il m'appartenait davantage. Le voyant si jeune, si beau, si gai, si brillant, et alors si libre de toute malheureuse préoccupation, j'eus presque peur pour l'avenir. J'avais déjà ressenti les horribles tortures de la jalousie, et pourtant, en s'occupant de la princesse Ksernika, Gontran n'avait fait qu'obéir aux menaces de M. Lugarto... Et pourtant Gontran était alors dévoré d'inquiétudes ; d'un moment à l'autre il pouvait être déshonoré ; malgré cela n'avait-il pas été charmant auprès de cette femme? Qu'eût-il donc été si son goût, si son caprice l'eussent seuls décidé à s'occuper d'elle?... Bientôt je rejetai ces tristes pensées loin de moi comme un outrage au bonheur qui m'était rendu. . . . . .

Hélas! cette crainte était un pressentiment. J'instruisis Gontran de la rupture qui avait eu lieu entre M. Sécherin et sa mère, sans lui en dire la cause. Le secret d'Ursule ne m'appartenait pas. J'attribuai à des discussions d'intérêt, d'abord légères, puis de plus en plus aggravées, la détermination que prenait mon cousin de vivre séparément de sa mère. Gontran me parut vivement contrarié de ne pouvoir, comme il l'espérait, passer quelques jours à Vouvray. — Ce délai eût suffi, me dit-il, pour faire exécuter à notre château de Maran quelques travaux indispensables, afin de le rendre plus habitable, car il n'avait pas été occupé depuis longtemps. Mais les tristes divisions qui venaient d'éclater entre ma cousine et sa belle-mère ne nous permettaient pas de prolonger notre séjour à Vouvray. En vain le lendemain, me trouvant seule avec M. Sécherin, je voulus de nouveau tenter un rapprochement entre lui et sa mère ; il me parut encore plus ulcéré que la veille. Ursule avait continué de jouer son rôle avec sa supériorité habituelle ; elle ne s'était pas permis un mot de récrimination contre sa belle-mère ; elle comprenait, elle admirait, disait-elle, cette jalousie d'affection qui pousse une mère à demander le sacrifice de sa belle-fille. Son mari n'avait qu'un mot à dire, et elle courbait son front ; elle consentait à tout, s'il le fallait, elle abandonnait l'époux de son cœur, pour plaire à madame Sécherin. L'angélique douceur d'Ursule avait encore exaspéré M. Sécherin contre sa mère. Celle-ci, comme toutes les personnes d'un caractère ferme et juste, se montra de son côté de plus en plus inflexible dans son aversion pour Ursule. J'allai trouver madame Sécherin pour lui faire mes adieux. En vain je lui parlai de son fils, de l'abandon, de l'isolement où elle allait vivre, elle ne voulut entendre à rien jusqu'à ce que mon cousin eût chassé sa femme.

Ce qui me prouva davantage encore l'incroyable et fatale influence de ma cousine sur son mari, c'est que je le trouvai, lui pourtant si bon fils, lui pourtant d'un si noble, d'un si généreux cœur, je le trouvai, dis-je, presque indifférent à cette douloureuse séparation. Il me dit que sa mère se calmerait, qu'alors il viendrait la voir tous les jours. Il était presque content de ce qui était arrivé, car tôt ou tard il aurait fallu en venir à une séparation. L'accusation de madame Sécherin n'était, selon le mari d'Ursule, qu'un prétexte pour éloigner sa bru, qu'elle n'avait jamais pu souffrir, parce qu'elle aimait trop son fils. — Oui, ma cousine, toute la question est là, s'était écrié M. Sécherin : ma femme m'aime trop ; ma mère en est jalouse. Hélas! le hasard me réservait un nouveau coup bien cruel, et qui, dans ces circonstances, semblait être une raillerie de la destinée. Le lendemain du jour de son arrivée, Gon-

tran avait été donner quelques ordres relatifs à notre départ, qui devait avoir lieu dans l'après-midi. J'avais profité de ce moment pour avoir, avec M. Sécherin, l'entretien dont je viens de parler; nous nous étions longtemps promenés en causant dans une avenue de charmille très-touffue, située au milieu du jardin. Mon cousin me quitta. Restée seule, je m'assis, rêveuse, sur un banc situé au pied d'un groupe de pierres peintes représentant un berger et une bergère. Ces statues, assez communes dans les jardins du siècle passé, s'élevaient au bout de l'allée dont j'ai parlé. Leur piédestal était large, carré et entouré de quatre bancs. De la façon dont j'étais placée, je tournais le dos à l'allée, et j'étais absolument cachée par la hauteur de ce petit monument.

Je ne sais pourquoi, au lieu de songer à mon bonheur, à Gontran, je pensai à la perfidie d'Ursule; depuis la scène de la veille, ma cousine m'avait constamment évitée. Tout à coup j'entendis sa voix. Elle causait avec quelqu'un, et se rapprochait peu à peu. Un serrement de cœur me dit qu'elle parlait à Gontran. J'écoutai... je ne me trompais pas. Au lieu de me lever et d'aller rejoindre Ursule et mon mari, j'eus la honteuse pensée de vouloir surprendre leur conversation. Sans raison, sans motifs, un éclair de jalousie m'avait soudainement traversé le cœur. Je suspendis ma respiration, j'écoutai avidement... Maintenant que je suis de sang-froid, je me demande si j'agissais alors sous l'empire de quelque soupçon. Je suis forcée de convenir que je n'en avais aucun; cette résolution fut instantanée, involontaire. J'écoutai avidement. Le sable qui criait sous les pieds d'Ursule et de Gontran pendant leur marche m'empêcha d'abord d'entendre, de rien distinguer. Quand ils furent à quelques pas de moi, je saisis ces mots que disait Ursule de sa voix la plus douce et la plus mélancolique : « ... Tant de tristesse dans la solitude... car c'est être seule que d'être... » Je ne pus rien entendre de plus. Gontran et elle, arrivant au bout de l'allée, se retournèrent, s'éloignèrent, et le bruit de leurs pas cessa d'arriver jusqu'à mon oreille.

Dans les mots d'Ursule que j'avais surpris, rien ne devait m'étonner ou me blesser. Ma cousine, fidèle à sa manie de passer pour une femme incomprise et malheureuse, répétait sans doute à Gontran le romanesque mensonge qu'elle m'avait tant de fois répété, à moi. Et puis... ce n'était peut-être pas d'elle-même qu'elle parlait? Pourtant je ressentis au cœur un coup si douloureux, une angoisse si poignante... l'avenir, que je venais un moment d'entrevoir si riant et si beau, se couvrit subitement d'un voile si funèbre, que je fus frappée d'un invincible et fatal pressentiment. Pourquoi, me disais-je, éprouverais-je une émotion si douloureuse, si profonde, pour quelques paroles insignifiantes? Elles cachent donc quelque perfidie, quelque trahison? Encore sous l'impression de la cruelle scène à laquelle j'avais assisté la veille, je voulus voir, dans la crainte qui m'agitait, une révélation divine semblable à celle qui avait éclairé si vainement madame Sécherin sur la conduite coupable de ma cousine. Je ne puis dire avec quelle angoisse, avec quelle anxiété j'attendis le second tour de promenade qu'allaient faire Gontran et Ursule. Un moment je rougis de honte en songeant à quel ignoble espionnage je descendais; je fis même un mouvement pour m'en aller, mais une funeste curiosité me retint. Je les entendis se rapprocher de nouveau. Mon cœur commença de bondir avec force, on eût dit que chacun de ses battements se réglait sur le bruit léger et mesuré de leurs pas. Cette fois j'entendis la voix de Gontran. Oh! je la reconnus, cette voix d'un timbre si charmant; il parlait, ce me semble, avec une expression remplie de grâce, et tellement bas que je n'entendis que ces mots : « Vous souvenez-vous, dites, vous souvenez-vous? Oh! vous étiez si... » Le reste de la phrase fut perdu pour moi. Ils s'éloignèrent encore.

Hélas! dans ces mots de Gontran, il n'y avait rien non plus qui pût me donner lieu de le soupçonner; pourtant, en songeant à qui ils étaient adressés, ils me firent un mal affreux. Quels souvenirs évoquait-il? Pourquoi demander à cette femme si elle se souvenait? De quoi pouvait-elle se souvenir? Alors je me souvins, moi, que, pendant un mois avant mon mariage, Gontran avait vu Ursule chez ma tante presque chaque jour. Alors malheur... malheur! je me souvins, moi, qu'Ursule m'avait dit cent fois qu'elle trouvait mon mari charmant, que j'étais la plus heureuse des femmes, qu'un bonheur comme le mien n'était pas fait pour elle. Alors malheur... malheur!... je me souvins, moi, de l'humiliation, de la rage d'Ursule, lorsque après son mariage, devant Gontran, mademoiselle de Maran, avec une infernale méchanceté, avait fait valoir tous les ridicules de M. Sécherin. Connaissant alors la perfidie, la dissimulation, la corruption de ma cousine, n'avais-je pas à craindre qu'elle ne voulût se venger de tout ce que mademoiselle de Maran lui avait fait autrefois souffrir, sans doute dans l'espoir de me rendre un jour victime de cruelles représailles? Sans doute, ma tante, avec son effroyable sagacité, avait deviné, dès la jeunesse d'Ursule, les défauts et les vices qui devaient, en se développant, m'être si funestes; car notre amitié d'enfance, nos liens de parenté, devaient un jour forcément nous rapprocher l'une de l'autre... Ces tristes réflexions furent interrompues de nouveau. Gontran parlait encore. Cette fois, son accent était gai, railleur. Ursule lui répondit sur le même ton, car j'entendis un éclat de rire doux et frais.

Gontran reprit : « Vous verrez que j'ai raison... vous verrez. J'aimerais tant à vous le prouver... — Tenez, mon cousin, répondit Ursule, d'un ton de coquet et gracieux reproche, vous êtes fou, c'est une horreur de... « Plus rien, plus rien. Ils s'éloignèrent encore. Que signifiaient ces mots? A quoi Gontran faisait-il allusion en disant à ma cousine qu'elle verrait, que voulait-il lui prouver? Et elle, pourquoi lui disait-elle si coquettement qu'il était fou? Mon Dieu! de quoi causaient-ils donc? Hélas! je me souviens que je fus alors assez stupidement naïve pour m'indigner de ce que ma cousine et mon mari ne parlaient pas de moi! Oui... il y a tant de puéril égoïsme dans la douleur; dès qu'on souffre, on se croit si intéressant, si digne de pitié, que, dans un désespoir insensé, l'on demande des sentiments humains à ceux mêmes qui vous blessent. Ainsi, je me disais avec amertume : — Comment Gontran et Ursule qui m'aiment tant... ne pensent-ils pas à moi dans ce moment? Rien de plus naturel, cependant. Oui... et cela est si naturel, qu'il faut qu'ils soient nécessairement sous le charme d'une vive préoccupation pour choisir un autre sujet d'entretien. Hélas! maintenant je rougis de ces sots raisonnements; mais je commençais à reconnaître que le chagrin n'est jamais plus intense, plus affreux, que lorsqu'il vous inspire des raisonnements absurdes et touchant au grotesque. Les pas se rapprochèrent. Il me sembla cette fois qu'Ursule et Gontran marchaient plus lentement, que de temps en temps ils s'arrêtaient. Gontran disait d'une voix douce et suppliante : « Je vous en prie... cela, eh bien! cela. »

Les pas s'arrêtèrent. Ursule répondit avec un accent qui me parut très-ému : « Vous n'y pensez pas, ce serait trop pénible. Vous ne savez pas toutes les larmes que j'ai dévorées depuis que... Mais, tenez, je suis encore plus folle que vous, vous me faites dire ce que je ne voudrais pas dire... vous ne méritez pas... » ajouta-t-elle, et en parlant d'une voix précipitée en marchant si rapidement que la fin de cette phrase m'échappa... Je me sentais défaillir. Cette position était horrible. Les plus violents soupçons me bouleversaient, et cela pour quelques lambeaux de conversation qui n'avaient d'autre sens que celui que ma jalousie insensée leur donnait. Après ces terreurs, venait le doute; puis une lueur d'espoir. En admettant qu'Ursule fût assez indigne pour tâcher de plaire à Gontran, et je pouvais le penser sans la calomnier : n'avait-elle pas déjà oublié ses devoirs pour un homme sot et vulgaire? en admettant, disais-je, cette indignité, lui!... lui, Gontran, à qui j'avais voué ma vie, à qui je n'avais donné jusqu'alors que de l'amour et du bonheur; Gontran, pour qui j'avais déjà tant et tant souffert, aurait-il jamais le courage, la cruauté de m'oublier pour elle?... — Non, non, cela est impossible, m'écriai-je; je ne sors pas d'un abîme de chagrin et de désespoir pour retomber à l'instant dans un abîme plus profond encore. Non, non, cela est impossible, Gontran est arrivé hier, il repart ce matin; il est impossible que, dans un entretien d'une heure, il ait voulu plaire, il ait plu à cette femme, et que déjà il songe à me tromper. Ursule est bien audacieuse; mais la femme la plus éhontée garde des dehors. Et puis à ces lueurs d'espérances succédaient des doutes accablants. Tout ce que m'avait dit madame de Richeville du caractère égoïste et léger de Gontran me revenait à la pensée.

Ursule me paraissait de plus en plus séduisante et dangereuse. Si mon mari la rencontrait à Paris, sous le prétexte de notre amitié, ne pourrait-elle pas venir souvent chez moi? Cette idée et les émotions que je contraignais depuis quelques moments me bouleversèrent tellement, que, sans penser que je dévoilais mon espionnage en sortant brusquement de la cachette où j'étais jusqu'alors restée, j'entrai dans l'allée. Ursule et Gontran étaient très-loin, à l'autre extrémité. Je vis M. Sécherin venir à eux et les accompagner du côté de la maison. Je respirai plus librement, je restai quelque temps encore dans le jardin. Par une bizarre, une inexplicable mobilité d'impression, une fois qu'Ursule eut disparu, peu à peu le calme rentra dans mon cœur; j'eus honte de ma faiblesse, je me reprochai de flétrir, de gaieté de cœur, le bonheur que la Providence m'envoyait; n'allais-je pas être seule à Maran avec Gontran? les beaux jours du chalet de Chantilly n'allaient-ils pas renaître? L'hiver était bien loin encore, si je redoutais la coquetterie d'Ursule envers mon mari, je trouverais mille moyens de l'éloigner; enfin, s'il fallait arriver à ces extrémités, je raconterais à Gontran l'aventure de M. Chopinelle, et il n'éprouverait alors pour Ursule que du mépris. Par quel étrange contraste cette accès de folle confiance succéda-t-il au plus douloureux accablement? C'est ce que je ne puis dire.

Avant de quitter Vouvray, je voulus aller faire mes adieux à madame Sécherin. Je la trouvai calme, digne et forte; elle me tendit la main, je la baisai pieusement. — Ce soir, me dit-elle, mon fils et cette femme quitteront cette maison, j'y vivrai désormais solitaire en attendant mon fils. Oui, reprit-elle en voyant mon air étonné, un jour mon fils me reviendra, le bon Dieu me le dit... Il me laissera sur la terre assez longtemps encore pour voir mon enfant bien malheureux, mais aussi pour le consoler. Je fus frappée de l'accent presque inspiré avec lequel madame Sécherin prononça ces dernières paroles. Elle ajouta en me regardant avec compassion : — Vous êtes bonne et généreuse, vous êtes convaincue comme moi, j'en suis sûre, que cette femme est une indigne, mais vous n'avez pas eu le courage de l'accuser...-Si vous vous étiez jointe à moi, elle était perdue. Je ne vous fais pas un reproche de votre clémence; au contraire, je prierai le Seigneur pour que celle que vous avez épargnée ne vous cause pas un jour bien des chagrins. — Que dites-vous, madame? m'écriai-je en sentant mes craintes renaître. — Je vous dis ce que le bon Dieu m'inspire... rien de plus... Hélas! ces paroles n'étaient que trop prophétiques, surtout si je les rapprochais de

la scène de l'allée. Le moment de partir arriva. Ursule m'embrassa avec son effusion ordinaire, mon cousin nous fit des adieux remplis de cordialité. Rien dans les paroles ou dans l'expression des traits de Gontran ne put me faire soupçonner qu'il quittait Ursule avec regret. Nous abandonnâmes cette maison si paisible à mon arrivée, et qui avait été depuis le théâtre de si pénibles divisions.

CHAPITRE XXV.

Le château de Maran.

A mesure que nous nous éloignions de Vouvray, je me sentais moins oppressée. Bientôt j'oubliai presque complétement les douloureuses agitations que j'y avais ressenties, pour ne songer qu'au bonheur de me retrouver enfin seule avec mon mari. Je me faisais une joie de ce voyage en me rappelant les tendres paroles, les prévenances délicates dont Gontran m'avait comblée, lorsqu'après mon mariage nous étions partis pour Chantilly. Je trouvais une grande ressemblance entre ces deux époques de ma vie. Cette fois aussi je partais seule avec Gontran pour un long séjour au milieu d'une riante et paisible solitude. Cette impression de bonheur fut si profonde, cet espoir fut si radieux, qu'il domina toutes mes autres pensées. J'attendais avec impatience le premier mot de Gontran. Depuis notre départ de Vouvray, il était silencieux. Je trouvais mille raisons dans mon cœur pour que ce premier mot fût rempli de grâce et de bonté. Je me disais presque avec satisfaction que mon mari avait quelques torts à se reprocher envers moi, qu'il allait les expier par ces douces flatteries, ces attentions exquises dont il avait le secret. Tout à coup M. de Lancry bâilla deux fois assez haut, appuya sa tête sur l'un des accotoirs de la voiture et s'endormit profondément sans me dire une parole.

Cette indifférence me fit d'abord un mal affreux. Je ne pus retenir quelques larmes en me souvenant des ravissantes tendresses que Gontran m'avait prodiguées dans notre premier voyage. Je me demandai avec douleur en quoi j'avais démérité. Ne devais-je pas au contraire lui être plus chère encore? n'avais-je pas déjà bien souffert pour lui? A ce premier mouvement si pénible succéda la réflexion. J'eus honte de moi-même. Je m'accusai d'égoïsme, d'exagération ridicule et romanesque. Quoi de plus simple, de plus naturel, que ce sommeil que je reprochais à Gontran? Devait-il se gêner, se contraindre pour moi? n'agissait-il pas au contraire avec une confiance pleine de sécurité? Je séchai mes larmes, je contemplai ses traits. On n'y voyait déjà plus les traces des fatigues et des chagrins qui les altéraient jadis. Jamais il ne m'avait paru plus beau de cette beauté délicate, charmante, qui rendait sa physionomie si attrayante; un de ces demi-sourires qui annoncent toujours un sommeil heureux et tranquille donnait à sa bouche une ravissante expression de finesse un peu malicieuse. Par deux fois il agita légèrement ses lèvres comme s'il eût prononcé quelques paroles. J'écoutai avidement... Je n'entendis rien.

En le voyant dormir ainsi, beau, calme, souriant, je me sentais heureuse de tout le bonheur qui lui était départi : libre de l'odieuse domination de M. Lugarto, jeune, riche, aimé de moi jusqu'à l'idolâtrie, y avait-il au monde un homme plus admirablement doué? Ne réunissait-il pas tous les avantages, toutes les conditions de la félicité humaine? En m'appesantissant ainsi sur ses qualités, un moment j'eus peur; nous devions rester à Maran jusqu'au commencement de l'hiver : ce long avenir de solitude me ravissait, mais plairait-il à Gontran? Je commençais à me défier de moi-même, à craindre de ne pas plaire assez à mon mari. J'avais déjà tant souffert, que je ne ressentais plus ces élans de gaieté douce et ingénue que m'inspirait autrefois la présence de Gontran. Je comparai ce que j'étais avant mon mariage ou pendant notre bienheureux séjour à Chantilly avec ce que j'étais en arrivant à Maran, et malgré moi je fus reprise de folles frayeurs. Je me crus enlaidie, attristée, appauvrie; je me demandai s'il me restait assez d'avantages pour plaire à mon mari durant les longs jours que nous allions passer dans la solitude; puis cet entretien de l'allée, qu'un moment j'avais oublié, me revenait à la pensée. J'en venais à exagérer mes imperfections, à dénaturer mes avantages, à envier l'esprit, le caractère d'Ursule, à envier aussi sa physionomie tour à tour animée, coquette, touchante, mélancolique ou naïve...

Sans orgueil insensé, je me savais plus régulièrement belle que ne l'était ma cousine, je me savais des qualités solides, un cœur loyal, une franchise à toute épreuve, un dévouement sans bornes pour mon mari, dévouement déjà éprouvé et qui n'avait jamais failli... Je ne pouvais douter qu'Ursule ne fût menteuse, dissimulée, qu'elle n'eût un profond mépris pour tout ce que révèrent les âmes honnêtes et élevées. Eh bien! lorsque je pensais qu'elle plaisait peut-être à Gontran, je me prenais à regretter de ne pas ressembler à ma cousine... Oh! sacrilége... j'allai jusqu'à dédaigner les vertus que j'avais, et à jalouser les vices que je n'avais pas. Hélas!... hélas!... c'est qu'aussi les hommes ne savent pas qu'en affichant certaines préférences... ils dépravent souvent les plus fières, les plus généreuses natures... ils ne savent pas que lorsqu'on aime avec passion, avec délire, on veut plaire avant tout et à tout prix, et que, si vertueuse que l'on soit, on blasphème quelquefois les qualités les plus nobles comme inutiles et vaines, lorsqu'on se voit sacrifiée à des femmes qui n'ont pour séduire qu'hypocrisie, audace et corruption!...

Puis, comme toujours... après ces abattements, après ces humiliations impitoyables que je m'infligeais, venaient des exaltations toutes contraires, une réaction d'orgueil insensé. Je me demandais en quoi ma cousine pouvait m'être comparée, quelles garanties de bonheur elle aurait pu donner à mon mari... Mais je retombais bientôt, écrasée sous le poids de cette horrible pensée : Qu'importe, s'il l'aime ainsi?...

Pendant la route, Gontran fut distrait, silencieux; j'attribuai ces préoccupations au changement politique qui venait d'avoir lieu, et auquel il n'était peut-être pas aussi indifférent qu'il voulait le paraître. J'ai oublié de dire qu'en chemin nous avions appris la Révolution de juillet. Si étrangère que je fusse à la politique, j'éprouvais un sentiment de profonde et respectueuse pitié pour ce vieux et bon roi qui retournait sans doute une dernière fois sur une terre d'exil, loin de cette France qu'il avait tant aimée, et que sa famille avait arrosée de son sang. J'avais toujours vu le peuple heureux et calme, les illustrations personnelles jouir d'avantages égaux, souvent même supérieurs à ceux dont jouissait la plus haute aristocratie. Je ne comprenais donc pas le bien et l'avantage de cette régénération sociale qui venait, disait-on, de sortir des sanglantes barricades de 1830. J'avais une grande impatience d'arriver à Maran. Blondeau m'avait souvent dit que ma mère avait passé deux étés dans cette terre de Maran avec moi, et qu'elle l'y avait accompagnée, alors que j'étais âgée de deux ans à peine; jamais ma mère, disait-elle, ne s'était trouvée plus heureuse que dans cette solitude, où elle échappait aux méchancetés de mademoiselle de Maran et à l'indifférence glaciale de mon père. J'étais ravie de savoir que le château était resté inhabité; ces souvenirs si précieux pour moi me semblaient ainsi plus entiers, plus saintement conservés.

Blondeau devait me donner mille précieux renseignements sur les appartements que ma mère avait habités de préférence, sur les promenades qu'elle affectionnait. C'était avec un religieux intérêt que je m'approchais de cette habitation qui, pour tant de raisons, était sacrée pour moi. Il me semblait aussi qu'une fois là, dans ce lieu où tout parlait de ma mère, je serais sous son invisible protection; que du haut du ciel elle veillerait sur son enfant, qu'elle demanderait à Dieu de ne pas m'infliger de nouvelles souffrances. Plusieurs fois j'avais pu apprécier le tact, la délicatesse de Gontran, j'étais donc assurée de lui voir partager la vénération que m'inspirait cette maison. En partant de Vouvray, j'avais écrit à Blondeau de venir sur-le-champ me rejoindre à Maran. M. de Lancry, en passant à Paris, avait déjà envoyé une partie de notre maison dans cette terre, située à quelques lieues de Vendôme. Nous y arrivâmes par une belle matinée d'été. Une longue avenue de chênes séculaires conduisait à la cour d'honneur. Il fallait traverser deux ponts jetés sur la petite rivière qui baignait les murs du château, bâti en briques et composé d'un grand corps de logis, avec deux grandes ailes en retour, dans le goût du siècle de Louis XIII; un dernier pont de pierre conduisait à la première cour, fermée par une grille parallèle au corps de logis principal. Autour du château, la végétation était magnifique : les chênes, les peupliers d'Italie, les ormes, y poussaient à une hauteur admirable; d'immenses prairies s'étendaient à perte de vue, et avaient pour horizon de grands massifs de bois.

Le régisseur, prévenu de notre arrivée par notre courrier, nous attendait à la grille; il nous conduisit dans une longue galerie située au rez-de-chaussée et remplie de tableaux de famille. Les six fenêtres de cette pièce immense s'ouvraient sur le fossé rempli d'eau vive qui entourait le château. Malgré la chaleur de l'été, il faisait presque froid dans cet énorme salon. Ses murailles étaient si épaisses, que l'embrasure des fenêtres avait cinq ou six pieds de profondeur. Impatiente de visiter la maison, j'offris en souriant mon bras à Gontran, et je lui dis : — Allons, mon ami, venez vite, je suis impatiente de tout revoir ici, quoique je ne me souvienne de rien. Vous n'avez pas d'idée comme le cœur me bat à la pensée de parcourir les lieux autrefois habités par ma pauvre mère. Et puis, il faut que je vous fasse les honneurs de chez moi. Je suis si heureuse, si fière de vous avoir ici! Oh! ajoutai-je en souriant, je suis la châtelaine de ces lieux, vous voici dans mon empire, et je vais vous accabler de l'amour le plus despotique. Au lieu de partager ma gaieté comme je m'y attendais, Gontran me répondit d'un air contraint, en s'efforçant de sourire et en regardant autour de lui avec une expression de répugnance : — Entre nous, notre manoir me paraît un peu délabré, noble châtelaine, si toutes les pièces ressemblent à ceci... Il est fâcheux que mes dernières préoccupations m'aient empêché de penser à envoyer ici un architecte; sans reproche, vous qui n'aviez qu'à songer à cela, ma chère amie, vous auriez dû vous charger de ce détail. Vous saviez dans quel déplorable état était le château.

Mon mari avait d'abord faiblement souri, il finit par me parler presque sèchement. Je le regardai avec un étonnement douloureux, et je lui dis doucement : — Mais, mon ami, souvenez-vous que j'étais aussi tourmentée que vous de toutes ces secousses qui nous ont bouleversés; et puis, vous le savez, j'ai été très-malade, il ne m'a pas été possible de m'occuper de ces soins. Je croyais que... — Eh! mon Dieu, me dit Gontran, en m'interrompant avec impatience, encore une fois je ne vous fais pas de reproches, ma chère amie... Seulement je regrette que vous ou moi n'ayons pas songé aux réparations indispensables à cette

habitation. Maintenant il n'y a plus à reculer... Grâce à cette révolution maudite, on ne peut voyager nulle part, on ne peut aller aux eaux. Dans quinze jours peut-être l'Europe sera en feu. Paris doit être insupportable. Il faut donc nous résigner à rester ici. C'est ce qui fait que je regrette de nous voir si mal établis. — C'est surtout pour vous que je suis désolée de ce manque de confort, mon ami... Quant à moi, je suis si heureuse d'être ici avec vous, que je me trouverai toujours bien.—Vous êtes mille fois bonne, ma chère. Je suis aussi très-heureux de partager cette solitude avec vous; je comprends toutes les raisons qui vous rendent cette habitation précieuse... Mais ce n'est pas une raison pour se passer de tapis et de persiennes... car je n'en vois à aucune fenêtre, et ce château a l'air d'une lanterne.—J'en suis désolée, mon ami, mais rassurez-vous, nous trouverons moyen de remédier à cela en faisant venir quelques ouvriers de Vendôme... Je me charge de surveiller et de hâter ces travaux. Par amour-propre de cœur, je tiens à ce que Maran soit pour vous le plus agréable séjour du monde; seulement je vous demande un peu d'indulgence pour mes efforts.

— Des ouvriers!.., s'écria-t-il avec impatience, il ne manque plus que cela! Il n'y a rien de plus insupportable que des ouvriers... et pourtant, il faudra bien s'y résigner... Ah! ça va être bien agréable... une jolie distraction que j'aurai là! — Gontran, dis-je, tout attristée de l'humeur de mon mari, nous nous exagérons peut-être le délabrement de cette habitation... nous n'avons vu que cette galerie. — Eh! mon Dieu! on peut parfaitement juger du reste par cet échantillon; c'est la pièce d'honneur, c'est le salon de réception. On voit que le régisseur a accumulé ici toutes les splendeurs de l'habitation, ajouta-t-il en se remettant à rire d'un air contraint. Allons, ma chère amie, inspectez votre manoir, et tâchez d'en tirer le plus de parti possible, en attendant les ouvriers, puisqu'il faut se résigner à cet ennui. Quant à moi, je vais aller aux écuries: je parie que ce sont de véritables halles sans stalles, sans box! Et moi qui viens justement de ramener une douzaine de chevaux d'Angleterre! C'est fort agréable!... En vérité, je ne sais pas à quoi pensent vos gens d'affaires, de laisser cette habitation dans un tel état de délabrement! — J'en suis désolée, mon ami... Je vous en supplie, ne vous fâchez pas... donnez-moi vos ordres, je les ferai exécuter de mon mieux.

Ma résignation toucha sans doute M. de Lancry; il regretta son impatience, et me dit en s'apaisant: — Encore une fois, je ne vous accuse pas, ma chère amie, vous n'y pouvez rien; mais, si les écuries sont mauvaises, ça n'en sera pas moins désagréable, d'autant plus que, pendant les cinq ou six mortels mois que nous allons passer ici, je n'aurai pour tout plaisir que mes chevaux et la chasse... A propos, sommes-nous loin de Vendôme? — Mais à six ou huit lieues, je crois, mon ami. — De mieux en mieux; ça sera fort commode pour les approvisionnements de viande de boucherie; nous n'aurons déjà pas de marée. Il ne nous manque plus pour nous achever que de faire une chère détestable. Je ne sais pas, en vérité, comment votre famille se résignait à vivre ici. — Mon père a fort peu habité Maran, mon ami... Ma mère seulement y a passé quelque temps, et vous savez que, nous autres femmes, nous nous contentons de peu. — Libre à vous, ma chère amie, de vous nourrir de rêverie et d'idéalité; quant à moi, je vous déclare qu'à la campagne je deviens très-positif et très-matériel. J'en demande un million de pardons à votre exaltation romanesque; mais, quand on n'a pas d'autre plaisir que la table, il est, je crois, permis de vouloir que la chère soit bonne. Vous m'obligerez donc beaucoup, n'est-ce pas? de vous entendre avec votre maître d'hôtel pour trouver les moyens de nous approvisionner le mieux possible. J'aurai, s'il le faut, un fourgon et deux chevaux de service pour aller à Vendôme faire la provision: car, moi, je ne vis pas d'abstractions; je tiens au solide... Sur ce, je vais aux écuries. Gontran sortit.

Tel fut notre premier entretien en arrivant au château de Maran.

CHAPITRE XXVI.

La vie de château.

Quelque temps après notre arrivée à Maran, je me sentis faible, souffrante; je restais quelquefois pendant une heure accablée par un malaise inconnu. Bientôt je reconnus que je m'étais fait une grande illusion en espérant que Gontran redeviendrait pour moi ce qu'il avait été pendant le premier mois de notre mariage. Son caractère semblait s'aigrir dans la solitude. Pourtant, la vie qu'il menait *pour lui* semblait lui plaire. Souvent, en ma présence, il paraissait pensif, absorbé: tantôt je me persuadais qu'il pensait à Ursule, tantôt qu'il regrettait malgré lui les chagrins que son indifférence me causait. Si je l'interrompais au milieu de ses réflexions, il me répondait avec aigreur, ou se levait avec impatience sans dire une parole, comme si je l'avais distrait d'une chère et douce rêverie. Ce qui me donnait pourtant quelquefois une lueur d'espoir, c'était le brusque changement de mon mari à mon égard. Un refroidissement successif m'eût effrayée davantage, il eût été plus naturel. Ce fut un jour fatal que celui où j'eus la conviction que Gontran ne m'aimait plus d'amour; dès lors, il ne crut même plus nécessaire de garder envers moi ces formes de bonne compagnie, ce respect des bienséances que tout homme doit aux femmes, même à la sienne. Dès lors, plus de douces prévenances, plus d'épanchements de cœur, rien qui prouvât en lui le désir ou le besoin de me plaire.

Quelques mots sur la nouvelle existence que menait Gontran sont indispensables. Depuis notre établissement à Maran, il avait fait venir des chiens et des chevaux de chasse d'Angleterre. Il avait loué une des forêts de l'État qui touchait à nos propriétés; il y chassait trois fois par semaine à courre, trois fois à tir. Il se reposait le dimanche: c'était le seul jour qu'il passait près de moi. Habituellement, il partait après déjeuner, je ne le revoyais que le soir au retour de la chasse. Nous nous mettions à table, il dînait longuement, me parlait peu, buvait souvent trop pour sa raison, et, l'avouerai-je, hélas! il lui fallut quelquefois l'aide d'un de nos gens pour regagner son appartement, qui était contigu au mien... J'avais toujours vu mon mari d'une recherche, d'une élégance extrême; seul avec moi, il se négligeait comme à plaisir: il ne semblait vivre que pour la chasse et pour la bonne chère. Oh! honte! oh! profanation! Quant à moi, je n'étais plus pour lui qu'une des conditions de sa vie grossière et sensuelle. Longtemps je souffris en silence de cet abandon, de ce changement dans ses manières, qui, au moins jusqu'alors, avaient toujours été parfaites.

Cette existence solitaire, sur laquelle j'avais fondé tant d'espérances, s'écoulait pour moi morne, flétrie, décolorée. Selon mon habitude, je concentrai mon chagrin jusqu'à ce qu'il débordât; le jour arriva où je ne pus souffrir davantage. Je me décidai à parler, à tout dire à Gontran. C'était un samedi; il avait fait un vent violent pendant presque toute la journée; sans doute la chasse de Gontran avait été mauvaise, car le soir, lorsqu'il rentra au château, ses piqueurs ne sonnèrent pas leurs fanfares accoutumées. Je le savais par expérience: ces jours-là, mon mari avait de l'humeur. J'allai craintive à sa rencontre; mon cœur se serra lorsque j'entendis résonner ses grosses bottes éperonnées sur les dalles de l'escalier. — Votre chasse n'a pas été heureuse, mon ami? lui dis-je. — Non; je suis harassé, me dit-il; et il entra dans un petit salon où je me tenais de préférence, parce que ma mère l'avait occupé. M. de Lancry se jeta sur un canapé, l'air soucieux et contrarié, sans me dire un seul mot. En le voyant ainsi, avec ses vêtements couverts de boue, sa barbe longue, ses cheveux en désordre, qui s'échappaient de sa cape de chasse, qu'il gardait sur sa tête, je pouvais à peine le reconnaître, lui que j'avais toujours vu d'une si exquise élégance. — Sonnez donc, ma chère, qu'on nous fasse dîner le plus tôt possible, j'ai très-faim; dit Gontran en se retournant sur le canapé. Puis, attirant du bout de son pied une petite chaise de tapisserie, il y allongea ses bottes couvertes de fange. — Ah! m'écriai-je en courant à lui, grâce pour cette chaise, elle a été brodée par ma mère: prenez un autre tabouret, je vous en prie.

Gontran haussa les épaules, s'établit sur un autre siége, et me dit: — Mon Dieu! que vous êtes donc singulière avec vos affectations! Je vous demande un peu ce que cela fait à la mémoire de votre mère que je mette ou non mes pieds sur cette chaise? — Je m'étonne, mon ami, que vous ne compreniez pas le culte du passé... il est souvent la seule consolation des jours présents. — Ah! si vous allez recommencer à faire de la métaphysique de sentiment... j'y renonce... la vie que je mène est peu faite pour développer l'intelligence. — En effet, depuis quelque temps, Gontran, vous agissez, je crois, beaucoup plus que vous ne pensez. — Dieu merci! j'avais toujours rêvé quelques mois d'une vie toute matérielle, dans laquelle la bête, comme on dit, prendrait le dessus. Eh bien! cette vie, je la mène, et je m'en trouve à merveille... Il n'est pas jusqu'à ces superfluités d'élégance, de recherche de toilette, que je n'aie mises bravement de côté. J'étais un véritable sybarite; me voici, à cette heure, un véritable Spartiate, un ours, un sauvage. Eh! ma foi, je trouve fort commode d'être ainsi au vert pendant quelque temps... de rester grossière chrysalide jusqu'au moment où il me prendra la fantaisie de me transformer de nouveau en brillant papillon... Mais sonnez donc, je vous prie, je veux dire à Hébert (c'était notre maître d'hôtel) de me mettre une bouteille de vin du Rhin à la glace; c'est un caprice. Il y a longtemps que je n'ai bu de vin vieux du Rhin... et celui que vous avez ici est excellent: c'est du johannisberg jaune comme de l'ambre... Où votre père avait-il eu ce vin-là? — Il me semble, mon ami, avoir entendu dire à mademoiselle de Maran que l'empereur d'Autriche en fit cadeau à mon père lors de sa mission à Vienne. — Ma foi, votre père a eu raison d'oublier ce vin ici, car il est parfait.

Je sonnai; mon mari donna ses ordres; il bâilla et me dit: — Jouez-moi donc, sur votre piano, l'ouverture du *Siége de Corinthe*, en attendant le dîner. Je regardai Gontran avec chagrin. Il ne se rappelait pas sans doute qu'on représentait cet opéra lorsque je m'étais, pour la première fois, trouvée avec lui dans la loge des gentilshommes de la chambre. S'il n'avait pas oublié cette circonstance, sa demande était un amer sarcasme. Les larmes me vinrent aux yeux malgré moi; je lui dis tristement: — Pardonnez-moi, mon ami, je ne saurais jouer ce morceau. — Est-ce parce que je vous en prie? Allons, soit... faites comme vous le voudrez, jouez-m'en un autre, alors. Je vous demande cela pour tuer le temps en attendant l'heure du dîner. — Pour tuer le temps?... Il vous pèse donc bien maintenant, Gontran? — A moi? pas du tout... je le tue sans lui en vouloir le moins du monde... jamais la vie ne m'a passé plus vite. Je n'avais pas idée de cette bonne et matérielle existence de gentilhomme campagnard, je la trouve adorable. Je ne sais pas si elle con-

tinuera de m'amuser longtemps ; mais, jusqu'à présent, je suis enchanté, la chasse est devenue chez moi une vraie passion... Mon chef d'équipage est excellent... Avec lui, sur dix fois, je prends huit... J'ai un tireur royal. Thomas est un cuisinier parfait. Grâce à quelques améliorations, les écuries sont maintenant fort logeables : nous sommes à peu près bien établis dans ce vieux château ; vous êtes toujours jolie comme un ange ; comment voulez-vous que le temps me pèse?

Mon mari me parlait avec tant de sincérité, avec tant d'abandon, il paraissait trouver sa conduite si simple, si naturelle, qu'il ne soupçonnait évidemment pas le chagrin qu'il me causait. Cette pensée adoucit l'amertume de mes reproches. Je regardai Gontran fixement ; je lui dis avec émotion : — Et moi... Gontran, me croyez-vous heureuse?

A demi couché sur le canapé, il me répondit en frappant négligemment du bout de son fouet sur ses bottes : — Vous? je vous crois, ma foi, très-heureuse, aussi heureuse que vous pouvez l'être avec votre diable de petit caractère... Que vous manque-t-il? — Rien, vous avez raison, Gontran... Je vous vois le matin à l'heure du déjeuner... puis le soir à table... quelquefois une heure ou deux le dimanche... lorsque vous me faites mettre au net votre livre de chasse. — Eh bien! que voulez-vous de plus? ne faut-il pas que je sois continuellement pendu à votre côté? Croyez-moi, ces éternels tête-à-tête vous seraient bientôt d'un ennui mortel. — Je vous avais demandé, mon ami, de monter à cheval avec vous ; ainsi, j'aurais pu vous suivre quelquefois à la chasse... — Bah! bah! vous êtes trop peureuse, ma chère amie ; et puis, il n'y a rien de plus embarrassant qu'une femme à la chasse ; elle n'y prend aucun plaisir, et empêche les autres d'en prendre Si j'avais eu quelqu'un à qui vous confier, à la bonne heure : mais nous n'avons pas un voisin sortable : et d'ailleurs, vous ne voulez voir personne : vous êtes une solitaire des plus farouches. — Ce serait pour moi un grand plaisir de monter à cheval avec vous, mon ami ; mais seulement avec vous... — Alors, comme je vous le dis, c'est impossible... Etes-vous fantasque, ma pauvre Mathilde... Vous ne voulez jamais que des choses déraisonnables. — C'est juste ; n'en parlons plus... je suis la plus heureuse des femmes. Mon bonheur doit me suffire... Et je portai mon mouchoir à mes yeux.

Gontran avait trouvé fort naturelles et fort peu blessantes les réponses qu'il venait de me faire. Il parut aussi surpris que contrarié de me voir pleurer. — Ah çà! me dit-il avec impatience, à qui en avez-vous? Nous sommes à causer là tranquillement, et vous voilà en larmes! Mais à propos de quoi? C'est donc une scène que vous voulez me faire? — Une scène? non, Gontran, non ; je n'ai rien à vous dire, pui-que, depuis notre arrivée à Maran, vous ne vous apercevez pas du contraste qui existe entre la vie que nous menons et celle que nous menions à Chantilly. — Ah!... nous y voilà!... Chantilly, encore Chantilly, toujours Chantilly! Vous n'avez que ce mot à la bouche comme un reproche. Mais savez-vous qu'à force de me parler ainsi de ce temps-là vous finirez par me faire prendre en grippe le souvenir de cette ravissante lune de miel? Et il ajouta, en riant de cette plaisanterie : — Que voulez-vous, ma chère, « lune de miel, elle a vécu... ce que vivent les lunes de miel. » Le vers n'y est pas, mais la pensée y est... c'est égal. — Ah! Gontran, ne blasphémez pas les seuls heureux souvenirs qui me restent. — Eh bien! alors, ne me répétez pas toujours la même chose ; sans cela, je vous punirai de la sorte. Voyons... raisonnons en bons amis, sans nous fâcher... Croyez-vous que je me sois marié pour passer ma vie à vos genoux, à vous roucouler des fadeurs? Vous n'êtes jamais contente! Si nous sommes dans le monde, vous êtes jalouse : si nous vivons seuls, ce sont des exigences à n'en pas finir. Cela devient impatientant .. à la fin! s'écria-t-il, ne pouvant pas se contenir davantage.

— Gontran, vous êtes sans pitié... Vous oubliez que j'ai déjà beaucoup souffert, que j'aurais droit à quelques ménagements. — Ah! mon Dieu! mon Dieu! quel caractère! Est-ce encore une récrimination? Voyons, dites-le franchement. Vous avez beaucoup souffert? Si c'est à cause de Lugarto que vous me dites cela, vous avez tort. — J'ai tort! — Certainement, je ne puis que vous répéter ce que je vous ai dit dans le temps à ce sujet. Si vous aviez eu l'ombre d'adresse, de sagacité, avec quelques banalités affectueuses vous nous en auriez débarrassés sans vous compromettre comme vous l'avez fait. — Sans me compromettre, mon Dieu! Etait-ce ma faute? — Mais il n'importe! que ce soit votre faute ou non, vous avez été compromise, et c'est moi qui, tôt ou tard, en supporterai le ridicule. — Moi! je serais méprisée, moi!... — Eh! madame, j'aimerais mieux encore ma part que la vôtre ; si vous croyez qu'il sera bien agréable pour moi, lorsque nous serons de retour à Paris, d'être montré au doigt comme un mari trompé... Mais, en vérité, reprit-il avec colère, il faut que vous soyez folle, archifolle... d'élever de pareilles discussions .. Tenez, brisons là... vous me feriez vous dire quelque dureté, vous éclateriez en reproches, en sanglots, et je veux que vous dîniez tranquille et moi aussi.

— Ce que vous me dites là est horrible, repris-je après un moment de stupeur ; c'est moi que vous accusez!... moi la victime de toutes les calomnies de cet homme. Allez, Gontran, je ne sais quel sort me menace dans l'avenir... mais pour ce soir, rassurez-vous, je n'éclaterai pas en sanglots, vous pourrez dîner tranquille ; j'ai tant pleuré déjà, que mes larmes se tarissent. Le malheur m'a donné de la raison, je ne vous ferai pas de reproches, ils seraient inutiles ; je veux seulement vous apprendre que je souffre, que je suis résignée... mais non pas insensible à votre indifférence. — Allons, parlez, dit M. de Lanery en se levant brusquement et en marchant à grands pas. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour tourner ceci en plaisanterie, je ne pourrai pas échapper à une scène. Ce matin j'ai fait une mauvaise chasse, la fin de la journée sera digne du commencement. Voyons, dites... finissons... Vous savez pourtant que je n'ai qu'un désir, celui de vivre en repos et de vous voir heureuse... — Je vous remercie de vouloir bien m'entendre, Gontran. Eh bien! il m'est cruel de voir que, depuis que nous sommes ici, vous n'avez pas eu pour moi un mot de tendresse, un mot de cœur ; vous vivez auprès de moi comme si je n'existais pas.

— Mais, au nom du ciel! qu'est-ce que signifie tout ce jargon? Que voulez-vous donc que je vous dise? Si vous aimez tant à vous entendre raconter des galanteries, inspirez-m'en. — Vous avez raison. Il y a longtemps que je suis pénétrée de cette triste vérité : On mérite ce qu'on inspire. Malgré vos duretés, je vous aime toujours ; vous méritez cet amour. — Eh bien! alors, soyez donc raisonnable, puisque ni vous ni moi ne pouvons rien à ce qui est, me dit Gontran avec moins de colère. Puis il ajouta : — En vérité, Mathilde... votre caractère romanesque, exalté, vous rendra la plus malheureuse des femmes ; soyez donc raisonnable. Je vous l'ai dit cent fois, l'on ne se marie pas pour conjuguer perpétuellement et sur tous les tons le verbe *j'aime* ; on se marie pour avoir une maison, un intérieur, une existence plus assise ; on se marie pour vivre sans gêne ni contrainte tout le temps qu'on reste seul avec sa femme. Il est clair que si l'on se mariait pour continuer à faire sa cour, à dire des bergerades, autant vaudrait rester garçon. — Eh! Gontran... Gontran... quel réveil... — Vous me saurez gré, un jour, de faire justice de ces creuses rêveries ; il faut savoir quelquefois être sévère, c'est notre rôle, à nous autres hommes... à nous qui sommes appelés à devenir pères de famille ; c'est à nous à parler le langage de la raison, et je vous le parlerai... Oh! d'abord, je suis décidé, bien décidé, à ne vous laisser aucune folle illusion ; une fois qu'elles seront détruites, vous verrez que vous vous arrangerez parfaitement bien dans la réalité qui vous restera.

— Cela est vrai, Gontran, une fois toutes mes illusions détruites, je m'arrangerai parfaitement dans la réalité qui me restera, comme vous le dites, seulement ce sera pour l'éternité. — Allons, des menaces de mort, maintenant, comme c'est gai! quelle conversation agréable!... Et puis vous vous plaignez après cela de me trouver maussade! Je rentre ; au lieu de vous voir une figure avenante, souriante, heureuse, je vous vois triste et sombre ; avouez au moins que ce n'est pas fait pour me mettre en train d'être aimable. — Il est vrai, mon âme est désolée... je ne puis vous le taire plus longtemps, dis-je avec amertume ; car le ton persifleur, ironique, que Gontran affectait, me blessait encore plus que ses duretés. — Il n'y a rien de plus impatientant, je le conçois, repris-je, que de voir tomber les pleurs qu'on fait verser... Mais ce n'est pas ma faute... je ne puis plus, comme autrefois, sourire à chaque blessure. — Eh bien! soit, je me résignerai à vous voir toujours en larmes ; que voulez-vous que j'y fasse? Puis-je vous empêcher de vous trouver la plus malheureuse des femmes? — Gontran, soyez juste, mon Dieu... Voyons, quelle est ma vie? Qu'êtes-vous pour moi?... ou plutôt, que suis-je pour vous? Bonjour, bonsoir... Ma chasse a été bonne ou mauvaise .. Jouez-moi cet air sur votre piano... Faites écrire à nos fermiers en retard... Voilà pourtant ma vie, Gontran, voilà ma vie ; et vous voulez que je vous égaye, que je sois riante, que je sois joyeuse. . Est-ce possible? Hélas!... c'était votre bonté, votre amour, qui faisaient ma gaieté d'autrefois. — Enfin voilà le dîner, dit Gontran en entendant la cloche, j'aime beaucoup mieux aller me mettre à table que de vous répondre, car vous finiriez par me mettre hors de moi, et j'en serais désolé ; discuter avec vous à ce sujet, c'est se battre contre des moulins à vent.

On annonça que nous étions servis. — Venez-vous? me dit Gontran. — Excusez-moi, mon ami, je n'ai pas faim, je suis souffrante. — C'est agréable, et surtout d'un excellent effet pour vos gens, me dit Gontran. A votre aise, ma chère amie. Il sortit pour aller se mettre à table. . . . Après le départ de mon mari, je rentrai dans ma chambre, et je fondis en larmes. Rien n'avait pu le toucher : j'en avais la certitude. Il ne soupçonnait même pas l'étendue des chagrins qu'il me causait. Dans mes plaintes, il ne voyait qu'une exaltation vague, romanesque : tout espoir de l'apitoyer était à jamais perdu pour moi. Malgré son égoïsme, malgré sa personnalité, il n'eût pas été absolument insensible à mes souffrances, s'il les eût comprises.

« — Si je ne vous parle plus le tendre langage d'autrefois, c'est que vous ne me l'inspirez plus, » m'avait-il répondu. C'était là une de ces révélations écrasantes qui se dressaient entre moi et l'espérance comme un mur d'airain. Dans mon abattement je ne savais que répondre ; hélas! j'avais dix-huit ans à peine... et devant moi la vie... la vie tout entière... Et encore je me disais que je n'étais peut-être qu'au commencement de mes chagrins. Je pouvais déjà les comparer... en me souvenant des tortures de la jalousie... j'avais peut-être tort de me plaindre. L'existence morne, froide, que je menais à Maran... était presque négative, je n'avais au moins à regretter que le bonheur dont j'aurais pu jouir. Hélas! peut-être fallait-il compter ces tristes jours parmi les meilleurs que me réservait l'avenir. Je descendis alors dans mon cœur, je me demandai si, après tant de cruelles épreuves, mon amour pour Gontran était diminué. Ce dernier entretien avec lui venait de me blesser tellement, que je me sentais dans un rare accès de franchise envers moi-

même. Hélas! je m'aperçus avec une sorte de joie amère que je l'aimais toujours... toujours autant que par le passé. J'ai maintenant peine à comprendre cette aveugle opiniâtreté d'affection. Elle devait naître de cette conviction que Gontran pouvait encore, s'il le voulait, me rendre heureuse comme autrefois.

Madame Sécherin.

Ce dernier espoir, auquel je m'attachais de toutes mes forces, suffisait pour entretenir, pour aviver ce fatal amour. Un mélange d'orgueil et de défiance me persuadait que j'étais encore capable d'inspirer à Gontran l'adorable tendresse qu'il avait ressentie, mais que je manquais d'adresse de cœur, si cela peut se dire. Je m'expliquais de la sorte ces passions indomptables qui survivent chez les femmes aux dédains les plus barbares. D'enivrants souvenirs vous disent que le bonheur est là, dans un regard, dans un sourire, dans une parole de l'homme que l'on chérit, et l'on ne peut croire que tantôt, que demain, il ne nous adresse encore ce sourire, ce regard, cette parole, auxquels notre vie nous semble attachée. Lorsque l'amour arrive à cet état d'exaltation lébrile, d'opiniâtreté désespérée, il a, ce me semble, tous les caractères de la fureur du jeu, telle que je l'ai entendu analyser. Un gain passé vous donne une confiance aveugle dans l'avenir; malgré vous, votre espérance s'augmente de chacune de vos déceptions, chaque pas fait dans cette voie brûlante, douloureuse, semble vous rapprocher du but insaisissable que vous poursuivez : plus vos pertes se multiplient, dites-vous, plus vos chances de gain s'accroissent. « Le sort se lassera, » dit-on, et l'on rassemble ses dernières pièces d'or, et le gouffre du hasard les engloutit encore, et l'on a tout perdu. « Il se lassera de me dédaigner, » dit-on, et l'on redouble de persévérance; l'on épuise ses dernières preuves d'affection, ses derniers dévouements; l'on tente une dernière, une terrible épreuve; et comme le joueur s'est brisé contre un hasard stupide, vous vous brisez contre une stupide indifférence.

Alors vous n'avez plus rien... plus rien... alors votre cœur est vide, alors vous avez usé toute votre puissance d'aimer, alors il ne vous reste, comme au prodigue, que le regret éternel d'avoir honteusement dissipé de si magnifiques trésors. Je n'en étais pas encore là. Tout en l'accusant, j'aimais toujours Gontran. Quelquefois je le croyais occupé du souvenir d'Ursule, je concevais alors que la jalousie redoublât pour ainsi dire mon amour au lieu de l'attiédir. La jalousie met en jeu les sentiments les plus violents, l'amour-propre, l'orgueil, la crainte, l'espérance, et l'amour vit surtout d'agitations. La jalousie ne diminue pas la passion, elle l'augmente; plus celui qu'on aime charme et plaît, plus on vous dispute son cœur, plus sa valeur augmente à vos yeux. Je voulus tenter une dernière épreuve et voir jusqu'à quel point j'étais encore éprise de Gontran. Plusieurs fois, pensant au dévouement de M. de Mortagne, j'avais aussi songé à M. de Rochegune, à son affection si fervente. La sérénité même avec laquelle j'allais au-devant de ces souvenirs me prouvait combien ils étaient peu coupables. J'éprouvais pour M. de Rochegune de l'admiration, du respect, un sentiment analogue à celui que m'inspirait M. de Mortagne, sentiment rempli de calme, de douceur. Quoique ses traits ne fussent pas d'une régularité parfaite, je leur trouvais une expression pleine de noblesse et de dignité. Quand je pensais à l'intérêt qu'il me portait à mon insu, depuis si longtemps, et dont il m'avait donné tant de preuves, quand je me rappelais toutes les belles actions qu'il avait faites, quand je réfléchissais qu'à cette compatissante bonté il joignait un courage à toute épreuve, un caractère ardent, chevaleresque, je reconnaissais que M. de Rochegune réunissait toutes les rares qualités qui doivent inspirer la passion la plus vive...

Que je sois punie comme sacrilége si votre femme n'est pas coupable. — PAGE 88.

Et pourtant, loin d'éprouver du regret en pensant que j'aurais pu l'épouser, je le sentais, à cette heure encore, j'aurais pu choisir entre lui et Gontran, que mon cœur eût toujours été pour Gontran. Hélas! cet aveu me coûte, il est sans doute le signe d'une nature mauvaise. Aux yeux de la raison, de l'équité, il n'y avait pas de comparaison à faire

entre M. de Lancry et M. de Rochegune quant aux qualités essentielles, et même quant à l'état qu'on faisait de chacun dans le monde. Je ne m'abusais pas ; Gontran plaisait aux jeunes gens et aux femmes par ses grâces, par son élégance, par son esprit, par sa gaieté ; mais on comptait sérieusement avec M. de Rochegune : il commandait cette déférence, cette grave considération qu'on n'accorde jamais qu'aux hommes d'une haute position ou d'un très-grand caractère ; je ne parle pas même de sa naissance illustre, de sa brillante fortune, quoique ces avantages, joints à ceux qu'il possédait déjà, donnassent plus de poids à la place qu'il occupait dans le monde. Eh bien ! à ma honte, je le répète, cette comparaison ne faisait rien perdre à Gontran dans mon cœur. Oui, je le dis... à ma honte... parce que je crois qu'un amour indigne est le fait d'une nature ou mauvaise ou pervertie. Les amours qu'on est forcé d'excuser en disant que la passion est aveugle sont presque toujours des amours bassement placés ; en persistant dans mon adoration pour un homme dont je subissais les mépris, les insultes, j'étais, je le sens, coupable d'un de ces amours sans nom.

CHAPITRE XXVII.

Une bonne œuvre.

Les réflexions que je fis après cette triste conversation avec mon mari ne furent pas stériles ; je pensai que peut-être le manque d'une occupation attachante, sérieuse, me rendait si susceptible, si impressionnable. Je renonçai pour jamais, et avec des larmes amères, je l'avoue, à cette conviction, que mon amour pouvait être la seule, la constante occupation de ma vie. Bientôt j'allai plus loin ; par suite de mon habitude de m'accuser pour excuser Gontran, je me fis un reproche d'avoir jusqu'alors concentré mon existence dans cette affection ; je me dis que Dieu me punissait peut-être ainsi de ma personnalité. Dès que cette pensée me fut venue, je me crus sauvée ; le passé m'apparut sous un jour tout nouveau, je compris que l'exagération de mes sentiments romanesques avait dû mécontenter Gontran. Je compris qu'une femme avait sur la terre une autre mission à remplir que celle d'aimer, ou plutôt que, tout en brûlant pour un être unique et adoré, l'amour immense dont notre cœur est consumé devait jeter de généreux reflets sur tous ceux qui souffrent... de même que notre religion pour l'Etre unique et infini qui a créé les mondes doit se manifester par notre bonté et par notre pitié pour tous... Le jour où cette pensée m'avait éclairée comme une révélation divine, j'attendis le retour de Gontran avec impatience.

Sans doute ma physionomie trahissait ma joie, mes espérances, car, en me voyant, il me dit : — Mon Dieu ! vous avez l'air bien joyeux...

Ursule.

— Mon ami, j'ai fait aujourd'hui une précieuse découverte. — Comment cela ? — J'ai découvert que vous aviez raison de me gronder, que j'avais tort d'être exagérée, romanesque, comme vous me reprochiez de l'être ; en un mot, que mon amour pour vous était mal employé ; j'ai découvert enfin qu'il ne devait pas me suffire de vous dire : Gontran, je suis digne de vous, mais qu'il fallait vous le prouver autrement que par des protestations de chaque jour. — Que voulez-vous dire, Mathilde ? — Oui... mes plaintes continuelles devaient vous impatienter, je ne me plaindrai plus ; aussi, désormais, vous ne me trouverez plus triste et morose à votre retour ; je serai toujours, comme aujourd'hui, heureuse, souriante. — Tant mieux, mille fois tant mieux ; pour quelle raison changeriez-vous ainsi ? — Oh ! j'ai de grands projets. — De grands projets qui vous rendront heureuse et souriante ? voyons vite, qu'est-ce que c'est ? — Vous savez bien le petit château (c'était une assez grande maison qui dépendait du château de Maran, et qui touchait aux Communs ; du temps de mon grand-père, on logeait dans cette succursale les hôtes qui survenaient, lorsqu'il n'y avait plus de place pour eux au château) ? vous savez bien le petit château ? dis-je à Gontran. — Oui, ensuite. — Il nous est complétement inutile. — Comment, inutile ! c'est là où est mon chenil, ma sellerie et le logement de mes gens d'équipage !... — Lorsque vous saurez à quoi je destine le petit château, dis-je en souriant, je suis sûre que vous conviendrez comme moi que votre chenil, votre sellerie et vos gens peuvent parfaitement s'établir aux Communs, dont une partie est inoccupée.

M. de Lancry me regarda avec étonnement et me dit : — Comment, vous pensez à déloger mes gens du petit château !... Ah çà ! c'est une plaisanterie. — Mais non, je vous assure... — Allons, allons, ne parlons plus de cela, ma chère amie ; il est impossible de mettre mon chenil ailleurs qu'au petit château, le jardin qui en dépend est enclos et excellent pour l'ébat des jeunes chiens et des lices pleines. L'ancien chenil est d'ailleurs très-humide, et n'a qu'une petite cour obscure : vous voyez donc bien qu'il ne faut pas songer à ce changement. — Savez-vous, mon ami, que je suis presque contente de ce que vous tenez à ce petit château pour vos amusements ? votre part sera encore plus méritoire que la mienne dans la bonne œuvre que je médite ; car vous aurez fait un léger sacrifice, et moi je n'aurai eu que du plaisir.

Mon mari me parut fort surpris. — Une bonne œuvre... un sacrifice... Ah çà ! ma chère amie, ne me parlez pas en énigmes ; qu'est-ce que tout cela signifie ? — Cela signifie que j'ai une excellente idée dont vous allez tout à l'heure me remercier ; je veux fonder, au petit château, une école pour les jeunes filles ; au rez-de-chaussée, au premier étage, je

86 Paris — Imprimerie Schneider, rue d'Erfurth, 1.

ferai disposer quelques lits pour les pauvres femmes malades. Trois ou quatre bonnes sœurs suffiront pour ce petit établissement, qui sera sous ma haute surveillance, et qui nous vaudra les bénédictions de tous les malheureux du pays; je ferai moi-même la leçon aux enfants, ils auront une moitié du jardin pour jouer, l'autre moitié sera consacrée aux pauvres femmes convalescentes. Eh bien! maintenant, direz-vous encore que vos chiens seront trop mal aux Communs?

M. de Lancry partit d'un éclat de rire qui me déconcerta, et s'écria en s'interrompant pour rire de nouveau : — Je trouve, en vérité, cette idée fort originale; il n'y a que vous, ma chère amie, pour en avoir de pareilles... — Comment!... — Ah çà! sérieusement, vous vous imaginez que je vais m'empâter ici d'un tas de mendiants et d'enfants? pour avoir la tête rompue des criailleries des marmots et la vue choquée par un ramassis de vieilles femmes infirmes! — Mais, mon ami, le petit château est éloigné d'ici, et l'on ne peut ni voir ni entendre... — Allons, allons, vous êtes un enfant gâté... une petite folle, me dit mon mari avec un sang-froid moqueur qui me navra. Ne parlons plus de cet enfantillage. Comment! pour le plaisir de jouer à la maîtresse d'école et à la dame de charité, pouvez-vous penser sérieusement à déranger mes gens et mes chiens, qui sont là parfaitement établis? — Mais, mon ami... — Voyons, chère petite capricieuse, comment des projets si étranges peuvent-ils vous venir dans la tête? Dites-moi cela bien franchement. — Comment, Gontran? dis-je en sentant les larmes me venir aux yeux, car j'étais loin de m'attendre à cet accueil et à ces sarcasmes; je vais vous dire comment cela m'est venu à l'esprit. J'ai reconnu que vous aviez raison, que je devais faire autre chose que de vous parler sans cesse de ma tendresse; j'ai senti qu'il était presque impie de ne songer qu'à mon amour pour vous, et que, sans vous aimer moins, je devais faire tout le bien que je pourrais faire. J'ai songé que ce serait encore un moyen de vous témoigner mon affection, car c'est le désir de vous paraître encore plus digne de vous qui m'a inspiré cette résolution... Voilà comment cette idée m'est venue à l'esprit, Gontran.

— Sans doute le but est fort louable, ma chère amie, et je comprends que vous ayez ici besoin de distractions. Mais je vous avoue qu'il en est que je préférerais à celle que vous méditez, quoique je doive retirer une partie du profit des bonnes œuvres auxquelles vous m'associez si généreusement. Entre nous, je suis fort le serviteur de vos intentions philanthropiques, mais je choisirai plus tard une autre voie de faire mon salut. — Mais, mon ami... — Voyons, je vous en prie, Mathilde, ne parlons plus de cela. Si vous étiez d'un autre caractère, je croirais que vous plaisantez. — Je parle sérieusement, Gontran, et c'est sérieusement que je vous supplie de m'accorder ce que je vous demande. — Ah çà! sérieusement, Mathilde, est-ce que vous prétendez vous moquer de moi? — Gontran, quel langage! quel accueil! et pourquoi? Parce que je vous prie de vous associer à une œuvre bonne et utile! M. de Lancry haussa les épaules avec impatience, et me dit sèchement : — J'ai fait tout ce que j'ai pu pour ne voir qu'une plaisanterie dans cette imagination; mais, puisque vous me forcez enfin de vous parler nettement, je vous dirai une dernière fois que ce que vous me demandez est impossible. Vous m'entendez, complétement et absolument impossible. J'espère que c'est assez clair, et que vous m'éviterez de revenir sur un pareil sujet.

Pour la première fois de ma vie, je me révoltai contre la volonté de M. de Lancry; je lui dis très-fermement : — Je regrette beaucoup de n'être pas d'accord avec vous à ce sujet, mon ami, mais ce projet est praticable, je tiens beaucoup à ce qu'il soit exécuté, et il le sera. Mon mari me regarda d'un air peut-être encore plus surpris que courroucé, et me dit en souriant avec ironie : — Ah çà! suis-je ici le maître, ou ne le suis-je pas? — Vous êtes le maître, mon ami : je ne contrarie pas vos goûts; de grâce, laissez-moi la même liberté. — Peste! comme vous y allez! Comment, que je vous laisse la liberté de gaspiller huit ou dix mille francs par an, et même davantage, pour une fantaisie qui vous passe par la tête, car vous ne savez pas dans quelles dépenses vous jetterait cette belle manie de charité qui vous prend si subitement... Mais, tenez, je suis fou de vous répondre, seulement. — Si la question d'argent vous préoccupe, mon ami, ne vous en embarrassez pas; j'économiserai sur ce que vous me donnez par mois, et... — Mais je n'entends pas cela du tout, ma chère amie; je veux que vous soyez mise avec l'élégance que comportent notre fortune et notre position. Voyons franchement : croyez-vous que pour vous laisser enseigner l'A, B, C, D, à des marmots, ou pour vous donner l'agrément de fournir des drogues à des vieilles femmes, je souffrirai que vous soyez mise avec une mesquinerie ridicule? Allons donc... ma chère Mathilde... je veux qu'on dise que madame de Lancry est une des femmes les plus élégantes de Paris; vous êtes un de mes luxes les plus charmants...

Il y avait tant d'égoïsme, tant de sécheresse dans les objections que me fit mon mari, il y avait si peu de pitié pour le pieux et noble sentiment auquel j'obéissais, que j'en fus indignée. Pour la première fois aussi, je songeai qu'après tout j'étais chez moi, dans la maison de mon père, et que sans injustice je pouvais vouloir dépenser en bonnes œuvres une partie bien minime de cette fortune que mon mari dissipait en prodigalités. Je répondis donc à M. de Lancry après un assez long silence : — Vous m'excuserez de ne pouvoir pas partager votre opinion au sujet de cette école, et de... Gontran frappa du pied avec colère, ne me laissa pas continuer, et s'écria : — Comment, encore! comment! après tout ce que je vous ai dit! Ah çà! vous avez donc décidément juré de me mettre hors de moi? vous ne m'avez donc pas entendu? je vous dis que je ne le veux pas, que je ne le veux pas! Combien de fois faudra-t-il vous le répéter?

Je ne pus me contenir davantage, et je m'écriai : — Eh bien! moi... je le veux. — Vous le voulez! voilà du nouveau. Dieu me pardonne, vous dites vous le voulez, je crois. — Oui, car je me lasse à la fin de souffrir et de me résigner toujours. Ce langage est nouveau. Il vous étonne, je le conçois. Gontran; mais cette fois je ne céderai pas; ce que je demande est juste et raisonnable, et je l'obtiendrai! — Ah! ah!... vous! vous l'obtiendrez? et comment cela, s'il vous plaît? Voyons, par quel moyen? A qui vous adresserez-vous pour me forcer à faire ce que je ne veux pas faire? Voyons, répondez... Avant d'en venir à ces extrémités, à ces menaces, vous vous êtes sans doute assurée des moyens d'arriver à vos fins; encore une fois, répondez donc! J'étais atterrée... je ne trouvais pas un mot à dire à mon mari. Non-seulement une lutte contre lui m'épouvantait, mais elle me paraissait impossible. Mon instinct me disait que la loi, que les usages donnaient raison à M. de Lancry contre moi. Avant que de renoncer à cet espoir, je voulus tenter un dernier effort, en m'adressant au cœur, à la générosité de Gontran. — Sans doute, je ne puis pas vous forcer à faire ce que je désire, mon ami, mais je puis vous le demander comme une grâce. N'interprétez pas mal les paroles que je vais vous dire, mais votre refus me force à vous parler ainsi; et j'ajoutai, je l'avoue, en tremblant et rougissant de honte : — Cette maison appartenait à mon père, et...

— Si c'est une manière indirecte de me faire sentir que vous m'avez apporté une grande partie de la fortune dont nous jouissons, répondit M. de Lancry avec le plus grand sang-froid, le reproche est délicat et de bon goût assurément; mais il m'affecte peu. Depuis longtemps je l'attendais, cela devait arriver un jour ou un autre; c'est le refrain habituel des femmes, lorsqu'un mari prudent et ferme s'oppose à leurs fantaisies. Eh bien! madame, que cette maison ait ou non appartenu à votre père; que la fortune dont nous jouissons soit venue de votre côté et non pas du mien, il n'importe; une fois pour toutes, rappelez-vous bien que nous sommes mariés, de telle sorte que vous m'avez donné des pouvoirs tels, qu'à moi seul, vous entendez, à moi seul, appartiennent l'emploi et la gestion de ces biens; moi seul j'autorise ou non les dépenses que vous voulez faire; je vous demande mille pardons d'entrer dans ces détails de ménage, mais j'espère que ce sera bien entendu une fois pour toutes; cela vous évitera, à vous, le désagrément de demander désormais des choses impossibles, et à moi le désagrément de vous les refuser. En vérité, si l'on n'y mettait pas ordre, vous feriez un joli emploi de vos biens. Il y a six mois, c'était une maison que vous vouliez acheter à Chantilly, sous le prétexte que nous y avions passé quelques jours heureux.

— Ah! Gontran, m'écriai-je, ne pouvant contenir plus longtemps mes larmes, tenez, c'est affreux; vous êtes devenu impitoyable! Au moins autrefois, à vos duretés succédaient parfois des retours de tendresse et de bonté, au moins vous aviez pitié du mal que vous me faisiez... Mais maintenant, rien, rien, pas un seul mot de consolation. Hélas! je le comprends, autrefois vous étiez malheureux, l'avenir vous inquiétait; vous aussi vous saviez alors ce que c'était que le chagrin, cela vous rendait meilleur. — Des reproches, toujours des reproches! dit Gontran en levant les yeux au ciel. Sa voix me parut moins menaçante, j'espérais l'avoir touché. — Gontran, m'écriai-je, peut-être mes reproches sont amers. Pourtant soyez juste; à part ces jours de bonheur rapides, dites... dites... n'ai-je pas été la plus malheureuse des femmes? Songez à mon enfance, à ma jeunesse si triste et si pénible. Tenez, je ne vous demande qu'une chose : oubliez ce que je vous suis, considérez-moi seulement comme une étrangère, et dites, là, dites... si je ne fais pas pitié.

Et je tombai assise dans un fauteuil, en cachant ma tête dans mes mains, ne pouvant plus trouver une parole. — Allons, voyons, calmez-vous, me dit M. de Lancry en s'approchant et en s'asseyant à côté de moi. Vous êtes une petite folle, vous avez un caractère si exalté, que vous vous exagérez tout en noir. Parce que par intérêt pour vous je refuse de sanctionner vos projets bizarres... allons... généreux si vous voulez... mais inexécutables... vous vous emportez... vous mettez les choses au pis. — Mon Dieu, si vous saviez par suite de quelles pensées j'en suis venue à désirer fonder cette bonne œuvre, dis-je à Gontran, vous comprendriez mon insistance à ce sujet. — Je comprends tout, ma chère amie. Mais voyons, parlons raison. Vous allez dépenser beaucoup d'argent pour établir votre école et votre hospice. C'est une noble et pieuse distraction que vous voulez vous donner, rien de mieux; mais est-il sage, est-il même humain d'accoutumer de pauvres gens à jouir de bienfaits qui peuvent être très-éphémères? — Je vous assure, mon ami, que je ne me laisserais jamais de faire le bien. — Il y a mille circonstances pourtant où cela pourrait vous devenir impossible. Ainsi, par exemple, pour ne vous en citer qu'une, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que je vendisse cette terre un jour ou un autre.

— Vendre cette terre.... mon Dieu! Et pourquoi cela? — Elle vaut plus d'un million, et ne me rapporte pas vingt mille livres de rente net d'impôts et de réparations; l'habitation est incommode, les terres sont divisées; somme toute, c'est un séjour très-maussade; eh bien! en vendant Maran un million et en plaçant l'argent sur l'Etat ou sur la banque de France, cela nous ferait cinquante mille livres de rente, au lieu de vingt à peine que rapporte cette terre. — Vendre Maran! mais vous n'y

pensez pas... ce domaine est dans notre famille depuis si longtemps, ma mère l'a habité, je... — Tous ces avantages chimériques ne valent pas le sacrifice de trente mille livres de rente, convenez-en. — Mais qu'avons-nous besoin de tant d'argent? ne pouvons-nous pas vivre avec ce que nous possédons déjà? — Enfant... dit Gontran avec une compassion railleuse, vous n'entendez rien aux affaires; on n'a jamais trop de revenus: vous ne savez ce que coûte une maison, et d'ailleurs je veux que cet hiver à Paris nous recevions beaucoup et avec magnificence; je tiens à prouver que la révolution de juillet ne nous a pas abattus comme on le croit.

— Mais sérieusement, mon ami, vous ne songez pas à vendre Maran? Je vous supplie en grâce, ne faites pas cela; je suis déjà attachée à cet endroit... — C'est pour cela qu'il vaudra mieux nous en défaire avant que vous y soyez attachée davantage. — Mais, mon ami, je ne voudrais pas... — Allons-nous encore recommencer nos querelles? écoutez donc la raison. Combien de fois faut-il vous dire que la loi me donne absolument, vous entendez, absolument, la gestion de vos biens; que je puis vendre, acheter, placer comme bon me semble; si je crois utile à nos intérêts de vendre cette terre, je la vendrai... et je suis tellement près d'avoir cette conviction-là, que je ne puis consentir à vous laisser fonder ici des établissements de bienfaisance qui pourraient avoir à peine six mois d'avenir. Ceci est bien entendu. Je vous quitte; je vais voir comment mes chiens d'arrêt ont mangé, car j'ai fait une chasse rude aujourd'hui. Et M. de Lancry me laissa seule.

CHAPITRE XXVIII.

Emma.

Ce que m'avait dit mon mari touchant son intention de vendre Maran et d'augmenter ses dépenses m'effrayait; je sentais que je ne pouvais en rien combattre sa volonté. Je me souvins des avertissements de madame de Richeville et de M. de Mortagne à propos de la prodigalité de M. de Lancry; je frémis en songeant que notre fortune était complétement à sa merci. Son refus de m'accorder ce que je lui demandais pour fonder un asile de charité me navra, mais je ne me découragerai pas; ne pouvant faire le bien sur une aussi grande échelle, je résolus de secourir de mon mieux les infortunés que je rencontrerais, de chercher dans l'accomplissement de ces pieux devoirs une distraction à mes chagrins. Ma pauvre Blondeau me servit merveilleusement; grâce aux renseignements qu'elle me donna, je pus soulager quelques souffrances. Dieu me récompensa : au lieu d'être amère et poignante, ma tristesse devint mélancolique et contemplative. Je goûtais une sorte de calme, de repos; je me consolais des manières brusques ou de l'indifférence de mon mari en songeant aux larmes que m'avaient méritées quelques bienfaits. Je me plaisais à associer Gontran à ces charités. Je donnais toujours en son nom, et j'éprouvais une touchante émotion à nous entendre confondre dans une bénédiction commune.

Plusieurs jours se passèrent ainsi; mon mari menait toujours la même vie, et ne semblait pas s'apercevoir du changement qui s'était opéré en moi; il me dit seulement une fois : — Je vois avec plaisir que vous avez renoncé à vos folies; vous avez eu raison : plus j'examine cette terre, plus je suis convaincu de faire une excellente affaire en nous en débarrassant.

J'avais acquis assez d'expérience du caractère de Gontran pour ne plus essayer de lutter contre sa volonté, lorsque je savais que je ne possédais aucun moyen pour l'en faire changer. Je ne répondis rien autre chose, sinon qu'il était le maître d'agir comme bon lui semblerait; mais j'écrivis à M. de Mortagne pour le prévenir de cette résolution, et lui demander si je pouvais m'y opposer. Depuis deux mois environ, nous avions quitté Ursule. Un matin, après le départ de mon mari pour la chasse, je reçus par la poste une lettre de Vouvray. M. Sécherin m'annonçait que, fidèle à la promesse qu'elle m'avait faite, Ursule arriverait très-prochainement avec lui à Maran, afin d'y passer quelque temps auprès de nous. Sa fabrique allait à merveille, et son premier commis le remplacerait parfaitement pendant son absence. M. Sécherin n'avait pas voulu laisser à Ursule le plaisir de m'écrire et de me causer cette surprise, me disait-il. Quelques mots de ma cousine, ajoutés en post-scriptum au bas de la lettre, répétaient ce que disait son mari à ce sujet.

Par deux fois je relus cette lettre; je n'en pouvais croire mes yeux. Rien pourtant n'était plus naturel en apparence; vingt fois nous étions convenus avec Ursule qu'elle viendrait passer quelque temps avec moi; mais alors je la croyais encore mon amie, ma sœur. Je me rappelai les quelques mots que j'avais surpris pendant la conversation d'Ursule et de Gontran, et qui avaient si vivement excité ma jalousie. Je frémis en songeant que ma cousine, habitant avec nous, verrait mon mari chaque jour. Je me persuadai qu'elle était convenue de ce voyage à Maran avec Gontran. Mon premier mouvement fut d'écrire à madame Sécherin que nous allions quitter notre terre, et que nous ne pouvions la recevoir. Mais je n'osai pas prendre cette détermination sans en prévenir mon mari. Je me résignai à attendre son retour de la chasse. Hélas! à ces nouveaux ressentiments de jalousie, je regrettai les deux mois que je venais de passer. Les chagrins qui les avaient assombris n'étaient rien auprès de ceux qui me seraient réservés, je n'en doutais pas, si ma cousine venait à Maran. Au milieu de ces préoccupations, j'entendis tout à coup un bruit de chevaux de poste; une voiture entra dans la cour du château. Pensant qu'Ursule, pour m'ôter toute occasion de refus, avait peut-être voulu arriver en même temps que sa lettre, je courus à ma croisée... Quel fut mon étonnement! je vis madame de Richeville descendre de voiture avec une jeune fille que je ne connaissais pas!

Pour la première fois, l'aspect de la duchesse me fit du bien : il me sembla que le ciel m'envoyait une amie au moment où elle m'était le plus nécessaire. L'expérience m'avait prouvé qu'en venant autrefois m'avertir des défauts de Gontran, elle avait voulu me rendre un immense service. Je pensai que, dans la position difficile où me mettait la prochaine arrivée d'Ursule, les conseils de l'amie de M. de Mortagne pouvaient m'être d'un grand secours. J'allais sortir du salon pour descendre au-devant de madame de Richeville, lorsque celle-ci entra. Je la trouvai si changée, depuis environ trois mois que je ne l'avais vue, que je ne pus réprimer un mouvement d'étonnement. Elle s'en aperçut, et me dit avec son charmant et doux sourire : — Vous me reconnaissez à peine, n'est-ce pas? Oh! c'est que j'ai bien souffert. Mais parlons de vous, de vous, me dit-elle en me prenant mes deux mains dans les siennes; Maran n'était pas très-éloigné de ma route, j'ai fait un détour pour vous voir en passant... Et M. de Lancry, où est-il? — A la chasse, madame, pour toute la journée, dis-je à madame de Richeville. Sans doute à l'accent, au regard qui accompagnèrent ces paroles, la duchesse devina que j'étais heureuse de cette occasion de m'entretenir longtemps avec elle, et que j'avais quelque pénible confidence à lui faire; elle secoua tristement la tête, et me regarda avec une expression de touchant intérêt. Mais, réfléchissant qu'elle n'était pas seule, elle me dit en me montrant la jeune personne qui l'accompagnait : — Permettez-moi de vous présenter mademoiselle Emma de Lostanges... ma... parente, ajouta madame de Richeville après un moment d'hésitation.

Je n'avais pas encore attentivement examiné cette jeune fille. Je restai frappée d'admiration. Quoiqu'elle eût quatorze ans à peine, elle paraissait en avoir seize à cause de sa taille svelte, élégante et élevée. L'azur de ses grands yeux bleus était, pour ainsi dire, limpide et transparent; son nez fin et droit, sa petite bouche vermeille, étaient d'une perfection rare; son front d'ivoire et ses joues d'une blancheur rosée étaient encadrés de bandeaux d'admirables cheveux blonds cendrés, légèrement ondulés, et si épais, malgré leur finesse, qu'ils formaient derrière la tête d'Emma une énorme tresse plusieurs fois roulée sur elle-même. Cette ravissante figure, d'un ovale un peu allongé, réalisait l'idéal de la beauté antique. Malgré l'extrême jeunesse de mademoiselle de Lostanges, ses traits, son ensemble, son maintien, lui donnaient une apparence de candeur sérieuse, de gravité douce, de sérénité noble, qui imposait et charmait à la fois. Son regard, surtout, avait une expression de mansuétude angélique qui, malgré moi, me fit venir les larmes aux yeux... Hélas! hélas!... pauvre Emma! mes tristes pressentiments ne me trompaient pas... Ces êtres si complétement doués qu'on les croirait d'une essence supérieure à la nôtre, ont seuls de ces regards qui reflètent, pour ainsi dire à l'avance, les joies célestes au sein desquelles ils sont quelquefois trop tôt ravis. Dieu ne laisse pas longtemps ses anges parmi les hommes.

Emma... Emma, mon amie; ô toi, ma véritable sœur, tu me vois, tu m'entends; ô toi qui as passé comme une apparition divine et sainte dans la vie de ceux qui t'ont chérie. . . . . .

Je fus si frappée de la beauté de mademoiselle de Lostanges, qu'en me retournant vers madame de Richeville, je ne pus m'empêcher de lui dire à demi-voix : — Mon Dieu! qu'elle est belle! qu'elle est belle! Emma m'entendit, baissa ses longs cils; son jeune et frais visage devint d'un rose vif. — N'est-ce pas? me répondit involontairement madame de Richeville avec une exclamation de fierté radieuse. Puis elle me regarda d'un air inquiet, sa figure pâle et amaigrie se couvrit aussitôt de rougeur. Après quelques moments de silence, elle me dit : — Votre excellente Blondeau est-elle ici? — Oui, sans doute. — Eh bien! voulez-vous être assez bonne pour la faire demander; je désirerais causer avec vous; pendant ce temps-là je lui confierai Emma pour qu'elle lui fasse voir votre parc, qu'on dit charmant.

Je sonnai, j'envoyai chercher Blondeau; elle emmena bientôt mademoiselle de Lostanges, que madame de Richeville ne put laisser partir sans la baiser au front. — Ah! pauvre malheureuse enfant! s'écria madame de Richeville lorsque nous fûmes seules... j'ai tout appris; votre mari devait de l'argent à cet infâme Lugarto, celui-ci a abusé de la dépendance où se trouvait M. de Lancry à son égard pour vous compromettre affreusement, il y a eu un duel... où ce misérable a été blessé... Ces mots de madame de Richeville me prouvèrent qu'elle ne savait rien, ni de la honteuse action de Gontran, ni des scènes de la maison isolée. Je fus heureuse de la discrétion de M. de Mortagne. Il m'eût été pénible d'avoir à rougir de mon mari. — En effet, madame, M. Lugarto nous a fait autant de mal qu'il a pu; mais, Dieu merci, il est hors de France à cette heure... Mais, vous-même, n'avez-vous pas à vous en plaindre aussi? — Il m'a fait connaître la plus grande douleur que j'aie ressentie de ma vie. — Madame, pardon... pardon... L'intérêt que vous me portiez a peut-être été la cause de sa haine contre vous? — Pourquoi vous le nier, pauvre enfant?... cela est vrai... il connaissait la vive amitié

qui m'attachait à M. de Mortagne et nécessairement à vous. Il a voulu m'éloigner, et vous priver ainsi d'une amie au moment où vous aviez surtout besoin d'elle. — Et vous m'avez accusée, peut-être... moi, la cause involontaire de vos chagrins... — Non, non, Mathilde ; hélas ! j'étais si malheureuse, que je me suis au contraire reproché depuis de n'avoir que bien rarement songé à vous au milieu du malheur qui me frappait... Vous le voyez, Mathilde, je ne suis plus que l'ombre de moi-même... J'ai tant souffert, tant pleuré ! — Je n'ose vous demander... ce qui a causé ce chagrin affreux. — Ecoutez, Mathilde... Puisse cette marque de confiance entière que je vais vous donner... provoquer la vôtre... A votre pâleur... à votre triste et douloureux sourire... je le vois, Mathilde... Mathilde... vous n'êtes pas heureuse.

Je me tus ; une larme roula sur ma joue. Madame de Richeville joignit les mains avec force, leva les yeux au ciel, et me regarda en secouant la tête, comme pour me dire : — Hélas ! ne vous avais-je pas prévenue ? Après quelques moments de silence, elle reprit : — Tenez, il y a en vous, pauvre enfant, je ne sais quel charme touchant qui inspire une confiance extrême... Avant votre mariage, je vous ai fait un bien pénible aveu... dans l'espoir que cette confession, si humiliante qu'elle fût pour moi, servirait pour ainsi dire de garantie aux conseils, aux avis que je venais vous donner... Il est arrivé ce qui devait arriver, Mathilde... Votre cœur était passionnément épris... vous ne m'avez pas crue... vous ne pouviez pas me croire. Ceci n'est pas un reproche ; au contraire, c'est une excuse que je donne à un aveuglement que j'ai moi-même partagé. En vous confiant ce que je vais vous confier, Mathilde, j'espère cette fois être plus heureuse... Vous ne me cacherez pas vos chagrins... je pourrai vous être utile. — Ah ! madame... combien autrefois j'ai été coupable, cruelle envers vous, m'écriai-je, émue des paroles de madame de Richeville. Elle me dit : — Cruelle pour moi... non... mais pour vous-même, malheureuse enfant... Allons, courage, ne désespérez pas. Vous le voyez... maintenant c'est moi qui vous console, qui vous fais espérer... — Espérer ! dis-je en soupirant.

La duchesse prit tendrement mes mains dans les siennes. — Oui, espérer... mes conseils vous en donneront le droit ; mais, pour que ces conseils soient efficaces, il faut que je sache tout... Je commence... mon exemple vous décidera. — N'en doutez pas, madame. Tout à l'heure, en vous voyant arriver, je remerciai Dieu de m'envoyer... une amie... Puis-je le dire ?

— Oui, oh ! oui, dites-le, dites une mère... car le chagrin m'a bien vieillie, et mon cœur vous est plus tendrement dévoué que jamais... Ecoutez-moi donc... A cette matinée dansante de l'ambassadeur d'Angleterre, M. Lugarto me dit ces mots : « Y a-t-il longtemps que mademoiselle Albin est allée au village de Bory, chez le fermier Anselme, en Anjou ? » Vous expliquer comment cet homme avait découvert un secret de la dernière importance pour moi... cela m'est impossible ; à cette révélation imprévue, je restai stupéfaite. M. Lugarto me demanda une entrevue pour le lendemain. Je la lui accordai ; j'avais hâte de savoir jusqu'à quel point cet homme était instruit d'un secret que je croyais bien gardé. M. Lugarto vint. « Vous faites élever une jeune fille sous le nom d'Emma de Lostanges, » me dit-il. Cela était vrai. Je pâlis... « Mademoiselle Albin est chargée de son éducation. » Cela était encore vrai. « Cette jeune fille est depuis un mois à la campagne, en Anjou, chez le fermier Anselme. » Cela était encore vrai... « Je sais quelle est la mère... quel est le père de cette jeune fille, » ajouta-t-il ; puis, après avoir un instant joui de mon effroi, il ajouta lentement ces dernières paroles avec une expression de triomphe infernal : « Cette jeune fille est à la mort depuis trois jours... à cette heure elle n'existe peut-être plus. » Puis il sortit en disant : « Je traiterai toujours comme mes ennemis acharnés ceux qui sont les amis de Mortagne, de Rochegune ou de Mathilde. Maintenant que je sais le mystère de la naissance d'Emma, vous savez comment je me vengerai, qu'elle meure ou qu'elle vive, ce qui n'est guère probable... » Mon premier cri, en sortant de l'espèce d'anéantissement où m'avait jetée cette révélation, fut pour demander des chevaux... Je partis pour l'Anjou le soir même. Ce démon ne m'avait pas trompée : Emma était mourante.

— Grand Dieu ! madame ! — M. Lugarto avait su par mademoiselle Albin, misérable créature qu'il avait gagnée à prix d'or, il avait su, dis-je, l'état désespéré de cette malheureuse Emma, et s'était servi de cette affreuse nouvelle pour m'éloigner de Paris ; je pouvais nuire à ses perfides projets sur vous, et ma présence auprès d'Emma devait servir de preuve à ses dénonciations. Ses perfidies avaient été bien calculées ; je pleurais au chevet d'Emma presque à l'agonie ; mon mari arriva. Nous étions tacitement séparés depuis plusieurs années ; la conduite de M. de Richeville, dans cette occasion, le fera connaître. — Cette fille est à vous ? me dit-il. Hélas ! au moment de voir descendre cet ange au tombeau, moi... brisée par le désespoir, par le remords d'une faute que le ciel punissait d'un si terrible châtiment, je n'osais pas, je ne voulais pas mentir. — Comment ! m'écriai-je en interrompant madame de Richeville, Emma ! — Emma est ma fille, répondit la duchesse en baissant les yeux avec confusion. Je ne pus retenir un mouvement que madame de Richeville prit pour un reproche ; elle se hâta d'ajouter :

— Oh ! ne me condamnez pas avant de m'avoir entendue... Sans doute je fus coupable, bien coupable... mais si vous saviez... je vous dirai tout, et vous me plaindrez, j'en suis sûre. Après cet aveu, M. de Richeville me dit, au chevet de cette enfant expirante : « J'ai dissipé toute ma fortune, il vous reste cent mille livres de rente, donnez-moi un million, ou sinon je vous intente un procès en séparation, je fais un scandale horrible ; j'ai toutes les lettres qui prouvent que mademoiselle de Lostanges est votre fille, qu'elle est née pendant mon voyage d'Italie... Ce n'est pas tout, j'ai aussi toutes les lettres que vous avez écrites à M. de Lancry... » — Ah ! madame, m'écriai-je en rougissant, c'est M. Lugarto seul qui, abusant de son influence sur mon mari, l'aura forcé de lui remettre ces lettres. — Je n'en doute pas ; je crois M. de Lancry incapable d'avoir commis volontairement une telle infamie... Que vous dirai-je, Mathilde ? éperdue, à moitié folle de douleur, épouvantée de l'éclat d'un procès qui me déshonorait, d'un procès qui allait livrer aux sarcasmes du monde une mémoire sacrée pour moi... celle du père d'Emma...

— Il n'existe plus, madame ? — Non, depuis six ans... Il est mort, dit madame de Richeville en portant ses mains à son front avec une douloureuse émotion. Elle reprit : — En présence de tant de raisons qui me faisaient redouter le scandale dont me menaçait M. de Richeville si je n'exécutais pas ses volontés, je consentis à tout... En homme de prévoyance, ajouta la duchesse avec un sourire amer, mon mari avait amené un de ses gens d'affaires ; les actes étaient préparés. Là, près du lit de ma fille, je signai l'abandon de la moitié de ma fortune. En échange de cette donation, les lettres de M. de Lancry, celles qui se rattachaient à la naissance d'Emma, me furent rendues ; grâce au ciel, maintenant mon mari se trouve désarmé contre moi. — Oh ! cela est bien misérable ! m'écriai-je ; près d'un lit de mort... venir imposer de telles conditions !

— A cette heure, Mathilde, me dit la duchesse de Richeville, je vous ai fait l'aveu des deux seules fautes que j'aie jamais commises... on m'a prêté bien des aventures, et pourtant devant ce Dieu souverainement bon qui m'a rendu ma fille... je vous le jure, Mathilde... jamais je n'ai justifié les calomnies dont on m'a accablée. Je ne prétends pas nier mes torts, ils sont immenses... Mais si vous saviez que, mariée à seize ans à peine... à M. de Richeville, je fus, après quelques mois d'union, dédaigneusement, brutalement sacrifiée, et à quelles créatures, mon Dieu ! Pendant quatre ans, les succès que j'avais dans le monde suffirent pour me consoler du délaissement de mon mari ; pendant ces quatre ans d'ivresse ou plutôt d'étourdissement, mon cœur sommeilla ; je n'aimai personne, mais je ne connus pas un moment d'ennui ; peu à peu je me lassai de ces fêtes, de cette existence vide et bruyante. Mon mari était parti pour l'Italie, où il resta deux ans ; j'étais seule, libre ; une mélancolie profonde s'empara de moi. Pour la première fois, les joies du monde ne me suffisaient plus. Que vous dirai-je, Mathilde ?... à cette époque je rencontrai dans le monde le père d'Emma. Longtemps combattu, un amour violent me fit oublier mes devoirs. Si une faute pouvait être excusée, ennoblie par la valeur de celui qui vous la fait commettre, mon amour était excusable ; celui que j'aimais réunissait les qualités, les charmes les plus rares. Cette passion profonde et partagée dura six ans, presque inconnue au monde, car je passai la plus grande partie de ce temps dans une de mes terres. La mort frappa celui que j'avais tant aimé. Après ce coup affreux, je passai plusieurs années dans des alternatives étranges : tantôt restant des mois entiers accablée par le désespoir, tantôt, voulant lutter contre le chagrin qui me dévorait, je me livrais avec ardeur à tous les plaisirs ; j'accueillais avec une sorte de coquetterie distraite, innocente, je vous le jure, mais mille fois plus compromettante que bien des fautes, j'accueillais, dis-je, tous les hommages, tous les vœux... car mon cœur restait toujours froid et mort aux émotions de l'amour, et puis, lorsque ces hommes dont j'avais agréé si indifféremment les soins se croyaient aimés, me demandaient quelque preuve d'affection sérieuse, je les comprenais à peine, je croyais sortir d'un songe, leurs prétentions m'indignaient. Leur dépit, leur haine de se voir trompés dans des espérances que j'avais malheureusement encouragées, fomentaient d'abominables calomnies dont j'étais victime, et auxquelles vous avez entendu mademoiselle de Maran faire de si cruelles allusions. Alors, me voyant injustement attaquée, indignée de la méchanceté du monde, je cherchais un refuge dans la prière ; ne pouvant éprouver rien sans exagération, je me vouais aux austérités les plus rigoureuses, je me couvrais d'un cilice, je vivais des mois entiers dans la plus profonde solitude ; mais en vain je demandais à Dieu le repos, Dieu ne m'entendait pas, il voyait de l'impiété dans ces prières désespérées, violentes, dans ces velléités de religion auxquelles je ne me livrais que par accès et comme pour me venger des médisances que ma légèreté avait provoquées. Après tant de luttes, après tant d'amères déceptions, je voulus chercher une dernière consolation dans l'amour, ou plutôt j'espérai de faire revivre le passé, ce passé qui m'avait été si cher. Hélas ! ce fut là ma plus grande faute, j'ai follement cru qu'on pouvait aimer deux fois. Au lieu de conserver dans mon cœur un souvenir précieux et sacré, j'ai blasphémé ce premier et unique amour !... Parodiant ses élans, ses dévouements, ses enthousiasmes, j'aimai ou plutôt je crus aimer M. de Lancry ; je m'aperçus bientôt de mon erreur, je versai des larmes amères sur cette nouvelle faute, si vaine pour mon bonheur. Je ne veux pas justifier l'odieuse conduite de M. de Lancry à mon égard, Mathilde, mais peut-être s'aperçut-il de la tiédeur de mon affection, quoique je fusse pour lui d'un dévouement sans bornes ; chaque jour je reconnaissais avec une tristesse navrante que l'on n'aime qu'une fois ; lors même qu'un second amour aurait la vivacité du premier, il ne se-

rait toujours qu'une redite, qu'un reflet, qu'un écho. Après ma rupture avec M. de Lanery, dernière et fatale épreuve, je revins dans le monde sans intérêt, pensant continuellement à ma fille, que les convenances ne me permettaient pas d'avoir près de moi; alors j'appris la maladie d'Emma ; une femme dans laquelle j'avais toute créance, mademoiselle Albin, que j'avais donnée pour gouvernante à ma fille, fut corrompue par les offres de M. Lugarto.

— Quelles infamies! — Elle lui vendit la correspondance que j'avais toujours entretenue avec elle, ainsi que toutes les pièces qui se rattachaient à la naissance d'Emma, et que je lui avais confiées, les fréquents voyages de M. de Mortagne n'ayant pas permis à cet excellent ami de se charger de ce dépôt. Lorsque mon mari m'eut arraché une dernière concession, au chevet de ma fille mourante, je fis vœu, si Dieu daignait la rendre à la vie, d'abandonner à jamais le monde, et de passer la fin de mes jours dans une retraite qui aurait tous les caractères de la vie religieuse. Dieu eut pitié de moi, il a sauvé Emma : depuis ce vœu, je ne puis vous dire le calme dont je jouis... Mon existence va désormais se passer entre ma fille et l'exercice de cette religion, dont je commence à comprendre la douceur infinie... Je suis si heureuse de cet avenir, Mathilde, si heureuse, que je tremble que quelque nouveau malheur ne vienne le briser... Voyez-vous, j'ai été trop coupable pour avoir droit à une pareille félicité, ajouta madame de Richeville avec un profond soupir.

— Ah ! ne croyez pas cela, madame, Dieu pardonne tant au repentir ! — Qu'il vous entende, Mathilde ! — Eh ! où allez-vous à cette heure, madame? — A Paris ; je me retirerai au couvent du Sacré-Cœur, où je vais mener Emma. Elle passera pour une orpheline de mes parentes. La supérieure du couvent m'abandonne un petit appartement dans cette sainte maison ; c'est là où je vivrai désormais. Lorsque Emma sera en âge d'être mariée, je prierai M. de Mortagne, vous, Mathilde, vous qui connaîtrez le triste secret de sa naissance, de chercher un homme assez généreux pour ne pas rendre cette pauvre enfant responsable de la faute de sa mère. Je lui abandonnerai le reste de ma fortune, à la réserve d'une modique pension ; je consacrerai ma vie désormais à l'expiation de mes erreurs, et Dieu exaucera peut-être les vœux que je ferai pour le bonheur de ma fille.

Il y avait dans les paroles de madame de Richeville tant de simplicité, elle annonçait une résolution si ferme et si sincère, que j'en fus profondément émue. J'étais aussi touchée de la voir, elle si belle, si jeune encore, car elle avait au plus trente-quatre ou trente-cinq ans, se dévouer à une retraite profonde et renoncer au monde, où elle pouvait encore briller de tant d'avantages. — Ah! madame, lui dis-je, comment Dieu ne vous prendrait-il pas en pitié et en grâce? — Il a déjà été si miséricordieux en me rendant ma fille, en la donant si bien, car vous n'avez pas d'idée des qualités adorables de cette enfant ; si vous saviez quel cœur, quelle âme, quel esprit enchanteur ! Non, l'amour maternel ne m'aveugle pas... dit la duchesse, sans pouvoir retenir ses larmes, il est impossible de rencontrer plus de bonté, jointe à plus de noblesse, à plus de droiture; et puis une sensibilité si expansive, si vraie... Tenez, son âme se lit dans son regard angélique, et puis... mais, pardon... pardon, Mathilde, excusez une pauvre mère; mais je trouve si rarement l'occasion de dire ma fille, que j'abuse... — Ah ! pouvez-vous le croire, madame? pensez-vous que je ne sente pas combien la contrainte que vous vous imposez doit vous être pénible ?

— Oui... oh ! oui... bien pénible, Mathilde, surtout lorsque je suis seule avec Emma ; quoique je l'accable de tendresse, quoiqu'elle m'aime tendrement, hélas! elle ne sait pas... elle ne saura jamais que je suis sa mère... Il me semble que, si elle le savait, elle m'aimerait autrement ; il me semble que sa voix aurait un autre accent, ses yeux un autre regard ; je ne suis pour elle qu'une parente étrangère qu'elle a vue bien rarement. Que serait-ce donc, si elle savait que je suis sa mère ?... Quelquefois je suis sur le point de lui tout avouer, mais la honte me retient. Jamais je ne m'exposerai à rougir devant cet ange. Mais encore pardon, Mathilde, de tant vous parler de moi... Maintenant vous savez ma vie, vous imiterez ma confiance... Maintenant, Mathilde, parlons de vous... je vous en supplie... ne me cachez rien... Croyez-moi, l'expérience du malheur mûrit la raison, mes conseils pourront vous être utiles. Après un moment d'hésitation, je racontai à madame de Richeville tous les motifs que j'avais d'être jalouse d'Ursule, mes soupçons sur sa liaison avec M. Chopinelle, ce que j'avais surpris de son entretien avec mon mari, et enfin mon appréhension de l'arrivée prochaine de ma cousine.

Madame de Richeville me dit : — Mathilde, vous aimez toujours passionnément votre mari... tant mieux, c'est une sainte et noble chose qu'un amour comme le vôtre; sans doute on souffre, mais le cœur est plein, et cette ardeur fiévreuse et inquiète vaut mieux que le vide et le néant. Votre cousine me paraît très-dangereuse. Autrefois, mademoiselle de Maran vous exaltait toujours aux dépens d'Ursule avec une méchanceté profondément calculée. Elle savait que les femmes de ce caractère n'oublient rien, que chez elles les blessures de l'orgueil sont incurables. Ursule voudra se venger sur vous des humiliations de son enfance, des ridicules de son mari, des ridicules de son premier amant. La fatalité a voulu que vous fussiez témoin de bien des scènes dont elle rougit ; elle ne l'oubliera jamais... Regardez-la donc comme votre plus mortelle ennemie. Vous avez été parfaite pour elle : les méchants ne pardonnent pas le bien qu'on leur a fait.

— Elle va pourtant venir encore me protester de son hypocrite amitié ! Jamais ! oh ! jamais je ne le souffrirai. — Mathilde, vous connaissez le caractère intraitable de votre mari : s'il veut que vous receviez votre cousine, vous serez obligée de lui obéir. — Oh ! jamais, jamais. — Pauvre enfant! que ferez-vous?— Je supplierai Gontran, il verra mes larmes, il aura pitié de moi, car, j'en suis sûre, si elle vient ici, je tomberai malade. — M. de Lanery n'aura pas de pitié, Mathilde, car je crois comme vous que peut-être ce voyage a été convenu entre lui et Ursule. — Vous croyez donc qu'il l'aime ? — Comme il peut aimer... D'après ce que vous m'avez dit, je ne doute pas que votre cousine n'ait été pour lui d'une coquetterie brusque et provoquante... Leur intelligence se sera établie sur-le-champ ; sans le hasard qui vous a permis de surprendre quelques mots de leur entretien, vos soupçons n'eussent pas été éveillés. — Mais que faire, mon Dieu! que faire? Une fois ma cousine ici, madame, mon malheur sera certain ; Gontran n'aura de soins que pour elle, ma vie sera un supplice de tous les instants.—Ne croyez pas cela, au contraire. Si vous suivez mes avis, Ursule ne restera que quelques jours chez vous ; pendant ce temps, elle repoussera jusqu'aux moindres prévenances de votre mari. — Que dites-vous, madame ?

— Ecoutez-moi, Mathilde. Votre cousine, cette femme si mélancolique, si romanesque, tient, avant tout, à l'influence qu'elle exerce sur son mari. Pour assurer cette influence, rien ne lui coûte, elle flatte sa vulgarité, elle la partage, elle l'exagère, c'est tout simple. Ursule est orgueilleuse, cupide et pauvre ; elle écrase son mari de travail, afin d'être bientôt en état de mener à Paris une vie opulente. Que demain M. Sécherin sache qu'Ursule le trompe, demain il l'abandonne, et Ursule redevient pauvre, sans autre ressource que sa dot. Elle s'est mariée pour être riche, et elle sacrifiera beaucoup, si ce n'est tout, à la conservation de cette fortune. — Ah ! madame, son mari l'aime tant, il est si bon, si faible ! — D'après ce que vous m'avez dit de lui, il est aussi courageux qu'honnête et dévoué ; jamais de tels caractères ne transigent avec l'honneur et ne descendent à des lâchetés. Il adore sa femme ; du moment où il sera certain qu'elle le déshonore, il l'abandonnera ; il sera atrocement malheureux peut-être, mais il ne la reverra jamais. — Me conseillez-vous donc de dénoncer Ursule ? m'écriai-je.

— Je vous conseille, mon enfant, d'attendre ici votre cousine, et, le jour même de son arrivée, de lui dire avec calme et fermeté : « Votre voyage à Maran était concerté avec mon mari, je ne suis pas votre dupe ; je vous déclare que je suis déterminée à tout pour vous éloigner de chez moi. Je ne puis empêcher M. de Lanery de se laisser séduire par vos coquetteries, mais je ne souffrirai pas que vous veniez me braver ici ; vous dominez complétement M. Sécherin, il vous sera donc très-facile, dans cinq ou six jours, de le décider à partir sous prétexte d'un refroidissement dans notre amitié, dont je vous fournirai très-naturellement l'occasion. Si vous me refusez, demain je m'adresse à votre mari, et je lui avoue franchement qu'à tort ou à raison je suis jalouse de vous, et que je le supplie de vous emmener. Voyez donc si vous voulez m'accorder de bonne grâce ce que je puis obtenir par un autre moyen. » Parlez-lui ainsi, Mathilde, ajouta madame de Richeville, et je vous jure qu'elle n'hésitera pas à partir... elle craindra avec raison qu'une fois les soupçons de son mari éveillés, il ne perde cette confiance aveugle qui fait toute la force, toute l'audace et tout l'avenir de votre cousine.

J'avais attentivement écouté madame de Richeville ; ce qu'elle me disait me semblait juste et vrai. Mille circonstances oubliées, me revenant à l'esprit, me prouvèrent que la duchesse devinait à merveille le caractère d'Ursule. Seulement je lui avouai que je redoutais l'assurance effrontée dont ma cousine m'avait donné tant de preuves. — Aussi, Mathilde, je vous engage surtout à ne jamais discuter avec elle ; ne sortez pas de ceci : « Allez-vous-en de chez moi, ou je vous démasque à votre mari, » rien de plus, rien de moins. — Ah ! madame, c'est bien cruel ! — Mathilde, pas de faiblesse ! tout serait perdu. — Hélas ! madame, si Gontran ne m'aime plus... il me sacrifiera à toute autre aussi bien qu'à Ursule, dis-je avec accablement. — Ma pauvre enfant, il faut toujours, dans la vie, commencer par s'assurer tout le repos et tout le bonheur qu'on peut prétendre ; Ursule éloignée, vous serez tranquille ici jusqu'à l'hiver ; ce sera toujours autant de gagné ; une fois de retour à Paris, si vous redoutez encore ses coquetteries, vous aurez recours aux mêmes menaces... Je conçois que votre générosité s'en effraye... mais vous n'en viendrez pas à cette extrémité... Croyez-moi, la menace que vous ferez à votre cousine suffira pour la faire renoncer à ses projets d'ambition, et elle redoutera trop de redevenir pauvre par l'abandon de son mari pour vous mettre dans la nécessité de la perdre... Les femmes comme elle sont incapables d'un sacrifice, même lorsqu'il s'agit de leurs mauvaises passions.

Madame Blondeau, rentrant avec Emma, mit fin à notre conversation. Emma courut à sa mère, et lui donna, en l'embrassant, un gros bouquet de roses. La promenade avait avivé son teint des plus vives et des plus charmantes couleurs. Elle vint s'asseoir un moment entre la duchesse et moi sur un canapé du salon. Madame de Richeville posa le bouquet sur ses genoux, prit une des mains d'Emma dans les siennes, de l'autre elle lissa les bandeaux de cheveux blonds de sa fille que la promenade avait un peu dérangés. En nous voyant toutes trois, cette enfant, sa mère et moi, en comparant nos trois âges et nos trois existences, je réfléchis, hélas ! avec amertume que je n'avais plus la sécurité confiante

de la jeune fille, et que je ne possédais pas encore la résignation morne que les chagrins ont laissée à sa mère. Je réfléchissais aussi aux douleurs que j'aurais encore à subir avant que d'arriver, comme madame de Richeville, au renoncement de toutes les espérances humaines. L'âge d'action de la femme, si cela se peut dire, s'étend surtout de quinze à trente ans. Emma, moi et madame de Richeville, nous réunissions ces trois périodes de la vie, le calme innocent et pur, la tourmente orageuse des passions, et l'accablement qui leur succède, alors que, meurtri dans la lutte, le cœur cherche le repos dans l'oubli. . . . . .

Madame de Richeville répugnait à voir Gontran. A la fin de la journée, elle me quitta. Elle n'avait pas reçu de nouvelles de M. de Mortagne ; il n'avait pas répondu à la lettre que je lui avais écrite pour le prévenir de l'intention où était mon mari de vendre Maran. Je ressentis quelques inquiétudes. Madame de Richeville me promit de m'écrire aussitôt son arrivée à Paris, pour me rassurer à ce sujet. Elle me recommanda aussi de la tenir très au courant de ce qui se passerait à Maran lors de l'arrivée d'Ursule, et de me bien souvenir de ses conseils. Je quittai cette excellente amie avec un cruel serrement de cœur. Le soir, lorsque Gontran revint de la chasse, je lui appris la visite de madame de Richeville. Il y parut assez indifférent. Je lui donnai ensuite la lettre de M. Sécherin, qui annonçait la prochaine arrivée de ma cousine. M. de Lancry me répondit froidement qu'il en était très-satisfait, parce qu'Ursule me tiendrait compagnie. Quatre ou cinq jours après mon entrevue avec madame de Richeville, M. et madame Sécherin arrivèrent à Maran.

CHAPITRE XXIX.

Les deux amies.

Ursule me sauta au cou, et m'embrassa avec effusion. Je répondis froidement à ces témoignages d'amitié. Ma cousine ne s'aperçut pas ou feignit de ne pas s'apercevoir de la tiédeur de mon accueil. Après les premiers compliments, M. Sécherin me dit avec un soupir, en regardant sa femme : — Eh bien! cousine, le lendemain de votre départ, nous nous sommes séparés d'avec maman ; nous avons quitté Vouvray. Hélas! oui, vous n'avez pas d'idée, ma cousine, combien cela a coûté à ma femme : elle en avait l'âme navrée, ce qui prouve son bon cœur, car, sans reproche, maman avait été bien dure et bien injuste pour elle. Mais que voulez-vous? une fois que les vieilles gens ont mis quelque chose dans leur tête, on ne peut pas le leur ôter. — Vous habitez toujours à quelque distance de Vouvray, lui dis-je, afin de voir votre mère et de surveiller votre fabrique?

— Oui, sans doute, cousine, j'ai très-souvent vu ma mère ; elle va très-bien, et, comme dit ma femme, je suis sûr que maman aime mieux cet arrangement-là, maintenant qu'il est fait : elle est bien plus libre, et nous aussi. Mais elle n'a jamais voulu recevoir Ursule ; que voulez-vous, c'était son idée. Ma femme en a bien pleuré, allez. Enfin, il n'importe... il ne s'agit pas de cela. Maintenant ma fabrique va toute seule ; tout compte fait, j'ai soixante-huit mille livres de rentes, et, ma foi, Ursule et moi nous voulons jouir un peu de la vie... Vous ne savez pas notre projet? — Non, vraiment, mon cher cousin. — Mon ami, dit Ursule, vous allez être indiscret ; je vous supplie de... — Indiscret avec notre bonne cousine, s'écria M. Sécherin en interrompant sa femme, est-ce que cela est possible? est-ce qu'elle n'est pas votre sœur, votre meilleure amie d'enfance? Et, se penchant à mon oreille, M. Sécherin me dit tout bas : — Vous voyez, cousine, je dis « vous, » je ne tutoie plus ma femme. Il reprit tout haut : — Et d'ailleurs, je suis sûr que ce que je vais proposer à notre cousine lui causera un véritable plaisir, puisque ça nous en cause. En un mot, madame la vicomtesse, lors de votre mariage, vous nous avez proposé de nous céder, à Paris, un appartement dans votre hôtel, que vous n'habiterez pas tout entier... eh bien! nous acceptons...

Je regardai Ursule avec autant de surprise que d'indignation ; elle ne parut pas me comprendre, et me sourit tendrement pendant que M. Sécherin continuait. — Vous souvenez-vous de ce que vous nous disiez, cousine? Venez à Paris, nous ne ferons qu'une famille... l'hiver à Paris, l'été à Maran ou à Vouvray. Eh bien! ces beaux projets, qui vous plaisaient tant et à nous aussi... ils vont être réalisés, nous ne nous quitterons plus... Tous les ans j'irai voir maman, je vous laisserai Ursule. Je me suis fait arranger un pied-à-terre à ma fabrique. Maintenant nous venons vous demander ici l'hospitalité jusqu'à ce que nous partions ensemble pour Paris. Afin de ne pas laisser mon temps et mon argent sans emploi, je prendrai un intérêt dans la maison de banque d'un de mes amis, maison bien sûre, puisqu'elle a résisté à l'épreuve de la révolution de juillet. Ça m'occupera pendant mon séjour à Paris. Seulement, dans quelque temps, je vous quitterai pour un petit voyage. Il s'agit d'une ferme que l'on me propose d'acheter, et que je veux visiter. Pendant ce temps-là, vous et Ursule, vous conviendrez de tout pour notre établissement à Paris ; autant nous avoir pour locataires que des étrangers, n'est-ce pas, cousine? Mais au fait, non, les femmes n'entendent rien aux affaires, j'arrangerai tout avec M. de Lancry. Eh bien! cousine, avouez que vous ne vous attendiez pas à cela... et que nous vous ménagions une fière surprise...

M. Sécherin était peu clairvoyant ; il ne s'aperçut pas de ma stupeur. Ma position devenait d'autant plus pénible, qu'en effet, alors que j'avais une foi aveugle dans l'amitié d'Ursule, je lui avais fait cette proposition, en la suppliant de l'accepter. Interprétant mon silence à sa manière, M. Sécherin s'écria : — Eh bien! vous n'en revenez pas! J'en étais sûr, vous ne nous croyiez pas capables de cela. — En effet, mon cousin, j'étais loin d'espérer... — Que nous nous souviendrions de tes offres, ma bonne Mathilde?... Ah! c'était faire injure à moi d'abord et à mon mari ensuite, dit Ursule d'un ton de gracieux reproche.

Ne voulant pas éclater avant d'avoir eu avec elle la conversation que je désirais avoir, d'après les conseils de madame de Richeville, je répondis assez embarrassée : — Sans doute, j'espérais cette bonne fortune, mon cher cousin ; mais je ne comptais pas qu'elle fût si prochaine, et je suis ravie de cet empressement de votre part.'— Et je vous crois, cousine, parce que vous le dites... Oh! je vous connais ; vous n'êtes pas de ces femmes qui disent oui quand elles pensent non. Maman me le répétait toujours : « Madame de Lancry, c'est la vérité, c'est l'honneur en personne ; ce qu'elle dit, c'est parole d'évangile. » N'est-ce pas, Ursule? — Sans doute, mon ami ; mais votre mère, en disant cela, pensait comme moi. — Ça, c'est vrai... Oh! voyez-vous, cousine, vous n'avez pas d'amie... qu'est-ce que je dis? de sœur plus dévouée que ma femme. C'est toujours Mathilde par-ci, Mathilde par-là ; enfin, surtout depuis votre petit voyage à Vouvray, elle est comme endiablée pour venir habiter avec vous. Vous jugez comme ça me va, à moi, qui non plus ne jure que par vous, sans oublier mon cousin Lancry. Ah! cousine, comme on dit, les deux font la paire. Vous êtes née pour M. de Lancry comme M. de Lancry est né pour vous... C'est comme moi, sans vanité, je suis né pour Ursule comme Ursule est née pour moi... Mais c'est que c'est très-vrai, les grands seigneurs sont faits pour les grandes seigneuresses comme vous, ajouta M. Sécherin en éclatant de rire ; les gentilles petites bourgeoises comme Ursule sont faites pour les bons bourgeois comme moi — Mon cousin, je ne suis pas de votre avis. Il n'y a aucune de ces différences-là entre Ursule et moi : ne sommes-nous pas parentes? dis-je, en voyant que la conversation prenait un caractère fâcheux, et que M. Sécherin blessait profondément l'orgueil de sa femme.

Malheureusement, lorsque mon cousin poursuivait une idée, il était impossible de l'en distraire ; aussi reprit-il : — Vous ne me comprenez pas, cousine. Je ne parle pas de la naissance : je sais bien que la famille de ma femme est noble, et que je ne suis qu'un bon bourgeois ; mais je dis que vous et votre mari, vous avez en vous quelque chose de supérieur, d'imposant, que ni moi ni Ursule nous n'avons pas, et pour ma part j'en suis ravi... oui, ravi... Est-ce que vous croyez que si ma femme avait eu votre grand air de princesse, je l'aurais tutoyée le jour de mes noces? Ah bien oui! je n'aurais jamais osé... Au contraire, Ursule, avec sa charmante petite mine chiffonnée, dont je raffole de plus en plus, m'a mis à mon aise tout de suite ; je lui ai dit toi, elle m'a dit tu, et nous avons été à l'instant une paire d'amis. Enfin, entre vous et elle, il y a cette différence que... — Oh! je vous arrête là, dis-je à M. Sécherin. Ne cherchez pas à nous rendre compte de la variété de vos impressions ; contentez-vous de les éprouver. Vous aimez passionnément Ursule, voilà pourquoi vous êtes parfaitement en confiance avec elle, pourquoi vous lui trouvez avec raison la grâce et le charme qui attirent, tandis que vous me trouvez, moi, digne et imposante ; en un mot, vous l'aimez d'amour, et vous avez pour moi une franche et sincère amitié... voilà la différence.

— C'est prodigieux comme vous donnez la raison de tout! s'écria M. Sécherin. Ah!... à propos de quelque chose de prodigieux, reprit-il, je vais bien vous étonner. Est-ce que je ne suis pas devenu écuyer! — Comment cela? — Encore une preuve de dévouement que m'a donnée mon mari, dit Ursule. Après ton départ, ma bonne Mathilde, mon médecin m'a ordonné l'exercice du cheval. M. Sécherin a eu la bonté de faire venir de Tours un maître d'équitation, et il a partagé mes leçons pour pouvoir m'accompagner. L'idée me vint aussitôt qu'Ursule avait appris à monter à cheval, afin de pouvoir, une fois à Maran, se ménager des tête-à-tête avec mon mari, car, depuis notre arrivée, Gontran avait toujours refusé de me laisser me livrer à cet exercice. — Et vous ne pouvez pas vous imaginer, reprit mon cousin, avec quelle ardeur, avec quel courage Ursule apprenait. Ce qui lui avait été ordonné pour sa santé était devenu pour elle un vrai plaisir ; elle montait deux ou trois fois à cheval par jour dans un pré de la fabrique qui avait l'air d'avoir été créé pour ça. Elle était si hardie, si intrépide, que l'écuyer disait qu'il n'avait vu personne avoir des dispositions pareilles. — Ah! mon ami, vous exagérez, dit Ursule avec modestie.

— J'exagère! eh bien! je parie qu'il n'y a pas un des chevaux de M. de Lancry qu'Ursule ne puisse monter, s'écria M. Sécherin ; et quant à moi, je n'en pourrais pas dire autant... ni vous non plus, cousine, car vous n'êtes guère écuyère, je crois... — Non, mon cousin ; mais il serait très-imprudent à Ursule d'essayer de monter un des chevaux de M. de Lancry ; aucun n'est dressé pour une femme ; il y aurait du danger pour elle. — Du danger!... Ah! vous la connaissez bien! Du danger! Est-ce qu'elle craint quelque chose?... Ah! une fois à cheval, si vous la voyiez, comme elle y est gentille, et comme son amazone lui va bien! comme ça fait valoir sa taille! Rien qu'à la regarder, j'en ai la tête

tournée. Tu montreras ton amazone à notre cousine, n'est-ce pas? — Vous savez bien, mon ami, qu'on dit un habit de cheval, et non pas une amazone, dit Ursule en souriant. — C'est vrai, c'est vrai, tu me l'as dit, je l'avais oublié. Oh! es-tu mademoiselle de Maran! L'es-tu! N'est-ce pas, cousine?

— Ma bonne Mathilde ne pourra pas m'en vouloir de ce petit reproche que je vous fais, mon ami, car elle-même m'a recommandé de toujours vous avertir de ce qui se disait ou non, n'est-ce pas, ma sœur?— Oui, oui, répondis-je avec distraction. J'étais navrée; la jalousie, et, le dirai-je, l'envie, me torturaient. Je voyais déjà Ursule à cheval à côté de Gontran, coquette, hardie, impétueuse, et tous deux partant pour de longues promenades, et moi... moi seule je restais! Non, non, me dis-je en frémissant de colère, cela ne sera pas. Il faut qu'Ursule parte; je suivrai les conseils de madame de Richeville. Au moment où j'étais livrée à ces amères pensées, Ursule reprit : — Voici bientôt l'heure du dîner, ma chère Mathilde; veux-tu avoir la bonté de faire demander ma femme de chambre... pour qu'on nous conduise à notre appartement? — Ah! oui, et fais-toi belle; tu as apporté de si charmantes toilettes. Figurez-vous, cousine, dit M. Sécherin, qu'elle avait tant de caisses et de cartons, que j'ai été obligé d'acheter un fourgon à Tours pour apporter tout cet attirail, y compris Célestine, mademoiselle Célestine, veux-je dire, une femme de chambre comme il n'y en a pas, dit-on, et que ma femme a fait venir de Paris. Il est vrai de dire qu'elle coiffe dans la perfection des perfections.

Ces préparatifs de coquetterie de la part d'Ursule augmentèrent encore mes soupçons; je ne pus m'empêcher de lui dire avec assez d'aigreur : — Mon Dieu! pourquoi donc as-tu fait tant d'apprêts? comment, pour venir passer quelque temps avec nous qui ne voyons personne!... Mais, en vérité, on dirait que tu as de grands projets de conquête; je ne sais qui tu veux séduire ici. Cela devient très-inquiétant, ajoutai-je d'une voix altérée en m'efforçant de sourire. Ursule ne me répondit rien; mais elle me montra M. Sécherin d'un geste de tête d'une coquetterie charmante, et me dit avec la candeur la plus merveilleusement simulée : — Mon Dieu! je veux séduire mon mari... voilà tout.

M. Sécherin ne put résister à cette attaque; il saisit la main de sa femme, la baisa tendrement à plusieurs reprises, et s'écria : — Est-elle gentille et naturelle! hein, cousine, l'est-elle? Mais elle a raison. Vous oubliez donc vos leçons quand vous me disiez : Mon cher cousin, c'est surtout pour son mari qu'une femme doit se parer, faire des frais, et, *vice versâ*, qu'un mari doit se parer, doit faire des frais surtout pour sa femme. Ah!... ah!... cousine, nous n'oublions pas vos conseils, allez! soyez tranquille. Aussi je vais imiter Ursule, et vous demander la permission d'aller me faire pour elle le plus beau que je le pourrai... car, vous l'avez dit, dès qu'un mari se néglige, c'est une preuve qu'il n'aime plus sa femme d'amour, et, quand il n'aime plus sa femme d'amour... — Toute chose peut s'exagérer, dis-je à M. Sécherin en l'interrompant, car Gontran pouvait rentrer d'un moment à l'autre, et j'aurais été profondément humiliée de laisser deviner à Ursule avec quel dédain mon mari me traitait depuis quelque temps.

Je repris donc : — Il y a une certaine liberté qui s'accorde parfaitement avec une vie de campagne toute solitaire; la recherche de toilette y est alors presque déplacée, presque de mauvais goût. — Ah! Mathilde! Mathilde! dit Ursule en souriant, regarde-toi donc : quelle élégance! Je ne t'ai jamais vue mise avec plus de coquetterie. Je ne sus que répondre. Ne voulant rien négliger pour ranimer l'amour de Gontran à Maran comme autrefois dans notre maisonnette de Chantilly, je n'avais qu'un but, celui de lui plaire le plus possible, malgré ses dédains. A ce moment, j'entendis une porte s'ouvrir; je reconnus les pas de Gontran. Je rougis de honte. Il entra... Quel fut mon étonnement! Il était mis avec une élégance, une recherche extrêmes. J'étais tellement habituée à le voir dans des accoutrements sordides, que je le reconnaissais à peine. J'examinai attentivement Ursule lorsque mon mari entra, elle ne rougit pas. Gontran fut d'une grâce et d'une cordialité parfaites. Ses traits, qui pendant deux mois s'étaient à peine déridés pour moi, reprirent l'expression ravissante qui, lorsqu'il le voulait, leur donnait une séduction irrésistible. Ursule et son mari nous laissèrent quelques instants avant dîner.

Je ne pus m'empêcher de dire à Gontran : — Vous saviez sans doute qu'Ursule était ici? — Pourquoi cela? parce que j'ai quitté mes habits de chasse, et que je ne les quitte pas quand je suis seul avec vous?— Sans doute c'est un enfantillage, mais il me semble que ce que vous faites pour une étrangère... — Je pourrais le faire pour vous, est-ce cela? me demanda-t-il. — Je crois, mon ami, que j'ai autant de droits que ma cousine à être traitée par vous avec égard. — Permettez-moi, ma chère amie, de vous faire observer que les égards ne consistent pas dans un vêtement fait d'une façon ou d'une autre. Il est tout simple que je m'habille convenablement pour recevoir votre cousine. Ce n'est pas moi qui l'ai invitée à venir ici, c'est vous; je crois donc faire une chose qui vous soit agréable en l'accueillant de mon mieux, et en ayant pour elle les égards que tout homme doit à une femme qu'il a l'honneur de recevoir. — Vous ignoriez qu'Ursule devait venir ici cet automne? demandai-je à mon mari en tâchant de lire sur sa physionomie. Il resta impassible, et me répondit : — Je l'ignorais complétement; mais, après tout, maintenant j'en suis enchanté. Sa présence vous distraira, et son mari est le meilleur des hommes. Mais qu'avez-vous? l'arrivée de votre amie d'enfance ne vous cause pas la joie que j'attendais. — J'ai des raisons pour cela, mon ami. Et je crains que le séjour de ma cousine ici ne soit pas aussi long qu'elle l'espère, peut-être.

— Les affaires de son mari l'abrégeront sans doute. Vous en a-t-elle prévenue? — Non... mais... — Mais?... que voulez-vous dire? — C'est moi qui supplierai Ursule de partir. — Vous! et pourquoi? — Parce que... parce que... — Eh bien? — Parce que j'ai des raisons pour craindre sa présence, parce que... j'en suis jalouse, Gontran! — De votre cousine! Ah çà, mais vous êtes folle, ma chère amie! — Je ne suis pas folle, Gontran... L'instinct de mon cœur ne me trompe pas. — S'il en est ainsi, vous allez lui rendre le séjour de Maran bien agréable! cette vision promet! .. Il est dit qu'avec vous on n'a jamais un moment de repos. Ah! quel malheureux caractere vous avez... et pour vous et pour les autres.— Mais, mon Dieu, ce n'est pas ma faute si j'ai des soupçons, si... — Mais, encore une fois, vos soupçons n'ont pas le sens commun; réfléchissez donc que c'est m'accuser sans raison, que c'est vous tourmenter sans motif. — Vrai? bien vrai? Gontran, soyez généreux! rassurez-moi... j'ai tant de frayeur. — Pauvre Mathilde, me dit Gontran avec une dignité touchante, je ne vous parlerai plus de mon amour, vous ne me croiriez plus peut-être; mais je vous dirai que M. Secherin, notre parent, vient habiter chez nous, et que je serais un misérable si je songeais seulement à abuser aussi lâchement de l'hospitalité que nous lui offrons.

Je serrai la main de Gontran dans les miennes; ces simples et nobles paroles me redonnèrent du courage. Ursule et son mari rentrèrent. Je trouvai ma cousine si jolie, si fraîche, si rose, ses yeux étaient à la fois si doux et si brillants, son sourire si fin et si agaçant, sa taille si accomplie, que je jetai les yeux sur une glace placée en face de moi pour me comparer avec Ursule. Hélas! je remarquai avec douleur que j'étais pâle, que mes traits étaient changés, flétris, languissants; car, depuis quelque temps, je me trouvais souffrante; j'éprouvais toujours un malaise vague, un accablement douloureux que j'attribuais au chagrin, et qui augmentait sans cesse. Pour la première fois, je m'aperçus que mon visage avait déjà perdu cette première fleur de jeunesse qui rendait les traits d'Ursule si enchanteurs. Le dîner fut très-gai, grâce à mon mari, qui y mit beaucoup d'enjouement et d'entrain. Ursule était visiblement gênée : elle craignait de paraître trop gaie à mes yeux, et de perdre ainsi son prestige mélancolique; d'un autre côté, elle regrettait de ne pouvoir se montrer à Gontran sous un jour plus brillant. A la fin du dîner, M. Sécherin en revint à sa malheureuse proposition.

— Mon cousin, dit-il à M. de Lancry, je soutenais tout à l'heure à madame de Lancry que ma femme était capable de monter n'importe lequel de vos chevaux. — Comment, madame, vous montez à cheval? dit Gontran avec étonnement; mais c'est une bonne fortune pour nous, j'oserais presque dire pour vous, car les environs de Maran sont délicieux, et je suis charmé de pouvoir vous offrir cette distraction. — Mais, mon ami, dis-je à mon mari, vous n'avez pas de chevaux de femme... car vous savez que vous n'avez jamais voulu me permettre de vous suivre à la chasse; et ce serait une grande imprudence que d'exposer Ursule à... — Mais je vous ai déjà dit que ma femme sait très-bien monter à cheval, cousine, s'écria M. Sécherin en m'interrompant; depuis deux mois, elle ne fait que cela.—Mathilde a raison, dit Ursule avec résignation, il serait plus prudent de m'abstenir de cet exercice. — Vous devez bien penser, madame, lui dit Gontran, que pour rien au monde je ne voudrais vous exposer à quelque danger. Madame de Lancry n'a jamais monté à cheval de sa vie; aussi, par prudence, j'ai dû me priver du plaisir de l'emmener avec moi... tandis que vous... d'après ce que me dit mon cousin... — Je vous réponds que ma femme vous étonnera! s'écria M. Sécherin; l'écuyer de Tours n'en revenait pas. — J'ai justement une jument excellente et d'une douceur parfaite, dit M. de Lancry; elle conviendra on ne peut mieux à madame Sécherin; et, si ma cousine veut bien m'accorder quelque confiance, elle n'aura aucune crainte. — J'ai sans doute une entière confiance en vous, mon cousin, dit Ursule en hésitant; mais, tout bien considéré, je regretterais trop de prendre un plaisir que Mathilde ne pût pas partager. — Mais que vous êtes donc enfant, dit M. Sécherin à sa femme; parce que madame de Lancry ne monte pas à cheval, elle ne veut pas vous empêcher d'y monter. N'est-ce pas, cousine? — Voyons, ma chère Mathilde, me dit Gontran, vous allez décider cette grave question en dernier ressort; votre haute sagesse sera seule juge... Permettez-vous ou non à madame Sécherin de monter à cheval? Prenez garde!... si vous dites non... comme vous la priveriez, et moi aussi, d'un très-grand plaisir, nous vous garderons tous deux une mortelle rancune, je vous en préviens. — Et ce sera bien fait, et je me joindrai à eux! s'écria M. Secherin en riant aux éclats; car vous aurez empêché ma femme de paraître dans tout son beau : elle n'est jamais plus jolie qu'à cheval.

Je ne pouvais objecter aucune raison sérieuse; je répondis en balbutiant : — Je ne m'y oppose pas... c'était seulement par prudence que je faisais cette observation à Ursule. — Oh! rassurez-vous, il n'y aura aucun danger, reprit mon mari; je réponds de la sagesse de *Stella* : un enfant la monterait. — Puisque tu le veux absolument, Mathilde, me dit ma cousine, j'essayerai; mais, en vérité, j'ai peur d'être si gauche... — Oh! pour cela, ma cousine, reprit Gontran en souriant, je vous en défie; et cela soit dit sans flatterie, car il est impossible à certaines personnes de ne pas tout faire avec grâce et adresse; et ce n'est pas

leur faute si elles sont charmantes. — Ah çà ! et à quand cette belle partie-là ? demanda M. Sécherin. — Mais, demain. Le coucher du soleil était magnifique ce soir, dit Gontran ; il fera un temps superbe, nous monterons à cheval à une heure, et nous ferons une véritable chasse de demoiselles. — Ah çà ! et moi, cousine, je suis trop mauvais cavalier pour suivre une chasse, je vous en avertis... — Vous, mon cher monsieur Sécherin, vous nous accompagnerez en calèche avec madame de Lancry : un de mes valets de limiers, qui connaît parfaitement la forêt, montera à cheval, et vous conduira dans les carrefours, où vous pourrez parfaitement voir passer la chasse. — A la bonne heure... voilà une vraie fête, un plaisir royal ! s'écria M. Sécherin ; moi qui n'ai jamais chassé qu'avec mon garde-chasse et ses deux bassets... Pourvu qu'il fasse beau ! — Je vous assure qu'il fera demain un temps radieux : madame Sécherin le désire trop pour que cela n'arrive pas. Demain sera donc une journée enchanteresse, j'en réponds, dit Gontran.

CHAPITRE XXX.

La chasse.

Il me fut impossible le soir de parler en secret à ma cousine ; elle partageait l'appartement de son mari, et, deux ou trois fois après dîner, il me sembla qu'elle m'évitait. Je souffris cruellement pendant la nuit. Au malaise physique qui m'accablait depuis quelque temps se joignit une grande tristesse. Je ressentis tout ce que la jalousie a de plus poignant, de plus amer. En vain je voulus me convaincre de l'injustice, de l'exagération de mes soupçons ; en vain je me dis que peut-être il n'y avait au fond de la conduite d'Ursule qu'une innocente coquetterie, je ne pus parvenir à me rassurer. Je me promis bien, pendant cette cruelle journée, d'observer attentivement ma cousine et mon mari, et d'avoir le lendemain un sérieux entretien avec elle. Gontran ne s'était pas trompé dans son espérance : le jour était radieux ; un resplendissant soleil d'octobre annonçait une de ces dernières journées d'automne presque aussi belles que les journées d'été... A midi, nous partîmes pour le rendez-vous de chasse. M. de Lancry avait fait mettre les gens de son équipage en grande livrée ; des fenêtres du château, nous les avions vus partir avec les chiens, au son retentissant des trompes. Une calèche à quatre chevaux approcha du perron ; je montai en voiture avec M. Sécherin. Je n'insiste sur ces puérils détails d'opulence que pour deux raisons : d'abord, parce que je vis à l'expression des traits d'Ursule qu'elle admirait autant qu'elle enviait ce luxe, et puis parce que cet appareil de fête contrastait douloureusement avec mon chagrin. J'attendais avec impatience l'apparition d'Ursule. J'étais curieuse de savoir si elle avait à cheval aussi bonne tournure que le disait son mari. J'espérais que cela n'était pas : je désirais qu'il lui arrivât, non pas un dangereux accident, mais quelque mésaventure qui pût la rendre ridicule aux yeux de Gontran, et la punir de son outrecuidance. Hélas ! je n'eus pas cette misérable satisfaction. Lorsque ma cousine nous rejoignit à cheval avec mon mari, je fus forcée de la trouver plus jolie que je ne l'avais jamais vue.

A ce propos, je n'ai jamais compris comment la jalousie niait ou dénaturait les avantages d'une rivale ; au contraire, j'ai toujours été portée à me les exagérer. Mais, sans exagération, Ursule était si parfaitement élégante et gracieuse à cheval, que je fus sur le point d'en pleurer de dépit. Je la vois encore : son habit de cheval, de drap bleu foncé, dont la longue jupe traînait presque jusqu'à terre, était à corsage et à manches justes : il dessinait à ravir sa taille charmante ; elle portait un chapeau d'homme et un col de chemise rabattu sur une petite cravate de satin cerise ; sa jolie figure, si fraîche et si rose, devait à ce costume un air mutin, décidé, qui lui seyait à merveille ; ses beaux cheveux bruns encadraient ses joues à fossette. Jamais je n'avais vu ses yeux d'un bleu plus pur, on eût dit que le ciel s'y reflétait comme dans un miroir. La jument qu'elle montait avec une aisance qui me confondit était d'un bai doré, dont les ardents reflets miroitaient au soleil ; ses longs crins noirs ondoyaient et flottaient au vent. Elle semblait heureuse du léger poids qu'elle portait, et marchait d'un pas si cadencé, qu'elle effleurait à peine le gazon. Gontran montait un cheval de course, noir comme l'ébène, et portait un habit d'équipage à sa livrée, bleu clair, à collet de velours orange, avec des boutons d'argent armoriés en vermeil. Le ceinturon de son couteau de chasse, aussi mi-partie argent et or, serrait sa taille élégante. Enfin, sa cape de velours noir, découvrant ses traits, en faisait encore valoir la finesse et le charme.

La recherche de Gontran me frappa d'autant plus, que, pour chasser, il était toujours vêtu d'une manière plus que négligée. Ma cousine voulut s'approcher de la calèche pour me parler. Sa jument, sans doute effrayée par mon ombrelle, refusa d'avancer. Je l'avoue à ma honte, je fus ravie de ce contre-temps qui mettait l'habileté d'Ursule en défaut ; mais, à mon grand étonnement, je n'ose dire à mon effroi, elle fronça ses jolis sourcils, leva sa cravache, et commença de châtier hardiment sa monture. — Prenez garde, madame, ne frappez pas Stella, elle est très-vive ! s'écria Gontran, effrayé de l'audace d'Ursule. — Ne fais pas la mauvaise tête, ma petite femme, je t'en supplie, s'écria mon cousin en étendant avec anxiété ses deux mains jointes vers sa femme. Mais celle-ci, les joues empourprées, les narines dilatées, les yeux brillants de colère, ses lèvres vermeilles relevées par un dédaigneux sourire, ne tint compte de ces avertissements. Elle infligea résolûment un nouveau châtiment à Stella, qui se cabra si violemment, que je poussai un cri d'épouvante. Ursule, sans paraître aucunement intimidée, se courba sur l'encolure de Stella en lui rendant la main, tout cela avec un mouvement si naturel, qu'elle ne semblait courir aucun danger. — Bravo ! ma cousine, à merveille ! s'écria Gontran, sans pouvoir cacher son admiration, quel sang-froid ! quel courage !

Encore excitée par cette approbation, Ursule voulut vaincre l'obstination de sa jument, et la forcer de s'approcher de la voiture. Quelques nouveaux coups de cravache, assénés d'une main ferme, décidèrent Stella, après une nouvelle lutte de quelques instants, lutte pendant laquelle la jument bondit au lieu de se cabrer. Ursule, dont la taille ronde, fine et cambrée, ondulait avec la souplesse d'une couleuvre, suivit avec tant de grâce les mouvements désordonnés de sa monture, qu'elle ne fut pas déplacée un moment. Cet incident, que j'espérais voir tourner contre ma cousine, ne servit qu'à lui prêter un nouveau charme ; elle dompta l'indocile animal, le força de rester près de la voiture. Alors, se courbant légèrement sur sa selle, Ursule, fière, souriante, caressant le cou nerveux de Stella de sa petite main blanche, qu'elle déganta coquettement, jouit de son triomphe, et jeta un regard brillant sur Gontran comme pour lui dire que c'était sa présence qui lui donnait tant de courage.—Eh bien ! ma cousine, s'écria M. Sécherin, qu'est-ce que je vous avais dit ? Est-elle hardie ? Avouez que c'est un vrai page ! — En vérité, madame, dit Gontran en s'approchant tout ému, je ne reviens pas de votre intrépidité, de votre grâce. On oublie le danger que vous courez pour ne songer qu'à vous admirer. — Oh ! c'est si amusant de monter à cheval ! dit naïvement Ursule. Et, s'adressant à moi : Comment te prives-tu de ce ravissant plaisir ? Pour nous autres femmes, surtout, quel bonheur de pouvoir, malgré notre faiblesse, maîtriser, dompter, dominer un être qui nous tuerait mille fois, si l'on n'opposait l'adresse à la force, une volonté intelligente à son entêtement brutal.

— Ceci est un peu l'histoire de votre domination en général, dit Gontran en souriant, et vous nous domptez, nous autres hommes, à peu près selon les mêmes principes et par les mêmes moyens... Mais, mon Dieu ! qu'avez-vous donc, ma chère amie ? me dit M. de Lancry en voyant l'altération de mes traits, car le triomphe d'Ursule, l'admiration que Gontran lui avait témoignée, me faisaient un mal affreux. — Je n'ai rien, mon ami ; seulement l'exemple d'Ursule m'encourage, et, à compter de demain, je veux absolument monter à cheval. — Mais vous n'avez jamais essayé, ma chère amie, et puis je crois que vous n'avez pas beaucoup de dispositions, vous êtes trop timide... — Je vous dis que j'y monterai, quand bien même je devrais être tuée sur la place ! m'écriai-je. — Bien, bien, nous reparlerons de cela, me dit Gontran, mais partons pour le rendez-vous de chasse, car il est déjà tard. Ma cousine, je suis à vos ordres. — Nous nous reverrons tout à l'heure : adieu, Mathilde, dit Ursule en me faisant un signe de la main. — Ne faites pas d'imprudence, ma bonne petite femme... monsieur de Lancry, je vous la recommande ! s'écria M. Sécherin. — Soyez tranquille, mon cher cousin, dit mon mari, quand on est si légère, si adroite et si hardie, on ne risque jamais rien.

Ursule et Gontran partirent au petit galop, côte à côte, sur une pelouse de gazon qui prolongeait l'allée où marchait notre voiture. Pendant quelque temps, nous les accompagnâmes. Je les suivis des yeux autant que je le pus ; mais ils disparurent bientôt dans une allée sinueuse où la calèche ne pouvait passer, et je les perdis de vue. Tous ces détails sembleront puérils à ceux qui ne connaissent pas les innombrables angoisses de la jalousie, et les cuisantes blessures de l'amour-propre offensé. Pourtant cette scène, en apparence si insignifiante, me bouleversa tellement, que je fus sur le point de commettre une action infâme... de dénoncer à M. Sécherin la conduite d'Ursule, de lui faire partager mes soupçons contre sa femme. Heureusement la honte retint ce terrible aveu sur mes lèvres. Si mon cousin avait eu la moindre perspicacité, il eût deviné la cause de mon agitation et de mon inquiétude. Je ne lui répondais qu'avec distraction, et quelquefois je tombais dans de profondes rêveries, à peine interrompues par le bruit de la chasse, qui, de temps en temps, traversait les larges allées convergentes aux ronds-points où nous allions nous placer pour la voir passer, guidés par un des hommes de l'équipage de M. de Lancry. Ce qui me causait une impression profonde, fatale, étrange, c'était de voir de temps en temps rapidement apparaître au fond de quelque route ombreuse Gontran et Ursule, toujours côte à côte. Le son éloigné et mélancolique des trompes qui résonnaient dans les hautes futaies noyées d'ombres, les sourds aboiements de la meute me semblaient sinistres, effrayants... Hélas ! la triste disposition de l'esprit et de l'âme couvre de voiles de deuil les objets les plus riants, et cherche de lugubres présages dans ce qui cause la joie et l'enivrement de tous...

M. Sécherin était si transporté du spectacle mouvant qu'il avait sous les yeux, qu'il ne remarquait pas mon état de langueur et de tristesse ; le malaise dont je me ressentais depuis quelque temps augmentait de plus en plus. Souvent j'éprouvais des tressaillements inconnus, que j'attribuais à une cause nerveuse. J'avais la tête pesante, douloureuse, affaiblie. Nous venions d'arriver et de nous arrêter dans un carrefour de la forêt. Ursule et Gontran s'avançaient rapidement par une allée trans-

versale. Je crus qu'ils venaient nous rejoindre, je m'avançai hors de la calèche. Ils furent, en effet, bientôt près de nous, mais ils ne s'arrêtèrent pas.— Mathilde, me cria Ursule, en passant avec vitesse, et en me saluant de la main, je suis folle... enivrée de la chasse. Et, les joues colorées, l'œil brillant et hardi, elle donna un coup de cravache à la jument pour hâter sa course. — Le cerf ne durera pas maintenant plus d'une demi-heure ! nous cria Gontran ; les chiens chassent à merveille... ça va débucher. Et, se courbant sur l'encolure de son cheval, il atteignit Ursule, qui l'avait un moment dépassé, et tous deux disparurent de nouveau. — Comme elle s'amuse... Dieu ! comme elle s'amuse !... dit M. Sécherin avec joie ; mais, ma cousine, qu'est-ce que veut dire M. Gontran par ces mots : Ça va débucher ?

J'avais assez souvent entendu parler de chasse par mon mari pour pouvoir répondre à la question de M. Sécherin. — Cela veut dire que le malheureux animal, traqué dans les bois, va prendre la plaine, c'est sa dernière chance de salut... après quoi il sera égorgé... sans pitié. J'étais dans un état tellement nerveux, j'avais depuis si longtemps contenu mes larmes, que, saisissant pour ainsi dire cette occasion ridicule de me livrer à un accès de sensibilité, je me mis à fondre en larmes. M. Sécherin me regarda d'un air stupéfait, et me dit avec intérêt : — Mon Dieu ! comment ! la mort d'un cerf vous attriste à ce point, vous qui devez avoir l'habitude de ces choses-là... Allons donc, cousine, soyez raisonnable ; peut-être après tout qu'elle échappera à son mauvais sort, cette pauvre victime ! Ceux qui auront bien souffert d'une douleur intime, contrainte, forcément cachée, ne souriront pas de mépris, lorsque je dirai qu'en répondant aux derniers mots de M. Sécherin, je fis pour moi seule une sorte d'allusion à mon propre sort afin de pouvoir un peu épancher à haute voix les chagrins qui m'oppressaient. Cela est ridicule, amèrement ridicule, hélas ! je le sais, mais heureux ceux qui ignorent que la souffrance la plus poignante est quelquefois grotesque dans son expression, ce qui est, je crois, le comble de la torture morale...

Je répondis donc à M. Sécherin, en pleurant : — Non, non, la victime ne pourra pas échapper ; que peut-elle faire ? Lutter, n'est-ce pas ? mais il faut la force de lutter, et elle n'en a plus la force. Cela dure depuis trop longtemps, elle n'a qu'à se résigner... à tendre le cou au couteau et à mourir... Pourtant la vie lui avait paru belle... pourtant qui songerait à mourir par ce temps radieux, par ce beau soleil ?... au bruit de ces fanfares et des cris de joie des chasseurs... qui pense à mourir ? pour qui cette fête est-elle un deuil ?... pour la victime seule... elle pleurera, et on rira de ses larmes, et on la tuera sans pitié... sans pitié ! ! — Le fait est, dit M. Sécherin, presque attendri, que les pauvres bêtes pleurent au moment de mourir... mais, écoutez donc, cousine, reprit-il, on dit aussi qu'avant de mourir les cerfs se défendent quelquefois joliment, et qu'en mourant la victime a au moins le plaisir de se venger. Dans mon égarement, répondant à ma pensée au lieu de répondre à M. Sécherin, j'essuyai mes larmes ; je le regardai fixement, et je lui dis avec un sourire amer : — Oh ! n'est-ce pas ? la vengeance... la vengeance ! ne pas mourir faible, méprisée, moquée, insultée ! faire à son tour verser des larmes à ceux qui ont ri de vos douleurs, oh !... n'est-ce pas... la vengeance, la vengeance ! surtout pour punir l'insulte... l'insulte lâche et misérable... l'insulte qu'on sait impunie... qu'on croit impunie, parce que l'honneur, la hauteur d'un noble cœur, empêchent une ignoble délation... Oh ! mais cela doit avoir un terme à la fin, n'est-ce pas ? Oui, vous avez raison... la vengeance... — Ah çà !... cousine, s'écria M. Sécherin en contenant à peine son envie de rire, comment voulez-vous donc qu'on insulte un cerf, et qu'il pense à se venger ?

Je regardai M. Sécherin ; je ne le compris pas d'abord. Au bout de quelques moments, je revins à moi, et je lui dis : — Pardon, pardon, mon cher cousin ; en vérité, je suis folle ; vous avez raison, ma sensibilité m'a égarée... — C'est aussi ce que je me disais, ma cousine parle de ce pauvre cerf comme d'une personne naturelle... Mais nous allons recommencer à marcher. Entendez-vous, là-bas, comme c'est beau le bruit du cor ? Vraiment, c'est bien un plaisir de roi que la chasse. La calèche se remit en marche. Je profitai de ce mouvement pour me livrer sans réserve aux plus amères réflexions. Je me figurais Gontran et Ursule marchant au pas, l'un près de l'autre, pour se reposer d'une longue course, laissant leurs chevaux aller à l'aventure dans des allées sans fin, tapissées de verdure, abritées par les arbres nuancés des plus riches nuances de l'automne... Heureux, aimant, ils jouissaient avec ardeur de cette belle et tiède journée, de ce luxe royal, de cette vie de fêtes, en songeant à un avenir plus enivrant encore, en se disant de tendres paroles d'amour, en échangeant de longs et brûlants regards... Peut-être même... la forêt est si touffue et si solitaire, que Gontran, se penchant vers Ursule, embrasse sa taille svelte d'un bras amoureux, et effleure ses joues vermeilles, encore animées par la course.

Oh ! rage !... oh ! douleur ! oh ! torture !... pensai-je... Et moi... moi... je suis là, brisée, flétrie, oubliée, moquée, car ils se moquent, ils rient de moi... de moi qui me promène paisiblement avec ce mari qu'on trompe, qu'on outrage !... Et c'est moi... c'est moi qui ai donné à cet homme pauvre et presque déshonoré le château où il courtise ma rivale, le luxe dont il l'éblouit, les plaisirs dont il l'enivre ! Oh ! mais, cela est affreux !... affreux !... Cela ne peut pas durer... Je me lasse d'être stupidement malheureuse, je ne le veux plus... je ne le veux plus... J'ai là près de moi ce mari honnête et bon qu'on bafoue, qu'on offense... Éclairons-le... Ce n'est pas dénoncer la perfidie et la corruption, c'est empêcher l'honneur, la loyauté même, d'être plus longtemps dupes de la trahison. Encore une fois le fatal aveu me vint aux lèvres, encore une fois je reculai devant cette délation... Au bout d'une demi-heure environ, Gontran nous envoya un de ses gens nous prévenir que le cerf avait été pris dans un étang, mais que le chemin pour s'y rendre était si mauvais, que les voitures n'y pouvaient passer ; il m'engageait à retourner au château, où il nous rejoindrait avec madame Sécherin. Nous arrivâmes à Maran, où nous précédâmes de peu d'instants Ursule et Gontran. Après nous être habillés pour dîner, nous rentrâmes au salon. J'y trouvai ma cousine, mon mari et M. Sécherin. A table, la conversation roula sur la chasse de la journée. Gontran donna les plus grandes louanges au courage, à l'adresse d'Ursule, qui déclara n'avoir jamais goûté un plaisir plus vif.

Ma cousine fut beaucoup plus gaie que la veille ; elle parut se soucier assez peu de conserver à mes yeux son apparence mélancolique. Elle accepta résolûment quelques toasts à ma santé que lui porta Gontran, et but, sans se faire trop prier, quelques verres de vin de Champagne, à la grande admiration de M. Sécherin, qui ne cessait de s'écrier : —C'est un vrai démon que ma femme ! Pour la première fois, en voyant l'animation, la gaieté, l'entrain de ma cousine, je pressentis ce qu'il y avait en elle de hardi et d'indomptable. Jusqu'alors elle m'avait paru profondément dissimulée. Ses audacieux mensonges avaient toujours été enveloppés de formes hypocrites ; c'est en levant mélancoliquement au ciel ses grands yeux baignés de larmes qu'elle niait l'évidence ; mais, en la voyant à table si joyeuse, si résolue ; mais, en entendant ses saillies vives, imprévues, souvent étincelantes, je la trouvais plus dangereuse encore. Mon mari ne cachait pas l'espèce d'admiration qu'elle lui inspirait. Une espèce de lutte d'esprit s'était établie entre elle et lui ; souvent Gontran n'eut pas l'avantage. Il semblait presque fasciné, dominé par l'ascendant de cette femme qui, plusieurs fois, le rendit muet par un mot d'une ironie mordante.

Ce qui paraîtra peut-être étrange, impossible, c'est que je souffrais alors de l'espèce de supériorité moqueuse avec laquelle Ursule répondait à mon mari. Je restais confondue d'étonnement à l'aspect de cette transformation de ma cousine. M. Sécherin lui-même me disait tout bas qu'il n'avait jamais cru à sa femme autant d'esprit. Maintenant je m'explique ce changement. Il y a certaines natures qui ne se révèlent pour ainsi dire jamais complétement que lorsqu'elles se trouvent dans leur véritable milieu. Ainsi, Ursule était essentiellement née pour une vie de luxe, de splendeur, de fêtes, de plaisirs effrénés. Un siècle plus tôt, elle eût été l'une de ces femmes spirituelles et effrontées qui furent les reines des orgies de la régence. Pour la première fois peut-être depuis son mariage, elle se trouvait dans une position analogue à ses goûts, et sans doute son véritable caractère se développait presque à son insu. Après dîner, on devait faire la curée du cerf aux flambeaux dans la cour du château, Gontran ayant voulu réserver ce sanglant spectacle à madame Sécherin. Vers les neuf heures, les piqueurs sonnèrent quelques fanfares. Nous allâmes sur une terrasse qui donnait sur la cour d'honneur, et qui s'étendait devant les fenêtres du salon que nous venions de quitter. Les torches que tenaient nos valets de pied, en grande livrée, jetaient une clarté rougeâtre sur les bâtiments, dont une partie était complétement obscure.

Cela me parut sinistre... La meute, avide, impatiente, à peine contenue par les fouets des veneurs, faisait entendre des grondements féroces ; les yeux farouches des chiens étincelaient dans l'obscurité. Au milieu de la cour, le premier piqueur de M. de Lancry, ayant recouvert les débris et les ossements du cerf avec la peau de cet animal, en prit la tête par le bois et l'agita vivement devant les chiens. Toujours contenue, la meute poussa des hurlements furieux jusqu'au moment où on lui permit de se jeter sur ces restes sanglants, pendant que les trompes sonnaient avec force. Alors commença une lutte acharnée entre ces quatre-vingts chiens se ruant les uns sur les autres, hurlant, grondant, se disputant et s'arrachant les lambeaux sanglants de l'animal. Ce spectacle, ces cris me révoltèrent ; je rentrai dans le salon, dont les fenêtres donnaient sur la terrasse. M. Sécherin était descendu pour voir la curée de plus près. Je me sentais accablée, plus accablée que jamais d'un mal tout physique ; pour la première fois, je me demandai quelle pouvait en être la cause. Je tombai assise sur une chaise placée près d'une croisée à demi cachée par les rideaux. Je regardais machinalement le reflet des dernières clartés des torches vaciller et s'éteindre, car la curée était terminée, lorsque je vis Ursule et Gontran s'arrêter un instant devant cette croisée... Gontran enlaça la taille d'Ursule d'un de ses bras, et approcha ses lèvres de la joue de ma cousine, malgré une légère résistance de celle-ci...

Jamais je n'oublierai ce que je ressentis en ce moment. Par une étrange fatalité, la douleur la plus atroce que j'eusse jamais ressentie me révéla pour ainsi dire la joie la plus immense que j'aie jamais connue... Je ne sais par quel phénomène le coup que je ressentis fut si violent, qu'au même instant un tressaillement profond... qui me répondit au cœur, m'éclaira subitement sur la cause de ce malaise dont je souffrais depuis quelque temps... Je sentis que j'étais mère... Cette double impression de joie enivrante et de malheur foudroyant fut telle, qu'un moment je crus que ma tête allait s'égarer. Dans mon vertige, je me levai machinalement. Je traversai le salon en courant ; je m'enfermai dans ma chambre, et, me précipitant à genoux, je ne pus dire que

ces mots : — Mon Dieu ! tu m'as entendue ; je ne puis plus être malheureuse maintenant ! A l'instant où j'allais mourir de douleur, tu m'as envoyé un espoir ineffable !... Je n'avais pas aperçu Blondeau, qui était dans mon alcôve. — Grand Dieu !... madame, qu'avez-vous? s'écria-t-elle. Sans lui répondre, je lui montrai la porte de ma chambre en lui disant : — Je veux être seule. Ferme cette porte, laisse-moi; va dire que je veux être seule. Blondeau sortit, alla prévenir M. de Lancry que j'étais indisposée, et que je voulais être seule. Je restai seule en effet à méditer... Je ne pouvais plus douter de l'infidélité de mon mari... et j'étais mère ..

CHAPITRE XXXI.

Une mère.

Jamais je n'oublierai les émotions saisissantes de cette nuit, que je passai dans une sorte de délire raisonnable, si cela se peut dire. Tantôt je marchais à grands pas dans ma chambre, tantôt je m'arrêtais brusquement pour m'agenouiller et pour prier avec ferveur; puis j'avais des éclats de joie folle, des ressentiments de bonheur immense, des élans de fierté calme et majestueuse. J'étais mère ! j'étais mère ! à cette pensée enivrante, c'étaient des accès de tendresse idolâtre pour l'être que je portais dans mon sein. Je ne pouvais croire à tant de félicité... je pressais avec force mes deux mains sur ma poitrine, comme pour bien m'assurer que je vivais. Il me semblait qu'à chaque battement de mon cœur répondait un petit battement doux et léger : c'était celui du cœur de mon enfant. Mon enfant... mon enfant ! Je ne pouvais me lasser de répéter ces mots bénis et charmants. Dans mon ivresse, je l'appelais, je le dévorais de caresses, j'étais comme insensée ; je baisais mes mains, je riais aux éclats de cette puérilité, un instant après je fondais en larmes ; mais ces bienfaisantes larmes étaient bonnes à pleurer. Il était, je crois, deux ou trois heures du matin.

Il me sembla que mon bonheur manquait d'air, d'espace, que j'avais besoin de me trouver face à face avec le ciel, pour mieux exprimer à Dieu ma religieuse reconnaissance. J'ouvris ma fenêtre ; nous étions à la fin de l'automne : la nuit était aussi belle, aussi pure que le jour avait été radieux ; on n'entendait pas le plus léger bruit. Tout était ombre et mystère, les profondeurs du firmament étaient semées de millions d'étoiles étincelantes. La lune se leva derrière une colline couverte de grands bois. Tout fut inondé de sa pâle clarté, le parc, la forêt, les prairies, le château. Tout à coup une faible brise s'éleva, grandit, passa dans l'air comme un soupir immense, et tout redevint silencieux. Je vis un présage dans cet imposant murmure qui troublait un moment cette solitude, et qui fit paraître plus profond encore le calme qui succéda... Il me sembla que ma dernière plainte était sortie de mon cœur, et que désormais ma vie s'écoulerait heureuse et paisible. Pour la première fois, depuis que j'avais l'orgueilleuse conscience de la maternité... depuis que je vivais double, je songeai à mes peines passées... Ce fut pour rougir d'avoir pu m'affliger de chagrins qui n'atteignaient que moi seule.

En me rappelant cette soirée si fatale et si enivrante où j'avais acquis et la certitude de l'infidélité de Gontran et la certitude que j'étais mère, je fus étonnée de la sérénité profonde, ineffable qui vint remplacer les poignantes émotions qui naguère encore m'avaient cruellement agitée. Je ne pouvais douter que Gontran ne m'eût trompée... pourtant je me sentais pour lui d'une mansuétude infinie, d'une indulgence sans bornes. Mon mari avait cédé à un goût passager : c'était une faiblesse, une faute : mais il était le père de mon enfant ; mais c'était à lui que je devais la nouvelle et céleste sensation que j'éprouvais... Ces pensées éveillaient en moi un mélange inexprimable de tendresse, de dévouement, de respect et de reconnaissance, qui ne me laissait ni la volonté ni le courage d'accuser Gontran de ses erreurs passées... Quant à l'avenir... oh !... quant à l'avenir, cette fois je n'en doutais plus. La révélation que j'allais faire à mon mari m'assurait, je ne dis pas son amour, ses soins empressés, sa sollicitude exquise, mais encore une sorte de tendre et religieuse vénération de tous les instants. Oui, c'était plus qu'une espérance, plus qu'un pressentiment qui me garantissait un avenir auprès duquel ces quelques jours de bonheur passés à Chantilly et toujours si regrettés devaient même me paraître pâles et froids... Oui, j'avais dans mon bonheur à venir une foi profonde, absolue, éclairée, qui prenait sa source dans ce qu'il y a de plus sacré parmi les sentiments divins et naturels.

Dans ce moment où Dieu bénissait et consacrait ainsi mon amour... douter de l'avenir c'eût été blasphémer. Dès lors je ressentis pour Ursule une sorte de dédain compatissant, de pitié protectrice. Je ne pouvais plus l'honorer de ma jalousie; envers elle, je ne pouvais plus descendre jusqu'à la haine. Je planais dans une sphère si élevée, j'avais une telle conviction de mon immense supériorité sur Ursule, qu'il m'était impossible d'établir entre elle et moi la moindre comparaison. Pour la première fois depuis bien longtemps un franc sourire me vint aux lèvres en me rappelant que, la veille, j'avais envié la grâce avec laquelle elle montait à cheval ; que, la veille, j'avais envié les brillantes saillies de son esprit. Je haussai malgré moi les épaules à ce ressouvenir. Dans mon impériale et généreuse fierté, je m'apitoyai sur cette pauvre femme qui, après tout peut-être, n'avait pu résister au penchant qui l'entraînait vers Gontran... penchant dont je connaissais l'irrésistible puissance. Mon Dieu, me disais-je, quel sera le réveil d'Ursule après ce rêve de quelques jours ! Alors je me rappelai notre enfance, notre amitié d'autrefois... Le bonheur rend si compatissante, que je m'attendris sur ma cousine.

Je me promis de demander à mon mari de lui apprendre avec ménagement qu'elle ne pouvait plus rester avec nous, je ne voulais pas abuser cruellement de mon triomphe. Il me serait impossible d'expliquer la complète révolution que la maternité venait d'imprimer à mes moindres pensées, des idées graves, sérieuses, presque austères, qui s'éveillèrent en moi dans l'espace d'une nuit, comme si Dieu voulait préparer l'esprit et le cœur d'une mère aux célestes devoirs qu'elle doit remplir auprès de son enfant. Moi, jusqu'alors faible, timide, résignée, je me sentis tout à coup forte, résolue, courageuse ; la main de Dieu me soutenait. Tout un horizon nouveau s'ouvrit à ma vue, les limites de mon existence me semblaient reculées par les espérances infinies de la maternité. Dans les seuls mots « élever mon enfant » il y avait un monde de sensations nouvelles. . . . . .

Peu à peu le jour parut. Mon premier mouvement fut de tout apprendre à mon mari, de changer par cet aveu soudain sa froideur en adoration ; puis, je voulus temporiser un peu, suspendre le moment de mon triomphe pour le mieux savourer. J'éprouvais une sorte de joie à me dire : D'un mot je puis rendre Gontran plus passionné pour moi qu'il ne l'a jamais été, lui qui, hier encore, m'oubliait pour une autre femme. Bien rassurée sur l'avenir, je me plaisais à évoquer les souvenirs de mes plus mauvais jours. J'agissais comme ces gens qui, miraculeusement délivrés de quelque grand péril, contemplent une dernière fois avec une jouissance mêlée d'effroi le gouffre qui a failli les engloutir, le rocher qui a failli les écraser. Un sommeil profond, salutaire, me surprit au milieu de ces pensées. Je m'éveillai tard; je trouvai ma pauvre Blondeau à mon chevet, bien inquiète, bien triste : mes chagrins ne lui avaient pas échappé ; mais, si grande que fût ma confiance en elle, jamais je ne lui avais dit un mot qui pût accuser Gontran.

Mon visage rayonnait d'une joie si éclatante, que Blondeau s'écria en me regardant avec surprise : — Jésus mon Dieu, madame, qu'y a-t-il donc de si heureux? hier je vous avais laissée tellement abattue que j'ai passé toute la nuit en larmes et en prières.—Il y a, ma bonne Blondeau, que, toi aussi, tu deviendras folle de joie quand tu sauras... mais va vite chercher M. de Lancry... va...—M. le vicomte a déjà envoyé savoir des nouvelles de madame, ainsi que M. et madame Sécherin. J'ai dit que vous aviez passé une nuit assez mauvaise, monsieur semblait inquiet. — Eh bien ! va... va bien vite le chercher. Je vais le rassurer. Blondeau partit. A mesure que le moment où j'allais revoir Gontran approchait, mon cœur battait de plus en plus fort. Mon mari parut. Je me jetai dans ses bras en fondant en larmes et sans pouvoir trouver une parole. Gontran se trompa, il prit mes pleurs pour des pleurs de douleur. Croyant sans doute que je l'avais vu la veille embrasser Ursule, et que j'étais désespérée, il me dit avec embarras : — Je vous en prie, ne croyez pas les apparences, ne pleurez pas .. ne... — Mais c'est de joie que je pleure... Gontran, mais c'est de joie; regardez-moi donc bien ! m'écriai-je. — En effet, dit mon mari, ce sourire, cet air de bonheur répandus sur tous vos traits. Mathilde, Mathilde, que signifie?...

— Cela signifie que je sais tout, et que je vous pardonne tout... Oui, mon bien-aimé Gontran... oui... hier sur ce balcon j'ai vu votre bras enlacer la taille d'Ursule... hier j'ai vu vos lèvres effleurer sa joue... Eh bien ! je vous pardonne, entendez-vous? je vous pardonne, parce que vous-même tout à l'heure vous vous accuserez plus amèrement que je ne l'aurais jamais fait moi-même ; parce que tout à l'heure, à genoux, à deux genoux, vous me direz grâce... grâce... — Mais, encore une fois... Mathilde... — Vous ne comprenez pas, Gontran? vous ne devinez pas? Non ; vous me regardez avec effroi, vous croyez que je raille... que je suis folle peut-être? Mais, à mon tour, pardon... aussi pardon à vous, mon Dieu ! car il est mal de ne pas parler d'un tel bonheur si sacré avec une austère gravité. Gontran, m'écriai-je alors en prenant la main de mon mari, agenouillez-vous avec moi.... Dieu a béni notre union.... je suis mère ! Oh ! je ne m'étais pas trompée dans mon espoir ! les traits de Gontran exprimèrent la plus douce surprise, la joie la plus profonde. Un moment interdit, il me serra dans ses bras avec la plus vive tendresse... Des larmes... des larmes... les seules que je lui aie vu répandre, coulèrent de ses yeux attendris ; il me regardait avec amour, avec adoration, presque avec respect. — Oh ! s'écria-t-il en prenant mes deux mains dans les siennes, tu as raison, Mathilde; c'est à genoux, à deux genoux que je vais te demander pardon, noble femme, cœur généreux, angélique créature ! Et j'ai pu t'offenser ! toi... toi toujours si résignée, si douce. Oh ! encore une fois pardon... pardon.— Je vous le disais bien, mon Gontran, mon bien-aimé, que vous me demanderiez pardon. Mais hélas ! je le sens... je ne puis plus vous l'accorder ; il faudrait me souvenir de l'offense, et je ne m'en souviens plus.

— Ah ! Mathilde ! Mathilde ! j'ai été bien coupable, s'écria Gontran en secouant tristement la tête. Mais, croyez-moi, ça été de la légèreté, de l'inconséquence ; mais mon cœur, mon amour, ma vénération étaient à vous... toujours à vous. Maintenant de nouveaux devoirs me dictent une

conduite nouvelle, vous verrez... oh ! vous verrez, mon amie, combien je serai digne du bonheur qui nous arrive. Combien vous serez sacrée pour moi, Mathilde ! Mathilde... ajouta-t-il en baisant mes mains avec ivresse, oh ! croyez-moi, ce moment m'éclaire, jamais je n'ai mieux senti tout ce que vous valiez et combien j'étais peu digne de vous. Je vous le jure, Mathilde, je vous aime maintenant plus passionnément peut-être que lors de ces beaux jours de Chantilly, que vous regrettez toujours, pauvre femme. Maintenant, je dis comme vous... si vous ne pouvez plus me pardonner l'offense, parce que vous l'avez oubliée, moi je ne puis plus vous demander grâce, parce que je ne puis plus croire que je vous aie jamais offensée. — Oh ! Gontran... Gontran, voilà votre cœur, votre langage... c'est vous, je vous reconnais. O mon Dieu, mon Dieu, donnez-moi la force de supporter tant de bonheur !... — Oui, oui, c'est moi, ton ami, ton amant, Mathilde... ton amant, qui n'étais pas changé; non, non, je te le jure. Mais, grâce à toi, j'étais si heureux, si heureux, que je ne pensais pas plus à ce bonheur que je te devais qu'on ne pense à remercier Dieu de la vie qui s'écoule heureuse et facile; et puis, si j'étais quelquefois insouciant, capricieux, fantasque, il faut vous le reprocher, mon bon ange, ma bien-aimée : oui, j'étais comme ces enfants gâtés que, dans sa tendresse idolâtre, une mère ne gronde jamais ! pour leurs grandes fautes elle n'a que des sourires ou de douces remontrances. Et encore non..... reprit-il avec une grâce touchante, non..... je cherche à m'excuser, à affaiblir mes torts, et c'est mal. J'ai été égoïste, dur, indifférent, infidèle; j'ai pendant quelque temps méconnu le plus adorable caractère qui existât au monde. Oh ! Mathilde, je ne crains pas de charger le passé des plus noires couleurs... l'avenir m'absoudra... — Ne parlons plus de cela. Gontran, parlons de *lui*, de notre enfant : quels seront vos projets ? Quelle joie, quelle félicité ! Si c'est un garçon, comme il sera beau ! si c'est une fille, comme elle sera belle ! Il aura vos yeux, elle aura votre sourire et de si beaux cheveux bruns, des joues si roses, un petit col si blanc, de petites épaules à fossettes. Ah ! Gontran, je délire; tenez, je suis folle... je ne pourrai jamais attendre jusque-là ! m'écriai-je si naïvement, que Gontran ne put s'empêcher de sourire. — Dites-moi, reprit-il tendrement, que préférez-vous ? Voulez-vous rester ici... encore quelque temps, ou bien nous en aller nous établir à Paris ? Dites, Mathilde... ordonnez... maintenant je n'ai plus de volonté. — Maintenant, au contraire, mon ami, il faut que vous en ayez et pour vous et pour moi, car je vais être tout absorbée par une seule pensée... mon enfant. Hors de cette idée fixe, je ne serai bonne à rien.

— Puisque vous me laissez libre, je réfléchirai à ce qui sera convenable, ma bonne Mathilde... j'y aviserai. — Ce que vous ferez sera bien fait, mon ami. Entre autres considérations, n'est-ce pas ? vous consulterez l'économie; car maintenant il nous faut être sages... nous ne sommes plus seuls... il faut songer dès à présent à la dot de ce cher enfant, et, du temps où nous vivons, l'argent est tant... que la richesse est une chance de bonheur de plus. Voyons, mon ami, comment réduirons-nous notre maison ? — Nous y songerons, Mathilde ; vous avez raison. Quel bonheur de remplacer un luxe frivole et inutile par une touchante prévoyance pour l'être qui nous est le plus cher au monde ! Ah ! jamais nous n'aurons été plus heureux d'être riches. — Tenez, mon ami, quand je pense que chacune de mes privations pourrait augmenter le bien-être de notre enfant... j'ai peur de devenir avare. — Chère et tendre amie, soyez tranquille. Je sens comme vous tous les devoirs qui nous sont imposés maintenant. Je ne manquerai à aucun d'eux. Comme vous, Mathilde, cette nuit m'a changé, ajouta Gontran avec un sourire de grâce et de tendresse inimitable. Mon mari parlait alors sincèrement. Je connaissais assez sa physionomie pour y lire l'expression la plus vraie, la plus touchante. Quand il m'exprimait ses regrets de m'avoir tourmentée, il disait vrai : les cœurs les plus durs, les caractères les plus impitoyables ont souvent d'excellents retours; à plus forte raison Gontran était capable d'un généreux mouvement : il n'était point méchant, mais gâté par trop d'adorations. Encore une fois, je suis certaine qu'alors mon mari redevint pour moi ce qu'il était au moment de mon mariage.

J'étais si forte de cette conviction, il me paraissait si naturel que le goût passager que mon mari avait eu pour Ursule se fût subitement éteint, par la révélation que je venais de lui faire, que, sans la moindre hésitation, sans le moindre embarras, je dis à Gontran : — Maintenant, mon ami, comment allons-nous éloigner Ursule ? A cette question naïve, Gontran me regarda en rougissant de surprise. — Cela vous étonne, de m'entendre ainsi parler de ma cousine ? lui dis-je en souriant, rien n'est pourtant plus simple : je ne ressens à cette heure aucune animosité, aucune jalousie contre elle; je n'ai pas le temps, je suis trop heureuse ! Elle a été coquette avec vous, vous avez été empressé près d'elle, je pardonne tout cela : ce sont des étourderies de jeunesse dont vous ne vous souvenez plus maintenant, mon tendre ami; je désire seulement que, vous qui avez tant de tact et d'esprit, vous trouviez un moyen d'éloigner Ursule, sans dureté, sans trop la blesser : car, malgré moi, je ne puis m'empêcher de la plaindre; un moment peut-être... elle aura cru que vous l'aimiez... Gontran me regarda d'un air interdit, il semblait croire à peine ce qu'il entendait.

Après un moment de silence, il s'écria : — Toujours grande, toujours généreuse : ah ! je serais le plus coupable des hommes, si j'oubliais jamais votre conduite dans cette circonstance. Oui, vous avez raison, Mathilde, j'expierai ces étourderies de jeunesse comme je le dois. Il faut que votre cousine parte... qu'elle parte le plus tôt possible; non que je doute de ma résolution, mais parce que sa vue vous redeviendrait pénible une fois votre premier enivrement passé. — Vous dites vrai, mon ami.... vous me connaissez mieux que je ne me connais moi-même. Si vous saviez... j'ai tant souffert à cause d'elle. Mais, tenez, Gontran, ne parlons plus de cela... tout est oublié. Il sera facile à Ursule de déterminer son mari à quitter Maran, il n'a pas d'autre volonté que la sienne. Mais, ajoutai-je en hésitant, comment ferez-vous pour amener Ursule à cette résolution ? — Rien de plus simple, je lui dirai tout avec franchise et loyauté. — Vous lui direz... — Je lui dirai qu'elle et moi nous avons été des fous, que nous avons risqué de compromettre gravement, elle, la tranquillité du meilleur des hommes, moi, le repos de la plus tendre, de la plus adorable des femmes. Je lui dirai que nos imprudences ont effrayé vos soupçons, que pour rien au monde je ne voudrais vous causer le moindre chagrin; je lui dirai enfin que je la supplie de décider son mari à partir.

Je gardai un moment le silence; malgré ma foi dans l'amour de Gontran, dans ma supériorité sur Ursule, il m'était pénible de songer que mon mari allait avoir un entretien secret avec ma cousine. Hélas ! à cette pensée, tous mes ressentiments jaloux se réveillèrent malgré moi. Je dis à Gontran avec émotion : — Pour décider Ursule à partir, il faudra donc que vous lui demandiez un rendez-vous ? — Sans doute... — Eh bien ! je vous l'avoue, Gontran, cette idée m'est cruelle. — Allons, reprit-il en souriant, il faudra que j'aie plus de courage que vous. Comment faire pourtant, ma pauvre Mathilde ? — Je ne sais. — Je n'ose vous proposer de parler vous-même à votre cousine. — Non; cela me ferait mal, je le sens. Un tel avis de ma part l'humilierait amèrement, je ne puis oublier qu'elle a été mon amie... ma sœur... — Que faire donc ? je lui écrirais bien... mais cela est dangereux... et puis il y a mille choses qu'on peut dire et qu'on ne peut écrire; des objections auxquelles on répond de vive voix, et que l'on ne peut détruire que par une longue correspondance.

Après avoir rêvé quelque temps, Gontran s'écria tout rayonnant de joie : — Oh ! Mathilde... Mathilde... quelle bonne idée ! voulez-vous une double preuve de ma loyauté et de mon désir de vous faire oublier les chagrins que je vous ai causés ? — Comment cela ? — Cachée quelque part, d'où vous puissiez tout voir et tout entendre, assistez à cet entretien dont votre jalousie s'effraye. — Gontran.... que dites-vous.... Ah ! cette épreuve... — N'a rien qui doive alarmer. Une dernière fois, Mathilde, mon ange bien-aimé, je veux tout vous dire, tout vous confier... être aussi franc que vous êtes généreuse. Pardonnez-moi si je vous froisse; j'en aurai le courage, car au moins un loyal aveu détruira, j'en suis sûr, vos craintes exagérées. Vous verrez que j'ai été plus imprudent, plus léger que coupable. Vous verrez que si Ursule a été pour moi très-coquette, que si, de mon côté, je suis sorti des bornes de la simple galanterie, elle n'a pas à rougir d'une faute grave et irréparable. Eh bien ! oui, hier, après cette curée aux flambeaux, en plaisantant, j'ai passé mon bras autour de sa taille, j'ai voulu l'embrasser; c'était une légèreté condamnable, je le sais, quoiqu'elle pût peut-être s'excuser par la familiarité qu'autorise la parenté. — Et à Vouvray... Gontran ! — A Vouvray, comme ici, j'ai fait à Ursule de ces compliments qu'on adresse à toutes les femmes.... je lui ai dit qu'elle était charmante, que j'aurais un vif plaisir à la voir longtemps chez nous; elle a accueilli ces galanteries avec coquetterie, mais en riant et sans y voir plus de sérieux qu'il n'y en avait, je vous l'assure. Voilà toute ma confession : Mathilde... pardon, encore pardon.

— Je vous remercie, au contraire, de ces aveux qui me rassurent, mon ami; il vaut mieux connaître la vérité, quelque pénible qu'elle soit, que de s'épouvanter de fantômes souvent plus effrayants que la réalité. — Aussi, Mathilde, maintenant je vous jure sur l'honneur, sur ce que j'ai de plus cher au monde, sur vous, enfin ! que dans cet entretien j'aborderai votre cousine avec un cœur tout rempli de vous, de votre bonté, de votre générosité; que je ne dirai pas une parole sans songer aux larmes que je vous ai fait verser, noble et angélique créature ! je vous jure enfin que ce goût passager dont je vous ai fait l'aveu s'est évanoui devant l'intérêt si sacré, si puissant qui rend nos liens plus étroits encore... Mathilde... Mathilde... je serais le dernier des hommes, si l'état dans lequel vous êtes ne suffisait pas pour me commander les plus tendres soins, les plus chers respects; croyez-moi, assistez donc sans crainte à cet entretien, Mathilde, je suis fier de vous prouver que je sais au moins expier les fautes que j'ai commises. — Oh ! je vous crois, je vous crois, mon Gontran bien-aimé : je m'abandonne à vos conseils : oui, j'aurai le courage de cette épreuve. — Merci... oh ! merci, Mathilde, de me permettre de me justifier ainsi, mais je ne veux pas que vous conserviez le moindre doute; l'amour est soupçonneux, je le sais : malgré vous il vous resterait peut-être l'arrière-pensée que j'ai prévenu Ursule, que... — Ah ! Gontran, vous me jugez bien mal !

— Non, non, ma pauvre Mathilde, laissez-moi faire; plus l'explication vous semblera franche, loyale, imprévue, plus vous serez satisfaite. Ecoutez-moi donc... vous allez dire à Blondeau de prier votre cousine de venir vous trouver ici. Vous vous mettrez là, dans le cabinet de votre alcôve; cette porte vitrée entr'ouverte, un coin de ce rideau soulevé, vous permettront de tout voir, de tout entendre. Votre cousine viendra, je lui dirai que vous venez de sortir, que vous la priez de vous excuser et de venir la retrouver dans le pavillon du parc. Pendant quelques moments je la retiendrai ici, puis elle sortira pour aller vous chercher. Alors paraissant hors de votre cachette... — Alors je tomberai à vos

genoux, Gontran, pour vous remercier mille fois de m'avoir rendu en un jour tous les bonheurs que je croyais avoir perdus. Ainsi que l'avait désiré mon mari, Blondeau alla chercher Ursule. J'entrai avec un grand battement de cœur dans un des cabinets de l'alcôve; les tendres assurances de Gontran, sa loyauté, tout devait m'empêcher de ressentir la moindre crainte, et pourtant un moment encore j'hésitai. Il me sembla que je jouais un rôle indigne de moi en assistant ainsi invisible à cet entretien. Je l'avoue, mes irrésolutions cessèrent, moins dans l'espoir de voir humilier ma rivale, que dans l'espoir ardent et inquiet d'assister à une scène si étrange, si nouvelle pour une femme. Je connaissais le ton plaintif et mélancolique d'Ursule, je m'attendais à la voir fondre en larmes lorsque mon mari lui signifierait son intention.

Jugeant de l'amour qu'elle devait ressentir pour Gontran par l'amour que j'éprouvais pour lui, je prévoyais que cette scène allait être cruelle pour ma cousine ; soit faiblesse, soit générosité, je ne pus m'empêcher de la plaindre. J'allai même jusqu'à craindre que Gontran, excité par ma secrète présence, ne se montrât trop dur envers elle. Quel réveil pour cette malheureuse femme, qui l'aimait tant sans doute et qui se croyait aussi tant aimée!... Encore à cette heure, je suis convaincue que mon mari était alors sincère dans sa détermination de sacrifier un caprice passager à l'affection sainte et grave que je méritais... Une seule crainte vint m'assaillir : Ursule était si rusée, si adroite ; elle savait donner à sa voix, à ses larmes une si puissante séduction, que peut-être la résolution de mon mari ne résisterait-elle pas à l'expression de sa douleur touchante. Ces réflexions m'étaient venues plus rapides que la pensée. J'entendis les pas légers d'Ursule. Je me retirai dans ma cachette.

Le château de Maran — PAGE 93.

CHAPITRE XXXII.

L'entretien.

Ursule en entrant dans ma chambre parut fort surprise de ne pas m'y voir. Son visage était souriant et gai, la physionomie de Gontran était au contraire froide et réservée. Il se tenait debout près de la cheminée, où il s'accoudait. Ursule, après avoir fermé la porte, lui dit : — Comment, c'est vous ! où est donc Mathilde? — Elle a été obligée de descendre à l'instant pour répondre aux réclamations d'un de ses pauvres; elle vous prie de l'excuser, et d'aller la rejoindre tout à l'heure dans le pavillon du parc... Ursule me parut d'abord étonnée de l'accueil glacial de mon mari, puis elle sourit, lui fit une profonde révérence d'un air moqueur en lui disant : — Je vous remercie, monsieur, d'avoir bien voulu m'apprendre où je pourrai rencontrer madame la vicomtesse de Lancry, je suis désolée d'avoir troublé vos graves méditations. Ursule fit un pas vers la porte. — Un mot, je vous prie, dit Gontran.

Ursule, qui allait sortir, s'arrêta, retourna lentement la tête, jeta à Gontran un long regard rempli de malice et de coquetterie, leva en l'air son joli doigt d'un air menaçant, et lui dit : — Un mot... soit, mais pas plus... je sais qu'il est très-dangereux de vous écouter... plus encore peut-être que de vous regarder. Voyons, vite, ce mot, mon beau, mon ténébreux cousin. — Ce que j'ai à vous dire est grave et sérieux, madame. — Vraiment, monsieur, c'est grave, c'est sérieux ? Eh bien ! j'en suis ravie, cela contrastera avec votre folie et votre étourderie habituelles. Voyons, dites, je vous écoute. — Lorsque je vous revis à Vouvray, dit Gontran, il y a deux mois, je ne pus vous cacher que je vous trouvais charmante. — C'est la vérité, monsieur et cher cousin, et j'ai souvenance que, dans certaine allée de charmille, vous me fîtes même une déclaration... assez impertinente à laquelle je répondis comme je devais le faire, en me moquant de vous : voyons, continuez ; votre gravité sentencieuse, cérémonieuse, m'amuse et m'intrigue infiniment... où voulez-vous en venir? Gontran jeta un coup d'œil satisfait du côté de la porte du cabinet où j'étais, et reprit : — A votre arrivée ici, je vous ai dit tout le plaisir que j'avais à vous revoir. — Tout le bonheur, mon cher et beau cousin, tout le bonheur, s'il vous plaît ; vos moindres paroles sont, hélas ! gravées là en caractères ineffaçables, dit Ursule en appuyant sa main sur son cœur et en regardant mon mari d'un air ironique.

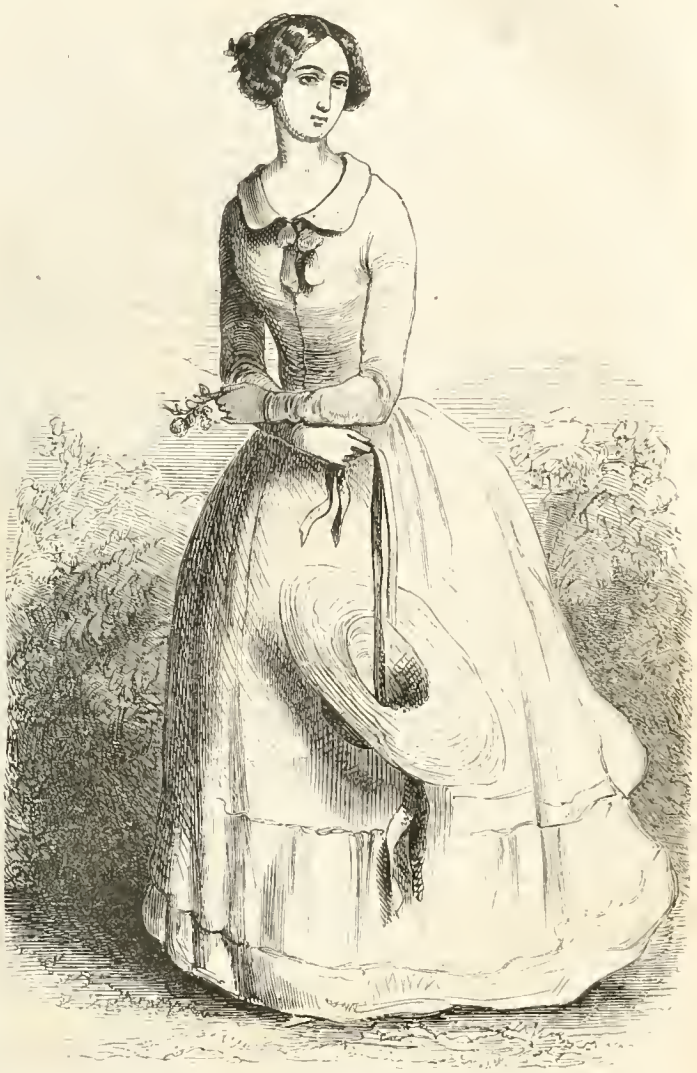
Gontran parut presque contrarié de ce sarcasme, fronça légèrement les sourcils, et reprit d'un ton ferme : — Je suis ravi, madame, que vous soyez en train de plaisanter, la tâche que j'ai à remplir me sera moins difficile. — Voyons, vite, vite, je suis sur des charbons ardents, mon cher cousin, je brûle de savoir la conclusion de tout ceci, et à quoi sera bon ce résumé solennel de notre... comment dirai je ? de notre amour... non certes, vous avez trop et trop peu pour m'inspirer ce sentiment ; disons donc de notre coquetterie, c'est, je crois, le mot... Trouvez-vous ? — Soit, madame... reprit Gontran. Je continuerai donc ce résumé de notre... de notre coquetterie : à votre arrivée à Maran, je vous ai dit tout le bonheur que j'avais de vous revoir, tout mon espoir de voir votre séjour ici se prolonger. — Cela est encore vrai, beau cousin ; nous avons le lendemain fait une charmante partie de chasse : vous m'avez même un peu grondée... très-tendrement, il est vrai, de ce que je semblais préférer le bruit retentissant des trompes à vos amoureuses déclarations... et j'avoue à ma honte que je méritais beaucoup vos reproches ; il n'y avait pour moi rien de plus ravissant, de plus nouveau surtout, que ces fanfares éclatantes qui résonnaient fièrement au fond des bois. — Et sans doute une déclaration n'avait pas pour vous le même attrait de nouveauté. L'aveu est naïf, dit Gontran en souriant.

Ursule regarda fixement mon mari, cambra, redressa sa jolie taille, comme si elle eût obéi à un secret mouvement d'admiration pour elle-même, secoua légèrement son front hardi, pour faire onduler les longues boucles de sa chevelure brune, et répondit avec un sourire moqueur presque méprisant : — Mon cher cousin, j'ai dix-huit ans à peine, et on

m'a déjà bien souvent dit que j'étais charmante ; vous me pardonnerez donc d'être un peu blasée sur les déclarations ; depuis longtemps mon oreille est faite à ce ramage flatteur et banal, et vous n'avez pas malheureusement éveillé dans mon âme des sensations aussi inconnues que ravissantes ; je ne doute pas que vous ne soyez un très-excellent Pygmalion, mais le marbre de Galatée s'était assoupli et animé avant que votre tout-puissant regard eût daigné s'abaisser sur une pauvre provinciale comme moi. Mon étonnement était à son comble. C'était Ursule qui s'exprimait ainsi : elle autrefois si éplorée, si incomprise, et parlant toujours de sa tombe prochaine... C'était Ursule qui parlait à Gontran avec ce dédain moqueur, à lui dont les succès avaient été si nombreux, à lui si recherché, si adoré par les femmes les plus à la mode ! Gontran semblait non moins surpris que moi de ce langage railleur. Néanmoins je vis avec joie qu'il ne m'avait pas trompée. Il avait pu être léger, inconsidéré auprès d'Ursule, mais il avait été préservé d'un sentiment plus vif par la froide coquetterie de ma cousine.

J'ai dix-huit ans à peine, et on m'a déjà bien souvent dit que j'étais charmante.

Ursule reprit avec la même ironie : — Qu'avez-vous, mon cher cousin ? vous semblez contrarié. — C'est qu'aussi, madame, je ne vous ai jamais vue si moqueuse. — C'est qu'aussi, monsieur, je ne vous ai jamais vu si solennel. — Vous avez raison, dit Gontran en souriant, il s'agit de folies, de quelques galanteries sans conséquence échangées entre un homme et une femme du monde, et je prends en vérité un air magistral par trop ridicule. Eh bien donc, ma jolie cousine, vous souvenez-vous qu'hier soir, après la curée aux flambeaux, j'ai été assez peu maître de moi pour vouloir enlacer cette taille charmante et effleurer cette joue si fraîche et si rose... eh bien! je viens vous demander pardon de cette audace, vous supplier d'oublier cette folie... J'avais cédé à un entraînement passager... j'avais un moment confondu la familiarité de la parenté avec un sentiment plus tendre, et je viens... Ursule interrompit mon mari par un éclat de rire, et s'écria : — Vous venez me demander pardon... mais il n'y a véritablement pas de quoi, mon cher cousin... Votre vertueuse candeur s'alarme à tort, je vous le jure... Votre audace a été fort innocente... car votre bouche a effleuré non pas cette *joue si fraîche et si rose*, mais la barbe de mon bonnet. Quant à cette taille charmante que vous *avez enlacée* à peu près malgré moi, c'est une faveur que s'accorde au bal le premier valseur venu ; et je ne vois pas qu'elle soit assez flatteuse pour que vous en ayez des remords : hier soir je n'ai pas joué la pudeur offensée, parce qu'il m'eût fallu me plaindre ou me fâcher d'un procédé de mauvais goût ; dans une circonstance pareille, une honnête femme se résigne et se tait.



Emma.

Sans doute l'amour-propre de Gontran fut blessé de ces railleries, car, oubliant ma présence, il s'écria presque avec chagrin : — Comment, madame, votre silence était de la résignation, de l'indifférence ! — A ce point, mon cher cousin, que je me rappelle, hélas ! jusqu'aux plus petits détails des tristes suites de votre audace. — Comment cela ? — Certainement, j'avais la main droite sur la grille du balcon, et, en la retirant, j'ai déchiré la valenciennne de mon mouchoir. — Cela prouve, dit Gontran avec impatience, madame, que vous avez une excellente mémoire... — Cela ne prouve pas du tout en faveur de ma mémoire, mon cousin, mais cela prouve en faveur de l'angélique pureté de mes sentiments à votre égard... — Madame ! — Mais sans doute, voyons sérieusement : est-ce que si mon silence eût été du trouble... est-ce que si je vous avais aimé... j'aurais remarqué tout cela ?... est-ce que j'aurais attendu que vos lèvres effleurassent mes joues, que votre bras pressât ma taille, pour être saisie d'une de ces émotions subites, muettes, profondes, qui nous enivrent et vous égarent ? Eh mon Dieu !... à peine votre main eût-elle touché ma main, qu'une sensation électrique, rapide comme la foudre, eût bouleversé ma raison, mes sens !... Presque sans le savoir, sans y penser, malgré moi enfin... je serais tombée dans vos bras, et je m'y serais réveillée sans me souvenir de rien, mais encore

toute frémissante d'une émotion délirante, inconnue, qu'aucune expression ne pourrait traduire !

Malheur ! malheur ! jamais je n'oublierai l'accent étrange, passionné avec lequel Ursule prononça ces derniers mots ; jamais je n'oublierai la rougeur qui un instant enflamma son visage, comme un reflet de pourpre ; jamais je n'oublierai le regard à la fois vague, brûlant, noyé de volupté, qu'elle jeta au ciel comme si elle eût ressenti ce qu'elle venait de dépeindre. Malheur ! malheur ! jamais je n'oublierai surtout avec quelle admiration ardente Gontran la contempla pendant quelques minutes : car elle était belle... oh ! bien belle ainsi ; elle était belle, non sans doute d'une beauté chaste et pure, mais de cette beauté sensuelle qui a, dit-on, tant d'empire sur les hommes. Malheur ! malheur ! je vis sur les traits de Gontran un mélange de douleur, de colère, d'entraînement involontaire, qui me dit assez qu'il était au désespoir de n'avoir pas fait éprouver à Ursule ces émotions qu'elle racontait avec une éloquence si passionnée. Ma terreur de cette femme augmenta : je fus sur le point de sortir de ma retraite, d'interrompre cette scène ; mais, emportée par une âpre curiosité, inquiète d'entendre la réponse de Gontran, je restai immobile.

Mon mari semblait fasciné par le regard d'Ursule ; il reprit avec amertume : — En vérité, madame, voici une théorie complète : heureux celui qui la mettra en pratique ! Avec vous je vois avec plaisir que j'étais encore moins infidèle envers ma femme que je ne l'avais cru ; je m'en applaudis sincèrement, je vous remercie d'être au moins franchement coquette avec moi. Ursule partit d'un nouvel éclat de rire, et reprit : — Mon Dieu ! de quel air découragé votre solennité me parle de sa fidélité conjugale ! on dirait que vous éprouvez le remords d'une bonne action, et que vous êtes désespéré de vous trouver si peu coupable... — Il est vrai, ma chère cousine, je me croyais un peu moins innocent... et je vous croyais un peu plus ingénue... — Tenez, décidément, vous êtes furieux... — Moi ! vous vous trompez, je vous le jure. — Vous êtes furieux... vous dis-je... Ah ! vous avez cru, mon cher cousin, que vous n'aviez qu'à paraître pour me plaire, pour me subjuguer ; mais, j'y pense, ajouta-t-elle en redoublant d'éclats de rire, vous avez pensé, j'en suis sûre, que, blessée d'un trait mortel dès avant mon mariage, lors de votre présentation à Mathilde, et *reblessée* lors de votre passage à Vouvray, je n'avais jamais eu qu'un but, qu'une pensée, celle de venir vous rejoindre ici ou à Paris... que, dans mon empressement à vous faire ma cour, à me ménager de longues entrevues avec vous, j'avais bravement appris à monter à cheval, au risque de me casser le cou, le tout pour mériter un de vos regards, pour vous faire dire en vous-même : Pauvre petite, quel dévouement, quel courage ! ou bien encore... Ah ! les femmes, les femmes ! quand un de ces démons s'est mis en tête de nous séduire, il y réussit toujours. Quant à cela, entre nous, mon pauvre cousin, vous n'avez pas eu tout à fait tort ; car je crois que je vous ai fort séduit... seulement, je ne l'ai pas fait exprès...

Je vois que je ne suis pas le seul à qui l'on puisse reprocher quelque vanité, dit Gontran, de plus en plus piqué. — Comment ! reprit Ursule dans un nouvel accès de gaieté, vous croyez qu'on ne peut sans vanité prétendre à votre cœur ! Pour vous, qui voulez me donner une leçon de modestie, l'aveu est piquant. Eh bien ! je vous avoue que, tout en étant certaine de vous avoir séduit, je n'en suis pas plus fière... — Ainsi, vous me croyez très-amoureux de vous ? — Je vous crois plus amoureux de moi aujourd'hui que vous ne l'étiez hier ; je crois que vous le serez demain encore plus qu'aujourd'hui... — Et quelle sera la fin de cette passion toujours croissante, charmante prophétesse ?... — Pour moi, un immense éclat de rire... pour vous, peut-être, toutes sortes de désespoirs... Car, vous devez savoir cela par expérience, seigneur don Juan ; s'il y a passion d'un côté, ordinairement il y a de l'autre indifférence ou dédain ; aussi, ce qui m'empêchera de jamais répondre à votre amour, ce qui vous fait un tort irréparable à mes yeux, c'est tout simplement..... votre amour..... — Vous maniez à merveille le paradoxe, madame, et je vous en fais mon compliment... — Ceci vous semble paradoxal ? C'est tout simple ; on est si peu habitué à entendre des vérités *vraies*, qu'elles paraissent toujours des paradoxes. Au risque de passer pour folle, je vous dirai donc que vous m'aimez, non-seulement parce que je suis jeune et jolie, mais parce que votre orgueil, votre vanité s'irritent de ce que, malgré vos succès passés, je ne me rends pas à vos irrésistibles séductions. — Madame, s'écria Gontran, de grâce, parlons un peu moins de moi... — Vous avez raison, mon cousin, nous voici bien loin de la conversation que nous devions avoir ensemble : où en étions-nous donc ?... Ah ! oui, c'est cela ; vous me demandiez humblement pardon d'avoir été assez audacieux pour embrasser la barbe de mon bonnet et pour me prendre la taille, ni plus ni moins que le plus oublié de mes valseurs de l'an passé.

Au lieu de répondre à Ursule, Gontran garda un moment le silence ; puis il lui dit, avec un sourire contraint : — Vous réunissez sans doute, madame, les qualités les plus rares ; vous avez certainement le droit de vous montrer difficile, dédaigneuse. . Mais pourrait-on savoir au moins de quelles perfections inouïes, de quels surprenants avantages devrait être doué celui qui pourrait prétendre au bonheur inespéré de vous plaire ? — Savez-vous, mon cousin, que vous êtes très-fantasque ? — Comment cela ? — A l'instant même, vous me priez assez aigrement de ne plus vous mettre en question, et voici que vous recommencez de plus belle à parler de vous-même. — Moi ? au contraire... — Me demander, avec une ironie si transparente, de quels dons surnaturels il faut être doué pour me plaire, n'est-ce pas me demander clairement pourquoi vous ne me plaisez pas du tout, vous qui réunissez tant de séductions irrésistibles ?... Eh bien ! vous le voyez, si je vous réponds, vous allez me reprocher encore, comme tout à l'heure, de changer un grave entretien en dissertations amoureuses... — Non, non... Nous reprendrons cet entretien... Mais, voyons, dites... Je suis très-curieux de connaître l'idéal que vous avez rêvé. — Mon idéal ? à quoi bon, mon pauvre cousin ! Il en est de tous ces héros rêvés par les jeunes filles comme des réponses préparées d'avance ; l'on dit tout le contraire de ce qu'on voulait dire, et l'on adore tout le contraire de ce qu'on avait rêvé. Pourtant, il est une première condition sur laquelle je serais inflexible : celui que j'aimerais devrait être complétement libre ; en un mot, garçon.

— Et pourquoi frapper les maris de cet implacable ostracisme ? — D'abord, parce que je ne daignerais pas régner sur un cœur partagé ; ensuite, il y a quelque chose de ridicule dans l'allure d'un mari galantin : c'est un être amphibie qui participe à la fois de l'écolier en vacances et du père de famille révolté ; et puis, vous allez trouver cela stupide, mais il me semble qu'un mari galant ressemble toujours... à un prêtre marié... — Le portrait n'est assurément pas flatteur, dit Gontran en se contenant à peine. — Ainsi, vous, reprit Ursule, vous, par exemple, mon cher cousin, vous avez ainsi perdu tout votre ancien prestige : et encore, non, même garçon, vous auriez en vous trop... et trop peu pour me séduire. Oui, certainement ; car, après tout, qu'est-ce que vous êtes ? un grand seigneur très-aimable, très-spirituel, d'une figure charmante et d'une irréprochable élégance. Or, entre nous, mon amour aurait des visées... ou plus hautes, ou plus basses. — En vérité, ma cousine, aujourd'hui, vous parlez en énigme.

— En vérité, mon cousin, aujourd'hui, vous êtes bien peu intelligent. Eh bien donc, oui, il me faut, à moi, un esclave ou un maître. Vous ne pouvez être ni l'un ni l'autre : vous n'avez ni le dévouement naïf qui intéresse, ni la supériorité qui trouble et qui soumet... Qu'un être simple, bon, inoffensif, m'adorât, par exemple, avec l'idolâtrie opiniâtre du sauvage pour son fétiche, je pourrais ressentir pour cet être aveuglément confiant cette sorte de compassion affectueuse qu'on a pour un pauvre chien soumis, tremblant, qui ne vous quitte pas du regard, qui lèche la main qui le frappe, et qui est encore trop heureux de revenir en rampant servir de coussin à vos pieds, lorsque, par colère ou par caprice, vous l'avez brutalement chassé... Mais, si je rencontrais jamais un de ces hommes qui, par je ne sais quelle mystérieuse puissance, s'imposent en despotes du premier regard, avec quelle humble et tendre soumission je m'abaisserais devant lui ! avec quelle idolâtrie moi, si impérieuse, je l'adorerais à mon tour ! Comme j'enchaînerais ma pensée, ma volonté, ma vie à la sienne ! A genoux, toujours à genoux devant mon souverain, devant mon dieu, joie, douleur, espérance, désespoir, tout viendrait de lui... et retournerait à lui... Pour qu'il daignât seulement me dire : *Viens*... je serais humble, résignée, lâche, criminelle, que sais-je ?... Car la jalousie d'un tel amour peut arriver à la frénésie... à la férocité. Tenez, à cette pensée... oh ! à cette pensée, j'ai peur !

En disant ces derniers mots d'une voix brève, Ursule baissa son visage assombri, et parut rêveuse. Gontran était stupéfait. J'étais épouvantée. Après quelques moments de silence, Ursule passa la main sur son front comme pour chasser les idées qui semblaient l'avoir tristement préoccupée, et dit en souriant à mon mari, qui la regardait presque avec stupeur : — Vous le voyez donc bien... vous ne pouvez être ni mon esclave, ni mon maître. Nous ne pouvons qu'être amis, et encore, ce serait difficile ; vous êtes trop homme du monde pour me pardonner vos maladroites déclarations et votre insuccès près de moi. Tout bien considéré, il ne nous reste guère que la chance d'être ennemis à peu près irréconciliables. Ne trouvez-vous pas cette conclusion fort originale ? qui aurait dit que notre conversation devait prendre cette tournure-là ? — Sans contredit, madame, répondit machinalement Gontran, comme s'il eût encore été sous le coup de cet étrange entretien, sans contredit, cela est fort original ; mais alors puis-je vous demander pourquoi vous avez bien voulu nous consacrer quelque temps ?

Avec cette mobilité d'impressions qui la caractérisait, Ursule se mit de nouveau à rire aux éclats en regardant Gontran avec étonnement, et s'écria : — Ah çà ! devenez-vous décidément fou, mon cousin ? Est-ce déjà votre passion pour moi qui vous trouble la raison ? Comment ! vous voulez être le but incessant où tendent toutes mes pensées ! Vous ne comprenez rien à mon voyage ici, parce qu'il n'a pas pour but de vous dire : *Je vous aime* ! Mais rappelez donc vos esprits : ce n'est pas du tout à vous, mais à ma chère Mathilde, que je veux consacrer le temps que je passerai à Maran. Mon Dieu ! quelle figure vous me faites ! Que les hommes sont singuliers ! Je vous aurais avoué que depuis longtemps je méditais le dessein perfide de vous enlever à votre femme, que vous auriez trouvé cette indignité toute naturelle, tandis que vous voilà très-contrarié de me voir respecter si scrupuleusement les lois sacrées de l'amitié que vous venez vous-même invoquer. — Madame ! — Allons, allons, rassurez-vous : je ne veux pas me faire meilleure que je ne le suis : c'est beaucoup plus mon éloignement pour les gens mariés en général et mon peu de penchant pour vous en particulier, qui me défend de toute mauvaise tentation... Sans doute, j'aime Mathilde de tout mon cœur : mais, si une puissance irrésistible m'eût entraînée vers vous, malgré moi j'aurais trahi la confiance de ma meilleure amie... Après cela, reprit Ursule en souriant de ce rire sarcastique qui donnait à sa physionomie un ca-

ractère si insolent et si dédaigneux, j'offre des chances de combat égales ; je suis vulnérable aussi : moi aussi j'ai un mari... qu'on le séduise, c'est de bonne guerre... mais, assez de folies comme cela, mon cher cousin. Maintenant, parlons raison : quel est ce *mot* que vous avez à me dire, et pourquoi me retenez-vous ici? Mathilde s'impatiente, et m'attend peut-être.

Gontran semblait poussé à bout par les railleries d'Ursule. Il lui répondit brusquement : — C'est justement de Mathilde que je voulais vous parler, madame ; quoique je sois un de ces êtres amphibies assez ridicules qu'on appelle maris, ma femme a pour moi un attachement profond, sincère, inaltérable. — Et elle a parfaitement raison, et fait preuve du meilleur goût ; je ne médis des maris que comme amants : hors ces prétentions-là, ils possèdent toutes sortes d'agréments... conjugaux ; et vous avez, vous, mon cousin, personnellement, tout le charme nécessaire pour plaire à votre femme. — C'est parce que je désire continuer de plaire à ma femme, madame, que je serais désolé de lui causer un chagrin violent : elle est assez jeune, assez aveuglée pour m'aimer passionnément, pour tenir à mon amour comme à sa vie... Mais, comme elle n'a pas de ces confiances exorbitantes qui font croire qu'on ne peut manquer de nous adorer... comme elle est surtout remplie de la plus charmante modestie, elle redoute certaines comparaisons... sans doute très-dangereuses ; et, quoique je sois, je l'avoue humblement, un soupirant fort à dédaigner pour vous, elle veut bien craindre ..

Ursule interrompit Gontran : — Toutes ces périphrases veulent dire que Mathilde est jalouse de moi, n'est-ce pas ? Voilà donc ce grand secret... Quelle bonne folie! — J'ai eu l'honneur de vous dire, madame, que rien n'était plus sérieux... Le repos de Mathilde m'est cher avant toutes choses... — J'en suis convaincue... et vous pouvez, ce me semble, la rassurer mieux que personne, mon cher cousin ; quant à moi, je serais désolée de lui causer le moindre chagrin à votre sujet : ce serait impardonnable... je n'aurais ni le plaisir du remords... ni le remords du plaisir. — Malheureusement, madame, Mathilde a plus que des soupçons, elle a des certitudes. Hier, après la curée, sur la terrasse... elle a vu... — Que vous avez embrassé mon bonnet ! mais c'est charmant... j'en suis ravie, j'ai justement une petite vengeance à tirer d'elle pour lui apprendre à croire aux apparences ; laissons-la un jour ou deux dans son erreur, et puis nous la détromperons, et je lui dirai : — Voyez-vous, méchante cousine, qu'il ne faut jamais croire à ce qu'on voit ! — Ne pas détromper Mathilde, madame ! mais la malheureuse enfant en mourrait. Vous ne connaissez donc pas la noblesse, la candeur angélique de son âme.... Vous ne savez donc pas avec quelle sainte ardeur elle m'aime... Oh ! Mathilde n'est pas une de ces femmes froidement railleuses qui, parce qu'elles ne sentent rien, affectent de mépriser des sentiments qu'elles sont incapables de comprendre ou d'apprécier... Non... non... Mathilde n'est pas de ces... — De ces femmes abominables... de ces monstres de perfidie, qui ont l'effronterie de ne pas vouloir prendre pour amant le mari de leur amie intime! dit Ursule en interrompant mon mari, et recommençant de rire aux éclats.

Gontran semblait au supplice. Ursule continua : — Mon Dieu, que vous êtes donc amusant ! et comme l'éloge de cette pauvre Mathilde vient naturellement en aide à votre dépit contre mon insensibilité ! Savez-vous qu'il ne fallait rien moins que mes dédains pour amener enfin sur vos lèvres l'éloge de votre femme ! — Vous avez raison, madame, s'écria Gontran mis hors de lui par ces sarcasmes. Je n'ai peut-être jamais mieux compris tout ce que valait ce cœur adorable qu'en reconnaissant... — A quel horrible cœur vous vouliez le sacrifier. Est-ce cela, mon cher cousin? J'aime beaucoup à finir vos phrases, nous nous entendons si parfaitement ! Sérieusement, vous avez grandement raison de me préférer Mathilde : d'abord votre fidélité maritale me préservera de votre amoureuse insistance ; et puis, franchement, ma cousine vaut mille fois mieux que moi. N'est-elle pas bien plus belle ? ne compte-t-elle pas autant de qualités que je compte de défauts? n'y aura-t-il pas toujours entre nous une distance énorme? En raison même de son dévouement, de ses vertus, n'est-elle pas fatalement destinée à éprouver les passions les plus sincères, les plus magnifiquement dévouées... et à ne les inspirer jamais... tandis que moi, j'aurai toujours, hélas ! l'affreux malheur de les inspirer.. —Sans les jamais ressentir, n'est-ce pas, madame ? s'écria Gontran. Ah ! vous avez raison... Tenez, vous êtes une femme infernale... vous me faites peur...

Ursule haussa les épaules. — Eh bien ! oui, je serais une femme infernale pour ceux qui, je le répète, ne seraient ni mes esclaves, ni mes tyrans ; pour ceux-là, s'ils étaient assez fous ou assez présomptueux pour s'éprendre de moi, je serais sans merci, je les raillerais, je les mettrais dans les positions les plus ridicules, peut-être même les plus cruelles, selon mon caprice! Plus ils montreraient d'opiniâtreté à m'aimer, plus j'en montrerais, moi, à me moquer d'eux. — Tenez, ma cousine, dit Gontran pour mettre un terme à un entretien qui lui pesait, vous déployez une telle vigueur d'esprit, une telle force de caractère, que je suis de moins en moins embarrassé pour arriver à ce que je voulais vous dire. — Que voulez-vous me dire? — Qu'entre parents, entre amis, il est certaines choses qu'on peut s'avouer franchement. Je vous ai dit que Mathilde était jalouse de vous, qu'elle redoutait votre présence... et que... Gontran hésita. — Et qu'elle serait tranquille et rassurée si j'abrégeais mon séjour ici ? — Excusez-moi ma cousine, mais... — Mon Dieu, rien de plus simple. Pourquoi ne pas m'avoir dit cela tout de suite? Pauvre et chère Mathilde, je regrette pourtant de la quitter sitôt ; elle d'abord, puis je regrette vos chasses qui m'amusaient beaucoup ; peut-être aussi je vous aurais même regretté, vous, si vous ne m'aviez pas parlé d'amour. C'est dommage pourtant... mais il n'y a rien à faire contre un soupçon jaloux... il faudra seulement me donner quelques jours pour préparer et pour amener mon mari à ce changement de résolution si soudain ; je m'en charge .. Ah çà ! vous ne m'en voulez pas, mon cousin, dit Ursule en tendant la main à Gontran avec cordialité. — Je ne vous en veux pas... mais, je vous l'avoue, jamais je ne me serais attendu à un pareil langage, à de pareilles idées de votre part... je crois rêver.

Ursule reprit avec un sourire ironique : — Pour une jeune femme qui, en sortant de l'hôtel de Maran, est venue habiter une fabrique en province, vous me trouvez assez étrange, n'est-ce pas ! vous n'y comprenez rien? Vous ne reconnaissez plus la pauvre victime, la femme incomprise qui écrivait de si larmoyantes élégies à cette pauvre Mathilde, qui en pleurait et qui avait raison, car je pleurais moi-même en les écrivant, et quelquefois même je pleure encore... — Vous... vous ! pleurer... — Certainement, quand le vent est à l'ouest et qu'il y a dans l'air « ce je ne sais quoi qui fait qu'on se pend, » comme disait mademoiselle de Maran. — Toujours mobile, toujours folle, dit Gontran. — N'est-ce pas que je suis une drôle de femme ? Je parle de tout sans rien savoir, je parle d'émotions de cœur sans les ressentir, j'ai toutes les physionomies sans en avoir aucune ; je suis effrontée, moqueuse, inconséquente... Et pourtant, mon cousin, vous ne connaissez de moi que ce que j'en veux laisser connaître. En mal comme en bien, vous êtes encore à mille lieues de la réalité ; mais ce dont vous pouvez être certain seulement, c'est que je peux toujours ce que je veux fermement. Ainsi, par exemple, tenez ; j'ai plus de physionomie que de beauté, plus de défauts que de qualités, plus de bavardage que d'esprit, j'ai une fortune ordinaire, un nom ridicule... madame Sécherin, je vous demande un peu... madame Sécherin ! Eh bien ! malgré tout cela, je veux être cet hiver la femme la plus entourée, la plus à la mode de Paris, avoir la maison la plus recherchée, et faire tourner toutes les têtes en finissant par la vôtre. Maintenant adieu, mon cousin... Je vais décider mon mari à partir le plus tôt possible... nous irons faire un petit voyage jusqu'à l'hiver... Je vais retrouver Mathilde dans le parc, je lui tairai notre entretien, bien entendu... Pauvre femme! je la plains... pauvre divinité !... Hélas ! quand on ne sait parler que le langage des anges, on court grand risque de se trouver ici-bas bien dépareillée. Somme toute, j'aime mieux mon sort que le sien... quoiqu'elle ait l'inqualifiable bonheur de vous avoir pour seigneur et maître ! ajouta Ursule avec un sourire moqueur.

Elle sortit en faisant un petit signe de tête à Gontran, et lui envoya du bout des doigts un gracieux baiser de l'air le plus malin. Et puis j'entendis ma cousine fredonner en s'en allant un motif de Freischütz de sa voix fraîche et sonore.

CHAPITRE XXXIII.

Frayeurs.

Si j'avais un instant douté du changement extraordinaire que la maternité avait apporté dans mon esprit en le mûrissant tout à coup, en lui révélant un monde nouveau, les idées, les terreurs qui s'éveillèrent en moi ensuite de l'entretien d'Ursule et de mon mari eussent suffi pour me prouver cette incroyable transformation. Qu'on me pardonne une comparaison bien usée, bien vulgaire. Un admirable instinct apprend à la pauvre mère qui veille sur sa couvée que le point noir, presque imperceptible, qu'on aperçoit à peine dans l'azur du ciel est le vautour féroce, son plus mortel ennemi. De même, après la conversation d'Ursule et de Gontran, je vis poindre le germe d'un nouveau, d'un terrible malheur dans cet entretien qui, en apparence, semblait devoir me rassurer. Ma cousine n'aimait pas mon mari, elle raillait même dédaigneusement les galanteries dont j'avais tant souffert... Avec une effronterie révoltante elle se montrait à lui telle qu'elle était... pire qu'elle n'était peut-être...

Elle avouait avec un superbe cynisme qu'elle ne pouvait être que lâche esclave de l'homme qui la dompterait... maîtresse hautaine de l'homme qui l'adorerait, et coquette impitoyable envers tous ceux qui ne ramperaient pas à ses genoux ou qui ne lui mettraient pas orgueilleusement le pied sur le front... Elle avait dit encore à Gontran qu'elle ne l'aimerait jamais, parce que l'amour d'un mari était ridicule ; parce qu'il l'aimait, lui : et pourtant, par deux fois, elle lui avait jeté cet insolent défi : Malgré vous, vous m'aimerez toujours... Avant que d'être mère je serais sortie de ma retraite, rayonnante de bonheur et de confiance ; je me serais jetée à genoux en disant : Merci, mon Dieu, vous avez permis que cette femme perfide, audacieuse, se montrât sans fard, dévoilât toute la bassesse, toute la méchanceté de son âme ! Un moment mon mari s'est laissé prendre à ces dehors séduisants ; mais maintenant il la connaît, mais maintenant il n'aura plus pour elle que mépris et qu'horreur. Quel homme, et Gontran plus que tout autre encore, ne sentirait pas au

moins sa fierté révoltée en entendant cette femme lui parler si dédaigneusement! Comment! lui Gontran, lui si beau, si séduisant, lui gâté par tant de succès, par tant d'adorations, irait non pas aimer, mais s'occuper seulement d'une femme qui oserait lui dire : Je ne vous aime pas, je ne vous aimerai jamais, et je vous défie de ne pas m'aimer! Oui, encore une fois, j'aurais remercié Dieu; le calme, le repos, fussent pour longtemps rentrés dans mon cœur. Mais, hélas! je l'ai dit, en une nuit j'avais, je ne sais par quelle intuition, acquis la triste sagacité, la désespérante sûreté de jugement que les années peuvent seules donner.

Je crois fermement que cette sorte de prescience m'était venue soudainement parce qu'elle pouvait me servir à défendre l'avenir de mon enfant. Hélas! mon Dieu, j'étais bien jeune encore, jamais je ne m'étais appesantie sur les tristes misères de l'esprit humain, il fallait une puissance surnaturelle pour me faire pénétrer ce tissu d'horribles pensées. Je croyais au bien jusqu'à l'aveuglement; je n'avais pas idée de ces passions dépravées, qui, au lieu de rechercher ce qui est pur, noble, salutaire et possible, sont au contraire honteusement aiguillonnées par l'attrait de la corruption, du cynisme, de l'impossible. Pouvais-je soupçonner qu'un homme, par cela même qu'une femme sans mœurs lui dirait : Je ne vous aime pas, je ne vous aimerai jamais! que pour cela même cet homme dût adorer cette femme avec frénésie? Non, non, mon Dieu; on m'eût dit que le cœur humain était capable de ces énormités, que je l'aurais nié, que j'aurais pris cela pour un blasphème. Par quel mystère pourtant... moi, jusqu'alors si heureusement ignorante de ces misères, avais-je donc deviné, avais-je donc senti, oui physiquement senti, à un atroce déchirement de mon cœur, que Gontran allait de ce moment aimer cette femme, non-seulement plus qu'il n'avait aimé ses premières maîtresses, non-seulement plus qu'il ne m'aimait... mais plus qu'il n'aimerait jamais? Quelle voix secrète me disait que cette passion fatale serait la seule, la dernière passion de sa vie? Quelle voix me disait que les hommes les plus légers, les plus blasés, lorsqu'ils se prennent à aimer, et surtout à aimer sans espoir une femme perdue, aiment souvent avec une violence effrayante?

Comment avais-je senti qu'Ursule, dans son manége infernal, avait mis en jeu les passions les plus irritantes de mon mari en lui disant : Vous êtes beau, vous êtes charmant, vous êtes habitué à plaire, et pourtant je me raille de vous, et pourtant vous m'aimerez, et cet amour sera pour moi une inépuisable raillerie... pour vous un inépuisable chagrin! Et ce n'était pas encore assez pour cette femme. Comme il lui fallait aviver, exalter l'amour de Gontran en allumant sa jalousie, elle a voulu lui prouver qu'elle ne serait pas pour tous froide, méprisante, moqueuse, comme elle l'était pour lui. Aussi voyez... voyez... avec quelle ardeur passionnée, délirante, elle lui peint alors l'émotion foudroyante qui bouleversera sa raison et ses sens à la seule approche de l'homme qu'elle aimerait! A ces mots, empreints d'un délire brûlant et sensuel, voyez comme son regard s'est perdu, comme sa joue a rougi, comme son sein a battu! Et, lorsqu'elle parlait de son idolâtrie pour l'homme qui la dominerait en tyran, avec quelle grâce humble, soumise, elle courbait son front charmant! Comme on la voyait agenouillée, les mains jointes, implorant un sourire de son maître en attachant sur lui ses grands yeux bleus noyés de langueur, de tristesse et d'amour!

Hélas! hélas! il fallait que la séduction de cette femme fût bien puissante, bien irrésistible, pour que moi, moi sa rivale, moi mère, moi qui avais cette créature en horreur, j'aie senti, j'aie compris qu'en ce moment non-seulement Gontran, mais tout homme, peut-être, devait devenir éperdument amoureux d'Ursule, tant il y avait en elle de fascination et de charme! Non, non, Dieu ne me trompait pas en me donnant ces épouvantables pressentiments! En me montrant le formidable orage qui se formait à l'horizon, il voulait, dans sa miséricorde infinie, qu'une pauvre mère seule et faible pût, sinon éviter, du moins conjurer peut-être les affreux malheurs qui la menaçaient. Je me sentis presque défaillir lorsque je sortis du cabinet où j'étais restée cachée. Je trouvai Gontran assis dans un fauteuil, le regard fixe, les bras croisés sur sa poitrine, dans l'attitude de la réflexion et de la stupeur. Je fus obligée de m'appuyer légèrement sur son épaule pour le rappeler à lui-même... Il releva vivement la tête, et me dit ces seuls mots avec une expression profonde et concentrée : — Quelle femme! quelle femme! Oh! il faut qu'elle parte, Mathilde, il faut qu'elle parte! Ces paroles confirmèrent mes soupçons. Dans la bouche de Gontran, lui toujours si maître de lui, ils avaient une signification effrayante; il aimait cette femme ou il craignait de l'aimer.

Une idée que j'accueillis d'abord comme une inspiration divine me poussait à apprendre à Gontran ce que je savais de la liaison d'Ursule avec M. Chopinelle, ce dernier ayant sans doute été rangé par elle dans la catégorie des esclaves. D'abord je ne doutai pas que le dépit d'avoir échoué là où un homme si ridicule avait réussi ne dût inspirer à Gontran un invincible éloignement pour Ursule; peut-être Gontran eût-il attaché d'autant plus de prix à la conquête d'Ursule, qu'il aurait cru être son premier amour. Je voulais aussi apprendre à mon mari avec quelle fausseté, avec quelle perfidie Ursule avait amené la rupture de M. Sécherin et de sa mère... J'allais tout dire, lorsque j'hésitai; je me demandai si ces révélations n'irriteraient pas encore davantage la passion de Gontran, si sa vanité ne serait pas encore plus excitée par le dépit d'être moins bien traité qu'un provincial ridicule. Et puis il pouvait croire Ursule vertueuse, malgré les théories effrontées qu'elle affichait, et se résigner plus facilement à n'être pas aimé d'elle, en songeant que personne n'avait été plus heureux que lui. Mais je craignis que cette dernière conviction ne prêtât peut-être plus d'attraits encore à ma cousine. Agitée par tant de perplexités, je me résignai à attendre l'inspiration du moment. Mon mari était retombé dans une sorte de rêverie.

Je lui pris la main, je la serrai tendrement en lui disant : — Merci... merci, mon noble Gontran, vous m'aviez dit vrai. Enfin Ursule va partir, et nous serons heureux et tranquilles. Gontran sourit avec amertume, et me répondit : — Vous avez dû être bien contente de me voir ainsi traité par Ursule? cela doit vous rassurer, je l'espère? Ne voulant pas laisser entrevoir mes craintes à Gontran, je lui dis : — Sans doute, mon ami, je suis rassurée; mais je ne vois pas en quoi ma cousine vous a si maltraité. Elle plaisantait, d'ailleurs. — Elle plaisantait?... Et, lors même qu'elle aurait plaisanté, n'était-ce pas me traiter avec le dernier mépris? De ma vie, non, de ma vie, je n'ai été si insolemment joué; je restais là comme un sot, sans trouver une seule parole. Quelle audace! quel cynisme! — Mais, Gontran, il me semble que ce qu'Ursule vous a dit de plus cruel est qu'elle ne vous aimerait jamais et qu'elle vous défiait de ne pas l'aimer. — Eh bien! n'est-ce rien que cela? — Mais cela n'est rien puisque vous m'aimez, Gontran. Votre tendresse pour moi vous empêche de ressentir de l'amour pour elle; il doit vous être indifférent qu'elle ne vous aime pas. — Sans doute, sans doute, vous avez raison... ma pauvre Mathilde, je vous aime... Oh! oui, je vous aime... Vous êtes bonne, généreuse, vous!... vous avez du cœur, de l'élévation, de la grandeur d'âme, tandis que votre cousine... je vous le demande : qu'a-t-elle donc pour plaire, après tout? un minois chiffonné, une taille accomplie, il est vrai, un très-joli pied, de grands yeux tour à tour effrontés ou langoureux, un persiflage impertinent, un grand fonds d'impudence... mais ni cœur, ni âme... Avec cela, comédienne et fausse à faire frémir... Plus j'y pense, moins je peux revenir de mon étonnement. Vous seriez-vous attendue à cela d'elle, toujours en apparence si mélancolique, si douce reuse? Certes, j'ai vu des femmes bien hardies, bien... rouées, passez-moi le terme, mais jamais je n'ai rien rencontré de pareil : j'en étais abasourdi... Ah! que j'aimerais à mater, à dominer un tel caractère! Avec quel bonheur je lui rendrais alors dédain pour dédain, sarcasme pour sarcasme! s'écria involontairement mon mari.

Je cachai mon visage dans mes mains, je fondis en larmes sans dire un mot. Je n'en pouvais plus douter, Ursule avait frappé juste. Gontran était si préoccupé par ses pensées, qu'il ne s'aperçut pas de mes larmes. Il se leva brusquement, et continua en marchant à grands pas : — Oh! je conçois bien qu'un homme soit sans pitié quand il parvient à maîtriser l'un de ces caractères hautains et insolents... Alors avec quel bonheur on humilie, on outrage même, car elles le méritent, ces créatures jusque-là si orgueilleuses! Puis il reprit avec un éclat de rire forcé : — Mais c'est à mourir de rire, ces prétentions-là!... madame Sécheriu! je vous le demande un peu, madame Sécherin qui veut être à la mode, qui veut avoir la meilleure maison de Paris, et se moquer de tout le monde. Ah!... ah!... ah!... c'est, sur ma parole, fort divertissant... Est-ce que vous ne trouvez pas cela fort plaisant?... Mais, qu'avez-vous? vous pleurez... Mathilde! — Ah! Gontran, cet entretien nous sera fatal. — Que voulez-vous dire? — Il n'y a pas un mot d'Ursule qui n'ait laissé du dépit, de l'amertume dans votre cœur...

— Du dépit! de l'amertume! parce que madame Sécherin dit que je n'ai pas le bonheur de lui plaire! Ah çà, ma chère amie, à quoi pensez-vous? Pour qui me prenez-vous? Je n'ai pas grande vanité, mais je ne crois pas que mon mérite souffre une grave atteinte du dédain de madame Sécherin. Ce qui me paraît seulement d'une bouffonnerie excellente, c'est cette prétention de sa part de me rendre amoureux d'elle... Ma pauvre Mathilde, je vous ai fait ma confession; vous avez vu que je vous avais dit vrai; je trouvais Ursule assez gentille; j'ai été, par galanterie, entraîné un peu plus loin que je ne l'aurais voulu... Mais ça n'a jamais été qu'un caprice, assez vif de ma part. Il n'y a rien dans cette femme là, rien, absolument rien... Amoureux d'elle, moi! Je plains bien les malheureux assez sots pour se laisser prendre à ses filets... Amoureux d'elle! mais ce serait l'enfer!.. Avec un tel caractère... amoureux d'elle... moi!... moi!...

Puis Gontran, par un brusque retour, me dit avec une expression, hélas! qui me parut distraite et forcée :—Moi! amoureux d'elle! comme si je n'avais pas près de moi mille fois mieux qu'elle... comme si je n'avais pas la meilleure, la plus dévouée des femmes... un ange de douceur et de bonté!... Pauvre Mathilde! comment avez-vous pu craindre un instant la comparaison?... vous... vous... Et il retomba dans une sorte de rêverie. Les derniers éloges qu'il me donna me firent un mal horrible. Ils me rappelèrent ces odieuses paroles d'Ursule à mon mari : « Il faut que je vous témoigne de mon dédain pour que vous pensiez à vanter votre femme. »

Ma cousine avait raison, les louanges que me donnait Gontran lui étaient arrachées par le dépit. En me mettant au-dessus de ma cousine, il pensait plus à la blesser qu'à me flatter. — Le plus important pour nous, dis-je à mon mari, c'est qu'Ursule quittera Maran sous très-peu de jours; elle décidera facilement M. Sécherin à partir. — Sans doute, sans doute, qu'elle parte; le plus tôt sera le mieux. — Mon ami, dis-je à Gontran après un moment de silence, permettez-moi de vous parler en toute franchise. — Je vous écoute, ma chère amie. — Ne trouvez-vous pas étrange que cet entretien, qui aurait dû me rassurer complétement,

puisqu'il vous justifiait à mes yeux, produise sur vous et sur moi un effet contraire? — Comment cela? Je ne vous comprends pas. — Ursule a dit qu'elle ne vous aimait pas, qu'elle ne vous aimerait jamais; que vos galanteries étaient sans conséquence, et qu'elle partirait le plus tôt possible... Et pourtant, vous le voyez, je pleure... Et pourtant vous ne pouvez cacher votre agitation.

— Eh! mon Dieu! s'écria Gontran avec impatience... c'est tout simple... Vous pleurez... parce que vous pleurez de rien... Je suis agité, parce qu'il est de ces choses qui, malgré soi, blessent l'amour-propre... Que prétendez-vous conclure de cela? Allez-vous vous faire l'écho d'Ursule, et dire comme elle que je suis ou que je serai amoureux d'elle? C'est absurde; seulement, je vous avoue qu'elle m'a impatienté, je ne suis pas habitué à être raillé de la sorte; voilà tout. Il y a mille manières de dire les choses. Elle m'aurait dit tout simplement : J'ai été un peu coquette pour vous, oublions cela; restons bons amis : si ma présence excite la jalousie de Mathilde, je partirai... rien de mieux; mais à quoi bon cette profession de principes... et quels principes! A quoi bon me dire effrontément que, si je ne lui plais pas, d'autres lui plairont peut-être?... A quoi bon exprimer d'une manière si passionnée, pour ne pas dire plus, l'ivresse qu'elle éprouverait dans telle ou telle occasion?... Femme incompréhensible!... C'est que, dans ce moment-là, elle avait l'air véritablement émue... En vérité, je m'y perds... c'est une énigme. Mais qu'un autre que moi s'amuse à en chercher le mot; je lui souhaite bien du plaisir! Après cela, une volonté de fer... elle a voulu apprendre à monter à cheval, et elle y monte à merveille; elle s'est mis dans la tête d'être, l'hiver prochain, une femme à la mode, elle est bien capable d'y réussir; elle a tout ce qu'il faut pour cela... — Vous pensiez tout à l'heure le contraire, mon ami; vous disiez que c'était, de sa part, une prétention ridicule. — Ah! mon Dieu, ma chère... si vous venez sans cesse épiloguer mes moindres paroles, cela devient insupportable, dit mon mari en frappant brusquement du pied. Je vous parle en toute confiance, en toute sécurité, ne cherchez pas dans mes paroles autre chose que ce que je dis.

Je regardai Gontran avec un étonnement douloureux. — Mon ami, je vous ferai une seule observation... Depuis la fin de cet entretien, vous m'avez sans cesse parlé d'Ursule, et vous n'avez pas eu la moindre pensée pour notre enfant... Mon mari passa les mains sur son front, et s'écria avec émotion : — Pauvre et excellente femme!... C'est vrai, pourtant, ah! c'est mal, bien mal, pardon, Mathilde... Tiens, ces seuls mots de toi me rappellent à mes devoirs, à mon amour; ces seuls mots me calment et me consolent d'une sotte et ridicule blessure d'amour-propre. Eh bien! oui, pardonne-moi ce dernier éclair d'orgueil. Oui, je me suis senti, malgré moi, un peu piqué de n'avoir pas fait la moindre impression sur Ursule; sais-tu pourquoi? parce que le sacrifice que j'aurais eu à te faire eût été plus grand. Crois-moi, rien ne me sera plus facile que d'oublier cette femme diabolique... Tu as raison, mon ange bien-aimé; notre enfant... pensons à notre enfant. Entre cette douce espérance et mon amour pour toi, pour toi, désormais bien rassurée sur moi, le bonheur nous sera facile. Pardon encore d'avoir pris à cœur les sarcasmes d'Ursule; mais c'est qu'aussi elle me raillait à vos yeux, et, je ne vous le cache pas, Mathilde, je suis très-fier de moi depuis que je suis à vous. Pourtant, comme, après tout, vous m'aimez toujours autant, n'est-ce pas? nous ne penserons plus à cette scène ridicule que pour nous moquer de moi-même; ou mieux, parlons de notre enfant; ces douces causeries seront notre refuge assuré contre toutes ces pensées mauvaises.

L'arrivée d'un de nos fermiers, qui voulait parler à mon mari, termina cet entretien. Gontran sourit. Mon premier mouvement fut d'être charmée des douces paroles qu'il venait de me dire avec sa grâce habituelle; puis il me sembla que son accent avait été nerveux, saccadé; que ses regards n'étaient pas d'accord avec son langage. On eût dit qu'il voulait s'étourdir sur sa situation, ou me rassurer par quelques mots de tendresse. Cependant il y avait quelque chose de touchant, de pénétré dans son accent. Néanmoins, plus je réfléchis à l'impression qu'Ursule avait faite sur lui, plus je crus à un danger imminent. Quelques jours auparavant, j'aurais pleuré, pleuré, puis tenté quelques plaintes timides et stériles; mais, appelée à de nouveaux devoirs, je voulus changer complétement de conduite. Je compris que je devais craindre la violence des chagrins, leur réaction pouvait être fatale à mon enfant; je me promis donc de tâcher désormais de ne jamais m'affliger pour des vanités, de me roidir contre ma susceptibilité, de m'endurcir contre les souffrances morales, et d'être, si cela se peut dire, extrêmement sobre de douleurs.

Les circonstances présentes devaient mettre ma nouvelle résolution à une rude épreuve. J'essuyai mes larmes, je songeai froidement à ma position. De ce moment, pour n'être plus écrasée sous les débris de mes espérances, j'envisageai bravement la vie sous les couleurs les plus sombres. Je ne m'abuse pas sur la cause de cette courageuse résolution, je possédais un trésor de bonheur et d'espérance que rien au monde ne pouvait me ravir. Quel que fût l'avenir, mon enfant me restait : car j'avais la conviction profonde, inébranlable, que Dieu m'avait envoyé cette suprême consolation dans mes chagrins, comme une religieuse récompense de mon dévouement à mes devoirs. Cette foi aveugle à la protection divine m'empêcha d'avoir jamais la moindre frayeur sérieuse sur la vie future de ce petit être qui doublait ma vie, qui devait me faire oublier bien des souffrances. Je me traçai un plan de conduite avec la ferme résolution de n'en pas dévier. Huit jours suffisaient à Ursule pour décider son mari à quitter Maran; si, au bout de huit jours, elle n'était pas partie, si, d'ici là, j'acquérais la conviction que ses dédains affectés n'étaient qu'une perfide manœuvre de coquetterie, j'étais résolue de suivre les conseils de madame de Richeville.

Une fois seule avec Gontran, j'espérais par ma tendresse, par l'intérêt que devait lui inspirer l'état dans lequel je me trouvais, j'espérais, dis-je, chasser Ursule de sa pensée. Sinon, si son amour pour elle grandissait avec les obstacles; si je succombais après avoir lutté contre la détestable influence de cette femme, de toutes les forces de mon amour, de mon dévouement, je succomberais du moins avec dignité : mon enfant me resterait, et je vivrais pour lui seul. Il m'est impossible de dire le calme, la confiance, que me donna cette résolution. Je n'avais plus, comme par le passé, de ces effrois vagues, de ces douleurs sans but et sans bornes. C'est qu'autrefois... l'amour de Gontran perdu... il ne restait rien, rien qu'un désespoir immense, rien qu'une vie misérable et stérile, rien que quelques pâles souvenirs qui devaient rendre, par comparaison, le présent plus cruel encore. Je m'agenouillai pour remercier Dieu de ne m'avoir pas endormie dans une fatale confiance. Sans vouloir descendre à un honteux espionnage, je me promis de tout observer attentivement, de ne rien omettre de ce qui pouvait m'éclairer.

CHAPITRE XXXIV.

Mademoiselle de Maran.

Le lendemain de cette scène, quel fut mon étonnement de recevoir un mot fort bref de mademoiselle de Maran! Elle m'annonçait qu'elle arriverait en même temps que sa lettre, et qu'elle m'apprendrait elle-même la cause de sa venue. On eût dit en vérité que cette femme, avertie par un secret instinct des nouveaux chagrins qui m'accablaient, venait pour jouir de mes tourments. Si j'avais moins connu mademoiselle de Maran, je me serais étonnée de l'audace de sa visite en me rappelant que, la dernière fois que je l'avais vue, elle n'avait pas dissimulé la haine qu'elle me portait. Sa rencontre avec Ursule m'effrayait encore. Si elle avait méchamment espéré, prévu, calculé que tôt ou tard Ursule, se trouvant pour ainsi dire mêlée à ma vie, me serait un jour hostile, elle devait être satisfaite, et pouvait devenir une utile alliée pour ma cousine. Je réfléchissais avec amertume que le monde était ainsi fait, qu'on était obligé de recevoir, d'accueillir chez soi ses ennemis les plus mortels, sous le prétexte de parentés ou de liaisons qui rendent leur animosité plus odieuse encore. Je fis part à Gontran de la prochaine arrivée de ma tante. Il accueillit cette nouvelle avec assez d'indifférence. Je ne partageais pas sa quiétude. Un tel voyage était si en dehors des habitudes de mademoiselle de Maran, qui n'avait pas quitté Paris depuis quinze ans, que je lui soupçonnais quelque grave motif.

Environ vers les deux heures, ma tante arriva accompagnée de Servien, d'une de ses femmes, d'un valet de pied qui lui servait de courrier, et d'un chien-loup, successeur de Félix. Nous allâmes recevoir mademoiselle de Maran au perron du château. Elle descendit assez lestement de voiture, et n'était nullement changée : elle portait toujours sa robe et son chapeau de soie carmélite. Malgré mes tristes préoccupations, je ne pus m'empêcher de sourire de surprise en voyant la capote de mademoiselle de Maran décorée d'un nœud tricolore; le chapeau de Servien portait une énorme cocarde aux mêmes couleurs patriotiques.

Ma tante s'aperçut de mon étonnement, et s'écria en entrant dans le salon : — Ça vous interloque, n'est-ce pas? de ce que je ne vous ai pas encore entonné la *Marseillaise*, *Ça ira*, ou la *Parisienne*, autre complainte patriotique, démagogique, emblématique et orléanique qui vaut bien les autres bucoliques de la république... Dites donc, citoyen et citoyenne, je vous fais l'effet d'une fameuse *tricoteuse* ou *vainqueuse* de juillet avec mes rubans tricolores, n'est-ce pas? Vous croyez peut-être que je viens vous annoncer mon mariage avec M. de Lafayette, pour la première sans-culottide de frimaire, par-devant l'autel de la Patrie? Eh bien! vous vous trompez; tenez, les voilà sous mes pieds, ces beaux rubans tricolores, les voilà au feu, dit ma tante en arrachant de son chapeau le nœud, et en le jetant dans la cheminée après avoir marché dessus avec une rage comique. — A merveille, madame! dit Gontran en riant aux éclats, je vous croyais ralliée. — Comment, ralliée? Ah çà! est-ce que vous prétendez vous moquer de moi, monsieur de Lanery? Figurez-vous donc que si j'ai consenti à m'attifer de ces exécrables couleurs qui puent le peuple, l'empire et la guillotine, c'était pour voyager tranquille. — Et votre royalisme ne s'est pas révolté de cette concession, madame? dit Gontran. — Est-ce que mon royalisme a quelque chose à voir là-dedans? Est-ce qu'on regarde aux moyens de salut quand ils sont bons? Du temps du citoyen Cartouche et du citoyen Mandrin, est-ce que je me serais fait faute d'user d'un sauf-conduit de ces messieurs pour pouvoir traverser leurs bandes sans danger? Eh bien! cette abominable cocarde et ce passe-port timbré d'un imbécile de coq gaulois qui m'a tout l'air d'un gras citoyen du Maine,

ne sont que des sauf-conduits... j'en use, mais je les méprise... vous comprenez?

— Parfaitement, madame; mais à quel heureux hasard devons-nous votre bonne visite? — Figurez-vous donc, mon pauvre garçon, qu'ils vont juger, c'est-à-dire condamner ces malheureux ministres; il y a des émeutes tous les jours à Paris : on parle de piller les hôtels; de faire un second 93. J'ai fourré mon argenterie dans une cachette que le diable ne déterrerait pas; j'apporte mes diamants et cinq mille louis dans le double-fond de ma voiture, et je viens attendre ici les événements. Si ça se calme, je retourne à Paris; si ça augmente, j'émigre en Angleterre encore une fois; mais, quant à présent, Paris n'est pas tenable. Toute ma société s'est effarouchée et envolée, il y avait bien de quoi. Les uns ont suivi ce pauvre bon vieux roi et madame la dauphine; les autres vont en Vendée attendre Madame, et, Dieu merci, ils donneront longtemps du fil à retordre à ces nouveaux bleus; les autres, enfin, ont fait un sauve-qui-peut qui en Italie, qui en Allemagne, comme du temps de la première révolution. Ma foi! je m'ennuyais à Paris, lorsque, pour changer, la peur est venue me talonner; c'est ce qui me procure le bonheur de venir vous embrasser, mes chers enfants. J'aime tant à contempler votre joli petit ménage, ça me réjouit le cœur; je me dis en le voyant : C'est pourtant grâce à moi que ces deux cœurs si bien faits l'un pour l'autre sont unis par une chaîne fleurie. Ah!... ah!... ah!... mais voyez donc l'effet de la campagne... je parle déjà comme une églogue... Où sont donc vos pipeaux, s'il vous plaît, beau sylvain? Je voudrais chanter votre bonheur sur la double flûte des bergers d'Arcadie!

La gaieté de mademoiselle de Maran m'effrayait; son rire aigre et strident annonçait toujours quelque méchanté. Selon son habitude, ma tante avait, en entrant, mis ses lunettes, quoiqu'elle n'eût ni à lire, ni à travailler; mais elles lui servaient, pour ainsi dire, à cacher son regard : à l'abri de leurs verres, elle pouvait observer à son aise sans être remarquée. Je m'aperçus que, tout en causant, elle examinait attentivement la figure de mon mari et la mienne. — Et Ursule, dit mademoiselle de Maran, avez-vous de ses nouvelles? — Elle est ici depuis quelques jours avec son mari, madame, lui répondis-je. — C'est-y possible? Comment! nous sommes donc tout à fait en famille? Mais voyez donc comme j'arrive à propos. Mais où est-elle donc, cette chère fille? — Elle se promène avec M. Sécherin; elle va bientôt rentrer, je l'espère, dit Gontran. — Elle se promène avec son mari! s'écria mademoiselle de Maran, et je vous trouve ici avec votre femme, Gontran! Mais c'est la terre promise des ménages que cet endroit-ci, mais c'est pharamineux, mais c'est une manière de vie patriarcale tout à fait attendris-sante... Elle se promène seule avec son mari! comme c'est bien à elle! car il est bête comme une oie, son mari, et il a autant de conversation qu'une autruche... Mais, dites donc, mes enfants, est-ce qu'ils s'accordent toujours entre eux la mignarde et touchante réciproque de Bellotte et de Gros-Loup? — Vous trouverez Ursule fort changée, madame, dis-je à mademoiselle de Maran en souriant avec amertume. — Changée! est-ce qu'elle n'est plus jolie comme autrefois? — Si, madame, elle est toujours charmante, mais son caractère s'est développé; elle est maintenant beaucoup moins mélancolique.

— Ah! ah! ah! je ris malgré moi, dit mademoiselle de Maran, en pensant combien ma partialité pour vous m'aveuglait, Mathilde. Vous souvenez-vous comme je grondais toujours Ursule à tout propos, comme je la trouvais laide! je puis bien vous dire cela maintenant, mes enfants. Eh bien! c'était une affreuse injustice : je la trouvais au contraire spirituelle, charmante; et même, on peut dire ça devant un mari, parce que les maris en disent bien d'autres lorsque leurs femmes ne sont pas là, eh bien! je trouvais à Ursule plus de physionomie, plus de gentillesse qu'à vous, ma chère Mathilde. C'était pourtant par amour pour vous et pour vous louer aux dépens de votre cousine que je faisais ces affreux mensonges-là. Etais-je fausse, hein! c'est-à-dire étais-je bonne! car moi, lorsque l'attachement m'emporte, je suis capable de tout. Ah çà, dites donc, chère petite, n'allez pas après cela vous figurer que vous êtes moins belle qu'Ursule, au moins; vous l'êtes mille fois davantage, sans contredit. Elle ne peut pas lutter avec vous pour la régularité des traits; mais elle a ce je ne sais quoi, ce montant, ce piquant, cet entrain qui tourne la tête de ces garnements-là.

Et elle me montra Gontran en riant aux éclats. Puis, se penchant à mon oreille, elle me dit à mi-voix toujours en riant : — Ah çà! est-ce que vous n'en êtes pas jalouse de cette diablesse d'Ursule? Défiez-vous de ces sœurs sainte-n'y-touche qui ont des sourires de Madeleines repentantes et des regards de Vénus Aphrodite! Ma tante aurait calculé chacune de ses paroles avec la méchanceté la plus réfléchie, qu'elle ne m'aurait pas blessée plus cruellement. Cette circonstance me fit croire qu'il y avait des hasards pour les caractères odieux comme pour les caractères généreux. Les uns comme les autres sont souvent servis par d'étranges fatalités. Gontran lui-même, malgré son sang-froid, fut aussi interdit que moi des tristes plaisanteries de mademoiselle de Maran; il ne put que balbutier avec un sourire forcé : — Croyez-vous donc, madame, qu'il me soit possible d'être infidèle à ma chère Mathilde? Ne sommes-nous pas, comme vous l'avez dit, le modèle des bons ménages?—Est-ce que vous ne voyez pas que je plaisante, vilain libertin? Je voudrais bien apprendre que vous lui fussiez infidèle. A la campagne, ça n'aurait pas d'excuse; à Paris, c'est différent : l'enivrement du monde, l'occasion, l'herbe tendre... comme qui dirait la belle princesse Ksernika. Mais ici, fi donc, fi donc!... Pauvre chère petite!... Vous qui avez été toujours si bien pour Gontran... Tenez, à l'endroit de cet abominable Lugarto, par exemple...

Je pâlis. Gontran se redressa comme s'il avait été mordu par un serpent, et dit à mademoiselle de Maran : — De grâce, madame, ne parlons plus de cela... Ne me rappelez pas une scène pénible.— Comment! que je ne parle pas de cela, affreux ingrat que vous êtes! Je vous dis que j'en parlerai, moi... j'en veux rabâcher. Trouvez donc, s'il vous plaît, une femme qui, pour charmer le créancier de son mari, s'expose à se perdre de réputation! Mais c'est tout bonnement sublime, cela, mon cher ami. — Madame, s'écria Gontran, c'est une infâme calomnie; à la face de tous, je l'ai dit tout haut à ce misérable. — Eh! mon Dieu, je le sais bien, que c'est une calomnie, mes pauvres enfants, je sais bien que Mathilde est innocente et pure comme le jeune cygne qui sort de sa blanche coquille, mais... Je vis où tendait la conversation que voulait engager mademoiselle de Maran; je l'interrompis et je lui dis avec une fermeté qui l'étonna comme elle étonna Gontran : — Vous nous avez fait, madame, l'honneur de venir nous voir; nous ne pouvions nous attendre à cette visite; nous serons toujours très-heureux de vous posséder, nous n'oublierons jamais que cette maison a appartenu à votre frère, nous ferons tout pour vous y recevoir de notre mieux; mais il nous est permis d'espérer, madame, que vous ne prendrez pas à tâche d'éveiller de bien douloureux souvenirs pour moi et pour mon mari. — Mais, ma chère... — Mais, madame, repris-je d'une voix plus haute et interrompant encore mademoiselle de Maran, mais, madame, puisque vous avez oublié les motifs qui semblaient devoir à jamais empêcher un rapprochement aussi intime entre vous et moi, il nous est du moins permis d'espérer qu'il ne sera pas dit un mot de ces calomnies odieuses dont vous vous faites l'écho; je crois que ce n'est pas solliciter un trop grand sacrifice de votre part. Si vous nous accordez cette grâce, madame, nous vous serons très-reconnaissants, et vous trouverez peut-être quelque plaisir à voir unis et heureux ceux qu'involontairement sans doute vous eussiez aigris et divisés.

Mon sang-froid, mon calme, firent sur mademoiselle de Maran et sur Gontran un effet singulier et inattendu. Ma tante, après quelques moments de silence, reprit avec ironie en regardant Gontran : — C'est donc maintenant Mathilde qui dit vous? Comment, mon pauvre vicomte, l'autorité est tombée de lance en quenouille? — Mathilde parle un peu pour moi et beaucoup pour elle, madame, dit Gontran; je me joins à elle pour vous prier d'oublier des événements qui nous attristent; mais je ne me permets pas de mettre des conditions à votre séjour ici, ajouta Gontran en me regardant sévèrement. Quoique je ne m'attendisse pas à voir mon mari prendre presque le parti de mademoiselle de Maran contre moi, je ne me laissai pas abattre. Satisfaite d'une fermeté de langage qui me surprenait moi-même : — Je ne mets de conditions qu'à ma présence ici, madame; j'ai eu l honneur de vous dire que je me souviendrais toujours que vous êtes la sœur de mon père, et que vous êtes ici chez M. de Lancry. S'il m'était malheureusement impossible d'accepter certaines plaisanteries, je vous prierais d'excuser mon départ : M. de Lancry voudrait bien se charger de vous faire les honneurs de Maran, et je partirais, dis-je, à l'instant pour Paris.

Je m'étais exprimée avec tant de résolution que mademoiselle de Maran s'écria : — Ah çà! c'est qu'elle le ferait comme elle le dit; mais je ne reconnais plus votre femme, mon pauvre Gontran, qu'est-ce qu'il y a donc? — Il y a, madame, que j'ai besoin de ne plus souffrir, que je suis décidée à éviter tous les chagrins que je pourrai désormais éviter. — Peste! vous n'êtes pas dégoûtée, chère petite; ah çà! vous voulez vous dorloter, vous soigner, ce me semble? — Oui, madame, j'ai besoin de me soigner, comme vous dites. Malgré ses préoccupations, un tendre regard de Gontran me prouva qu'il m'avait comprise. Mademoiselle de Maran reprit ironiquement : — Eh bien! chère petite, c'est convenu, nous ferons un programme des sujets qui me sont interdits : 1° le Lugarto et les calomnies relatives au susdit; 2° l'infidélité que Gontran vous a faite avec la belle princesse Ksernika; 3° toute comparaison qui pourrait faire penser que je trouve Ursule plus piquante que vous; 4° enfin toute allusion aux soins empressés que, par la pente naturelle des choses, ce garnement de Gontran pourrait avoir la tentation de rendre à Ursule au détriment de cet imbécile de M. Sécherin, qui, soit dit entre nous, ne perdra pas pour attendre : mais, tenez, justement le voilà, le voilà. Mon Dieu, comme ça se trouve bien!

M. Sécherin entrait à ce moment dans le salon avec sa femme.—Tiens, tiens, s'écria-t-il joyeusement, voilà cette bonne madame de Maran. — Moi-même, en chair et en os, mon bon monsieur Sécherin, justement je parlais de vous à l'instant. Bonjour, Ursule, bonjour, chère petite, dit mademoiselle de Maran en se levant pour baiser Ursule au front, je suis tout heureuse de vous voir réunies. Voilà ce que je rêvais, vous voir toujours vivre ensemble comme deux sœurs, vous quitter le plus rarement possible.— Et même ne pas nous quitter du tout si ça se peut, s'écria M. Sécherin. Il n'y a rien de tel que la vie de famille, n'est-ce pas, mademoiselle de Maran? vous comprenez ça, vous qui êtes la crème des bonnes femmes! — Ah! monsieur Sécherin, je vas recommencer à vous gronder si vous continuez à m'appeler crème! je vous en avertis; d'abord ça effarouche ma modestie, et puis ça va me compromettre comme aristocrate. Vous êtes encore bon là avec votre crème, monsieur Sécherin! Est-ce qu'après les glorieuses journées de

juillet, qui ont fondé l'égalité, la fraternité, la liberté, il y a encore de ces distinctions-là ? Appelez-moi bonne femme tout uniment, mais pas crème, ou je me révolte. — Allons, va pour bonne femme ; mais vous êtes une fameusement bonne femme, si bonne, ajouta M. Sécherin en devenant tout à coup sérieux, si bonne que vous me rappelez ma pauvre mère comme ma pauvre mère vous rappelait à moi. — Cette comparaison-là fait à la fois mon éloge, celui de madame votre mère, et par-dessus tout celui de votre judiciaire, mon bon monsieur Sécherin. Mais est-ce que vous auriez eu le malheur de la perdre ? — Non, non, Dieu merci, mais il y a eu bien du nouveau depuis que je ne vous ai vue, allez... — Ah ! bah ! contez-moi donc cela, vous savez comme je m'intéresse à ce qui vous regarde ; qu'est-ce qu'il y a donc, mon pauvre monsieur Sécherin ?

En vain Ursule, redoutant l'indiscrétion de son mari, lui fit signes sur signes, il ne s'en aperçut pas et continua : — Mon Dieu ! oui, nous nous sommes séparés d'avec maman. — Pas possible, mon pauvre cher enfant ! vous vous êtes séparé d'avec votre maman ? Et pourquoi cela, Jésus mon Dieu ? — Parce que maman avait pris Ursule en grippe et qu'elle s'était imaginé que cette pauvre Bellotte se laissait faire la cour par Chopinelle, notre sous-préfet, qui a été du reste destitué par la révolution de juillet. La physionomie de mademoiselle de Maran, jusque-là comique et moqueuse, devint tout à coup digne, sévère ; elle dit à M. Sécherin : — Douter de la vertu d'Ursule serait douter de la moralité de l'éducation et de la solidité des principes que je lui ai donnés. Monsieur Sécherin, il fallait que madame votre mère fût cruellement prévenue contre Ursule pour croire à une telle énormité. Vous savez que l'attachement ne m'aveugle pas, moi. Eh bien ! je vous suis et je vous serai toujours caution de la régularité d'Ursule ; quoique les apparences puissent être contre elle, ne les croyez jamais, les apparences, car cette charmante enfant vous aime encore plus qu'elle ne vous le laisse voir.

— Ah ! madame, il sera dit que vous me mettrez toujours du baume dans le sang ! s'écria M. Sécherin, de ma vie je n'ai douté d'Ursule, je vous en donne ma parole d'honneur... mais j'en aurais douté, que ce que vous me dites là détruirait mes soupçons les plus enracinés. — Madame, dit Ursule, vous êtes trop bonne, trop indulgente... — Pas du tout, je suis juste, je rends hommage au mérite, ça me fait tant de plaisir de vous trouver ainsi unis ! Vous n'avez pas d'idée comme comme ça me ravit de voir vos deux charmants ménages s'entendre si bien ensemble ; ça me touche à un point que je ne peux pas vous dire. Ce qui me plaît surtout de votre rapprochement, c'est de penser que tout cela n'est rien encore, et que plus vous irez, plus l'avenir resserrera vos liens : mais c'est-à-dire que vous finirez par faire une famille si étroitement unie et confondue, qu'on n'y reconnaîtra plus rien du tout ; ça sera une manière de communauté, la confraternité dans le goût de Melimelo, d'Otaïti ou de l'âge d'or, où l'on n'avait à soi que ce qui appartenait aux autres, n'est-ce pas, mon bon monsieur Sécherin ? — C'est vrai, madame, dit-il en riant, seulement, moi et ma femme, nous y gagnons trop, à ce marché-là. — Laissez-moi donc tranquille avec votre modestie, vous y gagnez trop ! Est-ce qu'on parle ainsi entre amis ? Est-ce que d'ailleurs chacun n'y met pas du sien ? n'êtes-vous pas comme frère et sœur avec Mathilde ? si Gontran regarde votre femme comme la sienne, est-ce que, à son tour, votre femme n'aime pas Gontran au moins autant que vous ? Qu'est-ce que vous venez donc nous chanter avec vos gains, alors ?

— Vous avez raison, madame, vous avez raison, s'écria gaiement M. Sécherin : apporter son cœur et son dévouement en commandite dans une société pareille, comme nous disons en affaires, c'est y mettre tout ce qu'on peut y mettre, et ça vous donne droit égal au partage du bonheur. — L'entendez-vous ? nous dit mademoiselle de Maran en frappant dans ses mains ; l'entendez-vous, je vous le demande ? Mais c'est qu'elle est charmante, sa comparaison commerciale et commanditaire ! C'est donc Ursule qui vous inspire de ces jolies choses-là ? Ce que c'est pourtant que l'influence d'une honnête jeune femme ; comme ça vous polit, comme ça vous façonne ! Certes, mon bon monsieur Sécherin, vous aviez déjà d'excellentes qualités ; mais il vous manquait un je ne sais quoi de fin, de délicat, de distingué dans l'expression, que vous possédez maintenant à merveille. Vous n'êtes plus du tout le même homme ; votre rudesse, votre franchise primitive, sont tempérées, adoucies par une urbanité toute pleine de grâce et de mignardise... Ah çà ! mais dites donc... n'allez pas en piaffer, au moins ! vous n'êtes pour rien du tout là-dedans. — Comment, madame ? — Mais, certainement, si vous êtes ainsi, ça n'est pas plus votre faute que ça n'est la faute de l'églantier lorsqu'il devient rosier... Vous êtes tout bonnement l'ouvrage de cette charmante petite jardinière que voilà... Elle vous a *greffé*... mon bon monsieur Sécherin, elle vous a *greffé*. — Mais c'est que la comparaison est très-juste, s'écria M. Sécherin, elle m'a greffé... je suis *greffé* !... — Comment donc ! et à double écusson encore, mon cher monsieur ! dit mademoiselle de Maran en regardant Ursule avec un sourire si méchant, que je compris qu'il devait y avoir quelque double entente outrageante dans la plaisanterie de mademoiselle de Maran.

— Après cela, dit naïvement M. Sécherin, peut-être que vous vous moquez de moi ? Vrai, suis-je changé à mon avantage ? — Mon bon monsieur Sécherin, dit gravement ma tante, je n'ai peut-être qu'une seule qualité au monde, c'est une véracité... brutale ; pourquoi donc que je vous dirais cela, si je ne le pensais pas ? Vous ai-je ménagé quand je trouvais à reprendre dans votre manière de dire ? — Non ; ça, c'est vrai. Eh bien ! au fait, je vous crois et je veux vous croire ; parce que, si je suis changé en bien, c'est grâce à Ursule, comme vous dites : mais jamais je ne m'étais aperçu de ce changement-là. — Cette modestie timide et charmante vient consacrer ce que j'ai dit, mon bon monsieur Sécherin ; mais je me tais de peur de rendre Ursule trop orgueilleuse d'elle et de vous. Ah çà ! je vous laisse ; je vas demander à Mathilde de me conduire chez moi, car je suis un peu fatiguée de la route. Sans compter que ces abominables couleurs tricolores m'ont causé un affreux mal de cœur. Heureusement, le calme champêtre... la vue des heureux que j'ai faits... tout ça va me remettre... Ah çà ! je vous laisse à vos amours tous tant que vous êtes, car je jabote comme une pie dénichée.

CHAPITRE XXXV.

Souvenirs d'enfance.

Je ne pouvais deviner la véritable cause de la brusque arrivée de mademoiselle de Maran, je cherchais à me persuader que sa venue n'avait pas d'autre motif que celui qu'elle m'avait donné : les journaux que nous recevions de Paris parlaient, en effet, de troubles assez graves dans cette ville. Pourtant les terreurs de ma tante me semblaient exagérées. Si j'admettais qu'une autre raison l'eût amenée à Maran, malgré moi j'étais effrayée ; sa présence me présageait quelque nouveau malheur. J'observais attentivement Gontran ; il était distrait, préoccupé, rêveur. Ursule avait évité plusieurs fois de se trouver seule avec moi ; j'avais hâte de la voir partie. Je ne savais si elle avait préparé et disposé son mari à quitter Maran ; j'en parlai plusieurs fois à Gontran ; il me dit que ma cousine l'avait assuré qu'elle était obligée d'agir avec ménagement pour rompre des projets arrêtés depuis si longtemps, mais qu'elle espérait sous peu de jours y parvenir. Je n'avais pas voulu apprendre à Ursule et à mademoiselle de Maran dans quel état je me trouvais, c'était un bonheur dont je voulais jouir seule et dans le secret le plus longtemps possible. Ma tante continuait de se moquer de M. Sécherin, et semblait observer attentivement Ursule et mon mari. Elle tenait fidèlement sa promesse, et ne parlait plus d'un passé qui éveillait en moi des souvenirs si pénibles. Sans doute elle savait que je serais assez résolue pour agir ainsi que je le lui avais dit, et pour quitter Maran plutôt que de souffrir de nouvelles perfidies. Elle avait trop de sagacité, trop de pénétration, pour ne pas s'apercevoir d'un changement remarquable dans les manières de Gontran ; lui autrefois joyeux, brillant, animé, était devenu pensif, concentré, quelquefois brusque et impatient, d'autres fois morne, accablé. Mes inquiétudes augmentaient de jour en jour ; je craignais, comme je l'avais pressenti, que son goût pour ma cousine, contrarié, irrité par l'indifférence affectée de celle-ci, ne prît tout le caractère de la passion.

Je remarquai de nouveau sur ses traits contractés ce sourire triste, nerveux, qui n'avait pas assombri sa figure depuis qu'il avait échappé à l'influence de M. Lugarto. Plusieurs fois je le surpris dans le parc se promenant à grands pas ; une fois je vis qu'il avait pleuré... Rarement il me parlait avec dureté ; souvent, au contraire, il me traitait avec une tendresse inusitée. Hélas ! à ces retours de bonté, je m'apercevais bien qu'il devait souffrir. Lorsque Ursule se trouvait en tiers avec mon mari et moi, elle affectait une gaieté folle qui augmentait encore la tristesse de Gontran. Elle déployait à peu près le même cynisme moqueur qu'elle avait montré dans son entretien avec mon mari ; seulement, par égard pour la présence de M. Sécherin, au lieu de donner ces sentiments comme siens, elle les attribuait à un être imaginaire, à je ne sais quelle héroïne de roman : véritable démon dont elle s'amusait à rêver l'existence. Je ne puis le nier, Ursule, dans ces conversations, continuait de déployer infiniment d'esprit et de se montrer véritablement supérieure à Gontran. Ce que je ressentais pour elle était bizarre, inexplicable ; je la haïssais à la fois, et d'avoir rendu mon mari amoureux d'elle, et de rire méchamment des tourments qu'il éprouvait. Elle eût paru partager l'affection de Gontran, que j'aurais été horriblement malheureuse, plus malheureuse encore sans doute que de la voir le dédaigner... mais j'aurais été moins effrayée peut-être. L'ironie perpétuelle d'Ursule prouvait qu'elle ne ressentait rien, qu'elle dominait complétement M. de Lanery, et c'est surtout cette influence que je redoutais.

Quelque temps après l'arrivée de mademoiselle de Maran, je fus un jour réveillée de très-grand matin par un bruit de voiture. Après avoir écouté de nouveau je n'entendis plus rien, je crus m'être trompée, je me rendormis. Blondeau entra chez moi. Je lui demandai si elle n'avait rien entendu. Elle avait entendu comme moi un bruit de voiture ; ce qui était tout simple, ajouta-t-elle, puisque M. Sécherin était parti le matin à quatre heures. — Avec Ursule ? m'écriai-je. — Non, madame, me répondit Blondeau ; le domestique de M. Sécherin a dit que son maître partait de très-bonne heure afin de pouvoir arriver dans la nuit à Saint-Chamans, où il allait pour affaires. Dans mon anxiété, je fis prier Ursule de passer chez moi. Elle entra bientôt. — Votre mari est parti sans vous ? m'écriai-je. — Mon Dieu ! de quel air courroucé tu me parles, ma

chère Mathilde ! Qu'y a-t-il donc de si étonnant à ce départ ? — Ce qu'il y a d'étonnant ! repris-je, confondue de tant d'audace.— Certainement, rien de plus simple. Hier soir, après nous être retirés chez nous, mon mari m'a parlé comme d'habitude de ses affaires ; tout à coup il s'est souvenu en feuilletant son carnet qu'il y avait à Saint-Chamans une vente de terres dont quelques-unes sont voisines des nôtres et qu'il désire acquérir : il n'a voulu déranger personne ; ce matin, au point du jour, il a envoyé chercher des chevaux, et m'a priée de l'excuser auprès de toi. Il ne sera absent que très-peu de temps, et il profitera de cette occasion pour visiter celle de ses propriétés qui se trouve dans le voisinage de Saint-Chamans.

J'étais indignée : Ursule avait sans doute à dessein laissé échapper cette occasion si naturelle de quitter Maran ; elle avait donc des projets sur Gontran ; mes soupçons se justifiaient de plus en plus. Depuis trop longtemps je me contraignais trop envers ma cousine pour pouvoir dissimuler davantage : je ne me crus plus obligée de lui cacher que j'avais assisté à son entretien avec Gontran, et je lui dis : — Quel intérêt avez-vous donc à rester ici, puisque vous n'avez pas profité du départ de votre mari pour quitter Maran ? Ursule, fidèle à son système de fausseté, ne leva pas encore le masque, et me répondit avec une expression d'étonnement douloureux : — Mais, encore une fois, Mathilde, qu'as-tu donc ? En vérité, je ne sais que penser. Tu me dis vous, tu me parles de quitter Maran comme si ma présence te gênait ; qu'est-ce que cela signifie ? — Cela signifie qu'il y a huit jours j'ai entendu votre entretien avec mon mari : oui, j'étais dans l'un des cabinets de cette alcôve : j'avais dit à Gontran combien son empressement auprès de vous me chagrinait, et il m'avait aussitôt proposé de vous demander de quitter Maran. Je ne pus m'empêcher de prononcer ces derniers mots avec un orgueil triomphant.

Ursule fronça légèrement les sourcils et sourit avec amertume : — Ainsi, me dit-elle en me regardant fixement, ton mari savait que tu étais là pendant notre entretien ? — Il le savait... Comprenez-vous maintenant, comprenez-vous que je m'étonne de ce qu'après avoir promis à mon mari de vous éloigner, vous restiez ici malgré le départ de M. Sécherin ?—Eh bien ! puisque tu étais là, entre nous j'en suis ravie, ma chère Mathilde, tu dois être contente, j'espère ? — Contente ?... — Oui, sans doute. Tu l'as vu, j'ai assez maltraité ton vilain infidèle pour qu'il n'ait plus maintenant envie de l'être. Me suis-je montrée assez bonne amie ? aller jusqu'à me faire voir à lui sous le jour le plus odieux pour changer en éloignement, en haine peut-être, le goût qu'il prétendait avoir pour moi ! — Et vous croyez m'imposer par ce mensonge ? — Un mensonge ?... Mais tu étais là... souviens-toi donc du dédain avec lequel je l'ai traité... Tu étais là ?... qui m'aurait dit pourtant que j'avais si près de moi la récompense de ma vertueuse conduite ?... Tiens, Mathilde, je ne puis croire à un hasard si heureux... si providentiel... comme dirait ma belle-mère... Et Ursule éclata de rire.

Cette fois, du moins, ma cousine était franchement ironique et malveillante. — Ecoutez-moi, Ursule, lui dis-je. Il n'est plus temps de railler ; la conversation que je vais avoir avec vous sera grave, ce sera sans doute la dernière que nous aurons ensemble. — J'en doute fort ! s'écria impérieusement Ursule, car j'ai, moi, à vous demander compte de la déloyauté de votre conduite et de celle de votre mari. — Que voulez-dire ? — En vous cachant pour épier un entretien que je croyais secret, vous commettiez un abus de confiance, vous me rendiez votre jouet... savez-vous que je pourrais vouloir m'en venger ! — J'aime mieux ces tières paroles, Ursule, que votre mélancolie doucereuse dont j'ai été trop longtemps dupe ; je sais au moins qu'en vous j'ai une ennemie... Eh bien !... soit. — Je n'ai aucune envie d'être votre ennemie ; vous avez eu envers moi un mauvais procédé, j'ai le droit de m'en plaindre, et je vous dis que je pourrais vouloir m'en venger : voilà tout. — Mais, depuis votre arrivée ici, ne prenez-vous pas à tâche de porter le trouble dans cette maison ? — Qu'avez-vous à me reprocher ? Puis-je empêcher votre mari d'avoir du goût pour moi ? Puis-je faire mieux que de le railler, que de lui ôter tout espoir, que de lui promettre de partir, puisque vous et lui le désirez ?

— Pourquoi donc, alors, n'êtes-vous pas partie ce matin ? l'occasion n'était-elle pas parfaite ? Je vous dis, moi, que, si vous aviez l'intention d'ôter tout espoir à mon mari, au lieu d'étaler je ne sais quelle métaphysique de sentiments effrontés, au lieu de lui dire : « Je ne vous aimerai jamais, mais je pourrai en aimer d'autres passionnément ; » si vous lui aviez dit simplement : Je suis attachée à mes devoirs, votre femme est mon amie, ma sœur, jamais je ne trahirai ni elle, ni mon mari ; ce langage eût été digne et noble... au lieu d'être perfidement calculé.—Vous me permettrez, j'espère, d'être juge de la convenance et de la portée de mes paroles ; la jalousie est une mauvaise conseillère, et je crois qu'elle vous égare. — Elle m'éclaire... elle m'éclaire... — Vous êtes trop intéressée dans la question, Mathilde, pour la juger sainement ; en parlant à votre mari comme je lui ai parlé, je lui ôtais toute espérance... Les hommes ne croient pas à nos principes, ils croient à notre indifférence. — Je ne doute pas de votre expérience à ce sujet, Ursule ; mais il y a un moyen infaillible de rompre un penchant : c'est l'absence. — Quand elle ne l'augmente pas ! — Ainsi, c'est par indifférence pour mon mari que vous restez ici ? — Absolument : je lui ai déclaré que j'avais presque de l'éloignement pour lui... Vous l'avez entendu... que voulez-vous de plus ? — Eh bien ! admettez que mes soupçons, que mes craintes soient exagérés ; n'était-il pas de votre devoir d'y mettre un terme, en ne prolongeant pas votre séjour ici ?

— Il est impossible de renvoyer les gens avec plus d'urbanité ; pourtant, je me permettrai de vous faire à mon tour quelques observations : vous sentez qu'après la promesse que j'ai faite à votre mari, si j'ai laissé ce matin partir M. Sécherin sans l'accompagner... c'est que de graves motifs m'obligeaient à agir ainsi. — Et n'était-ce donc rien que mon repos, que la tranquillité de ma vie, à moi, que vous venez si méchamment troubler ! — Je suis ravie de voir, Mathilde, que vous songez beaucoup à vous ; alors vous ne trouverez pas extraordinaire que je songe un peu à moi. Par deux fois, j'ai indirectement parlé de mon départ à mon mari ; son étonnement a été tel, que j'ai pressenti qu'il ne pourrait parvenir à s'expliquer ce brusque changement dans mes résolutions sans que quelques soupçons ne s'élevassent dans son esprit : ou il croira que je fuis volontairement votre mari parce que je crains de partager son amour, ou il croira que votre jalousie a exigé mon départ... de toutes façons, vous le voyez, ses doutes seront éveillés, sa confiance en moi s'altérera, et, je vous l'avoue, je tiens autant que vous à vivre tranquille.

— Ursule... Ursule... prenez garde ; c'est vous railler de moi, que de me donner de pareilles raisons. — Elles sont excellentes pour moi, je vous jure. Il a fallu toute l'autorité du langage de la vérité pour empêcher mon mari de croire aux visions de sa mère à propos de ce M. Chopinelle, je n'ai pas envie de voir de pareilles scènes se renouveler. — Malgré tout ce que je ressens contre vous, m'écriai-je, je n'aurais pas osé faire allusion à votre conduite dans cette circonstance ; mais, puisque vous en parlez sans honte, je vous dirai que c'est justement parce que je vous sais coupable d'une faute que rien ne pouvait excuser, que j'ai le droit de vous soupçonner et de vous craindre lorsqu'il s'agit d'un homme tel que M. de Lanery. — Mathilde !... — C'est parce que j'ai été témoin de tout ce qui s'est passé à Vouvray que j'ai le pressentiment, que j'ai la certitude que votre apparente indifférence pour mon mari cache quelque arrière-pensée.

Ursule haussa dédaigneusement les épaules. — Mon Dieu ! je sais fort bien que vous avez cru aux absurdes médisances de ma belle-mère, me dit-elle, mais il est trop tard pour les renouveler ; vous aviez une très-belle occasion de m'accuser lorsque, devant mon mari et devant sa mère, j'ai invoqué votre témoignage à l'appui de mon innocence... — Osez-vous parler ainsi, Ursule ! lorsque la pitié, lorsqu'un généreux ressentiment de notre ancienne amitié m'a fait garder le silence... Ah ! elle me l'avait bien dit : « Puissiez-vous ne jamais vous repentir de l'appui que vous prêtez à cette femme coupable !... » Mais ne récriminons pas sur le passé... Une dernière fois je vous demande... et, s'il le faut... je vous supplie de ne pas prolonger votre séjour ici... Après ce qui s'est passé entre nous, nos relations ne pourront être que bien pénibles. De grâce, rejoignez votre mari... Vous avez, dites-vous, de l'indifférence pour Gontran ; qui peut vous retenir ? Votre caractère est tel, que vous serez heureuse partout ; je ne vous ai jamais fait de mal, ne vous opiniâtrez donc pas à me tourmenter. — Je serais désolée de vous tourmenter, mais, je vous le dis encore, je ne puis, pour une vaine imagination, pour un caprice de votre part, risquer une folle démarche qui compromettrait mon avenir... me répondit Ursule avec un sang-froid imperturbable. — Je crois qu'en tout cas vous calculez fort mal, dis-je à ma cousine en surmontant mon émotion ; vous voulez attendre le retour de votre mari... — Je le désire. — Soit... eh bien ! à tort ou à raison, je suis jalouse de vous. — A tort... très à tort. — Soit... encore... mais je suis jalouse ; votre refus de vous éloigner... augmente encore cette jalousie, le retour de M. Sécherin ne calmera pas mes agitations... Je lui en cacherais la cause, qu'il finirait par la deviner... Réfléchissez bien à cela... Lors de cette partie de chasse, il a fallu mon empire sur moi-même et la distraction de votre mari pour qu'il ne surprît pas mon secret... Vous voyez donc bien qu'en me refusant de partir vous provoquez un danger plus grand que celui que vous redoutez.

— Que puis-je faire à cela ? Si je suis perdue par votre fait, je me résignerai à mon sort... mais je ne serai jamais assez folle ni assez sotte pour aller me perdre moi-même. — Peut-être... Ursule... peut-être. Prenez bien garde... — Me menacez-vous ? Et de quoi me menacez-vous ? — Je ne vous menace pas, mais je vous préviens qu'il s'agit de mon bonheur, de mon avenir, de ma vie : je lutterai de toutes mes forces, je serai capable de tout pour conserver ce que vous voulez peut-être me ravir. — Vous... capable d'une lâche délation ?... je ne le crois pas, je vous en défie. — Vous avez raison de m'en défier, vous m'en savez incapable : mais, sans lâcheté, je puis m'adresser à la bonté de votre mari : je puis lui avouer mes craintes, tout en lui disant qu'elles sont insensées, mais qu'elles me font un mal affreux. Cela ne vous compromettra pas... cela éveillera peut-être les soupçons de votre mari... mais vous l'aurez voulu... — Alors je saurai me défendre ou me venger. — Ecoutez-moi bien, Ursule... je vous jure par la mémoire de ma mère que, si vous persistez à rester ici malgré moi... je n'hésiterai pas devant cette extrémité, quelque funeste qu'elle soit... Un secret pressentiment me dit qu'une des questions les plus fatales de ma vie s'agite en ce moment... je vous préviens qu'il s'est fait un grand changement dans mon caractère. Il est devenu aussi ferme et aussi résolu qu'il était faible et timide... ne me poussez pas à bout ; je ne vous demande rien que de possible, que de faisable. — Je suis seule juge de cela, il me semble... je connais mon mari mieux que vous.

— Vous exagérez à dessein sa susceptibilité; j'ai vu quelle influence vous aviez sur lui... Vous ne me ferez pas croire que l'homme qui a été d'une confiance assez aveugle pour croire à votre fable au sujet de la lettre de M. Chopinelle, que l'homme qui n'a pas été ébranlé dans sa foi par le formidable serment de sa mère, vous ne me ferez pas croire, dis-je, que cet homme, qui ne vit que pour vous, que par vous, aura le moindre soupçon lorsqu'il vous verra venir le rejoindre, et que vous lui direz que vous vous ennuyiez loin de lui... — Il ne verra là qu'une exagération ridicule. — Ce sont de ces exagérations que les cœurs dévoués et généreux comme le sien admettent d'autant plus qu'ils sont capables de les éprouver. Vos moindres désirs sont des ordres pour lui : vous lui direz que vous voulez faire un voyage en Italie, je suppose; il vous croira, il s'empressera de vous satisfaire. — Je vous remercie mille fois de la bonne opinion que vous avez de mon habileté, de mon adresse et de mon influence, me dit Ursule avec un sourire sardonique... malheureusement, je crois que vous exagérez mes avantages. Pourtant rassurez-vous : dès le retour de mon mari, je ne resterai ici que le temps nécessaire pour amener naturellement ce départ; d'ici là, je vous en prie à mon tour, n'insistez pas, et accordez-moi l'hospitalité.

— Mais cela est infâme pourtant... m'écriai-je avec indignation; il suffira donc de votre volonté pour désespérer ma vie! — Revenez à la raison, oubliez des soupçons insensés; ces fantômes s'évanouiront; le calme renaîtra dans votre esprit. — Oubliez la douleur, n'est-ce pas? et vous ne souffrirez plus! — Croyez que rien ne m'est plus désagréable que cette discussion, Mathilde, et que... — Eh bien! m'écriai-je en interrompant ma cousine, puisque c'est une lutte, je l'accepte... Tous les moyens vous sont bons pour m'attaquer dans ce que j'ai de plus cher, tous les moyens me seront bons pour me défendre... Votre prétendue indifférence pour mon mari est un manége de coquetterie raffinée dont je ne suis pas dupe. Vous voulez lui plaire, je vous rendrai odieuse à ses yeux; je lui avais tu jusqu'ici votre honteuse aventure de Vouvray, je ne garderai plus aucun ménagement : s'il était tenté de m'oublier un moment pour vous, moi qui ne lui ai donné que des marques d'amour et de dévouement, il comparerait... et il verrait à quelle femme il me sacrifie. — Mathilde... Mathilde... prenez garde à votre tour! s'écria Ursule, et ses yeux semblèrent étinceler de colère, prenez garde à ce que vous direz !... de ma vie... je ne pardonnerais cette calomnie, entendez-vous !... ne m'exaspérez pas! — J'en étais sûre! m'écriai-je, mon mari ne vous est donc pas indifférent, puisque vous craignez qu'il ne soit instruit de cette aventure! — Je tiens à l'estime de votre mari... comme à l'estime de tous les honnêtes gens... et il est horrible à vous de vouloir me la faire perdre, s'écria Ursule avec un accent de dignité outragée.

— Vous tenez à son estime! et vous n'avez pas craint d'afficher effrontément les principes les plus corrompus! et vous n'avez pas craint de railler tout ce qui est saint et sacré dans le monde! Non, non, j'en suis de plus en plus convaincue, votre instinct de ruse vous a dit qu'incapable de lui plaire par de généreuses et nobles qualités, vous ne pouviez que frapper son imagination par quelque affectation bizarre et étrange; mais, dès qu'il saura que tout cet échafaudage de prétentions cyniques n'a pour but que de lui ménager un cœur que M. Chopinelle a occupé tout entier... — Mathilde... à votre tour prenez garde! ne me poussez pas à bout... — Oh! maintenant je vous connais, je ne vous crains plus... Mes illusions sur vous pouvaient seules être dangereuses, mais elles sont, heureusement, dissipées. — Eh bien! s'écria ma cousine en ne cachant plus les mauvais ressentiments qui l'agitaient, puisque vos illusions sont dissipées, puisque vous me connaissez, puisque vous m'outragez... je n'ai plus à garder aucune mesure, il m'en a assez coûté de dissimuler avec vous depuis longtemps... Vous m'avez démasquée, dites-vous; regardez-moi donc bien en face alors!

Je fus effrayée de l'expression d'audace et de méchanceté qui se révéla tout à coup sur les traits d'Ursule. — Depuis assez d'années ce masque me gênait, reprit-elle. — Depuis assez d'années? que voulez-vous dire, Ursule? — Ah! cela vous surprend? Ah! vous me croyiez une amie dévouée, une sœur?... Femme ingénue et candide! Et elle haussa les épaules. — Mon Dieu... mon Dieu!... — Mais vous oubliez donc tout ce que vous m'avez fait souffrir, vous, depuis votre enfance? s'écria-t-elle. — Moi? moi? — Vous, Mathilde! Vous me supposez donc bien insensible, bien inerte, ou bien stupide, pour croire que j'aie oublié notre jeunesse! Vous ne savez donc pas tout ce que mon cœur ulcéré a amassé de haine et d'envie, depuis qu'un hasard fatal m'a rapprochée de vous? — Et moi... moi! qui avais béni ce jour parce qu'il me donnait une sœur... — Vous auriez dû le maudire, car alors il vous donnait une victime... et plus tard une ennemie. — Une victime, une ennemie... grand Dieu!... que vous ai-je donc fait?

— N'était-ce pas en votre nom, n'était-ce pas à votre orgueil, qu'on ne sacrifiait chaque jour? Vous ne vous rappelez donc pas que sans cesse, à tout propos, j'ai été humiliée, blessée, méprisée à cause de vous? Non, il n'y a pas de torture d'amour-propre qu'on ne m'ait fait subir toujours en me comparant à vous... Enfant, mon éducation était un bienfait que je devais à votre charité! si l'on me donnait quelque vêtement élégant, c'était encore une aumône qu'on me jetait à vos dépens! ce n'était pas tout... pour vous toujours et partout la louange, les flatteries, les récompenses; pour moi toujours les reproches, les humiliations, les duretés. Et vous croyez que j'ai pu oublier cela, moi! Et vous croyez que ce ne sont pas là de ces blessures dont les cicatrices sont ineffaçables! Et vous croyez que vous êtes maintenant bien venue à me reprocher une faute et à me menacer! — O mon Dieu! mon Dieu! m'écriai-je en cachant ma figure dans mes mains, l'infernale prévision de mademoiselle de Maran ne l'avait pas trompée : elle savait dans quelle âme elle faisait germer l'envie!

— Et que m'importe! reprit Ursule avec une nouvelle violence, que m'importe la main qui m'a frappée? Je ne pense qu'au coup que j'ai reçu. N'ai-je pas toujours et d'autant plus souffert que l'on ne m'accablait que pour vous exalter? Enfant, les punitions; jeune fille, les mépris : voilà quel a été mon sort auprès de vous. S'est-il agi de nous marier, vous deviez, vous, prétendre aux plus brillants partis; moi, je devais me trouver trop heureuse d'épouser quelque homme pauvre et grossier. Vous étiez si riche! vous étiez si belle! vous étiez remplie de si adorables qualités! tandis que moi, au contraire, j'étais pauvre, sotte, et dépourvue de tous les agréments qui vous faisaient chérir! Cela est arrivé, d'ailleurs, comme on nous l'avait prédit : vous avez épousé un grand seigneur spirituel et charmant, moi j'ai épousé un homme ridicule et vulgaire. Oh! jamais, jamais je n'oublierai, voyez-vous, ce que j'ai ressenti lorsque, devant vous qui, toute rayonnante d'orgueil et de bonheur, regardiez votre beau fiancé, on a insulté, raillé l'homme dont je rougissais de porter le nom. Oh! comme ce rapprochement était un dernier et terrible coup qu'on me portait, comme cette fois encore on me sacrifiait, on m'immolait à vous, à l'insolent bonheur dont vous m'écrasez depuis si longtemps!

— Mais c'est horrible! m'écriai-je, mais vous savez bien que j'étais étrangère à ces perfidies de ma tante; mais vous savez bien que, même pendant notre enfance, je me faisais punir pour partager les rigueurs qu'on vous imposait; mais vous savez bien que plus tard il n'a pas dépendu de moi que vous ne fissiez un mariage selon votre cœur. — Vous m'avez offert la moitié de votre fortune, me direz-vous; l'ai-je acceptée? Qui donc vous dit que je n'ai pas ma fierté comme vous avez la vôtre? qui donc vous dit que je n'ai pas été encore aigrie davantage par vos éternelles affectations de générosité, de pitié? — Mais vous m'avez donc toujours haïe? mais ces assurances d'amitié que vous m'avez données jusqu'ici étaient donc autant de mensonges, autant de blasphèmes? Comment! dès notre enfance, cette odieuse haine a fermenté en vous? Comment! vous avez pu jusqu'à présent la dissimuler? Comment! rien ne vous a touché, ni mon affection de sœur, ni la haine que me portait mademoiselle de Maran? Comment! vous, avec votre esprit, vous n'avez pas vu qu'elle prenait à tâche de vous humilier en me louant, afin d'exciter votre jalousie, votre envie, et de vous rendre un jour mon ennemie?... Ah! Ursule... Ursule... si elle vous entendait, elle serait bien heureuse de voir que vous servez ainsi d'aveugle instrument à sa haine.

— Eh! mon Dieu... n'accusez pas tant mademoiselle de Maran, s'écria Ursule avec impatience; elle n'a fait sans doute que développer le sentiment d'envie qui était en moi : je suis née jalouse et envieuse, comme vous êtes née loyale et généreuse; vous eussiez été à ma place, j'eusse été à la vôtre, que, malgré tous les calculs de la méchanceté de mademoiselle de Maran, elle n'aurait jamais éveillé en vous une jalousie ardente contre moi. — Mais, puisque vous me reconnaissez loyale et généreuse, pourquoi me haïssez-vous? Que vous ai-je fait? — C'est justement parce que vous êtes loyale et généreuse, que je vous hais... Je vous hais encore parce que j'ai toujours été humiliée à cause de vous; je vous hais parce que vous jouissez de tous les bonheurs que j'envie; je vous hais parce que j'ai eu à rougir devant vous. Nous sommes seules, je puis tout dire impunément... Eh bien! oui, ce qui a porté le comble à ma rage contre vous, ç'a été de vous voir instruite d'une liaison ridicule, ç'a été de me voir traitée devant vous avec le dernier mépris par ma belle-mère. — Mais vous le voyez bien, cette liaison existait; ce mépris, vous le méritiez! — Et c'est justement cela qui m'exaspère... vous me diriez que je suis laide et bossue comme mademoiselle de Maran, que je ne m'en inquiéterais pas.

— Mais... — Mais je ne veux pas me faire meilleure que je ne le suis, je ne discute pas... je ne dis pas que j'ai raison d'éprouver ainsi .. je dis que j'éprouve ainsi; le hasard a fait que, par vous ou à cause de vous, j'ai été blessée dans ce que j'avais de plus irritable... je m'en prends à vous, et je vous hais. Ceci n'est peut-être pas logique, mais c'est réel... Ce langage vous étonne?... oh!... c'est que le chagrin et l'isolement avancent et développent singulièrement l'intelligence, Mathilde!... D'abord, j'ai dû à ces maîtres rudes et cruels la science de dissimuler et d'attendre. J'étais humiliée à cause de vous, que pouvais-je contre vous? rien. J'attendis, j'observai; les louanges excessives dont on vous accablait me donnèrent le désir violent de compenser par l'art, par la grâce hypocrite, par la coquetterie la plus étudiée, ces avantages qui me manquaient et qu'on admirait en vous... Quand j'eus quinze ans, je vous trouvai belle, bien plus belle que moi; ne pouvant lutter de beauté avec vous, je me promis de vous le disputer un jour par la physionomie, par l'entrain, par le montant : vous étiez belle d'une beauté chaste et sereine... je voulus être agaçante... provoquante... mais le moment n'était pas venu... Un jour, je pleurais de rage en pensant à l'avenir brillant qui vous attendait, au triste sort qui m'était réservé... Par hasard, je me regardai dans un miroir, je vis que les larmes m'allaient presque aussi bien que le rire éclatant et fou... Provisoirement, je me résolus d'être triste, mélancolique, sentimentale. Vous étiez riche, j'étais

pauvre ; on vous comblait de flatteries, on m'accablait de mépris : rien ne paraissait plus naturel et plus intéressant que mon rôle de victime résignée... Je me mariai, et vous aussi ; vous aviez tout pour choisir, et vous avez choisi un homme charmant... Le même bonheur vous a suivie dans votre union ; belle, riche, jeune, titrée, jouissant d'une réputation sans tache, idole de ce monde qui n'a d'admiration que pour votre beauté, de louanges que pour vos vertus, vous ne pouvez faire un vœu qui ne soit réalisé : voilà votre vie... Est-ce assez de bonheur, cela ? ajouta-t-elle avec une expression de colère et d'envie qui me prouva qu'elle me croyait véritablement la plus heureuse des femmes.

Un moment je fus sur le point de la détromper, pensant ainsi la désarmer ; je voulais lui dire toutes les angoisses des premiers mois de mon mariage, les calomnies dont j'avais été victime... mais cela me parut une lâcheté, je me contentai de lui répondre : — Vous me croyez donc bien heureuse, que vous me haïssez tant... — Eh bien ! oui ; quand je compare votre existence à la mienne, je vous envie, je souffre. Pourquoi cette différence entre nous ? Pourquoi n'y a-t-il pas un avantage dont vous ne jouissiez ? pas une qualité, pas une vertu qu'on n'admire en vous ? Je l'avais bien prévu, et votre tante me l'a sans cesse répété depuis son arrivée ici : à Paris... dans votre monde... on ne connaît que vous, on ne jure que par vous... Vous êtes à la fois la femme la plus à la mode et la plus respectée. On vous cite partout comme un modèle de grâce et d'élégance, et on ne vous reproche pas une faiblesse, pas une coquetterie... Et cela dans le monde le plus médisant, le plus difficile à capter... tandis que moi je vis en province avec un obscur marchand que je ne puis dominer qu'en affectant des vulgarités qui révoltent mes goûts et mes habitudes ! Et ce n'est pas tout : il faut encore que vous veniez surprendre les plaies honteuses de cette existence déjà si cruelle ! il faut qu'à son arrivée ma belle-mère, mon mari, ne cessent de m'étourdir de vos louanges comme autrefois mademoiselle de Maran ! Oh ! vous êtes une femme incomparable, soit... mais votre insolent bonheur n'est peut-être pas invulnérable...

La colère et la jalousie dominaient tellement Ursule, qu'elle ne s'aperçut pas de ma stupeur. En l'entendant ainsi parler de mon insolent bonheur, je m'expliquai les paroles de mademoiselle de Maran, qui m'avait plusieurs fois répété : « Je suis fidèle à nos conventions ; je ne parle pas de toutes ces horreurs de Lugarto à votre cousine : au contraire, je lui répète sans cesse que vous avez toujours été la plus heureuse des femmes, que votre sort fait l'envie de tous, et que les bons comme les méchants n'ont pour vous qu'un sentiment, l'adoration. » Je ne m'étonnai plus. Avec sa perfidie ordinaire, mademoiselle de Maran avait pris à tâche d'exaspérer la jalousie de ma cousine en lui peignant ma vie comme aussi riante qu'elle avait été douloureuse.

En voyant Ursule si indignement irritée du bonheur qu'elle me supposait, je songeai à sa joie si elle pénétrait mes véritables infortunes : moins que jamais je voulus lui donner cette satisfaction. — Ainsi, lui dis-je, voilà le secret de votre haine ?... vous l'avouez au moins... A cette heure, quels sont vos desseins ? Voulez-vous m'enlever mon mari ? Est-ce là la vengeance que vous prétendez tirer de moi ? — Au point où nous en sommes maintenant, vous ne comptez pas, je crois, que je vous fasse part de mes projets ? me dit impérieusement Ursule. — Comme il ne m'est pas difficile de les deviner, m'écriai-je... je vais vous dire, moi, mon irrévocable décision. Je vais écrire à votre mari de revenir en toute hâte : à son arrivée, je lui avoue mes soupçons, que je veux bien encore lui dire insensés, et je le supplie de vous emmener ; vous êtes désormais ma plus dangereuse ennemie... je n'ai plus aucun ménagement à garder. Ainsi, je ne cacherai rien à mon mari de ce qui s'est passé à Vouvray entre vous et M. Chopinelle. — Vous voulez la guerre, Mathilde ! eh bien ! la guerre !... tous les moyens sont bons quand on réussit ; j'espère vous le prouver. Et Ursule me laissa seule.

CHAPITRE XXXVI.

Retour.

Après le départ d'Ursule, mon premier mouvement fut d'aller trouver mon mari, et de lui raconter mon entretien avec ma cousine. Malheureusement Gontran était sorti dès le matin pour aller à la chasse. Je dis à Blondeau de me prévenir de son retour. L'heure du déjeuner sonna, Gontran n'était pas encore de retour. Je trouvai mademoiselle de Maran dans le salon. Elle me demanda où était ma cousine, je lui dis qu'elle était sans doute chez elle. On alla l'y chercher, on ne la trouva pas. La matinée était assez belle, je supposai qu'elle se promenait dans le parc ; on sonna une seconde fois, elle ne parut pas. Tout à coup l'idée me vint qu'elle était peut-être allée rejoindre Gontran. Mais on me dit que mon mari était sorti sur un poney avec un de ses gardes et ses chiens, pour chasser au marais. Cela me tranquillisa, je me mis à table avec ma tante ; elle ne m'épargna pas ses méchantes remarques sur l'absence d'Ursule et de mon mari. J'avais de telles préoccupations, que ces perfides insinuations qui, dans d'autres circonstances, m'eussent été pénibles, m'étaient alors presque indifférentes. En sortant de table, je prétextai de quelques lettres à écrire avant l'arrivée du courrier pour remonter chez moi. Je laissai mademoiselle de Maran occupée à son tricot. Deux heures sonnèrent, ni Ursule ni Gontran n'étaient encore de retour.

Je vis venir Blondeau, je la priai de s'informer auprès de la femme de chambre d'Ursule si sa maîtresse lui avait donné quelques ordres. Blondeau revint m'apprendre que madame Sécherin avait pris un livre dans la bibliothèque, et qu'elle était allée pour se promener. Je parcourus le parc en tous sens, je ne trouvai pas Ursule. Une petite porte donnant sur la forêt était ouverte. Ma cousine avait dû sortir par là. Peut-être la veille était-elle convenue d'un rendez-vous avec Gontran. Cette idée m'effrayait, j'attachais la plus grande importance à ne pas être prévenue par Ursule auprès de mon mari. Je revins au château le désespoir dans l'âme. Mademoiselle de Maran me dit qu'elle commençait à être sérieusement inquiète d'Ursule, que je devrais envoyer quelques-uns de mes gens dans la forêt, qu'elle s'était peut-être égarée. A ce moment ma cousine entra. Elle me salua avec une cordialité aussi intime que si la scène du matin n'avait pas eu lieu.

Son teint était animé, ses yeux brillaient, je ne sais quel air de triomphe et d'orgueil éclatait sur tous ses traits ; ses bottines de soie un peu poudreuses montraient qu'elle avait assez longtemps marché, les rubans dénoués de son chapeau de paille doublé d'incarnat flottaient sur ses épaules, et les longues boucles de ses cheveux bruns, un peu défrisées, s'allongeaient jusqu'à la naissance de son sein, à demi voilé par un fichu à la paysanne. Elle tenait dans une de ses mains un gros bouquet de fleurs sauvages. Elle dit à mademoiselle de Maran et à moi qu'elle avait voulu sortir du parc, et qu'elle s'était à demi égarée dans la forêt ; mais que, trouvant le temps magnifique, elle avait voulu profiter d'une des dernières belles journées d'automne : elle s'était amusée à cueillir des fleurs, et n'avait songé à retrouver son chemin qu'après avoir fait au moins une grande lieue. Un bûcheron, auquel elle s'était adressée, l'avait rencontrée, et l'avait ramenée jusqu'au château. Ce récit, fait simplement, naturellement, dissipa ma défiance, si justement éveillée. Je crus d'autant plus à ce que disait Ursule, qu'environ une demi-heure après son retour, au moment où le courrier venait d'apporter nos lettres, le garde qui avait accompagné mon mari vint me dire de sa part que sa chasse s'était prolongée plus qu'il ne l'avait pensé, que je fusse sans inquiétude, qu'il reviendrait le soir pour le dîner. J'interrogeai ce garde ; il me dit n'avoir quitté mon mari que depuis une heure environ, à l'étang des Sources, où il chassait encore. Ces renseignements me rassurèrent complétement. J'attachais tant de prix à voir mon mari avant Ursule, que de nouveau je recommandai à Blondeau de guetter son arrivée et de le conduire chez moi en lui disant que j'avais à lui parler des choses les plus importantes. Cet ordre donné, je rentrai au salon.

Je trouvai mademoiselle de Maran lisant avec attention les lettres qui venaient de lui arriver de Paris. Je ne sais si elle s'aperçut ou non de ma présence, mais elle ne quitta pas des yeux les lettres qu'elle lisait, et s'écria plusieurs fois avec les marques du plus grand étonnement : — Ah ! mon Dieu... mon Dieu... qui est-ce qui aurait cru cela ? on lui aurait donné le bon Dieu sans confession. Qu'est-ce que cela va devenir ? faut-il le prévenir ?... faut-il lui cacher ? c'est terrible !... Impatientée de ces exclamations, ne pouvant supposer que ma tante ne m'eût pas vue entrer... je lui dis : — Avez-vous de bonnes nouvelles de Paris, madame ? Mais elle, sans me répondre, sans paraître m'entendre, continua de se parler à elle-même. — Quel éclat ça va faire... D'un autre côté, comment l'empêcher ?... Comme c'est encore heureux que je sois venue ici pour arranger tout cela ! Ces derniers mots de ma tante me donnèrent à penser et m'effrayèrent. J'ignorais ce dont il s'agissait ; mais, en entendant dire à mademoiselle de Maran qu'il était « heureux qu'elle fût venue pour arranger quelque chose, » un secret pressentiment m'avertissait que son arrivée à Maran cachait de méchants desseins, et que ses terreurs des révolutionnaires de Paris n'étaient qu'un prétexte.

Je m'approchai d'elle ; je lui répétai cette fois assez haut pour qu'elle ne pût feindre de ne pas m'entendre : — Avez-vous de bonnes nouvelles de Paris, madame ? Elle fit un mouvement de surprise, et me dit : — Comment... vous étiez là... Est-ce que vous m'avez entendue ?... — Je vous ai entendue, madame ; mais je n'ai pu rien comprendre à ce que j'ai entendu. — Tant mieux, tant mieux ; car il n'est pas temps... Ah ! mon Dieu, mon Dieu, c'est-y donc possible ! reprit mademoiselle de Maran en levant les mains au ciel. — Vous semblez préoccupée, madame... Je vous laisse, lui dis-je. — Je semble préoccupée... je le crois bien, il y a de quoi, vous n'en saurez que trop tôt la raison. — Cette lettre peut donc m'intéresser, madame ? — Vous intéresser ? vous intéresser... plus que vous ne le pensez. Hélas ! vous m'en voyez tout abasourdie... toute je ne sais comment, de cette nouvelle ! Mais je ne puis encore y croire... non, non ; n'est-ce pas que vous êtes incapable de cela ? — Mais de quoi, madame ? sont-ce de nouvelles inquiétudes que vous voulez me donner ! De grâce expliquez-vous. — Que je m'explique ! est-ce que c'est possible en l'absence de votre mari ! Il faut l'attendre... Et encore je ne sais si j'oserai... Dites donc, est-ce qu'il est toujours violent comme on dit qu'il était avant son mariage ? C'est qu'alors il faudrait de fameux ménagements.

Je regardai fermement ma tante. — J'aurais été bien étonnée, madame, que votre arrivée ne fût pas signalée par quelque triste événement... Je suis résignée à tout, et je mets ma confiance dans le cœur de

mon mari.— Ah ! bien alors, puisqu'il en est ainsi, tant mieux ! je n'aurai pas à prendre de grandes précautions oratoires : vous avez raison de placer votre confiance dans le cœur de votre mari, ça répond à tout... Vous avez là une ingénieuse idée... C'est égal, défiez-vous toujours de son premier mouvement, et tâchez de n'être pas seule : car, hélas ! pauvre chère enfant, je suis bien faible, bien vieille, et je ne pourrais pas vous défendre. — Me défendre... et contre qui ? — Contre votre mari... car, malgré moi, je pense toujours que le prince Kserniki a souvent battu comme plâtre la belle princesse Ksernika, sa femme, pour bien moins que ça, ma foi ! — Je vois avec plaisir, madame, à ces exagérations, que vous voulez faire une triste plaisanterie. — Une plaisanterie? Dieu m'en garde !... Vous ne verrez que trop que rien n'est plus sérieux ; tout ce que je puis, tout ce que je dois faire comme grand'parente, c'est de m'interposer si les choses allaient trop loin.

Je connaissais trop ma tante pour espérer de la faire s'expliquer et de mettre un terme à ses mystérieuses réticences ; je lui répondis donc avec un sang-froid qui la contraria extrêmement : — Veuillez m'excuser si je vous quitte, madame ; je voudrais aller m'habiller pour dîner.—Allez, allez, chère petite, et faites-vous le plus jolie possible ; ça désarme quelquefois les plus furieux : la belle princesse Ksernika s'y connaissait, et elle n'y manquait jamais. Elle s'attifait toujours à ravir pour conjurer l'orage conjugal, elle arrivait toujours triomphante et pimpante ; aussi gagnait-elle à ses beaux atours, de n'avoir jamais qu'un membre cassé à la fois par ce cher et bon prince. Je sortis sans entendre la suite des odieuses plaisanteries de mademoiselle de Maran ; je montai chez moi pour attendre Gontran. A son retour de la chasse, il vint me trouver, ainsi que je l'en avais fait prier. Je fus frappée de son air radieux, épanoui, lui que j'avais vu depuis plusieurs jours si pensif et si triste. En entrant chez moi, il m'embrassa tendrement, et me dit : —Pardon, mille pardons, ma chère Mathilde, de vous avoir peut-être inquiétée ; mais je me suis laissé aller comme un enfant au plaisir de la chasse, et, comme toujours, j'ai compté sur votre indulgence.

Les excuses de mon mari me surprenaient : depuis longtemps il ne m'en faisait plus. — Je suis ravie, lui dis-je, que cette chasse ait été heureuse ; vous semblez moins soucieux que ces jours passés. — Mon Dieu, rien de plus simple : vous le savez, souvent les plus petites causes ont de grands effets. Ce matin, en m'en allant sur mon poney, j'étais de mauvaise humeur, je commençai la chasse machinalement, sans plaisir ; le ciel était voilé de brouillard. Tout à coup un brillant rayon de soleil perce les nuages, la nature semble s'illuminer, resplendir : je ne sais pourquoi je fis comme la nature ; mais, j'étais morose, et je devins tout à coup heureux et gai... heureux et gai comme à vingt ans, ou mieux... heureux et gai comme le jour où vous m'avez dit : Je vous aime. Voyons... regardez-moi, me dit Gontran avec charme, regardez-moi et comparez, madame, si vous avez, comme moi, conservé un souvenir immortel de ce beau jour. Cela était vrai, de la vie je n'avais vu à mon mari une physionomie à la fois plus riante et plus indiciblement heureuse. — En effet... lui dis-je sans pouvoir cacher ma surprise, votre figure respire le bonheur, et me rappelle de bien beaux jours...— Oh ! oui, reprit-il avec expansion, mon bonheur est immense, il resplendit autour de moi et malgré moi... Il s'agirait, je crois, de ma vie, que je ne pourrais cacher combien je suis heureux ! — Béni soit donc ce rayon de soleil, mon ami, puisqu'il a eu le pouvoir de vous changer ainsi.

Gontran me regarda en souriant. — Oh ! il faut tout vous avouer ; ce n'est pas seulement ce rayon de soleil qui m'a changé ; il y a eu aussi, pour ainsi dire, un rayon de soleil moral qui est venu dissiper les ténèbres de mon esprit. Ai-je besoin de vous apprendre, bon ange chéri, que c'est votre pensée adorée qui a opéré ce prodige ? — Vraiment, Gontran ? Mon Dieu ! et comment cela ? — Je me suis demandé pourquoi ma sombre tristesse contrastait ainsi avec le brillant éclat de la nature. Je me suis demandé si je n'avais pas tout ce qui rend l'existence adorable, si je ne devais pas tout cela à une femme bien-aimée, la plus belle, la meilleure, la plus généreuse de toutes celles qui se soient jamais dévouées au bonheur d'un homme : Ce n'est pas tout, me suis-je dit, un nouveau gage d'amour, un nouveau lien ne va-t-il pas nous unir plus étroitement encore ? Et je suis sombre, et je suis triste, et je ne jouis pas avec délices de chaque instant de cette vie ! Alors, Mathilde, il m'a semblé que je sortais d'un mauvais songe. — Oh ! Gontran... Gontran... dites-vous vrai ? mon Dieu ! — Oh ! oui, je dis vrai... le bonheur rend si confiant, si sincère .. Une fois dans cette bonne voie, que ta pensée m'avait offerte, Mathilde, je n'ai pas craint de rechercher la cause première de cette sotte mauvaise humeur où j'étais retombé depuis quelques jours... Encore une petite cause, vous l'avouerai-je ? oui, j'aurai ce courage. J'ai été assez sot pour ressentir un profond dépit des railleries de votre cousine ! Oui, comme un écolier, comme un provincial, je lui avais gardé rancune de s'être moquée de mes déclarations ; j'avais vu là une terrible atteinte, non pas à mon amour... vous le préservez, mais à mon amour-propre... Heureusement, en songeant à Mathilde, au petit ange qu'elle promet à notre doux avenir, j'ai chassé ces mauvaises pensées, et je lui reviens plus repentant, et, ce qui vaut mieux, plus tendre, plus épris, plus passionné que jamais... Et mon mari me baisa les mains avec une grâce enchanteresse.

Je croyais rêver. Je ne pouvais croire ce que j'entendais. Quel revirement subit dans l'esprit de Gontran avait opéré ce changement ? Ses paroles me semblaient naturelles, sincères ; il invoquait la pensée de notre enfant avec une émotion si sérieuse, que je ne pouvais supposer qu'il me mentît : et puis, quel eût été son but ? Ce bonheur inespéré, joint aux émotions si diverses de la journée, me bouleversa tellement, que je tombai dans un fauteuil comme affaissée sur moi-même. Je mis mon front dans mes deux mains pour recueillir mes idées. Après un moment de silence, je dis à Gontran : — Pardon à mon tour, mon ami, si je ne réponds pas mieux à toutes vos ravissantes bontés ; mais, quoique bien douce, ma surprise est si profonde, que je ne puis trouver de paroles pour vous exprimer ma reconnaissance. J'étais dans un embarras extrême : je croyais à la sincérité du retour de mon mari ; je ne savais si je devais ou non lui faire part de mon entretien avec Ursule, de ses cruels aveux et de l'espèce de défi qu'elle m'avait jeté au sujet de Gontran.

Pour tâcher de pressentir mon mari, je lui dis : — A propos, M. Sécherin est parti ce matin ; le savez-vous, mon ami? — Je le savais. Pourquoi sa femme ne l'a-t-elle pas accompagné ? c'était pour elle une excellente occasion de remplir sa promesse, me dit Gontran du ton le plus naturel. Elle aurait dû agir ainsi, ajouta-t-il d'un ton de reproche, par égard pour vous, puisque je lui avais confié que votre tranquillité dépendait presque de son départ. — Peut-être, dis-je en tâchant de sourire pour cacher mon émotion, peut-être se repent-elle de s'être montrée si cruelle pour vous et d'avoir repoussé vos soins, peut-être ce dédain de sa part était-il affecté. — Oh ! alors, tant pis pour elle, me dit gaiement Gontran ; elle a laissé passer le « quart d'heure du diable, » comme on dit... Maintenant, il est trop tard ; mon ange gardien est avec moi, et il a trop de beauté et trop de bonté pour ne pas me préserver et ne pas me défendre de tous les maléfices. — Vous êtes maintenant bien rassuré, mon ami, dis-je en continuant de sourire ; mais ma cousine est bien adroite, bien séduisante, et votre pauvre Mathilde... — Oh ! ma pauvre Mathilde, me dit Gontran avec un accent rempli de tendresse, ma pauvre Mathilde est une petite moqueuse... Au lieu de prendre cet air humble et résigné, elle doit s'apercevoir qu'elle est, de ce moment, ma souveraine maîtresse. Tenez, entre nous, je lui crois, à cette pauvre Mathilde, des intelligences surnaturelles avec je ne sais quels bons génies invisibles, qui, d'un souffle, changent l'orage en calme, la tristesse en joie douce et sereine ; elle leur a fait un signe, et mon âme a été inondée de félicité... Ma pauvre Mathilde me rappelle enfin ces fées qui cachent longtemps leur pouvoir pour le révéler un jour dans toute sa majesté ; et j'aurais peur d'être désormais par trop son esclave, si ce n'était régner... que de lui obéir... Mais je vous laisse... mon bel ange gardien ; faites-vous jolie, bien jolie, pour que nous puissions nous dire d'un coup d'œil, en regardant votre cousine : « Cette pauvre Ursule ! » Gontran, me baisant au front, me quitta, et me laissa dans une sorte d'enchantement.

CHAPITRE XXXVII.

Les bruits du monde.

Maintenant que je réfléchis de sang-froid à ces paroles de mon mari, je ne comprends pas comment j'ai pu croire à leur sincérité : comment ce brusque et tendre retour de Gontran, si étrangement, si fabuleusement motivé, n'éveilla pas mes soupçons. Mais alors j'ignorais encore que les protestations les plus passionnées servent souvent de voile à la perfidie, à la trahison. Et puis j'étais si malheureuse, j'avais tant besoin de trouver un bon sentiment chez mon mari, que je me laissai aller aveuglément à ce bonheur inespéré. Je comptais d'ailleurs sur ma sagacité, sur ma pénétration, pour découvrir les véritables intentions d'Ursule. Le dîner fut très-gai. Mademoiselle de Maran ne dit pas un mot qui eût trait aux menaces détournées qu'elle m'avait faites. Ursule me combla de prévenances. De son côté Gontran m'entoura de soins si marqués, si affectueux, que plusieurs fois ma tante l'en plaisanta.

A la fin du repas ma cousine me dit avec une expression de regret : — Ah ! que tu es heureuse de passer l'automne et une partie de l'hiver à la campagne, toi ! — Eh bien ! reprit mademoiselle de Maran, il me semble que c'est un bonheur que vous partagez, ma chère ; est-ce que cet excellent M. Sécherin n'est pas le plus heureux des hommes de vous voir et de vous savoir ici, jusqu'à la fin des siècles? Est-ce qu'il n'a pas pris le soin complaisant de vous y amener lui-même, s'il vous plaît? — Sans doute, madame, reprit Ursule, mais on ne fait pas toujours ce qu'on désire ; aussitôt après son retour ici, retour que je viens de hâter en lui écrivant tantôt, mon mari sera obligé de partir pour Paris, et, naturellement, je l'y accompagnerai. — Ah ! mon Dieu, s'écria ma tante, mais c'est du fruit nouveau, cela ! Avant son départ il disait qu'il pouvait rester ici jusqu'au mois de janvier, que vous ne reviendriez à Paris qu'avec Mathilde et Gontran? — Oui, madame, mais un de ses correspondants de Paris, dont j'ai reçu tantôt une lettre, car j'ouvre les lettres de mon mari en son absence, dit Ursule en souriant, lui annonce qu'il est indispensable qu'il se rende à Paris pour la fondation de la maison de Banque à laquelle M. Sécherin s'est associé comme il vous l'a dit ; aussi, ma bonne Mathilde, je n'ai plus que quatre ou cinq jours à

passer avec toi : et même, une fois à Paris, nos sociétés seront si différentes... Moi, modeste femme de banquier, toi, la brillante vicomtesse de Lanery, nous nous verrons donc bien rarement : ce sera presque une séparation.

— Mais vous deviez habiter ensemble à Paris pour continuer ce modèle des ménages unis et confondus, s'écria mademoiselle de Maran. Toutes ces belles résolutions sont donc changées? — C'étaient malheureusement de ces rêves de pensionnaires, impossibles à réaliser, madame, dit Ursule en souriant. Quoique, pour ma part, je regrette beaucoup de renoncer à cette espérance, je m'y résigne. — Et puis avouez un peu, ma cousine, dit gaiement mon mari, que le tableau que je vous ai fait du seul appartement dont nous pouvons disposer pour vous ne vous a pas séduite? — Vous êtes très-injuste, mon cher cousin : nous nous serions accommodés de bien moins encore, pour avoir le plaisir de ne pas quitter cette chère Mathilde; mais le faubourg Saint-Honoré est si loin du centre des affaires, que mon mari ne pourrait s'y fixer.

Le dîner était terminé, je me levai. Gontran donna le bras à mademoiselle de Maran et passa devant moi et Ursule. Celle-ci, au moment d'entrer dans le salon, me dit tout bas : — Voilà comme je me venge. Etes-vous contente? Lorsque les gens eurent servi le café, mademoiselle de Maran prit un air grave, solennel, et dit : — Maintenant, nous sommes seuls et en famille; nous pouvons parler à cœur ouvert. En disant ces mots elle tira de sa poche les lettres qu'elle avait reçues de Paris le matin, en me jetant un regard d'ironie et de méchanceté. — Que voulez-vous dire, madame? dit Gontran. — Vous allez le savoir : mais d'abord il faut me promettre d'être calme, de ne pas vous laisser entraîner à un premier mouvement... Mais j'y pense, Ursule, allez donc voir s'il n'est resté personne dans la salle à manger.

Ursule se leva, ouvrit la porte, regarda et revint. — Il n'y a personne, madame. — Mais encore, à quoi bon toutes ces précautions? reprit Gontran. — Bonaparte a dit qu'il fallait laver son linge sale en famille. Passez-moi l'expression en faveur de la pensée, qui est toute pleine de bon sens. Mais avant de commencer, ajouta mademoiselle de Maran en se retournant vers Ursule, il faut que je vous explique, chère petite, la contradiction apparente que vous remarquerez entre ce que je vais dire et ce que je vous ai appris. — Comment cela, madame? — J'étais convenue avec Mathilde de ne pas parler des horribles calomnies dont elle avait été victime, des affreux chagrins qui avaient empoisonné les premiers mois de son mariage. Je vous ai donc représenté votre cousine, jusqu'ici, comme la plus adorablement heureuse des créatures; hélas! il n'en était rien, mais rien du tout : vous allez bien le voir, et apprendre qu'au contraire, depuis qu'elle est mariée, à part quelques petits quartiers de lune de miel, la vie de notre pauvre Mathilde n'a été qu'une longue torture, et que ce n'est rien encore auprès de ce que le sort lui réserve. A mesure que mademoiselle de Maran parlait, Ursule me regardait avec une surprise croissante; si je n'avais pas été si souvent trompée par son hypocrisie, j'aurais presque dit qu'elle me regardait avec intérêt. — Mais, madame, encore une fois, de quoi s'agit-il? demanda Gontran avec impatience. — Mon pauvre Gontran, lui dit-elle, vous ne saurez cela que trop tôt, car ça vous regarde au premier chef; et trop tard, car je crois bien que le mal est sans remède; mais, d'abord, il faut que vous me donniez votre parole de gentilhomme de ne croire tout au plus que la moitié de ce que je vous dirai, et de faire la part des circonstances et des mauvaises langues : après tout, c'est moi qui ai élevé votre femme; et, pour moi comme pour elle, il ne faut pas trop vous hâter de la juger défavorablement sur les apparences. Voyez-vous, nous pèserons bien sincèrement le pour et le contre; et puis après, n'est-ce pas? nous prendrons une résolution.

La chasse. — PAGE 104.

Il m'était impossible de prévoir où mademoiselle de Maran voulait en venir. J'avais une telle confiance dans moi-même, que je n'étais nullement inquiète, bien que je m'attendisse à quelque méchanceté. — Puisqu'il s'agit de moi, madame, lui dis-je, je vous demande en grâce d'abréger ces préliminaires et d'arriver au fait. — Allons, allons, voilà une généreuse impatience qui me rassure et qui est de bon augure. Eh bien donc, monsieur de Lanery, savez-vous quel est le bruit, ou plutôt, ce qui est bien plus grave, quelle est la conviction des personnes de notre société que la révolution n'a pas chassées de Paris? — Non, madame. — Eh bien! l'on est persuadé, l'on sait qu'avant d'aller à Vouvray, chez sa cousine, votre femme a été en catimini passer une nuit dans une maison de campagne de M. Lugarto, et que ce bel Alcandre à étoiles d'or en champ d'argent s'y trouvait seul bien entendu : ce qui peut joliment passer pour un tête-à-tête nocturne.

Mademoiselle de Maran, en disant ces mots, me lança un regard de vipère. Je pâlis. — Eh bien! eh bien! s'écria-t-elle, voyez donc cette pauvre chère petite, comme la voilà déjà toute bouleversée! Ah! mon Dieu! que je m'en veux donc d'avoir parlé maintenant! Mais aussi elle semblait si sûre d'elle-même! Ursule, donnez-lui donc vite des sels, voilà mon flacon. Ursule s'approcha de moi avec un air de commisération protectrice et triomphante : je la repoussai doucement, en lui disant que je n'avais besoin de rien. Ce premier coup fut terrible, je n'y étais pas préparée, je restai muette. Mon mari, qui un moment était devenu pourpre de colère ou de surprise, se remit, partit d'un grand éclat de rire et s'écria : — Comment, mademoiselle de Maran... vous... vous donnez dans de pareilles histoires? Je crois bien que cette pauvre Mathilde reste stupéfaite! Il y a de quoi; qui pourrait s'attendre à une pareille folie?

Je cherchais à la hâte le moyen de me disculper, en respectant le secret de Gontran s'il en était encore temps. Mademoiselle de Maran

parut très-étonnée de l'indifférence avec laquelle Gontran accueillait cette révélation.

Elle reprit : — Mais attendez donc avant que de rire, mauvais garçon, que je vous complète au moins les faits qu'on me dénonce. On dit donc que votre femme a passé la nuit dans la maison de ce Lugarto. Maintenant les uns assurent et croient que c'était volontairement et par amour. Ce qui me semble hasardé, car ça ferait supposer que ma chère nièce est une indigne créature. Les autres prétendent, au contraire que la pauvre chère petite s'y était rendue, en tout bien, en tout honneur, pour racheter à Dieu sait quel prix un papier qui pouvait vous diffamer, mon cher Gontran. Là-dessus, remarquez bien, mes enfants, que je suis dans tout cela et de tout cela ni plus ni moins innocente que la nymphe Echo. Je ne pouvais plus en douter, M. Lugarto avait tenu parole : pour se venger, il avait écrit à mademoiselle de Maran ou à quelque personne de sa connaissance plusieurs versions de cette nuit fatale qui devaient ou me perdre de réputation ou déshonorer Gontran. Le faux et le vrai étaient si perfidement combinés et confondus dans cette horrible calomnie, que le monde, par indifférence ou par méchanceté, devait tout admettre sans examen. J'osais à peine lever les yeux sur Gontran, je m'attendais à une explosion terrible de sa part; ma stupeur égala le désappointement de mademoiselle de Maran.

Mon mari, après avoir surmonté de nouveau une légère émotion, reprit avec le plus grand sang-froid, en haussant les épaules : — Maintenant, madame, ce ne sont plus même des calomnies, ce sont des folies; et, en vérité, les temps où nous vivons sont bien graves pour qu'on puisse s'amuser à propager de si stupides niaiseries.—Comment! s'écria ma tante, c'est ainsi que vous prenez cela? Peste soit de votre philosophie! — On serait philosophe à trop bon marché, madame, si l'on méritait ce titre parce qu'on méprise de vains bruits qui n'ont pas même la consistance d'une calomnie. Mathilde ne doit pas s'inquiéter de ces sottises; en deux mots je vous rappellerai les tristes circonstances grâce auxquelles le nom de Lugarto a pu être malheureusement rapproché de celui de madame de Lancry. Cet homme a lâchement abusé d'une intimité que son amitié m'avait presque imposée, pour tâcher de nuire à la réputation de madame de Lancry. J'ai répondu à cette lâcheté comme je le devais, par un démenti et par une paire de soufflets en face de vingt personnes; une rencontre a eu lieu, j'ai donné un coup d'épée à M. Lugarto; le lendemain je suis parti pour l'Angleterre, où m'appelaient d'assez graves intérêts. Aussitôt après mon départ, Mathilde a quitté Paris pour venir chez sa cousine passer le temps de mon absence; j'ai été la rejoindre à mon retour de Londres, et je l'ai ramenée ici : voilà, madame, toute la vérité. Quant aux ridicules inventions dont on se donne la peine de vous faire part, et sur lesquelles vous croyez devoir appeler notre attention, je vous le répète, cela ne vaut pas même un démenti; je n'y songerais même déjà plus, si Mathilde n'avait pas été assez enfant pour s'en attrister un instant. Mais elle est excusable; elle entre dans le monde, son âme pure et ingénue est naturellement impressionnable à des misères qui, plus tard, n'exciteront pas même son dégoût. Puis, s'adressant à moi, Gontran me dit avec l'accent le plus tendrement affectueux : — Pardon, ma pauvre Mathilde, ma malheureuse liaison avec Lugarto vous cause encore cette contrariété, mais, je l'espère, ce sera la dernière.

Je fus profondément touchée du langage simple et digne de Gontran. Depuis le commencement de cet entretien, ma cousine semblait profondément absorbée : l'expression de sa figure avait complétement changé. Mademoiselle de Maran, malgré son assurance, était déconcertée; elle regardait attentivement, moi, Ursule, mon mari, pour tâcher de pénétrer la cause de l'indifférence ou de la modération de Gontran; modération qui m'étonnait moi-même autant qu'elle me touchait, car mon mari pouvait être justement blessé de certaines assertions de mademoiselle de Maran. Après cette muette observation, qui dura quelques secondes, ma tante reprit d'un air de réflexion : — Allons, Gontran... vous ne vous laissez pas déferrer, c'est déjà quelque chose; vous sentez bien que tout ce que je demande au monde, c'est de pouvoir ne pas croire un mot de ce qu'on m'écrit, et d'y répondre par un fameux démenti; mais, d'un autre côté, comme dit le proverbe, il n'y a pas de fumée sans feu. Eh bien! voyons. Entre nous, qui peut avoir allumé cette atroce flambée de mauvais propos-là? Comment imaginer que des gens graves, sérieux, car ce sont des gens graves et sérieux qui m'écrivent, s'amusent à inventer l'histoire de la visite nocturne de Mathilde à M. de Lugarto, s'il n'y avait rien eu de vrai là-dedans? Après tout, vous devez le savoir mieux que personne, mon garçon : 1° ce Lugarto a-t-il eu entre les mains de quoi vous déshonorer? 2° est-il capable, dans cette occurrence, de se dessaisir de ce susdit moyen de vous perdre, uniquement pour le plaisir de faire une action généreuse? Quant à moi, ça me paraîtrait joliment problématique, hypothétique, pour ne pas dire drôlatique, de la part d'une pareille espèce toujours grinchante et malfaisante.

Le châtiment. — PAGE 126.

L'infernale méchanceté de mademoiselle de Maran la servait peut-être à son insu. Il était impossible de toucher plus cruellement le vif des soupçons que devait avoir Gontran, au sujet de la reddition du faux, que M. Lugarto semblait lui avoir faite volontairement. Quoique mon mari ne pût soulever cette question avec moi, puisqu'il me croyait dans une complète ignorance de cette funeste action, j'avais toujours remarqué qu'il entrevoyait quelque cause mystérieuse dans la restitution de M. Lugarto. Mademoiselle de Maran était-elle instruite de tout? c'est ce que je ne savais pas encore. Néanmoins, je m'attendais cette fois à un mouvement de colère de Gontran.

87 5 Paris. — Imprimerie Schneider, rue d'Erfurth, 1.

Je fus presque effrayée en le voyant écouter mademoiselle de Maran avec le même calme insouciant; il haussa les épaules, sourit en me regardant, et répondit : — Cela n'est plus ni une calomnie, ni une stupidité, cela touche dans le roman, dans le surnaturel. Est-ce tout, madame? vos correspondants ne vous mandent-ils rien de plus? Ce serait dommage de s'arrêter en si bon chemin.— Non, certainement, ce n'est pas tout! s'écria ma tante, ne pouvant plus contenir sa rage, je vous ai dit ce dont les gens les plus respectables étaient convaincus... maintenant je dois vous dire quels seront les effets de ces convictions... Ils vous seront joliment agréables, ces effets-là! Quoique vous criiez au roman et au surnaturel, vous et votre femme, vous aurez tout simplement l'inconvénient d'être partout montrés au doigt, et de ne pas recevoir un salut sur dix que vous ferez. Ça vous étonne? vous allez peut-être dire que c'est de la magie? rien de plus simple pourtant. Je vais vous démontrer cela, toujours d'après mon petit jugement... On l'on croira que votre femme a sacrifié son honneur pour sauver le vôtre, mon garçon, et vous passerez pour un misérable... ou bien l'on croira que votre femme a cédé à son goût pour Lugarto, et elle passera pour une indigne, sans compter que, dans cette circonstance encore, on vous regardera comme le dernier des hommes, vu que vous avez toléré ce goût-là, soit parce que vous deviez de l'argent à ce vilain homme, soit parce que votre femme vous ayant apporté toute sa fortune, vous trouvez plus politique et plus économique de fermer les yeux.—Vraiment, madame... on croit cela? dit Gontran. — Sans doute, voilà ce que croient les bonnes gens, les gens inoffensifs, vos amis enfin —Et nos ennemis, madame?

—Ah! ah! ah! vos ennemis, c'est bien une autre affaire! Ils croient, eux, que vous et Mathilde vous vous entendez comme deux larrons en foire : « S'il n'y avait qu'un coupable dans le ménage, disent ceux-là, soit l'homme, soit la femme, il y aurait eu scission entre eux. Une honnête femme ne reste pas avec un homme déshonoré. Elle peut sacrifier son honneur pour sauver celui de son mari ; mais, une fois le sacrifice accompli, elle l'abandonne. Si elle reste avec lui, elle lui devient complice .. D'un autre côté, un honnête homme ne reste pas avec une femme qui l'a outragé... S'il n'a pas de fortune eh bien! il vit de privations plutôt que de laisser soupçonner qu'un honteux intérêt le retient auprès d'une épouse adultère... » Ainsi donc que concluront vos ennemis, ces langues assassines et vipérines, en vous voyant toujours si bien ensemble? Ils concluront que vous avez l'un pour l'autre toutes sortes d'abominables tolérances. — Enfin... je devine tout maintenant! m'écriai-je en interrompant mademoiselle de Maran. Votre haine vous a emportée trop loin, madame ; vous vous êtes trahie malgré vous... Béni soit Dieu qui nous dévoile ainsi les inimitiés qui nous poursuivent!...

— Comment... comment... Elle est folle, cette petite... dit mademoiselle de Maran.— Gontran... Gontran... je me demandais pourquoi celle qui est pourtant la sœur de mon père était venue ici... Elle vous l'apprend... Oui... madame. . maintenant je comprends tout... Vous voulez, par vos calomnies, élever d'affreuses discussions entre nous et nous désunir... En effet, madame, c'eût été un beau triomphe pour vous. Il y a une année à peine que nous sommes mariés! et une séparation perdait à jamais ou moi ou Gontran, car elle autorisait les bruits les plus odieux. La contraction des sourcils de mademoiselle de Maran me prouva que j'avais frappé juste. Elle se prit, selon son habitude, à rire aux éclats pour cacher sa colère : — Ah!... ah!... ah!... qu'elle est donc amusante, cette chère petite, avec ses suppositions. Mais, folle que vous êtes, est-ce que je vous parle en mon nom? Je viens, en bonne et loyale parente, s'il vous plaît, ne l'oubliez pas, vous dire : Mes chers enfants, prenez garde, voici ce qu'on croit... Ce n'est pas un vain bruit, un caquet, un propos ; ce sont les convictions de personnes sérieuses, graves, dont la parole a la plus grande autorité... Maintenant que le monde interprète ainsi votre conduite, puisqu'il est impossible de lui ôter cette créance... puisque vous êtes déshonorés, sinon l'un et l'autre... du moins l'un ou l'autre... je viens en bonne et loyale parente vous...

Gontran interrompit mademoiselle de Maran et lui dit : — Il me semble, madame, que le monde aurait un moyen beaucoup plus simple et beaucoup plus naturel d'interpréter la persistance de l'attachement que moi et madame de Lancry continuons d'avoir l'un pour l'autre, ce serait de croire que nous vivons en honnêtes gens: que, n'ayant rien à nous reprocher mutuellement, nous méprisons profondément tant d'atrocces calomnies, et que nous avons trop de bon sens pour mettre notre bonheur à la merci de la première calomnie venue. Cette version aurait, de plus, l'avantage d'être la seule possible et vraie, ce qui n'est pas peu de chose, je crois. En résumé, madame, je ne partage pas pourtant la susceptibilité et la défiance de Mathilde. La pauvre enfant a déjà tant souffert des méchants, que, dans son ressentiment un peu aveugle, elle a pu un moment vous confondre avec eux. Elle se trompe, je n'en doute pas. En nous parlant comme vous faites, vous cédez à l'intérêt que nous vous inspirons. Mettez donc le comble à vos bontés, conseillez-nous : que devons-nous faire pour convaincre nos amis qu'ils sont dupes d'une calomnie, et pour prouver à nos ennemis qu'ils sont des infâmes?

— Mon beau neveu, dit mademoiselle de Maran avec rage, je ne conseille plus, l'heure est passée; mais je devine et je prédis... Ecoutez-moi donc, si vous êtes curieux du présent et de l'avenir. Dans votre joli petit ménage, l'un de vous est dupe et victime, l'autre est fripon et bourreau. Une rupture deviendra nécessaire entre vous, et cela plus prochainement que vous ne pensez, parce que la victime finira par se révolter... Mais cette rupture sera trop tardive, mes chers enfants. Le monde aura pris l'habitude de voir en vous deux complices... il continuera de vous mépriser... Cette séparation, qui aurait pu au moins sauver la réputation de l'un de vous deux, ne sera qu'un nouveau grief contre vous.. On vous prendra pour deux coquins, même trop scélérats pour pouvoir continuer de vivre ensemble... Cela vous paraît drôle... et j'ai l'air d'une lunatique. . Eh bien!... vous viendrez me dire un jour si je me suis trompée... Un mot encore, et ne parlons plus de cela... Cette abominable révolution a tellement effarouché mes amis, que je ne voyais presque personne, et je ne savais presque rien de tout ceci. Sur quelques bruits qui m'en étaient pourtant revenus, je priai votre oncle, M. de Versac, et M. de Blancourt, deux de mes vieux amis, d'être aux aguets, de s'enquérir et de m'écrire ce qu'ils entendraient dire ou sauraient avoir été dit... Voici leurs lettres... lisez-les.. vous verrez que je n'invente rien. Maintenant plus une parole à ce sujet... Faisons un wisth, si vous le voulez bien... Si Mathilde est trop fatiguée, nous ferons un mort avec vous, Ursule... Tout cela finit à merveille. Vous êtes content et résigné, mon beau neveu ; tant mieux, j'en suis tout aise, tout épanoui ; j'en piaffe, j'en triomphe ; car, dites donc, moi, qu'est-ce que je veux? votre bonheur. Eh bien! puis on vous méprise tous deux, plus vous êtes heureux. Ça me met joliment à même de travailler à votre félicité, n'est-ce pas? Là-dessus, sonnez, et demandez des cartes...

Je remontai chez moi, laissant Ursule, mon mari et mademoiselle de Maran jouer au wisth. Cette occupation leur permettait au moins de garder le silence après une scène si pénible.

CHAPITRE XXXVIII.

Bonheur et espoir.

J'étais dans une extrême perplexité ; je ne savais si le calme de Gontran était réel ou simulé. Je fus encore sur le point, malgré les recommandations de M. de Montagne, de tout dire à mon mari au sujet de cette nuit fatale. Mais je pensai que c'était peut-être en grande partie le désir de ne pas éveiller mes soupçons au sujet de ce malheureux faux, qui avait rendu Gontran, en apparence, si indifférent aux attaques de mademoiselle de Maran. Connaissant l'infernale méchanceté de ma tante, je ne pouvais me dissimuler que nous avions beaucoup à redouter de la malveillance du monde. La froideur glaciale avec laquelle on avait accueilli Gontran quelques mois auparavant semblait presque justifier les prévisions de mademoiselle de Maran. J'étais inquiète de savoir si Gontran viendrait chez moi avant de rentrer chez lui; je voulais lui dire combien j'étais contente de voir Ursule partir. J'attribuais cette résolution de ma cousine moins au sentiment généreux qu'à la crainte de me voir prévenir son mari de mes soupçons, ainsi que je l'en avais menacée, et d'éveiller ainsi sa défiance pour l'avenir. En cela je reconnus la justesse des conseils de madame de Richeville.

Sur les onze heures, Gontran frappa, et entra chez moi. J'interrogeai ses traits presque avec anxiété tant je craignais de leur voir une expression menaçante. Il n'en fut rien ; il avait peut-être au contraire l'air plus tendre, plus affectueux encore. — Ah! mon ami, m'écriai-je, que mademoiselle de Maran est donc méchante!... Venir ici dans le but si odieux d'exciter entre nous peut-être une rupture violente en nous rapportant les plus affreuses calomnies! — Sans croire positivement comme vous que tel fait été le but du voyage de votre tante, je pense qu'elle s'ennuyait un peu de n'avoir personne à tourmenter, et que, sachant à peu près d'avance le contenu des lettres de mon oncle et de M. de Blancourt, elle était venue pour jeter entre nous ce brandon de discorde. Vous aviez raison, Mathilde, mademoiselle de Maran est plus méchante que je ne le pensais ; désormais nous n'aurons aucun motif pour la voir. — Ah! mon ami, que vous êtes bon!... si vous saviez quel plaisir me fait cette promesse. j'ai toujours eu le pressentiment que nos chagrins viendraient de mademoiselle de Maran. — Heureusement, dans cette circonstance, en voulant nous nuire, elle nous a servis presque à son insu. —Comment cela?

— J'ai lu les lettres de mon oncle et de M. de Blancourt ; il est évident que les bruits les plus mensongers et les plus odieux circulent sur nous, la malignité a exploité des faits très-simples, et les a odieusement dénaturés; ainsi, parce que j'étais allé chercher en Angleterre des papiers qui pouvaient compromettre une tierce personne, on a dit que Lugarto avait en son pouvoir de quoi me déshonorer. Je ne veux pas non plus rechercher davantage ce qui a pu donner lieu à la fable absurde de cette nuit que vous auriez été passer dans la maison de Lugarto ; je sais l'horreur qu'il vous inspirait ; mais, tenez, je suis fou... c'est vous outrager que de s'appesantir un moment sur de pareilles infamies. Cette méchanceté de mademoiselle de Maran nous peut servir, en cela qu'elle nous apprend du moins ce que disent nos ennemis. Cette révélation doit surtout apporter quelques changements à nos projets ; ainsi je serais d'avis, si toutefois vous y consentez, d'éloigner de beaucoup notre retour à Paris, de n'y revenir, je suppose, que dans un an ou quinze mois, et de rester ici jusque-là ; les événements politiques seront un excellent

prétexte à notre absence... Je connais Paris et le monde, dans six mois on ne s'occupera plus de nous ; dans un an toutes ces misérables calomnies seront complétement oubliées... si, au contraire, nous arrivions à Paris dans quelques semaines, comme nous en avions le dessein, nous tomberions au milieu de ce déchainement universel qui vous étonnerait moins si vous connaissiez mieux le monde. Vous êtes belle, vertueuse, vous m'aimez, vous m'avez choisi ; en voilà plus qu'il n'en faut pour exciter toutes les haines et toutes les jalousies, qui ne manqueront pas d'exploiter ce qu'il peut y avoir de mystérieux dans mes relations passées avec Lugarto... Si j'étais seul, je mépriserais ces vains bruits, mais j'ai à répondre de votre bonheur, et je serais le plus coupable des hommes si je n'agissais pas de façon à vous épargner de nouveaux chagrins, à vous qui avez déjà tant souffert pour moi... Ce qu'il y a de plus sage, de plus prudent, est donc de suspendre indéfiniment notre retour à Paris... Dites, Mathilde... êtes-vous de mon avis? je vous en prie, répondez-moi.

— Eh ! mon Dieu ! le puis-je, m'écriai-je dans un élan de joie impossible à décrire, puis-je répondre lorsque mon cœur bat à se rompre de surprise et de bonheur ! Mon Dieu, mon Dieu ! vous voulez donc me rendre folle aujourd'hui, Gontran? Dites? Oh ! non, c'est trop de félicité en un jour. Retrouver votre tendresse, avoir la certitude de rester ici seule avec vous longtemps, longtemps, au lieu d'aller à Paris ; encore une fois, Gontran, c'est trop... Je ne demandais pas tant... mon Dieu ! Et je ne pus m'empêcher de pleurer de bien douces larmes, cette fois.

— Pauvre petite ! me dit Gontran. Hélas ! votre étonnement est un reproche cruel, et je ne le mérite que trop, cela est vrai pourtant ; je vous ai assez déshabituée du bonheur pour que vous pleuriez des larmes de ravissement inespéré en m'entendant vous dire que je vous aime et que nous resterons ici longtemps... Oh ! tenez, cela est affreux... Quand je pense qu'un moment je t'ai méconnue ; pauvre ange bien-aimé... D'où vient donc qu'au lieu de jouir de la délicatesse exquise de ton esprit, de l'adorable bonté de ton âme, j'ai laissé mon cœur s'engourdir pendant que je me livrais à je ne sais quelle existence grossière, stupide et brutale? Est-ce un rêve? Est-ce une réalité ? dites, dites, mon bon ange gardien ? Oh ! oui, dites-moi bien que nous nous sommes endormis à Chantilly, que nous nous sommes réveillés à Maran... — Oh ! parlez ainsi, parlez encore de votre voix si douce et si charmante, dis-je à mon mari en joignant mes deux mains avec une sorte d'extase. Oh ! parlez encore ainsi, vous ne savez pas combien ces bonnes et tendres paroles me font de bien ; quel baume salutaire elles répandent en moi... Oh ! Gontran... il me semble que notre enfant en a doucement tressailli ; oui, oui, joie et douleur, ce pauvre petit être partagera tout, ressentira tout désormais... Aussi, merci à genoux pour lui et pour moi, mon tendre ami, merci à genoux du bonheur que vous nous causez. . . .

Je passai les jours qui suivirent cette conversation avec Gontran dans un enchantement continuel ; il était impossible d'être plus tendre, plus attentif, plus prévenant que ne l'était mon mari. Mademoiselle de Maran, voyant ses méchants projets presque complétement avortés, ne dissimulait pas son mécontentement et parlait de son prochain départ, feignant d'être plus rassurée par les dernières nouvelles de Paris. Ursule attendait son mari d'un moment à l'autre. Ainsi qu'elle me l'avait promis, elle lui avait écrit pour lui demander d'aller à Paris avec lui au lieu de rester à Maran, comme cela avait été d'abord convenu entre eux. Depuis le jour où elle avait entendu mademoiselle de Maran parler des calomnies que nous avions à redouter, je remarquai un singulier changement dans les manières de ma cousine envers moi et Gontran. Avec mon mari, elle était de plus en plus moqueuse, ironique, altière ; avec moi, dans les rares occasions où nous nous trouvions seules, elle était gênée, confuse, elle me regardait parfois avec une expression d'intérêt que je ne pouvais comprendre ; souvent je vis qu'elle était sur le point de me parler avec abandon comme si elle eût eu un secret à me confier, et puis elle s'arrêtait tout à coup. D'ailleurs j'évitais autant que possible de me trouver seule avec elle.

Je passais mes matinées avec Gontran. Après déjeuner, nous faisions de longues promenades en voiture, pendant lesquelles on échangeait quelques rares paroles ; nous dinions, et le wisth de mademoiselle de Maran occupait la soirée. Maintenant que le passé m'a éclairée, je me souviens de bien des choses que je remarquais alors à peine, parce que je ne pouvais m'en expliquer la portée. Ainsi, quoique mon mari me témoignât toujours la plus parfaite tendresse depuis ce jour où il était revenu si brusquement à moi, il semblait profondément rêveur, préoccupé. Quelquefois il avait des distractions inouïes, d'autres fois il me semblait sous l'impression d'un étonnement extraordinaire, presque douloureux, comme s'il eût en vain cherché le mot d'un cruel et étrange mystère. Ses élans de joie folle, qui m'avaient d'abord tant étonnée, ne reparurent plus. Souvent même je vis ses traits obscurcis par une expression de tristesse amère. Je lui en témoignai ma surprise, il me répondit avec douceur : — C'est que je pense aux chagrins que je vous ai causés. Quoique ces symptômes eussent dû me paraître singuliers, je ne m'en inquiétais pas ; Gontran était rempli de soins et de bonté pour moi, il me parlait de plus en plus de la nécessité de rester à Maran pendant au moins une année, autant pour donner aux propos le temps de s'oublier que par une économie que notre nouvel avenir rendait nécessaire. Je le répète, je ne pouvais donc pas m'effrayer des singulières préoccupations de Gontran, j'aurais craint de l'impatienter par mes questions à ce sujet. Sans doute avertie par son instinct qui la portait à aimer mes ennemis, mademoiselle de Maran semblait avoir pris Ursule en une tendre affection ; elles faisaient quelquefois ensemble de longues promenades à pied.

Ma tante avait d'abord évidemment cru que Gontran s'occupait d'Ursule ; ses plaisanteries perfides à M. Sécherin me l'avaient prouvé, mais les marques d'intérêt que me témoignait Gontran et la froideur que lui marquait Ursule semblaient dérouter ses soupçons. Ursule se promenait presque tous les matins dans le parc, Gontran avait choisi cette heure pour faire de la musique avec moi comme autrefois. Enfin, sauf l'ennui d'avoir auprès de nous deux personnes que je ne savais hostiles, jamais, depuis mes beaux jours de Chantilly, je n'avais été plus complétement heureuse. Cet état de contrainte allait cependant cesser, j'allais me retrouver seule avec Gontran et notre amour. La dernière lettre qu'Ursule avait reçue de M. Sécherin, à qui elle écrivait régulièrement tous les deux jours, lui annonçait son arrivée pour le 15 décembre. Je n'oublierai jamais cette date. Ce jour est venu. Quoique M. Sécherin fût ordinairement très-exact à répondre à sa femme, celle-ci n'avait pas reçu de lettre de lui depuis trois jours. Elle n'était nullement inquiète de ce silence, elle y voyait, au contraire, une nouvelle preuve de l'arrivée de son mari, qui l'aurait nécessairement avertie dans le cas où ses projets eussent été changés. J'allai me mettre à mon piano avec Gontran. Blondeau vint me demander si je pouvais recevoir Ursule. Mon mari prévint un refus que j'allais faire en me disant : — Elle part aujourd'hui, c'est une formalité de simple politesse ; recevez-la, je reviendrai tout à l'heure. Quoique cette entrevue dût m'être extrêmement désagréable, je n'hésitai pas à suivre le conseil de mon mari. Ursule entra. Nous restâmes seules.

CHAPITRE XXXIX.

Repentir.

Ursule était triste et grave. — Après ce qui s'est passé entre nous, me dit-elle, je n'ai pas cru devoir partir sans vous revoir et sans vous entretenir un moment... Mon mari arrive ce matin, dans une heure peut-être une dernière explication serait impossible. — Une explication... à quoi bon? Elle est inutile. — Peut-être pour vous, me dit Ursule, vous n'avez rien à vous reprocher à mon égard... tandis que moi, je vous l'avoue sans honte, j'ai eu de grands torts envers vous... Je regardai Ursule avec défiance, je m'attendais de sa part à quelque retour, non de sentiment, mais d'hypocrisie. Mais j'avais été tant de fois sa dupe, que je ne craignais plus d'être faible et confiante comme par le passé. Pourtant une chose m'étonnait : ma cousine n'affectait plus le ton mélancolique et plaintif qu'elle employait ordinairement comme l'une de ses séductions les plus irrésistibles. Son abord était froid et calme. — Vous avez en effet eu des torts envers moi, lui dis-je ; au moment de nous quitter, je ne vous les aurais pas rappelés : toute liaison, toute amitié est rompue entre nous ; nous resterons désormais étrangères l'une à l'autre. Peut-être un jour oublierai-je le mal que vous m'avez fait. — Ne vous méprenez pas sur les motifs de cette dernière entrevue, me dit Ursule, je ne viens pas vous demander d'oublier mes aveux sur l'envie que vous m'aviez de tout temps inspirée, ni sur les instincts d'aversion qui en avaient été la suite. — Alors, pourquoi cet entretien ?

— Ecoutez-moi, Mathilde, déjà vous m'avez vue sous des faces bien différentes : un jour, femme éplorée, gémissante, incomprise, comme vous dites ; l'autre jour, femme altière, ironique, insolemment coquette, et affichant les théories les plus cyniques ; aujourd'hui descendant à flatter les goûts vulgaires de mon mari, et le rendant, après tout, heureux comme il peut et comme il veut l'être ; demain le trompant sans remords et usant de l'hypocrisie la plus perfide pour le détacher de sa mère qui me détestait. Eh bien ! ces aspects déjà si divers de mon caractère ne sont encore rien auprès des mystères de mon âme, car je réunis en moi bien des contrastes, Mathilde... ainsi j'ai un besoin immodéré de luxe, d'éclat et d'élégance ; cette passion de briller est poussée chez moi à un tel point que, je l'avoue à ma honte, j'aurais épousé le vieillard le plus repoussant pour la satisfaire. Eh bien ! j'ai pourtant la courageuse patience d'aller m'enterrer en province dans une vie misérable et bourgeoise pour donner à mon mari le temps d'augmenter sa fortune et de me mettre à même de mener à Paris l'existence somptueuse que j'ai toujours rêvée, et pour laquelle j'aurais été capable de tout sacrifier. J'aime à dominer impérieusement, et il y a des dominations despotiques presque brutales que j'adorerais. Je suis fausse, dissimulée par nature et par calcul, et quelquefois j'ai des accès de franchise insensée. En un mot, je suis à la fois capable de beaucoup de mal et quelquefois de beaucoup de bien. Oh ! ne souriez pas d'un air incrédule et méprisant, Mathilde... oui, de beaucoup de bien. Dans ce moment même je puis vous en donner une preuve. Sans doute ce bien est mélangé de mal comme tout ce qui ressort de l'humanité, mais je crois pourtant que le bien domine, vous allez en juger... Il y a huit jours, nous eûmes ensemble un long entretien où je vous avouai la jalousie que vous m'aviez toujours inspirée ; oui, je vous enviais profondément : jeune, belle, riche, spirituelle, donnant une grâce irrésistible à la vertu

et à la dignité, séduisant enfin par des qualités qui ordinairement imposent mais n'attirent pas... je ne voyais rien de plus parfait que vous. — Ces flatteries...

— Oh ! ce ne sont pas des flatteries, Mathilde ; j'ai été témoin de votre puissance de séduction : pour plaire à une pauvre vieille bourgeoise provinciale, je vous ai vue faire plus de frais et de frais charmants qu'il n'en faudrait pour tourner la tête de vingt élégants ; car vous avez, chose inestimable, la coquetterie de la vertu comme tant d'autres femmes ont la coquetterie du vice. Enfin, vous réunissiez alors, comme vous réunissez encore tous les avantages qui me manquent ; seulement, il y a huit jours, Mathilde, je vous enviais ces avantages parce que je croyais que vous leur deviez un insolent bonheur, mais aujourd'hui... — Eh bien ! aujourd'hui ? dis-je à Ursule en voyant son hésitation. — Aujourd'hui je vous sais malheureuse. Oui, je vous sais la plus malheureuse des femmes, et je n'ai plus le courage de vous envier ces rares et brillantes qualités. C'est encore un contraste que vous expliquerez comme vous le pourrez. — Votre pénétration habituelle est en défaut, dis-je à Ursule, car justement depuis huit jours, depuis que je vous semble si digne de pitié, je n'ai jamais été plus heureuse ; et j'ajoutai avec orgueil : Jamais mon mari ne s'est montré pour moi plus prévenant et plus tendre. — Nous parlerons plus tard de ces prévenances et de ces tendresses, me dit Ursule avec un singulier regard. Parlons d'abord de la cause qui a changé ma haine et ma jalousie en pitié ; si vous me le permettiez, je dirais en intérêt. Mademoiselle de Maran, je ne sais dans quel but, dans celui sans doute d'exciter davantage mon envie, s'est plu à exagérer encore votre bonheur à mes yeux jusqu'au jour où elle vous a appris devant moi les calomnies dont vous êtes victime ; tout en faisant la part de sa méchanceté, je suis restée convaincue d'une chose, c'est que vous êtes la plus honnête, la plus noble femme qu'il y ait eu au monde, et que pourtant votre réputation est sinon perdue, du moins à tout jamais compromise. — Vous vous trompez, la vérité finit par se faire jour. — Hélas ! Mathilde, ne vous abusez pas, le faux et le vrai sont malheureusement si mélangés dans les événements qui ont motivé les injustes jugements du monde, qu'il sera bien difficile de les combattre. Dans le doute, la société ne s'abstient pas, elle condamne ; aussi, je vous le répète, maintenant je me vois trop cruellement vengée des avantages que je vous enviais.

J'étais indignée de l'espèce de commisération qu'affectait Ursule ; ses louanges me révoltaient ; quoique ce qu'elle me disait sur ma réputation n'eût, hélas ! que trop de vraisemblance, je ne voulais pas en convenir devant elle. — Je conçois, dis-je à ma cousine, que vous ayez grand besoin de croire à cette singulière répartition de la justice humaine, qui flétrirait les honnêtes femmes ! mais ne vous hâtez pas de triompher ; quoique vous espériez le contraire, tôt ou tard chacun est jugé selon son mérite. Dispensez-vous donc de me plaindre ; quant à mes qualités, vous leur supposez une telle fin et une telle récompense que vos louanges sont autant de sarcasmes.

Ursule reprit avec un sang-froid imperturbable : — C'est justement parce que ces qualités sont si mal récompensées que je les loue sans restriction, croyez-le bien. Quant à vous les envier, je n'ai garde, j'en serais trop embarrassée, ajouta-t-elle avec ce sourire qui lui était particulier. Je n'ai pas vu le monde plus que vous, reprit-elle ; mais par réflexion je le connais mieux que vous ne le connaîtrez jamais, quoi que vous disiez ; je suis donc convaincue que votre réputation a subi une mortelle atteinte malgré votre éclatante vertu. — Madame... — Ne prenez pas cette redite pour un outrage, Mathilde, non, non... Et tenez, reprit Ursule après un moment de silence, vous me croyez la plus fausse, la plus menteuse des femmes ; ainsi, au lieu d'être touchée de ce que je vais vous dire, vous allez sans doute en être irritée, vous allez encore me traiter d'hypocrite : il n'importe, en ce moment je parle pour moi et non pour vous. Eh bien ! maintenant que je sais les affreux chagrins que vous avez ressentis, maintenant que je connais ceux qui vous attendent, eh bien ! vrai, oh ! bien vrai, Mathilde, je me suis repentie, profondément repentie du mal que je vous ai voulu, je n'ose dire du mal que je vous ai fait.

En prononçant ces dernières paroles, la voix de ma cousine était émue, tremblante ; sans ma défiance, j'aurais cru à ses remords ; mais je savais Ursule si fausse, si comédienne, que je souris avec amertume, et je repoussai sa main qui cherchait la mienne. — Mathilde, vous ne me croyez pas ? — Non, et vos larmes vont sans doute bientôt venir à votre aide pour me convaincre ? — Mes larmes ?... non, Mathilde, non, cette fois je ne pleurerai pas, car ma douleur est si profonde, si sincère, que pour vous y faire croire je n'aurai pas besoin de larmes feintes.

Confondue du cynisme de cet aveu, je regardai ma cousine avec surprise. Eh bien ! oui, oui, je l'avoue, dussé-je passer pour stupide, pour folle, après tant de désillusions, après tant de déceptions, je fus émue, touchée malgré moi de l'expression de la physionomie d'Ursule et de l'indéfinissable douceur de son regard attendri. Cette expression me frappa d'autant plus qu'elle ne ressemblait en rien aux affectations habituelles de ma cousine. Je crus, je crois encore qu'elle était alors sous l'influence d'un sentiment vrai. Pourtant je voulus résister de toutes mes forces à cette sorte de fascination. — Oh ! vous êtes la plus dangereuse des femmes, m'écriai-je ; laissez-moi ! laissez-moi ! S'ils sont réels, vos regrets sont vains, ils n'atténuent en rien vos torts affreux envers moi ; vous avez voulu détruire mon bonheur. Je n'ai pas été dupe de votre manége envers mon mari, et s'il n'avait pas pour vous le mép...

Le mot me paraissant trop dur, je voulus le retenir. Ursule l'acheva. — Le mépris, voulez-vous dire, Mathilde ? dites, dites ! je puis, je dois tout entendre de vous maintenant. — Eh bien ! il n'a pas dépendu de vous que vous n'ayez séduit mon mari, que vous n'ayez porté le dernier coup à une femme qui ne vous a jamais voulu que du bien, et que vous trouvez déjà si malheureuse, si injustement malheureuse, en admettant que votre intérêt soit sincère. — Eh bien ! oui, cela est vrai, reprit Ursule, oui, dans cet entretien où vous assistiez à mon insu, je savais parfaitement qu'au lieu d'éteindre la passion de votre mari je l'irritais encore, autant par mon indifférence affectée que par mes railleries et par mes dédains. — La passion ! dis-je en haussant les épaules avec mépris, lui, Gontran, une passion pour vous ? dites donc le goût, le caprice passager. — Je dis la passion, Mathilde, parce qu'il s'agissait d'une passion, entendez-vous, parce qu'il s'agit d'une passion. — Il s'agit d'une passion, maintenant vous osez le dire ? maintenant. — Ne croyez pas que je veuille [en] rien blesser votre amour-propre, je veux vous rendre un service, Mathilde, réparer en partie le mal que je vous ai fait, et, Dieu merci, il en est temps encore.

L'accent d'Ursule avait une telle autorité que, malgré moi, je l'écoutai en silence. — Oui, reprit-elle, je savais irriter la passion de votre mari. Ce calcul de ma part doit vous rassurer sur ce que je ressentais pour lui, mais non sur ce qu'il ressentait, sur ce qu'il ressent encore aujourd'hui pour moi. — Oh ! c'est indigne ! m'écriai-je, quelle odieuse calomnie ! ce sont donc là vos adieux ? en partant, vous voulez me laisser au cœur un affreux soupçon ! — Mathilde, par pitié pour vous, permettez-moi d'achever, mon mari peut arriver d'un moment à l'autre et rendre cet entretien impossible. — Par pitié pour moi ? — Oui, oui, par pitié pour vous, malheureuse femme. Ecoutez-moi, croyez-moi, je cède à un mouvement de générosité qui me consolera peut-être un jour de bien des mauvaises actions : écoutez-moi donc, si ce n'est pour vous, que ce soit au moins pour l'avenir de votre enfant. — Quoi ! vous savez ! m'écriai-je stupéfaite, car je n'avais confié ce secret qu'à Gontran. — Oui, oui, je le sais, reprit Ursule, et cette raison surtout, en augmentant mes remords, m'a déterminée à agir comme je fais.

Après un moment d'hésitation, Ursule continua en baissant les yeux et d'une voix altérée : — Vous vous souvenez bien, n'est-ce pas, de cet entretien si vif que nous eûmes ensemble ? — Oui, oui... Eh bien !... m'écriai-je avec angoisse, car mon cœur se serrait par je ne sais quel odieux pressentiment en songeant que mon mari avait dit à cette femme un secret que lui et moi seuls nous savions. — Je ne veux pas récriminer, reprit-elle avec une émotion croissante ; mais enfin, si dans cet entretien je vous avais crument avoué l'envie que vous m'aviez toujours inspirée, Mathilde, vous avez été pour moi sans pitié, vous m'avez reproché la honte d'une liaison que je n'avouerai jamais... vous m'avez reproché mes perfidies, et puis enfin, alors je vous croyais la plus heureuse des femmes... alors, je vous le jure... j'ignorais encore ce que vous avez souffert : car, rappelez-vous-le bien, Mathilde, c'est le soir... seulement le soir de ce jour-là que, par mademoiselle de Maran, j'ai appris une partie de vos chagrins... — Mais, au nom du ciel, parlez... parlez... Eh bien ! après notre entretien, que s'est-il passé ? Mais... oui... je me souviens, vous êtes allée vous promener dans la forêt... — Mathilde... grâce... grâce... j'allais y retrouver votre mari ; il m'attendait dans une maison de garde inhabitée, où il m'avait donné rendez-vous.

Cet aveu était si inattendu, si horrible, que d'abord je ne pus y croire. Il s'agissait de ma dernière espérance. Il s'agissait de croire que depuis huit jours la conduite de Gontran envers moi était un tissu de mensonges et de faussetés. Il s'agissait de croire que la tendresse qu'il me témoignait n'était qu'une apparence pour cacher son intelligence avec Ursule. Je ne pouvais, je ne voulais pas me rendre à cette odieuse vérité... hors de moi, je m'écriai : — Vous calomniez Gontran ; il a passé ce jour-là à la chasse, un de ses gens est venu me le dire de sa part. — Eh ! cet homme a dit ce que son maître lui avait ordonné de dire. — Cela n'était pas vrai ? cet homme mentait ? — Oui... oui... grâce... Mathilde... Egarée par l'aversion que je vous portais, voulant me venger de vous en vous enlevant votre mari... j'ai été coupable. — Je vous dis que je ne vous crois pas... je vous dis que vous vous calomniez pour me porter un coup affreux. — J'ai le courage de vous apprendre la vérité, Mathilde, si honteuse qu'elle soit pour moi, si pénible qu'elle soit pour vous.

— Mon Dieu... mon Dieu, vous l'entendez ! m'écriai-je en levant les mains au ciel. — Grâce, Mathilde... car, lorsque j'appris plus tard combien vous aviez été malheureuse, lorsque plus tard je sus par Gontran que vous étiez mère : pauvre malheureuse femme... que vous étiez mère ! oh ! cela, surtout cela m'a désarmée... j'ai eu horreur de ma faute, en songeant que j'avais cédé, non pas même à l'amour, mais à une basse haine, à un exécrable sentiment de vengeance... — Mon Dieu... mon Dieu ! m'écriai-je dans un accès de désespoir inouï, rendez-moi folle... folle ! ou retirez-moi la vie... Je ne puis plus... je ne veux plus... souffrir davantage. — Mathilde... Mathilde... pardon... je vous jure que je ne soupçonnais pas alors tous les droits que vous aviez à l'intérêt, à la plus tendre pitié... et puis, il faut avoir le courage de tout vous dire... Eh bien ! je ne soupçonnais pas alors l'odieuse indifférence de votre mari pour vous ; non... je ne croyais pas que l'amour qu'il ressentait pour moi pût le rendre aussi faux, aussi injuste, aussi cruel qu'il devait

l'être à votre égard, hélas! car vous ne savez pas ses projets... — Mais, c'est épouvantable! m'écriai-je, elle a été au-devant du déshonneur, et elle vient accuser mon mari! Mais qu'est-ce donc que cette femme?... Qu'est-il donc lui-même?... Que suis-je moi-même?... Quelle est cette vie? Est-ce un rêve? Est-ce une horrible réalité? Et vous... vous qui êtes là devant moi, qui me regardez... qui que vous soyez... répondez... où suis-je? Quelle est la vérité? Quel est le mensonge? Comment! depuis huit jours la tendresse que me prodiguait Gontran, c'était un piége, une fausseté insultante! Mais à quoi bon cette feinte?... Puisque vous partiez... puisque vous allez partir! Oh! c'est un chaos dans lequel ma tête s'égare et se perd... je délire, mon Dieu! je délire!!... ayez pitié de moi... éclairez-moi... Ursule, voyez, suis-je assez humiliée?... Suis-je assez malheureuse? Tenez, me voilà à vos pieds, Ursule... à vos pieds.

— Au nom du ciel! relevez-vous, Mathilde... Maintenant, c'est moi... c'est moi qui vous demande grâce. — Je vous pardonne, je vous pardonne... mais au moins dites-moi la vérité, toute la vérité, si affreuse qu'elle soit... Je suis mère, je ne m'appartiens plus; à force de douleur, je tuerais mon enfant; je vous dis que je ne veux plus souffrir, je ne le veux plus! si Gontran m'a aussi indignement trompée... tout espoir de le ramener à moi est à jamais perdu... Eh bien! j'en prendrai mon parti... je ne le reverrai plus.... je resterai seule ici; et, quand j'aurai mon enfant, je pourrai être heureuse encore... Ainsi, Ursule, n'ayez aucune crainte... dites-moi tout... entendez-vous, absolument tout : votre franchise peut me sauver la vie... Parlez... Ursule... parlez... une certitude... pour l'amour de Dieu... une certitude si affreuse qu'elle soit : mieux vaut la mort que l'agonie... — Pauvre femme... pauvre malheureuse femme!... dit Ursule en cachant dans ses mains sa figure baignée de larmes. — Oui, malheureuse, bien malheureuse... n'est-ce pas? Eh bien! vous ne pouvez plus m'envier maintenant... n'est-ce pas? me poursuivre encore ce serait de la barbarie... Vous le voyez, il est impossible d'être plus malheureuse... c'est ce que vous vouliez. Votre aversion est-elle assez assouvie?... — Mathilde... ah! je suis trop vengée... C'est horrible... horrible... malheureusement je ne puis rien sur le passé... mais je puis pour l'avenir... Ecoutez-moi bien... Voici une lettre que Gontran m'a écrite, voici ce que je lui répondais : chaque jour je voulais lui remettre cette lettre, elle n'atténue pas mes torts, mais elle prouve au moins que j'espérais les réparer; dans cette réponse, je me montrais sous de si odieuses couleurs que, malgré mon regret de vous avoir outragée, jusqu'à présent j'avais hésité à remettre à Gontran ces lettres si honteuses pour moi... les voici... Et Ursule me donna une enveloppe cachetée que je pris machinalement.

— Maintenant un dernier mot, Mathilde : j'aurais pu vous taire ce cruel aveu, partir pour Paris... et vous laisser dans un complet aveuglement; mais, en lisant la lettre de votre mari, vous verrez quels étaient ses projets pour l'avenir, vous verrez qu'il ressent pour moi une passion désordonnée dont les conséquences m'ont fait frémir... Je vous ai jusqu'ici parlé du mal que je vous ai fait; maintenant, voici comment j'espère le réparer en partie... Avec la lettre qu'il m'a écrite, vous confondrez votre mari, il n'aura qu'à se jeter à vos pieds pour implorer son pardon... Avec celle que je lui réponds, vous lui prouverez qu'il ne lui reste aucun espoir de me revoir jamais... de plus, vous pouvez vous venger du passé et garantir l'avenir... Si je vous donnais l'ombre de jalousie... envoyez à M. Sécherin la lettre que j'ai écrite à Gontran; si vous voulez vous venger du passé, Mathilde... remettez tout à l'heure cet écrit à mon mari, il ne lui laissera aucun doute sur l'étendue de ma faute; je le connais : autant sa bonté, sa confiance, sont aveugles, autant il sera impitoyable envers moi s'il est certain d'être trompé; il me chassera, mon père ne voudra jamais me revoir, je serai sans ressources, et de ce rêve d'opulence que je vais réaliser je tomberai dans la misère... Et vous ne savez pas, Mathilde... ce que pourrait me conseiller la misère! Et puis, voyez-vous, ajouta Ursule d'un ton presque solennel, il faut qu'il y ait quelque chose de fatal, de providentiel dans ce qui arrive... Je n'écris jamais... je suis trop rusée pour rien faire qui puisse me compromettre, la faute que j'ai commise pouvait rester sinon dans le secret, du moins sans preuves, et pourtant j'ai écrit cette lettre qui peut me perdre, et pourtant je viens volontairement vous la confier : rien ne me force, vous le voyez, à me mettre ainsi à votre discrétion... rien, si ce ne sont mes remords du passé, ma bonne résolution pour l'avenir, et ma confiance aveugle dans votre justice; rien ne me force enfin à agir ainsi, rien, si ce n'est l'un de ces contrastes bizarres, inexplicables de ma nature, dont je vous parlais, et dont vous vous railliez, Mathilde.

Je restais anéantie, tenant cette enveloppe entre mes mains. Cette corruption, ce cynisme auxquels se mêlait peut-être une sorte de générosité, de grandeur, me semblaient incompréhensibles. Je me demandais et je me demande encore si l'aveu que venait de me faire Ursule était calculé par la plus infernale perfidie, ou s'il était dicté par un tardif intérêt pour moi... Affectait-elle de se mettre à ma discrétion pour pouvoir porter mon désespoir à son comble en m'apprenant l'infidélité de mon mari, ou bien voulait-elle sincèrement me donner pour l'avenir des garanties contre elle et contre Gontran?... Je regardais ma cousine avec autant d'effroi que de surprise et de défiance. Tout à coup un bruit de chevaux se fit entendre dans la cour. Ma chambre à coucher était au rez-de-chaussée, Ursule courut à la fenêtre, écarta l'un des rideaux, regarda dans la cour, puis me dit avec une simplicité touchante dont je fus frappée malgré moi : — Mathilde... la voiture de mon mari entre dans la cour... vous pouvez tout lui dire et vous venger du mal que je vous ai fait... Nous gardâmes quelques moments le silence... Ma porte s'ouvrit. Ursule, pétrifiée, recula d'un pas... Ce n'était pas son mari, c'était sa mère, madame Sécherin, qui entra...

CHAPITRE XL.

Le châtiment.

Madame Sécherin puisait sans doute dans les circonstances qui l'amenaient une force surhumaine. Je l'avais jusqu'alors vue marcher péniblement courbée par la vieillesse, par les infirmités... Elle s'avança jusqu'au milieu de la chambre d'un pas ferme, délibéré, presque agile. Les rides semblaient avoir disparu de son front pour y laisser rayonner une sorte de satisfaction menaçante, de triomphe foudroyant qui donnait à sa physionomie un caractère majestueux et terrible. On eût dit que, chargée d'exercer un arrêt de la vengeance divine, elle s'était un moment élevée jusqu'à la hauteur de cette formidable mission. A son attitude haute et fière, à son sourire farouche, à son regard acéré, on devinait que la mère outragée dans son idolâtrie pour son fils, que la mère sacrifiée à une épouse coupable venait dans sa joie cruelle exercer d'effrayantes représailles. A la vue de cette femme pâle, aux longs vêtements noirs, j'eus une telle épouvante, que j'oubliai tout ce qui venait de se passer entre moi et Ursule. Comme ma cousine, je restai muette, fascinée devant sa belle-mère.

Celle-ci s'écria d'une voix étouffée, en levant les yeux au ciel : — Mon Dieu! mon Dieu! ne m'abandonnez pas.... donnez-moi, s'il vous plaît, la force d'accomplir votre volonté jusqu'au bout! Trop de joie est trop de joie... comme trop de douleur est trop de douleur. Et, comme si elle eût succombé à une violente émotion, un moment madame Sécherin appuya sa main ridée sur le dossier d'un fauteuil, puis elle s'écria en transperçant pour ainsi dire Ursule de son regard : — Je vous le disais bien! malheureuse! que le bon Dieu démasquait les méchants, et qu'il les écrasait tôt ou tard. Puis, se retournant de mon côté, elle ajouta : — Je vous le disais bien! qu'un jour vous seriez punie par cette femme de la pitié coupable que vous aviez eue pour cette femme... je vous le disais bien, moi! que mon fils me reviendrait, et qu'il m'aurait alors pour seule consolation! Et elle croisa ses bras en secouant la tête avec une expression d'orgueil farouche. Gontran parut, suivi de mademoiselle de Maran et d'un homme que je ne connaissais pas. — Puis-je savoir, madame, ce qui nous procure l'honneur de votre visite, et quel est monsieur, qui s'est fait conduire chez moi par l'un de mes gens, et est venu me chercher de votre part? dit M. de Lancry. — Monsieur est le premier commis de mon fils; je ne pouvais voyager seule, mon fils lui a dit de m'accompagner. Puis s'adressant à cet homme : — Firmin, nous repartirons dans une heure; allez-vous-en, et fermez la porte.

Gontran me regarda d'un air surpris. Le commis sortit. Nous restâmes, mon mari, mademoiselle de Maran, madame Sécherin, Ursule et moi. Gontran et ma tante ignoraient le commencement de cette entrevue, et pressentaient néanmoins qu'il s'agissait de quelque grave événement. Madame Sécherin dit à ma tante : — Vous êtes de la famille, madame? Mademoiselle de Maran toisa la belle-mère d'Ursule sans lui répondre, et me la montra du regard comme pour me demander quelle était cette femme. — Madame Sécherin, lui dis-je, et j'ajoutai en montrant ma tante à la belle-mère d'Ursule : Mademoiselle de Maran.

Madame Sécherin, se rappelant les éloges que son fils, complétement abusé sur le caractère de ma tante, lui donnait toujours, s'avança vers elle, et lui dit : — Vous êtes aussi des nôtres, madame... vous êtes du parti des bonnes gens contre les méchants. Mon fils me l'a bien souvent répété... vous êtes comme moi, simple, loyale et ennemie de toute hypocrisie... votre présence est utile ici; il ne saurait y avoir trop de juges, car les coupables ne manquent pas. — Quoique je ne comprenne pas du tout ce que vous voulez dire, ma chère madame, avec vos juges et vos coupables, dit ma tante, je ne perdrai certainement pas une si belle occasion de vous déclarer que vous avez le plus joli garçon de la terre, sans compter que tout ce qu'il vous a dit de moi, et de ma simplicité naïve, prouve joliment en faveur de sa pénétration et de sa judiciaire. J'ose espérer, en retour, que ce qu'il nous a dit de vous est tout aussi bien fondé; il ne nous resterait plus alors qu'à nous singulièrement congratuler sur la réciproque de notre rencontre.

Madame Sécherin regarda attentivement mademoiselle de Maran : soit habitude d'observation, soit sagacité, instinct de son cœur maternel, soit enfin que le sourire moqueur de ma tante eût trahi son ironie, la belle-mère d'Ursule, après un moment de silence, répondit à ma tante en agitant l'index de sa main droite et en secouant la tête : — Non... non... je le vois... vous n'êtes pas, vous ne serez jamais des nôtres; votre regard est méchant, mon fils s'est trompé sur vous comme il s'est trompé sur d'autres. Mademoiselle de Maran partit d'un grand éclat de rire, et s'écria : — Ah çà! mais, dites donc, chère madame, vous me faites furieusement l'effet d'être une manière de sibylle, de pythonisse, avec

vos prophéties pharamineuses et peu flatteuses... seulement, permettez-moi de vous le faire observer ni plus ni moins que si j'avais l'honneur de parler à M. votre fils, ces prophéties-là sont un peu malhonnêtes, vu qu'à votre compte je ne ferai jamais partie de la catégorie des braves gens. — Je ne sais pas ce que c'est qu'une sibylle, madame, mais je sais quand on se raille de moi, dit madame Sécherin avec hauteur. — Je me ferai un vrai plaisir de vous remémorer, ma chère madame, que la sibylle de Cumes était une manière de devineresse qui prophétisait l'avenir avec des grimaces du diable et en gigottant toutes sortes de postiqueries étonnantes.

Mon mari, effrayé de la pâleur d'Ursule, qu'il ne quittait pas des yeux, s'écria en s'adressant à madame Sécherin : — Madame, puis-je savoir encore une fois ce qui me procure l'honneur de vous voir ? Madame de Lancry paraît fort troublée, madame votre belle-fille semble aussi très-émue ; vous m'avez fait prier de me rendre à l'instant auprès de vous. Que se passe-t-il ? qu'y a-t-il ? de grâce expliquez-vous. — Oh ! vous allez le savoir, monsieur, vous allez le savoir, dit madame Sécherin. J'étais au supplice ; je pressentais que cette femme avait quelque preuve accablante de la mauvaise conduite d'Ursule, mais elle ne se hâtait pas de la produire. Elle semblait savourer la vengeance, et jouir de l'horrible angoisse où elle tenait ma cousine. Celle-ci, malgré son sang-froid et son audace habituels, semblait atterrée. Elle sentait que toutes ses séductions seraient impuissantes pour convaincre sa belle-mère.

Je l'avoue, malgré les motifs d'aversion que je devais avoir contre Ursule, je ne pus réprimer une velléité de compassion pour elle, en songeant qu'elle allait être perdue au moment où le remords de sa faute venait peut-être de lui inspirer un sentiment généreux. Madame Sécherin tira lentement de sa poche une enveloppe toute pareille à celle que ma cousine venait de me confier. Cette remarque me fut d'autant plus facile, que l'une et l'autre de ces enveloppes avaient dû faire partie de la provision de papier à lettre qu'on avait mise dans l'appartement d'Ursule, et que ce papier était d'une couleur bleuâtre. On va voir pourquoi j'insiste sur cette particularité. — Connaissez-vous cette lettre ? dit madame Sécherin d'une voix éclatante en montrant l'enveloppe à Ursule. Puis elle ajouta avec une dignité austère en levant au ciel l'index de sa main droite : —Voyez, si le doigt de Dieu n'est pas là ! La preuve de votre premier crime était une lettre que vous m'avez audacieusement dérobée. La preuve de votre second crime est encore une lettre, mais cette fois vous l'avez vous-même envoyée à mon fils... le Seigneur vous ayant frappée d'une distraction vengeresse.

Ursule ne répondit pas un mot, devint pâle comme une morte, s'élança vers moi, saisit l'enveloppe qu'elle m'avait remise et que je tenais encore à la main, la décacheta, l'ouvrit, y jeta un coup d'œil rapide, puis la laissa tomber par terre en baissant sa tête sur sa poitrine avec un morne accablement. Victime d'une fatale erreur, la malheureuse femme s'était trompée d'adresse. Elle avait ainsi envoyé à son mari la lettre de Gontran et la réponse qu'elle lui faisait... elle m'avait remis, à moi, la lettre qu'elle écrivait à M. Sécherin. — Quand je vous dis que le doigt de Dieu est là, reprit madame Sécherin. Quand je vous dis que le Seigneur a voulu que vous, si fourbe, si adroite, vous soyez démasquée, perdue par une maladresse : vous avez mis sur une enveloppe un nom au lieu d'un autre. Voilà tout pourtant ! ! ! Et cette simple erreur a fait que mon pauvre fils a enfin reconnu ce que vous étiez... il a vu qu'à Vouvray j'étais bien inspirée du Seigneur lorsque je disais : « Je jure que cette femme est coupable.... Chassez-la.... quoique les preuves de son infamie vous manquent ! » Alors, n'est-ce pas ? je passais pour une folle en exigeant de mon fils, sans raison suffisante, ce qu'il appelait un sacrifice insensé ; mais Dieu a pris soin de me justifier, et de prouver que les instincts maternels sont infaillibles.

Il y avait, en effet, une si étrange fatalité dans cette révélation, qu'un moment nous restâmes tous frappés de stupeur. Mademoiselle de Maran rompit la première le silence, et dit d'une voix aigre à la belle-mère d'Ursule : — Pour l'amour du bon Dieu, dont vous connaissez si bien tous les petits secrets, ma chère madame, expliquez-nous donc ce bel embrouillamini d'enveloppes ; faites-nous grâce de vos moralités, et dites-nous qu'est-ce que ça prouve. — La vieillesse impie, méchante et sans mœurs, donne toujours de mauvais exemples, reprit madame Sécherin en regardant fixement mademoiselle de Maran, et elle ajouta durement : — Maintenant, que je sais que vous avez élevé ces deux jeunes femmes, je ne m'étonne plus de la perversité de cette malheureuse (elle montra Ursule), mais je m'étonne des vertus de sa cousine (et elle me montra). — Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est ? s'écria mademoiselle de Maran, ah çà, ma bonne dame, parce que vous êtes la femme de ménage de la Providence probablement, ce n'est pas une raison pour être si impitoyable au pauvre monde. Quest-ce que vous diriez donc, s'il vous plaît, si je vous reprochais, moi, d'avoir éduqué monsieur votre fils d'une si plaisante façon qu'il mérite ce qui lui arrive ? Dites donc : mais, c'est vrai, est-ce que je vous rends responsable, moi, de son inconvénient hyménéen ? — Madame, de grâce, finissons ce débat, dit Gontran à madame Sécherin. Il est incroyable que je ne puisse savoir ce que vous désirez. — Je veux, monsieur, faire lire à votre femme cette lettre que vous avez écrite à la femme de mon fils.

Et elle me remit une lettre. — Je veux, monsieur, vous faire lire la lettre que cette femme vous répondant, car... Dieu est juste !... il faut que cette créature soit aussi détestée par celui qui a partagé son crime que par l'homme qu'elle a indignement outragé ! Et elle remit une lettre à Gontran. — Je veux, monsieur, lire à cette adultère la lettre que lui écrit mon fils. Puis madame Sécherin, toujours impassible, croisa ses bras, et nous regarda en silence. Mon mari était atterré ; il comprenait enfin l'horreur de la position d'Ursule, et surtout combien je devais être accablée de cette découverte inattendue. Ursule, anéantie, semblait ne rien voir, ne rien entendre. Cette scène avait pris un caractère si grave, que mademoiselle de Maran oublia un moment sa méchante ironie, et sembla sérieusement attentive. J'étais, moi, dans une sorte d'excitation fébrile qui me donnait pour quelques moments encore une force factice, mais je sentais que je ne pourrais résister longtemps, et que je perdrais peut-être tout sentiment avant que le fatal mystère fût éclairci. Pendant qu'Ursule était abîmée dans ses réflexions, pendant que Gontran lisait la lettre qu'Ursule lui avait répondue et que la malheureuse femme croyait m'avoir remise, je lisais, moi, cette lettre de mon mari qui avait motivé celle de ma cousine.

CHAPITRE XLI.

M. de Lancry à Ursule.

« Non, non, Ursule, je ne puis obéir à vos ordres !... Votre conduite est tellement inexplicable, ce que je ressens est si étrange, après le bonheur inespéré dont vous m'avez comblé, qu'il faut que je vous écrive, puisque je ne puis vous parler, puisque, par prudence sans doute, vous semblez fuir toutes les rares occasions où je pourrais vous voir seule avant votre départ. Je ne sais si je veille, si je rêve... Peut-être m'aiderez-vous à m'expliquer ce mystère. La possession d'une femme ardemment aimée rend toujours heureux et fier... et pourtant, le lendemain de ce jour, qui aurait dû être le plus beau de mes jours... je suis tombé dans une tristesse morne, que votre conduite incompréhensible augmente encore... Ce qui se passe en moi est étrange, je vous le répète, Ursule, j'en suis épouvanté !... A l'agitation sourde, profonde, qui tourmente mon âme, je pressens que le plus grand événement de ma vie va... va s'accomplir !... Ma passion pour vous est immuable, fatale, parce qu'elle est sans bornes et sans issue... elle est immuable, fatale, parce que je vous aime mille fois plus que vous ne m'aimez !... Vous êtes la première femme qui m'ayez dominé ! Près de vous, je l'avoue, je me sens d'une infériorité absolue... Vous vouliez, disiez-vous, un tyran ou un esclave... Eh bien ! vous avez un esclave... un esclave aveugle, résigné, soumis.

« J'ai honte de vous dire cela... et pourtant, je vous le dis, parce que j'espère que cette humble abnégation désarmera cette ironie impitoyable qui m'a poursuivi, je crois, même au sein de ce bonheur enivrant qui, jusqu'à présent, n'a pas eu de lendemain ! Oui, il m'a semblé qu'alors j'étais à vous, et que vous n'étiez pas à moi... Dans vos regards, il n'y avait ni amour, ni volupté, ni remords... il y avait je ne sais quelle expression de triomphe haineux, de domination insolente, de cruel sarcasme... Tenez, Ursule, si je croyais au démon, si je croyais à ces « marchés d'âmes » qu'il fait, dit-on, je lui donnerais votre regard dédaigneux et superbe, lorsqu'il voit un malheureux tomber à tout jamais en sa puissance, par la force de son charme infernal. Cette comparaison vous semble folle, absurde ; vous vous en moquez peut-être... railleuse impitoyable, vous croyez que je plaisante... pourtant, cette comparaison est sérieuse, elle est vraie ; elle explique, autant qu'on peut l'expliquer, une sensation réelle et pourtant indéfinissable. Oui, de ce jour, Ursule, mon âme ne m'a plus appartenu... elle ne m'appartient plus... Ange ou démon, elle est à vous !... Qu'en ferez-vous ?... Cela est insensé, stupide, mais il me semble que mon cœur ne bat plus dans ma poitrine, mais qu'il bat dans votre cœur, à vous... Tenez, je vois avec effroi que jusqu'ici je n'avais jamais aimé... Ne prenez pas ceci pour une banalité, Ursule ; si je voulais vous dire des fadeurs, je ne prendrais pas cet amer et triste langage : il ne peut en rien m'être favorable auprès de vous : il est ennuyeux, bizarre, et il ne vous apprend que ce que vous savez, car vous avez la conviction de votre toute-puissance sur moi.

« Non, non... je vous dis que jusqu'ici je n'ai jamais aimé ; j'ai toujours cru et je crois encore que l'homme qui éprouve la seule véritable passion de sa vie doit presque ressentir des impressions analogues à celles des femmes en ce qu'elles ont de plus délicat, de plus craintif, de plus soumis, de plus défiant... Eh bien ! voilà ce que j'éprouve auprès de vous, Ursule... voilà ce que je n'avais jamais éprouvé... Un écolier n'avouerait pas cela ! c'est vous donner sur moi un avantage immense... Mais pourquoi lutterais-je ? à quoi cela m'a-t-il servi de lutter contre mon amour, depuis que vous m'êtes apparue sous une physionomie si nouvelle, lors de ce long entretien que ma femme entendait ! Pourquoi de ce jour, où vous m'avez pourtant si impitoyablement raillé... pourquoi mon goût pour vous a-t-il pris soudainement tous les caractères de la passion la plus effrénée ? Pourquoi n'ai-je pas été séduit par vos qualités, mais par l'audace et la témérité de vos principes, par l'étincelante ironie de votre esprit, par cette brûlante éloquence, avec laquelle vous peignez si voluptueusement le bouleversement des sens à l'approche de l'homme aimé ?... Tenez, Ursule, cette pensée est horrible ; il

faut que je vous dise tout; savez-vous pourquoi la possession me laisse si malheureux, si inquiet, si chagrin? pourquoi elle ne me donne pas sur vous cet ascendant, cet empire qu'elle donne toujours? pourquoi, enfin, je vous le répète, je suis à vous sans que vous soyez à moi? C'est, je frémis de le croire, de l'écrire... c'est... c'est qu'il me semble que, vous... vous n'avez cédé ni à l'enivrement de l'amour, ni même à l'entraînement des sens... On dirait que vous avez cédé, non pas à moi, mais à quelque mystérieuse influence qui m'est étrangère.

« Oh! vous ne saurez jamais ce que vous m'avez laissé de regrets affreux, de désirs brûlants, de radieuses et folles espérances; vous ne savez pas ce que c'est que de se dire : Cette femme qui inspire tout ce que le désir a de plus exalté, je l'ai possédée sans la posséder... j'ai tous les droits sur elle, et je n'en ai aucun; un jour, elle s'est livrée à moi avec tant d'insouciance et de dédain, que je ne ressens qu'humiliation et amertume... Qu'étais-je donc, que suis-je donc à vos yeux? ai-je été votre jouet? Si vous ne m'aimez pas... pourquoi ces faveurs? avez-vous donc voulu me prouver que j'étais si peu à vos yeux que vous pouviez impunément me tout accorder un jour, et l'oublier le lendemain sans vous croire même obligée de rougir?... Non, non, voyez-vous, il n'y a pas d'impératrice romaine qui, dans ses mépris écrasants, ait plus audacieusement prouvé qu'un esclave n'était pas un homme! Depuis ce jour, en vain je tâche de lire sur votre physionomie impénétrable quelque tendre ressouvenir... Est-ce dissimulation, calcul, insensibilité, prudence? vos traits ne disent rien... rien que raillerie hautaine ou indifférence... Pourquoi me traiter ainsi? Ne suis-je pas votre amant? Ne le suis-je plus? Avez-vous donc voulu, par une coquetterie infernale, inouïe, ne me laisser rien ignorer, pour me faire tout regretter avec plus de rage encore?

« Par le ciel, cela ne peut pas être ainsi! Je n'ai pas foi en moi, mais en mon amour désespéré... Ces émotions enivrantes dont vous parlez avec de si ardentes paroles, vous les ressentirez pour moi, entendez-vous, Ursule!... Je vous inspirerai toute la fougue de la passion... Oh! que vous serez belle ainsi! Tenez, à cette seule espérance, mon sang bouillonne, ma tête se perd... Ursule, Ursule! pour être aimé de vous, rien ne me coûtera : dévouement, sacrifice, honte... tenez, si je l'osais, je dirais crime... Et, quand je pense que si votre charme voluptueux et irritant exalte l'amour jusqu'à cette frénésie, votre esprit étincelant, hardi, ravit, domine et captive à jamais... Si vous aimiez... oh! si vous aimiez! y aurait-il au monde une maîtresse plus enchanteresse? Tenez, c'est à devenir fou, que de songer que, grâce à l'amour, vous, si intraitable, si moqueuse, si indépendante, vous deviendriez soumise, tendre et dévouée... mais soumise, tendre et dévouée avec ce charme adorable qui n'appartient qu'à vous, et non pas à la manière des autres femmes, qui vous font prendre la tendresse, le dévouement et la soumission, sinon en haine, du moins en dédain ou en indifférence, parce qu'il est dans leur nature faible et chétive d'avoir ces qualités négatives.

« Après tout, que me fait, à moi, que la brebis soit douce et craintive? quel mérite a-t-elle? Mais que la panthère vienne, timide et caressante, ramper à mes pieds; alors, oh! alors, je ressens un bonheur, un orgueil, un triomphe sans égal... Ursule... Ursule... je vous le répète, je le sens là, aux battements précipités de mon cœur, vous m'aimerez comme je veux être aimé de vous... Oh! je saurai bien vous y forcer... Oui, l'amour désespéré s'impose à force de dévouement; il s'imposera même à vous. Ne prenez pas cela pour une présomption aveugle et ridicule... Je puise cette assurance dans la profondeur même de ma passion. Quelquefois, pourtant, j'espère : je me figure que votre insouciance affectée est un jeu destiné à compléter l'illusion de ma femme et à lui faire croire plus aveuglément encore au retour que je feins d'éprouver pour elle... Mais non, vous m'auriez dit quelques paroles, nous nous serions entendus par quelque signe d'intelligence; tandis que, depuis ce jour à la fois si cruel et si doux, vous avez pris à tâche d'éviter les rares occasions que j'aurais eues de vous entretenir seule... Qui sait même si je parviendrai à vous remettre cette lettre! Femme bizarre, incompréhensible! Si, par quelque allusion détournée, je vous parle de notre amour, vous me répondez par un sarcasme! Chose plus étrange encore! ma femme vous redoute, vous hait, vous le savez; et, depuis le jour où vous l'avez outragée, vous semblez la regarder avec un touchant intérêt! Est-ce le remords? non, vous n'aurez jamais de remords, vous; et puis, hélas! le remords de quoi? Une faute pareille, est-ce une faute?... Et, d'ailleurs, ne dirait-on pas que votre seul but maintenant est de me faire regretter et adorer Mathilde?

« Voyant votre inexplicable indifférence... autant pour détourner les soupçons de ma femme que pour essayer d'éveiller en vous quelque jalousie, j'ai feint d'entourer Mathilde des plus tendres soins... Au lieu de vous en alarmer, de vous en piquer... vous en avez paru satisfaite et nullement envieuse... Ursule... c'est à en perdre la raison. Qui êtes-vous donc? que me voulez-vous? Etes-vous mon bon ou mon mauvais génie? Quelquefois vous m'épouvantez; il me semble que vous devez avoir sur ma vie la plus fatale influence... Non, non, pardon, je délire... Ursule! ne vous offensez pas de cette lettre; vous êtes de ces femmes supérieures auxquelles on peut tout dire... Cette incohérence de pensées vous prouve toute l'exaltation de ma pauvre tête. Mes idées se heurtent, se combattent; mille fantômes s'offrent à mon imagination, parce que mon esprit et mon cœur sont incertains, parce que je ne sais pas ce que vous êtes pour moi. Cet état de doute est horrible; s'il continue, si vous ne me rassurez pas, c'est à peine s'il me restera la force et la volonté de feindre une tendresse que je dois feindre pour détourner les soupçons de Mathilde, et empêcher un éclat qui pourrait vous perdre. Heureusement les distractions où me plongent tant de pensées diverses passent aux yeux de ma femme pour des rêveries amoureuses dont elle est l'objet. Quelques jours encore, et tout sera éclairci.

« Vous ne me connaissez pas, Ursule; vous ne savez pas l'invincible opiniâtreté de mon caractère. Je l'ignorais moi-même avant que d'avoir ressenti la force de volonté que vous m'avez inspirée. Je ne renoncerai à l'espoir d'être aimé de vous qu'après avoir tenté tout ce qu'il est humainement possible de tenter... Et encore non, je ne puis même admettre la pensée que je renoncerai à cet espoir... non, une voix secrète me dit que je réussirai. Voici mes projets. N'essayez pas de les combattre; vous n'y changeriez rien. Vous partez dans quelques jours pour Paris. Prétextant des calomnies que nous a rapportées mademoiselle de Maran, j'ai persuadé ma femme de rester à Maran tout l'hiver. Quinze jours après votre départ, je vous rejoins à Paris. Des affaires d'intérêt motiveront suffisamment mon départ aux yeux de Mathilde. Une fois à Paris, les raisons ne me manqueront pas pour y prolonger mon séjour. L'état dans lequel se trouve ma femme l'empêchera de venir me rejoindre; d'ailleurs elle le voudrait que son désir serait vain : jamais je ne me suis senti plus intraitable, sans pitié; je serais cruel pour tout ce qui n'est pas mon amour pour vous. Il faut ma crainte de voir Mathilde se laisser égarer par sa jalousie et vous perdre auprès de votre mari pour me forcer de simuler ce que je n'éprouve plus pour elle. Tenez, Ursule, encore une remarque qui vient à l'appui de ce que je vous disais, c'est que l'amour sincère et profond inspire des délicatesses inouïes... Jusqu'ici j'avais toujours menti en galanterie sans l'ombre de peine ou de regret; eh bien! je vous le jure, maintenant il m'est odieux de dire à ma femme des tendresses que je ne ressens plus : il me semble que ce sont autant de blasphèmes contre la sincérité de ma passion pour vous.

« Il faut tout l'aveuglement de Mathilde pour ne pas découvrir combien le rôle que je joue auprès d'elle me coûte et me révolte... Mais il aura bientôt sa fin; je vais vous rejoindre à Paris, notre parenté me permettra de vous voir chaque jour sans éveiller les soupçons de votre mari. Alors, Ursule, une fois qu'aucune contrainte ne me gênera plus, je pourrai me faire aimer, et il faudra bien que vous m'aimiez... Exigez de moi tous les sacrifices possibles et impossibles, je m'y soumettrai avec bonheur, rien ne me coûtera, je ne regretterai rien, parce que maintenant tout ce qui n'est pas vous n'existe plus pour moi... Cela est affreux à dire, mais cela est... ma raison, ma volonté n'y peuvent rien... Toi... toi... Ursule, rien que toi... toujours toi... Oh! dis... le veux-tu? brisons les faibles liens qui nous retiennent tous deux, allons cacher notre amour dans quelque pays lointain; Ursule, ne soyez pas retenue par la pitié! que ma passion soit heureuse ou malheureuse, le sort de ma femme ne peut changer; elle réunirait plus de qualités et plus de perfections encore, que, je le sens, tout sentiment pour elle est à jamais éteint dans mon cœur.

« Vous êtes maintenant l'idéal, le rêve de mon cœur, de mon esprit, de mes sens, de ma vie... Jugez si Mathilde peut balancer votre influence si vous m'aimez, ou me consoler si vous ne m'aimez pas... Encore une fois, Ursule... vous... vous sans condition, je n'admets pas de doute à ce sujet, je ne veux pas en admettre, parce que je ne veux pas entrevoir l'abîme sans fond qui s'ouvrirait devant moi si... mais, non, non, vous m'aimez, il faudra que vous m'aimiez; le hasard ne vous a pas donné en vain mon âme, je n'existe plus que par vous, que pour vous; vous avez été à moi! quoi que vous disiez, quoi que vous fassiez, il faut que nous soyons désormais et pour toujours l'un à l'autre. Je ne reculerai devant aucun moyen, vous entendez, devant aucun moyen pour y parvenir. . Cela sera, parce que la fatalité le veut ainsi. Adieu! ange ou démon, je partagerai votre ciel ou votre enfer... G. »

Je dirai plus tard la réaction brusque, profonde, que la lecture de cette lettre me causa. Pendant que je la lisais, Gontran, lui, lisait cette réponse qu'Ursule lui avait faite, et qu'elle avait cru me donner à la fin de mon entretien avec elle.

CHAPITRE XLII.

Ursule à Gontran.

« Je suis très-généreuse au moins... je vous renvoie votre lettre; elle m'a beaucoup divertie : il y règne un mélange de défiance et de fatuité, d'aveuglement et de clairvoyance, de dévouement et d'égoïsme, de tendresse et de cruauté, très-amusant à observer; tout cela manque de grandeur, de charme et même d'esprit (quoique vous en ayez certainement); mais, comme tout cela est naturel, je dirai même d'une horrible naïveté, vous m'avez persuadée. Je crois donc à votre passion, oui... je crois que vous aimez pour la première fois; je crois que vous ferez tout au monde pour vous faire aimer de moi. Je vous crois capable des tentatives les plus insensées, des actions les plus noires, pour arriver à ce beau résultat; je vous crois enfin susceptible de véritable dévouement pour moi : c'est à ne pas vous reconnaître, mon pauvre cousin. Sans

avoir la prétention de mériter les qualifications diaboliques dont vous me gratifiez dans votre orgueilleux étonnement, comme s'il fallait, en vérité, avoir recours aux sciences occultes pour être digne ou capable de vous séduire, je crois avoir sur vous beaucoup d'influence : cette influence sera fatale si vous le voulez, cela dépendra de vous. Je crois encore, comme vous, que ce sont mes vilains défauts qui vous ont irrésistiblement tourné la tête.

« D'abord vous ne m'avez pas du tout inspiré l'envie d'avoir des vertus si je n'en possède pas... ou le désir d'en faire montre si j'en possède : ces perles virginales sont enfouies au fond de l'âme comme les perles au fond de la mer ; ces trésors n'appartiennent jamais à ceux qui s'arrêtent à la surface des flots... dont ils sont les jouets... Il est des profondeurs solitaires et mystérieuses que les vues courtes ou débiles ne pénétreront jamais. Nous sommes donc parfaitement d'accord sur beaucoup de points, mon cher cousin, seulement nous différerons toujours sur le plus important de tous : vous croyez fermement qu'à force d'amour vous m'obligerez à vous aimer, je vous déclare non moins fermement que jamais je ne vous aimerai, et qu'à force d'amour, vous finirez par vous faire détester, l'amour qu'on inspire étant généralement en raison inverse de l'amour qu'on ressent; vous devriez savoir au moins votre A B C, seigneur don Juan. Si la passion ne vous rendait pas aussi inintelligent qu'un éolier, vous verriez une profonde vérité dans ce passage de votre lettre qui n'a été qu'une boutade de votre vanité froissée : JAMAIS IMPÉRATRICE ROMAINE N'A PLUS AUDACIEUSEMENT PROUVÉ QU'UN ESCLAVE N'ÉTAIT PAS UN HOMME. J'ai souligné ces mots, ils le méritent; vous avez deviné juste cette fois : en d'autres termes, cela signifie que la vengeance n'est pas de l'amour. Eh bien ! comprenez-vous l'énigme ? Devinez-vous maintenant les motifs de ma conduite bizarre ? Non ? Pas encore ? Allons, vous n'êtes décidément pas en veine de sagacité. Je reprends donc les faits d'un peu haut; tout mon espoir est que cette confession vous donnera de moi une horrible aversion. Il est malheureusement trop tard maintenant pour que je puisse vous paraître respectable ; avec ce paraître j'aurais sûrement éteint votre folle passion.

« Or donc, en venant à Maran, en pensant même à profiter de l'offre que m'avait faite autrefois Mathilde, d'occuper à Paris un appartement de votre maison, mon projet bien arrêté était de vous rendre amoureux fou de moi ; entendez-vous, amoureux fou... et de me servir de votre fol amour... je vous dirai tout à l'heure dans quel but. Je réunissais toutes les conditions nécessaires pour vous séduire : d'abord je ne vous aimais pas, je me sentais sur vous beaucoup de supériorité : et de plus je m'étais imaginé que le moyen le plus sûr d'enamourer un homme blasé par de nombreux succès était de se moquer de lui, d'irriter ainsi vivement son orgueil, et, pour l'achever, de le convaincre que, tout en restant parfaitement indifférente à son mérite, on devait ne pas l'être à celui d'un autre. Tout ce beau système, développé avec assez de malice, a obtenu près de vous le succès que j'attendais. A Vouvray, vous m'avez fait, le matin même de votre arrivée chez moi, une déclaration assez brusque et assez impertinente ; j'y ai répondu comme il fallait pour mes desseins.

« Ici vous avez renouvelé vos tendres protestations, je vous ai répondu et prouvé que je ne me souciais pas de vous le moins du monde ; par esprit de contradiction, vous vous êtes passionné : c'était tout simple. Pendant quelques jours j'ai augmenté votre amour, non pas en le partageant, mais en le raillant, mais en me montrant à vous sous des aspects bizarres, mais en affectant un cynisme de principes, une hardiesse de pensées, qui auraient révolté tout homme d'une âme élevée. Je ne pouvais croire moi-même aux progrès que je faisais dans votre cœur par de si misérables moyens. Si j'avais eu de vous une haute opinion, la facilité de mon succès l'eût détruite. Rappelez-vous encore ceci, seigneur don Juan, ordinairement les femmes de mon caractère aiment d'autant plus qu'elles ont eu plus de peine à se faire aimer. Elles dédaignent les succès faciles, la lutte leur agrée, les obstacles les charment, elles se passionnent pour l'impossible... En un mot, profitez de l'avis... si jamais vous retrouvez une de mes pareilles : le seul moyen de la séduire sera de lui montrer de l'éloignement. Pour que vous me plaisiez, mon cher cousin, sous bien des rapports nous nous ressemblons beaucoup trop (j'espère que je suis humble) ; notre nature est de subir la loi de l'attraction des contraires. Quand vous restez dans cette voie normale, comme nous disait le savant M. Bisson, vous réussissez... Voyez... peut-être Mathilde vous adore-t-elle, parce qu'elle est aussi pure que vous êtes perverti... Quand, au contraire, vous vous adressez à moi, qui suis peut-être théoriquement aussi avancée que vous, vous faussez votre destinée, vous perdez vos avantages, et je me moque de vous.

« Les augures ne pouvaient se regarder sans rire, c'est pour cela que votre sérieux amour me cause une incroyable hilarité. Prenez garde, un fripon qui devient dupe est mille fois plus sottement dupe qu'un honnête homme. Ceci dit, mon cher cousin, revenons au sujet de votre étonnement. Un jour, brusquement, sans motif (à vos yeux du moins), vous avez été à moi sans que j'aie été à vous, selon votre expression... De ce moment vous m'avez toujours trouvée froide, dédaigneuse, et aussi insouciante du passé que s'il n'existait pas... Vous vous étonnez de cette soudaine indifférence, vous criez au démon, à la fatalité, que sais-je? Vous me demandez si je vous aimais, si j'avais au moins pour vous un vif caprice? Nullement; vous êtes charmant, mais j'ai le malheur d'avoir très mauvais goût. Comment donc, direz-vous, vous ne ressentiez pour moi ni passion, ni amour, ni même le plus léger penchant, et... vous... Non, non, c'est impossible, répétez-vous. Vous oubliez, mon cher cousin, qu'il est des passions de toutes sortes, et que l'amour n'est pas la plus violente de toutes... Vous ignorez donc que, pour satisfaire sa haine et sa vengeance, une femme comme moi ose ce qu'elle n'oserait jamais si elle éprouvait un amour passionné, ou si elle ne ressentait même qu'un tendre penchant. Dans ce dernier cas, elle obéirait à un instinct de coquetterie qui lui dirait qu'un triomphe trop facile éteint un goût passager.

« Si elle aimait au contraire passionnément, oh ! elle ne raisonnerait pas... L'amour, le véritable et profond amour lui inspirerait les plus exquises délicatesses... Si elle succombait, elle succomberait avec une sorte d'enivrement chaste et pudique. Dans son aveugle entraînement, elle n'aurait la conscience de sa faute qu'après l'avoir commise ; elle en aurait les remords, la honte, la volupté ardente et amère. Enfin ses ressentiments seraient ceux de la plus noble des femmes, car un amour sincère élève souvent les cœurs les plus perdus à la hauteur des cœurs les plus purs... Quel est donc ce mystère? Qu'êtes-vous donc pour moi? demandez-vous encore. Ecoutez... depuis que j'ai pu analyser mes impressions et me rendre compte du bien et du mal, j'ai haï votre femme. Je l'ai haïe, parce que depuis que je vis il n'y avait pas eu de jour, d'heure où je ne lui eusse été sacrifiée, où elle ne m'eût écrasée de ses avantages. Jamais l'envie, la jalousie ne furent exaltées à ce point... Pour la frapper plus sûrement, je voulus la frapper dans ce qu'elle avait de plus précieux au monde... Je résolus de vous enlever à elle, non parce que vous me plaisiez, il n'en était rien, mais parce qu'elle vous adorait. Quelques jours après cet entretien que Mathilde entendait à mon insu, j'ai eu avec elle une longue conversation ; elle m'a accablée de reproches. Elle m'a menacée par ses mépris, et maintenant je dois dire par ses justes mépris ; elle a exaspéré mes plus mauvais sentiments. Vous m'aviez donné un rendez-vous, j'ai hâté le moment d'assurer à la fois et ma vengeance et mon empire sur vous ; car alors... Mais, non, non, vous ne saurez jamais quels odieux desseins je méditais... vous m'aimeriez trop, et je veux vous détacher de moi.

« Maintenant, souvenez-vous que le soir de ce jour de bonheur sans lendemain, comme vous dites, mademoiselle de Maran a reçu des lettres de Paris, et que devant moi elle vous a appris toutes les abominables calomnies dont Mathilde était victime. Malgré les méchantes exagérations de mademoiselle de Maran, j'ai bien vite compris que la réputation de Mathilde était, aux yeux du monde, horriblement compromise. Le hasard m'apprit ainsi que cette femme, dont le bonheur m'exaspérait depuis mon enfance, était la plus malheureuse des créatures. Jusqu'alors elle avait vécu pour vous et pour la vertu ; elle avait toujours été digne de tous les amours et de tous les respects... et sa bonne renommée était presque perdue... et vous la délaissiez pour moi, pour moi... C'était trop. Maintenant, qui m'a inspiré l'intérêt, la pitié qui a succédé tout à coup à la haine que je portais à Mathilde? Est-ce un noble et bon sentiment? Ne serait-ce pas plutôt la conviction que votre femme, étant à tout jamais malheureuse, ne peut plus être pour moi un sujet d'envie?... ou bien encore, ne serait-ce pas la connaissance parfaite que j'ai de votre caractère et de ce qu'il présage à Mathilde?... Oui, c'est plutôt cela qui m'a désarmée... Ma vengeance étant plus que satisfaite par l'avenir que vous ménagez à votre femme, votre amour me devient parfaitement inutile. Excusez-moi, mon cousin, de vous avoir séduit pour rien. En ce qui touche cette pauvre Mathilde, je ne puis malheureusement rien sur le passé ; mais je puis pour l'avenir...

« Je suis une femme si singulière, que, du moment où je me suis sentie apitoyée sur elle, j'aurais regardé comme un crime de lui donner le moindre motif de jalousie à votre égard. Voilà le pourquoi de ma froideur subite, voilà pourquoi vous devez absolument renoncer à l'espoir assez coquet de me changer de panthère en brebis, de partager mon ciel ou mon enfer. Mon Dieu ! mon cher cousin, je ne suis ni une panthère, ni un ange, ni un démon ; je ne pratique ni le ciel ni l'enfer... je suis tout simplement une pauvre femme qui ne vous aime pas, et je fais d'autant plus aisément le vœu de vous rendre à mon amie d'enfance, que ce sacrifice m'est fort agréable, de sorte que mon dévouement peut passer pour de l'égoïsme. Vous me permettrez donc de ne pas briser les liens qui m'unissent au meilleur homme du monde, afin d'aller cacher notre amour dans un pays lointain : il n'est pas besoin d'aller si loin pour cacher quelque chose qui n'existe pas... J'abdique aussi très-volontairement toute souveraineté sur votre âme; mille grâces de ce beau royaume que vous mettez si gracieusement à mes pieds. J'aime mieux vivre esclave à l'ombre protectrice d'une fraîche oasis que de régner sur un désert aride et desséché. N'oubliez pas surtout, je vous en conjure, de m'épargner ces preuves de dévouement, ces sacrifices inouïs dont vous me menacez et dont je suis très-indigne... Vous me gêneriez infiniment dans la secrète recherche que je veux faire de mon tyran futur, car je me sens destinée à éprouver pour je ne sais quel mystérieux idéal une passion aussi immuable, aussi fatale que celle que vous éprouvez pour moi.

« Où s'est-il jusqu'ici caché, ce mystérieux et futur despote de tout mon être?... c'est ce que j'ignore... Mais, ce qui est certain, c'est que votre sombre aspect l'effaroucherait. Ne comptez pas, je vous en conjure, sur votre intimité avec mon mari pour venir me voir à Paris, dans le cas où vous feriez la folie de m'y suivre. Pour expliquer à M. Séche-

rin mon brusque départ, je serai forcée de lui avouer que vous vous occupiez un peu trop de moi, et que, pour la tranquillité de Mathilde, et pour m'épargner votre obsession, j'ai jugé à propos de quitter Maran. Vous le voyez donc bien, vous seriez très-mal venu à vouloir faire le cousin auprès de nous. Restez avec Mathilde. Vous parlez de bon et de mauvais génie; si vous avez, je ne dirai pas quelque générosité, mais seulement l'instinct de votre conservation, vous reviendrez à elle. C'est elle qui sera votre bon ange. Si, malgré ma profonde indifférence pour vous, vous vous opiniâtrez à vous faire aimer de moi, je serai, sans le vouloir, votre mauvais démon. Vous m'aimez passionnément, je le crois; mais on a toujours raison d'une passion sans espoir... Aussi, dans l'intérêt de Mathilde et dans l'intérêt de ma *tranquillité* (prenez, je vous prie, ce mot dans cette acception prosaïque : n'être pas importunée par un fâcheux), je m'efforce de vous convaincre de la vanité absolue de vos tentatives à venir.

« Toute ma crainte est que vous conserviez quelque espérance. Malgré votre apparente humilité, vous avez un fond d'amour-propre intraitable, d'autant plus dangereux que vous avez de quoi le justifier auprès de tous... excepté auprès de moi. C'est ce que vous ne croyez peut-être pas... On n'admet jamais les exceptions blessantes... Plutôt que de vous avouer que vous ne me plaisez pas, vous êtes capable de vous persuader que je romps avec vous d'une manière brusque et cynique pour échapper à un sentiment dont je redoute et dont je prévois l'empire... Homme trop dangereux!!! ah! mon cousin... mon cousin... si vous vous laissiez prendre à une de ces amorces, que votre orgueil révolté vous tendra certainement, vous seriez à jamais perdu. Plus je vous témoignerais de dédain et d'aversion, plus vous vous croiriez redoutable et redouté; selon cet axiome : Que l'on n'éloigne que les gens dangereux... comme si les ennuyeux n'étaient pas de ce nombre. Prenez garde .. prenez garde... Tous vos avantages alors ne vous sauveraient pas d'un ridicule ineffaçable; je serais impitoyable, car je prendrais en main la cause de Mathilde; je la vengerais en vous tourmentant, et, pour la venger, je serais capable de feindre la pitié, de feindre d'être enfin touchée d'un si profond et si constant amour, de vous faire quelques fausses promesses, et de me jouer de vous de la manière la plus sanglante... Une fois pour toutes, défiez-vous de moi, dès que je vous paraîtrai éprouver à votre égard autre chose que la plus complète indifférence.

« Ainsi donc, mon cousin, oubliez-moi pour qui vaut mille fois mieux que moi. Revenez à Mathilde : c'est un cœur d'or, c'est une âme qui n'est ni de ce temps ni de ce monde. Maintenant que, par une bizarre contradiction, elle m'intéresse autant par son malheur qu'elle me révoltait par son bonheur, je puis le dire, c'est une de ces natures tellement excellentes, tellement riches, tellement portées à croire au bien et à nier le mal, parce qu'elles sont pétries de noblesse et de générosité, qu'il suffit de quelques semblants pour les rendre complétement heureuses. Incapables de croire au mensonge, ces pauvres âmes ont la confiance ingénue des enfants. Il faut si peu, si peu, pour exciter leur joie naïve et candide, qu'on serait un monstre de les affliger. Vous l'avez vu... depuis huit jours, par prudence, vous avez feint un retour à elle; comme sa charmante figure rayonnait de bonheur!... et puis elle est mère!... elle est mère!... monsieur... et vous avez eu le honteux courage de m'écrire : « L'état dans lequel se trouve ma femme l'empêchera de venir à Paris... » Tenez, monsieur de Lanery, je suis capable et coupable de bien des mauvaises actions, je ne sais pas ce que l'avenir me réserve de commettre encore; mais jamais, je le jure, je n'aurai à me reprocher l'équivalent de ces odieuses paroles.

« Décidément, vous êtes le plus ingrat, le plus égoïste, le plus insensible des hommes, car la passion vous déprave... au lieu de vous ennoblir! C'est d'ailleurs naturel : une passion dépravée ne peut élever le cœur... Gardez-vous encore de votre vanité, qui vous dira peut-être que Lovelace et don Juan ne valaient pas mieux que vous, et que mon reproche signifie : adorable scélérat... Vous vous tromperiez singulièrement : moi, qui suis un don Juan femelle, je sais ce que vaut le donjuanisme : j'ai même honte de voir les passions que j'inspire se traduire par de si mauvais instincts : comme le sorcier du conte allemand, je recule épouvantée du monstre que j'ai produit, et qui vient à grands cris me demander d'être sa compagne. Oubliez-moi donc, mon cousin; encore une fois, si vous vous opiniâtrez dans votre fol amour, je vous prédis la plus malheureuse fin du monde, et vous me ferez croire à ces rémunérations et à ces punitions divines dont parlait toujours mon insupportable belle-mère. A un coupable tel que vous, il fallait une punition telle que moi : seulement, comme ce rôle de vengeance divine est un peu sérieux pour mon âge, je vous saurais un gré infini de me l'éviter en vous amendant et en devenant le plus honnête et le plus fidèle des maris, ce qui veut dire le plus heureux et le plus adoré des hommes, puisque Mathilde est votre femme. Adieu, adieu, et pour toujours adieu... Souvenez-vous surtout qu'il ne s'est jamais agi d'amour entre nous, mais d'une infâme trahison envers la plus noble des femmes. Vous avez été mon COMPLICE, jamais mon AMANT. »

CHAPITRE XLIII.

M. Sécherin à Ursule.

Lorsque madame Sécherin vit à notre abattement que moi et Gontran nous avions lu les deux lettres qu'elle nous avait remises, elle lut cette lettre de son fils à Ursule d'une voix lente, et comme pour faire durer le supplice de ma cousine plus longtemps.

« Je ne vous reverrai de ma vie, Ursule... Je vous méprise encore plus que je ne vous hais. Dieu m'a puni de n'avoir pas écouté les conseils de ma pauvre mère; elle me reste, elle, elle me reste, et avec elle je ne regrette rien; je remercie au contraire le ciel de m'avoir délivré d'un monstre de perfidie et de corruption tel que vous; je me maudis quand je pense que, pour vous, pour vous, mon Dieu! j'ai pu affliger, presque abandonner la meilleure des mères... Allez... ma tendresse la dédommagera des chagrins que je lui ai causés; elle me pardonnera, elle m'a pardonné : lorsqu'une femme aussi dangereuse et aussi abominable que vous entre dans une famille, il faut bien s'attendre à tout... Je vais vous apprendre une chose qui vous fera de la peine, j'en suis sûr, celle-là : le jour même où, par la volonté divine, le ciel a voulu que je reçusse cette lettre qui montre la noirceur de votre âme... je venais de faire rédiger l'acte qui vous assurait toute ma fortune après moi... Vous qui aimez tant le luxe, vous allez être pauvre... tant mieux, tant mieux, c'est le seul chagrin qui puisse vous atteindre... Les soixante mille francs de votre dot sont dès aujourd'hui déposés à Paris chez un notaire. Votre père vous chassera aussi de sa présence, lui; car je lui ai envoyé une copie de votre abominable lettre. Enfin, pour vous porter un dernier coup qui vous sera plus sensible encore que les autres, je vous préviens que je ne souffre aucunement de vos infamies; entendez-vous, je n'en souffre pas... Non, non, cela est si odieux, que je ne ressens que de l'horreur pour vous, et je me trouve heureux... oh! bien heureux d'être à jamais séparé de vous; ma bonne et excellente mère vous le dira... ce sera votre dernier châtiment. SÉCHERIN. »

Après avoir lu cette lettre, madame Sécherin attacha sur Ursule un regard implacable. Celle-ci sortit enfin de l'état de stupeur dans lequel elle était plongée depuis le commencement de cette scène... Elle se leva impérieuse, altière, le regard assuré, le sourire amer et dédaigneux; elle dit à madame Sécherin : — Vous triomphez, n'est-ce pas? femme aveugle et insensée; vous vous réjouissez, tandis que le cœur de votre fils est mortellement blessé! — A cette heure, il ne pense même plus à vous, dit madame Sécherin; il vous l'écrit, et cela est vrai, Dieu merci! — Mais moi je ne crois pas aux termes de cette lettre, reprit Ursule; un homme comme lui ne peut pas oublier une femme comme moi. Sachez que si je le voulais, entendez-vous à votre tour, que si je le voulais, demain il serait encore à mes pieds, me demandant à mains jointes de revenir à lui... mais je ne le veux pas. La destinée m'accable au moment même où je cédais à un sentiment si généreux qu'il en était fou, au moment où j'avais pitié de la femme que j'avais haïe, outragée, au moment où je tâchais de réparer le mal que j'avais fait... Eh bien! seule je lutterai contre la destinée; un jour viendra, et il n'est pas loin, où, dans son désespoir de m'avoir perdue, votre fils vous maudira de ne l'avoir pas engagé à me pardonner. — L'entendez-vous, la malheureuse? s'écria madame Sécherin en joignant les mains avec horreur. Vous regretter, vous! Voyez... voyez... l'infernal orgueil!

Ursule haussa les épaules avec une expression de pitié. — Vous ne savez donc pas ce que j'étais, ce que j'aurais été pour lui, car il était simple, bon, dévoué, et je m'amusais à le rendre heureux comme on s'amuse de la joie d'un enfant... Vous l'avez entendu vous-même vous dire si son bonheur était grand, si je n'étais pas tout pour lui! Vous vous réjouissez sans songer qu'il pleurera... qu'il pleure peut-être avec des larmes de sang un passé qui sera toujours pour lui un rêve, l'idéal de la félicité humaine... Aveuglé sur mes défauts par son amour, sur ma conduite par sa confiance, sa vie se fût écoulée paisible et heureuse... elle se passera dans la désolation!... Allons, vous devez être satisfaite : me voici pauvre, abandonnée de tous, même de mon père; vous voici vengée, Mathilde, et vous aussi, monsieur, dit Ursule en s'adressant à Gontran. Vous, Mathilde, dont j'ai trahi l'amitié; vous, monsieur, dont j'ai raillé l'amour... A votre triomphe il manque pourtant une chose... c'est de me voir anéantie, écrasée, sous les coups d'une fatalité inouïe : mais je ne vous donnerai pas cette joie. J'ai de la volonté, j'ai de l'énergie : je me trouvais dans un de ces moments qui peuvent décider de l'avenir de toute la vie... un premier bon sentiment en eût peut-être amené un second... Le sort ne l'a pas voulu... Eh bien! j'ai dix-huit ans, j'ai un caractère de fer, un esprit souple, je suis belle et hardie... que Dieu ait pitié de moi! dit Ursule en terminant par ce sarcasme impie.

Madame Sécherin restait muette, effrayée, devant cette femme audacieuse. Gontran la regardait avec une angoisse mêlée d'admiration... Tout à coup mademoiselle de Maran se leva, feignit de s'essuyer les yeux et s'écria : — Eh bien! non, non, il ne sera pas dit que je resterai insensible, moi, aux tourments de cette pauvre chère enfant; je suis tout

émue de son angélique résignation : il est impossible d'avouer ses torts avec plus de candeur et d'être mieux disposée à la contrition et au repentir... Tenez... votre dureté à tous me révolte... Je l'emmènerai à Paris avec moi, et chez moi, cette chère petite, et cela aujourd'hui même, car elle ne peut pas rester ici un jour de plus... Elle vous gâterait, honnêtes gens que vous êtes ! — Vous osez la soutenir, s'écria madame Sécherin avec indignation ; vous osez lui offrir un asile ? — Et pourquoi non, s'il vous plaît ? Est-ce que je donne, moi, dans vos lamentations de Jérémie sur la désolation de l'abomination ! Dirait-on pas qu'il s'agit du sort de la chrétienté ou que le monde est menacé d'une fin prochaine, parce que monsieur votre fils a eu un inconvénient dans son ménage ! Est-ce que c'est une raison pour venir crier comme une orfraie après cette pauvre Ursule, et l'accabler sans pitié ?... Pour vous qui vous piquez de religion... ça n'est guère charitable, ma bonne dame...

Madame Sécherin leva les yeux au ciel, et dit d'une voix grave et solennelle : — Seigneur mon Dieu ! ayez pitié de cette femme ; sa tombe est ouverte, sa fin est proche, et elle blasphème. Puis elle ajouta d'une voix imposante et avec tant d'autorité que mademoiselle de Maran resta un moment atterrée : — Vous soutenez le vice, vous insultez aux larmes des honnêtes gens, vous reniez Dieu. Mais patience, au lit de mort vous aurez une affreuse agonie en pensant au mal que vous avez fait et aux peines qui vous attendent... Vous êtes si méchante et si impie, que vous ne trouverez pas un prêtre qui veuille prier pour votre âme... Après un moment de silence, mademoiselle de Maran s'écria en riant de son rire aigu : — Ah ! ah ! ah !... est-elle donc drôle avec ses excommunications ! Ah çà ! apparemment que vous êtes aussi du dernier mieux avec les foudres du Vatican, ma chère dame ? Tout à l'heure c'était avec le ciel et la Providence que vous manigancez. Dites donc : sans reproche, vous me paraissez joliment bauale, pour ne pas dire un peu coureuse, à l'endroit des choses de là-haut... Mais rassurez-vous, j'aurai toujours un bon petit quart d'heure pour me repentir et un petit écu pour me faire dire une messe quand viendra le moment de songer à mon salut...

Le soir même mademoiselle de Maran partit pour Paris avec Ursule. Madame Sécherin alla rejoindre son fils. Gontran et moi, nous restâmes seuls à Maran.

CHAPITRE XLIV.

Les deux époux.

Je restai deux jours sans revoir M. de Lancry. L'arrivée et le départ de madame Sécherin ayant fait supposer à nos gens que quelque grave discussion intérieure avait eu lieu entre moi et mon mari, ils avaient cru de leur devoir d'augmenter encore de silence et de réserve dans leur service ; ils ne parlaient entre eux qu'à voix basse... On eût dit que quelqu'un se mourait dans la maison... Il est impossible de peindre l'aspect sinistre de ce grand château muet, sombre et désert, dont j'habitais une aile et Gontran une autre. J'avais voulu être seule pour me préparer à l'entretien que je devais avoir avec mon mari. Pendant ces deux jours, par un phénomène moral que je suis encore à m'expliquer, une révolution profonde, complète, se fit subitement en moi. Il était de mon devoir de parler à mon mari avec la plus entière franchise. Cet événement fut le plus important de ma vie ; son retentissement durera jusqu'à mon dernier jour. Les moindres détails de cette entrevue sont encore gravés dans ma mémoire.

C'était un dimanche. Après avoir entendu une messe basse à l'église du village et être restée longtemps à prier, je revins chez moi. Le temps était gris et lugubre ; au moment où je rentrais au château, la neige commençait à tomber. Dix heures sonnèrent à la pendule de mon parloir. C'était un petit salon très-simple, où je me tenais d'habitude ; ses deux croisées s'ouvraient sur le parc. A droite et à gauche de la cheminée étaient les portraits de mon père et de ma mère ; sur ma table à écrire, un médaillon de Gontran peint en miniature. A propos de cette miniature, je dois dire ici ce que je sus plus tard : c'est qu'elle avait été rendue à mon mari par madame de Richeville. Donner à sa femme un portrait fait autrefois pour une maîtresse, c'est une de ces indignités naïves qu'un homme se permet, sans même se douter de ce qu'il y a d'odieux et d'insultant dans un pareil procédé. A côté de ma table de travail, une petite bibliothèque de bois rose renfermait mes livres de prédilection ; enfin entre les deux fenêtres était mon piano. En passant devant une glace, je me regardai : j'étais horriblement pâle et maigre ; mes pommettes, déjà un peu saillantes et légèrement pourprées, témoignaient de la fièvre dont j'étais brûlée depuis deux jours ; mon regard était très-brillant, très-animé ; mais j'avais les lèvres violettes et les mains glacées. J'étais habillée de noir, mes cheveux lissés en bandeau, car je n'avais pas songé à les faire boucler. Je contemplais avec une sorte de joie sombre le ravage que les chagrins avaient imprimé à mes traits, et je me comparais à Ursule, toujours si fraîche et si rose.

Dix heures et demie sonnèrent à l'antique horloge du château ; mon mari entra chez moi. Lui aussi, depuis deux jours, avait cruellement changé ; il était d'une pâleur extrême. Les veilles, les pleurs... peut-être, avaient rougi ses yeux ; il semblait accablé ; sa physionomie était presque farouche. — Je ne chercherai pas à le nier, me dit-il brusquement, les torts que j'ai envers vous sont très-grands ; vous devez me détester... ; soit, détestez-moi. — Je vous prie de m'entendre, Gontran. Notre position sera fixée aujourd'hui. Je dois vous dire avec la plus entière franchise le résultat de mes réflexions et ma résolution inébranlable... — Je vous écoute... — Pendant ces deux jours que je viens de passer seule, je ne sais par quel étrange mirage de ma pensée, tous les événements qui ont eu lieu depuis que je vous connais me sont apparus pour ainsi dire en un seul moment ; j'ai pu en saisir à la fois et l'ensemble et les détails : je les ai jugés avec une sûreté, avec une hauteur de vue dont j'ai été moi-même étonnée. En contemplant ainsi les jours d'autrefois, j'ai reconnu, sans fol orgueil, que mon dévouement envers vous n'avait jamais failli, que j'avais fait des prodiges de tendresse pour conserver mon amour intact et pur malgré vos dédains. Excepté quelques plaintes rares que m'arrachait une douleur intolérable, j'ai toujours souffert avec résignation : à votre moindre velléité de tendresse, vite j'essuyais mes larmes, je venais à vous le sourire aux lèvres, et je renaissais encore à des espérances de bonheur tant de fois trompées. — Cela est vrai... mais il n'est pas généreux à vous de mettre à cette heure en présence et mes torts et vos vertus, dit Gontran avec amertume. — Si je vous parle ainsi, Gontran, ce n'est pas pour me louer d'avoir toujours agi de la sorte, mais pour m'en blâmer. — Comment ! vous regrettez ?... — Je regrette d'avoir fait justement ce qu'il fallait pour être malheureuse sans vous rendre heureux. Peut-être même eussiez-vous été moins cruel pour moi, si je m'étais conduite autrement. — Que voulez-vous dire ? — Cela vous semble étrange... mais le résultat de mes réflexions a été presque de m'accuser et de vous absoudre. — M'absoudre... moi ! — Vous absoudre, vous... Je ne m'abuse plus, Gontran : je n'ai jamais été pour vous une noble compagne, ayant la conscience de sa dignité et un caractère assez ferme pour se faire respecter ; j'ai été votre lâche esclave, et je n'ai eu que les qualités négatives de l'esclave, la soumission aveugle, la résignation stupide, la patience inerte. En me voyant ainsi, vous avez dû me traiter comme vous m'avez traitée et n'avoir pour moi ni merci ni pitié. — Je ne sais dans quel but vous voulez m'innocenter ainsi, dit Gontran en me regardant avec défiance. — Je pourrais vous dire que c'est pour vous rendre moins cruel l'aveu qui me reste à vous faire ; mais je mentirais. Si je ne désire pas vous blesser sans raison, je m'inquiète assez peu maintenant que vous souffriez ou non de ce que je dois vous dire.

Mon mari parut frappé de mon expression de froideur insouciante. — Votre langage est nouveau pour moi, Mathilde. — Il doit être aussi nouveau que le sentiment qui le dicte... aussi nouveau que l'aveu que je vais vous faire. — Mais, de grâce, expliquez-vous. — Après ce long coup d'œil jeté sur le passé, j'ai fait encore une découverte... une découverte affreuse, je vous le jure : c'est que mes chagrins, pourtant si vrais, si douloureux, étaient à peine dignes d'intérêt... c'est que mes lamentations continuelles étaient plus fastidieuses que touchantes : c'est que mes larmes éternelles avaient dû avec raison vous impatienter, vous exaspérer, mais rarement vous apitoyer. — Raillez-vous, Mathilde ? La raillerie serait cruelle.

Je pris mon mari par la main, je le menai devant la glace, et là, lui montrant mon visage flétri, je lui dis : — Pour que je sois ainsi changée, il m'a fallu bien souffrir, n'est-ce pas, Gontran ? Eh bien ! jugez donc ce que j'ai ressenti lorsque la raison m'a forcée d'avouer que mes chagrins étaient à peine dignes de pitié, lorsque je me suis dit : Demain je les raconterais à un juge impartial, qu'il aurait le droit de me dire : C'est votre faute... Eh bien ! croyez-vous qu'en face d'une telle conviction, j'aie le courage de railler, Gontran ?... — Vous avez cette conviction, Mathilde ? — Oui, je l'ai.... Oui, demain le monde saurait une à une les tortures que j'ai endurées, qu'il dirait en haussant les épaules avec mépris : La stupide, l'ennuyeuse créature ! avec ses plaintes et ses gémissements continuels ! Elle n'a que ce qu'elle mérite. On ne peut donc pas être honnête femme et malheureuse sans être insupportable ! Après tout, son caractère à la fois si faible, si lamentable et si susceptible, ferait presque excuser la dureté de son mari. Certes, Ursule est bien perfide, bien effrontée, bien corrompue ; eh bien ! l'on comprend que M. de Lancry la préfère mille fois à Mathilde : car, au moins, Ursule a du charme, du piquant ; on trouve en elle de ces alternatives de bien et de mal qui tiennent, pour ainsi dire, toujours l'esprit et le cœur en éveil. Mathilde, au contraire, est une perpétuelle résignation larmoyante et monotone. Elle a toutes les vertus, soit ; personne ne songe à les lui nier... mais elle ne sait guère rendre la vertu aimable. En un mot, c'est une femme qui a le plus grand tort de tous : celui d'aimer et de ne pas savoir se faire aimer. Voilà ce que le monde dirait, Gontran... voilà ce qu'il aurait le droit de dire, à son point de vue, à lui... Quelques âmes compatissantes me plaindraient peut-être, en songeant que ma vie auprès de vous a pu se résumer ainsi : Aimer noblement... souffrir et se résigner... Oui, ceux-là me plaindraient peut-être ; mais ils ne feraient que me plaindre... et entre la pitié et la sympathie il y a un abîme !

— Quel langage, Mathilde !... — Hé bien, encore une fois, croyez-vous que je raille, Gontran, lorsque je vous dis qu'après tant de larmes versées il ne me reste pas même la consolation de me croire digne d'intérêt ? — Et qui a pu, mon Dieu ! vous donner une si fatale conviction ? s'écria Gontran. — La raison... la froide et inflexible raison ; mais il faut que le cœur soit bien vide, bien désert, pour que cette voix sévère

puisse y retentir!... — Que dites-vous?... votre cœur?... — Mon cœur est vide et désert depuis que je ne vous aime plus, Gontran... et seulement depuis que je ne vous aime plus, j'ai pu juger ma conduite et la vôtre avec impartialité. — Vous ne m'aimez plus! s'écria-t-il. — Non... c'est ce qui fait que je vois tout avec désintéressement; c'est ce qui fait que je ne crains pas de vous affliger en vous parlant ainsi... On m'eût dit que l'amour immense que je ressentais pour vous... que cet amour, qui avait résisté à de si rudes épreuves, diminuerait un jour, que j'aurais crié au blasphème!... et pourtant... il s'est éteint. — Mathilde... Mathilde!...

— Il s'est complétement éteint pendant le peu d'instants que j'ai mis à lire la lettre que vous écriviez à Ursule... Je ne vous fais pas de reproches, Gontran; je n'ai plus le droit de vous en faire... vous perdez un cœur tel que le mien... je le dis sans vanité, vous êtes assez puni... Je n'ai ni à espérer ni à craindre que maintenant mes sentiments pour vous changent de nature. Je me connais assez pour voir que, malheureusement, je ne dois rien éprouver à demi: la sagesse eût été peut-être de vous aimer moins violemment et de ne pas vous désaimer si vite, je le sais; mais je suis ainsi. On ne peut rien contre la désaffection: je ne l'explique pas, je la ressens. Sans doute, mon amour pour vous était depuis longtemps et à mon insu miné par mes larmes, il a suffi d'une violente secousse pour le déraciner tout à fait: votre lettre à Ursule m'a invinciblement prouvé que tout espoir était à jamais perdu pour moi; mon amour a dû se briser, se perdre contre une impossibilité. Tout ce que je sais, c'est qu'à mesure que je lisais cette lettre, un refroidissement lent mais profond, mais presque physique, paralysait mon cœur. Une comparaison vous rendra ce que j'éprouvais: ce n'était pas une tourmente impétueuse qui confondait, qui heurtait en moi les passions les plus contraires, comme l'orage courbe, ébranle tout dans son tourbillon; non, non... au moins, l'orage passé, si tout a cruellement souffert, tout n'est pas détruit; ce que j'éprouvais, c'était un envahissement sourd, croissant; peu à peu il glaçait et anéantissait mon amour... comme ces muettes inondations qui montent, montent, jusqu'à ce qu'elles aient tout englouti sous leur effrayant niveau, et qu'elles n'offrent plus à l'œil épouvanté qu'une immensité déserte, silencieuse, où rien... rien n'a surnagé.

D'abord stupéfait, mon mari me répondit avec un dépit concentré: — La soudaineté même de votre désenchantement à mon égard vous prouve qu'il n'est pas sincère: sans doute, j'ai des torts... j'ai de grands torts envers vous, mais je ne mérite pas un traitement pareil. — Il arrive ce qui devait arriver, Gontran; je m'y attendais, votre amour-propre se révolte à cette pensée: que je ne puis plus vous aimer... que je ne vous aime plus... Je conçois même que la soudaineté de mon désenchantement, comme vous dites, puisse entretenir votre illusion à cet égard... mais vous vous trompez, jamais je ne me suis égarée sur mes impressions. Mon mari haussa les épaules. — Vous croyiez aussi toujours m'aimer, vous l'avez dit vous-même, et vous voyez bien qu'en ce moment vous croyez votre amour éteint: il en sera de même de votre ressentiment, il aura son terme... ajouta-t-il avec une confiance imperturbable. — Votre comparaison n'est pas juste, Gontran; je vous aurais toujours aimé, j'en suis sûre, si vous n'aviez pas tout fait pour tuer cet amour. Je vous dirai avec la même franchise que maintenant vous feriez tout au monde pour vaincre ma profonde indifférence, que vous n'y réussiriez pas. — Mais, enfin, ce ne sont que des étourderies, ce n'est qu'une infidélité, et il n'y a pas une femme qui, après son premier mouvement de vanité blessée, ne pardonne une telle faute. — Je ne dis pas non, je ne prétends pas que toutes les femmes pensent ou doivent penser comme moi... J'ai tort sans doute, c'est un malheur de ma destinée d'être toujours accusée, ou c'est plutôt un vice de mon caractère d'être toujours exagéré. — Mais, encore une fois, si c'est seulement la lettre que j'ai écrite à votre cousine qui cause votre éloignement pour moi, il n'est pas fondé.

— Je ne veux pas récriminer sur le passé, Gontran; seulement, puisque vous parlez de cette lettre, rappelez-vous-en les termes, et vous reconnaîtrez qu'il n'y avait pas une de ses expressions qui ne dût porter un coup mortel aux espérances les plus opiniâtres. Vous m'avez incurablement blessée comme femme, comme épouse et comme mère. Ce n'est pas tout: cette passion, au nom de laquelle vous m'avez sacrifiée sans hésitation, sans pitié, a été, est et sera la seule véritable passion de votre vie... Vous verrez que mes prévisions se réaliseront. Je l'avoue sans fausse humilité ou plutôt avec orgueil, je n'ai rien de ce qu'il faut pour lutter avec avantage contre Ursule, si, malgré ses promesses, elle veut continuer de vous séduire; je n'ai non plus maintenant aucune compensation de cœur à vous offrir, si elle continue à vous dédaigner. Ce n'est pas tout encore, vous me pardonnerez ma franchise, il m'en coûte de vous parler ainsi: tant que je vous ai aimé, je me suis tellement aveuglée sur certaines circonstances de votre vie, que, ne pouvant les excuser, j'avais fini par me persuader que j'avais été aussi coupable que vous; maintenant mes illusions sont dissipées, votre conduite m'apparaît dans son véritable jour, et, en admettant que j'oublie jamais vos torts, vos infidélités, comme vous dites, il me serait impossible d'aimer un homme.. que je ne pourrais plus estimer. — Mathilde! que signifie?... — Avant mon mariage, avant que j'eusse subi la fascination de la passion la plus folle, j'aurais su ce que j'ai su depuis... que je ne vous aurais pas épousé. — Mais, encore une fois, madame, que savez-vous donc qui puisse vous empêcher de m'estimer? car je ne suppose pas qu'on soit un malhonnête homme par cela même qu'on éprouve un amour insurmontable pour une femme qui en est indigne... en admettant que ce que vous dites soit vrai.

Après une dernière hésitation, je racontai à Gontran toute la scène de la maison isolée de M. Lugarto, et de quelle manière M. de Mortagne et M. de Rochegune avaient forcé cet homme à restituer le faux que Gontran avait commis. Mon mari fut atterré. Pendant ce court récit, il ne me dit pas un mot. Aux termes où j'en étais avec lui, je n'avais plus de scrupules à conserver; il ne pouvait plus y avoir de tels secrets, de tels ménagements entre nous, je tenais à établir franchement ma position envers mon mari. Si je voulais être généreuse plus tard, je ne voulais pas être dupe. Aux sombres regards qu'il me jeta de temps à autre en marchant avec agitation dans la chambre, je vis que, selon les prévisions de M. de Mortagne, mon mari ne me pardonnerait jamais d'être instruite de cette fatale action. Après avoir marché quelques moments avec agitation, Gontran s'assit dans un fauteuil, et cacha sa tête dans ses mains. Il me fit pitié.

— Je ne vous aime plus d'amour, lui dis-je; vous avez commis une action coupable, mais je n'en porte pas moins votre nom. Vous êtes le père de mon enfant, c'est assez vous dire que si vous avez à jamais perdu un cœur brûlant du plus saint amour, il vous reste aux yeux du monde une femme; et cette femme ne manquera jamais aux devoirs que sa position lui impose envers vous. En apparence, rien ne sera donc changé dans nos relations; sans les calomnies dont nous sommes victimes, je vous aurais demandé une séparation amiable; mais, quoi qu'en dise mademoiselle de Maran, nous ne pourrions, je le crois, que perdre tous deux à cet éclat. Il sera donc convenable que nous vivions encore quelque temps ainsi que nous vivons; plus tard, nous agirons selon les circonstances. — Soit, dit brusquement Gontran. Je ne chercherai pas à vous faire revenir de vos préventions; désormais nous vivrons séparés, et je vous débarrasserai au plus tôt de mon odieuse présence... Vous n'oubliez pas le mal que l'on vous fait... vous avez raison. — Je vous assure que maintenant je l'ai complétement oublié, je pourrais me venger que je ne me vengerais pas. L'effet subsiste, les causes ne sont maintenant indifférentes.

Après un moment de silence, Gontran s'écria: — Mais non, non, c'est impossible, tant de froideur ne peut avoir succédé à tant de dévouement, vous ne pouvez me traiter avec tant de cruauté!... surtout dans un moment... — Où vous avez besoin de consolation, peut-être?... dis-je à Gontran; aussi je vous assure que ce n'est pas la jalousie qui m'empêcherait de vous plaindre, mais le respect humain; je vois trop que l'amour que vous ressentez vous sera fatal pour ne pas en être épouvantée: tout ce qui vous arrivera de malheureux ne me trouvera jamais insensible... — Après tout, s'écria Gontran en se levant brusquement, je suis bien fou de m'affecter! Comme vous le dites, madame, notre position est parfaitement tranchée; vous ne m'aimez plus d'amour, soit. on vit parfaitement bien en ménage sans amour. Ma présence vous est importune, je vous épargnerai: vous vivrez de votre côté, moi du mien; je ne m'oppose pas le moins du monde à vos projets. — Gontran, seulement il est un point très-délicat qui me reste à aborder; je désire que les deux tiers de ma fortune soient placés de manière à ce que l'avenir de notre enfant soit assuré. — Ce soin me regarde, madame, j'y veillerai.

— Je crois devoir vous prévenir qu'ignorant complétement les affaires, et désirant que celle-là soit faite le plus régulièrement possible, je prendrai les conseils de M. de Mortagne. — Je n'aurai jamais aucune relation avec cet homme, madame. — Je ne vous le demande pas non plus. Vous aurez la bonté de me fournir la preuve que mes intentions seront exécutées. Si M. de Mortagne trouve cette pièce en règle et suffisante, je ne vous demande rien de plus. — Tout ceci, madame, ne peut se faire comme vous le désirez. Le sort de notre enfant m'intéresse autant que vous: c'est à moi, à moi seul d'y pourvoir; et je ferai pour cela ce qui sera nécessaire sans que vous exerciez votre contrôle sur des affaires qui me regardent exclusivement. — Vous ne voulez pas me donner de garantie certaine pour ce que je vous demande, Gontran? — Non, madame. — Je dois alors vous prévenir que j'emploierai tous les moyens possibles pour y parvenir. — Faites, madame, vous êtes libre.

Telle fut l'issue de cet entretien avec mon mari.

CHAPITRE XLV.

Désespoir d'amour.

Quelques jours après cet entretien, M. de Lanery envoya à Paris son valet de chambre, en qui il avait toute confiance. Depuis le départ de cet homme, mon mari reçut presque chaque jour une lettre de lui. J'attendais avec autant d'impatience que d'inquiétude la réponse de M. de Mortagne. C'était la seconde fois que je lui écrivais. Je ne comprenais pas son silence. Ma vie continuait de se passer triste et morne. Quelquefois je m'étonnais de ce que l'indifférence avait si subitement remplacé l'amour; cela était pourtant naturel. Les sentiments violents et profonds

ne peuvent passer par les pâles transitions d'un refroidissement successif. Ils vivent toujours, ou ils s'éteignent comme ils sont venus, subitement, après avoir résisté longtemps, vaillamment, aux atteintes les plus cruelles. Oui, ces sentiments tombent et meurent tout à coup, comme le guerrier qui s'aperçoit seulement en expirant qu'il est criblé de blessures, et qu'il a perdu tout son sang dans le combat.

Une chose encore me surprenait, et je ne savais si je devais en être fière ou honteuse. Cette désaffection me glaçait le cœur, mais bien des circonstances de ma vie m'avaient été plus douloureuses. Était-ce du courage ? était-ce de la résignation ? était-ce de l'indifférence ? Je surpris bientôt le secret de ma conduite. Je me consolais de ne plus aimer M. de Lancry, en songeant que toutes les puissances de mon âme seraient désormais concentrées sur un seul être. Mon cœur me trompait-il encore ? n'était-ce pas continuer d'aimer Gontran que d'idolâtrer son enfant. Je ne pouvais donc pas m'abuser : l'amour maternel remplissait mon cœur tout entier, seul il causait ma fermeté. Car, lorsque par malheur je songeais que la divine espérance dont le ciel m'avait douée n'était qu'une espérance, lorsque je me demandais quel serait le vide de mon cœur si elle m'était ravie, oh ! alors j'étais saisie de vertige et je détournais ma vue de ce ténébreux abîme pour la reporter vers le radieux avenir qui seul m'attachait à la vie...

L'hiver était arrivé avec ses sombres froids, ses tristes brouillards, ses longues soirées, que la douce intimité du foyer domestique n'abrégeait pas. A déjeuner, à dîner, j'échangeais quelques rares paroles avec Gontran ; puis il rentrait chez lui, moi chez moi. Ses habitudes étaient complétement changées. Il ne chassait plus ; mais, malgré la rigueur de la saison, presque chaque jour il sortait à pied dans la forêt : il y passait de longues heures, revenait avec une scrupuleuse exactitude pour l'heure de la poste, puis il repartait et ne rentrait quelquefois qu'à la nuit noire. D'autres fois il restait deux ou trois jours renfermé chez lui, il s'y faisait servir et n'en sortait pas. Ses traits commençaient à s'altérer d'une manière effrayante ; ses joues creuses, ses yeux caves, le sourire nerveux qui contractait ses lèvres, donnaient à sa physionomie une expression de douleur, de chagrin, d'abattement, que je ne lui avais jamais vue. A l'heure de la poste, il ne pouvait vaincre son anxiété ; il allait lui-même au-devant du messager. Un jour, de l'une de mes fenêtres, je le vis recevoir une lettre, la regarder quelque temps avec crainte, comme s'il eût redouté de l'ouvrir, puis la lire avidement, et ensuite la déchirer et la fouler aux pieds avec rage. Par deux fois il fit faire tous les préparatifs de son départ et il le suspendit.

Un soir j'étais dans mon parloir avec Blondeau à ouvrir une caisse de robes d'enfant que j'avais fait venir d'Angleterre ; tout à coup Gontran, pâle, défait, presque égaré, entra en s'écriant avec un accent déchirant : — Mathilde, je ne puis plus longtemps... Mais, voyant Blondeau, il s'interrompit et disparut. Je le cherchai, il était renfermé chez lui ; je restai longtemps à sa porte sans qu'il voulût m'ouvrir. Un autre jour, il quitta les vêtements négligés qu'il portait, s'habilla avec la plus grande élégance, entra chez moi, et me dit d'un air égaré : — Franchement, comment me trouvez-vous ? suis-je très-changé ? En un mot, ne suis-je plus capable de plaire, ou suis-je encore aussi bien que j'étais autrefois ? Je le regardai avec surprise. Il s'écria violemment en frappant du pied : — Je vous demande si je suis très-changé, m'entendez-vous ? A mon étonnement avait succédé la frayeur, tant cette question et l'air dont il la faisait me semblaient insensés. Je ne savais que lui répondre. Il sortit en fureur, après avoir brisé une coupe de porcelaine de Chine, qui se trouvait sur une table. Enfin, l'avouerai-je ! Blondeau sut par notre maître d'hôtel que M. de Lancry s'enivrait quelquefois le soir avec des liqueurs fortes qu'il se faisait porter chez lui. Je ne pouvais plus en douter, ces excès, ces emportements, les bizarreries de Gontran, me prouvaient qu'il ressentait les violentes agitations d'une passion désespérée, et qu'il voulait quelquefois chercher dans l'ivresse l'oubli de ses peines. La pitié qu'il m'inspira me fit croire que tout amour était à jamais éteint dans mon cœur. J'étais navrée de le voir si malheureux ; j'accusais amèrement Ursule, mais je ne ressentais plus de jalousie contre elle. A mon grand regret, je sentais que je ne pouvais rien pour Gontran, et que mes consolations devaient être stériles. Je ne voulais ni n'osais d'ailleurs aborder un pareil sujet avec lui, j'attendis donc une occasion favorable. Un jour le courrier étant arrivé un peu plus tôt que de coutume, on apporta les lettres de mon mari dans la bibliothèque, où je le trouvai en allant chercher un livre. Il rompit le cachet avec émotion, lut, pâlit, laissa tomber la lettre, et se cacha le front dans ses deux mains.

J'ai été obligé de cligner de l'œil devant le regard de cet homme-là. — PAGE 136.

Je m'approchai de lui tout émue.

— Gontran, lui dis-je, vous souffrez !.....

Il tressaillit, releva vivement sa tête. Il pleurait. Sa figure flétrie exprimait un désespoir profond.

— Eh bien ! oui, je souffre, me dit-il avec amertume, que vous importe ? — Ecoutez, mon ami, lui dis-je en prenant sa main brûlante et amaigrie, il est des chagrins dont je puis maintenant vous plaindre. — Vous ?... vous ?... — Oui, par cela même que je n'ai plus pour vous d'amour, je puis... je dois vous apporter les consolations d'une amie. Vous souffrez, je n'ai pas besoin de vous demander la cause du changement que j'ai remarqué en vous depuis quelque temps. — Eh bien ! oui, s'écria-t-il hors de lui ; pourquoi me contraindrais-je avec vous maintenant ? Oui, je l'aime avec passion ; oui, je l'aime comme un enfant, comme un insensé ; oui, je l'aime comme personne n'a jamais aimé, et pourtant ses dédains sont impitoyables. C'est à cause de moi qu'elle est perdue, et elle ne veut pas même que je me fasse un droit du malheur que je lui ai causé. Car enfin il est maintenant de mon honneur de la protéger. Et mais... tenez : pardon, pardon, c'est à vous, à

vous, mon Dieu, que je dis cela !... — Et vous pouvez me le dire, Gontran ; vous ne m'apprenez rien là de nouveau, je ne puis plus avoir de doute sur la passion qui vous désole ; fatale... fatale passion qui m'a déjà coûté mon bonheur, et qui ne vous cause que des chagrins !

— Oh ! oui, fatale, bien fatale ! Vous ne savez pas ce qu'elle m'a aussi coûté de larmes, de désespoirs cachés, d'accès de rage impuissante, de résolutions folles ou criminelles ! Vous ne savez pas les ignobles étourdissements que j'ai demandés à l'ivresse. Oh ! cette femme infernale savait bien quel amour elle me jetait au cœur ! infâme et horrible amour auquel je vous ai déjà sacrifiée, vous !... Tenez, je suis un misérable, ou plutôt je suis un fou ; et pourtant, malgré moi, chaque jour cet amour augmente... deux fois j'ai été sur le point d'aller la rejoindre, mais je n'ai pas osé. Avec un caractère aussi intraitable que celui de cette femme, une fausse démarche peut tout perdre, et malgré moi encore je conserve toujours une lueur d'espoir..... mais, tenez ; encore pardon ; mon Dieu, je vous irrite, je vous blesse. — Je puis maintenant tout entendre, je vous le jure, Gontran... pour vous et pour moi, c'est une triste compensation à ce que nous avons perdu tous deux.

— Oh ! je le sais, je le sais ! Je ne puis plus compter sur votre amour, il faut y renoncer ; mais ne soyez pas impitoyable, laissez-moi épancher mon cœur près de vous. Maintenant que vous ne m'aimez plus, cela ne peut pas vous froisser. Allez, Mathilde, je suis si malheureux, que c'est presque vous venger de moi-même que de vous avouer ce que j'endure. Oh ! si vous saviez ce que c'est que de souffrir d'une douleur muette et concentrée !

— Je le sais Gontran, je le sais. — Vingt fois j'ai été sur le point de me jeter à vos genoux, de vous tout avouer, de vous demander au moins votre pitié. Mais tous mes torts passés me revenaient à la pensée, j'ai eu honte de moi-même, je n'ai pas osé. En silence j'ai dévoré mes larmes..... oui, car je pleure, vous le voyez bien..... je suis faible, je pleure comme un enfant.

M. de Mortagne.

Et il pleurait encore ; puis, essuyant ses larmes, il s'écria : — Mais elle est donc sans pitié, cette femme ; mais elle ne réfléchit donc pas que je vous ai sacrifiée à elle, vous, noble, généreuse créature, aussi noble, aussi généreuse, qu'elle est, elle, perverse et infâme ! Mais elle ne songe donc pas que mon aveuglement peut avoir un terme ! Quoi qu'elle en dise, son orgueil infernal est flatté de me voir à ses pieds. Elle ne sait donc pas que, mon illusion dissipée, il ne me restera pour elle que mépris et que haine. Oh ! sa vanité peut encore recevoir un coup cruel en me voyant revenir à vous, qu'elle envie toujours, quoi qu'elle dise. — Tout retour vers le passé est impossible, Gontran ; il faut renoncer à tout jamais à porter à Ursule ce coup que vous croyez si rude à son orgueil. — Eh bien ! tenez, méprisez-moi, Mathilde, mais je ne puis vous le taire ; c'est depuis que vous m'avez dit ces mots, si cruels dans votre bouche : Je ne vous aime plus, que j'ai seulement senti tout ce que j'ai perdu en vous perdant. Oui, ce qui rend mon chagrin plus affreux encore, c'est de ne pouvoir plus me dire : J'ai toujours là près de moi un cœur noble, aimant, généreux, qui oublie, qui pardonne, et auquel je reviens toujours avec confiance, parce que sa bonté est inépuisable. — Oui, ce cœur était ainsi, à vous, oh ! bien à vous, Gontran. — Mais ce cœur est encore à moi. Vous vous abusez, Mathilde, un amour comme le nôtre laisse dans le cœur des racines inaltérables ; il peut languir pendant quelque temps, mais il reparaît bientôt plus vivace que jamais. Mathilde, ne me désespérez pas, aidez-moi à vaincre cette abominable passion ; je vous le jure, je n'ai jamais mieux apprécié tout ce qu'il y a de grand, d'élevé dans votre cœur. Oh ! quelle serait sa rage, à cette femme, si elle nous croyait heureux, unis, tendrement occupés l'un de l'autre ! Quel coup mortel recevrait son orgueil ! Tenez, Mathilde, soyons sans pitié pour elle, venez, venez à Paris, et affectons de paraître devant elle plus passionnés que jamais ; elle aussi alors connaîtra les angoisses qu'elle nous a fait souffrir.

Cette étrange proposition me prouva l'exaltation de Gontran, et combien la passion est toujours aveugle et personnelle. Il ne pouvait pas avoir dans ce moment l'intention de me blesser, et il me proposait de jouer un rôle odieux pour exciter la jalousie d'Ursule !

— Autrefois, dis-je à mon mari, ces paroles m'auraient fait un mal horrible, aujourd'hui elles me font tristement sourire. Hélas ! l'amour vous domine à ce point que vous ne vous apercevez pas que cette velléité d'un retour à moi est une nouvelle preuve de l'irrésistible influence qu'Ursule exerce sur vous. — Mais cela est affreux pourtant ! Si cette femme ne doit jamais m'aimer ! s'écria-t-il, si elle se rit de mes souffrances, si ses dédains ne sont pas un manége de coquetterie, pourquoi ne puis-je donc renoncer à l'espoir de me faire aimer un jour ? pourquoi trouvé-je une amère volupté dans les chagrins qu'elle me cause ? pourquoi est-ce que je l'adore enfin, quoique je la sache dissimulée, perfide et indifférente à mon amour ? — Mon Dieu, mon Dieu ! m'écriai-je en joignant les mains, votre volonté est toute-puissante ; pour punir Gontran, vous lui faites endurer tout ce qu'il m'a fait souffrir. — Que voulez-vous dire, Mathilde ?

— Savez-vous, Gontran, qu'il y a quelque chose de providentiel dans ce qui se passe ici ?... Lorsque j'éprouvais pour vous une passion aveugle, opiniâtre, moi aussi je me disais : Si Gontran ne m'aime plus, pour-

quoi ai-je en moi l'espoir enraciné de m'en faire encore aimer? pourquoi son indifférence, ses duretés ne me lassent-elles pas? Comme vous je me demandais cela, Gontran; comme vous je trouvais une sorte d'amère volupté dans ces chagrins; comme vous, chaque jour, j'affrontais vos nouveaux mépris avec une confiance désespérée... comme vous, sans doute, je passais de longues nuits à interroger ce douloureux mystère de l'âme! — Oh! n'est-ce pas qu'il n'y a rien de plus affreux que de se sentir entraîné par un sentiment irrésistible? s'écria Gontran, tellement absorbé par sa personnalité, qu'il oubliait que c'était à moi qu'il parlait. Oh! n'est-ce pas, reprit-il, n'est-ce pas qu'il est affreux de voir, de reconnaître que la raison, que la volonté que le devoir, que l'honneur, sont impuissants pour conjurer ce fatal enivrement? — Vous peignez avec de terribles couleurs les maux que vous m'avez causés, Gontran... Mais moi, en vous aimant malgré vos dédains, je cédais à la voix du devoir, c'était l'exagération d'un noble amour... En aimant cette femme malgré ses mépris, vous cédez à un penchant coupable... c'est l'exagération d'un criminel amour.

Un moment abattu, l'égoïsme indomptable de M. de Lancry se manifesta de nouveau. Il s'écria : — Par le ciel! il y a un abîme entre votre caractère et le mien... Vous êtes une pauvre jeune femme, faible et sans énergie; vous ne saviez rien de la vie et des passions : mais je n'en suis pas là... Après tout, il ne sera pas dit qu'une provinciale de dix-huit ans, inconnue, sans consistance, et maintenant perdue, abandonnée de tous, me jouera de la sorte... Elle me fuit... elle ne veut pas consentir à me recevoir, donc elle me craint... Oh! je le comprends; ce caractère insolent et hautain redoute de rencontrer un maître... La vanité ne m'aveugle pas, et le cherche à se tromper elle-même; elle est si rusée, elle me craint tellement, que, dans sa lettre, pour m'ôter tout soupçon de l'influence que j'exerce sur elle, elle attribue d'avance à mon amour-propre la juste confiance que doit me donner toute sa conduite, car elle m'a dit ces mots : « Que votre orgueil n'aille pas s'imaginer que je vous fuis parce que je vous crains... » C'est cela... c'est cela... Plus de doute, je m'étais désespéré trop tôt... elle me craint... donc elle m'aime... L'amour me rendait aussi aveugle qu'un écolier... Oh! Mathilde, vous serez vengée.

J'interrompis mon mari. — Ecoutez-moi, Gontran... Tout à l'heure je vous ai vu malheureux; quoique la cause de ce malheur fût pour moi un outrage, j'ai pu un moment compatir à des peines que j'avais éprouvées, et oublier que c'était vous qui les aviez causées. Maintenant l'espoir renaît dans votre cœur; vous me l'exprimez si durement, qu'il serait indigne de moi de vous dire un mot de plus. — Mathilde... pardon... Mon Dieu... je suis insensé. — Moi oui ai ma raison... je vous donnerai un dernier avis. Ursule est plus habile que vous; vous tombez dans le piége le plus grossier qu'elle vous a tendu. — Un piége? Quel piége? — Si elle ne vous eût laissé aucun espoir, vous l'eussiez oubliée peut-être; mais, en vous faisant soupçonner qu'elle vous fuyait par crainte de vous aimer trop, elle gardait une sorte d'influence sur vous et me portait ainsi un dernier coup sans que je puisse me plaindre, puisqu'elle cessait de vous voir, selon sa promesse. — C'est attribuer une odieuse arrière-pensée à une conduite remplie de générosité, s'écria M. de Lancry.

Ce reproche me révolta. — Eh! quelle a donc été sa générosité, à cette femme? Comment, après m'avoir frappée dans ce que j'avais de plus cher, elle m'a dit : Je n'ai jamais aimé votre mari, mais je l'ai rendu complice d'une infâme trahison; maintenant je me repens et je vous jure de ne plus le voir! Quel sacrifice! après m'avoir fait tout le mal possible, elle renonce à un homme qu'elle n'aimait pas! — Mais, par l'aveu de sa faute, elle mettait son avenir entre vos mains, madame! et vous avez vu qu'elle ne s'exagérait pas l'inflexible sévérité de son mari! Eh! ne savait-elle pas, monsieur, que j'étais incapable de la perdre? Ne lui avais-je pas déjà donné mille preuves de ma bonté, de ma faiblesse? Cessez donc d'exalter si haut ce que vous appelez la générosité de cette femme... Elle me frappait dans le présent, et elle ne pouvait rien pour les maux passés. Indignée de l'égoïsme de M. de Lancry, je me levai pour sortir... mais il s'approcha de moi avec confusion, et me prit la main. — Pardon, me dit-il tristement, pardon j'ai honte maintenant de mes paroles; je sens, hélas! ce qu'elles ont de blessant. C'était déjà si bon à vous que de m'écouter... Pardon encore... mais je suis si malheureux, que je me trouve sans force dans cette lutte; mon énergie a pâli, je n'ai plus même la puissance de vouloir : chaque jour je renonce à mes résolutions de la veille... Cette malheureuse pensée est là, toujours là, présente et inflexible : je ne puis lui échapper. Oh! tenez, cette position est horrible!... Que faire, mon Dieu, que faire?

Et cet homme d'un caractère si dur et si entier versa de nouveau des larmes. Cette honteuse faiblesse m'indigna plus qu'elle ne me toucha. — Que faire! lui dis-je, que faire! vous me le demandez? A voir votre accablement, vos impuissants regrets, votre facile résignation à un penchant criminel, ne dirait-on pas que vous êtes invinciblement forcé à agir comme vous agissez! — Je vous dis que cette influence est irrésistible, Mathilde.. — Je vous dis, moi, que ce sont de lâches excuses! Que faire, dites-vous? Il faut vous conduire enfin en honnête homme, en homme de cœur! Ecoutez-moi, Gontran : je ne suis plus aveuglée sur vous; le moment est venu de vous parler avec une rude franchise : mon avenir et le vôtre, celui de notre enfant, dépendent de la résolution que vous allez prendre aujourd'hui! Vous m'avez épousée sans amour, vous avez commis une action qui touche au déshonneur, vous m'avez jusqu'ici rendue la plus malheureuse des femmes, vous nourrissez une passion misérable... — Encore des reproches... ayez donc pitié de moi à votre tour, Mathilde! — Si je vous rappelle ce triste passé, c'est pour bien établir votre position et la mienne, et répondre à votre question... *Que faire?* je vais vous le dire... moi... Aujourd'hui, au moment où nous parlons, il dépend encore de vous d'avoir une vie heureuse et honorée, demain peut-être il serait trop tard. — Eh bien, oui! éclairez-moi, consolez-moi... venez à mon aide... Mathilde, vous ne pouvez avoir que de nobles inspirations, je les suivrai.

— Vous êtes jeune, courageux, vous avez de l'esprit, vous êtes riche; vous êtes assez heureux pour que la preuve d'une fatale action, qui pouvait vous déshonorer, soit anéantie; vous êtes assez heureux pour que le vrai et le faux soient tellement confondus dans les calomnies du monde, que les honnêtes gens hésiteront à se prononcer contre vous; changez de vie, devenez utile, faites compter avec vous, et l'opinion du monde vous reviendra. — Mais, encore... comment? par quels moyens? — Jusqu'ici, à part vos services militaires, votre vie a été oisive, dissipée, donnez-lui un but sérieux, servez votre pays, occupez-vous.., N'est-il pas des carrières honorables que vous pouvez encore embrasser? n'avez-vous pas été militaire, diplomate? .. — Je n'accepterai ni ne demanderai jamais aucun emploi à ce gouvernement. — Soit, vous avez raison... cette susceptibilité se comprend. Par votre position... par votre reconnaissance pour une famille qui a comblé vous et les vôtres, et à laquelle mes parents aussi ont toujours été dévoués, vous appartenez au parti qui représente les droits et les espérances de cette royale famille : eh bien! joignez-vous à ses courageux défenseurs. — Me conseillez-vous donc d'aller en Vendée? — Je ne vous conseille pas de prendre part à la guerre civile. Il est des entraînements que je comprends, que j'excuse, que j'admire peut-être, mais que je ne voudrais pas vous voir partager : n'est-il pas d'autre moyen de servir cette opinion? — Mais, comment? — Eh! que sais-je... A la Chambre, par exemple; n'y a-t-il pas une belle place à prendre parmi les royalistes? — A la Chambre, vous n'y songez pas... quelles chances d'ailleurs?

— Si vous le vouliez, vous pourriez en avoir de grandes... Les propriétés que nous possédons ici, les souvenirs que ma famille y a laissés, favoriseraient, j'en suis sûre, votre élection : acceptez cette espérance; que désormais vos pensées tendent à ce but. Votre esprit est facile et brillant, donnez-lui la solidité, la profondeur qui lui manquent. Vous voulez représenter votre pays, étudiez ses lois, son gouvernement... Complétez, par une instruction sérieuse, les avantages que nous donnent la pratique et la connaissance du monde... Vous avez autour de nous nos fermiers, nos tenanciers, toutes personnes dont peut dépendre une élection. Exercez sur eux le charme que vous possédez quand vous le voulez, informez-vous de leurs intérêts, de leurs besoins, faites-vous aimer : jusqu'ici ils n'ont vu en vous que le gentilhomme oisif et indifférent aux grandes questions qui agitent le pays; montrez-leur que vous êtes capable d'autre chose que de conduire votre meute; prouvez-leur qu'on peut être d'ancienne race, qu'on peut défendre des principes que l'on croit salutaires, des droits que l'on croit divins, et qu'on peut aussi prendre en main la pieuse et noble cause des gens qui travaillent, qui souffrent, et les défendre à la face du pays... Employez à d'utiles études les longues soirées d'hiver, chaque jour parcourez nos campagnes; soyez bon, juste, affable, vous vous ferez des créatures : laissez-moi réaliser ce projet que vous avez si impitoyablement rejeté : à force de bienfaits, à force de services, vous vous rendrez nécessaire, et un jour sans doute vous serez récompensé de vos soins, de vos travaux, par le suffrage de ce pays... Donnez ce but à votre vie, Gontran... alors vous combattrez avec succès, alors vous surmonterez la honteuse passion qui vous abat et qui vous énerve. Pour vous encourager dans cette voie belle et glorieuse, vous n'aurez plus sans doute, auprès de vous, un cœur brûlant de l'amour le plus passionné... mais vous aurez du moins une amie sincère qui vous tiendra compte de chaque effort, de chaque louable résolution, qui vous bénira d'être courageux et bon : et puis vous vous direz que cette tâche que vous vous imposez, non seulement peut vous délivrer d'une misérable faiblesse, mais qu'elle peut aussi relever et ennoblir le nom que portera votre enfant .. Alors, Gontran... peut-être en vous voyant si changé, en vous voyant si bon, parce que vous serez heureux et satisfait de vous... peut-être ce triste cœur, que je sens maintenant froid et mort pour vous, se ravivera-t-il par un de ces miracles dont le ciel récompense quelquefois les vaillantes résolutions... Si, au contraire, le coup qui l'a frappé a été mortel... eh bien! ma sérieuse amitié, l'éducation de notre enfant, la considération du monde, votre renommée, une louable ambition, peut-être, occuperont assez votre vie pour vous rendre moins regrettable cet amour dans le mariage dont vous parliez autrefois.

— Ce n'est pas moi... ce sont les circonstances qui ont renversé cet espoir! Nous avons aussi eu de beaux jours! — De trop beaux jours, Gontran!.. Un de vos torts a été de me rendre d'abord trop heureuse, sachant qu'une telle félicité ne pouvait pas durer.. mon tort à moi a été de croire à la continuation d'un pareil bonheur! Quand les mécomptes sont venus, je n'ai pas eu le courage de prendre résolûment un parti; ma délicatesse est devenue une susceptibilité outrée, je n'ai su que souffrir. Il a fallu ce désillusionnement complet pour me rendre à moi-même, à la raison... Peut-être le langage ferme et sensé que je vous tiens au-

jourd'hui eût fait germer en vous de nobles désirs, eût étouffé de honteux projets : je vous aurais à la fois rehaussé à vos propres yeux et aux miens. . mais, encore une fois, moi j'avais cru à vos paroles... la déception a été terrible ! Pendant ce temps de lutte entre mon amour et vos dédains, ma raison s'était obscurcie, affaiblie : mais, je le sens, elle s'est affermie, agrandie, élevée, par la conscience des nouveaux devoirs que la nature m'impose... maintenant je vois, je juge et je parle autrement.

— Autrement... oui, autrement en effet, me dit Gontran qui m'avait écoutée avec une surprise croissante qui lui ôtait la faculté de m'interrompre. Comment, Mathilde? comment ! c'est vous... vous que j'entends? vous toujours si faible... si résignée !... — Eh bien ! répondez Gontran... Me direz-vous encore en pleurant ces mots indignes de vous : Que faire?... contre la passion insensée qui m'obsède... — Non, non ! s'écria M. de Lancry, non ! vous serez comme toujours, mon bon ange ! vos nobles et sévères paroles m'ont ouvert un horizon tout nouveau... Oui, oui, je lutterai, je vaincrai cette passion. J'aurai un double but à atteindre, une double récompense à espérer : me réhabiliter à vos yeux et à ceux du monde, et reconquérir ce noble cœur que j'ai perdu... Oh ! noble femme parmi les plus nobles femmes, quand je compare ce langage digne, élevé, à toutes les cyniques forfanteries d'Ursule ; quand je compare l'émotion pure, salutaire, qu'il me cause, les idées généreuses qu'il éveille en moi, aux ressentiments amers que me laissait toujours son esprit ironique et hautain, je ne puis comprendre combien j'ai pu à ce point vous méconnaître, vous sacrifier... Oh ! Mathilde, pour me donner du courage, pour m'affermir dans ma résolution, laissez-moi croire que cet engourdissement passager de votre cœur cessera bientôt ! Cette vie nouvelle me serait si douce, partagée avec vous, tendre et aimante comme autrefois...

— Cela est impossible, Gontran : je vous le répète, vous trouverez en moi tout l'appui, toute l'affection que le devoir m'impose ; je ne puis vous promettre rien de plus. Notre mariage d'amour a passé ; un mariage de convenance lui succède : ce seront des relations calmes et tristes, mais remplies de sollicitude et de sincérité... Je ne veux pas me faire valoir, Gontran ; mais enfin, réfléchissez à tout ce qui s'est passé entre nous, et voyez si je ne me conduis pas... — Comme la plus généreuse des femmes ! c'est vrai, mille fois vrai ! L'habitude du bonheur rend si exigeant... que je ne puis me contenter de ce que je ne mérite même pas. — Allons, courage, courage, Gontran ; la vie peut être belle encore pour vous ; de nobles ambitions, des occupations attachantes, de glorieux triomphes, vous consoleront... Peut-être même un jour ne regretterez-vous rien... peut-être serai-je la seule à m'apercevoir de la différence qui régnera entre le présent et le passé, différence qui vous afflige aujourd'hui... Une existence nouvelle peut commencer pour vous. Courage, courage ! Si vous vous trouvez malheureux, songez à ceux qui sont plus malheureux que vous. — Oui, oui, courage, Mathilde... vous le verrez, je serai digne de vous... De ce jour, comme vous le dites, une vie nouvelle va commencer pour moi... Vous avez éveillé dans mon cœur une louable ambition ; je vais suivre vos conseils : en un mot... malgré moi, d'ailleurs, je regrettais, je me reprochais de rester spectateur indifférent de cette révolution, et de ne pas au moins protester en faveur d'une famille à qui je dois tout... C'était presque une lâcheté. Oh ! merci à vous de m'en avoir fait honte ! . . . . . .

Je l'avoue, cet entretien me donna quelque espoir ; je remerciai Dieu de m'avoir si bien inspirée. Plus je réfléchissais aux conseils et aux espérances que j'avais donnés à Gontran, plus je m'en applaudissais. Si l'ambition pouvait germer dans son âme, elle grandirait bien vite assez pour étouffer la passion qu'il ressentait pour Ursule. Gontran, avec son esprit et sa connaissance des hommes, une fois mêlé aux affaires politiques, pouvait certainement bientôt arriver à une position considérable.

CHAPITRE XLVI.

Le départ.

Le lendemain de cette conversation qui m'avait donné tant d'espoir, et dans laquelle Gontran m'avait manifesté une si généreuse résolution, je ne vis pas mon mari. Sur les deux heures, le temps était très-beau, quoique froid. Je fis demander à M. de Lancry s'il voulait faire avec moi une promenade en voiture. Blondeau vint me dire qu'il était très-occupé, et qu'il regrettait de ne pouvoir m'accompagner. Je crus qu'avec l'ardeur naturelle de son caractère, il songeait déjà aux travaux qui devaient lui être une distraction si utile. Je partis seule. Ce pâle soleil d'hiver me fit du bien ; mon cœur brisé se dilata ; malgré moi, une bien vague et bien lointaine espérance vint encore me luire. Quoique je ne me sentisse plus d'amour pour mon mari, quoique sa présence me fût souvent pénible, à cause des cruels souvenirs qu'elle me rappelait, je ne pouvais m'empêcher de songer à la possibilité d'un avenir meilleur. Si M. de Lancry pouvait parvenir, à force de travail et de volonté, à vaincre sa passion pour Ursule, et à y substituer une noble ambition, alors, il était sauvé : il me revenait. Une fois éveillée chez les hommes de son caractère, l'ambition laisse peu de place aux sentiments tendres. Peut-être alors, me tenant compte de ma résignation, de mon dévouement, la possession de mon cœur suffirait-elle à Gontran... Hélas ! ces pensées me prouvèrent la faiblesse de nos résolutions et l'instabilité de nos impressions. Sans doute, ainsi que je l'avais dit à mon mari, je ne l'aimais plus, et pourtant, au plus léger espoir de le voir redevenir ce qu'il était autrefois, il me semblait que, moi aussi, je retrouverais le même amour d'autrefois. J'aimais mieux croire à la léthargie qu'à la mort de mon cœur. . . . . .

Après une longue promenade, je rentrai ; il était presque nuit. En approchant du château, je fus très-étonnée de voir Blondeau venir à ma rencontre dans la longue allée qui conduisait à la grille du parc. Elle fit signe au cocher. La voiture s'arrêta. Je fus frappée de l'air triste et inquiet de cette excellente femme. — Monte avec moi, lui dis-je, je te ramènerai. — J'allais vous le demander, madame. Blondeau entra.— Mon Dieu ! qu'as-tu ? lui dis-je ; tu es pâle, agitée... il se passe certainement quelque chose d'extraordinaire ? — D'abord, madame, ne vous alarmez pas. — Mais qu'y a-t-il donc? tu m'effrayes ! — Je suis venue au-devant de vous, madame, parce que j'ai craint qu'au château on ne vous apprît trop brusquement... — Mais, encore une fois, parle donc ! qu'est-il arrivé? — Calmez-vous, madame, calmez-vous... c'est quelque chose qui va bien vous étonner ; mais il n'y aurait pas de quoi vous affliger, si vous étiez raisonnable... ce serait peut-être pour le mieux, vous seriez plus tranquille. — Plus tranquille? mais explique-toi donc ! — D'ailleurs, une lettre que monsieur le vicomte m'a remise pour vous, madame, vous apprendra sans doute... — Une lettre ! où est-elle? — La voici, madame ; mais la nuit est venue... vous ne pourrez pas la lire. — Mais que t'a dit M. de Lancry? — Madame, voici ce qui est arrivé. A peine vous veniez de sortir, que Germain, que monsieur le vicomte avait envoyé à Paris il y a quelque temps, et qui lui écrivait tous les jours, est arrivé au château, venant de Paris. Il a demandé tout de suite à voir son maître. A peine a-t-il eu causé avec monsieur pendant cinq minutes... — Eh bien? — Je vous assure, madame, reprit Blondeau en hésitant, et en me regardant avec une douloureuse compassion, que cela peut-être vaut mieux ainsi... ce départ...— Un départ?... M. de Lancry est parti... m'écriai-je en joignant les mains. — Et fasse le ciel qu'il ne revienne pas ! dit impétueusement Blondeau, ne pouvant se contraindre davantage, car vous mourriez à la peine, ma pauvre madame...

Sans répondre à Blondeau, je courus chez moi pour lire la lettre de M. de Lancry. Cette lettre, la voici :

« Maran, trois heures.

« Vous devinerez sans peine la cause de mon départ subit... Au point où nous en sommes, il est inutile de dissimuler. Vous le voyez bien, il y a des fatalités auxquelles on ne peut, sans folie, essayer de résister. Ma présence vous serait désormais insupportable, et la vôtre me rappellerait des torts que je ne puis ni ne veux nier. Vos qualités et mes défauts sont d'une telle nature, que nous ne pouvons espérer de vivre dans cette sorte d'intimité négative qui suffit à tant d'époux. Vos regrets des premiers temps de notre mariage se traduiraient toujours en reproches, et votre patiente vertu me rappellerait toujours mes fautes ; mon caractère s'aigrirait encore davantage, et nous ne pourrions que perdre tous deux à un rapprochement. Je vous laisse toute liberté, bien certain que vous saurez ménager les convenances : je vous demande la même grâce. D'ailleurs, mon parti est irrévocablement pris, et vous espéreriez en vain m'en faire changer.

« Je pense que vingt-cinq mille francs par an vous suffiront. Soit que vous restiez à Maran, comme je vous le conseille, soit que vous veniez à Paris, cette pension vous sera exactement comptée. Donnez-moi des nouvelles de votre santé ; et, si vous avez quelques objections à me faire sur les dispositions financières que je vous propose, écrivez-moi je tâcherai d'arranger tout selon votre désir. J'avais été dupe comme vous de ma bonne résolution d'hier. C'était une faiblesse ; je n'avais plus la tête à moi : j'ai agi, parlé comme un homme sans énergie. Le courant m'emporte : je ferme les yeux, et je m'y abandonne. Quoi que vous disiez, il est des circonstances dans lesquelles la volonté est impuissante.

« G. DE L. »

Le brusque départ de mon mari, la lecture de cette lettre me causèrent un tel saisissement, une si violente commotion, que je sentis tout à coup je ne sais quel atroce déchirement intérieur !... mon sang se glaça dans mes veines..... une horrible crainte traversa mon esprit comme un trait de feu... je m'évanouis d'épouvante et de douleur..... Aujourd'hui comme alors... comme toujours... je vous dirai : Soyez maudit, Gontran !... vous avez tué mon enfant dans mon sein ! ! !. . .

Combien de temps restai-je dans un état voisin de la folie et de la stupidité, je ne pus m'en rendre compte alors... Blondeau ne me quitta pas un jour, pas une nuit. Depuis elle me dit que lorsque j'appris l'affreux résultat de mon saisissement, ma raison s'égara... je me mis à pousser des éclats de rire convulsifs. Ce paroxysme nerveux dura jusqu'à ce que mes forces fussent complétement épuisées. Alors je tombai dans une sorte de torpeur, d'engourdissement inerte. Pendant cette période, je ne dis pas un mot... je ne semblais pas entendre les paroles que l'on m'adressait. Je restai environ deux mois avant que d'avoir tout à fait repris l'usage de ma raison. Lorsque je revins à moi, il fallut que Blondeau me racontât tout ce qui s'était passé ; tout, jusqu'au départ de mon mari... tout, jusqu'à la révolution que ce départ m'avait cau-

sée... tout, enfin, jusqu'au moment terrible où... Mais ma plume s'arrête... ma main tremble... tout mon être tressaille encore à ce déchirant souvenir!... Oh! mon enfant... mon enfant! Oh! malheur à vous, Gontran!... malheur à vous!... Encore à cette heure, mon désespoir éclate en sanglots... Oh! malheur, malheur à vous qui avez impitoyablement brisé le dernier... le seul lien qui dût m'attacher à la vie!... Malheur à vous qui m'avez ôté le seul prétexte qui m'aurait permis un jour de vous pardonner le mal que vous m'avez fait... Soyez maudit!...à tout jamais maudit!. . . . . .

Bien des fois je me suis demandé si le brusque départ de Gontran avait seul causé le fatal événement qui devait décider de ma vie, ou bien si je devais attribuer ce funeste accident aux violents chagrins qui m'avaient frappée depuis quelques mois. Longtemps encore, rougissant de ma faiblesse, je ne voulus pas m'avouer cette dernière, cette impardonnable lâcheté : cela était vrai pourtant... Malgré l'affreuse trahison de mon mari, malgré sa lettre à Ursule, malgré ses aveux, malgré mes ressentiments, quoique je lui eusse dit enfin que je ne l'aimais plus... honte! anathème sur moi! je l'aimais encore, je l'aimais, puisque le bouleversement que me causa son départ causa la mort prématurée de mon enfant! Maintenant que toute illusion est à jamais dissipée pour moi et que je vois vrai dans le passé... je m'aperçois que, même au milieu des chagrins que je croyais les plus désespérés, un secret et vague espoir me soutenait encore à mon insu. L'abandon de Gontran me fit sentir tout ce que sa présence était pour moi. En vain je savais qu'il aimait Ursule, en vain il m'avouait cette folle et irrésistible passion... Au moins il était là... près de moi; je pouvais compter, grâce à mes soins, grâce à ma tendresse, sur un bon retour de son cœur... Et puis enfin, encore une fois, si cruel, si impitoyable qu'il fût... il était là, et mieux vaut souffrir par la présence que par l'absence.

Un remords terrible, implacable, me poursuivra désormais toute ma vie... Un indigne amour m'a coûté la vie de mon enfant... Si, comme le disaient mes lèvres menteuses, oubliant, méprisant un homme sans foi, j'avais mis tout mon avenir dans l'amour maternel, j'aurais supporté le délaissement de cet homme avec calme et dignité. Il n'en fut pas ainsi. En me causant un atroce déchirement, le départ de cet homme me prouva par combien de fibres palpitantes mon cœur lui était encore attaché. Mais aussi son infâme abandon, en arrachant ces dernières racines vives et saignantes, anéantit, hélas! trop tard, mais à jamais, cet odieux amour. . . . . .

CHAPITRE XLVII.

Le testament.

Pendant ma maladie, les lettres suivantes de madame de Richeville étaient arrivées à Maran... Blondeau, les voyant cachetées de noir, ne me les remit que lorsque je fus hors de danger. Craignant que leur contenu ne fût sinistre, elle n'avait pas voulu m'exposer à une émotion peut-être dangereuse. Les pressentiments de cette femme si bonne et si dévouée ne l'avaient pas trompée.

« Paris, deux heures, janvier 1831.

« Je vous écris un mot à la hâte, ma chère Mathilde, pour vous faire part d'un bien douloureux événement. J'apprends à l'instant que M. de Mortagne a été hier gravement blessé en duel... On dit (et je ne puis le croire) que notre malheureux ami, dont vous connaissez le caractère et la loyauté, a été l'agresseur. Les chirurgiens ne peuvent encore donner aucun espoir! le premier appareil ne sera levé que dans la soirée; je ne sais pourquoi je redoute que le duel de M. de Mortagne ne soit la suite de quelque odieux complot... Tout à l'heure, j'étais allée moi-même savoir de ses nouvelles : enfoncée dans ma voiture, j'attendais à la porte de la maison qu'il habite seul, comme vous savez, que mon valet de pied fût de retour : deux hommes de haute taille, bien vêtus, mais d'une tournure vulgaire, vinrent sans doute aussi pour s'informer de ses nouvelles. Avant d'entrer, ils se firent, en s'excusant de passer l'un devant l'autre, quelques révérences grotesques qui me surprirent; après être un instant restés dans la maison, ils sortirent et se tinrent une minute devant la porte en regardant de côté et d'autre. Alors, l'un de ces hommes, le plus grand... (jamais je n'oublierai sa physionomie à la fois basse et sinistre, sa figure couperosée, encadrée d'épais favoris d'un roux ardent, et illuminée par deux petits yeux d'un gris clair), alors le plus grand de ces deux hommes dit à l'autre en riant d'un rire féroce : — Quand je vous dis que le plomb sous l'aile vaut autant que le plomb dans le crâne ; je l'avais pourtant ajusté à la tête! mais, moi qui ne manque pas une mouche à quarante pas, j'ai été obligé de cligner de l'œil devant le regard de cet homme-là : je n'ai jamais vu un pareil regard... C'est ce qui a dérangé mon point de mire. — Il n'y a pas de mal si le coup est tout à fait bon, reprit l'autre homme avec un accent étranger fortement prononcé ; dans ce cas, ajouta-t-il, chose promise, chose tenue. Il n'a que sa parole... et...

« Je n'entendis rien de plus, ces deux hommes s'éloignèrent. Je ne puis vous dire combien cela m'inquiète. Quels sont ces hommes? quels rapports ont pu exister entre M. de Mortagne et des êtres pareils? que signifient ces mots : chose promise, chose tenue; il n'a que sa parole; si le coup est tout à fait bon, c'est-à-dire, sans doute, si le coup est mortel? Quel est ce mystère?...

« Huit heures du soir.

« M. de Mortagne est dans le même état; on lui a ordonné le silence le plus absolu; j'ai fait prier M. de Saint-Pierre, qui a été l'un de ses témoins, m'a-t-on dit, de passer chez moi; je voulais l'instruire des propos que j'avais entendu tenir par ces deux hommes; il a été frappé comme moi de ces étranges paroles. Celui des deux qui a les cheveux roux a été l'adversaire de M. de Mortagne. Voici les détails que M. de Saint-Pierre m'a donnés sur ce duel. M. de Mortagne était venu chez lui vendredi soir, le prévenir qu'il avait eu une altercation violente avec un homme qu'il ne connaissait pas, mais qu'il avait souvent rencontré depuis quelque temps au Café de Paris, où il dîne habituellement. Ce homme et son compagnon affectaient toujours de se placer à une table voisine de la sienne dès qu'ils en trouvaient l'occasion. Une fois établis de façon à être entendus de M. de Mortagne, ils commençaient à parler de l'empereur dans les termes les plus grossiers et les plus méprisants. Vous connaissez, ma chère Mathilde, l'espèce de culte d'idolâtrie que M. de Mortagne a conservé pour Napoléon; vous concevez donc avec quelle impatience il devait souffrir de ces entretiens, qui le blessaient dans l'objet de ses plus vives sympathies.

« Vendredi dernier, il vint dîner à son habitude; à peine était-il assis à sa table, que les deux inconnus arrivèrent, et la même scène se renouvela, le même entretien continua. Notre malheureux ami eut d'autant plus de peine à se contenir, qu'il lui sembla que ces deux hommes échangèrent un signe d'intelligence en regardant de son côté ; pourtant il conserva assez d'empire sur lui-même pour se lever et sortir sans dire un mot, n'ayant aucun motif réel d'agression. Ces deux voisins étaient parfaitement libres d'émettre entre eux leurs opinions ; d'ailleurs, ils ne s'adressaient pas à lui... En sortant de dîner, M. de Mortagne alla à la Comédie-Française ; il y avait peu de monde, il prit une stalle ; au bout de quelques instants, les deux inconnus vinrent se placer à ses côtés, et reprirent leur conversation où ils l'avaient laissée. M. de Mortagne crut voir une provocation dans l'étrange persistance avec laquelle on le poursuivait ; il perdit malheureusement patience, son caractère bouillant l'emporta, et il dit à l'homme aux favoris roux qu'il n'y avait qu'un misérable qui pût oser parler ainsi de l'empereur.

« Cet homme, au lieu de répondre à M. de Mortagne, redoubla d'injures sur Napoléon en continuant de s'adresser à son compagnon. Notre malheureux ami, que ce sang-froid mit hors de lui, s'oublia jusqu'à secouer violemment le bras de l'inconnu, en lui demandant s'il ne l'avait pas entendu. Celui-ci s'écria vivement : « Vous m'avez appelé misérable, vous avez porté la main sur moi : je ne vous ai pas adressé la parole, vous êtes l'agresseur, vous me devez satisfaction. Voici mon adresse ; demain matin mon témoin sera chez vous. » Et il remit une carte à M. de Mortagne. Sur cette carte il y avait : le capitaine Le Blanc. Le soir même de cette altercation, M. de Mortagne alla chez M. de Saint-Pierre, lui avoua qu'il avait eu tort, mais qu'il n'avait pu s'empêcher de s'emporter en entendant injurier la mémoire de l'homme qu'il admirait le plus au monde ; il pria M. de Saint-Pierre de s'entendre avec le témoin du capitaine Le Blanc, ajoutant qu'il était prêt à donner toute satisfaction. Le lendemain, à huit heures du matin, le témoin du capitaine Le Blanc, un Italien qui se qualifia du titre de chevalier Peretti, vint trouver M. de Saint-Pierre et réclamer le choix des armes pour le capitaine Le Blanc, qui voulait se battre au pistolet, à vingt pas, et tirer le premier, étant l'offensé. M. de Saint-Pierre, voulant égaliser davantage les chances du combat, demanda que les deux adversaires tirassent ensemble : mais le témoin du capitaine Le Blanc n'y voulut jamais consentir. Malheureusement, M. de Mortagne était l'agresseur sans provocation. M. de Saint-Pierre fut donc forcé, me dit-il, d'accepter le combat tel qu'il était proposé.

« Lorsque M. de Mortagne apprit le résultat fâcheux de cette entrevue, il parut soucieux, préoccupé. Avant que de partir, il remit à M. de Saint-Pierre une clef, en le priant d'envoyer à leur adresse les papiers qu'il trouverait dans un coffre qu'il lui indiqua. M. de Saint-Pierre, connaissant le courage de M. de Mortagne, qui avait fait les plus brillantes preuves dans des circonstances pareilles, attribua à un sinistre pressentiment l'espèce d'accablement qu'il montra avant le combat. Notre ami regretta plusieurs fois de s'être laissé emporter jusqu'à insulter cet homme, comme si la mémoire de l'empereur ne se défendait pas d'elle-même. Plusieurs fois il répéta : « Cela m'eût été à peine pardonnable si « ma vie m'eût appartenu à moi seul; mais en ce moment me conduire « comme je me suis conduit, c'est pis qu'une folie, c'est presque un « crime... » A midi, M. de Mortagne et ses deux témoins, le capitaine Le Blanc et les deux siens, arrivèrent dans le bois de Ville-d'Avray. Tout fut réglé comme il avait été convenu. Les deux adversaires se placèrent à vingt pas ; M. de Mortagne redressa sa grande taille, et, tout en tenant son pistolet de la main droite, il croisa ses bras sur sa poitrine, jeta un regard si ferme et si perçant sur le capitaine Le Blanc, que celui-ci baissa un moment les yeux, et M. de Saint-Pierre vit distinctement son poignet trembler, pourtant son coup partit; hélas!... il fut bien fatal... M. de Mortagne tourna une fois sur lui-même, et tomba à genoux

en portant la main droite à son côté gauche... puis il se renversa en arrière en s'écriant : « Ma pauvre enfant ! » Vous le voyez... il pensait à vous, Mathilde... Ses témoins le reçurent presque expirant dans leurs bras. La balle avait pénétré dans la poitrine. On le transporta à Paris avec les plus grands ménagements, et, depuis hier heureusement, quoique très-alarmant, son état n'a pas empiré.

« Voilà, ma chère Mathilde, le triste récit que m'a fait M. de Saint-Pierre. D'après les paroles atroces que j'ai entendu prononcer aux adversaires de M. de Mortagne, M. de Saint-Pierre pense comme moi que, sans doute, ces hommes avaient calculé leur opiniâtre et pourtant insaisissable provocation de telle sorte qu'elle fît sortir M. de Mortagne de sa modération habituelle, et qu'il se mît par une imprudente agression à la merci de ces deux spadassins, dont l'un ne semblait que trop sûr de son adresse. Mais quel est le mystérieux moteur de cette atroce vengeance ? Sans aucun doute ces misérables n'ont pas agi d'eux-mêmes, ils ne sont que les instruments d'une horrible machination... Je reçois à l'instant un mot de M. de Mortagne, il se sent mieux ; il a, dit-il, les choses les plus graves à me communiquer. Je ne manquerai pas à ce triste et pieux devoir ; je vous quitte pour revenir bientôt, ma chère enfant. »

« Paris, onze heures du soir.

« J'arrive de chez notre ami... Remercions Dieu, Mathilde, et implorons-le !... il reste encore quelque espoir... Il vivra !... oh ! il vivra pour le bonheur de ses amis et pour le châtiment de ses ennemis, car les paroles que j'ai entendues l'ont mis sur la voie d'une trame horrible... Quel abîme d'infamie !... Mais parlons de vous d'abord... Son premier cri a été : « Mathilde ! » ses premières paroles ont été pour me supplier de vous dire que de graves devoirs l'avaient assez absorbé pour qu'il ne pût vous consacrer quelques jours, depuis la scène de la maison isolée (il a confié à mon amitié tous les détails de cette nuit horrible... vous verrez bientôt pourquoi). Les crises politiques qui amenèrent la révolution de l'an passé et le triomphe de la cause dont M. de Mortagne était l'un des plus ardents partisans vous indiquent assez quels intérêts l'occupèrent presque exclusivement pendant quelques mois. Il a reçu la lettre que vous lui avez écrite au sujet des prodigalités de votre mari ; selon son habitude, il voulait vous répondre en vous rassurant ou en vous donnant un conseil efficace, mais il lui a fallu plusieurs consultations de ses gens d'affaires, et il n'a pu se procurer qu'avant-hier et avec les plus grandes difficultés une copie de votre contrat de mariage. Hélas ! ma pauvre enfant, vous avez été victime d'une trame bien perfide et bien complète... vous ne pouvez disposer de rien... votre mari peut tout engloutir, et ne léguer que la misère à celle qui l'a si généreusement enrichi !...

« Mais que Mathilde se rassure, a dit M. de Mortagne, quoi qu'il arrive, que je vive ou que je meure, son avenir, celui de son enfant, seront assurés, et à l'abri de la dissipation de son mari... » Je lui ai tout appris, malheureuse femme !... et vos justes sujets de jalousie, et sa dureté ; il ne voit qu'un moyen possible de vous arracher à cette tyrannie... je n'ose écrire ces mots, car je connais votre tendre aveuglement... enfin, selon lui, ce moyen est... une séparation !... et il n'y a pas une année que vous êtes mariée !... malheureuse enfant ! Écoutez notre ami... écoutez-moi... réfléchissez... habituez-vous à cette pensée... qu'elle ne vous effraye pas... Sans doute l'isolement est pénible, mais il vaut mieux encore qu'une douleur de tous les instants... Enfin, si, comme je n'en doute pas, Dieu nous conserve M. de Mortagne, il ira lui-même, et devant votre mari (1), vous donner les conseils qu'il me prie de vous donner. Maintenant, je viens aux soupçons que lui ont donnés les paroles que j'ai surprises. Savez-vous quel est celui qu'il accuse. . toutefois avec les restrictions d'une âme juste et loyale ?... c'est le démon qui avait semblé s'acharner à votre perte, M. Lugarto enfin !.. C'est pour me faire comprendre le sujet de la rage de ce misérable que M. de Mortagne m'a raconté la scène de la maison isolée, et les menaces de vengeance que ce monstre proféra en s'éloignant... Il n'aura que trop tenu parole ! Des spadassins soudoyés, renseignés et dirigés par lui, auront épié M. de Mortagne, et, exécutant les infernales instructions de leur maître, ils auront exaspéré la colère de notre malheureux ami, en outrageant devant lui une mémoire qu'il vénérait.

« Une fois l'agression de M. de Mortagne bien constatée, et le choix et le mode du combat ainsi laissés forcément à son adversaire, il ne pouvait que tendre sa poitrine désarmée aux assassins payés par M. Lugarto. Malgré cette interprétation si naturelle d'un fait inexplicable sans cela, malgré son mépris pour cet homme, M. de Mortagne répugne à le croire capable d'une si sanglante infamie ; avec la rude franchise de son caractère, il n'admet que les réalités, les preuves matérielles, lorsqu'il s'agit d'accuser un homme d'un crime peut-être plus exécrable encore que l'assassinat, parce qu'il est infaillible et impunissable... Pourtant il consent à... »

Cette lettre de madame de Richeville était interrompue... Un billet accompagnant un volumineux paquet cacheté de noir était ainsi conçu, et écrit d'une main défaillante par madame de Richeville :

« Une heure du matin.

« Il me reste... à peine la force de vous écrire ces mots terribles...

(1) M. de Mortagne ignorait alors le départ de M. de Lancry pour Paris. *(Note de l'auteur.)*

Il est mort... une suffocation vient de l'emporter... Ce n'est pas tout... je crains de devenir folle de terreur. A peine m'avait-on annoncé cette affreuse nouvelle, qu'un inconnu a apporté une boîte pour moi... Emma l'a ouverte... en ma présence... qu'ai-je vu ?... Un bouquet de ces fleurs vénéneuses d'un rouge de sang que l'an passé vous portiez à ce bal du matin.. et qui vous avaient été envoyées à votre insu par M. Lugarto, démon... à figure humaine... Ce bouquet est ceint d'un ruban noir... Comprenez-vous cette épouvantable allégorie ?... N'est-ce pas à la fois dire quelle est la main qui a frappé... et nous menacer de nouvelles vengeances ?... Si cela est, mon Dieu ! grâce... grâce pour Emma, grâce pour ma fille... frappez-moi, mais épargnez-la... Mathilde... prenez garde... un génie infernal plane au-dessus de nous... Notre ami n'est peut-être que sa première victime... Adieu, je n'ai que la force de vous dire mille tendresses désolées. VERNEUIL DE RICHEVILLE. »

Un paquet cacheté, à mon adresse, accompagnait cette lettre. Il contenait les dernières volontés de M. de Mortagne... le don qu'il me faisait de tous ses biens .. et la révélation d'un mystère sacré qui doit rester enseveli au plus profond de mon cœur. . . . . .

Je n'ai pas besoin de dire si mes regrets furent cruels... La seule main ferme et amie qui aurait pu peut-être me retenir sur le bord de l'abîme venait d'être glacée par la mort. Tous les soutiens me manquèrent à la fois... La fatalité semblait s'appesantir sur moi. . . . . .

Un jour donc, je me trouvai seule... le cœur vide et désolé... l'âme remplie d'amertume et de haine... Dans ma révolte impie contre la destinée que Dieu m'imposait sans doute comme épreuve, lasse d'être victime, insultant à ma résignation et à mes vertus passées, je songeai enfin à rendre le mal pour le mal. Me pardonnerez-vous jamais, mon Dieu ! Que mes fautes retombent sur l'homme qui m'a jetée dans cette voie orageuse et désespérée ! Non, non, pas de pitié... pas de pitié pour lui... Du ciel il m'a rejetée dans l'enfer ; il m'a ravi ma dernière espérance. Haine... haine immortelle A CELUI QUI A TUÉ MON ENFANT. . . . . .

CHAPITRE XLVIII.

La lettre.

J'aborde avec défiance le récit de cette nouvelle période de ma vie. En retraçant les événements qui se sont succédé depuis mon enfance jusqu'à mon mariage, et depuis mon mariage jusqu'au moment où M. de Lancry m'abandonna si cruellement pour aller rejoindre Ursule à Paris, je pouvais me confier sans crainte à tous mes souvenirs, à toutes les impressions qu'ils réveillaient : je n'avais rien à me taire, rien à me déguiser à moi-même : la sincérité m'était facile. Je n'avais à me reprocher que l'exagération de quelques généreuses qualités ; je l'avais dit à M. de Lancry, je reconnaissais moi-même que mes douleurs passées ne pouvaient me gagner aucune sympathie, en admettant que le monde les eût connues, car j'avais manqué d'énergie, de dignité, dans ma conduite avec lui. Je m'étais toujours aveuglément soumise, lâchement résignée ; je n'avais su que pleurer, que souffrir... et la souffrance n'est pas plus une vertu que les larmes ne sont un langage. Souffrir pour une noble cause, cela est grand et beau ; humblement endurer le mépris et les outrages d'un être indigne, c'est une honteuse faiblesse qui excitera peut-être une froide pitié, jamais un touchant intérêt. Cette découverte fut pour moi une terrible leçon : je reconnus qu'après tant de maux, j'avais à peine le droit d'être plainte ; la réflexion, l'expérience, me prouvèrent qu'au point de vue du monde ou plutôt du grand nombre des hommes, Ursule, avec ses vices et avec ses provocantes séductions, devait plaire peut-être, tandis que moi je ne pouvais prétendre qu'à une pâle estime ou à une compassion dédaigneuse. Du moins j'avais la consolante conviction de n'avoir jamais failli à mes devoirs ; je puisais dans ce sentiment une sorte de dédain amer dont je flétrissais à mon tour le jugement du monde et l'égarement de mon mari. . . . . .

Je ne saurais dire mon découragement, ma stupeur, lorsque, après ma longue maladie, je me trouvai seule, pleurant mon enfant mort avant de naître. La fin tragique de M. de Mortagne, mon unique soutien, rendait mon isolement plus pénible encore. Tant que dura l'hiver, je souffris avec une morne résignation : mais, au printemps, la vue des premiers beaux jours, des premières fleurs, me causa des ressentiments pleins d'amertume : le sombre hiver était au moins d'accord avec ma désolation ; mais lorsque la nature m'apparut dans toute la splendeur de sa renaissance, mais lorsque tout recommença à vivre, à aimer, mais lorsque je sentis l'air tiède, embaumé des premières floraisons, mais lorsque j'entendis les joyeux cris des oiseaux au milieu des feuilles, mon désespoir augmenta. L'aspect de la nature, paisible et riante, m'était odieux, je sentais la faculté d'aimer et d'être heureuse complétement morte en moi... A quoi me servaient les beaux jours remplis de chaleur, de soleil et d'azur ?... à quoi me servaient les nuits étoilées, remplies de fraîcheur, de parfums et de mystères ? J'étais souvent en proie à des accès de désespoir affreux et de rage impuissante, en songeant que, si mon enfant eût vécu, ma vie eût été plus belle que jamais, car j'avais entrevu des trésors de consolations dans l'amour maternel. Si méprisante, si cruelle, si indigne que la conduite

de M. de Lancry eût été pour moi, elle n'aurait pu m'atteindre dans la sphère d'adorables félicités où je me serais réfugiée.

Alors je compris combien était horrible notre position, à nous autres femmes, qui ne pouvons remplacer la vie du cœur par la vie d'action. Par une injustice étrange, mille compensations sont offertes aux hommes qui ont à souffrir passagèrement d'une peine de cœur, eux dont les facultés aimantes sont bien moins développées que les nôtres, car on a dit cent fois : « Ce qui est toute notre existence est une distraction pour eux.» Malgré les odieux procédés de mon mari envers moi, je ne comprenais pas que la trahison pût autoriser ni excuser la trahison. Je pensais ainsi, non par respect pour M. de Lancry, mais par respect pour moi. Je sentais qu'au point de vue du monde, j'aurais peut-être eu tous les droits possibles à chercher des dédommagements dans un amour coupable ; mais, lors même que rien ne m'eût paru plus vulgaire, plus dégradant que cette sorte de vengeance, je croyais la source de toute affection tendre absolument tarie en moi. J'étais quelquefois effrayée des mouvements de haine, de méchanceté, qui m'agitaient. Le souvenir d'Ursule me faisait horreur, parfois il soulevait dans mon âme de folles ardeurs de vengeance...

Encore une de ces bizarreries fatales de notre condition ! Un homme peut assouvir sa fureur sur son ennemi, le provoquer, le tuer à la face de tous, et se faire ainsi une terrible justice... Une femme outragée par une autre femme, frappée par elle dans ce qu'elle a de plus cher, de plus sacré, ne peut que dévorer ses larmes ! Chose étrange ! encore une fois, nous qui souffrons tant par l'amour, nous ne pouvons nous venger d'une manière digne et éclatante! Nous pouvons nous venger par le mépris, dira-t-on. Le mépris !... que pouvait faire mon mépris à Ursule, qui avait déjà toute honte bue ! A ces violents ressentiments succédait une morne indifférence. Ma vie se passait ainsi. La prière, le soin de mes pauvres ne m'apportaient, je l'avoue en rougissant, que des soulagements passagers ; le bien que je faisais satisfaisait mon cœur, ne le remplissait pas. Plusieurs fois ma pauvre Blondeau me conseilla de changer de résidence, de voyager ; je n'en avais ni le désir, ni la force; tout ce qui m'entourait me rappelait les souvenirs les plus amers, les plus douloureux, et pourtant je restais à Maran, abattue, énervée. Les jours, les mois se passaient ainsi dans une sorte d'engourdissement de la pensée et de la volonté. Je menais la vie d'une recluse ; tous les gens de M. de Lancry l'avaient été rejoindre : ma maison se composait de Blondeau, de deux femmes, et d'un vieux valet de chambre, qui avait été au service de M. de Mortagne.

Je marchais beaucoup afin de me briser par la fatigue ; en rentrant, je me mettais machinalement à quelque ouvrage de tapisserie ; il m'était impossible de m'occuper de musique ; j'avais une telle excitation nerveuse, que le son du piano me causait des tressaillements douloureux, et me faisait fondre en larmes. Madame de Richeville m'écrivait souvent. Lorsqu'elle avait vu mon mari arriver à Paris pour y rejoindre Ursule, elle m'avait proposé de venir me chercher à Maran, quoiqu'il lui en coûtât de se séparer d'Emma, et de la laisser au Sacré-Cœur, où elle terminait son éducation ; j'avais remercié cette excellente amie de son offre, en la suppliant de ne pas quitter sa fille, et aussi de ne jamais, à l'avenir, me parler de M. de Lancry et d'Ursule ; je voulais absolument ignorer leur conduite. Les lettres de madame de Richeville étaient remplies de tendresse, de bonté. Respectant, comprenant mon chagrin, elle m'engageait néanmoins à venir la trouver à Paris, mais alors j'avais une répugnance invincible à rentrer dans le monde. Je savais par mes gens d'affaires que M. de Lancry me ruinait : il avait un plein pouvoir de moi, nous étions mariés en communauté de biens ; il pouvait donc légalement et impunément dissiper toute ma fortune. J'avoue que ces questions d'intérêt me laissaient assez indifférente, la pension qu'il me faisait suffisait à mes besoins ; d'ailleurs madame de Richeville m'avait écrit que M. de Mortagne, surpris par la mort, n'avait pu aviser aux moyens de mettre tous les biens qu'il me laissait à l'abri de la dissipation de mon mari, mais qu'il lui avait remis, à elle, madame de Richeville, une somme considérable, destinée à assurer mon avenir et celui de mon enfant dans le cas où M. de Lancry m'eût complétement ruinée. Hélas! cet enfant n'était plus... que m'importait l'avenir?

Plus de deux années se passèrent ainsi, avec cette rapidité monotone particulière aux habitudes uniformes. Au bout de ce temps, je ne souffrais plus ; je ne ressentais rien, ni joie ni douleur. Peut-être serais-je restée longtemps encore dans cette apathie, dans cette somnolence de tous les sentiments, si la lettre suivante de madame de Richeville ne m'eût pas démontré l'absolue nécessité de mon retour à Paris.

« Paris, 20 octobre 1834.

« Je suis obligée, ma chère Mathilde, malgré vos recommandations contraires, de vous parler de M. de Lancry. Hier un homme de mes amis a appris, par le plus grand hasard, que votre mari s'occupait de vendre votre terre de Maran ; la personne qui voulait l'acquérir s'en tenait, je crois, à vingt ou trente mille francs. Je sais combien vous êtes attachée à cette propriété, parce qu'elle a appartenu à votre mère, et peut-être aussi parce que vous y avez beaucoup souffert; j'ai donc cru bien agir, après avoir consulté M. de Rochegune, qui est arrivé ici depuis un mois, en envoyant mon homme d'affaires proposer à M. de Lancry, qui ne le connaît pas, d'acheter Maran à un prix supérieur à celui qu'on lui en offre ; votre mari a accepté, le contrat de vente est dressé, mais votre présence à Paris est indispensable. Votre contrat de mariage est tel que vous ne pouvez posséder rien en propre. Il faut donc beaucoup de formalités pour vous assurer néanmoins cette acquisition sous un nom supposé, et la soustraire ainsi aux prodigalités de votre mari ; dans le cas où ces arrangements vous conviendraient, vous placeriez très-avantageusement la somme que M. de Mortagne a déposée entre mes mains lors de cette nuit à jamais fatale...

« Pardonnez ces ennuyeux détails d'affaires, ma chère enfant, mais vous comprenez, n'est-ce pas, de quelle importance tout ceci est pour vous. Et je suis heureuse du hasard qui m'a mise à même de vous épargner un chagrin et des regrets nouveaux. Un voyage à Paris est donc indispensable ; il vous retirera peut-être de l'accablement dans lequel vous êtes plongée. Pauvre enfant ! vos lettres me désespèrent. Votre chagrin sera-t-il donc incurable? faut-il vous abandonner ainsi à une désolante inertie... Les consolations de l'amitié ne sont-elles rien pour vous? Pourquoi vous isoler opiniâtrément dans vos sombres pensées? Mieux que personne je comprends votre éloignement du monde : mais n'est-il pas un milieu entre une retraite absolue et le tourbillon des fêtes? Je n'ose vous parler de mon bonheur, et vous citer ma vie comme un exemple à l'appui du goût que je voudrais vous donner pour une existence doucement partagée entre quelques amitiés sincères... Mon Emma est près de moi, vous me diriez avec raison que toutes les conditions doivent me paraître heureuses.

« Il me semble pourtant que la solitude dans laquelle vous vivez ne peut qu'aigrir votre noble cœur, s'il pouvait jamais perdre ses qualités angéliques ; aussi, je vous le dis encore, venez, venez parmi nous. Depuis que l'éducation d'Emma est terminée et que j'ai quitté le Sacré-Cœur, je me suis créé une intimité charmante de femmes un peu plus âgées que moi ; car je me suis mise à être très-franchement vieille femme, ce qui a désarmé celles qui pouvaient me supposer encore quelques prétentions. Je reste chez moi tous les soirs, et il me faut être vraiment inflexible pour ne pas voir mon petit salon envahi ; on y parle souvent de vous : la conduite de votre mari est si scandaleuse, cette horrible femme est si effrontée, votre résignation est si digne, si courageuse, qu'il n'y a qu'une voix pour vous plaindre et pour vous admirer. La révolution a bouleversé, scindé la société ; il n'y a plus, pour ainsi dire, que de petits cercles, aucune grande maison n'est ouverte : c'est moins par bouderie contre le gouvernement, dont on s'inquiète assez peu, que par impossibilité de réunir ces fractions diverses. Sous la Restauration, la cour, ses devoirs, ses relations, ses ambitions, ses intrigues, étaient les liens qui rendaient notre monde homogène ; maintenant rien n'oblige, chacun s'isole selon son goût, ses penchants, et les coteries se forment. Les ambassades de Sardaigne et d'Autriche sont les seuls centres où se réunissent encore ces fragments épars de notre ancienne société.

« Ne vous étonnez pas, chère enfant, de me voir entrer dans ces détails, en apparence puérils, à propos de la grave détermination que je sollicite de vous. Si le monde était ce qu'il était il y a quatre ans, s'il y avait une cour, je concevrais votre répugnance à y rentrer. Les femmes de votre caractère rougissent pour ceux qui les outragent, la honteuse conduite de M. de Lancry vous eût fait un devoir de la retraite : ainsi que vous me l'avez vous-même écrit : « Une femme souffre de l'abandon de son mari, ou elle n'en souffre pas; dans ces deux alternatives, il lui convient aussi peu d'exposer aux yeux de tous son indifférence ou son chagrin. » Mais, encore une fois, ma chère enfant, je ne vous propose pas d'aller dans le monde : c'est à peine si ma société habituelle, où l'on voudrait tant vous voir, se compose de quinze à vingt personnes, et presque toutes sont de mes parents ou de mes alliés. Tenez... je veux vous en faire connaître quelques-unes, ce sera mon dernier argument en faveur de votre venue. Vous rencontrerez, presque chaque soir, l'excellent prince d'Illéricourt et sa femme. Tous deux, à force de grandeur et de bonté, se sont fait pardonner une longue vie de bonheur et de tendresse, que le plus léger nuage n'a jamais obscurcie. La première révolution les avait ruinés; la dernière les a privés de leurs dignités, qui étaient toute leur fortune : redevenus pauvres, ils ont accepté ce malheur avec tant de noblesse, tant de courage, qu'ils ont fait respecter leur infortune comme ils avaient fait respecter leur félicité.

« Je vous assure, Mathilde, que la vue de ces deux vieillards, d'une sérénité si douce, vous calmerait, vous ferait du bien, vous donnerait le courage de supporter plus fermement votre chagrin. Il y a deux jours je suis allée voir la princesse, le matin. Elle et son mari occupent une petite maison près de la barrière de Monceaux ; la solitude de ce quartier, la jouissance d'un joli jardin, et surtout la modicité du prix, les ont fixés là. Je ne saurais vous dire avec quelle vénération je suis entrée dans cette modeste demeure. Rien de plus simple que l'arrangement de ces petites pièces; mais de vieux et illustres portraits de famille, quelques présents royaux, faits au prince pendant ses ambassades extraordinaires, imprimaient à cette habitation un caractère de grandeur noblement déchue qui me fit venir les larmes aux yeux. Je songeais avec amertume que le prince et la princesse, habitués à une grande existence, souffraient peut-être des privations terribles à leur âge ; pourtant, de leur part, jamais une plainte, jamais une parole amère contre le sort. Je ne pouvais m'empêcher d'en témoigner mon admiration à la princesse ; elle me répondit avec une simplicité sublime : « Ma chère Amélie, le secret de ce que vous appelez notre courageuse résí-

gnation est bien simple. Nous pensons que mon mari et moi nous aurions pu être séparés dans ces jours d'épreuve ; nous songeons surtout à notre pauvre vieux roi et à ses enfants, et nous remercions Dieu de nous avoir épargné tant de chagrins dont il aurait pu nous éprouver. »

« Mathilde, je sais combien vous méritez d'intérêt, de sympathie ; je ne vous dirai pas de comparer vos affreux chagrins à ceux-là et d'imiter ce courage stoïque, mais je vous dirai encore : Venez, venez auprès de nous. C'est presque une consolation que d'avoir à aimer de pareilles gens ; et puis enfin, dites, ma pauvre enfant, lorsque après vos journées de solitude désolée vous cherchez le sommeil, quel souvenir consolant pouvez-vous évoquer ? Aucun. Si, au contraire, vous aviez eu sous les yeux une scène aussi touchante que celle que je viens de vous raconter, est-ce que vous ne vous sentiriez pas moins malheureuse ? Pourquoi n'en serait-il pas des maladies de l'âme comme de celles du corps ; si un air pur et salubre peut redonner la vie, pourquoi une âme blessée ne se retremperait-elle pas dans une atmosphère de sentiments élevés et généreux? Je sais que vous êtes bonne, bienfaisante ; mais, par cela même que vous êtes modeste, vous ne vous appesantissez pas sur le bien que vous faites, et la charité n'est pas un adoucissement à vos chagrins. Encore une fois, venez avec nous, nous vous distrairons, car vous trouverez aussi chez moi cette aimable et spirituelle comtesse A. de Semur, ma cousine, esprit fin, souple, brillant, et surtout impitoyable à tout ce qui est bas, lâche ou traître. Elle aime, dit-on, le paradoxe à l'excès ; savez-vous pourquoi ? pour pouvoir exalter ce qu'il y a de généreux et d'élevé dans toutes les opinions, mais aussi pour pouvoir immoler sans pitié tout ce qu'elle y trouve de ridicule ou de méchant !

« Vous souvenez-vous, lors de votre première entrée dans le monde à un bal du matin chez madame l'ambassadrice d'Autriche, d'avoir remarqué une étrangère d'une incomparable beauté, lady Flora Fitz-Allan ? Elle ne vous a pas oubliée, elle. Je la vois aussi beaucoup ; elle me parle sans cesse de vous. Ce jour-là elle admirait encore l'expression candidement étonnée de votre ravissante figure, lorsqu'on vint lui dire que vous aviez l'esprit le plus caustique et le plus méchant du monde (c'était, vous me l'avez dit depuis, une des premières calomnies de mademoiselle de Maran). Lady Flora resta stupéfaite d'étonnement, presque de crainte, me dit-elle, en songeant avec chagrin qu'un aussi naïf et aussi délicieux visage que le votre pût servir de masque à tant de méchanceté. Vous pensez bien que je l'ai vite désabusée. Elle m'a remerciée avec effusion ; il lui eût été douloureux de penser que la candeur, que la beauté des traits, pouvaient être si trompeuses. Vous serez folle de lady Flora. Quant à lord Fitz-Allan, c'est le type accompli du grand seigneur anglais, c'est la loyauté dans la dignité. Vous avez dû rencontrer quelquefois la marquise de Sérigny, et sa fille, la duchesse de Grandval ; sinon, pour les connaître, imaginez-vous la grâce la plus parfaite jointe à une exquise distinction de manières et à une élégance pour ainsi dire native ; car dans cette maison, le charme, le bon goût et la dignité semblent l'apanage héréditaire des femmes : c'est leur loi salique, à elles.

« En hommes, vous verrez souvent chez moi M. l'ambassadeur de ***, l'un de mes bons et anciens amis, homme de grand cœur, de rare courage, d'excellent sens et de haute raison, qui a fait vaillamment la guerre, et qui est simple et bon, parce qu'il est brave et énergique. Je vous prie de croire, ma chère enfant, que je ne vois pas absolument que des gens graves, vous savez combien j'aime les contrastes ; aussi je vous promets la *fleur des pois* de ce temps-ci, un de mes neveux, Gaston de Senneville : il est impossible d'être plus joli, plus gracieux, plus parfaitement élevé, et pourtant plus *moffensif*, pour ne pas dire plus insignifiant. C'est un de ces charmants jeunes gens qui marchent en tête des adorateurs d'une femme à la mode, comme les chefs de chœur des tragédies antiques : aussi, moi, qui ne suis plus femme à la mode, je m'étonnais de le voir si souvent chez moi ; il m'a avoué qu'il m'aimait comme la meilleure parente du monde d'abord, et puis que ses habitudes chez moi lui donnaient une consistance, un reflet sérieux que son âge ne lui permettait pas d'espérer, et qui lui faisait grand bien. Il a d'ailleurs le bon esprit de n'être nullement exclusif, et de montrer partout sa jolie figure et ses excellentes façons. Il va sans dire qu'il voit ce qu'on appelle la nouvelle cour : c'est lui qui nous tient au courant de tout ce qui se passe dans cette société-là, où il y a, dit-il, quelques femmes charmantes, quoique assez étrangement élevées, et des hommes généralement inconcevables. Ces cailletages nous amusent beaucoup ; et puis il est toujours bon que chaque maison ait quelqu'un des siens qui sacrifie au pouvoir du moment ; on ne sait pas ce qui peut arriver : c'est un de nos principes de tenir par un lien quelconque à ce qui est le gouvernement du jour.

« Mais, voyez un peu, je m'appesantis sur de pareils accessoires, et je ne vous parle pas longuement d'un de nos meilleurs amis, qui est presque l'âme de mes réunions. Je vous ai dit en courant que M. de Rochegune était de retour, sans plus vous donner de détails ; je veux réparer cette omission. Je ne l'aurais jamais reconnu, tant le soleil d'Orient l'a hâlé. Après avoir combattu avec les Grecs contre les Turcs, il s'en est allé en curieux faire la guerre aux Circassiens avec les Russes. Il est impossible de conter avec plus de charme toutes ces campagnes vraiment merveilleuses. Il a acquis ce qui lui manquait, à mon avis, c'est une assurance, une fermeté, un entrain, qui relèvent à sa vraie hauteur son caractère, que je trouvais trop beau pour être si timide et si réservé. Cet entrain, comme vous le pensez, a été bien douloureusement comprimé par la nouvelle de la mort funeste de M. de Mortagne. Nous causons souvent de cet excellent ami. M. de Rochegune a pour vous un intérêt profond, sincère. Tout le monde l'aime pour sa bonté, pour son esprit et pour sa loyauté chevaleresque. C'est vraiment un homme d'un courage moral extraordinaire ; aucune considération n'arrête sa franchise, il dit et ose ce que personne ne dit et n'ose. La comtesse A. de Semur dit de lui avec beaucoup de justesse : « Il est impossible d'être plus effrontément honnête homme. » Il parle souvent à la Chambre des pairs ; sa parole incisive et âpre ne ménage ni amis ni ennemis lorsqu'il défend contre eux un des grands principes qu'il met au-dessus des hommes et des choses. Quoique jeune, on compte fort avec lui ; car son influence égale son indépendance.

« Voici ma tâche à peu près remplie, ma chère Mathilde. J'ai essayé de vous peindre les personnes au milieu desquelles vous vivrez si vous le voulez, et qui vous attendent, non pour vous aimer, mais pour vous dire qu'elles vous aiment depuis longtemps. Croyez-moi, ma chère Mathilde : autant le monde est souvent méchant et calomnieux en général, autant une intimité choisie est bienveillante et dévouée pour les personnes qui la composent. Chère enfant, je vous l'ai dit, j'avais commis des fautes, je l'avoue ; mais on ne s'était pas borné à me les reprocher, on avait tout exagéré, jusqu'à la plus abominable calomnie. Il a fallu mon nom, ma famille, mes alliances, ma fortune, mon caractère, pour résister à ce déchaînement universel. Eh bien ! depuis que je me suis retirée de ce monde bruyant, depuis que les années, le malheur, la raison, la religion, m'ont donné une solidité de principes et une régularité que je n'avais pas, je n'ai trouvé autour de moi qu'indulgence, sympathie et intérêt.

« Je n'ai pas besoin de vous dire, en vous nommant les personnes que je vois habituellement, qu'elles composent l'élite de la meilleure compagnie, et que leur assiduité chez moi m'absout pour ainsi dire de tous mes torts passés : le prince et la princesse d'Hléricourt, entre autres, sont de ces personnes dont la vie entière a été d'une pureté si éclatante, dont le caractère a une autorité si imposante, que de leur blâme ou de leur louange dépend l'accueil qu'on vous fait dans le monde. Le prince d'Hléricourt, en un mot, représente tout ce qu'il y a d'honorable, de délicat, de courageux et d'élevé ; quoiqu'il vive assez retiré, il faut le dire à la louange de la société, il a peut-être encore plus d'influence sur elle qu'il n'en avait avant les malheurs qui l'ont frappé, et qu'il supporte si noblement. Vous sentez donc combien je suis heureuse et fière de l'attachement que me porte ce couple vénérable.

« Et puis enfin, vous le dirai-je, ce qui remplit mon cœur de joie, de reconnaissance, c'est qu'on aime Emma comme elle mérite d'être aimée. Il se peut qu'on sache le secret de sa naissance, quoiqu'elle passe pour une orpheline dont je me suis chargée ; mais la délicate réserve dont on fait preuve à ce sujet m'est du moins un témoignage de tolérance bienveillante. Vous avez vu combien elle était belle, n'est ce pas, mon Emma : eh bien ! si l'orgueil maternel ne m'aveugle pas, elle est encore embellie ! Et puis l'éducation qu'elle a reçue sous mes yeux, au Sacré-Cœur, a développé, a mûri toutes les excellentes dispositions qui étaient en elle. Deux ou trois fois par semaine, je la garde le soir avec moi ; tous mes amis en sont enchantés. Mais vous la verrez...

« Vous la verrez !... Hélas ! la verrez-vous, Mathilde? Renoncerez-vous à cette vie solitaire et désolée où vous passez vos plus belles années? En vérité, pauvre enfant, on dirait que votre douloureuse retraite est une expiation... Une expiation, mon Dieu !... du mal qu'on vous a fait, sans doute ! Mais je me rassure, vous avez, à cette heure, de si graves raisons pour venir à Paris, qu'il y aurait de la folie à vous à hésiter. Par cela même que vous tenez beaucoup à Maran, il faut au moins vous mettre à même de le posséder. Je n'ose espérer que la dernière considération que je vais vous faire valoir puisse vous décider, mais enfin j'essaye. Vous savez que j'habite maintenant une maison de la rue de Lille. Au fond du jardin de cette maison, existe un charmant pavillon qui était occupé par la marquise douairière de Montal ; elle l'a quitté, il est tout prêt. Voulez-vous le prendre? Je ne crois pas que votre maison soit plus considérable que la sienne ; en tout cas, une partie de mes communs m'est complétement inutile, et je les mets à votre disposition. Le jardin est vaste : vous serez isolée, lorsque vous le voudrez, au fond de votre pavillon. Si vous ne désirez voir personne, vous ne verrez personne ; mais au moins, moi et Emma, nous serons là ; et croyez-moi, chère enfant, il est toujours consolant d'avoir auprès de soi des cœurs bons et dévoués. Mathilde, réfléchissez bien à ce que je vous propose. Je concevrais votre répugnance à venir à Paris pour y vivre seule ; à votre âge, dans votre position, ce serait impossible. D'un autre côté, il ne faut pas songer à habiter avec votre tante, puisque votre indigne cousine demeure chez elle. Ma proposition satisfait donc aux convenances, et vous laisse en même temps une complète liberté.

« Je suis devenue tout à fait *vieille femme*. Vous savez que, lorsque je l'ai voulu, j'ai toujours fait compter avec moi ; je puis donc vous être un très-bon chaperon, grâce à cette espèce de communauté d'habitation.

« Encore un mot, Mathilde. Je ne vous aurais jamais proposé de venir me rejoindre, si je n'avais tellement établi et affermi ma nouvelle position dans le monde, que vous puissiez trouver auprès de moi aide et protection... Si le choix, si la sûreté, et surtout si l'autorité de mes relations ne me mettaient pas désormais à l'abri de toute calomnie, je

n'aurais pas osé me charger, auprès de vous, d'un rôle presque maternel... Vous me comprenez, n'est-ce pas, chère enfant? Cet aveu ne doit pas vous étonner : je vous en ai fait d'autres plus humiliants pour ma vanité. Croyez-moi donc; si je vous dis : « Venez à moi, » c'est que vous pouvez y venir avec confiance et sécurité.

« Emma entre à l'instant chez moi; elle me prie de la rappeler à votre souvenir, de vous dire qu'elle a bien souvent songé à vous, et que, sans vous connaître beaucoup, « elle vous aime autant que vous m'aimez. » Ce sont ses propres paroles. Elles sont trop douces à mon cœur pour que je ne vous les répète pas en vous disant encore : Venez, venez... vous êtes aussi aimée qu'impatiemment attendue.

« Mille amitiés bien tendres. « Verneuil de Richeville »

CHAPITRE XLIX.

Vouvray.

La lecture de cette lettre produisit sur moi un effet décisif. Sauf en ce qui concernait la question d'intérêt relative à l'acquisition de Maran, madame de Richeville ne faisait pourtant que résumer la correspondance qu'elle avait entretenue avec moi depuis deux ans; mais les larmes me vinrent aux yeux en lisant le dernier passage de sa lettre, dans lequel elle semblait insister sur l'espèce de réhabilitation qu'elle devait à son changement de conduite, afin de me bien convaincre qu'elle était digne du rôle presque maternel qu'elle s'offrait à remplir auprès de moi. Lors même que mon voyage à Paris n'eût pas été autrement nécessité, j'aurais, je crois, profité des offres de madame de Richeville, seulement pour ne pas la blesser par un refus qu'elle aurait pu défavorablement interpréter. J'avoue aussi que la séduisante peinture de l'intimité dans laquelle elle vivait avec des personnes dont j'avais toujours entendu vanter l'esprit et le caractère, entra pour quelque chose dans ma résolution. Au moment de commencer une vie nouvelle, j'éprouvais cependant quelques regrets d'abandonner ces lieux où j'avais tant souffert; j'avais fini par trouver une sorte de torpeur bienfaisante comme le sommeil dans l'engourdissement qui avait succédé à mes agitations... Savais-je ce que me réservait l'avenir? La crainte de rencontrer à Paris mon mari ou Ursule n'avait été pour rien dans ma détermination de vivre solitaire. J'éprouvais pour M. de Lancry une indifférence méprisante, pour ma cousine une aversion profonde; mais j'avais assez la conscience de ma dignité pour être certaine qu'à leur rencontre, et malgré leur effronterie, mon front ne pâlirait pas.

Du moment où mon mari m'avait abandonnée, je m'étais regardée comme à jamais séparée de lui, sinon de droit, du moins de fait; cette position embarrassante pour une jeune femme, et ma répugnance à vivre seule à Paris, avaient contribué à prolonger mon séjour à Maran. Madame de Richeville, en me proposant de demeurer presque chez elle, levait tous mes scrupules. Je prévins Blondeau que nous quittions Maran pour aller à Paris habiter avec la duchesse. Elle pleura de joie, et fit à la hâte tous mes préparatifs de voyage, dans la crainte de me voir changer de résolution. Je quittai Maran à la fin de l'automne. Je passais forcément devant Vouvray; je ne savais si je devais m'y arrêter ou non pour voir madame Sécherin; je n'avais eu aucune nouvelle d'elle ou de son fils, depuis le jour fatal où elle était venue à Maran annoncer à Ursule que mon cousin, indigné de sa conduite, se séparait d'elle pour toujours. Je redoutais cette visite; elle pouvait rouvrir, et chez moi et chez ces malheureux, des plaies peut-être cicatrisées. D'un autre côté, je n'aurais pas voulu paraître indifférente aux chagrins de cet homme si honnête et si bon. Au milieu de ces hésitations, j'arrivai presque en vue de la fabrique de M. Sécherin. J'ordonnai au postillon d'aller au pas, voulant me ménager encore quelques minutes de réflexion, lorsque tout à coup je vis M. Sécherin sortir d'un chemin creux qui aboutissait à la grande route. Il m'aperçut; il s'arrêta, me regarda quelques instants d'un air hagard; puis, cachant sa figure dans ses mains, il regagna brusquement le chemin d'où il venait de sortir.

M. Sécherin était cruellement changé; il m'avait reconnue, et je ne pouvais me dispenser d'entrer chez sa mère : je me fis conduire à sa maison. Blondeau m'attendit avec ma voiture au bout de l'allée de tilleuls où jadis j'avais rencontré Ursule. Je m'avançai seule, vivement frappée de l'état d'incurie dans lequel était le jardin, autrefois tenu avec tant de soin et de recherche : des herbes parasites envahissaient les allées; les vieux arbres, autrefois symétriquement taillés, n'étant plus émondés, cachaient la vue de la Loire et ses riantes perspectives; on n'apercevait aucun vestige de fleurs dans les quinconces abandonnés, les feuilles mortes bruissaient sous mes pas; le ciel gris et pluvieux d'une matinée d'automne jetait un sombre voile sur ce tableau déjà si triste. Au fond de l'allée de charmille où j'avais surpris les premiers aveux de Gontran à Ursule, je vis le groupe de figures en pierre peinte à demi détruit. Sous le vestibule, je trouvai l'une des deux servantes que j'avais déjà vues à Vouvray; elle me dit que madame Sécherin était dans le salon. Je traversai l'antichambre et la salle à manger : il y faisait un froid glacial; les carreaux du sol, autrefois soigneusement rougis et cirés, étaient verdâtres, et suintaient l'humidité. Tout semblait dégradé, délaissé. Quel changement dans les habitudes de madame Sécherin, que j'avais vue toujours si rigoureuse sur l'accomplissement des devoirs domestiques, si jalouse de la minutieuse propreté de sa demeure!

Les portes étaient ouvertes, mes pas peu bruyants; j'arrivai dans le salon sans que madame Sécherin m'entendit. Elle était assise à son rouet, et portait comme toujours une robe noire et un bavolet de toile blanche. Son vieux perroquet gris, engourdi par le froid, sommeillait sur son bâton. A travers les vitres des fenêtres, ternies par le brouillard, on voyait quelques sarments de vigne agités par le vent, et dépouillés de feuilles : ils se balançaient çà et là, pendant à la treille négligée. Deux tisons noircis brûlaient lentement au milieu des cendres du foyer. Les housses des meubles et les rideaux, autrefois d'une blancheur de neige, étaient jaunis par la fumée. Enfin cette habitation, jadis d'une splendeur de propreté qui atteignait au luxe, montrait partout la funèbre et sordide insouciance de la vieillesse, qui semblait dire : A quoi bon tant de soins pour si peu de jours? En me rappelant l'animation, la gaieté que la présence d'une femme jeune et belle avait pendant quelque temps apportées dans cette demeure, je frissonnai... Si M. Sécherin conservait le souvenir d'Ursule; si, malgré les irréparables torts de sa femme, il comparait le présent au passé, sa vie devait être bien cruelle!

Le cœur me battait si fort, que je restai immobile à la porte du salon. Examinant plus attentivement la figure pâle et austère de madame Sécherin, je fus étonnée de l'innombrable quantité de rides profondes que le chagrin avait creusées sur ses traits. Par deux fois, le mouvement mesuré de son rouet se ralentit peu à peu comme le pendule d'une horloge qui s'arrête graduellement; elle pencha légèrement sa tête sur sa poitrine; ses yeux fixes et éraillés regardaient sans voir; une de ces larmes si rares chez les vieillards mouilla sa paupière ardente et rougie; puis, faisant un brusque mouvement comme si elle se fût éveillée en sursaut, et voulant échapper sans doute à de sinistres réflexions, elle se remit à tourner son rouet avec une vivacité fébrile. Pour ne pas rester plus longtemps inaperçue, j'agitai la clef dans la serrure. Madame Sécherin releva la tête, me vit, repoussa du pied son rouet bien loin d'elle, et me tendit les bras sans me dire une parole. Je baisai ses mains vénérables, et je m'assis près d'elle.

Au bout d'un silence de quelques minutes, elle s'écria avec explosion : — Ah! je suis bien malheureuse! la plus malheureuse des créatures..... mais n'en dites rien à mon fils... il ne le sait pas! — Je viens de le rencontrer, lui dis-je, il m'a paru bien changé. — Le pauvre enfant n'est plus reconnaissable... le chagrin le tue... il pense encore à cette infâme, se hâta-t-elle de me dire d'un air presque farouche. Puis elle ajouta avec amertume : — Elle ne lui a fait que du mal pourtant... tandis que moi, moi, mon Dieu! je l'ai toujours aimé comme le fils de mes entrailles... oui, et pourtant il pense encore à elle... il y pense plus qu'à moi peut-être! répéta-t-elle. — J'espère que vous vous trompez, lui dis-je. Sans doute mon cousin est plus absorbé par la douleur d'avoir été indignement trompé que par le souvenir de... — Ne prononcez pas ce nom détesté! s'écria-t-elle en m'interrompant avec violence. Ne le prononcez pas! par pitié... Vous voulez me consoler, mais je ne m'abuse pas. Non, non, ce n'est pas de l'indignation qu'éprouve mon fils... L'indignation éclate, tempête, cherche avec qui maudire ceux qui l'ont causée... Enfin, après l'indignation vient le mépris, et, plus tard, l'oubli... Eh bien! le malheureux n'a pas oublié... n'a rien oublié. — Attendez, attendez... encore. Mon cousin en est déjà au mépris sans doute, bientôt viendra l'oubli... Croyez-moi, s'il est profondément chagrin... c'est que, dans une âme généreuse, le mépris est cruel.

Madame Sécherin secoua tristement la tête, et me dit : — Hélas! vous vous méprenez! Plût au ciel qu'il eût du dédain pour elle... Mais je l'ai deviné. — Que dites-vous? — La vérité... je l'ai deviné, vous dis-je; aussi il a honte, il me fuit... il s'isole... Pendant les premiers temps de son chagrin, j'ai compris que mon fils voulût être seul. Je me disais que, par tendresse pour moi, il ne voulait pas me laisser voir ce qu'il souffrait. Car vous ne savez pas ce que c'était que son chagrin. — Il a donc beaucoup souffert? — S'il a souffert!... Mais je l'ai vu des jours, entendez-vous?... des jours entiers, des nuits entières, couché sur son lit, pleurant à chaudes larmes, et ne s'interrompant de sangloter que pour se livrer à des accès de rage insensée, et pousser des cris, des rugissements de douleur et de désespoir, qu'il n'étouffait qu'en mordant ses draps avec fureur... Je le vois encore, mon Dieu! les bras étendus, les mains crispées... ne connaissant pas ma voix, et, dans son délire, appelant cette femme... l'appelant... la misérable! tandis qu'il ne faisait pas attention à moi, qui étais là... qui priais... qui pleurais... O mon Dieu! que de nuits j'ai passées ainsi agenouillée à son chevet tout trempé de ses larmes et des miennes, craignant qu'il ne perdit la raison dans un de ses accès de rage!... Avec quelle angoisse j'attendais qu'il me reconnût!... Alors... dit la malheureuse mère en portant son mouchoir à ses yeux, alors, comme il est bon et sensible comme un enfant... quand il revenait à lui, il m'embrassait, il me demandait pardon de m'affliger, de ne pouvoir vaincre sa douleur... Aussi, dans les premiers temps, je ne me désespérais pas... si quelquefois il me répondait avec humeur ou avec impatience quand je lui reprochais son découragement, je me disais : Plus tard il me reviendra... Je faisais de mon mieux pour tâcher de le consoler, pour le calmer, pour le distraire; mais je ne réussissais pas... Je lui faisais faire les plats qu'il aimait, il ne mangeait pas. J'avais demandé à la ville des livres bien intéressants; malgré la faiblesse de

ma vue, je lui faisais la lecture... il ne m'écoutait pas... Je voulus attirer ici quelques-uns de ses amis; il les reçut si mal qu'ils n'osèrent plus revenir. Malgré mon âge, je lui ai proposé de nous en aller voyager : il a refusé. Quoique cette maison soit sacrée pour moi, et que je veuille y mourir comme mon mari y est mort, craignant que ces lieux ne lui rappelassent trop de mauvais souvenirs, je lui ai proposé d'habiter ailleurs, qu'importait cela... il a refusé... toujours refusé, comme il refuse tout ce que sa mère lui offre, ajouta-t-elle avec amertume.

Il y avait une si profonde douleur dans ces plaintes naïves, j'entrevoyais pour madame Sécherin une vie si malheureuse en songeant aux insurmontables regrets de son fils, que je ne pus que prendre la main de cette pauvre mère entre les miennes, en attachant sur elle un regard désolé. — Je patientais toujours, reprit-elle; je me disais : Les regrets que lui laisse cette horrible femme ne pourront pas durer... Je priais le bon Dieu de toucher mon fils de sa grâce et de le ramener à moi... Je fis dire des messes à sa patronne... Hélas ! tout fut inutile... tout... Plus j'allais, plus je voyais que je n'étais plus rien... que je ne pouvais plus rien pour mon fils, ajouta-t-elle d'une voix entrecoupée de sanglots; mais je n'osais rien lui en dire : il était déjà si malheureux ! j'attendais toujours... Quelquefois, pour me contenter, il prenait un air moins triste... Une fois le malheureux enfant voulut sourire... Je fondis en larmes, tant son triste et doux sourire était navré, et je me promis bien de ne plus le contraindre ainsi... Devant Dieu, qui m'entend, je vous le jure, jamais je ne lui ai reproché son chagrin; seulement... peu à peu cela m'a découragée, accablée... Le voyant insouciant de tout, je suis devenue comme lui, insouciante de tout... j'ai laissé aller les choses comme elles ont voulu aller, dans cette maison... Tout est négligé, l'herbe pousse partout dans le jardin, comme elle poussera bientôt sur la fosse d'une pauvre vieille femme qui n'est plus bonne à rien sur la terre, puisqu'elle ne peut pas consoler son fils...

Cet abattement contrastait si fort avec la fermeté un peu âpre que j'avais toujours vue à madame Sécherin, que je fus effrayée. Cet affaiblissement moral présageait sans doute un grand affaiblissement physique. J'essayai de la rassurer en lui citant mon exemple. — Sans doute, lui dis-je, ces deux années ont dû vous sembler cruellement longues; mais songez que toute douleur finit par s'user... Plus les regrets de votre fils ont été violents, plus le terme de sa délivrance approche à son insu. Moi aussi, bonne mère, j'ai beaucoup souffert; j'ai non-seulement perdu l'homme à qui j'avais voué ma vie entière, mais j'ai perdu mon enfant et avec lui la seule chance de bonheur que je pusse encore espérer... Eh bien ! à d'affreux déchirements a succédé le calme... Calme triste, il est vrai, mais qui est presque du bonheur, si je le compare à tout ce que j'ai ressenti... Courage donc, bonne mère... courage... vous touchez peut-être au terme de vos peines... Comme votre fils, je suis victime de cette femme... Un mépris glacial a remplacé ma haine... L'heure n'est pas loin où votre fils éprouvera comme moi... Madame Sécherin secoua tristement la tête et me répondit, hélas ! je dois l'avouer, avec un bon sens qui m'effraya : — Ce n'est pas la même chose... Votre mari était de votre condition... C'était pour vous un homme ni au-dessus ni au-dessous de ceux que vous aviez l'habitude de voir... Cela vous manque moins à vous, tandis que mon pauvre enfant n'avait jamais connu de femme qui, en apparence du moins, pût être comparée à cette misérable.

Puis, recouvrant un éclair de son ancienne énergie, madame Sécherin s'écria : — Mais cette infâme, dans son affreux orgueil, aura donc deviné juste en me prédisant, avec son audace de Lucifer, qu'on n'oublierait pas une femme comme elle, que mon fils la regretterait toujours; qu'il la pleurerait avec des larmes de sang !... O mon Dieu, mon Dieu !... ta volonté est impénétrable... Il faut avoir bien de la foi pour ne pas désespérer de ta justice... Il faut bien aimer son enfant pour l'aimer encore quand l'amour qu'on lui porte est aussi inutile... Madame Sécherin revenait sur cette pensée, qui lui semblait douloureuse; je tâchai de l'en distraire. — Ne croyez pas cela, lui dis-je. Sans vous, sans vos soins assidus, la vie de votre fils lui serait mille fois plus affreuse encore. — Comment cela pourrait-il être? Il ne regretterait pas cette femme plus qu'il ne la regrette ! reprit madame Sécherin avec une sombre opiniâtreté. Oui, car s'il n'était pas si malheureux, je dirais qu'il est un mauvais fils, un ingrat... — Ah ! madame... — Je dirais qu'il ne reste auprès de moi que par respect humain, et parce que, dans le premier moment de sa colère, il a juré sur la mémoire de son père de ne jamais pardonner à cette criminelle... Oh ! j'ai bien souffert sans rien dire... Depuis deux ans... j'ai bien enduré... Autrefois il croyait à la vertu de cette femme; je comprenais, à la rigueur, qu'il me la préférât... mais après ce qui s'est passé... qu'elle lui tienne encore autant au cœur... tenez... il faut que je le dise à la fin... cela m'indigne... cela m'offense...

— Vous vous méprenez peut-être, lui dis-je; l'on peut éprouver longtemps de la colère, de la haine contre ceux qui vous ont trompé, sans pour cela subir encore leur influence. Les cœurs généreux sont surtout susceptibles de ces profonds ressentiments, la trahison leur est d'autant plus cuisante, que leur confiance a été plus aveugle... — Bénie soit toujours votre venue, me dit madame Séchérin en essuyant ses yeux, j'ai pu vous dire ce que je n'ai dit à personne, car depuis deux ans mon cœur s'emplit d'amertume. Fasse le ciel qu'il ne déborde pas, et que mon fils ne sache jamais le mal qu'il me fait !... Pourtant, il se pourra bien que j'éclate à la fin ! il pourra venir un moment où je ne saurai plus me contenir. — Ah ! gardez-vous-en bien, m'écriai-je, quelle serait votre vie, mon Dieu, et la sienne ! — C'est que je me lasse à la fin, non pas de me sacrifier pour lui; non... le peu de jours qui me restent lui appartiennent, mais je me lasse de le voir souffrir comme s'il était seul et abandonné de tous. Je me lasse de voir que le honteux souvenir d'une infâme étouffe dans le cœur de mon fils la reconnaissance qu'il me doit. Enfin... dites ! dites ! s'écria-t-elle avec un redoublement de violence et de douleur, n'est-ce pas terrible de voir son enfant mourir à petit feu et de ne pouvoir pas le sauver... quand c'est pour cela que Dieu vous a laissée sur la terre !

Cette conversation rapide me montra que l'existence de M. Sécherin et de sa mère était encore plus horrible que je ne l'avais soupçonnée. Je vis alors M. Sécherin passer lentement devant les croisées du salon; il s'arrêta un instant, me regarda, puis s'éloigna. Je croyais qu'il venait nous rejoindre; il n'en fut rien. Supposant qu'il voulait me parler en secret, je cherchais un moyen d'aller le retrouver, lorsque sa mère me dit : — Mon fils voulait sans doute causer avec vous, maintenant il n'ose plus... Tenez, le voilà qui se promène dans l'allée de charmille. Je saisis ce prétexte. — Si vous le permettez, j'irai près de lui; vous savez qu'il a toujours eu quelque confiance en moi : peut-être lui redonnerai-je du courage; peut-être l'aiderai-je à vaincre cette insurmontable tristesse... Madame Sécherin me tendit la main en secouant la tête. — Toujours généreuse et bonne, me dit-elle. — Toujours compatissante aux maux que j'ai partagés, lui dis-je.

Je retrouvai M. Sécherin dans cette même allée où j'avais autrefois surpris les premiers aveux de M. de Lancry à Ursule. En approchant de mon cousin, je fus encore plus frappée que je ne l'avais été du changement de ses traits. Hélas ! pourquoi faut-il que le malheur et le désespoir puissent seuls imprimer un cachet de grandeur aux physionomies les plus vulgaires, tandis que le bonheur et le contentement ne les ennoblissent jamais ! La figure de M. Sécherin, jadis si fleurie, si débonnaire, si souriante, était d'une pâleur de marbre, d'une effrayante maigreur; ses yeux caves, rougis par les larmes, brillaient du feu de la fièvre; ses traits avaient enfin une expression de douleur farouche qui leur donnait un caractère d'élévation que je ne leur aurais jamais soupçonné. En me voyant il tressaillit, leva les yeux au ciel, et s'écria d'une voix étouffée : — Elle vous a fait bien du mal, à vous... — Bien du mal... oui, mon cousin... mais j'ai du courage, moi... J'ai été comme vous, trahie, abandonnée... eh bien ! à cette heure, je méprise, j'oublie ceux qui m'ont outragée, le calme est revenu dans mon cœur, et je n'ai pas comme vous une mère pour me consoler. M. Sécherin ne répondit rien, marcha auprès de moi d'un pas inégal; puis, s'arrêtant brusquement devant moi, il croisa les bras, et me dit avec une explosion de rage, le regard étincelant de fureur : — Je n'ai pas encore tué votre mari... je dois vous paraître bien lâche, n'est-ce pas?... Mais patience... patience, ajouta-t-il d'un air sombre et concentré, ma pauvre vieille mère mourra un jour...

Et il recommença de marcher en silence. Ces mots m'expliquèrent la conduite de M. Sécherin. Malgré sa bonhomie, il avait fait ses preuves de courage. Il attendait sans doute la mort de sa mère pour exiger une sanglante réparation. Je n'aimais plus M. de Lancry, mais l'idée de ce duel me fit horreur. Je répondis à mon cousin : — Votre mère vivra assez longtemps pour que vos regrets soient tellement affaiblis... que vous laissiez à Dieu la punition des coupables. M. Sécherin partit d'un éclat de rire sauvage en s'écriant : — Abandonner ma vengeance à Dieu !!! Et il reprit à voix basse, d'un ton qui me fit frissonner : — Mais vous ne savez donc pas que je trouve quelquefois que ma mère vit bien longtemps pour ma vengeance ! — Oh ! cela est épouvantable ! m'écriai-je; vous... vous toujours si bon fils ! — Je ne suis plus bon fils, reprit-il avec une fureur croissante; je ne suis plus rien... rien qu'un malheureux fou... qui passe la moitié de sa vie à regretter, à appeler une infâme... et l'autre moitié à la maudire et à rêver la vengeance... Tenez, voyez-vous !... il y a des moments où je suis capable d'abandonner ma mère, quoique je sache que ce serait lui porter le coup de la mort. — Que voulez-vous dire? — Oui, je suis capable de tout quand je pense que votre mari peut mourir avant moi... ou qu'Ursule peut croire que je suis un lâche... que je n'ose pas me battre...

Stupéfaite, je regardai M. Sécherin. Sa crainte de paraître lâche aux yeux d'Ursule me disait combien son amour était encore violent. — Il faut oublier Ursule; elle est indigne d'occuper votre pensée. Il haussa les épaules. — Vous aussi... vous voilà comme ma mère... il faut oublier !... Oublier ! Dites donc à mon cœur de ne plus battre... dites donc à mon sang de ne plus brûler dans mes veines... à mon souvenir de s'éteindre ! — Mais cette femme est une misérable. — Mais on l'adore, cette misérable !... mais votre mari vous a quittée pour elle, vous qui valez pourtant mille fois mieux qu'elle ! s'écria M. Sécherin presque brutalement.

Un moment, je l'avoue, je restai sans réponse; il fallait qu'Ursule eût une irrésistible puissance de séduction, pour que deux hommes de natures si différentes, M. de Lancry et M. Sécherin, en fussent devenus si passionnément épris. Mon cousin continua d'un air sombre : — L'oublier... l'oublier !... et pourquoi l'oublierais-je?... Jusqu'au jour où elle a été criminelle, qui donc a fait pour moi ce qu'elle a fait?... — Mais votre mère... — Mais ma mère n'était que ma mère, et ma femme était

ma femme! s'écria-t-il, courroucé. Le temps que j'ai passé près d'Ursule sera toujours le plus beau temps de ma vie... Elle, qui m'était si supérieure par l'esprit et par l'éducation, elle s'était mise à mon niveau! Et puis si belle... si belle! Oh! que de nuits de rage furieuse j'ai passées dans notre chambre déserte, en l'appelant à grands cris!... Oublier!... mais vous ne savez donc pas que je l'aimais autant, plus peut-être, pour sa ravissante beauté que pour son esprit charmant?... Oublier!... et pourquoi? pour vivre tête à tête avec ma mère, n'est-ce pas? Quelle compensation! — Mais ce que vous dites là est affreux... Croyez-vous qu'il ne lui soit pas pénible de voir combien ses consolations sont impuissantes? — Eh! que ma mère veut-elle de plus? elle est heureuse et contente... J'ai abandonné Ursule à son sort... j'ai juré sur la mémoire de mon père de ne plus la revoir... de ne jamais lui pardonner... je tiens ma promesse... quoiqu'elle me coûte. Pourquoi ma mère veut-elle me disputer mes larmes... mes larmes, que je lui cache tant que je puis?... Pourtant... Et les lèvres de M. Sécherin tremblèrent convulsivement, de grosses larmes roulèrent dans ses yeux ; il cacha sa tête dans ses mains, et tomba assis sur un banc de pierre en sanglotant.

Epouvantée de cet affreux amour, je restai muette. — Tenez, je suis ridicule, je suis vil, je suis fou... je le sais, reprit mon cousin en essuyant ses yeux ; mais, que voulez-vous, c'est plus fort que moi! Accablez-moi, je le mérite, car... car je l'aime encore! — Vous l'aimez encore? — Oui... c'est honteux, c'est horrible! je l'aime autant que je l'ai jamais aimée. — Est-il possible, mon Dieu! — J'ai beau me raisonner, j'ai beau me dire que sa conduite avec votre mari est mille fois plus coupable que si elle avait cédé à l'amour, j'ai beau me dire qu'il faut être profondément corrompue pour s'être donnée ainsi qu'elle s'est donnée... Eh bien! sans ma mère... entendez-vous! sans ma mère, vingt fois je serais allé tuer M. de Lanery ou me faire tuer par lui. Si je l'avais tué, je me serais jeté aux pieds d'Ursule pour tout lui pardonner... et je suis sûr qu'à force d'indulgence et de bonté je l'aurais ramenée à de bons sentiments. Car, voyez-vous, personne ne la connaît comme moi, dit-il en essuyant ses yeux ; c'est bien plutôt sa tête que son cœur qu'il faut accuser. — Mon cousin, je n'aime pas à accabler les absents ; mais votre femme m'a fait assez de mal pour que je dise ce que je pense, beaucoup moins pour récriminer sur le passé que pour vous aider à vaincre un indigne amour. Ursule est aussi fausse que méchante. Pendant dix années, elle m'a haïe d'une haine implacable, et pendant dix ans elle n'a eu pour moi que des paroles d'hypocrite tendresse.

— Mais, après tout, elle n'aimait pas votre mari! s'écria-t-il sans me répondre. Sans ma mère, je pouvais profiter de cet aveu pour lui pardonner et rompre cette liaison dès son commencement. Mais les femmes sont si implacables dans leur haine! Ma mère n'a pas oublié qu'une fois je l'avais sacrifiée à Ursule... Oh! elle s'en est bien souvenue! et, dût y périr le bonheur de ma vie, dussé-je mourir de chagrin et elle aussi, il a fallu, pour assouvir sa vengeance, jurer de ne jamais pardonner à Ursule. — Mais c'est un enfer que votre vie, alors! — Eh bien! oui... oui, c'est un enfer... Devant ma mère, je me contrains, mais je souffre le martyre... D'autres fois, je me maudis de rester insensible aux consolations qu'elle tâche de me donner. Je sens tout le chagrin que je lui fais, mais je n'y puis rien, tant je suis faible, tant je suis lâche!... Un enfer, vous l'avez dit... c'est un enfer! Et pourtant, ma pauvre mère est la meilleure des femmes! et pourtant, moi, qui ne suis pas un méchant homme, je l'aime... je l'aime bien tendrement ; et pourtant, je sens que je l'afflige, que je la blesse sans cesse... Oh! tenez, maudit soit le sort qui m'a fait rencontrer Ursule... J'aurais épousé une femme de ma classe ; ma vie, celle de ma bonne mère n'eussent point été empoisonnées... Si vous saviez quelle existence je mène, mon Dieu! Si vous saviez! Je n'ai plus le moindre souci de mes affaires d'intérêt, je ne sais où en est ma fortune ; j'ai pris un homme d'affaires pour n'avoir plus à y songer... A quoi bon l'argent, maintenant? c'était pour ELLE, moi, que je voulais être riche. Elle le savait bien, mon Dieu! Elle m'aurait fait faire tout ce qu'elle aurait voulu... Je suis sûr que j'aurais trouvé le moyen de doubler ma fortune, parce que cela lui aurait fait plaisir... et seulement pour voir son beau regard brillant et heureux, seulement pour la voir me remercier avec son joli sourire...

Puis, portant brusquement ses deux poings fermés à ses yeux, il s'écria d'une voix sourde : — Son regard, son sourire, je ne les verrai plus... non, plus jamais, jamais! Je l'ai mérité ; je n'ai pas eu le courage de lui pardonner... J'ai écouté la haine impitoyable de ma mère ; je n'ai pas été un homme, j'ai agi comme un enfant, comme un fou... Après avoir un instant marché avec agitation, il reprit : — Pardon, pardon, ma cousine... Hélas! voilà pourtant les jours que, depuis deux ans, je passe avec ma mère dans cette maison froide et muette comme la tombe! Dans la journée, je marche, je vais sans savoir où je vais, et puis, je rentre pour dîner... Pendant tout le temps du repas, je regarde la place où elle était... Et puis, je reste avec ma mère ; nous faisons la lecture tour à tour. Je lis machinalement, sans entendre, sans comprendre ce que je lis. A onze heures, ma mère fait sa prière à haute voix, et nous nous séparons... Alors je rentre dans *notre* chambre, que je n'ai pas voulu quitter... Alors commencent d'atroces insomnies... alors, j'endure, comme au premier jour, toutes les tortures d'une jalousie frénétique et désespérée, quand je pense...

Puis, sans achever sa phrase, M. Sécherin se dressa debout, frappa du pied avec rage, et s'écria, en levant les poings vers le ciel : — Oh! je le tuerai, cet homme, je le tuerai! Et il se remit à marcher à grands pas. Une des servantes de madame Sécherin vint nous prier de sa part de nous rendre au salon. — Mon fils, dit-elle lorsque nous entrâmes, votre cousine a peut-être hâte d'arriver à Paris ; il ne faut pas la retenir. — C'est, en effet, une affaire très-importante qui m'y appelle, lui dis-je, et qui ne souffre pas de retard. Sans cela, je vous aurais demandé l'hospitalité pendant quelques jours. — Vous lui avez au moins parlé raison, me dit madame Sécherin en me montrant son fils. — Je lui ai parlé de vous, madame, et aucun fils n'est plus respectueux et plus tendre ; croyez-le bien. — Je le crois... car je ne veux que son bien. — Il le sait, madame. Puis je fis un signe à M. Sécherin, en lui montrant sa mère, pour l'engager à lui dire quelques paroles de tendresse filiale. Sa froideur m'effrayait. Je craignais que madame Sécherin ne voulût profiter de ma présence pour lui adresser des reproches qu'elle comprimait depuis si longtemps.

M. Sécherin s'approcha de sa mère, lui prit la main, la baisa en disant : — Pardonnez-moi, ma mère ; vous savez que je suis souffrant depuis quelque temps. Cela m'a rendu peut-être le caractère inégal, j'ai fait ma confession à ma cousine. Elle m'a bien grondé, ajouta-t-il en souriant tristement, je tâcherai d'être plus sage à l'avenir. — Cela vous coûtera sans doute beaucoup, dit sévèrement sa mère. Ce que je redoutais allait arriver ; madame Sécherin, se sentant blessée devant moi dans sa dignité de mère, ne pourrait taire ce que la fatale préoccupation de son fils lui faisait souffrir depuis si longtemps. Je jetai un regard suppliant à M. Sécherin pour l'engager à se modérer ; mais lui aussi était depuis longtemps aigri. Ma présence avait ravivé ses blessures. Je frémis en songeant que j'allais peut-être devenir la cause involontaire d'une scène affligeante. Pourtant M. Sécherin baissa la tête sans répondre à sa mère, qui reprit d'une voix plus haute : — Il serait d'un bon fils d'aimer sa mère au-dessus de tout. — Quoi qu'il m'en ait coûté, j'ai fait ce que j'ai pu pour vous prouver ma soumission... ma mère ; je ne puis rien de plus, reprit froidement son fils. — Voilà pourtant notre vie, madame, telle que nous l'a faite l'infâme qu'il regrette encore, s'écria madame Sécherin. Vous pouvez ne pas regretter une infâme! dit-elle à M. Sécherin avec violence.

Epouvantée de la tournure que prenait la conversation, je me hâtai de dire : — Ah! madame, excusez-le, il l'aimait tant! — Il est capable de l'aimer encore.. un indigne amour fait commettre tant de lâchetés! Les yeux de mon cousin étincelèrent ; il s'écria : — Ce n'est pas seulement un indigne amour qui fait commettre des lâchetés, ma mère! D'ailleurs, voici assez longtemps que je me contrains, que je souffre, il faut que je parle, à la fin... — Et moi aussi, s'écria sa mère courroucée, voici assez longtemps que je souffre, voici trop longtemps que vous oubliez ce que vous me devez... Je vous répète, moi, que vos indignes regrets sont autant de lâchetés... sont autant d'offenses à votre mère... — Mon cousin!... m'écriai-je. Il ne se contenait plus. — Les sentiments les plus nobles, les plus saints devoirs font aussi commettre des lâchetés, entendez-vous, ma mère!... — Que veut-il dire?... — Pas un mot de plus, dis-je à M. Sécherin, et j'ajoutai à voix basse : — Voulez-vous donc faire mourir votre mère deux fois... lorsqu'à sa dernière heure elle songera au danger que vous irez braver dans un duel? — C'est vrai, c'est vrai, je suis un fou, un méchant fils de lui répondre ainsi... Mes regrets l'outragent parce qu'elle m'aime tendrement. Puis, se mettant à genoux devant sa mère, il prit sa main, et la baisa en disant : — Pardonnez-moi, ma mère, j'ai eu tort de vous parler ainsi. — Une mère doit tout pardonner... dit-elle en soupirant. Et elle donna un baiser sur le front de son fils en me jetant un regard désolé. — Et un fils doit tout souffrir, répondit M. Sécherin à voix basse, et son regard vint aussi me témoigner de ses douleurs. . . . . .

Je quittai Vouvray dans un accès de tristesse mortelle. Je ne crois pas qu'il y eût au monde une position aussi affreuse que celle de cette mère et de ce fils, toujours face à face, elle regrettant l'amour de son fils, lui regrettant l'amour d'une femme coupable. Je ne pus réprimer un mouvement d'indignation profonde en songeant que mon mari était perdu pour moi, que mon enfant était mort, que ma vie était brisée, qu'une pieuse femme et son généreux fils voyaient leurs relations, autrefois si tendres, à jamais aigries parce qu'Ursule m'avait haïe et enviée.

CHAPITRE L.

Le retour.

Deux mois après mon départ de Maran, j'étais établie à Paris dans le pavillon que m'avait offert madame de Richeville. Je me demande encore comment j'avais pu inspirer à cette excellente femme l'affection qu'elle ne cessa jamais de me témoigner, et dont elle me donna tant de nouvelles preuves lors de mon retour à Paris ; c'est avec l'intérêt le plus tendre, le plus maternel, qu'elle veillait à mes moindres désirs, qu'elle tâchait de m'épargner les moindres chagrins. En songeant aux indignes calomnies dont elle avait été victime, je fus surtout frappée de voir dans quelle affectueuse intimité elle vivait avec des personnes qui représentaient certainement l'élite de la meilleure compagnie de Paris, et qui pas-

saient même, qu'on me pardonne cette expression, pour être extrêmement collet monté. Ce revirement de l'opinion en faveur de madame de Richeville n'aurait pas dû m'étonner. Les gens de mœurs sévères sont d'autant plus indulgents pour les erreurs passées d'une personne qui recherche leur patronage, que la vie présente de celle-ci est plus irréprochable. Justement fiers de l'espèce de conversion mondaine que leur salutaire influence a opérée, ils défendent, ils appuient leur néophyte avec toute la généreuse ardeur du prosélytisme. Madame de Richeville avait donc alors pour amis véritablement dévoués tous ceux qui, autrefois, avaient sincèrement plaint ses malheurs et déploré ses fautes.

Grâce aux derniers sacrifices que lui avait imposés son mari, sa maison était fort convenable, mais pas assez splendide pour que l'empressement qu'on mettait à y être admis ne se rapportât pas entièrement à elle, qui en faisait les honneurs avec une grâce extrême. Les portraits qu'elle m'avait faits de quelques personnes de sa société habituelle étaient d'une ressemblance frappante; je fus, par hasard, à même d'en juger le premier jour de mon arrivée à Paris. Ma voiture s'était brisée à Étampes; retardée par cet accident, je ne pus, contre mon attente, arriver à Paris, chez madame de Richeville, qu'à dix heures du soir. Ne comptant plus ce jour-là sur moi, elle avait reçu comme elle recevait d'habitude; aussi quel fut mon étonnement, lorsque ma voiture s'arrêta sous le péristyle, d'y trouver madame de Richeville, accompagnée du prince d'Héricourt! Mon courrier me précédant d'un quart d'heure m'avait annoncée, et madame de Richeville était descendue pour venir plus tôt au-devant de moi. Je trouvai ce soir-là chez elle la princesse d'Héricourt, mesdames de Semur et de Granval. On fut pour moi de la bonté, de l'affabilité la plus parfaite. Il faut avoir vécu dans le monde dont je parle pour comprendre cet accueil à la fois bienveillant et réservé. On savait mes chagrins; j'excitais une vive sympathie: mais, par une discrétion pleine de délicatesse, on n'épargna tout ce qui aurait pu me rappeler trop directement des maux qu'on désirait me faire oublier. Dire en quoi consistaient ces nuances si fines serait presque impossible; et cependant, grâce à ces riens, au lieu de me témoigner une compassion indiscrète, on m'entourait d'une digne et charmante sollicitude. Tant que les traditions et le savoir-vivre de notre ancienne aristocratie ne se perdront pas, il n'y aura jamais en Europe une société capable d'être comparée à notre bonne compagnie pour ce tact exquis, pour ce goût excellent, rares priviléges de l'esprit français.

Ainsi, je n'oublierai de ma vie ces paroles de la vénérable princesse d'Héricourt lorsque je lui fus présentée ce même soir par madame de Richeville :— Quoique j'aie le plaisir de vous voir aujourd'hui pour la première fois, madame, me dit-elle, je vous connais, et, permettez-moi de vous le dire, je vous aime depuis que j'ai entendu parler de vous par ma chère Amélie (c'était le nom de baptême de madame de Richeville) : moi et ses amis qui sont aussi les vôtres, nous l'engagions toujours à hâter votre retour à Paris. A votre âge, une vieille grand'mère peut vous dire cela, à votre âge, la solitude est dangereuse; en s'isolant de toute affection, on finit malgré soi par soupçonner le monde d'égoïsme ou d'insensibilité. Mais je vous assure qu'il n'en est rien; j'ai toujours vu les plus touchantes, les plus nobles sympathies aller avec bonheur au-devant des nobles et des touchantes infortunes. — Et moi, madame, me dit gaiement la comtesse de Semur avec sa vivacité cordiale, dût-on m'accuser de paradoxe comme on m'en accuse souvent, je vous avoue que je voudrais presque vous savoir encore au fond de votre Touraine; mais, sans doute, vous étiez notre idéal : pour nous consoler de ne pas vous voir, nous disions que l'idéal se rêve et ne se rencontre pas, au lieu que maintenant, si nous allions vous perdre, nous vous aimerions encore plus, et nous vous regretterions bien davantage.

Puis, comme je me défendais modestement de ces louanges, la princesse d'Héricourt me prit la main et me dit d'une voix profondément émue : — Veuillez songer, madame, qu'il peut y avoir à admirer chez une jeune femme autre chose que sa beauté, sa grâce et son esprit, et vous sentirez la distance qui existe entre une flatterie banale et un hommage sérieux et mérité.

Après ces présentations, je m'approchai d'Emma. Elle était vêtue d'une robe blanche très simple; les épais bandeaux de ses magnifiques cheveux blonds ondulés dessinaient le lin et pur ovale de son visage d'albâtre rosé. Elle me parut d'une éblouissante beauté. A son passage à Maran, elle avait quatorze ans; deux années de plus avaient accompli sa taille svelte et élancée comme celle de la Diane antique. Je fais cette comparaison mythologique parce que les traits d'Emma, comme ses moindres mouvements, étaient empreints d'une grâce sérieuse, chaste et réfléchie, qui eût été de la majesté si on pouvait appliquer ce mot à une jeune fille de seize ans, dont les grands yeux d'azur, dont le frais sourire révélaient la candeur enfantine. Ce soir-là, comme toujours, Emma s'occupait des soins du thé et l'offrait avec des distinctions de prévenance dont quelques-unes me touchèrent. Ainsi, après avoir présenté une tasse à la princesse d'Héricourt, qui l'accepta, elle trouva le moyen, en s'inclinant légèrement, de baiser la main de la princesse au moment où elle allait toucher la soucoupe. Se rappelant sans doute que madame de Semur aimait le thé moins fort, elle eut l'attention de l'affaiblir. Si j'insiste sur ces puérilités, c'est que justement Emma savait leur donner la valeur des attentions les plus délicates.

Jamais je n'oublierai non plus le sourire mélancolique que madame de Richeville me jeta lorsqu'Emma lui dit de sa voix harmonieuse et suave : — Vous offrirai-je du thé, madame? Hélas! ce mot froid et indifférent *madame* navrait cette pauvre mère : il fallait se résigner. Aux yeux du monde, sa fille n'était pour elle que mademoiselle de Lostange, orpheline et sa parente éloignée. Au bout de quelques jours, Emma fut en confiance avec moi, je pus admirer les trésors de cette âme ingénue. C'était un cœur si sincère, si droit, si répulsif à tout ce qui était en désaccord avec son élévation naturelle, que jamais Emma n'a compris certains vices et certains défauts. Les mauvaises actions étaient pour elle des effets sans cause, de monstrueux accidents : les odieux calculs, les instincts désordonnés qui amènent une bassesse ou un crime, dépassaient son intelligence complétement et adorablement bornée à l'endroit des passions : Emma était une exception aussi rare dans son espèce que l'étaient mademoiselle de Maran et Ursule dans la leur. Je ne fus pas longtemps à deviner la cause de la vague tristesse qui semblait augmenter la mélancolie d'Emma. La pauvre enfant regrettait sa mère, qu'elle avait perdue au berceau, lui avait-on dit. Sa reconnaissance pour madame de Richeville était tendre et sincère, mais Emma faisait ce calcul d'une naïveté sublime : — Puisqu'une parente éloignée est si bonne pour moi, qu'aurait donc été ma mère!

Ayant pénétré le secret de la tristesse d'Emma, je me gardai bien d'en parler à madame de Richeville : c'eût été lui porter un coup affreux. Dans son adoration pour sa fille, elle eût été capable peut-être de lui avouer le secret de sa naissance et je n'osais prévoir le bouleversement que cette révélation eût apporté dans les sentiments d'Emma pour madame de Richeville. Quelle lutte cruelle ne se fût pas élevée dans l'âme de cette jeune fille d'une vertu si fière, si ombrageuse, lorsqu'elle eût appris que sa mère avait commis une grande faute, et que sa naissance à elle, pauvre enfant, était presque un crime! Emma était la franchise même; la perspicacité ne me manquait pas, et je sentais pourtant qu'il y avait en elle un côté mystérieux qui m'échappait encore. Chose étrange! j'étais convaincu qu'elle avait un secret, et qu'elle ignorait elle-même ce secret. Je la savais incapable de dissimuler aucune de ses impressions; elle n'avait pas dit à madame de Richeville la cause de sa vague tristesse au sujet de sa mère, parce qu'elle avait senti que cet aveu devait être pénible pour celle qui l'avait entourée de soins maternels. Je pressentais donc qu'Emma me cachait quelque chose, non par fausseté, mais par ignorance, mais parce qu'elle ne pouvait ni s'expliquer ni préciser plus que moi la cause de certaines bizarreries qui m'avaient frappée.

Ainsi, lorsque l'hiver fut arrivé et qu'elle vit tomber la première neige, elle devint pâle comme cette neige, tressaillit, et s'écria douloureusement : — Ah! la neige!!! J'étais seule avec elle, je lui demandai pourquoi cette exclamation pénible, elle me répondit : — Je ne sais pourquoi tout à l'heure cela m'a fait mal de voir tomber la neige. Maintenant cela m'est indifférent. Je lui demandai si la pensée des malheureux qui souffraient du froid n'avait été pour rien dans son exclamation, elle me répondit naïvement que non, qu'elle les plaignait profondément, mais qu'en ce moment elle n'y avait pas songé. A la vue de la neige, son cœur s'était douloureusement serré sans qu'elle sût pourquoi; mais cette impression était déjà effacée. Une autre fois, devant sa mère et moi, je ne sais plus à quel propos on parla d'hirondelles. Les yeux d'Emma se remplirent de douces larmes; elle nous dit avec un sourire angélique : — Je ne sais pourquoi, en entendant parler d'hirondelles, je me suis sentie délicieusement émue, pourquoi j'ai eu envie de pleurer. Enfin, un jour que des soldats passaient devant la maison au son du clairon, Emma se leva droite, fière, l'œil brillant, la joue animée, prêta l'oreille à ce bruit guerrier avec une telle exaltation que sa charmante figure prit tout à coup une expression héroïque.

Les clairons passèrent, le bruit s'affaiblit. Emma regarda autour d'elle avec étonnement, se jeta rouge et confuse dans les bras de madame de Richeville, lui prit la main, qu'elle posa sur son sein en lui disant avec une grâce enchanteresse : — Pardonnez-moi, je suis folle, mais je n'ai pu réprimer ce mouvement; sentez mon cœur comme il bat. En effet, son cœur battait à se rompre. Quel était ce mystère, quelle était la cause secrète de ces agitations, de ces émotions? hélas! je le découvris plus tard, mais alors Emma l'ignorait comme moi. A l'exception de ces ressentiments involontaires, imprévus, dont on ne pénétrait pas la cause, on pouvait tout lire dans cette âme ingénue, aussi pure, aussi limpide que le cristal. Telle était Emma. Peu à peu on verra ce caractère se développer dans sa charmante ignorance, comme ces fleurs précieuses qui n'ont pas la conscience des parfums qu'elles exhalent ou des couleurs qui les nuancent ....

Quand j'étais à Maran, j'avais supplié madame de Richeville de ne pas m'écrire un mot sur M. de Lancry ou sur Ursule: je fuyais tout ce qui pouvait me rappeler leurs odieux souvenirs. Une fois à Paris, entourée de nouveaux amis, je fus plus courageuse. Madame de Richeville avait été renseignée par des personnes bien informées de la conduite de mon mari. Voici ce que j'appris. Mademoiselle de Maran redoublait de calomnies et de méchancetés. Après avoir ramené Ursule à Paris, elle la logea chez elle, répandant le bruit que ma jalousie, aussi injuste que furieuse, avait provoqué la séparation de M. Secherin et de sa femme; que j'avais dénoncé ma cousine à son mari et donné comme preuves de la faute d'Ursule quelques trompeuses apparences. Ma tante ajoutait que ce procédé était d'autant plus indigne de ma part, que ma liaison avec M. Lugarto ne me donnait ni le droit de me plaindre des infidéli-

tés de mon mari, ni le droit de blâmer la conduite des autres femmes. Enfin M. de Lancry, déjà éloigné de moi par la violence de mon caractère, ayant découvert que, lors de son voyage en Angleterre, j'avais poussé l'audace jusqu'à aller passer une nuit dans la maison de M. Lugarto, m'avait abandonnée. Mademoiselle de Maran, malgré l'affection qu'elle me portait, disait-elle, ne pouvait s'empêcher de reconnaître que M. de Lancry avait eu raison d'agir ainsi, et elle croyait de son devoir de soutenir cette pauvre Ursule, victime de ma jalousie et de ma noirceur. Ces médisances, si absurdes qu'elles fussent, n'en auraient pas moins été dangereuses, si madame de Richeville, pour prémunir ses amis contre ces infamies, ne leur avait pas raconté toute la scène de la maison isolée de M. Lugarto, telle que M. de Mortagne la lui avait dite à son lit de mort. Cette révélation, les antécédents de M. de Lancry, la conduite présente d'Ursule, suffirent pour me défendre des odieuses accusations de ma tante.

Le prince d'Héricourt.

La révolution de juillet, en divisant, en dispersant la société légitimiste, avait en parti dépeuplé le salon de mademoiselle de Maran. Celle-ci n'avait dû les soins assidus dont on l'avait entourée, sous la Restauration, qu'à la crainte qu'elle inspirait et aux puissantes inimitiés ou aux non moins puissantes protections dont elle pouvait disposer à son gré. Lorsqu'on n'eut plus rien à redouter ou à espérer d'elle, on commença de la délaisser : car sa méchanceté augmentait avec les années. Sa maison n'offrait aucun attrait, aucun plaisir; son économie avait tourné à l'avarice : peu à peu elle se trouva complétement isolée. Le dépit qu'elle en éprouva fut la véritable cause de son voyage à Maran. Pour se distraire de ses ennuis, elle vint sans doute me faire tout le mal possible. En prenant le parti d'Ursule contre sa belle-mère, en lui proposant de l'emmener à Paris, elle avait d'abord cédé à son instinct de haine contre moi : mais, lorsqu'elle eut reconnu la puissance des nouvelles séductions d'Ursule, elle songea à se servir de ma cousine, qu'on me pardonne cette trivialité, pour achalander son salon. Elle savait le monde mieux que personne ; elle annonça partout qu'Ursule était séparée de son mari. Il y a toujours un irrésistible attrait dans l'espoir de plaire à une jeune et jolie femme qui se trouve dans une position aussi indépendante ; aussi, bientôt, mademoiselle de Maran ne fut plus délaissée. Ursule, plus jolie, plus effrontément coquette que jamais, se vit entourée d'une cour nombreuse.

La duchesse de Richeville.

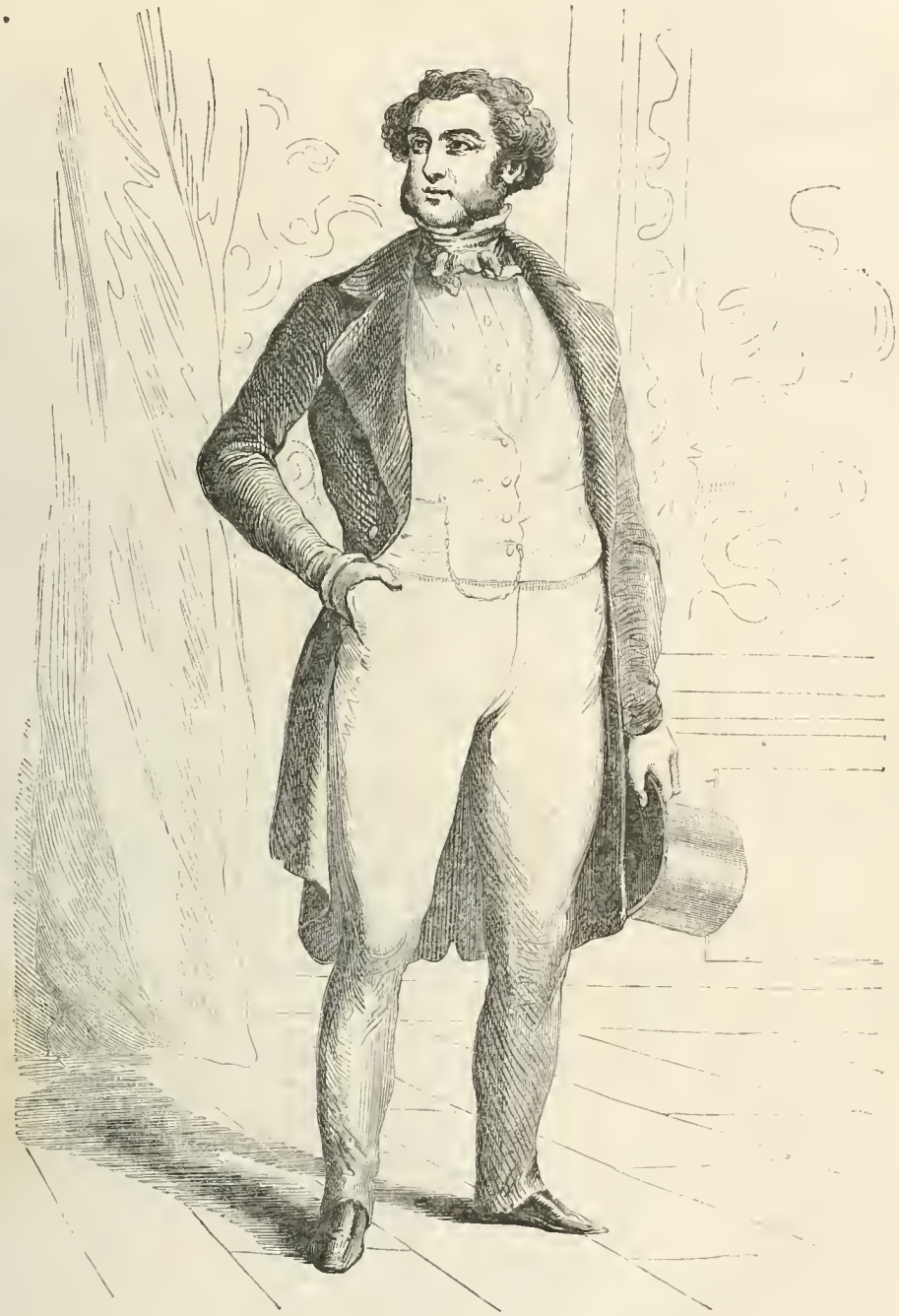
M. de Lancry, instruit de tout ce qui se passait par un homme de confiance qu'il avait envoyé à Paris, perdit la tête de jalousie. Ce fut alors qu'il m'abandonna pour aller rejoindre Ursule. Ce qu'il me reste à dire paraîtra sans doute bien ignoble... Malheureusement, en avançant dans la vie, j'ai été assez fréquemment témoin d'ignominies pareilles. Que chacun interroge ses souvenirs, et il reconnaîtra que les faits que je vais signaler n'ont rien d'exagéré, rien d'impossible ; et qu'au contraire ils sont plus remarquables par une sorte de délicatesse assez rare dans ces indignités. Ursule aimait passionnément le luxe, l'éclat, les plaisirs, les fêtes ; elle ne trouvait pas cette vie splendide chez mademoiselle de Maran. Ma tante, assez riche pour recevoir noblement, était plus loin que jamais de penser à donner des bals, à prendre des loges aux grands théâtres, à avoir enfin un état de maison plus moderne, plus élégant, plus considérable que celui qu'elle avait toujours eu. M. de Lancry, en arrivant à Paris, trouva Ursule en coquetterie réglée avec deux ou trois hommes de la société de ma tante. Malgré son aveugle passion, il connaissait trop bien les femmes et certaines femmes pour n'avoir pas deviné les goûts d'Ursule. Par respect pour elle et pour lui, il ne pouvait lui proposer de satisfaire son penchant au faste et à la dépense; on savait qu'elle n'avait point d'autre fortune que soixante mille francs de sa dot. L'origine de son luxe une fois connue, Ursule tombait dans le dernier mépris, et se voyait chassée de ce monde au milieu duquel elle voulait briller.

M. de Lancry, d'accord ou non avec ma tante, je ne l'ai jamais su, trouva un moyen fort ingénieux de tout accommoder; en un mot, de donner à sa maîtresse la plus grande existence du monde, de ne pas la faire déchoir aux yeux de la société, et de lui assurer, au contraire, toutes les sympathies d'une coterie, de très-bonne compagnie d'ailleurs, présidée par mademoiselle de Maran. Sans la haine que celle-ci me portait, elle eût repoussé sans doute la honteuse complicité qu'elle accepta dans cette infâme transaction. Quant à la manière dont je fus instruite de ces détails, elle se rattache à une nouvelle série d'événements mystérieux qui me prouvèrent malheureusement que le mauvais génie de M. Lugarto planait encore autour de moi et de ce qui me devenait de plus en plus cher.

CHAPITRE LI.

Correspondance.

Environ trois mois après mon arrivée, Blondeau me remit un petit carton qu'un commissionnaire avait apporté. Je l'ouvris, pâlis d'effroi... en voyant un bouquet de ces fleurs vénéneuses d'un rouge éclatant que M. Lugarto m'avait autrefois envoyées, et qui, depuis lors, étaient devenues comme le symbole de son odieux souvenir, puisque madame de Richeville avait reçu un bouquet pareil le jour de la mort de M. de Mortagne. Avec ce bouquet était la lettre ci-jointe, écrite par mon mari à un de ses amis que je ne connaissais pas, l'enveloppe ayant été enlevée. Comment M. Lugarto, qui n'était pas à Paris, du moins je le supposais, avait-il pu intercepter la correspondance de M. de Lancry, je ne pus le savoir; mais je ne fus pas étonnée de ce fait: cet homme, grâce à son immense fortune, pouvait corrompre les gens ou avoir des créatures à lui au sein même de la maison des personnes qu'il épiait. Quant au but de cet envoi, il n'était pas douteux: ignorant mon indifférence pour M. de Lancry, M. Lugarto croyait me blesser douloureusement en me dévoilant les mystères de la conduite de mon mari et d'Ursule. Si cette intention ne fut pas absolument remplie, cette lettre, ainsi qu'on va le voir, dut néanmoins me causer de pénibles ressentiments; la nouvelle perfidie de M. Lugarto porta donc quelques fruits amers. Voici la lettre de mon mari.



M. Sécherin.

M. DE LANCRY A ***.

« Paris, janvier 1835.

« ..... Je vous remercie de votre lettre, mon cher ami; la mienne a dû bien vous étonner, lorsqu'il y a un mois vous m'avez écrit pour me demander ces renseignements que vous savez, et que vous avez ajouté: « Que devenez-vous? puis-je croire à ce que j'ai par hasard entendu « dire dans mon désert? est-il vrai que vous soyez l'heureux préféré de « la femme la plus à la mode de Paris, qui, à force d'esprit et de charmes, a su faire oublier qu'elle s'appelait du nom vulgaire de madame « Sécherin? Est-il vrai que mademoiselle de Maran, tante de votre femme, « de votre Eurydice, soit en train de se ruiner, qu'elle dépense un argent « fou, qu'on cite la splendeur des fêtes qu'elle donne, le luxe de sa maison, etc., etc.? Il me semble que dissiper à son âge, c'est commencer « un peu tard. » J'ai répondu longuement à une partie de ces questions; je vais continuer, car je suis dans un jour où mon cœur déborde de fiel et de haine. Vous êtes de ces hommes éprouvés auxquels on peut tout confier, et qui peuvent tout comprendre. Vous avez fondu deux énormes héritages dans l'enfer de Paris; vous avez tué trois hommes en duel; vous avez survécu à une horrible blessure que vous vous êtes faite en tentant de vous brûler la cervelle. Maintenant, revenu de ces folies, comme vous dites, vous vivez en philosophe « contemplateur et rêveur « dans une vieille maison au fond de la Bretagne, heureux de regarder vos grèves en « écoutant le bruit de « la mer qui les bat incessamment. » C'est dire que vous avez un caractère ferme, une rare connaissance des faiblesses humaines. Vous ne vous étonnerez donc pas des confidences qu'il me reste à vous faire.

« Je suis entouré d'êtres si niais ou si envieux, que je me tuerais plutôt que de leur laisser soupçonner ce que je souffre; ils seraient trop contents. Vous me mépriserez peut-être, homme stoïque! Il n'importe; je ne puis souffrir plus longtemps sans me plaindre à quelqu'un et de mes tourments et de mon bonheur, puisque mon bonheur est encore un tourment. J'ai d'ailleurs éprouvé un grand soulagement en vous écrivant ma première lettre; je continue, puisque vous me dites ne pouvoir me donner aucun conseil avant de savoir la fin de mon histoire. Écoutez donc (1). Dévoré de jalousie en apprenant qu'Ursule était à Paris entourée d'adorateurs; voulant à toute force ressaisir mes droits, malgré le peu d'espoir que devait me laisser la lettre insolente qu'elle m'avait écrite, et qui était tombée entre les mains de son mari, je quittai Maran. J'abandonnai ma femme, j'arrivai ici. Je trouvai Ursule toujours belle, railleuse, fantasque et fière. Lorsque je voulus lui parler de mon bonheur passé, elle m'accabla de moqueries; je me contins, j'avais mon projet.

« Mademoiselle de Maran, tante de ma femme, me reçut à merveille;

(1) La première lettre contenait sans doute le récit de la vie de Gontran jusqu'au moment où il vint rejoindre Ursule à Paris.

88 Paris. — Imprimerie Schneider, rue d'Erfurth, 1.

je vous ai dit sa haine contre Mathilde, cela vous aidera à comprendre ce qui suit. Je connaissais Ursule; elle avait un goût effréné pour le luxe et pour les plaisirs, et pouvait beaucoup sacrifier à ce goût; mais je savais aussi que, malgré sa pauvreté, malgré la hardiesse de ses principes, l'effronterie de son caractère, elle était, par un bizarre mélange d'orgueil et d'indépendance, incapable de certaines bassesses. Pourtant le meilleur moyen de m'imposer à elle, de la dominer autant qu'on peut la dominer, était de la mettre à même de mener cette existence splendide, le rêve de toute sa vie, et cela sans froisser sa susceptibilité souvent très-ombrageuse. Pour concevoir la détermination que je pris alors, il faut vous rappeler que jamais je n'ai hésité entre une somme d'argent, si considérable qu'elle fût, et un désir, si insensé qu'il fût aussi : il faut surtout vous convaincre que j'aimais, que j'aime encore Ursule avec toute l'ardeur, toute la rage d'un amour irrité, contrarié, inquiet, toujours inassouvi... Maintenant, tel est le problème que j'avais à résoudre : Me rendre indispensable à Ursule en l'entourant de toutes les jouissances, de toutes les splendeurs imaginables, sans que sa délicatesse pût s'offenser, surtout sans que le monde pût jamais pénétrer ce mystère.

« L'avarice de mademoiselle de Maran, sa haine contre ma femme, qu'elle était enchantée de voir ruinée, me servirent à souhait : voici comment. Un jour, devant Ursule, qui logeait chez elle, je vous l'ai dit, je demandai à mademoiselle de Maran ce qu'elle dépensait par an pour sa maison, son écurie, etc., etc. Elle me répondit : « Quarante mille francs. » Je m'écriai qu'on la volait, qu'elle ne recevait jamais personne, que ses voitures étaient horribles; tandis qu'avec cette somme, moi, je m'engageais à lui tenir la meilleure maison de Paris, si elle voulait se fier à moi et suivre mes conseils. — Comment cela? me dit-elle. — Donnez-moi 40,000 francs, ne vous occupez de rien, et je me charge de votre dépense pendant un an. Vous verrez de quelle manière je vous ferai vivre; seulement, si vous acceptez, vous irez passer quelques mois à la campagne, pour me laisser le temps de faire les changements nécessaires à votre hôtel, cela sans bourse délier de votre part : je retrouverai cette dépense sur les 40,000 francs annuels. Ursule me regarda. Il me sembla qu'elle comprenait ma pensée, car un sourire... (Oh ! si vous connaissiez ses sourires!...) me récompensa de mon ingénieux stratagème.

« Vous entendez à demi-mot, n'est-ce pas? Ursule devait jouir de tout le luxe que je prétendais improviser avec les 40,000 francs de mademoiselle de Maran; celle-ci accepta ma proposition en riant aux éclats. (Elle rit toujours ainsi lorsqu'elle fait quelque perfidie.) Quinze jours après notre convention, mademoiselle de Maran était établie à Auteuil, avec Ursule, dans une ravissante maison qu'un Anglais, dégoûté de ce séjour, m'avait, disais-je, louée pour rien. J'ai toujours eu le génie des impromptus, quand l'argent ne me manque pas. Il est inutile de vous dire ce que me coûta l'arrangement de cette maison d'Auteuil, où je me rendais chaque jour. C'était un *cottage* véritablement féerique. Pendant ce temps-là, les travaux de l'hôtel de Paris avançaient rapidement. J'avais commencé la réforme par l'écurie. Je remplaçai les antiques voitures de mademoiselle de Maran par les plus jolis attelages de Paris. Sachant combien Ursule aimait à monter à cheval, je décidai mademoiselle de Maran à louer un petit appartement, vacant alors chez elle, à mon oncle, le duc de Versac, complétement ruiné par la révolution de juillet; il servit ainsi de chaperon à Ursule dans ses promenades équestres avec moi, et la conduisit dans le monde lorsque mademoiselle de Maran ne pouvait l'y accompagner. Grâce à mon activité, au commencement de l'hiver l'hôtel de Maran fut transformé en un vrai palais. Un magnifique rez-de-chaussée fut réservé pour les réceptions. L'appartement d'Ursule, le temple de mon idole chérie, était une merveille de luxe et d'élégance : je le remplis de meubles rares, de porcelaines précieuses, de tentures admirables, de tableaux des meilleurs maîtres. On crut que mademoiselle de Maran devenait folle, car les énormes dépenses que je faisais chez elle lui étaient nécessairement attribuées. Elle le laissait croire, et moi aussi, pour mille raisons que vous sentez bien.

« Mademoiselle de Maran, pendant l'hiver, donna des bals superbes; pendant le carême, des concerts excellents, et, au printemps, des soirées champêtres dans son immense jardin, où j'avais fait des prodiges.

« L'hôtel de Maran devint la maison la plus agréable, la plus recherchée de Paris. Mademoiselle de Maran avait de plus une loge à l'Opéra et aux Bouffons, le tout au moyen des éternels quarante mille francs qu'elle me donnait annuellement. Lorsque je lui rendis ses comptes, au bout de la première année, elle se mit à rire aux éclats, déclara que j'étais un enchanteur, et me supplia de continuer d'être son intendant. J'avais dépensé plus de dix mille louis. Il est inutile de vous dire qu'Ursule était la reine de ces fêtes, données pour elle et presque par elle : car elle en faisait les honneurs avec une grâce exquise, une dignité nonpareille. Elle était devenue une excellente musicienne. Dans les concerts de l'hôtel de Maran, elle montra un talent du premier ordre. Bientôt on ne parla que d'elle, de son esprit brillant et hardi, de sa gaieté spirituelle et moqueuse, surtout de son audacieuse coquetterie, qui me mettait à la torture, et éveillait en moi toutes les fureurs de la jalousie.

« Mademoiselle de Maran subit elle-même l'influence de cette femme séduisante; car elle ensorcelait tout ce qui l'approchait : toujours égale, câline, flatteuse, insinuante avec les femmes, avec les hommes elle était tour à tour fantasque, brusquement provocante, ou d'une indifférence glaciale; grâce à ce manége, elle avait fini par passer pour une énigme vivante, et pouvoir tout risquer, tout oser impunément. Contraste étrange! cette femme, qui jouissait sans scrupule de toutes les dépenses qu'au nom de mademoiselle de Maran je faisais pour elle, me traita avec la dernière dureté, avec le plus outrageant mépris, parce qu'une fois je voulus lui offrir quelques bijoux pour sa fête. En y réfléchissant, cela ne m'étonna pas. Ursule est remplie de tact : on sait qu'elle est pauvre, le moindre luxe personnel l'eût compromise : elle s'est donc créé une mode à elle, à la fois de la dernière simplicité et d'une extrême élégance. Elle a un cou si charmant, un bras si frais, si blanc et si rond, qu'il y a d'ailleurs de la coquetterie à elle à se passer de colliers et de bracelets. Sa toilette consiste toujours pour le soir en une robe de crêpe blanc d'une fraîcheur ravissante et d'un goût adorable; une fleur naturelle dans ses beaux cheveux, un bouquet pareil au corsage : jamais elle ne porte autre chose. Le matin, c'est une petite capote, et une robe des plus simples avec un grand châle de cachemire. Vous voyez que les soixante mille francs de sa dot doivent lui suffire longtemps pour son entretien. Quant aux magnificences qui l'entourent, et dont elle fait les honneurs, elle en est aussi fière, aussi heureuse que si elle en était la maîtresse, et non pas le prétexte; car cette femme singulière aime moins la possession que la jouissance du luxe. Cette distinction vous paraîtra subtile. Si vous connaissiez Ursule, vous la trouveriez juste.

« Eh bien! malgré tant de dévouement, malgré tant de sacrifices, souvent... je ne suis pas heureux. J'ai la conscience d'être nécessaire à Ursule, je suis sûr qu'elle ne renoncerait que difficilement à l'empire qu'elle a sur moi... Mais quel empire! Après la lettre qu'elle m'avait écrite, et qui fut surprise par son mari, elle aurait dû être très-embarrassée lors de sa première entrevue avec moi. Il n'en fut rien; malgré ce que vous appelez ma rouerie, je fus plus gêné qu'elle. Cela ne vous étonnerait pas si vous connaissiez la trempe de ce caractère, la souplesse, l'audace, la supériorité de cet esprit. — Pensez-vous réellement tout ce que vous m'avez écrit? lui dis-je avec amertume. Elle se prit à rire, car cette femme rit toujours, et me répondit : — Êtes-vous de ces gens aveugles qui confondent le présent et le passé? Ce qui était vrai hier ne peut-il pas être faux aujourd'hui, et ce qui était faux hier ne peut-il pas être vrai à cette heure? Ne vous occupez donc pas de pénétrer si j'ai pensé ou non ce que je vous ai écrit dans des circonstances différentes de celles où je vous revois. Vous m'aimez, dites-vous; faites donc que je vous aime, ou que je semble vous aimer. Me forcer à feindre un sentiment que je ne ressens pas est plus flatteur encore que de m'inspirer un sentiment que j'avoue. Si je vous aime sincèrement, votre cœur sera flatté; si je simule cet amour, votre orgueil triomphera. De toute façon votre rôle est assez beau, j'espère.

« Que répondre à de tels paradoxes, à de telles folies, surtout lorsque ces folies sont murmurées à votre oreille par une bouche de corail aux dents perlées, aux lèvres fraîches, sensuelles et pourprées, dont les coins se sont veloutés depuis peu d'un imperceptible duvet noir... Que répondre lorsque ces paroles sont accompagnées d'un regard profond, ardent, voluptueux... Oh ! vous ne savez pas la puissance magnétique de ces deux grands yeux bleus qui, sous leurs longs cils et leurs minces sourcils d'ébène, vous dardent, quand ils le veulent, la passion jusqu'au fond du cœur... ou se plaisent méchamment à vous glacer par leur dédain moqueur... Non, non, on ne rencontrera jamais des yeux pareils. . . . . .

« Je ne reculai donc devant aucun sacrifice. Alors commença pour moi une vie d'agitation continuelle... car cette femme est incompréhensible, impénétrable; je ne sais encore ce que je suis pour elle. Tantôt elle semble éprouver pour moi un amour irrésistible auquel elle cède parfois avec une sorte de tendre dépit. Vous dire ce qu'elle est alors... vous dire ce qu'elle est dans ces rares moments d'ivresse et d'abandon m'est impossible... aussi impossible que de vous peindre ses brûlantes langueurs lorsque, succombant au sentiment que je lui inspire, elle me maudit avec une grâce si enchanteresse et si passionnée. Tenez, à cette seule pensée mon cœur bat, mon sang bouillonne, mes joues s'allument! Et pourtant cette liaison dure depuis plus de deux ans, et pourtant je suis presque sûr que cette femme me trompe, et pourtant durant ces deux années je n'ai pas eu peut-être un mois de bonheur complet, car à chaque instant cette créature insaisissable m'échappe, me raille, me rejette du ciel dans l'enfer en me laissant au cœur d'affreux doutes, que le lendemain elle sait dissiper d'un regard ou d'un sourire... Oh ! vous n'imaginez pas ce que c'est que de vivre dans ces alternatives continuelles d'espérance et de désespoir, de joie et de larmes, de colère et d'amour, de méfiance et d'aveuglement; vous ne savez pas quel art infernal sait lentement filtrer l'ambroisie dont elle pourrait m'enivrer! Figurez-vous un malheureux dont les lèvres sont desséchées, et à qui l'on distillerait goutte à goutte, à de longs intervalles, l'eau limpide et fraîche qui pourrait apaiser la soif... Oh! dites, dites, ne serait-ce pas rendre sa soif plus inextinguible, plus cruelle encore? Dites, ne serait-ce pas à mourir de rage?...

« Telle est pourtant ma vie.. sans cesse dévorée d'amour... Ursule ne m'accorde jamais assez pour satisfaire ma passion, et toujours assez pour l'irriter et pour rendre ainsi sa domination plus despotique encore.

« Oh! la créature infernale... Elle sait bien que d'un souvenir ardent naissent d'ardentes espérances, et que ce qui est inassouvi est toujours éternel. Tel est le secret de ma faiblesse, de ma lâcheté, de ma honte.

Tel est aussi le secret de ma joie insensée, délirante, lorsque Ursule daigne être pour moi une femme et non pas un démon insolent et moqueur. Tantôt encore elle sait me persuader, ou plutôt je me persuade que, malgré tous ses désolants caprices, Ursule m'aime ardemment, et que sa conduite bizarre est calculée pour me tromper sur l'amour qu'elle a pour moi, amour dont son orgueil se révolte; tantôt je crois que c'est pour conserver plus longtemps mon cœur qu'elle feint l'inconstance et le dédain, parce qu'elle sait que la satiété me viendrait peut-être si je n'avais plus d'inquiétude sur la sincérité de son affection. Je vois alors une preuve de violente passion dans ce qui d'autres fois me révolte et m'indigne. Enfin, dans mes jours de soupçons, je me figure qu'elle ne m'aime pas, qu'elle me tolère parce que je trouve le moyen de flatter ses goûts et ses penchants. N'est-ce pas que c'est affreux? Oh! la misérable! elle sait bien que ce sont ces doutes irritants qui font sa force, elle le sait bien!

« Si je me croyais ingénument, stupidement aimé comme je l'ai été par ma femme et par bien d'autres, l'indifférence, le dégoût viendraient bien vite... de même que si je me croyais impudemment joué, je l'abandonnerais sans hésiter... Malédiction! Qui m'éclairera donc? que pensez-vous vous-même? Et encore non, moi seul puis juger de cela; si j'en suis incapable, vous ne réussirez pas mieux que moi. Ce qui m'est encore douloureux, c'est la lutte de mon orgueil et de mon amour-propre : mademoiselle de Maran évite avec soin tout ce qui, aux yeux du monde, pourrait ressembler de sa part à une tolérance coupable; j'ai revendu la maison que j'avais achetée à M. de Rochegune, et je me suis logé assez près de l'hôtel de Maran; à Auteuil, j'ai un pied à terre, et mes droits apparents ne sortent pas des limites d'une intimité ordinaire. Quant à Ursule, elle est pour moi dans le monde comme pour tous les hommes qui s'occupent d'elle, ni plus ni moins, et beaucoup de mes amis demandent encore si je suis heureux ou non. Tantôt je me révolte à la pensée qu'un bonheur qui me coûte si cher soit ignoré, et je suis assez jeune pour songer à compromettre Ursule; d'autres fois, craignant d'être trompé et de passer pour un homme ridicule, je contribue à égarer l'opinion en nommant moi-même mes rivaux.

« Oh! tenez, voici encore une des plaies de cet indigne et brûlant amour; c'est de ne pas savoir si Ursule me trompe! Je l'ai fait suivre. Peut-être s'en est-elle aperçue, car l'on n'a rien découvert : cela ne m'a pas rassuré. Je crois plus à son adresse qu'à sa vertu. Ce qui est encore affreux dans de pareils amours, c'est que les bassesses, les trahisons que l'on a commises sont autant de liens qui vous enchaînent à votre fatale idole... Quelquefois je m'indigne de ce qu'Ursule ne me tienne pas assez compte du mal que j'ai fait, des douleurs que je cause; car cet argent que je dissipe à pleines mains... c'est la fortune de ma femme, qui vit seule et malheureuse... Mais ces réflexions me trouvent impitoyable : j'ai assez de mes chagrins, sans songer à ceux des autres; et puis c'est une question d'argent après tout, et je n'ai jamais su ce que c'était que l'argent... Toute ma terreur est de penser à ce que je deviendrai quand cette fortune sera dissipée. Ursule s'accommodera-t-elle toujours de la maison plus restreinte de mademoiselle de Maran? car celle-ci ne la quittera plus; elle vieillit, et elle avoue l'horreur qu'elle aurait pour la solitude... Pour rien au monde elle ne voudrait maintenant se séparer d'Ursule... Mais moi... moi, que deviendrai-je? Pour conjurer ces fatales pensées, je veux vous donner un exemple de ma persévérance et de mon soin à prévenir les plus frivoles caprices de cette femme.

« Il y a deux mois environ elle me boudait; jamais je n'avais été plus malheureux, c'est-à-dire plus amoureux. Voici pourquoi : Ursule ayant eu la fantaisie de jouer la comédie à l'hôtel de Maran, un théâtre avait été élevé comme par enchantement : Ursule y avait montré un talent incroyable dans le rôle de Célimène du *Misanthrope*, et, par un de ces contrastes qu'elle affectionne, elle avait voulu jouer ensuite un rôle de mademoiselle Déjazet dans une petite pièce très-graveleuse : c'était à devenir amoureux fou d'Ursule si l'on ne l'eût été déjà. Tout le monde resta stupéfait. Les gens les plus prévenus furent forcés de convenir qu'après mademoiselle Mars personne n'avait joué Célimène avec autant de grâce, de finesse, d'esprit, et surtout avec un plus grand air; quant à la petite pièce, Ursule avait au moins rivalisé avec mademoiselle Déjazet pour la malice et l'effronterie libertine : enfin son succès dans ces deux ouvrages si différents avait été véritablement inouï. Transporté d'amour et d'orgueil, je vins joindre mes éloges à ceux de la foule; savez-vous ce qu'Ursule me répondit avec son insolence et son cynisme habituels? — Lorsqu'une femme du monde joue la comédie, son amant est le dernier qui doive se féliciter de la voir si parfaite comédienne. Puis pendant quelques jours elle me bouda et se compromit assez gravement avec lord C***, homme très-aimable et très à la mode. Cette fois je fus sur le point de rompre avec Ursule; un caprice de cette étrange créature, en me jetant dans une de ces folles dépenses qu'elle prenait à tâche de provoquer, me remit sous le joug plus épris que jamais.

« Sachez d'abord que j'avais fait construire au milieu du jardin de l'hôtel de Maran un très-grand chalet suisse; au printemps, il servait de salle de bal; à l'intérieur, ses murs étaient recouverts de sapin rustique orné d'une incrustation de bois des îles d'un vert tendre représentant des guirlandes de vignes. J'arrive sombre et chagrin. Ursule était dans le chalet avec mademoiselle de Maran et lord C***. Au milieu de la conversation, Ursule dit en montrant les murs du pavillon : — Mon Dieu! qu'une tenture toute en fleurs naturelles serait ravissante! Comme l'intérieur de ce chalet ainsi tapissé serait admirable! Il est bien dommage que ce soit un rêve de fée. Lord C*** et mademoiselle de Maran s'écrièrent qu'en effet une telle idée était impossible à réaliser. Ursule me jeta un de ces regards dont elle connaissait la puissance, et parla d'autre chose; je la compris. Le lendemain les murs intérieurs du chalet disparaissaient sous une véritable tenture de fleurs naturelles; des treillis de jonc très-serrés avaient été couverts de jasmins, d'œillets blancs, de roses blanches, tellement pressés et symétriquement arrangés, que cette masse de fleurs formait un fond très-uni, d'une blancheur de neige, sur lequel de gros bouquets de roses étaient régulièrement disposés et attachés avec des flots de rubans de satin bleu-ciel, ainsi que cela se voit dans les tapisseries. Il est impossible de dire ce qu'il m'avait fallu d'argent, de soins, de volonté, pour rassembler en vingt-quatre heures cette énorme quantité de fleurs, car il y avait peut-être cent pieds de lambris à recouvrir en entier. Ursule daigna se montrer sensible à cette attention, me pardonner les tourments qu'elle m'avait fait souffrir, et je fus encore le plus fortuné des hommes.

« Une autre fois, un soir, à la campagne, à Auteuil, par un magnifique clair de lune, on parlait de l'ouverture d'un nouvel opéra-comique d'Auber, alors fort en vogue; l'on en vantait l'harmonie à la fois savante et mélodieuse. Ursule, qui prenait plaisir à me mettre au défi, dit en me regardant : « Quel dommage que cette délicieuse musique ne « puisse nous arriver de Paris avec cette faible brise... qui murmure « dans les arbres du jardin! » Il était six heures. Je sors un moment. Je reviens, je trouve le moyen de retenir Ursule et mademoiselle de Maran jusqu'à près de minuit. On entend tout à coup dans le lointain cette ouverture jouée à grand orchestre, et arrivant, ainsi que l'avait désiré Ursule, avec la faible brise qui murmurait dans les arbres du jardin. Cela vous semble tenir du prodige, rien n'était plus simple. A peine Ursule avait-elle exprimé ce désir, que j'avais aussitôt envoyé deux de mes gens à Paris; ils y arrivaient en vingt minutes : l'un obtenait pour une somme considérable que le chef d'orchestre de l'Opéra-Comique vînt après le spectacle à Auteuil avec ses instrumentistes; l'autre s'occupait de trouver des voitures de remise et de les tenir attelées à la porte du théâtre avec des chevaux de poste pour amener rapidement les musiciens et leurs instruments. Cet opéra était assez étudié pour être exécuté sans la partition. Le spectacle finit à onze heures : une heure après, l'orchestre entier était à Auteuil, caché dans un massif, et réalisait ainsi un caprice d'Ursule. Cette fois, j'eus à peine un remercîment; je l'avais habituée à de telles surprises en ce genre, qu'elle s'était blasée sur les prodiges que j'opérais à force d'or.

« Poussé à bout par tant d'insolence, d'ingratitude et de dureté, j'osai récriminer, parler des sacrifices de toutes sortes que je lui avais faits, de ma femme que j'abandonnais, de sa fortune que je dissipais. Ursule, prenant des airs de fierté glaciale et de mépris écrasant, me demanda ce que je voulais dire, si j'étais un homme d'assez mauvais goût pour lui reprocher une sérénade ou un bouquet (faisant allusion à la tenture de fleurs et à l'orchestre invisible). Quant à mes autres sacrifices, elle ne me comprenait pas du tout. Mademoiselle de Maran s'ennuyant seule, la voyant isolée, lui avait proposé, à elle Ursule, de venir habiter l'hôtel de Maran, et de l'aider à en faire les honneurs. Cette maison était fort agréable sans doute, grâce à l'économie bien entendue que je mettais dans les dépenses de mademoiselle de Maran; mais elle, Ursule, quelle obligation personnelle pouvait-elle m'en avoir? Ne m'avait-elle pas exprimé toute son indignation une fois que je m'étais permis de lui offrir quelques bijoux? Tout cela était vrai. Par un de ces contrastes inexplicables, si nombreux dans le caractère d'Ursule, je vous le répète, elle eût rougi d'accepter un diamant, et elle n'hésitait pas à faire les honneurs d'une maison dont je soutenais l'énorme dépense; et elle n'hésitait pas à me jeter, avec une sorte de joie méchante, dans les plus folles, dans les plus stériles prodigalités. Enfin, lorsque désespéré, furieux de me voir ainsi traité, je lui reprochais d'être mon mauvais génie, Ursule riait aux éclats, et me répondait audacieusement : « Je vous avais bien « dit de toujours vous défier de moi lorsque je semblerais éprouver pour « vous autre chose que de l'indifférence et du dédain, pouvant bien « quelque jour me mettre en tête de venger Mathilde. Or, ce que je « vous avais prédit est arrivé : Je venge Mathilde. »

« Le lendemain, un mot tendre de sa part me fit encore oublier ses mépris... Tenez, j'ai beau mettre mon inconcevable conduite sur le compte d'un de ces amours insensés dont il y a tant d'exemples, malgré moi... oui... malgré moi, je crois qu'il y a là quelque chose de fatal... Je suis devenu superstitieux : je vous dis que cette femme est fatale. Il y a dans sa joie quelque chose de sombre; dans son influence, dans sa fascination, quelque chose d'étrange. Mademoiselle de Maran me dit quelquefois : « Je ne me suis jamais attachée à personne; personne « ne m'a jamais dominée, et voilà que je ne puis plus me passer de cette « jeune femme. Je sais qu'elle est malfaisante comme un démon; mais « c'est égal, il me semble que le feu de ses grands yeux bleus éclaire « tout autour de moi. » Mademoiselle de Maran a raison : ses yeux rayonnent d'un éclat extraordinaire, on dirait que la lumière dont ils brillent provient d'un foyer de lumière intérieure... Allons, je me tais, vous riez, et vous m'accusez de croire au diable... Adieu, j'ai la tête en feu; cette pensée rétrospective sur ces années passées me fait l'effet d'un songe douloureux. Que pensez-vous de tout ceci? répondez-moi, conseillez-moi, plaignez-moi. G. DE LINCRY. »

CHAPITRE LII.

Rencontre.

Après la lecture de cette lettre, je ne sus ce qui l'emportait dans mon âme, de l'indignation, de la pitié ou du mépris pour M. de Lancry; si j'avais conservé quelque regret du passé ou quelque sentiment de haine contre mon mari, j'aurais été bien cruellement vengée ou désolée. Je ne pus néanmoins m'empêcher de sourire avec amertume en songeant aux sacrifices que mon mari faisait pour une femme qui le méprisait, tandis qu'il m'avait traitée avec la dernière dureté lorsque j'étais venue lui demander de changer de place le chenil de ses chiens, et de m'accorder une modique somme pour une œuvre pieuse. Ce qui me frappa aussi profondément dans cette lettre, ce fut l'espèce d'effroi, de faiblesse superstitieuse qui perçait dans les dernières lignes. Les âmes mauvaises, les esprits orgueilleux, sont toujours portés à attribuer leurs excès ou leurs crimes à la fatalité, à une cause surnaturelle, plutôt que de l'attribuer à l'infirmité et à la perversité de leur nature. Et puis enfin, dernier trait bien digne d'observation : cet homme, autrefois si brillant, si insolemment fat et heureux, si méprisant des larmes qu'il faisait répandre, si froidement égoïste, si blasé sur les adorations, se voyait, dans cet amour, aussi humble, aussi moqué, aussi ridiculisé qu'un tuteur de comédie; pourtant cet homme était jeune, beau, riche, spirituel! En vérité, la vengeance du ciel prend toutes les formes, disais-je. Quelle forme prendra-t-elle pour atteindre Ursule?

Je ne pouvais plus en douter, M. de Lancry marchait à grands pas vers sa ruine. Il ne lui restait plus que le prix de notre terre de Maran, que j'avais rachetée secrètement. La portion d'héritage de M. de Mortagne, qui était tombée dans la communauté de biens, allait aussi être engloutie. Si indifférente que je fusse aux questions d'argent depuis la mort de mon enfant, j'étais cruellement blessée de voir ma fortune personnelle servir à alimenter le luxe de mademoiselle de Maran, et à satisfaire les caprices insensés de ma cousine. Malheureusement, mon contrat de mariage était tel, que je ne pouvais en rien m'opposer aux folles prodigalités de mon mari. Ma seule ressource eût été dans un procès, dans une demande en séparation, mais, pour rien au monde, je n'aurais voulu descendre à ces extrémités, et voir mon nom mêlé à de scandaleuses révélations; j'ai toujours eu la pudeur du chagrin; à peine j'avais confié les miens à madame de Richeville. Je ne pouvais songer à mettre le public dans la confidence de ces misères. Je me résignai donc à supporter ce que je ne pouvais empêcher. La modestie de mes goûts et de mes habitudes me rendait d'ailleurs ce sacrifice moins pénible. . . .

Les prévisions de madame de Richeville ne l'avaient pas trompée; ses soins, son amitié, la bienveillance des personnes que je voyais souvent chez elle, effacèrent bientôt jusqu'aux dernières traces de mon ancienne tristesse; je jouis enfin d'un calme qui n'était pas de l'anéantissement, d'un repos qui n'était pas de la stupeur; si ce n'était pas le bonheur, c'était du moins la cessation absolue de la souffrance. Cet état de transition me paraissait plein de charme; il ressemblait beaucoup à ce doux et léger engourdissement, à ce vague bien-être qui succède aux douloureuses maladies. Une expérience, due au hasard, me prouva que ma guérison était complète. Un jour, je me promenais en voiture au bois de Boulogne avec madame de Richeville, je vis passer très-rapidement deux femmes à cheval, accompagnées de plusieurs hommes: c'étaient Ursule, la princesse Ksernika, M. le duc de Versac, M. de Lancry, lord C.,. et deux ou trois autres personnes dont je ne sais pas les noms. Ma cousine montait, avec sa grâce et sa hardiesse habituelles, une jument, Stella, qui nous avait appartenu. Notre voiture allait au pas. Ursule et mon mari me reconnurent parfaitement; ma cousine, avec une rare effronterie, me montra M. de Lancry d'un regard moqueur... Mon mari rougit beaucoup, et n'eut pas l'air de m'apercevoir. Cette cavalcade passa. Madame de Richeville m'observait avec anxiété... Mon cœur se serra; mais cette impression s'effaça rapidement...

En retournant à Paris, nous vîmes Ursule, la princesse Ksernika, et le duc de Versac revenir du bois de Boulogne dans une charmante calèche à quatre chevaux menés en Daumont. Les gens portaient la livrée de mademoiselle de Maran. M. de Lancry suivait de près en tilbury. A cette nouvelle épreuve, madame de Richeville me regarda encore... Je souris.—Allons, me dit-elle, vous êtes complétement guérie. C'était un mardi, autant que je puis m'en souvenir. Je venais de prendre ce jour de loge aux Bouffons avec madame de Richeville; elle avait offert une place à la princesse et au prince d'Héricourt. Nous étions arrivés depuis quelque temps, lorsque, par un singulier hasard, Ursule et mademoiselle de Maran, accompagnées de M. le duc de Versac, entrèrent bientôt après dans une loge du même rang que la nôtre. J'avais prié madame de Richeville, malgré ses refus, de se mettre sur le devant à côté de la princesse d'Héricourt; presque cachée dans l'ombre, je pus donc, sans être vue, observer la scène suivante. Ma cousine était, selon son habitude, mise avec la plus parfaite simplicité; elle portait une robe blanche; une écharpe de gaze très-légère semblait entourer d'un brouillard neigeux ses charmantes épaules, qui, aux grandes lumières, avaient l'éclat et le poli du marbre deux camélias cerise, gracieusement posés dans ses beaux cheveux bruns, dont les boucles ondulaient jusque sur son sein, à son corsage un bouquet de fleurs pareilles à la coiffure : telle était sa parure.

La jalousie ne m'avait jamais aveuglée, je trouvai Ursule peut-être encore plus jolie qu'autrefois; ses traits, son maintien, avaient pris une nuance de dignité ou plutôt de hauteur qui balançait la hardiesse de son regard et la liberté de ses paroles : car elle était, disait-on, quelquefois avec les hommes d'une incroyable licence de langage. Mademoiselle de Maran, toujours fidèle à sa robe carmélite, à son tour de cheveux noirs et à son bonnet garni de soucis, ne parut très-vieillie, très-changée; ses yeux seulement avaient conservé leur vivacité vipérine, et brillaient sous ses épais sourcils gris. Pendant l'entr'acte, la loge de mademoiselle de Maran fut continuellement remplie de visiteurs appartenant à ce qu'il y avait de plus élégant dans la meilleure compagnie. Je vis alors Ursule dans tout l'éclat de son triomphe et de ses succès. Elle avait dit qu'elle voulait être... et qu'elle serait la femme la plus à la mode de Paris. Elle avait réussi, et semblait vraiment née pour le rôle qu'elle jouait. Le feu de ses regards, ses gestes animés, mais toujours charmants, ses éclats de rire doux et frais, son grand air quelquefois quitté pour de petites mines agaçantes ou moqueuses, tout annonçait en elle une longue habitude de chercher à plaire et à être remarquée.

Parmi les hommes qui vinrent saluer Ursule, je vis M. Gaston de Senneville, la *fleur des pois* de ce temps-là, comme disait sa tante madame de Richeville. Ma cousine parut l'accueillir avec une distinction particulière, pendant qu'un autre visiteur plus grave, M. le chargé d'affaires de Saxe, je crois, causait avec mademoiselle de Maran. Plusieurs fois M. de Senneville prit familièrement la lorgnette d'Ursule, lui parla à voix basse, rit aux éclats avec elle, se pencha pour regarder quelques personnes qu'elle lui désignait sans doute, enfin il affecta ce petit manége d'intimité que les jeunes gens sont toujours enchantés d'afficher lorsqu'il s'agit d'une femme à la mode. De son côté, ma cousine redoubla de coquetterie; voulant lui faire sentir le parfum du colossal bouquet qu'elle portait à la main, elle se pencha en arrière, et cambra sa jolie taille en se retournant à demi vers M. de Senneville, qui parut nécessairement aspirer avec délices l'odeur embaumée de ces belles fleurs. Quoique cette préférence ne fût pas rigoureusement de bon goût de la part d'Ursule, j'avoue qu'il était impossible de mettre dans ce mouvement plus de charme et de grâce provocante. Par hasard, presque en cet instant je jetai les yeux sur une loge placée en face de celle de mademoiselle de Maran, et je vis à travers la lucarne ouverte la figure pâle et contractée de mon mari. Placé dans le corridor, il épiait sans doute Ursule, dont l'attitude et les manières devaient singulièrement exciter sa jalousie.

Au bout de quelques instants, M. de Lancry disparut, et vint à son tour saluer mademoiselle de Maran. Etant beaucoup plus jeune que le chargé d'affaires de Saxe, M. de Senneville fut obligé de céder sa place à mon mari; ce qu'il fit non sans avoir en riant pris quelques fleurs au bouquet d'Ursule, et en avoir triomphalement orné sa boutonnière. M. de Lancry semblait au supplice; il échangea quelques mots avec mademoiselle de Maran. Après le départ de M. de Senneville, Ursule avait brusquement repris sa lorgnette d'un air contrarié; sans donner un regard à M. de Lancry, elle lorgnait impitoyablement tous les points de la salle. Par deux fois mon mari lui parla, elle ne l'entendit pas, ou feignit de ne pas l'entendre; il fallut qu'il lui touchât légèrement le bras pour qu'elle parût s'apercevoir de sa présence. Elle lui donna la main avec distraction, lui répondit à peine quelques mots, et se remit à lorgner. M. de Lancry ne put réprimer un mouvement d'impatience et de colère, et se remit à causer avec le chargé d'affaires de Saxe et avec mademoiselle de Maran. Le matin, grâce à la rapidité de la course d'Ursule, j'avais à peine entrevu M. de Lancry. Je le regardai plus à loisir : sa figure amaigrie, fatiguée, révélait les chagrins, les jalousies que sa lettre m'avait fait connaître; ce n'était plus comme autrefois un homme brillant et léger parce qu'il n'aimait pas, moqueur et hardi parce qu'il était sûr de plaire et de dominer : il était alors sombre et inquiet, humble et résigné, parce qu'il aimait passionnément, et qu'on le raillait à son tour.

Lorsque Ursule fut fatiguée de lorgner, M. de Lancry lui adressa de nouveau la parole, mais cette fois avec une sorte de timidité triste. Je connaissais assez la physionomie de cette femme pour voir, à son port impérieux, au sourire railleur qui releva le coin de ses lèvres, pour voir, dis-je, qu'elle répondait par des sarcasmes aux reproches indirects de mon mari. Enfin M. de Versac rentra. La toile se leva, cette scène qui paraissait si pénible à M. de Lancry cessa aux premiers accords de l'orchestre. Un violent ressentiment d'indignation me traversa le cœur en songeant à l'affreux désespoir dans lequel M. Sécherin, insensible aux pieuses consolations maternelles, consumait solitairement ses jours pendant que sa femme, riante, heureuse, se livrait effrontément à son penchant pour la galanterie et pour les plaisirs. J'avais fait toutes ces observations du fond de la loge où j'étais pour ainsi dire cachée. Madame de Richeville et la princesse, devinant les pensées qui devaient m'agiter à la vue d'Ursule, avaient constamment causé ensemble pour ne pas me distraire. Le prince était sorti, je pus donc me livrer à de pénibles réflexions. Cette soirée ne fut pas vaine pour moi; elle me prouva que je ne ressentais plus pour M. de Lancry que la pitié mêlée de dédain que j'aurais ressentie pour un étranger qui se fût trouvé dans cette position fausse et honteuse. Peu à peu mes idées se rassérénèrent. Ce que devait souffrir M. de Lancry me rappela tout ce que j'avais souffert. Je bénis le

ciel de m'avoir délivrée de ces horribles anxiétés en tarissant en moi la source de tout amour, car je voyais la garantie de mon bonheur à venir dans l'impossibilité où je me croyais d'éprouver jamais ce sentiment.....

Peu de jours avant mon arrivée à Paris, M. de Rochegune était parti pour une de ses terres, où quelques affaires l'appelaient. Il en revint peu de temps après la rencontre que j'avais faite de ma cousine aux Italiens. Le souvenir de M. de Rochegune était resté dans ma pensée intimement lié à celui de M. de Mortagne. Gravement dévoué pour moi, d'un caractère sérieux, d'une philanthropie éclairée, on lui témoignait généralement tant de déférence que, malgré sa jeunesse, je m'étais habituée à le considérer comme un homme d'un âge mûr, car il en avait les qualités solides et sûres. Au fort de mes malheurs, encore sous le charme de mon mari, et songeant que j'aurais pu épouser M. de Rochegune, je m'étais avoué presque à ma honte que je n'aurais jamais pu l'aimer d'amour, tant son austère bonté prévalait alors de peu sur les grâces séduisantes de M. de Lancry. Madame de Richeville, en me parlant quelquefois de M. de Rochegune, m'avait dit que depuis son retour d'Orient il avait pris dans le monde une attitude ferme et hardie, en tout digne de l'indépendance et de la noblesse de son caractère, au lieu de s'effacer, comme autrefois, dans une froide réserve. Impatiente de revoir M. de Rochegune, autant par affectueux souvenir que par curiosité, je fus enchantée d'apprendre son retour à Paris. Un soir, vers les dix heures, traversant une petite galerie vitrée que j'avais fait construire pour pouvoir communiquer de mon pavillon à la maison de madame de Richeville, j'arrivai chez elle.

Je ne sais pourquoi il y a des salons privilégiés, dont l'arrangement, dont les proportions invitent à la causerie et à l'intimité. Celui de madame de Richeville était de ce nombre; j'y ai passé de si douces soirées, que je ne puis résister au plaisir d'en donner une esquisse : l'aspect des lieux qu'on a aimés semble augmenter encore la réalité des souvenirs. Une première pièce, ornée de bons et anciens tableaux, conduisait au salon où madame de Richeville se tenait habituellement, salon tendu de damas vert, étoffe commune à la tenture, aux rideaux, aux portières et aux meubles de bois doré, sculptés dans le meilleur goût du siècle de Louis XIV. Au coin de la cheminée était une large causeuse que madame de Richeville partageait ce soir-là avec le prince d'Hléricourt, grand et beau vieillard à cheveux blancs, d'une figure pleine de noblesse, de calme et de sérénité; de l'autre côté de la cheminée était la princesse d'Hléricourt. Son pâle et doux visage exprimait à la fois la dignité et la plus angélique mansuétude; elle portait ses cheveux gris bouclés sous son bonnet avec une sorte de coquetterie de vieillesse. Tout en causant avec madame de Semur, cette bonne princesse ne pouvait s'empêcher de regarder quelquefois le prince d'Hléricourt avec une sorte de sollicitude tendre et satisfaite.

J'étais toujours émue à la vue de ces deux vieillards, qui avaient traversé d'un pas ferme tant d'époques désastreuses en s'appuyant l'un sur l'autre, et arrivaient au terme de leur longue carrière le front haut, le sourire aux lèvres et les yeux au ciel. Madame de Semur, assise à côté de la princesse, offrait avec elle un contraste frappant : c'était une femme de quarante ans à peine, dont la physionomie, à la fois noble et piquante, semblait résoudre un problème insoluble : allier le plus grand air du monde aux mobiles vivacités de l'esprit le plus pétillant et le plus imprévu. Enfin, près de la table à thé placée entre les deux fenêtres de ce salon, Emma travaillait à sa tapisserie. Pour achever ce tableau, qu'on l'éclaire de plusieurs lampes de porcelaine de Chine, dont la trop vive lumière, affaiblie par des abat-jour, fait çà et là briller, dans le clair obscur, l'or des boiseries blanches, les cadres des tableaux, les bronzes des meubles, les peintures des vases de Sèvres ou les vives couleurs des fleurs qu'ils contiennent; qu'on fasse jouer les joyeuses lueurs du foyer sur d'épais tapis amarante; qu'on parfume légèrement ce salon, bien clos et bien chaud, d'essence de bouquet, odeur anglaise que madame de Richeville aimait beaucoup, et que je ne puis encore sentir, à cette heure, sans que ce temps déjà si lointain surgisse tout à coup à ma pensée (certains parfums et certaines mélodies doublent chez moi la puissance des souvenirs), et l'on pourra se faire une idée du plus charmant asile qui ait jamais été ouvert aux longues et douces causeries d'une société intime et choisie.

CHAPITRE LIII.

Le récit.

Lorsque j'entrai dans le salon, Emma se leva pour m'offrir ce qu'elle appelait mon fauteuil; c'était une petite bergère assez basse, car cette chère enfant avait remarqué que je choisissais ce siége de préférence. Je la baisai au front pour la remercier de cette prévenance, et je serrai affectueusement la main du prince d'Hléricourt. — Qu'il est dommage que vous arriviez si tard, ma chère Mathilde! me dit madame de Richeville, le prince nous racontait une des vaillantes prouesses d'un de nos amis : cela vous eût bien intéressée. — Et de qui s'agit-il donc? demandai-je. — De M. de Rochegune, dit madame de Semur, c'est un vrai Cid; il mérite d'avoir sa place dans le romancero moderne. — Allons, allons, dit le prince en souriant avec bonté, au risque de passer pour un radoteur, je vais recommencer l'histoire de mon Cid pour madame de Lancry; elle m'en saura gré. — Et moi aussi, dit madame de Semur. Tout à l'heure, j'ai été émue malgré moi. Cette fois-ci, je serai sur mes gardes, et je pourrai me moquer de votre héros, car il n'y a rien de plus insupportable que d'avoir autant à admirer. — L'entendez-vous?... dit en souriant madame de Richeville à la princesse; et elle niera encore qu'elle adore le paradoxe! — Mais, c'est tout simple, reprit madame de Semur. Quand on sort de ces enthousiasmes-là, on a l'air de bourgeois qui reviennent de la cour. Ainsi, prince, soyez assez bon pour recommencer le récit de ce beau trait, afin que je puisse en rire à mon aise. — Je me joins à madame de Semur pour vous prier de raconter de nouveau cette belle action, dis-je au prince; bien certaine, d'ailleurs, que cette complaisance vous coûtera peu... les hommes à bonnes fortunes sont toujours si heureux, dit-on, de parler de galanterie! — Oh! je comprends, me dit le prince en souriant, je comprends... Vous m'adressez de charmants compliments pour m'empêcher de dire tout ce que je pense de vous. . Mais que j'en trouve l'occasion, et je serai inexorable; vous aurez beau flatter mon orgueil, je ne ménagerai pas votre modestie... Mais, puisque vous le désirez, je recommence le récit que je faisais à ces dames.

— Vous savez peut-être, mesdames, dit le prince d'Hléricourt, que Rochegune se battit si bien pour la cause des Grecs, qu'il fut nommé colonel d'un de leurs trois régiments de cavalerie, régiment que, d'ailleurs, il avait créé et équipé à ses frais, et auquel, par une touchante pensée d'amitié, il avait donné l'uniforme des hussards dont M. de Mortagne avait fait partie sous l'empire. Cet uniforme était, je crois, blanc et or, à collet bleu. Si j'insiste sur ce détail, c'est pour vous préparer à une autre marque de souvenir non moins touchante et d'une portée véritablement belle et grande, que vous serez bien forcée d'admirer, madame, dit le prince à madame de Semur, et d'admirer sans regrets. — Nous verrons, nous verrons, car je vous écoute, prince, je vous en avertis, avec toutes sortes d'ombrageuses défiances : on juge un avocat par la cause qu'il défend.

— Tâchons donc de gagner la nôtre, dit le prince en riant. Et il reprit : — L'indépendance de la Grèce proclamée et assurée, Rochegune fit un voyage en Russie : c'était au moment de la guerre de cette puissance contre les Circassiens. Curieux d'assister à ces opérations, parfaitement accueilli par l'empereur, il fit en curieux, ou plutôt en volontaire, la campagne du Caucase. Grièvement blessé dans une charge de cavalerie à laquelle il prit une part brillante, il eut, de plus, son cheval tué sous lui. Rochegune, épuisé par le sang qu'il perdait, ne put se dégager, et resta sans connaissance sur le champ de bataille. Lorsqu'il revint à lui, ce fut un moment terrible; il se trouvait seul, au milieu d'une steppe immense et solitaire, que la lune éclairait de sa pâle clarté; la neige tombait lentement; il était déjà à moitié enseveli sous une couche glacée, lorsqu'il sortit de son évanouissement. — C'est affreux! dit madame de Richeville. Ce désert couvert de neige lui fit l'effet d'un immense linceul... M. de Rochegune m'a dit que telle fut la première réflexion qui lui vint; car il m'a déjà raconté cette circonstance en m'apprenant comment il avait été blessé, mais en me cachant la suite de cette aventure romanesque. — Je le crois bien, dit la princesse; elle était trop honorable pour lui.

— Et je l'ai sue, moi, dit le prince, pas plus tard qu'hier, par un aide de camp de l'empereur. Cet officier a fait cette guerre avec Rochegune, et c'est de lui que je tiens tous ces détails. Notre ami se trouva donc seul, la nuit, au milieu d'une solitude profonde, paralysé par le froid et par sa blessure, et ayant à peine la force de se débarrasser de la neige qui s'amoncelait sur lui. Enfin, il entendit au loin le sourd piétinement d'une troupe de cavalerie; ignorant si elle était amie ou ennemie, mais préférant la mort à son horrible position, il appela de toutes ses forces quelques cavaliers éclaireurs qui, par bonheur, passèrent près de lui. Ils l'entendirent, s'approchèrent : il fut sauvé. Ces cavaliers appartenaient à un corps de cosaques du Don que le mouvement de la bataille avait placé momentanément à l'arrière-garde de l'armée. Ces cosaques irréguliers, aussi farouches que leurs chevaux sauvages, obéissaient aveuglément au vieil hetman qui les commandait. Rochegune fut conduit à ce chef de horde, qui le prit en croupe, après avoir pansé ses blessures. Cet hetman était, me dit l'aide de camp, une espèce de patriarche guerrier, d'un courage et d'une physionomie dignes de l'antiquité. Rochegune lui devait la vie : il contracta de ce jour avec lui une amitié de frère d'armes, quitta l'état-major de l'armée, où il aurait enduré beaucoup moins de privations, et partagea désormais l'existence aventureuse et pénible des cavaliers de l'hetman, qui servaient d'éclaireurs et d'enfants perdus à l'armée, ne reposaient jamais sous une tente, couchaient sur la terre ou sur la neige. Ce n'est pas tout : ils couraient d'autant plus de dangers, qu'ils faisaient une guerre sans merci, presque sans prisonniers, n'accordant ni ne demandant de quartier aux Tartares, qui, comme eux, massacraient femmes, enfants, vieillards.

— Pardon, prince, si je vous interromps, dit en riant madame de Semur; mais j'étais bien sûre qu'en entendant une seconde fois les hauts faits de votre protégé, je trouverais de quoi ne plus l'admirer autant... Voyez un peu! par goût pour les aventures, il va s'allier à une troupe de bandits et d'assassins... et il reste témoin de leurs atrocités...

par reconnaissance !... Le prince se mit à rire et répondit : — Et c'est justement, madame, à propos de ces atrocités dont M. de Rochegune est témoin, que votre admiration pour lui sera vivement excitée. — Comment ? — Cela tient du prodige... — Alors, prince, arrivons donc vite à cette fin que nous ignorons aussi bien que madame de Lancry, car c'est ici que vous vous êtes arrêté tout à l'heure.

Le prince reprit : — Rochegune, bien décidé à n'abandonner son hetman que lorsqu'il lui aurait rendu un service égal à celui qu'il en avait reçu, n'attendit pas longtemps l'occasion de s'acquitter dignement. J'oubliais de vous dire que l'hetman avait deux fils qui servaient comme simples cavaliers dans sa troupe ; il les aimait comme un loup aime ses petits, les lançait sans sourciller au milieu des plus grands dangers, et puis, l'action finie, il les étreignait sur sa poitrine avec une sorte de joie sauvage et des rugissements de bête fauve. L'intrépidité naturelle à Rochegune, l'affection que lui témoignait l'hetman, dont il partageait vaillamment les dangers et les privations, lui acquirent bientôt une grande influence sur ces hordes. Une reconnaissance d'avant-postes, composée de quelques cavaliers, parmi lesquels étaient les deux fils de l'hetman, tomba dans une embuscade placée au bord d'un torrent. Presque tous les cosaques furent massacrés, et les eaux apportèrent au camp de l'hetman ceux des cadavres qui n'étaient pas brisés parmi les rochers. — Ah ! c'est horrible, s'écria madame de Semur ; on dirait une page de roman moderne, le timide essai d'une jeune fille de lettres qui s'essaye en rougissant...

— Ecoutez alors la péripétie, reprit le prince. En apprenant ce malheur, le vieil hetman reste stupéfait, inerte. A ce moment, un aide de camp du feld-maréchal (l'officier russe dont je vous ai parlé) accourt ordonner à l'hetman de se porter avec sa masse de cavaliers sur un point qu'il désigne. L'hetman fait machinalement un signe de tête... Plein de confiance dans ce vieux soldat, et pressé de porter d'autres ordres, l'aide de camp ne croit pas nécessaire de s'assurer par lui-même de l'exécution de la manœuvre qu'il est venu commander ; il se dirige au galop sur un autre point. Rochegune sait bien la guerre ; quoique jeune, il la fait depuis longtemps. Comprenant l'importance de ce mouvement qui doit être exécuté avec la rapidité de la foudre, il reste stupéfait de l'immobilité de l'hetman, il lui parle, il lui rappelle l'ordre qu'il vient de recevoir... il n'en peut tirer une parole. Chaque minute de retard compromettait le salut de l'armée et la vie de l'hetman, car son inaction méritait la mort. Pour le tirer de l'anéantissement où l'avait plongé la nouvelle du massacre de ses deux fils, Rochegune prit un parti désespéré, et dit à l'hetman : « A cheval... à cheval... » Le vieillard le regarde et secoue la tête. « C'est pour retrouver tes fils ! » s'écrie notre ami... Un éclair brille dans les yeux du vieillard. « Mes fils ! s'écrie-t-il, où sont-ils ? — Suis-moi... tu les trouveras ! » dit Rochegune, et il sauta à cheval en se dirigeant vers le point indiqué par l'aide de camp : « Mes fils... mes fils ! » s'écrie le vieillard en sautant à cheval à son tour pour atteindre Rochegune qui gagnait du terrain. Les cosaques se pressent sur les traces de leur hetman : cette masse de cavalerie s'ébranle ; Rochegune la guide et la précède, suivi de près par le vieil hetman criant toujours : « Mes fils... mes fils ! — Suis-moi ! » répondait Rochegune. Les lignes ennemies sont en vue. Rochegune les montre à l'hetman en lui disant : « Tes fils sont là. » Le vieillard pousse un cri de rage, et fond sur l'ennemi ; une horrible mêlée s'engage ; une fois au milieu du feu, l'hetman revient à lui. Rochegune, qui ne le quitte pas, lui explique en deux mots ce qui arrive. Le vieillard, reprenant son sang-froid, combat avec sa valeur accoutumée. Par un miraculeux hasard, Rochegune, en chargeant un gros de cavaliers circassiens qui opéraient lentement leur retraite, les culbuta et les força d'abandonner dans leur fuite un cheval de bât sur lequel étaient garrottés les deux prisonniers...— Les deux fils du vieil hetman ! s'écria madame de Richeville, quel bonheur !...

— Justement, madame, reprit le prince ; ils étaient criblés de blessures ; l'ennemi les avait seuls épargnés lors de l'embuscade, et les gardait en otage. Vous concevez la joie de Rochegune en ramenant ces deux enfants à leur père. Celui-ci, à cette vue, croisa ses deux bras sur sa poitrine, mit un genou en terre, et baisa pieusement la main de Rochegune. Pour apprécier la signification de cet acte, il faut savoir qu'il n'y a qu'à l'empereur que ces chefs de hordes rendent un pareil hommage, et puis, chez ces peuples sauvages, il est inouï qu'un vieillard se soit jamais agenouillé devant un jeune homme. « Je t'avais sauvé la vie, tu m'as sauvé l'honneur, dit le vieillard ; je devrais donc te sauver encore une fois la vie pour être quitte envers toi ; tu me rends encore mes fils : que faire pour m'acquitter ? » Voici les propres paroles de notre ami, telles que me les a rapportées l'aide de camp qui était venu complimenter l'hetman sur la charge brillante de ses cosaques : « Toi et tes fils, dit Rochegune, jurez-moi d'épargner désormais les femmes et les enfants ou les vieillards qui vous tomberont sous la main, et de leur dire : Vivez au nom de... » Ici le prince s'interrompit.—Au nom de qui ? nous écriâmes-nous...

Le prince sourit, et dit : — Ceci n'est pas mon secret : qu'il vous suffise de savoir que l'hetman et ses enfants firent et tinrent ce serment. Le nom qu'avait prononcé Rochegune fut si peu oublié dans cette horde, m'a dit l'officier russe qui a terminé cette campagne, que l'an passé, à la fin de la guerre, il était pour l'hetman aussi sacré que le serment qu'il avait fait à notre intrépide et généreux compatriote... — Ceci est digne des beaux jours de la chevalerie errante, s'écria madame de Semur, et pour compléter le roman... ce nom est certainement celui d'une farouche beauté que... — Permettez-moi de vous interrompre, dit le prince d'un air sérieux, pour vous affirmer que ce nom méritait... et mérite toujours d'être prononcé avec autant d'intérêt que de respect ; je vous abandonne notre cher chevalier errant, mais je vous demande grâce pour ce nom mystérieux... que vous connaissez... — Que je connais... s'écria madame de Semur. — Oui, madame, et que vous avez dit vingt fois, car c'est celui d'une personne que vous aimez... enfin, c'est un nom qui mérite à tous égards de servir de symbole à une action généreuse, et Rochegune ne pouvait rendre un plus digne hommage à la personne qui porte ce nom... — Ah ! prince, que vous êtes cruel ! s'écria madame de Richeville, dites-nous-le donc !

— Cela m'est impossible, madame ; vous approuverez vous-même mon silence... quand vous en saurez la cause... je ne veux pas enlever à Rochegune le plaisir de vous l'apprendre. — Mais, avant qu'il ne vienne, il y a de quoi mourir de curiosité, dit madame de Semur. Voyons, prince, laissez-vous attendrir. Pour vous décider, je vous déclare très-sérieusement que je trouve admirable la conduite de M. de Rochegune ; son moyen de rappeler l'hetman à lui-même en lui disant : « Suivez-moi, je sais où sont vos fils... » ne pouvait venir que d'un esprit généreux qui sait combien les affections profondes ont de retentissement dans le cœur.— Et son idée de profiter de la reconnaissance qu'il inspire, pour imposer la clémence à ces barbares ! dit la princesse d'Héricourt ; cela n'est-il pas aussi une grande pensée ? — Très-belle et très-grande, reprit le prince, et qui vous paraîtra peut-être sinon plus belle, du moins plus touchante, lorsque vous saurez le nom... — Ah ! prince, que vous êtes cruel !... dit madame de Semur. On admire tout sans restriction, et rien ne peut vous attendrir...— Tenez, madame, dit le prince, j'entends une voiture entrer dans la cour, peut-être est-ce le hasard qui vous envoie notre héros. Adressez-vous à lui... — Béni soit le hasard, si c'est en effet M. de Rochegune, dit madame de Semur. Le hasard est quelquefois si malencontreux, qu'il devrait bien une fois au moins...

L'entrée de M. de Rochegune interrompit l'invocation de madame de Semur. Le soleil d'Orient l'avait tellement bronzé, l'expression de sa physionomie était si changée, qu'il était méconnaissable. Le ton bistré de sa figure faisait paraître plus étincelants encore ses grands yeux gris sous ses sourcils noirs. Son visage complétement rasé, à l'exception de ses moustaches brunes, qui laissaient ressortir le rouge foncé de ses lèvres et la blancheur de ses dents, lui donnait un caractère oriental très-prononcé. Il était impossible d'oublier ces traits énergiquement accentués. Sa taille grande et svelte, ses vêtements noirs, l'air royal et chevaleresque avec lequel il portait haut et fier son front hâlé et sa moustache brune, lui donnaient la tournure cavalière et hardie d'un vaillant portrait de Velasquez ou de Van Dyck. Son allure décidée n'avait rien de l'effronterie des fanfarons ; elle annonçait une nature calme et forte, intelligente et énergique. A la courbure de ses lèvres, légèrement arquées, on voyait que le sarcasme amer pouvait remplacer la généreuse bienveillance du sourire.

Ravie de revoir M. de Rochegune, je lui dis cordialement ma joie, qu'il partagea ; en me parlant du passé, un nuage de tristesse passa tout à coup sur ses traits ; je devinai qu'il donnait une pensée à M. de Mortagne, mais qu'il ne trouvait ni le moment ni le lieu convenables pour me parler de cet ami bien cher. — Savez-vous que vous êtes très-dissimulé au moins ? dit madame de Richeville à M. de Rochegune. — Comment cela, madame la duchesse ? — Certainement ; vous me raconterez comment vous avez été blessé, comment vous avez manqué de périr enseveli sous la neige, comment vous avez été sauvé... mais voilà tout... vous vous gardez bien de dire un mot de certain vieil hetman... — De dire un mot de l'immense service que vous lui avez rendu... en lui sauvant l'honneur, dit madame de Semur. — En lui ramenant ses deux fils, ajouta la princesse. — En lui faisant promettre, à lui et à ses deux fils, d'épargner désormais les femmes, les enfants et les vieillards, dit madame de Semur, et de les rendre à la liberté au nom de... — Voici le mystère, dit madame de Richeville : ce méchant prince ne veut pas nous dire au nom de qui... vous avez adouci la férocité de ces barbares.

Tous ces reproches s'étaient succédé si rapidement, que M. de Rochegune n'avait pu répondre un mot ; au lieu d'affecter une modestie maladroite et embarrassée, il dit noblement et simplement : — Tout cela est vrai ; mais, prince, permettez-moi de vous demander comment vous savez... — Ne le lui dites pas qu'il ne nous ait appris ce nom mystérieux, s'écria madame de Richeville. — Voyez comme il rougit !... s'écria en riant madame de Semur. M. de Rochegune avait en effet beaucoup rougi, il avoua franchement au lieu de s'en défendre. — Oui, je rougis, dit-il en souriant, parce que je ne puis m'empêcher de rougir de reconnaissance en entendant ce nom qui m'a toujours porté bonheur ; ce nom, symbole d'un souvenir qui m'a guidé, protégé, conseillé dans de bien graves circonstances de ma vie. Depuis que j'ai prononcé ce nom pour la première fois, il est devenu pour moi comme un talisman ; je professe pour lui l'idolâtrie la plus aveugle. Tenez, on m'a dit ce matin que j'avais fait un bon discours à la Chambre des pairs : eh bien ! c'est parce que je l'avais mentalement invoqué, j'en suis sûr ! — Mais, dit madame de Richeville, c'est justement à cause de toutes ces merveilles que nous brûlons de le savoir. — Ce que vous venez de nous dire là nous rend plus impatientes encore, dit madame de Semur. —

Parlerez-vous enfin ? s'écria madame de Richeville. Dabord, nous vous tourmenterons jusqu'à ce que vous nous ayez éclairci ce mystère. Le prince dit que nous connaissons la personne qui porte ce nom... que nous l'aimons... Voyons, dites-nous cela... C'est à en perdre la tête...

— Je serais désolé, reprit sérieusement M. de Rochegune, que vous pussiez croire, madame, que je crains de dire et de répéter ce nom. Le sentiment qui m'a dicté ce que j'ai fait est trop honorable pour que je ne m'en glorifie pas toujours, partout, et très-hautement, je vous le jure... Mais je suis certain que le prince pense, comme moi, qu'en ce moment je ne puis satisfaire votre curiosité. S'il est d'un avis contraire... je me rends. — J'aurais bien envie de vous prier de parler, dit le prince en souriant. Je me vengerais ainsi de... — Et de qui ? s'écria madame de Semur, voyant l'hésitation du prince. — De vous, madame, ajouta-t-il gaiement, en vous faisant admirer bien davantage encore ce que vous ne louez qu'à regret. Mais je suis généreux, et je partage l'avis de Rochegune. — Oh ! c'est affreux !... comme ils s'entendent ! s'écria madame de Richeville. Allons... nous attendrons votre loisir... Mais vous ne serez pas quitte de notre curiosité, monsieur de Rochegune. Il faut que vous la contentiez d'une autre façon. — Je suis à vos ordres, madame. — Eh bien ! puisque vous êtes à mes ordres, vous allez me faire, de souvenir, le portrait du vieil hetman sur l'album d'Emma.

Emma, avant que M. de Rochegune n'eût répondu, se leva toute joyeuse, les joues vermeilles, et approcha une table sur laquelle était tout ce qu'il fallait pour dessiner à l'aquarelle. — Et, pour le punir de sa discrétion, il nous chantera sa chanson albanaise des *Hirondelles*, ajouta la princesse. — Emma la lui accompagnera, et madame de Lancry sera ravie de l'entendre, dit la duchesse. Emma, toute joyeuse, alla ouvrir le piano avec le même gracieux empressement. — Allons, homme mystérieux, dit madame de Richeville, faites-nous vite connaître le visage de ce vieil hetman, que j'aime beaucoup sans le connaître. — Et dites-nous votre chanson des *Hirondelles*, que j'aime beaucoup, parce que je la connais, dit madame de Semur. — Par où commencera-t-il, chère princesse ? dit madame de Richeville. — Par la chanson, car on l'entend encore longtemps après qu'il l'a chantée, tant cette mélodie simple et touchante laisse d'écho dans le cœur.

Emma se mit au piano. M. de Rochegune commença. C'était un air albanais qu'il avait noté lui-même, et dont il avait traduit les paroles. Rien de plus naïf, de plus primitif que ce chant d'une mélancolie ravissante. Je n'avais jamais entendu la voix de M. de Rochegune ; elle était à la fois sonore, douce, et profondément vibrante. Cette chanson me fit tant de plaisir, que je la lui redemandai ; sans se faire prier, il la recommença de la meilleure grâce du monde. Emma l'accompagnait à merveille. Cette première partie de sa tâche si bien accomplie, M. de Rochegune s'occupa de la seconde ; il se mit à la table de dessin, et en une demi-heure il eut admirablement dessiné à la sépia le portrait de l'hetman des cosaques, dont les traits rudes et sauvages étaient rehaussés par un costume très-pittoresque. J'étais moins étonnée des talents vraiment remarquables de M. de Rochegune, quoique j'ignorasse qu'il les possédât, que de la gracieuse facilité avec laquelle il s'était prêté à tous les désirs qu'on lui avait témoignés. Je trouvais à la fois surprenant et charmant que ce soldat intrépide, que cet éloquent orateur, que cet homme d'une charité évangélique (car il continuait scrupuleusement à sa terre les traditions philanthropiques de son père), réunit des dons si agréables à des qualités si éminentes et si rares. Et puis il me semble qu'on sait toujours un gré infini aux hommes puissants par l'intelligence, forts par le courage, de se montrer simples, bons et prévenants.

Je n'étais pas seule, d'ailleurs, à ressentir ainsi, quoique M. de Rochegune, sans affectation, tâchât de s'amoindrir et de mettre les autres personnes en valeur ; il était facile de voir à mille nuances, à mille riens, qu'on lui tenait d'autant plus compte de sa supériorité, qu'il faisait tout au monde pour la faire oublier. Je me souviendrai toujours de cette soirée si doucement occupée d'arts, de poésie, de voyages, et si tôt passée, grâce au charme d'une intime causerie où l'on avait pour prétention la bienveillance, pour rivalité le désir de plaire. Pendant que madame de Richeville reconduisait la princesse d'Hléricourt, M. de Rochegune me demanda si j'étais chez moi le matin, et si je pourrais lui faire la grâce de le recevoir. — Si peu précieuse que soit cette grâce que vous me demandez, lui dis-je en souriant, j'ai bien envie d'y mettre à mon tour une condition ; je suis beaucoup plus curieuse ou plus opiniâtre que madame de Richeville, et j'aurai beaucoup de peine à attendre jusqu'à demain pour savoir ce nom mystérieux au nom duquel vous faites de si nobles choses. — Et moi, madame, je ne pouvais le dire... même devant vos meilleurs amis... non à cause d'eux, ils m'eussent applaudi, je n'en doute pas... mais à cause de vous. — De moi !... et pourquoi ? — Pourquoi ? reprit M. de Rochegune. Et il ajouta de l'air du monde le plus naturel, et comme s'il eût dit une chose toute simple : Parce que ce nom est le vôtre, parce que ce nom était Mathilde.

CHAPITRE LIV.

Un ancien ami.

Encore sous l'impression que m'avait causée la révélation de M. de Rochegune, je rentrai chez moi inquiète, contrariée, comme s'il m'eût fait brusquement un aveu d'amour. Mon embarras n'était pas causé par les susceptibilités d'une fausse pruderie, mais par la crainte de voir mes relations futures avec M. de Rochegune perdre leur caractère loyal et fraternel. Au lieu de m'être agréables, elles me fussent alors devenues gênantes et pénibles par la froide réserve qu'elles m'eussent inspirée. Cependant, après quelques réflexions, je me rassurai ; je me rappelai les paroles du vénérable prince d'Hléricourt. Sachant qu'il s'agissait de moi, il avait tu mon nom pour ménager ma modestie ; mais il avait si ouvertement loué M. de Rochegune dans cette circonstance, celui-ci avait aussi parlé avec tant de franchise à cet égard, que mes scrupules s'apaisèrent. D'ailleurs, je ne pouvais croire que M. de Rochegune eût voulu me traiter légèrement. Nos rapports avaient été souvent d'une nature extrêmement délicate, et jamais un tel soupçon ne m'était venu.

Il m'avait rendu de très-grands services : le premier, au commencement de mon mariage, en venant m'instruire des bruits odieux que M. Lugarto répandait, et qu'il tâchait d'accréditer par sa présence auprès de moi ; le second, en aidant M. de Mortagne à m'arracher du piége où cet homme infâme m'avait fait tomber.

Dans ces occasions, jamais M. de Rochegune n'était sorti de la réserve la plus parfaite. Jamais il n'avait fait la moindre allusion à l'espoir qu'il avait eu d'obtenir ma main, et aux sentiments qu'il aurait pu éprouver pour moi. Peu de temps après la nuit fatale de la maison isolée de M. Lugarto, il était parti pour la Grèce ; de là il était allé en Russie. Pendant cette campagne meurtrière, il avait rendu une espèce de culte à mon nom, à mon souvenir, ignorant alors s'il me reverrait un jour. Pouvais-je me blesser de cette preuve à la fois généreuse et bizarre de son attachement ? Je me rassurai donc d'autant plus facilement sur l'amour dont j'avais un instant soupçonné M. de Rochegune, que je croyais n'avoir pour lui aucun tendre penchant. J'admirais ses rares facultés, son noble caractère ; je lui avais récemment découvert de nouveaux agréments. J'étais sincèrement reconnaissante des services qu'il m'avait rendus ; mais je ressentais toujours l'immense différence qui existait entre mon affectueuse amitié pour lui et l'amour que j'avais autrefois éprouvé pour M. de Lancry. Habituée que j'étais à analyser mes plus fugitives impressions, je me demandai s'il ne m'était pas pénible de songer qu'à vingt ans je devais renoncer à aimer... autant par solidité de principes que par impuissance de cœur. Je vis au contraire, dans ces froides impossibilités, la garantie de mon bonheur futur.

Depuis mon retour à Paris, je me trouvais parfaitement heureuse. La société restreinte et choisie dans laquelle je vivais me comblait de soins, de prévenances. J'avais à aimer madame de Richeville, Emma, j'avais donc, si cela se peut dire, assez d'occupation de cœur pour ne pas regretter l'absence des sentiments plus vifs. J'ai oublié de dire que, restant chez moi presque toutes les matinées, je recevais assez souvent les amis de madame de Richeville, qui étaient devenus les miens. Ainsi, dans mes habitudes, la visite de M. de Rochegune n'était nullement un accident. Je l'attendis avec impatience. Il vint, je crois, le surlendemain du jour où je l'avais revu pour la première fois. J'étais seule ; il me tendit la main, et me dit tristement : — Je n'ai pu avant-hier vous parler de notre malheureux ami, quoique nous fussions chez une des personnes qu'il aimait le plus au monde. Mais vous avez senti comme moi que ce n'était pas le moment de nous entretenir de ce cruel événement... Ah ! si vous saviez tout ce que j'ai perdu en lui ! Et une larme, que M. de Rochegune ne chercha pas à cacher, roula dans ses yeux. — Je l'ai aussi bien regretté, et le regrette tous les jours encore... lui dis-je avec une vive émotion, quand je songe qu'à ses derniers moments sa pensée a encore été pour moi... Ah ! c'est une horrible mort, c'est une infernale vengeance !...

M. de Rochegune fronça les sourcils, et me dit d'un air sombre : — J'ai employé tous les moyens possibles pour savoir où était ce misérable Lugarto et pour découvrir les instruments de son lâche guet-apens ; car je suis de l'avis de madame de Richeville au sujet de ce duel et de son effroyable issue. Personne ici n'a pu me renseigner ; quelques personnes seulement m'ont dit que Lugarto était ou en Amérique ou au Brésil. J'instruisis alors M. de Rochegune du singulier incident qui avait mis en ma possession une lettre de M. de Lancry écrite à une personne inconnue. Ce fait le frappa, il me dit qu'il prendrait les mesures nécessaires pour tâcher de savoir si en effet M. Lugarto ne serait pas secrètement à Paris. — Mais croyez-vous qu'il ose revenir ici ? lui dis-je. — Je le crains, il est trop lâche pour se battre avec moi, et j'avoue que j'hésiterais à exécuter la terrible menace que lui a faite M. de Mortagne. — Lui-même aurait reculé devant cette extrémité... — Je ne sais, son caractère était si intraitable... Mais ce qui augmentera l'audace de Lugarto, c'est que ses crimes ne sont pas prouvés ; il peut se mettre sous la protection des lois, et affronter le scandale d'un procès que l'on peut lui intenter au sujet de votre enlèvement. — Jamais je n'y consentirais, m'écriai-je, il faudrait soulever trop de questions ignominieuses pour le nom que je porte ! Ce triste passé est maintenant pour moi comme un rêve pénible. Tout ce qui en rappellerait la réalité me ferait horreur. — Vous avez raison, laissez-nous le soin de veiller sur vous ; oubliez, oubliez le passé ! Oh ! nous parviendrons à le chasser de votre souvenir, à force de soins, d'affection. Mortagne vous a léguée à madame de Richeville, à moi, à tous ceux enfin qui ont une âme généreuse. Nous tâcherons d'être pour vous ce qu'il était lui-même, et de vous prouver qu'il n'y a que de bons

cœurs sur la terre... Pauvre femme! vous avez tant souffert, vous avez rencontré tant d'êtres infâmes ou dégradés, que vous ne demanderez pas mieux que de nous croire et de vous laisser aimer, n'est-ce pas?

Je ne saurais exprimer avec quelle cordialité simple et touchante M. de Rochegune prononça ces paroles. — Que vous êtes bon, lui dis-je, que de gratitude je vous ai déjà! N'avez-vous pas devancé le vœu de M. de Mortagne? souvenez-vous donc... il y a trois ans .. — Oh! ne parlons pas de ce que vous me devez, me dit-il, car je vous ai dû, moi, de bien douces... de bien tendres pensées. Je ne pus réprimer un léger mouvement d'embarras. M. de Rochegune me comprit, et me dit en souriant : — Tenez, une comparaison vous rendra mon idée. Je serais désolé que vous prissiez ceci pour des galanteries; vous aimez beaucoup les tableaux, les belles statues, la belle musique, n'est-ce pas? — Sans doute. — Vous comprenez qu'on passe des heures entières à contempler la *Transfiguration*, le *Panseroso* ou la *Vierge à l'Enfant?* — Certainement. — Vous comprenez qu'on écoute avec bonheur, avec reconnaissance, Mozart, Gluck ou Beethoven; vous avouez enfin qu'on peut demander à l'admiration de ces chefs-d'œuvre de l'art les plus divines jouissances, les plus hautes inspirations? — Mais quel rapport? — Eh bien! ces divines jouissances, ces hautes inspirations, je les ai demandées à un adorable chef-d'œuvre de la nature, à un être idéal de bonté, de grâce, de noblesse, et je les ai obtenues. Les derniers vœux de mon père, ceux de M. de Mortagne, le pieux respect que m'inspirèrent vos chagrins, ont encore augmenté le culte passionné que je vous ai voué. Vous êtes devenue pour moi comme un être intermédiaire entre ce qui est divin. Depuis que je vous connais, c'est à vous que j'ai toujours reporté mes meilleurs instincts, parce qu'ils sont toujours venus de vous : en mêlant votre nom, votre pensée à de généreuses actions, ce n'était pas une flatterie que je vous adressais, c'était un de vos droits que j'acquittais.

— Vous aviez pourtant d'autres souvenirs que le mien à invoquer, lui dis-je pour changer le cours de cet entretien, qui commençait à m'embarrasser, l'homme admirable qui vous a élevé dans de si nobles sentiments... — Mon père?... il avait pressenti ce que vous seriez, il avait espéré nous unir l'un à l'autre, me répondit gravement M. de Rochegune. C'est penser à lui que de penser à vous; son souvenir auguste et sacré plane au-dessus de l'attachement que j'ai pour vous. Ainsi rassurez-vous; ne me croyez surtout pas capable de vous dire des galanteries, de vouloir, comme on dit vulgairement, vous faire la cour... Vous faire la cour! On ne fait pas la cour à une femme comme vous : dès qu'on la connaît, on l'aime comme elle mérite d'être aimée. C'est ce que j'ai toujours fait. — Monsieur de Rochegune... — Cet aveu ne peut vous offenser, ne doit même pas vous étonner. — Cependant... — Et bien plus, lorsque vous saurez ce que je veux être pour vous, ce que je voudrais que vous fussiez pour moi, vous me saurez gré de cet aveu. — Vraiment, monsieur? lui dis-je, ne pouvant m'empêcher de sourire de sa vivacité.— Et il se pourra même que vous en soyez heureuse.—Heureuse? — Et fière... — Et fière? Voilà qui est charmant; je vous écoute. — Rien de plus simple. Vous êtes une courageuse femme, aussi jalouse de votre honneur qu'un homme l'est du sien. Vous êtes incapable de commettre une faute, autant par solidité de principes que parce que cette faute aurait l'air d'une lâche représaille, et de donner l'ombre d'une excuse à l'indigne conduite de votre mari. Est-ce vrai?— Cela est vrai, je n'ai jamais pensé autrement. — Vous le voyez, je fais une large part à l'élévation de vos sentiments. Je les comprends, car je les partage. Mais vous avez vingt ans à peine; devant vous une vie isolée, sans famille, sans liens. A cette heure, l'amitié de madame de Richeville vous suffit encore, vous êtes dans un état de transition, vous prenez la cessation de la souffrance pour le bonheur. Cet état négatif ne durera pas, votre cœur s'éveillera, vous aimerez.

J'interrompis M. de Rochegune. — Vous avez, lui dis-je, jusqu'ici parlé avec trop de raison et de vérité pour que je tombe d'accord avec vous sur ce dernier point. Je n'aimerai plus... Une fatale mais violente passion a tué l'amour dans mon cœur.—Tué l'amour dans votre cœur! s'écria-t-il, mais vous n'avez jamais aimé. — Je n'ai jamais aimé?... — Jamais.— Voyons, monsieur de Rochegune, parlons-nous sérieusement, ou bien nous livrons-nous aux folies paradoxales de madame de Semur? — Je parle sérieusement : je vous le répète, vous n'avez jamais aimé. — Mais, monsieur... — Mais, madame... Dieu ne veut pas qu'il dépende du premier misérable venu d'allumer ou d'éteindre à jamais dans un cœur tel que le vôtre le plus divin de tous les sentiments, celui qui demande l'emploi des plus rares, des plus magnifiques facultés de l'âme. Je regardai M. de Rochegune avec étonnement, et je repris : — Comment, je n'ai pas aimé! Mais qu'ai-je donc éprouvé alors? Pourquoi cet anéantissement du cœur? pourquoi cette mort de toutes mes espérances?—Vous avez pris l'épuisement de la douleur pour l'anéantissement du cœur. Est-ce que le cœur s'anéantit? Est-ce qu'on renonce à toute espérance quand on n'a rien à regretter?—Rien à regretter, monsieur! — Non, vous avez beaucoup à déplorer, mais heureusement vous n'avez rien à regretter; aussi l'avenir vous reste-t-il tout entier avec ses horizons sans bornes. — L'avenir...

— Sans doute, l'avenir; pourquoi non? Qui vous le ferme? Dites-moi qu'une passion noble, grande, profonde, généreusement partagée, mais brusquement brisée par un événement surhumain, laisse dans l'âme des regrets éternels, et la ferme à toute espérance, je vous croirai. Oui, ces regrets seront éternels, parce que leur cause sera pure; éternels parce qu'au lieu de les étouffer on les entretiendra pieusement; éternels, parce qu'on y trouvera l'amère volupté que donne la conscience d'une douleur inconsolable, parce que le bonheur qu'on a perdu est irréparable. Mais cette pieuse fidélité au culte du passé prouvera-t-elle que l'amour est éteint dans le cœur? Au contraire, elle prouvera qu'il n'y a jamais brûlé plus pur et plus ardent. Eh bien! avez-vous ressenti quelque chose de pareil? Non, sans doute; après avoir affreusement souffert, vous avez fui avec horreur les souvenirs de vos souffrances, vous avez remercié Dieu de vous avoir délivrée de votre bourreau, pauvre et malheureuse femme! — Cela est vrai. Loin de me complaire dans ces souvenirs détestés, je les ai fuis. Mais, si fatal, si honteux même, je vous l'accorde, qu'ait été mon amour, je n'en ai pas moins aimé. Je n'aurais pas, sans cela, épousé M. de Lancry. — Eh! mon Dieu, il y a des surprises de cœur comme il y a des surprises de sens; les séduisants dehors de votre mari, ses hypocrites et douces paroles, votre empressement si naturel d'échapper à la tutelle de votre tante, votre confiance ingénue dans un homme que vous croyiez sincère et loyal, votre générosité native, le manque absolu de comparaison, tout vous a poussée à un mariage indigne de vous. Une fois mariée, une fois malheureuse, vous avez pris votre obéissance aveugle au pouvoir de votre mari, votre courageuse observance de vos devoirs, pour le noble dévouement de l'amour; vous avez été vertueuse, résignée; vous vous êtes crue passionnée. — Mais n'ai-je pas ressenti les tortures de la jalousie?

— Tout s'enchaîne; partant d'une impression fausse, vous vous êtes trompée sur la jalousie comme sur l'amour. — Je me suis trompée? — L'ingratitude de votre mari vous a bien plus révoltée que son infidélité. — Mais pourquoi n'aurais-je pas aimé M. de Lancry? — Parce qu'il était indigne de vous. — Comment! vous croyez qu'on n'aime véritablement que les personnes dignes de soi? — Je crois que vous, Mathilde de Maran, vous ne pouvez aimer, véritablement aimer, qu'une personne digne de vous... — Mais voyez M. Sécherin, il est aussi bon que sa femme est perverse; elle l'a honteusement trompé, et il l'adore. — Je ne parle pas de M. Sécherin; je ne généralise pas, je précise. Je dis que vous, vous ne pouvez véritablement aimer que quelqu'un digne de vous. — Mais pourquoi moi plus que tout autre dois-je éprouver ainsi? — Parce que l'amour doit être pour vous, comme pour les âmes d'élite, je vous le répète, un magnifique échange de généreux sentiments. — Vos raisons sont spécieuses, et la vanité pourrait venir en aide à la conviction, dis-je à M. de Rochegune; mais je ne suis pas persuadée. — Vous le serez. — Mais pourquoi voulez-vous me donner cette conviction : que mon cœur a été surpris, que je n'ai pas véritablement aimé, et que je dois aimer quelqu'un digne de moi? — Je veux vous donner cette conviction pour vous amener à être heureuse et fière de mon aveu, je vous l'ai dit. — Expliquez-vous. — En vous prouvant que vous n'avez jamais aimé, que vous ne pouvez aimer qu'un homme digne de vous, je vous amène nécessairement à avouer que vous aimerez un jour. — Je n'avoue pas cela du tout... Qui vous dit d'abord que je trouverai cet homme digne de moi; et puis enfin, qui vous dit que je l'aimerai?... — Tout me le dit. Ce sera une des exigences de votre position; mais votre caractère, vos principes sont tels, que lorsque vous aimerez, il faudra que non-seulement vous puissiez avouer hautement votre amour, mais vous en glorifier à la face du monde...

— Un tel amour est rare... — Et les hommes dignes de l'éprouver plus rares encore. Aussi vous dis-je que, lorsque vous aurez rencontré un de ces hommes, forcément vous l'aimerez, tout vous y poussera : le besoin de votre cœur, la fierté d'être aimée ainsi, les mystérieuses affinités qui rapprochent les âmes supérieures. — Mais cet homme? — Cet homme, si vous le voulez, ce sera moi... — Vous?... — Moi... Je vous dis cela, parce que je me crois digne de vous. — De la part de tout autre, cette assurance serait le comble de la fatuité, dis-je gravement à M. de Rochegune, en lui tendant la main; mais vous, je vous crois... vous aviez raison, je suis heureuse et fière de cet aveu. — Je vous le disais bien, reprit-il avec une incroyable simplicité. — J'imiterai votre franchise, dis-je à M. de Rochegune. Il se peut que mon cœur s'éveille. Si jamais j'éprouvais pour vous un amour tel que celui que vous peignez, un amour dont vous et moi pussions nous enorgueillir, alors... je vous le jure, je m'y abandonnerais avec bonheur, avec sécurité... Mais, hélas!... l'amour le plus pur, le plus saint... est-il à l'abri des calomnies du monde?

— Je ne veux pas m'établir le champion du monde, mais le mal qu'il fait a presque toujours pour cause la dissimulation ou la faiblesse de ceux qui se plaignent. La conscience est troublée, alors on manque de courage. Si vous éprouviez, au contraire, un sentiment dont vous pussiez être fière, que vous pussiez avouer à la face de tous, pourquoi le cacheriez-vous? Si vous le faisiez, ce serait une lâcheté, et vous mériteriez d'être calomniée. Vous n'avez rien à vous reprocher! Alors pourquoi recourir à la feinte, à ces réticences qui accompagnent toujours une conduite coupable? Pourquoi donc, après tout, la vertu n'aurait-elle pas son audace comme le vice a la sienne? Pourquoi une femme comme vous et un homme comme moi, je suppose, n'imposeraient-ils pas courageusement à la société leur amour loyal et pur, aussi bien que votre mari et Ursule lui imposent leur double adultère? Le monde aime la résolution, la hardiesse... eh bien! que les honnêtes gens soient aussi hardis, aussi résolus que les gens corrompus; à courage égal, le monde préférera les honnêtes gens, j'en suis sûr.

Je fus charmée de l'expression de noble arrogance qui animait les traits de M. de Rochegune. — Vous avez raison, lui dis-je, entraînée malgré moi par le courant de sa généreuse pensée ; il serait beau de réduire la calomnie à l'impuissance en dépassant ouvertement le terme que ces malveillantes insinuations oseraient à peine indiquer.

Après avoir un moment réfléchi, je dis à M. de Rochegune : — Je vais vous donner une preuve de franchise et de confiance, en vous faisant une question étrange. Il y a trois ans, pourquoi ne m'avez-vous pas parlé ainsi? — Parce qu'il y a trois ans, j'étais plus jeune, et pas assez sûr de moi pour oser vous parler ainsi. Mortagne savait mon amour ; il me conseilla fortement de quitter la France, de voyager, d'utiliser ma vie en servant une noble cause, jusqu'à ce que j'eusse acquis assez d'empire sur moi-même pour « dégager l'or de ses scories, » disait-il, pour épurer tellement cet amour, que je pusse venir vous l'offrir sans rougir. —Et si, en arrivant, vous m'eussiez trouvée consolée de l'abandon de mon mari et aimant dignement un cœur digne du mien?... — Les sentiments élevés et désintéressés sont à l'épreuve des durs mécomptes, si douloureux à l'amour-propre. Dans une circonstance pareille, je vous aurais dit ce que je vous dis, offert ce que je vous offre, et cela devant la personne aimée... car, aimée par vous, elle eût été capable de me comprendre. — Et si j'avais aimé un homme indigne de moi? — Cela ne se pouvait pas ; il est des impossibilités morales comme des impossibilités physiques ; je vous le répète, vous ne pouviez qu'aimer sans rougir. — Mais si le contraire arrivait, homme opiniâtre?...

Après m'avoir un instant regardée en silence, M. de Rochegune me dit, avec une expression solennelle qui donnait une grande valeur à ces mots : — Je douterais de moi-même...

Tel fut le singulier et premier entretien que j'eus avec M. de Rochegune.

CHAPITRE LV.

Les confidences.

Je restai assez longtemps avant de ressentir, si cela se peut dire, le contre-coup de mon entretien avec M. de Rochegune. Il y avait en lui tant de franchise et de loyauté, que je n'apportai pas dans nos relations la réserve que son aveu aurait peut-être dû m'imposer. Je continuai de le voir presque chaque soir chez madame de Richeville, où il venait très-assidûment, ainsi que les autres amis de la duchesse ; assez souvent aussi je le vis chez moi le matin. J'avais une telle confiance en moi et en lui, que je me laissais aller sans crainte au charme de cette affection naissante. Je ne le cachais pas ; j'étais fière, et, je le crois, justement fière des preuves d'attachement que M. de Rochegune m'avait données, et de la noble influence qu'à mon insu j'avais exercée sur sa vie. Je jouissais de ses succès, qui grandissaient chaque jour. Il parlait rarement à la Chambre des pairs, mais son éloquence faisait vibrer toutes les âmes généreuses ; l'influence de sa parole était d'autant plus puissante, que son indépendance était absolue. Il n'appartenait à aucun parti, ou plutôt appartenait à tous, par ce qu'ils avaient de noble et d'élevé ; partisan déclaré de ce qui était juste, humain, grand, vraiment national, il était impitoyable aux lâchetés, aux égoïsmes, aux hypocrisies ; ne s'inféodant à personne, il s'était fait ainsi une position exceptionnelle, stérile pour les avantages personnels qu'il aurait pu en tirer, admirablement féconde pour les augustes vérités qu'il répandait en France, en Europe.

Le retentissement de son nom et de son beau caractère alla si loin, qu'un souverain du Nord, après avoir résisté à toutes les instances de la diplomatie française au sujet d'une concession qu'on lui demandait, fit remettre à M. de Rochegune une lettre, dans laquelle il l'informait que, quoiqu'il ne le connût pas personnellement, il se faisait un plaisir d'accorder à la considération de son nom et des services qu'il rendait à la cause de l'humanité... ce qu'il avait jusqu'alors refusé. Il y avait, ce me semble, autant de touchante estime que de haute bienveillance dans cet hommage d'un prince qui, n'ayant eu aucune relation avec M. de Rochegune (absolument étranger à la question qui se traitait), et sachant son désintéressement des emplois publics, trouvait pourtant le moyen de lui faire une noble part dans les affaires du pays, en accordant à la seule influence de son caractère une concession des plus importantes. Je n'oublierai jamais la joie de M. de Rochegune lorsqu'il vint me confier cette bonne nouvelle, ni la grâce touchante avec laquelle il voulut me persuader que, puisant toutes ses nobles inspirations dans ma pensée, c'était à moi qu'il devait rapporter cette faveur insigne dont il était si fier. Quoique inespérée, cette grâce combla plus qu'elle n'étonna les amis de M. de Rochegune. Sa philanthropie éclairée, son talent d'orateur, les guerres qu'il avait faites, son instruction profonde, variée, en faisaient un personnage très-éminent.

Presque tous les étrangers distingués, soit par le savoir, soit par la naissance, tenaient beaucoup à être reçus chez madame de Richeville ; et il était facile de voir que la société de la duchesse aimait à faire montre de M. de Rochegune, qui s'était concilié les plus hautes et les plus flatteuses sympathies. Et pourtant, une fois dans l'intimité, personne mieux que lui n'avait l'art de faire oublier cette supériorité si éclatante et si reconnue, par une simplicité charmante, par une gaieté douce et communicative. Il avait non-seulement le rare talent de plaire, mais encore celui de donner envie de plaire. Ses préférences pour moi, et, pourquoi ne le dirais-je pas, mes préférences pour lui, car l'affection qui les dictait n'avait rien qui pût me faire rougir, semblaient si naturelles, et étaient tellement avouées par nous dans la société de madame de Richeville, qu'on se serait, pour ainsi dire, fait un scrupule de priver M. de Rochegune du plaisir de m'offrir son bras ou de se placer à côté de moi ; cette bienveillante tolérance, de la part de personnes d'une rigidité connue, prouvait assez combien notre attachement était honorable. J'avais une tendre amitié pour madame de Richeville ; chaque jour elle me témoignait de nouvelles bontés. Je chérissais Emma comme j'aurais chéri une jeune sœur, jamais je n'avais été plus heureuse. Je passais presque toutes mes soirées chez madame de Richeville, à l'exception de mes jours de Bouffons, et de quelques autres jours où je restais seule à rêver. Le matin, je faisais quelques promenades, des visites intimes, ou bien je me mettais au piano. Je me trouvais si bien de cette nouvelle vie calme et intime, que je n'avais pas voulu consentir à aller quelquefois au bal. Un fait, peut-être inouï dans les fastes de la société, vint montrer sous un nouveau jour le caractère déjà si excentrique de M. de Rochegune.

Pour comprendre ce qui va suivre, je dois dire, ce que j'avais d'ailleurs très-facilement oublié, que M. Gaston de Senneville, neveu de madame de Richeville, s'était occupé de moi, pensant nécessairement que l'évidence des soins de M. de Rochegune, et l'évidence non moins grande avec laquelle je les accueillais, constituaient une sorte d'amitié fraternelle qui lui laissait, à lui, M. de Senneville, toutes les chances possibles de m'inspirer un sentiment plus tendre. Il était fort jeune ; il avait, je crois, vingt ans. Madame de Richeville le recevait avec bonté : c'était la nullité dans l'élégance, et l'insignifiance dans la bonne grâce la plus parfaite ; ayant d'ailleurs des manières excellentes, et suppléant à ce qui lui manquait du côté de l'esprit par un usage du monde si précoce, que ses façons exquisement formalistes faisaient un contraste presque ridicule avec sa jolie figure, encore toute juvénile. Après les enfants savants, les petites filles qui font les madames, je ne sais rien de plus fâcheux que les très-jeunes gens qui remplacent la gaieté, l'étourderie confiante de leur âge par un aplomb sérieux, par un dédain profond de tout ce qui est franchement joyeux et amusant. Certes, cette cérémonieuse exagération est encore préférable à l'insouciance ou à la familiarité, presque grossière, de beaucoup d'hommes de la société ; aussi, moi et madame de Richeville, nous ne plaisantions que très-intimement de la fatuité grave et compassée de son neveu. Je l'avais accueilli avec d'autant plus de bienveillance que je ne lui supposais pas la moindre prétention. Il ne m'avait, d'ailleurs, rendu que de ces hommages que tout homme bien né doit rendre à une femme ; mais, de nos jours, les gens de très-bonne compagnie sont si rares, et les hommes s'occupent si peu des femmes, que les moindres égards deviennent presque compromettants. Ainsi, ce qui passait pour du savoir-vivre dans le très-petit cercle de madame de Richeville devait sans doute passer pour une cour très-assidue et très-éclairée dans une société moins restreinte et moins choisie. Il fallait la scène que je raconte pour m'éclairer sur les intentions qu'on prêtait à M. de Senneville, ou qu'il avait manifestées lui-même, mais dont je n'avais jamais eu le moindre soupçon.

Madame de Richeville entra un matin chez moi, et me dit en m'embrassant : — Vous me voyez folle de joie ; vous êtes l'héroïne d'un fait inouï, incroyable : on vous aime, on vous admire au delà de ce qu'on peut imaginer. On veut vous dédommager de tout ce que vous avez souffert. Quand je vous disais que le monde avait du bon ! il vous rend justice : me voici décidément optimiste. Madame de Richeville semblait si exaltée, que je lui dis en souriant : — Mais expliquez-vous donc ! dites-moi donc comment je suis devenue, sans m'en douter, l'héroïne de ce fait inouï, incroyable. — Je vais vous dire cela et vous faire rougir !... oh ! mais rougir de toutes vos forces, car les louanges ne vous ont pas été épargnées ; mais, ce qu'il y a de charmant, c'est que c'est une sottise de mon neveu Gaston de Senneville qui a inspiré à M. de Rochegune les plus éloquentes paroles... et... Mais je vais tout vous dire. Vous savez qu'hier soir, par hasard, j'ai fermé ma porte pour aller au jeudi de madame de Longpré. Je ne pouvais m'en dispenser : il y avait des siècles que je n'y étais allée. Notre bonne princesse et le prince se faisaient les mêmes reproches. J'étais convenue avant-hier avec eux d'aller les prendre ; hier, nous arrivons tous trois chez madame de Longpré. Je n'estime pas le caractère de cette femme : avec tout son esprit, elle manque de courage ; elle laisserait atrocement déchirer devant elle le plus dévoué de ce qu'elle appelle ses amis intimes, sans autre observation que des : « Ah ! mon Dieu ! que dites-vous là ? Je n'aurais jamais cru cela !... Mais, est-ce bien vrai?... C'est sans doute exagéré, etc. » Le prince d'Héricourt va maintenant si peu dans le monde, que son arrivée chez madame de Longpré fut presque un événement. Vous ne sauriez croire, ma chère Mathilde, l'effet imposant que produisit sa présence, et comme elle changea presque subitement l'aspect de ce salon au moment où nous entrâmes. On y parlait si bruyamment, que c'est à peine si l'on entendit nous annoncer : lorsque le nom du prince retentit, il se fit tout à coup un profond silence ; tous les hommes, et même quelques jeunes femmes, se levèrent.

— Je pense comme vous, dis-je à madame de Richeville ; en songeant

à ces hommages rendus à un homme aujourd'hui déchu de tant de splendeurs passées, mais qui porte à sa hauteur un des plus beaux noms de France, on se réconcilie avec le monde. — N'est-ce pas ? Mais attendez la fin, vous vous étonnerez bien davantage. Il est inutile de vous dire que madame de Longpré voit tout Paris : sa maison est curieuse, parce qu'on y rencontre les sommités (vraies ou contestées) de toutes les opinions et de toutes les sociétés. Après l'arrivée du prince et de sa femme, madame de Longpré, qui, après tout, fait à merveille les honneurs de chez elle, au lieu d'encourager, selon son habitude, une conversation maligne et méchante, monta l'entretien sur un ton digne de ses nouveaux hôtes. Quelques moments après, arriva M. de Rochegune. Son discours d'avant-hier à la chambre des pairs avait eu un grand retentissement. Tous les yeux se tournèrent vers lui ; le prince lui tendit la main, et l'accueillit, comme toujours, avec cette affectueuse cordialité qui devient une précieuse distinction. D'autres personnes arrivèrent ; parmi celles-ci, mon cher neveu, Gaston de Senneville, superlativement bien cravaté, un ravissant bouquet à sa boutonnière, et se présentant, vous le savez, avec cette aisance compassée, cette grâce étudiée qui vous font rire... — Et qui vous désespèrent. — Certainement ; je suis très-bonne parente, et il y a de quoi se désoler... Il y avait donc grand monde chez madame de Longpré. Il faut que je vous nombre les personnes qui se trouvaient là : vous saurez pourquoi. Il y avait, entre autres, madame de Ksernika et son sauvage de mari, ce qui m'a ravie : vous saurez encore pourquoi. Il y avait madame l'ambassadrice d'Autriche, ce qui m'a encore ravie dans un autre sens, parce que rien de ce qui est délicat et élevé ne peut lui échapper. Il y avait encore (il arrivait en même temps que nous) ce grand homme d'Etat de qui M. de Talleyrand a si merveilleusement bien dit : « Il impose et repose. » — Impossible de le mieux peindre, dis-je à madame de Richeville ; mais n'aimez-vous pas aussi beaucoup le portrait que le prince d'Héricourt faisait de lui l'autre jour : « Au contraire de presque tous les hommes, il sait se faire aimer « par sa mâle fermeté, respecter par sa grâce exquise, séduire par les « facultés les plus sérieuses, et être populaire par l'illustration de sa « naissance. » — Je trouve ce portrait aussi très-ressemblant, me dit madame de Richeville, quoique encore loin de l'original, car il est aussi difficile de rendre les nuances d'un noble caractère que d'une belle physionomie. Que vous dirai-je ? on trouvait réunie chez madame de Longpré l'élite de Paris, et je fus ravie de voir ainsi le monde au grand complet être témoin de la scène que je vais vous raconter. — Dites donc vite, car je meurs d'impatience.

Madame de Richeville continua : — M. de Rochegune causait près de la cheminée avec madame de Longpré. On vint à parler du dernier concert du Conservatoire, où nous étions ensemble, et l'on me demanda si vous étiez bonne musicienne ; c'est à ce propos que la conversation s'engagea sur vous. — Certainement, répondis-je, et il est malheureux pour les amis de madame de Lanery qu'elle soit d'une insurmontable timidité ; car elle les prive souvent du plaisir de l'entendre. Elle a une excellente méthode et un goût parfait. — La première fois que j'ai entendu madame de Lanery parler, dit M. de Rochegune, j'ai été certain qu'elle devait chanter à merveille ; le timbre de sa voix est si naturel, que le chant, chez elle, n'est pas un talent, mais une sorte de langage musical. Madame de Ksernika, qui ne vous pardonne pas, sans doute, ma chère Mathilde, le mal qu'elle a voulu vous faire autrefois, sourit d'un air perfide, et dit doucereusement à M. de Rochegune, voulant sans doute l'embarrasser : — Vous êtes un des grands admirateurs de madame de Lanery, monsieur ? — Oui, madame ; mais je l'aime peut-être encore plus tendrement que je ne l'admire, dit M. de Rochegune d'une voix si ferme, d'un ton si franc, si respectueux, si passionné, que, malgré sa singularité, cet aveu public sembla la chose du monde la plus convenable. — Je sais mieux que personne la loyauté de M. de Rochegune, dis-je à madame de Richeville en rougissant ; que devant vous et vos amis il ait la franchise de son attachement pour moi, soit ; mais, devant des personnes dont la bienveillance ne m'est pas assurée...

— Vous êtes injuste, ma chère Mathilde ; la fin de ceci vous prouvera que notre ami a, au contraire, parfaitement agi. Madame de Ksernika releva, bien entendu, le mot de *tendrement*, et dit à M. de Rochegune en minaudant et pour lui porter un coup dangereux : — Voici qui est au moins très-indiscret. Savez-vous que c'est une espèce de déclaration qui pourra bien revenir aux oreilles de madame de Lanery ? — Eh !... croyez-vous, madame, dit M. de Rochegune, qu'il n'y a pas longtemps que j'ai déclaré à madame de Lanery que je l'aimais passionnément ? Madame de Ksernika prit un air étonné, effaré, baissa les yeux, les releva, les baissa encore avec une expression de pudeur alarmée, et dit enfin : — Je suis désolée, monsieur, d'avoir, par une plaisanterie, provoqué une réponse dont les conséquences peuvent être aussi graves pour la réputation de madame de Lanery, et... M. de Rochegune ne la laissa pas achever, et lui dit de l'air du monde le plus naturel : — Et pourquoi donc, madame, la réputation de madame de Lanery souffrirait-elle de ce que j'ai dit ? Ne doit-on pas s'enorgueillir de l'admiration et de l'amour qu'on éprouve pour elle ? ne se fait-on pas gloire d'être sensible à tout ce qui est noble et grand ? faut-il dissimuler son enthousiasme, parce que c'est une femme jeune et charmante qui a une âme noble et grande ? — Non, sans doute, monsieur, reprit madame de Ksernika avec son sourire perfide. Seulement, cet enthousiasme pourrait faire supposer aux médisants que la personne qui l'inspire n'y est pas insensible... — Mais tout ce que je désire, c'est que les médisants soient des premiers convaincus que madame de Lanery n'est pas du tout insensible à l'enthousiasme qu'elle m'inspire, s'écria M. de Rochegune en jetant sur madame de Ksernika un regard de mépris sévère. Les médisants !... mais si par hasard vous en connaissez, madame, faites-moi donc la grâce de leur dire que madame de Lanery sait le profond amour qu'elle m'inspire, qu'elle a pour moi un attachement sincère, que je la vois chaque jour, et qu'il n'y a pas de bonheur comparable à celui que je goûte dans cette intimité charmante. M. de Rochegune, en établissant ainsi fièrement et hardiment une intimité que les insinuations de madame de Ksernika voulaient laisser dans un demi-jour perfide, renversait le méchant échafaudage de cette femme ; tout interdite, elle voulut appeler à son aide mon neveu Gaston de Senneville, qui s'était, à ce qu'il paraît, déclaré votre adorateur, et avait laissé croire que vous ne repoussiez pas ses prétentions.

— Mais M. de Senneville ne m'a jamais dit un mot qui pût me le faire supposer, m'écriai-je... et jamais moi-même... — Mon Dieu, ma chère enfant, je le sais bien, me dit madame de Richeville en m'interrompant ; aussi vous allez voir comme mon neveu a été puni de son outrecuidance. Les loyales paroles de M. de Rochegune l'avaient déjà mis très-mal à son aise, comme bien vous pensez. Il devint pourpre. Madame de Ksernika lui dit en le regardant d'un air moqueur : — Eh bien ! monsieur de Senneville, que pensez-vous des idées de M. de Rochegune sur la discrétion ? Mon malheureux neveu ne brille pas par l'improvisation. Il fallut pourtant parler, sous peine de passer pour un sot. Vous allez voir qu'il ne gagna pas beaucoup à rompre le silence. Il répondit donc d'un air sentencieux à la question de madame de Ksernika : — Je trouve, madame, que M. de Rochegune ne paraît pas faire cas du mystère en amour, et je ne puis être de son avis ; il y a tant de charme dans l'obscurité, que... dans le demi-jour que l'on... Et puis ce fut tout ; impossible à Gaston d'aller plus loin. Sa voix s'altéra, tous les regards s'attachèrent sur lui, il balbutia, toussa ; M. de Rochegune en eut pitié, et lui répondit d'abord avec une sorte d'affabilité presque paternelle, puis en s'animant peu à peu : — Je vous assure, mon cher monsieur de Senneville, que je sais tout le prix de l'ombre et du mystère... par exemple, pour une beauté douteuse, ou sur le retour, pour une lâche perfidie, pour un amour menteur ou coupable ; mais, voyez-vous, lorsqu'il s'agit d'une beauté aussi pure, aussi éclatante qu'un beau marbre antique éclairé des premiers rayons du soleil (c'est pour madame de Lanery que je dis cela), ajouta-t-il par une parenthèse moqueuse en regardant fixement madame de Ksernika ; mais, lorsqu'il s'agit d'un sentiment qui fait l'orgueil et le bonheur de ceux qui le partagent (c'est de mon amour que je parle ainsi), pour mettre cette beauté, cet amour en lumière, je ne sais pas de jour assez radieux, d'azur assez limpide, de voix assez sonore, d'adoration assez retentissante... Alors, en comparant les divines jouissances que l'on goûte ainsi, le cœur fier, le front haut, l'œil hardi, à de ténébreux plaisirs, honteux et craintifs, je me demande qui a jamais pu comparer l'aigle au hibou, le soldat à l'assassin, l'honneur à l'infamie, ce qui s'avoue à ce qui se cache, ce qui se dit à ce qui se tait ; je vous demande enfin à vous-même, madame, si dans ce moment je ne dois pas être mille fois plus heureux de pouvoir prononcer tout haut le nom de la femme que j'aime, que d'être forcé de balbutier en rougissant ce nom chéri ou de le profaner par mon impudence. Jamais, s'écria madame de Richeville avec exaltation, vous ne pourrez vous imaginer, ma chère Mathilde, l'admirable expression des traits de M. de Rochegune pendant qu'il parlait ainsi, le feu de son regard, la puissance, la fierté de son geste, l'accent ému, passionné, de sa voix, son attitude à la fois si calme et si impérieuse ! Que vous dirai-je ? l'impression qu'il produisit fut électrique ; tous ceux qui assistaient à cette scène, Gaston, madame de Ksernika elle-même, partagèrent le chevaleresque enthousiasme de M. de Rochegune durant un de ces moments si rares, si fugitifs, où toutes les âmes montées à un généreux unisson vibrent noblement à de fières et éloquentes paroles. Ce n'est pas tout : la première exaltation apaisée, le prince d'Héricourt, comme pour donner une consécration suprême aux paroles de M. de Rochegune, le prince d'Héricourt, dont la voix a tant d'autorité, vous le savez, en matières de principes et d'honneur, s'écria en prenant dans ses mains la main de M. de Rochegune : — Bien, bien, mon ami ! qu'une fois au moins il soit bien proclamé et prouvé à la face du monde qu'il est des amours si élevés, si honorables, que ceux qui les partagent peuvent prendre tous les gens de bien et de cœur pour confidents ; soyez sûr que la société acceptera cet amour aussi loyalement qu'il est posé devant elle. Il vous appartenait, à vous et à une jeune femme dont je ne prononce le nom qu'avec le respectueux intérêt qu'elle mérite, de faire revivre de nos jours l'une de ces pures et saintes affections qui exaltent les belles âmes jusqu'à l'héroïsme. — Vous avez raison, mon ami, ajouta la vénérable princesse d'Héricourt. Au moins une pauvre jeune femme qui a bien souffert saura que, si le monde a été malheureusement impuissant à lui épargner d'affreux chagrins, il lui a tenu compte du courage, de la pieuse résignation qu'elle a montrée, et qu'il lui témoigne sa sympathie en respectant les consolations qu'elle cherche dans un sentiment dont les personnes les plus austères se glorifieraient. — Espérons aussi, dit le prince d'une voix imposante et sévère, que ce qui s'est dit ici aura un retentissement salutaire... que ces paroles parviendront jusqu'à ceux qui croient que la société n'a ni le pouvoir ni l'énergie de châtier les lâches excès que la justice humaine

ne peut atteindre. Qu'une fois au moins, et puisse cet exemple être fécond! la voix publique flétrisse un homme indigne, et le punisse en prononçant contre lui une sorte de divorce moral; que cette voix dise à la noble et malheureuse femme de cet homme : « A celui qui vous a abreuvée de chagrins et d'outrages, à celui qui s'est séparé de vous pour se déshonorer par une vie d'un cynisme révoltant, à celui-là vous ne devez rien, madame, rien que de conserver son nom sans tache, parce que son nom est désormais le vôtre... Votre cœur est blessé, pauvre femme; après avoir longtemps souffert et pleuré en silence, vous trouvez de douces consolations dans un attachement aussi dévoué que délicat. Ni Dieu ni les hommes ne peuvent vous blâmer. » Ce sentiment est noble, pur et franc; le monde y applaudit, sa médisance l'épargne! Encore une fois, honneur et gloire à vous, mon ami, ajouta le prince en serrant avec une nouvelle émotion la main de M. de Rochegune dans les siennes. Désormais, au moins, deux cœurs malheureux, et séparés par les lois humaines, pourront sans crainte chercher le bonheur dans un sentiment dont ils n'auront point à rougir... Votre exemple aura été leur guide et leur salut. Si on les calomniait, ils citeraient votre nom, et la calomnie se tairait...

— Mon Dieu! dis-je à madame de Richeville en essuyant mes yeux, car j'étais profondément émue, mon Dieu! que je regrette qu'il s'agisse de moi, car je ne puis dire assez combien j'admire ce langage! — Et encore, ma chère Mathilde, je vous le rends mal, je l'affaiblis, j'en suis sûre; et puis comment vous peindre la majesté de la physionomie du prince, le noble courroux qui fit rougir son front sous ses cheveux blancs, lorsqu'il qualifia l'indigne conduite de votre mari, et l'expression d'ineffable bonté avec laquelle il parla de vous! Encore une fois, chère enfant, il faut renoncer à vous rendre l'effet de cette scène : vous savez que le prince et la princesse personnifient l'honneur, la religion, la dignité, la naissance. Jugez donc, encore une fois, de l'imposante grandeur de cette scène, qui avait pour témoin l'élite de Paris! Maintenant, avez-vous le courage de blâmer M. de Rochegune de son indiscrétion? — Non, sans doute, m'écriai-je en prenant la main de madame de Richeville, car je dois à son indiscrétion un des plus doux moments de ma vie. — N'est-ce pas? — Si ce n'était vous qui me racontiez cela, mon amie, j'aurais de la peine à croire ce que j'entends, tant cette scène me semble loin de nos habitudes, de nos mœurs, de notre temps.

— Mais aussi, s'écria madame de Richeville, croyez-vous que le prince que la princesse, que M. de Rochegune soient beaucoup de notre temps? Je ne parle pas de vous, chère enfant, vous me gronderiez; mais croyez-vous qu'il se rencontre souvent un homme d'une loyauté si reconnue, qu'il vous honore et vous place, pour ainsi dire, plus haut encore dans l'opinion publique par un aveu qui, dans la bouche de tout autre, eût à jamais compromis votre réputation? Comment, l'autorité de ce caractère chevaleresque est telle, la confiance qu'il inspire est si grande, que des personnes qui représentent ce que la société a de plus éminent, de plus vénéré, consacrent l'amour de cet homme pour une femme qui n'est pas la sienne, tant cet amour est sublime, tant cette femme est digne de cet amour!... Ah! Mathilde... Mathilde... me dit madame de Richeville avec un accent de honte et de remords qui me navra, jamais je n'ai mieux senti la distance qui existe entre vous et moi... jamais je n'ai plus amèrement regretté les fautes que j'ai commises... — Qu'osez-vous dire? m'écriai-je, voulez-vous mêler quelque amertume à cet hommage que je mérite si peu?... Qu'ai-je donc fait, mon Dieu! pour être digne de ces louanges, de cet intérêt que je dois à votre constante et ingénieuse amitié? N'est-ce pas vous qui avez mis tout l'esprit de votre cœur à faire valoir ma seule qualité, bien négative, hélas! la résignation? Mon Dieu! est-ce donc si difficile de souffrir? Ai-je seulement lutté? Ai-je seulement prouvé mon amour par quelque trait de dévouement? Non : je l'aurais fait, sans doute, je le crois; mais enfin, l'occasion ne s'est pas présentée. Je n'ai pas montré un de ces caractères énergiques qui se sacrifient courageusement à de nobles infortunes, qui n'hésitent pas entre leur bonheur et celui d'êtres qui méritent l'intérêt et la sympathie des honnêtes gens. Non, non, encore une fois, non; j'ai aimé avec la lâche abnégation d'une esclave un homme indigne de moi, et par cela même mes souffrances ont manqué de grandeur. Ne me comparez donc pas à vous, qui avez su si vaillamment reconquérir mille fois plus que vous n'aviez perdu... Contre quelle séduction ai-je lutté? Cet amour même dont je suis fière, je l'avoue, que m'a-t-il coûté à inspirer?... Rien... Je n'ai eu qu'à me laisser aimer. Ce n'est pas ma fausse modestie qui me donne ces convictions; mais je vous jure, mon amie, que je suis encore à comprendre la passion que j'ai inspirée à M. de Rochegune. Certes, je sens en moi de généreux instincts; mais ce ne sont pas mes pressentiments que M. de Rochegune aime en moi. Enfin, mon amie, on vante la délicatesse, la pureté de cet amour; mais cette délicatesse, cette pureté, ne me coûtent pas, je n'ai pas même à lutter contre des ressentiments plus vifs. Si je compare ce que j'éprouve auprès de M. de Rochegune à ce que je ressentais auprès de M. de Lancry avant mon mariage, et pendant les rares moments de bonheur que j'ai goûtés... quelle différence!... Au fond de toutes mes émotions d'alors, si heureuses qu'elles fussent, il y avait toujours de l'embarras, de l'inquiétude; auprès de M. de Rochegune, il n'y a rien de tel. Lorsqu'il est là, j'éprouve un bien-être, une sérénité indicibles; au lieu de précipiter ses pulsations, mon cœur semble battre plus également qu'à l'ordinaire; la présence, la conversation, les aveux même de cet ami bien cher ne me troublent pas; j'éprouve ces épanouissements de l'âme qu'excitent toujours en moi l'admiration de ce qui est généreux et bon, la lecture d'un beau livre, la contemplation d'un noble spectacle, ou le récit d'une action héroïque.

Madame de Richeville me regarda d'abord avec étonnement, puis elle secoua la tête en souriant avec tristesse.—Tout ce que je désire est que ce calme dure, ma chère Mathilde. Je vous connais; lors même que vos principes ne seraient pas ce qu'ils sont, votre amour est maintenant placé si haut à la face de tous, que vous mourrez plutôt que de renoncer à cette gloire unique ou de la profaner. — S'il faut tout vous dire, repris-je en rougissant, je suis quelquefois effrayée de ne pas me sentir plus d'exaltation, plus d'enthousiasme pour M. de Rochegune, quoique j'apprécie mieux que personne ses rares qualités. On dit que l'amour le plus vivace n'est pas celui qui se développe subitement comme ces plantes éphémères qui germent, croissent et meurent en un jour... mais celui qui jette peu à peu ses invisibles racines au plus profond du cœur, mais celui qui croît sourdement et que l'on ne soupçonne pas, parce que ses envahissements sont insensibles... Eh bien! oui, quelquefois je crains que mon calme attachement pour M. de Rochegune ne cache un sentiment plus vif dont je sentirai bientôt peut-être la naissante ardeur. Alors, mon amie... si je résiste à ces entraînements, si j'en triomphe, je serai digne de vos éloges, de ceux que le monde m'accorde : mais à présent... la vertu m'est trop facile pour que je m'enorgueillisse. . .

CHAPITRE LVI.

Correspondance.

Quelques jours après la conversation que je viens de raconter, je reçus ces deux nouvelles lettres de M. de Lancry par la voie mystérieuse dont j'ai déjà parlé. Ces lettres, adressées à la même personne inconnue, étaient encore accompagnées d'un bouquet de fleurs vénéneuses, symbole du souvenir de M. Lugarto.

M. DE LANCRY A ***.

« Paris, mars 1834.

« Tout m'accable à la fois : c'est à devenir fou de rage et de honte. Voici maintenant que le monde s'imagine de moraliser et de me mettre au ban de certaines coteries prudes et revêches. Je me serais complétement moqué de ces vertueuses philippiques si elles n'avaient pas eu quelque réaction sur cette femme qui semble née pour mon malheur, et que je ne puis néanmoins m'empêcher d'aimer plus follement que jamais. Quand vous lirez ceci au fond de vos bruyères sauvages, vous vous demanderez, j'en suis sûr, si nous revenons au temps des Amadis et des Galaor. Je ne sais si vous avez autrefois rencontré dans le monde un marquis de Rochegune, homme assez original, fort riche, aussi philanthrope que l'était son père, bizarrement romanesque, allant en chevalier errant guerroyer çà et là, brave d'ailleurs, ne manquant pas d'esprit, et parlant à la Chambre des pairs, aujourd'hui contre ses amis, demain pour ses ennemis, si amis ou ennemis heurtent ses principes. Du reste, homme sans élégance, ne sachant ni jouir ni se faire honneur de sa fortune, car il a plus de trois cent mille livres de rentes et en dépense à peine soixante, dit-on. On prétend qu'il donne beaucoup en aumônes, mais dans le plus grand secret; c'est plus économique. Quant à sa figure, elle est assez caractérisée, mais dure et sans charme. Cependant les femmes sont si singulières, qu'en Italie, en Espagne, et même à Paris, il a eu assez d'aventures pour pouvoir prétendre à des succès moins sérieux que ceux qu'il ambitionne.

« Après un voyage de deux ou trois ans, il est revenu cet hiver à Paris. Ses traits se sont incroyablement bronzés sous le ciel d'Orient. Cet agrément, joint à d'épaisses moustaches brunes et à quelque chose de hautain, d'âpre et de cassant dans ses manières, lui donne la physionomie d'un bravo italien; mais, avec sa stupidité habituelle, le monde, admirant toujours ce qui est nouveau, s'est engoué de ce philanthrope matamore, de ce soldat-avocassier, de ce millionnaire avare, et à cette heure on ne jure que par lui. Si vous me demandez pourquoi je m'étends avec autant de complaisance sur ce portrait, c'est que M. de Rochegune est tout simplement l'amant de ma femme. Ne prenez pas ceci au moins pour du cynisme : en parlant de la sorte, je suis l'écho des gens les plus graves, les plus religieux, qui ont pris ce bel et touchant amour sous leur patronage. Oui, ils ont proclamé madame de Lancry libre de tous liens envers moi; l'unique condition qu'ils ont mise à ce divorce au petit pied est qu'elle garderait mon nom pur et sans tache. Sauf ces réserves, elle est donc parfaitement autorisée à goûter en paix et au grand jour toutes les chastes douceurs de l'amour platonique avec M. de Rochegune, vu que je suis un misérable, et que j'ai abandonné ma femme pour vivre avec ma maîtresse dans un cynisme révoltant.

« Savez-vous qui s'est ainsi porté accusateur public devant la société au nom de ma compagne outragée? c'est le vieux prince d'Héricourt, l'homme pur et honorable, le grand seigneur par excellence. Vous m'avouerez qu'il joue là un singulier rôle, d'autant plus singulier, que son

réquisitoire moral est venu à propos d'une nouvelle excentricité de M. de Rochegune, qui un beau jour a trouvé charmant de déclarer devant tout Paris qu'il aimait passionnément ma femme, et que celle-ci le lui rendait bien, en tout bien et tout honneur, s'entend. Là-dessus le vieux prince et la princesse (une angélique dévote, notez bien cela) se sont mis à crier bravo, à féliciter M. de Rochegune de sa franchise. Enfin l'enthousiasme, ou plutôt le ridicule engouement a été tel, qu'une femme de mes amies, qui m'a raconté cette scène, m'a avoué, tout en se moquant beaucoup d'elle-même, qu'un moment elle n'avait pu résister à l'exaltation générale. Vous le savez, tout est mode à Paris; aussi est-on pour l'instant affolé de ce qu'on appelle la loyauté chevaleresque de M. de Rochegune. Les femmes en perdent la tête, les hommes le jalousent ou le craignent. Madame de Lancry est citée comme un modèle admirable de vertueuse passion; et pour le quart d'heure l'amour platonique et ses innocentes consolations font fureur. Avec tout ce platonisme-là, je suis quelquefois tres-tenté de regarder M. de Rochegune comme le plus grand roué que je connaisse. Il n'y aurait rien de plus commode que cette nouvelle manière de conduire une liaison : on afficherait une femme le plus franchement, le plus vertueusement du monde, et, à l'abri de ce complaisant et chaste manteau, on rirait des niais et des bonnes âmes... Pourtant, non, non, je connais ma femme, ou elle est incroyablement changée, ou mon nom est toujours resté sans tache. De son côté, Rochegune est assez original pour trouver du piquant dans cet amour éthéré, dont l'immatérialité durera ce qu'elle pourra.

« Encore une fois, de tout ceci je me moquerais fort, si les paroles sévères et gourmées du vieux prince d'Hléricourt n'avaient eu pour moi de dures conséquences; je ne puis le nier, c'est une espèce d'oracle considéré et très-écouté; il a flétri ce qu'il a appelé l'indignité de ma conduite envers ma femme, disant que la société devait venger madame de Lancry en me témoignant une froideur significative. Malheureusement ces paroles ont eu de l'écho : des rivaux qui m'enviaient, des sots dont j'avais blessé l'amour-propre, de jeunes femmes que j'avais trompées, les laides que j'avais dédaignées, ont accueilli ces beaux propos du prince, et je m'aperçois depuis quelques jours qu'on me reçoit dans le monde avec un silence morne, une politesse glaciale, mille fois plus blessantes que l'impertinence, car je ne puis pas trouver le prétexte de me plaindre ou de me fâcher. Si le prince d'Hléricourt n'était pas un vieillard, je serais remonté à la source de cette misérable ligue, et je l'aurais provoqué; mais il n'y faut pas songer. Il me reste le Rochegune : vingt fois par jour, je suis tenté de me battre avec lui; mais je crains le ridicule : on croirait peut-être que ma jalousie cause ce duel. Pourtant j'aimerais à tuer cet homme, car je l'exècre : de tout temps il m'a été souverainement antipathique : il était l'ami de Mortagne, que je n'ai plus à détester. Avant mon mariage, je le trouvais déjà insupportable par ses affectations de charités obscures, de bienfaits mystérieux; mais au moins il n'avait pas cette physionomie impérieuse, cette attitude insolente qu'il a maintenant.

« L'autre jour, je l'ai rencontré; il était à cheval et moi aussi. Le sang m'a monté au visage : j'espérais qu'il ne me saluerait pas, et peut-être aurais-je été assez fou pour lui chercher querelle. Malédiction! il m'a salué; mais son salut a été un de ces outrages sans nom, sans forme, qu'on ressent jusqu'au vif et dont on ne peut se plaindre : il m'a semblé lire sur ses traits durs et impassibles, dans son regard sévère et perçant, qu'en moi il saluait l'homme dont madame de Lancry portait le nom, ou qu'il saluait peut-être le mari de sa maîtresse; car, après tout, je suis bien sot de croire à la vertu de ma femme! Mais encore non, non, malgré moi, je voudrais la croire coupable quelquefois : il me semble que je respirerais plus à l'aise... que mes torts me seraient moins odieux; mais je ne puis compter sur ses faiblesses : elle n'aura jamais l'énergie de commettre une faute; elle saura pleurer, gémir, mais se venger, jamais. Tout en y réfléchissant, j'aime mieux croire à sa vertu : quoique je n'aie aucun amour pour elle, il me serait peut-être plus pénible que je ne le pense de la savoir coupable : ce serait une blessure de plus à mon amour-propre.

« Ce qui m'obsède, ce qui m'irrite au dernier point, c'est de voir que personne ne trouve ce Rochegune ridicule : dans cette circonstance, qui prête tant à la moquerie, vingt autres à sa place auraient été hués. Que devient donc la méchanceté du monde? ou bien quel pouvoir a donc cet homme qui joue avec le feu, qui réussit là où tous les autres échoueraient? Comment fait-il pour se mettre très à la mode en affichant des principes qui réhabilitent, ne fût-ce que pour quinze jours, l'amour platonique, ce rêve caduc et niais des enfants, des pensionnaires ou des vieillards?... Non, non, il est impossible qu'il joue ce jeu-là franchement...

« Et pourtant si c'est une rouerie, ne trouvez-vous pas cet homme plus étonnant encore? Prendre pour dupes, pour complaisants, pour défenseurs, des personnes comme le prince d'Hléricourt et sa femme..... n'est-ce pas admirable? Tenez... c'est un problème que cet homme! mais, quel qu'il soit, je le hais, oh! je le hais jusqu'au sang... surtout depuis quelque temps; je ne sais pourquoi. C'est une haine sourde; c'est comme un pressentiment que cet homme me fera du mal, qu'il me blessera dans ce que j'ai de plus cher... Après tout, pourquoi prendre tant de détours avec vous? je vous écris pour épancher ma bile, pour exhaler tous les bouillonnements de mon âme. Eh bien! depuis que, directement ou indirectement, cet homme a été cause du froid accueil qu'on me fait dans le monde, Ursule est devenue intraitable à mon égard. Je ne sais si elle se trouve humiliée des humiliations qu'on m'impose, je ne sais si son amour-propre en souffre pour elle ou pour moi; mais elle a osé me dire que je méritais ce traitement par mon odieuse con-

Vouvray. — PAGE 140.

duite envers ma femme ; elle a osé me dire que la société faisait bien de me flétrir ainsi, et qu'elle devrait user plus souvent de cette sorte de vengeance, qui peut atteindre des vices ou des crimes qui échappent aux lois.

L'abbé Dampierre.

« — Mais, me suis-je écrié stupéfait de cette audace, n'êtes-vous pas attaquée comme moi, insultée comme moi ? — Eh ! m'entendez-vous me plaindre ? m'a-t-elle répondu. Le monde est juste : j'ai voulu, à quelque prix que ce fût (et à quel prix, mon Dieu !), être une femme à la mode, briller à Paris, être l'idole de ses fêtes... Tout cela, je l'ai été. L'on croit que c'est par amour que je vous ai enlevé à votre femme, et l'on me trouve odieuse ; on a raison : si l'on savait que je ne vous ai jamais aimé, on me trouverait bien plus odieuse, bien plus infâme encore, et l'on aurait toujours raison. Je vous le demande, n'était-ce pas à la tuer de mes propres mains ? Mais elle m'avait, depuis si longtemps, habitué à ses boutades, à ses caprices, que je n'aurais pas attaché beaucoup d'importance à ses duretés, si, depuis quelque temps, son humeur n'était devenue étrangement sombre, taciturne. Je n'ose dire, même à vous, les folies que j'ai faites pour la sortir de l'espèce de mélancolie morne où elle est plongée. Tout a été vain : maintenant elle refuse de descendre chez mademoiselle de Maran. Celle-ci, qui a subi la fascination de cette femme, est aussi impuissante que moi à la distraire. Ursule l'accueille tantôt avec indifférence, tantôt avec dédain. Elle passe des journées entières seule à lire ou à rêver ; sa femme de chambre, qui est à moi, me dit que sa maîtresse doit être sous l'empire d'un profond chagrin, qu'elle ne la reconnaît plus, qu'elle se promène quelquefois des heures entières dans sa chambre en marchant avec agitation ; puis qu'elle tombe, accablée, en se cachant la tête dans ses mains.

« Je la trouve en effet changée ; elle maigrit, elle perd ce coloris qui la rendait d'une fraîcheur idéale, elle perd ce léger embonpoint qui donnait tant de charmes à sa taille élancée ; ses yeux se creusent : depuis un mois je ne l'ai pas vue rire de ce rire moqueur et hardi, à la fois si redoutable et si séduisant chez elle. Par je ne sais quel caprice, elle veut souvent rester dans l'obscurité la plus complète ; alors, elle refuse de recevoir personne. Lorsque j'ai vu ces symptômes de tristesse dont j'ignorais la cause, j'espérais que le chagrin détendrait peut-être ce caractère inflexible. Heureuse et gaie, j'avais prodigué l'or pour satisfaire ses moindres caprices ; mélancolique et chagrine, j'aurais voulu lui offrir pour consolation des trésors d'amour délicat et passionné, trésors que j'amassais depuis si longtemps dans mon cœur, et que j'avais à peine osé lui dévoiler, tant je craignais ses railleries ! Je me disais : Enfin, voici le moment où je pourrai la dominer, peut-être, par l'ascendant du dévouement le plus tendre. Eh bien ! non, non, elle m'échappe encore... à genoux, à genoux devant elle, baignant ses mains de larmes... car cette femme me fait pleurer comme un enfant ; en vain m'écriai-je : — Par pitié, dites-moi ce qui vous afflige ; dites-moi vos souffrances, que je les partage ; dites-moi que je puis espérer de vous consoler un peu, et vous verrez quelles ressources inouïes vous trouverez dans mon cœur. Oh ! non, vous ne soupçonnez pas ce dont je suis capable pour chasser un tourment de votre cœur. Vous vous êtes quelquefois étonnée des prodiges que j'opérais pour combler vos désirs les plus insensés ; eh bien ! cela n'est rien, rien auprès des merveilles de tendresse que m'inspireraient votre confiance, l'espoir de vous épargner quelques souffrances !

Oh ! je le tuerai, cet homme ! je le tuerai ! — PAGE 142.

« Oh ! croyez-moi, ce que je disais là, pleurant aux pieds de cette femme, je le ressentais ; j'éprouvais ce que jamais je n'avais ressenti jusqu'alors, une douleur profonde, un affreux brisement de cœur, seulement parce que je voyais Ursule abattue. J'ignorais la cause de ses chagrins ; mais elle souffrait et je souffrais... c'étaient de continuels élancements de toute mon âme vers la sienne. Je vous le dis à vous, cette fois j'étais sincère ; mes prières partaient du fond de mon cœur, mes sanglots du fond de mes entrailles... Mes larmes étaient âcres, brûlantes comme les

vraies larmes du désespoir... Eh bien! cette femme restait muette, indifférente et sombre, comme si elle ne m'eût pas compris ou entendu. Mais elle est donc stupide ou folle, cette femme, de ne pas voir combien je l'aime! Elle ne sait donc pas, la malheureuse! ce que c'est que d'avoir au moins un cœur sur lequel on puisse à jamais compter! Elle ne sait donc pas combien il est rare d'inspirer une passion telle que celle qu'elle m'inspire! Elle ne sait donc pas que, si criminel que soit mon amour, c'est un crime que de le jeter au vent! Elle ne pense donc pas à l'avenir! Elle ne pense donc pas qu'un jour sa jeunesse, sa beauté, ne seront plus qu'un souvenir, et qu'elle sera trop heureuse de trouver cette affection qu'elle dédaigne maintenant, cette affection qui doit être éternelle puisqu'elle a résisté à ses caprices, à ses mépris, à son ingratitude!... Mais, tenez, ceci est affreux. Je deviens fou de rage contre moi et contre elle. Je ne puis continuer cette lettre... la colère et la douleur m'aveuglent. »

Paris...

« Hier il m'avait été impossible de continuer cette lettre; je la reprends, de nouveaux événements sont arrivés. J'espère éclaircir mes idées en vous écrivant, car ma tête est un tel chaos, qu'elles y bouillonnent sans ordre et sans suite. Rassemblons les faits et mes souvenirs. Hier, après avoir interrompu cette lettre, j'allai voir Ursule: on me dit qu'elle était souffrante, qu'elle ne recevait personne; par trois fois je me suis présenté chez elle, impossible de franchir la porte de son appartement. J'y suis retourné ce matin; quelle a été ma stupeur lorsque mademoiselle de Maran m'apprit tout émue (elle émue!) qu'Ursule venait de l'informer qu'elle désirait quitter l'hôtel de Maran, et vivre seule désormais! Sans rien écouter davantage, je cours chez Ursule; en vain sa femme de chambre veut m'empêcher d'entrer, je pénètre dans son salon presque de force; je la trouve rangeant quelques papiers dans son secrétaire. — Cela est-il vrai? m'écriai-je dans mon égarement, sans lui dire à quoi je faisais allusion. Elle me regarda d'un air sombre et distrait, et me répondit : — Que voulez-vous? — Mademoiselle de Maran m'apprend que vous quittez cet hôtel... Cela est impossible. Elle haussa les épaules et me dit, continuant de mettre ses papiers en ordre : — Cela est possible, puisque cela est. — Cela ne sera pas, m'écriai-je hors de moi... je vous le défends; cela ne sera pas! — Vous me le défendez? cela ne sera pas? Et de quel droit me parlez-vous ainsi, monsieur? reprit-elle en me regardant fièrement. — Légitimes ou non, j'ai des droits sur vous, et je les ferai valoir. — Et auprès de qui, monsieur, les ferez-vous valoir? — Je vous dis que je ne veux pas que vous quittiez cette maison, ou sinon je vous accompagnerai partout où vous irez! m'écriai-je. — Je quitterai cette maison, monsieur, et vous ne m'accompagnerez pas. — Tenez, Ursule, ne me poussez pas à bout, ne m'exaspérez pas. Je vais vous dire en deux mots pourquoi vous et moi nous ne pouvons nous quitter désormais; je vous ai sacrifié ma femme, je suis presque déshonoré dans le monde. Vous voyez donc bien que nous ne pouvons pas nous quitter; fatalement nous sommes désormais enchaînés l'un à l'autre. Quel que soit mon sort, vous le partagerez. Vous entendez bien, n'est-ce pas? lui dis-je en serrant les dents avec rage, car l'impassible sang-froid avec lequel elle m'écoutait me mettait hors de moi.

« Elle me répondit en me regardant jusqu'au fond de l'âme, et sans baisser ses yeux devant les miens : — Moi, je vais vous dire en deux mots pourquoi nous ne devons plus rien avoir de commun ensemble. Personne au monde n'a de droits sur moi; je quitterai cette maison quand je le voudrai; et, si vous m'obsédez... quoiqu'il n'y ait rien de plus vulgaire que ce procédé, je m'adresserai à qui de droit pour être protégée contre vos poursuites. — Vous vous adresserez à l'autorité, à la police, sans doute? m'écriai-je avec un éclat de rire convulsif : puis, comme dans mon étonnement je regardais machinalement autour de moi, je vis sur un sofa un domino de satin noir. Un éclair de jalousie me traversa l'esprit; je me souvins que la veille était le jour de la mi-carême. Saisissant le domino et le lui montrant : — Vous avez été cette nuit au bal de l'Opéra, m'écriai-je, malgré vos prétendues souffrances, malgré votre mélancolie prétendue? — Je suis en effet allée au bal de l'Opéra cette nuit, malgré mes souffrances, malgré ma mélancolie prétendue, reprit-elle, c'est ce qui vous prouve, j'espère, que mon désir de m'y rendre était bien violent. — Je vois tout, je devine tout, m'écriai-je; vous aimez quelqu'un, vous avez une intrigue, un amant; mais, par l'enfer! celui-là que vous voulez aller rejoindre si effrontément ne sortira pas vivant de mes mains... Et d'abord, je m'installe ici, je n'en bouge pas, m'écriai-je, m'essayant sur un sofa. — A votre aise, monsieur, me dit-elle, et, sans paraître s'apercevoir de ma présence, elle continua ce qu'elle avait entrepris. Ce sang-froid, cette dureté, cette impudence m'exaspérèrent je lui arrachai des mains les papiers qu'elle tenait, et je les jetai au milieu du salon. Elle me regarda d'un air impassible, haussa les épaules, et fit un mouvement pour sortir. Je la saisis rudement par le bras.

« — Vous ne sortirez pas, m'écriai-je; vous ne sortirez pas que vous ne m'ayez dit pourquoi vous êtes allée cette nuit au bal de l'Opéra sans m'en prévenir, souffrante comme vous l'êtes... car vous êtes pâle et bien changée... Malheureuse femme! lui dis-je sans pouvoir vaincre encore mon attendrissement et mes larmes à la vue de son visage amaigri, quel impérieux motif a donc pu vous conduire à ce bal?... Répondez... Sans me dire un mot, elle se dégagea doucement de mon étreinte; j'étais devant la porte, lui barrant le passage : elle s'assit, appuya son coude sur le bras d'un fauteuil, posa son menton dans sa main, et resta ainsi immobile et muette. Je connaissais ce caractère intraitable : la douceur, la prière n'en obtenaient pas plus que les menaces et la violence; je m'humiliai lâchement encore une fois. La résolution qu'elle venait de prendre était si brusque, elle brisait si affreusement mes espérances, que je voulus tenter les derniers efforts pour fléchir cette femme; je lui dis tout ce que peuvent inspirer la passion la plus désordonnée, le dévouement le plus aveugle, le désespoir le plus vrai, le plus douloureusement vrai... prières, sanglots, emportements, tout fut vain, tout échoua devant ce cœur de marbre. Voulant à tout prix la faire sortir d'un silence qui m'exaspérait, j'allai jusqu'à l'injure, jusqu'aux reproches les plus ignobles : rien, rien... pas un mot. On eût dit une statue. Elle ne m'entendait même pas. Son esprit était ailleurs. Son regard vague, distrait, semblait suivre je ne sais quelle pensée dans l'espace : par deux fois un faible et triste sourire erra sur ses lèvres, et elle fit un léger mouvement de tête, comme si elle eût répondu à une réflexion intérieure.

« Désespéré, je descendis chez mademoiselle de Maran. Toujours égoïste, cette femme ne voyait dans la détermination d'Ursule que ce qui la touchait personnellement. Elle s'écria, dans un dépit furieux, qu'une fois Ursule partie, l'hôtel de Maran redeviendrait désert; qu'elle s'était habituée à l'esprit d'Ursule, à son enjouement : qu'elle ne pouvait maintenant supporter la pensée d'être séparée d'elle, tant l'isolement l'épouvantait; elle me conjurait d'unir mes efforts aux siens pour retenir Ursule, comme si ce n'était pas mon seul, mon unique désir : enfin, malgré son avarice croissante, mademoiselle de Maran s'écria qu'elle ne regarderait à aucun sacrifice pour garder Ursule auprès d'elle; que si les 40,000 fr. qu'elle me donnait ne suffisaient pas pour rendre sa maison agréable, elle me donnerait davantage, tout ce qui serait nécessaire, dût-elle entamer ses capitaux; il lui restait si peu d'années à vivre qu'elle pouvait faire cette folie, disait-elle... J'entre dans ces détails pour vous montrer l'influence d'Ursule : elle pouvait vaincre l'avarice sordide de mademoiselle de Maran, qui jusqu'alors avait honteusement abusé de ma prodigalité, et n'avait à grand'peine donné annuellement l'argent qu'elle m'avait promis pour tenir sa maison. Nous remontâmes auprès d'Ursule avec mademoiselle de Maran. Celle-ci la supplia, mit en œuvre tout son esprit, toutes ses flatteries, pour la décider à ne pas la quitter. Ursule fut inflexible. Mademoiselle de Maran pleura (mademoiselle de Maran pleurer!), s'écria que le sort d'une pauvre vieille femme, seule et abandonnée aux soins de ses valets, était horrible; qu'elle avouait avoir été assez méchante pour s'être fait tant d'ennemis, qu'une fois Ursule partie, personne ne viendrait la voir; que la révolution de juillet avait dispersé les anciennes relations sur lesquelles elle aurait pu compter. Ursule fut inflexible.

« Alors mademoiselle de Maran, entraut dans un accès de rage furieuse, lui fit les plus sanglants reproches, lui parla de son ingratitude, de son inconduite. Ursule sourit, et ne dit pas un mot. Enfin, nous lui demandâmes comment elle vivrait; elle nous répondit qu'il lui restait environ trente mille francs de sa dot, et que cela lui suffirait. Telle est la cruelle position où je me trouve; je connais assez le caractère d'Ursule pour être certain qu'à moins d'un prodige, elle ne changera rien à ses résolutions. Je l'ai quittée il y a deux heures sans avoir pu en arracher une parole; j'ai beau me torturer l'esprit pour deviner la cause de cette brusque détermination, je n'y parviens pas plus que je ne parviens à pénétrer la cause du chagrin, de l'accablement où je la vois depuis quelque temps. Chez elle, cela ne peut être le remords de sa faute. D'abord je l'avais soupçonnée d'éprouver une passion réelle et profonde; mais, quoique je l'aie vue en coquetterie avec plusieurs hommes de sa société, quoique j'aie eu souvent des doutes sur sa fidélité, doutes qui ne sont d'ailleurs jamais devenus des certitudes, rien dans ses relations mondaines avec les gens dont j'étais le plus jaloux n'avait eu le caractère de la passion : Ursule était avec eux comme avec moi, inégale, capricieuse, fantasque, hautaine; mais jamais je ne l'avais vue triste et rêveuse comme elle l'est depuis un mois...

« Mais... tenez... une idée... me vient à l'instant : oui... pourquoi non?... Ne riez pas de pitié... Pourquoi la tristesse croissante d'Ursule ne serait-elle pas causée par le regret de m'avoir fait dissiper plus de la moitié de ma fortune? Ce qui m'a toujours invinciblement soutenu dans mon amour malgré les caprices et les hauteurs d'Ursule, c'est cette conviction profonde qu'elle ressentait pour moi un amour bien plus vif que celui qu'elle avouait, dissimulant ainsi et par orgueil, et dans la crainte de me laisser pénétrer l'influence que j'avais sur elle : croyant me dominer plus sûrement par ces alternatives de tendresse, de froideur ou de dédain. En quittant si brusquement mademoiselle de Maran sans me dire la raison de ce départ, pourquoi Ursule ne voudrait-elle pas me prouver qu'elle m'aime pour moi-même en renonçant aux splendeurs dont je l'ai entourée jusqu'ici? Dites, pourquoi non? Vaincue enfin par tant de preuves de passion, cette femme n'est-elle pas assez bizarre pour dédaigner maintenant ce luxe qui l'avait d'abord séduite? Peut-être elle rêve une vie obscure et tranquille dans quelque coin éloigné de la France ou dans un pays étranger... Si cela était... si cela était... oh! j'en mourrais de joie. Elle a totalement bouleversé mes goûts, mes habitudes; maintenant je déteste autant le monde que je l'aimais. Mon seul vœu serait de couler mes jours près d'elle au fond de quelque soli-

tude ignorée ; au moins là elle serait toute à moi, il n'y aurait pas une minute de sa vie qui ne m'appartînt.

« Ne prenez pas ceci pour de vaines paroles, pour des exagérations. Voilà plus de deux années que dure cette liaison, et j'aime Ursule plus ardemment, plus désespérément encore que le premier jour. Je me connais, je sais les ressources de son esprit si piquant, si original, si imprévu : sa beauté toujours provocante n'est-elle pas pour ainsi dire toujours nouvelle? posséder une telle femme, n'est-ce pas posséder tout un sérail ! J'ai passé ma lune de miel seul avec ma femme ; au bout de quinze jours, tout a été dit ; ç'a été une monotonie, une lourdeur de tendresse insupportable, aucun éclat, aucun entrain... Au lieu qu'avec Ursule... Oh ! une telle vie... avec Ursule... ce serait, je vous le répète, à en devenir fou de joie... Tenez... tenez... je ne me trompe pas, non, tout m'est expliqué maintenant. Après avoir si longtemps dissimulé, Ursule ne le peut plus ; son amour pour moi, trop longtemps comprimé, va éclater enfin. Est-il, après tout, possible, probable, naturel, qu'une femme, si corrompue, si insensible qu'elle soit, ne se laisse pas à la fin toucher par tant d'amour ? L'orgueil ne m'aveugle pas ; je vous fais d'assez humiliants aveux pour que je puisse, d'un autre côté, me relever un peu : je suis jeune, j'ai eu assez de succès, je ne manque ni de monde ni d'esprit ; j'ai été aimé, passionnément aimé de femmes qui, aux yeux du monde, valaient bien Ursule, à commencer par ma femme, et par son amie intime, madame de Richeville. Pourquoi donc Ursule ne partagerait-elle pas ma passion ? Elle a beau dire que, par cela même que je suis très-épris d'elle, elle ne ressent rien pour moi... ce sont des paradoxes dont elle berce son dépit ; elle se sent maîtrisée par son amour, et elle ne veut pas en convenir.

« Mais ce domino... Peut-être est-elle jalouse de moi !... Oui... maintenant, je me souviens de lui avoir dit, il y a quelques jours, que j'irais à ce bal de la mi-carême. Tout ce qui s'est passé hier m'a empêché d'y aller. Ursule ignorait ces changements dans mes projets ; elle aura voulu m'épier. Ces allures sournoises sont quelquefois assez dans son caractère. Combien je me réjouis de vous avoir écrit ! Je me sens mieux et plus calme en terminant cette lettre qu'en la commençant. Je renais à l'espérance. Oui, plus j'y réfléchis, plus le silence obstiné qu'Ursule a gardé sur ses projets et sur la cause de sa tristesse me paraît d'un bon augure : elle aura craint peut-être de se laisser pénétrer en me répondant. Sa distraction affectée l'a servie à souhait. Après deux années d'une liaison souvent troublée par la jalousie et la froideur, je l'avoue, mais enfin suivie, on n'abandonne pas ainsi un homme sans lui donner une raison, n'est-ce pas? Après les immenses sacrifices que j'ai faits pour elle, ce serait ignoble, barbare, insensé .. Enfin, qui la forçait à revenir à Paris? Son mari était assez amoureux pour la reprendre, après la scène de Maran... J'avais bien songé à un retour à ce mari... cette femme est si bizarre !... Mais non, non... cela est impossible... Sans trop d'orgueil, je puis bien m'estimer fort au-dessus de M. Sécherin.

« Maintenant, je me souviens de certaines remarques qui ne m'avaient pas d'abord autant frappé : lorsque je me suis oublié envers elle jusqu'à l'outrage, je n'ai lu dans ses yeux ni colère ni haine. C'était une complète indifférence. Or, Ursule est trop violente, trop fière, pour n'avoir pas ressenti vivement cette insulte. Une puissante raison l'a obligée de dissimuler ; or, quelle peut être cette raison, sinon l'intérêt que je lui inspirais? Mon emportement même n'était-il pas une preuve de mon amour ?... Tenez, encore une fois, je ne puis vous dire combien je me félicite de vous avoir écrit et de vous écrire ; en pensant ainsi tout haut, et avec confiance, de raisonnement en raisonnement, de conséquence en conséquence, je suis parti d'une impression horriblement triste pour arriver à un espoir presque réalisé. Je ferme cette lettre en hâte ; répondez-moi courrier par courrier, maudit paresseux, car mes trois premières lettres sont encore sans réponse. Je ne vous en veux pas trop pourtant, car vous jugerez mieux de la position par l'ensemble des faits. Votre longue expérience du monde, votre froid désabusement, votre impartialité dans tout ceci, et surtout votre esprit net et ferme, vous permettront de tout apprécier clairement, de me donner des avis sérieux, et surtout de me dire si vous pensez que je vois juste. Tout est là. Mon avenir dépend de cette dernière détermination d'Ursule. Elle m'a d'abord horriblement épouvanté ; maintenant, au contraire, je la vois sous un jour si beau, qu'il fait rayonner à mes yeux mille adorables espérances. Vous allez me trouver bien lâche ; mais, je vous en conjure, ne dissipez pas ces espérances sans me donner pour cela d'excellentes raisons, car vous me trouverez bien opiniâtre dans ce dernier espoir. . . . . .

« Quatre heures.

« Malédiction sur moi... et sur elle... Oh ! sur elle ! Je reçois à l'instant une lettre de mademoiselle de Maran. Ursule vient de quitter l'hôtel ; on ne sait pas où elle est allée... elle a prévenu mademoiselle de Maran, par un billet, qu'elle ne la reverrait jamais... C'est horrible ! Que faire? que faire?... Oh ! mes pressentiments... Oh ! mes folles et stupides espérances... Maintenant je vois tout.... mais je serai vengé. Répondez-moi... répondez-moi... Ah ! je suis bien malheureux... Rage et enfer... je serai vengé !

G. DE LANCRY. »

CHAPITRE LVII.

Le bal masqué.

La lettre dans laquelle M. de Lancry apprenait à l'un de ses amis inconnus la brusque disparition d'Ursule complétait par plusieurs traits frappants l'histoire de l'amour fatal de ma cousine et de mon mari. Je terminais cette lecture lorsque M. de Rochegune entra chez moi. Je ne l'avais pas vu la veille ; ayant passé ma journée à accomplir un pieux pèlerinage avec Blondeau, j'étais restée seule le soir sous une influence mélancolique. — Eh bien ! me dit-il en me tendant la main, comment vous trouvez-vous ? Hier, avez-vous été courageuse ? — Courageuse?... oui, car je n'ai pas craint de me laisser aller à tous les regrets que devait m'inspirer la pensée de l'excellent ami que nous avons perdu... Pourtant, faut-il vous l'avouer? au milieu de mon chagrin, il m'est venu une idée presque pénible, parce qu'elle ressemblait à de l'ingratitude... — Comment cela ? — C'est que j'aurais peut-être pleuré davantage encore M. de Mortagne si je ne vous avais pas connu. — Je pourrais m'adresser le même reproche, Mathilde ; mais je me rassure : aimer ce qu'aimait notre ami, protéger ce qu'il protégeait, ce n'est pas oublier, c'est être fidèle à son souvenir ; seulement quelquefois je me dis tristement : Qu'il eût été heureux et fier de notre bonheur ! — En lui... quel défenseur nous aurions eu, mon ami ! — En avons-nous donc besoin ? notre amour n'est-il pas accepté par le monde, qui croit si peu aux sentiments purs et désintéressés?... Notre amour !... si vous saviez le charme de ces mots !... car vous m'aimez... Mathilde... vous m'aimez... — Oui... oh ! oui, je vous aime... Et je suis quelquefois à me demander par quelle transformation insensible cet amour a succédé à l'amitié profonde... presque respectueuse, que j'avais pour vous. — Ecoutez, Mathilde... voulez-vous me rendre très-heureux ? — Parlez... parlez...

— Eh bien ! interrogez tout haut votre cœur, que je sache ce que vous éprouvez pour moi, aujourd'hui, à cette heure ; bonnes ou mauvaises impressions, dites-moi tout avec la franchise la plus absolue ; je vous ferai la même confidence. — Je trouve cette idée charmante ; j'aimerais beaucoup à constater ainsi, de temps à autre, la richesse de notre amour. — Ce serait constater chaque fois l'augmentation de nos trésors, vrai plaisir de millionnaire. — Et puis, j'y songe, mon ami, un jour peut-être cette espèce de confession de cœur pourrait nous éclairer sur les dangers que, par faiblesse ou fausse honte, nous voudrions peut-être ignorer... Et, vous le savez, nous devons être pour nous-mêmes d'une implacable sévérité, en songeant à la noble garantie qui protége notre amour. — Oui, des cœurs moins braves que les nôtres regretteraient presque la hauteur suprême où nous sommes ainsi placés, Mathilde. Mais il en est de certaines positions comme des royautés menacées... on ne peut les abdiquer sans ignominie ; plus nous aurons à lutter, plus notre lutte sera honorable. — Dites donc aussi plus notre bonheur sera grand. Tenez, le prince d'Héricourt racontait l'autre jour un trait qui m'a frappée. Je vous dirai tout à l'heure le rapprochement que j'en veux tirer. Chargé d'une mission d'autant plus difficile qu'il avait à défendre la meilleure des causes, il devait traiter avec des diplomates d'une habileté consommée ; au lieu de ruser il suivit simplement l'impulsion de son noble caractère, et fut d'une franchise véritablement si étourdissante, que ses adversaires furent complétement déroutés et que sa mission eut les plus heureux résultats : aussi me disait-il que, dans la vie, une ligne irréprochable était non-seulement la plus honnête, mais la plus sûre, la plus avantageuse, et l'on pourrait même dire la plus habile, s'il était possible de faire le bien par calcul. — C'est ce qu'il appelle la *finesse* des gens d'honneur, me dit M. de Rochegune en souriant. Je suis de son avis. Mais voyons l'application de cette généreuse théorie.

— Un moment encore... Il faut d'abord que je vous prévienne qu'aujourd'hui j'ai disposé de vous. — Vraiment ? Quelle douce surprise !... — Il est trois heures ; j'ai quelques emplettes à faire, il s'agit de bronzes anciens sur lesquels je voudrais avoir votre goût. Il fait un très-beau temps, nous sortirons à pied, vous me donnerez le bras. — C'est charmant ; et... — Attendez, ce n'est pas tout encore... Ce soir je vous retrouverai chez madame de Richeville, où vous dînez comme moi ; nous irons ensuite au concert avec elle, Emma, madame de Semor, la duchesse de Granval et son mari ; puis nous reviendrons prendre le thé chez moi ; car j'inaugure cette petite maison, et vous savez seul ce grand secret... — Tenez, Mathilde, je vous avoue, à ma honte, que maintenant je suis presque indifférent à l'application de la théorie du bon prince. — Il faut pourtant m'entendre encore. J'ai la plus grande envie de voir les tableaux de l'ancien Musée ; vous parlez peinture comme un poëte. Ce n'est pas une épigramme, c'est une louange, et je me fais une fête de faire cette excursion avec vous. — Et moi donc ! j'ai toujours pensé qu'il fallait être amoureux et aimé pour sentir toutes les beautés des chefs-d'œuvre de l'art ; on les voit alors à travers je ne sais quel reflet d'or et de lumière qui les fait divinement resplendir... Mais il nous faudra plusieurs jours pour tout admirer. — Je l'espère bien, mon ami ; car nous serons très-paresseux. Nous voyez-vous, mon bras appuyé sur le vôtre, longtemps arrêtés dans notre admiration de-

vant un Raphaël ou un Titien? Quel texte inépuisable de longues et douces causeries! — Votre esprit est si impressionnable, vous avez si éminemment le sentiment du beau!... — Et vous, mon ami, je ne sais par quel charme vous trouvez toujours le secret de ramener tout à notre amour; je suis sûre que dans nos bonnes promenades au Musée vous saurez me prouver que Titien, Véronèse ou Raphaël n'ont produit tant d'œuvres de génie que pour offrir des allusions à notre tendresse... Egoïste que vous êtes!

— Certes, le génie donne à tous et à chacun; il répond à toutes les pensées, comme Dieu répond à toutes les prières... — Oh! vous ne serez pas embarrassé pour vous justifier; d'ailleurs, je crois que je vous aiderai moi-même... Maintenant, voici l'application de la théorie du prince d'Héricourt. Croyez-vous que nous pourrions réaliser tant de charmants projets, vivre sans gêne et sans scrupule dans cette facile et adorable intimité de tous les jours, de tous les instants, si notre amour n'était pas tel qu'il est! Ah! mon ami, lui dis-je, ne pouvant retenir une larme de bonheur, il faut être femme pour sentir de quelle tendre, de quelle ineffable reconnaissance nous sommes pénétrées pour celui dont la délicatesse sait nous épargner la honte et les remords de l'amour! — Et il faut être aimé par vous, Mathilde, pour comprendre qu'il est de célestes ravissements où l'âme semble s'exhaler dans une adoration passionnée; qu'il est enfin des jouissances à la fois si pures et si vives qu'elles fondent nos instincts terrestres dans l'extase ineffable où elles nous enlèvent... Oh! Mathilde... maintenant je crois... aux délices de l'union des âmes. — Et puis, ce qui me ravit encore dans notre amour, dis-je à M. de Rochegune, c'est qu'il ne peut être soumis aux phases, aux variations d'un amour ordinaire : dans la sphère élevée où il plane, il échappera toujours aux dangers de la satiété, de l'inconstance. Pourquoi ne durerait-il pas éternellement?

— Eternellement? oui, Mathilde, éternellement, car vous avez dit vrai, il est dégagé de tout ce qui lui est ordinairement fatal ou mortel! Vous avez dit vrai, la précieuse liberté dont nous jouissons est une magnifique récompense. Si vous saviez combien la vie, ainsi passée près de vous, me paraît belle, heureuse!... Si vous saviez tous les plans que je forme! — Et moi donc, mon ami! vous n'avez pas d'idée de mes projets; quelquefois j'en suis confuse, tant ils enchaînent votre avenir. — Cela vous regarde, Mathilde; cet avenir est à vous, je ne m'en mêle plus, et votre confusion... — Ma confusion, c'est l'embarras des richesses; j'ai mille desseins, et je ne m'arrête à aucun. Vous ne savez pas tous les romans dont vous êtes le héros... Pourtant je me suis arrêtée, pour cette année, à un voyage d'Italie : nous le ferons avec madame de Richeville. Le prince et la princesse d'Héricourt, en revenant de Goritz, nous rejoindront à Florence.

M. de Rochegune me regarda d'un air très-surpris, puis il ajouta en souriant : —Au fait, pourquoi m'étonner? Je ne désirais pas autre chose au monde. Vous m'avez deviné, il n'y a rien que de très-naturel à cela. — De très-naturel? — Oui. Dussiez-vous vous moquer de ma métaphysique, je prétends que, d'un sentiment puéril, doivent naître des projets pareils; plus ce sentiment sera exalté, plus il sera concentré dans l'imagination, plus ces mystérieuses sympathies de volonté seront fréquentes et normales. Pardonnez-moi cet horrible mot. — Je vous le pardonne en faveur de votre système : quoique très-fou, il me plaît beaucoup. Ainsi donc, mon voyage d'Italie... — M'enchante. Songez donc... parcourir avec vous cette terre promise des arts! — Peut-être même nous établirions-nous quelque temps dans ce pays... Un hiver à Naples ou à Rome... qu'en diriez-vous? Madame de Richeville serait ravie d'un pareil séjour. — Je ne dis rien, Mathilde, je ne veux rien, je ne pense rien. Vous avez ma vie, disposez-en... — Eh bien! ainsi nous passons l'hiver à Naples; puis nous revenons de l'Italie par l'Allemagne, afin de voir les bords du Rhin dans toute leur parure partieulière. Peut-être même nous arrêterions-nous quelque temps dans un des vieux châteaux qui dominent ce beau fleuve. — Encore un de vos désirs, Mathilde, qui aurait droit de me surprendre, tant il m'est sympathique; la même idée m'était venue. A mon retour de Rome, j'avais loué le château d'Arnesberg; il est situé dans une position ravissante; j'y ai passé trois mois... Vous le reconnaîtrez, j'en suis sûr; vous l'avez si longtemps habité avec moi... Mais voyez donc quelle adorable avenir, Mathilde... quel bonheur de vivre avec vous dans cette intimité de voyage, plus étroite encore, d'échanger chaque jour nos impressions, nos joies, nos rêveries, nos tristesses! — Nos tristesses? — Oui, car enfin le vœu de mon père aurait pu se réaliser. — Soyez raisonnable, mon ami. Ne devons-nous pas remercier Dieu du bonheur inespéré qu'il nous accorde? — Oh! Mathilde, il n'y a pas d'amertume dans ce regret : c'est un regret plein de mélancolie. Figurez-vous un homme souverainement heureux sur la terre... mais rêvant le bonheur des cieux. — Mais, voyez un peu, comme nous voilà loin de notre examen de cœur! je ne vous en tiens pas quitte. —Voyons, Mathilde, que ressentez-vous pour moi à cette heure? Je vous écoute avec l'orgueilleux recueillement d'un poëte qui entend lire son œuvre... car enfin, votre amour est mon ouvrage.

Après quelques moments de réflexion, pendant lesquels je m'interrogeais sincèrement, je répondis à M. de Rochegune : — Il y a une différence très-grande entre ce que je ressentais pour vous il y a quelque temps et ce que je ressens maintenant... Je ne pourrais guère vous expliquer cela que par une comparaison. Nous parlions tout à l'heure de voyages, d'un château romantique situé sur les bords du Rhin. Eh bien! moi, touriste... qu'un site à la fois majestueux, pittoresque et charmant me frappe d'admiration, ma pensée s'y repose avec bonheur; je me dis qu'il serait doux de passer sa vie au milieu de cette solitude animée par la vue des grands spectacles de la nature. Tout me séduit : les lignes sévères des montagnes, la fraîcheur des riantes prairies, la profondeur mystérieuse des ombrages, la pureté des eaux, l'aspect chevaleresque des hautes tourelles. J'admire, et cette contemplation n'est pas sans amertume, parce qu'il s'y joint une secrète envie... Mais que, par un heureux caprice de la destinée, toutes ces magnificences naturelles m'appartiennent... mais que j'aie la certitude de vivre à jamais dans cet Eden : alors, mon admiration devient exclusive; alors, ces beautés deviennent miennes; alors, je m'en glorifie, je m'en pare; alors, c'est MON château. — Bonne et tendre Mathilde! puisse au moins la sûreté, la sécurité de cette possession... vous dédommager de toutes les magnificences qui lui manquent pour être digne de vous! — Oh! ma sécurité est entière, mon ami... Ce n'est pas confiance déplacée : je ne serai jamais jalouse de vous, parce que vous ne pourrez jamais éprouver pour aucune femme le sentiment que vous éprouvez pour moi. — Ni celui-là, ni aucun autre, je vous le jure. — Mon ami, parlons de ce qui est probable et possible : il est de ces vœux éternels qu'on ne peut exiger que d'une femme, et qu'une femme seule peut être certaine d'accomplir.

— Ecoutez-moi, Mathilde, je ne veux rien exagérer. Non-seulement je vous parle avec sincérité, mais j'ai justement et heureusement à vous citer un fait à l'appui de ce que je vous dis. — Vraiment? quel à-propos! — Sérieusement, Mathilde, depuis que je sais que vous m'aimez, il n'y a plus pour moi d'autre femme que vous; vous êtes un point de comparaison auquel je ramène tout, et tout me devient indifférent. J'en ai la preuve, vous dis-je, une preuve toute récente. — Quelle preuve? faites vite cette confidence, dis-je en souriant, que je voie si je suis aussi peu jalouse que je le dis. — Avant-hier, en sortant de chez madame de Richeville, où nous avions passé la soirée ensemble, je rentrai chez moi; je trouvai un billet à peu près conçu en ces termes : « Une personne « bien malheureuse, qui a quelques droits à votre pitié, vous supplie de « lui accorder un moment d'entretien; mais les circonstances sont telles, « que cette personne ne peut vous rencontrer que cette nuit... au bal « de l'Opéra. »

A ces mots de M. de Rochegune, je ne sais quelle folle, quelle funeste pensée me traversa l'esprit. M. de Lancry, dans la lettre que je venais de lire, parlait de reproches adressés à Ursule à propos du bal de la mi-carême où elle était allée secrètement; je m'imaginai que ma cousine était l'héroïne de l'aventure que M. de Rochegune me racontait. Mon saisissement fut tel, que je m'écriai : — Au bal de l'Opéra... dans la nuit d'avant-hier! M. de Rochegune attribua cette exclamation à une autre cause. — Cela vous semble étrange, Mathilde; mais vous oubliez que la nuit de jeudi à vendredi était la nuit de la mi-carême. Je trouvai ce rendez-vous assez bizarre : mon premier mouvement fut de n'y pas aller; mais je me ravisai en réfléchissant qu'après tout une véritable infortune n'osait peut-être se révéler à moi qu'à l'abri de ce masque de fête : j'oubliais de vous dire qu'on devait m'attendre devant l'horloge depuis minuit jusqu'à quatre heures du matin. Cette preuve de patience opiniâtre confirma presque mes soupçons. J'allai donc à ce bal; malheureusement pour ce rendez-vous, je fus pris en entrant par madame de Longpré, que je ne reconnus qu'au bout d'un quart d'heure de conversation; puis par une autre femme très-gaie, très-moqueuse, que je n'ai pu reconnaître, et dont le babil m'aurait beaucoup amusé, si je n'avais pas songé que peut-être j'étais attendu avec anxiété; enfin j'arrivai devant l'horloge; deux heures et demie sonnaient. — Eh bien?... dis-je à M. de Rochegune en tâchant de sourire pour cacher mon anxiété.

— Eh bien! je vis debout, au pied de l'horloge, une femme en domino de satin noir. Sa tête était baissée sur sa poitrine. Sans doute absorbée par une méditation profonde, elle ne m'aperçut pas. Voulant voir si cette personne était bien celle que je devais rencontrer, je m'approchai d'elle et lui dis : — Si vous attendez quelqu'un, madame, celui-là est à la fois bien heureux et bien coupable. Mon domino tressaillit, releva vivement la tête, et me dit d'une voix émue : — Monsieur, je vous en prie, sortons du foyer. Il y avait beaucoup de monde; nous restâmes quelques minutes avant de pouvoir traverser une foule épaisse dont les oscillations me rapprochèrent parfois assez de cette femme inconnue pour que, lui donnant le bras, je pusse sentir son cœur battre avec une force qui décelait une violente agitation. — Et cette femme était-elle grande?—Un peu plus grande que vous, Mathilde, très-mince, et elle me parut avoir une taille charmante. Pour échapper à la foule, nous montâmes dans le corridor des secondes loges. Cette femme était toute tremblante. Je lui proposai de s'asseoir. — Non, non, s'écria-t-elle d'une voix émue, en me serrant le bras avec un tressaillement convulsif, c'est la première fois que je puis m'appuyer sur ce noble bras... ce sera aussi la dernière... Marchons, je vous en prie, marchons. — Mais enfin cette femme, que vous dit-elle, que voulait-elle? — Me parler de vous. — De moi? — Avec une admiration profonde. — Elle voulait vous parler de moi, de moi, de moi? m'écriai-je, toujours persuadée que ce domino mystérieux n'était autre qu'Ursule.

— Oui, me parler de vous, Mathilde, et dans des termes que je lui enviais. Jamais votre cœur, votre esprit, vos malheurs, n'ont été appréciés, n'ont été vantés avec une éloquence plus touchante. J'étais dans le ravissement en écoutant cette femme inconnue; j'étais séduit par l'admi-

ration passionnée avec laquelle elle me parlait de notre amour, de notre bonheur. Vraiment, Mathilde, pour comprendre l'élévation de ces sentiments, il fallait qu'elle fût presque capable de les éprouver... — Vous croyez, mon ami?... — Je n'en doute pas. Que vous dirai-je? une fois cet entretien commencé, pour ainsi dire, sous l'invocation, sous le charme de votre nom, je vis avec chagrin arriver le moment de le terminer. Jamais je n'ai rencontré un esprit plus vif, plus prompt, plus incisif. Après l'admiration de notre amour vinrent les sarcasmes contre les gens qui l'enviaient. Ou je me trompe beaucoup, ou cette femme est douée d'un caractère d'une rare énergie, car, par un étrange contraste, autant, lorsqu'il était question de vous et de moi, sa voix était douce, pénétrante, autant elle était impérieuse et âpre lorsqu'il s'agissait de nos ennemis ou de nos envieux. Je n'oublierai de ma vie le portrait qu'elle a fait de votre mari et de votre infernale cousine. — Elle vous a parlé d'Ursule?... m'écriai-je.

— Oh! bien longuement, et avec quelle verve d'indignation! avec quel mépris! Elle et M. de Lancry ont été immolés sans pitié. Votre cousine a peut-être encore été plus maltraitée que votre mari; notre amie inconnue semblait prendre une joie cruelle à flétrir la honteuse conduite de cette femme. Son esprit satirique s'est aussi cruellement exercé sur mademoiselle de Maran, et tout cela avec un entrain, un brillant, une puissance qui me confondaient... Autrefois, et c'est là que j'en veux arriver, Mathilde, autrefois j'aurais eu la tête tournée de cette inconnue, j'aurais été fou de cet esprit audacieux, presque cynique lorsqu'il s'agissait d'attaquer le vice et la bassesse, rempli de charme et de sensibilité lorsqu'il voulait louer ce qui était noble et beau. Eh bien! ces contrastes si remarquables dans cette femme m'ont beaucoup frappé dans le moment, mais ils m'ont laissé depuis fort peu curieux et fort indifférent, tandis qu'autrefois, je vous le répète, j'aurais tout fait pour pénétrer le caractère réel de cette créature mystérieuse... Mais c'est tout simple, Mathilde, tout ce qui n'est pas vous m'est antipathique; vous m'avez rendu très-difficile; vous avez, si cela peut se dire, épuré, divinisé mon goût et mon cœur. Oui, à cette heure, je suis comme ces fanatiques de l'art qui ne peuvent détourner leurs yeux du type auguste et idéal que nous a légué l'antiquité; une fois arrivé à cette religion du beau, une fois habitué à le contempler dans sa majestueuse sérénité, à l'adorer dans sa grandeur, à l'aimer dans sa simplicité, on prend en dégoût, en aversion, la fantaisie, le caprice, le joli, le maniéré, enfin on déteste tout ce qui diffère de cette magnifique unité qui semble procéder de Dieu... Vous voyez, Mathilde, si j'avais raison de vous dire que ce qui n'était pas vous n'existait pas...

— Et cette femme, la croyez-vous belle et jeune? — Belle, je ne sais pas; mais, jeune, la fraîcheur de sa voix, la finesse de sa taille, la souplesse de sa démarche, me portent à le croire... Que dis-je? je n'en doute pas; j'oubliais que j'ai vu sa main nue; et, si je n'avais vu la vôtre, j'aurais trouvé la sienne la plus jolie du monde; mais, du moins, sa blancheur, ses contours ronds et polis, annonçaient certainement la jeunesse. — Et comment finit cet entretien? que voulait-elle, enfin, cette femme? — Avoir, me dit-elle, la seule conversation qu'il lui fût possible d'avoir avec moi, juger par elle-même si ce qu'on lui disait de moi était vrai... et m'exprimer les vœux qu'elle faisait pour notre bonheur. Et puis enfin... Mais vous allez vous moquer de moi et de mon inconnue... et vous aurez bien raison... — Dites, dites, je vous en prie. — D'abord, Mathilde, je dois vous prévenir que j'ai été surpris... D'honneur je ne m'attendais à rien moins qu'à cette preuve plus que bizarre de son admiration. — Dites, dites : je vous assure, mon ami, que je ne me moquerai pas de vous. — Eh bien! au moment de me quitter, cette femme singulière me tendit cordialement sa main; je la pris... Alors... mais, en vérité, il est aussi ridicule de raconter cette niaiserie que de la commettre. — Je veux tout savoir. — Préparez-vous donc à rire. Eh bien! alors, mon inconnue porta ma main à ses lèvres sous la barbe de son masque avec un mouvement de soumission craintive, de servilité passionnée qui me confondit de surprise... Elle avait la tête baissée; une larme tomba sur ma main, et mon domino disparut brusquement dans la foule. . . . . .

Sous un prétexte frivole, je remis au lendemain la promenade que je devais faire ce jour-là avec M. de Rochegune, et je restai seule.

CHAPITRE LVIII.

Le réveil.

J'avais été souvent sur le point d'apprendre à M. de Rochegune quel était le mystérieux domino qu'il avait rencontré à l'Opéra; mais, craignant d'agir légèrement, je voulus me réserver le temps de la réflexion. Je connaissais le cœur et le caractère de M. de Rochegune; il devait éprouver pour Ursule autant de mépris que d'aversion; pourtant, la séduction de cette femme était puissante... J'en avais des preuves fatales. En amenant adroitement mon éloge, elle avait su d'abord se faire écouter favorablement de M. de Rochegune, lui plaire, l'intéresser, exciter vivement sa curiosité, l'entraîner. Je n'étais pas sûre d'effacer toutes ces impressions en lui nommant ma cousine; en ne la lui nommant pas, il oublierait peut-être cette mystérieuse entrevue. Dans sa lettre à un ami inconnu, M. de Lancry parlait de la sombre tristesse qui accablait Ursule depuis quelque temps, du changement extraordinaire qui s'était opéré dans les habitudes de cette femme. Elle, jusqu'alors si insouciante, si légère, était résolue, disait-il, à quitter le joyeux et brillant hôtel de Maran, et elle avait accompli cette résolution. En rapprochant ces faits de l'aventure du bal de l'Opéra, je me demandai si une passion violente, impérieuse, pour M. de Rochegune, qu'elle connaissait de vue, et dont tout le monde parlait, n'avait pas envahi l'âme d'Ursule... Je me rappelais ce passage de son insolente lettre à mon mari, où elle lui peignait, avec une si brûlante éloquence, l'amour qu'elle devait peut-être ressentir un jour pour l'homme qui la dominerait despotiquement. Enfin, cette femme m'avait déjà frappée dans de bien chères affections; ne pouvait-elle pas persévérer dans sa haine et vouloir me frapper encore?

Je ne pouvais douter de M. de Rochegune, je ne me rabaissais pas par une fausse modestie; mais... je pressentais vaguement quelque nouveau malheur, quelque coup inattendu... Je ne me trompais pas : ce malheur arriva, ce coup me fut porté... sinon par Ursule, du moins par son influence, comme si cette influence devait toujours m'être funeste. Ce qui me reste à avouer est une analyse si délicate, d'une psychologie si déliée, qu'il m'a fallu bien longuement interroger mes souvenirs les plus intimes pour renouer ces fils presque insaisissables, qui aboutissent cependant à l'un des plus importants, à l'un des plus douloureux incidents de ma vie. Je me suis promis de tout dire, honteuses faiblesses ou lâches erreurs : je ne faillirai pas devant un aveu, si pénible qu'il soit, devant une explication, si étrange qu'elle paraisse. Sait-on ce qui me frappa le plus dans l'entrevue d'Ursule et de M. de Rochegune? Sait-on ce qui me fit ressentir une commotion profonde, inconnue? Sait-on ce qui domina toutes mes pensées, ce qui me bouleversa tout à coup? Sait-on, enfin, ce qui causa la première rougeur qui me soit montée au front, la première honte qui me soit montée au cœur, qui me fit douter de moi, de mon courage, de ma vertu, de mes droits à la haute estime dont on m'entourait? Le sait-on?... Ce fut le baiser qu'Ursule donna sur la main de M. de Rochegune... Cela paraît fou, impossible; cela est misérable, je le sais; car, à ce moment encore, où j'écris ces lignes dans la solitude, je baisse les yeux comme si mon trouble et ma confusion éclataient à tous les regards... Oui, lorsque M. de Rochegune parla de ce baiser, mes joues s'empourprèrent; je ressentis comme un choc électrique; une émotion inconnue, à la fois ardente et douloureuse, me causa je ne sais quel frémissement de colère... Tout mon sang reflua vers mon cœur, malgré moi, tandis que M. de Rochegune parlait... Mes regards ne purent se détacher de sa main, comme s'ils y eussent cherché avec angoisse la trace du baiser de flamme que lui avait donné Ursule.

Pour la première fois je m'aperçus... ou plutôt je me plus à remarquer que cette main était d'une beauté parfaite... Pour la première fois j'éprouvais un sentiment de jalousie cruelle dont je n'osais entrevoir ni la source ni les conséquences. Tel puéril que soit ce ressentiment, il m'épouvantait comme symptôme. Si mon amour avait été aussi pur, aussi éthéré qu'il le paraissait, ce baiser m'eût été presque indifférent. Cette nouvelle preuve du cynisme d'Ursule m'eût peut-être indignée... elle ne m'aurait jamais troublée... Hélas! je ne veux pas dire que, sans cette circonstance de l'entrevue de M. de Rochegune et d'Ursule, j'aurais pour toujours échappé à ces émotions. Peut-être n'avais-je fait que devancer ce moment fatal où je devais reconnaître la vanité de mes nobles desseins, la faiblesse de mon caractère, l'irrésistible puissance d'un amour coupable... Mais, je le jure par tout ce que j'ai souffert, ce fut pour moi une cruelle révélation que celle-là. Ceux qui ont longtemps, orgueilleusement compté sur eux-mêmes, sur la solidité, sur l'élévation de leurs principes, qui les mettait si fort au-dessus du vulgaire, ceux-là comprendront mon chagrin. Je ne m'abusais pas. De même qu'il suffit d'une étincelle pour allumer un incendie, il suffit de cette impression pour m'éclairer tout à coup sur la nature de mon amour. Quelle serait ma vie désormais? Si j'étais assez courageuse pour résister à ce penchant ainsi devenu criminel, que de luttes, que de douleurs cachées, que de larmes brûlantes, honteuses, dévorées en silence!... Quel supplice de chaque moment ne m'imposerait pas alors cette intimité jusque-là si facile! quelle contrainte! veiller, veiller sans cesse sur ce malheureux secret, qu'une inflexion de voix, qu'un regard pourraient trahir! Flétrir, dénaturer par la crainte, par la réserve, cette affection jusqu'alors si confiante, si loyale et si sainte!...

Et puis, pour comble d'amertume et de misère, avoir été la première sans doute à profaner cet amour par la pensée... et le laisser soupçonner peut-être... Oh! non, non, m'écriai-je, plutôt mille fois la mort que ce dernier terme de l'abaissement... Et si j'étais assez malheureuse pour succomber, non-seulement je justifiais l'abandon de mon mari, mais j'abusais ignominieusement de la plus vénérable protection. Seule, abandonnée, brisée par le désespoir, en butte aux plus odieuses calomnies, des amis étaient venus à moi, m'avaient généreusement tendu la main, m'avaient défendue, entourée de soins, de dévouement; bien plus, prenant en pitié mes malheurs passés, voyant la préférence que j'accordais à un homme digne de moi, ces amis m'avaient dit : « Vous avez bien souffert, votre cœur a été déchiré; mais courage, espérez des jours meilleurs; pour vous, si longtemps privée d'affections, ce n'est pas assez de la tendre amitié que nous vous témoignons : un sentiment plus

vif, mais aussi pur qu'il est ardent, remplira votre vie ; nous avons en vous et en l'homme que vous aimez une foi si entière, que nous prendrons avec fierté ce noble amour sous notre sauvegarde. » Et moi, moi, indigne de ce rôle, unique peut-être dans les fastes du monde, je serais assez infâme pour abuser de cette sublime confiance ! A l'abri de ces austères garanties, j'aurais la lâcheté de cacher un amour coupable ! Grand Dieu !... ne serait-ce donc pas me rabaisser encore au-dessous d'Ursule ? Elle a au moins maintenu l'effrayant courage de ses fautes ; elle foule aux pieds les lois du monde, mais elle brave les vengeances du monde, tandis que moi j'y échapperais par l'hypocrisie la plus odieuse. Non ! non ! m'écriai-je encore, plutôt mille fois la mort que ce dernier terme d'abaissement !

Tel était pourtant l'avenir que m'avait fait une seule pensée, brûlante et rapide comme la foudre... D'abord je me révoltai contre ces idées, je voulus les chasser de mon esprit ; elles revinrent incessantes, implacables. Je ne pouvais m'empêcher de songer aux traits de M. de Rochegune, aux grâces de sa personne, moi qui jusqu'alors avais été indifférente, ou plutôt inattentive à ces avantages ; moi qui n'avais admiré en lui que son caractère, que ses grandes qualités. Encore à cette heure, je suis à comprendre comment le léger incident que j'ai cité pouvait causer en moi un tel bouleversement : il fallait qu'à mon insu j'eusse depuis longtemps le germe de ces pensées, et qu'il n'attendît que le moment d'éclore... Oh ! je ne saurais dire mon effroi en contemplant l'avenir, mes sombres prévisions, mes vagues épouvantes ! Il faut tout avouer... hélas ! dans mon désespoir, je regrettai d'être si haut placée dans l'opinion du monde ! je ne pouvais en déchoir sans paraître doublement coupable. Oui, quelquefois j'ambitionnais la condition commune ; si j'avais failli à mes devoirs, le monde, disais-je, n'aurait pas été pour moi plus intolérant que pour tant d'autres femmes, l'odieuse conduite de mon mari m'eût encore excusée. Que faire, me disais-je, que faire ? Fuir... abandonner ce que j'aime... mais c'est m'isoler encore, mais c'est me vouer encore aux larmes, au désespoir. Non, non, je suis lasse de souffrir. Et puis, quitter des amis si bons, si dévoués ; et puis enfin le quitter, lui... car je l'aime... je sens que je l'aime avec passion... avec idolâtrie... Hélas ! en était-il donc de cet amour comme de tous les amours, dont l'irrésistible puissance se révèle aux premiers chagrins ?... Pour la première fois il me coûtait des larmes... pour la première fois j'en reconnaissais toute l'immensité. . . . . .

J'attendais avec une anxiété cruelle le moment de vérifier si mes alarmes étaient fondées. Peut-être mon imagination avait-elle exagéré mes ressentiments. Si, lors de ma première entrevue avec M. de Rochegune, je ne m'aperçevais d'aucun changement dans mes impressions, je devais être rassurée. Vers les six heures, je montai chez madame de Richeville. M. de Rochegune y dînait avec moi ce jour-là, et nous devions aller ensuite au concert. — Eh bien ! ma chère Mathilde, me dit la duchesse, vous avez profité de cette belle journée de froid pour aller faire vos emplettes. Que pense M. de Rochegune de ces bronzes anciens ? il est si connaisseur, que j'aurais une foi aveugle dans son goût. Pour la première fois, je me sentis rougir en parlant de lui. Je tâchai de répondre d'une voix ferme : — Je ne suis pas sortie ; j'ai eu un peu de migraine. Madame de Richeville sourit, me menaça du doigt, et me dit : — Oh ! la paresseuse, elle se sera oubliée au coin de son feu à causer avec son ami, et les bronzes auront été sacrifiés. — Mais non, je vous assure... je... — Entre nous, vous avez bien raison ; il est si difficile de s'arracher au charme d'une tendre causerie... Ah çà ! j'espère que vous ne l'avez pas retenu trop tard ?... Le concert commence par une symphonie de Beethoven, que je voudrais bien ne pas perdre. — M. de Rochegune m'a quittée de très-bonne heure...

— Il fallait donc qu'il y eût quelque bien grand intérêt pour ne pas finir, selon son habitude, sa matinée avec vous... En vérité, ma chère Mathilde, quelquefois je crois rêver en pensant qu'une telle intimité existe entre une femme de vingt ans et un homme de trente sans que les médisants osent dire un seul mot, car le monde a cela de bon qu'il s'enthousiasme de tout ce qui est nouveau ; aussi, je ne répondrais pas que vos imitateurs ne fussent aussi heureux que vous... sans compter qu'il serait très-difficile de trouver deux personnes qui réunissent les garanties que vous et M. de Rochegune pouvez opposer aux calomnies ordinaires. Ces paroles de madame de Richeville, qui, la veille, m'eussent été, comme toujours, très-agréables, m'embarrassèrent, et me firent de nouveau rougir : heureusement pour moi, madame de Richeville changea le sujet de l'entretien, et ne s'aperçut pas de mon émotion. — Ah ! les hommes de cœur et d'honneur sont si rares ! reprit-elle, je ne puis m'empêcher de faire cette réflexion quand je songe qu'un jour il faudra marier Emma... — Qu'avez-vous à craindre, mon amie ? que lui manque-t-il pour trouver un homme digne d'elle ?

— Si l'amour maternel ne m'aveugle pas, il ne lui manque rien ; mais, hélas ! ma chère, mériter, est-ce obtenir ? — Pensez donc combien elle est belle et merveilleusement douée ! — Oui, mais sa naissance ! dit la duchesse en soupirant. Je serai sans doute forcée de lui chercher un mari dans une classe au-dessous de la nôtre. Cette crainte ne vient pas de mon orgueil, mais de ma tendresse ; il y a mille délicatesses de savoir-vivre pour ainsi dire traditionnelles, et presque générales dans notre monde, qui se trouvent bien rarement ailleurs. Or, plus le caractère d'Emma se développe... plus je reconnais qu'il lui serait impossible de supporter certaines manières, certaines façons ; oui... je suis presque fâchée qu'elle soit d'une susceptibilité si impressionnable ; c'est une véritable sensitive... Mais, puisque nous parlons de cette chère enfant... il faut que je vous dise une chose que je vous ai tue jusqu'ici. Je regardai madame de Richeville avec étonnement. — Probablement je me serai trompée, reprit-elle, puisque la remarque que j'ai faite ne vous a pas frappée... vous qu'elle intéresse particulièrement. — Moi ? Expliquez-vous, je vous en prie. — Eh bien ! continua madame de Richeville avec une légère hésitation, ne vous êtes-vous aperçue, depuis quelque temps, d'aucun changement dans la conduite d'Emma envers vous ?

— Non, en vérité ; ou plutôt si, si, il m'a semblé qu'elle redoublait de soins et de prévenances... Bien plus, j'avais oublié de vous parler de cet enfantillage, qui prouve encore son tendre attachement : il y a huit à dix jours, la voyant rêveuse, comme elle l'est souvent maintenant, je lui dis : — Emma, à quoi pensez-vous ?... — Je pense que je voudrais m'appeler Mathilde comme vous, me répondit-elle. — Pourquoi cela ? le nom d'Emma n'est-il pas charmant ? — Oui, mais je préfère celui de Mathilde. — Mais encore, repris-je, pour quelle raison ? — Je le préfère, parce qu'il est le vôtre. Je crois qu'en effet cette chère enfant ressent cette préférence... puisqu'elle le dit, car cette âme angélique n'a jamais, je ne dirai pas menti, mais seulement hésité dans sa sincérité. — Vous avez raison, Mathilde, je l'ai bien étudiée, la franchise est chez elle involontaire, spontanée, ce qui m'a expliqué beaucoup de ses bizarreries apparentes, oui : Emma sait si peu feindre, elle a un tel besoin d'expansion, qu'elle révèle ses idées à mesure qu'elles lui viennent, et sans savoir même le but où elles tendent. En un mot, cette chère enfant ressent pour ainsi dire tout haut, et la cause et la tendance de ses ressentiments lui échappent souvent... Quelquefois, je crains que cette singulière disposition d'esprit ne soit une faiblesse de jugement...

— Pouvez-vous croire cela, lorsqu'au contraire Emma vous étonne, vous et nos amis, par sa prodigieuse facilité à tout apprendre, par la grâce charmante de ses réponses ? Non, je trouve, moi, qui ai souvent, hélas ! abusé de l'analyse, je trouve qu'il n'y a qu'une âme d'une pureté angélique, d'une candeur exquise, presque idéale, qui puisse dévoiler ainsi sans crainte et sans examen les impressions qu'elle reçoit... parce que son instinct lui dit que ses impressions ne peuvent être que nobles et généreuses. Vraiment, ne trouvez-vous pas, au contraire, beaucoup de grandeur dans un esprit qui, bien souvent, dédaigne de se demander le pourquoi et le terme de ses pensées ?

— Oui, vous avez raison, vous me rassurez ; votre cœur la devine ; vous l'aimez comme une sœur, et la pauvre enfant vous a voué les mêmes sentiments ; vous ne sauriez croire l'espèce de culte qu'elle a pour vous. Elle m'a priée de la laisser vous imiter, c'est-à-dire se coiffer elle-même et de la même manière que vous ; cela ne m'a pas surprise, votre coiffure vous sied à merveille. Elle m'a aussi demandé d'être mise comme vous, autant que cela pouvait s'accorder avec sa position de jeune personne. — Chère Emma ! elle m'aime tant ! vous l'avez habituée à s'exagérer si follement ce que vous appelez mes avantages, que, dans sa naïveté, elle ne croit pouvoir mieux me prouver son admiration qu'en m'imitant. — Vous avez peut-être raison, ma chère Mathilde ; pourtant il y a une chose qui m'a frappée... c'est...

A ce moment Emma entra dans le salon... Madame de Richeville me fit signe de rester attentive.

CHAPITRE LXIX.

Le concert.

Emma s'approcha de madame de Richeville, qui la baisa au front... puis, selon son habitude, après avoir embrassé sa mère, elle vint vers moi ; mais tout à coup elle s'arrêta comme frappée d'une réflexion subite : son charmant visage et son cou d'albâtre se colorèrent d'un rose vif ; elle attacha un moment sur moi ses grands yeux avec une expression indéfinissable, puis les abaissa sous leurs longues paupières, tandis que sa figure se nuançait d'un carmin plus vif encore. Sa mère me fit signe comme pour me dire d'examiner Emma. Celle-ci, après un moment de silence, posa ses deux mains sur son cœur, et dit avec un accent de candeur charmante : — Mon Dieu ! comme mon cœur bat encore... et elle ajouta en regardant sa mère : — Je ne sais pourquoi je ne puis maintenant m'empêcher de rougir en voyant madame de Lancry ; je me sens si émue que j'hésite un moment avant que de l'embrasser. Et, comme si elle eût triomphé d'une lutte intérieure, qui se peignit par une sorte de contraction de ses traits, elle me sauta au cou en me disant avec une grâce enchantesse : — Ah ! heureusement cela passe... mais pendant un moment cela fait bien mal.

Madame de Richeville me jeta un nouveau coup d'œil, et dit à Emma : — Mais enfin, mon enfant, qu'éprouvez-vous ? pourquoi ce mouvement ? — Je ne sais, reprit-elle en secouant sa jolie tête d'un air d'innocence angélique ; j'arrive toute joyeuse : mais tout à coup, à l'aspect de madame de Lancry, mon cœur bat, se serre douloureusement... Mais cette impression s'évanouit bien vite, et tout mon bonheur revient en l'embrassant. Et Emma m'embrassa de nouveau. — Et depuis quand, chère

enfant, éprouvez-vous cela? lui dis-je en pressant ses mains dans les miennes. — Je ne sais; cela est venu peu à peu. Et ce que je ne comprends pas, c'est que chaque jour ma peine et mon plaisir augmentent. Et encore, non, ajouta-t-elle en ayant l'air de s'interroger, non... c'est plus que du plaisir que j'éprouve après l'instant de peine que votre présence m'a causée... — Qu'est-ce donc? lui demanda sa mère, comme moi intéressée au dernier point. — C'est, dit-elle en hésitant, c'est comme la conscience d'une bonne action que j'aurais faite... c'est comme si j'avais triomphé d'une méchante pensée. — Mais cette pensée méchante... quelle est-elle? lui dis je. — Je ne sais, je crois que je n'en ai jamais eu, me répondit-elle; mais il me semble que cela doit faire le même mal.

Madame de Richeville et moi nous nous regardâmes en silence. On annonça successivement madame de Semur, le duc et la duchesse de Grauval. La conversation se généralisa, on n'attendait plus que M. de Rochegune. Il arriva bientôt. Après avoir serré la main de madame de Richeville, il vint à moi; involontairement et contre mon habitude, mon premier mouvement fut de refuser la main qu'il me tendait. Voyant son étonnement, je me hâtai de la lui donner... Je ne sais s'il la trouva brûlante ou glacée, je ne sais s'il s'aperçut de ma rougeur et du léger tressaillement qui m'agitait, je ne sais s'il devina l'émotion dont j'étais navrée; mais il garda ma main dans la sienne une seconde de plus peut-être qu'il n'était convenable de la garder, je la retirai brusquement. — Comment vous trouvez-vous? votre migraine est-elle passée? me dit-il avec intérêt. — Je vous remercie mille fois, monsieur, je souffre toujours un peu. Ma réponse causa un nouvel étonnement à M. de Rochegune; notre familiarité était si ouvertement avouée dans le très-petit cercle de madame de Richeville, que je ne lui disais jamais monsieur. Il ne me disait non plus jamais madame. Pour la première fois, je fus confuse de cette preuve d'intimité. On annonça à la duchesse qu'elle était servie; M. de Grauval offrit son bras à madame de Richeville, comme étant plus âgé que M. de Rochegune; celui-ci m'offrit le sien. je lui dis tout bas presque d'un ton de reproche : — Et madame de Semur?

Il était trop tard; madame de Semur, passant devant nous, avait pris gaiement le bras d'Emma. Maintenant que je me rappelle une à une toutes ces maladresses, ou plutôt tous ces aveux involontaires, je ne puis que les attribuer à mon trouble cruel, à mon manque absolu de dissimulation. Sans me croire coupable, j'avais déjà perdu la sérénité de ma conscience; je répugnais à jouir des doux priviléges dont je me sentais alors moins digne. Si la réflexion ne m'eût pas bien vite convaincue de la portée de mes imprudences, l'expression des traits de M. de Rochegune, l'inflexion de sa voix (il était placé à côté de moi à table), m'en eussent avertie. — Mon Dieu, qu'avez-vous donc depuis tantôt? me dit-il d'un ton doux et triste... Ces paroles me rappelant à moi-même, pour la première fois je compris la nécessité de feindre; à tout hasard, quitte à trouver plus tard le moyen de justifier ma réponse, je répondis en souriant à M. de Rochegune : — Je n'ai rien, c'est un enfantillage que je vous expliquerai; et puis je souffre encore un peu de ma migraine, mais je sens que cela va se passer...

Rassuré par ces mots, M. de Rochegune se mêla à la conversation avec son entrain ordinaire; je me remis tout à fait. Ce qui me parut seulement singulier, ce fut de rencontrer plusieurs fois le regard d'Emma qui semblait vouloir lire jusqu'au fond de ma pensée. D'abord, je soutins ce regard en souriant; mais sa physionomie resta impassible comme un masque de marbre, et son coup d'œil devint d'une fixité si pénétrante, que je finis par en ressentir du malaise et par l'éviter. Je fus sur le point de faiblir encore, croyant follement qu'Emma devinait les pensées qui m'agitaient; mais, par un nouvel effort, par un nouvel élan de volonté, je m'élevai au-dessus de ces préoccupations. Puis, à ce mouvement de contrainte succéda je ne sais quel entraînement auquel je ne pus résister : au lieu d'avoir honte de l'émotion que j'éprouvais auprès de M. de Rochegune, je m'y livrai aveuglément, et je sentis sur mes joues une légère chaleur fébrile: ma réserve se dissipa complétement, je devins très-causante, et plusieurs fois madame de Richeville et nos amis s'exclamèrent sur ma gaieté, qui m'étonnait moi-même. Le dîner fut très-amusant. Presque aussitôt nous partîmes pour le concert; j'acceptai, cette fois, très-bravement, le bras de M. de Rochegune. Je pris une résolution violente, je voulais faire une épreuve décisive pendant cette soirée tout entière passée auprès de M. de Rochegune; je ne changeai rien à mes habitudes de familiarité. Je ne voulais me refuser à aucune des nouvelles impressions que je pourrais éprouver près de lui. Une fois bien convaincue que mes craintes étaient fondées, je prendrais fermement une détermination. Nous arrivâmes au concert. J'étais placée au premier rang, entre madame de Richeville et madame de Grauval; les hommes de notre société étaient derrière nous.

Je ne sais si mes émotions, combattues, refoulées, jointes à l'espèce d'irritation nerveuse dans laquelle je me trouvais, me prédisposèrent mieux que jamais aux jouissances de la musique, mais j'éprouvai d'ineffables ravissements, et mon âme enivrée se noya dans les flots d'harmonie qui me transportaient. Je me souviens surtout d'un moment où, par une bizarre coïncidence, tout concourut à m'exalter encore. Rubini chantait délicieusement son air de *la Somnambule*, madame de Richeville, par un mouvement d'admiration involontaire, m'avait saisi la main en me disant : — Mon Dieu! que cela est sublime! Derrière moi était placé M. de Rochegune. Il s'était un peu avancé pour mieux entendre Rubini; son souffle léger effleurait mon épaule nue, et courait dans les boucles de mes cheveux, que je sentais tressaillir... enfin, en écoutant ces chants si adorablement passionnés, j'aspirais le parfum pénétrant d'un magnifique bouquet de roses et de stéphanotis, don chéri d'une main bien chère. Non, non, de ma vie je n'oublierai ce moment de bonheur si complet... Avoir à ses côtés sa meilleure amie, sentir près de soi l'homme que l'on adore, être bercée par des accents enchanteurs en s'enivrant de la senteur embaumée des fleurs qu'un amant vous a données... n'est-ce pas absorber l'ivresse du plaisir par tous les sens? Je ne reculerai devant aucun aveu je l'ai dit : je reconnus avec une sorte de voluptueuse angoisse que jusqu'alors je n'avais rien ressenti de semblable. Jamais la présence de M. de Rochegune ne m'avait aussi violemment agitée, aussi délicieusement émue. Je reconnus enfin que le changement qui s'était opéré dans mon amour, changement si coupable qu'il fût, donnait à toutes mes impressions, naguère si douces et si sereines, je ne sais quel mordant à la fois amer et brûlant qui me charmait et m'épouvantait à la fois.

Enfin à ce moment, moi toujours si peu glorieuse, je me sentis orgueilleusement belle Il fallut que ma physionomie me trahît, car, après le morceau de Rubini, m'étant, ainsi que madame de Richeville, retournée du côté de M. de Rochegune, la duchesse me contempla un instant en silence, puis elle dit à voix basse à notre ami : —Mais regardez donc Mathilde... jamais je ne l'ai vue aussi jolie. Lui, attacha ses yeux sur les miens d'un air à la fois étonné... ravi; il tressaillit légèrement, et, par un signe de tête expressif, témoigna qu'il partageait l'admiration de madame de Richeville. — Vraiment! dis-je tout bas à celle-ci, vous me trouvez jolie?... Eh bien! je serais ravie que cela fût, ajoutai-je en regardant fixement M. de Rochegune; je n'aurais jamais été plus heureuse d'être belle. M. de Rochegune me regarda aussi fixement pendant une seconde. Il est impossible de dire la puissance électrique de ce regard, qui remua jusqu'aux dernières fibres de mon cœur... Dans un espace qui échappe à la pensée, je ressentis des enivrements, des défaillances, des extases, des épouvantes, qui m'arrachèrent au présent, au passé, à l'avenir... Enfin, dans ce regard d'une seconde qui répondait au mien... je vis s'allumer tout à coup les feux de la passion la plus ardente... Le concert continua. M. de Rochegune retomba comme accablé en appuyant son front dans ses deux mains. Plusieurs fois je détournai un peu la tête pour l'apercevoir; il était toujours dans la même position. Le concert terminé, on convint de prendre le thé chez moi. J'y invitai quelques personnes de notre société que je rencontrai au concert. Je revenais en voiture avec madame de Richeville, Emma et M. de Rochegune. Celui-ci fut taciturne, préoccupé. Je demandai à Emma si la musique lui avait fait plaisir.

— Non, elle m'a fait mal... J'ai beaucoup souffert, me dit-elle doucement : j'ai eu toutes les peines du monde à ne pas pleurer; il m'a semblé que les chants se transformaient pour moi en une harmonie d'une tristesse navrante. Nous arrivâmes chez moi. En passant devant une glace, je fus frappée de l'expression de mon visage. Pourquoi n'avouerais-je pas cette lueur de vanité? Ainsi que me l'avait dit madame de Richeville, je me trouvais beaucoup plus jolie qu'à l'ordinaire... Je me souviens que je portais une robe de moire bleu de ciel très-pâle, garnie de dentelles et de nœuds de rubans roses des camélias de la même couleur étaient placés dans mes cheveux blonds, dont les longues boucles descendaient presque sur mes épaules. Pendant ce moment rapide où je me contemplai avec une sorte de complaisance, il me sembla que ma taille était plus souple, mes yeux plus brillants, mon teint plus transparent, mes lèvres plus vermeilles, ma démarche plus décidée; je me sentais comme animée, dominée par une force supérieure : c'étaient en moi des rayonnements, des espérances de bonheur qui arrivaient à l'idéal lorsque je rencontrais le regard amoureux et inquiet de M. de Rochegune. Je me plaisais à admirer sa noble physionomie si mâle et si hardie; je m'étonnais de n'avoir pas jusqu'alors assez remarqué combien il était beau de cette beauté fière qui est aux hommes ce que la grâce est aux femmes : chacun de ses regards m'arrivait au cœur et me bouleversait. Oh! non, non, je ne pouvais plus me tromper, cette fatale expérimentation me dévoila toute l'étendue, toute la profondeur de ce ressentiment passionné. Cette soirée passa comme un songe; chose singulière! malgré mes préoccupations, je fis à merveille les honneurs de chez moi; en me quittant, madame de Richeville m'embrassa, et me dit : — Je vais vous répéter pour votre esprit ce que je vous ai dit pour votre visage, il n'a jamais été plus charmant que ce soir.

Malgré ma tendre affection pour madame de Richeville, je désirais de la voir sortir, je sentais la force factice qui m'avait jusqu'alors soutenue m'abandonner. A peine la duchesse m'avait-elle quittée, qu'épuisée par les émotions de la journée, je me sentis défaillir; bientôt je tombai presque sans connaissance entre les bras de ma pauvre Blondeau. L'épreuve que j'avais voulu tenter ne me laissa aucun doute. L'amour pur, héroïque, était un rêve, une chimère... Ma faiblesse, l'ardeur de la jeunesse avaient-elles fait évanouir ces admirables illusions? ou bien un tel amour est-il une de ces dangereuses utopies, un de ces funestes mirages qui cachent un abîme? Je ne savais. D'autres femmes que moi avaient-elles su garder un juste et prudent équilibre entre la froideur et l'entraînement? Etait-il des caractères assez fermes, des vertus assez hautes, pour étouffer jusqu'au timide et secret désir? Je l'ignore... L'amour platonique enfin était-il possible entre deux jeunes gens qui s'aiment avec tous

les chaleureux instincts de leur âge? Je l'espérais, je le croyais; j'aimais mieux douter de moi que de douter des autres et de porter atteinte à une idéalité morale et consolante... Ce qui m'effrayait, c'était la rapidité avec laquelle les mauvaises idées envahissaient mon âme; c'était de voir quels pâles reflets elles jetaient déjà sur le calme attachement qui, la veille encore, suffisait à mon cœur. Alors, comme il me semblait terne et glacé! avec quelle barbare ingratitude je dédaignais déjà les jours passés où j'avais goûté de si nobles jouissances!

Ce brusque changement était et est encore un problème pour moi. J'aurais oublié mes devoirs pour M. de Rochegune, me disais-je, que ses paroles ne seraient pas plus tendres, ses prévenances plus charmantes, ses soins plus délicats, ses empressements plus vifs. Y aurait-il donc dans une faute, dans les remords qu'elle cause, un attrait fatal? Y aurait-il dans les violentes agitations d'une conscience troublée une sorte de charme cruel et irrésistible? Ou bien enfin croyons-nous n'avoir absolument prouvé notre amour qu'en lui faisant le plus douloureux des sacrifices... celui de notre vertu, celui du repos de notre vie entière? J'étais encore amèrement humiliée en pensant que notre affection était peut-être profanée par moi seule, que M. de Rochegune aurait assez de volonté, assez de raison pour dompter ses passions, pour préférer un bonheur pur et durable aux angoisses d'un amour coupable et sans doute éphémère et méprisable. Oui, méprisable, oui, éphémère... car la conscience d'une première faute a cela d'horrible, qu'elle fait germer le doute et la défiance de soi. On a failli une fois aux résolutions les plus nobles, pourquoi n'y faillirait-on pas de nouveau? On a cru d'abord à la domination de l'âme sur les sens, l'on s'est trompé... pourquoi ne se tromperait-on pas aussi sur la durée, sur la constance de l'amour qu'on éprouve? Oh! encore une fois, il n'y a rien de plus horrible que l'idée de cette dégradation successive, pour ainsi dire logique, qu'une première déviation de la vertu doit fatalement entraîner.

CHAPITRE LXX.

L'aveu.

L'on s'étonne peut-être de ce qu'alors je raisonnais comme si j'eusse été déjà coupable. C'est que je prévoyais que si M. de Rochegune était aussi faible que moi, je n'aurais pas la force de résister à mon penchant. A ce moment donc les conséquences morales de cette faute vénielle étaient les mêmes; je faisais peu de différence entre la certitude de la commettre et le remords de l'avoir commise. Je ne pouvais plus compter que sur la délicatesse, que sur l'honneur de M. de Rochegune; je ne songeai donc qu'à lui cacher à tout prix ce que j'éprouvais... Si j'étais devinée, j'étais perdue. Je m'attendais à voir M. de Rochegune le lendemain de ce concert. Il vint en effet sur les deux heures, et me pria de faire fermer ma porte. Je le trouvai pâle, triste, accablé; ses traits avaient une expression de langueur touchante que je ne lui avais jamais vue. Il s'agissait pour moi d'un moment décisif; ma destinée tout entière allait dépendre de ma résolution. Je rassemblai toutes mes forces, j'appelai à mon aide toute la dissimulation dont j'étais capable, afin de composer mon visage et de paraître insouciante et gaie. Je me hâtai de dire presque étourdiment à M. de Rochegune : — Vous m'avez trouvée bien maussade hier matin, n'est-ce pas? Après vous avoir demandé votre bras pour sortir, je vous ai renvoyé; avouez que je suis horriblement capricieuse! M. de Rochegune garda un moment le silence; puis il me dit : — Mathilde, vous me croyez honnête homme? — Mon Dieu! quel grave début, mon ami!.... — Grave, en effet, bien grave..... et il doit l'être. — Et pourquoi cela?

Après un nouveau silence, il reprit : — Mathilde, je n'ai jamais menti. Hier, je vous ai juré de vous confier toutes mes pensées... bonnes ou mauvaises... je ne croyais pas devoir tenir si tôt ce serment.—En vérité, mon ami, vous m'effrayez presque... Quel changement subit! — Mathilde, ceci me paraît un songe. Expliquer ce que j'éprouve est impossible... Je cède à je ne sais quel charme fatal qui, depuis hier, a bouleversé mes idées les plus arrêtées, mes principes les plus solides; je ne me reconnais plus... je ne vous reconnais plus vous-même.—Que dites-vous? — Depuis hier, j'ai vu en vous une femme que je n'avais pas encore vue. — Je... je... ne comprends pas, dis-je en tâchant de sourire; je ne sais comment, depuis hier, j'ai pu vous apparaître sous un jour si différent. — En vain j'ai voulu m'expliquer la cause de cette transformation, je ne l'ai pas pu. En vain je me suis demandé pourquoi votre vue m'a causé hier une émotion que je n'avais jamais ressentie. Votre physionomie n'était plus la même... Madame de Richeville s'en est aperçue comme moi, sans doute, car elle vous a dit que jamais vous n'aviez été plus jolie. Cela était vrai... Votre regard, ordinairement si doux, si calme et si limpide, était tour à tour brillant ou chargé de trouble et de langueur; votre voix était plus vibrante, votre teint plus animé, votre sourire plus éclatant... Penché sur votre épaule, j'ai cru la voir frissonner sous mon souffle... Vous étiez entourée de je ne sais quelle atmosphère magnétique qui m'attirait, qui m'enivrait... Non, ce n'est pas une illusion : vous étiez, vous êtes maintenant plus belle que vous ne l'avez jamais été... ou plutôt vous êtes belle d'une beauté de plus. — Allons, mon ami, vous êtes encore plus poëte que d'habitude; vous voulez essayer de nouvelles flatteries... Peut-être, hier, étais-je mise à mon avantage... voilà tout le mystère de ce changement. Ce qui n'a pas changé, ce sont les sentiments que vous a voués votre amie... votre sœur... — Ma sœur... ma sœur! Je ne vous ai jamais aimée comme une sœur... je vous l'ai dit... Seulement jusqu'ici j'ai eu du courage, jusqu'ici j'ai eu de la volonté... jusqu'ici j'ai cru que l'on pouvait impunément aimer une femme comme vous... jusqu'ici j'ai cru que l'intimité dans laquelle nous vivions me suffirait, et j'ai cru que la sublimité d'un amour idéal, que l'admiration qu'il m'inspirait, me raviraient à toute humaine passion... Eh bien! Mathilde, je n'ai plus ce courage, je n'ai plus ces croyances : serments, vœux, promesses, tout est oublié... Ma passion, si longtemps comprimée, éclate à la fin... Mathilde... Mathilde, je l'avoue, il n'y a qu'un lâche... c'est moi... qu'un coupable... c'est moi; mais au moins pitié, pitié pour un amour brûlant... insensé... qui égare ma raison!

Je frémis du péril que je courais. En me retraçant ses émotions, M. de Rochegune me disait les miennes. Je ne pus vaincre un secret sentiment de bonheur et d'orgueil en me voyant si follement aimée; mais je rappelai bientôt mon courage : je me sentis plus forte en voyant M. de Rochegune si faible... Je me dis qu'il serait beau à moi de remonter cette grande âme à sa hauteur, et de me sauver de moi et de lui. Je ne craignais mon enivrement que s'il le partageait. Après un moment de silence, je lui répondis d'un ton affectueux, mais calme et sérieux : — Pardonnez-moi, mon ami, de vous avoir répondu légèrement; vous me donniez une touchante preuve de confiance en me faisant cet aveu, je vous en remercie. Et je lui tendis la main avec dignité. La réserve de mon langage le frappa; je repris : — Quoiqu'il y ait sans doute de l'exagération dans ce que vous m'avez dit, cela ne m'étonne pas, je m'y attendais. — Vous, Mathilde! — Oui... mon ami; souvenez-vous de notre conversation d'hier... ne m'avez-vous pas dit : « L'intimité dont nous jouissons ne nous est acquise qu'au prix de nos sacrifices; plus ils seront grands, plus ils nous seront comptés! » — Mathilde, s'écria-t-il avec exaltation, ne me parlez pas du passé, un abîme sépare hier d'aujourd'hui! — Alors donc, mon ami, lui dis-je en souriant doucement, alors, comme la fée de la légende, je jetterai un pont invisible sur cet abîme, je vous prendrai par la main, et je vous ramènerai dans notre région céleste, toute rayonnante de pureté, de noblesse et d'honneur, où, comme par le passé, nos deux âmes planeront encore fières et radieuses de leur élévation.

Malgré le sourire que j'avais aux lèvres, mon cœur était navré : M. de Rochegune semblait douloureusement affecté de mes paroles. Il resta quelque temps silencieux, puis il reprit, avec une tristesse douce, accablée, presque craintive : — Vous avez raison, Mathilde; le passé a été tel que vous le retracez. J'ai eu ces généreuses croyances, ces nobles inspirations; je vous ai aimée ainsi. Mon caractère était énergique, ma volonté ferme, ma parole sacrée, mon cœur vaillant et hardi. Par quel phénomène inexplicable tout a-t-il changé? Je ne le sais. Oui, cela est vrai; hier encore je vous le disais, au-dessus du bonheur dont je jouissais près de vous je ne voyais que la réalisation du dernier vœu de mon père. Eh bien! en un jour, mon ambition s'est accrue jusqu'au délire; mais cette ambition ne m'a pas fait déchoir dans ma propre estime : elle m'a élevé. — Que voulez-vous dire, mon ami? ne serait-ce pas profaner notre amour que...

Il ne me laissa pas achever, et reprit d'un air grave et pénétré : — Le profaner! oh! non, Mathilde, non; ne voyez pas dans ce que je vais vous dire une subtilité sacrilége ou l'hypocrite excuse d'un amour coupable. Ce ne sont pas seulement les désirs passionnés de la jeunesse que je vous exprime ici, non, j'exprime encore le vœu le plus noble que Dieu ait mis au cœur de l'homme, le vœu de ce bonheur de tous les instants que l'on ne peut goûter que dans la douceur enchanteresse du foyer domestique. En un mot, vous me comprendrez, Mathilde; en vous j'adorerais peut-être plus encore l'épouse que la maîtresse. Vous êtes à la fois si belle et si sainte que l'ivresse que vous inspirez devient chaste et sérieuse. Il suffit de votre pensée pour tout épurer, pour donner à un amour coupable le but, le caractère sacré d'une union solennelle. — Eh bien! mon ami, je vous en conjure au nom de ces sentiments que vous m'accordez, calmez votre exaltation. — Non, non! le bonheur dont je jouis près de vous ne me satisfait pas, parce qu'il est incomplet; ce n'est plus la liberté de vous voir maintenant que je veux..... c'est passer ma vie entière près de vous. Entendez-vous, Mathilde! oui, je veux entre nous des liens indissolubles pour vous être à tout jamais enchaîné : je veux tous les droits pour vous prouver tous les dévouements; tous les bonheurs, pour vous devoir toutes les reconnaissances! — Mais jusqu'ici, mon ami, n'avez-vous pas été pour moi plein de dévouement et de bonté?

— Eh! qu'est-ce que cela auprès de cette vie intime, concentrée dans sa propre félicité, où l'on jouit de tous les dons que Dieu a accumulés sur ceux qu'il aime, où l'on se repose d'une adoration par une idolâtrie où la beauté morale rend plus précieuse encore la beauté physique; car si Dieu a voulu qu'une belle âme eût une belle enveloppe, c'est pour que ces deux charmes se confondissent en un seul; les séparer, c'est outrager la nature! — Ah! ce langage... — Contraste avec celui que je tenais hier : soit; mais hier comme aujourd'hui j'ai parlé vrai. — Mais ce changement si brusque? — Il me confond, il m'accable, Mathilde

Pour l'expliquer, il faut avoir recours à cette vulgaire mais juste comparaison de la goutte d'eau qui fait enfin déborder la coupe. Les circonstances les plus infimes décident des événements les plus graves lorsque l'heure est venue... Je n'en doute pas, demain, un serrement de main, l'accent de votre voix, eussent fait éclater toutes les violences de cette passion longtemps comprimée. Hier, en vous parlant de sacrifices, Mathilde, je ne me servais pas d'un vain terme. Mais l'héroïsme a des bornes. Et puis une pensée fixe, unique, est maintenant sans cesse présente à mon esprit : ce serait de vivre avec vous au fond de je ne sais quelle solitude. Pour vous et pour moi les plaisirs du monde sont une vanité, Mathilde... Ah! si vous vouliez... Et il s'interrompit, craignant d'avoir trop dit.

Je ne le comprenais que trop ; le même désir m'était déjà venu : il fallait encore que mes lèvres continuassent de démentir ma pensée. A ces élans passionnés, dont, malgré moi, je ressentais le choc jusqu'au fond du cœur, il fallut répondre par de froides, par de sévères paroles. . — En vérité, mon ami, lui dis-je, je ne vous reconnais plus... C'est vous... vous qui me proposez de fouler aux pieds toutes les convenances, tous les devoirs ; de tromper l'amitié, la confiance de nos amis... Songez-y... de quels sarcasmes le monde ne les poursuivrait-il pas! Les rendre complices de notre faute, les vouer à d'amères railleries, parce qu'ils ont une foi aveugle en notre honneur... tenez, soyez franc, et répondez... Si je consentais à fuir avec vous... que penseraient de nous le prince d'Héricourt, sa femme, qui ont si loyalement protégé notre amour?... Cette question interdit M. de Rochegune : il hésita quelques moments de parler ; j'étais désolée de la lui avoir faite, car il me semblait, hélas! que nous ne pouvions y répondre. Dans cet entretien, malgré la réserve apparente de mes paroles, je me sentis plus troublée, plus éprise que jamais... J'étais, hélas ! j'ose l'avouer, peut-être encore plus de l'avis de M. de Rochegune qu'il n'en était lui-même, mon amour pour lui atteignait son paroxysme ; à chaque instant j'étais sur le point de lui dire : — Fuyons...

Il reprit tristement : — Je n'ai jamais menti, Mathilde... je ne mentirai pas en cette occasion... Si vous consentiez à me suivre... j'irais trouver le prince, et je lui dirais tout... — Et quels reproches n'aurait-il pas le droit de vous faire, lui, lui!... — Eh! après tout, s'écria M. de Rochegune avec une impatience douloureuse, qu'importent le prince, les jugements du monde! voulons-nous les braver? En disparaissant de la société, ne nous condamnons-nous pas ; ne renonçons-nous pas à son estime, à son intérêt? Que veut-on de plus? Ne pouvions-nous pas agir moins noblement, abuser de cette confiance qu'on nous témoignait; est-il donc si difficile de tromper des yeux prévenus! — Ah! vous et moi étions incapables d'une telle infamie! — Je le sais ; aussi aurions-nous le courage de renoncer hardiment à la haute position que nous nous étions faite; tant que nous y sommes restés, n'en avons-nous pas été dignes? Une chute honteuse ne nous en ferait pas démériter ; ce serait une renonciation libre, volontaire. A l'admiration du monde, nous aurions préféré notre bonheur ; il n'y a là ni lâcheté ni trahison... Je le dirais à la face de tous... comme j'ai dit... — Hélas! mon ami, lui dis-je en l'interrompant, cesserions-nous d'être coupables en avouant hautement que nous le sommes? Cet aveu ne serait plus une généreuse audace, mais une grossière effronterie. Ah! croyez-moi, si nous succombions, il faudrait fuir honteusement, et nous cacher comme des criminels.

— Oh! vienne ce jour bienheureux, Mathilde, et jamais mon front n'aura été plus fier... plus justement fier! — Pouvez-vous parler ainsi! et la honte... et le déshonneur pour moi? — Le déshonneur! n'êtes-vous pas libre? Le monde n'a-t-il pas lui-même prononcé une sorte de divorce moral entre vous et votre mari? Votre position peut-elle être comparée à celle d'aucune autre femme? — Oui, aujourd'hui, à cette heure encore, je ne puis être comparée à personne ; mais que j'oublie mes devoirs, et demain je serai, comme tant d'autres, une femme qui se venge des tromperies de son mari en le trompant à son tour. Bien plus, après avoir eu l'insolente audace de me poser en femme supérieure aux faiblesses humaines, je serai renversée de cet orgueilleux piédestal au milieu des mépris universels... — Et où vous atteindront-ils, ces mépris? Venez... oh! venez, Mathilde, mon amour vous en défendra... le bonheur vous vengera... Qui vit pour le monde et par le monde peut le redouter ; qui vit par soi et pour soi dans la retraite le dédaigne et le brave. Amis, orgueil, ambition, devoir, j'ai tout oublié ; je ne vis que pour une seule pensée, que pour un seul désir... vous, vous, toujours vous. — Mais votre carrière, mais votre avenir, mais tant d'infortunés qui n'existent que par vous, mais votre pays, auquel votre voix est si souvent utile?

M. de Rochegune haussa les épaules. — Rêveries creuses et sonores, stériles utopies que toute cette vaine politique. Quant à mes malheureux, c'est différent : du fond de cette retraite nous veillerons sur eux, nous serons leur mystérieuse Providence ; ils n'y perdront rien... Est-ce qu'un amour comme le nôtre ne suffirait pas à nous rendre généreux et bienfaisants si nous ne l'étions déjà?... Vous me regardez avec surprise, Mathilde... vous êtes étonnée de m'entendre parler ainsi, moi naguère si jaloux de ce que je dédaigne aujourd'hui... Moi aussi je m'étonne et je m'en réjouis... — Que dites-vous? — Oui, ce brusque changement dans mes idées me prouve que votre influence sur moi augmente encore. — Autrefois j'étais fière de cette influence, elle vous inspirait les plus nobles actions; aujourd'hui j'en rougis, elle ne vous inspire que des résolutions indignes de vous. — Et qui vous dit cela? et qui vous dit que de nos tumultueuses passions ne sortiront pas quelques grands exemples, quelque dévouement sublime? Je ne sais ce que l'avenir nous réserve, mais ce n'est pas en vain que Dieu nous a rapprochés. Oui, notre chute apparente doit cacher quelque résurrection magnifique ; deux âmes comme les nôtres ne peuvent se rencontrer dans un véritable, éclatant et profond amour, sans laisser après elles quelque souvenir de majesté ; oui, une voix qui ne m'a jamais trompé me dit que, malgré les reproches, l'éloignement peut-être momentané de nos amis, ils nous reviendront, par la force des événements, plus dévoués que jamais, parce que jamais nous n'aurons été plus dignes d'eux... — Comment? — Je ne sais, mais j'en suis sûr ; encore une fois, Mathilde, je vous dis que quoi qu'il paraisse, cet amour est noble et grand s'il en fut jamais ; je vous dis que l'avenir le prouvera.

L'accent, la physionomie de M. de Rochegune exprimaient tant de foi dans ce qu'il disait, je me sentais aussi moi-même si fatalement persuadée que notre amour devait avoir de brillantes destinées, que, malgré ma résolution de rester froide et réservée, je ne pus résister à un mouvement d'entraînement, et je m'écriai : — Oui, oui, je vous crois, ce que vous dites là, je le sens, il me semble que vous traduisez les plus secrets mouvements de mon cœur! — Mathilde!... s'écria-t-il en tombant à mes genoux et en prenant mes mains dans les siennes avec un mouvement d'adoration passionnée, oh! venez... Fuyons alors... Venez... venez... mon amie, ma sœur, ma maîtresse, ma femme... Ces mots, les regards enivrés de M. de Rochegune, tout me rappela à moi-même ; je me levai brusquement... — Mathilde, s'écria-t-il en cachant son visage dans ses mains, pardonnez-moi... je suis insensé! Quelques minutes me suffirent pour calmer mon émotion. Je lui dis le plus froidement qu'il me fut possible : — Vous êtes insensé en effet de croire que je m'exposerai jamais à rougir de vous et de moi. Il jeta sur moi un regard désolé ; puis il s'écria d'un ton déchirant : — Ah! vous ne m'aimez pas comme je vous aime... Et il pleura. Je l'avoue, ô mon Dieu! si j'eus la force de ne pas le détromper, de ne pas lui dire que je partageais sa folle passion, ses idées justes ou injustes, élevées ou coupables, c'est qu'en ce moment même je prenais la résolution de fuir avec lui si, après une dernière et courageuse épreuve, je ne pouvais vaincre ce funeste entraînement.

Pour me réserver toute liberté d'agir, je devais alors lui ôter tout espoir, et le rendre ainsi à son insu mon auxiliaire dans la lutte suprême que je voulais tenter. — Je ne vous aime pas? lui dis je. Pouvez-vous me faire ce cruel reproche! N'est-ce pas parce que je vous aime tendrement que j'ai le courage de vous épargner, ainsi qu'à moi, des remords éternels? Il se leva, et se mit à marcher avec agitation en essuyant ses yeux. Je fus mise encore à une rude épreuve. Quelques boucles de sa chevelure s'étant dérangées, je vis à son front la cicatrice de la blessure qu'il avait autrefois reçue en venant savoir de mes nouvelles, lorsqu'il était tombé dans un guet-apens que lui avait tendu M. Lugarto. La vue de cette cicatrice, en me rappelant depuis combien d'années durait le dévouement de M. de Rochegune, fit que ma résolution de lui cacher ce que j'éprouvais me devint plus pénible encore. Il s'arrêta tout à coup devant moi, et me dit : — Mathilde, croyez-vous qu'il me soit possible de cacher aux yeux de nos amis les émotions qui m'agitent? — Je crois qu'en réfléchissant aux suites cruelles que... Il m'interrompit : — La réflexion, la volonté sont, dit-il, impuissantes à contenir, à dissimuler un sentiment aussi violent. A chaque instant, d'ailleurs, ne remarquera-t-on pas entre nous une contrainte, une réserve affectée, qui ne contrastera que trop avec notre abandon habituel? — Peut-être... mon ami, et en vous observant bien... Et puis laissez-moi espérer que cette exaltation passagère se calmera, que vous, si courageux, vous vaincrez ce fol enivrement. — C'est parce que mon caractère était ferme et courageux, Mathilde, que je sens mieux encore l'irrésistible puissance du sentiment qui me domine... mais c'est aussi parce que je suis ferme et courageux... Puis il hésita. — Parlez, mon ami... parlez... — Eh bien! c'est parce que je suis courageux que j'aurai la force de prendre le seul parti qui puisse nous sauver tous deux!

Puis, les lèvres contractées par le désespoir, il dit d'une voix altérée : — J'aurai la force de vous quitter... Ce coup était si terrible, j'y étais si peu préparée, que je m'écriai en joignant les mains : — Me quitter! mais c'est impossible!... Mon Dieu!... vous n'y pensez pas! — Mais que voulez-vous donc que je fasse, alors, malheureuse femme? .. Cesser de vous voir, c'est éveiller mille soupçons, provoquer les questions de nos amis, qui seront d'autant plus pressantes que nous ne devons avoir rien à cacher... Vivre auprès de vous comme autrefois, je vous dis que cela m'est impossible. Je prétexterai donc un voyage ; je partirai. — Vous ne partirez pas... je ne le veux pas... Je vous aime, moi... j'ai mis en vous tout l'espoir... tout l'avenir de ma vie. Il est impossible que vous m'abandonniez ainsi! vous n'aurez pas cette cruauté! — Mais que faire alors? que résoudre? — Je ne sais... mais, au nom du ciel... par la mémoire de votre père... ne me quittez pas... Je n'y pourrais pas survivre... J'ai été déjà si malheureuse... mon Dieu! que je n'aurai plus la force d'endurer de nouvelles douleurs. — Ecoutez, Mathilde... Vous ne me croyez pas capable de vous menacer de mon départ pour vous forcer à me suivre... Je ne parle, je n'agis jamais légèrement... Après avoir tout considéré, je vois qu'il ne me reste qu'à partir... Je partirai

donc... Que Dieu me soit en aide! — Ciel! vous m'épouvantez, m'écriai-je, frappée de la sinistre expression de ses traits.

Il me comprit, et me répondit : — J'ai sur le suicide des idées qui ne changeront jamais : c'est une lâcheté... Je ne serai jamais lâche... C'est parce que je ne pourrai pas me tuer, que je serai désormais le plus misérable des hommes. Et il cacha encore sa figure dans ses mains en sanglotant. Vaincue par ses larmes, j'allais tout lui avouer, renoncer à une dernière lutte, lui dire combien je l'adorais, lorsqu'après un moment de silence il releva la tête et me dit : — Après tout, nous sommes des insensés de vouloir décider en une heure du destin de toute notre vie entière... Mathilde... pas un mot de plus... Nous sommes sous le coup d'impressions trop vives pour continuer cet entretien. Je pars aujourd'hui, je reviendrai dans quinze jours avec les mêmes idées que j'emporte... je vous en préviens... Mais vous... vous aurez eu le loisir de réfléchir mûrement à la proposition que je vous ai faite. Je reviendrai donc pour vous consacrer ma vie tout entière ou pour vous dire un éternel adieu. Je ne vous écrirai pas... je vous laisserai seule à vous-même. Tout mon espoir est que le passé vous parlera de moi... et que l'avenir... vous parlera pour moi... Puis, me tendant la main avec une triste solennité, il me dit d'une voix profondément émue : — Dans quinze jours... Je serrai sa main en répétant : — Dans quinze jours! Il me quitta

CHAPITRE LXXI.

Une visite.

Après le départ de M. de Rochegune, je me mis à fondre en larmes; je me reprochai mon apparente insensibilité : je craignis de l'avoir désespéré, d'avoir risqué peut-être de l'éloigner de moi. Je regrettai amèrement de n'avoir pas suivi mon premier mouvement, qui me disait de tout abandonner pour le suivre; s'il me quittait, la froide estime du monde compenserait-elle jamais la perte de cet amour, dans lequel j'avais concentré tout le bonheur, toutes les espérances de ma vie? Au milieu de ces perplexités poignantes, je me demandais si je ne résistais pas plus par orgueil que par devoir : je tâchais de me convaincre de cette pensée, afin d'avoir un prétexte de céder aux vœux de M. de Rochegune. Alors, je rêvais avec délire à la vie qui m'attendait près de lui. La sûreté de son caractère, son esprit, sa tendresse exquise, tout me présageait l'existence la plus fortunée. Je reconnaissais de plus en plus la vérité des paroles de M. de Rochegune. Mon amour pour M. de Lancry avait-il été, en effet, une « surprise de cœur? » Je n'avais, pour ainsi dire, eu aucune raison sérieuse de l'aimer avant mon mariage. Ses dehors charmants, la grâce de son esprit, m'avaient séduite. Dans mon opiniâtreté à l'épouser, malgré les sages avis de madame de Richeville et de M. de Mortagne, il y avait eu plus de parti pris, plus d'étourderie, plus de désir d'échapper à mademoiselle de Maran, que de passion réfléchie. Plus tard, lorsque les torts de mon mari devinrent si odieux, je persistai à l'aimer par habitude, par héroïsme de souffrance et d'abnégation, et surtout par suite de cette influence presque irrésistible que prend toujours sur une jeune fille le premier homme qu'elle aime.

Au milieu de mes chagrins, j'avais haï cet amour sans nom; j'en avais rougi comme d'une mauvaise action. Et pourtant, en aimant ainsi mon mari, je remplissais un devoir sacré. Enfin, lorsque, poussée à bout par une dernière trahison qui m'avait coûté mon enfant, j'avais échappé à l'épouvantable domination de M. de Lancry, je n'avais conservé pour lui qu'un mépris glacial... Quelle différence, au contraire, dans les phases de mon attachement pour M. de Rochegune! Son généreux dévouement pour moi, l'admiration que m'inspiraient ses rares qualités, avaient d'abord jeté dans mon cœur, et presque à mon insu, les profondes racines de cet amour. Puis, lorsque je me retrouvai moralement libre, ce furent de nouvelles et touchantes preuves de l'affection la plus constante et la plus noble. Alors, à mon admiration pour lui, sentiment sévère et imposant, se joignit une amitié affectueuse et tendre... puis l'amour pur et idéal... puis, enfin, la passion brûlante. La gradation constante de ce sentiment n'en assurait que trop la durée. Ainsi que toutes les choses grandes, puissantes et humainement éternelles, cet amour avait une base profonde, inébranlable. Comme le chêne, que la foudre brise et ne déracine pas, cet amour avait lentement, imperceptiblement grandi... L'orage ou les saisons pouvaient effeuiller ses verts et frais rameaux, mais jamais l'arracher au sol où il était né. En un mot, telle était la différence de ces deux amours : en aimant mon mari, en me dévouant pour lui avec l'abnégation la plus aveugle, j'avais éprouvé une sorte de honte, j'avais été la plus malheureuse des femmes, et, me résignant avec courage, mes souffrances avaient à peine intéressé : ma résignation avait semblé stupide. Au contraire, j'étais heureuse et fière de mon amour pour M. de Rochegune; le monde m'approuvait, je me sentais enfin élevée, grandie par ce sentiment, qu'une inflexible morale aurait pu réprouver.

Tantôt ces réflexions me semblaient toutes-puissantes en faveur de M. de Rochegune, tantôt j'y puisais une nouvelle force pour lui résister. Notre position à tous deux me semblait si magnifique, que je ne pouvais me résoudre à la perdre. Mais, alors, je comparais malgré moi les enchantements d'une vie amoureuse et ignorée aux sacrifices que m'imposaient cette brillante couronne de pureté, cette souveraineté de vertu, cette éclatante majesté du renoncement. Oh! alors, il me semblait insensé de préférer un vaste et froid palais de marbre et d'or, que l'on occupe seule... à une délicieuse retraite où l'on cache un amour heureux au milieu de la verdure et des fleurs... Hélas! il faut être femme pour comprendre ces terribles luttes de la passion et du devoir. Les hommes ne les subissent jamais; leurs cruelles alternatives se réduisent à obtenir ou à ne pas obtenir... tandis que ce n'est souvent qu'après de douloureuses anxiétés, qu'après d'affreux tourments, que nous accordons ce que nous désirons le plus d'accorder. Les hommes ressentent ces terribles angoisses lorsqu'il s'agit de leur honneur, jamais lorsqu'il s'agit du nôtre. M. de Rochegune était le type des hommes de cœur, de courage et de loyauté chevaleresque : il n'avait pourtant pas hésité un moment entre son amour et l'éloignement de ses amis... entre sa passion et ma honte. . . . . .

Ces résolutions, tour à tour faibles et héroïques, avaient duré plusieurs jours. Le départ de M. de Rochegune m'accablait, m'ôtait beaucoup de ma force. Cette absence me donnait une douloureuse idée de ce que serait ma vie sans lui. J'en étais déjà venue à ne plus admettre cette hypothèse, j'aurais consenti à tout plutôt que de le perdre : j'espérais seulement obtenir de lui d'essayer encore de vivre près de moi comme par le passé, de tâcher de se vaincre, dussions-nous pendant quelque temps renoncer aux douceurs de notre habituelle intimité. Une fois placée dans l'alternative de le perdre ou de le suivre, que résoudre? le désespérer... lui toujours et depuis si longtemps dévoué... lui que j'aimais, que j'aimais de toutes les forces de mon âme. Le désespérer... lorsque d'un mot, d'un seul mot, en faisant le bonheur de sa vie... je réalisais l'idéal de la mienne... Non... non... jamais... Et j'étais sur le point de lui écrire... Venez... venez... partons... Les heures, les jours, les nuits se passaient dans ces irrésolutions; peu à peu elles affaiblirent mon courage : bientôt... funeste symptôme, je n'osai plus interroger mon cœur, tant j'étais sûre de le voir me répondre en faveur de M. de Rochegune. . . . . .

M. de Rochegune avait donné à madame de Richeville une explication toute naturelle de son départ, en lui annonçant que quelques affaires importantes l'appelaient dans une de ses terres. J'avais prétexté moi-même une migraine violente pour rester seule le soir. Un jour madame de Richeville, à qui j'étais allée faire ma visite habituelle, me dit qu'Emma, indisposée depuis quelques jours, se trouvait très-souffrante, elle était beaucoup plus absorbée qu'à l'ordinaire. Je demandai à la voir : elle reposait, je ne voulus pas la réveiller. J'envoyai plusieurs fois Blondeau savoir de ses nouvelles, la journée se passa assez paisiblement. Le lendemain de très-bonne heure, madame de Richeville entra chez moi; je fus frappée de l'altération de ses traits. — Grand Dieu... qu'avez-vous? lui dis-je. — Emma m'inquiète au dernier point, me répondit-elle; j'ai passé la nuit près d'elle... Tout à l'heure, elle vient de s'assoupir un peu : je profite de ce moment pour venir... pour venir pleurer auprès de vous! s'écria-t-elle en ne pouvant plus contenir ses larmes, car devant elle je n'ose pas... Et la pauvre mère se mit à sangloter. — Mais rassurez-vous, lui dis-je, il ne peut y avoir rien de sérieux dans l'indisposition d'Emma. Hier que vous a dit votre médecin? Il n'en est pas de plus habile et de plus sincère... — C'est justement parce qu'il est très-habile, et qu'il m'a avoué son ignorance au sujet de la maladie d'Emma, que je suis horriblement effrayée : il ne trouve aucune cause apparente à la langueur qui accable de plus en plus cette malheureuse enfant... Il lui trouve une fièvre lente et nerveuse; mais il avoue que d'un moment à l'autre... une crise violente peut éclater.— Mais Emma souffre-t-elle? — Non : elle le dit du moins, peut-être de crainte de m'affecter.

— Mais cette nuit qu'a-t-elle éprouvé? Pourquoi êtes-vous plus inquiète ce matin? — Cette nuit elle a été très-agitée... Hier soir, je me suis établie près d'elle... elle allait mieux. Son visage était pâle, mais calme; elle ne dormait pas. Je lui ai proposé de lui lire une méditation de M. de Lamartine, elle m'a tendrement remerciée; après m'avoir écoutée, elle m'a dit avec cette grâce naïve qui n'appartient qu'à elle : « Mon Dieu, quelle douceur dans ces vers admirables! Merci! oh! merci, je me sens mieux... il me semble que je suis moins oppressée; mais, puisque le langage de l'âme me fait tant de bien... c'est donc l'âme que j'ai malade? » — Pauvre enfant! dis-je à madame de Richeville, cela est étrange. — Oui, bien étrange, Mathilde, et ces paroles ont éveillé en moi une crainte affreuse... — Et quelle crainte? — Toute la nuit une cruelle pensée m'a poursuivie, lorsque l'agitation d'Emma est revenue avec son accès de fièvre, lorsque plusieurs fois ses regards brillants se sont attachés sur les miens... Oh!... Mathilde, il m'a semblé y voir un secret reproche. — Mais expliquez-vous, mon amie; je ne vous comprends pas... — Eh bien! sans pouvoir deviner comment elle pourrait être instruite de ce fatal secret... je tremble qu'elle ne sache que je suis sa mère... Oh! Mathilde! cette âme est si candide, que pour elle ce coup serait mortel..

Je regardai madame de Richeville avec étonnement; cette idée me frappa d'autant plus, qu'elle m'expliquait les rêveries et la triste préoccupation d'Emma. Je ne doutai pas non plus que la révélation de ce mystère ne fût fatale pour cette jeune fille, qui éprouvait une horreur insurmontable pour les actions honteuses ou criminelles. Cette angélique et précieuse ignorance avait été soigneusement entretenue par sa mère,

et les enseignements qu'Emma trouvait dans l'entretien des amis de madame de Richeville avaient encore exalté son excessive délicatesse. Qu'on juge donc de la terrible perturbation qu'une pareille découverte aurait apportée dans l'esprit d'Emma, quelle lutte effrayante se serait engagée entre la susceptibilité outrée de ses principes et l'attachement profond qu'elle ressentait pour madame de Richeville. N'apprendre que celle-ci était sa mère... que pour être forcée de la mépriser... — Eh bien ! reprit la duchesse avec angoisse, n'est-ce pas, Mathilde, que mes craintes sont fondées ?... C'est affreux... s'écria-t-elle avec désespoir. Elle sait tout... elle sait tout... Je n'oserai plus la regarder sans honte... Ah ! c'est une terrible punition que celle-là... rougir devant son enfant... La vengeance de Dieu n'est pas encore satisfaite... Oh ! je suis bien loin d'avoir tari ma coupe d'amertume, dit-elle avec abattement. — Ne croyez pas cela, lui dis-je, par cela même que je partage vos craintes, que je connais le caractère d'Emma et l'effet que produirait sur elle une révélation pareille... je crois qu'elle a des soupçons, peut-être... mais non pas une certitude... qui aurait causé en elle une secousse violente. — Mathilde, vous voulez me rassurer ; au nom du ciel, parlez-moi franchement.

— Ma pauvre amie, je m'adresse à votre raison. Vous connaissez comme moi le cœur d'Emma ; nous avons, naguère encore, analysé cette franchise si impérieuse chez elle, qu'elle épanche toutes ses impressions à mesure qu'elles lui viennent, sans même prévoir où elles tendent. Eh bien ! croyez-vous qu'il lui soit possible de vous cacher un secret d'une telle importance, de dissimuler les agitations qu'elle en ressentirait ?... Et tenez, maintenant je vais plus loin : il se pourrait que l'instinct de son cœur eût suffi pour éveiller en elle de vagues soupçons qu'elle ne s'explique pas encore... — Mais, il n'importe ; pour être éloigné, le danger n'en est pas moins menaçant ! s'écria madame de Richeville. Si ce secret n'appartenait qu'à vous et à moi ou à M. de Rochegune, je n'aurais aucune crainte ; mais mon mari, mais cet infâme Lugarto, mais cette femme indigne qui le lui a vendu, le possèdent, ce secret ; d'un moment à l'autre ce coup peut m'atteindre ? — Ne prévoyez pas le malheur de si loin, mon amie ; vous allez me trouver bien optimiste, mais, en y réfléchissant davantage, je pense qu'il vaut mieux que ces vagues soupçons se soient peu à peu éveillés dans l'esprit d'Emma ; peut-être notre salut est-il là. Sans doute alors on pourra, on devra peut-être lever avec ménagement le voile qui couvre sa naissance, et prévenir ainsi une brusque révélation qui..., je le crains, et je dois vous l'avouer, mon amie... serait dangereuse pour elle.

— Mathilde, vous êtes mon ange tutélaire ; vos paroles, remplies de tendresse et de raison, vont à la fois à l'esprit et à l'âme... Je crois votre avis plein de sens... Oui, il serait peut-être possible, avec la plus grande circonspection, de la préparer à cet aveu et d'en amortir l'effet. Alors, oh ! alors, je serai trop heureuse de pouvoir lui dire : Ma fille... Oh ! mon Dieu ! Mais non... non... une telle félicité ne peut m'être réservée... ajouta tristement la duchesse ; cela serait trop de bonheur. Il faut que j'expie la naissance d'Emma... — Mais ne l'avez-vous pas déjà expiée par vos chagrins, rachetée par votre vie exemplaire ? — Ma crainte est d'adopter trop aveuglément votre avis, j'y suis trop intéressée... Tenez, dès que M. de Rochegune sera de retour, nous en causerons avec lui ; s'il partage votre opinion, nous aviserons aux moyens de faire connaître la vérité à Emma. Bonne... mille fois bonne et sincère amie, s'écria madame de Richeville en serrant mes mains dans les siennes... Ah ! vous méritez bien tout le bonheur dont vous jouissez enfin... Ah ! à propos de bonheur... et encore non... car le malheur des méchants ne peut pas être un bonheur pour vous... savez-vous ce qui arrive à mademoiselle de Maran ? — Non. Qu'est-ce donc ? — Depuis quelques jours, elle est atteinte d'une attaque de paralysie ; elle était déjà inconsolable de la disparition de votre infernale cousine, et ce dernier coup doit lui être bien cruel. Du reste, elle est si universellement détestée, que personne au monde ne va la voir ; on s'affranchit même à son égard de la plus simple politesse, on encore à peine s'informe-t-on de ses nouvelles, et reste-t-elle abandonnée aux soins de ses gens. — Et je la plains, car son principal et plus ancien serviteur a été l'épouvante de mon enfance, lui dis-je. Je vois encore cette physionomie sinistre, rendue plus repoussante encore par une horrible tache de vin. — Quant à votre cousine, on croit qu'elle a quitté Paris ; toutes les recherches de votre mari pour la retrouver ont été vaines, et on dit qu'il s'est mis à jouer avec fureur pour se distraire de l'abandon d'Ursule.

Je fus sur le point de raconter à madame de Richeville l'aventure du bal masqué, et de lui dire les raisons que j'avais de penser que M. de Rochegune y avait rencontré Ursule ; mais à cette aventure se rattachaient mes irrésolutions présentes : ne voulant y faire aucune allusion et ne prendre conseil que de moi-même, je me tus. — Et M. de Lancry, demandai-je à madame de Richeville. — Il avait d'abord soupçonné Ursule d'être allée rejoindre son mari ; il s'est aussitôt rendu mystérieusement à Vouvray, et a acquis la certitude que cette odieuse femme n'y était pas retournée auprès de M. Sécherin. Tout le monde s'accorde à dire qu'elle est allée secrètement retrouver en Italie lord C..., qui s'en est beaucoup occupé cet hiver. Cela me paraît probable, car lord C... est puissamment riche. J'aurais voulu, comme madame de Richeville, croire à l'absence d'Ursule ; mais malgré moi un triste pressentiment me disait que ma cousine n'était pas loin. Je ne redoutais pas sa rivalité auprès de M. de Rochegune ; je redoutais sa rage lorsqu'elle s'en verrait dédaignée, ce qui devait nécessairement arriver si elle avait l'audace de se faire connaître à lui. — Je désire que vous soyez bien informée, et qu'en effet Ursule ait quitté Paris, dis-je à la duchesse. Mais voulez-vous que nous allions voir Emma ? j'attendrai chez vous qu'elle soit éveillée ; aujourd'hui je vous remplacerai auprès d'elle, cette nuit surtout, si elle est encore souffrante...

— Non... non... ma chère Mathilde, vous êtes vous-même indisposée. — Je me sens mieux déjà ; si vous voulez me guérir tout à fait, laissez-moi partager avec vous les soins que vous donnez à cette chère enfant ; et puis vous savez que je ne manque pas de perspicacité ; j'observerai, j'étudierai, j'interrogerai Emma bien attentivement : cela pourra nous servir et nous guider dans le cas où nous croirions toujours une révélation opportune. — Je savais bien que vous trouveriez les meilleures raisons du monde pour me forcer d'accepter cette nouvelle preuve de dévouement... Eh bien donc ! je l'accepte comme vous me l'offrez... avec bonheur. — Mon amie, par grâce, ne parlons plus de dévouement... vous me rendez confuse... que ne vous dois-je pas, moi !... comment m'acquitterai-je jamais ! — Mathilde ! — Quand je songe qu'avant mon mariage, sans me connaître, vous veniez me rendre un service de mère, et que je vous ai accueillie avec sécheresse... avec dureté... que j'ai osé insulter à ce qu'il y avait d'admirable dans votre démarche... Oh ! tenez, mon amie, de ma vie je ne me pardonnerai de vous avoir alors méconnue. Ce sera pour moi un remords éternel.

— Et pour moi aussi, chère enfant, car vous si vous m'aviez écoutée... vous seriez aujourd'hui madame de Rochegune... Je sais que le sort a fait que vous êtes bien près de la destinée que moi et ce pauvre M. de Mortagne nous avions rêvée pour vous ; mais, ma noble et courageuse Mathilde... je sais aussi l'immense différence qui existe entre l'amour tel que vos devoirs, votre fermeté, vous l'imposent, et la vie enchantere se qui vous attendait auprès de M. de Rochegune. Maintenant que vous pouvez l'apprécier comme moi, mieux que moi, ajouta-t-elle en souriant, avouez qu'il est surtout l'homme de l'intimité : n'est-ce pas que c'est là seulement qu'on peut connaître tout le charme de son caractère, de son esprit ? car c'est seulement dans l'intimité qu'il consent à user des merveilleux avantages dont il est doué. Est-il alors une conversation plus attachante que la sienne, un savoir à la fois plus universel, plus modeste et plus piquant dans son expression ? Et que de talents variés ! Et surtout quel caractère ! en est-il un plus doux, plus égal, plus gai, de cette gaieté qui exprime la sérénité d'une belle âme ? Enfin, en lui, que de ressources ! Avant votre retour, j'ai quelquefois passé des heures entières avec lui et Emma ; il nous laissait encore plus émerveillées à la fin de l'entretien qu'au commencement : on passerait des jours, des années près de lui, sans ressentir, je ne dirai pas un moment d'ennui, mais sans ressentir diminuer un moment l'intérêt qu'il inspire... Après cela, il faut tout dire, dans ces longues soirées il parlait sans cesse de vous, et nous disait gaiement : « Je ne cause jamais mieux qu'avec vous, parce que vous aimez et admirez aussi madame de Lancry ; et, comme elle est presque toujours au fond de ma pensée, vous me comprenez à demi-mot, nous parlons pour ainsi dire la même langue. » — Je le reconnais bien là, lui dis-je en rougissant, et vous aussi, mon amie, qui, comme lui, parlez toujours le noble langage de la bienveillance et du dévouement... Mais allons-nous voir Emma ? ajoutai-je, car je pouvais à peine contenir mon émotion. — Venez, j'espère qu'elle sera éveillée, me dit madame de Richeville.

Je la suivis, encore toute troublée de l'étrange à-propos avec lequel elle venait de me peindre si ravissamment le bonheur qu'on devait goûter dans l'intimité de M. de Rochegune. Une des femmes de madame de Richeville lui apprit qu'Emma dormait encore. Cet état pouvant être salutaire pour elle, nous ne voulûmes pas le troubler. J'étais depuis quelque temps chez madame de Richeville, lorsqu'un valet de pied, que j'avais nouvellement, vint me prévenir qu'un homme, qui avait à me parler d'une affaire très-importante, m'attendait chez moi, sachant que j'étais chez madame la duchesse de Richeville. C'est, sans doute, un de vos gens d'affaires, me dit-elle. Allez, ma chère Mathilde, je vous ferai prévenir lorsque Emma sera éveillée. Je revins chez moi. Qu'on juge de mon saisissement, de ma frayeur. Dans mon salon, assis et lisant auprès de la cheminée, je vis M. de Lancry... mon mari.

CHAPITRE LXXII.

L'entrevue.

Frappée de stupeur, je restai immobile à la porte du salon, une main posée sur un meuble pour me soutenir ; mon autre main semblait vouloir comprimer les battements de mon cœur. M. de Lancry se leva, posa tranquillement son livre sur une table, et se plaça devant la cheminée en m'invitant d'un geste à venir auprès de lui... L'expression de sa physionomie était dure, sardonique, et trahissait je ne sais quelle secrète satisfaction. Je n'osais pas avancer ; je croyais rêver : M. de Lancry vint à moi.— Quel accueil après une si longue séparation ! me dit-il en voulant me prendre la main. Je me reculai brusquement ; il sourit d'un air ironique.—Ah çà ! mais... c'est donc tout à fait de l'aversion...

ma chère ! Ces mots excitèrent à la fois mon indignation et mon courage ; je m'avançai d'un pas ferme au milieu du salon : — Que désirez-vous, monsieur ? — Oh ! je désire beaucoup de choses ; mais, comme cela serait fort long à vous expliquer... veuillez d'abord vous asseoir... — Monsieur... — A votre aise... restez debout... Et il s'assit.

Après quelques moments de silence réfléchi, il releva la tête, et me dit : —Avouez, ma chère amie, que je suis un mari commode et peu gênant. — Vous n'êtes pas venu ici pour railler misérablement, monsieur... Vous avez sans doute un grave motif pour m'imposer une entrevue si pénible... Veuillez l'abréger. — Attendriez-vous M. de Rochegune, par hasard ? La rougeur me monta au front ; je ne répondis pas. — Je serais d'ailleurs, reprit-il, enchanté de le revoir, et lui aussi serait charmé de cette rencontre. Voilà ce qu'il y a d'agréable dans les positions franches ! voilà l'avantage des relations vertueuses et platoniques ; personne n'est embarrassé, ni la femme, ni l'amant, ni le mari. Puis, jetant un regard autour de lui, il ajouta : — Mais savez-vous que vous êtes parfaitement établie ici ? c'est tout à fait solitaire et mystérieux. — Encore une fois, monsieur, puis-je savoir ce que vous désirez de moi ?

Sans me répondre, M. de Lancry m'examina attentivement, et dit : — Vous êtes fort en beauté, votre condition de femme abandonnée vous sied à merveille ; il me paraît que vous avez pris votre parti. Pas le moindre attendrissement, pas la moindre émotion, pas même l'expression de la haine, pas un reproche... Un impatient mépris, voilà tout ce que ma présence vous inspire après plus de trois ans de séparation. — S'il en est ainsi, monsieur, vous sentez que j'ai hâte de finir cet entretien, dont je ne comprends ni le but, ni le motif. — Je conçois parfaitement cet empressement, quoiqu'il soit aussi peu flatteur que peu... moral et... conjugal ; car enfin, ma chère amie... vous êtes ma femme... n'oubliez pas donc cette circonstance, tout insignifiante qu'elle vous semble peut-être. — Grâce au ciel, monsieur, je l'ai oublié ; il faut votre présence pour me le rappeler. — Et il suffira de mon absence pour effacer de nouveau cet important souvenir, n'est-ce pas ? Fort bien, je comprends votre silence. C'est une réponse comme une autre ; mais heureusement, madame, je n'ai pas les mêmes facultés *oblitatives* : excusez ce barbarisme. Moi, je me souviens parfaitement que je suis votre mari, surtout en vous voyant si charmante ; aussi je viens vous demander pardon de vous avoir négligée si longtemps... — Il est inutile, monsieur, de me demander pardon d'un abandon que je ne ressens pas, que je n'ai pas ressenti... — Sans doute ; aussi mon excuse est-elle seulement un acquit de conscience, un moyen d'amener la grâce que je viens solliciter de vous... — Je vous écoute, monsieur... Mais, jusqu'ici, vous parlez en énigmes. — Vraiment, dit-il en me jetant un regard d'une profonde méchanceté, vraiment, je parle en énigmes ? Eh bien ! voici le mot de celle-ci : il m'est impossible de vivre plus longtemps sans vous, et je vous prie de mettre un terme à cette trop longue séparation.

Je haussai les épaules de pitié sans dire mot. — Vous croyez peut-être que je plaisante ? — Je n'ai rien à vous répondre, monsieur... — Je vous dis, madame, que je vous parle sérieusement. — Je vous dis, monsieur, que cet entretien a trop duré : il est incroyable que vous veniez chez moi me tenir de pareils discours. — Chez vous ?... comment, chez vous ? reprit-il avec un éclat de rire sardonique. — Ah çà ! vous perdez donc la tête. Ce serait déjà beaucoup si, comme chef de notre communauté de biens, à titre universel, notez bien cela... à titre universel... je vous permettais de dire *chez nous*, car vous êtes ici chez moi. — Mais, monsieur... — Mais, madame, avez-vous lu le Code civil ?... non, n'est-ce pas ? Et bien, vous avez eu tort, car vous sauriez quels sont mes droits. Je crus comprendre l'odieux but de cette visite ; j'en rougis d'indignation. — C'est de l'argent, sans doute, que vous voulez, monsieur ? lui dis-je avec un regard plein de mépris écrasant. Il se leva vivement, les traits contractés par la colère. —Madame, prenez garde ! — Et vous venez sans doute mettre à prix votre absence. Je regrette plus que jamais que vous m'ayez ruinée, monsieur ; car il ne me reste malheureusement pas assez d'argent pour acheter de vous cette inestimable faveur. — Ah ! vous faites des épigrammes, malheureuse que vous êtes ! s'écria-t-il l'œil enflammé de rage et de haine, mais vous ne savez donc pas que vous êtes dans ma dépendance ? que je suis ici chez moi, que vous êtes ma femme, entendez-vous ? toujours ma femme ! que je dispose de vous, que je puis faire de vous ce que bon me semble, que vous n'avez pas un mot à dire, que j'ai la loi pour moi, et que demain, qu'aujourd'hui je puis m'établir ici ou vous emmener chez moi ! — Je sais, monsieur, que vous voulez m'effrayer en me menaçant ainsi, et certes la menace est bien choisie ; il y aurait de quoi mourir d'effroi à cette pensée, que je pourrais être condamnée à vivre auprès de vous ; mais vous ne songez pas, monsieur, que le scandale de votre conduite a été tel, que vous avez perdu tous vos droits sur moi ! — Vraiment, j'ai perdu mes droits sur vous ? — Quant à votre visite, monsieur, comme elle ne peut avoir d'autre but que celui de me demander de l'argent, et que malheureusement vous m'avez à peine laissé de quoi vivre, je vous répète que vous n'avez rien à attendre de moi.

— Tenez, ajouta-t-il avec un sombre sang-froid plus effrayant que l'accès de colère auquel il s'était laissé emporter, si j'étais encore susceptible de quelque pitié, vous m'en inspireriez, pauvre folle ! Ecoutez-moi ; ce bavardage me fatigue. En parlant du scandale de ma conduite, vous faites allusion à mon amour pour Ursule et à ma liaison avec elle, n'est-ce pas ? Eh bien ! aux termes de la loi, je puis avoir dix maîtresses sans que vous ayez le plus petit mot à dire, pourvu que je ne les aie pas introduites dans le domicile conjugal ; or, je vous défie de prouver qu'Ursule ait mis le pied chez moi. — Monsieur, il ne s'agit pas seule-

Je t'avais sauvé la vie, tu m'as sauvé l'honneur. — PAGE 150.

ment d'Ursule! — Bon! voulez-vous parler de mes prodigalités, de mes dissipations? Je vous répéterai ce que je vous ai dit autrefois, à propos de votre imagination d'hospice, qu'aux termes de la loi à moi seul appartient l'emploi de nos biens. Que cet emploi soit bon ou mauvais, personne n'a le droit de le contrôler : je n'ai de compte à rendre à personne. Voilà, j'espère, ma position assez clairement établie et mes droits suffisamment prouvés. — Très-clairement, monsieur, et... — Finissons; ma volonté est que vous reveniez désormais avec moi. Je vous donne quarante-huit heures pour faire vos préparatifs. C'est aujourd'hui vendredi; dimanche matin je viendrai vous chercher. Je pourrais vous emmener ce soir, à l'instant même; mais cela n'entre pas dans mes arrangements. Seulement, comme vous pourriez prendre subitement la fantaisie de voyager d'ici à dimanche, quelqu'un de sûr ne bougera pas d'ici et vous suivra partout, afin que je sache où vous retrouver... Quant à votre platonique amant, vous pourrez lui dire de ma part que je le dispense de ses visites... à moins qu'il ne veuille m'en faire une à moi..... personnellement... et alors... alors... le reste ne vous regarde pas. — Vous parlez à merveille, monsieur; je tâcherai de vous répondre aussi nettement. Soyez tranquille, je ne prendrai pas la peine de fuir, mais jamais je ne vous suivrai volontairement. Pour m'y contraindre, il vous faudra employer la force. Un magistrat seul peut ordonner l'emploi de la force; or, dès que la justice interviendra entre vous et moi, la question sera immédiatement décidée. — Ah! ah! ah! vous êtes sans doute un très-habile et très-subtil avocat, madame; mais je crains fort que vous ne perdiez votre première cause. Vous voulez dire sans doute que vous demanderez votre séparation? j'y ai pensé. Il n'y a qu'un inconvénient, c'est qu'il ne suffit pas à une femme de vouloir une séparation pour l'obtenir. Au pis-aller, nous plaiderons, soit. Vous me direz : Ursule, je vous répondrai : Rochegune. La voix publique m'accusera, elle vous accusera aussi, et l'on nous renverra plus mariés que jamais, vu l'égalité de nos positions.

— Monsieur, ne poussez pas l'injure jusqu'à cette comparaison.

— Ah çà! mais elle est charmante. Comment, parce qu'un vieillard à peu près en enfance, sa bigote de femme, ou une vestale de la force de madame de Richeville, viendront attester de la pureté de vos relations avec Rochegune, vous vous imaginez que cela suffira? Eh bien! moi, je me donnerai aussi comme un héros du platonisme, et, au besoin, mademoiselle de Maran et ses amis viendront témoigner en masse de l'angélique pureté de mes relations avec Ursule; sur ma parole, ce sera un procès très-divertissant. Tout ceci est pour l'avenir, bien entendu. Quant au présent, en attendant l'issue du procès, un magistrat, autrement dit un commissaire de police, vous enjoindra provisoirement d'avoir à regagner immédiatement le domicile conjugal, chère petite brebis égarée. — Je ne le crois pas, monsieur. — Ah bah! et par quel philtre puissant, par quel charme magique attendrirez-vous M. le commissaire? — Par un moyen très-simple, monsieur, en mettant sous les yeux de ce magistrat les preuves positives de votre liaison criminelle avec madame Sécherin, et du coupable emploi que vous avez fait de ma fortune. — Des preuves? Une attestation du prince d'Illéricourt, sans doute, ou un certificat de cette belle duchesse repentie? — Mieux que cela, monsieur. — Alors ce sera quelque doléance de ce pauvre M. Sécherin ou de madame sa mère, la femme de ménage de la Providence? comme disait mademoiselle de Maran. — Prenez garde, monsieur, m'écriai-je, prenez garde : il peut y avoir en effet quelque chose de providentiel dans la triste destinée de cette famille.

Je ne pouvais m'empêcher de songer à ces menaces de mort que M. Sécherin avait prononcées contre M. de Lancry. — En effet, il doit y avoir quelque chose de providentiel, car ce pauvre M. Sécherin me semble singulièrement prédestiné, me dit mon mari en souriant de cette grossière plaisanterie. — Monsieur, je ne sais ce qui l'emporte de l'indignation ou du dégoût. D'un mot je veux terminer cette scène : les preuves au nom desquelles je demanderai de me retirer provisoirement au couvent du Sacré-Cœur en attendant qu'on prononce notre séparation... — Les preuves, madame... voyons. — Ces preuves, monsieur, sont les lettres écrites de votre propre main à un de vos amis de Bretagne sur votre liaison avec Ursule. Ce fut au tour de M. de Lancry à me regarder avec stupeur. La colère, la honte, la rage, la haine, bouleversèrent ses traits. Il me prit les bras et s'écria d'une voix terrible : — Malheur à vous, si vous avez lu ces lettres, malheur à vous!

Mathilde! s'écria-t-il en tombant à mes genoux. — PAGE 165.

Je sentis mon courage se monter à la hauteur de la circonstance. Je répondis en me dégageant de la brutale étreinte de M. de Lancry : — J'ai lu ces lettres, monsieur! — Vous les avez lues!... Et où sont-elles? où sont-elles? — En ma possession. — Oh!... s'écria-t-il en jetant un regard autour de lui comme pour découvrir où elles pouvaient être. Oh! ce serait une infâme trahison! et il la payerait de sa vie. Puis, portant ses deux mains crispées à son front avec une expression de fureur effrayante et frappant violemment du pied, il s'écria : — Tenez... ne me répétez pas que vous les avez lues, ces lettres, ou je ne réponds plus de moi... Je sonnai précipitamment. Mon valet de chambre entra. — Restez dans le petit salon, lui dis-je d'une voix ferme; j'aurai tout à l'heure quelques ordres à vous donner.

Ces mots rappelèrent M. de Lancry à lui-même... Il fit quelques pas avec agitation, et revint vers moi... — Mais comment avez-vous ces lettres en votre possession?... Par l'enfer, il faut que je le sache à l'instant même. — Peu vous importe, monsieur, de savoir de qui je les tiens... Ce qui est certain, c'est qu'elles sont entre mes mains. Si vous m'y forcez, j'en ferai usage. — Et vous les avez déjà montrées sans doute, s'écria-t-il avec une honte désespérée; vous les avez colportées dans votre

89 Paris. — Imprimerie Schneider, rue d'Erfurth, 1.

société pour montrer jusqu'à quel point Ursule me bafouait et me rendait malheureux, n'est-ce pas? Oh! comme vous avez dû triompher, vous et vos imbéciles amis! Vous et eux avez bien ri de ces plaies saignantes de mon âme, n'est-ce pas? Ç'a été un amour bien ridicule, bien niais que le mien, n'est-ce pas? Me tuer pour une femme qui se moquait de moi... Voyons, ajouta-t-il avec un éclat de rire convulsif, combien vous et Rochegune en avez-vous fait de copies? combien y en a-t-il en circulation à cette heure? Cet ignoble soupçon me révolta. — J'ai le malheur et la honte de porter votre nom, monsieur; cette punition est assez humiliante pour que je ne l'augmente pas encore. — Cela n'est pas répondre. Les lettres, qui vous les a remises? depuis quand les avez-vous? — Après tout, je ne vois, monsieur, aucun inconvénient à vous apprendre comment je les possède. Les deux premières ont été apportées chez moi dans un carton qui renfermait un bouquet de fleurs pareilles à celles que M. Lugarto m'avait autrefois offertes par votre entremise. J'ai donc tout lieu de croire que c'est lui qui m'a fait parvenir ces lettres. Comment se les est-il procurées, je l'ignore. Quant à la dernière, elle m'est arrivée par la poste.

— Plus de doute, Lugarto est secrètement ici, s'écria-t-il, on ne m'avait pas trompé... on l'avait vu... Pourtant c'est un de mes gens en qui j'avais toute confiance qui a mis ces lettres à la poste... et bien plus, la personne à qui je les écrivais m'a répondu comme si elle les avait reçues. — Ce ne serait pas la première fois que M. Lugarto aurait contrefait votre écriture et corrompu vos gens. — Oui... oui... c'est cela, par l'enfer; mais pourquoi se cache-t-il?... Oh! si je le découvre... Quant à son but... s'il a été d'augmenter jusqu'à la haine la plus impitoyable l'aversion que j'avais déjà pour vous, il a réussi, entendez-vous... réussi au delà de ses vœux... Mort et enfer! et dire que vous... vous... vous avez ainsi lu dans mon cœur mes plus honteuses, mes plus secrètes pensées : et vous me l'avouez encore! Mais vous ne réfléchissez donc pas que mon exécration augmente en raison de l'avantage que vous donnent ces lettres sur moi? Ces lettres... vous dis-je, ces lettres, il me les faut à l'instant! — Vous oubliez, monsieur, que vos menaces me les rendent plus précieuses encore. — Tenez, Mathilde, ne me poussez pas à bout! puisque vous les avez lues, vous avez dû y voir que mon âme était noyée de fiel. Eh bien! cela était presque de la mansuétude auprès de ce que j'éprouve à cette heure. Encore une fois, ne me poussez pas à bout... — Vivons comme par le passé, monsieur, séparés l'un de l'autre, et ces lettres resteront ignorées. — Je vous dis qu'il faut que vous veniez habiter avec moi; que maintenant il le faut plus que jamais, m'entendez-vous? — J'emploierai tous les moyens possibles pour échapper à l'épouvantable sort dont vous me menacez. — Mais je vous dis que vous êtes folle que malgré ces lettres vous serez d'abord obligée de me suivre et d'attendre chez moi l'issue de ce procès. — Nous verrons, monsieur, si, en présence d'une telle présomption contre vous, on ne me permet pas de me retirer dans un asile neutre... dans un couvent... eh bien! monsieur, je subirai mon sort. — C'est votre dernier mot?... — C'est mon dernier mot... Cependant, dans votre intérêt et aussi dans le mien, car j'ai horreur, je vous l'avoue, de remuer toute la fange de votre passé!... écoutez-moi bien : je vous le répète, l'insistance que vous mettez à vous rapprocher de moi ne peut être qu'une menace, qu'un moyen de me faire consentir à quelque proposition intéressée; peut-être voulez-vous que je renonce à la pension que vous m'avez reconnue, et que vous avez déjà réduite. Si cela est... pour vous épargner la honte du rôle odieux que vous jouez, je consens...

Il m'interrompit avec une nouvelle violence. — Je serais réduit à la dernière misère et vous me couvririez d'or, entendez-vous, que je ne renoncerais pas à exercer le droit que j'ai sur vous; et, sans la circonstance impérieuse qui m'en empêche... ce ne serait pas après-demain, entendez-vous?... ce serait à l'heure même que je vous emmènerais. — Mais c'est une démence féroce! m'écriai-je; il est impossible que nous soyons jamais rapprochés. Vous venez de me le dire encore... vous me haïssez au moins autant que je vous méprise... que voulez-vous donc de moi? Il y là quelque horrible mystère... mais, Dieu merci, je ne suis plus seule, j'ai des amis maintenant; ils sauront me défendre. Trois heures sonnèrent. — Trois heures, déjà trois heures, dit-il avec impatience. Puis il ajouta : Il faut que je parte; une dernière fois, vous refusez de venir après-demain habiter avec moi? — Je le refuse. — Prenez garde! — Je refuse, je ne céderai qu'à la force. — Vous voulez de l'éclat... du scandale? — Je ne sais pas, monsieur, ce que vous voulez faire de moi, et maintenant, ajoutai-je avec terreur, je vous crois capable de tout... — Eh bien!... oui... oui, s'écria-t-il avec égarement, je serai capable de tout pour vous forcer à me suivre... parce qu'il y va de plus que ma vie. Puis, comme s'il craignait d'avoir trop dit, il ajouta en souriant avec amertume : Parce qu'il y va de mon bonheur... de mon bonheur intérieur... ma douce Mathilde; car de bien beaux jours nous attendent; ainsi donc à dimanche midi. Il sortit violemment. . . . . .

Après son départ, la force factice et fébrile qui m'avait soutenue me manqua tout à fait; je restai quelque temps inerte, incapable de réunir mes idées. Cette scène foudroyante les avait brisées; il me fallut quelques moments de calme et de réflexion pour les rassembler et envisager froidement les conséquences des menaces de M. de Lancry, et jusqu'à quel point il pourrait les exécuter. Quant aux raisons qu'il pouvait avoir de se rapprocher de moi, je ne pouvais les pénétrer; mais elles devaient être sinistres. Cela d'ailleurs m'inquiétait peu, résolue que j'étais de ne jamais retourner auprès de lui. Restait la question de savoir s'il pourrait m'y forcer. Souvent mes gens d'affaires m'avaient instamment engagée à demander ma séparation, ne doutant pas que je ne l'obtinsse facilement : j'y avais toujours répugné par horreur du scandale : mais jamais il n'était venu à leur pensée ni à la mienne de supposer que M. de Lancry aurait un jour l'audace de me sommer de revenir habiter avec lui. Il me semblait impossible qu'à la vue des lettres que j'avais en ma possession on me forçat de rester, même temporairement, avec M. de Lancry. D'un autre côté, la loi était souvent si singulièrement injuste envers nous autres femmes, que je n'étais pas complétement rassurée. J'écrivis donc sur-le-champ à un jurisconsulte très-distingué, qui s'était occupé des intérêts de madame de Richeville, en le priant de venir le plus tôt possible causer avec moi. Après de mûres et profondes réflexions, l'issue de cette scène terrible fut pour moi presque heureuse. Elle fixa mes incertitudes au sujet de M. de Rochegune. M. de Lancry venait de se montrer à moi sous un aspect si repoussant, ses prétentions étaient à la fois si odieuses et si effrayantes, que je fus indignée d'avoir pu mettre un moment en parallèle ma conduite et la sienne. Il y avait désormais entre lui et moi une si grande distance, que je finis par avoir pitié de mes scrupules.

La marche que j'avais à suivre et que je résolus de suivre était bien simple : plaider en séparation de corps et de biens contre M. de Lancry : cette séparation obtenue, suivre les vœux de mon cœur, et m'en aller dans quelque retraite ignorée, attendre M. de Rochegune et lui consacrer le reste de ma vie. Une séparation légale, complète, était une sorte de divorce; je me considérais comme absolument libre. Sans doute il eût été plus héroïque de continuer le rôle d'abnégation sublime auquel je m'étais condamnée; mais, en définitive, je me trouvais stupide de pousser à ce point l'exagération de mes devoirs. Jamais je n'aurais de moi-même provoqué une séparation : et ainsi peut-être j'aurais éternisé mes scrupules : mais M. de Lancry me mettait dans cette extrémité : bien qu'elle me fût pénible sous certains rapports, je l'accueillis cependant avec joie; car je lui devrais, après tout, le bonheur du reste de ma vie, je lui devrais ce radieux avenir que j'avais été sur le point de sacrifier. Jamais je ne me sentis l'esprit plus ferme, plus net, plus calme, plus décidé qu'après cette violente secousse : jamais je n'avais pris une détermination plus prompte. Je ne m'aveuglai sur rien, je ne reculai devant aucune prévision, si désolante qu'elle fût. Je me supposai forcée d'habiter avec M. de Lancry jusqu'au moment de mon procès; j'étais sûre de supporter fermement cette épreuve, soutenue par la certitude du bonheur qui m'attendait ensuite. J'allai plus loin, je supposai mon procès perdu, et M. de Lancry maître de mon sort. Mais alors cette injustice était si flagrante, le jugement de la société, résumé par ce verdict, était d'une partialité si révoltante, que je ne me croyais plus tenue à aucun respect, à aucun devoir envers cette société si monstrueusement partiale... je confiais mon avenir et ma vie à la tendresse de M. de Rochegune. Cela sans remords, cela sans crainte, cela à la face et sous l'invocation de Dieu, appelant du jugement des hommes à son tribunal suprême, dernier refuge, dernier espoir des opprimés.

Quoique je fusse bien certaine de ma résolution, autant pour m'engager irrévocablement envers M. de Rochegune que pour avoir son conseil et son appui dans des circonstances si graves, je lui écrivis ces mots à la hâte : — « Revenez... revenez vite... mon tendre ami... cette « fois ce sera pour toujours et à tout jamais à vous... ma vie vous « appartient. » Je demandai Blondeau, et lui dis : — Tu vas aller à l'hôtel de Rochegune, tu remettras cette lettre à l'intendant, en lui disant de ma part de l'envoyer à l'instant à son maître par un courrier. A peine Blondeau était-elle sortie, qu'une des femmes de madame de Richeville entra chez moi tout en larmes, tout éperdue : — Au nom du ciel! madame! s'écria-t-elle, venez... mademoiselle Emma se meurt; madame de Richeville est dans le délire.

CHAPITRE LXXIII.

Une consultation.

Quel douloureux spectacle, mon Dieu, s'offrit à ma vue! Les moindres détails de cette scène sont à jamais gravés dans ma mémoire. La tenture de la chambre d'Emma était de mousseline blanche, ainsi que ses rideaux et les draperies de son lit; les volets à demi fermés ne laissaient parvenir qu'un faible jour dans cet appartement. C'est à peine si l'on distinguait, au milieu de la blancheur des voiles qui l'entouraient, le pâle et angélique visage d'Emma, encadré de ses bandeaux de cheveux blonds un peu humides; ses grands yeux presque sans regard étaient à demi fermés sous leurs longues paupières, qui jetaient une ombre transparente sur ses joues déjà creusées par la maladie : quelquefois ses lèvres s'agitaient faiblement; elle tenait ses deux petites mains croisées sur son sein virginal dans une attitude pleine de grâce et de modestie. Je n'avais pas vu Emma depuis deux jours : je fus épouvantée du changement de ses traits. Madame de Richeville, agenouillée à son chevet, la serrait dans une étreinte convulsive, et couvrait de larmes et de bai-

sers ses yeux, ses joues, son front, ses cheveux. Une de ses femmes, étouffant ses sanglots, était à demi penchée sur le lit, tenant une tasse à la main. — Grand Dieu ! qu'y a-t-il ? m'écriai-je en courant à madame de Richeville et m'agenouillant près d'elle. Elle ne répondit rien et redoubla ses caresses. Je saisis la main d'Emma, elle était sèche et brûlante ; sa respiration haute semblait pénible, oppressée, et causait surtout les alarmes de madame de Richeville. — A-t-on envoyé chercher le médecin? dis-je tout bas à la femme de chambre. — Hélas ! non, madame ; la crise de mademoiselle a été si brusque, que tout le monde a perdu la tête. — Donnez-moi cette tasse, et allez tout de suite faire demander M. Gérard, lui dis-je. Cette fille sortit précipitamment. — Emma... Emma, mon enfant ! tu ne m'entends donc pas?... Mon Dieu ! tu ne me vois donc pas? s'écria madame de Richeville à travers ses sanglots, je t'en supplie... bois un peu...

Et, se retournant pour prendre la tasse, elle m'aperçut : — Ah ! je vous le disais bien ! murmura-t-elle en me montrant sa fille d'un regard désespéré... perdue... perdue... Je ne lui survivrai pas !... — Silence... par pitié pour elle et pour vous, silence ! — Elle ne vous reconnaît plus, elle ne veut rien prendre de ma main... Cette potion la sauverait peut-être... Et elle approcha une cuiller des lèvres de la jeune fille, qui détourna doucement la tête... — Je vous le disais... elle sait tout... elle me méprise... elle me hait... Oh ! mon Dieu ! elle va mourir en maudissant sa mère... Et, perdant complétement la raison, madame de Richeville se tordit les bras de désespoir ; ses sanglots devinrent convulsifs, puis ils cessèrent tout à coup ; ses larmes s'arrêtèrent, elle s'affaissa sur elle-même, et fut bientôt en proie à une horrible attaque de nerfs. Je sonnai ses femmes ; elles la transportèrent chez elle, et je restai auprès d'Emma. Le docteur Gérard arriva presque aussitôt. Il se lit rendre un compte exact de la nuit, qui avait été très-agitée. Le matin, Emma s'était un peu assoupie. En se réveillant, elle avait longtemps regardé madame de Richeville ; puis elle avait dit quelques mots inintelligibles pendant le délire de son accès de fièvre. Cette crise passée, elle était retombée dans l'état de torpeur, d'insensibilité où nous la voyions. M. Gérard s'approcha du lit, considéra quelque temps Emma, et écouta sa respiration avec attention. J'observai les traits du médecin avec anxiété : ils étaient soucieux et sombres. Après s'être un moment recueilli, il me dit : — Madame, je désirerais rester un moment seul avec vous, puisque madame la duchesse de Richeville n'est malheureusement pas en état de m'entendre... Je fis un signe ; les deux femmes sortirent. — Mon Dieu ! monsieur, m'écriai-je, qu'y a-t-il donc?... — Le danger est grand... très-grand... — Au nom du ciel, monsieur... tout espoir est-il donc perdu? — Je le crains, madame... La science est malheureusement impuissante à combattre des causes purement morales, qui produisent des réactions physiques toujours renaissantes. En vain on lutte contre les effets du mal... lorsque le foyer du mal nous échappe. Aussi, en présence de l'état si grave de mademoiselle Emma... je dois... il faut...

Voyant l'hésitation de M. Gérard : — Monsieur, lui dis-je, je suis la meilleure amie de madame de Richeville, j'aime Emma comme une sœur. Je puis répondre à toutes vos questions... — Aussi vous ai-je priée, madame, de renvoyer les femmes de madame la duchesse. Ce que je dois vous dire est tout confidentiel. Après une nouvelle pause, il continua : — J'ai donné mes soins à mademoiselle Emma, soit au Sacré-Cœur, soit ici. Son caractère m'a toujours semblé d'une exaltation concentrée, son imagination très-vive, son esprit très-impressionnable, sa candeur profonde... Je ne sais si je me suis trompé. — Nullement, monsieur ;... seulement, avec madame de Richeville et avec moi, Emma est toujours d'une franchise, d'une expansion pour ainsi dire involontaire, tant elle est chez elle impérieuse...

M. Gérard réfléchit quelques instants, et reprit : — C'est aussi ce que m'a souvent dit madame de Richeville ; et cette assurance, de la part d'une personne qui connaît si bien mademoiselle Emma, avait suffi pour écarter jusqu'ici certains soupçons qui m'étaient venus, et que je regrette amèrement de ne vous avoir pas plus tôt confiés. — Comment cela, monsieur ? — J'aurai bientôt l'honneur de vous dire pourquoi... Madame, selon moi, la cause de la maladie de mademoiselle Emma est toute morale : ses rêveries plus fréquentes, son état de langueur, datent depuis assez longtemps ; mais ces symptômes ont un caractère plus sérieux depuis quelques semaines, subitement grave depuis quelques jours, et sérieusement alarmant depuis hier... Maintenant, ce qui me reste à vous dire, madame, est très-délicat ; mais il y va presque de la vie de cette enfant. — Monsieur, de grâce ! — Eh bien !... madame... vous qui voyez chaque jour mademoiselle Emma, vous qui vivez dans son intimité, n'avez-vous aucune raison de lui soupçonner... un penchant... une inclination contrariée? — A Emma?... non, monsieur... aucune... Mais qui peut vous le faire croire ? — Je vous le répète, madame, les symptômes de sa maladie ont tout le caractère de ces affections de langueur causées par de secrets chagrins du cœur. Souvent j'ai été sur le point de vous exprimer mes doutes ; mais madame la duchesse et vous, madame, en me parlant sans cesse de l'extraordinaire franchise de cette jeune personne, vous avez éloigné cette idée...

Après avoir de nouveau réfléchi, ne trouvant véritablement rien qui pût justifier les soupçons de M. Gérard, je lui répondis : — Non, monsieur, je ne puis supposer à Emma aucun amour contrarié ; et je m'étonnerais même que cette pensée vous fût venue, si, comme moi, vous saviez qu'Emma est d'une candeur, d'une ignorance pour ainsi dire enfantines. D'ailleurs, il lui eût été impossible de cacher un tel secret, soit à madame de Richeville, soit à moi. — Cette candeur, cette ignorance enfantines, madame, loin de détruire mes convictions, les augmenteraient encore. — Comment donc cela, monsieur ? — Peut-être ignore-t-elle elle-même le penchant qu'elle ressent. En vous rappelant ses confidences, ses révélations, madame, ne vous souvenez-vous pas de quelques circonstances en apparence insignifiantes qui, expliquées, interprétées de la sorte, pourraient nous éclairer? — Non, plus j'y songe, monsieur, lui dis-je après un nouveau moment de réflexion, plus j'y songe, moins cette supposition me paraît acceptable... Pourtant, sans m'expliquer entièrement sur un secret qui ne m'appartient pas, et en vous demandant grâce pour ma réserve, je dois vous dire que madame de Richeville et moi nous avons craint qu'Emma n'eût fait une découverte d'une très-grande importance pour elle... une découverte relative à sa famille... et que cette pauvre enfant n'en eût été, n'en fût vivement affectée.

M. Gérard semblait de plus en plus embarrassé, ce que je venais de lui dire ne parut lui faire aucune impression ; il secoua la tête d'un air de doute, alla de nouveau près d'Emma, écouta sa respiration, qui semblait un peu apaisée, tâta son pouls, et me dit : — Elle est mal, bien mal... une cause morale occasionne tous ces ravages, on ne pourrait donc compter que sur une guérison morale... Il est des exemples merveilleux de personnes rappelées à la vie par la seule présence de l'être qu'elles regrettaient ou qu'elles désiraient voir... Et... je ne vous le cache pas, madame, il faudrait un miracle de ce genre pour sauver mademoiselle Emma. — Ah ! monsieur, vous m'épouvantez ! m'écriai-je en voyant la funeste expression de la physionomie du médecin. — Cela n'est que trop certain, reprit-il, et je tiens d'autant plus, madame, à vous convaincre de l'imminence du danger qu'elle court... que cette considération seule peut surmonter ma répugnance à vous entretenir d'une communication bizarre, qui m'a été faite d'une manière fort désagréable. — Que voulez-vous dire, monsieur? de quelle communication voulez-vous parler ? — Ce matin, un commissionnaire inconnu a apporté chez moi un petit coffre renfermant dix billets de mille francs, et une lettre que je dois vous montrer, quoi qu'il m'en coûte. M. Gérard lut ce qui suit : « Ces dix mille francs sont à vous, si vous vous « chargez d'apprendre à madame de Lancry que mademoiselle Emma « de Lostange se meurt d'amour pour M. le marquis de Rochegune... »

... Il en est de certaines émotions morales comme de certains faits physiques : un coup violent vous frappe à la tête, vous renverse ; on ne ressent rien d'abord qu'une profonde commotion... un vertige douloureux pendant lequel toute pensée s'éteint. Vous tombez en ayant seulement la vague conscience d'un grand péril... Il en fut ainsi pour moi de cette foudroyante révélation. Je reçus au cœur un coup affreux, mes idées se troublèrent dans un pénible étourdissement ; pendant une seconde, je ne vis plus rien, je n'entendis plus rien. L'appartement était si obscur, que le médecin ne s'aperçut pas de l'altération de mes traits ; il continuait de parler : — Je n'ai pas besoin de vous dire, madame, que les dix mille francs ont été immédiatement envoyés aux hôpitaux ; mais enfin, à des yeux prévenus, ne pouvais-je pas sembler servir je ne sais quel intérêt mystérieux en révélant soit à madame de Richeville, soit à vous, madame, un fait ou du moins une grave présomption que je partageais depuis quelque temps, et que les raisons que je vous ai dites, madame, m'avaient fait taire jusqu'à présent !... Encore une fois, ma conviction était formée quant au sentiment que devait éprouver mademoiselle Emma, mais non pas quant à l'objet de ce sentiment, car je n'ai l'honneur de connaître M. de Rochegune que de nom. Enfin, madame, vous croirez à la parole d'un honnête homme : je n'aurais pas reçu ce matin cette étrange communication, que ce matin j'aurais fait part de mes craintes, ou plutôt de mes convictions, à madame la duchesse de Richeville, tant l'état de mademoiselle Emma est alarmant. Maintenant, madame, croyez-vous que le penchant ignoré ou contrarié qu'éprouve mademoiselle Emma ait M. de Rochegune pour objet? le voyait-elle souvent? — Oui, monsieur... il la voyait presque chaque jour... — Et pensez-vous que M. de Rochegune partage cette affection, ou du moins qu'il en fût instruit ? — Je ne le pense pas, monsieur... non, je ne le pense pas.

Après un moment de silence je dis tout à coup au docteur d'une voix altérée et d'un ton solennel : — Ainsi... cette enfant est en danger de mort... monsieur, et c'est une passion concentrée qui la tue ? — Je le crois, madame, sur mon honneur je le crois ; et s'il reste une seule chance de salut à cette malheureuse jeune fille... elle est dans l'espérance qu'on pourrait éveiller en elle en lui disant que son amour est partagé par M. de Rochegune. Avant tout il faut la sauver... — Maintenant, monsieur, dans l'intérêt du salut d'Emma... il me reste à vous demander un service de la plus haute importance... — Madame, parlez... — Veuillez me remettre cette lettre, et me donner votre parole de ne jamais dire à personne... personne... que vous l'avez reçue. M. Gérard se consulta un instant afin sans doute de ne pas agir légèrement, et reprit : — Ma conscience n'a rien à me reprocher, les pauvres profitent des dix mille francs, la révélation que je vous ai faite est d'accord avec ma conscience, je ne vois aucun obstacle à vous donner ce billet et la parole que vous me demandez, madame. — Je vous remercie, monsieur. — Songez bien, madame, me dit le docteur Gérard d'un ton grave, in-

posant, en retournant près du lit d'Emma, songez bien que vous vous chargez d'une grave responsabilité... les moments sont précieux; je viens de voir madame la duchesse, elle est hors d'état de s'occuper en ce moment de sa jeune parente... Le sort de cette jeune fille repose entièrement sur vous... Si vous avez à lui donner quelque espoir, que ce soit le plus tôt possible... avec les plus grands ménagements. Son accès de fièvre a diminué, ajouta-t-il en lui tâtant le pouls, elle s'est un peu assoupie, peut-être le délire aura-t-il cessé... Si alors elle peut vous entendre, si le cerveau n'est pas encore tout à fait pris, il reste quelque chance de salut. — Vous avez raison, monsieur, lui dis-je avec amertume, c'est une grande, bien grande responsabilité que la mienne... terrible en effet...

Après avoir de nouveau considéré Emma, le docteur me dit : — Il me semble voir une larme sous ses cils... c'est une preuve de détente, une faible amélioration... Dès qu'elle pourra vous entendre, parlez-lui de M. de Rochegune, avec réserve d'abord ; vous examinerez bien attentivement l'effet que ce nom produira sur elle... sur sa physionomie... — Oui, monsieur... oui... j'observerai. — Puis, si vous voyez que ce nom éveille en effet en elle quelque émotion, si légère qu'elle soit, vous pourrez l'entretenir de l'espoir de le voir bientôt... est-il ici ? — Non... non, monsieur, il est absent depuis plusieurs jours. — Et c'est justement depuis plusieurs jours que l'état de mademoiselle Emma s'est aggravé... Ce départ aura fait éclater cette dernière crise... Vous pourrez donc parler à mademoiselle Emma du prochain retour... de M. de Rochegune ; lui dire qu'il la reverra avec plaisir... peut-être même qu'il a deviné ses sentiments et qu'il les partage... l'important est de la sauver d'abord... — Sans doute, monsieur... il faut la sauver, dis-je presque machinalement. — Ainsi, par exemple, si vos paroles ramenaient quelque résultat inespéré, vous pourriez peut-être, pour porter un coup décisif, lui faire entrevoir l'espérance de se marier avec M. de Rochegune... Encore une fois, elle est en danger de mort, il s'agit de la sauver... Si cette union est impossible, on le lui apprendra plus tard, peut-être avec moins de danger : on n'éprouve pas deux fois des crises pareilles. — Vous croyez, monsieur ? — Sans aucun doute... Si par miracle elle revenait à la vie, on la laisserait dans cette confiance jusqu'à son rétablissement, nécessairement très-prompt. Le bonheur est un si grand sauveur ! dans les maladies morales, il opère souvent des merveilles. Allons, madame, je n'ose vous dire d'espérer... mais courage... Sans doute votre responsabilité est grande ; mais personne mieux que vous ne peut tenter cette épreuve, qui exige tant de délicatesse, tant de tact et tant de dévouement : vous êtes l'amie intime de madame de Richeville, presque la sœur de cette pauvre enfant; la dernière chance qui la rattache à la vie ne peut être confiée à des mains plus sûres et plus dévouées... A ce soir donc, madame, je reviendrai.

Après avoir ordonné quelques prescriptions, il sortit. Une des femmes de madame de Richeville vint me prévenir que la duchesse était toujours dans un état nerveux déplorable. Je lui dis de retourner auprès de sa maîtresse, qu'Emma sommeillait. Et je restai seule... seule avec cette malheureuse jeune fille, qui, dans son innocence, me portait le coup le plus cruel qui pût m'atteindre... O mon Dieu, vous le savez, je tombai à genoux auprès de ce lit funèbre, je vous suppliai avec ferveur de chasser de moi les détestables pensées, les instincts homicides... oui, homicides... car quelquefois on tue par la parole ou par le silence, comme on tue avec le fer. Seigneur, Seigneur ! vous à qui rien n'échappe, vous avez alors pu découvrir dans les plus secrets replis de mon cœur... de ces ressentiments qui sont déjà presque des crimes...

CHAPITRE LXXIV.

Révélation

J'étais là seule... seule avec Emma, attendant son réveil... attendant un moment lucide de son agonie pour interroger son cœur... pour lui révéler un amour qu'elle ressentait et qu'elle ignorait peut-être... Moi... moi... lui révéler cet amour ! Et cet amour... elle l'éprouvait. Une fois cette terrible voie ouverte à ma pensée, j'y marchai avec une effrayante rapidité; je ne pouvais concevoir mon aveuglement passé. Je m'expliquai certaines bizarreries de la conduite et des paroles d'Emma. Mille ressouvenirs me frappèrent alors... ainsi, entre autres, elle éprouvait une émotion pénible en voyant tomber de la neige... et la neige avait failli servir de linceul à M. de Rochegune. Enfin, dernière preuve, fatale preuve ! depuis quelque temps n'éprouvait-elle pas, à son insu sans doute, un vif sentiment de jalousie contre moi ? Ce premier mouvement de répulsion que je lui inspirais, auquel Emma cédait d'abord en rougissant, puis qu'elle surmontait ensuite, ne démontrait-il pas la force de son amour ? Et d'ailleurs cet amour n'était-il pas probable, inévitable ?... Cette enfant, voyant chaque jour un homme tel que M. de Rochegune, n'entendant que ses louanges, pouvait-elle s'empêcher de l'aimer ? Un moment j'accusai amèrement madame de Richeville d'imprudence... Pauvre malheureuse mère !... Ensuite ce fut sur M. Lugarto que tomba tout le poids de mon exécration. Oh ! il se vengeait du mal qu'il m'avait déjà fait... il s'en vengeait d'une manière bien atroce... Mais comment, lui qui ne voyait jamais Emma, avait-il pénétré un secret que madame de Richeville et moi nous ignorions, un secret que le docteur Gérard soupçonnait seulement ?

La duchesse se croyait sûre de ses gens : mais M. Lugarto n'avait-il pu en corrompre quelques-uns ? et d'ailleurs comment ses gens mêmes avaient-ils lu dans le cœur d'Emma mieux que sa mère, mieux que moi ? En y songeant, cela ne se concevait que trop... J'étais constamment préoccupée de mon amour, madame de Richeville portait elle-même un vif intérêt à cet amour ; certaines remarques, certaines évidences, avaient dû nous échapper : le soupçon de la passion d'Emma était à mille lieues de notre pensée... Emma avait-elle donc une confidente parmi les femmes de madame de Richeville? Cela n'était pas dans son caractère, et ces femmes semblaient toutes dévouées à sa mère. Quant à ce dévouement... l'or est, hélas ! un puissant corrupteur... et M. Lugarto était bien riche. Ces réflexions paraissent calmes, froides, presque puériles, en présence du coup dont j'étais menacée; mais elles ne m'empêchaient pas d'être en même temps assaillie de terreurs bien déchirantes. Comme l'œil de Dieu embrasse à la fois toutes choses, j'embrassais en un instant et d'un seul regard tous les mondes de la douleur... tous les espaces du désespoir... depuis les causes les plus formidables jusqu'aux effets les plus infimes. D'autres fois je ne pouvais pas moralement croire à cet anéantissement foudroyant de mes espérances. Cela me paraissait surnaturel. C'était le contraire des miracles ; si palpable que fût la réalité... je me refusais d'y croire.

J'opposais à l'évidence des faits des raisons qui me semblaient aussi puissantes, aussi immuables que les lois de la nature.—Non, non, me disais-je, Emma ne peut pas aimer M. de Rochegune ; elle ne le peut pas : cet amour causerait ou sa mort ou mon malheur éternel... et je ne veux pas la mort de cette jeune fille, et je ne veux pas être éternellement malheureuse. Il est impossible que je renonce à mon amour, que je retourne auprès de M. de Lancry ; il est impossible que j'aie touché de si près le bonheur pour le voir ainsi s'abîmer à mes yeux... il est impossible que je me voue à un avenir aussi affreux que serait le mien... L'accomplissement de ces craintes m'eût semblé un rêve monstrueux. Cette accumulation de malheurs sur une seule créature ne passait-elle pas les bornes du possible? Dieu ne pouvait pas vouloir cela ; c'était damner trop sûrement et trop facilement une âme... Je me révoltais contre cette implacable persécution de la destinée. Je demandais ce que j'avais fait... moi, pour que le sort me fût si fatal !

Alors je ne sais quelle voix à la fois sévère et paternelle me répondait : « Et cette enfant, cet ange qui agonise, qu'a-t-elle fait? et elle meurt... Son âme est si pure, qu'elle ignore même l'amour qu'elle ressent... Elle ne l'a dit à personne... elle a langui... elle a souffert, elle ne s'est jamais plainte, elle ne se plaindra jamais, et elle meurt !... Comme les fleurs qui se flétrissent quand le soleil leur manque, et qui ignorent ce que c'est que le soleil... elle a senti l'amour qui ferait sa vie lui manquer... et elle s'est flétrie... Elle n'avait pas besoin... elle... de sophismes, de subtilités, pour justifier son amour... Elle était jeune et libre... Elle a aimé un homme jeune et libre comme elle... Son amour a été selon les lois de Dieu et des hommes... Elle a seize ans, et elle meurt... Ferme à jamais les yeux, pauvre enfant; ton amour virginal sera enseveli avec toi. Ne crains rien... tout le monde l'ignorera comme toi. A voir tes deux petites mains pâles et amaigries croisées sur ton sein, on dirait que ton pudique instinct veut cacher cet amour, comme si on pouvait le deviner à travers la limpidité de ton âme... Dors... dors du sommeil éternel... Pauvre enfant. »

Et alors je me sentais attendrir malgré moi. Je jetais des yeux humides sur la douce et mourante figure d'Emma. La nuit était proche; son beau visage, blanc comme l'albâtre, semblait resplendir au milieu des ombres qui envahissaient son alcôve. Elle sommeillait légèrement ; sa pauvre figure, endolorie, abattue, avait en ce moment une magnifique expression de résignation et de souffrance candide... — O mon Dieu ! mon Dieu ! m'écriai-je en tombant à genoux, elle est bien affreusement malheureuse ! Mais au moins elle ignore la cause de ses maux ; elle mourrait sans regrets... et moi, je ne vivrais pas dans un désespoir éternel... Puis songeant à ce que ce vœu avait d'horrible, comprimant mes sanglots, je demandais pardon à Emma. Dans mon remords d'avoir conçu cette criminelle pensée, je m'exaltais jusqu'à l'héroïsme. J'entendis de nouveau la voix mystérieuse ; elle faisait vibrer presque malgré moi les plus généreuses cordes de mon âme.

« Courage... courage... pauvre femme... me disait-elle, ta croix est lourde : courage, un pas encore, et tu auras gravi la dernière cime de ton calvaire... Alors... de là... du haut de ton renoncement sublime, comme le Christ du haut de sa croix, placée entre les hommes et Dieu, tu contempleras au-dessous de toi cette enfant que tu auras sauvée, sa mère qui te bénira... Quant à l'homme si digne de toi, que tu aimais si dignement... tu diras en cachant tes larmes : S'il savait !... Courage... oh ! il faut une résolution plus qu'humaine pour ceindre ainsi volontairement la couronne saignante d'un martyre ignoré. Mais aussi quel baume épandront sur tes blessures les ineffables, les maternelles consolations de ta conscience ! Oh ! tu ne sais pas encore, pauvre femme, ce que c'est que d'avoir acquis, à force de sacrifices, le droit de pleurer sur soi ! Oh ! tu ne sais pas la pieuse douceur de ces larmes saintes et fécondes... Tu ne sais pas avec quel miséricordieux orgueil on les sent couler en sachant que d'autres les verseraient... mais plus âcres, mais

plus brûlantes encore... Tu ne sais pas les religieuses voluptés de la douleur ! Tu ne sais pas comme on souffre et comme on jouit à la fois, en se disant, le cœur brisé, les yeux noyés de larmes, les lèvres tressaillantes de sanglots : « Je suis bien malheureuse, oh ! bien affreuse« ment malheureuse ! mais au moins ils sont heureux... ceux-là pour « qui je souffre tant... » Oh ! oui... sois fière de cet amour, au nom duquel tu vas t'immoler... Sois-en fière... c'est ton premier, ton seul, ton noble amour. Vois les pensées qu'il t'inspire, vois ce que tu ressens, au lieu d'une jalousie grossière comme celle qui autrefois t'animait contre Ursule...

« Qu'éprouves-tu pour Emma? Les plus hautes, les plus touchantes aspirations... Elle meurt d'amour pour celui que tu chéris... tu vas arracher ce pudique secret à ses lèvres défaillantes... tu renonceras toi-même en sa faveur à ton rêve d'or, à ton ciel... et tu n'as pour Emma que des larmes de tendresse et de pitié. Oui... oui... Mathilde, ton amour est grand, ton amant te le disait... De cet amour doivent jaillir un jour de magnifiques dévouements, de sublimes exemples. Autrefois tu n'as su que passivement souffrir pour une cause indigne... l'heure est venue de souffrir et d'agir pour la plus sainte des causes. Garde ta divine auréole de vertu ; ne déchois ni à tes yeux, ni aux yeux de ceux que tu aimes ; sacrifie-toi pour une enfant innocente et pure, sauve-la de la mort... travaille à son bonheur... Courage... Dieu te voit.. Dieu te sourit dans son éternité. »

Et, ainsi qu'on cherche à résister à une fascination coupable, à l'entraînement de honteux conseils, je tâchais de fermer mon cœur aux accents de cette voix généreuse. J'étais lasse de souffrir. Pourquoi donner à cette malheureuse enfant une espérance que M. de Rochegune ne réaliserait jamais? car il m'aimait moi, car il m'aimait éperdument, et mon épouvantable sacrifice serait vain pour le bonheur de cette jeune fille. Au milieu de ces réflexions si poignantes, Emma fit un léger mouvement, tourna languissamment la tête de mon côté, ouvrit les yeux en soupirant, et me regarda. Oh ! je le vois encore, ce regard profond, à la fois si doux, si triste, si résigné... Il me sembla qu'il m'implorait, qu'il me demandait la vie, le bonheur... Après m'avoir un instant contemplée avec étonnement, elle ferma ses longues paupières ; deux larmes roulèrent sur ses joues, qui se colorèrent un instant d'un rose pâle. — Emma, qu'avez-vous ? lui dis-je doucement, vous pleurez!... souffrez-vous? — Oui, me dit-elle d'une voix faible sans ouvrir les yeux, je vous aime... et pourtant votre présence me fait mal... Ne m'en voulez pas... il faut avoir pitié des mourants. — Que dites-vous !... n'ayez pas de pareilles idées, pauvre enfant, vous affligeriez et moi et votre bonne amie. — Je sais bien que je vais mourir... dans mon rêve, Dieu me l'a dit. — Quel rêve? — Oh ! un rêve étrange, continua-t-elle tenant toujours ses yeux fermés, je n'ose pas vous le dire. — Emma, je vous en prie... — Je me sentais mourir ; je sentais en moi comme une grande force qui voulait m'enlever aux cieux... et puis... il m'a semblé entendre une voix qui disait : Faut-il qu'elle meure? faut-il qu'elle meure ? — Et à qui parlait cette voix, mon enfant? — Oh ! c'est la fièvre... qui me donnait ces idées... Elles sont folles. — Mais à qui cette voix disait-elle : Faut-il qu'elle meure? — Elle le disait... à une femme... à une femme dont je ne voyais pas la figure... se hâta de dire Emma.

Je compris... la malheureuse enfant me trompait ; c'était moi qu'elle avait vue en songe. — Et cette femme? lui dis-je. — Elle n'a rien répondu, et la voix a dit : Emma, il faut mourir ! Puis, se reprochant sans doute en elle-même d'avoir été impressionnée contre moi par ce rêve, et revenant à son doux et charmant naturel, elle ouvrit les yeux, et me regarda cette fois avec une expression de tendresse, de repentir, si ingénue, que je ne pus retenir mes larmes. Elle se pencha vers moi, prit ma main dans les siennes, la porta à ses lèvres, hélas ! froides, bien froides... puis elle la posa sur son sein en me disant : — Il me semble que la chaleur de votre main va réchauffer mon cœur, qui s'était glacé tout à l'heure... — Emma, vous m'aimez donc bien? — Maintenant... oui... après ma seconde mère... je n'aime rien au monde plus que vous... — Vous n'aimez personne autant que moi... mon enfant ? — Personne... J'aurais voulu vous ressembler en tout... être vous-même... — Et pourtant quelquefois... vous me haïssez, dis-je assez vivement. Elle fit un brusque mouvement, pressa davantage encore ma main sur son cœur ; je sentis ses faibles battements s'accélérer un peu. Emma reprit en souriant douloureusement : — Voyez quel mal vous me faites en me disant cela... Je vous assure que je vous aime... Ces mouvements... que je pouvais quelquefois réprimer en vous voyant, j'ai découvert ce que c'était... Et elle tâcha de sourire encore... — Vraiment... Et qu'était-ce?... — C'était l'instinct de mon cœur qui m'avertissait qu'à mon insu je vous avais causé quelque chagrin... Alors j'osais à peine m'approcher de vous, j'éprouvais comme un remords de ma faute ; mais votre tendre bonté le faisait bien vite évanouir, et je me jetais dans vos bras.

Comment n'aurais-je pas été attendrie en entendant Emma s'efforcer d'interpréter ainsi cette jalousie qu'elle se reprochait, et dont elle ne pouvait s'expliquer la cause?... — Vous me croyez, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle... Je vous jure que je ne vous hais pas... Au moment d'aller devant Dieu, je ne voudrais pas mentir. — Vous parlez toujours de mourir, mon enfant... Heureusement il n'en est rien... Ne seriez-vous donc pas désolée de quitter ceux qui vous aiment, de quitter la vie?... — Oh !... oui, je serais désolée de quitter madame de Richeville, vous ; mais la vie .. je ne la regrette pas. — Et pourquoi cela? — Parce que... sans raison... oh ! sans aucune raison, je me sentais chaque jour plus malheureuse... Tout devenait sombre autour de moi... toutes mes pensées se brisaient contre un obstacle invisible. — Mais avant d'être ainsi malheureuse? — Oh ! dit-elle en joignant ses deux mains et en levant au ciel ses beaux yeux rayonnants d'une sorte d'extase, de ressouvenir, oh ! avant cela, il me semblait que je devais vivre toujours ; le temps passait comme un songe béni, j'avais les idées les plus riantes... J'étais si heureuse... si heureuse, qu'il me semblait qu'un jour... je retrouverais ma mère... quoique je susse qu'elle était morte... — Et au couvent étiez-vous aussi heureuse, chère enfant? — Au couvent c'était un autre bonheur : c'était l'amitié de mes compagnes, la bonté de madame de Richeville : ce bonheur-là, ainsi que mes chagrins d'alors, je me l'expliquais... L'autre bonheur... bien plus vif, bien plus grand, je le ressentais sans me l'expliquer... non plus que les chagrins qui l'ont suivi. — Mais... c'était peut-être la joie d'être sortie du couvent qui vous rendait si contente? — Non... j'ai regretté mes compagnes, et, au couvent, je voyais madame de Richeville comme je la vois maintenant. — Tâchez de vous rappeler à peu près quand a commencé pour vous cette félicité qui a presque changé l'aspect de votre vie... qui a donné un but à votre existence... qui a jeté sur tout, n'est-ce pas? comme une clarté plus brillante et plus belle... — Oui... oui... c'est bien cela... que j'ai ressenti...

Après un mouvement d'indécision terrible, j'ajoutai d'une voix tremblante, altérée : — Ce bonheur... n'a-t-il pas commencé peu de temps après le retour... de M. de Rochegune à Paris, alors que vous le voyiez tous les jours? Elle me regarda avec une expression de candeur et de céleste ravissement. Je sentis son cœur battre plus vite qu'il n'avait encore battu, et elle me dit avec une sorte de joie à la fois étonnée, reconnaissante et passionnée : — Oui .. oui... c'est vrai... oh ! mon Dieu!... c'est vrai ! — Et votre malheur ! votre malheur ! n'a-t-il pas commencé peu de temps après mon arrivée... à moi? Hélas ! le désespoir donna sans doute à mes paroles, à ma physionomie, un accent de reproche à la fois effrayant et cruel, car Emma, se levant à demi, se précipita dans mes bras en fondant en larmes, et cacha sa tête dans mon sein en s'écriant d'une voix déchirante : — Pardon!... pardon!... Puis, après m'avoir étreinte avec une force convulsive, je la sentis défaillir. Épouvantée, je la replaçai sur son oreiller, et je courus prendre un flacon. Elle était d'une pâleur mortelle, ses joues livides... ses mains froides comme du marbre. Les sels que je lui fis respirer ne la ranimèrent pas ; je mis ma main sur son cœur, il ne battait plus. J'approchai ma joue de ses lèvres entr'ouvertes... je ne sentis pas un souffle. Je crus l'avoir tuée. Ce fut un moment horrible ; je tombai à genoux en m'écriant : — Pardon ! pardon ! mon Dieu ! rappelez-la à la vie ; je fais vœu de me sacrifier pour elle, d'employer tout ce qu'il me restera de force à travailler à son bonheur, comme si elle était ma sœur... ma fille... Seigneur, je vous le jure... je me sacrifierai... dût-il m'en coûter la vie ! mais faites que je ne l'aie pas tuée... Mon Dieu ! faites que je ne l'aie pas tuée !...

Après quelques minutes d'effrayantes angoisses pendant lesquelles, penchée sur Emma, j'épiais son moindre souffle, son moindre mouvement, Dieu m'exauça. Elle soupira légèrement ; la circulation du sang, un moment suspendue, reprit son cours. De livides, ses joues redevinrent pâles. Elle vivait... Dieu avait entendu mon serment. Je devais me dévouer, tout était consommé, tout était fini pour moi... tout... De ce moment il fallait ensevelir mon amour, mon pauvre et triste amour, au plus profond de mon cœur comme dans un sépulcre. Il me fallait éclairer cette malheureuse enfant, tâcher de la rattacher à la vie par l'espérance. Je n'en pouvais plus douter, l'infortunée se mourait d'amour et de jalousie. Mais lui, lui pour qui elle se mourait, comment le détacher de moi, comment l'intéresser à l'amour d'Emma, comment le lui faire partager? Alors, je l'avoue, la pensée me manquait ; il me restait à peine assez de force pour instruire Emma de ce qui pouvait la sauver. Avant tout il fallait la sauver.

CHAPITRE LXXV.

Le salut.

Le médecin m'avait laissé un cordial d'un effet puissant, me recommandant d'en user s'il était nécessaire de soutenir, de remonter le moral d'Emma pendant quelque temps. Profitant de sa faiblesse, je présentai à ses lèvres une cuillerée de cette potion ; elle but machinalement. Quelques minutes après, une faible rougeur colora ses joues, et elle ouvrit des yeux étonnés, comme si elle sortait d'un songe. Ne voulant pas laisser revenir sa pensée sur la douloureuse impression qui avait causé son évanouissement, voulant frapper un coup décisif, je m'écriai : — Réveillez-vous donc, paresseuse ! M. de Rochegune vient d'arriver, il est là avec madame de Richeville. A peine le nom de M. de Rochegune avait-il été prononcé, que le cœur d'Emma recommença de battre avec une force qui m'effraya. Elle me regarda d'un air surpris, radieux, mais sans la moindre confusion. — M. de Rochegune est de retour ? murmura-t-elle. — Oui, oui, lui dis-je d'une voix entrecoupée, fébrile, sentant que chaque mot tuait une de mes espérances ; oui, il

vient avec de grands projets qui vous concernent, et dont je m'entretenais toujours avec lui : je l'aimais de tout l'amour qu'il vous portait, mais nous ne pouvions encore rien vous dire ; il y avait des obstacles, de grands obstacles, à ce qu'alors vous fussiez instruite de ses desseins. Oui, nous ne pensions qu'à vous, et vous croyiez que je ne pensais qu'à lui, qu'il ne pensait qu'à moi. C'est pour cela que vous aviez quelquefois contre moi de ces ressentiments que vous ne compreniez pas. C'était de la jalousie, entendez-vous, pauvre enfant ! de la jalousie bien injuste, car M. de Rochegune vous aime autant que vous l'aimez sans vous rendre compte de cet amour. Oui, il vous aime, il vous aime... maintenant vous ne pouvez plus douter ni de vous ni de lui : les obstacles qui existaient n'existent plus. Il vous demande en mariage à votre seconde mère, elle y consent. Ainsi vous passerez désormais votre vie avec lui ; mais il faut bien vite ne plus être malade, reprendre vos jolies couleurs roses. Eh bien ! parlerez-vous encore de mourir maintenant ?

Il faut renoncer à exprimer les mille gradations par lesquelles cette pauvre figure si souffrante et si décolorée passait à mesure que je parlais ; la surprise, la joie, la stupeur, la crainte, le ravissement, l'extase, se peignirent sur ses traits avec une vivacité, une énergie qui m'effrayèrent. Pourtant j'avais prévu que dans cette circonstance décisive les ménagements, les préparations, les réticences, n'opéraient pas la révolution profonde, fulgurante, que l'on devait avant tout rechercher dans une révélation d'un effet aussi héroïque. Emma fut sauvée. Mais je n'eus pas d'abord cette heureuse croyance ; la secousse fut terrible. Pendant plusieurs heures j'eus des transes mortelles. A de nouvelles défaillances succéda un accès de délire pendant lequel Emma prononça des phrases sans suite, mais où je distinguais surtout mon nom accompagné de ces mots : « Pardon, ange tutélaire ! » Par un étrange oubli, ou plutôt par un puissant instinct de chaste délicatesse, elle ne prononça pas une fois le nom de M. de Rochegune. Cette crise fiévreuse se termina heureusement, non par une pénible torpeur, mais par un bienfaisant sommeil. Le médecin revint au moment où Emma commençait à s'endormir. A mon tour j'étais accablée, défaillante. — Eh bien, madame ? me dit-il avec anxiété. Sans lui répondre, je lui montrai Emma d'un coup d'œil, et je cachai ma figure dans mes mains en pleurant.

Au bout de quelques secondes passées sans doute à s'assurer de l'état de la jeune fille, M. Gérard s'écria avec une expression de joie indicible : — Elle est presque sauvée. Vous lui avez parlé ! Ah ! madame, c'est une résurrection, un miracle ! C'est admirable ! Peut-être vous devra-t-elle la vie. Cette violente secousse a opéré le résultat le plus salutaire. Voyez, elle dort, elle dort profondément, et depuis cinq jours son repos n'était qu'une lourde somnolence. Mais comment lui avez-vous fait cette révélation, madame ? Je racontai tout au médecin, excepté ce qui me concernait. Quand je lui eus dit de quelle manière j'avais appris à Emma le prétendu retour de M. de Rochegune, d'abord il frémit, puis il se rassura en me disant : — Vous avez eu, madame, plus de courage, plus de raison que je n'en aurais eu. Cette jeune fille était perdue, une crise violente pouvait seule la sauver. Des ménagements n'auraient pas amené ce résultat inespéré. Il y a tout lieu de penser qu'elle entrera rapidement en voie de guérison. Maintenant, madame, pour terminer votre ouvrage, vous comprenez qu'il est de la dernière importance que vous assistiez à son réveil. Elle croira d'abord avoir été le jouet d'un songe ; ce sera à vous de la rassurer par de nouveaux détails, de donner de la vraisemblance au récit que vous avez été obligée de lui faire ; et surtout, madame, empêchez-la de soupçonner que ceci n'est qu'une feinte : une rechute s'ensuivrait, et une rechute serait mortelle. M. de Rochegune n'est pas ici, il faudrait le prévenir ; il est fait pour comprendre toute l'importance de son prompt retour.

Je songeai à la lettre que je lui avais envoyée par un courrier en lui disant de revenir en hâte, et je dis : — M. de Rochegune est prévenu, monsieur ; il sera ici après-demain sans doute. — Déjà prévenu, et prévenu par vous ! s'écria M. Gérard. Etonnée de cette remarque, je lui dis : — Il ne pouvait l'être que par moi, monsieur. — Vous avez raison, madame ; allons, encore un peu de courage. — J'ai peur que la force me manque, monsieur. — Vous la trouverez, madame, en songeant que si vous ne la trouviez pas tout serait perdu. Cette crise si salutaire, si miraculeuse, aurait été inutile. A son réveil, mademoiselle Emma interrogerait peut-être une des femmes de chambre de madame la duchesse ; vous ne pouvez les mettre dans ce secret : ainsi tout serait dévoilé. — Mais madame de Richeville, monsieur ? — Je viens de la voir... J'avais ordonné un calmant, elle dort. Elle a d'ailleurs passé trois nuits de suite auprès de mademoiselle Emma. Elle était brisée de fatigue. Il n'y a donc rien à craindre de ce côté, si vous jugez toujours à propos de ne pas la mettre dans la confidence. — Moins que jamais, monsieur ; je vous en conjure, que ce secret soit entre vous et moi. — Je vous l'ai promis, madame. Mais comment, jusqu'à sa complète guérison, empêcherez-vous mademoiselle Emma de parler à madame de Richeville de M. de Rochegune et de son mariage ? Une fois parfaitement rétablie, on pourra peu à peu éloigner cette promesse ; mais jusque-là... — Tenez, monsieur, lui dis-je en l'interrompant, je n'ai qu'une crainte, c'est que Dieu ne me conserve pas longtemps la raison. Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir ce que j'ai enduré aujourd'hui. Ma tête n'y résistera pas. Quels sont les symptômes de la folie, monsieur ? Est-ce quand on sent les artères des tempes battre à se rompre ? Les miennes battent ainsi, monsieur. — Madame... — Est-ce quand on sent son intelligence vaciller comme la flamme d'un flambeau qui va s'éteindre ? C'est qu'en ce moment j'éprouve cela, monsieur.

M. Gérard m'a dit plus tard qu'il avait été un instant effrayé de l'égarement, de la contraction de mes traits, et que, sachant ce qu'il savait, il avait réellement craint que je n'eusse pas la force morale nécessaire pour accomplir mon œuvre de dévouement. — Madame, remettez-vous, me dit-il, calmez-vous, veuillez vous appuyer sur mon bras... Venez... Je vais ouvrir une des fenêtres de cette chambre ; la soirée est magnifique, quelques bouffées d'air pur et doux ne peuvent qu'être salutaires à notre pauvre malade... Le médecin ouvrit la fenêtre qui donnait sur le jardin. Nous étions à la fin du mois de mars, la soirée était tiède, c'était un commencement de printemps, la lune brillait au milieu des étoiles. J'aspirai avec avidité cet air vivifiant ; j'exposai mon front brûlant à cette brise douce et fraîche. Peu à peu je me calmai... Je levai les yeux au ciel avec une résignation pleine de douleur et d'amertume. En contemplant l'immensité du firmament, il me sembla qu'une mystérieuse communication se rétablissait entre moi et Dieu : il me sembla entendre de nouveau cette voix qui m'avait conseillée, soutenue : « — Courage, me disait-elle, courage, noble femme, tu t'es élevée jusqu'aux plus sublimes régions du sacrifice... de la douleur sainte et grande... Tu ne peux souffrir davantage, ne laisse donc pas ton œuvre incomplète ; confie-toi en Dieu... il t'inspirera, il te donnera les moyens d'aplanir les obstacles qui maintenant te semblent insurmontables... Jamais il n'abandonne les cœurs généreux... Entre tous ceux qu'il chérit, les plus souffrants sont ceux qu'il chérit le plus... son esprit les guide... sa lumière les éclaire... sa force les soutient. »

Ces pensées me firent du bien... Elles furent à mon âme accablée ce que la brise était à mon front brûlant. — Vous êtes mieux, n'est-ce pas, madame ? me dit le médecin après un long silence. Il me sembla que sa voix était émue ; la lune éclairait en plein sa figure grave et sévère. Deux grosses larmes coulaient sur ses joues. — Qu'avez-vous, monsieur ? m'écriai-je. — Il me regarda quelque temps sans me répondre, puis il me dit d'une voix attendrie : — Vous m'avez demandé le silence, madame... vous avez ma parole... mais heureusement il n'est pas de secret pour celui qui est là-haut, ajouta-t-il en levant le doigt vers le ciel. M. Gérard savait-il, par le bruit public, mon attachement pour M. de Rochegune ? l'avait-il appris depuis le matin ? Je l'ignorais. C'était, d'ailleurs, un homme très-peu du monde, en ce qui concerne ses bruits ou ses médisances. Il avait donc pu, jusque-là, parfaitement ignorer ce qui rendait mon sacrifice si pénible. Après quelques nouvelles recommandations au sujet d'Emma, il me quitta... Je restai encore seule avec Emma, attendant son réveil... Mais cette fois tout était accompli. . .

Après trois heures d'un profond sommeil, Emma s'éveilla. Si, pour me consoler, il m'eût suffi de savoir que j'avais arraché cette malheureuse enfant à la mort, j'aurais dû être satisfaite ; il s'était opéré pendant le paisible sommeil d'Emma un changement véritablement si extraordinaire, qu'elle n'était plus reconnaissable : l'espérance l'avait sauvée ; elle se savait, ou plutôt elle se croyait aimée autant qu'elle aimait... Hélas ! je frémissais en songeant aux funestes conséquences que pouvait avoir le mensonge que j'avais été obligée de faire... Je fermai les yeux devant l'abîme, et j'attendis tout de Dieu. En s'éveillant, Emma, après avoir cherché à rassembler ses idées, s'écria : — Est-il bien vrai ? mon Dieu ! cela est-il bien vrai ? C'est vous... — Oui, oui, c'est moi, mon enfant ; ce que je vous ai dit est la vérité... Vous aimez M. de Rochegune, il vous aime... Nous allons parler de tout ce bonheur ; mais comment vous trouvez-vous ? — Maintenant je me sens faible... Mais j'éprouve le besoin de vivre... comme tout à l'heure j'éprouvais le besoin de mourir. — Vous êtes donc bien heureuse ? — Oh ! oui... je vois que c'était à M. de Rochegune que je devais ces moments si heureux que je ne m'expliquais pas... Je sens que désormais je n'aurai plus de ces chagrins pendant lesquels je vous aimais moins...

Elle resta un moment pensive, son front appuyé dans ses mains ; puis elle reprit : — Cela est étrange comme la révélation que vous m'avez faite me montre le passé sous un autre jour... Pourtant je remarquais bien que lorsqu'il était là mon bonheur augmentait encore... Mais je ne songeais pas à lui attribuer cette émotion si douce... Seulement tout ce qu'il disait, je le retenais ; les airs qu'il chantait, je les retenais aussitôt. Il me semblait que j'avais en moi l'écho de son âme... Quand je l'entendais louer, cela me faisait autant de plaisir que si l'on me louait... Quand je l'accompagnais au piano, j'étais bien sûre de jouer mieux que d'habitude... Quand il causait avec moi, au lieu d'être intimidée, les pensées, les paroles me venaient plus aisément que jamais. — Et comment n'avez-vous jamais dit cela à madame de Richeville ou à moi ? — C'est vrai... Pourquoi ? dit-elle en réfléchissant. Sans doute c'est parce qu'il en avait été ainsi dès le premier jour où j'avais vu M. de Rochegune. Je ne croyais pas qu'il pût en être autrement. Cela me semblait si naturel, que je n'en parlais pas... Etre heureuse auprès de lui... c'était pour moi comme respirer... comme vivre... comme voir... comme sentir... Enfin j'étais comme quelqu'un qui aurait joui des bienfaits de Dieu... sans savoir qu'il y a un Dieu... Seulement, quand mon bonheur était troublé par quelque crainte ou par quelque souvenir, je ne pouvais cacher ma tristesse... Maintenant, je m'explique mes larmes involontaires en voyant tomber la neige... C'est que M. de Rochegune avait manqué de périr sous la neige...

— Mais, avant mon arrivée, il parlait quelquefois de moi avec madame

de Richeville, n'est-ce pas? — Oh! toujours, il vous citait sans cesse comme la personne la plus accomplie, celle qu'il aimait le plus : c'est pour cela que je vous aimais déjà tant avant de vous connaître. Et puis j'ai été bien heureuse de vous voir... M. de Rochegune attendait votre retour avec tant d'impatience... Cependant... — Dites... dites-moi tout, pauvre enfant... maintenant vous le pouvez... — Cependant, sans me l'expliquer... dès que je vous vis si souvent près de lui, je me sentis rêveuse, triste... Oh! alors, je voulus mourir... Mais, se reprenant, elle ajouta avec effusion : A quoi bon me rappeler ces chagrins passés... cet éloignement involontaire dont surtout maintenant je dois rougir... Oh! par pitié, laissez-moi oublier cela... soyez bonne et généreuse comme toujours. — Oui... oui... oublions le passé, oublions... c'est aussi mon vif désir. — Mon Dieu, c'est pourtant la vie que je vous dois! s'écria-t-elle. — A votre tour vous pouvez beaucoup... beaucoup pour moi, chère enfant. — Comment cela? — En m'accordant la plus aveugle confiance... en écoutant mes avis, en suivant mes conseils, en vous persuadant surtout que je ne puis vouloir que votre bonheur. — Oh! je le sais... je le crois... je vous promets tout. — A ce prix... votre mariage... avec M. de Rochegune aura lieu bientôt... peut-être même plus tôt que vous n'auriez pu l'espérer. Des obstacles de peu d'importance d'ailleurs seront facilement levés ; mais vous avez été si souffrante, vous êtes encore si faible, qu'il ne faut pas songer à *le* revoir avant quelques jours ; sa vue vous causerait une émotion dangereuse. — Oh! non... non... il me semble qu'elle me guérirait tout à fait. — Enfant... mais lui, s'il vous retrouvait si changée! car c'est surtout depuis son départ que votre maladie a fait de rapides progrès. — Oui... quand il est parti, il m'a semblé que je recevais le dernier coup, que tout s'éteignait autour de moi... j'ai fermé les yeux et j'ai demandé à Dieu de me rappeler à lui... mais dans sa miséricorde il m'a envoyé un de ses bons anges pour veiller sur moi.

Et elle me baisa les mains avec tendresse. — Laissez-moi donc vous conduire, mon enfant... et surtout ne faites pas un vif chagrin à M. de Rochegune. — Moi, mon Dieu... — Sans doute ; en voyant sur vos traits les traces de vos souffrances, il se reprocherait de les avoir causées par son silence. Je ne veux donc pas que vous le receviez avant d'être redevenue fraîche et jolie comme par le passé... Il est encore une chose très-importante, ma chère Emma, dont il faut que je vous entretienne... Madame de Richeville est votre seconde mère, elle désire vous unir à M. de Rochegune ; mais ignorant ce que vous éprouviez pour lui... mais vous trouvant encore bien jeune... elle n'a pas jugé à propos de vous instruire encore de ses projets... Elle me les avait confiés, à moi... en me priant surtout très-instamment de vous les cacher... Le désir de vous apprendre une bonne nouvelle qui pouvait avoir une heureuse influence sur votre santé, m'a fait commettre une grave, une très-grave indiscrétion. Il ne faut pas, chère enfant, que vous m'en fassiez repentir ; ainsi, vous me promettez de ne pas parler à votre bonne amie de ce que je vous ai confié... Elle ne tardera pas d'ailleurs à vous en instruire; mais il ne faudra pas même alors paraître savoir ses projets... Ce n'est pas un mensonge... c'est le silence que je vous demande. De la sorte, madame de Richeville n'aura pas à me reprocher d'avoir trahi son secret, et de l'avoir surtout privée du plaisir de vous apprendre un mariage qui comblera vos vœux et les siens...

— Je ferai ce que vous désirez... ce sera la première fois que j'aurai dissimulé quelque chose. Mais mon désir de vous obéir m'empêchera d'être indiscrète. — Ce n'est pas tout, ma pauvre Emma, dis-je en tâchant de sourire, je vais vous condamner à bien d'autres dissimulations. — Comment cela? — M. de Rochegune vous aime... vous aime tendrement ; mais il n'a pu vous faire cet aveu avant d'avoir su de madame de Richeville... si elle ou vous n'aviez aucune objection à faire contre ce mariage, qu'il désire ardemment ; il faudra donc, envers M. de Rochegune, avoir aussi l'air d'ignorer complétement ses projets ; et, plus tard, quand il sera votre époux, vous me garderez le même secret sur ce que je vous confie aujourd'hui... Vous sentez qu'il ne serait pas convenable qu'il sût que je vous ai fait son aveu... avant lui... — Oh! oui... je comprends toute votre sollicitude pour moi... et puis ce sera notre secret à nous deux... ajouta-t-elle avec une joie naïve. — Il ne faudra pas pour cela changer le moins du monde votre manière d'être avec M. de Rochegune. — Mais maintenant que je sais que je l'aime... Qu'il m'aime... comment le lui cacher?

— Au contraire, ne lui cachez aucune de vos impressions, chère enfant ; soyez avec lui naturelle et vraie, ce sera le moyen de continuer de lui plaire. Si quelque événement que je ne puis prévoir... me forçait de m'absenter pendant quelque temps... et que vous eussiez quelques conseils à me demander... en attendant que madame de Richeville vous parle de ses projets, vous pourrez m'écrire par ma bonne Bloudeau, que je vous enverrai de temps à autre... je vous répondrai par le même moyen. — Sans en prévenir madame de Richeville? me dit-elle d'un air étonné, comme si ce mystère eût répugné à son âme droite et sincère. — Vous oubliez, mon enfant, que madame de Richeville ne sait rien, ne doit rien savoir de tout ceci... Vous me connaissez assez pour être bien sûre que je ne vous engage pas à une action mauvaise... — Oh! mon Dieu! pouvez-vous le penser?... Je serai au contraire si heureuse de causer avec vous de tout ce qui est maintenant ma vie! Mais vous partirez donc bientôt, et pour longtemps? — Non... je ne le crois pas. — Oh! non, vous ne pouvez pas abandonner votre Emma qui vous doit tout... Oh! dites, dites, comment quelques paroles changent-elles ainsi l'aspect du passé, changent-elles le passé lui-même? — Ne cherchez pas les causes du bonheur, pauvre enfant... Remerciez Dieu qui vous l'envoie... Le jour allait paraître, bientôt Emma s'endormit de nouveau. Vaincue moi-même par la fatigue, par tant d'émotions diverses, je cédai au sommeil.

Le lendemain je fus réveillée par Bloudeau ; il était environ midi ; elle me remit une lettre de M. de Rochegune, en me disant : — M. le marquis n'était pas à Rochegune, madame, il était à sa propriété près Fontainebleau. C'est là qu'on lui a porté votre lettre, il vient d'arriver chez lui. J'ouvris la lettre en tremblant, et je lus ces mots : « Notre destinée « s'accomplit. Il est des joies imposantes, solennelles, comme la prière... « Quand j'ai reçu votre lettre, je suis tombé à genoux et j'ai pleuré... A « quelle heure vous verrai-je? » Je répondis à la hâte : « A une heure je « vous attends. » A une heure M. de Rochegune entra chez moi.

CHAPITRE LXXVI.

Le retour.

En entrant chez moi, le premier mouvement de M. de Rochegune fut de se jeter à mes pieds, de prendre mes mains, de les couvrir de larmes de bonheur... lui, toujours si maître de lui, semblait en proie à une joie folle. Jamais je n'avais vu ses traits pour ainsi dire éclairés par ce rayonnement intérieur que donnent les joies immenses et inespérées. Mes yeux étaient secs, brûlants ; j'avais usé mes pleurs, je me sentais stupide : je ne prévoyais pas ce que j'allais répondre à M. de Rochegune, lorsqu'il me demanderait compte du renversement subit de ses espérances. Sa première émotion passée, il me regarda fixement ; alors il s'aperçut seulement des ravages que la douleur avait laissés sur mes traits. Après m'avoir un instant contemplée avec l'expression de l'intérêt le plus touchant, il me dit tristement : — Je le vois... cette résolution vous a coûté beaucoup... je le conçois... je suis fier d'avoir triomphé dans cette lutte... Oh! par combien de tendresse je vous ferai oublier ces larmes... les dernières que vous verserez jamais, Mathilde! — Je voulais....

— Oh! non, dit-il en m'interrompant avec la volubilité du bonheur, ne me dites rien, ne me parlez pas... laissez-moi vous contempler, vous admirer avec la jalousie, avec la sauvage convoitise de l'avare pour le trésor qu'il possède enfin... laissez-moi savourer à longs traits cette idée... que cette femme qui est là... que cette femme est à moi. . que c'est l'épouse idéale de mes rêves d'enfance et de jeunesse... Laissez-moi me dire... celle que les hommes, que les événements, que sa volonté, semblaient à jamais séparer de moi... elle est là... elle m'appartient... Oh! je ne l'ai pas cru... là-bas... Non, je ne veux le croire que maintenant, pour que vous ne perdiez rien de l'ivresse que vous avez causée ; et pourtant quelquefois je sentais que la force irrésistible de notre amour nous vouait au bonheur, que ce n'était plus qu'une question de temps. Tantôt je craignais vos scrupules ; tantôt, au contraire, je me désespérais. Oh! tenez, ces jours passés loin de vous... dans cette attente, dans ce doute mortel... ont été affreux... Vous ne pouvez pas savoir les idées horribles, insensées, qui ont traversé mon esprit lorsque je pensais que dans quelques jours je pouvais être réduit à vous dire : Mathilde... adieu... et pour toujours adieu... Oh! je veux que vous ignoriez ce que j'ai souffert... vous vous reprocheriez trop de m'avoir rendu malheureux. — Croyez que j'aurai toujours des remords en pensant aux chagrins que je vous ai causés, dis-je machinalement.

— Mais aussi je ne suis pas généreux, Mathilde ; je ne vous dis pas que si dans ma solitude j'ai eu d'affreux jours de doute, j'ai eu aussi de bien ravissantes espérances... c'est pendant un de ces moments que je me suis plu, avec un plaisir d'enfant, à faire l'esquisse d'une retraite délicieuse, que j'ai rêvée pour nous à Castellamare... Puisque vous aimez tant l'Italie... autour de nous des fleurs, sur notre tête des arbres séculaires, à nos pieds la mer, à l'horizon le Vésuve... que dites-vous de ce cadre pour notre amour? — Mon ami, je... — Pardon, pardon, Mathilde, je déraisonne, c'est vrai ; n'avons-nous pas mille intérêts plus graves que ceux-ci... mille résolutions à prendre? que dirons-nous à nos amis? Partirai-je avant ou après vous?... Qui prendrez-vous pour chaperon dans ce voyage? Mon Dieu! ma pauvre tête, si ferme ordinairement, tourne au vent de toutes les félicités humaines... ce n'est pas ma faute si je suis étourdi : c'est un ouragan de bonheur qui me jette ici à vos pieds... Mais, mon Dieu!... quel air triste, accablé... Mathilde... ne soyez pas aussi folle que moi, je le veux bien... Mais, au moins, que je voie un sourire sur vos lèvres, un tendre regard dans vos yeux .. En vérité, Mathilde... plus je vous regarde... Mais je ne vous ai jamais vu cet air sombre... presque sinistre... Qu'avez-vous à m'apprendre?

— Oh! de bien sombres, de bien sinistres choses... — Je ne vous comprends pas... que peut-il s'être passé?... Votre lettre ne me disait-elle pas : Venez... venez!... — Assez, de grâce... Oh! par pitié... ne me rappelez pas cette lettre. — Que je ne vous rappelle pas cette lettre?... Et pourquoi?... — Depuis que je vous ai écrit... cette lettre,

répondis-je les yeux baissés et fuyant son regard, j'ai vu M. de Lancry. — Votre mari !... et où cela ? — Chez moi, ici ! — Ici ?... il a osé venir chez vous... Et pourquoi ?... Pour quelque méchanceté nouvelle, sans doute... Mais qu'importe votre mari ?... Vous êtes à tout jamais séparée de lui... Que peut-il être dans notre vie maintenant ?... Vous avez pour lui... la haine et le mépris qu'il mérite... Que signifie sa venue ?... c'est une nouvelle preuve de son cynisme, voilà tout. Je me sentais mourir... le moment était venu de frapper un coup terrible, d'ôter à M. de Rochegune non-seulement tout espoir pour le présent, mais aussi pour l'avenir ; de tuer d'un mot l'amour qu'il avait pour moi... sans cela mon sacrifice était inutile.

Pour épouser Emma, il fallait qu'il ne m'aimât plus, qu'il ne conservât aucun espoir d'être aimé par moi... O mon Dieu ! je vous implorai ; grâce à vous, j'eus du courage... — Mais, encore une fois, Mathilde, reprit M. de Rochegune, qu'importe la visite de votre mari ?... Peut-être vous serez-vous laissé intimider par ses menaces ?... — Des menaces ?... Non... j'aurais mieux aimé qu'il m'eût fait des menaces. — Comment ?... que voulez-vous dire ? — Il est au contraire venu à moi... tremblant... malheureux... avec des paroles remplies de repentir, de tendresse... — Et vous avez pu croire à ce retour hypocrite !... vous avez peut-être senti s'éveiller en vous quelques scrupules ? Vous avez été dupe de cette comédie ? — Je vous assure que M. de Lancry parlait sincèrement... avec tous les ménagements, avec tout le respect possible. Il a avoué ses torts passés, il a mis dans cet aveu tant de généreuse franchise, que, sans l'excuser, on pourrait peut-être les lui pardonner.

M. de Rochegune me regardait avec surprise. La mesure bienveillante avec laquelle je parlais de mon mari le confondait. Puis il secoua la tête, et me dit d'un ton touchant et pénétré : — Allons, allons, je devine ; votre âme généreuse croit à ce repentir, si impossible qu'il soit, pour n'avoir plus l'occasion de haïr... Eh bien ! comme vous, je trouve que maintenant nous ne devons plus haïr ni mépriser... Oublions : l'oubli est le dédain, la vengeance des cœurs heureux. — Ce n'est pas seulement pour m'exprimer son profond chagrin de m'avoir méconnue que mon mari est venu... il m'a dit... il a prétendu... que comme nous n'étions séparés par aucun acte légal... je devais... M. de Rochegune m'interrompit vivement. Hélas ! pour comble de regret, il eut la même pensée que j'avais eue, et s'écria : — Eh bien ! tant mieux, après tout... il a raison ; votre position, la mienne, seront ainsi plus nettes ; la séparation de corps et de bien équivaut presque à un divorce... vous serez ainsi à jamais débarrassée de votre mari. Puis il s'arrêta et me dit : Oh ! maintenant je conçois votre tristesse ; vous craignez avec raison le scandale d'un procès... non pour vous... mon Dieu, vous ne pouvez que gagner à voir votre conduite exposée au grand jour ; mais vous songez que la mauvaise conduite de l'homme dont vous portez le nom sera honteusement dévoilée dans ces tristes débats... cela est vrai, mais il faut bien à la fin que justice se fasse... vous vous êtes assez longtemps sacrifiée. Songez qu'une fois cette formalité remplie, la liberté de votre avenir est légalement assurée. Les derniers doutes que vous pouviez conserver sur votre droit moral seront ainsi levés...

Ma torture devenait intolérable. Je rassemblai toutes mes forces, et je dis à M. de Rochegune d'une voix brève, saccadée : — Il m'est impossible de vous laisser plus longtemps dans l'erreur où vous êtes... je vous ai écrit une lettre ; dans cette lettre je vous disais de revenir... que j'acceptais l'avenir que vous m'offriez ; à peine cette lettre partie, M. de Lancry se présenta chez moi. — Eh bien ! — Alors, je vous l'avoue, touchée de ses remords, de sa tendresse, de ses malheurs, de ses protestations, émue par tant d'anciens souvenirs... malgré... moi... je... je... lui ai promis de ne plus le quitter. J'avais jeté ces paroles comme si elles m'eussent brûlé les lèvres, sans oser regarder M. de Rochegune, et avec des palpitations inouïes. Au bout de quelques secondes, alarmée de ne pas l'entendre, je relevai la tête. Il semblait prêter l'oreille à mes paroles, non pas avec stupeur ni désespoir, mais avec une inquiète curiosité... Lorsque j'eus parlé, il me dit très-froidement : — J'ai parfaitement entendu... ce que vous venez de me dire ; je vous sais incapable de faire une si funeste plaisanterie dans un moment aussi grave ; votre voix est tremblante, votre figure bouleversée, votre émotion effrayante ; et pourtant, ma chère Mathilde, vous devez voir, à l'expression de mes traits, que je ne crois pas un mot de ce que vous venez de dire. — Vous ne croyez pas ? — Cela est impossible à croire, parce que cela ne peut pas être, parce que cela n'est pas. — Je le sens, une âme comme la vôtre doit regarder une telle faiblesse comme impossible ; mais... — Je n'analyse pas, je ne compare pas. Je vous dis simplement que cela ne peut pas être, que cela n'est pas. Ce qui m'inquiète, c'est votre agitation, votre pâleur. Quant à la cause qui vous fait tenir ce langage, je ne la devine pas maintenant... mais je la devinerai. — Ne dois-je pas être émue, tremblante, désespérée, lorsque, victime d'un sentiment que je ne puis maîtriser, je réponds ainsi à votre amour ?

M. de Rochegune haussa les épaules, et me dit avec un sang-froid qui me bouleversa : — Nécessairement, Mathilde, il faut que vous ayez de bien puissants motifs pour m'accueillir par une telle révélation. Heureusement ma foi en vous est à l'épreuve... j'ai assez étudié mon propre cœur pour connaître celui des autres, le vôtre surtout. Il ne s'agit que de me souvenir de ce que vous m'avez dit mille fois avant mon départ. Ce n'étaient pas là de vains mots ; cela était vrai... senti... — Mais... — Mais... ma chère Mathilde, en vingt-quatre heures une femme comme vous ne se dégrade pas. La preuve que je ne vous en crois pas capable, c'est que je suis en cet instant ce que j'étais en entrant chez vous ; je ne crois pas un mot de la fable de la visite de votre mari. Vous le méprisez, vous le haïssez au moins autant et plus que vous ne l'avez jamais haï ; voilà la vérité. — Vous me croyez capable de mentir... — Oui, certes, pour quelque but grand et glorieux... et je suis sûr maintenant qu'il y a là-dessous quelque dévouement mystérieux, oui, bien noble, bien beau, sans doute ; car, pour exposer ce que vous risquez, il faut de hautes compensations. Mais, heureusement, vous n'êtes plus seule dans la vie, Mathilde ; le soin de votre bonheur m'appartient, c'est à moi de veiller sur mon bien, sur ma femme, et je vous défendrai contre vous-même. On m'accorde assez de perspicacité... avant vingt-quatre heures, ma pauvre Mathilde, votre secret sera découvert.

J'étais à la fois ravie jusqu'aux larmes et épouvantée de me voir ainsi devinée. A tout prix cependant il fallait absolument détacher M. de Rochegune de moi, lui ôter tout espoir, surtout l'empêcher de croire que je me dévouais pour quelqu'un. Si j'avais seulement attribué aux convenances, à la pitié, mon rapprochement de M. de Lancry, M. de Rochegune se serait toujours cru aimé de moi, et aurait rendu plus impossible encore mon dessein de le marier à Emma. Il fallait donc que j'eusse le courage de feindre un amour passionné pour M. de Lancry, afin d'ôter à M. de Rochegune toute illusion sur moi. Ma position était à la fois si cruelle et si difficile, parce qu'il s'agissait aussi d'Emma, de cette malheureuse enfant, à qui je devais alors compte des promesses que j'avais été obligée de lui faire. Ma conduite était donc d'une simplicité, d'une logique effrayante : tuer absolument l'amour que M. de Rochegune avait pour moi, et, une fois son cœur libre, l'amener à soupçonner, à reconnaître l'amour d'Emma. Ainsi seulement je rendais mon sacrifice grand et profitable : Emma était heureuse ; M. de Rochegune était heureux aussi ; car il ne pouvait manquer d'apprécier cette angélique nature, et moi, je jouissais au moins d'une sorte d'amère consolation. Sinon, si je ne réussissais pas, mon stérile sacrifice faisait le malheur des deux personnes que j'aimais le plus au monde... Hélas ! ces réflexions prouvent assez que j'étais obligée de feindre pour M. de Lancry un amour aussi odieux qu'inexplicable.

Je dis donc à M. de Rochegune : — Votre incrédulité ne m'étonne pas ; ma conduite est tellement coupable à vos yeux, que vous ne pouvez pas même l'accepter comme possible... Pardonnez-moi de parler encore du passé : lorsque dernièrement vous êtes parti si chagrin, si inquiet ; lorsque, dans votre solitude, vous passiez alternativement de l'espoir au désespoir, vous admettiez pourtant la possibilité... d'une séparation... que vous m'aviez vous-même proposée. — Sans doute... et malgré votre lettre si pressante... Mathilde, à mon retour, je vous aurais trouvée irrésolue, changée même au sujet de cette détermination... que je l'aurais compris.... j'aurais compté sur le temps, sur mon influence, pour vous ramener à vos promesses... Mais que je sois assez fou pour croire que vous... Mathilde... vous vous êtes de nouveau et subitement éprise de M. de Lancry pendant mon absence, je vous croirais plutôt capable d'avoir vingt amants que de commettre une pareille lâcheté. — Et pourquoi donc serait-ce une lâcheté ? n'est-il pas mon mari ? S'il se repent des chagrins qu'il m'a causés, n'est-il pas généreux à moi de lui faire grâce ?... Et puis, enfin, vous l'avez vu, malgré mon penchant... malgré mon affection pour vous ... je restais obstinément attachée à mes devoirs.... C'est que je vous aimais seulement comme un frère ; vous ne m'inspiriez qu'une vive amitié... mon premier amour mal éteint faisait toute ma vertu.

M. de Rochegune était bien au-dessus des autres hommes, et par son caractère, et par ses rares qualités ; et pourtant, ainsi que le vulgaire des hommes, il ajouta plus de créance à cette dernière raison, ou plutôt il la ressentit plus vivement que les autres, parce qu'elle blessait profondément son amour-propre. — Ah ! ce serait à douter de son père ! s'écria-t-il avec un mouvement d'horreur qu'il ne put vaincre. Vous, vous... parler ainsi... Et cela s'est vu... oui, il y a eu de ces fascinations irrésistibles... de ces passions fatales, qui ont à tout jamais enchaîné des anges de noblesse et de pureté aux côtés d'hommes débauchés et perdus... Mais non, non, reprit-il par un mouvement d'indignation, non, il n'y a pas de fascination, il n'y a pas de fatalité ; ce sont là des mots inventés par la faiblesse, par la lâcheté ou par la honte. Je vous dis, moi, que je ne vous crois pas : vous n'aimez plus, vous ne pouvez plus aimer cet homme, à moins d'être aussi perverse, aussi perdue que lui. Il disait vrai ; je comprenais, j'admirais son noble courroux ; mais, pour la vraisemblance de mon triste rôle, je devais, à mon tour, défendre et mon feint amour pour M. de Lancry, et M. de Lancry lui-même. — Oh ! combien je remerciai le ciel de m'avoir donné la force de cacher jusque-là à M. de Rochegune l'amour ardent, passionné, que depuis longtemps j'avais ressenti... je ressentais pour lui... S'il l'avait deviné, si je le lui avais avoué, comment aurais-je pu, sans mourir de confusion, lui dire que la présence de M de Lancry avait fait naître en moi un nouvel enivrement ?... Oh ! non, non, M. de Rochegune n'eût pas cru cette indignité, et je n'eusse jamais tenté de la lui persuader...

Il marchait à grands pas, il souffrait visiblement ; j'avais hâte d'abréger cette scène si pénible. — Vous êtes injuste, lui dis-je, de m'accuser de perversité parce qu'un amour fatalement placé, je le veux, mais, après tout, légitime, se réveille en moi : ne suis-je pas restée des années entières sous le charme de mon mari ? N'ai-je pas tout sacrifié à cet homme,

dont la présence... eh bien ! oui... je l'avoue, dont la présence a sur moi une puissance irrésistible... Jusqu'au moment où je l'ai revu, j'ai été digne, courageuse... Mais, dès que je l'ai su malheureux, dès que je l'ai vu repentant à mes pieds, dès que j'ai entendu sa voix, dès que j'ai rencontré ses regards... oh ! alors, dignité, courage, chagrins, j'ai tout oublié, et j'ai couru avec joie... au devant de mes chaînes. — Mais c'est horrible... mais il y a du cynisme à avouer une si honteuse influence. Vous êtes folle... je ne vous crois pas, je ne veux pas vous croire. — Pourtant, si quelqu'un doit me croire, c'est vous, car je vous parle avec une entière franchise : je ne cherche pas à colorer ce rapprochement par de faux semblants. Je pourrais vous dire ce que je dirai à nos amis... que la pitié pour les malheurs, pour les remords de mon mari, que l'exagération de mes devoirs me font agir ainsi ; mais à vous je dis ce qui est, à vous je dis la vérité, si brutale qu'elle soit... Eh bien ! oui, oui.. je l'aime d'un amour que je n'ose qualifier... soit... mais je l'aime : c'est fatal... c'est involontaire... mais cela est. — Mais cela est infâme, madame... Mais je vous aime, moi... mais vous m'avez dit que vous m'aimiez...

— Et qui vous dit que je ne vous aime pas ? qui de vous ou de moi a voulu porter atteinte à la pureté des relations qui nous unissaient ? N'est-ce pas vous? Et parce que, dans un moment de faiblesse, de compassion, je vous ai écrit imprudemment : *Venez*... était-ce une promesse irrévocable? Ne m'avez-vous pas dit que si, au retour de vos voyages, vous ne m'aviez pas trouvée séparée de mon mari, vous m'eussiez proposé loyalement l'attachement que vous aviez pour moi?... Rien n'a donc changé ; mon affection pour vous est toujours aussi dévouée, aussi pure, aussi fraternelle. Après tout, qui aurait le droit de me blâmer? Nos amis eux-mêmes, dans leur austérité, ne pourront que m'applaudir d'avoir oublié les torts de mon mari, et d'être revenue à lui lorsque je l'ai vu malheureux et abandonné. — Eh bien ! au moins, dites cela... Il est temps encore de ne pas m'éloigner de vous à jamais. L'humanité, dites cela, et je comprendrai que l'humanité est ainsi faite, qu'elle trouve le moyen d'abuser même du dévouement le plus admirable par une ambition insensée... je croirai que les âmes les plus nobles peuvent, dans une fatale erreur, tout sacrifier au besoin d'être admirées... à la rage de l'héroïsme... Dites que c'est par un sentiment d'austère pitié que vous retournez à votre mari... je vous croirai... vous serez toujours pour moi la femme entre toutes les femmes, celle à qui j'ai voué ma vie. Que voulez-vous ? vous avez l'exagération de vos vertus... comme tant d'autres ont l'exagération de leurs vices... Mais, par pitié pour vous et pour moi, ne me dites pas qu'un amour irrésistible vous jette dans les bras de cet homme ; ne venez pas me dire qu'il est votre mari ! il ne l'est plus : son ignoble conduite a mis entre vous et lui une barrière insurmontable... Vous pouvez avoir pour lui de la pitié, de la clémence, de la bonté, tous les sentiments, enfin, excepté de l'amour. — Et c'est pourtant le seul, ou plutôt le plus vif de ceux qui me ramènent à lui ! m'écriai-je pour mettre un terme à cette scène cruelle. Oui, dussiez-vous me mépriser... en lui j'aime le premier homme qui ait fait battre mon cœur ; en lui, j'aime... mon mari ; en lui, j'aime mon amant... oui, mon amant ; et c'est pour cela que je veux retourner auprès de lui.

M. de Rochegune cacha son front dans ses mains, et resta longtemps silencieux. Puis il dit à demi-voix, et comme s'il s'était écouté penser : — Cela est étrange ! je me l'étais toujours dit, mais je ne l'aurais jamais cru... Il fallait voir ce que je vois. — Qu'avez-vous ? m'écriai-je, effrayée de son air presque égaré, qu'avez-vous? — Un phénomène bizarre se passe en moi, Mathilde, continua-t-il en se parlant à lui-même. Oui... oui... mes espérances, mes convictions tombent lentement, une à une... Elles tombent comme les feuilles mortes d'un arbre... et cela, sans déchirement, à chaque blessure... Au lieu d'une douleur vive, c'est un froid engourdissement... Ce ne sont pas les violences de la colère, du désespoir... non, c'est un dédain amer, mêlé de compassion douloureuse... Tout le passé de ma vie, que je croyais inaltérable, s'écroule, s'amoindrit et s'efface. Allons, j'ai pris pour le marbre impérissable la neige qui fond aux premières ardeurs du soleil... Encore une fois, cela est étrange. Tout à l'heure, en pensant que je pouvais être forcé de renoncer à cette femme si adorée, cette seule supposition me semblait un abîme que je ne pouvais contempler sans vertige... Voilà que maintenant, au lieu de ce grandiose, de cet effrayant abîme... je ne vois plus qu'une espèce de bourbier dont j'ai hâte de détourner les regards... Et pourtant, c'est moi, c'est bien moi... moi, dont cet amour avait été le pôle, l'idée fixe, unique.... moi qui, depuis dix ans, n'avais pas été un jour, une heure, sans donner une pensée à cet amour ; moi qui, soutenu, porté par cet amour, ai tenté, accompli de grandes choses... moi, qui courais hier comme un enfant... moi, qui tout à l'heure ressentais une de ces joies insensées, divines, parce que je touchais au terme inespéré de mes rêves... Eh bien ! maintenant, subitement, rien... rien... plus rien ! à ce point que je cherche la place de ce gigantesque et sublime édifice jusqu'alors élevé dans mon âme avec une si sainte ardeur, pensée à pensée, souvenir à souvenir... Rien, rien... plus rien... un souffle a tout fait disparaître, mais disparaître sans laisser même une ruine, un débris, une trace... Dites, dites, cela n'est-il pas étrange, Mathilde?...

Oh ! rien ne m'était plus affreux que de l'entendre analyser ainsi le renversement de son espoir et de sa croyance en moi... Encore une fois, je fus sur le point de lui dire combien je le trompais, combien je l'aimais. Faut-il avouer cette lâcheté, ce fut l'espèce de résignation méprisante de M. de Rochegune qui causa mon découragement passager... Et pourtant, ce mépris de sa part devait servir mes projets. Son désespoir m'eût donné une nouvelle force, en me prouvant que j'étais toujours aimée... et il fallait que je ne fusse plus aimée. Il continua, en s'adressant à moi : — Cela serait incompréhensible de la part de tout autre que moi... Mais mon caractère est tel, que le venin le plus subtil, le plus rapide, n'est pas plus mortel que ne l'est mon mépris lorsqu'il atteint mes affections, si robustes, si vivaces qu'elles soient. Puis il se leva brusquement. — Après tout, dit-il, l'humanité est l'humanité... pétrie d'or et de boue. Je devrais avoir pitié de votre égarement, en pensant aux qualités qui le rachètent... Je ne devrais pas jeter au vent de l'oubli et du néant dix années d'affection sainte et grande... dix années d'idolâtrie, de culte... Mais je ne le puis pas... Je me connais, je suis absolu en tout : je ne puis voir en vous qu'une divinité ou une femme vulgaire. Tant que vous avez été élevée sur votre piédestal, je vous ai adorée... Maintenant que vous en descendez honteusement... maintenant, vous êtes comme les autres femmes... Je renie mes adorations passées. — Ainsi, lui dis-je avec amertume, si je vous avais écouté lorsque vous me suppliiez d'oublier mes devoirs... le mépris sans doute eût payé ce sacrifice... Comme en ce moment, vous eussiez renié vos adorations passées... car, alors aussi, je serais honteusement descendue de mon piédestal... Je cède à un penchant légitime, et vous me méprisez... Mais si j'avais cédé à un penchant coupable ?...

Cette réflexion parut le frapper ; il resta pensif. Puis il s'écria avec une violence à peine contenue : — Je vous ai dit, il y a longtemps, que si jamais je doutais de vous.... je douterais de moi.... Eh bien ! l'heure est venue... je doute de moi et de tous... Oui... malheur à vous qui avez bouleversé toutes mes notions du bien et du mal... malheur à vous qui pouvez inspirer l'aversion en accomplissant un devoir sacré... malheur à vous qui pouvez être pervertie en obéissant à un amour légitime... oui, je méprise moins encore l'hypocrisie du vice que votre vertueuse impudeur. Et il sortit violemment. C'en était fait... il me méprisait... il me haïssait... De ce moment, mon sacrifice fut entièrement accompli... Je sentis que son cœur m'échappait... il m'avait fait cruellement assister à l'agonie, à la mort de son amour et de son estime pour moi ; je n'avais plus aucun doute, son cœur était vide... Qui l'occuperait?

A ce moment une pensée infernale me traversa l'esprit... — Et Ursule ! m'écriai-je, si elle allait essayer ses séductions sur lui? Maintenant qu'il est libre, aigri, maintenant qu'il croit au mal, puisqu'il doute de moi... ne se trouve-t-il pas dans la seule disposition d'esprit peut-être où il puisse ressentir la fatale influence de cette femme? Et Emma... cette enfant à qui j'ai promis cet amour, et Emma qui meurt sans cet amour, pourra-t-elle jamais lutter contre Ursule... surtout si Ursule aime passionnément? Et moi je renoncerais volontairement à mon amour pour voir cette odieuse femme occuper le cœur de M. de Rochegune? Je l'avoue, les événements s'étaient tellement pressés, que je n'avais pas songé un instant à l'entrevue d'Ursule et de M. de Rochegune au bal de l'Opéra. Si cette idée me fût venue, j'aurais peut-être eu la cruauté de sacrifier Emma plutôt que de risquer de voir Ursule aimée de M. de Rochegune.

CHAPITRE LXXVII.

Les adieux.

Ma résolution une fois arrêtée, j'avais écrit à M. de Lanery qu'après avoir réfléchi au désir qu'il m'avait témoigné, je consentais volontiers à retourner auprès de lui. Je craignais qu'il ne voulût user d'une violence légale, et qu'il ne compromît ainsi tous mes projets en faisant douter de mon empressement à le rejoindre. Après le départ de M. de Rochegune, j'allai voir madame de Richeville et Emma. Celle-ci se trouvait beaucoup mieux. Le docteur regardait son rétablissement comme certain. La duchesse, tout à fait remise, me remercia avec la plus tendre effusion des soins que j'avais donnés à sa fille. Lorsque j'annonçai brusquement à madame de Richeville mon désir de retourner auprès de M. de Lanery, désir que j'attribuais à la pitié que m'inspiraient ses malheurs et son repentir, la duchesse me crut folle, et me fit toutes les observations, toutes les instances, tous les reproches possibles ; rien ne m'ébranla. Le prince d'Héricourt et sa femme se joignirent à mon amie pour me faire envisager l'absurdité de ma conduite. Je leur demandai si je perdrais leur estime. Ils me répondirent que non, que c'était une louable exagération sans doute, mais qu'elle serait d'un funeste exemple, et qu'il était déplorable de voir prodiguer au vice et à la corruption de pareilles marques de dévouement. En vain je prétextai du malheur et du repentir de mon mari ; ils me répondirent que son malheur était mérité, que son repentir n'était nullement prouvé. Plusieurs années d'une conduite irréprochable auraient à peine mérité la preuve d'aveugle attachement que je lui donnais.

Mieux que personne je sentais la vérité de ces remontrances, mais trop d'intérêts étaient maintenant en jeu pour que je pusse hésiter un instant dans la marche que je m'étais tracée. Néanmoins, je le reconnus avec tristesse, le prince et sa femme éprouvèrent pour moi du refroidissement ; je perdis beaucoup dans leur esprit ; ils me trouvèrent fai-

ble, sans dignité. Ils souffraient véritablement, et avec raison, de me voir renoncer à leur intimité protectrice, qui m'avait été d'une si grande consolation, pour aller retrouver un homme qu'ils méprisaient, qu'ils haïssaient de tout le mal qu'il m'avait fait, et dont ils m'avaient pour ainsi dire moralement séparée. Enfin, ils regrettaient de s'être intéressés à des chagrins que j'oubliais moi-même si promptement. Ainsi qu'à ces amis à la fois justes et sévères, je dis à madame de Richeville que la pitié seule me rapprochait de M. de Lancry... Hélas! c'était seulement aux yeux de l'homme que j'aimais, et que je respectais le plus au monde, que j'avais dû feindre un honteux amour pour mon mari. En vain la duchesse me supplia de rester chez elle, et de continuer d'habiter mon pavillon, dût-elle surmonter l'aversion que lui inspirait le voisinage de M. de Lancry; je refusai; mes relations avec mon mari eussent été surveillées de trop près, et l'on eût bien vite reconnu mon mensonge. Je ne saurais dire les larmes, la désolation de madame de Richeville; dans la franchise de son amitié, dans l'emportement de son chagrin, elle me fit de cruels reproches... Je les dévorai en silence; ils me prouvaient la force de son affection pour moi, et, à ses yeux, je les méritais.

Pour la première fois de ma vie, je sentis l'espèce de jouissance amère que l'on éprouve en se voyant méconnue, blâmée, et en se disant : d'un mot, je pourrais changer ces blâmes en adorations... Il me sembla beau d'accomplir ainsi seule, accusée par tous, une œuvre que tous auraient admirée. Alors je comprenais (dans un noble but) ces luttes sourdes, incessantes, acharnées, que certaines personnes engagent contre la société sans autres ressources que leur intelligence, autre force que leur volonté. Seule dans la position difficile où je me trouvais, il me fallait amener M. de Rochegune à épouser Emma, malgré les intrigues et les séductions qu'Ursule mettrait nécessairement en jeu, si elle aimait M. de Rochegune. Je ne veux pas le cacher, mon désir ardent d'arriver aux fins de cette entreprise, l'exaltation que donne une conviction généreuse, remontèrent mon moral, surexcitèrent mon énergie, et m'empêchèrent de rester écrasée sous le poids de mon sacrifice.

Oh! ce fut encore à ce moment que je reconnus la différence énorme qui existait entre mon amour pour M. de Rochegune, et celui que j'avais autrefois ressenti pour M. de Lancry. Autrefois, j'avais été abattue, accablée; je n'avais su que souffrir... sans agir... A cette heure, au contraire, je souffrais autant, mais je ne voulais pas que ma souffrance fût stérile; cette fois, mes larmes devaient être fécondes; jusque dans mes chagrins, je voulais être digne de l'homme que j'adorais.

Oh! comme j'étais fière de cet amour, de cette perle de mon cœur, conservée sans souillure... Si quelquefois je me sentais faiblir dans ma résolution, je me souvenais de ces paroles que Dieu m'avaient inspirées au chevet d'Emma mourante : S'IL SAVAIT! Oui, je me disais : Que demain je révèle tout à M. de Rochegune, ne sera-t-il pas à mes pieds? son amour ne reviendra-t-il pas plus passionné que jamais?

Pourtant, comme je le chérissais toujours, et plus que jamais, j'avais des moments d'abattement cruel, d'affreux désespoir... Alors je me souvenais de ce que m'avait encore dit la voix divine pendant cette nuit fatale... « Courage... pauvre femme... tu ne sais pas ce que c'est d'avoir acquis, à force de sacrifices, le DROIT DE PLEURER SUR SOI... » Et, en effet, je trouvais dans ces larmes une triste volupté! Et puis enfin, me disais-je, si je réussis dans mes projets, une fois le bonheur d'Emma bien assuré, car M. de Rochegune ne restera pas insensible à cet amour si vif et si ingénu, et l'appréciera en le partageant, qui m'empêchera de me séparer légalement de mon mari, de retourner vivre auprès de madame de Richeville, et peut-être de tout dire à M. de Rochegune, alors l'époux d'Emma? Sûre de lui et de moi, je pourrai sans crainte lui dévoiler ce mystère, et lui prouver que je n'ai jamais cessé d'être digne de lui... et qu'il me doit le bonheur dont il jouit auprès d'Emma. Pour moi, quelle douce récompense de tant de chagrins soufferts en silence!... Combien alors ma vie serait paisible et heureuse, ainsi passée près de ceux que j'aime tant. . . . . .

J'attendais M. de Lancry le dimanche au matin. Avant mon départ, j'allai voir Emma une dernière fois: elle était seule. Pendant notre court entretien, je lui renouvelai toutes mes recommandations au sujet du secret qu'elle devait absolument garder envers M. de Rochegune et madame de Richeville. Je lui promis de lui écrire par Blondeau, l'engageant à me répondre par le même moyen. En apprenant mon retour auprès de mon mari, la pauvre enfant ne put cacher un mouvement de joie involontaire, malgré son attachement bien réel pour moi. Je n'en accusai pas son cœur, mais l'instinct de son amour. Je lui promis de venir souvent la voir, bien décidée de tenir cette promesse, si nécessaire à mes desseins. Le dimanche matin, M. de Lancry se présenta chez moi, ainsi qu'il me l'avait annoncé. J'ai oublié de dire que, depuis l'abandon d'Ursule, sans doute, mon mari, absorbé par ses poignantes préoccupations, avait poussé l'incurie de ses vêtements et de sa personne jusqu'à une négligence presque sordide; ses traits étaient dévastés par le chagrin, par les veilles, et depuis peu par les excès de toutes sortes dans lesquels il avait cherché à étourdir sa folle et implacable passion; ses yeux rougis, sa figure couperosée, sa barbe longue, sa chevelure inculte, sa voix rauque et dure, tout en lui semblait personnifier le type du vice et presque de la misère (j'appris bientôt que cette misère était réelle). Et c'était là l'homme que quelques années auparavant j'avais vu dans tout l'éclat de son élégance et de ses succès...

Il me dit en entrant : — Je vous fais compliment, madame, sur votre bonne volonté, quoiqu'il me semble que cette soumission subite cache quelque arrière-pensée; mais il n'importe... ne croyez pas vous jouer de moi... Je vous prouverai que ce que je veux... je le veux. — Quand partons-nous, monsieur? — A l'instant, madame, à l'instant... Mais n'avez-vous pas de tendres adieux à adresser à votre ami intime? me dit-il avec ironie; n'avez-vous pas à échanger quelques larmes? Que je ne vous gêne pas... j'ai cinq minutes à votre service pour ces touchantes embrassades. — J'ai fait mes adieux ce matin à madame de Richeville, monsieur. D'ailleurs, j'espère la revoir bientôt. — Oh! quant à cela... vous verrez qui vous voudrez, la liberté ne vous manquera pas... à moins que... à moins que plus tard .. je ne pense autrement... — Monsieur, quand vous voudrez, je vous suivrai. — Un instant; je dois vous avertir, ma chère amie, que l'appartement que j'habite n'est pas brillant; c'est un simple pied-à-terre... que j'ai pris depuis que j'ai licencié ma maison... pour des raisons que vous devinez sans peine... Je n'ai donc pas eu le temps de m'occuper des détails d'intérieur; je vous préviens que vous serez beaucoup moins bien établie là qu'ici. — Je me contenterai, monsieur, de ce dont vous vous contenterez... pourvu que j'aie seulement une chambre pour moi, et une tout auprès pour Blondeau... Je ferai prendre ici les meubles qui me seront nécessaires. — Et je ferai vendre le reste, car je dois vous avouer, madame, que je suis singulièrement gêné... Cela vous étonne? C'est pourtant ainsi. Vous connaissez maintenant mes peines de cœur... Je n'ai donc rien à vous cacher... Eh bien! dernièrement... pour m'étourdir... j'ai joué... j'ai beaucoup joué... et j'ai beaucoup perdu. Vous avez sans doute quelques économies? — Il me semble, monsieur, que nous pourrions plus tard parler d'affaires. — Vous avez parfaitement raison, madame... Voulez-vous mon bras?

Nous partîmes. Je montai en fiacre avec M. de Lancry; Blondeau me suivit dans une autre voiture, avec quelques paquets indispensables. J'ordonnai à mon valet de chambre de venir, le soir même, m'apporter différentes choses dont j'avais besoin. Une fois en voiture, M. de Lancry me dit : — J'ai gardé un domestique... C'est du luxe, mais ce garçon m'est attaché, il nous suffira... avec votre madame Blondeau. Comme je ne dînerai jamais chez moi, vous pourrez faire venir vos repas de chez le restaurateur voisin. La portière de la maison aidera Blondeau à faire votre ménage. — Il y a six ans, monsieur, à peu près à cette époque, nous revenions de Chantilly, vous me faisiez aussi l'état de la maison que nous devions avoir... Les temps sont changés. — Très-changés, madame; ce qui prouve la vérité de cette maxime : que les jours se suivent et ne se ressemblent pas... Ah çà, mais vous me paraissez en veine épigrammatique; le sang des Maran se montre. A votre aise... je suis bon prince... pas toujours, cependant. Mais nous voici arrivés.

Nous nous arrêtâmes devant une vieille maison de la rue de Bourgogne. Nous traversâmes une cour sombre, humide et triste. Arrivés au second étage, une porte nous fut ouverte par le valet de chambre de M. de Lancry, celui-là même qui m'avait accompagnée lors de la fatale nuit de la maison isolée. La figure de cet homme était sinistre.

Une petite antichambre encombrée de malles en désordre; un salon à peine meublé; à droite, la chambre de mon mari; à gauche, la mienne, avec un cabinet pour Blondeau : tel était l'appartement que je devais partager avec M. de Lancry. Les papiers étaient malpropres, il n'y avait pas de rideaux aux fenêtres, les boiseries étaient enfumées, les parquets presque boueux; à peine le jour arrivait-il au fond de cette cour humide... D'abord mon cœur se serra douloureusement, et puis j'eus peur. Cet appartement me semblait désert, isolé; je regardais autour de moi avec inquiétude.

Ma pauvre Blondeau ne me quittait pas, et se serrait contre moi toute tremblante. — Vous trouvez sans doute ce logement ignoble?... me dit M. de Lancry d'un air ironique. Mais le temps des hôtels est passé, ma chère; nous avons mangé notre pain blanc le premier. — Je m'accommoderai de tout, monsieur. Seulement, je ferai faire ici quelques réparations indispensables. — A votre aise... Je ne vous ferai pas les mêmes reproches qu'à Maran sur le bruit insupportable des ouvriers; car je sors de grand matin, et je rentre fort tard... quelquefois même je ne rentre pas du tout. Vous ferez donc ici ce que vous voudrez. — Alors, monsieur, je vous demanderai de garder mon valet de chambre; il couchera dans cette antichambre. C'est un homme de confiance. Je ne connais pas cette maison, et je suis très-peureuse. — Si vous avez de quoi payer ce domestique, arrangez-vous. Fritz couche en haut.

Blondeau sortit. — Maintenant, madame, je dois vous déclarer, avec cette franchise qu'on se doit entre époux... qu'il me reste, pour tout avoir, environ mille écus. Vous avez des diamants, des bijoux : il faudra en faire ressources... Je vous ai, jusqu'à l'année passée, servi une pension de vingt mille francs. Vous ne devez pas avoir dépensé tout cela... car, à Maran, vous viviez en ermite... — Mais, monsieur, lui dis-je épouvantée, il est impossible que vous soyez réduit à ces extrémités. — Lorsque Ursule a disparu, il me restait environ deux cent cinquante mille francs de notre fortune. Autant par désespoir que pour m'étourdir et par besoin de tenter le sort, j'ai joué, et, comme je vous l'ai dit, j'ai très-malheureusement joué, puisque j'ai tout perdu... Ceci une fois bien entendu, n'en parlons plus : je ne me souviens jamais de l'argent que j'ai dépensé avec plaisir... à plus forte raison de celui que j'ai perdu au jeu. — Mais alors, monsieur, m'écriai-je, c'est donc pour me faire partager

cette horrible existence que vous me forcez à revenir près de vous?... A quoi puis-je vous être utile? Vous n'êtes jamais ici, dites-vous... Quel est donc votre but? m'écriai-je effrayée, et regrettant presque de m'être ainsi volontairement livrée entre les mains de M. de Lancry. Mais ces regrets étaient tardifs et superflus ; il fallait subir toutes les conséquences de ma démarche, rester pendant quelque temps enchaînée au destin de cet homme, ou renoncer aux projets qui seuls me donnaient la force de supporter mon sort. Il ne m'était même plus permis de me plaindre à personne, de demander conseil ou assistance à qui que ce fût. Aux yeux de tous, j'étais allée librement, volontairement, retrouver M. de Lancry; je ne pouvais donc que paraître heureuse du parti que j'avais pris.

Mon mari répondit ainsi à mes questions : — Vous me demandez, ma chère amie, quel est mon but en vous rappelant auprès de moi ; d'abord celui de jouir de votre aimable compagnie... et puis... cela ne vous regarde pas... — Mais vous avez donc, monsieur, de bien odieux projets, que vous ne pouvez pas les avouer? — Il ne sagit pas de mes projets : j'ai le droit de vous garder chez moi, et je vous garde. Quant aux velléités que vous pourriez avoir de vous échapper de mes mains, soit à présent, soit plus tard, sous le fabuleux prétexte d'une séparation, je vous engage, pour vous distraire, à méditer, à ce sujet, une consultation dont voici la copie. Elle est rédigée par les plus fameux jurisconsultes de Paris, et m'a bien coûté cinquante louis, s'il vous plaît... C'est une folie, dans ma position; mais je ne pouvais payer trop cher l'assurance de passer ma vie près de vous... Et il me remit un papier. — Vous verrez que, sur la question de savoir si vous avez la moindre chance d'obtenir une séparation, les trois avocats ont unanimement déclaré que « non, » la voix publique nous attribuant des torts réciproques... C'était leur avis particulier, qui ne préjugeait en rien celui de la justice; mais ils croyaient pouvoir affirmer qu'aucun tribunal ne voudrait même donner suite à votre demande en séparation, s'il était formellement prouvé que vous êtes revenue de votre libre volonté au domicile conjugal... cette démarche de votre part devant être regardée comme une amnistie générale du passé, quelque graves que fussent mes torts envers vous. Ne m'attendant pas, je vous l'avoue, à vous trouver d'aussi bonne composition... je me contentais donc de l'avis de mes trois conseillers, et j'allais tenter auprès de vous une dernière voie de conciliation (dont je sentais toute l'importance) avant de vous envoyer un huissier. Jugez donc de mon étonnement, de ma joie, lorsque j'ai reçu ce charmant petit billet de vous, par lequel vous me disiez qu'ayant mûrement réfléchi, vous ne voyiez aucune raison pour vivre plus longtemps séparée de moi.

Je ne pus retenir un mouvement de désespoir en songeant à cette fatale imprudence; ce mouvement n'échappa pas à M. de Lancry. — Vous n'aviez pas songé à cela, reprit-il, je le vois ; vous regrettez ce malencontreux petit carré de papier satiné et parfumé, dit-il avec une cruelle ironie, en me montrant ma lettre, qui rive à tout jamais votre chaîne... qui ne sera pas toujours de fleurs, je le crains fort... Sur ce, je vais m'habiller... car aujourd'hui, par extraordinaire, je tiens à me faire très-beau. Et M. de Lancry me laissa stupéfaite et épouvantée. Je n'avais cru engager que le présent... j'avais irrévocablement engagé l'avenir. Ainsi je voyais à jamais détruit mon espoir de retourner un jour vivre auprès de madame de Richeville, et de jouir enfin de la récompense de tant de sacrifices, en dévoilant à M. de Rochegune tous les motifs de ma conduite. Ce moment fut affreux... Ce que m'avait dit M. de Lancry n'était que trop vrai : cette lettre fatale me perdait, ou elle restait du moins comme une terrible présomption contre moi... Quelle raison invoquerais-je pour obtenir désormais une séparation, lorsque mon mari avait entre les mains une preuve écrite de ma libre et volontaire soumission à ses désirs?... Hélas! c'est ainsi que le cercle de fer de ma position m'enfermait et se resserrait de tous côtés... Un dernier coup vint, sinon m'accabler encore, du moins me prouver que mes craintes étaient fondées en ce qui regardait Ursule. Le soir... au moment où je laissais, avec ma pauvre Blondeau, quelques préparatifs pour passer sans trop de frayeur ma première nuit dans ce lugubre appartement, on me monta une lettre ainsi conçue :

« Madame,

« Un de vos meilleurs amis, qui depuis quelque temps se fait un plaisir de vous tenir au courant des plus secrètes pensées de votre mari, veut être le premier à vous apprendre que c'est Ursule qui a ordonné à M. de Lancry de vous rappeler près de lui, afin de rompre votre liaison avec M de Rochegune dont elle est passionnément éprise. Ursule n'a pas vu votre mari ; elle lui a écrit que le seul moyen qu'il eût de la faire consentir à lui accorder encore quelques entretiens était de vous reprendre chez lui et de vous y garder... Bien entendu que les promesses d'Ursule seront vaines, et que ce pauvre Lancry ignore qu'il sert ainsi à merveille la passion d'Ursule en vous séparant de Rochegune. On a vu dans les mains d'Ursule l'original d'une consultation signée de trois fameux jurisconsultes, et la copie d'une lettre de vous dans laquelle vous annoncez avec la meilleure grâce du monde que vous êtes prête à retourner auprès de M. Lancry. Cette nouvelle, jointe à l'avis que vous a donné le docteur, complique singulièrement la question. De tout ceci il doit résulter : 1° qu'Emma mourra de chagrin... ce qui ne manquera pas d'être quelque peu sensible à madame de Richeville, et à vous, qui vous serez inutilement sacrifiée ; 2° que Rochegune succombera aux séductions de votre amie Ursule, ce qui ne vous sera pas non plus indifférent ; 3° et que vous ne quitterez plus votre mari... lors même qu'il verra qu'Ursule s'est jouée de lui. On lui donnera d'autres motifs de vous garder... ce qui devrait vous épouvanter assez si vous avez le don de lire dans l'avenir... »

Je ne pouvais en douter, cette lettre était de M. Lugarto. Tels étaient les obstacles que j'avais à vaincre... Tels étaient les dangers que j'avais à courir.

CHAPITRE LXXVIII.

Correspondance.

Lorsque, plus calme, j'envisageai raisonnablement ma position, j'en désespérai moins; sachant pour quel motif M. de Lancry avait exigé mon retour près de lui, je fus un peu rassurée. La lettre anonyme (sans doute l'œuvre de M. Lugarto) me montrait l'avenir sous un jour menaçant, mystérieux; mais les préoccupations du présent me distrayaient de ces craintes futures. Je faisais, je crois, injure au caractère de M. de Rochegune en le supposant capable de former même la liaison la plus éphémère avec Ursule ; cette femme m'avait causé trop de chagrins, il avait pour elle trop de haine et d'aversion. Une difficulté presque insurmontable était d'amener le mariage d'Emma, et surtout de ne pas laisser soupçonner à M. de Rochegune que j'étais instruite de l'amour de cette pauvre enfant... J'attendis tout de l'inspiration, qui m'avait déjà soutenue, guidée... Je n'avais aucune idée de la vie misérable à laquelle me condamnait le désordre de M. de Lancry, j'appréciai plus que jamais la prévoyance de M. de Mortagne ; ma terre de Maran avait été rachetée sous le nom de madame de Richeville : cette propriété m'assurait bien au delà du nécessaire. Par suite de mon étrange position, j'étais forcée de partager la gêne de mon mari; car je ne paraissais rien posséder en propre. Je n'exagère pas en disant que je me résignai à cette vie presque pauvre avec assez d'indifférence ; je la pris comme une épreuve, comme un essai.

Grâce aux soins de Blondeau, mon triste appartement fut habitable. Je voyais à peine M. de Lancry. A quelques accès de gaieté grossière ou de tristesse sinistre, je devinais qu'Ursule avait encouragé ou ruiné ses dernières espérances ; j'espérais que du moment où elle ne lui ordonnerait plus de me garder près de lui, il consentirait à une séparation. Mon séjour forcé auprès de mon mari n'augmentait donc pas beaucoup mes chagrins, ils roulaient tout entiers sur la perte de l'affection de M. de Rochegune et sur les craintes que m'inspirait l'avenir d'Emma. Le surlendemain de mon installation, madame de Richeville était venue chez moi, ayant eu la précaution de s'assurer de l'absence de M. de Lancry. Elle fondit en larmes en voyant la pauvreté de ma demeure. Cette pauvreté, me dit-elle, lui expliquait mon dévouement. Emma se rétablissait rapidement; sa mère ne conservait plus aucun doute sur sa guérison. Je demandai en tremblant à madame de Richeville des nouvelles de M. de Rochegune ; jusqu'alors elle n'en avait aucune. Prévoyant son chagrin, elle avait envoyé s'informer de sa santé; il lui avait fait répondre qu'il était un peu souffrant. Madame de Richeville m'apprit que ma conduite était diversement jugée dans le monde ; les uns me blâmaient cruellement, les autres me louaient outre mesure. J'avoue que dans cette circonstance j'avais en moi de quoi balancer tous les jugements du monde. Le lendemain je reçus cette lettre de M. de Rochegune.

« Paris...

« J'ai été envers vous injuste, brutal et cruel, parce que j'ai été vaniteux. L'orgueil est au fond de tous nos mauvais sentiments : vous ressentiez pour un autre ce que vous ne ressentiez pas pour moi ; mon amour-propre s'est révolté, mon bon sens s'est obscurci ; dans votre mari je n'ai pas vu un homme digne ou indigne de votre amour, j'ai vu un rival. Tout ceci est logique : je suis sorti de la sphère des sentiments élevés, je suis tombé dans les sentiments bas et jaloux, le paradoxe a remplacé la raison : pouvais-je toujours rester dans cette sphère? Non : l'amour platonique est impossible entre deux jeunes gens ; tôt ou tard l'un ou l'autre succombe. C'est un piége dangereux. Il apparaît plein de charme et de grandeur. Si votre amour mal éteint pour votre mari n'eût pas soutenu votre vertu, vous eussiez succombé comme moi! Quand le cœur est pris, on n'échappe pas à la contagion du désir. J'ai bien réfléchi, je me suis fait vous pour vous juger au point de vue absolument moral : vous êtes irréprochable. Pour moi cela est cruel; il ne m'est, pour ainsi dire, pas permis d'avoir des regrets. Vous dévouer ma vie, cacher notre bonheur dans la solitude, parce que les grandes passions sont solitaires, ainsi pour moi l'avenir était complet et magnifique! Que me reste-t-il? Rien, ni l'amour de frère ni l'amour d'amant. Depuis qu'en vous j'ai vu la femme... la sœur a disparu. La femme, par une brusque préférence, m'a témoigné sa répugnance... la femme n'existe plus pour moi... Vaincre ou braver une répugnance m'a toujours été aussi impossible que d'oublier que je l'ai inspirée

« Il en est des impressions comme des jours : on ne fait pas qu'ils n'aient

point été. Je ne puis pas plus redevenir votre frère que rétrograder à l'âge de vingt ans; notre position est brisée, à tout jamais brisée. Votre retour à votre mari a rompu tout équilibre, bouleversé toute prévision.

Servien.

Ce retour aurait eu lieu quand j'étais encore votre frère, que rien n'eût été changé entre nous; je vous aurais blâmée ou approuvée avec désintéressement. J'ai trente ans; depuis l'âge de dix-huit ans, je crois, je vous ai aimée, je vous l'ai prouvé. Mais le passé est fatal pour les mauvais comme pour les bons souvenirs. Si mon affection pour vous est morte après s'être successivement transformée, il m'en restera toujours la mémoire. On doit honorer religieusement ceux qui ne sont plus. Oui, ce que j'éprouve pour vous à cette heure est le culte mélancolique et sacré qu'on a pour ceux à qui l'on survit. Mes regrets seront éternels... éternels... Une fois réduits en poussière, nos débris forment des cendres inaltérables... Telle est, telle sera l'immutabilité de mes sentiments pour vous. Je ne vous fais pas de reproches, Mathilde; on ne reproche pas aux gens de mourir, on les pleure. Ces images sont lugubres: je les emploie pour vous faire comprendre que le passé ne m'est pas cruel, odieux, insupportable; il est glacé comme le sépulcre... il est MORT... il n'est pas oublié, il est tué. Aussi ma vie sera-t elle misérable. Je flotte entre vingt partis sans me résoudre à aucun. Votre perte a renversé tout l'échafaudage de mon existence. C'est à recommencer. L'âge avance; je suis fatigué de la route. J'avais pourtant cru être près du terme... il va falloir marcher... marcher encore... et dans quel désert aride et sans fin, mon Dieu! »

« Paris...

« Hier, j'ai eu un accès de rage et de haine que je voulais assouvir... j'étais fou... Je suis sorti pour aller provoquer votre mari et le tuer. Je dis cela parce que j'étais sûr de le tuer. Il est des pressentiments qui ne trompent pas. Et puis cette conviction m'a effrayé; j'ai eu peur d'être un assassin... La preuve que je suis complétement détaché de vous et que je n'oublierai jamais que vous m'avez préféré un être pervers et misérable, c'est qu'en voulant tuer votre mari, je réfléchissais parfaitement que, si vous deveniez ainsi veuve, je mettais pour l'avenir une barrière insurmontable entre vous et moi. Cette pensée seule ne m'eût pas arrêté une seconde... demain vous seriez libre que je refuserais les restes d'une vie que, par deux fois, vous avez été mettre aux pieds de cet homme... jamais! jamais... »

Voici ce que j'ai fait pour vous. N'en parlez pas à madame de Richeville! c'est mon secret. — PAGE 186.

— De ces deux lettres de M. de Rochegune, ce fut la dernière qui me fut la plus pénible. Elle me prouvait combien le coup que j'avais frappé avait été douloureux et sûr; jamais il ne m'avait exprimé d'une manière aussi énergique, aussi dure, ce détachement complet sur lequel le temps ne pourrait rien. Ces ressentiments me parurent, sinon faire faire un grand pas à mes projets pour Emma, du moins détruire tout obstacle dont j'aurais pu être le prétexte. Ursule m'inspirait toujours une crainte vague. Mais, encore une fois, comment M. de Rochegune, qui la connaissait, consentirait-il seulement à l'écouter?... N'accueillerait-il pas ses avances avec le dernier mépris? J'étais absorbée par ces pensées, lorsque je reçus cette lettre de M. Lugarto, ou de l'un de ses émissaires, car je ne connaissais pas cette écriture. On juge de l'effroi qu'elle me causa.

« Paris...

« L'ami inconnu à qui vous devez déjà beaucoup de renseignements à la fois agréables et précieux sur la vie intime de votre mari continuera sa tâche avec d'autant plus de plaisir, que les événements le servent à souhait, et deviennent de plus en plus intéressants pour vous. Maintenant l'on va vous instruire de ce qui regarde Ursule, parce que dans cette fantasmagorie vous verrez très-incessamment apparaître la figure de M. de Rochegune, et on a lieu de croire que cette apparition vous plaira infiniment. Voici ce qu'est devenue Ursule depuis sa disparition

de l'hôtel de Maran. On vous cachera seulement l'indication positive de la retraite de votre charmante cousine, parce qu'il est superflu que vous la connaissiez : elle habite l'un des faubourgs les plus isolés, les plus reculés de Paris. Ursule a depuis deux ans une femme de chambre qui lui est profondément attachée, et en qui elle a la confiance la plus absolue. Mademoiselle Zéphyrine (c'est son nom) a été chargée par sa maîtresse, quelque temps avant la nuit du bal de la mi-carême, de chercher et de louer dans un endroit retiré un modeste appartement ou (si faire se pouvait) une petite maison bien isolée.

« Mademoiselle Zéphyrine, fille pleine de zèle, d'intelligence et surtout de fidélité, trouva, au fond d'une impasse qui aboutissait à une rue déserte d'un des faubourgs les moins fréquentés de Paris, une véritable cellule de trappiste. Le surlendemain du bal de la mi-carême, votre belle rivale, abandonnant tout ce qu'elle possédait à l'hôtel de Maran, partit lestement dans un fiacre avec mademoiselle Zéphyrine, et gagna sa retraite cénobitique, d'où elle ne sortit pas pendant quinze jours, lesquels quinze jours M. de Lancry passa à battre Paris et ses environs sans pouvoir rattraper sa fugitive. Maintenant on va mettre sous vos yeux quelques fragments des plus secrètes pensées d'Ursule, écrites par elle dans un album à fermoir dont elle seule a pourtant la clef. Vous conclurez de cette indiscrétion, sans vous tromper beaucoup, que mademoiselle Zéphyrine, pendant les promenades de sa maîtresse, trouve le moyen d'ouvrir l'album, d'y copier ce qui lui semble curieux, et de communiquer ces renseignements à son maître invisible, qui se fait un plaisir de vous en faire part. Le commencement de ces fragments du journal d'Ursule remonte environ à deux ans ; les derniers mots en ont été écrits il y a très-peu de jours. On ne doute pas que ces notes ne vous causent des émotions douces et salutaires. »

JOURNAL D'URSULE.

J'ai eu ce soir un moment de triomphe. J'ai vu Mathilde aux Italiens ; son mari est venu me rejoindre. Je l'ai maltraité ! Elle a dû s'en apercevoir... Lui enlever Goutran, c'était une vengeance : l'humilier devant elle, c'était un plaisir. M. de Senneville passe pour être irrésistible. C'est un de ces hommes sur lesquels on a toujours des projets quand on ne les connaît pas. Je l'ai trouvé d'une élégance niaisement sérieuse. Il doit se cravater avec solennité et mettre ses gants avec méditation. Son ramage est aussi charmant qu'insupportable, car il gazouille délicieusement toujours le même air. Son plus grand défaut, à mes yeux, est d'être trop joli. Ce n'est pas ainsi qu'un homme est beau ; aussi M. de Lancry ne m'a jamais plu. Ce sont là de plates figures de pacotille que la nature jette dédaigneusement dans son moule : JOLI N° 1, ne voulant pas se donner la peine de leur donner un cachet original... Lord C*** est mieux, plus accentué ; mais il a l'air par trop Anglais : comme presque tous ses compatriotes, c'est l'embarras dans l'arrogance, et la morgue dans la gaucherie ; et puis au moral ces gens-là sont comme au physique, ils n'ont pas d'épiderme ; on dirait qu'ils ressentent tout à travers leur flanelle.

Où trouverai-je donc cet homme rude, impérieux, passionné, qui de sa main robuste me fera plier comme un roseau ? Que je méprise ce Goutran ! Ses prévenances sont de basses servilités, son dévouement un honteux valetage... Il m'aime en laquais qui craint d'être chassé. Qu'attendre d'un misérable qui vole sa femme ? Car c'est la voler, ignoblement la voler... que de se ruiner pour moi. Et elle... oh ! je la hais. Elle n'a pas l'air malheureux ! Je le crois bien, sotte que je suis ! je l'ai débarrassée de son mari.....

Rochegune.

Inspirer certaines passions est très-flatteur... les dédaigner est plus flatteur encore.

M. de Volanges (l'un des plus nouveaux adorateurs) s'est imaginé de me reprocher ce qu'il appelle ma coquetterie, se plaignant amèrement de ce que depuis deux mois... je l'accueille à ravir. Est-il quelque chose au monde de plus benêt que ces récriminations ? Voilà un homme qui se plaint de ce que pendant quelques semaines je l'ai reçu avec grâce, avec prévenance, avec préférence même. N'est-ce pas déjà reconnaître très-généreusement ses soins que de les agréer ? N'est-ce pas faire mille fois plus qu'il ne mérite ? En s'indignant contre notre mauvaise foi, en parlant de ce qu'ils appellent si grotesquement leurs droits, les hommes qui nous ont fait la cour sont aussi niaisement scélérats que ces voleurs qui se croient sincèrement volés lorsqu'après des prodiges de patiente adresse ils ont forcé... un coffre vide...

En théorie et en pratique, j'ai toujours considéré les hommes comme nos ennemis implacables. Il y a de la haine jusque dans leur amour le plus passionné, ou plutôt dès qu'il y a passion il y a haine. Le mari de Mathilde m'idolâtre, mais il m'exècre ; il subit mon joug, mais en frémissant de rage. Il m'aime, parce qu'il ne peut pas faire autrement que de m'aimer. Je le torture sans pitié, parce que je sais le secret de ma domination, et que ce secret est ignoble. Il y a plus : mon hostilité contre Mathilde est excessive ; j'éprouve pourtant une certaine satisfaction en pensant que je suis impitoyable pour un homme qui l'a rendue si malheureuse.

Si nous dédaignons leurs vœux, les hommes nous détestent ; si nous

les écoutons, ils nous méprisent. Ils ne pardonnent jamais ni la vertu ni la faiblesse. Lorsqu'ils s'occupent de nous, ils se mettent à l'œuvre avec tout un attirail d'arrière-pensées : c'est la vanité, c'est le mensonge, c'est la jalousie ; et puis viennent la défiance, l'hypocrisie, et surtout la crainte haineuse de ne pas réussir. De leur part ce n'est pas de l'amour, c'est à peine un goût, un caprice ; avant tout, c'est l'orgueil de mettre à mal un cœur honnête ou de triompher de leurs rivaux. Il n'y a peut-être pas un homme qui, s'occupant de la beauté la plus à la mode de la saison, ne préfère paraître heureux aux yeux de tous que de l'être à la condition du plus profond secret. Ils sont bien plus satisfaits du sacrifice apparent de notre réputation que du sacrifice ignoré de nos principes. A position égale ou plutôt relative, combien d'hommes risqueraient pour une femme ce que risque une femme en commettant une faute? Ainsi que je l'ai lu dans un livre moderne, « si une liaison coupable pouvait être facilement surprise et punie d'une amende qui enlèverait un quart de la fortune de l'homme aimé, quel est celui qui s'exposerait aux dangers d'être aimé si chèrement? » Je m'endurcis donc en songeant que nous ne faisons jamais aux hommes que le mal qu'ils voudraient nous faire.

L'aspect de ce comédien m'a singulièrement frappée. Il m'a fait comprendre les élans de la passion. Il était résolu, violent, désordonné. Il a joué ce rôle avec une énergie et une fierté sauvages. Quand il a pris cette femme par les épaules, quand de sa main puissante il l'a jetée à genoux, il a été superbe. Son front était bien menaçant, sa jalousie bien inexorable. Et puis sa voix mâle, un peu rauque, avait un vibrement profond, presque *léonin*. Cette mièvre princesse Ksernika était avec moi dans l'avant-scène : elle s'est écriée en ricanant qu'il avait l'air de rugir. L'imbécile ! elle veut sans doute que le lion roucoule.

Dans la scène d'amour, ce comédien a eu un moment d'admirable expression : il n'a pas sournoisement larronné le baiser qu'il prend à la jeune fille; il l'a enlevé en maître, avec audace, avec une fougue presque brutale.

En sortant, comme je louais beaucoup Stéphen (c'est le nom de ce comédien), tandis que la princesse Ksernika l'attaquait comme elle peut attaquer, la pauvre femme ! M. de Lancry ne s'est-il pas avisé de me faire observer, avec la plus respectueuse mesure, il est vrai, que je défendais peut-être Stéphen un peu chaudement. J'ai regardé fixement M. de Lancry de mon regard noir. Il a compris sa faute, il était trop tard. J'ai souri de mon plus doux sourire, et, m'appuyant coquettement sur son bras, je lui ai dit tout bas, bien bas, que j'écrirais le lendemain matin à Stéphen pour lui demander de me donner des leçons de déclamation, l'envie d'apprendre à jouer la comédie m'étant venue subitement. (Je n'en veux rien faire, bien entendu.) Comme le mari de Mathilde, abasourdi de cette cruelle confidence, s'est échappé jusqu'à s'écrier, dans son douloureux étonnement, que ce nouveau caprice était au moins bizarre, j'ai redoublé la douceur de mon sourire, et je l'ai prévenu qu'il irait le surlendemain me chercher lui-même une loge pour voir jouer Stéphen dans la même pièce, et que je voulais qu'une petite salle de spectacle fût immédiatement construite dans le jardin de l'hôtel de Maran.

Ces ordres seront exécutés, je n'en doute malheureusement pas. Ce Gontran est assez lâche et assez sot pour ne jamais me donner la distraction d'un refus ou d'une impossibilité. Il ressemble à ma jument Stella; elle est si insupportablement bien dressée, que sa docilité m'irrite. Je la bats de colère... de n'avoir pas de raison pour la battre.

L'architecte de M. de Lancry est venu me soumettre plusieurs plans de salles de spectacle ; je ne les ai pas trouvées assez riches. Je veux quelque chose qui rappelle, dans de petites proportions, celle du château de Versailles, et surtout que cela soit construit tout de suite. La nuit porte conseil : tantôt j'ai dit au mari de Mathilde qu'au lieu de me louer pour demain soir une loge au théâtre de Stéphen, il la louerait pour six mois afin d'avoir le droit de la faire arranger, car ce petit théâtre du boulevard est horrible, et je compte y aller quelquefois ; meubles, glaces et tentures seront en place demain. Gontran a trente-six heures d'avance; pour lui, l'homme aux surprises magnifiques, c'est plus de temps qu'il n'en faut.

Je reviens de l'ambassade, ce bal était merveilleux ; je me sentais très en beauté, pourtant je me suis ennuyée à périr. Que ces hommages dont on m'accable sont insipides et monotones !... Et puis, se dire qu'on n'a qu'à vouloir pour enlever tous ces empressés à leurs maîtresses ou à leurs femmes, c'est repoussant de facilité. Pour donner du piquant, du montant à une faiblesse, il n'y a rien tel que des principes ou des obstacles. Hélas ! je suis réduite aux obstacles, mais pour en rencontrer je suis trop à la mode, et les hommes sont trop grossièrement, trop facilement infidèles à leurs amours. Oh ! si je pouvais trouver un être insensible à mes séductions, quelle gloire d'en triompher !

Cette pensée m'a donné de l'humeur, ma cour s'en est aperçue. J'étais nerveuse, agacée. J'ai fait plusieurs exécutions féminines et masculines qui ont beaucoup amusé mademoiselle de Maran. Décidément elle raffole de moi. Notre haine commune contre Mathilde nous a pour toujours soudées l'une à l'autre. Et puis je l'égaye. Elle vieillit ; elle aurait horreur de la solitude, où sa méchanceté la reléguerait nécessairement. Peu m'importe de l'abandonner un jour si mon destin m'appelle ailleurs.

Le mari de Mathilde s'est surpassé : j'ai trouvé cette loge arrangée à merveille ; tout le fond était occupé par une immense jardinière (utile précaution à ce théâtre). Mais à quoi bon ? je ne remettrai plus les pieds dans cette salle, mes illusions sont détruites. A la seconde représentation, Stéphen, qui m'avait d'abord tant frappée, tant émue, m'a paru détestable, laid, vulgaire. Où avais-je donc l'esprit et les yeux ? Au fait, je ne me plains pas de cette première impression, si différente de la seconde; elle m'a donné l'idée d'avoir un théâtre, et je suis enchantée de jouer la comédie.

Je viens de jouer Célimène. Cette petite salle était charmante. Selon notre public, j'ai dit à merveille et avec un très-grand air. C'est très-amusant. Il paraît que dans mon rôle de mademoiselle Déjazet j'ai fait tourner toutes les têtes par mon effronterie provocante... Que les hommes sont sots et vains ! Quand ils s'enchantent de voir une femme montrer une hardiesse impudente, ils s'imaginent que cette affectation de cynisme doit être à leur intention et à leur profit. Ils ne comprennent donc pas, dans leur stupide orgueil, qu'on les compte d'autant moins qu'on risque davantage en leur présence ! Après cette petite pièce, le mari de Mathilde est venu à moi d'un air glorieux, croyant probablement que le choix de ce rôle était de ma part une déclaration de principes à son usage ; je l'ai reçu de telle sorte qu'il s'en est allé honteux et confus.

La vie que je mène est quelquefois atroce... de néant et d'ennui ; cependant aux yeux de tous, aux miens même, il n'y a pas d'existence plus fortunée que la mienne. J'ai enfin joui de ce luxe, de cette renommée d'élégance que j'ambitionnais tant. Je suis une femme à la mode dans toute l'acception du terme. Je règne sur une fraction de la meilleure compagnie de Paris. Les hommes les plus aimables sont à mes pieds ; mes rivales me redoutent et m'exècrent. Je leur suis assez supérieure pour pouvoir être toujours très-bonne femme avec elles. Je finis de les désespérer en dédaignant profondément l'amant qu'elles m'envient, et en les défiant de porter atteinte à une fidélité dont je me raille. Comme les conquérants usurpateurs, je me suis faite toute seule ce que je suis; d'un nom presque ridicule j'ai fait un symbole d'élégance et de distinction ; on copie mes toilettes, on cite mes reparties, on envie mes succès; mes préférences mettent un homme à la mode, mes moqueries le noient à jamais. Quand j'arrive dans un bal, toutes les femmes prennent aussitôt d'une main rude leurs adorateurs en laisse, et je ne vois que regards de haine et de jalousie : je n'entends que chuchotements aigres ou reproches courroucés. Mais qu'une fleur de mon bouquet tombe à mes pieds, tous les adorateurs rompent leurs cordes et se précipitent pour la ramasser... à la plus grande mortification d'une infinité de belles dames, qui rappellent en vain ces ingrats effarés. Tout cela est charmant. Pourtant il me manque quelque chose, ou plutôt tout me manque. Je n'aime pas, je n'ai jamais aimé. Oh ! que je voudrais aimer !

Un jour j'avais cru ressentir une de ces commotions sourdes, mais profondes, qui annoncent l'orage de la passion, comme les premiers roulements de la foudre annoncent la tempête : mais, hélas ! cet espoir a été aussi vain que ma comparaison est ridiculement ampoulée. Cependant; un homme pareil à celui dont je me souviens eût compris comment je voulais être aimée, que j'aurais tout abandonné pour lui. Sans doute j'aurais vécu dans la misère, dans l'abjection, dans les larmes ; il m'aurait battue, trahie, chassée, mais au moins j'aurais aimé, j'aurais eu des moments de passion sublime, je me serais sentie relevée à mes propres yeux.

Relevée ! Est-ce donc qu'un secret instinct me dit que, comme le feu, la douleur purifie ? Serait-ce donc une réhabilitation que je chercherais dans l'amour? Non, non, je n'ai pas de remords, je ne dois pas, je ne veux pas en avoir. Une seule fois je me suis apitoyée sur Mathilde, je me suis montrée envers elle aussi bonne, aussi généreuse que ma nature me permettait de l'être, et j'en ai été cruellement punie.

Comment ne haïrais-je pas M. de Lancry? Quelquefois malgré moi (ce sont mes jours maudits), je sens des bouffées de honte me monter au front en songeant que c'est à son odieuse ingratitude envers sa femme que je dois la vie splendide que je mène. En vain j'ai fait des compromis avec ma conscience, en vain je me suis dit qu'il n'y avait rien de plus immatériel que les plaisirs dont je jouissais, en vain j'ai traité le mari de Mathilde comme un misérable, du jour où il a osé m'offrir autre chose que des fleurs et des sérénades. Oh ! il est certaines coupes dont le déboire est plein d'amertume et de fiel.

Cette fois, je suis frappée au cœur, oh ! bien au cœur. Je veux écrire

ici cette date. Enfin d'aujourd'hui, heureuse ou malheureuse, ma vie aimante va commencer. Enfin j'ai trouvé l'homme de mes rêves! Il ne m'a pas vue, il n'a fait que passer. Je ne sais ni son nom, ni ce qu'il est; mais fût-il le premier ou le dernier des hommes, je sens que je l'aimerai, je sens que je l'aime, je lui appartiens. Quelle physionomie haute et fière! Quelle démarche à la fois leste et hardie! Et ce teint basané, et ces lèvres rouges, et ces sourcils noirs, et ces grands yeux gris! Mais quand de pareils yeux daignent seulement s'abaisser sur vous, on doit tomber à genoux en disant : Seigneur, ordonnez, voici votre esclave. Et cet inconnu, qui peut-il être?

Quelle est donc cette puissance invisible, mystérieuse, à laquelle j'obéis? Cet homme ne m'a pas dit un mot, son regard ne s'est pas arrêté sur moi, et je me sens soumise, dominée! Mon angoisse profonde me dit que ma destinée s'accomplit.

Rien de moins romanesque que ma rencontre avec cet inconnu. Je traversais les Tuileries à pied. Arrivée dans l'un des quinconces, je vis devant moi un homme qui marchait lentement. Sa taille, sa tournure, m'avaient déjà paru remarquables; il se retourna comme s'il se fût trompé de chemin par distraction. Alors, oh! alors... A son aspect, je n'ai pu m'empêcher de m'arrêter. Il ne m'a pas aperçue... il s'est éloigné. Il n'était plus là que je le contemplais encore.

Quel est cet homme? Quel est cet homme? Je ne l'ai jamais vu dans le monde. Il n'importe, je sais qu'il existe. Le reverrai-je jamais? Oui, oui, je ne l'aurais pas rencontré sans cela. Il existe; cela explique, cela justifie mes mépris pour tous les hommes. Oui, pour tous... ceux-là même qui se sont cru des droits sur moi ne sont-ils pas ceux que j'ai le plus abreuvés de dédains et d'outrages? Ont-ils eu, non pas de l'empire, mais la moindre influence sur mon cœur, sur mon âme ou sur mon esprit? Certaines insouciances ne sont-elles pas le comble de l'indifférence et de l'insulte! Le mari de Mathilde l'a dit et l'a prouvé. Un homme n'est pas un esclave.

Misère du ciel!... c'est l'amant de Mathilde... c'est le marquis de Rochegune! Cet homme singulier et remarquable, dont tout le monde parle, qui est arrivé depuis quelques jours, et que j'étais si curieuse de connaître, c'est lui... c'est lui... Il aime Mathilde... elle l'aime... Oh! quand je disais que j'avais raison, que j'avais le droit d'exécrer cette femme! Voilà donc le secret de la haine implacable que je lui porte depuis son enfance! Mon instinct me disait qu'elle aimerait un jour l'homme qui serait ma destinée tout entière.

Elle l'aime... elle... elle! mais elle en est indigne; n'a-t-elle pas aimé, passionnément aimé son insipide et misérable Gontran? Oh! que je suis fière, moi, de n'avoir au contraire rien aimé jusqu'ici! que je suis fière d'avoir senti que je ne devais rien aimer avant d'avoir connu mon maître, mon despote! Et je me plaignais! mais c'est à genoux, à deux genoux que je devrais remercier le hasard qui jusqu'ici m'a rendue insensible.

J'ai horreur de moi-même et de tout ce qui m'entoure. Maintenant, je le sens, je suis une malheureuse créature dégradée. Jamais un tel homme ne voudra seulement abaisser les yeux jusqu'à moi; c'est à cette heure que je mesure la profondeur de l'abîme de fange et d'infamie où je suis tombée. Jamais je ne pourrai laver cette souillure. De quels stupides paradoxes me suis-je bercée? me croire digne de lui, moi, moi! O profanation! Est-ce que j'oserais seulement le regarder, lui parler! Lui parler!... mais je mourrais de confusion. Ah! maintenant je comprends la timidité... ou plutôt la honte!

Je ne veux plus rester dans la maison de mademoiselle de Maran. Ce luxe me révolte; je voudrais pouvoir me cacher à tous les yeux. Pour jouir de ce luxe, je me suis vendue comme une infâme. Les malheureuses que le besoin conduit à leur perte sont des anges auprès de moi. Je hais la lumière du jour, il me semble que dans l'obscurité je sens moins mon ignominie. Comme il l'aime! comme elle l'aime! Quelle générosité! quelle fierté! quel courage! Quelle auréole d'honneur, de patriotisme, de loyauté chevaleresque, rayonne autour du noble nom de cet homme! A cette seule pensée je suis éblouie. Et Mathilde, comme on l'aime aussi, comme on l'approuve, comme on l'admire de l'aimer autant! Comme le rapprochement de ces deux belles âmes est magnifique! que leur amour est pur et grand! Et ce Gontran, ce Gontran qui les raille... le misérable! Est-ce qu'il peut comprendre? Dieu merci, il ne les comprend pas.

Je suis folle. Cachée dans un fiacre, je suis allée passer encore deux heures devant sa maison, espérant le voir sortir, le voir... seulement le voir... car, pour rien au monde, je ne m'exposerais à soutenir son regard dans le monde : je mourrais de frayeur et de honte; je ne trouverais pas un mot à balbutier. Depuis plus d'un mois j'ai abandonné toute société; à peine je descends chez mademoiselle de Maran, où je suis pourtant bien sûre de ne pas le rencontrer. J'ai attendu longtemps à sa porte; il est sorti à pied. Je l'ai fait suivre par la voiture, où j'étais toujours cachée. Il est allé chez Mathilde; il y est resté jusqu'à six heures. Oh! qu'elle est heureuse! je n'ai plus la force de l'envier, de la haïr : je ne sais que souffrir. Malgré moi, je suis obligée de l'avouer... ils sont dignes l'un de l'autre.

Pleure... pleure... malheureuse... pleure des larmes de sang et de rage... Va... meurs de désespoir; surtout qu'on ignore ton fol amour. Pour toi il n'y aurait pas assez de moqueries et d'insultes. Pourtant, si j'avais vu plus tôt cet homme, ma vie eût été tout autre... Elle eût été aussi belle, aussi honorable qu'elle a été coupable et désordonnée. Du moins elle ne le sera pas plus longtemps : il ne me connaîtra jamais, il ne saura jamais que je l'aime; mais la flamme qu'il a allumée en moi aura purifié ma vie. Aujourd'hui, j'ai pris mes dispositions pour quitter l'hôtel de Maran; je n'ai plus rien, je serai pauvre, je travaillerai ou je mourrai, mais je serai libre et digne de penser à lui... Penser à lui... oh! cela impose de grands devoirs...

Toute mon énergie s'est réveillée. Demain, j'abandonnerai cette maison; mais cette nuit... je lui parlerai. Oui, j'aurai ce courage. Une idée m'a frappée, c'est le bal de la mi-carême à l'Opéra; je lui donnerai un rendez-vous; ma lettre sera conçue de telle sorte qu'il croira qu'il s'agit de quelque timide infortune; je suis sûre qu'il viendra. Aurai-je la force de l'aborder? je ne sais. A cette seule idée, ma faiblesse, mes doutes reviennent. Ah! je suis lâche, j'ai peur, je tremble. Avec quelle émotion je relirai un jour ces lignes que j'écris maintenant! Il me semble que sur ce papier muet, que dans ces notes si rapides, je retrouverai mes souvenirs presque vivants. Que je suis heureuse de pouvoir au moins conserver une trace visible de ce qui se passe en moi aujourd'hui... à cette heure!

Je lui ai parlé... mon Dieu! je lui ai parlé; il a senti le battement de mon cœur; j'ai appuyé mon bras au sien. Mes lèvres ont craintivement baisé sa main, sa noble main; mes larmes l'ont mouillée. Il a bien voulu me répondre avec bonté. Jamais faveur souveraine n'a été reçue avec une reconnaissance plus passionnée... jamais paroles royales n'ont été écoutées, dévorées avec un recueillement à la fois plus avide et plus tremblant; le masque m'a rendu mon courage : à figure découverte, je n'aurais pas trouvé une parole... J'avais la fièvre, mes joues étaient empourprées. Il prenait plaisir à m'entendre, parce que je lui faisais l'éloge de Mathilde... Cet éloge me brûlait les lèvres; mais je suis devenue éloquente pour la louer davantage encore. Je l'ai vu sourire avec mépris et aversion quand j'ai prononcé mon nom. Pour lui plaire encore, j'ai flétri avec indignation l'infamie de ma conduite; je n'ai pas trouvé d'expressions assez amères pour m'accuser... Oh! cette amertume désespérée, je la ressentais; jamais je n'avais plus douloureusement mesuré la distance infranchissable que le passé mettait entre moi et cet homme sublime.

Et puis, en m'entendant exalter ainsi ce qu'il chérissait, maudire ce qu'il détestait, il paraissait si heureux... Oh! en ce moment il m'aurait dit d'aimer Mathilde, que je crois que je l'aurais aimée. Et lui, que d'esprit! que de grâce! que de génie! quelles pensées fières! Ce caractère hardi applique aux vertus rares et difficiles l'audace aventureuse, la présomptueuse énergie que les autres appliquent aux vices faciles et vulgaires : il m'a fait comprendre les exaltations les plus pures et les plus saintes; il m'a conféré je ne sais quelle haute noblesse de l'âme, comme un roi qui octroie la chevalerie.

J'ai abandonné l'hôtel de Maran. Je ne reverrai plus M. de Lancry. Je suis enfin sortie de cette atmosphère de honte et de dégradation qui m'étouffait. Je ne changerais pas maintenant ma pauvre petite demeure pour tous les palais du monde.

M. de Rochegune ne me verra jamais, je n'entendrai plus jamais sa voix; jamais il ne saura qu'il a parlé avec douceur, avec bonté, à la femme qu'il déteste, qu'il méprise le plus au monde. Pourtant je lui serai pour toujours aussi passionnément fidèle... aussi amoureusement dévouée... que s'il m'avait permis de l'aimer. Oh! oui... oui... je comprends bien la pureté de leur amour, je la comprends mieux que Mathilde peut-être. Oui, plus qu'elle peut-être je serais maintenant capable des sacrifices qu'un tel amour impose. Chez elle, une vertueuse résolution n'est que la conséquence de ses principes... Y faillir un jour ne serait pour elle que manquer à ses devoirs. Moi, désormais, je n'y faillirai jamais, parce que, principes, honneur, chasteté, pudeur, cet homme m'a tout révélé, tout donné, et que ce serait lui et non la vertu qu'il faudrait oublier.

Je suis épouvantée des ravages que cette passion fait en moi... ma tête s'égare, les plus sinistres projets me traversent l'esprit. Oh! s'il connaissait mon amour, il aurait pitié de moi. Oui, je suis sûre qu'il m'aimerait, qu'il me préférerait à Mathilde. Après tout, quelle influence a-t-il eue sur cette femme? aucune! Elle était honnête et pure; elle est restée honnête et pure. Moi, j'étais dépravée, j'étais perdue. Et parce que je l'ai vu... et parce qu'il m'a dit quelques paroles douces et bonnes, et parce que je l'aime... je suis devenue aussi pure, aussi honnête que Mathilde. Et encore qui sait? Est-elle restée pure?... Oh! si elle avait

fait une faute, combien il serait plus fier de son influence sur moi ! De Mathilde... vertueuse, il n'aurait fait qu'une femme coupable : de moi coupable, il aurait fait une femme vertueuse ! Cela ne serait-il pas plus beau ; cela ne serait-il pas plus digne de sa grande âme? Lui qui aime tout ce qui est généreux et grand, serait-il insensible à la transformation qu'il a faite?...

Oui, cela est vrai, il m'a transformée, il m'a donné des remords que jusqu'ici je n'avais pas eus. Ma conduite envers mon mari m'apparaît dans toute son horreur. Mon cœur s'est brisé en pensant à cet être si généreux et dévoué, qui m'aimait avec tant d'idolâtrie, et que j'ai abandonné pour un homme que je méprisais.

Autrefois je n'aurais pas un instant hésité de prendre la résolution que je viens de prendre. Eh bien!... pendant deux jours, j'ai lutté... j'ai combattu, oh! douloureusement combattu; mais l'intérêt de mon amour l'emporte; cet amour est ma vie maintenant. Ce n'est pas de l'égoïsme, de la cruauté; c'est de l'instinct de conservation... J'ai un moyen sûr de séparer M. de Rochegune de Mathilde : je vais écrire à Goutran sans lui dire où je suis ; je lui promettrai de le revoir s'il peut décider Mathilde à revenir habiter avec lui. Je le sais, je risque de pousser leur passion à l'extrême... de les forcer à fuir peut-être pour échapper à M. de Lancry; mais je ne peux pas être plus malheureuse que je ne le suis; je ne puis rien perdre, je puis tout gagner.

Goutran ne résistera pas à cette demande; mon influence sur lui est absolue, j'en suis certaine. Mais une fois Mathilde au pouvoir de M. de Lancry, que ferai-je, moi?... Oserai-je affronter les regards de celui dont la seule pensée me trouble, m'impose, me consterne et m'enivre? N'aime-t-il pas Mathilde avec passion? S'il peut seulement soupçonner que c'est moi qui ai causé son retour auprès de son mari, quelle horreur, quelle haine je lui inspirerai! Eh bien! il ne me haïra pas plus qu'il ne me hait maintenant! Oh! c'est un abîme !... un abîme!... Il n'importe... je risque ma dernière, mon unique espérance...

Quel prodige! Est-ce un rêve? Il y a quatre jours à peine que j'ai écrit à M. de Lancry, et je reçois de lui, à l'adresse que Zéphyrine lui a indiquée, non-seulement l'assurance que Mathilde habitera désormais avec lui, mais encore une lettre de celle-ci dans laquelle elle prend librement, volontairement, cette résolution que je croyais devoir lui coûter plus que la vie... Encore une fois, est-ce un rêve? J'ai envoyé Zéphyrine, qui connaît un des gens de M. de Rochegune, s'informer...

Zéphyrine vient de revenir. Je tremble, j'ai peur. Il est des bonheurs si soudains, si foudroyants, qu'on ne peut y croire; ils épouvantent. Depuis quatre jours, M. de Rochegune, absorbé dans un violent chagrin, n'est pas allé chez Mathilde ! Elle est redevenue folle de son mari. C'est le bruit public. Cela est-il possible? mon Dieu !... Non, je ne puis encore le croire... Si cela était... si cela était, je pourrais tout espérer.

CHAPITRE LXXIX.

Le rendez-vous.

Après cette lecture, qui m'initiait aux plus secrètes pensées d'Ursule, je restai un moment accablée... sans pouvoir continuer la lettre de M. Lugarto. J'étais frappée de la sincérité, de la violence de la passion de ma cousine pour M. de Rochegune. Était-ce bien la même femme qui dans les premières pages de ce journal avait écrit tant d'aveux cyniques et hardis? Selon mon habitude d'exagérer toutes mes craintes, je ressentis cruellement plusieurs observations d'Ursule. Ce qu'elle disait de la salutaire influence de M. de Rochegune sur elle ne me parut que trop vrai. Peut-être s'intéresserait-il au changement merveilleux qu'il avait opéré en elle. Et puis, si odieusement paradoxale que fût la comparaison que faisait Ursule en disant que j'avais aimé M. de Lancry, tandis qu'elle ne l'avait pas aimé, en disant qu'elle n'avait rien aimé avant de voir M. de Rochegune, je trouvais quelque réalité à ce raisonnement en me mettant au point de vue de ma cousine, qui jusqu'alors n'avait eu aucun principe et pour qui certaines fautes n'avaient pas existé, tant elle avait pour ses devoirs de criminelle insouciance... Mes anxiétés redoublèrent en songeant aux sentiments de défiance et de scepticisme que ma conduite avait dû inspirer à M. de Rochegune. Après une telle déception, une fois dans un milieu d'idées pénibles et amères, ne serait-il pas accessible aux séductions d'Ursule? ne verrait-il pas dans une liaison avec elle une sorte de vengeance contre moi, qui le rendais si malheureux, une sorte de raillerie sanglante contre la destinée qui se jouait si cruellement de ses plus chères espérances? . . . . . .

Voulant connaître mon sort tout entier, je poursuivis la lecture de la lettre de M. Lugarto, qui continuait en ces termes : « Ici s'arrêtent les fragments du journal d'Ursule que votre ami inconnu juge à propos de vous faire connaître. Ce qu'Ursule a pu y ajouter depuis votre libre réunion à votre mari ne consiste qu'en réflexions, qu'en pensées plus ou moins brûlantes au sujet de son amour. D'après ce qu'on sait de ses projets, elle s'occupe maintenant de rechercher les moyens d'obtenir un rendez-vous de M. de Rochegune. Comme elle aime passionnément, ainsi que vous l'avez pu remarquer, comme il y a toujours une irrésistible séduction dans un véritable amour, comme Rochegune est furieux contre vous en particulier et contre toutes les honnêtes femmes en général, votre chère cousine, qui n'est pas sotte, comprend que son heure est venue, et que ses consolations arriveront dans un excellent moment... Aussi s'écrie-t-elle : — Je puis tout espérer ! Les hommes sont si bizarres, que le Rochegune se laissera nécessairement prendre dans les filets de votre cousine... Eh !... eh ! vous voyez que ça tourne au haut comique... Tous les héroïques sacrifices qu'on vous a imposés par la révélation du docteur Gérard aboutissent à la plus grande satisfaction de madame Ursule...

« A propos de cette révélation de l'amour d'Emma, amour qui, selon l'usage éternel de tous les amours, avait justement échappé aux soupçons de madame de Richeville, de M. de Rochegune, et aux vôtres, vu que les personnes les plus intéressées à connaître d'un sentiment sont nécessairement celles qui en ignorent le plus complétement; à propos de cet amour, dis-je, il n'avait pas absolument échappé à un de vos amis. Il en parla comme d'une idée très-vague : ce fut un trait de lumière. Vraie ou fausse, cette révélation, combinée avec la maladie d'Emma, devait horriblement vous troubler dans votre amour, et jeter une pomme de discorde entre vous, Emma et peut-être madame de Richeville... Une bonne partie de ces prévisions se sont réalisées. Maintenant résumons-nous... Aussi bien je parlerai en mon nom, car vous avez dû me reconnaître à l'intérêt que je vous porte. Voyons le fort et le faible de votre position. Je puis tout contre vous. Vous ne pouvez rien contre moi. A toutes les issues par lesquelles vous pouvez m'échapper, vous me trouverez debout et implacable... Voyez plutôt. Si, éperdue de vous voir ainsi pénétrée; si, redoutant l'influence que peut prendre Ursule sur M. de Rochegune, vous avouez à celui-ci la cause de votre sacrifice : 1° Emma meurt, c'est clair comme le jour ; 2° vous ne pouvez pas échapper à votre mari pour rejoindre votre platonique ami après la mort d'Emma. Légalement votre lettre vous empêche de jamais espérer une séparation. Quant à fuir en cachette, vous êtes surveillée ; votre mari en serait instruit à l'instant, et on lui a créé depuis peu d'excellentes raisons de ne jamais vous abandonner.

« Que dites-vous de la trame inextricable où vous vous êtes jetée? Tenez, je vais vous faire une comparaison dont vous reconnaîtrez certainement la justesse. Il me semble qu'au moment où vous lirez ces lignes, vous vous ferez l'effet d'une pauvre petite mouche tombée au milieu d'une toile d'araignée. Chacun de ses efforts pour sortir de l'homicide réseau ne fait que l'y enlacer davantage... Pour comble d'horreur, au milieu de cette toile infernale, elle aperçoit la hideuse araignée, qui, toute repue de meurtre, se tient immobile, couve de ses yeux sanglants sa nouvelle victime, et se plaît à jouir de ses mortelles angoisses avant que de la dévorer... »

A ce passage de cette exécrable lettre, je ne pus m'empêcher de pousser un cri d'effroi, tant cette comparaison me parut juste, tant je me sentais en effet enlacée de toutes parts par je ne sais quelle puissance invisible... Un danger palpable, si formidable qu'il eût été, m'aurait moins épouvantée que ces machinations mystérieuses, souterraines, dont j'étais menacée, et dont l'expérience m'avait déjà révélé le danger. Je terminai cette lecture, craignant à chaque instant de voir ma raison m'échapper, tant j'étais épouvantée.

« Savez-vous, ma chère Mathilde, que je serais un grand écrivain, sans m'en douter, si, justement au passage de ma lettre que vous venez de lire... vous aviez ressenti une de ces terreurs pareilles à celles que m'inspiraient dans mon enfance les beaux endroits des romans d'Anne Radcliffe?... Eh !... eh !... cela ne serait point impossible, au moins; car enfin vous lisez ceci probablement toute seule dans ce triste et sombre appartement de la rue de Bourgogne, que j'ai visité, bien entendu, avant que vous ne vinssiez l'occuper... Pour vous donner une preuve de ce que j'avance... regardez bien le lambris à gauche de la cheminée : y êtes-vous?... »

Je m'interrompis de lire, et je regardai machinalement ce lambris. Quoique je ne visse rien qui pût m'effrayer, je frissonnai en me rappelant la maison isolée. Je continuai de lire avec un horrible battement de cœur : « Maintenant, approchez-vous; pesez avec force sur la moulure de la boiserie qui touche à la cheminée, et vous verrez quelque chose qui vous surprendra... »

Éperdue, j'appelai Blondeau. — Jésus, mon Dieu... madame... qu'avez-vous? s'écria-t-elle. Sans pouvoir presque lui répondre, je lui montrai le panneau de boiserie d'un regard effrayé. — Mais encore, madame, qu'avez-vous? vous me faites peur. Rassurée par sa présence, je pesai sur la moulure de la boiserie; elle céda... Je jetai un cri... Blondeau, aussi effrayée que moi, m'imita. La boiserie, mue par un ressort, s'écarta doucement. Je vis une cachette assez grande pour contenir une personne; un conduit, communiquant au tuyau de la cheminée, y donnait suffisamment d'air pour qu'on pût y respirer .. — Mon Dieu ! mon Dieu ! madame, qu'est-ce que cela signifie? s'écria Blondeau en pâlissant. — Silence... silence... referme cela... et pas un mot à personne. Elle ferma ce panneau : je continuai cette lettre, doutant si je veillais ou si je rêvais.

« Eh bien ! vous avez vu ma cachette? vous avez dû avoir joliment

peur! Jugez donc de toutes celles que je possède autour de vous, si je vous découvre celle-là aussi facilement. Allons, voyons, rassurez-vous, je n'en ai pas d'autres... croyez-le, entendez-vous? croyez-le, ça vous aidera à dormir tranquille; vrai, ceci n'est qu'une plaisanterie faite dans l'espoir de vous donner des rêves affreux, des cauchemars à vous faire mourir de peur. Vous allez vous figurer que cette maison (qui m'appartient) n'est que trappes et chausse-trappes, ni plus ni moins qu'à l'Opéra ou dans les romans de Ducray-Duminil... Ce qu'il y a de charmant, c'est que si vous vous avisez de demander à votre mari de changer de logement, il vous traitera de visionnaire... Eh!... eh!... vous allez avoir de jolies nuits! Comme ça vous reposera agréablement de vos chagrins diurnes..... Je vous conseille de faire monter la garde par votre fidèle Blondeau... Oui... mais les soporifiques... vous souvenez-vous des soporifiques?..... Eh! eh! vous allez n'oser toucher à rien de ce qu'on vous apportera de votre modeste restaurateur, qui est peut-être aussi un homme à moi. (A propos, quelle chute! !! pour une femme qui avait la meilleure maison de Paris!)

« Avouez, pourtant, que c'est une jolie chose que le pouvoir de l'argent... Je serais Satan en personne que je ne vous tourmenterais pas davantage. Vous allez être assiégée de terreurs continuelles, votre sommeil sera troublé par d'horribles rêves; dans le jour, ce seront les diaboliques complications de votre position; enfin, ni le jour ni la nuit vous n'aurez un seul moment de repos; sans compter que l'avenir est chargé de nuages si sombres, si noirs, si orageux, que vous ne pouvez avoir que les plus funestes prévisions..... Eh! eh! eh!..... tout ceci n'est pas couleur de rose, au moins! Mais aussi comme j'ai habilement profité de toutes mes chances! Aussi... c'est que la haine et la soif de la vengeance doublent les facultés. En conscience, c'est un peu de votre faute : souvenez-vous de cette nuit où, devant vous, j'ai été insulté, soufflété, où j'ai crié grâce à genoux, les mains jointes!... Vous deviez bien vous attendre à ce que je me vengerais... et je commence... Mais maintenant j'ai de l'expérience, je ne joue qu'à coup sûr, et j'ai surtout du bonheur..... Voyez Mortagne! J'étais à cinq cents lieues quand il va se prendre de querelle avec un spadassin que je n'ai vu ni d'Ève ni d'Adam, et qui m'en délivre. Vraiment, ces choses n'arrivent qu'à moi. A cette heure, je vous défie même de faire usage de cette lettre..... Vous adresserez-vous aux lois? D'abord, je ne suis pas à Paris; puis, où est le corps du délit? Pures affaires d'amourettes plus ou moins platoniques, dans lesquelles la justice n'a rien à démêler. — Et pourtant, comme c'est drôle... ces affaires d'amourettes sont pour ainsi dire grosses de larmes, de désespoirs, peut-être même de meurtres, de suicides, que sais-je? Sur ce, bonne et paisible nuit je vous souhaite... vrai sommeil d'enfant endormi sur le sein de sa mère...

« Un ami inconnu ou un ennemi connu, à votre choix. »

La lecture de cette lettre me laissa un étourdissement douloureux; mes idées bouillonnaient dans mon cerveau sans trouver d'issue. M. Lugarto, avec une infernale sagacité, répondait d'avance à toutes mes objections, éveillait toutes mes craintes. En songeant qu'Ursule pouvait plaire à M. de Rochegune, mon désespoir n'eut plus de bornes..... Si Emma doit être perdue, m'écriai-je, que je ne sois pas au moins victime d'un sacrifice inutile! Un moment je fus sur le point de tout dire à M. de Rochegune; j'allais lui écrire, lorsque cette voix divine, qui venait toujours soutenir mes résolutions chancelantes, me dit : « Courage... courage... ne te laisse pas abattre; détourne tes yeux de l'abîme qu'un monstre t'a fait entrevoir pour te causer un affreux vertige et ébranler tes nobles déterminations... — Ne regarde pas à tes pieds, lève les yeux au ciel; mets ton espoir en Dieu, il ne te manquera pas... — Si l'homme que tu as cru digne de toi était capable de succomber aux séductions d'Ursule, pourrais-tu regretter son cœur? pourrais-tu envier cette femme? — Si Emma doit mourir en voyant qu'on lui préfère une autre femme, que ce ne soit pas toi qui lui portes ce coup fatal... reste-lui au moins pour la consoler; si tu n'y parviens pas, si elle succombe, n'oublie pas sa mère, qui a été pour toi presque une mère..... — Quant aux mystérieuses menaces de ce monstre, qu'elles ne t'épouvantent pas; chasse de vaines terreurs... sois courageuse, forte; envisage fermement ce qu'il peut contre toi, et tu mépriseras sa vengeance. Courage, encore un pas..... peut-être la récompense de tant de sacrifices n'est pas éloignée. »

Ainsi que toujours, ma résolution revint après un abattement passager. Je me décidai à attendre les événements, à entretenir Emma dans son espérance, et à me garantir par tous les moyens possibles des piéges dangereux et des surprises de M. Lugarto. Je fis coucher Blondeau dans ma chambre, je visitai les boiseries, et je me rassurai un peu en songeant que si cet homme avait voulu se servir de ses machinations, il ne m'aurait pas avertie. Il voulait sans doute me causer seulement des terreurs sans cesse renaissantes. Je voyais très-peu M. de Lancry. Son air sombre, son humeur impatiente et aigrie, me prouvaient qu'Ursule ne tenait pas les promesses qu'elle lui avait faites sans doute, mais qu'elle avait l'art de ne pas le désespérer tout à fait pour le forcer à me garder toujours près de lui. Sans lui faire part de la lettre de M. Lugarto, je lui montrai la cachette qu'on m'avait indiquée; il haussa les épaules et me fit cette incroyable réponse avec un air sardonique dont je fus effrayée : — C'est quelque bonne bourgeoise qui avait sans doute ménagé cette armoire à secret pour dérober ses provisions à la voracité de ses domestiques..... Environ quinze jours après avoir reçu de M. Lugarto la lettre que j'ai citée, il m'adressa le billet suivant :

« Paris, quatre heures.

« Je n'ai rien voulu vous dire avant que d'être bien sûr de mon fait. Rochegune a demain un rendez-vous avec Ursule, non pas chez elle, mais sur les boulevards extérieurs; c'est plus décent pour commencer. Ce rendez-vous est pour neuf heures; ils doivent se rencontrer sur le boulevard à gauche de la barrière de Fontainebleau, et en sortant par ladite barrière. »

Bouleversée par cette nouvelle, à laquelle pourtant je ne pouvais croire, le lendemain matin je montai en fiacre; je me rendis au lieu indiqué. Je vis Ursule... qui attendait. Quelques minutes après, M. de Rochegune arriva. Il lui offrit son bras, tous deux disparurent dans un chemin creux qui aboutissait à ce boulevard. Je n'eus ni la force ni la volonté de les suivre... Je revins chez moi dans un désespoir indicible.

CHAPITRE LXXX.

Confidences.

Environ six semaines s'étaient passées depuis que j'avais surpris l'entrevue d'Ursule et de M. de Rochegune. J'attendais ce dernier dans le parc de Monceaux, où je l'avais déjà vu quelquefois; il m'avait priée de m'y rendre ce matin-là, ayant quelque chose de très-important à me dire. Notre conversation résuma les faits importants qui se sont passés pendant un assez long intervalle. En apprenant ces événements, et surtout ceux que notre entretien fera pressentir, on comprendra que je néglige les intermédiaires pour arriver plus vite à ces pages, qui me consolèrent de bien des tourments, et qu'à cette heure encore je ne puis écrire sans un ressentiment de bonheur mélancolique. M. de Rochegune m'avait précédée de quelques moments. — Vous avez été mille fois bonne, me dit-il, de venir; il n'y a que vous au monde que je puisse consulter sur ce qui m'arrive. — A propos... et Ursule? lui dis-je... Il fit un mouvement d'impatience dédaigneuse, et reprit : — Toujours la même ridicule poursuite... Elle a encore, m'a-t-on dit, passé la dernière nuit entière dans un fiacre devant ma porte. — Et cet amour ne vous touche pas?

Il haussa les épaules. — Ah! lui dis-je, je tremble encore... lorsque je songe qu'il y a six semaines... je vous ai vu venir au rendez-vous qu'elle vous avait donné... prendre son bras... et disparaître avec elle.. — Ne connaissez-vous pas l'astuce de cette femme? elle savait que votre nom était un talisman à l'aide duquel on pouvait toujours m'intéresser. Une première fois elle m'écrit, et signe *l'Inconnue de l'Opéra*, disant qu'elle avait des choses des plus importantes à me communiquer... sur vous. J'accours à ce rendez-vous; jugez de ma désagréable surprise en reconnaissant cette femme qui vous a causé tant de chagrins. Je lui ai d'ailleurs si peu dissimulé la répugnance qu'elle m'inspirait qu'elle en a pâli; puis, se remettant, elle m'a demandé pardon de m'avoir dérangé en vain. Elle ne pouvait me donner cette fois les renseignements qui vous concernaient et qu'elle m'avait promis; mais si je voulais revenir le surlendemain, elle serait en mesure de me satisfaire... Je ne sais si elle le fit à dessein; mais quelques-unes de ses paroles me laissèrent soupçonner qu'elle attribuait à une cause mystérieuse votre retour auprès de votre mari... Alors, Mathilde, j'avais encore malgré moi conservé quelques lueurs d'espoir; je consentis donc à revoir votre cousine, afin de pénétrer le secret qu'elle possédait peut-être. — Je comprends son calcul, mon ami... Le premier coup était porté... Vous aviez déjà presque vaincu votre antipathie à son égard... elle comptait sur son adresse ou sur son esprit pour ménager une transition à son amour. — Son calcul ne manquait pas d'adresse... car vous ne savez pas tout encore... — Comment cela?

— Veuillez m'écouter. Une seconde, une troisième entrevue furent aussi vaines que la première; mais en remettant chaque fois à me donner ces prétendus renseignements qui vous intéressaient ainsi que moi, disait-elle, votre cousine trouva moyen de me ramener incessamment à cette cruelle vérité : que vous étiez plus éprise que jamais de votre mari... La connaissance qu'elle avait de lui et de vous ne donnait malheureusement que trop de vraisemblance à ses assurances; s'il m'avait été possible de conserver la moindre illusion à ce sujet, Ursule l'eût à jamais détruite... Je ne sais pourquoi ce dernier coup, pourtant si prévu, me fut horriblement cruel et ranima toute ma colère contre vous... mais je dois rendre cette justice à votre cousine, elle ne m'a jamais parlé de vous qu'avec respect. — Elle savait que vous n'auriez pas toléré un autre langage, dis-je à M. de Rochegune. Il me regarda d'un air singulier, et me dit après quelques moments de silence : — Peut-être... J'étais si malheureux... toutes les blessures de mon cœur venaient de se rouvrir. — Comment! vous eussiez permis à Ursule de m'attaquer... vous, mon ami! je ne le crois pas. — Tout ceci est passé maintenant, Mathilde; je puis vous avouer ma faiblesse... ma lâcheté. — Expliquez-vous, de grâce. — Eh bien! lorsque, dans ma dernière entrevue, elle m'eut bien convaincu de votre redoublement de passion pour votre

mari, je ressentis contre vous presque un mouvement de haine; en vous comparant, vous si pure, à Ursule si corrompue, je me disais : Peut-être que si je l'avais aimée, cette femme, malgré sa dépravation, m'aurait causé moins de chagrin que Mathilde. — Ah! mon ami, quel blasphème!

— Je vous dois la vérité tout entière, ce sera ma punition... J'étais sous le coup de l'indignation que me causait votre abandon; je me disais encore : Après tout, le mal qu'Ursule a fait à Mathilde a cessé, puisque celle-ci aime son mari plus passionnément que jamais... Pardonner à M. de Lancry, n'est-ce pas pardonner à Ursule? pourquoi serais-je envers celle-ci plus sévère que Mathilde? — Comment... vous, mon ami... avez-vous pu vous abuser par de tels paradoxes? — Le désespoir est un mauvais conseiller, Mathilde... Que vous dirai-je? une fois dans cette méchante voie, ce fut avec une sorte de satisfaction odieuse que je dis quelques mots de bonté à cette femme, votre plus mortelle ennemie. Je me plaisais à me rappeler la causticité, le brillant de son esprit. — Et Ursule... a, je pense, répondu à votre attente? dis-je à M. de Rochegune avec amertume. — Heureusement, reprit-il, je l'ai trouvée stupide. — Ursule!... — Oui... — Elle... si séduisante... si spirituelle... si fine... si rusée... c'est impossible...

— Je vous répète, Mathilde, que je l'ai trouvée stupide... Elle n'avait plus l'ombre de cet esprit qui m'avait frappé au bal de l'Opéra; elle balbutiait des phrases sans suite; rien de plus morne, de plus terne que son entretien dès qu'il n'a plus été question de vous... Elle a voulu se lancer dans de grandes dissertations métaphysiques sur l'amour passionné, sur les charmes de la constance et de la vertu, ce qui était aussi révoltant que grotesque dans sa bouche. C'était, en un mot, à hausser les épaules de dégoût et de pitié; sans compter que, pour une femme dans sa position, rien n'était plus maladroit que ce ridicule étalage de belles maximes... Cela m'indigna, tandis qu'au contraire j'aurais pu peut-être, dans les funestes dispositions où je me trouvais, me laisser étourdir par les saillies d'un esprit cynique, paradoxal, insolent et railleur comme celui qu'on lui prête... J'étais dans un de ces accès de découragement amer où l'on doute de tout ce qui est généreux et grand, où l'on sent vaguement le besoin de fouler aux pieds ce qu'on a vénéré... Pourquoi ne vous le dirais-je pas maintenant? le péril est passé... — Eh bien!... lui dis-je, tremblante de ces ressouvenirs. — Eh bien! Mathilde, j'en conviens en toute honte... à ce moment, la parole audacieuse et perverse d'Ursule aurait pu avoir sur moi une fatale et puissante influence... Et qui peut prévoir les suites d'une première impression?... Mais il aurait fallu pour cela que je rencontrasse une espèce de démon charmant d'esprit, de gentillesse et d'effronterie, une jolie femme attrayante et hardie; et non pas une espèce de sotte pensionnaire psalmodiant de vertueux rébus, avec des yeux ronges, un teint pâle et une physionomie éteinte et flétrie... — Et ce bouleversement complet dans les manières, dans le caractère d'Ursule, m'écriai-je malgré moi, ne vous a pas touché?

— Pas le moins du monde, ma chère Mathilde. Ou ce bouleversement était réel, ou il était feint : s'il était vrai, il pouvait prouver de l'amour, soit; mais il est assez peu flatteur d'inspirer même un véritable amour à madame Ursule Sécherin. Il est des préférences et des conversions extrêmement désobligeantes... Si ce trouble, cet embarras étaient simulés, c'était une ignoble hypocrisie... Non, je vous le répète, la seule chance de votre cousine aurait été de se montrer audacieusement ce qu'on dit qu'elle est, un type d'impudence et de perversité... Alors peut-être, encore irrité d'une douloureuse déception, entraîné par une curiosité chagrine, cherchant de tristes contrastes, j'aurais voulu lire dans ce cœur corrompu... comme on parcourt un mauvais livre, par désœuvrement... Mais une fois cette occasion manquée, tout fut dit pour cette indigne créature; je rougis de ce moment d'égarement. Je revins à moi, et je sentis renaître pour toujours l'aversion qu'elle méritait... surtout pour son atroce méchanceté envers vous... — Mon ami... il y a là un enseignement... une punition terrible... Cette femme pouvait être dangereuse... pour vous... même pour vous!!! en restant fidèle aux odieux principes qui l'avaient toujours guidée... et Dieu veut que pour la première fois elle ait honte de sa vie passée... qu'elle essaye de balbutier un noble langage... Ce langage est peut-être sincère... mais dans sa bouche il perd toute sa vertu... Ah! la malheureuse femme! comme elle doit souffrir si elle comprend l'effrayante sévérité de cette leçon... — N'allez-vous pas la plaindre? me dit M. de Rochegune d'un ton de reproche...

— La plaindre?... non... mais j'ai tant souffert... que je ne puis songer à ceux qui souffrent sans émotion... — Je m'apitoie moins facilement que vous, Mathilde. Si cette femme souffre, son châtiment est mérité. Je ne ferai rien pour l'aggraver; mais, sur mon âme, je ne ferai rien pour l'adoucir... Deux fois encore elle m'a écrit pour me demander un nouvel entretien. J'ai toujours refusé. Maintenant, elle se borne à venir faire de temps à autre quelques stations dans ma rue. Je ne puis l'en empêcher... Mais laissons cela, je vous prie; le souvenir de ces vilenies m'attriste encore, et les noires idées viennent aux malheureux... comme l'or vient aux riches, dit-on, ajouta-t-il avec un profond soupir. — Vous êtes donc toujours malheureux, mon ami? — Vous me le demandez!... Savez-vous quelle vie est la mienne? Savez-vous ce que je souffre... quand je compare... Mais oublions, oublions le passé, il est mort... mort avec la Mathilde d'autrefois... Plus je vais, plus je trouve juste cette funeste comparaison... Oh! oui, je suis bien malheureux... A cette heure rien ne m'attache à la vie... mes jours se passent dans une monotonie désespérante... Mais à quoi bon parler de cela?... reprit-il en soupirant... Parlons du sujet qui m'amène. Puis M. de Rochegune reprit après avoir gardé quelques instants le silence : — Ce que j'ai à vous dire, Mathilde, est grave, très-grave... J'ai toujours hésité à vous en parler... même encore maintenant... mais, à vous seule, je puis confier ce secret, qui, je le crains, n'est pas uniquement le mien.

En entendant ces mots, j'eus peur de me trahir; car, depuis quelques jours, j'attendais cette confidence. Pour mieux détourner encore les soupçons de M. de Rochegune, je l'interrompis en lui disant : — Il faudra que je vous parle aussi d'une chose assez grave qui m'intéresse presque directement... car elle regarde notre meilleure amie... Il fit un mouvement de surprise, et me dit : — Comment donc? Expliquez-vous, Mathilde. — Oh! mon Dieu! répondis-je le plus indifféremment qu'il me fut possible, voici ce dont il s'agit. Hier M. de Lancry me parlait d'un fils naturel d'un souverain du Nord qui vient d'arriver à Paris; il est fort beau, fort riche; il a, dit-on, le meilleur caractère et les plus charmantes manières du monde. Il sera nécessairement présenté chez madame de Richeville; or, si par hasard il plaisait à Emma, et qu'il fût digne de ce trésor... il me semble que ce serait une excellente occasion de marier cette chère enfant... Ne le pensez-vous pas? Je l'avoue, je fis ce mensonge avec une assurance qui me surprit. M. de Rochegune parut frappé de ces paroles, et me répondit avec un certain embarras : — — Vous ne croyez pas qu'Emma ait jusqu'ici manifesté... aucune préférence? — Tant que j'ai habité avec elle et avec sa mère, je n'ai rien remarqué de semblable, lui dis-je. Et vous-même... à cette époque? — Oh! alors, non; certainement... non, reprit-il. Il y eut dans ce mot un accent de conviction qui me fut bien précieux. — Et depuis quelque temps, Mathilde, n'avez-vous rien trouvé de singulier dans la conduite d'Emma? — Rien... absolument rien... mon ami... Mais, vous le savez, malheureusement pour moi, je vois maintenant beaucoup moins madame de Richeville... Vous seriez-vous donc aperçu qu'Emma eût quelque préférence? demandai-je d'un air étonné.

M. de Rochegune parut faire un violent effort sur lui-même, et me dit : — Après tout, je suis fou d'avoir des scrupules... Je ne voudrais pas, par une fausse modestie, causer un jour quelque chagrin à notre excellente amie. — En vérité, je ne vous comprends pas. — Voici ce qui m'arrive... Mathilde... Depuis que je vous ai perdue... je suis allé presque tous les jours chez madame de Richeville... souvent deux fois dans la même journée; dans mon malheur, je trouvais un cruel plaisir à parler de vous... La duchesse avait la bonté de me recevoir aux heures où sa porte est habituellement fermée... Emma, qui très-rarement quitte sa mère, assistait à nos entretiens... Cette pauvre enfant vous regrette autant que nous. Elle était tellement accoutumée à m'entendre parler de vous comme j'en ai toujours parlé, que je n'avais rien à taire devant elle. Plusieurs fois je trouvai ses regards attachés sur les miens avec une expression et une fixité singulières... Cela me parut d'abord étrange, mais bientôt je n'y pensai plus... Une fois, j'entrai sans être annoncé; elle était seule dans le salon de sa mère; elle poussa un léger cri et devint pourpre. — Emma, je vous ai effrayée? lui dis-je en souriant. — Non, oh! non... Tenez, dit-elle, voyez comme mon cœur bat... vous verrez que ce n'est pas de frayeur... Et prenant ma main avec un geste de naïveté charmante, elle la posa sur son sein. Son cœur, en effet, battait violemment. — Je la reconnais bien là... ses premiers mouvements sont toujours d'une adorable ingénuité. Mais que trouvez-vous d'étrange?...

M. de Rochegune me regarda très-surpris; il croyait sans doute m'avoir mise sur la voie...— Je ne trouve là rien d'étrange... précisément... quoique ce mouvement... cette rougeur subite... — Vous le savez, c'est une enfant... elle aura eu peur. — Sans doute... elle aura eu peur... Néanmoins, cette circonstance me rendit plus attentif. J'observai, et je remarquai, par exemple, sa rougeur subite dès que j'entrais chez sa mère, l'espèce de contemplation avec laquelle elle me regardait presque continuellement. Tant que je fus seul à m'apercevoir de ces singularités, je n'y attachai qu'une importance relative; mais, lorsque j'eus repris l'habitude de venir le soir chez sa mère, Emma, à mon grand étonnement, a manifesté pour moi, et souvent en présence d'étrangers, des préférences tellement significatives, qu'elles m'ont embarrassé... Enfin, voici ce qui m'a décidé à vous faire cette confidence... Avant-hier, au moment où je sortais de chez madame de Richeville, je trouvai Emma à la porte du salon d'attente. Elle me dit d'un air mystérieux, en me donnant un petit portefeuille : — C'est aujourd'hui l'anniversaire de ma naissance; voici ce que j'ai fait pour vous. N'en parlez pas à madame de Richeville! c'est mon secret... — Et dans ce portefeuille, qu'y avait-il? — Mon portrait peint par elle à l'aquarelle, d'une ressemblance frappante, quoiqu'il fût fait de souvenir... Vous comprenez, ma chère Mathilde, que je ne m'abuse pas sur ces apparences, bien qu'elles paraissent significatives; c'est un enfantillage : mais je dois à madame de Richeville, à moi-même, à Emma, dont mieux que personne j'apprécie les inestimables qualités... de mettre un terme à cette folie, et c'est de cela que je veux causer avec vous...

— Je crois, en effet, qu'il ne s'agit que d'une folle exaltation de jeune fille... Aussi, mon ami, si vous écoutez mon avis, avant que cette exaltation n'ait amené un sentiment plus réfléchi, plus profond, vous

vous résignerez à faire un voyage de quelque temps. Peut-être cela contrariera-t-il vos projets; mais vous êtes trop des amis de madame de Richeville pour hésiter... Votre absence calmera la tête de notre Emma. Pendant ce temps-là, je saisirai cette occasion de parler à madame de Richeville de ce jeune étranger; s'il est aussi agréable qu'on le dit, s'il est présenté à Emma comme un homme qui peut devenir son mari, il y a tout lieu de croire qu'elle l'acceptera ainsi; alors le sentiment qu'elle a pour vous reprendra son niveau, car je crois qu'il s'agit d'une amitié très-vive que son imagination s'exagère un peu... Que pensez-vous de mon conseil? — Il me paraît plein de raison... Quoiqu'il m'en coûte beaucoup de le suivre, je le suivrai. — Qu'avez-vous donc à regretter ici? — Tout, et rien .. Maintenant le moindre dérangement m'est pénible, et puis je trouve un charme mélancolique à habiter les lieux où je vous ai aimée. C'est avec un triste plaisir que je parle de vous avec nos amis, je l'avoue... Il me chagrine de renoncer pendant quelque temps à ces dernières consolations. — Je le comprends, mon ami : mais, pouvez-vous balancer? Songez combien Emma est impressionnable : réfléchissez aux funestes conséquences d'un pareil attachement pour elle, s'il prenait de la gravité. Pauvre malheureuse enfant! quel serait son sort?... Tandis que votre absence, peut-être l'espoir d'un prochain mariage, suffiront, je n'en doute pas, pour la guérir de cette exaltation passagère... Et puis, je lui parlerai, elle a en moi toute confiance; mais, je vous le répète, mon ami, si pénible que vous soit ce sacrifice... il faut partir.

—Vous avez raison... le repos, le bonheur à venir d'Emma dépendent peut-être de mon départ... Puis-je hésiter, quand je songe à tout ce que je dois à sa mère, à tout l'intérêt que cette enfant m'inspire elle-même? Est-il une créature plus angélique, plus digne de bonheur? que ne mérite-t-elle pas! — Vous avez raison, mon ami, c'est un vrai trésor... et il se peut qu'à votre retour vos vœux pour elle soient comblés. Si les convenances se trouvaient réunies dans le mariage dont je vous ai parlé, il pourrait avoir lieu dans deux ou trois mois; alors, vous nous revenez, et vos amis tâchent d'alléger un peu cette vie que vous trouvez si triste et si pesante. — Ne l'est-elle pas, en effet? Que me reste-t-il? Quels sont mes liens? quel est mon avenir maintenant? Ah! Mathilde... des parents, des amis, si chers qu'ils soient, ne remplaceront jamais un sentiment qui était toute ma vie; ces succès dont j'étais si fier sont à cette heure pour moi sans attrait; vous étiez au fond de toutes mes ambitions, de tous mes orgueils. Et il ajouta en tâchant de sourire : — A cet égard, je suis comme ces pauvres femmes qui avaient l'habitude de se faire belles et d'être jolies pour leur amant... Il n'est plus là, elles se demandent à quoi bon la beauté, la parure! — Jusqu'à ce qu'un nouvel amour leur donne encore l'envie d'être jolies et de se faire belles, lui dis-je en souriant.

Il secoua la tête et me dit : — Vous savez bien que tout véritable amour est fini pour moi... Le reste est-il du bonheur?... Et j'ai trente ans, et j'ai peut-être encore une longue vie à parcourir dans cette indifférence morne et glacée. Ces questions... que ferai-je? que deviendrai-je? me sont insupportables; j'accepterais je ne sais quel avenir, pourvu qu'il m'épargnât la stérile fatigue de songer au lendemain. Quelquefois j'envie l'existence machinale des cloîtres, cette obéissance muette et passive qui vous débarrasse d'une volonté dont on ne sait que faire... — Pouvez-vous parler ainsi, vous, jeune, libre! — Et c'est justement cette liberté qui m'effraye. Je chercherai vainement à sortir de l'apathie où je suis plongé. Ce seront des agitations inutiles. Vingt fois je fus sur le point de dire à M. de Rochegune : — Épousez Emma, elle vous aime; votre existence aura un but, un terme. Mais je craignis de compromettre par trop de précipitation le succès d'une œuvre qui m'avait coûté tant de larmes, tant de soins. Je lui dis : — Courage! courage! peut-être ce voyage suffira-t-il à vous sortir de cet engourdissement passager. Comptez sur moi; je vous écrirai le résultat de mes observations au sujet d'Emma, et j'espère vous annoncer bientôt que votre absence a eu sur elle l'effet salutaire que nous en espérons. . . . .

La veille du jour où j'avais eu entretien avec M. de Rochegune, Emma m'écrivait cette lettre, qui résume pour ainsi dire notre correspondance depuis que j'avais cessé d'habiter avec madame de Richeville.

EMMA A MADAME DE LANCRY.

« J'ai suivi vos conseils, mon ange sauveur et tutélaire... Je vais vous raconter ce qui s'est passé depuis ma dernière lettre. Vous me dites que bientôt *il* n'aura plus de raison pour me cacher son amour : je vous crois; j'ai toujours été si bien inspirée de vous croire! vous m'avez révélé tant de choses!... Ainsi que vous me l'avez conseillé, je n'ai dissimulé aucune de mes impressions... J'étais heureuse de *le* regarder... je *le* regardais... Quand ses yeux rencontraient les miens, je ne les détournais pas, et il devait y lire toute la joie que me causait sa présence... Je ne sais si vous m'approuverez, cela est peut-être bien bizarre... mais je lui ai donné le portrait que j'avais fait de lui.... de souvenir.... vous savez... Ce n'était pas que je m'attendisse à lui causer un grand plaisir en lui donnant sa propre image; mais je pensais que peut-être il verrait dans cette offre une preuve que sa pensée est toujours en moi : et puis je ne sais, mais dès que j'ai eu terminé ce portrait, il m'a semblé qu'il ne m'appartenait plus, que je n'avais plus le droit de le garder, que je devais le lui rendre... Et puis encore j'étais si fière de mon ouvrage! si vous saviez comme il était devenu ressemblant! car j'y avais beaucoup travaillé depuis que vous ne l'avez vu... Il n'y a là rien d'étonnant. Une fois seule devant ma table de dessin, chaque fois que je voulais le voir, je fermais les yeux, et il m'apparaissait; oui, c'était une véritable apparition. M. de Rochegune est toujours bien triste quand il parle de vous, il est comme madame de Richeville, comme moi... Nous ne pouvons pas nous consoler de votre départ, nous qui avions la douce habitude de vous voir chaque jour.

« Je m'aperçois bien qu'*il* m'aime; il ne me traite plus en petite fille. Avant-hier, quand je lui ai donné le portefeuille, il m'a regardée avec une émotion qui m'a fait venir les larmes aux yeux. Quand je pense qu'il y a six semaines j'étais à l'agonie! que c'est vous qui m'avez appris quel était le mal dont je me mourais! que c'est vous qui m'avez guérie! Je me jette quelquefois à genoux pour vous bénir, pour vous prier comme une sainte... D'un mot vous m'avez sauvée... ce mot était son nom... Il y a une question que je me fais sans cesse : Comment ai-je mérité qu'il m'aimât, qu'il me choisit, moi, parmi toutes celles qu'il pouvait choisir? Cela ne vous semble-t-il pas à la fois bien heureux et bien inespéré pour votre Emma? Je voudrais savoir si je l'ai aimé avant qu'il m'aimât. Oh! oui... je l'ai aimé la première... Il me semble que le contraire serait de l'ingratitude de ma part. N'allez pas me gronder, me trouver très-importune; mais croyez-vous qu'*il* soit obligé de garder encore bien longtemps le silence? Quand me dira-t-il qu'il m'aime? vous m'annoncez dans votre dernière lettre que ce sera bientôt. Mais les distances ne sont peut-être pas les mêmes pour nous deux. Allons, mon bon ange gardien, je serai patiente, je ne ferai plus de questions indiscrètes. D'ailleurs, maintenant que je puis lui laisser voir combien je l'aime, il y aurait de l'égoïsme de ma part à être impatiente. Adieu... adieu Vous voyez que je suis exactement vos conseils. Venez nous voir : vous savez combien vous êtes toujours chérie par madame de Richeville, par *lui* et par..... votre Emma. »

CHAPITRE LXXXI.

Les fiançailles.

M. de Rochegune avait écrit un mot à madame de Richeville pour la prévenir de son absence, causée, lui disait-il, par quelques affaires importantes. Le lendemain de ce départ, j'annonçai à Emma qu'elle devait se résoudre à ne pas revoir M. de Rochegune de très-longtemps peut-être, les raisons de famille qui lui avaient fait jusqu'alors différer la demande de sa main semblant augmenter de gravité... Je dis enfin à cette pauvre enfant que M. de Rochegune était si désespéré de la quitter, qu'il n'avait pas le courage de venir lui dire adieu. Je m'y attendais; Emma fut douloureusement frappée de ce coup imprévu, qui venait si soudainement briser ses espérances, ou du moins les ajourner presque à l'infini; mais je devais risquer beaucoup pour assurer son bonheur. Sans être aussi sérieux qu'ils l'avaient déjà été, une partie des symptômes de la première maladie d'Emma se renouvelèrent. Elle retomba dans ses tristesses mornes et accablantes. Son chagrin, dont elle savait alors la cause, eut une réaction peut-être plus lente, mais plus profonde. J'avais été obligée de mettre le docteur Gérard dans ma confidence, car je ne voulais pas compromettre trop dangereusement la santé d'Emma. Il approuva mon dessein, me garda toujours le secret auprès de madame de Richeville, et lui donna encore le change sur la maladie de sa fille.

J'avais souvent écrit à M. de Rochegune afin de le tenir au courant des événements... Je ne lui cachai pas que la position d'Emma devenait de plus en plus inquiétante; enfin M. Gérard m'ayant avertie qu'il y aurait du danger à prolonger davantage les angoisses de la fille de madame de Richeville, je suppliai M. de Rochegune de revenir à Paris : sa présence seule pouvait opérer une crise salutaire. Il me répondit en ces termes : « Je serai à Paris dans la nuit de demain... Ce que vous m'apprenez est affreux... et je ne puis malheureusement pas réparer le mal que j'ai causé involontairement... Emma est un ange de bonté, de beauté, de candeur et de grâce... Elle mérite un cœur qui n'appartienne qu'à elle. Si je ne vous avais pas rencontrée dans ma vie, s'il m'était encore possible d'aimer... son amour eût été mon plus cher trésor... Mais l'épouser par pitié... est-ce digne d'elle? est-ce digne de moi? Tout mon espoir est que vous vous abusez peut-être sur le danger que court cette malheureuse enfant... En tout cas, j'arrive... Et sa mère... notre meilleure amie!... Ah! je ne sais quelle fatalité me poursuit!... R. »

Quelques heures après l'arrivée de M. de Rochegune, M. Gérard, dont il honorait beaucoup le savoir et le caractère, se présenta chez lui, d'après mon conseil, et l'instruisit de l'état véritablement très-alarmant dans lequel se trouvait Emma. Pour faire comprendre toute la gravité de cette crise à M. de Rochegune, M. Gérard n'eut qu'à lui exposer les raisons qu'il m'avait déduites lors de la première maladie d'Emma; car la même cause avait reproduit les mêmes effets. — Eh bien! me dit-il d'un air accablé, je quitte M. Gérard. La vie de cette pauvre enfant est en danger! — Hélas! oui... J'avais prié le docteur, dont vous connaissez la sincérité, d'aller vous dire ce qu'il en était, ne doutant pas que ses paroles ne fussent plus éloquentes que tous les raisonnements. — Ce qu'il m'a appris m'a navré... Malheureusement, je ne puis que me désoler. Je vous répète, ma chère Mathilde, que je ne sais rien de meilleur,

de plus charmant qu'Emma... Vous me connaissez assez pour croire que sa naissance ne serait pas pour moi un obstacle... Encore une fois, je rends justice à ses excellentes qualités ; mais je ne l'aime pas... je ne puis pas l'aimer. — Sans doute, mon ami, cela est fatal ; heureusement, tout espoir n'est pas encore absolument perdu... Je ne vous avais fait entrevoir, et bien vaguement encore... cette hypothèse de mariage, que dans le cas où il deviendrait la seule chance de salut d'Emma... ainsi que cela arrivera demain, peut-être... Alors, il me semble que, pour vous, ce mariage serait presque un devoir. — Un devoir ?... — Pour vous, dont l'âme est généreuse et grande... oui.

— Cela ne serait un devoir ni pour moi ni pour personne, Mathilde, me dit-il avec une fermeté qui m'effraya ; je déplore ce qui arrive, mais je n'y puis rien. — Vous n'y pouvez rien, lorsque d'un mot... — Pour dire ce mot, il faudrait aimer. — Mais elle vous aime, elle !... mais elle se meurt ! Cette pensée ne peut-elle donc rien sur vous ? — Et qu'ai-je fait, moi, pour éveiller, pour encourager cet amour ? Est-ce ma faute, si l'imagination de cette malheureuse enfant s'est exaltée sans raison ? — Est-ce sa faute, à elle, si, vous voyant chaque jour, si, entendant chaque jour vos louanges, l'amour s'est peu à peu développé dans son cœur ? N'y a-t-il pas de la cruauté à affecter une indifférence... que vous ne ressentez pas... non, non... car l'amour d'Emma doit vous enorgueillir...— J'en serais fier... oui, j'en serais fier, si j'en étais digne. — Pourquoi en seriez-vous indigne ? — Parce que je ne partage pas cet amour... parce que je ne pourrai le partager. — Vous ne le partagez pas à cette heure, soit... mais qui vous répond de l'avenir ?... Songez donc à ce que vous me disiez avant votre départ, en me parlant de l'ennui, du dégoût qui vous accablaient !... Cette triste disposition d'esprit ne peut qu'augmenter encore... Vous ne m'aimez plus, ou du moins je ne puis plus compter dans votre vie. De mon côté, pourquoi vous le cacherais-je ? chaque jour resserre les liens qui m'attachent à M. de Lancry ; autant qu'il le peut, il répare ses torts passés. Ainsi, vous le voyez, mon ami, nos rêves d'autrefois sont, hélas ! devenus ce que deviennent les songes... Ainsi que vous le dites, vous conserverez toujours de moi ce souvenir mélancolique qui survit aux êtres qui ne sont plus... J'aurai toujours pour vous la plus affectueuse amitié, la plus profonde estime... Mais, maintenant, nos deux existences ont des buts différents, et chaque jour nous séparera davantage... Quel avenir vous reste-t-il donc ?

— L'avenir le plus triste... vous le savez. — Et c'est un pareil avenir que vous hésitez à engager... à sacrifier, si vous voulez, lorsque ce sacrifice peut sauver la vie d'Emma ? — Pour elle, il vaut mieux mourir que d'être enchaînée à une âme flétrie. — Mais qui vous dit que la généreuse chaleur de ce jeune cœur ne ranimera pas votre âme, que vous croyez à jamais refroidie ? — Cela est impossible, Mathilde, je le sens, je n'aimerai plus. — Alors, m'écriai-je avec amertume, alors, Emma doit mourir, c'est sa destinée ! Après tout, qu'est-ce que l'existence d'une créature de Dieu ? Emma réunit, il est vrai, les qualités les plus charmantes et les plus rares... Elle a seize ans... elle est d'une beauté accomplie... elle aime à en mourir... elle en mourra... Et celui qui, par sa dédaigneuse indifférence, causera cette mort, sacrifiera sans doute cette jeune fille à l'entraînement de quelque héroïque ambition, de quelque grande passion, ou du moins à l'attrait d'une vie aventureuse qui devra le tirer de sa léthargie ?... Non, non... ce sera à l'ennui, à une lâche et morne apathie qu'il sacrifiera cette adorable enfant, qu'il sacrifiera la fille de sa meilleure amie. — Vous êtes sévère, Mathilde. — Si M. de Mortagne vivait encore, ne vous tiendrait-il pas ce langage ? J'en appelle à votre loyauté... que vous conseillerait-il de faire ?

M. de Rochegune ne me répondit rien, baissa la tête avec une sombre tristesse ; mais il parut frappé de mes paroles. — Ses avis étaient sacrés pour vous... vous n'eussiez pas hésité... Ah ! mon ami, rappelez-vous ce que vous me disiez, lorsque l'instinct de votre cœur vous révélait que de notre amour jaillirait un jour quelque magnifique exemple de dévouement... Sans doute, vous pressentiez ce qui se passe à cette heure... Mon ami, soyez bon, soyez généreux... ne soyez pas impitoyable ! — Mathilde... franchement, M. de Mortagne m'aurait-il conseillé... vous-même me conseillez-vous d'épouser Emma par pitié ?... A ce prix, elle refuserait le mariage. — Est-ce bien vous qui me faites une telle question ? Et, lors même que vous céderiez seulement à la pitié, le laisseriez-vous jamais deviner à Emma ? Non, non, je connais votre cœur ; plutôt que de la blesser, vous l'abuseriez par un touchant mensonge... car elle aussi est fière... Vous avez raison, elle mourrait mille fois, plutôt que de devoir cette union à votre pitié. — Mais c'est une folie ! ne sait-elle pas combien je vous aimais, combien je vous regrette ? ne m'a-t-elle pas toujours entendu parler de vous dans les termes les plus tendres ? — Vous connaissez la droiture et la candeur de son âme. Elle a vu dans notre amour un attachement fraternel. N'étais-je pas mariée ? ce mot ne mettait-il pas entre vous et moi une barrière insurmontable ? — Et vous me verriez épouser Emma avec plaisir ? — Je serais heureuse de ce mariage, parce qu'il rendrait la vie à Emma, parce qu'il vous offrirait de nombreuses chances de bonheur, parce qu'il comblerait d'une joie inespérée ma meilleure amie... Je serais heureuse de ce mariage, parce qu'il vous arracherait à cette apathie que vous n'avez pas la force de combattre ; parce que, peu à peu, vous vous sentiriez renaître à l'influence vivifiante de ce candide amour ; parce que vous trouveriez mille charmes dans la douceur du foyer domestique ! Votre vie aurait un but ; de nouveaux liens, peut-être, vous y attacheraient encore... Avec l'espoir de voir revivre l'illustre nom que vous a légué votre père, une noble, une généreuse ambition renaîtrait en vous... Et puis, ajoutai-je sans pouvoir retenir mes larmes, mon ami, vous vous croyez, vous êtes bien malheureux... il vous a fallu oublier vos espérances les plus chères... mais enfin, lorsqu'on est forcé de renoncer à ce qui aurait pu faire notre félicité sur la terre, que nous reste-t-il, sinon de nous consoler en rendant les autres aussi heureux que nous aurions voulu l'être ?...Voyez : cette pauvre jeune fille, exaltée par l'amour, fait un rêve d'une ambition de bonheur si insensé, qu'elle meurt... qu'elle meurt pour avoir seulement osé faire ce rêve idéal... Et vous... d'un mot... vous la rendez à la vie... d'un mot vous réalisez ce rêve... Dites, mon ami, excepté Dieu, qui pourrait faire acte d'une aussi puissante, d'une aussi magnifique bonté ? Dites, n'est-ce pas participer de sa divine essence, que de causer de tels ravissements ? n'est-ce pas atteindre la plus sublime jouissance que l'homme puisse prétendre ? Oh ! quel monstre stupide a pu dire que la vengeance était le plaisir des dieux !...

— Mathilde, laissez-moi, dit M. de Rochegune, visiblement ému ; laissez-moi... ces exaltations sont dangereuses : on n'y cède jamais qu'aux dépens de la raison. — De la raison ? Et la raison la plus austère ne serait-elle pas d'accord avec la paix de votre cœur, si vous l'écoutiez ? Mon ami... vous êtes ému, je le vois... Ah ! soyez généreux ! qu'à nos tristes amours ne succède pas pour vous le remords éternel d'avoir causé la mort d'Emma... pour moi, l'affreux regret d'avoir altéré, peut-être, la beauté de votre âme par les chagrins que je vous ai causés ! Oh ! non, non, loin de là ; faites, au contraire, que notre affection nous ait rendus meilleurs... Moi, j'aurai pardonné à celui qui m'a fait bien souffrir ; vous, vous aurez fait oublier à cette malheureuse enfant tout ce qu'elle a souffert pour vous...—Mais je serais fou, mais je serais coupable de me laisser aller à l'émotion que me causent vos paroles, Mathilde ! Un jour, vous vous repentiriez des maux que ma faiblesse aurait amenés ! — Non, non, mon ami, cédez... oh ! cédez à ce noble mouvement du cœur... Et un jour, serrant dans vos mains la main d'Emma, un jour le sourire aux lèvres, la sérénité sur le front et la joie au cœur, vous me direz : — Mathilde, votre langage a été celui d'une amie bonne et sincère : merci à vous... je suis bien heureux. Alors, moi, ajoutai-je, ne pouvant cacher mes larmes et surmonter une pénible émotion, alors, moi... — Qu'avez-vous, Mathilde ? s'écria M. de Rochegune en me regardant avec inquiétude.

Je compris tout le danger de mon attendrissement involontaire : un soupçon de M. de Rochegune pouvait tout perdre. — Je n'ai rien, mon ami, lui dis-je en tâchant de sourire, je suis émue en songeant à la félicité qui vous attend auprès d'Emma. Écoutez mes vœux et mes conseils. Alors, un jour, comme je vous le disais... moi, heureuse aussi de mon côté .. jouissant comme vous de tous les charmes du bonheur domestique... je vous dirai tout bas : Méchant ami, il a fallu vous y forcer pourtant. — Ah ! Mathilde.... prenez garde.... pour Emma.... plus que pour moi.... n'insistez pas. Après tout.... moi, je n'ai rien à risquer à cette heure. Ma vie ne peut être plus désolée qu'elle ne l'est. Mais cette enfant ! pour elle, mon Dieu... un jour... quelle déception ! — Mais cette enfant vous aime sans espoir... vous aime à en mourir... sa vie non plus, à elle, ne peut être plus désolée ! — Ah ! Mathilde ! ce seraient de tristes fiançailles ! — Pour Emma, ce seraient celles d'une reine. Votre parole, mon ami, votre parole ! — Mathilde ! — Au nom de votre père... au nom de l'ami que nous avons perdu, et qui joindrait ses prières aux miennes. — Vous le voulez ? — Je vous en supplie ! — Que le sort de cette enfant s'accomplisse donc !... — Oh ! merci... à vous le meilleur, le plus généreux des hommes !... Ah ! vous ne savez pas... non, vous ne savez pas l'ineffable douceur des larmes que vous me faites verser en cet instant, m'écriai-je. Tant de douloureux sacrifices étaient au moins couronnés par le bonheur d'Emma. . . . . .

CHAPITRE LXXXII.

La demande.

Que dirai-je de plus ? La parole de M. de Rochegune était sacrée. Avec sa délicatesse ordinaire, il comprit la nécessité de laisser croire à Emma qu'il l'aimait depuis longtemps. Je me chargeai de faire sa demande à madame de Richeville. Je courus chez elle... Avant de lui parler, je voulus voir Emma. Je renonce à exprimer sa surprise, sa joie, son ivresse, lorsque je lui appris et le retour de M. de Rochegune, et la demande de mariage que je venais faire à madame de Richeville. Cette chère enfant me promit de paraître très-étonnée lorsque la duchesse lui apprendrait cette bonne nouvelle. Mon mensonge ne pouvait donc être découvert ni de ce côté, ni du côté de M. de Rochegune. J'entrai chez madame de Richeville. — Je viens de voir Emma, elle va beaucoup mieux, lui dis-je. Madame de Richeville secoua tristement la tête. — Je suis sûre qu'Emma me cache quelque chagrin. M. Gérard cherche en vain la cause de cette maladie de langueur... Il faut que cette malheureuse enfant ait une peine profonde et secrète qui la tue. En vain je l'interroge. Souvent je viens à penser qu'elle connaît le mystère de sa naissance, et pourtant rien ne me prouve que mes craintes soient fondées... à ce sujet. — Vo-

tre médecin ne vous a-t-il pas dit qu'Emma était affectée d'une maladie nerveuse?... Vous le savez, la cause de ces affections est souvent aussi inexplicable que la rapidité de leur guérison... — Hélas! rien n'est aussi plus rapide que leurs rechutes. Voyez : il y a quinze jours, Emma se portait à merveille... et maintenant... quelles inquiétudes ne me donne-t-elle pas?...

— Tous vos amis ont partagé votre anxiété, tous se réjouiront de l'espérance que vous devez concevoir... Parmi eux, je n'ai pas besoin de vous citer M. de Rochegune; je l'ai vu ce matin. — Il est arrivé? — Oui, et il m'a fait part d'une résolution très-importante; c'était pour y réfléchir plus mûrement qu'il était allé passer quelque temps dans la solitude. Ainsi que vous devez le croire, sa vie est maintenant... bouleversée. — Hélas! ma pauvre Mathilde! on ne peut vous faire de reproches ; vous avez obéi à la voix impérieuse du devoir... Mais M. de Rochegune est bien malheureux. — Il l'a été beaucoup; à cette heure... il l'est moins. Vous le connaissez... son caractère est faible; il n'use pas sa force à se roidir contre l'impossible, il a le courage d'envisager l'avenir tel qu'il doit l'accepter... Il lui est resté pour moi un attachement sincère, mais son amour n'a pu résister à la rude épreuve que je lui ai imposée; souvent il vous l'a dit lui-même... — Oui, je ne vous le cache pas, Mathilde, il m'a bien souvent répété avec désespoir que votre retour à votre mari avait tué son amour, que la Mathilde d'autrefois était comme morte pour lui. — Mon amie, M. de Rochegune dit bien rarement de vaines paroles... Dans cette circonstance, comme toujours, il a été sincère... Il est complétement détaché de moi; la preuve de cela... je vais bien vous étonner, c'est qu'il désire se marier.

— Lui! lui! c'est impossible! — Son absence, ainsi que je vous l'ai dit, n'a eu pour but que de réfléchir plus à loisir à cette grave détermination. Dans quelques années, l'âge mûr commencera pour lui. Il est isolé... l'avenir l'inquiète... lui semble sombre, désert... Il ne m'aime plus d'amour... ainsi qu'il vous l'a dit, et il ne ment jamais : ce sentiment est mort en lui... Par cela même que je tenais une grande place dans sa vie, et que je ne l'y tiens plus, il sent le besoin de se créer des liens durables, de chercher le bonheur dans les pures affections de la famille. — Lui!... se marier... se marier! répéta madame de Richeville avec surprise; et c'est à vous, à vous qu'il fait cette confidence? — Je suis toujours son amie... ne devait-il pas m'instruire d'un projet si important? — Sans doute... Mathilde... et pourtant, vous consulter à ce sujet... vous, qu'il a tant aimée... c'est presque cruel! — J'ai vu dans cette confidence non de la cruauté, mais de l'affection... Comme lui, j'ai froidement envisagé sa position; que voulez-vous qu'il fasse désormais? Ne trouvez-vous pas naturel qu'il songe à l'avenir?... la femme qu'il choisira ne sera-t-elle pas bien heureuse? Vous connaissez la bonté de son cœur, la noblesse de son caractère; et, s'il se marie, c'est qu'il se sait capable d'assurer le bonheur de celle qu'il épousera... — Oh! je n'en doute pas... tous les liens, tous les devoirs sont sacrés pour lui. — Eh bien! alors... pourquoi vous étonner de son désir de se marier? — Ah! Mathilde... il n'y avait qu'une femme digne de lui.

— Je ne pense pas tout à fait comme vous, mon amie; mais je crois que M. de Rochegune, à cause même de ses rares qualités... doit être aussi difficile à marier qu'Emma, par exemple. — Ah! Mathilde, à cette heure, je voudrais n'avoir que cette préoccupation. — Rassurez-vous, lui dis-je, vous n'aurez bientôt plus qu'à vous occuper du soin de lui trouver un mari... — Hélas! vous savez toutes mes craintes à ce sujet. — Vous allez me prendre pour une folle, mais je vous dirai pour elle ce que vous disiez pour M. de Rochegune : Il n'y a qu'un homme digne d'elle, et c'est lui. — Qui?... lui?... — M. de Rochegune. — M. de Rochegune! — Certainement. — M. de Rochegune! M. de Rochegune!... En effet, ma pauvre Mathilde, vous êtes folle. — Pas si folle, peut-être. — M. de Rochegune! — Mais oui. Qu'y a-t-il donc là de si étonnant? le croyez-vous homme à s'inquiéter de la naissance d'Emma? le croyez-vous capable de songer à sa fortune?—Nullement, mais de sa vie il ne pensera, il n'a pensé à Emma. — Mais enfin supposez qu'il y pense. — Lui? c'est impossible! — Supposez-le... Ne seriez-vous pas heureuse, bien heureuse? — Quelle question!... mais à quoi bon ces rêves? — Et si ce n'étaient pas des rêves? — Comment! — Et si M. de Rochegune, frappé de toutes les adorables qualités d'Emma, qu'il a pu apprécier depuis longtemps, en était épris, non pas peut-être d'un amour violent, exalté, mais d'un amour sérieux, grave, qui n'attend que le mariage pour devenir passionné... mais si M. de Rochegune, enfin, vous demandait sa main, la lui donneriez-vous? — Mathilde, Mathilde... voici la première fois que vous me causez un sentiment de chagrin... Emma ne me donnerait pas les inquiétudes qu'elle me donne... que cette triste plaisanterie... — Par le souvenir de ma mère, mon amie, ce que je vous dis est vrai; M. de Rochegune m'a priée de vous demander la main d'Emma, et, si elle y consent, le mariage se fera le plus tôt possible

Ces paroles étaient sous une invocation si sacrée pour moi, que madame de Richeville fut obligée de me croire. Je renonce à peindre son saisissement, sa joie, son étonnement redoublés par la joie et l'ivresse d'Emma, qui, du reste, me garda fidèlement le secret. Tout était accompli. Je l'avouerai, tant que je pus avoir un doute sur l'heureuse issue de mon projet, mes craintes, mes incertitudes, mes angoisses suffirent pour me distraire.. Mais, arrivée au terme que je m'étais proposé, j'eus un moment d'abattement désespéré. Ma tâche était accomplie. Emma serait heureuse, M. de Rochegune serait heureux; mais moi... moi... Je dirai tout... Tant que M. de Rochegune considéra son mariage avec Emma comme une sorte de sacrifice, tant que je le vis presque malgré lui sous l'influence de mon souvenir, j'éprouvai une sorte de satisfaction mélancolique, mon dévouement me coûtait moins. Mais lorsque peu à peu il subit le charme irrésistible de cette enfant, qu'il voyait, pour ainsi dire, renaître et revivre sous son regard; mais lorsqu'il découvrit les trésors de cette âme angélique ; mais lorsqu'il me dit avec effusion qu'il n'y avait peut-être qu'une femme au monde capable de le consoler de mon abandon, et que cette femme était Emma... mais lorsqu'il me dit que le bonheur qu'il me devrait lui ferait sans doute oublier un jour.. les chagrins que je lui avais causés... oh! alors, je l'avoue, j'eus de bien amers, de bien douloureux ressentiments... J'en avais honte. . j'en savais l'indignité, mais je ne pouvais leur échapper...

Bientôt ce mariage fut la nouvelle de tout Paris. Les uns y virent une preuve de dépit ou d'inconstance de la part de M. de Rochegune ; d'autres un tour de force de madame de Richeville, qui était arrivée à ses fins à force de finesse et d'habileté ; pour d'autres, ce fut un mariage d'inclination ; plusieurs, enfin, affirmèrent que M. de Rochegune, avant tout possédé du besoin de faire parler de lui, n'avait considéré dans cette union qu'une originalité, car il n'était pas supposable que l'on donnât cent mille écus de rente à une pauvre orpheline sans une arrière-pensée quelconque. Le mariage devait se faire à Rochegune dès que les formalités le permettraient.

CHAPITRE LXXXIII.

Un mariage.

Je n'ai pas parlé de ma vie intérieure pendant cette période ; les funestes communications de M. Lugarto avaient complétement cessé. Je m'étais familiarisée avec mes premières craintes : Blondeau couchait dans ma chambre. Comme je mangeais fort peu, et que je redoutais toujours quelque trahison, elle préparait elle-même mes repas avec des précautions infinies. J'avais fait clouer solidement la boiserie qui servait de cachette. On sourira sans doute de mon héroïque résolution, mais j'avais acheté un poignard très-acéré qui restait toujours près de mon lit. Pendant les premiers temps qui suivirent la réception de la lettre de M. Lugarto, j'eus des rêves horribles; mais peu à peu ils cessèrent : je m'habituai à cette position qui m'avait d'abord semblé effrayante et presque intolérable. Je voyais rarement M. de Lancry; il avait sans doute perdu tout espoir de retrouver Ursule, malgré la soumission avec laquelle il avait obéi à ses ordres à mon égard. Si j'avais insisté auprès de mon mari pour obtenir une séparation, il y aurait peut-être consenti, mais, pour mille raisons que l'on comprend, j'étais obligée non-seulement de rester quelque temps encore dans cette position, mais de paraître l'accepter avec joie. Ma vie était très-uniforme; je voyais presque tous les jours madame de Richeville et Emma, je ne recevais personne chez moi. Le jour, je dessinais, je brodais ; puis j'allais faire quelques promenades au parc de Monceaux, ou quelques visites au bon prince d'Héricourt et à sa femme, qui m'avaient conservé leur amitié, tout en me grondant avec bienveillance au sujet de mon fol amour et de mon dévouement si mal placé.

J'attendais avec impatience le mariage de M. de Rochegune. Alors je comptais me retirer à Maran, que madame de Richeville avait racheté sous son nom ; je lui avais aussi confié mes diamants, qui me venaient de ma mère ; ils valaient, je crois, plus de cinquante mille écus. Mon mari avait tout tenté pour me forcer de les lui livrer ; j'avais toujours résisté, comptant en faire un jour le prix de notre séparation légale. S'il acceptait, comme je devais le croire, il ne me serait alors que trop facile de dire et de faire croire que M. de Lancry s'était lassé de la vie que nous menions, et que j'avais été encore une fois dupe de mon dévouement. On ne s'intéresserait pas sans doute à une victime aussi stupide que je l'étais, mais je me consolerais en rompant enfin mon horrible chaîne. Un fait assez insignifiant en lui-même me fit prendre une résolution qui eut plus tard de funestes conséquences.

Depuis quelque temps rien ne me faisait soupçonner la funeste influence de M. Lugarto, lorsqu'un jour je crus m'apercevoir de quelque dérangement dans le classement d'une assez grande quantité de lettres que j'avais serrées dans un coffret d'écaille dont je portais toujours la clef sur moi. Aucune lettre ne manquait, mais il me sembla que le coffret avait été ouvert en mon absence. Je ne pouvais mettre un instant en doute la fidélité de Blondeau ; mais, quoique je n'eusse pas de raison de soupçonner l'autre domestique que j'avais, songeant à la puissance de l'or de M. Lugarto et à ses ressources de corruption, je me décidai à ne garder chez moi aucun de mes papiers importants. Dans ce nombre il y avait ma correspondance avec Emma, correspondance qui prouvait la part que j'avais eue à son mariage, ainsi que plusieurs lettres de M. de Rochegune, dans lesquelles il me parlait de la maladie d'Emma, du chagrin où il était de ne pouvoir que se désoler, puisqu'il n'aurait épousé cette enfant que par pitié, etc., etc. Il m'était donc impossible de confier ces lettres à M. de Rochegune ou à madame de Richeville, un hasard pouvant leur découvrir ce que j'avais tant d'intérêt à leur cacher ; elle

et lui étaient, d'ailleurs, comme moi, l'objet de la haine de M. Lugarto, et ces papiers n'eussent pas, sous ce rapport, été plus en sûreté là que chez moi. Je ne savais à qui les remettre, lorsque je songeai à M. de Senneville.

Je le voyais souvent chez sa tante ; on me l'avait dit homme d'honneur, sûr et secret. Je le priai de me garder ce dépôt... Il fut convenu avec lui que, lorsque j'aurais quelques papiers à joindre à ceux que je lui enverrais, Blondeau irait chez lui et les placerait dans la cassette, dont elle aurait la clef. M. de Senneville mit la meilleure grâce du monde à me rendre ce léger service. Je craignais tellement l'espionnage de M. Lugarto et le terrible usage qu'il aurait pu faire de cette correspondance, s'il avait su où la surprendre, que je priai M. de Senneville de venir une fois chez moi le soir, afin qu'il pût emporter ce coffret sans être vu. M. de Senneville eut le tact de ne pas me parler des soins qu'il m'avait rendus autrefois ; il sentit qu'il eût été de très-mauvais goût de paraître renouveler ses prétentions à propos de l'obligation que je contractais envers lui. Je reçus cette lettre de M. de Rochegune quelques jours après son départ pour sa terre, où s'était fait son mariage.

« Rochegune, 20 octobre 1836.

« Emma est ma femme ; c'est à vous, noble et sincère amie, que je viens rendre grâce de ce bonheur. Il est votre ouvrage, vos prévisions se sont réalisées ; je marche maintenant dans la vie d'un pas libre et sûr, devant moi l'horizon s'éclaircit, de jour en jour il devient plus pur. Vos conseils m'ont rattaché à l'existence par des liens sacrés... Avoir des liens, c'est avoir des devoirs, et l'accomplissement d'un devoir a toujours été pour moi un sérieux plaisir. Je tiens à vous écrire, parce que mon mariage doit être un événement dans votre vie. Plus je m'éloigne du temps où vous avez renversé mes espérances, plus la raison reprend d'empire sur moi ; plus mon esprit se dégage des basses préoccupations qui l'avaient obscurci, plus je m'applaudis d'avoir suivi vos conseils. Vous avez été ce que j'ai aimé le plus au monde ; vous êtes, vous serez ce que désormais j'estimerai le plus religieusement. Je vous dois de connaître un bonheur que je ne soupçonnais pas, le bonheur de vivre dans une autre ; ou plutôt de faire vivre une autre personne, par cela seulement qu'on vit pour elle. J'éprouve pour Emma un attachement tout à part. Elle m'est tellement identifiée, assimilée, j'ai la conscience et la preuve d'avoir sur elle une influence si directe, pour ne pas dire si vitale, que je suis à la fois heureux, fier et inquiet de mon action.

« Rien de plus attendrissant, de plus charmant que la naïve extase avec laquelle elle considère parfois la vie que je lui ai faite. Vous aviez raison, Mathilde, son bonheur m'a rendu heureux, son amour m'a rendu presque amoureux. Pourquoi vous le cacherais-je? ce n'est pas là... l'amour que je ressentais pour vous... celui-là a été tué tout entier, tout d'un coup. Il est mort sans dépérissement, sans agonie ; il a été foudroyé dans sa grandeur et dans sa force. Je vous l'ai dit souvent, les morts ne vieillissent pas dans la tombe ; s'ils sortaient par miracle de leur sépulcre, ils revivraient tels qu'ils y sont descendus... Eh bien ! il en est de même de mon amour pour vous ; s'il revivait par miracle, il revivrait tel qu'il était lorsqu'il a été subitement frappé au cœur Non, non, grâce au ciel, et heureusement pour moi, pour vous et pour Emma, le sentiment qu'elle m'inspire n'est pas composé de débris du nôtre : c'est un sentiment jeune et vierge qu'elle seule peut-être pouvait me faire éprouver ; car son amour ne ressemble à celui d'aucune femme, et ce sont les amours pareils qui font les amours pareils. Je ne puis avancer d'un pas dans la voie généreuse où vous m'avez engagé sans me dire : Mathilde avait raison ; sans me rappeler ces nobles et saintes paroles : Lorsqu'on est forcé de renoncer à ce qui aurait pu faire notre félicité sur la terre, que nous reste-t-il, sinon de nous consoler en rendant les autres aussi heureux que nous aurions voulu l'être?

« Comme vous le disiez, je suis quelquefois tenté de me croire un peu dieu en voyant le bonheur de ceux qui m'entourent. Je ne puis vous peindre le profond ravissement de cette bonne duchesse. Elle ne peut croire encore à ce mariage. Quelquefois elle attache sur moi ses yeux humides de larmes en me disant : — C'est donc bien vrai, ce n'est pas un songe, vous avez pris mon enfant dans votre paradis ! Et puis, quelquefois, malgré moi, elle m'attriste en s'écriant avec effroi : — Cette félicité est trop parfaite, quelque malheur nous menace ! Je la rassure autant que je le puis, mais elle est superstitieuse comme tous les gens qui ont éprouvé de violents chagrins ; sans vous, sans votre insistance, qui m'a fait sortir de la morne apathie où j'étais plongé, moi aussi je serais devenu fataliste... Nous avons agité la question de savoir s'il était opportun de préparer Emma à la révélation du secret de sa naissance : je ne le pense pas ; la délicatesse et la sensibilité d'Emma sont telles, que je craindrais que cette révélation ne lui devînt une source continuelle de chagrins en occasionnant une lutte douloureuse entre ses principes, qui lui feraient accuser sa mère, et sa tendresse, qui la lui ferait défendre. Si la fatalité veut qu'elle apprenne un jour ce secret, ce sera un grand malheur, je le sais, mais à quoi bon le devancer ? Nous resterons à Rochegune jusqu'au mois de février ou de mars ; Emma le désire. Je ne vous dis pas nos regrets en songeant que nous ne nous verrons pas ; vous savez, hélas ! de qui viennent les obstacles. Je me console en pensant que vous êtes heureuse. Je vous connais : la pauvreté vous est de peu ; vous êtes même capable d'y trouver des charmes, pour n'avoir pas à la reprocher à votre mari.

« Puisque je vous écris, je dois tout vous dire. Lorsque j'ai prononcé le mot qui m'unissait pour toujours à Emma, j'ai ressenti un mouvement de poignante amertume. Ce mariage était le dernier pas que je devais faire pour être irrévocablement séparé de vous ; jusqu'alors, quoique je n'eusse conservé aucun espoir, quoique vous ne vous appartinssiez plus, moi, du moins, j'étais resté libre. Cette émotion douloureuse fut bientôt effacée... je me trouve heureux du présent. Je ne puis dire que je ne regrette pas, que je ne regretterai pas toujours le passé ; mais j'ai de précieuses espérances pour l'avenir. Je me défierais de mon sentiment pour Emma s'il était plus vif qu'il ne l'est à cette heure ; tel qu'il est, il suffit à la joie, au bonheur de cette adorable enfant, et il doit nécessairement grandir encore. Ce qui me frappe dans Emma, c'est surtout un sens d'une droiture, d'une rectitude, d'une élévation, qui me rappellent beaucoup ces parties saillantes de votre caractère ; et puis, par une imitation enfantine qui a sa source dans son attachement pour vous, elle a pris plusieurs de vos habitudes ; votre manière de vous coiffer, jusqu'à certaines de vos inflexions de voix : vous pensez si cela me charme. Adieu, bien tendrement adieu. Il me semble que maintenant nos deux positions sont égalisées, et que je sens renaître pour vous cette affection douce et calme d'autrefois : peut-être même plus calme encore, car malgré moi je pressentais vaguement dans l'avenir les agitations de l'amour passionné. Maintenant ces folles ardeurs sont des cendres à jamais refroidies.

« Adieu et merci encore, Mathilde ; sans vous non-seulement j'aurais causé la mort de cette enfant que j'aime si tendrement à cette heure, mais je traînerais une vie misérable, stérile, et peut-être dégradée : car je ne pense jamais sans effroi qu'il y a eu un moment où j'ai regretté de ne pas trouver à votre infernale cousine son audace et son cynisme habituels. Si elle m'était apparue ainsi que je la souhaitais, égaré par mon désespoir, qui m'aurait fait subir son charme fatal, je me serais peut-être accouplé à cette âme perdue ; peut-être j'aurais, comme elle, employé au mal l'énergie et les facultés que Dieu avait mises en moi à d'autres fins. Vous le savez, plus on s'éloigne du péril, plus on le considère de sang-froid, plus on juge de son étendue... Eh bien ! je vous le répète... je vous l'avoue, ce danger fut grand, très-grand ; il a fallu l'absurde préoccupation de cette femme pour ne pas voir, dans l'impatience avec laquelle j'écoutais ses vertueuses homélies, mon désir de l'entendre parler un autre langage. Oh ! Mathilde ! il n'y a rien de plus effrayant, de plus indomptable que les écarts d'un homme de bien qui se croit en droit de renier, de mépriser ce qu'il a jusqu'alors respecté. Tenez, quand je pense à ce qui aurait pu résulter du rapprochement du caractère d'Ursule et du mien, je suis épouvanté ; dans ces circonstances, une fois sous l'influence du génie diabolique de cette femme, je ne sais jusqu'où nous ne serions pas allés. Me voici bien loin de mon angélique Emma... Pauvre enfant, elle ne pourrait pas croire à Ursule... mais... c'est justement lorsqu'on est calme dans le port qu'on aime à se rappeler les tempêtes qu'on a bravées ; c'est parce que l'avenir est riant et paisible que je me plais à me rappeler de quels sinistres orages il aurait pu être assombri ; c'est parce que je suis heureux de bercer sur mon cœur cette enfant candide, que j'évoque la fatale physionomie d'Ursule... »

J'en étais à ce passage de la lettre de M. de Rochegune, lorsque j'entendis un bruit de voix dans le petit salon qui précédait ma chambre à coucher, et tout à coup je vis entrer M. Sécherin pâle... égaré. — Au nom du ciel .. venez... venez... s'écria-t-il. Elle se meurt... elle veut vous voir ! — Qui... se meurt ? lui dis-je épouvantée, ne voulant pas croire qu'il s'agit d'Ursule, malgré tout le mal qu'elle m'avait fait. — Je vous dis qu'Ursule se meurt... se meurt... et je ne suis pas là... Mais venez donc... chaque minute de retard, c'est une minute de sa vie que je perds ! — Ursule ! Ursule ! répétai-je en joignant les mains de stupeur et d'effroi. — Ah ! vous êtes impitoyable !... Puisque moi... je suis venu à sa prière... vous pouvez bien venir aussi... vous ! Je vous dis qu'elle se meurt... que les minutes sont comptées... et je ne suis pas là ! répétait ce malheureux en cherchant à m'entraîner.

Je pris à la hâte un châle, un chapeau ; je le suivis machinalement. Un fiacre nous attendait, nous y montâmes ; il partit rapidement. M. Sécherin, défait, les yeux rouges, ardents, les traits contractés par les tressaillements du désespoir, semblait à peine s'apercevoir de ma présence ; il prononçait des paroles sans suite, ne songeait qu'à accélérer la marche de notre cocher par toutes les promesses possibles. — Mais quand avez-vous appris cette funeste nouvelle? lui dis-je, son état est-il donc tout à fait sans ressource? n'y a-t-il plus d'espoir? Il me regarda fixement. — Avec la dose de poison qu'elle a prise, de l'espoir !... s'écria-t-il avec un éclat de rire convulsif. — Elle s'est empoisonnée... Ursule? Sans me répondre, il me prit la main avec violence, et me dit d'un voix sourde. — Et je ne pourrai tuer votre mari qu'une fois !... — Ne songez pas à la vengeance... songez à sauver cette infortunée... s'il en est temps encore... Et votre mère? — Ma mère ! s'écria-t-il, ma mère est ici... mon Dieu... nous n'arriverons pas ! Ursule sera morte... vous verrez qu'elle sera morte... — Mais comment avez-vous appris cette funeste nouvelle?

— Par une lettre... seulement quelques lignes d'elle. Si je voulais la voir une dernière fois, me disait-elle, il fallait accourir à Paris... Ma mère... implacable... comme elle l'est toujours... Ah ! ce cocher... quelle lenteur... elle sera morte ! — Eh bien! votre mère? lui dis-je, pour

tâcher de l'arracher à cette pénible préoccupation. — Oh ! ma mère ! reprit-il d'une voix brève, saccadée, dans une sorte de demi-délire effrayant, oh ! ma mère a tout de suite dit : C'est une comédie qu'elle joue pour obtenir son pardon ! Une comédie !... Cette lettre sentait la mort !... Je ne m'y suis pas trompé, moi. Je suis accouru de Vouvray... ma mère m'a suivi... Une comédie !... Vous allez voir... si vous reconnaissez seulement sa pauvre figure mourante ! Et puis les derniers vœux des mourants, c'est sacré. Ah ! nous approchons. Pourvu qu'elle vive assez pour me pardonner ma dureté, non, pas ma dureté, ma faiblesse, car c'est par faiblesse que j'ai cédé à la haine de ma mère contre elle. Et voilà ce qui arrive ! voilà ce qui arrive... Une pauvre créature fait une faute : au lieu d'être indulgent, au lieu d'être bon, au lieu de la ramener au bien à force de générosité, on la chasse comme une infâme, on la maudit... Alors elle... que voulez-vous ?... elle s'exalte dans le mal, elle se perd tout à fait... Et puis un jour, comme au fond il lui est resté du cœur... un jour... les remords viennent, la vie lui est à charge... elle s'empoisonne... et alors on dit : Bah !... comédie... comédie !... Voilà ce qu'a fait ma mère par haine... voilà ce que j'ai fait par faiblesse. — Mais les médecins, que pensent-ils ? — Les médecins ? ajouta-t-il avec ce sourire convulsif et cet air égaré qui m'effrayait, les médecins .. n'ont pas dit comme ma mère : C'est une comédie ! Eux .. ils ont dit : C'est une femme morte... Alors j'ai crié à ma mère : Eh bien ! vous voilà contente... vous entendez... C'est une femme morte !... Ah !... nous voici arrivés... c'est ici ! s'écria-t-il. La voiture s'arrêta.

M. Sécherin descendit précipitamment. Je le suivis en hâte.

CHAPITRE LXXXIV.

La mort.

Après avoir traversé un petit jardin inculte, rempli d'herbes, de ronces et de pierres, nous arrivâmes dans une espèce d'antichambre, puis dans une assez grande pièce humide, sombre, triste, et meublée avec une parcimonie qui annonçait la détresse... Là... se mourait Ursule... Une vieille femme d'une figure repoussante et couverte presque de haillons lui servait de garde-malade. Ma cousine la renvoya d'un signe dès qu'elle me vit. Quel lugubre spectacle, mon Dieu ! Ursule, vêtue d'une robe noire, était étendue sur un canapé ; un grand châle couvrait ses pieds et ses genoux. Elle semblait frissonner de froid... De l'une de ses mains elle étreignait convulsivement le coussin qui soutenait sa tête appesantie... De l'autre main elle écartait de son front pâle et glacé les boucles éparses de ses beaux cheveux bruns. Son visage, affreusement maigri, était livide, ses grands yeux bleus presque éteints. Lorsqu'elle me vit, son regard se ranima un peu ; un douloureux sourire erra sur ses lèvres décolorées ; elle joignit ses deux mains avec une expression de profonde reconnaissance. — Mathilde, me dit-elle d'une voix affaiblie, vous êtes bien généreuse... je m'y attendais... Je voudrais rester seule quelques instants avec vous... — Encore ! encore ! s'écria son mari, qui s'était jeté à genoux auprès d'elle en sanglotant. Non, non, je ne veux plus te quitter maintenant !

Ursule tourna vers lui ses yeux suppliants. — Ah ! son regard... son doux et beau regard ! s'écria M. Sécherin en contemplant sa femme avec une angoisse déchirante ; le voilà... quoique mourant... je le reconnais. C'est comme cela qu'elle me regardait autrefois... Je la retrouve... et elle meurt !... elle meurt ! — Je vous en prie, mon ami, laissez-moi quelques instants avec Mathilde... Mes derniers moments seront à vous... pour vous demander pardon... comme à elle... du mal que je vous ai fait... comme à elle... — Mon cousin... je vous en supplie, lui dis-je. — Je n'ai plus le temps de vous faire beaucoup de demandes, reprit Ursule en tâchant de sourire à son mari... Par grâce, ne me refusez pas celle-là. Il se leva brusquement, et sortit en cachant sa figure dans ses mains. — Mathilde... me dit Ursule avec un pénible effort en me donnant une clef, dans le secrétaire de ma chambre vous trouverez une enveloppe remplie de papiers... de lettres. Je désire que tout soit brûlé. Cette découverte eût encore désolé après moi l'excellent homme que j'ai si indignement outragé... L'effet de ce poison a été trop rapide... je n'ai pu moi-même prendre ce soin avant l'arrivée de mon mari... — Vos désirs seront exécutés, lui dis-je en détournant la tête pour qu'elle ne vît pas mes larmes. — Mathilde, me dit-elle après un moment de silence, je meurs pour M. de Rochegune... Je puis vous dire cela sans vous blesser... puisque vous ne l'aimez plus. — Grand Dieu !... dans ce moment terrible... ayez d'autres pensées, m'écriai-je. Ne savez-vous pas qu'il est marié ? — C'est pour cela que je n'ai plus voulu vivre... Quoique jusqu'ici il m'eût toujours méprisée... quoiqu'il eût refusé de me revoir depuis les deux entrevues que j'avais eues avec lui, pourtant un vague espoir me soutenait... Insensée que j'étais !... quand j'ai su qu'il était marié avec un ange qu'il aimait... j'ai compris ce que j'aurais dû comprendre plus tôt .. que pour moi... il n'y avait plus qu'à mourir.

— Ah ! Ursule... que vous avez fait de mal... à vous et aux autres ! — Oui... mais, depuis, moi aussi, j'ai bien souffert... Oh ! si vous saviez... lorsqu'il est venu aux deux rendez-vous que je lui avais donnés pour lui parler de vous... avec quel dédain, avec quelle aversion il m'a d'abord accueillie ! Moi, pour me rehausser un peu à ses yeux, en lui montrant l'influence qu'il exerçait déjà sur mon cœur, j'ai voulu lui dire toutes les hautes inspirations que je lui devais .. j'ai voulu lui prouver que, grâce à lui, je devenais digne de comprendre tous les sentiments purs, vertueux... Malheur à moi... malheur à moi ! Les paroles m'ont manqué ; c'est à peine si j'ai pu exprimer les nouvelles et nobles idées qui se développaient rapidement en moi. Dans mon trouble, dans mon effroi, dans mon enivrement... moi, toujours si hardie, j'hésitais, je balbutiais... Un mot, un regard de lui, qui eussent approuvé le changement qui se manifestait en moi, m'auraient encouragée... il aurait pu lire dans mon âme, qu'il remplissait, qu'il transformait... Mais il me glaçait par son air ironique et froid, et je n'ai pu dire que quelques paroles sans suite... Pourtant, je n'avais jamais été plus sincère... jamais je ne m'étais senti d'instincts aussi élevés ! Hélas ! j'étais sans doute indigne de parler un si noble langage... Oh ! Mathilde, si la douleur est une expiation, vous me pardonnerez, car j'ai bien souffert ce jour-là !

— Oui, oui, je vous crois, malheureuse femme ! vous avez dû bien souffrir... — Mais ce n'est pas tout... Vous ne savez pas ce qui rend ma mort épouvantable ? — Mon Dieu ! parlez, parlez... — Oui... au moins, vous saurez cela, vous, et vous me plaindrez... Lorsque j'ai eu pris le poison, lorsque tout a été fini, lorsque je n'ai plus eu qu'à mourir, Dieu, dans sa terrible vengeance, m'a tout à coup révélé le seul moyen que j'aurais eu d'expier mes fautes, de mériter l'intérêt de celui pour qui je meurs, et l'estime de tous... — Comment cela ?... Mais, à cette heure, n'est-il plus temps ? — Non, non... il n'est plus temps... je le sens, ma fin approche... Et c'est là, oh ! c'est là ce qui rend ma mort affreuse ! s'écria cette malheureuse femme avec une explosion de sanglots. — Ursule.... Ursule... calmez-vous ! vous êtes si jeune ! tout espoir n'est pas perdu, peut-être... Dieu prendra en grâce vos bonnes résolutions... — Oh ! la vie, la vie, maintenant... cette vie que j'ai si criminellement sacrifiée ! Mon Dieu ! ce n'est pas pour moi que je vous la redemande ! s'écria-t-elle en joignant les mains avec désespoir, c'est pour cet homme si bon que j'ai indignement outragé... Et, je vous le jure, mon Dieu, à force de dévouement, de soumission, je lui ferai oublier les chagrins que je lui ai causés ! — Ursule, que dites-vous ?... Ces remords ?... — Comprenez-vous ? comprenez-vous ? Au lieu de terminer mes jours par un crime stérile, j'aurais dû venir, repentante, me jeter aux pieds de mon mari... aux pieds de sa mère ; ni lui ni elle n'auraient pu rester insensibles à un véritable repentir... J'aurais passé le reste de ma vie à le rendre heureux ! Et je le pouvais ! oh ! je le pouvais, j'en suis bien sûre, moi ! Et un jour, dans bien longtemps, quand j'aurais eu prouvé que j'étais devenue honnête et bonne, j'aurais peut-être osé dire à cet homme dont l'influence m'avait faite ainsi : — J'étais une créature indigne et misérable... je vous ai aimé, vous ne l'avez jamais su... mais cet amour ignoré m'a donné les vertus que je n'avais pas. Il y a en vous quelque chose de si grand... que de vous aimer, même en secret, c'est vouloir être digne de vous... Depuis que votre pensée est venue épurer mon cœur, tout ce qui m'entoure m'aime et me bénit... Mais, malheur à moi... il est trop tard ! s'écria-t-elle, vous voyez bien, il est trop tard ! — Ah ! c'est affreux ! m'écriai-je ; en effet, cette réhabilitation eût été belle et grande. — Oh ! n'est-ce pas, n'est-ce pas, qu'elle eût été belle et grande ? reprit Ursule avec exaltation. Vous me connaissez, Mathilde, vous savez si j'ai de la volonté, de l'énergie... Eh bien ! cette volonté, cette énergie, je l'aurais appliquée au bien... j'aurais été capable de tous les dévouements, de tous les héroïsmes, pour refaire à mon mari une vie heureuse et douce, pour mériter un jour l'estime austère de M. de Rochegune ; et il me l'aurait accordée, à moi, qui, grâce à lui, serais partie de si bas pour arriver si haut ! — Pauvre... pauvre Ursule ! lui dis-je avec un intérêt navrant. — Oh ! que vous êtes généreuse, de me plaindre, Mathilde !... N'est-ce pas qu'il est horrible de mourir si jeune, avec un tel avenir sous les yeux... de mourir abandonnée, méprisée, détestée de tous... lorsqu'on aurait pu vivre aimée, respectée ? N'est-ce pas que cela est affreux, et que c'est une terrible punition du ciel ?

L'infortunée, épuisée par cette dernière émotion, ne put achever ; sa voix s'altéra ; elle tomba en faiblesse... Depuis le commencement de cet entretien, mon aversion contre Ursule s'était presque évanouie devant la pitié qu'elle m'inspirait. L'amour qu'elle ressentait pour M. de Rochegune avait quelque chose de si touchant, de si élevé, il se manifestait en elle par une si haute pensée de réhabilitation, que je ne pouvais que déplorer avec cette malheureuse femme la fatalité qui l'empêchait d'expier ses fautes. Effrayée de la voir entre mes bras presque sans connaissance, j'appelai son mari, qui entra éperdu. Ursule respirait avec peine. Sa figure était contractée par une expression de douleur atroce... Cette crise s'apaisa peu à peu, mais déjà son visage se décomposait par les approches de la mort. Elle agitait faiblement ses mains autour d'elle, comme si elle eût voulu repousser de sinistres apparitions.

Enfin elle rouvrit les yeux, et dit d'une voix éteinte : — Mathilde... vous me pardonnez le mal que je vous ai fait ? — Oui, oui... je vous le pardonne... et Dieu aussi vous pardonnera en faveur de vos dernières pensées. — Mon ami, où êtes-vous ? je ne sais, mais il me semble que ma vue s'obscurcit, dit-elle en cherchant son mari d'un regard vague. — Ursule ! Ursule ! je ne veux pas que tu meures ! Ce n'est pas moi qui t'ai chassée sans pitié... non ! Oh ! ne m'accuse pas, ne m'accuse pas... c'est ma mère qui a été si impitoyable... c'est ma mère qui l'a voulu ! s'écria-t-il avec angoisse, c'est ma mère ! Malheur à moi ! malheur à elle !

A peine ces funestes paroles étaient-elles prononcées, que madame Sécherin parut à la porte que son fils avait laissée ouverte. La figure de cette femme austère était, comme toujours, pâle, inflexible, menaçante. Elle s'approcha lentement, avec une sorte de majesté formidable. — Un fils impie a osé maudire sa mère ! dit-elle d'une voix éclatante et courroucée. — Madame, ayez pitié de lui ! m'écriai-je, Ursule se meurt. — Sa mort est digne de sa vie... elle meurt par un crime ! — Grâce, madame, grâce ! dit Ursule en joignant les mains avec terreur, et en se dressant à demi, malgré sa faiblesse. — Pas de grâce pour vous ! reprit madame Sécherin.

Dominant Ursule de toute sa hauteur, elle accompagna ces paroles d'un geste, d'un accent, d'un regard si foudroyants, que son fils resta frappé de stupeur et d'épouvante, comme si la vengeance divine se fût manifestée à sa vue dans la personne de sa mère. —Grâce ! dit encore Ursule, grâce ! — M'avez-vous fait grâce, à moi, quand je vous disais : Pitié pour mon enfant !!!... — Oh ! je me repens... je me repens ! — Il est trop tard ! — Oh ! pardonnez-moi ! votre fils m'a pardonné... Mathilde m'a pardonné... — Pas de pardon pour l'adultère ! — Oh ! mon Dieu ! — Pas de pardon pour l'impie ! — Grâce ! — Pas de pardon pour le suicide !... — Ah ! je suis maudite ! s'écria Ursule en retombant presque sans mouvement sur son canapé. M. Sécherin, ayant vaincu sa première stupeur, s'écria d'une voix retentissante d'indignation : — Ma mère ! ma mère ! vous faites un martyr de cette femme. Dieu la prendra en pitié ! — Et votre martyre, à vous, insensé ! et mon martyre, à moi, combien ont-ils duré ? — Mais elle se repent, ma mère, mais elle se repent ! — Elle redoute le châtiment de ses crimes... c'est là son repentir. — Oui... comédie, comédie ! n'est-ce pas, ma mère ? — Oui, comédie ! oui, ces vains remords sont une comédie sacrilége jouée en face de la tombe qui l'attend.

Puis, s'adressant à Ursule avec une indignation croissante : — Par terreur d'une punition éternelle, vous vous repentez depuis quelques heures, vous ! Et, pendant trois ans, ce malheureux, renfermé dans la solitude que vous lui avez faite, n'a pas été un jour, une heure, sans verser des larmes de sang !... Vous vous repentez un jour, vous !... et pendant trois ans, moi qui n'ai que lui... moi qui ne vis que pour lui... j'ai vu, j'ai partagé ses tortures, parce qu'une mère endure tous les maux dont elle ne peut pas consoler son enfant !... Et, parce que vous venez crier : Grâce !... tant de tourments seraient oubliés ! Comment ! les uns auraient vécu de joies mondaines et de plaisirs adultères, pendant que les autres vivaient de pleurs et de désespoirs solitaires... et, parce que l'indigne créature qui a causé tous ces maux renierait le passé qui l'épouvante... bourreaux et victimes deviendraient égaux devant le Seigneur ? Non, non, pas de pitié pour vous sur la terre, pas de pitié pour vous dans le ciel !

M. Sécherin allait répondre. Ursule lui prit la main, et dit, en tournant avec peine sa tête du côté de sa belle-mère : — Hélas ! madame, que puis-je faire, sinon me repentir ?... Puis-je vaincre mes terreurs ?... ai-je donc eu tort, mon Dieu ! de vouloir, avant de mourir, demander pardon à ceux que j'avais offensés ? Que peut faire une malheureuse créature que tout abandonne sur la terre, que tout menace dans l'éternité... si ce n'est d'offrir en expiation tout ce qu'elle peut offrir... la sincérité de ses remords ?... Je vous ai fait bien du mal, madame... et aussi à votre fils, le meilleur des hommes... et aussi à Mathilde, qui avait été pour moi une sœur... ma vie a été bien coupable... ma fin est criminelle... je suis maudite par vous... mon père apprendra ma mort sans regrets... le monde dira que je suis justement punie... — Oui, oui... justement punie ! répéta madame Sécherin d'une voix dure et légèrement altérée. — Je ne dis pas cela pour me plaindre... Seulement, madame, vous si sévère, mais si équitable... songez que, toute petite, j'ai été confiée à la plus méchante des femmes... Oh ! par pitié, songez que pendant mon enfance, pendant ma jeunesse, cette femme a développé en moi les plus mauvais penchants : la haine, la jalousie, l'hypocrisie.... — Votre cousine aussi a été élevée par cette abominable femme..... comparez sa vie à la vôtre !

Il n'est pas de secret pour celui qui est là-haut. — PAGE 174.

Ursule ne me laissa pas le temps de répondre, et reprit doucement, pendant que son mari l'écoutait dans une sorte de douloureuse adoration : — Mon naturel était aussi mauvais que celui de Mathilde était bon. C'est pour cela que j'aurais eu besoin de nobles exemples... de sévères enseignements. Peut-être mes fautes sont-elles dues à ma funeste éducation...car, je le sens, j'aurais pu être meilleure que je ne l'ai été, dit-elle en me jetant un triste regard d'intelligence. Puis elle reprit : — Ah ! si j'avais pu vivre ! ce n'est pas par un vain repentir que j'aurais réparé le mal que j'ai fait ! Mais il est trop tard... trop tard ! Cela est vrai, madame. Dieu a voulu qu'une mort criminelle terminât une vie coupable... personne ne priera pour moi, excepté les deux êtres que j'ai le plus outragés au monde ! Les traits de madame Sécherin semblèrent perdre un peu de leur impassible dureté. Au lieu de jeter sur Ursule des regards courroucés, elle la contempla pendant quelques instants avec une sombre attention, peut-être émue malgré elle à l'aspect de cette malheureuse femme, qu'elle avait laissée dans toute la fleur de la jeunesse et de la beauté, dans toute la fougue de son caractère altier, audacieux, et qu'elle retrouvait luttant contre une si terrible agonie.

Ursule ne put supporter le regard fixe et pénétrant de sa belle-mère, toujours debout et muette à son chevet. Elle prit la main de son mari, qui pouvait à peine étouffer ses sanglots, et lui dit d'une voix de plus en plus affaiblie : — Ma vie et mes fautes ont causé quelquefois... un refroidissement passager entre votre mère et vous, mon ami ; c'est mon plus douloureux remords. Faites... oh ! je vous en supplie, que je sois au moins délivrée de celui-là. Je m'en irai moins malheureuse si je vous

sais une consolation que jusqu'ici vous avez pu méconnaître. Alors, vous voyant redevenu bon et tendre fils comme vous l'étiez, comme vous l'auriez toujours été sans moi, peut-être votre mère ressentira-t-elle un peu de pitié... en pensant à moi, qu'elle n'a pas cru devoir pardonner, à moi qui aurais vu mon heure dernière avec moins d'épouvante, si ses mains vénérables m'eussent bénie !... Mon ami... en ce moment solennel... faites-moi cette promesse sacrée... je vous en supplie... — Oh ! je le jure... je le jure... dit M. Sécherin, éperdu de douleur. — Mais cette malheureuse ne peut pourtant pas mourir ainsi ! s'écria tout à coup madame Sécherin, dont les traits exprimaient enfin une pitié si longtemps combattue. Elle ne peut pas mourir sans prières et sans prêtre ! — L'Église repousse de son sein les suicides... je n'ai pas osé demander un prêtre, dit Ursule d'une voix basse et tremblante. Madame Sécherin s'agenouilla lentement près de sa belle-fille; deux larmes sillonnèrent ses joues ridées; elle joignit les mains en disant : — Seigneur... Seigneur... son repentir égale ses fautes... Je ne me sens plus la force de haïr... Puissiez-vous lui pardonner comme je lui pardonne !... — Ma mère... ma mère... oh ! ma vie... toute ma vie... je le jure ! s'écria mon cousin. Et, sans pouvoir rien ajouter, il couvrit de larmes et de baisers les mains de madame Sécherin. La figure d'Ursule rayonna un moment de surprise et de joie. Elle s'écria : — Oh mon Dieu ! vous aurez pitié de moi... elle m'a pardonné ! — Et je te bénirai, pauvre malheureuse femme ! et je prierai pour toi... car on t'a perdue... oui... je veux le croire... je le crois... ton cœur aurait été bon si on ne t'avait pas pervertie si jeune. Et madame Sécherin prit la tête d'Ursule entre ses deux mains tremblantes, et la baisa au front. — Oh ! permettez-moi... une fois... pour la première et pour la dernière fois... de vous appeler... ma mère... A cette heure, ce mot serait si doux à mes lèvres... Il me semble qu'il m'aiderait à mourir avec moins d'amertume... — Oui... je suis ta mère... Mon cœur se déchire aussi à la fin ! s'écria madame Sécherin avec une profonde émotion. Moi aussi j'ai des regrets, et il n'est plus temps ; peut-être me suis-je montrée trop inflexible... j'aurais dû te traiter comme ma fille... et ne pas te fermer à jamais la voie du salut par une sévérité trop grande. — Oh ! ma mère... vous avez sauvé mon âme du désespoir... à mon heure dernière... oh ! ma mère... je vous laisse votre fils... digne de votre tendresse... dit Ursule. — Oh ! oui... ici je le jure... ma vie... ma vie entière sera partagée entre ton souvenir et mon adoration pour ma mère, s'écria M. Sécherin ; mais Dieu ne permettra pas maintenant que tu meures. . il te donnera le temps de réparer tes fautes. . de me rendre heureux... il aura pitié de moi, qui ai tant souffert, et de ma pauvre mère, qui a tant souffert aussi. Maintenant que tu es sa fille .. qu'elle t'a pardonné... maintenant que nous pouvons être tous heureux, Dieu ne voudra plus que tu meures... n'est-ce pas, ma mère?

Seigneur... Seigneur... son repentir égale ses fautes... Je ne me sens plus la force de haïr.

Les forces d'Ursule étaient épuisées. Cette dernière secousse l'acheva. — Ma mère, dit-elle d'une voix mourante, je voudrais... appuyer... ma tête... sur votre... sein... Madame Sécherin se pencha sur le canapé, souleva un peu les épaules d'Ursule, et la serra dans ses bras. — Mon ami... votre main... Mathilde... la tienne. Hélas ! elle était glacée, sa pauvre main défaillante. Elle n'eut pas la force de serrer la mienne. Ursule reprit en s'affaiblissant de plus en plus : — Maintenant... adieu... et pour jamais... adieu... Pardonnez-moi mes offenses, ma mère... mon ami... Mathilde... Priez pour moi. — Ma fille... ma fille... je te bénis... s'écria madame Sécherin d'une voix solennelle en posant ses mains vénérables sur le front d'Ursule. Ursule mourut. M. Sécherin, après des transports de désespoir furieux, tomba dans un état d'insensibilité, d'anéantissement complet. Il semblait ne rien voir, ne rien entendre ; il agissait machinalement et sans dire une parole. J'aidai madame Sécherin à rendre à Ursule un dernier et funèbre devoir. Nous passâmes la nuit en prières auprès de son cercueil. Le père d'Ursule n'avait jamais voulu la revoir depuis qu'elle avait quitté son mari, et il était parti depuis longtemps pour un voyage en Allemagne. Voulant, de peur de scandale, ne pas ébruiter cette sinistre mort, et ne sachant à qui m'adresser pour les tristes formalités du décès, je priai le docteur Gérard, dont j'avais déjà éprouvé la discrétion, de se charger de ce pénible soin.

Ainsi qu'Ursule m'en avait priée, je brûlai les papiers que je trouvai dans son secrétaire. A la dimension de l'enveloppe, il me parut qu'elle devait renfermer aussi les feuillets de l'album sur lequel ma cousine avait écrit quelques détails de sa vie, et dont M. Lugarto m'avait envoyé une copie, due sans doute à l'infidélité de la femme de chambre d'Ursule. Cette fille, créature de M. Lugarto, avait-elle abandonné sa maîtresse depuis ou avant son empoisonnement ? je l'ignorais. Heureusement pour M. Sécherin, il resta dans un complet égarement, absolument étranger à ce qui se passait autour de lui. Sa mère le conduisit dans la chambre d'Ursule ; il s'assit sur son lit les bras croisés, les yeux fixes, et resta ainsi longtemps muet, immobile. Pourtant il vint plusieurs fois la nuit, pendant que nous priions avec sa mère, s'agenouiller comme nous ; mais il semblait nous imiter machinalement et ne pas comprendre ce qu'il faisait : son regard était toujours égaré, ou il s'en retournait dans sa chambre sans dire une parole. Vers le matin, tombant de fatigue et de sommeil, il s'endormit dans un fauteuil. Usant de son droit avec une rigueur peut-être extrême, l'Église avait refusé de recevoir le corps d'Ursule, qui fut directement conduit au cimetière. Je ne voulus pas quitter cette triste demeure avant que tout ne fût accompli. De ma vie, oh ! de ma vie je n'oublierai ce tableau déchirant. C'était au milieu de l'automne, par une matinée sombre, voilée de brouillard. Une dernière fois, madame Sécherin et moi, nous allâmes prier près de ce pauvre cercueil exposé dans une espèce d'antichambre du rez-de-chaussée obscur

90 Paris. — Imprimerie Schneider, rue d'Erfurth, 1.

et délabré qui s'ouvrait sur le petit jardin inculte. Il n'y avait là ni prêtre, ni eau sainte, ni chapelle ardente... rien enfin ne voilait l'horrible nudité de cette mort. Au dehors un silence profond, seulement interrompu par le sifflement du vent qui gémissait à travers les arbres, dont les feuilles jaunies, emportées par de fortes rafales, venaient tomber jusqu'à nos pieds. Hélas ! malgré moi, malgré la lugubre solennité de cette scène, je ne pus m'empêcher de songer que la dernière fois que j'avais rencontré Ursule, c'avait été dans une fête, où je l'avais vue éclatante de jeunesse et de beauté, ravissante d'esprit, de grâce et de charme... environnée d'hommages. . . . . .

Blondeau, que j'avais envoyé chercher, vint nous avertir que la funèbre voiture était arrivée. Je ne pus retenir mes sanglots. Je baisai pieusement le cercueil, et je rentrai avec madame Sécherin et Blondeau dans l'intérieur de l'appartement. Nous entendîmes des pas confus, quelques voix grossières, qui se turent un moment, puis une marche pesante, mesurée, et enfin le roulement sourd d'une voiture qui s'en allait lentement. Je voulus jeter un dernier regard d'adieu aux restes d'Ursule. Je soulevai le coin d'un rideau. Je vis le char mortuaire s'éloigner seul, tout seul, personne ne l'accompagnait. Il disparut, et puis ce fut tout. Il y eut un moment horrible. Le bruit sourd de cette funèbre voiture sembla retentir jusqu'au fond du cœur de M. Sécherin. Il sortit de sa stupeur, jeta autour de lui des yeux égarés ; puis, se rappelant sans doute l'affreuse vérité, il tomba dans les bras de sa mère en poussant un cri déchirant. . . . . .

Aucun prêtre ne dit une dernière prière sur la fosse béante qui attendait cette infortunée, et qui fut comblée sur elle. Malheureuse Ursule... malheureuse victime de l'infernale méchanceté de mademoiselle de Maran, qui avait faussé, perverti cette nature énergique et puissante, afin d'en faire sûrement l'instrument de sa haine contre moi ! Pauvre Ursule ! Oui, car, malgré ses égarements, il y avait en elle de généreux instincts : une âme capable d'éprouver si noblement l'amour ne peut pas être à tout jamais corrompue. Oh ! oui, ce fut un affreux malheur pour elle d'avoir eu la pensée de sa réhabilitation alors qu'il était trop tard pour l'accomplir. Oui... Ursule eût marché avec sa persévérance et sa fermeté habituelles dans cette voie honorable et élevée ; elle eût appliqué au bien tout le charme de sa séduction, toute l'énergie de son caractère. La malheureuse femme le disait bien : « Il n'y a qu'une volonté divine et vengeresse qui puisse faire briller un tel avenir à nos yeux, alors que la tombe va nous engloutir. »

Ce jour-là, avant de rentrer chez moi, j'entrai à Saint-Thomas-d'Aquin ; j'allai à la sacristie ; j'y trouvai heureusement un prêtre, je le priai de dire une messe pour le repos de l'âme d'Ursule, et j'y assistai. Hélas ! en sortant de l'église, mes yeux se remplirent encore de larmes à l'aspect du bénitier où Ursule et moi, étant enfants, nous prenions l'eau sainte. Dans cette église, Ursule avait fait sa première communion avec moi.

CHAPITRE LXXXV.

Les regrets.

M. Sécherin retourna à Vouvray avec sa mère. Tous deux étaient venus me voir avant leur départ ; mon cousin, toujours plongé dans un sombre désespoir, parla peu ; en me quittant, il me dit à voix basse et d'un air de farouche inquiétude : — Pourvu qu'on ne me tue pas votre mari avant la mort de ma mère !... Ah ! c'est attendre bien longtemps la vengeance !... Il ne me laissa pas le temps de lui répondre, et alla reprendre le bras de madame Sécherin. Toute sa haine s'était concentrée sur mon mari. Cela ne pouvait être autrement : Ursule avait rejoint ce dernier à Paris ; aux yeux du monde, comme aux yeux de M. Sécherin, M. de Lancry était le véritable auteur de la perte de ma cousine. J'ai oublié de dire que mon mari s'était absenté pour un voyage de quelques jours ; il ne revint à Paris que le surlendemain de la mort d'Ursule. Je ne savais pas quelles seraient ses intentions à mon égard lorsqu'il aurait appris ce cruel événement. Je ne pouvais faire aucun projet ; j'étais désormais en sa puissance. Mon retour volontaire auprès de lui avait à jamais rivé ma chaîne ; pourtant ses dernières espérances détruites par le suicide d'Ursule, quel intérêt pouvait-il avoir à me garder auprès de lui ? Je comptais d'ailleurs sur un moyen que je croyais presque infaillible pour obtenir ma liberté.

Deux jours après le funeste événement, M. de Lancry entra un matin chez moi. — Eh bien ! me dit-il, vous devez être ravie, vengée ! — Pourquoi cela, monsieur ? — Votre ennemie acharnée... Ursule... n'est-elle pas morte ? . Ç'a a dû être un beau jour pour vous que celui-là !.. » — Je lui ai pieusement fermé les yeux, monsieur... Son repentir m'a fait tout oublier... — Oh ! certes, dit-il avec un sourire amer, le pardon des injures, c'est fort édifiant, et votre cousine vous avait donné de quoi exercer votre magnanimité... Je restai stupéfaite, épouvantée en entendant mon mari parler ainsi d'une femme pour laquelle il avait tout sacrifié... Ses traits, loin d'exprimer le désespoir, révélaient... oserai-je le dire !... une sorte de sombre satisfaction... Je n'étais pas à la fin de mes étonnements. Le cœur humain est un effrayant abîme Après s'être promené quelques moments en silence, il reprit d'abord avec une ironie sanglante, puis bientôt avec une exaltation croissante et furieuse : — Morte à vingt-cinq ans... morte dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Ah ! moi aussi je suis bien vengé !... — Ce que vous dites là est horrible. Elle ne m'a jamais fait que du mal à moi... et je l'ai pleurée. — Vous l'avez pleurée ! Cela fait honneur à votre sensibilité, madame, et prouve de reste que les chagrins que vous affectiez, à propos de mon infidélité, étaient exagérés. — Ah ! monsieur...

— Mais moi qui sais ce que cette femme infernale m'a fait souffrir... mais moi qui n'ai pas votre générosité... je dis : — Ursule est morte... tant mieux !! je suis débarrassé de mon mauvais génie... elle ne sera plus à moi... mais elle ne sera plus à personne !! Je n'aurai plus à endurer les atroces contraintes d'une jalousie que je n'osais pas même exprimer, tant cette femme m'imposait... tant je redoutais l'amertume de ses sarcasmes ! Je ne serai plus tourmenté de cette idée fixe, brûlante, douloureuse : Où est-elle ?... que fait-elle ? je n'aurai plus de ces accès de désespoir frénétique qui me transportaient, lorsque depuis ma ruine je me disais : — A cette heure, peut-être, elle se rit de moi avec un rival heureux et riche... à cette heure, au sein du luxe et des plaisirs... elle se moque du niais qui, pour elle, s'est réduit à la misère. Ursule est morte ! je suis donc enfin délivré d'une préoccupation incessante, odieuse, implacable comme un défi jeté à ma destinée. Oui, car j'aimais cette femme comme j'aimais le jeu !! oui, comme le jeu... elle était pour moi une source inépuisable d'émotions poignantes, désordonnées : la crainte, la rage, la haine, l'espoir, l'orgueil, l'extase du triomphe après des journées d'attente et d'espoir cent fois trompées. C'était comme le jeu, vous dis-je ! Ainsi qu'on risque des monceaux d'or sur une carte, je risquais des sommes immenses sur un de ses sourires ! et comme au jeu, jamais les rares joies du gain ne compensaient pour moi les angoisses, les fureurs de la perte !! Ursule est morte !! je suis donc libre, enfin ! Sans paraître stupide à mes propres yeux, je pourrai regretter un jour, non ses qualités, mais ses infernales séductions ! Ursule est morte... bien morte ! depuis longues années je n'ai éprouvé un pareil épanouissement de l'âme !!... C'en est donc fait de cette puissance mystérieuse, inexplicable, qui m'accablait, qui me brisait, qui m'anéantissait, qui me rendait faible, lâche, idiot !... Ursule est morte... je suis libre... je suis libre !... je ne serai plus le stupide et obéissant esclave de cette volonté de fer contre laquelle, moi, si ferme toujours, je n'avais ni le pouvoir ni la force de lutter. Je ne m'indignerai plus de ma faiblesse invincible et abhorrée. Ursule est morte ! Il est donc éteint, à jamais éteint, ce regard implacable qui me fascinait, qui ne me laissait que la faculté d'exécuter en tremblant les désirs insensés de cette femme !!... Elle est morte !... Je n'entendrai plus sa voix altière et moqueuse, car cette horrible créature était la raillerie et l'insulte incarnées ! Lorsque par ses outrages elle avait mis à vif et à sang toutes les plaies de mon amour-propre et de mon orgueil, lorsque seul je me débattais sous les douleurs atroces de cette torture morale, il me semblait entendre au loin son rire insolent répondre à mes imprécations. Elle est morte, enfin, elle est morte ! Béni soit donc Dieu qui la renvoie aux enfers... car elle fait croire à Dieu en faisant croire au démon !!...

Je n'avais pas pu trouver une parole. Mon effroi avait augmenté avec les éclats de joie sauvage et féroce qui transportaient M. de Lancry. Telle devait être la fin de son fatal amour. Tels étaient les regrets que cette malheureuse femme devait laisser après elle. Pendant quelque temps encore M. de Lancry marcha avec agitation, puis il s'arrêta devant moi. — Et quel était le riche heureux.... ou l'heureux riche qui vivait avec elle lorsqu'elle est morte ? — Elle est morte pauvre et abandonnée de tous, monsieur. — C'est qu'elle a voulu être pauvre, car l'argent ne me manquait pas quand elle m'a quitté. Pourquoi, depuis notre séparation, m'a-t-elle écrit souvent pour me donner des rendez-vous..... auxquels elle ne venait jamais ? se dit mon mari en se parlant à lui-même. Puis il ajouta en s'adressant à moi, avec un sourire dédaigneux : — Vous voulez sans doute faire l'ennemie généreuse pour rester fidèle à votre rôle de femme supérieure, de femme sublime... Eh bien ! pour rendre votre générosité plus méritoire encore, je suis content de vous apprendre qu'Ursule vous haïssait si fort, que c'est à son instigation que je vous ai ordonné de revenir chez moi. — Le motif qui vous avait imposé cette obligation n'existant plus, monsieur, vous me permettrez sans doute maintenant de vivre seule. Si odieuse qu'elle fût, vous aviez au moins une raison pour me retenir près de vous, tandis que maintenant.... — Maintenant j'ai une autre raison de vous retenir, me dit-il brusquement avec un sourire méchant.

Je crus comprendre où il voulait en venir. Il m'avait plusieurs fois parlé de mes diamants. Bien décidée à les lui abandonner en partie s'il me rendait la liberté avec les garanties suffisantes, c'est-à-dire par une séparation légale, je crus pourtant prudent d'attendre cette demande de sa part, au lieu de la provoquer. — Je ne comprends pas, monsieur, lui dis-je, pour quelle raison vous me garderiez plus longtemps près de vous. Tout à l'heure, en énumérant vos griefs contre Ursule, vous n'avez pas dit que ce funeste amour vous avait rendu envers moi d'une cruauté inouïe. Je ne vous fais pas un reproche, monsieur ; je préfère cette indifférence, elle me fait espérer que vous ne mettrez aucun obstacle sérieux à notre séparation. — Vous vous trompez, madame... je refuse justement de vous laisser libre à cause de mon indifférence à votre sujet... oui, de mon indifférence... pour ne pas dire plus. — La

haine sans doute, monsieur? — Eh bien! oui, madame, la haine! Au point où nous en sommes, vous devez tout savoir. Oui, maintenant j'ai de la haine contre vous. Cela vous étonne?... Ecoutez-moi... vous apprendrez ce que je vous suis, ce que vous m'êtes; alors vous ne me ferez plus de demandes ridicules, alors vous ne vous bercerez plus d'espérances chimériques. Résumons les faits. Vous m'avez apporté une belle fortune, vous étiez un ange de douceur, de résignation et de vertu... je vous ai épousée... sans amour... Il s'agit à cette heure de parler avec franchise. — Il y a longtemps, monsieur, que vous ne dissimulez plus. Mais à quoi bon?

— Vous allez le savoir, me dit-il en m'interrompant. Je vous ai donc épousée sans amour; vous étiez une riche héritière, j'ai joué mon rôle en vous débitant le phébus qu'on débite en pareil cas. Vous m'avez cru parce qu'il vous plaisait de me croire; vous étiez charmante, notre lune de miel s'était levée et a duré ce qu'elle a pu durer. L'amour passé... il m'était resté pour vous une sorte de douce compassion... vous étiez bonne, soumise, résignée; pour rien vous pleuriez, cela n'était pas gai... mais cela était attendrissant, et me touchait quelquefois si vivement, que, lors des obsessions de Lugarto, j'ai tout risqué pour vous délivrer de cet... infidèle ami. Plus tard, lors de vos jalousies contre Ursule, l'état toujours intéressant dans lequel vous vous êtes trouvée, vos larmes, votre profond chagrin, votre amour qui ne faiblissait pas... tout cela m'a encore apitoyé... Vous l'avez vu, j'ai eu quelques bons et honnêtes retours, même quelques vertueuses résolutions; mais alors vous étiez encore riche, mais alors vous étiez toujours humble, toujours tendre et aimante. — Vous avez tout fait, monsieur, pour anéantir cette richesse et cet amour.

— En effet, vous n'avez plus ni amour ni richesse. C'est là justement où je veux en venir. Les temps ont donc changé : de votre fortune, il ne reste rien; que ce soit de votre faute ou non, il n'importe, le fait existe; vous êtes ruinée. Ce n'est pas tout; non-seulement vous êtes ruinée, mais vous ne m'aimez plus, et vous en aimez un autre; non-seulement vous en aimez un autre, mais vous m'exécrez, mais vous avez amenté contre moi toutes les prudes de votre connaissance! Or, franchement, à cette heure, qu'êtes-vous donc pour moi? Une femme pauvre, hostile, et d'une vertu au moins douteuse; il vous reste votre beauté, c'est vrai... mais je ne vous ferai pas l'injure de la compter pour quelque chose. Aux termes où nous en sommes maintenant, madame, je vous demande ce que vous pouvez raisonnablement attendre de moi, si, comme cela se doit et se fait... on mesure les égards à la valeur des gens? — Vous êtes parfaitement logique, monsieur; je terminerai, si vous le voulez, l'exposé de votre situation envers moi. Si j'étais seulement pauvre, soumise et dévouée à vos moindres volontés, vous me feriez peut-être la grâce d'être seulement indifférent à mon égard; mais comme le hasard m'a appris vos bassesses, comme j'ai acquis le droit de vous mépriser ouvertement, votre haine a remplacé l'indifférence.

— Vous déduisez et vous analysez à merveille, madame : je n'aurais pas mieux dit. Oui, quoique ruinée, vous auriez pu obtenir de moi... peut-être de l'intérêt, probablement de la compassion... et assurément de l'indifférence... mais il fallait toujours rester aimante et résignée. — Vous êtes généreux... monsieur... — Non, madame... mais je suis fort original. Je ne vous aimais pas d'amour, soit, mais il me plaisait de me voir adoré par vous; aussi... platonique ou non, votre liaison avec Rochegune, et surtout le choix de cet homme, que j'ai toujours exécré, a fait à mon orgueil une blessure incurable; cette blessure s'est envenimée jusqu'à causer ma haine violente contre vous... Vous me direz que Rochegune s'est outrageusement moqué de vous... son mariage le prouve de reste; mais cela ne me venge pas, moi, et il me reste un terrible compte à régler avec vous, madame. — Je vous sais gré de cette confiance, monsieur; c'est me dire que je dois de votre part m'attendre à tout.— A peu près, madame.— De la sorte, monsieur, les questions les plus délicates peuvent se poser nettement... Selon votre droit, vous avez fait vendre tout ce qui meublait le pavillon que j'occupais chez madame de Richeville, mon argenterie, mes tableaux; vous avez dissipé cet argent, je le suppose, car jusqu'ici j'ai vécu de quelques économies qui me restaient, et qui sont épuisées. Puis-je savoir, monsieur, vos projets pour l'avenir?

— Non, madame.— Vous persistez à vouloir me garder près de vous? — Oui, madame. — Malgré la mort d'Ursule? — Malgré la mort d'Ursule.— Et quels seront mes moyens d'existence, monsieur? — J'y pourvoirai.— Vous y pourvoirez!... Comment cela, monsieur? — Que vous importe, madame! — Il m'importe beaucoup, monsieur! Il y a des ressources que je ne partagerais jamais avec vous... celles de la bassesse... — Madame!!!... mais je me contiens... Pour me parler ainsi dans ce moment, il faut que vous soyez folle...— Je ne suis pas folle, monsieur; je vais être forcée de vous dire à peu près ce que je vous ai déjà dit lors de notre première entrevue chez moi. — Si c'est une redite... à quoi bon, madame? — Je veux au moins essayer de me délivrer de l'horrible chaîne qui pèse sur moi, monsieur... c'est bien naturel. Vous vous êtes souvent informé près de moi de ce qu'étaient devenus mes diamants? — Oui, madame. — Mes diamants valent?... — Cinquante mille écus environ. — Eh bien! monsieur, la moitié de cette somme est à vous si vous voulez consentir à une séparation légale... le reste me suffira...— Je vais, comme vous, madame, tomber dans les redites : je ne veux pas de la moitié du prix de vos diamants, et je veux vous garder avec moi. — Mais, monsieur... je ne puis pourtant... vous offrir davantage... il faut bien que je vive, moi...— Vous m'offririez les cinquante mille écus, que je refuserais.

Une idée effrayante me traversa l'esprit. — Monsieur, vous avez comme moi de nombreuses preuves de la présence de M. Lugarto à Paris. — Après, madame? — Vous avez mille motifs de haïr cet homme, je le sais... mais vous aimez l'argent... presque autant que vous m'exécrez, monsieur.— Après, madame? — Cet homme est bien riche, monsieur... comme vous, il me hait!... comme vous, il a un terrible compte à régler avec moi. — Après, madame? — Réduit comme vous l'êtes à la détresse, si vous refusez la somme que je vous offre, c'est que vous avez d'autres espérances. — Après, madame? Exaspérée par cet horrible sang-froid, par mon indignation, par mon effroi, je m'écriai : — Eh bien! monsieur, je vous crois capable de tout envers moi, si M. Lugarto... vous paye pour me garder près de vous... plus cher que je ne puis vous payer pour me délivrer de vous! M. de Lancry me jeta un regard lent et cruel, mais sa physionomie ne trahit pas la moindre émotion.— Vous ne manquez pas d'une certaine perspicacité, madame... et je vous plains... C'est un don funeste; il nous donne la prévision des malheurs, et non le pouvoir de les éviter. Je vous l'avouerai donc, il se peut que vos craintes ne soient pas exagérées... Mais que pouvez-vous faire?... Pour vous donner une idée de l'obéissance passive à laquelle vous êtes réduite, supposez que demain matin vous voyiez arriver à votre porte une berline de voyage : je vous offre mon bras, je vous fais monter en voiture, en vous ordonnant de laisser ici votre éternelle Blondeau, bien entendu. — Je refuserais de partir, monsieur, et de me séparer d'une femme dont je connais la fidélité à toute épreuve...

— Vous refuseriez, soit; mais de par la loi, qui vous aurait bien obligée de me suivre ici, rue de Bourgogne, vous seriez obligée de me suivre partout où bon me semblera... Continuons la supposition. Nous nous mettons en route : à cinq ou six relais d'ici, nous retrouvons un de mes plus anciens amis ou ennemis... peu importe... il me plaît d'en faire mon compagnon de voyage... Qu'avez-vous encore à dire?... La loi limite-t-elle le nombre et le choix de mes amis? La loi m'interdit-elle le pardon des injures? Je vous dis cela dans le cas où, par exemple, il s'agirait de Lugarto... Vous êtes épouvantée... vous n'avez rien à répondre, c'est tout simple. Je continue ma supposition... Nous sortons de France et nous allons habiter une magnifique villa que possède Lugarto à Florence. Qu'avez-vous encore à objecter?... Rien... Il me plaît de m'établir en pays étranger, vous devez me suivre, toujours me suivre... La loi tiendra-t-elle compte de vos antipathies?... Vous voyez donc que vous êtes folle en parlant de vos volontés. Il vous est défendu d'avoir des volontés; vous ne pouvez qu'obéir aux miennes, qui sont votre destinée, telle que l'a voulu la haine de votre tante. Et, voyez le hasard... il se trouve justement qu'au moment où mademoiselle de Maran, accablée par l'âge et les infirmités, ne pouvait plus vous poursuivre avec la même énergie, vous avez pris comme à tâche de m'irriter contre vous, et de tout faire pour m'exaspérer! Vous dites que j'aime beaucoup l'argent, madame, et que je suis capable de tout, pourvu que l'on me paye... Vous avez raison : la prodigalité a cela de bon ou de fâcheux, que c'est un vice immortel. J'aurais à cette heure autant de plaisir à mener de nouveau une vie splendide que si je ne faisais que d'entrer dans le monde. Le jeu, les chevaux, les femmes, la table, le luxe, j'aime encore tout cela avec l'ardeur d'un enfant de dix-huit ans, avec une ardeur d'autant plus dévorante, que mon inconcevable passion pour votre infernale cousine m'empêchait de jouir des prodigalités dont je l'entourais : c'était un festin que je donnais et auquel je ne prenais point part : en un mot, celui qui à cette heure me mettrait à même de sacrifier largement à mes idoles chéries, non plus ici, mais ailleurs, car j'ai Paris en horreur; en un mot, celui-là qui, à sa générosité sans bornes, ne mettrait d'autre condition que celle de vous traîner à ma suite, à celui-là je dirais : Oui, oui, mille fois oui, celui-là fût-il Lugarto! Tout ceci vous étonne un peu... méditez ce langage à votre aise; consultez même vos gens de loi si vous le voulez, et vous verrez que, quel que soit l'avenir que le sort vous réserve, il faudra vous y soumettre aveuglément... Il est impossible, j'espère, d'agir plus franchement que je ne le fais... En un mot, et pour vous laisser sur une idée agréable, je vous préviens qu'il est fort possible que les susdits projets de voyage se réalisent très-prochainement... après-demain, peut-être...

En disant ces mots, M. de Lancry me laissa seule.

CHAPITRE LXXXVI.

La Sainte-Claire.

Mon entretien avec M. de Lancry, l'effroi que me causèrent ses menaces, déterminèrent sans doute l'explosion d'une maladie dont le germe existait en moi. Depuis assez longtemps je souffrais d'une fièvre lente, toujours négligée; les événements s'étaient tellement pressés, j'avais été forcée d'y prendre une part si active, toutes mes facultés avaient été si violemment surexcitées depuis la première maladie d'Emma jusqu'à son

mariage et jusqu'à la mort d'Ursule, que je n'avais pour ainsi dire pas eu le temps d'être malade. Et puis enfin... par cela même que mon sacrifice avait été grand... qu'il me comptait peut-être aux yeux de Dieu, il n'en avait été... il n'en était que plus douloureux... Mon amour pour M. de Rochegune n'avait rien perdu de sa force... ma seule consolation était dans les assurances qu'il me donnait que ce sentiment demeurait unique dans son cœur. Je devais tôt ou tard me ressentir de tant de chagrins ; je sentais déjà sourdre en moi une grande indisposition ; je disais à ma pauvre Blondeau, qui s'étonnait de mon courage : — Ne te réjouis pas encore ; dès que je n'aurai plus de vives préoccupations, je crains une violente réaction du physique sur le moral ; jusqu'à présent je me suis soutenue par mon énergie, j'ai peur que cette force factice ne me manque tout à coup. Je ne me trompais pas ; seulement cette secousse fut amenée, non par la cessation de mes inquiétudes, mais par ma dernière conversation avec M. de Lancry. Ainsi s'expliquait le sens d'un passage d'une des lettres de M. Lugarto, où il me disait qu'il créerait à mon mari d'impérieuses raisons de ne pas m'abandonner, et que l'avenir devait m'épouvanter.

M. de Lancry était sans ressources : M. Lugarto lui offrait sans doute beaucoup d'argent pour le forcer à m'emmener avec lui ; je n'ose dire toutes mes frayeurs à cette pensée, connaissant la dégradation où était tombé M. de Lancry, son amour de l'or, sa haine contre moi, et surtout l'atroce méchanceté de M. Lugarto, qui, depuis si longtemps, me poursuivait de sa vengeance. Je n'en doute pas, ces nouvelles frayeurs me causèrent une dernière commotion à laquelle je ne pus résister. A peine M. de Lancry m'eut-il quittée, que je tombai dans d'horribles convulsions suivies d'une violente fièvre cérébrale. Je fus, à ce que me dirent Blondeau et le bon docteur Gérard, pendant quinze jours dans un état désespéré. M. de Lancry disparut le surlendemain du jour où j'étais tombée malade, en laissant une lettre pour moi dans laquelle il m'annonçait brièvement que ma maladie changeait tous ses projets, et qu'il allait voyager en Italie. Cette preuve de cruelle insensibilité ne m'étonna ni ne m'affecta. Ma pauvre Blondeau avait écrit à madame de Richeville l'état alarmant dans lequel je me trouvais. Cette excellente amie était aussitôt revenue à Paris avec Emma et M. de Rochegune. On ne pouvait songer à me transporter hors de mon petit appartement de la rue de Bourgogne. Madame de Richeville s'y établit, et ne me quitta que lorsque je pus aller avec elle passer à Maran le temps de ma convalescence. Chaque jour Emma resta plusieurs heures auprès de moi, jusqu'à ma complète guérison. Je n'ai pas besoin de dire de quelles tendres attentions je fus entourée, et par quel admirable dévouement Emma me prouva sa reconnaissance de ce que j'avais fait autrefois pour elle. Ma fièvre cérébrale s'était compliquée d'une fièvre pernicieuse, dont la guérison dura environ quatre mois. Je ne pus partir pour Maran qu'à la fin de l'hiver.

Vers le milieu de l'été de 1837, j'habitais donc cette terre ; j'étais sinon complétement rétablie, du moins hors de convalescence. Il me restait une grande pâleur, beaucoup de faiblesse, et une extrême sensibilité nerveuse. Le docteur Gérard avait regardé comme absolument indispensable que j'allasse passer l'automne et l'hiver suivants dans le Midi. J'étais revenue à Maran avec de bien tristes ressouvenirs ; j'y avais tant souffert ! Mais, depuis ma convalescence, madame de Richeville y habitait avec moi. M. de Rochegune et Emma vinrent nous y rejoindre plus tard, et ces tendres attentions suffirent pour adoucir l'amertume des pensées qui de temps en temps venaient m'assaillir. Il me fallut pourtant du courage, de la force, de la résignation, pour comprimer la triste impression que me causait quelquefois malgré moi l'affectueux attachement de M. de Rochegune pour Emma. Ce mariage avait été le but de tous mes désirs, j'aurais été la plus malheureuse des femmes de ne pas le voir s'accomplir, et je ne pouvais m'empêcher d'éprouver de cruels, d'amers regrets. Hélas ! aigrie par tant de chagrins, je perdais sans doute mon élévation première ; la vue du bonheur d'Emma, de madame de Richeville, auquel j'avais tant contribué, me ravissait toujours, mais il me faisait aussi songer à la vie malheureuse à laquelle j'étais réduite. Je ne pouvais m'empêcher de faire souvent un douloureux retour sur moi-même, en contemplant les gens heureux, non pour les jalouser, grand Dieu ! mais pour pleurer ma misère, hélas !... oui... ma misère, car pour être cachée, pour être morte à tous les yeux ma passion n'en était pas moins profonde... J'aimais, j'aimais toujours M. de Rochegune. . . . . .

Nous devions célébrer entre nous, à Maran, la Sainte-Claire, fête de madame de Richeville, le 12 août 1837. On verra par quel motif je ne puis oublier ni cette date ni cette journée. Il était onze heures du matin, il faisait un soleil radieux ; je me promenais dans une des allées du parc les plus touffues ; elle aboutissait à l'aile du château où se trouvait l'appartement de madame de Richeville. La duchesse se levait ordinairement assez tard ; j'attendais Emma, qui devait venir me prendre pour aller souhaiter la fête à sa mère, et lui porter un gros bouquet de roses et de pervenches, ses deux fleurs de prédilection, que nous devions cueillir nous-mêmes. Je vis venir M. de Rochegune, je lui tendis la main. — Quel beau jour pour la fête de notre amie ! lui dis-je en souriant ; puis, lui montrant les fleurs que je tenais à la main, j'ajoutai : — Le bouquet d'Emma est-il aussi beau que celui-ci ? — Elle finit le sien en mettant au pillage une des corbeilles du petit parterre... Il n'y a rien de plus charmant que de la voir s'escrimer ainsi au milieu de ce massif de rosiers du roi tout trempés de rosée. — J'espère que vous lui avez fait à ce propos un délicieux madrigal ? Et encore non, lui dis-je, l'incarnat de ses joues est si fin, que ce serait faire injure à Emma que de la comparer à une rose du roi. Ce serait dire rougeur au lieu de délicate fraîcheur ; une rose thé du Bengale... à la bonne heure, telle est la seule comparaison qu'elle puisse accepter. — Et vous, ma pauvre Mathilde, dit-il en me regardant avec intérêt, quand pourra-t-on vous comparer à autre chose qu'à un beau lis ? quand votre pâleur se nuancera-t-elle d'un peu de carmin ? — M. Gérard compte beaucoup sur mon séjour dans le Midi pour me remettre tout à fait, et j'y compte aussi, mon ami.

Il me regarda avec attention, et me dit en secouant tristement la tête : — Serez-vous donc la seule parmi nous qui ne soyez pas heureuse, vous à qui nous devons la félicité dont nous jouissons ? — Mon ami, quelle idée ! Ma pâleur n'est-elle pas naturelle après une longue maladie ?... — Mathilde, vous ne pouvez pas en convenir... votre mari vous tourmente... Jamais vous ne recevez de ses nouvelles. — Il écrit généralement très-peu... et puis le service des postes d'Italie se fait mal dit-on... — Ah ! Mathilde... Mathilde... ajouta-t-il en soupirant. J'en reviens toujours là... comment a-t-il pu vous quitter au moment où vous étiez tombée si gravement malade ? Il n'y a pas d'affaires d'intérêt qui puissent motiver une pareille conduite ! — Mon ami, je vous le répète, il s'agissait, m'a-t-il dit, d'une créance considérable sur laquelle il ne comptait plus, et qui, dans notre position actuelle, devient fort importante : je dis notre position, puisque, suivant l'avis de madame de Richeville et le vôtre, j'ai caché à M. de Lancry la conservation de cette terre, dans la crainte que ses idées de prodigalité ne lui reprennent ; une fois que je le verrai corrigé par l'adversité, je lui avouerai que nous avons cette ressource. A cette heure, il ignore que nous la possédions ; il est donc tout simple qu'il se soit occupé de cette affaire.

M. de Rochegune secoua la tête d'un air incrédule. Je mentais mal, sans doute, mais je n'avais pas pu imaginer d'autre prétexte au départ de M. de Lancry. Laisser pénétrer à M. de Rochegune dans quels termes j'en étais avec mon mari pouvait éveiller ses soupçons et le mettre sur la voie de mon dévouement pour Emma, ce que je voulais éviter à tout prix depuis que j'avais sagement renoncé à mon dessein de tout révéler à M. de Rochegune. — Il faut bien vous croire, reprit M. de Rochegune avec un soupir, vous me répondez toujours ainsi quand je vous parle de M. de Lancry ; mais je ne sais pourquoi il me semble que sa conduite envers vous cache quelque mystère !... Je crains que vous ne soyez pas heureuse... non, vous n'êtes pas heureuse... vous avez été dupe de votre noble cœur, comme votre mari peut-être a été dupe de ses bonnes résolutions... Pendant quelque temps j'admets qu'il se soit sincèrement repenti, mais ses anciennes habitudes auront repris le dessus, et il aura mieux aimé sans doute mener je ne sais quelle existence aventureuse que de vivre obscurément auprès de vous... Et puis... Mais, tenez, Mathilde... ne parlons plus de cela... je ne veux pas dire tout ce que je pense... je me trompe sans doute, et je vous affligerais. — Vous avez raison, mon ami, ne parlons plus de cela... n'ayez aucune inquiétude... Quelquefois seulement, bien que je connaisse la paresse habituelle de M. de Lancry, je m'inquiète de ne pas avoir de ses nouvelles... voilà ce qui m'attriste. Pour chasser ces vilaines idées, parlons de vous et d'Emma, de vos projets. — Parlons de nous, c'est encore parler de vous, nous vous devons tant !... Quant à moi, jamais ma vie n'a été plus calme, plus douce, plus sereine ; et puis Emma est si heureuse... de si peu !!! Quelquefois, pauvre enfant... je me reproche de ne pas assez faire pour elle... je suis presque confus de la voir si satisfaite et contente.

— En parlant si modestement du bonheur que vous donnez, mon ami, vous êtes comme les grands poëtes, qui trouvent tout simple de faire très-facilement des œuvres magnifiques, et qui s'étonnent de voir l'admirable influence de ces ouvrages qui leur coûtent si peu. — Non, je vous assure, Mathilde ; j'ai l'air de tout donner, et je reçois beaucoup plus que je ne donne. Je suis très-heureux ; je ne me sens pas vivre. Si je sors par hasard de ce délicieux état de calme et de confiante sécurité pour faire quelque projet, c'est pour y revenir bientôt avec un nouveau plaisir. Que vous dirai-je ! cette vie n'a peut-être pas le grandiose, l'enthousiasme, les sublimes élancements de la passion, mais elle est paisible et riante. Après la vie que j'avais rêvé de partager avec vous, je n'en sais pas de plus agréable que celle-ci... Dans les premiers temps de mon mariage je désirais qu'un sentiment plus vif se développât en moi, maintenant je le regretterais ; il ôterait à l'attachement que j'ai pour Emma ce caractère qui fait qu'il ne ressemble à aucun autre. — Vous avez raison, mon ami ; l'espèce de culte profond qu'Emma ressent pour vous exclut pour ainsi dire de votre part tout retour galant. Que votre modestie ne s'alarme pas de cette comparaison ; mais les dieux, si bons qu'ils soient, n'aiment pas de la même manière qu'ils sont aimés. — Ah ! Mathilde ! me dit-il en riant, je sens la griffe de mademoiselle de Marau sous cette divinisation moqueuse. — Je vous estime trop pour exagérer vos louanges... Avouez qu'il y a du vrai dans ce que je vous dis, et que ma comparaison est aussi juste que peut l'être une comparaison.

— Je ne nie pas la folle idolâtrie d'Emma pour moi, il faudrait être aussi aveugle qu'ingrat ; je nie seulement que je la mérite... Ou plutôt... tenez, je vais bien vous étonner, j'accepte votre comparaison tout entière surtout à cause de ma divinisation... — C'est très-heureux, lui dis-je en

souriant. — Je l'accepte non comme une louange, mais comme un blâme rempli de justesse et de raison. — Voyons, mon ami, expliquez-moi ce blâme, qui était bien loin de ma pensée, je vous assure. M. de Rochegune reprit d'un ton sérieux : — Vous jugez de mon cœur mieux que moi-même... Ces vagues reproches que je me faisais de ne pas faire assez pour Emma n'ont pas d'autre cause que cette espèce de divinisation dont vous me parlez et à laquelle je me suis prêté. Je me laisse aimer... je vis trop en sultan... je suis comme ces faux dieux, qui, à force d'être adorés, finissent par croire à leur puissance, et se persuadent qu'ils font beaucoup pour les pauvres humains en leur permettant de les idolâtrer. Sérieusement, Mathilde, vous m'éclairez, vous épargnez peut-être bien des larmes à Emma... Un jour, elle aurait pu voir dans l'indolence de mon bonheur, ou de l'égoïsme, ou de la froideur, et j'aurais un remords éternel de causer le moindre chagrin à cet ange de bonté. — C'est maintenant moi qui pourrais vous reprocher d'être aussi méchant que mademoiselle de Maran, dis-je en souriant ; je vous dis non un compliment, mais une chose vraie, et vous en faites une épigramme contre vous. — A propos de mademoiselle de Maran, vous savez que sa paralysie est complète maintenant ? me dit M. de Rochegune ; mon vieux valet de chambre Stolk a été, je ne sais plus à quel propos, voir Servien, le maître d'hôtel de votre tante. Il paraît que lui et tous ses gens la traitent indignement ; ce qu'elle est obligée de supporter en curageant, personne ne s'intéressant à elle...

Notre conversation fut interrompue par Emma. Elle tenait un bouquet de roses d'une main, et de l'autre plusieurs lettres qu'elle remit à son mari en lui disant : — Le courrier vient d'arriver. Voici vos lettres, mon ami. M. de Rochegune lui dit, en mettant les lettres dans sa poche : — Madame de Richeville peut-elle nous recevoir, ma chère Emma ? — Sans doute, voilà plus d'une demi-heure qu'elle cause avec le bon abbé Dampierre. — Votre curé, dame châtelaine, me dit M. de Rochegune. — Et c'est bien le meilleur et le plus pauvre des curés de campagne, lui dis-je ; vous ne pouvez vous faire une idée de cette charité, de ce caractère vraiment évangéliques. — Et comme il parle simplement et noblement ! dit Emma. L'autre dimanche, à l'église, j'étais dans l'admiration. Tout ce qu'il disait était à la portée de ses paroissiens, et pourtant ce sermon aurait pu être tout aussi bien prononcé devant un roi et sa cour. — C'est qu'il n'y a en effet rien de plus digne que la simplicité, dit M. de Rochegune. Je ne sais pas un homme d'une raison plus saine, d'un jugement plus sûr que ce bon abbé Dampierre. Ce que dit Emma est très-vrai : son langage serait partout remarquable, et il ne s'en doute pas ; il s'ignore complétement... C'est l'un des hommes dont je fais le plus de cas... Cela est si rare, la grandeur dans la modestie !... C'est comme la grâce et la beauté dans la candeur... Bien entendu que je ne dis pas ceci pour vous, Emma ; notre sœur Mathilde ne me le pardonnerait pas ; elle est jalouse de toutes les louanges qu'on vous adresse... quand elles ne sont pas d'elle.

Pendant que M. de Rochegune parlait, Emma ne le quittait pas des yeux ; ce n'était pas de l'amour, c'était une adoration passionnée de tous les moments. Elle ne vivait pas en elle, elle vivait en lui. Presque toujours après ces moments d'extase contemplative, pendant lesquels elle semblait aspirer le bonheur à longs traits, elle me jetait un regard de reconnaissance ineffable. Lorsque M. de Rochegune eut parlé, elle lui prit la main, et lui dit avec un accent enchanteur : — Notre sœur Mathilde a raison... il n'y a qu'elle qui puisse me flatter d'une manière ravissante. — Vraiment... mieux que moi ? — Mais sans doute... Vous, mon ami... vous me parlez de moi... Elle au contraire me parle de vous... et me dit que vous m'aimez... n'est-ce pas me louer au delà de toute expression...?—J'accepte ceci en ce sens que lorsque Mathilde me dit que vous m'aimez... elle me loue aussi au delà de toute expression... Emma secoua sa jolie tête blonde, et dit en souriant : — Oh ! ce n'est pas la même chose... rien n'est plus simple que de vivre... on ne vous félicite de vivre que lorsqu'on vit heureuse.

Nous passâmes une heureuse matinée avec madame de Richeville. Je priai M. l'abbé Dampierre de venir dîner avec nous pour célébrer cette petite fête de famille. Vers les trois heures, M. de Rochegune vint frapper à ma porte. Je fus surprise de sa pâleur et de la sombre expression de sa physionomie ; il tenait une lettre ouverte à la main. — Mathilde... on m'écrit d'Italie... je vous en prie, me dit-il, lisez ceci... Et il m'indiqua un passage de sa lettre qu'il me présentait. Voici ce que je lus...

« ... A mon arrivée à Naples on ne s'entretenait que du luxe effréné que Lugarto avait déployé dans cette ville, de ses débauches et de quelques abominables méchancetés dont le retentissement avait été tel, que le roi l'avait chassé de ses Etats quelques jours avant mon arrivée, sans que le chargé d'affaires du Brésil eût fait la moindre réclamation, sachant parfaitement ce que valait, ce que méritait son indigne compatriote, qui est, du reste, généralement exécré et justement méprisé de ses nationaux. Ceci ne m'étonna pas du tout, car je connaissais Lugarto de longue date ; mais ce qui me renversa... mais ce que je n'aurais pu croire, si notre ambassadeur ne me l'avait certifié, c'est que l'ami intime, le compagnon de débauche de Lugarto était le vicomte de Lancry, qui s'était autrefois battu pour un motif très-sérieux que l'on m'a raconté, car je n'étais pas à Paris à cette époque. On dit M. de Lancry complétement ruiné et absolument dans la dépendance de son ancien ennemi. Ils ont quitté Naples sur un bateau à vapeur affrété par Lugarto. Il n'y avait, dit-on, qu'une voix dans toute la ville pour leur souhaiter la réunion de tous les accidents qui peuvent rendre une traversée funeste. »

Je laissai tomber la lettre sur mes genoux sans oser regarder M. de Rochegune. — Ah ! Mathilde !... vous m'avez trompé, me dit-il avec un accent de profond reproche. L'intimité de M. de Lancry avec ce monstre m'en dit plus que je ne voudrais en penser. — Eh bien !... oui... je voulais vous le cacher... Ainsi que vous l'avez deviné, les bonnes résolutions de mon mari n'ont pas duré. Son retour avait été sincère, mais il s'est lassé de cette vie obscure et paisible... Je crois maintenant, comme vous, que la raison qu'il m'avait donnée pour s'en aller en Italie était un prétexte. — Et sa liaison avec ce monstre qui autrefois vous a tant poursuivie de sa haine, s'écria-t-il, comment la qualifierez-vous ? Hélas ! je n'osais, je ne pouvais lui dire les preuves récentes que j'avais encore eues de la haine opiniâtre de M. Lugarto, tant ces événements étaient liés à mon sacrifice pour Emma. Je ne répondis rien. — Ainsi, s'écria M. de Rochegune avec une explosion de douloureuse indignation, voilà pour quel homme vous m'avez sacrifié... Voilà pour quel homme vous avez renoncé au bonheur que je vous offrais, en m'engageant... à...

Je l'interrompis. — Pas un mot de plus à ce sujet, lui dis-je avec une fermeté qui lui imposa. Ce n'est pas vous, vous qui oseriez maintenant exprimer un seul regret sur le passé. Ce serait horrible pour Emma, qui vous rend si heureux, ce serait outrageant pour moi... Que mon mari se conduise désormais bien ou mal envers moi, ce n'est pas la question. L'attachement que j'ai eu pour lui s'évanouirait demain, que je mourrais mille fois plutôt que d'oublier mes devoirs... je vous le jure par la mémoire de ma mère... Quant à vous... vous êtes incapable de laisser jamais supposer à cette malheureuse enfant que vous regrettez de l'avoir épousée. Vous connaissez son caractère... Songez-y, vous la tueriez... elle mourrait de désespoir... — Ah ! c'est affreux, dit-il en cachant sa tête dans ses mains. Et il sortit violemment. Je fus moins épouvantée en apprenant la réunion de M. de Lancry et de M. de Lugarto que de l'impression que cette nouvelle devait faire sur M. de Rochegune. Je le croyais incapable de laisser penser à Emma qu'il regrettait peut-être de l'avoir épousée, mais je tremblais qu'il ne se trahît malgré lui... Cette journée, si heureusement commencée, s'annonçait d'une manière fatale. Quelle triste fin elle devait avoir !

CHAPITRE LXXXVII.

L'abbé Dampierre.

M. de Rochegune avait été assez maître de lui pour ne rien laisser pénétrer des émotions qui l'agitaient. Nous étions réunis après dîner dans le petit salon d'été, M. l'abbé Dampierre, madame de Richeville, Emma et moi. L'abbé Dampierre était un vieillard à cheveux blancs, d'une physionomie imposante ; sa voix pleine, sonore, donnait un accent de gravité à ses moindres paroles. Je vois encore cette scène. Au fond du salon, madame de Richeville, assise sur un divan, avait l'abbé auprès d'elle ; j'étais séparée d'Emma par la table sur laquelle on servait le café. M. de Rochegune venait de sortir pour répondre à quelques lettres ; la malle-poste de Tours à Paris passait à neuf heures du soir, on pouvait ainsi répondre courrier par courrier aux lettres reçues le matin. Stolk, le vieux valet de chambre de M. de Rochegune, entra et dit à Emma en lui présentant une lettre sur un plateau : — C'est une lettre que M. le marquis a reçue ce matin avec les siennes, et qu'il avait oublié de remettre à madame la marquise. — Une lettre pour moi ? dit Emma en riant, c'est la première que je reçois ici... une lettre de Paris encore ! dit-elle en regardant l'enveloppe. Elle était sans doute avec celles que j'ai apportées ce matin à M. de Rochegune, je n'y aurai pas fait attention. — Voyons vite votre correspondance, chère enfant, dit en souriant madame de Richeville. — Vous permettez, monsieur l'abbé ? dit Emma. L'abbé Dampierre s'inclina. Emma décacheta la lettre, parcourut les premières lignes et nous dit : — C'est une demande de secours. — Lisez-la tout haut, mon enfant, dit madame de Richeville. Nous nous associerons ainsi à votre bonne œuvre. Emma lut ce qui suit :

« Madame,

« C'est une infortunée qui vient à vous avec espoir et confiance, bien sûre que vous accueillerez la prière d'une malheureuse femme victime de sa faiblesse et de son cœur, et qui n'a d'excuse que dans la force de la passion coupable qui l'a égarée. »

Emma s'interrompit et regarda madame de Richeville et l'abbé. — Peut-on trouver une plus pauvre excuse ! dit celui-ci en haussant les épaules ; autant se plaindre des ravages du feu lorsque l'on a soi-même allumé l'incendie. N'est-ce pas, madame la duchesse ? — Sans doute, monsieur l'abbé, répondit madame de Richeville un peu embarrassée ; car, malgré son expiation, elle était restée d'une susceptibilité très-douloureuse à l'égard de tout ce qui pouvait faire allusion à sa conduite passée. Puis s'adressant à Emma : — Continuez, mon enfant. Emma continua.

« Mes parents m'ont mariée très-jeune à un homme qui m'a rendu la

vie bien malheureuse. Ses défauts et ses mauvais traitements ont seuls causé mon affreuse inconduite, madame, je puis vous le jurer devant Dieu. »

— Oh! s'écria l'abbé avec indignation, quel sacrilége! invoquer le nom de Dieu pour attester sa honte! — C'est vrai, monsieur l'abbé, dit ingénument Emma. Comment ose-t-on faire un tel aveu? Et puis est-ce que quelque chose au monde peut excuser l'inconduite? demanda-t-elle à madame de Richeville. Il me semble que si mon mari avait des torts envers moi, au lieu de l'imiter je tâcherais de le ramener à force de résignation et de tendresse... Et puis au moins quelqu'un pourrait prier Dieu de lui pardonner ses fautes, si les prières des cœurs purs sont toujours écoutées. — Ah! madame, dit l'abbé avec émotion en s'adressant à madame de Richeville et lui montrant Emma, voilà votre ouvrage, voilà le fruit de l'éducation que vous avez donnée. Madame de Richeville rougit et ne répondit rien, mais son regard me disait combien cet entretien lui devenait pénible. Je le sentais aussi, mais je ne savais comment rompre la conversation. Emma continua la lecture de cette lettre :

« Mon mari m'a abandonnée depuis quatre ans, madame, et depuis ce temps je ne sais pas ce qu'il est devenu ; pourtant, madame, j'ose à peine tracer ces mots, tant ma confusion est grande... C'est pour une malheureuse petite créature qui vient de naître, et qui n'est pas sa fille, que j'ose réclamer vos bontés. »

— Ah! c'est infâme! s'écria l'abbé. Emma ne prononça pas un mot, mais elle fit un geste de mépris et de douloureux dégoût si profond en jetant la lettre à ses pieds, que son silence et l'expression de sa physionomie furent aussi significatifs que les paroles les plus acerbes. Jamais, mon Dieu! jamais je n'oublierai l'émotion déchirante que madame de Richeville ne put cacher, sa rougeur, sa honte. Ses yeux rencontrèrent les miens... elle me montra Emma du regard. Je la compris La malheureuse mère se voyait flétrie par sa fille, au nom des excellents principes qu'elle lui avait donnés. Madame de Richeville ne put s'empêcher de vouloir dire indirectement quelques mots pour sa défense. — Mon enfant, reprit-elle tristement, il faut avoir un peu de pitié pour les coupables... peut-être cette pauvre mère... si blâmable qu'elle soit, est-elle à plaindre? — Madame, dit l'abbé Dampierre d'une voix ferme, je suis prêtre... je suis vieux... vous me permettez de vous parler avec sincérité? — Sans doute, monsieur l'abbé, je vous en prie, dit madame de Richeville en sentant augmenter sa confusion. — Eh bien! madame, il est à regretter que des personnes comme vous, comme ces dames, qui peuvent s'appuyer de l'autorité de leurs vertus et d'une vie exemplaire pour condamner sévèrement le vice, lui soient au contraire indulgentes par une pitié mal entendue! Vraiment, madame, est-il juste d'accorder à des malheurs honteux, mérités, presque autant d'intérêt qu'à de nobles et touchantes infortunes?

— M. l'abbé a raison, dis-je, effrayée de la tournure que prenait la conversation. Ramassez cette lettre, Emma ; nous ferons demander des renseignements sur cette femme : c'est peut-être une ruse pour abuser de vos bontés. Ne parlons plus de cela. — Je vais toujours terminer de lire sa lettre, reprit naïvement Emma. Mais, je l'avoue, ce que M. l'abbé vient de me dire me désintéresse complétement de cette femme, qui ose blâmer la conduite de son mari, lorsqu'elle se dégrade autant et peut-être plus encore que lui. — Vous êtes bien sévère, Emma, dit la malheureuse duchesse, en tâchant de cacher une larme qui lui vint aux yeux. Emma répondit, en lui souriant avec une douceur extrême : — Cela est vrai ; mais vous m'avez élevée dans des idées si généreuses, vous m'avez donné de tels exemples, que je ne puis m'empêcher de ressentir une horreur insurmontable pour tout ce qui est bas ou criminel... Combien de fois ne m'avez-vous pas dit que la vertu était aux femmes ce que le courage était aux hommes!... Et, je l'avoue... je déteste les lâchetés.

Emma continua de lire : « Quoique dans l'infortune, je n'ai pas mérité mon sort : mon éducation, ma naissance semblaient me présager une autre destinée. J'ose croire que ces dernières considérations vous intéresseront en ma faveur ; et puis enfin, madame, mon enfant, ma pauvre petite fille, ne doit pas être, ne peut pas être responsable de la faute de sa mère. Si je mérite le blâme... mon enfant mérite l'intérêt ; si l'on a le droit de m'accuser d'inconduite, moi j'aurai le droit d'accuser d'insensibilité ceux qui n'auraient pas pitié de mon enfant... »

L'abbé Dampierre ne put contenir un nouveau mouvement de généreuse colère, il s'écria : — Malheureusement, cette misérable répète là tout ce que disent ses pareilles ; et, comme ses pareilles, tout ce qu'elle invoque pour elle doit être invoqué contre elle. — Son éducation surtout ne la rend-elle pas impardonnable? dit Emma en s'adressant à madame de Richeville. Ne peut-on pas appliquer à cette femme ces paroles vraies, que vous m'avez bien souvent répétées, et que je n'ai jamais oubliées? On disait jadis : « Noblesse oblige... » maintenant, on doit dire la même chose de l'éducation... Les fautes augmentent de gravité en raison de la culture de l'esprit, ajoutiez-vous encore. — Madame la duchesse avait cent fois raison!... s'écria l'abbé ; mais ce n'est pas tout : voyez comme le vice se trahit toujours par un langage stupide, hypocrite et cruel! Parce qu'elle s'écrie, dans sa lettre : « Ma fille ne doit pas être responsable de la faute de sa mère... » cette femme se croit absoute d'un des plus grands crimes qui affligent l'humanité : celui de marquer à tout jamais du sceau de la réprobation universelle... une pauvre créature innocente. — Ah! c'est affreux!... s'écria madame de Richeville en me regardant avec désespoir.

L'abbé Dampierre, croyant cette exclamation arrachée à la duchesse par l'approbation qu'elle prêtait à son discours, reprit avec chaleur : — Et je ne dis pas assez! non, madame... car j'enveloppe dans le même anathème, et la mère qui tue son enfant, et celle qui le dévoue à une vie de honte et de douleur. — Ah! monsieur!... s'écria madame de Richeville. — Oui, madame... une femme criminelle est encore une mauvaise mère! Ne sait-elle pas que, par une terrible nécessité morale et sociale, son enfant est responsable du crime maternel! Ne sait-elle pas qu'il est mis hors la loi commune! qu'il n'a ni nom ni famille! que ses lèvres ne prononceront jamais ce mot béni : « Ma mère! » ou bien que s'il connaît le crime secret de sa naissance... c'est pour être forcé de mépriser malgré lui ceux que Dieu veut qu'il respecte et qu'il chérisse! — Oh! oui, s'écria Emma, c'est épouvantable... Une mère qui expose son enfant à la mépriser un jour... ne lui fait-elle pas maudire la naissance qu'elle lui a donnée par un crime?... Être obligée de mépriser sa mère!... mépriser sa mère! mon Dieu!!!... mais, en effet, la mort est mille fois préférable. — Oh! Emma! m'écriai-je.

Elle me regarda avec étonnement. — Que voulez-vous, mon amie?... me dit-elle. Madame de Richeville, qui avait été sur le point de se trahir, parvint à surmonter son émotion ; mais elle était pâle. — En vérité, ma chère enfant, dis-je à Emma, vous mettez une chaleur dans cette discussion... Et puis, ces idées sont pénibles. Tenez, parlons d'autre chose. Je trouve comme vous que la manière dont on implore votre pitié dans cette lettre ne doit guère vous intéresser ; la soirée est magnifique, je me sens un peu de migraine, allons faire un tour de promenade dans le parc. Emma, par une étrange fatalité, s'opiniâtra à vouloir finir de lire cette lettre. Je craignis que mon insistance à vouloir l'en empêcher ne lui parût singulière ; d'ailleurs, rassurée par un regard de madame de Richeville, qui s'était tout à fait remise, je la laissai continuer. — Il n'y a plus que quelques lignes, m'avait-elle dit, ce sera bientôt terminé.

Elle reprit donc ainsi qu'il suit : « Plus que personne, madame, vous devez d'ailleurs compatir à mon infortune... ou plutôt à celle de mon enfant. » — Pourquoi donc moi... plus que toute autre, dois-je m'intéresser à cette malheureuse? nous demanda Emma en nous regardant d'un air étonné. — Laissez cela... Je vous dis, mon enfant, que cette femme est folle, m'écriai-je. Poussée par un inexprimable pressentiment, je me levai pour prendre cette lettre des mains d'Emma. Il était trop tard : elle avait continué de lire. Ses yeux, toujours attachés sur cette lettre fatale, s'agrandirent d'une manière effrayante. Ses lèvres s'agitèrent convulsivement ; elle devint pâle comme une morte ; puis, par un mouvement plus rapide que la pensée, elle se jeta aux pieds de madame de Richeville, en s'écriant d'une voix déchirante : — Si vous êtes ma mère... oh! pardon... pardon... ne me maudissez pas!...

Peindre cette scène est impossible. La duchesse, foudroyée par ces mots, resta muette, immobile. L'abbé Dampierre se leva brusquement, et joignit les mains avec une expression douloureuse. Emma, sanglotant, cachait sa tête sur les genoux de sa mère.

Après quelques minutes d'un profond silence, madame de Richeville, écartant doucement sa fille, la prit par la main, la fit se mettre debout, comme elle se mit elle-même, et dit à l'abbé Dampierre, avec un mélange admirable de résignation et de dignité : — Mon père, j'ai mérité les reproches que vous adressez aux mères criminelles... Emma est ma fille... Je tâche, depuis longues années, d'expier ma faute... Le Seigneur a voulu, aujourd'hui, m'infliger une punition terrible... que sa volonté soit faite!... je ne désespère pas de sa miséricorde infinie...

L'abbé Dampierre répondit d'une voix profondément émue : — La vérité est une pour tous, madame la duchesse ; le devoir d'un ministre du Seigneur est de la faire entendre à tous... ici-bas ; mais Dieu seul condamne ou pardonne... Vous l'avez dit, madame... sa miséricorde est infinie... au jour du jugement, l'expiation nous est comptée.

Puis, saluant respectueusement, il sortit. . . . . .

Le reste de cette lettre infernale contenait ces mots : « Plus que personne, madame, vous devez d'ailleurs compatir à mon infortune, ou plutôt à celle de mon enfant : car vous êtes la fille naturelle de madame de Richeville, je vous en donnerai des preuves si vous venez à mon aide. Veuillez envoyer le secours que vous pourrez m'accorder, par un mandat, sur la poste, à Paris, poste restante, à madame Jenny Pierron, mère de mademoiselle Albin, qui vous a élevée et qui sait le secret de votre naissance. »

Cette lettre était-elle réellement écrite par cette femme? Était-ce une nouvelle et horrible machination de M. Lugarto ? C'est ce qu'alors ni moi ni madame de Richeville nous ne pûmes démêler. Lorsque la réflexion me vint, je me dis qu'après l'exclamation d'Emma j'aurais dû peut-être empêcher madame de Richeville de faire son irréparable aveu, en affirmant que cette lettre mentait ; mais le soupçon aurait toujours été éveillé dans l'esprit d'Emma, et pour elle ce doute aurait été probablement aussi cruel que la certitude.

Plus j'approche du dénoûment de ces tristes mémoires, plus les événements s'assombrissent. Je sens quelquefois le courage me manquer. Ce qui me reste à raconter est encore si récent, que je n'ai pas la force de m'y appesantir comme sur des faits depuis longtemps passés. Je n'ai jamais reculé devant l'analyse de mes douleurs ; j'y cherchais, j'y trou-

vais un certain charme amer. Pour moi, bien souvent méconnue, pour moi, qui ne m'étais jamais plainte, ce récit était comme une explosion de larmes et de sanglots trop longtemps comprimés. Mais lorsqu'il s'agit de peindre les angoisses déchirantes de ceux que j'ai tant aimés, mon cœur se serre atrocement, je sens ma plume presque s'arrêter.....

Le lendemain de cette scène fatale, Emma me dit ces mots, qui résumaient la douloureuse position dans laquelle elle devait se trouver désormais à l'égard de madame de Richeville : — Je ne me pardonnerai jamais d'avoir parlé de ma mère comme j'en ai parlé devant elle. En m'entretenant des craintes que lui inspirait la découverte du secret de la naissance d'Emma, madame de Richeville m'avait toujours dit : — La vie me serait horrible du moment où j'aurais à rougir devant Emma. Maintenant que l'on songe aux tortures de cette malheureuse mère depuis qu'un funeste hasard avait amené cette conversation dans laquelle sa faute avait été si énergiquement flétrie devant sa fille et par sa fille elle-même. Maintenant, que l'on songe aux remords d'Emma qui se reprochait sans cesse d'avoir accusé sa mère, à la lutte qui s'éleva entre son attachement pour madame de Richeville et l'inexorable sévérité des principes que celle-ci avait elle-même développés dans sa fille ! Sans doute la tendresse d'Emma pour sa mère l'eût emporté un jour, mais la pauvre enfant ne devait jamais se consoler des dures paroles qu'elle avait prononcées.

Hélas ! je recevais les confidences de ces deux âmes mortellement atteintes. Quelquefois Emma me disait : — La bonté de ma mère me navre, son insistance même à m'assurer qu'elle n'a conservé aucun souvenir de ce fatal entretien me prouve qu'elle y pense sans cesse. Cela doit être. J'ai fait à son cœur une blessure incurable.

Madame de Richeville me disait à son tour : — Emma fait tout au monde pour me convaincre qu'elle ne me méprise pas ; mais son caractère est trop élevé, l'influence de l'éducation est trop ineffaçable pour que, malgré sa tendresse, malgré son aveugle affection pour moi, elle ne se rappelle pas quelquefois le jugement inexorable, mais juste, qu'elle a porté sur ma conduite ; pour qu'elle oublie avec quelle indignation l'abbé Dampierre n'a que trop justement, hélas ! flétri mes pareilles... Tous mes raisonnements étaient impuissants à rassurer ces deux infortunées, d'une susceptibilité d'autant plus vive que leur délicatesse était extrême.

Quelle contrainte, quelle défiance, quelle tristesse, quelle froideur involontaire de telles arrière-pensées ne devaient-elles pas jeter dans leurs relations jusque-là si douces et si tendres ! Que de fois les regrets poignants et silencieux de l'une ou de l'autre de ces deux victimes d'une atroce méchanceté furent mutuellement interprétés comme de tacites reproches ! Hélas ! lorsque les physionomies ont contracté une expression désolée, comment distinguer la nature des angoisses qu'elle trahit? Dans ces circonstances si difficiles, si pénibles, je pus apprécier la force du caractère de M. de Rochegune, la bonté de son cœur : il trouva d'inépuisables ressources dans sa haute raison et dans son esprit pour calmer, pour adoucir, pour tromper ces ombrageuses méfiances.

Il redoubla de tendresse, de soins pour Emma dès qu'il la vit sous l'influence de ces funestes préoccupations. A force d'éloquence, de persévérance, il parvint à lui rendre la réaction de ce coup moins douloureuse, en ne cessant de répéter, de commenter ce qu'il avait dit à madame de Richeville et à Emma le soir même de cette fatale découverte. — La preuve, madame, que l'expiation de certaines fautes, si grandes qu'elles soient, peut être complète, c'est que moi, dont personne ne conteste les principes, c'est que moi qui ai autant que personne la religion de l'honneur, c'est que moi qui pousse jusqu'au scrupule l'observance de tous les devoirs, j'ai demandé avec empressement, j'ai reçu avec bonheur la main d'Emma, que je savais votre fille. Au point de vue de son bonheur et du vôtre, au point de vue du monde, vous n'avez donc maintenant pas plus de raison de regretter sa naissance qu'elle n'en aurait de vous la reprocher. Quant au reste, l'inflexible abbé Dampierre vous l'a dit lui-même : La miséricorde de Dieu est infinie, et au jour du jugement il tient compte des expiations.

. . . . . .

L'automne approchait ; il était pluvieux, très-froid. Ma santé n'était pas rétablie : j'avais eu même une légère rechute. Je répugnais à quitter mes amis dans ce moment, malgré les avis pressants, presque impérieux du docteur Gérard, qui s'intéressait véritablement à moi. Voyant ses conseils rester toujours inutiles, il écrivit à madame de Richeville que ma santé ne se remettrait jamais, que ma poitrine même pourrait être gravement attaquée, si je m'opiniâtrais à ne pas vouloir aller passer l'automne et l'hiver dans le Midi. Il fallut me rendre aux instances de mes amis et partir. Emma et son mari devaient s'établir pendant quelques mois à Rochegune ; madame de Richeville voulait retourner à Paris. Malgré elle, malgré tous les raisonnements de M. de Rochegune, malgré toutes les assurances d'Emma, cette malheureuse mère souffrait toujours en présence de sa fille... de même qu'Emma ne pouvait vaincre sa sourde terreur d'avoir à jamais ulcéré le cœur de sa mère...

Lorsqu'elle me quitta, la duchesse me dit : — Je le savais bien, Mathilde... la justice du ciel ne pouvait pas être satisfaite... il fallait qu'elle m'atteignît par une terrible punition.... En pouvait-il être une plus effrayante, plus providentielle !... Peut-on imaginer une position plus poignante que celle d'une mère qui se voit inexorablement accuser et juger devant sa fille.. par la voix d'un prêtre vénérable ; d'une mère... qui entend son enfant répéter les mêmes justes anathèmes ! Pourvu que la vengeance du ciel soit apaisée par ce que je souffrirai jusqu'à la fin de ma vie ! et qu'elle ne me réserve pas un dernier coup... plus affreux que tous les autres ! Hélas ! je la compris, ses sinistres pressentiments ne la trompaient pas. Mes amis me quittèrent. J'embrassai Emma une dernière fois. . hélas ! pour la dernière fois... Je ne devais la revoir... jamais... jamais. . . . . .

Je partis pour Hyères avec Blondeau et un valet de chambre. Je m'établis dans ce village au commencement d'octobre. A peu près à cette époque, je reçus cette lettre de M. de Lancry ; elle était timbrée de Cadix. « On vous dit toujours souffrante ; rétablissez-vous donc promptement. Je viendrai vous chercher lorsque vous serez en état de voyager. Vous ne savez pas la surprise que je vous ménage. Votre maladie a changé subitement mes projets il y a un an, mais vous ne perdrez rien pour attendre. Je prends naturellement tant d'intérêt à ce qui vous concerne, que je suis au courant de tout ce que vous faites ; je sais que vous êtes à Hyères, ou que vous y serez bientôt. Il se peut que je vienne vous y rejoindre. Mon compagnon de voyage me charge de mille souvenirs pour vous, et de vous demander si l'on n'a pas reçu à Maran, chez madame de Richeville (pour ne pas dire chez vous, car je sais maintenant que la duchesse n'est que votre prête-nom)... si, le 12 août, l'on n'a pas reçu à Maran une lettre de Paris ; le 12 août, fête de la Sainte-Claire, bienheureuse patronne de la belle duchesse repentie. Dans cette lettre, adressée à la marquise de Rochegune, une pauvre femme demandait un secours pour son enfant naturel. Mon compagnon de voyage, qui est partout à la fois et qui connaît la pauvre femme, lui avait conseillé d'écrire ce jour-là, pensant qu'on fêterait toujours un peu la Sainte-Claire, et que cette demande de secours arrivant dans cette occurrence, et peut-être au milieu d'une très-bonne et très-nombreuse compagnie, n'en serait que mieux accueillie et ferait beaucoup plus d'effet à cause de la révélation qui la terminait ; c'était une chance de plus.

« Mon compagnon demande encore si le curé de Maran n'assistait pas à la lecture de la lettre, qui, par négligence, n'aurait été remise qu'après dîner à la petite marquise de Rochegune? On vous fait ces questions, auxquelles on pourrait répondre aussi bien que vous, pour vous prouver qu'on est parfaitement instruit, et qu'on a autant de suite dans les idées que d'opiniâtreté dans l'exécution de certains projets. Nous menons ici une vie de Sardanapale. Vous seule... vous nous manquez beaucoup. aussi je soupire ardemment après le jour où je vous reverrai belle, fraîche et bien portante. En attendant cet heureux moment, je tâche d'étourdir mes regrets. » Ce que j'avais soupçonné était vrai. La découverte de la naissance d'Emma, cette prétendue demande de secours, était une nouvelle perfidie de M. Lugarto. Il n'y avait pas à en douter, pour être aussi bien instruit qu'il l'était, cet homme avait une créature à lui, soit chez moi, soit chez madame de Richeville, soit chez M. de Rochegune. Je passai l'hiver seule et bien tristement... recevant de temps à autre quelques lettres de madame de Richeville ou de M. de Rochegune. Ce dernier ne me cachait pas que la réaction du coup imprévu qui avait frappé Emma durait encore, qu'elle était souffrante, mais qu'à force de soins il espérait la rétablir complétement.

CHAPITRE LXXXVIII.

Le coffret.

Le printemps de 1838 arriva. J'étais restée environ six semaines sans recevoir de nouvelles de mes amis. Je commençais à m'inquiéter sérieusement, lorsque M. de Rochegune m'écrivit ces mots : « Emma est morte... Je suis son meurtrier. Voici ses dernières paroles... « — Vous « aimiez Mathilde ; vous m'avez épousée par pitié... Pardonnez-moi... le « bonheur que je vous ai dû... » Ce ne sont pas des regrets... qu'elle me laisse pour toute ma vie... ce sont des remords, d'affreux remords. Oui... je suis son meurtrier... oui, je n'aurai pas eu pour elle toute la tendresse qu'elle méritait ; j'aurai, malgré moi, laissé pénétrer mes pensées. Un jour elle aura deviné l'amour que j'avais eu pour vous ! la pauvre enfant aura cru que mon mariage avec elle ne me rendait pas heureux. Cette fatale erreur l'aura tuée... il n'y a pas à en douter. Le chagrin que lui avait causé la révélation de sa naissance était presque apaisé ; je la voyais renaître, lorsqu'une rechute affreuse s'est déclarée. En un mois cet ange a été emporté ! J'ai la tête perdue... Je suis fou de désespoir... »

On comprend ma poignante, mon horrible douleur en apprenant cette nouvelle. Je ne pouvais m'expliquer comment Emma avait pu savoir l'amour de M. de Rochegune pour moi, comment elle avait pu supposer qu'il l'avait épousée par pitié, comment enfin lui... lui s'accusait de sa mort. Ce mystère devait m'être dévoilé un jour. Je quittai Hyères. En arrivant à Paris, je courus chez madame de Richeville. Je m'attendais à la trouver éplorée, gémissante ; elle était ferme, résignée, pieusement résignée. Elle acceptait cette perte affreuse comme une punition méritée. Elle me dit avec un sang-froid plus effrayant que les convulsions de la douleur : — Dieu est juste ; il me frappe dans mon enfant, la preuve

vivante de mon crime. Madame de Richeville était d'une pâleur de marbre. Par un de ces phénomènes si peu rares dans les grandes douleurs, ses cheveux étaient devenus gris en un mois. Elle fit ses dernières dispositions pour se retirer au Sacré-Cœur et y vivre dans la pénitence jusqu'à la fin de ses jours. Elle ne voulait voir absolument que moi et la princesse d'Héricourt. M. de Rochegune était parti peu de temps après la mort d'Emma; on ne savait pas où il était allé. Madame de Richeville continuait d'attribuer la perte de sa fille à l'effroyable secousse que lui avait fait éprouver la découverte du secret de sa naissance. Depuis cette époque, elle avait changé beaucoup, me dit-elle. Sa santé, fortement ébranlée, s'était pourtant améliorée malgré un état de langueur, lorsque, environ un mois avant sa mort, elle avait été tout à coup saisie de convulsions violentes et d'un redoublement de tristesse qu'on ne savait à quelle cause attribuer. Depuis ce moment, sa vie n'avait plus été qu'une sorte de lente agonie, et elle s'était éteinte.

Pendant ce triste récit, madame de Richeville ne me dit pas un mot qui pût me faire soupçonner qu'Emma eût été instruite de l'amour de son mari pour moi ou qu'elle eût été persuadée qu'il ne l'avait épousée que par pitié. Environ un mois après ce funeste événement, madame de Richeville se retira au Sacré-Cœur, après avoir employé en fondations charitables ce qu'il lui restait de fortune, à l'exception d'une modique pension viagère qu'elle payait aux dames du couvent. Grâce à l'air du Midi, j'étais presque complétement rétablie; je ne voulais pas d'ailleurs quitter Paris et laisser madame de Richeville absolument seule pendant les premiers temps de l'austère retraite à laquelle elle s'était vouée. Elle fut heureuse de la résolution que je pris de rester encore quelque temps auprès d'elle. Pour m'éviter l'embarras d'un établissement nouveau, elle me proposa d'habiter sa maison, dont elle avait encore, je crois, la jouissance pendant une année. Je dirai pourquoi j'entre dans ce détail. J'acceptai cette offre. Ses gens d'affaires ne lui avaient pas suffi pour régler ses derniers arrangements de fortune; son neveu, M. Gaston de Senneville, avait avec elle quelques intérêts communs dans une succession vacante; il lui offrit très-obligeamment ses services pour certaines transactions, il devait la représenter dans plusieurs conseils de famille. Madame de Richeville, incapable de s'occuper d'affaires, accepta; ne voulant voir ni recevoir personne autre que moi et M. et madame d'Héricourt, elle me pria instamment d'être son intermédiaire lorsque M. de Senneville aurait quelques renseignements à prendre ou quelques signatures à donner.

Je reçus ainsi M. de Senneville quelquefois le matin. Il conservait toujours le dépôt que je lui avais confié. Deux ou trois fois j'envoyai Blondeau chez lui pour ajouter quelques lettres à celles que renfermait la cassette dont je lui donnais chaque fois la clef; plus que jamais je redoutais les perfidies de M. Lugarto. Vers le mois de décembre, M. de Rochegune m'écrivit qu'après avoir longtemps voyagé à l'aventure, pour s'étourdir, il était revenu à Paris, mais il ne se sentait pas même le courage de voir ni moi ni madame de Richeville; il avait loué une maison isolée au Marais sous un nom supposé, afin d'être absolument ignoré, et me donnait son adresse dans le cas où madame de Richeville ou moi nous aurions absolument besoin de lui. Je respectai sa solitude et sa douleur. Je n'osai pas même lui répondre. J'appris par madame de Richeville qu'il avait obtenu la permission spéciale d'entrer la nuit au cimetière du Père-Lachaise, où étaient déposés les restes d'Emma dans le caveau mortuaire de la famille de Rochegune. J'envoyai quelquefois Blondeau s'informer de la santé de M. de Rochegune auprès de Stolk, son homme de confiance. Son désespoir était toujours aussi profond; une seule fois il était sorti dans le jour pour accomplir un engagement pris autrefois avec les officiers qui avaient, comme lui, combattu pour l'indépendance de la Grèce, à la tête des troupes qu'ils avaient équipées. Il s'était, selon leurs conventions, rendu en uniforme à cette réunion solennelle; là, il avait dit qu'il arrivait de sa terre et qu'il allait y retourner à l'instant.

L'un des derniers jours de l'année, j'allai voir madame de Richeville: elle était plus triste que d'habitude. — Je suis la cause involontaire d'une ignoble calomnie, me dit-elle. Mon neveu Gaston est un misérable que je ne reverrai de ma vie. Hier, la princesse d'Héricourt est venue me voir; elle a appris par hasard que M. de Senneville interprétait d'une manière odieuse les relations que vous aviez bien voulu avoir quelquefois avec lui pour mes affaires; il prétend que la vie retirée que vous menez lui est depuis longtemps consacrée tout entière, qu'il a été vous rejoindre dans le Midi. Il ose affirmer que madame Blondeau lui porte vos lettres et reçoit les siennes; il prétend qu'il l'a montrée à plusieurs de ses amis, qui l'ont vue maintes fois venir chez lui de votre part, et que c'est à cause de vous qu'il hésite à accepter un très-riche mariage qu'un de ses amis lui propose. Je n'eus pas besoin d'affirmer à madame de Richeville que je n'avais pas entendu parler de M. de Senneville pendant mon séjour à Hyères; je lui expliquai une partie des raisons qui m'avaient autrefois obligée à confier un dépôt important à l'obligeance de M. de Senneville, et comment Blondeau avait quelquefois dû aller chez lui. Comme moi, plus que moi encore, la duchesse s'indigna de cet ignoble abus de confiance.

Mon parti fut bientôt pris. J'envoyai le lendemain matin Blondeau chez M. de Senneville avec l'ordre de me rapporter le coffret. Si M. de Senneville était absent, elle devait prier son valet de chambre de lui remettre ce dépôt. Cet homme, qui la connaissait, ne fit aucune difficulté, et le lui rendit. Je montai en voiture avec Blondeau pour porter moi-même cette cassette chez M. de Rochegune, réfléchissant malheureusement trop tard que je n'avais plus à craindre que le hasard lui découvrit le contenu de ces lettres. En route je pensai que, M. de Rochegune voulant garder le secret de sa demeure, il serait plus prudent d'y aller en fiacre, de peur d'indiscrétion de mes gens, qui pourraient reconnaître Stolk. Je pris un fiacre, et je renvoyai ma voiture. Nous arrivâmes au Marais. Je me faisais un triste plaisir de voir au moins la maison qu'habitait M. de Rochegune. Nous laissâmes le fiacre près de la rue Saint-Louis, et je descendis avec Blondeau, qui alla remettre le coffret à Stolk. Pendant qu'elle s'acquittait de cette commission, j'examinais avec angoisse les dehors de cette demeure; son aspect désert, désolé, me navra, je fus épouvantée en songeant aux heures de désespoir qui devaient si lentement s'écouler pour lui dans cette demeure abandonnée. Blondeau remit le coffret à Stolk, me donna des nouvelles de M. de Rochegune, et nous revînmes chez moi. J'allai faire mes adieux à madame de Richeville. Malgré le chagrin que lui causait notre séparation, elle m'avait engagée et j'étais décidée à partir le soir même pour Marau afin de faire cesser, par mon absence, les bruits odieux que la misérable fatuité de M. de Senneville avait fait naître. . . . . .

Quelques jours après mon arrivée, madame de Richeville m'apprit un événement dont les suites auraient pu être bien douloureuses pour moi. Voici le passage de cette lettre : « ..... Mon neveu Gaston a été en si grand danger, que, malgré mon indignation, je n'ai pu refuser d'aller le voir, car il avait, me disait-il, un aveu important à me faire. Je le trouvai très-gravement blessé d'un coup d'épée qu'il a reçu de M. de Rochegune, et dont il se ressentira peut-être toute sa vie. Il m'a avoué franchement, d'ailleurs, que, cédant à un odieux sentiment d'orgueil et de vanité, il avait indignement abusé de vos relations confidentielles pour vous compromettre, et que son séjour dans le Midi était une fable comme le reste. Il me suppliait, dans le cas où sa blessure serait mortelle, de vous demander grâce pour lui et de vous dire qu'il avait reconnu la lâcheté de ses mensonges; il a enfin tâché de faire valoir, comme un titre à votre indulgence, sa discrétion profonde au sujet de M. de Rochegune. Voici à peu près comment il m'a raconté cette scène, qui aurait pu avoir, hélas! des suites plus funestes encore :

« J'appris, me dit Gaston, en rentrant chez moi, que mon valet de chambre avait remis à madame Blondeau le dépôt que sa maîtresse m'avait confié. Je fus étonné, presque blessé de cette manière d'agir; je courus chez madame de Lancry; elle était sortie. Je revenais chez moi, lorsque je la vis par hasard descendre de sa voiture avec madame Blondeau et prendre un fiacre. Cette apparence de mystère piqua ma curiosité; j'allais la suivre, lorsque je rencontre M. de Baudricourt, un de mes amis, arrivé récemment des États-Unis, où il était resté fort longtemps. Comme beaucoup de personnes, il avait ajouté foi à mes calomnies sur madame de Lancry. Je lui déguisai une partie de la vérité, et il m'accompagna pour m'aider à retrouver les traces de madame de Lancry, que j'avais perdues. Plusieurs circonstances bizarres, qu'il est inutile de vous raconter, me donnèrent la certitude que le coffret avait été déposé rue Saint-Louis au Marais, chez un certain colonel Ulrik. Je vous l'avoue, aigri par la conscience de ma mauvaise action, vaguement jaloux de l'inconnu auquel madame de Lancry accordait la confiance qu'elle me retirait, craignant enfin de passer pour un homme faible aux yeux de M. de Baudricourt, qui me croyait des droits sur madame de Lancry, je me décidai à exiger du colonel Ulrik la restitution du coffret. J'obtins à grand'peine une entrevue avec lui; j'y vins accompagné de M. de Baudricourt.

« Jugez de ma surprise en reconnaissant M. de Rochegune dans le colonel Ulrik. Mon ami ne l'avait jamais vu. J'agis alors, je crois, en gentilhomme. M. de Rochegune savait parfaitement qui j'étais; il ne parut pas vouloir me reconnaître. Mon premier étonnement dissipé, j'agis de même à son égard. Il se donnait pour le colonel Ulrik, je crus de bon goût de l'accepter pour le colonel Ulrik. M. de Rochegune refusa de rendre les lettres. L'entretien finit par un rendez-vous à Vincennes. Voulant, autant que possible, ménager le mystère dont s'entourait M. de Rochegune, j'eus l'attention de prendre pour mon second témoin le général-major Hartman, tout récemment arrivé de Vienne. M. de Rochegune avait envoyé chercher deux soldats à une caserne pour lui servir de témoins. Ainsi, avant, pendant et après le duel, il resta donc aux yeux de tous le colonel Ulrik, et son secret fut respecté. »

« Voici ce que m'a raconté mon neveu, ma chère Mathilde, en me suppliant d'intercéder pour lui auprès de vous et de faire valoir sa profonde discrétion. Sous ce rapport, je suis obligée de convenir que mon neveu Gaston a agi en galant homme : rien de plus, rien de moins. Mais ceci n'atténue en rien l'indignité de sa conduite envers vous, et de ma vie je ne le reverrai. Je vous donne ces détails pour vous rassurer, dans le cas où par hasard vous entendriez parler de ce duel. »

. . . . . .

Je viens de relire cette longue histoire depuis mon mariage jusqu'aujourd'hui 10 avril 1839. Je suis maintenant indécise : enverrai-je ces pages si tristes à celui pour qui je les ai écrites? L'heure de ma réhabilitation auprès de lui est-elle enfin venue? Est-il temps de lui avouer combien je l'aimais... combien je l'aime encore? Cet aveu n'est-il pas une faute? Une faute? Non. Qu'importe qu'il sache que je l'aime... que je n'ai jamais aimé que lui?... Je suis sûre maintenant de n'être jamais indigne ni de moi, ni de lui... Et puis, je ne sais ce que l'avenir me ré-

serve. Avant-hier j'ai reçu quelques lignes de M. de Lancry; il m'annonce son prochain retour... Il peut me forcer à le suivre... à quitter pour jamais la France... que sais-je! J'ai consulté plusieurs avocats ; il ne me reste aucun moyen de me soustraire au pouvoir de M. de Lancry, s'il veut l'employer. Si je suis réduite à cette extrémité, au moins l'homme que j'aime, que j'estime le plus au monde, connaîtra mes secrètes pensées. Il saura que je n'ai jamais démérité de lui... Il saura que je me suis vaillamment sacrifiée au bonheur de ceux que j'aimais... Quel que soit le sort qui m'attende, au moins je serai sincèrement jugée par mes amis. Sans les sinistres pressentiments que me cause la menace de l'arrivée de M. de Lancry, je me trouverais presque heureuse d'avoir eu la force d'achever ces pages.

Ce long coup d'œil sur le passé m'a calmée, m'a donné, sinon de l'orgueil, du moins de la confiance dans mon caractère et dans mon énergie. Je me suis rendu compte de mes luttes, de mes souffrances; je ne me suis pas dissimulé ce que j'ai fait de mal, je ne me suis pas exagéré ce que j'ai fait de bien. Cette analyse sévère, ce jugement impartial de ma vie, ont réveillé en moi de bien navrants souvenirs, mais ils m'ont laissé une conscience d'une sérénité profonde. Ce sera ma seule consolation, ce sera mon unique refuge si de nouveaux malheurs viennent m'accabler. Telle a été ma vie jusqu'ici. On voit que les détestables prévisions de mademoiselle de Marau ne l'ont jamais trompée. Elle avait chargé Ursule et M. de Lancry de poursuivre son œuvre de vengeance... tous mes malheurs ont gravité autour de ces deux êtres. En accordant ma main à M. de Rochegune qui la demandait, en suivant en cela les avis de M. de Mortagne... mademoiselle de Maran assurait le bonheur de ma vie... Ce mariage fut écarté... et ma tante me rendit complice involontaire de sa haine en m'amenant à épouser M. de Lancry.

FIN DES MÉMOIRES D'UNE JEUNE FEMME.

ÉPILOGUE.

CHAPITRE PREMIER.

Le café Lebœuf.

Environ un mois s'était écoulé depuis que madame Blondeau avait apporté les Mémoires de Mathilde au colonel Ulrik, auquel nous restituerons son véritable nom, et que nous appellerons désormais M. de Rochegune.

Le café Lebœuf offrait toujours à l'admiration des rares passants de la rue Saint-Louis ses bocaux de cerises et ses bols d'argent plaqué, à travers ses vitres. L'hôtel d'Orbesson semblait toujours solitaire; son unique habitant, successivement surnommé Robin des Bois et le Vampire par les frères Godet, n'avait pas encore passé le seuil de sa porte, du moins pendant le jour.

De temps à autre la figure rébarbative de Stolk apparaissait à la petite porte de service. Toutes les fenêtres de l'hôtel restaient continuellement fermées. Madame Lebœuf, les frères Godet et les autres habitants du café avaient fini par conclure une trêve avec ce qu'ils appelaient l'ennemi commun, c'est-à-dire qu'ils avaient renoncé à leur système d'espionnage ; sacrifice d'autant plus méritoire qu'aucun fait nouveau ne s'était passé depuis la visite de madame Blondeau à M. de Rochegune. Chaque matin, les frères Godet venaient ponctuellement prendre leur tasse de café, et augmenter le respectable cercle qui entourait le comptoir d'acajou de madame Lebœuf. Le 15 mai 1839, par une assez belle matinée de printemps, les deux frères, contre leur coutume méthodique, arrivèrent au café Lebœuf deux heures plus tard qu'à l'ordinaire ; ce grave dérangement dans leurs habitudes était causé par une gracieuse invitation de madame Lebœuf, qui, depuis quelques jours, les avait conviés à une sorte de déjeuner dînatoire que de temps à autre elle offrait politiquement à ses plus fidèles commensaux.

Préparés à cette solennité gastronomique par une longue promenade au Jardin-des-Plantes, les frères Godet arrivaient au café Lebœuf, disposés à faire largement honneur à la réfection de leur hôtesse. A quelques pas de l'établissement, M. Godet l'aîné s'arrêta, mit son parapluie sous son bras, souleva son chapeau, essuya son front, et, de sa puissante voix de basse-taille, il dit à son frère d'un air sentencieux :

— Je ne vous le cacherai pas, Dieudonné, le grand air, cette promenade, ce beau temps, la vue de la nature des quatre parties du monde que nous venons de contempler au Jardin-des-Plantes, y compris leurs animaux, depuis les volatiles jusqu'aux reptiles les plus venimeux... tout cela m'a donné une faim canine.

— Cela ne m'étonne pas, mon frère, dit timidement M. Godet cadet. Nous nous sommes levés de bonne heure, et, comme dit la romance : « Quand on fut toujours vertueux, on aime à voir lever l'aurore. »

A cet instant, les deux frères passaient devant la grande porte de l'hôtel d'Orbesson. Godet l'aîné jeta de ce côté un regard sarcastique, et dit à son frère avec l'expression d'une sanglante ironie :

— Si les gens vertueux aiment à voir lever l'aurore... je suis bien sûr que celui qui habite cette maison ne l'a pas vue souvent lever, l'aurore!!!..

Le mot était dur. Dieudonné en comprit toute la portée, et il dit tout bas à son frère :

— Prends garde, Godet. . quelquefois les murs ont des oreilles.

— Si les murs ont des oreilles, la France a des lois, s'écria Godet l'aîné d'une voix tonnante en s'adressant fièrement à la grande porte de l'hôtel d'Orbesson et lui jetant un regard de défi courroucé. Oui, reprit-il, la France a des lois, un gouvernement constitutionnel et une garde municipale qui protégent les citoyens paisibles, et qui veillent

d'un œil ouvert et paternel sur les individus qui s'embusquent sournoisement dans les ténèbres pour machiner... je ne sais quoi ; mais il machine !!! je suis sûr qu'il machine...

— Godet... Godet... calme-toi, je t'en conjure, dit Dieudonné effrayé de l'audace de son frère.

Les deux Godets.

— Qu'il me fasse, s'il le veut, massacrer par ses sbires, s'écria Godet l'aîné. Mais il a beau faire le mort depuis quelque temps, je soutiens qu'il machine !!!

Après cette énergique et courageuse protestation, les deux frères entrèrent dans le café de madame Lebœuf. Ici commença pour eux une série d'étonnements plus foudroyants les uns que les autres. D'abord, au lieu du candide Botard, qui pêchait si merveilleusement les araignées dans les carafes, ils virent un grand homme maigre à cheveux et à barbe noirs, d'une physionomie sinistre, qui leur demanda d'une voix brusque :

— Que faut-il vous servir ?

Godet l'aîné regarda son frère avec surprise ; puis, se ravisant et pensant que Botard était nécessairement employé aux préparatifs du banquet, il répondit d'un ton protecteur :

— Mon bon ami, nous venons pour le déjeuner...

— Quel déjeuner ?

Godet l'aîné, se sentant sur son terrain, au lieu de répondre à cet intrus lui dit :

— Où est la chère madame Lebœuf ?

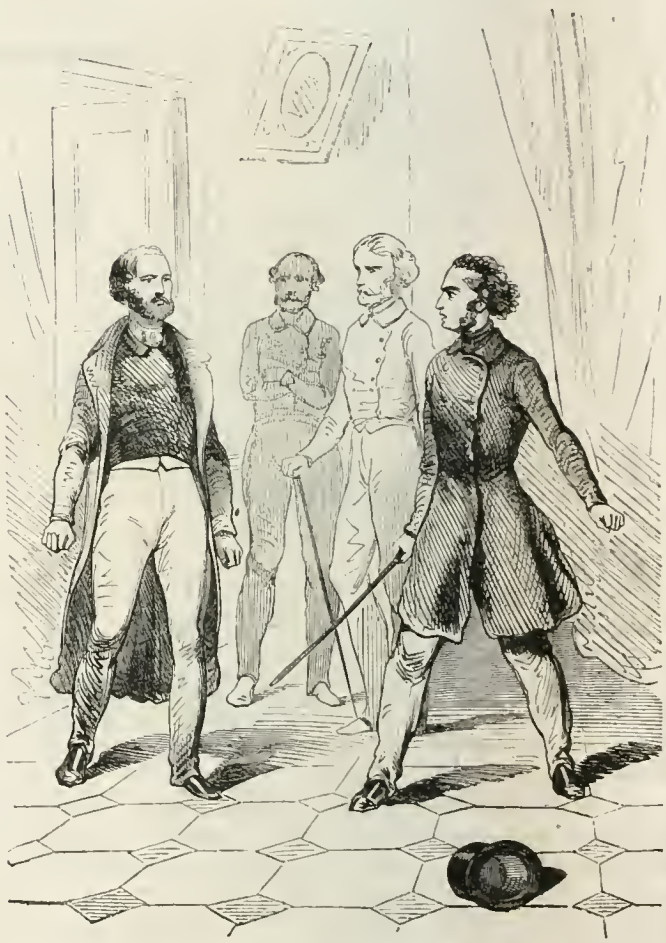
— Qui ça, madame Lebœuf ?

— C'est un véritable sauvage, dit tout bas Godet l'aîné à Dieudonné, et, sans répondre un mot de plus, il se dirigea vers l'arrière-boutique, où devait être servi le déjeuner.

Le substitut de Botard saisit rudement le paisible rentier par le bras et lui dit :

— Où allez-vous donc par là ?... on n'entre pas.

M. Godet l'aîné devint cramoisi ; mais, contenant sa colère, il dit d'un ton de majestueuse commisération .



Je vous roue de coups si vous faites un pas pour sortir. — PAGE 210.

— Mon bon ami... vous jouez gros jeu... fort gros jeu... au moins... mais vous êtes nouveau ici, vous avez droit à notre indulgence... vous ne savez pas que je n'ai qu'un mot à dire à madame Lebœuf pour...

— Eh ! mille tonnerres ! il n'y a pas de madame ni de Lebœuf qui tienne ; asseyez-vous là, on vous servira ce qu'on aura, mais vous n'entrerez pas là-dedans.

M. Godet l'aîné eut encore la force de contenir son indignation, et d'une voix qu'il tâchait de rendre calme :

— Une dernière fois, je vous déclare que je suis un des membres du

déjeuner qu'on prépare là-dedans; et je vous somme, oui, je vous somme hautement... d'aller tout de suite chercher votre maîtresse...

— Tenez, mon brave homme... si vous n'étiez pas un homme d'âge, ce serait à vous cribler de coups de pieds dans le ventre, dit le brutal personnage; et il tourna le dos à M. Godet l'aîné.

Celui-ci, malgré les supplications de son frère, ne put s'empêcher de s'écrier :

— Il m'en coûte, il me peine de descendre jusqu'à me commettre avec un mercenaire; mais je ne puis résister au besoin de vous déclarer que vous êtes un fier drôle!... que vous devez être le roi des drôles!

Le garçon se retourna vivement et fit un geste si menaçant, que les deux Godet rompirent simultanément d'une semelle; mais ils gardèrent toutefois un attitude défensive, en présentant leur parapluie à leur adversaire comme on croise la baïonnette.

Malgré ce mouvement, le garçon s'avança d'un air menaçant.

— Vous voulez donc que je vous fasse une bosse au *genou?* dit ce brutal en faisant une allusion offensante à la complète nudité du crâne de Godet l'aîné.

— Insolent malfaiteur! il n'y a donc rien de sacré pour toi? s'écria M. Godet en rompant encore d'une semelle.

A ce bruit, un nouveau personnage survint : c'était un homme entre les deux âges, trapu, barbu, coloré, portant une veste ronde et une casquette de loutre.

— Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc, Jean? dit-il au garçon.

— Monsieur Saunier, voilà deux particuliers qui s'acharnent à vouloir entrer à toute force là-dedans; ils disent qu'ils sont d'un déjeuner, et ils demandent madame Lebœuf. Il faut qu'ils soient *bus*.

— Il n'y a d'ivre ici que vous-même, grossier personnage, dit Godet aîné, un peu rassuré par la présence de M. Saunier.

Mais M. Saunier dit d'un ton presque aussi bourru que celui de son garçon :

— Madame Lebœuf n'est plus ici; elle m'a vendu son fonds. Je ne donne pas à déjeuner.

On eût annoncé à M. Godet la résurrection positive de Napoléon, qu'il n'eût pas été plus pétrifié qu'il ne le fut à la nouvelle de la retraite subite de madame Lebœuf.

— Mais, monsieur, s'écria-t-il, ceci est inadmissible, ceci tombe dans la fable. J'aurai l'honneur de vous faire observer que madame Lebœuf, hier soir, à huit heures trois quarts, m'a encore réitéré l'invitation qu'elle m'avait faite pour...

— Je vous dis que madame Lebœuf m'a cédé son fonds, son mobilier, son bagage, tout enfin, excepté ses robes et ses bonnets, dont ni moi ni Jean nous n'aurions su que faire, et, hier soir, elle a filé à dix heures.

— Il n'en est pas moins fort extraordinaire, monsieur, que, venant très-disposés à déjeuner, on...

— Qu'est-ce qu'il faut vous servir?... Je n'ai pas le temps de causer... Jean... sers ces messieurs.

Et M. Saunier rentra dans l'arrière-boutique, dont il ferma soigneusement la porte...

— Alors... servez-nous ce que vous voudrez... du lait... une bavaroise, que sais-je? dit M. Godet l'aîné d'un air égaré en se laissant tomber sur une banquette et en levant les mains au ciel.

— Il n'y a pas de bavaroise, dit Jean.

— Comment pas de bavaroise?... allons... eh bien! alors donnez du café au lait, dit Godet avec un profond soupir.

— Il n'y a pas de café au lait non plus.

— Comment!

— Il n'y a que du chocolat en morceaux, du café en grains, des cerises à l'eau-de-vie et de l'eau sucrée.

— Mais c'est épouvantable! on n'ouvre pas un café, monsieur, quand on ne peut offrir aux consommateurs que de tels comestibles! s'écria Godet l'aîné.

— Eh! mille tonnerres! ne consommez pas. Qu'est-ce que ça nous fait donc, à nous, que vous consommiez?

Ces derniers mots parurent faire une vive impression sur Godet l'aîné; il jeta un regard d'intelligence à son frère et dit à Jean :

— Eh bien! donnez-nous une tablette de chocolat, un verre d'eau sucrée et du pain.

Evidemment Jean était absolument étranger aux premiers principes de sa profession; il apporta du sucre dans une tasse, une tablette de chocolat sur un vieux journal, et de l'eau dans une bouteille.

Si vous êtes ma mère... oh! pardon... pardon... ne me maudissez pas! — PAGE 198.

A la vue de ces énormités, les Godet échangèrent de nouveaux signes d'étonnement et presque d'effroi...

Quelques fidèles habitués, conviés comme les deux frères au déjeuner de madame Lebœuf, apprirent par eux la brusque disparition de l'hôtesse et quels étaient les sauvages (ce fut l'expression dont se servit M. Godet l'aîné), quels étaient les sauvages qui remplaçaient la digne veuve, toujours si prévenante pour ses habitués, et son fidèle et inoffensif Botard.

MM. Godet et leurs amis, tout en grugeant leur tablette de chocolat, se livraient à des suppositions fabuleuses à l'endroit de la disparition de la veuve et de l'apparition de ses étranges successeurs; quelques-uns penchaient pour un enlèvement tenté par un Anglais ou un Américain. Comme Dieudonné faisait assez sagement observer que l'âge et la figure de madame Lebœuf semblaient donner un flagrant démenti à cette supposition, un ex-clarinette de l'Ambigu, qui avait scruté profondément les mystères du cœur humain, se crut en droit d'affirmer que l'âge et la figure de madame Lebœuf n'étaient pas un obstacle à un enlèvement, vu que plusieurs milords richissimes portaient dans leurs goûts une épouvantable dépravation. Si peu flatteuse que fût cette conclusion pour madame Lebœuf, elle réunit une majorité assez imposante; mais les conjectures mêmes manquaient, lorsqu'on en vint à se demander quels étaient les gens qui succédaient à la digne veuve. Tout dans leur conduite semblait mystérieux. D'abord ils semblaient fort peu s'inquiéter des consommateurs. Pourquoi donc alors tenaient-ils un café?

Jean le brutal regardait constamment dans la rue et ne quittait pas des yeux les deux portes de l'hôtel du Vampire. Le vieux domestique Stolk ayant ouvert la petite porte de service au pourvoyeur, Jean quitta précipitamment la porte, alla chercher son maître, le ramena et lui dit en lui montrant Stolz :

— C'est pourtant toujours lui...

— Il faut qu'il ait l'âme chevillée dans le corps, répondit Saunier.

La petite porte se referma, Stolz disparut.

Quelques heures après, un homme d'assez mauvaise mine entra précipitamment dans le café et dit à Jean :

— Attention! je ne la devance que de quelques minutes... *Il* avait bien dit qu'elle y viendrait.

— Je le crois bien, la souricière est fameuse, dit Jean. Simon est à la petite porte de la ruelle. On ne pouvait pas nous échapper.

— Ah! la voici, reprit l'autre.

Les deux interlocuteurs et les habitués, qui n'avaient pas perdu une parole de cette conversation, regardèrent attentivement aux vitres.

— Dieudonné! Dieudonné! s'écria Godet l'aîné, vite, vite, c'est la même vieille femme qui, il y a quatre mois, a apporté le coffret chez le Vampire, et, il y a un mois, une lettre sans doute. Comme elle a l'air effaré!...

C'était en effet madame Blondeau, toute pâle et toute tremblante.

Elle sonna et fut reçue et introduite par le fidèle Stolk dans l'intérieur de l'hôtel d'Orbesson.

— Bon! dit l'interlocuteur de Jean, quelle heure?

Jean tira sa montre.

— Elle y est entrée à midi vingt minutes.

— Suffit, dit l'homme; je m'en retourne à l'hôtel Meurice, où ils sont descendus ce matin à dix heures. Et il sortit.

Jean rentra précipitamment dans l'arrière-boutique.

Quand on connaît la curiosité féroce des habitués du café Lebœuf, quand on pense que depuis plusieurs mois cette curiosité était réduite au plus maigre régime, on se figure facilement de quelle fièvre dévorante durent être transportés les Godet et la troupe en voyant la mystérieuse intrigue qu'ils avaient crue terminée se renouer et se compliquer davantage par l'intérêt que semblaient y prendre les nouveaux possesseurs du café Lebœuf.

CHAPITRE II.

L'hôtel de Maran.

Pendant que les nouveaux propriétaires du café Lebœuf et ses anciens habitués ont les yeux attentivement fixés sur les portes de la maison habitée par M. de Rochegune, nous conduirons le lecteur à l'hôtel de Maran, toujours habité par la tante de madame de Lanery.

La nuit approchait. Une table abondamment et somptueusement servie était dressée au milieu d'une belle office parfaitement éclairée, avoisinant la grande salle à manger.

Servien, maître d'hôtel, présidait au dîner. Deux femmes de chambre, deux valets de pied, le cuisinier et deux ou trois de leurs connaissances, faisaient donc bonne et joyeuse chère aux dépens de mademoiselle de Maran, retenue depuis plusieurs mois dans son lit par une paralysie qui lui permettait à peine de remuer le bras gauche. Ainsi qu'on l'a vu dans les mémoires de madame de Lanery, mademoiselle de Maran, exécrée, abandonnée de tout le monde, était entièrement livrée à la merci de ses domestiques.

— A votre santé, monsieur Servien, dit le cuisinier, à tout seigneur tout honneur. Vous êtes plus ancien que nous dans la maison, vous!

L'homme à la tache de vin se leva et dit d'un air singulièrement sardonique :

— A la santé de notre bonne maîtresse!... Puisse-t-elle vivre encore longtemps comme ça pour faire notre bonheur!

Ce toast fut accueilli par les éclats de rire des convives.

— Tiens, ça me fait penser que j'ai oublié son potage au tapioka, dit le cuisinier. Ah bah! reprit-il, elle mangera de la soupe à la tortue... ça sera tout de même, et ça la changera; il en reste dans la soupière.

A ce moment une sonnette retentit bruyamment dans l'office.

Personne ne bougea.

— Bon! la voilà qui recommence son carillon de tout à l'heure; ça va être amusant, dit mademoiselle Julie, la première femme de mademoiselle de Maran.

On sonna une seconde fois.

— C'est insupportable; je la croyais calmée, dit mademoiselle Julie; on ne peut pas dîner tranquille. Vous êtes aussi bien peu aimable, monsieur Servien! Vous nous promettez de cesser une fois pour toutes le mouvement de ses sonnettes pour que nous ayons la paix, et vous n'y pensez pas.

— Le fait est, dit le cuisinier, qu'elle devient sonneuse, mais sonneuse que c'en est fastidieux.

Trois ou quatre coups de sonnette précipités confirmèrent l'assertion du cuisinier.

— Décidément il n'y a que cela à faire, dit Servien; vous avez raison, mademoiselle Julie. On détraquera le mouvement, et alors nous serons en repos.

— On pourra lui laisser une petite sonnette de main pour l'amuser, dit mademoiselle Julie; les portes fermées, on ne l'entendra pas.

— Oui, mais madame fera venir un serrurier, dit un valet de pied d'un air fin; on raccommodera le mouvement, et alors, alors...

— Vous êtes encore bien de votre village, monsieur Goujon, dit mademoiselle Julie. Est-ce qu'on l'écoutera, avec son serrurier? Elle donnera l'ordre d'y aller? eh bien! on n'ira pas, et on lui dira...

— On lui dira qu'il y a une épizootie qui a emporté tous les serruriers, dit M. Servien.

Cette plaisanterie fit tellement rire les convives, que le bruit des coups de sonnette de mademoiselle de Maran, qui allaient alors *crescendo furioso*, fut un moment étouffé; mais lorsque ces éclats de gaieté cessèrent un peu, on entendit un carillon assourdissant.

— Il n'y a pas moyen d'y tenir ! s'écria mademoiselle Julie.

— Est-elle sonneuse, est-elle sonneuse ! dit le cuisinier.

— C'est maintenant qu'elle doit joliment mâchonner entre ses dents et se tortiller, colère comme une possédée, dit Goujon.

— Ah ! bien oui ! je lui en défie, de se tortiller, dit Servien. Elle est impotente sur son lit... Il n'y a que sa main gauche qu'elle puisse remuer...

— Eh bien ! elle se rattrape joliment sur sa main gauche, dit le cuisinier. Tenez... tenez... entendez-vous son bacchanal ?... Allons, allons, j'en suis pour ce que j'ai dit... c'est une sonneuse...

— Mais c'est à devenir folle ! s'écria mademoiselle Julie. Mais j'y songe, monsieur Goujon. Allez donc prendre l'échelle de la bibliothèque ; le mouvement de la sonnette passe ici : nous allons le couper, et nous serons tranquilles.

On applaudit d'autant plus à l'excellente idée de la femme de chambre, que la sonnerie de mademoiselle de Maran devenait convulsive, incessante, et n'était interrompue que par de rares repos, que mademoiselle Julie, qui se piquait d'un peu de musique, appelait ingénieusement des points d'orgue.

Goujon apporta l'échelle ; Servien lui confia une pince à déboucher le vin de Champagne. Le fil de fer du mouvement fut coupé au milieu d'un tintement formidable, et le bruit cessa subitement.

— Dieu... quelle figure elle doit faire dans son lit avec son chapeau de soie carmélite ! dit mademoiselle Julie en éclatant de rire. Je ne voudrais pas m'en approcher à cette heure ; elle me mordrait, bien sûr.

— Et voilà une morsure qui serait venimeuse, dit le cuisinier.

— Mais pourquoi donc que madame *s'ostine* à porter un chapeau de soie et un casaquin puce dans son lit... puisque voilà deux mois qu'elle ne se lève plus ? dit Goujon.

— C'est un vœu qu'elle a fait au diable, dit M. Servien avec un sérieux comique.

— Le fait est que si le diable est son parrain, elle est bien sa filleule, dit mademoiselle Julie. Est-elle méchante ! est-elle méchante ! Nous a-t-elle tourmentés quand elle se portait bien ! a-t-elle lésiné sur tout ! nous a-t-elle brutalisés. Tiens, chacun son tour !

— Ce qui l'enrage, reprit M. Servien, c'est qu'elle ne peut plus écrire... à M. Luchet, son homme d'affaires, ce grand caliborgnon, à qui elle se plaignait toujours de nous... Elle a beau m'ordonner de lui écrire de venir... moi pas si bête...

— Le père Fabri, le concierge, l'a renvoyé il y a huit jours, dit Goujon.

— Je le lui avais recommandé dans le cas où il viendrait de lui-même, ce M. Luchet, mauvais intrigant... Vous sentez bien, mes enfants, que madame serait capable de le faire installer ici. Alors ça serait fini pour nous. Au lieu de nous asseoir bien à notre aise dans l'office de la salle à manger, devant un bon dîner à deux services... il faudrait descendre dans l'office de la cuisine... Nous n'aurions plus les mêmes douceurs.

— Dites donc, monsieur Servien, dit mademoiselle Julie, si l'on disait de M. Luchet ce qu'on dira des serruriers, qu'il est mort, qu'il y a eu aussi une épizootie sur les hommes d'affaires ?

— Ma foi, ça ne serait pas de refus ; nous aurions la paix. D'un autre côté, l'on dirait à M. Luchet que madame ne veut plus le voir, et il n'en serait que ça... S'il écrivait, comme je connais son écriture, je ne donnerais pas ses lettres, et il n'en serait encore que ça...

— Oui, mais il faudrait prendre garde aux amis de madame, qui pourraient lui dire que ça n'est pas vrai, ces épizooties... dit mademoiselle Julie d'un air malicieux.

— Avec ça qu'il en vient, des visites ! dit M. Goujon. Depuis six mois que je suis dans la maison, je n'ai encore vu personne... que ce vieux savant si mal peigné.

— M. Bisson le brise-tout, dit Servien, il n'y a plus que lui de fidèle. Il est venu au moins trois fois depuis que la maison est fermée, et on lui a toujours dit que madame ne reçoit pas... Ah ! quelle différence du temps de madame Ursule ! Les bals, les concerts, les dîners, comme ça roulait ! On a tant dansé, tant chanté, tant dîné, qu'il m'en est resté... une bonne petite ferme en Bauce.

— Ah ! voilà ce que c'est que l'économie, dit mademoiselle Julie. Mais ça fend le cœur... cette pauvre madame Ursule.

— Si j'avais à plaindre quelqu'un, je plaindrais plutôt madame la vicomtesse, la nièce de madame, qu'elle tourmentait si méchamment quand elle était petite... dit Servien.

— Avec cela que ça vous réussirait bien de plaindre madame la vicomtesse, dit mademoiselle Julie. Vous avez vu comme madame s'est disputée il y a quinze jours avec son médecin, le docteur Gérard, qui lui disait du bien de madame de Lancry. Madame a dit tant d'injures à M. Gérard, qu'il a déclaré qu'il ne remettrait plus les pieds ici.

— Et pour la punir, au lieu d'aller, le lendemain, chercher M. le docteur Verteuil, dit Servien, je n'y suis pas allé... Bah ! un médecin nous gênerait.

— Tiens... dit mademoiselle Julie, est-ce qu'on a besoin de médecin quand on est paralytique ?

— C'est pas une maladie... paralytique, dit Goujon ; on ne bouge pas... on est comme quelqu'un qui reste bien tranquille... bien tranquille, voilà tout.

— Bien sûr, reprit Julie. Et puis, pour ce que lui ordonnait le docteur Gérard... c'était pas la peine d'avoir un médecin... De petites bouteilles avec de la fleur d'orange... de petites drogues de rien du tout c'était pour l'amuser...

— Le fait est que depuis quinze jours qu'elle se passe de médecin... elle n'en va pas plus mal, dit M. Servien ; ça peut aller comme cela très-longtemps : les bossus ont la vie dure... c'est comme les chats. Nous aurons toujours de quoi faire la dépense ; j'ai l'habitude de donner les reçus aux fermiers pour madame... je ne prends que juste ce qu'il faut pour que nous ne manquions de rien... le reste, je le mets dans la caisse de madame.

— Quant à cela, nous sommes très-bien, très-bien, dit mademoiselle Julie, seulement il nous faudra prendre un petit garçon pour nous servir à table, car c'est ennuyeux de se lever à chaque instant.

— C'est ça, dit le cuisinier. Je dresserai le dîner, ma fille de cuisine donnera les plats au gamin, et nous mangerons plus chaud.

— Adopté, dit Servien. A propos, reprit-il, depuis que son dernier chien est mort, madame me relance tous les jours pour que je lui en achète un autre.

— Ah ! je ne veux plus de chien ici ; non ! s'écria mademoiselle Julie, je ne veux plus de chien ici ! j'ai été assez comme ça la servante des animaux... Et, d'ailleurs, ça n'était pas pour en avoir un second que j'ai donné une arête au dernier.

— Tiens, tiens, tiens... c'est vous qui l'avez fait étrangler ? dit Servien.

— Sans doute : c'était une horreur que cette vieille bête-là, si méchante.

— C'est pour sa méchanceté que madame l'a pleuré, bien sûr.

— Ainsi bien décidément... pas de chien ? demanda Servien.

— Non, non, pas de chien, répéta-t-on en chœur.

— Accordé, dit le maître d'hôtel ; je lui dirai qu'ils ont le même sort que les serruriers, les hommes d'affaires et les médecins.

Cette facétie fit beaucoup rire les convives, qui en étaient au fruit.

— Eh bien ! il n'y a pas de vin de Chypre, monsieur Servien ? voilà un joli dessert ! dit mademoiselle Julie.

Servien regarda sur la table.

— Je croyais en avoir pris une bouteille chez madame...

— Voyez donc ce genre, de garder comme ça son vin de Chypre dans l'armoire de son grand cabinet de toilette, dit mademoiselle Julie, tandis que les autres vins sont à l'office ou à la cave.

— C'est une idée qu'elle a ; ne m'en parlez pas, ça fait pitié, dit Servien. Puis il se leva en disant : Je vais en aller chercher.

— Dites donc, monsieur Servien, portons-lui son potage en même temps, nous ferons d'une pierre deux coups, dit mademoiselle Julie.

— Vous avez raison. Quelle heure est-il ? Neuf heures. Elle le voulait à huit heures et demie ; il n'y a qu'une demi-heure de retard.

Le cuisinier mit négligemment un reste de soupe à la tortue dans une assiette de porcelaine. Servien prit une serviette, l'étendit sur un plateau d'argent, se fit précéder de mademoiselle Julie portant une bougie, et traversa les trois salons qui séparaient la salle à manger de la chambre à coucher de mademoiselle de Maran.

La nuit était complétement venue.

— Dites donc, monsieur Servien, prenez garde qu'elle ne vous dévore quand vous allez lui servir son potage, dit mademoiselle Julie en riant et en ouvrant la porte.

L'intérieur de cette chambre était toujours ainsi qu'il a été décrit par madame de Lancry dans ses Mémoires.

Sur la cheminée, des pagodes de porcelaine verte à yeux rouges toujours en mouvement ; sur le secrétaire de vieux laque, trois générations de chiens-loups blancs empaillés : de graves portraits de personnages des siècles passés se détachaient des boiseries grises.

A la faible clarté que projeta dans cette vaste chambre la bougie que portait mademoiselle Julie, on put voir se détacher du fond de l'alcôve, drapée de damas rouge sombre, la figure jaune et terreuse de mademoiselle de Maran assise dans son lit et adossée à un énorme coussin.

C'était toujours la même robe de soie carmélite, le même manteau de lit, le même tour de cheveux noirs couvrant à demi son front plat et déprimé comme celui d'une vipère ; c'étaient toujours ces yeux renfoncés, ardents, et qui, au moment où Servien entra, brillaient d'une indicible rage.

La position de cette femme était d'autant plus affreuse que la paralysie ne lui laissait de libre que le cou, l'avant-bras et la main gauche ; le reste du corps était complétement inerte.

Les imprécations qu'elle se mit à vomir contre Servien et mademoiselle Julie n'étaient donc accompagnées que d'un faible balancement de tête et de quelques mouvements convulsifs de la main gauche.

— Misérable, s'écria-t-elle en écumant de colère, affreux scélérat ! C'est donc ma mort que vous voulez, brigand que vous êtes ?

Servien s'approcha du lit avec un sang-froid imperturbable pour y déposer son plateau.

Ce silence redoubla l'exaspération de mademoiselle de Maran, qui s'écria :

— Va-t-en... sors d'ici... je te chasse... que je ne te voie plus.

Servien tourna sur ses talons, fit un signe à mademoiselle Julie et regagna la porte.

— Mais le vin de Chypre ? lui dit tout bas celle-ci.

— Laissez donc, elle va me rappeler.

— Servien, Servien, Julie... Voulez-vous rester là ! Ah ! les misérables ! ils ont juré de me faire mourir à petit feu.

Servien fit une seconde conversion sur lui-même, et revint du même pas lent et solennel avec son plateau.

Mademoiselle de Maran sentit le besoin de se contenir, et dit d'une voix entrecoupée par la colère :

— Quelle heure est-il ?... A quelle heure avais-je demandé mon tapioka ?

— J'attendais que madame eût sonné pour la servir, dit Servien en posant le plateau sur le lit.

— Madame sonne ordinairement pour avoir de la lumière, dit ingénument mademoiselle Julie.

Mademoiselle de Maran leva les yeux au ciel et dit d'une voix sourde :

— Ils me tueront... ils me tueront ! Je mourrai de male-rage. Comment, je n'ai pas sonné... sonné depuis une heure à me rompre le bras ! s'écria-t-elle avec une explosion de fureur impossible à décrire.

— Madame a sonné ?

— Madame aura peut-être cru sonner ! dit mademoiselle Julie.

— J'aurai cru sonner... entendez-vous cette sotte bête, cette vilaine menteuse. J'aurai cru sonner !!! Je sonne depuis une demi-heure à tout briser, drôlesse que vous êtes !

— C'est ça, madame, en sonnant si fort, aura cassé le mouvement, et nous n'aurons rien entendu, dit Servien.

— Et à qui la faute si j'ai cassé le mouvement, animal ! N'est-ce pas la vôtre ? Voilà une demi-heure que je suis dans l'obscurité, et vous savez bien que j'en ai horreur, de l'obscurité. Eh bien ! voyons, les allumerez-vous, ces bougies, au lieu de rester là à bayer aux corneilles, butorde que vous êtes...

Au lieu d'obéir, mademoiselle Julie prit le coin de son tablier, le porta à ses yeux, feignit de pleurer, gagna la porte, et disparut en disant d'une voix entrecoupée :

— Je ne peux pas m'habituer à être traitée comme ça... hi, hi, hi...

— Julie, Julie, voulez-vous bien rester là. Ah ! la malheureuse ! s'écria mademoiselle de Maran ; je ne veux pas qu'elle reste un moment de plus chez moi... je ne veux plus de ça ici, qu'on la chasse, qu'on la jette à la porte, non pas ce soir, mais à l'instant. Entendez-vous, Servien ?

— Oui, madame, soyez tranquille, calmez-vous.

Et après avoir mis le plateau sur une table de lit, qu'il plaça devant mademoiselle de Maran, il alla dans le cabinet prendre une bouteille de vin de Chypre ; il refermait l'armoire lorsqu'il entendit le bruit d'une assiette qui se brisait sur le parquet, et la voix de mademoiselle de Maran qui s'écriait dans un nouvel accès de rage :

— Servien ! Servien !

— Qu'est-ce qu'il y a, madame ?

— Mais voulez-vous donc m'empoisonner ? mais c'est affreux ! mais qu'est-ce que c'est que ce potage-là ?

— Comment ! madame l'a jeté au milieu de la chambre ? et l'assiette aussi ? en voilà par tout le parquet.

— Vous me donnez de la soupe en tortue, à une malade ! Mais vous voulez donc me tuer, infâme gueux que vous êtes !

Servien, songeant sans doute que ses camarades s'impatientaient en son absence, sortit sous le même prétexte que mademoiselle Julie, et dit d'un ton douloureux et pénétré :

— Il est bien dur pour un vieux serviteur de se voir traiter de la sorte ; ça me fait trop de peine d'entendre madame me parler ainsi, j'aime mieux m'en aller.

Et il disparut en fermant respectueusement la porte derrière lui.

— Servien, Servien... voulez-vous bien rester !... Ah ! mon Dieu... qu'est-ce que c'est que cette bouteille qu'il emporte là... Servien... mais c'est de mon vin de Chypre, j'en suis sûre ! Servien ! Ah ! les infâmes voleurs, les misérables ! j'étouffe de rage.

Elle saisit péniblement la sonnette, mais elle rejeta bientôt le cordon en s'écriant :

— Elle a cassé... ils ne viendront pas ! Ah ! que faire ? Seule, seule... personne pour me délivrer de cette valetaille ! Ils m'insultent, ils me torturent, ils me pillent... et je ne puis rien... seule, vieille, impotente... abandonnée de tous... Après cela, je chasserais ceux-là, j'en prendrais d'autres, ça serait tout de même : je n'ai personne pour me soutenir, pour prendre mes intérêts. Ah ! mon Dieu ! que je suis donc malheureuse ! A mon âge, malade, infirme, privée des soins les plus vulgaires ! je ne mange au monde qu'un pauvre potage, je ne peux pas seulement l'avoir ! Mais j'ai faim, moi... j'ai faim, mon Dieu ! mon Dieu ! Moi, souffrir de la faim, au milieu de ma maison, de mes gens... mais c'est affreux !... Servien ! Servien !... Rien... ils ne veulent pas venir. Mais il n'y a donc pas de justice au ciel et sur la terre ? mais qu'est-ce que c'est que cette barbarie-là ?... Mais c'est atroce ! mais la dernière des femmes du peuple, lorsqu'elle est malade, a une famille qui la soigne... a quelqu'un qui prend pitié d'elle... et moi, persome, personne ! j'en suis réduite à une fureur impuissante, à écumer de rage... Et dire que c'est ainsi tous les jours ! Servien ! Servien !... J'ai beau les appeler... ils ne m'écouteront pas... Oh ! les scélérats ! Mon Dieu, que faire ? Si je criais au secours... au feu... Oui, oui, ils viendront peut-être.

Mademoiselle de Maran se mit alors à crier de toutes ses forces, d'une voix chevrotante : — Au feu ! au secours !...

Sa voix, encore affaiblie par l'émotion de la colère, ne parvint pas aux oreilles de ses gens; tout resta silencieux.

La hideuse figure de mademoiselle de Maran devint livide de terreur; la pâle clarté de la bougie qui éclairait sa chambre suffisait à peine pour dissiper l'obscurité qui y régnait. Comme tous les caractères méchants et lâches assaillis par les remords, mademoiselle de Maran avait horreur des ténèbres.

— Au secours ! répéta-t-elle d'une voix épuisée, au feu !...

Après un moment de profond silence, elle reprit avec désespoir :

— Ils ne viennent pas ! Je brûlerais, je mourrais, qu'on me laisserait mourir et brûler... Ah ! mon Dieu ! mourir... c'est affreux de mourir... mourir ainsi seule, sans personne autour de vous... que des valets qui n'attendent que votre agonie pour vous dévaliser ! Mourir... mourir... et après... après... oh ! non... après, il n'y a rien, il n'y a rien !

A ce moment, ses yeux, égarés par la frayeur, s'arrêtèrent sur le portrait d'une de ses parentes, autrefois abbesse des Ursulines de Blois. Cette figure pâle et presque sépulcrale, coiffée d'un camail noir, semblait sortir de son cadre.

Mademoiselle de Maran sentit redoubler son épouvante.

Son isolement, la vue de cette religieuse, lui donnèrent quelques idées de piété, que son égoïsme odieux flétrit bientôt.

— Mon Dieu ! ayez pitié de moi ! s'écria-t-elle ; j'aurai de la religion, je prierai, je prendrai un aumônier, un confesseur... il ne me quittera pas... il me soignera... il me débarrassera de ces infâmes valets, il les chassera, il me défendra... ça me fera une société ! Oui, je vous le jure, mon Dieu ! Mais comment l'aurai-je ? Ce prêtre, qui l'avertira ?... J'aurai beau ordonner qu'on m'en cherche un, ces misérables mépriseront mes ordres... Depuis quinze jours je demande un médecin... ils font exprès de me désobéir ! Et à qui me plaindre ? qui me soutiendra ?... je suis seule, toujours seule... Je crois bien ! on me hait tant ! qui viendrait voir une pauvre vieille femme infirme ?... C'était bon quand je donnais des fêtes, ou que je pouvais nuire... Maintenant on ne me craint plus, et l'on m'abandonne... on se venge du mal que j'ai fait... ah ! c'est horrible !... Mais j'entends du bruit... une voiture... une voiture s'arrête devant ma porte ! Ah ! mon Dieu ! quel bonheur !... Mais ils ne laisseront entrer personne, ils vont la renvoyer... Non, non, elle reste, on a refermé la porte... Oh ! je suis sauvée ! Si c'était le médecin que j'attends depuis si longtemps ! Des pas... oui, oui, j'entends des pas... c'est quelqu'un ! Jésus, mon Dieu ! c'est quelqu'un !

On entendit en effet des pas précipités, et madame de Lancry, ouvrant violemment la porte, entra chez mademoiselle de Maran, suivie de Servien.

CHAPITRE III.

L'entrevue.

— Mathilde, c'est le bon Dieu qui vous envoie ! s'écria mademoiselle de Maran ; venez à mon secours !

— C'est moi, madame, répondit madame de Lancry éperdue en courant auprès du lit de sa tante, c'est moi qui viens vous demander de me sauver ! Mon mari sera ici tout à l'heure... Sauvez-moi ! par pitié, sauvez-moi !

Servien disparut.

— Oui, oui... je vous sauverai, mon enfant... mais nous ne nous quitterons plus ! s'écria mademoiselle de Maran. Vous verrez... oh ! vous verrez ! Je serai aussi bonne pour vous que j'étais méchante autrefois ! Mais aussi vous n'abandonnerez pas votre pauvre vieille tante à ses bourreaux, n'est-ce pas ? Si je pouvais me mettre à genoux, Mathilde, je m'y mettrais pour vous implorer... Tout ce que vous voudrez, je le ferai... je vous le jure... Mais ne me laissez pas seule... vous ne savez pas à quelle horrible vie je suis condamnée !

Malgré son effroi, Mathilde ne put s'empêcher d'être frappée des paroles et de l'accent désespéré de mademoiselle de Maran.

— Madame, répondit-elle précipitamment, les moments sont précieux. Je viens vous demander ce que vous me demandez vous-même, de ne pas vous quitter. Vous êtes ma plus proche parente. On ne me refusera peut-être pas la permission de rester auprès de vous ?

— C'est-il bien vrai, mon Dieu ! s'écria mademoiselle de Maran au comble de la joie et de l'étonnement. Vous me demandez de rester auprès de moi ?

— Oui... oui... madame... tout plutôt que de... Ah ! c'est horrible ! dit la malheureuse femme avec angoisse.

Puis elle reprit :

— Mais il a les lois et la force pour lui... Oh ! je me tuerai plutôt... oui, je me tuerai plutôt que de le suivre !...

— Non, non, ne le suivez pas, restez avec moi... Mathilde... Ma fortune... toute ma fortune vous appartient depuis longtemps... Je vous la destinais... oh ! bien vrai... bien vrai... Mais je vous la donnerai tout entière de mon vivant, je ne garderai rien pour moi, rien... si vous consentez à ne pas me quitter.

L'effrayante préoccupation de Mathilde était si grande, qu'elle ne se choqua pas de la proposition de mademoiselle de Maran ; elle ne songeait qu'à échapper à son mari.

— Mais... il peut me forcer à le suivre... comme il l'a déjà fait, s'écria-t-elle.

— Non, non, non, il ne le pourra pas : nous aurons des avocats, voyez-vous, les meilleurs, les meilleurs : rien ne nous coûtera. Nous plaiderons. Rien ne nous coûtera, rien... pour garder auprès de moi ma nièce... mon enfant chérie... car enfin vous êtes presque mon enfant, vous êtes la fille de mon frère, de mon bon frère que j'ai tant aimé.

— Mais dans une heure, madame, dans une heure peut-être mon mari sera ici... Avant-hier il est venu à Maran... me chercher... j'ai refusé de le suivre ; il a été trouver le maire, et alors j'ai été forcée d'accompagner M. de Lancry. En arrivant ici, à l'hôtel Meurice, avec Blondeau qu'il m'avait permis d'emmener, il m'a dit de l'attendre, que nous ne resterions que douze heures à Paris, le temps nécessaire pour mettre nos passe-ports en règle et obtenir les pouvoirs que la loi lui accorde; il veut avoir entre ses mains les moyens de me contraindre, dans le cas où je voudrais encore lui résister.

— Eh bien ! mon enfant, il faut vous cacher ici; il ne saura pas que vous y êtes venue.

— Tous mes pas sont surveillés, madame; il m'a prévenue que je ne pourrais pas lui échapper, qu'il saurait me retrouver. Pourtant, dès qu'il a été parti, j'ai couru chez madame de Richeville; elle m'a conseillé de venir ici, de ne céder qu'à la force, et, quand les magistrats viendront, de les supplier de me laisser auprès de vous, ma plus proche parente, jusqu'à ce que j'aie prouvé l'infamie de la conduite de M. de Lancry envers moi,

— Mais elle a raison... cette bonne... cette excellente duchesse, elle a raison ; les magistrats ne peuvent pas vous refuser ça... Est-ce qu'on arrache une nièce à sa tante ? Non... non... vous ne me quitterez pas. Comme ça sera généreux à vous !... comme ça sera beau ! après tout le mal que je vous ai fait... mais ça vous est bien égal, le mal qu'on vous a fait à vous. Vous êtes si bonne ! vous avez une si belle âme ! et puis, c'est si sublime de pardonner ! et puis je suis si malheureuse ! Figurez-vous, ma pauvre enfant, que je suis la victime des misérables valets qui m'entourent. Voyez jusqu'où ils poussent la méchanceté ! j'avais un chien, un pauvre animal... qui m'était attaché... la seule créature au monde qui ne me haït pas. Dans mon isolement, c'était mon unique joie, mon unique consolation ; avec lui, au moins, je n'étais pas seule... Eh bien ! ils ont eu la barbarie de me le tuer... oui, j'en suis sûre... ils me

l'ont empoisonné ; car, depuis qu'il est mort, je leur ai ordonné de m'en acheter un autre... ils ne m'ont pas obéi : ça n'a pas l'air croyable, c'est pourtant comme ça... Figurez-vous qu'ici personne ne m'obéit... qu'est-ce que cela leur faisait pourtant de m'acheter ce chien?... Mais à qui me plaindre? ils ne laissent approcher personne de moi... au lieu que lorsque vous serez ici, ils me respecteront... Vous leur imposerez, vous, vous les forcerez bien à écouter mes ordres, vous ferez respecter votre pauvre vieille tante infirme... n'est-ce pas?

— Silence! dit tout à coup Mathilde ; une voiture... c'est lui... c'est lui.

— Non, non... dit mademoiselle de Maran en écoutant, la voiture passe. Mais que veut-il donc vous faire, ce monstre-là? car c'est un monstre, voyez-vous! Jamais vous n'en direz assez de mal! Si vous le connaissiez comme je le connais... Ah! maintenant, je me repens bien d'avoir consenti à votre mariage avec lui... mais la tête vous en tournait, pauvre petite... ah! ce sera le chagrin de toute ma vie, de vous avoir donnée à un pareil bandit... un faussaire... un escroc... Tenez, si je pouvais pleurer... j'en pleurerais des larmes de sang. Mais qu'est-ce qu'il vous veut encore, ce misérable-là? n'a-t-il pas mangé votre fortune!

— Ce qu'il veut, madame, il veut me vendre à M. Lugarto, s'écria madame de Lancry avec épouvante.

— Ah! Mathilde... c'est abominable.

— Je vous dis que, pour de l'argent, cet homme est capable de tout, s'écria Mathilde. C'est un abîme d'horreur et d'infamie ; pour assouvir la haine dont ce monstre me poursuit sans relâche, haine qu'il partage lui-même à cette heure... mon mari ne reculera devant aucun crime... En venant ici... il m'a fait d'horribles confidences, me disant que personne ne l'entendait, que si je parlais il nierait tout, et que je ne serais pas crue... Et pourtant, madame... telle est la loi que les hommes ont faite, qu'elle me force à accompagner cet homme, qui me conduit, non à mon déshonneur, mais à la mort... car je me tuerai plutôt que de rester au pouvoir de ces deux hommes... Si je me tue... Dieu me prendra en pitié. Mais... écoutez... écoutez... cette fois... oh! cette fois... c'est bien une voiture qui s'arrête, s'écria Mathilde avec terreur.

— En effet, mon enfant! une voiture s'arrête... Mais c'est peut-être le médecin que j'attends... car ils ont aussi eu l'atrocité de ne pas vouloir m'aller chercher le médecin.

— Non, non, c'est lui! Ah! c'est lui... il m'aura fait suivre... il aura découvert où j'étais, il me l'avait dit... il me l'avait dit.

— Mon Dieu! il y a peut-être quelque chose à faire ; je vais envoyer Servien me chercher tout de suite des avocats. En tout cas, chère petite, résistez ; mon enfant, résistez... ne cédez qu'à la force. Ah! si mes gens m'étaient dévoués, je le ferais jeter par les fenêtres... ce misérable... ce monstre... qui vient m'enlever ma tendre enfant.

Mathilde ne s'était pas trompée, M. de Lancry entra chez mademoiselle de Maran.

Quoiqu'il eût beaucoup engraissé, sa taille était encore élégante. Il était vêtu avec une recherche extrême, presque mignarde ; malgré son embonpoint, sa figure était blafarde, ses yeux caves, clignotants et entourés d'un cercle brun. Les vices les plus odieux avaient flétri ce visage de leur ineffaçable empreinte. La physionomie de M. de Lancry, autrefois fine, gracieuse et spirituelle, avait alors un caractère de férocité doucereuse : les empereurs sanguinaires et efféminés de l'ancienne Rome devaient offrir cet aspect révoltant. Jadis insolente et altière, sa voix était devenue mielleuse ; un grasseyement affecté l'affaiblissait encore.

Il s'avança vers le lit de mademoiselle de Maran, lui prit la main, qu'il baisa, et lui dit :

— Quel charmant hasard rassemble aujourd'hui près de vous le couple heureux que vous avez uni!

— Laissez-moi donc tranquille, avec votre voix flûtée et votre afféterie, dit mademoiselle de Maran ; vous me faites peur, vous avez l'air d'un tigre qui fait la bouche en cœur... Pourquoi tourmentez-vous cette pauvre femme?... D'abord, je vous préviens qu'elle veut rester ici... avec moi... avec sa chère tante... entendez-vous?... Je suis la sœur de son père, sa plus proche parente, et vous ne me l'enlèverez pas... je vous en préviens.

— Vraiment, ma belle chérie? dit-il en s'adressant à Mathilde avec une sorte de minauderie railleuse et cruelle, en s'asseyant dans un fauteuil auprès de l'alcôve de mademoiselle de Maran. Vous avez donc bien peur de moi, que vous prenez un tel parti?

— Monsieur, vous ne m'arracherez pas vivante d'ici! s'écria Mathilde en frissonnant.

— Vous l'entendez... j'espère... vilain homme... Cette chère petite... je ne le lui fais pas dire... on ne l'arrachera pas vivante d'ici... Ainsi, allez-vous-en... allez-vous-en... et laissez-nous en repos l'une à l'autre.

— Mon Dieu! mon Dieu! dit M. de Lancry en continuant de minauder, vous ne serez donc jamais raisonnable, mon bel ange? Vous ne voudrez donc jamais comprendre que vous êtes à moi, que vous êtes mon épouse chérie... que vous m'appartenez corps et âme?... A quoi donc servent les leçons?... Avant-hier j'arrive à Maran, vous refusez de me suivre, mon adorée, vous m'obligez d'envoyer chercher M. le maire : eh bien! qu'arrive-t-il? Que ce digne municipal, assisté du juge de paix, vous prouve clair comme le jour que vous êtes obligée de m'accompagner partout où il me plaira de vous conduire, mon doux amour. Est-ce que je peux renoncer à tant de charmes? Vous êtes plus jolie que jamais... vous avez le teint d'un éclat, d'une fraîcheur adorables.

— Ta, ta, ta! s'écria mademoiselle de Maran, votre maire de village était un imbécile, un âne... Voyez donc la belle autorité, que celle de ce municipal en sabots! A Paris, ça ne se passera pas ainsi : nous aurons de bons avocats, de bons juges ; ils nous obtiendront une bonne séparation, et vous nous laisserez tranquilles.

— Vous croyez, ma belle tante?

— Certainement. Est-ce qu'il est possible d'abandonner une malheureuse jeune femme aux mains d'un... allons donc!... il faudrait qu'il n'y eût pas de justice sur la terre.

— Dame! ça s'est vu, reprit doucement M. de Lancry, tout n'est pas roses dans ce monde ; j'ai justement là, dans ma poche, ma belle tante, de quoi vous contredire... Par sa fugue de ce matin, mon adorée m'a servi comme à souhait... Je l'avais prévu. En passant à Paris pour aller à Maran, j'avais eu une entrevue avec M. le préfet de police ; oui, ma belle chérie, une fois ici, vous avez été immédiatement suivie, non-seulement par les gens de M. le préfet, mais par d'autres non moins habiles. Ainsi on sait qu'en arrivant, vous avez dépêché votre fidèle Blondeau chez un certain colonel Ulrik, qui s'appelle M. de Rochegune. On sait qu'elle y est arrivée à une heure, et qu'elle y est restée jusqu'à deux heures moins un quart. On sait qu'en sortant de l'hôtel Meurice, où nous étions descendus, mon bel ange aimé s'est rendu au Sacré-Cœur, puis ici. Aussi, je viens d'envoyer à l'hôtel Meurice dire qu'on m'amène tout de suite ma voiture de voyage ; car, je vous en ai prévenue, mon amour, nous n'avons que douze heures à rester à Paris. J'ai employé ce temps à faire mettre mes passe-ports en règle, mon bel ange, et à obtenir un ordre de M. le président du tribunal de première instance, lequel ordre enjoint aux autorités de me prêter aide et assistance dans le cas où ma légitime épouse aurait la folle idée de se débattre contre la volonté de son mari, je ne voudrais pas dire de son maître. Désirez-vous jeter vos beaux yeux sur ceci, mon adorée?... Ne déchirez pas ce papier, vous ne me donneriez que la peine d'en aller chercher un autre.

Et M. de Lancry remit en effet à Mathilde un acte légalement conçu. La loi l'appuyait, il était dans son droit, il en usait.

— Allons donc! s'écria mademoiselle de Maran, pendant que Mathilde parcourait machinalement cet acte, est-ce que c'est possible? Vous ne savez donc pas ce dont elle vous accuse?... Ça suffirait pour amener une séparation ; car c'est infâme... Oui, elle prétend que vous voulez l'emmener retrouver cet abominable nègre blanc de Lugarto.

— Vraiment! cette pauvre chérie, elle a deviné cela? Mais certainement oui... elle ne se trompe pas... ce bon et tendre ami nous attend à Nice... Nous partons ce soir ; c'est Fritz, que Mathilde connaît bien, qui nous sert de courrier. Nous n'emmènerons personne... Elle laissera sa madame Blondeau ici : je serai trop heureux de servir ma belle chérie.

Depuis quelques moments, Mathilde paraissait absolument indifférente à ce qui se disait autour d'elle.

Tout à coup, sans dire un mot, elle tomba à genoux, baissa la tête et pria avec ferveur.

— Vous voyez bien, dit mademoiselle de Maran, elle prie le bon Dieu; elle n'a plus de ressource qu'en lui, et il ne l'abandonnera pas. Est-ce que vous croyez qu'il laissera consommer une pareille abomination?... Revoir un pareil homme!...

— Je vous assure, ma toute belle tante, qu'on le calomnie. Mon adorée en jugera... Une fois arrivés à Nice, nous partons tous trois pour la Sicile, pays fort sauvage et fort pittoresque, où Lugarto a l'envie de s'établir pendant quelque temps. Lors de notre séjour à Naples, nous avons été visiter une espèce de château vénitien situé à quelques lieues de Messine, dans une solitude admirable, au milieu de gorges profondes et inaccessibles... Nous nous établirons là, moi, Mathilde et Lugarto; nous y mènerons la meilleure vie du monde. Dans cet endroit désert, on est aussi libre qu'à Otaïti. Nous improviserons là une manière de petite Caprée...

Tout à coup Mathilde se leva droite, fière, imposante, les yeux brillants, le teint coloré, et dit à mademoiselle de Maran d'une voix ferme :

— Dieu ne m'abandonnera pas... non... je le sens... il ne m'abandonnera pas... puisque la justice humaine m'abandonne. Il a lu dans mon cœur... quoi qu'il arrive, il me pardonnera; et, quoi qu'il arrive aussi, soyez maudite! dit-elle d'une voix solennelle à mademoiselle de Maran; soyez maudite... vous qui avez confié à cet homme la vie de la fille de votre frère... sachant que cet homme était un monstre!...

— Mathilde! s'écria mademoiselle de Maran d'une voix suppliante.

— Dieu a voulu, reprit madame de Lanery avec une exaltation croissante; Dieu a voulu que, par un rapprochement terrible vous ayez à cette heure sous les yeux l'horrible tableau du mal que vous avez causé... Pour vous, le jour des expiations commence... Vous êtes abandonnée de tous; livrée à la barbarie de vos gens... Vous mourrez ainsi, abandonnée de tous... maudite de tous... Ursule, que vous avez perdue... Ursule, qui, grâce à vous, est arrivée de crime en crime jusqu'au suicide, vous a maudite!... M. de Mortagne, tombant sous les coups d'un assassin... vous a maudite!... car si vous ne m'aviez pas fait épouser cet homme, M. Lugarto n'eût pas poursuivi M. de Mortagne de sa haine...

— Mon Dieu! mon enfant... je m'en désespère... je suis la plus malheureuse des créatures...

— Il y a vingt ans... sur ce lit de douleur où vous êtes, vous m'avez fait verser mes premières larmes, vous m'avez causé mes premières terreurs, en coupant mes cheveux, que ma mère mourante avait bénis et touchés!... Aujourd'hui, vous me voyez prête à suivre... cet homme... puisque la force, puisque les lois m'y condamnent... Le suivre!!! vous comprenez tout ce que ce mot renferme d'épouvantable!... Songez au mal que vous m'avez fait depuis mon enfance jusqu'à cette heure... songez à tout ce qui peut encore m'arriver de sinistre... et si vous entendez dire que moi, la fille de votre frère, je me suis tuée pour échapper à l'infamie... que mon sang retombe sur vous... comme celui d'Ursule... et soyez maudite!...

— Mathilde... grâce! grâce!... vous me faites peur! s'écria mademoiselle de Maran.

Dix heures sonnèrent. On entendit le bruit d'une voiture de poste qui s'arrêta dans la rue.

— Mathilde... abandonnez-moi si vous le voulez, mais ne suivez pas votre mari... il est capable de tout...

— C'est l'époux que vous m'avez choisi, madame, et les lois veulent que je le suive! s'écria Mathilde.

Puis, se retournant vers M. de Lanery, elle lui dit d'un ton qui le fit tressaillir malgré lui :

— Monsieur, je suis prête...

M. de Lanery s'attendait à une résistance désespérée. Il fut étonné du calme effrayant de Mathilde. Néanmoins, il se leva en souriant, et lui offrit son bras.

Madame de Lanery le repoussa d'un geste plein de mépris et de dignité.

Servien entra, et dit à M. de Lanery :

— Monsieur le vicomte, voici la voiture et ces messieurs; ils vous attendent dans le salon.

— Quels messieurs?

— Trois messieurs qui sont venus dans la berline depuis l'hôtel Meurice... Fritz, le courrier, est parti en avant pour commander vos relais.

— Qu'est-ce qu'il veut dire avec ces trois messieurs? reprit négligemment M. de Lanery.

Au moment où il faisait un pas vers la porte, une main vigoureuse écarta Servien... et M. Sécherin parut à la porte, pâle comme un spectre.

Il était en grand deuil...

— Ma mère est morte... je viens vous tuer, monsieur de Lanery, dit M. Sécherin d'une voix éclatante.

CHAPITRE IV

Un duel.

En voyant M. Sécherin, M. de Lanery devint livide.

— Eh bien! monsieur... plus tard nous nous reverrons, répondit-il d'une voix altérée. Et, se retournant vers Mathilde : — Madame, venez... venez.

— Vous ne sortirez d'ici que pour vous battre avec moi! s'écria M. Sécherin en lui barrant le passage.

— Monsieur Sécherin... vous êtes fou... dit M. de Lanery en s'avançant toujours.

— Monsieur le vicomte, un pas de plus, et je vous soufflette devant votre femme.

Le crime rend lâche; Gontran avait été brave, il n'était plus que cruel.

— Servien, cria-t-il, délivrez-moi de cet homme, qu'on le jette à la porte.

— Servien, Servien, je vous défends de le toucher, cria mademoiselle de Maran. Cet affreux M. de Lanery veut emmener ma pauvre nièce. Ce bon M. Sécherin veut le tuer. Il a toutes sortes de bonnes raisons pour cela... Pour l'amour de Dieu... qu'on le laisse faire... qu'on le laisse faire...

Soit que Servien eût un ancien grief contre M. de Lanery, soit qu'il voulût faire oublier à sa maîtresse son impertinence de la soirée, il se retira doucement sans mot dire.

Mathilde tomba dans un fauteuil, et cacha sa figure dans ses mains.

M. de Lanery, furieux, voulut forcer le passage; M. Sécherin, d'un bras vigoureux, le prit au collet, et le repoussa violemment.

M. de Lanery trébucha sur le parquet. En se relevant, il jeta un regard rapide autour de lui pour voir si rien ne pouvait lui servir d'armes... Il ne trouva rien.

Cette insulte réveilla en lui quelque étincelle de son ancienne énergie. Sa figure blafarde se colora légèrement.

— Vous payerez cher votre brutalité, manant que vous êtes!

— Manant, soit; mais je veux vous tuer le plus tôt possible, et je vous tuerai...

— Eh bien! après-demain .. Envoyez-moi vos témoins, ils s'entendront avec les miens... cette nuit et demain ne m'appartiennent pas... Madame, venez...

— S'il faisait clair, je vous traînerais à l'instant sur le terrain... mais il faut que j'attende à demain matin... Heureusement les nuits sont courtes; mes témoins, mes armes sont là; vous ne sortirez d'ici que pour vous battre avec moi.

— Monsieur, s'écria M. de Lancry, cette scène est ignoble! devant des femmes!

— C'est juste, dit M. Sécherin, qui, toujours à la porte de la chambre de mademoiselle de Maran, parlementait avec Gontran. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, il prit ce dernier au collet, l'attira dehors, referma la porte, et tous deux se trouvèrent dans le premier salon avec les témoins de M. Sécherin.

Ce nouvel outrage acheva d'exaspérer M. de Lancry; il s'avança les poings fermés sur M. Sécherin, l'écume aux lèvres, en lui disant :

— Vous osez encore porter la main sur moi!

— Oui, vicomte, et je ferai mieux que ça...

M. Sécherin saisit, dans ses rudes et larges mains, les poignets délicats de M. de Lancry; il les secoua à les briser. Puis, s'approchant si près du visage de M. de Lancry qu'il sentait son souffle, il lui fit le plus mortel outrage qu'un homme puisse faire à un homme. Puis il lui dit :

— Vous vous battrez peut-être maintenant!

M. de Lancry poussa un rugissement terrible; M. Sécherin le repoussa rudement, se mit devant la porte du salon, arracha la canne d'un de ses témoins, et dit à M. de Lancry :

— Je vous roue de coups si vous faites un pas... pour sortir...

Gontran, voyant qu'il lui était impossible de lutter physiquement contre M. Sécherin, se mordit les poings avec rage.

— Des gens d'honneur, cria-t-il aux témoins d'une voix étranglée par la fureur, des gens d'honneur être complices d'un tel guet-apens!

— C'est une vieille dette... il ne fallait pas refuser de vous battre demain, dit flegmatiquement un grand homme chauve, dont la joue était sillonnée d'une profonde cicatrice. C'est votre faute, vous avez forcé Sécherin à employer les grands moyens... Voilà assez longtemps qu'il attend la réparation de l'insulte que vous lui avez faite. Qui doit... paye, et se tait.

— Mais des témoins, monsieur, des témoins! Il me faut le temps d'en trouver, s'écria Gontran.

— Votre voiture de poste est en bas; nous allons descendre ensemble, car je ne vous quitte pas, vu que vous ne me paraissez pas trop catholique, quoiqu'on dise que vous avez servi... Vous avez des connaissances ici, nous ramasserons deux de vos amis, nous revenons prendre ici Sécherin, et en route... Au premier relais hors de Paris, nous attendons le point du jour. Nous trouverons bien quelque part un coin de champ désert, ou un bout de chemin creux pour faire notre affaire.

— Sinon, reprit M. Sécherin, qui allait et venait dans le salon comme un loup en cage, je ne vous quitte pas d'une seconde, et partout où vous allez je vais, et je vous donne des coups de canne...

— Un mot encore, monsieur, dit M. de Lancry, palpitant de fureur, au témoin de M. Sécherin. Comment avez-vous su que j'étais ici?

— Ça n'est pas malin. Il y a trois jours, le surlendemain de la mort de sa mère, Sécherin me dit de quoi il s'agit, ainsi qu'à mon camarade Pierre Leblanc, que voilà, qui a servi comme moi dans le 12e dragons; nous sommes des voisins de Sécherin, des pays. Nous trouvons que Sécherin est dans son droit : mais, pour vous tuer, il fallait vous trouver. Nous partons en poste de Vouvray pour Paris; en passant près de Maran, l'idée vint à Sécherin d'y entrer pour y prendre des renseignements, sachant que votre femme y était : vous veniez justement d'en partir avec madame de Lancry; nous vous suivons à la piste, de relais en relais, jusqu'à Berny. Là, nous attendons tout bonnement vos postillons de retour; ils nous disent qu'ils vous ont conduit à l'hôtel Meurice; nous allons à l'hôtel Meurice, vous étiez sorti; nous y revenons cinq ou six fois, vous étiez toujours sorti; lassés de cela, nous nous installons pour vous attendre. A neuf heures et demie, le maître de l'hôtel nous dit : — Messieurs, vous voulez absolument parler à M. le vicomte de Lancry, sa voiture va le prendre au faubourg Saint-Germain, montez-y; ainsi vous serez bien sûrs de le rencontrer. Le conseil était bon, nous le suivons, et nous voici... C'est ce qui prouve qu'il y a là-haut quelqu'un qui aime assez que les braves gens règlent leurs comptes avec les... je dirai le reste à vos témoins, si le cœur m'en dit, en vous voyant à l'ouvrage, vous et Sécherin.

Pendant ce récit, la rage de M. de Lancry était arrivée à son comble; ses affreux desseins sur Mathilde pouvaient être déjoués... il n'espérait plus échapper à la vengeance de M. Sécherin. Il résolut de se battre le plus tôt possible. D'ailleurs son courage était revenu avec les outrages qu'il avait subis. Il lui restait la chance de tuer M. Sécherin.

Gontran avait eu plusieurs duels fort heureux; il tirait le pistolet et l'épée à merveille. S'adressant au témoin de son adversaire :

— Monsieur, je consens à tout, nous allons chercher deux de mes amis. Seulement, avant de partir, je puis, je crois, faire mes adieux à ma femme, ajouta M. de Lancry avec un sourire sinistre.

— Il veut peut-être s'échapper par quelque escalier dérobé, dit M. Sécherin. Pierre Leblanc, va donc veiller à la porte cochère.

M. de Lancry dévora ce dernier affront et entra violemment chez mademoiselle de Maran.

— Eh bien! madame, dit-il à sa femme, vous voilà contente... vous voilà bientôt veuve... vous l'espérez du moins!

Mathilde ne répondit rien.

— Oui, oui, nous l'espérons, s'écria mademoiselle de Maran, et vous n'aurez que ce que vous méritez; je m'en vas joliment faire des vœux pour ce brave M. Sécherin.

Après avoir contemplé quelques instants sa femme avec une expression de haine farouche, M. de Lancry lui dit :

— Il se peut que je meure; mais je serai vengé. Lugarto vous reste... Il saura vous atteindre comme il a atteint M. de Mortagne, comme il a atteint madame de Richeville, comme il atteindra M. de Rochegune, par vous et en vous! Mais si je ne suis pas tué... oh! tremblez... tremblez... vous serez écrasée!...

Il sortit.

Telles furent ses dernières paroles à Mathilde.

Celle-ci, quittant aussitôt l'hôtel de Maran, malgré les supplications désespérées de sa tante, alla attendre l'issue de ce duel chez madame de Richeville.

Deux hommes de la connaissance de M. de Lancry, éveillés au milieu de la nuit, instruits de l'urgence et de la gravité de cette rencontre, consentirent à servir de témoins. On partit pour Saint-Denis. On attendit dans une auberge le lever du soleil. Au point du jour, le duel eut lieu dans les fossés des anciennes fortifications.

Au premier coup de feu de M. Sécherin, M. de Lancry tomba... Il expira en maudissant la mémoire d'Ursule et en l'accusant de sa mort.

. . . . . .

CONCLUSION.

Madame de Lancry, instruite du résultat du duel par une lettre d'un des témoins, passa les six premiers mois de son deuil au Sacré-Cœur avec madame de Richeville. En apprenant la mort de M. de Lancry, M. de Rochegune fit, par convenance, un voyage de quelques mois en Italie. Eclairé par les Mémoires de Mathilde sur les véritables sentiments qu'elle avait toujours eus pour lui, sur l'admirable sacrifice qu'elle avait fait, les radieuses espérances qu'il emportait étaient cependant assombries par ses remords, car il s'accusait toujours de la mort d'Emma.

Mathilde découvrit ce triste mystère.

Avant son mariage, Emma avait fait de souvenir un portrait de M. de Rochegune et le lui avait donné; plus tard ce portrait lui fut rendu par son mari, ainsi que le petit portefeuille qui renfermait cette miniature. Madame de Richeville avait pieusement rassemblé tout ce qui lui restait de sa fille. Depuis la mort d'Emma, elle n'avait jamais eu le courage de jeter les yeux sur ces reliques sacrées. Un jour elle pria Mathilde de chercher parmi ces objets un médaillon représentant Emma enfant. En s'occupant de ce soin, madame de Lancry ouvrit le portefeuille qui contenait le portrait de M. de Rochegune peint par Emma; elle y trouva cachées deux lettres. L'une était ainsi conçue :

« On vous trompe: Mathilde est la maîtresse de votre mari Vous connaissez l'écriture de M. de Rochegune; lisez ce billet qu'un ami inconnu vous fait parvenir.»

La seconde lettre était celle-ci; on le sait, M. de Rochegune l'avait écrite à madame de Lancry lorsque celle-ci le suppliait de revenir auprès d'Emma :

« Je serai à Paris dans la nuit de demain; ce que vous m'apprenez est affreux... Et je ne puis malheureusement pas réparer le mal que j'ai causé involontairement... Emma est un ange de bonté, de beauté, de candeur et de grâce... Elle mérite un cœur qui n'appartienne qu'à elle. Si je ne vous avais pas rencontrée dans ma vie, s'il m'était possible d'aimer une autre personne que vous, son amour eût été mon plus cher trésor... Mais l'AMOUR PAR PITIÉ... est-ce digne d'elle? est-ce digne de moi? Tout mon espoir est que vous vous abusez peut-être sur le danger que court cette malheureuse enfant... En tout cas j'arrive... Et sa mère... notre meilleure amie... Oh! je ne sais quelle fatalité me poursuit! »

En songeant à l'atroce interprétation que l'on donnait à cette lettre aux yeux d'Emma, aux soupçons qu'elle éveillait en elle, aux apparences que l'on calomniait, en songeant aux chagrins que cette malheureuse jeune femme avait déjà ressentis lors de la révélation du secret de sa naissance, on comprend qu'elle dut être frappée d'une mortelle atteinte: concentrée dans son muet désespoir, l'infortunée n'avait voulu instruire personne du dernier tourment qui la tuait.

On voyait aux plis presque déchirés et à l'*usure* de cette lettre qu'Emma avait dû la lire et la relire bien souvent, et s'infiltrer ainsi goutte à goutte ce poison mortel.

Mathilde, certaine d'avoir pourtant cette même lettre en sa possession, la chercha dans sa correspondance. Elle l'y retrouva en effet; mais, en les comparant soigneusement toutes deux, elle reconnut la fausseté de celle qui avait été si méchamment envoyée à Emma; l'écriture de M. de Rochegune avait été contrefaite avec un art infernal.

Voici l'explication de ce fait.

Lorsqu'elle eut décidé M. de Rochegune à se marier, madame de Lancry habitait alors avec son mari l'appartement de la rue de Bourgogne. Le valet de chambre de Gontran, vendu à Lugarto, alors secrètement à Paris, s'était, par ordre de ce dernier, emparé du coffret pendant quelques heures, en forçant adroitement le secrétaire de madame de Lancry durant son absence. Le reste ne se comprend que trop facilement. Lugarto imitait à merveille toutes les écritures, et l'ouverture du coffret, dont Mathilde portait toujours la clef, n'avait été qu'un jeu pour lui. Dans la prévision certaine du mariage de M. de Rochegune, le choix de cette lettre annonçait une main habituée à frapper sûrement. Plus tard, madame de Lancry ayant conçu quelques soupçons, le coffret fut déposé chez M. de Senneville. Grâce à cette précaution tardive de Mathilde, d'autres lettres non moins dangereuses échappèrent à Lugarto.

Après la découverte de cette exécrable perfidie, Mathilde envoya les deux lettres à M. de Rochegune. Il reconnut alors la vérité tout entière, et fut délivré d'un remords déchirant; il ne ressentit plus que des regrets cruels, une pitié profonde, en songeant à tout ce qu'avait dû souffrir Emma pendant sa lente agonie.

Quinze mois environ après la mort de son mari, Mathilde de Lancry épousa M. de Rochegune.

Il est inutile de dire le bonheur profond, la sainte ivresse qui présidèrent à ce mariage. On devine l'adorable avenir qui s'ouvrit devant Mathilde, qui avait jusqu'alors si douloureusement, si religieusement souffert...

A peu près à cette époque, on démolit une petite maison isolée, située entre Luzarche et la forêt de Chantilly. Cette maison était restée fort longtemps inhabitée. Au fond d'une cachette pratiquée près de la cheminée de la chambre à coucher, et absolument semblable à celle que Mathilde avait découverte avec tant d'effroi rue de Bourgogne, on trouva le squelette d'un homme. Ce squelette était celui de Lugarto. Lorsque M. de Lancry était venu chercher sa femme chez mademoiselle de Maran, il avait donné rendez-vous à son complice dans cette petite maison, où il devait conduire Mathilde sans l'en avoir prévenue...

Fritz, le courrier de Gontran, devait annoncer à Lugarto l'arrivée de son maître et de Mathilde, par le claquement de son fouet, puis s'en aller attendre à la poste, à Chantilly, la voiture qu'on renverrait s'y remiser. Le duel de M. Sécherin avait renversé tous ces projets; mais Fritz, qui l'ignorait, se crut toujours suivi de la berline, commanda ses relais, arriva près de la maison isolée, donna le signal convenu, et continua sa route jusqu'à Chantilly. A ce signal, Lugarto était entré dans la cachette de la chambre à coucher, croyant ses hôtes sur le point d'arriver, et sa présence dans cette maison ne devant pas être soupçonnée par Mathilde. La Providence voulut que le ressort d'un panneau intérieur ne jouât pas lorsque Lugarto tenta de sortir de sa cachette : lassé d'attendre en vain que Gontran vînt le délivrer, il cria; ses cris furent inutiles, il était seul dans la maison. Le lendemain, le courrier revint, frappa à la porte; on ne lui répondit pas. Déjà inquiet de n'avoir pas vu venir la voiture se remiser à Chantilly, il retourna à Paris, où il apprit la mort de M. de Lancry. Quant à M. de Lugarto, sa vie était depuis quelque temps si mystérieuse, que sa disparition parut fort naturelle à tous les gens qu'il employait.

L'on ne peut guère s'étonner de l'horrible mal qu'avait fait cet homme en songeant aux immenses ressources qu'il trouvait soit dans la corruption, soit dans l'espèce de police occulte dont il entourait ceux qu'il haïssait. Pour cet homme infâme, saturé de plaisirs, blasé sur tout, le mal était un besoin et une volupté; beaucoup d'argent, quelques séjours mystérieux à Paris, son adresse à contrefaire les écritures, lui permirent de frapper mortellement et d'une manière incurable M. de Mortagne, Emma, madame de Richeville, M. de Rochegune et Mathilde.

Nous détournerons la vue des horreurs monstrueuses que méditaient pour l'avenir M. de Lancry et Lugarto; lorsque deux pareilles âmes s'accouplent, rien ne doit étonner.

M. Sécherin, après avoir tué Gontran, voyagea, toujours poursuivi par le souvenir d'Ursule. La mort de M. de Lancry l'avait vengé, mais ne l'avait pas consolé.

Mademoiselle de Maran, devenue tout à fait paralytique et presque aveugle, continua d'être absolument abandonnée au cruel despotisme de Servien, qui ne laissait personne approcher d'elle. La fin de sa vie fut un supplice de tous les moments. Le crayon que nous en avons offert peut à peine en donner une idée. Sans la volonté ferme et inébran-

lable de M. de Rochegune, Mathilde eût essayé d'adoucir la pénible position de sa tante.

Madame de Richeville se livra à des austérités de plus en plus cruelles; sa santé, depuis longtemps minée par d'incurables chagrins, n'y résista pas longtemps; elle apprit du moins le dévouement sublime de Mathilde pour Emma.

M. de Senneville fit oublier la coupable légèreté de ses propos et de ses mensonges par le loyal aveu de ses torts et par le respect profond, dévoué, qu'il montra toujours pour Mathilde et pour M. de Rochegune.

Enfin, pour ne laisser dans l'oubli aucun des personnages qui ont figuré dans ce long récit, nous dirons que la veuve Lebœuf revint, quelques jours après sa disparition, trôner dans le comptoir d'acajou de son café de la rue Saint-Louis, ayant toujours son fidèle Botard pour garçon et les frères Godet pour principaux habitués. M. de Lancry et Lugarto avaient fait donner à la veuve une somme assez considérable pour abandonner son établissement pendant quelques jours à leur police occulte, le voisinage de l'hôtel d'Orbesson, occupé par M. de Rochegune, rendant cette surveillance nécessairement incessante dans le cas où Mathilde, poussée à bout par le désespoir, aurait songé à y chercher un refuge.

Madame Lebœuf se plut à envelopper d'un voile épais son absence momentanée. Ce mystère est encore, à cette heure, le texte inépuisable de la conversation des frères Godet et des autres habitués du café Lebœuf. Enfin, le vieil hôtel d'Orbesson fut changé en une manufacture de produits chimiques après le départ du colonel Ulrik.

FIN DE MATHILDE.

Madame Blondeau.

LES

MYSTÈRES DE PARIS

Dessins par J. A. Beaucé et Staal.

Gravures par A. Lavieille.

PREMIÈRE PARTIE.

—

CHAPITRE PREMIER.

Le tapis-franc.

Un *tapis-franc*, en argot de vol et de meurtre, signifie un estaminet ou un cabaret du plus bas étage.

Un repris de justice, qui, dans cette langue immonde, s'appelle un *ogre*, ou une femme de même dégradation, qui s'appelle une *ogresse*, tiennent ordinairement ces tavernes, hantées par le rebut de la population parisienne : forçats libérés, escrocs, voleurs, assassins y abondent.

Un crime a-t-il été commis, la police jette, si cela se peut dire, son filet dans cette fange; presque toujours elle y prend les coupables.

Ce début annonce au lecteur qu'il doit assister à de sinistres scènes; s'il y consent, il pénétrera dans des régions horribles, inconnues; des types hideux, effrayants, fourmilleront dans ces cloaques impurs comme les reptiles dans les marais.

Tout le monde a lu les admirables pages dans lesquelles Cooper, le Walter Scott américain, a tracé les mœurs féroces des sauvages, leur langue pittoresque, poétique, les mille ruses à l'aide desquelles ils fuient ou poursuivent leurs ennemis.

On a frémi pour les colons et pour les habitants des villes, en songeant que si près d'eux vivaient et rôdaient ces tribus barbares, que leurs habitudes sanguinaires rejetaient si loin de la civilisation.

Nous allons essayer de mettre sous les yeux du lecteur quelques épisodes de la vie d'autres barbares aussi en dehors de la civilisation que les sauvages peuplades si bien peintes par Cooper.

Seulement les barbares dont nous parlons sont au milieu de nous; nous pouvons les coudoyer en nous aventurant dans les repaires où ils vivent, où ils se rassemblent pour concerter le meurtre, le vol, pour se partager enfin les dépouilles de leurs victimes

Le tapis-franc.

61 Paris. — Imprimerie Schneider, rue d'Erfurth, 1.

Ces hommes ont des mœurs à eux, des femmes à eux, un langage à eux, langage mystérieux, rempli d'images funestes, de métaphores dégouttantes de sang.

Comme les sauvages, enfin, ces gens s'appellent généralement entre eux par des surnoms empruntés à leur énergie, à leur cruauté, à certains avantages ou à certaines difformités physiques.

Nous abordons avec une double défiance quelques-unes des scènes de ce récit.

Nous craignons d'abord qu'on ne nous accuse de rechercher des épisodes repoussants, et, une fois même cette licence admise, qu'on nous trouve au-dessous de la tâche qu'impose la reproduction fidèle, vigoureuse, hardie, de ces mœurs excentriques.

En écrivant ces passages dont nous sommes presque effrayé, nous n'avons pu échapper à une sorte de serrement de cœur... nous n'oserions dire de douloureuse anxiété... de peur de prétention ridicule.

En songeant que peut-être nos lecteurs éprouveraient le même ressentiment, nous nous sommes demandé s'il fallait nous arrêter ou persévérer dans la voie où nous nous engagions, si de pareils tableaux devaient être mis sous les yeux du lecteur.

Nous sommes presque resté dans le doute; sans l'impérieuse exigence de la narration, nous regretterions d'avoir placé en si horrible lieu l'exposition du récit qu'on va lire. Pourtant nous comptons un peu sur l'espèce de curiosité craintive qu'excitent quelquefois les spectacles terribles.

Et puis encore nous croyons à la puissance des contrastes.

Sous ce point de vue de l'art, il est peut-être bon de reproduire certains caractères, certaines existences, certaines figures, dont les couleurs sombres, énergiques, peut-être même crues, serviront de repoussoir, d'opposition à des scènes d'un tout autre genre.

Le lecteur, prévenu de l'excursion que nous lui proposons d'entreprendre parmi les naturels de cette race infernale qui peuple les prisons, les bagnes, et dont le sang rougit les échafauds... le lecteur voudra peut-être bien nous suivre. Sans doute cette investigation sera nouvelle pour lui; hâtons-nous de l'avertir d'abord que, s'il pose d'abord le pied sur le dernier échelon de l'échelle sociale, à mesure que le récit marchera, l'atmosphère s'épurera de plus en plus.

. . . . . .

Le 13 décembre 1838, par une soirée pluvieuse et froide, un homme d'une taille athlétique, vêtu d'une mauvaise blouse, traversa le pont au Change et s'enfonça dans la Cité, dédale de rues obscures, étroites, tortueuses, qui s'étend depuis le Palais-de-Justice jusqu'à Notre-Dame.

Le quartier du Palais-de-Justice, très-circonscrit, très-surveillé, sert pourtant d'asile ou de rendez-vous aux malfaiteurs de Paris. N'est-il pas étrange, ou plutôt fatal, qu'une irrésistible attraction fasse toujours graviter ces criminels autour du formidable tribunal qui les condamne à la prison, au bagne, à l'échafaud!

Cette nuit-là, donc, le vent s'engouffrait violemment dans les espèces de ruelles de ce lugubre quartier; la lueur blafarde, vacillante, des réverbères agités par la bise, se reflétait dans le ruisseau d'eau noirâtre qui coulait au milieu des pavés fangeux.

Les maisons, couleur de boue, étaient percées de quelques rares fenêtres aux châssis vermoulus et presque sans carreaux. De noires, d'infectes allées conduisaient à des escaliers plus noirs, plus infects encore, et si perpendiculaires, que l'on pouvait à peine les gravir à l'aide d'une corde à puits fixée aux murailles humides par des crampons de fer.

Le rez-de-chaussée de quelques-unes de ces maisons était occupé par des étalages de charbonniers, de tripiers, ou de revendeurs de mauvaises viandes.

Malgré le peu de valeur de ces denrées, la devanture de presque toutes ces misérables boutiques était grillagée de fer, tant les marchands redoutaient les audacieux voleurs de ce quartier.

L'homme dont nous parlons, en entrant dans la rue aux Fèves, située au centre de la Cité, ralentit beaucoup sa marche: il se sentait *sur son terrain*.

La nuit était profonde, l'eau tombait à torrents, de fortes rafales de vent et de pluie fouettaient les murailles.

Dix heures sonnaient dans le lointain à l'horloge du Palais-de-Justice.

Des femmes embusquées sous des porches voûtés, obscurs, profonds comme des cavernes, chantaient à demi-voix quelques refrains populaires.

Une de ces créatures était sans doute connue de l'homme dont nous parlons; car, s'arrêtant brusquement devant elle, il la saisit par le bras.

— Bonsoir, Chourineur (1).

Cet homme, repris de justice, avait été ainsi surnommé au bagne.

— C'est toi, la Goualeuse (2) dit l'homme en blouse; tu vas me payer l'*eau d'aff* (3), ou je te fais danser sans violons!

— Je n'ai pas d'argent, répondit la femme en tremblant; car cet homme inspirait une grande terreur dans le quartier.

— Si ta *filoche* est à *jeun* (1), l'*ogresse* du tapis-franc te fera crédit sur ta bonne mine.

— Mon Dieu! je lui dois déjà le loyer des vêtements que je porte...

— Ah! tu raisonnes? s'écria le Chourineur. Et il donna dans l'ombre et au hasard un si violent coup de poing à cette malheureuse, qu'elle poussa un cri de douleur aigu.

— Ça n'est rien que ça, ma fille; c'est pour t'avertir...

A peine le brigand avait-il dit ces mots, qu'il s'écria avec un effroyable jurement:

— Je suis piqué à l'aileron; tu m'as égratigné avec tes ciseaux.

Et, furieux, il se précipita à la poursuite de la Goualeuse dans l'allée noire.

— N'approche pas, ou je te crève les *ardents* avec mes *fauchants* (2), dit-elle d'un ton décidé. Je ne t'avais rien fait, pourquoi m'as-tu battue?

— Je vais te dire ça, s'écria le bandit en s'avançant toujours dans l'obscurité.

— Ah! je te tiens! et tu vas la danser! ajouta-t-il en saisissant dans ses larges et fortes mains un poignet mince et frêle.

— C'est toi qui vas danser! dit une voix mâle.

— Un homme! Est-ce toi, Bras-Rouge? réponds donc et ne serre pas si fort... j'entre dans l'allée de ta maison... ça peut bien être toi...

— Ça n'est pas Bras-Rouge, dit la voix.

— Bon, puisque ça n'est pas un ami, il va y avoir du *raisiné par terre* (3), s'écria le Chourineur. Mais à qui donc la petite patte que je tiens là?

— C'est la pareille de celle-ci.

Sous la peau délicate et douce de cette main qui vint le saisir brusquement à la gorge, le Chourineur sentit se tendre des nerfs et des muscles d'acier.

La Goualeuse, réfugiée au fond de l'allée, avait lestement grimpé plusieurs marches: elle s'arrêta un moment, et s'écria en s'adressant à son défenseur inconnu:

— Oh! merci, monsieur, d'avoir pris mon parti. Le Chourineur m'a battue parce que je ne voulais pas lui payer d'eau-de-vie. Je me suis revengée, mais je n'ai pu lui faire grand mal avec mes petits ciseaux. Maintenant je suis en sûreté, laissez-le; prenez bien garde à vous, c'est le Chourineur.

L'effroi qu'inspirait cet homme était bien grand.

— Mais vous ne m'entendez donc pas? Je vous dis que c'est le Chourineur! répéta la Goualeuse.

— Et moi je suis un *ferlampier* qui n'est pas *frileux* (4), dit l'inconnu.

Puis tout se tut.

On entendit pendant quelques secondes le bruit d'une lutte acharnée.

— Mais tu veux donc que je t'*escarpe* (5)? s'écria le bandit en faisant un violent effort pour se débarrasser de son adversaire, qu'il trouvait d'une vigueur extraordinaire. Bon, bon, tu vas payer pour la Goualeuse et pour toi, ajouta-t-il en grinçant des dents.

— Payer en monnaie de coups de poing, oui, répondit l'inconnu.

— Si tu ne lâches pas ma cravate, je te mange le nez, murmura le Chourineur d'une voix étouffée.

— J'ai le nez trop petit, mon homme, et tu n'y vois pas clair!

— Alors viens sous le *pendu glacé* (6).

— Viens, reprit l'inconnu, nous nous y regarderons le blanc des yeux.

Et, se précipitant sur le Chourineur, qu'il tenait toujours au collet, il le fit reculer jusqu'à la porte de l'allée et le poussa violemment dans la rue, à peine éclairée par la lueur du réverbère.

Le bandit trébucha; mais, se raffermissant aussitôt, il s'élança avec furie contre l'inconnu, dont la taille très-svelte et très-mince ne semblait pas annoncer la force incroyable qu'il déployait.

Le Chourineur, quoique d'une constitution athlétique et de première habileté dans une sorte de pugilat appelé vulgairement la *savate*, trouva, comme on dit, son *maître*.

L'inconnu lui *passa la jambe* (sorte de croc en jambe) avec une dextérité merveilleuse, et le renversa deux fois.

Ne voulant pas encore reconnaître la supériorité de son adversaire, le Chourineur revint à la charge en rugissant de colère.

Alors le défenseur de la Goualeuse, changeant brusquement de méthode, fit pleuvoir sur la tête du bandit une grêle de coups de poing aussi rudement assénés qu'avec un gantelet de fer.

Ces coups de poing, dignes de l'envie et de l'admiration de Jack Turner, l'un des plus fameux boxeurs de Londres, étaient d'ailleurs si en dehors des règles de la savate, que le Chourineur en fut doublement étourdi; pour la troisième fois le brigand tomba comme un bœuf sur le pavé en murmurant:

— *Mon linge est lavé* (7).

— S'il renonce, ne l'achevez pas, ayez pitié de lui! dit la Goualeuse,

(1) Bonsoir, donneur de coups de couteau (Nous n'abuserons pas longtemps de cet affreux langage d'argot, nous en donnerons seulement quelques spécimens caractéristiques.)
(2) La Chanteuse.
(3) L'eau-de-vie.

(1) Si ta bourse est vide.
(2) Je te crève les yeux avec mes ciseaux.
(3) Du sang répandu.
(4) Je suis un bandit qui n'est pas poltron.
(5) Que je te tue.
(6) Sous le réverbère.
(7) Je m'avoue vaincu, j'en ai assez.

qui pendant cette rixe s'était hasardée sur le seuil de l'allée de la maison de Bras-Rouge. Puis elle ajouta avec étonnement : Mais qui êtes-vous donc? Excepté le Maître d'école, il n'y a personne, depuis la rue Saint-Eloi jusqu'à Notre-Dame, capable de battre le Chourineur. Je vous remercie bien, monsieur; hélas! sans vous il m'assommait.

L'inconnu, au lieu de répondre à cette femme, écoutait attentivement sa voix.

Jamais timbre plus doux, plus frais, plus argentin, ne s'était fait entendre à son oreille; il tâcha de distinguer les traits de la Goualeuse; il ne put y parvenir, la nuit était trop sombre, la clarté du réverbère était trop pâle.

Après être resté quelques minutes sans mouvement, le Chourineur remua les jambes, les bras, et enfin se leva sur son séant.

— Prenez garde! s'écria la Goualeuse en se réfugiant de nouveau dans l'allée et en tirant son protecteur par le bras, prenez garde, il va peut-être vouloir se revenger!

— Sois tranquille, ma fille! s'il en veut encore, j'ai de quoi le servir.

Le brigand entendit ces mots.

— J'ai la coloquinte en bringues, dit-il à l'inconnu. Pour aujourd'hui j'en ai assez, je n'en mangerai plus; une autre fois je ne dis pas, si je te retrouve.

— Est-ce que tu n'es pas content? est-ce que tu te plains? s'écria l'inconnu d'un ton menaçant. Est-ce que j'ai *macaroné* (1)?

— Nun, non, je ne me plains pas; tu es un cadet qui a de l'*atout* (2), dit le brigand d'un ton bourru, mais avec cette sorte de considération respectueuse que la force physique impose toujours aux gens de cette espèce. Tu m'as rincé; et, excepté le Maître d'école, qui mangerait trois Alcides à son déjeuner, personne jusqu'à cette heure ne peut se vanter de me mettre le pied sur la tête.

— Eh bien! après?

— Après?... j'ai trouvé mon maître, voilà tout. Tu auras le tien un jour ou l'autre, tôt ou tard... tout le monde trouve le sien... A défaut d'homme il y a toujours bien le *meg* des *megs* (3), comme disent les *sangliers* (4). Ce qui est sûr, c'est que, maintenant que tu as mis le Chourineur sous tes pieds, tu peux faire les quatre cents coups dans la Cité. Toutes les filles d'amour seront tes esclaves : *ogres* et *ogresses* n'oseront pas refuser de te faire crédit. Ah çà! mais qui es-tu donc?... tu *dévides* le *jars* (5) comme père et mère! Si tu es *grinche* (6), je ne suis pas ton homme. J'ai *chouriné* (7), c'est vrai; parce que, quand le sang me monte aux yeux, j'y vois rouge, et il faut que je frappe... mais j'ai payé mes chourinades en allant quinze ans au *pré* (8). Mon temps est fini, je ne dois rien aux *curieux* (9), et je n'ai jamais *grinché* (10); demande à la Goualeuse.

— C'est vrai, ce n'est pas un voleur, dit celle-ci.

— Alors viens boire un verre d'eau d'aff, et tu me connaîtras, dit l'inconnu : allons, sans rancune.

— C'est honnête de ta part... Tu es mon maître, je le reconnais, tu sais rudement jouer des poignets... il y a eu surtout la grêle de coups de poing de la fin... Tonnerre! comme ça me pleuvait sur la boule! je n'ai jamais rien vu de pareil... comme c'était festonné! ça allait comme un marteau de forge. C'est un nouveau jeu... faudra me l'apprendre.

— Je recommencerai quand tu voudras.

— Pas sur moi, toujours, dis donc; eh! pas sur moi. J'en ai encore des éblouissements. Mais tu connais donc Bras-Rouge, que tu étais dans l'allée de sa maison?

— Bras-Rouge! dit l'inconnu surpris de cette question; je ne sais pas ce que tu veux dire; il n'y a pas que Bras-Rouge qui habite cette maison, sans doute?

— Si fait, mon homme... Bras-Rouge a ses raisons pour ne pas aimer les voisins, dit le Chourineur en souriant d'un air singulier.

— Eh bien! tant mieux pour lui, reprit l'inconnu, qui semblait ne pas vouloir continuer la conversation à ce sujet. Je ne connais pas plus Bras-Rouge que Bras-Noir; il pleuvait, j'étais entré un moment dans cette allée pour me mettre à l'abri : tu as voulu battre cette pauvre fille, je t'ai battu, voilà tout.

— C'est juste; d'ailleurs tes affaires ne me regardent pas; tous ceux qui ont besoin de Bras-Rouge ne vont pas le dire à Rome. N'en parlons plus. Puis, s'adressant à la Goualeuse : Foi d'homme, tu es une bonne fille; je t'ai donné une calotte, tu m'as rendu un coup de ciseaux, c'était de jeu; mais, ce qui est gentil de ta part, c'est que tu n'as pas aguiché cet enragé-là contre moi, quand je n'en voulais plus. Tu viendras boire avec nous! c'est monsieur qui paye. A propos de ça, mon brave, dit-il à l'inconnu, si, au lieu d'aller *pitancher* (11) de l'*eau d'aff*, nous allions nous *refaire de sorgue* (1) chez l'ogresse du Lapin-Blanc : c'est un tapis-franc.

— Tope, je paye à souper. Veux-tu venir, la Goualeuse? dit l'inconnu.

— Oh! j'avais bien faim, répondit-elle; mais de voir des batteries, ça m'écœure, je n'ai plus d'appétit.

— Bah! bah! ça te viendra en mangeant, dit le Chourineur; et la cuisine est fameuse au Lapin-Blanc.

Les trois personnages, alors en parfaite intelligence, se dirigèrent vers la taverne.

Pendant la lutte du Chourineur et de l'inconnu, un charbonnier d'une taille colossale, embusqué dans une autre allée, avait observé avec anxiété les chances du combat, sans toutefois, ainsi qu'on l'a vu, prêter le moindre secours à l'un des deux adversaires.

Lorsque l'inconnu, le Chourineur et la Goualeuse se dirigèrent vers la taverne, le charbonnier les suivit.

Le bandit et la Goualeuse entrèrent les premiers dans le tapis-franc; l'inconnu les suivait, lorsque le charbonnier s'approcha et lui dit tout bas en anglais et d'un ton de respectueuse remontrance :

— Monseigneur, prenez bien garde!

L'inconnu haussa les épaules et rejoignit ses compagnons.

Le charbonnier ne s'éloigna pas de la porte du cabaret; prêtant l'oreille avec attention, il regardait de temps à autre au travers d'un petit jour pratiqué dans l'épaisse couche de blanc d'Espagne dont les vitres de ces repaires sont toujours enduites intérieurement.

CHAPITRE II.

L'ogresse.

Le cabaret du Lapin-Blanc est situé vers le milieu de la rue aux Fèves. Cette taverne occupe le rez-de-chaussée d'une haute maison dont la façade se compose de deux fenêtres dites à *guillotine*.

Au-dessus de la porte d'une sombre allée voûtée se balance une lanterne oblongue dont la vitre fêlée porte ces mots écrits en lettres rouges : « Ici on loge à la nuit. »

Le Chourineur, l'inconnu et la Goualeuse entrèrent dans la taverne.

C'est une vaste salle basse, au plafond enfumé, rayé de solives noires, éclairée par la lumière rougeâtre d'un mauvais quinquet. Les murs, recrépis à la chaux, sont couverts çà et là de dessins grossiers ou de sentences en termes d'argot.

Le sol battu, salpêtré, est imprégné de boue; une brassée de paille est déposée, en guise de tapis, au pied du comptoir de l'ogresse, situé à droite de la porte et au-dessous du quinquet.

De chaque côté de cette salle il y a six tables; d'un bout elles sont scellées au mur, ainsi que les bancs qui les accompagnent. Au fond une porte donne dans une cuisine; à droite, près du comptoir, existe une sortie sur l'allée qui conduit aux taudis où l'on couche à trois sous la nuit.

Maintenant quelques mots de l'ogresse et de ses hôtes.

L'ogresse s'appelle la mère Pousse; sa triple profession consiste à loger, à tenir un cabaret, et à louer des vêtements aux misérables créatures qui pullulent dans ces rues immondes.

L'ogresse a quarante ans environ. Elle est grande, robuste, corpulente, haute en couleur et quelque peu barbue. Sa voix rauque, virile, ses gros bras, ses larges mains, annoncent une force peu commune; elle porte sur son bonnet un vieux foulard rouge et jaune; un châle de poil de lapin se croise sur sa poitrine et se noue derrière son dos; sa robe de laine verte laisse voir des sabots noirs souvent incendiés par sa chaufferette; enfin le teint de l'ogresse est cuivré, enflammé par l'abus des liqueurs fortes.

Le comptoir, plaqué de plomb, est garni de brocs cerclés de fer et de différentes mesures d'étain; sur une tablette attachée au mur on voit plusieurs flacons de verre façonnés de manière à représenter la figure en pied de l'empereur.

Ces bouteilles renferment des breuvages frelatés de couleur rose et verte, connus sous le nom de *Parfait-Amour* et de *Consolation*.

Enfin, un gros chat noir à prunelles jaunes, accroupi près de l'ogresse, semble le démon familier de ce lieu.

Par un contraste qui semblerait impossible si l'on ne savait que l'âme humaine est un abîme impénétrable... une sainte branche de buis de Pâques, achetée à l'église par l'ogresse, était placée derrière la boîte d'une ancienne pendule à coucou.

Deux hommes à figure sinistre, à barbe hérissée, vêtus presque de haillons, touchaient à peine au broc de vin qu'on leur avait servi, et parlaient à voix basse d'un air inquiet.

L'un d'eux surtout, très-pâle, presque livide, rabattait souvent jusque sur ses sourcils un mauvais bonnet grec dont il était coiffé; il tenait sa

(1) Agi en traître.
(2) Qui a du courage.
(3) Dieu.
(4) Les prêtres
(5) Tu parles argot.
(6) Voleur.
(7) Donné des coups de couteau à un homme.
(8) Aux galères.
(9) Aux juges.
(10) Volé.
(11) Boire.

(1) Souper.

main gauche presque toujours cachée, ayant soin de la dissimuler, autant que possible, lorsqu'il était obligé de s'en servir.

Plus loin s'attablait un jeune homme de seize ans à peine, à la figure imberbe, hâve, creuse, plombée, au regard éteint; ses longs cheveux noirs flottaient autour de son cou; cet adolescent, type du vice précoce, fumait une courte pipe blanche. Le dos appuyé au mur, les deux mains dans les poches de sa blouse, les jambes étendues sur le banc, il ne quittait sa pipe que pour boire à même d'une canette d'eau-de-vie placée devant lui.

Les autres habitués du tapis-franc, hommes ou femmes, n'offraient rien de remarquable, leurs physionomies étaient féroces ou abruties, leur gaieté grossière ou licencieuse, leur silence sombre ou stupide.

Tels étaient les hôtes du tapis-franc lorsque l'inconnu, le Chourineur et la Goualeuse y entrèrent.

Ces trois derniers personnages jouent un rôle trop important dans ce récit, leurs figures sont trop caractérisées, pour que nous ne les mettions pas en relief.

Le Chourineur, homme de haute taille et de constitution athlétique, a des cheveux d'un blond pâle tirant sur le blanc, des sourcils épais et d'énormes favoris d'un roux ardent.

Le hâle, la misère, les rudes labeurs du bagne ont bronzé son teint de cette couleur sombre, olivâtre, pour ainsi dire, particulière aux forçats.

Malgré son terrible surnom, les traits de cet homme expriment plutôt une sorte d'audace brutale que la férocité; quoique la partie postérieure de son crâne, singulièrement développée, annonce la prédominance des appétits meurtriers et charnels.

Le Chourineur porte une mauvaise blouse bleue, un pantalon de gros velours primitivement vert, et dont on ne peut distinguer la couleur sous l'épaisse couche de boue qui le couvre.

Par une anomalie étrange, les traits de la Goualeuse offrent un de ces types angéliques et candides qui conservent leur idéalité même au milieu de la dépravation, comme si la créature était impuissante à effacer par ses vices la noble empreinte que Dieu a mise au front de quelques êtres privilégiés.

La Goualeuse avait seize ans et demi.

Le front le plus pur, le plus blanc, surmontait son visage d'un ovale parfait; une frange de cils, tellement longs qu'ils frisaient un peu, voilait à demi ses grands yeux bleus. Le duvet de la première jeunesse veloutait ses joues rondes et vermeilles. Sa petite bouche purpurine, son nez fin et droit, son menton à fossette, étaient d'une adorable suavité de lignes. De chaque côté de ses tempes satinées, une natte de cheveux d'un blond cendré magnifique descendait en s'arrondissant jusqu'au milieu de la joue, remontait derrière l'oreille dont on apercevait le lobe d'ivoire rosé, puis disparaissait sous les plis serrés d'un grand mouchoir de cotonnade à carreaux bleus, et noué, comme on dit vulgairement, en *marmotte*.

Un collier de grains de corail entourait son cou d'une beauté et d'une blancheur éblouissantes. Sa robe d'alépine brune, beaucoup trop large, laissait deviner une taille fine, souple et ronde comme un jonc. Un mauvais petit châle orange, à franges vertes, se croisait sur son sein.

Le charme de la voix de la Goualeuse avait frappé son défenseur inconnu. En effet, cette voix douce, vibrante, harmonieuse, avait un attrait si irrésistible, que la tourbe de scélérats et de femmes perdues au milieu desquels vivait cette jeune fille la suppliaient souvent de chanter, l'écoutaient avec ravissement, et l'avaient surnommée la *Goualeuse* (la chanteuse).

La Goualeuse avait reçu un autre surnom, dû sans doute à la candeur virginale de ses traits...

On l'appelait encore *Fleur-de-Marie*, mots qui en argot signifient la *Vierge*.

Pourrons-nous faire comprendre au lecteur notre singulière impression, lorsqu'au milieu de ce vocabulaire infâme, où les mots qui signifient le vol, le sang, le meurtre, sont encore plus hideux et plus effrayants que les hideuses et effrayantes choses qu'ils expriment, lorsque nous avons, disons-nous, surpris cette métaphore d'une poésie si douce, si tendrement pieuse : *Fleur-de-Marie*.

Ne dirait-on pas un beau lis élevant la neige odorante de son calice immaculé au milieu d'un champ de carnage?

Bizarre contraste, étrange hasard! les inventeurs de cette épouvantable langue se sont ainsi élevés jusqu'à une sainte poésie! ils ont prêté un charme de plus à la chaste pensée qu'ils voulaient exprimer!

Ces réflexions n'amènent-elles pas à croire, en songeant ainsi à d'autres contrastes qui rompent souvent l'horrible monotonie des existences les plus criminelles, que certains principes de moralité, de piété, pour ainsi dire innés, jettent encore quelquefois çà et là de vives lueurs dans les âmes les plus ténébreuses? Les scélérats *tout d'une pièce* sont des phénomènes assez rares.

Le défenseur de la Goualeuse (nous nommerons cet inconnu Rodolphe) paraissait âgé de trente à trente-six ans; sa taille, moyenne, svelte, parfaitement proportionnée, ne semblait pas annoncer la vigueur surprenante que cet homme venait de déployer dans sa lutte avec l'athlétique Chourineur.

Il eût été très-difficile d'assigner un caractère certain à la physionomie de Rodolphe; elle réunissait les contrastes les plus bizarres.

Ses traits étaient régulièrement beaux, trop beaux peut-être pour un homme.

Son teint d'une pâleur délicate, ses grands yeux d'un brun orangé, presque toujours à demi fermés et entourés d'une légère auréole d'azur, sa démarche nonchalante, son regard distrait, son sourire ironique, semblaient annoncer un homme blasé, dont la constitution était sinon délabrée, du moins affaiblie par les aristocratiques excès d'une vie opulente.

Et pourtant, de sa main élégante et blanche, Rodolphe venait de terrasser un des bandits les plus robustes, les plus redoutés de ce quartier de bandits.

Nous disons *aristocratiques excès*, parce que l'ivresse d'un vin généreux diffère complétement de l'ivresse d'un affreux breuvage frelaté; parce qu'en un mot, aux yeux de l'observateur, les excès diffèrent de symptômes comme ils diffèrent de nature et d'espèce.

Certains plis du front de Rodolphe révélaient le penseur profond, l'homme essentiellement contemplatif... et pourtant la fermeté des contours de sa bouche, son port de tête quelquefois impérieux et hardi, décelaient alors l'homme d'action, dont la force physique, dont l'audace, exercent toujours sur la foule un irrésistible ascendant.

Souvent son regard se chargeait d'une triste mélancolie, et tout ce que la commisération a de plus secourable, tout ce que la pitié a de plus touchant, se peignait sur son visage. D'autres fois, au contraire, le regard de Rodolphe devenait dur, méchant; ses traits exprimaient tant de dédain et de cruauté, qu'on ne pouvait le croire capable de ressentir aucune émotion douce.

La suite de ce récit montrera quel ordre de faits ou d'idées excitait chez lui des passions si contraires.

Dans sa lutte avec le Chourineur, Rodolphe n'avait témoigné ni colère ni haine contre cet adversaire indigne de lui. Confiant dans sa force, dans son adresse, dans son agilité, il n'avait eu qu'un mépris railleur pour l'espèce de bête brute qu'il venait de terrasser.

Pour achever le portrait de Rodolphe, nous dirons que ses cheveux étaient châtain clair, de la même nuance que ses sourcils noblement arqués et que sa petite moustache fine et soyeuse; son menton un peu saillant était soigneusement rasé.

Du reste, les manières et le langage qu'il affectait avec une incroyable aisance donnaient à Rodolphe une complète ressemblance avec les hôtes de l'ogresse. Son cou svelte, aussi élégamment modelé que celui du Bacchus indien, était entouré d'une cravate noire nouée négligemment, et dont les bouts retombaient sur le collet de sa blouse bleue, d'une nuance blanchâtre annonçant la vétusté. Une double rangée de clous armait ses gros souliers. Enfin, sauf ses mains d'une distinction rare, rien ne le distinguait matériellement des hôtes du tapis-franc; tandis que son air de résolution, et, pour ainsi dire, d'audacieuse sénérité, mettait entre eux et lui une distance énorme.

En entrant dans le tapis-franc, le Chourineur, posant une de ses larges mains velues sur l'épaule de Rodolphe, s'écria :

— Salut au maître du Chourineur!... Oui, les amis, ce cadet-là vient de me rincer... Avis aux amateurs qui auraient l'idée de se faire casser les reins ou crever la *sorbonne* (1), en comptant le Maître d'école qui, cette fois-ci, trouvera son maître... J'en réponds et je le parie!

A ces mots, depuis l'ogresse jusqu'au dernier des habitués du tapis-franc, tous regardèrent le vainqueur du Chourineur avec un respect craintif.

Les uns reculèrent leurs verres et leurs brocs au bout de la table qu'ils occupaient, s'empressant de faire une place à Rodolphe, dans le cas où il aurait voulu se placer à côté d'eux; d'autres s'approchèrent du Chourineur pour lui demander à voix basse quelques détails sur cet inconnu qui débutait si victorieusement dans le *monde*.

L'ogresse, enfin, avait adressé à Rodolphe l'un de ses plus gracieux sourires. Chose inouïe, exorbitante, fabuleuse dans les fastes du Lapin-Blanc, elle s'était levée de son comptoir pour venir prendre les ordres de Rodolphe et savoir ce qu'il fallait servir à sa *société*, attention que l'ogresse n'avait jamais eue pour le fameux Maître d'école, terrible scélérat qui faisait trembler le Chourineur lui-même.

Un des deux hommes à figure sinistre que nous avons signalés (celui qui, très-pâle, cachait sa main gauche et rabattait toujours son bonnet grec sur son front) se pencha vers l'ogresse, qui essuyait soigneusement la table de Rodolphe, et lui dit d'une voix enrouée :

— Le Maître d'école n'est pas venu aujourd'hui?

— Non, dit la mère Pouisse.

— Et hier?

— Il est venu.

— Avec sa nouvelle *largue* (2)?

— Ah çà! est-ce que tu me prends pour un *raille* (3), avec tes drogueries? Est-ce que tu crois que je vas *manger* mes pratiques *sur l'orgue* (4)? dit l'ogresse d'une voix brutale.

(1) La tête.
(2) Sa nouvelle femme.
(3) Mouchard.
(4) Dénoncer mes pratiques.

— J'ai rendez-vous ce soir avec le Maître d'école, répéta le brigand, nous avons des affaires ensemble.

— Ça doit être du propre, vos affaires, tas d'*escarpes* (1) que vous êtes!

— Escarpes! répéta le bandit d'un air irrité, c'est les escarpes qui te font vivre!

— Ah çà! vas-tu me donner la paix! s'écria l'ogresse d'un air menaçant, en levant sur le questionneur le broc qu'elle tenait à la main.

L'homme se remit à sa place en grommelant.

Fleur-de-Marie, entrant dans la taverne de l'ogresse sur les pas du Chourineur, avait échangé un signe de tête amical avec l'adolescent à figure flétrie.

Le Chourineur dit à ce dernier :

— Eh! Barbillon, tu *pitanches* donc toujours de l'*eau d'aff* (2)?

— Toujours! j'aime mieux faire la *tortue* et avoir des *philosophes* aux *arpions* que d'être sans *eau d'aff* dans l'*avaloir* et sans *tréfoin* dans ma *chiffarde* (3), dit le jeune homme d'une voix cassée, sans changer de position et en lançant d'énormes bouffées de tabac.

— Bonsoir, mère Ponisse, dit la Goualeuse.

— Bonsoir, Fleur-de-Marie, répondit l'ogresse en s'approchant de la jeune fille pour inspecter les vêtements qui couvraient la malheureuse et qu'elle lui avait loués. Après cet examen, elle lui dit avec une sorte de satisfaction bourrue :

— C'est un plaisir de te louer des effets, à toi... tu es propre comme une petite chatte... aussi je n'aurais pas confié ce joli châle orange à des canailles comme la Tourneuse ou la Tête-de-Mort. Mais aussi c'est moi qui t'ai *éduquée* depuis ta sortie de prison... et il faut être juste, il n'y a pas un meilleur sujet que toi dans toute la Cité.

La Goualeuse baissa la tête et ne parut nullement fière des louanges de l'ogresse.

— Tiens! dit Rodolphe, vous avez du buis bénit sur votre coucou, la mère?

Et il montra du doigt le saint rameau placé derrière la vieille horloge.

— Eh bien, faut-il pas vivre comme des païens! répondit naïvement l'horrible femme.

Puis, s'adressant à Fleur-de-Marie, elle ajouta :

— Dis donc, la Goualeuse, est-ce que tu ne vas pas nous *goualer* une de tes *goualantes* (4)?

— Après souper, mère Ponisse, dit le Chourineur.

— Qu'est-ce que je vas vous servir, mon brave? dit l'ogresse à Rodolphe, dont elle voulait se faire bien venir et peut-être au besoin acheter le soutien.

— Demandez au Chourineur, la mère; il régale; moi, je paye.

— Eh bien! dit l'ogresse en se tournant vers le bandit, qu'est-ce que tu veux à souper, mauvais chien?

— Deux doubles *cholettes* de *tortu* à douze, un *arlequin* et trois croûtons de *tartif* bien tendre (deux litres de vin à douze sous, trois croûtons de pain très-tendre) et un *arlequin* (5), dit le Chourineur, après avoir un moment médité sur la composition de ce *menu*.

— Je vois que tu es toujours un fameux *lichcur*, et que tu as toujours une passion pour les arlequins.

— Eh bien! maintenant, la Goualeuse, dit le Chourineur, as-tu faim?

— Non, Chourineur.

— Veux-tu autre chose qu'un *arlequin*, ma fille? dit Rodolphe.

— Oh! non... ma faim a passé...

— Mais regarde donc *mon maître*... ma fille! dit le Chourineur en riant d'un gros rire et indiquant Rodolphe du regard. Est-ce que tu n'oses pas le reluquer?

La Goualeuse rougit et baissa les yeux sans répondre.

Au bout de quelques moments, l'ogresse vint elle-même placer sur la table de Rodolphe un broc de vin, un pain, et l'*arlequin*, dont nous n'essayerons pas de donner une idée au lecteur, mais que le Chourineur sembla trouver parfaitement de son goût, car il s'écria :

— Quel plat! Dieu de Dieu!... quel plat! c'est comme un omnibus! Il y en a pour tous les goûts, pour ceux qui font gras et pour ceux qui font maigre, pour ceux qui aiment le sucre et ceux qui aiment le poivre... Des pilons de volaille, des queues de poisson, des os de côtelette, des croûtes de pâté, de la friture, du fromage, des légumes, des têtes de bécasse, du biscuit et de la salade. Mais mange donc, la Goualeuse... c'est du soigné... Est-ce que tu as noce aujourd'hui?

— Noce! ah bien oui! J'ai mangé ce matin, comme toujours, mon sou de lait et mon sou de pain.

L'entrée d'un nouveau personnage dans le cabaret interrompit toutes les conversations et fit lever toutes les têtes.

C'était un homme entre les deux âges, alerte et robuste, portant veste et casquette, parfaitement au fait des usages du tapis-franc; il employa le langage familier à ses hôtes pour demander à souper.

Quoique cet étranger ne fût pas un des habitués du tapis-franc, on ne fit bientôt plus attention à lui : il était *jugé*.

Pour reconnaître leurs pareils, les bandits, comme les honnêtes gens, ont un coup d'œil sûr.

Ce nouvel arrivant s'était placé de façon à pouvoir observer les deux individus à figure sinistre dont l'un avait demandé le Maître d'école. Il ne les quittait pas du regard; mais, par leur position, ceux-ci ne pouvaient s'apercevoir de la surveillance dont ils étaient l'objet.

Les conversations, un moment interrompues, reprirent leur cours. Malgré son audace, le Chourineur témoignait une sorte de déférence à Rodolphe; il n'osait pas le tutoyer.

Cet homme ne respectait pas les lois, mais il respectait la force...

— Foi d'homme! dit-il à Rodolphe, quoique j'aie eu ma danse, je suis tout de même flatté de vous avoir rencontré.

— Parce que tu trouves l'*arlequin* de ton goût?...

— D'abord... et puis parce que je grille de vous voir vous crocher avec le Maître d'école, lui qui m'a toujours rincé... le voir rincé à son tour... ça me flattera...

— Ah çà, est-ce que tu crois que pour t'amuser je vais sauter comme un bouledogue sur le Maître d'école?

— Non, mais il sautera sur vous dès qu'il entendra dire que vous êtes plus fort que lui, répondit le Chourineur en se frottant les mains.

— J'ai encore assez de monnaie pour lui donner sa paye! dit nonchalamment Rodolphe; puis il reprit : — Ah çà, il fait un temps de chien... si nous demandions un pot d'*eau d'aff* avec du sucre, ça mettrait peut-être la Goualeuse en train de chanter...

— Ça me va, dit le Chourineur.

— Et pour faire connaissance nous nous dirons qui nous sommes, ajouta Rodolphe.

— L'Albinos, dit Chourineur, *fagot affranchi* (forçat libéré), débardeur de bois flotté au quai Saint-Paul, gelé pendant l'hiver, rôti pendant l'été, voilà mon caractère, dit le convive de Rodolphe en faisant le salut militaire avec sa main gauche. Ah çà, ajouta-t-il, et vous, mon maître, c'est la première fois qu'on vous voit dans la Cité... C'est pas pour vous le reprocher, mais vous y êtes entré crânement sur mon crâne et tambour battant sur ma peau. Nom d'un nom, quel roulement!... surtout les coups de poing de la fin... J'en reviens toujours là, comme c'était *fignolé!*... Mais vous avez un autre métier que de rincer le Chourineur?

— Je suis peintre en éventails! et je m'appelle Rodolphe.

— Peintre en éventails! c'est donc ça que vous avez les mains si blanches, dit le Chourineur. C'est égal, si tous vos camarades sont comme vous, il paraît qu'il faut être pas mal fort pour faire cet état-là... Mais puisque vous êtes ouvrier, et sans doute un honnête ouvrier... pourquoi venez-vous dans un tapis-franc, où il n'y a que des *grinches*, des *escarpes* ou des *fagots affranchis* comme moi, et qui ne peuvent aller ailleurs?

— Je viens ici, parce que j'aime la bonne société.

— Hum!... hum!... dit le Chourineur en secouant la tête d'un air de doute. Je vous ai trouvé dans l'allée de Bras-Rouge; enfin... suffit... Vous dites que vous ne le connaissez pas?

— Est-ce que tu vas m'ennuyer encore longtemps avec ton Bras-Rouge, que l'enfer confonde... si ça plaît à Lucifer!...

— Tenez, mon maître, vous vous défiez peut-être de moi, et vous n'avez pas tort... Mais, si vous voulez, je vous raconterai mon histoire... à condition que vous m'apprendrez à donner les coups de poing qui ont été le bouquet de ma raclée... j'y tiens.

— J'y consens, Chourineur, tu me diras ton histoire... et la Goualeuse dira aussi la sienne.

— Ça va, reprit le Chourineur... il fait un temps à ne pas mettre un sergent de ville dehors... ça nous amusera... Veux-tu, la Goualeuse?

— Je veux bien mais ça ne sera pas long, dit Fleur-de-Marie...

— Et vous nous direz la vôtre, camarade Rodolphe? ajouta le Chourineur.

— Oui, je commencerai ..

— Peintre d'éventails, dit la Goualeuse, c'est un bien joli métier.

— Eh! combien gagnez-vous à vous éreinter à ça? dit le Chourineur.

— Je suis à ma tâche, répondit Rodolphe; mes bonnes journées vont à quatre francs, quelquefois à cinq, mais dans l'été, parce que les jours sont longs.

— Et vous flânez souvent, gueusard?

— Oui, tant que j'ai de l'argent : d'abord six sous pour ma nuit dans mon garni.

— Excusez, monseigneur... vous couchez à six, vous! dit le Chourineur en portant la main à son bonnet...

— Ce mot *monseigneur*, dit ironiquement par le Chourineur, fit sourire imperceptiblement Rodolphe, qui reprit :

— Oh! je tiens à mes aises et à la propreté.

— En voilà un pair de France! un banquier! un riche! s'écria le Chourineur, il couche à six.

— Avec ça, continua Rodolphe, quatre sous de tabac, ça fait dix; quatre sous à déjeuner, quatorze; quinze sous à dîner; un ou deux sous d'eau-de-vie, ça me fait dans les environs de trente *ronds* (sous) par

(1) Assassins.

(2) Tu bois donc toujours de l'eau-de-vie?

(3) J'aime mieux jeûner et avoir des savates (des philosophes) aux pieds que d'être sans eau-de-vie dans le gosier et sans tabac dans ma pipe.

(4) Est-ce que tu ne vas pas chanter une de tes chansons?

(5) Un arlequin est un ramassis de viande, de poisson et de toutes sortes de restes provenant de la desserte de la table des domestiques des grandes maisons. Nous sommes honteux de ces détails, mais ils concourent à l'ensemble de ces mœurs étranges.

jour. Je n'ai pas besoin de travailler toute la semaine; le reste du temps je fais la noce.

— Et votre famille? dit la Goualeuse.

— Le choléra l'a mangée, reprit Rodolphe.

— Qu'est-ce qu'ils étaient, vos parents? demanda la Goualeuse.

— Fripiers sous les piliers des Halles, négociants en vieux chiffons.

— Et combien que vous avez vendu leur fonds? dit le Chourineur.

— J'étais trop jeune, c'est mon tuteur qui l'a vendu; quand j'ai été *major*, je lui ai rodû trente francs... Voilà mon héritage.

— Et votre maître fabricant, à cette heure? demanda le Chourineur.

— Mon *singe* (1)? il s'appelle M. Borel, rue des Bourdonnais, bête... mais brutal;... voleur... mais avare; il aime autant se faire crever un œil que faire la paye aux ouvriers. Voilà son signalement; s'il s'égare, laissez-le se perdre, ne le ramenez pas à sa fabrique. J'ai été apprenti chez lui depuis l'âge de quinze ans, j'ai eu un bon numéro à la conscription; je demeure rue de la Juiverie, au quatrième sur le devant; je m'appelle Rodolphe Durand... Voilà mon histoire.

— Maintenant, à ton tour, la Goualeuse, dit le Chourineur; je garde mon histoire pour la bonne bouche.

CHAPITRE III.

Histoire de la Goualeuse.

— Commençons d'abord par le commencement, dit le Chourineur.

— Oui... tes parents? reprit Rodolphe.

— Je ne les connais pas, dit Fleur-de-Marie.

— Ah! bah! fit le Chourineur.

— Ni vus, ni connus; née sous un chou, comme on dit aux enfants.

— Tiens, c'est drôle, la Goualeuse!... nous sommes de la même famille...

— Toi aussi, Chourineur?

— Orphelin du pavé de Paris, tout comme toi, ma fille.

— Et qu'est-ce qui t'a élevée, la Goualeuse? demanda Rodolphe.

— Je ne sais pas... Du plus loin qu'il m'en souvient, je crois, sept à huit ans, j'étais avec une vieille borgnesse qu'on appelait la Chouette... parce qu'elle avait un nez crochu, un œil vert tout rond, et qu'elle ressemblait à une chouette qui aurait un œil crevé.

— Ah!... ah!... ah!... Je la vois d'ici, la Chouette! s'écria le Chourineur en riant.

— La borgnesse, reprit Fleur-de-Marie, me faisait vendre, le soir, du sucre d'orge sur le Pont-Neuf; manière de demander l'aumône... Quand je n'apportais pas au moins dix sous en rentrant, la Chouette me battait au lieu de me donner à souper.

— Je comprends, ma fille, dit le Chourineur, un coup de pied en guise de pain, avec des calottes pour mettre dessus.

— Oh! mon Dieu, oui...

— Et tu es sûre que cette femme n'était pas ta mère? demanda Rodolphe.

— J'en suis bien sûre, la Chouette me l'a assez reproché, d'être sans père ni mère; elle me disait toujours qu'elle m'avait ramassée dans la rue.

— Ainsi, reprit le Chourineur, tu avais une danse pour fricot, quand tu ne faisais pas une recette de dix sous?

— Un verre d'eau par là-dessus, et j'allais grelotter toute la nuit dans une paillasse étendue par terre et où la borgnesse avait fait un trou pour me fourrer... Tenez, on croit comme ça que la paille est chaude; eh bien! on se trompe.

— La *plume de Beauce* (2)! s'écria le Chourineur, tu as raison, ma fille, c'est une vraie gelée; le fumier vaudrait cent fois mieux! mais on sait sa tête, on dit : C'est canaille... ç'a été porté!

Cette plaisanterie fit sourire Fleur-de-Marie, qui continua :

— Le lendemain matin la borgnesse me donnait la même ration pour déjeuner que pour souper, et je m'en allais à Montfaucon chercher des vers de terre pour amorcer le poisson; car dans le jour la Chouette tenait sa boutique de lignes à pêcher sous le pont Notre-Dame... Pour un enfant de sept ans qui meurt de faim et de froid, il y a loin, allez... de la rue de la Mortellerie à Montfaucon.

— L'exercice t'a fait pousser droite comme un jonc, ma fille; faut pas te plaindre de ça, dit le Chourineur battant le briquet pour allumer sa pipe.

— Enfin, je revenais éreintée avec un plein panier de vers. Alors, sur le midi, la Chouette me donnait un bon morceau de pain, et je ne laissais pas la mie, je t'en réponds.

— De ne pas manger, ça t'a rendu la taille fine comme une guêpe, ma fille; faut pas te plaindre de ça, dit le Chourineur en aspirant bruyamment quelques bouffées de tabac. Mais qu'est-ce que vous avez donc, camarade? non, je veux dire maître Rodolphe? vous avez l'air tout chose... Est-ce parce que c'te jeunesse a eu de la misère? Tiens... nous en avons tous eu de la misère!

— Oh! je te défie bien d'avoir été aussi malheureux que moi, Chourineur, dit Fleur-de-Marie.

— Moi, la Goualeuse!... Mais figure-toi donc, ma fille, que t'étais comme une reine auprès de moi! Au moins, quand tu étais petite, tu couchais sur de la paille et tu mangeais du pain... Moi, je couchais les bonnes nuits dans les fours à plâtre de Clichy, en vrai *gouêpeur* (vagabond), et je me restaurais avec des feuilles de chou que je ramassais au coin des bornes; mais, le plus souvent, comme il y avait trop loin pour aller aux fours à plâtre de Clichy, vu que la fringale me cassait les jambes, je me couchais sous les grosses pierres du Louvre... et l'hiver j'avais des draps blancs... quand il tombait de la neige.

— Tiens, un homme, c'est bien plus dur; mais une pauvre petite fille, dit Fleur-de-Marie; avec ça, j'étais grosse comme une mauviette.

— Tu te rappelles ça, toi?

— Je crois bien; quand la Chouette me battait, je tombais toujours du premier coup; alors elle se mettait à trépigner sur moi en criant : « Cette petite gueuse-là! elle n'a pas pour deux liards de force; ça ne peut pas seulement supporter deux calottes. » Et puis elle m'appelait la Pégriotte; j'ai pas eu d'autre nom, ç'a été mon baptême.

— C'est comme moi, j'ai eu le baptême des chiens perdus; on m'appelait chose... machine... ou l'Albinos. C'est étonnant comme nous nous ressemblons, ma fille, dit le Chourineur.

— C'est vrai, dit Fleur-de-Marie, qui s'adressait presque toujours à cet homme; ressentant malgré elle une sorte de honte en présence de Rodolphe, elle osait à peine lever les yeux, quoiqu'il parût appartenir à l'espèce de gens avec lesquels elle vivait habituellement.

— Et quand tu avais été chercher des vers pour la Chouette, qu'est-ce que tu faisais? demanda le Chourineur.

— La borgnesse m'envoyait mendier autour d'elle jusqu'à la nuit; car le soir elle allait faire de la friture sur le Pont-Neuf. Dame! à cette heure-là, mon morceau de pain était bien loin; mais si j'avais le malheur de demander à manger à la Chouette, elle me battait en me disant : « Fais dix sous d'aumône, Pégriotte, et tu auras à souper! » Alors, moi, comme j'avais bien faim, et qu'elle me faisait mal, je pleurais toutes les larmes de mon corps. La borgnesse me passait mon petit éventaire de sucre d'orge au cou, et elle me plantait sur le Pont-Neuf. Comme je sanglotais! et que je grelottais de froid et de faim!...

— Toujours comme toi, ma fille, dit le Chourineur en interrompant la Goualeuse; on ne croirait pas ça... mais la faim fait grelotter autant que le froid.

— Enfin, je restais sur le Pont-Neuf jusqu'à onze heures du soir, ma boutique de sucre d'orge au cou et pleurant bien fort. De me voir pleurer... souvent ça touchait les passants, et quelquefois on me donnait jusqu'à dix, jusqu'à quinze sous, que je rendais à la Chouette.

— Fameuse soirée pour une mauviette!

— Mais voilà-t-il pas que la borgnesse, qui voyait ça...

— D'un œil, dit le Chourineur en riant.

— D'un œil, si tu veux, puisqu'elle n'en avait qu'un; ne voilà-t-il pas que la borgnesse prend le pli de me donner toujours des coups avant de me mettre en faction sur le Pont-Neuf, afin de me faire pleurer devant les passants et d'augmenter ainsi ma recette.

— Ce n'était pas déjà si bête!

— Oui, tu crois ça, toi, Chourineur? J'ai fini par m'endurcir aux coups; je voyais que la Chouette rageait quand je ne pleurais pas; alors, pour me venger d'elle, plus elle me faisait de mal, plus je riais; et le soir, au lieu de sangloter en vendant mes sucres d'orge, je chantais comme une alouette, quoique je n'en eusse guère envie..... de chanter.

— Dis donc... des sucres d'orge... c'est ça qui devait te faire envie, ma pauvre Goualeuse!

— Oh! je crois bien, Chourineur; mais je n'en avais jamais goûté; c'était mon ambition... et c'est cette ambition qui m'a perdue, tu vas voir comment. Un jour, en revenant de mes vers, des gamins m'avaient battue et volé mon panier. Je rentre, je savais ce qui m'attendait : je reçois ma paye et pas de pain. Le soir, avant d'aller au pont, la borgnesse, furieuse de ce que je n'avais pas étrenné la veille, au lieu de me donner des coups comme d'habitude pour me mettre en train de pleurer, me martyrise jusqu'au sang en m'arrachant des cheveux du côté des tempes, où c'est le plus sensible.

— Tonnerre! ça c'est trop fort! s'écria le bandit en frappant du poing sur la table et en fronçant les sourcils. Battre un enfant, bon... mais le martyriser, c'est trop fort!

Rodolphe avait attentivement écouté le récit de Fleur-de-Marie; il regarda le Chourineur avec étonnement. Cet éclair de sensibilité le surprenait.

— Qu'as-tu donc, Chourineur? lui dit-il.

— Ce que j'ai! ce que j'ai! Comment! ça ne vous fait rien, à vous? Ce monstre de Chouette qui martyrise cet enfant! Vous êtes donc aussi dur que vos poings!

— Continue, ma fille, dit Rodolphe à Fleur-de-Marie, sans répondre à l'interpellation du Chourineur.

— Je vous disais donc que la Chouette me martyrisait pour me faire pleurer; moi, ça me butte; pour la faire enrager, je me mets à rire, et

(1) Mon bourgeois, mon maître.
(2) La paille.

je m'en vas au pont avec mes sucres d'orge. La borgnesse était à sa poêle... De temps en temps, elle me montrait le poing. Alors, au lieu de pleurer, je chantais plus fort : avec tout ça, j'avais une faim, une faim! Depuis six mois que je portais des sucres d'orge, je n'en avais jamais goûté un... Ma foi ! ce jour-là, je n'y tiens pas... Autant par faim que pour faire enrager la Chouette, je prends un sucre d'orge et je le mange.

— Bravo, ma fille!

— J'en mange deux.

— Bravo! Vive la charte!!!

— Dame ! je trouvais ça bon, mais ne voilà-t-il pas une marchande d'oranges qui se met à crier à la borgnesse : « Dis donc, la Chouette... Pégriotte mange ton fonds ! »

— Oh ! tonnerre ! ça va chauffer... ça va chauffer, dit le Chourineur singulièrement intéressé. Pauvre petit rat ! quel tremblement quand la Chouette s'est aperçue de ça, hein !

— Comment t'es-tu tirée de là, ma pauvre Goualeuse? dit Rodolphe aussi intéressé que le Chourineur.

— Ah ! dame ! ça été dur; seulement, ce qu'il y avait de drôle, ajouta Fleur-de-Marie en riant, c'est que la borgnesse, tout en enrageant de me voir manger ses sucres d'orge, ne pouvait pas quitter sa poêle, car sa friture était bouillante.

— Ah !... ah !... ah !... c'est vrai. En voilà une position difficile, s'écria le chourineur en riant aux éclats.

Après avoir partagé l'hilarité du bandit, Fleur-de-Marie reprit :

— Ma foi ! moi, en pensant aux coups qui m'attendaient, je me dis : Tant pis ! je ne serai pas plus battue pour trois que pour un. Je prends un troisième bâton, et avant de le manger, comme la Chouette me menaçait encore de loin avec sa grande fourchette de fer... aussi vrai que voilà une assiette, je lui montre le sucre d'orge et je le croque à son nez.

— Bravo ! ma fille !... ça m'explique ton coup de ciseaux de tout à l'heure... Allons... allons, je te l'ai dit, tu as de l'*atout* (du courage). Mais la Chouette a dû t'écorcher vive après ce coup-là ?

— Sa friture finie, elle vient à moi... On m'avait donné trois sous d'aumône et j'avais mangé pour six... Quand la borgnesse m'a prise par la main pour m'emmener, j'ai cru que j'allais tomber sur la place, tant j'avais peur... je me rappelle ça comme si j'y étais... car justement c'était dans le temps du jour de l'an. Tu sais, il y a toujours des boutiques de joujoux sur le Pont-Neuf; toute la soirée j'en avais eu des éblouissements... rien qu'à regarder toutes ces belles poupées, tous ces beaux petits ménages... tu penses, pour un enfant...

— Et tu n'avais jamais eu de joujoux, Goualeuse? dit le Chourineur.

— Moi ! es-tu bête, va !... Qui est-ce qui m'en aurait donné? Enfin, la soirée finit ; quoiqu'en plein hiver, je n'avais qu'une mauvaise guenille de robe de toile, ni bas, ni chemise, et des sabots aux pieds ! il n'y avait pas de quoi étouffer, n'est-ce pas? Eh bien, quand la borgnesse m'a pris la main, je suis devenue tout en nage. Ce qui m'effrayait le plus, c'est qu'au lieu de jurer, de tempêter, la Chouette ne faisait que marronner tout le long du chemin entre ses dents... Seulement, elle ne me lâchait pas, et me faisait marcher si vite, si vite, qu'avec mes petites jambes j'étais obligée de courir pour la suivre. En courant, j'avais perdu un de mes sabots; je n'osais pas le lui dire; je l'ai suivie tout de même avec un pied nu... En arrivant, je l'avais tout en sang.

— La mauvaise chienne de borgnesse ! s'écria le Chourineur en frappant de nouveau sur la table avec colère ; ça me fait un drôle d'effet de penser à cette enfant qui trotte après cette vieille voleuse, avec son pauvre petit pied tout saignant.

— Nous perchions dans un grenier de la rue de la Mortellerie; à côté de la porte de l'allée, il y avait un rogomiste : la Chouette y entra en me tenant toujours par la main. Là, elle but une demi-chopine d'eau-de-vie sur le comptoir.

— Morbleu ! je ne la boirais pas, moi, sans être soûl comme une grive.

— C'était la ration de la borgnesse ; aussi elle se couchait toujours dans les bringues-zingues.. C'est peut-être pour cela qu'elle me battait tant. Enfin, nous montons chez nous ; je n'étais pas à la noce, je t'en réponds. Nous arrivons : la Chouette ferme la porte à double tour ; je me jette à ses genoux en lui demandant bien pardon d'avoir mangé ses sucres d'orge. Elle ne répond pas, et je l'entends marmotter en marchant dans la chambre : « Qu'est-ce donc que je vas lui faire ce soir, à cette Pégriotte, à cette voleuse de sucre d'orge ? .. Voyons, qu'est-ce donc que je vas lui faire ? » Et elle s'arrêtait pour me regarder en roulant son œil vert. Moi, j'étais toujours à genoux. Tout d'un coup, la borgnesse va à une planche et y prend une paire de tenailles.

— Des tenailles ! s'écria le Chourineur.

— Oui, des tenailles.

— Et pourquoi faire ?

— Pour te frapper ? dit Rodolphe.

— Pour te pincer? dit le Chourineur.

— Ah bien, oui !

— Pour t'arracher les cheveux?

— Vous n'y êtes pas : donnez-vous votre langue aux chiens?

— Je la donne.

— Nous la donnons.

— Eh bien, c'était pour m'arracher une dent (1) !

(1) Nous prions les lecteurs qui trouveraient cette cruauté exagérée de se rappeler les condamnations presque quotidiennes rendues contre des êtres féroces qui battent et blessent des enfants; des pères, des mères n'ont pas été étrangers à ces abominables traitements.

Le Chourineur poussa un tel blasphème, et l'accompagna d'imprécations si furieuses, que tous les hôtes du tapis-franc se retournèrent avec étonnement.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il a donc ? dit la Goualeuse.

— Ce que j'ai?... mais je l'*escarperais* (1) si je la tenais, la borgnesse!... Où est-elle? dis-le-moi. Où est-elle? Si je la trouve, je la *refroidis* (2)!

Et le regard du bandit s'injecta de sang.

Rodolphe avait partagé l'horreur du Chourineur pour la cruauté de la borgnesse ; mais il se demandait par quel phénomène un assassin entrait en fureur en entendant raconter qu'une méchante vieille femme avait voulu, par méchanceté, arracher une dent à un enfant.

Nous croyons ce sentiment de pitié possible, même probable, chez une nature pourtant féroce.

— Et elle te l'a arrachée ta dent, ma pauvre petite, cette vieille misérable? demanda Rodolphe.

— Je crois bien, qu'elle me l'a arrachée !... et pas du premier coup encore ! Mon Dieu ! y a-t-elle travaillé ! Elle me tenait la tête entre les genoux comme dans un étau. Enfin, moitié avec les tenailles, moitié avec ses doigts, elle m'a tiré cette dent; et puis elle m'a dit, pour m'effrayer, bien sûr : « Maintenant, je t'en arracherai une comme ça tous les jours, l'égriotte ; et, quand tu n'auras plus de dents, je te ficherai à l'eau : tu seras mangée par les poissons ; y se revengeront sur toi de ce que tu as été chercher des vers pour les prendre. » Je me souviens de ça, parce que ça me paraissait injuste... Tiens, comme si c'était pour mon plaisir que j'allais aux vers !

— Ah ! la gueuse! casser, arracher les dents à une pauvre petite enfant ! s'écria le Chourineur avec un redoublement de fureur.

— Eh bien, après? Est-ce qu'il y paraît maintenant, voyons ? dit Fleur-de-Marie.

Et elle entr'ouvrit en souriant une de ses lèvres roses, en montrant deux rangées de petites dents blanches comme des perles.

Etait-ce insouciance, oubli, générosité instinctive de la part de cette malheureuse créature ? Rodolphe remarqua qu'il n'y eut pas dans son récit un seul mot de haine contre la femme atroce qui l'avait martyrisée.

— Eh bien, après, qu'as-tu fait ? reprit le Chourineur.

— Ma foi, j'en ai eu assez comme ça. Le lendemain, au lieu d'aller aux vers, je me suis sauvée du côté du Panthéon. J'ai marché toute la journée de ce côté-là, tant j'avais peur de la Chouette. J'aurais été au bout du monde plutôt que de retomber dans ses griffes.

Comme je me trouvais dans des quartiers perdus, je n'avais rencontré personne à qui demander l'aumône, et puis je n'aurais pas osé. Pendant la nuit, j'avais couché dans un chantier, sous des piles de bois. J'étais grosse comme un rat; en me glissant sous une vieille porte, je m'étais nichée au milieu d'un tas d'écorces. La faim me dévorait : j'essayai de mâcher un peu de pelure de bois pour tromper ma fringale, mais je ne pouvais pas ; je n'ai pu mordre un peu que sur l'écorce de bouleau : c'était plus tendre. Par là-dessus, je me suis endormie. Au jour, entendant du bruit, je me suis encore plus enfoncée sous la pile de bois. Il y faisait presque chaud, comme dans une cave. Si j'avais eu à manger, je n'aurais jamais mieux été de l'hiver.

— C'était comme moi dans un four à plâtre.

— Je n'osais pas sortir du chantier, je me figurais que la Chouette me cherchait partout pour m'arracher les dents et me jeter aux poissons, et qu'elle saurait bien me rattraper si je bougeais de là.

— Tiens, ne m'en parle plus de cette vieille gueuse-là, tu me fais monter le sang aux yeux !

— Enfin, le deuxième jour, j'avais encore mâché un peu d'écorce de bouleau et je commençais à m'endormir, lorsque j'entends aboyer un gros chien. Ça me réveille en sursaut. J'écoute... Le chien aboyait toujours en se rapprochant de la pile de bois. Voilà une autre frayeur qui me galope ; heureusement le chien, je ne sais pourquoi, n'osait pas avancer... mais tu vas rire, Chourineur.

— Avec toi, il y a toujours à rire... tu es une brave fille, tout de même. Tiens, vois-tu, maintenant, foi d'homme, je suis fâché de t'avoir battue.

— Pourquoi ne m'aurais-tu pas battue? je n'ai personne pour me défendre...

— Et moi ! dit Rodolphe.

— Vous êtes bien bon, monsieur Rodolphe, mais le Chourineur ne savait pas que vous seriez là... ni moi non plus...

— C'est égal, j'en suis pour ce que j'ai dit... je suis fâché de t'avoir battue, reprit le Chourineur.

— Continue ton histoire, mon enfant, reprit Rodolphe.

— J'étais blottie sous la pile de bois, lorsque j'entends un chien aboyer. Pendant que le chien jappait, une grosse voix se met à dire : « Mon chien aboie ! il y a quelqu'un de caché dans le chantier. — C'est des vo-

(1) Je l'assassinerais!

(2) Je la tue.

leurs, » reprend une autre voix... Et « kiss ! kiss ! » les voilà à agacer leur chien en lui criant : « Pille ! pille ! »

Le chien accourt sur moi ; j'ai peur d'être mordue, et je me mets à crier de toutes mes forces. « Tiens ! dit la voix, on dirait les cris d'un enfant... » On rappelle le chien, on va chercher une lanterne ; je sors de mon trou, je me trouve en face d'un gros homme et d'un garçon en blouse. « Qu'est-ce que tu fais dans mon chantier, petite voleuse ? » me dit ce gros homme d'un air méchant. « Mon bon monsieur, je n'ai pas mangé depuis deux jours ; je me suis sauvée de chez la Chouette, qui m'a arraché une dent, et voulait me jeter aux poissons ; ne sachant où coucher, j'ai passé par-dessous votre porte, j'ai dormi la nuit dans vos écorces, sous vos piles de bois, ne croyant faire de mal à personne. »

Voilà-t-il pas le marchand qui se met à dire à son garçon : « Je ne suis pas dupe de ça, c'est une petite voleuse, elle vient me voler mes bûches. »

— Ah ! le vieux panné ! le vieux plâtras ! s'écria le Chourineur. Voler ses bûches ; et t'avais huit ans !

— C'était une bêtise... car son garçon lui répondit : « Voler vos bûches, bourgeois ? et comment donc qu'elle ferait ? Elle n'est pas tant si grosse que la plus petite de vos bûches. — T'as raison, dit le marchand de bois ; mais si elle ne vient pas pour son compte, c'est tout de même. Les voleurs ont comme ça des enfants qu'ils envoient espionner et se cacher, pour ouvrir la porte aux autres. Il faut la mener chez le commissaire. »

— Ah ! la fichue bête de marchand de bois...

— On me mène chez le commissaire. Je défile mon chapelet ; je m'accuse d'être vagabonde ; on m'envoie en prison ; je suis citée à la correctionnelle ; condamnée, toujours comme vagabonde, à rester jusqu'à seize ans dans une maison de correction. Je remercie bien les juges de leur bonté... Dame !... tu penses, dans la prison... j'avais à manger ; on ne me battait pas, c'était pour moi un paradis auprès du grenier de la Chouette. De plus, en prison, j'ai appris à coudre. Mais voilà le malheur ! j'étais paresseuse et flâneuse ; j'aimais mieux chanter que travailler, surtout quand je voyais le soleil... Oh ! quand il faisait bien beau dans la cour de la geôle, je ne pouvais pas me retenir de chanter... et alors... comme c'est drôle !... à force de chanter, il me semblait que je n'étais plus prisonnière.

— C'est-à-dire, ma fille, que tu es un vrai rossignol de naissance, dit Rodolphe en souriant.

— Vous êtes bien honnête, monsieur Rodolphe ; c'est depuis ce temps-là qu'on m'a appelée la Goualeuse au lieu de la Pégriotte. Enfin j'attrape mes seize ans, je sors de prison... Voilà qu'à la porte je trouve l'ogresse d'ici et deux ou trois vieilles femmes qui étaient quelquefois venues voir mes camarades prisonnières, et qui m'avaient toujours dit que, le jour de ma sortie, elles auraient de l'ouvrage à me donner.

— Ah ! bon ! bon ! j'y suis, dit le Chourineur.

— « Mon dauphin, mon bel ange, ma belle petite, me dirent l'ogresse et les vieilles... voulez-vous venir loger chez nous ? nous vous donnerons de belles robes, et vous n'aurez qu'à vous amuser. »

— Tu sens bien, Chourineur, qu'on n'a pas été huit ans en prison sans savoir ce que parler veut dire. Je les envoie promener, ces vieilles embaucheuses. Je me dis : « Je sais bien coudre, j'ai trois cents francs devant moi, de la jeunesse... »

— Et de la jolie jeunesse... ma fille ! dit le Chourineur.

— Voilà huit ans que je suis en prison, je vas jouir un peu de la vie, ça ne fait de mal à personne ; l'ouvrage viendra quand l'argent me manquera... Et je me mets à faire danser mes trois cents francs. Ça été mon grand tort, ajouta Fleur-de-Marie avec un soupir ; j'aurais dû, avant tout, m'assurer de l'ouvrage... mais je n'avais personne pour me conseiller... Enfin, ce qui est fait est fait... Je me mets donc à dépenser mon argent. D'abord j'achète des fleurs pour mettre tout plein ma chambre : j'aime tant les fleurs ! et puis j'achète une robe, un beau châle, et je vais me promener au bois de Boulogne à âne, à Saint-Germain aussi à âne.

— Avec un amoureux, ma fille ? dit le Chourineur.

— Ma foi, non : je voulais être ma maîtresse. Je faisais mes parties avec une de mes camarades de prison qui avait été aux Enfants-Trouvés, une bien bonne fille : on l'appelait Rigolette, parce qu'elle riait toujours.

— Rigolette, Rigolette ! je ne connais pas ça, dit le Chourineur, en ayant l'air d'interroger ses souvenirs.

— Je crois bien que tu ne la connais pas ! Elle est bien honnête, Rigolette ; c'est une très-bonne ouvrière ; maintenant elle gagne au moins vingt-cinq sous par jour ; elle a un petit ménage à elle... Aussi je n'ai jamais osé la revoir. Enfin, à force de faire danser mon argent, il ne me restait plus que quarante-trois francs.

— Il fallait acheter un fond de bijouterie avec ça, dit le Chourineur.

— Ma foi ! j'ai mieux fait que ça... J'avais pour blanchisseuse une femme appelée la Lorraine, la brebis du bon Dieu ; elle était alors grosse à pleine ceinture, avec ça toujours les pieds et les mains dans l'eau à son bateau ! Tu juges ! Ne pouvant plus travailler, elle avait demandé à entrer à la Bourbe ; il n'y avait plus de place, on l'avait refusée, elle ne gagnait plus rien. La voilà près d'accoucher, n'ayant pas seulement de quoi payer un lit dans un garni ! Heureusement elle rencontra par hasard, un soir, au coin du pont Notre-Dame, la femme à Goubin, qui se cachait depuis quatre jours dans la cave d'une maison qu'on démolissait derrière l'Hôtel-Dieu.

— Eh ! pourquoi donc qu'elle se cachait dans le jour, la femme à Goubin ?

— Pour se sauver de son homme, qui voulait la tuer ! Elle ne sortait qu'à la nuit pour aller acheter son pain. C'est comme ça qu'elle avait rencontré la pauvre Lorraine, qui ne savait plus où donner de la tête, car elle s'attendait à accoucher d'un moment à l'autre... Voyant ça, la femme Goubin l'avait emmenée dans la cave où elle se cachait. C'était toujours un asile.

— Attends donc ! attends donc, la femme à Goubin, c'est Ilelmina ? dit le Chourineur.

— Oui, une brave fille, répondit la Goualeuse... une couturière qui avait travaillé pour moi et pour Rigolette... Dame, elle a fait ce qu'elle a pu en donnant la moitié de sa cave, de sa paille et de son pain à la Lorraine, qui est accouchée d'un pauvre petit enfant ; et pas seulement une couverture, rien que de la paille !... Voyant ça, la femme à Goubin n'y tient pas ; au risque de se faire assassiner par son homme qui la cherchait partout, elle sort en plein jour de sa cave et elle vient me trouver. Elle savait que j'avais encore un petit peu d'argent, et que je n'étais pas méchante ; justement j'allais monter en *milord* (1) avec Rigolette ; nous voulions finir mes quarante-trois francs, nous faire mener à la campagne, dans les champs... j'aime tant les champs ! les arbres... les prés... Mais, bah ! quand Ilelmina me raconte le malheur de la Lorraine, je renvoie le *milord*, je cours à ma chambre prendre ce que j'avais de linge, mon matelas, ma couverture, je fais mettre ça sur le dos d'un commissionnaire, et je trotte à la cave avec la femme à Goubin... Ah ! fallait voir comme elle était contente, la pauvre Lorraine ! Nous l'avions veillée nous deux, Ilelmina ; quand elle a pu se lever, je l'ai aidée du reste de mon argent jusqu'à ce qu'elle ait pu se remettre à son bateau. Maintenant elle gagne sa vie ; mais je ne puis pas venir à bout de lui faire donner ma note de blanchissage ! Je vois bien qu'elle veut s'acquitter comme ça ! D'abord... si ça continue, je lui ôterai ma pratique... dit la Goualeuse d'un air important.

— Et la femme à Goubin ? demanda le Chourineur.

— Comment ! tu ne sais pas ? dit la Goualeuse.

— Non ; quoi donc ?

— Ah ! la malheureuse !... Goubin ne l'a pas manquée ! trois coups de couteau entre les deux épaules ! On lui avait dit qu'elle rôdait du côté de l'Hôtel-Dieu ; et un soir, comme elle sortait de sa cave pour aller chercher du lait pour la Lorraine, il l'a tuée.

— C'est donc pour ça qu'il a *une fièvre cérébrale* (2), et qu'il sera, dit-on, *fauché* (3) dans huit jours ? dit le Chourineur.

— Justement, dit la Goualeuse.

— Et quand tu as eu donné ton argent à la Lorraine, qu'as-tu fait, ma fille ? dit Rodolphe.

— Dame, alors j'ai cherché de l'ouvrage. Je savais très-bien coudre ; j'avais bon courage, je n'étais pas embarrassée ; j'entre dans une boutique de lingère de la rue Saint-Martin. Pour ne tromper personne, je dis que je sors de prison depuis deux mois, et que j'ai bonne envie de travailler ; on me montre la porte. Je demande de l'ouvrage à emporter ; on me dit que je me moque du monde en demandant qu'on me confie seulement une chemise. Comme je m'en retournais bien triste... j'ai rencontré l'ogresse et une des vieilles qui étaient toujours après moi depuis ma sortie de prison... Je ne savais plus comment vivre.... Elles m'ont emmenée... elles m'ont fait boire de l'eau-de-vie !... Et voilà...

— Je comprends, dit le Chourineur ; je te connais maintenant comme si j'étais tes père et mère et que tu n'aurais jamais quitté mon giron. Eh bien ! voilà, j'espère, une confession.

— On dirait que ça t'attriste, ma fille, d'avoir raconté ta vie, dit Rodolphe.

— Le fait est que ça me chagrine de regarder ainsi derrière moi ; depuis mon enfance, c'est la première fois qu'il m'arrive de me rappeler toutes ces choses-là à la fois... et ça n'est pas gai... n'est-ce pas, Chourineur ?

— C'est ça, dit celui-ci avec ironie, tu regrettes peut-être d'avoir pas été fille de cuisine dans une gargotte, ou domestique chez de vieilles bêtes, à soigner les leurs ?

— C'est égal... ça doit être bien bon d'être honnête... dit Fleur-de-Marie avec un soupir.

— Honnête ! oh !... c'te tête !... s'écria le bandit avec un bruyant éclat de rire. Honnête !... Et pourquoi pas rosière tout de suite, pour honorer tes père et mère que tu ne connais pas ?

La figure de la jeune fille avait perdu depuis quelques moments l'expression d'insouciance qui la caractérisait. Elle dit au Chourineur :

— Tiens, Chourineur, je ne suis pas pleurnicheuse... Mon père ou ma mère m'ont jetée au coin de la borne comme un petit chien qu'on a de trop ; je ne leur en veux pas : ils n'avaient pas sans doute de quoi se nourrir eux-mêmes ! Ça n'empêche pas, vois-tu, Chourineur, qu'il y a des sorts plus heureux que le mien.

— Toi ? mais qu'est-ce donc qu'il te faut ? T'es flambante comme une Vénus ; t'as pas dix-sept ans ; tu chantes comme un rossignol ; tu as l'air d'une vierge, on t'appelle Fleur-de-Marie, et tu te plains ! Mais qu'est-ce

(1) Cabriolet de place à quatre roues.
(2) Qu'il est condamné à mort.
(3) Et qu'il sera exécuté.

que tu diras donc quand tu auras une chaufferette sous les *arpions* (1), et une teigneuse en chinchilla, comme voilà l'ogresse!

— Oh ! je ne viendrai jamais à cet âge-là.

— Peut-être que tu auras un brevet d'invention pour ne pas *bibarder* (2) !

— Non, mais je n'aurai pas la vie si dure ! j'ai déjà une mauvaise toux!

— Ah ! bon ! je te vois d'ici dans le *mannequin du trimballeur des refroidis* (3). Es-tu bête... va !

— Est-ce que ça te prend souvent, ces idées-là, Goualeuse? dit Rodolphe.

— Quelquefois... Tenez, monsieur Rodolphe, vous comprenez peut-être ça, vous : le matin, quand je vais acheter mon sou de lait à la laitière au coin de la rue de la Vieille-Draperie, et que je la vois s'en retourner dans sa petite charrette avec son âne, elle me fait bien souvent envie, allez... Je me dis : Elle s'en va dans la campagne, au bon air, dans sa maison, dans sa famille... et moi je remonte toute seule dans le chenil de l'ogresse, où on ne voit pas clair en plein midi.

— Eh bien ! sois honnête, ma fille, fais-en la farce... sois honnête ! dit le Chourineur.

— Honnête ! mon Dieu ! et avec quoi donc veux-tu que je sois honnête? Les habits que je porte appartiennent à l'ogresse ; je lui dois pour mon garni et pour ma nourriture... je ne puis pas bouger d'ici... elle me ferait arrêter comme voleuse... Je lui appartiens... Il faut que je m'acquitte...

En prononçant ces dernières et horribles paroles, la malheureuse ne put s'empêcher de frissonner.

— Alors reste comme tu es, et ne te compare plus à une campagnarde, dit le Chourineur. Est-ce que tu deviens folle? Mais songe donc que toi tu brilles dans la capitale, tandis que la laitière s'en va faire la bouillie à ses moutards, traire ses vaches, chercher de l'herbe pour ses lapins, et recevoir une raclée de son mari quand il sort du cabaret. En voilà une de ces destinées qui peut se vanter d'être... flatteuse !

— A boire, Chourineur, dit brusquement Fleur-de-Marie après un assez long silence ; et elle tendit son verre. Non, pas de vin, de l'eau-de-vie... c'est plus fort, dit-elle de sa voix douce, en écartant le broc de vin que le Chourineur approchait de son verre.

— De l'eau-de-vie ! à la bonne heure ! voilà comme je t'aime, ma fille ; t'es crâne ! dit cet homme, sans comprendre le mouvement de la jeune fille et sans remarquer une larme qui vint trembler au bout des cils de la Goualeuse.

— C'est dommage que l'eau-de-vie soit si mauvaise à boire... car ça étourdit bien... dit Fleur-de-Marie en remettant son verre sur la table après avoir bu avec autant de répugnance que de dégoût.

Rodolphe avait écouté ce récit d'une triste naïveté avec un intérêt croissant. La misère, l'abandon, plus que ses mauvais penchants, avaient perdu cette misérable jeune fille.

CHAPITRE IV.

Histoire du Chourineur.

Le lecteur n'a pas oublié que deux des hôtes du tapis-franc étaient attentivement observés par un troisième personnage récemment arrivé dans le cabaret.

L'un de ces deux hommes, on l'a dit, portait un bonnet grec, cachait toujours sa main gauche, et avait instamment demandé à l'ogresse si le Maître d'école n'était pas encore venu.

Pendant le récit de la Goualeuse, qu'ils ne pouvaient entendre, ces deux hommes s'étaient plusieurs fois parlé à voix basse, en regardant du côté de la porte avec anxiété.

Celui qui portait un bonnet grec dit à son camarade :

— Le Maître d'école n'*aboule* pas (4) ; pourvu que le *zig* (5) ne l'ait pas *escarpé à la capahut* (6).

— Ça serait flambant pour nous qui avons nourri le *poupard* (7) ! reprit l'autre.

Le nouveau venu, qui observait ces deux hommes, était placé trop loin d'eux pour que leurs dernières paroles arrivassent jusqu'à lui ; après avoir plusieurs fois très-adroitement consulté un petit papier caché dans le fond de sa casquette, il parut satisfait de ses remarques, se leva de table et dit à l'ogresse, qui sommeillait dans son comptoir, les pieds sur sa chaufferette, son gros chat noir sur ses genoux :

— Dis donc, mère Ponisse, je vais rentrer tout de suite ; veille à mon broc et à mon assiette... car il faut se défier des francs lichеurs.

(1) Pieds.
(2) Vieillir.
(3) Dans le corbillard du cocher des morts.
(4) Ne vient pas.
(5) Le camarade.
(6) Ne l'ait pas assassiné pour lui voler sa part du butin.
(7) Qui avons préparé, ménagé le vol.

— Sois tranquille, mon homme, dit la mère Ponisse, si ton assiette est vide et ton broc aussi, on n'y touchera pas.

L'homme se prit à rire de la plaisanterie de l'ogresse et disparut sans que son départ fût remarqué.

Au moment où cet homme sortit, Rodolphe aperçut dans la rue le charbonnier à figure noire et à taille colossale dont nous avons parlé ; avant que la porte fût refermée, Rodolphe eut le temps de manifester par un geste d'impatience combien lui était importune l'espèce de surveillance protectrice du charbonnier : mais ce dernier, en tenant compte de la contrariété de Rodolphe, ne quitta pas les abords du tapis-franc.

Malgré le verre d'eau-de-vie qu'elle avait bu, la Goualeuse ne retrouvait pas sa gaieté ; sous l'influence de cet excitant, sa physionomie devenait au contraire de plus en plus triste : le dos appuyé au mur, la tête baissée sur sa poitrine, ses grands yeux bleus errant machinalement autour d'elle, la malheureuse créature semblait accablée des plus sombres pensées.

Deux ou trois fois Fleur-de-Marie, rencontrant le regard fixe de Rodolphe, avait détourné la vue ; elle ne se rendait pas compte de l'impression que lui causait cet inconnu. Gênée, oppressée par sa présence, elle se reprochait de se montrer si peu reconnaissante envers celui qui l'avait arrachée des mains du Chourineur ; elle regrettait presque d'avoir si sincèrement raconté sa vie devant Rodolphe.

Le Chourineur, au contraire, se trouvait fort en gaieté ; à lui seul il avait dévoré l'*arlequin* ; le vin et l'eau-de-vie le rendaient très-communicatif ; la honte d'avoir trouvé *son maître*, comme il disait, s'était effacée devant les généreux procédés de Rodolphe, et il lui reconnaissait d'ailleurs une si grande supériorité, que son humiliation avait fait place à un sentiment qui tenait de l'admiration, de la crainte et du respect.

Cette absence de rancune, la sauvage franchise avec laquelle il avouait avoir tué et avoir été justement puni, l'orgueil féroce avec lequel il se défendait d'avoir jamais volé, prouvaient au moins que, malgré ses crimes, le Chourineur n'était pas un être complétement endurci.

Cette nuance n'avait pas échappé à la sagacité de Rodolphe ; il attendait curieusement le récit du Chourineur.

L'ambition de l'homme est si insatiable, si bizarre dans ses prétentions infinies, que Rodolphe désirait l'arrivée du Maître d'école, de ce brigand terrible qu'il venait presque de détrôner. Il engagea donc le Chourineur à tromper son impatience par la narration de ses aventures.

— Allons... mon garçon, lui dit-il, nous t'écoutons.

Le Chourineur vida son verre et commença ainsi :

— Toi, ma pauvre Goualeuse, t'as au moins été recueillie par la Chouette, que l'enfer confonde ! tu as eu un gîte jusqu'au moment où l'on t'a emprisonnée comme vagabonde... Moi, je ne me rappelle pas d'avoir couché dans ce qui s'appelle un lit avant dix-neuf ans... bel âge où je me suis fait troupier.

— Tu as servi, Chourineur? dit Rodolphe.

— Trois ans ; mais ça viendra tout à l'heure. Les pierres du Louvre, les fours à plâtre de Clichy et les carrières de Montrouge, voilà les hôtels de ma jeunesse. Vous voyez, j'avais maison à Paris et à la campagne, rien que ça.

— Et quel métier faisais-tu?

— Ma foi, mon maître... j'ai comme un brouillard d'avoir *goupé* (1) dans mon enfance avec un vieux chiffonnier qui m'assommait de coups de croc. Faut que ça soit vrai, car je n'ai jamais pu rencontrer un de ces cupidons à carquois d'osier sans avoir envie de tomber dessus : preuve qu'ils avaient dû me battre dans mon enfance. Mon premier métier a été d'aider les équarrisseurs à égorger les chevaux à Montfaucon... J'avais dix ou douze ans. Quand j'ai commencé à chouriner ces pauvres vieilles bêtes, ça me faisait une espèce d'effet : au bout d'un mois, je n'y pensais plus ; au contraire, je prenais goût à mon état. Il n'y avait personne pour avoir des couteaux affilés et aiguisés comme les miens... Ça donnait envie de s'en servir, quoi!... Quand j'avais égorgé mes bêtes, on me jetait pour ma peine un morceau de la culotte d'un cheval mort de maladie, car ceux qu'on abattait se vendaient aux fricoteurs du quartier de l'École-de-Médecine, qui en faisaient du bœuf, du mouton, du veau, du gibier, au goût des personnes... Ah ! mais c'est que, lorsque j'avais attrapé mon lopin de chair de cheval, le roi n'était pas mon maître, au moins ! Je m'ensauvais avec ça dans mon four à plâtre, comme un loup dans sa tanière ; et là, avec la permission des chaufourniers, je faisais sur les charbons une grillade soignée. Quand les chaufourniers ne travaillaient pas, j'allais ramasser du bois sec à Romainville, je battais le briquet, et je faisais mon rôti au coin d'un des murs du charnier. Dame ! c'était saignant et presque cru : mais de cette manière-là je ne mangeais pas toujours la même chose.

— Et ton nom? comment t'appelait-on? dit Rodolphe.

— J'avais les cheveux encore plus couleur de filasse que maintenant, le sang me portait toujours aux yeux ; eu égard à ça, on m'appelait l'Albinos. Les Albinos sont les lapins blancs des hommes, et ils ont les yeux rouges, ajouta gravement le Chourineur, en manière de parenthèse physiologique.

— Et tes parents, ta famille?

— Mes parents? logés au même numéro que ceux de la Goualeuse... Lieu de ma naissance? le premier coin de n'importe quelle rue, la borne

(1) Vagabondé.

à gauche ou à droite, en descendant ou en remontant vers le ruisseau.

— Tu as maudit ton père et ta mère de t'avoir abandonné?

— Ça m'aurait fait une belle jambe!... Mais c'est égal, ils m'ont joué une vilaine farce en me mettant au monde... Je ne m'en plaindrais pas, si encore ils m'avaient fait comme le *meg des megs* (1) devrait faire les gueux, c'est-à-dire sans froid, ni faim, ni soif; ça ne lui coûterait rien, et ça ne coûterait pas tant aux gueux d'être honnêtes.

— Tu as eu faim, tu as eu froid, et tu n'as pas volé, Chourineur?

— Non! et pourtant j'ai eu bien de la misère, allez... J'ai *fait la tortue* (2) quelquefois pendant deux jours, et plus souvent qu'à mon tour... Eh bien! je n'ai pas volé.

— Par peur de la prison?

— Oh! c'te farce! dit le Chourineur en haussant les épaules et riant aux éclats. J'aurais donc pas volé du pain *par peur d'avoir du pain?*... Honnête, je crevais de faim; voleur, on m'aurait nourri en prison!..... Non, je n'ai pas volé parce que... parce que... enfin parce que ce n'est pas dans mon idée de voler.

Cette réponse véritablement belle, et dont le Chourineur ne comprit pas la portée, étonna profondément Rodolphe.

Il sentit que le pauvre qui restait honnête au milieu des plus cruelles privations était doublement respectable, puisque la punition du crime pouvait devenir pour lui une ressource assurée.

Rodolphe tendit la main à ce malheureux sauvage de la civilisation, que la misère n'avait pas absolument perdu.

Le Chourineur regarda son amphitryon avec étonnement, presque avec respect; à peine il osa toucher la main qu'on lui offrait. Il pressentit qu'entre lui et Rodolphe il y avait un abîme.

— Bien, bien! lui dit Rodolphe, tu as encore du cœur et de l'honneur...

— Ma foi! je n'en sais rien, dit le Chourineur tout ému; mais ce que vous me dites là... voyez-vous... jamais je n'avais rien senti de pareil... Ce qu'il y a de sûr, c'est que ça... et les coups de poing de la fin de ma raclée... qui étaient si bien festonnés, et qui auraient pu ne finir que demain, tandis qu'au contraire vous me payez à souper... et vous me dites des choses... Enfin suffit, c'est à la vie et à la mort, vous pouvez compter sur le Chourineur.

Rodolphe reprit plus froidement, ne voulant pas laisser deviner l'émotion qu'il ressentait :

— Es-tu resté longtemps aide-équarrisseur?

— Je crois bien... D'abord ça avait commencé par m'écœurer d'égorger ces pauvres vieilles bêtes... après, ça m'avait amusé; mais quand j'ai eu dans les environs de seize ans et que ma voix a mué, est-ce que ça n'est pas devenu pour moi une rage, une passion que de chouriner! J'en perdais le boire et le manger... je ne pensais qu'à ça!... Il fallait me voir au milieu de l'*ouvrage* : à part un vieux pantalon de toile, j'étais tout nu. Quand, mon grand couteau bien aiguisé à la main, j'avais autour de moi (je ne me vante pas) jusqu'à quinze et vingt chevaux qui faisaient queue pour attendre leur tour; tonnerre !!! quand je me mettais à les égorger, je ne sais pas ce qui me prenait... c'était comme une furie; les oreilles me bourdonnaient! je voyais rouge, tout rouge, et je chourinais... et je chourinais... et je chourinais jusqu'à ce que le couteau me fût tombé des mains! Tonnerre!! c'était une jouissance! J'aurais été millionnaire que j'aurais payé pour faire ce métier-là.

— C'est ce qui t'aura donné l'habitude de chouriner, dit Rodolphe.

— Ça se peut bien; mais, quand j'ai eu seize ans, cette rage-là a fini par devenir si forte, qu'une fois en train de chouriner, je devenais comme fou, et je gâtais l'ouvrage... Oui, j'abîmais les peaux à force d'y donner des coups de couteau à tort et à travers. Finalement, on m'a mis à la porte du charnier. J'ai voulu m'employer chez les bouchers : j'ai toujours eu du goût pour cet état-là... Ah bien, oui! ils ont fait les fiers! ils m'ont méprisé comme des bottiers mépriseraient des savetiers. Voyant ça, et d'ailleurs ma rage de chouriner s'étant passée avec mes seize ans, j'ai cherché mon pain ailleurs... et je ne l'ai pas trouvé tout de suite; alors souvent j'ai *fait la tortue*. Enfin, j'ai travaillé dans les carrières de Montrouge. Mais au bout de deux ans ça m'a scié de faire toujours l'écureuil dans les grandes roues pour tirer la pierre, moyennant vingt sous par jour. J'étais grand et fort, je me suis engagé dans un régiment. On m'a demandé mon nom, mon âge et mes papiers. Mon nom? l'Albinos; mon âge? voyez ma barbe; mes papiers? voilà le certificat de mon maître carrier. Je pouvais faire un grenadier soigné, on m'a enrôlé.

— Avec ta force, ton courage et ta manie de chouriner, s'il y avait eu la guerre, dans ce temps là, tu serais peut-être devenu officier.

— Tonnerre! à qui le dites-vous. Chouriner des Anglais ou des Prussiens, ça m'aurait bien autrement flatté que de chouriner des rosses... Mais, voilà le malheur, il n'y avait pas de guerre, et il y avait la discipline. Un apprenti essaye de communiquer une raclée à son bourgeois, c'est bien : s'il est le plus faible, il la reçoit; s'il est le plus fort, il la donne : on le met à la porte, quelquefois au violon, il n'en est que ça. Dans le militaire, c'est autre chose. Un jour mon sergent me bouscule pour me faire obéir plus vite; il avait raison, car je faisais le champin; ça m'embête, je regimbe; il me pousse, je le pousse; il me prend au collet, je lui envoie un coup de poing. On tombe sur moi; alors la rage me prend, le sang me monte aux yeux, j'y vois rouge... j'avais mon couteau à la main, j'étais de cuisine, et allez donc! Je me mets à chouriner... à chouriner... comme à l'abattoir. J'*entaille* (1) le sergent, je blesse deux soldats!... une vraie boucherie! onze coups de couteau à eux trois, oui, onze!... du sang, du sang comme dans un charnier!

Le brigand baissa la tête d'un air sombre, hagard, et resta un moment silencieux.

— A quoi penses-tu, Chourineur? dit Rodolphe l'observant avec intérêt.

— A rien, à rien, reprit-il brusquement. Puis il reprit avec sa brutale insouciance : Enfin on m'empoigne, on me met sur la *planche au pain*, et *j'ai une fièvre cérébrale* (2).

— Tu t'es donc sauvé?

— Non, mais j'ai été quinze ans au pré au lieu d'être *fauché* (3). J'ai oublié de vous dire qu'au régiment j'avais repêché deux camarades qui se noyaient dans la Seine; nous étions en garnison à Melun. Une autre fois, vous allez rire et dire que je suis un amphibie au feu et à l'eau, sauveur pour hommes et pour femmes! une autre fois, étant en garnison à Rouen, toutes maisons de bois, de vraies cassines, le feu prend à un quartier; ça brûlait comme des allumettes : je suis de corvée pour l'incendie; nous arrivons au feu; on me crie qu'il y a une vieille femme qui ne peut pas descendre de sa chambre qui commençait à chauffer : j'y cours. Tonnerre! oui, ça chauffait... car ça me rappelait mes fours à plâtre dans les bons jours; finalement je sauve la vieille. Mon *rat de prison* (4) s'est tant tortillé des quatre pattes et de la langue, qu'il a fait changer ma peine; au lieu d'aller à l'*abbaye de Monte-à-regret* (5), j'en ai eu pour quinze années de pré. Quand j'ai vu que je ne serais pas tué, mon premier mouvement a été de sauter sur mon bavard pour l'étrangler. Vous comprenez ça, mon maître?

— Tu regrettais de voir ta peine commuée?

— Oui... à ceux qui jouent du couteau, le couteau de *Charlot* (6), c'est juste; à ceux qui volent, des fers aux pattes! chacun son lot. Mais vous forcer à vivre quand on a assassiné, tenez, les *curieux* (7) ne savent pas la chose que ça vous fait dans les premiers temps.

— Tu as donc eu des remords, Chourineur?

— Des remords! Non, puisque j'ai fait mon temps, dit le sauvage; mais autrement il ne se passait presque pas de nuit où je ne visse, en manière de cauchemar, le sergent et les soldats que j'ai chourinés, c'est-à-dire ils n'étaient pas seuls, ajouta le brigand avec une sorte de terreur; ils étaient des dizaines, des centaines, des milliers à attendre leur tour dans une espèce d'abattoir, comme les chevaux que j'égorgeais à Montfaucon attendaient leur tour aussi. Alors je voyais rouge, et je commençais à chouriner... à chouriner sur ces hommes, comme autrefois sur les chevaux. Mais, plus je chourinais de soldats, plus il en revenait. Et en mourant ils me regardaient d'un air si doux, si doux, que je me maudissais de les tuer; mais je ne pouvais pas m'en empêcher. Ce n'était pas tout... je n'ai jamais eu de frère, et il se faisait que tous ces gens que j'égorgeais étaient mes frères... et des frères pour qui je me serais mis au feu. A la fin, quand je n'en pouvais plus, je m'éveillais tout trempé d'une sueur aussi froide que de la neige fondue.

— C'était un vilain rêve, Chourineur.

— Oh! oui, allez. Eh bien! dans les premiers temps que j'étais au pré, toutes les nuits je l'avais... ce rêve-là. Voyez-vous, c'était à en devenir fou ou enragé. Aussi deux fois j'ai essayé de me tuer, une fois en avalant du vert-de-gris, l'autre fois en voulant m'étrangler avec une chaîne; mais je suis fort comme un taureau. Le vert-de-gris m'a donné soif, voilà tout. Quant au tour de chaîne que je m'étais passé au cou, ça m'a fait une cravate bleue naturelle. Après cela, l'habitude de vivre a repris le dessus, mes cauchemars sont devenus plus rares, et j'ai fait comme les autres.

— Tu étais à bonne école pour apprendre à voler.

— Oui, mais le goût n'y était pas. Les autres *fagots* (8) me blaguaient là-dessus, mais je les assommais à coups de chaîne. C'est comme ça que j'ai connu le Maître d'école... mais pour celui-là respect aux poignets! il m'a donné ma paye comme vous me l'avez donnée tout à l'heure.

— C'est donc un forçat libéré?

— C'est-à-dire, il était *fagot à perte de vue* (9), mais il s'est libéré lui-même.

— Il est évadé? on ne le dénonce pas?

— Ce n'est pas moi qui le dénoncerai, toujours, j'aurais l'air de le craindre.

— Comment la police ne le découvre-t-elle pas? Est-ce qu'on n'a pas son signalement?

— Son signalement! Ah bien, oui! il y a longtemps qu'il a effacé de

(1) Dieu. N'est-il pas étrange et significatif que le nom de Dieu se trouve jusque dans cette langue corrompue.
(2) J'ai jeûné.

(1) Je tue.
(2) On me met en jugement, et je suis condamné à mort.
(3) Aux galères au lieu d'avoir été exécuté.
(4) Avocat.
(5) A l'échafaud.
(6) Le bourreau.
(7) Les juges.
(8) Forçats.
(9) Forçat à perpétuité.

sa trimousse celui que le *meg des megs* (1) y avait mis. Maintenant il n'y a que le *boulanger qui met les âmes au four* (2) qui pourrait le reconnaître, le Maître d'école.

— De quelle manière s'y est-il pris?

— Il a commencé par se rogner le nez, qu'il avait long d'une aune; par là-dessus il s'est débarbouillé avec du vitriol.

— Tu plaisantes?

— S'il vient ce soir, vous le verrez; il avait un grand nez de perroquet, maintenant il est aussi camard... que la *carline* (3), sans compter qu'il a des lèvres grosses comme le poing, et un visage olive aussi couturé que la veste d'un chiffonnier.

— Il est à ce point méconnaissable!

— Depuis six mois qu'il s'est échappé de Rochefort, les *railles* (4) l'ont cent fois rencontré sans le reconnaître.

— Pourquoi était-il au bagne?

— Pour avoir été faussaire, voleur et assassin. On l'appelle le Maître d'école, parce qu'il a une écriture superbe et qu'il est très-savant.

— Et il est redouté?

— Il ne le sera plus quand vous l'aurez rincé comme vous m'avez rincé. Et, tonnerre!!! je serais curieux de voir ça!

— Que fait-il pour vivre?

— On dit qu'il s'est vanté d'avoir tué et dévalisé, il y a trois semaines, un marchand de bœufs sur la route de Poissy.

— On l'arrêtera tôt ou tard.

— Il faudra qu'on soit plus de deux pour ça, car il porte toujours sous sa blouse deux pistolets chargés et un poignard. Charlot l'attend, il ne sera fauché qu'une fois. Il tuera tout ce qu'il pourra tuer pour s'échapper. Oh! il ne s'en cache pas; et, comme il est deux fois fort comme vous et moi, on aura du mal à l'abattre.

— Et en sortant du bagne qu'as-tu fait, Chourineur?

— J'ai été me proposer au maître débardeur du quai Saint-Paul, et j'y gagne ma vie.

— Mais, puisque, après tout, tu n'es pas *grinche* (5), pourquoi vis-tu dans la Cité?

— Et où voulez-vous que je vive? Qui est-ce qui voudrait fréquenter un repris de justice? Et puis je m'ennuie tout seul, moi; j'aime la société, et ici je vis avec mes pareils. Je me cogne quelquefois... On me craint comme le feu dans la Cité, et le *quart d'œil* (6) n'a rien à me dire, sauf pour les batteries, qui me valent quelquefois vingt-quatre heures de violon.

— Et qu'est-ce que tu gagnes par jour?

— Trente-cinq sous. Ça durera tant que j'aurai des bras; quand je n'en aurai plus, je prendrai un crochet et un carquois d'osier, comme le vieux chiffonnier que je vois dans les brouillards de mon enfance.

— Avec tout ça tu n'es pas malheureux?

— Il y en a de pires que moi, bien sûr; sans mes rêves du sergent et des soldats égorgés, rêves que j'ai encore souvent, je pourrais tranquillement crever comme un autre au coin d'une borne ou à l'hôpital; mais ce rêve... Tenez... nom de nom! je n'aime pas à penser à ça, dit le Chourineur.

Et il vida sur un coin de la table le fourneau de sa pipe.

La Goualeuse avait écouté le Chourineur avec distraction, elle semblait absorbée dans une rêverie douloureuse.

Rodolphe lui-même restait pensif.

Les deux récits qu'il venait d'entendre éveillaient en lui des idées nouvelles.

Un incident tragique vint rappeler à ces trois personnages dans quel lieu ils se trouvaient.

CHAPITRE V.

L'arrestation.

L'homme qui était sorti un moment, après avoir recommandé à l'ogresse son broc et son assiette, revint bientôt, accompagné d'un autre personnage à larges épaules, à figure énergique.

Il lui dit :

— Voilà un hasard de se rencontrer comme ça, Borel! Entre donc, nous boirons un verre de vin.

Le Chourineur dit tout bas à Rodolphe et à la Goualeuse, en leur montrant le nouveau venu :

— Il va y avoir de la grêle... c'est un raille. Attention!

Les deux bandits, dont l'un, coiffé d'un bonnet grec enfoncé jusque sur ses sourcils, avait demandé plusieurs fois le Maître d'école, échangèrent un coup d'œil rapide, se levèrent simultanément de table et se dirigèrent vers la porte; mais les deux agents se jetèrent sur eux en poussant un cri particulier.

Une lutte terrible s'engagea.

La porte de la taverne s'ouvrit; d'autres agents se précipitèrent dans la salle, et l'on vit briller au dehors les fusils des gendarmes.

Profitant du tumulte, le charbonnier dont nous avons parlé s'avança jusqu'au seuil du tapis-franc, et, rencontrant par hasard le regard de Rodolphe, il porta à ses lèvres l'index de la main droite.

Rodolphe, d'un geste aussi rapide qu'impérieux, lui ordonna de s'éloigner; puis il continua d'observer ce qui se passa dans la taverne.

L'homme au bonnet grec poussait des hurlements de rage; à demi étendu sur la table, il faisait des soubresauts si désespérés, que trois hommes le contenaient à peine.

Anéanti, morne, la figure livide, les lèvres blanches, la mâchoire inférieure tombante et convulsivement agitée, son compagnon ne fit aucune résistance, il tendit de lui-même ses mains aux menottes.

L'ogresse, assise dans son comptoir et habituée à de pareilles scènes, restait impassible, les mains dans les poches de son tablier.

— Qu'est-ce qu'ils ont donc fait, ces deux hommes, mon bon monsieur Borel? demanda-t-elle à un des agents qu'elle connaissait.

— Ils ont assassiné hier une vieille femme dans la rue Saint-Christophe, pour dévaliser sa chambre. Avant de mourir, la malheureuse a dit qu'elle avait mordu l'un des meurtriers à la main. On avait l'œil sur ces deux scélérats; mon camarade est venu tout à l'heure s'assurer de leur identité, et les voilà pincés.

— Heureusement qu'ils m'ont payé d'avance leur chopine, dit l'ogresse. Vous ne voulez rien prendre, monsieur Borel? un verre de parfait amour, de consolation?

— Merci, mère Ponisse; il faut que j'enfourne ces brigands-là. En voilà un qui regimbe encore!...

En effet, l'assassin au bonnet grec se débattait avec rage. Lorsqu'il s'agit de le mettre dans un fiacre qui attendait dans la rue, il se défendit tellement, qu'il fallut le porter.

Son complice, saisi d'un tremblement nerveux, pouvait à peine se soutenir : ses lèvres violettes remuaient comme s'il eût parlé... On jeta cette masse inerte dans la voiture.

— Ah çà! mère Ponisse, dit l'agent, défiez-vous de Bras-Rouge; il est malin, il pourrait vous compromettre.

— Bras-Rouge! il y a des semaines qu'on ne l'a vu dans le quartier, monsieur Borel.

— C'est toujours quand il est quelque part... qu'on ne l'y voit pas, vous savez bien ça... Mais n'acceptez de lui en garde ou en consignation aucun paquet, aucun ballot : ce serait du recel.

— Soyez tranquille, monsieur Borel, j'ai aussi peur de Bras-Rouge que du diable. On ne sait jamais où il va et d'où il vient. La dernière fois que je l'ai vu, il m'a dit qu'il arrivait d'Allemagne.

— Enfin, je vous préviens... faites-y attention.

Avant de quitter le tapis-franc, l'agent regarda attentivement les autres buveurs, et il dit au Chourineur, d'un ton presque affectueux :

— Te voilà, mauvais sujet? il y a longtemps qu'on n'a entendu parler de toi! Tu n'as pas eu de batteries? Tu deviens donc sage?

— Sage comme une image, monsieur Borel; vous savez que je ne casse guère la tête qu'à ceux qui me le demandent.

— Il ne te manquerait plus que cela, de provoquer les autres, fort comme tu es!

— Voilà pourtant mon maître, monsieur Borel, dit le Chourineur en mettant la main sur l'épaule de Rodolphe.

— Tiens! je ne le connais pas, celui-là, dit l'agent en examinant Rodolphe.

— Et nous ne ferons pas connaissance, mon camarade, répondit celui-ci.

— Je le désire pour vous, mon garçon, dit l'agent. Puis, s'adressant à l'ogresse : — Bonsoir, mère Ponisse : c'est une vraie souricière que votre tapis-franc, voilà le troisième assassin que j'y prends.

— Et j'espère bien que ce ne sera pas le dernier, monsieur Borel : c'est bien à votre service... dit gracieusement l'ogresse en s'inclinant avec déférence.

Après le départ de l'agent de police, le jeune homme à figure plombée, qui fumait en buvant de l'eau-de-vie, rechargea sa pipe, et dit, d'une voix enrouée, au Chourineur :

— Est-ce que tu n'as pas reconnu le bonnet grec? c'est l'homme à la Boulotte, c'est Vélu. Quand j'ai vu entrer les agents, j'ai dit : Il y a quelque chose; avec ça que Vélu cachait toujours sa main sous la table.

— C'est tout de même heureux pour le Maître d'école qu'il ne se soit pas trouvé là, reprit l'ogresse. Le bonnet grec l'a demandé plusieurs fois pour des affaires qu'ils ont ensemble... Mais je ne *mangerai* jamais mes pratiques. Qu'on les arrête, bon... chacun son métier... mais je ne les vends pas... Tiens, quand on parle du loup on en voit la queue, ajouta l'ogresse au moment où un homme et une femme entraient dans le cabaret; voilà justement le Maître d'école et sa *larque* (sa femme).

Une sorte de frémissement de terreur courut parmi les hôtes du tapis-franc.

Rodolphe lui-même, malgré son intrépidité naturelle, ne put vaincre une légère émotion à la vue de ce redoutable brigand, qu'il contempla pendant quelques instants avec une curiosité mêlée d'horreur.

(1) Dieu.
(2) Le diable.
(3) La mort.
(4) Mouchards
(5) Voleur.
(6) Le commissaire.

Le Chourineur avait dit vrai, le Maître d'école s'était affreusement mutilé.

Barbillon.

On ne pouvait voir quelque chose de plus épouvantable que le visage de ce brigand. Sa figure était sillonnée en tous sens de cicatrices profondes, livides; l'action corrosive du vitriol avait boursouflé ses lèvres; les cartilages du nez ayant été coupés, deux trous difformes remplaçaient les narines. Ses yeux gris, très-clairs, très-petits, très-ronds, étincelaient de férocité; son front, aplati comme celui d'un tigre, disparaissait à demi sous une casquette de fourrure à longs poils fauves... on eût dit la crinière du monstre.

Le Maître d'école n'avait guère plus de cinq pieds deux ou trois pouces; sa tête, démesurément grosse, était enfoncée entre ses deux épaules larges, élevées, puissantes, charnues, qui se dessinaient même sous les plis flottants de sa blouse de toile écrue; il avait les bras longs, musculeux; les mains courtes, grosses et velues jusqu'à l'extrémité des doigts; ses jambes étaient un peu arquées, mais leurs mollets énormes annonçaient une force athlétique.

Cet homme offrait, en un mot, l'exagération de ce qu'il y a de court, de trapu, de ramassé dans le type d'Hercule Farnèse.

Quant à l'expression de férocité qui éclatait sur ce masque affreux, quant à ce regard inquiet, mobile, ardent comme celui d'une bête sauvage, il faut renoncer à les peindre.

L'ogresse.

La femme qui accompagnait le Maître d'école était vieille, assez proprement vêtue d'une robe brune, d'un tartan à carreaux rouges et noirs, et d'un bonnet blanc.

Rodolphe la voyait de profil; son œil vert et rond, son nez crochu, ses lèvres minces, son menton saillant, sa physionomie à la fois méchante et rusée, lui rappelèrent la Chouette.

Il allait faire part de cette observation à la Goualeuse, lorsqu'en levant les yeux sur la jeune fille il la vit pâlir; elle regardait avec une terreur muette la hideuse compagne du Maître d'école; enfin, saisissant le bras de Rodolphe d'une main tremblante, Fleur-de-Marie lui dit à voix basse :

— La Chouette! mon Dieu!... la Chouette... la borgnesse!

A ce moment, le Maître d'école, échangeant quelques paroles à voix basse avec un des habitués du tapis-franc, s'avança lentement vers la table où s'attablaient Rodolphe, la Goualeuse et le Chourineur.

Alors, s'adressant à Fleur-de-Marie, d'une voix rauque et creuse comme le rugissement d'un tigre·

— Eh! dis donc, la belle blonde, tu vas quitter ces deux *mufles* et t'en venir avec moi...

La Goualeuse ne répondit rien, se serra contre Rodolphe; ses dents se choquaient d'effroi.

— Et moi... je ne serai pas jalouse, dit l'horrible Chouette en riant aux éclats.

Elle ne reconnaissait pas encore dans la Goualeuse la Pégriotte, sa victime.

— Ah çà, petite, est-ce que tu ne m'entends pas? dit le monstre en s'avançant. Si tu ne viens pas, je t'éborgne pour faire le pendant de la Chouette. Et toi, l'homme à moustache... (il s'adressait à Rodolphe), si tu ne me jettes pas cette blonde par-dessus la table... je te crève...

— Mon Dieu, mon Dieu! défendez-moi! s'écria la Goualeuse à Rodolphe, en joignant les mains. Puis, réfléchissant qu'elle allait l'exposer à un grand danger, elle reprit à voix basse : Non, non, ne bougez pas, monsieur Rodolphe; s'il approche, je crierai au secours, et, de peur d'un esclandre qui attirerait la police, l'ogresse prendra mon parti.

— Suis tranquille, ma fille, dit Rodolphe en regardant intrépidement le Maître d'école. Tu es à côté de moi, tu n'en bougeras pas; et comme ce hideux animal te fait mal au cœur et à moi aussi, je vais le porter dans la rue...

— Toi? dit le Maître d'école.

— Moi !!!... reprit Rodolphe.

— Et, malgré les efforts de la Goualeuse, il se leva de table.

Le Maître d'école recula d'un pas au terrible aspect de la physionomie de Rodolphe.

Fleur-de-Marie et le Chourineur furent aussi frappés de l'expression de méchanceté, de rage diabolique qui, en ce moment, contracta la noble figure de leur compagnon; il devint méconnaissable. Dans sa lutte contre le Chourineur, il s'était montré dédaigneux et railleur; mais face à face avec le Maître d'école, il semblait possédé d'une haine féroce : ses pupilles, dilatées par la fureur, luisaient d'un éclat étrange.

Certains regards ont une puissance magnétique irrésistible; quelques duellistes célèbres doivent, dit-on, leurs sanglants triomphes à cette action fascinatrice de leur regard, qui démoralise, qui atterre leurs adversaires.

Rodolphe était doué de cet effrayant coup d'œil fixe, perçant, qui épouvante, et que ceux qu'il obsède ne peuvent éviter... Ce regard les trouble, les domine; ils le ressentent presque physiquement, et, malgré eux, ils le recherchent... ils ne peuvent en détacher leur vue.

Rodolphe.

Le Maître d'école tressaillit, recula encore d'un pas, et, ne se fiant plus à sa force prodigieuse, il chercha sous sa blouse le manche de son poignard.

Un meurtre eût peut-être ensanglanté le tapis-franc si la Chouette, saisissant le Maître d'école par le bras, ne se fût écriée :

— Minute... minute... *fourline* (1), laisse-moi dire un mot... tu mangeras ces deux mufles tout à l'heure, ils ne t'échapperont pas...

Le Maître d'école regarda la borgnesse avec étonnement.

Depuis quelques minutes la Chouette observait Fleur-de-Marie avec une attention croissante, cherchant à rassembler ses souvenirs.

Enfin elle ne conserva plus le moindre doute : elle reconnut la Goualeuse.

— Est-il possible! s'écria la borgnesse en joignant les mains avec étonnement, c'est la Pégriotte, la voleuse de sucre d'orge. Mais d'où donc que tu sors? c'est donc le *boulanger* (2) qui t'envoie! ajouta-t-elle en montrant le poing à la jeune fille. Tu retomberas donc toujours sous ma griffe? Sois tranquille, si je ne t'arrache plus de dents, je t'arracherai toutes les larmes de ton corps. Ah! vas-tu *rager!* Tu ne sais donc pas? je connais tes parents... Le Maître d'école a vu au *pré* l'homme qui t'avait donnée à moi quand tu étais toute petite... Il lui a dit le nom de ta mère... C'est des *daims huppés* (3), tes parents...

— Mes parents! vous les connaissez?... s'écria Fleur-de-Marie.

— Oui, mon homme sait le nom de ta mère... mais je lui arracherai plutôt la langue que de le laisser te le dire... Il a encore vu hier celui qui t'a amenée dans mon chenil, parce qu'on ne payait plus sa femme, qui t'avait nourrie... car elle ne tenait guère à toi, ta mère, elle aurait autant aimé te savoir crevée, bien sûr... Mais c'est égal, si tu savais son

(1) Diminution de *fourloureur*, assassin. — (2) Le diable. — (3) Des gens riches.

nom maintenant, tu pourrais joliment la rançonner, ma petite bâtarde... L'homme que je te dis a des papiers... oui, l'égriotte, il a des lettres de ta mère... et s'il ne s'en sert pas, c'est qu'il a des raisons pour ça... Hein ! tu rages... tu pleures, Pégriotte... Eh bien, non, tu ne la connaîtras pas, ta mère... Tu ne la connaîtras pas.

— J'aime autant qu'elle me croie morte... dit Fleur-de-Marie en essuyant ses yeux.

Rodolphe, oubliant le Maître d'école, avait attentivement écouté la Chouette, dont le récit l'intéressait.

Pendant ce temps, le brigand n'étant plus sous l'influence du regard de Rodolphe avait repris courage; il ne pouvait croire que ce jeune homme, de taille moyenne et svelte, fût en état de se mesurer avec lui; sûr de sa force herculéenne, il s'approcha du défenseur de la Goualeuse, et dit à la Chouette avec autorité :

— Assez bavardé comme ça... Je veux dévisager ce beau mufle-là et lui défoncer la frimousse... pour que la belle blonde me trouve plus gentil que lui.

D'un bond Rodolphe sauta par-dessus la table.

— Prenez garde à mes assiettes ! répéta l'ogresse.

Et le Maître d'école se mit en défense, les deux mains en avant, le haut du corps en arrière, bien campé sur ses robustes reins, et pour ainsi dire arc-bouté sur une de ses jambes énormes... qui ressemblait à une balustre de pierre.

Au moment où Rodolphe s'élançait sur lui, la porte du tapis-franc s'ouvrit violemment; le charbonnier dont nous avons parlé, et qui avait presque six pieds de haut, se précipita dans la salle, écarta rudement le Maître d'école, s'approcha de Rodolphe et lui dit en anglais à l'oreille :

— Monsieur, Tom et Sarah... ils sont au bout de la rue.

A ces mots mystérieux, Rodolphe fit un mouvement de colère, jeta un louis sur le comptoir de l'ogresse et courut vers la porte.

Le Maître d'école tenta de s'opposer au passage de Rodolphe; mais celui-ci, se retournant, lui détacha au milieu du visage deux coups de poing si rudement assénés, que le taureau chancela tout étourdi et tomba pesamment à demi renversé sur une table.

— Vive la Charte ! je reconnais là mes coups de poing de la fin, s'écria le Chourineur. Encore quelques leçons comme ça, et je les saurai...

Revenu à lui au bout de quelques secondes, le Maître d'école s'élança à la poursuite de Rodolphe.

Ce dernier avait disparu avec le charbonnier dans le sombre dédale des rues de la Cité; il était impossible de le rejoindre.

Au moment où le Maître d'école rentrait écumant de rage, deux hommes, accourant du côté opposé à celui par lequel Rodolphe avait disparu, se précipitèrent dans le tapis-franc, essoufflés, comme s'ils eussent fait rapidement une longue course.

Leur premier mouvement fut de jeter les yeux de côté et d'autre dans la taverne.

— Malheur sur moi ! dit l'un, il nous échappe encore !...

— Patience !... les jours ont vingt-quatre heures, et la vie est longue, répondit l'autre personnage.

Ces deux nouveaux venus s'exprimaient en anglais.

CHAPITRE VI.

Tom et Sarah.

Les deux personnages qui venaient d'entrer dans le tapis-franc appartenaient à une classe beaucoup plus élevée que celle des habitués de cette taverne.

L'un, grand, élancé, avait des cheveux presque blancs, les sourcils et les favoris noirs, une figure osseuse et brune, l'air dur, sévère. A son chapeau rond on voyait un crêpe; sa longue redingote noire se boutonnait jusqu'au cou; il portait, par-dessus son pantalon de drap gris collant, des bottes autrefois appelées à la Suwarow.

Son compagnon, de très-petite taille, aussi vêtu de deuil, était pâle et beau. Ses longs cheveux, ses sourcils et ses yeux d'un noir foncé faisaient ressortir la blancheur mate de son visage; à sa démarche, à sa taille, à la délicatesse de ses traits, il était facile de reconnaître dans ce personnage une femme déguisée en homme.

— Tom, demandez à boire, et interrogez ces gens-là sur *lui*, dit Sarah, toujours anglais.

— Oui, Sarah, répondit l'homme à cheveux blancs et à sourcils noirs.

S'asseyant à une table pendant que Sarah s'essuyait le front, il dit à l'ogresse en très-bon français et presque sans aucun accent :

— Madame, faites-nous donner quelque chose à boire, s'il vous plaît.

L'entrée de ces deux personnes dans le tapis-franc avait vivement excité l'attention; leurs costumes, leurs manières, annonçaient qu'ils ne fréquentaient jamais ces ignobles tavernes. A leur physionomie inquiète, affairée, on devinait que des motifs importants les amenaient dans ce quartier.

Le Chourineur, le Maître d'école et la Chouette les considéraient avec une avide curiosité.

La Goualeuse, épouvantée de sa rencontre avec la borgnesse, redoutant les menaces du Maître d'école, qui voulait l'emmener avec lui, profita de l'inattention de ces deux misérables, se glissa par la porte restée entr'ouverte et sortit du cabaret.

Le Chourineur et le Maître d'école, dans leur position respective, n'avaient aucun intérêt à élever de nouvelles rixes.

Surprise de l'apparition d'hôtes si nouveaux, l'ogresse partageait l'attention générale. Tom lui dit une seconde fois avec impatience :

— Nous avons demandé quelque chose à boire, madame; ayez la bonté de nous servir.

La mère Ponisse, flattée de cette courtoisie, se leva de son comptoir, vint gracieusement s'appuyer à la table de Tom, et lui dit :

— Voulez-vous un litre de vin ou une bouteille cachetée ?

— Donnez-nous une bouteille de vin, des verres et de l'eau.

L'ogresse servit; Tom lui jeta cent sous, et, refusant la monnaie qu'elle voulait lui rendre :

— Gardez cela pour vous, notre hôtesse, et acceptez un verre de vin avec nous.

— Vous êtes bien honnête, monsieur, dit la mère Ponisse en regardant Tom avec plus d'étonnement que de reconnaissance.

— Mais dites-moi, reprit celui-ci, nous avions donné rendez-vous à un de nos camarades dans un cabaret de cette rue; nous nous sommes peut-être trompés.

— C'est ici le Lapin-Blanc, pour vous servir, monsieur.

— C'est bien cela, dit Tom en faisant un signe d'intelligence à Sarah. Oui, c'est bien au Lapin-Blanc qu'il devait nous attendre.

— Et il n'y a pas deux Lapins-Blancs dans la rue, dit orgueilleusement l'ogresse. Mais comment était-il, votre camarade ?

— Grand et mince, cheveux et moustaches châtain-clair, dit Tom.

— Attendez donc, attendez donc, c'est mon homme de tout à l'heure; un charbonnier d'une très-grande taille est venu le chercher, et ils sont partis ensemble.

— Ce sont eux, dit Tom.

— Et ils étaient seuls ici ? demanda Sarah.

— C'est-à-dire, le charbonnier n'est venu qu'un moment, votre autre camarade a soupé ici avec la Goualeuse et le Chourineur; et du regard l'ogresse désigna celui des convives de Rodolphe qui était resté dans le cabaret.

Tom et Sarah se retournèrent vers le Chourineur.

Après quelques minutes d'examen, Sarah dit en anglais à son compagnon :

— Connaissez-vous cet homme ?

— Non. Karl avait perdu les traces de Rodolphe à l'entrée de ces rues obscures. Voyant Murph, déguisé en charbonnier, rôder autour de ce cabaret et venir sans cesse regarder au travers des vitres, il s'est douté de quelque chose et il est venu nous avertir.

Pendant cette conversation, tenue à voix basse et en langue étrangère, le Maître d'école disait tout bas à la Chouette en regardant Tom et Sarah :

— Le grand maigre a dégainé cent sous à l'ogresse. Il est bientôt minuit; il pleut, il vente : quand ils vont sortir, nous les suivrons; j'étourdirai le grand et je lui prendrai son argent. Il est avec une femme, il n'osera pas souffler.

— Si la petite crie à la garde, j'ai mon vitriol dans ma poche, je lui casserai la bouteille sur la figure, dit la borgnesse : il faut toujours donner à boire aux enfants pour les empêcher de crier. Puis elle ajouta : — Dis donc, fourline, la première fois que nous trouverons la Pégriotte, faudra l'emmener *d'autor* (1). Une fois que nous la tiendrons chez nous, nous lui frotterons le museau avec mon vitriol, ça fait qu'elle ne fera plus la fière avec sa jolie frimousse...

— Tiens, la Chouette, je finirai par t'épouser, dit le Maître d'école; tu n'as pas ta pareille pour l'adresse et le courage... La nuit du marchand de bœufs, je t'ai jugée... j'ai dit : Voilà ma femme : elle travaillera mieux qu'un homme.

Après avoir réfléchi un moment, Sarah dit à Tom en lui indiquant le Chourineur :

— Si nous interrogions cet homme sur Rodolphe, peut-être saurions-nous ce qui l'amène ici.

— Essayons, dit Tom. Puis, s'adressant au Chourineur : — Camarade, nous devions retrouver dans ce cabaret un de nos amis; il y a soupé avec vous; puisque vous le connaissez, dites-nous si vous savez où il est allé.

— Je le connais parce qu'il m'a rincé il y a deux heures en défendant la Goualeuse.

— Et vous ne l'aviez jamais vu ?

— Jamais... Nous nous sommes rencontrés dans l'allée de la maison de Bras-Rouge.

— L'hôtesse ! encore une bouteille cachetée, et du meilleur, dit Tom.

Sarah et lui avaient à peine trempé leurs lèvres dans leurs verres encore pleins; la mère Ponisse, pour faire honneur sans doute à sa propre cave, avait plusieurs fois vidé le sien.

— Et vous nous servirez sur la table de monsieur, s'il veut bien le

(1) D'autorité.

permettre, ajouta Tom en allant se mettre avec Sarah à côté du Chourineur, aussi étonné que flatté de cette politesse.

Le Maître d'école et la Chouette causaient toujours à voix basse de leurs sinistres projets.

La bouteille servie, Tom et Sarah attablés avec le Chourineur et l'ogresse, qui avait regardé une seconde invitation comme superflue, l'entretien continua.

— Vous nous disiez donc, mon brave, que vous aviez rencontré notre camarade Rodolphe dans la maison de Bras-Rouge? dit Tom en trinquant avec le Chourineur.

— Oui, mon brave, répondit celui-ci en vidant lestement son verre.

— Voilà un singulier nom... Bras-Rouge ! Qu'est-ce que c'est que ce Bras-Rouge?

— Il *pastique la maltouze*, dit négligemment le Chourineur ; puis il ajouta : — Voilà de fameux vin, mère Ponisse !

— C'est pour ça qu'il ne faut pas laisser votre verre vide, mon brave, reprit Tom en versant de nouveau à boire au Chourineur.

— A votre santé, dit celui-ci, et à celle de votre petit ami qui... enfin suffit... Si ma tante était un homme, ça serait mon oncle, comme dit le proverbe... Allons donc, larceur, je m'entends !

Sarah rougit imperceptiblement. Tom continua :

— Je n'ai pas bien compris ce que vous m'avez dit sur ce Bras-Rouge. Rodolphe sortait de chez lui, sans doute?

— Je vous ai dit que Bras-Rouge *pastiquait la maltouze*.

Tom regarda le Chourineur avec surprise.

— Qu'est-ce que ça veut dire, *pastiquer la mal*... Comment dites-vous cela?

— *Pastiquer la maltouze*, faire la contrebande, donc ! Il paraît que vous ne *dévidez pas le jars* (1)?

— Mon brave, je ne vous comprends plus.

— Je vous dis : Vous ne parlez donc pas argot comme monsieur Rodolphe?

— Argot? dit Tom en regardant Sarah d'un air surpris.

— Allons, vous êtes des *sinves*... (2) mais le camarade Rodolphe est un fameux *zig* (3), lui ; tout peintre en éventails qu'il est, il m'en remontrerait à moi-même pour l'argot... Eh bien, puisque vous ne parlez pas ce beau langage-là, je vous dis en bon français que Bras-Rouge est contrebandier ; je le dis sans traîtrise... car il ne s'en cache pas, il s'en vante au nez des gabelous ; mais cherche, et attrape si tu peux, car Bras-Rouge est malin.

— Et qu'est-ce que Rodolphe allait faire chez cet homme? demanda Sarah.

— Ma foi, monsieur... ou madame, à votre choix, je n'en sais rien de rien, aussi vrai que je bois ce verre de vin. Ce soir, je voulais battre la Goualeuse : j'avais tort : c'était une bonne fille ; elle s'enfonce dans l'allée de la maison de Bras-Rouge, je la poursuis... c'était noir comme le diable ; au lieu d'empoigner la Goualeuse, je tombe sur maître Rodolphe, qui me donne ma paye, et d'une fière force... oh ! oui... il y avait surtout les coups de poing de la fin... tonnerre! c'était-il bien festonné ! il m'a promis de me montrer ce coup-là.

— Et Bras-Rouge, quel homme est-ce? demanda Tom. Quelle espèce de marchandises vend-il?

— Bras-Rouge? dame! il vend tout ce qu'il est défendu de vendre, il fait tout ce qu'il est défendu de faire. Voilà sa partie et son négoce. N'est-ce pas, mère Ponisse?

— Oh! c'est un cadet qui a le fil, dit l'ogresse.

— Et il met les gabelous joliment dedans, reprit le Chourineur. On a descendu plus de vingt fois dans sa cassine, jamais on n'a rien trouvé, pourtant il en sort souvent avec ses ballots.

— C'est malin! dit l'ogresse ; on dit qu'il a chez lui une cachette qui descend à un puits qui mène aux catacombes.

— Ça n'empêche pas qu'on ne l'a jamais trouvée sa cachette ; il faudrait démolir sa cassine pour en venir à bout, dit le Chourineur.

— Et quel est le numéro de la maison de Bras-Rouge?

N° 15, rue aux Fèves : Bras-Rouge, marchand de tout ce qu'on veut... C'est connu dans la Cité, dit le Chourineur.

— Je vais écrire cette adresse sur mon carnet ; si nous ne trouvons pas Rodolphe, je tâcherai d'avoir des informations sur lui chez M. Bras-Rouge, reprit Tom. Et il inscrivit le nom de la rue et le numéro du contrebandier.

— Et vous pouvez vous vanter d'avoir, dans maître Rodolphe, un ami solide... dit le Chourineur, et un bon enfant... Sans le charbonnier il allait se donner un coup de peigne avec le Maître d'école qui est là-bas dans son coin avec la Chouette... Tonnerre! faut que je me tienne à quatre pour ne pas l'exterminer, cette vieille sorcière, quand je pense à ce qu'elle a fait à la Goualeuse... Mais patience... un coup de poing n'est jamais perdu, comme dit c't'autre.

— Rodolphe vous a battu? vous devez le haïr! dit Sarah.

— Moi, haïr un homme qui se déploie comme ça! plus souvent! Au fait, c'est drôle... Tenez, v'là le Maître d'école qui m'a battu, et ça me réjouirait de le voir étrangler... M. Rodolphe, qui m'a battu et même plus fort... c'est tout le contraire : je ne lui veux que du bien. Enfin, il me semble que je me mettrais au feu pour lui, et je ne le connais que de ce soir.

— Vous dites ça parce que nous sommes ses amis, mon brave.

— Non, tonnerre! non, foi d'homme!... Voyez-vous, il a pour lui les coups de poing de la fin... dont il n'est pas plus fier qu'un enfant ; il n'y a pas là à dire... c'est un maître, un maître fini... Et puis il vous dit des mots... des choses qui vous remettent le cœur au ventre ; puis enfin, quand il vous regarde... il a dans les yeux quelque chose... Tenez, j'ai été troupier... avec un chef *pareil*... voyez-vous, on mangerait la lune et les étoiles.

Tom et Sarah se regardèrent en silence.

— Cette incroyable puissance de domination le suivrait-elle donc partout et toujours? dit amèrement Sarah.

— Oui... jusqu'à ce que nous ayons conjuré le charme... reprit Tom.

— Oui, et, quoi qu'il arrive, il le faut, il le faut, dit Sarah en passant sa main sur son front comme pour chasser un souvenir pénible.

Minuit sonna à l'hôtel de ville.

Le quinquet de la taverne ne jetait plus qu'une lueur douteuse.

A l'exception du Chourineur et de ses deux convives, du Maître d'école et de la Chouette, tous les habitués du tapis-franc s'étaient peu à peu retirés.

Le Maître d'école dit tout bas à la Chouette :

— Nous allons nous cacher dans l'allée en face, nous verrons sortir les *messières* (1), et nous les suivrons. S'ils vont à gauche, nous les attendrons dans le recoin de la rue Saint-Eloi ; s'ils vont à droite, nous les attendrons dans les démolitions, du côté de la triperie ; il y a là un grand trou ; j'ai mon idée.

Et le Maître d'école et la Chouette se dirigèrent vers la porte.

— Vous ne *pitanchez* donc rien ce soir? leur dit l'ogresse.

— Non, mère Ponisse... Nous étions entrés pour nous mettre à l'abri, dit le Maître d'école. Et il sortit avec la Chouette.

CHAPITRE VII.

La bourse ou la vie

Au bruit que fit la porte en se fermant, Tom et Sarah sortirent de leur rêverie ; ils se levèrent et remercièrent le Chourineur des renseignements qu'il leur avait donnés : celui-ci leur inspirait moins de confiance depuis qu'il avait vulgairement, mais sincèrement exprimé sa grossière admiration pour Rodolphe.

Au moment où le Chourineur sortit, le vent redoublait de violence, la pluie tombait à torrents.

Le Maître d'école et la Chouette, embusqués dans une allée qui faisait face au tapis-franc, virent le Chourineur s'éloigner du côté de la rue où se trouvait une maison en démolition. Bientôt ses pas, un peu alourdis par ses fréquentes libations de la soirée, se perdirent au milieu des sifflements du vent et du bruit de la pluie qui fouettait les murailles.

Tom et Sarah sortirent de la taverne malgré la tourmente, et prirent une direction opposée à celle du Chourineur.

— Ils sont *enflaqués* (2), dit tout bas le Maître d'école à la Chouette ; débouche ton vitriol : attention !

— Otons nos souliers, ils ne nous entendront pas marcher derrière eux, dit la Chouette.

— Tu as raison, la Chouette, toujours raison, je n'aurais pas pensé à ça ; faisons patte de velours.

Le hideux couple ôta ses chaussures et se glissa dans l'ombre en rasant les maisons...

Grâce à ce stratagème, le bruit des pas de la Chouette et du Maître d'école fut tellement amorti, qu'ils suivirent Tom et Sarah presque à les toucher sans que ceux-ci les entendissent.

— Heureusement notre fiacre est au coin de la rue, dit Tom ; car la pluie va nous tremper. N'avez-vous pas froid, Sarah?

— Peut-être apprendrons-nous quelque chose par le contrebandier, par ce Bras-Rouge, dit Sarah pensive sans répondre à la question de Tom.

Tout à coup celui-ci s'arrêta.

Ils n'étaient qu'à une petite distance de l'endroit désigné par le Maître d'école pour commettre son crime.

— Je me suis trompé de rue, dit Tom, il fallait prendre à gauche en sortant du cabaret ; nous devons passer devant une maison en démolition pour retrouver notre fiacre. Retournons sur nos pas.

Le Maître d'école et la Chouette se jetèrent dans l'embrasure d'une porte pour n'être pas aperçus de Tom et de Sarah, qui les coudoyèrent presque.

— Au fait j'aime mieux qu'ils aillent du côté des décombres, dit tout bas le Maître d'école ; si le *messière* regimbe... j'ai mon idée.

(1) Que vous ne parlez pas argot.
(2) Hommes simples
(3) Camarade.

(1) Les victimes.
(2) Perdus.

Tom et Sarah, après avoir de nouveau passé devant le tapis-franc, arrivèrent près d'une maison en ruine.

Cette masure étant à moitié démolie, ses caves découvertes formaient une espèce de gouffre le long duquel la rue se prolongeait en cet endroit.

Le Maître d'école bondit avec la vigueur et la souplesse d'un tigre; d'une de ses larges mains il saisit Tom à la gorge et lui dit :

— Ton argent ou je te jette dans ce trou.

Et le brigand, repoussant Tom en arrière, lui fit perdre l'équilibre, d'une main le retint pour ainsi dire suspendu au-dessus de la profonde excavation, tandis que de l'autre main il saisit le bras de Sarah comme dans un étau.

Avant que Tom eût fait un mouvement, la Chouette le dévalisa avec une dextérité merveilleuse.

Sarah ne cria pas, ne chercha pas à se débattre; elle dit d'une voix calme :

— Donnez-leur votre bourse, Tom. Et s'adressant au brigand : Nous ne crierons pas, ne nous faites pas de mal.

La Chouette, après avoir scrupuleusement fouillé les poches des deux victimes de ce guet-apens, dit à Sarah :

— Voyons tes mains, s'il y a des bagues. Non, dit la vieille femme en grommelant. Tu n'as donc personne pour te donner des anneaux?... quelle misère!

Le sang-froid de Tom ne se démentit pas pendant cette scène aussi rapide qu'imprévue.

— Voulez-vous faire un marché? Mon portefeuille contient des papiers qui vous seront inutiles; rapportez-le-moi, et demain je vous donne vingt-cinq louis, dit Tom au Maître d'école, dont la main l'étreignait moins rudement.

— Oui, pour nous tendre une souricière! répondit le brigand. Allons, file sans regarder derrière toi. Tu as du bonheur d'en être quitte pour si peu.

— Un moment, dit la Chouette; s'il est gentil, il aura son portefeuille; il y a un moyen. Puis s'adressant à Tom : Vous connaissez la plaine Saint-Denis?

— Oui.

— Savez-vous où est Saint-Ouen?

— Oui.

— En face de Saint-Ouen, au bout du chemin de la Révolte, la plaine est plate; à travers champs, on y voit de loin; venez-y demain matin tout seul, aboulez l'argent, vous m'y trouverez avec le portefeuille, donnant, donnant, je vous le rendrai.

— Mais il te fera pincer, la Chouette!

— Pas si bête! il n'y a pas mèche... on voit de trop loin. Je n'ai qu'un œil... mais il est bon; si le *messière* vient avec quelqu'un, il ne trouvera plus personne, j'aurai déménagé.

Sarah parut frappée d'une idée subite; elle dit au brigand :

— Veux-tu gagner de l'argent?

— Oui.

— As-tu vu dans le cabaret d'où nous sortons, car maintenant je te reconnais, as-tu vu l'homme que le charbonnier est venu chercher?

— Un mince à moustaches? Oui, j'allais manger un morceau de ce mufle-là; mais il ne m'a pas donné le temps... Il m'a étourdi de deux coups de poing et m'a renversé sur une table... c'est la première fois que cela m'arrive... Oh! je m'en vengerai!

— Eh bien! il s'agit de lui, dit Sarah.

— De lui? s'écria le Maître d'école. Donnez-moi 1,000 francs, je vous le tue...

— Sarah! s'écria Tom avec épouvante.

— Misérable! il ne s'agit pas de le tuer... dit Sarah au Maître d'école.

— De quoi donc, alors?

— Venez demain à la plaine Saint-Denis, vous y trouverez mon compagnon, reprit-elle; vous verrez bien qu'il est seul; il vous dira ce qu'il faut faire. Ce n'est pas 1,000 fr., mais 2,000 fr. que je vous donnerai... si vous réussissez.

— Fourline, dit tout bas la Chouette au Maître d'école, il y a de l'argent à gagner; *c'est des daims huppés* qui veulent monter un coup à un ennemi; cet ennemi c'est ce gueux que tu voulais crever... Faut y aller; j'irais, moi, à ta place... Deux mille balles! mon homme, ça en vaut la peine.

— Eh bien! ma femme ira, dit le Maître d'école; vous lui direz ce qu'il y a à faire, et je verrai.

— Soit, demain à une heure.

— A une heure.

— Dans la plaine Saint-Denis.

— Dans la plaine Saint-Denis.

— Entre Saint-Ouen et le chemin de la Révolte, au bout de la route.

— C'est dit.

— Et je vous rapporterai votre portefeuille.

— Et vous aurez les 500 francs promis, et un à-compte sur l'autre affaire si vous êtes raisonnable.

— Maintenant allez à droite, nous à gauche; ne nous suivez pas, sinon...

Et le Maître d'école et la Chouette s'éloignèrent rapidement.

— Le démon nous est venu en aide, dit Sarah; ce bandit peut nous servir.

— Sarah, maintenant j'ai peur... dit Tom.

— Moi, je n'ai pas peur. J'espère, au contraire... Mais, venez, venez, je me reconnais; le fiacre ne doit pas être loin.

Et les deux personnages se dirigèrent à grands pas vers le parvis Notre-Dame.

Un témoin invisible avait assisté à cette scène.

C'était le Chourineur, qui s'était tapi dans les décombres pour se mettre à l'abri de la pluie.

La proposition que fit Sarah au brigand, relativement à Rodolphe, intéressa vivement le Chourineur; effrayé des périls qui menaçaient son nouvel ami, il regretta de ne pouvoir l'en garantir. Sa haine contre le Maître d'école et contre la Chouette fut peut-être pour quelque chose dans ce bon sentiment.

Le Chourineur se résolut d'avertir Rodolphe du danger qu'il courait; mais comment y parvenir? Il avait oublié l'adresse du soi-disant peintre en éventails. Peut-être Rodolphe ne reviendrait-il pas au tapis-franc; comment le trouver?

En faisant ces réflexions, le Chourineur avait machinalement suivi Tom et Sarah; il les vit monter dans un fiacre qui les attendait devant le parvis Notre-Dame.

Le fiacre partit.

Une idée lumineuse vint au Chourineur; il monta derrière cette voiture.

A une heure du matin, ce fiacre s'arrêta sur le boulevard de l'Observatoire, et Tom et Sarah disparurent dans une des ruelles qui aboutissent à cet endroit.

La nuit était noire, le Chourineur ne put signaler aucun indice qui lui servit à reconnaître plus précisément, le lendemain, les lieux où il se trouvait. Alors, avec une sagacité de sauvage, il tira son couteau de sa poche, fit une large et profonde entaille à un des arbres auprès desquels s'était arrêtée la voiture. Puis il regagna son gîte, dont il s'était considérablement éloigné.

Pour la première fois depuis longtemps le Chourineur goûta dans son taudis un sommeil profond, qui ne fut pas interrompu par l'horrible vision de l'abattoir aux sergents, comme il disait dans son rude langage.

CHAPITRE VIII.

Promenade.

Le lendemain de la soirée où s'étaient passés les différents événements que nous venons de raconter, un radieux soleil d'automne brillait au milieu d'un ciel pur; la tourmente de la nuit avait cessé. Quoique toujours obscurci par la hauteur des maisons, le hideux quartier où le lecteur nous a suivi semblait moins horrible, vu à la clarté d'un beau jour.

Soit que Rodolphe ne craignit plus la rencontre des deux personnes qu'il avait évitées la veille, soit qu'il la bravât, vers les onze heures du matin il entra dans la rue aux Fèves, et se dirigea vers la taverne de l'ogresse.

Rodolphe était toujours habillé en ouvrier, mais on remarquait dans ses vêtements une certaine recherche; sa blouse neuve, ouverte sur la poitrine, laissait voir sa chemise de laine rouge, fermée par plusieurs boutons d'argent; le col d'une autre chemise de toile blanche se rabattait sur sa cravate de soie noire, négligemment nouée autour de son cou; de sa casquette de velours bleu de ciel, à visière vernie, s'échappaient quelques boucles de cheveux châtains; des bottes parfaitement cirées, remplaçant les gros souliers ferrés de la veille, mettaient en valeur un pied charmant, qui paraissait d'autant plus petit qu'il sortait d'un large pantalon de velours olive.

Ce costume ne nuisait en rien à l'élégance de la tournure de Rodolphe, rare mélange de grâce, de souplesse et de force.

Nos habits sont tellement laids, qu'on ne peut que gagner à les quitter, même pour les vêtements les plus vulgaires.

L'ogresse se prélassait sur le seuil du tapis-franc lorsque Rodolphe s'y présenta.

— Votre servante, jeune homme! Vous venez sans doute chercher la monnaie de vos 20 francs? dit-elle avec une sorte de déférence, n'osant pas oublier que la veille le vainqueur du Chourineur lui avait jeté un louis sur son comptoir; il vous revient 17 livres 10 sous... Ça n'est pas tout... On est venu vous demander hier : un grand monsieur, bien couvert; il avait aux jambes des bottes à cœur, comme un tambour-major en bourgeois, et au bras une petite femme déguisée en homme. Ils ont bu du *cacheté* avec le Chourineur.

— Ah! ils ont bu avec le Chourineur! Et que lui ont-ils dit?

— Quand je dis qu'ils ont bu, je me trompe, ils n'ont fait que tremper leurs lèvres dans leurs verres; et...

— Je te demande ce qu'ils ont dit au Chourineur?

— Ils lui ont parlé de choses et d'autres, quoi ! de Bras-Rouge, de la pluie et du beau temps.

— Ils connaissent Bras-Rouge?

— Au contraire, le Chourineur leur a expliqué qui c'était... et comment vous l'aviez battu.

— C'est bon, il ne s'agit pas de ça.

— Vous demandez votre monnaie?

— Oui.... et j'emmènerai la Goualeuse passer la journée à la campagne.

— Oh ! impossible, ça, mon garçon.

— Pourquoi ?

— Elle n'a qu'à ne pas revenir ? Ses nippes sont à moi, sans compter qu'elle me doit encore deux cent vingt francs pour finir de s'acquitter de sa nourriture et de son logement, depuis que je l'ai prise chez moi ; si elle n'était pas honnête comme elle l'est, je ne la laisserais pas aller plus loin que le coin de la rue, au moins.

— La Goualeuse te doit deux cent vingt francs ?

— Deux cent vingt francs dix sous... Mais qu'est-ce que ça vous fait, mon garçon ? Ne dirait-on pas que vous allez les payer ? Faites donc le milord !

— Tiens, dit Rodolphe en jetant onze louis sur l'étain du comptoir de l'ogresse. Maintenant, combien vaut la défroque que tu lui loues ?

La vieille, ébahie, examinait les louis l'un après l'autre d'un air de doute et de défiance.

— Ah çà, crois-tu que je te donne de la fausse monnaie ? Envoie changer cet or, et finissons... Combien vaut la défroque que tu loues à cette malheureuse ?

L'ogresse, partagée entre le désir de faire une bonne affaire, l'étonnement de voir un ouvrier posséder autant d'argent, la crainte d'être dupée, et l'espoir de gagner davantage encore, l'ogresse garda un moment le silence, puis elle reprit :

— Ses hardes valent au moins... cent francs.

— De pareilles guenilles ! allons donc ! Tu garderas la monnaie d'hier et je te donnerai encore un louis, rien de plus. Se laisser rançonner par toi, c'est voler les pauvres qui ont droit à des aumônes.

— Eh bien, mon garçon, je garde mes hardes : la Goualeuse ne sortira pas d'ici : je suis libre de vendre mes effets ce que je veux.

— Que Lucifer te brûle un jour selon tes mérites ! Voilà ton argent, va me chercher la Goualeuse.

L'ogresse empocha l'or, pensant que l'ouvrier avait commis un vol ou fait un héritage, et lui dit, avec un ignoble sourire :

— Pourquoi, mon fils, ne monteriez-vous pas chercher vous-même la Goualeuse !... cela lui ferait plaisir... car, foi de mère Ponisse, hier elle vous reluquait joliment !

— Va la chercher et dis-lui que je l'emmènerai à la campagne... rien de plus. Surtout qu'elle ne sache pas que je t'ai payé sa dette.

— Pourquoi donc ?

— Que t'importe ?

— Au fait, ça m'est égal, j'aime mieux qu'elle se croie encore sous ma coupe.

— Te tairas-tu ! monteras-tu !...

— Oh ! quel air méchant ! Je plains ceux à qui vous en voulez... Allons, j'y vais... j'y vais...

Et l'ogresse monta.

Quelques minutes après, elle redescendit.

— La Goualeuse ne voulait pas me croire ; elle est devenue cramoisie quand elle a su que vous étiez là... Mais quand je lui ai dit que je lui permettais de passer la journée à la campagne, j'ai cru qu'elle devenait folle ; pour la première fois de sa vie, elle a eu envie de me sauter au cou.

— C'était la joie de te quitter.

Fleur-de-Marie entra dans ce moment, vêtue comme la veille : robe d'alépine brune, châle orangé noué derrière le dos, marmotte à carreaux rouges laissant voir seulement deux grosses nattes de cheveux blonds.

Elle rougit en reconnaissant Rodolphe, et baissa les yeux d'un air confus.

— Voulez-vous venir passer la journée à la campagne avec moi, mon enfant ? dit Rodolphe.

— Bien volontiers, monsieur Rodolphe, dit la Goualeuse, puisque madame le permet.

— Je t'y autorise, ma petite chatte, par rapport à ta bonne conduite... dont tu fais l'ornement... Allons, viens m'embrasser.

Et la mégère tendit à Fleur-de-Marie son visage couperosé.

La malheureuse, surmontant sa répugnance, approcha son front des lèvres de l'ogresse ; mais d'un violent coup de coude Rodolphe repoussa la vieille dans son comptoir, prit le bras de Fleur-de-Marie et sortit du tapis-franc au bruit des malédictions de la mère Ponisse.

— Prenez garde, monsieur Rodolphe, dit la Goualeuse, l'ogresse va vous jeter quelque chose à la tête, elle est si méchante !

— Rassurez-vous, mon enfant. Mais qu'avez-vous ? vous semblez embarrassée... triste ? Etes-vous fâchée de venir avec moi ?

— Au contraire... mais... mais vous me donnez le bras.

— Eh bien ?

— Vous êtes ouvrier... quelqu'un peut dire à votre bourgeois qu'on vous a rencontré avec moi... ça vous fera du tort. Les maîtres n'aiment pas que leurs ouvriers se dérangent.

Et la Goualeuse dégagea doucement son bras de celui de Rodolphe, en ajoutant :

— Allez tout seul... je vous suivrai jusqu'à la barrière. Une fois dans les champs, je reviendrai auprès de vous.

— Ne craignez rien, dit Rodolphe, touché de cette délicatesse, et, reprenant le bras de Fleur-de-Marie : Mon bourgeois ne demeure pas dans le quartier, et puis d'ailleurs nous allons trouver un fiacre sur le quai aux Fleurs.

— Comme vous voudrez, monsieur Rodolphe ; je vous disais cela pour ne pas vous faire arriver de la peine...

— Je le crois, et je vous en remercie. Mais, franchement, vous est-il égal d'aller à la campagne dans un endroit ou dans un autre ?

— Ça m'est égal, monsieur Rodolphe, pourvu que ce soit à la campagne... Il fait si beau... le grand air est si bon à respirer ! Savez-vous que voilà cinq mois que je n'ai pas été plus loin que le marché aux Fleurs ? Et encore, si l'ogresse me permettait de sortir de la Cité, c'est qu'elle avait confiance en moi.

— Et quand vous veniez à ce marché, c'était pour acheter des fleurs?

— Oh ! non ; je n'avais pas d'argent ; je venais seulement les voir, respirer leur bonne odeur... Pendant la demi-heure que l'ogresse me laissait passer sur le quai les jours de marché, j'étais si contente que j'oubliais tout.

— Et en rentrant chez l'ogresse... dans ces vilaines rues ?

— Je revenais plus triste que je n'étais partie... et je renfonçais mes larmes pour ne pas être battue ! Tenez... au marché... ce qui me faisait envie, oh ! bien envie, c'était de voir des petites ouvrières bien proprettes, qui s'en allaient toutes gaies, avec un beau pot de fleurs dans leurs bras.

— Je suis sûr que si vous aviez eu seulement quelques fleurs sur votre fenêtre, cela vous aurait tenu compagnie ?

— C'est bien vrai ce que vous dites là, monsieur Rodolphe ! Figurez-vous qu'un jour l'ogresse, à sa fête, sachant mon goût, m'avait donné un petit rosier. Si vous saviez comme j'étais heureuse ! je ne m'ennuyais plus, allez ! Je ne faisais que regarder mon rosier... je m'amusais à compter ses feuilles, ses fleurs.. Mais l'air est si mauvais dans la Cité, qu'au bout de deux jours il a commencé à jaunir. Alors... Mais vous allez vous moquer de moi, monsieur Rodolphe.

— Non, non, continuez.

— Eh bien ! alors, j'ai demandé à l'ogresse la permission de sortir et d'aller promener mon rosier... oui... comme j'aurais promené un enfant. Je l'emportais au quai, je me figurais que d'être avec les autres fleurs, dans ce bon air frais et embaumé, ça lui faisait du bien ; je trempais ses pauvres feuilles flétries dans la belle eau de la fontaine, et puis, pour le ressuyer, je le mettais un bon quart d'heure au soleil... Cher petit rosier, il n'en voyait jamais de soleil, dans la Cité, car dans notre rue il ne descend pas plus bas que le toit... Enfin je rentrais... Eh bien, je vous assure, monsieur Rodolphe, que, grâce à ces promenades, mon rosier a peut-être vécu dix jours de plus qu'il n'aurait vécu sans cela.

— Je vous crois ; mais quand il est mort, ç'a été une grande perte pour vous ?

— Je l'ai pleuré, ç'a été un vrai chagrin... Et, tenez, monsieur Rodolphe, puisque vous comprenez qu'on aime les fleurs, je peux bien vous dire ça. Eh bien ! je lui avais aussi comme de la reconnaissance... de... Ah ! pour cette fois vous allez vous moquer de moi...

— Non, non ! j'aime... j'adore les fleurs ; ainsi je comprends toutes les folies qu'elles font faire ou qu'elles inspirent.

— Eh bien ! je lui étais reconnaissante, à ce pauvre rosier, de fleurir si gentiment pour moi... quoique... enfin... malgré ce que j'étais.

Et la Goualeuse baissa la tête et devint pourpre de honte...

— Malheureuse enfant ! avec cette conscience de votre horrible position, vous avez dû souvent...

— Avoir envie d'en finir, n'est-ce pas, monsieur Rodolphe? dit la Goualeuse en interrompant son compagnon ; oh ! oui, allez, plus d'une fois j'ai regardé la Seine par-dessus le parapet... mais après je regardais les fleurs, le soleil... Alors je me disais : La rivière sera toujours là ; je n'ai pas dix-sept ans... qui sait ?

— Quand vous disiez *Qui sait?*... vous espériez?

— Oui...

— Et qu'espériez-vous?

— Je ne sais pas... j'espérais... oui, j'espérais presque malgré moi... Dans ces moments-là, il me semblait que mon sort n'était pas mérité, qu'il y avait en moi quelque chose de bon. Je me disais : On m'a bien tourmentée ; mais au moins, je n'ai jamais fait de mal à personne... Si j'avais eu quelqu'un pour me conseiller, je ne serais pas où j'en suis !... Alors ça chassait un peu ma tristesse .. Après ça il faut dire que ces pensées-là m'étaient surtout venues à la suite de la perte de mon rosier, ajouta la Goualeuse d'un air solennel qui fit sourire Rodolphe.

— Toujours ce grand chagrin...

— Oui... tenez, le voilà.

Et la Goualeuse tira de sa poche un petit paquet de bois soigneusement coupé et attaché avec une faveur rose.

— Vous l'avez conservé?

— Je le crois bien... c'est tout ce que je possède au monde.

— Comment! vous n'avez rien à vous?
— Rien...
— Mais ce collier de corail?
— C'est à l'ogresse.
— Comment! vous ne possédez pas un chiffon, un bonnet, un mouchoir?
— Non, rien... rien... que les branches sèches de mon pauvre rosier. C'est pour cela que j'y tiens tant...

A chaque mot l'étonnement de Rodolphe redoublait; il ne pouvait comprendre cet épouvantable esclavage, cette horrible vente du corps et de l'âme pour un abri sordide, quelques haillons et une nourriture immonde (1).

Rodolphe et la Goualeuse arrivèrent au quai aux Fleurs : un fiacre les attendait: Rodolphe y fit monter la Goualeuse; il monta après elle et dit au cocher.

— A Saint-Denis; je dirai plus tard le chemin qu'il faudra prendre.

La voiture partit; le soleil était radieux, le ciel sans nuages, le froid un peu piquant; l'air circulait vif et frais à travers l'ouverture des glaces baissées.

— Tiens! un manteau de femme! dit la Goualeuse en remarquant qu'elle s'était assise sur ce vêtement qu'elle n'avait pas aperçu.

— Oui, c'est pour vous, mon enfant: je l'ai pris dans la crainte que vous n'ayez froid; enveloppez-vous bien.

Peu habituée à ces prévenances, la pauvre fille regarda Rodolphe avec surprise. L'espèce d'intimidation que ce dernier lui causait augmentait encore, ainsi qu'une tristesse vague, dont elle ne se rendait pas compte.

— Mon Dieu! monsieur Rodolphe, comme vous êtes bon! ça me rend honteuse.

— Parce que je suis bon?

— Non; mais... il me semble que vous ne parlez plus maintenant comme hier, que vous êtes tout autre...

— Voyons, Fleur-de-Marie, qu'aimez-vous mieux, que je sois le Rodolphe d'hier, ou le Rodolphe d'aujourd'hui?

— Je vous aime bien mieux comme maintenant... Pourtant, hier il me semblait que j'étais plus votre égale...

Puis, se reprenant aussitôt, craignant d'avoir humilié Rodolphe, elle reprit :

— Quand je dis votre égale... monsieur Rodolphe, je sais bien que cela ne peut pas être...

— Il y a une chose qui m'étonne en vous, Fleur-de-Marie.

— Quoi donc, monsieur Rodolphe?

— Vous semblez oublier ce que la Chouette vous a dit hier de vos parents... qu'elle connaissait votre mère...

— Oh! je n'ai pas oublié cela... j'y ai pensé cette nuit... et j'ai bien pleuré... mais je suis sûre que cela n'est pas vrai... la borgnesse aura inventé cette histoire pour me faire de la peine...

— Il se peut que la Chouette soit mieux instruite que vous ne le croyez; si cela était, ne seriez-vous pas heureuse de retrouver votre mère?

— Hélas! monsieur Rodolphe! si ma mère ne m'a jamais aimée... à quoi bon la retrouver?... Elle ne voudra pas seulement me voir... Si elle m'a aimée... quelle honte je lui ferais!... Elle en mourrait peut-être.

— Si votre mère vous a aimée, Fleur-de-Marie, elle vous plaindra, elle vous pardonnera, elle vous aimera encore... Si elle vous a délaissée... en voyant à quel sort affreux son abandon vous a réduite... sa honte vous vengera.

— A quoi ça sert-il de se venger? et puis, si je me vengeais, il me semble que je n'aurais plus le droit de me trouver malheureuse... Et souvent cela me console...

— Vous avez peut-être raison... N'en parlons plus...

A ce moment, la voiture arrivait près de Saint-Ouen, à l'embranchement de la route de Saint-Denis et du chemin de la Révolte.

Malgré la monotonie du paysage, Fleur-de-Marie fut si transportée de voir des *champs*, comme elle disait, qu'oubliant les tristes pensées que le souvenir de la Chouette venait d'éveiller en elle, son charmant visage s'épanouit. Elle se pencha à la portière en battant des mains et s'écria :

— Monsieur Rodolphe, quel bonheur!... de l'herbe! des champs! Si vous vouliez me permettre de descendre... il fait si beau!... J'aimerais tant à courir dans ces prairies...

— Courons, mon enfant... Cocher, arrête!

— Comment! vous aussi, monsieur Rodolphe?

— Moi aussi... Je m'en fais une fête.

— Quel bonheur!! monsieur Rodolphe!!

Et Rodolphe et la Goualeuse de se prendre par la main et de courir à perdre haleine dans une vaste pièce de regain tardif, récemment fauché.

(1) S'il nous était permis d'entrer dans des détails devant lesquels nous reculons, nous prouverions que ce servage existe, que les lois de police sont ainsi faites, qu'une malheureuse créature, souvent vendue par ses proches et jetée dans cet abîme d'infamie, est pour ainsi dire à jamais condamnée à y vivre: que son repentir, que ses remords sont vains, et qu'il lui est presque matériellement impossible desortir de cette fange. (Voir le précieux ouvrage du docteur Parent-Duchâtelet, œuvre d'un philosophe et d'un grand homme de bien.)

Dire les bonds, les petits cris joyeux, le ravissement de Fleur-de-Marie, serait impossible. Pauvre gazelle si longtemps prisonnière, elle aspirait le grand air avec ivresse. Elle allait, venait, s'arrêtait, repartait avec de nouveaux transports.

A la vue de plusieurs touffes de pâquerettes et de quelques boutons d'or épargnés par les premières gelées blanches, la Goualeuse ne put retenir de nouvelles exclamations de plaisir; elle ne laissa pas une de ces petites fleurs, et glana tout le pré.

Après avoir ainsi couru au milieu des champs, lassée vite, car elle avait perdu l'habitude de l'exercice, la jeune fille, s'arrêtant pour reprendre haleine, s'assit sur un tronc d'arbre renversé au bord d'un fossé profond.

Le teint transparent et blanc de Fleur-de-Marie, ordinairement un peu pâle, se nuançait des plus vives couleurs. Ses grands yeux bleus brillaient doucement; sa bouche vermeille, haletante, laissait voir deux rangées de perles humides; son sein battait sous son vieux petit châle orange; elle appuyait une de ses mains sur son cœur pour en comprimer les pulsations, tandis que, de l'autre main, elle tendait à Rodolphe le bouquet de fleurs des champs qu'elle avait cueilli.

Rien de plus charmant que l'expression de joie innocente et pure qui rayonnait sur cette physionomie candide.

Lorsque Fleur-de-Marie put parler, elle dit à Rodolphe, avec un accent de félicité profonde, de reconnaissance presque religieuse :

— Que le bon Dieu est bon de nous donner un si beau jour!

Une larme vint aux yeux de Rodolphe en entendant cette pauvre créature abandonnée, méprisée, perdue, sans asile et sans pain, jeter un cri de bonheur et de gratitude ineffable envers le Créateur, parce qu'elle jouissait d'un rayon de soleil et de la vue d'une prairie.

. . . . . .

Rodolphe fut tiré de sa contemplation par un accident imprévu.

CHAPITRE IX.

La surprise.

Nous l'avons dit, la Goualeuse s'était assise sur un tronc d'arbre renversé au bord d'un fossé profond.

Tout à coup un homme, se dressant du fond de cette excavation, secoua la litière sous laquelle il s'était tapi, et poussa un éclat de rire formidable.

La Goualeuse se retourna en jetant un cri d'effroi.

C'était le Chourineur.

— N'aie pas peur, ma fille, reprit le Chourineur en voyant la frayeur de la jeune fille, qui se réfugia auprès de son compagnon. Voilà une fameuse rencontre, hein! maître Rodolphe, vous ne vous attendiez pas à cela? ni moi non plus... Puis il ajouta d'un ton sérieux : Tenez, maître... voyez-vous, on dira ce qu'on voudra... mais il y a quelque chose en l'air... là haut... au-dessus de nos têtes... Le *meg des megs* est un malin, il me fait l'effet de dire à l'homme : Va comme je te pousse... vu qu'il vous a poussé ici, ce qui est diablement étonnant!

— Que fais-tu là? dit Rodolphe très-surpris.

— Je veille au grain pour vous, mon maître... Mais, tonnerre! quelle bonne farce que vous veniez justement dans les environs de ma maison de campagne... Tenez, il y a quelque chose; décidément il y a quelque chose.

— Mais, encore une fois, que fais-tu là?

— Tout à l'heure vous le saurez, donnez-moi seulement le temps de percher sur votre observatoire à un cheval.

Et le Chourineur courut vers le fiacre arrêté à peu de distance, jeta çà et là sur la plaine immense un coup d'œil perçant, et revint prestement rejoindre Rodolphe.

— M'expliqueras-tu ce que tout cela signifie?

— Patience! patience, maître! Encore un mot. Quelle heure est-il?

— Midi et demi, dit Rodolphe en consultant sa montre.

— Bon... nous avons le temps. La Chouette ne sera ici que dans une demi-heure.

— La Chouette! s'écrièrent à la fois Rodolphe et la jeune fille.

— Oui, la Chouette. En deux mots, maître, voilà l'histoire : Hier, quand vous avez eu quitté le tapis-franc, il est venu...

— Un homme d'une grande taille avec une femme habillée en homme; ils m'ont demandé, je sais cela. Ensuite?

— Ensuite, ils m'ont payé à boire, et ont voulu me faire jaspiner sur votre compte. Moi, je n'ai rien voulu dire... vu que vous ne m'avez pas communiqué autre chose que la raclée dont vous m'avez fait la politesse... je ne savais rien de plus de vos secrets. Après ça, j'aurais su quelque chose, ça aurait été tout de même. C'est entre nous à la vie à la mort, maître Rodolphe. Que le diable me brûle si je sais pourquoi je me sens pour vous comme qui dirait l'attachement d'un bouledogue pour son maître; mais c'est égal, ça est. C'est plus fort que moi, je ne m'en mêle plus... ça vous regarde, arrangez-vous.

— Je te remercie, mon garçon, mais continue.

— Le grand monsieur et la petite femme habillée en homme, voyant qu'ils ne tiraient rien de moi, sont sortis de chez l'ogresse, et moi aussi; eux du côté du Palais-de-Justice, moi du côté de Notre-Dame. Arrivé au bout de la rue, je commence à m'apercevoir qu'il tombait par trop de hallebardes... une pluie de déluge! Il y avait tout proche une maison en démolition. Je me dis : — Si l'averse dure longtemps, je dormirai aussi bien là que dans mon garni. — Je me laisse couler dans une espèce de cave où j'étais à couvert; je fais mon lit d'une vieille poutre, mon oreiller d'un plâtras, et me voilà couché comme un roi.

— Après, après?

— Nous avions bu ensemble, maître Rodolphe; j'avais encore bu avec le grand et la petite habillée en homme : c'est pour vous dire que j'avais la tête un peu lourde... avec ça il n'y a rien qui me berce comme le bruit de la pluie qui tombe. Je commence donc à ronpiller. Il n'y avait pas, je crois, longtemps que je *pionçais*, quand un bruit m'éveille en sursaut : c'était le Maître d'école qui causait comme qui dirait *amicalement* avec un autre. J'écoute... tonnerre! qu'est-ce que je reconnais? la voix du grand qui était venu au tapis-franc avec la petite habillée en homme!

— Ils causaient avec le Maître d'école et la Chouette? dit Rodolphe stupéfait.

— Avec le Maître d'école et la Chouette. Ils causaient de se retrouver le lendemain.

— C'est aujourd'hui! dit Rodolphe.

— A une heure.

— C'est dans un instant!

— A l'embranchement de la route de Saint-Denis et de la Révolte.

— C'est ici!

— Comme vous dites, maître Rodolphe, c'est ici!

— Le Maître d'école! prenez garde, monsieur Rodolphe!... s'écria Fleur-de-Marie.

— Calme-toi, ma fille... lui ne doit pas venir... mais seulement la Chouette.

— Comment cet homme a-t-il pu se mettre en rapport avec ces deux misérables? dit Rodolphe.

— Je n'en sais, ma foi, rien. Après ça, maître, peut-être que je ne me serai éveillé qu'à la fin de la chose; car le grand parlait de ravoir son portefeuille, que la Chouette doit lui rapporter ici... en échange de cinq cents francs. Faut croire que le Maître d'école avait commencé par les voler, et que c'est après qu'ils se seront mis à causer de bonne amitié.

— Cela est étrange!

— Mon Dieu! ça m'effraye pour vous, monsieur Rodolphe, dit Fleur-de-Marie.

— Maître Rodolphe n'est pas un enfant, ma fille; mais, comme tu dis, ça pourrait chauffer pour lui, et me voilà.

— Continue, mon garçon.

— Le grand et la petite ont promis deux mille francs au Maître d'école, pour vous faire... je ne sais pas quoi. C'est la Chouette qui doit venir ici tout à l'heure rapporter le portefeuille, et savoir de quoi il retourne, pour aller le redire au Maître d'école, qui se charge du reste.

Fleur-de-Marie tressaillit.

Rodolphe sourit dédaigneusement.

— Deux mille francs pour vous faire quelque chose, maître Rodolphe! ça me fait penser (sans comparaison) que lorsque je vois afficher cinq cents francs de récompense pour un chien perdu, je me dis modestement à moi-même : Tu te perdrais, animal, qu'on ne donnerait pas seulement cent sous pour te ravoir. Deux mille francs pour vous faire quelque chose! Qui êtes-vous donc?

— Je te l'apprendrai tout à l'heure.

— Suffit, maître... Quand j'ai entendu cette proposition faite à la Chouette, je me dis : il faut que je sache où perchent ces richards qui veulent lâcher le Maître d'école aux trousses de M. Rodolphe; ça peut servir. Quand ils s'éloignent, je sors de mes décombres, je les suis à pas de loup; le grand et la petite rejoignent un fiacre au parvis Notre-Dame; ils montent dedans, moi derrière, et nous arrivons boulevard de l'Observatoire. Il faisait noir comme dans un four, je ne pouvais rien voir; j'entaille un arbre pour m'y reconnaître le lendemain.

— Très-bien, mon garçon.

— Ce matin j'y suis retourné. A dix pas de mon arbre, j'ai vu une ruelle fermée par une barrière; dans la boue de la ruelle, des petits pas et des grands pas; au bout de la ruelle, une maison... le nid du grand et de la petite doit être là.

— Merci, mon brave... tu me rends, sans t'en douter, un grand service.

— Pardon, excuse! maître Rodolphe, je m'en doutais, c'est pour cela que je l'ai fait.

— Je le sais, mon garçon, et je voudrais pouvoir récompenser ton service autrement que par un remercîment; malheureusement je ne suis qu'un pauvre diable d'ouvrier... quoiqu'on donne, comme tu dis, deux mille francs pour me faire quelque chose. Je vais t'expliquer cela.

— Bon, si ça vous amuse, sinon ça m'est égal. On vous monte un coup, je m'y oppose... le reste ne me regarde pas.

— Je devine ce qu'ils veulent. Ecoute-moi bien : j'ai un secret pour tailler l'ivoire des éventails à la mécanique; mais ce secret ne m'appartient pas à moi seul; j'attends mon associé pour mettre ce procédé en pratique, et c'est sûrement du modèle de la machine que j'ai chez moi qu'on veut s'emparer à tout prix : car il y a beaucoup d'argent à gagner avec cette découverte.

— Le grand et la petite sont donc?...

— Des fabricants chez qui j'ai travaillé, et à qui je n'ai pas voulu donner mon secret.

Cette explication parut satisfaisante au Chourineur, dont l'intelligence n'était pas singulièrement développée, et il reprit :

— Je comprends maintenant. Voyez-vous, les gueusards! et ils n'ont pas seulement le courage de faire leurs mauvais coups eux-mêmes. Mais, pour en finir, voilà ce que je me suis dit ce matin : Je sais le rendez-vous de la Chouette et du grand, je vais aller les attendre, j'ai de bonnes jambes : mon maître débardeur m'attendra, tant pis... J'arrive ici; je vois ce trou, je vas prendre une brassée de fumier là-bas, je me cache jusqu'au bout du nez, et j'attends la Chouette. Mais voilà-t-il pas que vous déboulez dans la plaine, et que cette pauvre Goualeuse vient justement s'asseoir au bord de mon parc; alors, ma foi, j'ai voulu vous faire une farce, et j'ai crié comme un brûlé en sortant de ma litière.

— Maintenant, quel est ton dessein?

— Attendre la Chouette, qui, bien sûr, arrivera la première; tâcher d'entendre ce qu'elle dira au grand, parce que cela peut vous servir. Il n'y a que ce tronc d'arbre-là renversé dans ce champ; de cet endroit on voit partout dans la plaine, c'est comme fait exprès pour s'y asseoir. Le rendez-vous de la Chouette est à quatre pas, à l'embranchement de la route; il y a à parier qu'ils viendront s'asseoir ici. S'ils n'y viennent pas, si je ne peux rien entendre... quand ils seront séparés, je tombe sur la Chouette, ça sera toujours ça; je lui paye ce que je lui dois pour la dent de la Goualeuse, et je lui tords le cou jusqu'à ce qu'elle me dise le nom des parents de la pauvre fille... Qu'est-ce que vous dites de mon idée, maître Rodolphe?

— Il y a du bon, mon garçon; mais il faut corriger quelque chose à ton plan.

— Oh! d'abord, Chourineur, ne vous faites pas de mauvaise querelle pour moi. Si vous battez la Chouette, le Maître d'école...

— Assez, ma fille. La Chouette me passera par les mains. Tonnerre! c'est justement parce qu'elle a le Maître d'école pour la défendre que je doublerai la dose.

— Ecoute, mon garçon, j'ai un meilleur moyen de venger la Goualeuse des méchancetés de la Chouette. Je te dirai cela plus tard. Quant à présent, dit Rodolphe en s'éloignant de quelques pas de la Goualeuse, et en baissant la voix, quant à présent, veux-tu me rendre un vrai service?...

— Parlez, maître Rodolphe.

— La Chouette ne te connaît pas?

— Je l'ai vue hier pour la première fois au tapis-franc.

— Voilà ce qu'il faudra que tu fasses. Tu te cacheras d'abord; mais lorsque tu la verras près d'ici, tu sortiras de ton trou...

— Pour lui tordre le cou?...

— Non... plus tard! aujourd'hui il faut seulement l'empêcher de parler avec le grand. Voyant quelqu'un avec elle, il n'osera pas approcher. S'il approche, ne la quitte pas d'une minute... il ne pourra pas lui faire ses propositions devant toi.

— Si l'homme me trouve curieux, j'en fais mon affaire; ça n'est ni un Maître d'école, ni un maître Rodolphe.

— Je connais le bourgeois, il ne se frottera pas à toi.

— C'est bien. Je suis la Chouette comme son ombre. L'homme ne dit pas un mot que je ne l'entende, et il finit par filer...

— S'ils conviennent d'un autre rendez-vous, tu le sauras, puisque tu ne les quittes pas. D'ailleurs ta présence suffira pour éloigner le bourgeois.

— Bon, bon. Après, je donne une tournée à la Chouette?... Je tiens à ça.

— Pas encore. La borgnesse ne sait pas si tu es voleur ou non?

— Non; à moins que le Maître d'école lui ait dit que c'était pas dans mon idée.

— S'il lui a dit, tu auras l'air d'avoir changé de principes.

— Moi?

— Toi!

— Tonnerre! monsieur Rodolphe. Mais dites donc... hum! hum! ça ne me va guère, cette farce-là.

— Tu ne feras que ce que tu voudras. Tu verras bien si je te propose une infamie...

— Oh! pour ça, je suis tranquille.

— Et tu as raison.

— Parlez, maître... j'obéirai.

— Une fois l'homme éloigné, tu tâcheras d'amadouer la Chouette.

— Moi? cette vieille gueuse... J'aimerais mieux me battre avec le Maître d'école. Je ne sais pas seulement comment je ferai pour ne pas lui sauter tout de suite sur le casaquin.

— Alors tu perdrais tout.

— Mais qu'est-ce qu'il faut donc que je fasse?

— La Chouette sera furieuse de la bonne aubaine qu'elle aura manquée; tu tâcheras de la calmer en lui disant que tu sais un bon coup à

faire; que tu es là pour attendre ton complice, et que, si le Maître d'école veut en être, il y a beaucoup d'or à gagner.

— Tiens... tiens...

— Au bout d'une heure d'attente, tu lui diras : « Mon camarade ne vient pas, c'est remis... » et tu prendras rendez-vous avec la Chouette et le Maître d'école... pour demain de bonne heure. Tu comprends?

— Je comprends.

— Et ce soir, tu te trouveras, à dix heures, au coin des Champs-Elysées et de l'allée des Veuves; je t'y rejoindrai et je te dirai le reste.

— Si c'est un piége, prenez garde! le Maître d'école est malin... Vous l'avez battu : au moindre doute, il est capable de vous tuer.

— Sois tranquille.

— Tonnerre! c'est farce... mais vous faites de moi ce que vous voulez. C'est pas l'embarras, quelque chose me dit qu'il y a un bouillon à boire pour le Maître d'école et pour la Chouette. Pourtant... un mot encore, monsieur Rodolphe.

— Parle.

— Ce n'est pas que je vous croie susceptible de tendre une souricière au Maître d'école pour le faire pincer par la police. C'est un gueux fini, qui mérite cent fois la mort; mais le faire arrêter... c'est pas ma partie.

— Ni la mienne, mon garçon. Mais j'ai un compte à régler avec lui et avec la Chouette, puisqu'ils complotent avec les gens qui m'en veulent, et, à nous deux, nous en viendrons à bout, si tu m'aides.

— Oh bien! alors, comme le mâle ne vaut pas mieux que la femelle, j'en suis.

— Et si nous réussissons, ajouta Rodolphe d'un ton sérieux, presque solennel, qui frappa le Chourineur, tu seras aussi fier que lorsque tu as sauvé du feu et de l'eau l'homme et la femme qui te doivent la vie!

— Comme vous dites ça, maître Rodolphe! Je ne vous ai jamais vu ce regard-là... Mais vite, vite, s'écrie le Chourineur, j'aperçois là-bas, là-bas, un point blanc : ça doit être le béguin de la Chouette. Partez, je me remets dans mon trou.

— Et ce soir, à dix heures....

— Au coin de l'allée des Veuves et des Champs-Elysées, c'est dit.

Fleur-de-Marie n'avait pas entendu cette dernière partie de l'entretien du Chourineur et de Rodolphe. Elle remonta en fiacre avec son compagnon de voyage.

CHAPITRE X.

La ferme.

Après son entretien avec le Chourineur, Rodolphe resta quelques moments préoccupé, pensif.

Fleur-de-Marie, n'osant interrompre le silence de son compagnon, le regardait tristement.

Rodolphe, relevant la tête, lui dit en souriant avec bonté :

— A quoi pensez-vous, mon enfant? La rencontre du Chourineur vous a été désagréable, n'est-ce pas? Nous étions si gais!

— C'est au contraire un bien pour nous, monsieur Rodolphe, puisque le Chourineur pourra vous être utile.

— Cet homme ne passait-il pas, parmi les habitués du tapis-franc, pour avoir encore quelques bons sentiments?

— Je l'ignore, monsieur Rodolphe... Avant la scène d'hier, je l'avais vu souvent, je lui avais à peine parlé... je le croyais aussi méchant que les autres...

— Ne pensons plus à tout cela, ma petite Fleur de-Marie. J'aurais du malheur si je vous attristais, moi qui justement voulais vous faire passer une bonne journée.

— Oh! je suis bien heureuse! Il y a si longtemps que je ne suis sortie de Paris!

— Depuis vos parties en milord, avec Rigolette.

— Mon Dieu, oui... monsieur Rodolphe. C'était au printemps... mais, quoique nous soyons presque en hiver, ça me fait tout autant de plaisir. Quel beau soleil il fait!... voyez donc ces petits nuages roses là-bas... là-bas... et cette colline!... avec ces jolies maisons blanches au milieu des arbres... Comme il y a encore des feuilles! C'est étonnant au mois de novembre, n'est-ce pas, monsieur Rodolphe? Mais à Paris les feuilles tombent si vite... Et là-bas... cette volée de pigeons... les voilà qui s'abattent sur le toit d'un moulin... A la campagne on ne se lasse pas de regarder, tout est amusant.

— C'est plaisir de voir combien vous êtes sensible à ces riens qui font le charme de l'aspect de la campagne, Fleur-de-Marie.

En effet, à mesure que la jeune fille contemplait le tableau calme et riant qui se déroulait autour d'elle, sa physionomie s'épanouissait de nouveau.

— Et là-bas, ce feu de chaume dans les terres labourées, la belle fumée blanche qui monte au ciel... et cette charrue avec ses deux bons gros chevaux gris... Si j'étais homme, comme j'aimerais l'état de laboureur!... Etre au milieu d'une plaine bien silencieuse, à suivre sa charrue... en voyant bien loin de grands bois, par un temps comme aujourd'hui, par exemple!... c'est pour le coup que ça vous donnerait envie de chanter de ces chansons un peu tristes, qui vous font venir les larmes aux yeux... comme *Geneviève de Brabant*. Est-ce que vous connaissez la chanson de *Geneviève de Brabant*, monsieur Rodolphe?

— Non, mon enfant; mais si vous êtes gentille, vous me la chanterez une fois arrivés à la ferme.

— Quel bonheur! Nous allons à une ferme, monsieur Rodolphe?

— Oui, à une ferme tenue par ma nourrice, bonne et digne femme qui m'a élevé.

— Et nous pourrons avoir du lait? s'écria la Goualeuse en frappant dans ses mains.

— Fi donc! du lait... de l'excellente crème, s'il vous plaît, et du beurre que la fermière fera devant nous, et des œufs tout frais.

— Que nous irons dénicher nous-mêmes?

— Certainement...

— Et nous irons voir les vaches dans l'étable?

— Je crois bien.

— Et nous irons aussi dans la laiterie?

— Aussi dans la laiterie.

— Et au pigeonnier?

— Et au pigeonnier.

— Ah! tenez, monsieur Rodolphe, c'est à n'y pas croire... Comme je vais m'amuser! Quelle bonne journée!... quelle bonne journée! s'écria la jeune fille toute joyeuse.

Puis, par un brusque revirement de pensée, la malheureuse, songeant qu'après ces heures de liberté passées à la campagne, elle rentrerait dans son bouge infect, cacha sa tête dans ses mains et fondit en larmes.

Rodolphe, surpris, dit à la Goualeuse :

— Qu'avez-vous, Fleur-de-Marie, qui vous chagrine?

— Rien... rien, monsieur Rodolphe. Et elle essuya ses yeux en tâchant de sourire. Pardon, si je m'attriste.... n'y faites pas attention.... je n'ai rien, je vous jure... c'est une idée... je vais être gaie...

— Mais vous étiez si joyeuse tout à l'heure!

— C'est pour ça... répondit naïvement Fleur-de-Marie en levant sur Rodolphe ses yeux encore humides de larmes.

Ces mots éclairèrent Rodolphe; il devina tout.

Voulant chasser l'humeur sombre de la jeune fille, il lui dit en souriant,

— Je parie que vous pensiez à votre rosier? vous regrettez, j'en suis sûr, de ne pouvoir lui faire partager notre promenade à la ferme... Pauvre rosier! vous auriez été capable de lui faire manger aussi un peu de crème!!

La Goualeuse prit le prétexte de cette plaisanterie pour sourire; peu à peu ce léger nuage de tristesse s'effaça de son esprit; elle ne pensa qu'à jouir du présent et à s'étourdir sur l'avenir.

La voiture arrivait près de Saint-Denis, la haute flèche de l'église se voyait au loin.

— Oh! le beau clocher! s'écria la Goualeuse.

— C'est le clocher de Saint-Denis, une église superbe... Voulez-vous la voir? nous ferons arrêter le fiacre.

La Goualeuse baissa les yeux.

— Depuis que je suis chez l'ogresse, je ne suis point entrée dans une église; je n'ai pas osé. A la prison, au contraire, j'aimais tant à chanter à la messe! et, à la Fête-Dieu, nous faisions de si beaux bouquets d'autel!

— Mais Dieu est bon et clément : pourquoi craindre de le prier, d'entrer dans une église?

— Oh! non, non... monsieur Rodolphe..... ce serait comme une impiété... C'est bien assez d'offenser le bon Dieu autrement.

Après un moment de silence, Rodolphe dit à la Goualeuse :

— Jusqu'à présent avez-vous aimé quelqu'un?

— Jamais, monsieur Rodolphe.

— Pourquoi cela?

— Vous avez vu les gens qui fréquentaient le tapis-franc... Et puis, pour aimer, il faut être honnête.

— Comment cela?

— Ne dépendre que de soi..... pouvoir..... Mais tenez, si ça vous est égal, monsieur Rodolphe, je vous en prie, ne parlons pas de ça...

— Soit, Fleur-de-Marie, parlons d'autre chose... Mais qu'avez-vous à me regarder ainsi? voilà encore vos beaux yeux pleins de larmes. Vous ai-je chagrinée?

— Oh! au contraire; mais vous êtes si bon pour moi que cela me donne envie de pleurer... et puis vous ne me tutoyez pas... et puis, enfin, on dirait que vous ne m'avez emmenée que pour mon plaisir à moi, tant vous avez l'air content de me voir heureuse. Non content de m'avoir défendue hier... vous me faites passer aujourd'hui une pareille journée avec vous ..

— Vraiment, vous êtes heureuse?

— D'ici à bien longtemps je n'oublierai ce bonheur-là.

— C'est si rare, le bonheur!

— Oui, bien rare...

— Ma foi, moi, à défaut de ce que je n'ai pas, je m'amuse quelquefois à rêver ce que voudrais avoir, à me dire : Voilà ce que je désirerais être...

voilà la fortune que j'ambitionnerais... Et vous, Fleur-de-Marie, quelquefois ne faites-vous pas aussi de ces rêves-là, de beaux châteaux en Espagne?

— Autrefois, oui, en prison; avant d'entrer chez l'ogresse, je passais ma vie à ça et à chanter; mais depuis, c'est plus rare... Et vous, monsieur Rodolphe, qu'est-ce que vous ambitionneriez donc?

— Moi, je voudrais être riche, très-riche... avoir des domestiques, des équipages, un hôtel, aller dans un beau monde, tous les jours au spectacle. Et vous, Fleur-de-Marie?

— Moi, je ne serais pas si difficile : de quoi payer l'ogresse, quelque argent d'avance pour avoir le temps de trouver de l'ouvrage, une gentille chambre bien propre d'où je verrais des arbres en travaillant.

— Beaucoup de fleurs sur votre fenêtre...

— Oh! bien sûr.... Habiter la campagne, si ça se pouvait, et voilà tout...

— Une petite chambre, de l'ouvrage, c'est le nécessaire; mais quand on n'a qu'à désirer, on peut bien se permettre le superflu... Est-ce que vous ne voudriez pas avoir des voitures, des diamants, de belles toilettes?

— Je n'en voudrais pas tant... Ma liberté, vivre à la campagne, et être sûre de ne pas mourir à l'hôpital... Oh! cela surtout... ne pas mourir là!... Tenez, monsieur Rodolphe, souvent cette pensée-là me vient... elle est affreuse!

— Hélas! nous autres pauvres gens...

— Ce n'est pas pour la misère... que je dis cela... Mais après... quand on est morte...

— Eh bien?

— Vous ne savez donc pas ce que l'on fait de vous après, monsieur Rodolphe?

— Non...

— Il y a une jeune fille que j'avais connue en prison... elle est morte à l'hôpital... on a abandonné son corps aux chirurgiens... murmura la malheureuse en frissonnant.

— Ah! c'est horrible!!! Comment, malheureuse enfant, vous avez souvent de ces sinistres pensées?...

— Cela vous étonne, n'est-ce pas, monsieur Rodolphe, que j'aie de la honte... pour après ma mort..... Hélas! mon Dieu... on ne m'a laissé que celle-là....

Ces douloureuses et amères paroles frappèrent Rodolphe.

Il cacha sa tête dans ses mains en frémissant : il songeait à la fatalité qui s'était appesantie sur Fleur-de-Marie... il songeait à la mère de cette créature pauvre... Sa mère... elle était heureuse, riche, honorée, peut-être...

Honorée... riche... heureuse... et son enfant, qu'elle avait sans doute atrocement sacrifiée à la honte, avait quitté le grenier de la Chouette pour la prison, la prison pour l'antre de l'ogresse; de cet antre elle pouvait aller mourir sur le grabat d'un hôpital... et après sa mort...

Cela était épouvantable.

La pauvre Goualeuse, voyant l'air sombre de son compagnon, lui dit tristement :

— Pardon, monsieur Rodolphe, je ne devrais pas avoir de ces idées-là... Vous m'emmenez avec vous pour être joyeuse, et je vous dis toujours des choses si tristes... si tristes! mon Dieu, je ne sais pas comment cela se fait, c'est malgré moi... Je n'ai jamais été plus heureuse qu'aujourd'hui; et pourtant à chaque instant les larmes me viennent aux yeux... Vous ne m'en voulez pas, dites, monsieur Rodolphe? D'ailleurs... vous voyez... cette tristesse s'en va... comme elle est venue... bien vite. Tenez, maintenant... je n'y songe déjà plus... Je serai raisonnable... Tenez, monsieur Rodolphe... regardez mes yeux...

Et Fleur-de-Marie, après avoir deux ou trois fois fermé ses yeux pour en chasser une larme rebelle, les ouvrit tout grands... bien grands, et regarda Rodolphe avec une naïveté charmante.

Fleur-de-Marie, je vous en prie, ne vous contraignez pas... Soyez gaie, si vous avez envie d'être gaie... triste, s'il vous plaît d'être triste. Mon Dieu, moi qui vous parle, quelquefois j'ai comme vous des idées sombres... Je serais très-malheureux de feindre une joie que je ne ressentirais pas...

— Vraiment, monsieur Rodolphe, vous êtes triste aussi quelquefois?

— Sans doute; mon avenir n'est guère plus beau que le vôtre... Je suis sans père ni mère... que demain je tombe malade, comment vivre? Je dépense ce que je gagne au jour le jour.

— Ça, c'est un tort, voyez-vous... un grand tort, monsieur Rodolphe, dit la Goualeuse d'un ton de grave remontrance qui fit sourire Rodolphe, vous devriez mettre à la caisse d'épargne... Moi, tout mon mauvais sort est venu de ce que je n'ai pas économisé mon argent... Avec deux cents francs devant lui, un ouvrier n'est jamais aux crochets de personne, jamais embarrassé... et c'est bien souvent l'embarras qui vous conseille mal.

— Cela est très-sage, très-sensé, ma bonne petite ménagère. Mais deux cents francs... comment amasser deux cents francs?

— Mais, monsieur Rodolphe, c'est bien simple : faisons un peu votre compte; vous allez voir... Vous gagnez, n'est-ce pas, quelquefois jusqu'à cinq francs par jour?

— Oui, quand je travaille.

— Il faut travailler tous les jours. Etes-vous donc si à plaindre? Un joli état comme le vôtre... peintre en éventails... mais ça devrait être pour vous un plaisir... Tenez, vous n'êtes pas raisonnable, monsieur Rodolphe!... ajouta la Goualeuse d'un ton sévère. Un ouvrier peut vivre, mais très-bien vivre avec trois francs; il vous reste donc quarante sous, au bout d'un mois soixante francs d'économie... Soixante francs par mois... mais c'est une somme!

— Oui; mais c'est si bon de flâner, de ne rien faire!

— Monsieur Rodolphe, encore une fois, vous n'avez pas plus de raison qu'un enfant...

— Eh bien! je serai raisonnable, petite grondeuse; vous me donnez de bonnes idées... Je n'avais pas songé à cela....

— Vraiment? dit la jeune fille en frappant dans ses mains avec joie. Si vous saviez combien vous me rendez contente!... Vous économiserez quarante sous par jour! bien vrai?

— Allons... j'économiserai quarante sous par jour, dit Rodolphe en souriant malgré lui.

— Bien vrai? bien vrai?

— Je vous le promets...

— Vous verrez comme vous serez fier aux premières économies que vous aurez faites... Et puis ce n'est pas tout... si vous voulez me promettre de ne pas vous fâcher...

— Est-ce que j'ai l'air bien méchant?

— Non, certainement... mais je ne sais pas si je dois...

— Vous devez tout me dire, Fleur-de-Marie...

— Eh bien! enfin, vous qui... on voit ça, êtes au-dessus de votre état... comment est-ce que vous fréquentez des cabarets comme celui de l'ogresse?

— Si je n'étais pas venu dans le tapis-franc, je n'aurais pas le plaisir d'aller à la campagne aujourd'hui avec vous, Fleur-de-Marie.

— C'est bien vrai, mais c'est égal, monsieur Rodolphe... Tenez, je suis aussi heureuse que possible de ma journée, eh bien! je renoncerais de bon cœur à en passer une pareille si cela pouvait vous faire du tort...

— Au contraire, puisque vous m'avez donné d'excellents conseils de ménage.

— Et vous les suivrez?

— Je vous l'ai promis, parole d'honneur. J'économiserai au moins quarante sous par jour...

CHAPITRE XI

Les souhaits

A ce moment, Rodolphe dit au cocher, qui avait dépassé le village de Sarcelles :

— Prends le premier chemin à droite, tu traverseras Villiers-le-Bel, et puis à gauche, toujours tout droit.

Puis, s'adressant à la Goualeuse :

— Maintenant que vous êtes contente de moi, Fleur-de-Marie, nous pouvons nous amuser, comme nous le disions tout à l'heure, à faire des châteaux en Espagne. Ça ne coûte pas cher, vous ne me reprocherez pas ces dépenses-là.

— Non... Voyons, faisons votre château en Espagne.

— D'abord... le vôtre, Fleur-de-Marie.

— Voyons si vous devinerez mon goût, monsieur Rodolphe.

— Essayons... Je suppose que cette route-ci... je dis celle-ci parce que nous y sommes...

— C'est juste, il ne faut pas aller chercher si loin.

— Je suppose donc que cette route-ci nous mène à un charmant village, très-éloigné de la grande route.

— Oui, c'est bien plus tranquille.

— Il est bâti à mi-côte et entremêlé de beaucoup d'arbres.

— Il y a tout auprès une petite rivière.

— Justement... une petite rivière. A l'extrémité du village on voit une jolie ferme; d'un côté de la maison il y a un verger, de l'autre un beau jardin rempli de fleurs.

— Je vois ça d'ici, monsieur Rodolphe!

— Au rez-de-chaussée une vaste cuisine pour les gens de la ferme, et une salle à manger pour la fermière.

— La maison a des persiennes vertes... c'est si gai, n'est-ce pas, monsieur Rodolphe?

— Des persiennes vertes... je suis de votre avis... il n'y a rien de plus gai que des persiennes vertes... Naturellement la fermière serait votre tante.

— Naturellement... et ce serait une bien bonne femme.

— Excellente : elle vous aimerait comme une mère...

— Bonne tante! ça doit être si bon d'être aimé par quelqu'un!

— Et vous l'aimeriez bien aussi?

— Oh! s'écria Fleur-de-Marie en joignant les mains et en levant les yeux avec une expression de bonheur indicible à rendre; oh! oui, je l'aimerais; et puis je l'aiderais à travailler, à coudre, à ranger le linge,

à blanchir, à serrer les fruits pour l'hiver, à tout le ménage, enfin... Elle ne se plaindrait pas de ma paresse, je vous en réponds !... Le matin...

— Attendez donc, Fleur-de-Marie... êtes-vous impatiente !... que je finisse de vous peindre la maison.

— Allez, allez, monsieur le peintre, on voit bien que vous avez l'habitude de peindre de jolis paysages sur vos éventails, dit la Goualeuse en riant.

— Petite babillarde... laissez-moi donc achever ma maison...

— C'est vrai, je babille ; mais c'est si amusant !... Monsieur Rodolphe, je vous écoute, finissez la maison de la fermière.

— Votre chambre est au premier.

— Ma chambre ! quel bonheur ! Voyons ma chambre, voyons.

Et la jeune fille se pressa contre Rodolphe, ses grands yeux bien ouverts, bien curieux.

— Votre chambre a deux fenêtres qui donnent sur le jardin de fleurs et sur un pré au bas duquel coule la petite rivière. De l'autre côté de la petite rivière s'élève un coteau tout planté de vieux châtaigniers, au milieu desquels on aperçoit le clocher de l'église.

— Que c'est donc joli !... que c'est donc joli, monsieur Rodolphe ! Ça donne envie d'y être !

— Trois ou quatre belles vaches paissent dans la prairie, qui est séparée du jardin par une haie d'aubépine.

— Et de ma fenêtre je vois les vaches ?

— Parfaitement.

— Il y en a une qui sera ma favorite ; n'est-ce pas, monsieur Rodolphe ? je lui ferai un beau collier avec une clochette, et je l'habituerai à venir manger dans ma main.

— Elle n'y manquera pas. Elle est toute blanche, toute jeune ; elle s'appelle Musette.

— Ah ! le joli nom ! cette pauvre Musette, comme je l'aime !

— Finissons votre chambre, Fleur-de-Marie ; elle est tendue d'une jolie toile perse, avec les rideaux pareils ; un grand rosier et un énorme chèvrefeuille couvrent les murs de la ferme de ce côté-là, et entourent vos croisées, de façons que tous les matins vous n'avez qu'à allonger la main pour cueillir un beau bouquet de roses et de chèvrefeuille.

— Ah ! monsieur Rodolphe, quel bon peintre vous êtes !

— Maintenant, voici comme vous passez votre journée.

— Voyons ma journée.

— Votre bonne tante vient d'abord vous éveiller en vous baisant tendrement au front ; elle vous apporte un bol de lait bien chaud, parce que votre poitrine est faible, pauvre enfant ! Vous vous levez ; vous allez faire un tour dans la ferme, voir Musette, les poulets, vos amis les pigeons, les fleurs du jardin. A neuf heures, arrive votre maître d'écriture.

— Mon maître ?

— Vous sentez bien qu'il faut apprendre à lire, à écrire et à compter, pour pouvoir aider votre tante à tenir ses livres de fermage.

— C'est vrai, monsieur Rodolphe, je ne pense à rien... il faut bien que j'apprenne à écrire pour aider ma tante, dit sérieusement la pauvre fille, tellement absorbée par la riante peinture de cette vie paisible, qu'elle croyait à ses réalités.

— Après votre leçon, vous travaillez au linge de la maison, ou vous vous brodez un joli bonnet à la paysanne... Sur les deux heures vous travaillez à votre écriture, et puis vous allez avec votre tante faire une bonne promenade, voir les moissonneurs dans l'été, les laboureurs dans l'automne ; vous vous fatiguez bien, et vous rapportez une belle poignée d'herbes des champs, choisies par vous pour votre chère Musette.

— Car nous revenons par la prairie, n'est-ce pas, monsieur Rodolphe ?

— Sans doute ; il y a un pont de bois sur la rivière. Au retour, il est, ma foi, bien six ou sept heures : dans ce temps-ci un bon feu bien gai flambe dans la grande cuisine de la ferme ; vous allez vous y réchauffer et causer un moment avec les braves gens qui soupent en rentrant du labour. Ensuite vous dînez avec votre tante. Quelquefois le curé ou un des vieux amis de la maison se met à table avec vous. Après cela, vous lisez ou vous travaillez pendant que votre tante fait sa partie de cartes. A dix heures, elle vous baise au front, vous remontez chez vous ; et le lendemain matin c'est à recommencer...

— On vivrait cent ans comme cela, monsieur Rodolphe, sans penser à s'ennuyer un moment...

— Mais cela n'est rien. Et les dimanches ! et les jours de fêtes !

— Ces jours-là, monsieur Rodolphe ?

— Vous vous faites belle, vous mettez une jolie robe à la paysanne, avec ça de charmants bonnets ronds qui vous vont à ravir ; vous montez en carriole d'osier avec votre tante et Jacques, le garçon de ferme, pour aller à la grand'messe du village ; après, dans l'été, vous ne manquez par d'assister, avec votre tante, à toutes les fêtes des paroisses voisines. Vous êtes si gentille, si douce, si bonne ménagère, votre tante vous aime tant, le curé rend de vous un si bon témoignage, que tous les jeunes fermiers des environs veulent vous faire danser, parce que c'est comme cela que commencent toujours les mariages... Aussi, peu à peu vous en remarquez un... et...

Rodolphe, étonné du silence de la Goualeuse, la regarda.

La malheureuse fille étouffait à grand'peine ses sanglots.

Un moment abusée par les paroles de Rodolphe, elle avait oublié le présent, et le contraste de ce présent avec le rêve d'une existence douce et riante lui rappelait l'horreur de sa position.

— Fleur-de-Marie, qu'avez-vous ?

— Ah ! monsieur Rodolphe, sans le vouloir, vous m'avez fait bien de chagrin... j'ai cru un instant à ce paradis...

— Mais, pauvre enfant, ce paradis existe... tenez, regardez... Cocher arrête !

La voiture s'arrêta.

La Goualeuse releva machinalement la tête. Elle se trouvait au sommet d'une petite colline.

Quel fut son étonnement, sa stupeur !

Le joli village bâti à mi-côte, la ferme, la prairie, les belles vaches, la petite rivière, la châtaigneraie, l'église dans le lointain, le tableau était sous ses yeux... rien n'y manquait, jusqu'à Musette, belle génisse blanche, future favorite de la Goualeuse.

Ce charmant paysage était éclairé par un beau soleil de novembre... Les feuilles jaunes et pourpres des châtaigniers les couvraient encore et se découpaient sur l'azur du ciel.

— Eh bien ! Fleur-de-Marie, que dites-vous ? suis-je bon peintre ? dit Rodolphe en souriant.

La Goualeuse le regardait avec une surprise mêlée d'inquiétude. Cela lui semblait presque surnaturel.

— Comment se fait-il, monsieur Rodolphe ?... Mais, mon Dieu, est-ce un rêve ? Ça me fait presque peur... Comment ! ce que vous m'avez dit...

— Rien de plus simple, mon enfant... La fermière est ma nourrice, j'ai été élevé ici... Je lui ai écrit ce matin de très-bonne heure que je viendrais la voir : je peignais d'après nature.

— Ah ! c'est vrai, monsieur Rodolphe ! dit la Goualeuse avec un profond soupir.

CHAPITRE XII.

La ferme.

La ferme où Rodolphe conduisait Fleur-de-Marie était située en dehors et à l'extrémité du village de Bouqueval, petite paroisse solitaire, ignorée, enfoncée dans les terres, et éloignée d'Ecouen d'environ deux lieues.

Le fiacre, suivant les indications de Rodolphe, descendit un chemin rapide, et entra dans une longue avenue bordée de cerisiers et de pommiers. La voiture roulait sans bruit sur un tapis de ce gazon fin et ras dont la plupart des routes vicinales sont ordinairement couvertes.

Fleur-de-Marie, silencieuse, triste, restait, malgré ses efforts, sous une impression douloureuse, que Rodolphe se reprochait presque d'avoir causée.

Au bout de quelques minutes la voiture passa devant la grande porte de la cour de la ferme, continua son chemin le long d'une épaisse charmille, et s'arrêta en face d'un petit porche de bois rustique à demi caché sous un vigoureux cep de vigne aux feuilles empourprées par l'automne.

— Nous voici arrivés, Fleur-de-Marie, dit Rodolphe, êtes-vous contente ?

— Oui, monsieur Rodolphe... pourtant il me semble à présent que je vais avoir honte devant la fermière ; je n'oserai jamais la regarder...

— Pourquoi cela, mon enfant ?

— Vous avez raison, monsieur Rodolphe, elle ne me connaît pas.

Et la Goualeuse étouffa un soupir.

On avait sans doute guetté l'arrivée du fiacre de Rodolphe.

Le cocher ouvrait la portière, lorsqu'une femme de cinquante ans environ, vêtue comme le sont les riches fermières des environs de Paris, ayant une physionomie à la fois triste et douce, parut sous le porche, et s'avança au-devant de Rodolphe avec un respectueux empressement.

La Goualeuse devint pourpre, et descendit de voiture après un moment d'hésitation...

— Bonjour, ma bonne madame Georges... dit Rodolphe à la fermière ; vous le voyez, je suis exact...

— Puis, se retournant vers le cocher et lui mettant de l'argent dans la main :

— Tu peux t'en retourner à Paris.

Le cocher, petit homme trapu, avait son chapeau enfoncé sur les yeux et la figure presque entièrement cachée par le collet fourré de son carrick ; il empocha l'argent, ne répondit rien, remonta sur son siége, fouetta son cheval et disparut rapidement dans l'allée verte.

— Après une si longue course, ce cocher muet est bien pressé de s'en aller... pensa d'abord Rodolphe. Bah ! il n'est que deux heures ; il veut être assez tôt de retour à Paris pour pouvoir utiliser le restant de sa journée.

Et Rodolphe n'attacha aucune importance à sa première observation.

Fleur-de-Marie s'approcha de lui, l'air inquiet, troublé, presque alarmé, et lui dit tout bas, de manière à ne pas être entendue de madame Georges :

— Mon Dieu ! monsieur Rodolphe, pardon... Vous renvoyez la voiture... Mais l'ogresse, hélas !... il faut que je retourne chez elle ce soir... sinon... elle me regardera comme une voleuse... Mes habits lui appartiennent... et je lui dois...

— Rassurez-vous, mon enfant, c'est à moi à vous demander pardon...

— Pardon! et de quoi?

— De ne pas vous avoir dit plus tôt que vous ne deviez plus rien à l'ogresse, et que vous pouviez quitter ces ignobles vêtements pour d'autres que ma bonne madame Georges va vous donner. Elle en a à peu près de votre taille, elle voudra bien vous prêter de quoi vous habiller. Vous le voyez, elle commence déjà son rôle de tante.

Fleur-de-Marie croyait rêver; elle regardait tour à tour la fermière et Rodolphe, ne pouvant croire à ce qu'elle entendait.

— Comment, dit-elle la voix palpitante d'émotion, je ne retournerai plus à Paris? je pourrai rester ici? madame me le permettra?... ce serait possible! ce château en Espagne de tantôt?...

— C'était cette ferme... le voilà réalisé.

— Non, non, ce serait trop beau, trop heureux.

— On n'a jamais trop de bonheur, Fleur-de-Marie.

— Ah! par pitié, monsieur Rodolphe, ne me trompez pas, cela me ferait bien mal.

— Ma chère enfant, croyez-moi, dit Rodolphe d'une voix toujours affectueuse, mais avec un accent de dignité que Fleur-de-Marie ne lui connaissait pas encore; oui, vous pouvez, si cela vous convient, mener dès aujourd'hui, auprès de madame Georges, cette vie paisible dont tout à l'heure le tableau vous enchantait. Quoique madame Georges ne soit pas votre tante, elle aura pour vous, lorsqu'elle vous connaîtra, le plus tendre intérêt; vous passerez même pour sa nièce aux yeux des gens de la ferme; ce petit mensonge rendra votre position plus convenable. Encore une fois, si cela vous plaît, Fleur-de-Marie, vous pourrez réaliser votre rêve de tantôt. Dès que vous serez habillée en petite fermière, ajouta-t-il en souriant, nous vous mènerons voir votre future favorite, Musette, jolie génisse blanche qui n'attend plus que le collier que vous lui avez promis. Nous irons aussi donner un coup d'œil à vos amis les pigeons, et puis à la laiterie; nous parcourrons enfin toute la ferme; je tiens à remplir ma promesse.

Fleur-de-Marie joignit les mains avec force. La surprise, la joie, la reconnaissance, le respect, se peignirent sur sa ravissante figure; ses yeux se noyèrent de larmes, elle s'écria:

— Monsieur Rodolphe, vous êtes donc un ange du bon Dieu, que vous faites tant de bien aux malheureux sans les connaître, et que vous les délivrez de la honte et de la misère!!!

— Ma pauvre enfant, répondit Rodolphe avec un sourire de mélancolie profonde et d'ineffable bonté, quoique bien jeune, j'ai dans ma vie déjà souffert; cela vous explique ma compassion pour ceux qui souffrent. Fleur-de-Marie, ou plutôt Marie, allez avec madame Georges. Oui, Marie, gardez désormais ce nom, doux et joli comme vous! Avant mon départ, nous causerons ensemble, et je vous quitterai bien heureux de vous savoir heureuse.

Fleur-de-Marie ne répondit rien, s'approcha de Rodolphe, fléchit à demi les genoux, et prit sa main et la porta respectueusement à ses lèvres avec un mouvement rempli de grâce et de modestie.

Puis elle suivit madame Georges, qui la contemplait avec un intérêt profond.

CHAPITRE XIII.

Murph et Rodolphe.

Rodolphe se dirigea vers la cour de la ferme et y trouva l'homme de grande taille qui, la veille, déguisé en charbonnier, était venu l'avertir de l'arrivée de Tom et de Sarah.

Murph, tel est le nom de ce personnage, avait cinquante ans environ; quelques mèches blanches argentaient deux petites touffes de cheveux d'un blond vif qui frisaient de chaque côté de son crâne presque entièrement chauve; son visage large, coloré, était complétement rasé, sauf des favoris très-courts, d'un blond ardent, qui ne dépassaient pas le niveau de l'oreille, et s'arrondissaient en croissant sur ses joues rebondies. Malgré son âge et son embonpoint, Murph était alerte et robuste. Sa physionomie, quoique flegmatique, était à la fois bienveillante et résolue; il portait une cravate blanche, un grand gilet et un long habit noir à larges basques; sa culotte, d'un gris verdâtre, était de même étoffe que ses guêtres à boutons de nacre, ne rejoignant pas tout à fait ses jarretières. Elles laissaient apercevoir ses bas de voyage, en laine écrue.

L'habillement et la mâle tournure de Murph rappelaient le type parfait de ce que les Anglais appellent le gentilhomme fermier. Hâtons-nous d'ajouter que Morph était Anglais gentilhomme (squire), mais non fermier.

Au moment où Rodolphe entra dans la cour, Murph remettait dans la poche d'une petite calèche de voyage une paire de pistolets qu'il venait de soigneusement essuyer.

— A qui diable en as-tu avec tes pistolets? lui dit Rodolphe.

— Cela me regarde, monseigneur, dit Murph en descendant du marchepied. Faites vos affaires, je fais les miennes.

— Pour quelle heure as-tu commandé les chevaux?

— Selon vos ordres, à la nuit tombante.

— Tu es arrivé ce matin?

— A huit heures. Madame Georges a eu le loisir de tout préparer.

— Tu as de l'humeur... Est-ce que tu n'es pas content de moi?

— Je ne le suis que trop, monseigneur... que trop. Un jour ou l'autre... enfin le danger... c'est votre vie.

— Il te sied bien de parler! Si je te laissais faire, il n'y aurait de péril que pour toi, et...

— Et quand vous feriez le bien sans risquer votre vie, où serait le grand mal, monseigneur?

— Où serait le grand plaisir, maître Murph?

— Vous, dit le squire en haussant les épaules, vous dans de pareilles tavernes!

— Oh! que vous voilà bien, vous autres John Bull, avec vos scrupules aristocratiques! croyant les grands seigneurs d'une essence supérieure à la vôtre, pauvres moutons, fiers de vos bouchers!!!

— Si vous étiez Anglais, monseigneur, vous comprendriez cela... on honore qui honore. D'ailleurs, je serais Turc, Chinois ou Américain, que je trouverais encore que vous avez eu tort de vous exposer ainsi. Hier soir, dans cette abominable rue de la Cité, en allant pour déterrer avec vous ce Bras-Rouge, que l'enfer confonde! il m'a fallu la crainte de vous irriter, de vous désobéir, pour m'empêcher d'aller vous secourir dans votre lutte contre le bandit que vous avez trouvé dans l'allée de ce bouge.

— C'est-à-dire, monsieur Murph, que vous doutez de ma force et de mon courage!

— Malheureusement vous m'avez cent fois mis à même de ne douter ni de l'un ni de l'autre. Grâce à Dieu, Crabb de Ramsgate vous a appris à boxer; Lacour de Paris (1) vous a enseigné la canne, le chausson, et par curiosité l'argot; le fameux Bertrand vous a appris l'escrime, et dans vos essais contre ces professeurs vous avez eu souvent l'avantage. Vous tuez les hirondelles au vol avec un pistolet de munition, vous avez des muscles d'acier; quoique svelte et mince, vous me battriez aussi facilement qu'un cheval de course battrait un cheval de brasseur... Cela est vrai.

Rodolphe avait complaisamment écouté cette énumération de ses qualités de gladiateur; il reprit en souriant:

— Eh bien! alors que crains-tu?

— Je maintiens, monseigneur, qu'il n'est pas convenable que vous prêtiez le collet au premier goujat venu. Je ne vous dis pas cela à cause de l'inconvénient qu'il y a pour un honorable gentilhomme de ma connaissance à se noircir la figure avec du charbon et à avoir l'air d'un diable; malgré mes cheveux gris, mon embonpoint et ma gravité, je me déguiserais en danseur de corde, si cela pouvait vous servir; mais j'en suis pour ce que j'ai dit.

— Oh! je le sais bien, vieux Murph, lorsqu'une idée est rivée sous ton crâne de fer, lorsque le dévouement est implanté dans ton ferme et vaillant cœur, le démon userait ses dents et ses ongles à les en retirer.

— Vous me flattez, monseigneur, vous méditez quelque...

— Ne te gêne pas.

— Quelque folie, monseigneur.

— Mon pauvre Murph, tu prends mal ton temps pour me sermonner.

— Pourquoi?

— Je suis dans un de mes meilleurs moments d'orgueil et de bonheur... je suis ici ..

— Dans un endroit où vous avez fait du bien?

— C'est un lieu de refuge contre tes homélies, c'est mon Temple-Bar...

— S'il en est ainsi, où diable voulez-vous que je vous prenne, monseigneur?

— Maître Murph, vous me flattez, vous voulez m'empêcher de faire quelque folie.

— Monseigneur, il y a des folies pour lesquelles je suis indulgent.

— Les folies d'argent?

— Oui, car, après tout, avec près de deux millions de revenu...

— On est souvent bien gêné, mon pauvre Murph.

— A qui le dites-vous, monseigneur?

— Et pourtant il y a des plaisirs si vifs, si purs, si profonds, qui coûtent si peu! Qu'y a-t-il de comparable à ce que j'ai éprouvé tout à l'heure, lorsque cette malheureuse créature s'est vue en sûreté ici, et que dans sa reconnaissance elle m'a baisé la main? Ce n'est pas tout; mon bonheur a un long avenir; demain, après-demain, pendant bien des jours enfin, je pourrai songer avec délices à ce qu'éprouvera cette pauvre enfant en se réveillant dans cette tranquille retraite, auprès de cette excellente madame Georges, qui l'aimera tendrement; car le malheur est sympathique au malheur.

— Oh! pour madame Georges, jamais bienfaits n'ont été mieux placés. Noble, courageuse femme!... un ange de vertu, un ange! Je m'émeus rarement, et je me suis ému aux malheurs de madame Georges... Mais votre nouvelle protégée!... tenez, ne parlons pas de cela, monseigneur.

— Pourquoi, Murph?

— Monseigneur, vous faites ce que bon vous semble.

(1) Célèbre professeur de savate.

— Je fais ce qui est juste, dit Rodolphe avec une nuance d'impatience.

— Ce qui est juste... selon vous.

— Ce qui est juste devant Dieu et devant ma conscience, reprit sévèrement Rodolphe.

— Tenez, monseigneur, nous ne nous entendrons pas. Je vous le répète, ne parlons plus de cela.

— Et moi, je vous ordonne de parler! s'écria impérieusement Rodolphe.

— Je ne me suis jamais exposé à ce que monseigneur m'ordonnât de me taire; j'espère qu'il ne m'ordonnera pas de parler, répondit fièrement Murph.

— Monsieur Murph!!! s'écria Rodolphe avec un accent d'irritation croissante.—Monseigneur!...

— Vous le savez, monsieur, je n'aime pas les réticences.

— Il me convient d'avoir des réticences, dit brusquement Murph.

—Apprenez, monsieur, que si je descends avec vous jusqu'à la familiarité, c'est à condition que vous vous élèverez jusqu'à la franchise.

Il est impossible de peindre la hauteur souveraine de la physionomie de Rodolphe en prononçant ces dernières paroles.

— Monseigneur, j'ai cinquante ans, je suis gentilhomme; vous ne devez pas me parler ainsi.

— Taisez-vous!

— Monseigneur!

— Taisez-vous!

— Monseigneur, il est indigne de forcer un homme de cœur à se souvenir des services qu'il a rendus.

— Tes services? est-ce que je ne les paye pas de toutes façons?

Il faut le dire, Rodolphe n'avait pas attaché à ces mots cruels un sens humiliant qui plaçât Murph dans la position d'un mercenaire; malheureusement celui-ci les interpréta de la sorte. Il devint pourpre de honte, porta ses deux poings crispés à son front chauve avec une expression de douloureuse indignation; puis tout à coup, par un revirement subit, jetant les yeux sur Rodolphe, dont la noble figure était alors contractée, enlaidie par la violence d'un dédain farouche, Murph étouffa un soupir, regarda le jeune homme avec une sorte de tendre commisération, et lui dit d'une voix émue :

— Monseigneur, revenez à vous, vous n'êtes pas raisonnable.

Ces mots mirent le comble à l'irritation de Rodolphe; son regard brilla d'un éclat sauvage; ses lèvres blanchirent, et, s'avançant vers Murph avec un geste de menace, il s'écria :

— Oses-tu bien!...

Murph se recula, et dit vivement, comme malgré lui :

— Monseigneur, monseigneur, SOUVENEZ-VOUS DU 15 JANVIER!

Ces mots produisirent un effet magique sur Rodolphe. Son visage, crispé par la colère, se détendit.

Il regarda fixement Murph, baissa la tête; puis, après un moment de silence, il murmura d'une voix altérée :

— Ah! monsieur, vous êtes cruel... je croyais pourtant!... et vous encore!... vous!...

Rodolphe ne put achever, sa voix s'éteignit; il tomba sur un banc de pierre, et cacha sa tête dans ses deux mains.

— Monseigneur, s'écria Murph désolé, mon bon seigneur, pardonnez-moi, pardonnez à votre vieux et fidèle Murph! Ce n'est que poussé à bout, et craignant, hélas! non pour moi, mais pour vous, les suites de votre emportement, que j'ai dit cela... je l'ai dit sans colère, sans reproche, je l'ai dit malgré moi et avec compassion. Monseigneur, j'ai eu tort d'être susceptible... Mon Dieu! qui doit connaître votre caractère, si ce n'est moi, moi qui ne vous ai pas quitté depuis votre enfance! De grâce, dites que vous me pardonnez de vous avoir rappelé ce jour funeste... Hélas! que d'expiations n'avez-vous pas...

Rodolphe releva la tête; il était très-pâle. Il dit à son compagnon d'une voix douce et triste :

— Assez, assez, mon vieil ami, je te remercie d'avoir éteint d'un mot ce fatal emportement; je ne te fais pas d'excuses, moi, des duretés que je t'ai dites; tu sais bien qu'il y a loin du cœur aux lèvres, comme disent les bonnes gens de chez nous. J'étais fou, ne parlons plus de cela.

— Hélas! maintenant vous voilà triste pour longtemps..... Suis-je assez malheureux!... Je ne désire rien tant que de vous voir sortir de votre humeur sombre, et je vous y replonge par ma sotte susceptibilité. Mordieu! à quoi sert d'être honnête homme et d'avoir des cheveux gris, si ce n'est à endurer patiemment les reproches qu'on ne mérite pas!

— Mais non, reprit Murph avec une exaltation comique, car elle contrastait avec son flegme habituel, mais non, il faut sans doute qu'on me flatte à la journée, qu'on me dise : Monsieur Murph, vous êtes le modèle des serviteurs; monsieur Murph, il n'y a pas de fidélité pareille à la vôtre; monsieur Murph, vous êtes un homme admirable; monsieur Murph! diable, peste! oh! oh! qu'il est beau, monsieur Murph! brave Murph!! Allons, vieux perroquet, fais donc gratter ta tête grise!!!

Puis, se ressouvenant des affectueuses paroles que Rodolphe lui avait dites au commencement de la conversation, il s'écria avec un redoublement de violence grotesque :

— Mais c'est qu'il m'avait appelé son bon, son vieux, son fidèle Murph!... Et moi qui vais comme un rustre, pour une boutade involontaire! à mon âge... Mordieu!... c'est à s'arracher les cheveux.

Et le digne gentilhomme porta ses deux mains à ses tempes.

Ces mots et ce geste étaient chez lui le signe du désespoir arrivé à son paroxysme. Malheureusement ou heureusement pour Murph, il était presque complétement chauve, ce qui rendait cette manifestation

La bourse ou la vie. — PAGE 13.

capillaire très-inoffensive, et cela à son grand et sincère regret ; car lorsque l'action succédait à la parole, c'est-à-dire lorsque ses doigts crispés ne rencontraient que la surface de son crâne luisante et polie comme du marbre, le digne squire était confus et honteux de sa présomption, il se regardait comme un hâbleur, comme un fanfaron. Hâtons-nous de dire, pour disculper Murph de tout soupçon de forfanterie, qu'il avait possédé la chevelure la plus épaisse, la plus dorée qui eût jamais orné le crâne d'un gentilhomme du Yorkshire.

Ordinairement le désappointement de Murph à l'endroit de sa chevelure amusait beaucoup Rodolphe ; mais ses pensées étaient alors graves, douloureuses. Pourtant, ne voulant pas augmenter les regrets de son compagnon, il lui dit en souriant avec douceur :

— Ecoute-moi, bon Murph : tu paraissais louer sans réserve le bien que j'ai fait à madame Georges...

— Monseigneur...

— Et t'étonner de mon intérêt pour cette pauvre fille perdue ?

— Monseigneur, de grâce... J'ai eu tort... j'ai eu tort...

— Non..... Je le conçois, les apparences ont pu te tromper..... Seulement, comme tu connais ma vie... comme tu m'aides avec autant de fidélité que de courage dans la tâche que j'ai entreprise... il est de mon devoir, ou si tu l'aimes mieux, de ma reconnaissance, de te convaincre que je n'agis pas légèrement... »

— Je le sais, monseigneur.

— Tu connais mes idées au sujet du bien que l'homme peut faire. Secourir d'honorables infortunes qui se plaignent, c'est bien. S'enquérir de ceux qui luttent avec honneur, avec énergie, et leur venir en aide, quelquefois à leur insu... prévenir à temps la misère ou la tentation, qui mènent au crime... c'est mieux. Réhabiliter à leurs propres yeux, rendre tout à fait honnêtes et bons ceux qui ont conservé purs quelques généreux sentiments au milieu du mépris qui les flétrit, de la misère qui les ronge, de la corruption qui les entoure, et pour cela braver, soi, le contact de cette misère, de cette corruption, de cette fange... c'est mieux encore. Poursuivre d'une haine vigoureuse, d'une vengeance implacable, le vice, l'infamie, le crime, qu'ils rampent dans la boue ou qu'ils trônent sur la soie, c'est justice... Mais secourir aveuglément une misère méritée, mais dégrader l'aumône et la pitié, mais prostituer ces chastes et pieuses consolatrices de mon âme blessée... les prostituer à des êtres indignes, infâmes, cela serait horrible, impie, sacrilége. Ce serait faire douter de Dieu. Et celui qui donne doit y faire croire. — Monseigneur, je n'ai pas voulu dire que vous aviez indignement placé vos bienfaits.

— Encore un mot, mon vieil ami. Madame Georges et la pauvre fille que je lui ai confiée sont parties des deux points extrêmes pour tomber dans un abîme commun... le malheur. L'une, heureuse, riche, aimée, honorée, douée de toutes les vertus, a vu son existence flétrie, brisée, anéantie par le scélérat hypocrite auquel d'aveugles parents l'avaient mariée... Je le dis avec joie, sans moi la malheureuse femme expirait de misère et de besoin ; car la honte l'empêchait de s'adresser à personne.

— Ah ! monseigneur, lorsque nous sommes arrivés dans cette mansarde, quelle effroyable pauvreté ! c'était affreux... affreux !... et lorsqu'après sa longue maladie elle s'est pour ainsi dire réveillée ici, dans cette maison si calme, quelle surprise ! quelle reconnaissance ! Vous avez raison, monseigneur, voir secourir de telles infortunes, cela fait croire à Dieu.

— Et c'est honorer Dieu que de les secourir ; je le reconnais, rien n'est plus céleste que la vertu sereine et réfléchie, rien n'est plus respectable qu'une femme comme madame Georges, qui, élevée par une mère pieuse et bonne dans une intelligente observance de tous les devoirs, n'y a jamais failli... jamais ! et a vaillamment traversé les plus effroyables épreuves. Mais n'est-ce pas aussi honorer Dieu, dans ce qu'il a de plus divin, que de retirer de la fange une de ces rares natures qu'il s'est complu à douer ?... Ne mérite-t-elle pas aussi pitié, intérêt, respect... oui, respect, la malheureuse enfant qui, abandonnée à son seul instinct ; qui, torturée, emprisonnée, avilie, souillée, a saintement conservé, au fond de son cœur, les nobles germes que Dieu y avait semés ? Si tu l'avais entendue, cette pauvre créature... au premier mot d'intérêt que je lui ai dit, à la première parole honnête et amie qu'elle ait entendue, comme les plus charmants instincts, les goûts les plus purs, les pensées les plus délicates, les plus poétiques, se sont éveillés en foule dans son âme ingénue, de même qu'au printemps les mille fleurs sauvages des prairies éclosent au moindre rayon de soleil... sans le savoir ! Dans cet entretien d'une heure avec un pauvre ouvrier, j'ai découvert dans Fleur-de-Marie des trésors de bonté, de grâce, de sagesse, oui, de sagesse, mon vieux Murph. Un sourire m'est venu aux lèvres et une larme m'est venue aux yeux, lorsque dans son gentil babil, rempli de raison, elle m'a prouvé que je devais économiser quarante sous par jour, pour être au-dessus des besoins et des mauvaises tentations. Pauvre petite, elle disait cela d'un ton si sérieux, si pénétré ! elle éprouvait une si douce satisfaction à me donner un sage conseil, une si douce joie à m'en-

Le Chourineur.

62 Paris. — Imprimerie Schneider, rue d'Erfurth, 1.

tendre promettre que je le suivrais!..... J'étais ému..... oh! ému jusqu'aux larmes, je te l'ai dit.... Et l'on m'accuse d'être blasé, dur, inflexible... oh! non, non, grâce à Dieu! quelquefois je sens encore mon cœur battre ardent et généreux... Mais toi-même tu es attendri, mon vieil ami... Allons, Fleur-de-Marie ne sera pas jalouse de madame Georges, tu t'intéresses aussi à son sort.

— C'est vrai, monseigneur... ce trait de vous faire économiser quarante sous par jour... vous croyant ouvrier... au lieu de vous engager à faire de la dépense pour elle... oui, ce trait-là me touche plus qu'il ne le devrait peut-être.

— Et quand je songe que cette enfant a une mère riche, honorée, dit-on, qui l'a indignement abandonnée... Oh! si cela est... je le saurai, je l'espère... et je te dirai comment. Oh! si cela est! malheur... malheur à cette femme! elle aura une terrible expiation à subir... Murph, Murph... jamais je ne me suis senti des élans de haine plus implacable qu'en songeant à cette femme que je ne connais pas. Tu le sais, Murph... tu le sais... certaines vengeances me sont bien chères... certaines souffrances bien précieuses... j'ai bien soif de certaines larmes!

— Hélas! monseigneur, dit Murph affligé de l'expression d'infernale méchanceté qui se peignait sur les traits de Rodolphe en parlant ainsi, je le sais, ceux qui méritent intérêt et compassion ont souvent dit de vous : « C'est donc un bon ange! » Ceux qui méritent mépris et haine se sont écriés, en vous maudissant, dans leur désespoir : « C'est donc le démon!... »

— Tais-toi, voici madame Georges et Marie... Fais tout préparer pour notre départ ; il faut être à Paris de bonne heure.

CHAPITRE XIV

Les adieux.

Marie (désormais nous donnerons ce nom à la Goualeuse), grâce aux soins de madame Georges, n'était plus reconnaissable.

Un joli bonnet rond à la paysanne et deux épais bandeaux de cheveux blonds encadraient la figure virginale de la jeune fille. Un ample fichu de mousseline blanche se croisait sur son sein et disparaissait à demi sous la haute bavette carrée d'un petit tablier de taffetas changeant, dont les reflets bleus et roses miroitaient sur le fond sombre d'une robe carmélite qui semblait avoir été faite pour Marie.

Sa physionomie était profondément recueillie ; certaines félicités jettent l'âme dans une ineffable tristesse, dans une sainte mélancolie.

Rodolphe ne fut pas surpris de la gravité de Marie, il s'y attendait. Joyeuse et babillarde, il aurait eu d'elle une idée moins élevée.

Avec un tact parfait, il ne lui fit pas le moindre compliment sur sa beauté, qui brillait pourtant ainsi du plus pur éclat.

Rodolphe sentait qu'il y avait quelque chose de solennel, d'auguste, dans cette espèce de rédemption d'une âme arrachée au vice.

On voyait sur les traits sérieux et résignés de madame Georges la trace de longues souffrances, de profonds chagrins ; elle regardait Marie avec une mansuétude, une compassion presque maternelle, tant la grâce et la douceur de cette jeune fille étaient sympathiques.

— Voilà mon enfant .. qui vient vous remercier de vos bontés, monsieur Rodolphe, dit madame Georges en présentant Marie à Rodolphe.

A ces mots de mon enfant, la Goualeuse tourna lentement ses grands yeux vers sa protectrice, et la contempla pendant quelques moments avec une expression de reconnaissance inexprimable.

— Merci pour Marie, ma chère madame Georges ; elle est digne de ce tendre intérêt... et elle le méritera toujours.

— Monsieur Rodolphe, dit Marie d'une voix tremblante, vous comprenez... n'est-ce pas, que je ne trouve rien à vous dire?

— Votre émotion me dit tout, Marie...

— Oh! elle sent combien le bonheur qui lui arrive est providentiel, dit madame Georges attendrie. Son premier mouvement, en entrant dans ma chambre, a été de se jeter à genoux devant mon crucifix.

— C'est que maintenant, grâce à vous, monsieur Rodolphe... j'ose prier... dit Marie en regardant son ami.

Murph se retourna brusquement : son flegme d'Anglais, sa dignité de squire, ne lui permettaient pas de laisser voir à quel point le touchaient les simples paroles de Marie.

Rodolphe dit à la jeune fille :

— Mon enfant, j'aurais à causer avec madame Georges... Mon ami Murph vous conduira dans la ferme... et vous fera faire connaissance avec vos futurs protégés... nous vous rejoindrons tout à l'heure... Eh bien! Murph... Murph, tu ne m'entends pas?...

Le bon gentilhomme tournait alors le dos, et feignait de se moucher avec un bruit, un retentissement formidable ; il remit son mouchoir dans sa poche, enfonça son chapeau sur ses yeux, et, se retournant à demi, il offrit son bras à Marie.

Murph avait si habilement manœuvré, que ni Rodolphe, ni madame Georges ne purent apercevoir son visage. Prenant le bras de la jeune fille, il se dirigea rapidement vers les bâtiments de la ferme, en marchant si vite que, pour le suivre, la Goualeuse fut obligée de courir, comme elle courait dans son enfance apres la Chouette.

— Eh bien! madame Georges, que pensez-vous de Marie? dit Rodolphe.

— Monsieur Rodolphe, je vous l'ai dit : à peine entrée dans ma chambre... voyant mon christ, elle a couru s'agenouiller... Il m'est impossible de vous exprimer tout ce qu'il y a eu de spontané, de naturellement religieux dans ce mouvement. J'ai compris à l'instant que son âme n'était pas dégradée. Et puis, monsieur Rodolphe, l'expression de sa reconnaissance pour vous n'a rien d'exagéré, d'emphatique ; elle n'en est que plus sincère. Encore un mot qui vous prouvera combien l'instinct religieux est puissant en elle ; je lui ai dit : « Vous avez dû être bien étonnée, bien heureuse, lorsque M. Rodolphe vous a annoncé que vous resteriez ici désormais?... Quelle profonde impression cela a dû vous causer!... — Oh! oui, m'a-t-elle répondu ; quand M. Rodolphe m'a dit cela, alors je ne sais ce qui s'est passé en moi tout à coup ; mais j'ai éprouvé l'espèce de bonheur pieux, de saint respect que j'éprouvais lorsque j'entrais dans une église... quand je pouvais y entrer, a-t-elle ajouté, car vous savez, madame... Je ne l'ai pas laissée achever en voyant sa figure se couvrir de honte. — Je sais, mon enfant... et je vous appellerai toujours mon enfant... si vous le voulez bien... je sais que vous avez beaucoup souffert : mais Dieu bénit ceux qui l'aiment et ceux qui le craignent... ceux qui ont été malheureux et ceux qui se repentent... »

— Allons, ma bonne madame Georges, je suis doublement content de ce que j'ai fait. Cette pauvre fille vous intéressera... Vous n'aurez qu'à semer pour recueillir ; vous avez deviné juste, ses instincts sont excellents.

— Ce qui m'a encore touchée, monsieur Rodolphe, c'est qu'elle ne s'est pas permis la moindre question sur vous, quoique sa curiosité dût être bien excitée. Frappée de cette réserve pleine de délicatesse, je voulus savoir si elle en avait la conscience. Je lui dis : Vous devez être bien curieuse de savoir quel est votre mystérieux bienfaiteur? — Je le sais... me répondit-elle avec une naïveté charmante, il s'appelle mon bienfaiteur.

— Ainsi donc vous l'aimerez? Excellente femme, sa compagnie vous sera douce... Elle occupera du moins votre cœur...

— Oui, je m occuperai d'elle comme je me serais occupée de *lui*, dit madame Georges d'une voix déchirante.

Rodolphe lui prit la main.

— Allons, allons, ne vous découragez pas encore... Si nos recherches ont été vaines jusqu'ici, peut-être un jour...

Madame Georges secoua tristement la tête, et dit amèrement :

— Mon pauvre fils aurait vingt ans maintenant!...

— Dites donc qu'il a cet âge.

— Dieu vous entende et vous exauce, monsieur Rodolphe!

— Il m'exaucera... je l'espère bien... Hier j'étais allé (mais en vain) chercher un certain drôle surnommé Bras-Rouge, qui pouvait peut-être, m'avait-on dit, me renseigner sur votre fils. En descendant de chez Bras-Rouge, à la suite d'une rixe, j'ai rencontré cette malheureuse enfant...

— Hélas! tant mieux!... au moins votre bonne résolution pour moi vous a mis sur la voie d'une nouvelle infortune, monsieur Rodolphe.

— Depuis longtemps d'ailleurs je voulais explorer ces classes misérables... presque certain qu'il y avait là aussi quelques âmes à enlever au vieux Satan, que je m'amuse à contrecarrer souvent, ajouta Rodolphe en souriant, et à qui je dérobe quelquefois ses meilleurs morceaux. Puis il reprit d'un ton plus sérieux : Vous n'avez aucune nouvelle de Rochefort?

— Aucune, dit madame Georges à voix basse en tressaillant.

— Tant mieux! ce monstre aura trouvé la mort dans les bancs de vase en cherchant à s'évader. Son signalement est assez répandu ; c'est un scélérat assez redoutable pour qu'on ait mis toute l'activité possible à le découvrir ; et, depuis six mois environ qu'il est sorti du ba...

Rodolphe s'arrêta au moment de prononcer ce terrible mot.

— Du bagne! oh! dites-le... du bagne! s'écria la malheureuse femme avec horreur et d'une voix presque égarée. Le père de mon fils!... Ah! si ce malheureux enfant vit encore... si, comme moi, il n'a pas changé de nom, quelle honte!... quelle honte! Et cela n'est rien encore... Son père a peut-être tenu son horrible promesse. Ah! monsieur Rodolphe, pardonnez-moi ; mais, malgré vos bienfaits, je suis encore bien malheureuse!

— Pauvre femme, calmez-vous.

— Quelquefois il me prend d'horribles frayeurs. Je me figure que mon mari s'est échappé sain et sauf de Rochefort ; qu'il me cherche pour me tuer comme il a peut-être tué notre enfant. Car enfin, qu'en a-t-il fait? qu'en a-t-il fait?

— Ce mystère est le tombeau de mon esprit, dit Rodolphe d'un air pensif. Dans quel intérêt ce misérable a-t-il emporté votre fils, lorsqu'il y a quinze ans, m'avez-vous dit, il a tenté de passer en pays étranger? Un enfant de cet âge ne pouvait qu'embarrasser sa fuite.

— Hélas! monsieur Rodolphe, lorsque mon mari (la malheureuse frissonna en prononçant ce mot), arrêté sur la frontière, a été ramené à Paris et jeté dans la prison où l'on m'a permis de pénétrer, ne m'a-t-il pas dit ces horribles paroles : « J'ai emporté ton enfant parce que tu l'aimes, et que c'est un moyen de te forcer de m'envoyer de l'argent,

dont il profitera ou ne profitera pas... ça me regarde. Qu'il vive ou qu'il meure, peu t'importe; mais s'il vit, il sera entre bonnes mains : tu boiras la honte du fils comme tu as bu la honte du père. » Hélas! un mois après, mon mari était condamné pour la vie. Depuis, les instances, les prières dont mes lettres étaient remplies, tout a été vain; je n'ai rien pu savoir sur le sort de cet enfant... Ah! monsieur Rodolphe, mon fils, où est-il à présent? Ces épouvantables paroles me reviennent toujours à la pensée : « Tu boiras la honte du fils comme tu as bu celle du père! »

— Mais ce serait une atrocité inexplicable; pourquoi vicier, corrompre ce malheureux enfant? pourquoi surtout vous l'enlever?

— Je vous l'ai dit, monsieur Rodolphe, pour me forcer à lui envoyer de l'argent; quoiqu'il m'ait ruinée, il me restait quelques dernières ressources qui s'épuisèrent ainsi. Malgré sa scélératesse, je ne pouvais croire qu'il n'employât au moins une partie de cette somme à faire élever ce malheureux enfant.

— Et votre fils n'avait aucun signe, aucun indice qui pût servir à le faire reconnaître?

— Aucun autre que celui dont je vous ai parlé, monsieur Rodolphe : un petit saint-esprit sculpté en lapis-lazuli, attaché à son cou par une petite chaînette d'argent. Cette relique, bénie par le saint-père, venait de ma mère; elle l'avait portée étant petite, et y attachait une grande vénération. Je l'avais aussi portée; je l'avais mise au cou de mon fils! Hélas! ce talisman a perdu sa vertu.

— Qui sait, bonne mère? Dieu est tout-puissant.

— La Providence ne m'a-t-elle pas placée sur votre chemin, monsieur Rodolphe?

— Trop tard, ma bonne madame Georges, trop tard. Je vous aurais épargné peut-être bien des années de chagrin.

— Ah! monsieur Rodolphe, ne m'avez-vous pas comblée?

— En quoi? J'ai acheté cette ferme. Au temps de votre prospérité, vous faisiez, par goût, valoir vos biens; vous avez consenti à me servir de régisseur; grâce à vos soins excellents, à votre intelligente activité, cette métairie me rapporte...

— Vous rapporte, monsieur? dit madame Georges interrompant Rodolphe; n'est-ce pas moi qui paye le fermage à notre bon abbé Laporte? et cette somme n'est-elle pas, selon vos ordres, distribuée par lui en aumônes?

— Eh bien! n'est-ce pas un excellent rapport? Mais vous avez fait prévenir ce cher abbé de mon arrivée, n'est-ce pas? Je tiens à lui recommander ma protégée. Il a reçu ma lettre?

— M. Murph la lui a portée ce matin en arrivant.

— Dans cette lettre, je racontais, en peu de mots, à notre bon curé, l'histoire de cette pauvre enfant. Je n'étais pas certain de pouvoir venir aujourd'hui; dans ce cas, Murph vous aurait amené Marie.

Un valet de ferme interrompit cet entretien, qui avait eu lieu dans le jardin.

— Madame, monsieur le curé vous attend.

— Les chevaux de poste sont-ils arrivés, mon garçon? dit Rodolphe.

— Oui, monsieur Rodolphe; on attelle.

Et le valet quitta le jardin.

Madame Georges, le curé et les habitants de la ferme ne connaissaient le protecteur de Fleur-de-Marie que sous le nom de monsieur Rodolphe.

La discrétion de Murph était impénétrable; autant il mettait de ponctualité à *monseigneuriser* Rodolphe dans le tête-à-tête, autant devant les étrangers il avait soin de ne jamais l'appeler autrement que monsieur Rodolphe.

— J'oubliais de vous prévenir, ma chère madame Georges, dit Rodolphe en regagnant la maison, que Marie a, je crois, la poitrine faible; les privations, la misère, ont altéré sa santé. Ce matin, au grand jour, j'ai été frappé de sa pâleur, quoique ses joues fussent colorées d'un rose vif; ses yeux aussi m'ont paru briller d'un éclat un peu fébrile. Il lui faudra de grands soins.

— Comptez sur moi, monsieur Rodolphe. Mais, Dieu merci! il n'y a rien de grave. A cet âge, à la campagne... au bon air, avec du repos, du bonheur, elle se remettra vite.

— Je le crois; mais il n'importe : je ne me fie pas à vos médecins de campagne... je dirai à Murph d'amener ici un docteur habile, et il indiquera le meilleur régime à suivre. Vous me donnerez souvent des nouvelles de Marie. Dans quelque temps, lorsqu'elle sera bien reposée, bien calmée, nous songerons à son avenir. Peut-être vaudrait-il mieux pour elle de rester toujours auprès de vous... si son caractère et sa conduite vous conviennent.

— Ce serait mon désir, monsieur Rodolphe; elle me tiendrait lieu de l'enfant que je regrette tous les jours.

— Enfin, espérons pour vous, espérons pour elle.

Au moment où Rodolphe et madame Georges approchaient de la ferme, Murph et Marie arrivaient de leur côté.

Marie était animée par la promenade. Rodolphe fit remarquer à madame Georges la coloration des pommettes de la jeune fille, couleurs vives, circonscrites, qui contrastaient beaucoup avec la blancheur délicate de son teint.

Le digne gentilhomme abandonna le bras de la Goualeuse, et vint dire à l'oreille de Rodolphe, d'un air presque confus :

— Cette petite fille m'a ensorcelé; je ne sais pas maintenant qui m'intéresse le plus, d'elle ou de madame Georges. J'étais une bête sauvage et féroce.

— Ne t'arrache pas les cheveux pour cela, vieux Murph, dit Rodolphe en souriant et en serrant la main du squire.

Madame Georges, s'appuyant sur le bras de Marie, entra avec elle dans le petit salon du rez-de-chaussée, où attendait l'abbé Laporte.

Murph alla veiller aux préparatifs du départ.

Madame Georges, Marie, Rodolphe et le curé restèrent seuls.

Simple, mais très-confortable, ce petit salon était tendu et meublé de toile de perse, comme le reste de la maison, d'ailleurs exactement dépeinte à la Goualeuse par Rodolphe.

Un épais tapis couvrait le plancher, un bon feu flambait dans l'âtre, et deux énormes bouquets de reines marguerites de toutes couleurs, placés dans deux vases de cristal, répandaient dans cette pièce leur légère odeur balsamique.

A travers les persiennes vertes à demi fermées, on voyait la prairie, la petite rivière, et au delà le coteau planté de châtaigniers.

L'abbé Laporte, assis auprès de la cheminée, avait quatre-vingts ans passés; depuis les derniers jours de la révolution il desservait cette pauvre paroisse.

On ne pouvait rien voir de plus vénérable, de plus doucement imposant que sa physionomie sénile, amaigrie et un peu souffrante, encadrée de longs cheveux blancs qui tombaient sur le collet de sa soutane noire, rapiécée en plus d'un endroit; l'abbé aimant mieux, disait-il, habiller deux ou trois pauvres enfants d'un bon drap bien chaud, que de faire le muguet, c'est-à-dire garder ses soutanes moins de deux ou trois ans.

Le bon abbé était si vieux, si vieux, que ses mains tremblaient toujours; il y avait quelque chose de touchant dans ce mouvement : aussi, lorsque quelquefois il les élevait en parlant, on eût dit qu'il bénissait.

Rodolphe observait Marie avec intérêt.

S'il l'eût moins connue, ou plutôt moins devinée, il se fût peut-être étonné de la voir approcher de l'abbé avec une sorte de pieuse sérénité.

L'admirable instinct de Marie lui disait que la honte finit où le repentir et l'expiation commencent.

— Monsieur l'abbé, dit respectueusement Rodolphe, madame Georges veut bien se charger de cette jeune fille, pour laquelle je vous demande vos bontés.

— Elle y a droit, monsieur, comme tous ceux qui viennent à nous. La clémence de Dieu est inépuisable, ma chère enfant... il vous l'a prouvé en ne vous abandonnant pas... dans de bien douloureuses épreuves... Je sais tout. — Et il prit la main de Marie dans ses mains tremblantes et vénérables. — L'homme généreux qui vous a sauvée a réalisé cette parole de l'Écriture : « Le Seigneur est près de ceux qui l'invoquent; il accomplira les désirs de ceux qui le redoutent; il écoutera leurs cris et les sauvera. » Maintenant, méritez ses bontés par votre conduite; vous me trouverez toujours pour vous encourager, pour vous soutenir... dans la bonne voie où vous entrez. Vous aurez dans madame Georges un exemple de tous les jours, en moi un conseil vigilant. Le Seigneur terminera son œuvre.

— Et je le prierai pour ceux qui ont eu pitié de moi, et qui m'ont ramenée à lui, mon père, dit la Goualeuse.

Par un mouvement presque involontaire, elle se jeta à genoux devant le prêtre.

L'émotion était trop forte, les sanglots l'étouffaient.

Madame Georges, Rodolphe, l'abbé... étaient profondément touchés.

— Relevez-vous, ma chère enfant, dit le curé, vous mériterez bientôt.. l'absolution de grandes fautes dont vous avez été plutôt victime que coupable; car, pour parler encore avec le prophète : « Le Seigneur soutient tous ceux qui sont près de tomber, et il relève tous ceux qu'on accable. »

— Adieu, Marie, lui dit Rodolphe en lui donnant une petite croix d'or, dite à la Jeannette, attachée à un ruban de velours noir. Il ajouta : — Gardez cette petite croix en souvenir de moi : j'y ai fait graver ce matin la date du jour de votre délivrance... de votre rédemption. Bientôt je reviendrai vous voir.

Marie porta la croix à ses lèvres.

Murph, à ce moment, ouvrit la porte du salon

— Monsieur Rodolphe, les chevaux sont prêts.

— Adieu, mon père; adieu, ma bonne madame Georges... Je vous recommande votre enfant. Encore adieu, Marie.

Le vénérable prêtre, appuyé sur le bras de madame Georges et de la Goualeuse, qui soutenaient ses pas chancelants, sortit du salon pour voir partir Rodolphe.

Les derniers rayons du soleil coloraient vivement ce groupe intéressant et triste :

Un vieux prêtre, symbole de charité, de pardon et d'espérance éternelle;

Une femme éprouvée par toutes les douleurs qui peuvent accabler une épouse, une mère;

Une jeune fille sortant à peine de l'enfance, naguère jetée dans l'abîme du vice par la misère et par l'infâme obsession du crime.

Rodolphe monta en voiture; Murph prit place à ses côtés.

Les chevaux partirent au galop.

CHAPITRE XV.

Le rendez-vous.

Le lendemain du jour où il avait confié la Goualeuse aux soins de madame Georges, Rodolphe, toujours vêtu en ouvrier, se trouvait à midi précis à la porte du cabaret le Panier-Fleuri, situé non loin de la barrière de Bercy.

La veille, à dix heures du soir, le Chourineur s'était exactement trouvé au rendez-vous que lui avait assigné Rodolphe. La suite de ce récit fera connaître le résultat de ce rendez-vous.

Il était donc midi. Il pleuvait à torrents; la Seine, gonflée par des pluies presque continuelles, avait atteint une hauteur énorme et inondait une partie du quai.

Rodolphe regardait de temps à autre avec impatience du côté de la barrière; enfin, avisant au loin un homme et une femme qui s'avançaient abrités par un parapluie, il reconnut la Chouette et le Maître d'école.

Ces deux personnages étaient complétement métamorphosés : le brigand avait abandonné ses méchants habits et son air de brutalité féroce; il portait une longue redingote de castorine verte et un chapeau rond; sa cravate et sa chemise étaient d'une extrême blancheur. Sans l'épouvantable hideur de ses traits et le fauve éclat de son regard, toujours ardent et mobile, on eût pris cet homme, à sa démarche paisible, assurée, pour un honnête bourgeois.

La borgnesse, aussi endimanchée, portait un bonnet blanc, un grand châle en bourre de soie, façon cachemire, et tenait à la main un vaste cabas.

La pluie avait un moment cessé; Rodolphe surmonta un moment de dégoût et marcha droit au couple affreux.

A l'argot du tapis-franc le Maître d'école avait substitué un langage presque recherché, qui paraissait d'autant plus horrible, qu'il annonçait un esprit cultivé, et qu'il contrastait avec les forfanteries sanguinaires de ce brigand.

Lorsque Rodolphe s'approcha de lui, le Maître d'école le salua profondément; la Chouette fit la révérence.

— Monsieur... votre très-humble serviteur... dit le Maître d'école. A vous rendre mes devoirs, enchanté de faire... ou plutôt de refaire votre connaissance... car avant-hier vous m'avez octroyé deux coups de poing à assommer un rhinocéros. Mais ne parlons pas de cela maintenant : c'était une plaisanterie de votre part, j'en suis sûr... une simple plaisanterie. N'y pensons plus... de graves intérêts nous rassemblent. J'ai vu hier soir, à onze heures, le Chourineur au tapis-franc; je lui ai donné rendez-vous ici ce matin, dans le cas où il voudrait être notre collaborateur; mais il paraît qu'il refuse décidément.

— Vous acceptez donc !

— Si vous vouliez, monsieur... Votre nom ?

— Rodolphe.

— Monsieur Rodolphe... nous entrerions au Panier-Fleuri... ni moi ni madame nous n'avons déjeuné... Nous parlerions de nos petites affaires en cassant une croûte.

— Volontiers.

— Nous pouvons toujours causer en marchant. Vous et le Chourineur devez sans reproche un dédommagement à ma femme et à moi... Vous nous avez fait perdre plus de 2,000 fr. La Chouette avait rendez-vous, près de Saint-Ouen, avec un grand monsieur en deuil qui était venu vous demander l'autre soir au tapis-franc; il proposait 2,000 fr. pour vous faire quelque chose... Le Chourineur m'a à peu près expliqué cela... Mais j'y pense, Finette, dit le brigand, va choisir un cabinet au Panier-Fleuri et commander le déjeuner : des côtelettes, un morceau de veau, une salade et deux bouteilles de Beaune première; nous te rejoignons.

La Chouette n'avait pas un instant quitté Rodolphe du regard; elle partit après avoir échangé un coup d'œil avec le Maître d'école. Celui-ci reprit :

— Je vous disais donc, monsieur Rodolphe, que le Chourineur m'avait édifié sur cette proposition de deux mille francs.

— Qu'est-ce que ça signifie, *édifier?*

— C'est juste... ce langage est un peu ambitieux pour vous; je voulais dire que le Chourineur m'avait à peu près appris ce que voulait de vous ce grand monsieur en deuil, avec ses deux mille francs.

— Bien, bien...

— Ça n'est pas déjà si bien, jeune homme; car le Chourineur ayant rencontré hier matin la Chouette près de Saint-Ouen, il ne l'a pas quittée d'une semelle dès qu'il a vu arriver le grand monsieur en deuil; de sorte que celui-ci n'a pas osé approcher. C'est donc deux mille francs qu'il faut que vous me fassiez regagner, sans compter cinq cents francs pour un portefeuille que nous devions rendre, mais que nous n'aurions pas d'ailleurs rendu, inspection faite des papiers qui nous ont paru valoir mieux que ça.

— Il contient donc de grandes valeurs?

— Il contient des papiers qui m'ont paru fort curieux, quoique la plupart soient écrits en anglais; et je les garde là, dit le brigand en frappant sur la poche de côté de sa redingote.

En apprenant que le Maître d'école avait encore les papiers saisis l'avant-veille sur Tom, Rodolphe fut très-satisfait; ils étaient pour lui d'une haute importance. Ses instructions au Chourineur n'avaient pas eu d'autre but que d'empêcher Tom de s'approcher de la Chouette : celui-ci garderait alors le portefeuille, et Rodolphe espérait s'en rendre possesseur.

— Je garde donc ces papiers comme une poire pour la soif, dit le brigand; car j'ai trouvé l'adresse du monsieur en deuil, et, d'une façon ou d'une autre, je le reverrai.

— Nous pourrons faire affaire si vous voulez; si notre coup réussit, je vous achèterai ces papiers, moi qui connais l'homme; ça me va mieux qu'à vous.

— Nous verrons .. Mais d'abord revenons à nos moutons.

— Eh bien ! donc, j'avais proposé une affaire superbe au Chourineur; il avait d'abord accepté, puis il s'est dédit.

— Il a toujours eu des idées singulières...

— Mais en se dédisant il m'a observé...

— Il vous a fait observer...

— Diable... vous êtes à cheval sur la grammaire.

— Maître d'école, c'est mon état.

— Il m'a fait observer que s'il ne mangeait pas de *pain rouge* il ne fallait pas en dégoûter les autres; et que vous pourriez me donner un coup de main.

— Et pourrais-je savoir, sans indiscrétion, pourquoi vous aviez donné rendez-vous au Chourineur hier matin à Saint-Ouen? ce qui lui a procuré l'avantage de rencontrer la Chouette? il a été embarrassé pour me répondre à ce sujet.

Rodolphe se mordit imperceptiblement les lèvres, et répondit en haussant les épaules :

— Je le crois bien, je ne lui avais dit mon projet qu'à moitié... vous comprenez... ne sachant pas s'il était tout à fait décidé.

— C'était plus prudent...

— D'autant plus prudent que j'avais deux cordes à mon arc.

— Ah, bah !

— Certainement.

— Vous êtes un homme de précaution... Vous aviez donc donné rendez-vous au Chourineur à Saint-Ouen pour...

Rodolphe, après un moment d'hésitation, eut le bonheur de trouver une fable vraisemblable pour couvrir la maladresse du Chourineur; il reprit :

— Voici l'affaire... Le coup que je propose est très-bon, parce que le maître de la maison en question est à la campagne... toute ma peur était qu'il revienne. Pour être tranquille, je me dis : Je n'ai qu'une chose à faire...

— C'était de vous assurer de la présence réelle dudit maître à la campagne.

— Comme vous dites... Je pars donc pour Pierrefitte, où est sa maison de campagne... j'ai ma cousine, domestique là... vous comprenez !

— Parfaitement, mon gaillard. Eh bien ?

— Ma cousine m'a dit que son maître ne revenait à Paris qu'après-demain...

— Après-demain ?

— Oui.

— Très-bien. Mais j'en reviens à ma question. . pourquoi donner rendez-vous au Chourineur à Saint-Ouen?

— Vous n'êtes pas intelligent... Combien y a-t-il de Pierrefitte à Saint-Ouen ?

— Une lieue environ.

— Et de Saint-Ouen à Paris ?

— Autant.

— Eh bien ? si je n'avais trouvé personne à Pierrefitte, c'est-à-dire la maison déserte... il y avait là aussi un bon coup à faire... moins bon qu'à Paris, mais passable... Je revenais à Saint-Ouen rechercher le Chourineur qui m'attendait. Nous retournions à Pierrefitte par un chemin de traverse que je connais; et...

— Je comprends. Si, au contraire, le coup était pour Paris?...

— Nous gagnions la barrière de l'Etoile par le chemin de la Révolte, et de là à l'allée des Veuves...

— Il n'y a qu'un pas... c'est tout simple. A Saint-Ouen vous étiez à cheval sur vos deux opérations... cela était fort adroit. Maintenant je m'explique la présence du Chourineur à Saint-Ouen... Nous disons donc que la maison de l'allée des Veuves sera inhabitée jusqu'à après-demain.

— Inhabitée... sauf le portier.

— Bien entendu... Et c'est une opération avantageuse?

— Ma cousine m'a parlé de soixante mille francs en or dans le cabinet de son maître.

— Et vous connaissez les êtres?

— Comme ma poche... ma cousine est là depuis un an... et c'est à force de l'entendre parler des sommes que son maître retire de la Banque pour les placer autrement que l'idée m'est venue... Comme le portier est vigoureux, j'en avais parlé au Chourineur... il avait, après bien des

façons, consenti... mais il a rechigné... Du reste, il n'est pas capable de vendre un ami.

— Non, il a du bon... Mais nous voici arrivés. Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais l'air du matin m'a donné de l'appétit...

La Chouette était sur le seuil de la porte du cabaret.

— Par ici, dit-elle, par ici !... j'ai commandé notre déjeuner.

Rodolphe voulut faire passer le brigand devant lui ; il avait pour cela ses raisons... mais le Maître d'école mit tant d'instance à se défendre de cette politesse, que Rodolphe passa d'abord.

Avant de se mettre à table, le Maître d'école frappa légèrement sur l'une et l'autre des cloisons, afin de s'assurer de leur épaisseur et de leur sonorité.

— Nous n'aurons pas besoin de parler trop bas, dit-il, la cloison n'est pas mince. On nous servira tout d'un coup, et nous ne serons pas dérangés dans notre conversation.

Une servante de cabaret apporta le déjeuner.

Avant que la porte fût fermée, Rodolphe vit le charbonnier Murph gravement attablé dans un cabinet voisin.

La chambre où se passait la scène que nous décrivons était longue, étroite, et éclairée par une fenêtre qui donnait sur la rue et faisait face à la porte.

La Chouette tournait le dos à cette croisée, le Maître d'école était d'un côté de la table, Rodolphe de l'autre.

La servante sortie, le brigand se leva, prit son couvert et alla s'asseoir à côté de Rodolphe de façon à lui masquer la porte.

— Nous causerons mieux, dit-il, et nous n'aurons pas besoin de parler si haut...

— Et puis vous voulez vous mettre entre la porte et moi pour m'empêcher de sortir... répliqua froidement Rodolphe.

Le Maître d'école fit un signe affirmatif; puis, tirant à demi de la poche de côté de sa redingote un long stylet rond et gros comme une forte plume d'oie, emmanché dans une poignée de bois qui disparaissait sous ses doigts velus :

— Vous voyez ça?...

— Oui.

— Avis aux amateurs.

Et, fronçant ses sourcils par un mouvement qui rida son front large et plat comme celui d'un tigre, il fit un geste significatif.

— Et fiez-vous à moi. J'ai affilé le *surin* (1) de mon homme, ajouta la Chouette.

Rodolphe, avec une merveilleuse aisance, mit la main sous sa blouse, et en tira un pistolet à deux coups, le fit voir au Maître d'école et le remit dans sa poche.

— Nous sommes faits pour nous entendre, dit le brigand; mais vous ne m'entendez pas... Je vais supposer l'impossible... Si on venait m'arrêter, que vous m'ayez ou non tendu la souricière. . je vous refroidirais!

Et il jeta un regard féroce sur Rodolphe.

— Tandis que moi je saute sur lui, pour t'aider, fourline ! s'écria la Chouette.

Rodolphe ne répondit rien, haussa les épaules, se versa un verre de vin et le but.

Ce sang-froid imposa au Maître d'école.

— Je vous prévenais seulement.

— Bien, bien ! renfoncez votre lardoire dans votre poche, il n'y a pas ici de poulet à larder. Je suis un vieux coq, et j'ai de bons ergots, mon homme, dit Rodolphe. Maintenant, parlons affaires...

— Parlons affaires... mais ne dites pas de mal de ma lardoire. Ça ne fait pas de bruit, ça ne dérange personne...

— Et on fait de l'ouvrage bien propre, n'est-ce pas, fourline? ajouta la Chouette.

— A propos, dit Rodolphe à la Chouette, est-ce que c'est vrai que vous connaissez les parents de la Gonaleuse?

— Mon homme a mis dans le portefeuille du grand *messière* en noir deux lettres qui parlent de ça... Mais elle ne les verra pas, la petite *gironde*... Je lui arracherais plutôt les yeux de ma propre main... Oh ! quand je la retrouverai au tapis-franc, son compte sera bon...

— Ah ça ! Finette, nous parlons, nous parlons, et les affaires ne marchent pas.

— On peut *jaspiner* devant elle? demanda Rodolphe.

— En toute confiance ; elle est éprouvée et pourra nous être d'un grand secours pour faire le guet, prendre des informations, recéler, vendre, etc. ; elle a toutes les qualités d'une excellente femme de ménage... Bonne Finette ! ajouta le brigand en tendant la main à l'horrible vieille, vous n'avez pas d'idée des services qu'elle m'a rendus... Mais si tu ôtais ton châle, Finette, tu pourrais avoir froid en sortant... mets-le sur la chaise avec ton cabas...

La Chouette se débarrassa de son châle.

Malgré sa présence d'esprit et l'empire qu'il avait sur lui-même, Rodolphe ne put retenir un mouvement de surprise en voyant, suspendu par un anneau d'argent à une grosse chaîne de similor que la vieille avait au cou, un petit saint-esprit de lapis-lazuli, en tout conforme à la description de celui que le fils de madame Georges portait à son cou lors de sa disparition.

(1) Poignard.

A cette découverte, une idée subite vint à l'esprit de Rodolphe. Selon le Chourineur, le Maître d'école, évadé du bagne depuis six mois, avait mis en défaut toutes les recherches de la police en se défigurant... et depuis six mois le mari de madame Georges avait disparu du bagne, sans qu'on sût ce qu'il était devenu.

A cet étrange rapprochement, Rodolphe songea que le Maître d'école pouvait bien être le mari de cette infortunée.

Ce misérable avait appartenu à la classe aisée de la société... et le Maître d'école s'exprimait en termes choisis.

Un souvenir en éveille un autre : Rodolphe se rappela encore que madame Georges lui ayant un jour raconté, en frémissant, l'arrestation de son mari, parla de la résistance désespérée de ce monstre, qui fut sur le point de s'échapper, grâce à sa force herculéenne...

Si ce brigand était le mari de madame Georges, il devait connaître le sort de son fils. De plus, le Maître d'école conservait quelques papiers relatifs à la naissance de la Gonaleuse dans le portefeuille volé par lui sur l'étranger connu sous le nom de Tom.

Rodolphe avait donc de nouveaux et de graves motifs de persévérer dans ses projets.

Heureusement sa préoccupation échappa au brigand, fort occupé de servir la Chouette.

Rodolphe dit à la borgnesse :

— Morbleu !... vous avez là une belle chaîne...

— Belle... et pas chère... dit en riant la vieille. C'est du faux *orient*, en attendant que mon homme m'en donne une de vrai...

— Cela dépendra de monsieur, Finette... si nous faisons une bonne affaire, sois tranquille.

— C'est étonnant comme c'est bien imité, poursuivit Rodolphe. Et au bout... qu'est-ce donc que cette petite chose bleue?

— C'est un cadeau de mon homme, en attendant qu'il me donne une *toquante*... n'est-ce pas, fourline?

Rodolphe voyait ses soupçons à demi confirmés. Il attendait avec anxiété la réponse du Maître d'école. Celui-ci répondit tout en mangeant :

— Et il faudra garder ça malgré la toquante, Finette... c'est un talisman... ça porte bonheur.

— Un talisman ? dit négligemment Rodolphe. Vous croyez aux talismans, vous? Et où diable avez-vous trouvé celui-là?... Donnez-moi donc l'adresse de la fabrique.

— On n'en fait plus, mon cher monsieur, la boutique est fermée... Tel que vous le voyez, ce bijou-là remonte à une haute antiquité... à trois générations... J'y tiens beaucoup, c'est une tradition de famille, ajouta-t-il avec un hideux sourire. C'est pour cela que je l'ai donné à Finette... pour lui porter bonheur dans les entreprises où elle me seconde avec beaucoup d'habileté... Vous la verrez à l'ouvrage, vous la verrez... si nous faisons ensemble quelque opération *commerciale*... Mais, pour en revenir à nos moutons... vous dites donc que dans l'allée des Veuves...

— Il y a, numéro 17, une maison habitée par un richard... il s'appelle... monsieur...

— Je ne commettrai pas l'indiscrétion de demander son nom... Il y a, dites-vous, soixante mille francs en or dans un cabinet?

— Soixante mille francs en or ! s'écria la Chouette.

Rodolphe fit un signe de tête affirmatif.

— Et vous connaissez les êtres de cette maison? dit le Maître d'école.

— Très-bien.

— Et l'entrée est difficile?

— Un mur de sept pieds du côté de l'allée des Veuves, un jardin, les fenêtres de plain-pied, la maison n'a qu'un rez-de-chaussée.

— Et il n'y a qu'un portier pour garder ce trésor?

— Oui !

— Et quel serait votre plan de campagne, jeune homme? demanda négligemment le Maître d'école.

— C'est tout simple... monter par-dessus le mur, crocheter la porte de la maison ou forcer les volets en dehors.

— Et si le portier s'éveille? dit le Maître d'école en regardant fixement le jeune homme.

— Ce sera de sa faute... dit celui-ci avec un geste significatif. Eh bien ! ça vous convient-il?

— Vous sentez bien que je ne puis pas vous répondre avant d'avoir tout examiné par moi-même, c'est-à-dire avec l'aide de ma femme : mais si tout ce que vous me dites est exact, cela me semble bon à prendre tout chaud... ce soir.

Et le brigand regarda fixement Rodolphe.

— Ce soir... impossible; répondit froidement celui-ci.

— Pourquoi, puisque le bourgeois ne revient qu'après-demain?

— Oui, mais moi, je ne puis pas ce soir...

— Vraiment? Eh bien ! moi, je ne puis pas demain.

— Pour quelle raison?

— Pour celle qui vous empêche d'agir ce soir... dit le brigand en ricanant.

Après un moment de réflexion, Rodolphe reprit :

— Eh bien ! à la bonne heure... va pour ce soir. Où nous retrouverons-nous?

— Nous retrouver? nous ne nous quitterons pas, dit le Maître d'école.

— Comment?

— A quoi bon nous quitter? si le temps s'éclaircit un peu, nous irons

en nous promenant donner un coup d'œil jusqu'à l'allée des Veuves. vous verrez comment ma femme sait travailler. Ceci fait, nous reviendrons faire un cent de piquet et manger un morceau dans une cave des Champs Elysées... que je connais... tout près de la rivière; et, comme l'allée des Veuves est déserte de bonne heure, nous nous y acheminerons vers les dix heures.

— Moi, à neuf heures, je vous rejoindrai.

— Voulez-vous ou non faire l'affaire ensemble?

— Je le veux.

— Eh bien! ne nous quittons pas avant ce soir... sinon...

— Sinon?

— Je croirais que vous voulez me *donner un pont à faucher* (1), et que c'est pour ça que vous voulez vous en aller...

— Si je veux vous tendre un piége... qui m'empêche de vous le tendre ce soir?

— Tout... Vous ne vous attendiez pas à ce que je vous proposerais l'affaire sitôt. Et, en ne nous quittant pas, vous ne pourrez prévenir personne...

— Vous vous défiez de moi?...

— Infiniment... mais comme il peut y avoir du vrai dans ce que vous m'offrez, et que la moitié de 60,000 fr. vaut la peine d'une démarche... je veux bien la tenter; mais ce soir ou jamais... Si ce n'est jamais, je saurai à quoi m'en tenir sur vous... et je vous servirai à mon tour... un jour ou l'autre, un plat de mon métier...

— Et je vous rendrai votre politesse... comptez-y.

— Tout ça c'est des bêtises! dit la Chouette. Je pense comme fourline : ce soir, ou rien.

Rodolphe se trouvait dans une anxiété cruelle : s'il laissait échapper cette occasion de s'emparer du Maître d'école, il ne la retrouverait sans doute jamais; ce brigand, désormais sur ses gardes, ou peut-être reconnu, arrêté et reconduit au bagne, emporterait avec lui les secrets que Rodolphe avait tant d'intérêt à savoir.

Se confiant au hasard, à son adresse et à son courage, il dit au Maître d'école :

— J'y consens, nous ne nous quitterons pas d'ici à ce soir.

— Alors je suis votre homme... Mais voici bientôt deux heures... D'ici à l'allée des Veuves il y a loin; il pleut à verse; payons l'écot, et prenons un fiacre.

— Si nous prenons un fiacre, je pourrai bien auparavant fumer un cigare.

— Sans doute, dit le Maître d'école, Finette ne craint pas l'odeur du tabac.

— Eh bien! je vais aller chercher des cigares, dit Rodolphe en se levant.

— Ne vous donnez donc pas cette peine, dit le Maître d'école en l'arrêtant, Finette ira...

Rodolphe se rassit.

Le Maître d'école avait pénétré son dessein.

La Chouette sortit.

— Quelle bonne ménagère j'ai là, hein! dit le scélérat, et si complaisante! elle se jetterait dans le feu pour moi.

— A propos de feu, il ne fait mordieu pas chaud ici, dit Rodolphe en cachant ses deux mains sous sa blouse.

Alors, tout en continuant la conversation avec le Maître d'école, il prit un crayon et un morceau de papier dans la poche de son gilet, et, sans qu'on pût l'apercevoir, il écrivit quelques mots à la hâte, ayant soin d'écarter les lettres pour ne pas les confondre, car il écrivait sous sa blouse et sans y voir.

Ce billet soustrait à la pénétration du Maître d'école, il s'agissait de le faire parvenir à son adresse.

Rodolphe se leva, s'approcha machinalement de la fenêtre, et se mit à chantonner entre ses dents en s'accompagnant sur les vitres.

Le Maître d'école vint regarder par cette croisée, et dit négligemment à Rodolphe :

— Quel air jouez-vous donc là?

— Je joue... *Tu n'auras pas ma rose.*

— C'est un très-joli air... Je voulais seulement voir s'il ferait assez d'effet sur les passants pour les engager à se retourner.

— Je n'ai pas cette prétention-là.

— Vous avez tort, jeune homme; car vous tambourinez de première force sur les carreaux. Mais, j'y songe... le gardien de cette maison de l'allée des Veuves est peut-être un gaillard déterminé... S'il regimbe... vous n'avez qu'un pistolet... et c'est bien bruyant, tandis qu'un outil comme cela (et il fit voir à Rodolphe le manche de son poignard) ça ne fait pas de tapage... ça ne dérange personne...

— Est-ce que vous prétendriez l'assassiner? s'écria Rodolphe. Si vous êtes dans ces idées-là... n'y pensons plus... il n'y a rien de fait... ne comptez pas sur moi...

— Mais s'il s'éveille?

— Nous nous sauverons...

— A la bonne heure, je vous avais mal compris; il vaut mieux convenir de tout... avant.. Ainsi il s'agira d'un simple vol avec escalade et effraction...

(1) Me tendre un piége.

— Rien de plus...

— Va comme il est dit...

Et comme je ne te quitterai pas d'une seconde, pensa Rodolphe, je t'empêcherai bien de répandre le sang.

CHAPITRE XVI.

Préparatifs.

La Chouette rentra dans le cabinet apportant du tabac.

— Il me semble qu'il ne pleut plus, dit Rodolphe en allumant son cigare; si nous allions chercher le fiacre nous-mêmes?... ça nous dégourdirait les jambes.

— Comment, il ne pleut plus? reprit le Maître d'école, vous êtes donc aveugle?... Est-ce que vous croyez que je vais exposer Finette à s'enrhumer?... risquer une vie si précieuse... et abîmer son beau châle neuf?...

— T'as raison, mon homme, il fait un temps de chien!

— Eh bien, la servante va venir... en la payant, nous lui dirons d'aller nous chercher une voiture, reprit Rodolphe.

— Voilà ce que vous avez dit de plus judicieux, jeune homme. Nous pourrons aller flâner du côté de l'allée des Veuves.

La servante entra. Rodolphe lui donna cent sous.

— Ah! monsieur... vous abusez...je ne souffrirai pas... s'écria le Maître d'école.

— Allons donc!... chacun son tour.

— Je me soumets donc... mais à la condition que je vous offrirai quelque chose tantôt dans un petit cabaret des Champs-Elysées... que je connais... un excellent endroit.

— Bien... bien... j'accepte.

La servante payée, on descendit. Rodolphe voulut passer le dernier, par politesse pour la Chouette. Le Maître d'école ne le souffrit pas et le suivit de très-près, observant ses moindres mouvements.

Le traiteur tenait aussi un débit de vin. Parmi plusieurs consommateurs un charbonnier, à la figure noircie, son large chapeau enfoncé sur les yeux, soldait sa dépense au comptoir, lorsque nos trois personnages parurent.

Malgré l'attentive surveillance du Maître d'école et de la borgnesse, Rodolphe, qui marchait devant le hideux couple, échangea un rapide et imperceptible regard avec Murph.

La portière du fiacre était ouverte, Rodolphe s'arrêta, décidé cette fois à monter le dernier; car le charbonnier s'était insensiblement rapproché de lui.

En effet, la Chouette passa la première, mais après beaucoup de façons: Rodolphe fut obligé de la suivre, car le Maître d'école lui dit à l'oreille :

— Vous voulez donc que je me défie décidément de vous?

Rodolphe monté, le charbonnier s'avança en sifflant sur le seuil de la porte, et regarda Rodolphe d'un air surpris et inquiet.

— Où faut-il aller, bourgeois? demanda le cocher.

Rodolphe répondit à voix haute :

— Allée des...

— Des Acacias, au bois de Boulogne, s'écria le Maître d'école en l'interrompant; puis il ajouta : Et on vous payera bien, cocher.

La portière se referma.

— Comment diable dites-vous où nous allons devant ces badauds! reprit le Maître d'école. Que demain tout soit découvert, un pareil indice peut nous perdre! Ah! jeune homme, jeune homme, vous êtes bien imprudent!

La voiture commençait à marcher, Rodolphe répondit :

— C'est vrai, je n'avais pas songé à cela. Mais avec mon cigare je vais vous enfumer comme des harengs; si nous ouvrions une des glaces?

Et Rodolphe, joignant l'action à la parole, laissa très-adroitement tomber en dehors de la voiture le petit papier ployé très-mince, sur lequel il avait eu le temps d'écrire à la hâte et sous sa blouse quelques mots au crayon.

Le coup d'œil du Maître d'école était si perçant, que, malgré l'impassibilité de la physionomie de Rodolphe, le brigand y démêla sans doute une rapide expression de triomphe, car, passant la tête par la portière, il cria au cocher :

— Tapez... tapez! il y a quelqu'un derrière votre voiture.

Rodolphe frémit, mais il joignit ses cris à ceux de son compagnon.

La voiture s'arrêta. Le cocher monta sur son siége, regarda, et dit :

— Non, non, bourgeois, il n'y a personne.

— Parbleu! je veux m'en assurer, répondit le Maître d'école en sautant dans la rue.

Il ne vit personne, il n'aperçut rien. Depuis que Rodolphe avait jeté son billet par la portière, le fiacre avait fait quelques pas.

Le Maître d'école crut s'être trompé.

— Vous allez rire, dit-il en remontant, je ne sais pourquoi je m'étais imaginé que quelqu'un nous suivait.

Le fiacre prit à ce moment une rue transversale.

La voiture disparue, Murph, qui ne l'avait pas quittée des yeux, et qui s'était aperçu de la manœuvre de Rodolphe, accourut et ramassa le petit billet caché dans un creux formé par l'écartement de deux pavés.

Au bout d'un quart d'heure, le Maître d'école dit au fiacre :

— Au fait, cocher, nous avons changé d'idée : place de la Madeleine !

Rodolphe le regarda avec étonnement

— Sans doute, jeune homme ; de cette place on peut aller à mille endroits différents. Si l'on voulait nous inquiéter, la déposition du fiacre ne serait d'aucune utilité.

Au moment où le fiacre approchait de la barrière, un homme de haute taille, vêtu d'une longue redingote blanchâtre, ayant son chapeau enfoncé sur ses yeux et paraissant fort brun de figure, passa rapidement sur la route, courbé sur l'encolure d'un grand et magnifique cheval de chasse d'une vitesse de trot extraordinaire.

— A beau cheval bon cavalier ! dit Rodolphe en se penchant à la portière et suivant Murph des yeux. Quel train va ce gros homme... Avez-vous vu?

— Ma foi ! il a passé si vite, dit le Maître d'école, que je n'ai pas remarqué.

Rodolphe dissimula parfaitement sa joie : Murph avait déchiffré les signes presque hiéroglyphiques de son billet. Le Maître d'école, certain que le fiacre n'était pas suivi, se rassura, et voulant imiter la Chouette, qui sommeillait ou plutôt qui avait l'air de sommeiller, il dit à Rodolphe :

— Pardonnez-moi, jeune homme, mais le mouvement de la voiture me fait toujours un singulier effet : cela m'endort comme un enfant...

Le brigand, à l'abri de ce faux sommeil, se proposait d'examiner si la physionomie de son compagnon ne trahirait aucune émotion.

Rodolphe éventa cette ruse, et répondit :

— Je me suis levé de bonne heure ; j'ai sommeil, je vais faire comme vous...

Et il ferma les yeux.

Bientôt la respiration sonore du Maître d'école et de la Chouette, qui ronflaient à l'unisson, trompèrent si complétement Rodolphe, que, croyant ses compagnons profondément endormis, il entr'ouvrit les paupières.

Le Maître d'école et la Chouette, malgré leurs ronflements sonores, avaient les yeux ouverts, et échangeaient quelques signes mystérieux au moyen de leurs doigts bizarrement placés ou pliés sur la paume de leurs mains.

Tout à coup ce langage symbolique cessa. Le brigand, s'apercevant sans doute à un signe presque imperceptible que Rodolphe ne dormait pas, s'écria en riant :

— Ah ! ah ! camarade, vous éprouvez donc les amis, vous?

— Ça ne doit pas vous étonner, vous ronflez les yeux ouverts.

— Moi, c'est différent, jeune homme, je suis somnambule.

Le fiacre s'arrêta place de la Madeleine.

La pluie avait un moment cessé ; mais les nuages, chassés par la violence du vent, étaient si noirs, si bas, qu'il faisait déjà presque nuit.

Rodolphe, la Chouette et le Maître d'école se dirigèrent vers le Cours-la-Reine.

— Jeune homme, j'ai une idée qui n'est pas mauvaise, dit le brigand.

— Laquelle?

— De m'assurer si tout ce que vous nous avez dit de l'intérieur de la maison de l'allée des Veuves est exact.

— Voudriez-vous y aller maintenant sous un prétexte quelconque? ça éveillerait les soupçons.

— Je ne suis pas assez innocent pour ça, jeune homme ; mais pourquoi a-t-on une femme qui s'appelle Finette?

La Chouette redressa la tête.

— La voyez-vous, jeune homme? on dirait un cheval de trompette qui entend sonner la charge.

— Vous voulez l'envoyer en éclaireuse?

— Comme vous dites.

— N° 17, allée des Veuves, n'est-ce pas, mon homme? s'écria la Chouette dans son impatience. Sois tranquille, je n'ai qu'un œil, mais il est bon.

— La voyez-vous, jeune homme, la voyez-vous? elle brûle déjà d'y être.

— Si elle s'y prend adroitement pour entrer, je ne trouve pas votre idée mauvaise.

— Garde le parapluie, fourline... Dans une demi-heure je suis ici, et tu verras ce que je sais faire, s'écria la Chouette.

— Un instant, Finette, nous allons descendre au Cœur-Saignant, c'est à deux pas d'ici. Si le petit *Tortillard*(1) est là, tu l'emmèneras avec toi ; il restera en dehors de la porte à faire le guet pendant que tu entreras.

— Tu as raison : il est fin comme renard, ce petit Tortillard; il n'a pas dix ans, et c'est lui qui l'autre jour...

Un signe du Maître d'école interrompit la Chouette.

— Qu'est-ce que le Cœur-Saignant? Voilà une drôle d'enseigne pour un cabaret, demanda Rodolphe.

(1) Boiteux.

— Il faudra vous en plaindre au cabaretier.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Le cabaretier du Cœur-Saignant ?

— Oui.

— Il ne demande pas le nom de ses pratiques.

— Mais encore...

— Appelez-le comme vous voudrez, Pierre, Thomas, Christophe ou Barnabé, il répondra toujours. Mais nous voici arrivés, et bien à temps, car l'averse recommence, et la rivière, comme elle gronde ! on dirait un torrent... regardez donc ! Encore deux jours de pluie, et l'eau dépassera les arches du pont.

— Vous dites que nous voici arrivés... Où diable est donc le cabaret? je ne vois pas de maison ici !

— Si vous regardez autour de vous, bien sûr.

— Et où voulez-vous que je regarde?

— A vos pieds.

— A mes pieds?

— Oui.

— Où cela?

— Tenez, là... voyez-vous le toit? Prenez garde de marcher dessus.

Rodolphe n'avait pas, en effet, remarqué un de ces cabarets souterrains que l'on voyait, il y a quelques années encore, dans certains endroits des Champs-Elysées, et notamment près le Cours-la-Reine.

Un escalier creusé dans la terre humide et grasse conduisait au fond de cette espèce de large fossé ; à l'un de ses pans, coupés à pic, s'adossait une masure basse, sordide, lézardée ; son toit, recouvert de tuiles moussues, s'élevait à peine au niveau du sol où se trouvait Rodolphe ; deux ou trois huttes en planches vermoulues, servant de cellier, de hangar, de cabane à lapins, faisaient suite à ce misérable bouge.

Une allée très-étroite, traversant le fossé dans sa longueur, conduisait de l'escalier à la porte de la maison ; le reste du terrain disparaissait sous un berceau de treillage qui abritait deux rangées de tables grossières plantées dans le sol.

Le vent faisait tristement grincer sur ses gonds une méchante plaque de tôle ; à travers la rouille qui la couvrait on distinguait encore un cœur rouge percé d'un trait. L'enseigne se balançait à un poteau dressé au-dessus de cet antre, véritable terrier humain.

Une brume épaisse, humide, se joignait à la pluie ; la nuit approchait.

— Que dites-vous de cet hôtel, jeune homme? reprit le Maître d'école.

— Grâce aux averses qui tombent depuis quinze jours... ça ne doit pas être trop humide pour un étang, il doit y avoir une belle pêche... Allons, passez.

— Un instant ; il faut que je sache si l'hôte est là. Attention.

Et le brigand, frôlant avec force sa langue contre son palais, fit entendre un cri singulier, une espèce de roulement guttural, sonore et prolongé, que l'on pourrait accentuer ainsi :

— Prrrrr !!

Un cri pareil sortit des profondeurs de la masure.

— Il y est, dit le Maître d'école. Pardon, jeune homme... Respect aux dames; laissez passer la Chouette, je vous suis. Prenez garde de tomber, c'est glissant.

CHAPITRE XVII.

Le *Cœur-Saignant*.

L'hôte du Cœur-Saignant, après avoir répondu au signal du Maître d'école, avança civilement jusqu'au seuil de sa porte.

Ce personnage, que Rodolphe avait été chercher dans la Cité, et qu'il ne devait pas encore connaître sous son vrai nom ou plutôt son surnom habituel, était Bras-Rouge.

Petit et grêle, chétif et débile, cet homme pouvait avoir cinquante ans environ. Sa physionomie tenait à la fois de la fouine et du rat ; son nez pointu, son menton fuyant, ses pommettes osseuses, ses petits yeux noirs, vifs, perçants, donnaient à ses traits une inimitable expression de ruse, de finesse et d'intelligence. Une vieille perruque blonde, ou plutôt jaune comme son teint bilieux, posée sur le sommet de son crâne, laissait voir sa nuque grisonnante. Il portait une veste ronde et un de ces longs tabliers noirâtres dont se servent les garçons marchands de vin.

Nos trois personnages avaient à peine descendu la dernière marche de l'escalier qu'un enfant de dix ans au plus, très-petit, l'air fin, mais maladif, boiteux et un peu contrefait, vint rejoindre Bras-Rouge, auquel il ressemblait d'une manière si frappante, qu'on ne pouvait le méconnaître pour son fils.

C'était le même regard pénétrant et astucieux ; le front de l'enfant disparaissait à demi sous une forêt de cheveux jaunâtres, durs et roides comme des crins. Un pantalon marron et une blouse grise, sanglée d'une ceinture de cuir, complétaient le costume de Tortillard, ainsi

nommé à cause de son infirmité; il se tenait à côté de son père, debout sur sa bonne jambe, comme un héron au bord d'un marais.

— Justement voilà le môme, dit le Maître d'école. Finette, le temps presse, la nuit vient, il faut profiter de ce qui reste de jour.

— T'as raison, mon homme, je vas demander le moutard à son père.

— Bonjour, vieux, dit Bras-Rouge en s'adressant au Maître d'école d'une petite voix de fausset, aigre et aiguë ; qu'est-ce qu'il y a pour ton service ?

— Il y a que tu vas prêter ton gamin à ma femme pendant un quart d'heure ; elle a ici près perdu quelque chose, il l'aidera à chercher.

Bras-Rouge cligna de l'œil, fit un signe d'intelligence au Maître d'école, et dit à son fils :

— Tortillard, suis madame.

Le hideux enfant, attiré par la laideur et par l'air méchant de la Chouette, comme d'autres sont charmés par un extérieur bienveillant, accourut en boitant prendre la main de la borgnesse.

— Amour de petit momaque, va ! Voilà un enfant, dit Finette, comme ça vient tout de suite à vous ! C'est pas comme la petite Pégriotte, qui avait toujours l'air d'avoir mal au cœur quand elle m'approchait, cette petite mendiante !

— Allons, dépêche-toi, Finette, ouvre l'œil et veille au grain. Je t'attends ici.

— Ce ne sera pas long. Passe devant, Tortillard !

Et la borgnesse et le petit boiteux gravirent le glissant escalier.

— Finette, prends donc le parapluie, cria le brigand.

— Ça me gênerait, mon homme, répondit la vieille, qui disparut bientôt avec Tortillard au milieu des vapeurs amoncelées par le crépuscule, et des tristes murmures du vent qui agitait les branches noires et dépouillées des grands ormes des Champs-Elysées.

— Entrons, dit Rodolphe.

Il lui fallut se baisser pour passer sous la porte de ce cabaret, divisé en deux salles. Dans l'une on voit un comptoir et un billard en mauvais état; dans l'autre, des tables et des chaises de jardin, autrefois peintes en vert. Deux croisées étroites, aux carreaux fêlés, couverts de toiles d'araignée, éclairent à peine ces pièces aux murailles verdâtres, salpêtrées par l'humidité.

Rodolphe est resté seul une minute à peine ; Bras-Rouge et le Maître d'école ont eu le temps d'échanger rapidement quelques mots et quelques signes mystérieux.

— Vous boirez un verre de bière ou un verre d'eau-de-vie en attendant Finette? dit le Maître d'école.

— Non, je n'ai pas soif.

— Chacun son goût. Moi, je boirai un verre d'eau-de-vie, reprit le brigand. Et il s'assit à une des petites tables vertes de la seconde pièce.

L'obscurité commençait à envahir tellement ce repaire, qu'il était impossible de voir, dans un des angles de la seconde chambre, l'entrée béante d'une de ces caves auxquelles on descend par une trappe à deux battants, dont l'un reste toujours ouvert pour la commodité du service.

La table où s'assit le Maître d'école était tout proche de ce trou noir et profond, auquel il tournait le dos et qu'il cachait complétement aux yeux de Rodolphe.

Ce dernier regardait à travers les fenêtres, pour se donner une contenance et dissimuler sa préoccupation. La vue de Murph se rendant en toute hâte à l'allée des Veuves ne le rassurait pas complétement; il craignait que le digne squire n'eût pas compris toute la signification de son billet forcément si laconique qui ne contenait que ces mots : « Pour ce soir dix heures. »

Bien résolu de ne pas se rendre à l'allée des Veuves avant ce moment, et de ne pas quitter le Maître d'école jusque-là, il tremblait néanmoins de perdre cette unique occasion de posséder les secrets qu'il avait tant d'intérêt à connaître. Quoiqu'il fût très-vigoureux et bien armé, il devait lutter de ruse avec un meurtrier redoutable et capable de tout

Faut-il le dire ? telle était la trempe énergique de ce caractère bizarre, avide d'émotions nerveuses et violentes, que Rodolphe trouvait une sorte de charme terrible dans les inquiétudes et dans les obstacles qui venaient entraver le plan combiné la veille avec son fidèle Murph et le Chourineur.

Ne voulant pas néanmoins se laisser pénétrer, il vint s'asseoir à la table du Maître d'école, et demanda un verre par contenance.

Bras-Rouge, depuis quelques mots échangés à voix basse avec le brigand, considérait Rodolphe d'un air curieux, sardonique et méfiant.

— M'est avis, jeune homme, dit le Maître d'école, que si ma femme nous apprend que les personnes que nous voulons voir sont chez elles, nous pourrons aller leur faire notre visite sur les huit heures ?

— Ce serait trop tôt de deux heures, dit Rodolphe, ça les gênerait.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr.

— Bah ! entre amis on ne fait pas de façons.

— Je les connais; je vous répète qu'il ne faut pas y aller avant dix heures.

— Etes-vous entêté, jeune homme !

— C'est mon idée, et que le diable me brûle si je bouge d'ici avant dix heures !

— Ne vous gênez pas, je ne ferme jamais mon établissement avant minuit, dit Bras-Rouge de sa voix de fausset. C'est le moment où arrivent mes meilleures pratiques, et mes voisins ne se plaignent pas du bruit que l'on fait chez moi.

— Il faut consentir à tout ce que vous voulez, jeune homme, reprit le Maître d'école. Soit, nous ne partirons qu'à dix heures pour notre visite.

— Voilà la Chouette ! dit Bras-Rouge en entendant et en répondant à un cri d'appel semblable à celui que le Maître d'école avait poussé avant de descendre dans la maison souterraine.

Une minute après, la Chouette entra seule dans le billard.

— Ça y est, mon homme, c'est empaumé ! s'écria la borgnesse en entrant.

Bras-Rouge se retira discrètement sans demander des nouvelles de Tortillard, qu'il ne s'attendait probablement pas à revoir encore.

Les vêtements de la vieille ruisselaient d'eau ; elle s'assit en face de Rodolphe et du brigand.

— Eh bien ! dit le Maître d'école.

— Ce garçon a dit vrai jusqu'ici.

— Voyez-vous ! s'écria Rodolphe.

— Laissez la Chouette s'expliquer, jeune homme. Voyons, va, Finette.

— Je suis arrivée au n° 17 en laissant Tortillard blotti dans un trou et aux aguets. Il faisait encore jour. J'ai carillonné à une petite porte bâtarde, gonds en dehors, deux pouces de jour sous le seuil, enfin rien du tout. Je sonne, le gardien m'ouvre : c'est un grand, gros homme, dans les cinquante ans, l'air endormi et bon enfant, favoris roux, en croissant, tête chauve... Avant de sonner, j'avais mis mon bonnet dans ma poche pour avoir l'air d'être une voisine. Dès que j'aperçois le gardien, je me mets à pleurnicher de toutes mes forces, en criant que j'ai perdu ma perruche, Cocotte, une petite bête que j'adore. Je dis que je demeure avenue de Marbœuf, et que de jardin en jardin je poursuis Cocotte. Enfin je supplie le monsieur de me laisser chercher ma bête.

— Bien! dit le Maître d'école d'un air d'orgueilleuse satisfaction en montrant Finette, quelle femme !

— C'est très-adroit, dit Rodolphe ; mais ensuite ?

— Le gardien me permet de chercher ma bête, et me voilà trottant dans le jardin en appelant Cocotte ! Cocotte ! en regardant en l'air et de tous les côtés, pour bien tout voir... En dedans des murs, reprit la vieille en continuant de détailler le logis, en dedans des murs, partout du treillage, véritable escalier ; au coin du mur, à gauche, un pin fait comme une échelle, une femme en couches y descendrait. La maison a six fenêtres au rez-de-chaussée, pas d'autre étage, quatre soupiraux de cave sans barres. Les fenêtres du rez-de-chaussée se ferment à volets, loquet par le bas, gâchette par le haut ; peser sur la plinthe, tirer le fil de fer...

— Un zest... dit le Maître d'école, et c'est ouvert.

La Chouette continua :

— La porte d'entrée vitrée, deux persiennes en dehors.

— Pour mémoire, dit le brigand.

— C'est ça, c'est absolument comme si on y était, dit Rodolphe.

— A gauche, reprit la Chouette, près de la cour, un puits ; la corde peut servir, parce que là il n'y a pas de treillage au mur, dans le cas où la retraite serait bouchée du côté de la porte... En entrant dans la maison...

— Tu es entrée dans la maison ? Elle y est entrée ! jeune homme, dit le Maître d'école avec orgueil.

— Certainement, j'y suis entrée. Ne trouvant pas Cocotte, j'avais tant gémi que j'ai fait comme si je m'étais époumonée ; j'ai demandé au gardien la permission de m'asseoir sur le pas de sa porte ; le brave homme m'a dit d'entrer, m'a offert un verre d'eau et de vin. — Un simple verre d'eau, ai-je dit, un simple verre d'eau, mon bon monsieur. Alors, il m'a fait entrer dans l'antichambre... tapis partout : bonne précaution, on n'entend ni marcher, ni les éclats des vitres, s'il fallait *faire* un carreau ; à droite et à gauche, portes et serrures à becs de cane. Ça ouvre en soufflant dessus... Au fond, une forte porte, fermée à clef; une tournure de caisse... ça sentait l'argent !... j'avais ma cire dans mon cabas...

— Elle avait sa cire, jeune homme... elle ne marche jamais sans sa cire !... dit le brigand.

La Chouette continua :

— Il fallait m'approcher de la porte qui sentait l'argent. Alors, j'ai fait comme s'il me prenait une quinte si forte, que j'étais obligée de m'appuyer sur le mur. En m'entendant tousser, le gardien a dit : — Je vas vous mettre un morceau de sucre. Il a probablement cherché une cuiller, car j'ai entendu rire de l'argenterie... argenterie dans la pièce à main droite... n'oublie pas ça, fourline. Enfin, tout en toussant, tout en geignant, je m'étais approchée de la porte du fond... j'avais ma cire dans la paume de ma main... je me suis appuyée sur la serrure, comme si de rien n'était. Voilà l'empreinte. Si ça ne sert pas aujourd'hui, ça servira un autre jour.

Et la Chouette donna au brigand un morceau de cire jaune où l'on voyait parfaitement l'empreinte.

— Ça fait que vous allez nous dire si c'est bien la porte de la caisse, dit la Chouette.

— Justement ! c'est là où est l'argent, reprit Rodolphe.

Et il se dit tout bas : — Murph a-t-il donc été dupe de cette vieille

misérable ? Cela se peut ; il ne s'attend à être attaqué qu'à dix heures... à cette heure-là, toutes ses précautions seront prises.

— Mais tout l'argent n'est pas là ! reprit la Chouette, dont l'œil vert étincela. En m'approchant des fenêtres, toujours pour chercher Cocotte, j'ai vu dans une des chambres, à gauche de la porte, des sacs d'écus sur un bureau... Je les ai vus comme je te vois, mon homme... Il y en avait au moins une douzaine.

— Où est Tortillard ? dit brusquement le Maître d'école.

— Il est toujours dans son trou... à deux pas de la porte du jardin... Il voit dans l'ombre comme les chats. Il n'y a que cette entrée-là au numéro 17 ; lorsque nous irons, il nous avertira si quelqu'un est venu.

— C'est bon.

A peine avait-il prononcé ces mots, que le Maître d'école se rua sur Rodolphe à l'improviste, le saisit à la gorge, et le précipita dans la cave qui était béante derrière la table.

Cette attaque fut si prompte, si inattendue, si vigoureuse, que Rodolphe n'avait pu ni la prévoir ni l'éviter.

La Chouette, effrayée, poussa un cri perçant, car elle n'avait pas vu d'abord le résultat de cette lutte d'un instant.

Lorsque le bruit du corps de Rodolphe roulant sur les degrés eut cessé, le Maître d'école, qui connaissait parfaitement les êtres souterrains de cette maison, descendit lentement dans la cave en prêtant l'oreille avec attention.

— Fourline... défie-toi !... cria la borgnesse en se penchant à l'ouverture de la trappe. Tire ton poignard !...

Le brigand ne répondit pas et disparut.

D'abord on n'entendit rien ; mais, au bout de quelques instants, le bruit lointain d'une porte rouillée qui criait sur ses gonds résonna sourdement dans les profondeurs de la cave, et il se fit un nouveau silence.

L'obscurité était complète.

La Chouette fouilla dans son cabas, fit petiller une allumette chimique et alluma une petite bougie dont la lueur se répandit dans cette lugubre salle.

A ce moment, la figure monstrueuse du Maître d'école apparut à l'ouverture de la trappe.

La Chouette ne put retenir une exclamation d'effroi à la vue de cette tête pâle, couturée, mutilée, horrible, aux yeux presque phosphorescents, qui semblait ramper sur le sol au milieu des ténèbres... que la clarté de la bougie dissipait à peine.

Remise de son émotion, la vieille s'écria avec une sorte d'épouvantable flatterie :

— Faut-il que tu sois affreux, fourline ! tu m'as fait peur... à moi !

— Vite, vite, à l'allée des Veuves, dit le brigand en assujettissant les deux battants de la trappe avec une barre de fer ; dans une heure peut-être il sera trop tard ! Si c'est une souricière, elle n'est pas encore tendue... si ça n'en est pas une, nous ferons le coup nous seuls.

CHAPITRE XVIII.

Le caveau.

Sous le coup de son horrible chute, Rodolphe était resté évanoui, sans mouvement, au bas de l'escalier de la cave.

Le Maître d'école, le traînant jusqu'à l'entrée d'un second caveau beaucoup plus profond, l'y avait descendu et enfermé au moyen d'une porte épaisse garnie de ferrures ; puis il avait rejoint la Chouette, pour aller avec elle commettre un vol, peut-être un assassinat, dans l'allée des Veuves.

Au bout d'une heure environ, Rodolphe reprit peu à peu ses sens.

Il était couché par terre, au milieu d'épaisses ténèbres ; il étendit ses bras autour de lui et toucha des degrés de pierre. Ressentant à ses pieds une vive impression de fraîcheur, il y porta la main... C'était une flaque d'eau.

D'un effort violent il parvint à s'asseoir sur la dernière marche de l'escalier ; son étourdissement se dissipait peu à peu, il fit quelques mouvements. Heureusement, aucun de ses membres n'était fracturé. Il écouta... il n'entendit rien... rien qu'une espèce de petit clapotement sourd, faible, mais continu.

D'abord il n'en soupçonna pas la cause.

A mesure que sa pensée s'éveillait plus lucide, les circonstances de la surprise dont il avait été la victime se retraçaient à son esprit, mais incomplétement, mais avec lenteur... Il était sur le point de rassembler tous ses souvenirs, lorsqu'il ressentit aux pieds une nouvelle impression de fraîcheur : il se baissa, tâta ; il avait de l'eau jusqu'à la cheville.

Et, au milieu du morne silence qui l'environnait, il entendit plus distinctement encore le petit clapotement sourd, faible, continu.

Cette fois, il en comprit la cause : l'eau envahissait le caveau... La crue de la Seine était formidable, et ce lieu souterrain se trouvait au niveau du fleuve...

Ce danger rappela tout à fait Rodolphe à lui-même ; prompt comme l'éclair, il gravit l'humide escalier. Arrivé au faîte, il se heurta contre une porte ; en vain il voulut l'ébranler, elle resta immobile sur ses gonds de fer.

Dans cette position désespérée, son premier cri fut pour Murph.

— S'il n'est pas sur ses gardes, ce monstre va l'assassiner... et c'est moi, s'écria-t-il, moi qui aurai causé sa mort !... Pauvre Murph !...

Cette cruelle pensée exaspéra les forces de Rodolphe : s'arc-boutant sur ses pieds et courbant les épaules, il s'épuisa en efforts inouïs contre la porte... il ne lui imprima pas le plus léger ébranlement.

Espérant trouver un levier dans le caveau, il redescendit : à l'avant-dernière marche, deux ou trois corps ronds, élastiques, roulèrent et fuirent sous ses pieds : c'étaient des rats que l'eau chassait de leurs retraites.

Rodolphe parcourut la cave à tâtons, en tous sens, ayant de l'eau jusqu'à mi-jambe ; il ne trouva rien. Il remonta lentement l'escalier, dans un sombre désespoir.

Il compta les marches : il y en avait treize ; trois étaient déjà submergées.

Treize ! nombre fatal !... Dans certaines positions, les esprits les plus fermes ne sont pas à l'abri des idées superstitieuses ; il vit dans ce nombre un mauvais présage. Le sort possible de Murph lui revint à la pensée. Il chercha en vain quelque ouverture entre le sol et la porte, dont l'humidité avait sans doute gonflé le bois, car il joignait hermétiquement la terre humide et grasse.

Rodolphe poussa des cris violents, croyant qu'ils parviendraient peut-être jusqu'aux hôtes du cabaret, et puis il écouta.

Il n'entendit rien, rien que le petit clapotement sourd, faible, continu, de l'eau qui toujours montait, montait, montait.

Rodolphe s'assit avec accablement, le dos appuyé contre la porte ; il pleura sur son ami, qui se débattait peut-être alors sous le couteau d'un assassin.

Bien amèrement alors il regretta ses imprudents et audacieux projets, quoique leur motif fût généreux. Il se rappelait avec déchirement mille preuves de dévouement de Murph, qui, riche, honoré, avait quitté une femme, un enfant bien-aimé, ses intérêts les plus chers, pour suivre et aider Rodolphe dans la vaillante mais étrange expiation que celui-ci s'imposait.

L'eau montait toujours... il n'y avait plus que cinq marches à sec. En se levant debout près de la porte, Rodolphe de son front touchait à la voûte. Il pouvait calculer le temps que durerait son agonie. Cette mort était lente, muette, affreuse.

Il se souvint du pistolet qu'il avait sur lui. Au risque de se mutiler en tirant contre la porte à brûle-bourre, il pourrait peut-être la renverser. Malheur !... malheur !... dans cette chute, cette arme avait été perdue ou enlevée par le Maître d'école.

Sans ses craintes pour Murph, Rodolphe eût attendu la mort avec sérénité... il avait beaucoup vécu... il avait été ardemment aimé... il avait fait du bien, il aurait voulu en faire davantage, Dieu le savait ! Ne murmurant pas contre l'arrêt qui le frappait, il vit dans cette destinée une juste punition d'une fatale action non encore expiée ; ses pensées s'élevaient, grandissaient avec le péril.

Un nouveau supplice vint éprouver la résignation de Rodolphe.

Les rats, chassés par l'eau, s'étaient réfugiés de degré en degré, ne trouvant pas d'issue. Pouvant difficilement gravir une porte ou un mur perpendiculaire, ils grimpèrent le long des vêtements de Rodolphe. Lorsqu'il les sentit fourmiller sur lui, son dégoût, son horreur furent indicibles... Il voulut les chasser, des morsures aiguës et froides ensanglantèrent ses mains ; dans sa chute, sa blouse et sa veste s'étaient ouvertes, il sentit sur sa poitrine nue l'impression de pattes glacées et d'un corps velu. Il jetait au loin ces animaux immondes, après les avoir arrachés de ses habits ; mais ils revenaient à la nage.

Rodolphe poussa de nouveaux cris, on ne l'entendit pas... Dans peu d'instants il ne pourrait plus crier, l'eau avait atteint la hauteur de son cou, bientôt elle arriverait jusqu'à sa bouche.

L'air, refoulé, commençait à manquer dans cet espace étroit. Les premiers symptômes de l'asphyxie accablèrent Rodolphe ; les artères de ses tempes battirent avec violence, il eut des vertiges, il allait mourir. Il donna une dernière pensée à Murph et éleva son âme à Dieu... non pour qu'il l'arrachât au danger, mais pour qu'il agréât ses souffrances.

A ce moment suprême, sur le point de quitter, non-seulement tout ce qui fait la vie heureuse, brillante, enviée, mais encore un titre presque royal, un pouvoir souverain... forcé de renoncer à une entreprise qui, en satisfaisant ses deux instincts passionnés : l'amour du bien et la haine des méchants, pouvait lui être un jour comptée pour la remise de ses fautes ; prêt à périr d'une mort effroyable... Rodolphe n'eut pas un de ces mouvements de rage, de frénésie impuissante pendant lesquels les âmes faibles accusent ou maudissent tour à tour les hommes, le destin et Dieu.

Non : tant que sa pensée demeura lucide, Rodolphe supporta son sort avec soumission, avec respect... Lorsque l'agonie obscurcit ses idées, absolument livré à l'instinct vital, il se débattit, si cela se peut dire, physiquement, mais non moralement, contre la mort.

Le vertige emportait la pensée de Rodolphe dans son rapide et effrayant tourbillon ; l'eau bouillonnait à ses oreilles : il croyait se sentir tournoyer sur lui-même ; la dernière lueur de sa raison allait s'éteindre,

lorsque des pas précipités et un bruit de voix retentirent auprès de la porte de la cave.

L'espérance ranima ses forces expirantes ; par une suprême tension d'esprit, il put saisir ces mots, les derniers qu'il entendit et qu'il comprit :

— Tu le vois bien, il n'y a personne.

— Tonnerre ! c'est vrai... répondit tristement la voix du Chourineur. Et les pas s'éloignèrent.

Rodolphe, anéanti, n'eut pas la force de se soutenir davantage, il glissa le long de l'escalier.

Tout à coup, la porte du caveau s'ouvrit brusquement en dehors ; l'eau contenue dans le souterrain s'échappa comme par l'ouverture d'une écluse... et le Chourineur put saisir les deux bras de Rodolphe qui, à demi noyé, se cramponnait encore au seuil de la porte par un mouvement convulsif.

CHAPITRE XIX.

Le garde-malade.

Arraché à une mort certaine par le Chourineur, et transporté dans la maison de l'allée des Veuves explorée par la Chouette avant la tentative du Maître d'école, Rodolphe est couché dans une chambre confortablement meublée ; un grand feu brille dans la cheminée, une lampe placée sur une commode répand une vive clarté dans l'appartement ; le lit de Rodolphe, entouré d'épais rideaux de damas vert, reste dans l'obscurité.

Un nègre de moyenne taille, à cheveux et sourcils blancs, vêtu avec recherche et portant un ruban orange et vert à la boutonnière de son habit bleu, tient à la main gauche une montre d'or à secondes, et qu'il semble consulter en comptant de sa main droite les pulsations du pouls de Rodolphe.

Ce noir est triste, pensif ; il regarde Rodolphe endormi avec l'expression de la plus tendre sollicitude.

Le Chourineur, vêtu de haillons, souillé de boue, est immobile au pied du lit ; il a les bras pendants et les mains croisées ; sa barbe rousse est longue ; son épaisse chevelure couleur de filasse est en désordre et imbibée d'eau ; ses gros traits sont durs, bronzés ; pourtant sous cette laide et rude écorce perce une ineffable expression d'intérêt et de pitié... Osant à peine respirer, il ne soulève qu'avec contrainte sa large poitrine ; inquiet de l'attitude méditative du docteur nègre, redoutant un fâcheux pronostic, il se hasarde à faire à voix basse cette réflexion philosophique en contemplant Rodolphe :

— Qui est-ce qui dirait pourtant, à le voir faible comme ça, que c'est lui qui m'a si crânement festonné les coups de poing de la fin !... Il ne sera pas longtemps à reprendre ses forces... n'est-ce pas, monsieur le médecin ! Foi d'homme, je voudrais bien qu'il me tambourinât sa convalescence sur le dos... ça le secouerait... n'est-ce pas, monsieur le médecin ?

Le noir, sans répondre, fit un léger signe de la main.

Le Chourineur resta muet.

— La potion ? dit le noir.

Aussitôt, le Chourineur, qui avait respectueusement laissé ses souliers ferrés à la porte, alla vers la commode en marchant sur le bout des orteils le plus légèrement possible ; mais cela avec des contorsions d'enjambements, des balancements de bras, des renflements de dos et d'épaules, qui eussent paru fort plaisants dans toute autre circonstance.

Le pauvre diable avait l'air de vouloir ramener toute sa pesanteur dans la partie de lui-même qui ne touchait pas le sol ; ce qui, malgré le tapis, n'empêchait pas le parquet de gémir sous la pesante stature du Chourineur. Malheureusement, dans son ardeur de bien faire et de peur de laisser échapper la fiole diaphane qu'il apportait précieusement, il en serra tellement le goulot dans sa large main, que le flacon se brisa, et la potion inonda le tapis.

A la vue de ce méfait, le Chourineur resta immobile, une de ses grosses jambes en l'air, les orteils nerveusement contractés et regardant alternativement, d'un air confus, et le docteur et le goulot qui lui restait à la main.

— Diable de maladroit ! s'écria le nègre avec impatience.

— Tonnerre d'imbécile ! s'écria le Chourineur en s'apostrophant lui-même.

— Ah ! reprit l'Esculape en regardant la commode, heureusement vous vous êtes trompé, je voulais l'autre fiole...

— La petite rougeâtre ? dit bien bas le maleneontreux garde-malade.

— Sans doute... il n'y a que celle-là.

Le Chourineur, en tournant prestement sur ses talons par une vieille habitude militaire, écrasa les débris du flacon : des pieds plus délicats eussent été cruellement déchirés ; mais l'ex-débardeur devait à la spécialité de sa profession une paire de sandales naturelles, dures comme le sabot d'un cheval.

— Prenez donc garde, vous allez vous blesser ! s'écria le médecin.

Le Chourineur ne fit pas l'ombre d'attention à cette recommandation. Profondément préoccupé de sa nouvelle mission, dont il voulait se tirer à sa gloire afin de faire oublier sa première maladresse, il fallut voir avec quelle délicatesse, avec quelle légèreté, avec quel scrupule, écartant ses deux gros doigts, il saisit le mince cristal... Un papillon n'eût pas laissé un atome de la poussière dorée de ses ailes entre le pouce et l'index du Chourineur.

Le docteur noir frémit d'un nouvel accident qui pouvait arriver par excès de précaution. Heureusement la potion évita cet écueil.

Le Chourineur, en s'approchant du lit, broya de nouveau sous ses pieds ce qui restait de l'autre flacon.

— Mais, malheureux, vous voulez donc vous estropier ? dit le docteur à voix basse.

Le Chourineur le regarda tout surpris.

— Eh ! de quoi m'estropier, monsieur le médecin ?

— Voilà deux fois que vous marchez sur du verre.

— Si ce n'est que ça, ne faites pas attention... J'ai le dessous des *arpions* doublé en *cuir de brouette* (1).

— Une petite cuiller ! dit le docteur.

Le Chourineur recommença ses évolutions *sylphidiques* et apporta ce que le docteur lui demandait.

Après quelques cuillerées de cette potion, Rodolphe fit un mouvement et agita faiblement les mains.

— Bien ! bien ! il sort de sa torpeur, dit le médecin. La saignée l'a soulagé, bientôt il sera hors d'affaire.

— Sauvé ! bravo ! vive la charte ! s'écria le Chourineur dans l'explosion de sa joie.

— Mais tenez-vous donc tranquille !

— Oui, monsieur le médecin.

— Le pouls se règle.. A merveille !... à merveille !

— Et le pauvre ami de M. Rodolphe, monsieur le médecin. Tonnerre ! quand il va savoir ! Heureusement que...

— Silence !

— Oui, monsieur le médecin.

— Asseyez-vous.

— Mais, monsieur le...

— Asseyez-vous donc ; vous m'inquiétez en rôdant toujours autour de moi, cela me distrait. Voyons, asseyez-vous !

— Monsieur le médecin, je suis aussi malpropre qu'une bûche de bois flottée qu'on va débarder de son train, je salirais les meubles.

— Alors, asseyez-vous par terre.

— Je salirais le tapis.

— Faites comme vous voudrez ; mais, au nom du ciel, restez en repos, dit le docteur avec impatience ; et, se plongeant dans un fauteuil, il appuya son front sur ses mains.

Après un moment de cogitation profonde, le Chourineur, moins par besoin de se reposer que pour obéir au médecin, prit une chaise avec les plus grandes précautions, et la renversa, d'un air parfaitement satisfait, le dossier sur le tapis, dans l'honnête intention de s'asseoir proprement et modestement sur les bâtons antérieurs, afin de ne rien salir... ce qu'il fit avec toute sorte de ménagements délicats.

Malheureusement le Chourineur connaissait peu les lois du levier et de la pondération des corps : la chaise bascula ; le malheureux, par un mouvement involontaire, tendit les bras en avant, renversa un guéridon chargé d'un plateau, d'une tasse et d'une théière.

A ce bruit formidable, le docteur nègre releva la tête en bondissant sur son fauteuil.

Rodolphe, réveillé en sursaut, se dressa sur son séant, regarda autour de lui avec anxiété, rassembla ses idées, et s'écria :

— Murph ! où est Murph ?

— Que Votre Altesse se rassure, dit respectueusement le noir, il y a beaucoup d'espoir.

— Il est blessé ? s'écria Rodolphe.

— Hélas ! oui, monseigneur.

— Où est-il ?... je veux le voir.

Et Rodolphe essaya de se lever ; mais il retomba vaincu par la douleur des contusions dont il ressentait alors le contre-coup.

— Qu'on me porte à l'instant auprès de Murph, puisque je ne puis pas marcher ! s'écria-t-il.

— Monseigneur, il repose... Il serait dangereux à cette heure de lui causer une vive émotion.

— Ah ! vous me trompez ! il est mort... Il est mort assassiné !... Et c'est moi... c'est moi qui en suis cause ! s'écria Rodolphe d'une voix déchirante, en levant les mains au ciel.

— Monseigneur sait que je suis incapable de mentir... Je lui affirme sur l'honneur que M. Murph est vivant... assez grièvement blessé, il est vrai, mais il a des chances de guérison presque certaines.

— Vous me dites cela pour me préparer à quelque affreuse nouvelle. Il est sans doute dans un état désespéré !

— Monseigneur...

— J'en suis sûr... vous me trompez... Je veux à l'instant qu'on me porte auprès de lui... La vue d'un ami est toujours salutaire...

— Encore une fois, monseigneur, je vous affirme sur l'honneur qu'à

(1) Le dessous des pieds doublé en bois.

moins d'accidents improbables M. Murph peut être bientôt convalescent.

— Vrai, bien vrai! mon cher David?

— Bien vrai, monseigneur.

— Ecoutez, vous savez ma considération pour vous; depuis que vous appartenez à ma maison, vous avez toujours eu ma confiance... jamais je n'ai mis votre rare savoir en doute... mais, pour l'amour du ciel, si une consultation est nécessaire...

— Ça été ma première pensée, monseigneur. Quant à présent, une consultation est absolument inutile, vous pouvez me croire. . et puis, d'ailleurs, je n'ai pas voulu introduire d'étrangers ici avant de savoir si vos ordres d'hier...

— Mais comment tout ceci est-il arrivé? dit Rodolphe en interrompant le noir; qui m'a tiré de ce caveau où je me noyais?... J'ai un souvenir confus d'avoir entendu le Chourineur; me serais-je trompé?

— Non! non! ce brave homme peut tout vous apprendre, monseigneur, car il a tout fait.

— Mais où est-il? où est-il?

Le docteur chercha des yeux le garde-malade improvisé, qui, confus de sa chute, s'était réfugié derrière le rideau du lit.

— Le voici, dit le médecin, il a l'air tout honteux.

— Voyons, avance donc, mon brave! dit Rodolphe en tendant la main à son sauveur.

CHAPITRE XX.

Récit du Chourineur.

La confusion du Chourineur était d'autant plus profonde, qu'il venait d'entendre le médecin noir appeler Rodolphe *monseigneur* a plusieurs reprises.

— Mais approche donc... donne-moi ta main! dit Rodolphe.

— Pardon, monsieur... non, je voulais dire monseigneur... mais...

— Appelle-moi monsieur Rodolphe, comme toujours... J'aime mieux cela.

— Et moi aussi je serai moins gêné... Mais, pour ma main, excusez... j'ai fait tant d'ouvrage depuis tantôt...

Et il avança timidement sa main noire et calleuse.

Rodolphe la serra cordialement.

— Voyons, assieds-toi et raconte-moi tout... comment as-tu découvert la cave?... Mais j'y songe, le Maître d'école?

— Il est en sûreté, dit le médecin noir.

— Ficelés comme deux carottes de tabac... lui et la Chouette... Vu la figure qu'ils doivent se faire s'ils se regardent, ils doivent joliment se répugner à l'heure qu'il est.

— Et mon pauvre Murph! mon Dieu, j'y pense seulement maintenant! David, où a-t-il été blessé?

— Au côté droit, monseigneur... heureusement vers la dernière fausse côte...

— Oh! il me faudra une vengeance terrible, terrible!... David! je compte sur vous.

— Monseigneur le sait, je suis à lui âme et corps, répondit froidement le noir.

— Mais comment es-tu arrivé à temps, mon brave? dit Rodolphe au Chourineur.

— Si vous vouliez, monseign... non, monsieur Rodolphe... je commencerais par le commencement.

— Tu as raison; je t'écoute.

— Vous savez qu'hier soir vous m'avez dit, en revenant de la campagne, où vous étiez allé avec la pauvre Goualeuse :

« Tâche de trouver le Maître d'école dans la Cité; tu lui diras que tu sais un bon coup à faire, que tu ne veux pas en être; mais que s'il vent ta place il n'a qu'à se trouver demain (c'était ce matin) à la barrière de Bercy, au Panier-Fleuri, et que là il verrait celui *qui a nourri le poupard* (1).

— Très-bien!

— En vous quittant, je trotte à la Cité... Je vas chez l'ogresse : pas de Maître d'école; je fais la rue Saint-Eloi, la rue aux Fèves, la rue de la Vieille-Draperie... personne... Enfin je l'empaume avec cette limace de Chouette au parvis Notre-Dame, chez un petit tailleur, revendeur, receleur et voleur; ils voulaient flamber avec l'argent volé du grand monsieur en deuil qui voulait vous faire quelque chose; ils achetaient des défroques d'hasard. La Chouette marchandait un châle rouge... Vieux monstre!... Je dévide *mon chapelet* au Maître d'école : il me dit que ça lui va, et qu'il sera au rendez-vous. Bon! Ce matin, selon vos ordres d'hier, j'accours ici vous rendre la réponse... Vous me dites : « Mon garçon, reviens demain matin avant le jour, tu passeras la journée dans la maison, et le soir... tu verras quelque chose qui en vaut la peine... » Vous ne m'en jaspinez pas plus; mais j'en comprends davantage. Je me dis : C'est un coup monté pour faire une farce au Maître d'école demain, en l'amorçant pour une affaire. C'est un vrai scélérat... Il a assassiné le marchand de bœufs... J'en suis...

— Et mon tort a été de ne pas tout te dire, mon garçon... Cet affreux malheur ne serait peut-être pas arrivé.

— Ça vous regardait, monsieur Rodolphe; ce qui me regardait, moi, c'était de vous servir... parce qu'enfin... je ne sais comment ça se fait, je vous l'ai déjà dit, je me sens comme votre bouledogue; enfin... suffit... Je dis donc : C'est demain la noce, aujourd'hui j'ai congé, M. Rodolphe m'a payé les deux journées que j'ai perdues, et deux autres d'avance, car voilà trois jours que je ne parais pas chez mon maître débardeur, et, n'étant pas millionnaire, le travail... c'est mon pain. Je m'ajoute : Tiens, au fait, M. Rodolphe me paye mon temps, mon temps lui appartient, je vas l'employer pour lui. Ça me donne l'idée que voilà : Le Maître d'école est malin, il doit craindre une souricière. M. Rodolphe lui proposera la chose pour demain, c'est vrai; mais le gueux est capable de venir dans la journée flâner par ici pour reconnaître les alentours, et, s'il se défie de M. Rodolphe, d'amener un autre *grinche*, ou bien encore de dire : A demain, et de faire le coup pour son compte aujourd'hui.

— Tu as deviné juste... c'est ce qui est arrivé... Et la Providence a voulu que je te doive la vie!

— C'est étonnant, monsieur Rodolphe, comme depuis que je vous connais il m'aboule des choses qui ont l'air de se manigancer là-haut! et puis j'ai des idées que je n'avais jamais eues, depuis que vous m'avez dit : « Mon garçon, il y a en toi du cœur et de l'honneur. » Du cœur! de l'honneur! tonnerre! ces mots-là vous remuent quelque chose dans le ventre. Allez, monsieur Rodolphe, quand on est habitué à s'entendre crier au loup, au chien enragé! quand on veut seulement approcher des honnêtes gens...

— Ainsi, tu as depuis quelques jours des pensées nouvelles pour toi?

— Bien sûr, monsieur Rodolphe. Tenez, je me disais encore : Maintenant, je connaîtrais quelqu'un qui aurait fait un mauvais coup; la boisson, la colère... enfin... n'importe quoi... je lui dirais : Mon homme, tu as fait un mauvais coup, c'est bon... Mais c'est pas tout ça; ce n'est pas pour le roi de Prusse que le bon Dieu compose les gens qui se noient, qui rôtissent ou qui crèvent de faim; tu vas me faire l'amitié, si tu gagnes quarante sous, d'en donner vingt à des pauvres vieux, ou à des petits enfants; enfin à ceux qui, plus malheureux que toi, n'ont ni pain ni force... et surtout n'oublie pas, mon homme, que s'il y a quelqu'un à sauver en risquant sa peau à coup sûr, c'est actuellement ton négoce!!! Moyennant ça, et que tu ne recommences pas tes bêtises, tu me trouveras toujours... Mais, pardon, monsieur Rodolphe, je bavarde... et vous êtes curieux...

— Non : j'aime à t'entendre parler ainsi. Et puis je ne saurai que trop tôt comment est arrivé l'horrible malheur dont mon pauvre Murph a été la victime... Je me croyais certain de ne pas quitter le Maître d'école d'un pas, d'une minute, durant cette dangereuse entreprise... Alors il m'eût tué mille fois... avant que de toucher à Murph. Hélas! le sort en a décidé autrement... Continue, mon garçon.

— Voulant donc employer mon temps pour vous, monsieur Rodolphe, je me dis : Faut aller m'embosser quelque part d'où je puisse voir les murs, la porte du jardin, il n'y a que cette entrée-là... Si je trouve un bon coin... il pleut, j'y resterai toute la journée, toute la nuit surtout, et demain matin je serai tout porté... Je m'étais dit ça sur le coup de deux heures, à Batignolles, où j'avais été manger un morceau en vous quittant, monsieur Rodolphe... Je reviens aux Champs-Elysées... Je cherche à me nicher... Qu'est-ce que je vois? Un petit bouchon à dix pas de votre porte... Je m'établis au rez-de-chaussée, près de la fenêtre, je demande un litre et un quarteron de noix, disant que j'attends des amis... un bossu et une grande femme, ça a l'air plus naturel. Je m'installe, et me voilà à dévisager votre porte... Il pleuvait, le tremblement; personne ne passait, la nuit venait...

— Mais, dit Rodolphe en interrompant le Chourineur, pourquoi n'es-tu pas allé chez moi?

— Vous m'avez dit de revenir le lendemain matin, monsieur Rodolphe... Je n'ai pas osé revenir avant. J'aurais eu l'air de faire le câlin, le *brosseur*, comme disent les troupiers. Après tout, je sais ce que je suis, un *fagot affranchi* (1) et quand quelqu'un comme vous est avec moi comme vous êtes, monsieur Rodolphe... il ne faut pas aller à lui que s'il vous dit : Viens! Après ça, je verrais une araignée sur le collet de votre habit que je vous l'ôterais et je l'écraserais sans vous en demander la permission... Vous comprenez?... J'étais donc à la fenêtre du bouchon, cassant mes noix et buvant ma piquette, lorsqu'à travers le brouillard je vois débouler la Chouette avec le *môme* à Bras-Rouge, le petit Tortillard...

— Bras-Rouge! il est donc le maître du cabaret souterrain des Champs-Elysées? s'écria Rodolphe.

— Oui, monsieur Rodolphe; vous ne le saviez pas?

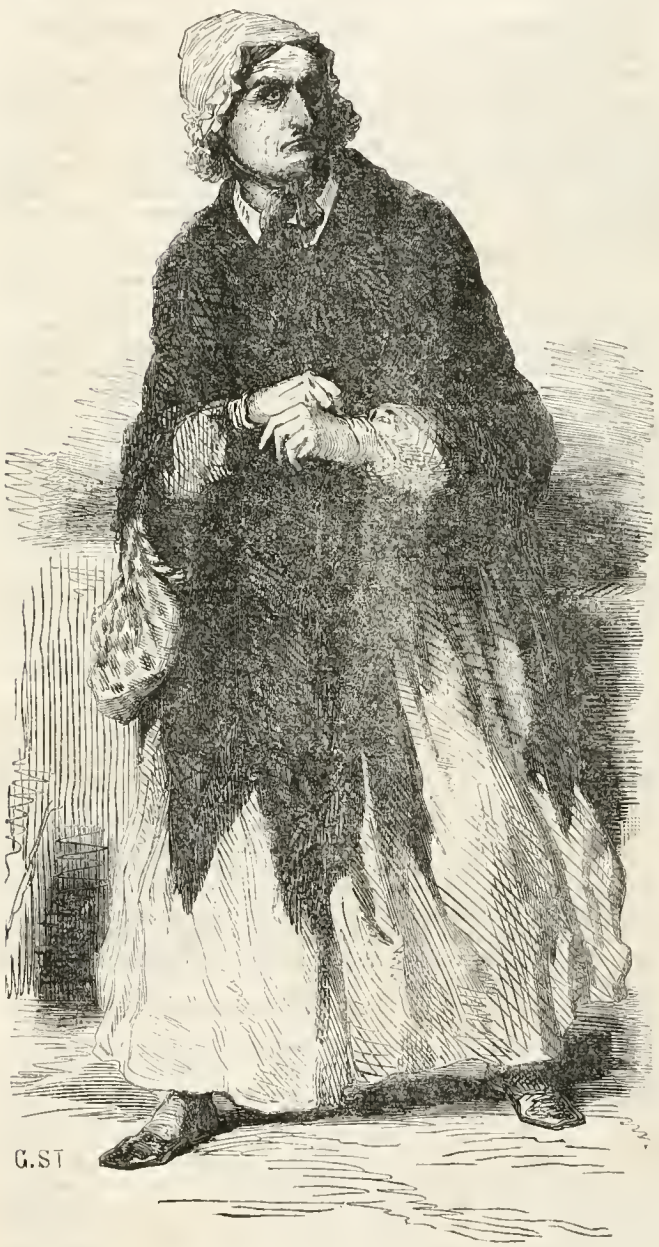
— Non, je croyais qu'il demeurait dans la Cité...

— Il y demeure aussi... il demeure partout, Bras-Rouge... C'est un fin et fier gueux, allez, avec sa perruque jaune et son nez pointu!... Finalement, quand je vois débouler la Chouette et Tortillard, je me dis : Bon, ça va chauffer! En effet, Tortillard se blottit dans un des fossés de l'allée,

(1) Qui a préparé le vol.

(1) Forçat libéré.

en face votre porte, comme s'il se mettait à l'abri de l'ondée, et il fait la taupe... La Chouette, elle, ôte son bonnet, le met dans sa poche, et sonne à la porte. Ce pauvre M. Murph, votre ami, vient ouvrir à la borgnesse ; et la voilà qui fait ses grands bras en courant dans le jardin. Je donnais en moi-même ma langue aux chiens de ne pouvoir deviner ce que venait faire la Chouette... Enfin elle ressort, remet son bonnet, dit deux mots à Tortillard, qui rentre dans son trou ; et elle détale... Je me continue : Minute !... ne nous embrouillons pas. Tortillard est venu avec la Chouette ; le Maître d'école et M. Rodolphe sont donc chez Bras-Rouge.



La Chouette.

La Chouette est venue *battre l'antif* (1) dans la maison ; ils vont donc faire le coup ce soir. S'ils font le coup ce soir, M Rodolphe, qui croit qu'il se fera demain, est donc enfoncé. Si M. Rodolphe est enfoncé, je dois aller chez Bras-Rouge voir de quoi il retourne ; oui, mais si pendant ce temps-là le Maître d'école arrive... c'est juste. Alors, tant pis, je vais

Le docteur nègre.

entrer dans la maison et dire à M. Murph : Méfiez-vous. Oui, mais cette petite vermine de Tortillard est près de la porte, il m'entendra sonner, il me verra, il donnera l'éveil à la Chouette ; si elle revient... ça gâtera tout... d'autant plus que M. Rodolphe s'est peut-être arrangé autrement pour ce soir... Tonnerre ! ces oui et ces non me papillotaient dans la cervelle... J'étais abruti, je n'y voyais plus que du feu... je ne savais que faire ; je me dis : Je vais sortir, le grand air me conseillera peut-être. Je sors... il me conseille : j'ôte ma blouse et ma cravate, je vas au fossé de Tortillard, je prends le moutard par la peau du dos ; il a beau gigotter,

(1) Espionner.

m'égratigner et piailler... je l'entortille dans ma blouse comme dans un sac, j'en noue un bout avec les manches, l'autre avec ma cravate, il pouvait respirer ; je prends le paquet sous mon bras, je vois près de là un jardin maraîcher entouré d'un petit mur ; je jette Tortillard au milieu d'un plant de carottes; il grognait sourd comme un cochon de lait, mais à deux pas on ne l'entendait pas... Je file, il était temps ! je grimpe sur un des grands arbres de l'allée, juste en face votre porte, au-dessus du fossé de Tortillard. Dix minutes après, j'entends marcher ; il pleuvait toujours. Il faisait si noir... si noir, que le *boulanger* (1) aurait marché sur sa queue... J'écoute; c'était la Chouette : « Tortillard !... Tortillard !... » qu'elle dit tout bas. Oui, cherche ton Tortillard ! « Il pleut, le *môme* se sera lassé d'attendre, dit le Maître d'école en jurant. Si je l'attrape, je l'écorche !!! — Fourline, prends garde, reprit la Chouette, peut-être qu'il sera venu nous prévenir de quelque chose. Si c'était une souricière !... l'autre ne voulait faire le coup qu'à dix heures. — C'est pour ça, répond le Maître d'école : il n'en est que sept. Tu as vu l'argent... Qui ne risque rien n'a rien; donne-moi la pince et le ciseau froid. »

—Ces instruments? demanda Rodolphe.

— Ils venaient de chez Bras-Rouge ; oh! il a une maison bien montée. En un rien la porte est forcée. « Reste là, dit le Maître d'école à la Chouette ; attention, et *crible à la grive* (2) si tu entends quelque chose. — Passe ton *surin* dans une boutonnière de ton gilet, pour pouvoir le tirer tout de suite, » dit la borgnesse. Et le Maître d'école entre dans le jardin. Je me dis tout de suite : M. Rodolphe n'est pas là; il est mort ou vivant dans ce moment-ci ; je n'y peux rien, mais les amis de nos amis sont nos..... Oh ! non; pardon, monseigneur !

—Va, va. Eh bien?

— Je me dis : Le Maître d'école peut assassiner M. Murph, l'ami à M. Rodolphe, qui ne s'attend à rien. C'est là où ça chauffe d'abord. Je saute de mon arbre, je tombe sur la Chouette ; je l'étourdis de deux coups de poing.... choisis.... elle tombe sans souffler... J'entre dans le jardin... Tonnerre ! monsieur Rodolphe !... c'était trop tard...

— Pauvre Murph !!...

— Entendant du bruit à la porte, il était sans doute sorti du vestibule ; il se roulait avec le Maître d'école sur le petit perron ; déjà blessé, il tenait toujours ferme, sans crier au secours. Brave homme ! il est comme les bons chiens : des coups de dent, pas de coups de gueule, que je me dis... et je me jette à pile ou face sur tous les deux, en empoignant le Maître d'école par une gigue, c'était le seul morceau disponible pour le moment. « Vive la charte ! c'est moi ! le Chourineur ! Part à deux, monsieur Murph ! — Ah ! brigand ! mais d'où sors-tu donc ? me crie le Maître d'école, étourdi de ça.—Curieux, va ! » que je lui réponds en lui tenaillant une de ses jambes entre mes genoux, et en lui empoignant un aileron, c'était celui du poignard, c'était le bon. « Et... Rodolphe? » me crie M. Murph, tout en m'aidant.

— Brave, excellent homme ! murmura Rodolphe avec douleur.

—« Je n'en sais rien, que je réponds. Ce gueux-là l'a peut-être tué. » Et je redouble sur le Maître d'école, qui tâchait de me larder avec son poignard; mais j'étais couché la poitrine sur son bras, il n'avait que le poignet de libre. « Vous êtes donc tout seul? que je dis à M. Murph, en continuant de nous débattre avec le Maître d'école. — Il y a du monde près d'ici, mais on ne m'entendrait pas crier. — Est-ce loin ? — Il y en a pour dix minutes. — Crions au secours, s'il y a des passants, ils viendront nous aider. — Non ; puisque nous le tenons, il faut le garder ici... Mais je me sens faible... je suis blessé, me dit M. Murph. — Tonnerre, alors !! courez chercher du secours, si vous en avez le temps. Je tâcherai de le retenir; ôtez-lui son couteau, aidez-moi seulement à me mettre sur lui; quoiqu'il soit deux fois fort comme moi, je m'en charge, une fois que je l'aurai accroché. » Le Maître d'école ne disait rien, on ne l'entendait que souffler comme un bœuf ; mais, tonnerre !!! quels efforts. M. Murph n'avait pas pu lui arracher son poignard, la poigne de cet homme-là c'est un étau. Enfin, en pesant toujours de tout mon corps sur son bras droit, je lui passe mes deux mains derrière le cou et je les joins... comme si je voulais l'embrasser. De le crocher comme ça, c'était mon ambition ; alors je dis à M. Murph : « Dépêchez-vous..... je vous attends. Si vous avez quelqu'un de trop, faites ramasser la Chouette derrière la porte du jardin, je l'ai engourdie. » Je reste seul avec le Maître d'école. Il savait ce qui l'attendait.

Fleur-de-Marie à la ferme de Bouqueval. — PAGE 27.

— Il ne le savait pas !..... ni toi non plus, mon brave, dit Rodolphe d'un air sombre, les traits contractés par cette expression dure, presque féroce, dont nous avons parlé. Le Chourineur, étonné, dit à Rodolphe :

— Je croyais que le Maître d'école se doutait de ce qui l'attendait; car, tonnerre ! c'est pas pour me vanter... mais il y a eu un moment où je n'étais pas à la noce. Nous étions moitié par terre, moitié sur la dernière dalle du perron... J'avais mes bras autour de son cou... ma joue contre sa joue. J'entendais ses dents grincer. Il faisait noir... il pleuvait toujours, et la lampe restée dans le vestibule nous éclairait un peu. J'avais passé une de ses jambes dans les miennes. Malgré ça, il avait les reins si forts qu'il nous soulevait tous les deux à un pied de terre. Il voulait me mordre, mais il ne pouvait pas. Jamais je ne m'étais senti si vigoureux. Tonnerre ! le cœur me battait, mais dans un bon endroit. Je me disais : Je suis comme quelqu'un qui s'accrocherait à un chien enragé

(1) Le diable.
(2) Crie : Prends garde !

pour l'empêcher de se jeter sur le monde. « Laisse-moi me sauver, et je ne te ferai rien, me dit le Maître d'école. — Ah ! tu es lâche ! que je lui dis ; ton courage n'est donc que ta force? Tu n'aurais pas osé assassiner le marchand de bœufs de Poissy pour le voler s'il avait été seulement aussi fort que moi, hein ! — Non, me dit-il, mais je vais te tuer comme lui. » En disant ça, il fit un haut-le-corps si violent, en roidissant les jambes en même temps, qu'il me jeta de côté ; mais j'avais toujours mes mains croisées sous sa tête, et son bras droit sous moi. Une fois qu'il a eu les deux jambes libres, il s'en est solidement servi. Ça lui a donné de l'élan. Il m'a retourné à demi. Si je n'avais pas tenu bon le bras du poignard, j'étais fini. Dans ce moment-là, mon poignet gauche a porté à faux ; j'ai été obligé de desserrer les doigts. Ça se gâtait. Je me dis : Je suis dessous, il est dessus ; il va me tuer. C'est égal, j'aime mieux ma place que la sienne... monsieur Rodolphe m'a dit que j'avais du cœur et de l'honneur. Je sens que c'est vrai. J'en étais là, quand j'aperçois la Chouette tout debout sur le perron... avec son œil rond et son châle rouge. Tonnerre ! j'ai cru avoir le cauchemar. « Finette ! lui crie le Maître d'école, j'ai laissé tomber le couteau ; ramasse-le... là... sous lui... et frappe... dans le dos, entre les deux épaules. — Attends, attends, fourline, que je m'y reconnaisse... » Et voilà la Chouette qui tourne... qui tourne autour de nous comme un oiseau de malheur qu'elle était. Enfin elle voit le poignard... veut sauter dessus. J'étais à plat ventre, je lui envoie un coup de talon dans l'estomac, je la renverse ; mais elle se lève et s'acharne. Je n'en pouvais plus ; je me cramponnais encore au Maître d'école ; mais il me donnait en dessous des coups si forts dans la mâchoire, que j'allais tout lâcher. Je commençais à m'étourdir... lorsque je vois trois ou quatre gaillards armés qui dégringolent le perron... et M. Murph, tout pâle, se soutenant à peine sur monsieur le médecin. On empoigne le Maître d'école et la Chouette, et ils sont ficelés. C'était pas tout, ça. Il me fallait M. Rodolphe. Je saute sur la Chouette, je me souviens de la dent de la pauvre Goualeuse, je lui empoigne le bras, et je lui tords en lui disant : « Où est M. Rodolphe? » Elle tient bon. Au second tour, elle me crie : « Chez Bras-Rouge, dans la cave, au *Cœur-Saignant*. » Bon. En passant, je veux prendre Tortillard dans sa planche de carottes : c'était mon chemin. Je regarde... il n'y avait plus rien que ma blouse. Il l'avait rongée avec ses dents. J'arrive au *Cœur-Saignant*, je saute à la gorge de Bras-Rouge. « Où est le jeune homme qui est venu ici ce soir avec le Maître d'école? — Ne me serre pas si fort, je vais te le dire : on a voulu lui faire une farce, on l'a enfermé dans ma cave ; nous allons lui ouvrir. » Nous descendons... personne. « Il sera sorti pendant que j'avais le dos tourné, dit Bras-Rouge ; tu vois bien qu'il n'y a personne. » Je m'en allais tout triste, lorsqu'à la lueur de la lanterne je vois une autre porte. J'y cours, je tire à moi, je reçois comme qui dirait un fameux seau d'eau sur la boule. Je vois vos deux pauvres bras en l'air. Je vous repêche et je vous rapporte ici sur mon dos, vu qu'il n'y avait personne pour aller chercher un fiacre. Voilà, monsieur Rodolphe, et je puis dire, sans me vanter, que je suis fièrement content...

— Mon garçon, je te dois la vie... c'est une dette... je l'acquitterai, sois-en sûr, et de toutes les façons... tu as tant de cœur... que tu partageras le sentiment qui m'anime à cette heure... je ressens une affreuse inquiétude pour l'ami que tu as si vaillamment sauvé, et un besoin de vengeance féroce contre celui qui a failli vous tuer tous deux.

— Je comprends ça, monsieur Rodolphe... sauter sur vous en traître, vous jeter dans une cave, et vous porter évanoui dans un caveau pour vous noyer, ça mérite ce qui revient au Maître d'école... il m'a avoué qu'il avait assassiné le marchand de bœufs. Je ne suis pas capon, mais, tonnerre ! j'irais cette fois de bon cœur chercher la garde pour le faire empoigner, le brigand !

— David, voulez-vous aller savoir des nouvelles de Murph ? dit Rodolphe sans répondre au Chourineur. Vous reviendrez ensuite.

Le noir sortit.

— Sais-tu où est le Maître d'école, mon garçon?

— Dans une salle basse avec la Chouette. Vous allez envoyer chercher la garde, monsieur Rodolphe?

— Non...

— Est-ce que vous voudriez le lâcher ? Ah ! monsieur Rodolphe, pas de ces générosités-là. J'en reviens à ce que j'ai dit, c'est un chien enragé. Prenez garde aux passants !

— Il ne mordra plus personne... rassure-toi.

— Vous allez donc le renfermer quelque part ?

— Non ! dans une demi-heure il sortira d'ici.

— Le Maître d'école?

— Oui..

— Sans gendarmes ?

— Oui...

— Comment ! il sortira d'ici libre ?

— Libre...

— Et tout seul?

— Oui, tout seul...

— Mais il ira?...

— Où il voudra, dit Rodolphe en interrompant le Chourineur avec un sourire qui l'épouvanta...

Le noir rentra.

— Eh bien ! David... et Murph?...

— Il sommeille, monseigneur, dit tristement le médecin. La respiration est toujours... oppressée..

— Toujours du danger ?

— Sa position... est très-grave, monseigneur... Pourtant... il faut espérer...

— Oh ! Murph ! vengeance !... vengeance !... s'écria Rodolphe avec une fureur froide et concentrée. Puis il ajouta : — David... un mot...

Et il parla tout bas à l'oreille du noir.

Celui-ci tressaillit.

— Vous hésitez? lui dit Rodolphe. Je vous ai pourtant souvent entretenu de cette idée... Le moment de l'appliquer est venu...

— Je n'hésite pas, monseigneur... Cette idée, je l'approuve... elle renferme toute une réforme pénale digne de l'examen des grands criminalistes, car cette peine serait à la fois... simple... terrible .. et juste... Dans ce cas-ci, elle est applicable. Sans nombrer les crimes qui ont jeté ce brigand au bagne pour sa vie... il a commis trois meurtres... le marchand de bœufs... Murph... et vous, c'est justice...

— Et il aura encore devant lui l'horizon sans bornes du repentir.. ajouta Rodolphe. Bien, David... vous me comprenez...

— Nous concourrons à la même œuvre... monseigneur...

Après un moment de silence, Rodolphe ajouta :

— Ensuite cinq mille francs lui suffiront-ils, David ?

— Parfaitement, monseigneur.

— Mon garçon, dit Rodolphe au Chourineur ébahi, j'ai deux mots à dire à monsieur. Pendant ce temps-là, va dans la chambre à côté... tu trouveras un grand portefeuille rouge sur un bureau ; tu y prendras cinq billets de mille francs que tu m'apporteras...

— Et pour qui ces cinq mille francs? s'écria involontairement le Chourineur.

— Pour le Maître d'école... et tu diras en même temps qu'on l'amène ici...

CHAPITRE XXI.

La punition.

La scène se passe dans un salon tendu de rouge, brillamment éclairé.

Rodolphe, revêtu d'une longue robe de chambre de velours noir, qui augmente encore la pâleur de sa figure, est assis devant une grande table recouverte d'un tapis. Sur cette table on voit deux portefeuilles, celui qui a été volé à Tom par le Maître d'école dans la Cité, et celui qui appartient à ce brigand ; la chaîne de similor de la Chouette, à laquelle est suspendu le petit saint-esprit de lapis-lazuli, le stylet encore ensanglanté qui a frappé Murph, la pince de fer qui a servi à l'effraction de la porte, et enfin les cinq billets de mille francs que le Chourineur a été chercher dans une pièce voisine.

Le docteur nègre est assis d'un côté de la table, le Chourineur de l'autre.

Le Maître d'école, étroitement garrotté, hors d'état de faire un mouvement, est placé dans un grand fauteuil à roulettes, au milieu du salon.

Les gens qui ont apporté cet homme se sont retirés.

Rodolphe, le docteur, le Chourineur et l'assassin restent seuls.

Rodolphe n'est plus irrité : il reste calme, triste, recueilli ; il va accomplir une mission solennelle et formidable.

Le docteur est pensif.

Le Chourineur ressent une crainte vague ; il ne peut détacher son regard du regard de Rodolphe.

Le Maître d'école est livide... il a peur...

Une arrestation légale lui eût paru moins redoutable peut-être, son audace ne l'eût pas abandonné devant un tribunal ordinaire ; mais tout ce qui l'entoure le surprend, l'effraye ; il est au pouvoir de Rodolphe, qu'il considérait comme un artisan capable de le trahir ou de faiblir à l'heure du crime, et qu'il a voulu sacrifier à ce soupçon et à l'espoir de profiter seul du vol...

Et à cette heure Rodolphe lui apparaît terrible et imposant comme la justice.

Le plus profond silence règne au dehors. Seulement l'on entend le bruit de la pluie qui tombe... tombe du toit sur le pavé.

Rodolphe s'adresse au Maître d'école :

— Echappé du bagne de Rochefort où vous aviez été condamné à perpétuité... pour crime de faux, de vol et de meurtre. . vous êtes Anselme Duresnel.

— C'est faux ; qu'on me le prouve ! dit le Maître d'école d'une voix altérée, en jetant autour de lui son regard fauve et inquiet.

— Comment ! s'écria le Chourineur, nous n'étions pas ensemble à Rochefort ?

Rodolphe fit un signe au Chourineur, qui se tut.

Rodolphe continua :

— Vous êtes Anselme Duresnel... vous en conviendrez plus tard... vous avez assassiné et volé un marchand de bestiaux sur la route de Poissy.

— C'est faux !

— Vous en reviendrez plus tard.

Le brigand regarda Rodolphe avec surprise.

— Cette nuit, vous vous êtes introduit ici pour voler; vous avez poignardé le maître de cette maison...

— C'est vous qui m'avez proposé ce vol, dit le Maître d'école en reprenant un peu d'assurance; on m'a attaqué... je me suis défendu.

— L'homme que vous avez frappé ne vous a pas attaqué... il était sans armes! Je vous ai proposé ce vol... c'est vrai... je vous dirai tout à l'heure dans quel but. La veille, après avoir dévalisé un homme et une femme dans la Cité, après leur avoir volé le portefeuille que voici, vous leur avez offert de me tuer pour mille francs!...

— Je l'ai entendu! s'écria le Chourineur.

Le Maître d'école lui lança un regard de haine féroce.

Rodolphe reprit :

— Vous le voyez, vous n'aviez pas besoin d'être tenté par moi pour faire le mal!..

— Vous n'êtes pas juge d'instruction, je ne vous répondrai plus...

— Voici pourquoi je vous ai proposé ce vol. Je vous savais évadé du bagne... vous connaissiez les parents d'une infortunée dont la Chouette, votre complice, a presque causé tous les malheurs... Je voulais vous attirer ici par l'appât d'un vol, seul appât capable de vous séduire. Une fois en mon pouvoir, je vous laissais le choix ou d'être mis entre les mains de la justice, qui vous faisait payer de votre tête l'assassinat du marchand de bestiaux ..

— C'est faux! ce n'est pas moi.

— Ou d'être conduit hors de France, par mes soins, et dans un lieu de réclusion perpétuelle, mais à la condition que vous me donneriez les renseignements que je voulais avoir. Vous étiez condamné à perpétuité, vous aviez rompu votre ban. En m'emparant de vous, en vous mettant désormais dans l'impossibilité de nuire, je servais la société, et par vos aveux je trouvais moyen de rendre peut-être une famille à une pauvre créature plus malheureuse encore que coupable. Tel était d'abord mon projet; il n'était pas légal; mais, par votre évasion et par vos nouveaux crimes, vous êtes hors la loi... Hier, une révélation providentielle m'a appris votre véritable nom :

— C'est faux! je ne m'appelle pas Duresnel.

Rodolphe prit sur la table la chaîne de la Chouette, et, montrant au Maître d'école le petit saint-esprit de lapis-lazuli :

— Sacrilége! s'écria Rodolphe d'une voix menaçante. Vous avez prostitué à une créature infâme cette relique sainte... trois fois sainte!... car votre enfant tenait ce don pieux de sa mère et de son aïeule!

Le Maître d'école, stupéfait de cette découverte, baissa la tête sans répondre.

— Hier j'ai appris que vous aviez enlevé votre fils à sa mère il y a quinze ans, et que vous seul possédiez le secret de son existence; ce nouveau méfait m'a été un motif de plus de m'assurer de vous; sans parler de ce qui m'est personnel... ce n'est pas cela que je venge... Cette nuit vous avez encore une fois versé le sang sans provocation. L'homme que vous avez assassiné est venu à vous avec confiance, ne soupçonnant pas votre rage sanguinaire. Il vous a demandé ce que vous vouliez. « Ton argent et ta vie!... » et vous l'avez frappé d'un coup de poignard.

— Tel a été le récit de M. Murph lorsque je lui ai donné les premiers secours, dit le docteur.

— C'est faux, il a menti.

— Murph ne ment jamais, dit froidement Rodolphe. Vos crimes demandent une réparation éclatante. Vous vous êtes introduit à main armée dans ce jardin, vous avez poignardé un homme pour le voler. Vous avez commis un autre meurtre... Vous allez mourir ici... Par pitié pour votre femme et pour votre fils, on vous sauvera la honte de l'échafaud... On dira que vous avez été tué dans une attaque à main armée... Préparez-vous... les armes sont chargées.

La physionomie de Rodolphe était implacable...

Le Maître d'école avait remarqué dans une pièce précédente deux hommes armés de carabines... Son nom était connu; il pensa en effet qu'on allait se débarrasser de lui pour ensevelir dans l'ombre ses derniers crimes et sauver ce nouvel opprobre à sa famille.

Comme ses pareils, cet homme était aussi lâche que féroce. Croyant son heure arrivée, il trembla convulsivement; ses lèvres blanchirent; d'une voix strangulée il cria :

— Grâce!

— Il n'y a pas de grâce pour vous, dit Rodolphe. Si l'on ne vous brûle pas la cervelle ici, l'échafaud vous attend...

— J'aime mieux l'échafaud... Je vivrai au moins deux ou trois mois encore... Qu'est-ce que cela vous fait, puisque je serai puni ensuite!... Grâce!... grâce!...

— Mais votre femme... mais votre fils... ils portent votre nom...

— Mon nom est déjà déshonoré... Quand je ne devrais vivre que huit jours, grâce!...

— Pas même ce mépris de la vie qu'on trouve quelquefois chez les grands criminels! dit Rodolphe avec dégoût.

— D'ailleurs la loi défend de se faire justice soi-même, reprit le Maître d'école avec assurance.

— La loi! s'écria Rodolphe, la loi!... Vous osez invoquer la loi, vous qui depuis vingt ans vivez en révolte ouverte et armée contre la société?

Le brigand baissa la tête sans répondre, puis il dit d'un ton humble :

— Au moins laissez-moi vivre, par pitié!

— Me direz-vous où est votre fils?

— Oui, oui... Je vous dirai tout ce que j'en sais.

— Me direz-vous quels sont les parents de cette jeune fille dont l'enfance a été torturée par la Chouette?

— Il y a là, dans mon portefeuille, des papiers qui vous mettront sur leur trace. Il paraît que sa mère est une grande dame.

— Où est votre fils?

— Vous me laisserez vivre?

— Confessez tout d'abord...

— C'est que quand vous saurez... dit le Maître d'école avec hésitation.

— Tu l'as tué!

— Non, non, je l'ai confié à un de mes complices qui, lorsque j'ai été arrêté, a pu s'évader.

— Qu'en a-t-il fait?

— Il l'a élevé; il lui a donné les connaissances nécessaires pour entrer dans le commerce, afin de nous servir et... Mais je ne dirai pas le reste, à moins que vous ne me promettiez de ne pas me tuer.

— Des conditions, misérable!

— Eh bien! non, non; mais pitié; faites-moi seulement arrêter comme coupable du crime d'aujourd'hui; ne parlez pas de l'autre. Laissez-moi la chance de sauver ma tête.

— Tu veux donc vivre?

— Oh! oui, oui; qui sait? On ne peut pas prévoir ce qui arrive, dit involontairement le brigand.

Il songeait déjà à la possibilité d'une nouvelle évasion.

— Tu veux vivre à tout prix... vivre?

— Mais vivre... quand ce serait à la chaîne! pour un mois, pour huit jours... Oh! que je ne meure pas à l'instant...

— Confesse tous tes crimes, tu vivras.

— Je vivrai! oh! bien vrai? je vivrai?

— Ecoute, par pitié pour ta femme, pour ton fils, je veux te donner un sage conseil : meurs aujourd'hui, meurs...

— Oh! non, non, ne revenez pas sur votre promesse, laissez-moi vivre, l'existence la plus affreuse, la plus épouvantable, n'est rien auprès de la mort.

— Tu le veux?

— Oh! oui, oui...

— Tu le veux?

— Oh! je ne m'en plaindrai jamais.

— Et ton fils, qu'en as-tu fait?

— Cet ami dont je vous parle lui avait fait apprendre la tenue des livres pour le mettre dans une maison de banque, afin qu'il pût nous renseigner... à certains égards. C'était convenu entre nous. Quoiqu'à Rochefort, et en attendant mon évasion, je dirigeais le plan de cette entreprise, nous correspondions par chiffres.

— Cet homme m'épouvante! s'écria Rodolphe en frémissant; il est des crimes que je ne soupçonnais pas. Avoue... avoue... pourquoi voulais-tu faire entrer ton fils chez un banquier?

— Pour... vous entendez bien... étant d'accord avec nous... sans le paraître... inspirer de la confiance au banquier... nous seconder... et...

— Oh! mon Dieu! son fils, son fils! s'écria Rodolphe avec une douloureuse horreur, en cachant sa tête dans ses mains.

— Mais il ne s'agissait que de faux! s'écria le brigand; et encore, quand on lui a révélé ce qu'on attendait de lui, mon fils s'est indigné... Après une scène violente avec la personne qui l'avait élevé pour nos projets, il a disparu... Il y a dix-huit mois de cela... Depuis, on ne sait pas ce qu'il est devenu... Vous verrez là, dans mon portefeuille, l'indication des démarches que cette personne a tentées pour le retrouver, dans la crainte qu'il ne dénonçat l'association; mais on a perdu ses traces à Paris. La dernière maison qu'il a habitée était rue du Temple, n° 4[illegible], sous le nom de François-Germain; l'adresse est aussi dans mon portefeuille. Vous voyez, j'ai tout dit, tout... Tenez votre promesse, faites-moi seulement arrêter pour le vol de ce soir.

— Et le marchand de bestiaux de Poissy?

— Il est impossible que cela se découvre, il n'y a pas de preuves. Je veux bien vous l'avouer à vous, pour montrer ma bonne volonté; mais devant le juge je nierais...

— Tu l'avoues donc?

— J'étais dans la misère, je ne savais comment vivre..... C'est la Chouette qui m'a conseillé... Maintenant je me repens... vous le voyez, puisque j'avoue... Ah! si vous étiez assez généreux pour ne pas me livrer à la justice, je vous donnerais ma parole d'honneur de ne pas recommencer.

— Tu vivras... et je ne te livrerai pas à la justice

— Vous me pardonnez? s'écria le Maître d'école, ne croyant pas à ce qu'il entendait; vous me pardonnez?

— Je te juge... et je te punis! s'écria Rodolphe d'une voix tonnante. Je ne te livrerai pas à la justice, parce que tu irais au bagne ou à l'échafaud, et il ne faut pas cela... non, il ne le faut pas... Au bagne! pour dominer encore cette tourbe par ta force et par ta scélératesse! pour satisfaire encore tes instincts d'oppression brutale!... pour être abhorré, redouté de tous: car le crime a son orgueil, et tu te réjouis dans ta monstruosité!... Au bagne! non, non : ton corps de fer défie les la-

beurs de la chiourme et le bâton des argousins. Et puis les chaînes se brisent, les murs se percent, les remparts s'escaladent; et quelque jour encore tu romprais ton ban pour te jeter de nouveau sur la société comme une bête féroce enragée, marquant ton passage par la rapine et par le meurtre... car rien n'est à l'abri de ta force d'Hercule et de ton couteau; et il ne faut pas que cela soit... non il ne le faut pas! Puisque au bagne tu briserais ta chaîne... pour garantir la société de ta rage, que faire? Te livrer au bourreau?

— Mais c'est donc ma mort que vous voulez? s'écria le brigand, c'est donc ma mort?

— La mort! ne l'espère pas... tu es si lâche, tu la crains tant... la mort... que jamais tu ne la croirais imminente! Dans ton acharnement à vivre, dans ton espérance obstinée, tu échapperais aux angoisses de sa formidable approche! Espérance stupide, insensée!... il n'importe... elle te voilerait l'horreur expiatrice du supplice; tu n'y croirais que sous l'ongle du bourreau! Et alors, abruti par la terreur, ce ne serait plus qu'une masse inerte, insensible, qu'on offrirait en holocauste aux mânes de tes victimes... Cela ne se peut pas... tu aurais cru te sauver jusqu'à la dernière minute... Toi, monstre... espérer? Comment! l'espérance viendrait suspendre ses doux et consolants mirages aux murs de ton cabanon... jusqu'à ce que la mort ait terni ta prunelle?... Allons donc!... le vieux Satan rirait trop!... Si tu ne te repens pas... je ne veux plus que tu espères dans cette vie, moi...

— Mais qu'est-ce que j'ai fait à cet homme?... qui est-il? que veut-il de moi? où suis-je?... s'écria le Maître d'école presque dans le délire.

Rodolphe continua :

Si au contraire tu bravais effrontément la mort, il ne faudrait pas non plus te livrer au supplice... Pour toi l'échafaud serait un sanglant tréteau où, comme tant d'autres, tu ferais parade de ta férocité... où, insouciant d'une vie misérable, tu damnerais ton âme dans un dernier blasphème!... Il ne faut pas cela non plus... Il n'est pas bon au peuple de voir le condamné badiner avec le couperet, narguer le bourreau et souffler en ricanant sur la divine étincelle que le Créateur a mise en nous... C'est quelque chose de sacré que le salut d'une âme. Tout crime s'expie et se rachète, a dit le Sauveur, mais pour qui veut sincèrement expiation et repentir. Du tribunal à l'échafaud le trajet est trop court. Il ne faut pas que tu meures ainsi.

Le Maître d'école était anéanti... Pour la première fois de sa vie il y eut quelque chose qu'il redouta plus que la mort... Cette crainte vague était horrible...

Le docteur nègre et le Chourineur regardaient Rodolphe avec angoisse, ils écoutaient en frémissant cet accent sonore, tranchant, impitoyable comme le fer d'une hache; ils sentaient leur cœur se serrer douloureusement.

Rodolphe continua :

— Anselme Duresnel, tu n'iras donc pas au bagne... tu ne mourras donc pas...

— Mais que voulez-vous de moi? c'est donc l'enfer qui vous envoie?

— Ecoute... dit Rodolphe en se levant d'un air solennel et en donnant à son geste une autorité menaçante : Tu as criminellement abusé de ta force... je paralyserai ta force... Les plus vigoureux tremblaient devant toi... tu trembleras devant les plus faibles... Assassin... tu as plongé des créatures de Dieu dans la nuit éternelle... les ténèbres de l'éternité commenceront pour toi dans cette vie... aujourd'hui... tout à l'heure... Ta punition enfin égalera tes crimes... Mais, ajouta Rodolphe avec une sorte de pitié douloureuse, cette punition épouvantable te laissera du moins l'horizon sans bornes de l'expiation... Je serais aussi criminel que toi si, en te punissant, je ne satisfaisais qu'une vengeance, si juste qu'elle fût... Loin d'être stérile comme la mort... ta punition doit être féconde; loin de te damner .. elle te peut racheter... Si pour te mettre hors d'état de nuire... je te dépossède à jamais des splendeurs de la création... si je te plonge dans une nuit impénétrable. .seul... avec le souvenir de tes forfaits... c'est pour que tu contemples incessamment leur énormité... Oui .. pour toujours isolé du monde extérieur, tu seras forcé de regarder toujours en toi... et alors, je l'espère, ton front bronzé par l'infamie rougira de honte... ton âme endurcie par la férocité... corrodée par le crime... s'amollira par la commisération... chacune de tes paroles est un blasphème... chacune de tes paroles sera une prière... Tu es audacieux et cruel parce que tu es fort... tu seras doux et humble parce que tu seras faible... Ton cœur est fermé au repentir... un jour tu pleureras tes victimes... Tu as dégradé l'intelligence que Dieu avait mise en toi, tu l'as réduite à des instincts de rapine et de meurtre... d'homme tu t'es fait bête sauvage... un jour ton intelligence se retrempera par le remords, se relèvera par l'expiation... Tu n'as pas même respecté ce que respectent les bêtes sauvages... leurs femelles et leurs petits... Après une longue vie consacrée à la rédemption de tes crimes, ta dernière prière sera pour supplier Dieu de t'accorder le bonheur inespéré de mourir entre ta femme et ton fils.

En disant ces dernières paroles, la voix de Rodolphe s'était tristement émue.

Le Maître d'école ne ressentait presque plus de terreur... Il crut que Rodolphe avait voulu l'effrayer avant que d'arriver à cette moralité. Presque rassuré par la douceur de l'accent de son juge, le brigand, d'autant plus insolent qu'il était moins effrayé, dit avec un rire grossier :

— Ah çà! devinons-nous des charades, ou sommes-nous au catéchisme, ici?...

Le noir regarda Rodolphe avec inquiétude; il s'attendait à un accès de fureur de sa part.

Il n'en fut rien... le jeune homme secoua la tête avec une ineffable expression de tristesse, et dit au docteur :

— Faites, David... Que Dieu me punisse seul si je me trompe!...

Et Rodolphe cacha sa figure dans ses deux mains...

A ces mots : Faites, David! le nègre sonna.

Deux hommes vêtus de noir entrèrent. D'un signe le docteur leur montra la porte d'un cabinet latéral.

Les deux hommes y roulèrent le fauteuil où le Maître d'école était garrotté de façon à ne pouvoir faire aucun mouvement. La tête était fixée au dossier par une écharpe qui entourait le cou et les épaules.

— Assujettissez le front au fauteuil avec un mouchoir, et bâillonnez-le avec un autre, dit David sans entrer dans le cabinet.

— Vous voulez donc m'égorger maintenant?... grâce!... dit le Maître d'école, grâce!... et...

Puis l'on n'entendit plus rien qu'un murmure confus.

Les deux hommes reparurent... Le docteur leur fit un signe, ils sortirent.

— Monseigneur?... dit une dernière fois le noir à Rodolphe, d'un air interrogatif.

— Faites, répondit Rodolphe sans changer de position.

David entra lentement dans le cabinet.

— Monsieur Rodolphe, j'ai peur, dit le Chourineur tout pâle et d'une voix tremblante. Monsieur Rodolphe, parlez-moi donc... j'ai peur... est-ce que je rêve?... Mais qu'est-ce donc qu'il lui fait, au Maître d'école, le nègre? Monsieur Rodolphe, on n'entend rien... Ça me fait plus peur encore.

David sortit du cabinet; il était pâle comme le sont les nègres. Ses lèvres étaient blanches.

Il sonna.

Les deux hommes reparurent.

— Ramenez le fauteuil.

On ramena le Maître d'école.

— Otez-lui son bâillon.

On le lui ôta.

— Vous voulez donc me mettre à la torture?... s'écria le Maître d'école avec plus de colère que de douleur. Pourquoi vous êtes-vous amusé à me piquer les yeux ainsi?... Vous m'avez fait mal... Est-ce pour me martyriser encore dans l'ombre que vous avez éteint les lumières ici comme là-dedans?...

Il y eut un moment de silence effrayant.

— Vous êtes aveugle... dit enfin David d'une voix émue.

— Ça n'est pas vrai! ça n'est pas possible! Vous avez fait la nuit exprès!... s'écria le brigand en faisant de violents efforts sur son fauteuil.

— Otez-lui ses liens, qu'il se lève, qu'il marche, dit Rodolphe.

Les deux hommes firent tomber les liens du Maître d'école.

Il se leva brusquement, fit un pas en tendant ses mains devant lui, puis retomba dans le fauteuil en levant les bras au ciel.

— David, donnez-lui ce portefeuille, dit Rodolphe.

Le nègre mit dans les mains tremblantes du Maître d'école un petit portefeuille.

— Il y a dans ce portefeuille assez d'argent pour t'assurer un abri... et du pain... jusqu'à la fin de tes jours dans quelque solitude. Maintenant tu es libre... va-t'en... et repens-toi... le Seigneur est miséricordieux!

— Aveugle! répéta le Maître d'école en tenant machinalement le portefeuille à sa main.

— Ouvrez les portes... qu'il parte! dit Rodolphe.

On ouvrit les portes avec fracas.

— Aveugle! aveugle! aveugle!!! répéta le brigand anéanti. Mon Dieu! c'est donc vrai!

— Tu es libre, tu as de l'argent, va-t'en!

— Mais je ne puis m'en aller... moi! Comment voulez-vous que je fasse? je n'y vois plus!! s'écria-t-il avec désespoir. Mais c'est un crime affreux que d'abuser ainsi de sa force pour...

— C'est un crime affreux d'abuser de sa force! répéta Rodolphe en l'interrompant d'une voix solennelle. Et toi, qu'en as-tu fait, de ta force?

— Oh! la mort... Oui, j'aurais préféré la mort! s'écria le Maître d'école. Etre à la merci de tout le monde, avoir peur de tout! Un enfant me battrait maintenant! Que faire? Mon Dieu! mon Dieu! que faire?

— Tu as de l'argent.

— On me le volera! dit le brigand.

— On te le volera! Entends-tu ces mots... que tu dis avec crainte, toi qui as volé? Va-t'en!

— Pour l'amour de Dieu, dit le Maître d'école d'un air suppliant, que quelqu'un me conduise! Comment vais-je faire dans les rues?... Ah! tuez-moi! tenez, tuez-moi! je vous le demande, par pitié... tuez-moi!

— Non, un jour tu te repentiras.

— Jamais, jamais je ne me repentirai! s'écria le Maître d'école avec rage. Oh! je me vengerai! Allez... je me vengerai!...

Et, grinçant les dents de rage, il se précipita hors du fauteuil, les poings fermés et menaçants.

Au premier pas qu'il fit, il trébucha.

— Non, non, je ne pourrai pas!... et être si fort pourtant! Ah! je suis bien à plaindre... Personne n'a pitié de moi, personne.

Et il pleura.

Il est impossible de peindre l'effroi, la stupeur du Chourineur pendant cette scène terrible : sa sauvage et rude figure exprimait la compassion. Il s'approcha de Rodolphe, et lui dit à voix basse :

— Monsieur Rodolphe, il n'a peut-être que ce qu'il mérite.. c'était un fameux scélérat! il a aussi voulu me tuer tantôt; mais maintenant il est aveugle, il pleure. Tenez, tonnerre! il me fait de la peine... il ne sait comment s'en aller. Il peut se faire écraser dans les rues. Voulez-vous que je le conduise quelque part où il pourra être tranquille au moins?

— Bien... dit Rodolphe, ému de cette générosité et prenant la main du Chourineur; bien, va...

Le Chourineur s'approcha du Maître d'école et lui mit la main sur l'épaule.

Le brigand tressaillit.

— Qu'est-ce qui me touche? dit-il d'une voix sourde.

— Moi...

— Qui, toi?

— Le Chourineur.

— Tu viens aussi te venger, n'est-ce pas?

— Tu ne sais comment sortir!... prends mon bras... je vais te conduire.

— Toi! toi!

— Oui, tu me fais de la peine... maintenant; viens!

— Tu veux donc me tendre un piége?

— Tu sais bien que je ne suis pas lâche... je n'abuserai pas de ton malheur. Allons, partons, il fait jour.

— Il fait jour!!! ah! je ne verrai plus jamais quand il fera jour, moi! s'écria le Maître d'école.

Rodolphe ne put supporter davantage cette scène, il rentra brusquement, suivi de David, en faisant signe aux deux domestiques de s'éloigner.

Le Chourineur et le Maître d'école restèrent seuls.

— Est-ce vrai qu'il y a de l'argent dans le portefeuille qu'on m'a donné? dit le brigand, après un long silence.

— Oui, j'y ai mis moi-même cinq mille francs. Avec cela tu peux te placer en pension quelque part, dans quelque coin, à la campagne, pour le restant de tes jours... ou bien veux-tu que je te conduise chez Fogresse?

— Non, elle me volerait.

— Chez Bras-Rouge?

— Il m'empoisonnerait pour me voler!

— Où veux-tu donc que je te conduise?

— Je ne sais pas. Tu n'es pas voleur, toi, Chourineur. Tiens, cache bien mon portefeuille dans ma veste, que la Chouette ne le voie pas, elle me dévaliserait.

— La Chouette? on l'a portée à l'hospice Beaujon. En me débattant contre vous deux, cette nuit, je lui ai *déformé* une jambe.

— Mais qu'est-ce que je vais devenir? mon Dieu! qu'est-ce que je vais devenir avec ce rideau noir-là, là toujours devant moi! Et sur ce rideau noir si je voyais paraître les figures pâles et mortes de ceux...

Il tressaillit, et dit d'une voix sourde au Chourineur :

— Cet homme de cette nuit, est-ce qu'il est mort?

— Non.

— Tant mieux!

Et le brigand resta quelque temps silencieux; puis tout à coup il s'écria en bondissant de rage :

— C'est pourtant toi, Chourineur, qui me vaux cela! brigand... sans toi je refroidissais l'homme et j'emportais l'argent. Si je suis aveugle, c'est ta faute! oui, c'est ta faute!

— Ne pense plus à cela, c'est malsain pour toi. Voyons, viens-tu, oui ou non?... je suis fatigué, je veux dormir. C'est assez noré comme ça. Demain je retourne à mon train de bois. Je vas te conduire où tu voudras, j'irai me coucher après.

— Mais je ne sais où aller, moi. Dans mon garni... je n'ose pas... il faudrait dire...

— Eh bien! écoute : veux-tu, pour un jour ou deux, venir dans mon chenil? Je te trouverai peut-être bien des braves gens qui, ne sachant pas qui tues, te prendront en pension chez eux comme un infirme. Tiens...il y a justement un homme do port Saint-Nicolas, que je connais, dont la mère habite Saint-Mandé; une digne femme, qui n'est pas heureuse. Peut-être bien qu'elle pourrait se charger de toi... Viens-tu, oui ou non?

— On peut se fier à toi, Chourineur. Je n'ai pas peur d'aller chez toi avec mon argent. Tu n'as jamais volé, toi... tu n'es pas méchant, tu es généreux.

— Allons, c'est bon, assez d'épitaphes comme ça.

— C'est que je suis reconnaissant de ce que tu veux bien faire pour moi, Chourineur. Tu es sans haine et sans rancune, toi... dit le brigand avec humilité, tu vaux mieux que moi.

— Tonnerre! je le crois bien; M. Rodolphe m'a dit que j'avais du cœur.

— Mais quel est-il donc, cet homme? Ce n'est pas un homme, s'écria le Maître d'école avec un redoublement de fureur désespérée, c'est un bourreau! un monstre!

Le Chourineur haussa les épaules et dit :

— Partons-nous?

— Nous allons chez toi, n'est-ce pas Chourineur?

— Oui.

— Tu n'as pas de rancune de cette nuit, tu me le jures, n'est-ce pas?

— Oui.

— Et tu es sûr qu'il n'est pas mort... *l'homme?*

— J'en suis sûr.

— Ça sera toujours celui-là de moins, dit le brigand d'une voix sourde.

Et, s'appuyant sur le bras du Chourineur, il quitta la maison de l'allée des Veuves.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

L'Ile-Adam.

Un mois s'était passé depuis les événements dont nous avons parlé. Nous conduirons le lecteur dans la petite ville de l'Ile-Adam, située dans une position ravissante, au bord de la rivière de l'Oise, au pied d'une forêt.

Les plus petits faits deviennent des événements en province. Aussi, les oisifs de l'Ile-Adam, qui se promenaient ce matin-là sur la place de l'église, se préoccupaient-ils beaucoup de savoir quand arriverait l'acquéreur du plus beau fonds de boucherie de la ville tout récemment cédé par la veuve Dumont, à laquelle il appartenait.

Sans doute l'acquéreur était riche : car il avait fait splendidement peindre et décorer la boutique. Depuis trois semaines, les ouvriers avaient travaillé jour et nuit. Une belle grille de bronze, rehaussée d'or, s'étendait sur toute l'ouverture de l'étal, et le fermait en laissant circuler l'air. De chaque côté de la grille s'élevaient de larges pilastres, surmontés de deux grosses têtes de taureaux à cornes dorées; ils soutenaient le vaste entablement destiné à recevoir l'enseigne de la boutique. Le reste de la maison, composé d'un étage, avait été peint d'une couleur de pierre; les persiennes, d'un gris clair. Les travaux étaient terminés, sauf le placement de l'enseigne, impatiemment attendu par les oisifs, très-désireux de connaître le nom du successeur de la veuve.

Enfin les ouvriers apportèrent un grand tableau, et les curieux purent lire, en lettres dorées sur un fond noir : « Francœur, marchand boucher. »

La curiosité des oisifs de l'Ile-Adam ne fut qu'en partie satisfaite par ce renseignement. Quel était ce M. Francœur? Un des plus impatients alla s'en informer auprès du garçon boucher, qui, l'air joyeux et ouvert, s'occupait activement des derniers soins de l'étalage.

Le garçon, interrogé sur son maître, M. Francœur, répondit qu'il ne le connaissait pas encore, car il avait fait acheter ce fonds par procuration; mais le garçon ne doutait pas que son *bourgeois* ne fît tous ses efforts pour mériter la pratique de MM. les bourgeois de l'Ile-Adam.

Ce petit compliment, fait d'un air avenant et cordial, joint à l'excellente tenue de la boutique, disposa les curieux en faveur de M. Francœur; plusieurs même promirent à l'instant leur pratique à son garçon.

La maison avait une porte charretière ouvrant sur la rue de l'Eglise.

Deux heures après l'ouverture de la boutique, une carriole d'osier toute neuve, attelée d'un bon et vigoureux cheval percheron, entra dans la cour de la boucherie; deux hommes descendirent de cette voiture.

L'un était Murph, complétement guéri de sa blessure, quoiqu'il fût encore pâle; l'autre était le Chourineur.

Au risque de répéter une vulgarité, nous dirons que le prestige de l'habit est si puissant, que l'hôte des tavernes de la Cité était presque méconnaissable sous les vêtements qu'il portait. Sa physionomie avait subi la même métamorphose : il avait dépouillé avec ses haillons son air sauvage, brutal et turbulent; à le voir marcher ses deux mains dans les poches de sa longue et chaude redingote de castorine couleur noisette, son menton fraîchement rasé enfoui dans une cravate blanche à coins brodés, on l'eût pris pour le bourgeois le plus inoffensif du monde.

Murph attacha la longe du licou du cheval à un anneau de fer scellé dans le mur, fit signe au Chourineur de le suivre; ils entrèrent dans une jolie salle basse, meublée en noyer, qui formait l'arrière-boutique; les deux fenêtres donnaient sur la cour, où le cheval piaffait d'impatience. Murph paraissait être chez lui, car il ouvrit une armoire, il prit une bouteille d'eau-de-vie, un verre, et dit au Chourineur :

— Le froid étant vif ce matin, mon garçon, vous boirez bien un verre d'eau-de-vie?

— Si cela vous est égal, monsieur Murph... je ne boirai pas.

— Vous refusez?

— Oui, je suis trop content; et la joie, ça réchauffe. Après ça, quand je dis content... peut-être.

— Comment cela?

— Hier, vous venez me trouver sur le port Saint-Nicolas, où je débardais crânement pour me réchauffer. Je ne vous avais pas vu depuis la nuit... où le nègre à cheveux blancs avait aveuglé le Maître d'école. C'était la première chose qu'il n'ait pas volé, c'est vrai... mais enfin... tonnerre! ça m'a remué. Et M. Rodolphe, quelle figure! lui qui avait l'air si bon enfant, il m'a fait peur dans ce moment-là.

— Bien, bien... Après?

— Vous m'avez donc dit : « Bonjour, Chourineur. — Bonjour, monsieur Murph. Vous voilà donc debout?... tant mieux, tonnerre!... tant mieux. Et M. Rodolphe? — Il a été obligé de partir quelques jours après l'affaire de l'allée des Veuves, et il vous a oublié, mon garçon. — Eh bien, monsieur Murph! que je vous réponds, si M. Rodolphe m'a oublié, vrai... ça me fait de la peine. »

— Je voulais dire, mon brave, qu'il avait oublié de récompenser vos services; mais il en gardera toujours le souvenir.

— Aussi, M. Murph, ces paroles-là m'ont ragaillardi tout de suite... Tonnerre! moi, je ne l'oublierai pas, allez!... Il m'a dit que j'avais du cœur et de l'honneur... enfin, suffit.

— Malheureusement, mon garçon, monseigneur est parti sans laisser d'ordre à votre sujet; moi, je ne possède rien que ce que me donne monseigneur : je ne puis reconnaître comme je le voudrais... tout ce que je vous dois pour ma part.

— Allons donc! monsieur Murph, vous plaisantez.

— Mais pourquoi diable, aussi, n'êtes-vous pas revenu à l'allée des Veuves après cette nuit fatale? Monseigneur ne serait pas parti sans songer à vous.

— Dame... M. Rodolphe ne m'a pas fait demander. J'ai cru qu'il n'avait plus besoin de moi.

— Mais vous deviez bien penser qu'il avait au moins besoin de vous témoigner sa reconnaissance.

— Puisque vous m'avez dit que M. Rodolphe ne m'avait pas oublié, monsieur Murph!

— Allons, bien; allons, n'en parlons plus. Seulement j'ai eu beaucoup de peine à vous trouver... Vous n'allez donc plus chez l'ogresse?

— Non.

— Pourquoi cela?

— C'est des idées à moi... des bêtises.

— A la bonne heure; mais revenons à ce que vous me disiez.

— A quoi, monsieur Murph?

— Vous me disiez : « Je suis content de vous avoir rencontré; et encore, content... peut-être. »

— M'y voilà, monsieur Murph. Hier, en venant à mon train de bois, vous m'avez dit : « Mon garçon, je ne suis pas riche, mais je puis vous faire avoir une place où vous aurez moins de mal que sur le port, et où vous gagnerez quatre francs par jour. » Quatre francs par jour... vive la charte! Je n'y pouvais croire : paye d'adjudant-sous-officier! Je vous réponds : « Ça me va, monsieur Murph. — Mais, que vous me dites, il ne faudra pas que vous soyez fait comme un gueux, car ça effrayerait les bourgeois où je vous mène. » Je vous réponds : « Je n'ai pas de quoi me faire autrement. » Vous me dites : « Venez au Temple. » Je vous suis; je choisis ce qu'il y a de plus flambant chez la mère Hubart, vous m'avancez de quoi payer, et, en un quart d'heure, je suis ficelé comme un propriétaire ou comme un dentiste. Vous me donnez rendez-vous pour ce matin à la porte Saint-Denis, au point du jour; je vous y trouve avec votre carriole, et nous voici.

— Eh bien! qu'y a-t-il à regretter pour vous dans tout cela?

— Il y a... que, d'être bien mis, voyez-vous, monsieur Murph, ça gâte, et que, quand je reprendrai mon vieux bourgeron et mes guenilles, ça me fera un effet. Et puis... gagner quatre francs par jour, moi qui n'en gagnais que deux... et ça tout d'un coup... ça me fait l'effet d'être trop beau, et de ne pouvoir pas durer; et j'aimerais mieux coucher toute ma vie sur la méchante paillasse de mon garni, que de coucher cinq ou six nuits dans un bon lit. Voilà mon caractère.

— Cela ne manque pas de raison. Mais il vaudrait mieux toujours coucher dans un bon lit.

— C'est clair, il vaut mieux avoir du pain tout son soûl que de crever de faim. Ah çà! c'est donc une boucherie ici? dit le Chourineur en prêtant l'oreille aux coups de couperet du garçon, et en entrevoyant des quartiers de bœuf à travers les rideaux.

— Oui, mon brave; elle appartient à un de mes amis. Pendant que mon cheval souffle, voulez-vous la visiter?

— Ma foi, oui; ça me rappelle ma jeunesse... si ce n'est que j'avais Montfaucon pour abattoir et de vieilles rosses pour bétail. C'est drôle! si j'avais eu de quoi, c'est un état que j'aurais tout de même bien aimé, que celui de boucher! S'en aller sur un bon bidet acheter des bestiaux dans les foires, revenir chez soi au coin de son feu, se chauffer si l'on a froid, se sécher si l'on est mouillé, trouver là sa ménagère, une bonne grosse maman fraîche et réjouie, avec une tapée d'enfants qui vous fouillent dans vos sacoches pour voir si vous leur rapportez quelque chose. Et puis le matin, dans l'abattoir, empoigner un bœuf par les cornes... quand il est méchant surtout, nom de nom!... il faut qu'il soit méchant... le mettre à l'anneau, l'abattre, le dépecer, le parer... Tonnerre! ça aurait été mon ambition, comme à la Goualeuse de manger du sucre d'orge quand elle était petite... A propos de cette pauvre fille, monsieur Murph... on ne la voyant plus revenir chez l'ogresse, je me suis bien douté que M. Rodolphe l'avait tirée de là. Tenez, ça, c'est une bonne action, monsieur Murph. Pauvre fille! ça ne demandait pas à mal faire .. C'était si jeune! Et plus tard... l'habitude... Enfin M. Rodolphe a bien fait.

— Je suis de votre avis. Mais voulez-vous venir visiter la boutique, en attendant que notre cheval ait soufflé?

Le Chourineur et Murph entrèrent dans la boutique, puis ils allèrent voir l'étable, où étaient renfermés trois bœufs magnifiques et une vingtaine de moutons; puis l'écurie, la remise, la tuerie, les greniers et les dépendances de cette maison, tenue avec un soin, une propreté, qui annonçaient l'ordre et l'aisance.

Lorsqu'ils eurent tout vu, sauf l'étage supérieur :

— Avouez, dit Murph, que mon ami est un gaillard bien heureux. Cette maison et ce fonds sont à lui; sans compter un milliers d'écus roulants pour son commerce. Avec cela, trente-huit ans, fort comme un taureau, d'une santé de fer, le goût de son état. Le brave et honnête garçon que vous avez vu en bas le remplace avec beaucoup d'intelligence, quand il va en foire acheter des bestiaux. Encore une fois, n'est-il pas bien heureux, mon ami?

— Ah! dame, oui, monsieur Murph. Mais que voulez-vous? il y a des heureux et des malheureux; quand je pense que je vas gagner quatre francs par jour, et qu'il y en a qui ne gagnent que moitié, ou moins...

— Voulez-vous monter voir le reste de la maison?

— Volontiers, monsieur Murph.

— Justement le bourgeois qui doit vous employer est là-haut.

— Le bourgeois qui doit m'employer?

— Oui.

— Tiens, pourquoi donc que vous ne me l'avez pas dit plus tôt?

— Je vous expliquerai cela plus tard.

— Un moment, dit le Chourineur d'un air triste et embarrassé, en arrêtant Murph par le bras; écoutez, je dois vous dire une chose... que M. Rodolphe ne vous a peut-être pas dite... mais que je ne dois pas cacher au bourgeois qui veut m'employer... parce que, si cela le dégoûte, autant que ce soit tout de suite qu'après.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire...

— Eh bien?

— Que je suis repris de justice... que j'ai été au bagne... dit le Chourineur d'une voix sourde.

— Ah! fit Murph.

— Mais je n'ai jamais fait de tort à personne! s'écria le Chourineur, et je crèverais plutôt de faim que de voler... Mais j'ai fait pis que voler, ajouta le Chourineur en baissant la tête, j'ai tué... par colère... Enfin, ce n'est pas tout ça, reprit-il après un moment de silence, les bourgeois ne veulent jamais employer un forçat; ils ont raison, c'est pas là qu'on couronne des rosières. C'est ce qui m'a toujours empêché de trouver de l'ouvrage ailleurs que sur les ports, à débarder des trains de bois; car j'ai toujours dit, en me présentant pour travailler : Voici, voilà... en voulez-vous? n'en voulez-vous pas? J'aime mieux être refusé tout de suite que découvert plus tard... C'est pour vous dire que je vais tout dégoiser au bourgeois. Vous le connaissez : s'il doit me refuser, évitez-moi ça en me le disant, et je vais tourner les talons.

— Venez toujours, dit Murph.

Le Chourineur suivit Murph; ils montèrent un escalier : une porte s'ouvrit, tous deux se trouvèrent en présence de Rodolphe.

— Mon bon Murph... laisse-nous, dit Rodolphe.

CHAPITRE II.

Récompense.

— Vive la charte! je suis crânement content de vous retrouver, monsieur Rodolphe, ou plutôt monseigneur, s'écria le Chourineur.

Il éprouvait une véritable joie à revoir Rodolphe; car les cœurs généreux s'attachent autant par les services qu'ils rendent que par ceux qu'ils reçoivent.

— Bonjour, mon garçon; je suis aussi ravi de vous voir.

— Farceur de M. Murph! qui disait que vous étiez parti. Mais tenez, monseigneur...

— Appelez-moi monsieur Rodolphe, j'aime mieux ça.

— Eh bien, monsieur Rodolphe! pardon de n'avoir pas été vous revoir après la nuit du Maître d'école... Je sens maintenant que j'ai fait une impolitesse; mais enfin, vous ne m'en voudrez pas, n'est-ce pas?

— Je vous la pardonne, dit Rodolphe en souriant.

Puis il ajouta :

— Murph vous a fait voir cette maison?

— Oui, monsieur Rodolphe; belle habitation, belle boutique; c'est cossu, soigné. A propos de cossu, c'est moi qui vas l'être, monsieur Rodolphe : quatre francs par jour, que M. Murph me fait gagner... quatre francs!

— J'ai mieux que cela à vous proposer, mon garçon.

— Oh! mieux... sans vous commander, c'est difficile. Quatre francs par jour!

— J'ai mieux à vous proposer, vous dis-je : car cette maison, ce qu'elle contient, cette boutique et mille écus que voici dans ce portefeuille, tout cela vous appartient.

Le Chourineur sourit d'un air stupide, aplatit son castor à longs poils entre ses deux genoux, qu'il serrait convulsivement, et ne comprit pas ce que Rodolphe lui disait, quoique ses paroles fussent très-claires.

Celui-ci reprit avec bonté :

— Je conçois votre surprise; mais, je vous le répète, cette maison et cet argent sont à vous, sont votre propriété.

Le Chourineur devint pourpre, passa sa main calleuse sur son front baigné de sueur, et balbutia d'une voix altérée :

— Oh! c'est-à-dire... c'est-à-dire... ma propriété...

— Oui, votre propriété, puisque je vous donne tout cela. Comprenez-vous! je vous le donne, à vous...

Le Chourineur s'agita sur sa chaise, se gratta la tête, toussa, baissa les yeux et ne répondit pas. Il sentait le fil de ses idées lui échapper. Il entendait parfaitement ce que lui disait Rodolphe, et c'est justement pour cela qu'il ne pouvait croire à ce qu'il entendait. Entre la misère profonde, la dégradation où il avait toujours vécu, et la position que lui assurait Rodolphe, il y avait un abîme que le service qu'il avait rendu à Rodolphe ne comblait même pas.

Ne hâtant pas le moment où son protégé ouvrirait enfin les yeux à la réalité, Rodolphe jouissait avec délices de cette stupeur, de cet étourdissement du bonheur.

Il voyait, avec un mélange de joie et d'amertume indicibles, que chez certains hommes, l'habitude de la souffrance et du malheur est telle, que leur raison se refuse à admettre la possibilité d'un avenir qui serait, pour un grand nombre, une existence très-peu enviable.

— Certes, pensait-il, si l'homme a jamais, à l'instar de Prométhée, ravi quelque rayon de la divinité, c'est dans ces moments où il fait (qu'on pardonne ce blasphème!) ce que la Providence devrait faire de temps à autre pour l'édification du monde : prouver aux bons et aux méchants qu'il y a récompense pour les uns, punition pour les autres.

Après avoir encore un peu joui du bienheureux hébétement du Chourineur, Rodolphe continua :

— Ce que je vous donne vous semble donc bien au delà de vos espérances?

— Monseigneur! dit le Chourineur en se levant brusquement, vous me proposez cette maison et beaucoup d'argent... pour me tenter; mais je ne peux pas.

— Vous ne pouvez pas, quoi? dit Rodolphe avec étonnement.

Le visage du Chourineur s'anima, sa honte cessa; il dit d'une voix ferme :

— Ce n'est pas pour m'engager à voler, que vous m'offrez tant d'argent, je le sais bien. D'ailleurs, je n'ai jamais volé de ma vie... C'est peut-être pour tuer... mais j'ai bien assez du rêve du sergent! ajouta le Chourineur d'une voix sombre.

— Ah! les malheureux! s'écria Rodolphe avec amertume. La compassion qu'on leur témoigne est-elle donc rare à ce point qu'ils ne peuvent s'expliquer la libéralité que par le crime?

Puis, s'adressant au Chourineur, il lui dit d'un ton plein de douceur :

— Vous me jugez mal... vous vous trompez, je n'exigerai rien de vous que d'honorable. Ce que je vous donne, je vous le donne parce que vous le méritez.

— Moi! s'écria le Chourineur, dont les ébahissements recommencèrent, je le mérite, et comment?

— Je vais vous le dire : sans notions du bien et du mal, abandonné à vos instincts sauvages, renfermé pendant quinze ans au bagne avec les plus affreux scélérats, pressé par la misère et par la faim, forcé, par votre flétrissure et par la réprobation des honnêtes gens, à continuer à fréquenter la lie des malfaiteurs, non-seulement vous êtes resté probe, mais le remords de votre crime a survécu à l'expiation que la justice humaine vous avait imposée.

Ce langage simple et noble fut une nouvelle source d'étonnement pour le Chourineur. Il regardait Rodolphe avec un respect mêlé de crainte et de reconnaissance. Mais il ne pouvait encore se rendre à l'évidence.

— Comment, monsieur Rodolphe, parce que vous m'avez battu, parce que, vous croyant ouvrier comme moi, puisque vous parliez argot comme père et mère, je vous ai raconté ma vie entre deux verres de vin, et qu'après ça je vous ai empêché de vous noyer... Vous, comment? Enfin, moi... une maison... de l'argent... moi comme un bourgeois... Tenez, monsieur Rodolphe, encore une fois, c'est pas possible.

— Me croyant un des vôtres, vous m'avez raconté votre vie naturellement et sans feinte, sans cacher ce qu'il y avait eu de coupable ou de généreux. Je vous ai jugé... bien jugé, et il me plaît de vous récompenser.

— Mais, monsieur Rodolphe, ça ne se peut pas. Non, enfin, il y a de pauvres ouvriers qui toute leur vie ont été honnêtes, et qui...

— Je le sais, et j'ai peut-être fait pour plusieurs de ceux-là plus que je ne fais pour vous. Mais, si l'homme qui vit honnête au milieu des gens honnêtes, encouragé par leur estime, mérite intérêt et appui, celui qui, malgré l'éloignement des gens de bien, reste honnête au milieu des plus abominables scélérats de la terre, celui-là aussi mérite intérêt et appui. D'ailleurs, ce n'est pas tout : vous m'avez sauvé la vie, vous l'avez aussi sauvée à Murph, mon ami le plus cher. Ce que je fais pour vous m'est donc autant dicté par la reconnaissance personnelle que par le désir de retirer de la fange une bonne et forte nature qui s'est égarée, mais non perdue... Et ce n'est pas tout.

— Qu'est-ce donc que j'ai encore fait, monsieur Rodolphe?

Rodolphe lui prit cordialement la main et lui dit :

— Rempli de commisération pour le malheur d'un homme qui auparavant avait voulu vous tuer, vous lui avez offert votre appui; vous lui avez même donné asile dans votre pauvre demeure, impasse Notre-Dame, n° 9.

— Vous saviez où je demeurais, monsieur Rodolphe?

— Parce que vous oubliez les services que vous m'avez rendus, je ne les oublie pas, moi. Lorsque vous avez quitté ma maison, on vous a suivi; on vous a vu rentrer chez vous avec le Maître d'école.

— Mais M. Murph m'avait dit que vous ne saviez pas où je demeurais, monsieur Rodolphe.

— Je voulais tenter sur vous une dernière épreuve, je voulais savoir si vous aviez le désintéressement de la générosité. En effet, après votre généreuse action, vous êtes retourné à vos rudes labeurs de chaque jour, ne demandant rien, n'espérant rien, n'ayant pas même un mot d'amertume pour blâmer l'apparente ingratitude avec laquelle je méconnaissais vos services; et, quand hier Murph vous a proposé une occupation un peu mieux rétribuée que votre travail habituel, vous avez accepté avec joie, avec reconnaissance!

— Écoutez donc, monsieur Rodolphe, pour ce qui est de ça, quatre francs par jour sont toujours quatre francs par jour. Quant au service que je vous ai rendu, c'est plutôt moi qui vous en remercie.

— Comment cela?

— Oui, oui, monsieur Rodolphe, ajouta-t-il d'un air triste, il m'est encore revenu des choses... car, depuis que je vous connais et que vous m'avez dit ces deux mots : Tu as encore du COEUR et de l'HONNEUR, c'est étonnant comme je réfléchis. C'est tout de même drôle que deux mots, deux seuls mots, produisent ça. Mais, au fait, semez deux petits grains de blé de rien du tout dans la terre, et il va pousser de grands épis.

Cette comparaison juste, presque poétique, frappa Rodolphe. En effet, deux mots, mais deux mots puissants et magiques pour ceux qui les comprennent, avaient presque subitement développé dans cette nature énergique les bons et généreux instincts qui existaient en germe.

— Voyez-vous, monseigneur, reprit le Chourineur, j'ai sauvé M. Rodolphe et un peu M. Murph, c'est vrai, mais j'en sauverais des centaines, des milliers, que ça ne rendrait pas la vie à ceux...

Et le Chourineur baissa la tête d'un air sombre.

— Ce remords est salutaire, mais une bonne action est toujours comptée.

— Et puis, dans ce que vous avez dit au Maître d'école sur les meurtriers, monsieur Rodolphe, il y avait des choses qui pouvaient m'aller, en bien comme en mal.

Voulant rompre le cours des pensées du Chourineur, Rodolphe lui dit :

— C'est vous qui avez placé le Maître d'école à Saint-Mandé?

— Oui, monsieur Rodolphe... Il m'avait fait changer ses billets pour de l'or et acheter une ceinture que je lui ai cousue sur lui... Nous avons mis son quibus là-dedans, et bon voyage! Il est en pension pour trente sous par jour, chez de bien bonnes gens à qui ça fait une petite douceur.

— Il faudra que vous me rendiez encore un service, mon garçon.

— Parlez, monsieur Rodolphe.

— Dans quelques jours vous irez le trouver... avec ce papier : c'est le titre d'une place à perpétuité aux Bons-Pauvres. Il donnera quatre mille cinq cents francs, et il sera admis pour sa vie à la présentation de ce titre : c'est convenu, tout arrangé. J'ai réfléchi que cela vaudrait mieux. Il s'assurera ainsi un abri et du pain pour le restant de ses jours, et il n'aura qu'à songer au repentir. Je regrette même de ne lui avoir pas de suite donné cette entrée, au lieu d'une somme qui peut être dissipée ou volée; mais il m'inspirait une telle horreur que je vous lais avant tout être délivré de sa présence. Vous lui ferez donc cette offre, et vous le conduirez à l'hospice. Si par hasard il refuse, nous verrons à agir autrement. Il est donc convenu que vous irez le trouver?

— Ce serait avec plaisir, monsieur Rodolphe, que je vous rendrais ce

service, comme vous dites, mais je ne sais pas si je serai libre. M. Murph m'a engagé avec un bourgeois pour quatre francs par jour.

Rodolphe regarda le Chourineur avec étonnement.

— Comment! Et votre boutique? et votre maison?

— Voyons, monsieur Rodolphe, ne vous moquez pas d'un pauvre diable. Vous vous êtes déjà assez amusé à m'éprouver, comme vous dites. Votre maison et votre boutique, c'est une chanson sur le même air. Vous vous êtes dit: Voyons donc si cet animal de Chourineur sera assez coq d'Inde pour se figurer que... Assez, assez, monsieur Rodolphe. Vous êtes un jovial... fini!

— Comment! tout à l'heure ne vous ai-je pas expliqué...

— Pour donner de la couleur à la chose... connu... et, foi d'homme, j'y avais un brin mordu. Fallait-il être buse!

— Mais, mon garçon, vous êtes fou!

— Non, non, monseigneur. Tenez, parlez-moi de M. Murph. Quoique ça soit déjà crânement étonnant, quatre francs par jour, à la rigueur ça se conçoit; mais une maison, une boutique, de l'argent en masse, quelle farce! Tonnerre, quelle farce!

Et il se mit à rire d'un gros rire bruyant et sincère.

— Mais, encore une fois...

- Ecoutez, monseigneur, franchement vous m'avez d'abord un petit peu mis dedans; c'est quand je me suis dit: M. Rodolphe est un gaillard comme il n'y en a pas beaucoup, il a peut-être quelque chose à envoyer chercher chez le *boulanger*, il me donne la commission, et il veut me graisser la patte pour que je ne craigne pas le roussi. Mais après ça j'ai réfléchi que j'avais tort de penser ça de vous, et c'est là où j'ai vu que vous me montiez une farce; car si j'étais assez Job pour croire que vous me donnez toute une fortune pour rien de rien, c'est pour le coup, monseigneur, que vous diriez: Pauvre Chourineur, va! tu me fais de la peine... tu es donc malade?

Rodolphe commençait à être assez embarrassé de convaincre le Chourineur. Il lui dit d'un ton grave et imposant, presque sévère:

— Je ne plaisante jamais avec la reconnaissance et l'intérêt que m'inspire une noble conduite... Je vous l'ai dit, cette maison et cet argent sont à vous, c'est moi qui vous les donne. Et, puisque vous hésitez à me croire, puisque vous me forcez de vous faire un serment, je vous jure sur l'honneur que tout ceci vous appartient, et que je vous le donne pour les raisons que je vous ai dites.

A cet accent ferme, digne; à l'expression sérieuse des traits de Rodolphe, le Chourineur ne douta plus de la vérité. Pendant quelques moments il le regarda en silence, puis il lui dit sans emphase et d'une voix profondément émue:

— Je vous crois, monseigneur, et je vous remercie bien. Un pauvre homme comme moi ne sait pas faire de phrases. Encore une fois, tenez, je vous remercie bien. Tout ce que je peux vous dire, voyez-vous, c'est que je ne refuserai jamais un secours aux malheureux, parce que la faim et la misère, c'est des ogresses dans le genre de celles qui ont embauché cette pauvre Goualeuse, et qu'une fois dans l'égout, tout le monde n'a pas la poigne assez forte pour s'en retirer.

— Vous ne pouviez mieux me remercier, mon garçon... vous me comprenez. Vous trouverez dans ce secrétaire les titres de cette propriété, acquise pour vous au nom de M. Francœur.

— M. Francœur?

— Vous n'avez pas de nom, je vous donne celui-là. Il est d'un bon présage. Vous l'honorerez, j'en suis sûr.

— Monseigneur, je vous le promets.

— Courage, mon garçon! Vous pouvez m'aider dans une bonne œuvre.

— Moi, monseigneur.

— Vous; aux yeux du monde vous serez un vivant et salutaire exemple. L'heureuse position que la Providence vous fait prouvera que les gens tombés bien bas peuvent encore se relever et beaucoup espérer lorsqu'ils se repentent et qu'ils conservent pures quelques saillantes qualités. En vous voyant heureux, parce qu'après avoir commis une criminelle action, expiée par une punition terrible, vous êtes resté probe, courageux, désintéressé, ceux qui auront failli tâcheront de devenir meilleurs. Je veux qu'on n'ignore rien de votre passé. Tôt ou tard on le connaîtrait; il vaut mieux aller au-devant d'une révélation. Tout à l'heure donc j'irai trouver avec vous le maire de cette commune; je me suis informé de lui; c'est un homme digne de concourir à mon œuvre. Je me nommerai et je serai votre caution; et, pour établir dès à présent des relations honorables entre vous et les deux personnes qui représentent moralement la société de cette ville, j'assurerai pendant deux ans une somme mensuelle de mille francs destinée aux pauvres; chaque mois je vous enverrai cette somme, dont l'emploi sera réglé par vous, par le maire et par le curé. Si l'un d'eux conservait les moindres scrupules à se mettre en rapport avec vous, ce scrupule s'effacerait devant les exigences de la charité. Ces relations une fois assurées, il dépendra de vous de mériter l'estime de ces gens recommandables, et vous n'y manquerez pas.

— Monseigneur, je vous comprends. Ce n'est pas moi, le Chourineur, à qui vous faites tout ce bien, c'est aux malheureux qui, comme moi, se sont trouvés dans la peine, dans le crime et qui en sont sortis, comme vous dites, avec du cœur et de l'honneur. Sauf votre respect, c'est comme dans l'armée: quand tout un bataillon a donné à mort, on ne peut pas décorer tout le monde, il n'y a que quatre croix pour cinq cents braves; mais ceux qui n'ont pas l'étoile se disent: Bon, je l'aurai une autre fois, et l'autre fois ils chargent plus à mort encore.

Rodolphe écoutait son protégé avec bonheur. En rendant à cet homme l'estime de soi, en le relevant à ses propres yeux, en lui donnant pour ainsi dire la conscience de sa valeur, il avait presque instantanément développé dans son cœur et dans son esprit des réflexions remplies de sens, d'honorabilité, on dirait presque de délicatesse.

— Ce que vous me dites là, Francœur, reprit Rodolphe, est une nouvelle manière de me prouver votre reconnaissance, je vous en sais gré.

— Tant mieux, monseigneur, car je serais bien embarrassé de vous la prouver autrement.

— Maintenant allons visiter votre maison; mon vieux Murph s'est donné ce plaisir, et je veux l'avoir aussi.

Rodolphe et le Chourineur descendirent.

Au moment où ils entraient dans la cour, le garçon, s'adressant au Chourineur, lui dit respectueusement:

— Puisque c'est vous qui êtes le bourgeois, monsieur Francœur, je viens vous dire que la pratique donne. Il n'y a plus de côtelettes ni de gigots, et il faudrait saigner un ou deux moutons tout de suite.

— Parbleu! dit Rodolphe au Chourineur, voici une belle occasion d'exercer votre talent... et je veux en avoir l'étrenne... le grand air m'a donné de l'appétit, et je goûterai de vos côtelettes, bien qu'un peu dures, je le crains.

— Vous êtes bien bon, monsieur Rodolphe, dit le Chourineur d'un air joyeux; vous me flattez; je vas faire de mon mieux.

— Faut-il mener deux moutons à la tuerie, bourgeois? dit le garçon.

— Oui, et apporte un couteau bien aiguisé, pas trop fin de tranchant, et fort de dos.

— J'ai votre affaire, bourgeois, soyez tranquille... c'est à se raser avec. Tenez.

— Tonnerre! monsieur Rodolphe, dit le Chourineur en ôtant sa redingote avec empressement et en relevant les manches de sa chemise qui laissaient voir ses bras d'athlète. Ça me rappelle ma jeunesse et l'abattoir; vous allez voir comme je taille là-dedans... Nom de nom, je voudrais déjà y être! Ton couteau, garçon, ton couteau! C'est ça... tu t'y entends. Voilà une lame! Qui est-ce qui en veut?... Tonnerre! avec un chourin comme ça je mangerais un taureau furieux.

Et le Chourineur brandit le couteau. Ses yeux commençaient à s'injecter de sang; la bête reprenait le dessus; l'instinct, l'appétit sanguinaire reparaissait dans toute son effrayante énergie.

La tuerie était dans la cour.

C'était une pièce voûtée, sombre, dallée de pierres, et éclairée de haut par une étroite ouverture.

Le garçon conduisit un des moutons jusqu'à la porte.

— Faut-il le passer à l'anneau, bourgeois?

— L'attacher, tonnerre!... Et ces genoux-là! Sois tranquille, je le serrerai là-dedans comme dans un étau. Donne-moi la bête, et retourne à la boutique.

Le garçon rentra.

Rodolphe resta seul avec le Chourineur; il l'examinait avec intention, presque avec anxiété.

— Voyons, à l'ouvrage! lui dit-il.

— Et ça ne sera pas long, tonnerre! Vous allez voir si je manie le couteau. Les mains me brûlent, ça me bourdonne aux oreilles... les tempes me battent comme quand j'allais y voir rouge... Avance ici, toi... eh! Madelon, que je te chourine à mort!

Et, les yeux brillants d'un éclat sauvage, ne s'apercevant plus de la présence de Rodolphe, il souleva la brebis sans efforts, et d'un bond il l'emporta dans la tuerie avec une joie féroce.

On eût dit d'un loup se sauvant dans sa tanière avec sa proie.

Rodolphe le suivit, s'appuya sur un des ais de la porte qu'il ferma.

La tuerie était sombre; un vif rayon de lumière, tombant d'aplomb, éclairait à la Rembrandt la rude figure du Chourineur, ses cheveux blond pâle et ses favoris roux. Courbé en deux, tenant aux dents un long couteau qui brillait dans le clair-obscur, il attirait la brebis entre ses genoux. Lorsqu'il l'y eut assujettie, il la prit par la tête, lui fit tendre le cou et l'égorgea.

Au moment où la brebis sentit la lame, elle poussa un petit bêlement doux, plaintif, tourna son regard mourant vers le Chourineur, et deux jets de sang frappèrent le tueur au visage.

Ce cri, ce regard, ce sang dont il dégouttait, causèrent une épouvantable impression à cet homme. Son couteau lui tomba des mains, sa figure devint livide, contractée, effrayante sous le sang qui la couvrait; ses yeux s'arrondirent, ses cheveux se hérissèrent; puis, reculant tout à coup avec horreur, il s'écria d'une voix étouffée:

— Oh! le sergent! le sergent!

Rodolphe courut à lui.

. . . . . .

— Reviens à toi, mon garçon.

— Là... là... le sergent... répéta le Chourineur en se reculant pas à pas, l'œil fixe, hagard, et montrant du doigt quelque fantôme invisible. Puis, poussant un cri effroyable, comme si le spectre l'eût touché, il se précipita au fond de la tuerie, dans l'endroit le plus noir, et là, se jetant la face, la poitrine, les bras contre le mur, comme s'il eût voulu le ren-

verser pour échapper à une horrible vision, il répétait encore d'une voix sourde et convulsive :

— Oh ! le sergent !... le sergent !... le sergent !...

CHAPITRE III.

Le départ.

Grâce aux soins de Murph et de Rodolphe, qui calmèrent à grand'peine son agitation, le Chourineur revint complétement à lui après une longue crise.

Il se trouvait seul avec Rodolphe dans une des pièces du premier étage de la boucherie.

— Monseigneur, dit-il avec abattement, vous avez été bien bon pour moi... mais tenez, voyez-vous, j'aimerais mieux être mille fois plus malheureux encore que je ne l'ai été que d'accepter l'état que vous me proposez...

— Réfléchissez... pourtant.

— Tenez, monseigneur... quand j'ai entendu le cri de cette pauvre bête qui ne se défendait pas... quand j'ai senti son sang me sauter à la figure... un sang chaud... qui avait l'air d'être en vie... Oh ! vous ne savez pas ce que c'est... alors, j'ai revu mon rêve... le sergent... et ces pauvres jeunes soldats que je chourinais... qui ne se défendaient pas, et qui en mourant me regardaient d'un air si doux... si doux... qu'ils avaient l'air de me plaindre !... Oh ! monseigneur ! c'est à devenir fou !...

Et le malheureux cacha sa tête dans ses mains avec un mouvement convulsif.

— Allons, calmez-vous.

— Excusez-moi, monseigneur, mais maintenant la vue du sang... d'un couteau... je ne pourrais la supporter... A chaque instant ça réveillerait mes rêves que je commençais à oublier... Avoir tous les jours les mains ou les pieds dans le sang... égorger de pauvres bêtes... qui ne se défendent pas... oh ! non, non, je ne pourrais pas... J'aimerais mieux être aveugle, comme le Maître d'école, que d'être réduit à ce métier.

Il est impossible de peindre l'énergie du geste, de l'accent, de la physionomie du Chourineur en s'exprimant ainsi.

Rodolphe se sentait profondément ému. Il était satisfait de l'horrible impression que la vue du sang avait causée à son protégé.

Un moment chez le Chourineur, la bête sauvage, l'instinct sanguinaire avait vaincu l'homme ; mais le remords avait vaincu l'instinct. Cela était beau, cela était un grand enseignement.

Il faut le dire à la louange de Rodolphe, il n'avait pas désespéré de ce mouvement. Sa volonté, non le hasard, avait amené la scène de la tuerie.

— Pardonnez-moi, monseigneur, dit timidement le Chourineur, je récompense bien mal vos bontés pour moi... mais...

— Loin de là... vous comblez mes vœux... Pourtant, je l'avoue, je n'étais pas certain de trouver chez vous cette sainte exaltation du remords.

— Comment, monseigneur ?

— Ecoutez, dit Rodolphe, voici quelle avait été ma pensée : j'avais choisi pour vous l'état de boucher, parce que vos goûts, vos instincts vous y portaient...

— Hélas ! monseigneur, c'est vrai... Sans ce que vous savez, ça aurait été mon bonheur... je le disais encore tantôt à M. Murph.

— Je le savais... aussi, mon pauvre Francœur, le bien nommé, si vous aviez accepté l'offre que je vous faisais... et vous le pouviez sans perdre de mon estime, tous ce qui est ici vous appartenait, je payais une dette sacrée... je vous retirais d'une position pénible, je constituais en vous un bon et frappant et salutaire exemple... et je continuais de m'intéresser à votre avenir. Si, au contraire, la vue du sang que vous vous apprêtiez à verser machinalement vous rappelait votre crime ; si un soulèvement involontaire me prouvait que le remords veillait toujours au fond de votre âme, mes vues pour vous changeaient ; car l'état que je vous offrais devenait un supplice de chaque jour...

— Oh ! c'est bien vrai, monsieur Rodolphe, un supplice horrible.

— Maintenant voici ce que je vous propose ; vous accepterez, je le crois, car j'ai agi d'après cette certitude. Une personne qui possède beaucoup de propriétés en Algérie m'a cédé pour vous (il n'y a plus du moins qu'à signer l'acte) une vaste ferme destinée à l'élève des bestiaux. Les terres qui en dépendent sont très-fertiles et en pleine exploitation ; mais, je ne vous le cache pas, connaissant votre courage et le besoin où vous êtes de l'exercer, j'ai conditionnellement acquis ces biens, quoiqu'ils fussent situés sur les limites de l'Atlas, c'est-à-dire aux avant-postes, et exposés à de fréquentes attaques des Arabes... il faut être là au moins autant soldat que cultivateur ; c'est à la fois une redoute et une métairie. L'homme qui fait valoir cette habitation en l'absence du propriétaire vous mettrait au fait de tout ; il est, dit-on, honnête et dévoué ; vous le garderiez auprès de vous tant qu'il vous serait nécessaire. Une fois établi là, non-seulement vous pourriez augmenter votre aisance par le travail et par l'intelligence, mais rendre de vrais services au pays par votre courage. Les colons se forment en milice. L'étendue de votre propriété, le nombre des tenanciers qui en dépendent vous rendraient le chef d'une troupe armée assez considérable. Disciplinée, électrisée par votre bravoure, elle pourrait être d'une extrême utilité pour protéger les propriétés éparses dans la plaine. Je vous le répète, j'ai choisi cela malgré le danger, ou plutôt à cause du danger, parce que je voulais utiliser votre intrépidité naturelle ; parce que, tout en ayant expié, presque racheté un grand crime, votre réhabilitation sera plus noble, plus entière, plus héroïque, si elle s'achève au milieu des périls d'un pays indompté qu'au milieu des paisibles habitudes d'une petite ville. Si je ne vous ai pas d'abord offert cette position, c'est qu'il était plus que probable que l'autre vous satisferait ; et celle-ci est si aventureuse, que je ne voulais pas vous y exposer sans vous laisser ce choix... Il en est temps encore. si cet établissement ne vous convient pas, dites-le-moi franchement, nous chercherons autre chose... sinon demain tout sera signé ; je vous remettrai les titres de votre propriété... et vous irez à Alger avec une personne désignée par l'ancien propriétaire de la métairie pour vous mettre en possession des biens... Il vous sera dû deux années de fermage ; vous les toucherez en arrivant. La terre rapporte trois mille francs ; travaillez, améliorez, soyez actif, vigilant, et vous accroîtrez facilement votre bien-être et celui des colons que vous serez à même de secourir ; car, je n'en doute pas, vous vous montrerez toujours charitable, généreux ; vous vous rappellerez qu'être riche, c'est donner beaucoup... Quoique éloigné de vous, je ne vous perdrai pas de vue. Je n'oublierai jamais que moi et mon meilleur ami nous vous devons la vie. L'unique preuve d'attachement et de reconnaissance que je vous demande est d'apprendre assez vite à lire et à écrire pour pouvoir m'instruire régulièrement une fois par semaine de ce que vous faites, et vous adresser directement à moi si vous avez besoin de conseil ou d'appui. . . . . .

Il est inutile de peindre les transports et la joie du Chourineur. Son caractère et ses instincts sont assez connus du lecteur pour que l'on comprenne qu'aucune proposition ne pouvait lui convenir davantage. . . . . .

Le lendemain, en effet, le Chourineur partait pour Alger.

CHAPITRE IV.

Recherches.

La maison que possédait Rodolphe dans l'allée des Veuves n'était pas le lieu de sa résidence ordinaire. Il habitait un des plus grands hôtels du faubourg Saint-Germain, situé à l'extrémité de la rue Plumet.

Pour éviter les honneurs dus à son rang souverain, il avait gardé l'incognito depuis son arrivée à Paris, son chargé d'affaires près de la cour de France ayant annoncé que son maître rendrait les visites officielles indispensables sous les nom et titres de comte de Duren.

Grâce à cet usage, fréquent dans les cours du Nord, un prince voyage avec autant de liberté que d'agrément, et échappe aux ennuis d'une représentation gênante.

Malgré son transparent incognito, Rodolphe tenait, ainsi qu'il convenait, un grand état de maison. Nous introduirons le lecteur dans l'hôtel de la rue Plumet, le lendemain du départ du Chourineur pour l'Algérie.

Dix heures du matin venaient de sonner.

Au milieu d'une grande pièce située au rez-de-chaussée, et précédant le cabinet de travail de Rodolphe, Murph, assis devant un bureau, cachetait plusieurs dépêches.

Un huissier vêtu de noir, portant au cou une chaîne d'argent, ouvrit les deux battants de la porte du salon d'attente, et annonça :

— Son Excellence le baron de Graün !

Murph, sans se déranger de son occupation, salua le baron d'un geste à la fois cordial et familier.

— Monsieur le chargé d'affaires... dit-il en souriant, veuillez vous chauffer, je suis à vous dans l'instant.

— Sir Walter Murph, secrétaire intime de S. A. Sérénissime... j'attendrai vos ordres, répondit gaiement M. de Graun ; et il fit en plaisantant un profond et respectueux salut au digne squire.

Le baron avait cinquante ans environ, des cheveux gris, rares, légèrement poudrés et crêpés. Son menton, un peu saillant, disparaissait à demi dans une haute cravate de mousseline très-empesée et d'une blancheur éblouissante. Sa physionomie était remplie de finesse, sa tournure de distinction, et sous les verres de ses besicles d'or brillait un regard aussi malin que pénétrant. Quoiqu'il fût dix heures du matin, M. de Graün portait un habit noir : l'étiquette le voulait ainsi ; un ruban rayé de plusieurs couleurs tranchantes était noué à sa boutonnière. Il posa son chapeau sur un fauteuil, et s'approcha de la cheminée pendant que Murph continuait son travail.

— Son Altesse a sans doute veillé une partie de la nuit, mon cher Murph, car votre correspondance me paraît considérable.

— Monseigneur s'est couché ce matin à six heures. Il a écrit entre

autres une lettre de huit pages au grand maréchal, et il m'en a dicté une non moins longue pour le chef du conseil suprême.

— Attendrai-je le lever de S. A. pour lui faire part des renseignements que j'apporte?

— Non, mon cher baron... Monseigneur a ordonné qu'on ne l'éveillât pas avant deux ou trois heures de l'après-midi; il désire que vous fassiez partir ce matin ces dépêches par un courrier spécial, au lieu d'attendre à lundi. Vous me confierez les renseignements que vous avez recueillis, et j'en rendrai compte à monseigneur à son réveil : tels sont ses ordres.

— A merveille! S. A. sera, je crois, satisfaite de ce que j'ai à lui apprendre. Mais, mon cher Murph, j'espère que l'envoi de ce courrier n'est pas d'un mauvais augure. Les dernières dépêches que j'ai eu l'honneur de transmettre à S. A...

— Annonçaient que tout allait au mieux *là-bas*; et c'est justement parce que monseigneur tient à exprimer le plus tôt possible son contentement au chef du conseil suprême et au grand maréchal, qu'il désire que vous expédiiez ce courrier aujourd'hui même.

— Je reconnais là S. A... S'il s'agissait d'une réprimande, elle ne se hâterait pas ainsi ; du reste, il n'y a qu'une voix sur la ferme et habile administration de nos gouvernants par intérim. C'est tout simple, ajouta le baron en souriant; la montre était excellente et parfaitement réglée par notre maître, il ne s'agissait que de la monter ponctuellement pour que sa marche invariable et sûre continuât d'indiquer chaque jour l'emploi de chaque heure et de chacun. L'ordre dans le gouvernement produit toujours la confiance et la tranquillité chez le peuple; c'est ce qui m'explique les bonnes nouvelles que vous me donnez.

— Et ici, rien de nouveau, cher baron? rien n'a été ébruité?... Nos mystérieuses aventures...

— Sont complétement ignorées. Depuis l'arrivée de monseigneur à Paris, on s'est habitué à ne le voir que très-rarement chez le peu de personnes qu'il s'était fait présenter; on croit qu'il aime beaucoup la retraite, qu'il fait de fréquentes excursions dans les environs de Paris. S. A. s'est sagement débarrassée pour quelque temps du chambellan et de l'aide de camp qu'elle avait amenés d'Allemagne.

— Et qui nous eussent été des témoins fort incommodes.

— Ainsi, à l'exception de la comtesse Sarah Mac-Gregor, de son frère Tom Seyton de Halsbury, et de Karl, leur âme damnée, personne n'est instruit des déguisements de S. A.; or, ni la comtesse, ni son frère, ni Karl, n'ont d'intérêt à trahir ce secret.

— Ah! mon cher baron, dit Murph en souriant, quel malheur que cette maudite comtesse soit veuve maintenant!

— Ne s'était-elle pas mariée en 1827 ou en 1828?

— En 1827, peu de temps après la mort de cette malheureuse petite fille qui aurait maintenant seize ou dix-sept ans, et que monseigneur pleure encore chaque jour, sans en parler jamais.

— Regrets d'autant plus concevables que S. A. n'a pas eu d'enfant de son mariage.

— Aussi, tenez, mon cher baron, j'ai bien deviné qu'à part la pitié qu'inspire la pauvre Goualeuse, l'intérêt que monseigneur porte à cette malheureuse créature vient surtout de ce que la fille qu'il regrette si amèrement (tout en détestant la comtesse sa mère) aurait maintenant le même âge.

— Il est réellement fatal que cette Sarah, dont on devait se croire pour toujours délivré, se retrouve libre justement dix-huit mois après que S. A. a perdu le modèle des épouses après quelques années de mariage. La comtesse se croit, j'en suis certain, favorisée du sort par ce double veuvage.

— Et ses espérances insensées renaissent plus ardentes que jamais; pourtant elle sait que monseigneur a pour elle l'aversion la plus profonde, la plus méritée. N'a-t-elle pas été cause de... Ah! baron, dit Murph sans achever sa phrase, cette femme est funeste... Dieu veuille qu'elle ne nous amène pas d'autres malheurs!

— Que peut-on craindre d'elle, mon cher Murph? Autrefois elle a eu sur monseigneur l'influence que prend toujours une femme adroite et intrigante sur un jeune homme qui aime pour la première fois et qui se trouve surtout dans les circonstances que vous savez; mais cette influence a été détruite par la découverte des indignes manœuvres de cette créature, et surtout par le souvenir de l'événement épouvantable qu'elle a provoqué.

— Plus bas, mon cher de Graün, plus bas, dit Murph. Hélas! nous sommes dans ce mois sinistre, et nous approchons de cette date non moins sinistre, le 13 janvier; je crains toujours pour monseigneur ce terrible anniversaire.

— Pourtant, si une grande faute peut se faire pardonner par l'expiation, Son Altesse ne doit-elle pas être absoute?

— De grâce, mon cher de Graün, ne parlons pas de cela ; j'en serais attristé pour toute la journée.

— Je vous disais donc qu'à cette heure les visées de la comtesse Sarah sont absurdes, la mort de la pauvre petite fille dont vous parliez tout à l'heure a brisé le dernier lien qui pouvait encore attacher monseigneur à cette femme; elle est folle si elle persiste dans ses espérances.

— Oui! mais c'est une dangereuse folle. Son frère, vous le savez, partage ses ambitieuses et opiniâtres imaginations, quoique ce digne couple ait à cette heure autant de raisons de désespérer qu'il en avait d'espérer il y a dix-huit ans.

— Ah! que de malheurs a aussi causés dans ce temps-là l'infernal abbé Polidori par sa criminelle complaisance!

— A propos de ce misérable, on m'a dit qu'il était ici depuis un an ou deux, plongé sans doute dans une profonde misère, ou se livrant à quelque ténébreuse industrie.

— Quelle chute pour un homme de tant de savoir, de tant d'esprit, de tant d'intelligence!

— Mais aussi d'une si abominable perversité... Fasse le ciel qu'il ne rencontre pas la comtesse! L'union de ces deux mauvais esprits serait bien dangereuse.

— Encore une fois, mon cher Murph, l'intérêt même de la comtesse, si déraisonnable que soit son ambition, l'empêchera toujours de profiter du goût aventureux de monseigneur pour tenter quelque méchanceté action.

— Je l'espère comme vous; cependant le hasard a déjoué je ne sais quelle proposition, détestable sans doute, que cette femme voulait faire au Maître d'école, cet affreux scélérat qui, à cette heure, hors d'état de nuire à personne, vit ignoré, peut-être repentant, chez d'honnêtes paysans du village de Saint-Mandé. Hélas! j'en suis convaincu, c'était surtout pour me venger de cet assassin que monseigneur, en lui infligeant un châtiment terrible, risquait de se mettre dans une position très-grave.

— Grave! non, non, mon cher Murph; car enfin la question est celle-ci : un forçat évadé, un meurtrier reconnu, s'introduit chez vous et vous frappe d'un coup de poignard; vous pouvez le tuer par droit de légitime défense ou l'envoyer à l'échafaud; dans les deux cas ce scélérat est voué à la mort; maintenant, au lieu de le tuer ou de le jeter au bourreau, par un châtiment formidable mais mérité, vous mettez ce monstre hors d'état de nuire à la société. Qui vous accuserait ? La justice se portera-t-elle partie civile contre vous en faveur d'un pareil bandit ? Serez-vous condamnable pour avoir été moins loin que la loi ne vous permettait d'aller, pour avoir seulement privé de la vue celui que vous pouviez légalement tuer? Comment, pour défendre ma vie ou pour me venger d'un flagrant adultère, la société me reconnaît le droit de vie et de mort sur mon semblable, droit formidable, droit sans contrôle, sans appel, qui me constitue juge et bourreau, et je ne pourrais pas modifier à mon gré la peine capitale que j'aurais pu infliger impunément? et surtout... surtout lorsqu'il s'agit du brigand dont nous parlons? car la question est là. Je laisse de côté notre position de prince souverain de la Confédération germanique. Je sais qu'en droit cela ne signifie rien ; mais en fait il est des immunités forcées : d'ailleurs, supposez un tel procès soulevé contre monseigneur, que d'actions généreuses plaideraient pour lui! que d'aumônes, que de bienfaits alors révélés ! Encore une fois, dans les conditions où elle se présente, supposez cette cause étrange appelée devant un tribunal, que pensez-vous qu'il arrive?

— Monseigneur me l'a toujours dit : il accepterait l'accusation et ne profiterait en rien des immunités que sa position lui pourrait assurer. Mais qui ébruiterait ce malheureux événement ? Vous savez l'inébranlable discrétion de David et des quatre serviteurs hongrois de la maison de l'allée des Veuves. Le Chourineur, que monseigneur a comblé, n'a pas dit un mot de l'exécution du Maître d'école, de peur de se trouver compromis. Avant son départ pour Alger, il m'a juré de garder le silence à ce sujet. Quant au brigand lui-même, il sait qu'aller se plaindre c'est porter sa tête au bourreau.

— Enfin, ni monseigneur, ni vous, ni moi, ne parlerons, n'est-ce pas? Mon cher Murph, ce secret, pour être su de plusieurs personnes, n'en sera donc pas moins bien gardé. Au pis-aller, quelques contrariétés seules seraient à craindre; et encore de si nobles, de si grandes choses apparaîtraient au grand jour à propos de cette cause étrange, qu'une telle accusation, je le répète, serait un triomphe pour Son Altesse.

— Vous me rassurez complétement. Mais vous m'apportez, dites-vous, les renseignements obtenus à l'aide des lettres trouvées sur le Maître d'école et des déclarations faites par la Chouette pendant son séjour à l'hôpital, dont elle est sortie depuis quelques jours, bien guérie de sa fracture à la jambe.

— Voici ces renseignements, dit le baron en tirant un papier de sa poche. Ils sont relatifs aux recherches faites sur la naissance de la jeune fille appelée la Goualeuse, et sur le lieu de résidence actuelle de François-Germain, fils du Maître d'école.

— Voulez-vous me lire ces notes, mon cher de Graün? Je connais les intentions de monseigneur, je verrai si ces informations suffisent. Vous êtes toujours satisfait de votre agent?

— C'est un homme précieux, plein d'intelligence, d'adresse et de discrétion. Je suis même parfois obligé de modérer son zèle, car, vous le savez, Son Altesse se réserve certains éclaircissements.

— Et il ignore toujours la part que monseigneur a dans tout ceci?

— Absolument. Ma position diplomatique sert d'excellent prétexte aux investigations dont je me charge. M. Badinot (notre homme s'appelle ainsi) a beaucoup d'entregent et des relations patentes ou occultes dans presque toutes les classes de la société; jadis avoué, forcé de vendre sa charge pour de graves abus de confiance, il n'en a pas moins conservé des notions très-exactes sur la fortune et sur la position de ses

anciens clients ; il sait maint secret dont il se glorifie effrontément d'avoir trafiqué ; deux ou trois fois enrichi et ruiné dans les affaires, trop connu pour tenter de nouvelles spéculations, réduit au jour le jour par une foule de moyens plus ou moins illicites, c'est une espèce de Figaro assez curieux à entendre. Tant que son intérêt le lui commande, il appartient corps et âme à qui le paye, il n'a pas d'intérêt à nous tromper ; je le fais d'ailleurs surveiller à son insu ; nous n'avons donc aucune raison de nous défier de lui.

— Les renseignements qu'il nous a déjà donnés étaient, du reste, fort exacts.

— Il a de la probité à sa manière, et je vous assure, mon cher Murph, que M. Badinot est le type très-original d'une de ces existences mystérieuses que l'on ne rencontre et qui ne sont possibles qu'à Paris. Il amuserait fort Son Altesse s'il n'était pas nécessaire qu'il n'eût aucun rapport avec elle.

— On pourrait augmenter la paye de M. Badinot ; jugez-vous cette gratification nécessaire ?

— Cinq cents francs par mois et les faux frais... montant à peu près à la même somme, me paraissent suffisants ; il semble content : nous verrons plus tard.

— Et il n'a pas honte du métier qu'il fait ?

— Lui ? il s'en honore beaucoup au contraire ; il ne manque jamais, en m'apportant ses rapports, de prendre un certain air important... je n'ose dire diplomatique ; car le drôle fait semblant de croire qu'il s'agit d'affaires d'Etat, et de s'émerveiller des rapports occultes qui peuvent exister entre les intérêts les plus divers et les destinées des empires. Oui, il a l'impudence de me dire quelquefois : « Que de complications inconnues au vulgaire dans le gouvernement d'un Etat ! Qui dirait pourtant que les notes que je vous remets, monsieur le baron, ont sans doute leur part d'action dans les affaires de l'Europe ! »

— Allons, les coquins cherchent à faire illusion sur leur bassesse ; c'est toujours flatteur pour les honnêtes gens. Mais ces notes, mon cher baron ?

— Les voici presque entièrement rédigées d'après le rapport de M. Badinot.

— Je vous écoute.

M. de Graün lut ce qui suit :

NOTE RELATIVE A FLEUR-DE-MARIE.

« Vers le commencement de l'année 1827, un homme appelé Pierre Tournemine, actuellement détenu au bagne de Rochefort pour crime de faux, a proposé à la femme Gervais, dite la Chouette, de se charger pour toujours d'une petite fille âgée de cinq ou six ans, et de recevoir pour salaire la somme de mille francs une fois payée. »

— Hélas ! mon cher baron, dit Murph en interrompant M. de Graün, ... 1827 ... c'est justement cette année-là que monseigneur a appris la mort de la malheureuse enfant qu'il regrette si douloureusement... Pour cette cause et pour bien d'autres, cette année a été funeste à notre maître.

— Les heureuses années sont rares, mon pauvre Murph. Mais je continue :

« Le marché conclu, l'enfant est resté avec cette femme pendant deux ans, au bout desquels, voulant échapper aux mauvais traitements dont elle l'accablait, la petite fille a disparu. La Chouette n'en avait pas entendu parler depuis plusieurs années, lorsqu'elle l'a revue pour la première fois dans un cabaret de la Cité, il y a environ six semaines. L'enfant, devenue jeune fille, portait alors le surnom de la Goualeuse.

« Peu de jours après cette rencontre, le nommé Tournemine, que le Maître d'école a connu au bagne de Rochefort, avait fait remettre à Bras-Rouge (correspondant mystérieux et habituel des forçats détenus au bagne ou libérés) une lettre détaillée concernant l'enfant autrefois confié à la femme Gervais, dite la Chouette.

« De cette lettre et des déclarations de la Chouette, il résulte qu'une madame Séraphin, gouvernante d'un notaire nommé Jacques Ferrand, avait, en 1827, chargé Tournemine de lui trouver une femme qui, pour la somme de 1,000 francs, consentît à se charger d'un enfant de cinq ou six ans, qu'on voulait abandonner, ainsi qu'il a été dit plus haut.

« La Chouette accepta cette proposition.

« Le but de Tournemine, en adressant ces renseignements à Bras-Rouge, était de mettre ce dernier à même de faire rançonner madame Séraphin par un tiers, en la menaçant d'ébruiter cette aventure depuis longtemps oubliée. Tournemine affirmait que cette madame Séraphin n'était que la mandataire de personnages inconnus.

« Bras-Rouge avait confié cette lettre à la Chouette, cette associée depuis quelque temps aux crimes du Maître d'école ; ce qui explique comment ce renseignement se trouvait en possession du brigand, et comment, lors de sa rencontre avec la Goualeuse au cabaret du Lapin-Blanc, la Chouette, pour tourmenter Fleur-de-Marie, lui dit : On a retrouvé tes parents, mais tu ne les connaîtras pas.

« La question était de savoir si la lettre de Tournemine concernant l'enfant autrefois remis par lui à la Chouette contenait la vérité.

« On s'est informé de madame Séraphin et du notaire Jacques Ferrand.

« Tous deux existent.

« Le notaire demeure rue du Sentier, n° 41 ; il passe pour austère et pieux, du moins il fréquente beaucoup les églises ; il a dans la pratique des affaires une régularité excessive que l'on taxe de dureté ; son étude est excellente ; il vit avec une parcimonie qui approche de l'avarice ; madame Séraphin est toujours sa gouvernante.

« M. Jacques Ferrand, qui était fort pauvre, a acheté sa charge 350,000 francs ; ces fonds lui ont été fournis sous bonne garantie par M. Charles Robert, officier supérieur de l'état major de la garde nationale de Paris, très-beau jeune homme, fort à la mode dans un certain monde. Il partage avec le notaire le produit de son étude, qui est estimé 50,000 francs environ, et ne se mêle en rien des affaires du notariat, bien entendu. Quelques médisants affirment que, par suite d'heureuses spéculations ou de coups de Bourse tentés de concert avec M. Charles Robert, le notaire serait à cette heure en mesure de rembourser le prix de sa charge ; mais la réputation de M. Jacques Ferrand est si bien établie, que l'on s'accorde à regarder ces bruits comme d'horribles calomnies. Il paraît donc certain que madame Séraphin, gouvernante de ce saint homme, pourra fournir de précieux éclaircissements sur la naissance de la Goualeuse. »

— A merveille ! cher baron, dit Murph ; il y a quelque apparence de réalité dans les déclarations de ce Tournemine. Peut-être trouverons-nous chez le notaire les moyens de découvrir les parents de cette malheureuse enfant. Maintenant avez-vous d'aussi bons renseignements sur le fils du Maître d'école ?

— Peut-être moins précis... ils sont pourtant assez satisfaisants.

— Vraiment votre M. Badinot est un trésor.

— Vous voyez que ce Bras-Rouge est la cheville ouvrière de tout ceci. M. Badinot, qui doit avoir quelques accointances avec la police, nous l'avait déjà signalé comme l'intermédiaire de plusieurs forçats lors des premières démarches de monseigneur pour retrouver le fils de madame Georges Duresnel, femme infortunée de ce monstre de Maître d'école.

— Sans doute ; et c'est en allant chercher Bras-Rouge dans son bouge de la Cité, rue aux Fèves, n° 13, que monseigneur a rencontré le Chourineur et la Goualeuse. Son Altesse avait absolument voulu profiter de cette occasion pour visiter ces affreux repaires, pensant que peut-être elle trouverait là quelques malheureux à retirer de la fange. Ses pressentiments ne l'ont point trompée ; mais au prix de quels dangers, mon Dieu !

— Dangers que vous avez bravement partagés, mon cher Murph...

— Ne suis-je pas pour cela charbonnier ordinaire de Son Altesse ? répondit le squire en souriant.

— Dites donc intrépide garde du corps, mon digne ami. Mais parler de votre courage et de votre dévouement, c'est une redite. Je continue donc mon rapport... Voici la note concernant François-Germain, fils de madame Georges et du Maître d'école, autrement dit Duresnel.

CHAPITRE V.

Renseignements sur François Germain.

M. de Graün continua :

« Il y a environ dix-huit mois, un jeune homme, nommé François-Germain, arriva à Paris venant de Nantes, où il était employé dans la maison du banquier Noël et compagnie.

« Il résulte des aveux du Maître d'école et de plusieurs lettres trouvées sur lui, que le scélérat auquel il avait confié son fils pour le pervertir, afin de l'employer un jour à de criminelles actions, dévoila cette horrible trame à ce jeune homme, en lui proposant de favoriser une tentative de vol et de faux que l'on voulait commettre au préjudice de la maison Noël et compagnie, où travaillait François-Germain.

« Ce dernier repoussa cette offre avec indignation ; mais, ne voulant pas dénoncer l'homme qui l'avait élevé, il écrivit une lettre anonyme à son patron, l'instruisit de l'espèce de complot que l'on tramait, et quitta secrètement Nantes pour échapper à ceux qui avaient tenté de le rendre l'instrument et le complice de leurs crimes.

« Ces misérables, apprenant le départ de Germain, vinrent à Paris, s'abouchèrent avec Bras-Rouge et se mirent à la poursuite du fils du Maître d'école, sans doute dans de sinistres intentions, puisque ce jeune homme connaissait leurs projets. Après de longues et nombreuses recherches, ils parvinrent à découvrir son adresse ; il était trop tard : Germain, ayant quelques jours auparavant rencontré celui qui avait essayé de le corrompre, changea brusquement de demeure, devinant le motif qui amenait cet homme à Paris. Le fils du Maître d'école échappa ainsi encore une fois à ses persécuteurs.

« Cependant, il y a six semaines environ, ceux-ci parvinrent à savoir qu'il demeurait rue du Temple, n° 17. Un soir, en rentrant chez lui, il manqua d'être victime d'un guet-apens (le Maître d'école avait caché cette circonstance à monseigneur).

« Germain devina d'où partait le coup, quitta la rue du Temple, et on

ignora de nouveau le lieu de sa résidence. Les recherches en étaient à ce point lorsque le Maître d'école fut puni de ses crimes.

« C'est à ce point aussi que les recherches ont été reprises par l'ordre de monseigneur.

« En voici le résultat :

« François-Germain a habité environ trois mois la maison de la rue du Temple, n° 17, maison d'ailleurs extrêmement curieuse par les mœurs et par les industries de la plupart des gens qui l'habitent. Germain y était fort aimé pour son caractère gai, serviable et ouvert. Quoiqu'il parût vivre de revenus ou d'appointements très-modestes, il avait prodigué les soins les plus touchants à une famille d'indigents qui habitent les mansardes de cette maison. On s'est en vain informé rue du Temple de la nouvelle demeure de François-Germain et de la profession qu'il exerçait ; on suppose qu'il était employé dans quelque bureau ou maison de commerce, car il sortait le matin et rentrait le soir vers les dix heures.

« La seule personne qui sache certainement où habite actuellement ce jeune homme est une locataire de la maison de la rue du Temple ; cette jeune fille, qui paraissait intimement liée avec Germain, est une fort jolie grisette nommée mademoiselle Rigolette. Elle occupe une chambre voisine de celle où logeait Germain. Cette chambre, vacante depuis le départ de ce dernier, est à louer maintenant. C'est sous le prétexte de sa location que l'on s'est procuré les renseignements ultérieurs. »

— Rigolette ? dit tout à coup Murph, qui depuis quelques moments semblait réfléchir, Rigolette ? je connais ce nom-là !

— Comment ! sir Walter Murph, reprit le baron en riant, comment, digne et respectable père de famille, vous connaissez des grisettes ?... Comment, le nom d'une mademoiselle Rigolette n'est pas nouveau pour vous ! Ah ! fi ! fi !

— Pardieu ! monseigneur m'a mis à même d'avoir de si bizarres connaissances, que vous n'auriez guère le droit de vous étonner de celle-là, baron. Mais attendez donc... Oui, maintenant... je me le rappelle parfaitement : monseigneur, en me racontant l'histoire de la Goualeuse, n'a pu s'empêcher de rire de ce nom grotesque de Rigolette. Autant qu'il m'en souvient, c'était celui d'une amie de prison de cette pauvre Fleur-de-Marie.

— Eh bien, à cette heure, mademoiselle Rigolette peut nous devenir d'une excessive utilité. Je termine mon rapport :

« Peut-être y aurait-il quelque avantage à louer la chambre vacante dans la maison de la rue du Temple. On n'avait pas l'ordre de pousser plus loin les investigations ; mais, d'après quelques mots échappés à la portière, on a tout lieu de croire non-seulement qu'il serait possible de trouver dans cette maison des renseignements certains sur le fils du Maître d'école par l'intermédiaire de mademoiselle Rigolette, mais que monseigneur pourrait observer là des mœurs, des industries, et surtout des misères dont il ne soupçonne pas l'existence.

La punition. — PAGE 58.

CHAPITRE VI.

Le marquis d'Harville.

— Ainsi vous le voyez, mon cher Murph, dit M. de Graün en finissant la lecture de ce rapport, qu'il remit au squire, d'après nos renseignements, c'est chez le notaire Jacques Ferrand qu'il faut chercher la trace des parents de la Goualeuse, et c'est à mademoiselle Rigolette qu'il faut demander où demeure maintenant François-Germain. C'est déjà beaucoup, ce me semble, de savoir où chercher... ce qu'on cherche.

— Sans doute, baron ; de plus, monseigneur trouvera, j'en suis sûr, une ample moisson d'observations dans la maison dont on parle. Ce n'est pas tout encore : vous êtes-vous informé de ce qui concerne le marquis d'Harville ?

— Oui, et du moins quant à la question d'argent les craintes de S. A. ne sont pas fondées. M. Badinot affirme, et je le crois bien instruit, que la fortune du marquis n'a jamais été plus solide, plus sagement administrée.

— Après avoir en vain cherché la cause du profond chagrin qui minait M. d'Harville, monseigneur s'était imaginé que peut-être le marquis éprouvait quelque embarras d'argent : il serait alors venu à son aide avec la mystérieuse délicatesse que vous lui connaissez ;... mais, puisqu'il s'est trompé dans ses conjectures, il lui faudra renoncer à trouver le mot de cette énigme avec d'autant plus de regret qu'il aime beaucoup M. d'Harville.

— C'est tout simple, S. A. n'a jamais oublié tout ce que son père doit au père du marquis. Savez-vous, mon cher Murph, qu'en 1815, lors du remaniement des Etats de la Confédération germanique, le père de S. A. courait de grands risques d'élimination, à cause de son attachement connu, éprouvé pour Napoléon ? Feu le vieux marquis d'Harville rendit, dans cette occasion, d'immenses services au père de notre maître, grâce à l'amitié dont l'honorait l'empereur Alexandre, amitié qui datait de l'émigration du marquis en Russie, et qui, invoquée par lui, eut une puissante influence dans les délibérations du congrès où se débattaient les intérêts des princes de la Confédération germanique.

— Et voyez, baron, combien souvent les nobles actions s'enchaînent : en 92, le père du marquis est proscrit ; il trouve en Allemagne, auprès du père de monseigneur, l'hospitalité la plus généreuse ; après un sé-

jour de trois ans dans notre cour, il part pour la Russie, y mérite les bontés du czar, et à l'aide de ces bontés il est à son tour très-utile au prince qui l'avait autrefois si noblement accueilli.

N'est-ce pas en 1815, pendant le séjour du vieux marquis d'Harville auprès du grand-duc alors régnant, que l'amitié de monseigneur et du jeune d'Harville a commencé?

Oui, ils ont conservé les plus doux souvenirs de cet heureux temps de leur jeunesse. Ce n'est pas tout : monseigneur a une si profonde reconnaissance pour la mémoire de l'homme dont l'amitié a été si utile à son père, que tous ceux qui appartiennent à la famille d'Harville ont droit à la bienveillance de S. A... Ainsi c'est non moins à ses malheurs et à ses vertus qu'à cette parenté que la pauvre madame Georges a dû les incessantes bontés de S. A.

— Madame Georges! la femme de Duresnel! le forçat surnommé le Maître d'école? s'écria le baron.

— Oui, la mère de ce François-Germain que nous cherchons et que nous trouverons, je l'espère...

— Elle est parente de M. d'Harville?

— Elle était cousine de sa mère et son intime amie. Le vieux marquis avait pour madame Georges l'amitié la plus dévouée.

— Mais comment la famille d'Harville lui a-t-elle laissé épouser ce monstre de Duresnel, mon cher Murph?

— Le père de cette infortunée, M. de Lagny, intendant du Languedoc avant la révolution, possédait de grands biens; il échappa à la proscription. Aux premiers jours de calme qui suivirent cette terrible époque, il s'occupa de marier sa fille. Duresnel se présenta; il appartenait à une excellente famille parlementaire; il était riche; il cachait ses inclinations perverses sous des dehors hypocrites; il épousa mademoiselle de Lagny. Quelque temps dissimulés, les vices de cet homme se développèrent bientôt : dissipateur, joueur effréné, adonné à la plus basse crapule, il rendit sa femme très-malheureuse. Elle ne se plaignit pas, cacha ses chagrins, et après la mort de son père se retira dans une terre qu'elle fit valoir pour se distraire. Bientôt son mari eut englouti leur fortune commune dans le jeu et dans la débauche; la propriété fut vendue. Alors elle emmena son fils et alla rejoindre sa parente la marquise d'Harville, qu'elle aimait comme sa sœur. Duresnel, ayant dévoré son patrimoine et les biens de sa femme, se trouva réduit aux expédients; il demanda au crime de nouvelles ressources, devint faussaire, voleur, assassin, fut condamné au bagne à perpétuité, enleva son fils à sa femme pour le confier à un misérable de sa trempe. Vous savez le reste.

Le Maître d'école.

— Mais comment monseigneur a-t-il retrouvé madame Duresnel?

— Lorsque Duresnel fut jeté au bagne, sa femme, réduite à la plus profonde misère, prit le nom de Georges.

— Dans cette cruelle position, elle ne s'est donc pas adressée à la marquise d'Harville, sa parente, sa meilleure amie?

— La marquise était morte avant la condamnation de Duresnel, et depuis, par une honte invincible, jamais madame Georges n'a osé se présenter à sa famille, qui aurait certainement eu pour elle des égards que méritaient tant d'infortunes. Pourtant... une seule fois, poussée à bout par la misère et par la maladie... elle se résolut à implorer les secours de M. d'Harville, le fils de sa meilleure amie... Ce fut ainsi que monseigneur la rencontra.

— Comment donc?

— Un jour il allait voir M. d'Harville; à quelques pas devant lui marchait une pauvre femme, vêtue misérablement, pâle, souffrante, abattue. Arrivée à la porte de l'hôtel d'Harville, au moment d'y frapper, après une longue hésitation, elle fit un brusque mouvement et revint sur ses pas, comme si le courage lui eût manqué. Très-étonné, monseigneur suivit cette femme, vivement intéressé par son air de douceur et de chagrin. Elle entra dans un logis de triste apparence. Monseigneur prit quelques renseignements sur elle : ils furent des plus honorables. Elle travaillait pour vivre, mais l'ouvrage et la santé lui manquaient: elle était réduite au plus affreux dénûment. Le lendemain j'allai chez elle avec monseigneur. Nous arrivâmes à temps pour l'empêcher de mourir de faim.

Après une longue maladie où tous les soins lui furent prodigués, madame Georges, dans sa reconnaissance, raconta sa vie à monseigneur, dont elle ne connaît encore ni le nom, ni le rang, lui raconta, dis-je, sa vie, la condamnation de Duresnel, et l'enlèvement de son fils.

— Ce fut ainsi que Son Altesse apprit que madame Georges appartenait à la famille d'Harville?

— Oui, et après cette explication, monseigneur, qui avait apprécié de plus en plus les qualités de madame Georges, lui fit quitter Paris et l'établit à la ferme de Bouqueval, où elle est à cette heure avec la Goualeuse. Elle trouva dans cette paisible retraite, sinon le bonheur, du moins la tranquillité, et put se distraire de ses chagrins en gérant cette métairie... Autant pour ménager la douloureuse susceptibilité de madame Georges que parce qu'il n'aime pas à ébruiter ses bienfaits, monseigneur a laissé ignorer à M. d'Harville qu'il avait retiré sa parente d'une affreuse détresse.

— Je comprends maintenant le double intérêt de monseigneur à découvrir les traces du fils de cette pauvre femme.

63 Paris. — Imprimerie Schneider rue d'Erfurth, 1.

— Vous jugez aussi par là, mon cher baron, de l'affection que porte Son Altesse à toute cette famille, et combien vif est son chagrin de voir le jeune marquis si triste avec tant de raisons d'être heureux.

— En effet, que manque-t-il à M. d'Harville? Il réunit tout, naissance, fortune, esprit, jeunesse; sa femme est charmante, aussi sage que belle...

— Cela est vrai, et monseigneur n'a songé aux renseignements dont nous venons de parler qu'après avoir en vain tâché de pénétrer la cause de la noire mélancolie de M. d'Harville; celui-ci s'est montré profondément touché des bontés de Son Altesse, mais il est toujours resté dans une complète réserve au sujet de sa tristesse. C'est peut-être une peine de cœur?

— On le dit pourtant fort amoureux de sa femme; elle ne lui donne aucun motif de jalousie. Je la rencontre souvent dans le monde : elle est fort entourée, comme l'est toujours une jeune et charmante femme, mais sa réputation n'a jamais souffert la moindre atteinte.

— Oui, le marquis se loue toujours beaucoup de sa femme..... Il n'a eu qu'une très-petite discussion avec elle au sujet de la comtesse Sarah Mac-Grégor!

— Elle la voit donc?

— Par le plus malheureux hasard, le père du marquis d'Harville a connu, il y a dix-sept ou dix-huit ans, Sarah Seyton de Halsbury et son frère Tom, lors de leur séjour à Paris, où ils étaient patronés par madame l'ambassadrice d'Angleterre. Apprenant que le frère et la sœur se rendaient en Allemagne, le vieux marquis leur donna des lettres d introduction pour le père de monseigneur, avec lequel il entretenait une correspondance suivie. Hélas! mon cher de Graün, peut-être sans cette recommandation bien des malheurs ne seraient pas arrivés, car monseigneur n'aurait sans doute pas connu cette femme. Enfin, lorsque la comtesse Sarah est revenue ici, sachant l'amitié de Son Altesse pour le marquis, elle s'est fait présenter à l'hôtel d'Harville, dans l'espoir d'y rencontrer monseigneur ; car elle met autant d'acharnement à le poursuivre qu'il met de persistance à la fuir.

— Se déguiser en homme pour relancer Son Altesse jusque dans la Cité!... Il n'y a qu'elle pour avoir des idées semblables.

— Elle espérait peut-être par là toucher monseigneur, et le forcer à une entrevue qu'il a toujours refusée et évitée. Pour en revenir à madame d'Harville, son mari, à qui monseigneur avait parlé de Sarah comme il convenait, a conseillé à sa femme de la voir le moins possible; mais la jeune marquise, séduite par les flatteries hypocrites de la comtesse, s'est un peu révoltée contre les avis de M. d'Harville. De là quelques petits dissentiments, qui du reste ne peuvent certainement pas causer le morne abattement du marquis.

— Ah ! les femmes... les femmes! mon cher Murph ; je regrette beaucoup que madame d'Harville se trouve en rapport avec cette Sarah... Cette jeune et charmante petite marquise ne peut que perdre au commerce d'une si diabolique créature.

— A propos de créatures diaboliques, dit Murph, voici une dépêche relative à Cecily, l'indigne épouse du digne David.

— Entre nous, mon cher Murph, cette audacieuse métisse (1) aurait bien mérité la terrible punition que son mari, le cher docteur nègre, a infligée au Maître d'école par ordre de monseigneur. Elle aussi a fait couler le sang, et sa corruption est épouvantable.

— Et malgré cela si belle, si séduisante ! Une âme perverse sous de gracieux dehors me cause toujours une double horreur.

— Sous ce rapport, Cecily est doublement odieuse; mais j'espère que cette dépêche annule les derniers ordres donnés par monseigneur au sujet de cette misérable.

— Au contraire... baron.

— Monseigneur veut toujours qu'on l'aide à s'évader de la forteresse où elle avait été enfermée pour sa vie?

— Oui.

— Et que son prétendu ravisseur l'emmène en France? à Paris?

— Oui, et bien plus... cette dépêche ordonne de hâter, autant que possible, l'évasion de Cecily et de la faire voyager assez rapidement pour qu'elle arrive ici au plus tard dans quinze jours.

— Je m'y perds... monseigneur avait toujours manifesté tant d'horreur pour elle!...

— Et il en manifeste encore davantage, si cela est possible.

— Et pourtant il la fait venir auprès de lui! Du reste, il sera toujours facile, comme l'a pensé Son Altesse, d'obtenir l'extradition de Cecily, si elle n'accomplit pas ce qu'il attend d'elle. On ordonne au fils du geôlier de la forteresse de Gérolstein d'enlever cette femme en feignant d'être épris d'elle; on lui donne toutes les facilités nécessaires pour accomplir ce projet. Mille fois heureuse de cette occasion de fuir, la métisse suit son ravisseur supposé, arrive à Paris; soit, mais elle reste toujours sous le coup de sa condamnation; c'est toujours une prisonnière évadée, et je suis parfaitement en mesure, dès qu'il plaira à monseigneur, de réclamer son extradition, de l'obtenir.

— Qui vivra verra, mon cher de Graün: je vous prierai aussi, d'après l'ordre de monseigneur, d'écrire à notre chancellerie pour y demander, courrier par courrier, une copie légalisée de l'acte de mariage de David; car il s'est marié au palais ducal, en sa qualité d'officier de la maison de monseigneur.

— En écrivant par le courrier d'aujourd'hui, nous aurons cet acte dans huit jours au plus tard.

— Lorsque David a su par monseigneur la prochaine arrivée de Cecily, il en est resté pétrifié; puis s'est écrié . « J'espère que Votre Altesse ne m'obligera pas à voir ce monstre? — Soyez tranquille, a répondu monseigneur, vous ne la verrez pas... mais j'ai besoin d'elle pour certains projets. » David s'est trouvé soulagé d'un poids énorme. Néanmoins, j'en suis sûr, de bien douloureux souvenirs s'éveillaient en lui.

— Pauvre nègre!... il est capable de l'aimer toujours. On la dit encore si jolie!

— Charmante... trop charmante... Il faudrait l'œil impitoyable d'un créole pour découvrir le *sang mêlé* dans l'imperceptible nuance bistrée qui colore légèrement la couronne des ongles roses de cette métisse; nos fraîches beautés du Nord n'ont pas un teint plus transparent, une peau plus blanche, des cheveux d'un châtain plus doré.

— J'étais en France lorsque monseigneur est revenu d'Amérique, ramenant David et Cecily; je sais que cet excellent homme est depuis cette époque attaché à Son Altesse par la plus vive reconnaissance, mais j'ai toujours ignoré par suite de quelle aventure il s'était voué au service de notre maître, et comment il avait épousé Cecily, que j'ai vue pour la première fois environ un an après son mariage; et Dieu sait le scandale qu'elle soulevait déjà!...

— Je puis parfaitement vous instruire de ce que vous désirez savoir, mon cher baron; j'accompagnais monseigneur dans ce voyage d'Amérique, où il a arraché David et la métisse au sort le plus affreux.

— Vous êtes mille fois bon, mon cher Murph, je vous écoute, dit le baron.

CHAPITRE VII.

Histoire de David et de Cecily.

— M. Willis, riche planteur américain de la Floride, dit Murph, avait reconnu dans l'un de ses jeunes esclaves noirs, nommé David, attaché à l'infirmerie de son habitation, une intelligence très-remarquable, une commisération profonde et attentive pour les pauvres malades, auxquels il donnait avec amour les soins prescrits par les médecins, et enfin une vocation si singulière pour l'étude de la botanique appliquée à la médecine, que, sans aucune instruction, il avait composé et classé une sorte de *Flore* des plantes de l'habitation et de ses environs. L'exploitation de M. Willis, située sur le bord de la mer, était éloignée de quinze ou vingt lieues de la ville la plus prochaine; les médecins du pays, assez ignorants d'ailleurs, se dérangeaient difficilement, à cause des grandes distances et de l'incommodité des voies de communication. Voulant remédier à cet inconvénient si grave dans un pays sujet à de violentes épidémies, et avoir toujours un praticien habile, le colon eut l'idée d'envoyer David en France apprendre la chirurgie et la médecine. Enchanté de cette offre, le jeune noir partit pour Paris ; le planteur paya les frais de ses études, et, au bout de huit années d'un travail prodigieux, David, reçu docteur-médecin avec la plus grande distinction, revint en Amérique mettre son savoir à la disposition de son maître.

— Mais David avait dû se regarder comme libre et émancipé de fait et de droit en mettant le pied en France.

— Mais David est d'un loyauté rare, il avait promis à M. Willis de revenir; il revint. Puis il ne regardait pas pour ainsi dire comme sienne une instruction acquise avec l'argent de son maître. Et puis enfin il espérait pouvoir adoucir moralement et physiquement les souffrances des esclaves ses anciens compagnons. Il se promettait d'être non-seulement leur médecin, mais leur soutien, mais leur défenseur auprès du colon.

— Il faut en effet être doué d'une probité rare et d'un saint amour de ses semblables pour retourner auprès d'un maître, après un séjour de huit années à Paris... au milieu de la jeunesse la plus démocratique de l'Europe.

— Par ce trait... jugez de l'homme. Le voilà donc à la Floride, et, il faut le dire, traité par M. Willis avec considération et bonté, mangeant à sa table, logeant sous son toit; du reste, ce colon stupide, méchant, sensuel, despote comme le sont quelques créoles, se crut très-généreux en donnant à David 600 francs de salaire. Au bout de quelques mois un typhus horrible se déclare sur l'habitation; M. Willis en est atteint, mais promptement guéri par les excellents soins de David. Sur trente nègres gravement malades, deux seulement périssent. M. Willis, enchanté des services de David, porte ses gages à 1,200 francs; le médecin noir se trouvait le plus heureux du monde, ses frères le regardaient comme leur providence : il avait, très-difficilement il est vrai, obtenu du maître quelque amélioration à leur sort, il espérait mieux pour l'avenir, en attendant, il moralisait, il consolait ces pauvres gens, il les exhortait à la résignation; il leur parlait de Dieu, qui veille sur le nègre comme sur le blanc; d'un autre monde, non plus peuplé de maîtres et d'esclaves, mais de justes et de méchants ; d'une autre vie... éternelle celle-là,

(1) Créole issue d'un blanc et d'une quarteronne esclave. Les métisses ne diffèrent des blanches que par quelques signes imperceptibles.

où les uns n'étaient plus le bétail, la chose des autres, mais où les victimes d'ici-bas étaient si heureuses, qu'elles priaient dans le ciel pour leurs bourreaux .. Que vous dirai-je? A ces malheureux qui, au contraire des autres hommes, comptent avec une joie amère les pas que chaque jour ils font vers la tombe... à ces malheureux qui n'espéraient que le néant, David fit espérer une liberté immortelle; leurs chaînes leur parurent alors moins lourdes, leurs travaux moins pénibles. David était leur idole. Une année environ se passa de la sorte. Parmi les plus jolies esclaves de cette habitation, on remarquait une métisse de quinze ans, nommée Cecily. M. Willis eut une fantaisie de sultan pour cette jeune fille; pour la première fois de sa vie peut-être il éprouva un refus, une résistance opiniâtre. Cecily aimait... elle aimait David, qui, pendant la dernière épidémie, l'avait soignée et sauvée avec un dévouement admirable; plus tard, l'amour, le plus chaste amour paya la dette de la reconnaissance. David avait des goûts trop délicats pour ébruiter son bonheur avant le jour où il pourrait épouser Cecily; il attendait qu'elle eût seize ans révolus. M. Willis, ignorant cette mutuelle affection, avait jeté superbement son mouchoir à la jolie métisse; celle-ci, tout éplorée, vint raconter à David les tentatives brutales auxquelles elle avait à grand'peine échappé. Le noir la rassure, et va sur-le-champ la demander en mariage à M. Willis.

— Diable! mon cher Murph, j'ai bien peur de deviner la réponse du sultan américain... Il refusa?

— Il refusa. Il avait, disait-il, du goût pour cette jeune fille; de sa vie il n'avait supporté les dédains d'une esclave : il voulait celle-là, il l'aurait. David choisirait une autre femme ou une autre maîtresse à son goût. Il y avait sur l'habitation dix capresses ou métisses aussi jolies que Cecily. David parla de son amour, que Cecily partageait depuis longtemps; le planteur haussa les épaules. David insista, ce fut en vain. Le créole eut l'impudence de lui dire qu'il était d'un mauvais exemple de voir un maître céder à un esclave, et que, cet exemple, il ne le donnerait pas pour satisfaire à un caprice de David. Celui-ci supplia, le maître s'impatienta; David, rougissant de s'humilier davantage, parla d'un ton ferme des services qu'il rendait et de son désintéressement; car il se contentait du plus mince salaire. M. Willis, irrité, lui répondit avec mépris qu'il était mille fois trop bien traité pour un esclave. A ces mots, l'indignation de David éclata... Pour la première fois il parla en homme éclairé sur ses droits par un séjour de huit années en France. M. Willis, furieux, le traita d'esclave révolté, le menaça de la chaîne. David proféra quelques paroles amères et violentes... Deux heures après, attaché à un poteau, on le déchirait de coups de fouet, pendant qu'à sa vue on entraînait Cecily dans le sérail du planteur.

— La conduite de ce planteur était stupide et effroyable..... C'est l'absurdité dans la cruauté..... Il avait besoin de cet homme, après tout...

— Tellement besoin, que ce jour-là même l'accès de fureur où il s'était mis, joint à l'ivresse où cette brute se plongeait chaque soir, lui donna une maladie inflammatoire des plus dangereuses, et dont les symptômes se déclarèrent avec la rapidité particulière à ces affections : le planteur se met au lit avec une fièvre horrible... Il envoie un exprès chercher un médecin; mais le médecin ne peut être arrivé à l'habitation avant trente-six heures...

— Vraiment cette péripétie semble providentielle. . La fatale position de cet homme était méritée...

— Le mal faisait d'effrayants progrès... David seul pouvait sauver le colon : mais Willis, méfiant comme tous les scélérats, ne doutait pas que le noir, pour se venger, ne l'empoisonnât dans une potion..... car, après l'avoir battu de verges, on avait jeté David au cachot... Enfin, épouvanté de la marche de la maladie, brisé par la souffrance, pensant que, mourir pour mourir, il avait au moins une chance dans la générosité de son esclave, après de terribles hésitations Willis fit déchaîner David.

— Et David sauva le planteur!

— Pendant cinq jours et cinq nuits il le veilla comme il aurait veillé son père, combattant la maladie pas à pas avec un savoir, une habileté admirables; il finit par en triompher, à la profonde surprise du médecin qu'on avait fait appeler, et qui n'arriva que le second jour.

— Et une fois rendu à la santé... le colon?

— Ne voulant pas rougir devant son esclave qui l'écraserait à chaque instant de toute la hauteur de son admirable générosité, le colon, à l'aide d'un sacrifice énorme, parvint à attacher à son habitation le médecin qu'on avait été quérir, et David fut remis au cachot.

— Cela est horrible! mais cela ne m'étonne pas : David eût été pour cet homme un remords vivant.

— Cette conduite barbare n'était pas d'ailleurs seulement dictée par la vengeance et par la jalousie. Les noirs de M. Willis aimaient David avec toute l'ardeur de la reconnaissance : il était pour eux le sauveur du corps et de l'âme. Ils savaient les soins qu'il avait prodigués au colon lors de la maladie de ce dernier... Aussi, sortant par miracle de l'abrutissante apathie où l'esclavage plonge ordinairement la créature, ces malheureux témoignèrent vivement de leur indignation, ou plutôt de leur douleur, lorsqu'ils virent David déchiré à coups de fouet. M. Willis, exaspéré, crut découvrir dans cette manifestation le germe d'une révolte... Songeant à l'influence que David avait acquise sur les esclaves, il le crut capable de se mettre plus tard à la tête d'un soulèvement, et de se venger alors de l'exécrable ingratitude de son maître... Cette crainte absurde fut un nouveau motif pour le colon d'accabler David de mauvais traitements, et de le mettre hors d'état d'accomplir les sinistres desseins dont il le soupçonnait.

— A ce point de vue d'une terreur farouche... cette conduite semble moins stupide, quoique tout aussi féroce.

— Peu de temps après ces événements, nous arrivons en Amérique. Monseigneur avait affrété un brick danois à Saint-Thomas : nous visitions incognito toutes les habitations du littoral américain que nous côtoyions. Nous fûmes magnifiquement reçus par M. Willis. Le lendemain de notre arrivée, le soir, après boire, autant par excitation du vin que par forfanterie cynique, M. Willis nous raconta, avec d'horribles plaisanteries, l'histoire de David et de Cecily; car j'oubliais de vous dire qu'on avait fait aussi jeter cette malheureuse au cachot, pour la punir de ses premiers dédains. A cet affreux récit, Son Altesse crut que Willis se vantait ou qu'il était ivre... Cet homme était ivre, mais il ne se vantait pas. Pour dissiper son incrédulité, le colon se leva de table en commandant à un esclave de prendre une lanterne et de nous conduire au cachot de David.

— Eh bien?

— De ma vie je n'ai vu un spectacle aussi déchirant. Hâves, décharnés, à moitié nus, couverts de plaies, David et cette malheureuse fille, enchaînés par le milieu du corps, l'un à un bout du cachot, l'autre du côté opposé, ressemblaient à des spectres. La lanterne qui nous éclairait jetait sur ce tableau une teinte plus lugubre encore. David, à notre aspect, ne prononça pas un mot; son regard avait une effrayante fixité. Le colon lui dit avec une ironie cruelle :

— Eh bien! docteur, comment vas-tu!..... Toi qui es si savant!..... sauve-toi donc!...

Le noir répondit par une parole et par un geste sublimes; il leva lentement la main droite, son index étendu vers le plafond; et, sans regarder le colon, d'un ton solennel il dit :

— Dieu!

Et il se tut.

— *Dieu?* reprit le planteur en éclatant de rire : dis-lui donc, à Dieu, de venir t'arracher de mes mains! Je l'en défie!...

Puis ce Willis, égaré par la fureur et par l'ivresse, montra le poing au ciel, et s'écria en blasphémant :

— Oui, je défie Dieu de m'enlever mes esclaves avant leur mort!..... S'il ne le fait pas, je nie son existence!...

— C'était un fou stupide!

— Cela nous souleva le cœur de dégoût... Monseigneur ne dit mot. Nous sortons du cachot... Cet antre était situé, ainsi que l'habitation, sur le bord de la mer. Nous retournons à bord de notre brick, mouillé à une très-petite distance. A une heure du matin, au moment où toute l'habitation était plongée dans le plus profond sommeil, monseigneur descend à terre avec huit hommes bien armés, va droit au cachot, le force, enlève David ainsi que Cecily. Les deux victimes sont transportées à bord sans qu'on se soit aperçu de notre expédition; puis monseigneur et moi nous nous rendons à la maison du planteur.

Bizarrerie étrange! ces hommes torturent leurs esclaves, et ne prennent contre eux aucune précaution : ils dorment fenêtres et portes ouvertes. Nous arrivons très-facilement à la chambre à coucher du planteur, intérieurement éclairée par une veilleuse. Celui-ci se dresse sur son séant, le cerveau encore alourdi par les fumées de l'ivresse.

— Vous avez ce soir défié Dieu de vous enlever vos deux victimes avant leur mort? Il vous les enlève, dit monseigneur. Puis, prenant un sac que je portais et qui renfermait 25,000 francs en or, il le jeta sur le lit de cet homme et ajouta : — Voici qui vous indemnisera de la perte de vos deux esclaves. A votre violence qui tue j'oppose une violence qui sauve, Dieu jugera!... Et nous disparaissons, laissant M. Willis stupéfait, immobile, se croyant sous l'impression d'un songe. Quelques minutes après, nous avions rejoint le brick et mis à la voile.

— Il me semble, mon cher Murph, que Son Altesse indemnisait bien largement ce misérable de la perte de ses esclaves; car, à la rigueur, David ne lui appartenait plus.

— Nous avions à peu près calculé la dépense faite pour les études de ce dernier pendant huit ans, puis au moins triplé sa valeur et celle de Cecily comme simples esclaves. Notre conduite blessait le droit des gens, je le sais; mais si vous aviez vu dans quel horrible état se trouvaient ces malheureux presque agonisants, si vous aviez entendu ce défi sacrilége jeté à la face de Dieu par cet homme ivre de vin et de férocité, vous comprendriez que monseigneur ait voulu, comme il le dit dans cette occasion, « jouer un peu le rôle de la Providence. »

— Cela est tout aussi attaquable et aussi justiciable que la punition du Maître d'école, mon digne squire. Et cette aventure n'eut d'ailleurs pas de suite?

— Elle n'en pouvait avoir aucune. Le brick était sous pavillon danois, l'incognito de Son Altesse sévèrement gardé; nous passions pour de riches Anglais. A qui M. Willis, s'il eût osé se plaindre, eût-il adressé ses réclamations? En fait, il nous avait dit lui-même, et le médecin de monseigneur le constata dans un procès-verbal, que les deux esclaves n'auraient pas vécu huit jours de plus dans cet affreux cachot. Il fallut les plus grands soins pour arracher Cecily à une mort presque certaine. Enfin ils revinrent à la vie. Depuis ce temps, David est resté attaché à

monseigneur comme médecin, et il a pour lui le dévouement le plus profond.

— David épousa sans doute Cecily, en arrivant en Europe?

— Ce mariage, qui paraissait devoir être si heureux, se fit dans le temple du palais de monseigneur; mais, par un revirement extraordinaire, une fois en jouissance d'une position inespérée, oubliant tout ce que David avait souffert pour elle et ce qu'elle-même avait souffert pour lui, rougissant, dans ce monde nouveau, d'être mariée à un nègre, Cecily, séduite par un homme d'ailleurs horriblement dépravé, commit une première faute. On eût dit que la perversité naturelle de cette malheureuse, jusqu'alors endormie, n'attendait que ce dangereux ferment pour se développer avec une effroyable énergie. Vous savez le reste, le scandale de ses aventures. Après deux années de mariage, David, qui avait autant de confiance que d'amour, apprit toutes ces infamies : un coup de foudre l'arracha de sa profonde et aveugle sécurité.

— Il voulut, dit-on, tuer sa femme?

— Oui; mais, grâce aux instances de monseigneur, il consentit à ce qu'elle fût renfermée pour sa vie dans une forteresse. Et c'est cette prison que monseigneur vient d'ouvrir... à votre grand étonnement et au mien, je ne vous le cache pas, mon cher baron.

— Franchement, la résolution de monseigneur m'étonne d'autant plus que le gouverneur de la forteresse a maintes fois prévenu Son Altesse que cette femme était indomptable; rien n'avait pu rompre ce caractère audacieux et endurci dans le vice, et, malgré cela, monseigneur persiste à la mander ici. Dans quel but? pour quel motif?

— Voilà, mon cher baron, ce que j'ignore comme vous. Mais il se fait tard. Son Altesse désire que votre courrier parte le plus tôt possible pour Gérolstein.

— Avant deux heures il sera en route. Ainsi, mon cher Murph... à ce soir!

— A ce soir?

— Avez-vous donc oublié qu'il y a grand bal à l'ambassade de ***, et que Son Altesse doit y aller?

— C'est juste; depuis l'absence du colonel Warner et du comte d'Harneim, j'oublie toujours que je remplis les fonctions de chambellan et d'aide de camp.

— Mais à propos du comte et du colonel, quand nous reviennent-ils? Leurs missions sont-elles bientôt achevées?

— Monseigneur, vous le savez, les tient éloignés le plus longtemps possible, pour avoir plus de solitude et de liberté. Quant à la mission que Son Altesse leur a donnée pour s'en débarrasser honnêtement, en les envoyant, l'un à Avignon, l'autre à Strasbourg, je vous la confierai un jour que nous serons tous deux d'humeur sombre; car je défierais le plus noir hypocondriaque de ne pas éclater de rire, non-seulement à cette confidence, mais à certains passages des dépêches de ces dignes gentilshommes, qui prennent leurs prétendues missions avec un inexprimable sérieux.

— Franchement, je n'ai jamais bien compris pourquoi Son Altesse avait placé le colonel et le comte dans son service particulier.

— Comment! le colonel Warner n'est-il pas le type admirable du militaire? Y a-t-il, dans toute la Confédération germanique, une plus belle taille, de plus belles moustaches, une tournure plus martiale? Et lorsqu'il est sanglé, caparaçonné, bridé, empanaché, peut-on voir un plus triomphant, un plus glorieux, un plus fier, un plus bel... animal?

— C'est vrai; mais cette beauté-là l'empêche justement d'avoir l'air excessivement spirituel.

— Eh bien! monseigneur dit que, grâce au colonel, il s'est habitué à trouver tolérables les gens les plus pesants du monde. Avant certaines audiences mortelles, il s'enferme une petite demi-heure avec le colonel, et il sort de là tout crâne, tout gaillard, et prêt à défier l'ennui en personne.

— De même que le soldat romain, avant une marche forcée, se chaussait de sandales de plomb, afin de trouver toute fatigue légère en les quittant. J'apprécie maintenant l'utilité du colonel. Mais le comte d'Harneim?

— Est aussi d'une grande utilité pour monseigneur : en entendant sans cesse bruire à ses côtés ce vieux hochet creux, brillant et sonore; en voyant cette bulle de savon si gonflée... de néant, si magnifiquement diaprée, qui représente le côté théâtral et puéril du pouvoir souverain, monseigneur sent plus vivement encore la vanité de ces pompes stériles, et, par contraste, il a souvent dû à la contemplation de l'inutile et miroitant chambellan les idées les plus sérieuses et les plus fécondes.

— Du reste, il faut être juste, mon cher Murph, dans quelle cour trouverait-on, je vous prie, un plus parfait modèle du chambellan? Qui connaît mieux que cet excellent d'Harneim les innombrables règles et traditions de l'étiquette? Qui sait porter plus gravement une croix d'émail au cou et plus majestueusement une clef d'or au dos?

— A propos, baron, monseigneur prétend que le dos d'un chambellan a une physionomie toute particulière : c'est dit-il, une expression à la fois contrainte et révoltée, qui fait peine à voir; car, ô douleur! c'est au dos du chambellan que brille le signe symbolique de sa charge; et, selon monseigneur, ce digne d'Harneim semble toujours tenté de se présenter à reculons, pour que l'on juge tout de suite de son importance.

— Le fait est que le sujet incessant des méditations du comte est la question de savoir par quelle fatale imagination on a placé la clef de chambellan derrière le dos; car, ainsi qu'il le dit très-sensément, avec une sorte de douleur courroucée : « Que diable! on n'ouvre pas une porte avec le dos, pourtant! »

— Baron! le courrier, le courrier! dit Murph en montrant la pendule au baron.

— Maudit homme, qui me fait causer! c'est votre faute. Présentez mes respects à Son Altesse, dit M. de Graün en courant prendre son chapeau; et à ce soir, mon cher Murph.

— A ce soir, mon cher baron; un peu tard, car je suis sûr que monseigneur voudra visiter aujourd'hui même la mystérieuse maison de la rue du Temple.

CHAPITRE VIII.

Une maison de la rue du Temple.

Afin d'utiliser les renseignements que le baron de Graün avait recueillis sur la Goualeuse et sur Germain, fils du Maître d'école, Rodolphe devait se rendre rue du Temple et chez le notaire Jacques Ferrand :

Chez celui-ci, pour tâcher d'obtenir de madame Séraphin quelques indices sur la famille de Fleur-de-Marie;

A la maison de la rue du Temple, récemment habitée par Germain, afin de tenter de découvrir la retraite de ce jeune homme par l'intermédiaire de mademoiselle Rigolette; tâche assez difficile, cette grisette sachant peut-être que le fils du Maître d'école avait le plus grand intérêt à laisser complétement ignorer sa nouvelle demeure.

En louant dans la maison de la rue du Temple la chambre naguère occupée par Germain, Rodolphe facilitait ainsi ses recherches, et se mettait à même d'observer de près les différentes classes de gens qui occupaient cette demeure.

Le jour même de l'entretien du baron de Graün et de Murph, Rodolphe se rendit, vers les trois heures, à la rue du Temple, par une triste journée d'hiver.

Située au centre d'un quartier marchand et populeux, cette maison n'offrait rien de particulier dans son aspect; elle se composait d'un rez-de-chaussée occupé par un rogomiste, et de quatre étages surmontés de mansardes.

Une allée sombre, étroite, conduisait à une petite cour ou plutôt à une espèce de puits carré de cinq ou six pieds de large, complétement privé d'air, de lumière, réceptacle infect de toutes les immondices de la maison, qui y pleuvaient des étages supérieurs, car des lucarnes sans vitres s'ouvraient au-dessus du plomb de chaque palier.

Au pied d'un escalier humide et noir, une lueur rougeâtre annonçait la loge du portier; loge enfumée par la combustion d'une lampe, nécessaire même en plein midi pour éclairer cet antre obscur où nous suivrons Rodolphe, à peu près vêtu en commis marchand non endimanché.

Il portait un paletot de couleur douteuse, un chapeau quelque peu déformé, une cravate rouge, un parapluie et d'immenses socques articulés. Pour compléter l'illusion de son rôle, Rodolphe tenait sous le bras un grand rouleau d'étoffes soigneusement enveloppé.

Il rentra chez le portier pour lui demander à visiter la chambre alors vacante.

Un quinquet, placé derrière un globe de verre rempli d'eau qui lui sert de réflecteur, éclaire la loge. Au fond, on aperçoit un lit recouvert d'une courte-pointe arlequin, formée d'une multitude de morceaux d'étoffes de toute espèce et de toute couleur; à gauche, une commode de noyer, dont le marbre supporte pour ornement :

Un petit saint Jean de cire, avec son mouton blanc et sa perruque blonde, le tout placé sous une cage de verre étoilée, dont les fêlures sont ingénieusement consolidées par des bandes de papier bleu;

Deux flambeaux de vieux plaqué rougi par le temps, et portant, au lieu de bougies, des oranges pailletées, sans doute récemment offertes à la portière comme cadeau du jour de l'an;

Deux boîtes, l'une en paille de couleurs variées, l'autre recouverte de petits coquillages; ces deux objets d'art sentent leur maison de détention ou leur bagne d'une lieue (1). (Espérons, pour la moralité du portier de la rue du Temple, que ce présent n'est pas un hommage de l'auteur.)

Enfin, entre les deux boîtes, et sous un globe de pendule, on admire une petite paire de bottes à cœur, en maroquin rouge, véritables bottes de poupée, mais soigneusement et savamment travaillées, ouvrées et piquées.

Ce chef-d'œuvre, comme disaient les anciens artisans, joint à une abominable odeur de cuir rance et à de fantastiques arabesques dessinées le long des murs avec une innombrable quantité de vieilles chaussures, annonce suffisamment que le portier de cette maison a travaillé dans le neuf avant de descendre jusqu'à la restauration des vieilles chaussures.

Lorsque Rodolphe s'aventura dans ce bouge, M. Pipelet, le portier,

(1) Les forçats et les détenus s'occupent presque exclusivement de la fabrication de ces boîtes.

momentanément absent, était représenté par madame Pipelet. Celle-ci, placée près d'un poêle de fonte situé au milieu de la loge, semblait écouter gravement *chanter* sa marmite (c'est l'expression consacrée).

L'Hogarth français, Henri Monnier, a si admirablement stéréotypé la portière, que nous nous contenterons de prier le lecteur, s'il veut se figurer madame Pipelet, d'évoquer dans son souvenir la plus laide, la plus ridée, la plus bourgeonnée, la plus sordide, la plus dépenaillée, la plus hargneuse, la plus venimeuse des portières immortalisées par cet éminent artiste.

Le seul trait que nous nous permettrons d'ajouter à cet idéal, qui ne peut manquer d'être une merveilleuse réalité, sera une bizarre coiffure composée d'une perruque à la Titus : perruque originairement blonde, mais nuancée par le temps d'une foule de tons roux et jaunâtres, bruns et fauves, qui émaillaient pour ainsi dire une confusion inextricable de mèches dures, roides, hérissées, emmêlées. Madame Pipelet n'abandonnait jamais cet unique et éternel ornement de son crâne sexagénaire.

A la vue de Rodolphe, la portière prononça d'un ton rogue ces mots sacramentels :

— Où allez-vous ?

— Madame, il y a, je crois, une chambre et un cabinet à louer dans cette maison ? demanda Rodolphe en appuyant sur le mot madame, ce qui ne flatta pas médiocrement madame Pipelet. Elle répondit moins aigrement :

— Il y a une chambre à louer au quatrième, mais on ne peut pas la voir... Alfred est sorti...

— Votre fils, sans doute, madame ? Rentrera-t-il bientôt ?

— Non, monsieur, ce n'est pas mon fils, c'est mon mari !... Pourquoi donc Pipelet ne s'appellerait-il pas Alfred ?

— Il en a parfaitement le droit, madame ; mais, si vous le permettez, j'attendrai un moment son retour. Je tiendrais à louer cette chambre : le quartier et la rue me conviennent : la maison me plaît, car elle me semble admirablement bien tenue. Pourtant, avant de visiter le logement que je désire occuper, je voudrais savoir si vous pouvez, madame, vous charger de mon ménage ? J'ai l'habitude de ne jamais employer que les concierges, toutefois quand ils y consentent.

Cette proposition, exprimée en termes si flatteurs : concierge !... gagna complétement madame Pipelet ; elle répondit :

— Mais certainement, monsieur... je ferai votre ménage... je m'en honore, et pour six francs par mois vous serez servi comme un prince.

— Va pour les six francs. Madame... votre nom ?

— Pomone-Fortunée-Anastasie Pipelet.

— Eh bien, madame Pipelet, je consens aux six francs par mois pour vos gages. Et si la chambre me convient... quel est son prix ?

— Avec le cabinet, 150 francs, monsieur ; par un liard à rabattre... Le principal locataire est un chien... un chien qui tondrait sur un œuf.

— Et vous le nommez ?

— M. Bras-Rouge.

Ce nom et les souvenirs qu'il éveillait firent tressaillir Rodolphe.

— Vous dites, madame Pipelet, que le principal locataire se nomme ?...

— Eh bien... M. Bras-Rouge.

— Et il demeure ?

— Rue aux Fèves, n. 15 ; il tient aussi un estaminet dans les fossés des Champs-Elysées.

Il n'y avait plus à en douter, c'était le même homme... Cette rencontre semblait étrange à Rodolphe.

— Si M. Bras-Rouge est le principal locataire, dit-il, quel est le propriétaire de la maison ?

— M. Bourdon ; mais je n'ai jamais eu affaire qu'à M. Bras-Rouge.

Voulant mettre la portière en confiance, Rodolphe reprit :

— Tenez, ma chère madame Pipelet, je suis un peu fatigué ; le froid m'a gelé... rendez-moi le service d'aller chez le rogomiste qui demeure dans la maison, vous me rapporterez un flacon de cassis et deux verres... ou plutôt trois verres, puisque votre mari va rentrer.

Et il donna cent sous à cette femme.

— Ah çà ! monsieur, vous voulez donc que du premier mot on vous adore ? s'écria la portière dont le nez bourgeonné sembla s'illuminer de tous les feux d'une bachique convoitise.

— Oui, madame Pipelet, je veux être adoré.

— Ça me chausse, ça me chausse ; mais je n'apporterai que deux verres, moi et Alfred nous buvons toujours dans le même. Pauvre chéri, il est si friand pour ce qui est des femmes !!!

— Allez, madame Pipelet, nous attendrons Alfred.

— Ah çà, si quelqu'un vient... vous garderez la loge ?

— Soyez tranquille.

La vieille sortit.

Resté seul, Rodolphe réfléchit à cette bizarre circonstance qui le rapprochait de Bras-Rouge ; il s'étonna seulement de ce que François-Germain eût pu rester pendant trois mois dans cette maison avant d'être découvert par les complices du Maître d'école qui étaient en rapport avec Bras-Rouge.

A ce moment, un facteur frappa aux carreaux de la loge, y passa le bras, tendit deux lettres en disant : — Trois sous !

— Six sous, puisqu'il y a deux lettres, dit Rodolphe.

— Une d'affranchie, répondit le facteur.

Après avoir payé, Rodolphe regarda d'abord machinalement les deux lettres qu'on venait de lui remettre ; mais bientôt elles lui semblèrent dignes d'un curieux examen.

L'une, adressée à madame Pipelet, exhalait à travers son enveloppe de papier satiné une forte odeur de sachet de peau d'Espagne. Sur son cachet de cire rouge, on voyait ces deux lettres C. R., surmontées d'un casque et appuyées sur un support étoilé de la croix de la Légion d'honneur ; l'adresse était tracée d'une main ferme. La prétention héraldique de ce casque et de cette croix fit sourire Rodolphe et le confirma dans l'idée que cette lettre n'était pas écrite par une femme.

Mais quel était le correspondant musqué, blasonné... de madame Pipelet ?

L'autre lettre, d'un papier gris commun, fermée avec un pain à cacheter picoté de coups d'épingle, était pour M. César Bradamanti, dentiste opérateur.

Evidemment contrefaite, l'écriture de cette suscription se composait de lettres toutes majuscules.

Fut-ce pressentiment, fantaisie de son imagination ou réalité, cette lettre parut à Rodolphe d'une triste apparence. Il remarqua quelques lettres de l'adresse à demi effacées dans un endroit où le papier frippait légèrement.

Une larme était tombée là.

Madame Pipelet rentra, portant le flacon de cassis et deux verres.

— J'ai lambiné, n'est-ce pas, monsieur ? mais une fois qu'on est dans la boutique du père Joseph, il n'y a pas moyen d'en sortir. Ah ! le vieux possédé !... Croiriez-vous qu'avec une femme d'âge comme moi, il conte encore la gaudriole ?

— Diable !... si Alfred savait cela ?

— Ne m'en parlez pas, le sang me tourne rien que d'y songer. Alfred est jaloux comme un Bédouin ; et pourtant, de la part du père Joseph, c'est l'histoire de rire, en tout bien, tout honneur.

— Voici deux lettres que le facteur a apportées, dit Rodolphe.

— Ah ! mon Dieu... faites excuse, monsieur... Et vous avez payé ?

— Oui.

— Vous êtes bien bon. Alors je vas vous retenir ça sur la monnaie que je vous rapporte... Combien est-ce ?

— Trois sous, répondit Rodolphe en souriant du singulier mode de remboursement adopté par madame Pipelet.

— Comment ! trois sous ?... C'est six sous, il y a deux lettres.

— Je pourrais abuser de votre confiance en vous faisant retenir sur ma monnaie six sous au lieu de trois ; mais j'en suis incapable, madame Pipelet... Une des deux lettres, qui vous est adressée, est affranchie. Et, sans être indiscret, je vous ferai observer que vous avez là un correspondant dont les billets doux sentent furieusement bon.

— Voyons donc, dit la portière en prenant la lettre satinée. C'est, ma foi, vrai... ça a l'air d'un billet doux ! Dites donc, monsieur, un billet doux ! Ah ! bien ! par exemple... quel est donc le polisson qui oserait ?...

— Et si Alfred s'était trouvé là, madame Pipelet ?

— Ne dites pas ça, ou je m'évanouis dans vos bras !

— Je ne le dis plus, madame Pipelet !

— Mais que je suis bête !... m'y voilà, dit la portière en haussant les épaules, je sais... je sais... c'est du commandant... Ah ! quelle souleur j'ai eue ! Mais ça n'empêche pas de compter : voyons, c'est trois sous pour l'autre lettre, n'est-ce pas ? Ainsi nous disions : quinze sous de cassis et trois sous de port de lettre que je retiens, ça fait dix-huit ; dix-huit et deux que voilà font vingt, et quatre francs font cent sous ; les bons comptes font les bons amis.

— Et voilà vingt sous pour vous, madame Pipelet ; vous avez une si miraculeuse manière de rembourser les avances qu'on a faites pour vous, que je tiens à l'encourager.

— Vingt sous ! vous me donnez vingt sous !... et pourquoi donc ça ? s'écria madame Pipelet d'un air à la fois alarmé et étonné de cette générosité fabuleuse.

— Ce sera un à-compte sur le denier à Dieu, si je prends la chambre.

— Comme ça, j'accepte ; mais j'en préviendrai Alfred.

— Certainement ; mais voici l'autre lettre : elle est adressée à M. César Bradamanti.

— Ah ! oui... le dentiste du troisième... Je vas la mettre dans la *botte* aux lettres.

Rodolphe crut avoir mal entendu, mais il vit madame Pipelet jeter gravement la lettre dans une vieille botte à revers accrochée au mur.

Rodolphe la regardait avec surprise.

— Comment ? lui dit-il, vous mettez cette lettre...

— Eh bien, monsieur, je la mets dans la botte aux lettres... Comme ça, rien ne s'égare : quand les locataires rentrent, Alfred ou moi nous secouons la botte, on fait le triage, et chacun a son poulet.

— Votre maison est si parfaitement ordonnée, que cela me donne de plus en plus l'envie d'y demeurer ; cette botte aux lettres surtout me ravit.

— Mon Dieu, c'est bien simple, reprit modestement madame Pipelet : Alfred avait cette vieille botte dépareillée ; autant l'utiliser au service des locataires.

Ce disant, la portière avait décacheté la lettre qui lui était adressée,

elle la tournait en tout sens; après quelques moments d'embarras, elle dit à Rodolphe :

— C'est toujours Alfred qui est chargé de lire, parce que je ne le sais pas. Est-ce que vous voudriez bien, monsieur... être pour moi comme est Alfred ?

— Pour lire cette lettre, volontiers, dit Rodolphe, très-curieux de connaître le correspondant de madame Pipelet.

Il lut ce qui suit sur un papier satiné, dans l'angle duquel on retrouvait le casque, les lettres C. R., le support héraldique et la croix d'honneur.

« Demain vendredi, à onze heures, on fera grand feu dans les deux pièces, et on nettoiera bien les glaces et on ôtera les housses partout, en prenant bien garde d'écailler la dorure des meubles en époussetant.

« Si par hasard je n'étais pas arrivé lorsqu'une dame viendra en fiacre, sur le une heure, me demander sous le nom de M. Charles, on la fera monter à l'appartement, dont on descendra la clef, qu'on me remettra lorsque j'arriverai moi-même. »

Malgré la rédaction peu académique de ce billet, Rodolphe comprit parfaitement ce dont il s'agissait, et dit à la portière :

— Qui habite donc le premier étage ?

La vieille approcha son doigt jaune et ridé de sa lèvre pendante, et répondit avec un malicieux ricanement.

— *Motus*... c'est des intrigues de femme.

— Je vous demande cela, ma chère madame Pipelet... parce qu'avant de loger dans une maison... on désire savoir...

— C'est tout simple... dis-moi qui tu plantes... je te dirai qui tu plais, n'est-ce pas ?

— J'allais vous le dire.

— Du reste, je peux bien vous communiquer ce que je sais là-dessus, ça ne sera pas long... Il y a environ six semaines, un tapissier est venu ici, a examiné le premier, qui était à louer, a demandé le prix, et le lendemain il est revenu avec un beau jeune homme blond, petites moustaches, croix d'honneur, beau linge. Le tapissier l'appelait..... commandant.

— C'est donc un militaire ?

— Militaire ! reprit madame Pipelet en haussant les épaules, allons donc ! c'est comme si Alfred s'intitulait concierge.

— Comment ?

— Il est tout bonnement de la garde nationale, dans l'état-major ; le tapissier l'appelait commandant pour le flatter... de même que ça flatte Alfred quand on l'appelle concierge. Enfin, quand le commandant (nous ne le connaissons que sous ce nom-là) a eu tout vu, il a dit au tapissier : « C'est bon, ça me convient, arrangez ça, voyez le propriétaire. — Oui, commandant, qu'a dit l'autre... — Et le lendemain, le tapissier a signé le bail en son nom, à lui, tapissier, avec M. Bras-Rouge, lui a payé six mois d'avance, parce qu'il paraît que le jeune homme ne veut pas être connu. Tout de suite après, les ouvriers sont venus tout démolir au premier ; ils ont apporté des essophas, des rideaux en soie, des glaces dorées, des meubles superbes ; aussi c'est beau comme dans un café des boulevards ! Sans compter des tapis partout, et si épais et si doux qu'on dirait qu'on marche sur des bêtes... Quand ça été fini, le commandant est revenu pour voir tout ça ; il a dit à Alfred : « Pouvez-vous vous charger d'entretenir cet appartement, où je ne viendrai pas souvent, d'y faire du feu de temps en temps, et de tout préparer pour me recevoir quand je vous l'écrirai par la petite poste ? — Oui, commandant, lui dit ce flatteur d'Alfred. — Et combien me prendrez-vous pour ça ? — Vingt francs par mois, commandant. — Vingt francs ! Allons donc ! vous plaisantez, portier ! » Et voilà ce beau fils à marchander comme un ladre, à carotter le pauvre monde. Voyez donc, pour une ou deux malheureuses pièces de cent sous, quand il a fait des dépenses abominables pour un appartement qu'il n'habite pas ! Enfin, à force de batailler, nous avons obtenu douze francs. Douze francs ! Dites donc, si ça ne fait pas suer !... Commandant de deux liards, va ! Quelle différence avec vous, monsieur ! ajouta la portière en s'adressant à Rodolphe d'un air agréable, vous ne vous faites pas appeler commandant, vous n'avez l'air de rien du tout, et vous êtes convenu avec moi de six francs du premier mot.

— Et depuis, ce jeune homme est-il revenu ?

— Vous allez voir, c'est ça qui est le plus drôle ; il paraît qu'on le fait joliment droguer, le commandant. Il a déjà écrit trois fois, comme aujourd'hui, d'allumer le feu, d'arranger tout, qu'il viendrait une dame. Ah bien oui ! va-t'en voir s'ils viennent !

— Personne n'a paru ?

— Écoutez donc. La première des trois fois, le commandant est arrivé tout flambant, chantonnant entre ses dents et faisant le gros dos; il a attendu deux bonnes heures... personne ; quand il a repassé devant la loge, nous le guettions, nous deux Pipelet, pour voir sa mine et le vexer en lui parlant. « Commandant, il n'est pas venu du tout, du tout de petite dame vous demander, que je lui dis. — C'est bon, c'est bon ! » qu'il me répond, l'air tout honteux et tout furieux, et il part dare-dare, en se rongeant les ongles de colère. La seconde fois, avant qu'il n'arrive, un commissionnaire apporte une petite lettre adressée à M. Charles; je ne doute bien que c'est encore flambé pour cette fois-là. nous en faisions des gorges chaudes avec Pipelet, quand le commandant arrive. « Commandant, que je dis en mettant le revers de ma main gauche à ma perruque, comme une vraie troupière, voilà une lettre ; il paraît qu'il y a encore une contre marche aujourd'hui ! » Il me regarde, fier comme Artaban, ouvre la lettre, la lit, devient rouge comme une écrevisse : puis il nous dit, en faisant semblant de ne pas être contrarié : « Je savais bien qu'on ne viendrait pas ; je suis venu pour vous recommander de tout bien surveiller. » C'était pas vrai ; c'était pour nous cacher qu'on le faisait aller qu'il nous disait cela ; et là-dessus il s'en va en tortillant et en chantant du bout des dents ; mais il était joliment vexé, allez... C'est bien fait ! c'est bien fait, commandant de deux liards ! ça t'apprendra à ne donner que douze francs par mois pour ton ménage.

— Et la troisième fois ?

— Ah ! la troisième fois j'ai bien cru que c'était pour de bon. Le commandant arrive sur son trente-six : les yeux lui sortaient de la tête, tant il paraissait content et sûr de son affaire. Bien beau jeune homme tout de même... et bien mis, et flairant comme une civette... Il ne posait pas à terre, tant il était gonflé... Il prend la clef et nous dit, en montant chez lui, d'un air goguenard et rengorgé, comme pour se revenger des autres fois : « Vous préviendrez cette dame que la porte est tout contre... » Bon ! nous deux Pipelet, nous étions si curieux de voir la petite dame, quoique nous n'y comptions pas beaucoup, que nous sortons de notre loge pour nous mettre à l'affût sur le pas de la porte de l'allée. Cette fois-là, un petit fiacre bleu, à stores baissés, s'arrête devant chez nous. « Bon ! c'est elle, que je dis à Alfred... Retirons-nous un peu pour ne pas l'effaroucher. » Le cocher ouvre la portière. Alors nous voyons une petite dame avec un manchon sur les genoux et un voile noir qui lui cachait la figure, sans compter son mouchoir qu'elle tenait sur sa bouche, car elle avait l'air de pleurer ; mais voilà-t-il pas qu'une fois le marchepied baissé, au lieu de descendre, la dame dit quelques mots au cocher, qui, tout étonné, referme la portière.

— Cette femme n'est pas descendue ?

— Non, monsieur; elle s'est rejetée dans le fond de la voiture en mettant ses mains sur ses yeux. Moi je me précipite, et, avant que le cocher ait remonté sur son siége, je lui dis : « Eh bien ! mon brave, vous vous en retournez donc ? — Oui, qu'il me dit. — Et où ça ? que je lui demande. — D'où je viens. — Et d'où venez-vous ? — De la rue Saint-Dominique, au coin de la rue Belle-Chasse. »

A ces mots, Rodolphe tressaillit.

Le marquis d'Harville, un de ses meilleurs amis, qu'une vive mélancolie accablait depuis quelque temps, ainsi que nous l'avons dit, demeurait rue Saint-Dominique, au coin de la rue Belle-Chasse.

Était-ce la marquise d'Harville qui venait ainsi à sa perte ? Son mari avait-il des soupçons sur son inconduite ? son inconduite... seule cause peut-être du chagrin dont il semblait dévoré.

Ces doutes se pressaient en foule à la pensée de Rodolphe. Cependant il connaissait la société intime de la marquise, et il ne se rappelait pas y avoir jamais vu quelqu'un qui ressemblât au commandant. La jeune femme dont il s'agissait pouvait, après tout, avoir pris un fiacre en cet endroit sans demeurer dans cette rue, rien ne prouvait à Rodolphe que ce fût la marquise. Néanmoins il conserva de vagues et pénibles soupçons.

Son air inquiet et absorbé n'avait pas échappé à la portière.

— Eh bien ! monsieur, à quoi pensez-vous donc ? lui dit-elle.

— Je cherche pour quelle raison cette femme qui était venue jusqu'à cette porte... a changé tout à coup d'avis...

— Que voulez-vous, monsieur, une idée, une frayeur, une superstition. Nous autres, pauvres femmes, nous sommes si faibles, si poltronnes, dit l'horrible portière d'un air timide et effarouché. Il me semble que si j'avais été comme ça en catimini faire des traits à Alfred, j'aurais été obligée de reprendre mon élan je ne sais pas combien de fois. Mais jamais, au grand jamais ! Pauvre chéri ! Il n'y a pas un habitant de la terre qui puisse se vanter...

— Je vous crois, madame Pipelet... Mais cette jeune femme...

— Je ne sais pas si elle était jeune ; on ne voyait pas le bout de son nez. Toujours est-il qu'elle repart comme elle était venue, sans tambour ni trompette. On nous aurait donné dix fr. à nous deux Alfred, que nous n'aurions pas été plus contents.

— Pourquoi cela ?

— En songeant à la mine qu'allait faire le commandant, il devait y avoir de quoi crever de rire, bien sûr. D'abord, au lieu d'aller lui dire tout de suite que la dame était repartie, nous le laissons droguer et marronner une bonne heure. Alors je monte : je n'avais que mes chaussons de lisière à mes pauvres pieds; j'arrive à la porte qui était tout contre. Je la pousse, elle crie; l'escalier est noir comme un four, l'entrée de l'appartement aussi. Voilà qu'au moment où j'entre, le commandant me prend dans ses bras en me disant d'un ton calin : « Mon Dieu, mon ange, comme tu viens tard !... »

Malgré la gravité des pensées qui le dominaient, Rodolphe ne put s'empêcher de rire, surtout en voyant la grotesque perruque et l'abominable figure ridée, bourgeonnée, de l'héroïne de ce quiproquo ridicule.

Madame Pipelet reprit, avec une hilarité grimaçante qui la rendait plus hideuse encore :

— Eh, eh, eh ! en voilà une bonne ! Mais vous allez voir. Moi je ne réponds rien, je retiens mon haleine, je m'abandonne au commandant ; mais tout à coup le voilà qui s'écrie, en me repoussant, le grossier ! d'un air aussi dégoûté que s'il avait touché une araignée : « Mais qui diable est donc là ? — C'est moi, commandant, madame Pipelet, la portière, c'est pour cela que vous devriez bien faire vos mains, ne pas me prendre

la taille, ni m'appeler votre ange, ni me dire que je viens trop tard. Si Alfred avait été là pourtant? — Que voulez-vous? me dit-il furieux. — Commandant, la petite dame vient de venir en fiacre. — Eh bien, faites-la donc monter; vous êtes stupide; ne vous ai-je pas dit de la faire monter? » Je le laisse aller, je le laisse aller. « Oui, commandant, c'est vrai, vous m'avez dit de la faire monter. — Eh bien? — C'est que la petite dame... — Mais parlez donc! — C'est que la petite dame est repartie. — Allons, vous aurez dit ou fait quelque bêtise! s'écria-t-il encore plus furieux. — Non, commandant, la petite dame n'a pas descendu de fiacre: quand le cocher a ouvert la portière, elle lui a dit de la remmener d'où elle était venue. — La voiture ne doit pas être loin! s'écrie le commandant en se précipitant vers la porte. — Ah bien! oui! il y a plus d'une heure qu'elle est partie, que je lui réponds. — Une heure! une heure! Et pourquoi avez-vous autant tardé à me prévenir? s'écrie-t-il avec un redoublement de colère. — Dame... parce que nous craignions que ça vous contrarie trop de n'avoir pas encore fait vos frais cette fois-ci. » Attrape! que je me dis, mirliflor, ça t'apprendra à avoir eu mal au cœur quand tu m'as touchée. « Sortez d'ici, vous ne faites et ne dites que des sottises! » s'écrie-t-il avec rage, en défaisant sa robe de chambre à la tartare et en jetant par terre son bonnet grec de velours brodé d'or... Beau bonnet tout de même... Et la robe de chambre donc! ça crevait les yeux; le commandant avait l'air d'un ver luisant...

— Et depuis, ni lui ni cette dame ne sont revenus?

— Non; mais attendez donc la fin de l'histoire, dit madame Pipelet.

CHAPITRE IX.

Les trois étages.

La fin de l'histoire, la voilà, reprit madame Pipelet. — Je dégringole retrouver Alfred. Justement il y avait dans notre loge la portière du n° 19 et l'écaillère qui perche à la porte du rogomiste, je leur raconte comme quoi le commandant m'avait appelée son ange et m'avait pris la taille. En voilà des rires! et Alfred, quoiqu'il soit bien mélan... oui, mélancolique, comme il appelle ça, quoiqu'il soit bien mélancolique depuis les traits de ce monstre de Cabrion.

Rodolphe regarda la portière avec étonnement.

— Oui, un jour, quand nous serons plus amis, vous saurez cela. Enfin tant il y a qu'Alfred, malgré sa mélancolie, se met à m'appeler son ange. A ce moment le commandant sort de chez lui et ferme sa porte pour s'en aller; mais comme il nous entendait rire, il n'ose plus descendre, de peur que nous nous moquions de lui, car il ne pouvait pas s'empêcher de passer devant la loge. Nous devinons le coup, et voilà l'écaillère qui, de sa grosse voix, se met à crier: « Pipelet, tu viens bien tard, mon ange! » Là-dessus le commandant rentre chez lui, et ferme sa porte avec un bruit affreux, en vrai rageur qu'il est, car cet homme-là doit être rageur comme un tigre... il a le bout du nez blanc... Finalement il a ouvert plus de dix fois sa porte pour écouter s'il y avait toujours du monde à la loge. Il y en avait toujours, nous ne bougions pas. A la fin, voyant qu'on ne s'en allait pas, il a pris son parti, est descendu quatre à quatre, m'a jeté sa clef sans rien dire, et s'est ensauvé tout furieux au milieu de nos éclats de rire, et pendant que l'écaillère disait encore: « Tu viens bien tard, mon ange! »

— Mais vous vous exposiez à ce que le commandant ne vous employât plus.

— Ah bien oui! il n'oserait pas. Nous le tenons. Nous savons où demeure sa *margot*; et s'il nous disait quelque chose, nous le menacerions d'éventer la mèche. Et puis, pour ses mauvais 12 fr., qui est-ce qui se chargerait de son ménage! Une femme du dehors? nous lui rendrions la vie trop dure, à celle-là. Mauvais ladre, va! Enfin, monsieur, croiriez-vous qu'il a eu la petitesse de regarder à son bois, et d'éplucher le nombre de bûches qu'on a dû brûler en l'attendant? C'est quelque parvenu, bien sûr, quelque rien du tout enrichi. Ça vous a une tête de seigneur et un corps de gueux; ça dépense par ci, ça lésine par là. Je ne lui veux pas d'autre mal; mais ça m'amuse drôlement que sa particulière le fasse aller. Je parie que demain ce sera encore la même chose. Je vas prévenir l'écaillère qui était ici l'autre fois; ça nous amusera. Si la petite dame vient, nous verrons si c'est une brunette ou une blondinette, et si elle est gentille. Dites donc, monsieur, quand on songe qu'il y a un benêt de mari là-dessous! C'est joliment farce, n'est-ce pas? Mais ça le regarde, ce pauvre cher homme. Enfin demain nous verrons la petite dame; et, malgré son voile, il faudra bien qu'elle baisse joliment le nez pour que nous ne sachions pas de quelle couleur sont ses yeux. En voilà encore une *double de pas honteuse!* comme on dit dans mon pays; ça vient chez un homme, et ça fait la frime d'avoir peur. Mais pardon, excuse, que je retire ma marmite de dessus le feu; elle a fini de chanter. C'est que le fricot demande à être mangé. C'est du gras-double, ça va égayer tant soit peu Alfred, car, comme il le dit lui-même: pour du gras-double il trahirait la France... sa belle France!... ce vieux chéri. . . . . .

Pendant que madame Pipelet s'occupait de ce détail ménager, Rodolphe se livrait à de tristes réflexions.

La femme dont il s'agissait (que ce fût ou non la marquise d'Harville) avait sans doute hésité, longtemps combattu avant d'accorder un premier et un second rendez-vous; puis, effrayée des suites de son imprudence, un remords salutaire l'avait probablement empêchée d'accomplir cette dangereuse promesse.

Enfin, cédant à un irrésistible entraînement, elle arrive éplorée, agitée de mille craintes, jusqu'au seuil de cette maison; mais, au moment de se perdre à jamais, la voix du devoir se fait entendre: elle échappe encore une fois au déshonneur.

Et pour qui brave-t-elle tant de honte, tant de danger!

Rodolphe connaissait le monde et le cœur humain; il préjugea presque sûrement le caractère du commandant, d'après quelques traits ébauchés par la portière avec une naïveté grossière.

N'était-ce pas un homme assez niaisement orgueilleux pour tirer vanité de l'appellation d'un grade absolument insignifiant au point de vue militaire; un homme assez dénué de tact pour ne pas s'envelopper du plus profond incognito, afin d'entourer d'un mystère impénétrable les coupables démarches d'une femme qui risquait tout pour lui; un homme enfin si sot et si ladre, qu'il ne comprenait pas que, pour ménager quelques louis, il exposait sa maîtresse aux insolentes et ignobles railleries des gens de cette maison!

Ainsi, le lendemain, poussée par une fatale influence, mais sentant l'immensité de sa faute, n'ayant pour se soutenir au milieu de ses terribles angoisses que sa foi aveugle dans la discrétion, dans l'honneur de l'homme à qui elle donne plus que sa vie, cette malheureuse jeune femme viendrait à ce rendez-vous, palpitante, éperdue; et il lui faudrait supporter les regards curieux et effrontés de quelques misérables, peut-être entendre leurs plaisanteries immondes.

Quelle honte! quelle leçon! quel réveil pour une femme égarée, qui jusqu'alors n'aurait vécu que des plus charmantes, des plus poétiques illusions de l'amour!

Et l'homme pour qui elle affronte tant d'opprobre, tant de périls, sera-t-il au moins touché des déchirantes anxiétés qu'il cause?

Non...

Pauvre femme! la passion l'aveugle et la jette une dernière fois au bord de l'abîme. Un courageux effort de vertu la sauve encore. Que ressentira cet homme à la pensée de cette lutte douloureuse et sainte?

Il ressentira du dépit, de la colère, de la rage, en songeant qu'il s'est dérangé trois fois pour rien, et que sa sotte fatuité est gravement compromise... aux yeux de son portier...

Enfin, dernier trait d'insigne et grossière maladresse: cet homme parle de telle sorte, s'habille de telle sorte pour cette première entrevue, qu'il doit faire mourir de confusion et de honte une femme déjà écrasée sous le poids de la confusion et de la honte!

Oh! pensait Rodolphe, quel terrible enseignement si cette femme (qui m'est inconnue, je l'espère) avait pu entendre dans quels termes hideux on parlait d'une démarche, coupable sans doute, mais qui lui coûtait tant d'amour, tant de larmes, tant de terreurs, tant de remords!

Et puis, en songeant que la marquise d'Harville pouvait être la triste héroïne de cette aventure, Rodolphe se demandait par quelle aberration, par quelle fatalité M. d'Harville, jeune, spirituel, dévoué, généreux, et surtout tendrement épris de sa femme, pouvait être sacrifié à un autre nécessairement niais, avare, égoïste et ridicule. La marquise s'était-elle donc seulement éprise de la figure de cet homme, que l'on disait très-beau?

Rodolphe connaissait cependant madame d'Harville pour une femme de cœur, d'esprit et de goût, d'un caractère plein d'élévation; jamais le moindre propos n'avait effleuré sa réputation. Où avait-elle connu cet homme? Rodolphe la voyait assez fréquemment, et il ne se souvenait pas d'avoir rencontré personne à l'hôtel d'Harville qui lui rappelât le commandant. Après de mûres réflexions, il finit presque par se persuader qu'il ne s'agissait pas de la marquise.

Madame Pipelet, ayant accompli ses devoirs culinaires, reprit son entretien avec Rodolphe.

— Qui habite le second? demanda-t-il à la portière.

— C'est la mère Burette, une fière femme pour les cartes. Elle lit dans votre main comme dans un livre. Il y a des personnes très comme il faut qui viennent chez elle pour se faire dire la bonne aventure... et elle gagne plus d'argent qu'elle n'est grosse. Et pourtant ce n'est qu'un de ses métiers d'être devineresse.

— Que fait-elle donc encore?

— Elle tient comme qui dirait un petit *mont* (1) bourgeois.

— Comment!

— Je vous dis ça parce que vous êtes jeune homme, et que ça ne peut que vous fortifier dans l'idée de devenir notre locataire.

— Pourquoi donc?

— Une supposition: nous voilà bientôt dans les jours gras, la saison où poussent les pierrettes et les débardeurs, les turcs et les sauvages; dans cette saison-là les plus calés sont quelquefois gênés... Eh bien! c'est toujours commode d'avoir une ressource dans sa maison, au lieu

(1) Mont-de-piété.

d'être obligé de courir chez *ma tante*, où c'est bien plus humiliant, car on y va au vu et su de tout le gouvernement.

— Chez votre tante? elle prête donc sur gages ?

— Comment, vous ne savez pas?... Allez donc, allez donc, farceur !... Vous faites l'innocent à votre âge!

— Je fais l'innocent ! en quoi, madame Pipelet ?

— En me demandant si c'est ma tante qui prête sur gages.

— Parce que...

— Parce que tous les jeunes gens en âge de raison savent qu'aller mettre quelque chose au mont-de-piété ça se dit *aller chez ma tante*.

— Ah ! je comprends... la locataire du second prête aussi sur gages?

— Allons donc, monsieur le sournois, certainement qu'elle prête sur gages, et moins cher qu'au grand mont... Et puis, c'est pas embrouillé du tout ; on n'est pas embarrassé d'un tas de paperasses, de reconnaissances, de chiffres... du tout, du tout. Une supposition : on apporte à la mère Burette une chemise qui vaut 3 francs : elle vous prête 10 sous, au bout de huit jours vous lui en rapportez 20, sinon elle garde la chemise. Comme c'est simple, hein? Toujours des comptes ronds ! Un enfant comprendrait ça.

— C'est fort clair, en effet ; mais je croyais qu'il était défendu de prêter ainsi sur gages.

— Ah ! ah ! ah ! s'écria madame Pipelet en riant aux éclats, vous sortez donc de votre village, jeune homme?... Pardon, je vous parle comme si je serais votre mère et que vous seriez mon enfant.

— Vous êtes bien bonne.

— Sans doute que c'est défendu de prêter sur gages : mais, si on ne faisait que ce qui est permis, dites donc, on resterait joliment souvent les bras croisés. La mère Burette n'écrit pas, ne donne pas de reçu, il n'y a pas de preuves contre elle, elle se moque de la police. C'est joliment drôle, allez, les *bazards* qu'on voit porter chez elle. Vous ne croiriez pas sur quoi elle prête quelquefois? je l'ai vue prêter sur un perroquet gris qui jurait bien comme un possédé, le gredin. — Sur un perroquet ? mais quelle valeur?...

— Attendez donc... il était connu : c'était le perroquet de la veuve d'un facteur qui demeure ici près, rue Sainte-Avoye, madame d'Herbelot; on savait qu'elle tenait autant à son perroquet qu'à sa peau ; la mère Burette lui a dit : Je vous prête 10 francs sur votre bête ; mais si dans huit jours, à midi, je n'ai pas mes 20 francs...

— Ses 10 francs.

— Avec les intérêts ça faisait juste 20 francs ; toujours des comptes ronds. Si je n'ai pas mes 20 francs et les frais de nourriture, je donne à Jacquot une petite salade de persil, assaisonnée à l'arsenic. Elle connaissait bien sa pratique, allez. Avec cette peur-là, la mère Burette a eu ses 20 francs au bout de sept jours, et madame d'Herbelot a remporté sa vilaine bête, qui perforait toute la journée des F., des S. et des B., que ça en faisait rougir Alfred, qui est très-bégueule. C'est tout simple, son père était curé... dans la révolution, vous savez... il y a des curés qui ont épousé des religieuses.

— Et la mère Burette n'a pas d'autre métier, je suppose ?

— Elle n'en a pas d'autre, si vous voulez. Pourtant, je ne sais pas trop ce que c'est qu'une espèce de manigance qu'elle tripote quelquefois dans une petite chambre où personne n'entre, excepté M. Bras-Rouge et une vieille borgnesse qu'on appelle la Chouette.

Rodolphe regarda la portière avec étonnement.

Celle-ci, en interprétant la surprise de son futur locataire, lui dit :

— C'est un drôle de nom, n'est-ce pas, la Chouette ?

Eh bien, docteur, comment vas-tu?... toi qui es si savant, sauve-toi donc! — PAGE 51.

— Oui... et cette femme vient souvent ici ?

— Elle n'avait pas paru depuis six semaines ; mais avant-hier nous l'avons vue ; elle boitait un peu.

— Et que vient-elle faire chez cette diseuse de bonne aventure ?

— Voilà ce que je ne sais pas ; du moins quant à la manigance de la petite chambre dont je vous parle, où la Chouette entre seule avec M. Bras-Rouge et la mère Burette, j'ai seulement remarqué que ces jours-là la borgnesse apporte toujours un paquet dans son cabas, et M. Bras-Rouge un paquet sous son manteau, et qu'ils ne remportent jamais rien.

— Et ces paquets, que contiennent-ils ?

— Je n'en sais rien de rien, sinon qu'ils font avec ça une ratatouille du diable ; car on sent comme une odeur de soufre, de charbon et d'étain fondu en passant sur l'escalier ; et puis on les entend souffler, souffler, souffler... comme des forgerons. Bien sûr que la mère Burette manigance par rapport à la bonne aventure ou à la magie... du moins c'est ce que m'a dit M. César Bradamanti, le locataire du troisième. Voilà un particulier que ce M. César ! Quand je dis un particulier, c'est un Italien, quoiqu'il parle français aussi bien que vous et moi, sauf qu'il a beaucoup d'accent ; mais c'est égal, voilà un savant ! et qui connaît les simples, et qui vous arrache les dents, pas pour de l'argent, mais pour l'honneur. Oui, monsieur, pour le pur honneur. Vous auriez six mauvaises dents, et il le dit lui-même à qui veut l'entendre, il vous arracherait les cinq premières pour rien, il ne vous ferait jamais payer que la sixième. Ça n'est pas de sa faute si vous n'avez que la sixième.

— C'est généreux !

— Il vend par là-dessus une eau très-bonne qui empêche les cheveux de tomber, guérit les maux d'yeux, les cors aux pieds, les faiblesses d'estomac, et détruit les rats sans arsenic.

— Cette même eau guérit les faiblesses d'estomac !...

— Cette même eau.

— Elle détruit aussi les rats?

— Sans en manquer un, parce que ce qui est très-sain à l'homme est très-malsain aux animaux.

— C'est juste, madame Pipelet, je n'avais pas songé à cela.

— Et la preuve que c'est une très-bonne eau, c'est qu'elle est faite avec des simples que M. César a récoltés dans les montagnes du Liban, du côté de chez des espèces d'Américains d'où il a aussi amené son cheval qui a l'air d'un tigre; il est tout blanc, picoté de taches baies. Tenez, quand M. César Bradamanti est monté sur sa bête avec son habit rouge à revers jaunes et son chapeau à plumet, on payerait pour le voir; car, parlant par respect, il ressemble à Judas Iscariote avec sa grande barbe rousse. Depuis un mois il a engagé le fils à M. Bras-Rouge, le petit Tortillard, qu'il a habillé comme qui dirait en troubadour, avec une toque noire, une collerette et une jaquette abricot; il bat du tambour à l'entour de M. César pour attirer les pratiques, sans compter que le petit soigne le cheval tigré du dentiste.

— Il me semble que le fils de votre principal locataire remplit là un emploi bien modeste.

— Son père dit qu'il veut lui faire manger de la vache enragée, à cet enfant; que sans ça il finirait sur un échafaud. Au fait, c'est bien le plus malin singe... et méchant, il a fait plus d'un tour à ce pauvre M. César Bradamanti, qui est la crème des honnêtes gens. Vu qu'il a guéri Alfred d'un rhumatisme, nous le portons dans notre cœur. Eh bien! monsieur, il y a des gens assez dénaturés pour... mais non, ça fait dresser les cheveux sur la tête. Alfred dit que si c'était vrai il y aurait cas de galères.

— Mais encore?

— Ah! je n'ose pas, je n'oserai jamais.

— N'en parlons plus.

— C'est que... foi d'honnête femme, dire ça à un jeune homme...

— N'en parlons plus, madame Pipelet.

— Au fait, comme vous serez notre locataire, il vaut mieux que vous soyez prévenu que c'est des mensonges. Vous êtes, n'est-ce pas, en position de faire amitié et société avec M. Bradamanti; si vous aviez cru à ces bruits-là, ça vous aurait peut-être dégoûté de sa connaissance.

— Parlez, je vous écoute.

— On dit que quand... des fois une jeune fille a fait une sottise..... vous comprenez... n'est-ce pas? et qu'elle en craint les suites...

— Eh bien?

— Tenez, voilà que je n'ose plus...

— Mais encore?

— Non; d'ailleurs c'est des bêtises...

— Dites toujours.

— Des mensonges.

— Dites toujours.

— C'est des mauvaises langues.

— Mais encore?

— Des gens qui sont jaloux du cheval tigré de M. César.

— A la bonne heure; mais enfin que disent-ils?

— Ça me fait honte.

— Mais quel rapport y a-t-il entre une petite fille qui a fait une faute et le charlatan?

— Je ne dis pas que ça soit vrai!

— Mais, au nom du ciel, quoi donc? s'écria Rodolphe, impatienté des réticences bizarres de madame Pipelet.

— Ecoutez, jeune homme, reprit la portière d'un air solennel, vous me jurez sur l'honneur de ne jamais répéter ça à personne.

— Quand je saurai ce que c'est, je vous ferai, oui ou non, ce serment.

— Si je vous dis ça, ce n'est pas à cause des 6 francs que vous m'avez promis, ni à cause du cassis...

— Bien, bien.

— C'est à cause de la confiance que vous m'inspirez.

— Soit.

— Et pour servir ce pauvre M. César Bradamanti en le disculpant.

— Votre intention est excellente, je n'en doute pas; eh bien?

— On dit donc... mais que ça ne sorte pas de la loge, au moins.

— Certainement; l'on dit donc...

— Allons, voilà que je n'ose plus encore une fois. Mais, tenez, je vas vous dire ça à l'oreille, ça me fera moins d'effet... Dites donc, comme je suis enfant, hein?

Et la vieille murmura tout bas quelques mots à Rodolphe, qui tressaillit d'épouvante.

— Oh! mais c'est affreux! s'écria-t-il en se levant par un mouvement machinal, et regardant autour de lui presque avec terreur, comme si cette maison eût été maudite.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura-t-il à demi-voix dans une stupeur douloureuse, de si abominables crimes sont-ils donc possibles! Et cette hideuse vieille qui est presque indifférente à l'horrible révélation qu'elle vient de me faire!

La portière n'entendit pas Rodolphe, et reprit en continuant de s'occuper de son ménage:

— N'est-ce pas, que c'est un tas de mauvaises langues? Comment! un homme qui a guéri Alfred d'un rhumatisme, un homme qui a ramené un cheval tigré du Liban, un homme qui vous propose de vous arracher cinq dents gratis sur six, un homme qui a des certificats de toute l'Europe, et qui paye son terme rubis sur l'ongle. Ah bien! oui.. plutôt la mort que de croire ça!

Pendant que madame Pipelet manifestait son indignation contre les calomniateurs, Rodolphe se rappelait la lettre adressée à ce charlatan,

La palette de Cabrion. — PAGE 58.

lettre écrite sur gros papier, d'une écriture contrefaite et à moitié effacée par les traces d'une larme.

Dans cette larme, dans cette lettre mystérieuse adressée à cet homme, Rodolphe vit un drame...:

Un terrible drame.

Un pressentiment involontaire lui disait que les bruits atroces qui couraient sur l'Italien étaient fondés.

— Tenez, voilà Alfred, s'écria la portière; il vous dira comme moi que c'est des méchantes langues qui accusent d'horreurs ce pauvre M. César Bradamanti, qui l'a guéri d'un rhumatisme.

CHAPITRE X.

Monsieur Pipelet.

Nous rappellerons au lecteur que ces faits se passaient en 1838. . . . . .

M. Pipelet entra dans la loge d'un air grave, magistral; il avait soixante ans environ, un nez énorme, un embonpoint respectable, une grosse figure taillée et enluminée à la façon des bonshommes casse-noisettes de Nuremberg. Ce masque étrange était coiffé d'un chapeau tromblon à larges bords, roussi de vétusté.

Alfred, qui ne quittait pas plus ce chapeau que sa femme ne quittait sa perruque fantastique, se prélassait dans un vieil habit vert à basques immenses, aux revers pour ainsi dire plombés de souillures, tant ils paraissaient çà et là d'un gris luisant. Malgré son chapeau tromblon et son habit vert, qui n'étaient pas sans un certain cérémonial, M. Pipelet n'avait pas déposé le modeste emblème de son métier : un tablier de cuir dessinait son triangle fauve sur un long gilet diapré d'autant de couleurs que la courte-pointe arlequin de madame Pipelet.

Le salut que le portier fit à Rodolphe ne manqua pas d'une certaine affabilité; mais, hélas ! le sourire de cet homme était bien amer.

On y lisait l'expression d'une profonde mélancolie, ainsi que madame Pipelet l'avait dit à Rodolphe.

— Alfred, monsieur est un locataire pour la chambre et le cabinet du quatrième, dit madame Pipelet en présentant Rodolphe à Alfred, et nous t'avons attendu pour boire un verre de cassis qu'il a fait venir.

Cette attention délicate mit à l'instant M. Pipelet en confiance avec Rodolphe : le portier porta la main au rebord antérieur de son chapeau, et dit d'une voix de basse digne d'un chantre de cathédrale :

— Nous vous satisferons, monsieur, comme portiers, de même que vous nous satisferez comme locataire; qui se ressemble s'assemble.

Puis, s'interrompant, M. Pipelet dit à Rodolphe avec anxiété :

— A moins pourtant, monsieur, que vous ne soyez peintre.

— Non, je suis commis marchand.

— Alors, monsieur, à vous rendre mes humbles devoirs. Je félicite la nature de ne pas vous avoir fait naître l'égal de ces monstres d'artistes !

— Les artistes... des monstres? demanda Rodolphe

M. Pipelet, au lieu de répondre, leva ses deux mains au plafond de sa loge et fit entendre une sorte de gémissement courroucé.

— C'est les peintres qui ont empoisonné la vie d'Alfred. C'est eux qui lui ont fait la mélancolie dont je vous parlais, dit tout bas madame Pipelet à Rodolphe. Puis elle reprit plus haut et d'un ton caressant : Allons, Alfred, sois raisonnable, ne pense pas à ce polisson-là... tu vas te faire du mal, tu ne pourras pas dîner.

— Non, j'aurai du courage et de la raison, répondit M. Pipelet avec une dignité triste et résignée. Il m'a fait bien du mal : il a été mon persécuteur, mon bourreau, pendant bien longtemps; mais maintenant je le méprise. Les peintres, ajouta-t-il en se tournant vers Rodolphe, ah ! monsieur, c'est la peste d'une maison, c'est son bacchanal, c'est sa ruine.

— Vous avez logé un peintre?

— Hélas ! oui, monsieur, nous en avons logé un ! dit M. Pipelet avec amertume, un peintre qui s'appelait Cabrion, encore !

A ce souvenir, malgré son apparente modération, le portier ferma convulsivement les poings.

— Était-ce le dernier locataire qui a occupé la chambre que je viens louer? demanda Rodolphe.

— Non, non, le dernier locataire était un brave, un digne jeune homme, nommé M. Germain; mais avant lui c'était Cabrion. Ah ! monsieur, depuis son départ, ce Cabrion a manqué me rendre fou, hébété.

— L'auriez-vous regretté à ce point? demanda Rodolphe.

— Cabrion regretté ! reprit le portier avec stupeur; regretter Cabrion ! Mais figurez-vous donc, monsieur, que M. Bras-Rouge lui a payé deux termes pour le faire déguerpir d'ici; car on avait été assez malheureux pour lui faire un bail. Quel garnement ! Vous n'avez pas une idée, monsieur, des horribles tours qu'il nous a joués à nous et aux locataires. Pour ne parler que d'un seul de ces tours, il n'y a pas un instrument à vent dont il n'ait fait bassement son complice pour démoraliser les locataires ! Oui, monsieur, depuis le cor de chasse jusqu'au serpent, monsieur ! il a abusé de tout, poussant la vilenie jusqu'à jouer faux, et exprès, la même note pendant des heures entières. C'était à en devenir fou. On a fait plus de vingt pétitions au principal locataire, M. Bras-Rouge, pour qu'il chassât ce gueux-là. Enfin, monsieur, on y parvint en lui payant deux termes... C'est drôle, n'est-ce pas? un locataire à qui on paye deux termes; mais on lui en aurait payé trois pour s'en dépêtrer. Il part... Vous croyez peut-être que c'est fini du Cabrion? Vous allez voir ! Le lendemain, à onze heures du soir, j'étais couché. Pan, pan, pan ! Je tire le cordon. On vient à la loge. « Bonsoir, portier, dit une voix, voulez-vous me donner une mèche de vos cheveux, s'il vous plaît? » Mon épouse me dit : « C'est quelqu'un qui se trompe de porte ! » Et je réponds à l'inconnu : « Ce n'est pas ici; voyez à côté. — Pourtant c'est bien ici le numéro 17? Le portier s'appelle bien Pipelet? reprend la voix. — Oui, que je dis, je m'appelle bien Pipelet. — Eh bien ! Pipelet mon ami, je viens vous demander une mèche de vos cheveux pour Cabrion; c'est son idée, il y tient, il en veut. »

M. Pipelet regarda Rodolphe en secouant la tête et en se croisant les bras dans une attitude sculpturale.

— Vous comprenez, monsieur? C'est à moi, son ennemi mortel, à moi qu'il avait abreuvé d'outrages, qu'il venait impudemment demander une mèche de mes cheveux, une faveur que les dames refusent même quelquefois à leur bien-aimé !

— Encore si ce Cabrion avait été bon locataire comme M. Germain ! reprit Rodolphe avec un sang-froid imperturbable.

— Eût-il été bon locataire, je ne lui aurais pas davantage accordé cette mèche, dit majestueusement l'homme au chapeau tromblon; ce n'est ni dans mes principes ni dans mes habitudes; mais je me serais fait un devoir, une loi, de la lui refuser poliment.

— Ce n'est pas tout, reprit la portière; figurez-vous, monsieur, que depuis ce jour-là, le matin, le soir, la nuit, à toute heure, cet affreux Cabrion avait déchaîné une nuée de rapins qui venaient ici l'un après l'autre demander à Alfred une mèche de ses cheveux, toujours pour Cabrion !

— Et vous pensez si j'ai cédé ! dit M. Pipelet d'un air déterminé, on m'aurait plutôt traîné à l'échafaud, monsieur ! Après trois ou quatre mois d'opiniâtreté de leur part, de résistance de la mienne, mon énergie a triomphé de l'acharnement de ces misérables. Ils ont vu qu'ils s'attaquaient à une barre de fer, et ils ont été bien forcés de renoncer à leurs insolentes prétentions. Mais c'est égal, monsieur, j'ai été frappé là. — Alfred porta la main à son cœur. — J'aurais eu commis des crimes affreux que je n'aurais pas eu un sommeil plus bourrelé. A chaque instant je me réveillais en sursaut, croyant entendre la voix de ce damné Cabrion. Je me défiais de tout le monde : dans chacun je supposais un ennemi; je perdais mon aménité. Je ne pouvais voir une figure étrangère se présenter au carreau de la loge sans frémir en pensant que c'était peut-être quelqu'un de la bande à Cabrion. Et même encore maintenant, monsieur, je suis soupçonneux, renfrogné, sombre, épilogueur comme un malfaiteur... je crains d'épanouir mon âme à la moindre nouvelle connaissance, de peur d'y voir surgir quelques-uns de la bande à Cabrion; je n'ai de goût à rien.

Ici madame Pipelet porta son index à son œil gauche, comme pour essuyer une larme, et fit un signe de tête affirmatif.

Alfred continua d'un ton de plus en plus lamentable :

—Enfin je me recroqueville sur moi-même, et c'est ainsi que je vois couler le fleuve de la vie. Avais-je tort, monsieur, de vous dire que cet infernal Cabrion avait empoisonné mon existence?

Et M. Pipelet, poussant un profond soupir, inclina son chapeau tromblon sous le poids de cette immense infortune.

— Je conçois maintenant que vous n'aimiez pas les peintres, dit Rodolphe; mais du moins ce M. Germain dont vous parlez vous a dédommagé de M. Cabrion !

— Oh ! oui, monsieur; voilà un bon et digne jeune homme, franc comme l'or, serviable, et pas fier, et gai, mais d'une bonne gaieté qui ne faisait de mal à personne, au lieu d'être insolent et goguenard comme ce Cabrion, que Dieu confonde !

— Allons, calmez-vous, mon cher monsieur Pipelet, ne prononcez pas ce nom-là. Et maintenant quel est le propriétaire assez heureux pour posséder M. Germain, cette perle des locataires?

— Ni vu ni connu... personne ne sait ni ne saura où demeure à cette heure M. Germain. Quand je dis personne... excepté mademoiselle Rigolette.

— Et qu'est-ce que mademoiselle Rigolette? demanda Rodolphe.

— Une petite ouvrière, l'autre locataire du quatrième, reprit madame Pipelet. Voilà une autre perle, payant son terme d'avance, et si proprette dans sa chambrette, et si gentille pour tout le monde, et si gaie... un véritable oiseau du bon Dieu pour être avenante et joyeuse ! avec ça travailleuse comme un petit castor, gagnant quelquefois jusqu'à ses deux francs par jour, mais dame avec bien du mal !

— Mais comment mademoiselle Rigolette est-elle la seule qui sache la demeure de M. Germain?

— Quand il a quitté la maison, reprit madame Pipelet, il nous a dit : « Je n'attends pas de lettres; mais, si par hasard il m'en arrivait, vous les remettriez à mademoiselle Rigolette. » Et en ça elle était digne de sa confiance, quand même la lettre serait chargée; n'est-ce pas, Alfred?

— Le fait est qu'il n'y aurait rien à dire sur le compte de mademoi-

selle Rigolette, dit sévèrement le portier, si elle n'avait pas eu la faiblesse de se laisser cajoler par cet infâme Cabrion.

— Pour ce qui est de ça, Alfred, reprit la portière, tu sais bien que ce n'est pas la faute de mademoiselle Rigolette, ça tient au local; car ça été tout de même avec le commis voyageur qui occupait la chambre avant Cabrion, comme après ce méchant peintre ça été M. Germain qui la cajolait; encore une fois, ça ne peut être autrement, ça tient au local.

— Ainsi, dit Rodolphe, les locataires de la chambre que je veux louer font nécessairement la cour à mademoiselle Rigolette?

— Nécessairement, monsieur; vous allez comprendre ça. On est voisin avec mademoiselle Rigolette, les deux chambres se touchent; eh bien! entre jeunesse... c'est une lumière à allumer, un peu de braise à emprunter, ou bien de l'eau. Oh! quant à l'eau, on est sûr d'en trouver chez mademoiselle Rigolette, elle n'en manque jamais: c'est son luxe, c'est un vrai petit canard. Dès qu'elle a un moment, elle est tout de suite à laver ses carreaux, son foyer. Aussi c'est toujours si propre chez elle!... vous verrez ça.

— Ainsi M. Germain, eu égard à la localité, a donc été, comme vous dites, bon voisin avec mademoiselle Rigolette?

— Oui, monsieur, et c'est le cas de dire qu'ils étaient nés l'un pour l'autre. Si gentils, si jeunes, ils faisaient plaisir à voir descendre les escaliers le dimanche, le seul jour de congé à ces pauvres enfants! elle bien attifée d'un joli bonnet et d'une jolie robe à vingt-cinq sous l'aune, qu'elle se fait elle-même, mais qui lui allait comme à une petite reine; lui, mis en vrai muscadin!

— Et M. Germain n'a plus revu mademoiselle Rigolette depuis qu'il a quitté cette maison?

— Non, monsieur, à moins que ça ne soit le dimanche, car les autres jours mademoiselle Rigolette n'a pas le temps de penser aux amoureux, allez! Elle se lève à cinq ou six heures, et travaille jusqu'à dix, quelquefois onze heures du soir; elle ne quitte jamais sa chambre, excepté le matin pour aller acheter la provision pour elle et ses deux serins, et à eux trois ils ne mangent guère, allez! Qu'est-ce qu'il leur faut? Deux sous de lait, un peu de pain, du mouron, de la salade, du millet, et de la belle eau claire; ce qui ne les empêche pas de babiller et de gazouiller tous les trois, la petite et ses deux oiseaux, que c'est une bénédiction!... Avec ça, bonne et charitable en ce qu'elle peut, c'est-à-dire de son temps de sommeil et de ses soins, car, en travaillant quelquefois plus de douze heures par jour, c'est tout juste si elle gagne de quoi vivre... Tenez, ces malheureux des mansardes, que M. Bras-Rouge va mettre sur le pavé pas plus tard que dans trois ou quatre jours, mademoiselle Rigolette et M. Germain ont veillé leurs enfants pendant plusieurs nuits!

— Il y a donc une famille malheureuse ici?

— Malheureuse, monsieur! Dieu de Dieu! je le crois bien. Cinq enfants en bas âge, la mère au lit, presque mourante, la grand'mère idiote; et pour nourrir tout ça un homme qui ne mange pas du pain tout son soûl en trimant comme un nègre; car c'est un fameux ouvrier! Trois heures de sommeil sur vingt-quatre, voilà tout ce qu'il prend, et encore quel sommeil!... quand on est réveillé par des enfants qui crient: « Du pain! » par une femme malade qui gémit sur sa paillasse, ou par la vieille idiote qui se met quelquefois à rugir comme une louve... de faim aussi, car elle n'a pas plus de raison qu'une bête. Quand elle a trop envie de manger, on l'entend des escaliers, elle hurle.

— Ah! c'est affreux! s'écria Rodolphe; et personne ne les secourt?

— Dame! monsieur, on fait ce qu'on peut entre pauvres gens. Depuis que le commandant me donne ses 12 francs par mois pour faire son ménage, je mets le pot-au-feu une fois la semaine, et ces malheureux d'en haut ont du bouillon. Mademoiselle Rigolette prend sur ses nuits, et dame! ça lui coûte toujours de l'éclairage, pour faire, avec des rognures d'étoffes, des brassières et des béguins aux petits... Ce pauvre M. Germain, qu'était pas bien calé non plus, faisait semblant de recevoir de temps en temps quelques bonnes bouteilles de vin de chez lui, et Morel (c'est le nom de l'ouvrier) buvait un ou deux fameux coups qui le réchauffaient et lui mettaient pour un moment du cœur au ventre.

— Et le charlatan ne faisait-il rien pour ces pauvres gens?

— M. Bradamanti? dit le portier; il m'a guéri de mon rhumatisme, c'est vrai, je le vénère; mais dès ce jour-là j'ai dit à mon épouse: « Anastasie, M. Bradamanti... Hum! hum! te l'ai-je dit, Anastasie?

— C'est vrai, tu me l'as dit, mais il aime à rire, cet homme! du moins à sa manière, car il ne desserre pas les dents pour cela.

— Qu'a-t-il donc fait?

— Voilà, monsieur. Quand je lui ai parlé de la misère des Morel, à propos de ce qu'il se plaignait que la vieille idiote avait hurlé de faim toute la nuit, et que lui, ça l'avait empêché de dormir, il m'a dit: « Puisqu'ils sont si malheureux, s'ils ont des dents à arracher, je ne leur ferai pas même payer la sixième, et je leur donnerai une bouteille de mon eau à moitié prix. »

— Eh bien! s'écria M. Pipelet, quoiqu'il m'ait guéri de mon rhumatisme, je maintiens que c'est une plaisanterie indécente. Mais il n'en fait jamais d'autres... et encore si elles n'étaient qu'indécentes!

— Songe donc, Alfred, qu'il est Italien, et que c'est peut-être la manière de plaisanter chez eux.

— Décidément, madame Pipelet, dit Rodolphe, j'ai mauvaise opinion de cet homme, et je ne ferai pas, comme vous dites, ni amitié ni société avec lui... Et la prêteuse sur gages a-t-elle été plus charitable?

— Hum! dans le prix de M. Bradamanti, dit la portière: elle leur a prêté sur leurs pauvres hardes... Tout y a passé, jusqu'à leur dernier matelas... C'est pas l'embarras, ils n'en ont jamais eu que deux.

— Et maintenant elle ne les aide pas?

— La mère Burette? Ah bien! oui; elle est aussi chiche dans son espèce que son amoureux dans la sienne; car, dites donc, M. Bras-Rouge et la mère Burette... ajouta la portière avec un clignement d'yeux et un hochement de tête extraordinairement malicieux.

— Vraiment! dit Rodolphe.

— Je crois bien... à mort!... Et allez donc! les êtes de la Saint-Martin sont aussi chauds que les autres, n'est-ce pas, vieux chéri?

M. Pipelet, pour toute réponse, agita mélancoliquement son chapeau tromblon.

Depuis que madame Pipelet avait fait montre d'un sentiment de charité à l'égard des malheureux des mansardes, elle semblait moins repoussante à Rodolphe.

— Et quel est l'état de ce pauvre ouvrier?

— Lapidaire en faux; il travaille à la pièce, et tant, tant qu'il s'est contrefait à ce métier-là; vous le verrez... Après tout, un homme est un homme, et il ne peut que ce qu'il peut, n'est-ce pas? Et, quand il faut donner la pâtée à une famille de sept personnes, sans se compter, il y a du tirage! Et encore sa fille aînée l'aide de ce qu'elle peut, et ça n'est guère.

— Et quel âge a cette fille?

— Dix-sept ans, et belle, belle... comme le jour: elle est servante chez un vieux grigou, riche à acheter Paris, un notaire, M. Jacques Ferrand.

— M. Jacques Ferrand! dit Rodolphe étonné de cette nouvelle rencontre, car c'était chez ce notaire, ou du moins près de sa gouvernante, qu'il devait prendre les renseignements relatifs à la Goualeuse. M. Jacques Ferrand qui demeure rue du Sentier? reprit-il.

— Juste!... vous le connaissez?

— Il est le notaire de la maison de commerce à laquelle j'appartiens.

— Eh bien! alors vous devez savoir que c'est un fameux fesse-mathieu, mais, faut être juste, honnête et dévot... tous les dimanches à la messe et à vêpres, faisant ses pâques et allant à confesse: s'il fricote, ne fricotant jamais qu'avec des prêtres, buvant l'eau bénite, dévorant le pain bénit... un saint homme, quoi! la caisse d'épargne des petites gens qui placent leurs économies chez lui! mais dame! avare et dur à cuire pour les autres comme pour lui-même. Voilà dix-huit mois que cette pauvre Louise, la fille du lapidaire, est servante chez lui. C'est un agneau pour la douceur, un cheval pour le travail. Elle fait tout là, et 18 francs de gages, ni plus ni moins; elle garde 6 francs par mois pour s'entretenir, et donne le reste à sa famille: c'est toujours ça; mais quand il faut que sept personnes rongent là-dessus!...

— Mais le travail du père, s'il est laborieux?

— S'il est laborieux! C'est un homme qui de sa vie n'a été *bu*; c'est rangé, c'est doux comme un Jésus; ça ne demanderait au bon Dieu pour toute récompense que de faire durer les jours quarante-huit heures, pour pouvoir gagner un peu plus de pain pour sa marmaille.

— Son travail lui rapporte donc bien peu?

— Il a été alité pendant trois mois, et c'est ce qui l'a arriéré; sa femme s'est abîmé la santé en le soignant, et à cette heure elle est moribonde; c'est pendant ces trois mois qu'il a fallu vivre avec les 12 fr. de Louise, et avec ce qu'ils ont emprunté sur gages à la mère Burette, et aussi quelques écus que lui a prêtés la coutière en pierres fausses pour qui il travaille. Mais huit personnes! j'en reviens toujours là, et si vous voyiez leur bouge!... Mais, tenez, monsieur, ne parlons pas de ça, voilà notre dîner cuit, et, rien que de penser à leur mansarde, ça me tourne sur l'estomac. Heureusement M. Bras-Rouge va en débarrasser la maison. Quand je dis heureusement, ça n'est pas par méchanceté, au moins. Mais, puisqu'il faut qu'ils soient malheureux, ces pauvres Morel, et que nous n'y pouvons rien, autant qu'ils aillent être malheureux ailleurs. C'est un crève-cœur de moins.

— Mais, si on les chasse d'ici, où iront-ils?

— Dame! je ne sais pas, moi.

— Et combien peut-il gagner par jour, ce pauvre ouvrier?

— S'il n'était pas obligé de soigner sa mère, sa femme et les enfants, il gagnerait bien 4 à 5 francs, parce qu'il s'acharne; mais, comme il perd les trois quarts de son temps à faire le ménage, c'est au plus s'il gagne 40 sous.

— En effet, c'est bien peu. Pauvres gens!

— Oui, pauvres gens, allez! c'est bien dit. Mais il y en a tant de pauvres gens, que, puisqu'on n'y peut rien, il faut bien s'en consoler, n'est-ce pas, Alfred? Mais, à propos de consoler, et le cassis, nous ne lui disons rien.

— Franchement, madame Pipelet, ce que vous m'avez raconté là m'a serré le cœur; vous boirez à ma santé avec M. Pipelet.

— Vous êtes bien honnête, monsieur, dit le portier; mais voulez-vous toujours voir la chambre d'en haut?

— Volontiers; si elle me convient, je vous donnerai le denier à Dieu.

Le portier sortit de son antre. Rodolphe le suivit.

CHAPITRE XI.

Les quatre étages.

L'escalier sombre, humide, paraissait encore plus obscur par cette triste journée d'hiver.

L'entrée de chacun des appartements de cette maison offrait pour ainsi dire à l'œil de l'observateur une physionomie particulière.

Ainsi la porte du logis qui servait de petite maison au commandant était fraîchement peinte d'une couleur brune veinée imitant le palissandre ; un bouton de cuivre doré étincelait à la serrure, et un beau cordon de sonnette à houppe de soie rouge contrastait avec la sordide vétusté des murailles.

La porte du second étage, habité par la devineresse, prêteuse sur gages, présentait un aspect plus singulier : un hibou empaillé, oiseau suprêmement symbolique et cabalistique, était cloué par les pattes et par les ailes au-dessus du chambranle ; un petit guichet, grillagé de fil de fer, permettait d'examiner les visiteurs avant d'ouvrir.

La demeure du charlatan italien, que l'on soupçonnait d'exercer un épouvantable métier, se distinguait aussi par son entrée bizarre.

Son nom se lisait tracé avec des dents de cheval incrustées dans une espèce de tableau de bois noir appliqué sur la porte.

Au lieu de se terminer classiquement par une patte de lièvre ou par un pied de chevreuil, le cordon de sonnette s'attachait à un avant-bras et à une main de singe momifiés.

Ce bras desséché, cette petite main à cinq doigts articulés par phalanges et terminés par des ongles, était hideuse à voir.

On eût dit la main d'un enfant.

Au moment où Rodolphe passait devant cette porte, qui lui parut sinistre, il lui sembla entendre quelques sanglots étouffés ; puis tout à coup un cri douloureux, convulsif, horrible, un cri paraissant arraché du fond des entrailles, retentit dans le silence de cette maison.

Rodolphe tressaillit.

Par un mouvement plus rapide que la pensée, il courut à la porte et sonna violemment.

— Qu'avez-vous, monsieur ? dit le portier surpris.

— Ce cri, dit Rodolphe, vous ne l'avez donc pas entendu ?

— Si, monsieur. C'est sans doute quelque pratique à qui M. César Bradamanti arrache une dent, peut-être deux.

Cette explication était vraisemblable ; pourtant elle ne satisfit pas Rodolphe.

Le cri terrible qu'il venait d'entendre ne lui semblait pas seulement une exclamation de douleur physique ; mais aussi, si cela peut se dire, un cri de douleur morale.

Son coup de sonnette avait été d'une extrême violence.

On n'y répondit pas d'abord.

Plusieurs portes se fermèrent coup sur coup ; puis, derrière la vitre d'un œil-de-bœuf placé près de la porte, et sur lequel Rodolphe attachait machinalement son regard, il vit confusément apparaître une figure décharnée, d'une pâleur cadavéreuse ; une forêt de cheveux roux et grisonnants couronnait ce hideux visage, qui se terminait par une longue barbe de la même couleur que la chevelure.

Cette vision disparut au bout d'une seconde.

Rodolphe resta pétrifié.

Pendant le peu de temps que dura cette apparition, il avait cru reconnaître certains traits bien caractéristiques de cet homme.

Ces yeux verts et brillants comme l'algue-marine sous leurs gros sourcils fauves et hérissés, cette pâleur livide, ce nez mince, saillant, recourbé en bec d'aigle, et dont les narines, bizarrement dilatées et échancrées, laissaient voir une partie de la cloison nasale, lui rappelaient d'une manière frappante un certain abbé Polidori, dont le nom avait été maudit par Murph durant son entretien avec le baron de Graün.

Quoique Rodolphe n'eût pas vu l'abbé Polidori depuis seize ou dix-sept ans, il avait mille raisons pour ne pas l'oublier ; mais, ce qui déroutait ses souvenirs, mais ce qui le faisait douter de l'identité de ces deux personnages, c'est que le prêtre qu'il croyait retrouver sous le nom de ce charlatan à barbe et à cheveux roux était très-brun.

Si Rodolphe (en supposant que ses soupçons fussent fondés) ne s'étonnait pas d'ailleurs de voir un homme revêtu d'un caractère sacré, un homme dont il connaissait la haute intelligence, le vaste savoir, le rare esprit, tomber à ce point de dégradation, peut-être d'infamie, c'est qu'il savait que ce rare esprit, que cette haute intelligence, que ce vaste savoir, s'alliaient à une perversité si profonde, à une conduite si déréglée, à des penchants si crapuleux, et surtout à une telle forfanterie de cynique et sanglant mépris des hommes et des choses, que cet homme, réduit à une misère méritée, avait pu, nous dirons presque avait dû chercher les ressources les moins honorables, et trouver une sorte de satisfaction ironique et sacrilége à se voir, lui, véritablement distingué par les dons de l'esprit, lui, revêtu d'un caractère sacré, exercer ce vil métier d'impudent bateleur.

Mais, nous le répétons, quoiqu'il eût quitté l'abbé Polidori dans la force de l'âge, et que celui-ci dût avoir l'âge du charlatan, il y avait entre ces deux personnages certaines différences si notables, que Rodolphe doutait extrêmement de leur identité ; néanmoins il dit à M. Pipelet :

— Est-ce qu'il y a longtemps que M. Bradamanti habite cette maison ?

— Mais environ un an, monsieur. Oui, c'est ça, il est venu pour le terme de janvier. C'est un locataire exact ; il m'a guéri d'un fameux rhumatisme... Mais, comme je vous le disais tout à l'heure, il a un défaut : c'est d'être trop gouailleur, il ne respecte rien dans ses propos.

— Comment cela ?

— Enfin, monsieur, dit gravement M. Pipelet, je ne suis pas une rosière, mais il y a rire et rire.

— Il est donc fort gai ?

— Ce n'est pas qu'il soit gai ; au contraire, il a l'air d'un mort ; mais il ne rit jamais de la bouche... il rit toujours en paroles ; il n'y a pour lui ni père ni mère, ni Dieu ni diable, il plaisante de tout, même de son eau, monsieur, même de sa propre eau ! Mais, je ne vous le cache pas, ces plaisanteries-là quelquefois me font peur, me donnent la chair de poule. Quand il a resté un quart d'heure à jaboter indécemment, dans la loge, sur les femmes à peine voilées des différents pays sauvages qu'il a parcourus, et que je me retrouve seul à seul avec Anastasie, eh bien ! monsieur, moi qui, depuis trente sept ans, ai pris l'habitude, me suis fait une loi de la chérir... Anastasie... eh bien ! il me semble que je la chéris moins. Vous allez rire... mais quelquefois encore, quand M. César est parti, après m'avoir parlé des festins des princes auxquels il a assisté pour les voir essayer les dents qu'il leur avait posées, eh bien ! il me semble que mon manger est amer, je n'ai plus faim. Enfin j'aime mon état, monsieur, et je n'en honore. J'aurais pu être cordonnier comme un tas d'ambitieux, mais je crois rendre autant de service en ressemelant les vieilles chaussures. Eh bien ! monsieur, il y a des jours où ce diable de M. César, avec ses railleries, me ferait regretter de n'être pas bottier, ma parole d'honneur ! et puis enfin... il a une manière de parler des dames sauvages qu'il a connues... Tenez, monsieur, je vous le répète, je ne suis pas rosière, mais quelquefois, saperlotte ! je deviens pourpre, ajouta M. Pipelet d'un air de chasteté révoltée.

— Et madame Pipelet tolère cela ?

— Anastasie est folle de l'esprit, et M. César, malgré son mauvais ton, en a certainement beaucoup ; aussi elle lui passe tout.

— Elle m'a aussi parlé de certains bruits horribles...

— Elle vous a parlé ?...

— Soyez tranquille, je suis discret.

— Eh bien ! monsieur, ce bruit-là, je n'y crois pas, je n'y croirai jamais, et pourtant je ne peux m'empêcher d'y penser, et ça augmente le drôle d'effet que me produisent les plaisanteries de M. Bradamanti. Enfin, monsieur, pour tout dire, bien certainement je hais M. Cabrion... c'est une haine que j'emporterai dans la tombe. Eh bien ! quelquefois il me semble que j'aimerais encore mieux les ignobles farces qu'il avait l'effronterie de faire dans la maison, que les plaisanteries que nous débite M. César de son air pince-sans-rire, en bridant ses lèvres par un mouvement disgracieux qui me rappelle toujours l'agonie de mon oncle Rousselot, qui en râlant bridait ses levres tout comme M. Bradamanti.

Quelques mots de M. Pipelet sur la perpétuelle ironie avec laquelle le charlatan parlait de tout et de tous, et flétrissait les joies les plus modestes par ses railleries amères, confirmaient assez les premiers soupçons de Rodolphe ; car l'abbé, lorsqu'il déposait son masque d'hypocrisie, avait toujours affecté le scepticisme le plus audacieux et le plus révoltant.

Rien décidé à éclaircir ses doutes, la présence de ce prêtre dans cette maison pouvant le gêner, se sentant de plus en plus disposé à interpréter d'une manière lugubre le cri terrible dont il avait été si frappé, Rodolphe suivit le portier à l'étage supérieur, où se trouvait la chambre qu'il voulait louer.

Le logis de mademoiselle Rigolette, voisin de cette chambre, était facile à reconnaître, grâce à une charmante galanterie du peintre l'ennemi mortel de M. Pipelet.

Une demi-douzaine de petits Amours joufflus, très-facilement et très-spirituellement peints dans le goût de Watteau, se groupaient autour d'une espèce de cartouche, et portaient allégoriquement, l'un un dé à coudre, l'autre une paire de ciseaux, celui-là un fer à repasser, celui-ci un petit miroir de toilette ; au milieu du cartouche, sur un fond bleu-clair, on lisait en lettres roses : Mademoiselle Rigolette, couturière. Le tout était encadré dans une guirlande de fleurs qui se détachait à merveille du fond vert céladon de la porte.

Ce petit panneau était fort joli, et formait encore un contraste frappant avec la laideur de l'escalier.

Au risque d'irriter les plaies saignantes d'Alfred, Rodolphe lui dit, en montrant la porte de mademoiselle Rigolette :

— Ceci est sans doute l'ouvrage de M. Cabrion ?

— Oui, monsieur, il s'est permis d'abîmer la peinture de cette porte avec ces indécents barbouillages d'enfants tout nus, qu'il appelle des Amours. Sans les supplications de mademoiselle Rigolette et la faiblesse

de M. Bras-Rouge, j'aurais gratté tout cela ainsi que cette palette dont e même monstre a obstrué la porte de *votre* chambre.

En effet, une palette chargée de couleurs, paraissant suspendue à un clou, était peinte sur la porte en manière de trompe-l'œil.

Rodolphe suivit le portier dans cette chambre, assez spacieuse, précédée d'un petit cabinet, et éclairée par deux fenêtres qui ouvraient sur a rue du Temple ; quelques ébauches fantastiques, peintes sur la seconde porte par M. Cabrion, avaient été scrupuleusement respectées par M. Germain.

Rodolphe avait trop de motifs d'habiter cette maison pour ne pas arrêter ce logement ; il donna donc modestement quarante sous au portier et lui dit :

— Cette chambre me convient parfaitement, voici le denier à Dieu ; demain j'enverrai des meubles. Il n'est pas nécessaire, n'est-ce pas, que je voie le principal locataire, M. Bras-Rouge?

— Non, monsieur, il ne vient ici que de loin en loin, excepté pour es manigances de la mère Burette... C'est toujours avec moi que l'on traite directement ; je vous demanderai seulement votre nom.

— Rodolphe.

— Rodolphe... qui?

— Rodolphe tout court, monsieur Pipelet.

— C'est différent, monsieur ; ce n'est pas par curiosité que j'insisais : les noms et les volontés sont libres.

— Dites-moi, monsieur Pipelet, est-ce que demain je ne devrais pas, comme nouveau voisin, aller demander aux Morel si je ne peux pas leur être bon à quelque chose, puisque mon prédécesseur, M. Germain, les aidait aussi selon ses moyens?

— Si monsieur, cela se peut ; il est vrai que ça ne leur servira pas à grand'chose, puisqu'on les chasse ; mais ça les flattera toujours.

Puis, comme frappé d'une idée subite, M. Pipelet s'écria, en regardant son locataire d'un air fier et malicieux :

— Je comprends, je comprends ; c'est un commencement pour finir par aller aussi faire le bon voisin chez la petite voisine d'à côté.

— Mais j'y compte bien.

— Il n'y a pas de mal à ça, monsieur, c'est l'usage ; et, tenez, je suis sûr que mademoiselle Rigolette a entendu qu'on visitait la chambre, et qu'elle est aux aguets pour nous voir descendre. Je vas faire du bruit exprès en tournant la clef ; regardez bien en passant sur le carré.

En effet, Rodolphe s'aperçut que la porte si gracieusement enjolivée d Amours Watteau était entre-baillée, et il distingua vaguement, par l'étroite ouverture, le bout relevé d'un petit nez couleur de rose et un grand œil noir vif et curieux ; mais, comme il ralentissait le pas, la porte se ferma brusquement.

— Quand je vous disais qu'elle nous guettait ! reprit le portier ; puis il ajouta : Pardon, excuse, monsieur!... je vas à mon petit observatoire.

— Qu'est-ce que cela?

— Au haut de cette échelle, il y a le palier où s'ouvre la porte de la mansarde des Morel, et derrière un des lambris il se trouve un petit trou noir où je mets des fouillis. Comme le mur est très-lézardé, quand je suis dans mon trou, je vois chez eux et je les entends comme si j'y étais. Ça n'est pas que je les espionne, juste ciel ! Mais enfin je vais quelquefois les regarder comme on va à un mélodrame bien noir. Et en redescendant dans ma loge je me trouve comme dans un palais. Mais, dites donc, monsieur, si le cœur vous en dit, avant qu'ils ne partent... C'est triste, mais c'est curieux ; car, quand ils vous voient, ils sont comme des sauvages, ça les gêne.

— Vous êtes bien bon, monsieur Pipelet, un autre jour, demain peut-être, je profiterai de votre offre.

— A votre aise, monsieur ; mais il faut que je monte à mon observatoire, car j'ai besoin d'un morceau de basane. Si vous voulez toujours descendre, monsieur, je vous rejoins.

Et M. Pipelet commença sur l'échelle qui conduisait aux mansardes une ascension assez périlleuse pour son âge.

Rodolphe jetait un dernier coup d'œil sur la porte de mademoiselle Rigolette, en songeant que cette jeune fille, l'ancienne connaissance de la pauvre Goualeuse, connaissait sans doute la retraite du fils du Maître d'école, lorsqu'il entendit, à l'étage inférieur, quelqu'un sortir de chez le charlatan ; il reconnut le pas léger d'une femme, et distingua le bruissement d'une robe de soie. Rodolphe s'arrêta un moment par discrétion.

Lorsqu'il n'entendit plus rien il descendit.

Arrivé au second étage, il vit et ramassa un mouchoir sur les dernières marches ; il appartenait sans doute à la personne qui sortait du logis du charlatan.

Rodolphe s'approcha d'une des étroites fenêtres qui éclairaient le carré, et examina ce mouchoir, magnifiquement garni de dentelles ; il portait brodés, dans un de ses angles, un L et un N surmontés d'une couronne ducale.

Ce mouchoir était littéralement trempé de larmes.

La première pensée de Rodolphe fut de se hâter afin de pouvoir rendre ce mouchoir à la personne qui l'avait perdu ; mais il réfléchit que cette démarche ressemblerait peut-être, dans cette circonstance, à un mouvement d'inconvenante curiosité ; il le garda, se trouvant ainsi, sans le vouloir, sur la trace d'une mystérieuse et sans doute sinistre aventure.

En arrivant chez la portière, il lui dit :

— Est-ce qu'il ne vient pas de descendre une femme?

— Non, monsieur. C'est une belle dame, grande et mince, avec un voile noir. Elle sort de chez M. César. Le petit Tortillard avait été chercher un fiacre, où elle vient de monter. Ce qui m'étonne, c'est que ce petit gueux-là s'est assis derrière le fiacre, peut-être pour voir où va cette dame ; car il est curieux comme une pie et vif comme un furet, malgré son pied bot.

— Ainsi, pensa Rodolphe, le nom et l'adresse de cette femme seront peut-être connus de ce charlatan, dans le cas où il aurait ordonné à Tortillard de suivre l'inconnue.

— Eh bien ! monsieur, la chambre vous convient-elle? demanda la portière.

— Elle me convient beaucoup ; je l'ai arrêtée, et demain j'enverrai mes meubles.

— Que le bon Dieu vous bénisse d'avoir passé devant notre porte, monsieur ! nous aurons un fameux locataire de plus. Vous avez l'air bon enfant, Pipelet vous aimera tout de suite. Vous le ferez rire comme faisait M. Germain, qui avait toujours une farce à lui dire ; car il ne demande qu'à rire, ce pauvre cher homme : aussi je pense qu'avant un mois vous ferez une paire d'amis.

— Allons, vous me flattez, madame Pipelet.

— Pas du tout ; ce que je vous dis là c'est comme si je vous ouvrais mon cœur. Et si vous êtes gentil pour Alfred je serai reconnaissante : vous verrez votre petit ménage ; je suis un lion pour la propreté ; et, si vous voulez dîner chez vous le dimanche, je vous fricoterai des choses dont vous vous lécherez les pouces.

— C'est convenu, madame Pipelet, vous ferez mon ménage ; demain on vous apportera des meubles, et je viendrai surveiller mon emménagement.

Rodolphe sortit.

Les résultats de sa visite à la maison de la rue du Temple étaient assez importants, et pour la solution du mystère qu'il voulait découvrir, et pour la noble curiosité avec laquelle il cherchait l'occasion de faire le bien et d'empêcher le mal.

Tels étaient les résultats :

Mademoiselle Rigolette savait nécessairement la nouvelle demeure de François-Germain, fils du Maître d'école ;

Une jeune femme, qui, selon quelques apparences, pouvait malheureusement être la marquise d'Harville, avait donné au commandant pour le lendemain un nouveau rendez-vous qui la perdrait peut-être à jamais.

Et, pour mille raisons, Rodolphe portait le plus vif intérêt à M. d'Harville, dont le repos, l'honneur, semblaient si cruellement compromis ;

Un artisan honnête et laborieux, écrasé par la plus affreuse misère, allait être, lui et sa famille, jeté sur le pavé par l'intermédiaire de Bras-Rouge ;

Enfin, Rodolphe avait involontairement découvert quelques traces d'une aventure dont le charlatan César Bradamanti (peut-être l'abbé Polidori) et une femme qui appartenait sans doute au plus grand monde étaient les principaux acteurs ;

De plus, la Chouette, récemment sortie de l'hôpital où elle était entrée après la scène de l'allée des Veuves, avait des intelligences suspectes avec madame Burette, devineresse et prêteuse sur gages, qui occupait le second étage de la maison.

Ayant recueilli ces divers renseignements, Rodolphe rentra chez lui, rue Plumet, remettant au lendemain sa visite au notaire Jacques Ferrand.

Le soir même, comme on le sait, Rodolphe devait se rendre à un grand bal à l'ambassade de ***.

Avant de suivre notre héros dans cette nouvelle excursion, nous jetterons un coup d'œil rétrospectif sur Tom et sur Sarah, personnages importants de cette histoire.

CHAPITRE XII.

Tom et Sarah.

Sarah Seyton, alors veuve du comte Mac-Grégor, et âgée de trente-sept à trente-huit ans, était d'une excellente famille écossaise, et fille d'un baronnet, gentilhomme campagnard.

D'une beauté accomplie, orpheline à dix-sept ans, Sarah avait quitté l'Ecosse avec son frère Tom Seyton de Halsbury.

Les absurdes prédictions d'une vieille highlandaise, sa nourrice, avaient exalté presque jusqu'à la démence les deux vices capitaux de Sarah, l'orgueil et l'ambition, en lui promettant, avec une incroyable persistance de conviction, les plus hautes destinées... pourquoi ne pas le dire? une destinée souveraine !

La jeune Ecossaise s'était rendue à l'évidence des prédictions de sa nourrice, et se redisait sans cesse, pour corroborer sa foi ambitieuse, qu'une devineresse avait aussi promis une couronne à la belle et excel-

lente créole qui s'assit un jour sur le trône de France, et qui fut reine par la grâce et par la bonté, comme d'autres le sont par la grandeur et par la majesté.

Chose étrange! Tom Seyton, aussi superstitieux que sa sœur, encourageait ses folles espérances, et avait résolu de consacrer sa vie à la réalisation du rêve de Sarah, de ce rêve aussi éblouissant qu'insensé.

Néanmoins le frère et la sœur n'étaient pas assez aveugles pour croire rigoureusement à la prédiction de la highlandaise, et pour viser absolument à un trône de premier ordre, dans leur magnifique dédain des royautés secondaires ou des principautés régnantes; non, pourvu que la belle Ecossaise ceignit un jour son front impérieux d'une couronne souveraine, le couple orgueilleux fermerait les yeux sur l'importance des possessions de cette couronne.

A l'aide de l'*Almanach de Gotha* pour l'an de grâce 1819, Tom Seyton dressa, au moment de quitter l'Ecosse, une sorte de tableau synoptique par rang d'âge de tous les rois et altesses souveraines de l'Europe alors à marier.

Bien que fort absurde, l'ambition du frère et de la sœur était pure de tout moyen honteux; Tom devait aider Sarah à ourdir la trame conjugale où elle espérait enlacer un porte-couronne quelconque. Tom devait être de moitié dans toutes les ruses, dans toutes les intrigues qui pourraient amener ce résultat; mais il aurait tué sa sœur, plutôt que de voir en elle la maîtresse d'un prince, même avec la certitude d'un mariage réparateur.

L'espèce d'inventaire matrimonial qui résulta des recherches de Tom et de Sarah dans l'*Almanach de Gotha* fut satisfaisant.

La Confédération germanique fournissait surtout un nombreux contingent de jeunes souverains présomptifs. Sarah était protestante; Tom n'ignorait pas la facilité du mariage allemand dit de la main gauche, mariage légitime d'ailleurs, auquel il se serait à la dernière extrémité résigné pour sa sœur. Il fut donc résolu entre elle et lui d'aller d'abord en Allemagne commencer cette *pipée*.

Si ce projet paraît improbable, ces espérances insensées, nous répondrons d'abord qu'une ambition effrénée, encore exagérée par une superstitieuse croyance, se pique rarement d'être raisonnable dans ses visées, et n'est guère tentée que de l'impossible; pourtant, en se rappelant certains faits contemporains, depuis d'augustes et respectables mariages morganatiques entre souverains et sujettes jusqu'à l'amoureuse odyssée de miss Pénélope et du prince de Capoue, on ne peut refuser quelque probabilité d'heureux succès aux imaginations de Tom et de Sarah.

Nous ajouterons que celle-ci joignait à une merveilleuse beauté de rares dispositions pour les talents les plus variés, et une puissance de séduction d'autant plus dangereuse qu'avec une âme sèche et dure, un esprit adroit et méchant, une dissimulation profonde, un caractère opiniâtre et absolu, elle réunissait toutes les apparences d'une nature généreuse, ardente et passionnée.

Au physique, son organisation mentait aussi perfidement qu'au moral.

Ses grands yeux noirs, tour à tour étincelants et langoureux sous leurs sourcils d'ébène, pouvaient feindre les embrasements de la volupté; et pourtant les brûlantes aspirations de l'amour ne devaient jamais faire battre son sein glacé; aucune surprise du cœur ou des sens ne devait déranger les impitoyables calculs de cette femme rusée, égoïste et ambitieuse.

En arrivant sur le continent, Sarah, d'après les conseils de son frère, ne voulut pas commencer ses entreprises avant d'avoir fait un séjour à Paris, où elle désirait polir son éducation, et assouplir sa roideur britannique dans le commerce d'une société pleine d'élégance, d'agréments et de liberté de bon goût.

Sarah fut introduite dans le meilleur et dans le plus grand monde, grâce à quelques lettres de recommandation et au bienveillant patronage de madame l'ambassadrice d'Angleterre et du vieux marquis d'Ilarville, qui avait connu en Angleterre le père de Tom et de Sarah.

Les personnes fausses, froides, réfléchies, s'assimilent avec une promptitude merveilleuse le langage et les manières les plus opposés à leur caractère : chez elles tout est dehors, surface, apparence, vernis, écorce; dès qu'on les pénètre, dès qu'on les devine, elles sont perdues; aussi l'espèce d'instinct de conservation dont elles sont douées les rend éminemment propres au déguisement moral. Elles se grimment et se costument avec la prestesse et l'habileté d'un comédien consommé.

C'est dire qu'après six mois de séjour à Paris Sarah aurait pu lutter avec la Parisienne la plus parisienne du monde, pour la grâce piquante de son esprit, le charme de sa gaieté, l'ingénuité de ses coquetteries et la naïveté provocante de son regard à la fois chaste et passionné.

Trouvant sa sœur suffisamment *armée*, Tom partit avec elle pour l'Allemagne, muni d'excellentes lettres d'introduction.

Le premier Etat de la Confédération germanique qui se trouvait sur l'itinéraire de Sarah était le grand-duché de Gerolstein, ainsi désigné dans le diplomatique et infaillible *Almanach de Gotha* pour l'année 1819.

GÉNÉALOGIE DES SOUVERAINS DE L'EUROPE ET DE LEUR FAMILLE.

GEROLSTEIN.

« Grand-duc : Maximilien-Rodolphe, né le 10 décembre 1764. Succède à son père Charles-Frédérik-Rodolphe, le 21 avril 1785. — Veuf, janvier 1808, de Louise, fille du prince Jean-Auguste de Burglen.

« Fils : Gustave-Rodolphe, né le 17 avril 1803.

« Mère : Grande-duchesse Judith, douairière, veuve du grand-duc Charles-Frédérik-Rodolphe, le 21 avril 1785. »

Tom, avec assez de sens, avait d'abord inscrit sur sa liste les plus jeunes des princes qu'il convoitait pour beaux-frères, pensant que l'extrême jeunesse est de bien plus facile séduction qu'un âge mûr. D'ailleurs, nous l'avons dit, Tom et Sarah avaient été particulièrement recommandés au grand-duc régnant de Gerolstein par le vieux marquis d'Ilarville, engoué, comme tout le monde, de Sarah, dont il ne pouvait assez admirer la beauté, la grâce et le charmant naturel.

Il est inutile de dire que l'héritier présomptif du grand-duché de Gerolstein était *Gustave*-Rodolphe; il avait dix-huit ans à peine lorsque Tom et Sarah furent présentés à son père.

L'arrivée de la jeune Ecossaise fut un événement dans cette petite cour allemande, calme, simple, sérieuse, et pour ainsi dire patriarcale. Le grand-duc, le meilleur des hommes, gouvernait ses Etats avec une fermeté sage et une bonté paternelle; rien de plus matériellement, de plus moralement heureux que cette principauté; sa population laborieuse et grave, sobre et pieuse, offrait le type idéal du caractère allemand.

Ces braves gens jouissaient d'un bonheur si profond, ils étaient si complétement satisfaits de leur condition, que la sollicitude éclairée du grand-duc avait eu peu à faire pour les préserver de la manie des innovations constitutionnelles.

Quant aux modernes découvertes, quant aux idées pratiques qui pouvaient avoir une influence salutaire sur le bien-être et sur la moralisation du peuple, le grand-duc s'en informait et les appliquait incessamment, ses résidents auprès des différentes puissances de l'Europe n'ayant pour ainsi dire d'autre mission que celle de tenir leur maître au courant de tous les progrès de la science au point de vue d'utilité publique et pratique.

Nous l'avons dit, le grand-duc ressentait autant d'affection que de reconnaissance pour le vieux marquis d'Ilarville, qui lui avait rendu, en 1815, d'immenses services; aussi, grâce à la recommandation de ce dernier, Tom et Sarah Seyton de Halsbury furent accueillis à la cour de Gerolstein avec une distinction et une bonté très-particulières.

Quinze jours après son arrivée, Sarah, douée d'un profond esprit d'observation, avait facilement pénétré le caractère ferme, loyal et ouvert du grand-duc; avant de séduire le fils, chose immanquable, elle avait sagement voulu s'assurer des dispositions du père. Celui-ci paraissait aimer si follement son fils Rodolphe, qu'un moment Sarah le crut capable de consentir à une mésalliance plutôt que de voir ce fils chéri éternellement malheureux. Mais bientôt l'Ecossaise fut convaincue que ce père si tendre ne se départirait jamais de certains principes, de certaines idées sur les devoirs des princes.

Ce n'était pas de sa part orgueil : c'était conscience, raison, dignité.

Or, un homme de cette trempe énergique, d'autant plus affectueux et bon qu'il est plus ferme et plus fort, ne concède jamais rien de ce qui touche à sa conscience, à sa raison, à sa dignité.

Sarah fut sur le point de renoncer à son entreprise, en présence de ces obstacles presque insurmontables; mais, réfléchissant que, par compensation, Rodolphe était très-jeune, qu'on vantait généralement sa douceur, sa bonté, son caractère à la fois timide et rêveur, elle crut le jeune prince faible, irrésolu : elle persista donc dans son projet et dans ses espérances.

A cette occasion, sa conduite et celle de son frère furent un chef-d'œuvre d'habileté.

La jeune fille sut se concilier tout le monde, et surtout les personnes qui auraient pu être jalouses ou envieuses de ses avantages; elle fit oublier sa beauté, ses grâces, par la simplicité modeste dont elle les voila. Bientôt elle devint l'idole non-seulement du grand-duc, mais de sa mère, la grande-duchesse Judith douairière, qui, malgré, ou à cause de ses quatre-vingt-dix ans, aimait à la folie tout ce qui était jeune et charmant.

Plusieurs fois Tom et Sarah parlèrent de leur départ. Jamais le souverain de Gerolstein ne voulut y consentir; et, pour s'attacher tout à fait le frère et la sœur, il pria le baronnet Tom Seyton de Halsbury d'accepter l'emploi vacant de premier écuyer, et il supplia Sarah de ne pas quitter la grande-duchesse Judith, qui ne pouvait plus se passer d'elle.

Après de nombreuses hésitations, combattues par les plus pressantes influences, Tom et Sarah acceptèrent ces brillantes propositions, et

s'établirent à la cour de Gerolstein, où ils étaient arrivés depuis deux mois.

Sarah, excellente musicienne, sachant le goût de la grande-duchesse pour les vieux maîtres, et entre autres pour Gluck, fit venir l'œuvre de cet homme illustre, et fascina la vieille princesse par son inépuisable complaisance et par le talent remarquable avec lequel elle lui chantait ces anciens airs, d'une beauté si simple, si expressive.

Tom, de son côté, sut se rendre très-utile dans l'emploi que le grand-duc lui avait confié. L'Écossais connaissait parfaitement les chevaux; il avait beaucoup d'ordre et de fermeté : en peu de temps il transforma presque complétement le service des écuries du grand-duc, service que la négligence et la routine avaient presque désorganisé.

Le frère et la sœur furent bientôt également aimés, fêtés, choyés dans cette cour. La préférence du maître commande les préférences secondaires. Sarah avait d'ailleurs besoin, pour ses futurs projets, de trop de points d'appui pour ne pas employer son habile séduction à se faire des partisans. Son hypocrisie, revêtue des formes les plus attrayantes, trompa facilement la plupart de ces loyales Allemandes, et l'affection générale consacra bientôt l'excessive bienveillance du grand-duc.

Voici donc notre couple établi à la cour de Gerolstein, parfaitement et honorablement posé, sans qu'il ait été un moment question de Rodolphe. Par un hasard heureux, quelques jours après l'arrivée de Sarah, ce dernier était parti pour une inspection de troupes avec un aide de camp et le fidèle Murph.

Cette absence, doublement favorable aux vues de Sarah, lui permit de disposer à son aise les principaux fils de la trame qu'elle ourdissait, sans être gênée par la présence du jeune prince, dont l'admiration trop marquée aurait peut-être éveillé les craintes du grand-duc.

Au contraire, en l'absence de son fils, il ne songea malheureusement pas qu'il venait d'admettre dans son intimité une jeune fille d'une rare beauté, d'un esprit charmant, qui devait se trouver avec Rodolphe à chaque instant du jour.

Sarah resta intérieurement insensible à cet accueil si touchant, si généreux, à cette noble confiance avec laquelle on l'introduisait au cœur de cette famille souveraine.

Ni cette jeune fille ni son frère ne reculèrent un moment devant leurs mauvais desseins; ils venaient sciemment apporter le trouble et le chagrin dans cette cour paisible et heureuse. Ils calculaient froidement les résultats probables des cruelles divisions qu'ils allaient semer entre un père et un fils jusqu'alors tendrement unis.

CHAPITRE XIII.

Sir Walter Murph et l'abbé Polidori.

Rodolphe, pendant son enfance, avait été d'une complexion très-frêle. Son père fit ce raisonnement, bizarre en apparence, au fond très-sensé :

Les gentilshommes campagnards anglais sont généralement remarquables par une santé robuste. Ces avantages tiennent beaucoup à leur éducation physique : simple, rude, agreste, elle développe leur vigueur. Rodolphe va sortir des mains des femmes; son tempérament est délicat; peut-être, en habituant cet enfant à vivre comme le fils d'un fermier anglais (sauf quelques ménagements), fortifierai-je sa constitution.

Le grand-duc fit chercher en Angleterre un homme digne et capable de diriger cette sorte d'éducation physique : sir Walter Murph, athlétique spécimen du gentilhomme campagnard du Yorkshire, fut chargé de ce soin important. La direction qu'il donna au jeune prince répondit parfaitement aux vues du grand-duc.

Murph et son élève habitèrent pendant plusieurs années une charmante ferme située au milieu des champs et des bois, à quelques lieues de la ville de Gerolstein, dans la position la plus pittoresque et la plus salubre.

Rodolphe, libre de toute étiquette, s'occupant avec Murph de travaux agricoles proportionnés à son âge, vécut donc de la vie sobre, mâle et régulière des champs, ayant pour plaisirs et pour distractions, des exercices violents, la lutte, le pugilat, l'équitation, la chasse.

Au milieu de l'air pur des prés, des bois et des montagnes, le jeune prince sembla se transformer, poussa vigoureux comme un jeune chêne; sa pâleur un peu maladive fit place aux brillantes couleurs de la santé; quoique toujours svelte et nerveux, il sortit victorieux des plus rudes fatigues; l'adresse, l'énergie, le courage, suppléant à ce qui lui manquait de puissance musculaire, il put bientôt lutter avec avantage contre des jeunes gens beaucoup plus âgés que lui; il avait alors environ quinze ou seize ans.

Son éducation scientifique s'était nécessairement ressentie de la préférence donnée à l'éducation physique : Rodolphe savait fort peu de chose; mais le grand-duc pensait sagement que, pour demander beaucoup à l'esprit, il faut que l'esprit soit soutenu par une forte organisation physique; alors, quoique tardivement fécondées par l'instruction, les facultés intellectuelles offrent de prompts résultats.

Le bon Walter Murph n'était pas savant; il ne put donner à Rodolphe que quelques connaissances premières; mais personne mieux que lui ne pouvait inspirer à son élève la conscience de ce qui était juste, loyal, généreux; l'horreur de ce qui était bas, lâche, misérable.

Ces haines, ces admirations énergiques et salutaires s'enracinèrent pour toujours dans l'âme de Rodolphe; plus tard ces principes furent violemment ébranlés par les orages des passions, mais jamais ils ne furent arrachés de son cœur. La foudre frappe, sillonne et brise un arbre solidement et profondément planté, mais la sève bout toujours dans ses racines, mille verts rameaux rejaillissent bientôt de ce tronc qui paraissait desséché.

Murph donna donc à Rodolphe, si cela peut se dire, la santé du corps et celle de l'âme; il le rendit robuste, agile et hardi, sympathique à ce qui était bon et bien, antipathique à ce qui était méchant et mauvais.

Sa tâche ainsi admirablement remplie, le squire, appelé en Angleterre par de graves intérêts, quitta l'Allemagne pour quelque temps, au grand chagrin de Rodolphe, qui l'aimait tendrement.

Murph devait revenir se fixer définitivement à Gerolstein avec sa famille, lorsque quelques affaires fort importantes pour lui seraient terminées. Il espérait que son absence durerait au plus une année.

Rassuré sur la santé de son fils, le grand-duc songea sérieusement à l'instruction de cet enfant chéri.

Un certain abbé César Polidori, philologue renommé, médecin distingué, historien érudit, savant versé dans l'étude des sciences exactes et physiques, fut chargé de cultiver, de féconder le sol riche mais vierge, si parfaitement préparé par Murph.

Cette fois le choix du grand-duc fut bien malheureux, ou plutôt sa religion fut cruellement trompée par la personne qui lui présenta l'abbé et le lui fit accepter, lui prêtre catholique, comme précepteur d'un prince protestant. Cette innovation parut à beaucoup de gens une énormité, et généralement d'un funeste présage pour l'éducation de Rodolphe.

Le hasard, ou plutôt l'abominable caractère de l'abbé réalisa une partie de ces tristes prédictions.

Impie, fourbe, hypocrite, contempteur sacrilége de ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes, plein de ruse et d'adresse, dissimulant la plus dangereuse immoralité, le plus effrayant scepticisme, sous une écorce austère et pieuse, exagérant une fausse humilité chrétienne pour voiler sa souplesse insinuante, de même qu'il affectait une bienveillance expansive, un optimisme ingénu, pour cacher la perfidie de ses flatteries intéressées; connaissant profondément les hommes, ou plutôt n'ayant expérimenté que les mauvais côtés, que les honteuses passions de l'humanité, l'abbé Polidori était le plus détestable mentor que l'on pût donner à un jeune homme.

Rodolphe, abandonnant avec un extrême regret la vie indépendante, animée, qu'il avait menée jusqu'alors auprès de Murph, pour aller pâlir sur des livres et se soumettre aux cérémonieux usages de la cour de son père, prit d'abord l'abbé en aversion.

Cela devait être.

En quittant son élève, le pauvre squire l'avait comparé, non sans raison, à un jeune poulain sauvage, plein de grâce et de feu, que l'on enlevait aux belles prairies où il s'ébattait libre et joyeux, pour aller le soumettre au frein, à l'éperon, et lui apprendre à modérer, à utiliser des forces qu'il n'avait jusqu'alors employées que pour courir, que pour bondir à son caprice.

Rodolphe commença par déclarer à l'abbé qu'il ne se sentait aucune vocation pour l'étude, qu'il avait avant tout besoin d'exercer ses bras et ses jambes, de respirer l'air des champs, de courir les bois et les montagnes, un bon fusil et un bon cheval lui semblant d'ailleurs préférables aux plus beaux livres de la terre.

Le prêtre répondit à son élève qu'il n'y avait en effet rien de plus fastidieux que l'étude, mais que rien n'était plus grossier que les plaisirs qu'il préférait à l'étude, plaisirs parfaitement dignes d'un stupide fermier allemand. Et l'abbé de faire un tableau si bouffon, si railleur de cette existence simple et agreste, que pour la première fois Rodolphe fut honteux de s'être trouvé si heureux; alors il demanda naïvement au prêtre à quoi l'on pouvait passer son temps si l'on n'aimait ni l'étude, ni la chasse, ni la vie libre des champs.

L'abbé lui répondit mystérieusement que plus tard il l'en instruirait.

Sous un autre point de vue, les espérances de ce prêtre étaient aussi ambitieuses que celles de Sarah

Quoique le grand-duché de Gerolstein ne fût qu'un État secondaire, l'abbé s'était imaginé d'en être un jour le Richelieu, et de dresser Rodolphe au rôle de prince fainéant.

Il commença donc par tâcher de se rendre agréable à son élève, et de lui faire oublier Murph à force de condescendance et d'obséquiosité. Rodolphe continuant d'être récalcitrant à l'endroit de la science, l'abbé dissimula au grand-duc la répugnance du jeune prince pour l'étude, vanta au contraire son assiduité, ses étonnants progrès; et quelques interrogatoires concertés d'avance entre lui et Rodolphe, mais qui semblaient très-improvisés, entretinrent le grand-duc (il faut le dire, fort peu lettré) dans son aveuglement et dans sa confiance.

Peu à peu l'éloignement que le prêtre avait d'abord inspiré à Rodolphe se changea de la part du jeune prince en une familiarité cavalière très-différente du sérieux attachement qu'il portait à Murph.

Peu à peu Rodolphe se trouva lié à l'abbé (quoique pour des causes fort innocentes) par l'espèce de solidarité qui unit deux complices. Il devait tôt ou tard mépriser un homme du caractère et de l'âge de ce prêtre, qui mentait indignement pour excuser la paresse de son élève.

L'abbé savait cela.

Mais il savait aussi que, si l'on ne s'éloigne pas tout d'abord avec dégoût des êtres corrompus, on s'habitue malgré soi et peu à peu à leur esprit, souvent attrayant, et qu'insensiblement on en vient à entendre sans honte et sans indignation railler et flétrir ce qu'on vénérait jadis.

Madame Pipelet.

L'abbé était du reste trop fin pour heurter de front certaines nobles convictions de Rodolphe, fruit de l'éducation de Murph. Après avoir redoublé de railleries sur la grossièreté des passe-temps des premières années de son élève, le prêtre, déposant à demi son masque d'austérité, avait vivement éveillé sa curiosité par des demi-confidences sur l'existence enchanteresse de certains princes des temps passés : enfin,

Le commandant.

cédant aux instances de Rodolphe, après des ménagements infinis et d'assez vives plaisanteries sur la gravité cérémonieuse de la cour du grand-duc, l'abbé avait enflammé l'imagination du jeune prince aux récits exagérés et ardemment colorés des plaisirs et des galanteries qui avaient illustré les règnes de Louis XIV, du Régent, et surtout de Louis XV, le héros de César Polidori

Il affirmait à ce malheureux enfant, qui l'écoutait avec une avidité funeste, que les voluptés, même excessives, loin de démoraliser un prince heureusement doué, le rendaient souvent au contraire clément et gé-

nérieux, par cette raison que les belles âmes ne sont jamais mieux prédisposées à la bienveillance et à l'affectuosité que par le bonheur.

Louis XV le Bien-aimé était une preuve irrécusable de cette assertion.

Et puis, disait l'abbé, que de grands hommes des temps anciens et modernes avaient largement sacrifié à l'épicurisme le plus raffiné !!! depuis Alcibiade jusqu'à Maurice de Saxe, depuis Antoine jusqu'au grand Condé, depuis César jusqu'à Vendôme !

De tels entretiens devaient exercer d'effroyables ravages dans une âme jeune, ardente et vierge; de plus, l'abbé traduisait éloquemment à son élève les odes d'Horace où ce rare génie exaltait avec le charme le plus entraînant les molles délices d'une vie tout entière vouée à l'amour et à des sensualités exquises. Pourtant, çà et là, pour masquer le danger de ces théories et satisfaire à ce qu'il y avait de foncièrement généreux dans le caractère de Rodolphe, l'abbé le berçait des utopies les plus charmantes. A l'entendre, un prince intelligemment voluptueux pouvait améliorer les hommes par le plaisir, les moraliser par le bonheur, et amener les plus incrédules au sentiment religieux, en exaltant leur gratitude envers le Créateur, qui, dans l'ordre matériel, comblait l'homme de jouissances avec une inépuisable prodigalité.

Jouir de tout et toujours, c'était, selon l'abbé, glorifier Dieu dans sa magnificence et dans l'éternité de ses dons.

Ces théories portèrent leurs fruits.

Au milieu de cette cour régulière et vertueuse, habituée, par l'exemple du maître, aux honnêtes plaisirs, aux innocentes distractions, Rodolphe, instruit par l'abbé, rêvait déjà les folles nuits de Versailles, les orgies de Choisy, les violentes voluptés du Parc-aux-Cerfs, et aussi çà et là, par contraste, quelques amours romanesques.

L'abbé n'avait pas manqué non plus de démontrer à Rodolphe qu'un prince de la Confédération germanique ne pouvait avoir d'autre prétention militaire que celle d'envoyer son contingent à la Diète.

D'ailleurs, l'esprit du temps n'était plus à la guerre.

Couler délicieusement et paresseusement ses jours au milieu des femmes et des raffinements du luxe, se reposer tour à tour de l'enivrement des plaisirs sensuels par les délicieuses récréations des arts, chercher parfois dans la chasse, non pas en sauvage Nemrod, mais en intelligent épicurien, ces fatigues passagères qui doublent le charme de l'indolence et de la paresse, telle était, selon l'abbé, la seule vie possible pour un prince qui (comble de bonheur !) trouvait un premier ministre capable de se vouer courageusement au fastidieux et lourd fardeau des affaires de l'Etat.

Rodolphe, en se laissant aller à des suppositions qui n'avaient rien de criminel parce qu'elles ne sortaient pas du cercle des probabilités fatales, se proposait, lorsque Dieu rappellerait à lui le grand-duc son père, de se vouer à cette vie que l'abbé Polidori lui peignait sous de si chaudes et de si riantes couleurs, et de prendre ce prêtre pour premier ministre.

Nous le répétons, Rodolphe aimait endrement son père, et il l'eût profondément regretté, quoique sa mort lui eût permis de faire le Sardanapale au petit pied. Il est inutile de dire que le jeune prince gardait le plus profond secret sur les malheureuses espérances qui fermentaient en lui.

Sachant que les héros de prédilection du grand-duc étaient Gustave-Adolphe, Charles XII et le grand Frédéric (Maximilien-Rodolphe avait l'honneur d'appartenir de très-près à la maison royale de Brandebourg), Rodolphe pensait avec raison que son père, qui professait une admiration profonde pour ces rois-capitaines toujours bottés et éperonnés, chevauchant et guerroyant, regarderait son fils comme perdu s'il le croyait capable de vouloir remplacer dans sa cour la gravité tudesque par les mœurs faciles et licencieuses de la Régence. Un an, dix-huit mois se passèrent ainsi; Murph n'était pas encore de retour, quoiqu'il annonçât prochainement son arrivée.

L'embuscade. — PAGE 84.

Sa première répugnance vaincue par l'obséquiosité de l'abbé, Rodolphe profita des enseignements scientifiques de son précepteur, et acquit sinon une instruction très-étendue, au moins des connaissances superficielles, qui, jointes à un esprit naturel, vif et sage, lui permettaient de passer pour beaucoup plus instruit qu'il ne l'était réellement, et de faire le plus grand honneur aux soins de l'abbé.

Murph revint d'Angleterre avec sa famille, et pleura de joie en embrassant son ancien élève.

Au bout de quelques jours, sans pouvoir pénétrer la raison d'un changement qui l'affligeait profondément, le digne squire trouva Rodolphe froid, contraint envers lui, et presque ironique lorsqu'il lui rappela leur vie rude et agreste.

Certain de la bonté naturelle du cœur du jeune prince, averti par un secret pressentiment, Murph le crut momentanément perverti par la pernicieuse influence de l'abbé Polidori, qu'il détestait d'instinct, et qu'il se promettait d'observer attentivement.

De son côté, le prêtre, vivement contrarié du retour de Murph, dont il redoutait la franchise, le bon sens et la pénétration, n'eut qu'une seule pensée, celle de perdre le gentilhomme dans l'esprit de Rodolphe.

C'est à cette époque que Tom et Sarah furent présentés et accueillis à la cour de Gerolstein avec la plus extrême distinction.

Quelque temps avant leur arrivée, Rodolphe était parti avec un aide de camp et Murph pour inspecter les troupes de quelques garnisons. Cette excursion étant toute militaire, le grand-duc avait jugé convena-

64 Paris. — Imprimerie Schneider, rue d'Erfurth, 1.

ble que l'abbé ne fût pas de ce voyage. Le prêtre, à son grand regret, vit Murph reprendre pour quelques jours ses anciennes fonctions auprès du jeune prince.

Le squire comptait beaucoup sur cette occasion de s'éclairer tout à fait sur la cause du refroidissement de Rodolphe. Malheureusement celui-ci, déjà savant dans l'art de dissimuler, et croyant dangereux de laisser pénétrer ses projets d'avenir par son ancien mentor, fut pour lui d'une cordialité charmante, feignit de regretter beaucoup le temps de sa première jeunesse et ses rustiques plaisirs, et le ras-ura presque complétement.

Nous disons presque, car certains dévouements sont doués d'un admirable instinct. Malgré les témoignages d'affection que lui donnait le jeune prince, Murph pressentait vaguement qu'il y avait un secret entre eux deux; en vain il voulut éclaircir ses soupçons, ses tentatives échouèrent devant la précoce duplicité de Rodolphe.

Pendant ce voyage, l'abbé n'était pas resté oisif.

Les intrigants se devinent ou se reconnaissent à certains signes mystérieux, qui leur permettent de s'observer jusqu'à ce que leur intérêt les décide à une alliance ou à une hostilité déclarée.

Quelques jours après l'établissement de Sarah et de son frère à la cour du grand-duc, Tom était particulièrement lié avec l'abbé Polidori.

Ce prêtre s'avouait à lui-même, avec un odieux cynisme, qu'il avait une affinité naturelle, presque involontaire pour les fourbes et pour les méchants; ainsi, disait-il, sans deviner positivement le but où tendaient Tom et Sarah, il s'était trouvé attiré vers eux par une sympathie trop vive pour ne pas leur supposer quelque dessein diabolique.

Quelques questions de Tom Seyton sur le caractère et les antécédents de Rodolphe, questions sans portée pour un homme moins en éveil que l'abbé, l'éclairèrent tout à coup sur les tendances du frère et de la sœur; seulement il ne crut pas à la jeune Ecossaise des vues à la fois si honnêtes et si ambitieuses.

La venue de cette charmante fille parut à l'abbé un coup du sort. Rodolphe avait l'imagination enflammée d'amoureuses chimères; Sarah devait être la réalité ravissante qui remplacerait tant de songes charmants; car, pensait l'abbé, avant d'arriver au choix dans le plaisir et à la variété dans la volupté, on commence presque toujours par un attachement unique et romanesque. Louis XIV et Louis XV n'ont été peut-être fidèles qu'à Marie Mancini et à Rosette d'Arcy.

Selon l'abbé, il en serait ainsi de Rodolphe et de la belle Ecossaise. Celle-ci prendrait sans doute une immense influence sur un cœur soumis au charme enchanteur d'un premier amour. Diriger, exploiter cette influence, et s'en servir pour perdre Murph à jamais, tel fut le plan de l'abbé.

En homme habile, il fit parfaitement entendre aux deux ambitieux qu'il faudrait compter avec lui, étant seul responsable auprès du grand-duc de la vie privée du jeune prince.

Ce n'était pas tout, il fallait se défier d'un ancien précepteur de ce dernier qui l'accompagnait alors dans une inspection militaire; cet homme rude, grossier, hérissé de préjugés absurdes, avait eu autrefois une grande autorité sur l'esprit de Rodolphe, et pouvait devenir un surveillant dangereux; et, loin d'excuser ou de tolérer les folles et charmantes erreurs de la jeunesse, il se regarderait comme obligé de les dénoncer à la sévère morale du grand-duc.

Tom et Sarah comprirent à demi-mot, quoiqu'ils n'eussent en rien instruit l'abbé de leurs secrets desseins. Au retour de Rodolphe et du squire, tous trois, rassemblés par leur intérêt commun, s'étaient tacitement ligués contre Murph, leur ennemi le plus redoutable.

CHAPITRE XIV.

Un premier amour.

Ce qui devait arriver arriva.

A son retour, Rodolphe, voyant chaque jour Sarah, en devint follement épris. Bientôt elle lui avoua qu'elle partageait son amour, quoiqu'il dût, prévoyait-elle, leur causer de violents chagrins. Ils ne pouvaient jamais être heureux; une trop grande distance les séparait. Aussi recommanda-t-elle à Rodolphe la plus profonde discrétion, de peur d'éveiller les soupçons du grand-duc, qui serait inexorable, et les priverait de leur seul bonheur, celui de se voir chaque jour.

Rodolphe promit de s'observer et de cacher son amour. L'Ecossaise était trop ambitieuse, trop sûre d'elle-même, pour se compromettre et se trahir aux yeux de la cour. Le jeune prince sentait aussi le besoin de la dissimulation; il imita la prudence de Sarah. L'amoureux secret fut parfaitement gardé pendant quelque temps.

Lorsque le frère et la sœur virent la passion effrénée de Rodolphe arrivée à son paroxysme, et son exaltation croissante, plus difficile à contenir de jour en jour, sur le point d'éclater et de tout perdre, ils portèrent le grand coup.

Le caractère de l'abbé autorisant cette confidence, d'ailleurs toute de moralité, Tom lui fit les premières ouvertures sur la nécessité d'un mariage entre Rodolphe et Sarah; sinon, ajoutait-il très-sincèrement, lui et sa sœur quitteraient immédiatement Gerolstein. Sarah partageait l'amour du prince, mais elle préférait la mort au déshonneur, et ne pouvait être que la femme de Son Altesse.

Ces prétentions stupéfièrent le prêtre: il n'avait jamais cru Sarah si audacieusement ambitieuse. Un tel mariage, entouré de difficultés sans nombre, de dangers de toute sorte, parut impossible à l'abbé; il dit franchement à Tom les raisons pour lesquelles le grand-duc ne consentirait jamais à une telle union.

Tom accepta ces raisons, en reconnut l'importance; mais il proposa, comme un mezzo termine qui pouvait tout concilier, un mariage secret bien en règle et seulement déclaré après la mort du grand-duc régnant.

Sarah était de noble et ancienne maison; une telle union ne manquait pas de précédents. Tom donnait à l'abbé, et conséquemment au prince, huit jours pour se décider: sa sœur ne supporterait pas plus longtemps les cruelles angoisses de l'incertitude; s'il lui fallait renoncer à l'amour de Rodolphe, elle prendrait cette douloureuse résolution le plus promptement possible.

Afin de motiver le brusque départ qui s'ensuivrait alors, Tom avait, en tous cas, adressé, disait-il, à un de ses amis d'Angleterre une lettre qui devait être mise à la poste à Londres et renvoyée en Allemagne; cette lettre contiendrait des motifs de retour assez puissants pour que Tom et Sarah se dissent absolument obligés de quitter pour quelque temps la cour du grand-duc.

Cette fois du moins l'abbé, servi par sa mauvaise opinion de l'humanité, devina la vérité.

Cherchant toujours une arrière-pensée aux sentiments les plus honnêtes, lorsqu'il sut que Sarah voulait légitimer son amour par un mariage, il vit là une preuve non de vertu, mais d'ambition: à peine aurait-il cru au désintéressement de la jeune fille si elle eût sacrifié son honneur à Rodolphe ainsi qu'il l'en avait crue capable, lui supposant seulement l'intention d'être la maîtresse de son élève. Selon les principes de l'abbé, se marchander, faire la part du devoir, c'était ne pas aimer. — Faible et froid amour, disait-il, que celui qui s'inquiète du ciel et de la terre!

Certain de ne pas se tromper sur les vues de Sarah, l'abbé demeura fort perplexe. Après tout, le vœu qu'exprimait Tom au nom de sa sœur était des plus honorables. Que demandait-il? ou une séparation, ou une union légitime.

Malgré son cynisme, le prêtre n'eût pas osé s'étonner aux yeux de Tom des honorables motifs qui semblaient dicter la conduite de ce dernier, et lui dire crûment que lui et sa sœur avaient habilement manœuvré pour amener le prince à un mariage disproportionné.

L'abbé avait trois partis à prendre:

Avertir le grand-duc de ce complot matrimonial,

Ouvrir les yeux de Rodolphe sur les manœuvres de Tom et Sarah,

Prêter les mains à ce mariage.

Mais:

Prévenir le grand-duc, c'était s'aliéner à tout jamais l'héritier présomptif de la couronne.

Eclairer Rodolphe sur les vues intéressées de Sarah, c'était s'exposer à être reçu comme on l'est toujours par un amoureux lorsqu'on vient lui déprécier l'objet aimé; et puis quel terrible coup pour la vanité ou pour le cœur du prince!... lui révéler que c'était surtout sa position souveraine qu'on voulait épouser: et puis enfin, chose étrange! lui, prêtre, viendrait blâmer la conduite d'une jeune fille qui voulait rester pure, et n'accorder qu'à son époux les droits d'un amant?

En se prêtant au contraire à ce mariage, l'abbé s'attachait le prince et sa femme par un lien de reconnaissance profonde, ou du moins par la solidarité d'un acte dangereux.

Sans doute tout pouvait se découvrir, et il s'exposait alors à la colère du grand-duc; mais le mariage serait conclu, l'union valable, l'orage passerait, et le futur souverain de Gerolstein se trouverait d'autant plus lié envers l'abbé, que celui-ci aurait couru plus de danger à son service.

Après de mûres réflexions, l'abbé se décida donc à servir Sarah; néanmoins avec une certaine restriction dont nous parlerons plus tard.

La passion de Rodolphe était arrivée à son dernier période; violemment exaspéré par la contrainte et par les habilissimes séductions de Sarah, qui semblait souffrir encore plus que lui des obstacles insurmontables que l'honneur et le devoir mettaient à leur félicité, quelques jours de plus, le jeune prince se trahissait.

Qu'on y songe, c'était un premier amour, un amour aussi ardent que naïf, aussi confiant que passionné; pour l'exciter, Sarah avait déployé les ressources infernales de la coquetterie la plus raffinée. Non, jamais les émotions vierges d'un jeune homme plein de cœur, d'imagination et de flamme, ne furent plus longuement, plus savamment excitées; jamais femme ne fut plus dangereusement attrayante que Sarah. Tour à tour folâtre et triste, chaste et passionnée, pudique et provocante: ses grands yeux noirs, langoureux et brûlants, allumèrent dans l'âme effervescente de Rodolphe un feu inextinguible.

Lorsque l'abbé lui proposa de ne plus jamais voir cette fille enivrante, ou de la posséder par un mariage secret, Rodolphe sauta au cou du prêtre, l'appela son sauveur, son ami, son père. Le temple et le ministre eussent été là que le jeune prince eût épousé à l'instant.

L'abbé voulut, pour cause, se charger de tout.

Il trouva un ministre, des témoins; et l'union (dont toutes les formalités furent soigneusement surveillées et vérifiées par Tom) fut secrètement célébrée pendant une courte absence du grand-duc, appelé à une conférence de la Diète germanique.

Les prédictions de la montagnarde écossaise étaient réalisées : Sarah épousait l'héritier d'une couronne.

Sans amortir les feux de son amour, la possession rendit Rodolphe plus circonspect, et calma cette violence qui aurait pu compromettre le secret de sa passion pour Sarah. Le jeune comte, protégé par Tom et par l'abbé, s'entendit si bien, mit tant de réserve dans ses relations, qu'elles échappèrent à tous les yeux.

Pendant les trois premiers mois de son mariage, Rodolphe fut le plus heureux des hommes; lorsque, la réflexion succédant à l'entraînement, il contempla sa position de sang-froid, il ne regretta pas de s'être enchaîné à Sarah par un lien indissoluble; il renonça sans regrets pour l'avenir à cette vie galante, voluptueuse, efféminée, qu'il avait d'abord si ardemment rêvée, et il fit avec Sarah les plus beaux projets du monde sur leur règne futur.

Dans ces lointaines hypothèses, le rôle de premier ministre, que l'abbé s'était destiné *in petto*, diminuait beaucoup d'importance : Sarah se réservait ces fonctions gouvernementales; trop impérieuse pour ne pas ambitionner le pouvoir et la domination, elle espérait régner à la place de Rodolphe.

Un événement impatiemment attendu par Sarah changea bientôt ce calme en tempête.

Elle devint mère.

Alors se manifestèrent chez cette femme des exigences toutes nouvelles et effrayantes pour Rodolphe; elle lui déclara, en fondant en larmes hypocrites, qu'elle ne pouvait plus supporter la contrainte où elle vivait, contrainte que sa grossesse rendait plus pénible encore.

Dans cette extrémité, elle proposait résolûment à Rodolphe de tout avouer au grand-duc : il s'était, ainsi que la grande-duchesse douairière, de plus en plus affectionné à Sarah. Sans doute, ajoutait celle-ci, il s'indignerait d'abord, s'emporterait; mais il aimait si tendrement, si aveuglément son fils; il avait pour elle, Sarah, tant d'affection, que le courroux paternel s'apaiserait peu à peu, et elle prendrait enfin à la cour de Gerolstein le rang qui lui appartenait, si cela se peut dire, doublement, puisqu'elle allait donner un enfant à l'héritier présomptif du grand-duc.

Cette prétention épouvanta Rodolphe : il connaissait le profond attachement de son père pour lui, mais il connaissait aussi l'inflexibilité des principes du grand-duc à l'endroit des devoirs de prince.

A toutes ses objections Sarah répondait impitoyablement :

— Je suis votre femme devant Dieu et devant les hommes. Dans quelque temps je ne pourrai plus cacher ma grossesse; je ne veux plus rougir d'une position dont je suis au contraire si fière, et dont je puis me glorifier tout haut.

La paternité avait redoublé la tendresse de Rodolphe pour Sarah. Placé entre le désir d'accéder à ses vœux et la crainte du courroux de son père, il éprouvait d'affreux déchirements. Tom prenait le parti de sa sœur.

Le mariage est indissoluble, disait-il à son sérénissime beau-frère. Le grand-duc peut vous exiler de sa cour, vous et votre femme; rien de plus. Or il vous aime trop pour se résoudre à une pareille mesure; il préférera tolérer ce qu'il n'aura pu empêcher.

Ces raisonnements, fort justes d'ailleurs, ne calmaient pas les anxiétés de Rodolphe. Sur ces entrefaites, Tom fut chargé par le grand-duc d'aller visiter plusieurs haras d'Autriche. Cette mission, qu'il ne pouvait refuser, ne devait le retenir que quinze jours au plus; il partit, à son grand regret, dans un moment très-décisif pour sa sœur.

Celle-ci fut à la fois chagrine et satisfaite de l'éloignement de son frère; elle perdait l'appui de ses conseils, mais aussi, dans le cas où tout se découvrirait, il serait à l'abri de la colère du grand-duc.

Sarah devait tenir Tom au courant, jour par jour, des différentes phases d'une affaire si importante pour tous deux. Afin de correspondre plus sûrement et plus secrètement, ils convinrent d'un chiffre.

Cette précaution seule prouve que Sarah avait à entretenir son frère d'autre chose que de son amour pour Rodolphe. En effet, cette femme égoïste, froide, ambitieuse, n'avait pas senti se fondre les glaces de son cœur à l'embrasement de l'amour passionné qu'elle avait allumé.

La maternité ne fut pour elle qu'un moyen d'action de plus sur Rodolphe, et n'attendrit pas même cette âme d'airain. La jeunesse, le fol amour, l'inexpérience de ce prince presque enfant, si perfidement attiré dans une position inextricable, lui inspiraient à peine de l'intérêt; dans ses intimes confidences à Tom, elle se plaignait avec dédain et amertume de la faiblesse de cet adolescent qui tremblait devant le plus paterne des princes allemands, *qui vivait bien longtemps!*

En un mot, cette correspondance entre le frère et la sœur dévoilait clairement leur égoïsme intéressé, leurs ambitieux calculs, leur impatience presque homicide, et mettait à nu les ressorts de cette trame ténébreuse couronnée par le mariage de Rodolphe.

Peu de jours après le départ de Tom, Sarah se trouvait au cercle de la grande-duchesse douairière.

Plusieurs femmes la regardaient d'un air étonné et chuchotaient avec leurs voisines.

La grande-duchesse Judith, malgré ses quatre-vingt-dix ans, avait l'oreille fine et la vue bonne : ce petit manége ne lui échappa pas. Elle fit signe à une des dames de son service de venir auprès d'elle, et apprit ainsi que l'on trouvait mademoiselle Sarah Seyton de Balsbury moins svelte, moins élancée que d'habitude.

La vieille princesse adorait sa jeune protégée; elle eût répondu à Dieu de la vertu de Sarah. Indignée de la méchanceté de ces observations, elle haussa les épaules et dit tout haut, du bout du salon où elle se tenait :

— Ma chère Sarah, écoutez!

Sarah se leva.

Il lui fallut traverser le cercle pour arriver auprès de la princesse, qui voulait, dans une intention toute bienveillante et par le seul fait de cette traversée, confondre les calomniateurs, et leur prouver victorieusement que la taille de sa protégée n'avait rien perdu de sa finesse et de sa grâce.

Hélas! l'ennemie la plus perfide n'eût pas mieux imaginé que n'imagina l'excellente princesse, dans son désir de défendre sa protégée.

Celle-ci vint à elle. Il fallut le respect qu'on portait à la grande-duchesse pour comprimer un murmure de surprise et d'indignation lorsque la jeune fille traversa le cercle.

Les gens les moins clairvoyants s'aperçurent de ce que Sarah ne voulait pas cacher plus longtemps, car sa grossesse aurait pu se dissimuler encore; mais l'ambitieuse femme avait ménagé cet éclat, afin de forcer Rodolphe à déclarer son mariage.

La grande-duchesse, ne se rendant pourtant pas encore à l'évidence, dit tout bas à Sarah :

— Ma chère enfant, vous êtes aujourd'hui affreusement habillée. Vous qui avez une taille à tenir dans les dix doigts, vous n'êtes plus reconnaissable. . . . . .

. . . . . .

Nous raconterons plus tard les suites de cette découverte, qui amena de grands et terribles événements. Mais nous dirons dès à présent ce que le lecteur a sans doute déjà deviné, que la Goualeuse, que Fleur-de-Marie était le fruit de ce malheureux mariage, était enfin la fille de Sarah et de Rodolphe, et que tous deux la croyaient morte.

. . . . . .

On n'a pas oublié que Rodolphe, après avoir visité la maison de la rue du Temple, était rentré chez lui, et qu'il devait le soir même se rendre à un bal donné par madame l'ambassadrice de ***.

C'est à cette fête que nous suivrons Son Altesse le grand-duc régnant de Gerolstein, Gustave-Rodolphe, voyageant en France sous le nom de comte de Duren.

CHAPITRE XV.

Le bal.

A onze heures du soir, un suisse en grande livrée ouvrit la porte d'un hôtel de la rue Plumet, pour laisser sortir une magnifique berline bleue attelée de deux superbes chevaux gris à tous crins, et de la plus grande taille; sur le siége à large housse frangée de crépines de soie se carrait un énorme cocher, rendu plus énorme encore par une pelisse bleue fourrée, à collet-pélerine de martre, couturée d'argent sur toutes les tailles, et cuirassée de brandebourgs; derrière le carrosse un valet de pied gigantesque et poudré, vêtu d'une livrée bleue, jonquille et argent, accostait un chasseur aux moustaches formidables, galonné comme un tambour major, et dont le chapeau, largement bordé, était à demi caché par une touffe de plumes jaunes et bleues.

Les lanternes jetaient une vive clarté dans l'intérieur de cette voiture doublée de satin; l'on pouvait y voir Rodolphe, assis à droite, ayant à sa gauche le baron de Graün, et devant lui le fidèle Murph.

Par déférence pour le souverain que représentait l'ambassadeur chez lequel il se rendait au bal, Rodolphe portait seulement sur son habit la plaque diamantée de l'ordre de ***.

Le ruban orange et la croix d'émail de grand-commandeur de l'Aigle d'Or de Gerolstein pendaient au cou de sir Walter Murph : le baron de Graün était décoré des mêmes insignes. On ne parle que pour mémoire d'une innombrable quantité de croix de tous pays qui se balançaient à une chaîne d'or placée entre les deux premières boutonnières de son habit.

— Je suis tout heureux, dit Rodolphe, des bonnes nouvelles que madame Georges me donne sur ma pauvre petite protégée de la ferme de Bouqueval; les soins de David ont fait merveille. Sans la tristesse qui accable cette malheureuse enfant, elle va mieux. Et à propos de la Goualeuse, avouez, sir Walter Murph, ajouta Rodolphe en souriant, que si l'une de vos mauvaises connaissances de la Cité vous voyait ainsi déguisé, vaillant charbonnier, elle serait furieusement étonnée.

— Mais je crois, monseigneur, que Votre Altesse causerait la même surprise si elle voulait aller ce soir rue du Temple faire une visite d'amitié à madame Pipelet, dans l'intention d'égayer un peu la mélancolie

de ce pauvre Alfred, qui ne demande qu'à vous aimer, ainsi qu'a dit cette estimable portière à Votre Altesse.

— Monseigneur nous a si parfaitement dépeint Alfred avec son majestueux habit vert, son air doctoral et son inamovible chapeau-tromblon, dit le baron, que je crois le voir trôner dans sa loge obscure et enfumée. Du reste, Votre Altesse est, j'ose l'espérer, satisfaite des indications de mon agent secret. Cette maison de la rue du Temple a complétement répondu à l'attente de monseigneur?

— Oui, dit Rodolphe; j'ai même trouvé là plus que je n'attendais. Puis, après un moment de triste silence, et pour chasser l'idée pénible que lui causaient ses craintes au sujet de la marquise d'Harville, il reprit d'un ton plus gai : Je n'ose avouer cette puérilité, mais je trouve assez de piquant dans ces contrastes : un jour peintre en éventails, m'attablant dans un bouge de la rue aux Fèves ; ce matin, commis marchand offrant un verre de cassis à madame Pipelet; et ce soir un des privilégiés, par la grâce de Dieu, qui règnent sur ce bas monde. L'homme aux quarante écus disait *mes rentes* tout comme un millionnaire, ajouta Rodolphe en manière de parenthèse et d'allusion au peu d'étendue de ses États.

— Mais bien des millionnaires, monseigneur, n'auraient pas le rare, l'admirable bon sens de l'homme aux quarante écus, dit le baron.

— Ah! mon cher de Graün, vous êtes trop bon, mille fois trop bon; vous me comblez, reprit Rodolphe en feignant un air à la fois ravi et embarrassé, pendant que le baron regardait Murph en homme qui s'aperçoit trop tard qu'il a dit une sottise.

— En vérité, reprit Rodolphe avec un sérieux imperturbable, je ne sais, mon cher de Graün, comment reconnaître la bonne opinion que vous voulez bien avoir de moi, et surtout comment vous rendre la pareille.

— Monseigneur, je vous en supplie, ne prenez pas cette peine, dit le baron, qui avait un moment oublié que Rodolphe se vengeait toujours des flatteries, dont il avait horreur, par des railleries impitoyables.

— Comment donc, baron! mais je ne veux pas être en reste avec vous; voici malheureusement tout ce que je puis vous offrir pour le moment : d'honneur, c'est tout au plus si vous avez vingt ans, l'Antinoüs n'a pas des traits plus enchanteurs que les vôtres.

— Ah! monseigneur, grâce!

— Regardez donc, Murph; l'Apollon du Belvéder a-t-il des formes à la fois plus sveltes, plus élégantes et plus juvéniles?

— Monseigneur, il y avait si longtemps que cela ne m'était arrivé.

— Et ce manteau de pourpre, comme il lui sied bien!

— Monseigneur, je me corrigerai!

— Et ce cercle d'or qui retient, sans les cacher, les boucles de sa belle chevelure noire qui flotte sur son cou divin.

— Ah! monseigneur, grâce, grâce, je me repens, dit le malheureux diplomate avec une expression de désespoir comique. (On n'a pas oublié qu'il avait cinquante ans, les cheveux gris, crêpés et poudrés, une haute cravate blanche, le visage maigre, et des besicles d'or.)

— Vrai Dieu! Murph, il ne lui manque qu'un carquois d'argent sur les épaules et un arc à la main pour avoir l'air du vainqueur du serpent Python!

— Pardon pour lui, monseigneur; ne l'accablez pas sous le poids de cette mythologie, dit le squire en riant : je suis caution auprès de Votre Altesse que de longtemps il ne s'avisera plus de dire une flatterie, puisque dans le nouveau vocabulaire de Gerolstein le mot vérité se traduit ainsi.

— Comment! toi aussi, vieux Murph? à ce moment tu oses...

— Monseigneur, ce pauvre de Graün m'afflige; je désire partager sa punition.

— Monsieur mon charbonnier ordinaire, voilà un dévouement à l'amitié qui vous honore. Mais, sérieusement, mon cher de Graün, comment oubliez-vous que je ne permets la flatterie qu'à d'Harneim et à ses pareils? car, il faut être équitable, ils ne sauraient dire autre chose : c'est le ramage de leur plumage; mais un homme de votre goût et de votre esprit, fi, baron!

— Eh bien! monseigneur, dit résolûment le baron, il y a beaucoup d'orgueil, que Votre Altesse me pardonne! dans votre aversion pour la louange!

— A la bonne heure, baron, j'aime mieux cela! expliquez-vous.

— Eh bien! monseigneur, c'est absolument comme si une très-jolie femme disait à un de ses admirateurs : Mon Dieu! je sais que je suis charmante; votre approbation est parfaitement vaine et fastidieuse. A quoi bon affirmer l'évidence? S'en va-t-on crier par les rues : Le soleil éclaire!

— Ceci est plus adroit, baron, et plus dangereux; aussi, pour varier votre supplice, je vous avouerai que cet infernal abbé Polidori n'eût pas trouvé mieux pour dissimuler le poison de la flatterie.

— Monseigneur, je me tais.

— Ainsi Votre Altesse, dit sérieusement Murph cette fois, ne doute plus maintenant que ce ne soit l'abbé qu'elle ait retrouvé sous les traits du charlatan?

— Je n'en doute plus, puisque vous avez été prévenu qu'il était à Paris depuis quelque temps.

— J'avais oublié, ou plutôt omis de vous parler de lui, monseigneur, dit tristement Murph, parce que je sais combien le souvenir de ce prêtre est odieux à Votre Altesse.

Les traits de Rodolphe s'assombrirent de nouveau; et, plongé dans de tristes réflexions, il garda le silence jusqu'au moment où la voiture entra dans la cour de l'ambassade.

Toutes les fenêtres de cet immense hôtel brillaient éclairées dans la nuit noire. une haie de laquais en grande livrée s'étendait depuis le péristyle et les antichambres jusqu'aux salons d'attente, où se trouvaient les valets de chambre : c'était un luxe imposant et royal.

M. le comte *** et madame la comtesse *** avaient eu le soin de se tenir dans leur premier salon de réception jusqu'à l'arrivée de Rodolphe. Il entra bientôt, suivi de Murph et de M. de Graün.

Rodolphe était alors âgé de trente-six ans; mais, quoiqu'il approchât du déclin de la vie, la parfaite régularité de ses traits, nous l'avons dit, peut-être trop beaux pour un homme, l'air de dignité affable répandu dans toute sa personne, l'auraient toujours rendu extrêmement remarquable, lors même que ces avantages n'eussent pas été rehaussés de l'auguste éclat de son rang.

Lorsqu'il parut dans le premier salon de l'ambassade, il semblait transformé; ce n'était plus la physionomie tapageuse, la démarche alerte et hardie du peintre d'éventails vainqueur du Chourineur; ce n'était plus le commis goguenard qui sympathisait si gaiement aux infortunes de madame Pipelet...

C'était un prince dans l'idéalité poétique du mot.

Rodolphe porte la tête haute et fière ; ses cheveux châtains, naturellement bouclés, encadrent son front large, noble et ouvert; son regard est rempli de douceur et de dignité ; s'il parle à quelqu'un avec la spirituelle bienveillance qui lui est naturelle, son sourire, plein de charme et de finesse, laisse voir des dents d'émail que la teinte foncée de sa légère moustache rend plus éblouissantes encore; ses favoris bruns, encadrant l'ovale parfait de son visage pâle, descendent jusqu'au bas de son menton à fossette et un peu saillant.

Rodolphe est vêtu très-simplement. Sa cravate et son gilet sont blancs; un habit bleu boutonné très-haut, et au côté gauche duquel brille une plaque de diamants, dessine sa taille, aussi fine qu'élégante et souple ; enfin quelque chose de mâle, de résolu dans son attitude, corrige ce qu'il y a peut-être de trop agréable dans ce gracieux ensemble.

Rodolphe allait si peu dans le monde, il avait l'air si prince, que son arrivée produisit une certaine sensation; tous les regards s'arrêtèrent sur lui lorsqu'il parut dans le premier salon de l'ambassade, accompagné de Murph et du baron de Graün, qui se tenaient à quelques pas derrière lui!

Un attaché, chargé de surveiller sa venue, alla aussitôt en avertir la comtesse ***; celle-ci, ainsi que son mari, s'avança au-devant de Rodolphe en lui disant :

— Je ne sais comment exprimer à Votre Altesse toute ma reconnaissance pour la faveur dont elle daigne nous honorer aujourd'hui.

— Vous savez, madame l'ambassadrice, que je suis toujours très-empressé de vous faire ma cour, et très-heureux de pouvoir dire à M. l'ambassadeur combien je lui suis affectionné; car nous sommes d'anciennes connaissances, monsieur le comte.

— Votre Altesse est trop bonne de vouloir bien se le rappeler, et de me donner un nouveau motif de ne jamais oublier ses bontés.

— Je vous assure, monsieur le comte, que ce n'est pas ma faute si certains souvenirs me sont toujours présents; j'ai le bonheur de ne garder la mémoire que de ce qui m'a été très-agréable.

— Mais Votre Altesse est merveilleusement douée, dit en souriant la comtesse de ***.

— N'est-ce pas, madame? Ainsi, dans bien des années, j'aurai, je l'espère, le plaisir de vous rappeler ce jour, et le goût, l'élégance extrêmes qui président à ce bal... Car, franchement, je puis vous dire cela tout bas, il n'y a que vous qui sachiez donner des fêtes.

— Monseigneur!...

— Et ce n'est pas tout ; dites-moi donc, monsieur l'ambassadeur, pourquoi les femmes me paraissent toujours plus jolies ici qu'ailleurs.

— C'est que Votre Altesse étend jusqu'à elles la bienveillance dont elle nous comble.

— Permettez-moi de ne pas être de votre avis, monsieur le comte; je crois que cela dépend absolument de madame l'ambassadrice.

— Votre Altesse voudrait-elle avoir la bonté de m'expliquer ce prodige? dit la comtesse en souriant.

— Mais c'est tout simple, madame : vous savez accueillir toutes ces belles dames avec une urbanité si parfaite, avec une grâce si exquise, vous leur dites à chacune un mot si charmant et si flatteur, que celles qui ne méritent pas tout à fait... tout à fait cette louange si aimable, dit Rodolphe en souriant avec malice, sont d'autant plus radieuses d'être distinguées par vous, tandis que celles qui la méritent sont non moins radieuses d'être appréciées par vous. Ces innocentes satisfactions épanouissent toutes les physionomies; le bonheur rend attrayantes les moins agréables, et voilà pourquoi, madame la comtesse, les femmes semblent toujours plus jolies chez vous qu'ailleurs. Je suis sûr que monsieur l'ambassadeur dira comme moi.

— Votre Altesse me donne de trop bonnes raisons de penser comme elle pour que je ne m'y rende pas.

— Et moi, monseigneur, dit la comtesse de ***, au risque de devenir aussi jolie que les belles dames qui ne méritent pas tout à fait... tout à fait les louanges qu'on leur donne, j'accepte la flatteuse explication de Votre Altesse avec autant de reconnaissance et de plaisir que si c'était une vérité.

— Pour vous convaincre, madame, que rien n'est plus réel, faisons quelques observations à propos des effets de la louange sur la physionomie.

— Ah! monseigneur, ce serait un piége horrible, dit en riant la comtesse de ***.

— Allons, madame l'ambassadrice, je renonce à mon projet, mais à une condition, c'est que vous me permettrez de vous offrir un moment mon bras. On m'a parlé d'un jardin de fleurs vraiment féerique au mois de janvier... Est-ce que vous seriez assez bonne pour me conduire à cette merveille des *Mille et une Nuits ?*

— Avec le plus grand plaisir, monseigneur; mais on a fait un récit très-exagéré à Votre Altesse. Elle va d'ailleurs en juger, à moins que son indulgence habituelle ne l'abuse.

Rodolphe offrit son bras à l'ambassadrice, et entra avec elle dans les autres salons, pendant que le comte de *** s'entretenait avec le baron de Graün et Murph, qu'il connaissait depuis longtemps.

CHAPITRE XVI.

Le jardin d'hiver.

Rien en effet de plus féerique, de plus digne des *Mille et une Nuits* que le jardin dont Rodolphe avait parlé à madame la comtesse de ***.

Qu'on se figure, aboutissant à une longue et splendide galerie, un emplacement de quarante toises de longueur sur trente de largeur : une cage vitrée, d'une extrême légèreté et façonnée en voûte, recouvre à une hauteur de cinquante pieds environ ce parallélogramme : ses murailles, recouvertes d'une infinité de glaces sur lesquelles se croisent les petites losanges vertes d'un treillage de joncs à mailles très-serrées, ressemblent à un berceau à jour, grace à la réflexion de la lumière sur les miroirs; une palissade d'orangers, aussi gros que ceux des Tuileries, et de camélias de même force, les premiers chargés de fruits brillants comme autant de pommes d'or sur un feuillage d'un vert lustré, les seconds émaillés de fleurs pourpres, blanches et roses, tapisse toute l'étendue de ces murs.

Ceci est la clôture de ce jardin.

Cinq ou six énormes massifs d'arbres et d'arbustes de l'Inde ou des tropiques, plantés dans de profonds encaissements de terre de bruyère, sont environnés d'allées marbrées d'une charmante mosaique de coquillage, et assez larges pour que deux ou trois personnes puissent s'y promener de front.

Il est impossible de peindre l'effet que produisait en plein hiver, et pour ainsi dire au milieu d'un bal, cette riche et brillante végétation exotique.

Ici des bananiers énormes atteignent presque les vitres de la voûte, et mêlent leurs larges palmes d'un vert lustré aux feuilles lancéolées des grands magnoliers, dont quelques-uns sont déjà couverts de grosses fleurs aussi odorantes que magnifiques: de leur calice en forme de cloche, pourpre au dehors, argenté en dedans, s'élancent des étamines d'or; plus loin, des palmiers, des dattiers du Levant, des lataniers rouges, des figuiers de l'Inde, tous robustes, vivaces, feuillus, complètent ces immenses massifs de verdure : verdure crue, lustrée, brillante comme celle de tous les végétaux des tropiques, qui semblent emprunter l'éclat de l'émeraude, tant les feuilles de ces arbres, épaisses, charnues, vernissées, sont revêtues de teintes étincelantes et métalliques.

Le long des treillages, entre les orangers, parmi les massifs, enlacées d'un arbre à l'autre, ici en guirlandes de feuilles et de fleurs, là contournées en spirales, plus loin mêlées en réseaux inextricables, courent, serpentent, grimpent jusqu'au faîte de la voûte vitrée, une innombrable quantité de plantes sarmenteuses; les grenadilles ailées, les passiflores aux larges fleurs de pourpre striées d'azur et couronnées d'une aigrette d'un violet noir, retombent du faîte de la voûte comme de colossales guirlandes, et semblent vouloir y remonter en jetant leurs vrilles délicates aux flèches des gigantesques aloès.

Ailleurs un bignonia de l'Inde, aux longs calices d'un jaune soufre, au feuillage léger, est entouré d'un stéphanotis aux fleurs charnues et blanches qui répandent une senteur suave; ces deux lianes ainsi enlacées festonnent de leur frange verte à clochettes d'or et d'argent les feuilles immenses et veloutées d'un figuier de l'Inde.

Plus loin enfin jaillissent et retombent en cascade végétale et diaprée une innombrable quantité de tiges d'asclépiades dont les feuilles et les ombelles de quinze ou vingt fleurs étoilées sont si épaisses, si polies, qu'on dirait des bouquets d'émail rose entourés de petites feuilles de porcelaine verte.

Les bordures des massifs se composent de bruyères du Cap, de tulipes du Thol, de narcisses de Constantinople, d'hyacinthes de Perse, de cyclamens, d'iris, qui forment une sorte de tapis naturel où toutes les couleurs, toutes les nuances se confondent de la manière la plus splendide.

Des lanternes chinoises d'une soie transparente, les unes d'un bleu, les autres d'un rose très-pâle, çà et là à demi cachées par le feuillage, éclairent ce jardin.

Il est impossible de rendre la lueur mystérieuse et douce qui résultait du mélange de ces deux nuances; lueur charmante, fantastique, qui tenait de la limpidité bleuâtre d'une belle nuit d'été légèrement rosée par les reflets vermeils d'une aurore boréale.

On arrivait à cette immense serre chaude, surbaissée de deux ou trois pieds, par une longue galerie éblouissante d'or, de glaces, de cristaux, de lumières. Cette flamboyante clarté encadrait, pour ainsi dire, la pénombre où se dessinaient vaguement les grands arbres du jardin d'hiver, que l'on apercevait à travers une large baie à demi fermée par deux hautes portières de velours cramoisi.

On eût dit une gigantesque fenêtre ouverte sur quelque beau paysage d'Asie pendant la sérénité d'une nuit crépusculaire.

Vue du fond du jardin, où étaient disposés d'immenses divans sous un dôme de feuillage et de fleurs, la galerie offrait un contraste inverse avec la douce obscurité de la serre.

C'était au loin une espèce de brume lumineuse, dorée, sur laquelle étincelaient, miroitaient, comme une broderie vivante, les couleurs éclatantes et variées des robes de femmes, et les scintillations prismatiques des pierreries et des diamants.

Les sons de l'orchestre, affaiblis par la distance et par le sourd et joyeux bourdonnement de la galerie, venaient mélodieusement mourir dans le feuillage immobile des grands arbres exotiques.

Involontairement on parlait à voix basse dans ce jardin, on y entendait à peine le bruit léger des pas et le frôlement des robes de satin ; cet air à la fois léger, tiede et embaumé des mille suaves senteurs des plantes aromatiques, cette musique vague, lointaine, jetaient tous les sens dans une douce et molle quiétude.

Certes, deux amants nouvellement épris et heureux, assis sur la soie dans quelque coin ombreux de cet Eden, enivrés d'amour, d'harmonie et de parfum, ne pouvaient trouver un cadre plus enchanteur pour leur passion ardente et encore à son aurore; car, hélas! un ou deux mois de bonheur paisible et assuré changent si maussadement deux amants en froids époux!

En arrivant dans ce ravissant jardin d'hiver, Rodolphe ne put retenir une exclamation de surprise, et dit à l'ambassadrice :

— En vérité, madame, je n'aurais pas cru une telle merveille possible. Ce n'est plus seulement un grand luxe joint à un goût exquis, c'est de la poésie en action; au lieu d'écrire comme un poëte, de peindre comme un grand peintre, vous créez ce qu'ils oseraient à peine rêver.

— Votre Altesse est mille fois trop bonne.

— Franchement, avouez que celui qui saurait rendre fidèlement ce tableau enchanteur avec son charme de couleurs et de contrastes, là-bas ce tumulte éblouissant, ici cette délicieuse retraite, avouez, madame, que celui-là, peintre ou poëte, ferait une œuvre admirable, et cela seulement en reproduisant la vôtre.

— Les louanges que l'indulgence de Votre Altesse lui inspire sont d'autant plus dangereuses qu'on ne peut s'empêcher d'être charmé de leur esprit, et qu'on les écoute malgré soi avec un plaisir extrême. Mais regardez donc, monseigneur, quelle charmante jeune femme! Votre Altesse m'accordera du moins que la marquise d'Harville doit être jolie partout. N'est-elle pas ravissante de grâce? Ne gagne-t-elle pas encore au contraste de la sévère beauté qui l'accompagne?

La comtesse Sarah Mac-Gregor et la marquise d'Harville descendaient en ce moment les quelques marches qui de la galerie conduisaient au jardin d'hiver.

CHAPITRE XVII.

Le rendez-vous.

Les louanges adressées à madame d'Harville par l'ambassadrice n'étaient pas exagérées.

Rien ne saurait donner une idée de cette figure enchanteresse, où s'épanouissait alors toute la fleur d'une délicate beauté ; beauté d'autant plus rare qu'elle résidait moins encore dans la régularité des traits que dans le charme inexprimable de la physionomie de la marquise, dont le charmant visage se voilait, pour ainsi dire, modestement sous une touchante expression de bonté.

Nous insistons sur ce dernier mot, parce que d'ordinaire ce n'est pas précisément la bonté qui prédomine dans la physionomie d'une jeune femme de vingt ans, belle, spirituelle, recherchée, adulée, comme l'était madame d'Harville. Aussi se sentait-on singulièrement intéressé par le contraste de cette douceur ineffable avec les succès dont jouissait madame d'Harville, sans compter les avantages de naissance, de nom et de fortune qu'elle réunissait.

Nous essayerons de faire comprendre toute notre pensée.

Trop digne, trop éminemment douée pour aller coquettement au-devant des hommages, madame d'Harville se montrait cependant aussi affectueusement reconnaissante de ceux qu'on lui rendait que si elle les eût à peine mérités; elle n'en était pas fière, mais heureuse; indifférente aux louanges, mais très-sensible à la bienveillance, elle distinguait parfaitement la flatterie de la sympathie.

Son esprit juste, fin, parfois malin sans méchanceté, poursuivait surtout d'une raillerie inoffensive ces gens ravis d'eux-mêmes, toujours occupés d'attirer l'attention, de mettre constamment en évidence leur figure radieuse d'une foule de sots bonheurs et bouffie d'une foule de sots orgueils... — Gens, disait plaisamment madame d'Harville, qui toute leur vie ont l'air de danser le cavalier seul en face d'un miroir invisible, auquel ils sourient complaisamment.

Un caractère à la fois timide et presque fier dans sa réserve inspirait au contraire à madame d'Harville un intérêt certain.

Ces quelques mots aideront pour ainsi dire à l'intelligence de la beauté de la marquise.

Son teint, d'une éblouissante pureté, se nuançait du plus frais incarnat; de longues boucles de cheveux châtain clair effleuraient ses épaules arrondies, fermes et lustrées comme un beau marbre blanc. On peindrait difficilement l'angélique beauté de ses grands yeux gris, frangés de longs cils noirs. Sa bouche vermeille, d'une mansuétude adorable, était à ses yeux charmants ce que sa parole ineffable et touchante était à son regard mélancolique et doux. Nous ne parlerons ni de sa taille accomplie, ni de l'exquise distinction de toute sa personne. Elle portait une robe de crêpe blanc, garnie de camélias roses naturels et de feuilles du même arbuste, parmi lesquelles des diamants, à demi cachés çà et là, brillaient comme autant de gouttes d'étincelante rosée; une guirlande semblable était placée avec grâce sur son front pur et blanc.

Le genre de beauté de la comtesse Sarah Mac-Gregor faisait encore valoir la marquise d'Harville.

Agée de trente-cinq ans environ, Sarah paraissait à peine en avoir trente. Rien ne semble plus sain au corps que le froid égoïsme; on se conserve longtemps frais dans cette glace.

Certaines âmes sèches, dures, inaltérables aux émotions qui usent le cœur, flétrissent les traits, ne ressentent jamais que les déconvenues de l'orgueil ou les mécomptes de l'ambition déçue; ces chagrins n'ont qu'une faible réaction sur le physique.

La conservation de Sarah prouvait ce que nous avançons.

Sauf un léger embonpoint qui donnait à sa taille, plus grande mais moins svelte que celle de madame d'Harville, une grâce voluptueuse, Sarah brillait d'un éclat tout juvénile; peu de regards pouvaient soutenir le feu trompeur de ses yeux ardents et noirs; ses lèvres humides et rouges (menteuses à demi) exprimaient la résolution et la sensualité. Le réseau bleuâtre des veines de ses tempes et de son cou apparaissait sous la blancheur lactée de sa peau transparente et fine.

La comtesse Mac-Gregor portait une robe de moire paille sous une tunique de crêpe de la même couleur; une simple couronne de feuilles naturelles de pyrrhus d'un vert d'émeraude ceignait sa tête et s'harmonisait à merveille avec ses bandeaux de cheveux noirs comme de l'encre, et séparés sur son front qui surmontait un nez aquilin à narines ouvertes. Cette coiffure sévère donnait un cachet antique au profil impérieux et passionné de cette femme.

Beaucoup de gens, dupes de leur figure, voient une irrésistible vocation dans le caractère de leur physionomie. L'un se trouve l'air excessivement guerrier, il guerroie; l'autre rimeur, il rime; conspirateur, il conspire; politique, il politique; prédicateur, il prêche. Sarah se trouvait, non sans raison, un air parfaitement royal; elle dut accepter les prédictions à demi réalisées de la Highlandaise, et persister dans sa croyance à une destinée souveraine.

La marquise et Sarah avaient aperçu Rodolphe dans le jardin d'hiver, au moment où elles y descendaient; mais le prince parut ne pas les voir, car il se trouvait au détour d'une allée lorsque les deux femmes arrivèrent.

. . . . . .

— Le prince est si occupé de l'ambassadrice, dit madame d'Harville à Sarah, qu'il n'a pas fait attention à nous...

— Ne croyez pas cela, ma chère Clémence, répondit la comtesse, qui était tout à fait dans l'intimité de madame d'Harville; le prince nous a au contraire parfaitement vues; mais je lui ai fait peur... Sa bouderie dure toujours.

— Moins que jamais je comprends son opiniâtreté à vous éviter: souvent je lui ai reproché l'étrangeté de sa conduite envers vous... une ancienne amie. « La comtesse Sarah et moi nous sommes ennemis mortels, m'a-t-il répondu en plaisantant; j'ai fait vœu de ne jamais lui parler; et il faut, a-t-il ajouté, que ce vœu soit bien sacré pour que je me prive de l'entretien d'une personne si aimable. » Aussi, ma chère Sarah, toute singulière que m'ait paru cette réponse, j'ai bien été obligée de m'en contenter (1).

(1) L'amour de Rodolphe pour Sarah, et les événements qui succédèrent à cet amour, remontant à dix-sept ou dix-huit ans, étaient complétement ignorés dans le monde, Sarah et Rodolphe ayant autant d'intérêt l'un que l'autre à les cacher.

— Je vous assure que la cause de cette brouillerie mortelle, demi-plaisante, demi-sérieuse, est pourtant des plus innocentes; si un tiers n'y était pas intéressé, depuis longtemps je vous aurais confié ce grand secret... Mais qu'avez-vous donc, ma chère enfant? vous paraissez préoccupée.

— Ce n'est rien... tout à l'heure il faisait si chaud dans la galerie, que j'ai ressenti un peu de migraine; asseyons-nous un moment ici... cela se passera... je l'espère.

— Vous avez raison; tenez, voilà justement un coin bien obscur vous serez là parfaitement à l'abri de ceux que votre absence va désoler... ajouta Sarah en souriant et en appuyant sur ces mots.

Toutes deux s'assirent sur un divan.

— J'ai dit *ceux* que votre absence va désoler, ma chère Clémence... Ne me savez-vous pas gré de ma discrétion?

La jeune femme rougit légèrement, baissa la tête et ne répondit rien.

— Combien vous êtes peu raisonnable! lui dit Sarah d'un ton de reproche amical. N'avez-vous pas confiance en moi, enfant? Sans doute enfant: je suis d'un âge à vous appeler ma fille.

— Moi, manquer de confiance envers vous! dit la marquise à Sarah avec tristesse; ne vous ai-je pas dit au contraire ce que je n'aurais jamais dû m'avouer à moi-même?

— A merveille. Eh bien! voyons... parlons de lui: vous avez donc juré de le désespérer jusqu'à la mort?

— Ah! s'écria madame d'Harville avec effroi, que dites-vous?

— Vous ne le connaissez pas encore, pauvre chère enfant... C'est un homme d'une énergie froide, pour qui la vie est peu de chose. Il a toujours été si malheureux... et l'on dirait que vous prenez encore plaisir à le torturer!

— Pensez-vous cela, mon Dieu!

— C'est sans le vouloir, peut-être; mais cela est... Oh! si vous saviez combien ceux qu'une longue infortune a accablés sont douloureusement susceptibles et impressionnables? tenez, tout à l'heure, j'ai vu deux grosses larmes rouler dans ses yeux.

— Il serait vrai?

— Sans doute... Et cela au milieu d'un bal; et cela au risque d'être perdu de ridicule si l'on s'apercevait de cet amer chagrin. Savez-vous qu'il faut bien aimer pour souffrir ainsi... et surtout pour ne pas songer à cacher au monde que l'on souffre ainsi!...

— De grâce, ne me parlez pas de cela, reprit madame d'Harville d'un voix émue; vous me faites un mal horrible... Je ne connais que trop cette expression de souffrance à la fois si douce et si résignée... Hélas! c'est la pitié qu'il m'inspirait qui m'a perdue... dit involontairement madame d'Harville.

Sarah parut ne pas avoir compris la portée de ce dernier mot, et reprit:

— Quelle exagération!... perdue pour être en coquetterie avec un homme qui pousse même la discrétion et la réserve jusqu'à ne pas se faire présenter à votre mari, de peur de vous compromettre! M. Charles Robert n'est-il pas un homme rempli d'honneur, de délicatesse et de cœur? Si je le défends avec cette chaleur, c'est que vous l'avez connu et surtout vu chez moi, et qu'il a pour vous autant de respect que d'attachement...

— Je n'ai jamais douté de ses nobles qualités, vous m'avez toujours dit tant de bien de lui!... Mais, vous le savez, ce sont surtout ses malheurs qui l'ont rendu intéressant à mes yeux.

— Et combien il mérite et justifie cet intérêt! avouez-le. Et puis d'ailleurs comment un si admirable visage ne serait-il pas l'image de l'âme? Avec sa haute et belle taille, il me rappelle les preux des temps chevaleresques. Je l'ai vu une fois en uniforme: il était impossible d'avoir un plus grand air. Certes, si la noblesse se mesurait au mérite et à la figure, au lieu d'être simplement M. Charles Robert, il serait duc et pair. Ne représenterait-il pas merveilleusement bien un des plus grands noms de France?

— Vous n'ignorez pas que la noblesse de naissance me touche peu, vous qui me reprochez parfois d'être une républicaine, dit madame d'Harville en souriant.

— Certes, j'ai toujours pensé, comme vous, que M. Charles Robert n'avait pas besoin de titres pour être aimable; et puis quel talent! quelle voix charmante! De quelle ressource il nous a été dans nos concerts intimes du matin! vous souvenez-vous? La première fois que vous avez chanté ensemble, quelle expression il mettait dans son duo avec vous! quelle émotion!...

— Tenez, je vous en prie, dit madame d'Harville après un long silence, changeons de conversation.

— Pourquoi?

— Cela m'attriste profondément, ce que vous m'avez dit tout à l'heure de son air désespéré.

— Je vous assure que dans l'excès du chagrin, un caractère aussi passionné peut chercher dans la mort un terme à...

— Oh! je vous en prie, taisez-vous! taisez-vous! dit madame d'Harville en interrompant Sarah, cette pensée m'est déjà venue...

Puis, après un assez long silence, la marquise dit:

— Encore une fois, parlons d'autre chose... de votre ennemi mortel, ajouta-t-elle avec une gaieté affectée; parlons du prince, que je n'a-

vais pas vu depuis longtemps. Savez-vous qu'il est toujours charmant, quoique presque roi? Toute républicaine que je suis, je trouve qu'il y a peu d'hommes aussi agréables que lui.

Sarah jeta à la dérobée un regard scrutateur et soupçonneux sur madame d'Harville, et reprit gaiement :

— Avouez, chère Clémence, que vous êtes très-capricieuse. Je vous ai connu des alternatives d'admiration et d'aversion singulière pour le prince ; il y a quelques mois, lors de son arrivée ici, vous en étiez tellement fanatique, qu'entre nous... j'ai craint un moment pour le repos de votre cœur.

— Grâce à vous do moins, dit madame d'Harville en souriant, mon admiration n'a pas été de longue durée ; vous avez si bien joué le rôle d'ennemie mortelle ; vous m'avez fait de telles révélations sur le prince... que, je l'avoue, l'éloignement a remplacé le fanatisme qui vous faisait craindre pour le repos de mon cœur : repos que votre ennemi ne songeait d'ailleurs guère à troubler; car, peu de temps avant vos révélations, le prince, tout en continuant de voir intimement mon mari, avait presque cessé de m'honorer de ses visites.

— A propos ! et votre mari est-il ici ce soir ? dit Sarah.

— Non, il n'a pas désiré sortir, répondit madame d'Harville avec embarras.

— Il va de moins en moins dans le monde, ce me semble?

— Oui... quelquefois il préfère rester chez lui.

La marquise était visiblement embarrassée ; Sarah s'en aperçut et continua :

— La dernière fois que je l'ai vu, il m'a semblé plus pâle qu'à l'ordinaire.

— Oui... il a été un peu souffrant...

— Tenez, ma chère Clémence, voulez-vous que je sois franche?

— Je vous en prie...

— Quand il s'agit de votre mari, vous êtes souvent dans un état d'anxiété singulière.

— Moi... Quelle folie !

— Quelquefois, en parlant de lui, et cela bien malgré vous, votre physionomie exprime... mon Dieu ! comment vous dirai-je cela?... et Sarah appuya sur les mots suivants en ayant l'air de vouloir lire jusqu'au fond du cœur de Clémence : Oui, votre physionomie exprime une sorte... de répugnance craintive...

Les traits impassibles de madame d'Harville défièrent d'abord le regard inquisiteur de Sarah : pourtant celle-ci s'aperçut d'un léger tremblement nerveux, mais presque insensible qui agita un instant la lèvre inférieure de la jeune femme.

Ne voulant pas pousser plus loin ses investigations et surtout éveiller la défiance de son amie, la comtesse se hâta d'ajouter, pour donner le change à la marquise :

— Oui, une répugnance craintive, comme celle qu'inspire ordinairement un jaloux bourru...

A cette interprétation, le léger mouvement convulsif de la lèvre de madame d'Harville cessa ; elle parut soulagée d'un poids énorme, et répondit :

— Mais non, M. d'Harville n'est ni bourru ni jaloux... Puis, cherchant sans doute le prétexte de rompre une conversation qui lui pesait, elle s'écria tout à coup : Ah ! mon Dieu, voici cet insupportable duc de Lucenay, un des amis de mon mari... Pourvu qu'il ne nous aperçoive pas ! D'où sort-il donc? Je le croyais à mille lieues d'ici !

— En effet, on le disait parti pour un voyage d'un an ou deux en Orient ; il y a cinq mois à peine qu'il a quitté Paris. Voilà une brusque arrivée qui a dû singulièrement contrarier la duchesse de Lucenay, quoique le duc ne soit guère gênant, dit Sarah avec un sourire méchant. Elle ne sera d'ailleurs pas seule à maudire ce fâcheux retour... M. de Saint-Remy partagera son chagrin.

— Ne soyez donc pas médisante, ma chère Sarah ; dites que ce retour sera fâcheux... pour tout le monde... M. de Lucenay est assez désagréable pour que vous généralisiez votre reproche.

— Médisante ! non, certes ; je ne suis en cela qu'un écho. On dit encore que M. de Saint-Remy, modèle des élégants, qui a ébloui tout Paris de son faste, est à peu près ruiné, quoique son train diminue à peine ; il est vrai que madame de Lucenay est puissamment riche...

— Ah ! quelle horreur !...

— Encore une fois, je ne suis qu'un écho... Ah ! mon Dieu ! le duc nous a vues. Il vient, il faut se résigner. C'est désolant ; je ne sais rien au monde de plus insupportable que cet homme : il est souvent de si mauvaise compagnie, il rit si haut de ses sottises, il est si bruyant qu'il en est étourdissant ; si vous tenez à votre flacon ou à votre éventail, défendez-les courageusement contre lui, car il a encore l'inconvénient de briser tout ce qu'il touche, et cela de l'air le plus badin et le plus satisfait du monde.

Appartenant à une des plus grandes maisons de France, jeune encore, d'une figure qui n'eût pas été désagréable sans la longueur grotesque et démesurée de son nez, M. le duc de Lucenay joignait à une turbulence et à une agitation perpétuelle des éclats de voix et de rire si retentissants, des propos souvent d'un goût si détestable, des attitudes d'une désinvolture si cavalière et si inattendue, qu'il fallait à chaque instant se rappeler son nom pour ne pas s'étonner de le voir au milieu de la société la plus distinguée de Paris et pour comprendre que l'on tolérât ses excentricités de gestes et de langage, auxquelles l'habitude avait d'ailleurs assuré une sorte de prescription ou d'impunité. On le fuyait comme la peste, quoiqu'il ne manquât pas d'ailleurs d'un certain esprit qui pointait çà et là à travers la plus intarissable exubérance de paroles. C'était un de ces êtres vengeurs, aux mains desquels on souhaitait toujours de voir tomber les gens ridicules ou haïssables.

Madame de Lucenay, une des femmes les plus agréables et encore des plus à la mode de Paris, malgré ses trente ans sonnés, avait fait souvent parler d'elle ; mais on excusait presque la légèreté de sa conduite en songeant aux insupportables bizarreries de M. de Lucenay.

Un dernier trait de ce caractère fâcheux, c'était une intempérance et un cynisme d'expressions inouï à propos d'indispositions saugrenues ou d'infirmités impossibles ou absurdes qu'il s'amusait à vous supposer, et dont il vous plaignait tout haut devant cent personnes. Parfaitement brave d'ailleurs, et allant au-devant des conséquences de ses mauvaises plaisanteries, il avait donné ou reçu de nombreux coups d'épée sans se corriger davantage.

Ceci posé, nous ferons retentir aux oreilles du lecteur la voix aigre et perçante de M. de Lucenay, qui, du plus loin qu'il aperçut madame d'Harville et Sarah, se mit à crier :

— Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que c'est que ça? qu'est-ce que je vois là? Comment ! la plus jolie femme du bal qui se tient à l'écart, est-ce que c'est permis? Faut-il que je revienne des antipodes pour faire cesser un tel scandale? D'abord, si vous continuez de vous dérober à l'admiration générale, marquise, je crie comme un brûlé, je crie à la disparition du plus charmant ornement de cette fête !

Et, pour péroraison, M. de Lucenay se jeta pour ainsi dire à la renverse à côté de la marquise, sur le divan ; après quoi il croisa sa jambe gauche sur sa cuisse droite, et prit son pied dans sa main.

— Comment, monsieur, vous voilà déjà de retour de Constantinople ! dit madame d'Harville en se reculant avec impatience.

— Déjà ! vous dites là ce que ma femme a pensé, j'en suis sûr ; car elle n'a pas voulu m'accompagner ce soir dans ma rentrée dans le monde. Revenez donc surprendre vos amis pour être reçu comme ça !

— C'est tout simple; il vous était si facile de rester aimable... là-bas... dit madame d'Harville avec un demi-sourire.

— C'est-à-dire de rester absent, n'est-ce pas ? C'est une horreur, c'est une infamie, ce que vous dites là ! s'écria M. de Lucenay en décroisant ses jambes et en frappant sur son chapeau comme sur un tambour de basque.

— Pour l'amour du ciel, monsieur de Lucenay, ne criez pas si haut et tenez-vous tranquille, ou vous allez nous faire quitter la place, dit madame d'Harville avec humeur.

— Quitter la place ! ça serait donc pour me donner votre bras et aller faire un tour dans la galerie?

— Avec vous ? certainement non. Voyons, je vous prie, ne touchez pas à ce bouquet; de grâce, laissez aussi cet éventail, vous allez le briser, selon votre habitude...

— Si ce n'est que ça, j'en ai cassé plus d'un, allez ! surtout un magnifique chinois que madame de Vaudémont avait donné à ma femme.

En disant ces rassurantes paroles, M. de Lucenay tracassait dans un réseau de plantes grimpantes qu'il tirait à lui par petites secousses. Il finit par les détacher de l'arbre qui les soutenait ; elles tombèrent, et le duc s'en trouva pour ainsi dire couronné.

Alors ce furent des éclats de rire si glapissants, si fous, si étourdissants, que madame d'Harville eût fui cet incommode et fâcheux personnage, si elle n'eût pas aperçu M. Charles Robert (le commandant, comme disait madame Pipelet) qui s'avançait à l'autre extrémité de l'allée. La jeune femme craignit de paraître ainsi aller à sa rencontre, et resta auprès de M. de Lucenay.

— Dites donc, madame Mac-Gregor, je devais joliment avoir l'air d'un dieu Pan, d'une naïade, d'un sylvain, d'un sauvage sous ce feuillage? dit M. de Lucenay en s'adressant à Sarah, auprès de laquelle il alla brusquement s'étaler. A propos de sauvage, il faut que je vous raconte une histoire outrageusement inconvenante... Figurez-vous qu'à Otaïti...

— Monsieur le duc ! lui dit Sarah d'un ton glacial.

— Eh bien ! non, je ne vous dirai pas mon histoire ; je la garde pour madame de Fonbonne que voilà.

C'était une grosse petite femme de cinquante ans, très-prétentieuse et très-ridicule, dont le menton touchait la gorge, et qui montrait toujours le blanc de ses gros yeux en parlant de son âme, des langueurs de son âme, des besoins de son âme, des aspirations de son âme. Elle portait ce soir-là un affreux turban d'étoffe de couleur de cuivre, avec un semis de dessins verts.

— Je la garde pour madame de Fonbonne, s'écria le duc.

— De quoi s'agit-il donc, monsieur le duc? dit madame de Fonbonne, en minaudant, en roucoulant et en commençant à faire les yeux blancs, comme dit le peuple.

— Il s'agit, madame, d'une histoire horriblement inconvenante, indécente et incongrue.

— Ah ! mon Dieu ! Et qui est-ce qui oserait? qui est-ce qui se permettrait ?

— Moi, madame ; ça ferait rougir un vieux Chamboran. Mais je connais votre goût... Ecoutez-moi ça...

— Monsieur !...

— Eh bien, non, vous ne la saurez pas, mon histoire, au fait! parce qu'après tout, vous qui vous mettez toujours si bien, avec tant de goût, avec tant d'élégance, vous avez ce soir un turban qui, permettez-moi de vous le dire, ressemble, ma parole d'honneur, à une vieille tourtière rongée de vert-de-gris.

Et le duc de rire aux éclats.

— Si vous êtes revenu d'Orient pour recommencer vos absurdes plaisanteries, qu'on vous passe parce que vous êtes à moitié fou, dit la grosse femme irritée, on regrettera fort votre retour, monsieur.

Et elle s'éloigna majestueusement.

— Il faut que je me tienne à quatre pour ne pas aller la décoiffer, cette vilaine précieuse, dit M. de Lucenay, mais je la respecte, elle est orpheline... Ah! ah! ah!... et de rire de nouveau. Tiens! M. Charles Robert! reprit M. de Lucenay. Je l'ai rencontré aux eaux des Pyrénées... c'est un éblouissant garçon, il chante comme un cygne. Vous allez voir, marquise, comme je vais l'intriguer. Voulez-vous que je vous le présente?

— Tenez-vous en repos et laissez-nous tranquilles, dit Sarah.

Pendant que M. Charles Robert s'avançait lentement, ayant l'air d'admirer les fleurs de la serre, M. de Lucenay avait manœuvré assez habilement pour s'emparer du flacon de Sarah, et il s'occupait en silence et avec un soin extrême de démantibuler le bouchon de ce bijou.

M. Charles Robert s'avançait toujours ; sa grande taille était parfaitement proportionnée, ses traits d'une irréprochable pureté, sa mise d'une suprême élégance ; cependant son visage, sa tournure manquaient de charme, de grâce, de distinction ; sa démarche était roide et gênée, ses mains et ses pieds, gros et vulgaires. Lorsqu'il aperçut madame d'Harville, la régulière nullité de ses traits s'effaça tout à coup sous une expression de mélancolie profonde beaucoup trop subite pour n'être pas feinte; néanmoins ce semblant était parfait. M. Robert avait l'air si affreusement malheureux, si naturellement désolé lorsqu'il s'approcha de madame d'Harville, que celle-ci ne put s'empêcher de songer aux sinistres paroles de Sarah sur les excès auxquels le désespoir aurait pu le porter.

— Eh! bonjour donc, mon cher monsieur! lui dit M. de Lucenay en l'arrêtant au passage, je n'ai pas eu le plaisir de vous voir depuis notre rencontre aux eaux. Mais qu'est-ce que vous avez donc? Mais comme vous avez l'air souffrant!

Ici M. Charles Robert jeta un long et mélancolique regard sur madame d'Harville, et répondit au duc, d'une voix plaintivement accentuée :

— En effet, monsieur, je suis souffrant...

— Mon Dieu, mon Dieu, vous ne pouvez donc pas vous débarrasser de votre pituite, lui demanda M. de Lucenay avec l'air du plus sérieux intérêt.

Cette question était si saugrenue, si absurde, qu'un moment M. Charles Robert resta stupéfait, abasourdi ; puis, le rouge de la colère lui montant au front, il dit d'une voix ferme et brève à M. de Lucenay :

— Puisque vous prenez tant d'intérêt à ma santé, monsieur, j'espère que vous viendrez savoir demain de mes nouvelles?

— Comment donc, mon cher monsieur... mais certainement, j'enverrai... dit le duc avec hauteur.

M. Charles Robert fit un demi-salut et s'éloigna.

— Ce qu'il y a de fameux, c'est qu'il n'a pas plus de pituite que le Grand-Turc, dit M. de Lucenay en se renversant de nouveau près de Sarah, à moins que je n'aie deviné sans le savoir. Dites donc, madame Mac-Gregor, est-ce qu'il vous fait l'effet d'avoir la pituite, ce monsieur?

Sarah tourna brusquement le dos à M. de Lucenay sans lui répondre davantage.

Tout ceci s'était passé très-rapidement.

Sarah avait difficilement contenu un éclat de rire.

Madame d'Harville avait affreusement souffert en songeant à l'atroce position d'un homme qui se voit interpellé si ridiculement devant une femme qu'il aime ; elle était épouvantée en songeant qu'un duel pouvait avoir lieu ; alors, entraînée par un sentiment de pitié irrésistible, elle se leva brusquement, prit le bras de Sarah, rejoignit M. Charles Robert qui ne se possédait pas de rage, et lui dit tout bas en passant près de lui :

— Demain, à une heure... j'irai...

Puis elle regagna la galerie avec la comtesse et quitta le bal.

CHAPITRE XVIII.

Tu viens bien tard, mon ange!

Rodolphe, en se rendant à cette fête pour remplir un devoir de convenance, voulait aussi tâcher de découvrir si ses craintes au sujet de madame d'Harville étaient fondées, et si elle était réellement l'héroïne du récit de madame Pipelet.

Après avoir quitté le jardin d'hiver avec la comtesse de ***, Rodolphe avait parcouru en vain plusieurs salons, dans l'espoir de rencontrer madame d'Harville seule. Il revenait à la serre chaude, lorsque, un moment arrêté sur la première marche de l'escalier, il fut témoin de la scène rapide qui se passa entre madame d'Harville et M. Charles Robert après la détestable plaisanterie du duc de Lucenay. Rodolphe surprit un échange de regards très-significatifs. Un secret pressentiment lui dit que ce grand et beau jeune homme était le commandant. Voulant s'en assurer, il rentra dans la galerie.

Une valse allait commencer; au bout de quelques minutes, il vit M. Charles Robert debout dans dans l'embrasure d'une porte. Il paraissait doublement satisfait, et de sa réponse à M. de Lucenay (M. Charles Robert était fort brave, malgré ses ridicules), et du rendez-vous que lui avait donné madame d'Harville pour le lendemain, bien certain cette fois qu'elle n'y manquerait pas.

Rodolphe alla trouver Murph.

— Tu vois bien ce jeune homme blond, au milieu de ce groupes là-bas?

— Ce grand monsieur qui a l'air si content de lui-même? Oui, monseigneur.

— Tâche d'approcher assez près de lui pour pouvoir dire tout bas, sans qu'il te voie et de façon à ce que lui seul t'entende, ces mots : « Tu viens bien tard, mon ange! »

Le squire regarda Rodolphe d'un air stupéfait

— Sérieusement, monseigneur?

— Sérieusement. S'il se retourne à ces mots, garde ce magnifique sang-froid que j'ai si souvent admiré, afin que ce monsieur ne puisse découvrir qui a prononcé ces paroles.

— Je n'y comprends rien, monseigneur; mais j'obéis.

Le digne Murph, avant la fin de la valse, était parvenu à se placer immédiatement derrière M. Charles Robert.

Rodolphe, parfaitement posté pour ne rien perdre de l'effet de cette expérience, suivit attentivement Murph des yeux; au bout d'une seconde, M. Charles Robert se retourna brusquement d'un air stupéfait.

Le squire, impassible, ne sourcilla pas; certes, ce grand homme chauve, d'une figure imposante et grave, fut le dernier que le commandant soupçonna d'avoir prononcé ces mots, qui lui rappelaient le désagréable quiproquo dont madame Pipelet avait été la cause et l'héroïne.

La valse finie, Murph revint trouver Rodolphe.

— Eh bien, monseigneur, ce jeune homme s'est retourné comme si je l'avais mordu. Ces mots sont donc magiques?

— Ils sont magiques, mon vieux Murph ; ils m'ont découvert ce que je voulais savoir.

Rodolphe n'avait plus qu'à plaindre madame d'Harville d'une erreur d'autant plus dangereuse qu'il pressentait vaguement que Sarah en était complice ou confidente. A cette découverte, il ressentit un coup douloureux; il ne douta plus de la cause des chagrins de M. d'Harville, qu'il aimait tendrement : la jalousie les causait sans doute ; sa femme, douée de qualités charmantes, se sacrifiait à un homme qui ne le méritait pas. Maître d'un secret surpris par hasard, incapable d'en abuser, ne pouvant rien tenter pour éclairer madame d'Harville, qui d'ailleurs cédait à l'entraînement aveugle de la passion, Rodolphe se voyait condamné à rester le témoin impassible de la perte de cette jeune femme.

Il fut tiré de ces réflexions par M. de Graün.

— Si Votre Altesse veut m'accorder un moment d'entretien dans le petit salon du fond, où il n'y a personne, j'aurai l'honneur de lui rendre compte des renseignements qu'elle m'a ordonné de prendre.

Rodolphe suivit M. de Graün.

— La seule duchesse au nom de laquelle puissent se rapporter les initiales N et L est madame la duchesse de Lucenay, née de Nuirmont, dit le baron, elle n'est pas ici ce soir. Je viens de voir son mari, M. de Lucenay, parti il y a cinq mois pour un voyage d'Orient qui devait durer plus d'une année; il est revenu subitement il y a deux ou trois jours.

On se souvient que, dans sa visite à la maison de la rue du Temple, Rodolphe avait trouvé, sur le palier même de l'appartement du charlatan César Bradamanti, un mouchoir trempé de larmes, richement garni de dentelles, et dans l'angle duquel il avait remarqué les lettres N et L surmontées d'une couronne ducale. D'après son ordre, mais ignorant ces circonstances, M. de Graün s'était informé du nom des duchesses actuellement à Paris, et il avait obtenu les renseignements dont nous venons de parler.

Rodolphe comprit tout.

Il n'avait aucune raison de s'intéresser à madame de Lucenay, mais il ne put s'empêcher de frémir en songeant que si elle avait réellement rendu visite au charlatan, ce misérable, qui n'était autre que l'abbé Polidori, possédait le nom de cette femme, qu'il avait fait suivre par Tortillard, et qu'il pouvait affreusement abuser du terrible secret qui mettait la duchesse dans sa dépendance.

— Le hasard est quelquefois bien singulier, monseigneur, reprit M. de Graün.

— Comment cela?

— Au moment où M. de Grangeneuve venait de me donner ces renseignements sur monsieur et sur madame de Lucenay, en ajoutant assez malignement que le retour imprévu de M. de Lucenay avait dû contrarier beaucoup la duchesse et un fort joli jeune homme, le plus merveilleux élégant de Paris, le vicomte de Saint-Remi, M. l'ambassadeur m'a demandé si je croyais que Votre Altesse lui permettrait de lui présenter le vicomte, qui se trouve ici; il vient d'être attaché à la légation de Gerolstein, et il serait trop heureux de cette occasion de faire sa cour à Votre Altesse.

Rodolphe ne put réprimer un mouvement d'impatience, et dit :

— Voilà qui m'est infiniment désagréable... mais je ne puis refuser... Allons, dites au comte de *** de me présenter M. de Saint-Remy.

Malgré sa mauvaise humeur, Rodolphe savait trop son métier de prince pour manquer d'affabilité dans cette occasion. D'ailleurs, l'on donnait M. de Saint-Remy pour amant à la duchesse de Lucenay, et cette circonstance piquait assez la curiosité de Rodolphe.

Le vicomte de Saint-Remy s'approcha, conduit par le comte de ***.

M. de Saint-Remy était un charmant jeune homme de vingt-cinq ans, mince, svelte, de la tournure la plus distinguée, de la physionomie la plus avenante ; il avait le teint fort brun, mais de ce brun velouté, transparent et couleur d'ambre, remarquable dans les portraits de Murillo ; ses cheveux noirs à reflet bleuâtre, séparés par une raie au-dessus de la tempe gauche, très-lisses sur le front, se bouclaient autour de son visage, et laissaient à peine voir le lobe incolore des oreilles ; le noir foncé de ses prunelles se découpait brillamment sur le globe de l'œil, qui, au lieu d'être blanc, se nacrait de cette nuance légèrement azurée qui donne au regard des Indiens une expression si charmante. Par un caprice de la nature, l'épaisseur soyeuse de sa moustache contrastait avec l'imberbe juvénilité de son menton et de ses joues, aussi unies que celles d'une jeune fille ; il portait par coquetterie une cravate de satin noir très-basse, qui laissait voir l'attache élégante de son cou, digne du jeune lûteur antique.

Une seule perle rattachait les longs plis de sa cravate, perle d'un prix inestimable par sa grosseur, la pureté de sa forme et l'éclat de son orient, si vif qu'une opale n'eût pas été plus splendidement irisée. D'un goût parfait, la mise de M. de Saint-Remy s'harmonisait à merveille avec ce bijou d'une magnifique simplicité.

On ne pouvait jamais oublier la figure et la personne de M. de Saint-Remy, tant il sortait du type ordinaire des élégants.

Son luxe de voiture et de chevaux était extrême ; grand et beau joueur, le total de son livre de paris de course s'élevait toujours annuellement à deux ou trois mille louis. On citait sa maison de la rue de Chaillot comme un modèle d'élégante somptuosité ; on faisait chez lui une chère exquise, et ensuite on jouait un jeu d'enfer, où il perdait souvent des sommes considérables avec l'insouciance la plus hospitalière ; et pourtant on savait certainement que le patrimoine du vicomte était dissipé depuis longtemps.

Pour expliquer ses prodigalités incompréhensibles, les envieux ou les méchants parlaient, ainsi que l'avait fait Sarah, des grands biens de la duchesse de Lucenay ; mais ils oubliaient qu'à part la vilité de cette supposition, M. de Lucenay avait naturellement un contrôle sur la fortune de sa femme, et que M. de Saint-Remy dépensait au moins 50,000 écus ou 200,000 francs par an. D'autres parlaient d'usuriers imprudents, car M. de Saint-Remy n'attendait plus d'héritage. D'autres, enfin, le disaient TROP heureux sur le *turf* (1), et parlaient tout bas d'*entraîneurs* et de *jockeys* corrompus par lui pour faire perdre les chevaux contre lesquels il avait parié beaucoup d'argent... mais le plus grand nombre des gens du monde s'inquiétaient peu des moyens auxquels M. de Saint-Remy avait recours pour subvenir à son faste.

Il appartenait par sa naissance au meilleur et au plus grand monde ; il était gai, brave, spirituel, bon compagnon, facile à vivre ; il donnait d'excellents dîners de garçons, et tenait ensuite tous les enjeux qu'on lui proposait. Que fallait-il de plus ?

Les femmes l'adoraient ; on nombrait à peine ses triomphes de toutes sortes ; il était jeune et beau, galant et magnifique dans toutes les occasions où un homme peut l'être avec des femmes du monde ; enfin, l'engouement était tel, que l'obscurité dont il entourait la source du pactole où il puisait à pleines mains jetait même sur sa vie un certain charme mystérieux ; on disait, en souriant insouciemment : « Il faut que ce diable de Saint-Remy ait trouvé la pierre philosophale ! »

En apprenant qu'il s'était fait attacher à la légation de France près le grand-duc de Gerolstein, d'autres personnes avaient pensé que M. de Saint-Remy voulait faire une retraite honorable.

Le comte de *** dit à Rodolphe, en lui présentant M. de Saint-Remy :

— J'ai l'honneur de présenter à Votre Altesse M. le vicomte de Saint-Remy, attaché à la légation de Gerolstein.

Le vicomte salua profondément, et dit à Rodolphe :

— Votre Altesse daignera-t-elle excuser l'impatience que j'éprouve de lui faire ma cour ? J'ai peut-être eu trop hâte de jouir d'un honneur auquel j'attachais tant de prix.

— Je serai, monsieur, très-satisfait de vous revoir à Gerolstein... Comptez-vous y aller bientôt ?

— Le séjour de Votre Altesse à Paris me rend moins empressé de partir.

— Le paisible contraste de nos cours allemandes vous étonnera beaucoup, monsieur, habitué que vous êtes à la vie de Paris.

— J'ose assurer à Votre Altesse que la bienveillance qu'elle daigne me témoigner, et qu'elle voudra peut-être bien me continuer, m'empêcherait seule de jamais regretter Paris.

— Il ne dépendra pas de moi, monsieur, que vous pensiez toujours ainsi pendant le temps que vous passerez à Gerolstein.

Et Rodolphe fit une légère inclinaison de tête qui annonçait à M. de Saint-Remy que la présentation était terminée.

(1) Turf, terrain de course où s'engagent les paris.

Le vicomte salua profondément et se retira.

Rodolphe était très-physionomiste, et sujet à des sympathies ou à des aversions presque toujours justifiées. Après le peu de mots échangés avec M. de Saint-Remy, sans pouvoir s'en expliquer la cause, il éprouva pour lui une sorte d'éloignement involontaire. Il lui trouvait quelque chose de perfidement rusé dans le regard, et une physionomie dangereuse.

. . . . . .

Nous retrouverons M. de Saint-Remy dans des circonstances qui contrasteront bien terriblement avec la brillante position qu'il occupait lors de sa présentation à Rodolphe ; l'on jugera de la réalité des pressentiments de ce dernier.

. . . . . .

Cette présentation terminée, Rodolphe, réfléchissant aux bizarres rencontres que le hasard avait amenées, descendit au jardin d'hiver. L'heure du souper était arrivée, les salons devenaient presque déserts ; le lieu le plus reculé de la serre chaude se trouvait au bout d'un massif, à l'angle de deux murailles qu'un énorme bananier, entouré de plantes grimpantes, cachait presque entièrement ; une petite porte de service, masquée par le treillage, et conduisant à la salle du buffet par un long corridor, était restée entr'ouverte, non loin de cet arbre feuillu.

Abrité par ce paravent de verdure, Rodolphe s'assit en cet endroit. Il était depuis quelques moments plongé dans une rêverie profonde, lorsque son nom, prononcé par une voix bien connue, le fit tressaillir.

Sarah, assise de l'autre côté du massif qui cachait entièrement Rodolphe, causait en anglais avec son frère Tom.

Tom était vêtu de noir. Quoiqu'il n'eût que quelques années de plus que Sarah, ses cheveux étaient presque blancs ; son visage annonçait une volonté froide, mais opiniâtre ; son accent était bref et tranchant ; son regard sombre, sa voix creuse. Cet homme devait être rongé par un grand chagrin ou par une grande haine.

Rodolphe écouta attentivement l'entretien suivant :

— La marquise est allée un instant au bal du baron de Nerval ; elle s'est heureusement retirée sans pouvoir parler à Rodolphe, qui la cherchait ; car je crains toujours l'influence qu'il exerce sur elle, influence que j'ai eu tant de peine à combattre et à détruire en partie. Enfin cette rivale, que j'ai toujours redoutée par pressentiment, et qui plus tard pouvait tant gêner mes projets.... cette rivale sera perdue demain.... Écoutez-moi, ceci est grave, Tom...

— Vous vous trompez, jamais Rodolphe n'a songé à la marquise.

— Il est temps maintenant de vous donner quelques explications à ce sujet... Beaucoup de choses se sont passées pendant votre dernier voyage... et, comme il faut agir plus tôt que je ne pensais... ce soir même, en sortant d'ici, cet entretien est indispensable... Heureusement, nous sommes seuls.

— Je vous écoute.

— Avant d'avoir vu Rodolphe, cette femme, j'en suis sûr, n'avait jamais aimé... Je ne sais pour quelle raison elle éprouve un invincible éloignement pour son mari, qui l'adore. Il y a là un mystère que j'ai voulu en vain pénétrer. La présence de Rodolphe avait excité dans le cœur de Clémence mille émotions nouvelles. J'étouffai cet amour naissant par des révélations accablantes sur le prince. Mais le besoin d'aimer était éveillé chez la marquise ; rencontrant chez moi ce Charles Robert, elle a été frappée de sa beauté, frappée comme on l'est à la vue d'un tableau ; cet homme est malheureusement aussi niais que beau, mais il a quelque chose de touchant dans le regard. J'exaltai la noblesse de son âme, l'élévation de son caractère. Je savais la bonté naturelle de madame d'Harville ; je colorai M. Robert des malheurs les plus intéressants ; je lui recommandai d'être toujours mortellement triste, de ne procéder que par soupirs et par hélas ! et avant toutes choses de parler peu. Il a suivi mes conseils. Grâce à son talent de chanteur, à sa figure, et surtout à son apparence de tristesse incurable, il s'est fait à peu près aimer de madame d'Harville, qui a ainsi donné le change à ce besoin d'aimer que la vue de Rodolphe avait seule éveillé en elle. Comprenez-vous, maintenant ?

— Parfaitement ; continuez.

— Robert et madame d'Harville ne se voyaient intimement que chez moi ; deux fois la semaine nous faisions de la musique à nous trois, le matin. Le beau ténébreux soupirait, disait quelques tendres mots à voix basse ; il glissa deux ou trois billets. Je craignais encore plus sa prose que ses paroles ; mais une femme est toujours indulgente pour les premières déclarations qu'elle reçoit ; celles de mon protégé ne lui nuisirent pas ; l'important pour lui était d'obtenir un rendez-vous. Cette petite marquise avait plus de principes que d'amour, ou plutôt elle n'avait pas assez d'amour pour oublier ses principes... A son insu, il existait toujours au fond de son cœur un souvenir de Rodolphe qui veillait pour ainsi dire sur elle et combattait ce faible penchant pour M. Charles Robert... penchant beaucoup plus factice que réel... mais entretenu par son vif intérêt pour les malheurs imaginaires de M. Charles Robert, et par l'exagération incessante de mes louanges à l'égard de cet Apollon sans cervelle. Enfin, Clémence, vaincue par l'air profondément désespéré de son malheureux adorateur, se décida un jour à lui accorder ce rendez-vous si désiré.

— Vous avait-elle donc faite sa confidente ?

— Elle m'avait avoué son attachement pour Charles Robert, voilà tout. Je ne lis rien pour en savoir davantage ; cela m'eût gênée... Mais

lui, ravi de bonheur ou plutôt d'orgueil, me fit part de son bonheur, sans me dire pourtant le jour ni le lieu du rendez-vous.

— Comment l'avez-vous connu ?

— Karl, par mon ordre, alla le lendemain et le surlendemain de très-bonne heure s'embusquer à la porte de M. Robert et le suivit. Le second jour, vers midi, notre amoureux prit en fiacre le chemin d'un quartier perdu, rue du Temple... Il descendit dans une maison de mauvaise apparence ; il y resta une heure et demie environ, puis s'en alla. Karl attendit longtemps pour voir si personne ne sortirait après Charles Robert. Personne ne sortit : la marquise avait manqué à sa promesse. Je le sus le lendemain par l'amoureux, aussi courroucé que désappointé. Je lui conseillai de redoubler de désespoir. La pitié de Clémence s'émut encore ; nouveau rendez-vous, mais aussi vain que le premier. Une dernière fois cependant elle vint jusqu'à la porte : c'était un progrès. Vous voyez combien cette femme lutte... Et pourquoi ? parce que, j'en suis sûre, et c'est ce qui cause ma haine, elle a toujours au fond du cœur, et à son insu, une pensée pour Rodolphe, qui semble aussi la protéger. Enfin, ce soir, la marquise a donné à ce Robert un rendez-vous pour demain ; cette fois, je n'en doute pas, elle s'y rendra. Le duc de Lucenay a si grossièrement ridiculisé ce jeune homme, que la marquise, bouleversée de l'humiliation de son amant, lui a accordé par pitié ce qu'elle ne lui eût peut-être pas accordé sans cela. Cette fois, je vous le répète, elle tiendra sa promesse.

— Quels sont vos projets ?

— Cette femme obéit à une sorte d'intérêt charitable exalté, mais non pas à l'amour ; Charles Robert est si peu fait pour comprendre la délicatesse du sentiment qui, ce soir, a dicté la résolution de la marquise, que demain il voudra profiter de ce rendez-vous, et il se perdra complétement dans l'esprit de Clémence, qui se résigne à cette compromettante démarche sans entraînement, sans passion et seulement par pitié. En un mot, je n'en doute pas, elle se rend là pour faire acte de courageux intérêt, mais parfaitement calme et bien sûre de ne pas oublier un moment ses devoirs. Le Charles Robert ne concevra pas cela, la marquise le prendra en aversion ; et, son illusion détruite, elle retombera sous l'influence de ses souvenirs de Rodolphe, qui, j'en suis sûre, couvent toujours au fond de son cœur.

— Eh bien ?

— Eh bien, je veux qu'elle soit à jamais perdue pour Rodolphe. Il aurait, je n'en doute pas, moi, trahi tôt ou tard l'amitié de M. d'Harville en répondant à l'amour de Clémence ; mais il prendra celle-ci en horreur s'il la sait coupable d'une faute dont il n'aura pas été l'objet ; c'est un crime impardonnable pour un homme. Enfin, prétextant de l'affection qui le lie à M. d'Harville, il ne reverra jamais cette femme, qui aura si indignement trompé cet ami qu'il aime tant.

— C'est donc le mari que vous voulez prévenir ?...

— Oui, et ce soir même, sauf votre avis, du moins. D'après ce que m'a dit Clémence, il a de vagues soupçons, sans savoir sur qui les fixer. Il est minuit, nous allons quitter le bal ; vous descendrez au premier café venu, vous écrirez à M. d'Harville que sa femme se rend demain, à une heure, rue du Temple, n° 17, pour une entrevue amoureuse. Il est jaloux : il surprendra Clémence ; vous devinez le reste !

— C'est une abominable action, dit froidement le gentilhomme.

— Vous êtes scrupuleux, Tom ?

— Tout à l'heure je lerai ce que vous désirez ; mais je vous répète que c'est une abominable action.

— Vous consentez néanmoins ?

— Oui... ce soir M. d'Harville sera instruit de tout. Et... mais... il me semble qu'il y a quelqu'un là, derrière ce massif ! dit tout à coup Tom en s'interrompant et en parlant à voix basse. J'ai cru entendre remuer.

— Voyez donc, dit Sarah avec inquiétude.

Tom se leva, fit le tour du massif, et ne vit personne.

Rodolphe venait de disparaître par la petite porte dont nous avons parlé.

— Je me suis trompé, dit Tom en revenant, il n'y a personne.

— C'est ce qu'il me semblait...

— Ecoutez, Sarah, je ne crois pas cette femme aussi dangereuse que vous le pensez pour l'avenir de votre projet ; Rodolphe a certains principes qu'il n'enfreindra jamais. La jeune fille qu'il a conduite à cette ferme, il y a six semaines, lui déguisé en ouvrier ; cette créature qu'il entoure de soins, à laquelle on donne une éducation choisie, et qu'il a été visiter plusieurs fois, m'inspire des craintes plus fondées. Nous ignorons qui elle est, quoiqu'elle semble appartenir à une classe obscure de la société. Mais la rare beauté dont elle est douée, dit-on, le déguisement que Rodolphe a pris pour la conduire dans ce village, l'intérêt croissant qu'il lui porte, tout prouve que cette affection n'est pas sans importance. Aussi j'ai été au-devant de vos désirs. Pour écarter cet autre obstacle, plus réel, je crois, il a fallu agir avec une extrême prudence, nous bien renseigner sur les gens de la ferme et les habitudes de cette jeune fille... Ces renseignements, je les ai ; le moment d'agir est venu ; le hasard m'a renvoyé cette horrible vieille qui avait gardé mon adresse. Ses relations avec des gens de l'espèce du brigand qui nous a attaqués lors de notre excursion dans la Cité nous serviront puissamment. Tout est prévu... il n'y aura aucune preuve contre nous... Et d'ailleurs, si cette créature, comme il y paraît, appartient à la classe ouvrière, elle n'hésitera pas entre nos offres et le sort même brillant qu'elle peut rêver, car le prince a gardé le plus profond incognito. Enfin demain cette question sera résolue, sinon .. nous verrons...

— Ces deux obstacles écartés... Tom... alors notre grand projet...

— Il offre des difficultés, mais il peut réussir.

— Avouez qu'il aura une heureuse chance de plus, si nous l'exécutons au moment où Rodolphe sera doublement accablé par le scandale de la conduite de madame d'Harville et par la disparition de cette créature à laquelle il s'intéresse tant.

— Je le crois... Mais si ce dernier espoir nous échappe encore... alors je serai libre... dit Tom en regardant Sarah d'un air sombre.

— Vous serez libre !...

— Vous ne renouvellerez plus les prières qui, deux fois, ont malgré moi suspendu ma vengeance ! Puis, montrant d'un regard le crêpe qui entourait son chapeau et les gants noirs qui entouraient ses mains, Tom ajouta, en souriant d'un air sinistre : J'attends toujours, moi... Vous savez bien que je porte ce deuil depuis seize ans... et que je ne le quitterai que si...

Sarah, dont les traits exprimaient une crainte involontaire, se hâta d'interrompre son frère, et lui dit avec anxiété :

— Je vous dis que vous serez libre... Tom... car alors cette confiance profonde qui jusqu'ici m'a soutenue dans des circonstances si diverses, parce qu'elle a été justifiée au delà de la prévision humaine... m'aura tout à fait abandonnée. Mais jusque-là il n'est pas de danger si mince en apparence que je ne veuille écarter à tout prix... Le succès dépend souvent des plus petites causes... Des obstacles peu graves peut-être se trouvent sur mon chemin au moment où j'approche du but ; je veux avoir le champ libre, je les briserai. Mes moyens sont odieux, soit !... Ai-je été ménagée, moi ? s'écria Sarah en élevant involontairement la voix.

— Silence ! on revient du souper, dit Tom. Puisque vous croyez utile de prévenir le marquis d'Harville du rendez-vous de demain, partons... il est tard.

— L'heure avancée de la nuit à laquelle lui sera donné cet avis en prouvera l'importance.

Tom et Sarah sortirent du bal de l'ambassadrice de ***.

CHAPITRE XIX.

Les rendez-vous.

Voulant à tout prix avertir madame d'Harville du danger qu'elle courait, Rodolphe, parti de l'ambassade sans attendre la fin de l'entretien de Tom et de Sarah, ignorait le complot tramé par eux contre Fleur-de-Marie et le péril imminent qui menaçait cette jeune fille.

Malgré son zèle, Rodolphe ne put malheureusement sauver la marquise, comme il l'espérait.

Celle-ci, en sortant de l'ambassade, devait par convenance paraître un moment chez madame de Nerval ; mais, vaincue par les émotions qui l'agitaient, madame d'Harville n'eut pas le courage d'aller à cette seconde fête, et rentra chez elle.

Ce contre-temps perdit tout.

M. de Graün, ainsi que presque toutes les personnes de la société de la comtesse ***, était invité chez madame de Nerval. Rodolphe l'y conduisit rapidement, avec ordre de chercher madame d'Harville dans le bal, et de la prévenir que le prince, désirant lui dire le soir même quelques mots du plus grand intérêt, se trouverait à pied devant l'hôtel d'Harville, et qu'il s'approcherait de la voiture de la marquise pour lui parler à sa portière pendant que ses gens attendraient l'ouverture de la porte cochère.

Après beaucoup de temps perdu à chercher madame d'Harville dans ce bal, le baron revint... Elle n'y avait pas paru.

Rodolphe fut au désespoir ; il avait sagement pensé qu'il fallait avant tout avertir la marquise de la trahison dont on voulait la rendre victime ; car alors la délation de Sarah, qu'il ne pouvait empêcher, passerait pour une indigne calomnie. Il était trop tard... cette lettre infâme était parvenue au marquis à une heure après minuit.

. . . . . .

Le lendemain matin, M. d'Harville se promenait lentement dans sa chambre à coucher, meublée avec une élégante simplicité et seulement ornée d'une panoplie d'armes modernes et d'une étagère garnie de livres.

Le lit n'avait pas été défait, pourtant la courte-pointe de soie pendait en lambeaux ; une chaise et une petite table d'ébène à pieds tors étaient renversées près de la cheminée ; ailleurs on voyait sur le tapis les débris d'un verre de cristal, des bougies à demi écrasées et un flambeau à deux branches qui avait roulé au loin.

Ce désordre semblait causé par une lutte violente.

M. d'Harville avait trente ans environ, une figure mâle et caractérisée, d'une expression ordinairement agréable et douce, mais alors contrac-

tée, pâle, violacée ; il portait ses habits de la veille : son cou était nu, son gilet ouvert ; sa chemise déchirée paraissait tachée çà et là de quelques gouttes de sang ; ses cheveux bruns, ordinairement bouclés, retombaient roides et emmêlés sur son front livides.

Après avoir encore longtemps marché, les bras croisés, la tête basse, le regard fixe et rouge, M. d'Harville s'arrêta brusquement devant son foyer éteint, malgré la forte gelée survenue pendant la nuit. Il prit sur le marbre de la cheminée cette lettre, qu'il relut, avec une dévorante attention, à la clarté blafarde de ce jour d'hiver :

« Demain, à une heure, votre femme doit se rendre rue du Temple, « n° 17, pour une amoureuse entrevue. Suivez-la, et vous saurez tout... « Heureux époux ! »

A mesure qu'il lisait ces mots, déjà tant de fois lus pourtant... ses lèvres, bleuies par le froid, semblaient convulsivement épeler lettre par lettre ce funeste billet.

A ce moment la porte s'ouvrit, un valet de chambre entra.

Ce serviteur, déjà vieux, avait les cheveux gris, une figure honnête et bonne.

Le marquis retourna brusquement la tête sans changer de position, tenant toujours la lettre entre ses deux mains.

— Que veux-tu? dit-il durement au domestique.

Celui-ci, au lieu de répondre, contemplait d'un air de stupeur douloureuse le désordre de la chambre ; puis, regardant attentivement son maître, il s'écria :

— Du sang à votre chemise... Mon Dieu ! mon Dieu ! monsieur, vous vous serez blessé ! Vous étiez seul, pourquoi ne m'avez-vous pas sonné comme à l'ordinaire, lorsque vous avez ressenti les...?

— Va-t'en !

— Mais, monsieur le marquis, vous n'y pensez pas, votre feu est éteint, il fait ici un froid mortel, et surtout après votre...

— Te tairas-tu? laisse-moi !

— Mais, monsieur le marquis, reprit le valet de chambre tout tremblant, vous avez donné ordre à M. Doublet d'être ici ce matin à dix heures et demie ; il est dix heures et demie, et il est là avec le notaire.

— C'est juste, dit amèrement le marquis en reprenant son sang-froid. Quand on est riche, il faut songer aux affaires. C'est si beau, la fortune !..

Puis il ajouta :

— Fais entrer M. Doublet dans mon cabinet.

— Il y est, monsieur le marquis.

— Donne-moi de quoi m'habiller. Tout à l'heure je sortirai.

— Mais, monsieur le marquis...

— Fais ce que je te dis, Joseph, dit M. d'Harville d'un ton plus doux.

Puis il ajouta :

— Est-on déjà entré chez ma femme?

— Je ne crois pas que madame la marquise ait encore sonné.

— On me préviendra dès qu'elle sonnera.

— Oui, monsieur la marquis.

— Dis à Philippe de venir t'aider : tu n'en finiras pas !

— Mais, monsieur, attendez que j'aie un peu rangé ici, répondit tristement Joseph. On s'apercevrait de ce désordre, et l'on ne comprendrait pas ce qui a pu arriver cette nuit à monsieur le marquis.

— Et si l'on comprenait... ce serait bien hideux, n'est-ce pas? reprit M. d'Harville d'un ton de raillerie douloureuse.

— Ah ! monsieur, s'écria Joseph, Dieu merci, personne ne se doute...

— Personne?... Non, personne ! répondit le marquis d'un air sombre.

Pendant que Joseph s'occupait de réparer le désordre de la chambre de son maître, celui-ci alla droit à la panoplie dont nous avons parlé, examina attentivement pendant quelques minutes les armes qui la composaient, fit un geste de satisfaction sinistre, et dit à Joseph :

— Je suis sûr que tu as oublié de faire nettoyer mes fusils qui sont là-haut dans mon nécessaire de chasse?

— Monsieur le marquis ne m'en a pas parlé... dit Joseph d'un air étonné.

— Si, mais tu l'as oublié.

— Je proteste à monsieur le marquis...

— Ils doivent être dans un bel état !

— Il y a un mois à peine qu'on les a rapportés de chez l'armurier.

— Il n'importe ; dès que je serai habillé, va me chercher ce nécessaire, j'irai peut-être à la chasse demain ou après, je veux examiner ces fusils.

— Je les descendrai tout à l'heure.

La chambre remise en ordre, un second valet de chambre vint aider Joseph.

La toilette terminée, le marquis entra dans le cabinet où l'attendaient M. Doublet, son intendant et un clerc de notaire.

— C'est l'acte que l'on vient lire à monsieur le marquis, dit l'intendant ; il ne reste plus qu'à le signer.

— Vous l'avez lu, monsieur Doublet?

— Oui, monsieur le marquis.

— En ce cas, cela suffit... je signe.

Il signa, le clerc sortit.

— Moyennant cette acquisition, monsieur le marquis, dit M. Doublet d'un air triomphant, votre revenu financier, en belles et bonnes terres, ne va pas à moins de 126,000 francs en sacs. Savez-vous que cela est rare, monsieur le marquis, un revenu de 126,000 francs en terres?

— Je suis un homme bien heureux, n'est-ce pas, monsieur Doublet? 126,000 francs de rente en terres ! il n'y a pas de félicité pareille !

— Sans compter le portefeuille de monsieur le marquis... sans compter...

— Certainement, et sans compter... tant d'autres bonheurs encore !

— Dieu soit loué ! monsieur le marquis, car il ne vous manque rien : jeunesse, richesse, bonté, santé... tous les bonheurs réunis, enfin ; et parmi eux, dit M. Doublet en souriant agréablement, ou plutôt à leur tête, je mets celui d'être l'époux de madame la marquise et d'avoir une charmante petite fille qui ressemble à un chérubin.

M. d'Harville jeta un regard sinistre sur l'intendant.

Nous renonçons à peindre l'expression de sauvage ironie avec laquelle il dit à M. Doublet, en lui frappant familièrement sur l'épaule :

— Avec 126,000 francs de rente en terre et une femme comme la mienne... et un enfant qui ressemble à un chérubin... il ne reste plus rien à désirer, n'est-ce pas?

— Eh ! eh ! monsieur le marquis, répondit naïvement l'intendant, il reste à désirer de vivre le plus longtemps possible, pour marier mademoiselle votre fille et être grand-père. Arriver à être grand-père, c'est ce que je souhaite à monsieur le marquis, comme à madame la marquise d'être grand'mère et arrière-grand'mère.

— Ce bon monsieur Doublet, qui songe à Philémon et Baucis. Il est toujours plein d'à-propos.

— M. le marquis est trop bon. Il n'a rien à m'ordonner?

— Rien. Ah ! si, pourtant. Combien avez-vous en caisse?

— 19,500 et quelques francs pour le courant, monsieur le marquis, sans compter l'argent déposé à la Banque.

— Vous m'apporterez ce matin 10,000 francs en or, et vous les remettrez à Joseph si je suis sorti.

— Ce matin?

— Ce matin.

— Dans une heure les fonds seront ici. Monsieur le marquis n'a plus rien à me dire?

— Non, monsieur Doublet.

— 126,000 francs de rente en sacs, en sacs ! répéta l'intendant en s'en allant. C'est un beau jour pour moi que celui-ci ; je craignais tant que cette ferme si à notre convenance ne nous échappât !... Votre serviteur, monsieur le marquis.

— Au revoir, monsieur Doublet.

A peine l'intendant fut-il sorti, que M. d'Harville tomba sur un fauteuil avec accablement ; il appuya ses deux coudes sur son bureau, et cacha sa figure dans ses mains.

Pour la première fois depuis qu'il avait reçu la lettre fatale de Sarah, il put pleurer.

— Oh ! disait-il, cruelle dérision de la destinée qui m'a fait riche !... Que mettre dans ce cadre d'or, maintenant? Ma honte ! l'infamie de Clémence !... infamie qu'un éclat va faire rejaillir peut-être jusque sur le front de ma fille ! Cet éclat .. dois-je m'y résoudre, ou dois-je avoir pitié de...

Puis, se levant, l'œil étincelant, les dents convulsivement serrées, il s'écria d'une voix sourde :

— Non, non ! du sang, du sang ! le terrible sauve du ridicule ! Je comprends maintenant son aversion... la misérable !

Puis, s'arrêtant tout à coup, comme atterré par une réflexion soudaine, il reprit d'une voix sourde :

— Son aversion... oh ! je sais bien ce qui la cause : je lui fais horreur, je l'épouvante !

Et après un long silence :

— Mais est-ce ma faute, à moi? Faut-il qu'elle me trompe pour cela? Au lieu de haine, n'est-ce pas de la pitié que je mérite? reprit-il en s'animant par degrés. Non, non, du sang !... tous deux, tous deux !... car elle lui a sans doute *tout dit* à L'AUTRE.

Cette pensée redoubla la fureur du marquis.

Il leva ses deux poings crispés vers le ciel ; puis, passant sa main brûlante sur ses yeux, et sentant la nécessité de rester calme devant ses gens, il rentra dans sa chambre à coucher avec une apparente tranquillité : il y trouva Joseph.

— Eh bien, les fusils?

— Les voilà, monsieur le marquis : ils sont en parfait état.

— Je vais m'en assurer. Ma femme a-t-elle sonné?

— Je ne sais pas, monsieur le marquis.

— Va t'en informer.

Le valet de chambre sortit.

M. d'Harville se hâta de prendre dans la boîte à fusils une petite poire à poudre, quelques balles, des capsules ; puis il referma le nécessaire et garda la clef. Il alla ensuite à la panoplie, y prit une paire de pistolets de Manton de demi-grandeur, les chargea, et les fit facilement entrer dans les poches de sa longue redingote de matin.

A ce moment Joseph rentra.

— Monsieur, on peut entrer chez madame la marquise.

— Est-ce que madame d'Harville a demandé sa voiture?

— Non, monsieur le marquis ; mademoiselle Juliette a dit devant moi au cocher de madame la marquise, qui venait demander les ordres pour la matinée, que comme il faisait froid et sec, madame sortait à pied... si elle sortait.

— Très-bien. Ah ! j'oubliais : si je vais à la chasse, ce sera demain ou après. Dis à Williams de visiter le petit briska vert ce matin même : tu m'entends?

— Oui, monsieur le marquis. Vous ne voulez pas votre canne?

— Non. N'y a-t-il pas une place de fiacres ici près?

— Tout près, au coin de la rue de Lille.

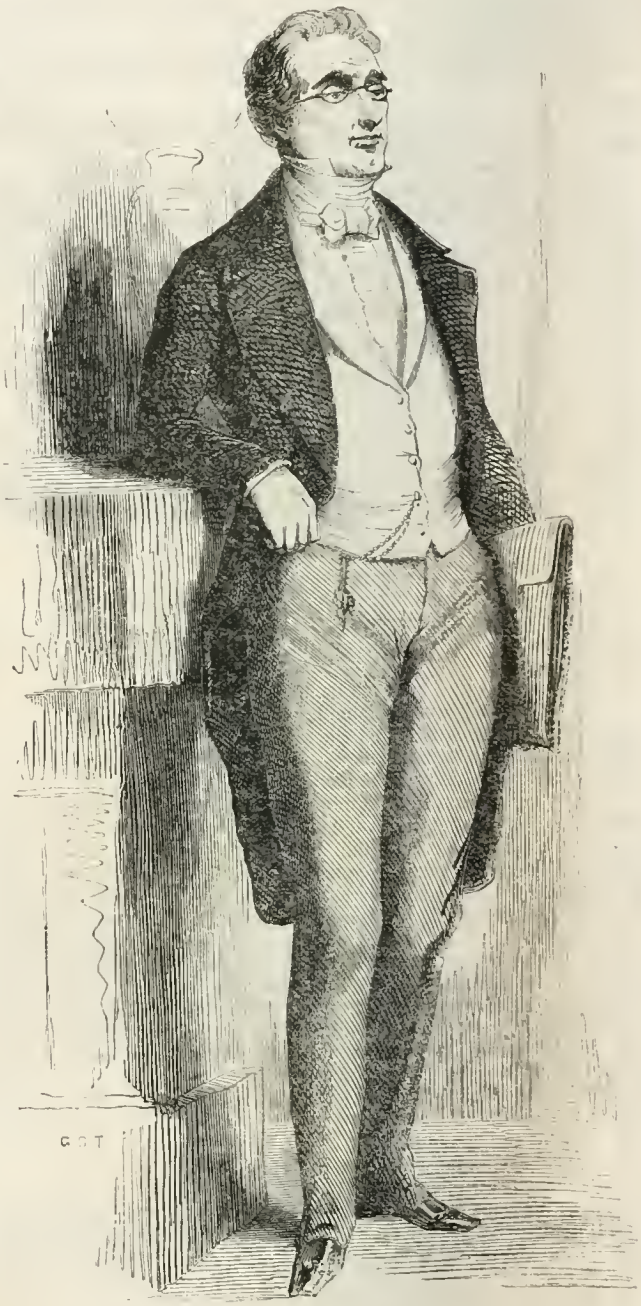
Après un moment d'hésitation et de silence, le marquis reprit :

— Va demander à mademoiselle Juliette si madame d'Harville est visible.

Le père Châtelain.

Joseph sortit.

- Allons... c'est un spectacle comme un autre. Oui, je veux aller chez elle et observer le masque doucereux et perfide sous lequel cette infâme rêve sans doute l'adultère de tout à l'heure ; j'écouterai sa bouche mentir pendant que je lirai le crime dans son cœur déjà vicié. Oui, cela est curieux... voir comment vous regarde, vous parle et vous répond une femme qui, l'instant d'après, va souiller votre nom d'une de ces taches ridicules et horribles qu'on ne lave qu'avec des flots de sang



Le baron de Gr...n.

Fou que je suis ! elle me regardera, comme toujours, le sourire aux lèvres, la candeur au front ! Elle me regardera comme elle regarde sa fille en la baisant au front et en lui faisant prier Dieu. Le regard... le miroir de l'âme (et il haussa les épaules avec mépris) ! plus il est doux et pudique, plus il est faux et corrompu ! Elle le prouve... et j'y ai été pris comme un sot. O rage ! avec quel froid et insolent mépris elle devait me contempler à travers ce miroir imposteur, lorsqu'au moment peut-être

où elle allait trouver *l'autre*... je la comblais de preuves d'estime et de tendresse... je lui parlais comme à une jeune mère chaste et sérieuse, en qui j'avais mis l'espoir de toute ma vie. Non! non! s'écria M. d'Harville en sentant sa fureur s'augmenter, non! je ne la verrai pas, je ne veux pas la voir... ni ma fille non plus... je me trahirais, je compromettrais ma vengeance.

En sortant de chez lui, au lieu d'entrer chez madame d'Harville, il dit seulement à la femme de chambre de la marquise :

— Vous direz à madame d'Harville que je désirais lui parler ce matin, mais que je suis obligé de sortir pour un moment ; si par hasard il lui convenait de déjeuner avec moi, je serai rentré vers midi; sinon qu'elle ne s'occupe pas de moi.

Pensant que je vais rentrer, elle se croira beaucoup plus libre, se dit M. d'Harville. Et il se rendit à la place de fiacres voisine de sa maison.

— Cocher, à l'heure!

— Oui, bourgeois, il est onze heures et demie. Où allons-nous?

— Rue de Belle-Chasse, au coin de la rue Saint-Dominique, le long du mur d'un jardin qui se trouve là... tu attendras.

— Oui, bourgeois.

M. d'Harville baissa les stores. Le fiacre partit, et arriva bientôt presque en face de la maison du marquis. De cet endroit, personne ne pouvait sortir de chez lui sans qu'il le vit.

Le rendez-vous accordé par sa femme était pour une heure; l'œil ardemment fixé sur la porte de sa demeure, il attendit.

Sa pensée était entraînée par un torrent de colères si effrayantes et si vertigineuses, que le temps lui semblait passer avec une incroyable rapidité.

Midi sonnait à Saint-Thomas-d'Aquin, lorsque la porte de l'hôtel d'Harville s'ouvrit lentement, et la marquise sortit.

— Déjà!..... Ah! quelle attention! Elle craint de faire attendre l'autre!... se dit le marquis avec une ironie farouche.

Le froid était vif, le pavé sec.

Clémence portait un chapeau noir, recouvert d'un voile de blonde de la même couleur, et une douillette de soie raisin de Corinthe; son immense châle de cachemire bleu foncé retombait jusqu'au volant de sa robe, qu'elle releva légèrement et gracieusement pour traverser la rue.

Grâce à ce mouvement, on vit jusqu'à la cheville son petit pied étroit et cambré, merveilleusement chaussé d'une bottine de satin turc.

Chose étrange, malgré les terribles idées qui le bouleversaient, M. d'Harville remarqua dans ce moment le pied de sa femme, qui ne lui avait jamais paru plus coquet et plus joli. Cette vue exaspéra sa fureur; il sentit jusqu'au vif les morsures aiguës de la jalousie sensuelle... il vit l'autre à genoux, portant avec ivresse ce pied charmant à ses lèvres. En une seconde, toutes les ardentes folies de l'amour, de l'amour passionné, se peignirent à sa pensée en traits de flamme.

Et alors, pour la première fois de sa vie, il ressentit au cœur une affreuse douleur physique, un élancement profond, incisif, pénétrant, qui lui arracha un cri sourd. Jusqu'alors son âme seule avait souffert, parce que jusqu'alors il n'avait songé qu'à la sainteté des devoirs outragés.

Son impression fut si cruelle, qu'il put à peine dissimuler l'altération de sa voix pour parler au cocher, en soulevant à demi le store.

— Tu vois bien cette dame en châle bleu et en chapeau noir, qui marche le long du mur?

— Oui, bourgeois.

— Marche au pas, et suis-la... Si elle va à la place des fiacres où je t'ai pris, arrête-toi, et suis la voiture où elle montera.

— Oui, bourgeois... Tiens, tiens, c'est amusant!

Madame d'Harville se rendit en effet à la place de fiacres, et monta dans une de ces voitures.

Le cocher de M. d'Harville la suivit

Les deux fiacres partirent.

Au bout de quelque temps, au grand étonnement du marquis, son cocher prit le chemin de l'église de Saint-Thomas-d'Aquin, et bientôt il s'arrêta.

— Eh bien! que fais-tu?

— Bourgeois, la dame vient de descendre à l'église... Sapristi!... jolie petite jambe tout de même... C'est très-amusant.

Mille pensées diverses agitèrent M. d'Harville; il crut d'abord que sa femme, remarquant qu'on la suivait, voulait dérouter les poursuites. Puis il songea que peut-être la lettre qu'il avait reçue était une calomnie indigne..... Si Clémence était coupable, à quoi bon cette fausse apparence de piété? N'était-ce pas une dérision sacrilége?

Un moment M. d'Harville eut une lueur d'espoir, tant il y avait de contraste entre cette apparente piété et la démarche dont il accusait sa femme.

Cette consolante illusion ne dura pas longtemps.

Son cocher se pencha et lui dit :

— Bourgeois, la petite dame remonte en voiture.

— Suis-la...

— Oui, bourgeois! Très-amusant!. très-amusant!...

Le Maître d'école et Tortillard à la ferme de Bouqueval. — PAGE 93.

Le fiacre gagna les quais, l'Hôtel-de-Ville, la rue Sainte-Avoye, et enfin la rue du Temple.

— Bourgeois, dit le cocher en se retournant vers M. d'Harville, le camarade vient d'arrêter au n° 17, nous sommes au 15, faut-il arrêter aussi?

— Oui!...

— Bourgeois, la petite dame vient d'entrer dans l'allée du n° 17.

— Ouvre-moi.

— Oui, bourgeois...

Quelques secondes après, M. d'Harville entrait dans l'allée sur les pas de sa femme.

CHAPITRE XX

Un ange.

Madame d'Harville entra dans la maison.

Attirés par la curiosité, madame Pipelet, Alfred et l'écaillère étaient groupés sur le seuil de la porte de la loge.

L'escalier était si sombre, qu'en arrivant du dehors on ne pouvait l'apercevoir; la marquise, obligée de s'adresser à madame Pipelet, lui dit d'une voix altérée, presque défaillante :

— Monsieur Charles... madame?...

— Monsieur... qui? répéta la vieille, feignant de n'avoir pas entendu, afin de donner le temps à son mari et à l'écaillère d'examiner les traits de la malheureuse femme à travers son voile.

— Je demande... M. Charles... madame, répéta Clémence d'une voix tremblante, et en baissant la tête pour tâcher de dérober ses traits aux regards qui l'examinaient avec une si insolente curiosité.

— Ah! monsieur Charles! à la bonne heure... vous parlez si bas, que je n'avais pas entendu... Eh bien! ma petite dame, puisque vous allez chez M. Charles, beau jeune homme tout de même .. montez tout droit, c'est la porte en face.

La marquise, accablée de confusion, mit le pied sur la première marche.

— Eh! eh! eh! ajouta la vieille en ricanant, il paraît que c'est pour tout de bon aujourd'hui. Vive la noce! et allez donc!

— Ça n'empêche pas qu'il est amateur, le commandant, reprit l'écaillère, elle n'est pas piquée des vers, sa margot...

S'il ne lui avait pas fallu passer de nouveau devant la loge où se tenaient ces créatures, madame d'Harville, mourant de honte et de frayeur, serait redescendue à l'instant même. Elle fit un dernier effort et arriva sur le palier.

Quelle fut sa stupeur!... Elle se trouva face à face avec Rodolphe, qui, lui mettant une bourse dans la main, lui dit précipitamment.

— Votre mari sait tout, il vous suit...

A ce moment on entendit la voix aigre de madame Pipelet s'écrier :

— Où allez-vous, monsieur?

— C'est lui! dit Rodolphe; et il ajouta rapidement, en poussant pour ainsi dire madame d'Harville vers l'escalier du second étage :

— Montez au cinquième; vous veniez secourir une famille malheureuse; ils s'appellent Morel...

— Monsieur, vous me passerez sur le corps plutôt que de monter sans dire où vous allez! s'écria madame Pipelet en barrant le passage à M. d'Harville.

Voyant, du bout de l'allée, sa femme parler à la portière, il s'était aussi arrêté un moment.

— Je suis avec cette dame... qui vient d'entrer, dit le marquis.

— C'est différent, alors passez.

Ayant entendu un bruit insité, M. Charles Robert entre-bâilla sa porte; Rodolphe entra brusquement chez le commandant, et s'y renferma avec lui au moment où M. d'Harville arrivait sur le palier. Rodolphe craignant, malgré l'obscurité, d'être reconnu par le marquis, avait profité de cette occasion de lui échapper sûrement.

M. Charles Robert, magnifiquement vêtu de sa robe de chambre à ramages et de son bonnet grec de velours brodé, resta stupéfait à la vue de Rodolphe, qu'il n'avait pas aperçu la veille à l'ambassade, et qui était en ce moment vêtu plus que modestement.

— Monsieur, que signifie?

— Silence! dit Rodolphe à voix basse, et avec une telle expression d'angoisse, que M. Charles Robert se tut.

Un bruit violent, comme celui d'un corps qui tombe et qui roule sur plusieurs degrés, retentit dans le silence de l'escalier.

— Le malheureux l'a tuée! s'écria Rodolphe.

— Tuée!... qui? Mais que se passe-t-il donc ici? dit M. Charles Robert à voix basse et en pâlissant.

Sans lui répondre, Rodolphe entr'ouvrit la porte.

Il vit descendre en se hâtant et en boitant le petit Tortillard il tenait à la main la bourse de soie rouge que Rodolphe venait de donner à madame d'Harville.

Tortillard disparut.

On entendit le pas léger de madame d'Harville et le pas plus pesant de son mari, qui continuait de la suivre aux étages supérieurs.

Ne comprenant pas comment Tortillard avait cette bourse en sa possession, mais un peu rassuré, Rodolphe dit à M. Robert :

— Ne sortez pas d'ici, vous avez failli tout perdre...

— Mais enfin, monsieur, reprit M. Robert d'un ton impatient et courroucé, me direz-vous ce que cela signifie? qui vous êtes et de quel droit?...

— Cela signifie, monsieur, que M. d'Harville sait tout, qu'il a suivi sa femme jusqu'à votre porte, et qu'il la suit là-haut?

— Ah! mon Dieu, mon Dieu! s'écria Charles Robert en joignant les mains avec épouvante. Mais qu'est-ce qu'elle va faire là-haut?

— Peu vous importe; restez chez vous, et ne sortez pas avant que la portière vous avertisse.

Laissant M. Robert aussi effrayé que stupéfait, Rodolphe descendit à la loge.

— Eh bien! dites donc, s'écria madame Pipelet d'un air rayonnant, ça chauffe, ça chauffe! il y a un monsieur qui suit la petite dame. C'est sans doute le mari, le *jaunet*; j'ai deviné ça tout de suite, je l'ai fait monter. Il va se massacrer avec le commandant, ça fera du bruit dans le quartier, on fera queue pour venir voir la maison comme on a été voir le n° 36, où il s'est commis un *assassin*.

— Ma chère madame Pipelet, voulez-vous me rendre un grand service? Et Rodolphe mit cinq louis dans la main de la portière. Lorsque cette petite dame va descendre... demandez-lui comment vont les pauvres Morel; dites-lui qu'elle fait une bonne œuvre en les secourant, ainsi qu'elle l'avait promis en venant prendre des informations sur eux.

Madame Pipelet regardait l'argent et Rodolphe avec stupeur.

— Comment... monsieur, cet or... c'est pour moi?... et cette petite dame... elle n'est donc pas chez le commandant?

— Le monsieur qui la suit est le mari. Avertie à temps, la pauvre femme a pu monter chez les Morel, à qui elle a l'air d'apporter des secours; comprenez-vous?

— Si je comprends!... Il faut que je vous aide à enfoncer le mari... ça me va... comme un gant!... Eh! eh! eh! on dirait que je n'ai fait que ça toute ma vie... dites donc!...

Ici on vit le chapeau-tromblon de M. Pipelet se redresser brusquement dans la pénombre de la loge.

— Anastasie, dit gravement Alfred, voilà que tu ne respectes rien du tout sur la terre, comme M. César Bradamanti; il est des choses qu'on ne doit jamais mécaniser, même dans le charme de l'intimité...

— Voyons, voyons, vieux chéri, ne fais pas la bégueule et les yeux en boule de loto... tu vois bien que je plaisante. Est-ce que tu ne sais pas qu'il n'y a personne au monde qui puisse se vanter de... Enfin suffit... Si j'oblige cette jeunesse, c'est pour obliger notre nouveau locataire qui est si bon. Puis, se retournant vers Rodolphe : Vous allez me voir travailler!... voulez-vous rester là dans le coin derrière le rideau?... Tenez, justement je les entends.

Rodolphe se hâta de se cacher.

M. et madame d'Harville descendaient. Le marquis donnait le bras à sa femme.

Lorsqu'ils arrivèrent en face de la loge, les traits de M. d'Harville exprimaient un bonheur profond, mêlé d'étonnement et de confusion.

Clémence était calme et pâle.

— Eh bien, ma bonne petite dame!... s'écria madame Pipelet en sortant de sa loge, vous les avez vus, ces pauvres Morel? J'espère que ça fend le cœur? Ah! mon Dieu! c'est une bien bonne œuvre que vous faites là... Je vous l'avais dit qu'ils étaient fameusement à plaindre, la dernière fois que vous êtes venue aux informations! Soyez tranquille, allez, vous n'en ferez jamais assez pour de si braves gens... n'est-ce pas, Alfred?

Alfred, dont la pruderie et la droiture naturelle se révoltaient à l'idée d'entrer dans ce complot anticonjugal, répondit vaguement par une sorte de grognement négatif.

Madame Pipelet reprit :

— Alfred a sa crampe au pylore, c'est ce qui fait qu'on ne l'entend pas; sans cela, il vous dirait, comme moi, que ces pauvres gens vont bien prier le bon Dieu pour vous, ma digne dame!

M. d'Harville regardait sa femme avec admiration, et répétait :

— Un ange! un ange! Oh! la calomnie!

— Un ange? Vous avez raison, monsieur, et un bon ange du bon Dieu encore!

— Mon ami, partons, dit madame d'Harville, qui souffrait horriblement de la contrainte qu'elle s'imposait depuis son entrée dans cette maison; elle sentait ses forces à bout.

— Partons, dit le marquis.

Il ajouta, au moment de sortir de l'allée :

— Clémence, j'ai bien besoin de pardon et de pitié!...

— Qui n'en a pas besoin? dit la jeune femme avec un soupir.

Rodolphe sortit de sa retraite, profondément ému de cette scène de terreur mélangée de ridicule et de grossièreté, dénoûment bizarre d'un drame mystérieux qui avait soulevé tant de passions diverses.

— Eh bien! dit madame Pipelet, j'espère que je l'ai joliment fait aller, le jaunet? Il mettrait maintenant sa femme sous cloche... Pauvre cher homme... Et vos meubles, monsieur Rodolphe, on ne les a pas apportés.

— Je vais m'en occuper... Vous pouvez maintenant avertir le commandant qu'il peut descendre...

— C'est vrai... Dites donc, en voilà une farce!... Il paraît qu'il a loué son appartement pour le roi de Prusse... C'est bien fait... avec ses mauvais 12 francs par mois...

Rodolphe sortit.

— Dis donc, Alfred, dit madame Pipelet, au tour du commandant, maintenant... Je vais joliment rire!

Et elle monta chez M. Charles Robert : elle sonna; il ouvrit.

— Commandant, et Anastasie porta militairement le dos de sa main à sa perruque, je viens vous déprisonner... Ils sont partis bras dessus bras dessous, le mari et la femme, à votre nez et à votre barbe. C'est égal,

vous en réchappez d'une belle... grâce à M. Rodolphe; vous lui devez une fière chandelle!...

— C'est ce monsieur mince, à moustaches, qui est M. Rodolphe?

— Lui-même.

— Qu'est-ce que c'est que cet homme-là?

— Cet homme-là... s'écria madame Pipelet d'un air courroucé, il en vaut bien un autre! deux autres! C'est un commis voyageur, locataire de la maison, qui n'a qu'une pièce et qui ne lésine pas, lui... il m'a donné 6 francs pour son ménage; 6 francs et du premier coup... encore! 6 francs sans marchander!

— C'est bon... c'est bon... tenez, voilà la clef.

— Faudra-t-il faire du feu demain, commandant?

— Non!

— Et après-demain?

— Non! non!

— Eh bien, commandant, vous souvenez-vous? je vous l'avais bien dit que vous ne feriez pas vos frais.

M. Charles Robert jeta un regard méprisant sur la portière et sortit, ne pouvant comprendre comment un commis voyageur, M. Rodolphe, s'était trouvé instruit de son rendez-vous avec la marquise d'Harville.

Au moment où il sortit de l'allée, il se rencontra avec le petit Tortillard qui arrivait clopinant.

— Te voilà, mauvais sujet, dit madame Pipelet.

— La Borgnesse n'est pas venue me chercher? demanda l'enfant à la portière, sans lui répondre.

— La Chouette? non, vilain monstre. Pourquoi donc qu'elle viendrait te chercher?

— Tiens, pour me mener à la campagne, donc! dit Tortillard en se balançant à la porte de la loge.

— Et ton maître?

— Mon père a demandé à M. Bradamanti de me donner congé aujourd'hui... pour aller à la campagne... à la campagne... à la campagne... psalmodia le fils de Bras-Rouge en chantonnant et en tambourinant sur les carreaux de la loge.

— Veux-tu finir, scélérat... tu vas casser mes vitres! Mais voilà un fiacre.

— Ah! ben! c'est la Chouette, dit l'enfant; quel bonheur d'aller en voiture!

En effet, à travers la glace, et sur le store rouge opposé, on vit se dessiner le profil glabre et terreux de la Borgnesse.

Elle fit signe à Tortillard, il accourut.

Le cocher lui ouvrit la portière, il monta dans le fiacre.

La Chouette n'était pas seule.

Dans l'autre coin de la voiture, enveloppé dans un vieux manteau à collet fourré, les traits à demi cachés par un bonnet de soie noire qui tombait sur ses sourcils... on apercevait le *Maître d'école*.

Ses paupières rouges laissaient voir, pour ainsi dire, *deux yeux blancs*, immobiles, sans prunelles, et qui rendaient plus effrayant encore son visage couturé, que le froid marbrait de cicatrices violâtres et livides...

— Allons, *môme*, couche-toi sur les *arpions* de mon homme, tu lui tiendras chaud, dit la Borgnesse à Tortillard, qui s'accroupit comme un chien entre les jambes du Maître d'école et de la Chouette.

— Maintenant, dit le cocher du fiacre, à la *gernaffle* (1) de Bouqueval! n'est-ce pas, la Chouette? Tu verras que je suis *trimballer une voite* (2).

— Et surtout *riffaude ton gaye* (3), dit le Maître d'école.

— Sois tranquille, *sans-mirettes* (4), il *défouraillera* (5) jusqu'à la *traviole* (6).

— Veux-tu que je te donne une *médecine* (7)? dit le Maître d'école.

— Laquelle? répond le cocher.

— *Prends de l'air* en passant devant les *sondeurs* (8); ils pourraient te reconnaître, tu as été longtemps rôdeur des barrières.

— J'ouvrirai l'œil, dit l'autre en montant sur son siége.

Si nous rapportons ce hideux langage, c'est qu'il prouve que le cocher improvisé était un brigand, digne compagnon du Maître d'école.

La voiture quitta la rue du Temple.

Deux heures après, à la tombée du jour, ce fiacre, renfermant le Maître d'école, la Chouette et Tortillard, s'arrêta devant une croix de bois marquant l'embranchement d'un chemin creux et désert qui conduisait à la ferme de Bouqueval, où se trouvait la Goualeuse, sous la protection de madame Georges.

(1) A la ferme.
(2) Conduire une voiture.
(3) Chauffe ton cheval.
(4) Sans yeux. (Œil, *mirette*: encore un mot presque gracieux dans cet épouvantable vocabulaire).
(5) Il courra.
(6) Jusqu'à la traverse.
(7) Un conseil. Donneur de conseil : médecin.
(8) Va vite en passant devant les commis de la barrière

CHAPITRE XXI.

Idylle.

Cinq heures sonnaient à l'église du petit village de Bouqueval; le froid était vif, le ciel clair; le soleil, s'abaissant lentement derrière les grands bois effeuillés qui couronnent les hauteurs d'Ecouen, empourprait l'horizon, et jetait ses rayons pâles et obliques sur les vastes plaines durcies par la gelée.

Aux champs, chaque saison offre presque toujours des aspects charmants.

Tantôt la neige éblouissante change la campagne en d'immenses paysages d'albâtre qui déploient leurs splendeurs immaculées sur un ciel d'un gris rose.

Alors, quelquefois à la brune, gravissant la colline ou descendant la vallée, le fermier attardé rentre au logis : cheval, manteau, chapeau, tout est couvert de neige; âpre est la froidure, glaciale est la bise, sombre est la nuit qui s'avance; mais là-bas, là-bas, au milieu des arbres dépouillés, les petites fenêtres de la ferme sont gaiement éclairées; sa haute cheminée de briques jette au ciel une épaisse colonne de fumée qui dit au métayer qu'on attend : foyer pétillant, souper rustique; puis après, veillée babillarde, nuit paisible et chaude, pendant que le vent siffle au dehors et que les chiens des métairies éparses dans la plaine aboient et se répondent au loin.

Tantôt, dès le matin, le givre suspend aux arbres ses girandoles de cristal que le soleil d'hiver fait scintiller de l'éclat diamanté du prisme; la terre de labour humide et grasse est creusée de longs sillons où gîte le lièvre fauve, où courent allègrement les perdrix grises.

Çà et là on entend le tintement mélancolique de la clochette du *maître-bélier* d'un grand troupeau de moutons répandu sur les pentes vertes et gazonnées des chemins creux; pendant que, bien enveloppé de sa mante grise à raies noires, le berger, assis au pied d'un arbre, chante en tressant un panier de joncs.

Quelquefois la scène s'anime : l'écho renvoie les sons affaiblis du cor et les cris de la meute; un daim effaré franchit tout à coup la lisière de la forêt, débouche dans la plaine en fuyant d'effroi, et va se perdre à l'horizon au milieu d'autres taillis.

Les trompes, les aboiements se rapprochent; des chiens blancs et orangés sortent à leur tour de la futaie; ils courent sur la terre brune, ils courent sur les guérets en friche; le nez collé à la voie, ils suivent, en criant, les traces du daim. A leur suite viennent les chasseurs vêtus de rouge, courbés sur l'encolure de leurs chevaux rapides, ils animent la meute à cor et à cri! Ce tourbillon éclatant passe comme la foudre; le bruit s'amoindrit, peu à peu tout se tait; chiens, chevaux, chasseurs disparaissent au loin dans le bois où s'est réfugié le daim.

Alors le calme renaît, alors le profond silence des grandes plaines, la tranquillité des grands horizons ne sont plus interrompus que par le chant monotone du berger.

. . . . . .

Ces tableaux, ces sites champêtres abondaient aux environs du village de Bouqueval, situé, malgré sa proximité de Paris, dans une sorte de désert auquel on ne pouvait arriver que par des chemins de traverse.

Cachée pendant l'été au milieu des arbres, comme un nid dans le feuillage, la ferme où était retirée la Goualeuse apparaissait alors tout entière et sans voile de verdure.

Le cours de la petite rivière, glacée par le froid, ressemblait à un long ruban d'argent mal déroulé au milieu des prés toujours verts, à travers lesquels de belles vaches paissaient lentement en regagnant leur étable. Ramenées par les approches du soir, des volées de pigeons s'abattaient successivement sur le faîte aigu du colombier; les noyers immenses qui, pendant l'été, ombrageaient la cour et les bâtiments de la ferme, alors dépouillés de leurs feuilles, laissaient voir les toits de tuiles et de chaume veloutés de mousse couleur d'émeraude.

Une lourde charrette traînée par trois chevaux vigoureux, trapus, à crinière épaisse, à robe lustrée, aux colliers bleus garnis de grelots et de houppes de laine rouge, rapportait des gerbes de blé provenant d'une des meules de la plaine. Cette pesante voiture arrivait dans la cour par la porte charretière, tandis qu'un nombreux troupeau de moutons se pressait à l'une des entrées latérales.

Bêtes et gens semblaient impatients d'échapper à la froidure de la nuit et de goûter les douceurs du repos; les chevaux hennirent joyeusement à la vue de l'écurie, les moutons bêlèrent en assiégeant la porte des chaudes bergeries, les laboureurs jetèrent un coup d'œil affamé à travers les fenêtres de la cuisine du rez-de-chaussée, où l'on préparait un souper pantagruélique.

Il régnait dans cette ferme un ordre rare, extrême, une propreté minutieuse, inaccoutumée.

Au lieu d'être couverts de boue sèche, çà et là épars et exposés aux intempéries des saisons, les herses, charrues, rouleaux et autres instruments aratoires, dont quelques-uns étaient d'invention toute nouvelle, s'ali-

gnaient, propres et peints, sous un vaste hangar où les charretiers venaient aussi ranger avec symétrie les harnais de leurs chevaux; vaste, nette, bien plantée, la cour sablée n'offrait pas à la vue ces monceaux de fumier, ces flaques d'eau croupissante qui déparent les plus belles exploitations de la Beauce ou de la Brie; la basse-cour, entourée d'un treillage vert, renfermait et recevait toute la gent emplumée qui rentrait le soir par une petite porte s'ouvrant sur les champs.

Sans nous appesantir sur de plus grands détails, nous dirons qu'en toutes choses cette ferme passait à bon droit dans le pays pour une ferme-*modèle*, autant par l'ordre qu'on y avait établi et l'excellence de son agriculture et de ses récoltes, que par le bonheur et la moralité du nombreux personnel qui faisait valoir ces terres.

Nous dirons tout à l'heure la cause de cette supériorité si prospère; en attendant, nous conduirons le lecteur à la porte treillagée de la basse-cour, qui ne le cédait en rien à la ferme par l'élégance champêtre de ses juchoirs, de ses poulaillers et de son petit canal encaissé de pierres de roche où coulait incessamment une eau vive et limpide, alors soigneusement débarrassée des glaçons qui pouvaient l'obstruer.

Une espèce de révolution se fit tout à coup parmi les habitants ailés de cette basse-cour: les poules quittèrent leurs perchoirs en caquetant, les dindons gloussèrent, les pintades glapirent, les pigeons abandonnèrent le toit du colombier et s'abattirent sur le sable en roucoulant.

L'arrivée de Fleur-de-Marie causait toutes ces folles gaietés.

Greuze ou Watteau n'auraient jamais rêvé un aussi charmant modèle, si les joues de la pauvre Goualeuse eussent été plus rondes et plus vermeilles; pourtant, malgré sa pâleur, malgré l'ovale amaigri de sa figure, l'expression de ses traits, l'ensemble de sa personne, la grâce de son attitude, eussent encore été dignes d'exercer les pinceaux des grands peintres que nous avons nommés.

Le petit bonnet rond de Fleur-de-Marie découvrait son front et son bandeau de cheveux blonds; comme presque toutes les paysannes des environs de Paris, par-dessus ce bonnet, dont on voyait toujours le fond et les barbes, elle portait posé à plat, et attaché derrière sa tête avec deux épingles, un large mouchoir d'indienne rouge dont les bouts flottants retombaient carrément sur ses épaules; coiffure pittoresque et gracieuse, que la Suisse et l'Italie devraient nous envier.

Un fichu de batiste blanche, croisé sur son sein, était à demi caché par le haut et large bavolet de son tablier de toile bise; un corsage en gros drap bleu à manches justes dessinait sa taille fine, et tranchait sur son épaisse jupe de futaine grise rayée de brun; des bas bien blancs et des souliers à cothurnes cachés dans des petits sabots noirs, garnis sur le cou-de-pied d'un carré de peau d'agneau, complétaient ce costume d'une simplicité rustique, auquel le charme naturel de Fleur-de-Marie donnait une grâce extrême.

Tenant d'une main son tablier relevé par les deux coins, elle y puisait des poignées de grain qu'elle distribuait à la foule ailée dont elle était entourée.

Un joli pigeon d'une blancheur argentée, au bec et aux pieds de pourpre, plus audacieux et plus familier que ses compagnons, après avoir voltigé quelque temps autour de Fleur-de-Marie, s'abattit enfin sur son épaule.

La jeune fille, sans doute accoutumée à ces façons cavalières, ne discontinua pas de jeter son grain à pleines mains; mais, tournant à demi son doux visage d'un profil enchanteur, elle leva un peu la tête et tendit en souriant ses lèvres roses au petit bec rose de son ami.

Les derniers rayons du soleil couchant jetaient un reflet d'or-pâle sur ce tableau naïf.

CHAPITRE XXII.

Inquiétudes.

Pendant que la Goualeuse s'occupait de ces soins champêtres, madame Georges et l'abbé Laporte, curé de Bouqueval, assis au coin du feu dans le petit salon de la ferme, parlaient de Fleur-de-Marie, sujet d'entretien toujours intéressant pour eux.

Le vieux curé, pensif, recueilli, la tête basse et les coudes appuyés sur ses genoux, étendait machinalement devant le foyer ses deux mains tremblantes.

Madame Georges, occupée d'un travail de couture, regardait l'abbé de temps à autre et paraissait attendre qu'il lui répondit.

Après un moment de silence.

— Vous avez raison, madame Georges, il faudra prévenir M. Rodolphe; s'il interroge Marie, elle lui est si reconnaissante qu'elle avouera peut-être à son bienfaiteur ce qu'elle nous cache...

— N'est-il pas vrai, monsieur le curé? alors, ce soir même j'écrirai à l'adresse qu'il m'a donnée, allée des Veuves...

— Pauvre enfant! reprit l'abbé; elle devrait se trouver si heureuse. Quel chagrin peut donc la miner à cette heure?

— Rien ne la peut distraire de cette tristesse, monsieur le curé... pas même l'application qu'elle met à l'étude...

— Elle a véritablement fait des progrès extraordinaires depuis le peu de temps que nous nous occupons de son éducation.

— N'est-ce pas, monsieur l'abbé? Apprendre à lire et à écrire presque couramment, et savoir assez compter pour m'aider à tenir les livres de la ferme! Et puis cette chère petite me seconde si activement en toutes choses, que j'en suis à la fois touchée et émerveillée. Ne s'est-elle pas, presque malgré moi, fatiguée de manière à m'inquiéter sur sa santé?

— Heureusement ce médecin nègre nous a rassurés sur les suites de cette toux légère qui nous effrayait.

— Il est si bon, ce M. David! il s'intéressait tant à elle! mon Dieu, comme tous ceux qui la connaissent. Ici, chacun la chérit et la respecte. Cela n'est pas étonnant, puisque, grâce aux vues généreuses et élevées de M. Rodolphe, les gens de cette métairie sont l'élite des meilleurs sujets du pays. Mais les êtres les plus grossiers, les plus indifférents, ressentiraient l'attrait de cette douceur à la fois angélique et craintive qui a toujours l'air de demander grâce. Malheureuse enfant! comme si elle était seule coupable!

L'abbé reprit après quelques minutes de réflexions:

— Ne m'avez-vous pas dit que la tristesse de Marie datait pour ainsi dire du séjour que madame Dubreuil, la fermière de M. le duc de Lucenay à Arnouville, avait fait ici, lors des fêtes de la Toussaint?

— Oui, monsieur le curé, j'ai cru le remarquer, et pourtant madame Dubreuil, et surtout sa fille Clara, modèle de candeur et de bonté, ont subi comme tout le monde le charme de Marie; toutes deux l'accablent journellement de marques d'amitié: vous le savez, le dimanche nos amis d'Arnouville viennent ici, ou bien nous allons chez eux. Eh bien! l'on dirait que chaque visite augmente la mélancolie de notre chère enfant, quoique Clara l'aime déjà comme une sœur

— En vérité, madame Georges, c'est un mystère étrange. Quelle peut être la cause de ce chagrin caché? Elle devrait se trouver si heureuse! Entre sa vie présente et sa vie passée il y a la différence de l'enfer au paradis. On ne saurait l'accuser d'ingratitude.

— Elle! grand Dieu!... elle... si tendrement reconnaissante de nos soins! elle chez qui nous avons toujours trouvé des instincts d'une si rare délicatesse! Cette pauvre petite ne fait-elle pas tout ce qu'elle peut afin de gagner pour ainsi dire sa vie? ne tâche-t-elle pas de compenser par les services qu'elle rend l'hospitalité qu'on lui donne? Ce n'est pas tout; excepté le dimanche, où j'exige qu'elle s'habille avec un peu de recherche pour m'accompagner à l'église, elle a voulu porter des vêtements aussi grossiers que ceux des filles de campagne, et malgré cela il existe en elle une distinction, une grâce si naturelles, qu'elle est encore charmante sous ces habits, n'est-ce pas, monsieur le curé?

— Ah! que je reconnais bien là l'orgueil maternel! dit le vieux prêtre en souriant.

A ces mots les yeux de madame Georges se remplirent de larmes: elle pensait à son fils.

L'abbé devina la cause de son émotion et lui dit:

— Courage! Dieu vous a envoyé cette pauvre enfant pour vous aider à attendre le moment où vous retrouverez votre fils. Et puis un lien sacré vous attachera bientôt à Marie: une marraine, lorsqu'elle comprend bien sa mission, c'est presque une mère. Quant à M. Rodolphe, il lui a donné, pour ainsi dire, la vie de l'âme en la retirant de l'abîme... d'avance il a rempli ses devoirs de parrain.

— La trouvez-vous suffisamment instruite pour lui accorder ce sacrement, que l'infortunée n'a sans doute pas encore reçu?

— Tout à l'heure en m'en retournant avec elle au presbytère, je la préviendrai que cette cérémonie se fera probablement dans quinze jours.

— Peut-être, monsieur le curé, présiderez-vous un jour une autre cérémonie aussi bien douce et bien grave...

— Que voulez-vous dire?

— Si Marie était aimée autant qu'elle le mérite, si elle distinguait un brave et honnête homme, pourquoi ne se marierait-elle pas?

L'abbé secoua tristement la tête et répondit:

— La marier! Songez-y donc, madame Georges, la vérité ordonnera de tout dire à celui qui voudrait épouser Marie... Et quel homme, malgré ma caution et la vôtre, affronterait le passé qui a souillé la jeunesse de cette malheureuse enfant! Personne ne voudra d'elle.

— Mais M. Rodolphe est si généreux! Il fera pour sa protégée plus qu'il n'a fait encore... Une dot...

— Hélas! dit le curé en interrompant madame Georges, malheur à Marie, si la cupidité doit seule apaiser les scrupules de celui qui l'épousera! Elle serait vouée au sort le plus pénible; de cruelles récriminations suivraient bientôt une telle union.

— Vous avez raison, monsieur l'abbé, cela serait horrible. Ah! quel malheureux avenir lui est donc réservé!

— Elle a de grandes fautes à expier, dit gravement le curé.

— Mon Dieu! monsieur l'abbé, abandonnée si jeune, sans ressources, sans appui, presque sans notions du bien et du mal, entraînée malgré elle dans la voie du vice, comment n'aurait-elle pas failli?

— Le bon sens moral aurait dû la soutenir, l'éclairer; et d'ailleurs a-t-elle tâché d'échapper à cet horrible sort? Les âmes charitables sont-elles donc si rares à Paris?

— Non, sans doute; mais où aller les chercher? Avant que d'en découvrir une, que de refus, que d'indifférence! Et puis pour Marie il ne s'agissait pas d'une aumône passagère, mais d'un intérêt continu qui

l'eût mise à même de gagner honorablement sa vie... Bien des mères sans doute auraient eu pitié d'elle, mais il fallait avoir le bonheur de les rencontrer. Ah ! croyez-moi, j'ai connu la misère... A moins d'un hasard providentiel semblable à celui qui, hélas ! trop tard, a fait connaître Marie à M. Rodolphe ; à moins, dis-je, d'un de ces hasards, les malheureux, presque toujours brutalement repoussés à leurs premières demandes, croient la pitié introuvable, et pressés par la faim .. la faim si impérieuse, ils cherchent souvent dans le vice des ressources qu'ils désespèrent d'obtenir de la commisération.

A ce moment, la Goualeuse entra dans le salon.

— D'où venez-vous, mon enfant ? lui demanda madame Georges avec intérêt.

— De visiter le fruitier, madame, après avoir fermé les portes de la basse-cour. Les fruits sont très-bien conservés, sauf quelques-uns que j'ai ôtés.

— Pourquoi n'avez-vous pas dit à Claudine de faire cette besogne, Marie ? Vous vous serez encore fatiguée.

— Non, non, madame, je me plais tant dans mon fruitier, cette bonne odeur de fruits mûrs est si douce !

— Il faudra, monsieur le curé, que vous visitiez un jour le fruitier de Marie, dit madame Georges. Vous ne vous figurez pas avec quel goût elle l'a arrangé : des guirlandes de raisin séparent chaque espèce de fruits, et ceux-ci sont encore divisés en compartiments par des bordures de mousse.

— Oh ! monsieur le curé, je suis sûre que vous serez content, dit ingénument la Goualeuse. Vous verrez comme la mousse fait un joli effet autour des pommes bien rouges ou des belles poires couleur d'or. Il y a surtout des pommes d'api qui sont si gentilles, qui ont de si charmantes couleurs roses et blanches, qu'elles ont l'air de petites têtes de chérubins dans un nid de mousse verte, ajouta la jeune fille avec l'exaltation de l'artiste pour son œuvre.

Le curé regarda madame Georges en souriant et dit à Fleur-de-Marie :

— J'ai déjà admiré la laiterie que vous dirigez, mon enfant ; elle ferait l'envie de la ménagère la plus difficile ; un de ces jours j'irai aussi admirer votre fruitier, et ces belles pommes rouges, et ces belles poires couleur d'or, et surtout ces jolies petites pommes-chérubins dans leur lit de mousse. Mais voici le soleil tout à l'heure couché ; vous n'aurez que le temps de me conduire au presbytère et de revenir ici avant la nuit... Prenez votre mante et partons, mon enfant... Mais au fait, j'y songe, le froid est bien vif ; restez, quelqu'un de la ferme m'accompagnera.

— Ah ! monsieur le curé, vous la rendriez malheureuse, dit madame Georges, elle est si contente de vous reconduire ainsi chaque soir !

— Monsieur le curé, ajouta la Goualeuse en levant sur le prêtre ses grands yeux bleus et timides, je croirais que vous n'êtes pas content de moi, si vous ne me permettiez pas de vous accompagner comme d'habitude.

— Moi ? pauvre enfant... prenez donc vite, vite, votre mante alors, et enveloppez-vous bien.

Fleur-de-Marie se hâta de jeter sur ses épaules une sorte de pelisse à capuchon en grosse étoffe de laine blanchâtre bordée d'un ruban de velours noir, et offrit son bras au curé.

— Heureusement, dit celui-ci, qu'il n'y a pas loin et que la route est sûre...

— Comme il est un peu plus tard aujourd'hui que les autres jours, reprit madame Georges, voulez-vous que quelqu'un de la ferme aille avec vous, Marie ?

— On me prendrait pour une peureuse... dit Marie en souriant. Merci, madame, ne dérangez personne pour moi ; il n'y a pas un quart d'heure de chemin d'ici au presbytère, je serai de retour avant la nuit.

— Je n'insiste pas, car jamais, Dieu merci ! on n'a entendu parler de vagabonds dans ce pays.

— Sans cela, je n'accepterais pas le bras de cette chère enfant, dit le curé, quoiqu'il me soit d'un grand secours.

Bientôt l'abbé quitta la ferme appuyé sur le bras de Fleur-de-Marie, qui réglait son pas léger sur la marche lente et pénible du vieillard.

. . . . . .

Quelques minutes après, le prêtre et la Goualeuse arrivèrent auprès du chemin creux où étaient embusqués la Maître d'école, la Chouette et Tortillard.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

L'embuscade.

L'église et le presbytère de Bouqueval s'élevaient à mi-côte au milieu d'une châtaigneraie, d'où l'on dominait le village.

Fleur-de-Marie et l'abbé gagnèrent un sentier sinueux qui conduisait à la maison curiale, en traversant le chemin creux dont cette colline était diagonalement coupée.

La Chouette, le Maître d'école et Tortillard, tapis dans une des anfractuosités de ce chemin, virent le prêtre et Fleur-de-Marie descendre dans la ravine et en sortir par une pente escarpée. Les traits de la jeune fille étant cachés sous le capuchon de sa mante, la borgnesse ne reconnut pas son ancienne victime.

— Silence, mon homme ! dit la vieille au Maître d'école, la *gosseline* (1) et le *sanglier* (2) viennent de passer la *traviole* (3) ; c'est bien elle, d'après le signalement que nous a donné le grand homme en deuil : tenue campagnarde, taille moyenne, jupe rayée de brun, mante de laine à bordure noire. Elle reconduit comme ça tous les jours le *sanglier* à sa cassine, et elle revient toute seule. Quand elle va repasser tout à l'heure, là, au bout du chemin, il faudra tomber dessus, l'enlever pour la porter dans la voiture.

— Et si elle crie au secours ? reprit le Maître d'école, on l'entendra à la ferme, puisque vous dites que l'on en voit les bâtiments d'ici ; car vous voyez... vous autres, ajouta-t-il d'une voix sourde.

— Bien sûr que d'ici on voit les bâtiments tout proche, dit Tortillard. Il y a un instant, j'ai grimpé au haut du talus en me traînant sur le ventre. J'ai entendu un charretier qui parlait à ses chevaux dans cette cour là-bas...

— Alors voilà ce qu'il faut faire, reprit le Maître d'école après un moment de silence : Tortillard va se mettre au guet à l'entrée du sentier. Quand il verra la petite venir de loin, il ira au-devant d'elle en criant qu'il est fils d'une pauvre vieille femme qui s'est blessée en tombant dans le chemin creux, et il suppliera la jeune fille de venir à son secours.

— J'y suis, fourline. La pauvre vieille, ça sera ta Chouette. Bien *sorbonné* (4). Mon homme, tu es toujours le roi des *tétards* (5) ! Et après, qu'est-ce que je ferai ?

— Tu t'enfonceras bien dans le chemin creux du côté où attend Barbillon avec le fiacre... Je me cacherai tout près. Quand Tortillard l'aura amené la petite au milieu de la ravine, cesse de geindre et saute dessus, une main autour de son *colas* (6), et l'autre dans sa *bavarde* pour lui *arquepincer* le *chiffon rouge* (7) et l'empêcher de crier...

— Connu, fourline... comme pour la femme du canal Saint-Martin, quand nous l'avons fait *flotter* après lui avoir *grinchi la négresse* (8) qu'elle portait sous le bras ; même jeu, n'est-ce pas ?

— Oui, toujours du même... Pendant que tu tiendras ferme la petite, Tortillard accourra me chercher ; à nous trois, nous *embaluchonnons* la jeune fille dans mon manteau, nous la portons à la voiture de Barbillon, et de là plaine Saint-Denis, où l'homme en deuil nous attend.

— C'est ça qui est *enflanqué !* Tiens, vois-tu, fourline, tu n'as pas ton pareil. Si j'avais de quoi, je te tirerais un feu d'artifice sur ta boule, et je t'illuminerais en verres de couleur à la saint Charlot, patron du *béquillard* (9). Entends-tu ça, toi, moutard, si tu veux devenir *passésinge* (10), dévisage mon gros tétard ; voilà un homme !... dit orgueilleusement la Chouette à Tortillard.

Puis, s'adressant au Maître d'école :

— A propos, tu ne sais pas : Barbillon a une peur de chien d'*avoir une fièvre cérébrale* (11).

— Pourquoi ça ?

— Il a *buté* (12), il y a quelque temps, dans une dispute, le mari d'une

(1) La jeune fille.
(2) Le prêtre.
(3) Le chemin creux
(4) Bien raisonné.
(5) Les hommes de tête.
(6) Du cou.
(7) L'autre dans la bouche, pour lui prendre la langue.
(8) Que nous l'avons noyée après lui avoir enlevé une caisse entourée de toile cirée noire. (Ces sortes de paquets s'appellent en argot des négresses.)
(9) Du bourreau.
(10) Criminel habile.
(11) D'être sous le coup d'une accusation capitale.
(12) Tué.

laitière qui venait tous les matins de la campagne, dans une petite charrette conduite par un âne, vendre du lait dans la Cité, au coin de la rue de la Vieille-Draperie, proche chez l'ogresse du *Lapin-Blanc*.

Le fils de Bras-Rouge, ne comprenant pas l'argot, écoutait la Chouette avec une sorte de curiosité désappointée.

— Tu voudrais bien savoir ce que nous disons là, hein ! moutard ?

— Dame ! c'est sûr...

— Si tu es gentil, je t'apprendrai l'argot. Tu as bientôt l'âge où ça peut servir. Seras-tu content, fifi ?

— Oh ! je crois bien ! Et puis j'aimerais mieux rester avec vous qu'avec mon vieux filou de charlatan, à piler ses drogues et à brosser son cheval. Si je savais où il cache sa *mort-aux-rats pour les hommes*, je lui en mettrais dans sa soupe, pour n'être plus forcé de trimer avec lui.

La Chouette se prit à rire, et dit à Tortillard en l'attirant à elle :

— Venez tout de suite baiser maman, loulou... Es-tu drôlet !... Mais comment sais-tu qu'il a de la mort-aux-rats pour les hommes, ton maître ?

— Tiens ! je lui ai entendu dire ça, un jour que j'étais caché dans le cabinet noir de sa chambre où il met ses bouteilles, ses machines d'acier, et où il tripote dans ses petits pots...

— Tu l'as entendu quoi dire ?... demanda la Chouette.

— Je l'ai entendu dire à un monsieur, en lui donnant une poudre dans un papier : « Quelqu'un qui prendrait ça en trois fois irait dormir sous terre... sans qu'on sache ni pourquoi ni comment, et sans qu'il reste aucune trace... »

— Et qui était ce monsieur ? demanda le Maître d'école.

— Un beau jeune monsieur, qui avait des moustaches noires et une jolie figure comme une dame... Il est revenu une autre fois ; mais cette fois-là, quand il est parti, je l'ai suivi par ordre de M. Bradamanti pour savoir où il irait *percher*. Ce joli monsieur, il est entré rue de Chaillot, dans une belle maison. Mon maître m'avait dit : « N'importe où ce monsieur ira, suis-le et attends-le à la porte ; s'il ressort, *resuis*-le jusqu'à ce qu'il ne ressorte plus de l'endroit où il sera entré, ça prouvera qu'il demeure dans ce dernier lieu ; alors, Tortillard, mon garçon, tortille-toi pour savoir son nom... ou sinon, moi, je te tortillerai les oreilles d'une drôle de manière. »

— Eh bien ?

— Eh bien ! je m'ai tortillé et j'ai su le nom du joli monsieur.

— Et comment as-tu fait ? demanda le Maître d'école.

— Tiens... moi pas bête, j'ai entré chez le portier de la maison de la rue de Chaillot, d'où ce monsieur ne ressortait pas ; un portier poudré avec un bel habit brun à collet jaune galonné d'argent... Je lui ai dit comme ça : Mon bon monsieur, je viens pour chercher cent sous que le maître d'ici m'a promis pour avoir retrouvé son chien que je lui ai rendu, une petite bête noire qui s'appelle *Trompette* ; à preuve que ce monsieur, qui est brun, qui a des moustaches noires, une redingote blanchâtre et un pantalon bleu clair, m'a dit qu'il demeurait rue de Chaillot, n. 11, et qu'il se nommait Dupont. — Le monsieur dont tu parles est mon maître, et s'appelle M. le vicomte de Saint-Remy ; il n'y a pas d'autre chien ici que toi-même, méchant gamin ; ainsi, file, ou je t'étrille pour t'apprendre à vouloir me filouter cent sous, » me répond le portier en ajoutant à ça un grand coup de pied.. C'est égal, reprit philosophiquement Tortillard, je savais le nom du joli monsieur à moustaches noires, qui venait chez mon maître chercher de la mort-aux-rats pour les hommes ; il s'appelle le vicomte de Saint-Remy, my, my, Saint-Remy, ajouta le fils de Bras Rouge en fredonnant ces derniers mots, selon son habitude.

— Tu veux donc que je te mange, petit momacque ? dit la Chouette en embrassant Tortillard ; est-il finaud ! Tiens, tu mériterais que je serais ta mère, scélérat !

Ces mots firent une singulière impression sur le petit boiteux ; sa physionomie méchante, narquoise et rusée devint subitement triste ; il parut prendre au sérieux les démonstrations maternelles de la Chouette et répondit :

— Et moi, je vous aime bien aussi, parce que vous m'avez embrassé le premier jour où vous êtes venue me chercher au *Cœur-Saignant*, chez mon père... Depuis défunt maman, il n'y a que vous qui m'avez caressé, tout le monde me bat ou me chasse comme un chien galeux ; tout le monde, jusqu'à la mère Pipelet, la portière.

— Vieille loque ! je lui conseille de faire la dégoûtée, dit la Chouette en prenant un air révolté dont Tortillard fut dupe, repousser un amour d'enfant comme celui-là !...

Et la borgnesse embrassa de nouveau Tortillard avec une affectation grotesque.

Le fils de Bras-Rouge, profondément touché de cette nouvelle preuve d'affection, y répondit avec expansion, et s'écria, dans sa reconnaissance :

— Vous n'avez qu'à ordonner, vous verrez comme je vous obéirai bien... comme je vous servirai !...

— Vrai ? Eh bien ! tu ne t'en repentiras pas...

— Oh ! je voudrais rester avec vous !

— Si tu es sage, nous verrons ça ; tu ne nous quitteras pas nous deux mon homme.

— Oui, dit le Maître d'école, tu me conduiras comme un pauvre aveugle, tu diras que tu es mon fils ; nous nous introduirons dans les maisons ; et, mille massacres ! ajouta le meurtrier avec colère, la Chouette aidant, nous ferons encore de bons coups ; je montrerai à ce démon de Rodolphe... qui m'a aveuglé, que je ne suis pas au bout de mon rouleau !... Il m'a ôté la vue, mais il ne m'a pas ôté la pensée du mal ; je serai la tête, Tortillard les yeux, et toi la main, la Chouette : tu m'aideras, hein ?

— Est-ce que je ne suis pas à toi à corde et à potence, fourline ? Est-ce que quand, en sortant de l'hôpital, j'ai appris que tu m'avais fait demander chez l'ogresse par ce *sinve* (1) de Saint-Mandé, j'ai pas couru tout de suite à ton village, chez ces colasses de pays, en disant que j'étais ta *largue* (2) ?

Ces mots de la borgnesse rappelèrent un mauvais souvenir au Maître d'école. Changeant brusquement de ton et de langage avec la Chouette, il s'écria d'une voix courroucée :

— Oui, je m'ennuyais, moi, tout seul avec ces honnêtes gens ; au bout d'un mois, je n'y pouvais plus tenir... j'avais peur... Alors j'ai eu l'idée de te faire dire de venir me trouver. Et bien m'en a pris ! ajouta-t-il d'un ton de plus en plus irrité, le lendemain de ton arrivée, j'étais dépouillé du reste de l'argent que ce démon de l'allée des Veuves m'avait donné. Oui... on m'a volé ma ceinture pleine d'or pendant mon sommeil... Toi seule tu as pu faire le coup : voilà pourquoi je suis maintenant à ta merci... Tiens, toutes les fois que je pense à ça, je ne sais pourquoi je ne te tue pas sur la place... vieille voleuse !

Et il fit un pas dans la direction de la borgnesse.

— Prenez garde à vous, si vous faites mal à la Chouette ! s'écria Tortillard.

— Je vous écraserai tous les deux, toi et elle, méchantes vipères que vous êtes ! s'écria le brigand avec rage. Et, entendant le fils de Bras-Rouge parler auprès de lui, il lui lança au hasard un si furieux coup de poing, qu'il l'aurait assommé s'il l'eût atteint.

Tortillard, autant pour se venger que pour venger la Chouette, ramassa une pierre, visa le maître d'école, et l'atteignit au front.

Le coup ne fut pas dangereux, mais la douleur fut vive.

Le brigand se leva furieux, terrible comme un taureau blessé ; il fit quelques pas en avant et au hasard ; mais il trébucha.

— Casse-cou ! cria la Chouette en riant aux larmes.

Malgré les liens sanglants qui l'attachaient à ce monstre, elle voyait, pour plusieurs raisons, et avec une sorte de joie féroce, l'anéantissement de cet homme jadis si redoutable et si vain de sa force athlétique.

La borgnesse justifiait ainsi à sa manière cette effrayante pensée de La Rochefoucauld : que « nous trouvons toujours quelque chose de satisfaisant dans le malheur de nos meilleurs amis. »

Le hideux enfant aux cheveux jaunes et à la figure de fouine partageait l'hilarité de la borgnesse. A un nouveau faux pas du Maître d'école, il s'écria :

— Ouvre donc l'œil, mon vieux, ouvre donc !... Tu vas de travers, tu festonnes... Est-ce que tu n'y vois pas clair !... Essuie donc mieux les verres de tes lunettes !

Dans l'impossibilité d'atteindre l'enfant, le meurtrier herculéen s'arrêta, frappa du pied avec rage, mit ses deux énormes poings velus sur ses yeux et poussa un rugissement rauque comme un tigre musclé.

— Tu tousses, vieux ! dit le fils de Bras-Rouge. Tiens, voilà de la fameuse réglisse ; c'est un gendarme qui me l'a donnée, faut pas que ça t'en dégoûte !

Et il ramassa une poignée de sable fin qu'il jeta au visage de l'assassin.

Fouetté à la figure par cette pluie de gravier, le Maître d'école souffrit plus cruellement de cette nouvelle insulte que du coup de pierre ; blêmissant sous ses cicatrices livides, il étendit brusquement ses deux bras en croix par un mouvement de désespoir inexprimable, et, levant vers le ciel sa face épouvantable, il s'écria d'une voix profondément suppliante :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !

De la part d'un homme souillé de tous les crimes, et devant qui naguère tremblaient les plus déterminés scélérats, cet appel involontaire à la commisération divine avait quelque chose de providentiel.

— Ah ! ah ! ah ! fourline qui fait les grands bras, s'écria la Chouette en ricanant. La langue te tourne, mon homme, c'est le *boulanger* (3) qu'il faut appeler à ton secours.

— Mais un couteau au moins, que je me tue !... un couteau !!! puisque tout le monde m'abandonne... cria le misérable en se mordant les poings avec une furie sauvage.

— Un couteau ? tu en as un dans ta poche, fourline, et qui a le fil. Le petit vieux de la rue du Roule et le marchand de bœufs ont dû en aller dire de bonnes nouvelles aux taupes.

Le Maître d'école, ainsi mis en demeure de s'exécuter, changea de conversation, et reprit d'une voix sourde et lâche :

— Le Chourineur était bon, lui ;... il ne m'a pas volé, il a eu pitié de moi.

(1) Homme naïf, simple.
(2) La femme.
(3) Le diable.

— Pourquoi m'as-tu dit que j'avais *grinché ton orient* (1)! reprit la Chouette en contenant à peine son envie de rire.

— Toi seule tu es entrée dans ma chambre, dit le brigand; on m'a volé la nuit de ton arrivée, qui veux-tu que je soupçonne? Ces paysans étaient incapables de cela.

— Pourquoi donc qu'ils ne grinchiraient pas comme d'autres, les paysans? parce qu'ils boivent du lait et qu'ils vont à l'herbe pour leurs lapins?

— Enfin on m'a volé, toujours.

— Est-ce que c'est la faute de ta Chouette? Ah çà, voyons, penses-y donc! Est-ce que, si j'avais effarouché ta ceinture, je serais restée avec toi après le coup? Es-tu bête! Bien sûr que je te l'aurais rincé *ton* argent, si je l'avais pu; mais, foi de Chouette, tu m'aurais revue quand l'argent aurait été mangé, parce que tu me plais tout de même avec tes yeux blancs, brigand! Voyons, sois donc gentil, ne t'ébrèche pas comme ça tes quenottes en les grinçant.

— On croirait qu'il casse des noix! dit Tortillard.

— Ah! ah! ah! il a raison, le môme. Voyons, calme-toi, mon homme, et laisse-le rire, c'est de son âge! Mais avoue que t'es pas juste: quand le grand homme en deuil, qui a l'air d'un croque-mort, m'a dit: « Il y a mille francs pour vous si vous enlevez une jeune fille qui est dans la ferme de Bouqueval, et si vous me l'amenez à un endroit de la plaine Saint-Denis que je vous indiquerai; » réponds, fourline, est-ce que je ne t'ai pas tout de suite proposé d'être du coup, au lieu de choisir quelqu'un qui aurait vu clair? C'est donc comme qui dirait l'aumône que je te fais. Car, excepté pour tenir la petite pendant que nous l'emballerons avec Tortillard, tu me serviras comme une cinquième roue à un omoibus. Mais, c'est égal, à part que je t'aurais volé si j'avais pu, j'aime à te faire du bien. Je veux que tu doives tout à ta Chouette chérie; c'est mon genre, à moi!! Nous donnerons deux cents balles à Barbillon pour avoir conduit la voiture et être venu ici une fois, avec un domestique du grand monsieur en deuil, reconnaître l'endroit où il fallait nous cacher pour attendre la petite... et il nous restera huit cents balles à nous deux pour nocer. Qu'est-ce que tu dis de ça? Eh bien! es-tu encore fâché contre ta vieille?

— Qui m'assure que tu me donneras quelque chose, une fois le coup fait? dit le brigand avec une sombre défiance.

— Je pourrais ne te rien donner du tout, c'est vrai, car tu es dans ma poêle, mon homme, comme autrefois la Goualeuse. Faut donc te laisser frire à mon idée, en attendant qu'à son tour le boulanger t'enfourne, eh! eh! eh!... Eh bien! fourline, est-ce que tu boudes toujours ta Chouette? ajouta la borgnesse en frappant sur l'épaule du brigand, qui restait muet et accablé.

— Tu as raison, dit-il avec un soupir de rage concentrée; c'est mon sort. Moi! moi! à la merci d'un enfant et d'une femme qu'autrefois j'aurais tués d'un souffle! Oh! si je n'avais pas si peur de la mort! dit-il en retombant assis sur le talus.

— Es-tu poltron, maintenant! es-tu poltron! dit la Chouette avec mépris. Parle donc tout de suite de ta *muette* (2), ça sera plus farce. Tiens, si tu n'as pas plus de courage que ça, je prends de l'air et je te lâche.

— Et ne pouvoir me venger de cet homme qui, en me martyrisant ainsi, m'a mis dans l'affreuse position où je me trouve et dont je ne sortirai jamais! s'écria le Maître d'école dans un redoublement de rage. Oh! j'ai bien peur de la mort! oui... j'en ai bien peur; mais on me dirait: On va te le donner entre tes deux bras, cet homme... entre tes deux bras... puis après on vous jettera dans un abîme; je dirais: Qu'on m'y jette... oui; car je serais bien sûr de ne pas le lâcher avant d'arriver au fond avec lui. Et pendant que nous roulerions tous les deux, je le mordrais au visage, à la gorge, au cœur; je le tuerais avec mes dents, enfin! je serais jaloux d'un couteau!

— A la bonne heure, fourline, voilà comme je t'aime. Sois calme... nous le retrouverons, ce gueux de Rodolphe, et le Chourineur aussi. En sortant de l'hôpital, j'ai été rôder allée des Veuves... tout était fermé. Mais j'ai dit au grand monsieur en deuil: « Dans le temps, vous vouliez nous payer pour faire quelque chose à ce monstre de M. Rodolphe; est-ce qu'après l'affaire de la jeune fille que nous attendons, il n'y aurait pas à monter un coup contre lui? — Peut-être... » m'a-t-il répondu. Entends-tu, fourline? Peut-être... Courage, mon homme! nous en mangerons, du Rodolphe; c'est moi qui te le dis, nous en mangerons!

— Bien vrai, tu ne m'abandonneras pas? dit le brigand à la Chouette d'un ton soumis mais défiant. Maintenant, si tu m'abandonnais, qu'est-ce que je deviendrais?

— Ça, c'est vrai. Dis donc, fourline, quelle farce si nous deux Tortillard, nous nous esbignions avec la voiture, et que nous te laissions là, au milieu des champs, par cette nuit où le froid va pincer dur! C'est ça qui serait drôle, hein, brigand?

A cette menace, le Maître d'école frémit; il se rapprocha de la Chouette, et lui dit en tremblant:

— Non, non, tu ne feras pas ça, la Chouette... ni toi non plus, Tortillard... ça serait trop méchant.

— Ah! ah! ah! trop méchant... est-il simple! Et le petit vieux de la rue du Roule! et le marchand de bœufs! et la femme du canal Saint-Martin! et le monsieur de l'allée des Veuves! est-ce que tu crois qu'ils t'ont trouvé caressant, avec ton grand couteau? Pourquoi donc qu'à ton tour on ne te ferait pas de farce?

— Eh bien! je l'avouerai, dit sourdement le Maître d'école; voyons, j'ai eu tort de te soupçonner, j'ai eu tort aussi de vouloir battre Tortillard: je t'en demande pardon, entends-tu... et à toi aussi, Tortillard... oui, je vous demande pardon à tous deux.

— Moi, je veux qu'il demande pardon à genoux d'avoir voulu battre la Chouette, dit Tortillard.

— Gueux de monacque! est-il amusant! dit la Chouette en riant; il me donne pourtant envie de voir quelle frimousse tu feras comme ça, mon homme. Allons, à genoux, comme si tu jaspinais d'amour à ta Chouette; dépêche-toi, ou nous te lâchons; et, je t'en préviens, dans une demi-heure il fera nuit.

— Nuit ou jour, qu'est-ce que ça lui fait? dit Tortillard en goguenardant. Ce monsieur garde toujours ses volets fermés, il a peur de gâter son teint.

— Me voici à genoux. Je te demande pardon, la Chouette... et à toi aussi, Tortillard. Eh bien! êtes-vous contents? dit le brigand en s'agenouillant au milieu du chemin. Maintenant, vous ne m'abandonnerez pas, dites?

Ce groupe étrange, encadré dans les talus du ravin, éclairé par les lueurs rougeâtres du crépuscule, était hideux à voir.

Au milieu du chemin, le Maître d'école, suppliant, étendait vers la borgnesse ses mains puissantes; sa rude et épaisse chevelure retombait comme une crinière sur son front livide; ses paupières rouges, démesurément écartées par la frayeur, laissaient alors voir la moitié de sa prunelle immobile, terne, vitreuse, morte... le regard d'un cadavre.

Ses formidables épaules se courbaient humblement. Cet hercule s'agenouillait tremblant aux pieds d'une vieille femme et d'un enfant.

La borgnesse, enveloppée d'un châle de tartan rouge, la tête couverte d'un vieux bonnet de tulle noir qui laissait échapper quelques mèches de cheveux gris, dominait le Maître d'école de toute sa hauteur. Le visage osseux, tanné, ridé, plombé, de cette vieille au nez crochu, exprimait une joie insultante et féroce; son œil fauve étincelait comme un charbon ardent; un rictus sinistre retroussait ses lèvres ombragées de longs poils, et montrait trois ou quatre grandes dents jaunes et déchaussées.

Tortillard, vêtu de sa blouse à ceinture de cuir, debout sur un pied, s'appuyait au bras de la Chouette pour se maintenir en équilibre.

La figure maladive et rusée de cet enfant, au teint aussi blafard que ses cheveux, exprimait en ce moment une méchanceté railleuse et diabolique.

L'ombre projetée par l'escarpement du ravin redoublait l'horreur de cette scène, que l'obscurité croissante voilait à demi.

— Mais promettez-moi donc, au moins, de ne pas m'abandonner!... répéta le Maître d'école, effrayé du silence de la Chouette et de Tortillard, qui jouissaient de son effroi. Est-ce que vous n'êtes plus là? ajouta le meurtrier en se penchant pour écouter et avançant machinalement les bras.

— Si, si, mon homme, nous sommes là: n'aie pas peur. T'abandonner! plutôt *baiser la camarde* (1)! Une fois pour toutes, il faut que je te rassure et que je te dise pourquoi je ne t'abandonnerai jamais. Ecoute-moi bien: j'ai toujours adoré avoir quelqu'un à qui faire sentir mes ongles... bêtes ou gens. Avant la Pégriotte (que le boulanger me la renvoie! car j'ai toujours mon idée... de la débarbouiller avec du vitriol), avant la Pégriotte, j'avais un môme qui *s'est refroidi* (2) à la peine: c'est pour cela que j'ai été *au clou* (3) six ans; pendant ce temps-là je faisais la misère à des oiseaux: je les apprivoisais pour les plumer tout vifs... mais je ne faisais pas mes frais, ils ne duraient rien. En sortant de prison, la Goualeuse est tombée sous ma griffe; mais la petite gueuse s'est sauvée pendant qu'il y avait encore de quoi s'amuser sur sa peau. Après, j'ai eu un chien qui a pâti autant qu'elle; j'ai fini par lui couper une patte de derrière et une patte de devant: ça lui faisait une si drôle de dégaine, que j'en riais, mais que j'en riais à crever.

— Il faudra que je fasse ça à un chien que je connais et qui m'a mordu, se dit Tortillard.

— Quand je t'ai rencontré, mon homme, continua la Chouette, j'étais en train d'abîmer un chat... Eh bien! à cette heure, c'est toi qui seras mon chat, mon chien, mon oiseau, ma Pégriotte; tu seras... ma *bête de souffrance* enfin... Comprends-tu, mon homme? au lieu d'un oiseau ou d'un enfant à tourmenter, comme qui dirait un loup ou un tigre, c'est ça qui est un peu chenu, hein?

— Vieille furie! s'écria le Maître d'école en se relevant de rage.

— Allons! voilà encore que tu boudes ta vieille!... Eh bien! quitte-là, tu es le maître. Je ne te prends pas en traître.

— Oui, la porte est ouverte, fille *sans yeux*, et toujours tout droit! dit Tortillard en éclatant de rire.

— Oh! mourir!... mourir!... cria le Maître d'école en se tordant les bras.

— Tu rabâches, mon homme, tu as déjà dit ça. Toi, mourir! tu bla-

(1) Volé ton or.
(2) De ta conscience.

(1) Mourir.
(2) Est mort.
(3) En prison.

gnes, tu es solide comme le Pont-Neuf; laisse donc, tu vivras pour le bonheur de ta Chouette. Je te ferai de la misère de temps en temps, parce que c'est ma jouissance, et qu'il faudra que tu gagnes le pain que je te donnerai ; mais si tu es gentil, tu m'aideras dans de bons coups, comme aujourd'hui, et dans d'autres meilleurs où tu pourras servir ; tu sera ma bête, enfin ! Quand je te dirai : Apporte, tu apporteras ; mords, tu mordras. Après ça, dis donc, mon homme, je ne veux pas te prendre de force, au moins : si, au lieu de la vie que je te propose, t'aimes mieux avoir des rentes, rouler carrosse avec une jolie petite femme, être décoré de la croix d'honneur, être nommé *grand curieux* (1), et y voir clair au lieu d'être aveugle, faut pas te gêner ; c'est facile, t'as qu'à le dire, on te servira ça tout chaud... N'est-ce pas, Tortillard?

— Tout chaud, tout bouillant, tout de suite! répondit le fils de Bras-Rouge en ricanant. Mais, se penchant tout à coup vers la terre, il dit à voix basse :

— J'entends marcher dans le sentier, cachons-nous... Ça n'est pas la jeune fille, car on vient par le même côté où elle est venue.

En effet, une paysanne robuste, dans la force de l'âge, suivie d'un gros chien de ferme, et portant sur sa tête un panier couvert, parut au bout de quelques minutes, traversa le ravin et prit le sentier que suivaient le prêtre et la Goualeuse.

Nous rejoindrons ces deux personnages, et nous laisserons les trois complices embusqués dans le chemin creux.

CHAPITRE II.

Le presbytère.

Les dernières lueurs du soleil s'éteignaient lentement derrière la masse imposante du château d'Ecouen et des bois qui l'environnaient; de tous côtés s'étendaient à perte de vue des plaines immenses aux sillons bruns, durcis par la gelée... vaste solitude dont le hameau de Bouqueval semblait l'oasis.

Le ciel, d'une sérénité parfaite, se marbrait au couchant de longues traînées de pourpre, signe certain de vent et de froid ; ces tons, d'abord d'un rouge vif, devenaient violets à mesure que le crépuscule envahissait l'atmosphère.

Le croissant de la lune, fin, délié comme la moitié d'un anneau d'argent, commençait à briller doucement dans un milieu d'azur et d'ombre.

Le silence était absolu, l'heure solennelle.

Le curé s'arrêta un moment sur la colline, pour jouir de l'aspect de cette belle soirée.

Après quelques moments de recueillement, étendant sa main tremblante vers les profondeurs de l'horizon à demi voilé par la brune du soir, il dit à Fleur-de-Marie, qui marchait pensive à côté de lui :

— Voyez donc, mon enfant, cette immensité dont on n'aperçoit plus les bornes... on n'entend pas le moindre bruit... il me semble que le silence et l'infini nous donnent presque une idée de l'éternité... Je vous dis cela, Marie, parce que vous êtes sensible aux beautés de la création. Souvent j'ai été touché de l'admiration religieuse qu'elles vous inspiraient, à vous... qui en avez été si longtemps déshéritée. N'êtes-vous pas frappée comme moi du calme imposant qui règne à cette heure?

La Goualeuse ne répondit rien.

Etonné, le curé la regarda; elle pleurait.

— Qu'avez-vous donc, mon enfant?

— Mon père, je suis bien malheureuse !

— Malheureuse? vous... maintenant malheureuse?

— Je sais que je n'ai pas le droit de me plaindre de mon sort, après tout ce qu'on a fait pour moi... et pourtant...

— Et pourtant?

— Ah ! mon père, pardonnez-moi ces chagrins; ils offensent peut-être mes bienfaiteurs...

— Ecoutez, Marie, nous vous avons souvent demandé le motif de la tristesse dont vous êtes quelquefois accablée, et qui cause à votre seconde mère de vives inquiétudes... Vous avez évité de nous répondre ; nous avons respecté votre secret en nous affligeant de ne pouvoir soulager vos peines.

— Hélas! mon père, je ne puis vous dire ce qui se passe en moi. Ainsi que vous, tout à l'heure, je me suis sentie émue à l'aspect de cette soirée calme et triste... mon cœur s'est brisé... et j'ai pleuré...

— Mais qu'avez-vous, Marie ? Vous savez combien l'on vous aime... Voyons, avouez-moi tout. D'ailleurs, je puis vous dire cela; le jour approche où madame Georges et M. Rodolphe vous présenteront aux fonts du baptême, en prenant devant Dieu l'engagement de vous protéger toujours.

— M. Rodolphe? lui... qui m'a sauvée ! s'écria Fleur-de-Marie en joignant les mains; il daignerait me donner cette nouvelle preuve d'affection! Oh! tenez, je ne vous cacherai rien, mon père, je crains trop d'être ingrate.

— Ingrate! et comment?

— Pour me faire comprendre, il faut que je vous parle des premiers jours où je suis venue à la ferme.

— Je vous écoute ; nous causerons en marchant.

— Vous serez indulgent, n'est-ce pas, mon père? Ce que je vais vous dire est peut-être bien mal.

— Le Seigneur vous a prouvé qu'il était miséricordieux. Prenez courage.

— Lorsque j'ai su, en arrivant ici, que je ne quitterais pas la ferme et madame Georges, dit Fleur-de-Marie après un moment de recueillement, j'ai cru faire un beau rêve. D'abord j'éprouvais comme un étourdissement de bonheur ; à chaque instant, je songeais à M. Rodolphe. Bien souvent, toute seule et malgré moi, je levais les yeux au ciel comme pour l'y chercher et le remercier. Enfin... je m'en accuse, mon père... je pensais plus à lui qu'à Dieu ; car il avait fait pour moi ce que Dieu seul aurait pu faire. J'étais heureuse... heureuse comme quelqu'un qui a échappé pour toujours à un grand danger. Vous et madame Georges, vous étiez si bons pour moi, que je me croyais plus à plaindre qu'à blâmer.

Le curé regarda la Goualeuse avec surprise; elle continua :

— Peu à peu, je me suis habituée à cette vie si douce : je n'avais plus peur, en me réveillant, de me retrouver chez l'ogresse; je me sentais, pour ainsi dire, dormir avec sécurité ; toute ma joie était d'aider madame Georges dans ses travaux, de m'appliquer aux leçons que vous me donniez, mon père... et aussi de profiter de vos exhortations. Sauf quelques moments de honte, quand je songeais au passé, je me croyais l'égale de tout le monde, parce que tout le monde était bon pour moi, lorsqu'un jour...

Ici les sanglots interrompirent Fleur-de-Marie.

— Voyons, calmez-vous, pauvre enfant, courage ! et continuez.

La Goualeuse, essuyant ses yeux, reprit :

— Vous vous souvenez, mon père, que, lors des fêtes de la Toussaint, madame Dubreuil, fermière de M. le duc de Lucenay à Arnouville, est venue ici passer quelque temps avec sa fille.

— Sans doute, et je vous ai vue avec plaisir faire connaissance avec Clara Dubreuil ; elle est douée des meilleures qualités.

— C'est un ange, mon père... un ange... Quand je sus qu'elle devait venir pendant quelques jours à la ferme, mon bonheur fut bien grand, je ne songeais qu'au moment où je verrais cette compagne si désirée. Enfin elle arriva. J'étais dans ma chambre; je devais la partager avec elle, je la parais de mon mieux ; on m'envoya chercher. J'entrai dans le salon, mon cœur battait ; madame Georges, me montrant cette jolie jeune personne, qui avait l'air aussi doux que modeste et bon, me dit : « Marie, voilà une amie pour vous. Et j'espère que vous et ma fille serez bientôt comme deux sœurs, » ajouta madame Dubreuil. A peine sa mère avait-elle dit ces mots, que mademoiselle Clara accourut m'embrasser... Alors, mon père, dit Fleur-de-Marie en pleurant, je ne sais ce qui se passa tout à coup en moi... mais quand je sentis le visage pur et frais de Clara s'appuyer sur ma joue flétrie... ma joue est devenue brûlante de honte... de remords... je me suis souvenue de ce que j'étais... Moi !... moi, recevoir les caresses d'une jeune personne si bonnête !... Oh ! cela me semblait une tromperie... une hypocrisie indigne...

— Mais, mon enfant...

— Ah ! mon père, s'écria Fleur-de-Marie en interrompant le curé avec une exaltation douloureuse, lorsque M. Rodolphe m'a emmenée de la Cité, j'avais déjà vaguement la conscience de ma dégradation... Mais croyez-vous que l'éducation, que les conseils, que les exemples que j'ai reçus de madame Georges et de vous, en éclairant tout à coup mon esprit, ne m'aient pas, hélas ! fait comprendre que j'avais été encore plus coupable que malheureuse?... Avant l'arrivée de mademoiselle Clara, lorsque ces pensées me tourmentaient, je m'étourdissais en tâchant de contenter madame Georges et vous, mon père... Si je rougissais du passé, c'était à mes propres yeux... Mais la vue de cette jeune personne de mon âge, si charmante, si vertueuse, m'a fait songer à la distance qui existerait à jamais entre elle et moi... Pour la première fois, j'ai senti qu'il est des flétrissures que rien n'efface... Depuis ce jour, cette pensée ne me quitte plus .. Malgré moi, je m'y appesantis sans cesse; depuis ce jour, enfin, je n'ai plus un moment de repos.

La Goualeuse essuya ses yeux remplis de larmes.

Après l'avoir regardée pendant quelques instants avec une tendre commisération, le curé reprit :

— Réfléchissez donc, mon enfant, que si madame Georges voulait vous voir l'amie de mademoiselle Dubreuil, c'est qu'elle vous savait digne de cette liaison par votre bonne conduite. Les reproches que vous vous faites s'adressent presque à votre seconde mère.

— Je le sais, mon père, j'avais tort, sans doute ; mais je ne pouvais surmonter ma honte et ma crainte... Ce n'est pas tout... il me faut du courage pour achever...

— Continuez, Marie ; jusqu'ici vos scrupules, ou plutôt vos remords, prouvent en faveur de votre cœur.

— Une fois Clara établie à la ferme, je fus aussi triste que j'avais d'abord cru être heureuse en pensant au plaisir d'avoir une compagne de mon âge ; elle, au contraire, était toute joyeuse. On lui avait fait un lit

(1) Grand juge.

dans ma chambre. Le premier soir, avant de se coucher, elle m'embrassa et me dit qu'elle m'aimait déjà, qu'elle se sentait beaucoup d'attrait pour moi; elle me demanda de l'appeler Clara, comme elle m'appellerait Marie. Ensuite elle pria Dieu, en me disant qu'elle joindrait mon nom à ses prières, si je voulais joindre son nom aux miennes. Je n'osai pas lui refuser cela. Après avoir encore causé quelque temps, elle s'endormit ; moi, je ne m'étais pas couchée ; je m'approchai d'elle; je regardais en pleurant sa figure d'ange ; et puis, en pensant qu'elle dormait dans la même chambre que moi... que moi, qu'on avait trouvée chez l'ogresse avec des voleurs et des assassins... je tremblais comme si j'avais commis une mauvaise action, j'avais de vagues frayeurs... Il me semblait que Dieu me punirait un jour.. Je me couchai, j'eus des rêves affreux, je revis les figures sinistres que j'avais presque oubliées, le Chourineur, le Maître d'école, la Chouette, cette femme borgne qui m'avait torturée étant petite. Oh! quelle nuit !... mon Dieu ! quelle nuit ! quels rêves ! dit la Goualeuse en frémissant encore à ce souvenir.

— Pauvre Marie ! reprit le curé avec émotion ; que ne m'avez-vous fait plus tôt ces tristes confidences ! je vous aurais rassurée... Mais continuez.

— Je m'étais endormie bien tard ; mademoiselle Clara vint m'éveiller en m'embrassant. Pour vaincre ce qu'elle appelait ma froideur et me prouver son amitié, elle voulut me confier un secret ; elle devait s'unir, lorsqu'elle aurait dix-huit ans accomplis, au fils d'un fermier de Goussainville, qu'elle aimait tendrement ; le mariage était depuis longtemps arrêté entre les deux familles. Ensuite, elle me raconta en peu de mots sa vie passée... vie simple, calme, heureuse : elle n'avait jamais quitté sa mère, elle ne la quitterait jamais ; car son fiancé devait partager l'exploitation de la ferme avec M. Dubreuil. « Maintenant, Marie, me dit-elle, vous me connaissez comme si vous étiez ma sœur ; racontez-moi donc votre vie... » A ces mots, je crus mourir de honte... je rougis, je balbutiai. J'ignorais ce que madame Georges avait dit de moi : je craignais de la démentir. Je répondis vaguement qu'orpheline et élevée par des personnes sévères, je n'avais pas été très-heureuse pendant mon enfance, et que mon bonheur datait de mon séjour auprès de madame Georges. Alors, Clara, bien plus par intérêt que par curiosité, me demanda où j'avais été élevée : était-ce à la ville, ou à la campagne? comment se nommait mon père ? Elle me demanda surtout si je me rappelais d'avoir vu ma mère. Chacune de ces questions m'embarrassait autant qu'elle me peinait ; car il me fallait y répondre par des mensonges, et vous m'avez appris, mon père, combien il est mal de mentir... Mais Clara n'imagina pas que je pouvais la tromper. Attribuant l'hésitation de mes réponses au chagrin que me causaient les tristes souvenirs de mon enfance, Clara me crut, me plaignit avec une bonté qui me navra. O mon père ! vous ne saurez jamais ce que j'ai souffert dans ce premier entretien ! combien il me coûtait de ne pas dire une parole qui ne fût hypocrite et fausse !...

— Infortunée ! que la colère de Dieu s'appesantisse sur ceux qui, en vous jetant dans une abominable voie de perdition, vous forceront peut-être de subir toute votre vie les inexorables conséquences d'une première faute !

— Oh ! oui, ceux-là ont été bien méchants, mon père, reprit amèrement Fleur-de-Marie, car ma honte est ineffaçable. Ce n'est pas tout ; à mesure que Clara me parlait du bonheur qui l'attendait, de son mariage, de sa douce vie de famille, je ne pouvais m'empêcher de comparer mon sort au sien ; car, malgré les bontés dont on me comble, mon sort sera toujours misérable ; vous et madame Georges, en me faisant comprendre la vertu, vous m'avez fait aussi comprendre la profondeur de mon abjection passée; rien ne pourra m'empêcher d'avoir été le rebut de ce qu'il y a de plus vil au monde. Hélas! puisque la connaissance du bien et du mal devait m'être si funeste, que ne me laissait-on à mon malheureux sort !

— Oh ! Marie ! Marie !...

— N'est-ce pas, mon père... ce que je dis est bien mal ? Hélas ! voilà ce que je n'osais vous avouer... Oui, quelquefois je suis assez ingrate pour méconnaître les bontés dont on me comble, pour me dire : Si l'on ne m'eût pas arrachée à l'infamie, eh bien ! la misère, les coups m'eussent tuée bien vite; au moins je serais morte dans l'ignorance d'une pureté que je regretterai toujours.

— Hélas ! Marie, cela est fatal ! une nature, même généreusement douée par le Créateur, n'eût-elle été plongée qu'un jour dans la fange dont on vous a tirée, en garde un stigmate ineffaçable... Telle est l'immutabilité de la justice divine !

— Vous le voyez bien, mon père, s'écria douloureusement Fleur-de-Marie, je dois désespérer jusqu'à la mort !

— Vous devez désespérer d'effacer de votre vie cette page désolante, dit le prêtre d'une voix triste et grave, mais vous devez espérer en la miséricorde infinie du Tout-Puissant. Ici-bas, pour vous, pauvre enfant, larmes, remords, expiation, mais un jour, là-haut, ajouta-t-il en élevant sa main vers le firmament, qui commençait à s'étoiler, là-haut, pardon, félicité éternelle !

— Pitié... pitié, mon Dieu !... je suis si jeune... et ma vie sera peut-être encore si longue !... dit la Goualeuse d'une voix déchirante, en tombant à genoux aux pieds du curé par un mouvement involontaire.

Le prêtre était debout au sommet de la colline, non loin de laquelle s'élevait le presbytère ; sa soutane noire, sa figure vénérable, encadrée de longs cheveux blancs et doucement éclairée par les dernières clartés du crépuscule, se dessinaient sur l'horizon, d'une transparence, d'une limpidité profondes : or pâle au couchant, saphir au zénith.

Le prêtre levait au ciel une de ses mains tremblantes, et abandonnait l'autre à Fleur-de-Marie, qui la couvrait de larmes.

Le capuchon de sa mante grise, à ce moment rabattu sur ses épaules, laissait voir le profil enchanteur de la jeune fille, son charmant regard suppliant et baigné de larmes... son cou d'une blancheur éblouissante, où se voyait l'attache soyeuse de ses jolis cheveux blonds.

Cette scène simple et grande offrait un contraste, une coïncidence bizarre, avec l'ignoble scène qui, presque au même instant, se passait dans les profondeurs du chemin creux entre le Maître d'école et la Chouette.

Caché dans les ténèbres d'un noir ravin, assailli de lâches terreurs, un effroyable meurtrier portant la peine de ses forfaits, s'était aussi agenouillé... mais devant sa complice, furie railleuse, vengeresse, qui le tourmentait sans merci et le poussait à de nouveaux crimes... sa complice... cause première des malheurs de Fleur-de-Marie.

De Fleur-de-Marie que torturait un remords incessant.

L'exagération de sa douleur n'était-elle pas concevable ? Entourée depuis son enfance d'êtres dégradés, méchants, infâmes ; quittant sa prison pour l'antre de l'ogresse, autre prison horrible; n'étant jamais sortie des cours de sa geôle ou des rues caverneuses de la Cité, cette malheureuse jeune fille n'avait-elle pas vécu jusqu'alors dans l'ignorance profonde du beau et du bien, aussi étrangère aux sentiments nobles et religieux qu'aux splendeurs magnifiques de la nature?

Et voilà que tout à coup elle abandonne son cloaque infect pour une retraite charmante et rustique; sa vie immonde, pour partager une existence heureuse et paisible avec les êtres les plus vertueux, les plus tendres, les plus compatissants à ses infortunes...

Enfin tout ce qu'il y a d'admirable dans la créature et dans la création se révèle à la fois et en un moment à son âme étonnée. A ce spectacle imposant, son esprit s'agrandit; son intelligence se développe, ses nobles instincts s'éveillent... Et c'est parce que son esprit s'est agrandi, parce que son intelligence s'est développée, parce que ses nobles instincts se sont éveillés... qu'ayant la conscience de sa dégradation première, elle ressent pour sa vie passée une douloureuse et incurable horreur, et comprend, hélas ! ainsi qu'elle le dit, qu'il est des souillures qui ne s'effacent jamais...

. . . . . .

— O malheur à moi ! disait la Goualeuse désespérée, ma vie tout entière, fût-elle aussi longue, aussi pure que la vôtre, mon père, sera désormais flétrie par la conscience et par le souvenir du passé... Malheur à moi !

— Bonheur pour vous, au contraire, Marie, bonheur pour vous, à qui le Seigneur envoie ces remords pleins d'amertume, mais salutaires ! Ils prouvent la religieuse susceptibilité de votre âme ! Tant d'autres, moins noblement bien douées que vous, eussent, à votre place, vite oublié le passé pour ne songer qu'à jouir de la félicité présente ! Une âme délicate comme la vôtre rencontre des souffrances là où le vulgaire ne ressent aucune douleur ! Mais chacune de ces souffrances vous sera comptée là-haut. Croyez-moi, Dieu ne vous a laissé un moment dans la voie mauvaise que pour vous réserver la gloire du repentir et la récompense éternelle due à l'expiation ! Ne l'a-t-il pas dit lui-même : « Ceux-là qui font le bien sans combat, et qui viennent à moi le sourire aux lèvres, ceux-là sont mes élus ; mais ceux-là qui, blessés dans la lutte, viennent à moi saignants et meurtris, ceux-là sont les élus d'entre mes élus !... » Courage donc, mon enfant !... soutien, appui, conseils, rien ne vous manquera... Je suis bien vieux, mais madame Georges, mais M. Rodolphe ont encore de longues années à vivre... M. Rodolphe surtout... qui vous témoigne tant d'intérêt... qui suit vos progrès avec une sollicitude si éclairée .. dites, Marie, dites, pourriez-vous jamais regretter de l'avoir rencontré?

La Goualeuse allait répondre lorsqu'elle fut interrompue par la paysanne dont nous avons parlé, qui, suivant la même route que la jeune fille et l'abbé, venait de les rejoindre. C'était une des servantes de la ferme.

— Pardon, excuse, monsieur le curé, dit-elle au prêtre, mais madame Georges m'a dit d'apporter ce panier de fruits au presbytère, et qu'en même temps je ramenerais mademoiselle Marie, car il se fait tard : mais j'ai pris Turc avec moi, dit la fille de ferme en caressant un énorme chien des Pyrénées, qui eût défié un ours au combat. Quoiqu'il n'y ait jamais de mauvaise rencontre dans le pays, c'est toujours plus prudent.

— Vous avez raison, Claudine ; nous voici d'ailleurs arrivés au presbytère ; vous remercierez madame Georges pour moi.

Puis, s'adressant tout bas à la Goualeuse, le curé lui dit d'un ton grave :

— Il faut que je me rende demain à la conférence du diocèse ; mais je serai de retour sur les cinq heures. Si vous le voulez, mon enfant, je vous attendrai au presbytère. Je vois, à l'état de votre esprit, que vous avez besoin de vous entretenir longuement encore avec moi.

— Je vous remercie, mon père, répondit Fleur-de-Marie ; demain je viendrai, puisque vous voulez bien me le permettre.

— Mais nous voici arrivés à la porte du jardin, dit le prêtre ; laissez ce panier là, Claudine, ma gouvernante le prendra. Retournez vite à la

ferme avec Marie; car la nuit est presque venue et le froid augmente. A demain, Marie, à cinq heures!

— A demain, mon père.

L'abbé rentra dans son jardin.

La Goualeuse et Claudine, suivies de Turc, reprirent le chemin de la métairie.

CHAPITRE III.

La rencontre.

La nuit était venue, claire et froide.

Suivant les avis du Maître d'école, la Chouette avait gagné avec ce brigand un endroit du chemin creux plus éloigné du sentier et plus rapproché du carrefour où Barbillon attendait avec le fiacre.

Tortillard, posté en vedette, guettait le retour de Fleur-de-Marie, qu'il devait attirer dans ce guet-apens en la suppliant de venir à son aide pour secourir une pauvre vieille femme.

Le fils de Bras-Rouge avait fait quelques pas en dehors du ravin pour aller à la découverte, lorsque, prêtant l'oreille, il entendit au loin la Goualeuse parler à la paysanne qui l'accompagnait.

La Goualeuse n'étant plus seule, tout était manqué. Tortillard se hâta de redescendre dans le ravin et de courir avertir la Chouette.

— Il y a quelqu'un avec la jeune fille, dit-il d'une voix basse et essoufflée.

— Que *le béquilleur lui fauche le colas* (1), à cette petite gueuse! s'écria la Chouette en fureur.

— Avec qui est-elle? demanda le Maître d'école.

— Sans doute avec la paysanne qui tout à l'heure a passé dans le sentier, suivie d'un gros chien. J'ai reconnu la voix d'une femme, dit Tortillard; tenez... entendez-vous... entendez-vous le bruit de leurs sabots?...

En effet, dans le silence de la nuit, les semelles de bois résonnaient au loin sur la terre durcie par la gelée.

— Elles sont deux... Je peux me charger de la petite à la mante grise; mais l'autre! comment faire? Fourline n'y voit pas... et Tortillard est trop faible pour *amortir* cette camarade que le diable étrangle! Comment faire? répéta la Chouette.

— Je ne suis pas fort; mais, si vous voulez, je me jetterai aux jambes de la paysanne qui a un chien, je m'y accrocherai des mains et des dents : je ne lâcherai pas, allez!... Pendant ce temps-là vous entraînerez bien la petite... vous, la Chouette.

— Et si elles crient, si elles regimbent, on les entendra de la ferme, reprit la borgnesse, et on aura le temps de venir à leur secours avant que nous ayons rejoint le fiacre de Barbillon...C'est pas déjà si commode à emporter une femme qui se débat!

— Et elles ont un gros chien avec elles! dit Tortillard.

— Bah! bah! si ce n'était que ça, d'un coup de soulier je lui casserai la gargoine, à leur chien, dit la Chouette.

— Elles approchent, reprit Tortillard en prêtant de nouveau l'oreille au bruit des pas lointains, elles vont descendre dans le ravin.

— Mais parle donc, fourline, dit la Chouette au Maître d'école; qu'est-ce que tu conseilles, gros têtard?... Est-ce que tu deviens muet?

— Il n'y a rien à faire aujourd'hui, répondit le brigand.

— Et les mille francs du monsieur en deuil, s'écria la Chouette, ils seront donc flambés? Plus souvent!... Ton couteau! ton couteau! fourline... Je tuerai la camarade pour qu'elle ne nous gêne pas; quant à la petite, nous deux Tortillard et moi, nous viendrons bien à bout de la bâillonner.

— Mais l'homme en deuil ne s'attend pas à ce que l'on tue quelqu'un...

— Eh bien! nous mettrons ce sang-là en *extrà* sur son mémoire; faudra bien qu'il nous paye, puisqu'il sera notre complice.

— Les voilà!... Elles descendent, dit Tortillard à voix basse.

— Ton couteau, mon homme! s'écria la Chouette aussi à voix basse.

— Oh! la Chouette... s'écria Tortillard avec effroi en étendant ses mains vers la borgnesse, c'est trop fort... la tuer... Oh! non, non!

— Ton couteau! je te dis. . répéta tout bas la Chouette, sans faire attention aux supplications de Tortillard et en se déchaussant à la hâte. Je vas ôter mes souliers, ajouta-t-elle, pour les surprendre en marchant à pas de loup derrière elles; il fait déjà sombre; mais je reconnaîtrai bien la petite à sa mante, et je *refroidirai* (2) l'autre.

— Non! dit le brigand, aujourd'hui c'est inutile; il sera toujours temps demain.

— Tu as peur, frileux! dit la Chouette avec un mépris farouche...

— Je n'ai pas peur, répondit le Maître d'école : mais tu peux manquer ton coup et tout perdre.

Le chien qui accompagnait la paysanne, éventant sans doute les gens embusqués dans le chemin creux, s'arrêta court, aboya avec furie, et ne répondit pas aux appels réitérés de Fleur-de-Marie.

— Entends-tu leur chien? les voilà. . vite, ton couteau... ou sinon!... s'écria la Chouette d'un air menaçant.

— Viens donc me le prendre... de force! dit le Maître d'école.

— C'est fini! il est trop tard! s'écria la Chouette après avoir écouté un moment avec attention, les voilà passées... Tu me payeras ça! va, potence! ajouta-t-elle furieuse, en montrant le poing à son complice, mille francs de perdus par ta faute!

— Mille, deux mille, peut-être trois mille de gagnés, au contraire, reprit le Maître d'école d'un ton d'autorité. Ecoute-moi, la Chouette, ajouta-t-il, et tu verras si j'ai eu tort de te refuser mon couteau... Tu vas retourner auprès de Barbillon. . vous vous en irez tous les deux avec sa voiture au rendez-vous où vous attend le monsieur en deuil... vous lui direz qu'il n'y a rien à faire aujourd'hui, mais que demain ce sera enlevé...

— Et toi? murmura la Chouette toujours courroucée.

— Ecoute encore : la petite va seule tous les soirs reconduire le prêtre; c'est un hasard si aujourd'hui elle a rencontré quelqu'un; il est probable que demain nous aurons meilleure chance : demain donc tu reviendras à cette heure, au carrefour, avec Barbillon et sa voiture.

— Mais toi? mais toi?

— Tortillard va me conduire à la ferme où demeure cette fille; il dira que nous sommes égarés, que je suis son père, un pauvre ouvrier mécanicien aveuglé par accident; que nous allions à Louvres, chez un de nos parents qui pouvait nous donner quelques secours, et que nous nous sommes perdus dans les champs en voulant couper au court. Nous demanderons à passer la nuit à la ferme, dans un coin de l'étable. Jamais ça ne se refuse. Ces paysans nous croiront et nous donneront à coucher. Tortillard examinera bien les portes, les fenêtres, les issues de la maison : il y a toujours de l'argent chez ces gens-là à l'approche des fermages. Moi qui ai eu des terres, ajouta-t-il avec amertume, je sais ça. Nous sommes dans la première quinzaine de janvier... c'est le bon moment, c'est le temps où on paye les termes échus... La ferme est située, dites-vous, dans un endroit désert; une fois que nous en connaîtrons les entrées et les sorties, on pourra y revenir avec les amis : c'est une affaire à mitonner...

— Toujours têtard, et quelle sorbonne! dit la Chouette en se radoucissant; continue, fourline.

— Demain matin, au lieu de quitter la ferme, je me plaindrai d'une douleur qui m'empêchera de marcher. Si on ne me croit pas, je montrerai la plaie que j'ai gardée depuis que j'ai brisé ma *manille* (1), et dont je souffre toujours. Je dirai que c'est une brûlure que je me suis faite avec une barre de fer rouge dans mon état de mécanicien; on me croira. Ainsi je resterai à la ferme une partie de la journée, pour que Tortillard ait encore le temps de tout bien examiner. Quand le soir arrivera, au moment où la petite sortira, comme d'habitude, avec le prêtre, je dirai que je suis mieux, et que je me trouve en état de partir. Moi et Tortillard nous suivrons la jeune fille de loin, nous reviendrons l'attendre ici en dehors du ravin. Nous connaissant déjà, elle n'aura pas de défiance en nous revoyant; nous l'aborderons... nous deux Tortillard... et une fois qu'elle sera à portée de mon bras, j'en réponds; elle est enfilanquée, et les mille francs sont à nous. Ce n'est pas tout... dans deux ou trois jours nous pourrons donner l'*affaire de la ferme* au Barbillon ou à d'autres, et partager ensuite avec eux s'il y a quelque chose, puisque c'est nous qui aurons *nourri le poupart* (2).

— Tiens, *sans mirettes* (3), t'as pas ton pareil, dit la Chouette en embrassant le Maître d'école. Mais si par hasard la petite ne reconduit pas le prêtre demain soir?

— Nous recommencerons après-demain, c'est un de ces morceaux qui se mangent froids et lentement; d'ailleurs ça fera des frais qui augmenteront le mémoire du monsieur en deuil; et puis, une fois dans la ferme, je saurai bien juger, d'après ce que j'entendrai dire, si nous avons chance d'enlever la petite par le moyen que nous tentons; sinon nous en chercherons un autre.

— Ça va, mon homme! Il est fameux, ton plan! Dis donc, fourline, quand tu seras tout à fait infirme, faudra te faire *grinche consultant*: tu gagneras autant d'argent qu'un *rat de prison* (4). Allons, embrasse ta Chouette, et dépêche-toi... ces paysans, ça se couche comme les poules. Je me sauve retrouver Barbillon; demain à quatre heures nous serons à la croix du carrefour avec lui et sa roulante, à moins que d'ici là on ne l'arrête pour avoir escarpé le mari de la laitière... de la rue de la Vieille-Draperie. Mais, si ça n'est pas lui, ça sera un autre, puisque le faux fiacre appartient au monsieur en deuil, qui s'en est déjà servi. Un quart d'heure après notre arrivée au carrefour, je serai ici à t'attendre.

— C'est dit... A demain, la Chouette.

— Et moi, qui oubliais de donner de la cire à Tortillard, s'il y a quelque empreinte à prendre à la ferme! Tiens, sauras-tu bien t'en servir, fifi? dit la borgnesse en donnant un morceau de cire à Tortillard.

— Oui, oui, allez; papa m'a montré. J'ai pris pour lui l'empreinte de

(1) Que le bourreau lui coupe le cou.
(2) Je tuerai.

(1) Anneau qui tient à la chaîne des forçats.
(2) Indiqué, préparé le vol.
(3) Sans yeux.
(4) Qu'un avocat.

la serrure d'une petite cassette de fer que mon maître le charlatan garde dans son cabinet noir.

— A la bonne heure: et pour qu'elle ne colle pas, n'oublie pas de mouiller ta cire après l'avoir bien échauffée dans ta main.

— Connu, connu! répondit Tortillard. Mais, vous voyez, je fais tout ce que vous me dites, et ça... parce que vous m'aimez un petit peu? n'est-ce pas, la Chouette?

— Si je t'aime!... Je t'aime comme si je t'avais eu de feu le grand Napoléon!!! dit la Chouette en embrassant Tortillard, qui fut immodérément flatté de cette comparaison impériale. A demain, fourline.

— A demain, reprit le Maître d'école.

La Chouette alla rejoindre le fiacre.

Le Maître d'école et Tortillard sortirent du chemin creux, et se dirigèrent du côté de la ferme; la lumière qui brillait à travers les fenêtres leur servait de guide.

Etrange fatalité qui rapprochait ainsi Anselme Duresnel de sa femme, qu'il n'avait pas vue depuis sa condamnation aux travaux forcés.

CHAPITRE IV.

La veillée.

Est-il quelque chose de plus réjouissant à voir que la cuisine d'une grande métairie à l'heure du repas du soir, dans l'hiver surtout? Est-il quelque chose qui rappelle davantage le calme et le bien-être de la vie rustique?

On aurait pu trouver une preuve de ce que nous avançons dans l'aspect de la cuisine de la ferme de Bouqueval.

Son immense cheminée, haute de six pieds, large de huit, ressemblait à une grande baie de pierre ouverte sur une fournaise: dans l'âtre noir flamboyait un véritable bûcher de hêtre et de chêne. Ce brasier énorme envoyait autant de clarté que de chaleur dans toutes les parties de la cuisine, et rendait inutile la lumière d'une lampe suspendue à la maîtresse poutre qui traversait le plafond.

De grandes marmites et des casseroles de cuivre rouge rangées sur des tablettes étincelaient de propreté; une antique fontaine du même métal brillait comme un miroir ardent non loin d'une huche de noyer, soigneusement cirée, d'où s'exhalait une appétissante odeur de pain tout chaud. Une table longue, massive, recouverte d'une nappe de grosse toile d'une extrême propreté, occupait le milieu de la salle; la place de chaque convive était marquée par une de ces assiettes de faïence, brunes au dehors blanches au dedans, et par un couvert de fer luisant comme de l'argent.

Au milieu de la table, une grande soupière remplie de potage aux légumes fumait comme un cratère et couvrait de sa vapeur savoureuse un plat formidable de choucroûte au jambon et un autre plat non moins formidable de ragoût de mouton aux pommes de terre; enfin un quartier de veau rôti, flanqué de deux salades d'hiver accostées de deux corbeilles de pommes et de deux fromages, complétait l'abondante symétrie de ce repas. Trois ou quatre cruches de cidre petillant, autant de miches de pain bis, grandes comme des meules de moulin, étaient à la discrétion des laboureurs.

Un vieux chien de berger, griffon noir, presque édenté, doyen émérite de la gent canine de la métairie, devait à son grand âge et à ses anciens services la permission de rester au coin du feu. Usant modestement et discrètement de ce privilége, le museau allongé sur ses deux pattes de devant, il suivait d'un œil attentif les différentes évolutions culinaires qui précédaient le souper.

Ce chien vénérable répondait au nom quelque peu bucolique de *Lysandre*.

Peut-être l'*ordinaire* des gens de cette ferme, quoique fort simple, semblera-t-il un peu somptueux; mais madame Georges (en cela fidèle aux vues de Rodolphe) améliorait autant que possible le sort de ses serviteurs, exclusivement choisis parmi les gens les plus honnêtes et les plus laborieux du pays. On les payait largement, on rendait leur sort très-heureux, très-enviable: aussi, entrer comme métayer à la ferme de Bouqueval était le but de tous les bons laboureurs de la contrée: innocente ambition qui entretenait parmi eux une émulation d'autant plus louable qu'elle tournait au profit des maîtres qu'ils servaient: car on ne pouvait se présenter pour obtenir une des places vacantes à la métairie qu'avec l'appui des plus excellents antécédents.

Rodolphe créait ainsi sur une très-petite échelle une sorte de ferme modèle, non-seulement destinée à l'amélioration des bestiaux et des procédés aratoires, mais surtout à l'amélioration des hommes, et il atteignait ce but en intéressant les hommes à être probes, actifs, intelligents.

Après avoir terminé les apprêts du souper, et posé sur la table un broc de vin vieux destiné à accompagner le dessert, la cuisinière de la ferme alla sonner la cloche.

A ce joyeux appel, laboureurs, valets de ferme, laitières, filles de basse-cour, au nombre de douze ou quinze, entrèrent gaiement dans la cuisine. Les hommes avaient l'air mâle et ouvert; les femmes étaient avenantes et robustes, les jeunes filles alertes et gaies; toutes ces physionomies placides respiraient la bonne humeur, la quiétude et le contentement de soi; ils s'apprêtaient avec une sensualité naïve à faire honneur à ce repas bien gagné par les rudes labeurs de la journée.

Le haut de la table fut occupé par un vieux laboureur à cheveux blancs, au visage loyal, au regard franc et hardi, à la bouche un peu moqueuse; véritable type du paysan de bon sens, de ces esprits fermes et droits, nets et lucides, rustiques et malins, qui sentent leur vieux Gaulois d'une lieue.

Le père Châtelain (ainsi se nommait ce Nestor), n'ayant pas quitté la ferme depuis son enfance, était alors employé comme maître laboureur. Lorsque Rodolphe acheta la métairie, le vieux serviteur lui fut justement recommandé; il le garda et l'investit, sous les ordres de madame Georges, d'une sorte de surintendance des travaux de culture. Le père Châtelain exerçait sur ce personnel de la ferme une haute influence due à son âge, à son savoir, à son expérience.

Tous les paysans se placèrent.

Après avoir dit le *Benedicite* à haute voix, le père Châtelain, suivant un vieil et saint usage, traça une croix sur un des pains avec la pointe de son couteau, et en coupa un morceau représentant la *part de la Vierge* ou la part du pauvre; il versa ensuite un verre de vin sous la même invocation, et plaça le tout sur une assiette qui fut pieusement placée au milieu de la table.

A ce moment les chiens de garde aboyèrent avec force; le vieux Lysandre leur répondit par un grognement sourd, retroussa sa lèvre et laissa voir deux ou trois crocs encore respectables.

— Il y a quelqu'un le long des murs de la cour, dit le père Châtelain.

A peine avait-il dit ces paroles, que la cloche de la grande porte tinta.

— Qui peut venir si tard? dit le vieux laboureur, tout le monde est rentré... Va toujours voir, Jean-René.

Jean-René, jeune garçon de ferme, remit avec regret dans son assiette une énorme cuillerée de soupe brûlante sur laquelle il soufflait d'une force à désespérer Eole, et sortit de la cuisine.

— Voilà depuis bien longtemps la première fois que madame Georges et mademoiselle Marie ne viennent pas s'asseoir au coin du feu pour assister à notre souper, dit le père Châtelain; j'ai une rude faim, mais je mangerai de moins bon appétit.

— Madame Georges est montée dans la chambre de mademoiselle Marie, car, en revenant de reconduire M. le curé, mademoiselle s'est trouvée un peu souffrante et s'est couchée, répondit Claudine, la robuste fille qui avait ramené la Goualeuse du presbytère, et ainsi renversé sans le savoir les sinistres desseins de la Chouette.

— Notre bonne mademoiselle Marie est seulement indisposée... mais elle n'est pas malade, n'est-ce pas? demanda le vieux laboureur avec inquiétude.

— Non, non, Dieu merci! père Châtelain; madame Georges a dit que ça ne serait rien, reprit Claudine; sans cela elle aurait envoyé chercher à Paris M. David, ce médecin nègre... qui a déjà soigné mademoiselle Marie lorsqu'elle a été malade. C'est égal, c'est tout de même bien étonnant, un médecin noir! Si c'était pour moi, je n'aurais pas du tout de confiance. Un médecin blanc, à la bonne heure... c'est chrétien.

— Est-ce que M. David n'a pas guéri mademoiselle Marie, qui était languissante dans les premiers temps?

— Si, père Châtelain.

— Eh bien?

— C'est égal, un médecin noir, ça a comme quelque chose d'effrayant.

— Est-ce qu'il n'a pas remis sur pied la vieille Anique, qui, à la suite d'une plaie aux jambes, ne pouvait tant seulement bouger de son lit depuis trois ans?

— Si, si, père Châtelain.

— Eh bien! ma fille?

— Oui, père Châtelain; mais un médecin noir... pensez donc... tout noir, tout noir...

— Ecoute, ma fille: de quelle couleur est ta génisse Musette?

— Blanche, père Châtelain, blanche comme un cygne, et fameuse laitière; on peut dire cela sans l'exposer à rougir.

— Et ta génisse Rosette?

— Noire comme un corbeau, père Châtelain; fameuse laitière aussi, faut être juste pour tout le monde.

— Et le lait de cette génisse noire, de quelle couleur est-il?

— Mais... blanc, père Châtelain... c'est tout simple, blanc comme neige.

— Aussi blanc et aussi bon que celui de Musette?

— Mais oui, père Châtelain.

— Quoique Rosette soit noire?

— Quoique Rosette soit noire... Qu'est-ce que ça fait au lait que la vache soit noire, rousse ou blanche?

— Ça ne fait rien?

— Rien de rien, père Châtelain.

— Eh bien! alors, ma fille, pourquoi ne veux-tu pas qu'un médecin noir soit aussi bon qu'un médecin blanc?

— Dame... père Châtelain, c'était par rapport à la peau, dit la jeune fille après un moment de cogitation profonde. Mais au fait, puisque Ro-

sette la noire a d'aussi bon lait que Musette la blanche, la peau n'y fait rien.

Ces réflexions physiognomoniques de Claudine sur la différence des races blanches et noires furent interrompues par le retour de Jean-René, qui soufflait dans ses doigts avec autant de vigueur qu'il avait soufflé sur sa soupe.

— Oh ! quel froid ! quel froid il fait cette nuit !... il gèle à pierre fendre, dit-il en entrant ; vaut mieux être dedans que dehors par un temps pareil. Quel froid !

— Gelée commencée par un vent d'est sera rude et longue ; tu dois savoir ça, garçon. Mais qui a sonné ? demanda le doyen des laboureurs.

— Un pauvre aveugle et un enfant qui le conduit, père Châtelain.

CHAPITRE V.

L'hospitalité.

— Et qu'est-ce qu'il veut, cet aveugle ? demanda le père Châtelain à Jean-René.

— Ce pauvre homme et son fils se sont égarés en voulant aller à Louvres par la traverse ; comme il fait un froid de loup et que la nuit est noire, car le ciel se couvre, l'aveugle et son enfant demandent à passer la nuit à la ferme, dans un coin de l'étable.

— Madame Georges est si bonne qu'elle ne refuse jamais l'hospitalité à un malheureux ; elle consentira, bien sûr, à ce qu'on donne à coucher à ces pauvres gens... mais il faut la prévenir. Vas-y, Claudine.

Claudine disparut.

— Et où attend-il, ce brave homme ? demanda le père Châtelain.

— Dans la petite grange.

— Pourquoi l'as-tu mis dans la grange ?

— S'il était resté dans la cour, les chiens l'auraient mangé tout cru, lui et son petit. Oui, père Châtelain, j'avais beau dire : « Tout beau, Médor... ici, Turc... à bas, Sultan !... » J'ai jamais vu des déchaînés pareils. Et pourtant, à la ferme, on ne les dresse pas à mordre sur le pauvre, comme dans bien des endroits...

— Ma foi, mes enfants, la part du pauvre aura été ce soir réservée pour tout de bon... Serrez-vous un peu... Bien ! Mettons deux couverts de plus, l'un pour l'aveugle, l'autre pour son fils ; car sûrement madame Georges leur laissera passer la nuit ici.

— C'est tout de même étonnant que les chiens soient furieux comme ça, se dit Jean-René ; il y avait surtout Turc, que Claudine a emmené en allant ce soir au presbytère... il était comme un possédé... En le battant pour l'apaiser, j'ai senti les poils de son dos tout hérissés... on aurait dit d'un porc-épic. Qu'est-ce que vous dites de cela, hein ! père Châtelain, vous qui savez tout ?

— Je dis, mon garçon, moi qui sais tout, que les bêtes en savent encore plus long que moi... Lors de l'ouragan de cet automne, qui avait changé la petite rivière en torrent, quand je m'en revenais à nuit noire, avec mes chevaux de labour, assis sur le vieux cheval rouan, que le diable m'emporte si j'aurais su où passer à gué, car on n'y voyait pas plus que dans un four !... Eh bien ! j'ai laissé la bride sur le cou du vieux rouan, et il a trouvé tout seul ce que nous n'aurions trouvé ni les uns ni les autres... Qui est-ce qui lui a appris cela ? — Oui, père Châtelain, qui est-ce qui lui a appris cela, au vieux cheval rouan ?

— Celui qui apprend aux hirondelles à faire leur nid sur les toits, et aux bergeronnettes à faire leur nid au milieu des roseaux, mon garçon... Eh bien ! Claudine, dit le vieil oracle à la laitière qui rentrait portant sous ses deux bras deux paires de draps bien blancs qui jetaient une suave odeur de sauge et de verveine, eh bien ! madame Georges a ordonné de faire souper et coucher ici ce pauvre aveugle et son fils, n'est-ce pas ?

— Voilà des draps pour faire leurs lits dans la petite chambre au bout du corridor, dit Claudine.

— Allons, va les chercher, Jean-René... Toi, ma fille, approche deux chaises du feu, ils se réchaufferont un moment avant de se mettre à table .. car le froid est dur cette nuit.

On entendit de nouveau les aboiements furieux des chiens et la voix de Jean-René qui tâchait de les apaiser.

La porte de la cuisine s'ouvrit brusquement : le Maître d'école et Tortillard entrèrent avec précipitation, comme s'ils eussent été poursuivis.

— Prenez donc garde à vos chiens ! s'écria le Maître d'école avec frayeur ; ils ont manqué nous mordre.

— Ils m'ont arraché un morceau de ma blouse, dit Tortillard encore pâle d'effroi.

Sir Walter Murph.

— Excusez, mon brave homme, dit Jean-René en fermant la porte ; mais je n'ai jamais vu nos chiens si méchants... C'est, bien sûr, le froid qui les agace... Ces bêtes n'ont pas de raison ; elles veulent peut-être moudre pour se réchauffer !

— Allons, à l'autre maintenant ! dit le laboureur en arrêtant le vieux Lysandre au moment où, grondant d'un air menaçant, il allait s'élancer sur les nouveaux venus. Il a entendu les autres chiens aboyer de furie, il veut faire comme eux. Veux-tu aller te coucher tout de suite, vieux sauvage !... veux-tu...

A ces mots du père Châtelain, accompagnés d'un coup de pied signi-

ficatif, Lysandre regagna, toujours grondant, sa place de prédilection au coin du foyer.

Le Maître d'école et Tortillard restaient à la porte de la cuisine, n'osant pas avancer.

Enveloppé d'un manteau bleu à collet de fourrure, son chapeau enfoncé sur le bonnet noir qui lui cachait presque entièrement le front, le brigand tenait la main de Tortillard, qui se pressait contre lui en regardant les paysans avec défiance; l'honnêteté de ces physionomies déroutait et effrayait presque le fils de Bras-Rouge.

Les natures mauvaises ont aussi leurs répulsions et leurs sympathies.

Les traits du Maître d'école étaient si hideux, que les habitants de la ferme restèrent un instant frappés, les uns de dégoût, les autres d'effroi. Cette impression n'échappa pas à Tortillard; la frayeur des paysans le rassura, il fut fier de l'épouvante qu'inspirait son compagnon. Ce premier mouvement passé, le père Châtelain, ne songeant qu'à remplir les devoirs de l'hospitalité, dit au Maître d'école:

— Mon brave homme, avancez près du feu, vous vous réchaufferez d'abord. Vous souperez ensuite avec nous, car vous arrivez au moment où nous allions nous mettre à table. Tenez, asseyez-vous là. Mais à quoi ai-je la tête! ajouta le père Châtelain; ce n'est pas à vous, mais à votre fils que je dois m'adresser, puisque, malheureusement, vous êtes aveugle. Voyons, mon enfant, conduis ton père auprès de la cheminée.

— Oui, mon bon monsieur, répondit Tortillard d'un ton nasillard, patelin et hypocrite; que le bon Dieu vous rende votre bonne charité!... Suis-moi, pauvre papa, suis-moi... prends bien garde. Et l'enfant guida les pas du brigand.

Tous deux arrivèrent près de la cheminée.

D'abord Lysandre gronda sourdement; mais, ayant flairé un instant le Maître d'école, il poussa tout à coup cette sorte d'aboiement lugubre qui fait dire communément que les chiens hurlent à la mort.

— Enfer! se dit le Maître d'école. Est-ce donc le sang qu'ils flairent, ces maudits animaux? J'avais ce pantalon-là pendant la nuit de l'assassinat du marchand de bœufs...

— Tiens, c'est étonnant, dit tout bas Jean René, le vieux Lysandre qui hurle à la mort en sentant le bonhomme!

Alors il arriva une chose étrange.

Les cris de Lysandre étaient si perçants, si plaintifs, que les autres chiens l'entendirent (la cour de la ferme n'étant séparée de la cuisine que par une fenêtre vitrée), et, selon l'habitude de la race canine, ils répétèrent à l'envi ces gémissements lamentables.

Quoique peu superstitieux, les métayers s'entre-regardèrent presque avec effroi.

En effet, ce qui se passait était singulier.

Un homme qu'ils n'avaient pu envisager sans horreur entrait dans la ferme. Alors des animaux jusqu'alors paisibles devenaient furieux et jetaient ces clameurs sinistres qui, selon les croyances populaires, prédisent les approches de la mort.

Le brigand lui-même, malgré son endurcissement, malgré son audace infernale, tressaillit un moment en entendant ces hurlements funèbres, mortuaires... qui éclataient à son arrivée, à lui... assassin.

Tortillard, sceptique, effronté comme un enfant de Paris, corrompu pour ainsi dire à la mamelle, resta seul indifférent à l'effet moral de cette scène. Délivré de la crainte d'être mordu, cet avorton railleur se moqua de ce qui atterrait les habitants de la ferme et de ce qui faisait frissonner le Maître d'école.

La première stupeur passée, Jean-René sortit, et l'on entendit bientôt les claquements de son fouet, qui dissipèrent les lugubres pressentiments de Turc, de Sultan et de Médor. Peu à peu les visages contristés des laboureurs se rassérénèrent. Au bout de quelques moments l'épouvantable laideur du Maître d'école leur inspira plus de pitié que d'horreur; ils plaignirent le petit boiteux de son infirmité, lui trouvèrent une mine futée très-intéressante, et le louèrent beaucoup des soins empressés qu'il prodiguait à son père.

Le rêve. — PAGE 95.

L'appétit des laboureurs, un moment oublié, se réveilla avec une nouvelle énergie, et l'on n'entendit pendant quelques instants que le bruit des fourchettes.

Tout en s'escrimant de leur mieux sur leurs mets rustiques, métayers et métayères remarquaient avec attendrissement les prévenances de l'enfant pour l'aveugle, auprès duquel on l'avait placé. Tortillard lui préparait ses morceaux, lui coupait son pain, lui versait à boire avec une attention toute filiale.

Ceci était le beau côté de la médaille, voici le revers;

Autant par cruauté que par l'esprit d'imitation naturel à son âge, Tortillard trouvait une jouissance cruelle à tourmenter le Maître d'école, à l'exemple de la Chouette, qu'il était fier de copier ainsi, et qu'il aimait avec une sorte de dévouement. Comment cet enfant pervers sentait-il le besoin d'être aimé? Comment se trouvait-il heureux du semblant d'affection que lui témoignait la borgnesse? Comment pouvait-il, enfin, s'émouvoir au lointain souvenir des caresses de sa mère? C'était encore une de ces fréquentes et nombreuses anomalies qui, de temps à autre, protestent heureusement contre l'unité dans le vice.

Nous l'avons dit, éprouvant, ainsi que la Chouette, un charme extrême à avoir, lui chétif, pour bête de souffrance un tigre muselé... Tortillard, assis à la table des laboureurs, eut la méchanceté de vouloir raffiner son plaisir en forçant le Maître d'école à supporter ses mauvais traitements sans sourciller.

65 Paris. — Imprimerie Schneider, rue d'Erfurth, 1.

Il compensa donc chacune de ses attentions ostensibles pour son père supposé par un coup de pied souterrain particulièrement adressé à une plaie très-ancienne que le Maître d'école, comme beaucoup de forçats, avait à la jambe droite, à l'endroit où pesait l'anneau de sa chaîne pendant son séjour au bagne.

Il fallut à ce brigand un courage d'autant plus stoïque pour cacher sa souffrance à chaque atteinte de Tortillard, que ce petit monstre, afin de mettre sa victime dans une position plus difficile encore, choisissait pour ses attaques tantôt le moment où le Maître d'école buvait, tantôt le moment où il parlait.

Néanmoins l'impassibilité de ce dernier ne se démentit pas ; il contint merveilleusement sa colère et sa douleur, pensant (et le fils de Bras-Rouge y comptait bien) qu'il serait très-dangereux pour le succès de ses desseins de laisser deviner ce qui se passait sous la table.

— Tiens, pauvre papa, voilà une noix tout épluchée, dit Tortillard en mettant dans l'assiette du Maître d'école un de ces fruits soigneusement détaché de sa coque.

— Bien, mon enfant, dit le père Châtelain ; puis, s'adressant au brigand : Vous êtes sans doute bien à plaindre, brave homme ; mais vous avez un si bon fils... que cela doit vous consoler un peu !

— Oui, oui, mon malheur est grand ; et sans la tendresse de mon cher enfant... je...

Le Maître d'école ne put retenir un cri aigu.

Le fils de Bras-Rouge avait cette fois rencontré le vif de la plaie ; la douleur fut intolérable.

— Mon Dieu !... qu'as-tu donc, pauvre papa ? s'écria Tortillard d'une voix larmoyante, et, se levant, il se jeta au cou du Maître d'école.

Dans son premier mouvement de colère et de rage, le brigand voulut étouffer le petit boiteux entre ses bras d'Hercule, et le pressa si violemment contre sa poitrine, que l'enfant, perdant sa respiration, laissa entendre un sourd gémissement.

Mais, réfléchissant aussitôt qu'il ne pouvait se passer de Tortillard, le Maître d'école se contraignit et le repoussa sur sa chaise.

Dans tout ceci les paysans ne virent qu'un échange de tendresses paternelles et filiales : la pâleur et la suffocation de Tortillard leur parurent causées par l'émotion de ce bon fils.

— Qu'avez-vous donc, mon brave ? demanda le père Châtelain. Votre cri de tout à l'heure a fait pâlir votre enfant... Pauvre petit... Tenez, il peut à peine respirer !

— Ce n'est rien, répondit le Maître d'école en reprenant son sang-froid. Je suis de mon état serrurier-mécanicien ; il y a quelque temps, en travaillant au marteau une barre de fer rougie, je l'ai laissée tomber sur mes jambes, et je me suis fait une brûlure si profonde qu'elle n'est pas encore cicatrisée... Tout à l'heure je me suis heurté au pied de la table, et je n'ai pu retenir un cri de douleur.

— Pauvre papa ! dit Tortillard, remis de son émotion et jetant un regard diabolique sur le Maître d'école, pauvre papa ! c'est pourtant vrai, mes bons messieurs, on n'a jamais pu le guérir de sa jambe... Hélas ! non, jamais ! Oh ! je voudrais bien avoir son mal, moi... pour qu'il ne l'ait plus, ce pauvre papa...

Les femmes regardèrent Tortillard avec attendrissement.

— Eh bien ! mon brave homme, reprit le père Châtelain, il est malheureux pour vous que vous ne soyez pas venu à la ferme il y a trois semaines, au lieu d'y venir ce soir.

— Pourquoi cela ?

— Parce que nous avons eu ici, pendant quelques jours, un docteur de Paris qui a un remède souverain pour les maux de jambe. Une bonne vieille femme du village ne pouvait pas marcher depuis trois ans ; le docteur lui a mis de son onguent sur ses blessures... A présent, elle court comme un Basque, et elle se promet, au premier jour, d'aller à pied remercier son sauveur, allée des Veuves, à Paris... Vous voyez que d'ici il y a un bon bout de chemin. Mais qu'est-ce que vous avez donc ? encore cette maudite blessure ?

Ces mots, allée des Veuves, rappelaient de si terribles souvenirs au Maître d'école, qu'il n'avait pu s'empêcher de tressaillir et de contracter ses traits hideux.

— Oui, répondit-il en se remettant, encore un élancement...

— Bon papa, sois tranquille, je te bassinerai bien soigneusement ta jambe ce soir, dit Tortillard

— Pauvre petit ! dit Claudine, aime-t-il son père !

— C'est vraiment dommage, reprit le père Châtelain en s'adressant au Maître d'école, que ce digne médecin ne soit pas ici ; mais, j'y pense, il est aussi charitable que savant ; en retournant à Paris, faites-vous conduire chez lui par votre petit garçon, il vous guérira, j'en suis sûr ; son adresse n'est pas difficile à retenir : allée des Veuves, n° 17. Si vous oubliez le numéro... peu importe, ils ne sont pas beaucoup de médecins dans cet endroit-là, et surtout de médecins nègres... car figurez-vous qu'il est nègre, cet excellent docteur David.

Les traits du Maître d'école étaient tellement couturés de cicatrices, que l'on ne put s'apercevoir de sa pâleur.

Il pâlit pourtant... pâlit affreusement en entendant d'abord citer le numéro de la maison de Rodolphe, et ensuite parler de David... le docteur noir...

De ce noir qui, par ordre de Rodolphe, lui avait infligé un supplice épouvantable, dont à chaque instant il subissait les terribles conséquences.

La journée était funeste au Maître d'école.

Le matin, il avait enduré les tortures de la Chouette et du fils de Bras-Rouge ; il arrive à la ferme, les chiens hurlent à la mort à son aspect homicide et veulent le dévorer ; enfin le hasard le conduit dans une maison où quelques jours auparavant se trouvait son bourreau.

Séparément, ces circonstances auraient suffi pour exciter tour à tour la rage ou la crainte de ce brigand ; mais, se précipitant dans l'espace de quelques heures, elles lui portèrent un coup violent.

Pour la première fois de sa vie il éprouva une sorte de terreur superstitieuse... il se demanda si le hasard amenait seul des incidents si étranges.

Le père Châtelain, ne s'étant pas aperçu de la pâleur du Maître d'école, reprit :

— Du reste, mon brave homme, lorsque vous partirez, on donnera l'adresse du docteur à votre fils, et ce sera obliger M. David que le mettre à même de rendre service à quelqu'un : il est si bon, si bon ! c'est dommage qu'il ait toujours l'air triste... Mais, tenez, buvons un coup à la santé de votre futur sauveur.

— Merci, je n'ai plus soif, dit le Maître d'école d'un air sombre.

— Bois donc, cher bon papa, bois donc, ça te fera du bien... à ton pauvre estomac, ajouta Tortillard en mettant le verre dans les mains de l'aveugle.

— Non, non, je ne veux plus boire, dit celui-ci.

— Ce n'est plus du cidre que je vous ai versé, mais du vieux vin, dit le laboureur. Il y a bien des bourgeois qui n'en boivent pas de pareil. Dame ! ce n'est pas une ferme comme une autre que celle-ci. Qu'est-ce que vous dites de notre ordinaire ?

— Il est très-bon, répondit machinalement le Maître d'école de plus en plus absorbé dans de sinistres pensées.

— Eh bien ! c'est tous les jours comme ça : bon travail et bon repas, bonne conscience et bon lit ; en quatre mots, voilà notre vie : nous sommes sept cultivateurs ici, et, sans nous vanter, nous faisons autant de besogne que quatorze, mais on nous paye comme quatorze. Aux simples laboureurs, cent cinquante écus par an ; aux laitières et aux filles de ferme, soixante écus ! et à partager entre nous un cinquième des produits de la ferme. Dame ! vous comprenez que nous ne laissons pas la terre un brin se reposer, car la pauvre vieille nourricière, tant plus elle produit, tant plus nous avons.

— Votre maître ne doit guère s'enrichir en vous avantageant de la sorte, dit le Maître d'école.

— Notre maître !... Oh ! ça n'est pas un maître comme les autres. Il a une manière de s'enrichir qui n'est qu'à lui.

— Que voulez-vous dire ? demanda l'aveugle, qui désirait engager la conversation pour échapper aux noires idées qui le poursuivaient ; votre maître est donc bien extraordinaire ?

— Extraordinaire en tout, mon brave homme ; mais, tenez, le hasard vous a amené ici, puisque ce village est éloigné de tout grand chemin. Vous n'y reviendrez sans doute jamais ; vous ne le quitterez pas du moins sans savoir ce qu'est notre maître et ce qu'il fait de cette ferme ; en deux mots, je vas vous dire ça, à condition que vous le répéterez à tout le monde. Vous verrez, c'est aussi bon à dire qu'à entendre.

— Je vous écoute, reprit le Maître d'école.

CHAPITRE VI.

Une ferme-modèle.

— Et vous ne serez pas fâché de m'avoir entendu, dit le père Châtelain au Maître d'école. Figurez-vous qu'un jour notre maître s'est dit « Je suis très-riche, c'est bon ; mais, comme ça ne me fait pas dîner deux fois, si je faisais dîner ceux qui ne dînent pas du tout, et dîner mieux de braves gens qui ne mangent pas à leur faim ?... Ma foi, ça me va ; vite à l'œuvre ! » Et notre maître s'est mis à l'œuvre. Il a acheté cette ferme, qui alors n'avait pas un grand faire-valoir, et n'employait guère plus de deux charrues ; je sais cela, je suis né ici. Notre maître a augmenté les terres, vous saurez tout à l'heure pourquoi. A la tête de la ferme il a mis une digne femme aussi respectable que malheureuse, c'est toujours comme ça qu'il choisit, et il lui a dit : « Cette maison sera, comme la maison du bon Dieu, ouverte aux bons, fermée aux méchants ; on en chassera les mendiants paresseux, mais on y donnera toujours l'aumône du travail à ceux qui ont bon courage : cette aumône-là n'humilie pas qui la reçoit et profite à qui la donne : le riche qui ne la fait pas est un mauvais riche. » C'est notre maître qui dit ça ; par ma foi ! il a raison, mais il fait mieux que de dire, il agit. Autrefois il y avait un chemin direct d'ici à Econen qui raccourcissait d'une bonne lieue ; mais, dame ! il était si effondré qu'on n'y pouvait plus passer, c'était la mort aux chevaux et aux voitures ; quelques corvées et un peu d'argent fournis par un chacun des fermiers du pays auraient remis la route en état ; mais, tant plus un chacun avait envie de voir cette

route en état, tant plus un chacun renâclait à fournir argent et corvée. Notre maître voyant ça dit : « Le chemin sera fait ; mais, comme ceux qui pourraient y contribuer n'y contribuent pas, comme c'est environ un chemin de luxe, il profitera un jour à ceux qui ont chevaux et voitures ; mais il profitera d'abord à ceux qui n'ont que leurs deux bras, du cœur et pas de travail. Ainsi, par exemple, un gaillard robuste frappe-t-il à la ferme en disant : « J'ai faim et je manque d'ouvrage. — Mon garçon, voilà une bonne soupe, une pioche, une pelle ; on va vous conduire au chemin d'Ecouen, faites chaque jour deux toises de cailloutis, et chaque soir vous aurez quarante sous, une toise vingt sous, une demi-toise dix sous, sinon rien. » Moi, à la brune, en revenant des champs, je vais inspecter le chemin et m'assurer de ce que chacun a fait.

— Et quand on pense qu'il y a eu deux sans-cœur assez gredins pour manger la soupe et voler la pioche et la pelle ! dit Jean René avec indignation, ça dégoûterait de faire le bien.

— Ça, c'est vrai, dirent quelques laboureurs.

— Allons donc, mes enfants ! reprit le père Châtelain. Voire... on ne ferait donc ni plantations ni semailles, parce qu'il y a des chenilles, des charançons et autres mauvaises bestioles rongeuses de feuilles ou grugeuses de grain ? Non, non, on écrase les vermines ; le bon Dieu, qui n'est pas chiche, fait pousser de nouveaux bourgeons, de nouveaux épis, le dommage est réparé, et l'on ne s'aperçoit tant seulement pas que les bêtes malfaisantes ont passé par là. N'est-ce pas, mon brave homme ? dit le vieux laboureur au Maître d'école.

— Sans doute, sans doute, reprit celui-ci, qui semblait depuis quelques moments réfléchir profondément.

— Quant aux femmes et aux enfants, il y a aussi du travail pour eux et pour leurs forces, ajouta le père Châtelain.

— Et malgré ça, dit Claudine la laitière, le chemin n'avance pas vite.

— Dame, ma fille, ça prouve qu'heureusement dans le pays les braves gens ne manquent pas d'ouvrage.

— Mais à un infirme, à moi, par exemple, dit tout à coup le Maître d'école, est-ce qu'on ne m'accorderait pas la charité d'une place dans un coin de la ferme, un morceau de pain et un abri, pour le peu de temps qui me reste à vivre ? Oh ! si cela se pouvait, mes bonnes gens, je passerais ma vie à remercier votre maître.

Le brigand parlait alors sincèrement. Il ne se repentait pas pour cela de ses crimes ; mais l'existence paisible, heureuse, des laboureurs, excitait d'autant plus son envie, qu'il songeait à l'avenir effrayant que lui réservait la Chouette ; avenir qu'il avait été loin de prévoir, et qui lui faisait regretter davantage encore d'avoir, en rappelant sa complice auprès de lui, perdu pour jamais la possibilité de vivre auprès des honnêtes gens chez lesquels le Chourineur l'avait placé.

Le père Châtelain regarda le Maître d'école avec étonnement.

— Mais, mon pauvre homme, lui dit-il, je ne vous croyais pas tout à fait sans ressources.

— Hélas ! mon Dieu, si... j'ai perdu la vue par un accident de mon métier. Je vais à Louvres chercher des secours chez un parent éloigné ; mais, vous comprenez, quelquefois les gens sont si égoïstes, si durs... dit le Maître d'école.

— Oh ! il n'y a pas d'égoïsme qui tienne, reprit le père Châtelain ; un bon et honnête ouvrier comme vous, malheureux comme vous, avec un enfant si gentil, si bon, ça attendrirait des pierres. Mais le maître qui vous employait avant votre accident, comment ne fait-il rien pour vous ?

— Il est mort, dit le Maître d'école après un moment d'hésitation ; et c'était mon seul protecteur.

— Mais l'hospice des Aveugles ?

— Je n'ai pas l'âge d'y entrer.

— Pauvre homme ! vous êtes bien à plaindre !

— Eh bien ! vous croyez que si je ne trouve pas à Louvres les secours que j'espère, votre maître, que je respecte déjà sans le connaître, n'aura pas pitié de moi ?

— Malheureusement, voyez-vous, la ferme n'est pas un hospice. Ordinairement ici on accorde aux infirmes de passer une nuit ou un jour à la ferme, puis on leur donne un secours, et que le bon Dieu les ait en aide !

— Ainsi je n'ai aucun espoir d'intéresser votre maître à mon triste sort ? dit le brigand avec un soupir de regret.

— Je vous dis la règle, mon brave homme ; mais notre maître est si compatissant, si généreux, qu'il est capable de tout.

— Vous croyez ? s'écria le Maître d'école. Il serait possible qu'il consentît à me laisser vivre ici dans un coin ? Je serais heureux de si peu !

— Je vous dis que notre maître est capable de tout. S'il consent à vous garder à la ferme, vous n'auriez pas à vous cacher dans un coin ; vous seriez traité comme nous donc !... comme aujourd'hui. On trouverait de quoi occuper votre enfant selon ses forces ; bons conseils et bons exemples ne lui manqueraient point ; notre vénérable curé l'instruirait avec les autres enfants du village, et il grandirait dans le bien, comme on dit. Mais pour ça, tenez, il faudrait demain matin parler tout franchement à Notre-Dame-de-Bon-Secours.

— Comment ? dit le Maître d'école.

— Nous appelons ainsi notre maîtresse. Si elle s'intéresse à vous, votre affaire est sûre. En fait de charité, notre maître ne sait rien refuser à notre dame.

— Oh ! alors je lui parlerai, je lui parlerai ! s'écria joyeusement le Maître d'école, se voyant déjà délivré de la tyrannie de la Chouette.

Cette espérance trouva peu d'écho chez Tortillard, qui ne se sentait nullement disposé à profiter des offres du vieux laboureur, et à grandir dans le bien sous les auspices d'un vénérable curé. Le fils de Brasrouge avait des penchants très-peu rustiques et l'esprit très-peu tourné à la bucolique ; d'ailleurs, fidèle aux traditions de la Chouette, il aurait vu avec un vif déplaisir le Maître d'école se soustraire à leur commun despotisme ; il voulait donc rappeler à la réalité le brigand, qui s'égarait déjà parmi de champêtres et riantes illusions.

— Oh ! oui, répéta le Maître d'école, je lui parlerai, à Notre-Dame-de-Bon-Secours... elle aura pitié de moi, et...

Tortillard donna en ce moment et sournoisement un vigoureux coup de pied au Maître d'école, et l'atteignit au bon endroit.

La souffrance interrompit et abrégea la phrase du brigand, qui répéta, après un tressaillement douloureux :

— Oui, j'espère que cette bonne dame aura pitié de moi.

— Pauvre bon papa, reprit Tortillard ; mais tu comptes pour rien ma bonne tante, madame la Chouette, qui t'aime si fort. Pauvre tante la Chouette !... Oh ! elle ne t'abandonnera pas comme ça, vois-tu ! Elle serait plutôt capable de venir te réclamer ici avec notre cousin M. Barbillon.

— Ce brave homme a des parents chez les poissons et les oiseaux, dit tout bas Jean René d'un air prodigieusement malicieux, en donnant un coup de coude à Claudine, sa voisine.

— Grand sans-cœur, allez ! de rire de ces malheureux, répondit tout bas la fille de ferme, en donnant à son tour à Jean René un coup de coude à lui briser trois côtes.

— Madame la Chouette est une de vos parentes ? demanda le laboureur au Maître d'école.

— Oui, c'est une de nos parentes, répondit-il avec un morne et sombre accablement.

Dans le cas où il trouverait à la ferme un refuge inespéré, il craignait que la bourgeoise ne vînt par méchanceté le dénoncer ; il craignait aussi que les noms étrangers de ses prétendus parents, madame la Chouette et M. Barbillon, cités par Tortillard, n'éveillassent les soupçons ; mais à cet endroit ses craintes furent vaines ; Jean René seul y vit le texte d'une plaisanterie faite à voix basse et très-mal accueillie par Claudine.

— C'est cette parente que vous allez trouver à Louvres ? demanda le père Châtelain.

— Oui, dit le brigand, mais je crois que mon fils se trompe en comptant trop sur elle.

— Oh ! mon pauvre papa, je ne me trompe pas... va... Elle est si bonne, ma tante la Chouette !... Tu sais bien, c'est elle qui t'a envoyé l'eau avec laquelle je bassine ta jambe... et la manière de s'en servir... C'est elle qui m'a dit : — Fais pour ton pauvre papa ce que je ferais moi-même, et le bon Dieu te bénira... Oh ! ma tante la Chouette... elle t'aime, mais elle t'aime si fort que...

— C'est bien, c'est bien, dit le Maître d'école en interrompant Tortillard, ça ne m'empêchera pas, en tout cas, de parler demain matin à la bonne dame d'ici... et d'implorer son appui auprès du respectable propriétaire de cette ferme ; mais, ajouta-t-il pour changer la conversation et mettre un terme aux imprudents propos de Tortillard, mais, à propos du propriétaire de cette ferme, on m'avait promis de me dire ce qu'il y a de particulier dans l'organisation de la métairie où nous sommes.

— C'est moi qui vous ai promis cela, dit le père Châtelain, et je vais remplir ma promesse. Notre maître, après avoir ainsi imaginé ce qu'il appelle l'aumône du travail, s'est dit : Il y a des établissements et des prix pour encourager l'amélioration des chevaux, des bestiaux, des charrues et de bien d'autres choses encore... Ma foi !... m'est avis qu'il serait un brin temps de moyenner aussi de quoi améliorer les hommes... Bonnes bêtes, c'est bien ; bonnes gens, ça serait mieux, mais plus difficile. Lourde avoine et pré dru, eau vive et air pur, soins constants et sûr abri, chevaux et bestiaux viendront comme à souhait et vous donneront contentement ; mais, pour les hommes, voire ! c'est autre chose : on ne met pas un homme en grand'vertu comme un bœuf en grand'chair. L'herbage profite au bœuf, parce que l'herbage, savoureux au goût, lui plaît en l'engraissant ; eh bien ! m'est avis que, pour que les bons conseils profitent bien à l'homme, faudrait faire qu'il trouve son compte à les suivre...

— Comme le bœuf trouve son compte à manger de bonne herbe, n'est-ce pas, père Châtelain ?

— Justement, mon garçon.

— Mais, père Châtelain, dit un autre laboureur, on a parlé dans les temps d'une manière de ferme où des jeunes voleurs, qui avaient eu, malgré ça, une très-bonne conduite tout de même, apprenaient l'agriculture, et étaient soignés, choyés comme de petits princes ?

— C'est vrai, mes enfants ; il y a du bon là-dedans ; c'est humain et charitable de ne jamais désespérer des méchants ; mais faudrait faire aussi espérer les bons. Un honnête jeune homme, robuste et laborieux, ayant envie de bien faire et de bien apprendre, se présenterait à cette

ferme de jeunes ex-voleurs, qu'on lui dirait : Mon gars, as-tu un brin volé et vagabondé? — Non. — Eh bien ! il n'y a pas de place ici pour toi.

— C'est pourtant vrai ce que vous dites là, père Châtelain, dit Jean René. On fait pour des coquins ce qu'on ne fait pas pour les honnêtes gens; on améliore les bêtes et non pas les hommes.

— C'est pour donner l'exemple et remédier à ça, mon garçon, que notre maître, comme je l'apprends à ce brave homme, a établi cette ferme... « Je sais bien, a-t-il dit, que là-haut il y a des récompenses pour les honnêtes gens; mais là-haut... dame ! c'est bien haut, c'est bien loin; et d'aucuns (il faut les plaindre, mes enfants) n'ont point la vue et l'haleine assez longue pour atteindre là ; et puis où trouveraient-ils le temps de regarder là-haut? Pendant le jour, de l'aurore au coucher du soleil, courbés sur la terre, ils la bêchent et la rebêchent pour un maître; la nuit ils dorment harassés sur leur grabat..... Le dimanche, ils s'enivrent au cabaret pour oublier les fatigues d'hier et celles de demain. C'est qu'aussi ces fatigues sont stériles pour eux, pauvres gens ! Après un travail forcé, leur pain est-il moins noir, leur couche moins dure, leur enfant moins malingre, leur femme moins épuisée à le nourrir?... le nourrir !... elle qui ne mange pas à sa faim ! Non ! non ! non ! Après ça, je sais bien, mes enfants, que noir est leur pain, mais c'est du pain; dur est leur grabat, mais c'est un lit; chétifs sont leurs enfants, mais ils vivent. Les malheureux supporteraient peut-être allégrement leur sort, s'ils croyaient qu'un chacun est comme eux. Mais ils vont à la ville ou au bourg le jour du marché, et là ils voient du pain blanc, d'épais et chauds matelas, des enfants fleuris comme des rosiers de mai, et si rassasiés, si rassasiés, qu'ils jettent du gâteau à des chiens. Dame !... alors, quand ils reviennent à leur hutte de terre, à leur pain noir, à leur grabat, ces pauvres gens se disent, en voyant leur petit enfant souffreteux, maigre, affamé, à qui ils auraient bien voulu apporter un de ces gâteaux que les petits riches jetaient aux chiens : « Puisqu'il faut qu'il y ait des riches et des pauvres, pourquoi ne sommes-nous pas nés riches? c'est injuste... Pourquoi chacun n'a-t-il pas son tour? » Sans doute, mes enfants, ce qu'ils disent là est déraisonnable... et ne sert pas à leur faire paraître leur joug plus léger; et pourtant ce joug dur et pesant, qui quelquefois blesse, écrase, il leur faut le porter sans relâche, et cela sans espoir de se reposer jamais... et de connaître un jour, un seul jour, le bonheur que donne l'aisance... Toute la vie comme ça, dame ! ça paraît long... long comme un jour de pluie sans un seul petit rayon de soleil. Alors on va à l'ouvrage avec tristesse et dégoût. Finalement la plupart des gagés se disent : « A quoi bon travailler mieux et davantage ! que l'épi soit lourd ou léger, ça m'est tout un ! A quoi bon me crever de beau zele ? Restons strictement honnêtes; le mal est puni, ne faisons pas le mal; le bien est sans récompense, ne faisons pas le bien... Ayons les qualités des bonnes bêtes de somme : patience, force et docilité...« Ces pensers-là sont malsains, mes enfants ; de cette insouciance à la fainéantise il n'y a pas loin, et de la fainéantise au vice il y a moins loin encore... Malheureusement, ceux-là qui, ni bons ni méchants, ne font ni bien ni mal, sont le plus grand nombre; » c'est donc ceux-là, a dit notre maître, qu'il faut améliorer, ni plus ni moins que s'ils avaient l'honneur d'être des chevaux, des bêtes à cornes ou à laine... Faisons qu'ils aient intérêt à être actifs, sages, laborieux, instruits et dévoués à leurs devoirs... prouvons-leur qu'en devenant meilleurs ils deviendront matériellement plus heureux... tout le monde y gagnera... Pour que les bons conseils leur profitent, donnons-leur ici-bas comme qui dirait un brin l'avant-goût du bonheur qui attend les justes là-haut... »

Son plan bien arrêté, notre maître a fait savoir dans les environs qu'il lui fallait six laboureurs et autant de femmes ou filles de ferme; mais il voulait choisir ce monde-là parmi les meilleurs sujets du pays, d'après les renseignements qu'il ferait prendre chez les maires, chez les curés ou ailleurs. On devait être payé comme nous le sommes, c'est-à-dire comme des princes, nourri mieux que des bourgeois, et partager entre tous les travailleurs un cinquième des produits de la récolte; on resterait deux ans à la ferme, pour faire ensuite place à d'autres laboureurs choisis aux mêmes conditions; après cinq ans révolus, on pourrait se représenter s'il y avait des vacances... Aussi, depuis la fondation de la ferme, laboureurs et journaliers se disent dans les environs : Soyons actifs, honnêtes, laborieux, faisons-nous remarquer par notre bonne conduite, et nous pourrons un jour avoir une des places de la ferme de Bouqueval; là nous vivrons comme en paradis durant deux ans; nous nous perfectionnerons dans notre état; nous emporterons un bon pécule, et par là-dessus, en sortant d'ici, c'est à qui voudra nous engager, puisque pour entrer ici il faut un brevet d'excellent sujet.

— Je suis déjà retenu pour entrer à la ferme d'Arnouville, chez M. Dubreuil, dit Jean René.

— Et moi, je suis engagé pour Gonesse, reprit un autre laboureur.

— Vous le voyez, mon brave homme, à tout cela le monde gagne : les fermiers des environs profitent doublement : il n'y a que douze places d'hommes et de femmes à donner, mais il se forme peut-être cinquante bons sujets dans le canton pour y prétendre; or ceux qui n'auront pas eu les places n'en resteront pas moins bons sujets, n'est-ce pas? et, comme on dit, les morceaux en seront et en resteront toujours bons, car si on n'a pas la chance une fois, on espère l'avoir une autre; en fin de compte, ça fait nombre de braves gens de plus. Tenez... parlant par respect, pour un cheval ou pour un bétail qui gagne le prix de vitesse, de force ou de beauté, on fait cent élèves capables de disputer ce prix. Eh bien ! ceux de ces cent élèves qui ne l'ont pas remporté, ce prix, n'en restent pas moins bons et vaillants... Hein? mon brave homme, quand je vous disais que notre ferme n'était pas une ferme ordinaire, et que notre maître n'était pas un maître ordinaire?

— Oh ! non, sans doute... s'écria le Maître d'école, et plus sa bonté, sa générosité me semblent grandes, plus j'espère qu'il prendra en pitié mon triste sort. Un homme qui fait le bien si noblement, avec tant d'intelligence, ne doit pas regarder à un bienfait de plus ou de moins.

— Au contraire, il y regarde, mon brave, dit le père Châtelain ; mais pour avoir à se glorifier d'une bonne action nouvelle; ce m'est avis que nous nous reverrons, bien sûr, à la ferme, et que ce n'est pas la dernière fois que vous vous asseyez à cette table !

— N'est-ce pas ? Tenez, malgré moi j'espère... Oh ! si vous saviez comme je suis heureux et reconnaissant ! s'écria le Maître d'école.

— Je n'en doute pas, il est si bon, notre maître !

— Mais que je sache au moins son nom et aussi celui de la Dame-de-Bon-Secours, dit vivement le Maître d'école, que je puisse bénir d'avance ces nobles noms.

— Je comprends votre impatience, dit le laboureur. Ah ! dame, vous vous attendez peut-être à des noms à grand fracas? Ah bien oui ! ce sont des noms simples et doux comme des saints. Notre-Dame-de-bon Secours s'appelle madame Georges... notre maître s'appelle monsieur Rodolphe.

— Ma femme !... mon bourreau !... murmura le brigand, foudroyé par cette révélation.

CHAPITRE VII.

La nuit.

Rodolphe !!! Madame Georges !!!

Le Maître d'école ne pouvait se croire abusé par une fortuite ressemblance de noms ; avant de le condamner à un terrible supplice, Rodolphe lui avait dit porter à madame Georges un vif intérêt. Enfin, la présence récente du nègre David dans cette ferme prouvait au Maître d'école qu'il ne se trompait pas.

Il reconnut quelque chose de providentiel, de fatal, dans cette dernière rencontre qui renversait les espérances qu'il avait un moment fondées sur la générosité du maître de cette ferme.

Son premier mouvement fut de fuir.

Rodolphe lui inspirait une invincible terreur; peut-être se trouvait-il à cette heure à la ferme... A peine remis de sa stupeur, le brigand se leva de table, prit la main de Tortillard, et s'écria d'un air égaré :

— Allons-nous-en... conduis-moi... sortons d'ici !

Les laboureurs se regardèrent avec surprise.

— Vous en aller... maintenant ! Vous n'y pensez pas, mon pauvre homme, dit le père Châtelain. Ah çà ! quelle mouche vous pique ? Est-ce que vous êtes fou ?

Tortillard saisit adroitement cet à-propos, poussa un long soupir, et, mettant son index sur son front, il donna ainsi à entendre aux laboureurs que la raison de son prétendu père n'était pas fort saine.

Le vieux laboureur lui répondit par un signe d'intelligence et de compassion.

— Viens, viens, sortons ! répéta le Maître d'école en cherchant à entraîner l'enfant.

Tortillard, absolument décidé à ne pas quitter un bon gîte pour courir les champs par cette froidure, dit d'une voix dolente :

— Mon Dieu ! pauvre papa, c'est ton accès qui te reprend ; calme-toi, ne sors pas par le froid de la nuit... ça te ferait mal... J'aimerais mieux, vois-tu, avoir le chagrin de te désobéir que de te conduire hors d'ici à cette heure. Puis, s'adressant aux laboureurs : N'est-ce pas, mes bons messieurs, que vous m'aiderez à empêcher mon pauvre papa de sortir ?

— Oui, oui, sois tranquille, mon enfant, dit le père Châtelain, nous n'ouvrirons pas à ton père... Il sera bien forcé de coucher à la ferme !

— Vous ne me forcerez pas à rester ici ! s'écria le Maître d'école ; et puis d'ailleurs je gênerais votre maître... monsieur Rodolphe... Vous m'avez dit que la ferme n'était pas un hospice. Ainsi, encore une fois, laissez-moi sortir...

— Gêner notre maître ! soyez tranquille... Malheureusement, il n'habite pas la ferme, il n'y vient pas aussi souvent que nous le voudrions... Mais serait-il ici, que vous ne le gêneriez pas du tout... Cette maison n'est pas un hospice, c'est vrai, mais je vous ai dit que les infirmes aussi à plaindre que vous pouvaient y passer un jour et une nuit

— Votre maître n'est pas ici ce soir ? demanda le Maître d'école d'un ton moins effrayé.

— Non ; il doit venir, selon son habitude, dans cinq ou six jours. Ainsi, vous le voyez, vos craintes n'ont pas de sens. Il n'est pas probable que notre bonne dame descende maintenant, sans cela elle vous rassurerait. N'a-t-elle pas ordonné qu'on fasse votre lit ici ? Du reste, si vous

ne la voyez pas ce soir, vous lui parlerez demain avant votre départ... Vous lui ferez votre petite supplique, afin qu'elle intéresse notre maître à votre sort et qu'il vous garde à la ferme...

— Non, non ! dit le brigand avec terreur, j'ai changé d'idée... mon fils a raison : ma parente de Louvres aura pitié de moi... J'irai la trouver.

— Comme vous voudrez, dit complaisamment le père Châtelain, croyant avoir affaire à un homme dont le cerveau était un peu fêlé. Vous partirez demain matin. Quant à continuer votre route ce soir avec ce pauvre petit, n'y comptez pas ; nous y mettrons bon ordre.

Quoique Rodolphe ne fût pas à Bouqueval, les terreurs du Maître d'école étaient loin de se calmer. Bien qu'affreusement défiguré, il craignait encore d'être reconnu par sa femme, qui d'un moment à l'autre pouvait descendre; et, dans ce cas, il était persuadé qu'elle le dénoncerait et le ferait arrêter, car il avait toujours pensé que Rodolphe, en lui infligeant un châtiment aussi terrible, avait voulu surtout satisfaire à la haine et à la vengeance de madame Georges.

Mais le brigand ne pouvait quitter la ferme ; il se trouvait à la merci de Tortillard. Il se résigna donc : et, pour éviter d'être surpris par sa femme, il dit au laboureur :

— Puisque vous m'assurez que cela ne gênera pas votre maître ni votre dame... j'accepte l'hospitalité que vous m'offrez ; mais, comme je suis très-fatigué, je vais, si vous le permettez, aller me coucher ; je voudrais repartir demain matin au point du jour.

— Oh ! demain matin, à votre aise ! on est matinal ici ; et, de peur que vous ne vous égariez de nouveau, on vous mettra dans votre route.

— Moi, si vous voulez, j'irai conduire ce pauvre homme au bout du chemin, dit Jean René, puisque madame m'a dit de prendre la carriole pour aller chercher demain des sacs d'argent chez le notaire, à Villiers-le-Bel.

— Tu mettras ce pauvre aveugle dans sa route, mais tu iras sur tes jambes, dit le père Châtelain. Madame a changé d'avis tantôt ; elle a réfléchi, avec raison, que ce n'était pas la peine d'avoir à la ferme et à l'avance une si grosse somme ; il sera temps d'aller lundi prochain à Villiers-le-Bel ; jusque-là, l'argent est aussi bien chez le notaire qu'ici.

— Madame sait mieux que moi ce qu'elle a à faire, mais qu'est-ce qu'il y a à craindre ici pour l'argent, père Châtelain ?

— Rien, mon garçon, Dieu merci ! Mais c'est égal, j'aimerais mieux avoir ici cinq cents sacs de blé que dix sacs d'écus.

— Voyons, reprit le père Châtelain en s'adressant au brigand et à Tortillard, venez, mon brave homme, et toi, suis-moi, mon petit enfant, ajouta-t-il en prenant un flambeau. Puis, précédant les deux hôtes de la ferme, il les conduisit dans une petite chambre du rez-de-chaussée, où ils arrivèrent après avoir traversé un long corridor sur lequel s'ouvraient plusieurs portes.

Le laboureur posa la lumière sur une table, et dit au Maître d'école :

— Voici votre gîte ; que le bon Dieu vous donne une nuit franche, mon brave homme ! Quant à toi, mon enfant, tu dormiras bien, c'est de ton âge.

Le brigand alla s'asseoir, sombre et pensif, sur le bord du lit auprès duquel il fut conduit par Tortillard.

Le petit boiteux fit un signe d'intelligence au laboureur au moment où celui-ci sortit de la chambre, et le rejoignit dans le corridor.

— Que veux-tu, mon enfant ? lui demanda le père Châtelain.

— Mon Dieu ! mon bon monsieur, je suis bien à plaindre ! quelquefois mon pauvre papa a des attaques pendant la nuit, c'est comme des convulsions ; je ne puis le secourir à moi tout seul : si j'étais obligé d'appeler du secours, est-ce qu'on m'entendrait d'ici ?

— Pauvre petit ! dit le laboureur avec intérêt, sois tranquille... Tu vois bien cette porte-là, à côté de l'escalier ?

— Oui, mon bon monsieur, je la vois.

— Eh bien ! un de nos valets de ferme couche toujours là ; tu n'aurais qu'à aller l'éveiller, la clef est à sa porte ; il viendrait t'aider à secourir ton père.

— Hélas ! monsieur, ce garçon de ferme et moi nous ne viendrions peut-être pas à bout de mon pauvre papa si ses convulsions le prenaient... Est-ce que vous ne pourriez pas venir aussi, vous qui avez l'air si bon... si bon ?

— Moi, mon enfant, je couche, ainsi que les autres laboureurs, dans un corps de logis tout au fond de la cour. Mais rassure-toi, Jean René est vigoureux, il abattrait un taureau par les cornes. D'ailleurs, s'il fallait quelqu'un pour vous aider, il irait avertir notre vieille cuisinière : elle couche au premier à côté de notre dame et de notre demoiselle... et au besoin la bonne femme sert de garde-malade, tant elle est soigneuse.

— Oh ! merci, merci ! mon digne monsieur, je vas prier le bon Dieu pour vous, car vous êtes bien charitable d'avoir comme cela pitié de mon pauvre papa.

— Bien, mon enfant... Allons, bonsoir ; il faut espérer que tu n'auras besoin du secours de personne pour contenir ton père. Rentre, il t'attend peut-être.

— J'y cours. Bonne nuit, monsieur.

— Dieu te garde, mon enfant !...

Et le vieux laboureur s'éloigna.

A peine eut-il le dos tourné, que le petit boiteux lui fit ce geste suprêmement moqueur et insultant, familier aux gamins de Paris : geste qui consiste à se frapper la nuque du plat de la main gauche, et à plusieurs reprises, en lançant chaque fois en avant la main droite tout ouverte.

Avec une astuce diabolique, ce dangereux enfant venait de surprendre une partie des renseignements qu'il voulait avoir pour servir les sinistres projets de la Chouette et du Maître d'école. Il savait déjà que le corps de logis où il allait coucher n'était habité que par madame Georges, Fleur-de-Marie, une vieille cuisinière et un garçon de ferme.

Tortillard, en rentrant dans la chambre qu'il occupait avec le Maître d'école, se garda bien de s'approcher de lui. Ce dernier l'entendit et lui dit à voix basse :

— D'où viens-tu encore, gredin ?

— Vous êtes bien curieux, sans yeux...

— Oh ! tu vas me payer tout ce que tu m'as fait souffrir et endurer ce soir, enfant de malheur ! s'écria le Maître d'école : et il se leva furieux, cherchant Tortillard à tâtons, en s'appuyant aux murailles pour se guider. Je t'étoufferai, va, méchante vipère !...

— Pauvre papa... nous sommes donc bien gai, que nous jouons à Collin-Maillard avec notre petit enfant chéri? dit Tortillard en ricanant et en échappant le plus facilement du monde aux poursuites du Maître d'école.

Celui-ci, d'abord emporté par un mouvement de colère irréfléchi, fut bientôt obligé, comme toujours, de renoncer à atteindre le fils de Bras-Rouge.

Forcé de subir sa persécution effrontée jusqu'au moment où il pourrait se venger sans péril, le brigand, dévorant son courroux impuissant, se jeta sur son lit en blasphémant.

— Pauvre papa... est-ce que tu as une rage de dents... que tu jures comme ça ? Et M. le curé, qu'est-ce qu'il dirait s'il t'entendait ?... il te mettrait en pénitence...

— Bien ! bien ! reprit le brigand d'une voix sourde et contrainte après un long silence, raille-moi, abuse de mon malheur... lâche que tu es !... c'est beau, va ! c'est généreux !

— Oh ! c'te balle ! généreux ! Que ça de toupet ! s'écria Tortillard en éclatant de rire, excusez !... avec ça que vous mettiez des mitaines pour ficher des volées à tout le monde à tort et à travers, quand vous n'étiez pas borgne de chaque œil !

— Mais je ne t'ai jamais fait de mal... à toi... pourquoi me tourmentes-tu ainsi?

— Parce que vous avez dit des sottises à la Chouette d'abord... Et quand je pense que monsieur voulait se donner le genre de rester ici en faisant le câlin avec les paysans... Monsieur voulait peut-être se mettre au lait d'ânesse ?

— Gredin que tu es ! si j'avais eu la possibilité de rester à cette ferme, que le tonnerre écrase maintenant ! tu m'en aurais presque empêché avec tes insolences.

— Vous ! rester ici ! en voilà une farce ! Et qu'est-ce qui aurait été la bête de souffrance de madame la Chouette ? Moi peut-être? Merci, je sors d'en prendre !

— Méchant avorton !

— Avorton ! tiens, raison de plus : je dis comme ma tante la Chouette, il n'y a rien de plus amusant que de vous faire rager à mort, vous qui me tueriez d'un coup de poing... c'est bien plus délicat que si vous étiez faible... Vous étiez joliment drôle, allez, ce soir, à table... Dieu de Dieu ! quelle comédie je me donnais à moi tout seul... un vrai pourtour de la Gaîté ! A chaque coup de pied que je vous allongeais en sourdine, la colère vous portait le sang à la tête et vos yeux blancs devenaient rouges au bord ; il ne leur manquait qu'un peu de bleu au milieu ; avec ça ils auraient été tricolores... deux vrais cocardes de sergent de ville, quoi !

— Allons, voyons, tu aimes à rire, tu es gai... bah !... c'est de ton âge ; je ne me fâche pas, dit le Maître d'école d'un ton affectueux et dégagé, espérant apitoyer Tortillard ; mais, au lieu de rester là à me blaguer, tu ferais mieux de te souvenir de ce que t'a dit la Chouette, que tu aimes tant ; tu devrais tout examiner, prendre des empreintes. As-tu entendu ? ils ont parlé d'une grosse somme d'argent qu'ils auront ici lundi... Nous y reviendrions avec les amis et nous ferions un bon coup. Bah ! j'étais bien bête de vouloir rester ici... j'en aurais eu assez au bout de huit jours, de ces bonasses de paysans... n'est-ce pas, mon garçon? dit le brigand pour flatter Tortillard.

— Vous m'auriez fait de la peine, parole d'honneur ! dit le fils de Bras-Rouge en ricanant.

— Oui, oui, il y a un bon coup à faire ici... Et quand même il n'y aurait rien à voler, je reviendrai dans cette maison avec la Chouette pour me venger, dit le brigand d'une voix altérée par la fureur et par la haine ; car c'est, bien sûr, ma femme qui a excité contre moi cet infernal Rodolphe ; et en m'aveuglant ne m'a-t-il pas mis à la merci de tout le monde... de la Chouette, d'un gamin comme toi?... Eh bien ! puisque je ne peux pas me venger sur lui... je me vengerai sur ma femme !... Oui, elle payera pour tous... quand je devrais mettre le feu à cette maison et m'ensevelir moi-même sous ses décombres... Oh ! je voudrais !... je voudrais !...

— Vous voudriez bien la tenir, votre femme, hein, vieux ? Et dire qu'elle est à dix pas de vous... c'est ça qu'est vexant ! Si je voulais, je vous conduirais à la porte de sa chambre... moi.. car je sais où elle est,

sa chambre... je le sais, je le sais, je le sais, ajouta Tortillard en chantonnant, selon son habitude.

— Tu sais où est sa chambre ! s'écria le maître d'école avec une joie féroce, tu le sais ?...

— Je vous vois venir, dit Tortillard; je vas vous faire faire le beau sur vos pattes de derrière, comme un chien à qui on montre un os... Attention, vieux Azor !

— Tu sais où est la chambre de ma femme? répéta le brigand en se tournant du côté où il entendait la voix de Tortillard.

— Oui, je le sais ; et ce qu'il y a de fameux, c'est qu'un seul garçon de ferme couche dans le corps de logis où nous sommes ; je sais où est sa porte, la clef est après : crac ! un tour, et il est enfermé... Allons, debout, vieux Azor !

— Qui t'a dit cela? s'écria le brigand en se levant involontairement.

— Bien, Azor... A côté de la chambre de votre femme couche une vieille cuisinière... un autre tour de clef, et nous sommes maîtres de la maison, maîtres de votre femme et de la jeune fille à la mante grise que nous venions enlever... Maintenant, la patte, vieux Azor, faites le beau pour ce maître ! tout de suite.

— Tu mens, tu mens !... Comment saurais-tu cela ?

— Moi boiteux, mais moi pas bête... Tout à l'heure j'ai inventé de dire à ce vieux bibard de laboureur que la nuit vous aviez quelquefois des convulsions, et je lui ai demandé où je pourrais trouver du secours si vous aviez votre attaque... Alors il m'a répondu que, si ça vous prenait, je pourrais éveiller le valet et la cuisinière, et il m'a enseigné où ils couchaient... l'un en bas, l'autre en haut.. au premier, à côté de votre femme, votre femme, votre femme !...

Et Tortillard de répéter son chant monotone.

Après un long silence, le Maître d'école lui dit d'une voix calme, avec une sincère et effrayante résolution :

— Écoute... J'ai assez de la vie... Tout à l'heure... eh bien ! oui... je l'avoue... j'ai eu une espérance qui me fait maintenant paraître mon sort plus affreux encore... La prison, le bagne, la guillotine, ne sont rien auprès de ce que j'endure depuis ce matin... et cela, j'aurai à l'endurer toujours... Conduis-moi à la chambre de ma femme ; j'ai là mon couteau... je la tuerai... On me tuera après, ça m'est égal... La haine m'étouffe... Je serai vengé... ça me soulagera... Ce que j'endure, c'est trop, c'est trop ! pour moi devant qui tout tremblait. Tiens, vois-tu... si tu savais ce que je souffre... tu aurais pitié de moi... Depuis un instant il me semble que mon crâne va éclater... mes veines battent à se rompre... mon cerveau s'embarrasse...

— Un rhume de cerveau, vieux?... connu... Eternuez... ça le purge... dit Tortillard en éclatant encore de rire. Voulez-vous une prise?

Et, frappant bruyamment sur le dos de sa main gauche fermée, comme il eût frappé sur le couvercle d'une tabatière, il chantonna :

J'ai du bon tabac dans ma tabatière;
J'ai du bon tabac, tu n'en auras pas.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! ils veulent me rendre fou ! s'écria le brigand, devenu véritablement presque insensé par une sorte d'éréthisme de vengeance sanguinaire, ardente, implacable, qui cherchait en vain à s'assouvir.

L'exubérance des forces de ce monstre ne pouvait être égalée que par leur impuissance.

Qu'on se figure un loup affamé, furieux, hydrophobe, harcelé pendant tout un jour par un enfant à travers les barreaux de sa cage, et sentant à deux pas de lui une victime qui satisferait à la fois et sa faim et sa rage.

Au dernier sarcasme de Tortillard, le brigand perdit presque la tête.

A défaut de victime, il voulut, dans sa frénésie, répandre son propre sang... le sang l'étouffait.

Un moment il fut décidé à se tuer, il aurait eu à la main un pistolet armé, qu'il n'eût pas hésité. Il fouilla dans sa poche, en tira un long couteau-poignard, l'ouvrit, le leva pour s'en frapper... Mais, si rapides que fussent ses mouvements, la réflexion, la peur, l'instinct vital les devancèrent.

Le courage manqua au meurtrier, son bras armé retomba sur ses genoux.

Tortillard avait suivi ses mouvements d'un œil attentif; lorsqu'il vit le dénoûment inoffensif de cette velléité tragique, il s'écria en ricanant :

— Garçon, un duel !... plumez les canards...

Le Maître d'école, craignant de perdre la raison dans un dernier et inutile éclat de fureur, ne voulut pas, si cela se peut dire, entendre cette nouvelle insulte de Tortillard, qui raillait si insolemment la lâcheté de cet assassin reculant devant le suicide. Désespérant d'échapper à ce qu'il appelait, par une sorte de fatalité vengeresse, la cruauté de cet enfant maudit, le brigand voulut tenter un dernier effort en s'adressant à la cupidité du fils de Bras-Rouge.

— Oh ! lui dit-il d'une voix presque suppliante, conduis-moi à la porte de ma femme ; tu prendras tout ce que tu voudras dans sa chambre, et puis tu te sauveras ; tu me laisseras seul.... tu crieras au meurtre, si tu veux ! On m'arrêtera, on me tuera sur la place... tant mieux !... je mourrai vengé, puisque je n'ai pas le courage d'en finir... Oh ! conduis-moi... conduis-moi : il y a, bien sûr, chez elle, de l'or, des bijoux ; je te dis que tu prendras tout .. pour toi tout seul... entends-tu?... pour toi tout seul... je ne te demande que de me conduire à la porte, près d'elle.

— Oui... j'entends bien ; vous voulez que je veus mène à sa porte... et puis à son lit...-et puis que je vous dise où frapper, et puis que je vous guide le bras, n'est-ce pas? Vous voulez enfin me faire servir de manche à votre couteau !..... vieux monstre ! reprit Tortillard avec une expression de mépris, de colère et d'horreur qui, pour la première fois de la journée, rendit sérieuse sa figure de fouine, jusqu'alors railleuse et effrontée. On me tuerait plutôt.... entendez-vous.... que de me forcer à vous conduire chez votre femme.

— Tu refuses ?

Le fils de Bras-Rouge ne répondit rien.

Il s'approcha pieds nus, et sans être entendu, du Maître d'école, qui, assis sur son lit, tenait toujours son grand couteau à la main ; puis, avec une adresse et une prestesse merveilleuses, Tortillard lui enleva cette arme et fut d'un bond à l'autre bout de la chambre.

— Mon couteau ! mon couteau ! s'écria le brigand en étendant les bras.

— Non, car vous seriez capable de demander demain matin à parler à votre femme et de vous jeter sur elle pour la tuer... puisque vous avez assez de la vie, comme vous dites, et que vous êtes assez poltron pour ne pas oser vous tuer vous-même...

— Il défend ma femme contre moi maintenant ! s'écria le bandit, dont la pensée commençait à s'obscurcir. C'est donc le démon que ce petit monstre? Où suis-je? pourquoi la défend-il ?

— Pour te faire bisquer... dit Tortillard; et sa physionomie reprit son masque d'impudente raillerie.

— Ah ! c'est comme ça ! murmura le Maître d'école dans un complet égarement, et bien ! je vais mettre le feu à la maison !... nous brûlerons tous !... tous !... j'aime mieux cette fournaise-là que l'autre... La chandelle?... la chandelle?...

— Ah ! ah ! ah ! s'écria Tortillard en éclatant de rire de nouveau; si on ne t'avait pas soufflé ta chandelle... à toi... et pour toujours... tu verrais que la nôtre est éteinte depuis une heure...

Et Tortillard de dire en chantonnant :

Ma chandelle est morte,
Je n'ai plus de feu...

Le Maître d'école poussa un sourd gémissement, étendit les bras et tomba de toute sa hauteur sur le carreau, la face contre terre, frappé d'un coup de sang, et il resta sans mouvement.

— Connu, vieux ! dit Tortillard ; c'est une frime pour me faire venir auprès de toi et pour me ficher une ratapiole... Quand tu auras assez fait la planche sur le carreau, tu te relèveras.

Et le fils de Bras-Rouge, décidé à ne pas s'endormir, de crainte d'être surpris à tâtons par le Maître d'école, resta assis sur sa chaise, les yeux attentivement fixés sur le brigand, persuadé que celui-ci lui tendait un piége, et ne le croyant nullement en danger.

Pour s'occuper agréablement, Tortillard tira mystérieusement de sa poche une petite bourse de soie rouge, et compta lentement et avec des regards de convoitise et de jubilation dix-sept pièces d'or qu'elle contenait.

Voici la source des richesses mal acquises de Tortillard :

On se souvient que madame d'Harville allait être surprise par son mari lors du fatal rendez-vous qu'elle avait accordé au commandant. Rodolphe, en donnant une bourse à la jeune femme, lui avait dit de monter au cinquième étage chez les Morel, sous le prétexte de leur apporter des secours. Madame d'Harville gravissait rapidement l'escalier, tenant la bourse à la main, lorsque Tortillard, descendant de chez le charlatan, guigna la bourse de l'œil, fit semblant de tomber en passant auprès de la marquise, la heurta, et, dans le choc, lui enleva subtilement la bourse. Madame d'Harville, éperdue, entendant les pas de son mari, s'était hâtée d'arriver au cinquième, sans pouvoir se plaindre du vol audacieux du petit boiteux.

Après avoir compté et recompté son or, Tortillard, n'entendant plus aucun bruit dans la ferme, alla pieds nus, l'oreille au guet, abritant sa lumière dans sa main, prendre des empreintes de quatre portes qui ouvraient sur le corridor, prêt à dire, si on le surprenait hors de sa chambre, qu'il allait chercher du secours pour son père.

En rentrant, Tortillard trouva le Maître d'école toujours étendu par terre... Un moment inquiet, il prêta l'oreille, il entendit le brigand respirer librement : il crut qu'il prolongeait indéfiniment sa ruse.

— Toujours du même, donc, vieux ! lui dit-il.

Un hasard avait sauvé le Maître d'école d'une congestion cérébrale sans doute mortelle. Sa chute avait occasionné un salutaire et abondant saignement de nez.

Il tomba ensuite dans une sorte de torpeur fiévreuse, moitié sommeil, moitié délire ; et il lit alors ce rêve étrange, ce rêve épouvantable !...

CHAPITRE VIII.

Le rêve.

Tel est le rêve du Maître d'école.

Il revoit Rodolphe dans la maison de l'allée des Veuves.

Rien n'est changé dans le salon où le brigand a subi son horrible supplice.

Rodolphe est assis derrière la table où se trouvent les papiers du Maître d'école et le petit saint-esprit de lapis qu'il a donné à la Chouette.

La figure de Rodolphe est grave, triste.

A sa droite, le nègre David, impassible, silencieux, se tient debout ; à sa gauche est le Chourineur ; il regarde cette scène d'un air épouvanté.

Le Maître d'école n'est plus aveugle, mais il voit à travers un sang limpide qui remplit la cavité de ses orbites.

Tous les objets lui paraissent colorés d'une teinte rouge.

Ainsi que les oiseaux de proie planent immobiles dans les airs au-dessus de la victime qu'ils fascinent avant de la dévorer, une chouette monstrueuse, ayant pour tête le hideux visage de la borgnesse, plane au-dessus du Maître d'école... Elle attache incessamment sur lui un œil rond, flamboyant, verdâtre.

Ce regard continu pèse sur sa poitrine d'un poids immense.

De même qu'en s'habituant à l'obscurité on finit par y distinguer des objets d'abord imperceptibles, le Maître d'école s'aperçoit qu'un immense lac de sang le sépare de la table où siége Rodolphe.

Ce juge inflexible prend peu à peu, ainsi que le Chourineur et le nègre, des proportions colossales... Ces trois fantômes atteignent en grandissant les frises du plafond, qui s'élèvent à mesure.

Le lac de sang est calme, uni comme un miroir rouge.

Le Maître d'école voit s'y refléter sa hideuse image.

Mais bientôt cette image s'efface sous le bouillonnement des flots qui s'enflent.

De leur surface agitée s'élève comme l'exhalaison fétide d'un marécage, d'un brouillard livide de cette couleur violâtre particulière aux lèvres des trépassés.

Mais à mesure que ce brouillard monte, monte... les figures de Rodolphe, du Chourineur et du nègre continuent de grandir, de grandir d'une manière incommensurable, et dominent toujours cette vapeur sinistre.

Au milieu de cette vapeur, le Maître d'école voit apparaître des spectres pâles, des scènes meurtrières dont il est l'acteur...

Dans ce fantastique mirage, il voit d'abord un petit vieillard à crâne chauve : il porte une redingote brune et un garde-vue de soie verte : il est occupé, dans une chambre délabrée, à compter et à ranger des piles de pièces d'or, à la lueur d'une lampe.

Au travers de la fenêtre, éclairée par une lune blafarde, qui blanchit la cime de quelques grands arbres agités par le vent, le Maître d'école se voit lui-même en dehors... collant à la vitre son horrible visage.

Il suit les moindres mouvements du petit vieillard avec des yeux flamboyants... puis il brise un carreau, ouvre la croisée, saute d'un bond sur sa victime, et lui enfonce un long couteau entre les deux épaules.

L'action est si rapide, le coup si prompt, si sûr, que le cadavre du vieillard reste assis sur la chaise...

Le meurtrier veut retirer son couteau de ce corps mort.

Il ne le peut pas...

Il redouble d'efforts...

Ils sont vains.

Il veut alors abandonner son couteau...

Impossible.

La main de l'assassin tient au manche du poignard, comme la lame du poignard tient au cadavre de l'assassiné.

Le meurtrier entend alors résonner des éperons et retentir des sabres sur les dalles d'une pièce voisine.

Pour s'échapper à tout prix, il veut emporter avec lui le corps chétif du vieillard, dont il ne peut détacher ni son couteau ni sa main...

Il ne peut y parvenir.

Ce frêle petit cadavre pèse comme une masse de plomb.

Malgré ses épaules d'Hercule, malgré ses efforts désespérés, le Maître d'école ne peut même soulever ce poids énorme.

Le bruit de pas retentissants et de sabres traînants se rapproche de plus en plus...

La clef tourne dans la serrure. La porte s'ouvre...

La vision disparaît...

Et alors la chouette bat des ailes, en criant :

— C'est le vieux richard de la rue du Roule... Ton début d'assassin... d'assassin... d'assassin !...

Un moment obscurcie, la vapeur qui couvre le lac de sang redevient transparente, et laisse apercevoir un autre spectre...

Le jour commence à poindre, le brouillard est épais et sombre... Un homme, vêtu comme le sont les marchands de bestiaux, est étendu mort sur la berge d'un grand chemin. La terre foulée, le gazon arraché, prouvent que la victime a fait une résistance désespérée...

Cet homme a cinq blessures saignantes à la poitrine... Il est mort, et pourtant il siffle ses chiens, il appelle à son secours, en criant : — A moi ! A moi !...

Mais il siffle, mais il appelle par ses cinq larges plaies dont les bords béants s'agitent comme des lèvres qui parlent...

Ces cinq appels, ces cinq sifflements simultanés, sortant de ce cadavre par la bouche de ses blessures, sont effrayants à entendre...

A ce moment, la chouette agite ses ailes, et parodie les gémissements funèbres de la victime en poussant cinq éclats de rire, mais d'un rire strident, farouche comme le rire des fous, et elle s'écrie :

— Le marchand de bœufs de Poissy... Assassin !... Assassin !... Assassin !...

Des échos souterrains prolongés répètent d'abord très-haut les rires sinistres de la chouette, puis ils semblent aller se perdre dans les entrailles de la terre.

A ce bruit, deux grands chiens noirs comme l'ébène, aux yeux étincelants comme des tisons et toujours attachés sur le Maître d'école, commencent à aboyer et à tourner... à tourner... à tourner autour de lui avec une rapidité vertigineuse.

Ils le touchent presque, et leurs abois sont si lointains qu'ils paraissent apportés par le vent du matin.

Peu à peu les spectres pâlissent, s'effacent comme des ombres, et disparaissent dans la vapeur livide qui monte toujours.

Une nouvelle exhalaison couvre la surface du lac de sang et s'y superpose.

C'est une sorte de brume verdâtre, transparente ; on dirait la coupe verticale d'un canal rempli d'eau.

D'abord on voit le lit du canal recouvert d'une vase épaisse composée d'innombrables reptiles ordinairement imperceptibles à l'œil, mais qui, grossis comme si on les voyait au microscope, prennent des aspects monstrueux, des proportions énormes relativement à leur grosseur réelle.

Ce n'est plus de la bourbe, c'est une masse compacte vivante, grouillante, un enchevêtrement inextricable qui fourmille et pullule, si pressé, si serré, qu'une sourde et imperceptible ondulation soulève à peine le niveau de cette vase ou plutôt de ce banc d'animaux impurs.

Au-dessus coule lentement, lentement, une eau fangeuse, épaisse, morte, qui charrie dans son cours pesant des immondices incessamment vomis par les égouts d'une grande ville, des débris de toutes sortes, des cadavres d'animaux...

Tout à coup, le Maître d'école entend le bruit d'un corps qui tombe lourdement à l'eau.

Dans son brusque reflux, cette eau lui jaillit au visage...

A travers une foule de bulles d'air qui remontent à la surface du canal, il y voit s'y engouffrer rapidement une femme qui se débat... qui se débat...

Et il se voit, lui et la Chouette, se sauver précipitamment des bords du canal Saint-Martin, en emportant une caisse enveloppée de toile noire.

Néanmoins, il assiste à toutes les phases de l'agonie de la victime que lui et la Chouette viennent de jeter dans le canal.

Après cette première immersion, il voit la femme remonter à fleur d'eau et agiter précipitamment ses bras comme quelqu'un qui, ne sachant pas nager, essaye en vain de se sauver.

Puis il entend un grand cri.

Ce cri extrême, désespéré, se termine par le bruit sourd, saccadé d'une ingurgitation involontaire... et la femme redescend une seconde fois au-dessous de l'eau.

La chouette, qui plane toujours immobile, parodie le râle convulsif de la noyée, comme elle a parodié les gémissements du marchand de bestiaux.

Au milieu d'éclats de rire funèbres, la chouette répète :

— Glou... glou... glou...

Les échos souterrains redisent ces cris.

Submergée une seconde fois, la femme suffoque et fait, malgré elle, un violent mouvement d'aspiration ; mais, au lieu d'air, c'est encore de l'eau qu'elle aspire...

Alors sa tête se renverse en arrière, son visage s'injecte et bleuit, son cou devient livide et gonflé, ses bras se roidissent, et, dans une dernière convulsion, la noyée agonisante agite ses pieds, qui reposaient sur la vase.

Elle est alors entourée d'un nuage de bourbe noirâtre qui remonte avec elle à la surface de l'eau.

A peine la noyée exhale-t-elle son dernier souffle, qu'elle est déjà couverte d'une myriade de reptiles microscopiques, voraces et horrible vermine de la bourbe...

Le cadavre reste un moment à flot, oscille encore quelque peu, puis s'abîme lentement, horizontalement, les pieds plus bas que la tête, et commence à suivre entre deux eaux le courant du canal.

Quelquefois le cadavre tourne sur lui-même, et son visage se trouve en face du Maître d'école ; alors le spectre le regarde fixement de ses deux gros yeux glauques, vitreux, opaques... ses lèvres violettes s'agitent...

Le Maître d'école est loin de la noyée, et pourtant elle lui murmure à l'oreille... glou... glou... glou... en accompagnant ces mots bizarres du bruit singulier que fait un flacon submergé en se remplissant d'eau.

La chouette répète glou... glou... glou.. en agitant ses ailes, et s'écrie :

— La femme du canal Saint-Martin !... Assassin !... Assassin !... Assassin !...

Les échos souterrains lui répondent... mais, au lieu de se perdre peu à peu dans les entrailles de la terre, ils deviennent de plus en plus retentissants et semblent se rapprocher.

Le Maître d'école croit entendre ces éclats de rire retentir d'un pôle à l'autre.

La vision de la noyée disparaît.

Le lac de sang, au delà duquel le Maître d'école voit toujours Rodolphe, devient d'un noir bronzé ; puis il rougit et se change bientôt en une fournaise liquide telle que du métal en fusion ; puis ce lac de feu s'élève, monte... monte... vers le ciel ainsi qu'une trombe immense.

Bientôt c'est un horizon incandescent comme du fer chauffé à blanc.

Cet horizon immense, infini, éblouit et brûle à la fois les regards du Maître d'école; cloué à sa place, il ne peut en détourner la vue.

Alors, sur ce fond de lave ardente, dont la réverbération le dévore, il voit lentement passer et repasser un à un les spectres noirs et gigantesques de ses victimes.

— La lanterne magique du remords... du remords!...du remords!... s'écrie la chouette, en battant des ailes et en riant aux éclats.

Malgré les douleurs intolérables que lui cause cette contemplation incessante, le Maître d'école a toujours les yeux attachés sur les spectres qui se meuvent dans la nappe enflammée.

Il éprouve alors quelque chose d'épouvantable.

Passant par tous les degrés d'une torture sans nom, à force de regarder ce foyer torréfiant, il sent ses prunelles, qui ont remplacé le sang dont ses orbites étaient remplies, devenir chaudes, brûlantes, se fondre à cette fournaise, fumer, bouillonner, et enfin se calciner dans leurs cavités comme dans deux creusets de fer rouge.

Par une effroyable faculté, après avoir vu autant que senti les transformations successives de ses prunelles en cendres, il retombe dans les ténèbres de sa première cécité.

Mais voilà que tout à coup ses douleurs intolérables s'apaisent par enchantement.

Un souffle aromatique d'une fraîcheur délicieuse a passé sur ses orbites brûlantes encore.

Ce souffle est un suave mélange des senteurs printanières qu'exhalent les fleurs champêtres baignées d'une humide rosée.

Le Maître d'école entend autour de lui un bruissement léger comme celui de la brise qui se joue dans le feuillage, comme celui d'une source d'eau vive qui ruisselle et murmure sur son lit de cailloux et de mousse.

Des milliers d'oiseaux gazouillent de temps à autre les plus mélodieuses fantaisies ; s'ils se taisent, des voix enfantines d'une angélique pureté chantent des paroles étranges, inconnues, des paroles pour ainsi dire ailées, que le Maître d'école entend monter aux cieux avec un léger frémissement.

Un sentiment de bien-être moral, d'une mollesse, d'une langueur indéfinissables, s'empare peu à peu de lui.

Epanouissement de cœur, ravissement d'esprit, rayonnement d'âme dont aucune impression physique, si enivrante qu'elle soit, ne saurait donner une idée!

Le Maître d'école se sent doucement planer dans une sphère lumineuse, éthérée; il lui semble qu'il s'élève à une distance incommensurable de l'humanité.

. . . . . .

Après avoir goûté quelques moments cette félicité sans nom, il se retrouve dans le ténébreux abîme de ses pensées habituelles.

Il rêve toujours, mais il n'est plus que le brigand muselé qui blasphème et se damne dans des accès de fureur impuissante.

Une voix retentit, sonore, solennelle.

C'est la voix de Rodolphe!

Le Maître d'école frémit d'épouvante; il a vaguement la conscience de rêver, mais l'effroi que lui inspire Rodolphe est si formidable, qu'il fait, mais en vain, tous ses efforts pour échapper à cette nouvelle vision.

La voix parle... il écoute.

L'accent de Rodolphe n'est pas courroucé; il est rempli de tristesse, de compassion.

— Pauvre misérable, dit-il au Maître d'école, l'heure du repentir n'a pas encore sonné pour vous. Dieu seul sait quand elle sonnera. La punition de vos crimes est incomplète encore. Vous avez souffert, vous n'avez pas expié: la destinée poursuit son œuvre de haute justice. Vos complices sont devenus vos tourmenteurs; une femme, un enfant vous domptent, vous torturent...

En vous infligeant un châtiment terrible comme vos crimes, je vous l'avais dit... je vous l'avais dit! rappelez-vous mes paroles :

« Tu as criminellement abusé de ta force... je paralyserai ta force...
« Les plus vigoureux, les plus féroces tremblaient devant toi... tu trem-
« bleras devant les plus faibles! »

Vous avez quitté l'obscure retraite où vous pouviez vivre pour le repentir et pour l'expiation...

Vous avez eu peur du silence et de la solitude...

Tout à l'heure vous avez un moment envié la vie paisible des laboureurs de cette ferme : mais il était trop tard... trop tard !

Presque sans défense, vous vous rejetez au milieu d'une tourbe de scélérats et d'assassins, et vous avez craint de demeurer plus longtemps auprès d'honnêtes gens chez lesquels on vous avait placé...

Vous avez voulu vous étourdir par de nouveaux forfaits... Vous avez jeté un farouche défi à celui qui avait voulu vous mettre hors d'état de nuire à vos semblables, et ce criminel défi a été vain. Malgré votre audace, malgré votre scélératesse, malgré votre force, vous êtes enchaîné. La soif du crime vous dévore... vous ne pouvez la satisfaire... Tout à l'heure, dans un épouvantable et sanguinaire éréthisme, vous avez voulu tuer votre femme ; elle est là, sous le même toit que vous ; elle dort sans défense ; vous avez un couteau, sa chambre est à deux pas ; aucun obstacle ne vous empêche d'arriver jusqu'à elle ; rien ne peut la soustraire à votre rage... rien que votre impuissance !

Le rêve de tout à l'heure, celui que maintenant vous rêvez, vous pourraient être d'un grand enseignement, ils pourraient vous sauver... Les images mystérieuses de ce songe ont un sens profond...

Le lac de sang où vous sont apparues vos victimes... c'est le sang que vous avez versé. La lave ardente qui l'a remplacé... c'est le remords dévorant qui aurait dû vous consumer, afin qu'un jour Dieu, prenant en pitié vos longues tortures, vous appelât à lui... et vous fît goûter les douceurs ineffables du pardon. Mais il n'en sera point ainsi. Non ! non ! ces avertissements seront inutiles ; loin de vous repentir, vous regretterez chaque jour, avec d'horribles blasphèmes, le temps où vous commettiez vos crimes... Hélas ! de cette lutte continuelle entre vos ardeurs sanguinaires et l'impossibilité de les satisfaire, entre vos habitudes d'oppression féroce et la nécessité de vous soumettre à des êtres aussi faibles que cruels, il résultera pour vous un sort si affreux, si horrible !... Oh ! pauvre misérable !

Et la voix de Rodolphe s'altéra.

Et il se tut un moment, comme si l'émotion et l'effroi l'eussent empêché de continuer.

Le Maître d'école sentit ses cheveux se hérisser sur son front.

Quel était donc ce sort qui apitoyait même son bourreau ?

— Le sort qui vous attend est si épouvantable, reprit Rodolphe, que Dieu, dans sa vengeance inexorable et toute-puissante, voudrait vous faire expier à vous seul les crimes de tous les hommes qu'il n'imaginerait pas un supplice plus effroyable. Malheur, malheur à vous ! la fatalité veut que vous sachiez l'effroyable châtiment qui vous attend, et elle veut que vous ne fassiez rien pour vous y soustraire.

Que l'avenir vous soit connu !

Il sembla au Maître d'école que la vue lui était rendue.

Il ouvrit les yeux... il vit...

Mais ce qu'il vit le frappa d'une telle épouvante, qu'il jeta un cri perçant, et s'éveilla en sursaut de ce rêve horrible.

CHAPITRE IX.

La lettre.

Neuf heures du matin sonnaient à l'horloge de la ferme de Bouqueval, lorsque madame Georges entra doucement dans la chambre de Fleur-de-Marie.

Le sommeil de la jeune fille était si léger, qu'elle s'éveilla presque à l'instant. Un brillant soleil d'hiver, dardant ses rayons à travers les persiennes et les rideaux de toile perse doublée de guingan rose, répandait une teinte vermeille dans la chambre de la Goualeuse, et donnait à son pâle et doux visage les couleurs qui lui manquaient.

— Eh bien ! mon enfant, dit madame Georges en s'asseyant sur le lit de la jeune fille et en la baisant au front, comment vous trouvez-vous ?

— Mieux, madame... je vous remercie.

— Vous n'avez pas été réveillée ce matin de très-bonne heure?

— Non, madame.

— Tant mieux. Ce malheureux aveugle et son fils, auxquels on a donné hier à coucher, ont voulu quitter la ferme au point du jour ; je craignais que le bruit qu'on a fait en ouvrant les portes ne vous eût éveillée.

— Pauvres gens ! pourquoi sont-ils partis si tôt?

— Je ne sais ; hier soir, en vous laissant un peu calmée, je suis descendue à la cuisine pour les voir ; mais tous deux s'étaient trouvés si fatigués, qu'ils avaient demandé la permission de se retirer. Le père Châtelain m'a dit que l'aveugle paraissait ne pas avoir la tête très-saine : et tous nos gens ont été frappés des soins touchants que l'enfant de ce malheureux lui donnait. Mais dites-moi, Marie, vous avez eu un peu de fièvre ; je ne veux pas que vous vous exposiez au froid aujourd'hui : vous ne sortirez pas du salon.

— Madame, pardonnez-moi ; il faut que je me rende ce soir, à cinq heures, au presbytère ; M. le curé m'attend.

— Cela serait imprudent ; vous avez, j'en suis sûre, passé une mauvaise nuit. Vos yeux sont fatigués, vous avez mal dormi.

— Il est vrai... j'ai encore eu des rêves effrayants. J'ai revu en songe la femme qui m'a tourmentée quand j'étais enfant; je me suis réveillée en sursaut tout épouvantée. C'est une faiblesse ridicule dont j'ai honte.

— Et moi, cette faiblesse m'afflige, puisqu'elle vous fait souffrir, pauvre petite! dit madame Georges avec un tendre intérêt, en voyant les yeux de la Goualeuse se remplir de larmes.

Celle-ci, se jetant au cou de sa mère adoptive, cacha son visage dans son sein.

— Mon Dieu! qu'avez-vous, Marie, vous m'effrayez?

— Vous êtes si bonne pour moi, madame, que je me reproche de ne pas vous avoir confié ce que j'ai confié à M. le curé; demain il vous dira tout lui-même : il me coûterait trop de vous répéter cette confession.

— Allons, allons, enfant, soyez raisonnable; je suis sûre qu'il y a plus à louer qu'à blâmer dans ce grand secret que vous avez dit à notre bon abbé. Ne pleurez pas ainsi, vous me faites mal.

— Pardon, madame; mais je ne sais pourquoi, depuis deux jours, par instants mon cœur se brise... Malgré moi les larmes me viennent aux yeux... J'ai de noirs pressentiments... Il me semble qu'il va m'arriver quelque malheur.

— Marie... Marie... je vous gronderai si vous vous affectez ainsi de terreurs imaginaires. N'est-ce donc pas assez des chagrins réels qui nous accablent?

— Vous avez raison, madame; j'ai tort, je tâcherai de surmonter cette faiblesse... Si vous saviez, mon Dieu! combien je me reproche de ne pas être toujours gaie, souriante, heureuse... comme je devrais l'être! Hélas! ma tristesse doit vous paraître de l'ingratitude!

Madame Georges allait rassurer la Goualeuse, lorsque Claudine entra, après avoir frappé à la porte.

— Que voulez-vous, Claudine?

— Madame, c'est Pierre qui arrive d'Arnouville dans le cabriolet de madame Dubreuil; il apporte cette lettre pour vous, il dit que c'est très-pressé.

Madame Georges lut tout haut ce qui suit :

« Ma chère madame Georges, vous me rendriez bien service, et vous « pourriez me tirer d'un grand embarras, en venant tout de suite à la « ferme : Pierre vous emmènerait et vous reconduirait cette après-dînée. « Je ne sais vraiment où donner de la tête. M. Dubreuil est à Pontoise « pour la vente de ses laines; j'ai donc recours à vous et à Marie. Clara « embrasse sa bonne petite sœur et l'attend avec impatience. Tâchez « de venir à onze heures pour déjeuner.

« Votre bien sincère amie,

« Femme Dubreuil. »

— De quoi peut-il être question? dit madame Georges à Fleur-de-Marie. Heureusement le ton de la lettre de madame Dubreuil prouve qu'il ne s'agit pas de quelque chose de grave...

— Vous accompagnerai-je, madame? demanda la Goualeuse.

— Cela n'est peut-être pas prudent, car il fait très-froid. Mais, après tout, reprit madame Georges, cela vous distraira; en vous enveloppant bien, cette petite course ne vous sera que favorable...

— Mais, madame, dit la Goualeuse en réfléchissant, M. le curé m'attend ce soir, à cinq heures, au presbytère.

— Vous avez raison;... nous serons de retour avant cinq heures, je vous le promets.

— Oh! merci, madame; je serai si contente de revoir mademoiselle Clara...

— Encore! dit madame Georges d'un ton de doux reproche, mademoiselle Clara!... Est-ce qu'elle dit mademoiselle Marie en parlant de vous?

— Non, madame... répondit la Goualeuse en baissant les yeux. C'est que moi... je...

— Vous! vous êtes une cruelle enfant qui ne songez qu'à vous tourmenter; vous oubliez déjà les promesses que vous m'avez faites tout à l'heure encore. Habillez-vous vite et bien chaudement. Nous pourrons arriver avant onze heures à Arnouville.

Puis, sortant avec Claudine, madame Georges lui dit :

— Que Pierre attende un moment, nous sommes prêtes dans quelques minutes.

CHAPITRE X.

Reconnaissance.

Une demi-heure après cette conversation, madame Georges et Fleur-de-Marie montaient dans un de ces grands cabriolets dont se servent les riches fermiers des environs de Paris. Bientôt cette voiture, attelée d'un vigoureux cheval de trait conduit par Pierre, roula rapidement sur le chemin gazonné qui, de Bouqueval, conduit à Arnouville.

Les vastes bâtiments et les nombreuses dépendances de la ferme exploitée par M. Dubreuil témoignaient de l'importance de cette magnifique propriété que mademoiselle Césarine de Noirmont avait apportée en mariage à M. le duc de Lucenay.

Le bruit retentissant du fouet de Pierre avertit madame Dubreuil de l'arrivée de Fleur-de-Marie et de madame Georges. Celles-ci, en descendant de voiture, furent joyeusement accueillies par la fermière et par sa fille.

Madame Dubreuil avait cinquante ans environ; sa physionomie était douce et affable; les traits de sa fille, jolie brune aux yeux bleus, aux joues fraîches et vermeilles, respiraient la candeur et la bonté.

A son grand étonnement, lorsque Clara vint lui sauter au cou, la Goualeuse vit son amie vêtue comme elle en paysanne, au lieu d'être habillée en demoiselle.

— Comment, vous aussi, Clara, vous voici déguisée en campagnarde? dit madame Georges en embrassant la jeune fille.

— Est-ce qu'il ne faut pas qu'elle imite en tout sa sœur Marie? dit madame Dubreuil. Elle n'a pas eu de cesse qu'elle n'ait eu aussi son casaquin de drap, sa jupe de futaine, tout comme votre Marie... Mais il s'agit bien des caprices de ces petites filles, ma pauvre madame Georges! dit madame Dubreuil en soupirant; venez, que je vous conte tous mes embarras.

En arrivant dans le salon avec sa mère et madame Georges, Clara s'assit auprès de Fleur-de-Marie, lui donna la meilleure place au coin du feu, l'entoura de mille soins, prit ses mains dans les siennes pour s'assurer si elles n'étaient plus froides, l'embrassa encore et l'appela sa méchante petite sœur, en lui faisant tout bas de doux reproches sur le long intervalle qu'elle mettait entre ses visites.

Si l'on se souvient de l'entretien de la pauvre Goualeuse et du curé, on comprendra qu'elle devait recevoir ces caresses tendres et ingénues avec un mélange d'humilité, de bonheur et de crainte.

— Et que vous arrive-t-il donc? ma chère madame Dubreuil, dit madame Georges, et à quoi pourrais-je vous être utile?

— Mon Dieu! à bien des choses. Je vais vous expliquer cela. Vous ne savez pas, je crois, que cette ferme appartient en propre à madame la duchesse de Lucenay. C'est à elle que nous avons directement affaire... sans passer par les mains de l'intendant de M. le duc.

— En effet, j'ignorais cette circonstance.

— Vous allez savoir pourquoi je vous en instruis... C'est donc à madame la duchesse ou à madame Simon, sa première femme de chambre, que nous payons les fermages. Madame la duchesse est si bonne, si bonne, quoiqu'un peu vive, que c'est un vrai plaisir d'avoir des rapports avec elle; Dubreuil et moi nous nous mettrions dans le feu pour l'obliger... Dame! c'est tout simple : je l'ai vue petite fille, quand elle venait ici avec son père, feu M. le prince de Noirmont... Encore dernièrement elle nous a demandé six mois de fermage d'avance... Quarante mille francs, ça ne se trouve pas sous le pas d'un cheval, comme on dit... mais nous avions cette somme en réserve, la dot de notre Clara, et du jour au lendemain madame la duchesse a eu son argent en beaux louis d'or. Ces grandes dames, ça a tant besoin de luxe! Pourtant il n'y a guère que depuis un an que madame la duchesse est exacte à toucher ses fermages aux échéances; autrefois elle paraissait n'avoir jamais besoin d'argent... Mais maintenant c'est bien différent!

— Jusqu'à présent, ma chère madame Dubreuil, je ne vois pas encore à quoi je puis vous être bonne.

— M'y voici, m'y voici; je vous disais cela pour vous faire comprendre que madame la duchesse a toute confiance en nous... Sans compter qu'à l'âge de douze ou treize ans elle a été, avec son père pour compère, marraine de Clara... qu'elle a toujours comblée... Hier soir donc, je reçois par un exprès cette lettre de madame la duchesse :

« Il faut absolument, ma chère madame Dubreuil, que le petit pavillon du verger soit en état d'être occupé après-demain soir : faites-y transporter tous les meubles nécessaires, tapis, rideaux, etc., etc. Enfin, que rien n'y manque, et qu'il soit surtout aussi *confortable* que possible... »

— Confortable! vous entendez madame Georges; et c'est souligné encore! dit madame Dubreuil, en regardant son amie d'un air à la fois méditatif et embarrassé; puis elle continua :

« Faites faire du feu jour et nuit dans le pavillon pour en chasser l'humidité, car il y a longtemps qu'on ne l'a habité. Vous traiterez la personne qui viendra s'y établir comme vous me traiteriez moi-même; une lettre que cette personne vous remettra vous instruira de ce que j'attends de votre zèle toujours si obligeant. J'y compte cette fois encore, sans crainte d'en abuser; je sais combien vous êtes bonne et dévouée. Adieu, ma chère madame Dubreuil. Embrassez ma jolie filleule, et croyez à mes sentiments bien affectionnés.

« Noirmont de Lucenay. »

« *P. S.* La personne dont il s'agit arrivera après-demain dans la soirée. Surtout n'oubliez pas, je vous prie, de rendre le pavillon aussi *confortable* que possible. »

—Vous voyez; encore ce diable de mot souligné! dit madame Dubreuil en remettant dans sa poche la lettre de la duchesse de Lucenay.

— Eh bien! rien de plus simple, reprit madame Georges.

— Comment, rien de plus simple!... Vous n'avez donc pas entendu? madame la duchesse veut surtout que le pavillon soit aussi *confortable* que possible; c'est pour ça que je vous ai priée de venir. Nous deux Clara, nous nous sommes tuées à chercher ce que voulait dire *confortable*, et nous n'avons pu y parvenir... Clara a pourtant été en pension à Villiers-le-Bel, et a remporté je ne sais combien de prix d'histoire et de géographie... eh bien! c'est égal, elle n'est pas plus avancée que moi au sujet de ce mot baroque; il faut que ce soit un mot de la cour ou du grand monde... Mais c'est égal, vous concevez combien c'est embarrassant : madame la duchesse veut surtout que le pavillon soit *confortable*, elle souligne le mot, elle le répète deux fois, et nous ne savons pas ce que cela veut dire!

— Dieu merci! je puis vous expliquer ce grand mystère, dit madame Georges en souriant; *confortable*, dans cette occasion, veut dire un appartement commode, bien arrangé, bien clos, bien chaud; une habitation, enfin, où rien ne manque de ce qui est nécessaire et même superflu...

— Ah! mon Dieu! je comprends; mais alors je suis encore plus embarrassée!

— Comment cela?

— Madame la duchesse parle de tapis, de meubles et de beaucoup d'*et cætera*, mais nous n'avons pas de tapis ici, nos meubles sont des plus communs; et puis enfin je ne sais pas si la personne que nous devons attendre est un monsieur ou une dame, et il faut que tout soit prêt demain soir... Comment faire? comment faire? ici il n'y a aucune ressource. En vérité, madame Georges, c'est à en perdre la tête.

— Mais, maman, dit Clara, si tu prenais les meubles qui sont dans ma chambre, en attendant qu'elle soit remeublée j'irais passer trois ou quatre jours à Bouqueval avec Marie.

—Ta chambre! ta chambre! mon enfant, est-ce que c'est assez beau! dit madame Dubreuil en haussant les épaules, est-ce que c'est assez... assez *confortable*? comme dit madame la duchesse... Mon Dieu! mon Dieu! où va-t-on chercher des mots pareils!

— Ce pavillon est donc ordinairement inhabité? demanda madame Georges.

— Sans doute; c'est cette petite maison blanche qui est toute seule au bout du verger. M. le prince l'a fait bâtir pour madame la duchesse quand elle était demoiselle; lorsqu'elle venait à la ferme avec son père, c'est là qu'ils se reposaient. Il y a trois jolies chambres, et au bout du jardin une laiterie suisse, où madame la duchesse, étant enfant, s'amusait à jouer à la laitière; depuis son mariage, nous ne l'avons vue à la ferme que deux fois, et chaque fois elle a passé quelques heures dans le petit pavillon. La première fois, il y a de cela six ans, elle est venue à cheval avec...

Puis, comme si la présence de Fleur-de-Marie et de Clara l'empêchait d'en dire davantage, madame Dubreuil reprit :

— Mais je cause, je cause, et tout cela ne me sort pas d'embarras... Venez donc à mon secours, ma pauvre madame Georges, venez donc à mon secours!

— Voyons, dites-moi comment à cette heure est meublé ce pavillon?

— Il l'est à peine : dans la pièce principale, une natte de paille sur le carreau, un canapé de jonc, des fauteuils pareils, une table, quelques chaises, voilà tout. De là à être confortable il y a loin, comme vous le voyez.

— Eh bien! moi, à votre place, voici ce que je ferais : il est onze heures, j'enverrais à Paris un homme intelligent.

— Notre *prend-garde-à-tout* (1), il n'y en a pas de plus actif

— A merveille... en deux heures au plus tard il est à Paris; il va chez un tapissier de la Chaussée-d'Antin, peu importe lequel; il lui remet la liste que je vais vous faire, après avoir vu ce qui manque dans le pavillon, et il lui dira que, coûte que coûte...

— Oh! bien sûr... pourvu que madame la duchesse soit contente, je ne regarderai à rien...

— Il lui dira donc que, coûte que coûte, il faut que ce qui est noté sur cette liste soit ici ce soir ou dans la nuit, ainsi que trois ou quatre garçons tapissiers puur tout mettre en place.

— Ils pourront venir par la voiture de Gonesse, elle part à huit heures du soir de Paris.

— Et comme il ne s'agit que de transporter des meubles, de clouer des tapis et de poser des rideaux, tout peut être facilement prêt demain soir.

— Ah! ma bonne madame Georges, de quel embarras vous me sauvez!... Je n'aurais jamais pensé à cela... Vous êtes ma providence... Vous allez avoir la bonté de me faire la liste de ce qu'il faut pour que le pavillon soit...

— Confortable?... oui, sans doute.

— Ah, mon Dieu! une autre difficulté!... Encore une fois, nous ne savons pas si c'est un monsieur ou une dame que nous attendons. Dans sa lettre, madame la duchesse dit : Une personne; c'est bien embrouillé!...

— Agissez comme si vous attendiez une femme, ma chère madame Dubreuil; si c'est un homme, il ne s'en trouvera que mieux.

(1) Sorte de surveillant employé dans les grandes exploitations des environs de Paris.

— Vous avez raison... toujours raison...

Une servante de ferme vint annoncer que le déjeuner était servi.

— Nous déjeunerons tout à l'heure, dit madame Georges; mais, pendant que je vais écrire la liste de ce qui est nécessaire, faites prendre la mesure des trois pièces en hauteur et en étendue, afin qu'on puisse d'avance disposer les rideaux et les tapis.

— Bien, bien... je vais aller dire tout cela à mon prend-garde-à-tout.

— Madame, reprit la servante de ferme, il y a aussi là cette laitière de Stains : son ménage est dans une petite charrette traînée par un âne! Dame... il n'est pas lourd, son ménage!

— Pauvre femme!... dit madame Dubreuil avec intérêt.

— Quelle est donc cette femme? demanda madame Georges.

— Une paysanne de Stains, qui avait quatre vaches et qui faisait un petit commerce en allant vendre tous les matins son lait à Paris. Son mari était maréchal-ferrant; un jour, ayant besoin d'acheter du fer, il accompagne sa femme, convenant avec elle de venir la reprendre au coin de la rue où d'habitude elle vendait son lait. Malheureusement la laitière s'était établie dans un vilain quartier, à ce qu'il paraît; quand son mari revient, il la trouve aux prises avec des mauvais sujets ivres qui avaient eu la méchanceté de renverser son lait dans le ruisseau. Le forgeron tâche de leur faire entendre raison, ils le maltraitent; il se défend, et dans la rixe il reçoit un coup de couteau qui l'étend roide mort.

— Ah! quelle horreur!... s'écria madame Georges. Et a-t-on arrêté l'assassin?

— Malheureusement non; dans le tumulte il s'est échappé; la pauvre veuve assure qu'elle le reconnaîtrait bien, car elle l'a vu plusieurs fois avec d'autres de ses camarades, habitués de ce quartier; mais jusqu'ici toutes les recherches ont été inutiles pour le découvrir. Bref, depuis la mort de son mari, la laitière a été obligée, pour payer diverses dettes, de vendre ses vaches et quelques morceaux de terre qu'elle avait; le fermier du château de Stains m'a recommandé cette brave femme comme une excellente créature, aussi honnête que malheureuse, car elle a trois enfants dont le plus âgé n'a que douze ans; j'avais justement une place vacante, je la lui ai donnée, et elle vient s'établir à la ferme.

— Cette bonté de votre part ne m'étonne pas, ma chère madame Dubreuil.

— Dis-moi, Clara, reprit la fermière, veux-tu aller installer cette brave femme dans son logement, pendant que je vais prévenir le prend-garde-à-tout de se préparer à partir pour Paris?

— Oui, maman; Marie va venir avec moi.

— Sans doute; est-ce que vous pouvez vous passer l'une de l'autre? dit la fermière.

— Et moi, reprit madame Georges en s'asseyant devant une table, je vais commencer ma liste pour ne pas perdre de temps, car il faut que nous soyons de retour à Bouqueval à quatre heures.

— A quatre heures!... vous êtes donc bien pressée? dit madame Dubreuil.

— Oui, il faut que Marie soit au presbytère à cinq heures.

— Oh! s'il s'agit du bon abbé Laporte... c'est sacré, dit madame Dubreuil. Je vais donner les ordres en conséquence... Ces deux enfants ont bien... bien des choses à se dire... Il faut leur donner le temps de se parler.

— Nous partirons donc à trois heures? ma chère madame Dubreuil.

— C'est entendu... Mais que je vous remercie donc encore!... quelle bonne idée j'ai eue de vous prier de venir à mon aide! dit madame Dubreuil. Allons, Clara; allons, Marie!...

Pendant que madame Georges écrivait, madame Dubreuil sortit d'un côté, les deux jeunes filles d'un autre, avec la servante qui avait annoncé l'arrivée de la laitière de Stains.

— Où est-elle, cette pauvre femme? demanda Clara.

— Elle est avec ses enfants, sa petite charrette et son âne, dans la cour des granges, mademoiselle.

— Tu vas la voir, Marie, la pauvre femme, dit Clara en prenant le bras de la Goualeuse; comme elle est pâle et comme elle a l'air triste avec son grand deuil de veuve! La dernière fois qu'elle est venue voir maman, elle m'a navrée; elle pleurait à chaudes larmes en parlant de son mari, et puis tout à coup ses larmes s'arrêtaient, et elle entrait dans des accès de fureur contre l'assassin. Alors... elle me faisait peur, tant elle avait l'air méchant; mais, au fait, son ressentiment est bien naturel!... l'infortunée!... Comme il y a des gens malheureux!... n'est-ce pas, Marie?

— Oh! oui, oui .. sans doute... répondit la Goualeuse en soupirant d'un air distrait. Il y a des gens bien malheureux, vous avez raison, mademoiselle...

— Allons! s'écria Clara en frappant du pied avec une impatience chagrine, voilà encore que tu me dis vous... et que tu m'appelles mademoiselle; mais tu es donc fâchée contre moi, Marie?

— Moi! grand Dieu!!!

— Eh bien! alors, pourquoi me dis-tu vous?... Tu le sais, ma mère et madame Georges t'ont déjà réprimandée pour cela. Je t'en préviens, je te ferai encore gronder : tant pis pour toi...

— Clara, pardon, j'étais distraite...

— Distraite... quand tu me revois après plus de huit grands jours de séparation? dit tristement Clara. Distraite... cela serait déjà bien mal;

mais non, non, ce n'est pas cela : tiens, vois-tu, Marie... je finirai par croire que tu es fière.

Fleur-de-Marie devint pâle comme une morte et ne répondit pas...

A sa vue, une femme portant le deuil de veuve avait poussé un cri de colère et d'horreur.

Cette femme était la laitière qui, chaque matin, vendait du lait à la Goualeuse lorsque celle-ci demeurait chez l'ogresse du tapis-franc.

CHAPITRE XI.

La laitière.

La scène que nous allons raconter se passait dans une des cours de la ferme, en présence des laboureurs et des femmes de service qui rentraient de leurs travaux pour prendre leur repas de midi.

Sous un hangar, on voyait une petite charrette attelée d'un âne, et contenant le rustique et pauvre mobilier de la veuve; un petit garçon de douze ans, aidé de deux enfants moins âgés, commençait à décharger cette voiture.

La laitière, complétement vêtue de noir, était une femme de quarante ans environ, à la figure rude, virile et résolue: ses paupières étaient rougies par des larmes récentes. En apercevant Fleur-de-Marie, elle jeta d'abord un cri d'effroi; mais bientôt la douleur, l'indignation, la colère, contractèrent ses traits; elle se précipita sur la Goualeuse, la prit brutalement par le bras, et s'écria en la montrant aux gens de la ferme :

— Voilà une malheureuse qui connaît l'assassin de mon pauvre mari.. Je l'ai vue vingt fois parler à ce brigand! quand je vendais du lait au coin de la rue de la Vieille-Draperie, elle venait m'en acheter pour un sou tous les matins; elle doit savoir quel est le scélérat qui a fait le coup; comme toutes ses pareilles, elle est de la clique de ces bandits... Oh! tu ne m'échapperas pas, coquine que tu es!... s'écria la laitière exaspérée par d'injustes soupçons: et elle saisit l'autre bras de Fleur-de-Marie, qui, tremblante, éperdue, voulait fuir.

Clara, stupéfaite de cette brusque agression, n'avait pu jusqu'alors dire un mot; mais, à ce redoublement de violence, elle s'écria en s'adressant à la veuve :

— Mais vous êtes folle!... le chagrin vous égare!... vous vous trompez!...

— Je me trompe!... reprit la paysanne avec une ironie amère, je me trompe! Oh! que non!... je ne me trompe pas... Tenez, regardez comme la voilà déjà pâle... la misérable!... comme ses dents claquent!... La justice te forcera de parler; tu vas venir avec moi chez monsieur le maire... entends-tu?... Oh! il ne s'agit pas de résister... j'ai une bonne poigne... je t'y porterai plutôt...

— Insolente que vous êtes! s'écria Clara exaspérée, sortez d'ici.. Oser ainsi manquer à mon amie, à ma sœur!

— Votre sœur.... mademoiselle, allons donc!... c'est vous, vous qui êtes folle! répondit grossièrement la veuve. Votre sœur!... une fille des rues, que, durant six mois, j'ai vue traîner dans la Cité!

A ces mots, les laboureurs firent entendre de longs murmures contre Fleur-de-Marie; ils prenaient naturellement parti pour la laitière, qui était de leur classe, et dont le malheur les intéressait.

Les trois enfants, entendant leur mère élever la voix, accoururent auprès d'elle et l'entourèrent en pleurant, sans savoir de quoi il s'agissait. L'aspect de ces pauvres petits, aussi vêtus de deuil, redoubla la sympathie qu'inspirait la veuve et augmenta l'indignation des paysans contre Fleur-de-Marie.

Clara, effrayée de ces démonstrations presque menaçantes, dit aux gens de la ferme d'une voix émue :

— Faites sortir cette femme d'ici; je vous répète que le chagrin l'égare. Marie, Marie, pardon! Mon Dieu, cette folle ne sait pas ce qu'elle dit...

La Goualeuse, pâle, la tête baissée pour échapper à tous les regards, restait muette, anéantie, inerte, et ne faisait pas un mouvement pour échapper aux rudes étreintes de la robuste laitière.

Clara, attribuant cet abattement à l'effroi qu'une pareille scène devait inspirer à son amie, dit de nouveau aux laboureurs :

— Vous ne m'entendez donc pas? Je vous ordonne de chasser cette femme... Puisqu'elle persiste dans ses injures, pour la punir de son insolence, elle n'aura pas ici la place que ma mère lui avait promise; de sa vie elle ne remettra les pieds à la ferme.

Aucun laboureur ne bougea pour obéir aux ordres de Clara; l'un d'eux osa même dire :

— Dame... mademoiselle, si c'est une fille des rues et qu'elle connaisse l'assassin du mari de cette pauvre femme... faut qu'elle vienne s'expliquer chez le maire...

— Je vous répète que vous n'entrerez jamais à la ferme, dit Clara à la laitière, à moins qu'à l'instant vous ne demandiez pardon à mademoiselle Marie de vos grossièretés.

— Vous me chassez, mademoiselle!... à la bonne heure, répondit la veuve avec amertume. Allons, mes pauvres orphelins, ajouta-t-elle en embrassant ses enfants, rechargez la charrette, nous irons gagner notre pain ailleurs, le bon Dieu aura pitié de nous; mais au moins, en nous en allant, nous emmènerons chez M. le maire cette malheureuse, qui va être bien forcée de dénoncer l'assassin de mon pauvre mari... puisqu'elle connaît toute la bande!... Parce que vous êtes riche, mademoiselle, reprit-elle en regardant insolemment Clara, parce que vous avez des amies dans ces créatures-là... faut pas pour cela... être si dure aux pauvres gens!

— C'est vrai, dit un laboureur, la laitière a raison...

— Pauvre femme!

— Elle est dans son droit...

— On a assassiné son mari... faut-il pas qu'elle soit contente?

— On ne peut pas l'empêcher de faire son possible pour découvrir les brigands qui ont fait le coup.

— C'est une injustice de la renvoyer.

— Est-ce que c'est sa faute, à elle, si l'amie de mademoiselle Clara se trouve être... une fille des rues?

— On ne met pas à la porte une honnête femme... une mère de famille... à cause d'une malheureuse pareille!

Et les murmures devenaient menaçants, lorsque Clara s'écria :

— Dieu soit loué... voici ma mère...

En effet, madame Dubreuil, revenant du pavillon du verger, traversait la cour.

— Eh bien, Clara! eh bien, Marie! dit la fermière en approchant du groupe, venez-vous déjeuner? Allons, mes enfants, il est déjà tard!

— Maman, s'écria Clara, défendez ma sœur des insultes de cette femme, et elle montra la veuve; de grâce, renvoyez-la d'ici. Si vous saviez toutes les insolences qu'elle a l'audace de dire à Marie...

— Comment? elle oserait?...

— Oui, maman... Voyez, pauvre petite sœur, comme elle est tremblante... elle peut à peine se soutenir... Ah! c'est une honte qu'une telle scène se passe chez nous... Marie, pardonne-nous, je t'en supplie!

— Mais qu'est-ce que cela signifie? demanda madame Dubreuil en regardant autour d'elle d'un air inquiet, après avoir remarqué l'accablement de la Goualeuse.

— Madame sera juste, elle... bien sûr... murmurèrent les laboureurs.

— Voilà madame Dubreuil; c'est toi qui vas être mise à la porte, dit la veuve à Fleur-de-Marie.

— Il est donc vrai! s'écria madame Dubreuil à la laitière, qui tenait toujours Fleur-de-Marie par le bras, vous osez parler de la sorte à l'amie de ma fille! Est-ce ainsi que vous reconnaissez mes bontés? voulez-vous laisser cette jeune personne tranquille!

— Je vous respecte, madame, et j'ai de la reconnaissance pour vos bontés, dit la veuve en abandonnant le bras de Fleur-de-Marie; mais avant de m'accuser et de me chasser de chez vous avec mes enfants, interrogez donc cette malheureuse. Elle n'aura peut-être pas le front de nier que je la connais et qu'elle me connaît aussi.

— Mon Dieu, Marie, entendez-vous ce que dit cette femme? demanda madame Dubreuil au comble de la surprise.

— T'appelles-tu, oui ou non, la Goualeuse? dit la laitière à Marie.

— Oui, dit la malheureuse à voix basse d'un air atterré et sans regarder madame Dubreuil; oui, on m'appelait ainsi...

— Ah! voyez-vous! s'écrièrent les laboureurs courroucés, elle l'avoue! elle l'avoue!...

— Elle l'avoue... mais quoi? qu'avoue-t-elle? s'écria madame Dubreuil, à demi effrayée de l'aveu de Fleur-de-Marie.

— Laissez-la répondre, madame, reprit la veuve, elle va encore avouer qu'elle était dans une maison infâme de la rue aux Fèves, dans la Cité, où je lui vendais pour un sou de lait tous les matins; elle va encore avouer qu'elle a souvent parlé de moi à l'assassin de mon pauvre mari. Oh! elle le connaît bien, j'en suis sûre... un jeune homme pâle qui fumait toujours et qui portait une casquette, une blouse et de grands cheveux; elle doit savoir son nom... est-ce vrai? répondras-tu, malheureuse! s'écria la laitière.

— J'ai pu parler à l'assassin de votre mari, car il y a malheureusement plus d'un meurtrier dans la Cité, dit Fleur-de-Marie d'une voix défaillante, mais je ne sais pas de qui vous voulez me parler.

— Comment... que dit-elle? s'écria madame Dubreuil avec effroi. Elle a parlé à des assassins...

— Les créatures comme elle ne connaissent que ça... répondit la veuve.

D'abord stupéfaite d'une si étrange révélation, confirmée par les dernières paroles de Fleur-de-Marie, madame Dubreuil, comprenant tout alors, se recula avec dégoût et horreur, attira violemment et brusquement à elle sa fille Clara, qui s'était approchée de la Goualeuse pour la soutenir, et s'écria :

— Ah! quelle abomination! Clara, prenez garde! N'approchez pas de cette malheureuse... Mais comment madame Georges a-t-elle pu la recevoir chez elle? Comment a-t-elle osé me la présenter, et souffrir que ma fille... Mon Dieu! mon Dieu! mais c'est horrible, cela! C'est à peine si je peux croire ce que je vois! Mais non, non, madame Georges est incapable d'une telle indignité! elle aura été trompée comme nous. Sans cela... oh! ce serait infâme de sa part!

Clara, désolée, effrayée de cette scène cruelle, croyait rêver. Dans sa candide ignorance elle ne comprenait pas les terribles récriminations

dont on accablait son amie ; son cœur se brisa, ses yeux se remplirent de larmes en voyant la stupeur de la Goualeuse, muette, atterrée comme une criminelle devant ses juges.

Tortillard.

— Viens, viens, ma fille, dit madame Dubreuil à Clara ; puis se retournant vers Fleur-de-Marie : Et vous, indigne créature, le bon Dieu vous punira de votre infâme hypocrisie. Oser souffrir que ma fille... un ange de vertu, vous appelle son amie, sa sœur... son amie !... sa sœur !... vous... le rebut de ce qu'il y a de plus vil au monde ! quelle effronterie ! Oser vous mêler aux honnêtes gens, quand vous méritez sans doute d'aller rejoindre vos semblables en prison !

— Oui, oui, s'écrièrent les laboureurs ; il faut qu'elle aille en prison ; elle connait l'assassin.

— Elle est peut-être sa complice, seulement !

— Vois-tu qu'il y a une justice au ciel ! dit la veuve en montrant le poing à la Goualeuse.

— Quant à vous, ma brave femme, dit madame Dubreuil à la laitière, loin de vous renvoyer, je reconnaitrai le service que vous me rendez en dévoilant cette malheureuse.

— A la bonne heure ! notre maitresse est juste, elle... murmurèrent les laboureurs.

Madame Georges.

— Viens, Clara, reprit la fermière, madame Georges va nous expliquer sa conduite, ou sinon je ne la revois de ma vie ; car si elle n'a pas été trompée, elle se conduit envers nous d'une maniere affreuse.

— Mais, ma mère, voyez donc cette pauvre Marie...

— Qu'elle crève de honte si elle veut, tant mieux ! Méprise-la... Je ne veux pas que tu restes un moment auprès d'elle. C'est une de ces créatures auxquelles une jeune fille comme toi ne parle pas sans se déshonorer.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! maman, dit Clara en résistant à sa mère qui voulait l'emmener, je ne sais pas ce que cela signifie... Marie peut bien être coupable, puisque vous le dites; mais, voyez, elle est défaillante ; ayez pitié d'elle au moins.

— Oh ! mademoiselle Clara, vous êtes bonne, vous me pardonnez. C'est bien malgré moi, croyez-moi, que je vous ai trompée. Je me le suis bien souvent reproché, dit Fleur-de-Marie en jetant sur sa protectrice un regard de reconnaissance ineffable.

— Mais, ma mère, vous êtes donc sans pitié? s'écria Clara d'une voix déchirante.

— De la pitié pour elle ? Allons donc ! Sans madame Georges qui va nous en débarrasser, je ferais mettre cette misérable à la porte de la ferme comme une pestiférée, répondit durement madame Dubreuil. Et elle entraîna sa fille, qui, se retournant une dernière fois vers la Goualeuse, s'écria :

— Marie, ma sœur! je ne sais pas de quoi l'on t'accuse, mais je suis sûre que tu n'es pas coupable, et je t'aime toujours.

— Tais-toi, tais-toi ! dit madame Dubreuil en mettant sa main sur la bouche de sa fille, tais-toi ; heureusement que tout le monde est témoin qu'après cette odieuse révélation tu n'es pas restée un moment seule avec cette fille perdue. N'est-ce pas, mes amis ?

— Oui, oui, madame, dit le laboureur, nous sommes témoins que mademoiselle Clara n'est pas restée un moment avec cette fille, qui est bien sûr une voleuse, puisqu'elle connaît des assassins.

Madame Dubreuil entraîna Clara.

La Goualeuse resta seule au milieu du groupe menaçant qui s'était formé autour d'elle.

Malgré les reproches dont l'accablait madame Dubreuil, la présence de la fermière et de Clara avait quelque peu rassuré Fleur-de-Marie sur les suites de cette scène; mais, après le départ des deux femmes, se trouvant à la merci des paysans, les forces lui manquèrent ; elle fut obligée de s'appuyer sur le parapet du profond abreuvoir des chevaux de la ferme.

Rien de plus touchant que la pose de cette infortunée.

Rien de plus menaçant que les paroles, que l'attitude des paysans qui l'entouraient.

Assise presque debout sur cette margelle de pierre, la tête baissée, cachée entre ses deux mains, son cou et son sein voilés par les bouts carrés du mouchoir d'indienne rouge qui entourait son petit bonnet rond, la Goualeuse, immobile, offrait l'expression la plus saisissante de la douleur et de la résignation.

A quelques pas d'elle, la veuve de l'assassiné, triomphante et encore exaspérée contre Fleur-de-Marie par les imprécations de madame Dubreuil, montrait la jeune fille à ses enfants et aux laboureurs avec des gestes de haine et de mépris.

Les gens de la ferme, groupés en cercle, ne dissimulaient pas les sentiments hostiles qui les animaient ; leurs rudes et grossières physionomies exprimaient à la fois l'indignation, le courroux, et une sorte de raillerie brutale et insultante; les femmes se montraient les plus furieuses, les plus révoltées. La beauté touchante de la Goualeuse n'était pas une des moindres causes de leur acharnement contre elle.

Hommes et femmes ne pouvaient pardonner à Fleur-de-Marie d'avoir été jusqu'alors traitée d'égal à égal par leurs maîtres.

Et puis encore, quelques laboureurs d'Arnouville n'ayant pu justifier d'assez bons antécédents pour obtenir à la ferme de Bouqueval une de ces places si enviées dans le pays, il existait chez ceux-là, contre madame Georges, un sourd mécontentement dont sa protégée devait se ressentir.

Les premiers mouvements des natures incultes sont toujours extrêmes...

Excellents ou détestables.

Mais ils deviennent horriblement dangereux lorsqu'une multitude croit ses brutalités autorisées par les torts réels ou apparents de ceux que poursuit sa haine ou sa colère.

Quoique la plupart des laboureurs de cette ferme n'eussent peut-être pas tous les droits possibles à afficher une susceptibilité farouche à l'endroit de la Goualeuse, ils semblaient contagieusement souillés par sa seule présence ; leur pudeur se révoltait en songeant à quelle classe avait appartenu cette infortunée, qui de plus avouait qu'elle parlait souvent à des assassins. En fallait-il davantage pour exalter la colère de ces campagnards, encore excités par l'exemple de madame Dubreuil?

— Il faut la conduire chez le maire, s'écria l'un.

— Oui, oui; et si elle ne veut pas marcher, on la poussera.

— Et ça ose s'habiller comme nous autres honnêtes filles de campagne, ajouta une des plus laides maritornes de la ferme.

— Avec son air de sainte-nitouche, reprit une autre, on lui aurait donné le bon Dieu sans confession.

— Est-ce qu'elle n'avait pas le front d'aller à la messe?

— L'effrontée !... pourquoi ne pas communier tout de suite ?

La Goualeuse.

— Et il lui fallait frayer avec les maîtres encore !

— Comme si nous étions de trop petites gens pour elle !

— Heureusement chacun a son tour.

— Oh ! il faudra bien que tu parles et que tu dénonces l'assassin ! s'écria la veuve. Vous êtes tous de la même bande... Je ne suis pas même bien sûre de ne pas t'avoir vue ce jour-là avec eux. Allons, allons, il ne s'agit pas de pleurnicher, maintenant que tu es reconnue. Montre-nous ta face, elle est belle à voir !

Et la veuve abaissa brutalement les deux mains de la jeune fille, qui cachait son visage baigné de larmes.

La Goualeuse, d'abord écrasée de honte, commençait à trembler d'effroi en se trouvant seule à la merci de ces forcenés ; elle joignit les mains, tourna vers la laitière ses yeux suppliants et craintifs, et dit de sa voix douce :

— Mon Dieu, madame, il y a deux mois que je suis retirée à la ferme de Bouqueval... je n'ai donc pu être témoin du malheur dont vous parlez, et...

La timide voix de Fleur-de-Marie fut couverte par ces cris furieux :

— Menons-la chez M. le maire. . elle s'expliquera.

— Allons ! en marche, la belle !

Et le groupe menaçant se rapprochant de plus en plus de la Goualeuse, celle-ci, croisant ses mains par un mouvement machinal, regardait de côté et d'autre avec épouvante, et semblait implorer du secours.

— Oh ! reprit la laitière, tu as beau chercher autour de toi, mademoiselle Clara n'est plus là pour te défendre ; tu ne nous échapperas pas.

— Hélas ! madame, dit-elle toute tremblante, je ne veux pas vous échapper ; je ne demande pas mieux que de répondre à ce qu'on me demandera... puisque cela peut vous être utile... Mais quel mal ai-je fait à toutes les personnes qui m'entourent et me menacent ?...

— Tu nous as fait que tu as eu le front d'aller avec nos maîtres, quand nous, qui valons mille fois mieux que toi, nous n'y allons pas.. Voilà ce que tu nous as fait.

— Et puis, pourquoi as-tu voulu que l'on chasse d'ici cette pauvre veuve et ses enfants ? dit un autre.

— Ce n'est pas moi, c'est mademoiselle Clara qui voulait...

— Laisse-nous donc tranquilles, reprit le laboureur en l'interrompant, tu n'as pas seulement demandé grâce pour elle : tu étais contente de lui voir ôter son pain !

— Non, non, elle n'a pas demandé grâce !

— Est-elle mauvaise !

— Une pauvre veuve... mère de trois enfants !

— Si je n'ai pas demandé sa grâce, dit Fleur-de-Marie, c'est que je n'avais pas la force de dire un mot...

— Tu avais bien la force de parler à des assassins !

Ainsi qu'il arrive toujours dans les émotions populaires, ces paysans, plus bêtes que méchants, s'irritaient, s'excitaient, se grisaient au bruit de leurs propres paroles, et s'animaient en raison des injures et des menaces qu'ils prodiguaient à leur victime.

Ainsi le populaire arrive quelquefois, à son insu, par une exaltation progressive, à l'accomplissement des actes les plus injustes et les plus féroces.

Le cercle menaçant des métayers se rapprochait de plus en plus de Fleur-de-Marie ; tous gesticulaient en parlant ; la veuve du forgeron ne se possédait plus.

Seulement séparée du profond abreuvoir par le parapet où elle s'appuyait, la Goualeuse eut peur d'être renversée dans l'eau, et s'écria, en étendant vers eux des mains suppliantes :

— Mais, mon Dieu ! que voulez-vous de moi ? Par pitié ne me faites pas de mal !...

Et comme la laitière, gesticulant toujours, s'approchait de plus en plus et lui mettait ses deux poings presque sur le visage, Fleur-de-Marie s'écria, en se renversant en arrière avec effroi :

— Je vous en supplie, madame, n'approchez pas autant ; vous allez me faire tomber à l'eau.

Ces paroles de Fleur-de-Marie éveillèrent chez ces gens grossiers une idée cruelle. Ne pensant qu'à faire une de ces plaisanteries de paysans, qui souvent vous laissent à moitié mort sur la place, un des plus enragés s'écria :

— Un plongeon !... donnons-lui un plongeon !

— Oui... oui... A l'eau !... à l'eau !...

Répéta-t-on avec des éclats de rire et des applaudissements frénétiques.

— C'est ça, un bon plongeon !... Elle n'en mourra pas !

— Ça lui apprendra à venir se mêler aux honnêtes gens !

— Oui, oui... A l'eau ! à l'eau !

— Justement on a cassé la glace ce matin.

— La fille des rues se souviendra des braves gens de la ferme d'Arnouville !

En entendant ces cris inhumains, ces railleries barbares, en voyant l'exaspération de toutes ces figures stupidement irritées qui s'avançaient pour l'enlever, Fleur-de-Marie se crut morte.

A son premier effroi succéda bientôt une sorte de contentement amer : elle entrevoyait l'avenir sous de si noires couleurs, qu'elle remercia mentalement le ciel d'abréger ses peines : elle ne prononça plus un mot de plainte, se laissa glisser à genoux, croisa religieusement ses deux mains sur sa poitrine, ferma les yeux et attendit en priant.

Les laboureurs, surpris de l'attitude et de la résignation muette de la Goualeuse, hésitèrent un moment à accomplir leurs projets sauvages ; mais, gourmandés sur leur faiblesse par la partie féminine de l'assemblée, ils recommencèrent de vociférer pour se donner le courage d'accomplir leurs méchants desseins.

Deux des plus furieux allaient saisir Fleur-de-Marie, lorsqu'une voix émue, vibrante, leur cria :

— Arrêtez !

Au même instant madame Georges, qui s'était frayé un passage au milieu de cette foule, arriva auprès de la Goualeuse, toujours agenouillée, la prit dans ses bras, la releva en s'écriant :

— Debout, mon enfant !... debout, ma fille chérie ! on ne s'agenouille que devant Dieu.

L'expression, l'attitude de madame Georges furent si courageusement impérieuses, que la foule recula et resta muette.

L'indignation colorait vivement les traits de madame Georges, ordinairement pâles. Elle jeta sur les laboureurs un regard ferme, et leur dit d'une voix haute et menaçante :

— Malheureux !... n'avez-vous pas honte de vous porter à de telles violences contre cette malheureuse enfant !...

— C'est une...

— C'est ma fille ! s'écria madame Georges en interrompant un des laboureurs. M. l'abbé Laporte, que tout le monde bénit et vénère, l'aime et la protége, et ceux qu'il estime doivent être respectés par tout le monde.

Ces simples paroles imposèrent aux laboureurs.

Le curé de Bouqueval était, dans le pays, regardé comme un saint ; plusieurs paysans n'ignoraient pas l'intérêt qu'il portait à la Goualeuse. Pourtant quelques sourds murmures se firent encore entendre ; madame Georges en comprit le sens, et s'écria :

— Cette malheureuse fille fût-elle la dernière des créatures, fût-elle abandonnée de tous, votre conduite envers elle n'en serait pas moins odieuse. De quoi voulez-vous la punir ? Et de quel droit d'ailleurs ? Quelle est votre autorité ? La force ? N'est-il pas lâche, honteux à des hommes de prendre pour victime une jeune fille sans défense ! Viens, Marie, viens, mon enfant bien-aimée, retournons chez nous : là, du moins, tu es connue et appréciée...

Madame Georges prit le bras de Fleur-de-Marie ; les laboureurs, confus et reconnaissant la brutalité de leur conduite, s'écartèrent respectueusement.

La veuve seule s'avança et dit résolûment à madame Georges :

— Cette fille ne sortira pas d'ici qu'elle n'ait fait sa déposition chez le maire au sujet de l'assassinat de mon pauvre mari.

— Ma chère amie, dit madame Georges en se contraignant, ma fille n'a aucune déposition à faire ici ; plus tard, si la justice trouve bon d'invoquer son témoignage, on la fera appeler, et je l'accompagnerai... Jusque-là personne n'a le droit de l'interroger.

— Mais, madame... je vous dis...

Madame Georges interrompit la laitière et lui répondit sévèrement :

— Le malheur dont vous êtes victime peut à peine excuser votre conduite ; un jour vous regretterez les violences que vous avez si imprudemment excitées. Mademoiselle Marie demeure avec moi à la ferme de Bouqueval, instruisez-en le juge qui a reçu votre première déclaration, nous attendrons ses ordres.

La veuve ne put rien répondre à ces sages paroles ; elle s'assit sur le parapet de l'abreuvoir, et se mit à pleurer amèrement en embrassant ses enfants.

Quelques minutes après cette scène, Pierre amena le cabriolet ; madame Georges et Fleur-de-Marie y montèrent pour retourner à Bouqueval.

En passant devant la maison de la fermière d'Arnouville, la Goualeuse aperçut Clara : elle pleurait, à demi cachée derrière une persienne entr'ouverte, et fit à Fleur-de-Marie un signe d'adieu avec son mouchoir.

CHAPITRE XII.

Consolations.

Ah ! madame ! quelle honte pour moi ! quel chagrin pour vous ! dit Fleur-de-Marie à sa mère adoptive, lorsqu'elle se retrouva seule avec elle dans le petit salon de la ferme de Bouqueval. Vous êtes sans doute pour toujours fâchée avec madame Dubreuil, et cela à cause de moi. Oh ! mes pressentiments !... Dieu m'a punie d'avoir ainsi trompé cette dame et sa fille..... je suis un sujet de discorde entre vous et votre amie...

— Mon amie... est une excellente femme, ma chère enfant, mais une pauvre tête faible... Du reste, comme elle a très-bon cœur, demain elle regrettera, j'en suis sûre, son fol emportement d'aujourd'hui...

— Hélas ! madame, ne croyez pas que je veuille la justifier en vous

accusant, mon Dieu !... Mais votre bonté pour moi vous a peut-être aveuglée... Mettez-vous à la place de madame Dubreuil... Apprendre que la compagne de sa fille chérie... était... ce que j'étais... dites? peut-on blâmer son indignation maternelle ?

Madame Georges ne trouva malheureusement rien à répondre à cette question de Fleur-de-Marie, qui reprit avec exaltation :

— Cette scène flétrissante que j'ai subie aux yeux de tous, demain tout le pays le saura! Ce n'est pas pour moi que je crains; mais qui sait maintenant si la réputation de Clara... ne sera pas à tout jamais entachée... parce qu'elle m'a appelée son amie, sa sœur! J'aurais dû suivre mon premier mouvement... résister au penchant qui m'attirait vers mademoiselle Dubreuil... et, au risque de lui inspirer de l'aversion, me soustraire à l'amitié qu'elle m'offrait... Mais j'ai oublié la distance qui me séparait d'elle... Aussi, vous le voyez, j'en suis punie, oh! cruellement punie... car j'aurai peut-être causé un tort irréparable à cette jeune personne, si vertueuse et si bonne...

— Mon enfant, dit madame Georges après quelques moments de réflexion, vous avez tort de vous faire de si douloureux reproches : votre passé est coupable... oui, très-coupable... Mais n'est-ce rien que d'avoir, par votre repentir, mérité la protection de notre vénérable curé? N'est-ce pas sous ses auspices, sous les miens, que vous avez été présentée à madame Dubreuil? vos seules qualités ne lui ont-elles pas inspiré l'attachement qu'elle vous avait librement voué?... N'est-ce pas elle qui vous a demandé d'appeler Clara votre sœur? Et puis enfin, ainsi que je lui ai dit tout à l'heure, car je ne voulais ni ne devais rien lui cacher, pouvais-je, certaine que j'étais de votre repentir, ébruiter le passé, et rendre ainsi votre réhabilitation plus pénible... impossible, peut-être, en vous désespérant, en vous livrant au mépris de gens qui, aussi malheureux, aussi abandonnés que vous l'avez été, n'auraient peut-être pas, comme vous, conservé le secret instinct de l'honneur et de la vertu? La révélation de cette femme est fâcheuse, funeste; mais devais-je, en la prévenant, sacrifier votre repos futur à une éventualité presque improbable?

— Ah! madame, ce qui prouve que ma position est à jamais fausse et misérable, c'est que, par affection pour moi, vous avez eu raison de cacher le passé, et que la mère de Clara a aussi raison de me mépriser au nom de ce passé; de me mépriser... comme tout le monde me méprisera désormais, car la scène de la ferme d'Arnouville va se répandre, tout va se savoir... Oh! je mourrai de honte... je ne pourrai plus supporter les regards de personne!

— Pas même les miens? Pauvre enfant! dit madame Georges en fondant en larmes et en ouvrant ses bras à Fleur-de-Marie, tu ne trouveras pourtant jamais dans mon cœur que la tendresse, que le dévouement d'une mère... Courage donc, Marie! ayez la conscience de votre repentir. Vous êtes ici entourée d'amis, eh bien! cette maison sera le monde pour vous... Nous irons au-devant de la révélation que vous craignez : notre bon abbé assemblera les gens de la ferme, qui vous aiment déjà tant; il leur dira la vérité sur le passé... Croyez-moi, mon enfant, sa parole a une telle autorité, que cette révélation vous rendra plus intéressante encore.

— Je vous crois, madame, et je me résignerai; hier, dans notre entretien, M. le curé m'avait annoncé de douloureuses expiations : elles commencent, je ne dois pas m'étonner. Il m'a dit encore que mes souffrances me seraient un jour comptées... Je l'espère... Soutenue dans ces épreuves par vous et par lui, je ne me plaindrai pas.

— Vous allez d'ailleurs le voir dans quelques moments, jamais ses conseils ne vous auront été plus salutaires... Voici déjà quatre heures et demie; disposez-vous à aller au presbytère, mon enfant... Je vais écrire à M. Rodolphe pour lui apprendre ce qui est arrivé à la ferme d'Arnouville... Un exprès lui portera ma lettre... puis j'irai vous rejoindre chez notre bon abbé... car il est urgent que nous causions tous trois.

Peu d'instants après, la Goualeuse sortait de la ferme afin de se rendre au presbytère par le chemin creux où la veille le Maître d'école et Tortillard étaient convenus de se retrouver.

CHAPITRE XIII.

Réflexion.

. . . . . .

Ainsi qu'on a pu le voir par ses entretiens avec madame Georges et avec le curé de Bouqueval, Fleur-de-Marie avait si noblement profité des conseils de ses bienfaiteurs, s'était tellement assimilé leurs principes, qu'elle se désespérait de plus en plus en songeant à son abjection passée.

Malheureusement encore son esprit s'était développé à mesure que ses excellents instincts grandissaient au milieu de l'atmosphère d'honneur et de pureté où elle vivait.

D'une intelligence moins élevée, d'une sensibilité moins exquise, d'une imagination moins vive, Fleur-de-Marie se serait facilement consolée.

Elle s'était repentie, un vénérable prêtre l'avait pardonnée, elle aurait oublié les horreurs de la Cité au milieu des douceurs de la vie rustique qu'elle partageait avec madame Georges; elle se fût enfin livrée sans crainte à l'amitié que lui témoignait mademoiselle Dubreuil, et cela, non par insouciance des fautes qu'elle avait commises, mais par confiance aveugle dans la parole de ceux dont elle reconnaissait l'excellence.

Ils lui disaient : — Maintenant votre bonne conduite vous rend l'égale des honnêtes gens; elle n'aurait vu aucune différence entre elle et les honnêtes gens.

La scène douloureuse de la ferme d'Arnouville l'eût péniblement affectée, mais elle n'aurait pas, pour ainsi dire, prévu, devancé cette scène, en versant des larmes amères, en éprouvant de vagues remords à la vue de Clara dormant, innocente et pure, dans la même chambre que l'ancienne pensionnaire de l'ogresse.

Pauvre fille !... ne s'était-elle pas bien souvent adressé elle-même, dans le silence de ses longues insomnies, des récriminations bien plus poignantes que celles dont les habitants de la ferme l'avaient accablée?

Ce qui tuait lentement Fleur-de-Marie, c'était l'analyse, c'était l'examen incessant de ce qu'elle se reprochait; c'était surtout la comparaison constante de l'avenir que l'inexorable passé lui imposait, et de l'avenir qu'elle eût rêvé sans cela.

L'esprit d'analyse, d'examen et de comparaison est presque toujours inhérent à la supériorité de l'intelligence. Chez les âmes altières et orgueilleuses, cet esprit amène le doute et la révolte contre les autres.

Chez les âmes timides et délicates, cet esprit amène le doute et la révolte contre soi.

On condamne les premiers, ils s'absolvent.

On absout les seconds, ils se condamnent.

Le curé de Bouqueval, malgré sa sainteté, madame Georges, malgré ses vertus, ou plutôt tous deux à cause de leurs vertus et de leur sainteté, ne pouvaient imaginer ce que souffrait la Goualeuse depuis que son âme, dégagée de ses souillures, pouvait contempler toute la profondeur de l'abîme où on l'avait plongée.

Ils ne savaient pas que les affreux souvenirs de la Goualeuse avaient presque la puissance, la force de la réalité; ils ne savaient pas que cette jeune fille, d'une sensibilité exquise, d'une imagination rêveuse et poétique, d'une finesse d'impression douloureuse à force de susceptibilité; ils ne savaient pas que cette jeune fille ne passait pas un jour sans se rappeler, mais aussi sans ressentir, avec une souffrance mêlée de dégoût et d'épouvante, les honteuses misères de son existence d'autrefois.

Qu'on se figure une enfant de seize ans, candide et pure, ayant la conscience de sa candeur et de sa pureté, jetée par quelque pouvoir infernal dans l'infâme taverne de l'ogresse et invinciblement soumise au pouvoir de cette mégère !... Telle était pour Fleur-de-Marie la réaction du passé sur le présent.

Ferons-nous ainsi comprendre l'espèce de ressentiment rétrospectif, ou plutôt le contre-coup moral dont la Goualeuse souffrait si cruellement, qu'elle regrettait, plus souvent qu'elle n'avait osé l'avouer à l'abbé, de n'être pas morte étouffée dans la fange?

Pour peu qu'on réfléchisse et qu'on ait d'expérience de la vie, on ne prendra pas ce que nous allons dire pour un paradoxe :

Ce qui rendait Fleur-de-Marie digne d'intérêt et de pitié, c'est que non-seulement elle n'avait jamais aimé, mais que ses sens étaient toujours restés endormis et glacés. Si bien souvent, chez des femmes peut-être moins délicatement douées que Fleur-de-Marie, de chastes répulsions succèdent longtemps au mariage, s'étonnera-t-on que cette infortunée, enivrée par l'ogresse, et jetée à seize ans au milieu de la horde de bêtes sauvages ou féroces qui infestaient la Cité, n'ait éprouvé qu'horreur et effroi, et soit sortie moralement pure de ce cloaque ?..

Les naïves confidences de Clara Dubreuil au sujet de son candide amour pour le jeune fermier qu'elle devait épouser avaient navré Fleur-de-Marie; elle aussi sentait qu'elle aurait aimé vaillamment, qu'elle aurait éprouvé l'amour dans tout ce qu'il avait de dévoué, de noble, de pur et de grand; et pourtant il ne lui était plus permis d'inspirer ou d'éprouver ce sentiment; car si elle aimait... elle choisirait en raison de l'élévation de son âme... et plus ce choix serait digne d'elle, plus elle devait s'en croire indigne.

CHAPITRE XIV.

Le chemin creux.

Le soleil se couchait à l'horizon; la plaine était déserte, silencieuse.

Fleur-de-Marie approchait de l'entrée du chemin creux qu'il lui fallait traverser pour se rendre au presbytère, lorsqu'elle vit sortir de la ravine un petit garçon boiteux, vêtu d'une blouse grise et d'une casquette bleue; il semblait éploré, et, du plus loin qu'il aperçut la Goualeuse, il accourut près d'elle.

— Oh! ma bonne dame, ayez pitié de moi, s'il vous plaît! s'écria-t-il en joignant les mains d'un air suppliant.

— Que voulez-vous ? Qu'avez-vous, mon enfant? lui demanda la Goualeuse avec intérêt.

— Hélas, ma bonne dame, ma pauvre grand'mère, qui est bien vieille, bien vieille, est tombée là-bas, en descendant le ravin ; elle s'est fait beaucoup de mal... j'ai peur qu'elle se soit cassé la jambe... Je suis trop faible pour l'aider à se relever... Mon Dieu, comment faire, si vous ne venez pas à mon secours? Pauvre grand'mère ! elle va mourir peut-être !

La Goualeuse, touchée de la douleur du petit boiteux, s'écria :

— Je ne suis pas très-forte non plus, mon enfant, mais je pourrai peut-être vous aider à secourir votre grand'mère... Allons vite près d'elle... Je demeure à cette ferme là-bas... si la pauvre vieille ne peut s'y transporter avec nous, je l'enverrai chercher.

— Oh ! ma bonne dame, le bon Dieu vous bénira, bien sûr... C'est par ici... à deux pas, dans le chemin creux, comme je vous le disais ; c'est en descendant la berge qu'elle a tombé.

— Vous n'êtes donc pas du pays ? demanda la Goualeuse en suivant Tortillard, que l'on a sans doute déjà reconnu.

— Non, ma bonne dame, nous venons d'Ecouen.

— Et où alliez-vous ?

— Chez un bon curé qui demeure sur la colline là-bas... dit le fils de Bras-Rouge, pour augmenter la confiance de Fleur-de-Marie.

— Chez M. l'abbé Laporte, peut-être ?

— Oui, ma bonne dame, chez M. l'abbé Laporte, ma pauvre grand'mère le connaît beaucoup, beaucoup...

— J'allais justement chez lui ; quelle rencontre ! dit Fleur-de-Marie en s'enfonçant de plus en plus dans le chemin creux.

— Grand'maman ! me voilà, me voilà !... Prends patience, je t'amène du secours ! cria Tortillard pour prévenir le Maître d'école et la Chouette de se tenir prêts à saisir leur victime.

— Votre grand'mère n'est donc pas tombée loin d'ici ? demanda la Goualeuse.

— Non, ma bonne dame, derrière ce gros arbre là-bas, où le chemin tourne, à vingt pas d'ici.

Tout à coup Tortillard s'arrêta.

Le bruit du galop d'un cheval retentit dans le silence de la plaine.

— Tout est encore perdu, se dit Tortillard.

Le chemin faisait un coude très-prononcé à quelques toises de l'endroit où le fils de Bras-Rouge se trouvait avec la Goualeuse.

Un cavalier parut à ce détour ; lorsqu'il fut auprès de la jeune fille, il s'arrêta.

On entendit alors le trot d'un autre cheval, et quelques moments après survint un domestique vêtu d'une redingote brune à boutons d'argent, d'une culotte de peau blanche et de bottes à revers. Une étroite ceinture de cuir fauve serrait derrière sa taille le makintosh de son maître.

Le maître, vêtu simplement d'une épaisse redingote bronze et d'un pantalon gris clair, montait avec une grâce parfaite un cheval bai, de pur sang, d'une beauté singulière ; malgré la longue course qu'il venait de faire, le lustre éclatant de sa robe à reflets dorés ne se ternissait pas même d'une légère moiteur.

Le cheval du groom, qui resta immobile à quelques pas de son maître, était aussi plein de race et de distinction.

Dans ce cavalier, d'une figure brune et charmante, Tortillard reconnut M. le vicomte de Saint-Remy, que l'on supposait être l'amant de madame la duchesse de Lucenay.

— Ma jolie fille, dit le vicomte à la Goualeuse, dont la beauté le frappa, auriez-vous l'obligeance de m'indiquer la route du village d'Arnouville ?

Marie, baissant les yeux devant le regard profond et hardi de ce jeune homme, répondit :

— En sortant du chemin creux, monsieur, vous prendrez le premier sentier à main droite : ce sentier vous conduira à une avenue de cerisiers qui mène directement à Arnouville.

— Mille grâces, ma belle enfant. . Vous me renseignez mieux qu'une vieille femme que j'ai trouvée à deux pas d'ici, étendue au pied d'un arbre ; je n'ai pu tirer d'elle autre chose que des gémissements.

— Ma pauvre grand'mère !... murmura Tortillard d'une voix dolente.

— Maintenant, encore un mot, reprit M. de Saint-Remy en s'adressant à la Goualeuse, pouvez-vous me dire si je trouverai facilement, à Arnouville, la ferme de M. Dubreuil ?

La Goualeuse ne put s'empêcher de tressaillir à ces mots qui lui rappelaient la pénible scène de la matinée ; elle répondit :

— Les bâtiments de la ferme bordent l'avenue que vous allez suivre pour vous rendre à Arnouville, monsieur.

— Encore une fois, merci, ma belle enfant ! dit M. de Saint-Remy. Et il partit au galop, suivi de son groom.

Les traits charmants du vicomte s'étaient quelque peu déridés pendant qu'il parlait à Fleur-de-Marie ; dès qu'il fut seul, ils redevinrent sombres et contractés par une inquiétude profonde.

Fleur-de-Marie, se souvenant de la personne inconnue pour qui l'on préparait à la hâte un pavillon de la ferme d'Arnouville par les ordres de madame de Lucenay, ne douta pas qu'il ne s'agît de ce jeune et beau cavalier.

Le galop des chevaux ébranla quelque temps encore la terre durcie par la gelée ; il s'amoindrit, cessa...

Tout redevint silencieux.

Tortillard respira.

Voulant rassurer et avertir ses complices, dont l'un, le Maître d'école, s'était dérobé à la vue des cavaliers, le fils de Bras-Rouge s'écria :

— Grand'mère !... me voilà... avec une bonne dame qui vient à ton secours !...

— Vite, vite, mon enfant ! ce monsieur à cheval nous a fait perdre quelques minutes, dit la Goualeuse en hâtant le pas, afin d'atteindre le tournant du chemin creux.

A peine y arriva-t-elle, que la Chouette, qui s'y tenait embusquée, dit à voix basse :

— A moi, fourline !

Puis, sautant sur la Goualeuse, la borgnesse la saisit au cou d'une main, et de l'autre lui comprima les lèvres, pendant que Tortillard, se jetant aux pieds de la jeune fille, se cramponnait à ses jambes pour l'empêcher de faire un pas.

Ceci s'était passé si rapidement, que la Chouette n'avait pas eu le temps d'examiner les traits de la Goualeuse ; mais dans le peu d'instants qu'il fallut au Maître d'école pour sortir du trou où il s'était tapi et pour venir à tâtons avec son manteau, la vieille reconnut son ancienne victime.

— La Pégriotte !... s'écria-t-elle d'abord stupéfaite ; puis elle ajouta avec une joie féroce : C'est encore toi ?... Ah ! c'est le *boulanger* qui t'envoie... C'est ton sort de retomber toujours sous ma griffe !... J'ai mon vitriol dans le fiacre... cette fois, ta jolie frimousse y passera... car tu *m'enrhumes* avec ta figure de vierge... A toi, mon homme !... prends garde qu'elle ne te morde, et tiens-la bien pendant que nous allons l'embaluchonner...

De ses deux mains puissantes, le Maître d'école saisit la Goualeuse ; et, avant qu'elle eût pu pousser un cri, la Chouette lui jeta le manteau sur la tête et l'enveloppa étroitement.

En un instant, Fleur-de-Marie, liée, bâillonnée, fut mise dans l'impossibilité de faire un mouvement ou d'appeler à son secours.

— Maintenant, à toi le paquet, fourline... dit la Chouette. Eh ! eh ! eh !... c'est seulement pas si lourd que la *négresse* de la femme noyée du canal Saint-Martin... n'est-ce pas, mon homme ? Et comme le brigand tressaillait à ces mots qui lui rappelaient son épouvantable rêve de la nuit, la borgnesse reprit : — Ah çà ! qu'est-ce que tu as donc, fourline ?... on dirait que tu grelottes ?... depuis ce matin, par instants, les dents te claquent comme si tu avais la fièvre, et alors tu regardes en l'air comme si tu cherchais quelque chose.

— Gros *feignant !*... il regarde les mouches voler, dit Tortillard.

— Allons, vite, filons, mon homme ! emballe-moi la Pégriotte... A la bonne heure ! ajouta la Chouette en voyant le brigand prendre Fleur-de-Marie entre ses bras comme on prend un enfant endormi. Vite au fiacre, vite !...

— Mais qui est-ce qui va me conduire, moi ?... demanda le Maître d'école d'une voix sourde, en étreignant son souple et léger fardeau dans ses bras d'Hercule.

— Vieux têtard ! il pense à tout, dit la Chouette.

Et, écartant son châle, elle dénoua un foulard rouge qui couvrait son cou décharné, tordit à moitié ce mouchoir dans sa longueur, et dit au Maître d'école :

— Ouvre la gargoine, prends le bout de ce foulard dans tes quenottes, serre bien... Tortillard prendra l'autre bout à la main, tu n'auras qu'à le suivre... A bon aveugle bon chien. Ici, moutard !

Le petit boiteux fit une gambade, murmura à voix basse un jappement imitatif et grotesque, prit dans sa main l'autre bout du mouchoir, et conduisit ainsi le Maître d'école, pendant que la Chouette hâtait le pas pour prévenir Barbillon.

Nous avons renoncé à peindre la terreur de Fleur-de-Marie lorsqu'elle s'était vue au pouvoir de la Chouette et du Maître d'école. Elle se sentit défaillir et ne put opposer la moindre résistance.

Quelques minutes après, la Goualeuse était transportée dans le fiacre conduit par Barbillon : quoiqu'il fît nuit, les stores de cette voiture étaient soigneusement fermés, et les trois complices se dirigèrent, avec leur victime presque expirante, vers la plaine Saint-Denis, où Tom les attendait.

CHAPITRE XV.

Clémence d'Harville.

Le lecteur nous excusera d'abandonner une de nos héroïnes dans une situation si critique, situation dont nous dirons plus tard le dénoûment.

Les exigences de ce récit multiple, malheureusement trop varié dans son unité, nous forcent de passer incessamment d'un personnage à un autre, afin de faire, autant qu'il est en nous, marcher et progresser l'intérêt général de l'œuvre (si toutefois il y a de l'intérêt dans cette œuvre, aussi difficile que consciencieuse et impartiale).

Nous avons encore à suivre quelques-uns des acteurs de ce récit dans

ces mansardes où frissonne de froid et de faim une misère timide, résignée, probe et laborieuse;

Dans ces prisons d'hommes et de femmes, prisons souvent coquettes et fleuries, souvent noires et funèbres, mais toujours vastes écoles de perdition, atmosphère nauséabonde et viciée, où l'innocence s'étiole et se flétrit... sombres pandémoniums où un prévenu peut entrer pur, mais d'où il sort presque toujours corrompu;...

Dans ces hôpitaux où le pauvre, traité parfois avec une touchante humanité, regrette aussi parfois le grabat solitaire qu'il trempait de la sueur glacée de la fièvre;...

Dans ces mystérieux asiles où la fille séduite et délaissée met au jour, en l'arrosant de larmes amères, l'enfant qu'elle ne doit plus revoir;...

Dans ces lieux terribles où la folie, touchante, grotesque, stupide, hideuse ou féroce, se montre sous des aspects toujours effrayants... depuis l'insensé paisible qui rit tristement de ce rire qui fait pleurer..., jusqu'au frénétique qui rugit comme une bête féroce en s'accrochant aux grilles de son cabanon.

Nous avons enfin à explorer...

Mais à quoi bon cette trop longue énumération? Ne devons-nous pas craindre d'effrayer le lecteur? il a déjà bien voulu nous faire la grâce de nous suivre en des lieux assez étranges, il hésiterait peut-être à nous accompagner dans de nouvelles pérégrinations.

Cela dit, passons.

. . . . . .

On se souvient que, la veille du jour où s'accomplissaient les événements que nous venons de raconter (l'enlèvement de la Goualeuse par la Chouette), Rodolphe avait sauvé madame d'Harville d'un danger imminent, danger suscité par la jalousie de Sarah, qui avait prévenu M. d'Harville du rendez-vous si imprudemment accordé par la marquise à M. Charles Robert.

Rodolphe, profondément ému de cette scène, était rentré chez lui en sortant de la maison de la rue du Temple, remettant au lendemain la visite qu'il comptait faire à mademoiselle Rigolette et à la famille de malheureux artisans dont nous avons parlé; car il les croyait à l'abri du besoin, grâce à l'argent qu'il avait remis pour eux à la marquise, afin de rendre sa prétendue visite de charité plus vraisemblable aux yeux de M. d'Harville. Malheureusement Rodolphe ignorait que Tortillard s'était emparé de cette bourse, et l'on sait comment le petit boiteux avait commis ce vol audacieux.

Vers les quatre heures, le prince reçut la lettre suivante...

Une femme âgée l'avait apportée et s'en était allée sans attendre la réponse.

« Monseigneur,

« Je vous dois plus que la vie; je voudrais vous exprimer aujourd'hui même ma profonde reconnaissance. Demain peut-être la honte me rendrait muette... Si vous pouviez me faire l'honneur de venir chez moi ce soir, vous finiriez cette journée comme vous l'avez commencée, monseigneur, par une généreuse action.

« D'Orbigny-d'Harville.

« *P. S.* Ne prenez pas la peine de me répondre, monseigneur, je serai chez moi toute la soirée. »

Rodolphe, heureux d'avoir rendu à madame d'Harville un service éminent, regrettait pourtant l'espèce d'intimité forcée que cette circonstance établissait tout à coup entre lui et la marquise.

Incapable de trahir l'amitié de M. d'Harville, mais profondément touché de la grâce spirituelle et de l'attrayante beauté de Clémence, Rodolphe, s'apercevant de son goût trop vif pour elle, avait presque renoncé à la voir après un mois d'assiduités.

Aussi se rappelait-il avec émotion l'entretien qu'il avait surpris à l'ambassade de *** entre Tom et Sarah... Celle-ci, pour motiver sa haine et sa jalousie, avait affirmé, non sans raison, que madame d'Harville ressentait toujours, presque à son insu, une sérieuse affection pour Rodolphe. Sarah était trop sagace, trop fine, trop initiée à la connaissance du cœur humain pour n'avoir pas compris que Clémence, se croyant négligée, dédaignée peut-être par un homme qui avait fait sur elle une impression profonde; que Clémence, dans son dépit, cédant aux obsessions d'une amie perfide, avait pu s'intéresser, presque par surprise, aux malheurs imaginaires de M. Charles Robert, sans pour cela oublier complétement Rodolphe.

D'autres femmes, fidèles au souvenir de l'homme qu'elles avaient d'abord distingué, seraient restées indifférentes aux regards du commandant. Clémence d'Harville fut donc doublement coupable, quoiqu'elle n'eût cédé qu'à la séduction du malheur, et qu'un vif sentiment du devoir, joint peut-être au souvenir du prince, souvenir salutaire qui veillait au fond de son cœur, l'eût préservée d'une faute irréparable.

Rodolphe, en songeant à son entrevue avec madame d'Harville, était en proie à mille contradictions. Bien résolu de résister au penchant qui l'entraînait vers elle, tantôt il s'estimait heureux de pouvoir la *désaimer*, en lui reprochant un choix aussi fâcheux que celui de M. Charles Robert; tantôt, au contraire, il regrettait amèrement de voir tomber le prestige dont il l'avait jusqu'alors entourée.

. . . . . .

Clémence d'Harville attendait aussi cette entrevue avec anxiété; les deux sentiments qui prédominaient en elle étaient une douloureuse confusion lorsqu'elle pensait à Rodolphe... une aversion profonde lorsqu'elle pensait à M. Charles Robert.

Beaucoup de raisons motivaient cette aversion, cette haine.

Une femme risquera son repos, son honneur pour un homme; mais elle ne lui pardonnera jamais de l'avoir mise dans une position humiliante ou ridicule.

Or, madame d'Harville, en butte aux sarcasmes et aux insultants regards de madame Pipelet, avait failli mourir de honte.

Ce n'était pas tout.

Recevant de Rodolphe l'avis du danger qu'elle courait, Clémence avait monté précipitamment au cinquième; la direction de l'escalier était telle, qu'en le gravissant elle aperçut M. Charles Robert vêtu de son éblouissante robe de chambre, au moment où, reconnaissant le pas léger de la femme qu'il attendait, il entre-bâillait sa porte d'un air souriant, confiant et conquérant... L'insolente fatuité du costume significatif du commandant apprit à la marquise combien elle s'était grossièrement trompée sur cet homme. Entraînée par la bonté de son cœur, par la générosité de son caractère à une démarche qui pouvait la perdre, elle lui avait accordé ce rendez-vous, non par amour, mais seulement par commisération, afin de le consoler du rôle ridicule que le mauvais goût de M. le duc de Lucenay lui avait fait jouer devant elle à l'ambassade de ***.

Qu'on juge de la déconvenue, du dégoût de madame d'Harville, à l'aspect de M. Charles Robert... vêtu en triomphateur!...

Neuf heures venaient de sonner à la pendule du petit salon où madame d'Harville se tenait habituellement.

Les modistes et les cabaretiers ont tellement abusé du style Louis XV et du style renaissance, que la marquise, femme de beaucoup de goût, avait prohibé de son appartement cette espèce de luxe devenu si vulgaire, le reléguant dans la partie de l'hôtel d'Harville destinée aux grandes réceptions.

Rien de plus élégant et de plus distingué que l'ameublement du salon où la marquise attendait Rodolphe.

La tenture et les rideaux, sans pentes ni draperies, étaient d'une étoffe de l'Inde couleur paille; sur ce fond brillant se dessinaient, brodées en soie mate de même nuance, des arabesques du goût le plus charmant et le plus capricieux. De doubles rideaux de point d'Alençon cachaient entièrement les vitres.

Les portes, en bois de rose, étaient rehaussées de moulures d'argent doré très-délicatement ciselées qui encadraient dans chaque panneau un médaillon ovale en porcelaine de Sèvres de près d'un pied de diamètre, représentant des oiseaux et des fleurs d'un fini, d'un éclat admirables. Les bordures des glaces et les baguettes de la tenture étaient aussi de bois de rose relevé des mêmes ornements d'argent doré.

La frise de la cheminée, de marbre blanc, et ses deux cariatides d'une beauté antique et d'une grâce exquise, étaient dues au ciseau magistral de Marochetti, cet artiste éminent ayant consenti à sculpter ce délicieux chef-d'œuvre, se souvenant sans doute que Benvenuto ne dédaignait pas de modeler des aiguières et des armures.

Deux candélabres et deux flambeaux de vermeil, précieusement travaillés par Gouttière, accompagnaient la pendule, bloc carré de lapis-lazuli, élevé sur un socle de jaspe oriental et surmonté d'une large et magnifique coupe d'or émaillée, enrichie de perles et de rubis, et appartenant au plus beau temps de la renaissance florentine.

Plusieurs excellents tableaux de l'école vénitienne, de moyenne grandeur, complétaient un ensemble d'une haute magnificence.

Grâce à une innovation charmante, ce joli salon était doucement éclairé par une lampe dont le globe de cristal dépoli disparaissait à demi au milieu d'une touffe de fleurs naturelles contenues dans une profonde et immense coupe de Japon bleue, pourpre et or, suspendue au plafond, comme un lustre, par trois grosses chaînes de vermeil, auxquelles s'enroulaient les tiges vertes de plusieurs plantes grimpantes; quelques-uns de leurs rameaux flexibles et chargés de fleurs, débordant la coupe, retombaient gracieusement, comme une frange de fraîche verdure, sur la porcelaine émaillée d'or, de pourpre et d'azur.

Nous insistons sur ces détails, sans doute puérils, pour donner une idée du bon goût naturel de madame d'Harville (symptôme presque toujours sûr d'un bon esprit), et parce que certaines misères ignorées, certains mystérieux malheurs semblent encore plus poignants lorsqu'ils contrastent avec les apparences de ce qui fait aux yeux de tous la vie heureuse et enviée.

Plongée dans un grand fauteuil totalement recouvert d'étoffe couleur paille, comme les autres meubles, Clémence d'Harville, coiffée en cheveux, portait une robe de velours noir montante, sur laquelle se découpait le merveilleux travail de son large col et de ses manchettes plates en point d'Angleterre, qui empêchaient le noir du velours de trancher trop crument sur l'éblouissante blancheur de ses mains et de son cou.

A mesure qu'approchait le moment de son entrevue avec Rodolphe, l'émotion de la marquise redoublait. Pourtant sa confusion fit place à des pensées plus résolues: après de longues réflexions, elle prit le parti de confier à Rodolphe un grand... un cruel secret, espérant que son extrême franchise lui concilierait peut-être une estime dont elle se montrait si jalouse.

Ravivé par la reconnaissance, son premier penchant pour Rodolphe se réveillait avec une nouvelle force. Un de ces pressentiments qui trom-

pent rarement les cœurs aimants lui disait que le hasard seul n'avait pas amené le prince si à point pour la sauver, et qu'en cessant depuis quelques mois de la voir il avait cédé à un sentiment tout autre que celui de l'aversion. Un vague instinct élevait aussi dans l'esprit de Clémence des doutes sur la sincérité de l'affection de Sarah.

Au bout de quelques minutes, un valet de chambre, après avoir discrètement frappé, entra et dit à Clémence :

— Madame la marquise veut-elle recevoir madame Asthon et mademoiselle ?

— Mais sans doute, comme toujours... répondit madame d'Harville. Et sa fille entra lentement dans le salon.

C'était une enfant de quatre ans, qui eût été d'une charmante figure sans sa pâleur maladive et sa maigreur extrême. Madame Asthon, sa gouvernante, la tenait par la main ; Claire (c'était le nom de l'enfant), malgré sa faiblesse, se hâta d'accourir vers sa mère en lui tendant les bras. Deux nœuds de rubans cerise rattachaient au-dessus de chaque tempe ses cheveux bruns, nattés et roulés de chaque côté de son front ; sa santé était si frêle, qu'elle portait une petite douillette de soie brune ouatée au lieu d'une de ces jolies robes de mousseline blanche, garnies de rubans pareils à la coiffure, et bien décolletées, afin qu'on puisse voir ces bras roses, ces épaules fraîches et satinées, si charmants chez les enfants bien portants.

Les grands yeux noirs de cette enfant semblaient énormes, tant ses joues étaient creuses. Malgré cette apparence débile, un sourire plein de gentillesse et de grâce épanouit les traits de Claire lorsqu'elle fut placée sur les genoux de sa mère, qui l'embrassait avec une sorte de tendresse triste et passionnée.

— Comment a-t-elle été depuis tantôt, madame Asthon? demanda madame d'Harville à la gouvernante.

— Assez bien, madame la marquise, quoiqu'un moment j'aie craint...

— Encore ! s'écria Clémence en serrant sa fille contre son cœur avec un mouvement d'effroi involontaire.

— Heureusement, madame, je m'étais trompée, dit la gouvernante ; l'accès n'a pas eu lieu, mademoiselle Claire s'est calmée ; elle n'a éprouvé qu'un moment de faiblesse.... Elle a peu dormi cette après-dînée ; mais elle n'a pas voulu se coucher sans venir embrasser madame la marquise.

— Pauvre petit ange aimé ! dit madame d'Harville en couvrant sa fille de baisers.

Celle-ci lui rendait ses caresses avec une joie enfantine, lorsque le valet de chambre ouvrit les deux battants de la porte du salon, et annonça :

— Son Altesse Sérénissime monseigneur le grand-duc de Gérolstein !

Claire, montée sur les genoux de sa mère, lui avait jeté ses deux bras autour du cou et l'embrassait étroitement. A l'aspect de Rodolphe, Clémence rougit, posa doucement sa fille sur le tapis, fit signe à madame Asthon d'emmener l'enfant, et se leva.

— Vous me permettrez, madame, dit Rodolphe en souriant après avoir salué respectueusement la marquise, de renouveler connaissance avec mon ancienne petite amie, qui, je le crains bien, m'aura oublié.

Et, se courbant un peu, il tendit la main à Claire.

Celle-ci attacha d'abord curieusement sur lui ses deux grands yeux noirs ; puis, le reconnaissant, elle fit un gentil signe de tête, et lui envoya un baiser du bout de ses doigts amaigris.

— Vous reconnaissez monseigneur, mon enfant? demanda Clémence à Claire. Celle-ci baissa la tête affirmativement, et envoya un nouveau baiser à Rodolphe.

— Sa santé paraît s'être améliorée depuis que je ne l'ai vue, dit-il avec intérêt en s'adressant à Clémence.

— Monseigneur, elle va un peu mieux, quoique toujours souffrante.

La marquise et le prince, aussi embarrassés l'un que l'autre en songeant à leur prochain entretien, étaient presque satisfaits de le voir reculé de quelques minutes par la présence de Claire ; mais la gouvernante ayant discrètement emmené l'enfant, Rodolphe et Clémence se trouvèrent seuls.

CHAPITRE XVI.

Les aveux.

Le fauteuil de madame d'Harville était placé à droite de la cheminée, où Rodolphe, resté debout, s'accoudait légèrement.

Jamais Clémence n'avait été plus frappée du noble et gracieux ensemble des traits du prince ; jamais sa voix ne lui avait semblé plus douce et plus vibrante.

Sentant combien il était pénible pour la marquise de commencer cette conversation, Rodolphe lui dit :

— Vous avez été, madame, victime d'une trahison indigne : une lâche délation de la comtesse Sarah Mac-Gregor a failli vous perdre.

— Il serait vrai, monseigneur ? s'écria Clémence. Mes pressentiments ne me trompaient donc pas... Et comment Votre Altesse a-t-elle pu savoir ?...

— Hier, par hasard, au bal de la comtesse ***, j'ai découvert le secret de cette infamie. J'étais assis dans un endroit écarté du jardin d'hiver. Ignorant qu'un massif de verdure me séparait d'eux et me permettait de les entendre, la comtesse Sarah et son frère vinrent s'entretenir près de moi de leurs projets et du piége qu'ils vous tendaient. Voulant vous prévenir du péril dont vous étiez menacée, je me rendis à la hâte au bal de madame de Nerval, croyant vous y trouver : vous n'y aviez pas paru. Vous écrire ici ce matin, c'était exposer ma lettre à tomber entre les mains du marquis, dont les soupçons devaient être éveillés. J'ai préféré aller vous attendre rue du Temple, pour déjouer la trahison de la comtesse Sarah. Vous me pardonnez, n'est-ce pas, de vous entretenir si longtemps d'un sujet qui doit vous être désagréable? Sans la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire... de ma vie je ne vous eusse parlé de tout ceci...

Après un moment de silence, madame d'Harville dit à Rodolphe :

— Je n'ai qu'une manière, monseigneur, de vous prouver ma reconnaissance... c'est de vous faire un aveu que je n'ai fait à personne. Cet aveu ne me justifiera pas à vos yeux, mais il vous fera peut-être trouver ma conduite moins coupable.

— Franchement, madame, dit Rodolphe en souriant, ma position envers vous est très-embarrassante...

Clémence, étonnée de ce ton presque léger, regarda Rodolphe avec surprise.

— Comment, monseigneur?

— Grâce à une circonstance que vous devinerez sans doute, je suis obligé de faire... un peu le grand parent, à propos d'une aventure qui, dès que vous aviez échappé au piége odieux de la comtesse Sarah, ne méritait pas d'être prise si gravement... Mais, ajouta Rodolphe avec une nuance de gravité douce et affectueuse, votre mari est pour moi presque un frère ; mon père avait voué à son père la plus affectueuse gratitude. C'est donc très-sérieusement que je vous félicite d'avoir rendu à votre mari le repos et la sécurité.

— Et c'est aussi parce que vous honorez M. d'Harville de votre amitié, monseigneur, que je tiens à vous apprendre la vérité tout entière... et sur un choix qui doit vous sembler aussi malheureux qu'il l'est réellement... et sur ma conduite, qui offense celui que Votre Altesse appelle presque son frère.

— Je serai toujours, madame, heureux et fier de la moindre preuve de votre confiance. Cependant, permettez-moi de vous dire, à propos du choix dont vous parlez, que je sais que vous avez cédé autant à un sentiment de pitié sincère qu'à l'obsession de la comtesse Sarah Mac-Gregor, qui avait ses raisons pour vouloir vous perdre... Je sais encore que vous avez hésité longtemps avant de vous résoudre à la démarche que vous regrettez tant à cette heure.

Clémence regarda le prince avec surprise.

— Cela vous étonne? Je vous dirai mon secret un autre jour, afin de ne pas passer à vos yeux pour sorcier, reprit Rodolphe en souriant. Mais votre mari est-il complétement rassuré?

— Oui, monseigneur, dit Clémence en baissant les yeux avec confusion ; et, je vous l'avoue, il m'est pénible de l'entendre me demander pardon de m'avoir soupçonnée, et s'extasier sur mon modeste silence à propos de mes bonnes œuvres.

— Il est heureux de son illusion, ne vous la reprochez pas, maintenez-le toujours, au contraire, dans sa douce erreur... S'il ne m'était interdit de parler légèrement de cette aventure, et s'il ne s'agissait pas de vous, madame... je dirais que jamais une femme n'est plus charmante pour son mari que lorsqu'elle a quelque tort à dissimuler. On n'a pas idée de toutes les séduisantes câlineries qu'une mauvaise conscience inspire, on n'imagine pas toutes les fleurs ravissantes que fait souvent éclore une perfidie... Quand j'étais jeune, ajouta Rodolphe en souriant, j'éprouvais toujours, malgré moi, une vague défiance lors de certains redoublements de tendresse ; et comme de mon côté je ne me sentais jamais plus à mon avantage que lorsque j'avais quelque chose à me faire pardonner, dès qu'on se montrait pour moi aussi perfidement aimable que je voulais le paraître, j'étais bien sûr que ce charmant accord... cachait une infidélité mutuelle.

Madame d'Harville s'étonnait de plus en plus d'entendre Rodolphe parler en raillant d'une aventure qui avait pu avoir pour elle des suites si terribles ; mais devinant bientôt que le prince, par cette affectation de légèreté, tâchait d'amoindrir l'importance du service qu'il lui avait rendu, elle lui dit, profondément touchée de cette délicatesse :

— Je comprends votre générosité, monseigneur... Permis à vous maintenant de plaisanter et d'oublier le péril auquel vous m'avez arrachée... Mais ce que j'ai à vous dire, moi, est si grave, si triste, cela a tant de rapport avec les événements de ce matin, vos conseils peuvent m'être si utiles, que je vous supplie de vous rappeler que vous m'avez sauvé l'honneur et la vie.... oui, monseigneur, la vie.... Mon mari était armé ; il me l'a avoué dans l'excès de son repentir ; il voulait me tuer !...

— Grand Dieu ! s'écria Rodolphe avec un vive émotion.

— C'était son droit, reprit amèrement madame d'Harville.

— Je vous en conjure, madame, répondit Rodolphe très-sérieusement cette fois, croyez-moi, je suis incapable de rester indifférent à ce qui vous intéresse ; si tout à l'heure j'ai plaisanté, c'est que je ne voulais pas appesantir tristement votre pensée sur cette matinée, qui a dû vous causer une si terrible émotion. Maintenant, madame, je vous écoute re-

ligieusement, puisque vous me faites la grâce de me dire que mes conseils peuvent vous être bons à quelque chose.

— Oh ! bien utiles, monseigneur ! Mais, avant de vous les demander, permettez-moi de vous dire quelques mots d'un passé que vous ignorez... des années qui ont précédé mon mariage avec M. d'Harville.

Rodolphe s'inclina, Clémence continua :

— A seize ans je perdis ma mère, dit-elle sans pouvoir retenir une larme. Je ne vous dirai pas combien je l'adorai ; figurez-vous, monseigneur, l'idéal de la bonté sur la terre ; sa tendresse pour moi était extrême, elle y trouvait une consolation profonde à d'amers chagrins... Aimant peu le monde, d'une santé délicate, naturellement très-sédentaire, son plus grand plaisir avait été de se charger seule de mon instruction : car ses connaissances solides, variées, lui permettaient de remplir mieux que personne la tâche qu'elle s'était imposée.

Jugez, monseigneur, de son étonnement, du mien, lorsqu'à seize ans, au moment où mon éducation était presque terminée, mon père, prétextant la faiblesse de la santé de ma mère, nous annonça qu'une jeune veuve fort distinguée, que de grands malheurs rendaient très-intéressante, se chargerait d'achever ce que ma mère avait commencé... Ma mère se refusa d'abord au désir de mon père. Moi-même je le suppliais de ne pas mettre entre elle et moi une étrangère ; il fut inexorable, malgré nos larmes. Madame Roland, veuve d'un colonel mort dans l'Inde, disait-elle, vint habiter avec nous, et fut chargée de remplir auprès de moi les fonctions d'institutrice.

— Comment ! c'est cette madame Roland que monsieur votre père a épousée presque aussitôt après votre mariage ?

— Oui, monseigneur.

— Elle était donc très-belle ?

— Médiocrement jolie, monseigneur.

— Très-spirituelle, alors ?

— De la dissimulation, de la ruse, rien de plus. Elle avait vingt-cinq ans environ, des cheveux blonds très-pâles, des cils presque blancs, de grands yeux ronds d'un bleu clair ; sa physionomie était humble et doucereuse ; son caractère, perfide jusqu'à la cruauté, était en apparence prévenant jusqu'à la bassesse.

— Et son instruction ?

— Complétement nulle, monseigneur ; et je ne puis comprendre comment mon père, jusqu'alors si esclave des convenances, n'avait pas songé que l'incapacité de cette femme trahirait scandaleusement le véritable motif de sa présence chez lui. Ma mère lui fit observer que madame Roland était d'une ignorance profonde ; il lui répondit, avec un accent qui n'admettait pas de réplique, que, savante ou non, cette jeune et intéressante veuve garderait chez lui la position qu'il lui avait faite. Je l'ai su plus tard : dès ce moment ma pauvre mère comprit tout, et s'affecta profondément, déplorant moins, je pense, l'infidélité de mon père que les désordres intérieurs que cette liaison devait amener et dont le bruit pouvait parvenir jusqu'à moi.

— Mais, en effet, même au point de vue de sa folle passion, monsieur votre père faisait, ce me semble, un mauvais calcul, en introduisant cette femme chez lui.

— Votre étonnement redoublerait encore, monseigneur, si vous saviez que mon père est l'homme du caractère le plus formaliste et le plus entier que je connaisse ; il fallait, pour l'amener à un pareil oubli de toute convenance, l'influence excessive de madame Roland, influence d'autant plus certaine, qu'elle la dissimulait sous les dehors d'une violente passion pour lui.

— Mais quel âge avait donc alors monsieur votre père ?

— Soixante ans environ.

— Et il croyait à l'amour de cette jeune femme ?

— Mon père a été un des hommes les plus à la mode de son temps ; madame Roland, obéissant à son instinct ou à d'habiles conseils...

— Des conseils ! et qui pouvait la conseiller ?

— Je vous le dirai tout à l'heure, monseigneur. Devinant qu'un homme à bonnes fortunes, lorsqu'il atteint la vieillesse, aime d'autant plus à être flatté sur ses agréments extérieurs, que ces louanges lui rappellent le plus beau temps de sa vie, cette femme, le croiriez-vous, monseigneur ? flatta mon père sur la grâce et sur le charme de ses traits, sur l'élégance inimitable de sa taille et de sa tournure ; et il avait soixante ans... Tout le monde apprécie sa haute intelligence, et il a donné aveuglément dans ce piége grossier. Telle a été, telle est encore, je n'en doute pas, la cause de l'influence de cette femme sur lui. Tenez, monseigneur, malgré mes tristes préoccupations, je ne puis m'empêcher de sourire en me rappelant avoir, avant mon mariage, souvent entendu dire et soutenir par madame Roland que ce qu'elle appelait « la maturité réelle » était le plus bel âge de la vie. Cette maturité réelle ne commençait guère, il est vrai, que vers cinquante-cinq ou soixante ans.

— L'âge de monsieur votre père ?

— Oui, monseigneur. Alors seulement, disait madame Roland, l'esprit et l'expérience avaient acquis leur dernier développement ; alors seulement un homme éminemment placé dans le monde jouissait de toute la considération à laquelle il pouvait prétendre ; alors seulement aussi l'ensemble de ses traits, la bonne grâce de ses manières atteignaient leur perfection, la physionomie offrant à cette époque de la vie un rare et divin mélange de gracieuse sérénité et de douce gravité. Enfin, une légère teinte de mélancolie, causée par les déceptions qu'amène toujours l'expérience, complétait le charme irrésistible de la « maturité réelle ; » charme seulement appréciable, se hâtait d'ajouter madame Roland, pour les femmes d'esprit et de cœur qui ont le bon goût de hausser les épaules aux éclats de la jeunesse effarée de ces petits étourdis de quarante ans, dont le caractère n'offre aucune sûreté et dont les traits, d'une insignifiante juvénilité, ne sont pas encore poétisés par cette majestueuse expression qui décèle la science profonde de la vie.

Rodolphe ne put s'empêcher de sourire de la verve ironique avec laquelle madame d'Harville traçait le portrait de sa belle-mère.

— Il est une chose que je ne pardonne jamais aux gens ridicules, dit-il à la marquise.

— Quoi donc, monseigneur ?

— C'est d'être méchants... cela empêche de rire d'eux tout à son aise.

— C'est peut-être un calcul de leur part, dit Clémence.

— Je le croirais assez, et c'est dommage ; car, par exemple, si je pouvais oublier que cette madame Roland vous a nécessairement fait beaucoup de mal, je m'amuserais fort de cette invention de « maturité réelle » opposée à la folle jeunesse de ces étourneaux de quarante ans, qui, selon cette femme, semblent à peine « sortir de page, » comme auraient dit nos grands parents.

— Du moins, mon père est, je crois, heureux des illusions dont, à cette heure, ma belle-mère l'entoure.

— Et sans doute, dès à présent, punie de sa fausseté, elle subit les conséquences de son semblant d'amour passionné ; monsieur votre père l'a prise au mot, il l'entoure de solitude et d'amour. Or, permettez-moi de vous le dire, la vie de votre belle-mère doit être aussi insupportable que celle de son mari doit être heureuse : figurez-vous l'orgueilleuse joie d'un homme de soixante ans, habitué au succès, qui se croit encore assez passionnément aimé d'une jeune femme pour lui inspirer le désir de s'enfermer avec lui dans un complet isolement.

— Aussi, monseigneur, puisque mon père se trouve heureux, je n'aurais peut-être pas à me plaindre de madame Roland ; mais son odieuse conduite envers ma mère... mais la part malheureusement trop active qu'elle a prise à mon mariage, causent mon aversion pour elle, dit madame d'Harville après un moment d'hésitation.

Rodolphe la regarda avec surprise.

— M. d'Harville est votre ami, monseigneur, reprit Clémence d'une voix ferme. Je sais la gravité des paroles que je viens de prononcer... Tout à l'heure vous me direz si elles sont justes. Mais je reviens à madame Roland, établie auprès de moi comme institutrice, malgré son incapacité reconnue. Ma mère eut, à ce sujet, une explication pénible avec mon père, et lui signifia que, voulant au moins protester contre l'intolérable position de cette femme, elle ne paraîtrait plus désormais à table si madame Roland ne quittait pas à l'instant la maison. Ma mère était la douceur, la bonté même ; mais elle devenait d'une indomptable fermeté lorsqu'il s'agissait de sa dignité personnelle. Mon père fut inflexible, elle tint sa promesse ; de ce moment, nous vécûmes complétement retirées dans son appartement. Mon père me témoigna dès lors autant de froideur qu'à ma mère, pendant que madame Roland faisait presque publiquement les honneurs de notre maison, toujours en qualité de mon institutrice.

— A quelles extrémités une folle passion ne porte-t-elle pas les esprits les plus éminents ! Et puis on nous enorgueillit bien plus en nous louant des qualités ou des avantages que nous ne possédons pas ou que nous ne possédons plus, qu'en nous louant de ceux que nous avons. Prouver à un homme de soixante ans qu'il n'en a que trente, c'est l'*a b c* de la flatterie :... et plus une flatterie est grossière, plus elle a de succès... Hélas ! nous autres princes, nous savons cela.

— On fait à ce sujet tant d'expériences sur vous, monseigneur...

— Sous ce rapport, monsieur votre père a été traité en roi... Mais votre mère devait horriblement souffrir.

— Plus encore pour moi que pour elle, monseigneur, car elle songeait à l'avenir... Sa santé, déjà très-délicate, s'affaiblit encore ; elle tomba gravement malade ; la fatalité voulut que le médecin de la maison, M. Sorbier, mourût ; ma mère avait toute confiance en lui, elle le regretta vivement. Madame Roland avait pour médecin et pour ami un docteur italien d'un grand mérite, disait-elle ; mon père, circonvenu, le consulta quelquefois, s'en trouva bien, et le proposa à ma mère, qui le prit, hélas ! et ce fut lui qui la soigna pendant sa dernière maladie... A ces mots, les yeux de madame d'Harville se remplirent de larmes. J'ai honte de vous avouer cette faiblesse, monseigneur, ajouta-t-elle, mais, par cela seulement que ce médecin avait été donné à mon père par madame Roland, il m'inspirait (alors sans aucune raison) un éloignement involontaire ; je vis avec une sorte de crainte ma mère lui accorder sa confiance ; pourtant, sous le rapport de la science, le docteur Polidori...

— Que dites-vous, madame ? s'écria Rodolphe.

— Qu'avez-vous, monseigneur ? dit Clémence stupéfaite de l'expression des traits de Rodolphe.

— Mais non, se dit le prince en se parlant à lui-même, je me trompe sans doute... il y a cinq ou six ans de cela, tandis que l'on m'a dit que Polidori n'était à Paris que depuis deux ans environ, caché sous un faux nom... c'est bien lui que j'ai vu hier... ce charlatan Fradamanti... Pour-

tant... deux médecins de ce nom (1)... quelle singulière rencontre!... Madame, quelques mots sur ce docteur Polidori, dit Rodolphe à madame d'Harville, qui le regardait avec une surprise croissante, quel âge avait cet Italien?

— Mais cinquante ans environ.

— Et sa figure... sa physionomie?

— Sinistre... Je n'oublierai jamais ses yeux d'un vert clair... son nez recourbé comme le bec d'un aigle.

— C'est lui!... c'est bien lui!... s'écria Rodolphe.

— Et croyez-vous, madame, que le docteur Polidori habite encore Paris? demanda Rodolphe à madame d'Harville.

— Je ne sais, monseigneur. Environ un an après le mariage de mon père, il a quitté Paris; une femme de mes amies, dont cet Italien était aussi le médecin à cette époque, madame de Lucenay...

— La duchesse de Lucenay! s'écria Rodolphe.

— Oui, monseigneur... Pourquoi cet étonnement?

— Permettez-moi de vous en taire la cause... Mais, à cette époque, que vous disait madame de Lucenay sur cet homme?

— Qu'il lui écrivait souvent, depuis son départ de Paris, des lettres fort spirituelles sur les pays qu'il visitait; car il voyageait beaucoup... Maintenant... je me rappelle qu'il y a un mois environ, demandant à madame de Lucenay si elle recevait toujours des nouvelles de M. Polidori, elle me répondit d'un air embarrassé que depuis longtemps on n'en entendait plus parler, qu'on ignorait ce qu'il était devenu, que quelques personnes même le croyaient mort.

— C'est singulier, dit Rodolphe, se souvenant de la visite de madame de Lucenay au charlatan Bradamanti.

— Vous connaissez donc cet homme, monseigneur?

— Oui, malheureusement pour moi... Mais, de grâce, continuez votre récit; plus tard je vous dirai ce que c'est que ce Polidori...

— Comment? ce médecin...

— Dites plutôt cet homme souillé des crimes les plus odieux.

— Des crimes!... s'écria madame d'Harville avec effroi; il a commis des crimes, cet homme... l'ami de madame Roland et le médecin de ma mère! ma mère est morte entre ses mains après quelques jours de maladie!... Ah! monseigneur, vous m'épouvantez!... vous m'en dites trop ou pas assez!...

— Sans accuser cet homme d'un crime de plus, sans accuser votre belle-mère d'une effroyable complicité, je dis que vous devez peut-être remercier Dieu de ce que votre père, après son mariage avec madame Roland, n'ait pas eu besoin des soins de Polidori...

— O mon Dieu! s'écria madame d'Harville avec une expression déchirante, mes pressentiments ne me trompaient donc pas!

— Vos pressentiments!

— Oui... tout à l'heure, je vous parlais de l'éloignement que m'inspirait ce médecin, parce qu'il avait été introduit chez nous par madame Roland; je ne vous ai pas tout dit, monseigneur...

— Comment?

— Je craignais d'accuser un innocent, de trop écouter l'amertume de mes regrets. Mais je vais tout vous dire, monseigneur. La maladie de ma mère durait depuis cinq jours; je l'avais toujours veillée. Un soir j'allai respirer l'air du jardin sur la terrasse de notre maison. Au bout d'un quart d'heure, je rentrai par un long corridor obscur. A la faible clarté d'une lumière qui s'échappait de la porte de l'appartement de madame Roland, je vis sortir M. Polidori. Cette femme l'accompagnait. J'étais dans l'ombre; ils ne m'aperçevaient pas. Madame Roland lui dit à voix très-basse quelques paroles que je ne pus entendre. Le médecin répondit d'un ton plus haut ces seuls mots : Après-demain. Et comme madame Roland lui parlait encore à voix basse, il reprit avec un accent singulier : Après-demain, vous dis-je, après-demain...

— Que signifiaient ces paroles?

— Ce que cela signifiait, monseigneur? Le mercredi soir, M. Polidori disait : Après-demain. . Le vendredi... ma mère était morte!...

— Oh! c'est affreux!...

— Lorsque je pus réfléchir et me souvenir, ce mot après-demain, qui semblait avoir prédit l'époque de la mort de ma mère, me revint à la pensée; je crus que M. Polidori, instruit par la science du peu de temps que ma mère avait encore à vivre, s'était hâté d'en aller instruire madame Roland... madame Roland, qui avait tant de raisons de se réjouir de cette mort. Cela seul m'avait fait prendre cet homme et cette femme en horreur... Mais jamais je n'aurais osé supposer... Oh! non, non, encore à cette heure, je ne puis croire à un pareil crime!

— Polidori est le seul médecin qui ait donné ses soins à votre malheureuse mère?

— La veille du jour où je l'ai perdue, cet homme avait amené en consultation un de ses confrères. Selon ce que m'apprit ensuite mon père, ce médecin avait trouvé ma mère dans un état très-dangereux... Après ce funeste événement, on me conduisit chez une de nos parentes. Elle avait tendrement aimé ma mère. Oubliant la réserve que mon âge lui commandait, cette parente m'apprit sans ménagement combien j'avais de raisons de haïr madame Roland. Elle m'éclaira sur les ambitieuses espérances que cette femme devait dès lors concevoir.

(1) Nous rappellerons au lecteur que Polidori était médecin distingué lorsqu'il se chargea de l'éducation de Rodolphe.

Cette révélation m'accabla; je compris enfin tout ce que ma mère avait dû souffrir. Lorsque je revis mon père, mon cœur se brisa : il venait me chercher pour m'emmener en Normandie; nous devions y passer les premiers temps de notre deuil. Pendant la route, il pleura beaucoup, et me dit qu'il n'avait que moi pour l'aider à supporter ce coup affreux. Je lui répondis avec expansion qu'il ne me restait non plus que lui depuis la perte de la plus adorée des mères. Après quelques mots sur l'embarras où il se trouverait s'il était forcé de me laisser seule pendant les absences que ses affaires le forçaient de faire de temps à autre, il m'apprit sans transition, et comme la chose la plus naturelle du monde, que, par bonheur pour lui et pour moi, madame Roland consentait à prendre la direction de sa maison et à me servir de guide et d'amie.

L'étonnement, la douleur, l'indignation me rendirent muette; je pleurai en silence. Mon père me demanda la cause de mes larmes; je m'écriai, avec trop d'amertume sans doute, que jamais je n'habiterais la même maison que madame Roland; car je méprisais cette femme autant que je la haïssais à cause des chagrins qu'elle avait causés à ma mère. Il resta calme, combattit ce qu'il appelait mon enfantillage, et me dit froidement que sa résolution était inébranlable, et que je m'y soumettrais.

Je le suppliai de me permettre de me retirer au Sacré-Cœur, où j'avais quelques amies; j'y resterais jusqu'au moment où il jugerait à propos de me marier. Il me fit observer que le temps était passé où l'on se mariait à la grille d'un couvent; que mon empressement à le quitter lui serait très-sensible, s'il ne voyait dans mes paroles une exaltation excusable, mais peu sensée, qui se calmerait nécessairement; puis il m'embrassa au front en m'appelant mauvaise tête.

Hélas! en effet, il fallait me soumettre. Jugez, monseigneur, de ma douleur! vivre de la vie de chaque jour avec une femme à qui je reprochais presque la mort de ma mère... Je prévoyais les scènes les plus cruelles entre mon père et moi, aucune considération ne pouvant m'empêcher de témoigner mon aversion pour madame Roland. Il me semblait qu'ainsi je vengerais ma mère, tandis que la moindre parole d'affection dite à cette femme m'eût paru une lâcheté sacrilége.

— Mon Dieu, que cette existence dut vous être pénible... que j'étais loin de penser que vous eussiez déjà tant souffert lorsque j'avais le plaisir de vous voir davantage! Jamais un mot de vous ne m'avait fait soupçonner...

— C'est qu'alors, monseigneur, je n'avais pas à m'excuser à vos yeux d'une faiblesse impardonnable... Si je vous parle si longuement de cette époque de ma vie, c'est pour vous faire comprendre dans quelle position j'étais lorsque je me suis mariée... et pourquoi, malgré un avertissement qui aurait dû m'éclairer, j'ai épousé M. d'Harville.

En arrivant aux Aubiers (c'est le nom de la terre de mon père), la première personne qui vint à notre rencontre fut madame Roland. Elle avait été s'établir dans cette terre le jour de la mort de ma mère. Malgré son air humble et doucereux, elle laissait déjà percer un joie triomphante mal dissimulée. Je n'oublierai jamais le regard à la fois ironique et méchant qu'elle me jeta lors de mon arrivée; elle semblait me dire : — Je suis ici chez moi, c'est vous qui êtes l'étrangère. — Un nouveau chagrin m'était réservé : soit manque de tact impardonnable, soit impudence éhontée, cette femme occupait l'appartement de ma mère. Dans mon indignation, je me plaignis à mon père d'une pareille inconvenance; il me répondit sévèrement que cela devait d'autant moins m'étonner qu'il fallait m'habituer à considérer et à respecter madame Roland comme une seconde mère. Je lui dis que ce serait profaner ce nom sacré, et à son grand courroux je ne manquai aucune occasion de témoigner mon aversion à madame Roland; plusieurs fois il s'emporta et me réprimanda durement devant cette femme. Il me reprochait mon ingratitude, ma froideur envers l'ange de consolation que la Providence nous avait envoyé. — Je vous en prie, mon père, parlez pour vous, lui dis-je un jour. Il me traita cruellement. Madame Roland, de sa voix mielleuse, intercéda pour moi avec une profonde hypocrisie. — Soyez indulgent pour Clémence, disait-elle : les regrets que lui inspire l'excellente personne que nous pleurons tous sont si naturels, si louables, qu'il faut avoir égard à sa douleur, et la plaindre même dans ses emportements. — Eh bien, me disait mon père en me montrant madame Roland avec admiration, vous l'entendez! est-elle assez bonne, assez généreuse? C'est en vous jetant dans ses bras que vous devriez lui répondre. — Cela est inutile, mon père; madame me hait... et je la hais. — Ah! Clémence! vous me faites bien du mal, mais je vous pardonne, ajouta madame Roland en levant les yeux au ciel. — Mon amie! ma noble amie! s'écria mon père d'une voix émue, calmez-vous, je vous en conjure : par égard pour moi, ayez pitié d'une folle assez à plaindre pour vous méconnaître ainsi! Puis, me lançant des regards irrités : — Tremblez, s'écria-t-il, si vous osez encore outrager l'âme la plus belle qu'il y ait au monde; faites-lui à l'instant vos excuses. — Ma mère me voit et m'entend... elle ne me pardonnerait pas cette lâcheté, dis-je à mon père; et je sortis, le laissant occupé de consoler madame Roland et d'essuyer ses larmes menteuses... Pardon, monseigneur, de m'appesantir sur ces puérilités, mais elles peuvent seules vous donner une idée de la vie que je menais alors.

— Je crois assister à ces scènes intérieures si tristement et si humainement vraies... Dans combien de familles elles ont dû se renouveler, et combien de fois elles se renouvelleront encore!... Rien de plus vulgaire,

et partant rien de plus habile que la conduite de madame Roland; cette simplicité de moyens dans la perfidie la met à la portée de tant d'intelligences médiocres... Et encore ce n'est pas cette femme qui était habile, c'est votre père qui était aveugle; mais en quelle qualité présentait-il madame Roland au voisinage?

— Comme mon institutrice et son amie... et on l'acceptait ainsi.

— Je n'ai pas besoin de vous demander s'il vivait dans le même isolement?

— A l'exception de quelques rares visites, forcées par des relations de voisinage et d'affaires, nous ne voyions personne; mon père, complétement dominé par sa passion et cédant sans doute aux instances de madame Roland, quitta au bout de trois mois à peine le deuil de ma mère, sous prétexte que le deuil... se portait dans le cœur... Sa froideur pour moi augmenta de plus en plus, son indifférence allait à ce point qu'il me laissait une liberté incroyable pour une jeune personne de mon âge. Je le voyais à l'heure du déjeuner: il rentrait ensuite chez lui avec madame Roland, qui lui servait de secrétaire pour sa correspondance d'affaires; puis il sortait avec elle en voiture ou à pied, et ne rentrait qu'une heure avant le dîner... Madame Roland faisait une fraîche et charmante toilette; mon père s'habillait avec une recherche étrange à son âge; quelquefois, après dîner, il recevait les gens qu'il ne pouvait s'empêcher de voir; il faisait ensuite, jusqu'à dix heures, une partie de tric-trac avec madame Roland, puis il lui offrait le bras pour la conduire à la chambre de ma mère, lui baisait respectueusement la main, et se retirait. Quant à moi, je pouvais disposer de ma journée, monter à cheval suivie d'un domestique, ou faire à ma guise de longues promenades dans les bois qui environnaient le château; quelquefois, accablée de tristesse, je ne parus pas au déjeuner, mon père ne s'en inquiéta même pas...

— Quel singulier oubli!... quel abandon!...

— Ayant plusieurs fois de suite rencontré un de nos voisins dans les bois où je montais ordinairement à cheval, je renonçai à ces promenades, et je ne sortis plus du parc.

— Mais quelle était la conduite de cette femme envers vous lorsque vous étiez seule avec elle?

— Ainsi que moi, elle évitait autant que possible ces rencontres. Une seule fois, faisant allusion à quelques paroles dures que je lui avais adressées la veille, elle me dit froidement: — Prenez garde, vous voulez lutter avec moi... vous serez brisée. — Comme ma mère? lui dis-je; il est fâcheux, madame, que M. Polidori ne soit pas là pour vous affirmer que ce sera... après-demain. Ces mots firent sur madame Roland une impression profonde qu'elle surmonta bientôt. Maintenant que je sais, grâce à vous, monseigneur, ce que c'est que le docteur Polidori, et de quoi il est capable, l'espèce d'effroi que témoigna madame Roland en m'entendant lui rappeler ces mystérieuses paroles confirmerait peut-être d'horribles soupçons... Mais non... non, je ne veux pas croire cela... Je serais trop épouvantée en songeant que mon père est à cette heure presque à la merci de cette femme.

— Et que vous répondit-elle lorsque vous lui avez rappelé ces mots de Polidori?

— Elle rougit d'abord; puis, surmontant son émotion, elle me demanda froidement ce que je voulais dire. — Quand vous serez seule, madame, interrogez-vous à ce sujet, vous vous répondrez. — A peu de temps de là eut lieu une scène qui décida pour ainsi dire de mon sort. Parmi un grand nombre de tableaux de famille ornant un salon où nous nous rassemblions le soir, se trouvait le portrait de ma mère. Un jour je m'aperçus de sa disparition. Deux de nos voisins avaient dîné avec nous: l'un d'eux, M. Dorval, notaire du pays, avait toujours témoigné à ma mère la plus profonde vénération. En arrivant dans le salon: — Où est donc le portrait de ma mère? dis-je à mon père. — La vue de ce tableau me causait trop de regrets, me répondit mon père d'un air embarrassé, en me montrant d'un coup d'œil les étrangers témoins de cet entretien. — Et où est ce portrait maintenant, mon père? — Se tournant vers ma made Roland et l'interrogeant du regard avec un mouvement d'impatience. — Où a-t-on mis le portrait? lui demanda-t-il. — Au garde-meuble, répondit-elle en me jetant cette fois un coup d'œil de défi, croyant que la présence de nos voisins m'empêcherait de lui répondre. — Je conçois, madame, lui dis-je froidement, que le regard de ma mère devait vous peser beaucoup; mais ce n'était pas une raison pour reléguer au grenier le portrait d'une femme qui, lorsque vous étiez misérable, vous a charitablement permis de vivre dans sa maison.

— Très-bien! s'écria Rodolphe. Ce dédain glacial était écrasant.

— Mademoiselle! s'écria mon père. — Vous avouerez pourtant, lui dis-je en l'interrompant, qu'une personne qui insulte lâchement à la mémoire d'une femme qui lui a fait l'aumône, ne mérite que dédain et aversion.

Mon père resta un moment stupéfait; madame Roland devint pourpre de honte et de colère; les voisins très-embarrassés baissèrent les yeux et gardèrent le silence. — Mademoiselle! reprit mon père, vous oubliez que madame était l'amie de votre mère; vous oubliez que madame a veillé et veille encore sur votre éducation avec une sollicitude maternelle... vous oubliez enfin que je professe pour elle la plus respectueuse estime .. Et puisque vous vous permettez une si inconvenante sortie devant ces messieurs, je vous dirai, moi, que les ingrats et les lâches sont ceux qui, oubliant les soins les plus tendres, osent reprocher une noble infortune à une personne qui mérite l'intérêt et le respect. — Je ne me permettrai pas de discuter cette question avec vous, mon père, dis-je d'une voix soumise. — Peut-être, mademoiselle, serai-je plus heureuse, moi! s'écria madame Roland, emportée cette fois par la colère au delà des bornes de sa prudence habituelle. — Peut-être me ferez-vous la grâce, non de discuter, reprit-elle, mais d'avouer que, loin de devoir la moindre reconnaissance à votre mère, je n'ai à me souvenir que de l'éloignement qu'elle m'a toujours témoigné: car c'est bien contre sa volonté que j'ai... — Ah! madame, lui dis-je en l'interrompant, par respect pour mon père, par pudeur pour vous-même, dispensez-vous de ces honteuses révélations, vous me feriez regretter de vous avoir exposée à de si humiliants aveux... — Comment! mademoiselle!... s'écria-t-elle presque insensée de colère, vous osez dire... — Je dis, madame, reprise-je en l'interrompant encore, je dis que ma mère, en daignant vous permettre de vivre chez elle au lieu de vous en faire chasser selon son droit, a dû vous prouver, par son mépris, que sa tolérance à votre égard lui était imposée

— De mieux en mieux, s'écria Rodolphe, c'était une exécution complète. Et cette femme?..

— Madame Roland, par un moyen fort vulgaire, mais fort commode, termina cet entretien: elle s'écria: Mon Dieu! mon Dieu! et se trouva mal. Grâce à cet incident, les deux témoins de cette scène sortirent sous le prétexte d'aller chercher des secours; je les imitai, pendant que mon père prodiguait à madame Roland les soins les plus empressés.

— Quel dut être le courroux de votre père lorsqu'ensuite vous l'avez revu!

— Il vint chez moi le lendemain matin, et me dit: Afin qu'à l'avenir des scènes pareilles à celle d'hier ne se renouvellent plus, je vous déclare que, dès que le temps rigoureux de mon deuil et du vôtre sera expiré, j'épouserai madame Roland. Vous aurez donc désormais à la traiter avec le respect et les égards que mérite... ma femme... Pour des raisons particulières, il est nécessaire que vous vous mariiez avant moi; la fortune de votre mère s'élève à plus d'un million; c'est votre dot. Dès ce jour je m'occuperai activement de vous assurer une union convenable en donnant suite à quelques propositions qui m'ont été faites à votre sujet. La persistance avec laquelle vous attaquez, malgré mes prières, une personne qui m'est si chère, me donne la mesure de votre attachement pour moi. Madame Roland dédaigne ces attaques; mais je ne souffrirai pas que de telles inconvenances se renouvellent devant des étrangers dans ma propre maison. Désormais vous n'entrerez ou ne resterez dans le salon que lorsque madame Roland ou moi nous y serons seuls.

Après ce dernier entretien, je vécus encore plus isolée. Je ne voyais mon père qu'aux heures de repas, qui se passaient dans un morne silence. Ma vie était si triste, que j'attendais avec impatience le moment où mon père me proposerait un mariage quelconque pour accepter. Madame Roland, ayant renoncé à mal parler de ma mère, se vengeait en me faisant souffrir un supplice de tous les instants: elle affectait, pour m'exaspérer, de se servir de mille choses qui avaient appartenu à ma mère: son fauteuil, son métier à tapisserie, les livres de sa bibliothèque particulière, jusqu'à un écran à tablette que j'avais brodé pour elle, et au milieu duquel se voyait son chiffre. Cette femme profanait tout...

— Oh! je conçois l'horreur que ces profanations devaient vous causer

— Et puis l'isolement rend les chagrins plus douloureux encore...

— Et vous n'aviez personne... personne à qui vous confier?

— Personne... Pourtant je reçus une preuve d'intérêt qui me toucha, et qui aurait dû m'éclairer sur l'avenir: un des deux témoins de cette scène où j'avais si durement traité madame Roland était M. Dorval, vieux et honnête notaire, à qui ma mère avait rendu quelques services en s'intéressant à une de ses nièces. D'après la défense de mon père, je ne descendais jamais au salon lorsque des étrangers s'y trouvaient... je n'avais donc pas revu M. Dorval, lorsque, à ma grande surprise, il vint un jour, d'un air mystérieux, me trouver dans une allée du parc, lieu habituel de ma promenade. — Mademoiselle, me dit-il, je crains d'être surpris par M. le comte; lisez cette lettre, brûlez-la ensuite, il s'agit d'une chose très-importante pour vous. Et il disparut.

Dans cette lettre, il me disait qu'il s'agissait de me marier à M. le marquis d'Harville; ce parti semblait convenable de tout point; on me répondait des bonnes qualités de M. d'Harville: il était jeune, fort riche, d'un esprit distingué, d'une figure agréable; et pourtant les familles des deux jeunes personnes que M. d'Harville avait dû épouser successivement avaient brusquement rompu le mariage projeté. Le notaire ne pouvait me dire la raison de cette rupture, mais il croyait de son devoir de m'en prévenir, sans toutefois prétendre que la cause de ces ruptures fût préjudiciable à M. d'Harville. Les deux jeunes personnes dont il s'agissait étaient filles, l'une de M. de Beauregard, pair de France; l'autre, de lord Boltrop. M. Dorval me faisait cette confidence, parce que mon père, très-impatient de conclure mon mariage, ne paraissait pas attacher assez d'importance aux circonstances qu'on me signalait.

— En effet, dit Rodolphe, après quelques moments de réflexion, je me souviens maintenant que votre mari, à une année d'intervalle, me fit successivement part de deux mariages projetés qui, près de se conclure, avaient été brusquement rompus, m'écrivait-il, pour quelques discussions d'intérêt.

Madame d'Harville sourit avec amertume, et répondit:

— Vous saurez la vérité tout à l'heure, monseigneur... Après avoir lu

'a lettre du vieux notaire, je ressentis autant de curiosité que d'inquiétude. Qui était M. d'Harville? Mon père ne m'en avait jamais parlé. J'interrogeais en vain mes souvenirs; je ne me rappelais pas ce nom. Bientôt madame Roland, à mon grand étonnement, partit pour Paris. Son voyage devait durer huit jours au plus; pourtant mon père ressentit un profond chagrin de cette séparation passagère; son caractere s'aigrit; il redoubla de froideur envers moi. Il lui échappa même de me répondre, un jour que je lui demandais comment il se portait : Je suis souffrant, et c'est de votre faute. — De ma faute, mon père? — Certes. Vous savez combien je suis habitué à madame Roland, et cette admirable femme que vous avez outragée fait dans votre seul intérêt ce voyage, qui la retient loin de moi.

Cette marque d'intérêt de madame Roland m'effraya; j'eus vaguement l'instinct qu'il s'agissait de mon mariage. Je vous laisse à penser, monseigneur, la joie de mon père au retour de ma future belle-mère. Le lendemain, il me fit prier de passer chez lui; il était seul avec elle. — J'ai, me dit-il, depuis longtemps songé à votre établissement. Votre deuil finit dans un mois. Demain arrivera ici M. le marquis d'Harville, jeune homme extrêmement distingué, fort riche, et en tout capable d'assurer votre bonheur. Il vous a vue dans le monde; il désire vivement cette union; toutes les affaires d'intérêt sont réglées. Il dépendra donc absolument de vous d'être mariée avant six semaines. Si, au contraire, par un caprice que je ne veux pas prévoir, vous refusiez ce parti presque inespéré, je me marierais toujours, selon mon intention, dès que le temps de mon deuil serait expiré. Dans ce dernier cas, je dois vous le déclarer... votre présence chez moi ne me serait agréable que si vous me promettiez de témoigner à ma femme la tendresse et le respect qu'elle mérite. — Je vous comprends, mon père. Si je n'épouse pas M. d'Harville, vous vous marieriez: et alors, pour vous et pour... madame, il n'y a plus aucun inconvénient à ce que je me retire au Sacré-Cœur. — Aucun, me répondit-il froidement.

— Ah! ce n'est plus de la faiblesse, c'est de la cruauté!... s'écria Rodolphe.

— Savez-vous, monseigneur, ce qui m'a toujours empêchée de garder contre mon père le moindre ressentiment? C'est qu'une sorte de prévision m'avertissait qu'un jour il payerait, hélas! bien cher son aveugle passion pour madame Roland... Et, Dieu merci, ce jour est encore à venir.

— Et ne lui dites-vous rien de ce que vous avait appris le vieux notaire sur les deux mariages si brusquement rompus par les familles auxquelles M. d'Harville devait s'allier?

— Si, monseigneur... Ce jour-là même je priai mon père de m'accorder un moment d'entretien particulier. — Je n'ai pas de secret pour madame Roland, vous pouvez parler devant elle, me répondit-il. Je gardai le silence. Il reprit sévèrement : — Encore une fois, je n'ai pas de secrets pour madame Roland... Expliquez-vous donc clairement. — Si vous le permettez, mon père, j'attendrai que vous soyez seul. Madame Roland se leva brusquement et sortit. — Vous voilà satisfaite... me dit-il. Eh bien! parlez. — Je n'éprouve aucun éloignement pour l'union que vous me proposez, mon père; seulement j'ai appris que M. d'Harville ayant été deux fois sur le point d'épouser... — Bien, bien, reprit-il en m'interrompant; je sais ce que c'est. Ces ruptures ont eu lieu ensuite de discussions d'intérêt dans lesquelles d'ailleurs la délicatesse de M. d'Harville a été complétement à couvert. Si vous n'avez pas d'autre objection que celle-là, vous pouvez vous regarder comme mariée... et heureusement mariée, car je ne veux que votre bonheur.

— Sans doute madame Roland fut ravie de cette union?

— Ravie? Oui, monseigneur, dit amèrement Clémence. Oh! bien ravie!... car cette union était son œuvre. Elle en avait donné la première idée à mon père... Elle savait la véritable cause de la rupture des deux premiers mariages de M. d'Harville... voilà pourquoi elle tenait tant à me le faire épouser.

— Mais dans quel but?

— Elle voulait se venger de moi en me vouant ainsi à un sort affreux.

— Mais votre père...

— Trompé par madame Roland, il crut qu'en effet des discussions d'intérêt avaient seules fait manquer les projets de M. d'Harville.

— Quelle horrible trame!... Mais cette raison mystérieuse?

— Tout à l'heure je vous la dirai, monseigneur. M. d'Harville arriva aux Aubiers; ses manières, son esprit, sa figure me plurent : il avait l'air bon; son caractère était doux, un peu triste. Je remarquai en lui un contraste qui m'étonnait et qui m'agréait à la fois : son esprit était cultivé, sa fortune très-enviable, sa naissance illustre; et pourtant quelquefois sa physionomie, ordinairement énergique et résolue, exprimait une sorte de timidité presque craintive, d'abattement et de défiance de soi, qui me touchait beaucoup. J'aimais aussi à le voir témoigner une bonté charmante à un vieux valet de chambre qui l'avait élevé, et duquel seul il voulait recevoir des soins. Quelque temps après son arrivée, M. d'Harville resta deux jours renfermé chez lui; mon père désira le voir.... Le vieux domestique s'y opposa, prétextant que son maître avait une migraine si violente, qu'il ne pouvait recevoir absolument personne. Lorsque M. d'Harville reparut, je le trouvai très-pâle, très-changé... Plus tard il éprouvait toujours une sorte d'impatience presque chagrine lorsqu'on lui parlait de cette indisposition passagère... A mesure que je connaissais M. d'Harville, je découvrais en lui des qualités qui m'étaient sympathiques. Il avait tant de raisons d'être heureux, que je lui savais gré de sa modestie dans le bonheur... L'époque de notre mariage convenue, il alla toujours au-devant de mes moindres volontés dans nos projets d'avenir. Si quelquefois je lui demandais la cause de sa mélancolie, il me parlait de sa mère, de son père, qui eussent été fiers et ravis de le voir marié selon son cœur et son goût. J'aurais eu mauvaise grâce à ne pas admettre des raisons si flatteuses pour moi... M. d'Harville devina les rapports dans lesquels j'avais d'abord vécu avec madame Roland et avec mon père, quoique celui-ci, heureux de mon mariage, qui hâtait le sien, fût redevenu pour moi d'une grande tendresse. Dans plusieurs entretiens, M. d'Harville me fit sentir avec beaucoup de tact et de réserve qu'il m'aimait peut-être encore davantage en raison de mes chagrins passés... Je crus devoir, à ce sujet, le prévenir que mon père songeait à se remarier; et comme je lui parlais du changement que cette union apporterait dans ma fortune, il ne me laissa pas achever et fit preuve du plus noble désintéressement; les familles auxquelles il avait été sur le point de s'allier devaient être bien sordides, pensai-je alors, pour avoir eu de graves difficultés d'intérêt avec lui.

— Le voilà bien tel que je l'ai toujours connu, dit Rodolphe, rempli de cœur, de dévouement, de délicatesse... Mais ne lui avez-vous jamais parlé de ces deux mariages rompus?

— Je vous l'avoue, monseigneur, le voyant si loyal, si bon, plusieurs fois cette question me vint aux lèvres... mais bientôt, de crainte même de blesser cette loyauté, cette bonté, je n'osai aborder un tel sujet. Plus le jour fixé pour notre mariage approchait, plus M. d'Harville se disait heureux... Cependant deux ou trois fois je le vis accablé d'une morne tristesse... Un jour, entre autres, il attacha sur moi ses yeux, où roulait une larme : il semblait oppressé, on eût dit qu'il voulait et qu'il n'osait me confier un secret important... Le souvenir de la rupture de ces deux mariages me revint à la pensée..... Je l'avoue, j'eus peur..... Un secret pressentiment m'avertit qu'il s'agissait peut-être du malheur de ma vie entière... mais j'étais si torturée chez mon père, que je surmontai mes craintes...

— Et M. d'Harville ne vous confia rien?

— Rien. . Quand je lui demandais la cause de sa mélancolie, il me répondait : — Pardonnez-moi, mais j'ai le bonheur triste... Ces mots, prononcés d'une voix touchante, me rassurèrent un peu... Et puis, comment oser... à ce moment même, où ses yeux étaient baignés de larmes, lui témoigner une défiance outrageante à propos du passé?

Les témoins de M. d'Harville, M. de Lucenay et M. de Saint-Remy, arrivèrent aux Aubiers quelques jours avant mon mariage; mes plus proches parents y furent seuls invités. Nous devions, aussitôt après la messe, partir pour Paris... Je n'éprouvais pas d'amour pour M. d'Harville, mais je ressentais pour lui de l'intérêt : son caractère m'inspirait de l'estime. Sans les événements qui suivirent cette fatale union, un sentiment plus tendre m'aurait sans doute attachée à lui. Nous fûmes mariés.

A ces mots, madame d'Harville pâlit légèrement, sa résolution parut l'abandonner. Puis elle reprit :

— Aussitôt après mon mariage, mon père me serra tendrement dans ses bras. Madame Roland aussi m'embrassa, je ne pouvais devant tout le monde me dérober à cette nouvelle hypocrisie; de sa main sèche et blanche elle me serra la main à me faire mal, et me dit à l'oreille d'une voix doucereusement perfide ces paroles que je n'oublierai jamais : — Songez quelquefois à moi au milieu de votre bonheur, « car c'est moi qui fais votre mariage. »

— Hélas! j'étais loin de comprendre alors le véritable sens de ses paroles. Notre mariage avait eu lieu à onze heures; aussitôt après nous montâmes en voiture... suivis d'une femme à moi et du vieux valet de chambre de M. d'Harville; nous voyagions si rapidement que nous devions être à Paris avant dix heures du soir.

J'aurais été étonnée du silence et de la mélancolie de M. d'Harville, si je n'avais su qu'il avait, comme il disait, le bonheur triste. J'étais moi-même péniblement émue, je revenais à Paris pour la première fois depuis la mort de ma mère; et puis, quoique je n'eusse guère de raison de regretter la maison paternelle, j'y étais chez moi... et je la quittais pour une maison où tout me serait nouveau, inconnu; où j'allais arriver seule avec mon mari, que je connaissais à peine depuis six semaines, et qui la veille encore ne m'eût pas dit un mot qui ne fût empreint d'une formalité respectueuse. Peut-être ne tient-on pas assez compte de la crainte que nous cause ce brusque changement de ton et de manières auquel les hommes bien élevés sont même sujets dès que nous leur appartenons... On ne songe pas que la jeune femme ne peut en quelques heures oublier sa timidité, ses scrupules de jeune fille.

— Rien ne m'a toujours paru plus barbare et plus sauvage que cette coutume d'emporter brutalement une jeune femme comme une proie, tandis que le mariage ne devrait être que la consécration du droit d'employer toutes les ressources de l'amour, toutes les séductions de la tendresse passionnée pour se faire aimer.

— Vous comprenez alors, monseigneur, le brisement de cœur et la vague frayeur avec lesquels je revenais à Paris, dans cette ville où ma mère était morte il y avait un an à peine. Nous arrivons à l'hôtel d'Harville.

L'émotion de la jeune femme redoubla, ses joues se couvrirent d'une rougeur brûlante, et elle ajouta d'une voix déchirante :

— Il faut pourtant que vous sachiez tout... sans cela... je vous paraî-

trais trop méprisable... Eh bien!... reprit-elle avec une résolution désespérée, on me conduisit dans l'appartement qui m'était destiné... on m'y laissa seule... M. d'Harville vint m'y rejoindre... Malgré ses protestations de tendresse, je me mourais d'effroi... les sanglots me suffoquaient... j'étais à lui... Il fallut me résigner... Mais bientôt mon mari, poussant un cri terrible, me saisit le bras à me le briser... je veux en vain me délivrer de cette étreinte de fer... implorer sa pitié... il ne m'entend plus... son visage est contracté par d'effrayantes convulsions... ses yeux roulent dans leurs orbites avec une rapidité qui me fascine..... sa bouche contournée est remplie d'une écume sanglante... sa main m'étreint toujours... Je fais un effort désespéré... ses doigts roidis abandonnent enfin mon bras... et je m'évanouis au moment où M. d'Harville se débat dans le paroxysme de cette horrible attaque... Voilà ma nuit de noces, monseigneur... Voilà la vengeance de madame Roland!...

— Malheureuse femme! dit Rodolphe avec accablement, je comprends... épileptique! Ah! c'est affreux!...

— Et ce n'est pas tout... ajouta Clémence d'une voix déchirante. Oh! que cette nuit fatale... soit à jamais maudite!... Ma fille... ce pauvre petit ange a hérité de cette épouvantable maladie!...

— Votre fille... aussi? Comment! sa pâleur .. sa faiblesse?

— C'est cela... mon Dieu! c'est cela, et les médecins pensent que le mal est incurable!... parce qu'il est héréditaire...

Madame d'Harville cacha sa tête dans ses mains; accablée par cette douloureuse révélation, elle n'avait plus le courage de dire une parole.

Rodolphe aussi resta muet.

Sa pensée reculait effrayée devant les terribles mystères de cette première nuit de noces... Il se figurait cette jeune fille, déjà si attristée par son retour dans la ville où sa mère était morte, arrivant dans cette maison inconnue, seule avec un homme pour qui elle ressentait de l'intérêt, de l'estime, mais pas d'amour, mais rien de ce qui trouble délicieusement, rien de ce qui enivre, rien de ce qui fait qu'une femme oublie son chaste effroi dans le ravissement d'une passion légitime et partagée.

Non, non; tremblante d'une crainte pudique, Clémence arrivait là... triste, froide, le cœur brisé, le front pourpre de honte, les yeux remplis de larmes... Elle se résigne... et puis, au lieu d'entendre des paroles remplies de reconnaissance, d'amour et de tendresse, qui la consolent du bonheur qu'elle a donné... elle voit rouler à ses pieds un homme égaré, qui se tord, écume, rugit, dans les affreuses convulsions d'une des plus effrayantes infirmités dont l'homme soit incurablement frappé!

Et ce n'est pas tout... Sa fille... pauvre petit ange innocent, est aussi flétrie en naissant...

Ces douloureux et tristes aveux faisaient naître chez Rodolphe des réflexions amères.

—Telle est la loi de ce pays, se disait-il : une jeune fille belle et pure, loyale et confiante, victime d'une funeste dissimulation, unit sa destinée à celle d'un homme atteint d'une épouvantable maladie, héritage fatal qu'il doit transmettre à ses enfants; la malheureuse femme découvre cet horrible mystère : que peut-elle? Rien..

Rien que souffrir et pleurer, rien que tâcher de surmonter son dégoût et son effroi... rien que passer ses jours dans des angoisses, dans des terreurs infinies... rien que chercher peut-être des consolations coupables en dehors de l'existence désolée qu'on lui a faite.

Encore une fois, disait Rodolphe, ces lois étranges forcent quelquefois à des rapprochements honteux, écrasants pour l'humanité...

Dans ces lois, les animaux semblent toujours supérieurs à l'homme par les soins qu'on leur donne, par les améliorations dont on les poursuit, par la protection dont on les entoure, par les garanties dont on les couvre...

Ainsi achetez un animal quelconque; qu'une infirmité prévue par la loi se déclare chez lui après l'emplette... la vente est nulle... C'est qu'aussi, voyez donc, quelle indignité, quel crime de lèse-société! condamner un homme à conserver un animal qui parfois tousse, corne ou boite! Mais c'est un scandale, mais c'est un crime, mais c'est une monstruosité sans pareille! Jugez donc, être forcé de garder, mais de garder toujours, toute leur vie durant, un mulet qui tousse, un cheval qui corne, un âne qui boite! Quelles effroyables conséquences cela ne peut-il pas entraîner pour le salut de l'humanité tout entière!... Aussi il n'y a pas là de marché qui tienne, de parole qui fasse, de contrat qui engage... La loi toute-puissante vient délier tout ce qui était lié.

Mais qu'il s'agisse d'une créature faite à l'image de Dieu, mais qu'il s'agisse d'une jeune fille qui, dans son innocente foi à la loyauté d'un homme, s'est unie à lui, et qui se réveille la compagne d'un épileptique, d'un malheureux que frappe une maladie terrible, dont les conséquences morales et physiques sont effroyables; une maladie qui peut jeter le désordre et l'aversion dans la famille, perpétuer un mal horrible, vicier des générations...

Oh! cette loi si inexorable à l'endroit des animaux boitants, cornants ou toussants; cette loi, si admirablement prévoyante, qui ne veut pas qu'un cheval taré soit apte à la reproduction .. cette loi se gardera bien de délivrer la victime d'une pareille union ..

Ces liens sont sacrés... indissolubles; c'est offenser les hommes et Dieu que de les briser.

En vérité, disait Rodolphe, l'homme est quelquefois d'une humilité bien honteuse et d'un égoïsme d'orgueil bien exécrable... Il se ravale au-dessous de la bête en la couvrant de garanties qu'il se refuse; et il impose, consacre, perpétue ses plus redoutables infirmités en les mettant sous la sauvegarde de l'immutabilité des lois divines et humaines.

CHAPITRE XVII.

La charité.

Rodolphe blâmait beaucoup M. d'Harville, mais il se promit de l'excuser aux yeux de Clémence, quoique bien convaincu, d'après les tristes révélations de celle-ci, que le marquis s'était à jamais aliéné son cœur.

De pensées en pensées, Rodolphe se dit :

Par devoir, je me suis éloigné d'une femme que j'aimais... et qui déjà peut-être ressentait pour moi un secret penchant. Soit désœuvrement de cœur, soit commisération, elle a failli perdre l'honneur, la vie, pour un sot qu'elle croyait malheureux. Si, au lieu de m'éloigner d'elle, je l'avais entourée de soins, d'amour et de respects, ma réserve eût été telle que sa réputation n'aurait pas reçu la plus légère atteinte, les soupçons de son mari n'eussent jamais été éveillés; tandis qu'à cette heure elle est presque à la merci de la fatuité de M. Charles Robert, et il sera, je le crains, d'autant plus indiscret qu'il a moins de raisons de l'être.

Et puis encore, qui sait maintenant si, malgré les périls qu'elle a courus, le cœur de madame d'Harville restera toujours inoccupé? Tout retour vers son mari est désormais impossible... Jeune, belle, entourée, d'un caractère sympathique à tout ce qui souffre... pour elle, que de dangers! que d'écueils! Pour M. d'Harville, que d'angoisses, que de chagrins! A la fois jaloux et amoureux de sa femme, qui ne peut vaincre l'éloignement, la frayeur qu'il lui inspire depuis la première et funeste nuit de son mariage... quel sort est le sien!

Clémence, le front appuyé sur sa main, les yeux humides, la joue brûlante de confusion, évitait le regard de Rodolphe, tant cette révélation lui avait coûté.

— Ah! maintenant, reprit Rodolphe après un long silence, je comprends la cause de la tristesse de M. d'Harville, tristesse que je ne pouvais pénétrer... Je comprends ses regrets...

— Ses regrets! s'écria Clémence, dites donc ses remords, monseigneur... s'il en éprouve... car jamais crime pareil n'a été plus froidement médité...

— Un crime!... madame.

— Et qu'est-ce donc, monseigneur, que d'enchaîner à soi, par des liens indissolubles, une jeune fille qui se fie à votre honneur, lorsqu'on se sait fatalement frappé d'une maladie qui inspire l'épouvante et l'horreur? Qu'est-ce donc que de vouer sûrement un malheureux enfant aux mêmes misères?... Qui forçait M. d'Harville à faire deux victimes? Une passion aveugle et insensée?... Non, il trouvait à son gré ma naissance, ma fortune et ma personne... il a voulu faire un mariage convenable, parce que la vie de garçon l'ennuyait sans doute

— Madame... de la pitié au moins...

— De la pitié!... Savez-vous qui la mérite, ma pitié? c'est ma fille... Pauvre victime de cette odieuse union, que de nuits, que de jours j'ai passés près d'elle! que de larmes amères m'ont arrachées ses douleurs!...

— Mais son père... souffrait des mêmes douleurs imméritées!

— Mais c'est son père qui l'a condamnée à une enfance maladive, à une jeunesse flétrie, et, si elle vit, à une vie d'isolement et de chagrins; car elle ne se mariera pas. Oh! non, je l'aime trop pour l'exposer un jour à pleurer sur son enfant fatalement frappé, comme je pleure sur elle... J'ai trop souffert de cette trahison pour me rendre coupable ou complice d'une trahison pareille!

— Oh! vous aviez raison... la vengeance de votre belle-mère est horrible... Patience... Peut-être, à votre tour, serez-vous vengée... dit Rodolphe après un moment de réflexion.

— Que voulez-dire, monseigneur? lui demanda Clémence étonnée de l'inflexion de sa voix.

— J'ai presque toujours eu... le bonheur de voir punir, oh! cruellement punir les méchants que je connaissais, ajouta-t-il avec un accent qui fit tressaillir Clémence. Mais, le lendemain de cette malheureuse nuit, que vous dit votre mari?

— Il m'avoua, avec une étrange naïveté, que les familles auxquelles il devait s'allier avaient découvert le secret de sa maladie et rompu les unions projetées... Ainsi, après avoir été repoussé deux fois... il a encore... oh! cela est infâme!.. Et voilà pourtant ce qu'on appelle dans le monde un gentilhomme de cœur et d'honneur!

— Vous, toujours si bonne, vous êtes cruelle!...

— Je suis cruelle, parce que j'ai été indignement trompée. M. d'Harville me savait bonne : que ne s'adressait-il loyalement à ma bonté, en me disant toute la vérité!

— Vous l'eussiez refusé...

— Ce mot le condamne, monseigneur; sa conduite était une trahison indigne s'il avait cette crainte.

— Mais il vous aimait!

— S'il m'aimait, devait-il me sacrifier à son égoïsme?... Mon Dieu!

j'étais si tourmentée, j'avais tant de hâte de quitter la maison de mon père, que, s'il eût été franc, peut-être m'aurait-il touchée, émue par le tableau de l'espèce de réprobation dont il était frappé, de l'isolement auquel le vouait un sort affreux et fatal... Oui, le voyant à la fois si loyal, si malheureux, peut-être n'aurais-je pas eu le courage de le refuser; et, si j'avais pris ainsi l'engagement sacré de subir les conséquences de mon dévouement, j'aurais vaillamment tenu ma promesse. Mais vouloir forcer mon intérêt et ma pitié en me mettant d'abord dans sa dépendance; mais exiger cet intérêt, cette pitié, au nom de mes devoirs de femme, lui qui a trahi ses devoirs d'honnête homme, c'est à la fois une folie et une lâcheté!... Maintenant, monseigneur, jugez de ma vie! jugez de mes cruelles déceptions! J'avais foi dans la loyauté de M. d'Harville, et il m'a indignement trompée... Sa mélancolie douce et timide m'avait intéressée; et cette mélancolie, qu'il disait causée par de pieux souvenirs, n'était que la conscience de son incurable infirmité...

— Mais enfin, vous fût-il étranger, ennemi, la vue de ses souffrances doit vous apitoyer: votre cœur est noble et généreux!

— Mais, puis-je les calmer, ces souffrances? Si encore ma voix était entendue, si un regard reconnaissant répondait à mon regard attendri!... Mais non... Oh! vous ne savez pas, monseigneur, ce qu'il y a d'affreux dans ces crises où l'homme se débat dans une furie sauvage, ne voit rien, n'entend rien, ne sent rien, et ne sort de cette frénésie que pour tomber dans une sorte d'accablement farouche. Quand ma fille succombe à une de ces attaques, je ne puis que me désoler; mon cœur se déchire, je baise en pleurant ces pauvres petits bras roidis par les convulsions qui la tuent... Mais c'est ma fillle... c'est ma fille!... et quand je la vois souffrir ainsi, je maudis mille fois plus encore son père. Si les douleurs de mon enfant se calment, mon irritation contre mon mari se calment aussi; alors... oui, alors je le plains, parce que je suis bonne; à mon aversion succède un sentiment de pitié douloureuse... Mais enfin, me suis-je mariée à dix-sept ans pour n'éprouver jamais que ces alternatives de haine et de commisération pénible, pour pleurer sur un malheureux enfant que je ne conserverai peut-être pas? Et à propos de ma fille, monseigneur, permettez-moi d'aller au-devant d'un reproche que je mérite sans doute, et que peut-être vous n'osez pas me faire. Elle est si intéressante qu'elle aurait dû suffire à occuper mon cœur, car je l'aime passionnément; mais cette affection navrante est mêlée de tant d'amertumes présentes, de tant de craintes pour l'avenir, que ma tendresse pour ma fille se résout toujours par des larmes. Auprès d'elle, mon cœur est continuellement brisé, torturé, désespéré; car je suis impuissante à conjurer ses maux, que l'on dit incurables. Eh bien! pour sortir de cette atmosphère accablante et sinistre, j'avais rêvé un attachement dans la douceur duquel je me serais réfugiée, reposée... Hélas! je me suis abusée, indignement abusée, je l'avoue, et je retombe dans l'existence douloureuse que mon mari m'a faite. Dites, monseigneur, était-ce cette vie que j'avais le droit d'attendre? Suis-je donc seule coupable des torts que M. d'Harville voulait ce matin me faire payer de ma vie? Ces torts sont grands, je le sais, d'autant plus grands que j'ai à rougir de mon choix. Heureusement pour moi, monseigneur, ce que vous avez surpris de l'entretien de la comtesse Sarah et de son frère au sujet de M. Charles Robert m'épargnera la honte de ce nouvel aveu... Mais j'espère au moins que maintenant je vous semble mériter autant de pitié que de blâme, et que vous voudrez bien me conseiller dans la cruelle position où je me trouve.

— Je ne puis vous exprimer, madame, combien votre récit m'a ému; depuis la mort de votre mère jusqu'à la naissance de votre fille, que de chagrins dévorés, que de tristesses cachées!..... Vous si brillante, si admirée, si enviée!.

— Oh! croyez-moi, monseigneur, lorsqu'on souffre de certains malheurs, il est affreux de s'entendre dire: Est-elle heureuse!...

— N'est-ce pas, rien n'est plus puéril? Eh bien! vous n'êtes pas seule à souffrir de ce cruel contraste entre ce qui est et ce qui paraît.

— Comment, monseigneur?

— Aux yeux de tous, votre mari doit sembler encore plus heureux que vous, puisqu'il vous possède..... Et pourtant, n'est-il pas aussi bien à plaindre? Est-il au monde une vie plus atroce que la sienne? Ses torts envers vous sont grands.. Mais il en est affreusement puni! Il vous aime comme vous méritez d'être aimée... et il sait que vous ne pouvez avoir pour lui qu'un insurmontable éloignement... Dans sa fille souffrante, maladive, il voit un reproche incessant. Ce n'est pas tout, la jalousie vient encore le torturer...

— Et que puis-je à cela, monseigneur? ne pas lui donner le droit d'être jaloux? soit. Mais parce que mon cœur n'appartiendra à personne, lui appartiendra-t-il davantage? Il sait que non. Depuis l'affreuse scène que je vous ai racontée, nous vivons séparés; mais, aux yeux du monde, j'ai pour lui les égards que les convenances commandent... et je n'ai dit à personne, si ce n'est à vous, monseigneur, un mot de ce fatal secret.

— Et je vous assure, madame, que si le service que je vous ai rendu méritait une récompense, je me croirais mille fois payé par votre confiance. Mais, puisque vous voulez bien me demander mes conseils et que vous me permettez de vous parler franchement...

— Oh! je vous en supplie, monseigneur...

— Laissez-moi vous dire que, faute de bien employer une de vos plus précieuses qualités, vous perdez de grandes jouissances qui non-seulement satisferaient aux grands besoins de votre cœur, mais vous dis-

Scène de la laitière. — PAGE 99.

trairaient de vos chagrins domestiques, et répondraient encore à ce besoin d'émotions vives, poignantes, et j'oserais presque ajouter (pardonnez-moi ma mauvaise opinion des femmes) à ce goût naturel pour le mystère et pour l'intrigue qui a tant d'empire sur elles.

— Que voulez-vous dire, monseigneur ?

— Je veux dire que si vous vouliez *vous amuser* à faire le bien, rien ne vous plairait, rien ne vous intéresserait davantage.

Madame d'Harville regarda Rodolphe avec étonnement.

— Et vous comprenez, reprit-il, que je ne vous parle pas d'envoyer avec insouciance, presque avec dédain, une riche aumône à des malheureux que vous ne connaissez pas, et qui souvent ne méritent pas vos bienfaits. Mais si vous vous *amusiez* comme moi à *jouer* de temps à autre *à la Providence*, vous avoueriez que certaines bonnes œuvres ont quelquefois tout le piquant d'un roman.

— Je n'avais pas songé, monseigneur, à cette manière d'envisager la charité sous le point de vue *amusant*, dit Clémence en souriant à son tour.

— C'est une découverte que j'ai due à mon horreur de tout ce qui est ennuyeux ; horreur qui m'a été surtout inspirée par mes conférences politiques avec mes ministres. Mais, pour en revenir à notre bienfaisance amusante, je n'ai pas, hélas ! la vertu de ces gens désintéressés qui confient à d'autres le soin de placer leurs aumônes. S'il s'agissait simplement d'envoyer un de mes chambellans porter quelques centaines de louis à chaque arrondissement de Paris, j'avoue à ma honte que je ne prendrais pas grand goût à la chose ; tandis que faire le bien comme je l'entends, c'est ce qu'il y a au monde de plus *amusant*. Je tiens à ce mot, parce que pour moi il dit... tout ce qui plaît, tout ce qui charme, tout ce qui attache... Et vraiment, madame, si vous vouliez devenir ma complice dans quelques ténébreuses intrigues de ce genre, vous verriez, je vous le répète, qu'à part même la noblesse de l'action, rien n'est souvent plus curieux, plus attachant, plus attrayant... quelquefois même plus divertissant que ces aventures charitables... Et puis, que de mystères pour cacher son bienfait !... que de précautions à prendre pour n'être pas connu !... que d'émotions diverses et puissantes, à la vue de pauvres et bonnes gens qui pleurent de joie en vous voyant !... Mon Dieu ! cela vaut autant quelquefois que la figure maussade d'un amant jaloux ou infidèle, ils ne sont guère que cela tour à tour... Tenez ! les émotions dont je vous parle sont à peu près celles que vous avez ressenties ce matin en allant rue du Temple... Vêtue bien simplement pour n'être pas remarquée, vous sortiriez aussi de chez vous le cœur palpitant, vous monteriez aussi tout inquiète dans un modeste fiacre dont vous baisseriez les stores pour ne pas être vue, et puis, jetant aussi les yeux de côté et d'autre de peur d'être surprise, vous entreriez furtivement dans quelque maison de misérable apparence... tout comme ce matin, vous dis-je... La seule différence, c'est que vous vous disiez : Si l'on me découvre, je suis perdue ; et que vous vous diriez : Si l'on me découvre, je serai bénie ! Mais comme vous avez la modestie de vos adorables qualités, vous emploieriez les ruses les plus perfides, les plus diaboliques pour n'être pas bénie. — Ah ! monseigneur, s'écria madame d'Harville avec attendrissement, vous m'avez sauvée ! Je ne puis vous exprimer les nouvelles idées, les consolantes espérances que vos paroles éveillent en moi. Vous dites bien vrai, occuper son cœur et son esprit à se faire adorer de ceux qui souffrent, c'est presque aimer... Que dis-je..... c'est mieux qu'aimer... Quand je compare l'existence que j'entrevois à celle qu'une honteuse erreur m'aurait faite, les reproches que je m'adresse sont plus amers encore...

Rigolette.

— J'en serais désolé, reprit Rodolphe en souriant, car tout mon désir serait de vous aider à oublier le passé, et de vous prouver seulement que le choix des distractions de cœur est nombreux... Les moyens du bien et du mal sont souvent à peu près les mêmes... la fin seule diffère... En un mot, si le bien est aussi attrayant, aussi amusant que le mal, pourquoi préférer celui-ci ? Tenez, je vais faire une comparaison bien vulgaire. Pourquoi beaucoup de femmes prennent-elles pour amants des hommes qui ne valent pas leurs maris ? Parce que le plus grand charme de l'amour est l'attrait affriandant du fruit défendu... Avouez que, si on retranchait de cet amour les craintes, les angoisses, les difficultés, les dangers, il ne resterait rien, ou peu de chose, c'est-à-dire l'amant dans sa simplicité première ; en un mot, ce serait toujours plus ou moins l'aventure de cet homme à qui l'on disait : — « Pourquoi n'épousez-vous pas cette veuve, votre maîtresse ? — Hélas ! j'y ai bien pensé, répondait-il, mais c'est qu'alors je ne saurais plus où aller passer mes soirées »

— C'est un peu trop vrai, monseigneur, dit madame d'Harville en souriant.

— Eh bien ! si je trouve le moyen de vous faire ressentir ces craintes, ces angoisses, ces inquiétudes qui vous affriandent, si j'utilise votre goût naturel pour le mystère et pour les aventures, votre penchant à la dissimulation et à la ruse (toujours mon exécrable opinion des femmes,

vous voyez, qui perce malgré moi!) ajouta gaiement Rodolphe, ne changerai-je pas en qualités généreuses des instincts impérieux, inexorables, excellents si on les emploie bien, funestes si on les emploie mal?... Voyons, dites, voulez-vous que nous ourdissions à nous deux toutes sortes de machinations bienfaisantes, de roueries charitables dont seront victimes, comme toujours, de très-bonnes gens? Nous aurions nos rendez-vous, notre correspondance, nos secrets... et surtout nous nous cacherions bien du marquis ; car votre visite de ce matin chez les Morel l'aura mis en éveil. Enfin, si vous le vouliez, nous serions... en intrigue réglée.

— J'accepte avec joie, avec reconnaissance cette association *ténébreuse*, monseigneur, dit gaiement Clémence. Et, pour commencer notre roman, je retournerai dès demain chez ces infortunés, auxquels ce matin je n'ai pu malheureusement apporter que quelques paroles de consolation : car, profitant de mon trouble et de mon effroi, un petit garçon boiteux m'a volé la bourse que vous m'aviez remise. Ah ! monseigneur, ajouta Clémence, et sa physionomie perdit l'expression de douce gaieté qui l'avait un moment animée, si vous saviez quelle misère !... quel horrible tableau ! Non, non... je ne croyais pas qu'il pût exister de telles infortunes !... Et je me plains !... et j'accuse ma destinée !

Rodolphe, ne voulant pas laisser voir à madame d'Harville combien il était touché de ce retour sur elle-même, qui prouvait la beauté de son âme, reprit gaiement :

— Si vous le permettez, j'excepterai les Morel de notre communauté ; vous me laisserez me charger de ces pauvres gens, et vous me promettrez surtout de ne pas retourner dans cette triste maison... car j'y demeure...

— Vous, monseigneur?... Quelle plaisanterie !...

— Rien de plus sérieux... un logement modeste, il est vrai... deux cents francs par an : de plus, six francs pour mon ménage libéralement accordés chaque mois à la portière, madame Pipelet, cette horrible vieille que vous savez. Ajoutez à cela que j'ai pour voisine la plus jolie grisette du quartier du Temple, mademoiselle Rigolette ; et vous conviendrez que, pour un commis-marchand qui gagne dix-huit cents francs (je passe pour un commis), c'est assez sortable.

— Votre présence... si inespérée dans cette fatale maison, me prouve que vous parlez sérieusement, monseigneur... quelque généreuse action vous attire là sans doute. Mais pour quelle bonne œuvre me réservez-vous donc? quel sera le rôle que vous me destinez?

— Celui d'un ange de consolation, et, passez-moi ce vilain mot, d'un démon de finesse et de ruse... car il y a certaines blessures délicates et douloureuses que la main d'une femme peut seule soigner et guérir ; il est aussi des infortunes si fières, si ombrageuses, si cachées, qu'il faut une rare pénétration pour les découvrir, et un charme irrésistible pour attirer leur confiance.

— Et quand pourrai-je déployer cette pénétration, cette habileté que vous me supposez? demanda impatiemment madame d'Harville.

— Bientôt, je l'espère, vous aurez à faire une conquête digne de vous ; mais il faudra employer vos ressources les plus machiavéliques.

— Et quel jour, monseigneur, me confierez-vous ce grand secret?

— Voyez... nous voilà déjà au rendez-vous... Pouvez-vous me faire la grâce de me recevoir dans quatre jours?

— Si tard !... dit naïvement Clémence.

— Et le mystère? et les convenances? Jugez donc ! si l'on nous croyait complices, on se défierait de nous ; mais j'aurai peut-être à vous écrire. Quelle est cette femme âgée qui m'a apporté ce soir votre lettre?

— Une ancienne femme de chambre de ma mère : la sûreté, la discrétion même.

— C'est donc à elle que j'adresserai mes lettres, elle vous les remettra. Si vous avez la bonté de me répondre, écrivez : A monsieur Rodolphe, rue Plumet. Votre femme de chambre mettra vos lettres à la poste.

— Je les mettrai moi-même, monseigneur, en faisant comme d'habitude ma promenade à pied...

— Vous sortez souvent seule et à pied?

— Quand il fait beau, presque chaque jour.

— A merveille ! c'est une habitude que toutes les femmes devraient prendre dès les premiers mois de leur mariage... Dans de bonnes... ou de mauvaises prévisions l'usage existe... C'est un précédent, comme disent les procureurs ; et plus tard ces promenades habituelles ne donnent jamais lieu à des interprétations dangereuses... Si j'avais été femme (et, entre nous, j'aurais été, je le crains, à la fois très-charitable et très-légère), le lendemain de mon mariage, j'aurais pris le plus innocemment du monde les allures les plus mystérieuses... Je me serais ingénument enveloppée des apparences les plus compromettantes... toujours pour établir ce précédent que j'ai dit, afin de pouvoir un jour rendre visite à mes pauvres... ou à mon amant;

— Mais voilà qui est une affreuse perfidie, monseigneur ! dit en souriant madame d'Harville.

— Heureusement pour vous, madame, vous n'avez jamais été à même de comprendre la sagesse et l'humilité de ces prévoyances-là...

Madame d'Harville ne sourit plus ; elle baissa les yeux, rougit et dit tristement :

— Vous n'êtes pas généreux, monseigneur !...

D'abord Rodolphe regarda la marquise avec étonnement, puis reprit :

— Je vous comprends, madame... Mais, une fois pour toutes, posons bien nettement votre position à l'égard de M. Charles Robert. Un jour, une femme de vos amies vous montre un de ces mendiants piteux qui roulent des yeux languissants, et jouent de la clarinette d'un ton désespéré pour apitoyer les passants. C'est un bon pauvre, vous dit votre amie, il a au moins sept enfants et une femme aveugle, sourde, muette, etc., etc. Ah ! le malheureux, dites-vous en lui faisant charitablement l'aumône ; et chaque fois que vous rencontrez le mendiant, du plus loin qu'il vous aperçoit ses yeux implorent, sa clarinette rend des sons lamentables, et votre aumône tombe dans son bissac. Un jour, de plus en plus apitoyée sur ce bon pauvre par votre amie, qui méchamment abusait de votre cœur, vous vous résignez à aller charitablement visiter votre infortuné au milieu de ses misères... Vous arrivez : hélas ! plus de clarinette mélancolique, plus de regard piteux et implorant, mais un drôle alerte, joyial et dispos, qui entonne une chanson de cabaret... Aussitôt le mépris succède à la pitié... car vous avez pris un mauvais pauvre pour un bon pauvre, rien de plus, rien de moins. Est-ce vrai?...

Madame d'Harville ne put s'empêcher de sourire de ce singulier apologue, et répondit à Rodolphe :

— Si acceptable que soit cette justification, monseigneur, elle me semble trop facile.

— Ce n'est pourtant, après tout, qu'une noble et généreuse imprudence que vous avez commise... Il vous reste trop de moyens de la réparer pour la regretter... Mais ne verrai-je pas ce soir M. d'Harville?

— Non, monseigneur... la scène de ce matin l'a si fort affecté, qu'il est... souffrant, dit la marquise à voix basse.

— Ah ! je comprends... répondit tristement Rodolphe. Allons, du courage ! Il manquait un but à votre envie, une distraction à vos chagrins, comme vous disiez... Laissez-moi croire que vous trouverez cette distraction dans l'avenir dont je vous ai parlé... Alors votre âme sera si remplie de douces consolations, que votre ressentiment contre votre mari n'y trouvera peut-être plus de place. Vous éprouverez pour lui quelque chose de l'intérêt que vous portez à votre pauvre enfant... Et quant à ce petit ange, maintenant que je sais la cause de son état maladif, j'oserai presque vous dire d'espérer un peu...

— Il serait possible ! monseigneur? et comment? s'écria Clémence en joignant les mains avec reconnaissance.

— J'ai pour médecin ordinaire un homme très-inconnu et fort savant : il est resté longtemps en Amérique ; je me souviens qu'il m'a parlé de deux ou trois cures presque merveilleuses faites par lui sur des esclaves atteints de cette effrayante maladie.

— Ah ! monseigneur, il serait possible...

— Gardez-vous bien de trop espérer : la déception serait trop cruelle... Seulement ne désespérons pas tout à fait.

Clémence d'Harville jetait sur les nobles traits de Rodolphe un regard de reconnaissance ineffable. C'était presque un roi... qui la consolait avec tant d'intelligence, de grâce et de bonté.

Elle se demanda comment elle avait pu s'intéresser à M. Charles Robert.

Cette idée lui fut horrible.

— Que ne vous dois-je pas, monseigneur ! dit-elle d'une voix émue. Vous me rassurez, vous me faites malgré moi espérer pour ma fille, entrevoir un nouvel avenir qui serait à la fois une consolation, un plaisir et un mérite... N'avais-je pas raison de vous écrire que, si vous vouliez bien venir ici ce soir, vous finiriez la journée comme vous l'avez commencée... par une bonne action?...

— Et ajoutez au moins, madame, une de ces bonnes actions comme je les aime dans mon égoïsme, pleines d'attrait, de plaisir et de charme, dit Rodolphe en se levant, car onze heures et demie venaient de sonner à la pendule du salon.

— Adieu, monseigneur, n'oubliez pas de me donner bientôt des nouvelles de ces pauvres gens de la rue du Temple.

— Je les verrai demain matin... car j'ignorais malheureusement que ce petit boiteux vous eût volé cette bourse, et ces malheureux sont peut-être dans une extrémité terrible. Dans quatre jours, daignez ne pas l'oublier, je viendrai vous mettre au courant du rôle que vous voulez bien accepter. Seulement je dois vous prévenir qu'un déguisement vous sera peut-être indispensable.

— Un déguisement ! oh ! quel bonheur ! et lequel, monseigneur?

— Je ne puis vous le dire encore... Je vous laisserai le choix.

. . . . . .

En revenant chez lui, le prince s'applaudissait assez de l'effet général de son entretien avec madame d'Harville. Ces propositions étant données :

Occuper généreusement l'esprit et le cœur de cette jeune femme, qu'un éloignement insurmontable séparait de son mari ; éveiller en elle assez de curiosité romanesque, assez d'intérêt mystérieux en dehors de l'amour, pour satisfaire aux besoins de son imagination, de son âme, et la sauvegarder ainsi d'un nouvel amour ;

Ou bien encore :

Inspirer à Clémence d'Harville une passion si profonde, si incurable, et à la fois si pure et si noble, que cette jeune femme, désormais incapable d'éprouver un amour moins élevé, ne compromit plus jamais le repos de M. d'Harville, que Rodolphe aimait comme un frère.

CHAPITRE XVIII.

Misère.

On n'a peut-être pas oublié qu'une famille malheureuse dont le chef, ouvrier lapidaire, se nommait Morel, occupait la mansarde de la maison de la rue du Temple.

Nous conduirons le lecteur dans ce triste logis.

Il est cinq heures du matin.

Au dehors le silence est profond, la nuit noire, glaciale; il neige.

Une chandelle, soutenue par deux brins de bois sur une petite planche carrée, perce à peine de sa lueur jaune et blafarde les ténèbres de la mansarde; réduit étroit, bas, aux deux tiers lambrissé par la pente rapide du toit qui forme avec le plancher un angle très-aigu. Partout on voit le dessous des tuiles verdâtres.

Les cloisons recrépies de plâtre noirci par le temps, et crevassées de nombreuses lézardes, laissent apercevoir les lattes vermoulues qui forment ces minces parois; dans l'une d'elles, une porte disjointe s'ouvre sur l'escalier.

Le sol, d'une couleur sans nom, infect, gluant, est semé çà et là de brins de paille pourrie, de haillons sordides, et de ces gros os que le pauvre achète aux plus infimes revendeurs de viande corrompue pour ronger les cartilages qui y adhèrent encore (1)...

Une si effroyable incurie annonce toujours ou l'inconduite, ou une misère honnête, mais si écrasante, si désespérée, que l'homme anéanti, dégradé, ne sent plus ni la volonté, ni la force, ni le besoin de sortir de sa fange : il y croupit comme une bête dans sa tanière.

Durant le jour, ce taudis est éclairé par une lucarne étroite, oblongue, pratiquée dans la partie déclive de la toiture, et garnie d'un châssis vitré, qui s'ouvre et se ferme au moyen d'une crémaillère.

A l'heure dont nous parlons, une couche épaisse de neige recouvrait cette lucarne.

La chandelle, posée à peu près au centre de la mansarde, sur l'établi du lapidaire, projette en cet endroit une sorte de zone de pâle lumière qui, se dégradant peu à peu, se perd dans l'ombre où reste enseveli le galetas, ombre au milieu de laquelle se dessinent vaguement quelques formes blanchâtres.

Sur l'établi, lourde table carrée en chêne brut grossièrement équarri, tachée de graisse et de suif, fourmillent, étincellent, scintillent une poignée de diamants et de rubis d'une grosseur et d'un éclat admirables.

Morel était lapidaire en fin, et non pas lapidaire en faux, comme il le disait, et comme on le pensait dans la maison de la rue du Temple... Grâce à cet innocent mensonge, les pierreries qu'on lui confiait semblaient de si peu de valeur, qu'il pouvait les garder chez lui sans crainte d'être volé.

Tant de richesses, mises à la merci de tant de misère, nous dispensent de parler de la probité de Morel...

Assis sur un escabeau sans dossier, vaincu par la fatigue, par le froid, par le sommeil, après une longue nuit d'hiver passée à travailler, le lapidaire a laissé tomber sur son établi sa tête appesantie, ses bras engourdis; son front s'appuie à une large meule, placée horizontalement sur la table, et ordinairement mise en mouvement par une petite roue à main; une scie de fin acier, quelques autres outils sont épars à côté; l'artisan, dont on ne voit que le crâne chauve, entouré de cheveux gris, est vêtu d'une vieille veste de tricot brun qu'il porte à nu sur la peau, et d'un mauvais pantalon de toile; ses chaussons de lisière en lambeaux cachent à peine ses pieds bleuis posés sur le carreau.

Il fait dans cette mansarde un froid si glacial, si pénétrant, que l'artisan, malgré l'espèce de somnolence où le plonge l'épuisement de ses forces, frissonne parfois de tout son corps.

La longueur et la carbonisation de la mèche de la chandelle annoncent que Morel sommeille depuis quelque temps; on n'entend que sa respiration oppressée; car les six autres habitants de cette mansarde ne dorment pas...

Oui, dans cette étroite mansarde vivent sept personnes...

Cinq enfants, dont le plus jeune a quatre ans, le plus âgé douze ans à peine.

Et puis leur mère infirme.

Et puis une octogénaire idiote, la mère de leur mère.

La froidure est bien âpre, puisque la chaleur naturelle de sept personnes entassées dans un si petit espace n'attiédit pas cette atmosphère glacée; c'est qu'aussi ces sept corps grêles, chétifs, grelottants, épuisés, depuis le petit enfant jusqu'à l'aïeule, dégagent peu de calorique, comme dirait un savant.

Excepté le père de famille, un moment assoupi, parce que ses forces sont à bout, personne ne dort; non, parce que le froid, la faim, la maladie, tiennent les yeux ouverts, bien ouverts.

(1) On trouve fréquemment dans les quartiers populeux des débitants de veaux mort-nés, de bestiaux morts de maladie, etc

On ne sait pas combien est rare et précieux pour le pauvre le sommeil profond, salutaire, dans lequel il répare ses forces et oublie ses maux. Il s'éveille si allègre, si dispos, si vaillant au plus rude labeur, après une de ces nuits bienfaisantes, que les moins religieux, dans le sens catholique du mot, éprouvent un vague sentiment de gratitude, sinon envers Dieu, du moins envers... le sommeil, et qui bénit l'effet bénit la cause.

A l'aspect de l'effrayante misère de cet artisan, comparée à la valeur des pierreries qu'on lui confie, on est frappé d'un de ces contrastes qui tout à la fois désolent et élèvent l'âme.

Incessamment cet homme a sous les yeux le déchirant spectacle des douleurs des siens; tout les accable, depuis la faim jusqu'à la folie, et il respecte ces pierreries, dont une seule arracherait sa femme, ses enfants, aux privations qui les tuent lentement.

Sans doute il fait son devoir, simplement son devoir d'honnête homme; mais, parce que ce devoir est simple, son accomplissement est-il moins grand, moins beau? Les conditions dans lesquelles s'exerce le devoir ne peuvent-elles pas d'ailleurs en rendre la pratique plus méritoire encore?

Et puis cet artisan, restant si malheureux et si probe auprès de ce trésor, ne représente-t-il pas l'immense et formidable majorité des hommes qui, voués à jamais aux privations, mais paisibles, laborieux, résignés, voient chaque jour sans haine et sans envie amère resplendir à leurs yeux la magnificence des riches!

N'est-il pas enfin noble, consolant, de songer que ce n'est pas la force, que ce n'est pas la terreur, mais le bon sens moral qui seul contient ce redoutable océan populaire dont le débordement pourrait engloutir la société tout entière, se jouant de ses lois, de sa puissance, comme la mer en furie se joue des digues et des remparts!

Ne sympathise-t-on pas alors de toutes les forces de son âme et de son esprit avec ces généreuses intelligences qui demandent un peu de place au soleil pour tant d'infortune, tant de courage, tant de résignation!

. . . . . .

Revenons à ce spécimen, hélas! trop réel, d'épouvantable misère que nous essayerons de peindre dans son effrayante nudité.

Le lapidaire ne possède plus qu'un mince matelas et un morceau de couverture dévolus à la grand'mère idiote, qui, dans son stupide et farouche égoïsme, ne voulait partager son grabat avec personne.

Au commencement de l'hiver, elle était devenue furieuse, et avait presque étouffé le plus jeune des enfants qu'on avait voulu placer à côté d'elle, une petite fille de quatre ans, depuis quelque temps phthisique, et qui souffrait trop du froid dans la paillasse où elle couchait avec ses frères et sœurs.

Tout à l'heure nous expliquerons ce mode de couchage, fréquemment usité chez les pauvres. Auprès d'eux, les animaux sont traités en sybarites : on change leur litière.

Tel est le tableau complet que présente la mansarde de l'artisan, lorsque l'œil perce la pénombre où viennent mourir les faibles lueurs de la chandelle.

Le long du mur d'appui, moins humide que les autres cloisons, est placé sur le carreau le matelas où repose la vieille idiote.

Comme elle ne peut rien supporter sur sa tête, ses cheveux blancs, coupés très-ras, dessinent la forme de son crâne au front aplati; ses épais sourcils gris ombragent ses orbites profonds où luit un regard d'un éclat sauvage; ses joues caves, livides, plissées de mille rides, se collent à ses pommettes et aux angles saillants de sa mâchoire: couchée sur le côté, repliée sur elle-même, son menton touchant presque ses genoux, elle tremble sous une couverture de laine grise, trop petite pour l'envelopper entièrement, et qui laisse apercevoir ses jambes décharnées et le bas d'un vieux jupon en lambeaux dont elle est vêtue. Ce grabat exhale une odeur fétide.

A peu de distance du chevet de la grand'mère s'étend aussi, parallèlement au mur, la paillasse qui sert de lit aux cinq enfants.

Et voici comment :

On a fait une incision à chaque bout de la toile, dans le sens de sa longueur, puis on a glissé les enfants dans une paille humide et nauséabonde; la toile d'enveloppe leur sert ainsi de drap et de couverture.

Deux petites filles, dont l'une est gravement malade, grelottent d'un côté, trois petits garçons de l'autre;

Ceux-ci et celles-là couchés tout vêtus, si quelques misérables haillons peuvent s'appeler des vêtements.

D'épaisses chevelures blondes, ternes, emmêlées, hérissées, que leur mère laisse croître parce que cela les garantit toujours un peu du froid, couvrent à demi leurs figures pâles, étiolées, souffrantes. L'un des garçons, de ses doigts roidis, tire à soi jusqu'à son menton l'enveloppe de sa paillasse pour se mieux couvrir; l'autre, de crainte d'exposer ses mains au froid, tient la toile entre ses dents qui se choquent; le troisième se serre contre ses deux frères.

La seconde des deux filles, minée par la phthisie, appuie languissamment sa pauvre petite figure, déjà d'une lividité bleuâtre et morbide, sur la poitrine glacée de sa sœur, âgée de cinq ans, qui tâche en vain de la réchauffer entre ses bras et la veille avec une sollicitude inquiète.

Sur une autre paillasse, placée au fond du taudis et en retour de celle des enfants, la femme de l'artisan est étendue gisante, épuisée par une

fièvre lente et par une infirmité douloureuse qui ne lui permet pas de se lever depuis plusieurs mois.

Madeleine Morel a trente-six ans. Un vieux mouchoir de cotonnade bleue, serré autour de son front déprimé, fait ressortir davantage encore la pâleur bilieuse de son visage osseux. Un cercle brun cerne ses yeux caves, éteints; des gerçures saignantes fendent ses lèvres blafardes.

Sa physionomie chagrine, abattue, ses traits insignifiants, décèlent un de ces caractères doux, mais sans ressort, sans énergie, qui ne luttent pas contre la mauvaise fortune, mais qui se courbent, s'affaissent et se lamentent.

Faible, inerte, bornée, elle était restée honnête parce que son mari était honnête; livrée à elle-même, le malheur aurait pu la dépraver et la pousser au mal. Elle aimait ses enfants, son mari; mais elle n'avait ni le courage ni la force de retenir ses plaintes amères sur leur commune infortune. Souvent le lapidaire, dont le labeur opiniâtre soutenait seul cette famille, était forcé d'interrompre son travail pour venir consoler, apaiser la pauvre valétudinaire.

Par-dessus un méchant drap de grosse toile bise trouée qui recouvrait sa femme, Morel, pour la réchauffer, avait étendu quelques hardes si vieilles, si rapetassées, que le prêteur sur gages n'avait pas voulu les prendre.

Un fourneau, un poêlon et une marmite de terre égueulée, deux ou trois tasses fêlées éparses çà et là sur le carreau, un baquet, une planche à savonner, et une grande cruche de grès placée sous l'angle du toit, près de la porte disjointe, que le vent ébranle à chaque instant, voilà ce que possède cette famille.

Ce tableau désolant est éclairé par la chandelle, dont la flamme, agitée par la bise qui siffle à travers les interstices des tuiles, jette tantôt sur ces misères ses lueurs pâles et vacillantes, tantôt fait scintiller de mille feux, pétiller de mille étincelles prismatiques l'éblouissant fouillis de diamants et de rubis exposés sur l'établi où sommeille le lapidaire.

Par un mouvement d'attention machinal, les yeux de ces infortunés, tous silencieux, tous éveillés, depuis l'aïeule jusqu'au plus petit enfant, s'attachaient instinctivement sur le lapidaire, leur seul espoir, leur seule ressource.

Dans leur naïf égoïsme, ils s'inquiétaient de le voir inactif et affaissé sous le poids du travail;

La mère songeait à ses enfants;

Les enfants songeaient à eux;

L'idiote paraissait ne songer à rien.

Pourtant tout à coup elle se dressa sur son séant, croisa sur sa poitrine de squelette ses longs bras secs et jaunes comme du buis, regarda la lumière en clignotant, puis se leva lentement, entraînant après elle, comme un suaire, son lambeau de couverture.

Elle était de très-grande taille, sa tête rasée paraissait démesurément petite, un mouvement spasmodique agitait sa lèvre inférieure, épaisse et pendante: ce masque hideux offrait le type d'un hébétement farouche.

L'idiote s'avança sournoisement près de l'établi, comme un enfant qui va commettre un méfait.

Quand elle fut à la portée de la chandelle, elle approcha de la flamme ses deux mains tremblantes; leur maigreur était telle que la lumière qu'elles abritaient leur donnait une sorte de transparence livide.

Madeleine Morel suivait de son grabat les moindres mouvements de la vieille; celle-ci, en continuant de se réchauffer à la flamme de la chandelle, baissait la tête et considérait avec une curiosité imbécile le chatoiement des rubis et des diamants qui scintillaient sur la table.

Absorbée par cette contemplation, l'idiote ne maintint pas ses mains à une distance suffisante de la flamme, elle se brûla et poussa un cri rauque.

A ce bruit, Morel se réveilla en sursaut et releva vivement la tête.

Il avait quarante ans, une physionomie ouverte, intelligente et douce, mais flétrie, mais creusée par la misère; une barbe grise de plusieurs semaines couvrait le bas de son visage couturé par la petite vérole; des rides précoces sillonnaient son front déjà chauve; ses paupières enflammées étaient rougies par l'abus des veilles.

Un de ces phénomènes fréquents chez les ouvriers d'une constitution débile, et voués à un travail sédentaire qui les contraint à demeurer tout le jour dans une position presque invariable, avait déformé sa taille chétive. Continuellement forcé de se tenir courbé sur son établi et de se pencher du côté droit, afin de mettre sa meule en mouvement, le lapidaire, pour ainsi dire, pétrifié, ossifié dans cette position qu'il gardait douze à quinze heures par jour, s'était voûté et déjeté tout d'un côté.

Puis, son bras droit, incessamment exercé par le pénible maniement de la meule, avait acquis un développement musculaire considérable, tandis que le bras et la main gauches, toujours inertes et appuyés sur l'établi pour présenter les facettes des diamants à l'action de la meule, étaient réduits à un état de maigreur et de marasme effrayant; les jambes grêles, presque annihilées par le manque complet d'exercice, pouvaient à peine soutenir ce corps épuisé, dont toute la substance, toute la viabilité, toute la force, semblaient s'être concentrées dans la seule partie que le travail exerce continuellement.

Et, comme disait Morel avec une poignante résignation:

— C'est moins pour moi que je tiens à manger que pour renforcer le bras qui tourne la meule.

. . . . . .

Réveillé en sursaut, le lapidaire se trouva face à face avec l'idiote.

— Qu'avez-vous? que voulez-vous, la mère? lui dit Morel; puis il ajouta d'une voix plus basse, craignant d'éveiller sa famille qu'il croyait endormie: Allez vous coucher, la mère. Ne faites pas de bruit, Madeleine et les enfants dorment.

— Je ne dors pas, je tâche de réchauffer Adèle, dit l'aînée des petites filles.

— J'ai trop faim pour dormir, reprit un des garçons; ça n'était pas mon tour d'aller souper hier comme mes frères chez mademoiselle Rigolette.

— Pauvres enfants! dit Morel avec accablement; je croyais que vous dormiez, au moins.

— J'avais peur de t'éveiller, Morel, dit la femme; sans cela je t'aurais demandé de l'eau; j'ai bien soif, je suis dans mon accès de fièvre.

— Tout de suite, répondit l'ouvrier; seulement il faut que je fasse d'abord recoucher ta mère. Voyons, laissez donc mes pierres tranquilles, dit-il à la vieille qui voulait s'emparer d'un gros rubis dont le scintillement fixait son attention. Allez donc vous coucher, la mère! répéta-t-il.

— Ça, ça, répondit l'idiote en montrant la pierre précieuse qu'elle convoitait.

— Nous allons nous fâcher, dit Morel en grossissant sa voix, pour effrayer sa belle-mère dont il repoussa doucement la main.

— Mon Dieu! mon Dieu! Morel, que j'ai donc soif, murmura Madeleine. Viens donc me donner à boire!

— Mais comment veux-tu que je fasse, aussi? Je ne puis pas laisser ta mère toucher à mes pierres, pour qu'elle me perde encore un diamant, comme il y a un an; et Dieu sait .. Dieu sait ce qu'il nous coûte, ce diamant, et ce qu'il nous coûtera peut-être encore.

Et le lapidaire porta sa main à son front d'un air sombre; puis il ajouta, en s'adressant à un de ses enfants:

— Félix, va donner à boire à ta mère, puisque tu ne dors pas.

— Non, non, j'attendrai, il va prendre froid, reprit Madeleine.

— Je n'aurai pas plus froid dehors que dans la paillasse, dit l'enfant en se levant.

— Ah çà, voyons, allez-vous finir! s'écria Morel d'une voix menaçante pour chasser l'idiote, qui ne voulait pas s'éloigner de l'établi et s'obstinait à s'emparer d'une des pierres.

— Maman, l'eau de la cruche est gelée, cria Félix.

— Casse la glace alors, dit Madeleine.

— Elle est trop épaisse, je ne peux pas.

— Morel, casse donc la glace de la cruche, dit Madeleine d'une voix dolente et impatiente; puisque je n'ai pas autre chose à boire que de l'eau, que j'en puisse boire au moins. Tu me laisses mourir de soif.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! quelle patience! Mais comment veux-tu que je fasse? j'ai ta mère sur les bras, s'écria le malheureux lapidaire.

Il ne pouvait parvenir à se débarrasser de l'idiote, qui, commençant à s'irriter de la résistance qu'elle rencontrait, faisait entendre une sorte de grondement courroucé.

— Appelle-la donc, dit Morel à sa femme; elle t'écoute quelquefois, toi.

— Ma mère, allez vous coucher; si vous êtes sage, je vous donnerai du café que vous aimez bien.

— Ça, ça, reprit l'idiote en cherchant cette fois à s'emparer violemment du rubis qu'elle convoitait.

Morel la repoussa avec ménagement, mais en vain.

— Mon Dieu! tu sais bien que tu n'en finiras pas avec elle, si tu ne lui fais pas peur avec le fouet, s'écria Madeleine; il n'y a que ce moyen-là de la faire rester tranquille.

— Il le faut bien; mais, quoiqu'elle soit folle, menacer une vieille femme de coups de fouet, ça me répugne toujours, dit Morel.

Puis, s'adressant à la vieille qui tâchait de le mordre, et qu'il contenait d'une main, il s'écria de sa voix la plus terrible:

— Gare au fouet! si vous n'allez pas vous coucher tout de suite!

Ces menaces furent encore vaines.

Il prit son fouet sous son établi, le fit claquer violemment, et en menaça l'idiote, lui disant:

— Couchez-vous tout de suite, couchez-vous!

Au bruit retentissant du fouet, la vieille s'éloigna d'abord brusquement de l'établi, puis s'arrêta, gronda entre ses dents et jeta des regards irrités sur son gendre.

— Au lit! au lit! répéta celui-ci en s'avançant et en faisant de nouveau claquer son fouet.

Alors l'idiote regagna lentement sa couche à reculons, en montrant le poing au lapidaire.

Celui-ci, désirant terminer cette scène cruelle pour aller donner à boire à sa femme, s'avança très-près de l'idiote, fit une dernière fois brusquement résonner son fouet, sans la toucher néanmoins, et répéta d'une voix menaçante:

— Au lit, tout de suite!

La vieille, dans son effroi, se mit à pousser des hurlements affreux,

se jeta sur sa couche et s'y blottit comme un chien dans son chenil, sans cesser de hurler.

Les enfants épouvantés, croyant que leur père avait frappé la vieille, lui crièrent en pleurant :

— Ne bats pas grand'mère, ne la bats pas!

Il est impossible de rendre l'effet sinistre de cette scène nocturne, accompagnée des cris suppliants des enfants, des hurlements furieux de l'idiote, et des plaintes douloureuses de la femme du lapidaire.

CHAPITRE XIX.

La dette.

Morel le lapidaire avait souvent assisté à des scènes aussi tristes que celles que nous venons de raconter; pourtant il s'écria, dans un accès de désespoir, en jetant son fouet sur son établi :

— Oh! quelle vie! quelle vie!!!

— Est-ce ma faute, à moi, si ma mère est idiote? dit Madeleine en pleurant.

— Est-ce la mienne? dit Morel. Qu'est-ce que je demande? de me tuer de travail pour vous tous. Jour et nuit je suis à l'ouvrage; je ne me plains pas, tant que j'en aurai la force, j'irai; mais je ne peux pas non plus faire mon état et être en même temps gardien de fou, de malade et d'enfants! Non, le ciel n'est pas juste à la fin! non, il n'est pas juste! c'est trop de misère pour un seul homme! dit le lapidaire avec un accent déchirant.

Et, accablé, il retomba sur son escabeau, la tête cachée dans ses mains.

— Puisqu'on n'a pas voulu prendre ma mère à l'hospice, parce qu'elle n'était pas assez folle, qu'est-ce que tu veux que j'y fasse, moi, là? dit Madeleine de sa voix traînante, dolente et plaintive. Quand tu te tourmenteras de ce que tu ne peux pas empêcher, à quoi ça t'avancera-t-il?

— A rien, dit l'artisan; et il essuya ses yeux qu'une larme avait mouillés; à rien... tu as raison. Mais quand tout vous accable, on n'est quelquefois pas maître de soi.

— Oh! mon Dieu, mon Dieu! que j'ai soif! je frissonne, et la fièvre me brûle, dit Madeleine.

— Attends, je vais te donner à boire.

Morel alla prendre la cruche sous le toit. Après avoir difficilement brisé la glace qui recouvrait l'eau, il remplit une tasse de ce liquide gelé, et s'approcha du grabat de sa femme, qui étendait vers lui ses mains impatientes.

Mais, après un moment de réflexion, il lui dit :

— Non, ça serait trop froid; dans un accès de fièvre, ça te ferait du mal.

— Ça me fera du mal? tant mieux, donne vite alors, reprit Madeleine avec amertume; ça sera plus tôt fini, ça te débarrassera de moi, tu n'auras plus qu'à être gardien de fou et d'enfants. La malade sera de moins.

— Pourquoi me parler comme cela, Madeleine? je ne le mérite pas, dit tristement Morel. Tiens, ne me fais pas de chagrin, c'est tout juste s'il me reste assez de raison et de force pour travailler; je n'ai pas la tête bien solide, elle n'y résisterait pas; et alors qu'est-ce que vous deviendriez tous? C'est pour vous que je parle; s'il ne s'agissait que de moi, je ne m'embarrasserais guère de demain. Dieu merci! la rivière coule pour tout le monde.

— Pauvre Morel! dit Madeleine attendrie; c'est vrai, j'ai eu tort de te dire d'un air fâché que je voudrais te débarrasser de moi. Ne m'en veux pas, mon intention était bonne; oui, car enfin je vous suis inutile à toi et à nos enfants. Depuis seize mois que je suis alitée... Oh! mon Dieu! que j'ai soif! je t'en prie, donne-moi à boire.

— Tout à l'heure; je tâche de réchauffer la tasse entre mes mains.

— Es-tu bon! et moi qui te dis des choses dures, encore!

— Pauvre femme, tu souffres! ça aigrit le caractère. Dis-moi tout ce que tu voudras, mais ne me dis pas que tu voudrais me débarrasser de toi.

— Mais à quoi te suis-je bonne?

— A quoi nous sont bons nos enfants?

— A te surcharger de travail,

— Sans doute! aussi, grâce à vous autres, je trouve la force d'être à l'ouvrage quelquefois vingt heures par jour, à ce point que j'en suis devenu difforme et estropié. Est-ce que tu crois que sans cela je ferais pour l'amour de moi tout seul le métier que je fais? Oh! non, la vie n'est pas assez belle, j'en finirais avec elle.

— C'est comme moi, reprit Madeleine; sans les enfants, il y a longtemps que je t'aurais dit : Morel, tu en as assez, moi aussi; le temps d'allumer un réchaud de charbon, on se moque de la misère... Mais ces enfants... ces enfants!...

— Tu vois donc bien qu'ils sont bons à quelque chose, dit Morel avec une admirable naïveté. Allons, tiens, bois, mais par petites gorgées, car c'est encore bien froid.

— Oh! merci, Morel, dit Madeleine en buvant avec avidité.

— Assez, assez...

— C'était trop froid; mon frisson redouble, dit Madeleine en lui rendant la tasse.

— Mon Dieu, mon Dieu! je te l'avais bien dit, tu souffres...

— Je n'ai plus la force de trembler. Il me semble que je suis saisie de tous les côtés dans un gros glaçon, voilà tout...

Morel ôta sa veste, la mit sur les pieds de sa femme, et resta le torse nu. Le malheureux n'avait pas de chemise.

— Mais tu vas geler, Morel!

— Tout à l'heure, si j'ai trop froid, je reprendrai ma veste un moment.

— Pauvre homme!... ah! tu as bien raison, le ciel n'est pas juste. Qu'est-ce que nous avons fait pour être si malheureux, tandis que d'autres...

— Chacun a ses peines, les grands comme les petits.

— Oui, mais les grands ont des peines qui ne leur creusent pas l'estomac et qui ne les font pas grelotter. Tiens, quand je pense qu'avec le prix d'un de ces diamants que tu polis nous aurions de quoi vivre dans l'aisance, nous et nos enfants, ça révolte. Et à quoi ça leur sert-il, ces diamants?

— S'il n'y avait qu'à dire : A quoi ça sert-il aux autres? on irait loin. C'est comme si tu disais : A quoi ça sert-il à ce monsieur, que madame Pipelet appelle le commandant, d'avoir loué et meublé le premier étage de cette maison, où il ne vient jamais? A quoi ça lui sert-il d'avoir là de bons matelas, de bonnes couvertures, puisqu'il loge ailleurs?

— C'est bien vrai. Il y aurait là de quoi nipper pour longtemps plus d'un pauvre ménage comme le nôtre... sans compter que tous les jours madame Pipelet fait du feu pour empêcher ses meubles d'être abîmés par l'humidité. Tant de bonne chaleur perdue, tandis que nous et nos enfants nous gelons! Mais tu me diras à ça : Nous ne sommes pas des meubles. Oh! ces riches, c'est si dur!

— Pas plus durs que d'autres, Madeleine. Mais ils ne savent pas, vois-tu, ce que c'est que la misère. Ça naît heureux, ça vit heureux, ça meurt heureux : à propos de quoi veux-tu que ça pense à nous? Et puis, je te dis... ils ne savent pas... Comment se feraient-ils une idée des privations des autres? Ont-ils grand'faim, grande est leur joie, ils n'en dînent que mieux. Fait-il grand froid, tant mieux, ils appellent ça une belle gelée : c'est tout simple; s'ils sortent à pied, ils rentrent ensuite au coin d'un bon foyer, et la froidure leur fait trouver le feu meilleur; ils ne peuvent donc pas nous plaindre beaucoup, puisqu'à eux la faim et le froid leur tournent à plaisir. Ils ne savent pas, vois-tu, ils ne savent pas!... A leur place nous ferions comme eux.

— Les pauvres gens sont donc meilleurs qu'eux tous, puisqu'ils s'entr'aident! Cette bonne petite mademoiselle Rigolette, qui nous a si souvent veillés, moi ou les enfants, pendant nos maladies, a emmené hier Jérôme et Pierre pour partager son souper. Et son souper, ça n'est guère; une tasse de lait et du pain. A son âge on a bon appétit; bien sûr elle se sera privée.

— Pauvre fille! Oui, elle est bien bonne. Et pourquoi? parce qu'elle connaît la peine. Et, comme je dis toujours : Si les riches savaient! si les riches savaient!

— Et cette petite dame qui est venue avant-hier d'un air si effaré nous demander si nous avions besoin de quelque chose, maintenant elle sait, celle-là, ce que c'est que des malheureux... eh bien! elle n'est pas revenue.

— Elle reviendra peut-être; car, malgré sa figure effrayée, elle avait l'air bien doux et bien comme il faut.

— Oh! avec toi, dès qu'on est riche, on a toujours raison. On dirait que les riches sont faits d'une autre pâte que nous.

— Je ne dis pas cela, reprit doucement Morel; je dis au contraire qu'ils ont leurs défauts : nous avons, nous, les nôtres.

— Le malheur est qu'ils ne savent pas... Le malheur est qu'il y a, par exemple, beaucoup d'agents pour découvrir les gueux qui ont commis des crimes, et qu'il n'y a pas d'agents pour découvrir les honnêtes ouvriers accablés de famille qui sont dans la dernière des misères, et qui, faute d'un peu de secours donné à point, se laissent quelquefois tenter. C'est bon de punir le mal, ça serait peut-être meilleur de l'empêcher. Vous êtes resté probe jusqu'à cinquante ans; mais l'extrême misère, la faim, vous poussent au mal, et voilà un coquin de plus; tandis que si on avait su... Mais à quoi bon penser à cela?... le monde est comme il est. Je suis pauvre et désespéré, je parle ainsi; je serais riche, je parlerais de fêtes et de plaisirs.

— Eh bien! pauvre femme, comment vas-tu?

— Toujours la même chose... Je ne sens plus mes jambes. Mais toi, tu trembles; reprends donc ta veste, et souffle cette chandelle qui brûle pour rien; voilà le jour.

En effet, une lueur blafarde, glissant péniblement à travers la neige dont était obstrué le carreau de la lucarne, commençait à jeter une triste clarté dans l'intérieur de ce réduit, et rendait son aspect plus affreux encore. L'ombre de la nuit voilait au moins une partie de ces misères.

— Je vais attendre qu'il fasse assez clair pour me remettre à tra-

vailler, dit le lapidaire en s'asseyant sur le bord de la paillasse de sa femme et en appuyant son front dans ses deux mains.

Après quelques moments de silence, Madeleine lui dit :

— Quand madame Mathieu doit-elle revenir chercher les pierres auxquelles tu travaillés?

— Ce matin. Je n'ai plus qu'une facette d'un diamant faux à polir.

— Un diamant faux !... toi qui ne tailles que des pierres fines, malgré ce qu'on croit dans la maison !

— Comment ! tu ne sais pas !... Mais c'est juste, quand l'autre jour madame Mathieu est venue, tu dormais. Elle m'a donné dix diamants faux, dix cailloux du Rhin à tailler, juste de la même grosseur et de la même manière que le même nombre de pierres fines qu'elle m'apportait, celles qui sont là avec des rubis. Je n'ai jamais vu des diamants d'une plus belle eau ; ces dix pierres-là valent certainement plus de soixante mille francs.

— Et pourquoi te les fait-elle imiter en faux?

— Une grande dame à qui ils appartiennent, une duchesse, je crois, a chargé M. Baudoin le joaillier de vendre sa parure, et de lui faire faire à la place une parure en pierres fausses. Madame Mathieu, la courtière en pierreries de M. Baudoin, m'a appris cela en m'apportant les pierres vraies, afin que je donne aux fausses la même coupe et la même forme; madame Mathieu a chargé de la même besogne quatre autres lapidaires, car il y a quarante ou cinquante pierres à tailler. Je ne pouvais pas tout faire, cela devait être prêt ce matin ; il faut à M. Baudoin le temps de remonter les pierres fausses. Madame Mathieu dit que souvent des dames font ainsi en cachette remplacer leurs diamants par des cailloux du Rhin.

— Tu vois bien, les fausses pierres font le même effet que les vraies, et les grandes dames, qui mettent seulement ça pour se parer, n'auraient jamais l'idée de sacrifier un diamant au soulagement de malheureux comme nous!

— Pauvre femme ! sois donc raisonnable, le chagrin te rend injuste. Qui est-ce qui sait que nous, les Morel, sommes malheureux?

— Oh ! quel homme, quel homme ! On te couperait en morceaux, toi, que tu dirais merci.

Morel haussa les épaules avec compassion.

— Combien te devra ce matin madame Mathieu? reprit Madeleine.

— Rien, puisque je suis en avance avec elle de cent vingt francs.

— Rien ! Mais nous avons fini hier nos derniers vingt sous.

— Oui, dit Morel d'un air abattu.

— Et comment allons-nous faire?

— Je ne sais pas.

— Et le boulanger ne veut plus nous fournir à crédit...

— Non, puisque hier j'ai emprunté le quart d'un pain à madame Pipelet.

— La mère Burette ne nous prêterait rien?

— Nous prêter !... Maintenant qu'elle a tous nos effets en gage, sur quoi nous prêterait-elle?... sur nos enfants? dit Morel avec un sourire amer.

— Mais ma mère, les enfants et toi, vous n'avez mangé hier qu'une livre et demie de pain à vous tous ! Vous ne pouvez pas mourir de faim non plus. Aussi c'est ta faute ; tu n'as pas voulu te faire inscrire cette année au bureau de charité.

— On n'inscrit que les pauvres qui ont des meubles, et nous n'en avons plus; on nous regarde comme en garni. C'est comme pour être admis aux salles d'asile, il faut que les enfants aient au moins une blouse, et les nôtres n'ont que des haillons ; et puis, pour le bureau de charité, il aurait fallu, pour me faire inscrire, aller, retourner peut-être vingt fois au bureau, puisque nous n'avons pas de protections. Ça me ferait perdre plus de temps que ça ne vaudrait.

— Mais comment faire alors ?

— Peut-être cette petite dame qui est venue hier ne nous oubliera pas.

— Oui, comptes-y. Mais madame Mathieu te prêtera bien cent sous : tu travailles pour elle depuis dix ans, elle ne peut pas laisser dans une pareille peine un honnête ouvrier chargé de famille.

— Je ne crois pas qu'elle puisse nous prêter quelque chose. Elle a fait tout ce qu'elle a pu en m'avançant petit à petit cent vingt francs ; c'est une grosse somme pour elle. Parce qu'elle est courtière de diamants et qu'elle en a quelquefois pour cinquante mille francs dans son cabas, elle n'en est pas plus riche. Quand elle gagne cent francs par mois, elle est bien contente, car elle a des charges, deux nièces à élever. Cent sous pour elle, vois-tu, c'est comme cent sous pour nous, et il y a des moments où on ne les a pas, tu le sais bien. Etant déjà de beaucoup en avance avec moi, elle ne peut s'ôter le pain de la bouche à elle et aux siens.

— Voilà ce que c'est que de travailler pour des courtiers au lieu de travailler pour les forts joailliers; ils sont moins regardants quelquefois. Mais tu te laisses toujours manger la laine sur le dos, c'est ta faute.

— C'est ma faute ! s'écria ce malheureux, exaspéré par cet absurde reproche ; est-ce ta mère ou non qui est cause de toutes nos misères? S'il n'avait pas fallu payer le diamant qu'elle a perdu, ta mère, nous serions en avance, nous aurions le prix de mes journées, nous aurions les onze cents francs que nous avons retirés de la caisse d'épargne pour les joindre aux treize cents francs que nous a prêtés ce M. Jacques Ferrand, que Dieu maudisse !

— Tu t'obstines encore à ne lui rien demander, à celui-là. Après ça, il est si avare, que ça ne servirait peut-être à rien ; mais enfin on essaye toujours.

— A lui ! à lui ! m'adresser à lui ! s'écria Morel ; j'aimerais mieux me laisser brûler à petit feu. Tiens, ne me parle pas de cet homme-là, tu me rendrais fou.

En disant ces mots, la physionomie du lapidaire, ordinairement douce et résignée, prit une expression de sombre énergie, son pâle visage se colora légèrement ; il se leva brusquement du grabat où il était assis, et marcha dans la mansarde avec agitation. Malgré son apparence grêle, difforme, l'attitude et les traits de cet homme respiraient alors une généreuse indignation.

— Je ne suis pas méchant, s'écria-t-il de ma vie je n'ai fait de mal à personne, mais, vois-tu, ce notaire (1) !... oh ! je lui souhaite autant de mal qu'il m'en a fait. Puis, mettant ses deux mains sur son front, il murmura d'une voix douloureuse : Mon Dieu ! pourquoi donc faut-il qu'un mauvais sort que je n'ai pas mérité me livre, moi et les miens, pieds et poings liés, à cet hypocrite ! Aura-t-il donc le droit d'user de sa richesse pour perdre, corrompre et désoler ceux qu'il veut perdre, corrompre et désoler ?

— C'est ça, c'est ça, dit Madeleine, déchaîne-toi contre lui ; tu seras bien avancé quand il t'aura fait mettre en prison, comme il peut le faire d'un jour à l'autre pour cette lettre de change de treize cents francs, pour laquelle il a obtenu jugement contre toi. Il te tient comme un oiseau au bout d'un fil. Je le déteste autant que toi, ce notaire ; mais, puisque nous sommes dans sa dépendance, il faut bien...

— Laisser déshonorer notre fille, n'est-ce pas? s'écria le lapidaire d'une voix foudroyante.

— Mon Dieu ! tais-toi donc, ces enfants sont éveillés... ils t'entendent.

— Bah ! bah ! tant mieux ! reprit Morel avec une effrayante ironie, ça sera d'un bon exemple pour nos deux petites filles ; ça les préparera : il n'a qu'un jour à en avoir aussi la fantaisie, le notaire ! Ne sommes-nous pas dans sa dépendance? comme tu dis toujours. Voyons, répète donc encore qu'il peut me faire mettre en prison ; voyons, parle franchement... il faut lui abandonner notre fille, n'est-ce pas?

Puis ce malheureux termina son imprécation en éclatant en sanglots ; car cette honnête et bonne nature ne pouvait longtemps soutenir ce ton de douloureux sarcasme.

— O mes enfants ! s'écria-t-il en fondant en larmes, mes pauvres enfants ! ma Louise ! ma bonne et belle Louise !... trop belle, trop belle !... c'est aussi de là que viennent tous nos malheurs. Si elle n'avait pas été si belle, cet homme ne m'aurait pas proposé de me prêter cet argent. Je suis laborieux et honnête, le joaillier m'aurait donné du temps, je n'aurais pas d'obligation à ce vieux monstre, et il n'abuserait pas du service qu'il nous a rendu pour tâcher de déshonorer ma fille, je ne l'aurais pas laissée un jour chez lui. Mais il le faut, il le faut ; il me tient dans sa dépendance. Oh ! la misère, la misère, que d'outrages elle fait dévorer !

— Mais, comment faire aussi? il a dit à Louise : Si tu t'en vas de chez moi, je fais mettre ton père en prison.

— Oui, il la tutoie comme la dernière des créatures.

— Si ce n'était que cela, on se ferait une raison ; mais si elle quitte le notaire il te fera prendre, et alors, pendant que tu seras en prison, que veux-tu que je devienne toute seule, moi, avec nos enfants et ma mère? Quand Louise gagnerait vingt francs par mois dans une autre place, est-ce que nous pourrions vivre six personnes là-dessus ?

— Oui, c'est pour vivre que nous laissons peut-être déshonorer Louise.

— Tu exagères toujours ; le notaire la poursuit, c'est vrai... elle nous l'a dit, mais elle est honnête, tu le sais bien.

— Oh ! oui, elle est honnête, et active, et bonne !... Quand, nous voyant dans la gêne à cause de ta maladie, elle a voulu entrer en place pour ne pas nous être à charge, je ne t'ai pas dit, va, ce que ça m'a coûté !... Elle servante... maltraitée, humiliée !... elle si fière naturellement, qu'en riant... te souviens-tu ? nous riions alors, nous l'appelions la Princesse, parce qu'elle disait toujours qu'à force de propreté elle rendrait notre pauvre réduit comme un petit palais... Chère enfant, ç'aurait été mon luxe de la garder près de nous, quand j'aurais dû passer les nuits au travail... C'est qu'aussi, quand je voyais sa bonne figure rose et ses jolis yeux bruns devant moi, là, près de mon établi, et que je l'écoutais chanter, ma tâche ne me paraissait pas lourde ! Pauvre Louise, si laborieuse et avec ça si gaie... Jusqu'à ta mère dont elle faisait ce qu'elle voulait !... Mais, dame ! aussi quand elle vous parlait, quand elle vous regardait, il n'y avait pas moyen de ne pas dire comme elle... Et toi, comme elle te soignait ! comme elle t'amusait ! et ses frères et ses sœurs, s'en occupait-elle assez !... Elle trouvait le temps de tout faire. Aussi, avec Louise, tout notre bonheur... tout s'en est allé.

(1) Le lecteur se souvient peut-être que Fleur-de-Marie avait été confiée toute jeune à ce notaire, et que sa femme de charge abandonna l'enfant à la Chouette, qui devait s'en charger moyennant 1000 fr. une fois payés.

— Tiens, Morel, ne me rappelle pas ça... tu me fends le cœur, dit Madeleine en pleurant à chaudes larmes.

— Et quand je pense que peut-être ce vieux monstre... Tiens, vois-tu... à cette pensée la tête me tourne... Il me prend des envies d'aller le tuer et de me tuer après...

— Et nous, qu'est-ce que nous deviendrions? Et puis, encore une fois, tu t'exagères. Le notaire aura peut-être dit cela à Louise comme... en plaisantant... D'ailleurs il va à la messe tous les dimanches; il fréquente beaucoup de prêtres... Il y a beaucoup de gens qui disent qu'il est plus sûr de placer de l'argent chez lui qu'à la caisse d'épargne.

— Qu'est-ce que cela prouve? qu'il est riche et hypocrite... Je connais bien Louise... elle est honnête... Oui, mais elle nous aime comme on n'aime pas; son cœur saigne de notre misère. Elle sait que sans moi vous mourriez tout à fait de faim; et si le notaire l'a menacée de me faire mettre en prison... la malheureuse a été peut-être capable... Oh! ma tête!... c'est à en devenir fou!

— Mon Dieu! si cela était arrivé, le notaire lui aurait donné de l'argent, des cadeaux, et, bien sûr, elle n'aurait rien gardé pour elle; elle nous en aurait fait profiter.

— Tais-toi... je ne comprends pas seulement que tu aies des idées pareilles... Louise accepter... Louise...

— Mais pas pour elle... pour nous...

— Tais-toi... encore une fois, tais-toi!... tu me fais frémir... Sans moi... je ne sais pas ce que tu serais devenue... et mes enfants aussi avec des raisons pareilles.

— Quel mal est-ce que je dis?

— Aucun...

— Eh bien! pourquoi crains-tu que...?

Le lapidaire interrompit impatiemment sa femme :

— Je crains, parce que je remarque que depuis trois mois... chaque fois que Louise vient ici et qu'elle m'embrasse... elle rougit.

— Du plaisir de te voir.

— Ou de honte... elle est de plus en plus triste...

— Parce qu'elle nous voit de plus en plus malheureux. Et puis, quand je lui parle du notaire, elle dit que maintenant il ne la menace plus de la prison pour toi

— Oui, mais à quel prix ne la menace-t-il plus? elle ne le dit pas, et elle rougit en m'embrassant... Oh! mon Dieu! ça serait déjà pourtant bien mal à un maître de dire à une pauvre fille honnête, dont le pain dépend de lui : « Cède, ou je te chasse; et si l'on vient s'informer de toi, je répondrai que tu es un mauvais sujet, pour t'empêcher de te placer ailleurs... » Mais lui dire : « Cède, ou je fais mettre ton père en prison! » lui dire cela lorsqu'on sait que toute une famille vit du travail de ce père, oh! c'est mille fois plus criminel encore!

— Et quand on pense qu'avec un des diamants qui sont là sur ton établi tu pourrais avoir de quoi rembourser le notaire, faire sortir notre fille de chez lui, et la garder chez nous... dit lentement Madeleine.

— Quand tu me répéteras cent fois la même chose, à quoi bon?... Certainement que, si j'étais riche, je ne serais pas pauvre, reprit Morel avec une douloureuse impatience.

La probité était tellement naturelle et pour ainsi dire tellement organique chez cet homme, qu'il ne lui venait pas à l'esprit que sa femme, abattue, aigrie par le malheur, pût concevoir quelque arrière-pensée mauvaise et voulût tenter son irréprochable honnêteté.

Il reprit amèrement :

— Il faut se résigner. Heureux ceux qui peuvent avoir leurs enfants auprès d'eux, et les défendre des piéges; mais une fille du peuple, qui la garantit? personne... Est-elle en âge de gagner quelque chose, elle part le matin pour son atelier, rentre le soir; pendant ce temps-là la mère travaille de son côté, le père du sien. Le temps, c'est notre fortune, et le pain est si cher qu'il ne nous reste pas le loisir de veiller sur nos enfants; et puis on crie à l'inconduite des filles pauvres... comme si leurs parents avaient le moyen de les garder chez eux, ou le temps de les surveiller quand elles sont dehors... Les privations ne nous sont rien auprès du chagrin de quitter notre femme, notre enfant, notre père... C'est surtout à nous, pauvres gens, que la vie de famille serait salutaire et consolante... Et, dès que nos enfants sont en âge de raison, nous sommes forcés de nous en séparer!

A ce moment on frappa bruyamment à la porte de la mansarde.

CHAPITRE XX.

Le jugement.

Etonné... le lapidaire se leva et alla ouvrir... Deux hommes entrèrent dans la mansarde.

L'un, maigre, grand, la figure ignoble et bourgeonnée, encadrée d'épais favoris noirs grisonnants, tenait à la main une grosse canne plombée, portait un chapeau déformé et une longue redingote verte crottée, étroitement boutonnée. Son col de velours noir râpé laissait voir un cou long, rouge, pelé comme celui d'un vautour... Cet homme s'appelait Malicorne.

L'autre plus petit, et de mine aussi basse, rouge, gros et trapu, était vêtu avec une sorte de somptuosité grotesque. Des boutons de brillants attachaient les plis de sa chemise d'une propreté douteuse, et une longue chaîne d'or serpentait sur un gilet écossais d'étoffe passée, que laissait voir un paletot de panne d'un gris jaunâtre... Cet homme s'appelait Bourdin.

— Oh! que ça pue la misère et la mort ici! dit Malicorne en s'arrêtant au seuil.

— Le fait est que ça ne sent pas le musc! Quelles pratiques! reprit Bourdin en faisant un geste de dégoût et de mépris; puis il s'avança vers l'artisan qui le regardait avec autant de surprise que d'indignation.

A travers la porte laissée entre-bâillée, on vit apparaître la figure méchante, attentive et rusée de Tortillard, qui, ayant suivi ces inconnus à leur insu, regardait, épiait, écoutait.

— Que voulez-vous? dit brusquement le lapidaire, révolté de la grossièreté des deux hommes.

— Jérôme Morel? lui répondit Bourdin.

— C'est moi...

— Ouvrier lapidaire?

— C'est moi.

— Bien sûr?

— Encore une fois, c'est moi... Vous m'impatientez... que voulez-vous?... expliquez-vous, ou sortez!

— Que ça d'honnêteté?... merci!... dis donc, Malicorne, reprit l'homme en se retournant vers son camarade, il n'y a pas *gras*.. ici... c'est pas comme chez le vicomte de Saint-Remy?

— Oui... mais quand il y a *gras*, on trouve visage de bois... comme nous l'avons trouvé rue de Chaillot. Le moineau avait filé la veille... et roide encore, tandis que des vermines pareilles ça reste collé à son chenil.

— Je crois bien; ça ne demande qu'à être *serré* (1) pour avoir la pâtée.

— Faut encore que le *loup* (2) soit bon enfant; ça lui coûtera plus que ça ne vaut... mais ça le regarde.

— Tenez, dit Morel avec indignation, si vous n'étiez pas ivres comme vous en avez l'air, on se mettrait en colère... Sortez de chez moi à l'instant!

— Ah! ah! il est fameux, le *déjeté!* s'écria Bourdin en faisant une allusion insultante à la déviation de la taille du lapidaire. Dis donc, Malicorne, il a le toupet d'appeler ça un *chez soi*... un bouge où je ne voudrais pas mettre mon chien....

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria Madeleine, si effrayée qu'elle n'avait pas jusqu'alors pu dire une parole, appelle donc au secours... c'est peut être des malfaiteurs... Prends garde à tes diamants...

En effet, voyant ces deux inconnus de mauvaise mine s'approcher de plus en plus de l'établi où étaient encore exposées les pierreries, Morel craignit quelque mauvais dessein, courut à sa table, et de ses deux mains couvrit les pierres précieuses.

Tortillard, toujours aux écoutes et aux aguets, retint les paroles de Madeleine, remarqua le mouvement de l'artisan et se dit :

— Tiens... tiens... tiens... on le disait lapidaire en faux; si les pierres étaient fausses, il n'aurait pas peur d'être volé... Bon à savoir : alors la mère Mathieu, qui vient souvent ici, est donc aussi courtière en *vrai*... C'est donc de vrais diamants qu'elle a dans son cabas... Bon à savoir; je dirai ça à la Chouette, à la Chouette, dit le fils de Bras-Rouge en chantonnant.

— Si vous ne sortez pas de chez moi, je crie à la garde, dit Morel.

Les enfants, effrayés de cette scène, commencèrent à pleurer, et la vieille idiote se dressa sur son séant...

— S'il y a quelqu'un qui ait le droit de crier à la garde.. c'est nous... entendez-vous, monsieur le déjeté? dit Bourdin.

— Vu que la garde doit nous prêter main-forte pour vous conduire si vous regimbez, ajouta Malicorne. Nous n'avons pas de juge de paix avec nous, c'est vrai; mais si vous tenez à jouir de sa société, on va vous en servir un sortant de son lit, tout chaud, tout bouillant... Bourdin va aller le chercher.

— En prison... moi? s'écria Morel frappé de stupeur.

— Oui... à Clichy...

— A Clichy? répéta l'artisan d'un air hagard.

— A-t-il la boule dure, celui-là! dit Malicorne.

— A la prison pour dettes... aimez-vous mieux ça? reprit Bourdin.

— Vous... vous... seriez... comment... le notaire... Ah! mon Dieu!...

Et l'ouvrier, pâle comme la mort, retomba sur son escabeau, sans pouvoir ajouter une parole.

— Nous sommes gardes du commerce pour vous pincer, si nous en étions capables... Y êtes-vous, pays?

— Morel... le billet du maître de Louise!... Nous sommes perdus! s'écria Madeleine d'une voix déchirante.

— Voilà le jugement, dit Malicorne en tirant de son portefeuille un acte timbré.

Après avoir psalmodié, comme d'habitude, une partie de cette re-

(1) Emprisonné.
(2) Le créancier.

quête d'une voix presque inintelligible, il articula nettement les derniers mots, malheureusement trop significatifs pour l'artisan :

Louise Morel.

« Jugeant en dernier ressort, le tribunal condamne le sieur Jérôme « Morel à payer au sieur Pierre Petit-Jean, négociant (1), par toutes « voies de droit, et même par corps, la somme de treize cents francs « avec l'intérêt à dater du jour du protêt, et le condamne en outre aux « dépens.

« Fait et jugé à Paris, le 13 septembre 1838. »

(1) L'habile notaire, ne pouvant poursuivre en son nom personnel, avait fait faire au malheureux Morel ce qu'on appelle une acceptation en blanc, et avait fait remplir la lettre de change par un tiers.

— Et Louise, alors? et Louise? s'écria Morel presque égaré, sans paraître entendre ce grimoire, où est elle? Elle est donc sortie de chez le notaire, puisqu'il me fait emprisonner?. . Louise... mon Dieu! qu'est-elle devenue?

— Qui, ça, Louise? dit Bourdin.

— Laisse-le donc, reprit brutalement Malicorne, est-ce que tu ne vois pas qu'il bat la breloque? Allons, et il s'approcha de Morel, allons, par file à gauche... en avant, marche, décanillons; j'ai besoin de prendre l'air, ça empoisonne ici.

Morel le lapidaire.

— Morel, n'y vas pas. Défends-toi! s'écria Madeleine avec égarement. Tue-les, ces gueux-là. Oh! es-tu poltron!... Tu te laisseras emmener? tu nous abandonneras?

— Faites comme chez vous, madame, dit Bourdin d'un air sardonique. Mais si votre homme lève la main sur moi, je l'étourdis.

Seulement préoccupé de Louise, Morel n'entendait rien de ce qu'on disait autour de lui. Tout à coup une expression de joie amère éclaira son visage, il s'écria :

— Louise a quitté la maison du notaire... j'irai en prison de bon cœur... Mais, jetant un regard autour de lui, il s'écria : Et ma femme... et sa mère... et mes autres enfants... qui les nourrira ? On ne voudra pas me confier des pierres pour travailler en prison... on croira que c'est mon inconduite qui m'y envoie... Mais c'est donc la mort des miens, notre mort à tous, qu'il veut, le notaire ?

— Une fois ! deux fois ! finirons-nous ? dit Bourdin, ça nous embête, à la fin... Habillez-vous, et filons.

— Mes bons messieurs, pardon de ce que je vous ai dit tout à l'heure ! s'écria Madeleine toujours couchée. Vous n'aurez pas le cœur d'emmener Morel... Qu'est-ce que vous voulez que je devienne avec mes cinq enfants et ma mère qui est folle ? tenez, la voyez-vous... là, accroupie sur son matelas ? elle est folle, mes bons messieurs !..... elle est folle !...

— La vieille tondue ?

— Tiens ! c'est vrai, elle est tondue, dit Malicorne ; moi, je croyais qu'elle avait un serre-tête blanc...

— Mes enfants, jetez-vous aux genoux de ces bons messieurs, s'écria Madeleine, voulant, par un dernier effort, attendrir les recors ; priez-les de ne pas emmener votre pauvre père... notre seul gagne-pain...

Malgré les ordres de leur mère, les enfants pleuraient effrayés, n'osant pas sortir de leur grabat.

A ce bruit inaccoutumé, à l'aspect des deux recors qu'elle ne connaissait pas, l'idiote commença à jeter des hurlements sourds en se renfrognant contre la muraille.

Morel semblait étranger à ce qui se passait autour de lui ; ce coup était si affreux, si inattendu ; les conséquences de cette arrestation lui paraissaient si épouvantables, qu'il ne pouvait y croire.. Déjà affaibli par des privations de toutes sortes, les forces lui manquaient ; il restait pâle, hagard, assis sur son escabeau, affaissé sur lui-même, les bras pendants, la tête baissée sur sa poitrine...

— Ah çà ! mille tonnerres !... ça finira-t-il ? s'écria Malicorne. Est-ce que vous croyez qu'on est à la noce ici ? Marchons, ou je vous empoigne.

Le recors mit sa main sur l'épaule de l'artisan et le secoua rudement.

Ces menaces, ce geste inspirèrent une grande frayeur aux enfants ; les trois petits garçons sortirent de leur paillasse à moitié nus, et vinrent, éplorés, se jeter aux pieds des gardes du commerce, joignant les mains, et criant d'une voix déchirante :

— Grâce ! ne tuez pas notre père !...

A la vue de ces malheureux enfants frissonnant de froid et d'épouvante, Bourdin, malgré sa dureté naturelle et son habitude de pareilles scènes, se sentit presque ému. Son camarade, impitoyable, dégagea brutalement sa jambe des étreintes des enfants qui s'y cramponnaient suppliants.

— Eh ! hu donc, les moutards !... Quel chien de métier, si on avait toujours affaire à des mendiants pareils !...

Un épisode horrible rendit cette scène plus affreuse encore. L'aînée des petites filles, restée couchée dans la paillasse avec sa sœur malade, s'écria tout à coup :

— Maman, maman, je ne sais pas ce qu'elle a... Adèle... Elle est toute froide ! elle me regarde toujours.. et elle ne respire plus...

La pauvre enfant phthisique venait d'expirer doucement sans une plainte, son regard toujours attaché sur celui de sa sœur, qu'elle aimait tendrement...

Il est impossible de rendre le cri que jeta la femme du lapidaire à cette affreuse révélation, car elle comprit tout.

Ce fut un de ces cris pantelants, convulsifs, arrachés du plus profond des entrailles d'une mère.

— Ma sœur a l'air d'être morte ! mon Dieu ! mon Dieu ! j'en ai peur ! s'écria l'enfant en se précipitant hors de la paillasse et courant épouvantée se jeter dans les bras de sa mère.

Celle-ci, oubliant que ses jambes presque paralysées ne pouvaient la soutenir, fit un violent effort pour se lever et courir auprès de sa fille morte ; mais les forces lui manquèrent, elle tomba sur le carreau en poussant un dernier cri de désespoir.

Ce cri trouva un écho dans le cœur de Morel ; il sortit de sa stupeur, d'un bond fut à la paillasse, y saisit sa fille âgée de quatre ans. .

Il la trouva morte.

Le froid, le besoin avaient hâté sa fin... quoique sa maladie, fruit de la misère, fût mortelle.

Ses pauvres petits membres étaient déjà roidis et glacés...

C S T.

Le recors mit sa main sur l'épaule de l'artisan.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Louise.

Morel, ses cheveux gris hérissés par le désespoir et par l'effroi, restait immobile, tenant sa fille morte entre ses bras. Il la contemplait d'un œil fixe, sec et rouge.

— Morel, Morel... donnez-moi Adèle! s'écriait la malheureuse mère en étendant les bras vers son mari. Ce n'est pas vrai... non, elle n'est pas morte... tu vas voir, je vais la réchauffer...

La curiosité de l'idiote fut excitée par l'empressement des deux recors à s'approcher du lapidaire, qui ne voulait pas se séparer du corps de son enfant. La vieille cessa de hurler, se leva de sa couche, s'approcha lentement, passa sa tête hideuse et stupide par-dessus l'épaule de Morel... et pendant quelques moments l'aïeule contempla le cadavre de sa petite-fille...

Ses traits gardèrent leur expression habituelle d'hébétement farouche ; au bout d'une minute, l'idiote fit entendre une sorte de bâillement caverneux, rauque, comme celui d'une bête affamée : puis, retournant à son grabat, elle s'y jeta en criant :

— A faim ! a faim!

— Vous voyez, messieurs, vous voyez, une pauvre petite fille de quatre ans, Adèle... Elle s'appelle Adèle. Je l'ai embrassée hier au soir encore; et ce matin... Voilà! vous me direz que c'est toujours celle-là de moins à nourrir, et que j'ai du bonheur, n'est-ce pas? dit l'artisan d'un air hagard.

Sa raison commençait à s'ébranler sous tant de coups réitérés.

— Morel, je veux ma fille; je la veux! s'écria Madeleine.

— C'est vrai, chacun à son tour, répondit le lapidaire. Et il alla poser l'enfant dans les bras de sa femme.

Puis il se cacha la figure entre ses mains en poussant un long gémissement.

Madeleine, non moins égarée que son mari, enfouit dans la paille de son grabat le corps de sa fille, le couvant des yeux avec une sorte de jalousie sauvage, pendant que les autres enfants, agenouillés, éclataient en sanglots.

Les recors, un moment émus par la mort de l'enfant, retombèrent bientôt dans leur habitude de dureté brutale.

— Ah çà, voyons, camarade, dit Malicorne au lapidaire, votre fille est morte, c'est un malheur ; nous sommes tous mortels ; nous n'y pouvons rien, ni vous non plus... Il faut nous suivre ; nous avons encore un particulier à pincer, car le gibier donne aujourd'hui.

Morel n'entendait pas cet homme.

Complétement égaré dans de funèbres pensées, l'artisan se disait d'une voix sourde et saccadée :

— Il va pourtant falloir ensevelir ma petite fille... la veiller... ici... jusqu'à ce qu'on vienne l'emporter... L'ensevelir! mais avec quoi? nous n'avons rien... Et le cercueil... qui est-ce qui nous fera crédit? Oh! un cercueil tout petit... pour un enfant de quatre ans... ça ne doit pas être cher... et puis pas de corbillard... on prend ça sous son bras... Ah! ah! ah! ajouta-t-il avec un éclat de rire effrayant, comme j'ai du bonheur!... elle aurait pu mourir à dix-huit ans, à l'âge de Louise, et on ne m'aurait pas fait crédit d'un grand cercueil...

— Ah çà, mais, minute! ce gaillard-là est capable d'en perdre la boule, dit Bourdin à Malicorne; regarde donc ses yeux... il fait peur... Allons, bon!... et la vieille idiote qui hurle la faim!... Quelle famille!...

— Faut pourtant en finir... Quoique l'arrestation de ce mendiant-là ne soit tarifée qu'à 76 francs 75 centimes, nous enflerons, comme de juste, les frais à 240 ou 250 francs. C'est le *loup* (1) qui paye...

— Dis donc qui avance; car c'est ce moineau-là qui payera les violons... puisque c'est lui qui va la danser.

— Quand celui-là aura de quoi payer à son créancier 2,500 francs pour capital, intérêts, frais et tout... il fera chaud...

— Ça ne sera pas comme ici, car on gèle... dit le recors en soufflant dans ses doigts. Finissons-en, emballons-le, il pleurnichera en chemin... Est-ce que c'est notre faute, à nous, si sa petite est crevée?...

— Quand on est aussi gueux que ça on ne fait pas d'enfants.

— Ça lui apprendra! ajouta Malicorne ; puis, frappant sur l'épaule de Morel : Allons, allons, camarade, nous n'avons pas le temps d'attendre ; puisque vous ne pouvez pas payer, en prison!

— En prison, M. Morel! s'écria une voix jeune et pure. Et une jeune fille brune, fraîche, rose et coiffée en cheveux, entra vivement dans la mansarde.

— Ah! mademoiselle Rigolette, dit un des enfants en pleurant, vous êtes si bonne! Sauvez papa, on veut l'emmener en prison, et notre petite sœur est morte...

— Adèle est morte! s'écria la jeune fille, dont les grands yeux noirs et brillants se voilèrent de larmes. Votre père en prison! ça ne se peut pas...

Et, immobile, elle regardait tour à tour le lapidaire, sa femme et les recors.

Bourdin s'approcha de Rigolette.

— Voyons, ma belle enfant, vous qui avez votre sang-froid, faites entendre raison à ce brave homme ; sa petite fille est morte, à la bonne heure! mais il faut qu'il nous suive à Clichy... à la prison pour dettes : nous sommes gardes du commerce. .

— C'est donc vrai? s'écria la jeune fille.

— Très vrai! la mère a la petite dans son lit, on ne peut pas la lui ôter ; ça l'occupe... Le père devrait profiter de ça pour filer.

— Mon Dieu! mon Dieu, quel malheur! s'écria Rigolette, quel malheur! comment faire?

— Payer ou aller en prison, il n'y a pas de milieu ; avez-vous deux ou trois billets de mille à leur prêter? demanda Malicorne d'un air goguenard ; si vous les avez, passez à votre caisse, et aboulez les noyaux, nous ne demandons pas mieux.

— Ah! c'est affreux! dit Rigolette avec indignation. Oser plaisanter devant un pareil malheur!

— Eh bien! sans plaisanterie, reprit l'autre recors, puisque vous voulez être bonne à quelque chose, tâchez que la femme ne nous voie pas emmener le mari. Vous leur éviterez à tous les deux un mauvais quart d'heure.

Quoique brutal, le conseil était bon ; Rigolette le suivit, et s'approcha de Madeleine. Celle-ci, égarée par le désespoir, n'eut pas l'air de voir la jeune fille, qui s'agenouilla auprès du grabat avec les autres enfants.

Morel n'était revenu de son égarement passager que pour retomber sous le coup des réflexions les plus accablantes ; plus calme, il put contempler l'horreur de sa position. Décidé à cette extrémité, le notaire devait être impitoyable, les recors faisaient leur métier.

L'artisan se résigna.

— Ah çà! marchons-nous, à la fin? lui dit Bourdin.

— Je ne puis pas laisser ces diamants ici ; ma femme est à moitié folle, dit Morel en montrant les diamants épars sur son établi. La courtière pour qui je travaille doit venir les chercher ce matin ou dans la journée ; il y en a pour une somme considérable.

— Bon, dit Tortillard, qui était toujours resté auprès de la porte entre-bâillée, bon, bon, bon, la Chouette saura ça.

— Accordez-moi seulement jusqu'à demain reprit Morel, afin que je puisse remettre ces diamants à la courtière.

— Impossible! finissons tout de suite!

— Mais je ne veux pas, en laissant ces diamants ici, les exposer à être perdus.

— Emportez-les avec vous, notre fiacre est en bas, vous le payerez avec les frais. Nous irons chez votre courtière : si elle n'y est pas, vous déposerez ces pierreries au greffe de Clichy ; ils seront ainsi en sûreté là qu'à la Banque... Voyons, dépêchons-nous ; nous filerons sans que votre femme et vos enfants vous aperçoivent.

— Accordez-moi jusqu'à demain, que je puisse faire enterrer mon enfant! demanda Morel d'une voix suppliante et altérée par les larmes qu'il contraignait.

— Non!... voilà plus d'une heure que nous perdons ici...

— Cet enterrement vous attristerait encore, ajouta Malicorne.

— Ah! oui. . cela m'attristerait, dit Morel avec amertume. Vous craignez tant d'attrister les gens!... Alors un dernier mot.

— Voyons, sacrebleu! dépêchez-vous!... dit Malicorne avec une impatience brutale.

— Depuis quand avez-vous ordre de m'arrêter?

— Le jugement a été rendu il y a quatre mois, mais c'est hier que notre huissier a reçu l'ordre du notaire de le mettre à exécution...

— Hier seulement? .. pourquoi si tard?...

— Est-ce que je le sais, moi?... Allons, votre paquet!

— Hier!... et Louise n'a pas paru ici : où est-elle? qu'est-elle devenue? dit le lapidaire en tirant de l'établi une boîte de carton remplie de coton, dans laquelle il rangea les pierres. Mais ne pensons pas à cela... En prison j'aurai le temps d'y songer.

— Voyons, faites vite votre paquet et habillez-vous.

— Je n'ai pas de paquet à faire, je n'ai que ces diamants à emporter pour les consigner au greffe.

— Habillez-vous alors!...

— Je n'ai pas d'autres vêtements que ceux-là.

— Vous allez sortir avec ces guenilles! dit Bourdin.

— Je vous ferai honte, sans doute? dit le lapidaire avec amertume.

— Non, puisque nous allons dans votre fiacre, répondit Malicorne.

— Papa, maman t'appelle, dit un des enfants.

— Écoutez, murmura rapidement Morel en s'adressant à un des recors, ne soyez pas inhumain... accordez-moi une dernière grâce... Je n'ai pas le courage de dire adieu à ma femme, à mes enfants... mon

(1) Le créancier.

cœur se briserait... S'ils vous voient m'emmener, ils accourront auprès de moi... Je voudrais éviter cela. Je vous en supplie, dites-moi tout haut que vous reviendrez dans trois ou quatre jours, et feignez de vous en aller... vous m'attendrez à l'étage au-dessous... je sortirai cinq minutes après... ça m'épargnera les adieux, je n'y résisterais pas, je vous assure... Je deviendrais fou... j'ai manqué le devenir tout à l'heure.

— Connu !... vous voulez me faire voir le tour !... dit Malicorne, vous voulez filer, vieux farceur.

— Oh ! mon Dieu !... mon Dieu ! s'écria Morel avec une douloureuse indignation.

— Je ne crois pas qu'il blague, dit tout bas Bourdin à son compagnon ; faisons ce qu'il demande, sans ça nous ne sortirons jamais d'ici ; je vais d'ailleurs rester là en dehors de la porte .. il n'y a pas d'autre sortie à la mansarde, il ne peut pas nous échapper.

— A la bonne heure, mais que le tonnerre l'emporte !... quelle chenille ! quelle chenille !... Puis, s'adressant à voix basse à Morel : C'est convenu, nous vous attendons au quatrième... faites votre frime, et dépêchons.

— Je vous remercie, dit Morel.

— Eh bien ! à la bonne heure ! reprit Bourdin à voix haute, en regardant l'artisan d'un air d'intelligence, puisque c'est comme ça et que vous nous promettez de payer, nous vous laissons : nous reviendrons dans cinq ou six jours... Mais alors soyez exact !

— Oui, messieurs, j'espère alors pouvoir payer, répondit Morel.

Les recors sortirent.

Tortillard, de peur d'être surpris, avait disparu dans l'escalier au moment où les gardes du commerce sortaient de la mansarde.

— Madame Morel, entendez-vous ? dit Rigolette en s'adressant à la femme du lapidaire pour l'arracher à sa lugubre contemplation, on laisse votre mari tranquille ; ces deux hommes sont sortis.

— Maman, entends-tu ? on n'emmène pas mon père, reprit l'aîné des garçons.

— Morel ! écoute, écoute..... Prends un des gros diamants, on ne le saura pas, et nous sommes sauvés, murmura Madeleine tout à fait en délire. Notre petite Adèle n'aura plus froid, elle ne sera plus morte...

Profitant d'un instant où aucun des siens ne le regardait, le lapidaire sortit avec précaution.

Le garde du commerce l'attendait en dehors, sur une espèce de petit palier aussi plafonné par le toit.

Sur ce palier s'ouvrait la porte d'un grenier qui prolongeait en partie la mansarde des Morel, et dans lequel M. Pipelet serrait ses provisions de cuir. En outre (nous l'avons dit), le digne portier appelait ce réduit « sa loge de mélodrame, » parce qu'au moyen d'un trou pratiqué à la cloison, entre deux lattes, il allait quelquefois assister aux tristes scènes qui se passaient chez les Morel.

Le recors remarqua la porte du grenier : un instant il pensa que peut-être son prisonnier avait compté sur cette issue pour fuir ou pour se cacher.

— Allons ! en route, mauvaise troupe ! dit-il en mettant le pied sur la première marche de l'escalier ; et il fit signe au lapidaire de le suivre.

— Une minute encore, par grâce ! dit Morel.

Il se mit à genoux sur le carreau ; à travers une des lentes de la porte, il jeta un dernier regard sur sa famille, joignit les mains, et dit tout bas d'une voix déchirante en pleurant à chaudes larmes :

— Adieu, mes pauvres enfants... adieu ! ma pauvre femme... adieu !

— Ah ça ! finirez-vous vos antiennes ? dit brutalement Bourdin. Malicorne a bien raison, quel chenil ! quel chenil !

Morel se releva ; il allait suivre le recors, lorsque ces mots retentirent dans l'escalier :

— Mon père ! mon père !

— Louise ! s'écria le lapidaire en levant les mains au ciel. Je pourrai donc l'embrasser avant de partir !

— Merci, mon Dieu ! j'arrive à temps !... dit la voix en se rapprochant de plus en plus.

Et on entendit la jeune fille monter précipitamment l'escalier.

— Soyez tranquille, ma petite, dit une troisième voix aigre, poussive, essoufflée, partant d'une région plus inférieure, je m'embusquerai, s'il le faut, dans l'allée, nous deux mon balai et mon vieux chéri, et ils ne sortiront pas d'ici que vous ne leur ayez parlé, les gueusards !

On a sans doute reconnu madame Pipelet, qui, moins ingambe que Louise, la suivait lentement.

Quelques minutes après, la fille du lapidaire était dans les bras de son père.

— C'est toi, Louise ! ma bonne Louise ! disait Morel en pleurant. Mais comme tu es pâle ! Mon Dieu ! qu'as-tu ?

— Rien, rien... répondit Louise en balbutiant. J'ai couru si vite !... Voici l'argent...

— Comment !...

— Tu es libre !

— Tu savais donc ?...

— Oui, oui... Prenez, monsieur, voici l'argent, dit la jeune fille en donnant un rouleau d'or à Malicorne.

— Mais cet argent, Louise, cet argent ?...

— Tu sauras tout... sois tranquille... Viens rassurer ma mère !

— Non, tout à l'heure ! s'écria Morel en se plaçant devant la porte ; il pensait à la mort de sa petite fille, que Louise ignorait encore. Attends ! il faut que je te parle... Mais cet argent...

— Minute ! dit Malicorne en finissant de compter les pièces d'or, qu'il empocha. Soixante-quatre, soixante-cinq ; ça fait treize cents francs. Est-ce que vous n'avez que ça, la petite mère ?

Mais tu ne dois que treize cents francs ? — dit Louise stupéfaite, en s'adressant à son père.

— Oui, dit Morel.

Minute, reprit le recors ; le billet est de treize cents francs, bon ; voilà le billet payé : mais les frais ?... sans l'arrestation, il y en a déjà pour onze cent quarante francs.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Louise, je croyais que ce n'était que treize cents francs. Mais, monsieur, plus tard on vous payera le reste... voilà un assez fort à-compte... n'est-ce pas, mon père ?

— Plus tard... à la bonne heure !... apportez l'argent au greffe, et on lâchera votre père. Allons, marchons !...

— Vous l'emmenez ?

— Et roide... C'est un à-compte... qu'il paye le reste, il sera libre... Passe, Bourdin, et en route !

— Grâce !... grâce !... s'écria Louise.

— Ah ! quelle scie ! voilà les geigneries qui recommencent ; c'est à vous faire suer en plein hiver, ma parole d'honneur ! dit brutalement le recors. Puis, s'avançant vers Morel : Si vous ne marchez pas tout de suite, je vous empoigne au collet et je vous fais descendre bon train : c'est embêtant, à la fin.

— Oh ! mon pauvre père... moi qui le croyais sauvé au moins ! dit Louise avec accablement.

— Non... non... Dieu n'est pas juste ! s'écria le lapidaire d'une voix désespérée, en frappant du pied avec rage.

— Si, Dieu est juste... il a toujours pitié des honnêtes gens qui souffrent, dit une voix douce et vibrante.

Au même instant, Rodolphe parut à la porte du petit réduit, d'où il avait invisiblement assisté à plusieurs des scènes que nous venons de raconter.

Il était pâle et profondément ému.

A cette apparition subite, les recors reculèrent ; Morel et sa fille regardèrent cet inconnu avec stupeur.

Tirant de la poche de son gilet un petit paquet de billets de banque pliés, Rodolphe en prit trois, et, les présentant à Malicorne, lui dit :

— Voici deux mille cinq cents francs ; rendez à cette jeune fille l'or qu'elle vous a donné.

De plus en plus étonné, le recors prit les billets en hésitant, les examina en tous sens, les tourna, les retourna, finalement les empocha. Puis, sa grossièreté reprenant le dessus à mesure que son étonnement mêlé de frayeur se dissipait, il toisa Rodolphe et lui dit :

— Ils sont bons, vos billets ; mais comment avez-vous entre les mains une somme pareille ? Est-elle bien à vous, au moins ? ajouta-t-il.

Rodolphe était très-modestement vêtu et couvert de poussière, grâce à son séjour dans le grenier de M. Pipelet.

— Je t'ai dit de rendre cet or à cette jeune fille, répondit Rodolphe d'une voix brève et dure.

— Je t'ai dit !!... et pourquoi donc que tu me tutoies ?... s'écria le recors en s'avançant vers Rodolphe d'un air menaçant.

— Cet or !... cet or !... dit le prince en saisissant et en serrant si violemment le poignet de Malicorne, que celui-ci plia sous cette étreinte de fer et s'écria :

— Oh ! mais vous me faites mal... lâchez-moi !...

— Rends donc cet or !... Tu es payé, va-t'en... sans dire d'insolence, ou je te jette en bas de l'escalier.

— Eh bien ! le voilà, cet or, dit Malicorne en remettant le rouleau à la jeune fille, mais ne me tutoyez pas et ne me maltraitez pas, parce que vous êtes plus fort que moi...

— C'est vrai... qui êtes-vous pour vous donner ces airs-là ? dit Bourdin en s'abritant derrière son confrère, qui êtes-vous ?

— Qui ça est, malappris ?... c'est mon locataire... le roi des locataires, mal-embouchés que vous êtes ! s'écria madame Pipelet, qui apparût enfin tout essoufflée, et toujours coiffée de sa perruque blonde à la Titus. La portière tenait à la main un poêlon de terre rempli de soupe fumante qu'elle apportait charitablement aux Morel.

— Qu'est-ce qu'elle veut, cette vieille fouine ? dit Bourdin.

— Si vous attaquez mon physique, je me jette sur vous et je vous mords, s'écria madame Pipelet ; et par là-dessus, mon locataire, mon roi des locataires vous fichera du haut en bas des escaliers, comme il le dit... et je vous balayerai comme un tas d'ordures que vous êtes.

— Cette vieille est capable d'ameuter la maison contre nous. Nous sommes payés, nous avons fait nos frais, filons ! dit Bourdin à Malicorne.

— Voici vos pièces, dit celui-ci en jetant un dossier aux pieds de Morel.

— Ramasse !... on te paye pour être honnête, dit Rodolphe, et, arrêtant le recors d'une main vigoureuse, de l'autre il lui montra les papiers.

Sentant, à cette nouvelle et redoutable étreinte qu'il ne pourrait lutter contre un pareil adversaire, le garde du commerce se baissa en mur-

murant, ramassa le dossier, et le remit à Morel, qui le prit machinalement.

Il croyait rêver.

— Vous, quoique vous ayez une poigne de fort de la halle, ne tombez jamais sous notre coupe ! dit Malicorne.

Et, après avoir montré le poing à Rodolphe, d'un saut il enjamba dix marches, suivi de son complice, qui regardait derrière lui avec un certain effroi.

Madame Pipelet se mit en mesure de venger Rodolphe des menaces du recors ; regardant son poêlon d'un air inspiré, elle s'écria héroïquement :

— Les dettes de Morel sont payées... ils vont avoir de quoi manger ; ils n'ont plus besoin de ma pâtée : gare là-dessous !!

Et, se penchant sur la rampe, la vieille vida le contenu de son poêlon sur le dos des deux recors, qui arrivaient à ce moment au premier étage.

— Et allllez... donc ! ajouta la portière, les voilà trempés comme une soupe... comme deux soupes... Eh ! eh ! eh ! c'est le cas de le dire...

— Mille millions de tonnerres ! s'écria Malicorne, inondé de la préparation culinaire de madame Pipelet, voulez-vous faire attention là-haut... vieille gaupe !

— Alfred ! riposta madame Pipelet en criant à tue-tête, d'une voix aigre à percer le tympan d'un sourd, Alfred ! tape dessus, vieux chéri ! ils ont voulu faire les Bédouins avec ta *Stasie* (Anastasie). Ces deux indécents... ils m'ont saccagée... tape dessus à grands coups de balai... Dis à l'écaillère et au rogomiste de t'aider... A vous ! à vous ! à vous ! au chat ! au chat ! au voleur !... Kiss ! kiss ! kiss !... Brrrrr... Hou... hou... Tape dessus !... vieux chéri !!! Boum ! boum !!!

Et, pour clore formidablement ces onomatopées, qu'elle avait accompagnées de trépignements furieux, madame Pipelet, emportée par l'ivresse de la victoire, lança du haut en bas de l'escalier son poêlon de faïence, qui, se brisant avec un bruit épouvantable au moment où les recors, étourdis de ces cris affreux, descendaient quatre à quatre les dernières marches, augmenta prodigieusement leur effroi.

— Et allllez donc ! s'écria Anastasie en riant aux éclats et en se croisant les bras dans une attitude triomphante.

. . . . . .

Pendant que madame Pipelet poursuivait les recors de ses injures et de ses huées, Morel s'était jeté aux pieds de Rodolphe.

— Ah ! monsieur, vous nous sauvez la vie !... A qui devons-nous ce secours inespéré ?...

— A Dieu ; vous le voyez, il a toujours pitié des honnêtes gens.

CHAPITRE II.

Rigolette.

Louise, la fille du lapidaire, était remarquablement belle, d'une beauté grave. Svelte et grande, elle tenait de la Junon antique par la régularité de ses traits sévères, et de la Diane chasseresse par l'élégance de sa taille élevée. Malgré le hâle de son teint, malgré la rougeur rugueuse de ses mains, d'un très-beau galbe, mais durcies par les travaux domestiques, malgré ses humbles vêtements, cette jeune fille avait un extérieur plein de noblesse, que l'artisan, dans son admiration paternelle, appelait un *air de princesse*.

Nous n'essayerons pas de peindre la reconnaissance et la stupeur joyeuse de cette famille, si brusquement arrachée à un sort épouvantable. Un moment même, dans cet enivrement subit, la mort de la petite fille fut oubliée.

Rodolphe seul remarqua l'extrême pâleur de Louise et la sombre préoccupation dont elle semblait toujours accablée, malgré la délivrance de son père.

Voulant rassurer complétement les Morel sur leur avenir et expliquer une libéralité qui pouvait compromettre son incognito, Rodolphe dit au lapidaire, qu'il emmena sur le palier, pendant que Rigolette préparait Louise à apprendre la mort de sa petite sœur :

— Avant-hier matin, une jeune dame est venue chez vous !

— Oui, monsieur, et elle a paru bien peinée de l'état où elle nous voyait.

— Après Dieu, c'est elle que vous devez remercier, non pas moi...

— Il serait vrai, monsieur !... cette jeune dame...

— Est votre bienfaitrice. J'ai souvent porté des étoffes chez elle ; en venant louer ici une chambre au quatrième, j'ai appris par la portière votre cruelle position... Comptant sur la charité de cette dame, j'ai couru chez elle... et avant-hier elle était ici, afin de juger par elle-même de l'étendue de votre malheur : elle en a été douloureusement émue ; mais comme ce malheur pouvait être le fruit de l'inconduite, elle m'a chargé de prendre moi-même, et le plus tôt possible, des renseignements sur vous, désirant proportionner ses bienfaits à votre probité.

— Bonne et excellente dame ! j'avais bien raison de dire...

— De dire à Madeleine : *Si les riches savaient !* n'est-ce pas ?

— Comment, monsieur, connaissez-vous le nom de ma femme ?... qui vous a appris que...

— Depuis ce matin six heures, dit Rodolphe en interrompant Morel, je suis caché dans le petit grenier qui avoisine votre mansarde.

— Vous !... monsieur ?

— Et j'ai tout entendu, tout, honnête et excellent homme !!!

— Mon Dieu !... mais comment étiez-vous là ?

— En bien ou en mal, je ne pouvais être mieux renseigné que par vous-même ; j'ai voulu tout voir, tout entendre à votre insu. Le portier m'avait parlé de ce petit réduit en me proposant de me le céder pour en faire un bûcher. Ce matin, je lui ai demandé à le visiter ; j'y suis resté une heure, et j'ai pu me convaincre qu'il n'y avait pas un caractère plus probe, plus noble, plus courageusement résigné que le vôtre.

— Mon Dieu, monsieur, il n'y a pas grand mérite : je suis né comme ça, et je ne pourrais pas faire autrement.

— Je le sais ; aussi je ne vous loue pas, je vous apprécie... J'allais sortir de ce réduit pour vous délivrer des recors, lorsque j'ai entendu la voix de votre fille. J'ai voulu lui laisser le plaisir de vous sauver... Malheureusement, la rapacité des gardes du commerce a enlevé cette douce satisfaction à la pauvre Louise ; alors j'ai paru. J'avais reçu hier quelques sommes qui m'étaient dues, j'ai été à même de faire une avance à votre bienfaitrice en payant pour vous cette malheureuse dette. Mais votre infortune a été si grande, si honnête, si digne, que l'intérêt qu'on vous porte et que vous méritez ne s'arrêtera pas là. Je puis, au nom de votre ange sauveur, vous répondre d'un avenir paisible, heureux, pour vous et pour les vôtres...

— Il serait possible !... Mais, au moins, son nom, monsieur ? son nom, à cet ange du ciel, à cet ange sauveur, comme vous l'appelez ?

— Oui, c'est un ange... Et vous aviez encore raison de dire que grands et petits avaient leurs peines.

— Cette dame serait malheureuse ?

— Qui n'a pas ses chagrins ?... Mais je ne vois aucune raison de vous taire son nom... Cette dame s'appelle...

Songeant que madame Pipelet n'ignorait pas que madame d'Harville était venue dans la maison pour demander le commandant, Rodolphe, craignant l'indiscret bavardage de la portière, reprit après un moment de silence :

— Je vous dirai le nom de cette dame... à une condition...

— Oh ! parlez, monsieur !...

— C'est que vous ne le répéterez à personne... vous entendez ? à personne...

— Oh ! je vous le jure... Mais ne pourrais-je pas au moins la remercier, cette providence des malheureux ?

— Je le demanderai à madame d'Harville, je ne doute pas qu'elle n'y consente.

— Cette dame se nomme ?

— Madame la marquise d'Harville.

— Oh ! je n'oublierai jamais ce nom-là. Ce sera ma sainte... mon adoration. Quand je pense que, grâce à elle, ma femme, mes enfants sont sauvés !... Sauvés ! pas tous... pas tous... ma pauvre petite Adèle, nous ne la reverrons plus !... Hélas ! mon Dieu, il faut se dire qu'un jour ou l'autre nous l'aurions perdue, qu'elle était condamnée...

Et le lapidaire essuya ses larmes.

— Quant aux derniers devoirs à rendre à cette pauvre petite, si vous m'en croyez... voilà ce qu'il faut faire... Je n'occupe pas encore ma chambre ; elle est grande, saine, aérée ; il y a déjà un lit, on y transportera ce qui sera nécessaire pour que vous et votre famille vous puissiez vous établir là, en attendant que madame d'Harville ait trouvé à vous caser convenablement. Le corps de votre enfant restera dans la mansarde, où il sera cette nuit, comme il convient, gardé et veillé par un prêtre. Je vais prier M. Pipelet de s'occuper de ces tristes détails.

— Mais, monsieur, vous priver de votre chambre !... ça n'est pas la peine. Maintenant que nous voilà tranquilles, que je n'ai plus peur d'aller en prison... notre pauvre logis me semblera un palais, surtout si ma Louise nous reste... pour tout soigner comme par le passé...

— Votre Louise ne vous quittera plus. Vous disiez que ce serait votre luxe de l'avoir toujours auprès de vous... ce sera mieux... ce sera votre récompense...

— Mon Dieu, monsieur, est-ce possible ? ça me paraît un rêve... Je n'ai jamais été dévot... mais un tel coup du sort... un secours si providentiel... ça vous ferait croire !...

— Croyez toujours... qu'est-ce que vous risquez ?...

— C'est vrai, répondit naïvement Morel ; qu'est-ce qu'on risque ?

— Si la douleur d'un père pouvait reconnaître des compensations, je vous dirais qu'une de vos filles vous est retirée, mais que l'autre vous est rendue.

— C'est juste, monsieur. Nous aurons notre Louise, maintenant.

— Vous acceptez ma chambre, n'est-ce pas ? sinon comment faire pour cette triste veillée mortuaire ?... Songez donc à votre femme, dont la tête est déjà si faible... lui laisser pendant vingt-quatre heures un si douloureux spectacle sous les yeux !

— Vous songez à tout ! à tout !... Combien vous êtes bon, monsieur !

— C'est votre ange bienfaiteur qu'il faut remercier, sa bonté m'inspire. Je vous dis ce qu'il vous dirait, il m'approuvera, j'en suis sûr.

Ainsi vous acceptez, c'est convenu. Maintenant, dites-moi, ce Jacques Ferrand ?...

Un sombre nuage passa sur le front de Morel.

— Ce Jacques Ferrand, reprit Rodolphe, est bien Jacques Ferrand, notaire, qui demeure rue du Sentier ?

— Oui, monsieur. Est-ce que vous le connaissez?

Puis, assailli de nouveau par ses craintes au sujet de Louise, Morel s'écria :

— Puisque vous le connaissez, monsieur, dites... dites... ai-je le droit d'en vouloir à cet homme ?... et qui sait... si ma fille... ma Louise...

Il ne put achever et cacha sa figure dans ses mains.

Rodolphe comprit ses craintes.

— La démarche même du notaire, lui dit-il, doit vous rassurer : il vous faisait sans doute arrêter pour se venger des dédains de votre fille ; du reste, j'ai tout lieu de croire que c'est un malhonnête homme. S'il en est ainsi, dit Rodolphe, après un moment de silence, comptons sur la Providence pour le punir.

— Il est bien riche et bien hypocrite, monsieur !

— Vous étiez bien pauvre et bien désespéré!... la Providence vous a-t-elle failli?

— Oh ! non, monsieur... grand Dieu !... ne croyez pas que je dise cela par ingratitude...

— Un ange sauveur est venu à vous... un vengeur inexorable atteindra peut-être le notaire... s'il est coupable.

A ce moment, Rigolette sortit de la mansarde en essuyant ses yeux.

Rodolphe dit à la jeune fille :

— N'est-ce pas, ma voisine, que M. Morel fera bien d'occuper ma chambre avec sa famille, en attendant que son bienfaiteur, dont je ne suis que l'agent, lui ait trouvé un logement convenable?

Rigolette regarda Rodolphe d'un air étonné.

— Comment, monsieur, vous seriez assez généreux ?...

— Oui, mais à une condition... qui dépend de vous, ma voisine...

— Oh ! tout ce qui dépendra de moi...

— J'avais quelques comptes très-pressés à régler pour mon patron... on doit les venir chercher tantôt... mes papiers sont en bas. Si, en qualité de voisine, vous vouliez me permettre de m'occuper de ce travail chez vous... sur un coin de votre table... pendant que vous travaillerez? je ne vous dérangerais pas, et la famille Morel pourrait tout de suite, avec l'aide de M. et madame Pipelet, s'établir chez moi.

— Oh ! si ce n'est que cela, monsieur, très-volontiers ; entre voisins on doit s'entr'aider. Vous donnez l'exemple par ce que vous faites pour ce bon M. Morel. A votre service, monsieur.

— Appelez-moi mon voisin, sans cela ça me gênera, et je n'oserai pas accepter, dit Rodolphe en souriant.

— Qu'à cela ne tienne! Je puis bien vous appeler mon voisin, puisque vous l'êtes.

— Papa, maman te demande... viens ! viens ! dit un des petits garçons en sortant de la mansarde.

— Allez, mon cher monsieur Morel ; quand tout sera prêt en bas, on vous en fera prévenir.

Le lapidaire rentra précipitamment chez lui.

— Maintenant, ma voisine, dit Rodolphe à Rigolette, il faut encore que vous me rendiez un service.

— De tout mon cœur, si c'est possible, mon voisin.

— Vous êtes, j'en suis sûr, une excellente petite ménagère ; il s'agirait l'acheter à l'instant ce qui est nécessaire pour que la famille Morel soit convenablement vêtue, couchée et établie dans ma chambre, où il n'y a encore que mon mobilier de garçon (et il n'est pas lourd) qu'on a apporté hier. Comment allons-nous faire pour nous procurer tout de suite ce que je désire pour les Morel?

Rigolette réfléchit un moment et répondit :

— Avant deux heures vous aurez ça, de bons vêtements tout faits, bien chauds, bien propres, du bon linge bien blanc pour toute la famille, deux petits lits pour les enfants, un pour la grand'mère, tout ce qu'il faut enfin... mais, par exemple, cela coûtera beaucoup, beaucoup d'argent.

— Et combien ?

— Oh ! au moins... au moins cinq ou six cents francs...

— Pour le tout ?

— Hélas ! oui... vous voyez, c'est bien de l'argent ! dit Rigolette en ouvrant de grands yeux et en secouant la tête.

— Et nous aurions ça?...

— Avant deux heures !

— Mais vous êtes donc une fée, ma voisine ?

— Mon Dieu, non ; c'est bien simple... Le Temple est à deux pas d'ici, et vous y trouverez tout ce dont vous aurez besoin.

— Le Temple ?

— Oui, le Temple.

— Qu'est-ce que cela?

— Vous ne connaissez pas le Temple, mon voisin ?

— Non, ma voisine.

— C'est pourtant là où les gens comme vous et moi se meublent et se nippent, quand ils sont économes. C'est bien moins cher qu'ailleurs et c'est aussi bon...

— Vraiment?

— Je le crois bien ; tenez, je suppose... combien avez-vous payé votre redingote ?

— Je ne vous dirai pas précisément.

— Comment, mon voisin, vous ne savez pas ce que vous coûte votre redingote ?

— Je vous avouerai en confidence, ma voisine, dit Rodolphe en souriant, que je la dois... Alors, vous comprenez... je ne peux pas savoir...

— Ah ! mon voisin, mon voisin, vous me faites l'effet de ne pas avoir beaucoup d'ordre.

— Hélas ! non, ma voisine.

— Il faudra vous corriger de cela, si vous voulez que nous soyons amis, et je vois déjà que nous le serons, vous avez l'air si bon ! Vous verrez que vous ne serez pas fâché de m'avoir pour voisine. Vous m'aiderez... je raccommoderai... on est voisin, c'est pour ça. J'aurai bien soin de votre linge, vous me donnerez un coup de main pour cirer ma chambre. Je suis matinale, je vous réveillerai afin que vous ne soyez pas en retard à votre magasin. Je frapperai à votre cloison jusqu'à ce que vous m'ayez dit : — Bonjour, voisine !

— C'est convenu, vous m'éveillerez ; vous aurez soin de mon linge, et je cirerai votre chambre.

— Et vous aurez de l'ordre ?

— Certainement.

— Et quand vous aurez quelques effets à acheter, vous irez au Temple; car, tenez, un exemple : votre redingote vous coûte 80 fr., je suppose ; eh bien ! vous l'auriez eue au Temple pour 30 fr.

— Mais c'est merveilleux ! Ainsi, vous croyez qu'avec cinq ou six cents francs ces pauvres Morel ?...

— Seraient nippés de tout, et très-bien, et pour longtemps.

— Ma voisine, une idée !...

— Voyons l'idée !

— Vous vous connaissez en objets de ménage?

— Mais oui, un peu, dit Rigolette avec une nuance de fatuité.

— Prenez mon bras, et allons au Temple acheter de quoi nipper les Morel ; ça va-t-il ?

— Oh ! quel bonheur ! pauvres gens ! mais de l'argent?

— J'en ai.

— Cinq cents francs?

— Le bienfaiteur de Morel m'a donné carte blanche, il n'épargnera rien pour que ces braves gens soient bien. S'il y a même un endroit où l'on trouve de meilleures fournitures qu'au Temple....

— On ne trouve nulle part rien de mieux, et puis il y a de tout et tout fait : de petites robes pour les enfants, des robes pour leur mère.

— Allons au Temple alors, ma voisine.

— Ah ! mon Dieu, mais...

— Quoi donc?

— Rien... c'est que, voyez-vous... mon temps... c'est tout mon avoir; je me suis déjà même un peu arriérée... en venant par-ci par-là veiller la pauvre femme Morel ; et vous concevez, une heure d'un côté, une heure de l'autre, ça fait petit à petit une journée; une journée, c'est trente sous ; et quand on ne gagne rien un jour, il faut vivre tout de même... mais, bah !... c'est égal... je prendrai cela sur ma nuit... et puis, tiens ! les parties de plaisir sont rares, et je me fais une joie de celle-là... il me semblera que je suis riche... riche, riche, et que c'est avec mon argent que j'achète toutes ces bonnes choses pour ces pauvres Morel... Eh bien ! voyons, le temps de mettre mon châle, un bonnet, et je suis à vous, mon voisin.

— Si vous n'avez que ça à mettre, ma voisine... voulez-vous que pendant ce temps-là j'apporte mes papiers chez vous ?

— Bien volontiers, ça fait que vous verrez ma chambre, dit Rigolette avec orgueil, car mon ménage est déjà fait, ce qui vous prouve que je suis matinale, et que si vous êtes dormeur et paresseux... tant pis pour vous, je vous serai un mauvais voisinage.

Et, légère comme un oiseau, Rigolette descendit l'escalier, suivie de Rodolphe, qui alla chez lui se débarrasser de la poussière du grenier de M. Pipelet.

Nous dirons plus tard pourquoi Rodolphe n'était pas encore prévenu de l'enlèvement de Fleur-de-Marie, qui avait eu lieu la veille à la ferme de Bouqueval, et pourquoi il n'était pas venu visiter les Morel le lendemain de son entretien avec madame d'Harville.

Nous rappellerons de plus au lecteur que, mademoiselle Rigolette sachant seule la nouvelle adresse de François-Germain, fils de madame Georges, Rodolphe avait un grand intérêt à pénétrer cet important secret.

La promenade au Temple qu'il venait de proposer à la grisette devait la mettre en confiance avec lui et le distraire des tristes pensées qu'avait éveillées en lui la mort de la petite fille de l'artisan.

L'enfant que Rodolphe regrettait amèrement avait dû mourir à peu près à cet âge...

C'était, en effet, à cet âge que Fleur-de-Marie avait été livrée à la Chouette par la femme de charge du notaire Jacques Ferrand.

Nous dirons plus tard dans quel but et dans quelles circonstances.

Rodolphe, armé, par manière de contenance, d'un formidable rouleau de papiers, entra dans la chambre de Rigolette.

Rigolette était à peu près du même âge que la Goualeuse, son ancienne amie de prison.

Il y avait entre ces deux jeunes filles la différence qu'il y a entre le rire et les larmes ;

Entre l'insouciance joyeuse et la rêverie mélancolique ;

Entre l'imprévoyance la plus audacieuse et une sombre, une incessante préoccupation de l'avenir ;

Entre une nature délicate, exquise, élevée, poétique, douloureusement sensible, incurablement blessée par le remords, et une nature gaie, vive, heureuse, mobile, prosaïque, irréfléchie, quoique bonne et complaisante.

Car, loin d'être égoïste, Rigolette n'avait de chagrins que ceux des autres ; elle sympathisait de toutes ses forces, se dévouait corps et âme à ce qui souffrait, mais n'y songeait plus, le dos tourné, comme on dit vulgairement.

Souvent elle s'interrompait de rire aux éclats pour pleurer sincèrement, et elle s'interrompait de pleurer pour rire encore.

En véritable enfant de Paris, Rigolette préférait l'étourdissement au calme, le mouvement au repos, l'âpre et retentissante harmonie de l'orchestre des bals de la Chartreuse ou du Colisée au doux murmure du vent, des eaux et du feuillage;

Le tumulte assourdissant des carrefours de Paris à la solitude des champs;...

L'éblouissement des feux d'artifice, le flamboiement du bouquet, le fracas des bombes, à la sérénité d'une belle nuit pleine d'étoiles, d'ombre et de silence.

Hélas! oui, la bonne fille préférait franchement la boue noire des rues de la capitale au verdoiement des prés fleuris; ses pavés fangeux ou brûlants à la mousse fraîche ou veloutée des sentiers des bois,parfumés de violettes; la poussière suffocante des barrières ou des boulevards au balancement des épis d'or, émaillés de l'écarlate des pavots sauvages et de l'azur des bluets...

Rigolette ne quittait sa chambre que le dimanche et le matin de chaque jour, pour faire sa provision de mouron, de pain, de lait et de millet pour elle et ses deux oiseaux, comme disait madame Pipelet; mais elle vivait à Paris pour Paris. Elle eût été au désespoir d'habiter ailleurs que dans la capitale.

Autre anomalie : malgré ce goût des plaisirs parisiens, malgré la liberté ou plutôt l'abandon où elle se trouvait, étant seule au monde... malgré l'économie fabuleuse qu'il lui fallait mettre dans ses moindres dépenses pour vivre avec environ trente sous par jour, malgré la plus piquante, la plus espiègle, la plus adorable petite figure du monde, jamais Rigolette ne choisissait ses amoureux (nous ne dirons pas ses amants; l'avenir prouvera si l'on doit considérer les propos de madame Pipelet, au sujet des voisins de la grisette, comme des calomnies ou des indiscrétions); Rigolette, disons-nous, ne choisissait ses amoureux que dans sa classe, c'est-à-dire ne choisissait que ses voisins, et cette égalité devant le loyer était loin d'être chimérique.

Un opulent et célèbre artiste, un moderne Raphaël dont Cabrion était le Jules Romain, avait vu un portrait de Rigolette, qui, dans cette étude d'après nature, n'était aucunement flattée. Frappé des traits charmants de la jeune fille, le maître soutint à son élève qu'il avait poétisé, idéalisé son modèle. Cabrion, fier de sa jolie voisine, proposa à son maître de la lui faire voir comme objet d'art, un dimanche, au bal de l'Ermitage. Le Raphaël, charmé de cette ravissante figure, fit tous ses efforts pour supplanter son Jules Romain. Les offres les plus séduisantes, les plus splendides, furent faites à la grisette : elle les refusa héroïquement, tandis que le dimanche, sans façon et sans scrupule, elle acceptait d'un voisin un modeste dîner au Méridien (cabaret renommé du boulevard du Temple) et une place de galerie à la Gaîté ou à l'Ambigu.

De telles intimités étaient fort compromettantes, et pouvaient faire singulièrement soupçonner la vertu de Rigolette.

Sans nous expliquer encore à ce sujet, nous ferons remarquer qu'il est dans certaines délicatesses relatives des secrets et des abîmes impénétrables.

Quelques mots de la figure de la grisette, et nous introduirons Rodolphe dans la chambre de sa voisine.

Rigolette avait dix-huit ans à peine, une taille moyenne, petite même, mais si gracieusement tournée, si finement cambrée, si voluptueusement arrondie... mais qui répondait si bien à sa démarche à la fois leste et furtive, qu'elle paraissait accomplie : un pouce de plus lui eût fait beaucoup perdre de son gracieux ensemble; le mouvement de ses petits pieds, toujours irréprochablement chaussés de bottines de casimir noir à semelle un peu épaisse, rappelait l'allure alerte, coquette et discrète de la caille ou de la bergeronnette. Elle ne semblait pas marcher, elle effleurait le pavé ; elle glissait rapidement à sa surface.

Cette démarche particulière aux grisettes, à la fois agile, agaçante et légèrement effarouchée, doit être sans doute attribuée à trois causes :

A leur désir d'être trouvées jolies ;

A leur crainte d'une admiration traduite... par une pantomime trop expressive ;

A la préoccupation qu'elles ont toujours de perdre le moins de temps possible dans leurs pérégrinations.

Rodolphe n'avait encore vu Rigolette qu'au sombre jour de la mansarde des Morel ou sur un palier non moins obscur ; il fut donc ébloui de l'éclatante fraîcheur de la jeune fille lorsqu'il entra doucement dans une chambre éclairée par deux larges croisées. Il resta un moment immobile, frappé du gracieux tableau qu'il avait sous les yeux.

Debout devant une glace placée au-dessus de sa cheminée, Rigolette finissait de nouer sous son menton les brides de ruban d'un petit bonnet de tulle brodé, orné d'une légère garniture piquée de faveur cerise ; ce bonnet, très-étroit de passe, posé très en arrière, laissait bien à découvert deux larges et épais bandeaux de cheveux lisses, brillants comme du jais, tombant très-bas sur le front : ses sourcils fins, déliés, semblaient tracés à l'encre et s'arrondissaient au-dessus de deux grands yeux noirs éveillés et malins : ses joues fermes et pleines se veloutaient du plus frais incarnat, frais à la vue, frais au toucher comme une pêche vermeille imprégnée de froide rosée du matin.

Son petit nez relevé, espiègle, effronté, eût fait la fortune d'une Lisette ou d'une Marton ; sa bouche un peu grande, aux lèvres bien roses, bien humides, aux petites dents blanches, serrées, perlées, était rieuse et moqueuse; de trois charmantes fossettes qui donnaient une grâce mutine à sa physionomie, deux se creusaient aux joues, l'autre au menton, non loin d'un grain de beauté, petite mouche d'ébène meurtrièrement posée au coin de la bouche.

Entre un col garni, largement rabattu, et le fond du petit bonnet, froncé par un ruban cerise, on voyait la naissance d'une forêt de beaux cheveux si parfaitement tordus et relevés, que leur racine se dessinait aussi nette, aussi noire que si elle eût été peinte sur l'ivoire de ce charmant cou.

Une robe de mérinos raisin de Corinthe, à dos plat et à manches justes, faites avec amour par Rigolette, révélait une taille tellement mince et svelte, que la jeune fille ne portait jamais de corset !... par économie. Une souplesse, une désinvolture inaccoutumées dans les moindres mouvements des épaules et du corsage, qui rappelaient la moelleuse ondulation des allures de la chatte, trahissait cette particularité.

Qu'on se figure une robe étroitement collée aux formes rondes et polies du marbre, et l'on conviendra que Rigolette pouvait parfaitement se passer de l'accessoire de toilette dont nous avons parlé. La ceinture d'un petit tablier de lévantine gros-vert entourait sa taille, qui eût tenu entre les dix doigts.

Confiante dans la solitude où elle croyait être, car Rodolphe restait toujours à la porte, immobile et inaperçu, Rigolette, après avoir lustré ses bandeaux du plat de sa main mignonne, blanche et parfaitement soignée, mit son petit pied sur une chaise et se courba pour resserrer le lacet de sa bottine. Cette opération intime ne put s'accomplir sans exposer aux yeux indiscrets de Rodolphe un bas de coton blanc comme la neige, et la moitié d'une jambe d'un galbe pur et irréprochable.

D'après le récit détaillé que nous avons fait de sa toilette, on devine que la grisette avait choisi son plus joli bonnet et son plus joli tablier pour faire honneur à son voisin dans leur visite au Temple.

Elle trouvait le prétendu commis-marchand fort à son gré : sa figure à la fois bienveillante, fière et hardie, lui plaisait beaucoup ; puis il se montrait si compatissant envers les Morel, en leur cédant généreusement sa chambre, que, grâce à cette preuve de bonté, et peut-être aussi grâce à l'agrément de ses traits, Rodolphe avait, sans s'en douter, fait un pas de géant dans la confiance de la couturière.

Celle-ci, d'après ses idées pratiques sur l'intimité forcée et les obligations réciproques qu'impose le voisinage, s'estimait très-franchement heureuse de ce qu'un voisin tel que Rodolphe venait succéder au commis-voyageur, à Cabrion et à François Germain ; car elle commençait à trouver que l'autre chambre restait bien longtemps vacante, et elle craignait surtout de ne pas la voir occupée d'une manière convenable.

Rodolphe profitait de son invisibilité pour jeter un coup d'œil curieux dans ce logis, qu'il trouvait encore au-dessus des louanges que madame Pipelet avait accordées à l'excessive propreté du modeste ménage de Rigolette.

Rien de plus gai, de mieux ordonné que cette pauvre chambrette.

Un papier gris à bouquets verts couvrait les murs; le carreau mis en couleur, d'un beau rouge, luisait comme un miroir. Un poêle de faïence blanche était placé dans la cheminée, où l'on avait symétriquement rangé une petite provision de bois coupé si court, si menu, que sans hyperbole on pouvait comparer chaque morceau à une énorme allumette.

Sur la cheminée de pierre figurant du marbre gris, on voyait pour ornements deux pots à fleurs ordinaires, peints d'un beau vert-émeraude, et dès le printemps toujours remplis de fleurs communes, mais odorantes; un petit cartel de buis renfermant une montre d'argent tenait lieu de pendule ; d'un côté brillait un bougeoir de cuivre étincelant comme de l'or, garni d'un bout de bougie ; de l'autre côté brillait, non moins resplendissante, une de ces lampes formées d'un cylindre et d'un réflecteur de cuivre monté sur une tige d'acier et sur un pied de plomb. Une assez grande glace carrée, encadrée d'une bordure de bois noir, surmontait la cheminée.

Des rideaux en toile perse, grise et verte, bordés d'un galon de laine, coupés, ourlés, garnis par Rigolette, et aussi posés par elle sur leurs légères tringles de fer noircies, drapaient les croisées et le lit, recouvert d'une courte-pointe pareille ; deux cabinets à vitrage, peints en blanc, placés de chaque côté de l'alcôve, renfermaient sans doute les ustensiles de ménage, le fourneau portatif, la fontaine, les balais, etc., etc., car aucun de ces objets ne déparait l'aspect coquet de cette chambre.

Une commode d'un beau bois de noyer bien veiné, bien lustré, quatre

chaises du même bois, une grande table à repasser et à travailler, recouverte d'une de ces couvertures de laine verte que l'on voit dans quelques chaumières de paysans, un fauteuil de paille avec son tabouret pareil, siége habituel de la couturière, tel était ce modeste mobilier.

Enfin, dans l'embrasure d'une des croisées, on voyait la cage de deux serins, fidèles commensaux de Rigolette.

Par une de ces idées industrieuses qui ne viennent qu'aux pauvres, cette cage était posée au milieu d'une grande caisse de bois d'un pied de profondeur; placée sur une table, cette caisse, que Rigolette appelait le jardin de ses oiseaux, était remplie de terre recouverte de mousse pendant l'hiver, au printemps on y semait du gazon et de petites fleurs.

Rodolphe considérait ce réduit avec intérêt et curiosité; il comprenait parfaitement l'air de joyeuse humeur de cette jeune fille.

Il se figurait cette solitude égayée par le gazouillement des oiseaux et par le chant de Rigolette; l'été elle travaillait sans doute auprès de sa fenêtre ouverte, à demi voilée par un verdoyant rideau de pois de senteur roses, de capucines orange, de volubilis bleus et blancs; l'hiver elle veillait au coin de son petit poêle, à la clarté douce de sa lampe.

Puis chaque dimanche elle se distrayait de cette vie laborieuse par une franche et bonne journée de plaisirs partagés avec un voisin jeune, gai, insouciant, amoureux comme elle... (Rodolphe n'avait alors aucune raison de croire à la vertu de la grisette).

Le lundi elle reprenait ses travaux en songeant aux plaisirs passés et aux plaisirs à venir. Rodolphe sentit alors la poésie de ces refrains vulgaires sur Lisette et sa chambrette, sur ces folles amours qui nichent gaiement dans quelques mansardes; car cette poésie qui embellit tout, qui d'un taudis de pauvres gens fait un joyeux nid d'amoureux, c'est la riante, fraîche et verte jeunesse... et personne mieux que Rigolette ne pouvait représenter cette adorable divinité.

. . . . . .

Rodolphe en était là de ses réflexions, lorsque, regardant machinalement la porte, il y aperçut un énorme verrou...

Un verrou qui n'eût pas déparé la porte d'une prison.

Ce verrou le fit réfléchir...

Il pouvait avoir deux significations, deux usages bien distincts :

Fermer la porte aux amoureux...

Fermer la porte sur les amoureux...

L'un de ces usages ruinait radicalement les assertions de madame Pipelet

L'autre les confirmait.

Rodolphe en était là de ses interprétations, lorsque Rigolette, tournant la tête, l'aperçut, et, sans changer d'attitude, lui dit :

— Tiens, voisin, vous étiez donc là?

CHAPITRE III.

Voisin et voisine.

Le brodequin lacé, la jolie jambe disparut sous les amples plis de la robe raisin de Corinthe, et Rigolette reprit :

— Ah! vous étiez là, monsieur le sournois?...

— J'étais là... admirant en silence.

— Et qu'admiriez-vous... mon voisin?

— Cette gentille petite chambre... car vous êtes logée comme une reine, ma voisine...

— Dame! voyez-vous, c'est mon luxe; je ne sors jamais, c'est bien le moins que je me plaise chez moi...

— Mais je n'en reviens pas, quels jolis rideaux!... et cette commode, aussi belle que l'acajou... Vous avez dû dépenser furieusement d'argent ici?

— Ne m'en parlez pas!... j'avais à moi 425 francs en sortant de prison;... presque tout y a passé...

— En sortant de prison! vous?...

— Oui .. c'est toute une histoire! Vous pensez bien, n'est-ce pas, que je n'étais pas en prison pour avoir fait mal!

— Sans doute... mais comment?

— Après le choléra, je me suis trouvée toute seule au monde. J'avais alors, je crois, dix ans...

— Mais, jusque-là, qui avait pris soin de vous?

— Oh! de bien braves gens!... mais ils sont morts du choléra... (ici, les grands yeux noirs de Rigolette devinrent humides). On a vendu le peu qu'ils possédaient pour payer quelques petites dettes, et je suis restée sans personne qui voulût me recueillir; ne sachant comment faire, je suis allée à un corps de garde qui était en face de notre maison, et j'ai dit au factionnaire : Monsieur le soldat, mes parents sont morts, je ne sais où aller; qu'est-ce qu'il faut que je fasse! Là-dessus l'officier est venu; il m'a fait conduire chez le commissaire, qui m'a fait mettre en prison comme vagabonde, et j'en suis sortie à seize ans.

— Mais vos parents?

— Je ne sais pas qui était mon père, j'avais six ans quand j'ai perdu ma mère, qui m'avait retirée des Enfants-Trouvés, où elle avait été forcée de me mettre d'abord. Les braves gens dont je vous ai parlé demeuraient dans notre maison; ils n'avaient pas d'enfants : me voyant orpheline, ils m'ont prise avec eux.

— Et quel était leur état, leur position?

— Papa Crétu, je l'appelais comme ça, était peintre en bâtiment, et sa femme bordeuse...

— Etait-ce au moins des ouvriers aisés?

— Comme dans tous les ménages : quand je dis ménages, ils n'étaient pas mariés, mais ils s'appelaient mari et femme. Il y avait des hauts et des bas; aujourd'hui dans l'abondance, si le travail donnait; demain dans la gêne, s'il ne donnait pas; mais ça n'empêchait pas l'homme et la femme d'être contents de tout et toujours gais (à ce souvenir la physionomie de Rigolette redevint sereine). Il n'y avait pas dans le quartier un ménage pareil; toujours en train, toujours chantant; avec ça bons comme il n'est pas possible : ce qui était à eux était aux autres. Maman Crétu était une grosse réjouie de trente ans, propre comme un sou, vive comme une anguille, joyeuse comme un pinson. Son mari était un autre Roger-Bontemps; il avait un grand nez, une grande bouche, toujours un bonnet de papier sur la tête, et une figure si drôle, mais si drôle, qu'on ne pouvait le regarder sans rire. Une fois revenu à la maison, après l'ouvrage, il ne faisait que chanter, grimacer, gambader comme un enfant, il me faisait danser, sauter sur ses genoux; il jouait avec moi comme s'il avait été de mon âge; et sa femme me gâtait que c'était une bénédiction! Tous deux ne me demandaient qu'une chose, d'être de bonne humeur; et ce n'était pas ça, Dieu merci! qui me manquait. Aussi ils m'ont baptisée Rigolette, et le nom m'en est resté. Quant à la gaieté, ils me donnaient l'exemple; jamais je ne les ai vus tristes. S'ils se faisaient des reproches, c'était la femme qui disait à son mari : Tiens, Crétu, c'est bête, mais tu me fais trop rire! Ou bien c'était lui qui disait à sa femme : Tiens, tais-toi, Ramonette (je ne sais pas pourquoi il l'appelait Ramonette), tais-toi, tu me fais mal, tu es trop drôle!... Et moi je riais de les voir rire... Voilà comme j'ai été élevée, et comme ils m'ont formé le caractère .. J'espère que j'ai profité!

— A merveille, ma voisine! Ainsi entre eux jamais de disputes?

— Jamais, au grand jamais!... Le dimanche, le lundi, quelquefois le mardi, ils faisaient, comme ils disaient, la noce, et ils m'emmenaient toujours avec eux. Papa Crétu était très-bon ouvrier : quand il voulait travailler, il gagnait ce qu'il lui plaisait; sa femme aussi. Dès qu'ils avaient de quoi faire le dimanche et le lundi, et vivre au courant tant bien que mal, ils étaient contents. Après ça, fallait-il chômer, ils étaient contents tout de même... Je me rappelle que, quand nous n'avions que du pain et de l'eau, papa Crétu prenait dans sa bibliothèque...

— Il avait une bibliothèque?

— Il appelait ainsi une petit casier où il mettait tous les recueils de chansons nouvelles.. Il les achetait et il les savait toutes. Quand il n'y avait donc que du pain à la maison, il prenait dans sa bibliothèque un vieux livre de cuisine, et il nous disait : Voyons, qu'est-ce que nous allons manger aujourd'hui? Ceci? cela?... et il nous lisait le titre d'une foule de bonnes choses. Chacun choisissait son plat; papa Crétu prenait une casserole vide, et, avec des mines et des plaisanteries les plus drôles du monde, il avait l'air de mettre dans la casserole tout ce qu'il fallait pour composer un bon ragoût; et puis il faisait semblant de verser ça dans un plat vide aussi, qu'il posait sur la table, toujours avec des grimaces à nous tenir les côtes; il reprenait ensuite son livre, et pendant qu'il nous lisait, par exemple, le récit d'une bonne fricassée de poulet que nous avions choisie, et qui nous faisait venir l'eau à la bouche... nous mangions notre pain... avec sa lecture, en riant comme des fous.

— Et ce joyeux ménage avait des dettes?

— Jamais! tant qu'il y avait de l'argent, on noçait; quand il n'y en avait pas, on dînait « en détrempe, » comme disait papa Crétu à cause de son état.

— Et à l'avenir, il n'y songeait pas?

— Ah bien, oui! l'avenir, pour nous, c'était le dimanche et le lundi. L'été, nous les passions aux barrières; l'hiver, dans le faubourg.

— Puisque ces bonnes gens se convenaient si bien, puisqu'ils faisaient si fréquemment la noce, pourquoi ne se mariaient-ils pas?

— Un de leurs amis leur a demandé ça une fois devant moi.

— Eh bien?

— Ils ont répondu : « Si nous avons un jour des enfants, à la bonne heure! mais, pour nous deux, nous nous trouvons bien comme ça... A quoi bon nous forcer à faire ce que nous faisons de bon cœur? Ça serait des frais, et nous n'avons pas d'argent de trop. » Mais, voyez un peu, reprit Rigolette, comme je bavarde. C'est qu'aussi, une fois que je suis sur le compte de ces braves gens, qui ont été si bons pour moi, je ne peux pas m'empêcher d'en parler longuement. Tenez, mon voisin, soyez assez gentil pour prendre mon châle sur le lit et pour me l'attacher là, sous le col de ma chemisette, avec cette grosse épingle, et nous allons descendre, car il nous faut le temps de choisir au Temple ce que vous voulez acheter pour ces pauvres Morel.

Rodolphe s'empressa d'obéir aux ordres de Rigolette : il prit sur le lit un grand châle tartan de couleur brune, à larges raies ponceau, et le posa soigneusement sur les charmantes épaules de Rigolette.

— Maintenant, mon voisin, relevez un peu mon col, pincez bien la

robe et le châle ensemble, enfoncez l'épingle, et surtout prenez garde de me piquer.

Pour exécuter ces nouveaux commandements, il fallut que Rodolphe touchât presque ce cou d'ivoire, où se dessinait, si noire et si nette, l'attache des beaux cheveux d'ébène de Rigolette.

Le jour était bas, Rodolphe s'approcha... très-près... trop près sans doute, car la grisette jeta un petit cri effarouché.

Nous ne saurions dire la cause de ce petit cri.

Était-ce la pointe de l'épingle? était-ce la bouche de Rodolphe qui avait effleuré ce cou blanc, frais et poli? Toujours est-il que Rigolette se retourna vivement et s'écria d'un air moitié riant, moitié triste, qui fit presque regretter à Rodolphe l'innocente liberté qu'il avait prise :

— Mon voisin, je ne vous prierai plus jamais d'attacher mon châle.

— Pardon, ma voisine... je suis si maladroit!

— Au contraire, monsieur, et c'est ce dont je me plains... Voyons, votre bras; mais soyez sage, ou nous nous fâcherons!

— Vrai, ma voisine, ce n'est pas ma faute..... Votre joli cou était si blanc, que j'ai eu comme un éblouissement... Malgré moi ma tête s'est baissée... et.....

— Bien, bien! à l'avenir j'aurai soin de ne plus vous donner de ces éblouissements-là, dit Rigolette en le menaçant du doigt; puis elle ferma sa porte.

— Tenez, mon voisin, prenez ma clef; elle est si grosse, qu'elle crèverait ma poche... c'est un vrai pistolet.

Et de rire.

Rodolphe se chargea (c'est le mot) d'une énorme clef qui aurait pu glorieusement figurer sur un de ces plats allégoriques que les vaincus viennent humblement offrir aux vainqueurs d'une ville.

Quoique Rodolphe se crût assez changé par les années pour ne pas être reconnu par Polidori, avant de passer devant la porte du charlatan, il releva le collet de son paletot.

— Mon voisin, n'oubliez pas de prévenir M. Pipelet que l'on va apporter des effets qu'il faudra monter dans votre chambre, dit Rigolette.

— Vous avez raison, ma voisine; nous allons entrer un moment dans la loge du portier.

M. Pipelet, son éternel chapeau-tromblon sur la tête, était, comme toujours, vêtu de son habit vert et gravement assis devant une table couverte de morceaux de cuir et de débris de chaussures de toutes sortes; il s'occupait alors de ressemeler une botte, avec le sérieux de la conscience qu'il mettait à toutes choses. Anastasie était absente et la loge.

— Eh bien, monsieur Pipelet, lui dit Rigolette, j'espère que voilà du nouveau! Grâce à mon voisin, les pauvres Morel sont hors de peine... Quand on pense qu'on allait conduire le pauvre ouvrier en prison! Oh! ces gardes du commerce sont de vrais sans-cœur!

— Et des sans-mœurs, mademoiselle, ajouta M. Pipelet d'un ton courroucé, en gesticulant avec une botte en réparation dans laquelle il avait introduit sa main et son bras gauche. Non, je ne crains pas de le répéter à la face du ciel et des hommes, ce sont de grands sans-mœurs. Ils ont profité des ténèbres de l'escalier pour oser porter leurs gestes indécents jusque sur la taille de mon épouse! En entendant les cris de sa pudeur offensée, malgré moi j'ai cédé à la vivacité de mon caractère. Je ne le cache pas, mon premier mouvement a été de rester immobile et de devenir pourpre de honte, en songeant aux odieux attentats dont Anastasie venait d'être victime... comme me le prouvait l'égarement de sa raison, puisque, dans son délire, elle avait jeté son poêlon de faïence du haut en bas de l'escalier. A cet instant, ces affreux débauchés ont passé devant ma loge...

— Vous les avez poursuivis, j'espère, monsieur Pipelet? dit Rigolette, qui avait assez de peine à conserver son sérieux.

— J'y songeais, répondit M. Pipelet avec un profond soupir, lorsque j'ai réfléchi qu'il me faudrait affronter leurs regards, peut-être même leurs propos licencieux; cela m'a révolté, m'a mis hors de moi. Je ne suis pas plus méchant qu'un autre, mais quand ces éhontés ont passé devant la loge, mon sang n'a fait qu'un tour, et je n'ai pu m'empêcher de mettre brusquement ma main devant mes yeux, pour me dérober la vue de ces luxurieux malfaiteurs!!! Mais cela ne m'étonna pas, il devait m'arriver quelque chose de malheureux aujourd'hui, j'avais rêvé de ce monstre de Cabriou!

Rigolette sourit, et le bruit des soupirs de M. Pipelet se confondit avec les coups de marteau qu'il appliquait sur la semelle de sa vieille botte.

D'après les réflexions d'Alfred, il résultait qu'Anastasie s'était outrageusement vantée, imitant à sa manière le coquet manége de ces femmes qui, pour raviver le feu de leurs maris ou de leurs amants, se disent incessamment et dangereusement courtisées.

— Mon voisin, dit tout bas Rigolette à Rodolphe, laissez croire à ce pauvre M. Pipelet qu'on a

Rodolphe et Rigolette allant au Temple. — PAGE 129.

agacé sa femme : intérieurement ça le flatte. Ne voulant pas, en effet, détruire l'illusion dont se berçait M. Pipelet, Rodolphe lui dit :

— Vous avez sagement pris le parti des sages, mon cher monsieur Pipelet, celui du mépris. D'ailleurs, la vertu de madame Pipelet est au-dessus de toute atteinte.

— Sa vertu, monsieur... sa vertu! et Alfred recommença de gesticuler avec sa botte au bras, j'en porterais ma tête sur l'échafaud! La gloire du grand Napoléon... et la vertu d'Anastasie... j'en peux répondre comme de mon propre honneur, monsieur!

— Et vous avez raison, monsieur Pipelet. Mais oubliez ces misérables recors; veuillez, je vous prie, me rendre un service.

— L'homme est né pour s'entr'aider, répliqua M. Pipelet d'un ton

sentencieux et mélancolique ; à plus forte raison, lorsqu'il est question d'un aussi bon locataire que monsieur.

— Il s'agirait de faire monter chez moi différents objets qu'on apportera tout à l'heure. Ils sont destinés aux Morel.

— Soyez tranquille, monsieur, je surveillerai cela.

— Puis, reprit tristement Rodolphe, il faudrait demander un prêtre pour veiller la petite fille qu'ils ont perdue cette nuit, aller déclarer son décès, et, en même temps, commander un service et un convoi décents. Voici de l'argent... ne ménagez rien : le bienfaiteur de Morel, dont je ne suis que l'agent, veut que tout soit fait pour le mieux.

— Fiez-vous-en à moi, monsieur. Anastasie est allée acheter notre dîner ; dès qu'elle rentrera, je lui ferai garder la loge, et je m'occuperai de vos commissions.

A ce moment, un homme si complétement *embossé* dans son manteau, comme disent les Espagnols, qu'on apercevait à peine ses yeux, s'informa, sans trop s'approcher de la loge, et restant le plus possible dans l'ombre, si madame Burette, marchande d'objets d'occasion, était chez elle.

— Venez-vous de Saint-Denis ? lui demanda M. Pipelet d'un air d'intelligence.

— Oui, en une heure un quart.

— C'est bien cela, alors montez.

L'homme au manteau disparut rapidement dans l'escalier.

— Qu'est-ce que cela signifie ? dit Rodolphe à M. Pipelet.

— Il se manigance quelque chose chez la mère Burette..... c'est des allées, des venues continuelles. Elle m'a dit ce matin : « Vous demanderez à toutes les personnes qui viendront pour moi :

« Venez-vous de Saint-Denis ? »

Celles qui répondront : « Oui, en une heure un quart, » vous les laisserez monter... mais pas l'autres. »

— C'est un véritable mot d'ordre ! fit Rodolphe assez intrigué.

— Justement, monsieur. Aussi me suis-je dit à part moi : Il se manigance quelque chose chez la mère Burette. Sans compter que Torillard, un mauvais garnement, un petit boiteux, qui est employé chez M. César Bradamanti, est rentré cette nuit à deux heures, avec une vieille femme borgne qu'on appelle la Chouette. Celle-ci est restée jusqu'à quatre heures du matin chez la mère Burette, pendant qu'un fiacre attendait à la porte. D'où venait cette femme borgne ? que venait faire cette femme borgne à une heure aussi indue ? Telles sont les questions que je me suis posées sans pouvoir y répondre, ajouta gravement M. Pipelet.

— Et cette femme que vous appelez la Chouette est repartie à quatre heures du matin en fiacre ? demanda Rodolphe.

— Oui, monsieur ; et elle va sans doute revenir : car la mère Burett m'a dit que la consigne ne regardait pas la borgnesse.

Rodolphe pensa, non sans raison, que la Chouette machinait quelque nouveau méfait ; mais, hélas ! il était loin de songer à quel point cette nouvelle trame l'intéressait.

— C'est donc bien convenu, mon cher monsieur Pipelet ; n'oubliez pas tout ce que je vous ai recommandé pour les Morel, et priez aussi votre femme de leur faire apporter un bon repas de chez le meilleur traiteur du voisinage.

— Soyez tranquille, dit M. Pipelet ; aussitôt que mon épouse sera de retour, j'irai à la mairie, à l'église et chez le traiteur... A l'église pour le mort... chez le traiteur pour les vivants..... ajouta philosophiquement et poétiquement M. Pipelet. C'est comme fait, monsieur... c'est comme fait.

A la porte de l'allée, Rodolphe et Rigolette se trouvèrent face à face avec Anastasie, qui revenait du marché, rapportant un lourd panier de provisions.

— A la bonne heure ! s'écria la portière en regardant le voisin et la voisine d'un air narquois et significatif ; vous voilà déjà bras dessus bras dessous..... Ça va !..... Chaud !..... haud !..... Tiens..... faut bien que jeunesse se passe !... à jolie fille beau garçon... vive l'amour ! et allllez donc !

Et la vieille disparut dans les profondeurs de l'allée en criant :

— Alfred ! ne geins pas, vieux chéri..... voilà ta Stasie qui t'apporte du manan, gros friand !

Rodolphe, offrant son bras à Rigolette, sortit avec elle de la maison de la rue du Temple.

Cabrion.

CHAPITRE IV.

Le budget de Rigolette.

A la neige de la nuit avait succédé un vent très-froid ; le pavé de la rue, ordinairement fangeux, était presque sec. Rigolette et Rodolphe se dirigèrent vers l'immense et singulier bazar que l'on nomme le Temple. La jeune fille s'appuyait sans façon au bras de son cavalier, aussi peu gênée avec lui que s'ils eussent été liés par une longue intimité.

— Est-elle drôle, cette madame Pipelet, avec ses remarques ! dit la grisette à Rodolphe.

— Ma foi, ma voisine, je trouve qu'elle a raison.

— En quoi, mon voisin ?

— Elle a dit : « Il faut que jeunesse se passe... vive l'amour, et allez donc ! »

— Eh bien ?

67 Paris. — Imprimerie Schneider, rue d'Erfurth, 1.

— C'est justement ma manière de voir...

— Comment?

— Je voudrais passer ma jeunesse avec vous... pouvoir crier vive l'amour... et aller où vous voudriez me conduire.

— Je le crois bien... vous n'êtes pas difficile!

— Où serait le mal?... nous sommes voisins.

— Si nous n'étions pas voisins, je ne sortirais pas avec vous comme ça...

— Vous me dites donc d'espérer?

— D'espérer quoi?

— Que vous m'aimerez.

— Je vous aime déjà.

— Vraiment?

— C'est tout simple, vous êtes bon, vous êtes gai. Quoique pauvre vous-même, vous faites ce que vous pouvez pour ces pauvres Morel, en intéressant des gens riches à leur malheur; vous avez une figure qui me revient beaucoup, une jolie tournure, ce qui est toujours agréable et flatteur pour moi, qui vous donne le bras et qui vous le donnerai souvent. Voilà, je crois, assez de raisons pour que je vous aime.

Puis, s'interrompant pour rire aux éclats, Rigolette s'écria :

— Regardez donc... regardez donc cette grosse femme avec ses vieux souliers fourrés; on dirait qu'elle est traînée par deux chats sans queue.

Et de rire encore.

— Je préfère vous regarder, ma voisine; je suis si heureux de penser que vous m'aimez déjà.

— Je vous le dis parce que ça est... Vous ne me plairiez pas, je vous le dirais tout de même... Je n'ai pas à me reprocher d'avoir jamais trompé personne, ni été coquette. Quand on me plaît, je le dis tout de suite...

Puis, s'interrompant encore pour s'arrêter devant une boutique, la grisette s'écria :

— Oh! voyez donc la jolie pendule et les deux beaux vases! J'avais pourtant déjà trois livres dix sous d'économie dans ma tirelire pour en acheter de pareils! En cinq ou six ans j'aurais pu y atteindre.

— Des économies, ma voisine! et vous gagnez?...

— Au moins trente sous par jour, quelquefois quarante; mais je ne compte jamais que sur trente, c'est plus prudent, et je règle mes dépenses là-dessus, dit Rigolette d'un air aussi important que s'il se fût agi de l'équilibre financier d'un budget formidable.

— Mais avec trente sous par jour, comment pouvez-vous vivre?

— Le compte n'est pas long... Voulez-vous que je vous le fasse, mon voisin? Vous m'avez l'air d'un dépensier, ça vous servira d'exemple.

— Voyons, ma voisine.

— Mes trente sous par jour me font quarante-cinq francs par mois, n'est-ce pas?

— Oui.

— Là-dessus j'ai douze francs de loyer et vingt-trois francs de nourriture.

— Vingt-trois francs de nourriture!...

— Mon Dieu, oui, tout autant! Avouez que pour une mauviette comme moi... c'est énorme!... par exemple, je ne me refuse rien.

— Voyez-vous la petite gourmande...

— Ah! mais aussi là-dedans je compte la nourriture de mes oiseaux...

— Il est certain que si vous vivez trois là-dessus, c'est moins exorbitant. Mais voyons le détail par jour... toujours pour mon instruction.

— Écoutez bien : une livre de pain, c'est quatre sous; deux sous de lait, ça fait six; quatre sous de légumes l'hiver, ou de fruits et de salade dans l'été; j'adore la salade, parce que c'est, comme les légumes, propre à arranger, ça ne salit pas les mains; voilà donc déjà dix sous; trois sous de beurre ou d'huile et de vinaigre pour assaisonnement, treize! une voie de belle eau claire, oh! ça c'est mon luxe, ça me fait mes quinze sous, s'il vous plaît... Ajoutez-y par semaine deux ou trois sous de chènevis et de mouron pour régaler mes oiseaux, qui mangent ordinairement un peu de mie de pain et de lait, c'est vingt-deux à vingt-trois francs par mois, ni plus ni moins.

— Et vous ne mangez jamais de viande?

— Ah bien oui... de la viande!... elle coûte dix et douze sous la livre; est-ce qu'on y peut songer? Et puis ça sent la cuisine, le pot-au-feu; au lieu que du lait, des légumes, des fruits, c'est tout de suite prêt. Tenez, un plat que j'adore, qui n'est pas embarrassant, et que je fais dans la perfection...

— Voyons le plat...

— Je mets de belles pommes de terre jaunes dans le four de mon poêle; quand elles sont cuites, je les écrase avec un peu de beurre et de lait... une pincée de sel... c'est un manger des dieux... Si vous êtes gentil, je vous en ferai goûter...

— Arrangé par vos jolies mains, ça doit être excellent. Mais, voyons, comptons, ma voisine..... Nous avons déjà vingt-trois francs de nourriture, douze francs de loyer, c'est trente-cinq francs par mois...

— Pour aller à quarante-cinq ou cinquante francs que je gagne, il me reste dix ou quinze francs pour mon bois ou mon huile pendant l'hiver, pour mon entretien et mon blanchissage... c'est-à-dire pour mon savon; car, excepté mes draps, je me blanchis moi-même... c'est encore mon luxe... une blanchisseuse de fin me coûterait les yeux de la tête... tandis que je repasse très-bien, et je me tire d'affaire,.... Pendant les cinq mois d'hiver, je brûle une voie et demie de bois... et je dépense pour quatre ou cinq sous d'huile par jour pour ma lampe... ça me fait environ quatre-vingts francs par an pour mon chauffage et mon éclairage.

— De sorte que c'est au plus s'il vous reste cent francs pour votre entretien.

— Oui, et c'est là-dessus que j'avais économisé mes trois francs dix sous.

— Mais vos robes, vos chaussures, ce joli bonnet?

— Mes bonnets, je n'en mets que quand je sors, et ça ne me ruine pas, car je les monte moi-même; chez moi je me contente de mes cheveux... Quant à mes robes, à mes bottines... est-ce que le Temple n'est pas là?

— Ah! oui... ce bienheureux Temple... Eh bien! vous trouvez là...

— Des robes excellentes et très-jolies. Figurez-vous que les grandes dames ont l'habitude de donner leurs vieilles robes à leurs femmes de chambre... Quand je dis vieilles... c'est-à-dire qu'elles les ont portées un mois ou deux en voiture.... et les femmes de chambre vont les vendre au Temple... pour presque rien... Ainsi, tenez, j'ai là une robe de très-beau mérinos raisin de Corinthe que j'ai eue pour quinze francs : elle en avait peut-être coûté soixante, elle avait été à peine portée; je l'ai arrangée à ma taille... et j'espère qu'elle me fait honneur.

— C'est vous qui lui faites honneur, ma voisine... Mais, avec la ressource du Temple, je commence à comprendre que vous puissiez suffire à votre entretien avec cent francs par an.

— N'est-ce pas? On a là des robes d'été charmantes pour cinq ou six francs, des brodequins comme ceux que je porte, presque neufs, pour deux ou trois francs. Tenez, ne dirait-on pas qu'ils ont été faits pour moi? dit Rigolette, qui s'arrêta et montra le bout de son joli pied, véritablement très-bien chaussé.

— Le pied est charmant, c'est vrai; mais vous devez difficilement lui trouver des chaussures... Après ça vous me direz sans doute qu'on vend au Temple des souliers d'enfants...

— Vous êtes un flatteur, mon voisin; mais avouez qu'une petite fille toute seule, et bien rangée, peut vivre avec trente sous par jour! Il faut dire aussi que les quatre cent cinquante francs que j'ai emportés de la prison m'ont joliment aidée pour m'établir... Une fois qu'on m'a vue dans mes meubles, ça a inspiré de la confiance, et on m'a donné de l'ouvrage chez moi; mais il a fallu attendre longtemps avant d'en trouver; heureusement j'avais gardé de quoi vivre trois mois sans compter sur mon travail.

— Avec votre petit air étourdi, savez-vous que vous avez beaucoup d'ordre et de raison, ma voisine?

— Dame! quand on est toute seule au monde et qu'on ne veut avoir d'obligation à personne, faut bien s'arranger et faire son nid, comme on dit.

— Et votre nid est charmant.

— N'est-ce pas? car enfin je ne me refuse rien; j'ai même un loyer au-dessus de mon état; j'ai des oiseaux; l'été, toujours au moins deux pots de fleurs sur ma cheminée, sans compter les caisses de ma fenêtre et celle de ma cage; et pourtant, comme je vous le disais, j'avais déjà trois francs dix sous dans ma tirelire, afin de pouvoir un jour parvenir à une garniture de cheminée.

— Et que sont devenues ces économies?

— Mon Dieu, dans les derniers temps, j'ai vu ces pauvres Morel si malheureux, si malheureux, que j'ai dit : Il n'y a pas de bon sens d'avoir trois bêtes de pièces de vingt sous à paresser dans une tirelire, quand d'honnêtes gens meurent de faim à côté de vous!... alors j'ai prêté mes trois francs aux Morel. Quand je dis prêté... c'était pour ne pas les humilier, car je les leur aurais donnés de bon cœur.

— Vous entendez bien, ma voisine, que, puisque les voilà à leur aise, ils vous les rembourseront.

— C'est vrai, ça ne sera pas de refus... ça sera toujours un commencement pour acheter une garniture de cheminée... C'est mon rêve!

— Et puis, enfin, il faut toujours songer un peu à l'avenir.

— A l'avenir?

— Si vous tombiez malade, par exemple...

— Moi... malade?

Et Rigolette de rire aux éclats.

De rire si fort, qu'un gros homme qui marchait devant elle, portant un chien sous son bras, se retourna tout interloqué, croyant qu'il s'agissait de lui.

Rigolette, sans discontinuer de rire, lui fit une demi-révérence accompagnée d'une petite mine si espiègle, que Rodolphe ne put s'empêcher de partager l'hilarité de sa compagne.

Le gros homme continua son chemin en grommelant.

— Êtes-vous folle!... allez, ma voisine! dit Rodolphe en reprenant son sérieux.

— C'est votre faute aussi...

— Ma faute?

— Oui, vous me dites des bêtises...

— Parce que je vous dis que vous pourriez tomber malade?

— Malade, moi?

Et de rire encore.

— Pourquoi pas?

— Est-ce que j'ai l'air de ça?

— Jamais je n'ai vu figure plus rose et plus fraîche.

— Eh bien! alors... pourquoi voulez-vous que je tombe malade?

— Comment?

— A dix-huit ans, avec la vie que je mène... est-ce que c'est possible? Je me lève à cinq heures, hiver comme été; je me couche à dix ou onze; je mange à ma faim, qui n'est pas grande, c'est vrai; je ne souffre pas du froid, je travaille toute la journée, je chante comme une alouette, je dors comme une marmotte, j'ai le cœur libre, joyeux, content; je suis sûre de ne jamais manquer d'ouvrage, à propos de quoi voulez-vous que je sois malade?... ce serait par trop drôle aussi...

Et de rire encore.

Rodolphe, frappé de cette aveugle et bienheureuse confiance dans l'avenir, se reprocha d'avoir risqué de l'ébranler... Il songeait avec une sorte d'effroi qu'une maladie d'un mois pouvait ruiner cette riante et paisible existence.

Cette foi profonde de Rigolette dans son courage et dans ses dix-huit ans... ses seuls biens... semblait à Rodolphe respectable et sainte...

De la part de la jeune fille... ce n'était plus de l'insouciance, de l'imprévoyance; c'était une créance instinctive à la commisération et à la justice divine, qui ne pouvaient abandonner une créature laborieuse et bonne, une pauvre fille dont le seul tort était de compter sur la jeunesse et sur la santé qu'elle tenait de Dieu...

Au printemps, quand d'une aile agile les oiseaux du ciel, joyeux et chantants, effleurent les luzernes roses, ou fendent l'air tiède et azuré, s'inquiètent-ils du sombre hiver?

— Ainsi, dit Rodolphe à la grisette, vous n'ambitionnez rien?

— Rien...

— Absolument rien?...

— Non... C'est-à-dire, entendons-nous, ma garniture de cheminée... et je l'aurai... je ne sais pas quand... mais j'ai mis dans ma tête de l'avoir, et ce sera; je prendrai plutôt sur mes nuits...

— Et sauf cette garniture?...

— Je n'ambitionne rien... seulement depuis aujourd'hui.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'avant-hier encore j'ambitionnais un voisin qui me plût... afin de faire avec lui, comme j'ai toujours fait, bon ménage... afin de lui rendre de petits services pour qu'il m'en rende à son tour.

— C'est déjà convenu, ma voisine; vous soignerez mon linge, et je cirerai votre chambre... sans compter que vous m'éveillerez de bonne heure, en frappant à ma cloison.

— Et vous croyez que ce sera tout?

— Qu'y a-t-il encore?

— Ah bien! vous n'êtes pas au bout. Est-ce qu'il ne faudra pas que le dimanche vous me meniez promener aux barrières ou sur les boulevards? Je n'ai que ce jour-là de récréation...

— C'est ça, l'été nous irons à la campagne.

— Non, je déteste la campagne; je n'aime que Paris. Pourtant, dans le temps, par complaisance, j'ai fait quelques parties à Saint-Germain avec une de mes camarades de prison, qu'on appelait la Goualeuse, parce qu'elle chantait toujours; un bien bonne petite fille!

— Et qu'est-elle devenue?

— Je ne sais pas; elle dépensait son argent de prison sans avoir l'air de s'amuser beaucoup; elle était toujours triste, mais douce et charitable... Quand nous sortions ensemble, je n'avais pas encore d'ouvrage; quand j'en ai eu, je n'ai pas bougé de chez moi; je lui ai donné mon adresse, elle n'est pas venue me voir; sans doute elle est occupée de son côté... C'était pour vous dire, mon voisin, que j'aimais Paris plus que tout. Aussi, quand vous le pourrez, le dimanche, vous me mènerez dîner chez le traiteur, quelquefois au spectacle... sinon, si vous n'avez pas d'argent, vous me mènerez voir les boutiques dans les beaux passages, ça m'amuse presque autant. Mais soyez tranquille, dans nos petites parties fines, je vous ferai honneur... Vous verrez comme je serai gentille avec ma jolie robe de lévantine gros-bleu, que je ne mets que le dimanche! elle me va comme un amour; j'ai avec ça un petit bonnet garni de dentelles, avec des nœuds oranges, qui ne font pas trop mal sur mes cheveux noirs, des bottines de satin turc que j'ai fait faire pour moi... un charmant châle de bourre de soie façon cachemire. Allez, allez, mon voisin, on se retournera plus d'une fois pour nous voir passer. Les hommes diront: « Mais c'est qu'elle est gentille, cette petite, parole d'honneur! » Et les femmes diront de leur côté: « Mais c'est qu'il a une très-jolie tournure, ce grand jeune homme mince... son air est très-distingué... et ses petites moustaches brunes lui vont très-bien... Et je serai de l'avis de ces dames, car j'adore les moustaches... Malheureusement M. Germain n'en portait pas à cause de son bureau. M. Cabrion en avait, mais elles étaient rouges comme sa grande barbe, et je n'aime pas les grandes barbes; et puis il faisait par trop le gamin dans les rues, et tourmentait trop ce pauvre M. Pipelet. Par exemple, M. Giraudeau (mon voisin d'avant M. Cabrion) avait une très-bonne tenue, mais il était louche. Dans les commencements, ça me gênait beaucoup, parce qu'il avait toujours l'air de regarder quelqu'un à côté de moi, et, sans y penser, je me retournais pour voir qui.

Et de rire.

Rodolphe écoutait ce babil avec curiosité; il se demandait pour la troisième ou quatrième fois ce qu'il devait penser de la vertu de Rigolette.

Tantôt la liberté même des paroles de la grisette et le souvenir du gros verrou lui faisaient presque croire qu'elle aimait ses voisins en frères, en camarades, et que madame Pipelet l'avait calomniée; tantôt il souriait de ses velléités de crédulité, en songeant qu'il était peu probable qu'une fille aussi jeune, aussi abandonnée, eût échappé aux séductions de MM. Giraudeau, Cabrion et Germain. Pourtant, la franchise, l'originale familiarité de Rigolette, éveillaient en lui de nouveaux doutes.

— Vous me charmez, ma voisine, en disposant ainsi de mes dimanches, reprit gaiement Rodolphe; soyez tranquille, nous ferons de fameuses parties.

— Un instant, monsieur le dépensier, c'est moi qui tiendrai la bourse, je vous en préviens. L'été, nous pourrons dîner très-bien... mais très-bien!... pour trois francs, à la Chartreuse ou à l'Ermitage Montmartre, une demi-douzaine de contredanses ou de valses par là-dessus, et quelques courses sur les chevaux de bois... j'adore monter à cheval... ça vous fera vos cent sous, pas un liard de plus... Valsez-vous?

— Très-bien.

— A la bonne heure! M. Cabrion me marchait toujours sur les pieds, et puis, par farce, il jetait des pois fulminants par terre, ça fait qu'on n'a plus voulu de nous à la Chartreuse.

Et de rire.

— Soyez tranquille, je vous réponds de ma réserve à l'égard des pois fulminants; mais l'hiver, que ferons-nous?

— L'hiver, comme on a moins faim, nous dînerons parfaitement pour quarante sous, et il nous restera trois francs pour le spectacle, car je ne veux pas que vous dépassiez vos cent sous: c'est déjà bien assez cher; mais tout seul vous dépenseriez au moins ça à l'estaminet, au billard, avec de mauvais sujets qui sentent la pipe comme des horreurs. Est-ce qu'il ne vaut pas mieux passer gaiement la journée avec une petite amie bien bonne enfant, bien rieuse, qui trouvera encore le temps de vous économiser quelques dépenses en vous ourlant vos cravates, en soignant votre ménage?

— Mais c'est un gain tout clair, ma voisine. Seulement, si mes amis me rencontrent avec ma gentille petite amie sous le bras?

— Eh bien! ils diront: Il n'est pas malheureux, ce diable de Rodolphe!

— Vous savez mon nom?

— Quand j'ai appris que la chambre voisine était déjà louée, j'ai demandé à qui.

— Et mes amis diront: Il est très-heureux, ce Rodolphe!... Et ils m'envieront.

— Tant mieux!

— Ils me croiront heureux.

— Tant mieux!... tant mieux!...

— Et si je ne le suis pas autant que je le paraîtrai?

— Qu'est-ce que ça vous fait, pourvu qu'on le croie?... Aux hommes, il ne leur en faut pas davantage.

— Mais votre réputation?

Rigolette partit d'un éclat de rire.

— La réputation d'une grisette! est-ce qu'on croit à ces météores-là? reprit-elle. Si j'avais père ou mère, frère ou sœur, je tiendrais pour eux au qu'en dira-t-on... Je suis toute seule, ça me regarde...

— Mais, moi, je serai très-malheureux.

— De quoi?

— De passer pour être heureux, tandis qu'au contraire je vous aimerai... à peu près comme vous disiez chez le papa Crétu... en mangeant votre pain sec à la lecture d'un livre de cuisine.

— Bah! bah! vous vous y ferez: je serai pour vous si douce, si reconnaissante, si peu gênante, que vous vous direz: Après tout, autant faire mon dimanche avec elle qu'avec un camarade... Si vous êtes libre le soir dans la semaine, et que ça ne vous ennuie pas, vous viendrez passer la soirée avec moi, vous profiterez de mon feu et de ma lampe; vous louerez des romans, vous me ferez la lecture. Autant ça que d'aller perdre votre argent au billard; sinon, si vous êtes occupé tard chez votre patron, ou que vous aimiez mieux aller au café, vous me direz bonsoir en rentrant, si je veille encore. Si je suis couchée, le lendemain matin je vous dirai bonjour à travers votre cloison pour vous éveiller... Tenez, M. Germain, mon dernier voisin, passait toutes ses soirées comme ça avec moi; il ne s'en plaignait pas!... Il m'a lu tout Walter Scott... C'est ça qui était amusant! Quelquefois, le dimanche, quand il faisait mauvais, au lieu d'aller au spectacle et de sortir, il allait acheter quelque chose; nous faisions une vraie dînette dans ma chambre, et puis après nous lisions... Ça m'amusait presque autant que le théâtre. C'est pour vous dire que je ne suis pas difficile à vivre, et que je fais tout ce qu'on veut. Et puis, vous qui parliez d'être malade, si jamais vous l'étiez... c'est moi qui suis une vraie petite sœur grise!... demandez aux Morel... Tenez, vous ne savez pas votre bonheur, monsieur Rodolphe... C'est un vrai quine à la loterie de m'avoir pour voisine.

— C'est vrai, j'ai toujours eu du bonheur; mais, à propos de M. Germain, où est-il donc maintenant?

— A Paris, je pense.

— Vous ne le voyez plus?

— Depuis qu'il a quitté la maison, il n'est plus revenu chez moi.

— Mais où demeure-t-il? Que fait-il?

— Pourquoi ces questions-là, mon voisin?

— Parce que je suis jaloux de lui, dit Rodolphe en souriant, et que je voudrais...

— Jaloux !!! Et Rigolette de rire. Il n'y a pas de quoi, allez... Pauvre garçon !...

— Sérieusement, ma voisine, j'aurais le plus grand intérêt à savoir où rencontrer M. Germain; vous connaissez sa demeure, et, sans me vanter, vous devez me croire incapable d'abuser du secret que je vous demande... Je vous le jure dans son intérêt...

— Sérieusement, mon voisin, je crois que vous pouvez vouloir beaucoup de bien à M. Germain; mais il m'a fait promettre de ne dire son adresse à personne... et puisque je ne vous la dis pas à vous, c'est que ça m'est impossible... Cela ne doit pas vous fâcher contre moi... Si vous m'aviez confié un secret, vous seriez content, n'est-ce pas, de me voir agir comme je le fais?

— Mais...

— Tenez, mon voisin, une fois pour toutes, ne me parlez plus de cela... J'ai fait une promesse, je la tiendrai, et, quoi que vous me puissiez dire, je vous répondrai toujours la même chose...

Malgré son étourderie, sa légèreté, la jeune fille accentua ces derniers mots si fermement, que Rodolphe comprit, à son grand regret, qu'il n'obtiendrait peut-être pas d'elle ce qu'il désirait savoir. Il lui répugnait d'employer la ruse pour surprendre la confiance de Rigolette ; il attendit et reprit gaiement :

— N'en parlons plus, ma voisine. Diable ! vous gardez si bien les secrets des autres, que je ne m'étonne plus que vous gardiez les vôtres.

— Des secrets, moi ! Je voudrais bien en avoir, ça doit être très-amusant.

— Comment ! vous n'avez pas un petit secret de cœur ?

— Un secret de cœur?

— Enfin... vous n'avez jamais aimé? dit Rodolphe en regardant bien fixement Rigolette pour tâcher de deviner la vérité.

— Comment ! jamais aimé?... Et M. Giraudeau ? et M. Cabrion ? et M. Germain ? et vous donc?...

— Vous ne les avez pas aimés plus que moi?... autrement que moi?

— Ma foi ! non ; moins peut-être, car il a fallu m'habituer aux yeux louches de M. Giraudeau, à la barbe rousse et aux farces de M. Cabrion, et à la tristesse de M. Germain, car il était bien triste, ce pauvre jeune homme. Vous, au contraire, vous m'avez plu tout de suite...

— Voyons, ma voisine, ne vous fâchez pas ; je vais vous parler... en vrai camarade...

— Allez... allez... j'ai le caractère bien fait... Et puis vous êtes si bon, que vous n'auriez pas le cœur, j'en suis sûre, de me dire quelque chose qui me fasse de la peine...

— Sans doute... Mais voyons, franchement, vous n'avez jamais eu d'amant?

— Des amants !... ah ! bien oui ! est-ce que j'ai le temps ?

— Qu'est-ce que le temps fait à cela ?

— Ce que ça fait ! mais tout... D'abord je serais jalouse comme un tigre, je me ferais sans cesse des peines de cœur; eh bien ! est-ce que je gagne assez d'argent pour pouvoir perdre deux ou trois heures par jour à pleurer, à me désoler? Et si on me trompait... que de larmes, que de chagrins !... Ah bien ! par exemple... c'est pour le coup que ça m'arriérerait joliment !

— Mais tous les amants ne sont pas infidèles, ne font pas pleurer leur maîtresse.

— Ça serait encore pis... s'il était par trop gentil. Est-ce que je pourrais vivre un moment sans lui?... et comme il faudrait probablement qu'il soit toute la journée à son bureau, à son atelier ou à sa boutique, je serais comme une pauvre âme en peine pendant son absence ; je me forgerais mille chimères... je me figurerais que d'autres l'aiment... qu'il est auprès d'elles... Et s'il m'abandonnait ! .. jugez donc !... est ce que je sais enfin... tout ce qui pourrait m'arriver ? Tant il y a que certainement mon travail s'en ressentirait... et alors, qu'est-ce que je deviendrais ? C'est tout juste si, tranquille comme je suis, je puis me tenir au courant en travaillant douze à quinze heures par jour... Voyez donc si je perdais trois ou quatre journées par semaine à me tourmenter... comment rattraper ce temps-là?... impossible !... Il faudrait donc me mettre aux ordres de quelqu'un?... Oh ! ça, non !... j'aime trop ma liberté...

— Votre liberté?

— Oui, je pourrais entrer comme première ouvrière chez la maîtresse couturière pour qui je travaille... j'aurais quatre cents francs, logée, nourrie...

— Et vous n'acceptez pas ?

— Non, sans doute... je serais à gages chez les autres; au lieu que, si pauvre que soit mon chez moi, au moins je suis chez moi ; je ne dois rien à personne... J'ai du courage, du cœur, de la santé, de la gaieté... un bon voisin comme vous : qu'est-ce qu'il me faut de plus ?

— Et vous n'avez jamais songé à vous marier?

— Me marier !... je ne peux me marier qu'à un pauvre comme moi. Voyez les malheureux Morel... voilà où ça mène... tandis que quand on n'a à répondre que pour soi... on s'en retire toujours...

— Ainsi vous ne faites jamais de châteaux en Espagne, de rêves ?

— Si... je rêve ma garniture de cheminée... excepté ça... qu'est-ce que vous voulez que je désire ?

— Mais si un parent vous avait laissé une petite fortune... douze cents francs de rentes, je suppose... à vous qui vivez avec cinq cents francs ?

— Dame ! ça serait peut-être un bien, peut-être un mal.

— Un mal?

— Je suis heureuse comme je suis : je connais la vie que je mène, je ne sais pas celle que je mènerais si j'étais riche. Tenez, mon voisin, quand, après une bonne journée de travail je me couche le soir, que ma lumière est éteinte, et qu'à la lueur du petit peu de braise qui reste dans mon poêle je vois ma chambre bien propre, mes rideaux, ma commode, mes chaises, mes oiseaux, ma montre, ma table chargée d'étoffes qu'on m'a confiées, et que je me dis : Enfin tout ça est à moi, je ne le dois qu'à moi... vrai, mon voisin... ces idées-là me bercent bien câlinement, allez !... et quelquefois je m'endors orgueilleuse et toujours contente. Eh bien !... je devrais mon chez moi à l'argent d'un vieux parent... que ça ne me ferait pas autant de plaisir, j'en suis sûre.. Mais tenez, nous voici au Temple, avouez que c'est un superbe coup d'œil !

CHAPITRE V.

Le Temple.

Quoique Rodolphe ne partageât pas la profonde admiration de Rigolette à la vue du Temple, il fut néanmoins frappé de l'aspect singulier de cet énorme bazar, qui a ses quartiers et ses passages.

Vers le milieu de la rue du Temple, non loin d'une fontaine qui se trouve à l'angle d'une grande place, on aperçoit un immense parallélogramme construit en charpente et surmonté d'un comble recouvert d'ardoises.

C'est le Temple.

Borné à gauche par la rue du Petit-Thouars, à droite par la rue Perecée, il aboutit à un vaste bâtiment circulaire, colossale rotonde, entourée d'une galerie à arcades.

Une longue voie, coupant le parallélogramme dans son milieu et dans sa longueur, le partage en deux parties égales ; celles-ci sont à leur tour divisées, subdivisées à l'infini par une multitude de petites ruelles latérales et transversales qui se croisent en tous sens, et sont abritées de la pluie par le toit de l'édifice.

Dans ce bazar, toute marchandise neuve est généralement prohibée ; mais la plus infime rognure d'étoffe quelconque, mais le plus mince débris de fer, de cuivre, de fonte ou d'acier y trouve son vendeur et son acheteur

Il y a là des négociants en bribes de drap de toutes couleurs, de toutes nuances, de toutes qualités, de tout âge, destinées à assortir les pièces que l'on met aux habits troués ou déchirés.

Il est des magasins où l'on découvre des montagnes de savates éculées, percées, tordues, fendues, choses sans nom, sans forme, sans couleur, parmi lesquelles apparaissent çà et là quelques semelles fossiles, épaisses d'un pouce, constellées de clous comme des portes de prison, dures comme le sabot d'un cheval ; véritables squelettes de chaussures, dont toutes les adhérences ont été dévorées par le temps ; tout cela est moisi, racorni, troué, corrodé, et tout cela s'achète : il y a des négociants qui vivent de ce commerce.

Il existe des détaillants de ganses, franges, crêtes, cordons, effilés de soie, de coton ou de fil, provenant de la démolition de rideaux complétement hors de service.

D'autres industriels s'adonnent au commerce des chapeaux de femme : ces chapeaux n'arrivent jamais à leur boutique que dans les sacs des revendeuses, après les pérégrinations les plus étranges, les transformations les plus violentes, les décolorations les plus incroyables. Afin que les marchandises ne tiennent pas trop de place dans un magasin ordinairement grand comme une énorme boîte, on plie bien proprement ces chapeaux en deux, après quoi on les aplatit et on les empile excessivement serrés ; sauf la saumure, c'est absolument le même procédé que pour la conservation des harengs ; aussi ne peut-on se figurer combien, grâce à ce mode d'arrimage, il tient de ces choses dans un espace de quatre pieds carrés.

L'acheteur se présente-t-il, on soustrait ces chiffons à la haute pression qu'ils subissent : la marchande donne, d'un air dégagé, un petit coup de poing dans le fond de la forme pour la relever, défripe la passe sur son genou, et vous avez sous les yeux un objet bizarre, fantastique, qui rappelle confusément à votre souvenir ces coiffures fabuleuses, particulièrement dévolues aux ouvreuses de loges, aux tantes de figurantes ou aux duègnes des théâtres de province.

Plus loin, à l'enseigne du *Goût du Jour*, sous les arcades de la rotonde élevée au bout de la large voie qui sépare le Temple en deux parties, sont appendus comme des *ex-voto* des myriades de vêtements de couleurs, de formes et de tournures encore plus exorbitantes, encore plus énormes que celles des vieux chapeaux de femme.

Ainsi on trouve des fracs gris de lin crânement rehaussés de trois rangées de boutons de cuivre à la hussarde, et chaudement ornés d'un petit collet fourré en poil de renard.

Des redingotes primitivement vert-bouteille, que le temps a rendues vert-pistache, bordées d'un cordonnet noir et rajeunies par une doublure écossaise bleue et jaune du plus riant effet.

Des habits dits autrefois à queue de morue, couleur d'amadou, à riche collet de panne, ornés de boutons jadis argentés, mais alors d'un rouge cuivreux.

On y remarque encore des polonaises marron, à collet de peau de chat, côtelées de brandebourgs et d'agréments de coton noir éraillés; non loin d'icelles, des robes de chambre artistement faites avec de vieux carriks dont on a ôté les triples collets, et qu'on a intérieurement garnies de morceaux de cotonnade imprimée; les mieux portées sont bleu ou vert sordide, ornées de pièces nuancées, brodées de fil passé, et doublées d'étoffe rouge à rosaces orange, parements et collet pareils; une cordelière, faite d'un vieux cordon de sonnette en laine tordue, sert de ceinture à ces élégants déshabillés, dans lesquels Robert Macaire se fût prélassé avec un orgueilleux bonheur.

Nous ne parlerons que pour mémoire d'une foule de costumes de Frontin plus ou moins équivoques, plus ou moins barbares, au milieu desquels on retrouve pourtant çà et là quelques authentiques livrées royales ou princières que les révolutions de toutes sortes ont traînées du palais aux sombres arceaux de la rotonde du Temple.

Ces exhibitions de vieilles chaussures, de vieux chapeaux et de vieux habits ridicules, sont le côté grotesque de ce bazar; c'est le quartier des guenilles prétentieusement parées et déguisées; mais on doit avouer, ou plutôt on doit proclamer que ce vaste établissement est d'une haute utilité pour les classes pauvres ou peu aisées. Là elles achètent, à un rabais excessif, d'excellentes choses presque neuves, dont la dépréciation est pour ainsi dire imaginaire.

Un des côtés du Temple, destiné aux objets de couchage, était rempli de monceaux de couvertures, de draps, de matelas, d'oreillers. Plus loin, c'étaient des tapis, des rideaux, des ustensiles de ménage de toutes sortes; ailleurs, des vêtements, des chaussures, des coiffures pour toutes les conditions, pour tous les âges. Ces objets, généralement d'une extrême propreté, n'offraient à la vue rien de répugnant.

On ne saurait croire, avant d'avoir visité ce bazar, comme il faut peu de temps et peu d'argent pour remplir une charrette de tout ce qui est nécessaire au complet établissement de deux ou trois familles qui manquent de tout.

Rodolphe fut frappé de la manière à la fois empressée, prévenante et joyeuse, avec laquelle les marchands, debout en dehors de leurs boutiques, sollicitaient la pratique des passants; ces façons, empreintes d'une sorte de familiarité respectueuse, semblaient appartenir à un autre âge.

Rodolphe donnait le bras à Rigolette. A peine parut-il dans le grand passage, où se tenaient les marchands d'objets de literie, qu'il fut poursuivi des offres les plus séduisantes.

— Monsieur, entrez donc voir mes matelas, c'est comme neuf; je vais vous en découdre un coin, vous verrez la fourniture; on dirait de la laine d'agneau, tant c'est doux et blanc!

— Ma jolie petite dame, j'ai des draps de belle toile, meilleurs que neufs, car leur première rudesse est passée; c'est souple comme un gant, fort comme une trame d'acier.

— Mes gentils mariés, achetez-moi donc de ces couvertures; voyez, c'est moelleux, chaud et léger; on dirait de l'édredon, c'est remis à neuf, ça n'a pas servi vingt fois; voyons, ma petite dame, décidez votre mari, donnez-moi votre pratique, je vous monterai votre ménage pas cher... vous serez contents, vous reviendrez voir la mère Bouvard, vous trouverez de tout chez moi... Hier, j'ai eu une occasion superbe... vous allez voir ça... allons, entrez donc!... la vue n'en coûte rien.

— Ma foi, ma voisine, dit Rodolphe à Rigolette, cette bonne grosse femme aura la préférence... Elle nous prend pour de jeunes mariés, ça me flatte... je me décide pour sa boutique.

— Va pour la grosse femme! dit Rigolette, sa figure me revient aussi!

La grisette et son compagnon entrèrent chez la mère Bouvard.

Par une magnanimité peut-être sans exemple ailleurs qu'au Temple, les rivales de la mère Bouvard ne se révoltèrent pas de la préférence qu'on lui accordait; une de ses voisines poussa même la générosité jusqu'à dire :

— Autant que ça soit la mère Bouvard qu'une autre qui ait cette aubaine; elle a de la famille, et c'est la doyenne et l'honneur du Temple.

Il était d'ailleurs impossible d'avoir une figure plus avenante, plus ouverte et plus réjouie que la doyenne du Temple.

— Tenez, ma jolie petite dame, dit-elle à Rigolette, qui examinait plusieurs objets d'un œil très-connaisseur, voilà l'occasion dont je vous parlais : deux garnitures de lit complètes, c'est comme tout neuf. Si par hasard vous voulez un vieux petit secrétaire pas cher, en voilà un (la mère Bouvard l'indiqua du geste), je l'ai eu du même lot. Quoique je n'achète pas ordinairement de meubles, je n'ai pu refuser de le prendre; les personnes de qui je tiens tout ça avaient l'air si malheureuses! Pauvre dame!... c'était surtout la vente de cette antiquaille qui semblait lui saigner le cœur... Il paraît que c'était un meuble de famille...

A ces mots, et pendant que la marchande débattait avec Rigolette les prix de différentes fournitures, Rodolphe considéra plus attentivement le meuble que la mère Bouvard lui avait montré.

C'était un de ces anciens secrétaires en bois de rose, d'une forme presque triangulaire, fermé par un panneau antérieur qui, rabattu et soutenu par deux longues charnières de cuivre, sert de table à écrire. Au milieu de ce panneau, orné de marqueterie de bois de couleurs variées, Rodolphe remarqua un chiffre incrusté en ébène, composé d'un M et d'un R entrelacés, et surmonté d'une couronne de comte. Il supposa que le dernier possesseur de ce meuble appartenait à une classe élevée de la société. Sa curiosité redoubla; il regarda le secrétaire avec une nouvelle attention : il visitait machinalement les tiroirs les uns après les autres, lorsque, éprouvant quelque difficulté à ouvrir le dernier, et cherchant la cause de cet obstacle, il découvrit et attira à lui avec précaution une feuille de papier à moitié engagée entre le casier et le fond du meuble.

Pendant que Rigolette terminait ses achats avec la mère Bouvard, Rodolphe examinait curieusement sa découverte.

Aux nombreuses ratures qui couvraient ce papier, on reconnaissait le brouillon d'une lettre inachevée.

Rodolphe lut ce qui suit avec assez de peine :

« Monsieur,

« Soyez persuadé que le malheur le plus effroyable peut seul me contraindre à la démarche que je tente auprès de vous. Ce n'est pas une fierté mal placée qui cause mes scrupules, c'est le manque absolu de titres au service que j'ose vous demander. La vue de ma fille, réduite comme moi au plus affreux dénûment, me fait surmonter mon embarras. Quelques mots seulement sur la cause des désastres qui m'accablent.

« Après la mort de mon mari, il me restait pour fortune trois cent mille francs placés par mon frère chez M. Jacques Ferrand, notaire. Je recevais à Angers, où j'étais retirée avec ma fille, les intérêts de cette somme par l'entremise de mon frère. Vous savez, monsieur, l'épouvantable événement qui a mis fin à ses jours; ruiné, à ce qu'il paraît, par de secrètes et malheureuses spéculations, il s'est tué il y a huit mois. Lors de ce funeste événement, je reçus de lui quelques lignes désespérées. Lorsque je les lirais, me disait-il, il n'existerait plus. Il terminait cette lettre en me prévenant qu'il ne possédait aucun titre relativement à la somme placée en mon nom chez M. Jacques Ferrand; ce dernier ne donnant jamais de reçu, car il était l'honneur, la piété même, il me suffirait de me présenter chez lui pour que cette affaire fût convenablement réglée.

« Dès qu'il me fut possible de songer à autre chose qu'à la mort affreuse de mon frère, je vins à Paris, où je ne connaissais personne que vous, monsieur, et encore indirectement par les relations que vous aviez eues avec mon mari. Je vous l'ai dit, la somme déposée chez M. Jacques Ferrand formait toute ma fortune; et mon frère m'envoyait tous les six mois l'intérêt échu de cet argent : plus d'une année était révolue depuis le dernier payement, je me présentai donc chez M. Jacques Ferrand pour lui demander un revenu dont j'avais le plus grand besoin.

« A peine m'étais-je nommée que, sans respect pour ma douleur, il accusa mon frère de lui avoir emprunté deux mille francs que sa mort lui faisait perdre, ajoutant que, non-seulement son suicide était un crime devant Dieu et devant les hommes, mais encore que c'était un acte de spoliation dont lui, M. Jacques Ferrand, se trouvait victime.

« Cet odieux langage m'indigna; l'éclatante probité de mon frère était bien connue; il avait, il est vrai, à l'insu de moi et de ses amis, perdu sa fortune dans des spéculations hasardées; mais il était mort avec une réputation intacte, regretté de tous, et ne laissant aucune dette, sauf celle du notaire.

« Je répondis à M. Ferrand que je l'autorisais à prendre à l'instant, sur les trois cent mille francs dont il était dépositaire, les deux mille francs que lui devait mon frère. A ces mots, il me regarda d'un air stupéfait, et me demanda de quels trois cent mille francs je voulais parler.

« — De ceux que mon frère a placés chez vous depuis dix-huit mois, monsieur, et dont jusqu'à présent vous m'avez fait parvenir les intérêts par son entremise, lui dis-je, ne comprenant pas sa question.

« Le notaire haussa les épaules, sourit de pitié comme si mes paroles n'eussent pas été sérieuses, et me répondit que, loin de placer de l'argent chez lui, mon frère lui avait emprunté deux mille francs.

« Il m'est impossible de vous exprimer mon épouvante à cette réponse.

« — Mais alors qu'est devenue cette somme? m'écriai-je. Ma fille et moi nous n'avons pas d'autre ressource; si elle nous est enlevée, il ne nous reste que la misère la plus profonde. Que deviendrons-nous?

« — Je n'en sais rien, répondit froidement le notaire. Il est probable que votre frère, au lieu de placer cette somme chez moi comme il vous l'a dit, l'aura mangée dans les spéculations malheureuses auxquelles il s'adonnait à l'insu de tout le monde.

« — C'est faux, c'est infâme, monsieur! m'écriai-je. Mon frère était la loyauté même. Loin de me dépouiller, moi et ma fille, il se fût sacrifié pour nous. Il n'avait jamais voulu se marier, pour laisser ce qu'il possédait à mon enfant.

« — Oseriez-vous donc prétendre, madame, que je suis capable de nier un dépôt qui m'aurait été confié? me demanda le notaire avec une indignation qui me parut si honorable et si sincère, que je lui répondis :

« — Non, sans doute, monsieur; votre réputation de probité est connue; mais je ne puis pourtant accuser mon frère d'un aussi cruel abus de confiance.

« — Sur quels titres vous fondez-vous pour me faire cette réclamation? me demanda M. Ferrand.

« — Sur aucun, monsieur. Il y a dix-huit mois, mon frère, qui voulait bien se charger de mes affaires, m'a écrit : « J'ai un excellent placement à six pour cent; envoie-moi ta procuration pour vendre tes rentes : je déposerai trois cent mille francs, que je compléterai, chez M. Jacques Ferrand, notaire. » J'ai envoyé ma procuration à mon frère; peu de jours après, il m'a annoncé que le placement était fait chez vous, que vous ne donniez jamais de reçu; et au bout de six mois il m'a envoyé les intérêts échus.

« — Et au moins avez-vous quelques lettres de lui à ce sujet, madame?

« — Non, monsieur. Elles traitaient seulement d'affaires, je ne les conservai pas.

« — Je ne puis malheureusement rien à cela, madame, me répondit le notaire. Si ma probité n'était pas au-dessus de tout soupçon, de toute atteinte, je vous dirais : Les tribunaux vous sont ouverts; attaquez-moi : les juges auront à choisir entre la parole d'un homme honorable, qui depuis trente ans jouit de l'estime des gens de bien, et la déclaration posthume d'un homme qui, après s'être sourdement ruiné dans les entreprises les plus folles, n'a trouvé de refuge que dans le suicide... Je vous dirais enfin : Attaquez-moi, madame, si vous l'osez, et la mémoire de votre frère sera déshonorée. Mais je crois que vous aurez le bon sens de vous résigner à un malheur fort grand, sans doute, mais auquel je suis étranger.

« — Mais enfin, monsieur, je suis mère! si ma fortune m'est enlevée, moi et ma fille nous n'avons d'autre ressource qu'un modeste mobilier. Cela vendu, c'est la misère, monsieur, l'affreuse misère!

« — Vous avez été dupe, c'est un malheur; je n'y puis rien, me répondit le notaire. Encore une fois, madame, votre frère vous a trompée. Si vous hésitez entre sa parole et la mienne, attaquez-moi : les tribunaux prononceront.

« Je sortis de chez le notaire la mort dans le cœur. Que me restait-il à faire dans cette extrémité? Sans titre pour prouver la validité de ma créance, convaincue de la sévère probité de mon frère, confondue par l'assurance de M. Ferrand, n'ayant personne à qui m'adresser pour demander des conseils (vous étiez alors en voyage), sachant qu'il faut de l'argent pour avoir les avis des gens de loi, et voulant précisément conserver le peu qui me restait, je n'osai entreprendre un tel procès. Ce fut alors... »

Ce brouillon de lettre s'arrêtait là; car d'indéchiffrables ratures couvraient quelques lignes qui suivaient encore; enfin au bas, et dans un coin de la page, Rodolphe lut cette espèce de mémento : « Ecrire à madame la duchesse de Lucenay. »

Rodolphe resta pensif après la lecture de ce fragment de lettre.

Quoique la nouvelle infâmie dont on semblait accuser Jacques Ferrand ne fût pas prouvée, cet homme s'était montré si impitoyable envers le malheureux Morel, si infâme envers Louise, sa fille, qu'un déni de dépôt, protégé par une impunité certaine, pouvait à peine étonner de la part d'un pareil misérable.

Cette mère, qui réclamait cette fortune si étrangement disparue, était sans doute habituée à l'aisance. Ruinées par un coup subit, ne connaissant personne à Paris, disait le projet de lettre, quelle devait être l'existence de ces deux femmes dénuées de tout peut-être, seules au milieu de cette ville immense!

Rodolphe avait, on le sait, promis quelques intrigues à madame d'Harville, en lui assignant, même au hasard, et pour occuper son esprit, un rôle à jouer dans une bonne œuvre à venir, certain d'ailleurs de trouver, avant son prochain rendez-vous avec la marquise, quelque malheur à soulager.

Il pensa que peut-être le hasard le mettait sur la voie d'une noble infortune, qui pourrait, selon son projet, intéresser le cœur et l'imagination de madame d'Harville.

Le projet de lettre qu'il tenait entre ses mains, et dont la copie n'avait sans doute pas été envoyée à la personne dont on implorait l'assistance, annonçait un caractère fier et résigné que l'offre d'une aumône révolterait sans doute. Alors que de précautions, que de détours, que de ruses délicates pour cacher la source d'un généreux secours ou pour le faire accepter!

Et puis que d'adresse pour s'introduire chez cette femme afin de juger si elle méritait véritablement l'intérêt qu'elle semblait devoir inspirer! Rodolphe entrevoyait là une foule d'émotions neuves, curieuses, touchantes, qui devaient singulièrement *amuser* madame d'Harville, ainsi qu'il le lui avait promis.

— Eh bien! mon *mari*, dit gaiement Rigolette à Rodolphe, qu'est-ce que c'est donc que ce chiffon de papier que vous lisez là?

— Ma petite *femme*, répondit Rodolphe, vous êtes très-curieuse! je vous dirai cela tantôt. Avez-vous terminé vos achats?

— Certainement, et vos protégés seront établis comme des rois. Il ne s'agit plus que de payer; madame Bouvard est bien arrangeante, faut être juste.

— Ma petite *femme*, une idée! pendant que je vais payer, si vous alliez choisir des vêtements pour madame Morel et pour ses enfants! Je vous avoue mon ignorance au sujet de ces emplettes. Vous diriez d'apporter cela ici : on ne ferait qu'un voyage, et nos pauvres gens auraient tout à la fois.

— Vous avez toujours raison, mon *mari*. Attendez-moi, ça ne sera pas long. Je connais deux marchandes dont je suis la pratique habituelle; je trouverai chez elles tout ce qu'il me faudra.

Et Rigolette sortit.

Mais elle se retourna pour dire :

— Madame Bouvard, je vous confie mon *mari*; n'allez pas lui faire les yeux doux au moins.

Et de rire, et de disparaître prestement.

CHAPITRE VI.

Découverte.

— Faut avouer, monsieur, dit la mère Bouvard à Rodolphe, après le départ de Rigolette, faut avouer que vous avez là une fameuse petite ménagère. Peste!... elle s'entend joliment à acheter; et puis elle est gentille! rose et blanche, avec de grands beaux yeux noirs et les cheveux pareils... c'est rare!...

— N'est-ce pas qu'elle est charmante, et que je suis un heureux mari, madame Bouvard?

— Aussi heureux mari qu'elle est heureuse femme... j'en suis bien sûre.

— Vous ne vous trompez guère : mais, dites-moi, combien vous dois-je?

— Votre petite ménagère n'a pas voulu démordre de trois cent trente francs pour le tout. Comme il n'y a qu'un Dieu, je ne gagne que quinze francs, car je n'ai pas payé ces objets aussi bon marché que j'aurais pu... je n'ai pas eu le cœur de les marchander... les gens qui vendaient avaient l'air par trop malheureux!

— Vraiment! ne sont-ce pas les mêmes personnes à qui vous avez aussi acheté ce petit secrétaire!

— Oui, monsieur... tenez, ça fend le cœur, rien que d'y songer! Figurez-vous qu'avant-hier il arrive ici une dame jeune et belle encore, mais si pâle, si maigre, qu'elle faisait peine à voir... et puis nous connaissons ça, nous autres. Quoiqu'elle fût, comme on dit, tirée à quatre épingles, son vieux châle de laine noir râpé, sa robe d'alépine aussi noire et tout éraillée, son chapeau de paille au mois de janvier (cette dame était en deuil) annonçaient ce que nous appelons une misère bourgeoise, car je suis sûre que c'est une dame très comme il faut; enfin elle me demande en rougissant si je veux acheter la fourniture de deux lits complets et un vieux petit secrétaire, je lui réponds que puisque je vends, faut bien que j'achète; que si ça me convient, c'est une affaire faite, mais que je voudrais voir les objets. Elle me prie alors de venir chez elle, pas loin d'ici, de l'autre côté du boulevard, dans une maison sur le quai du canal Saint-Martin. Je laisse ma boutique à ma nièce, je suis la dame, nous arrivons dans une maison à petites gens, comme on dit, tout au fond de la cour; nous montons au quatrième, la dame frappe, une jeune fille de quatorze ans vient ouvrir : elle était aussi en deuil, et aussi bien pâle et bien maigre; mais malgré ça, belle comme le jour... si belle que je restai en extase.

— Et cette belle jeune fille?

— Etait la fille de la dame en deuil... Malgré le froid, une pauvre robe de cotonnade noire à pois blancs et un petit châle de deuil tout usé, voilà ce qu'elle avait sur elle.

— Et leur logis était misérable?

— Figurez-vous, monsieur, deux pièces bien propres, mais nues, mais glaciales que ça en donnait la petite-mort; d'abord une cheminée où on ne voyait pas une miette de cendre; il n'y avait pas eu de feu là depuis bien longtemps. Pour tout mobilier, deux lits, deux chaises, une commode, une vieille malle et le petit secrétaire; sur la malle un paquet dans un foulard... Ce petit paquet, c'était tout ce qui restait à la mère et à la fille, une fois leur mobilier vendu. Le propriétaire s'arrangeait des deux bois de lits, des chaises, de la malle, de la table pour ce qu'on lui devait, nous dit le portier, qui était monté avec nous. Alors cette dame me pria bien honnêtement d'estimer les matelas, les draps, les rideaux, les couvertures. Foi d'honnête femme, monsieur, quoique mon état soit d'acheter bon marché et de vendre cher, quand j'ai vu cette pauvre demoiselle les yeux tout pleins de larmes, et sa mère qui, malgré son sang-froid, avait l'air de pleurer en dedans, j'ai estimé à quinze francs près ce que ça valait, et ça bien au juste, je vous le jure. J'ai même consenti, pour les obliger, à prendre ce petit secrétaire, quoique ce ne suit pas ma partie...

— Je vous l'achète, madame Bouvard...

— Ma foi! tant mieux, monsieur, il me serait resté longtemps sur les bras... Je ne m'en étais chargée que pour lui rendre service, à cette pauvre dame. Je lui dis donc le prix que j'offrais de ces effets... Je m'attendais qu'elle allait marchander, demander plus... Ah bien oui! C'est encore à ça que j'ai vu que ce n'était pas une dame du commun; misère bourgeoise, allez, monsieur, bien sûr! Je lui dis donc : — C'est

tant. — Elle me répond : — C'est bien. Retournons chez vous, vous me payerez, car je ne dois plus revenir dans cette maison. — Alors elle dit à sa fille, qui pleurait assise sur la malle : — Claire, prends le paquet... (je me suis bien souvenue du nom, elle l'a appelée Claire). La jeune demoiselle se lève ; mais, en passant à côté du petit secrétaire, voilà qu'elle se jette à genoux devant et qu'elle se met à sangloter. — Mon enfant, du courage ! on nous regarde, lui dit sa mère à demi-voix, ce qui ne m'a pas empêchée de l'entendre. Vous concevez, monsieur, c'est des gens pauvres, mais fiers malgré ça. Quand la dame m'a donné la clef du petit secrétaire, j'ai vu aussi une larme dans ses yeux rougis ; le cœur avait l'air de lui saigner en se séparant de ce vieux meuble, mais elle tâchait de garder son sang-froid et sa dignité devant des étrangers. Enfin elle a averti le portier que je viendrais enlever tout ce que le propriétaire ne gardait pas, et nous sommes revenues ici. La jeune demoiselle donnait le bras à sa mère et portait le petit paquet renfermant tout ce qu'elles possédaient. Je leur ai compté leur argent, trois cent quinze francs, et je ne les ai plus revues.

— Mais leur nom ?

— Je ne le sais pas ; la dame m'avait vendu ses effets en présence du portier ; je n'avais pas besoin de m'informer de son nom... ce qu'elle vendait était bien à elle.

— Mais leur nouvelle adresse ?

— Je n'en sais rien non plus.

— Sans doute on la connaît dans son ancien logement ?

— Non, monsieur. Quand j'y ai retourné pour chercher mes effets, le portier m'a dit en me parlant de la mère et de la fille : — C'étaient des personnes bien tranquilles, bien respectables et bien malheureuses ! pourvu qu'il ne leur arrive pas malheur ! Elles ont l'air comme ça calmes ; mais au fond, je suis sûr qu'elles sont désespérées. — Et où vont-elles aller loger à cette heure ? que je lui demande. — Ma foi ! je n'en sais rien, qu'il me répond ; elles sont parties sans me le dire... bien sûr qu'elles ne reviendront plus.

Les espérances que Rodolphe avait un moment conçues s'évanouirent. Comment découvrir ces deux malheureuses femmes, ayant pour tout indice le nom de la jeune fille Claire, et ce fragment de brouillon de lettre dont nous avons parlé, au bas duquel se trouvaient ces mots : « Ecrire à madame de Lucenay. »

La seule et bien faible chance de retrouver les traces de ces infortunées reposait donc sur madame de Lucenay, qui se trouvait heureusement de la société de madame d'Harville.

— Tenez, madame, payez-vous, dit Rodolphe à la marchande, en lui présentant un billet de cinq cents francs.

— Je vas vous rendre, monsieur...

— Où trouverons-nous une charrette pour transporter ces effets ?

— Si ça n'est pas trop loin, une grande charrette à bras suffira... il y a celle du père Jérôme, ici près : c'est mon commissionnaire habituel... Quelle est votre adresse, monsieur ?

— Rue du Temple, n° 17.

— Rue du Temple, n° 17 ?... oh ! bien, bien, je ne connais que ça !

— Vous êtes allée dans cette maison ?

— Plusieurs fois... d'abord, j'ai acheté des hardes à une prêteuse sur gages qui demeure là... c'est vrai qu'elle ne fait pas un beau métier... mais ça ne me regarde pas... elle vend, j'achète, nous sommes quittes... Une autre fois, il n'y a pas six semaines, j'y suis retournée pour le mobilier d'un jeune homme qui demeurait au quatrième et qui déménageait.

— M. François Germain, peut-être ? s'écria Rodolphe.

— Juste ! vous le connaissez ?

— Beaucoup ; malheureusement il n'a pas laissé rue du Temple sa nouvelle adresse, et je ne sais plus où le trouver.

— Si ce n'est que ça, je peux vous tirer d'embarras.

— Vous savez où il demeure ?

— Pas précisément, mais je sais où vous pourrez bien sûr le rencontrer.

— Et où cela ?

— Chez le notaire où il travaille.

— Un notaire ?

— Oui, qui demeure rue du Sentier,

— M. Jacques Ferrand ! s'écria Rodolphe.

— Lui-même, un bien saint homme ; il y a un crucifix et du bois bénit dans son étude ; ça sent la sacristie comme si on y était.

— Mais comment avez-vous su que M. Germain travaillait chez ce notaire ?

— Voilà... Ce jeune homme est venu me proposer d'acheter en bloc son petit mobilier. Cette fois-là encore, quoique ce ne soit pas ma partie, j'ai fait affaire du tout, et j'ai ensuite détaillé ici ; puisque ça l'arrangeait, ce jeune homme, je ne voulais pas le désobliger. Je lui achète donc son mobilier de garçon... bon...; je le lui paye... bon... Il avait sans doute été content de moi, car au bout de quinze jours il revient pour m'acheter une garniture de lit. Une petite charrette et un commissionnaire l'accompagnaient : on emballe le tout, bon...; mais voilà qu'au moment de payer il s'aperçoit qu'il a oublié sa bourse. Il avait l'air d'un si honnête jeune homme, que je lui dis : Emportez tout de même les effets, je passerai chez vous pour le payement. — Très-bien, me dit-il, mais je ne suis jamais chez moi : venez demain, rue du Sentier, chez M. Jacques Ferrand, notaire, où je suis employé, je vous payerai. — J'y suis allée le lendemain, il m'a payée ; seulement ce que je trouve de drôle, c'est qu'il ait vendu son mobilier pour en acheter un autre quinze jours après.

Rodolphe crut deviner et devina la raison de cette singularité : Germain voulait faire perdre ses traces aux misérables qui le poursuivaient. Craignant sans doute que son déménagement ne les mît sur la voie de sa nouvelle demeure, il avait préféré, pour éviter ce danger, vendre ses meubles et en racheter ensuite.

Rodolphe tressaillit de joie en songeant au bonheur de madame Georges, qui allait enfin revoir ce fils si longtemps, si vainement cherché.

Rigolette rentra bientôt, l'œil joyeux, la bouche souriante.

— Eh bien, quand je vous le disais ! s'écria-t-elle, je ne me suis point trompée... nous aurons dépensé en tout six cent quarante francs, et les Morel seront établis comme des princes... Tenez, tenez... voyez les marchands qui arrivent... sont-ils chargés ! Rien ne manquera au ménage de la famille, il y a tout ce qu'il faut, jusqu'à un gril, deux belles casseroles étamées à neuf, et une cafetière... Je me suis dit : Puisqu'on veut faire les choses en grand, faisons les choses en grand !... et avec tout ça, c'est au plus si j'aurai perdu trois heures... mais payez vite, mon voisin, et allons-nous-en... Voilà bientôt midi ; il va falloir que mon aiguille aille un fameux train pour rattraper cette matinée-là.

Rodolphe paya et quitta le Temple avec Rigolette.

. . . . . .

CHAPITRE VII.

Apparition.

Au moment où la grisette et son compagnon entraient dans l'allée de leur maison, ils furent presque renversés par madame Pipelet, qui courait, troublée, éperdue, effarée...

— Ah ! mon Dieu ! dit Rigolette, qu'est-ce que vous avez donc, madame Pipelet ? où courez-vous comme cela ?

— C'est vous ! mademoiselle Rigolette... s'écria Anastasie ; c'est le bon Dieu qui vous envoie... aidez-moi à sauver la vie d'Alfred...

— Que dites-vous ?

— Ce pauvre vieux chéri est évanoui, ayez pitié de nous !... courez-moi chercher pour deux sous d'absinthe chez le rogomiste, de la plus forte... c'est son remède quand il est indisposé... du pylore... ça le remettra peut-être ; soyez charitable, ne me refusez pas, je pourrai retourner auprès d'Alfred. Je suis tout ahurie.

Rigolette abandonna le bras de Rodolphe et courut chez le rogomiste.

— Mais qu'est-il arrivé, madame Pipelet ? demanda Rodolphe en suivant la portière, qui retournait à la loge.

— Est-ce que je sais, mon digne monsieur ! J'étais sortie pour aller à la mairie, à l'église et chez le traiteur, pour éviter ces trottes-là à Alfred... Je rentre... qu'est-ce que je vois... ce vieux chéri les quatre fers en l'air ! Tenez, monsieur Rodolphe, dit Anastasie en ouvrant la porte de sa tanière, voyez si ça ne fend pas le cœur !

Lamentable spectacle !... Toujours coiffé de son chapeau-tromblon, plus coiffé même que d'habitude, car le *castor* douteux, enfoncé violemment sans doute (à en juger par une cassure transversale), cachait les yeux de M. Pipelet, assis par terre et adossé au pied de son lit.

L'évanouissement avait cessé ; Alfred commençait à faire quelques légers mouvements de mains, comme s'il eût voulu repousser quelqu'un ou quelque chose ; puis il essaya de se débarrasser de sa visière improvisée.

— Il gigote !... c'est bon signe !... il revient !... s'écria la portière. Et, se baissant ! elle lui cria aux oreilles : — Qu'est-ce que tu as, mon Alfred ?... C'est ta Stasie qui est là... Comment vas-tu ?... On va t'apporter de l'absinthe, ça te remettra. Puis, prenant une voix de fausset des plus caressantes, elle ajouta : — On l'a donc écharpé, assassiné, ce pauvre vieux chéri à sa maman, hein ?

Alfred poussa un profond soupir et laissa échapper comme un gémissement ce mot fatidique :

— Cabrion !!!

Et ses mains frémissantes semblèrent vouloir de nouveau repousser une vision effrayante.

— Cabrion ! encore ce gueux de peintre ! s'écria madame Pipelet. Alfred en a tant rêvé toute la nuit, qu'il m'a abîmée de coups de pied. Ce monstre-là est son cauchemar ! Non-seulement il a empoisonné ses jours, mais il empoisonne ses nuits ; il le poursuit jusque dans son sommeil ; oui, monsieur, comme si Alfred serait un malfaiteur, et que ce Cabrion, que Dieu confonde ! serait son remords acharné.

Rodolphe sourit discrètement, prévoyant quelque nouveau tour de l'ancien voisin de Rigolette.

— Alfred... réponds-moi, ne fais pas le muet, tu me fais peur, dit madame Pipelet ; voyons, remets-toi... Aussi, pourquoi vas-tu penser à ce

gredin-là !... tu sais bien que quand tu y songes, ça te fait le même effet que les choux... ça te porte au pylore et ça t'étouffe.

— Cabrion ! répéta M. Pipelet en relevant avec effort son chapeau démesurément enfoncé sur ses yeux, qu'il roula autour de lui d'un air égaré.

Rigolette entra, portant une petite bouteille d'absinthe.

— Merci, mam'zelle ; êtes-vous complaisante ! dit la vieille; puis elle ajouta : — Tiens, vieux chéri, *siffle*-moi ça, ça va te remettre.

Et Anastasie, approchant vivement la fiole des lèvres de M. Pipelet, entreprit de lui faire avaler l'absinthe.

Alfred eut beau se débattre courageusement, sa femme, profitant de la faiblesse de sa victime, lui maintint la tête d'une main ferme, et de l'autre lui introduisit le goulot de la petite bouteille entre les dents, et le força de boire l'absinthe: après quoi elle s'écria triomphalement :

— Et allllez donc ! te voilà sur tes pattes, vieux chéri !

En effet, Alfred, après s'être essuyé la bouche du revers de la main, ouvrit ses yeux, se leva debout, et demanda d'un ton encore effarouché :

— L'avez-vous vu ?

— Qui ?

— Est-il parti ?

— Mais qui, Alfred ?

— Cabrion !

— Il a osé ! s'écria la portière.

M. Pipelet, aussi muet que la statue du commandeur, baissa, comme le spectre, deux fois la tête d'un air affirmatif.

— M. Cabrion est venu ici ? demanda Rigolette en retenant une violente envie de rire.

Ce monstre-là est-il déchaîné après Alfred ! s'écria madame Pipelet. Oh ! si j'avais été là avec mon balai... il l'aurait mangé jusqu'au manche. Mais parle donc, Alfred, raconte-nous donc ton malheur !

M. Pipelet fit signe de la main qu'il allait parler.

On écouta l'homme au chapeau-tromblon dans un religieux silence.

Il s'exprima en ces termes d'une voix profondément émue :

— Mon épouse venait de me quitter pour m'éviter la peine d'aller, selon le commandement de monsieur (il s'inclina devant Rodolphe), à la mairie, à l'église et chez le traiteur...

— Ce vieux chéri avait eu le cauchemar toute la nuit ; j'ai préféré lui éviter ça, dit Anastasie.

— Ce cauchemar m'était envoyé comme un avertissement d'en haut, reprit religieusement le portier. J'avais rêvé Cabrion... je devais souffrir de Cabrion : la journée avait commencé par un attentat sur la taille de mon épouse...

— Alfred... Alfred... tais-toi donc ! ça me gêne devant le monde... dit madame Pipelet en minaudant, roucoulant et baissant les yeux d'un air pudique.

— Je croyais avoir payé ma dette de malheur à cette journée de malheur après le départ de ces luxurieux malfaiteurs, reprit M. Pipelet, lorsque... oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

— Voyons, Alfred, du courage !

— J'en aurai, répondit héroïquement M. Pipelet; il m'en faut... J'en aurai... J'étais donc là, assis tranquillement devant ma table, réfléchissant à un changement que je voulais opérer dans l'empeigne de cette botte, confiée à mon industrie... lorsque j'entends un bruit... un frôlement au carreau de ma loge... Fut-ce un pressentiment... un avis d'en haut?... mon cœur se serra ; je levai la tête... et, à travers la vitre, je vis... je vis...

— Cabrion !!! s'écria Anastasie en joignant les mains.

— Cabrion ! répondit sourdement M. Pipelet. Sa figure hideuse était là, collée à la fenêtre, me regardant avec ses yeux de chat... qu'est-ce que je dis ?... de tigre !... juste comme dans mon rêve... Je voulus parler, ma langue était collée à mon palais ; je voulus me lever, j'étais collé à mon siége... ma botte me tomba des mains, et, comme dans tous les événements critiques et importants de ma vie... je restai complétement immobile... Alors la clef tourna dans la serrure, la porte s'ouvrit, Cabrion entra !

— Il entra !... Quel front ! reprit madame Pipelet, aussi atterrée que son mari de cette audace.

— Il entra lentement, reprit Alfred, s'arrêta un moment à la porte, comme pour me fasciner de son regard atroce... puis il s'avança vers moi, s'arrêtant à chaque pas, me transperçant de l'œil, sans dire un mot, droit, muet, menaçant comme un fantôme !...

— C'est-à-dire que j'en ai le dos qui m'en hérisse, dit Anastasie.

— Je restais de plus en plus immobile et assis sur ma chaise... Cabrion s'avançait toujours lentement... me tenant sous son regard comme le serpent l'oiseau... car il me faisait horreur, et malgré moi je le fixais. Il arrive tout près de moi... Je ne puis davantage supporter son aspect révoltant... c'était trop fort... je n'y tiens plus... je ferme les yeux... Alors, je le sens qui ose porter ses mains sur mon chapeau ; il le prend par le haut, l'ôte lentement de dessus ma tête... et me met le chef à nu ! Je commençais à être saisi d'un vertige... ma respiration était suspendue... les oreilles me bourdonnaient... j'étais de plus en plus collé à mon siége, je fermais les yeux de plus en plus fort. Alors, Cabrion se baisse, me prend ma tête chauve, que j'ai le droit de dire, ou plutôt que j'avais le droit de dire vénérable avant son attentat... il me prend donc la tête entre ses mains froides comme des mains de mort. . et sur mon front glacé de sueur il dépose... un baiser effronté ! impudique !!!

Anastasie leva les bras au ciel.

— Mon ennemi le plus acharné venir me baiser au front !... me forcer à subir ses dégoûtantes caresses, après m'avoir odieusement persécuté pour posséder de mes cheveux !... une pareille monstruosité me donna beaucoup à penser et me paralysa... Cabrion profita de ma stupeur pour me remettre mon chapeau sur la tête, puis, d'un coup de poing, il me l'enfonça jusque sur les yeux, comme vous l'avez vu. Ce dernier outrage me bouleversa, la mesure fut comblée, tout tourna autour de moi, et je m'évanouis au moment où je le voyais, par-dessous les bords de mon chapeau, sortir de la loge aussi tranquillement, aussi lentement qu'il y était entré.

Puis, comme si ce récit eût épuisé ses forces, M. Pipelet retomba sur sa chaise en levant ses mains au ciel en manière de muette imprécation.

Rigolette sortit brusquement, son courage était à bout, son envie de rire l'étouffait; elle ne put se contraindre plus longtemps. Rodolphe avait lui-même difficilement gardé son sérieux.

Tout à coup, cette rumeur confuse qui annonce l'arrivée d'un rassemblement populaire retentit dans la rue ; on entendit un grand tumulte en dehors de la porte de l'allée, et bientôt des crosses de fusil résonnerent sur la dalle de la porte.

CHAPITRE VIII.

L'arrestation.

— Mon Dieu ! monsieur Rodolphe, s'écria Rigolette en accourant pâle et tremblante, il y a là un commissaire de police et la garde !

— La justice divine veille sur moi ! dit M. Pipelet dans un élan de religieuse reconnaissance ; on vient arrêter Cabrion... Malheureusement il est trop tard !

Un commissaire de police, reconnaissable à l'écharpe que l'on apercevait sous son habit noir, entra dans la loge; sa physionomie était grave, digne et sévère.

— Monsieur le commissaire, il est trop tard, le malfaiteur s'est évadé ! dit tristement M. Pipelet ; mais je puis vous donner son signalement... Sourire atroce, regards effrontés... manières...

— De qui parlez-vous ? demanda le magistrat.

— De Cabrion ! monsieur le commissaire... Mais, en se hâtant, il serait peut-être encore temps de l'atteindre, répondit M. Pipelet.

— Je ne sais pas ce que c'est que Cabrion, dit impatiemment le magistrat; le nommé Jérôme Morel, ouvrier lapidaire, demeure dans cette maison ?

— Oui, mon commissaire, dit madame Pipelet, se mettant au port d'arme.

— Conduisez-moi à son logement.

— Morel le lapidaire ! reprit la portière au comble de la surprise : mais c'est la brebis du bon Dieu ! il est incapable de...

— Jérôme Morel demeure-t-il ici, oui ou non ?

— Il y demeure, mon commissaire... avec sa famille, dans une mansarde.

— Conduisez-moi donc à cette mansarde.

Puis, s'adressant à un homme qui l'accompagnait, le magistrat lui dit:

— Que les deux gardes municipaux attendent en bas et ne quittent pas l'allée. Envoyez Justin chercher un fiacre.

L'homme s'éloigna pour exécuter ces ordres.

— Maintenant, reprit le magistrat en s'adressant à M. Pipelet, conduisez-moi chez Morel.

— Si ça vous est égal, mon commissaire, je remplacerai Alfred; il est indisposé des suites de Cabrion... qui, comme les choux, lui reste sur le pylore.

— Vous ou votre mari, peu importe, allons !

Et, précédé de madame Pipelet, il commença de monter l'escalier; mais bientôt il s'arrêta, se voyant suivi par Rodolphe et par Rigolette.

— Qui êtes-vous ? que voulez-vous ? leur demanda-t-il.

— C'est les deux locataires du quatrième, dit madame Pipelet.

— Pardon ! monsieur, j'ignorais que vous fussiez de la maison, dit-il à Rodolphe.

Celui-ci, augurant bien des manières polies du magistrat, lui dit :

— Vous allez trouver une famille désespérée, monsieur ; je ne sais quel nouveau coup menace ce malheureux artisan, mais il a été cruellement éprouvé cette nuit... Une de ses filles, déjà épuisée par la maladie, est morte... sous ses yeux... morte de froid et de misère...

— Serait-il possible?

— C'est la vérité, mon commissaire, dit madame Pipelet. Sans monsieur, qui vous parle, et qui est le roi des locataires, puisqu'il a sauvé par ses bienfaits le pauvre Morel de la prison, toute la famille du lapidaire serait morte de faim.

Le commissaire regardait Rodolphe avec autant d'intérêt que de surprise.

— Rien de plus simple, monsieur, reprit celui-ci; une personne très-

charitable, sachant que Morel, dont je vous garantis l'honneur et la probité, était dans une position aussi déplorable que peu méritée, m'a chargé de payer une lettre de change pour laquelle les recors allaient traîner en prison ce pauvre ouvrier, seul soutien d'une famille nombreuse.

A son tour, frappé de la noble physionomie de Rodolphe et de la dignité de ses manières, le magistrat lui répondit :

— Je ne doute pas de la probité de Morel ; je regrette seulement d'avoir à remplir une pénible mission devant vous, monsieur, qui vous intéressez si vivement à cette famille.

— Que voulez-vous dire, monsieur ?

— D'après les services que vous avez rendus aux Morel, d'après votre langage, je vois, monsieur, que vous êtes un galant homme. N'ayant d'ailleurs aucune raison de cacher l'objet du mandat que j'ai à exercer, je vous avouerai qu'il s'agit de l'arrestation de Louise Morel, la fille du lapidaire.

Le souvenir du rouleau d'or offert aux gardes du commerce par la jeune fille revint à la pensée de Rodolphe.

— De quoi est-elle donc accusée, mon Dieu ?

— Elle est sous le coup d'une prévention d'infanticide.

— Elle ! elle !... Oh ! son pauvre père !

— D'après ce que vous m'apprenez, monsieur, je conçois que, dans les tristes circonstances où se trouve cet artisan, ce nouveau coup lui sera terrible... Malheureusement je dois obéir aux ordres que j'ai reçus.

— Mais il s'agit seulement d'une simple prévention ? s'écria Rodolphe. Les preuves manquent, sans doute ?

— Je ne puis m'expliquer davantage à ce sujet... La justice a été mise sur la voie de ce crime, ou plutôt de cette présomption, par la déclaration d'un homme respectable à tous égards... le maître de Louise Morel.

— Jacques Ferrand le notaire ? dit Rodolphe indigné.

— Oui, monsieur... Mais pourquoi cette vivacité ?

— M. Jacques Ferrand est un misérable, monsieur !

— Je vois avec peine que vous ne connaissez pas celui dont vous parlez, monsieur ; M. Jacques Ferrand est l'homme le plus honorable du monde ; il est d'une probité reconnue de tous.

— Je vous répète, monsieur, que ce notaire est un misérable. . Il a voulu faire emprisonner Morel parce que sa fille a repoussé ses propositions infâmes. Si Louise n'est accusée que sur la dénonciation d'un pareil homme..... avouez, monsieur, que cette présomption mérite peu de créance.

— Il ne m'appartient pas, monsieur, et il ne me convient pas de discuter la valeur des déclarations de M. Ferrand, dit froidement le magistrat ; la justice est saisie de cette affaire, les tribunaux décideront : quant à moi, j'ai l'ordre de m'assurer de la personne de Louise Morel, et j'exécute mon mandat.

— Vous avez raison, monsieur, je regrette qu'un mouvement d'indignation peut-être légitime m'ait fait oublier que ce n'était en effet ni le lieu ni le moment d'élever une discussion pareille. Un mot seulement : le corps de l'enfant que Morel a perdu est resté dans sa mansarde, j'ai offert ma chambre à cette famille pour lui épargner le triste spectacle de ce cadavre ; c'est donc chez moi que vous trouverez le lapidaire et probablement sa fille. Je vous en conjure, monsieur, au nom de l'humanité, n'arrêtez pas brusquement Louise au milieu de ces infortunés, à peine arrachés à un sort épouvantable. Morel a éprouvé tant de secousses cette nuit, que sa raison n'y résisterait pas ; sa femme est aussi dangereusement malade, un tel coup la tuerait.

— J'ai toujours, monsieur, exécuté mes ordres avec tous les ménagements possibles, j'agirai de même dans cette circonstance.

— Si vous me permettiez, monsieur, de vous demander une grâce ? Voici ce que je vous proposerais : la jeune fille qui nous suit avec la portière occupe une chambre voisine de la mienne ; je ne doute pas qu'elle ne la mette à votre disposition ; vous pourriez d'abord y mander Louise, puis, s'il le faut, Morel, pour que sa fille lui fasse ses adieux... Au moins vous éviterez à une pauvre mère malade et infirme une scène déchirante.

— Si cela peut s'arranger ainsi, monsieur... volontiers.

La conversation que nous venons de rapporter avait eu lieu à demi-voix, pendant que Rigolette et madame Pipelet se tenaient discrètement à plusieurs marches de distance du commissaire et de Rodolphe ; celui-ci descendit auprès de la grisette, que la présence du commissaire rendait toute tremblante, et lui dit :

— Ma pauvre voisine, j'attends de vous un nouveau service ; il faudrait me laisser libre de disposer de votre chambre pendant une heure.

— Tant que vous voudrez, monsieur Rodolphe... Vous avez ma clef. Mais, mon Dieu, qu'est-ce qu'il y a donc ?

— Je vous l'apprendrai tantôt ; ce n'est pas tout, il faudrait être assez bonne pour retourner au Temple dire qu'on n'apporte que dans une heure ce que nous avons acheté.

— Bien volontiers, monsieur Rodolphe ; mais est-ce qu'il arrive encore malheur aux Morel ?

— Hélas ! oui, il leur arrive quelque chose de bien triste, vous ne le saurez que trop tôt.

— Allons, mon voisin, je cours au Temple... Mon Dieu ! moi qui, grâce à vous, croyais ces braves gens hors de peine !... dit la grisette ; et elle descendit rapidement l'escalier.

Rodolphe avait voulu surtout épargner à Rigolette le triste tableau de l'arrestation de Louise.

— Mon commissaire, dit madame Pipelet, puisque mon roi de s locataires vous conduit, je peux aller retrouver Alfred ? Il m'inquiète ; c'est à peine si tout à l'heure il était remis de son indisposition de Cabrion.

— Allez... allez, dit le magistrat ; et il resta seul avec Rodolphe.

Tous deux arrivèrent sur le palier du quatrième, en face de la chambre où étaient alors provisoirement établis le lapidaire et sa famille.

Tout à coup la porte s'ouvrit.

Louise, pâle, éplorée, sortit brusquement.

— Adieu, adieu ! mon père, s'écria-t-elle, je reviendrai, il faut que je parte.

— Louise, mon enfant, écoute-moi donc, reprit Morel en suivant sa fille et en tâchant de la retenir.

— A la vue de Rodolphe, du magistrat, Louise et le lapidaire restèrent immobiles.

— Ah ! monsieur, vous notre sauveur, dit l'artisan en reconnaissant Rodolphe, aidez-moi donc à empêcher Louise de partir. Je ne sais ce qu'elle a, elle me fait peur ; elle veut s'en aller. N'est-ce pas, monsieur, qu'il ne faut plus qu'elle retourne chez son maître ? N'est-ce pas que vous m'avez dit : « Louise ne vous quittera plus, ce sera votre récompense. » Oh ! à cette bienheureuse promesse, je l'avoue, un moment j'ai oublié la mort de ma pauvre petite Adèle ; mais aussi je veux n'être plus séparé de toi, Louise, jamais ! jamais !

Le cœur de Rodolphe se brisa, il n'eut pas la force de répondre une parole.

Le commissaire dit sévèrement à Louise :

— Vous vous appelez Louise Morel ?

— Oui, monsieur, répondit la jeune fille interdite.

Rodolphe avait ouvert la chambre de Rigolette.

— Vous êtes Jérôme Morel, son père ? ajouta le magistrat en s'adressant au lapidaire.

— Oui... monsieur... mais ..

— Entrez là avec votre fille.

Et le magistrat montra la chambre de Rigolette, où se trouvait déjà Rodolphe.

Rassurés par la présence de ce dernier, le lapidaire et Louise, étonnés, troublés, obéirent au commissaire ; celui-ci ferma la porte, et dit à Morel avec émotion :

— Je sais combien vous êtes honnête et malheureux ; c'est donc à regret que je vous apprends qu'au nom de la loi... je viens arrêter votre fille.

— Tout est découvert... je suis perdue !... s'écria Louise épouvantée, en se jetant dans les bras de son père.

— Qu'est-ce que tu dis ?... qu'est-ce que tu dis ?... reprit Morel stupéfait. Tu es folle... pourquoi perdue ?... T'arrêter !... pourquoi t'arrêter ?... qui viendrait t'arrêter ?...

— Moi... au nom de la loi ! et le commissaire montra son écharpe.

— Oh ! malheureuse !... malheureuse !... s'écria Louise en tombant agenouillée.

— Comment ! au nom de la loi ? dit l'artisan, dont la raison, fortement ébranlée par ce nouveau coup, commençait à s'affaiblir ; pourquoi arrêter ma fille au nom de la loi ?... je réponds de Louise, moi ; c'est ma fille, ma digne fille... pas vrai, Louise ? Comment ? t'arrêter, quand notre bon ange te rend à nous pour nous consoler de la mort de ma petite Adèle ? Allons donc ! ça ne se peut pas !..... Et puis, monsieur le commissaire, parlant par respect, on n'arrête que les misérables, entendez-vous ?... Et Louise, ma fille, n'est pas une misérable. Bien sûr, vois-tu, mon enfant, ce monsieur se trompe... Je m'appelle Morel ; il y a plus d'un Morel... tu t'appelles Louise ; il y a plus d'une Louise... c'est ça ; voyez-vous, monsieur le commissaire, il y a erreur, certainement il y a erreur !

— Il n'y a malheureusement pas erreur !... Louise Morel, faites vos adieux à votre père.

— Vous m'enlevez ma fille, vous !... s'écria l'ouvrier furieux de douleur, en s'avançant vers le magistrat d'un air menaçant.

Rodolphe saisit le lapidaire par le bras, et lui dit :

— Calmez-vous, espérez ; votre fille vous sera rendue... son innocence sera prouvée : elle n'est sans doute pas coupable.

— Coupable de quoi ?... Elle ne peut être coupable de rien... Je mettrai ma main au feu que... Puis, se souvenant de l'or que Louise avait apporté pour payer la lettre de change, Morel s'écria : Mais cet argent !... cet argent de ce matin, Louise ?

Et il jeta sur sa fille un regard terrible.

Louise comprit.

— Moi, voler ! s'écria-t-elle, et, les joues colorées d'une généreuse indignation, son accent, son geste rassurèrent son père.

— Je le savais bien ! s'écria-t-il. Vous voyez, monsieur le commissaire.... Elle le nie.... et de sa vie elle n'a menti, je vous le jure.... Demandez à tous ceux qui la connaissent, ils vous l'affirmeront comme moi. Elle, mentir ! ah ! bien oui... elle est trop fière pour ça ; d'ailleurs, la lettre de change a été payée par notre bienfaiteur... Et or, elle ne veut pas le garder ; elle allait le rendre à la personne qui le lui a prêté, en lui défendant de la nommer... n'est-ce pas, Louise ?

— On n'accuse pas votre fille d'avoir volé, dit le magistrat.

— Mais, mon Dieu ! de quoi l'accuse-t-on, alors ? Moi, son père, je

vous jure que, de quoi qu'on puisse l'accuser, elle est innocente ; et de ma vie non plus je n'ai menti.

— A quoi bon connaître cette accusation ? lui dit Rodolphe, ému de ses douleurs ; l'innocence de Louise sera prouvée ; la personne qui s'intéresse vivement à vous protégera votre fille..... Allons, du courage..... cette fois encore la Providence ne vous faillira pas. Embrassez votre fille, vous la reverrez bientôt...

— Monsieur le commissaire, s'écria Morel sans écouter Rodolphe, on n'enlève pas une fille à son père sans lui dire au moins de quoi on l'accuse ! Je veux tout savoir... Louise, parleras-tu ?

— Votre fille est accusée d'infanticide, dit le magistrat.

— Je... je... ne comprends pas... je vous...

Et Morel, atterré, balbutia quelques mots sans suite.

— Votre fille est accusée d'avoir tué son enfant, reprit le commissaire profondément ému de cette scène, mais il n'est pas encore prouvé qu'elle ait commis ce crime.

— Oh ! non, cela n'est pas, monsieur, cela n'est pas ! s'écria Louise avec force en se relevant. Je vous jure qu'il était mort ! Il ne respirait plus... il était glacé... j'ai perdu la tête... voilà mon crime... Mais tuer mon enfant, oh ! jamais !...

— Ton enfant, misérable ! s'écria Morel en levant ses deux mains sur Louise, comme s'il eût voulu l'anéantir sous ce geste et sous cette imprécation terrible.

— Grâce, mon père ! grâce !... s'écria-t-elle.

Après un moment de silence effrayant, Morel reprit avec un calme plus effrayant encore :

— Monsieur le commissaire, emmenez cette créature... ce n'est pas là ma fille...

Le lapidaire voulut sortir ; Louise se jeta à ses genoux, qu'elle embrassa de ses deux bras, et la tête renversée en arrière, éperdue et suppliante, elle s'écria :

— Mon père ! écoutez-moi seulement... écoutez-moi !

— Monsieur le commissaire, emmenez-la donc, je vous l'abandonne, disait le lapidaire en faisant tous ses efforts pour se dégager des étreintes de Louise.

— Ecoutez-la, lui dit Rodolphe en l'arrêtant, ne soyez pas maintenant impitoyable.

— Elle !!! mon Dieu ! mon Dieu !... Elle !!! répétait Morel en portant ses deux mains à son front, elle déshonorée !... oh ! l'infâme !... l'infâme !

— Et si elle s'est déshonorée pour vous sauver ?... lui dit tout bas Rodolphe.

Ces mots firent sur Morel une impression foudroyante ; il regarda sa fille éplorée, toujours agenouillée à ses pieds ; puis, l'interrogeant d'un coup d'œil impossible à peindre, il s'écria d'une voix sourde, les dents serrées par la rage :

— Le notaire ?

Une réponse vint sur les lèvres de Louise... Elle allait parler, mais la réflexion l'arrêtant sans doute, elle baissa la tête en silence et resta muette.

— Mais non, il voulait me faire emprisonner ce matin ! reprit Morel en éclatant, ce n'est donc pas lui ?... Oh ! tant mieux !... tant mieux !... elle n'a pas même d'excuse à sa faute, je ne serai pour rien dans son déshonneur... je pourrai sans remords la maudire !...

— Non ! non !... ne me maudissez pas, mon père !... à vous, je dirai tout... à vous seul ; et vous verrez... vous verrez si je ne mérite pas votre pardon...

— Ecoutez-la, par pitié ! lui dit Rodolphe.

— Que m'apprendra-t-elle ? son infamie ?... elle va être publique ; j'attendrai...

— Monsieur !... s'écria Louise en s'adressant au magistrat, par pitié ! laissez-moi dire quelques mots à mon père... avant de le quitter pour jamais, peut-être... Et devant vous aussi, notre sauveur, je parlerai... mais seulement devant vous et devant mon père...

— J'y consens, dit le magistrat.

— Serez-vous donc insensible ? Refuserez-vous cette dernière consolation à votre enfant ? demanda Rodolphe à Morel. Si vous croyez me devoir quelque reconnaissance pour les bontés que j'ai attirées sur vous, rendez-vous à la prière de votre fille.

Après un moment de farouche et morne silence, Morel répondit : Allons !...

— Mais... où irons-nous ?... demanda Rodolphe, votre famille est à côté...

— Où nous irons ? s'écria le lapidaire avec une ironie amère ; où nous irons ? Là-haut... là-haut... dans la mansarde... à côté du corps de ma fille... le lieu est bien choisi pour cette confession... n'est-ce pas ? Allons... nous verrons si Louise osera mentir en face du cadavre de sa sœur. Allons !

Et Morel sortit précipitamment, d'un air égaré, sans regarder Louise.

— Monsieur, dit tout bas le commissaire à Rodolphe, de grâce, dans l'intérêt de ce pauvre père, ne prolongez pas cet entretien. Vous disiez vrai, sa raison n'y résisterait pas ; tout à l'heure son regard était presque celui d'un fou...

— Hélas ! monsieur, je crains comme vous un terrible et nouveau malheur ; je vais abréger autant que possible ces adieux déchirants.

Et Rodolphe rejoignit le lapidaire et sa fille.

Si étrange, si lugubre que fût la détermination de Morel, elle était d'ailleurs, pour ainsi dire, commandée par les localités ; le magistrat consentait à attendre l'issue de cet entretien dans la chambre de Rigolette, la famille Morel occupait le logement de Rodolphe, il ne restait que la mansarde.

Ce fut dans ce funèbre réduit que se rendirent Louise, son père et Rodolphe.

CHAPITRE IX.

Confession.

Sombre et cruel spectacle !

Au milieu de la mansarde, telle que nous l'avons dépeinte, reposait, sur la couche de l'idiote, le corps de la petite fille morte le matin ; un lambeau de drap la recouvrait.

La rare et vive clarté filtrée par l'étroite lucarne jetait sur les figures des trois acteurs de cette scène des lumières et des ombres durement tranchées.

Rodolphe, debout et adossé au mur, était péniblement ému.

Morel, assis sur le bord de son établi, la tête baissée, les mains pendantes, le regard fixe, farouche, ne quittait pas des yeux le matelas où étaient déposés les restes de la petite Adèle.

A cette vue, le courroux, l'indignation du lapidaire s'affaiblirent et se changèrent en une tristesse d'une amertume inexprimable ; son énergie l'abandonnait, il s'affaissait sous ce nouveau coup.

Louise, d'une pâleur mortelle, se sentait défaillir ; la révélation qu'elle devait faire l'épouvantait. Pourtant elle se hasarda à prendre en tremblant la main de son père, cette pauvre main amaigrie, déformée par l'excès du travail.

Il ne la retira pas ; alors sa fille, éclatant en sanglots, la couvrit de baisers, et la sentit bientôt se presser légèrement contre ses lèvres. La colère de Morel avait cessé ; ses larmes, longtemps contenues, coulèrent enfin.

— Mon père ! si vous saviez ? s'écria Louise, si vous saviez comme je suis à plaindre !

— Oh ! tiens, vois-tu, ce sera le chagrin de toute ma vie, Louise, de toute ma vie, répondit le lapidaire en pleurant. Toi, mon Dieu !... toi en prison... sur le banc des criminels... toi, si fière... quand tu avais le droit d'être fière... Non ! reprit-il dans un nouvel accès de douleur désespérée, non ! je préférerais te voir sous le drap de mort à côté de ta pauvre petite sœur...

— Et moi aussi, je voudrais y être ! répondit Louise.

— Tais-toi, malheureuse enfant, tu me fais mal... J'ai eu tort de te dire cela ; j'ai été trop loin... Allons, parle ; mais, au nom de Dieu, ne mens pas... Si affreuse que soit la vérité, dis-moi-la... que je l'apprenne de toi... elle me paraîtra moins cruelle... Parle, hélas ! les moments nous sont comptés ; en bas... on t'*attend*. Oh ! les tristes... tristes adieux, juste ciel !

— Mon père, je vous dirai tout... reprit Louise, s'armant de résolution ; mais promettez-moi, et que notre sauveur me promette aussi de ne répéter ceci à personne... à personne... S'il savait que j'ai parlé, voyez-vous... Oh ! ajouta-t-elle en frissonnant de terreur, vous seriez perdus... perdus comme moi... car vous ne savez pas la puissance et la férocité de cet homme !

— De quel homme ?

— De mon maître...

— Le notaire ?

— Oui... dit Louise à voix basse et en regardant autour d'elle, comme si elle eût craint d'être entendue.

— Rassurez-vous, reprit Rodolphe : cet homme est cruel et puissant, peu importe, nous le combattrons ! Du reste, si je révélais ce que vous allez nous dire, ce serait seulement dans votre intérêt ou dans celui de votre père.

— Et moi aussi, Louise, si je parlais, ce serait pour tâcher de te sauver. Mais qu'a-t-il encore fait, ce méchant homme ?

— Ce n'est pas tout, dit Louise après un moment de réflexion, dans ce récit il sera question de quelqu'un qui m'a rendu un grand service... qui a été pour mon père et pour notre famille plein de bonté ; cette personne était employée chez M. Ferrand lorsque j'y suis entrée, elle m'a fait jurer de ne pas la nommer.

Rodolphe, pensant qu'il s'agissait peut-être de Germain, dit à Louise :

— Si vous voulez parler de François Germain... soyez tranquille, son secret sera bien gardé par votre père et par moi.

Louise regarda Rodolphe avec surprise.

— Vous le connaissez ? dit-elle.

— Comment ! ce bon, cet excellent jeune homme qui a demeuré ici pendant trois mois était employé chez le notaire quand tu y es entrée ? dit Morel. La première fois que tu l'as vu ici, tu as eu l'air de ne pas le connaître ?...

— Cela était convenu entre nous, mon père ; il avait de graves rai-

sons pour cacher qu'il travaillait chez M. Ferrand. C'est moi qui lui avais indiqué la chambre du quatrième qui était à louer ici, sachant qu'il serait pour vous un bon voisin...

— Mais, reprit Rodolphe, qui a donc placé votre fille chez le notaire?

— Lors de la maladie de ma femme, j'avais dit à madame Burette, la prêteuse sur gages, qui loge ici, que Louise voulait entrer en maison pour nous aider. Madame Burette connaissait la femme de charge du notaire ; elle m'a donné pour elle une lettre où elle lui recommandait Louise comme un excellent sujet. Maudite... maudite soit cette lettre!... elle est la cause de tous nos malheurs... Enfin, monsieur, voilà comment ma fille est entrée chez le notaire.

— Quoique je sois instruit de quelques-uns des faits qui ont causé la haine de M. Ferrand contre votre père, dit Rodolphe à Louise, je vous prie, racontez-moi en peu de mots ce qui s'est passé entre vous et le notaire depuis votre entrée à son service... cela pourra servir à vous défendre.

— Pendant les premiers temps de mon séjour chez M. Ferrand, reprit Louise, je n'ai pas eu à me plaindre de lui. J'avais beaucoup de travail, la femme de charge me rudoyait souvent, la maison était triste, mais j'étudurais tout avec patience : le service est le service ; ailleurs j'aurais eu d'autres désagréments. M. Ferrand avait une figure sévère, il allait à la messe, il recevait souvent des prêtres ; je ne me déflais pas de lui. Dans les commencements, il me regardait à peine ; il me parlait très-durement, surtout en présence des étrangers.

Excepté le portier, qui logeait sur la rue, dans le corps de logis où est l'étude, j'étais seule de domestique avec madame Séraphin, la femme de charge. Le pavillon que nous occupions était une grande masure isolée, entre la cour et le jardin. Ma chambre était tout en haut. Bien souvent j'avais peur, restant le soir toujours seule, ou dans la cuisine, qui est souterraine, ou dans ma chambre. La nuit, il me semblait quelquefois entendre des bruits sourds et extraordinaires à l'étage au-dessous de moi, que personne n'habitait, et où seulement M. Germain venait souvent travailler dans le jour : deux des fenêtres de cet étage étaient murées, et une des portes, très-épaisse, était renforcée de lames de fer. La femme de charge m'a dit depuis que dans cet endroit se trouvait la caisse de M. Ferrand.

Un jour j'avais veillé très-tard pour finir des raccommodages pressés ; j'allais pour me coucher, lorsque j'entendis marcher doucement dans le petit corridor au bout duquel était ma chambre ; on s'arrêta à ma porte ; d'abord je supposai que c'était la femme de charge : mais, comme on n'entrait pas, cela me fit peur ; je n'osais bouger, j'écoutais, on ne remuait pas, j'étais pourtant sûre qu'il y avait quelqu'un derrière ma porte ; je demandai par deux fois qui était là... on ne me répondit rien. De plus en plus effrayée, je poussai ma commode contre la porte, qui n'avait ni verrou, ni serrure. J'écoutai toujours, rien ne bougea ; au bout d'une demi-heure, qui me parut bien longue, je me jetai sur mon lit ; la nuit se passa tranquillement. Le lendemain, je demandai à la femme de charge la permission de faire mettre un verrou à ma chambre, qui n'avait pas de serrure, lui racontant ma peur de la nuit ; elle me répondit que j'avais rêvé, qu'il fallait d'ailleurs m'adresser à M. Ferrand pour ce verrou. A ma demande, il haussa les épaules, me dit que j'étais folle ; je n'osai plus en parler.

A quelque temps de là, arriva le malheur du diamant. Mon père, désespéré, ne savait comment faire. Je contai son chagrin à madame Séraphin, elle me répondit : Monsieur est si charitable qu'il fera peut-être quelque chose pour votre père. Le soir même, je servais à table, M. Ferrand me dit brusquement : Ton père a besoin de treize cents francs; va ce soir lui dire de passer demain à mon étude, il aura son argent. C'est un honnête homme, il mérite qu'on s'intéresse à lui. A cette marque de bonté, je fondis en larmes ; je ne savais comment remercier mon maître; il me dit avec sa brusquerie ordinaire : C'est bon, c'est bon ; ce que je fais est tout simple... Le soir, après mon ouvrage, je vins annoncer cette bonne nouvelle à mon père, et le lendemain...

— J'avais les treize cents francs contre une lettre de change à trois mois de date, acceptée en blanc par moi, dit Morel ; je fis comme Louise, je pleurai de reconnaissance ; j'appelai cet homme mon bienfaiteur... mon sauveur. Oh! il a fallu qu'il fût bien méchant pour détruire la reconnaissance et la vénération que je lui avais vouées...

— Cette précaution de vous faire souscrire une lettre de change en blanc, à une échéance tellement rapprochée que vous ne pouviez la payer, n'éveilla pas vos soupçons? lui demanda Rodolphe.

— Non, monsieur; j'ai cru que le notaire prenait ses sûretés, voilà tout; d'ailleurs, il me dit que je n'avais pas besoin de songer à rembourser cette somme avant deux ans; tous les trois mois je lui renouvellerais seulement la lettre de change pour plus de régularité; cependant, à la première échéance, on l'a présentée ici, elle n'a pas été payée, il a obtenu jugement contre moi, sous le nom d'un tiers ; mais il m'a fait dire que ça ne devait pas m'inquiéter... que c'était une erreur de son huissier.

— Il voulait ainsi vous tenir en sa puissance, dit Rodolphe.

— Hélas! oui, monsieur; car ce fut à dater de ce jugement qu'il commença de... Mais continue, Louise... continue... Je ne sais plus où j'en suis... la tête me tourne... j'ai comme des absences... j'en deviendrai fou!.... C'est par trop, aussi... c'est par trop!...

Rodolphe calma le lapidaire... Louise reprit :

— Je redoublais de zèle, afin de reconnaître, comme je le pouvais, les bontés de M. Ferrand pour nous. La femme de charge me prit dès lors en grande aversion; elle trouvait du plaisir à me tourmenter, à me mettre dans mon tort en ne me répétant pas les ordres que M. Ferrand lui donnait pour moi; je souffrais de ces désagréments, j'aurais préféré une autre place ; mais l'obligation que mon père avait à mon maître m'empêchait de m'en aller. Depuis trois mois M. Ferrand avait prêté cet argent ; il continuait de me brusquer devant madame Séraphin ; cependant il me regardait quelquefois à la dérobée d'une manière qui m'embarrassait, et il souriait en me voyant rougir.

— Vous comprenez, monsieur? il était alors en train d'obtenir contre moi une contrainte par corps.

— Un jour, reprit Louise, la femme de charge sort après le dîner, contre son habitude; les clercs quittent l'étude; ils logeaient dehors: M. Ferrand envoie le portier en commission, je reste à la maison seule avec mon maître ; je travaillais dans l'antichambre, il me sonne. J'entre dans sa chambre à coucher, il était debout devant la cheminée; je m'approche de lui, il se retourne brusquement, me prend dans ses bras ;... sa figure était rouge comme du sang, ses yeux brillaient. J'eus une peur affreuse, la frayeur m'empêcha d'abord de faire un mouvement ; mais, quoiqu'il soit très-fort, je me débattis si vivement que je lui échappai ; je me sauvai dans l'antichambre, dont je poussai la porte, la tenant de toutes mes forces ; la clef était de son côté.

— Vous l'entendez, monsieur, vous l'entendez, dit Morel à Rodolphe, voilà la conduite de ce digne bienfaiteur.

— Au bout de quelques moments la porte céda sous ses efforts, reprit Louise, heureusement la lampe était à ma portée, j'eus le temps de l'éteindre. L'antichambre était éloignée de la pièce où il se tenait ; il se trouva tout à coup dans l'obscurité, il m'appela, je ne répondis pas ; il me dit alors d'une voix tremblante de colère : Si tu essayes de m'échapper, ton père ira en prison pour les treize cents francs qu'il me doit et qu'il ne peut payer. Je le suppliai d'avoir pitié de moi, je lui promis de faire tout au monde pour le bien servir, pour reconnaître ses bontés, mais je lui déclarai que rien ne me forcerait à m'avilir.

— C'est pourtant bien là le langage de Louise, dit Morel, de ma Louise quand elle avait le droit d'être fière. Mais comment ?... Enfin, continue, continue...

— Je me trouvais toujours dans l'obscurité; j'entends, au bout d'un moment, fermer la porte de sortie de l'antichambre, que mon maître avait trouvée à tâtons. Il me tenait ainsi en son pouvoir; il court chez lui et revient bientôt avec une lumière. Je n'ose vous dire, mon père, la lutte nouvelle qu'il me fallut soutenir, ses menaces, ses poursuites de chambre en chambre : heureusement le désespoir, la peur, la colère me donnèrent des forces; ma résistance le rendait furieux, il ne se possédait plus. Il me maltraita, me frappa ; j'avais la figure en sang...

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria le lapidaire en levant les mains au ciel, ce sont là des crimes pourtant... et il n'y a pas de punition pour un tel monstre... il n'y en a pas...

— Peut-être, dit Rodolphe, qui semblait réfléchir profondément; puis, s'adressant à Louise : Courage! dites tout.

— Cette lutte durait depuis longtemps ; mes forces m'abandonnaient, lorsque le portier, qui était rentré, sonna deux coups : c'était une lettre qu'on annonçait. Craignant, si je n'allais pas la chercher, que le portier ne l'apportât lui-même, M. Ferrand me dit : « Va-t'en!... Dis un mot, et ton père est perdu ; si tu cherches à sortir de chez moi, il est encore perdu ; si on vient aux renseignements sur toi, je t'empêcherai de te placer, en laissant entendre, sans l'affirmer, que tu m'as volé. Je dirai de plus que tu es une détestable servante... » Le lendemain de cette scène, malgré les menaces de mon maître, j'accourus ici tout dire à mon père. Il voulait me faire à l'instant quitter cette maison... mais la prison était là... Le peu que je gagnais devenait indispensable à notre famille depuis la maladie de ma mère... Et les mauvais renseignements que M. Ferrand me menaçait de donner sur moi m'auraient empêchée de me placer ailleurs pendant bien longtemps peut-être.

— Oui, dit Morel avec une sombre amertume, nous avons eu la lâcheté, l'égoïsme de laisser notre enfant retourner là... Oh! je vous le disais bien, la misère... la misère... que d'infamies elle fait commettre!...

— Hélas! mon père, n'avez-vous pas essayé de toutes manières de vous procurer ces treize cents francs? Cela étant impossible, il a bien fallu nous résigner.

— Va, va, continue... Les tiens ont été tes bourreaux ; nous sommes plus coupables que toi du malheur qui t'arrive, dit le lapidaire en cachant sa figure dans ses mains.

— Lorsque je revis mon maître, reprit Louise, il fut pour moi, comme il avait été avant la scène dont je vous ai parlé, brusque et dur; il ne me dit pas un mot du passé ; la femme de charge continua de me tourmenter; elle me donnait à peine ce qui m'était nécessaire pour me nourrir, enfermait le pain sous clef; quelquefois, par méchanceté, elle souillait devant moi les restes du repas qu'on me laissait, car presque toujours elle mangeait avec M. Ferrand. La nuit, je dormais à peine, je craignais à chaque instant de voir le notaire entrer dans ma chambre, qui ne fermait pas; il m'avait fait ôter la commode que je mettais devant ma porte pour me garder; il ne me restait qu'une chaise, une petite table et ma malle. Je tâchais de me barricader avec cela comme je pou-

vais, et je me couchais tout habillée. Pendant quelque temps il me laissa tranquille ; il ne me regardait même pas. Je commençais à me rassurer un peu, pensant qu'il ne songeait plus à moi. Un dimanche, il m'avait permis de sortir; je vins annoncer cette bonne nouvelle à mon père et à ma mère : nous étions tous bien heureux !... C'est jusqu'à ce moment que vous avez tout su, mon père... Ce qui me reste à vous dire... et la voix de Louise trembla... est affreux... je vous l'ai toujours caché.

— Oh ! j'en étais bien sûr... bien sûr... que tu me cachais un secret, s'écria Morel avec une sorte d'égarement et une singulière volubilité d'expression qui étonna Rodolphe. Ta pâleur, tes traits... auraient dû m'éclairer. Cent fois je l'ai dit à ta mère... mais bah ! bah ! bah ! elle me rassurait... La voilà bien ! la voilà bien ! pour échapper au mauvais sort, laisser notre fille chez ce monstre !... Et notre fille, où va-t-elle? sur le banc des criminels..... La voilà bien ! Ah ! mais aussi..... enfin..... qui sait ?..... au fait..... parce qu'on est pauvre... oui... mais les autres?..... bah..... bah.....les autres..... Puis, s'arrêtant comme pour rassembler ses pensées qui lui échappaient, Morel se frappa le front et s'écria : Tiens ! je ne sais plus ce que je dis... la tête me fait un mal horrible... il me semble que je suis gris...

Et il cacha sa tête dans ses deux mains.

Rodolphe ne voulut pas laisser voir à Louise combien il était effrayé de l'incohérence du langage du lapidaire; il reprit gravement :

— Vous n'êtes pas juste, Morel; ce n'est pas pour elle seule, mais pour sa mère, pour ses enfants, pour vous-même, que votre pauvre femme redoutait les funestes conséquences de la sortie de Louise de chez le notaire..... N'accusez personne... Que toutes les malédictions, que toutes les haines retombent sur un seul homme... sur ce monstre d'hypocrisie, qui plaçait une fille entre le déshonneur et la ruine... la mort peut-être de son père et de sa famille : sur ce maître qui abusait d'une manière infâme de son pouvoir de maître... Mais patience, je vous l'ai dit, la Providence réserve souvent au crime des vengeances surprenantes et épouvantables. Les paroles de Rodolphe étaient, pour ainsi dire, empreintes d'un tel caractère de certitude et de conviction en parlant de cette vengeance providentielle, que Louise regarda son sauveur avec surprise, presque avec crainte.

— Continuez, mon enfant, reprit Rodolphe en s'adressant à Louise, ne nous cachez rien... cela est plus important que vous ne le pensez.

— Je commençais donc à me rassurer un peu, dit Louise, lorsqu'un soir M. Ferrand et la femme de charge sortirent chacun de leur côté. Ils ne dînèrent pas à la maison, je restai seule ; comme d'habitude, on me laissa ma ration d'eau, de pain et de vin, après avoir fermé à clef les buffets. Mon ouvrage terminé, je dînai, et puis, ayant peur toute seule dans les appartements, je remontai dans ma chambre, après avoir allumé la lampe de M. Ferrand. Quand il sortait le soir, on ne l'attendait jamais. Je me mis à travailler, et, contre mon ordinaire, peu à peu le sommeil me gagna... Ah! mon père! s'écria Louise en s'interrompant avec crainte, vous allez ne pas me croire... vous allez m'accuser de mensonge... et pourtant, tenez, sur le corps de ma pauvre petite sœur, je vous jure que je vous dis bien la vérité...

— Expliquez-vous, dit Rodolphe.

— Hélas ! monsieur, depuis sept mois je cherche en vain à m'expliquer à moi-même cette nuit affreuse... sans pouvoir y parvenir ; j'ai manqué perdre la raison en tâchant d'éclaircir ce mystère.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que va-t-elle dire? s'écria le lapidaire, sortant de l'espèce de stupeur indifférente qui l'accablait par intermittence depuis le commencement de ce récit. — Je m'étais, contre mon habitude, endormie sur ma chaise..... reprit Louise. Voilà la dernière chose dont je me souviens...Avant, avant..... oh ! mon père, pardon..... Je vous jure que je ne suis pas coupable, pourtant...

Cabrion embrassant son ami Pipelet — PAGE 156.

— Je te crois ! je te crois ! mais parle.

— Je ne sais pas depuis combien de temps je dormais lorsque je m'éveillai, toujours dans ma chambre, mais couchée et déshonorée par M. Ferrand, qui était auprès de moi.

— Tu mens, tu mens ! s'écria le lapidaire furieux. Avoue-moi que tu as cédé à la violence, à la peur de me voir traîner en prison, mais ne mens pas ainsi !

— Mon père, je vous jure...

— Tu mens, tu mens !..... Pourquoi le notaire aurait-il voulu me faire emprisonner, puisque tu lui avais cédé?

— Cédé, oh ! non, mon père ! mon sommeil fut si profond que j'étais comme morte... Cela vous semble extraordinaire, impossible... Mon Dieu, je le sais bien, car à cette heure je ne peux encore le comprendre.

— Et moi je comprends tout, reprit Rodolphe en interrompant Louise, ce crime manquait à cet homme. N'accusez pas votre fille de mensonge, Morel... Dites-moi, Louise, en dînant, avant de monter dans votre chambre, n'avez-vous pas remarqué quelque goût étrange à ce que vous avez bu? Tâchez de bien vous rappeler cette circonstance.

Après un moment de réflexion, Louise répondit :

— Je me souviens, en effet, que le mélange d'eau et de vin que madame Séraphin me laissa, selon son habitude, avait un goût un peu amer ; je n'y ai pas alors fait attention parce que quelquefois la femme de charge s'amusait à mettre du sel ou du poivre dans ce que je buvais.

— Et ce jour-là cette boisson vous a semblé amère ?

— Oui, monsieur, mais pas assez pour m'empêcher de la boire; j'ai cru que le vin était tourné.

Morel, l'œil fixe, un peu hagard, écoutait les questions de Rodolphe et les réponses de Louise sans paraître comprendre leur portée.

— Avant de vous endormir sur votre chaise, n'avez-vous pas senti votre tête pesante, vos jambes alourdies?

— Oui, monsieur; les tempes me battaient, j'avais un léger frisson, j'étais mal à mon aise.

— Oh! le misérable! le misérable! s'écria Rodolphe. Savez-vous, Morel, ce que cet homme a fait boire à votre fille?

L'artisan regarda Rodolphe sans lui répondre.

— La femme de charge, sa complice, avait mêlé dans le breuvage de Louise un soporifique, de l'opium, sans doute; les forces, la pensée de votre fille, ont été paralysées pendant quelques heures; en sortant de ce sommeil léthargique, elle était déshonorée!...

— Ah! maintenant, s'écria Louise, mon malheur s'explique. Vous le voyez, mon père, je suis moins coupable que je ne le paraissais. Mon père, mon père, réponds-moi donc!

Le regard du lapidaire était d'une effrayante fixité.

Une si horrible perversité ne pouvait entrer dans l'esprit de cet homme naïf et honnête. Il comprenait à peine cette affreuse révélation.

Et puis, faut-il le dire, depuis quelques moments sa raison lui échappait; par instants ses idées s'obscurcissaient; alors il tombait dans ce néant de la pensée qui est à l'intelligence ce que la nuit est à la vue... formidable symptôme de l'aliénation mentale.

Pourtant Morel reprit d'une voix sourde, brève et précipitée:

— Oh! oui, c'est bien mal, bien mal, très-mal.

Et il retomba dans son apathie.

Rodolphe le regarda avec anxiété, il crut que l'énergie de l'indignation commençait à s'épuiser chez ce malheureux, de même qu'à la suite de violents chagrins souvent les larmes manquent.

Voulant terminer le plus tôt possible ce triste entretien, Rodolphe dit à Louise:

— Courage, mon enfant, achevez de nous dévoiler ce tissu d'horreurs.

— Hélas! monsieur, ce que vous avez entendu n'est rien encore. En voyant M. Ferrand auprès de moi, je jetai un cri de frayeur. Je voulus fuir, il me retint de force; je me sentais encore si faible, si appesantie, sans doute à cause de ce breuvage dont vous m'avez parlé, que je ne pus m'échapper de ses mains. — Pourquoi te sauver maintenant? me dit M. Ferrand d'un air étonné qui me confondit. Quel est ton caprice? Ne suis-je pas là de ton consentement? — Ah! monsieur, c'est indigne, m'écriai-je; vous avez abusé de mon sommeil pour me perdre! Mon père le saura. Mon maître éclata de rire. — J'ai abusé de ton sommeil, moi! mais tu plaisantes? A qui feras-tu croire ce mensonge? Il est quatre heures du matin. Je suis ici depuis dix heures; tu aurais dormi bien longtemps et bien opiniâtrément. Avoue donc plutôt que je n'ai fait que profiter de ta bonne volonté. Allons, ne sois pas ainsi capricieuse ou nous nous fâcherons. Ton père est en mon pouvoir; tu n'as plus de raisons maintenant pour me repousser; sois soumise et nous serons bons amis: sinon, prends garde. — Je dirai tout à mon père! m'écriai-je; il saura me venger. Il y a une justice. M. Ferrand me regarda avec surprise. — Mais tu es donc décidément folle? Et que diras-tu à ton père? Qu'il t'a convenu de me recevoir ici? Libre à toi... tu verras comme il t'accueillera. — Mon Dieu! mais cela n'est pas vrai. Vous savez bien que vous êtes ici malgré moi. — Malgré toi? Tu aurais l'effronterie de soutenir ce mensonge, de parler de violences! Veux-tu une preuve de ta fausseté? J'avais ordonné à Germain, mon caissier, de revenir hier soir, à dix heures, terminer un travail pressé; il a travaillé jusqu'à une heure du matin dans une chambre au-dessous de celle-ci. N'aurait-il pas entendu tes cris, le bruit d'une lutte pareille à celle que j'ai soutenue en bas contre toi, méchante, quand tu n'étais pas aussi raisonnable qu'aujourd'hui? Eh bien! interroge demain Germain, il affirmera ce qui est: que cette nuit tout a été parfaitement tranquille dans la maison.

Louise Morel enterrant son enfant — PAGE 144.

— Oh! toutes les précautions étaient prises pour assurer son impunité, dit Rodolphe.

— Oui, monsieur, car j'étais atterrée. A tout ce que me disait M. Ferrand, je ne trouvais rien à répondre. Ignorant quel breuvage il m'avait fait prendre, je ne m'expliquais pas à moi-même la persistance de mon sommeil. Les apparences étaient contre moi. Si je me plaignais, tout le monde m'accuserait: cela devait être, puisque pour moi-même cette nuit affreuse était un mystère impénétrable.

CHAPITRE X.

Le crime.

Rodolphe restait confondu de l'effroyable hypocrisie de M. Ferrand.

— Ainsi, dit-il à Louise, vous n'avez pas osé vous plaindre à votre père de l'odieux attentat du notaire?

— Non, monsieur; il m'aurait crue sans doute la complice de M. Ferrand; et puis je craignais que dans sa colère mon père n'oubliât que sa liberté, que l'existence de notre famille, dépendaient toujours de mon maître.

— Et probablement, reprit Rodolphe, pour éviter à Louise une partie de ces pénibles aveux, cédant à la contrainte, à la frayeur de perdre votre père par un refus, vous avez continué d'être la victime de ce misérable?

Louise baissa les yeux en rougissant.

— Et ensuite sa conduite fut-elle moins brutale envers vous?

— Non, monsieur; pour éloigner les soupçons, lorsque par hasard il avait le curé de Bonne-Nouvelle et son vicaire à dîner, mon maître m'adressait devant eux de durs reproches; il priait M. le curé de m'admonester; il lui disait que tôt ou tard je me perdrais, que j'avais des

manières trop libres avec les clercs de l'étude, que j'étais fainéante, qu'il me gardait par charité pour mon père, un honnête père de famille qu'il avait obligé. Sauf le service rendu à mon père, tout cela était faux. Jamais je ne voyais les clercs de l'étude; ils travaillaient dans un corps de logis séparé du nôtre.

— Et quand vous vous trouviez seule avec M. Ferrand, comment expliquait-il sa conduite à votre égard devant le curé?

— Il m'assurait qu'il plaisantait. Mais le curé prenait ces accusations au sérieux ; il me disait sévèrement qu'il faudrait être doublement vicieuse pour se perdre dans une sainte maison où j'avais continuellement sous les yeux de religieux exemples. A cela je ne savais que répondre, je baissais la tête en rougissant; mon silence, ma confusion, tournaient encore contre moi; la vie m'était si à charge que bien des fois j'ai été sur le point de me détruire ; mais je pensais à mon père, à ma mère, à mes frères et sœurs que je soutenais un peu, je me résignais ; au milieu de mon avilissement, je trouvais une consolation : au moins mon père était sauvé de la prison. Un nouveau malheur m'accabla, je devins mère... je me vis perdue tout à fait. Je ne sais pourquoi je pressentis que M. Ferrand, en apprenant un événement qui aurait pourtant dû le rendre moins cruel pour moi, redoublerait de mauvais traitements à mon égard; j'étais pourtant loin encore de supposer ce qui allait arriver.

Morel, revenu de son aberration momentanée, regarda autour de lui avec étonnement, passa sa main sur son front, rassembla ses souvenirs et dit à sa fille :

— Il me semble que j'ai eu un moment d'absence ; la fatigue, le chagrin... Que disais-tu ?

— Lorsque M. Ferrand apprit que j'étais mère...

Le lapidaire fit un geste de désespoir ; Rodolphe le calma d'un regard.

— Allons, j'écouterai jusqu'au bout, dit Morel. Va, va.

Louise reprit :

— Je demandai à M. Ferrand par quels moyens je cacherais ma honte et les suites d'une faute dont il était l'auteur. Hélas! c'est à peine si vous me croirez, mon père...

— Eh bien ?...

— M'interrompant avec indignation et une feinte surprise, il eut l'air de ne pas me comprendre ; il me demanda si j'étais folle. Effrayée, je m'écriai : — Mais, mon Dieu! que voulez-vous donc que je devienne maintenant? si vous n'avez pas pitié de moi, ayez au moins pitié de votre enfant. — Quelle horreur ! s'écria M. Ferrand en levant les mains au ciel. Comment, misérable! tu as l'audace de m'accuser d'être assez bassement corrompu pour descendre jusqu'à une fille de ton espèce !... Tu es assez effrontée pour m'attribuer les suites de tes débordements, moi qui t'ai cent fois répété devant les témoins les plus respectables que tu te perdrais, vile débauchée ! Sors de chez moi à l'instant ; je te chasse.

Rodolphe et Morel restaient frappés d'épouvante ; une hypocrisie si infernale les foudroyait.

— Oh ! je l'avoue, dit Rodolphe, cela passe les prévisions les plus horribles.

Morel ne dit rien ; ses yeux s'agrandirent d'une manière effrayante, un spasme convulsif contracta ses traits; il descendit de l'établi où il était assis, ouvrit brusquement un tiroir, y prit une forte lime très-longue, très-acérée, emmanchée dans une poignée de bois, et s'élança vers la porte.

Rodolphe devina sa pensée, le saisit par le bras et l'arrêta.

— Morel, où allez-vous? Vous vous perdez, malheureux !

— Prenez garde ! s'écria l'artisan furieux en se débattant, je ferais deux malheurs au lieu d'un.

Et l'insensé menaça Rodolphe.

— Mon père, c'est notre sauveur ! s'écria Louise.

— Il se moque bien de nous ! bah ! bah ! il veut sauver le notaire ! répondit Morel complétement égaré en luttant contre Rodolphe.

Au bout d'une seconde, celui-ci le désarma avec ménagement, ouvrit la porte et jeta la lime sur l'escalier.

Louise courut au lapidaire, le serra dans ses bras et lui dit :

— Mon père, c'est notre bienfaiteur ! tu as levé la main sur lui, reviens donc à toi !

Ces mots rappelèrent Morel à lui-même, il cacha sa figure dans ses mains, et, muet, il tomba aux genoux de Rodolphe.

—Relevez-vous, pauvre père, reprit Rodolphe avec bonté. Patience... patience... je comprends votre fureur, je partage votre haine ; mais au nom même de votre vengeance, ne la compromettez pas...

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria le lapidaire en se relevant. Mais que peut la justice... la loi... contre cela? Pauvres gens que nous sommes ! Quand nous irons accuser cet homme riche, puissant, respecté, on nous rira au nez, ah, ah, ah ! Et il se prit à rire d'un rire convulsif. Et on aura raison... Où seront nos preuves? oui, nos preuves? On ne nous croira pas. Aussi, je vous dis, moi, s'écria-t-il dans un redoublement de folle fureur, je vous dis que je n'ai confiance que dans l'impartialité du couteau...

— Silence, Morel, la douleur vous égare, lui dit tristement Rodolphe... Laissez parler votre fille... les moments sont précieux, le magistrat l'attend, il faut que je sache tout... vous dis-je... tout... Continuez, mon enfant.

Morel retomba sur son escabeau avec accablement.

— Il est inutile, monsieur, reprit Louise, de vous dire mes larmes, mes prières ; j'étais anéantie. Ceci s'était passé à dix heures du matin dans le cabinet de M. Ferrand, le curé devait venir déjeuner avec lui ce jour-là ; il entra au moment où mon maître m'accablait de reproches et d'outrages... il parut vivement contrarié à la vue du prêtre.

— Et que dit-il alors ?...

— Il eut bientôt pris son parti ; il s'écria, en me montrant : Eh bien ! monsieur l'abbé, je le disais bien, que cette malheureuse se perdrait... Elle est perdue... à tout jamais perdue; elle vient de m'avouer sa faute et sa honte... en me priant de la sauver. Et penser que j'ai, par pitié, reçu dans ma maison une telle misérable ! — Comment ! me dit M. l'abbé avec indignation, malgré les conseils salutaires que votre maître vous a donnés maintes fois devant moi... vous vous êtes avilie à ce point ! Oh ! cela est impardonnable... Mon ami, après les bontés que vous avez eues pour cette malheureuse et pour sa famille, de la pitié serait faiblesse... Soyez inexorable, dit l'abbé, dupe comme tout le monde de l'hypocrisie de M. Ferrand.

— Et vous n'avez pas à cet instant démasqué l'infâme? dit Rodolphe.

— Mon Dieu ! monsieur, j'étais terrifiée, ma tête se perdait, je n'osais, je ne pouvais prononcer une parole; pourtant je voulus parler, me défendre. Mais, monsieur... m'écriai-je... Pas un mot de plus, indigne créature, me dit M. Ferrand en m'interrompant. Tu as entendu M. l'abbé .. De la pitié serait de la faiblesse... Dans une heure tu auras quitté ma maison ! Puis, sans me laisser le temps de répondre, il emmena l'abbé dans une autre pièce.

Après le départ de M. Ferrand, reprit Louise, je fus un moment comme en délire ; je me voyais chassée de chez lui, ne pouvant me replacer ailleurs, à cause de l'état où je me trouvais et des mauvais renseignements que mon maître donnerait sur moi ; je ne doutais pas non plus que dans sa colère il ne fît emprisonner mon père ; je ne savais que devenir; j'allai me réfugier dans ma chambre.

— Au bout de deux heures, M. Ferrand y parut : — Ton paquet est-il fait? me dit-il. — Grâce ! lui dis-je en tombant à ses pieds, ne me renvoyez pas de chez vous dans l'état où je suis. Que vais-je devenir ? je ne puis me placer nulle part ! — Tant mieux, Dieu te punira de ton libertinage et de tes mensonges. — Vous osez dire que je mens? m'écriai-je indignée, vous osez dire que ce n'est pas vous qui m'avez perdue ? — Sors à l'instant de chez moi, infâme, puisque tu persistes dans tes calomnies, s'écria-t-il d'une voix terrible. Et pour te punir, demain je ferai emprisonner ton père. — Eh bien ! non, non, lui dis-je épouvantée, je ne vous accuserai plus, monsieur... je vous le promets, mais ne me chassez pas... Ayez pitié de mon père ; le peu que je gagne ici soutient ma famille... Gardez-moi chez vous... je ne dirai rien... je tâcherai qu'on ne s'aperçoive de rien, et quand je ne pourrai plus cacher ma triste position, eh bien ! alors seulement vous me renverrez.

Après de nouvelles supplications de ma part, M. Ferrand consentit à me garder chez lui; je regardai cela comme un grand service, tant mon sort était affreux. Pourtant, pendant les cinq mois qui suivirent cette scène cruelle, je fus bien malheureuse, bien maltraitée ; quelquefois, seulement, M. Germain, que je voyais rarement, m'interrogeait avec bonté au sujet de mes chagrins ; mais la honte m'empêchait de lui rien avouer.

— N'est-ce pas à peu près à cette époque qu'il vint habiter ici ?

— Oui, monsieur, il cherchait une chambre du côté de la rue du Temple ou de l'Arsenal ; il y en avait une à louer ici, je lui ai enseigné celle que vous occupez maintenant, monsieur ; elle lui a convenu. Lorsqu'il l'a quittée, il y a près de deux mois, il m'a priée de ne pas dire ici sa nouvelle adresse, que l'on savait chez M. Ferrand.

L'obligation où était Germain d'échapper aux poursuites dont il était l'objet expliquait ces précautions aux yeux de Rodolphe...

— Et vous n'avez jamais songé à faire vos confidences à Germain? demanda-t-il à Louise.

— Non, monsieur ; il était aussi dupe de l'hypocrisie de M. Ferrand ; il le disait dur, exigeant ; mais il le croyait le plus honnête homme de la terre.

— Germain, lorsqu'il logeait ici, n'entendait-il pas votre père accuser quelquefois le notaire d'avoir voulu vous séduire?

— Mon père ne parlait jamais de ses craintes devant des étrangers ; et d'ailleurs, à cette époque, je trompais ses inquiétudes; je le rassurais en lui disant que M. Ferrand ne songeait plus à moi... Hélas ! mon pauvre père, maintenant, vous me pardonnerez ces mensonges. Je ne les faisais que pour vous tranquilliser; vous le voyez bien, n'est-ce pas?

Morel ne répondit rien ; le front appuyé à ses deux bras croisés sur son établi, il sanglotait.

Rodolphe fit signe à Louise de ne pas adresser de nouveau la parole à son père. Elle continua :

— Je passai ces cinq mois dans des larmes, dans des angoisses continuelles. A force de précautions, j'étais parvenue à cacher mon état à tous les yeux ; mais je ne pouvais espérer de le dissimuler ainsi pendant les deux derniers mois qui me séparaient du terme fatal .. L'avenir était pour moi de plus en plus effrayant; M. Ferrand m'avait déclaré qu'il ne voulait plus me garder chez lui... J'allais être ainsi privée du peu de ressources qui aidaient notre famille à vivre. Maudite, chassée par mon père, car, d'après les mensonges que je lui avais faits jusqu'alors pour le

rassurer, il me croirait complice et non victime de M. Ferrand... que devenir? où me réfugier, où me placer... dans la position où j'étais? J'eus alors une idée bien criminelle. Heureusement j'ai reculé devant son exécution; je vous fais cet aveu, monsieur, parce que je ne veux rien cacher, même de ce qui peut m'accuser, et aussi pour vous montrer à quelles extrémités m'a réduite la cruauté de M. Ferrand. Si j'avais cédé à une funeste pensée, n'aurait-il pas été le complice de mon crime?

Après un moment de silence, Louise reprit avec effort, et d'une voix tremblante :

—J'avais entendu dire par la portière qu'un charlatan demeurait dans la maison... et...

Elle ne put achever.

Rodolphe se rappela qu'à sa première entrevue avec madame Pipelet il avait reçu du facteur, en l'absence de la portière, une lettre écrite sur gros papier d'une écriture contrefaite, et sur laquelle il avait remarqué les traces de quelques larmes...

— Et vous lui avez écrit, malheureuse enfant... il y a de cela trois jours!... Sur cette lettre vous aviez pleuré, votre écriture était déguisée.

Louise regardait Rodolphe avec effroi...

— Comment savez-vous, monsieur?...

— Rassurez-vous. J'étais seul dans la loge de madame Pipelet quand on a apporté cette lettre, et, par hasard, je l'ai remarquée...

— Eh bien! oui, monsieur. Dans cette lettre sans signature j'écrivais à M. Bradamanti que, n'osant pas aller chez lui, je le priais de se trouver le soir près du Château-d'Eau... J'avais la tête perdue. Je voulais lui demander ses affreux conseils... Je sortis de chez mon maître dans l'intention de les suivre; mais au bout d'un instant la raison me revint, je compris quel crime j'allais commettre... Je regagnai la maison et je manquai ce rendez-vous. Ce soir-là se passa une scène dont les suites ont causé le dernier malheur qui m'accable.

M. Ferrand me croyait sortie pour deux heures, tandis qu'au bout de très-peu de temps j'étais de retour. En passant devant la petite porte du jardin, à mon grand étonnement je la vis entr'ouverte; j'entrai par là, et je rapportai la clef dans le cabinet de M. Ferrand, où on la déposait ordinairement. Cette pièce précédait sa chambre à coucher, le lieu le plus retiré de la maison; c'était là qu'il donnait ses audiences secrètes, traitant ses affaires courantes dans le bureau de son étude. Vous allez savoir, monsieur, pourquoi je vous donne ces détails : connaissant très-bien les êtres du logis, après avoir traversé la salle à manger, qui était éclairée, j'entrai sans lumière dans le salon, puis dans le cabinet qui précédait sa chambre à coucher. La porte de cette dernière pièce s'ouvrit au moment où je posais la clef sur une table. A peine mon maître m'eut-il aperçue à la clarté de la lampe qui brûlait dans sa chambre, qu'il referma brusquement la porte sur une personne que je ne pus voir; puis, malgré l'obscurité, il se précipita sur moi, me saisit au cou comme s'il eût voulu m'étrangler, et me dit à voix basse... d'un ton à la fois furieux et effrayé : — « Tu espionnais, tu écoutais à la porte! qu'as-tu entendu?... Réponds! réponds! ou je t'étouffe. » Mais, changeant d'idée, sans me donner le temps de dire un mot, il me fit reculer dans la salle à manger : l'office était ouverte, il m'y jeta brutalement et la referma.

— Et vous n'aviez rien entendu de sa conversation?

— Rien, monsieur; si je l'avais su dans sa chambre avec quelqu'un, je me serais bien gardée d'entrer dans le cabinet; il le défendait même à madame Séraphin.

— Et lorsque vous êtes sortie de l'office, que vous a-t-il dit?

— C'est la femme de charge qui est venue me délivrer, et je n'ai pas revu M. Ferrand ce soir-là. Le saisissement, l'effroi que j'avais eus me rendirent très-souffrante. Le lendemain, au moment où je descendais, je rencontrai M. Ferrand; je frissonnai en songeant à ses menaces de la veille : quelle fut ma surprise? il me dit presque avec calme : — « Tu sais pourtant que je défends d'entrer dans mon cabinet quand j'ai quelqu'un dans ma chambre; mais pour le peu de temps que tu as à rester ici, il est inutile que je te gronde davantage. » Et il se rendit à son étude.

Cette modération m'étonna après ses violences de la veille. Je continuai mon service, selon mon habitude, et j'allai mettre en ordre sa chambre à coucher... J'avais beaucoup souffert toute la nuit : je me trouvais faible, abattue. En rangeant quelques habits dans un cabinet très-obscur situé près de l'alcôve, je fus tout à coup prise d'un étourdissement douloureux; je sentis que je perdais connaissance... En tombant, je voulus machinalement me retenir en saisissant un manteau suspendu à la cloison, et dans ma chute j'entrainai ce vêtement, dont je fus presque entièrement couverte.

Quand je revins à moi, la porte vitrée de ce cabinet d'alcôve était fermée... j'entendis la voix de M. Ferrand... Il parlait très-haut... Me souvenant de la scène de la veille, je me crus morte si je faisais un mouvement; je supposais que, cachée sous le manteau qui était tombé sur moi, mon maître, en fermant la porte de ce vestiaire obscur, ne m'avait pas aperçue. S'il me découvrait, comment lui faire croire à ce hasard presque inexplicable? Je retins donc ma respiration, et malgré moi j'entendis la fin de cet entretien sans doute commencé depuis quelque temps.

CHAPITRE XI.

L'entretien.

— Et quelle était la personne qui, enfermée dans la chambre du notaire, causait avec lui? demanda Rodolphe à Louise.

— Je l'ignore, monsieur; je ne connaissais pas cette voix.

— Et que disaient-ils?

— La conversation durait depuis quelque temps sans doute, car voici seulement ce que j'entendis : — Rien de plus simple, disait cette voix inconnue; un drôle nommé Bras-Rouge, contrebandier déterminé, m'a mis, pour l'affaire dont je vous parlais tout à l'heure, en rapport avec une famille de *pirates d'eau douce* (1) établie à la pointe d'une petite île près d'Asnières : ce sont les plus grands bandits de la terre; le père et le grand-père ont été guillotinés, deux des fils sont aux galères à perpétuité; mais il reste à la mère trois garçons et deux filles, tous aussi scélérats les uns que les autres. On dit que, la nuit, pour voler sur les deux rives de la Seine, ils font quelquefois des descentes en bateau jusqu'à Bercy. Ce sont des gens à tuer le premier venu pour un écu; mais nous n'avons pas besoin d'eux, il suffit qu'ils donnent l'hospitalité à votre dame de province. Les Martial (c'est le nom de mes pirates) passeront à ses yeux pour une honnête famille de pêcheurs; j'irai de votre part faire deux ou trois visites à votre jeune dame; je lui ordonnerai certaines potions... et au bout de huit jours elle fera connaissance avec le cimetière d'Asnières. Dans les villages, les décès passent comme une lettre à la poste, tandis qu'à Paris on y regarde de trop près. Mais quand enverrez-vous votre provinciale à l'île d'Asnières, afin que j'aie le temps de prévenir les Martial du rôle qu'ils ont à jouer? — Elle arrivera demain ici, après-demain elle sera chez eux, reprit M. Ferrand, et je la préviendrai que le docteur Vincent ira lui donner des soins de ma part. — Va pour le nom de Vincent, dit la voix; j'aime autant celui-là qu'un autre...

— Quel est ce nouveau mystère de crime et d'infamie? dit Rodolphe de plus en plus surpris.

— Nouveau! non, monsieur; vous allez voir qu'il se rattachait à un autre crime que vous connaissez, reprit Louise, et elle continua : — J'entendis le mouvement des chaises, l'entretien était terminé. « Je ne vous demande pas le secret, dit M. Ferrand; vous me tenez comme je vous tiens. — Ce qui fait que nous pouvons nous servir et jamais nous nuire, répondit la voix. Voyez mon zèle! j'ai reçu votre lettre hier à dix heures du soir, ce matin je suis chez vous. Au revoir, complice, n'oubliez pas l'île d'Asnières, le pêcheur Martial et le docteur Vincent. Grâce à ces trois mots magiques, votre provinciale n'en a pas pour huit jours.

— Attendez, dit M. Ferrand, que j'aille tirer le verrou de précaution que j'avais mis dans mon cabinet et que je voie s'il n'y a personne dans l'antichambre pour que vous puissiez sortir par la ruelle du jardin comme vous y êtes entré... M. Ferrand sortit un moment, puis il revint, et je l'entendis enfin s'éloigner avec la personne dont j'avais entendu la voix...

Vous devez comprendre ma terreur, monsieur, pendant cet entretien, et mon désespoir d'avoir malgré moi surpris un tel secret. Deux heures après cette conversation, madame Séraphin vint me chercher dans ma chambre où j'étais montée, toute tremblante et plus malade que je ne l'avais été jusqu'alors. — Monsieur vous demande, me dit-elle; vous avez plus de bonheur que vous n'en méritez; allons, descendez. Vous êtes bien pâle, ce qu'il va vous apprendre vous donnera des couleurs.

Je suivis madame Séraphin; M. Ferrand était dans son cabinet. En le voyant, je frissonnai malgré moi; pourtant il avait l'air moins méchant que d'habitude; il me regarda longtemps fixement, comme s'il eût voulu lire au fond de ma pensée. Je baissai les yeux. — Vous paraissez très-souffrante? me dit-il. — Oui, monsieur, lui répondis-je, très-étonnée de ce qu'il ne me tutoyait pas comme d'habitude. — C'est tout simple, ajouta-t-il, c'est la suite de votre état et des efforts que vous avez faits pour le dissimuler; mais malgré vos mensonges, votre mauvaise conduite et votre indiscrétion d'hier, reprit-il d'un ton plus doux, j'ai pitié de vous; dans quelques jours il vous serait impossible de cacher votre grossesse. Quoique je vous aie traitée comme vous le méritez devant le curé de la paroisse, un tel événement aux yeux du public serait la honte d'une maison comme la mienne; de plus, votre famille serait au désespoir... Je consens, dans cette circonstance, à venir à votre secours. — Ah! monsieur, m'écriai-je, ces mots de bonté de votre part me font tout oublier. — Oublier quoi? me demanda-t-il durement. — Rien, rien... pardon monsieur, repris-je, de crainte de l'irriter et le croyant dans de meilleures dispositions à mon égard. — Ecoutez-moi donc, reprit-il; vous irez voir votre père aujourd'hui; vous lui annoncerez que je vous envoie deux ou trois mois à la campagne pour gar-

(1) On verra plus tard les mœurs singulières de ces pirates parisiens.

der une maison que je viens d'acheter : pendant votre absence je lui ferai parvenir vos gages. Demain vous quitterez Paris ; je vous donnerai une lettre de recommandation pour madame Martial, mère d'une honnête famille de pêcheurs qui demeure près d'Asnières. Vous aurez soin de dire que vous venez de province sans vous expliquer davantage. Vous saurez plus tard le but de cette recommandation, toute dans votre intérêt. La mère Martial vous traitera comme son enfant ; un médecin de mes amis, le docteur Vincent, ira vous donner les soins que nécessite votre position... Vous voyez combien je suis bon pour vous !

— Quelle horrible trame ! s'écria Rodolphe. Je comprends tout maintenant. Croyant que la veille vous aviez surpris un secret terrible pour lui, il voulait se défaire de vous. Il avait probablement un intérêt à tromper son complice en vous désignant à lui comme une femme de province. Quelle dut être votre frayeur à cette proposition !

—Cela me porta un coup violent ; j'en fus bouleversée. Je ne pouvais répondre ; je regardais M. Ferrand avec effroi, ma tête s'égarait. J'allais peut-être risquer ma vie en lui disant que le matin j'avais entendu ses projets, lorsque heureusement je me rappelai les nouveaux dangers auxquels cet aveu m'exposerait. — Vous ne me comprenez donc pas ? me demanda-t-il avec impatience. — Si... monsieur... Mais, lui dis-je en tremblant, je préférerais ne pas aller à la campagne. — Pourquoi cela ? Vous serez parfaitement traitée là où je vous envoie. — Non ! non ! je n'irai pas ; j'aime mieux rester à Paris, ne pas m'éloigner de ma famille ; j'aime mieux tout lui avouer, mourir de honte s'il le faut. — Tu me refuses ? dit M. Ferrand, contenant encore sa colère et me regardant avec attention. — Pourquoi as-tu si brusquement changé d'avis ? Tu acceptais tout à l'heure...— Je vis que, s'il me devinait, j'étais perdue ; je lui répondis que je ne croyais pas qu'il fût question de quitter Paris, ma famille.—Mais tu la déshonores, ta famille, misérable ! s'écria-t-il ; et, ne se possédant plus, il me saisit par le bras et me poussa si violemment, qu'il me fit tomber.— je te donne jusqu'à après-demain ! s'écria-t-il ; demain tu sortiras d'ici pour aller chez les Martial ou pour aller apprendre à ton père que je t'ai chassée, et qu'il ira le jour même en prison.

Je restai seule, étendue par terre ; je n'avais pas la force de me relever. Madame Séraphin était accourue en entendant son maître élever la voix ; avec son aide, et faiblissant à chaque pas, je pus regagner ma chambre. En rentrant je me jetai sur mon lit ; j'y restai jusqu'à la nuit ; tant de secousses m'avaient porté un coup terrible ! aux douleurs atroces qui me surprirent vers une heure du matin, je sentis que j'allais mettre au monde ce malheureux enfant bien avant terme.

— Pourquoi n'avez-vous pas appelé à votre secours ?

— Oh ! je n'ai pas osé. M. Ferrand voulait se défaire de moi ; il aurait, bien sûr, envoyé chercher le docteur Vincent, qui m'aurait tuée chez mon maître, au lieu de me tuer chez les Martial... ou bien M. Ferrand m'aurait étouffée pour dire ensuite que j'étais morte en couches. Hélas ! monsieur, ces terreurs étaient peut-être folles... mais dans ce moment elles m'ont assaillie, c'est ce qui a causé mon malheur ; sans cela j'aurais bravé la honte, et je ne serais pas accusée d'avoir tué mon enfant. Au lieu d'appeler du secours, et de peur qu'on n'entendît mes cris de douleur, je les étouffai en mordant mes draps. Enfin, après des souffrances horribles... seule au milieu de l'obscurité, je donnai le jour à cette malheureuse créature dont la mort fut sans doute causée par cette délivrance prématurée... car je ne l'ai pas tuée, mon Dieu... je ne l'ai pas tuée... oh non ! Au milieu de cette nuit j'ai eu un moment de joie amère, c'est quand j'ai pressé mon enfant dans mes bras...

Et la voix de Louise s'éteignit dans les sanglots.

Morel avait écouté le récit de sa fille avec une apathie, une indifférence morne qui effrayèrent Rodolphe.

Pourtant, la voyant fondre en larmes, le lapidaire, qui, toujours accoudé sur son établi, tenait ses deux mains collées à ses tempes, regarda Louise fixement et dit :

— Elle pleure... elle pleure... pourquoi donc qu'elle pleure ? Puis il reprit après un moment d'hésitation : Ah ! oui... je sais, je sais... le notaire... Continue, ma pauvre Louise... tu es ma fille... je t'aime toujours... tout à l'heure... je ne te reconnaissais plus... mes larmes étaient comme obscures. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu, ma tête... elle me fait bien du mal.

— Vous voyez que je ne suis pas coupable, n'est-ce pas, mon père ?

— Oui... oui...

— C'est un grand malheur... mais j'avais si peur du notaire !

— Le notaire !... oh ! je te crois... il est si méchant, si méchant !...

— Vous me pardonnez maintenant ?

— Oui...

— Bien vrai ?

— Oui... bien vrai... Oh ! je t'aime toujours... va... quoique... je ne puisse... pas dire... vois-tu... parce que... Oh ! ma tête... ma tête...

Louise regarda Rodolphe avec frayeur.

—Il souffre, laissez-le un peu se calmer. Continuez.

Louise reprit, après avoir deux ou trois fois regardé Morel avec inquiétude :

— Je serrais mon enfant contre moi... j'étais étonnée de ne pas l'entendre respirer ; mais je me disais : La respiration d'un si petit enfant... ça s'entend à peine... et puis aussi il me semblait bien froid.. je ne pouvais me procurer de lumière, on ne m'en laissait jamais. . J'attendis qu'il fît clair, tâchant de le réchauffer comme je le pouvais ; mais il me semblait de plus en plus glacé. Je me disais encore : Il gèle si fort, que c'est le froid qui l'engourdit ainsi.

Au point du jour, j'approchai mon enfant de ma fenêtre... je le regardai... il était roide... glacé... Je collai ma bouche à sa bouche pour sentir son souffle... je mis ma main sur son cœur... il ne battait pas... il était mort !...

Et Louise fondit en larmes.

— Oh ! dans ce moment, reprit-elle, il se passa en moi quelque chose d'impossible à rendre. Je ne me souviens plus du reste que confusément, comme d'un rêve ; c'était à la fois du désespoir, de la terreur, de la rage, et, par-dessus tout, j'étais saisie d'une autre épouvante : je ne redoutais plus que M. Ferrand m'étouffât ; mais je craignais que si l'on trouvait mon enfant mort à côté de moi on ne m'accusât de l'avoir tué : alors je n'eus plus qu'une seule pensée, celle de cacher son corps à tous les yeux ; comme cela, mon déshonneur ne serait pas connu, je n'aurais plus à redouter la colère de mon père, j'échapperais à la vengeance de M. Ferrand, puisque je pourrais, étant ainsi délivrée, quitter sa maison, me placer ailleurs et continuer de gagner de quoi soutenir ma famille...

Hélas ! monsieur, telles sont les raisons qui m'ont engagée à ne rien avouer, à soustraire le corps de mon enfant à tous les yeux. J'ai eu tort, sans doute ; mais dans la position où j'étais, accablée de tous côtés, brisée par la souffrance, presque en délire, je n'ai pas réfléchi à quoi je m'exposais si j'étais découverte.

— Quelles tortures !... quelles tortures !... dit Rodolphe avec accablement.

— Le jour grandissait, reprit Louise, je n'avais plus que quelques moments avant qu'on fût éveillé dans la maison... Je n'hésitai plus ; j'enveloppai mon enfant du mieux que je pus ; je descendis bien doucement ; j'allai au fond du jardin afin de faire un trou dans la terre pour l'ensevelir, mais il avait gelé toute la nuit, la terre était trop dure. Alors je cachai le corps au fond d'une espèce de caveau où l'on n'entrait jamais pendant l'hiver ; je le recouvris d'une caisse à fleurs vide, et je rentrai dans ma chambre sans que personne m'eût vue sortir.

De tout ce que je vous dis, monsieur, il ne me reste qu'une idée confuse. Faible comme j'étais, je suis encore à m'expliquer comment j'ai eu le courage et la force de faire tout cela. A neuf heures, madame Séraphin vint savoir pourquoi je n'étais pas encore levée ; je lui dis que j'étais si malade, que je la suppliais de me laisser couchée pendant la journée ; le lendemain je quitterais la maison, puisque M. Ferrand me renvoyait. Au bout d'une heure, il vint lui-même. — Vous êtes plus souffrante : voilà les suites de votre entêtement, me dit-il ; si vous aviez profité de mes bontés, aujourd'hui vous auriez été établie chez de braves gens qui auraient de vous tous les soins possibles ; du reste, je ne serai pas assez inhumain pour vous laisser sans secours dans l'état où vous êtes ; ce soir le docteur Vincent viendra vous voir.

A cette menace je frissonnai de peur. Je répondis à M. Ferrand que la veille j'avais eu tort de refuser ses offres, que je les acceptais ; mais qu'étant encore trop souffrante pour partir, je me rendrais seulement le surlendemain chez les Martial, et qu'il était inutile de demander le docteur Vincent. Je ne voulais que gagner du temps ; j'étais bien décidée à quitter la maison et aller le surlendemain chez mon père : j'espérais qu'ainsi il ignorerait tout. Rassuré par ma promesse, M. Ferrand fut presque affectueux pour moi, et me recommanda, pour la première fois de sa vie, aux soins de madame Séraphin.

Je passai la journée dans des transes mortelles, tremblant à chaque minute que le hasard ne fît découvrir le corps de mon enfant. Je ne désirais qu'une chose, c'était que le froid cessât, afin que, la terre n'étant plus aussi dure, il me fût possible de la creuser... Il tomba de la neige... cela me donna de l'espoir... je restai tout le jour couchée.

La nuit venue, j'attendis que tout le monde fût endormi ; j'eus la force de me lever, d'aller au bûcher chercher une hachette à fendre du bois, pour faire un trou dans la terre couverte de neige... Après des peines infinies, j'y réussis... Alors je pris le corps, je pleurai encore bien sur lui, et je l'ensevelis comme je pus dans la petite caisse à fleurs. Je ne savais pas la prière des morts, je dis un *Pater* et un *Ave*, priant le bon Dieu de le recevoir dans son paradis... Je crus que le courage me manquerait lorsqu'il fallut couvrir de terre l'espèce de bière que je lui avais faite... Une mère... enterrer son enfant !... Enfin j'y parvins... Oh ! que cela m'a coûté, mon Dieu ! Je remis de la neige par-dessus la terre, pour qu'on ne s'aperçût de rien... La lune m'avait éclairée. Quand tout fut fini, je ne pouvais me résoudre à m'en aller... Pauvre petit, dans la terre glacée... sous la neige... Quoiqu'il fût mort... il me semblait qu'il devait ressentir le froid... Enfin, je revins dans ma chambre... je me couchai avec une fièvre violente. Au matin, M. Ferrand envoya savoir comment je me trouvais ; je répondis que je me sentais un peu mieux, et que je serais, bien sûr, en état de partir le lendemain pour la campagne. Je restai encore cette journée couchée, afin de reprendre un peu de force. Sur le soir, je me levai, je descendis à la cuisine pour me chauffer ; j'y restai tard, toute seule. J'allai au jardin dire une dernière prière.

Au moment où je remontais dans ma chambre, je rencontrai M. Germain sur le palier du cabinet où il travaillait quelquefois ; il était très-pâle... Il me dit bien vite, en me mettant un rouleau dans la main : — On doit arrêter votre père demain de grand matin pour une lettre de

change de treize cents francs; il est hors d'état de la payer... voilà l'argent... dès qu'il fera jour, courez chez lui... D'aujourd'hui seulement je connais M. Ferrand... c'est un méchant homme,.. je le démasquerai... Surtout ne dites pas que vous tenez cet argent de moi... Et M. Germain ne me laissa pas le temps de le remercier; il descendit en courant.

CHAPITRE XII.

La folie.

— Ce matin, reprit Louise, avant que personne fût levé chez M. Ferrand, je suis venue ici avec l'argent que m'avait donné M. Germain pour sauver mon père; mais la somme ne suffisait pas, et sans votre générosité je n'aurais pu le délivrer des mains des recors... Probablement, après mon départ de chez M. Ferrand, on sera monté dans ma chambre, et on aura trouvé des traces qui auront mis sur la voie de cette funeste découverte... Un dernier service, monsieur, dit Louise en tirant le rouleau d'or de sa poche : voudrez-vous faire remettre cet argent à M. Germain?... Je lui avais promis de ne dire à personne qu'il était employé chez M. Ferrand; mais puisque vous le saviez, je n'ai pas été indiscrète... Maintenant, monsieur, je vous le répète... devant Dieu qui m'entend, je n'ai pas dit un mot qui ne fût vrai... Je n'ai pas cherché à affaiblir mes torts, et...

Mais, s'interrompant brusquement, Louise effrayée s'écria :

— Monsieur! regardez mon père... regardez... qu'est-ce qu'il a donc?

Morel avait écouté la dernière partie de ce récit avec une sombre indifférence que Rodolphe s'était expliquée, l'attribuant à l'accablement de ce malheureux. Après des secousses si violentes, si rapprochées, ses larmes avaient dû se tarir, sa sensibilité s'émousser; il ne devait même plus lui rester la force de s'indigner, pensait Rodolphe.

Rodolphe se trompait.

Ainsi que la flamme tour à tour mourante et renaissante d'un flambeau qui s'éteint, la raison de Morel, déjà fortement ébranlée, vacilla quelque temps, jeta çà et là quelques dernières lueurs d'intelligence, puis tout à coup... s'obscurcit.

Absolument étranger à ce qui se disait, à ce qui se passait autour de lui, depuis quelques instants le lapidaire était devenu fou.

Quoique sa meule fût placée de l'autre côté de son établi, et qu'il n'eût entre les mains ni pierreries ni outils, l'artisan, attentif, occupé, simulait les opérations de son travail habituel à l'aide d'instruments imaginaires.

Il accompagnait cette pantomime d'une sorte de frôlement de sa langue contre son palais, afin d'imiter le bruit de la meule dans ses mouvements de rotation.

— Mais, monsieur, reprit Louise avec une frayeur croissante, regardez donc mon père!

— Puis, s'approchant de l'artisan, elle lui dit :

— Mon père!... mon père!...

Morel regarda sa fille de ce regard troublé, vague, distrait, indécis, particulier aux aliénés...

Sans discontinuer sa manœuvre insensée, il répondit tout bas d'une voix douce et triste :

— Je dois treize cents francs au notaire... le prix du sang de Louise .. Il faut travailler, travailler, travailler! Oh! je payerai, je payerai, je payerai...

— Mon Dieu, monsieur, mais ce n'est pas possible... cela ne peut pas durer!... Il n'est pas tout à fait fou, n'est-ce pas? s'écria Louise d'une voix déchirante. Il va revenir à lui... ce n'est qu'un moment d'absence.

— Morel!... mon ami! lui dit Rodolphe, nous sommes là... Votre fille est auprès de vous, elle est innocente...

— Treize cents francs!

Dit le lapidaire sans regarder Rodolphe; et il continua son simulacre de travail.

— Mon père... dit Louise en se jetant à ses genoux et serrant malgré lui ses mains dans les siennes, c'est moi, Louise!

— Treize cents francs!...

Répéta-t-il en se dégageant avec effort des étreintes de sa fille.

— Treize cents francs... ou sinon, ajouta-t-il à voix basse et comme en confidence, ou sinon... Louise est guillotinée...

Et il se remit à feindre de tourner sa meule.

Louise poussa un cri terrible.

— Il est fou! s'écria-t-elle, il est fou!... et c'est moi... c'est moi qui en suis cause... Oh! mon Dieu! mon Dieu! ce n'est pas ma faute pourtant... je ne voulais pas mal faire... c'est ce monstre!...

— Allons, pauvre enfant, du courage! dit Rodolphe, espérons... cette folie ne sera que momentanée. Votre père... a trop souffert; tant de chagrins précipités étaient au-dessus de la force d'un homme... Sa raison faiblit un moment... elle reprendra le dessus.

— Mais ma mère... ma grand'mère... mes sœurs... mes frères... que vont-ils devenir? s'écria Louise, les voilà privés de mon père et de moi... Ils vont donc mourir de faim, de misère et de désespoir!

— Ne suis-je pas là?... Soyez tranquille, ils ne manqueront de rien... Courage! vous dis-je; votre révélation provoquera la punition d'un grand criminel. Vous m'avez convaincu de votre innocence, elle sera reconnue, proclamée, je n'en doute pas.

— Ah! monsieur, vous le voyez... le déshonneur, la folie, la mort... Voilà les maux qu'il cause, cet homme! et on ne peut rien contre lui! rien!... Ah! cette pensée complète tous mes maux!...

— Loin de là, que la pensée contraire vous aide à les supporter.

— Que voulez-vous dire, monsieur?

— Emportez avec vous la certitude que votre père, que vous et les vôtres vous serez vengés.

— Vengés!...

— Oui!... Et je vous jure, moi, répondit Rodolphe avec solennité, je vous jure que, ses crimes prouvés, cet homme expiera cruellement le déshonneur, la folie, la mort qu'il a causés. Si les lois sont impuissantes à l'atteindre, et si sa ruse et son adresse égalent ses forfaits, à sa ruse on opposera la ruse, à son adresse l'adresse, à ses forfaits des forfaits; mais qui seront aux siens ce que le supplice juste et vengeur, infligé au coupable par une main inexorable, est au meurtre lâche et caché.

— Ah! monsieur, que Dieu vous entende! Ce n'est plus moi que je voudrais venger, c'est mon père insensé... c'est mon enfant mort en naissant...

Puis, tentant un dernier effort pour tirer Morel de sa folie, Louise s'écria encore :

— Mon père, adieu! On m'emmène en prison... Je ne te verrai plus! C'est ta Louise qui te dit adieu Mon père! mon père! mon père!...

A ces appels déchirants rien ne répondit.

Rien ne retentit dans cette pauvre âme anéantie... rien.

Les cordes paternelles, toujours les dernières brisées, ne vibrèrent pas...

. . . . . .

La porte de la mansarde s'ouvrit.

Le commissaire entra.

— Mes moments sont comptés, monsieur, dit-il à Rodolphe. Je vous déclare à regret qu'il m'est impossible de laisser cet entretien se prolonger plus longtemps.

— Cet entretien est terminé, monsieur, répondit amèrement Rodolphe en montrant le lapidaire. Louise n'a plus rien à dire à son père... il n'a plus rien à entendre de sa fille... il est fou!

— Grand Dieu! voilà ce que je redoutais... Ah! c'est affreux! s'écria le magistrat.

Et, s'approchant vivement de l'ouvrier, au bout d'une minute d'examen, il fut convaincu de cette douloureuse réalité.

— Ah! monsieur, dit-il tristement à Rodolphe, je faisais déjà des vœux sincères pour que l'innocence de cette jeune fille fût reconnue! Mais, après un tel malheur, je ne me bornerai pas à des vœux... non, non; je dirai cette famille si probe, si désolée; je dirai l'affreux et dernier coup qui l'accable, et, n'en doutez pas, les juges auront un motif de plus de trouver une innocente dans l'accusée.

— Bien, bien, monsieur, dit Rodolphe; en agissant ainsi, ce ne sont pas des fonctions que vous remplissez... c'est un sacerdoce que vous exercez.

— Croyez-moi, monsieur, notre mission est presque toujours si pénible, que c'est avec bonheur, avec reconnaissance, que nous nous intéressons à ce qui est honnête et bon.

— Un mot encore, monsieur. Les révélations de Louise Morel m'ont évidemment prouvé son innocence. Pouvez-vous m'apprendre comment son prétendu crime a été découvert ou plutôt dénoncé?

— Ce matin, dit le magistrat, une femme de charge au service de M. Ferrand, notaire, est venue me déclarer qu'après le départ précipité de Louise Morel, qu'elle savait grosse de sept mois, elle était montée dans la chambre de cette jeune fille, et qu'elle y avait trouvé des traces d'un accouchement clandestin. Après quelques investigations, des pas marqués sur la neige avaient conduit à la découverte du corps d'un enfant nouveau-né enterré dans le jardin.

Après la déclaration de cette femme, je me suis transporté rue du Sentier; j'ai trouvé M. Jacques Ferrand indigné de ce qu'un tel scandale se fût passé chez lui. M le curé de l'église Bonne-Nouvelle, qu'il avait envoyé chercher, m'a aussi déclaré que la fille Morel avait avoué sa faute devant lui, un jour qu'elle implorait à ce propos l'indulgence et la pitié de son maître; que de plus il avait souvent entendu M. Ferrand donner à Louise Morel les avertissements les plus sévères, lui prédisant que tôt ou tard elle se perdrait; prédiction qui venait de se réaliser si malheureusement, ajouta l'abbé. L'indignation de M Ferrand, reprit le magistrat, me parut si légitime, que je la partageai. Il me dit que sans doute Louise Morel était réfugiée chez son père. Je me rendis ici à l'instant; le crime étant flagrant, j'avais le droit de procéder à une arrestation immédiate.

Rodolphe se contraignit en entendant parler de l'indignation de M. Ferrand. Il dit au magistrat :

— Je vous remercie mille fois, monsieur, de votre obligeance et de l'appui que vous voudrez bien prêter à Louise; je vais faire conduire ce malheureux dans une maison de fous, ainsi que la mère de sa femme.

Puis s'adressant à Louise, qui, toujours agenouillée près de son père, tâchait en vain de le rappeler à la raison :

— Résignez-vous, mon enfant, à partir sans embrasser votre mère... épargnez-lui des adieux déchirants... Soyez rassurée sur son sort, rien ne manquera désormais à votre famille ; on trouvera une femme qui soignera votre mère et s'occupera de vos frères et sœurs sous la surveillance de votre bonne voisine mademoiselle Rigolette. Quant à votre père, rien ne sera épargné pour que sa guérison soit aussi rapide que complète... Courage, croyez-moi, les honnêtes gens sont souvent rudement éprouvés par le malheur, mais ils sortent toujours de ces luttes plus purs, plus forts, plus vénérés.

. . . . . .

Deux heures après l'arrestation de Louise, le lapidaire et la vieille idiote furent, d'après les ordres de Rodolphe, conduits par David à Charenton; ils devaient y être traités en chambre et recevoir des soins particuliers.

Morel quitta la maison de la rue du Temple sans résistance ; indifférent, il alla où on le mena ; sa folie était douce, inoffensive et triste.

La grand'mère avait faim : on lui montra de la viande et du pain, elle suivit le pain et la viande.

Les pierreries du lapidaire, confiées à sa femme, furent, le même jour, remises à madame Mathieu, la courtière, qui vint les chercher.

Malheureusement, cette femme fut épiée et suivie par Tortillard, qui connaissait la valeur des pierres prétendues fausses, par l'entretien qu'il avait surpris lors de l'arrestation de Morel par les recors... Le fils de Bras-Rouge s'assura que la courtière demeurait boulevard Saint-Denis, n° 11.

Rigolette apprit à Madeleine Morel avec beaucoup de ménagement l'accès de folie du lapidaire et l'emprisonnement de Louise. D'abord Madeleine pleura beaucoup, se désola, poussa des cris désespérés ; puis, cette première effervescence de douleur passée, la pauvre créature, faible et mobile, se consola peu à peu en se voyant, elle et ses enfants, entourés du bien-être qu'ils devaient à la générosité de leur bienfaiteur.

Quant à Rodolphe, ses pensées étaient amères en songeant aux révélations de Louise.

« Rien de plus fréquent, se disait-il, que cette corruption plus ou moins violemment imposée par le maître à la servante : ici, par la terreur ou par la surprise ; là par l'impérieuse nature des relations que crée la servitude.

« Cette dépravation par ordre, descendant du riche au pauvre, et méprisant, pour s'assouvir, l'inviolabilité tutélaire du foyer domestique ; cette dépravation, toujours déplorable quand elle est acceptée volontairement, devient hideuse, horrible, lorsqu'elle est forcée.

« C'est un asservissement impur et brutal, un ignoble et barbare esclavage de la créature, qui, dans son effroi, répond aux désirs du maître par des larmes, à ses baisers par le frisson du dégoût et de la peur.

« Et puis, pensait encore Rodolphe, pour la femme quelles conséquences ! presque toujours l'avilissement, la misère, la prostitution, le vol, quelquefois l'infanticide !

« Et c'est encore à ce sujet que les lois sont étranges !

« Tout complice d'un crime porte la peine de ce crime.

« Tout recéleur est assimilé au voleur.

« Cela est juste.

« Mais qu'un homme, par désœuvrement, séduise une jeune fille innocente et pure, la rende mère, l'abandonne, ne lui laisse que honte, infortune, désespoir, et la pousse ainsi à l'infanticide, crime qu'elle doit payer de sa tête...

« Cet homme sera-t-il regardé comme son complice ?

« Allons donc !

« Qu'est-ce que cela ? Rien, moins que rien... une amourette, un caprice d'un jour pour un minois chiffonné... Le tour est fait... A une autre !

« Bien plus, pour peu que cet homme soit d'un caractère original et narquois (au demeurant le meilleur fils du monde), il peut aller voir sa victime à la barre des assises.

« S'il est d'aventure cité comme témoin, il peut s'amuser à dire à ces gens très-curieux de faire guillotiner la jeune fille le plus tôt possible, pour la plus grande gloire de la morale publique :

« — J'ai quelque chose d'important à révéler à la justice.

« — Parlez.

« — Messieurs les jurés,

« Cette malheureuse était vertueuse et pure, c'est vrai...

« Je l'ai séduite, c'est encore vrai...

« Je lui ai fait un enfant, c'est toujours vrai...

« Après quoi, comme elle était blonde, je l'ai complétement abandonnée pour une autre qui était brune, c'est de plus en plus vrai.

« Mais en cela j'ai usé d'un droit imprescriptible, d'un droit sacré que la société me reconnaît et m'accorde...

« — Le fait est que ce garçon est complétement dans son droit, se diront tout bas les jurés les uns aux autres. Il n'y a pas de loi qui défende de faire un enfant à une jeune fille blonde et de l'abandonner ensuite pour une jeune fille brune. C'est tout bonnement un gaillard...

« — Maintenant, messieurs les jurés, cette malheureuse prétend avoir tué son enfant... je dirai même notre enfant...

« Parce que je l'ai abandonnée...

« Parce que, se trouvant seule et dans la plus profonde misère, elle s'est épouvantée, elle a perdu la tête. Et pourquoi ? Parce qu'ayant, disait-elle, à soigner, à nourrir son enfant, il lui devenait impossible d'aller de longtemps travailler dans son atelier, et de gagner ainsi sa vie et celle du résultat de notre amour.

« Mais je trouve ces raisons-là pitoyables, permettez-moi de vous le dire, messieurs les jurés.

« Est-ce que mademoiselle ne pouvait pas aller accoucher à la Bourbe... s'il y avait de la place ?

« Est-ce que mademoiselle ne pouvait pas, au moment critique, se rendre à temps chez le commissaire de son quartier, lui faire sa déclaration de... honte, afin d'être autorisée à déposer son enfant aux Enfants-Trouvés ?

« Est-ce qu'enfin mademoiselle, pendant que je faisais la poule à l'estaminet, en attendant mon autre maîtresse, ne pouvait pas trouver moyen de se tirer d'affaire par un procédé moins sauvage ?

« Car, je l'avouerai, messieurs les jurés, je trouve trop commode et trop cavalière cette façon de se débarrasser du fruit de plusieurs moments d'erreur et de plaisir, et d'échapper ainsi aux soucis de l'avenir.

« Que diable ! ce n'est pas tout, pour une jeune fille, que de perdre l'honneur, de braver le mépris, l'infamie, et de porter un enfant illégitime neuf mois dans son sein... il lui faut encore l'élever, cet enfant ! le soigner, le nourrir, lui donner un état, en faire enfin un honnête homme comme son père, ou une honnête fille qui ne se débauche pas comme sa mère... Car enfin la maternité a des devoirs sacrés, que diable ! et les misérables qui les foulent aux pieds, ces devoirs sacrés, sont des mères dénaturées qui méritent un châtiment exemplaire et terrible...

« En foi de quoi, messieurs les jurés, livrez-moi lestement cette scélérate au bourreau, et vous ferez acte de citoyens vertueux, indépendants, fermes et éclairés... *Dixi !*

« — Ce monsieur envisage la question sous un point de vue très-moral, dira d'un air paterne quelque bonnetier enrichi ou quelque vieil usurier déguisé en chef du jury ; il a fait, pardieu ! ce que nous aurions tous fait à sa place, car elle est fort gentille, cette petite blondinette, quoiqu'un peu pâlotte... Ce gaillard-là, comme dit Joconde, « a courtisé la brune et la blonde ; » il n'y a pas de loi qui le défende. Quant à cette malheureuse, après tout, c'est sa faute ! Pourquoi ne s'est-elle pas défendue ? Elle n'aurait pas eu à commettre un crime... un... crime monstrueux qui fait... qui fait... rougir la société... jusque dans ses fondements.

« — Et ce bonnetier enrichi ou cet usurier aura raison, parfaitement raison.

« En vertu de quoi ce monsieur peut-il être incriminé ? De quelle complicité directe ou indirecte, morale ou matérielle peut-on l'accuser ?

« Cet heureux coquin a séduit une jolie fille, ensuite il l'a plantée là, il l'avoue ; où est la loi qui défend ceci et cela ?

« La société, en cas pareil, ne dit-elle pas comme ce père de je ne sais plus quel conte grivois :

« — Prenez garde à vos poules, mon coq est lâché... je m'en lave les « mains ! »

« Mais qu'un pauvre misérable, autant par besoin que par stupidité, contrainte, ou ignorance des lois qu'il ne sait pas lire, achète sciemment une guenille provenant d'un vol... il ira vingt ans aux galères comme recéleur, si le voleur va vingt ans aux galères.

« Ceci est un raisonnement logique, puissant.

« Sans recéleurs il n'y aurait pas de voleurs.

« Sans voleurs pas de recéleurs.

« Non... pas plus de pitié... moins de pitié, même... pour celui qui excite au mal que pour celui qui fait le mal !

« Que la plus légère complicité soit donc punie d'un châtiment terrible !...

« Bien... il y a là une pensée sévère et féconde, haute et morale.

« On va s'incliner devant la société qui a dicté cette loi... mais on se souvient que cette société, si inexorable envers les moindres complicités de crimes contre les choses, est ainsi faite, qu'un homme simple et naïf qui essayerait de prouver qu'il y a au moins solidarité morale, complicité matérielle entre le séducteur inconstant et la fille séduite et abandonnée, passerait pour un visionnaire.

« Et si cet homme simple se hasardait d'avancer que, sans père... il n'y aurait peut-être pas d'enfant, la société crierait à l'atrocité, à la folie.

« Et elle aurait raison, toujours raison... car, après tout, ce monsieur, qui pourrait dire de si belles choses au jury, pour peu qu'il fût amateur d'émotions tragiques, pourrait aussi aller tranquillement voir couper le cou de sa maîtresse, exécutée pour crime d'infanticide, crime dont il est le complice, disons mieux... l'auteur, par son horrible abandon.

« Cette charmante protection, accordée à la partie masculine de la société pour certaines friponnes espiègleries relevant du petit dieu d'amour, ne montre-t-elle pas que le Français sacrifie encore aux Grâces et qu'il est toujours le peuple le plus galant de l'univers ? »

CHAPITRE XIII.

Jacques Ferrand.

Au temps où se passaient les événements que nous racontons, à l'une des extrémités de la rue du Sentier, s'étendait un long mur crevassé, chaperonné d'une couche de plâtre hérissée de morceaux de bouteilles; ce mur, bornant de ce côté le jardin de Jacques Ferrand le notaire, aboutissait à un corps de logis, bâti sur la rue et élevé seulement d'un étage surmonté de greniers.

Deux larges écussons de cuivre doré, insignes du notariat, flanquaient la porte cochère vermoulue, dont on ne distinguait plus la couleur primitive sous la boue qui la couvrait.

Cette porte conduisait à un passage couvert; à droite se trouvait la loge d'un vieux portier à moitié sourd, qui était au corps des tailleurs ce que M. Pipelet était au corps des bottiers; à gauche, une écurie servant de cellier, de buanderie, de bûcher et d'établissement à une naissante colonie de lapins, parqués dans la mangeoire par le portier, qui se distrayait des chagrins d'un récent veuvage en élevant de ces animaux domestiques.

A côté de la loge s'ouvrait la baie d'un escalier tortueux, étroit, obscur, conduisant à l'étude, ainsi que l'annonçait aux clients une main peinte en noir, dont l'index se dirigeait vers ces mots aussi peints en noir sur le mur : — *L'étude est au premier.*

D'un côté d'une grande cour pavée, envahie par l'herbe, on voyait des remises inoccupées; de l'autre côté, une grille de fer rouillé, qui fermait le jardin : au fond, le pavillon, seulement habité par le notaire.

Un perron de huit ou dix marches de pierres disjointes, branlantes, moussues, verdâtres, usées par le temps, conduisait à ce pavillon carré, composé d'une cuisine et autres dépendances souterraines, d'un rez-de-chaussée, d'un premier et d'un comble où avait habité Louise.

Ce pavillon paraissait aussi dans un grand état de délabrement; de profondes lézardes sillonnaient les murs; les fenêtres et les persiennes, autrefois peintes en gris, étaient, avec les années, devenues presque noires; les six croisées du premier étage, donnant sur la cour, n'avaient pas de rideaux; une espèce de rouille grasse et opaque couvrait les vitres; au rez-de-chaussée on voyait, à travers les carreaux, plus transparents, des rideaux de cotonnade jaune passée à rosaces rouges.

Du côté du jardin, le pavillon n'avait que quatre fenêtres; deux étaient murées.

Ce jardin, encombré de broussailles parasites, semblait abandonné; on n'y voyait pas une plate-bande, pas un arbuste; un bouquet d'ormes, cinq ou six gros arbres verts, quelques acacias et sureaux, un gazon clair et jaune, rongé par la mousse et par le soleil d'été; des allées de terre crayeuse, embarrassée de ronces; au fond, une serre à demi souterraine; pour horizon, les grands murs nus et gris des maisons mitoyennes, percés çà et là de jours de souffrance, grillés comme des fenêtres de prison; tel était le triste ensemble du jardin et de l'habitation du notaire.

A cette apparence, ou plutôt à cette réalité, M. Ferrand attachait une grande importance.

Aux yeux du vulgaire, l'insouciance du bien-être passe presque toujours pour du désintéressement; la malpropreté, pour de l'austérité.

Comparant le gros luxe financier de quelques notaires, ou les toilettes fabuleuses de mesdames leurs notairesses, à la sombre maison de M. Ferrand, si dédaigneux de l'élégance, de la recherche et de la somptuosité, les clients éprouvaient une sorte de respect ou plutôt de confiance aveugle pour cet homme, qui, d'après sa nombreuse clientèle et la fortune qu'on lui supposait, aurait pu dire, comme maint confrère : — Mon *équipage* (cela se dit ainsi), mon *raout* (*sic*), ma *campagne* (*sic*), mon *jour* à l'Opéra (*sic*), etc., et qui, loin de là, vivait avec une sévère économie; aussi, dépôts, placements, fidéicommis, toutes ces affaires enfin qui reposent sur l'intégrité la plus reconnue, sur la bonne foi la plus retentissante, affluaient-elles chez M. Ferrand.

En vivant de peu, ainsi qu'il vivait, le notaire cédait à son goût... Il détestait le monde, le faste, les plaisirs chèrement achetés; en eût-il été autrement, il aurait sans hésitation sacrifié ses penchants les plus vifs à l'apparence qu'il lui importait de se donner.

Quelques mots sur le caractère de cet homme.

C'était un de ces fils de la grande famille des avares.

On montre presque toujours l'avare sous un jour ridicule ou grotesque; les plus méchants ne vont pas au delà de l'égoïsme ou de la dureté.

La plupart augmentent leur fortune en thésaurisant; quelques-uns, en bien petit nombre, s'aventurent à prêter au denier trente; à peine les plus déterminés osent-ils sonder du regard le gouffre de l'agiotage... mais il est presque inouï qu'un avare, pour acquérir de nouveaux biens, aille jusqu'au crime, jusqu'au meurtre.

Cela se conçoit.

L'avarice est surtout une passion négative, passive.

L'avare, dans ses combinaisons incessantes, songe bien plus à s'enrichir en ne dépensant pas, en rétrécissant de plus en plus autour de lui les limites du strict nécessaire, qu'il ne songe à s'enrichir aux dépens d'autrui : il est, avant tout, le martyr de la conservation.

Faible, timide, rusé, défiant, surtout prudent et circonspect, jamais offensif, indifférent aux maux du prochain, du moins l'avare ne causera pas ces maux; il est, avant tout et surtout, l'homme de la certitude, du positif, ou plutôt il n'est l'avare que parce qu'il ne croit qu'au *fait*, qu'à l'or qu'il tient en caisse.

Les spéculations, les prêts les plus sûrs le tentent peu; car, si improbable qu'elle soit, ils offrent toujours une chance de perte, et il aime mieux encore sacrifier l'intérêt de son argent que d'exposer le capital.

Un homme aussi timoré, aussi contempteur des éventualités, aura donc rarement la sauvage énergie du scélérat qui risque le bagne ou sa tête pour s'approprier une fortune.

Risquer est un mot rayé du vocabulaire de l'avare.

C'est donc en ce sens que Jacques Ferrand était, disons-nous, une assez curieuse exception, une variété peut-être nouvelle de l'espèce avare.

Car Jacques Ferrand risquait, et beaucoup.

Il comptait sur sa finesse, elle était extrême : sur son hypocrisie, elle était profonde; sur son esprit, il était souple et fécond; sur son audace, elle était infernale pour assurer l'impunité de ses crimes, et ils étaient déjà nombreux.

Jacques Ferrand était une double exception.

Ordinairement aussi, ces gens aventureux, énergiques, qui ne reculent devant aucun forfait pour se procurer de l'or, sont harcelés par des passions fougueuses : le jeu, le luxe, la table, la grande débauche.

Jacques Ferrand ne connaissait aucun de ces besoins violents, désordonnés; fourbe et patient comme un faussaire, cruel et déterminé comme un meurtrier, il était sobre et régulier comme Harpagon.

Une seule passion, ou plutôt un seul appétit, mais honteux, mais ignoble, mais presque féroce dans son animalité, l'exaltait souvent jusqu'à la frénésie.

C'était la luxure.

La luxure de la bête, la luxure du loup ou du tigre.

Lorsque ce ferment âcre et impur fouettait le sang de cet homme robuste, des chaleurs dévorantes lui montaient à la face, l'effervescence charnelle obstruait son intelligence; alors, oubliant quelquefois sa prudence rusée, il devenait, nous l'avons dit, tigre ou loup, témoin ses premières violences envers Louise.

Le soporifique, l'audacieuse hypocrisie avec laquelle il avait nié son crime, étaient, si cela peut se dire, beaucoup plus dans *sa manière* que la force ouverte.

Désir grossier, ardeur brutale, dédain farouche, voilà les différentes phases de l'*amour* chez cet homme.

C'est dire, ainsi que l'a prouvé sa conduite avec Louise, que la prévenance, la bonté, la générosité, lui étaient absolument inconnues. Le prêt de treize cents francs fait à Morel à gros intérêts était à la fois pour Ferrand un piége, un moyen d'oppression et une bonne affaire. Sûr de la probité du lapidaire, il savait être remboursé tôt ou tard; cependant, il fallut que la beauté de Louise eût produit sur lui une impression bien profonde pour qu'il se dessaisît d'une somme si avantageusement placée.

Sauf cette faiblesse, Jacques Ferrand n'aimait que l'or.

Il aimait l'or pour l'or.

Non pour les jouissances qu'il procurait, il était stoïque;

Non pour les jouissances qu'il pouvait procurer, il n'était pas assez poëte pour jouir spéculativement comme certains avares. Quant à ce qui lui appartenait, il aimait la possession pour la possession. Quant à ce qui appartenait aux autres, s'il s'agissait d'un riche dépôt, par exemple, loyalement remis à sa seule probité, il éprouvait à rendre ce dépôt le même déchirement, le même désespoir qu'éprouvait l'orfévre Cardillac à se séparer d'une parure dont son goût exquis avait fait un chef-d'œuvre d'art.

C'est que, pour le notaire, c'était aussi un chef-d'œuvre d'art que son éclatante réputation de probité... C'est qu'un dépôt était aussi pour lui un joyau dont il ne pouvait se dessaisir qu'avec des regrets furieux.

Que de soins, que d'astuce, que de ruses, que d'habileté, que d'art en un mot, n'avait-il pas employés pour attirer cette somme dans son coffre, pour parfaire cette étincelante renommée d'intégrité où les plus précieuses marques de confiance venaient pour ainsi dire s'enchâsser, ainsi que les perles et les diamants dans l'or des diadèmes de Cardillac!

Plus le célèbre orfévre se perfectionnait, dit-on, plus il attachait de prix à ses parures, regardant toujours la dernière comme son chef-d'œuvre, et se désolant de l'abandonner.

Plus Jacques Ferrand se perfectionnait dans le crime, plus il tenait aux marques de confiance *sonnantes et trébuchantes* qu'on lui accordait... regardant toujours aussi sa dernière fourberie comme son chef-d'œuvre.

On verra, par la suite de cette histoire, à l'aide de quels moyens, vraiment prodigieux, de composition et de machination, il parvint à s'approprier impunément plusieurs sommes très-considérables.

Sa vie souterraine, mystérieuse, lui donnait les émotions incessantes, terribles, que le jeu donne au joueur.

Contre la fortune de tous, Jacques Ferrand mettait pour enjeu son hypocrisie, sa ruse, son audace, sa tête... et il jouait sur le velours,

comme on dit ; car, hormis l'atteinte de la justice humaine, qu'il caractérisait vulgairement et énergiquement d'une « cheminée qui pouvait lui tomber sur la tête, » perdre, pour lui, c'était ne pas gagner ; et encore était-il si criminellement doué, que, dans son ironie amère, il voyait un gain continu dans l'estime sans bornes, dans la confiance illimitée qu'il inspirait, non-seulement à la foule de ses riches clients, mais encore à la petite bourgeoisie et aux ouvriers de son quartier.

Un grand nombre d'entre eux plaçaient de l'argent chez lui, disant : — Il n'est pas charitable, c'est vrai ; il est dévot, c'est un malheur ; mais il est plus sûr que le gouvernement et que les caisses d'épargne.

Malgré sa rare habileté, cet homme avait commis deux de ces erreurs auxquelles les plus rusés criminels n'échappent presque jamais.

Forcé par les circonstances, il est vrai, il s'était adjoint deux complices ; cette faute immense, ainsi qu'il disait, avait été réparée en partie : nul des deux complices ne pouvait le perdre sans se perdre lui-même, et tous deux n'auraient retiré de cette extrémité d'autre profit que celui de dénoncer à la vindicte publique eux-mêmes et le notaire.

Il était donc, de ce côté, assez tranquille.

Du reste, n'étant pas au bout de ses crimes, les inconvénients de la complicité étaient balancés par l'aide criminelle qu'il en tirait parfois encore.

Quelques mots maintenant du physique de M. Ferrand, et nous introduirons le lecteur dans l'étude du notaire, où nous retrouverons les principaux personnages de ce récit.

M. Ferrand avait cinquante ans, et il n'en paraissait pas quarante ; il était de stature moyenne, voûté, large d'épaules, vigoureux, carré, trapu, roux, velu comme un ours.

Ses cheveux s'aplatissaient sur ses tempes, son front était chauve, ses sourcils à peine indiqués ; son teint bilieux disparaissait presque sous une innombrable quantité de taches de rousseur ; mais, lorsqu'une vive émotion l'agitait, ce masque fauve et terreux s'injectait de sang et devenait d'un rouge livide.

Sa figure était plate comme une tête de mort, ainsi que le dit le vulgaire ; son nez, camus et punais ; ses lèvres, si minces, si imperceptibles, que sa bouche semblait incisée dans sa face ; lorsqu'il souriait d'un air méchant et sinistre, on voyait le bout de ses dents, presque toutes noires et gâtées. Toujours rasé jusqu'aux tempes, ce visage blafard avait une expression à la fois austère et béate, impassible et rigide, froide et réfléchie ; ses petits yeux noirs, vifs, perçants, mobiles, disparaissaient sous de larges lunettes vertes.

Jacques Ferrand avait une vue excellente ; mais, abrité par ses lunettes, il pouvait, avantage immense ! observer sans être observé ; il savait combien un coup d'œil est souvent et involontairement significatif. Malgré son imperturbable audace, il avait rencontré deux ou trois fois dans sa vie certains regards puissants, magnétiques, devant lesquels il avait été forcé de baisser la vue ; or, dans quelques circonstances souveraines, il est funeste de baisser les yeux devant l'homme qui vous interroge, vous accuse ou vous juge.

Les larges lunettes de M. Ferrand étaient donc une sorte de retranchement couvert d'où il examinait attentivement les moindres manœuvres de l'ennemi... car tout le monde était l'ennemi du notaire, parce que tout le monde était plus ou moins sa dupe, et que les accusateurs ne sont que des dupes éclairées ou révoltées.

Il affectait dans son habillement une négligence qui allait jusqu'à la malpropreté, ou plutôt il était naturellement sordide ; son visage rasé tous les deux ou trois jours, son crâne sale et rugueux, ses ongles plats cerclés de noir, son odeur de boue, ses vieilles redingotes rapées, ses chapeaux graisseux, ses cravates en corde, ses bas de laine noirs, ses gros souliers, recommandaient encore singulièrement sa vertu auprès de ses clients, en donnant à cet homme un air de détachement du monde, un parfum de philosophie pratique qui les charmait.

A quels goûts, à quelle passion, à quelle faiblesse le notaire aurait-il, disait-on, sacrifié la confiance qu'on lui témoignait ?... Il gagnait peut-être soixante mille francs par an, et sa maison se composait d'une servante et d'une vieille femme de charge ; son seul plaisir était d'aller chaque dimanche à la messe et à vêpres ; il ne connaissait pas d'opéra comparable au chant grave de l'orgue, pas de société mondaine qui valût une soirée paisiblement passée au coin de son feu avec le curé de sa paroisse après un dîner frugal ; il mettait enfin sa joie dans la probité, son orgueil dans l'honneur, sa félicité dans la religion.

Tel était le jugement que les contemporains de M. Jacques Ferrand portaient sur ce rare et grand homme de bien.

CHAPITRE XIV.

L'étude.

L'étude de M. Ferrand ressemblait à toutes les études ; ses clercs à tous les clercs. On y arrivait par une antichambre meublée de quatre vieilles chaises. Dans l'étude proprement dite, entourée de casiers garnis des cartons renfermant les dossiers des clients de M. Ferrand, cinq jeunes gens, courbés sur des pupitres de bois noir, riaient, causaient, ou griffonnaient incessamment.

Une salle d'attente, encore remplie de cartons, et dans laquelle se tenait d'habitude M. le premier clerc ; puis une autre pièce vide, qui, pour plus de secret, séparait le cabinet du notaire de cette salle d'attente, tel était l'ensemble de ce laboratoire d'actes de toutes sortes.

Deux heures venaient de sonner à une antique pendule à coucou placée entre les deux fenêtres de l'étude ; une certaine agitation régnait parmi les clercs ; quelques fragments de leur conversation feront connaître la cause de cet émoi.

— Certainement, si quelqu'un m'avait soutenu que François Germain était un voleur, dit l'un des jeunes gens, j'aurais répondu : Vous en avez menti !

— Moi aussi !...

— Moi aussi !...

— Moi, ça m'a fait un tel effet de le voir arrêter et emmener par la garde, que je n'ai pas pu déjeuner... J'en ai été récompensé, car ça m'a épargné de manger la ratatouille quotidienne de la mère Séraphin.

— Dix-sept mille francs, c'est une somme !

— Une fameuse somme !

— Dire que, depuis quinze mois que Germain est caissier, il n'avait pas manqué un centime à la caisse du patron !...

— Moi, je trouve que le patron a eu tort de faire arrêter Germain, puisque ce pauvre garçon jurait ses grands dieux qu'il n'avait pris que 1,300 francs en or.

— D'autant plus qu'il les rapportait ce matin pour les remettre dans la caisse, ces 1,300 francs, au moment où le patron venait d'envoyer chercher la garde..

— Voilà le désagrément des gens d'une probité féroce comme le patron, ils sont impitoyables.

— C'est égal, on doit y regarder à deux fois avant de perdre un pauvre jeune homme qui s'est bien conduit jusque-là.

— M. Ferrand dit à cela que c'est pour l'exemple.

— L'exemple de quoi ? Ça ne sert à rien à ceux qui sont honnêtes, et ceux qui ne le sont pas savent bien qu'ils sont exposés à être découverts s'ils volent.

— La maison est tout de même une bonne pratique pour le commissaire.

— Comment ?

— Dame ! ce matin cette pauvre Louise... tantôt Germain...

— Moi, l'affaire de Germain ne me paraît pas claire...

— Puisqu'il a avoué !

— Il a avoué qu'il avait pris 1,300 francs, oui ; mais il soutient comme un enragé qu'il n'a pas pris les autres 15,000 francs en billets de banque et les autres 700 francs qui manquent à la caisse.

— Au fait, puisqu'il avoue une chose, pourquoi n'avouerait-il pas l'autre ?

— C'est vrai ; on est aussi puni pour 1,500 francs que pour 15,000 francs.

— Oui ; mais on garde les 15,000 francs, et, en sortant de prison, ça fait un petit établissement, dirait un coquin.

— Pas si bête !

— On aura beau dire et beau faire, il y a quelque chose là-dessous.

— Et Germain qui défendait toujours le patron quand nous l'appelions jésuite !

— C'est pourtant vrai. « Pourquoi le patron n'aurait-il pas le droit d'aller à la messe ? nous disait-il ; vous avez bien le droit de n'y pas aller. »

— Tiens, voilà Chalamel qui rentre de course ; c'est lui qui va être étonné !

— De quoi, de quoi, mes braves ? est-ce qu'il y a quelque chose de nouveau sur cette pauvre Louise ?

— Tu le saurais, flâneur, si tu n'étais pas resté si longtemps en course.

— Tiens, vous croyez peut-être qu'il n'y a qu'un *pas de clerc* d'ici à la rue de Chaillot.

— Oh ! mauvais ! .. mauvais !...

— Eh bien ! ce fameux vicomte de Saint-Remy ?

— Il n'est pas encore venu ?

— Non.

— Tiens, sa voiture était attelée, et il m'a fait dire par son valet de chambre qu'il allait venir tout de suite ; mais il n'a pas l'air content, a dit le domestique... Ah ! messieurs, voilà un joli petit hôtel !... un crâne luxe...on dirait d'une de ces petites maisons des seigneurs d'autrefois... dont on parle dans Faublas. Oh ! Faublas... voilà mon héros, mon modèle ! dit Chalamel en déposant son parapluie et en désarticulant ses socques.

— Je crois bien alors qu'il a des dettes et des contraintes par corps, ce vicomte.

— Une recommandation de trente-quatre mille francs que l'huissier a envoyée ici, puisque c'est à l'étude qu'on doit venir payer ; le créancier aime mieux ça, je ne sais pas pourquoi.

— Il faut bien qu'il puisse payer maintenant, ce beau vicomte, puisqu'il est revenu hier soir de la campagne, où il était caché depuis trois jours pour échapper aux gardes du commerce.

— Mais comment n'a-t-on pas déjà saisi chez lui ?

— Lui, pas bête ! la maison n'est pas à lui, son mobilier est au nom de son valet de chambre, qui est censé lui louer en garni, de même que ses chevaux et ses voitures sont au nom de son cocher, qui dit, lui, qu'il donne à loyer au vicomte des équipages magnifiques à tant par mois. Oh ! c'est un malin, allez, M. de Saint-Remy. Mais qu'est-ce que vous disiez? qu'il est arrivé encore du nouveau ici?

— Figure-toi qu'il y a deux heures le patron entre ici comme un furieux : — Germain n'est pas là? nous crie-t-il. — Non, monsieur. — Eh bien ! le misérable m'a volé hier soir dix-sept mille francs, reprit le patron.

— Germain... voler... allons donc !

— Tu vas voir.

— Comment donc, monsieur, vous êtes sûr? mais ce n'est pas possible, que nous nous écrions.

— Je vous dis, messieurs, que j'avais mis hier dans le tiroir du bureau où il travaille quinze billets de mille, plus deux mille francs en or dans une petite boîte : tout a disparu. A ce moment, voilà le père Marriton, le portier, qui arrive en disant : — Monsieur, la garde va venir.

— Et Germain?

— Attends donc... Le patron dit au portier : — Dès que M. Germain viendra, envoyez-le ici, à l'étude, sans lui rien dire... Je veux le confondre devant vous, messieurs, reprend le patron. Au bout d'un quart d'heure, le pauvre Germain arrive comme si de rien n'était; la mère Séraphin venait d'apporter notre ratatouille : il salue le patron, nous dit bonjour très-tranquillement. — Germain, vous ne déjeunez pas? dit M. Ferrand. — Non, monsieur; merci, je n'ai pas faim. — Vous venez bien tard? — Oui, monsieur... j'ai été obligé d'aller à Belleville ce matin. — Sans doute pour cacher l'argent que vous m'avez volé? s'écria M. Ferrand d'une voix terrible.

— Et Germain?...

— Voilà le pauvre garçon qui devient pâle comme un mort, et qui répond tout de suite en balbutiant : — Monsieur, je vous en supplie, ne me perdez pas...

— Il avait volé?

— Mais attendez donc, Chalamel. — Ne me perdez pas ! dit-il au patron. — Vous avouez donc, misérable? — Oui, monsieur... mais voici l'argent qui manque. Je croyais pouvoir le remettre ce matin avant que vous fussiez levé : malheureusement, une personne qui avait à moi une petite somme, et que je croyais trouver hier soir chez elle, était à Belleville depuis deux jours; il m'a fallu y aller ce matin. C'est ce qui a causé mon retard... Grâce, monsieur, ne me perdez pas ! En prenant cet argent, je savais bien que je pourrais le remettre ce matin. Voici les treize cents francs en or. — Comment, les treize cents francs ! s'écria M. Ferrand. Il s'agit bien de treize cents francs ! Vous m'avez volé, dans le bureau de la chambre du premier, quinze billets de mille francs dans un portefeuille vert et deux mille francs en or. — Moi !... jamais ! s'écria ce pauvre Germain d'un air renversé. — Je vous avais pris treize cents francs en or... mais pas un sou de plus. Je n'ai pas vu de portefeuille dans le tiroir; il n'y avait que deux mille francs en or dans une boîte. — Oh ! l'infâme menteur !... s'écria le patron. Vous avez volé treize cents francs, vous pouvez bien en avoir volé davantage; la justice prononcera... Oh ! je serai impitoyable pour un si affreux abus de confiance. Ce sera un exemple... Enfin, mon pauvre Chalamel, la garde arrive sur ce coup de temps-là, avec le secrétaire du commissaire, pour dresser procès-verbal; on empoigne Germain, et voilà !

— C'est-il bien possible? Germain, la crème des honnêtes gens !

— Ça nous a paru aussi bien singulier.

— Après ça, il faut avouer une chose : Germain était maniaque, il ne voulait jamais dire où il demeurait.

— Ça, c'est vrai.

— Il avait toujours l'air mystérieux.

— Ce n'est pas une raison pour qu'il ait volé dix-sept mille francs.

— Sans doute.

— C'est une remarque que je fais.

— Ah bien !... voilà une nouvelle !... c'est comme si on me donnait un coup de poing sur la tête... Germain... Germain... qui avait l'air si honnête... à qui on aurait donné le bon Dieu sans confession !

— On dirait qu'il avait comme un pressentiment de son malheur...

— Pourquoi?

— Depuis quelque temps il avait comme quelque chose qui le rongeait.

— C'était peut-être à propos de Louise.

— De Louise?

— Après ça, je ne fais que répéter ce que disait ce matin la mère Séraphin.

— Quoi donc? quoi donc?

— Qu'il était l'amant de Louise... et le père de l'enfant...

— Voyez-vous, le sournois !

— Tiens, tiens, tiens !

— Ah ! bah !

— Ça n'est pas vrai !

— Comment sais-tu ça, Chalamel?

— Il n'y a pas quinze jours que Germain m'a dit, en confidence, qu'il était amoureux fou, mais fou, fou, d'une petite ouvrière, bien honnête, qu'il avait connue dans une maison où il avait logé; il avait les larmes aux yeux en me parlant d'elle.

— Ohé, Chalamel ! ohé, Chalamel ! est-il rococo !

— Il dit que Faublas est son héros, et il est assez bon enfant, assez cruche, assez actionnaire pour ne pas comprendre qu'on peut être amoureux de l'une et être l'amant de l'autre.

— Je vous dis, moi, que Germain parlait sérieusement...

A ce moment, le maître clerc entra dans l'étude.

— Eh bien ! dit-il, Chalamel, avez-vous fait toutes les courses?

— Oui, monsieur Dubois, j'ai été chez M. de Saint-Remy, il va venir tout à l'heure pour payer.

— Et chez madame la comtesse Mac-Grégor?

— Aussi... voilà la réponse.

— Et chez la comtesse d'Orbigny?

— Elle remercie bien le patron; elle est arrivée hier matin de Normandie, elle ne s'attendait pas à avoir sitôt sa réponse : voilà la lettre. J'ai aussi passé chez l'intendant de M. le marquis d'Harville, comme il l'avait demandé, pour les frais du contrat que j'ai été faire signer l'autre jour à l'hôtel.

— Vous lui aviez bien dit que ce n'était pas si pressé?

— Oui; mais l'intendant a voulu payer tout de même. Voilà l'argent. Ah ! j'oubliais cette carte qui était ici en bas chez le portier, avec un mot au crayon écrit dessus (pas sur le portier); ce monsieur a demandé le patron, il a laissé cela.

— Walter Murph, lut le maître clerc, et plus bas, au crayon : « reviendra à trois heures pour affaires importantes. » Je ne connais pas ce nom.

— Ah ! j'oubliais encore, reprit Chalamel, M. Badinot a dit que c'était bon, que M. Ferrand fasse comme il l'entendrait, que ça serait toujours bien.

— Il n'a pas donné de réponse par écrit?

— Non, monsieur, il a dit qu'il n'avait pas le temps.

— Très-bien.

— M. Charles Robert viendra aussi dans la journée parler au patron; il paraît qu'il s'est battu hier en duel avec le duc de Lucenay.

— Est-il blessé?

— Je ne crois pas, on me l'aurait dit chez lui.

— Tiens ! une voiture qui s'arrête...

— Oh ! les beaux chevaux ! sont-ils fougueux !

— Et ce gros cocher anglais, avec sa perruque blanche et sa livrée brune à galons d'argent, et ses épaulettes comme un colonel !

— C'est un ambassadeur, bien sûr.

— Et le chasseur, en a-t-il aussi, de cet argent sur le corps !

— Et de grandes moustaches !

— Tiens, dit Chalamel, c'est la voiture du vicomte de Saint-Remy.

— Que ça de genre? merci !

Bientôt après, M. de Saint-Remy entrait dans l'étude.

CHAPITRE XV.

M. de Saint-Remy.

Nous avons dépeint la charmante figure, l'élégance exquise, la tournure ravissante de M. de Saint-Remy, arrivé la veille de la ferme d'Arnouville (propriété de madame la duchesse de Lucenay), où il avait trouvé un refuge contre les poursuites des gardes du commerce Malicorne et Bourdin.

M. de Saint-Remy entra brusquement dans l'étude, son chapeau sur la tête, l'air haut et fier, fermant à demi les yeux, et demandant d'un air souverainement impertinent, sans regarder personne :

— Le notaire, où est-il?

— M. Ferrand travaille dans son cabinet, dit le maître clerc, si vous voulez attendre un instant, monsieur, il pourra vous recevoir.

— Comment, attendre?

— Mais, monsieur...

— Il n'y a pas de mais, monsieur; allez lui dire que M. de Saint-Remy est là... Je trouve encore singulier que ce notaire me fasse faire antichambre... Ça empeste le poêle ici !

— Veuillez passer dans la pièce à côté, monsieur, dit le premier clerc, j'irai tout de suite prévenir M. Ferrand.

M. de Saint-Remy haussa les épaules, et suivit le maître clerc.

Au bout d'un quart d'heure qui lui sembla fort long et qui changea son dépit en colère, M. de Saint-Remy fut introduit dans le cabinet du notaire.

Rien de plus curieux que le contraste de ces deux hommes, tous deux profondément physionomistes et généralement habitués à juger presque du premier coup d'œil à qui ils avaient affaire.

M. de Saint-Remy voyait Jacques Ferrand pour la première fois. Il fut frappé du caractère de cette figure blafarde, rigide, impassible, au regard caché par d'énormes lunettes vertes, au crâne disparaissant à demi sous un vieux bonnet de soie noire,

Le notaire était assis devant son bureau, sur un fauteuil de cuir, à côté d'une cheminée dégradée, remplie de cendre, où fumaient deux tisons noircis. Des rideaux de percaline verte, presque en lambeaux, ajustés à de petites tringles de fer sur les croisées, cachaient les vitres inférieures et jetaient dans ce cabinet, déjà sombre, un reflet livide et sinistre. Des casiers de bois noir remplis de cartons étiquetés, quelques chaises de merisier recouvertes de velours d'Utrecht jaune, une pendule d'acajou, un carrelage jaunâtre, humide et glacial, un plafond sillonné de crevasses et orné de guirlandes de toiles d'araignée, tel était le *sanctus sanctorum* de M. Jacques Ferrand.

Le vicomte n'avait pas fait deux pas dans ce cabinet, n'avait pas dit une parole, que le notaire, qui le connaissait de réputation, le haïssait déjà. D'abord il voyait en lui, pour ainsi dire, un rival en fourberies ; et puis, par cela même que M. Ferrand était d'une mine basse et ignoble, il détestait chez les autres l'élégance, la grâce et la jeunesse, surtout lorsqu'un air suprêmement insolent accompagnait ces avantages.

Le notaire affectait ordinairement une sorte de brusquerie rude, presque grossière, envers ses clients, qui n'en ressentaient que plus d'estime pour lui en raison de ces manières de paysan du Danube. Il se promit de redoubler de brutalité envers M. de Saint-Remy.

Celui-ci, ne connaissant aussi Jacques Ferrand que de réputation, s'attendait à trouver en lui une sorte de tabellion, bonhomme ou ridicule, le vicomte se représentant toujours sous des dehors presque niais les hommes de probité proverbiale, dont Jacques Ferrand était, disait-on, le type achevé.

Loin de là, la physionomie, l'attitude du tabellion, imposaient au vicomte un ressentiment indéfinissable, moitié crainte, moitié haine, quoiqu'il n'eût aucune raison sérieuse de le craindre ou de le haïr. Aussi, en conséquence de son caractère résolu, M. de Saint-Remy exagéra-t-il encore son insolence et sa fatuité habituelles. Le notaire gardait son bonnet sur sa tête, le vicomte garda son chapeau, et s'écria, dès la porte, d'une voix haute et mordante :

— Il est, pardieu ! fort étrange, monsieur, que vous me donniez la peine de venir ici, au lieu d'envoyer chercher chez moi l'argent des traites que j'ai souscrites à ce Badinot, et pour lesquelles ce drôle-là m'a poursuivi... Vous me dites, il est vrai, qu'en outre vous avez une communication très-importante à me faire... soit... mais alors vous ne devriez pas m'exposer à attendre un quart d'heure dans votre antichambre : cela n'est pas poli, monsieur.

M. Ferrand, impassible, termina un calcul qu'il faisait, essuya méthodiquement sa plume sur l'éponge imbibée d'eau qui entourait son encrier de faïence ébréché, et leva vers le vicomte sa face glaciale, terreuse et camuse, chargée d'une paire de lunettes.

On eût dit une tête de mort dont les orbites auraient été remplacées par de larges prunelles fixes, glauques et vertes.

Après l'avoir considéré un moment en silence, le notaire dit au vicomte, d'une voix brusque et brève :

— Où est l'argent ?

Ce sang-froid exaspéra M. de Saint-Remy.

Lui... lui, l'idole des femmes, l'envie des hommes, le parangon de la meilleure compagnie de Paris, le duelliste redouté, ne pas produire plus d'effet sur un misérable notaire ! cela était odieux ; quoiqu'il fût en tête-à-tête avec Jacques Ferrand, son orgueil intime se révoltait.

— Où sont les traites ?

Reprit-il aussi brièvement.

Du bout d'un de ses doigts durs comme du fer et couverts de poils roux, le notaire, sans répondre, frappa sur un large portefeuille de cuir posé près de lui.

Décidé à être aussi laconique, mais frémissant de colère, le vicomte prit dans la poche de sa redingote un petit agenda de cuir de Russie fermé par des agrafes d'or, en tira quarante billets de mille francs, et les montra au notaire.

— Combien ? demanda celui-ci.

— Quarante mille francs.

— Donnez...

— Tenez, et finissons vite, monsieur ; faites votre métier, payez-vous, remettez-moi les traites, dit le vicomte en jetant impatiemment le paquet de billets de banque sur la table.

Le notaire les prit, se leva, les examina près de la fenêtre, les tournant et les retournant un à un, avec une attention si scrupuleuse, et pour ainsi dire si insultante pour M. de Saint-Remy, que ce dernier en blêmit de rage.

Le notaire, comme s'il eût deviné les pensées qui agitaient le vicomte, bocha la tête, se tourna à demi vers lui, et lui dit avec un accent indéfinissable :

— Ça s'est vu...

Un moment interdit, M. de Saint-Remy reprit sèchement :

— Quoi ?

— Des billets de banque faux, répondit le notaire en continuant de soumettre ceux qu'il tenait à un examen attentif.

— A propos de quoi me faites-vous cette remarque, monsieur ?

Jacques Ferrand s'arrêta un moment, regarda fixement le vicomte à travers ses lunettes ; puis, haussant imperceptiblement les épaules, il se remit à inventorier les billets sans prononcer une parole.

— Mort-Dieu, monsieur le notaire, sachez que lorsque j'interroge, on me répond ! s'écria M. de Saint-Remy irrité par le calme de Jacques Ferrand.

— Ceux-là sont bons... dit le notaire en retournant vers son bureau, où il prit une petite liasse de papiers timbrés auxquels étaient annexées deux lettres de change ; il mit ensuite un des billets de mille francs et trois rouleaux de cent francs sur le dossier de la créance, puis il dit à M. de Saint-Remy, en lui indiquant du bout du doigt l'argent et les titres :

— Voici ce qui vous revient des quarante mille francs ; mon client m'a chargé de percevoir la note des frais.

Le vicomte s'était contenu à grand' peine pendant que Jacques Ferrand établissait ses comptes. Au lieu de lui répondre et de prendre l'argent, il s'écria d'une voix tremblante de colère :

— Je vous demande, monsieur, pourquoi vous m'avez dit, à propos des billets de banque que je viens de vous remettre, qu'on en avait vu de faux ?

— Pourquoi ?

— Oui.

— Parce que... je vous ai mandé ici pour une affaire de faux...

Et le notaire braqua ses lunettes vertes sur le vicomte.

— En quoi cette affaire de faux me concerne-t-elle ?

— Après un moment de silence, M. Ferrand dit au vicomte, d'un air triste et sévère :

— Vous rendez-vous compte, monsieur, des fonctions que remplit un notaire ?

— Le compte et les fonctions sont parfaitement simples, monsieur ; j'avais tout à l'heure quarante mille francs, il m'en reste treize cents...

— Vous êtes très-plaisant, monsieur... Je vous dirai, moi, qu'un notaire est aux affaires temporelles ce qu'un confesseur est aux affaires spirituelles... Par état, il connaît souvent d'ignobles secrets.

— Après, monsieur ?

— Il se trouve souvent forcé d'être en relation avec des fripons...

— Ensuite, monsieur ?

— Il doit, autant qu'il le peut, empêcher un nom honorable d'être traîné dans la boue.

— Qu'ai-je de commun avec tout cela ?

— Votre père vous avait laissé un nom respecté que vous déshonorez, monsieur !...

— Qu'osez-vous dire ?

— Sans l'intérêt qu'inspire ce nom à tous les honnêtes gens, au lieu d'être cité ici, devant moi, vous le seriez à cette heure devant le juge d'instruction.

— Je ne vous comprends pas.

— Il y a deux mois, vous avez escompté, par l'intermédiaire d'un agent d'affaires, une traite de cinquante-huit mille francs, souscrite par la maison Meulaert et compagnie, de Hambourg, au profit d'un William Smith, et payable dans trois mois chez M. Grimaldi, banquier à Paris.

— Eh bien !

— Cette traite est fausse.

— Cela n'est pas vrai...

— Cette traite est fausse !... La maison Meulaert n'a jamais contracté d'engagement avec William Smith ; elle ne le connaît pas.

— Serait-il vrai ! s'écria M. de Saint-Remy avec autant de surprise que d'indignation : mais alors j'ai été horriblement trompé, monsieur... car j'ai reçu cette valeur comme argent comptant.

— De qui ?

— De M. William Smith lui-même ; la maison Meulaert est si connue... je connaissais moi-même tellement la probité de M. William Smith, que j'ai accepté cette traite en payement d'une somme qu'il me devait...

— William Smith n'a jamais existé... c'est un personnage imaginaire...

— Monsieur, vous m'insultez !

— Sa signature est fausse et supposée comme le reste.

— Je vous dis, monsieur, que M. William Smith existe ; mais j'ai sans doute été dupe d'un horrible abus de confiance.

— Pauvre jeune homme !...

— Expliquez-vous.

— En quatre mots, le dépositaire actuel de la traite est convaincu que vous avez commis le faux...

— Monsieur !...

— Il prétend en avoir la preuve ; avant-hier il est venu me prier de vous mander chez moi et de vous proposer de vous rendre cette fausse traite... moyennant transaction... Jusque-là tout était loyal ; voici qu'il ne l'est plus, et je ne vous en parle qu'à titre de renseignements : il demande cent mille francs... écus... aujourd'hui même ; ou sinon, demain, à midi, le faux est déposé au parquet du procureur du roi.

— C'est une indignité !

— Et de plus une absurdité... Vous êtes ruiné, vous étiez poursuivi pour une somme que vous venez de me payer, grâce à je ne sais quelle ressource... voilà ce que j'ai déclaré à ce tiers porteur... Il m'a répondu à cela... que certaine grande dame très-riche ne vous laisserait pas dans l'embarras...

— Assez, monsieur !... assez !...

— Autre indignité, autre absurdité ! d'accord.

— Enfin, monsieur, que veut-on ?

— Indignement exploiter une action indigne. J'ai consenti à vous faire savoir cette proposition, tout en la flétrissant comme un honnête homme doit la flétrir. Maintenant cela vous regarde. Si vous êtes coupable, choisissez entre la cour d'assises ou la rançon qu'on vous impose... Ma démarche est tout officieuse, et je ne me mêlerai pas davantage d'une affaire aussi sale. Le tiers-porteur s'appelle M. Petit-Jean, négociant en huiles ; il demeure sur le bord de la Seine, quai de Billy, 10. Arrangez-vous avec lui. Vous êtes dignes de vous entendre... si vous êtes faussaire, comme il l'affirme.

M. de Saint-Remy était entré chez Jacques Ferrand le verbe insolent, la tête haute. Quoiqu'il eût commis dans sa vie quelques actions honteuses, il restait encore en lui une certaine fierté de race, un courage naturel qui ne s'était jamais démenti. Au commencement de cet entretien, regardant le notaire comme un adversaire indigne de lui, il s'était contenté de le persifler.

Lorsque Jacques Ferrand eut parlé de faux... le vicomte se sentit écrasé. A son tour il se trouvait dominé par le notaire.

Sans l'empire absolu qu'il avait sur lui-même, il n'aurait pu cacher l'impression terrible que lui causa cette révélation inattendue ; car elle pouvait avoir pour lui des suites incalculables, que le notaire ne soupçonnait même pas.

Après un moment de silence et de réflexion, il se résigna, lui si orgueilleux, si irritable, si vain de sa bravoure, à implorer cet homme grossier qui lui avait si rudement parlé l'austère langage de la probité.

— Monsieur, vous me donnez une preuve d'intérêt dont je vous remercie ; je regrette la vivacité de mes premières paroles... dit M. de Saint-Remy d'un ton cordial.

— Je ne m'intéresse pas du tout à vous, reprit brutalement le notaire. Votre père étant l'honneur même, je n'aurais pas voulu voir son nom à la cour d'assises : voilà tout.

— Je vous répète, monsieur, que je suis incapable de l'infamie dont on m'accuse.

— Vous direz cela à M. Petit-Jean.

— Mais, je l'avoue, l'absence de M. Smith, qui a indignement abusé de ma bonne foi...

— Infâme Smith !

— L'absence de M. Smith me met dans un cruel embarras ; je suis innocent ; qu'on m'accuse, je le prouverai ; mais une telle accusation flétrit toujours un galant homme.

— Après ?

— Soyez assez généreux pour employer la somme que je viens de vous remettre à désintéresser en partie la personne qui a cette traite entre les mains.

— Cet argent appartient à mon client, il est sacré !

— Mais dans deux ou trois jours je le rembourserai.

— Vous ne le pourrez pas.

— J'ai des ressources.

— Aucunes... d'avouables du moins. Votre mobilier, vos chevaux ne vous appartiennent plus, dites-vous .. ce qui m'a l'air d'une fraude indigne.

— Vous êtes bien dur, monsieur. Mais, en admettant cela, ne ferai-je pas argent de tout dans une extrémité aussi désespérée ? Seulement, comme il m'est impossible de me procurer d'ici à demain midi cent mille francs, je vous en conjure, employez l'argent que je viens de vous remettre à retirer cette malheureuse traite ; ou bien... vous qui êtes si riche... faites-moi cette avance, ne me laissez pas dans une position pareille...

— Moi, répondre de cent mille francs pour vous ! Ah çà ! vous êtes donc fou ?

— Monsieur, je vous en supplie... au nom de mon père... dont vous m'avez parlé... soyez assez bon pour...

— Je suis bon pour ceux qui le méritent, dit rudement le notaire ; honnête homme, je hais les escrocs, et je ne serais pas fâché de voir un de ces beaux fils sans foi ni loi, impies et débauchés, une bonne fois attaché au pilori pour servir d'exemple aux autres... Mais j'entends vos chevaux qui s'impatientent, monsieur le vicomte, dit le notaire en souriant du bout de ses dents noires.

A ce moment on frappa à la porte du cabinet.

— Qu'est-ce ? dit Jacques Ferrand.

— Madame la comtesse d'Orbigny, dit le maître clerc.

— Priez-la d'attendre un moment.

— C'est la belle-mère de la marquise d'Harville ! s'écria M. de Saint-Remy.

— Oui, monsieur ; elle a rendez-vous avec moi ; ainsi, serviteur.

— Pas un mot de ceci, monsieur ! s'écria M. de Saint-Remy d'un ton menaçant.

— Je vous ai dit, monsieur, qu'un notaire était aussi discret qu'un confesseur.

Jacques Ferrand sonna ; le clerc parut.

— Faites entrer madame d'Orbigny. Puis, s'adressant au vicomte : Prenez ces treize cents francs, monsieur, ce sera toujours un à-compte pour M. Petit-Jean.

Madame d'Orbigny (autrefois madame Roland) entra au moment où M. de Saint-Remy sortait, les traits contractés par la rage de s'être inutilement humilié devant le notaire.

— Eh ! bonjour, monsieur de Saint-Remy, lui dit madame d'Orbigny ; combien il y a de temps que je ne vous ai vu...

— En effet, madame, depuis le mariage de d'Harville, dont j'étais témoin, je n'ai pas eu l'honneur de vous rencontrer, dit M. de Saint-Remy en s'inclinant et en donnant tout à coup à ses traits une expression affable et souriante. Depuis lors, vous êtes toujours restée en Normandie ?

— Mon Dieu ! oui ; M. d'Orbigny ne peut vivre maintenant qu'à la campagne.... et ce qu'il aime, je l'aime... Aussi, vous voyez en moi une vraie provinciale : je ne suis pas venue à Paris depuis le mariage de ma chère belle-fille avec cet excellent M. d'Harville... Le voyez-vous souvent ?

— D'Harville est devenu très-sauvage et très-morose. On le rencontre assez peu dans le monde, dit M. de Saint-Remy avec une nuance d'impatience, car cet entretien lui était insupportable, et par son inopportunité, et parce que le notaire semblait s'en amuser beaucoup. Mais la belle-mère de madame d'Harville, enchantée de cette rencontre avec un élégant, n'était pas femme à lâcher sitôt sa proie.

— Et ma chère belle-fille, reprit-elle, n'est pas, je l'espère, aussi sauvage que son mari ?

— Madame d'Harville est fort à la mode et toujours fort entourée, ainsi qu'il convient à une jolie femme ; mais je crains, madame, d'abuser de vos moments... et...

— Mais pas du tout, je vous assure. C'est une bonne fortune pour moi de rencontrer l'élégant des élégants, le roi de la mode ; en dix minutes, je vais être au fait de Paris comme si je ne l'avais jamais quitté... Et votre cher M. de Lucenay, qui était avec vous le témoin du mariage de M. d'Harville ?

— Plus original que jamais : il part pour l'Orient, et il en revient juste à temps pour recevoir hier matin un coup d'épée, fort innocent du reste.

— Ce pauvre duc ! Et sa femme, toujours belle et ravissante ?

— Vous savez, madame, que j'ai l'honneur d'être un de ses meilleurs amis, mon témoignage à ce sujet serait suspect... Veuillez, madame, à votre retour aux Aubiers, me faire la grâce de ne pas m'oublier auprès de M. d'Orbigny.

— Il sera très-sensible, je vous assure, à votre aimable souvenir ; car il s'informe souvent de vous, de vos succès... Il dit toujours que vous lui rappelez le duc de Lauzun.

— Cette comparaison seule est tout un éloge ; mais, malheureusement pour moi, elle est beaucoup plus bienveillante que vraie. Adieu, madame ; car je n'ose espérer que vous puissiez me faire l'honneur de me recevoir avant votre départ.

— Je serais désolée que vous prissiez la peine de venir chez moi... Je suis tout à fait campée pour quelques jours en hôtel garni ; mais si, cet été ou cet automne, vous passez sur notre route en allant à quelqu'un de ces châteaux à la mode où les merveilleuses se disputent le plaisir de vous recevoir... accordez-nous quelques jours, seulement par curiosité de contraste, et pour vous reposer chez de pauvres campagnards de l'étourdissement de la vie de château si élégante et si folle... car c'est toujours fête où vous allez !...

— Madame...

— Je n'ai pas besoin de vous dire combien M. d'Orbigny et moi nous serons heureux de vous recevoir. Mais adieu, monsieur ; je crains que le bourru bienfaisant (elle montra le notaire) ne s'impatiente de nos bavardages.

— Bien au contraire, madame, bien au contraire, dit Ferrand avec un accent qui redoubla la rage contenue de M. de Saint-Remy.

— Avouez que M. Ferrand est un homme terrible, reprit madame d'Orbigny en faisant l'évaporée. Mais prenez garde ; puisqu'il est heureusement pour vous chargé de vos affaires, il vous grondera furieusement, c'est un homme impitoyable. Mais que dis-je ?... au contraire... un merveilleux comme vous... avoir M. Ferrand pour notaire... mais c'est un brevet d'amendement ; car on sait bien qu'il ne laisse jamais faire de folies à ses clients, sinon il leur rend leurs comptes... Oh ! il ne veut pas être le notaire de tout le monde... Puis, s'adressant à Jacques Ferrand : Savez-vous, monsieur le puritain, que c'est une superbe conversion que vous avez faite là... rendre sage l'élégant par excellence, le roi de la mode ?

— C'est justement une conversion, madame... M. le vicomte sort de mon cabinet tout autre qu'il n'y était entré.

— Quand je vous dis que vous faites des miracles !... ce n'est pas étonnant, vous êtes un saint.

— Ah ! madame... vous me flattez, dit Jacques Ferrand avec componction.

M. de Saint-Remy salua profondément madame d'Orbigny ; puis, au moment de quitter le notaire, voulant tenter une dernière fois de l'apitoyer, il lui dit d'un ton dégagé, qui laissait pourtant deviner une anxiété profonde :

— Décidément, mon cher monsieur Ferrand, vous ne voulez pas m'accorder ce que je vous demande ?

— Quelque folie, sans doute ?... Soyez inexorable, mon cher puritain, s'écria madame d'Orbigny en riant.

— Vous entendez, monsieur, je ne puis contrarier une aussi belle dame...

— Mon cher monsieur Ferrand, parlons sérieusement... des choses sérieuses... et vous savez que celle-là... l'est beaucoup... Décidément vous me refusez ? demanda le vicomte avec une angoisse à peine dissimulée.

La mère Bouvard.

Le notaire fut assez cruel pour paraître hésiter. M. de Saint-Remy eut un moment d'espoir.

— Comment, homme de fer, vous cédez ? dit en riant la belle-mère de madame d'Harville, vous subissez aussi le charme de l'irrésistible ?...

— Ma foi, madame, j'étais sur le point de céder, comme vous dites ; mais vous me faites rougir de ma faiblesse, reprit M. Ferrand. Puis, s'adressant au vicomte, il lui dit, avec une expression dont celui-ci comprit toute la signification : Là, sérieusement (et il appuya sur ce mot), c'est impossible... Je ne souffrirai pas que, par caprice, vous fassiez une étourderie pareille... Monsieur le vicomte, je me regarde comme le tuteur de mes clients ; je n'ai pas d'autre famille, et je me regarderais comme complice des folies que je leur laisserais faire.

— Oh ! le puritain ! Voyez-vous le puritain ! dit madame d'Orbigny.

— Du reste, voyez M. Petit-Jean ; il pensera, j'en suis sûr, absolument comme moi ; et, comme moi, il vous dira... non !

M. de Saint-Remy sortit désespéré.

Le vicomte de Saint-Remy.

Après un moment de réflexion, il dit : — Il le faut. Puis, à son chasseur, qui tenait ouverte la portière de sa voiture :

— A l'hôtel de Lucenay.

Pendant que M. de Saint-Remy se rend chez la duchesse, nous ferons

assister nos lecteurs à l'entretien de M. Ferrand et de la belle-mère de madame d'Harville.

CHAPITRE XVI.

Le testament.

Le lecteur a peut-être oublié le portrait de la belle-mère de madame d'Harville, tracé par celle-ci.

Répétons que madame d'Orbigny est une petite femme blonde, mince, ayant les cils presque blancs, les yeux ronds et d'un bleu pâle ; sa parole est mielleuse, son regard hypocrite, ses manières insinuantes et insidieuses. En étudiant sa physionomie fausse et perfide, on y découvre quelque chose de sournoisement cruel.

— Quel charmant jeune homme que M. de Saint-Remy ! dit madame d'Orbigny à Jacques Ferrand lorsque le vicomte fut sorti.

— Charmant. Mais, madame, causons d'affaires... Vous m'avez écrit de Normandie que vous vouliez me consulter sur de graves intérêts...

— N'avez-vous pas toujours été mon conseil depuis que ce bon docteur Polidori m'a adressée à vous ?... A propos, avez-vous de ses nouvelles ? demanda madame d'Orbigny d'un air parfaitement détaché.

— Depuis son départ de Paris il ne m'a pas écrit une seule fois, répondit non moins indifféremment le notaire.

Avertissons le lecteur que ces deux personnages se mentaient effrontément l'un à l'autre. Le notaire avait vu récemment Polidori (un de ses deux complices) et lui avait proposé d'aller à Asnières, chez les Martial, pirates d'eau douce dont nous parlerons plus tard, d'aller, disons-nous, empoisonner Louise Morel, sous le nom du docteur Vincent.

La belle-mère de madame d'Harville se rendait à Paris afin d'avoir aussi une conférence secrète avec ce scélérat, depuis assez longtemps caché, nous l'avons dit, sous le nom de César Bradamanti.

— Mais il ne s'agit pas du bon docteur, reprit la belle-mère de madame d'Harville ; vous me voyez très-inquiète : mon mari est indisposé ; sa santé s'affaiblit de plus en plus. Sans me donner de craintes graves... son état me tourmente... ou plutôt le tourmente, dit madame d'Orbigny en essuyant ses yeux légèrement humectés.

— De quoi s'agit-il ?

— Il parle incessamment de dernières dispositions à prendre... de testament...

Ici madame d'Orbigny cacha son visage dans son mouchoir pendant quelques minutes.

— Cela est triste, sans doute, reprit le notaire, mais cette précaution n'a en elle-même rien de fâcheux... Quelles seraient d'ailleurs les intentions de M. d'Orbigny, madame ?

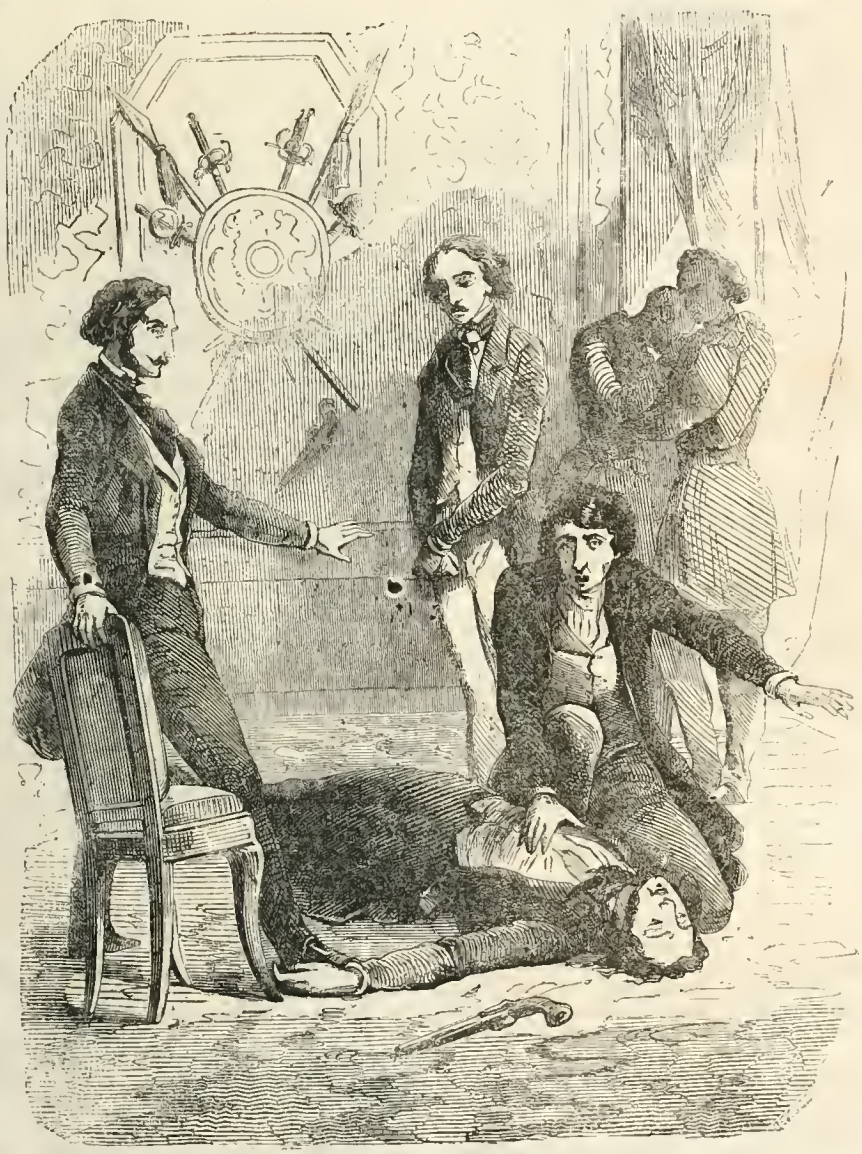
— Mon Dieu, que sais-je ?... Vous sentez bien que, lorsqu'il met la conversation sur ce sujet, je ne l'y laisse pas longtemps.

— Mais, enfin, à ce propos, ne vous a-t-il rien dit de positif ?

— Je crois, reprit madame d'Orbigny d'un air parfaitement désintéressé, je crois qu'il veut non-seulement me donner tout ce que la loi lui permet de me donner... mais... Oh ! tenez, je vous en prie, ne parlons pas de cela...

— De quoi parlerons-nous ?

— Hélas ! vous avez raison, homme impitoyable ! Il faut, malgré moi, revenir au triste sujet qui m'amène auprès de vous. Eh bien ! M. d'Orbigny pousse la bonté jusqu'à vouloir... dénaturer une partie de sa fortune et me faire don... d'une somme considérable.



Mort du marquis d'Harville. — PAGE 169.

— Mais sa fille, sa fille ? s'écria sévèrement M. Ferrand. Je dois vous déclarer que depuis un an M. d'Harville m'a chargé de ses affaires. Je lui ai dernièrement encore fait acheter une terre magnifique. Vous connaissez ma rudesse en affaires, peu m'importe que M. d'Harville soit un client ; ce que je plaide, c'est la cause de la justice ; si votre mari veut prendre envers sa fille, madame d'Harville, une détermination qui ne me semble pas convenable... je vous le dirai brutalement, il ne faudra pas compter sur mon concours. Nette et droite, telle a toujours été ma ligne de conduite.

— Et la mienne donc ! Ainsi je répète sans cesse à mon mari ce que vous me dites là : « Votre fille a de grands torts envers vous, soit ; mais ce n'est pas une raison pour la déshériter. »

— Très-bien, à la bonne heure. Et que répondit-il ?

— Il répond : « Je laisserai à ma fille vingt-cinq mille francs de rentes. Elle a eu plus d'un million de sa mère, son mari a personnellement une fortune énorme ; ne puis-je pas vous abandonner le reste, à vous, ma tendre amie, le seul soutien, la seule consolation de mes vieux jours, mon ange gardien ? »

Je vous répète ces paroles trop flatteuses, dit madame d'Orbigny avec un soupir de modestie, pour vous montrer combien M. d'Orbigny est bon pour moi ; mais, malgré cela, j'ai toujours refusé ses offres ; ce que voyant, il s'est décidé à me prier de venir vous trouver.

— Mais je ne connais pas M. d'Orbigny.

— Mais lui, comme tout le monde, connaît votre loyauté.

— Mais comment vous a-t-il adressée à moi ?

— Pour couper court à mes refus, à mes scrupules, il m'a dit : « Je ne vous propose pas de consulter mon notaire, vous le croiriez trop à ma dévotion ; mais je m'en rapporterai absolument à la décision d'un

 Paris. — Imprimerie Schneider, rue d'Erfurth, 1.

homme dont le rigorisme de probité est proverbial, M. Jacques Ferrand S'il trouve votre délicatesse compromise par votre acquiescement à mes offres, nous n'en parlerons plus; sinon vous vous résignerez.—J'y consens, dis-je à M. d'Orbigny, et voilà comment vous êtes devenu notre arbitre.—S'il m'approuve, ajouta mon mari, je lui enverrai un plein pouvoir pour réaliser, en mon nom, mes valeurs de rentes et de portefeuille; il gardera cette somme en dépôt, et après moi, ma tendre amie, vous aurez au moins une existence digne de vous. »

Jamais peut-être M. Ferrand ne sentit plus qu'en ce moment l'utilité de ses lunettes. Sans elles, madame d'Orbigny eût sans doute été frappée du regard étincelant du notaire, dont les yeux semblèrent s'illuminer à ce mot de dépôt.

Il répondit néanmoins d'un ton bourru :

— C'est impatientant... voilà la dix ou douzième fois qu'on me choisit ainsi pour arbitre... toujours sous le prétexte de ma probité... on n'a que ce mot à la bouche... Ma probité! ma probité!... bel avantage... ça ne me vaut que des ennuis... que des tracas...

— Mon bon monsieur Ferrand... voyons... ne me rudoyez pas. Vous écrirez donc à M. d'Orbigny, il attend votre lettre afin de vous adresser ses pleins pouvoirs... pour réaliser cette somme...

— Combien à peu près?...

— Il m'a parlé, je crois, de quatre à cinq cent mille francs.

— La somme est moins considérable que je ne le croyais; après tout, vous vous êtes dévouée à M. d'Orbigny... Sa fille est riche... vous n'avez rien... je puis approuver cela ; il me semble que loyalement vous devez accepter...

— Vrai... vous croyez? dit madame d'Orbigny, dupe comme tout le monde de la probité proverbiale du notaire, et qui n'avait pas été détrompée à cet égard par l'olidori.

— Vous pouvez accepter, répéta-t-il.

— J'accepterai donc, dit madame d'Orbigny avec un soupir.

Le premier clerc frappa à la porte.

— Qu'est-ce? demanda M. Ferrand.

— Madame la comtesse Mac-Grégor.

— Faites attendre un moment...

— Je vous laisse donc, mon cher monsieur Ferrand, dit madame d'Orbigny, vous écrirez à mon mari... puisqu'il le désire, et il vous enverra ses pleins pouvoirs demain...

— J'écrirai...

— Adieu, mon digne et bon conseil.

— Ah! vous ne savez pas, vous autres gens du monde, combien il est désagréable de se charger de pareils dépôts... la responsabilité qui pèse sur nous. Je vous dis qu'il n'y a rien de plus détestable que cette belle réputation de probité ; qui ne vous attire que des corvées!

— Et l'admiration des gens de bien !

— Dieu merci ! je place ailleurs qu'ici-bas la récompense que j'ambitionne ! dit M. Ferrand d'un ton béat.

. . . . . .

A madame d'Orbigny succéda Sarah Mac-Grégor.

CHAPITRE XVII.

La comtesse Mac-Grégor.

Sarah entra dans le cabinet du notaire avec son sang-froid et son assurance habituels. Jacques Ferrand ne la connaissait pas, il ignorait le but de sa visite ; il s'observa plus encore que de coutume, dans l'espoir de faire une nouvelle dupe... Il regarda très-attentivement la comtesse, et, malgré l'impassibilité de cette femme au front de marbre, il remarqua un léger tressaillement des sourcils, qui lui parut trahir un embarras contraint.

Le notaire se leva de son fauteuil, avança une chaise, la montra du geste à Sarah et lui dit :

— Vous m'avez demandé, madame, un rendez-vous pour aujourd'hui ; j'ai été très-occupé hier, je n'ai pu vous répondre que ce matin; je vous en fais mille excuses.

— Je désirais vous voir, monsieur... pour une affaire de la plus haute importance... Votre réputation de probité, de bonté, d'obligeance, m'a fait espérer le succès de la démarche que je tente auprès de vous...

Le notaire s'inclina légèrement sur sa chaise.

— Je sais, monsieur, que votre discrétion est à toute épreuve...

— C'est mon devoir, madame.

— Vous êtes, monsieur, un homme rigide et incorruptible.

— Oui, madame.

— Pourtant, si l'on vous disait : Monsieur, il dépend de vous de rendre la vie... plus que la vie... la raison, à une malheureuse mère, auriez-vous le courage de refuser?

— Précisez des faits, madame, je répondrai.

— Il y a quatorze ans environ, à la fin du mois de décembre 1824, un homme, jeune encore, vêtu de deuil... est venu vous proposer de prendre en viager la somme de cent cinquante mille francs, que l'on voulait placer à fonds perdus sur la tête d'un enfant de trois ans dont les parents désiraient rester inconnus.

— Ensuite, madame? dit le notaire, s'épargnant ainsi de répondre affirmativement.

— Vous avez consenti à vous charger de ce placement, et de faire assurer à cette enfant une rente viagère de huit mille francs ; la moitié de ce revenu devait être capitalisée à son profit jusqu'à sa majorité ; l'autre moitié devait être payée par vous à la personne qui prenait soin de cette petite fille ?

— Ensuite, madame?

— Au bout de deux ans, dit Sarah sans pouvoir vaincre une légère émotion, le 28 novembre 1827, cette enfant est morte.

— Avant de continuer cet entretien, madame, je vous demanderai quel intérêt vous portez à cette affaire.

— La mère de cette petite fille est... ma sœur, monsieur (1). J'ai là, pour preuve de ce que j'avance, l'acte de décès de cette pauvre petite, les lettres de la personne qui a pris soin d'elle, l'obligation d'un de vos clients, chez lequel vous aviez placé les cinquante mille écus.

— Voyons ces papiers, madame.

Assez étonnée de ne pas être crue sur parole, Sarah tira d'un portefeuille plusieurs papiers, que le notaire examina soigneusement.

— Eh bien ! madame, que désirez-vous? L'acte de décès est parfaitement en règle, et les cinquante mille écus ont été acquis à M. Petit-Jean, mon client, par la mort de l'enfant ; c'est une des chances des placements viagers, je l'ai fait observer à la personne qui m'a chargé de cette affaire. Quant aux revenus, ils ont été exactement payés par moi jusqu'à la mort de l'enfant.

— Rien de plus loyal que votre conduite en tout ceci, monsieur, je me plais à le reconnaître. La femme à qui l'enfant a été confiée a eu aussi des droits à notre gratitude, elle a eu les plus grands soins de ma pauvre petite nièce.

— Cela est vrai, madame ; j'ai même été si satisfait de la conduite de cette femme, que, la voyant sans place après la mort de cette enfant, je l'ai prise à mon service, et depuis ce temps elle y est encore.

— Madame Séraphin est à votre service, monsieur ?

— Depuis quatorze ans, comme femme de charge. Et je n'ai qu'à me louer d'elle.

— Puisqu'il en est ainsi, monsieur, elle pourrait nous être d'un grand secours si... vous... vouliez bien accueillir une demande qui vous paraîtra étrange, peut-être même... coupable au premier abord ; mais quand vous saurez dans quelle intention...

— Une demande coupable, madame! je ne vous crois pas plus capable de la faire que moi de l'écouter.

— Je sais, monsieur, que vous êtes la dernière personne à qui on devrait adresser une pareille requête ; mais je mets tout mon espoir... mon seul espoir, dans votre pitié. En tout cas, je puis compter sur votre discrétion ?

— Oui, madame.

— Je continue donc. La mort de cette pauvre petite fille a jeté sa mère dans une désolation telle, que sa douleur est aussi vive aujourd'hui qu'il y a quatorze ans, et qu'après avoir craint pour sa vie aujourd'hui nous craignons pour sa raison.

— Pauvre mère ! dit M. Ferrand avec un soupir.

— Oh! oui, bien malheureuse mère, monsieur; car elle ne pouvait que rougir de la naissance de sa fille à l'époque où elle l'a perdue, tandis qu'à cette heure les circonstances sont telles, que ma sœur, si son enfant vivait encore, pourrait la légitimer, s'en enorgueillir, ne plus jamais la quitter. Aussi, ce regret incessant venant se joindre à ses autres chagrins, nous craignons à chaque instant de voir sa raison s'égarer.

— Il n'y a malheureusement rien à faire à cela.

— Si, monsieur.

— Comment, madame?

— Supposez qu'on vienne dire à la pauvre mère : On a cru votre fille morte, elle ne l'est pas ; la femme qui a pris soin d'elle étant toute petite pourrait l'affirmer.

— Un tel mensonge serait cruel, madame... pourquoi donner en vain un espoir à cette pauvre mère?

— Mais, si ce n'était pas un mensonge, monsieur? ou plutôt si cette supposition pouvait se réaliser?

— Par un miracle? s'il ne fallait pour l'obtenir que joindre mes prières aux vôtres, je les joindrais du plus profond de mon cœur... croyez-le, madame... Malheureusement l'acte de décès est formel.

— Mon Dieu, je le sais, monsieur, l'enfant est mort ; et pourtant, si vous vouliez, le malheur ne serait pas irréparable.

— Est-ce une énigme, madame?

— Je parlerai donc plus clairement... Que ma sœur retrouve demain sa fille, non-seulement elle renaît à la vie, mais encore elle est sûre d'épouser le père de cet enfant, aujourd'hui libre comme elle. Ma nièce est

(1) Nous croyons inutile de rappeler au lecteur que l'enfant dont il est question est Fleur-de-Marie, fille de Rodolphe et de Sarah, et que celle-ci, en parlant d'une prétendue sœur, fait un mensonge nécessaire à ses projets, ainsi qu'on va le voir. Sarah était d'ailleurs convaincue comme Rodolphe de la mort de la petite fille.

morte à six ans. Séparée de ses parents dès l'âge le plus tendre, ils n'ont conservé d'elle aucun souvenir... Supposez qu'on trouve une jeune fille de dix-sept ans, ma nièce aurait maintenant cet âge... une jeune fille comme il y en a tant, abandonnée de ses parents : qu'on dise à ma sœur : « Voilà votre fille, car on vous a trompée : de graves intérêts ont voulu qu'on la fît passer pour morte. La femme qui l'a élevée, un notaire respectable, vous affirmeront, vous prouveront que c'est bien elle... »

Jacques Ferrand, après avoir laissé parler la comtesse sans l'interrompre, se leva brusquement, et s'écria d'un air indigné :

— Assez... assez !... madame ! Oh ! cela est infâme !

— Monsieur !

— Oser me proposer à moi... à moi... une supposition d'enfant... l'anéantissement d'un acte de décès... une action criminelle, enfin ! C'est la première fois de ma vie que je subis un pareil outrage... et je ne l'ai pourtant pas mérité, mon Dieu... vous le savez !

— Mais, monsieur, à qui cela fait-il du tort ? Ma sœur et la personne qu'elle désire épouser sont veufs et sans enfants... tous deux regrettent amèrement la fille qu'ils ont perdue. Les tromper... mais c'est les rendre au bonheur, à la vie... mais c'est assurer le sort le plus heureux à quelque pauvre fille abandonnée... c'est donc là une noble, une généreuse action, et non pas un crime.

— En vérité, s'écria le notaire avec une indignation croissante, j'admire combien les projets les plus exécrables peuvent se colorer de beaux semblants !

— Mais, monsieur, réfléchissez...

— Je vous répète, madame, que cela est infâme... C'est une honte de voir une femme de votre qualité machiner de telles abominations... auxquelles votre sœur, je l'espère, est étrangère...

— Monsieur...

— Assez, madame, assez !.. Je ne suis pas galant, moi... Je vous dirais brutalement de dures vérités...

Sarah jeta sur le notaire un de ces regards noirs, profonds, presque acérés, et lui dit froidement :

— Vous refusez ?

— Pas de nouvelle insulte, madame !...

— Prenez garde !...

— Des menaces ?...

— Des menaces... Et pour vous prouver qu'elles ne seraient pas vaines, apprenez d'abord que je n'ai pas de sœur...

— Comment, madame ?

— Je suis la mère de cet enfant...

— Vous ?...

— Moi !... J'avais pris un détour pour arriver à mon but, imaginé une fable pour vous intéresser... Vous êtes impitoyable... Je lève le masque... Vous voulez la guerre... eh bien ! la guerre...

— La guerre ? parce que je refuse de m'associer à une machination criminelle ! quelle audace !...

— Écoutez moi, monsieur... votre réputation d'honnête homme est faite et parfaite... retentissante et immense...

— Parce qu'elle est méritée... Aussi faut-il avoir perdu la raison pour oser me faire des propositions comme les vôtres !...

— Mieux que personne je sais, monsieur, combien il faut se défier de ces réputations de vertu farouche, qui souvent voilent la galanterie des femmes et la friponnerie des hommes...

— Vous oseriez dire, madame...

— Depuis le commencement de notre entretien, je ne sais pourquoi... je doute que vous méritiez l'estime et la considération dont vous jouissez.

— Vraiment, madame ? ce doute fait honneur à votre perspicacité.

— N'est-ce pas ?.. car ce doute est fondé sur des riens... sur l'instinct, sur des pressentiments inexplicables... mais rarement ces prévisions m'ont trompée.

— Finissons cet entretien, madame.

— Avant, connaissez ma résolution.... Je commence par vous dire, de vous à moi, que je suis convaincue de la mort de ma pauvre fille... Mais il n'importe, je prétendrai qu'elle n'est pas morte : les causes les plus invraisemblables se plaident... Vous êtes à cette heure dans une position telle, que vous devez avoir beaucoup d'envieux, ils regarderont comme une bonne fortune l'occasion de vous attaquer... je la leur fournirai...

— Vous ?

— Moi, en vous attaquant sous quelque prétexte absurde, sur une irrégularité dans l'acte de décès, je suppose... il n'importe. Je soutiendrai que ma fille n'est pas morte. Comme j'ai le plus grand intérêt à faire croire qu'elle vit encore, quoique perdu, ce procès me servira en donnant un retentissement immense à cette affaire. Une mère qui réclame son enfant est toujours intéressante : j'aurai pour moi vos envieux, vos ennemis, et toutes les âmes sensibles et romanesques.

— C'est aussi fou que méchant ! Dans quel intérêt aurais-je fait passer votre fille pour morte si elle ne l'était pas ?

— C'est vrai, le motif est assez embarrassant à trouver ; heureusement les avocats sont là !... Mais, j'y pense, en voici un excellent : voulant partager avec votre client la somme placée en viager sur la tête de cette malheureuse enfant... vous l'avez fait disparaître...

Le notaire impassible haussa les épaules.

— Si j'avais été assez criminel pour cela, au lieu de la faire disparaître, je l'aurais tuée !

Sarah tressaillit de surprise, resta muette un moment, puis reprit avec amertume :

— Pour un saint homme, voilà une pensée de crime profondément creusée !... Aurais-je donc touché juste en tirant au hasard ?... Cela me donne à penser... et je penserai... Un dernier mot... Vous voyez quelle femme je suis... j'écrase sans pitié tout ce qui fait obstacle à mon chemin .. Réfléchissez bien... il faut que demain vous soyez décidé... Vous pouvez faire impunément ce que je vous demande... Dans sa joie, le père de ma fille ne discutera pas la possibilité d'une telle résurrection si nos mensonges, qui le rendront si heureux, sont adroitement combinés. Il n'a d'ailleurs d'autres preuves de la mort de notre enfant que ce que je lui en ai écrit il y a quatorze ans ; il me sera facile de le persuader que je l'ai trompé à ce sujet, car alors j'avais de justes griefs contre lui... Je lui dirai que dans ma douleur j'avais voulu briser à ses yeux le dernier lien qui nous attachait encore l'un à l'autre. Vous ne pouvez donc être en rien compromis : affirmez seulement... homme irréprochable, affirmez que tout a été autrefois concerté entre vous, moi et madame Séraphin, et l'on vous croira. Quant aux cinquante mille écus placés sur la tête de ma fille, cela me regarde seule ; ils resteront acquis à votre client, qui doit ignorer complétement ceci ; enfin, vous fixerez vous-même votre récompense...

Jacques Ferrand conserva tout son sang-froid, malgré la bizarrerie de cette situation si étrange et si dangereuse pour lui.

La comtesse, croyant réellement à la mort de sa fille, venait proposer au notaire de faire passer pour vivante cette enfant qu'il avait, lui, fait passer pour morte, quatorze années auparavant.

Il était trop habile, il connaissait trop bien les périls de sa position pour ne pas comprendre la portée des menaces de Sarah.

Quoique admirablement et laborieusement construit, l'édifice de la réputation du notaire reposait sur le sable. Le public se détache aussi facilement qu'il s'engoue, aimant à avoir le droit de fouler aux pieds celui que naguère il portait aux nues. Comment prévoir les conséquences de la première attaque portée à la réputation de Jacques Ferrand ? Si folle que fût cette attaque, son audace même pouvait éveiller les soupçons...

La perspicacité de Sarah, son endurcissement, effrayaient le notaire. Cette mère n'avait pas eu un moment d'attendrissement en parlant de sa fille ; elle n'avait paru considérer sa mort que comme la perte d'un moyen d'action. De tels caractères sont impitoyables dans leurs desseins et dans leur vengeance.

Voulant se donner le temps de chercher à parer ce coup dangereux, Ferrand dit froidement à Sarah :

— Vous m'avez demandé jusqu'à demain midi, madame ; c'est moi qui vous donne jusqu'à après-demain pour renoncer à un projet dont vous ne soupçonnez pas la gravité. Si d'ici là je n'ai pas reçu de vous une lettre qui m'annonce que vous abandonnez cette criminelle et folle entreprise, vous apprendrez à vos dépens que la justice sait protéger les honnêtes gens qui refusent de coupables complicités, et qu'elle peut atteindre les fauteurs d'odieuses machinations.

— Cela veut dire, monsieur, que vous me demandez un jour de plus pour réfléchir à mes propositions ? C'est bon signe, je vous l'accorde... Après-demain, à cette heure, je reviendrai ici, et ce sera entre nous... la paix... ou la guerre, je vous le répète... mais une guerre acharnée, sans merci ni pitié...

Et Sarah sortit.

. . . . . .

— Tout va bien, se dit-elle. Cette misérable jeune fille à laquelle Rodolphe s'intéressait par caprice, et qu'il avait envoyée à la ferme de Bouqueval, afin d'en faire sans doute plus tard sa maîtresse, n'est plus maintenant à craindre... grâce à la borgnesse qui m'en a délivrée...

L'adresse de Rodolphe a sauvé madame d'Harville du piége où j'avais voulu la faire tomber ; mais il est impossible qu'elle échappe à la nouvelle trame que je médite : elle sera donc à jamais perdue pour Rodolphe.

Alors, attristé, découragé, isolé de toute affection, ne sera-t-il pas dans une position d'esprit telle, qu'il ne demandera pas mieux que d'être dupe d'un mensonge auquel je puis donner toutes les apparences de la réalité avec l'aide du notaire ?... Et le notaire m'aidera, car je l'ai effrayé.

Je trouverai facilement une jeune fille orpheline, intéressante et pauvre, qui, instruite par moi, remplira le rôle de notre enfant si amèrement regretté par Rodolphe. Je connais la grandeur, la générosité de son cœur. Oui, pour donner un nom, un rang à celle qu'il croira sa fille, jusqu'alors malheureuse et abandonnée, il renouera nos liens que j'avais crus indissolubles. Les prédictions de ma nourrice se réaliseront enfin, et j'aurai cette fois sûrement atteint le but constant de ma vie... une couronne !

A peine Sarah venait-elle de quitter la maison du notaire, que M. Charles Robert y entra, descendant du cabriolet le plus élégant : il se dirigea en habitué vers le cabinet de Jacques Ferrand.

CHAPITRE XVIII.

M. Charles Robert

Le commandant, ainsi que disait madame Pipelet, entra sans façon chez le notaire, qu'il trouva d'une humeur sombre et atrabilaire, et qui lui dit brutalement :

— Je réserve les après-midi pour mes clients... quand vous voulez me parler, venez donc le matin.

— Mon cher tabellion (c'était une des plaisanteries de M. Robert), il s'agit d'une affaire importante... d'abord, et puis je tenais à vous rassurer par moi-même sur les craintes que vous pouviez avoir...

— Quelles craintes ?

— Vous ne savez donc pas?

— Quoi?

— Mon duel...

— Votre duel?

— Avec le duc de Lucenay. Comment, vous ignoriez

— Oui.

— Ah ! bah !

— Et pourquoi ce duel?

— Une chose excessivement grave, qui voulait du sang. Figurez-vous qu'en pleine ambassade M. de Lucenay s'était permis de me dire en face que... j'avais la pituite !

— Que vous aviez ?

— La pituite, mon cher tabellion ; une maladie qui doit être très-ridicule !

— Vous vous êtes battu pour cela ?

— Et pourquoi diable voulez-vous donc qu'on se batte? Vous croyez qu'on peut, là... de sang-froid... s'entendre dire froidement qu'on a la pituite ? et devant une femme charmante, encore !... devant une petite marquise... que... Enfin, suffit... ça ne pouvait se passer comme cela...

— Certainement.

— Nous autres militaires, vous comprenez... nous sommes toujours sur la hanche. Mes témoins ont été avant-hier s'entendre avec ceux du duc. J'avais très-nettement posé la question... ou un duel ou une rétractation.

— Une rétractation... de quoi ?

— De la pituite, pardieu ! de la pituite qu'il se permettait de m'attribuer !

Le notaire haussa les épaules.

— De leur côté, les témoins du duc disaient : — Nous rendons justice au caractère honorable de M. Charles Robert; mais M. de Lucenay ne peut, ne doit ni ne veut se rétracter. — Ainsi, messieurs, riposterent mes témoins, M. de Lucenay s'opiniâtre à soutenir que M. Charles Robert a la pituite ? — Oui, messieurs ; mais il ne croit pas en cela porter atteinte à la considération de M. Robert. — Alors, qu'il se rétracte. — Non, messieurs ; M. de Lucenay reconnaît M. Robert pour un galant homme ; mais il prétend qu'il a la pituite. — Vous voyez qu'il n'y avait pas moyen d'arranger une affaire aussi grave...

— Aucun... vous étiez insulté dans ce que l'homme a de plus respectable.

— N'est-ce pas ? Aussi on convient du jour, de l'heure, de la rencontre ; et hier matin, à Vincennes, tout s'est passé le plus honorablement du monde : j'ai donné un léger coup d'épée dans le bras au duc de Lucenay ; les témoins ont déclaré l'honneur satisfait. Alors le duc a dit à haute voix. — Je ne me rétracte jamais avant une affaire ; après, c'est différent ; il est donc de mon devoir, de mon honneur, de proclamer que j'avais faussement accusé M. Charles Robert d'avoir la pituite. Messieurs, je reconnais non-seulement que mon loyal adversaire n'a pas la pituite, mais j'affirme qu'il est incapable de l'avoir jamais... Puis le duc m'a tendu cordialement la main en me disant : — Etes-vous content ? — C'est entre nous à la vie et à la mort ! lui ai-je répondu. Et je lui devais bien ça... Le duc a parfaitement fait les choses... il aurait pu ne rien dire du tout, ou se contenter de déclarer que je n'avais pas la pituite .. Mais affirmer que je ne l'aurais jamais... c'était un procédé très-délicat de sa part.

— Voilà ce que j'appelle du courage bien employé !... Mais que voulez-vous?

— Mon cher garde-notes (autre plaisanterie de M. Robert), il s'agit de quelque chose de très-important pour moi. Vous savez que, d'après nos conventions, lorsque je vous ai avancé trois cent cinquante mille francs pour achever de payer votre charge, il a été stipulé qu'en vous prévenant trois mois d'avance je pourrais retirer de chez vous... ces fonds dont vous me payez l'intérêt...

— Après?

— Eh bien ! dit M. Robert avec embarras, je... non... mais... c'est que...

— Quoi?

— Vous concevez, c'est un pur caprice... l'idée de devenir seigneur terrien, cher tabellion.

— Expliquez-vous donc ! vous m'impatientez !

— En un mot, on me propose une acquisition territoriale, et, si cela ne vous était pas désagréable... je voudrais, c'est-à-dire je désirerais retirer mes fonds de chez vous... et je viens vous en prévenir, selon nos conventions...

— Ah ! ah !

— Cela ne vous fâche pas, au moins?

— Pourquoi cela me fâcherait-il ?

— Parce que vous pourriez croire...

— Je pourrais croire ?

— Que je suis l'écho des bruits...

— Quels bruits ?

— Non, rien, des bêtises...

— Mais parlez donc...

— Ce n'est pas une raison parce qu'il court sur vous de sots propos...

— Quels propos ?

— Il n'y a pas un mot de vrai là-dedans... mais les méchants affirment que vous vous êtes trouvé malgré vous engagé dans de mauvaises affaires. Purs cancans, bien entendu. C'est comme lorsqu'on a dit que nous jouions à la Bourse ensemble. Ces bruits sont tombés bien vite... car je veux que vous et moi nous devenions chèvres si...

— Ainsi vous ne croyez plus votre argent en sûreté chez moi?

— Si fait, si fait... mais j'aimerais autant l'avoir entre mes mains...

— Attendez-moi là...

M. Ferrand ferma le tiroir de son bureau et se leva.

— Où allez-vous donc, mon cher garde-notes ?

— Chercher de quoi vous convaincre de la vérité des bruits qui courent de l'embarras de mes affaires, dit ironiquement le notaire.

Et, ouvrant la porte d'un petit escalier dérobé, qui lui permettait d'aller au pavillon du fond sans passer par l'étude, il disparut.

A peine était-il sorti que le maître clerc frappa.

— Entrez, dit Charles Robert.

— M. Ferrand n'est pas là?

— Non, mon digne basochien. (Autre plaisanterie de M. Robert.)

— C'est une dame voilée qui veut parler au patron à l'instant pour une affaire très-pressante...

— Digne basochien, le patron va revenir tout à l'heure, je lui dirai cela. Est-elle jolie, cette dame?

— Il faudrait être malin pour le deviner ; elle a un voile noir, si épais qu'on ne voit pas sa figure...

— Bon, bon ! je vais joliment la dévisager en sortant. Je vais prévenir M. Ferrand dès qu'il va rentrer.

Le clerc sortit.

— Où diable est allé le tabellion ? se demanda M. Charles Robert, me chercher sans doute l'état de sa caisse... Si ces bruits sont absurdes, tant mieux !... Après cela... bah !... Ce sont peut-être de méchantes langues qui font courir ces propos-là... les gens intègres comme Jacques Ferrand ont tant d'envieux !... C'est égal, j'aime autant avoir mes fonds... j'achèterai le château dont on m'a parlé... il y a des tourelles gothiques du temps de Louis XIV, genre renaissance... tout ce qu'il y a de plus rococo... ça me donnera un petit air seigneurial qui ne sera pas piqué des vers... Ça ne sera pas comme mon amour pour cette bégueule de madame d'Harville... M'a-t-elle fait aller !... mon Dieu ! m'a-t-elle fait aller !... Oh ! non, je n'ai pas fait mes frais... comme dit cette stupide portière de la rue du Temple, avec sa perruque à l'enfant... Cette plaisanterie-là me coûte au moins mille écus. Il est vrai que les meubles me restent... et que j'ai de quoi compromettre la marquise... Mais voici le tabellion.

M. Ferrand revenait, tenant à la main quelques papiers qu'il remit à M. Charles Robert.

— Voici, dit-il à ce dernier, trois cent cinquante mille francs en bons du trésor... Dans quelques jours nous réglerons nos comptes d'intérêt... Faites moi un reçu...

— Comment !... s'écria M. Robert stupéfait. Ah çà, n'allez pas croire au moins que...

— Je ne crois rien...

— Mais...

— Ce reçu !...

— Cher garde-notes !...

— Ecrivez donc, et dites aux gens qui vous parlent de l'embarras de mes affaires de quelle manière je réponds à ces soupçons.

— Le fait est que, dès qu'on va savoir cela, votre crédit n'en sera que plus solide; mais vraiment, reprenez cet argent, je n'en ai que faire en ce moment; je vous disais dans trois mois.

— Monsieur Charles Robert, ou ne me soupçonne pas deux fois.

— Vous êtes fâché?

— Ce reçu !

— Barre de fer, allez ! dit M. Charles Robert. Puis il ajouta en écrivant le reçu :

— Il y a une dame on ne peut pas plus voilée qui veut vous parler tout de suite, tout de suite, pour une affaire très-pressée... Je me fais une joie de la bien regarder en passant devant elle... Voilà votre reçu ; est-il en règle?

— Très-bien ! maintenant allez-vous-en par ce petit escalier.
— Mais la dame ?
— C'est justement pour que vous ne la voyiez pas.
Et le notaire, sonnant son maître clerc, lui dit :
— Faites entrer cette dame... Adieu, monsieur Robert.
— Allons... il faut renoncer à la voir. Sans rancune, tabellion... Croyez bien que...
— Bien, bien ! adieu...
Et le notaire referma la porte sur M. Charles Robert.
Au bout de quelques instants le maître clerc introduisit madame la duchesse de Lucenay, vêtue très-modestement, enveloppée d'un grand châle, et la figure complétement cachée par l'épais voile de dentelle noire qui entourait son chapeau de moire de la même couleur.

CHAPITRE XIX.

Madame de Lucenay.

Madame de Lucenay, assez troublée, s'approcha lentement du bureau du notaire, qui alla quelques pas à sa rencontre.
— Qui êtes-vous, madame... et que me voulez-vous ? dit brusquement Jacques Ferrand, dont l'humeur, déjà très-assombrie par les menaces de Sarah, s'était exaspérée aux soupçons fâcheux de M. Charles Robert. D'ailleurs la duchesse était vêtue si modestement, que le notaire ne voyait aucune raison pour ne pas la rudoyer. Comme elle hésitait à ne pas parler, il reprit durement :
— Vous expliquerez-vous enfin, madame ?
— Monsieur... dit-elle d'une voix émue, en tâchant de cacher son visage sous les plis de son voile, monsieur... peut-on vous confier un secret de la plus haute importance ?...
— On peut tout me confier, madame ; mais il faut que je sache et que je voie à qui je parle.
— Monsieur... cela, peut-être, n'est pas nécessaire... Je sais que vous êtes l'honneur, la loyauté même...
— Au fait, madame... au fait, il y a là... quelqu'un qui m'attend. Qui êtes-vous ?
— Peu vous importe mon nom, monsieur... Un... de... mes amis... de mes parents, sort de chez vous.
— Son nom ?
— M. Florestan de Saint-Remy.
— Ah ! fit le notaire ; et il jeta sur la duchesse un regard attentif et inquisiteur, et il reprit :
— Eh bien ! madame ?
— M. de Saint-Remy... m'a tout dit... monsieur...
— Que vous a-t-il dit, madame ?
— Tout !...
— Mais encore...
— Mon Dieu ! monsieur... vous le savez bien.
— Je sais beaucoup de choses sur M. de Saint-Remy.
— Hélas ! monsieur, une chose terrible !...
— Je sais beaucoup de choses terribles sur M. de Saint-Remy...
— Ah ! monsieur ! il me l'avait bien dit, vous êtes sans pitié...
— Pour les escrocs et les faussaires comme lui... oui, je suis sans pitié. Ce Saint-Remy est-il votre parent, au lieu de l'avouer, vous devriez en rougir ? Venez-vous pleurnicher ici pour m'attendrir, c'est inutile ; sans compter que vous faites là un vilain métier pour une honnête femme... si vous l'êtes...
Cette brutale insolence révolta l'orgueil et le sang patricien de la duchesse. Elle se redressa, rejeta son voile en arrière ; alors, l'attitude altière, le regard impérieux, la voix ferme, elle dit !
— Je suis la duchesse de Lucenay... monsieur...
Cette femme prit alors un si grand air, son aspect devint si imposant, que le notaire, dominé, charmé, recula tout interdit, ôta machinalement le bonnet de soie noire qui couvrait son crâne, et salua profondément.
Rien n'était, en effet, plus gracieux et plus fier que le visage et la tournure de madame de Lucenay ; elle avait pourtant alors trente ans bien sonnés, une figure pâle et un peu fatiguée ; mais aussi elle avait de grands yeux bruns étincelants et hardis, de magnifiques cheveux noirs, le nez fin et arqué, la lèvre rouge et dédaigneuse, le teint éclatant, les dents éblouissantes, la taille haute et mince, souple et pleine de noblesse, « une démarche de déesse sur les nuées », comme dit l'immortel Saint-Simon.
Avec un œil de poudre et le grand habit du dix-huitième siècle, madame de Lucenay eût représenté au physique et au moral une de ces libertines (1) duchesses de la Régence qui mettaient à la fois tant d'audace, d'étourderie et de séduisante bonhomie dans leurs nombreuses amours, qui s'accusaient de temps à autre de leurs erreurs avec tant de franchise et de naïveté, que les plus rigoristes disaient en souriant : Sans doute elle est bien légère, bien coupable ; mais elle est si bonne, si charmante ! elle aime ses amants avec tant de dévouement, de passion... de fidélité... tant qu'elle les aime... qu'on ne saurait trop lui en vouloir. Après tout, elle ne damne qu'elle-même, et elle fait tant d'heureux !
Sauf la poudre et les grands paniers, telle était aussi madame de Lucenay lorsque de sombres préoccupations ne l'accablaient pas.
Elle était entrée chez le notaire en timide bourgeoise... elle se montra tout à coup grande dame altière, irritée. Jamais Jacques Ferrand n'avait de sa vie rencontré une femme d'une beauté si insolente, d'une tournure à la fois si noble et si hardie.
Le visage un peu fatigué de la duchesse, ses beaux yeux entourés d'une imperceptible auréole d'azur, ses narines roses fortement dilatées, annonçaient une de ces natures ardentes que les hommes peu platoniques adorent avec autant d'ivresse que d'emportement. Quoique vieux, laid, ignoble, sordide, Jacques Ferrand était autant qu'un autre capable d'apprécier le genre de beauté de madame de Lucenay.
Sa haine et sa rage contre M. de Saint-Remy s'augmentaient de l'admiration brutale que lui inspirait sa fière et belle maîtresse ; le Jacques Ferrand, rongé de toutes sortes de fureurs contenues, se disait avec rage que ce gentilhomme faussaire, qu'il avait presque forcé de s'agenouiller devant lui en le menaçant des assises, inspirait un tel amour à cette grande dame, qu'elle risquait une démarche qui pouvait la perdre. A ces pensées, le notaire sentit renaître son audace un moment paralysée. La haine, l'envie, une sorte de ressentiment farouche et brûlant, allumèrent dans son regard, sur son front et sur sa joue, les feux des plus honteuses, des plus méchantes passions.
Voyant madame de Lucenay sur le point d'entamer un entretien si délicat, il s'attendait de sa part à des détours, à des tempéraments.
Quelle fut sa stupeur ! Elle lui parla avec autant d'assurance et de hauteur que s'il se fût agi de la chose la plus naturelle du monde, et comme si devant un homme de son espèce elle n'avait aucun souci de la réserve et des convenances qu'elle eût certainement gardées avec ses pareils, à elle.
En effet, l'insolente grossièreté du notaire, en la blessant au vif, avait forcé madame de Lucenay de sortir du rôle humble et implorant qu'elle avait pris d'abord à grand'peine ; revenue à son caractère, elle crut au-dessous d'elle de descendre jusqu'à la moindre réticence devant ce griffonneur d'actes.
Spirituelle, charitable et généreuse, pleine de bonté, de dévouement et de cœur, malgré ses fautes, mais fille d'une mère qui, par sa révoltante immoralité, avait trouvé moyen d'avilir jusqu'à la noble et sainte infortune de l'émigration ; madame de Lucenay, dans son naïf mépris de certaines races, eût dit comme cette impératrice romaine qui se mettait au bain devant un esclave : « Ce n'est pas un homme. »
— *M'sieu* le notaire, dit donc résolûment la duchesse à Jacques Ferrand, M. de Saint-Remy est un de mes amis ; il m'a confié l'embarras où il se trouve par l'inconvénient d'une double friponnerie dont il est victime... Tout s'arrange avec de l'argent : combien faut-il pour terminer ces misérables tracasseries ?...
Jacques Ferrand restait abasourdi de cette façon cavalière et délibérée d'entrer en matière.
— On demande cent mille francs ! reprit-il d'un ton bourru, après avoir surmonté son étonnement.
— Vous aurez vos cent mille francs... et vous renverrez tout de suite ces mauvais papiers à M. de Saint-Remy.
— Où sont les cent mille francs, madame la duchesse ?
— Est-ce que je ne vous ai pas dit que vous les auriez, monsieur ?
— Il les faut demain avant midi, madame ; sinon la plainte en faux sera déposée au parquet.
— Eh bien ! donnez cette somme, je vous en tiendrai compte ; quant à vous, je vous payerai bien...
— Mais, madame, il est impossible...
— Vous ne me direz pas, je crois, qu'un notaire comme vous ne trouve pas cent mille francs du jour au lendemain.
— Et sur quelles garanties, madame ?
— Qu'est-ce que cela veut dire ? Expliquez-vous.
— Qui me répondra de cette somme ?
— Moi.
— Mais... madame...
— Faut-il vous dire que j'ai une terre de quatre-vingt mille livres de rente à quatre lieues de Paris... Ça peut suffire, je crois, pour ce que vous appelez des garanties ?
— Oui, madame, moyennant inscription hypothécaire.
— Qu'est-ce encore que ce mot-là ? Quelque formalité sans doute... Faites, monsieur, faites...
— Un tel acte ne peut pas être dressé avant quinze jours, et il faut le consentement de M. votre mari, madame.
— Mais cette terre m'appartient, à moi, à moi seule, dit impatiemment la duchesse.
— Il n'importe, madame ; vous êtes en puissance de mari, et les actes hypothécaires sont très-longs et très-minutieux.
— Mais encore une fois, monsieur, vous ne me ferez pas accroire qu'il soit si difficile de trouver cent mille francs en deux heures.

(1) Alors *libertinage* signifiait indépendance de caractère, insouciance du qu'en dira-t-on.

— Alors, madame, adressez-vous à votre notaire habituel, à vos intendants... Quant à moi, ça m'est impossible.

— J'ai des raisons, monsieur, pour tenir ceci secret, dit madame de Lucenay avec hauteur. Vous connaissez les fripons qui veulent rançonner M. de Saint-Remy ; c'est pour cela que je m'adresse à vous...

— Votre confiance m'honore infiniment, madame ; mais je ne puis faire ce que vous me demandez.

— Vous n'avez pas cette somme ?

— J'ai beaucoup plus que cette somme en billets de banque ou en bel et bon or... ici, dans ma caisse.

— Oh ! que de paroles !... Est-ce ma signature que vous voulez ?... je vous la donne, finissons...

— En admettant, madame, que vous fussiez madame de Lucenay...

— Venez dans une heure à l'hôtel de Lucenay, monsieur. Je signerai chez moi ce qu'il faudra signer.

— M. le duc signera-t-il aussi ?

— Je ne comprends pas, monsieur...

— Votre signature seule est sans valeur pour moi, madame.

Jacques Ferrand jouissait avec de cruelles délices de la douloureuse impatience de la duchesse, qui, sous cette apparence de sang-froid et de dédain, cachait de pénibles angoisses.

Elle était pour le moment à bout de ses ressources. La veille, son joaillier lui avait avancé une somme considérable sur ses pierreries, dont quelques-unes avaient été confiées à Morel le lapidaire. Cette somme avait servi à payer les lettres de change de M. de Saint-Remy, à désarmer d'autres créanciers ; M. Dubreuil, le fermier d'Arnouville, était en avance de plus d'une année de fermage, et d'ailleurs le temps manquait ; malheureusement encore pour madame de Lucenay, deux de ses amis, auxquels elle aurait pu recourir dans une situation extrême, étaient alors absents de Paris. A ses yeux, le vicomte était innocent du faux ; il s'était dit, et elle l'avait cru, dupe de deux fripons ; mais sa position n'en était pas moins terrible. Lui accusé, lui traîné en prison !... alors même qu'il prendrait la fuite, son nom en serait-il moins déshonoré par un soupçon pareil ?

A ces terribles pensées, madame de Lucenay frémissait de terreur... Elle aimait aveuglément cet homme à la fois si misérable et doué de si profondes séductions ; sa passion pour lui était une de ces passions désordonnées que les femmes de son caractère et de son organisation ressentent ordinairement lorsque la première fleur de leur jeunesse est passée, et qu'elles atteignent la maturité de l'âge.

Jacques Ferrand épiait attentivement les moindres mouvements de la physionomie de madame de Lucenay, qui lui semblait de plus en plus belle et attrayante. Son admiration haineuse et contrainte augmentait d'ardeur, il éprouvait un âcre plaisir à tourmenter par ses refus cette femme, qui ne pouvait avoir pour lui que dégoût et mépris.

Celle-ci se révoltait à la pensée de dire au notaire un mot qui pût ressembler à une prière : pourtant c'est en reconnaissant l'inutilité d'autres tentatives qu'elle avait résolu de s'adresser à lui, cet homme seul pouvant sauver M. de Saint-Remy. Elle reprit :

— Puisque vous possédez la somme que je vous demande, monsieur, et qu'après tout ma garantie est suffisante, pourquoi me refusez-vous ?

— Parce que les hommes ont leurs caprices comme les femmes, madame.

— Mais encore quel est ce caprice, qui vous fait agir contre vos intérêts ? car, je vous le répète, faites les conditions, monsieur... quelles qu'elles soient, je les accepte !

— Vous accepteriez toutes les conditions, madame ? dit le notaire avec une expression singulière.

— Toutes !... deux, trois, quatre mille francs, plus si vous voulez ! car, tenez, je vous le dis, ajouta franchement la duchesse d'un ton presque affectueux, je n'ai de ressource qu'en vous ! monsieur, qu'en vous seul !... Il me serait impossible de trouver ailleurs ce que je vous demande pour demain... et il le faut... vous entendez !... il le faut absolument. Aussi, je vous le répète, quelle que soit la condition que vous mettiez à ce service, je l'accepte, rien ne me coûtera... rien...

La respiration du notaire s'embarrassait, ses tempes battaient, son front devenait pourpre : heureusement, les verres de ses lunettes éteignaient la flamme impure de ses prunelles ; un nuage ardent s'étendait sur sa pensée ordinairement si claire et si froide ; sa raison l'abandonna. Dans son ignoble aveuglement, il interpréta les derniers mots de madame de Lucenay d'une manière indigne ; il entrevit vaguement, à travers son intelligence obscurcie, une femme hardie comme quelques femmes de l'ancienne cour, une femme poussée à bout par la crainte du déshonneur de celui qu'elle aimait, et peut-être capable des plus abominables sacrifices pour le sauver. Cela était plus stupide qu'infâme à penser : mais, nous l'avons dit, quelquefois Jacques Ferrand devenait tigre ou loup, alors la bête l'emportait sur l'homme.

Il se leva brusquement et s'approcha de madame de Lucenay.

Celle-ci, interdite, se leva comme lui et le regarda fort étonnée.

— Rien ne vous coûtera ! s'écria-t-il d'une voix tremblante et entrecoupée, en s'approchant encore de la duchesse. Eh bien ! cette somme, je vous la prêterai à une condition, à une seule condition... et je vous jure que... Il ne put achever sa déclaration.

Par une de ces contradictions bizarres de la nature humaine, à la vue des traits hideusement enflammés de M. Ferrand, aux pensées étranges et grotesques que soulevèrent ses prétentions amoureuses dans l'esprit de madame de Lucenay, qui les devina, celle-ci, malgré ses inquiétudes, ses angoisses, partit d'un éclat de rire si franc, si fou, si éclatant, que le notaire recula stupéfait.

Puis, sans lui laisser le temps de prononcer une parole, la duchesse s'abandonna de plus en plus à son hilarité croissante, rabaissa son voile, et, entre deux redoublements d'éclats de rire, elle dit au notaire, bouleversé par la haine, la rage et la fureur :

— J'aime encore mieux, franchement, demander ce service à M. de Lucenay.

Puis elle sortit, en continuant de rire si fort, que, la porte de son cabinet fermée, le notaire l'entendait encore.

Jacques Ferrand ne revint à la raison que pour maudire amèrement son imprudence. Pourtant peu à peu il se rassura en songeant qu'après tout la duchesse ne pouvait parler de cette aventure sans se compromettre gravement.

Néanmoins la journée était pour lui mauvaise. Il était plongé dans de noires pensées lorsque la porte dérobée de son cabinet s'ouvrit, et madame Séraphin entra tout émue.

— Ah ! Ferrand ! s'écria-t-elle en joignant les mains, vous aviez bien raison de dire que nous serions peut-être un jour perdus pour l'avoir laissée vivre !...

— Qui ?

— Cette maudite petite fille.

— Comment ?

— Une femme borgne que je ne connaissais pas, et à qui Tournemine avait livré la petite pour nous en débarrasser, il y a quatorze ans, quand on l'a eu fait passer pour morte... Ah ! mon Dieu ! qui aurait cru cela !...

— Parle donc !... parle donc !...

— Cette femme borgne vient de venir... Elle était en bas tout à l'heure... Elle m'a dit qu'elle savait que c'était moi qui avais livré la petite.

— Malédiction ! qui a pu le lui dire ?... Tournemine... est aux galères...

— J'ai tout nié, en traitant cette borgnesse de menteuse. Mais, bah ! elle soutient qu'elle a retrouvé cette petite fille, qui est grande maintenant ; qu'elle sait où elle est, et qu'il ne tient qu'à elle de tout découvrir... de tout dénoncer...

— Mais l'enfer est donc aujourd'hui déchaîné contre moi ! s'écria le notaire dans un accès de rage qui le rendit hideux.

— Mon Dieu ! que dire à cette femme ? que lui promettre pour la faire taire ?

— A-t-elle l'air heureuse ?

— Comme je la traitais de mendiante, elle m'a fait sonner son cabas ; il y avait de l'argent dedans.

— Et elle sait où est maintenant cette jeune fille ?

— Elle affirme le savoir...

— Et c'est la fille de la comtesse Sarah Mac-Gregor, se dit le notaire avec stupeur. Et tout à l'heure elle m'offrait tant pour dire que sa fille n'était pas morte !... Et cette fille vit... je pourrais la lui rendre !... Oui, mais ce faux acte de décès ! Si on fait une enquête, je suis perdu ! Ce crime peut mettre sur la voie des autres.

Après un moment de silence, il dit à madame Séraphin :

— Cette borgnesse sait où est cette jeune fille ?

— Oui.

— Et cette femme doit revenir ?

— Demain.

— Ecris à Polidori qu'il vienne me trouver ce soir, à neuf heures.

— Est-ce que vous voudriez vous défaire de la jeune fille... et de la vieille ?... Ce serait beaucoup en une fois, Ferrand !

— Je te dis d'écrire à Polidori d'être ici ce soir, à neuf heures !

. . . . . .

A la fin de ce jour, Rodolphe dit à Murph, qui n'avait pu pénétrer chez le notaire :

— Que M. de Graün fasse partir un courrier à l'instant même... il faut que Cecily soit à Paris dans six jours...

— Encore cette infernale diablesse ? l'exécrable femme du pauvre David, aussi belle qu'elle est infâme !... A quoi bon, monseigneur ?...

— A quoi bon, sir Walter Murph !... Dans un mois vous demanderez cela au notaire Jacques Ferrand.

CHAPITRE XX.

Dénonciation.

Le jour de l'enlèvement de Fleur-de-Marie par la Chouette et par le Maître d'école, un homme à cheval était arrivé, vers dix heures du soir, à la métairie de Bouqueval, venant, disait-il, de la part de M. Rodolphe, rassurer madame Georges sur la disparition de sa jeune protégée, qui lui serait ramenée d'un jour à l'autre. Pour plusieurs raisons très-importan-

tes, ajoutait cet homme, M. Rodolphe priait madame Georges, dans le cas où elle aurait quelque chose à lui demander, de ne pas lui écrire à Paris, mais de remettre une lettre à l'exprès, qui s'en chargerait.

Cet émissaire appartenait à Sarah.

Par cette ruse, elle tranquillisait madame Georges et retardait ainsi de quelques jours le moment où Rodolphe apprendrait l'enlevement de la Goualeuse.

Dans cet intervalle, Sarah espérait forcer le notaire Jacques Ferrand à favoriser l'indigne supercherie (la supposition d'enfant) dont nous avons parlé.

Ce n'était pas tout...

Sarah voulait aussi se débarrasser de madame d'Harville, qui lui inspirait des craintes sérieuses, et qu'une fois déjà elle eût perdue sans la présence d'esprit de Rodolphe.

Le lendemain du jour où le marquis avait suivi sa femme dans la maison de la rue du Temple, Tom s'y rendit, fit facilement jaser madame Pipelet, et apprit qu'une jeune dame, sur le point d'être surprise par son mari, avait été sauvée grâce à l'adresse d'un locataire de la maison nommé M. Rodolphe.

Instruite de cette circonstance, Sarah ne possédant aucune preuve matérielle des rendez-vous que Clémence avait donnés à M. Charles Robert, Sarah conçut un autre plan odieux : il se réduisait encore à envoyer l'écrit anonyme suivant à M. d'Harville, afin d'amener une rupture complète entre Rodolphe et le marquis, ou du moins de jeter dans l'âme de ce dernier des soupçons assez violents pour qu'il défendit à sa femme de recevoir jamais le prince.

Cette lettre était ainsi conçue :

« On vous a indignement joué ; l'autre jour votre femme, avertie que vous la suiviez, a imaginé un prétexte de bienfaisance imaginaire : elle allait à un rendez-vous chez un très-auguste personnage qui a loué dans la maison de la rue du Temple une chambre au quatrième étage, sous le nom de Rodolphe. Si vous doutez de ces faits, si bizarres qu'ils vous paraissent, allez rue du Temple, n° 17 ; informez-vous, dépeignez les traits de l'auguste personnage dont on vous parle, et vous reconnaîtrez facilement que vous êtes le mari le plus crédule et le plus débonnaire qui ait jamais été souverainement trompé. Ne négligez pas cet avis... sinon l'on pourrait croire que vous êtes aussi par trop... l'ami du prince. »

Ce billet fut mis à la poste sur les cinq heures par Sarah, le jour de son entretien avec le notaire.

Ce même jour, après avoir recommandé à M. de Graün de hâter le plus possible l'arrivée de Cecily à Paris, Rodolphe sortit le même soir pour aller faire une visite à madame l'ambassadrice de *** ; il devait ensuite se rendre chez madame d'Harville pour lui annoncer qu'il avait trouvé une intrigue charitable digne d'elle.

Nous conduirons le lecteur chez madame d'Harville. On verra, par l'entretien suivant, que cette jeune femme, en se montrant généreuse et compatissante envers son mari, qu'elle avait jusqu'alors traité avec une froideur extrême, suivait déjà les nobles conseils de Rodolphe.

Le marquis et sa femme sortaient de table ; la scène se passait dans le petit salon dont nous avons parlé, l'expression des traits de Clémence était affectueuse et douce, M. d'Harville semblait moins triste que d'habitude.

Hâtons-nous de dire que le marquis n'avait pas encore reçu la nouvelle et infâme lettre anonyme de Sarah.

— Que faites-vous ce soir? dit-il machinalement à sa femme.

— Je ne sortirai pas... Et vous-même, que faites-vous?

— Je ne sais.... répondit-il avec un soupir ; le monde m'est insupportable.... Je passerai cette soirée.... comme tant d'autres soirées.... seul.

— Pourquoi seul?... puisque je ne sors pas.

M. d'Harville regarda sa femme avec surprise?

— Sans doute... mais...

— Eh bien?

— Je sais que vous préférez souvent la solitude lorsque vous n'allez pas dans le monde...

— Oui, mais comme je suis très-capricieuse, dit Clémence en souriant, aujourd'hui j'aimerais beaucoup à partager ma solitude avec vous... si cela vous était agréable.

— Vraiment? s'écria M. d'Harville avec émotion. Que vous êtes aimable, d'aller ainsi au-devant d'un désir que je n'osais vous témoigner!

— Savez-vous, mon ami, que votre étonnement a presque l'air d'un reproche?

— Un reproche?... oh! non, non ; mais après mes injustes et cruels soupçons de l'autre jour, vous trouver si bienveillante, c'est, je l'avoue, une surprise pour moi, mais la plus douce des surprises.

— Oublions le passé, dit-elle à son mari avec un sourire d'une douceur angélique.

— Clémence, le pourrez-vous jamais! répondit-il tristement, n'ai-je pas osé vous soupçonner?... Vous dire à quelles extrémités m'aurait poussé une aveugle jalousie... mais qu'est-ce que cela, auprès d'autres torts plus grands, plus irréparables?

— Oublions le passé, vous dis-je, reprit Clémence en contenant une émotion pénible.

— Qu'entends-je?... ce passé-là aussi, vous pourriez l'oublier?..

— Je l'espère...

— Il serait vrai! Clémence... vous seriez assez généreuse! Mais non, non, je ne puis croire à un pareil bonheur ; j'y avais renoncé pour toujours.

— Vous aviez tort, vous le voyez.

— Quel changement, mon Dieu! est-ce un rêve?... Oh! dites-moi que je ne me trompe pas...

— Non... vous ne vous trompez pas...

— En effet, votre regard est moins froid... votre voix presque émue. Oh! dites! est-ce donc bien vrai?... Ne suis-je pas le jouet d'une illusion?

— Non... car moi aussi j'ai besoin de pardon...

— Vous?

— Souvent! N'ai-je pas été à votre égard dure, peut-être même cruelle? Ne devais-je pas songer qu'il vous aurait fallu un rare courage, une vertu plus qu'humaine, pour agir autrement que vous ne l'avez fait? Isolé, malheureux... comment résister au désir de chercher quelques consolations dans un mariage qui vous plaisait... Hélas! quand on souffre, on est si disposé à croire à la générosité des autres... Votre tort a été jusqu'ici de compter sur la mienne... Eh bien! désormais, je tâcherai de vous donner raison.

— Oh! parlez.... parlez encore, dit M. d'Harville les mains jointes, dans une sorte d'extase.

— Nos existences sont à jamais liées l'une à l'autre... Je ferai tous mes efforts pour vous rendre la vie moins amère.

— Mon Dieu!... Mon Dieu!... Clémence, est-ce vous que j'entends?...

— Je vous en prie, ne vous étonnez pas ainsi..... Cela me fait mal..... c'est une censure amère de ma conduite passée... Qui donc vous plaindrait, qui donc vous tendrait une main amie et secourable... si ce n'est moi?... Une bonne inspiration m'est venue... J'ai réfléchi, bien réfléchi sur le passé, sur l'avenir. J'ai reconnu mes torts, et j'ai trouvé, je crois, le moyen de les réparer...

— Vos torts, pauvre femme?

— Oui, je devais le lendemain de mon mariage en appeler à votre loyauté, et vous demander franchement de nous séparer...

— Ah! Clémence!... pitié!... pitié!...

— Sinon, puisque j'acceptais ma position, il me fallait l'agrandir par le dévouement, au lieu d'être pour vous un reproche incessant par ma froideur hautaine et silencieuse. Je devais tâcher de vous consoler d'un effroyable malheur, ne me souvenir que de votre infortune. Peu à peu je me serais attachée à mon œuvre de commisération ; en raison même des soins, peut-être des sacrifices qu'elle m'eût coûtés, votre reconnaissance m'eût récompensée, et alors... Mais, mon Dieu! qu'avez-vous?... vous pleurez!

— Oui, je pleure, je pleure avec délices : vous ne savez pas tout ce que vos paroles remuent en moi d'émotions nouvelles... Oh! Clémence! laissez-moi pleurer!... Jamais plus qu'en ce moment je n'ai compris à quel point j'ai été coupable en vous enchaînant à ma triste vie!

— Et jamais, moi, je ne me suis sentie plus décidée au pardon. Ces douces larmes que vous versez me font connaître un bonheur que j'ignorais. Courage donc, mon ami! courage! à défaut d'une vie radieuse et fortunée, cherchons notre satisfaction dans l'accomplissement des devoirs sérieux que le sort nous impose. Soyons-nous indulgents l'un à l'autre ; si nous faiblissons, regardons le berceau de notre fille, concentrons sur elle toutes nos affections, et nous aurons encore quelques joies mélancoliques et saintes.

— Un ange... c'est un ange!... — s'écria M. d'Harville en joignant les mains et en contemplant sa femme avec une admiration passionnée. — Oh! vous ne savez pas le bien et le mal que vous me faites, Clémence! vous ne savez pas que vos plus dures paroles d'autrefois, que vos reproches les plus amers, hélas! les plus mérités, ne m'ont jamais autant accablé que cette mansuétude adorable, que cette résignation généreuse... Et pourtant, malgré moi, vous me faites renaître à l'espérance. Vous ne savez pas l'avenir que j'ose entrevoir...

— Et vous pouvez avoir une foi aveugle et entière dans ce que je vous dis, Albert. Cette résolution, je la prends fermement ; je n'y manquerai jamais, je vous le jure. Plus tard même je pourrai vous donner de nouvelles garanties de ma parole...

— Des garanties! s'écria M. d'Harville de plus en plus exalté par un bonheur si peu prévu, des garanties! en ai-je besoin? Votre regard, votre accent cette divine expression de bonté qui vous embellit encore, les battements, les ravissements de mon cœur, tout cela ne me prouve-t-il pas que vous dites vrai? Mais vous le savez, Clémence, l'homme est insatiable dans ses vœux, ajouta le marquis en se rapprochant du fauteuil de sa femme. Vos nobles et touchantes paroles me donnent le courage, l'audace d'espérer... d'espérer le ciel, oui, d'espérer ce qu'hier encore je regardais comme un rêve insensé!...

— Expliquez-vous, de grâce!... dit Clémence un peu inquiète de ces paroles passionnées de son mari.

— Eh bien! oui... s'écria-t-il en saisissant la main de sa femme, oui, à force de tendresse, de soins, d'amour... entendez-vous, Clémence?... à force d'amour... j'espère me faire aimer de vous!... non d'une affection pâle et tiède... mais d'une affection ardente, comme la mienne... Oh! vous ne la connaissez pas cette passion!... Est-ce que j'osais vous en parler seulement... vous vous montriez toujours si glaciale envers moi :... jamais un mot de bonté... jamais une de ces paroles... qui tout

à l'heure m'ont fait pleurer... qui maintenant me rendent ivre de bonheur... Et ce bonheur, je le mérite... je vous ai toujours tant aimée? et j'ai tant souffert... sans vous le dire! Ce chagrin qui me dévorait... c'était cela!... Oui, mon horreur du monde... mon caractere sombre, taciturne, c'était cela.. Figurez-vous donc aussi... avoir dans sa maison une femme adorable et adorée, qui est la vôtre; une femme que l'on désire avec tous les emportements d'un amour contraint... et être à jamais condamné par elle à de solitaires et brûlantes insomnies... Oh! non, vous ne savez pas mes larmes de désespoir, mes fureurs insensées! Je vous assure que cela vous eût touchée... Mais, que dis-je? cela vous a touchée... vous avez deviné mes tortures, n'est-ce pas?... vous en aurez pitié... La vue de votre ineffable beauté, de vos grâces enchanteresses, ne sera plus mon bonheur et mon supplice de chaque jour... Oui, ce trésor que je regarde comme mon bien le plus précieux... ce trésor qui m'appartient et que je ne possédais pas... ce trésor sera bientôt à moi... Oui, mon cœur, ma joie, mon ivresse, tout me le dit... n'est-ce pas, mon amie... ma tendre amie?

En disant ces mots, M. d'Harville couvrit la main de sa femme de baisers passionnés.

Clémence, désolée de la méprise de son mari, ne put s'empêcher, dans un premier mouvement de répugnance, presque d'effroi, de retirer brusquement sa main.

Sa physionomie exprima trop clairement ses ressentiments pour que M. d'Harville pût s'y tromper.

Ce coup fut pour lui terrible.

Ses traits prirent alors une expression déchirante; madame d'Harville lui tendit vivement la main et s'écria :

— Albert, je vous le jure, je serai pour vous la plus dévouée des amies, la plus tendre des sœurs... mais rien de plus... Pardon, pardon... si malgré moi mes paroles vous ont donné des espérances que je ne puis jamais réaliser!

— Jamais?... s'écria M. d'Harville en attachant sur sa femme un regard suppliant, désespéré.

— Jamais!... répondit Clémence.

Ce seul mot, l'accent de la jeune femme, révélaient une résolution irrévocable.

Clémence, ramenée à de nobles résolutions par l'influence de Rodolphe, était fermement décidée à entourer M. d'Harville des soins les plus touchants; mais elle se sentait incapable d'éprouver jamais de l'amour pour lui.

Une impression plus inexorable encore que l'effroi, que le mépris, que la haine, éloignait pour toujours Clémence de son mari...

C'était une répugnance... invincible.

Après un moment de douloureux silence, M. d'Harville passa la main sur ses yeux humides, et dit à sa femme, avec une amertume navrante :

— Pardon... de m'être trompé... pardon de m'être ainsi abandonné à une espérance insensée...

Puis, après un nouveau silence, il s'écria :

— Ah! je suis bien malheureux!...

— Mon ami, lui dit doucement Clémence, je ne voudrais pas vous faire de reproches; pourtant... comptez-vous donc pour rien ma promesse d'être pour vous la plus tendre des sœurs? Vous devrez à l'amitié dévouée des soins que l'amour ne pourrait vous donner... Espérez... espérez des jours meilleurs... Jusqu'ici vous m'avez trouvée presque indifférente à vos chagrins; vous verrez combien j'y saurai compatir, et quelles consolations vous trouverez dans mon affection.

Un valet de chambre entra et dit à Clémence :

— Son Altesse monseigneur le grand-duc de Gerolstein fait demander à madame la marquise si elle peut le recevoir.

Clémence interrogea son mari du regard.

M. d'Harville, reprenant son sang-froid, dit à sa femme :

— Mais sans doute.

Le valet de chambre sortit.

— Pardon, mon ami, reprit Clémence, mais je n'avais pas défendu ma porte... il y a d'ailleurs longtemps que vous n'avez vu le prince; il sera heureux de vous trouver ici.

— J'aurai aussi beaucoup de plaisir à le voir, dit M. d'Harville. Pourtant, je vous l'avoue, en ce moment, je suis si troublé, que j'aurais préféré recevoir sa visite un autre jour...

— Je le comprends... Mais que faire?... Le voici...

Au même instant on annonçait Rodolphe.

— Je suis mille fois heureux, madame, d'avoir l'honneur de vous rencontrer, dit Rodolphe; et je m'applaudis doublement de ma bonne fortune, puisqu'elle me procure aussi le plaisir de vous voir, mon cher Albert, ajouta-t-il en se retournant vers le marquis, dont il serra cordialement la main.

— Il y a, en effet, bien longtemps, monseigneur, que je n'ai eu l'honneur de vous présenter mes hommages.

— Et à qui la faute, monsieur l'invisible? La dernière fois que je suis venu faire ma cour à madame d'Harville, je vous ai demandé, vous étiez absent. Voilà plus de trois semaines que vous m'oubliez; c'est très-mal...

— Soyez sans pitié, monseigneur, dit Clémence en souriant; M. d'Harville est d'autant plus coupable qu'il a pour Votre Altesse le dévouement le plus profond, et qu'il pourrait en faire douter par sa négligence.

— Eh bien! voyez ma vanité, madame: quoi que puisse faire d'Harville, il me sera toujours impossible de douter de son affection; mais je ne devrais pas dire cela... je vais l'encourager dans ses semblants d'indifférence.

— Croyez, monseigneur, que quelques circonstances imprévues m'ont seules empêché de profiter plus souvent de vos bontés pour moi...

— Entre nous, mon cher Albert, je vous crois un peu trop platonique en amitié; bien certain qu'on vous aime, vous ne tenez pas beaucoup à donner ou à recevoir des preuves d'attachement.

Par un manque d'étiquette dont madame d'Harville ressentit une légère contrariété, un valet de chambre entra, apportant une lettre au marquis.

C'était la dénonciation anonyme de Sarah, qui accusait le prince d'être l'amant de madame d'Harville.

Le marquis, par déférence pour le prince, repoussa de la main le petit plateau d'argent que le domestique lui présentait, et dit à demi-voix :

— Plus tard... plus tard...

— Mon cher Albert, dit Rodolphe du ton le plus affectueux, faites-vous de ces façons avec moi?

— Monseigneur...

— Avec la permission de madame d'Harville, je vous en prie... lisez cette lettre...

— Je vous assure, monseigneur, que je n'ai aucun empressement...

— Encore une fois, Albert, lisez donc cette lettre!

— Mais... monseigneur...

— Je vous en prie... Je le veux...

— Puisque Son Altesse l'exige... dit le marquis en prenant la lettre sur le plateau...

— Certainement j'exige que vous me traitiez en ami. Puis, se tournant vers la marquise pendant que M. d'Harville décachetait la lettre fatale, dont Rodolphe ne pouvait imaginer le contenu, il ajouta en souriant :

— Quel triomphe pour vous, madame, de faire toujours céder cette volonté si opiniâtre!

M. d'Harville s'approcha d'un des candélabres de la cheminée, et ouvrit la lettre de Sarah.

CINQUIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Conseils.

Rodolphe et Clémence causaient ensemble pendant que M. d'Harville lisait par deux fois la lettre de Sarah.

Les traits du marquis restèrent calmes; un tremblement nerveux presque imperceptible agita seulement sa main, lorsqu'après un moment d'hésitation il mit le billet dans la poche de son gilet.

— Au risque de passer encore pour un sauvage, dit-il à Rodolphe en souriant, je vous demanderai la permission, monseigneur, d'aller répondre à cette lettre... plus importante que je ne le pensais d'abord...

— Ne vous reverrai-je pas ce soir?

— Je ne crois pas avoir cet honneur, monseigneur. J'espère que Votre Altesse voudra bien m'excuser.

— Quel homme insaisissable! dit gaiement Rodolphe. N'essayerez-vous pas, madame, de le retenir?

— Je n'ose tenter ce que Votre Altesse a essayé en vain.

— Sérieusement, mon cher Albert, tâchez de nous revenir dès que votre lettre sera écrite... sinon promettez-moi de m'accorder quelques moments un matin... J'ai mille choses à vous dire.

— Votre Altesse me comble, dit le marquis en saluant profondément.

Et il se retira, laissant Clémence avec le prince.

— Votre mari est préoccupé, dit Rodolphe à la marquise; son sourire m'a paru contraint...

— Lorsque Votre Altesse est arrivée, M. d'Harville était profondément ému; il a eu grand'peine à vous le cacher.

— Je suis peut-être arrivé mal à propos?

— Non, monseigneur. Vous m'avez même épargné la fin d'un entretien pénible.

— Comment cela?

— J'ai dit à M. d'Harville la nouvelle conduite que j'étais résolue de suivre à son égard... en lui promettant soutien et consolation.

— Qu'il a dû être heureux!

— D'abord il l'a été autant que moi; car ses larmes, sa joie, m'ont causé une émotion que je ne connaissais pas encore... Autrefois, je croyais me venger en lui adressant un reproche ou un sarcasme... Triste vengeance! mon chagrin n'en était ensuite que plus amer... Tandis que tout à l'heure... quelle différence! J'avais demandé à mon mari s'il sortait; il m'avait répondu tristement qu'il passerait la soirée seul, comme cela lui arrivait souvent. Quand je lui ai offert de rester auprès de lui... si vous aviez vu son étonnement, monseigneur! Combien ses traits, toujours sombres, sont tout à coup devenus radieux... Ah! vous aviez bien raison... rien de plus charmant à ménager que ces surprises de bonheur!...

— Mais comment ces preuves de bonté de votre part ont-elles amené cet entretien pénible dont vous me parliez?

— Hélas! monseigneur, dit Clémence en rougissant, à des espérances que j'avais fait naître, parce que je pouvais les réaliser... ont succédé chez M. d'Harville des espérances plus tendres... que je m'étais bien gardée de provoquer, parce qu'il me sera toujours impossible de les satisfaire...

— Je comprends... il vous aime si tendrement...

— Autant j'avais d'abord été touchée de sa reconnaissance... autant je me suis sentie glacée, effrayée, dès que son langage est devenu passionné... Enfin, lorsque dans son exaltation il a posé ses lèvres sur ma main... un froid mortel m'a saisie, je n'ai pu dissimuler ma frayeur... Je lui portai un coup douloureux... en manifestant ainsi l'invincible éloignement que me causait son amour... Je le regrette... Mais au moins M. d'Harville est maintenant à jamais convaincu, malgré mon retour vers lui, qu'il ne doit attendre de moi que l'amitié la plus dévouée...

— Je le plains... sans pouvoir vous blâmer; il est des susceptibilités pour ainsi dire sacrées... Pauvre Albert, si bon, si loyal pourtant!!! d'un cœur si vaillant, d'une âme si ardente! Si vous saviez combien j'ai été longtemps préoccupé de la tristesse qui le dévorait, quoique j'en ignorasse la cause... Attendons tout du temps, de la raison. Peu à peu il reconnaîtra le prix de l'affection que vous lui offrez, et il se résignera comme il s'était résigné jusqu'ici sans avoir les touchantes consolations que vous lui offrez...

— Et qui ne lui manqueront jamais, je vous le jure, monseigneur.

— Maintenant, songeons à d'autres infortunes. Je vous ai promis une bonne œuvre, ayant tout le charme d'un roman en action... Je viens remplir mon engagement.

— Déjà, monseigneur? quel bonheur!

— Ah! que j'ai été bien inspiré en louant cette pauvre chambre de la rue du Temple, dont je vous ai parlé... Vous n'imaginez pas tout ce que j'ai trouvé là de curieux, d'intéressant!... D'abord vos protégés de la mansarde jouissent du bonheur que votre présence leur avait promis; ils ont cependant encore à subir de rudes épreuves; mais je ne veux pas vous attrister... Un jour vous saurez combien d'horribles maux peuvent accabler une seule famille...

— Quelle doit-être leur reconnaissance envers vous!

— C'est votre nom qu'ils bénissent...

— Vous les avez secourus en mon nom, monseigneur!

— Pour leur rendre l'aumône plus douce... D'ailleurs, je n'ai fait que réaliser vos promesses.

— Oh! j'irai les détromper... leur dire ce qu'ils vous doivent.

— Ne faites pas cela! vous le savez, j'ai une chambre dans cette maison, redoutez de nouvelles lâchetés anonymes de vos ennemis... ou des miens... et puis les Morel sont maintenant à l'abri du besoin... Songeons à notre intrigue. Il s'agit d'une pauvre mère et de sa fille, qui, autrefois dans l'aisance, sont aujourd'hui, par suite d'une spoliation infâme... réduites au sort le plus affreux.

— Malheureuses femmes!... et où demeurent-elles, monseigneur?

— Je l'ignore.

— Mais comment avez-vous connu leur misère?

— Hier je vais au Temple... Vous ne savez pas ce que c'est que le Temple, madame la marquise?

— Non, monseigneur...

— C'est un bazar très-amusant à voir; j'allais donc faire là quelques emplettes avec ma voisine du quatrième...

— Votre voisine?...

— N'ai-je pas ma chambre, rue du Temple?

— Je l'oubliais, monseigneur...

— Cette voisine est une ravissante petite grisette; elle s'appelle Rigolette; elle rit toujours, et n'a jamais eu d'amant.

— Quelle vertu... pour une grisette!

— Ce n'est pas absolument par vertu qu'elle est sage, mais parce qu'elle n'a pas, dit-elle, le loisir d'être amoureuse; cela lui prendrait trop de temps, car il lui faut travailler douze à quinze heures par jour pour gagner vingt-cinq sous, avec lesquels elle vit!...

— Elle peut vivre de si peu?

— Comment donc! elle a même comme objet de luxe deux oiseaux qui mangent plus qu'elle; sa chambrette est des plus proprettes, et sa mise des plus coquettes.

— Vivre avec vingt-cinq sous par jour! c'est un prodige...

— Un vrai prodige d'ordre, de travail, d'économie et de philosophie pratique, je vous assure; aussi je vous la recommande: elle est, dit-elle, très-habile couturière... En tous cas, vous ne seriez pas obligée de porter les robes qu'elle vous ferait...

— Dès demain je lui enverrai de l'ouvrage... Pauvre fille!... vivre avec une somme si minime et pour ainsi dire si inconnue à nous autres riches, que le prix du moindre de nos caprices a cent fois cette valeur!

— Vous vous intéressez donc à ma petite protégée, c'est convenu; revenons à notre aventure. J'étais donc allé au Temple, avec mademoiselle Rigolette, pour quelques achats destinés à vos pauvres gens de la mansarde, lorsque, fouillant par hasard dans un vieux secrétaire à vendre, je trouvai un brouillon de lettre, écrite par une femme qui se plaignait à un tiers d'être réduite à la misère, elle et sa fille, par l'infidélité d'un dépositaire. Je demandai au marchand d'où lui venait ce meuble. Il faisait partie d'un modeste mobilier qu'une femme, jeune encore, lui avait vendu, étant sans doute à bout de ressources... Cette femme et sa fille, me dit le marchand, semblaient être des bourgeoises et supporter fièrement leur détresse.

— Et vous ne savez pas leur demeure, monseigneur?

— Malheureusement, non... jusqu'à présent... Mais j'ai donné ordre à M. de Graün de tâcher de la découvrir, en s'adressant, s'il le faut, à la préfecture de police. Il est probable que, dénuées de tout, la mère et la fille auront été chercher un refuge dans quelque misérable hôtel garni. S'il en est ainsi, nous avons bon espoir; car les maîtres de ces maisons y inscrivent chaque soir les étrangers qui y sont venus dans la journée.

— Quel singulier concours de circonstances! dit madame d'Harville avec étonnement. Combien cela est attachant!

— Ce n'est pas tout... Dans un coin du brouillon de la lettre restée dans le vieux meuble, se trouvaient ces mots: « Écrire à madame de Lucenay. »

— Quel bonheur! peut-être saurons-nous quelque chose par la duchesse, s'écria vivement madame d'Harville. Puis elle reprit avec un soupir: — Mais, ignorant le nom de cette femme, comment la désigner à madame de Lucenay?

— Il faudra lui demander si elle ne connaît pas une veuve, jeune encore, d'une physionomie distinguée, et dont la fille, âgée de seize ou dix-sept ans, se nomme Claire... Je me souviens du nom.

— Le nom de ma fille! Il me semble que c'est un motif de plus de s'intéresser à ces infortunées.

— J'oubliais de vous dire que le frère de cette veuve s'est suicidé il y a quelques mois.

— Si madame de Lucenay connaît cette famille, reprit madame d'Harville en réfléchissant, de tels renseignements suffiront pour la mettre sur la voie: dans ce cas encore le triste genre de mort de ce malheureux aura dû frapper la duchesse. Mon Dieu! que j'ai hâte d'aller la voir! Je lui écrirai un mot ce soir pour avoir la certitude de la rencontrer demain matin. Quelles peuvent être ces femmes? D'après ce que vous savez d'elles, monseigneur, elles paraissent appartenir à une classe distinguée de la société... Et se voir réduites à une telle détresse!... Ah! pour elles la misère doit être doublement affreuse.

— Et cela par la volerie d'un notaire, abominable coquin dont je savais déjà d'autres méfaits... un certain Jacques Ferrand.

— Le notaire de mon mari! s'écria Clémence, le notaire de ma belle-mère! Mais vous vous trompez, monseigneur; on le regarde comme le plus honnête homme du monde.

— J'ai les preuves du contraire... Mais veuillez ne dire à personne mes doutes ou plutôt mes certitudes au sujet de ce misérable; il est aussi adroit que criminel, et, pour le démasquer, j'ai besoin qu'il croie encore quelques jours à l'impunité. Oui, c'est lui qui a dépouillé ces infortunées, en niant un dépôt qui, selon toute apparence, lui avait été remis par le frère de cette veuve.

— Et cette somme?

— Était toutes leurs ressources!

— Oh! voilà de ces crimes...

— De ces crimes, s'écria Rodolphe, de ces crimes que rien n'excuse, ni le besoin, ni la passion... Souvent la faim pousse au vol, la vengeance au meurtre... Mais ce notaire déjà riche, mais cet homme revêtu par la société d'un caractère presque sacerdotal, d'un caractère qui impose, qui force la confiance... cet homme est poussé au crime, lui, par une cupidité froide et implacable. L'assassin ne vous tue qu'une fois... et vite... avec son couteau; lui vous tue lentement, par toutes les tortures du désespoir et de la misère où il vous plonge... Pour un homme comme ce Ferrand, le patrimoine de l'orphelin, les deniers du pauvre si laborieusement amassés... rien n'est sacré! Vous lui confiez de l'or, cet or le tente... il le vole. De riche et d'heureux, la *volonté* de cet homme vous fait mendiant et désolé!... A force de privations et de travaux, vous avez assuré le pain et l'abri de votre vieillesse... la *volonté* de cet homme arrache à votre vieillesse ce pain et cet abri...

Ce n'est pas tout. Voyez les effrayantes conséquences de ces spoliations infâmes... Que cette veuve dont nous parlons, madame, meure de chagrin et de détresse, sa fille, jeune et belle, sans appui, sans ressource, habituée à l'aisance, inapte, par son éducation, à gagner sa vie, se trouve bientôt entre le déshonneur et la faim! Qu'elle s'égare, qu'elle succombe... la voilà perdue, avilie, déshonorée!... Par sa spoliation,

Jacques Ferrand est donc cause de la mort de la mère, de la prostitution de la fille!... il a tué le corps de l'une, tué l'âme de l'autre; et cela, encore une fois, non pas tout d'un coup, comme les autres homicides, mais avec lenteur et cruauté.

Clémence n'avait pas encore entendu Rodolphe parler avec autant d'indignation et d'amertume; elle l'écoutait en silence, frappée de ces paroles d'une éloquence sans doute morose, mais qui révélaient une haine vigoureuse contre le mal.

— Pardon, madame, lui dit Rodolphe après quelques instants de silence, je n'ai pu contenir mon indignation en songeant aux malheurs horribles qui pourraient atteindre vos futures protégées... Ah! croyez-moi, on n'exagère jamais les conséquences qu'entraînent souvent la ruine et la misère.

— Oh! merci, au contraire, monseigneur, d'avoir, par ces terribles paroles, encore augmenté, s'il est possible, la tendre pitié que m'inspire cette mère infortunée. Hélas! c'est surtout pour sa fille qu'elle doit souffrir... Oh! c'est affreux... Mais nous les sauverons, nous assurerons leur avenir, n'est-ce pas, monseigneur? Bien merci, je suis riche; pas autant que je le voudrais, maintenant que j'entrevois un nouvel usage de la richesse; mais, s'il le faut, je m'adresserai à M. d'Harville, je le rendrai si heureux, qu'il ne pourra se refuser à aucun de mes nouveaux caprices, et je prévois que j'en aurai beaucoup de ce genre. Nos protégées sont fières, m'avez-vous dit, monseigneur : je les en aime davantage; la fierté dans l'infortune prouve toujours une âme élevée... Je trouverai le moyen de les sauver sans qu'elles croient devoir mes secours à un bienfait... Cela sera difficile... tant mieux! Oh! j'ai déjà mon projet; vous verrez, monseigneur... vous verrez que l'adresse et la finesse ne me manqueront pas.

— J'entrevois déjà les combinaisons les plus machiavéliques, dit Rodolphe en souriant.

— Mais il faut d'abord les découvrir. Que j'ai hâte d'être à demain! En sortant de chez madame de Lucenay, j'irai à leur ancienne demeure, j'interrogerai leurs voisins, je verrai par moi-même, je demanderai des renseignements à tout le monde. Je me compromettrai s'il le faut! Je serais si fière d'obtenir par moi-même et par moi seule le résultat que je désire... Oh! j'y parviendrai... cette aventure est si touchante. Pauvres femmes! il me semble que je m'intéresse encore davantage à elles quand je songe à ma fille.

Rodolphe, ému de ce charitable empressement, souriait avec mélancolie en voyant cette femme de vingt ans, si belle, si aimante, tâchant d'oublier dans de nobles distractions les malheurs domestiques qui la frappaient; les yeux de Clémence brillaient d'un vif éclat, ses joues étaient légèrement colorées, l'animation de son geste, de sa parole, donnait un nouvel attrait à sa ravissante physionomie.

CHAPITRE II.

Le piége.

Madame d'Harville s'aperçut que Rodolphe la contemplait en silence. Elle rougit, baissa les yeux, puis, les relevant avec une confusion charmante, elle lui dit :

— Vous riez de mon exaltation, monseigneur! C'est que je suis impatiente de goûter ces douces joies qui vont animer ma vie, jusqu'à présent triste et inutile. Tel n'était pas sans doute le sort que j'avais rêvé... Il est un sentiment, un bonheur, le plus vif de tous... que je ne dois jamais connaître. Quoique bien jeune encore, il me faut y renoncer!... ajouta Clémence avec un soupir contraint. Puis elle reprit : — Mais enfin, grâce à vous, mon sauveur, toujours grâce à vous, je me serai créé d'autres intérêts; la charité remplacera l'amour. J'ai déjà dû à vos conseils de si touchantes émotions! Vos paroles, monseigneur, ont tant d'influence sur moi!... Plus je médite, plus j'approfondis vos idées, plus je les trouve justes, grandes, fécondes. Puis, quand je songe que, non content de prendre en commisération des peines qui devraient vous être indifférentes, vous me donnez encore les avis les plus salutaires, en me guidant pas à pas dans cette voie nouvelle que vous avez ouverte à un pauvre cœur chagrin et abattu... oh! monseigneur, quel trésor de bonté renferme donc votre âme? Où avez-vous puisé tant de généreuse pitié?

— J'ai beaucoup souffert, je souffre encore... voilà pourquoi je sais le secret de bien des douleurs!

— Vous, monseigneur, vous malheureux!

— Oui, car l'on dirait que, pour me préparer à compatir à toutes les infortunes, le sort a voulu que je les subisse toutes... Ami, il m'a frappé dans mon ami; amant, il m'a frappé dans la première femme que j'ai aimée avec l'aveugle confiance de la jeunesse; époux, il m'a frappé dans ma femme; fils, il m'a frappé dans mon père; père, il m'a frappé dans mon enfant.

— Je croyais, monseigneur, que la grande-duchesse ne vous avait pas laissé d'enfant.

— En effet; mais avant mon mariage j'avais une fille, morte toute petite... Eh bien! si étrange que cela vous paraisse, la perte de cette enfant, que j'ai vue à peine, est le regret de toute ma vie. Plus je vieillis, plus ce chagrin devient profond! chaque année en redouble l'amertume; on dirait qu'il grandit en raison de l'âge que devrait avoir ma fille. Maintenant elle aurait dix-sept ans!

— Et sa mère, monseigneur, vit-elle encore? demanda Clémence après un moment d'hésitation.

— Oh! ne m'en parlez pas, s'écria Rodolphe, dont les traits se rembrunirent à la pensée de Sarah. Sa mère est une indigne créature, une âme bronzée par l'égoïsme et par l'ambition. Quelquefois je me demande s'il ne vaut pas mieux pour ma fille d'être morte que d'être restée aux mains de sa mère.

Clémence éprouva une sorte de satisfaction en entendant Rodolphe s'exprimer ainsi.

— Oh! je conçois alors, s'écria-t-elle, que vous regrettiez doublement votre fille.

— Je l'aurais tant aimée!... Et puis il me semble que chez nous autres princes il y a toujours dans notre amour pour un fils une sorte d'intérêt de race et de nom, d'arrière-pensée politique. Mais une fille! une fille! on l'aime pour elle seule. Par cela même que l'on a vu, hélas! l'humanité sous ses faces les plus sinistres, quelles délices de se reposer dans la contemplation d'une âme candide et pure! de respirer son parfum virginal, d'épier avec une tendresse inquiète ses tressaillements ingénus! La mère la plus folle, la plus fière de sa fille, n'éprouve pas ces ravissements; elle lui est trop pareille pour l'apprécier, pour goûter ces douceurs ineffables; elle appréciera bien davantage les mâles qualités d'un fils vaillant et hardi. Car enfin ne trouvez-vous pas que ce qui rend encore plus touchant peut-être l'amour d'une mère pour son fils, l'amour d'un père pour sa fille, c'est que dans ces affections il y a un être faible qui a toujours besoin de protection? Le fils protége sa mère, le père protége sa fille.

— Oh! c'est vrai, monseigneur.

— Mais, hélas! à quoi bon comprendre ces jouissances ineffables, lorsqu'on ne doit jamais les éprouver? reprit Rodolphe avec abattement.

Clémence ne put retenir une larme, tant l'accent de Rodolphe avait été profond, déchirant.

Après un moment de silence, rougissant presque de l'émotion à laquelle il s'était laissé entraîner, il dit à madame d'Harville en souriant tristement :

— Pardon, madame, mes regrets et mes souvenirs m'ont emporté malgré moi; vous m'excuserez, n'est-ce pas?

— Ah! monseigneur, croyez que je partage vos chagrins. N'en ai-je pas le droit? N'avez-vous pas partagé les miens? malheureusement les consolations que je puis vous offrir sont vaines...

— Non, non... le témoignage de votre intérêt m'est doux et salutaire; c'est déjà presque un soulagement de dire que l'on souffre... et je ne vous l'aurais pas dit sans la nature de notre entretien, qui a réveillé en moi des souvenirs douloureux... C'est une faiblesse, mais je ne puis entendre parler d'une jeune fille sans songer à celle que j'ai perdue...

— Ces préoccupations sont si naturelles! Tenez, monseigneur, depuis que je vous ai vu, j'ai accompagné dans ses visites aux prisons une femme de mes amies qui est patronesse de l'œuvre des jeunes détenues de Saint-Lazare; cette maison renferme des créatures bien coupables. Si je n'avais pas été mère, je les aurais jugées, sans doute, avec encore plus de sévérité... tandis que je ressens pour elles une pitié douloureuse en songeant que peut-être elles n'eussent pas été perdues sans l'abandon et la misère où on les a laissées depuis leur enfance... Je ne sais pourquoi, après ces pensées, il me semble aimer ma fille davantage encore...

— Allons, courage, dit Rodolphe avec un sourire mélancolique. Cet entretien me laisse rassuré sur vous... Une voie salutaire vous est ouverte; en la suivant vous traverserez, sans faillir, ces années d'épreuves si dangereuses pour les femmes, et surtout pour une femme douée comme vous l'êtes. Votre mérite sera grand... vous aurez encore à lutter, à souffrir... car vous êtes bien jeune, mais vous reprendrez des forces en songeant au bien que vous aurez fait... à celui que vous aurez à faire encore...

Madame d'Harville fondit en larmes.

— Au moins, dit-elle, votre appui, vos conseils ne me manqueront jamais, n'est-ce pas, monseigneur?

— De près ou de loin, toujours je prendrai le plus vif intérêt à ce qui vous touche... toujours, autant qu'il sera en moi, je contribuerai à votre bonheur... à celui de l'homme auquel j'ai voué la plus constante amitié.

— Oh! merci de cette promesse, monseigneur, dit Clémence en essuyant ses larmes. Sans votre généreux soutien, je le sens, mes forces m'abandonneraient... mais, croyez-moi... je vous le jure ici, j'accomplirai courageusement mon devoir.

— A ces mots, une petite porte cachée dans la tenture s'ouvrit brusquement.

Clémence poussa un cri; Rodolphe tressaillit.

M. d'Harville parut, pâle, ému, profondément attendri, les yeux humides de larmes.

Le premier étonnement passé, le marquis dit à Rodolphe en lui donnant la lettre de Sarah :

— Monseigneur... voici la lettre infâme que j'ai reçue tout à l'heure devant vous... Veuillez la brûler après l'avoir lue.

— Clémence regardait son mari avec stupeur.

— Oh ! c'est infâme ! s'écria Rodolphe indigné.

— Eh bien ! monseigneur... il y a quelque chose de plus lâche encore que cette lâcheté anonyme... C'est ma conduite !

— Que voulez-vous dire ?

— Tout à l'heure, au lieu de vous montrer cette lettre franchement, hardiment, je vous l'ai cachée ; j'ai feint le calme pendant que j'avais la jalousie, la rage, le désespoir dans le cœur... Ce n'est pas tout... Savez-vous ce que j'ai fait, monseigneur ? je suis allé honteusement me tapir derrière cette porte pour vous épier... Oui, j'ai été assez misérable pour douter de votre loyauté, de votre honneur... Oh ! l'auteur de ces lettres sait à qui il les adresse... Il sait combien ma tête est faible... Eh bien ! monseigneur, dites, après avoir entendu ce que je viens d'entendre, car je n'ai pas perdu un mot de votre entretien, car je sais quels intérêts vous attirent rue du Temple... après avoir été assez bassement défiant pour me faire le complice de cette horrible calomnie en y croyant... n'est-ce pas à genoux que je dois vous demander grâce et pitié ?... Et c'est ce que je fais, monseigneur... et c'est ce que je fais, Clémence ; car je n'ai plus d'espoir que dans votre générosité.

— Eh ! mon Dieu, mon cher Albert, qu'ai-je à vous pardonner ? dit Rodolphe en tendant ses deux mains au marquis avec la plus touchante cordialité. Maintenant, vous savez nos secrets, à moi et à madame d'Harville ; j'en suis ravi, je pourrai vous sermonner tout à mon aise. Me voici votre confident forcé, et, ce qui vaut encore mieux, vous voici le confident de madame d'Harville : c'est dire que vous connaissez maintenant tout ce que vous devez attendre de ce noble cœur.

— Et vous, Clémence, dit tristement M. d'Harville à sa femme, me pardonnerez-vous encore cela ?

— Oui, à condition que vous m'aiderez à assurer votre bonheur... Et elle tendit la main à son mari, qui la serra avec émotion.

— Ma foi, mon cher marquis, s'écria Rodolphe, nos ennemis sont maladroits ! grâce à eux, nous voici plus intimes que par le passé. Vous n'avez jamais plus justement apprécié madame d'Harville, jamais elle ne vous a été plus dévouée. Avouez que nous sommes bien vengés des envieux et des méchants ? C'est toujours cela, en attendant mieux... car je devine d'où le coup est parti, et je n'ai pas l'habitude de souffrir patiemment le mal que l'on fait à mes amis. Mais ceci me regarde. Adieu, madame, voici notre intrigue découverte, vous ne serez plus seule à secourir vos protégés. Soyez tranquille, nous renouerons bientôt quelque mystérieuse entreprise, et le marquis sera bien fin s'il la découvre.

. . . . . .

Après avoir accompagné Rodolphe jusqu'à sa voiture pour le remercier encore, le marquis rentra chez lui sans revoir Clémence.

CHAPITRE III.

Réflexions.

Il serait difficile de peindre les sentiments tumultueux et contraires dont fut agité M. d'Harville lorsqu'il se trouva seul.

Il reconnaissait avec joie l'indigne fausseté de l'accusation portée contre Rodolphe et contre Clémence ; mais il était aussi convaincu qu'il lui fallait renoncer à l'espoir d'être aimé d'elle. Plus, dans sa conversation avec Rodolphe, Clémence s'était montrée résignée, courageuse, résolue au bien ; plus il se reprochait amèrement d'avoir, par un coupable égoïsme, enchaîné cette malheureuse jeune femme à son sort.

Loin d'être consolé par l'entretien qu'il avait surpris, il tomba dans une tristesse, dans un accablement inexprimables.

La richesse oisive a cela de terrible, que rien ne la distrait, que rien ne la défend des ressentiments douloureux. N'étant jamais forcément préoccupée des nécessités de l'avenir ou des labeurs de chaque jour, elle demeure tout entière en proie aux grandes afflictions morales.

Pouvant posséder ce qui se possède à prix d'or, elle désire ou elle regrette, avec une violence inouïe, ce que l'or seul ne peut donner.

La douleur de M. d'Harville était désespérée, car il ne voulait, après tout, rien que de juste, que de légal :

« La possession... sinon l'amour de sa femme. »

Or, en face des refus inexorables de Clémence, il se demandait si ce n'était pas une dérision amère que ces paroles de la loi :

« La femme appartient à son mari. »

A quel pouvoir, à quelle intervention recourir pour vaincre cette froideur, cette répugnance qui changeait sa vie en un long supplice, puisqu'il ne devait, ne pouvait, ne voulait aimer que sa femme ?

Il lui fallait reconnaître qu'en cela, comme en tant d'autres incidents de la vie conjugale, la simple volonté de l'homme ou de la femme se substituait impérieusement, sans appel, sans répression possible, à la volonté souveraine de la loi.

A ces transports de vaine colère succédait parfois un morne abattement.

L'avenir lui pesait, lourd, sombre, glacé.

Il pressentait que le chagrin rendrait sans doute plus fréquentes encore les crises de son effroyable maladie.

— Oh ! s'écria-t-il, à la fois attendri et désolé, c'est ma faute... c'est ma faute ! pauvre malheureuse femme ! je l'ai trompée... indignement trompée ! Elle peut... elle doit me haïr... et pourtant, tout à l'heure encore, elle m'a témoigné l'intérêt le plus touchant ; mais, au lieu de me contenter de cela, ma folle passion m'a égaré, je suis devenu tendre, j'ai parlé de mon amour, et à peine mes lèvres ont-elles effleuré sa main qu'elle a tressailli de frayeur. Si j'avais pu douter encore de la répugnance invincible que je lui inspire, ce qu'elle a dit au prince ne m'aurait laissé aucune illusion. Oh ! c'est affreux... affreux !

Et de quel droit lui a-t-elle confié ce hideux secret ? cela est une trahison indigne ! De quel droit ! Hélas, du droit que les victimes ont de se plaindre de leur bourreau. Pauvre enfant, si jeune, si aimante, tout ce qu'elle a trouvé de plus cruel à dire contre l'horrible existence que je lui ai faite... c'est que tel n'était pas le sort qu'elle avait rêvé, et qu'elle était bien jeune pour renoncer à l'amour ! Je connais Clémence... cette parole qu'elle m'a donnée, qu'elle a donnée au prince, elle la tiendra désormais : elle sera pour moi la plus tendre des sœurs. Eh bien !... ma position n'est-elle pas encore digne d'envie ?.... aux rapports froids et contraints qui existaient entre nous vont succéder des relations affectueuses et douces, tandis qu'elle aurait pu me traiter toujours avec un mépris glacial, sans qu'il me fût possible de me plaindre.

Allons, je me consolerai en jouissant de ce qu'elle m'offre. Ne serai-je pas encore trop heureux ? Trop heureux ! oh ! que je suis faible, que je suis lâche. N'est-ce pas ma femme, après tout ? n'est-elle pas à moi ? bien à moi ? La loi ne me reconnaît-elle pas mon pouvoir sur elle ? Ma femme résiste... eh bien ! j'ai le droit de... Il s'interrompit avec un éclat de rire sardonique.

— Oh ! oui, la violence, n'est-ce pas ! Maintenant la violence ! Autre infamie. Mais que faire alors ? car je l'aime, moi ! je l'aime comme un insensé... Je n'aime qu'elle... Je ne veux qu'elle... Je veux son amour, et non sa tiède affection de sœur. Oh ! à la fin il faudra bien qu'elle ait pitié... elle est si bonne, elle ne verra si malheureux ! Mais non, non ! jamais ! il est une cause d'éloignement qu'une femme ne surmonte pas. Le dégoût... oui... le dégoût... entends-tu ? le dégoût !... Il faut bien le convaincre de cela : ton horrible infirmité lui fera horreur... toujours... entends-tu ? toujours ? s'écria M. d'Harville dans une douloureuse exaltation.

Après un moment de farouche silence, il reprit :

— Cette anonyme délation, qui accusait le prince et ma femme, part encore d'une main ennemie ; et tout à l'heure, avant de l'avoir entendue, j'ai pu un instant le soupçonner ! Lui, le croire capable d'une si lâche trahison ! Et ma femme, l'envelopper dans le même soupçon ! Oh ! la jalousie est incurable ! Et pourtant il ne faut pas que je m'abuse. Si le prince, qui m'aime comme l'ami le plus tendre, le plus généreux, engage Clémence à occuper son esprit et son cœur par des œuvres charitables ; s'il lui promet ses conseils, son appui, c'est qu'elle a besoin de conseils, d'appui.

Au fait, si belle, si jeune, si entourée, sans amour au cœur qui la défende, presque excusée de ses torts par les miens, qui sont atroces, ne peut-elle pas faillir ?

Autre torture ! Que j'ai souffert, mon Dieu ! quand je l'ai crue coupable... quelle terrible agonie ! Mais non, cette crainte est vaine. Clémence a juré de ne pas manquer à ses devoirs.... elle tiendra ses promesses.... mais à quel prix, mon Dieu ! à quel prix ! Tout à l'heure, lorsqu'elle revenait à moi avec d'affectueuses paroles, combien son sourire doux, triste, résigné, m'a fait de mal ! Combien ce retour vers son bourreau a dû lui coûter ! Pauvre femme ! qu'elle était belle et touchante ainsi ! Pour la première fois j'ai senti un remords déchirant ; car jusqu'alors sa froideur hautaine l'avait assez vengée. Oh ! malheureux, malheureux que je suis !

. . . . . .

. . . . . .

Après une longue nuit d'insomnie et de réflexions amères, les agitations de M. d'Harville cessèrent comme par enchantement.

Il attendit le jour avec impatience.

CHAPITRE IV.

Projets d'avenir

Dès le matin, M. d'Harville sonna son valet de chambre.

Le vieux Joseph en entrant chez son maître l'entendit, à son grand étonnement, fredonner un air de chasse, signe aussi rare que certain de la bonne humeur de M. d'Harville.

— Ah ! monsieur le marquis, dit le fidèle serviteur attendri, quelle jolie voix vous avez... quel dommage que vous ne chantiez pas plus souvent !

— Vraiment, monsieur Joseph, j'ai une jolie voix? dit M. d'Harville en riant.

— Monsieur le marquis aurait la voix aussi enrouée qu'un chat-huant ou qu'une crécelle, que je trouverais encore qu'il a une jolie voix.

Le marquis d'Harville.

— Taisez-vous, flatteur!

— Dame! quand vous chantez, monsieur le marquis, c'est signe que vous êtes content... et alors votre voix me paraît la plus charmante musique du monde...

— En ce cas, mon vieux Joseph, apprête-toi à ouvrir tes longues oreilles.

— Que dites-vous?

— Tu pourras jouir tous les jours de cette charmante musique, dont tu parais si avide.

— Vous seriez heureux tous les jours, monsieur le marquis! s'écria Joseph en joignant les mains avec un radieux étonnement.

— Tous les jours, mon vieux Joseph, heureux tous les jours. Oui, plus de chagrins, plus de tristesse. Je puis te dire cela, à toi, seul et discret confident de mes peines... Je suis au comble du bonheur... Ma femme est un ange de bonté... elle m'a demandé pardon de son éloignement passé, l'attribuant, le devinerais-tu?... à la jalousie!...

— A la jalousie?

— Oui, d'absurdes soupçons excités par des lettres anonymes...

La Mont-Saint-Jean.

— Quelle indignité!...

— Tu comprends... les femmes ont tant d'amour-propre... Il n'en a pas fallu davantage pour nous séparer; mais heureusement hier soir elle s'en est franchement expliquée avec moi. Je l'ai désabusée; te dire

son ravissement me serait impossible, car elle m'aime, oh! elle m'aime! La froideur qu'elle me témoignait lui pesait aussi cruellement qu'à moi-même... Enfin notre cruelle séparation a cessé... juge de ma joie!...

— Il serait vrai! s'écria Joseph les yeux mouillés de larmes. Il serait donc vrai, monsieur le marquis! vous voilà heureux pour toujours, puisque l'amour de madame la marquise vous manquait seul... ou plutôt puisque son éloignement faisait seul votre malheur, comme vous me le disiez...

— Et à qui l'aurais-je dit, mon pauvre Joseph?... Ne possédais-tu pas un secret plus triste encore? Mais ne parlons pas de tristesse... ce jour est trop beau... Tu t'aperçois peut-être que j'ai pleuré?... c'est qu'aussi, vois-tu, le bonheur me débordait... Je n'y attendais si peu!... Comme je suis faible, n'est-ce pas?

— Allez... allez... monsieur le marquis, vous pouvez bien pleurer de contentement, vous avez assez pleuré de douleur. Et moi donc! tenez... est-ce que je ne fais pas comme vous? Braves larmes! je ne les donnerais pas pour dix années de ma vie... Je n'ai plus qu'une peur, c'est de ne pouvoir pas m'empêcher de me jeter aux genoux de madame la marquise la première fois que je vais la voir...

— Vieux fou, tu es aussi déraisonnable que ton maître... Maintenant, j'ai une crainte aussi, moi...

— Laquelle? mon Dieu!

— C'est que cela ne dure pas .... Je suis trop heureux... qu'est-ce qui me manque?

— Rien, rien, monsieur le marquis, absolument rien...

— C'est pour cela. Je me défie de ces bonheurs si parfaits, si complets...

— Hélas! si ce n'est que cela...monsieur le marquis; mais non, je n'ose...

— Je t'entends... eh bien, je crois tes craintes vaines!...La révolution que mon bonheur me cause est si vive, si profonde, que je suis sûr d'être à peu près sauvé!

— Comment cela?

— Mon médecin ne m'a-t-il pas dit cent fois que souvent une violente secousse morale suffisait pour donner ou pour guérir cette funeste maladie... Pourquoi les émotions heureuses seraient-elles impuissantes à nous sauver?

— Si vous croyez cela, monsieur le marquis, cela sera... Cela est... vous êtes guéri! Mais c'est donc un jour béni que celui-ci? Ah! comme vous le dites, monsieur, madame la marquise est un bon ange descendu du ciel, et je commence presque à m'effrayer aussi, monsieur; c'est peut-être trop de félicité en un jour; mais, j'y songe.., si pour vous rassurer il ne vous faut qu'un petit chagrin, Dieu merci! j'ai votre affaire.

— Comment?

— Un de vos amis a reçu très-heureusement et très à propos, voyez comme ça se trouve! a reçu un coup d'épée, bien peu grave, il est vrai; mais c'est égal, ça suffira toujours à vous chagriner assez pour qu'il y ait, comme vous le désiriez, une petite tache dans ce trop beau jour. Il est vrai qu'en égard à cela il vaudrait mieux que le coup d'épée fût plus dangereux, mais il faut se contenter de ce que l'on a.

— Veux-tu te taire!... Et de qui veux-tu parler?

— De M. le duc de Lucenay.

— Il est blessé?

— Une égratignure au bras. M. le duc est venu hier pour voir monsieur, et il a dit qu'il reviendrait ce matin lui demander une tasse de thé...

— Ce pauvre Lucenay! et pourquoi ne m'as-tu pas dit...

— Hier soir je n'ai pu voir monsieur le marquis.

Après un moment de réflexion, M. d'Harville reprit : — Tu as raison; ce léger chagrin satisfera sans doute la jalousie destinée..... Mais il me vient une idée, j'ai envie d'improviser ce matin un déjeuner de garçons, tous amis de M. de Lucenay, pour fêter l'heureuse issue de son duel. Ne s'attendant pas à cette réunion, il sera enchanté.

— A la bonne heure, monsieur le marquis! Vive la joie; rattrapez le temps perdu... Combien de couverts, que je donne les ordres au maître d'hôtel?

— Six personnes dans la petite salle à manger d'hiver.

— Et les invitations?

— Je vais les écrire. Un homme d'écurie montera à cheval et les portera à l'instant il est de bonne heure, on trouvera tout le monde. Sonne.

Joseph sonna.

M. d'Harville entra dans un cabinet et écrivit les lettres suivantes, sans autre variante que le nom de l'invité.

« Mon cher ***, ceci est une circulaire; il s'agit d'un impromptu. Lucenay doit venir déjeuner avec moi ce matin; il ne compte que sur un tête-à-tête; faites-lui la très-aimable surprise de vous joindre à moi et à quelques-uns de ses amis que je fais aussi prévenir. A midi sans faute.

« A. D'HARVILLE. »

Un domestique entra.

La prison de Saint-Lazare. — PAGE 170.

— Faites monter quelqu'un à cheval, et que l'on porte à l'instant ces lettres, dit M. d'Harville; puis, s'adressant à Joseph : Ecris les adresses : « M. le vicomte de Saint-Remy... » Lucenay ne peut se passer de lui, se dit M. d'Harville; « M. de Montville... » un des compagnons de voyage du duc; « Lord Douglas, » son fidèle partner au whist; « le baron de Sézannes, » son ami d'enfance... As-tu écrit?

— Oui, monsieur le marquis.

— Envoyez ces lettres sans perdre une minute dit M. d'Harville. Ah! Philippe, priez M. Doublet de venir me parler.

Philippe sortit.

— Eh bien, qu'as-tu? demanda M. d'Harville à Joseph qui le regardait avec ébahissement.

— Je n'en reviens pas, monsieur; je ne vous ai jamais vu l'air si en

train, si gai. Et puis, vous qui êtes ordinairement pâle, vous avez de belles couleurs... vos yeux brillent...

— Le bonheur, mon vieux Joseph, toujours le bonheur... Ah çà, il faut que tu m'aides dans un complot... Tu vas aller t'informer auprès de mademoiselle Juliette, celle des femmes de madame d'Harville qui a soin, je crois, de ses diamants...

— Oui, monsieur le marquis, c'est mademoiselle Juliette qui en est chargée; je l'ai aidée, il n'y a pas huit jours, à les nettoyer.

— Tu vas lui demander le nom et l'adresse du joaillier de sa maîtresse... mais qu'elle ne dise pas un mot de ceci à la marquise!...

— Ah! je comprends, monsieur... une surprise...

— Va vite. Voici M. Doublet.

En effet, l'intendant entra au moment où sortait Joseph.

— J'ai l'honneur de me rendre aux ordres de monsieur le marquis.

— Mon cher monsieur Doublet, je vais vous épouvanter, dit M. d'Harville en riant; je vais vous faire pousser d'affreux cris de détresse.

— A moi, monsieur le marquis?

— A vous.

— Je ferai tout mon possible pour satisfaire monsieur le marquis.

— Je vais dépenser beaucoup d'argent, monsieur Doublet, énormément d'argent.

— Qu'à cela ne tienne, monsieur le marquis, nous le pouvons; Dieu merci! nous le pouvons.

— Depuis longtemps je suis poursuivi par un projet de bâtisse : il s'agirait d'ajouter une galerie sur le jardin à l'aile droite de l'hôtel. Après avoir hésité devant cette folie, dont je ne vous ai pas parlé jusqu'ici, je me décide... Il faudra prévenir aujourd'hui mon architecte afin qu'il vienne causer des plans avec moi... Eh bien! monsieur Doublet, vous ne gémissez pas de cette dépense?

— Je puis affirmer à monsieur le marquis que je ne gémis pas...

— Cette galerie sera destinée à donner des fêtes; je veux qu'elle s'élève comme par enchantement : or, les enchantements étant fort chers, il faudra vendre quinze ou vingt mille livres de rente pour être en mesure de fournir aux dépenses, car je veux que les travaux commencent le plus tôt possible.

— Et c'est très-raisonnable; autant jouir tout de suite... Je me disais toujours : Il ne manque rien à monsieur le marquis, si ce n'est un goût quelconque... Celui des bâtiments a cela de bon que les bâtiments restent... Quant à l'argent, que monsieur le marquis ne s'en inquiète pas. Dieu merci! il peut, s'il lui plaît, se passer cette fantaisie de galerie-là.

Joseph rentra.

— Voici, monsieur le marquis, l'adresse du joaillier; il se nomme M. Baudoin, dit-il à M. d'Harville.

— Mon cher monsieur Doublet, vous allez aller, je vous prie, chez ce bijoutier, et lui direz d'apporter ici, dans une heure, une rivière de diamants, à laquelle je mettrai environ deux mille louis. Les femmes n'ont jamais trop de pierreries, maintenant qu'on en garnit les robes... Vous vous arrangerez avec le joaillier pour le payement.

— Oui, monsieur le marquis. C'est pour le coup que je ne gémirai pas. Des diamants, c'est comme des bâtiments, ça reste; et puis cette surprise fera sans doute bien plaisir à madame la marquise, sans compter le plaisir que cela vous procure à vous-même. C'est qu'aussi, comme j'avais l'honneur de le dire l'autre jour, il n'y a pas au monde une existence plus belle que celle de monsieur le marquis.

— Ce cher monsieur Doublet, dit M. d'Harville en souriant, ses félicitations sont toujours d'un à-propos inconcevable...

— C'est leur seul mérite, monsieur le marquis, et elles l'ont peut-être, ce mérite, parce qu'elles partent du fond du cœur. Je cours chez le joaillier, dit M. Doublet. Et il sortit.

Dès qu'il fut seul, M. d'Harville se promena dans son cabinet, les bras croisés sur la poitrine, l'œil fixe, méditatif.

Sa physionomie changea tout à coup; elle n'exprima plus ce contentement dont l'intendant et le vieux serviteur du marquis venaient d'être dupes, mais une résolution calme, morne, froide.

Après avoir marché quelque temps, il s'assit lourdement et comme accablé sous le poids de ses peines; il posa ses deux coudes sur son bureau, et cacha son front dans ses mains.

Au bout d'un instant, il se redressa brusquement, essuya une larme qui vint mouiller sa paupière rougie, et dit avec effort :

— Allons... courage... allons.

Il écrivit alors à diverses personnes sur des objets assez insignifiants; mais, dans ces lettres, il donnait ou ajournait différents rendez-vous à plusieurs jours de là.

Le marquis terminait cette correspondance lorsque Joseph rentra; ce dernier était si gai, qu'il s'oubliait jusqu'à chantonner à son tour.

— Monsieur Joseph, vous avez une bien jolie voix, lui dit son maître en souriant.

— Ma foi, tant pis, monsieur le marquis, je n'y tiens pas; ça chante si fort au dedans de moi, qu'il faut bien que ça s'entende au dehors...

— Tu feras mettre ces lettres à la poste.

— Oui, monsieur le marquis; mais où recevrez-vous ces messieurs tout à l'heure?

— Ici, dans mon cabinet, ils fumeront après déjeuner, et l'odeur du tabac n'arrivera pas chez madame d'Harville.

A ce moment on entendit le bruit d'une voiture dans la cour de l'hôtel.

— C'est madame la marquise qui va sortir, elle a demandé ce matin ses chevaux de très-bonne heure, dit Joseph.

— Cours alors la prier de vouloir bien passer ici avant de sortir.

— Oui, monsieur le marquis.

A peine le domestique fut-il parti, que M. d'Harville s'approcha d'une glace et s'examina attentivement.

— Bien, bien, dit-il d'une voix sourde, c'est cela... les joues colorées, le regard brillant... Joie ou fièvre... peu importe... pourvu qu'on s'y trompe. Voyons, maintenant, le sourire aux lèvres. Il y a tant de sortes de sourires. Mais qui pourrait distinguer le faux du vrai? qui pourrait pénétrer sous ce masque menteur, dire : Ce rire cache un sombre désespoir, cette gaieté bruyante cache une pensée de mort? Qui pourrait deviner cela? personne. . heureusement... personne... Personne? Oh! si... l'amour ne s'y méprendrait pas, lui; son instinct l'éclairerait. Mais j'entends ma femme... ma femme! allons... à ton rôle, histrion sinistre.

Clémence entra dans le cabinet de M. d'Harville.

— Bonjour, Albert, mon bon frère, lui dit-elle d'un ton plein de douceur et d'affection en lui tendant la main. Puis, remarquant l'expression souriante de la physionomie de son mari : Qu'avez-vous donc, mon ami? Vous avez l'air radieux.

— C'est qu'au moment où vous êtes entrée, ma chère petite sœur, je pensais à vous... De plus, j'étais sous l'impression d'une excellente résolution...

— Cela ne m'étonne pas...

— Ce qui s'est passé hier, votre admirable générosité, la noble conduite du prince, tout cela m'a donné beaucoup à réfléchir, et je me suis converti à vos idées; mais converti tout à fait, en regrettant mes velléités de révolte d'hier... que vous excuserez, au moins par coquetterie, n'est-ce pas? ajouta-t-il en souriant. Et vous ne m'auriez pas pardonné, j'en suis sûr, de renoncer trop facilement à votre amour.

— Quel langage! quel heureux changement! s'écria madame d'Harville. Ah! j'étais bien sûre qu'en m'adressant à votre cœur, à votre raison, vous me comprendriez. Maintenant, je ne doute plus de l'avenir.

— Ni moi non plus, Clémence, je vous l'assure. Oui, depuis ma résolution de cette nuit, cet avenir, qui me semblait vague et sombre, s'est singulièrement éclairci, simplifié.

— Rien de plus naturel, mon ami; maintenant nous marchons vers un même but, appuyés fraternellement l'un sur l'autre. Au bout de notre carrière, nous nous retrouverons ce que nous sommes aujourd'hui. Ce sentiment sera inaltérable. Enfin, je veux que vous soyez heureux : et ce sera, car je l'ai mis là, dit Clémence en posant son doigt sur son front. Puis, elle reprit avec une expression charmante, en abaissant sa main sur son cœur : Non, je me trompe, c'est là... que cette bonne pensée veillera incessamment... pour vous... et pour moi aussi; et vous verrez, monsieur mon frère, ce que c'est que l'entêtement d'un cœur bien dévoué.

— Chère Clémence! répondit M. d'Harville avec une émotion contenue.

Puis, après un moment de silence, il reprit gaiement.

— Je vous ai fait prier de vouloir bien venir ici avant votre départ, pour vous prévenir que je ne pouvais pas prendre ce matin le thé avec vous. J'ai plusieurs personnes à déjeuner; c'est une espèce d'impromptu pour fêter l'heureuse issue du duel de ce pauvre Lucenay, qui, du reste, n'a été que très-légèrement blessé par son adversaire.

Madame d'Harville rougit en songeant à la cause de ce duel : un propos ridicule adressé devant elle par M. de Lucenay à M. Charles Robert.

Ce souvenir fut cruel pour Clémence, il lui rappelait une erreur dont elle avait honte.

Pour échapper à cette pénible impression, elle dit à son mari :

— Voyez quel singulier hasard : M. de Lucenay vient déjeuner avec vous; je vais, moi, peut-être très-indiscrètement, m'inviter ce matin chez madame de Lucenay car j'ai beaucoup à causer avec elle de mes deux protégées inconnues. De là je compte aller à la prison de Saint-Lazare avec madame de Blainval; car vous ne savez pas toutes mes ambitions : à cette heure j'intrigue pour être admise dans l'œuvre des jeunes détenues.

— En vérité vous êtes insatiable, dit M. d'Harville en souriant : puis il ajouta avec une douloureuse émotion qui, malgré ses efforts, se trahit quelque peu : Ainsi, je ne vous verrai plus... d'aujourd'hui? se hâta-t-il de dire.

— Etes-vous contrarié que je sorte de si matin? lui demanda vivement Clémence, étonnée de l'accent de sa voix. Si vous le désirez, je puis remettre ma visite à madame de Lucenay.

Le marquis avait été sur le point de se trahir; il reprit du ton le plus affectueux :

— Oui, ma chère petite sœur, je suis aussi contrarié de vous voir sortir que je serai impatient de vous voir rentrer. Voilà de ces défauts dont je ne me corrigerai jamais.

— Et vous ferez bien, mon ami, car j'en serais désolée.

Un timbre annonçant une visite retentit dans l'hôtel.

— Voilà sans doute un de vos convives, dit madame d'Harville. Je vous laisse. A propos, ce soir, que faites-vous? Si vous n'avez pas disposé de votre soirée, j'exige que vous m'accompagniez aux Italiens; peut-être maintenant la musique vous plaira-t-elle davantage!

— Je me mets à vos ordres avec le plus grand plaisir.

— Sortez-vous tantôt, mon ami? Vous reverrai-je avant dîner?

— Je ne sors pas... Vous me retrouverez... ici.

— Alors, en revenant, je viendrai savoir si votre déjeuner de garçons a été amusant.

— Adieu, Clémence.

— Adieu, mon ami... à bientôt!... Je vous laisse le champ libre, je vous souhaite mille bonnes folies... Soyez bien gai!

Et, après avoir cordialement serré la main de son mari, Clémence sortit par une porte un moment avant que M. de Lucenay n'entrât par une autre.

— Elle me souhaite mille bonnes folies... Elle m'engage à être gai... Dans ce mot adieu, dans ce dernier cri de mon âme à l'agonie, dans cette parole de suprême et éternelle séparation, elle a compris... à bientôt... Et elle s'en va tranquille, souriante... Allons... cela fait honneur à ma dissimulation... Par le ciel! je ne me croyais pas si bon comédien... Mais voici Lucenay...

CHAPITRE V.

Déjeuner de garçons.

M. de Lucenay entra chez M. d'Harville.

La blessure du duc avait si peu de gravité, qu'il ne portait même plus son bras en écharpe ; sa physionomie était toujours goguenarde et hautaine, son agitation toujours incessante, sa manie de tracasser toujours insurmontable. Malgré ses travers, ses plaisanteries de mauvais goût, malgré son nez démesuré qui donnait à sa figure un caractère presque grotesque, M. de Lucenay n'était pas, nous l'avons dit, un type vulgaire, grâce à une sorte de dignité naturelle et de courageuse impertinence qui ne l'abandonnait jamais.

— Combien vous devez me croire indifférent à ce qui vous regarde, mon cher Henri! dit M. d'Harville en tendant la main à M. de Lucenay ; mais c'est seulement ce matin que j'ai appris votre fâcheuse aventure.

— Fâcheuse... allons donc, marquis!... Je m'en suis donné pour mon argent, comme on dit. Je n'ai jamais tant ri de ma vie!... Cet excellent M. Robert avait l'air si solennellement déterminé à ne pas passer pour avoir la pituite... Au fait, vous ne savez pas? c'était la cause du duel. L'autre soir, à l'ambassade de ***, je lui avais demandé, devant votre femme et devant la comtesse Mac-Gregor, comme il la gouvernait, sa pituite. *Inde iræ* ; car, entre nous, il n'avait pas cet inconvénient-là. Mais c'est égal. Vous comprenez... s'entendre dire cela devant de jolies femmes, c'est impatientant.

— Quelle folie! Je vous reconnais bien! Mais qu'est-ce que M. Robert?

— Je n'en sais, ma foi, rien du tout; c'est un monsieur que j'ai rencontré aux eaux ; il passait devant nous dans le jardin d'hiver de l'ambassade, je l'ai appelé pour lui faire cette bête de plaisanterie; il y a répondu le surlendemain en me donnant très-galamment un petit coup d'épée ; voilà nos relations. Mais ne parlons plus de ces niaiseries. Je viens vous demander une tasse de thé.

Ce disant, M. de Lucenay se jeta et s'étendit sur un sofa ; après quoi, introduisant le bout de sa canne entre le mur et la bordure d'un tableau placé au-dessus de sa tête, il commença de tracasser et de balancer ce cadre.

— Je vous attendais, mon cher Henri, et je vous ai ménagé une surprise, dit M. d'Harville.

— Ah! bah! et laquelle? s'écria M. de Lucenay en imprimant au tableau un balancement très-inquiétant.

— Vous allez finir par décrocher ce tableau, et vous le faire tomber sur la tête...

— C'est, pardieu, vrai! vous avez un coup d'œil d'aigle... Mais votre surprise, dites-la donc!

— J'ai prié quelques-uns de nos amis de venir déjeuner avec nous.

— Ah bien! par exemple, pour ça, marquis, bravo! bravissimo! archi-bravissimo; cria M. de Lucenay à tue-tête en frappant de grands coups de canne sur les coussins du sofa. Et qui aurons-nous? Saint-Remy? Non, au fait, il est à la campagne depuis quelques jours ; que diable peut-il manigancer à la campagne en plein hiver?

— Vous êtes sûr qu'il n'est pas à Paris?

— Très-sûr ; je lui avais écrit pour lui demander de me servir de témoin... Il était absent, je me suis rabattu sur lord Douglas et sur Sézannes...

— Cela se rencontre à merveille, ils déjeunent avec nous.

— Bravo! bravo! bravo! se mit à crier de nouveau M. de Lucenay. Puis, se tordant et se roulant sur le sofa, il accompagna cette fois ses cris inhumains d'une série de sauts de carpe à désespérer un bateleur.

Les évolutions acrobatiques du duc de Lucenay furent interrompues par l'arrivée de M. de Saint-Remy.

— Je n'ai pas eu besoin de demander si Lucenay était ici, dit gaiement le vicomte. On l'entend d'en bas!

— Comment! c'est vous, beau sylvain, campagnard! loup-garou! s'écria le duc étonné, en se redressant brusquement; on vous croyait à la campagne.

— Je suis de retour depuis hier; j'ai reçu tout à l'heure l'invitation de d'Harville, et j'accours... tout joyeux de cette bonne surprise. Et M. de Saint-Remy tendit la main à M. de Lucenay, puis au marquis.

— Et je vous sais bien gré de cet empressement, mon cher Saint-Remy. N'est-ce pas naturel? Les amis de Lucenay ne doivent-ils pas se réjouir de l'heureuse issue de ce duel, qui, après tout, pouvait avoir des suites fâcheuses.

— Mais, reprit obstinément le duc, qu'est-ce donc que vous avez été faire à la campagne en plein hiver, Saint-Remy? cela m'intrigue.

— Est-il curieux! dit le vicomte en s'adressant à M. d'Harville. Puis il répondit au duc : Je veux me sevrer peu à peu de Paris... puisque je dois le quitter bientôt...

— Ah! oui, cette belle imagination de vous faire attacher à la légation de France à Gerolstein... Laissez-nous donc tranquilles avec vos billevesées de diplomatie! vous n'irez jamais là... ma femme le dit et tout le monde le répète...

— Je vous assure que madame de Lucenay se trompe comme tout le monde.

— Elle vous a dit devant moi que c'était une folie...

— J'en ai tant fait dans ma vie.

— Des folies élégantes et charmantes, à la bonne heure, comme qui dirait de vous ruiner par vos magnificences de Sardanapale, j'admets ça ; mais aller vous enterrer dans un trou de cour pareil... à Gerolstein! Voyez donc la belle poussée... Ça n'est pas une folie, c'est une bêtise, et vous avez trop d'esprit pour en faire... des bêtises.

— Prenez garde, mon cher Lucenay ; en médisant de cette cour allemande, vous allez vous faire une querelle avec d'Harville, l'ami intime du grand-duc régnant, qui, du reste, m'a l'autre jour accueilli avec la meilleure grâce du monde à l'ambassade de ***, où je lui ai été présenté.

— Vraiment! mon cher Henri, dit M. d'Harville, si vous connaissiez le grand-duc comme je le connais, vous comprendriez que Saint-Remy n'ait aucune répugnance à aller passer quelque temps à Gerolstein.

— Je vous crois, marquis, quoiqu'on le dise fièrement original, votre grand-duc; mais ça n'empêche pas qu'un beau comme Saint-Remy, la fine fleur de la fleur des pois, ne peut vivre qu'à Paris... il n'est en toute valeur qu'à Paris.

Les autres convives de M. d'Harville venaient d'arriver, lorsque Joseph entra et dit quelques mots tout bas à son maître.

— Messieurs, vous permettez?... dit le marquis. C'est le joaillier de ma femme qui m'apporte des diamants à choisir pour elle... une surprise. Vous connaissez cela, Lucenay, nous sommes des maris de la vieille roche, nous autres...

— Ah! pardieu, s'il s'agit de surprise, s'écria le duc, ma femme m'en a fait une hier... et une fameuse encore!!!

— Quelque cadeau splendide?

— Elle m'a demandé... cent mille francs...

— Et comme vous êtes magnifique... vous les lui avez...

— Prêtés!... ils seront hypothéqués sur sa terre d'Arnouville... Les bons comptes font les bons amis... Mais c'est égal... prêter en deux heures cent mille francs à quelqu'un qui en a besoin, c'est gentil et c'est rare... n'est-ce pas, dissipateur, vous qui êtes très-connaisseur en emprunts?... dit en riant le duc à M. de Saint-Remy, sans se douter de la portée de ses paroles.

Malgré son audace, le vicomte rougit d'abord légèrement un peu, puis il reprit effrontément :

— Cent mille francs! mais c'est énorme... Comment une femme peut-elle jamais avoir besoin de cent mille francs?... Nous autres hommes, à la bonne heure.

— Ma foi, je ne sais pas ce qu'elle veut faire de cette somme-là... ma femme. D'ailleurs ça m'est égal. Des arriérés de toilette probablement... des fournisseurs impatientés et exigeants: ça la regarde... et puis vous sentez bien, mon cher Saint-Remy, que, lui prêtant mon argent, il eût été du plus mauvais goût à moi de lui en demander l'emploi.

— C'est pourtant presque toujours une curiosité particulière à ceux qui prêtent de savoir ce qu'on veut faire de l'argent qu'on leur emprunte... dit le vicomte en riant.

— Parbleu! Saint-Remy, dit M. d'Harville, vous qui avez un si excellent goût, vous allez m'aider à choisir la parure que je destine à ma femme; votre approbation consacrera mon choix, vos arrêts sont souverains en fait de modes...

Le joaillier entra, portant plusieurs écrins dans un grand sac de peau.

— Tiens, c'est M. Baudoin! dit M. de Lucenay.

— A vous rendre mes devoirs, monsieur le duc.

— Je suis sûr que c'est vous qui ruinez ma femme avec vos tentations infernales et éblouissantes? dit M. de Lucenay.

— Madame la duchesse s'est contentée de faire seulement remonter ses diamants cet hiver, dit le joaillier avec un léger embarras. Et justement, en venant chez monsieur le marquis, je les ai portés à madame la duchesse.

M. de Saint-Remy savait que madame de Lucenay, pour venir à son aide, avait changé ses pierreries pour des diamants faux ; il fut désagréablement frappé de cette rencontre... mais il reprit audacieusement :

— Ces maris sont-ils curieux! ne répondez donc pas, monsieur Baudoin.

— Curieux ! ma foi, non, dit le duc; c'est ma femme qui paye... elle peut se passer toutes ses fantaisies... elle est plus riche que moi...

Pendant cet entretien, M. Baudoin avait étalé sur un bureau plusieurs admirables colliers de rubis et de diamants.

— Quel éclat !... et que ces pierres sont divinement taillées ! dit lord Douglas.

— Hélas ! monsieur, répondit le joaillier, j'employais à ce travail un des meilleurs lapidaires de Paris; le malheur veut qu'il soit devenu fou, et jamais je ne retrouverai un ouvrier pareil. Ma courtière en pierreries m'a dit que c'est probablement la misère qui lui a fait perdre la tête, à ce pauvre homme.

— La misère !... Et vous confiez des diamants à des gens dans la misère !

— Certainement, monsieur, et il est sans exemple qu'un lapidaire ait jamais rien détourné, quoique ce soit un rude et pauvre état que le leur.

— Combien ce collier ? demanda M. d'Harville.

— Monsieur le marquis remarquera que les pierres sont d'une eau et d'une coupe magnifiques, presque toutes de la même grosseur.

— Voici des précautions oratoires des plus menaçantes pour votre bourse, dit M. de Saint-Remy en riant; attendez-vous, mon cher d'Harville, à quelque prix exorbitant.

— Voyons, monsieur Baudoin, en conscience, votre dernier mot ? dit M. d'Harville.

— Je ne voudrais pas faire marchander monsieur le marquis... Le dernier prix sera de quarante-deux mille francs.

— Messieurs ! s'écria M. de Lucenay, admirons d'Harville en silence, nous autres maris... Ménager à sa femme une surprise de quarante-deux mille francs !... Diable ! n'allons pas ébruiter cela, ce serait d'un exemple détestable.

— Riez tant qu'il vous plaira, messieurs, dit gaiement le marquis. Je suis amoureux de ma femme, je ne m'en cache pas; je le dis, je m'en vante !

— On le voit bien, reprit M. de Saint-Remy; un tel cadeau en dit plus que toutes les protestations du monde.

— Je prends donc ce collier, dit M. d'Harville, si toutefois cette monture d'émail noir vous semble de bon goût, Saint-Remy.

— Elle fait encore valoir l'éclat des pierreries; elle est disposée à merveille !

— Je me décide pour ce collier, dit M. d'Harville. Vous aurez, monsieur Baudoin, à compter avec M. Doublet, mon homme d'affaires.

— M. Doublet m'a prévenu, monsieur le marquis, dit le joaillier, et il sortit après avoir remis dans son sac, sans les compter (tant sa confiance était grande), les diverses pierreries qu'il avait apportées, et que M. de Saint-Remy avait longtemps et curieusement maniées et examinées durant cet entretien.

M. d'Harville, donnant le collier à Joseph qui avait attendu ses ordres, lui dit tout bas :

— Il faut que mademoiselle Juliette mette adroitement ces diamants avec ceux de sa maîtresse, sans que celle-ci s'en doute, pour que la surprise soit plus complète.

A ce moment, le maître d'hôtel annonça que le déjeuner était servi; les convives du marquis passèrent dans la salle à manger et s'attablèrent.

— Savez-vous, mon cher d'Harville, dit M. de Lucenay, que cette maison est une des plus élégantes et des mieux distribuées de Paris ?

— Elle est assez commode, en effet, mais elle manque d'espace..... mon projet est de faire ajouter une galerie sur le jardin. Madame d'Harville désire donner quelques grands bals, et nos salons ne suffiraient pas. Puis je trouve qu'il n'y a rien de plus incommode que les empiétements des fêtes sur les appartements que l'on occupe habituellement, et dont elles vous exilent de temps à autre.

— Je suis de l'avis de d'Harville, dit M. de Saint-Remy; rien de plus mesquin, de plus bourgeois que ces déménagements forcés par autorité de bals ou de concerts... Pour donner des fêtes vraiment belles sans se gêner, il faut leur consacrer un emplacement particulier; et puis de vastes et éblouissantes salles, destinées à un bal splendide, doivent avoir un tout autre caractère que celui des salons ordinaires : il y a entre ces deux espèces d'appartements la même différence qu'entre la peinture à fresque monumentale et les tableaux de chevalet.

— Il a raison, dit M. d'Harville; quel dommage, messieurs, que Saint-Remy n'ait pas douze à quinze cent mille livres de rentes ! quelles merveilles il nous ferait admirer !

— Puisque nous avons le bonheur de jouir d'un gouvernement représentatif, dit le duc de Lucenay, le pays ne devrait-il pas voter un million par an à Saint-Remy, et le charger de représenter à Paris le goût et l'élégance française qui décideraient du goût et de l'élégance de l'Europe... du monde ?

— Adopté ! cria-t-on en chœur.

— Et l'on prélèverait ce million annuel, en manière d'impôt, sur ces abominables fesse-mathieux qui, possesseurs de fortunes énormes, seraient prévenus, atteints et convaincus de vivre comme des grippe-sous, ajouta M. de Lucenay.

— Et comme tels, reprit M. d'Harville, condamnés à défrayer des magnificences qu'ils devraient étaler.

— Sans compter que ces fonctions de grand prêtre, ou plutôt de grand maître de l'élégance, reprit M. de Lucenay, dévolues à Saint-Remy, auraient, par l'imitation, une prodigieuse influence sur le goût général.

— Il serait le type auquel on voudrait toujours ressembler.

— C'est clair.

— Et en tâchant de le copier, le goût s'épurerait.

— Au temps de la renaissance, le goût est devenu partout excellent, parce qu'il se modelait sur celui des aristocraties, qui était exquis.

— A la grave tournure que prend la question, reprit gaiement M. d'Harville, je vois qu'il ne s'agit plus que d'adresser une pétition aux chambres pour l'établissement de la charge de grand maître de l'élégance française.

— Et comme les députés, sans exception, passent pour avoir des idées très-grandes, très-artistiques et très-magnifiques, cela sera voté par acclamation.

— En attendant la décision qui consacrera en droit la suprématie que Saint-Remy exerce en fait, dit M. d'Harville, je lui demanderai ses conseils pour la galerie que je vais faire construire; car j'ai été frappé de ses idées sur la splendeur des fêtes.

— Mes faibles lumières sont à vos ordres, d'Harville.

— Et quand inaugurerons-nous vos magnificences, mon cher ?

— L'an prochain, je suppose; car je vais faire commencer immédiatement les travaux.

— Quel homme à projets vous êtes !

— J'en ai bien d'autres, ma foi... Je médite un bouleversement complet du Val-Richer.

— Votre terre de Bourgogne ?

— Oui; il y a là quelque chose d'admirable à faire, si toutefois... Dieu me prête vie...

— Pauvre vieillard !...

— Mais n'avez-vous pas acheté dernièrement une ferme près du Val-Richer pour vous arrondir encore ?

— Oui, une très-bonne affaire que mon notaire m'a conseillée.

— Et quel est ce rare et précieux notaire qui conseille de si bonnes affaires ?

— M. Jacques Ferrand.

A ce nom, un léger tressaillement plissa le front de M. de Saint-Remy.

— Est-il vraiment aussi honnête homme qu'on le dit ? demanda-t-il négligemment à M. d'Harville, qui se souvint alors de ce que Rodolphe avait raconté à Clémence à propos du notaire.

— Jacques Ferrand ? quelle question ! mais c'est un homme d'une probité antique, dit M. de Lucenay.

— Aussi respecté que respectable.

— Très-pieux... ce qui ne gâte rien.

— Excessivement avare... ce qui est une garantie pour ses clients.

— C'est enfin un de ces notaires de la vieille roche, qui vous demandent pour qui vous les prenez lorsqu'on s'avise de leur parler de reçu à propos de l'argent qu'on leur confie.

— Rien qu'à cause de cela, moi, je lui confierais toute ma fortune.

— Mais où diable Saint-Remy a-t-il été chercher ses doutes à propos de ce digne homme, d'une intégrité proverbiale ?

— Je ne suis que l'écho de bruits vagues... Du reste, je n'ai aucune raison pour nier ce phénix des notaires... Mais, pour revenir à vos projets, d'Harville, que voulez-vous donc bâtir au Val-Richer ? On dit le château admirable ?...

— Vous serez consulté, soyez tranquille, mon cher Saint-Remy, et plus tôt peut-être que vous ne pensez, car je me fais une joie de ces travaux; il me semble qu'il n'y a rien de plus attachant que d'avoir ainsi des intérêts successifs qui échelonnent et occupent les années à venir... Aujourd'hui ce projet... dans un an celui-ci... Plus tard c'est autre chose... Joignez à cela une femme charmante que l'on adore, qui est de moitié dans tous vos goûts, dans tous vos desseins, et, ma foi, la vie se passe assez doucement.

— Je le crois, pardieu ! bien, c'est un vrai paradis sur terre.

— Maintenant, messieurs, dit d'Harville lorsque le déjeuner fut terminé ,si vous voulez fumer un cigare dans mon cabinet, vous en trouverez d'excellents.

On se leva de table, on rentra dans le cabinet du marquis; la porte de sa chambre à coucher, qui y communiquait, était ouverte. Nous avons dit que le seul ornement de cette pièce se composait de deux panoplies de très-belles armes.

M. de Lucenay, ayant allumé un cigare, suivit le marquis dans sa chambre.

— Vous voyez, je suis toujours amateur d'armes, lui dit M. d'Harville.

— Voilà, en effet, de magnifiques fusils anglais et français; ma foi, je ne saurais auxquels donner la préférence... Douglas ! cria M. de Lucenay, venez donc voir si ces fusils ne peuvent rivaliser avec vos meilleurs Manton.

Lord Douglas, Saint-Remy et deux autres convives entrèrent dans la chambre du marquis pour examiner les armes.

— M. d'Harville, prenant un pistolet de combat, l'arma, et dit en riant :

— Voici, messieurs, la panacée universelle pour tous les maux... le spleen... l'ennui...

Et il approcha, en plaisantant, le canon de ses lèvres.

— Ma foi ! moi, je préfère un autre spécifique, dit Saint-Remy ; celui-i n'est bon que dans les cas désespérés.

— Oui, mais il est si prompt, dit M. d'Harville. Zest ! et c'est fait ; la olonté n'est pas plus rapide... Vraiment, c'est merveilleux.

— Prenez donc garde, d'Harville; ces plaisanteries-là sont toujours angereuses ; un malheur est si vite arrivé ! dit M. de Lucenay, voyant e marquis approcher encore le pistolet de ses lèvres.

— Parbleu, mon cher, croyez-vous que s'il était chargé je jouerais ce u-là ?

— Sans doute, mais c'est toujours imprudent.

— Tenez, messieurs, voilà comme on s'y prend : on introduit délica-ement le canon entre ses dents... et alors...

— Mon Dieu ! que vous êtes donc bête, d'Harville, quand vous vous y ettez ! dit M. de Lucenay en haussant les épaules.

— On approche le doigt de la détente... ajouta M. d'Harville.

— Est-il enfant... est-il enfant... à son âge !

— Un petit mouvement sur la gâchette, reprit le marquis, et l'on va roit chez les âmes.

Avec ces mots le coup partit.

M. d'Harville s'était brûlé la cervelle.

. . . . . .

Nous renonçons à peindre la stupeur, l'épouvante des convives de . d'Harville.

Le lendemain, on devait lire dans un journal :

« Hier, un événement aussi imprévu que déplorable a mis en émoi out le faubourg Saint-Germain. Une de ces imprudences qui amènent haque année de si funestes accidents a causé un affreux malheur. Voici s faits que nous avons recueillis, et dont nous pouvons garantir l'au-enticité :

« M. de marquis d'Harville, possesseur d'une fortune immense, âgé à eine de vingt-six ans, cité pour la bonté de son cœur, marié depuis eu d'années à une femme qu'il idolâtrait, avait réuni quelques-uns de es amis à déjeuner. En sortant de table, on passa dans la chambre à oucher de M. d'Harville, où se trouvaient plusieurs armes de prix. En isant examiner à ses convives quelques fusils, M. d'Harville prit en laisantant un pistolet qu'il ne croyait pas chargé et l'approcha de ses èvres... Dans sa sécurité, il pesa sur la gâchette... le coup partit !... et e malheureux jeune homme tomba mort, la tête horriblement fracassée ! ue l'on juge de l'effroyable consternation des amis de M. d'Harville, uxquels un instant auparavant, plein de jeunesse, de bonheur et d'a-enir, il faisait part de différents projets ! Enfin, comme si toutes les irconstances de ce douloureux événement devaient le rendre plus cruel ncore par de pénibles contrastes, le matin même, M. d'Harville, voulant ménager une surprise à sa femme, avait acheté une parure d'un rand prix qu'il lui destinait... Et c'est au moment où peut-être jamais a vie ne lui avait paru plus riante et plus belle qu'il tombe victime d'un ffroyable accident ...

« En présence d'un pareil malheur, toutes réflexions sont inutiles, n ne peut que rester anéanti devant les arrêts impénétrables de la Pro-idence. »

. . . . . .

Nous citons le journal, afin de consacrer, pour ainsi dire, la croyance énérale, qui attribua la mort du mari de Clémence à une fatale et dé-lorable imprudence.

Est-il besoin de dire que M. d'Harville emporta seul dans la tombe le ystérieux secret de sa mort volontaire ?...

Oui, volontaire et calculée, et méditée avec autant de sang-froid que e générosité, afin que Clémence ne pût concevoir le plus léger soupçon ur la véritable cause de ce suicide.

Ainsi les projets dont M. d'Harville avait entretenu son intendant et es amis, ces heureuses confidences à son vieux serviteur, la surprise ue le matin même il avait ménagée à sa femme, tout cela était autant e pièges tendus à la crédulité publique.

Comment supposer qu'un homme si préoccupé de l'avenir, si jaloux le plaire à sa femme, pût songer à se tuer ?...

Sa mort ne fut donc attribuée et ne pouvait qu'être attribuée à une mprudence,

Quant à sa résolution, un incurable désespoir l'avait dictée.

En se montrant à son égard aussi affectueuse, aussi tendre qu'elle était montrée jadis froide et hautaine en revenant noblement à lui, Clémence avait éveillé dans le cœur de son mari de douloureux re-nords.

La voyant si mélancoliquement résignée à cette longue vie sans mour, passée auprès d'un homme atteint d'une incurable et effrayante aladie ; bien certain, d'après la solennité des paroles de Clémence, u'elle ne pourrait jamais vaincre la répugnance qu'il lui inspirait, . d'Harville s'était pris d'une profonde pitié pour sa femme et d'un ef-rayant dégoût de lui-même et de la vie.

Dans l'exaspération de sa douleur, il se dit :

— Je n'aime, je ne puis aimer qu'une femme au monde... c'est la ienne. Sa conduite, pleine de cœur et d'élévation, augmenterait en-ore ma folle passion, s'il était possible de l'augmenter.

— Et cette femme, qui est la mienne, ne peut jamais m'appartenir...

— Elle a le droit de me mépriser, de me haïr...

— Je l'ai, par une tromperie infâme, enchaînée, jeune fille, à mon détestable sort...

— Je m'en repens... Que dois-je faire pour elle maintenant ?

— La délivrer des liens odieux que mon égoïsme lui a imposés.

— Ma mort seule peut briser ces liens... il faut donc que je me tue...

Et voilà pourquoi M. d'Harville avait accompli ce grand, ce douloureux sacrifice.

Si le divorce eût existé, ce malheureux se serait-il suicidé ?

Non !

Il pouvait réparer en partie le mal qu'il avait fait, rendre sa femme à la liberté, lui permettre de trouver le bonheur dans une autre union...

L'inexorable immutabilité de la loi rend donc souvent certaines fautes irremédiables, ou, comme dans ce cas, ne permet de les effacer que par un nouveau crime.

CHAPITRE VI.

Saint-Lazare.

Nous croyons devoir prévenir les plus timorés de nos lecteurs que la prison de Saint-Lazare, spécialement destinée aux voleuses et aux prostituées, est journellement visitée par plusieurs femmes dont la charité, dont le nom, dont la position sociale, commandent le respect de tous.

Ces femmes, élevées au milieu des splendeurs de la fortune, ces femmes, à bon droit comptées parmi la société la plus choisie, viennent chaque semaine passer de longues heures auprès des misérables prisonnières de Saint-Lazare ; épiant dans ces âmes dégradées la moindre aspiration vers le bien, le moindre regret d'un passé criminel, elles encouragent les tendances meilleures, fécondent le repentir, et, par la puissante magie de ces mots : devoir, honneur, vertu, elles retirent quelquefois de la fange une de ces créatures abandonnées, avilies, méprisées.

Habituées aux délicatesses, à la politesse exquise de la meilleure compagnie, ces femmes courageuses quittent leur hôtel séculaire, appuient leurs lèvres au front virginal de leurs filles pures comme les anges du ciel, et vont dans de sombres prisons braver l'indifférence grossière ou les propos criminels de ces voleuses ou de ces prostituées...

Fidèles à leur mission de haute moralité, elles descendent vaillamment dans cette boue infecte, posent la main sur tous ces cœurs gangrenés, et, si quelque faible battement d'honneur leur révèle un léger espoir de salut, elles disputent et arrachent à une irrévocable perdition l'âme malade dont elles n'ont pas désespéré.

Les lecteurs timorés auxquels nous nous adressons calmeront donc leur susceptibilité en songeant qu'ils n'entendront et ne verront, après tout, que ce que voient et entendent chaque jour les femmes vénérées que nous venons de citer.

Sans oser établir un ambitieux parallèle entre leur mission et la nôtre, pourrons-nous dire que ce qui nous soutient aussi dans cette œuvre longue, pénible, difficile, c'est la conviction d'avoir éveillé quelques nobles sympathies pour les infortunes probes, courageuses, imméritées, pour les repentirs sincères, pour l'honnêteté simple, naïve ; et d'avoir inspiré le dégoût, l'aversion, l'horreur, la crainte salutaire de tout ce qui était absolument impur et criminel ?

Nous n'avons pas reculé devant les tableaux les plus hideusement vrais, pensant que, comme le feu, la vérité morale purifie tout.

Notre parole a trop peu de valeur, notre opinion trop peu d'autorité, pour que nous prétendions enseigner ou réformer.

Notre unique espoir est d'appeler l'attention des penseurs et des gens de bien sur de grandes misères sociales, dont on peut déplorer, mais non contester la réalité.

Pourtant, parmi les heureux du monde, quelques-uns, révoltés de la crudité de ces douloureuses peintures, ont crié à l'exagération, à l'invraisemblance, à l'impossibilité, pour n'avoir pas à plaindre (nous ne disons pas à secourir) tant de maux.

Cela se conçoit.

L'égoïste gorgé d'or ou bien repu veut avant tout digérer tranquille. L'aspect des pauvres frissonnant de faim et de froid lui est particulièrement importun : il préfère cuver sa richesse ou sa bonne chère, les yeux à demi ouverts aux visions voluptueuses d'un ballet d'Opéra.

Le plus grand nombre, au contraire, des riches et des heureux ont généreusement compati à certains malheurs qu'ils ignoraient : quelques personnes même nous ont su gré de leur avoir indiqué le bienfaisant emploi d'aumônes nouvelles.

Nous avons été puissamment soutenu, encouragé par de pareilles adhésions.

Cet ouvrage, que nous reconnaissons sans difficulté pour un livre mauvais au point de vue de l'art, mais que nous maintenons n'être pas un mauvais livre au point de vue moral, cet ouvrage, disons-nous, n'aurait-il eu dans sa carrière éphémère que le dernier résultat dont nous avons parlé, que nous serions très-fier, très-honoré de notre œuvre.

Quelle plus glorieuse récompense pour nous que les bénédictions de

quelques pauvres familles qui auront dû un peu de bien-être aux pensées que nous avons soulevées !

Cela dit à propos de la nouvelle pérégrination où nous engageons le lecteur, après avoir, nous l'espérons, apaisé ses scrupules, nous l'introduirons à Saint-Lazare, immense édifice d'un aspect imposant et lugubre, situé rue du Faubourg-Saint-Denis.

Ignorant le terrible drame qui se passait chez elle, madame d'Harville s'était rendue à la prison, après avoir obtenu quelques renseignements de madame de Lucenay au sujet des deux malheureuses femmes que la cupidité du notaire Jacques Ferrand plongeait dans la détresse.

Madame de Blinval, une des patronesses de l'œuvre des jeunes détenues, n'ayant pu ce jour-là accompagner Clémence à Saint-Lazare, celle-ci y était venue seule. Elle fut accueillie avec empressement par le directeur et par plusieurs dames inspectrices, reconnaissables à leurs vêtements noirs et au ruban bleu à médaillon d'argent qu'elles portaient en sautoir.

Une de ces inspectrices, femme d'un âge mûr, d'une figure grave et douce, resta seule avec madame d'Harville dans un petit salon attenant au greffe.

On ne peut s'imaginer ce qu'il y a de dévouement ignoré, d'intelligence, de commisération, de sagacité, chez ces femmes respectables qui se consacrent aux fonctions modestes et obscures de surveillantes des détenues.

Rien de plus sage, de plus praticable que les notions d'ordre, de travail, de devoir, qu'elles donnent aux prisonnières, dans l'espoir que ces enseignements survivront au séjour de la prison.

Tour à tour indulgentes et fermes, patientes et sévères, mais toujours justes et impartiales, ces femmes, sans cesse en contact avec les détenues, finissent, au bout de longues années, par acquérir une telle science de la physionomie de ces malheureuses, qu'elles les jugent presque toujours sûrement du premier coup d'œil, et qu'elles les classent à l'instant selon leur degré d'immoralité.

Madame Armand, l'inspectrice qui était restée seule avec madame d'Harville, possédait à un point extrême cette prescience presque divinatrice du caractère des prisonnières; ses paroles, ses jugements, avaient dans la maison une autorité considérable.

Madame Armand dit à Clémence :

— Puisque madame la marquise a bien voulu me charger de lui désigner celles de nos détenues qui, par une meilleure conduite ou par un repentir sincère, pourraient mériter son intérêt, je crois pouvoir lui recommander une infortunée que je crois plus malheureuse encore que coupable : car je ne crois pas me tromper en affirmant qu'il n'est pas trop tard pour sauver cette jeune fille, une malheureuse enfant de seize ou dix-sept ans tout au plus.

— Et qu'a-t-elle fait pour être emprisonnée ?

— Elle est coupable de s'être trouvée aux Champs-Elysées le soir. Comme il est défendu à ses pareilles, sous des peines très-sévères, de fréquenter, soit le jour, soit la nuit, certains lieux publics, et que les Champs-Elysées sont au nombre des promenades interdites, on l'a arrêtée.

— Et elle vous semble intéressante ?

— Je n'ai jamais vu de traits plus réguliers, plus candides. Imaginez-vous, madame la marquise, une figure de vierge. Ce qui donnait encore à sa physionomie une expression plus modeste, c'est qu'en arrivant ici elle était vêtue comme une paysanne des environs de Paris.

— C'est donc une fille de campagne ?

— Non, madame la marquise. Les inspecteurs l'ont reconnue ; elle demeurait dans une horrible maison de la Cité, dont elle était absente depuis deux ou trois mois; mais, comme elle n'a pas demandé sa radiation des registres de la police, elle reste soumise au pouvoir exceptionnel qui l'a envoyée ici.

— Mais peut-être avait-elle quitté Paris pour tâcher de se réhabiliter ?

— Je le pense, madame, c'est ce qui m'a tout de suite intéressée à elle. Je l'ai interrogée sur le passé, je lui ai demandé si elle venait de la campagne, lui disant d'espérer, dans le cas où, comme je le croyais, elle voudrait revenir au bien.

— Qu'a-t-elle répondu?

— Levant sur moi ses grands yeux bleus mélancoliques et pleins de larmes, elle m'a dit avec un accent de douceur angélique : « Je vous remercie, madame, de vos bontés; mais je ne puis rien dire sur le passé; on m'a arrêtée, j'étais dans mon tort, je ne me plains pas. — Mais d'où venez-vous? Où êtes-vous restée depuis votre départ de la Cité? Si vous êtes allée à la campagne chercher une existence honorable, dites-le, prouvez-le; nous ferons écrire à M. le préfet pour obtenir votre liberté ; on vous rayera des registres de la police, et on encouragera vos bonnes résolutions. — Je vous en supplie, madame, ne m'interrogez pas, je ne pourrais vous répondre, a-t-elle repris. — Mais en sortant d'ici voulez-vous donc retourner dans cette affreuse maison ? — Oh ! jamais, s'est-elle écriée? — Que ferez-vous donc alors? — Dieu le sait, » a-t-elle répondu en laissant retomber sa tête sur sa poitrine.

— Cela est étrange !,.. Et elle s'exprime ?...

— En très-bons termes, madame; son maintien est timide, respectueux, mais sans bassesse; je dirai plus : malgré la douceur extrême de sa voix et de son regard, il y a parfois dans son accent, dans son attitude, une sorte de tristesse fière qui me confond. Si elle n'appartenait pas à la malheureuse classe dont elle fait partie, je croirais presque que cette fierté annonce une âme qui a la conscience de son élévation.

— Mais c'est tout un roman ! s'écria Clémence, intéressée au dernier point, et trouvant, ainsi que le lui avait dit Rodolphe, que rien n'était souvent plus amusant à faire que le bien. Et quels sont ses rapports avec les autres prisonnières? Si elle est douée de l'élévation d'âme que vous lui supposez, elle doit bien souffrir au milieu de ses misérables compagnes ?

— Mon Dieu, madame la marquise, pour moi qui observe par état et par habitude, tout dans cette jeune fille est un sujet d'étonnement. A peine ici depuis trois jours, elle possède déjà une sorte d'influence sur les autres détenues.

— En si peu de temps ?

— Elles éprouvent pour elle non-seulement de l'intérêt, mais presque du respect.

— Comment ! ces malheureuses...

— Ont quelquefois un instinct d'une singulière délicatesse pour reconnaître, deviner même les nobles qualités des autres. Seulement elles haïssent souvent les personnes dont elles sont obligées d'admettre la supériorité.

— Et elles ne haïssent pas cette pauvre jeune fille ?

— Bien loin de là, madame : aucune d'elles ne la connaissait avant son entrée ici. Elles ont été d'abord frappées de sa beauté; ses traits, bien que d'une pureté rare, sont pour ainsi dire voilés par une pâleur touchante et maladive ; ce mélancolique et doux visage leur a d'abord inspiré plus d'intérêt que de jalousie. Ensuite elle est très-silencieuse, autre sujet d'étonnement pour ces créatures qui, pour la plupart, tâchent toujours de s'étourdir à force de bruit, de paroles et de mouvements. Enfin, quoique digne et réservée, elle s'est montrée compatissante, ce qui a empêché ses compagnes de se choquer de sa froideur. Ce n'est pas tout. Il y a ici depuis un mois une créature indomptable surnommée la Louve, tant son caractère est violent, audacieux et bestial. C'est une fille de vingt ans, grande, virile, d'une figure assez belle, mais dure; nous sommes souvent forcés de la mettre au cachot pour vaincre sa turbulence. Avant-hier justement elle sortait de cellule, encore irritée de la punition qu'elle venait de subir ; c'était l'heure du repas, la pauvre fille dont je vous parle ne mangeait pas : elle dit tristement à ses compagnes : « Qui veut mon pain ? — Moi ! dit d'abord la Louve. — Moi ! dit ensuite une créature presque contrefaite, appelée Mont-Saint-Jean, qui sert de risée, et quelquefois, malgré nous, de souffre-douleur aux autres détenues, quoiqu'elle soit grosse de plusieurs mois. La jeune fille donna d'abord son pain à cette dernière, à la grande colère de la Louve. — C'est moi qui t'ai d'abord demandé ta ration, s'écria-t-elle furieuse. — C'est vrai, mais cette pauvre femme est enceinte elle en a plus besoin que vous, » répondit la jeune fille. La Louve néanmoins arracha le pain des mains de Mont-Saint-Jean, et commença de vociférer en agitant son couteau. Comme elle est très-méchante et très-redoutée, personne n'osa prendre le parti de la pauvre Goualeuse, quoique toutes les détenues lui donnassent raison intérieurement.

— Comment dites-vous ce nom, madame ?

— La Goualeuse... c'est le nom ou plutôt le surnom sous lequel a été écrouée ici ma protégée, et qui, je l'espère, sera bientôt la vôtre, madame la marquise... Presque toutes ont ainsi des noms d'emprunt.

— Celui-ci est singulier...

— Il signifie, dans leur hideux langage, la chanteuse : car cette jeune fille a, dit-on, une très-jolie voix ; je le crois sans peine, car son accent est enchanteur...

— Et comment a-t-elle échappé à cette vilaine Louve?

— Rendue plus furieuse encore par le sang-froid de la Goualeuse elle courut à elle l'injure à la bouche, son couteau levé : toutes les prisonnières jetèrent un cri d'effroi... Seule, la Goualeuse, regardant sans crainte cette redoutable créature, lui sourit avec amertume, en lui disant de sa voix angélique :— Oh ! tuez-moi, tuez-moi, je le veux bien.. et ne me faites pas trop souffrir ! Ces mots, m'a-t-on rapporté, furent prononcés avec une simplicité si navrante, que presque toutes les détenues en eurent les larmes aux yeux.

— Je le crois bien, dit madame d'Harville, péniblement émue.

— Les plus mauvais caractères, reprit l'inspectrice, ont heureusement quelquefois de bons revirements. En entendant ces mots empreints d'une résignation déchirante, la Louve, remuée, a-t-elle dit plus tard jusqu'au fond de l'âme, jeta son couteau par terre, le foula aux pieds et s'écria : — J'ai eu tort de te menacer, la Goualeuse, car je suis plus forte que toi ; tu n'as pas eu peur de mon couteau, tu es brave... J'aime les braves : aussi maintenant, si l'on voulait te faire du mal, c'est moi qui te défendrais...

— Quel caractère singulier !

— L'exemple de la Louve augmenta encore l'influence de la Goualeuse, et aujourd'hui, chose à peu près sans exemple, presque aucune des prisonnières ne la tutoie; la plupart la respectent, et s'offrent même à lui rendre tous les petits services qu'on peut se rendre entre prisonnières. Je me suis adressée à quelques détenues de son dortoir pour savoir la cause de la déférence qu'elles lui témoignaient. — C'est plus fort que nous, m'ont-elles répondu, on voit bien que ce n'est pas une personne comme nous autres. — Mais qui vous l'a dit? — On ne nous l'a pas dit, cela se voit. — Mais encore à quoi ? — A mille choses. D'abord

nier, avant de se coucher, elle s'est mise à genoux et a fait sa prière : pour qu'elle prie, comme a dit la Louve, il faut bien qu'elle en ait le droit.

— Quelle observation étrange !

— Ces malheureuses n'ont aucun sentiment religieux, et elles ne se permettraient pourtant jamais ici un mot sacrilége ou impie ; vous verrez, madame, dans toutes nos salles, des espèces d'autels où la statue de la Vierge est entourée d'offrandes et d'ornements faits par elles-mêmes. Chaque dimanche, il se brûle un grand nombre de cierges en *ex-voto*. Celles qui vont à la chapelle s'y comportent parfaitement ; mais généralement l'aspect des lieux saints leur impose ou les effraye. Pour revenir à la Goualeuse, ses compagnes me disaient encore : — On voit qu'elle n'est pas comme nous autres, à son air doux, à sa tristesse, à la manière dont elle parle... Et puis enfin, reprit brusquement la Louve, qui assistait à cet entretien, il faut bien qu'elle ne soit pas des nôtres ; car le matin... dans le dortoir, sans savoir pourquoi... nous étions honteuses de nous habiller devant elle...

— Quelle bizarre délicatesse au milieu de tant de dégradation ! s'écria madame d'Harville.

— Oui, madame, devant les hommes et entre elles la pudeur leur est inconnue, et elles sont péniblement confuses d'être vues à demi vêtues par nous ou par des personnes charitables qui, comme vous, madame la marquise, visitent les prisons. Ainsi ce profond instinct de pudeur que Dieu a mis en nous se révèle encore, même chez ces créatures, à l'aspect des seules personnes qu'elles puissent respecter.

— Il est au moins consolant de retrouver quelques bons sentiments naturels plus forts que la dépravation.

— Sans doute, car ces femmes sont capables de dévouements qui, honnêtement placés, seraient très-honorables... Il est encore un sentiment sacré pour elles qui ne respectent rien, ne craignent rien : c'est la maternité ; elles s'en honorent, elles s'en réjouissent ; il n'y a pas de meilleures mères, rien ne leur coûte pour garder leur enfant auprès d'elles ; elles s'imposent, pour l'élever, les plus pénibles sacrifices ; car, ainsi qu'elles disent, ce petit être est le seul qui ne les méprise pas.

— Elles ont donc un sentiment profond de leur abjection ?

— On ne les méprise jamais autant qu'elles se méprisent elles-mêmes... Chez quelques-unes dont le repentir est sincère, cette tache originelle du vice reste ineffaçable à leurs yeux, lors même qu'elles se trouvent dans une condition meilleure ; d'autres deviennent folles, tant l'idée de leur abjection première est chez elles fixe et implacable. Aussi, madame, je ne serais pas étonnée que le chagrin profond de la Goualeuse ne fût causé par un remords de ce genre.

— Si cela est, en effet, quel supplice pour elle ! un remords que rien ne peut calmer !

— Heureusement, madame, pour l'honneur de l'espèce humaine, ces remords sont plus fréquents qu'on ne le croit : la conscience vengeresse ne s'endort jamais complétement ; ou plutôt, chose étrange ! quelquefois on dirait que l'âme veille pendant que le corps est assoupi ; c'est une observation que j'ai faite de nouveau cette nuit à propos de ma protégée.

— De la Goualeuse ?

— Oui, madame.

— Et comment donc cela ?

— Assez souvent, lorsque les prisonnières sont endormies, je vais faire une ronde dans les dortoirs... Vous ne pouvez vous imaginer, madame... combien les physionomies de ces femmes diffèrent d'expression pendant qu'elles dorment. Bon nombre d'entre elles, que j'avais vues le jour insouciantes, moqueuses, effrontées, hardies, me semblaient complétement changées lorsque le sommeil dépouillait leurs traits de toute exagération de cynisme ; car le vice, hélas ! a son orgueil. Oh ! madame, que de tristes révélations sur ces visages alors abattus, mornes et sombres ! que de tressaillements ! que de soupirs douloureux involontairement arrachés par quelques rêves empreints sans doute d'une inexorable réalité !... Je vous parlais tout à l'heure, madame, de cette fille surnommée la Louve, créature indomptée, indomptable. Il y a quinze jours environ, elle m'injuria brutalement devant toutes les détenues ; je haussai les épaules, mon indifférence exaspéra sa rage... Alors, pour me blesser sûrement, elle s'imagina de me dire je ne sais quelles nobles injures sur ma mère... qu'elle avait souvent vue venir me visiter ici...

— Ah ! quelle horreur !...

— Je l'avoue, toute stupide qu'était cette attaque, elle me fit mal... La Louve s'en aperçut et triompha. Ce soir-là, vers minuit, j'allai faire inspection dans les dortoirs ; j'arrivai près du lit de la Louve, qui ne devait être mise en cellule que le lendemain matin ; je fus frappée, je dirai presque de la douceur de sa physionomie, comparée à l'expression dure et insolente qui lui était habituelle ; ses traits semblaient suppliants, teints de tristesse et de contrition ; ses lèvres étaient à demi ouvertes, sa poitrine oppressée ; enfin, chose qui me parut incroyable... car je la croyais impossible, deux larmes, deux grosses larmes coulaient des yeux de cette femme au caractère de fer !... Je la contemplais en silence depuis quelques minutes, lorsque je l'entendis prononcer ces mots : « Pardon... pardon !... sa mère !... » J'écoutai plus attentivement, mais tout ce que je pus saisir au milieu d'un murmure presque inintelligible, fut mon nom... madame Armand... prononcé avec un soupir.

— Elle se repentait pendant son sommeil d'avoir injurié votre mère...

— Je l'ai cru... et cela m'a rendue moins sévère. Sans doute, aux yeux de ses compagnes, elle avait voulu, par une déplorable vanité, exagérer encore sa grossièreté naturelle ; peut-être un bon instinct la faisait se repentir pendant son sommeil.

— Et le lendemain vous témoigna-t-elle quelque regret de sa conduite passée ?

— Aucun ; elle se montra, comme toujours, grossière, farouche et emportée. Je vous assure pourtant, madame, que rien ne dispose plus à la pitié que ces observations dont je vous parle. Je me persuade, illusion peut-être ! que pendant leur sommeil ces infortunées redeviennent meilleures, ou plutôt redeviennent elles-mêmes, avec tous leurs défauts, il est vrai, mais parfois aussi avec quelques bons instincts non plus dissimulés par une détestable forfanterie de vice. De tout ceci j'ai été amenée à croire que ces créatures sont généralement moins méchantes qu'elles n'affectent de le paraître ; agissant d'après cette conviction, j'ai souvent obtenu des résultats impossibles à réaliser si j'avais complétement désespéré d'elles.

Madame d'Harville ne pouvait cacher sa surprise de trouver tant de bon sens, tant de haute raison joints à des sentiments d'humanité si élevés, si pratiques, chez une obscure inspectrice de filles perdues.

— Mon Dieu, madame, reprit Clémence, vous avez une telle manière d'exercer vos tristes fonctions, qu'elles doivent être pour vous des plus intéressantes. Que d'observations, que d'études curieuses, mais surtout que de bien vous pouvez, vous devez faire !

— Le bien est très-difficile à obtenir : ces femmes ne restent ici que peu de temps ; il est donc difficile d'agir très-efficacement sur elles ; il faut se borner à semer... dans l'espoir que quelques-uns de ces bons germes fructifieront un jour... Parfois cet espoir se réalise.

— Mais il vous faut, madame, un grand courage, une grande vertu pour ne pas reculer devant l'ingratitude d'une tâche qui vous donne de si rares satisfactions !

— La conscience de remplir un devoir soutient et encourage ; puis quelquefois on est récompensé par d'heureuses découvertes : ce sont çà et là quelques éclaircies dans des cœurs que l'on aurait crus tout d'abord absolument ténébreux.

— Il n'importe ; les femmes comme vous doivent être bien rares, madame.

— Non, non, je vous assure ; ce que je fais, d'autres le font avec plus de succès et d'intelligence que moi... Une des inspectrices de l'autre quartier de Saint-Lazare, destiné aux prévenues de différents crimes, vous intéresserait bien davantage... Elle me racontait ce matin l'arrivée d'une jeune fille prévenue d'infanticide. Jamais je n'ai rien entendu de plus déchirant... Le père de cette malheureuse, un honnête artisan lapidaire, est devenu fou de douleur en apprenant la honte de sa fille ; il paraît que rien n'était plus affreux que la misère de toute cette famille, logée dans une misérable mansarde de la rue du Temple.

— La rue du Temple ! s'écria madame d'Harville étonnée, quel est le nom de cet artisan ?

— Sa fille s'appelle Louise Morel...

— C'est bien cela...

— Elle était au service d'un homme respectable, M. Jacques Ferrand, notaire.

— Cette pauvre famille m'avait été recommandée, dit Clémence en rougissant ; mais j'étais loin de m'attendre à la voir frappée de ce nouveau coup terrible... Et Louise Morel ?

— Se dit innocente : elle jure que son enfant était mort... et il paraît que ses paroles ont l'accent de la vérité. Puisque vous vous intéressez à sa famille, madame la marquise, si vous étiez assez bonne pour daigner la voir, cette marque de votre bonté calmerait son désespoir, qu'on dit effrayant.

— Certainement je la verrai ; j'aurai ici deux protégées au lieu d'une... Louise Morel et la Goualeuse... car tout ce que vous me dites de cette pauvre fille me touche à un point extrême... Mais que faut-il faire pour obtenir sa liberté ? Ensuite je la placerais, je me chargerais de son avenir...

—Avec les relations que vous devez avoir, madame la marquise, il vous sera très-facile de la faire sortir de prison du jour au lendemain. Cela dépend absolument de la volonté de M. le préfet de police... la recommandation d'une personne considérable serait décisive auprès de lui. Mais me voici bien loin, madame, de l'observation que j'avais faite sur le sommeil de la Goualeuse. Et à ce propos je dois vous avouer que je ne serais pas étonnée qu'au sentiment profondément douloureux de sa première abjection se joignît un autre chagrin... non moins cruel.

— Que voulez-vous dire, madame ?

— Peut-être me trompé-je... mais je ne serais pas étonnée que cette jeune fille, sortie par je ne sais quel événement de la dégradation où elle était d'abord plongée, eût éprouvé... éprouvât peut-être un amour honnête... qui fût à la fois son bonheur et son tourment...

— Et pour quelle raison croyez-vous cela ?

— Le silence obstiné qu'elle garde sur l'endroit où elle a passé les trois mois qui ont suivi son départ de la Cité me donne à penser qu'elle

craint de se faire réclamer par les personnes chez qui peut-être elle avait trouvé un refuge.

— Et pourquoi cette crainte?

— Parce qu'il lui faudrait avouer un passé qu'on ignore sans doute.

— En effet, ses vêtements de paysanne...

— Puis une dernière circonstance est venue renforcer mes soupçons. Hier au soir, en allant faire mon inspection dans le dortoir, je me suis approchée du lit de la Goualeuse; elle dormait profondément; au contraire de ses compagnes, sa figure était calme et sereine; ses grands cheveux blonds, à demi détachés sous sa cornette, tombaient en profusion sur son cou et sur ses épaules. Elle tenait ses deux petites mains jointes et croisées sur son sein, comme si elle se fût endormie en priant... Je contemplais depuis quelques moments avec attendrissement cette angélique figure, lorsqu'à voix basse et avec un accent à la fois respectueux, triste et passionné... elle prononça un nom...

— Et ce nom?

Après un moment de silence, madame Armand reprit gravement :

— Bien que je considère comme sacré ce que l'on peut surprendre pendant le sommeil, vous vous intéressez si généreusement à cette infortunée, madame, que je puis vous confier ce secret... Ce nom était Rodolphe.

— Rodolphe! s'écria madame d'Harville en songeant au prince. Puis, réfléchissant qu'après tout Son Altesse le grand-duc de Gerolstein ne pouvait avoir aucun rapport avec le Rodolphe de la pauvre Goualeuse, elle dit à l'inspectrice, qui semblait étonnée de son exclamation :

— Ce nom m'a surprise, madame, car, par un hasard singulier... un de mes parents le porte aussi; mais tout ce que vous m'apprenez de la Goualeuse m'intéresse de plus en plus... Ne pourrais-je pas la voir aujourd'hui... tout à l'heure?...

— Si, madame; je vais, si vous le désirez, la chercher... Je pourrai m'informer aussi de Louise Morel, qui est dans l'autre quartier de la prison.

— Je vous en serai très-obligée, madame, répondit madame d'Harville, qui resta seule.

— C'est singulier, dit-elle; je ne puis me rendre compte de l'impression étrange que m'a causée ce nom de Rodolphe... En vérité, je suis folle! entre lui... et une créature pareille, quels rapports peuvent exister? Puis, après un moment de silence, la marquise ajouta : Il avait raison!... combien tout cela m'intéresse!... l'esprit, le cœur s'agrandissent lorsqu'on les applique à de si nobles occupations!... Ainsi qu'il le dit, il semble que l'on participe un peu au pouvoir de la Providence en secourant ceux qui méritent... Et puis, ces excursions dans un monde que nous ne soupçonnons même pas sont si attachantes, si amusantes, comme il se plaît à le dire! Quel roman me donnerait ces émotions touchantes, exciterait à ce point ma curiosité?... Cette pauvre Goualeuse, par exemple, d'après ce qu'on vient de me dire, m'inspire une pitié profonde; je me laisse aveuglément aller à cette commisération, car la surveillante a trop d'expérience pour se tromper à l'égard de notre protégée... Et cette autre infortunée... la fille de l'artisan... que le prince a si généreusement secourue en mon nom! Pauvres gens! leur misère affreuse lui a servi de prétexte pour me sauver... J'ai échappé à la honte, à la mort peut-être... par un mensonge hypocrite; cette tromperie me pèse, mais je l'expierai à force de bienfaisance... cela me sera si facile!... il est si doux de suivre les nobles conseils de Rodolphe!... c'est encore l'aimer que de lui obéir!... Oh! je le sens avec ivresse... son souffle seul anime et féconde la nouvelle vie qu'il m'a créée pour la consolation de ceux qui souffrent... j'éprouve une adorable jouissance à n'agir que par lui, à n'avoir d'autres idées que les siennes... car je l'aime... oh! oui, je l'aime! et toujours il ignorera cette éternelle passion de ma vie...

. . . . . .

. . . . . .

Pendant que madame d'Harville attend la Goualeuse, nous conduirons le lecteur au milieu des détenues.

CHAPITRE VII.

Mont-Saint-Jean.

Deux heures sonnaient à l'horloge de la prison de Saint-Lazare.

Au froid qui régnait depuis quelques jours avait succédé une température douce, tiède, presque printanière; les rayons du soleil se reflétaient dans l'eau d'un grand bassin carré, à margelles de pierre, situé au milieu d'une cour plantée d'arbres et entourée de hautes murailles noirâtres, percées de nombreuses fenêtres grillées; des bancs de bois étaient scellés çà et là dans cette vaste enceinte pavée, qui servait de promenade aux détenues.

Le tintement d'une cloche annonçant l'heure de la récréation, les prisonnières débouchèrent en tumulte par une porte épaisse et guichetée qu'on leur ouvrit.

Ces femmes, uniformément vêtues, portaient des cornettes noires et de longs sarraux d'étoffe de laine bleue, serrés par une ceinture à boucle de fer. Elles étaient là deux cents prostituées, condamnées pour contraventions aux ordonnances particulières qui les régissent et les mettent en dehors de la loi commune.

Au premier abord, leur aspect n'avait rien de particulier; mais, en les observant plus attentivement, on reconnaissait sur presque toutes ces physionomies les stigmates presque ineffaçables du vice et surtout de l'abrutissement qu'engendrent l'ignorance et la misère.

A l'aspect de ces rassemblements de créatures perdues, on ne peut s'empêcher de songer avec tristesse que beaucoup d'entre elles ont été pures et honnêtes au moins pendant quelque temps. Nous faisons cette restriction, parce qu'un grand nombre ont été viciées, corrompues, dépravées, non pas seulement dès leur jeunesse, mais dès leur plus tendre enfance... mais dès leur naissance, si cela se peut dire, ainsi qu'on le verra plus tard...

On se demande donc avec une curiosité douloureuse quel enchaînement de causes funestes a pu amener là celles de ces misérables qui ont connu la pudeur et la chasteté.

Tant de pentes diverses inclinent à cet égout!...

C'est rarement la passion de la débauche pour la débauche, mais le délaissement, mais le mauvais exemple, mais l'éducation perverse, mais surtout la faim, qui conduisent tant de malheureuses à l'infamie; car les classes pauvres payent seules à la civilisation cet impôt de l'âme et du corps.

. . . . . .

Lorsque les détenues se précipitèrent en courant et en criant dans le préau, il était facile de voir que la seule joie de sortir de leurs ateliers ne les rendait pas si bruyantes. Après avoir fait irruption par l'unique porte qui conduisait à la cour, cette foule s'écarta et fit cercle autour d'un être informe, qu'on accablait de huées.

C'était une petite femme de trente-six à quarante ans, courte, ramassée, contrefaite, ayant le cou enfoncé entre des épaules inégales. On lui avait arraché sa cornette; et ses cheveux, d'un blond ou plutôt d'un jaune blafard, hérissés, emmêlés, nuancés de gris, retombaient sur son front bas et stupide. Elle était vêtue d'un sarrau bleu comme les autres prisonnières, et portait sous son bras droit un petit paquet enveloppé d'un mauvais mouchoir à carreaux, troué. Elle tâchait, avec son coude gauche, de parer les coups qu'on lui portait.

Rien de plus tristement grotesque que les traits de cette malheureuse : c'était une ridicule et hideuse figure, allongée en museau, ridée, tannée sordide, d'une couleur terreuse, percée de deux narines et de deux petits yeux rouges bridés et éraillés; tour à tour colère ou suppliante, elle grondait, elle implorait, mais on riait encore plus de ses plaintes que de ses menaces.

Cette femme était le jouet des détenues.

Une chose aurait dû pourtant la garantir de ces mauvais traitements... elle était grosse.

Mais sa laideur, son imbécillité et l'habitude qu'on avait de la regarder comme une victime vouée à l'amusement général, rendaient ses persécutrices implacables malgré leur respect ordinaire pour la maternité.

Parmi les ennemies les plus acharnées de Mont-Saint-Jean (c'était le nom du souffre-douleur), on remarquait la Louve.

La Louve était une grande fille de vingt ans, leste, virilement découplée, et d'une figure assez régulière; ses rudes cheveux noirs se nuançaient de reflets roux; l'ardeur du sang couperosait son teint; un duvet brun ombrageait ses lèvres charnues; ses sourcils châtains, épais et drus, se rejoignaient entre eux, au-dessus de ses grands yeux fauves, quelque chose de violent, de farouche, de bestial, dans l'expression de la physionomie de cette femme; une sorte de rictus habituel, qui, retroussant surtout sa lèvre supérieure lors de ses accès de colère, laissait voir ses dents blanches et écartées, expliquait son surnom de la Louve.

Néanmoins, on lisait sur ce visage plus d'audace et d'insolence que de cruauté; en un mot, on comprenait que, plutôt viciée que foncièrement mauvaise, cette femme fût encore susceptible de quelques bons mouvements, ainsi que l'inspectrice venait de le raconter à madame d'Harville.

— Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que je vous ai donc fait? criait Mont-Saint-Jean en se débattant au milieu de ses compagnes. Pourquoi vous acharnez-vous après moi?...

— Parce que ça nous amuse.

— Parce que tu n'es bonne qu'à être tourmentée...

— C'est ton état.

— Regarde-toi... tu verras que tu n'as pas le droit de te plaindre.

— Mais vous savez bien que je ne me plains qu'à la fin... je souffre tant que je peux.

— Eh bien! nous te laisserons tranquille si tu nous dis pourquoi tu t'appelles Mont-Saint-Jean.

— Oui, oui, raconte-nous ça.

— Eh! je vous l'ai dit cent fois, c'est un ancien soldat que j'ai aimé dans les temps, et qu'on appelait ainsi parce qu'il avait été blessé à la bataille de Mont-Saint-Jean... J'ai gardé son nom, là... Maintenant êtes-vous contentes? quand vous me ferez répéter toujours la même chose...

— S'il te ressemblait, il était frais ton soldat!

— Ça devait être un invalide...
— Un restant d'homme...
— Combien avait-il d'œils de verre?
— Et de nez de fer-blanc?
— Il fallait qu'il eût les deux jambes et les deux bras de moins, avec ça sourd et aveugle... pour vouloir de toi...
— Je suis laide, un vrai monstre... je le sais bien, allez. Dites-moi des sottises, moquez-vous de moi tant que vous voudrez... ça m'est égal; mais ne me battez pas, je ne demande que ça.
— Qu'est-ce que tu as dans ce vieux mouchoir? dit la Louve.
— Oui!... oui!... qu'est-ce qu'elle a là?
— Qu'elle nous le montre!
— Voyons! voyons!
— Oh non, je vous en supplie!... s'écria la misérable en serrant de toutes ses forces son petit paquet entre ses mains.
— Il faut lui prendre...
— Oui, arrache-lui... la Louve!
— Mon Dieu! faut-il que vous soyez méchantes, allez... mais laissez donc ça... laissez donc ça...
— Qu'est-ce que c'est?
— Eh bien! c'est un commencement de layette pour mon enfant... je fais ça avec les vieux morceaux de linge dont personne ne veut et que je ramasse; ça vous est égal, n'est-ce pas?
— Oh! la layette du petit à Mont-Saint-Jean! C'est ça qui doit être farce!
— Voyons!!
— La layette... la layette!
— Elle aura pris mesure sur le petit chien de la gardienne... bien sûr...
— A vous, à vous, la layette! cria la Louve en arrachant le paquet des mains de Mont-Saint-Jean.

Le mouchoir presque en lambeaux se déchira, bon nombre de rognures d'étoffes de toutes couleurs et de vieux morceaux de linge à demi façonnés voltigèrent dans la cour et furent foulés aux pieds par les prisonnières, qui redoublèrent de huées et d'éclats de rire.

— Que ça de guenilles!
— On dirait le fond de la hotte d'un chiffonnier!
— En voilà des échantillons de vieilles loques!
— Quelle boutique!...
— Et pour coudre tout ça...
— Il y aura plus de fil que d'étoffe...
— Ça fera des broderies!
— Tiens, rattrape-les maintenant tes haillons... Mont-Saint-Jean!
— Faut-il être méchant, mon Dieu! faut-il être méchant! s'écria la pauvre créature en courant çà et là après les chiffons qu'elle tâchait de ramasser, malgré les bourrades qu'on lui donnait. Je n'ai jamais fait de mal à personne, ajouta-t-elle en pleurant, je leur ai offert, pour qu'elles me laissent tranquille, de leur rendre tous les services qu'elles voudraient, de leur donner la moitié de ma ration, quoique j'aie bien faim; eh bien! non, non, c'est tout de même... Mais qu'est-ce qu'il faut donc que je fasse pour avoir la paix?... Elles n'ont pas seulement pitié d'une pauvre femme enceinte! Faut être plus sauvage que des bêtes... J'avais eu tant de peine à ramasser ces petits bouts de linge! Avec quoi voulez-vous que je fasse la layette de mon enfant, puisque je n'ai de quoi rien acheter? A qui ça fait-il du tort de ramasser ce que personne ne veut plus, puisqu'on le jette... Mais tout à coup Mont-Saint-Jean s'écria avec un accent d'espoir : Oh! puisque vous voilà... la Goualeuse... je suis sauvée... parlez-leur pour moi... elles vous écouteront, bien sûr, puisqu'elles vous aiment autant qu'elles me haïssent.

La Goualeuse, arrivant la dernière des détenues, entrait alors dans le préau.

Fleur-de-Marie portait le sarrau bleu et la cornette noire des prisonnières; mais, sous ce grossier costume, elle était encore charmante. Pourtant, depuis son enlèvement de la ferme de Bouqueval (enlèvement dont nous expliquerons plus tard l'issue), ses traits semblaient profondément altérés; sa pâleur, autrefois légèrement rosée, était mate comme la blancheur de l'albâtre; l'expression de sa physionomie avait aussi changé! elle était alors empreinte d'une sorte de dignité triste.

Fleur-de-Marie sentait qu'accepter courageusement les douloureux sacrifices de l'expiation, c'est presque atteindre à la hauteur de la réhabilitation.

— Demandez-leur donc grâce pour moi, la Goualeuse, reprit Mont-Saint-Jean implorant la jeune fille; voyez comme elles traînent dans la cour tout ce que j'avais rassemblé avec tant de peine pour commencer la layette de mon enfant... Quel beau plaisir ça peut-il leur faire?

Fleur-de-Marie ne dit mot, mais elle se mit à ramasser activement un à un, sous les pieds des détennes, tous les chiffons qu'elle put recueillir.

Une prisonnière retenait méchamment sous son sabot une sorte de brassière de grosse toile bise, Fleur-de-Marie, toujours baissée, leva sur cette femme son regard enchanteur, et lui dit de sa voix douce :

— Je vous en prie, laissez-moi reprendre cela, au nom de cette pauvre femme qui pleure...

La détenne recula son pied...

La brassière fut sauvée ainsi que presque tous les autres haillons, que la Goualeuse conquit ainsi pièce à pièce.

Il lui restait à récupérer un petit bonnet d'enfant que deux détenues se disputaient en riant. Fleur-de-Marie leur dit .

— Voyons, soyez tout à fait bonnes... rendez-lui ce petit bonnet...
— Ah bien oui!... c'est donc pour un arlequin au maillot, ce bonnet! il est fait d'un morceau d'étoffe grise, avec des pointes en futaine vertes et noires, et une doublure de toile à matelas.

Ceci était exact.

Cette description du bonnet fut accueillie avec des huées et des rires sans fin.

— Moquez-vous-en, mais rendez-le-moi, disait-Mont-Saint-Jean, et surtout ne le traînez pas dans le ruisseau comme le reste... Pardon de vous avoir fait ainsi salir les mains pour moi, la Goualeuse, ajouta Mont-Saint-Jean d'une voix reconnaissante.

— A moi le bonnet d'arlequin! dit la Louve, qui s'en empara et l'agita en l'air comme un trophée.

— Je vous en supplie, donnez-le-moi, dit la Goualeuse.
— Non, c'est pour le rendre à Mont-Saint-Jean!
— Certainement.
— Ah! bah! ça en vaut bien la peine... une pareille guenille!
— C'est parce que Mont-Saint-Jean, pour habiller son enfant, n'a que des guenilles... que vous devriez avoir pitié d'elle, la Louve, dit tristement Fleur-de-Marie en étendant la main vers le bonnet.
— Vous ne l'aurez pas! reprit brutalement la Louve; ne faudrait-il pas toujours vous céder, à vous, parce que vous êtes la plus faible?... vous abusez de cela, à la fin!...
— Où serait le mérite de me céder... si j'étais la plus forte?... répondit la Goualeuse avec un demi-sourire plein de grâce.
— Non, non; vous voulez encore m'entortiller avec votre petite voix douce... vous ne l'aurez pas;
— Voyons, la Louve, ne soyez pas méchante...
— Laissez-moi tranquille, vous m'ennuyez...
— Je vous en prie!...
— Tiens! ne m'impatiente pas... j'ai dit non, c'est non! s'écria la Louve tout à fait irritée.
— Ayez donc pitié d'elle... voyez comme elle pleure!
— Qu'est-ce que ça me fait à moi?... tant pis pour elle! elle est notre souffre-douleur...
— C'est vrai, c'est vrai... il ne fallait pas lui rendre ses loques, murmuraient les détennes, entraînées par l'exemple de la Louve. Tant pis pour Mont-Saint-Jean!...
— Vous avez raison, tant pis pour elle! dit Fleur-de-Marie avec amertume, elle est votre souffre-douleur... elle doit se résigner. . ses gémissements vous amusent... ses larmes vous font rire... il vous faut bien passer le temps à quelque chose! on la tuerait sur place qu'elle n'aurait rien à dire... Vous avez raison, la Louve, cela est juste!... cette pauvre femme ne fait de mal à personne, elle ne peut pas se défendre, elle est seule contre toutes... vous l'accablez... cela est surtout bien brave et bien généreux!
— Nous sommes donc des lâches? s'écria la Louve emportée par la violence de son caractère et par son impatience de toute contradiction. Répondras-tu? Sommes-nous des lâches, hein? reprit-elle de plus en plus irritée.

Des rumeurs menaçantes pour la Goualeuse commencèrent à se faire entendre.

Les détenues offensées se rapprochèrent et l'entourèrent en vociférant, oubliant ou plutôt se révoltant contre l'ascendant que la jeune fille avait jusqu'alors pris sur elles.

— Elle nous appelle lâches!
— De quel droit vient-elle nous blâmer?
— Est-ce qu'elle est plus que nous?
— Nous avons été trop bonnes enfants avec elle.
— Et maintenant elle veut prendre des airs avec nous.
— Si ça nous plaît de faire la misère à Mont-Saint-Jean, qu'est-ce qu'elle a à dire?
— Puisque c'est comme ça, tu seras encore plus battue qu'auparavant, entends-tu, Mont-Saint-Jean?
— Tiens, voilà pour commencer, dit l'une en lui donnant un coup de poing.
— Et si tu te mêles encore de ce qui ne te regarde pas, la Goualeuse, on te traitera de même.
— Oui!... oui!
— Ça n'est pas tout! cria la Louve; il faut que la Goualeuse nous demande pardon de nous avoir appelées lâches! C'est vrai... si on la laissait faire, elle finirait par nous manger la laine sur le dos. Nous sommes bien bêtes, aussi... de ne pas nous apercevoir de ça!
— Qu'elle nous demande pardon!
— A genoux!
— A deux genoux!
— Ou nous allons la traiter comme Mont-Saint-Jean, sa protégée.
— A genoux! à genoux!
— Ah! nous sommes des lâches!
— Répète-le donc, hein!

Fleur-de-Marie ne s'émut pas de ces cris furieux; elle laissa passer la tourmente; puis, lorsqu'elle put se faire entendre, promenant sur les

prisonnières son beau regard calme et mélancolique, elle répondit à la Louve, qui vociférait de nouveau :

— Ose donc répéter que nous sommes des lâches !

— Vous? Non, non, c'est cette pauvre femme dont vous avez déchiré les vêtements, que vous avez battue, traînée dans la boue : c'est elle qui est lâche... Ne voyez-vous pas comme elle pleure, comme elle tremble en vous regardant? Encore une fois, c'est elle qui est lâche, puisqu'elle a peur de vous !

L'instinct de Fleur-de-Marie la servait parfaitement. Elle eût invoqué la justice, le devoir, pour désarmer l'acharnement stupide et brutal des prisonnières contre Mont-Saint-Jean, qu'elle n'eût pas été écoutée. Elle les émut en s'adressant à ce sentiment de générosité naturelle qui jamais ne s'éteint tout à fait, même dans les masses les plus corrompues.

La Louve et ses compagnes murmurèrent encore, mais elles se sentaient, elles s'avouaient lâches.

Fleur-de-Marie ne voulut pas abuser de ce premier triomphe, et continua :

— Votre souffre-douleur ne mérite pas de pitié, dites-vous; mais, mon Dieu ! son enfant en mérite, lui ! Hélas ! ne ressent-il pas les coups que vous donnez à sa mère? Quand elle vous crie grâce ! ce n'est pas pour elle... c'est pour son enfant ! Quand elle vous demande un peu de votre pain, si vous en avez de trop, parce qu'elle a plus faim que d'habitude, ce n'est pas pour elle... c'est pour son enfant !... Quand elle vous supplie, les larmes aux yeux, d'épargner ses haillons qu'elle a eu tant de peine à rassembler, ce n'est pas pour elle... c'est pour son enfant ! Ce pauvre petit bonnet de pièces et de morceaux doublé de toile à matelas, dont vous vous moquez tant, est bien risible... peut-être ; pourtant, à moi, rien qu'à le voir, il me donne envie de pleurer, je vous l'avoue... Moquez-vous de moi et de Mont-Saint-Jean, si vous voulez.

Les détenues ne rirent pas.

La Louve regarda même tristement ce petit bonnet qu'elle tenait encore à la main.

— Mon Dieu ! reprit Fleur-de-Marie en essuyant ses yeux du revers de sa main blanche et délicate, je sais que vous n'êtes pas méchantes... Vous tourmentez Mont-Saint-Jean par désœuvrement, non par cruauté. Mais vous oubliez qu'ils sont deux... elle et son enfant. Elle le tiendrait entre ses bras, qu'il la protégerait contre vous... Non-seulement vous ne la battriez pas, de peur de faire du mal à ce pauvre innocent, mais, s'il avait froid, vous donneriez à sa mère tout ce que vous pourriez pour le couvrir, n'est-ce pas, la Louve?

— C'est vrai... un enfant, qui est-ce qui n'en aurait pas pitié?...

— C'est tout simple, ça...

— S'il avait faim, vous vous ôteriez le pain de la bouche pour lui, n'est-ce pas, la Louve ?

— Oui, et de bon cœur... je ne suis pas plus méchante qu'une autre.

— Ni nous non plus...

— Un pauvre petit innocent !

— Qu'est-ce qui aurait le cœur de vouloir lui faire mal ?

— Faudrait être des monstres ?

— Des sans-cœur !

— Des bêtes sauvages !

— Je vous le disais bien, reprit Fleur-de-Marie, que vous n'étiez pas méchantes ; vous êtes bonnes, votre tort c'est de ne pas réfléchir que Mont-Saint-Jean, au lieu d'avoir son enfant dans ses bras pour vous apitoyer... l'a dans son sein... voilà tout...

— Voilà tout ! reprit la Louve avec exaltation, non, ça n'est pas tout. Vous avez raison, la Goualeuse, nous étions des lâches... et vous êtes brave d'avoir osé nous le dire, et vous êtes brave de n'avoir pas tremblé après nous l'avoir dit. Voyez-vous, nous avons beau dire et beau faire, nous débattre contre ça, que vous n'êtes pas une créature comme nous autres, faut toujours finir par en convenir... Ça me vexe, mais ça est... Tout à l'heure encore nous avons eu tort... vous étiez plus courageuse que nous...

— C'est vrai qu'il lui a fallu du courage à cette blondinette pour nous dire comme ça nos vérités en face...

— Oh ! mais, c'est que ces yeux bleus tout doux, tout doux, une fois que ça s'y met...

— Ça devient des vrais petits lions.

— Pauvre Mont-Saint-Jean ! elle lui doit une fière chandelle !

— Après tout, c'est que c'est vrai, quand nous battons Mont-Saint-Jean nous battons son enfant.

— Je n'avais pas pensé à cela.

— Ni moi non plus.

— Mais la Goualeuse, elle, pense à tout.

— Et battre un enfant... c'est affreux !

— Pas une de nous n'en serait capable.

Rien de plus mobile que les passions populaires; rien de plus brusque, de plus rapide que leurs retours du mal au bien et du bien au mal.

Quelques simples et touchantes paroles de Fleur-de-Marie avaient opéré une réaction subite en faveur de Mont-Saint-Jean, qui pleurait d'attendrissement.

Tous les cœurs étaient émus, parce que, nous l'avons dit, les sentiments qui se rattachent à la maternité sont toujours vifs et puissants chez les malheureuses dont nous parlons.

Tout à coup la Louve, violente et exaltée en toute chose, prit le petit bonnet qu'elle tenait à la main, en fit une sorte de bourse, fouilla dans sa poche, en tira vingt sous, les jeta dans le bonnet, et s'écria en le présentant à ses compagnes :

— Je mets vingt sous pour acheter de quoi faire une layette au petit de Mont-Saint-Jean. Nous taillerons et nous coudrons tout nous-mêmes, afin que la façon ne lui coûte rien...

— Oui... oui...

— C'est ça !... cotisons-nous !..

— J'en suis !

— Fameuse idée !

— Pauvre femme !

— Elle est laide comme un monstre... mais elle est mère comme une autre...

— La Goualeuse avait raison, au fait, c'est à pleurer toutes les larmes de son corps que de voir cette malheureuse layette de haillons.

— Je mets dix sous.

— Moi trente.

— Moi vingt.

— Moi, quatre sous... je n'ai que ça.

— Moi, je n'ai rien... mais je vends ma ration de demain pour mettre à la masse. Qui me l'achète ?

— Moi, dit la Louve, je mets dix sous pour toi... mais tu garderas ta ration, et Mont-Saint-Jean aura une layette comme une princesse.

Exprimer la surprise, la joie de Mont-Saint-Jean serait impossible: son grotesque et laid visage, inondé de larmes, devenait presque touchant. Le bonheur, la reconnaissance y rayonnaient.

Fleur-de-Marie aussi était bien heureuse, quoiqu'elle eût été obligée de dire à la Louve, quand celle-ci lui tendit le petit bonnet :

— Je n'ai pas d'argent... mais je travaillerai tant qu'on voudra...

— Oh ! mon bon petit ange du paradis, s'écria Mont-Saint-Jean en tombant aux genoux de la Goualeuse, et en tâchant de lui prendre la main pour la baiser; qu'est-ce que je vous ai donc fait pour que vous soyez aussi charitable pour moi, et toutes ces dames aussi? C'est-il bien possible, mon bon Dieu sauveur !... une layette pour mon enfant, une bonne layette, tout ce qu'il lui faudra? Qui aurait jamais cru cela pourtant ! j'en deviendrai folle, c'est sûr. Moi qui tout à l'heure étais le *pâtiras* de tout le monde. En un rien de temps, parce que vous leur avez dit... quelque chose... de votre chère petite voix de séraphin... voilà que vous les retournez de mal à bien, voilà qu'elles m'aiment à cette heure. Et moi aussi, je les aime. Elles sont si bonnes ! j'avais tort de me fâcher. Etais-je donc bête, et injuste, et ingrate: tout ce qu'elles me faisaient, c'était pour rire, elles ne me voulaient pas de mal, c'était pour mon bien, en voilà la preuve. Oh ! maintenant on m'assommerait sur la place, que je ne dirais pas ouf. J'étais par trop susceptible aussi !

— Nous avons quatre-vingt-huit francs et sept sous, dit la Louve en finissant de compter le montant de la collecte, qu'elle enveloppa dans le petit bonnet. Qui est-ce qui sera la trésorière jusqu'à ce qu'on ait employé l'argent? Faut pas le donner à Mont-Saint-Jean, elle est trop sotte.

— Que la Goualeuse garde l'argent, cria-t-on tout d'une voix.

— Si vous m'en croyez, dit Fleur-de-Marie, vous prierez l'inspectrice, madame Armand, de se charger de cette somme et de faire les emplettes nécessaires à la layette ; et puis, qui sait? Madame Armand sera sensible à la bonne action que vous avez faite, et peut-être demandera-t-elle qu'on ôte quelques jours de prison à celles qui sont bien notées... Eh bien ! la Louve, ajouta Fleur-de-Marie en prenant sa compagne par le bras, est-ce que vous ne vous sentez pas plus contente que tout à l'heure, quand vous jetiez au vent les pauvres haillons de Mont-Saint-Jean?

La Louve ne répondit pas d'abord.

A l'exaltation généreuse qui avait un moment animé ses traits succédait une sorte de défiance farouche.

Fleur-de-Marie la regardait avec surprise, ne comprenant rien à ce changement subit.

— Goualeuse..... venez..... j'ai à vous parler, dit la Louve d'un air sombre.

Et, se détachant du groupe des détenus, elle emmena brusquement Fleur-de-Marie près du bassin à margelle de pierre creusé au milieu du préau. Un banc était tout près.

La Louve et la Goualeuse s'y assirent et se trouvèrent ainsi presque isolées de leurs compagnes.

CHAPITRE VIII.

La Louve et la Goualeuse.

Nous croyons fermement à l'influence de certains caractères dominateurs, assez sympathiques aux masses, assez puissants sur elles pour leur imposer le bien ou le mal.

Les uns, audacieux, emportés, indomptables, s'adressant aux mauvaises passions, les soulèveront comme l'ouragan soulève l'écume de la mer; mais, ainsi que tous les orages, ces orages seront aussi furieux

qu'éphémères ; à ces funestes effervescences succéderont de sourds ressentiments de tristesse, de malaise, qui empireront les plus misérables conditions. Le déboire d'une violence est toujours amer, le réveil d'un excès toujours pénible.

La Louve, si l'on veut, personnifiera cette influence funeste.

D'autres organisations, plus rares, parce qu'il faut que leurs généreux instincts soient fécondés par l'intelligence, et que chez elles l'esprit soit au niveau du cœur ; d'autres, disons-nous, inspireront le bien, ainsi que les premiers inspirent le mal. Leur action pénétrera doucement les âmes, comme les tièdes rayons du soleil pénètrent les corps d'une chaleur vivifiante... comme la fraîche rosée d'une nuit d'été imbibe la terre aride et brûlante.

Fleur-de-Marie, si l'on veut, personnifiera cette influence bienfaisante.

La réaction en bien n'est pas brusque comme la réaction en mal ; ses effets se prolongent davantage. C'est quelque chose d'onctueux, d'ineffable, qui peu à peu détend, calme, épanouit les cœurs les plus endurcis, et leur fait goûter une sensation d'une exprimable sérénité.

Malheureusement le charme cesse.

Après avoir entrevu de célestes clartés, les gens pervers retombent dans les ténèbres de leur vie habituelle ; le souvenir des suaves émotions qui les ont un moment surpris s'efface peu à peu. Parfois pourtant ils cherchent vaguement à se les rappeler, de même que nous essayons de murmurer les chants dont notre heureuse enfance a été bercée.

Grâce à la bonne action qu'elle leur avait inspirée, les compagnes de la Goualeuse venaient de connaître la douceur passagère de ces ressentiments, aussi partagés par la Louve. Mais celle-ci, pour des raisons que nous dirons bientôt, devait rester moins longtemps que les autres prisonnières sous cette bienfaisante impression.

Si l'on s'étonne d'entendre et de voir Fleur-de-Marie, naguère si passivement, si douloureusement résignée, agir, parler avec courage et autorité, c'est que les nobles enseignements qu'elle avait reçus pendant son séjour à la ferme de Bouqueval avaient rapidement développé les rares qualités de cette nature excellente.

Fleur-de-Marie comprenait qu'il ne suffisait pas de pleurer un passé irréparable, et qu'on ne se réhabilitait qu'en faisant le bien ou en l'inspirant.

. . . . . .

Nous l'avons dit : la Louve s'était assise sur un banc de bois à côté de la Goualeuse.

Le rapprochement de ces deux jeunes filles offrait un singulier contraste.

Les pâles rayons d'un soleil d'hiver les éclairaient ; le ciel pur se pommelait çà et là de petites nuées blanches et floconneuses ; quelques oiseaux, égayés par la tiédeur de la température, gazouillaient dans les branches noires des grands marronniers de la cour ; deux ou trois moineaux plus effrontés que les autres venaient boire et se baigner dans un petit ruisseau où s'écoulait le trop plein du bassin ; les mousses vertes velouteraient les revêtements de pierre des margelles ; entre leurs assises disjointes poussaient çà et là quelques touffes d'herbe et de plantes pariétaires épargnées par la gelée.

Cette description d'un bassin de prison semblera puérile, mais Fleur-de-Marie ne perdait pas un de ces détails ; les yeux tristement fixés sur ce petit coin de verdure et sur cette eau limpide où se réfléchissait la blancheur mobile des nuées courant sur l'azur du ciel, où se brisaient avec un miroitement lumineux les rayons d'or d'un beau soleil, elle songeait en soupirant aux magnificences de la nature qu'elle aimait, qu'elle admirait si poétiquement, et dont elle était encore privée.

— Que vouliez-vous me dire ? demanda la Goualeuse à sa compagne, qui, assise auprès d'elle, restait sombre et silencieuse.

— Il faut que nous ayons une explication, s'écria durement la Louve ; ça ne peut pas durer ainsi.

— Je ne vous comprends pas, la Louve.

— Tout à l'heure, dans la cour, à propos de Mont-Saint-Jean, je m'étais dit : Je ne veux plus céder à la Goualeuse, et pourtant je viens encore de vous céder...

— Mais...

— Mais je vous dis que ça ne peut pas durer...

— Qu'avez-vous contre moi, la Louve ?

— J'ai... que je ne suis plus la même depuis votre arrivée ici... non, je n'ai plus ni cœur, ni force, ni hardiesse...

Puis, s'interrompant, la Louve releva tout à coup la manche de sa robe, et, montrant à la Goualeuse son bras blanc, nerveux et couvert d'un duvet noir, elle lui fit remarquer, sur la partie antérieure de ce bras, un tatouage indélébile représentant un poignard bleu à demi enfoncé dans un cœur rouge ; au-dessous de cet emblème on lisait ces mots :

Mort aux lâches !
Martial.
P. L. V. (pour la vie).

— Voyez-vous cela ? s'écria la Louve.

— Oui... cela est sinistre et me fait peur, dit la Goualeuse en détournant la vue.

— Quand Martial, mon amant, m'a écrit, avec une aiguille rougie au feu, ces mots sur le bras : Mort aux lâches ! il me croyait brave ; s'il savait ma conduite depuis trois jours, il me planterait son couteau dans le corps comme ce poignard est planté dans ce cœur... et il aurait raison, car il a écrit là : Mort aux lâches ! et je suis lâche.

— Qu'avez-vous fait de lâche ?

— Tout...

— Regrettez-vous votre bonne pensée de tout à l'heure ?

— Oui...

— Ah ! je ne vous crois pas...

— Je vous dis que je la regrette, moi, car c'est encore une preuve de ce que vous pouvez sur nous toutes. Est-ce que vous n'avez pas entendu Mont-Saint-Jean, quand elle était à genoux... à vous remercier ?...

— Qu'a-t-elle dit ?

— Elle a dit, en parlant de nous, que « d'un rien vous nous tourniez de mal à bien. » Je l'aurais étranglée quand elle a dit ça... car, pour notre honte... c'était vrai. Oui, en un rien de temps, vous nous changez du blanc au noir : on vous écoute, on se laisse aller à ses premiers mouvements... et on est votre dupe, comme tout à l'heure...

— Ma dupe... pour avoir secouru généreusement cette pauvre femme !

— Il ne s'agit pas de tout ça, s'écria la Louve avec colère, je n'ai jusqu'ici courbé la tête devant personne.... La Louve est mon nom, et je suis bien nommée... plus d'une femme porte mes marques... plus d'un homme aussi... il ne sera pas dit qu'une petite fille comme vous me mettra sous ses pieds...

— Moi !... et comment ?

— Est-ce que je le sais, comment ?... Vous arrivez ici... vous commencez d'abord par m'offenser...

— Vous offenser ?...

— Oui... vous demandez qui veut votre pain... la première, je réponds : Moi !... Mont-Saint-Jean ne vous le demande qu'ensuite... et vous lui donnez la préférence... Furieuse de cela, je m'élance sur vous, mon couteau levé...

— Et je vous dis : Tuez-moi si vous voulez... mais ne me faites pas trop souffrir... reprit la Goualeuse. . voilà tout.

— Voilà tout ?... oui, voilà tout !... et pourtant ces seuls mots-là m'ont fait tomber mon couteau des mains... m'ont fait vous demander pardon... à vous qui m'aviez offensée... Est-ce que c'est naturel ?... Tenez, quand je reviens dans mon bon sens, je me fais pitié à moi-même... Et le soir de votre arrivée ici, lorsque vous vous êtes mise à genoux pour votre prière, pourquoi, au lieu de me moquer de vous, et d'ameuter tout le dortoir, pourquoi ai-je dit : Faut la laisser tranquille... Elle prie, c'est qu'elle en a le droit... Et le lendemain, pourquoi, moi et les autres, avons-nous eu honte de nous habiller devant vous ?

— Je ne sais pas... la Louve.

— Vraiment ! reprit cette violente créature avec ironie ; vous ne le savez pas ! C'est sans doute, comme nous l'avons dit quelquefois en plaisantant, que vous êtes d'une autre espèce que nous. Vous croyez peut-être cela ?

— Je ne vous ai jamais dit que je le croyais.

— Non, vous ne le dites pas... mais vous faites tout comme.

— Je vous en prie, écoutez-moi.

— Non, ça m'a été trop mauvais de vous écouter... de vous regarder. Jusqu'ici je n'avais jamais envié personne ; eh bien ! deux ou trois fois je me suis surprise... faut-il être bête et lâche !... je me suis surprise à envier votre figure de sainte Vierge, votre air doux et triste... Oui, j'ai envié jusqu'à vos cheveux blonds et à vos yeux bleus, moi qui ai toujours détesté les blondes, vu que je suis brune... Vouloir vous ressembler... moi, la Louve !... moi !... Il y a huit jours, j'aurais marqué celui qui m'aurait dit ça.... Ce n'est pourtant pas votre sort qui peut tenter ; vous êtes chagrine comme une Madeleine. Est-ce naturel, dites ?

— Comment voulez-vous que je me rende compte des impressions que je vous cause ?

— Oh ! vous savez bien ce que vous faites... avec votre air de ne pas y toucher.

— Mais quel mauvais dessein me supposez-vous ?

— Est-ce que je le sais, moi ? C'est justement parce que je ne comprends rien à tout cela que je me défie de vous. Il y a autre chose : jusqu'ici j'avais été toujours gaie ou colère... mais jamais songeuse... et vous m'avez rendue songeuse. Oui, il y a des mots que vous dites qui, malgré moi, m'ont remué le cœur et m'ont fait songer à toutes sortes de choses tristes.

— Je suis fâchée de vous avoir peut-être attristée, la Louve... mais je ne me souviens pas de vous avoir dit...

— Eh ! mon Dieu, s'écria la Louve en interrompant sa compagne avec une impatience courroucée, ce que vous faites est quelquefois aussi émouvant que ce que vous dites !... Vous êtes si maligne !...

— Ne vous fâchez pas, la Louve .. expliquez-vous...

— Hier, dans l'atelier de travail, je vous voyais bien... vous aviez la tête et les yeux baissés sur l'ouvrage que vous cousiez ; une grosse larme est tombée sur votre main... Vous l'avez regardée pendant une minute... et puis vous avez porté votre main à vos lèvres, comme pour la baiser et l'essuyer, cette larme ; est-ce vrai ?

— C'est vrai, dit la Goualeuse en rougissant.

— Ça n'a l'air de rien... mais dans cet instant-là vous aviez l'air si

malheureux, si malheureux, que je me suis sentie tout écœurée, toute sens dessus dessous... Dites donc, est-ce que vous croyez que c'est amusant? Comment! j'ai toujours été dure comme roc pour ce qui me touche... personne ne peut se vanter de m'avoir vue pleurer... et il faut qu'en regardant seulement votre petite frimousse je me sente des lâchetés plein le cœur!... Oui, car tout ça c'est des pures lâchetés; et la preuve, c'est que depuis trois jours je n'ai pas osé écrire à Martial, mon amant, tant j'ai une mauvaise conscience... Oui, votre fréquentation m'affadit le caractère, il faut que ça finisse... j'en ai assez; ça tournerait mal... je m'entends... Je veux rester comme je suis... et ne pas me faire moquer de moi.....

— Et pourquoi se moquerait-on de vous?

— Pardieu! parce qu'on me verrait faire la bonne et la bête, moi qui faisais trembler tout le monde ici! Non, non; j'ai vingt ans, je suis aussi belle que vous dans mon genre, je suis méchante... on me craint, c'est ce que je veux... Je me moque du reste..... Crève qui dit le contraire!...

— Vous êtes fâchée contre moi, la Louve?

— Oui, vous êtes pour moi une mauvaise connaissance; si ça continuait, dans quinze jours, au lieu de m'appeler la Louve, on m'appellerait... la Brebis. Merci!... ça n'est pas moi qu'on châtrera jamais comme ça... Martial me tuerait... Finalement, je ne veux plus vous fréquenter; pour me séparer tout à fait de vous, je vais demander à être changée de salle: si on me refuse, je ferai un mauvais coup pour me remettre en haleine et pour qu'on m'envoie au cachot jusqu'à ma sortie... Voilà ce que j'avais à vous dire, la Goualeuse.

Fleur-de-Marie comprit que sa compagne, dont le cœur n'était pas complétement vicié, se débattait, pour ainsi dire, contre de meilleures tendances. Sans doute, ces vagues aspirations vers le bien avaient été éveillées chez la Louve par la sympathie, par l'intérêt involontaire que lui inspirait Fleur-de-Marie. Heureusement pour l'humanité, de rares mais éclatants exemples prouvent, nous le répétons, qu'il est des âmes d'élite, douées, presque à leur insu, d'une telle puissance d'attraction, qu'elles forcent les êtres les plus réfractaires à entrer dans leur sphère et à tendre plus ou moins à s'assimiler à elles.

Les résultats prodigieux de certaines missions, de certains apostolats, ne s'expliquent pas autrement...

Dans un cercle infiniment borné, telle était la nature des rapports de Fleur-de-Marie et de la Louve; mais celle-ci, par une contradiction singulière, ou plutôt par une conséquence de son caractère intraitable et pervers, se défendait de tout son pouvoir contre la salutaire influence qui la gagnait... de même que les caractères honnêtes luttent énergiquement contre les influences mauvaises.

Si l'on songe que le vice a souvent un orgueil infernal, l'on ne s'étonnera pas de voir la Louve faire tous ses efforts pour conserver sa réputation de créature indomptable et redoutée, et pour ne pas devenir de louve... brebis, ainsi qu'elle disait.

Pourtant ces hésitations, ces colères, ces combats, mêlés çà et là de quelques élans généreux, révélaient chez cette malheureuse des symptômes trop favorables et trop significatifs pour que Fleur-de-Marie abandonnât l'espoir qu'elle avait un moment conçu.

Brademant.

Oui, pressentant que la Louve n'était pas absolument perdue, elle aurait voulu la sauver comme on l'avait sauvée elle-même.

« La meilleure manière de prouver ma reconnaissance à mon bienfaiteur, pensait la Goualeuse, c'est de donner à d'autres, qui peuvent encore les entendre, les nobles conseils qu'il m'a donnés. »

Prenant timidement la main de sa compagne, qui la regardait avec une sombre défiance, Fleur-de-Marie lui dit:

— Je vous assure, la Louve... que vous vous intéressez à moi... non pas parce que vous êtes lâche, mais parce que vous êtes généreuse. Les braves cœurs sont les seuls qui s'attendrissent sur le malheur des autres.

— Il n'y a ni générosité ni courage là-dedans, dit brutalement la Louve; c'est de la lâcheté... D'ailleurs, je ne veux pas que vous me disiez que je me suis attendrie... ça n'est pas vrai...

— Je ne le dirai plus, la Louve; mais puisque vous m'avez témoigné de l'intérêt... vous me laisserez vous en être reconnaissante, n'est-ce pas?

— Je m'en moque pas mal!... Ce soir, je serai dans une autre salle que vous... ou seule au cachot, et bientôt je serai dehors, Dieu merci!

— Et où irez-vous en sortant d'ici?

— Tiens!... chez moi, donc, rue Pierre-Lescot. Je suis dans mes meubles.

— Et Martial... dit la Goualeuse, qui espérait continuer l'entretien en parlant à la Louve d'un objet intéressant pour elle, et Martial, vous serez bien contente de le revoir?

— Oui... oh, oui!... répondit-elle avec un accent passionné. Quand j'ai été arrêtée, il relevait de maladie... une fièvre qu'il avait eue parce qu'il demeure toujours sur l'eau... Pendant dix-sept jours et dix-sept nuits, je ne l'ai pas quitté d'une minute, j'ai vendu la moitié de mon *bazar* pour payer le médecin, les drogues, tout... Je peux m'en vanter,

et je m'en vante... si mon homme vit, c'est à moi qu'il le doit... J'ai encore hier fait brûler un cierge pour lui... C'est des bêtises... mais c'est égal, on a vu quelquefois de très-bons effets de ça pour la convalescence...

— Et où est-il maintenant? que fait-il?

— Il demeure toujours près du pont d'Asnières, sur le bord de l'eau.

— Sur le bord de l'eau?

— Oui, il est établi là, avec sa famille, dans une maison isolée. Il est toujours en guerre avec les gardes-pêche, et une fois qu'il est dans son bateau, avec son fusil à deux coups, il ne ferait pas bon l'approcher, allez! dit orgueilleusement la Louve.

— Quel est donc son état?

— Il pêche en fraude, la nuit; et puis, comme il est brave comme un lion, quand un poltron veut faire chercher querelle à un autre, il s'en charge, lui... Son père a eu des malheurs avec la justice. Il a encore sa mère, deux sœurs et un frère... Autant vaudrait pour lui... ne pas l'avoir, ce frère-là, car c'est un scélérat qui se fera guillotiner un jour ou l'autre... ses sœurs aussi... Enfin, n'importe, c'est à eux leur cou.

— Et où l'avez-connu, Martial?

— A Paris. Il avait voulu apprendre l'état de serrurier... un bel état, toujours du fer rouge et du feu autour de soi... du danger, quoi!..... ça lui convenait; mais, comme moi, il avait mauvaise tête, ça n'a pas pu marcher avec ses bourgeois; alors il s'en est retourné auprès de ses parents, et il s'est mis à maraudeur sur la rivière. Il vient me voir à Paris, et moi, dans le jour, je vais le voir à Asnières: c'est tout près: ça serait plus loin que j'irais tout de même, quand ça serait sur les genoux et sur les mains.

— Vous serez bien heureuse d'aller à la campagne... vous la Louve! dit la Goualeuse en soupirant; surtout si vous aimez, comme moi, à vous promener dans les champs.

— J'aimerais bien mieux me promener dans les bois, dans les grandes forêts, avec mon homme.

— Dans les forêts?... vous n'auriez pas peur?

— Peur! ah bien oui, peur? Est-ce qu'une louve a peur? Plus la forêt serait déserte et épaisse, plus j'aimerais ça. Une hutte isolée où j'habiterais avec Martial, qui serait braconnier; aller avec lui la nuit tendre des piéges au gibier... et puis, si les gardes venaient pour nous arrêter, leur tirer des coups de fusil, nous deux mon homme, en nous cachant dans les broussailles, ah! dame... c'est ça qui serait bon!

— Vous avez donc déjà habité des bois, la Louve?

— Jamais.

— Qui vous a donc donné ces idées-là?

— Martial.

— Comment?

— Il était braconnier dans la forêt de Rambouillet. Il y a un an, il a *censé* tiré sur un garde qui avait tiré sur lui... gueux de garde! enfin ça n'a pas été prouvé en justice, mais Martial a été obligé de quitter le pays... Alors il est venu à Paris pour apprendre l'état de serrurier; c'est là où je l'ai connu. Comme il était trop mauvaise tête pour s'arranger avec son bourgeois, il a mieux aimé retourner à Asnières près de ses parents, et maraudeur sur la rivière; c'est moins assujettissant... Mais il regrette toujours les bois; il y retournera un jour ou l'autre. A force de me parler du braconnage et des forêts, il m'a fourré ces idées-là dans la tête... et maintenant il me semble que je suis née pour ça. Mais c'est toujours de même... ce que veut votre homme, vous le voulez..... Si Martial avait été voleur... j'aurais été voleuse... Quand on a un homme, c'est pour être comme son homme. — Et vos parents, la Louve, où sont-ils?

— Est-ce que je sais, moi!...

— Il y a longtemps que vous ne les avez vus?

— Je ne sais seulement pas s'ils sont morts ou en vie.

— Ils étaient donc méchants pour vous?

— Ni bons ni méchants: j'avais, je crois bien, onze ans quand ma mère s'en est allée d'un côté avec un soldat. Mon père, qui était journalier, a amené dans notre grenier une maîtresse à lui, avec deux garçons qu'elle avait, un de six ans et un de mon âge. Elle était marchande de pommes à la brouette. Ça n'a pas été trop mal dans les commencements; mais ensuite, pendant qu'elle était à sa charretée, il venait chez nous une écaillère avec qui mon père faisait des traits à l'autre... qui l'a su. Depuis ce temps-là, il y avait presque tous les soirs à la maison des batteries si enragées, que ça nous en donnait la petite mort, à moi et aux deux garçons avec qui je couchais; car notre logement n'avait qu'une pièce, et nous avions un lit pour nous trois... dans la même chambre que mon père et sa maîtresse. Un jour, c'était justement le jour de sa fête, à elle, la Sainte-Madeleine, voilà-t-il pas qu'elle lui reproche de ne pas lui avoir souhaité sa fête! De raisons en raisons, mon père a fini par lui fendre la tête d'un coup de manche à balai. J'ai joliment cru que c'était fini. Elle est tombée comme un plomb, la mère Madeleine; mais elle avait la vie dure et la tête aussi. Après ça, elle le rendait bien à mon père: une fois, elle l'a mordu si fort à la main, que le morceau lui est resté dans les dents. Faut dire que ces massacres-là, c'était comme qui dirait les jours de grandes eaux à Versailles; les jours ouvrables, les batteries étaient moins voyantes; il y avait des bleus, mais pas de rouge...

— Et cette femme était méchante pour vous?

— La mère Madeleine? non, au contraire, elle n'était que vive; sauf ça, une brave femme... Mais à la fin mon père en a eu assez; il lui a abandonné le peu de meubles qu'il y avait chez nous, et il n'est plus

Pipelet allant chez le commissaire. — PAGE 188.

69 Paris. — Imprimerie Schneider, rue d'Erfurth, 1.

revenu. Il était Bourguignon, faut croire qu'il sera retourné au pays. Alors j'avais quinze ou seize ans.

— Et vous êtes restée avec l'ancienne maîtresse de votre père?

— Où est-ce que je serais allée? Alors elle s'est mise avec un couvreur qui est venu habiter chez nous. Des deux garçons de la mère Madeleine, il y en a un, le plus grand, qui s'est noyé à l'île des Cygnes; l'autre est entré en apprentissage chez un menuisier.

— Et que faisiez-vous chez cette femme?

— Je tirais sa charrette avec elle, je faisais la soupe, j'allais porter à manger à son homme, et quand il rentrait gris, ce qui lui arrivait plus souvent qu'à son tour, j'aidais la mère Madeleine à le rouer de coups pour en avoir la paix, car nous habitions toujours la même chambre. Il était méchant comme un âne rouge quand il était dans le vin, il voulait tout tuer. Une fois, si nous ne lui avions pas arraché sa hachette, il nous aurait assassinées toutes les deux. La mère Madeleine a eu pour sa part un coup sur l'épaule qui a saigné comme une vraie boucherie.

— Et comment êtes-vous devenue... ce que nous sommes? dit Fleur-de-Marie en hésitant.

— Le fils de Madeleine, le petit Charles, qui s'est depuis noyé à l'île des Cygnes, avait été... avec moi... à peu près depuis le temps que lui, sa mère et son frère étaient venus loger chez nous, quand nous étions deux enfants... quoi!... Après lui le couvreur, ça m'était égal : mais j'avais peur d'être mise à la porte par la mère Madeleine, si elle s'apercevait de quelque chose. Ça est arrivé; comme elle était bonne femme, elle m'a dit : « Puisque c'est ainsi, tu as seize ans, tu n'es propre à rien, tu es trop mauvaise tête pour te mettre en place ou pour apprendre un état; tu vas venir avec moi te faire inscrire à la police; à défaut de tes parents, je répondrai de toi, ça te fera toujours un sort autorisé par le gouvernement; t'auras rien à faire qu'à nocer; je serai tranquille sur toi, et tu ne me seras plus à charge. Qu'est-ce que tu dis de cela, ma fille? — Ma foi, au fait, vous avez raison, que je lui ai répondu, je n'avais pas songé à ça. » Nous avons été au bureau des mœurs, elle m'a recommandée dans une maison, et c'est depuis ce temps-là que je suis inscrite. J'ai revu la mère Madeleine, il y a de ça un an; j'étais à boire avec mon homme, nous l'avons invitée; elle nous a dit que le couvreur était aux galères. Depuis je ne l'ai pas rencontrée, elle; je ne sais plus qui, dernièrement, soutenait qu'elle avait été apportée à la Morgue il y a trois mois. Si ça est, ma foi, tant pis! car c'était une brave femme, la mère Madeleine, elle avait le cœur sur la main, et pas plus de fiel qu'un pigeon.

Fleur-de-Marie, quoique plongée jeune dans une atmosphère de corruption, avait depuis respiré un air si pur, qu'elle éprouva une oppression douloureuse à l'horrible récit de la Louve.

Et si nous avons eu le triste courage de le faire, ce récit, c'est qu'il faut bien qu'on sache que, si hideux qu'il soit, il est encore mille fois au-dessous d'innombrables réalités.

Oui, l'ignorance et la misère conduisent souvent les classes pauvres à ces effrayantes dégradations humaines et sociales.

Oui, il est une foule de tanières où enfants et adultes, filles et garçons, légitimes ou bâtards, gisant pêle-mêle sur la même paillasse, comme des bêtes dans la même litière, ont continuellement sous les yeux d'abominables exemples d'ivresse, de violences, de débauches et de meurtres.

Oui, et trop fréquemment encore l'inceste vient ajouter une horreur de plus à ces horreurs.

Les riches peuvent entourer leurs vices d'ombre et de mystère, et respecter la sainteté du foyer domestique.

Mais les artisans les plus honnêtes, occupant presque toujours une seule chambre avec leur famille, sont forcés, faute de lits et d'espace, de faire coucher leurs enfants ensemble, frères et sœurs, à quelques pas d'eux, maris et femmes.

Si l'on frémit déjà des fatales conséquences de telles nécessités, presque toujours inévitablement imposées aux artisans pauvres, mais probes, que sera-ce donc lorsqu'il s'agira d'artisans dépravés par l'ignorance ou par l'inconduite?

Quels épouvantables exemples ne donneront-ils pas à de malheureux enfants abandonnés, ou plutôt excités, dès leur plus tendre jeunesse, à tous les penchants brutaux, à toutes les passions animales! Auront-ils seulement l'idée du devoir, de l'honnêteté, de la pudeur?

Ne seront-ils pas aussi étrangers aux lois sociales que les sauvages du nouveau monde?

Pauvres créatures corrompues en naissant, qui, dans les prisons où les conduisent souvent le vagabondage et le délaissement, sont déjà flétries par cette grossière et terrible métaphore :

— Graines de bagne!!!

Et la métaphore a raison.

Cette sinistre prédiction s'accomplit presque toujours : galères ou lupanar, chaque sexe a son avenir.

Nous ne voulons justifier ici aucun débordement.

Que l'on compare seulement la dégradation volontaire d'une femme pieusement élevée au sein d'une famille aisée, qui ne lui aurait donné que de nobles exemples; que l'on compare, disons-nous, cette dégradation à celle de la Louve, créature pour ainsi dire élevée dans le vice, par le vice et pour le vice, à qui l'on montre, non sans raison, la prostitution comme un état protégé par le gouvernement!

Ce qui est vrai.

Il y a un bureau où cela s'enregistre, se certifie et se paraphe;

Un bureau où souvent la mère vient autoriser la prostitution de sa fille; le mari, la prostitution de sa femme.

Cet endroit s'appelle le « bureau des mœurs!!! »

Ne faut-il pas qu'une société ait un vice d'organisation bien profond, bien incurable, à l'endroit des lois qui régissent la condition de l'homme et de la femme, pour que le pouvoir... le pouvoir... cette grave et morale abstraction, soit obligé, non-seulement de tolérer, mais de réglementer, mais de légaliser, mais de protéger, pour la rendre moins dangereuse, cette vente du corps et de l'âme, qui, multipliée par les appétits effrénés d'une population immense, atteint chaque jour à un chiffre presque incommensurable!

. . . . . .

CHAPITRE IX.

Châteaux en Espagne.

La Goualeuse, surmontant l'émotion que lui avait causée la triste confession de sa compagne, lui dit timidement :

— Écoutez-moi sans vous fâcher.

— Voyons, dites, j'espère que j'ai assez bavardé; mais au fait c'est égal, puisque c'est la dernière fois que nous causons ensemble.

— Êtes-vous heureuse, la Louve?

— Comment?

— De la vie que vous menez?

— Ici, à Saint-Lazare?

— Non, chez vous, quand vous êtes libre?

— Oui, je suis heureuse.

— Toujours?

— Toujours.

— Vous ne voudriez pas changer votre sort contre un autre?

— Contre quel sort? il n'y a pas d'autre sort pour moi.

— Dites-moi, la Louve, reprit Fleur-de-Marie après un moment de silence, est-ce que vous n'aimez pas à faire quelquefois des châteaux en Espagne? c'est si amusant en prison!

— A propos de quoi, des châteaux en Espagne?

— A propos de Martial.

— De mon homme?

— Oui.

— Ma foi, je n'en ai jamais fait.

— Laissez-moi en faire un pour vous et pour Martial.

— Bah! à quoi bon?

— A passer le temps.

— Eh bien! voyons ce château en Espagne.

— Figurez-vous, par exemple, qu'un hasard comme il en arrive quelquefois vous fasse rencontrer une personne qui vous dise : Abandonnée de votre père et de votre mère, votre enfance a été entourée de si mauvais exemples, qu'il faut vous plaindre autant que vous blâmer d'être devenue...

— D'être devenue quoi?

— Ce que vous et moi nous sommes devenues, répondit la Goualeuse d'une voix douce; et elle continua : Supposez que cette personne vous dise encore : Vous aimez Martial, il vous aime; vous et lui, quittez une vie mauvaise; au lieu d'être sa maîtresse, soyez sa femme.

La Louve haussa les épaules.

— Est-ce qu'il voudrait de moi pour sa femme?

— Excepté le braconnage, il n'a commis, n'est-ce pas, aucune autre action coupable?

— Non... il est braconnier sur la rivière comme il l'était dans les bois, et il a raison. Tiens, est-ce que les poissons ne sont pas comme le gibier, à qui peut les prendre? Où donc est la marque de leur propriétaire?

— Eh bien! supposez qu'ayant renoncé à son dangereux métier de maraudeur de rivière, il veuille devenir tout à fait honnête : supposez qu'il inspire, par la franchise de ses bonnes résolutions, assez de confiance à un bienfaiteur inconnu pour que celui-ci lui donne une place... de garde-chasse, par exemple, à lui qui était braconnier, ça serait dans ses goûts, j'espère; c'est le même état, mais en bien.

— Ma foi, oui, c'est toujours vivre dans les bois.

— Seulement on ne lui donnerait cette place qu'à la condition qu'il vous épouserait et qu'il vous emmènerait avec lui.

— M'en aller avec Martial!

— Oui, vous seriez si heureuse, disiez-vous, d'habiter ensemble au fond des forêts! N'aimeriez-vous pas mieux, au lieu d'une mauvaise hutte de braconnier, où vous vous rachèteriez tous deux comme des coupables, avoir une honnête petite chaumière dont vous seriez la ménagère active et laborieuse?

— Vous vous moquez de moi! est-ce que c'est possible?

— Qui sait? le hasard! D'ailleurs c'est toujours un château en Espagne.

— Ah ! comme ça, à la bonne heure

— Dites donc, la Louve, il me semble déjà vous voir établie dans votre maisonnette, en pleine forêt, avec votre mari et deux ou trois enfants. Des enfants ! quel bonheur, n'est-ce pas ?

— Des enfants de mon homme? s'écria la Louve avec une passion farouche; oh ! oui, ils seraient fièrement aimés, ceux-là !

— Comme ils vous tiendraient compagnie dans votre solitude ! puis, quand ils seraient un peu grands, ils commenceraient à vous rendre bien des services ; les plus petits ramasseraient des branches mortes pour votre chauffage ; le plus grand irait dans les herbes de la forêt faire pâturer une vache ou deux qu'on vous donnerait pour récompenser votre mari de son activité ; car, ayant été braconnier, il n'en serait que meilleur garde-chasse.

— Au fait... c'est vrai. Tiens, c'est amusant, ces châteaux en Espagne. Dites-m'en donc encore, la Goualeuse !

— On serait très-content de votre mari... vous auriez de son maître quelques douceurs... une basse-cour, un jardin ; mais, dame ! aussi, il vous faudrait courageusement travailler, la Louve ! et cela du matin au soir.

— Oh ! si ce n'était que ça, une fois auprès de mon homme, l'ouvrage ne me ferait pas peur, à moi... j'ai de bons bras ..

— Et vous auriez de quoi les occuper, je vous en réponds... Il y a tant à faire... tant à faire !... c'est l'étable à soigner, le repas à préparer, les habits de la famille à raccommoder ; c'est un jour le blanchissage, un autre jour le pain à cuire, ou bien encore la maison à nettoyer du haut en bas, pour que les autres gardes de la forêt disent : « Oh ! il n'y a pas une ménagère comme la femme à Martial ; de la cave au grenier sa maison est un miracle de propreté... et des enfants toujours si bien soignés ! C'est qu'aussi elle est fièrement laborieuse, madame Martial.. »

— Dites donc, la Goualeuse, c'est vrai, je m'appellerais madame Martial... reprit la Louve avec une sorte d'orgueil ; madame Martial !...

— Ce qui vaudrait mieux que de vous appeler la Louve, n'est-ce pas?

— Bien sûr, j'aimerais mieux le nom de mon homme que le nom d'une bête... Mais, bah !... bah !... louve je suis née... louve je mourrai...

— Qui sait?... qui sait?... ne pas reculer devant une vie bien dure, mais honnête, ça porte bonheur... Ainsi, le travail ne vous effrayerait pas?...

— Oh ! pour ça non, ce n'est pas mon homme et trois ou quatre mioches à soigner qui m'embarrasseraient, allez !

— Et puis aussi tout n'est pas labeur, il y a des moments de repos ; l'hiver, à la veillée, pendant que les enfants dorment, et que votre mari fume sa pipe en nettoyant ses armes ou en caressant ses chiens... écoutez donc, vous pouvez prendre un peu de bon temps.

— Bah ! bah ! du bon temps... rester les bras croisés ! ma foi non ; j'aimerais mieux raccommoder le linge de la famille, le soir, au coin du feu ; ça n'est pas déjà si fatigant... L'hiver, les jours sont si courts !

Aux paroles de Fleur-de-Marie, la Louve oubliait de plus en plus le présent pour ces rêves d'avenir... aussi vivement intéressée que précédemment la Goualeuse, lorsque Rodolphe lui avait parlé des douceurs rustiques de la ferme de Bouqueval.

La Louve ne cachait pas les goûts sauvages que lui avait inspirés son amant. Se souvenant de l'impression profonde, salutaire, qu'elle avait ressentie aux riantes peintures de Rodolphe, à propos de la vie des champs, Fleur-de-Marie voulait tenter le même moyen d'action sur la Louve, pensant avec raison que, si sa compagne se laissait assez émouvoir au tableau d'une existence rude, pauvre et solitaire, pour désirer ardemment une vie pareille... cette femme mériterait intérêt et pitié.

Enchantée de voir sa compagne l'écouter avec curiosité, la Goualeuse reprit en souriant :

— Et puis, voyez-vous... madame Martial... laissez-moi vous appeler ainsi... qu'est-ce que cela vous fait?...

— Tiens, au contraire, ça me flatte... puis la Louve haussa les épaules en souriant aussi, et reprit : Quelle bêtise de jouer à la madame ! Sommes-nous enfants !... C'est égal... allez toujours... c'est amusant... Vous dites donc?..,

— Je dis, madame Martial, qu'en parlant de votre vie, l'hiver au fond des bois, nous ne songeons qu'à la pire des saisons.

— Ma foi, non, ça n'est pas la pire... Entendre le vent siffler la nuit dans la forêt, et de temps en temps hurler les loups, bien loin... bien loin... je ne trouverais pas ça ennuyeux, moi, pourvu que je sois au coin du feu avec mon homme et mes mioches, ou même toute seule sans mon homme, s'il était à faire sa ronde ; oh ! un fusil ne me fait pas peur, à moi... Si j'avais mes enfants à défendre... je serais bonne là... allez !... la Louve garderait bien ses louveteaux !

— Oh ! je vous crois... vous êtes très-brave, vous... mais, moi poltronne, je préfère le printemps à l'hiver. . Oh ! le printemps ! madame Martial, le printemps ! quand verdissent les feuilles, quand fleurissent les jolies fleurs des bois, qui sentent si bon, si bon, que l'air est embaumé... C'est alors que vos enfants se rouleraient gaiement dans l'herbe nouvelle ; et puis la forêt serait si touffue qu'on n'apercevrait à peine votre maison au milieu du feuillage. Il me semble que je la vois d'ici . Il y a devant la porte un berceau de vigne que votre mari a plantée et qui ombrage le banc de gazon où il dort durant la grande chaleur du jour, pendant que vous allez et venez en recommandant aux enfants de ne pas réveiller leur père... Je ne sais pas si vous avez remarqué cela mais dans le fort de l'été, sur le midi, il se fait dans les bois autant de silence que pendant la nuit... on n'entend ni les feuilles remuer, ni les oiseaux chanter...

— Ça, c'est vrai, répéta machinalement la Louve, qui, oubliant de plus en plus la réalité, croyait presque voir se dérouler à ses yeux les riants tableaux que lui présentait l'imagination poétique de Fleur-de-Marie, si instinctivement amoureuse des beautés de la nature.

Ravie de la profonde attention que lui prêtait sa compagne, la Goualeuse reprit en se laissant elle-même entraîner au charme des pensées qu'elle évoquait :

— Il y a une chose que j'aime presque autant que le silence des bois, c'est le bruit des grosses gouttes de pluie d'été tombant sur les feuilles ; aimez-vous cela aussi ?

— Oh ! oui.. j'aime bien aussi la pluie d'été.

— N'est-ce pas? lorsque les arbres, la mousse, l'herbe, tout est bien trempé, quelle bonne odeur fraîche ! Et puis, comme le soleil, en passant à travers les arbres, fait briller toutes ces gouttelettes d'eau qui pendent aux feuilles après l'ondée ! avez-vous aussi remarqué cela ?

— Oui... mais je m'en souviens parce que vous me le dites à présent... Comme c'est drôle pourtant ! vous racontez si bien, la Goualeuse, qu'on semble tout voir, tout voir, à mesure que vous parlez... et puis, dame ! je ne sais pas comment vous expliquer cela... mais, tenez, ce que vous dites... ça sent bon... ça rafraîchit... comme la pluie d'été dont nous parlons.

Ainsi que le beau, que le bien, la poésie est souvent contagieuse.

La Louve, cette nature brute et farouche, devait subir en tout l'influence de Fleur-de-Marie.

Celle-ci reprit en souriant :

— Il ne faut pas croire que nous soyons seules à aimer la pluie d'été. Et les oiseaux donc ! comme ils sont contents, comme ils secouent leurs plumes, en gazouillant joyeusement... pas plus joyeusement pourtant que vos enfants... vos enfants libres, gais et légers comme eux. Voyez-vous, à la tombée du jour, les plus petits courir à travers bois au-devant de l'aîné, qui ramène deux génisses du pâturage? ils ont bien vite reconnu le tintement lointain des clochettes, allez !...

— Dites donc, la Goualeuse, il me semble voir le plus petit et le plus hardi, qui s'est fait mettre, par son frère aîné qui le soutient, à califourchon sur le dos d'une des vaches...

— Et l'on dirait que la pauvre bête sait quel fardeau elle porte, tant elle marche avec précaution... Mais voilà l'heure du souper : votre aîné, tout en menant pâturer son bétail, s'est amusé à remplir pour vous un panier de belles fraises des bois, qu'il a rapportées au frais, sous une couche épaisse de violettes sauvages.

— Fraises et violettes... c'est ça qui doit être un baume !... Mais, mon Dieu ! mon Dieu ! où diable allez-vous donc chercher ces idées-là, la Goualeuse?

— Dans les bois où mûrissent les fraises, où fleurissent les violettes... il n'y a qu'à regarder et à ramasser, madame Martial... Mais parlons ménage... voici la nuit, il faut traire vos laitières, préparer le souper sous le berceau de vigne ; car vous entendez aboyer les chiens de votre mari, et bientôt la voix de leur maître, qui, tout harassé qu'il est, rentre en chantant... Et comment n'avoir pas envie de chanter, quand, par une belle soirée d'été, le cœur satisfait, on regarde la maison où vous attendent une bonne femme et deux enfants?... N'est-ce pas, madame Martial?

— C'est vrai, on ne peut faire autrement que de chanter, dit la Louve, devenant de plus en plus songeuse.

— A moins qu'on ne pleure d'attendrissement, reprit Fleur-de-Marie, émue elle même. Et ces larmes-là sont aussi douces que des chansons... Et puis, quand la nuit est venue tout à fait, quel bonheur de rester sous la tonnelle à jouir de la sérénité d'une belle soirée... à respirer l'odeur de la forêt... à écouter babiller ses enfants... à regarder les étoiles... Alors, le cœur est si plein, si plein... qu'il faut qu'il déborde par la prière... Comment ne pas remercier celui à qui l'on doit la fraîcheur du soir, la senteur des bois, la douce clarté du ciel étoilé?... Après ce remercîment ou cette prière, on va dormir paisiblement jusqu'au lendemain, et on remercie encore le Créateur... car cette vie pauvre, laborieuse, mais calme et honnête, est celle de tous les jours...

— De tous les jours !... répéta la Louve, la tête baissée sur sa poitrine, le regard fixe, le sein oppressé, car c'est vrai, le bon Dieu est bon de nous donner de quoi vivre si heureux avec si peu...

— Eh bien ! dites maintenant, reprit doucement Fleur-de-Marie, dites, ne devrait-il pas être béni comme Dieu celui qui vous donnerait cette vie paisible et laborieuse, au lieu de la vie misérable que vous menez dans la boue des rues de Paris ?

Ce mot de Paris rappela brusquement la Louve à la réalité.

Il venait de se passer dans l'âme de cette créature un phénomène étrange

Peinture naïve d'une condition humble et rude, ce simple récit, tour à tour éclairé des douces lueurs du foyer domestique, doré par quelques joyeux rayons de soleil, rafraîchi par la brise des grands bois ou parfumé de la senteur des fleurs sauvages, ce récit avait fait sur la Louve une impression plus profonde, plus saisissante que ne l'aurait fait une exhortation d'une moralité transcendante.

Oui, à mesure que parlait Fleur-de-Marie, la Louve avait désiré d'être ménagère infatigable, vaillante épouse, mère pieuse et dévouée.

Inspirer, même pendant un moment, à une femme violente, immorale, avilie, l'amour de la famille, le respect du devoir, le goût du travail, la reconnaissance envers le Créateur, et cela seulement en lui promettant ce que Dieu donne à tous, le soleil du ciel et l'ombre des forêts... ce que l'homme doit à qui travaille, un toit et du pain, n'était-ce pas un beau triomphe pour Fleur-de-Marie !

Le moraliste le plus sévère, le prédicateur le plus fulminant, auraient-ils obtenu davantage en faisant gronder dans leurs prédictions menaçantes toutes les vengeances humaines, toutes les foudres divines ?

La colère douloureuse dont se sentit transportée la Louve en revenant à la réalité, après s'être laissé charmer par la rêverie nouvelle et salutaire où, pour la première fois, l'avait plongée Fleur-de-Marie, prouvait l'influence des paroles de cette dernière sur sa malheureuse compagne.

Plus les regrets de la Louve étaient amers en retombant de ce consolant mirage dans l'horreur de sa position, plus le triomphe de la Goualeuse était manifeste.

Après un moment de silence et de réflexion, la Louve redressa brusquement la tête, passa la main sur son front, et se levant menaçante, courroucée :

— Vois-tu... vois-tu que j'avais raison de me défier de toi et de ne pas vouloir t'écouter... parce que ça tournerait mal pour moi ! Pourquoi m'as-tu parlé ainsi ? pour te moquer de moi? pour me tourmenter? Et cela, parce que j'ai été assez bête pour te dire que j'aurais aimé à vivre au fond des bois avec mon homme !... Mais qui es-tu donc ?... Pourquoi me bouleverser ainsi ?... Tu ne sais pas ce que tu as fait, malheureuse ! Maintenant, malgré moi, je vais toujours penser à cette forêt, à cette maison, à ces enfants, à tout ce bonheur que je n'aurai jamais... jamais !... Et si je ne peux pas oublier ce que tu viens de dire, moi, ma vie va donc être un supplice, un enfer... et cela, par ta faute... oui, par ta faute !...

— Tant mieux ! oh ! tant mieux ! dit Fleur-de-Marie.

— Tu dis tant mieux ? s'écria la Louve, les yeux menaçants.

— Oui, tant mieux ; car si votre misérable vie d'à présent vous paraît un enfer, vous préférerez celle dont je vous ai parlé.

— Et à quoi bon la préférer, puisqu'elle n'est pas faite pour moi ? à quoi bon regretter d'être une fille des rues, puisque je dois mourir fille des rues? s'écria la Louve de plus en plus irritée, en saisissant dans sa forte main le petit poignet de Fleur-de-Marie. Réponds... réponds ! Pourquoi es-tu venue me faire désirer ce que je ne peux pas avoir ?

— Désirer une vie honnête et laborieuse, c'est être digne de cette vie, je vous l'ai dit, reprit Fleur-de-Marie, sans chercher à dégager sa main.

— Eh bien ! après, quand j'en serais digne ? qu'est-ce que cela prouve ? à quoi ça m'avancera-t-il ?

— A voir se réaliser ce que vous regardez comme un rêve, dit Fleur-de-Marie d'un ton si sérieux, si convaincu, que la Louve, dominée de nouveau, abandonna la main de la Goualeuse et resta frappée d'étonnement.

— Ecoutez-moi, la Louve, reprit Fleur-de-Marie d'une voix pleine de compassion, me croyez-vous assez méchante pour éveiller chez vous ces pensées, ces espérances, si je n'étais pas sûre, en vous faisant rougir de votre condition présente, de vous donner les moyens d'en sortir ?

— Vous? vous pourriez cela ?

— Moi ?... non ; mais quelqu'un qui est bon, grand, puissant comme Dieu...

— Puissant comme Dieu ?...

— Ecoutez encore, la Louve... Il y a trois mois, comme vous j'étais une pauvre créature perdue... abandonnée. Un jour, celui dont je vous parle avec des larmes de reconnaissance, et Fleur-de-Marie essuya ses yeux, un jour celui-là est venu à moi ; il n'a pas craint, tout avilie, toute méprisée que j'étais, de me dire de consolantes paroles... les premières que j'aie entendues !... Je lui avais raconté mes souffrances, mes misères, ma honte, sans lui rien cacher, ainsi que vous m'avez tout à l'heure raconté votre vie, la Louve... Après m'avoir écoutée avec bonté, il ne m'a pas blâmée, il m'a plainte ; il ne m'a pas reproché mon abjection, il m'a vanté la vie calme et pure que l'on menait aux champs.

— Comme vous tout à l'heure...

— Alors, cette abjection m'a paru d'autant plus affreuse que l'avenir qu'il me montrait me semblait plus beau !

— Comme moi, mon Dieu !

— Oui, et ainsi que vous je disais : A quoi bon, hélas ! me faire entrevoir ce paradis, à moi qui suis condamnée à l'enfer ?... Mais j'avais tort de désespérer... car celui dont je vous parle est, comme Dieu, souverainement juste, souverainement bon, et incapable de faire luire un faux espoir aux yeux d'une pauvre créature qui ne demandait à personne ni pitié, ni bonheur, ni espérance.

— Et pour vous... qu'a-t-il fait ?

— Il m'a traitée en enfant malade ; j'étais, comme vous, plongée dans un air corrompu, il m'a envoyé respirer un air salubre et vivifiant ; je vivais aussi parmi des êtres hideux et criminels, il m'a confiée à des êtres faits à son image... qui ont épuré mon âme, élevé mon esprit... car, comme Dieu encore, à tous ceux qui l'aiment et le respectent, il donne une étincelle de sa céleste intelligence... Oui, si mes paroles vous émeuvent, la Louve, si mes larmes font couler vos larmes, c'est que son esprit et sa pensée m'inspirent ! Si je vous parle de l'avenir plus heureux que vous obtiendriez par le repentir, c'est que je puis vous promettre cet avenir en son nom, quoiqu'il ignore à cette heure l'engagement que je prends ! Enfin, si je vous dis : Espérez !... c'est qu'il entend toujours la voix de ceux qui veulent devenir meilleurs... car Dieu l'a envoyé sur terre pour faire croire à la Providence...

En parlant ainsi, la physionomie de Fleur-de-Marie devint radieuse, inspirée ; ses joues pâles se colorèrent un moment d'un léger incarnat, ses beaux yeux brillèrent doucement : elle rayonnait alors d'une beauté si noble, si touchante, que la Louve, déjà profondément émue de cet entretien, contempla sa compagne avec une respectueuse admiration, et s'écria :

— Mon Dieu !... où suis-je ? est-ce que je rêve? je n'ai jamais rien entendu, rien vu de pareil... ça n'est pas possible !... mais qui êtes-vous donc aussi ? Oh ! je disais bien que vous étiez tout autre que nous !... Mais alors, vous qui parlez si bien... vous qui pouvez tant, vous qui connaissez des gens si puissants... comment se fait-il que vous soyez ici... prisonnière avec nous ?... Mais... mais... c'est donc pour nous tenter !!! Vous êtes donc pour le bien... comme le démon pour le mal ?

Fleur-de-Marie allait répondre, lorsque madame Armand vint l'interrompre et la chercher pour la conduire auprès de madame d'Harville.

La Louve restait frappée de stupeur ; l'inspectrice lui dit :

— Je vois avec plaisir que la présence de la Goualeuse dans la prison vous a porté bonheur à vous et à vos compagnes... Je sais que vous avez fait une quête pour cette pauvre Mont-Saint-Jean ; cela est bien... cela est charitable, la Louve. Cela vous sera compté... J'étais bien sûre que vous valiez mieux que vous ne vouliez le paraître... En récompense de votre bonne action, je crois pouvoir vous promettre qu'on fera abréger de beaucoup les jours de prison qui vous restent à subir.

Et madame Armand s'éloigna, suivie de Fleur-de-Marie.

. . . . . .

L'on ne s'étonnera pas du langage presque éloquent de Fleur-de-Marie en songeant que cette nature, si merveilleusement douée, s'était rapidement développée, grâce à l'éducation et aux enseignements qu'elle avait reçus à la ferme de Bouqueval.

Puis la jeune fille était surtout forte de son expérience.

Les sentiments qu'elle avait éveillés dans le cœur de la Louve avaient été éveillés en elle par Rodolphe, lors de circonstances à peu près semblables.

Croyant reconnaître quelques bons instincts chez sa compagne, elle avait tâché de la ramener à l'honnêteté en lui prouvant (selon la théorie de Rodolphe appliquée à la ferme de Bouqueval) qu'il était de son intérêt de devenir honnête, et en lui montrant sa réhabilitation sous de riantes et attrayantes couleurs...

Et, à ce propos, répétons que l'on procède d'une manière incomplète et, ce nous semble, inintelligente et inefficace, pour inspirer aux classes pauvres et ignorantes l'horreur du mal et l'amour du bien.

Afin de les détourner de la voie mauvaise, incessamment on les menace des vengeances divines et humaines : incessamment on fait bruire à leurs oreilles un cliquetis sinistre : clefs de prison, carcans de fer, chaînes de bagne ; et enfin au loin, dans une pénombre effrayante, à l'extrême horizon du crime, on leur montre le coupe-tête du bourreau, étincelant aux lueurs des flammes éternelles...

On le voit, la part de l'intimidation est incessante, formidable, terrible...

A qui fait le mal... captivité, infamie, supplice...

Cela est juste ; mais à qui fait le bien, la société décerne-t-elle dons honorables, distinctions glorieuses ?

Non.

Par de bienfaisantes rémunérations, la société encourage-t-elle à la résignation, à l'ordre, à la probité, cette masse immense d'artisans voués à tout jamais au travail, aux privations, et presque toujours à une misère profonde ?

Non.

En regard de l'échafaud où monte le grand coupable, est-il un pavois où monte le grand homme de bien ?

Non.

Etrange, fatal symbole ! on représente la justice aveugle, portant d'une main un glaive pour punir, de l'autre des balances où se pèsent l'accusation et la défense.

Ceci n'est pas l'image de la justice.

C'est l'image de la loi, ou plutôt de l'homme qui condamne ou absout selon sa conscience.

La Justice tiendrait d'une main une épée, de l'autre une couronne ; l'une pour frapper les méchants, l'autre pour récompenser les bons.

Le peuple verrait alors que, s'il est de terribles châtiments pour le mal, il est d'éclatants triomphes pour le bien ; tandis qu'à cette heure, dans son naïf et rude bon sens, il cherche en vain le pendant des tribunaux, des geôles, des galères et des échafauds.

Le peuple voit bien une justice criminelle (vic), composée d'hommes fermes, intègres, éclairés, toujours occupés à rechercher, à découvrir, à punir des scélérats.

Il ne voit pas de justice vertueuse (1), composée d'hommes fermes, intègres, éclairés, toujours occupés à rechercher, à récompenser les gens de bien.

Tout lui dit : Tremble !...

Rien ne lui dit : Espère !...

Tout le menace. .

Rien ne le console.

L'Etat dépense annuellement beaucoup de millions pour la stérile punition des crimes. Avec cette somme énorme, il entretient prisonniers et geôliers, galériens et argousins, échafauds et bourreaux.

Cela est nécessaire, soit.

Mais combien dépense l'Etat pour la rémunération si salutaire, si féconde, des gens de bien?

Rien.

Et ce n'est pas tout.

Ainsi que nous le démontrerons lorsque le cours de ce récit nous conduira aux prisons d'hommes, combien d'artisans d'une irréprochable probité seraient au comble de leurs vœux s'ils étaient certains de jouir un jour de la condition matérielle des prisonniers, toujours assurés d'une bonne nourriture, d'un bon lit, d'un bon gîte !

Et pourtant, au nom de leur dignité d'honnêtes gens rudement et longuement éprouvée, n'ont-ils pas le droit de prétendre à jouir du même bien-être que les scélérats, ceux-là qui, comme Morel le lapidaire, auraient pendant vingt ans vécu laborieux, probes, résignés, au milieu de la misère et des tentations?

Ceux là ne méritent-ils pas assez de la société pour qu'elle se donne la peine de les chercher et, sinon de les récompenser, à la glorification de l'humanité, du moins de les soutenir dans la voie pénible et difficile qu'ils parcourent vaillamment?

Le grand homme de bien, si modeste qu'il soit, se cache-t-il donc plus obscurément que le voleur ou l'assassin?... et ceux-ci ne sont-ils pas toujours découverts par la justice criminelle?

Hélas! c'est une utopie, mais elle n'a rien que de consolant.

Supposez, par la pensée, une société organisée de telle sorte qu'elle ait pour ainsi dire les assises de la vertu, comme elle a les assises du crime ;

Un ministère public signalant les nobles actions, les dénonçant à la reconnaissance de tous, comme on dénonce aujourd'hui les crimes à la vindicte des lois.

Voici deux exemples, deux justices : que l'on dise quelle est la plus féconde en enseignements, en conséquences, en résultats positifs :

Un homme a tué un autre homme pour le voler ;

Au point du jour on dresse sournoisement la guillotine dans un coin reculé de Paris, et on coupe le cou de l'assassin, devant la lie de la populace, qui rit du juge, du patient et du bourreau.

Voilà le dernier mot de la société.

Voilà le plus grand crime que l'on puisse commettre contre elle, voilà le plus grand châtiment... voilà l'enseignement le plus terrible, le plus salutaire qu'elle puisse donner au peuple...

Le seul... car rien ne sert de contre-poids à ce billot dégouttant de sang.

Non... la société n'a aucun spectacle doux et bienfaisant à opposer à ce spectacle lunèbre.

Continuons notre utopie...

N'en serait-il pas autrement si presque chaque jour le peuple avait sous les yeux l'exemple de quelques grandes vertus hautement glorifiées et matériellement rémunérées par l'Etat?

Ne serait-il pas sans cesse encouragé au bien, s'il voyait souvent un tribunal auguste, imposant, vénéré, évoquer devant lui, aux yeux d'une foule immense, un pauvre et honnête artisan, dont on raconterait la longue vie probe, intelligente et laboriense, et auquel on dirait :

— Pendant vingt ans vous avez plus qu'aucun autre travaillé, souffert, courageusement lutté contre l'infortune; votre famille a été élevée par vous dans des principes de droiture et d'honneur... vos vertus supérieures vous ont hautement distingué : soyez glorifié et récompensé. Vigilante, juste et toute-puissante, la société ne laisse jamais dans l'oubli ni le mal ni le bien... A chacun elle paye selon ses œuvres... l'Etat vous assure une pension suffisante à vos besoins. Environné de la considération publique, vous terminerez dans le repos et dans l'aisance une vie qui doit servir d'enseignement à tous... et ainsi sont et seront toujours exaltés ceux qui, comme vous, auront justifié, pendant beaucoup d'années, d'une admirable persévérance dans le bien... et fait preuve de rares et grandes qualités morales... Votre exemple encouragera le plus grand nombre à vous imiter... l'espérance allégera le pénible fardeau que le sort leur impose durant une longue carrière. Animés d'une salutaire émulation, ils lutteront d'énergie dans l'accomplissement des devoirs les plus difficiles, afin d'être un jour distingués entre tous et rémunérés comme vous...

Nous le demandons : lequel de ces deux spectacles, du meurtrier égorgé, du grand homme de bien récompensé, réagira sur le peuple d'une façon plus salutaire, plus féconde?

Sans doute beaucoup d'esprits délicats s'indigneront à la seule pensée de ces ignobles rémunérations matérielles accordées à ce qu'il y a au monde de plus éthéré : la vertu !

Ils trouveront contre ces tendances toutes sortes de raisons plus ou moins philosophiques, platoniques, théologiques, mais surtout économiques, telles que celles-ci :

« Le bien porte en soi sa récompense...

« La vertu est une chose sans prix...

« La satisfaction de la conscience est la plus noble des récompenses. »

Et enfin cette objection triomphante et sans réplique :

« Le bonheur éternel qui attend les justes dans l'autre vie doit uni-« quement suffire pour les encourager au bien. »

A cela nous répondrons que la société, pour intimider et punir les coupables, ne nous paraît pas exclusivement se reposer sur la vengeance divine qui les atteindra certainement dans l'autre vie.

La société prélude au jugement dernier par des jugements humains...

En attendant l'heure inexorable des archanges aux armures d'hyacinthe, aux trompettes retentissantes et aux glaives de flamme, elle se contente modestement... de gendarmes.

Nous le répétons :

Pour terrifier les méchants, on matérialise, ou plutôt on réduit à des proportions humaines, perceptibles, visibles, les effets anticipés du courroux céleste...

Pourquoi n'en serait-il pas de même des effets de la rémunération divine à l'égard des gens de bien?

. . . . . .

Mais oublions ces utopies, folles, absurdes, stupides, impraticables, comme de véritables utopies qu'elles sont.

La société est si bien comme elle est! Interrogez plutôt tous ceux qui, la jambe avinée, l'œil incertain, le rire bruyant, sortent d'un joyeux banquet !

CHAPITRE X.

La protectrice.

L'inspectrice entra bientôt avec la Goualeuse dans le petit salon où se trouvait Clémence; la pâleur de la jeune fille s'était légèrement colorée ensuite de son entretien avec la Louve.

— Madame la marquise, touchée des excellents renseignements que je lui ai donnés sur vous, dit madame Armand à Fleur-de-Marie, désire vous voir, et daignera peut-être vous faire sortir d'ici avant l'expiration de votre peine.

— Je vous remercie, madame, répondit timidement Fleur-de-Marie à madame Armand, qui la laissa seule avec la marquise.

Celle-ci, frappée de l'expression candide des traits de sa protégée, de son maintien rempli de grâce et de modestie, ne put s'empêcher de se souvenir que la Goualeuse avait, en dormant, prononcé le nom de Rodolphe, et que l'inspectrice croyait la pauvre prisonnière en proie à un amour profond et caché.

Quoique parfaitement convaincue qu'il ne pouvait être question du grand-duc Rodolphe, Clémence reconnaissait que du moins, quant à la beauté, la Goualeuse était digne de l'amour d'un prince...

A l'aspect de sa protectrice, dont la physionomie, nous l'avons dit, respirait une bonté charmante, Fleur-de-Marie se sentit sympathiquement attirée vers elle.

— Mon enfant, lui dit Clémence, en louant beaucoup la douceur de votre caractère et la sagesse exemplaire de votre conduite, madame Armand se plaint de votre peu de confiance envers elle.

Fleur-de-Marie baissa la tête sans répondre.

— Les habits de paysanne dont vous étiez vêtue lorsqu'on vous a arrêtée, votre silence au sujet de l'endroit où vous demeuriez avant d'être amenée ici, prouvent que vous nous cachez certaines circonstances...

— Madame...

— Je n'ai aucun droit à votre confiance, ma pauvre enfant, je ne voudrais pas vous faire de question importune ; seulement on m'assure que si je demandais votre sortie de prison, cette grâce pourrait m'être accordée. Avant d'agir, je désirerais causer avec vous de vos projets, de vos ressources pour l'avenir. Une fois libérée... que ferez-vous? Si, comme je n'en doute pas, vous êtes décidée à suivre la bonne voie où

(1) Quelques jours après avoir écrit ces lignes, nous relisions le *Mémorial de Sainte-Hélène*, ce livre immortel qui nous semble un sublime traité de philosophie pratique; nous avons remarqué ce passage, qui nous avait jusqu'alors échappé :

« Aussi un de mes rêves (c'est l'empereur qui parle), nos grands événements de guerre accomplis et soldés, de retour à l'intérieur, en repos et respirant, eût été de chercher une douzaine de vrais bons philanthropes, de ces braves gens ne vivant que pour le bien, n'existant que pour le pratiquer; je les eusse disséminés dans l'empire, qu'ils eussent parcouru en secret pour me rendre compte à moi-même; ils eussent été les ESPIONS DE LA VERTU; ils seraient venus me trouver directement; ils eussent été mes confesseurs, mes directeurs spirituels, et mes décisions avec eux eussent été mes bonnes œuvres secrètes. Ma grande occupation, lors de mon entier repos, eût été, du sommet de ma puissance, de m'occuper à fond d'améliorer la condition de la société; j'eusse descendu jusqu'aux *puissances individuelles.* » (*Mémorial*, t. V, p. 100, édition de 1824.)

vous êtes entrée, ayez confiance en moi, je vous mettrai à même de gagner honorablement votre vie...

La Goualeuse fut émue jusqu'aux larmes de l'intérêt que lui témoignait madame d'Harville.

Après un moment d'hésitation, elle lui dit :

— Vous daignez, madame, vous montrer pour moi si bienveillante, si généreuse, que je dois peut-être rompre le silence que j'ai gardé jusqu'ici sur le passé... un serment m'y forçait.

— Un serment ?

— Oui, madame, j'ai juré de faire à la justice et aux personnes employées dans cette prison par suite de quels événements j'ai été conduite ici ; pourtant... si vous vouliez, madame, me faire une promesse...

— Laquelle ?

— Celle de me garder le secret, je pourrais, grâce à vous, madame, sans manquer pourtant à mon serment, rassurer des personnes respectables qui, sans doute, sont bien inquiètes de moi.

— Comptez sur ma discrétion ; je ne dirai que ce que vous m'autoriserez à dire.

— Oh ! merci, madame ; je craignais tant que mon silence envers mes bienfaiteurs ne ressemblât à de l'ingratitude !...

Le doux accent de Fleur-de-Marie, son langage presque choisi, frappèrent madame d'Harville d'un nouvel étonnement.

— Je ne vous cache pas, lui dit-elle, que votre maintien, vos paroles, tout m'étonne au dernier point. Comment, avec une éducation qui paraît distinguée, avez-vous pu...

— Tomber si bas, n'est-ce pas, madame ? dit la Goualeuse avec amertume. C'est qu'hélas ! cette éducation, il y a bien peu de temps que je l'ai reçue. Je dois ce bienfait à un protecteur généreux, qui, comme vous, madame... sans me connaître... sans même avoir les favorables renseignements qu'on vous a donnés sur moi, m'a prise en pitié...

— Et ce protecteur... quel est-il ?

— Je l'ignore, madame...

— Vous l'ignorez ?

— Il ne se fait connaître, dit-on, que par son inépuisable bonté ; grâce au ciel, je me suis trouvée sur son passage.

— Et où l'avez-vous rencontré ?

— Une nuit... dans la Cité, madame, dit la Goualeuse en baissant les yeux, un homme voulait me battre ; ce bienfaiteur inconnu m'a courageusement défendue : telle a été ma première rencontre avec lui.

— C'était donc un homme... du peuple ?

— La première fois que je l'ai vu, il en avait le costume et le langage... mais plus tard...

— Plus tard ?

— La manière dont il m'a parlé, le profond respect dont l'entouraient les personnes auxquelles il m'a confiée, tout m'a prouvé qu'il avait pris par déguisement l'extérieur d'un de ces hommes qui fréquentent la Cité.

— Mais dans quel but ?

— Je ne sais...

— Et le nom de ce protecteur mystérieux, le connaissez-vous ?

— Oh ! oui, madame, dit la Goualeuse avec exaltation, Dieu merci ! car je puis sans cesse bénir, adorer ce nom... Mon sauveur s'appelle M. Rodolphe, madame...

Clémence devint pourpre.

— Et n'a-t-il pas d'autre nom ?... demanda-t-elle vivement à Fleur-de-Marie.

— Je l'ignore, madame... Dans la ferme où il m'avait envoyée, on ne le connaissait que sous le nom de M. Rodolphe.

— Et son âge ?

— Il est jeune encore, madame...

— Et beau ?

— Oh ! oui... beau, noble... comme son cœur...

L'accent reconnaissant, passionné de Fleur-de-Marie en prononçant ces mots, causa une impression douloureuse à madame d'Harville.

Un invincible, un inexplicable pressentiment lui disait qu'il s'agissait du prince

Les remarques de l'inspectrice étaient fondées, pensait Clémence... la Goualeuse aimait Rodolphe... c'était son nom qu'elle avait prononcé pendant son sommeil...

Dans quelles circonstances étranges le prince et cette malheureuse s'étaient-ils rencontrés ?

Pourquoi Rodolphe était-il allé déguisé dans la Cité ?

La marquise ne put résoudre ces questions.

Seulement elle se souvint de ce que Sarah lui avait autrefois méchamment et faussement raconté des prétendues excentricités de Rodolphe, de ses amours étranges... N'était-il pas, en effet, bizarre qu'il eût retiré de la fange cette créature d'une ravissante beauté, d'une intelligence peu commune ?...

Clémence avait de nobles qualités ; mais elle était femme, et elle aimait profondément Rodolphe, quoiqu'elle fût décidée à ensevelir ce secret au plus profond de son cœur...

Sans réfléchir qu'il ne s'agissait sans doute que d'une de ces actions généreuses que le prince était accoutumé de faire dans l'ombre ; sans réfléchir qu'elle confondait peut-être avec l'amour un sentiment de gratitude exalté ; sans réfléchir enfin que, ce sentiment eût-il été plus tendre, Rodolphe pouvait l'ignorer, la marquise, dans un premier moment d'amertume et d'injustice, ne put s'empêcher de regarder la Goualeuse comme sa rivale.

Son orgueil se révolta en reconnaissant qu'elle rougissait, qu'elle souffrait malgré elle d'une rivalité si abjecte.

Elle reprit donc d'un ton sec, qui contrastait cruellement avec l'affectueuse bienveillance de ses premières paroles :

— Et comment se fait-il, mademoiselle, que votre protecteur vous laisse en prison ? Comment vous trouvez-vous ici ?

— Mon Dieu ! madame, dit timidement Fleur-de-Marie, frappée de ce brusque changement de langage, vous ai-je déplu en quelque chose ?...

— Et en quoi pouvez-vous m'avoir déplu ? demanda madame d'Harville avec hauteur.

— C'est qu'il me semble... que tout à l'heure... vous me parliez avec plus de bonté, madame...

— En vérité, mademoiselle, ne faut-il pas que je pèse chacune de mes paroles ? Puisque je consens à m'intéresser à vous... j'ai le droit, je pense, de vous adresser certaines questions...

A peine ces mots étaient-ils prononcés, que Clémence, pour plusieurs raisons, en regretta la dureté.

D'abord, par un louable retour de générosité, puis parce qu'elle songea qu'en brusquant sa rivale elle n'en apprendrait rien de ce qu'elle désirait savoir.

En effet, la physionomie de la Goualeuse, un moment ouverte et confiante, devint tout à coup craintive.

De même que la sensitive, à la première atteinte, referme ses feuilles délicates et se replie sur elle-même... le cœur de Fleur-de-Marie se serra douloureusement.

Clémence reprit doucement, pour ne pas éveiller les soupçons de sa protégée par un revirement trop subit :

— En vérité, je vous le répète, je ne puis comprendre qu'ayant autant à vous louer de votre bienfaiteur, vous soyez ici prisonnière. Comment, après être sincèrement revenue au bien, avez-vous pu vous faire arrêter la nuit dans une promenade qui vous était interdite ? Tout cela, je vous l'avoue, me semble extraordinaire... Vous parlez d'un serment qui vous a jusqu'ici imposé le silence... mais ce serment même est si étrange !...

— J'ai dit la vérité, madame...

— J'en suis certaine... il n'y a qu'à vous voir, qu'à vous entendre, pour vous croire incapable de mentir ; mais ce qu'il y a d'incompréhensible dans votre situation augmente, irrite encore mon impatiente curiosité ; c'est seulement à cela que vous devez attribuer la vivacité de mes paroles de tout à l'heure. Allons... je l'avoue... j'ai eu tort : car, bien que je n'aie d'autre droit à vos confidences que mon vif désir de vous être utile, vous m'avez offert de me dire ce que vous n'avez dit à personne, et je suis très-touchée, croyez-moi, pauvre enfant, de cette preuve de votre foi dans l'intérêt que je vous porte... Aussi, je vous le promets, en gardant scrupuleusement votre secret, si vous me le confiez... je ferai mon possible pour arriver au but que vous vous proposez.

Grâce à ce *replâtrage* assez habile (qu'on nous passe cette trivialité), madame d'Harville regagna la confiance de la Goualeuse, un moment effarouchée.

Fleur-de-Marie, dans sa candeur, se reprocha même d'avoir mal interprété les mots qui l'avaient blessée.

— Pardonnez-moi, madame, dit-elle à Clémence ; j'ai sans doute eu tort de ne pas vous dire tout de suite ce que vous désirez savoir ; mais vous m'avez demandé le nom de mon sauveur... malgré moi je n'ai pu résister au bonheur de parler de lui...

— Rien de mieux... cela prouve combien vous lui êtes reconnaissante. Mais par quelle circonstance avez-vous quitté les honnêtes gens chez lesquels il vous avait placée sans doute ? Est-ce à cet événement que se rapporte le serment dont vous m'avez parlé ?

— Oui, madame ; mais, grâce à vous, je crois maintenant pouvoir, tout en restant fidèle à ma parole, rassurer mes bienfaiteurs sur ma disparition...

— Voyons, ma pauvre enfant, je vous écoute.

— Il y a trois mois environ, M. Rodolphe m'avait placée dans une ferme située à quatre ou cinq lieues d'ici...

— Il vous y avait conduite... lui-même ?

— Oui, madame... il m'avait confiée à une dame aussi bonne que vénérable... que j'aimai bientôt comme ma mère... Elle et le curé du village, à la recommandation de M. Rodolphe, s'occupèrent de mon éducation...

— Et monsieur.. Rodolphe venait-il souvent à la ferme ?

— Non, madame... il y est venu trois fois pendant le temps que j'y suis restée.

Clémence ne put cacher un tressaillement de joie.

— Et quand il venait vous voir, cela vous rendait bien heureuse.... n'est-ce pas ?

— Oh ! oui madame !... c'était pour moi plus que du bonheur... c'était un sentiment mêlé de reconnaissance, de respect, d'admiration et même d'un peu de crainte...

— De la crainte ?

— De lui à moi... de lui aux autres... la distance est si grande !...

— Mais... quel est donc son rang ?

— J'ignore s'il a un rang, madame.

— Pourtant, vous parlez de la distance qui existe entre lui... et les autres.

— Oh! madame... ce qui le met au-dessus de tout le monde, c'est l'élévation de son caractère... c'est son inépuisable générosité pour ceux qui souffrent... c'est l'enthousiasme qu'il inspire à tous... Les méchants mêmes ne peuvent entendre son nom sans trembler... ils le respectent autant qu'ils le redontent... Mais, pardon, madame, de parler encore de lui... je dois me taire... je vous donnerais une idée incomplète de celui que l'on doit se borner à adorer en silence... autant vouloir exprimer par des paroles la grandeur de Dieu.

— Cette comparaison...

— Est peut-être sacrilége, madame... Mais est-ce offenser Dieu que de lui comparer celui qui m'a donné la conscience du bien et du mal, celui qui m'a retirée de l'abîme... celui enfin à qui je dois une vie nouvelle?

— Je ne vous blâme pas, mon enfant ; je comprends toutes les nobles exagérations. Mais comment avez-vous abandonné cette ferme où vous deviez vous trouver si heureuse?

— Hélas!... cela n'a pas été volontairement, madame!

— Qui vous y a donc forcée?

— Un soir, il y a quelques jours, dit Fleur-de-Marie, tremblant encore à ce récit, je me rendais au presbytère du village, lorsqu'une méchante femme, qui m'avait tourmentée pendant mon enfance... et un homme son complice... qui était embusqué avec elle dans un chemin creux, se jetèrent sur moi, et, après m'avoir bâillonnée, m'emportèrent dans un fiacre.

— Et dans quel but?

— Je ne sais pas, madame. Mes ravisseurs obéissaient, je crois, à des personnes puissantes.

— Quelles furent les suites de cet enlèvement?

— A peine le fiacre était-il en marche, que la méchante femme, qui s'appelle la Chouette, s'écria : J'ai du vitriol, je vais en frotter le visage de la Goualeuse pour la défigurer.

— Quelle horreur!... malheureuse enfant!... Et qui vous a sauvée de ce danger.

— Le complice de cette femme... un aveugle, nommé le Maître d'école.

— Il a pris votre défense?

— Oui, madame, dans cette occasion et dans une autre encore. Cette fois une lutte s'engagea entre lui et la Chouette... Usant de sa force, le Maître d'école la força de jeter par la portière la bouteille qui contenait le vitriol. Tel est le premier service qu'il m'ait rendu, après avoir pourtant aidé à mon enlèvement... La nuit était profonde... Au bout d'une heure et demie, la voiture s'arrêta, je crois, sur la grande route qui traverse la plaine Saint-Denis ; un homme à cheval attendait à cet endroit... — Eh bien! dit-il, la tenez-vous enfin? — Oui, nous la tenons! répondit la Chouette, qui était furieuse de ce qu'on l'avait empêchée de me défigurer. — Si vous voulez vous débarrasser de cette petite, il y a un bon moyen : je vais l'étendre par terre, sur la route, je lui ferai passer les roues de la voiture sur la tête... elle aura l'air d'avoir été écrasée par accident.

— Mais c'est épouvantable!

— Hélas! madame, la Chouette était bien capable de faire ce qu'elle disait. Heureusement l'homme à cheval lui répondit qu'il ne voulait pas qu'on me fît du mal, qu'il fallait seulement me tenir pendant deux mois enfermée dans un endroit d'où je ne pourrais ni sortir ni écrire à personne. Alors la Chouette proposa de me mener chez un homme appelé Bras-Rouge, maître d'une taverne située aux Champs-Elysées. Dans cette taverne, il y avait plusieurs chambres souterraines ; l'une d'elles pourrait, disait la Chouette, me servir de prison. L'homme à cheval accepta cette proposition ; puis il me promit qu'après être restée deux mois chez Bras-Rouge, on m'assurerait un sort qui m'empêcherait de regretter la ferme de Bouqueval.

— Quel mystère étrange!

— Cet homme donna de l'argent à la Chouette, lui en promit encore lorsqu'on me retirerait de chez Bras-Rouge, et partit au galop de son cheval. Notre fiacre continua sa route vers Paris. Peu de temps avant d'arriver à la barrière, le Maître d'école dit à la Chouette :

— Tu veux enfermer la Goualeuse dans une des caves de Bras-Rouge ; tu sais bien qu'étant près de la rivière, ces caves sont dans l'hiver toujours submergées!..... Tu veux donc la noyer? — Oui, répondit la Chouette.

— Mais, mon Dieu! qu'aviez-vous donc fait à cette horrible femme?

— Rien, madame, et depuis mon enfance elle s'est toujours ainsi acharnée sur moi... Le Maître d'école lui répondit : Je ne veux pas qu'on noie la Goualeuse ; elle n'ira pas chez Bras-Rouge. — La Chouette était aussi étonnée que moi, madame, d'entendre cet homme me défendre ainsi. Elle se mit alors dans une colère horrible et jura qu'elle me conduirait chez Bras-Rouge malgré le Maître d'école. — Je t'en défie, dit celui-ci, car je tiens la Goualeuse par le bras, je ne la lâcherai pas, et je t'étranglerai si tu t'approches d'elle. — Mais que veux-tu donc en faire alors? s'écria la Chouette, puisqu'il faut qu'elle disparaisse pendant deux mois sans qu'on sache où elle est? — Il y a un moyen, dit le Maître d'école ; nous allons aller aux Champs-Elysées, nous ferons stationner le fiacre à quelque distance d'un corps de garde ; tu iras chercher Bras-Rouge à sa taverne ; il est minuit, tu le trouveras, tu le ramèneras, il prendra la Goualeuse et il la conduira au poste, en déclarant que c'est une fille de la Cité qu'il a trouvée rôdant autour de son cabaret. Comme les filles sont condamnées à trois mois de prison quand on les surprend aux Champs-Elysées, et que la Goualeuse est encore inscrite à la police, on l'arrêtera, on la mettra à Saint-Lazare, où elle sera aussi bien gardée et cachée que dans la cave de Bras-Rouge. — Mais, reprit la Chouette, la Goualeuse ne se laissera pas arrêter. Une fois au corps de garde, elle dira que nous l'avons enlevée, elle nous dénoncera. En supposant même qu'on l'emprisonne, elle écrira à ses protecteurs, tout sera découvert. — Non, elle ira en prison de bonne volonté, reprit le Maître d'école, et elle va jurer de ne nous dénoncer à personne tant qu'elle restera à Saint-Lazare, ni ensuite non plus ; elle me doit cela, car je l'ai empêchée d'être défigurée par toi, la Chouette, et noyée chez Bras-Rouge. Mais si, après avoir juré de ne pas parler, elle avait le malheur de le faire, nous mettrions la ferme de Bouqueval à feu et à sang. Puis, s'adressant à moi, le Maître d'école ajouta : — Décide-toi ; fais le serment que je te demande ; tu en seras quitte pour aller deux mois en prison ; sinon je t'abandonne à la Chouette, qui te mènera dans la cave de Bras-Rouge, où tu seras noyée. Voyons, décide-toi... Je sais que si tu fais le serment, tu le tiendras.

— Et vous avez juré?

— Hélas! oui, madame, tant je craignais d'être défigurée par la Chouette ou d'être noyée par elle dans une cave... cela me paraissait affreux... Une autre mort m'eût paru moins effrayante ; je n'aurais peut-être pas cherché à y échapper.

— Quelle idée sinistre, à votre âge!... dit madame d'Harville en regardant la Goualeuse avec surprise. Une fois sortie d'ici, remise aux mains de vos bienfaiteurs, ne serez-vous pas bien heureuse? Votre repentir n'aura-t-il pas effacé le passé?

— Est-ce que le passé s'efface? Est-ce que le passé s'oublie? Est-ce que le repentir tue la mémoire, madame? s'écria Fleur-de-Marie d'un ton si désespéré que Clémence tressaillit.

— Mais toutes les fautes se rachètent, malheureuse enfant!

— Et le souvenir de la souillure... madame, ne devient-il pas de plus en plus terrible à mesure que l'âme s'épure, à mesure que l'esprit s'élève! Hélas! plus vous montez, plus l'abîme dont vous sortez vous paraît profond.

— Ainsi, vous renoncez à tout espoir de réhabilitation, de pardon?

— De la part des autres... non, madame ; vos bontés prouvent que l'indulgence ne manque jamais aux remords.

— Vous serez donc la seule impitoyable envers vous?

— Les autres pourront ignorer, pardonner, oublier ce que j'ai été.... Moi, madame, je ne pourrai jamais l'oublier...

— Et quelquefois vous désirez mourir?

— Quelquefois! dit la Goualeuse en souriant avec amertume. Puis elle reprit, après un moment de silence : Quelquefois... oui, madame.

— Pourtant, vous craigniez d'être défigurée par cette horrible femme ; vous teniez donc à votre beauté, pauvre petite? Cela annonce que la vie a encore quelque attrait pour vous. Courage donc, courage!...

— C'est peut-être une faiblesse de penser cela ; mais si j'étais belle, comme vous le dites, madame, je voudrais mourir belle en prononçant le nom de mon bienfaiteur...

Les yeux de madame d'Harville se remplirent de larmes.

Fleur-de-Marie avait dit ces derniers mots si simplement ; ses traits angéliques, pâles, abattus, son douloureux sourire, étaient tellement d'accord avec ses paroles, qu'on ne pouvait douter de la réalité de son funeste désir.

Madame d'Harville était douée de trop de délicatesse pour ne pas sentir ce qu'il y avait d'inexorable, de fatal dans cette pensée de la Goualeuse :

« Je n'oublierai jamais ce que j'ai été... »

Idée fixe, incessante, qui devait dominer, torturer la vie de Fleur-de-Marie.

— Clémence, honteuse d'avoir un instant méconnu la générosité toujours si désintéressée du prince, regrettait aussi de s'être laissé entraîner à un mouvement de jalousie absurde contre la Goualeuse, qui exprimait avec une naïve exaltation sa reconnaissance envers son protecteur.

Chose étrange, l'admiration que cette pauvre prisonnière ressentait si vivement pour Rodolphe augmentait peut-être encore l'amour profond que Clémence devait toujours lui cacher.

Elle reprit, pour fuir ces pensées :

— J'espère qu'à l'avenir vous serez moins sévère pour vous-même. Mais parlons de votre serment : maintenant je m'explique votre silence. Vous n'avez pas voulu dénoncer ces misérables?

— Quoique le Maître d'école eût pris part à mon enlèvement, il m'avait deux fois défendue... j'aurais craint d'être ingrate envers lui.

— Et vous vous êtes prêtée aux desseins de ces monstres?

— Oui, madame... j'étais si effrayée! La Chouette alla chercher Bras-Rouge ; il me conduisit au corps de garde, disant qu'il m'avait trouvée rôdant autour de son cabaret ; je ne l'ai pas nié, on m'a arrêtée, et l'on m'a conduite ici.

— Mais vos amis de la ferme doivent être en proie à une inquiétude mortelle?

— Hélas! madame, dans mon premier mouvement d'épouvante, je

n'avais pas réfléchi que mon serment m'empêcherait de les rassurer... Maintenant cela me désole... Mais je crois, n'est-ce pas? que, sans manquer à ma parole, je puis vous prier d'écrire à madame Georges, à la ferme de Bouqueval, de n'avoir aucune inquiétude à mon égard, sans lui apprendre pourtant où je suis, car j'ai promis de le taire...

Madame Séraphin.

— Mon enfant, ces précautions deviendront inutiles si, à ma recommandation, on vous fait grâce. Demain vous retournerez à la ferme, sans avoir trahi pour cela votre serment; plus tard vous consulterez vos bienfaiteurs pour savoir jusqu'à quel point vous engage cette promesse arrachée par la menace.

— Vous croyez, madame... que, grâce à vos bontés... je puis espérer de sortir bientôt d'ici?

— Vous méritez tant d'intérêt, que je réussirai, j'en suis sûre; et je ne doute pas qu'après-demain vous ne puissiez aller vous-même rassurer vos bienfaiteurs...

— Mon Dieu, madame, comment ai-je pu mériter tant de bontés de votre part? comment les reconnaître?...

— En continuant de vous conduire comme vous faites... Je regrette seulement de ne pouvoir rien faire pour votre avenir; c'est un bonheur que vos amis se sont réservé...

Madame Armand entra tout à coup d'un air consterné.

M. Pipelet.

— Madame la marquise, dit-elle à Clémence avec hésitation, je suis désolée du message que j'ai à remplir auprès de vous.

— Que voulez-vous dire, madame?...

— M. le duc de Lucenay est en bas... il vient de chez vous, madame.

— Mon Dieu, vous m'effrayez ; qu'y a-t-il ?

— Je l'ignore, madame; mais M. de Lucenay est chargé pour vous, dit-il, d'une nouvelle... aussi triste qu'imprévue... Il a appris chez madame la duchesse, sa femme, que vous étiez ici, et il est venu en toute hâte...

— Une triste nouvelle!... se dit madame d'Harville. Puis, tout à coup, elle s'écria avec un accent déchirant : Ma fille... ma fille... peut-être!... Oh! parlez, madame!...

— J'ignore, madame...

— Oh! de grâce, de grâce, madame, conduisez-moi auprès de M. de Lucenay! s'écria madame d'Harville en sortant, tout éperdue, suivie de madame Armand.

— Pauvre mère! dit tristement la Gonaleuse en suivant Clémence du regard. Oh! non... c'est impossible!... au moment même où elle vient de se montrer si bienveillante pour moi, un tel coup la frapper!...Non, non, encore une fois, c'est impossible.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

CHAPITRE XI.

Une intimité forcée.

Nous conduirons le lecteur dans la maison de la rue du Temple, le jour du suicide de M. d'Harville, vers les trois heures du soir.

M. Pipelet, seul dans sa loge, travailleur consciencieux et infatigable, s'occupait de restaurer la botte qui lui était plus d'une fois tombée des mains lors de la dernière et audacieuse incartade de Cabrion.

La physionomie du chaste portier était abattue et beaucoup plus mélancolique que de coutume.

Ainsi qu'un soldat, dans l'humiliation de sa défaite, passe tristement la main sur la cicatrice de ses blessures, souvent M. Pipelet poussait un profond soupir, s'interrompait de travailler, et promenait un doigt tremblant sur la cassure transversale dont son vénérable chapeau tromblon avait été sillonné par la main insolente de Cabrion.

Alors tous les chagrins, toutes les inquiétudes, toutes les craintes d'Alfred se réveillaient en songeant aux inconcevables et incessantes poursuites du rapin.

M. Pipelet n'avait pas un esprit très-étendu, très-élevé; son imagination n'était pas des plus vives ni des plus poétiques, mais il possédait un sens très-droit, très-solide et très-logique.

Malheureusement, par une conséquence naturelle de la rectitude de son jugement, ne pouvant comprendre l'excentrique et folle portée de ce qu'en langage d'atelier on appelle une charge, M. Pipelet s'efforçait de trouver des motifs raisonnables, possibles, à la conduite exorbitante de Cabrion, et il se posait à ce sujet une foule de questions insolubles.

Aussi quelquefois, nouveau Pascal, se sentait-il saisi de vertige à force de sonder l'abîme sans fond que le génie infernal du peintre avait creusé sous ses pas.

Que de fois, blessé dans ses épanchements, il avait été forcé de se replier sur lui-même, grâce au pyrrhonisme effréné de madame Pipelet, qui, ne s'arrêtant qu'aux faits et dédaignant d'approfondir les causes, considérait grossièrement la conduite incompréhensible de Cabrion à l'égard d'Alfred comme une simple farce!

La Louve

M. Pipelet, homme sérieux et grave, ne pouvait admettre une telle interprétation: il gémissait de l'aveuglement de sa femme; sa dignité d'homme se révoltait à cette pensée, qu'il pouvait être le jouet d'une combinaison aussi vulgaire : une farce..... Il était absolument convaincu que la conduite inouïe de Cabrion cachait quelque complot ténébreux dissimulé sous une frivole apparence.

Nous l'avons dit, c'est à résoudre ce funeste problème que l'homme au chapeau tromblon épuisait incessamment sa puissante dialectique.

— Je porterais plutôt ma tête sur l'échafaud, disait cet homme austère, qui, dès qu'il les touchait, agrandissait immensément les questions, je porterais ma tête sur l'échafaud plutôt que d'admettre que, dans l'unique intention de faire une plaisanterie stupide, Cabrion s'acharne si opiniâtrement contre moi; on ne fait une farce que pour la galerie. Or, dans sa dernière entreprise, cette créature malfaisante n'avait aucun témoin; il a agi seul et dans l'ombre, comme toujours; il s'est clandestinement introduit dans la solitude de ma loge pour déposer sur mon front indigné son hideux baiser. Et cela, je le demanderai à toute personne désintéressée : dans quel but? ce n'était pas par bravade..... personne ne le voyait; ce n'était pas par plaisir... les lois de la nature s'y opposent; ce n'était pas par amitié... je n'ai qu'un ennemi au monde, c'est lui. Il faut donc reconnaître qu'il y a là un mystère que ma raison ne peut pénétrer! Alors, où tend ce plan diabolique, concerté de longue main et poursuivi avec une persistance qui m'épouvante? Voilà ce que je ne puis comprendre; c'est l'impossibilité où je suis de soulever ce voile qui peu à peu me mine et me consume!

Telles étaient les réflexions pénibles de M. Pipelet au moment où nous le présentons au lecteur.

L'honnête portier venait même de raviver ses plaies toujours saignantes en portant mélancoliquement la main à la cassure de son chapeau, lorsqu'une voix perçante, partant d'un des étages supérieurs de la maison, fit retentir ces mots dans la cage sonore de l'escalier :

— Vite, vite, monsieur Pipelet, montez... dépêchez-vous !

— Je ne connais pas cet organe, dit Alfred, après un moment d'audition réfléchie; et il laissa tomber sur ses genoux son avant-bras chaussé de la botte qu'il réparait.

— Monsieur Pipelet, dépêchez-vous donc ! répéta la voix d'un ton pressant.

— Cet organe m'est complétement étranger. Il est mâle, il m'appelle, lui... voilà ce que je puis affirmer... Ça n'est pas une raison suffisante pour que j'abandonne ma loge... La laisser seule... la déserter en l'absence de mon épouse... jamais ! s'écria héroïquement Alfred, jamais !!

— Monsieur Pipelet, reprit la voix, montez donc vite... madame Pipelet se trouve mal!...

— Anastasie!... s'écria Alfred en se levant de son siége ; puis il retomba, en se disant à lui-même : Enfant que je suis... c'est impossible, mon épouse est sortie il y a une heure! Oui, mais ne peut-elle pas être rentrée sans que je l'aie aperçue? Ceci serait peu régulier ; mais je dois déclarer que cela peut être.

— Monsieur Pipelet, montez donc, j'ai votre femme entre les bras !

— On a mon épouse entre les bras ! dit M. Pipelet en se levant brusquement.

— Je ne puis pas délacer madame Pipelet tout seul ! ajouta la voix.

Ces mots firent un effet magique sur Alfred ; il devint pourpre ; sa chasteté se révolta.

— L'organe mâle et inconnu parle de délacer Anastasie ! s'écria-t-il, je m'y oppose ! je le défends !!

Et il se précipita hors de sa loge ; mais, sur le seuil, il s'arrêta.

M. Pipelet se trouvait dans une de ces positions horriblement critiques et éminemment dramatiques souvent exploitées par les poëtes. D'un côté le devoir le retenait dans sa loge : d'un autre côté sa pudique et conjugale susceptibilité l'appelait aux étages supérieurs de la maison.

Au milieu de ces perplexités terribles, la voix reprit :

— Vous ne venez pas, monsieur Pipelet!.... Tant pis.... je coupe les cordons et je ferme les yeux !...

Cette menace décida M. Pipelet.

— Mòssieurr... s'écria-t-il d'une voix de Stentor, en sortant éperdument de la loge, au nom de l'honneur, je vous adjure, mòssieurr, de ne rien couper, de laisser mon épouse intacte !... Je monte... Et Alfred s'élança dans les ténèbres de l'escalier, en laissant, dans son trouble, la porte de sa loge ouverte.

A peine l'eut-il quittée, que tout à coup un homme y entra vivement, prit sur la table le marteau du savetier, sauta sur le lit, et, au moyen de quatre pointes fichées d'avance à chaque coin d'un épais carton qu'il tenait à la main, cloua ce carton dans le fond de l'obscure alcôve de M. Pipelet, puis disparut.

Cette opération fut faite si prestement que le portier, s'étant souvenu presque au même instant qu'il avait laissé la porte de sa loge ouverte, redescendit précipitamment, la ferma, emporta la clef et remonta sans pouvoir soupçonner que quelqu'un était entré chez lui. Après cette mesure de précaution, Alfred s'élança de nouveau au secours d'Anastasie en criant de toutes ses forces :

— Mòssieurr, ne coupez rien... je monte... me voici... je mets mon épouse sous la sauvegarde de votre délicatesse !

Le digne portier devait tomber d'étonnement en étonnement.

A peine avait-il de nouveau gravi les premières marches de l'escalier, qu'il entendit la voix d'Anastasie, non pas à l'étage supérieur, mais dans l'allée.

Cette voix, plus glapissante que jamais, s'écriait :

— Alfred ! comment, tu laisses la loge seule?... Où es-tu donc, vieux coureur?

A ce moment, M. Pipelet allait poser son pied droit sur le palier du premier étage; il resta pétrifié, la tête tournée vers le bas de l'escalier, la bouche béante, les yeux fixes, le pied levé.

— Alfred !!! cria de nouveau madame Pipelet.

— Anastasie est en bas... elle n'est donc pas en haut occupée à se trouver mal!... se dit M. Pipelet, fidèle à son argumentation logique et serrée. Mais alors... cet organe mâle et inconnu qui me menaçait de la délacer, quel est-il?... c'est donc un imposteur?... il se fait donc un jeu cruel de mon inquiétude?... Quel est son dessein? Il se passe ici quelque chose d'extraordinaire... Il n'importe . « Fais ton devoir, advienne que pourra... » Après avoir été répondre à mon épouse, je remonterai pour éclaircir ce mystère et vérifier cet organe.

M. Pipelet descendit fort inquiet et se trouva face à face avec sa femme.

— C'est toi ! lui dit-il.

— Eh bien, oui, c'est moi; qui veux-tu que ça *soye ?*

— C'est toi, ma vue ne m'abuse point?

— Ah çà ! qu'est-ce que tu as encore à faire tes gros yeux en boules de loto? tu me regardes comme si tu allais me manger...

— C'est que ta présence me révèle qu'il se passe ici des choses... des choses..

— Quelles choses? Voyons, donne-moi la clef de la loge; pourquoi la laisses-tu seule? Je reviens du bureau des diligences de Normandie, où j'étais allée en fiacre porter la malle de M. Bradamanti, qui ne veut pas qu'on sache qu'il part ce soir et qui ne se fie pas à ce petit gueux de Tortillard... et il a raison !

En disant ces mots, madame Pipelet prit la clef que son mari tenait à la main, ouvrit la loge et y précéda son mari.

A peine le couple était-il rentré, qu'un personnage, descendant légèrement l'escalier, passa rapidement et inaperçu devant la loge.

C'était l'organe mâle qui avait si vivement excité les inquiétudes d'Alfred.

M. Pipelet s'assit lourdement sur sa chaise et dit à sa femme d'une voix émue :

— Anastasie... je ne me sens pas dans mon assiette accoutumée ; il se passe ici des choses... des choses...

— Voilà que tu rabâches encore; mais il s'en passe partout, des choses! Qu'est-ce que tu as? Voyons... ah çà, mais tu es tout en eau... tout en nage... mais tu viens donc de faire un effort?... Il ruisselle... ce vieux chéri !

— Oui, je ruisselle... et j'en ai le droit... et M. Pipelet passa la main sur son visage baigné de sueur, car il se passe ici des choses à vous renverser...

— Qu'est-ce qu'il y a encore? Tu ne peux jamais te tenir en repos... Il faut toujours que tu trottes comme un chat maigre, au lieu de rester tranquille sur ta chaise à garder la loge.

— Anastasie, vous êtes injuste... en disant que je trotte comme un chat maigre. Si je trotte... c'est pour vous.

— Pour moi?

— Oui... pour vous épargner un outrage dont nous eussions tous les deux gémi et rougi... j'ai déserté un poste que je considère comme aussi sacré que la guérite du soldat...

— On voulait me faire outrage, à moi?

— Ce n'était pas à vous... puisque l'outrage dont on vous menaçait devait s'accomplir là-haut, et que vous étiez sortie... mais...

— Que le diable m'emporte si je comprends rien à ce que tu me chantes là ! Ah çà, est-ce que décidément tu perds la boule?... Tiens, voistu... je finirai par croire que tu as des absences... un coup de marteau... et ça par la faute de ce gredin de Cabrion, que Dieu confonde !... Depuis sa farce de l'autre jour je ne te reconnais plus, tu as l'air tout ahuri... cet être-là sera donc toujours ton cauchemar?

A peine Anastasie avait-elle prononcé ces mots, qu'il se passa une chose étrange.

Alfred se tenait assis, le visage tourné du côté du lit.

La loge était éclairée par la clarté blafarde d'un jour d'hiver et par une lampe. A la lueur de ces deux lumières douteuses, M. Pipelet, au moment où sa femme prononça le nom de Cabrion, crut voir apparaître dans l'ombre de l'alcôve la figure immobile et narquoise du peintre.

C'était lui, son chapeau pointu, ses longs cheveux, son visage maigre, son rire satanique, sa barbe en pointe et son regard fascinateur...

Un moment M. Pipelet crut rêver ; il passa sa main sur ses yeux... se croyant le jouet d'une illusion...

Ce n'était pas une illusion...

Rien de plus réel que cette apparition...

Chose effrayante, on ne voyait pas de corps... mais seulement une tête, dont la carnation vivante se détachait de l'obscurité de l'alcôve...

A cette vue, M. Pipelet se renversa brusquement en arrière sans prononcer une parole ; il leva le bras droit vers le lit et désigna cette terrible vision d'un geste si épouvanté, que madame Pipelet se retourna pour chercher la cause d'un effroi qu'elle partagea bientôt, malgré sa crânerie habituelle.

Elle recula de deux pas, saisit avec force la main d'Alfred et s'écria :

— Cabrion !!!

— Oui !... murmura M. Pipelet d'une voix éteinte et caverneuse, en fermant les yeux.

La stupeur des deux époux faisait le plus grand honneur au talent de l'artiste qui avait admirablement peint sur carton les traits de Cabrion.

Sa première surprise passée, Anastasie, intrépide comme une lionne, courut au lit, y monta, et, non sans un certain saisissement, arracha le carton du mur où il avait été cloué.

L'amazone couronna cette vaillante entreprise en poussant comme un cri de guerre son exclamation favorite :

— Et allllez donc !...

Alfred, les yeux toujours fermés, les mains tendues en avant, restait immobile, ainsi qu'il en avait pris l'habitude dans les circonstances critiques de sa vie. L'oscillation convulsive de son chapeau tromblon révélait seule de temps à autre la violence continue de ses émotions intérieures.

— Ouvre donc l'œil, vieux chéri, dit madame Pipelet triomphante, ça n'est rien... c'est une peinture... le portrait de ce scélérat de Cabrion !... Tiens, regarde comme je le trépigne ! Et Anastasie, dans son indignation, jeta la peinture à terre et la foula aux pieds en s'écriant : Voilà comme je voudrais l'arranger en chair et en os, le grêdin. Puis, ramassant le portrait : Vois, maintenant, il porte mes marques... regarde donc !

Alfred secoua négativement la tête sans dire un mot, et en faisant signe à sa femme d'éloigner de lui cette image détestée.

— A-t-on vu un effronté pareil !... Ça n'est pas tout... il y a écrit au

bas, en lettres rouges : « Cabrion à son bon ami Pipelet, pour la vie, » dit la portière en examinant le carton à la lumière.

— « Son bon ami.., pour la vie!... » murmura Alfred Et il leva les mains au ciel comme pour le prendre à témoin de cette nouvelle et outrageante ironie.

— Mais, à propos, comment ça se fait-il? dit Anastasie, ce portrait n'y était pas ce matin quand j'ai fait le lit, bien sûr... tu avais tout à l'heure emporté la clef de la loge avec toi, personne n'a donc pu y entrer pendant ton absence. Comment donc, encore une fois, ce portrait se trouve-t-il ici?... Ah çà, est-ce que par hasard ce serait toi qui l'aurais mis là, vieux chéri?

A cette monstrueuse hypothèse, Alfred bondit sur son siége; il ouvrit des yeux furieux, menaçants.

— Moi... moi... accrocher dans mon alcôve le portrait de cet être malfaisant qui, non content de me persécuter de son odieuse présence, me poursuit encore la nuit en rêve, le jour en peinture! Mais vous voulez donc me rendre fou, Anastasie... fou à lier?...

— Eh bien! après? Quand pour avoir la paix tu te serais raccommodé. . avec Cabrion pendant mon absence... où serait le grand mal?

— Moi... raccommodé avec... O mon Dieu! vous l'entendez!...

— Et alors... il t'aurait donné son portrait... en gage de bonne amitié... Si ça est, ne t'en défends pas...

— Anastasie!...

— Si ça est, il faut convenir que tu es capricieux comme une jolie femme.

— Mon épouse!

— Mais, enfin, il faut bien que ça soit toi qui aies accroché ce portrait?

— Moi!... O mon Dieu! mon Dieu!...

— Mais... qui est-ce, alors?

— Vous, madame...

— Moi!...

— Oui! s'écria M. Pipelet avec égarement, c'est vous, j'ai besoin de croire que c'est vous. Ce matin, ayant le dos tourné au lit, je ne me serai aperçu de rien.

— Mais... vieux chéri...

— Je vous dis qu'il faut que ça soit vous... sinon je croirai que c'est le diable... puisque je n'ai pas quitté la loge, et que lorsque je suis monté en haut pour répondre à l'appel de l'organe mâle j'avais la clef. La porte était bien fermée, c'est vous qui l'avez ouverte... Nicz cela?

— C'est, ma foi, vrai!

— Vous avouez donc?...

— J'avoue que je n'y comprends rien... C'est une farce, et elle est joliment faite... faut être juste.

— Une farce! s'écria M. Pipelet, emporté par une indignation délirante. Ah! vous y voilà encore, une farce! Je vous dis, moi, que tout cela cache quelque trame abominable... il y a quelque chose là-dessous. C'est un coup monté .. un complot. On dissimule l'abîme sous des fleurs, on tente de m'étourdir pour m'empêcher de voir le précipice où l'on veut me plonger... Il ne me reste plus qu'à me mettre sous la protection des lois... Heureusement, Dieu protége la France.

Et M. Pipelet se dirigea vers la porte.

— Où vas-tu donc, vieux chéri?

— Chez monsieur le commissaire... déposer ma plainte et ce portrait, comme preuve des persécutions dont on m'accable.

— Mais de quoi te plaindras-tu?

— De quoi je me plaindrai? Comment! mon ennemi le plus acharné trouvera moyen par des procédés frauduleux... de me forcer à avoir son portrait chez moi, jusque dans mon lit nuptial, et les magistrats ne me prendront pas sous leur égide?... Donnez-moi ce portrait, Anastasie.., donnez-le-moi.. pas du côté de la peinture... cette vue me révolte! Le traître ne pourra pas nier. . il y a de sa main : *Cabrion à son bon ami Pipelet, pour la vie*... Pour la vie!. . Oui, c'est bien cela... C'est pour avoir ma vie sans doute qu'il me poursuit... et il finira par l'avoir... Je vais vivre dans des alarmes continuelles; je croirai que cet être infernal est là, toujours là! sous le plancher, dans la muraille, au plafond! la nuit, qu'il me regarde dormir aux bras de mon épouse... le jour, qu'il est debout derrière moi, toujours avec son sourire satanique. . Et qui me dit qu'en ce moment même il n'est pas ici... tapi quelque part, tapi comme un insecte venimeux? Voyons! y es-tu, monstre? y es-tu?... s'écria M. Pipelet en accompagnant cette imprécation furibonde d'un mouvement de tête circulaire, comme s'il eût voulu interroger du regard toutes les parties de la loge.

J'y suis, bon ami! dit affectueusement la voix bien connue de Cabrion.

Ces paroles semblaient sortir du fond de l'alcôve, grâce à un simple effet de ventriloquie; car l'infernal rapin se tenait en dehors de la porte de la loge, jouissant des moindres détails de cette scène. Pourtant, après avoir prononcé ces derniers mots, il s'esquiva prudemment, non sans laisser, ainsi qu'on le verra plus tard, un nouveau sujet de colère, d'étonnement et de méditation à sa victime.

Madame Pipelet, toujours courageuse et sceptique, visita le dessous du lit, les derniers recoins de la loge sans rien découvrir, explora l'allée sans être plus heureuse dans ses recherches, pendant que M. Pipelet, atterré par ce dernier coup, était retombé assis sur sa chaise, dans un état d'accablement désespéré.

— Ça n'est rien, Alfred, dit Anastasie, qui se montrait toujours très-esprit fort, le gredin était caché près de la porte, et, pendant que nous cherchions d'un côté, il se sera sauvé de l'autre. Patience! je l'attraperai un jour, et alors... gare à lui! il mangera mon manche à balai!

La porte s'ouvrit, et madame Séraphin, femme de charge du notaire Jacques Ferrand, entra dans la loge.

— Bonjour, madame Séraphin, dit madame Pipelet, qui, voulant cacher à une étrangère ses chagrins domestiques, prit tout à coup un air gracieux et avenant: qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

— D'abord, dites-moi donc ce que c'est que votre nouvelle enseigne?

— Notre nouvelle enseigne?

— Le petit écriteau...

— Un petit écriteau?

— Oui, noir, avec des lettres rouges, qui est accroché au-dessus de la porte de votre allée.

— Comment! dans la rue?...

— Mais oui, dans la rue, juste au-dessus de votre porte.

— Ma chère madame Séraphin, je donne ma langue aux chiens, je n'y comprends rien du tout; et toi, vieux chéri?

Alfred resta muet.

— Au fait, c'est M. Pipelet que ça regarde, dit madame Séraphin; il va m'expliquer ça, lui.

Alfred poussa une sorte de gémissement sourd, inarticulé, en agitant son chapeau tromblon.

Cette pantomime signifiait qu'Alfred se reconnaissait incapable de rien expliquer aux autres, étant suffisamment préoccupé d'une infinité de problèmes plus insolubles les uns que les autres.

— Ne faites pas attention, madame Séraphin, reprit Anastasie. Ce pauvre Alfred a sa crampe au pylore, ça le rend tout chose... Mais qu'est-ce que c'est donc que cet écriteau dont vous parlez... peut-être celui du rogomiste d'à côté?

— Mais non, mais non; je vous dis que c'est un petit écriteau accroché tout juste au-dessus de votre porte.

— Allons, vous voulez rire...

— Pas du tout, je viens de le voir en entrant; il y a dessus écrit en grosses lettres : Pipelet et Cabrion font commerce d'amitié et autres. *S'adresser au portier.*

— Ah! mon Dieu!... il y a cela écrit au-dessus de notre porte! Entends-tu, Alfred?

M. Pipelet regarda madame Séraphin d'un air égaré; il ne comprenait pas, il ne voulait pas comprendre.

— Il y a cela... dans la rue... sur un écriteau? reprit madame Pipelet, confondue de cette nouvelle audace.

— Oui, puisque je viens de le lire. Alors je me suis dit : « Quelle drôle de chose! M. Pipelet est cordonnier de son état, et il apprend aux passants par une affiche qu'il fait « commerce d'amitié » avec un monsieur Cabrion... Qu'est-ce que cela signifie?... Il y a quelque chose là-dessous... ça n'est pas clair. Mais comme il y a sur l'écriteau : « Adressez-vous au portier, » madame Pipelet va m'expliquer cela. » Mais regardez donc, s'écria tout à coup madame Séraphin en s'interrompant, votre mari a l'air de se trouver mal. . prenez donc garde! il va tomber à la renverse!...

Madame Pipelet reçut Alfred dans ses bras, à demi pâmé.

Ce dernier coup avait été trop violent; l'homme au chapeau tromblon perdit à peu près connaissance en murmurant ces mots :

— Le malheureux! il m'a publiquement affiché!!

— Je vous le disais, madame Séraphin, Alfred a sa crampe au pylore, sans compter un polisson déchaîné qui le mine à coups d'épingle .. Ce pauvre vieux chéri n'y résistera pas! Heureusement, j'ai là une goutte d'absinthe, ça va peut-être le remettre sur ses pattes..

En effet, grâce au remède infaillible de madame Pipelet, Alfred reprit peu à peu ses sens; mais, hélas! à peine renaissait-il à la vie, qu'il fut soumis à une nouvelle et cruelle épreuve.

Un personnage d'un âge mûr, honnêtement vêtu et d'une physionomie si candide, ou plutôt si niaise qu'on ne pouvait supposer la moindre arrière-pensée ironique à ce type du *gobe-mouche* parisien, ouvrit la partie mobile et vitrée de la porte, et dit d'un air singulièrement intrigué :

— Je viens de voir écrit sur un écriteau placé au-dessus de cette allée: « Pipelet et Cabrion font commerce d'amitié et autres. Adressez-« vous au portier. » Pourriez-vous, s'il vous plaît, me faire l'honneur de m'enseigner ce que cela veut dire, vous qui êtes le portier de la maison?

— Ce que cela veut dire!... s'écria M. Pipelet d'une voix tonnante, en donnant enfin cours à ses ressentiments si longtemps comprimés, cela veut dire que M. Cabrion est un infâme imposteur, *môssieur!*. .

Le gobe-mouche, à cette explosion soudaine et furieuse, recula d'un pas.

Alfred, exaspéré, le regard flamboyant, le visage pourpre, avait le corps à demi sorti de sa loge et appuyait ses deux mains crispées au panneau inférieur de la porte, pendant que les figures de madame Séraphin et d'Anastasie se dessinaient vaguement sur le second plan, dans la demi-obscurité de la loge

— Apprenez, *môssieur!* cria M. Pipelet, que je n'ai aucun commerce

avec ce gueux de Cabrion, et celui d'amitié encore moins que tout autre!

— C'est vrai... et il faut que vous soyez depuis bien longtemps en bocal, vieux cornichon que vous êtes, pour venir faire une telle demande! s'écria aigrement la Pipelet, en montrant sa mine hargneuse au-dessus de l'épaule de son mari.

— Madame, dit sentencieusement le gobe-mouche en reculant d'un autre pas, les affiches sont faites pour être lues. Vous affichez, je lis; je suis dans mon droit, et vous n'êtes pas dans le vôtre en me disant une grossièreté!

— Grossièreté vous-même... grigou! riposta Anastasie en montrant les dents.

— Vous êtes une manante!

— Alfred, ton tire-pied, que je prenne mesure de son museau... pour lui apprendre à venir faire le farceur à son âge... vieux paltoquet!

— Des injures, quand on vient vous demander les renseignements que vous indiquez sur votre affiche! ça ne se passera pas comme ça, madame!

— Mais, *mossieur*... s'écria le malheureux portier.

— Mais, monsieur, reprit le gobe-mouche exaspéré, faites amitié tant qu'il vous plaira avec votre M. Cabrion : mais, corbleu! ne l'affichez pas en grosses lettres au nez des passants! Sur ce, je me vois dans l'obligation de vous prévenir que vous êtes un fier malotru, et que je vais déposer ma plainte chez le commissaire.

Et le gobe-mouche s'en alla courroucé.

— Anastasie, dit Pipelet d'une voix dolente, je n'y survivrai pas, je le sens, je suis frappé à mort... je n'ai pas l'espoir de lui échapper. Tu le vois, mon nom est publiquement accolé à celui de ce misérable. Il ose afficher que je fais commerce d'amitié avec lui, et le public le croit; j'en informe... je le dis... je le communique... c'est monstrueux... c'est énorme, c'est une idée infernale; mais il faut que ça finisse... la mesure est comblée... il faut que lui ou moi succombions dans cette lutte!

Et, surmontant son apathie habituelle, M. Pipelet, déterminé à une vigoureuse résolution, saisit le portrait de Cabrion et s'élança vers la porte.

— Où vas-tu, Alfred?

— Chez le commissaire. Je vais enlever en même temps cet infâme écriteau; alors, cet écriteau et ce portrait à la main, je crierai au commissaire : Défendez-moi! vengez-moi! délivrez-moi de Cabrion!

— Bien dit, vieux chéri; remue-toi, secoue-toi; si tu ne peux pas enlever l'écriteau, dis au rogomiste de t'aider et de te prêter sa petite échelle. Gueux de Cabrion! Oh! si je le tenais et si je le pouvais, je le mettrais frire dans ma poêle, tant je voudrais le voir souffrir. Oui, il y a des gens que l'on guillotine qui ne l'ont pas autant mérité que lui. Le gredin! je voudrais le voir en Grève, le scélérat!

Alfred fit preuve dans cette circonstance d'une longanimité sublime. Malgré ses terribles griefs contre Cabrion, il eut encore la générosité de manifester quelques sentiments pitoyables à l'égard du rapin.

— Non, dit-il, non, quand même je le pourrais, je ne demanderais pas sa tête!

— Moi, si... si... si, tant pis. Et allez donc! s'écria la féroce Anastasie.

— Non, reprit Alfred, je n'aime pas le sang, mais j'ai le droit de réclamer la réclusion perpétuelle de cet être malfaisant; mon repos l'exige, ma santé me le commande... la loi doit m'accorder cette réparation.... sinon, je quitte la France... ma belle France! Voilà ce qu'on y gagnera.

Et Alfred, abîmé dans sa douleur, sortit majestueusement de sa loge, comme une de ces imposantes victimes de la fatalité antique.

CHAPITRE XII.

Cecily.

Avant de faire assister le lecteur à l'entretien de madame Séraphin et de madame Pipelet, nous le préviendrons qu'Anastasie, sans suspecter le moins du monde la vertu et la dévotion du notaire, blâmait extrêmement la sévérité qu'il avait déployée à l'égard de Louise Morel et de Germain. Naturellement la portière enveloppait madame Séraphin dans la même réprobation; mais, en habile politique, madame Pipelet, pour des raisons que nous dirons plus bas, dissimulait son éloignement pour la femme de charge sous l'accueil le plus cordial.

Après avoir formellement désapprouvé l'indigne conduite de Cabrion, madame Séraphin reprit :

— Ah çà! que devient donc M. Bradamanti (*Polidori*)? Hier soir je lui écris, pas de réponse; ce matin je viens pour le trouver, personne... J'espère qu'à cette heure j'aurai plus de bonheur.

Madame Pipelet feignit la contrariété la plus vive.

— Ah! par exemple, s'écria-t-elle, faut avoir du guignon!

— Comment?

— M. Bradamanti n'est pas encore rentré.

— C'est insupportable!

— Hein! est-ce tannant, ma pauvre madame Séraphin!

— Moi qui ai tant à lui parler!

— Si ça n'est pas comme un sort!

— D'autant plus qu'il faut que j'invente des prétextes pour venir ici : car si M. Ferrand se doutait jamais que je connais un charlatan, lui qui est si dévot... si scrupuleux... vous jugez... quelle scène!

— C'est comme Alfred : il est si bégueule, si bégueule, qu'il s'effarouche de tout.

— Et vous ne savez pas quand il rentrera, M. Bradamanti?

Il a donné rendez-vous à quelqu'un pour six ou sept heures du soir; et il m'a priée de dire à la personne qu'il attend de repasser, s'il n'était pas encore rentré. Revenez dans la soirée, vous serez sûre de le trouver.

Et Anastasie ajouta mentalement : — Compte là-dessus; dans une heure il sera en route pour la Normandie.

— Je reviendrai donc ce soir, dit madame Séraphin d'un air contrarié. Puis elle ajouta : J'avais autre chose à vous dire, ma chère dame Pipelet. Vous savez ce qui est arrivé à cette drôlesse de Louise, que tout le monde croyait si honnête?

— Ne m'en parlez pas, répondit madame Pipelet en levant les yeux avec componction, ça fait dresser les cheveux sur la tête.

— C'est pour vous dire que nous n'avons plus de servante, et que si par hasard vous entendiez parler d'une jeune fille bien sage, bien bonne travailleuse, bien honnête, vous seriez bien aimable de me l'adresser. Les excellents sujets sont si difficiles à rencontrer, qu'il faut se mettre en quête de vingt côtés pour les trouver.

— Soyez tranquille, madame Séraphin. Si j'entends parler de quelqu'un, je vous préviendrai... Ecoutez donc, les bonnes places sont aussi rares que les bons sujets.

Puis Anastasie ajouta, toujours mentalement :

— Plus souvent que je t'enverrai une pauvre fille pour qu'elle crève de faim dans ta baraque! Ton maître est trop avare et trop méchant; dénoncer du même coup cette pauvre Louise et ce pauvre Germain!

— Je n'ai pas besoin de vous dire, reprit madame Séraphin, combien notre maison est tranquille; il n'y a qu'à gagner pour une jeune fille à être placée chez nous, et il a fallu que cette Louise fût un mauvais sujet incarné pour avoir mal tourné, malgré les bons et saints conseils que lui donnait M. Ferrand.

— Bien sûr... Aussi fiez-vous à moi; si j'entends parler d'une jeunesse comme il vous la faut, je vous l'adresserai tout de suite.

— Il y a encore une chose, reprit madame Séraphin : M. Ferrand tiendrait, autant que possible, à ce que cette servante n'eût pas de famille, parce qu'ainsi, vous comprenez, n'ayant pas d'occasion de sortir, elle risquerait moins de se déranger; de sorte que, si par hasard cela se trouvait, monsieur préférerait une orpheline, je suppose... d'abord parce que ce serait une bonne action, et puis parce que, je vous l'ai dit, n'ayant ni tenants ni aboutissants, elle n'aurait aucun prétexte pour sortir. Cette misérable Louise est une fière leçon pour monsieur... allez... ma pauvre madame Pipelet! c'est ce qui maintenant le rend si difficile sur le choix d'une domestique. Un tel esclandre dans une pieuse maison comme la nôtre.... quelle horreur! Allons, à ce soir; en montant chez M. Bradamanti, j'entrerai chez la mère Burette.

— A ce soir, madame Séraphin, et vous trouverez M. Bradamanti pour sûr.

Madame Séraphin sortit.

— Est-elle acharnée après Bradamanti! dit madame Pipelet; qu'est-ce qu'elle peut lui vouloir? et lui, est-il acharné à ne pas la voir avant son départ pour la Normandie! J'avais une fière peur qu'elle ne s'en allât pas, la Séraphin, d'autant plus que M. Bradamanti attend la dame qui est déjà venue hier soir. Je n'ai pas pu bien la voir; mais cette fois-ci je vas joliment tâcher de la dévisager, ni plus ni moins que l'autre jour la particulière de ce commandant de deux liards. Il n'a pas remis les pieds ici! Pour lui apprendre, je vas lui brûler son bois... oui, je le brûlerai, tout ton bois! freluquet manqué. Va donc! avec tes mauvais douze francs et ta robe de chambre de ver luisant! Ça t'a servi à grand'chose! Mais qu'est-ce que c'est que cette dame de M. Bradamanti? Une bourgeoise, ou une femme du commun? Je voudrais bien savoir, car je suis curieuse comme une pie; ça n'est pas ma faute, le bon Dieu m'a faite comme ça. Qu'il s'arrange! voilà mon caractère. Tiens... une idée, et fameuse encore, pour savoir son nom, à cette dame! Il faudra que j'essaye. Mais qui est-ce qui vient là? Ah! c'est mon roi des locataires. Salut! monsieur Rodolphe, dit madame Pipelet en se mettant au port d'arme, le revers de sa main gauche à sa perruque.

C'était en effet Rodolphe; il ignorait encore la mort de M. d'Harville.

— Bonjour, madame Pipelet, dit-il en entrant. Mademoiselle Rigolette est-elle chez elle? J'ai à lui parler.

— Elle? ce pauvre petit chat, est-ce qu'elle n'y est pas toujours! Et son travail, donc! Est-ce qu'elle chôme jamais!...

— Et comment va la femme de Morel? Reprend-elle un peu courage?

— Oui, monsieur Rodolphe. Dame! grâce à vous ou au protecteur dont vous êtes l'agent, elle et ses enfants sont si heureux maintenant! Ils sont comme des poissons dans l'eau : ils ont du feu, de l'air, de bons lits, une bonne nourriture, une garde pour les soigner, sans compter mademoiselle Rigolette, qui tout en travaillant comme un petit castor, et sans avoir l'air de rien, ne les perd pas de l'œil, allez!... et puis il est venu de votre part un médecin nègre voir la femme de Morel... Eh! eh! eh! dites donc, monsieur Rodolphe, je me suis dit à moi-même :

Ah çà, mais c'est donc le médecin des charbonniers, ce moricaud-là? il peut leur tâter le pouls sans se salir les mains. C'est égal, la couleur n'y fait rien; il paraît qu'il est fameux médecin, tout de même! Il a ordonné une potion à la femme Morel, qui l'a soulagée tout de suite.

— Pauvre femme! elle doit être toujours bien triste?

— Oh! oui, monsieur Rodolphe... Que voulez-vous? avoir son mari fou... et puis sa Louise en prison. Voyez-vous, sa Louise, c'est son crève-cœur! pour une famille honnête, c'est terrible... Et quand je pense que tout à l'heure la mère Séraphin, la femme de charge du notaire, est venue ici dire des horreurs de cette pauvre fille! Si je n'avais pas eu un goujon à lui faire avaler, à la Séraphin, ça ne se serait pas passé comme ça; mais pour le quart d'heure j'ai filé doux. Est-ce qu'elle n'a pas eu le front de venir me demander si je ne connaîtrais pas une jeunesse pour remplacer Louise chez ce grigou de notaire?... Sont-ils roués et avares! Figurez-vous qu'ils veulent une orpheline pour servante, si ça se rencontre. Savez-vous pourquoi, monsieur Rodolphe? C'est censé parce qu'une orpheline, n'ayant pas de parents, n'a pas occasion de sortir pour les voir et qu'elle est bien plus tranquille. Mais ça n'est pas ça, c'est une frime. La vérité vraie est qu'ils voudraient empaumer une pauvre fille qui ne tiendrait à rien, parce que n'ayant personne pour la conseiller, ils la grugeraient sur ses gages tout à leur aise. Pas vrai, monsieur Rodolphe?

— Oui... oui... répondit celui-ci d'un air préoccupé.

Apprenant que madame Séraphin cherchait une orpheline pour remplacer Louise comme servante auprès de M. Ferrand, Rodolphe entrevoyait dans cette circonstance un moyen peut-être certain d'arriver à la punition du notaire. Pendant que madame Pipelet parlait, il modifiait donc peu à peu le rôle qu'il avait jusqu'alors dans sa pensée destiné à Cecily, principal instrument du juste châtiment qu'il voulait infliger au bourreau de Louise Morel.

J'étais bien sûre que vous penseriez comme moi, reprit madame Pipelet; oui, je le répète, ils ne veulent chez eux une jeunesse isolée que pour rogner ses gages; aussi plutôt mourir que de leur adresser quelqu'un. D'abord je ne connais personne... mais je connaîtrais n'importe qui, que je l'empêcherais bien d'entrer jamais dans une pareille baraque. N'est-ce pas, monsieur Rodolphe, que j'aurais raison?

— Madame Pipelet, voulez-vous me rendre un grand service?

— Dieu de Dieu! monsieur Rodolphe... faut-il me jeter en travers du feu, friser ma perruque avec de l'huile bouillante? aimez-vous mieux que je morde quelqu'un? parlez... je suis toute à vous... moi et mon cœur nous sommes des esclaves... excepté ce qui serait de faire des traits à Alfred...

— Rassurez-vous, madame Pipelet... voilà de quoi il s'agit... J'ai à placer une jeune orpheline... elle est étrangère... elle n'était jamais venue à Paris, et je voudrais la faire entrer chez M. Ferrand...

— Vous me suffoquez!... comment! dans cette baraque, chez ce vieil avare?...

— C'est toujours une place... Si la jeune fille dont je vous parle ne s'y trouve pas bien, elle en sortira plus tard... mais au moins elle gagnera tout de suite de quoi vivre... et je serai tranquille sur son compte.

— Dame, monsieur Rodolphe, ça vous regarde, vous êtes prévenu... Si, malgré ça, vous trouvez la place bonne... vous êtes le maître... Et puis aussi, faut être juste, par rapport au notaire : s'il y a du contre, il y a du pour... Il est avare comme un chien, dur comme un âne, bigot comme un sacristain, c'est vrai... mais il est honnête homme comme il n'y en a pas... Il donne peu de gages... mais il les paye rubis sur *l'ongle*... La nourriture est mauvaise... mais elle est tous les jours la même chose. Enfin, c'est une maison où il faut travailler comme un cheval; mais c'est une maison on ne peut pas plus embêtante... où il n'y a jamais de risque qu'une jeune fille prenne des *allures*... Louise, c'est un hasard.

— Madame Pipelet, je vais confier un secret à votre honneur.

— Foi d'Anastasie Pipelet, née Galimard, aussi vrai qu'il y a un Dieu au ciel... et qu'Alfred ne porte que des habits verts... je serai muette comme une tanche...

— Il ne faudra rien dire à M. Pipelet!...

— Je le jure sur la tête de mon vieux chéri... si le motif est honnête...

— Ah! madame Pipelet!

— Alors nous lui en ferons voir de toutes les couleurs; il ne saura rien de rien; figurez-vous que c'est un enfant de six mois, pour l'innocence et la malice.

— J'ai confiance en vous. Ecoutez-moi donc.

— C'est entre nous à la vie, à la mort, mon roi des locataires... Allez votre train.

— La jeune fille dont je vous parle a fait une faute...

— Connu!... Si je n'avais pas à quinze ans épousé Alfred, j'en aurais peut-être commis des cinquantaines... des centaines de fautes! Moi, telle que vous me voyez... j'étais un vrai salpêtre déchaîné, nom d'un petit bonhomme! Heureusement, Pipelet m'a éteinte dans sa vertu... sans ça... j'aurais fait des folies pour les hommes. C'est pour vous dire que si votre jeune fille n'en a commis qu'une *de* faute... il y a encore de l'espoir.

— Je le crois aussi. Cette jeune fille était servante, en Allemagne, chez une de mes parentes; le fils de cette parente a été le complice de la faute; vous comprenez?

— *Allllez* donc!... je comprends... comme si je l'aurais faite, la faute.

— La mère a chassé la servante; mais le jeune homme a été assez fou pour quitter la maison paternelle et pour amener cette pauvre fille à Paris.

— Que voulez-vous?... ces jeunes gens...

— Après le coup de tête sont venues les réflexions, réflexions d'autant plus sages, que le peu d'argent qu'il possédait était mangé. Mon jeune parent s'est adressé à moi; j'ai consenti à lui donner de quoi retourner auprès de sa mère, mais à condition qu'il laisserait ici cette fille et que je tâcherais de la placer.

— Je n'aurais pas mieux fait pour mon fils... si Pipelet s'était plu à m'en accorder un...

— Je suis enchanté de votre approbation; seulement, comme la jeune fille n'a pas de répondants et qu'elle est étrangère, il est très-difficile de la placer... Si vous vouliez dire à madame Séraphin qu'un de vos parents, établi en Allemagne, vous a adressé et recommandé cette jeune fille, le notaire la prendrait peut-être à son service; j'en serais doublement satisfait. Cecily, n'ayant été qu'égarée, se corrigerait certainement dans une maison aussi sévère que celle du notaire... C'est pour cette raison surtout que je tiendrais à la voir, cette jeune fille, entrer chez M. Jacques Ferrand. Je n'ai pas besoin de vous dire que présentée par vous... personne si respectable...

— Ah! monsieur Rodolphe...

— Si estimable...

— Ah! mon roi des locataires...

— Que cette jeune fille enfin, recommandée par vous, serait certainement acceptée par madame Séraphin, tandis que présentée par moi...

— Connu!... c'est comme si je présentais un petit jeune homme! Eh bien! tope... ça me chausse... Allez donc!... enfoncé la Séraphin! Tant mieux, j'ai une dent contre elle; je vous réponds de l'affaire, monsieur Rodolphe! Je lui ferai voir des étoiles en plein midi; je lui dirai que depuis je ne sais combien de temps j'ai une cousine établie en Allemagne, une Galimard; que je viens de recevoir la nouvelle qu'elle est délnote, comme son mari, et que leur fille, qui est orpheline, va me tomber sur le dos d'un jour à l'autre.

— Très-bien... Vous conduirez vous-même Cecily chez M. Ferrand, sans en parler davantage à madame Séraphin. Comme il y a vingt ans que vous n'avez vu votre cousine, vous n'aurez rien à répondre, si ce n'est que depuis son départ pour l'Allemagne vous n'aviez eu d'elle aucune nouvelle.

— Ah çà, mais si la jeunesse ne baragouine que l'allemand?

— Elle parle parfaitement français. Je lui ferai sa leçon : ne vous occupez de rien, sinon de la recommander très-instamment à madame Séraphin; ou plutôt, j'y songe, non... car elle soupçonnerait peut-être que vous voulez lui forcer la main... Vous le savez, souvent il suffit qu'on demande quelque chose pour qu'on vous refuse...

— A qui le dites-vous!... C'est pour ça que j'ai toujours rembarré les enjôleurs. S'ils ne m'avaient rien demandé... je ne dis pas...

— Cela arrive toujours ainsi... Ne faites donc aucune proposition à madame Séraphin et voyez-la venir... Dites lui seulement que Cecily est orpheline, étrangère, très-jeune, très-jolie, qu'elle va être pour vous une bien lourde charge, et que vous ne sentez pour elle qu'une très-médiocre affection, vu que vous étiez brouillée avec votre cousine, et que vous ne concevez rien au *cadeau* qu'elle vous fait là...

— Dieu de Dieu! que vous êtes malin!... Mais soyez tranquille, à nous deux nous faisons la paire. Dites donc, monsieur Rodolphe, comme nous nous entendons bien... nous deux!... Quand je pense que si vous aviez été de mon âge dans le temps où j'étais un vrai salpêtre... ma foi, je ne sais pas... et vous?

— Chut!... Si M. Pipelet...

— Ah bien oui! Pauvre cher homme, il pense bien à la gaudriole! Vous ne savez pas... une nouvelle infamie de ce Cabrion?... Mais je vous dirai cela plus tard... Quant à votre jeune fille, soyez calme.... je gage que j'amène la Séraphin à me demander de placer ma parente chez eux.

— Si vous y réussissez, ma chère madame Pipelet, il y a cent francs pour vous. Je ne suis pas riche, mais...

— Est-ce que vous vous moquez du monde, monsieur Rodolphe? Est-ce que vous croyez que je fais ça par intérêt? Dieu de Dieu!... c'est de la pure amitié... Cent francs!

— Mais jugez donc que si j'avais longtemps cette jeune fille à ma charge, cela me coûterait bien plus que cette somme... au bout de quelques mois...

— C'est donc pour vous rendre service que je prendrai les cent francs, monsieur Rodolphe; mais c'est un fameux quine à la loterie pour nous que vous soyez venu dans la maison. Je puis le crier sur les toits, vous êtes le roi des locataires... Tiens, un fiacre!... C'est sans doute la petite dame de M. Bradamanti... Elle est venue hier, je n'ai pas pu bien la voir... Je vas lanterner à lui répondre pour la bien dévisager; sans compter que j'ai inventé un moyen pour avoir son nom... Vous allez me voir *travailler*... ça nous amusera.

— Non, non, madame Pipelet, peu m'importent le nom et la figure de cette dame, dit Rodolphe en se reculant dans le fond de la loge.

— Madame! cria Anastasie en se précipitant au-devant de la personne qui entrait, où allez-vous, madame?

— Chez M. Bradamanti, dit la femme visiblement contrariée d'être ainsi arrêtée au passage.

— Il n'y est pas...

— C'est impossible, j'ai rendez-vous avec lui.

— Il n'y est pas...

— Vous vous trompez...

— Je ne me trompe pas du tout... dit la portière en manœuvrant toujours habilement afin de distinguer les traits de cette femme. M. Bradamanti est sorti, bien sorti, très-sorti... c'est-à-dire excepté pour une dame...

— Eh bien! c'est moi... vous m'impatientez... laissez-moi passer.

— Votre nom, madame?... je verrai bien si c'est le nom de la personne que M. Bradamanti m'a dit de laisser entrer. Si vous ne portez pas ce nom-là... il faudra que vous me passiez sur le corps pour monter...

— Il vous a dit mon nom? s'écria la femme avec autant de surprise que d'inquiétude.

— Oui, madame...

— Quelle imprudence! murmura la jeune femme. Puis, après un moment d'hésitation, elle ajouta impatiemment à voix basse, et comme si elle eût craint d'être entendue : Eh bien! je me nomme madame d'Orbigny.

A ce nom, Rodolphe tressaillit.

C'était le nom de la belle-mère de madame d'Harville.

Au lieu de rester dans l'ombre, il s'avança, et, à la lueur du jour et de la lampe, il reconnut facilement cette femme grâce au portrait que Clémence lui en avait plus d'une fois tracé.

— Madame d'Orbigny? répéta madame Pipelet, c'est bien ça le nom que m'a dit M. Bradamanti; vous pouvez monter, madame.

La belle-mère de madame d'Harville passa rapidement devant la loge.

— Et allllez donc! s'écria la portière d'un air triomphant, enfoncée la bourgeoise!... je sais son nom, elle s'appelle d'Orbigny... pas mauvais le moyen, hein... monsieur Rodolphe? Mais qu'est-ce que vous avez donc? vous voilà tout pensif!

— Cette dame est déjà venue voir M. Bradamanti? demanda Rodolphe à la portière.

— Oui, hier soir, dès qu'elle a été partie, M. Bradamanti est tout de suite sorti, afin d'aller probablement retenir sa place à la diligence pour aujourd'hui; car hier, en revenant, il m'a priée d'accompagner ce matin sa malle jusqu'au bureau des voitures, parce qu'il ne se liait pas à ce petit gueux de Tortillard.

— Et où va M. Bradamanti? le savez-vous?

— En Normandie... route d'Alençon.

Rodolphe se souvint que la terre des Aubiers, qu'habitait M. d'Orbigny, était située en Normandie.

Plus de doute, le charlatan se rendait auprès du père de Clémence, nécessairement dans de sinistres intentions!

— C'est son départ, à M. Bradamanti, qui va joliment *ostiner* la Séraphin! reprit madame Pipelet. Elle est comme une enragée pour voir M. Bradamanti, qui l'évite le plus qu'il peut; car il m'a bien recommandé de lui cacher qu'il partait ce soir à six heures; aussi, quand elle va revenir, elle trouvera visage de bois! je profiterai de ça pour lui parler de votre jeunesse. A propos, comment donc qu'elle s'appelle... *Cicé?*

— Cecily...

— C'est comme qui dirait Cécile avec un *i* au bout. C'est égal, faudra que je mette un morceau de papier dans ma tabatière pour me rappeler ce diable de nom-là... Cici... Caci... Cecily; bon, m'y voilà.

— Maintenant, je monte chez mademoiselle Rigolette, dit Rodolphe à madame Pipelet, en sortant de sa loge.

— Et en redescendant, monsieur Rodolphe, est-ce que vous ne direz pas bonjour à ce pauvre vieux chéri? Il a bien du chagrin, allez! il vous contera cela... ce monstre de Cabrion a encore fait des siennes...

— Je prendrai toujours part aux chagrins de votre mari, madame Pipelet...

Et Rodolphe, singulièrement préoccupé de la visite de madame d'Orbigny à Polidori, monta chez mademoiselle Rigolette.

CHAPITRE XIII.

Le premier chagrin de Rigolette.

La chambre de Rigolette brillait toujours de la même propreté coquette; la grosse montre d'argent, placée sur la cheminée dans un cartel de bois, marquait quatre heures; la rigueur du froid ayant cessé, l'économe ouvrière n'avait pas allumé son poêle.

A peine de la fenêtre apercevait-on un coin du ciel bleu à travers la masse irrégulière de toits, de mansardes et de hautes cheminées qui de l'autre côté de la rue formait l'horizon.

Tout à coup un rayon de soleil, pour ainsi dire égaré, glissant entre deux pignons élevés, vint pendant quelques instants empourprer d'une teinte resplendissante les carreaux de la chambre de la jeune fille.

Rigolette travaillait assise à côté de la croisée; le doux clair-obscur de son charmant profil se détachait alors sur la transparence lumineuse de la vitre comme une camée d'une blancheur rosée sur un fond vermeil.

De brillants reflets couraient sur sa noire chevelure, tordue derrière sa tête, et mançaient d'une chaude couleur d'ambre l'ivoire de ses petites mains laborieuses, qui maniaient l'aiguille avec une incomparable agilité.

Les longs plis de sa robe brune, sur laquelle tranchait la dentelure d'un tablier vert, cachaient à demi son fauteuil de paille; ses deux jolis pieds, toujours parfaitement chaussés, s'appuyaient au rebord d'un tabouret placé devant elle.

Ainsi qu'un grand seigneur s'amuse quelquefois par caprice à cacher les murs d'une chaumière sous d'éblouissantes draperies, un moment le soleil couchant illumina cette chambrette de mille feux chatoyants, moira de reflets dorés les rideaux de perse grise et verte, fit étinceler le poli des meubles de noyer, miroiter la carrelage du sol comme du cuivre rouge, et entoura d'un grillage d'or la cage des oiseaux de la grisette.

Mais, hélas! malgré la joyeuseté provocante de ce rayon de soleil, les deux canaris mâle et femelle voletaient d'un air inquiet, et contre leur habitude ne chantaient pas.

C'est que, contre son habitude, Rigolette ne chantait pas.

Tous trois ne gazouillaient guère les uns sans les autres. Presque toujours le chant frais et matinal de celle-ci donnait l'éveil aux chansons de ceux-là, qui, plus paresseux, ne quittaient pas leur nid de si bonne heure.

C'étaient alors des défis, des luttes de notes claires, sonores, perlées, argentines, dans lesquelles les oiseaux ne remportaient pas toujours l'avantage.

Rigolette ne chantait plus... parce que pour la première fois de sa vie elle éprouvait un chagrin.

Jusqu'alors l'aspect de la misère des Morel l'avait souvent affectée; mais de tels tableaux sont trop familiers aux classes pauvres pour leur causer des sentiments très-durables.

Après avoir presque chaque jour secouru ces malheureux autant qu'elle le pouvait, sincèrement pleuré avec eux et sur eux, la jeune fille se sentait à la fois satisfaite... émue de ces infortunes... satisfaite de s'y être montrée pitoyable.

Mais ce n'était pas là un chagrin.

Bientôt la gaieté naturelle du caractère de Rigolette reprenait son empire... Et puis, sans égoïsme, mais par un simple fait de comparaison, elle se trouvait si heureuse dans sa petite chambre en sortant de l'horrible réduit des Morel, que sa tristesse éphémère se dissipait bientôt.

Cette mobilité d'impression était si peu entachée de personnalité, que, par un raisonnement d'une touchante délicatesse, la grisette regardait presque comme un devoir de faire la part des plus malheureux qu'elle, pour pouvoir jouir sans scrupule d'une existence bien précaire sans doute, et entièrement acquise par son travail, mais qui, auprès de l'épouvantable détresse de la famille du lapidaire, lui paraissait presque luxueuse.

— Pour chanter sans remords, lorsqu'on a auprès de soi des gens si à plaindre, disait-elle naïvement, il faut leur avoir été aussi charitable que possible.

Avant d'apprendre au lecteur la cause du premier chagrin de Rigolette, nous désirons le rassurer et l'édifier complètement sur la vertu de cette jeune fille.

Nous regrettons d'employer le mot de vertu, mot grave, pompeux, solennel, qui entraîne presque toujours avec soi des idées de sacrifice douloureux, de lutte pénible contre les passions, d'austères méditations sur la fin des choses d'ici-bas.

Telle n'était pas la vertu de Rigolette.

Elle n'avait ni lutté ni médité.

Elle avait travaillé, ri et chanté.

Sa sagesse, ainsi qu'elle le disait simplement et sincèrement à Rodolphe, dépendait surtout d'une question de temps... Elle n'avait pas le loisir d'être amoureuse.

Avant tout, gaie, laborieuse, ordonnée, l'ordre, le travail, la gaieté, l'avaient, à son insu, défendue, soutenue, sauvée.

On trouvera peut-être cette morale légère, facile et joyeuse; mais qu'importe la cause, pourvu que l'effet subsiste?

Qu'importe la direction des racines de la plante, pourvu que sa fleur s'épanouisse pure, brillante et parfumée?...

A propos de notre utopie sur les encouragements, les secours, les récompenses que la société devrait accorder aux artisans remarquables par d'éminentes qualités sociales, nous avons parlé de cet espionnage de la vertu, un des projets de l'empereur.

Supposons cette féconde pensée du grand homme réalisée!...

Un de ces vrais philanthropes, chargés par lui de rechercher le bien, a découvert Rigolette.

Abandonnée, sans conseils, sans appui, exposée à tous les dangers de la pauvreté, à toutes les séductions dont la jeunesse et la beauté sont

entourées, cette charmante fille est restée pure ; sa vie honnête, laborieuse, pourrait servir d'enseignement et d'exemple.

Cette enfant ne méritera-t-elle pas, non une récompense, non un secours, mais quelques touchantes paroles d'approbation, d'encouragement, qui lui donneront la conscience de sa valeur, qui la rehausseront à ses propres yeux, qui l'obligeront même pour l'avenir ?

Car elle saura qu'on la suit d'un regard plein de sollicitude et de protection dans la voie difficile où elle marche avec tant de courage et de sérénité.

Car elle saura que si un jour le manque d'ouvrage ou la maladie menaçait de rompre l'équilibre de cette vie pauvre et préoccupée qui repose tout entière sur le travail et sur la santé, un léger secours dû à ses mérites passés lui viendrait en aide.

L'on se récriera sans doute sur l'impossibilité de cette surveillance tutélaire dont seraient entourées les personnes particulièrement dignes d'intérêt par leurs excellents antécédents.

Il nous semble que la société a déjà résolu ce problème.

N'a-t-elle pas imaginé la surveillance de la haute police à vie ou à temps, dans le but, d'ailleurs fort utile, de contrôler incessamment la conduite des personnes dangereuses signalées par leurs détestables antécédents?

Pourquoi la société n'exercerait-elle pas aussi une surveillance de haute charité morale ?

. . . . . .

Mais descendons de la sphère des utopies et revenons à la cause du premier chagrin de Rigolette.

Sauf Germain, candide et grave jeune homme, les voisins de la grisette avaient pris tout d'abord son originale familiarité, ses offres de bon voisinage, pour des agaceries très-significatives ; mais ces messieurs avaient été obligés de reconnaître, avec autant de surprise que de dépit, qu'ils trouveraient dans Rigolette un aimable et gai compagnon pour leurs récréations dominicales, une voisine serviable et bonne enfant, mais non pas une maîtresse.

Leur surprise et leur dépit, très-vifs d'abord, cédèrent peu à peu devant la franche et charmante humeur de la grisette ; et puis, ainsi qu'elle l'avait judicieusement dit à Rodulphe, ses voisins étaient fiers le dimanche d'avoir au bras une jolie fille qui leur faisait honneur de plus d'une manière (Rigolette se souciait peu des apparences), et qui ne leur coûtait que le partage de modestes plaisirs dont sa présence et sa gentillesse doublaient le prix.

D'ailleurs la chère fille se contentait si facilement !... dans les jours de pénurie elle dînait si bien et si gaiement avec un beau morceau de galette chaude où elle mordait de toutes les forces de ses petites dents blanches ! après quoi elle s'amusait tant d'une promenade sur les boulevards ou dans les passages !

Si nos lecteurs ressentent quelque peu de sympathie pour Rigolette, ils conviendront qu'il aurait fallu être bien sot ou bien barbare pour refuser, une fois par semaine, ces modestes distractions à une si gracieuse créature, qui, du reste, n'ayant pas le droit d'être jalouse, n'empêchait jamais ses sigisbés de se consoler de ses rigueurs auprès de belles moins cruelles !

François Germain seul ne fonda aucune folle espérance sur la familiarité de la jeune fille ; fût-ce instinct du cœur ou délicatesse d'esprit, il devina, dès le premier jour, tout ce qu'il pouvait y avoir de ravissant dans la camaraderie singulière que lui offrait Rigolette.

Ce qui devait fatalement arriver arriva.

Germain devint passionnément amoureux de sa voisine, sans oser lui dire un mot de cet amour.

Loin d'imiter ses prédécesseurs, qui, bien convaincus de la vanité de leurs poursuites, s'étaient consolés par d'autres amours, sans pour cela vivre en moins bonne intelligence avec leur voisine, Germain avait délicieusement joui de son intimité avec la jeune fille, passant auprès d'elle non-seulement le dimanche, mais toutes les soirées où il n'était pas occupé. Durant ces longues heures, Rigolette s'était montrée, comme toujours, rieuse et folle ; Germain, tendre, attentif, sérieux, souvent même un peu triste.

Cette tristesse était son seul inconvénient ; car ses manières, naturellement distinguées, ne pouvaient se comparer aux ridicules prétentions de M. Giraudeau, le commis voyageur, ou aux turbulentes excentricités de Cabrion ; mais M. Giraudeau, par son intarissable loquacité, et le peintre par son hilarité non moins intarissable, l'emportaient sur Germain, dont la douce gravité imposait un peu à sa voisine.

Rigolette n'avait donc eu jusqu'alors de préférence marquée pour aucun de ses trois amoureux... Mais comme elle ne manquait pas de jugement, elle trouvait que Germain réunissait seul toutes les qualités nécessaires pour rendre heureuse une femme raisonnable.

Ces antécédents posés, nous dirons pourquoi Rigolette était chagrine, et pourquoi ni elle ni ses oiseaux ne chantaient pas.

Sa ronde et fraîche figure avait un peu pâli ; ses grands yeux noirs, ordinairement gais et brillants, étaient légèrement battus et voilés ; ses traits révélaient une fatigue inaccoutumée. Elle avait employé à travailler une grande partie de la nuit.

De temps à autre, elle regardait tristement une lettre placée tout ouverte sur une table auprès d'elle ; cette lettre venait de lui être adressée par Germain, et contenait ce qui suit :

x Prison de la Conciergerie.

« Mademoiselle,

« Le lieu d'où je vous écris vous dira l'étendue de mon malheur. Je suis incarcéré comme voleur... Je suis coupable aux yeux de tout le monde, et j'ose pourtant vous écrire !

« C'est qu'il me serait affreux de croire que vous me regardez aussi comme un être criminel et dégradé. Je vous en supplie, ne me condamnez pas avant d'avoir lu cette lettre... Si vous me repoussiez... ce dernier coup m'accablerait tout à fait !

« Voici ce qui s'est passé :

« Depuis quelque temps, je n'habitais plus rue du Temple ; mais je savais par la pauvre Louise que la famille Morel, à laquelle vous et moi nous nous intéressions tant, était de plus en plus misérable. Hélas ! ma pitié pour ces pauvres gens m'a perdu ! Je ne m'en repens pas, mais mon sort est bien cruel !...

« Hier, j'étais resté assez tard chez M. Ferrand, occupé d'écritures pressées. Dans la chambre où je travaillais se trouvait un bureau, mon patron y serrait chaque jour la besogne que j'avais faite. Ce soir-là, il paraissait inquiet, agité ; il me dit : — Ne vous en allez pas que ces comptes ne soient terminés, vous les déposerez dans le bureau dont je vous laisse la clef. Et il sortit.

« Mon ouvrage fini, j'ouvris le tiroir pour l'y serrer ; machinalement mes yeux s'arrêtèrent sur une lettre déployée, où je lus le nom de Jérôme Morel, le lapidaire.

« Je l'avoue, voyant qu'il s'agissait de cet infortuné, j'eus l'indiscrétion de lire cette lettre ; j'appris ainsi que l'artisan devait être le lendemain arrêté pour une lettre de change de mille trois cents francs, à la poursuite de M. Ferrand, qui, sous un nom supposé, le faisait emprisonner.

« Cet avis était de l'agent d'affaires de mon patron. Je connaissais assez la situation de la famille Morel pour savoir quel coup lui porterait l'incarcération de son seul soutien... Je fus aussi désolé qu'indigné. Malheureusement je vis dans le même tiroir une boîte ouverte, renfermant de l'or ; elle contenait deux mille francs... A ce moment, j'entendis Louise monter l'escalier ; sans réfléchir à la gravité de mon action, profitant de l'occasion que le hasard m'offrait, je pris mille trois cents francs. J'attendis Louise au passage ; je lui mis l'argent dans la main, et lui dis : « On doit arrêter votre père demain au point du jour pour mille trois cents francs, les voici, sauvez-le, mais ne dites pas que c'est de moi que vous tenez cet argent... M. Ferrand est un méchant homme !... »

« Vous le voyez, mademoiselle, mon intention était bonne, mais ma conduite coupable ; je ne vous cache rien... Maintenant voici mon excuse.

« Depuis longtemps, à force d'économies, j'avais réalisé et placé chez un banquier une petite somme de mille cinq cents francs. Il y a huit jours, il me prévint que le terme de son obligation envers moi étant arrivé, il tenait mes fonds à ma disposition dans le cas où je ne les lui laisserais pas.

« Je possédais donc plus que je ne prenais au notaire : je pouvais le lendemain toucher mes mille cinq cents francs ; mais le caissier du banquier n'arrivait pas chez son patron avant midi, et c'est au point du jour qu'on devait arrêter Morel. Il me fallait donc mettre celui-ci en mesure de payer de très-bonne heure ; sinon, lors même que je serais allé dans la journée le tirer de prison, il n'en eût pas moins été arrêté et emmené aux yeux de sa femme, que ce dernier coup pouvait achever. De plus, les frais considérables de l'arrestation auraient encore été à la charge du lapidaire. Vous comprenez, n'est-ce pas, que tous ces malheurs n'arrivaient pas si je prenais les treize cents francs, que je croyais pouvoir remettre le lendemain matin dans le bureau, avant que M. Ferrand se fût aperçu de quelque chose. Malheureusement je me suis trompé.

« Je sortis de chez M. Ferrand n'étant plus sous l'impression d'indignation et de pitié qui m'avait fait agir. Je réfléchis à tout le danger de ma position : mille craintes vinrent alors m'assaillir ; je connaissais la sévérité du notaire ; il pouvait, après mon départ, revenir fouiller dans son bureau, s'apercevoir du vol ; car à ses yeux, aux yeux de tous, c'est un vol.

« Ces idées me bouleversèrent : quoiqu'il fût tard, je courus chez le banquier pour le supplier de me rendre mes fonds à l'instant ; j'aurais motivé cette demande extraordinaire ; je serais ensuite retourné chez M. Ferrand remplacer l'argent que j'avais pris.

« Le banquier, par un funeste hasard, était depuis deux jours à Belleville dans une maison de campagne, où il faisait faire des plantations ; j'attendis le jour avec une angoisse croissante, enfin j'arrivai à Belleville. Tout se liguait contre moi ; le banquier venait de repartir à l'instant pour Paris ; j'y accours, j'ai enfin mon argent. Je me présente chez M. Ferrand, tout était découvert !

« Mais ce n'est là qu'une partie de mes infortunes. Maintenant le notaire m'accuse de lui avoir volé quinze mille francs en billets de banque, qui étaient, dit-il, dans le tiroir du bureau, avec les deux mille francs en or. C'est une accusation indigne, un mensonge infâme ! Je m'avoue coupable de la première soustraction : mais, par tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, je vous jure, mademoiselle, que je suis innocent

de la seconde. Je n'ai vu aucun billet de banque dans ce tiroir : il n'y avait que deux mille francs en or, sur lesquels j'ai pris les treize cents francs que je rapportais.

« Telle est la vérité, mademoiselle : je suis sous le coup d'une accusation accablante, et pourtant j'affirme que vous devez me savoir incapable de mentir... mais me croirez-vous? Hélas ! comme m'a dit M. Ferrand, celui qui a volé une faible somme peut en voler une plus forte, et ses paroles ne méritent aucune confiance.

« Je vous ai toujours vue si bonne et si dévouée pour les malheureux, mademoiselle : je vous sais si loyale et si franche, que votre cœur vous guidera, je l'espère, dans l'appréciation de la vérité. Je ne demande rien de plus... Ajoutez foi à mes paroles, et vous me trouverez aussi à plaindre qu'à blâmer ; car, je le répète, mon intention était bonne, des circonstances impossibles à prévoir m'ont perdu.

« Ah ! mademoiselle Rigolette, je suis bien malheureux ! Si vous saviez au milieu de quelles gens je suis destiné à vivre jusqu'au jour de mon jugement !

« Hier on m'a conduit dans un lieu qu'on appelle le dépôt de préfecture de police. Je ne saurais vous dire ce que j'ai éprouvé lorsqu'après avoir monté un sombre escalier, je suis arrivé devant une porte à guichet de fer que l'on a ouverte et qui s'est bientôt refermée sur moi.

« J'étais si troublé, que je ne distinguai d'abord rien. Un air chaud, nauséabond, m'a frappé au visage; j'ai entendu un grand bruit de voix mêlé çà et là de rires sinistres, d'accents de colère et de chansons grossières; je me tenais immobile près de la porte, regardant les dalles de grès de cette salle, n'osant ni avancer ni lever les yeux, croyant que tout le monde m'examinait.

« On ne s'occupait pas de moi : un prisonnier de plus ou de moins inquiète peu ces gens-là. Enfin je me suis hasardé à lever la tête. Quelles horribles figures, mon Dieu ! que de vêtements en lambeaux ! que de haillons souillés de boue! Tous les dehors de la misère et du vice. Ils étaient là quarante ou cinquante, assis, debout, ou couchés sur des bancs scellés dans le mur, vagabonds, voleurs, assassins, enfin tous ceux qui avaient été arrêtés la nuit ou dans la journée.

« Lorsqu'ils se sont aperçus de ma présence, j'ai éprouvé une triste consolation en voyant qu'ils reconnaissaient que je n'étais pas des leurs. Quelques-uns me regardèrent d'un air insolent et moqueur ; puis ils se mirent à parler entre eux à voix basse je ne sais quel langage hideux que je ne comprenais pas. Au bout d'un moment, le plus audacieux vint me frapper sur l'épaule et me demander de l'argent pour payer ma bienvenue.

« J'ai donné quelques pièces de monnaie, espérant acheter ainsi le repos : cela ne leur a pas suffi, ils ont exigé davantage, j'ai refusé. Alors plusieurs m'ont entouré en m'accablant d'injures et de menaces ; ils allaient se précipiter sur moi lorsque heureusement, attiré par le tumulte, un gardien est entré. Je me suis plaint à lui : il a exigé que l'on me rendît l'argent que j'avais donné, et m'a dit que si je voulais je serais, pour une modique somme, conduit à ce qu'on appelle la pistole, c'est-à-dire que je pourrais être seul dans une cellule. J'acceptai avec reconnaissance, et je quittai ces bandits au milieu de leurs menaces pour l'avenir ; car nous devions, disaient-ils, nous retrouver, et alors je resterais sur la place.

« Le gardien me mena dans une cellule où je passai le reste de la nuit.

« C'est de là que je vous écris ce matin, mademoiselle Rigolette. Tantôt, après mon interrogatoire, je serai conduit à une autre prison qu'on appelle la Force, où je crains de retrouver plusieurs de mes compagnons du dépôt.

« Le gardien, intéressé par ma douleur et par mes larmes, m'a promis de vous faire parvenir cette lettre, quoique de telles complaisances lui soient très-sévèrement défendues.

« J'attends, mademoiselle Rigolette, un dernier service de votre ancienne amitié, si toutefois vous ne rougissez pas maintenant de cette amitié.

« Dans le cas où vous voudriez bien m'accorder ma demande, la voici :

« Vous recevrez avec cette lettre une petite clef et un mot pour le portier de la maison que j'habite, boulevard Saint-Denis, n° 11. Je le préviens que vous pouvez disposer comme moi-même de tout ce qui m'appartient, et qu'il doit exécuter vos ordres. Il vous conduira dans ma chambre. Vous aurez la bonté d'ouvrir mon secrétaire avec la clef que je vous envoie; vous trouverez une grande enveloppe renfermant différents papiers que je vous prie de me garder : l'un d'eux vous était destiné, ainsi que vous le verrez par l'adresse. D'autres ont été écrits à propos de vous, et cela dans des temps bien heureux. Ne vous en fâchez pas, vous ne deviez jamais les connaître. Je vous prie aussi de prendre le peu d'argent qui est dans ce meuble, ainsi qu'un sachet de satin renfermant une petite cravate de soie orange que vous portiez lors de nos dernières promenades du dimanche, et que vous m'avez donnée le jour où j'ai quitté la rue du Temple.

« Je voudrais enfin qu'à l'exception d'un peu de linge que vous m'enverriez à la Force vous fissiez vendre les meubles et les effets que je possède : acquitté ou condamné, je n'en serai pas moins flétri et obligé de quitter Paris. Où irai-je ? quelles seront mes ressources ? Dieu le sait.

« Madame Bouvard, qui a déjà vendu et acheté plusieurs objets, se chargerait peut-être du tout ; c'est une honnête femme ; cet arrangement vous épargnerait beaucoup d'embarras, car je sais combien votre temps est précieux.

Germain en prison.

« J'avais payé mon terme d'avance, je vous prie donc de vouloir bien seulement donner une petite gratification au portier. Pardon, mademoiselle, de vous importuner de tous ces détails, mais vous êtes la seule personne au monde à laquelle j'ose et je puisse m'adresser.

« J'aurais pu réclamer ce service d'un des clercs de M. Ferrand avec lequel je suis assez lié : mais j'aurais craint son indiscrétion au sujet de divers papiers; plusieurs vous concernent, comme je vous l'ai dit; quelques autres ont rapport à de tristes événements de ma vie.

« Ah! croyez-moi, mademoiselle Rigolette, si vous me l'accordez, cette dernière preuve de votre ancienne affection sera ma seule consolation dans le grand malheur qui m'accable; malgré moi j'espère que vous ne me refuserez pas.

« Je vous demande aussi la permission de vous écrire quelquefois... Il me serait si doux, si précieux, de pouvoir épancher dans un cœur bienveillant la tristesse qui m'accable!

« Hélas! je suis seul au monde; personne ne s'intéresse à moi. Cet isolement m'était déjà bien pénible, jugez maintenant!...

« Et je suis honnête pourtant... et j'ai la conscience de n'avoir jamais nui à personne, d'avoir toujours, même au péril de ma vie, témoigné de mon aversion pour ce qui était mal... ainsi que vous le verrez par les papiers que je vous prie de garder, et que vous pouvez lire... Mais quand je dirai cela, qui me croira? M. Ferrand est respecté par tout le monde, sa réputation de probité est établie depuis longtemps, il a un juste grief à me reprocher... il m'écrasera... Je me résigne d'avance à mon sort.

« Enfin, mademoiselle Rigolette, si vous me croyez, vous n'aurez, je l'espère, aucun mépris pour moi, vous me plaindrez, et vous penserez quelquefois à un ami sincère. Alors, si je vous fais bien... bien pitié, peut-être vous pousserez la générosité jusqu'à venir un jour... un dimanche (hélas! que de souvenirs ce mot me rappelle!), jusqu'à venir un dimanche affronter le parloir de ma prison. Mais non, non, vous revoir dans un pareil lieu... je n'oserais jamais... Pourtant, vous êtes si bonne... que...

« Je suis obligé d'interrompre cette lettre et de vous l'envoyer ainsi avec la clef et le petit mot pour le portier, que je vais écrire à la hâte. Le gardien vient m'avertir que je vais être conduit devant le juge... Adieu, adieu, mademoiselle Rigolette... ne me repoussez pas... je n'ai d'espoir qu'en vous, qu'en vous seule! François Germain.

« *P. S.* — Si vous me répondez, adressez votre lettre à la prison de la Force. »

La veuve du supplicié.

Ou comprend maintenant la cause du premier chagrin de Rigolette. Son cœur excellent s'était profondément ému d'une infortune dont elle n'avait eu jusqu'alors aucun soupçon. Elle croyait aveuglément à l'entière véracité du récit de Germain, ce fils infortuné du Maître d'école.

Assez peu rigoriste, elle trouvait même que son ancien voisin s'exagérait énormément sa faute. Pour sauver un malheureux père de famille, il avait pris de l'argent qu'il savait pouvoir rendre. Cette action, aux yeux de la grisette, n'était que généreuse.

Par une de ces contradictions naturelles aux femmes, et surtout aux femmes de sa classe, cette jeune fille, qui jusqu'alors n'avait éprouvé pour Germain, comme pour ses autres voisins, qu'une cordiale et joyeuse amitié, ressentit pour lui une vive préférence.

Dès qu'elle le sut malheureux... injustement accusé et prisonnier, son souvenir effaça celui de ses anciens rivaux.

Chez Rigolette, ce n'était pas encore l'amour, c'était une affection vive, sincère, remplie de commisération et de dévouement résolu : sentiment très-nouveau pour elle en raison même de l'amertume qui s'y joignait.

Telle était la situation morale de Rigolette, lorsque Rodolphe entra dans sa chambre, après avoir discrètement frappé à la porte.

CHAPITRE XIV.

Amitié.

— Bonjour, ma voisine, dit Rodolphe à Rigolette; je ne vous dérange pas?

— Non, mon voisin; je suis au contraire très-contente de vous voir, car j'ai beaucoup de chagrin.

— En effet, je vous trouve pâle, vous semblez avoir pleuré.

— Je crois bien que j'ai pleuré!... il y a de quoi! Pauvre Germain! Tenez, lisez. Et Rigolette remit à Rodolphe la lettre du prisonnier. Si ce n'est pas à fendre le cœur! Vous m'avez dit que vous vous intéressiez à lui... voilà le moment de le montrer, ajouta-t-elle pendant que Rodolphe lisait attentivement. Faut-il que ce vilain M. Ferrand soit acharné après tout le monde! D'abord ça été contre Louise, maintenant c'est contre Germain. Oh! je ne suis pas méchante; mais il arriverait quelque bon malheur à ce notaire, que j'en serais contente. Accuser un si honnête garçon de lui avoir volé 15,000 francs! Germain! lui! la probité en personne!... et puis, si rangé, si doux, si triste. Va-t-il être à plaindre, mon Dieu! au milieu de tous ces scélérats, dans sa prison! Ah! monsieur Rodolphe, d'aujourd'hui je commence à voir que tout n'est pas couleur de rose dans la vie.

Paris. — Imprimerie Schneider, rue d'Erfurth, 1.

— Et que comptez-vous faire, ma voisine ?

— Ce que je compte faire ?... mais tout ce que Germain me demande; et cela le plus tôt possible. Je serais déjà partie sans cet ouvrage très-pressé que je finis, et que je vais porter tout à l'heure rue Saint-Honoré, en me rendant à la chambre de Germain chercher les papiers dont il me parle. J'ai passé une partie de la nuit à travailler pour gagner quelques heures d'avance. Je vais avoir tant de choses à faire en dehors de mon ouvrage, qu'il faut que je me mette en mesure. D'abord madame Morel voudrait que je puisse voir Louise dans sa prison. C'est peut-être très-difficile, mais enfin je tâcherai... Malheureusement je ne sais pas seulement à qui m'adresser...

— J'avais songé à cela.

— Vous, mon voisin ?

— Voici une permission.

— Quel bonheur ! Est-ce que vous ne pourriez pas m'en avoir une aussi pour la prison de ce malheureux Germain ?... ça lui ferait tant de plaisir !

— Je vous donnerai aussi les moyens de voir Germain.

— Oh ! merci, monsieur Rodolphe.

— Vous n'aurez donc pas peur d'aller dans sa prison ?

— Bien sûr le cœur me battra très-fort la première fois... Mais c'est égal. Est-ce que, quand Germain était heureux, je ne le trouvais pas toujours prêt à aller au-devant de toutes mes volontés, à me mener au spectacle ou promener, à me faire la lecture le soir, à m'aider à arranger mes caisses de fleurs, à cirer ma chambre ? Eh bien ! il est dans la peine, c'est à mon tour maintenant. Un pauvre petit rat comme moi ne peut pas grand'chose, je le sais, mais enfin tout ce que je pourrai, je le ferai, il peut y compter ; il verra si je suis bonne amie. Tenez, monsieur Rodolphe, il y a une chose qui me désole, c'est sa défiance. Me croire capable de le mépriser, moi ! je vous demande un peu pourquoi. Ce vieil avare de notaire l'accuse d'avoir volé ; qu'est-ce que ça me fait ?... je sais bien que ça n'est pas vrai. La lettre de Germain ne m'aurait pas prouvé clair comme le jour qu'il est innocent, que je ne l'aurais pas cru coupable ; il n'y a qu'à le voir, qu'à le connaître, pour être sûr qu'il est incapable d'une vilaine action. Il faut être aussi méchant que M. Ferrand pour soutenir des fausseté pareilles.

— Bravo ! ma voisine, j'aime votre indignation.

— Oh ! tenez, je voudrais être homme pour pouvoir aller trouver ce notaire, et lui dire : — Ah ! vous soutenez que Germain vous a volé, eh bien ! tenez, voilà pour vous, vieux menteur ! il ne vous volera pas cela, toujours ! Et pan ! pan ! pan ! je le battrais comme plâtre.

— Vous avez une justice très-expéditive, dit Rodolphe en souriant de l'animation de Rigolette.

— C'est que ça révolte aussi ; et, comme dit Germain dans sa lettre, tout le monde sera du parti de son patron contre lui, parce que son patron est riche, considéré, et que Germain n'est qu'un pauvre jeune homme sans protection, à moins que vous ne veniez à son secours, monsieur Rodolphe, vous qui connaissez des personnes si bienfaisantes. Est-ce qu'il n'y aurait pas à faire quelque chose ?

— Il faut qu'il attende son jugement. Une fois acquitté, comme je le crois, de nombreuses preuves d'intérêt lui seront données, je vous l'assure. Mais, écoutez, ma voisine, je sais par expérience qu'on peut compter sur votre discrétion.

— Oh ! oui, monsieur Rodolphe ; je n'ai jamais été bavarde.

— Eh bien ! il faut que personne ne sache, et que Germain lui-même ignore que des amis veillent sur lui... car il a des amis.

— Vraiment ?

— De très-puissants, de très-dévoués.

— Ça lui donnerait tant de courage de le savoir !

— Sans doute ; mais il ne pourrait peut-être pas s'en taire. Alors M. Ferrand, effrayé, se mettrait sur ses gardes, sa défiance s'éveillerait, et, comme il est très-adroit, il deviendrait difficile de l'atteindre : ce qui serait fâcheux, car il faut non-seulement que l'innocence de Germain soit reconnue, mais que son calomniateur soit démasqué.

— Je vous comprends, monsieur Rodolphe.

— Il en est de même de Louise ; je vous apportais cette permission de la voir, afin que vous la priiez de ne parler à personne de ce qu'elle m'a révélé ; elle saura ce que cela signifie.

— Cela suffit, monsieur Rodolphe.

— En un mot, que Louise se garde de se plaindre dans sa prison de la méchanceté de son maître, c'est très-important. Mais elle devra ne rien cacher à un avocat qui viendra de ma part s'entendre avec elle pour sa défense : faites-lui bien toutes ces recommandations.

— Soyez tranquille, mon voisin, je n'oublierai rien, j'ai bonne mémoire. Mais je parle de bonté ! c'est vous qui êtes bon et généreux ! Quelqu'un est-il dans la peine, vous vous trouvez tout de suite là.

— Je vous l'ai dit, ma voisine, je ne suis qu'un pauvre commis marchand ; mais quand, en flânant de côté et d'autre, je trouve de braves gens qui méritent protection, j'en instruis une personne bienfaisante qui a toute confiance en moi, et on les secourt. Ça n'est pas plus malin que ça.

— Et où logez-vous, maintenant que vous avez cédé votre chambre aux Morel ?

— Je loge... en garni.

— Oh ! que je détesterais ça ! Etre où a été tout le monde, c'est comme si tout le monde avait été chez vous.

— Je n'y suis que la nuit, et alors...

— Je conçois, c'est moins désagréable. Ce que c'est que de nous, pourtant, monsieur Rodolphe ! Mon chez-moi me rendait si heureuse ! je n'étais arrangé une petite vie si tranquille, que je n'aurais jamais cru possible d'avoir un chagrin, et vous voyez pourtant !... Non, je ne peux pas vous dire le coup que le malheur de Germain m'a porté. J'ai vu les Morel et d'autres encore bien à plaindre, c'est vrai ; mais enfin la misère est la misère, entre pauvres gens on s'y attend, ça ne surprend pas, et l'on s'entr'aide comme on peut. Aujourd'hui c'est l'un, demain c'est l'autre. Quant à soi, avec du courage et de la gaieté, on se tire d'affaire. Mais voir un pauvre jeune homme, honnête et bon, qui a été votre ami pendant longtemps, le voir accusé de vol et emprisonné pêle-mêle avec des scélérats !... ah ! dame, monsieur Rodolphe, vrai, je suis sans force contre ça, c'est un malheur auquel je n'avais jamais pensé, ça me bouleverse.

Et les grands yeux de Rigolette se voilèrent de larmes.

— Courage ! courage ! votre gaieté reviendra quand votre ami sera acquitté.

— Oh ! il faudra bien qu'il soit acquitté. Il n'y aura qu'à lire aux juges la lettre qu'il m'a écrite : ça suffira, n'est-ce pas, monsieur Rodolphe ?

— En effet, cette lettre simple et touchante a tout le caractère de la vérité ; il faudra même que vous m'en laissiez prendre copie, cela sera nécessaire à la défense de Germain.

— Certainement, monsieur Rodolphe. Si je n'écrivais pas comme un vrai chat, malgré les leçons qu'il m'a données, ce bon Germain, je vous proposerais de vous la copier ; mais mon écriture est si grosse, si de travers, et puis il y a tant, tant de fautes !...

— Je vous demanderai de me confier seulement la lettre jusqu'à demain.

— La voilà, mon voisin, mais vous y ferez bien attention, n'est-ce pas ? J'ai brûlé tous les billets doux que M. Cabrion et M. Giraudeau m'écrivaient dans les commencements de notre connaissance, avec des cœurs enflammés et des colombes sur le haut du papier, quand ils croyaient que je me laisserais prendre à leurs cajoleries ; mais cette pauvre lettre de Germain je la garderai soigneusement, et les autres aussi, s'il m'en écrit. Car enfin, n'est-ce pas, monsieur Rodolphe, ça prouve en ma faveur qu'il me demande ces petits services ?

— Sans doute, cela prouve que vous êtes la meilleure petite amie qu'on puisse désirer. Mais j'y songe, au lieu d'aller tout à l'heure seule chez M. Germain, voulez-vous que je vous accompagne ?

— Avec plaisir, mon voisin. La nuit vient, et le soir j'aime autant ne pas être toute seule dans les rues ; sans compter qu'il faut que je porte de l'ouvrage près le Palais-Royal. Mais d'aller si loin, ça va vous fatiguer et vous ennuyer peut-être ?

— Pas du tout... nous prendrons un fiacre.

— Vraiment ! oh ! comme ça m'amuserait d'aller en voiture si je n'avais pas de chagrin ! Et il faut que j'en aie, du chagrin, car voilà la première fois depuis que je suis ici que je n'ai pas chanté de la journée. Mes oiseaux en sont tout interdits. Pauvres petites bêtes ! ils ne savent pas ce que cela signifie ; deux ou trois fois papa Crétu a chanté un peu pour m'agacer ; j'ai voulu lui répondre ; ah bien, oui ! au bout d'une minute je me suis mise à pleurer. Ramonette a recommencé, mais je n'ai pas pu lui répondre davantage.

— Quels singuliers noms vous avez donnés à vos oiseaux, papa Crétu et Ramonette !

— Dame, monsieur Rodolphe, mes oiseaux font la joie de ma solitude, ce sont mes meilleurs amis : je leur ai donné le nom des braves gens qui ont fait la joie de mon enfance et qui ont été aussi mes meilleurs amis ; sans compter, pour achever la ressemblance, que papa Crétu et Ramonette étaient gais et chantaient comme les oiseaux du bon Dieu.

— Ah ! maintenant, en effet, je me souviens, vos parents adoptifs s'appelaient ainsi.

— Oui, mon voisin ; ces noms sont ridicules pour des oiseaux, je le sais, mais ça ne regarde que moi. Tenez, c'est encore à ce sujet-là que j'ai vu que Germain avait bien bon cœur.

— Comment donc ?

— Certainement : M. Giraudeau et M. Cabrion... M. Cabrion surtout, étaient toujours à faire des plaisanteries sur les noms de mes oiseaux ; appeler un serin papa Crétu, voyez donc ! M. Cabrion n'en revenait pas, et il partait de là pour faire des gorges chaudes à n'en plus finir. Si c'était un coq, disait-il, à la bonne heure vous pourriez l'appeler Crétu. C'est comme le nom de la serine, Ramonette ; ça ressemble à Ramona. Enfin il m'a si fort impatientée que j'ai été deux dimanches sans vouloir sortir avec lui pour lui apprendre, et je lui ai dit très-sérieusement que s'il recommençait ses moqueries, qui me faisaient de la peine, nous n'irions plus jamais ensemble.

— Quelle courageuse résolution !

— Ça m'a coûté, allez, monsieur Rodolphe, moi qui attendais mes sorties du dimanche comme le Messie : j'avais le cœur bien gros de rester toute seule par un temps superbe ; mais, c'est égal, j'aimais encore mieux sacrifier mon dimanche que de continuer à entendre M. Cabrion

se moquer de ce que respectais. Après ça, certainement que, sans l'idée que j'y attachais, j'aurais préféré donner d'autres noms à mes oiseaux. Tenez, il y a surtout un nom que j'aurais aimé à l'adoration, Colibri... Eh bien! je m'en suis privée, parce que jamais je n'appellerai les oiseaux que j'aurai autrement que Crétu et Ramonette; sinon il me semblerait que je sacrifie, que j'oublie mes bons parents adoptifs, n'est-ce pas, monsieur Rodolphe?

— Vous avez raison, mille fois raison. Et Germain ne se moquait pas de ces noms, lui?

— Au contraire; seulement la première fois ils lui ont semblé drôles, ainsi qu'à tout le monde : c'était tout simple; mais, quand je lui ai expliqué mes raisons, comme je les avais pourtant expliquées à M. Cabrion, les larmes lui en sont venues aux yeux. De ce jour-là je me suis dit : M. Germain est un bien bon cœur; il n'a contre lui que sa tristesse. Et voyez-vous, monsieur Rodolphe, ça m'a porté malheur de lui reprocher sa tristesse. Alors je ne comprenais pas qu'on pût être triste, maintenant je ne le comprends que trop. Mais voilà mon paquet fini, mon ouvrage prêt à emporter. Voulez-vous me donner mon châle, mon voisin? il ne fait pas assez froid pour prendre un manteau, n'est-ce pas?

— Nous allons en voiture et je vous ramènerai.

— C'est vrai, nous irons et nous reviendrons plus vite; ce sera toujours ça de temps gagné.

— Mais, j'y songe, comment allez-vous faire; votre travail va souffrir de vos visites aux prisons?

— Oh! que non, que non, j'ai fait mon compte. D'abord j'ai mes dimanches à moi; j'irai voir Louise et Germain ces jours-là, ça me servira de promenade et de distraction; ensuite, dans la semaine, je retournerai à la prison une ou deux autres fois; chacune me prendra trois bonnes heures, n'est-ce pas? Eh bien, pour me trouver à mon aise, je travaillerai une heure de plus par jour, je me coucherai à minuit au lieu de me coucher à onze heures; ça me fera un gain tout clair de sept ou huit heures par semaine, que je pourrai dépenser pour aller voir Louise et Germain. Vous voyez, je suis plus riche que je n'en ai l'air, ajouta Rodolphe en souriant.

— Et vous ne craignez pas que cela vous fatigue?

— Bah! je m'y ferai, on se fait à tout. Et puis ça ne durera pas toujours.

— Voilà votre châle, ma voisine. Je ne serai pas aussi indiscret qu'hier, je n'approcherai pas trop mes lèvres de ce cou charmant.

— Ah! mon voisin, hier, c'était hier, on pouvait rire; mais aujourd'hui c'est différent. Prenez garde de me piquer.

— Allons, l'épingle est tordue.

— Eh bien! prenez-en une autre, là, sur la pelote. Ah! j'oubliais, voulez-vous être bien gentil, mon voisin?

— Ordonnez, ma voisine.

— Taillez-moi une bonne plume, bien grosse, pour que je puisse, en rentrant, écrire à ce pauvre Germain que ses commissions sont faites. Il aura ma lettre demain de bonne heure à la prison, ça lui fera un bon réveil.

— Et où sont vos plumes?

— Là, sur la table, le canif est dans le tiroir. Attendez, je vais vous allumer ma bougie, car il commence à n'y plus faire clair.

— Ça ne sera pas de refus pour tailler la plume.

— Et puis il faut que je puisse attacher mon bonnet.

Rigolette fit petiller une allumette chimique et alluma un bout de bougie dans un petit bougeoir bien luisant.

— Diable, de la bougie, ma voisine! quel luxe!

— Pour ce que j'en brûle, ça me coûte une idée plus cher que de la chandelle, et c'est bien plus propre.

— Pas plus cher?

— Mon Dieu, non! J'achète ces bouts de bougie à la livre, et une demi-livre me fait presque mon année.

— Mais, dit Rodolphe en taillant soigneusement la plume, pendant que la grisette nouait son bonnet devant son miroir, je ne vois pas de préparatifs pour votre dîner.

— Je n'ai pas l'ombre de faim. J'ai pris une tasse de lait ce matin, j'en prendrai une ce soir avec un peu de pain, j'en aurai bien assez.

— Vous ne voulez pas venir sans façon dîner avec moi en sortant de chez Germain?

— Je vous remercie, mon voisin, j'ai le cœur trop gros; une autre fois, avec plaisir. Tenez, la veille du jour où ce pauvre Germain sortira de prison, je m'invite, et après vous me mènerez au spectacle. Est-ce dit?

— C'est dit, ma voisine; je vous assure que je n'oublierai pas cet engagement. Mais aujourd'hui vous me refusez?

— Oui, monsieur Rodolphe, je vous serais une compagnie trop maussade, sans compter que ça me prendrait beaucoup de temps. Pensez donc... c'est surtout maintenant qu'il ne faut pas que je fasse la paresseuse, et que je dépense un quart d'heure mal à propos.

— Allons, je renonce à ce plaisir... pour aujourd'hui.

— Tenez, voilà mon paquet, mon voisin; passez devant, je fermerai la porte.

— Voici une plume excellente. Maintenant, votre paquet.

— Prenez garde de le chiffonner, c'est du pou-de-soie, ça garde le pli; tenez-le à votre main, comme ça, légèrement. Bien, passez, je vous éclairerai.

Et Rodolphe descendit, précédé de Rigolette.

Au moment où le voisin et la voisine passèrent devant la loge du portier, ils virent M. Pipelet qui, les bras pendants, s'avançait vers eux du fond de l'allée; d'une main il tenait l'enseigne qui annonçait au public qu'il ferait commerce d'amitié avec Cabrion, de l'autre main il tenait le portrait du damné peintre.

Le désespoir d'Alfred était si écrasant, que son menton touchait à sa poitrine, et qu'on n'apercevait que le fond immense de son chapeau-tromblon.

En le voyant venir ainsi, la tête baissée, vers Rodolphe et Rigolette, on eût dit un bélier ou un brave champion breton se préparant au combat.

Anastasie parut bientôt sur le seuil de sa loge, et s'écria à l'aspect de son mari :

— Eh bien! vieux chéri, te voilà donc! Qu'est ce qu'il t'a dit le commissaire? Alfred! Alfred! mais fais donc attention, tu vas paqu-r dans mon roi des locataires qui te crève les yeux. Pardon, monsieur Rodolphe, c'est ce gueux de Cabrion qui l'abrutit de plus en plus. Il le fera, bien sûr, tourner en bourrique, ce vieux chéri!!! Alfred, mais réponds donc!

A cette voix chère à son cœur, M. Pipelet releva la tête; ses traits étaient empreints d'une sombre amertume.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit, le commissaire? reprit Anastasie.

— Anastasie, il faudra rassembler le peu que nous possédons, serrer nos amis dans nos bras, faire nos malles .. et nous expatrier de Paris... de la France... de ma belle France! car, sûr maintenant de l'impunité, le monstre est capable de me poursuivre partout... dans toute l'étendue des départements du royaume...

— Comment! le commissaire?

— Le commissaire! s'écria M. Pipelet avec une indignation courroucée, le commissaire!... il m'a ri au nez...

— A toi .. un homme d'âge, qui as l'air si respectable que tu en paraîtrais bête comme une oie si on ne connaissait pas tes vertus!...

— Eh bien! malgré cela, lorsque j'eus respectueusement déposé par devant lui mon amas de plaintes et de griefs contre cet infernal Cabrion... ce magistrat, après avoir regardé en riant... oui, en riant... et, j'ose le dire, en riant indécemment... l'enseigne et le portrait que j'apportais comme pièces justificatives, ce magistrat m'a répondu :

— Mon brave homme, ce Cabrion est un très-drôle de corps, c'est un mauvais farceur; ne faites pas attention à ses plaisanteries. Je vous conseille, moi, tout bonnement, d'en rire, car il y a vraiment de quoi!

— D'en rire, *môssieur*! me suis-je écrié, d'en rire!... mais le chagrin me dévore... mais ce gueux-là empoisonne mon existence... il m'affiche, il me fera perdre la raison... Je demande qu'on l'enferme, qu'on l'exile... au moins de ma rue.

A ces mots, le commissaire a souri, et m'a obligeamment montré la porte... J'ai compris ce geste du magistrat... et me voici.

— Magistrat de rien du tout!... s'écria madame Pipelet.

— Tout est fini, Anastasie... tout est fini... plus d'espoir! Il n'y a plus de justice en France... je suis atrocement sacrifié!...

Et, pour péroraison, M. Pipelet lança de toutes ses forces l'enseigne et le portrait au fond de l'allée...

Rodolphe et Rigolette avaient, dans l'ombre, un peu souri du désespoir de M. Pipelet.

Après avoir adressé quelques mots de consolation à Alfred, qu'Anastasie calmait de son mieux, le roi des locataires quitta la maison de la rue du Temple avec Rigolette, et tous deux montèrent en fiacre pour se rendre chez François Germain.

CHAPITRE XV.

Le testament.

François Germain demeurait boulevard Saint Denis, n° 11. Nous rappellerons au lecteur, qui l'a sans doute oublié, que madame Matthieu, la courtière en diamants dont nous avons parlé à propos de Morel le lapidaire, logeait dans la même maison que Germain.

Pendant le long trajet de la rue du Temple à la rue Saint-Honoré, où demeurait la maîtresse couturière à qui Rigolette avait d'abord voulu rapporter son ouvrage, Rodolphe put apprécier davantage encore l'excellent naturel de la jeune fille. Ainsi que les caractères instinctivement bons et dévoués, elle n'avait pas la conscience de la délicatesse, de la générosité de sa conduite, qui lui semblait fort simple.

Rien n'eût été plus facile à Rodolphe que de libéralement assurer le présent et l'avenir de Rigolette, et de la mettre ainsi à même d'aller charitablement consoler Louise et Germain, sans qu'elle se préoccupât du temps que ses visites dérobaient à son travail, son unique ressource; mais le prince craignait d'affaiblir le mérite du dévouement de la grisette en le rendant trop facile; bien décidé à récompenser les qualités

rares et charmantes qu'il avait découvertes en elle. il voulait la suivre jusqu'au terme de cette nouvelle et intéressante épreuve.

Est-il besoin de dire que, dans le cas où la santé de la jeune fille se fût le moins du monde altérée par le surcroît de travail qu'elle s'imposait vaillamment pour consacrer quelques heures chaque semaine à la fille du lapidaire et au fils du Maître d'école, Rodolphe fût à l'instant venu au secours de sa protégée ?

Il étudiait avec autant de bonheur que d'émotion ce caractère si naturellement heureux et si peu habitué au chagrin, que çà et là un éclair de gaieté venait l'illuminer encore.

Au bout d'une heure environ, le fiacre, de retour de la rue Saint-Honoré, s'arrêta boulevard Saint-Denis, n° 11, devant une maison de modeste apparence.

Rodolphe aida Rigolette à descendre; celle-ci entra chez le portier et lui communiqua les intentions de Germain, sans oublier la gratification promise. Grâce à l'aménité de son caractère, le fils du Maître d'école était partout aimé. Le confrère de M. Pipelet fut consterné d'apprendre que la maison perdait un locataire si honnête et si tranquille... Telles furent ses expressions.

La grisette, munie d'une lumière, rejoignit son compagnon, le portier ne devant monter que quelque temps après pour recevoir ses dernières instructions.

La chambre de Germain était située au quatrième étage. En arrivant devant la porte, Rigolette dit à Rodolphe, en lui donnant la clef :

— Tenez, mon voisin... ouvrez; la main me tremble trop... Vous allez vous moquer de moi; mais, en pensant que ce pauvre Germain ne reviendra plus jamais ici... il me semble que je vais entrer dans la chambre d'un mort...

— Soyez donc raisonnable, ma voisine, n'ayez pas de ces idées-là !

— J'ai tort, mais c'est plus fort que moi... Et elle essuya une larme.

Sans être aussi ému que sa compagne, Rodolphe éprouvait néanmoins une impression pénible en pénétrant dans ce modeste réduit.

Sachant de quelles détestables obsessions les complices du Maître d'école avaient poursuivi et poursuivaient peut-être encore Germain, il pressentait que cet infortuné avait dû passer de bien tristes heures dans cette solitude.

Rigolette posa la lumière sur une table.

Rien de plus simple que l'ameublement de cette chambre de garçon, composé d'une couchette, d'une commode, d'un secrétaire de noyer, de quatre chaises de paille et d'une table; des rideaux de coton blanc drapaient les fenêtres et l'alcôve; pour tout ornement on voyait sur la cheminée une carafe et un verre.

A l'affaissement du lit, qui n'était pas défait, on s'apercevait que Germain avait dû s'y jeter quelques instants tout habillé pendant la nuit qui avait précédé son arrestation.

— Pauvre garçon! dit tristement Rigolette en examinant avec intérêt l'intérieur de la chambre, on voit bien qu'il ne m'a plus pour sa voisine... C'est rangé, mais ça n'est pas soigné; il y a de la poussière partout, les rideaux sont enfumés, les vitres sont ternes, le carreau n'est pas ciré... Ah ! quelle différence ! rue du Temple, ça n'était pas plus beau, mais c'était plus gai, parce que tout brillait de propreté, comme chez moi...

— C'est qu'aussi vous étiez là pour donner vos avis.

— Mais voyez donc ! s'écria Rigolette en montrant le lit, il ne s'est pas couché l'autre nuit, tant il était inquiet ! Tenez, ce mouchoir qu'il a laissé là, il a été tout trempé de larmes. Ça se voit bien... Et elle le prit en ajoutant : Germain a gardé une petite cravate de soie orange que je lui ai donnée quand nous étions heureux; moi, je garderai ce mouchoir en souvenir de ses malheurs; je suis sûr qu'il ne s'en fâchera pas...

— Au contraire, il sera très-heureux de ce témoignage de votre affection.

— Maintenant songeons aux choses sérieuses : je ferai tout à l'heure un paquet du linge que je trouverai dans la commode, afin de le lui porter en prison; la mère Bouvard, que j'enverrai ici demain, s'arrangera du reste... Je vais d'abord ouvrir le secrétaire pour y prendre les papiers et l'argent que Germain me prie de lui garder.

— Mais j'y songe, dit Rodolphe, Louise Morel m'a remis hier les 1,300 francs en or que Germain lui avait donnés pour acquitter la dette du lapidaire, que j'avais déjà payée; j'ai cet argent : il appartient à Germain, puisqu'il a remboursé le notaire; je vais vous le remettre, vous le joindrez à celui dont vous allez être dépositaire.

— Comme vous voudrez, monsieur Rodolphe; pourtant, j'aimerais presque autant ne pas avoir chez moi une si grosse somme; il y a tant de voleurs maintenant !... Des papiers, à la bonne heure... on n'a rien à craindre, mais de l'argent... c'est dangereux...

— Vous avez peut-être raison, ma voisine; voulez-vous que je me charge de cette somme? Si Germain a besoin de quelque chose, vous me le ferez savoir tout de suite; je vous laisserai mon adresse et je vous enverrai ce qu'il vous demandera.

— Tenez, mon voisin, je n'aurais pas osé vous prier de nous rendre ce service; cela vaut bien mieux; je vous remettrai aussi ce qui proviendra de la vente des effets. Voyons donc ces papiers, dit la jeune fille en ouvrant le secrétaire et plusieurs tiroirs. Ah ! c'est probablement cela. Voici une grosse enveloppe. Ah ! mon Dieu ! voyez donc, monsieur Rodolphe, comme c'est triste ce qu'il y a d'écrit dessus.

Et elle lut d'une voix émue :

« Dans le cas où je mourrais de mort violente ou autrement, je prie la personne qui ouvrira ce secrétaire de porter ces papiers chez mademoiselle Rigolette, couturière, rue du Temple, n° 17. »

— Est-ce que je puis décacheter cette enveloppe, monsieur Rodolphe?

— Sans doute; Germain ne vous annonce-t-il pas qu'il y a parmi les papiers qu'elle contient une lettre qui vous est particulièrement adressée ?

La jeune fille rompit le cachet; plusieurs écrits s'y trouvaient renfermés; l'un d'eux, portant cette suscription : *A mademoiselle Rigolette*, contenait ces mots :

« Mademoiselle, lorsque vous lirez cette lettre, je n'existerai plus.... Si, comme je le crains, je meurs de mort violente en tombant dans un guet-apens semblable à celui auquel j'ai dernièrement échappé, quelques renseignements joints ici sous le titre de : *Notes sur ma vie*, pourront mettre sur la trace de mes assassins. »

— Ah ! monsieur Rodolphe, dit Rigolette en s'interrompant, je ne m'étonne plus maintenant de ce qu'il était si triste ! Pauvre Germain ! toujours poursuivi de pareilles idées !

— Oui, il a dû être bien affligé; mais ses plus mauvais jours sont passés... croyez-moi.

— Hélas ! je le désire, monsieur Rodolphe; mais pourtant, être en prison... accusé de vol.

— Soyez tranquille : une fois son innocence reconnue, au lieu de retomber dans l'isolement, il retrouvera des amis. Vous d'abord, puis une mère bien-aimée, dont il a été séparé depuis son enfance.

— Sa mère ! il a encore sa mère?

— Oui... Elle le croyait perdu pour elle. Jugez de sa joie lorsqu'elle le reverra, mais absous de l'indigne accusation portée contre lui ! J'avais donc raison de vous dire que ses plus mauvais jours étaient passés. Ne lui parlez pas de sa mère. Je vous confie ce secret parce que vous vous intéressez si généreusement à Germain, qu'il faut au moins qu'à votre dévouement ne se joignent pas de trop cruelles inquiétudes sur son sort à venir.

— Je vous remercie, monsieur Rodolphe, vous pouvez être tranquille, je garderai votre secret...

Et Rigolette continua de lire la lettre de Germain.

« Si vous voulez, mademoiselle, jeter un coup d'œil sur ces notes, vous verrez que j'ai été toute ma vie bien malheureux... excepté pendant le temps que j'ai passé auprès de vous... Ce que je n'aurais jamais osé vous dire, vous le trouverez écrit dans une espèce de *memento* intitulé : *Mes seuls jours de bonheur*.

« Presque chaque soir, en vous quittant, j'épanchais ainsi les consolantes pensées que votre affection m'inspirait, et qui seules adoucissaient l'amertume de ma vie. Ce qui était amitié chez vous était de l'amour chez moi. Je vous ai caché que je vous aimais ainsi jusqu'à ce moment où je ne suis plus pour vous qu'un triste souvenir. Ma destinée était si malheureuse, que je ne vous aurais jamais parlé de ce sentiment; quoique sincère et profond, il vous eût porté malheur.

« Il me reste un dernier vœu à former, et j'espère que vous voudrez bien l'accomplir.

« J'ai vu avec quel courage admirable vous travailliez, et combien il vous fallait d'ordre, de sagesse, pour vivre du modique salaire que vous gagnez si péniblement; souvent, sans vous le dire, j'ai tremblé en pensant qu'une maladie, causée peut-être par l'excès du labeur, pouvait vous réduire à une position si affreuse que je ne pouvais l'envisager sans frémir. Il m'est bien doux de penser que je pourrai du moins vous épargner en grande partie les tourments et peut-être... les misères que votre insouciante jeunesse ne prévoit pas, heureusement. »

— Que veut-il dire, monsieur Rodolphe? dit Rigolette étonnée.

— Continuez... nous allons voir.

Rigolette reprit :

« Je sais de combien peu vous vivez et de quelle ressource vous serait, en des temps difficiles, la plus modique somme; je suis bien pauvre, mais, à force d'économie, j'ai mis de côté 1,500 francs, placés chez un banquier; c'est tout ce que je possède. Par mon testament, que vous trouverez ici, je me permets de vous les léguer; acceptez cela d'un ami, d'un bon frère... qui n'est plus. »

— Ah ! monsieur Rodolphe ! dit Rigolette en fondant en larmes et donnant la lettre au prince, cela me fait trop de mal. Bon Germain, s'occuper ainsi de mon avenir ! ah ! quel cœur, mon Dieu ! quel cœur excellent !

— Digne et brave jeune homme ! reprit Rodolphe avec émotion. Mais calmez-vous, mon enfant; Dieu merci, Germain n'est pas mort; ce testament anticipé aura du moins servi à vous apprendre combien il vous aimait. . combien il vous aime.

— Et dire, monsieur Rodolphe, reprit Rigolette en essuyant ses larmes, que je ne m'en étais jamais doutée ! Dans les commencements de notre voisinage, M. Giraudeau et M. Cabrion me parlaient toujours de leur passion enflammée, comme ils disaient; mais, voyant que cela ne les menait à rien, ils s'étaient déshabitués de me dire de ces choses-là; Germain, au contraire, ne m'avait jamais parlé d'amour. Quand je lui ai proposé d'être bons amis, il a franchement accepté, et depuis nous avons vécu en vrais camarades. Mais, tenez... je puis bien vous avouer cela

maintenant, monsieur Rodolphe, certainement je n'étais pas fâchée que Germain ne m'eût pas dit, comme les autres, qu'il m'aimait d'amour.

— Mais enfin, vous en étiez... étonnée?

— Oui, monsieur Rodolphe, je pensais que c'était sa tristesse... qui le rendait ainsi.

— Et vous lui en vouliez un peu... de cette tristesse?

— C'était son seul défaut, dit naïvement la grisette; mais maintenant je l'excuse... je m'en veux de la lui avoir reprochée.

— D'abord parce que vous savez qu'il avait malheureusement beaucoup de sujets de chagrin, et puis... peut-être parce que vous voilà certaine que, malgré cette tristesse... il vous aimait d'amour? ajouta Rodolphe en souriant.

— C'est vrai... être aimée d'un si brave jeune homme, ça flatte le cœur... n'est-ce pas, monsieur Rodolphe?

— Et un jour peut-être vous partagerez cet amour.

— Dame! monsieur Rodolphe, c'est bien tentant; ce pauvre Germain est si à plaindre! Je me mets à sa place... si, au moment où je me croyais abandonnée, méprisée de tout le monde, une personne, bien amie, venait à moi encore plus tendre que je ne l'espérais, je serais si heureuse! Après un moment de silence, Rigolette reprit avec un soupir : D'un autre côté... nous sommes si pauvres tous les deux que ça ne serait peut-être pas raisonnable. Tenez, monsieur Rodolphe, je ne veux pas penser à cela, je me trompe peut-être; ce qu'il y a de sûr, c'est que je ferai pour Germain tout ce que je pourrai tant qu'il restera en prison. Une fois libre, il sera toujours temps de voir si c'est de l'amour ou de l'amitié que j'aurai pour lui; alors, si c'est de l'amour... que voulez-vous, mon voisin.... ça sera de l'amour.... Jusque-là ça me gênerait de savoir à quoi m'en tenir. Mais il se fait tard, monsieur Rodolphe : voulez-vous rassembler ces papiers pendant que je vais faire un paquet de linge? Ah! j'oubliais le sachet renfermant la petite cravate orange que je lui ai donnée. Il est dans ce tiroir, sans doute. Oui, le voilà. Oh! voyez donc comme il est joli, ce sachet, et tout brodé! Pauvre Germain, il l'a gardée comme une relique, cette petite cravate! Je me rappelle bien la dernière fois où je l'ai mise, et quand je la lui ai donnée.... Il a été si content, si content!...

A ce moment on frappa à la porte de la chambre.

— Qui est là? demanda Rodolphe.

— On voudrait parler à *m'ame* Matthieu, répondit une voix grêle et enrouée, avec l'accent qui distingue la plus basse populace. (Madame Matthieu était la courtière en diamants dont nous avons parlé.)

Cette voix, singulièrement accentuée, éveilla quelques vagues souvenirs dans la pensée de Rodolphe. Voulant les éclaircir, il prit la lumière et alla lui-même ouvrir la porte. Il se trouva face à face avec un des habitués du tapis-franc de l'ogresse, qu'il reconnut sur-le-champ, tant l'empreinte du vice était fatalement, profondément marquée sur cette physionomie imberbe et juvénile : c'était Barbillon.

Barbillon, le faux cocher de fiacre qui avait conduit le Maître d'école et la Chouette au chemin creux de Bouqueval; Barbillon, l'assassin du mari de cette malheureuse laitière qui avait ameuté contre la Gonaleuse les laboureurs de la ferme d'Arnouville.

Soit que ce misérable eût oublié les traits de Rodolphe, qu'il n'avait vu qu'une fois au tapis-franc de l'ogresse, soit que le changement de costume l'empêchât de reconnaître le vainqueur du Chourineur, il ne manifesta aucun étonnement à son aspect.

— Que voulez-vous? lui dit Rodolphe.

— C'est une lettre pour *m'ame* Matthieu... Faut que je lui remette à elle-même, répondit Barbillon.

— Ce n'est pas ici qu'elle demeure; voyez en face, dit Rodolphe.

— Merci, bourgeois; on m'avait dit la porte à gauche, je me suis trompé.

Rodolphe ne se souvenait pas du nom de la courtière en diamants, que Morel le lapidaire n'avait prononcé qu'une ou deux fois. Il n'avait donc aucun motif de s'intéresser à la femme auprès de laquelle Barbillon venait comme messager. Néanmoins, quoiqu'il ignorât les crimes de ce bandit, sa figure avait un tel caractère de perversité, qu'il resta sur le seuil de la porte, curieux de voir la personne à qui Barbillon apportait cette lettre.

A peine Barbillon eut-il frappé à la porte opposée à celle de Germain, qu'elle s'ouvrit, et que la courtière, grosse femme de cinquante ans environ, y parut tenant une chandelle à la main.

— M'ame Matthieu? dit Barbillon.

— C'est moi, mon garçon.

— Voilà une lettre, il y a réponse...

Et Barbillon fit un pas pour entrer chez la courtière; mais celle-ci lui fit signe de ne pas avancer, décacheta la lettre tout en tenant son flambeau, lut et répondit d'un air satisfait :

— Vous direz que c'est bon, mon garçon; j'apporterai ce qu'on demande. J'irai à la même heure que l'autre fois. Bien des compliments... à cette dame...

— Oui, ma bourgeoise... n'oubliez pas le commissionnaire...

— Va demander à ceux qui t'envoient, ils sont plus riches que moi...

Et la courtière ferma sa porte.

Rodolphe rentra chez Germain, voyant Barbillon descendre rapidement l'escalier.

Le brigand trouva sur le boulevard un homme d'une mine basse et féroce, qui l'attendait devant une boutique.

Quoique plusieurs personnes pussent l'entendre, mais non le comprendre, il est vrai, Barbillon semblait si satisfait, qu'il ne put s'empêcher de dire à son compagnon :

— Viens *pitancher l'eau d'aff*, Nicolas; *la birbasse fauche dans le point* à mort... elle *aboulera* chez la Chouette; la mère Martial nous aidera à lui *pessiller d'esbrouffe ses durailles d'orphelin*, et après nous *trimballerons le refroidi* dans son *passe-lance* (1).

— *Esbignons-nous* (2), alors; faut que je sois à Asnières de bonne heure; je crains que mon frère Martial se doute de quelque chose.

Et les deux bandits, après avoir tenu cette conversation inintelligible pour ceux qui auraient pu les écouter, se dirigèrent vers la rue Saint-Denis.

. . . . . .

Quelques moments après, Rigolette et Rodolphe sortirent de chez Germain, remontèrent en fiacre et arrivèrent rue du Temple.

Le fiacre s'arrêta.

Au moment où la portière s'ouvrit, Rodolphe reconnut, à la lueur du quinquet du rogomiste, son fidèle Murph qui l'attendait à la porte de l'allée.

La présence du squire annonçait toujours quelque événement grave ou inattendu, car lui seul savait où trouver le prince.

— Qu'y a-t-il? lui demanda vivement Rodolphe pendant que Rigolette rassemblait plusieurs paquets dans la voiture.

— Un grand malheur, monseigneur!

— Parle, au nom du ciel!

— M. le marquis d'Harville...

— Tu m'effrayes!

— Il avait donné ce matin à déjeuner à plusieurs de ses amis... Tout s'était passé à merveille... lui surtout n'avait jamais été plus gai, lorsqu'une fatale imprudence...

— Achève... achève donc!

— En jouant avec un pistolet qu'il ne croyait pas chargé...

— Il s'est blessé grièvement?

— Monseigneur!..

— Eh bien?..

— Quelque chose de terrible!

— Que dis-tu?

— Il est mort!...

— D'Harville!!! ah! c'est affreux! s'écria Rodolphe avec un accent si déchirant que Rigolette, qui descendait alors du fiacre avec ses paquets, s'écria :

— Mon Dieu! qu'avez-vous, monsieur Rodolphe?

— Une bien triste nouvelle que je viens d'apprendre à mon ami, mademoiselle, dit Murph à la jeune fille; car le prince, accablé, ne pouvait répondre.

— C'est donc un bien grand malheur? dit Rigolette toute tremblante.

— Un bien grand malheur, répondit le squire.

— Ah! c'est épouvantable! dit Rodolphe après quelques minutes de silence; puis, se ressouvenant de Rigolette, il lui dit :

— Pardon, mon enfant... si je ne vous accompagne pas chez vous... Demain... je vous enverrai mon adresse et un permis pour entrer à la prison de Germain... bientôt je vous reverrai.

— Ah! monsieur Rodolphe, je vous assure que je prends bien part au chagrin qui vous arrive... Je vous remercie de m'avoir accompagnée... A bientôt, n'est-ce pas?

— Oui, mon enfant, à bientôt.

— Bonsoir, monsieur Rodolphe, ajouta tristement Rigolette, qui disparut dans l'allée, avec les différents objets qu'elle rapportait de chez Germain.

Le prince et Murph montèrent dans le fiacre, qui les conduisit rue Plumet.

Aussitôt Rodolphe écrivit à Clémence le billet suivant :

« Madame,

« J'apprends à l'instant le coup inattendu qui vous frappe et qui m'enlève un de mes meilleurs amis; je renonce à vous peindre ma stupeur, mon chagrin.

« Il faut pourtant que je vous entretienne d'intérêts étrangers à ce cruel événement... Je viens d'apprendre que votre belle-mère, à Paris depuis quelques jours sans doute, repart ce soir pour la Normandie, emmenant avec elle Polidori.

« C'est vous dire le péril qui sans doute menace monsieur votre père. Permettez-moi de vous donner un conseil que je crois salutaire. Après l'affreux malheur de ce matin, on ne comprendra que trop votre besoin de quitter Paris pendant quelque temps... Ainsi, croyez-moi, partez, partez à l'instant pour les Aubiers, afin d'y arriver, sinon avant votre belle-mère, du moins en même temps qu'elle. Soyez tranquille, madame :

(1) Viens *boire de l'eau-de-vie*, Nicolas; *la vieille donne dans le piége* à mort; elle *viendra* chez la Chouette; la mère Martial nous aidera *à lui prendre de force ses pierreries*, et après nous *emporterons le cadavre dans ton bateau*.

(2) Dépêchons-nous.

de près comme de loin je veille sur vous... les abominables projets de votre belle-mère seront déjoués...

« Adieu, madame; je vous écris ces mots à la hâte... J'ai l'âme brisée quand je songe à cette soirée d'hier où je l'*ai* quitté, *lui*... plus tranquille, plus heureux qu'il ne l'avait été depuis longtemps...

« Croyez, madame, à mon dévouement profond et sincère...

« Rodolphe. »

Suivant les avis du prince, madame d'Harville, trois heures après avoir reçu cette lettre, était en route avec sa fille pour la Normandie.

Une voiture de poste, partie de l'hôtel de Rodolphe, suivait la même route.

Malheureusement, dans le trouble où la plongèrent cette complication d'événements et la précipitation de son départ, Clémence oublia de faire savoir au prince qu'elle avait rencontré Fleur-de-Marie à Saint-Lazare.

On se souvient peut-être que, la veille, la Chouette était venue menacer madame Séraphin de dévoiler l'existence de la Goualeuse, affirmant savoir (et elle disait vrai) où était alors cette jeune fille.

On se souvient encore qu'après cet entretien, le notaire Jacques Ferrand, craignant la révélation de ses criminelles menées, se crut un puissant intérêt à faire disparaître la Goualeuse, dont l'existence, une fois connue, pouvait le compromettre dangereusement.

Il avait donc fait écrire à Bradamanti, un de ses complices, de venir le trouver pour tramer avec lui une nouvelle machination dont Fleur-de-Marie devait être la victime.

Bradamanti, occupé des intérêts non moins pressants de la belle-mère de madame d'Harville, qui avait de sinistres raisons pour emmener le charlatan auprès de M. d'Orbigny, Bradamanti, trouvant sans doute plus d'avantage à servir son ancienne amie, ne se rendit pas à l'invitation du notaire, et partit pour la Normandie sans voir madame Séraphin.

L'orage grondait sur Jacques Ferrand; dans la journée, la Chouette était venue réitérer ses menaces, et, pour prouver qu'elles n'étaient pas vaines, elle avait déclaré au notaire que la petite fille autrefois abandonnée par madame Séraphin était alors prisonnière à Saint-Lazare sous le nom de la Goualeuse, et que, s'il ne donnait pas 10,000 francs dans trois jours, cette jeune fille recevrait des papiers qui lui apprendraient qu'elle avait été dans son enfance confiée aux soins de Jacques Ferrand.

Selon son habitude, ce dernier nia tout avec audace, et chassa la Chouette comme une effrontée menteuse, quoiqu'il fût convaincu et effrayé de la dangereuse portée de ses menaces.

Grâce à ses nombreuses relations, le notaire trouva moyen de s'assurer dans la journée même (pendant l'entretien de Fleur-de-Marie et de madame d'Harville) que la Goualeuse était en effet prisonnière à Saint-Lazare, et si parfaitement citée pour sa bonne conduite, qu'on s'attendait à voir cesser sa détention d'un moment à l'autre.

Muni de ces renseignements, Jacques Ferrand, ayant mûri un projet diabolique, sentit que, pour l'exécuter, le secours de Bradamanti lui était de plus en plus indispensable; de là les vaines instances de madame Séraphin pour rencontrer le charlatan.

Apprenant le soir même le départ de ce dernier, le notaire, pressé d'agir par l'imminence de ses craintes et du danger, se souvint de la famille Martial, ces pirates d'eau douce établis près du pont d'Asnières, chez lesquels Bradamanti lui avait proposé d'envoyer Louise Morel pour s'en défaire impunément.

Ayant absolument besoin d'un complice pour accomplir ses sinistres desseins contre Fleur-de-Marie, le notaire prit les précautions les plus habiles pour n'être pas compromis dans le cas où un nouveau crime serait commis, et, le lendemain du départ de Bradamanti pour la Normandie, madame Séraphin se rendit en hâte chez Martial.

CHAPITRE XVI.

L'île du Ravageur.

Les scènes suivantes vont se passer pendant la soirée du jour où madame Séraphin, suivant les ordres du notaire Jacques Ferrand, s'est rendue chez les Martial, pirates d'eau douce, établis à la pointe d'une petite île de la Seine, non loin du pont d'Asnières.

Le père Martial, mort sur l'échafaud comme son père, avait laissé une veuve, quatre fils et deux filles...

Le second de ces fils était déjà condamné aux galères à perpétuité... De cette nombreuse famille il restait donc à l'île du Ravageur (nom que dans le pays on donnait à ce repaire, nous dirons pourquoi), il restait, disons-nous :

La mère Martial;

Trois fils : l'aîné (l'amant de la Louve) avait vingt-cinq ans; l'autre vingt ans; le plus jeune douze ans;

Deux filles, l'une de dix-huit ans, la seconde de neuf ans.

Les exemples de ces familles, où se perpétue une sorte d'épouvantable hérédité dans le crime, ne sont que trop fréquents.

Cela doit être.

Répétons-le sans cesse : la société songe à punir, jamais à prévenir le mal.

Un criminel sera jeté au bagne pour sa vie...

Un autre sera décapité...

Ces condamnés laisseront de jeunes enfants...

La société prendra-t-elle souci de ces orphelins...

De ces orphelins, qu'elle a faits... en frappant leur père de mort civile, ou en lui coupant la tête?

Viendra-t-elle substituer une tutelle salutaire, préservatrice, à la déchéance de celui que la loi a déclaré indigne, infâme... à la déchéance de celui que la loi a tué?

Non... Morte la bête... mort le venin... dit la société...

Elle se trompe.

Le venin de la corruption est si subtil, si corrosif, si contagieux, qu'il devient presque toujours héréditaire; mais, combattu à temps, il ne serait jamais incurable.

Contradiction bizarre!...

L'autopsie prouve-t-elle qu'un homme est mort d'une maladie transmissible? à force de soins préservatifs, on mettra les descendants de cet homme à l'abri de l'affection dont il a été victime...

Que les mêmes faits se reproduisent dans l'ordre moral...

Qu'il soit démontré qu'un criminel lègue presque toujours à son fils le germe d'une perversité précoce...

Fera-t-on pour le salut de cette jeune âme ce que le médecin fait pour le corps lorsqu'il s'agit de lutter contre un vice héréditaire?

Non...

Au lieu de guérir ce malheureux, on le laissera se gangrener jusqu'à la mort...

Et alors, de même que le peuple croit le fils du bourreau forcément bourreau... on croira le fils d'un criminel forcément criminel...

Et alors on regardera comme le fait d'une hérédité inexorablement fatale, une corruption causée par l'égoïste incurie de la société...

De sorte que si, malgré de funestes enseignements, l'orphelin que la loi a fait... reste par hasard laborieux et honnête, un préjugé barbare fera rejaillir sur lui la flétrissure paternelle. En butte à une réprobation imméritée, à peine trouvera-t-il du travail...

Et, au lieu de lui venir en aide, de le sauver du découragement, du désespoir, et surtout des dangereux ressentiments de l'injustice, qui poussent quelquefois les caractères les plus généreux à la révolte, au mal... la société dira :

« Qu'il tourne à mal... nous verrons bien... N'ai-je pas là geôliers, gardes-chiourmes et bourreaux? »

Ainsi, pour celui qui (chose aussi rare que belle) se conserve pur malgré de détestables exemples, aucun appui, aucun encouragement!

Ainsi, pour celui qui, plongé en naissant dans un foyer de dépravation domestique, est vicié tout jeune encore, aucun espoir de guérison!

« — Si! si! moi je le guérirai, cet orphelin que j'ai fait, répond la société, mais en temps et lieu... mais à ma mode... mais plus tard.

« Pour extirper la verrue, pour inciser l'apostème... il faut qu'ils soient à point. »

Un criminel demande à être attendu...

« Prisons et galères, voilà mes hôpitaux... Dans les cas incurables, j'ai le couperet.

« Quant à la cure de mon orphelin, j'y songerai, vous dis-je; mais patience, laissons mûrir le germe de corruption héréditaire qui couve en lui, laissons-le grandir, laissons-le étendre profondément ses ravages.

« Patience donc, patience. Lorsque notre homme sera pourri jusqu'au cœur, lorsqu'il suintera le crime par tous les pores, lorsqu'un bon vol ou un bon meurtre l'auront jeté sur le banc d'infamie où s'est assis son père, oh! alors nous guérirons l'héritier du mal... comme nous avons guéri le donateur.

« Au bagne ou sur l'échafaud, le fils trouvera la place paternelle encore toute chaude... »

Oui, dans ce cas, la société raisonne ainsi.

Et elle s'étonne, et elle s'indigne, et elle s'épouvante de voir des traditions de vol et de meurtre fatalement perpétuées de génération en génération.

Le sombre tableau qui va suivre : Les pirates d'eau douce, a pour but de montrer ce que peut être dans une famille l'hérédité du mal, lorsque la société ne vient pas, soit légalement, soit officieusement, préserver les malheureux orphelins de la loi des terribles conséquences de l'arrêt fulminé contre leur père.

Le lecteur nous excusera de faire précéder ce nouvel épisode d'une sorte d'introduction.

Voici pourquoi nous agissons ainsi :

A mesure que nous avançons dans cette publication, son but moral est attaqué avec tant d'acharnement, et, selon nous, avec tant d'injustice, qu'on nous permettra d'insister sur la pensée sérieuse, honnête, qui, jusqu'à présent nous a soutenu, guidé.

Plusieurs esprits graves, délicats, élevés, ayant bien voulu nous encourager dans nos tentatives, et nous faire parvenir des témoignages flatteurs de leur adhésion, nous devons peut-être à ces amis connus et inconnus de répondre une dernière fois à des récriminations aveugles, obstinées, qui ont retenti, nous dit-on, jusqu'au sein de l'assemblée législative

Proclamer l'odieuse immoralité de notre œuvre, c'est proclamer implicitement, ce nous semble, les tendances odieusement immorales des personnes qui nous honorent de leurs vives sympathies.

C'est donc au nom de ces sympathies autant qu'au nôtre que nous tenterons de prouver par un exemple, choisi parmi plusieurs, que cet ouvrage n'est pas complétement dépourvu d'idées généreuses et pratiques.

L'an passé, dans l'une des premières parties de ce livre, nous avons donné l'aperçu d'une ferme-modèle, fondée par Rodolphe pour encourager, enseigner et rémunérer les cultivateurs pauvres, probes et laborieux.

A ce propos, nous ajoutions :

— Les honnêtes gens malheureux méritent au moins autant d'intérêt que les criminels ; pourtant il y a de nombreuses sociétés destinées au patronage des jeunes détenus ou libérés, mais aucune société n'est fondée dans le but de secourir les jeunes gens pauvres dont la conduite aurait toujours été exemplaire... De sorte qu'il faut nécessairement avoir commis un délit... pour être apte à jouir du bénéfice de ces institutions, d'ailleurs si méritantes et si salutaires.

Et nous faisions dire à un paysan de la ferme de Bouqueval :

« Il est humain et charitable de ne jamais désespérer des méchants ; mais il faudrait aussi faire espérer les bons. Un honnête garçon, robuste et laborieux, ayant envie de bien faire, de bien apprendre, se présenterait à cette ferme de jeunes ex-voleurs, qu'on lui dirait : Mon gars, as-tu un brin volé et vagabondé? — Non. — Eh bien! il n'y a point de place ici pour toi. »

Cette discordance avait aussi frappé des esprits meilleurs que le nôtre. Grâce à eux, ce que nous regardions comme une utopie vient d'être réalisé.

Sous la présidence d'un des hommes les plus éminents, les plus honorables de ce temps-ci, M. le comte Portalis, et sous l'intelligente direction d'un véritable philanthrope au cœur généreux, à l'esprit pratique et éclairé, M. Allier, une société vient d'être fondée dans le but de venir au secours des jeunes gens pauvres et honnêtes du département de la Seine, et de les employer dans des colonies agricoles.

Ce seul et simple rapprochement suffit pour constater la pensée morale de notre œuvre.

Nous sommes très-fier, très-heureux de nous être rencontré dans un même milieu d'idées, de vœux et d'espérance avec les fondateurs de cette nouvelle œuvre de patronage ; car nous sommes un des propagateurs les plus obscurs, mais les plus convaincus, de ces deux grandes vérités : Qu'il est du devoir de la société de prévenir le mal et d'encourager, de récompenser le bien autant qu'il est en elle.

Puisque nous avons parlé de cette nouvelle œuvre de charité, dont la pensée juste et morale doit avoir une action salutaire et féconde, espérons que ses fondateurs songeront peut-être à combler une autre lacune, en étendant plus tard leur tutélaire patronage ou du moins leur sollicitude officieuse sur les jeunes enfants dont le père aurait été supplicié ou condamné à une peine infamante entraînant la mort civile, et qui, nous le répétons, sont rendus orphelins par le fait de l'application de la loi.

Ceux de ces malheureux enfants qui seraient déjà dignes d'intérêt par leurs saines tendances et par leur misère mériteraient encore une attention particulière, en raison même de leur position exceptionnelle, pénible, difficile, dangereuse.

Oui, pénible, difficile, dangereuse.

Disons-le encore : presque toujours victime de cruelles répulsions, souvent la famille d'un condamné, demandant en vain du travail, se voit, pour échapper à la réprobation générale, contrainte d'abandonner les lieux où elle trouvait des moyens d'existence.

Alors, aigris, irrités par l'injustice, déjà flétris à l'égal des criminels pour des fautes dont ils sont innocents... quelquefois à bout de ressources honorables, ces infortunés ne seront-ils pas bien près de faillir, s'ils sont restés probes?

Ont-ils, au contraire, déjà subi une influence presque inévitablement corruptrice, ne doit-on pas tenter de les sauver, lorsqu'il en est temps encore?

La présence de ces orphelins de la loi au milieu des autres enfants recueillis par la société dont nous parlons, serait d'ailleurs pour tous d'un utile enseignement... Elle montrerait que, si le coupable est inexorablement puni, les siens ne perdent rien, gagnent même dans l'estime du monde, si, à force de courage, de vertus, ils parviennent à réhabiliter un nom déshonoré.

Dira-t-on que le législateur a voulu rendre le châtiment plus terrible encore, en frappant virtuellement le père criminel dans l'avenir de son fils innocent?

Cela serait barbare, immoral, insensé.

N'est-il pas, au contraire, d'une haute moralité de prouver au peuple :

— Qu'il n'y a dans le mal aucune solidarité héréditaire ;

— Que la tache originelle n'est pas ineffaçable?

Osons espérer que ces réflexions paraîtront dignes de quelque intérêt à la nouvelle société de patronage.

Sans doute, il est douloureux de songer que l'État ne prend jamais l'initiative dans toutes ces questions palpitantes qui touchent au vif de l'organisation sociale.

En peut-il être autrement?

A l'une des dernières séances législatives, un pétitionnaire, frappé, dit-il, de la misère et des souffrances des classes pauvres, a proposé, entre autres moyens d'y remédier, « la fondation de maisons d'invalides destinées aux travailleurs. »

Ce projet, sans doute défectueux dans sa forme, mais qui renfermait du moins une haute idée philanthropique digne du plus sérieux examen, en cela qu'elle se rattache à l'immense question de l'organisation du travail, ce projet, disons-nous, « a été accueilli par une hilarité générale et prolongée. »

. . . . . .

Cela dit, passons.

Revenons aux pirates d'eau douce et à l'île du Ravageur.

Le chef de la famille Martial, qui le premier s'établit dans cette petite île moyennant un loyer modique, était *ravageur*.

Les ravageurs, ainsi que les débardeurs et les déchireurs de bateaux, restent pendant toute la journée plongés dans l'eau jusqu'à la ceinture pour exercer leur métier.

Les débardeurs débarquent le bois flotté.

Les déchireurs démolissent les trains qui ont amené le bois.

Tout aussi aquatique que les industries précédentes, l'industrie des ravageurs a un but différent

S'avançant dans l'eau aussi loin qu'il peut aller, le ravageur puise, à l'aide d'une longue drague, le sable de rivière sous la vase ; puis le recueillant dans de grandes sébiles de bois, il le lave comme un minerai ou comme un gravier aurifère, et en retire ainsi une grande quantité de parcelles métalliques de toutes sortes, fer, cuivre, fonte, plomb, étain, provenant des débris d'une foule d'ustensiles.

Souvent même les ravageurs trouvent dans le sable des fragments de bijoux d'or ou d'argent apportés dans la Seine, soit par les égouts où se dégorgent les ruisseaux, soit par les masses de neige ou de glace ramassées dans les rues et que l'hiver on jette à la rivière.

Nous ne savons en vertu de quelle tradition ou de quel usage ces industriels, généralement honnêtes, paisibles et laborieux, sont si formidablement baptisés.

Le père Martial, premier habitant de l'île, jusqu'alors inoccupée, étant ravageur (fâcheuse exception), les riverains du fleuve la nommèrent l'île du Ravageur.

L'habitation des pirates d'eau douce est donc située à la partie méridionale de cette *terre*.

Dans le jour, on peut lire sur un écriteau qui se balance au-dessus de la porte :

AU RENDEZ-VOUS DES RAVAGEURS.

BON VIN, BONNE MATELOTE ET FRITURE.

On loue des bachots (bateaux) *pour la promenade.*

On le voit, à ses métiers patents ou occultes le chef de cette famille maudite avait joint ceux de cabaretier, de pêcheur et de loueur de bateaux.

La veuve de ce supplicié continuait de tenir la maison : des gens sans aveu, des vagabonds en rupture de ban, des montreurs d'animaux, des charlatans nomades, venaient y passer le dimanche et d'autres jours non fériés en parties de plaisir.

Martial (l'amant de la Louve), fils aîné de la famille, le moins coupable de tous, pêchait en fraude, et, au besoin, prenait, en véritable *bravo*, et moyennant salaire, le parti des faibles contre les forts.

Un de ses autres frères, Nicolas, le futur complice de Barbillon pour le meurtre de la courtière en diamants, était en apparence ravageur, mais de fait il se livrait à la piraterie d'eau douce sur la Seine et sur ses rives.

Enfin François, le plus jeune des fils du supplicié, conduisait les curieux qui voulaient se promener en bateau. Nous parlerons pour mémoire d'Ambroise Martial, condamné aux galères pour vol de nuit avec effraction et tentative de meurtre.

La fille aînée, surnommée *Calebasse*, aidait sa mère à faire la cuisine et à servir les hôtes ; sa sœur Amandine, âgée de neuf ans, s'occupait aussi des soins du ménage, selon ses forces.

Ce soir-là, au dehors, la nuit est sombre ; de lourds nuages gris et opaques, chassés par le vent, laissent voir çà et là, à travers leurs déchirures bizarres, quelque peu de sombre azur scintillant d'étoiles.

La silhouette de l'île, bordée de hauts peupliers dépouillés, se dessine vigoureusement en noir sur l'obscurité diaphane du ciel et sur la transparence blanchâtre de la rivière.

La maison, à pignons irréguliers, est complétement ensevelie dans l'ombre ; deux fenêtres du rez-de-chaussée sont seulement éclairées ; leurs vitres flamboient : ces lueurs rouges se reflètent comme de longues traînées de feu dans les petites vagues qui baignent le débarcadère, situé proche de l'habitation.

Les chaînes des bateaux qui y sont amarrés font entendre un cliquetis sinistre ; il se mêle tristement aux rafales de la bise dans les branches des peupliers, et au sourd mugissement des grandes eaux...

Une partie de la famille est rassemblée dans la cuisine de la maison.

Cette pièce est vaste et basse ; en face de la porte sont deux fenêtres, au-dessous desquelles s'étend un long fourneau ; à gauche, une haute

cheminée ; à droite, un escalier qui monte à l'étage supérieur ; à côté de cet escalier, l'entrée d'une grande salle garnie de plusieurs tables destinées aux habitués du cabaret.

La lumière d'une lampe, jointe aux flammes du foyer, fait reluire un grand nombre de casseroles et autres ustensiles en cuivre pendus le long des murailles ou rangés sur des tablettes avec différentes poteries ; une grande table occupe le milieu de cette cuisine.

La veuve du supplicié, entourée de trois de ses enfants, est assise au coin du foyer.

Cette femme, grande et maigre, paraît avoir quarante-cinq ans. Elle est vêtue de noir ; un mouchoir de deuil noué en marmotte, cachant ses cheveux, entoure son front plat, blême, déjà sillonné de rides ; son nez est long, droit et pointu ; ses pommettes saillantes, ses joues creuses, son teint bilieux, blafard, et profondément marqué de petite vérole ; les coins de sa bouche, toujours abaissés, rendent plus dure encore l'expression de ce visage froid, sinistre, impassible comme un masque de marbre. Ses sourcils gris surmontent ses yeux d'un bleu terne.

La veuve du supplicié s'occupe d'un travail de couture, ainsi que ses deux filles.

L'aînée, sèche et grande, ressemble beaucoup à sa mère... C'est sa physionomie calme, dure et méchante, son nez mince, sa bouche sévère, son regard pâle... Seulement, son teint terreux, jaune comme un coing, lui a valu le surnom de Calebasse. Elle ne porte pas le deuil : sa robe est brune ; son bonnet de tulle noir laisse apercevoir deux bandeaux de cheveux rares, d'un blond fade et sans reflet.

François, le plus jeune des fils de Martial, accroupi sur un escabeau, remaille un aldret, filet de pêche destructeur sévèrement interdit sur la Seine.

Malgré le hâle qui le brunit, le teint de cet enfant est florissant ; une forêt de cheveux roux couvre sa tête ; ses traits sont arrondis, ses lèvres grosses, son front saillant, ses yeux vifs, perçants : il ne ressemble ni à sa mère, ni à sa sœur aînée ; il a l'air sournois, craintif ; de temps à autre, à travers l'espèce de crinière qui retombe sur son front, il jette obliquement sur sa mère un coup d'œil défiant, ou échange avec sa petite sœur Amandine un regard d'intelligence et d'affection...

Celle-ci, assise à côté de son frère, s'occupe, non pas à marquer, mais à démarquer du linge volé la veille. Elle a neuf ans ; elle ressemble autant à son frère que sa sœur ressemble à sa mère ; ses traits, sans être plus réguliers, sont moins grossiers que ceux de François. Quoique couvert de taches de rousseur, son teint est d'une fraîcheur éclatante ; ses lèvres sont épaisses, mais vermeilles ; ses cheveux roux, mais fins, soyeux, brillants ; ses yeux petits, mais d'un bleu pur et doux.

Lorsque le regard d'Amandine rencontre celui de son frère, elle lui montre la porte ; à ce signe, François répond par un soupir ; puis, appelant l'attention de sa sœur par un geste rapide, il compte distinctement du bout de son filoir dix mailles de filet...

Cela veut dire, dans le langage symbolique des enfants, que leur frère Martial ne doit rentrer qu'à dix heures.

En voyant ces deux femmes silencieuses, à l'air méchant, et ces deux pauvres petits, inquiets, muets, craintifs, on devine là deux bourreaux et deux victimes.

Calebasse, s'apercevant qu'Amandine cessait un moment de travailler, lui dit d'une voix dure :

— Auras-tu bientôt fini de démarquer cette chemise?...

L'enfant baissa la tête sans répondre ; à l'aide de ses doigts et de ses ciseaux, elle acheva d'enlever à la hâte les fils de coton rouge qui dessinaient des lettres sur la toile.

Au bout de quelques instants, Amandine, s'adressant timidement à la veuve, lui présenta son ouvrage :

— Ma mère, j'ai fini, lui dit-elle.

Sans lui répondre, la veuve lui jeta une autre pièce de linge.

L'enfant ne put la recevoir à temps et la laissa tomber. Sa grande sœur lui donna de sa main dure comme du bois un coup vigoureux sur le bras en s'écriant :

— Petite bête !!!

Amandine regagna sa place et se mit activement à l'œuvre, après avoir échangé avec son frère un regard où roulait une larme.

Le même silence continua de régner dans la cuisine.

Au dehors le vent gémissait toujours et agitait l'enseigne du cabaret.

Ce triste grincement et le sourd bouillonnement d'une marmite placée devant le feu étaient les seuls bruits qu'on entendît.

Les deux enfants observaient avec une secrète frayeur que leur mère ne parlait pas.

Quoiqu'elle fût habituellement silencieuse, ce mutisme complet et certain pincement de ses lèvres leur annonçaient que la veuve était dans ce qu'ils appelaient ses colères blanches, c'est-à-dire en proie à une irritation concentrée.

Le feu menaçait de s'éteindre faute de bois.

— François, une bûche ! dit Calebasse.

Le jeune raccommodeur de filets défendus regarda derrière le pilier de la cheminée et répondit :

— Il n'y en a plus là...

— Va au bûcher, reprit Calebasse.

François murmura quelques paroles inintelligibles, et ne bougea pas.

— Ah ça ! François, m'entends-tu? dit aigrement Calebasse.

La veuve du supplicié posa sur ses genoux une serviette qu'elle démarquait aussi, et jeta les yeux sur son fils.

Celui-ci avait la tête baissée, mais il devina, mais il sentit pour ainsi dire le terrible regard de sa mère peser sur lui... Craignant de rencontrer ce visage redoutable, l'enfant restait immobile.

— Ah ça ! es-tu sourd, François? reprit Calebasse irritée. Ma mère... tu vois...

La grande sœur semblait avoir pour fonction d'accuser les deux enfants et de requérir les peines que la veuve appliquait impitoyablement.

Amandine, sans qu'on pût remarquer son mouvement, poussa doucement le coude de son frère pour l'engager tacitement à obéir à Calebasse.

François ne bougea pas.

La sœur aînée regarda sa mère pour lui demander la punition du coupable : la veuve l'entendit.

De son long doigt décharné elle lui montra une baguette de saule forte et souple, placée dans l'encoignure de la cheminée.

Calebasse se pencha en arrière, prit cet instrument de correction et le remit à sa mère.

François avait parfaitement suivi le geste de sa mère ; il se leva brusquement, et d'un saut se mit hors de l'atteinte de la menaçante baguette.

— Tu veux donc que ma mère te roue de coups ? s'écria Calebasse.

La veuve, tenant toujours le bâton à la main, pinçant de plus en plus ses lèvres pâles, regardait François d'un œil fixe, sans prononcer un mot.

Au léger tremblement des mains d'Amandine, dont la tête était baissée, à la rougeur qui couvrit subitement son cou, on voyait que l'enfant, quoique habituée à de pareilles scènes, s'effrayait du sort qui attendait son frère.

Celui-ci, réfugié dans un coin de la cuisine, semblait craintif et irrité.

— Prends garde à toi, ma mère va se lever, et il ne sera plus temps ! dit la grande sœur.

— Ça m'est égal, reprit François en pâlissant. J'aime mieux être battu comme avant-hier... que d'aller dans le bûcher... et la nuit... encore...

— Et pourquoi ça ? reprit Calebasse avec impatience.

— J'ai peur dans le bûcher... moi... répondit l'enfant en frissonnant malgré lui.

— Tu as peur... imbécile... et de quoi?

François hocha la tête sans répondre.

— Parleras-tu?... De quoi as-tu peur?

— Je ne sais pas.., mais j'ai peur...

— Tu es allé là cent fois, et encore hier soir?

— Je ne veux plus y aller maintenant...

— Voilà ma mère qui se lève !...

— Tant pis ! s'écria l'enfant, qu'elle me batte, qu'elle me tue, elle ne me fera pas aller dans le bûcher... la nuit... surtout...

— Mais, encore une fois, pourquoi ? reprit Calebasse.

— Eh bien ! parce que...

— Parce que?

— Parce qu'il y a quelqu'un...

— Il y a quelqu'un?

— D'enterré là... murmura François en frissonnant.

La veuve du supplicié, malgré son impassibilité, ne put réprimer un brusque tressaillement ; sa fille l'imita ; on eût dit ces deux femmes frappées d'une même secousse électrique.

— Il y a quelqu'un d'enterré dans le bûcher? reprit Calebasse en haussant les épaules.

— Oui, dit François d'une voix si basse, qu'on l'entendit à peine.

— Menteur !... s'écria Calebasse.

— Je te dis, moi, que tantôt, en rangeant du bois, j'ai vu dans le coin noir du bûcher un os de mort... il sortait un peu de la terre qui était humide à l'entour... répliqua François.

— L'entends-tu, ma mère? Est-il bête ! dit Calebasse en faisant un signe d'intelligence à la veuve, ce sont des os de mouton que je mets là pour la lessive.

— Ce n'était pas un os de mouton, reprit l'enfant avec épouvante, c'étaient des os enterrés... des os de mort... un pied qui sortait de terre... je l'ai bien vu.

— Et tu as tout de suite raconté cette belle trouvaille-là... à ton frère... à ton bon ami Martial, n'est-ce pas? dit Calebasse avec une ironie sauvage.

François ne répondit pas.

— Méchant petit *raille* (1), s'écria Calebasse furieuse, parce qu'il est poltron comme une vache, il serait capable de nous faire *faucher* comme on a *fauché* (2) notre père !

— J'risque tu m'appelles *raille*, s'écria François exaspéré, je dirai tout à mon frère Martial. Je ne le lui avais pas dit encore, car je ne l'ai pas vu depuis tantôt... Mais quand il reviendra ce soir... je...

L'enfant n'osa pas achever. Sa mère s'avançait vers lui, calme, mais inexorable.

(1) Mouchard.
(2) Guillotiné.

Quoiqu'elle se tint habituellement un peu courbée, sa taille était très-haute pour une femme ; tenant sa baguette d'une main, de l'autre la veuve prit son fils par le bras, et, malgré la terreur, la résistance, les prières, les pleurs de l'enfant, l'entraînant après elle, elle le força de monter l'escalier du fond de la cuisine.

Au bout d'un instant, on entendit au-dessus du plafond des trépignements sourds, mêlés de cris et de sanglots.

Quelques minutes après ce bruit cessa.

Une porte se referma violemment.

Et la veuve du supplicié redescendit.

Puis, toujours impassible, elle remit la baguette de saule à sa place, se rassit auprès du foyer, et reprit son travail de couture sans prononcer une parole.

SIXIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Le pirate d'eau douce.

Après quelques moments de silence, la veuve du supplicié dit à sa fille :

— Va chercher du bois ; cette nuit nous rangerons le bûcher... au retour de Nicolas et de Martial.

— De Martial ? Vous voulez donc lui dire aussi que...

— Du bois, reprit la veuve en interrompant brusquement sa fille.

Celle-ci, habituée à subir cette volonté de fer, alluma une lanterne et sortit.

Au moment où elle ouvrit la porte, on vit au dehors la nuit noire, on entendit le craquement des hauts peupliers agités par le vent, le cliquetis des chaînes de bateaux, les sifflements de la bise, le mugissement de la rivière.

Ces bruits étaient profondément tristes.

Pendant la scène précédente, Amandine, péniblement émue du sort de François, qu'elle aimait tendrement, n'avait osé ni lever les yeux, ni essuyer ses pleurs, qui tombaient goutte à goutte sur ses genoux. Ses sanglots contenus la suffoquaient, elle tâchait de réprimer jusqu'aux battements de son cœur palpitant de crainte.

Les larmes obscurcissaient sa vue. En se hâtant de démarquer la chemise qu'on lui avait donnée, elle s'était blessée à la main avec ses ciseaux ; la piqûre saignait beaucoup, mais la pauvre enfant songeait moins à sa douleur qu'à la punition qui l'attendait pour avoir taché de son sang cette pièce de linge. Heureusement, la veuve, absorbée dans une réflexion profonde, ne s'aperçut de rien.

Calebasse rentra portant un panier rempli de bois. Au regard de sa mère, elle répondit par un signe de tête affirmatif.

Cela voulait dire qu'en effet le pied du mort sortait de terre...

La veuve pinça ses lèvres et continua de travailler, seulement elle parut manier plus précipitamment son aiguille.

Calebasse ranima le feu, surveilla l'ébullition de la marmite qui cuisait au coin du foyer, puis se rassit auprès de sa mère.

— Nicolas n'arrive pas ! lui dit elle. Pourvu que la vieille femme de ce matin, en lui donnant un rendez-vous avec un bourgeois de la part de Bradamanti, ne l'ait pas mis dans une mauvaise affaire. Elle avait l'air si en dessous ! elle n'a voulu ni s'expliquer, ni dire son nom, ni d'où elle venait.

La veuve haussa les épaules.

— Vous croyez qu'il n'y a pas de danger pour Nicolas, ma mère ? Après tout, vous avez peut-être raison... La vieille lui demandait de se trouver à sept heures du soir quai de Billy, en face la Gare, et là d'attendre un homme qui voulait lui parler et qui lui dirait Bradamanti pour mot de passe. Au fait, ça n'est pas bien périlleux. Si Nicolas s'attarde, c'est qu'il aura peut-être trouvé quelque chose en route, comme avant-hier ce linge-là, qu'il a *grinchi* (1) sur un bateau de blanchisseuse. Et elle montra une des pièces que démarquait Amandine ; puis, s'adressant à l'enfant : Qu'est-ce que ça veut dire, *grinchir?*

— Ça veut dire... prendre... répondit l'enfant sans lever les yeux.

— Ça veut dire voler, petite sotte ; entends-tu ?... voler...

— Oui, ma sœur...

— Et quand on sait bien grinchir comme Nicolas, il y a toujours quelque chose à gagner... Le linge qu'il a volé hier nous a remontés et ne nous coûtera que la façon du démarquage, n'est-ce pas... ma mère ? ajouta Calebasse avec un éclat de rire qui laissa voir des dents déchaussées et jaunes comme son teint.

La veuve resta froide à cette plaisanterie.

— A propos de remonter notre ménage gratis, reprit Calebasse, nous pourrons peut-être nous fournir à une autre boutique. Vous savez bien qu'un vieux homme est venu habiter, depuis quelques jours, la maison de campagne de M. Griffon, le médecin de l'hospice de Paris ; cette maison isolée, à cent pas du bord de l'eau, en face du four à plâtre ?

La veuve baissa la tête.

— Nicolas disait hier que maintenant il y aurait peut-être là un bon coup à faire, reprit Calebasse. Et moi je sais depuis ce matin qu'il y a là du butin pour sûr ; il faudra envoyer Amandine flâner autour de la maison, on n'y fera pas attention ; elle aura l'air de jouer, regardera bien partout, et viendra nous rapporter ce qu'elle aura vu. Entends-tu ce que je te dis ? ajouta durement Calebasse en s'adressant à Amandine.

— Oui, ma sœur, j'irai, répondit l'enfant en tremblant.

— Tu dis toujours : Je ferai, et tu ne fais pas, sournoise ! La fois où je t'avais commandé de prendre cent sous dans le comptoir de l'épicier d'Asnières pendant que je l'occupais d'un autre côté de sa boutique, c'était facile : on ne se défie pas d'un enfant. Pourquoi ne m'as-tu pas obéi ?

— Ma sœur... le cœur m'a manqué... je n'ai pas osé...

— L'autre jour tu as bien osé voler un mouchoir dans la balle du colporteur, pendant qu'il vendait dans le cabaret. S'est-il aperçu de quelque chose, imbécile ?

— Ma sœur, vous m'y avez forcée... le mouchoir était pour vous ; et puis ce n'était pas de l'argent...

— Qu'est-ce que ça fait ?

— Dame !... prendre un mouchoir, ça n'est pas si mal que de prendre de l'argent.

— Ta parole d'honneur ? c'est Martial qui t'apprend ces vertueries-là, n'est-ce pas ? reprit Calebasse avec ironie ; tu vas tout lui rapporter, petite moucharde ; crois-tu que nous ayons peur qu'il nous mange, ton Martial ?... Puis, s'adressant à la veuve, Calebasse ajouta : Vois-tu, ma mère, ça finira mal pour lui... Il veut faire la loi ici. Nicolas est furieux contre lui, moi aussi. Il excite Amandine et François contre nous, contre toi... Est-ce que ça peut durer ?...

— Non... dit la mère d'un ton bref et dur.

— C'est surtout depuis que sa Louve est à Saint-Lazare qu'il est comme un déchaîné après tout le monde... Est-ce que c'est notre faute, à nous, si elle est en prison... sa maîtresse ? Une fois sortie, elle n'a qu'à venir ici... et je la servirai... bonne mesure... quoiqu'elle fasse la méchante...

La veuve, après un moment de réflexion, dit à sa fille :

— Tu crois qu'il y a un coup à faire sur ce vieux qui habite la maison du médecin ?

— Oui, ma mère...

— Il a l'air d'un mendiant !

— Ça n'empêche pas que c'est un noble.

— Un noble ?

— Oui, et qu'il ait de l'or dans sa bourse, quoiqu'il aille à Paris à pied tous les jours, et qu'il revienne de même, avec son gros bâton pour toute voiture.

— Qu'en sais-tu s'il a de l'or ?

— Tantôt j'ai été au bureau de poste d'Asnières pour voir s'il n'y avait pas de lettre de Toulon...

A ces mots qui lui rappelaient le séjour de son fils au bagne, la veuve du supplicié fronça ses sourcils et étouffa un soupir.

Calebasse continua :

— J'attendais mon tour, quand le vieux qui loge chez le médecin est entré ; je l'ai tout de suite reconnu à sa barbe blanche comme ses cheveux, à sa face couleur de buis, et à ses sourcils noirs. Il n'a pas l'air facile... Malgré son âge, ça doit être un vieux déterminé... Il a dit à la buraliste : « Avez-vous des lettres d'Angers pour M. le comte de Saint-Remy ? — Oui, a-t-elle répondu, en voilà une. C'est pour moi, a-t-il dit ; voilà mon passe-port. » Pendant que la buraliste l'examinait, le vieux, pour payer le port, a tiré sa bourse de soie verte. A un bout j'ai vu de l'or reluire à travers les mailles ; il y en avait gros comme un œuf... au moins quarante ou cinquante louis ! s'écria Calebasse, les yeux brillants de convoitise... et pourtant il est mis comme un gueux. C'est un de ces vieux avares farcis de trésors... Allez, ma mère ! nous savons son nom, ça pourra peut-être servir... pour s'introduire chez lui quand Amandine nous aura dit s'il a des domestiques.

Des aboiements violents interrompirent Calebasse.

— Ah ! les chiens crient, dit-elle ; ils entendent un bateau. C'est Martial ou Nicolas...

Au nom de Martial, les traits d'Amandine exprimèrent une joie contrainte.

Après quelques minutes d'attente, pendant lesquelles elle fixait un œil impatient et inquiet sur la porte, l'enfant vit, à son grand regret, entrer Nicolas, le futur complice de Barbillon.

La physionomie de Nicolas Martial était à la fois ignoble et féroce ; petit, grêle, chétif, on ne concevait pas qu'il pût exercer son dangereux et criminel métier. Malheureusement une sauvage énergie morale suppléait chez ce misérable à la force physique qui lui manquait.

Par-dessus son bourgeron bleu, Nicolas portait une sorte de casaque

(1) Volé.

sans manches, faite d'une peau de bouc à longs poils bruns; en entrant il jeta par terre un saumon de cuivre qu'il avait péniblement apporté sur son épaule.

— Bonne nuit et bon butin, la mère! s'écria-t-il d'une voix creuse et enrouée, après s'être débarrassé de son fardeau; il y a encore trois saumons pareils dans mon bachot, un paquet de hardes et une caisse remplie de je ne sais pas quoi; car je ne me suis pas amusé à l'ouvrir. Peut-être que je suis volé... on verra!

— Et l'homme du quai de Billy? demanda Calebasse pendant que la veuve regardait silencieusement son fils.

Celui-ci, pour toute réponse, plongea sa main dans la poche de son pantalon, et, la secouant, y fit bruire un grand nombre de pièces d'argent.

— Tu lui as pris tout ça?... s'écria Calebasse.

— Non, il a aboulé de lui-même deux cents francs; et il en aboulera encore huit cents quand j'aurai... mais suffit!... D'abord déchargeons mon bachot, nous jaserons après... Martial n'est pas ici?

— Non, dit la sœur.

— Tant mieux! nous serrerons le butin sans lui... Autant qu'il ne sache pas...

— Tu as peur de lui, poltron? dit aigrement Calebasse.

— Peur de lui?... moi!... il haussa les épaules, j'ai peur qu'il ne nous vende... voilà tout. Quant à le craindre... *Coupe-sifflet* (1) a la langue trop bien affilée!...

— Oh! quand il n'est pas là... tu fanfaronnes... mais qu'il arrive, ça te clôt le bec.

Nicolas parut insensible à ce reproche, et dit:

— Allons, vite! vite!... au bateau... Où est donc François, la mère? Il nous aiderait.

— Ma mère l'a enfermé là haut après l'avoir rincé; il se couchera sans souper, dit Calebasse.

— Bon; mais qu'il vienne tout de même aider à décharger le bachot, n'est-ce pas, la mère? Moi, lui et Calebasse, en une tournée nous rentrerons tout ici...

La veuve leva le doigt au plafond. Calebasse comprit, et monta chercher François.

Le sombre visage de la mère Martial s'était quelque peu déridé depuis l'arrivée de Nicolas; elle l'aimait plus que Calebasse, moins encore cependant que son fils de Toulon, comme elle disait... car l'amour maternel de cette farouche créature s'élevait en proportion de la criminalité des siens.

Cette préférence perverse explique suffisamment l'éloignement de la veuve pour ses deux jeunes enfants qui n'annonçaient pas de dispositions mauvaises, et sa haine profonde pour Martial, son fils aîné, qui, sans mener une vie irréprochable, pouvait passer pour un très-honnête homme si on le comparait à Nicolas, à Calebasse et à son frère le forçat de Toulon.

— Où as-tu picoré cette nuit? dit la veuve à Nicolas.

— En m'en retournant du quai de Billy, où j'ai rencontré le bourgeois avec qui j'avais rendez-vous pour ce soir, j'ai reluqué, près du pont des Invalides, une galiote amarrée au quai. Il faisait noir; j'ai dit: Pas de lumière dans la cabine... les mariniers sont à terre... J'aborde... Si je trouve un curieux, je demande un bout de corde, censé pour reficeler ma rame... J'entre dans la cabine... personne... Alors j'y rafle ce que je peux, des hardes, une grande caisse, et, sur le pont, quatre saumons de cuivre; car j'ai fait deux tournées, la galiote était chargée de cuivre et de fer. Mais voilà François et Calebasse: vite au bachot!... Allons, file aussi toi, eh!... Amandine, tu porteras les hardes... Avant de chasser... faut rapporter...

Restée seule, la veuve s'occupa des préparatifs du souper de la famille, plaça sur la table des verres, des bouteilles, des assiettes de faïence et des couverts d'argent.

Au moment où elle terminait ses apprêts, ses enfants rentrèrent pesamment chargés.

Le poids de deux saumons de cuivre qu'il portait sur ses épaules semblait écraser le petit François; Amandine disparaissait à moitié sous le monceau de hardes volées qu'elle tenait sur sa tête; enfin Nicolas, aidé de Calebasse, apportait une caisse de bois blanc, sur laquelle il avait placé le quatrième saumon de cuivre.

— La caisse, la caisse!... éventrons-la, la caisse! s'écria Calebasse avec une sauvage impatience.

Les saumons de cuivre furent jetés sur le sol.

Nicolas s'arma du fer épais de la hachette qu'il portait à sa ceinture, et l'introduisit sous le couvercle de la caisse, placée au milieu de la cuisine, afin de le soulever.

La lueur rougeâtre et vacillante du foyer éclairait cette scène de pillage; au dehors, les sifflements du vent redoublaient de violence.

Nicolas, vêtu de sa peau de bouc, accroupi devant le coffre, tâchait de le briser, et proférait d'horribles blasphèmes en voyant l'épais couvercle résister à de vigoureuses pesées.

Les yeux enflammés de cupidité, les joues colorées par l'emportement de la rapine, Calebasse, agenouillée sur la caisse, y faisait porter tout le poids de son corps, afin de donner un point d'appui plus fixe à l'action du levier de Nicolas.

La veuve, séparée de ce groupe par la largeur de la table, où elle allongeait sa grande taille, se penchait aussi vers l'objet volé, le regard étincelant d'une fiévreuse convoitise.

Enfin, chose cruelle et malheureusement trop humaine! les deux enfants, dont les bons instincts naturels avaient souvent triomphé de l'influence maudite de cette abominable corruption domestique; les deux enfants, oubliant leurs scrupules et leurs craintes, cédaient à l'attrait d'une curiosité fatale...

Serrés l'un contre l'autre, l'œil brillant, la respiration oppressée, François et Amandine n'étaient pas les moins empressés de connaître le contenu du coffre, ni les moins irrités des lenteurs de l'effraction de Nicolas.

Enfin le couvercle sauta en éclats.

— Ah!... s'écria la famille d'une seule voix, haletante et joyeuse.

Et tous, depuis la mère jusqu'à la petite fille, s'abattirent et se précipitèrent avec une ardeur sauvage sur la caisse effondrée. Sans doute expédiée de Paris à un marchand de nouveautés d'un bourg riverain, elle contenait une grande quantité de pièces d'étoffes à l'usage des femmes.

— Nicolas n'est pas volé! s'écria Calebasse en déroulant une pièce de mousseline de laine.

— Non, répondit le brigand en déployant à son tour un paquet de foulards, j'ai fait mes frais...

— De la levantine... ça se vendra comme du pain... dit la veuve en puisant à son tour dans la caisse.

— La recéleuse de Bras-Rouge, qui demeure rue du Temple, achètera les étoffes, ajouta Nicolas; et le père Micou, le logeur en garni du quartier Saint-Honoré, s'arrangera du *rouget* (1).

— Amandine, dit tout bas François à sa petite sœur, comme ça ferait une jolie cravate, un de ces beaux mouchoirs de soie... que Nicolas tient à la main!...

— Ça ferait aussi une bien jolie marmotte, répondit l'enfant avec admiration.

— Faut avouer que tu as eu de la chance de monter sur cette galiote, Nicolas, dit Calebasse. Tiens, fameux!... maintenant, voilà des châles... il y en a trois... vraie bourre de soie... Vois donc, ma mère!...

— La mère Burette donnera au moins 500 francs du tout, dit la veuve après un mûr examen.

— Alors ça doit valoir au moins 1,500 francs, dit Nicolas; mais, comme on dit, tout recéleur... tout voleur. Bah! tant pis, je ne sais pas chicaner... je serai encore assez colas cette fois-ci pour en passer par où la mère Burette voudra et le père Micou aussi; mais lui, c'est un ami.

— C'est égal, il est voleur comme les autres, le vieux revendeur de ferraille; mais ces canailles de recéleurs savent qu'on a besoin d'eux, reprit Calebasse en se drapant dans un des châles, et ils en abusent!

— Il n'y a plus rien, dit Nicolas, en arrivant au fond de la caisse.

— Maintenant il faut tout resserrer, dit la veuve.

— Moi, je garde ce châle-là, reprit Calebasse.

— Tu gardes... tu gardes... s'écria brusquement Nicolas, tu le garderas... si je te le donne... Tu prends toujours... toi... madame *Pas-Gênée*...

— Tiens!... et toi donc, tu t'en prives... de prendre!

— Moi... je *grinche* en risquant ma peau; c'est pas toi qui aurais été *enflaquée* si on m'avait pincé sur la galiote...

— Eh bien! le voilà, ton châle, je m'en moque pas mal! dit aigrement Calebasse en le rejetant dans la caisse.

— C'est pas à cause du châle... que je parle; je ne suis pas assez chiche pour lésiner sur un châle: un de plus ou un de moins, la mère Burette ne changera pas son prix; elle achète en bloc, reprit Nicolas. Mais, au lieu de dire que tu prends ce châle, tu peux me demander que je te le donne... Allons, voyons, garde-le... Garde-le... je te dis... ou sinon je l'envoie au feu pour faire bouillir la marmite.

Ces paroles calmèrent la mauvaise humeur de Calebasse; elle prit le châle sans rancune.

Nicolas était sans doute en veine de générosité, car, déchirant avec ses dents le chef d'une des pièces de soierie, il en détacha deux foulards et les jeta à Amandine et à François, qui n'avaient pas cessé de contempler cette étoffe avec envie.

— Voilà pour vous, gamins! cette bouchée-là vous mettra en goût de grinchir. L'appétit vient en mangeant. Maintenant allez vous coucher... j'ai à jaser avec la mère; on vous portera à souper là-haut.

Les deux enfants battirent joyeusement des mains, et agitèrent triomphalement les foulards volés qu'on venait de leur donner.

— Eh bien, petits bêtas! dit Calebasse, écouterez-vous encore Martial? Est-ce qu'il vous a jamais donné des beaux foulards comme ça, lui?

François et Amandine se regardèrent, puis ils baissèrent la tête sans répondre.

— Parlez donc, reprit durement Calebasse; est-ce qu'il vous a jamais fait des cadeaux, Martial?

(1) Mon couteau.

(1) Cuivre.

— Dame !... non... il ne nous en a jamais fait, dit François en regardant son mouchoir de soie rouge avec bonheur.

Amandine ajouta bien bas :

— Notre frère Martial ne nous fait pas de cadeaux... parce qu'il n'a pas de quoi...

— S'il volait, il aurait de quoi, dit durement Nicolas ; n'est-ce pas, François ?

— Oui, mon frère, répondit François. Puis il ajouta : — Oh ! le beau foulard !... Quelle jolie cravate pour le dimanche !

— Et moi, quelle belle marmotte ! reprit Amandine.

— Sans compter que les enfants du chaufournier du four à plâtre rageront joliment en vous voyant passer, dit Calebasse ; et elle examina les traits des enfants pour voir s'ils comprendraient la méchante portée de ces paroles. L'abominable créature appelait la vanité à son aide pour étouffer les derniers scrupules de ces malheureux. Les enfants du chaufournier, reprit-elle, auront l'air de mendiants, ils en crèveront de jalousie ; car vous autres, avec vos beaux mouchoirs de soie, vous aurez l'air de petits bourgeois !

— Tiens ! c'est vrai, reprit François ; alors je suis bien plus content de ma belle cravate, puisque les petits chaufourniers rageront de ne pas en avoir une pareille... N'est-ce pas, Amandine ?

— Moi, je suis contente d'avoir ma belle marmotte... voilà tout.

— Aussi, toi, tu ne seras jamais qu'une colasse ! dit dédaigneusement Calebasse. Puis, prenant sur la table du pain et un morceau de fromage, elle le donna aux enfants, et leur dit :

— Montez vous coucher... Voilà une lanterne, prenez garde au feu, et éteignez-la avant de vous endormir.

— Ah çà ! ajouta Nicolas, rappelez-vous bien que si vous avez le malheur de parler à Martial de la caisse, des saumons de cuivre et des hardes, vous aurez une danse que le feu y prendra ; sans compter que je vous retirerai les foulards.

Après le départ des enfants, Nicolas et sa sœur enfouirent les hardes, la caisse d'étoffes et les saumons de cuivre au fond d'un petit caveau surbaissé de quelques marches, qui s'ouvrait dans la cuisine, non loin de la cheminée.

— Ah çà, la mère ! à boire, et du chenu !... s'écria le bandit ; du cacheté, de l'eau-de-vie !... J'ai bien gagné ma journée... Sers le souper, Calebasse ; Martial rongera nos os, c'est bon pour lui... Jasons maintenant du bourgeois du quai de Billy, car demain ou après-demain il faut que ça chauffe, si je veux empocher l'argent qu'il a promis... Je vas te conter ça, la mère... Mais à boire, tonnerre !!! à boire... c'est moi qui régale !

Et Nicolas fit de nouveau bruire les pièces de cent sous qu'il avait dans sa poche ; puis, jetant au loin sa peau de bouc, son bonnet de laine noire, il s'assit à table devant un énorme plat de ragoût de mouton, un morceau de veau froid et une salade.

Lorsque Calebasse eut apporté du vin et de l'eau-de-vie, la veuve, toujours impassible et sombre, s'assit d'un côté de la table, ayant Nicolas à sa droite, sa fille à sa gauche ; en face d'elle étaient les places inoccupées de Martial et des deux enfants.

Le bandit tira de sa poche un large et long couteau catalan à manche de corne, à lame aiguë. Contemplant cette arme meurtrière avec une sorte de satisfaction féroce, il dit à la veuve :

— *Coupe-sifflet* tranche toujours bien !... Passez-moi le pain, la mère !...

— A propos de couteau, dit Calebasse, François s'est aperçu de la chose dans le bûcher.

— De quoi ? dit Nicolas sans la comprendre.

— Il a vu un des pieds...

— De l'homme ? s'écria Nicolas.

— Oui, dit la veuve en mettant une tranche de viande dans l'assiette de son fils.

— C'est drôle !... la fosse était pourtant bien profonde, dit le brigand ; mais depuis le temps... la terre aura tassé...

— Il faudra cette nuit jeter tout à la rivière, dit la veuve.

— C'est plus sûr, répondit Nicolas.

— On y attachera un pavé avec un brin de vieille chaîne de bateau, dit Calebasse.

— Pas si bête !... répondit Nicolas en se versant à boire ; puis, s'adressant à la veuve, tenant la bouteille haute : —Voyons, trinquez avec nous, ça vous égayera, la mère !

La veuve secoua la tête, recula son verre, et dit à son fils :

— Et l'homme du quai de Billy ?

— Voilà la chose... dit Nicolas, sans s'interrompre de manger et de boire. En arrivant à la gare, j'ai attaché mon bachot et j'ai monté au quai ; sept heures sonnaient à la boulangerie militaire de Chaillot, on ne s'y voyait pas à quatre pas. Je me promenais le long du parapet depuis un quart d'heure, lorsque j'entends marcher doucement derrière moi ; je ralentis ; un homme emmaluchonné dans un manteau s'approche de moi en toussant ; je m'arrête, il s'arrête... Tout ce que je sais de sa figure, c'est que son manteau lui cachait le nez, et son chapeau les yeux.

(Nous rappellerons au lecteur que ce personnage mystérieux était Jacques Ferrand le notaire, qui, voulant se défaire de Fleur-de-Marie, avait, le matin même, dépêché madame Séraphin chez les Martial, dont il espérait faire les instruments de son nouveau crime.)

« — *Bradamanti*, me dit le bourgeois, reprit Nicolas, c'était le mot de passe convenu avec la vieille pour me reconnaître avec le particulier. *Ravageur*, que je lui réponds, comme c'était encore convenu.

« — Vous vous appelez Martial ? me dit-il.

« — Oui, bourgeois.

« — Il est venu ce matin une femme à votre île ; que vous a-t-elle dit ?

« — Que vous aviez à me parler de la part de M. Bradamanti.

« — Voulez-vous gagner de l'argent ?

« — Oui, bourgeois, beaucoup.

« — Vous avez un bateau ?

« — Nous en avons quatre, bourgeois, c'est notre partie : bachoteurs et ravageurs de père en fils, à votre service.

« — Voilà ce qu'il faudrait faire... si vous n'avez pas peur...

« — Peur... de quoi, bourgeois ?

« — De voir quelqu'un se noyer par accident... seulement il s'agirait d'aider à l'accident... Comprenez-vous ?

« — Ah çà, bourgeois, faut donc faire boire un particulier à même la Seine comme par hasard ? ça me va... Mais, comme c'est un fricot délicat, ça coûte cher d'assaisonnement...

« — Combien... pour deux ?...

« — Pour deux... il y aura deux personnes à mettre au court bouillon dans la rivière ?

« — Oui...

« — Cinq cents francs par tête, bourgeois... c'est pas cher !

« — Va pour mille francs...

« — Payés d'avance, bourgeois.

« — Deux cents francs d'avance, le reste après...

« — Vous vous défiez de moi, bourgeois ?

« — Non ; vous pouvez empocher mes deux cents francs sans remplir nos conventions.

« — Et vous, bourgeois, une fois le coup fait, quand je vous demanderai les huit cents francs, vous pouvez me répondre : Merci, je sors d'en prendre !

« — C'est une chance ; ça vous convient-il, oui ou non ? deux cents francs comptants, et après-demain soir, ici à neuf heures, je vous remettrai huit cents francs.

« — Et qui vous dira que j'aurai fait boire les deux personnes ?

« — Je le saurai... ça me regarde... Est-ce dit ?

« — C'est dit, bourgeois.

« — Voilà deux cents francs... Maintenant, écoutez-moi : Vous reconnaîtrez bien la vieille femme qui est allée vous trouver ce matin ?

« — Oui, bourgeois.

« — Demain ou après-demain, au plus tard, vous la verrez venir, vers les quatre heures du soir, sur la rive en face de votre île, avec une jeune fille blonde ; la vieille vous fera un signal en agitant un mouchoir.

« — Oui, bourgeois.

« — Combien faut-il de temps pour aller de la rive à votre île ?

« — Vingt bonnes minutes.

« — Vos bateaux sont à fond plat ?

« — Plat comme la main, bourgeois.

« — Vous pratiquerez adroitement une sorte de large soupape dans le fond de l'un de ces bateaux, afin de pouvoir, en ouvrant cette soupape, le faire couler à volonté en un clin d'œil... Comprenez-vous ?

« — Très-bien, bourgeois ; vous êtes malin ! J'ai justement un vieux bateau à moitié pourri ; je voulais le déchirer... il sera bon pour ce dernier voyage.

« — Vous partez donc de votre île avec ce bateau à soupape ; un bon bateau vous suit, conduit par quelqu'un de votre famille. Vous abordez, vous prenez la vieille femme et la jeune fille blonde à bord du bateau troué, et vous regagnez votre île ; mais, à une distance raisonnable du rivage, vous feignez de vous baisser pour raccommoder quelque chose, vous ouvrez la soupape, et vous sautez lestement dans l'autre bateau, pendant que la vieille femme et la jeune fille blonde...

« — Boivent à la même tasse... ça y est, bourgeois !

« — Mais êtes-vous sûr de n'être pas dérangé ? S'il venait des pratiques dans votre cabaret ?

« — Il n'y a pas de crainte, bourgeois. A cette heure-là, et en hiver surtout, il n'en vient jamais... c'est notre morte-saison ; et il en viendrait, qu'ils ne seraient pas gênants, au contraire... c'est tous des amis connus.

« — Très-bien ! D'ailleurs vous ne vous compromettez en rien : le bateau sera censé couler par vétusté, et la vieille femme qui vous aura amené la jeune fille disparaîtra avec elle. Enfin, pour bien vous assurer que toutes deux seront noyées (toujours par accident), vous pourrez, si elles revenaient sur l'eau ou si elles s'accrochaient au bateau, avoir l'air de faire tous vos efforts pour les secourir, et...

« — Et les aider... à replonger. Bien, bourgeois !

« — Il faudra même que la promenade se fasse après le soleil couché, afin que la nuit soit noire lorsqu'elles tomberont à l'eau.

« — Non, bourgeois ; car si on n'y voit pas clair, comment saura-t-on si les deux femmes ont bu leur soûl, ou si elles en veulent encore ?

« — C'est juste... Alors l'accident aura lieu avant le coucher du soleil.

« — A la bonne heure, bourgeois. Mais la vieille ne se doutera de rien?

« — Non. En arrivant, elle vous dira à l'oreille : « Il faut noyer la petite ; un peu avant de faire enfoncer le bateau, faites-moi signe pour « que je sois prête à me sauver avec vous. » Vous répondrez à la vieille de manière à éloigner ses soupçons.

« — De façon qu'elle croira mener la petite blonde boire...

« — Et qu'elle boira avec la petite blonde.

« — C'est crânement arrangé, bourgeois.

François et Amandine.

« — Et surtout que la vieille ne se doute de rien!

« — Calmez-vous, bourgeois, elle avalera ça doux comme miel.

« — Allons, bonne chance, mon garçon! Si je suis content, peut-être « vous emploierai encore.

« — A votre service, bourgeois! »

— Là-dessus, dit le brigand en terminant sa narration, j'ai quitté l'homme au manteau, j'ai regagné mon bateau, et, en passant devant la galiote, j'ai raflé le butin de tout à l'heure.

Le père Micou.

On voit, par le récit de Nicolas, que le notaire voulant, au moyen d'un double crime, se débarrasser à la fois de Fleur-de-Marie et de madame Séraphin, en faisant tomber celle-ci dans le piége qu'elle croyait seulement tendu à la Goualeuse.

Avons-nous besoin de répéter que, craignant à juste titre que la Chouette n'apprît, d'un moment à l'autre, à Fleur-de-Marie qu'elle avait été abandonnée par madame Séraphin, Jacques Ferrand se croyait un puissant intérêt à faire disparaître cette jeune fille, dont les réclamations auraient pu le frapper mortellement et dans sa fortune et dans sa réputation?

Quant à madame Séraphin, le notaire, en la sacrifiant, se délaisait de

l'un des deux complices (Bradamanti était l'autre) qui pouvaient le perdre en se perdant eux-mêmes, il est vrai ; mais Jacques Ferrand croyait ses secrets mieux gardés par la tombe que par l'intérêt personnel.

La veuve du supplicié et Calebasse avaient attentivement écouté Nicolas, qui ne s'était interrompu que pour boire avec excès. Aussi commençait-il à parler avec une exaltation singulière :

— Ça n'est pas tout, reprit-il; j'ai emmanché une autre affaire avec la Chouette et Barbillon, de la rue aux Fèves. C'est un fameux coup crânement monté ; et, si nous ne le manquons pas, il y aura de quoi frire, je m'en vante. Il s'agit de dépouiller une courtière en diamants, qui a quelquefois pour des cinquante mille francs de pierreries dans son cabas.

— Cinquante mille francs! s'écrièrent la mère et la fille, dont les yeux étincelèrent de cupidité.

— Oui..... rien que ça. Bras-Rouge en sera. Hier il a déjà empaumé la courtière par une lettre que nous lui avons portée nous deux Barbillon, boulevard Saint-Denis. C'est un fameux homme que Bras-Rouge! Comme il a de quoi, on ne se méfie pas de lui. Pour amorcer la courtière, il lui a déjà vendu un diamant de quatre cents francs. Elle ne se défiera pas de venir, à la tombée du jour, dans son cabaret des Champs-Elysées. Nous serons là cachés. Calebasse viendra aussi, elle gardera mon bateau le long de la Seine. S'il faut emballer la courtière morte ou vive, ça sera une voiture commode et qui ne laisse pas de traces. En voilà un plan! Gueux de Bras-Rouge, quelle sorbonne!

— Je me défie toujours de Bras Rouge, dit la veuve. Après l'affaire de la rue Montmartre, ton frère Ambroise a été à Toulon et Bras-Rouge a été relâché.

— Parce qu'il n'y avait pas de preuves contre lui; il est si malin!..... Mais trahir les autres... jamais!

La veuve secoua la tête, comme si elle n'eût été qu'à demi convaincue de la probité de Bras-Rouge.

Après quelques moments de réflexion, elle dit :

— J'aime mieux l'affaire du quai de Billy pour demain ou après-demain soir... la noyade des deux femmes... Mais Martial nous gênera... comme toujours...

— Le tonnerre du diable ne nous débarrassera donc pas de lui?... s'écria Nicolas à moitié ivre, en plantant avec fureur son long couteau dans la table.

— J'ai dit à ma mère que nous en avions assez, que ça ne pouvait pas durer, reprit Calebasse. Tant qu'il sera ici, on ne pourra rien faire des enfants...

— Je vous dis qu'il est capable de nous dénoncer un jour ou l'autre, le brigand! dit Nicolas. Vois-tu, la mère... si tu m'en avais cru... ajouta-t-il d'un air farouche et significatif en regardant sa mère, tout serait dit...

— Il y a d'autres moyens.

— C'est le meilleur! dit le brigand.

— Maintenant... non, répondit la veuve, d'un ton si absolu que Nicolas se tut, dominé par l'influence de sa mère, qu'il savait aussi criminelle, aussi méchante, mais encore plus déterminée que lui.

La veuve ajouta :

— Demain matin il quittera l'île pour toujours.

— Comment? dirent à la fois Calebasse et Nicolas.

— Il va rentrer ; cherchez-lui querelle... mais hardiment, en face... comme vous n'avez jamais osé le faire... Venez-en aux coups, s'il le faut... Il est fort... mais vous serez deux, et je vous aiderai... Surtout, pas de couteaux !... pas de sang... qu'il soit battu, pas blessé.

— Et puis après, la mère? demanda Nicolas.

— Après .. on s'expliquera... Nous lui dirons de quitter l'île demain... sinon que tous les jours la scène de ce soir recommencera..... Je le connais, ces batteries continuelles le dégoûteront. Jusqu'à présent on l'a laissé trop tranquille...

— Mais il est entêté comme un mulet; il est capable de vouloir rester tout de même à cause des enfants... dit Calebasse.

— C'est un gueux fini... mais une batterie ne lui fait pas peur, dit Nicolas.

— Une... oui, dit la veuve, mais tous les jours, tous les jours .. c'est l'enfer... il cédera...

— Et s'il ne cédait pas?

— Alors j'ai un autre moyen sûr de le forcer à partir cette nuit, ou demain matin au plus tard, reprit la veuve avec un sourire étrange.

— Vraiment, la mère?

— Oui, mais j'aimerais mieux l'effrayer par les batteries; si je n'y réussissais pas ... alors, à l'autre moyen.

— Et si l'autre moyen ne réussissait pas non plus, la mère? dit Nicolas...

— Il y en a un dernier qui réussit toujours, répondit la veuve.

Tout à coup la porte s'ouvrit, Martial entra.

Il ventait si fort au dehors, qu'on n'avait pas entendu les aboiements des chiens annoncer le retour du fils aîné de la veuve du supplicié.

La lutte fratricide. — PAGE 206.

CHAPITRE II.

La mère et le fils.

Ignorant les mauvais desseins de sa famille, Martial entra lentement dans la cuisine.

Quelques mots de la Louve, dans son entretien avec Fleur-de-Marie, ont déjà fait connaître la singulière existence de cet homme.

Doué de bons instincts naturels, incapable d'une action positivement basse ou méchante, Martial n'en menait pas moins une conduite peu régulière. Il pêchait en fraude, et sa force, son audace, inspiraient assez de crainte aux gardes-pêche pour qu'ils fermassent les yeux sur son braconnage de rivière.

A cette industrie déjà très-peu légale, Martial en joignait une autre fort illicite.

Bravo redouté, il se chargeait volontiers, plus encore par excès de courage, par crânerie, que par cupidité, de venger, dans des rencontres de pugilat ou de bâton, les victimes d'adversaires d'une force trop inégale ; il faut dire que Martial choisissait d'ailleurs avec assez de droiture les causes qu'il plaidait à coups de poing ; généralement il prenait le parti du faible contre le fort.

L'amant de la Louve ressemblait beaucoup à François et à Amandine : il était de taille moyenne, mais robuste, large d'épaules ; ses épais cheveux roux, coupés en brosse, formaient cinq pointes sur son front bien ouvert ; sa barbe épaisse, drue et courte, ses joues larges, son nez saillant carrément accusé, ses yeux bleus et hardis, donnaient à ce mâle visage une expression singulièrement résolue.

Il était coiffé d'un vieux chapeau ciré ; malgré le froid, il ne portait qu'une mauvaise blouse bleue par-dessus sa veste et son pantalon de gros velours de coton tout usé. Il tenait à la main un énorme bâton noueux, qu'il déposa près de lui sur le buffet...

Un gros chien basset, à jambes torses, au pelage noir marqué de feux très-vifs, était entré avec Martial ; mais il restait auprès de la porte, n'osant s'approcher ni du feu, ni des convives déjà attablés, l'expérience ayant prouvé au vieux Miraut (c'était le nom du basset, ancien compagnon de braconnage de Martial) qu'il était, ainsi que son maître, très-peu sympathique à la famille.

— Où sont donc les enfants?

Tels furent les premiers mots de Martial lorsqu'il s'assit à table.

— Ils sont où ils sont, répondit aigrement Calebasse.

— Où sont les enfants, ma mère? reprit Martial sans s'inquiéter de la réponse de sa sœur.

— Ils sont couchés, reprit sèchement la veuve.

— Est-ce qu'ils n'ont pas soupé, ma mère?

— Qu'est-ce que ça te fait, à toi? s'écria brutalement Nicolas, après avoir bu un grand verre de vin pour augmenter son audace ; car le caractère et la force de son frère lui imposaient beaucoup.

Martial, aussi indifférent aux attaques de Nicolas qu'à celles de Calebasse, dit de nouveau à sa mère :

— Je suis fâché que les enfants soient déjà couchés.

— Tant pis... répondit la veuve.

— Oui, tant pis!... car j'aime à les avoir à côté de moi quand je soupe.

— Et nous, comme ils nous embêtent, nous les avons renvoyés, s'écria Nicolas. Si ça ne te plaît pas, va-t'en les retrouver!

Martial, surpris, regarda fixement son frère.

— Puis, comme s'il eût réfléchi à la vanité d'une querelle, il haussa les épaules, coupa un morceau de pain et se servit une tranche de viande.

Le basset s'était approché de Nicolas, quoiqu'à distance très-respectueuse ; le bandit, irrité de la dédaigneuse insouciance de son frère, et espérant lui faire perdre patience en frappant son chien, donna un furieux coup de pied à Miraut, qui poussa des cris lamentables.

Martial devint pourpre, serra dans ses mains contractées le couteau qu'il tenait, et frappa violemment sur la table ; mais, se contenant encore, il appela son chien et lui dit doucement :

— Ici, Miraut.

Le basset vint se coucher aux pieds de son maître.

Cette modération contrariait les projets de Nicolas ; il voulait pousser son frère à bout pour amener un éclat.

Il ajouta donc :

— Je n'aime pas les chiens, moi... je ne veux pas que ton chien reste ici!...

Pour toute réponse, Martial se versa un verre de vin, et but lentement.

Echangeant un coup d'œil rapide avec Nicolas, la veuve l'encouragea d'un signe à continuer ses hostilités contre Martial, espérant, nous l'avons dit, qu'une violente querelle amènerait une rupture et une séparation complète.

Nicolas alla prendre la baguette de saule dont s'était servie la veuve pour battre François, et, s'avançant vers le basset, il le frappa rudement en disant :

— Hors d'ici, hé, Miraut!

Jusqu'alors Nicolas s'était souvent montré sournoisement agressif envers Martial; mais jamais il n'avait osé le provoquer avec tant d'audace et de persistance.

L'amant de la Louve, pensant qu'on voulait le pousser à bout, dans quelque but caché, redoubla de modération.

Au cri de son chien battu par Nicolas, Martial se leva, ouvrit la porte de la cuisine, mit le basset dehors, et revint continuer son souper.

Cette incroyable patience, si peu en harmonie avec le caractère ordinairement emporté de Martial, confondit ses agresseurs... Ils se regardèrent profondément surpris.

Lui, paraissant complétement étranger à ce qui se passait, mangeait glorieusement et gardait un profond silence.

— Calebasse, ôte le vin, dit la veuve à sa fille.

Celle-ci se hâtait d'obéir, lorsque Martial dit :

— Attends... je n'ai pas fini de souper.

— Tant pis! dit la veuve en enlevant elle-même la bouteille.

— Ah!... c'est différent!... reprit l'amant de la Louve.

Et, se versant un grand verre d'eau, il le but, fit claquer sa langue contre son palais, et dit :

Voilà de fameuse eau!

Cet imperturbable sang-froid irritait la colère haineuse de Nicolas, déjà très-exalté par de nombreuses libations ; néanmoins il reculait encore devant une attaque directe, connaissant la force peu commune de son frère ; tout à coup il s'écria, ravi de son inspiration :

— Tu as bien fait de céder pour ton basset, Martial ; c'est une bonne habitude à prendre ; car il faut t'attendre à nous voir chasser ta maîtresse à coups de pied, comme vous avons chassé ton chien.

— Oh! oui... car si la Louve avait le malheur de venir dans l'île en sortant de prison, dit Calebasse, qui comprit l'intention de Nicolas, c'est moi qui la soufflletterais drôlement!

— Et moi je lui ferais faire un plongeon dans la vase, près la baraque du bout de l'île, ajouta Nicolas. Et si elle en ressortait, je la renfoncerais dedans à coups de soulier... la carne...

Cette insulte adressée à la Louve, qu'il aimait avec une passion sauvage, triompha des pacifiques résolutions de Martial : il fronça ses sourcils, le sang lui monta au visage, les veines de son front se gonflèrent et se tendirent comme des cordes; néanmoins il eut assez d'empire pour dire à Nicolas d'une voix légèrement altérée par une colère contenue :

— Prends garde à toi... tu cherches une querelle, et tu trouveras une tournée que tu ne cherches pas.

— Une tournée... à moi?

— Oui... meilleure que la dernière.

— Comment! Nicolas, dit Calebasse avec un étonnement sardonique, Martial t'a battu... Dites donc, ma mère, entendez-vous?... Ça ne m'étonne plus, que Nicolas ait si peur de lui.

— Il m'a battu... parce qu'il m'a pris en traître, s'écria Nicolas devenant blême de fureur.

— Tu mens ; tu m'avais attaqué en sournois, je t'ai crossé et j'ai eu pitié de toi ; mais si tu t'avises encore de parler de ma maîtresse... entends-tu bien, de ma maîtresse... cette fois-ci pas de grâce... tu porteras longtemps mes marques.

— Et si j'en veux parler, moi, de la Louve, dit Calebasse...

— Je te donnerai une paire de calottes pour t'avertir, et si tu recommences... je recommencerai à t'avertir.

— Et si j'en parle, moi? dit lentement la veuve.

— Vous?

— Oui... moi.

— Vous? dit Martial en faisant un violent effort sur lui-même, vous?

— Tu me battras aussi? n'est-ce pas?

— Non, mais si vous me parlez de la Louve, je rosserai Nicolas; maintenant, allez... ça vous regarde... et lui aussi...

— Toi, s'écria le bandit furieux en levant son dangereux couteau catalan, tu me rosseras!!!

— Nicolas... pas de couteau! s'écria la veuve en se levant promptement pour saisir le bras de son fils ; mais celui-ci, ivre de vin et de colère, se leva, repoussa rudement sa mère et se précipita sur son frère.

Martial se recula vivement, saisit le gros bâton noueux qu'il avait en entrant déposé sur le buffet, et se mit sur la défensive.

— Nicolas, pas de couteau! répéta la veuve.

— Laissez-le donc faire! cria Calebasse en s'armant de la hachette du ravageur.

Nicolas, brandissant toujours son formidable couteau, épiait le moment de se jeter sur son frère.

— Je te dis, s'écria-t-il, que toi et ta canaille de Louve je vous crèverai tous les deux, et je commence... A moi, ma mère!... à moi, Calebasse!... refroidissons-le, il y a trop longtemps qu'il dure!

Et, croyant le moment favorable à son attaque, le brigand s'élança sur son frère le couteau levé.

Martial, bâtonniste expert, fit une brusque retraite de corps, leva son bâton, qui, rapide comme la foudre, décrivit en sifflant un huit de chiffre et retomba si pesamment sur l'avant-bras droit de Nicolas, que celui-ci, frappé d'un engourdissement subit, douloureux, laissa échapper son couteau.

— Brigand... tu m'as cassé le bras! s'écria-t-il en saisissant de sa main gauche son bras droit, qui pendait inerte à son côté.

— Non, j'ai senti mon bâton rebondir... répondit Martial en envoyant d'un coup de pied le couteau sous le buffet.

Puis, profitant de la souffrance qu'éprouvait Nicolas, il le prit au collet, le poussa rudement en arrière, jusqu'à la porte du petit caveau dont nous avons parlé, l'ouvrit d'une main, de l'autre y jeta et y enferma son frère, encore tout étourdi de cette brusque attaque.

Revenant ensuite aux deux femmes, il saisit Calebasse par les épaules, et, malgré sa résistance, ses cris et un coup de hachette qui le blessa légèrement à la main, il l'enferma dans la salle basse du cabaret qui communiquait à la cuisine.

Alors, s'adressant à la veuve, encore stupéfaite de cette manœuvre aussi habile qu'inattendue, Martial lui dit froidement :

— Maintenant, ma mère... à nous deux...

— Eh bien ! oui... à nous deux... s'écria la veuve ; et sa figure impassible s'anima, son teint blafard se colora, un feu sombre illumina sa prunelle jusqu'alors éteinte ; la colère, la haine, donnèrent à ses traits un caractère terrible ; oui... à nous deux !... reprit-elle d'une voix menaçante ; j'attendais ce moment, tu vas savoir à la fin ce que j'ai sur le cœur.

— Et moi aussi, je vais vous dire ce que j'ai sur le cœur.

— Tu vivrais cent ans, vois-tu, que tu te souviendrais de cette nuit...

— Je m'en souviendrai !... Mon frère et ma sœur ont voulu m'assassiner, vous n'avez rien fait pour les en empêcher... Mais voyons... parlez... qu'avez-vous contre moi ?

— Ce que j'ai ?...

— Oui...

— Depuis la mort de ton père... tu n'as fait que des lâchetés !

— Moi ?

— Oui, lâche !... Au lieu de rester avec nous pour nous soutenir, tu t'es sauvé à Rambouillet, braconner dans les bois avec ce colporteur de gibier que tu avais connu à Bercy.

— Si j'étais resté ici, maintenant je serais aux galères comme Ambroise, ou près d'y aller comme Nicolas : je n'ai pas voulu être voleur comme vous autres... de là votre haine.

— Et quel métier fais-tu ? Tu volais du gibier, tu voles du poisson ; vol sans danger, vol de lâche !...

— Le poisson comme le gibier n'appartient à personne ; aujourd'hui chez l'un, demain chez l'autre, il est à qui sait le prendre... Je ne vole pas... Quant à être lâche...

— Tu bats pour de l'argent des hommes plus faibles que toi !

— Parce qu'ils avaient battu plus faible qu'eux.

— Métier de lâche !... métier de lâche !...

— Il y en a de plus honnêtes, c'est vrai ; ce n'est pas à vous à me le dire !

— Pourquoi ne les as-tu pas pris alors, ces métiers honnêtes, au lieu de venir ici fainéantiser et vivre à mes crochets ?

— Je vous donne le poisson que je prends et l'argent que j'ai !... ça n'est pas beaucoup, mais c'est assez... je ne vous coûte rien... J'ai essayé d'être serrurier pour gagner plus... mais quand depuis son enfance on a vagabondé sur la rivière et dans les bois, on ne peut pas s'attacher ailleurs ; c'est fini... on en a pour sa vie... Et puis... ajouta Martial d'un air sombre, j'ai toujours mieux aimé vivre seul sur l'eau ou dans une forêt... là personne ne me questionne. Au lieu qu'ailleurs, qu'on me parle de mon père, faut-il pas que je réponde... guillotiné ! de mon frère... galérien ! de ma sœur... voleuse !

— Et de ta mère, qu'en dis-tu ?

— Je dis...

— Quoi ?

— Je dis qu'elle est morte...

— Et tu fais bien ; c'est tout comme... Je te renie, lâche ! Ton frère est au bagne ! Ton grand-père et ton père ont bravement fini sur l'échafaud en narguant le prêtre et le bourreau ! Au lieu de les venger, tu trembles !...

— Les venger ?

— Oui, te montrer vrai Martial, cracher sur le couteau de Charlot et sur la casaque rouge, et finir comme père et mère, frère et sœur...

Si habitué qu'il fût aux exaltations féroces de sa mère, Martial ne put s'empêcher de frissonner.

La physionomie de la veuve du supplicié, en prononçant ces derniers mots, était épouvantable.

Elle reprit avec une fureur croissante :

— Oh ! lâche, encore plus crétin que lâche ! Tu veux être honnête !!! Honnête ? est-ce que tu ne seras pas toujours méprisé, rebuté, comme fils d'assassin, frère de galérien ! Mais toi, au lieu de te mettre la vengeance et la rage au ventre, ça t'y met la peur ! au lieu de mordre tu te sauves ; quand ils ont eu guillotiné ton père... tu nous as quittés... lâche ! Et tu savais que nous ne pouvions pas sortir de l'île pour aller au bourg sans qu'on hurle après nous, en nous poursuivant à coups de pierres comme des chiens enragés... Oh ! on nous payera ça, vois-tu ! on nous payera ça !!!

— Un homme, dix hommes ne me font pas peur ; mais être hué par tout le monde comme fils et frère de condamné... eh bien, non ! je n'ai pas pu... j'ai mieux aimé m'en aller dans les bois braconner avec Pierre, le vendeur de gibier.

— Fallait y rester... dans tes bois.

— Je suis revenu à cause de mon affaire avec un garde, et surtout à cause des enfants... parce qu'ils étaient en âge de tourner à mal, par l'exemple.

— Qu'est-ce que ça te fait ?

— Ça me fait que je ne veux pas qu'ils deviennent des gueux comme Ambroise, Nicolas et Calebasse...

— Pas possible !

— Et seuls, avec vous tous, ils n'y auraient pas manqué. Je m'étais mis en apprentissage pour tâcher de gagner de quoi les prendre avec moi, ces enfants, et quitter l'île... mais à Paris, tout se sait... c'était toujours fils de guillotiné... frère de forçat... j'avais des batteries tous les jours... ça m'a lassé...

— Et ça ne t'a pas lassé d'être honnête... ça te réussissait si bien !... au lieu d'avoir le cœur de revenir avec nous, pour faire comme nous... comme feront les enfants... malgré toi... oui, malgré toi... Tu crois les enjôler avec ton prêche... mais nous sommes là... François est déjà à nous... à peu près... une occasion, et il sera de la bande...

— Je vous dis que non...

— Tu verras que si... je m'y connais... Au fond il a du vice ; mais tu le gênes... Quant à Amandine, une fois qu'elle aura quinze ans, elle ira toute seule... Ah ! on nous a jeté des pierres ! ah ! on nous a poursuivis comme des chiens enragés !... on verra ce que c'est que notre famille... excepté toi, lâche, car il n'y a ici que toi qui nous fasses honte (1) !

— C'est dommage...

— Et comme tu te gâterais avec nous... demain tu sortiras d'ici pour n'y jamais rentrer...

Martial regarda sa mère avec surprise ; après un moment de silence, il lui dit :

— Vous m'avez cherché querelle à souper pour en arriver là ?

— Oui, pour te montrer ce qui t'attend si tu voulais rester ici malgré nous : un enfer... entends-tu ?... un enfer !... chaque jour une querelle, des coups, des rixes ; et nous ne serons pas seuls comme ce soir : nous aurons des amis qui nous aideront... tu n'y tiendras pas huit jours...

— Vous croyez me faire peur ?

— Je ne te dis que ce qui t'arrivera...

— Ça m'est égal... je reste...

— Tu resteras ici ?

— Oui.

— Malgré nous ?

— Malgré vous, malgré Calebasse, malgré Nicolas, malgré tous les gueux de sa trempe !

— Tiens... tu me fais rire.

Dans la bouche de cette femme à figure sinistre et féroce, ces mots étaient horribles.

— Je vous dis que je resterai ici jusqu'à ce que je trouve le moyen de gagner ma vie ailleurs avec les enfants : seul, je ne serais pas embarrassé, je retournerais dans les bois ; mais à cause d'eux, il me faudra plus de temps... pour rencontrer ce que je cherche... En attendant, je reste.

— Ah ! tu restes... jusqu'au moment où tu emmèneras les enfants ?

— Comme vous dites !

— Emmener les enfants ?

— Quand je leur dirai : Venez, ils viendront... et en courant, je vous en réponds.

La veuve haussa les épaules, et reprit :

— Écoute : je t'ai dit tout à l'heure que, quand bien même tu vivrais cent ans, tu te rappellerais cette nuit ; je vais t'expliquer pourquoi ; mais avant, es-tu bien décidé à ne pas t'en aller d'ici ?

— Oui ! oui ! mille fois oui !

— Tout à l'heure, tu diras non ! mille fois non ! Écoute-moi bien... Sais-tu quel métier fait ton frère ?

— Je m'en doute, mais je ne veux pas le savoir...

— Tu le sauras... il vole...

— Tant pis pour lui.

— Et pour toi...

— Pour moi ?

— Il vole la nuit avec effraction, cas de galères ; nous recélons ses vols ; qu'on le découvre, nous sommes condamnés à la même peine que lui comme recéleurs, et toi aussi ; on rafle la famille, et les enfants seront sur le pavé, où ils apprendront l'état de ton père et de ton grand-père aussi bien qu'ici.

— Moi, arrêté comme recéleur, comme votre complice ! sur quelle preuve ?

— On ne sait pas comment tu vis : tu vagabondes sur l'eau, tu as la réputation d'un mauvais homme, tu habites avec nous ; à qui feras-tu croire que tu ignores nos vols et nos recels ?

— Je prouverai que non.

— Nous te chargerons comme notre complice.

(1) Ces effroyables enseignements ne sont malheureusement pas exagérés. Voici ce que nous lisons dans l'excellent rapport de M. de Bretignères sur la colonie pénitentiaire de Mettray (séance du 12 mars 1842) :

« L'état civil de nos colons est important à constater : parmi eux nous comptons : 52 enfants naturels, 34 dont les père et mère sont remariés, 51 dont les parents sont en prison, 124 dont les parents n'ont pas été l'objet de poursuites de la justice, mais sont plongés dans la plus profonde misère.

« Ces chiffres sont éloquents et grands d'enseignements ; ils permettent de remonter des effets aux causes, et donnent l'espoir d'arrêter les progrès d'un mal dont l'origine est ainsi constatée.

« Le nombre des parents criminels fait apprécier l'éducation qu'ont dû recevoir les enfants sous la tutelle de semblables guides. Instruits au mal par leurs pères, les fils ont failli sous leurs ordres, et ont cru bien faire en suivant leur exemple. Atteints par la justice, ils se résignent à partager dans la prison le destin de leur famille ; ils n'y apportent que l'émulation du vice, et il faut vraiment qu'une lueur de la grâce divine existe encore au fond de ces rudes et grossières natures pour que tous germes honnêtes ne soient pas éteints. »

— Me charger ! pourquoi ?

— Pour te récompenser d'avoir voulu rester ici malgré nous.

— Tout à l'heure vous vouliez me faire peur d'une façon, maintenant c'est d'une autre ; ça ne prend pas, je prouverai que je n'ai jamais volé. Je reste.

— Ah ! tu restes ! Ecoute donc encore. Te rappelles-tu, l'an dernier, ce qui s'est passé ici pendant la nuit de Noël ?

— La nuit de Noël ? dit Martial en cherchant à rassembler ses souvenirs.

— Cherche bien... cherche bien...

— Je ne me rappelle pas...

— Tu ne te rappelles pas que Bras-Rouge a amené ici, le soir, un homme bien mis, qui avait besoin de se cacher ?...

— Oui, maintenant je me souviens ; je suis monté me coucher, et je l'ai laissé souper avec vous... Il a passé la nuit dans la maison ; avant le jour, Nicolas l'a conduit à Saint-Ouen...

— Tu es sûr que Nicolas l'a conduit à Saint-Ouen ?

— Vous me l'avez dit le lendemain matin.

— La nuit de Noël, tu étais donc ici ?

— Oui... eh bien ?

— Cette nuit-là... cet homme, qui avait beaucoup d'argent sur lui, a été assassiné dans cette maison.

— Lui !... ici ?...

— Et volé... et enterré dans le petit bûcher.

— Cela n'est pas vrai, s'écria Martial devenant pâle de terreur, et ne voulant pas croire à ce nouveau crime des siens. Vous voulez m'effrayer. Encore une fois, ça n'est pas vrai !

— Demande à ton protégé François ce qu'il a vu ce matin dans le bûcher ?

— François ! et qu'a-t-il vu ?

— Un des pieds de l'homme qui sortait de terre... Prends la lanterne, vas-y, tu t'en assureras.

— Non, dit Martial en essuyant son front baigné d'une sueur froide, non, je ne vous crois pas... Vous dites cela pour...

— Pour te prouver que, si tu demeures ici malgré nous, tu risques à chaque instant d'être arrêté comme complice de vol et de meurtre ; tu étais ici la nuit de Noël ; nous dirons que tu nous as aidés à faire le coup. Comment prouveras-tu le contraire ?

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit Martial en cachant sa figure dans ses mains.

— Maintenant t'en iras-tu ? dit la veuve avec un sourire sardonique.

Martial était atterré : il ne doutait malheureusement pas de ce que venait de lui dire sa mère ; la vie vagabonde qu'il menait, sa cohabitation avec une famille si criminelle, devaient, en effet, faire peser sur lui de terribles soupçons, et ces soupçons pouvaient se changer en certitude aux yeux de la justice, si sa mère, son frère, sa sœur, le désignaient comme leur complice.

La veuve jouissait de l'abattement de son fils.

— Tu as un moyen de sortir d'embarras : dénonce-nous !

— Je le devrais... mais je ne le ferai pas... vous le savez bien.

— C'est pour cela que je t'ai tout dit... Maintenant t'en iras-tu ?

Martial voulut tenter d'attendrir cette mégère ; d'une voix moins rude il lui dit :

— Ma mère, je ne vous crois pas capable de ce meurtre...

— Comme tu voudras, mais va-t'en...

— Je m'en irai à une condition.

— Pas de condition !

— Vous mettrez les enfants en apprentissage... loin d'ici... en province...

— Ils resteront ici...

— Voyons, ma mère, quand vous les aurez rendus semblables à Nicolas, à Calebasse, à Ambroise, à mon père... à quoi ça vous servira-t-il ?

— A faire de bons coups avec leur aide... Nous ne sommes pas déjà de trop... Calebasse reste ici avec moi pour tenir le cabaret. Nicolas est seul : une fois dressés, François et Amandine l'aideront ; on leur a aussi jeté des pierres, à eux, tout petits... faut qu'ils se vengent !...

— Ma mère, vous aimez Calebasse et Nicolas, n'est-ce pas ?

— Après ?

— Que les enfants les imitent... que vos crimes et les leurs se découvrent...

— Après ?

— Ils vont à l'échafaud, comme mon père...

— Après, après ?

— Et leur sort ne vous fait pas trembler !

— Leur sort sera le mien, ni meilleur ni pire... Je vole, ils volent ; je tue, ils tuent ; qui prendra la mère prendra les petits... Nous ne nous quitterons pas. Si nos têtes tombent, elles tomberont dans le même panier... où elles se diront adieu ! Nous ne reculerons pas ; il n'y a que toi de lâche dans la famille, nous te chassons... va-t'en !

— Mais les enfants ! les enfants !

— Les enfants deviendront grands ; je te dis que sans toi ils seraient déjà formés. François est presque prêt ; quand tu seras parti, Amandine rattrapera le temps perdu...

— Ma mère, je vous en supplie, consentez à envoyer les enfants en apprentissage loin d'ici.

— Combien de fois faut-il te dire qu'ils y sont en apprentissage ici ?

La veuve du supplicié articula ces derniers mots d'une manière si inexorable, que Martial perdit tout espoir d'amollir cette âme de bronze.

— Puisque c'est ainsi, reprit il d'un ton bref et résolu, écoutez-moi bien à votre tour, ma mère... Je reste.

— Ah ! ah !

— Pas dans cette maison... je serais assassiné par Nicolas ou empoisonné par Calebasse ; mais, comme je n'ai pas de quoi me loger ailleurs, moi et les enfants, nous habiterons la baraque au bout de l'île ; la porte est solide, je la renforcerai encore... Une fois là, bien barricadé, avec mon fusil, mon bâton et mon chien, je ne crains personne. Demain matin j'emmènerai les enfants ; le jour, ils viendront avec moi, soit dans mon bateau, soit dehors ; la nuit, ils coucheront près de moi, dans la cabane ; nous vivrons de ma pêche, ça durera jusqu'à ce que j'aie trouvé à les placer, et je trouverai...

— Ah ! c'est ainsi !

— Ni vous, ni mon frère, ni Calebasse ne pouvez empêcher que ça soit, n'est-ce pas !... Si on découvre vos vols ou votre assassinat durant mon séjour dans l'île... tant pis, j'en cours la chance ! j'expliquerai que je suis revenu, que je suis resté à cause des enfants, pour les empêcher de devenir des gueux... On jugera... Mais que le tonnerre m'écrase si je quitte l'île, et si les enfants restent un jour de plus dans cette maison !... Oui, et je vous défie, vous et les vôtres, de me chasser de l'île !

La veuve connaissait la résolution de Martial ; les enfants aimaient leur frère aîné autant qu'ils la redoutaient ; ils le suivraient donc sans hésiter lorsqu'il le voudrait. Quant à lui, bien armé, bien résolu, toujours sur ses gardes, dans son bateau pendant le jour, retranché et barricadé dans la cabane de l'île pendant la nuit, il n'avait rien à redouter des mauvais desseins de sa famille.

Le projet de Martial pouvait donc de tout point se réaliser... Mais la veuve avait beaucoup de raisons pour en empêcher l'exécution.

D'abord, ainsi que les honnêtes artisans considèrent quelquefois le nombre de leurs enfants comme une richesse, en raison des services qu'ils en retirent, la veuve comptait sur Amandine et sur François pour l'assister dans ses crimes.

Puis, ce qu'elle avait dit de son désir de venger son mari et son fils était vrai. Certains êtres, nourris, vieillis, durcis dans le crime, entrent en révolte ouverte, en guerre acharnée contre la société, et croient par de nouveaux crimes se venger de la juste punition qui a frappé eux ou les leurs.

Puis enfin les sinistres desseins de Nicolas contre Fleur-de-Marie, et plus tard contre la courtière, pouvaient être contrariés par la présence de Martial. La veuve avait espéré amener une séparation immédiate entre elle et Martial, soit en lui suscitant la querelle de Nicolas, soit en lui révélant que, s'il s'obstinait à rester dans l'île, il risquait de passer pour complice de plusieurs crimes.

Aussi rusée que pénétrante, la veuve, s'apercevant qu'elle s'était trompée, sentit qu'il fallait recourir à la perfidie pour faire tomber son fils dans un piége sanglant... Elle reprit donc, après un assez long silence, avec une amertume affectée :

— Je vois ton plan : tu ne veux pas nous dénoncer toi-même, tu veux nous faire dénoncer par les enfants.

— Moi !

— Ils savent maintenant qu'il y a un homme enterré ici ; ils savent que Nicolas a volé... Une fois en apprentissage, ils parleraient, on nous prendrait, et nous y passerions tous... toi comme nous : voilà ce qui arriverait si je t'écoutais, si je te laissais chercher à placer les enfants ailleurs... Et pourtant tu dis que tu ne nous veux pas de mal !... Je ne te demande pas de m'aimer ; mais ne hâte pas le moment où nous serons pris.

Le ton radouci de la veuve fit croire à Martial que ses menaces avaient produit sur elle un effet salutaire ; il donna dans un piége affreux.

— Je connais les enfants, reprit-il, je suis sûr qu'en leur recommandant de ne rien dire ils ne diraient rien... D'ailleurs, d'une façon ou d'une autre, je serais toujours avec eux et je répondrais de leur silence.

— Est-ce qu'on peut répondre des paroles d'un enfant... à Paris surtout, où l'on est si curieux et si bavard !... C'est autant pour qu'ils puissent nous aider à faire nos coups, que pour qu'ils ne puissent pas nous vendre, que je veux les garder ici.

— Est-ce qu'ils ne vont pas quelquefois au bourg et à Paris ? qui les empêcherait de parler... s'ils ont à parler ? S'ils étaient loin d'ici, à la bonne heure ! ce qu'ils pourraient dire n'aurait aucun danger...

— Loin d'ici ? et où ça ? dit la veuve en regardant fixement son fils.

— Laissez-moi les emmener... peu vous importe...

— Comment vivras-tu, et eux aussi ?

— Mon ancien bourgeois, serrurier, est brave homme ; je lui dirai ce qu'il faudra lui dire, et peut-être qu'il me prêtera quelque chose à cause des enfants ; avec ça j'irai les mettre en apprentissage loin d'ici. Nous partons dans deux jours, et vous n'entendrez plus parler de nous...

— Non, au fait... je veux qu'ils restent avec moi, je serai plus sûre d'eux.

— Alors je m'établis demain à la baraque de l'île, en attendant mieux... J'ai une tête aussi, vous le savez ?...

— Oui, je le sais... Oh ! que je te voudrais voir loin d'ici !... Pourquoi n'es-tu pas resté dans tes bois ?

— Je vous offre de vous débarrasser de moi et des enfants...

— Tu laisseras donc ici la Louve, que tu aimes tant?... dit tout à coup la veuve.

— Ça me regarde : je sais ce que j'ai à faire, j'ai mon idée...

— Si je te les laissais emmener, toi, Amandine et François, vous ne remettriez jamais les pieds à Paris?

— Avant trois jours nous serions partis et comme morts pour vous.

— J'aime encore mieux cela que de t'avoir ici et d'être toujours à me défier d'eux... Allons, puisqu'il faut s'y résigner, emmène-les... et allez-vous-en tous le plus tôt possible... que je ne vous revoie jamais!...

— C'est dit!...

— C'est dit. Rends-moi la clef du caveau, que j'ouvre à Nicolas.

— Non, il y cuvera son vin; je vous rendrai la clef demain matin.

— Et Calebasse?

— C'est différent; ouvrez-lui quand je serai monté ; elle me répugne à voir.

— Va... que l'enfer te confonde!

— C'est votre bonsoir, ma mère!

— Oui...

— Ça sera le dernier, heureusement, dit Martial.

— Le dernier, reprit la veuve.

Son fils alluma une chandelle, puis il ouvrit la porte de la cuisine, siffla son chien, qui accourut tout joyeux du dehors, et suivit son maître à l'étage supérieur de la maison.

— Va, ton compte est bon! murmura la mère en montrant le poing à son fils, qui venait de monter l'escalier; c'est toi qui l'auras voulu.

Puis, aidée de Calebasse, qui alla chercher un paquet de fausses clefs, la veuve crocheta le caveau où se trouvait Nicolas, et remit celui-ci en liberté.

CHAPITRE III.

François et Amandine.

François et Amandine couchaient dans une pièce située immédiatement au-dessus de la cuisine, à l'extrémité d'un corridor sur lequel s'ouvraient plusieurs autres chambres servant de cabinets de société aux habitués du cabaret.

Après avoir partagé leur souper frugal, au lieu d'éteindre leur lanterne, selon les ordres de la veuve, les deux enfants avaient veillé laissant leur porte entr'ouverte pour guetter leur frère Martial au passage, lorsqu'il rentrerait dans sa chambre.

Posée sur un escabeau boiteux, la lanterne jetait de pâles clartés à travers sa corne transparente.

Des murs de plâtre rayés de voliges brunes, un grabat pour François, un vieux petit lit d'enfant beaucoup trop court pour Amandine, une pile de débris de chaises et de bancs brisés par les hôtes turbulents de la taverne de l'Ile du Ravageur, tel était l'intérieur de ce réduit.

Amandine, assise sur le bord du grabat, s'étudiait à se coiffer en marmotte avec le foulard volé, don de son frère Nicolas.

François, agenouillé, présentait un fragment de miroir à sa sœur, qui, la tête à demi tournée, s'occupait alors d'épanouir la grosse rosette qu'elle avait faite en nouant les deux pointes du mouchoir.

Fort attentif et fort émerveillé de cette coiffure, François négligea un moment de présenter le morceau de glace de façon à ce que l'image de sa sœur pût s'y réfléchir.

— Lève donc le miroir plus haut, dit Amandine; maintenant je ne me vois plus... Là... bien... attends encore un peu... voilà que j'ai fini... Tiens, regarde! Comment me trouves-tu coiffée?

— Oh! très-bien! très-bien!... Dieu! Oh! la belle rosette!... Tu m'en feras une pareille à ma cravate, n'est-ce pas?

— Oui, tout à l'heure..... mais laisse-moi me promener un peu. Tu iras devant moi... à reculons, en tenant toujours le miroir haut... pour que je puisse me voir en marchant...

François exécuta de son mieux cette manœuvre difficile, à la grande satisfaction d'Amandine, qui se prélassait, triomphante et glorieuse, sous les cornes et l'énorme bouffette de son foulard.

Très-innocente et très-naïve dans tout autre circonstance, cette coquetterie devenait coupable en s'exerçant à propos du produit d'un vol que François et Amandine n'ignoraient pas. Autre preuve de l'effrayante facilité avec laquelle des enfants, même bien doués, se corrompent presque à leur insu, lorsqu'ils sont continuellement plongés dans une atmosphère criminelle.

Et d'ailleurs le seul mentor de ces petits malheureux, leur frère Martial, n'était pas lui-même irréprochable, nous l'avons dit; incapable de commettre un vol ou un meurtre, il n'en menait pas moins une vie vagabonde et peu régulière. Sans doute les crimes de sa famille le révoltaient; il aimait tendrement les deux enfants; il les défendait contre les mauvais traitements; il tâchait de les soustraire à la pernicieuse influence de sa famille ; mais, n'étant pas appuyés sur des enseignements d'une moralité rigoureuse, absolue, ses conseils sauvegardaient faiblement ses protégés. Ils se refusaient à commettre certaines mauvaises actions, non par honnêteté, mais pour obéir à Martial, qu'ils aimaient, et pour désobéir à leur mère, qu'ils redoutaient et haïssaient.

Quant aux notions du juste et de l'injuste, ils n'en avaient aucune, familiarisés qu'ils étaient avec les détestables exemples qu'ils avaient chaque jour sous les yeux, car, nous l'avons dit, ce cabaret champêtre, hanté par le rebut de la plus basse populace, servait de théâtre à d'ignobles orgies, à de crapuleuses débauches; et Martial, si ennemi du vol et du meurtre, se montrait assez indifférent à ces immondes saturnales.

C'est dire combien les instincts de moralité des enfants étaient douteux, vacillants, précaires, chez François surtout, arrivé à ce terme dangereux ou l'âme hésitant, indécise entre le bien et le mal, peut être en un moment à jamais perdue ou sauvée...

. . . . . .

— Comme ce mouchoir rouge te va bien, ma sœur! reprit François; est-il joli! Quand nous irons jouer sur la grève devant le four à plâtre du chaufournier, faudra te coiffer comme ça, pour faire enrager ses enfants, qui sont toujours à nous jeter des pierres et à nous appeler petits guillotinés... Moi, je mettrai aussi ma belle cravate rouge, et nous leur dirons : C'est égal, vous n'avez pas de beaux mouchoirs de soie comme nous deux!

— Mais, dis donc, François... reprit Amandine après un moment de réflexion, s'ils savaient que les mouchoirs que nous portons sont volés, ils nous appelleraient petits voleurs...

— Avec ça qu'ils s'en gênent de nous appeler voleurs!

— Quand c'est pas vrai... c'est égal... Mais maintenant...

— Puisque Nicolas nous les a donnés, ces deux mouchoirs, nous ne les avons pas volés.

— Oui, mais lui, il les a pris sur un bateau, et notre frère Martial dit qu'il ne faut pas voler...

— Mais puisque c'est Nicolas qui a volé, ça ne nous regarde pas.

— Tu crois, François?

— Bien sûr...

— Pourtant il me semble que j'aimerais mieux que la personne à qui ils étaient nous les eût donnés... Et toi, François?

— Moi, ça m'est égal... On nous en a fait cadeau; c'est à nous.

— Tu en es bien sûr?

— Mais, oui, oui, sois donc tranquille!...

— Alors... tant mieux, nous ne faisons pas ce que mon frère Martial nous défend, et nous avons de beaux mouchoirs.

— Dis donc, Amandine, s'il savait que, l'autre jour, Calebasse t'a fait prendre ce fichu à carreaux dans la balle du colporteur pendant qu'il avait le dos tourné?

— Oh! François, ne dis pas cela! dit la pauvre enfant dont les yeux se mouillèrent de larmes. Mon frère Martial serait capable de ne plus nous aimer... vois-tu... de nous laisser tous seuls ici...

— N'aie donc pas peur... est-ce que je lui en parlerai jamais? Je riais...

— Oh! ne ris pas de cela, François; j'ai eu assez de chagrin, va! mais il a bien fallu ; ma sœur m'a pincée jusqu'au sang, et puis elle me faisait des yeux... des yeux... Et pourtant, par deux fois le cœur m'a manqué, je croyais que je ne pourrais jamais... Enfin, le colporteur ne s'est aperçu de rien, et ma sœur a gardé le fichu. Si on m'avait prise pourtant, François, on m'aurait mise en prison...

— On ne t'a pas prise, c'est comme si tu n'avais pas volé.

— Tu crois?

— Pardi!

— Et en prison, comme on doit être malheureux!

— Ah! bien oui... au contraire...

— Comment, François, au contraire?

— Tiens! tu sais bien le gros boiteux qui loge à Paris chez le père Micou, le revendeur de Nicolas... qui tient un garni à Paris, passage de la Brasserie?

— Un gros boiteux?

— Mais oui, qui est venu ici, à la fin de l'automne, de la part du père Micou, avec un montreur de singes et deux femmes.

— Ah! oui, oui ; un gros boiteux qui a dépensé tant, tant d'argent?

— Je crois bien, il payait pour tout le monde... Te souviens-tu les promenades sur l'eau... c'est moi qui les menais... même que le montreur de singes avait emporté son orgue pour faire de la musique dans le bateau?...

— Et puis, le soir, le beau feu d'artifice qu'ils ont tiré, François!

— Et le gros boiteux n'était pas chiche! il m'a donné dix sous pour moi!!! il ne prenait jamais que du vin cacheté; ils avaient du poulet à tous leurs repas; il en a eu au moins pour 80 francs.

— Tant que ça, François?

— Oh! oui...

— Il était donc bien riche?

— Du tout... ce qu'il dépensait, c'était de l'argent qu'il avait gagné en prison, d'où il sortait.

— Il avait gagné tout cet argent-là en prison?

— Oui... il disait qu'il lui restait encore sept cents francs ; que quand il ne lui resterait plus rien... il ferait un bon coup... et que si on le

prenait.. ça lui était bien égal, parce qu'il retournerait rejoindre les bons enfants de la geôle, comme il dit.

— Il n'avait donc pas peur de la prison, François?

— Mais au contraire... il disait à Calebasse qu'ils sont là un tas d'amis et de noceurs ensemble .. qu'il n'avait jamais eu un meilleur lit et une meilleure nourriture qu'en prison... de la bonne viande quatre fois la semaine, du feu tout l'hiver, et une bonne somme en sortant... tandis qu'il y a des bêtes d'ouvriers honnêtes qui crèvent de faim et de froid, faute d'ouvrage...

— Pour sûr, François, il disait ça, le gros boiteux?

— Je l'ai bien entendu... puisque c'est moi qui ramais dans le bachot pendant qu'il racontait son histoire à Calebasse et aux deux femmes, qui disaient que c'était la même chose dans les prisons de femmes d'où elles sortaient.

— Mais alors, François, faut donc pas que ça soit si mal de voler, puisqu'on est si bien en prison?

— Dame! je ne sais pas, moi... ici, il n'y a que notre frère Martial qui dise que c'est mal de voler... peut-être qu'il se trompe...

— C'est égal, il faut le croire, François... il nous aime tant!

— Il nous aime, c'est vrai .. quand il est là, il n'y a pas de risque qu'on nous batte... S'il avait été ici ce soir, notre mère ne m'aurait pas roué de coups... Vieille bête! est-elle mauvaise!... oh! je la hais... je la hais... que je voudrais être grand pour lui rendre tous les coups qu'elle nous a donnés... à toi, surtout, qui es bien moins dure que moi...

— Oh! François, tais-toi... ça me fait peur de t'entendre dire que tu voudrais battre notre mère! s'écria la pauvre petite en pleurant et en jetant ses bras autour du cou de son frère, qu'elle embrassa tendrement.

— Non, c'est que c'est vrai aussi, reprit François en repoussant Amandine avec douceur, pourquoi ma mère et Calebasse sont-elles toujours si acharnées sur nous?

— Je ne sais pas, reprit Amandine en essuyant ses yeux du revers de sa main: c'est peut-être parce qu'on a mis notre frère Ambroise aux galères et qu'on a guillotiné notre père, qu'elles sont injustes pour nous...

— Est-ce que c'est notre faute?

— Mon Dieu, non; mais que veux-tu?

— Ma foi, si je devais recevoir ainsi toujours, toujours des coups, à la fin j'aimerais mieux voler comme ils veulent, moi... A quoi ça m'avance-t-il de ne pas voler?

— Et Martial, qu'est-ce qu'il dirait?

— Oh! sans lui... il y a longtemps que j'aurais dit oui, car ça lasse aussi d'être battu; tiens, ce soir, jamais ma mère n'avait été aussi méchante... c'était comme une furie... il faisait noir, noir... elle ne disait pas un mot... je ne sentais que sa main froide qui me tenait par le cou pendant que de l'autre elle me battait... et puis il me semblait voir ses yeux reluire...

— Pauvre François... pour avoir dit que tu avais vu un os de mort dans le bûcher.

— Oui, un pied qui sortait de dessous terre, dit François en tressaillant d'effroi; j'en suis bien sûr.

— Peut-être qu'il y aura eu autrefois un cimetière ici, n'est-ce pas?

— Faut croire... mais alors pourquoi notre mère m'a-t-elle dit qu'elle m'abîmerait encore si je parlais de l'os de mort à mon frère Martial?... Vois-tu, c'est plutôt quelqu'un qu'on aura tué dans une dispute et qu'on aura enterré là pour que ça ne se sache pas.

— Tu as raison... car te souviens-tu? un pareil malheur a déjà manqué d'arriver.

— Quand cela?

— Tu sais, la fois où M. Barbillon a donné un coup de couteau à ce grand qui est si décharné, si décharné, si décharné, qu'il se fait voir pour de l'argent.

— Ah! oui, le Squelette ambulant... comme ils l'appellent; ma mère est venue, les a séparés... sans ça, Barbillon aurait peut-être tué le grand décharné! As-tu vu comme il écumait et comme les yeux lui sortaient de la tête, à Barbillon?...

— Oh! il n'a pas peur de vous allonger un coup de couteau pour rien. C'est lui qui est un crâne!

— Si jeune et si méchant... François!

— Tortillard est bien plus jeune, et il serait au moins aussi méchant que lui, s'il était assez fort.

— Oh! oui, il est bien méchant... L'autre jour il m'a battue, parce que je n'ai pas voulu jouer avec lui.

— Il t'a battue?... bon... la première fois qu'il viendra...

— Non, non, vois-tu, François, c'était pour rire...

— Bien sûr?

— Oui, bien vrai.

— A la bonne heure... sans ça... Mais je ne sais pas comment il fait, ce gamin-là, pour avoir toujours autant d'argent; est-il heureux! La fois qu'il est venu ici avec la Chouette, il nous a montré des pièces d'or de vingt francs. Avait-il l'air moqueur, quand il nous a dit: — « Vous en auriez comme ça, si vous n'étiez pas des petits *sinves*. »

— Des sinves?

— Oui, en argot ça veut dire des bêtes, des imbéciles.

— Ah! oui, c'est vrai.

— Quarante francs... en or... comme j'achèterais des belles choses avec ça... Et toi, Amandine?

— Oh! moi aussi.

— Qu'est-ce que tu achèterais?

— Voyons, dit l'enfant en baissant la tête d'un air méditatif: j'achèterais d'abord pour mon frère Martial une bonne casaque bien chaude pour qu'il n'ait pas froid dans son bateau.

— Mais pour toi?... pour toi?...

— J'aimerais bien un petit Jésus en cire avec son mouton et sa croix, comme ce marchand de figures de plâtre en avait dimanche... tu sais, sous le porche de l'église d'Asnières?

— A propos, pourvu qu'on ne dise pas à ma mère ou à Calebasse qu'on nous a vus dans l'église?

— C'est vrai, elle qui nous a toujours tant défendu d'y entrer... C'est dommage, car c'est bien gentil en dedans, une église... n'est-ce pas, François?

— Oui... quels beaux chandeliers d'argent!

— Et le portrait de la Sainte-Vierge... comme elle a l'air bonne...

— Et les belles lampes... as-tu vu? et la belle nappe sur le grand buffet du fond, où le prêtre disait la messe avec ses deux amis, habillés comme lui... et qui lui donnaient de l'eau et du vin?

— Dis donc, François, te souviens-tu, l'autre année à la Fête-Dieu, quand nous avons d'ici vu passer sur le pont toutes ces petites communiantes avec leurs voiles blancs?

— Avaient-elles de beaux bouquets!

— Comme elles chantaient d'une voix douce en tenant les rubans de leur bannière!

— Et comme les broderies d'argent de leur bannière reluisaient au soleil!... C'est ça qui doit coûter cher!...

— Mon Dieu, que c'était donc joli, hein, François!

— Je crois bien; et les communiants avec leurs bouffettes de satin blanc au bras... et leurs cierges à poignée de velours rouge avec de l'or après.

— Ils avaient aussi leur bannière, les petits garçons, n'est-ce pas, François? Ah! mon Dieu! ai-je été battue encore ce jour-là pour avoir demandé à notre mère pourquoi nous n'allions pas à la procession comme les autres enfants!

— C'est alors qu'elle nous a défendu d'entrer jamais dans l'église, quand nous irions au bourg ou à Paris, à moins que ça ne soit pour y voler le tronc des pauvres, ou dans les poches des paroissiens, pendant qu'ils écouteraient la messe, a ajouté Calebasse en riant et en montrant ses vieilles dents jaunes. Mauvaise bête, va!

— Oh! pour ça... voler dans une église, on me tuerait plutôt, n'est-ce pas, François?

— Là ou ailleurs, qu'est-ce que ça fait, une fois qu'on est décidé?

— Dame! je ne sais pas... j'aurais bien plus peur... je ne pourrais jamais...

— A cause des prêtres?

— Non... peut-être à cause de ce portrait de la Sainte-Vierge, qui a l'air si douce, si bonne.

— Qu'est-ce que ça fait, ce portrait? il ne te mangerait pas... grosse bête!...

— C'est vrai... mais enfin, je ne pourrais pas... Ça n'est pas ma faute...

— A propos de prêtres, Amandine, te souviens-tu de ce jour... où Nicolas m'a donné deux si grands soufflets, parce qu'il m'avait vu saluer le curé sur la grève? Je l'avais vu saluer, je le saluais; je ne croyais pas faire mal, moi.

— Oui, mais cette fois-là, par exemple, notre frère Martial a dit, comme Nicolas, que nous n'avions pas besoin de saluer les prêtres.

A ce moment, François et Amandine entendirent marcher dans le corridor.

Martial regagnait sa chambre sans défiance, après son entretien avec sa mère, croyant Nicolas enfermé jusqu'au lendemain matin.

Voyant un rayon de lumière s'échapper du cabinet des enfants par la porte entr'ouverte, Martial entra chez eux.

Tous deux coururent à lui, il les embrassa tendrement.

— Comment! vous n'êtes pas encore couchés, petits bavards?

— Non, mon frère, nous attendions pour vous voir rentrer chez vous et vous dire bonsoir, dit Amandine.

— Et puis nous avions entendu parler bien fort en bas... comme si on s'était disputé, ajouta François.

— Oui, dit Martial, j'ai eu des raisons avec Nicolas... Mais ce n'est rien... Du reste, je suis content de vous trouver encore debout, j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre.

— A nous, mon frère?

— Seriez-vous contents de vous en aller d'ici et de venir avec moi ailleurs, bien loin, bien loin?

— Oh! oui, mon frère!...

— Oui, mon frère.

— Eh bien! dans deux ou trois jours nous quitterons l'île tous les trois.

— Quel bonheur! s'écria Amandine en frappant joyeusement dans ses mains.

— Et où irons-nous? demanda François.

— Tu le verras, curieux... mais n'importe, où nous irons tu apprendras un bon état... qui te mettra à même de gagner ta vie... voilà ce qu'il y a de sûr.

— Je n'irai plus à la pêche avec toi, mon frère ?

— Non, mon garçon, tu iras en apprentissage chez un menuisier ou chez un serrurier ; tu es fort, tu es adroit ; avec du cœur et en travaillant ferme, au bout d'un an tu pourras déjà gagner quelque chose. Ah ça, qu'est-ce que tu as ?... tu n'as pas l'air content.

— C'est que... mon frère... je...

— Voyons, parle.

— C'est que j'aimerais mieux ne pas te quitter, rester avec toi à pêcher... à raccommoder tes filets, que d'apprendre un état.

— Vraiment ?

— Dame ! être enfermé dans un atelier toute la journée, c'est triste... et puis être apprenti, c'est ennuyeux...

Martial haussa les épaules.

— Vaut mieux être paresseux, vagabond, flâneur, n'est-ce pas ? lui dit-il sévèrement, en attendant qu'on devienne voleur...

— Non, mon frère, mais je voudrais vivre avec toi ailleurs comme nous vivons ici, voilà tout...

— Oui, c'est ça, boire, manger, dormir et t'amuser à pêcher comme un bourgeois, n'est-ce pas ?

— J'aimerais mieux ça...

— C'est possible, mais tu aimeras autre chose... Tiens, vois-tu, mon pauvre François, il est crânement temps que je t'emmène d'ici ; sans t'en douter tu deviendrais aussi gueux que les autres... Ma mère avait raison... je crains que tu n'aies du vice... Et toi, Amandine, est-ce que ça ne te plairait pas d'apprendre un état ?

— Oh ! si, mon frère... j'aimerais bien à apprendre, j'aime mieux tout que de rester ici. Je serais si contente de m'en aller avec vous et avec François !

— Mais qu'est-ce que tu as là sur la tête, ma fille ? dit Martial en remarquant la triomphante coiffure d'Amandine.

— Un foulard que Nicolas m'a donné...

— Il m'en a donné un aussi, à moi, dit orgueilleusement François.

— Et d'où viennent-ils, ces foulards ? Ça m'étonnerait que Nicolas les eût achetés pour vous en faire cadeau.

Les deux enfants baissèrent la tête sans répondre.

Au bout d'une seconde, François dit résolûment :

— Nicolas nous les a donnés ; nous ne savons pas d'où ils viennent, n'est-ce pas, Amandine ?

— Non... non... mon frère... — ajouta Amandine en balbutiant et en devenant pourpre, sans oser lever les yeux sur Martial.

— Ne mentez pas.... — dit sévèrement Martial.

— Nous ne mentons pas, — ajouta hardiment François.

— Amandine, mon enfant... dis la vérité, — reprit Martial avec douceur.

— Eh bien ! pour dire toute la vérité, — reprit timidement Amandine, — ces beaux mouchoirs viennent d'une caisse d'étoffes que Nicolas a rapportée ce soir dans son bateau...

— Et qu'il a volée ?

— Je crois que oui, mon frère... sur une galiote.

— Vois-tu, François ! tu mentais, — dit Martial.

L'enfant baissa la tête sans répondre.

— Donne-moi ce foulard, Amandine ; donne-moi aussi le tien, François.

La petite se décoiffa, regarda une dernière fois l'énorme rosette qui ne s'était pas défaite, et remit le foulard à Martial en étouffant un soupir de regret.

François tira lentement le mouchoir de sa poche, et, comme sa sœur, le rendit à Martial.

— Demain matin, — dit celui-ci, — je rendrai les foulards à Nicolas ; vous n'auriez pas dû les prendre, mes enfants ; profiter d'un vol, c'est comme si on volait soi-même.

— C'est dommage ; ils étaient bien jolis, ces mouchoirs, — dit François.

— Quand tu auras un état et que tu gagneras de l'argent en travaillant, tu en achèteras d'aussi beaux. Allons, couchez-vous, il est tard... mes enfants.

— Vous n'êtes pas fâché, mon frère ? — dit timidement Amandine.

— Non, non, ma fille, ce n'est pas votre faute... Vous vivez avec des gueux, vous faites comme eux sans savoir... Quand vous serez avec de braves gens, vous ferez comme les braves gens ; et vous y serez bientôt... ou le diable m'emportera... Allons, bonsoir !

— Bonsoir, mon frère !

Martial embrassa les enfants.

Ils restèrent seuls.

— Qu'est-ce que tu as donc, François ? Tu as l'air tout triste ! — dit Amandine.

— Tiens ! mon frère m'a pris mon beau foulard ; et puis, tu n'as donc pas entendu ?

— Quoi ?

— Il veut nous emmener pour nous mettre en apprentissage...

— Ça ne te fait pas plaisir ?

— Ma foi, non...

— Tu aimes mieux rester ici à être battu tous les jours ?

— Je suis battu ; mais au moins je ne travaille pas, je suis toute la journée en bateau ou à pêcher, ou à jouer, ou à servir les pratiques, qui quelquefois me donnent pour boire, comme le gros boiteux ; c'est bien plus amusant que d'être du matin au soir enfermé dans un atelier à travailler comme un chien.

— Mais tu n'as donc pas entendu ?... mon frère nous a dit que si nous restions ici plus longtemps nous deviendrions des gueux !

— Ah bah ! ça m'est bien égal... puisque les autres enfants nous appellent déjà petits voleurs... petits guillotinés... Et puis, travailler... c'est trop ennuyeux...

— Mais ici on nous bat toujours, mon frère !

— On nous bat parce que nous écoutons plutôt Martial que les autres...

— Il est si bon pour nous !

— Il est bon, il est bon ; je ne dis pas... aussi je l'aime bien... On n'ose pas nous faire du mal devant lui... il nous emmène promener... c'est vrai... mais c'est tout... il ne nous donne jamais rien...

— Dame ! il n'a rien... ce qu'il gagne, il le donne à notre mère pour sa nourriture.

— Nicolas a quelque chose, lui... Bien sûr que si nous l'écoutions, et ma mère aussi, ils ne nous rendraient pas la vie si dure... ils nous donneraient des belles nippes comme aujourd'hui... ils ne se déficeraient plus de nous... nous aurions de l'argent comme Tortillard.

— Mais, mon Dieu, pour ça il faudrait voler, et ça ferait tant de peine à notre frère Martial !

— Eh bien ! tant pis !

— Oh ! François... et puis si on nous prenait, nous irions en prison.

— Etre en prison ou être enfermé dans un atelier toute la journée... c'est la même chose... D'ailleurs le gros boiteux dit qu'on s'amuse .. en prison.

— Mais le chagrin que nous ferions à Martial... tu n'y penses donc pas ? Enfin c'est pour nous qu'il est revenu ici et qu'il y reste ; pour lui tout seul, il ne serait pas gêné, il retournerait être braconnier dans les bois qu'il aime tant.

— Eh bien ! qu'il nous emmène avec lui dans les bois, — dit François, — ça vaudrait mieux que tout. Je serais avec lui que j'aime bien, et je ne travaillerais pas à des métiers qui m'ennuient.

La conversation de François et d'Amandine fut interrompue.

Du dehors on ferma la porte à double tour.

— On nous enferme ! — s'écria François.

— Ah ! mon Dieu... et pourquoi donc, mon frère ? Qu'est-ce qu'on va nous faire ?

— C'est peut-être Martial.

— Ecoute... écoute... comme son chien aboie !... — dit Amandine en prêtant l'oreille.

Au bout de quelques instants François ajouta :

— On dirait qu'on frappe à sa porte avec un marteau... on veut l'enfoncer peut-être !

— Oui, oui, son chien aboie toujours...

— Ecoute, François ! maintenant c'est comme si on clouait quelque chose... Mon Dieu ! mon Dieu ! j'ai peur... Qu'est-ce donc qu'on fait à notre frère ? voilà son chien qui hurle maintenant.

— Amandine... on n'entend plus rien... — reprit François en s'approchant de la porte.

Les deux enfants, suspendant leur respiration, écoutaient avec anxiété.

— Voilà qu'ils reviennent de chez mon frère, — dit François à voix basse ; — j'entends marcher dans le corridor.

— Jetons-nous sur nos lits ; ma mère nous tuerait si elle nous trouvait levés, — dit Amandine avec terreur.

— Non... — reprit François en écoutant toujours, ils viennent de passer devant notre porte... ils descendent l'escalier en courant...

— Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-ce que c'est donc ?...

— Ah ! on ouvre la porte de la cuisine... maintenant...

— Tu crois ?

— Oui, oui... j'ai reconnu son bruit...

— Le chien de Martial hurle toujours... — dit Amandine en écoutant...

Tout à coup elle s'écria :

— François ! mon frère nous appelle...

— Martial ?

— Oui... entends-tu ? entends-tu ?...

En effet, malgré l'épaisseur des deux portes fermées, la voix retentissante de Martial, qui de sa chambre appelait les deux enfants, arriva jusqu'à eux.

— Mon Dieu, nous ne pouvons aller à lui... nous sommes enfermés, — dit Amandine ; — on veut lui faire du mal, puisqu'il nous appelle...

— Oh ! pour ça... si je pouvais les en empêcher, — s'écria résolûment François, — je les empêcherais, quand on devrait me couper en morceaux !...

— Mais notre frère ne sait pas qu'on a donné un tour de clef à notre porte ; il va croire que nous ne voulons pas aller à son secours ; crie-lui donc que nous sommes enfermés, François !

Ce dernier allait suivre le conseil de sa sœur, lorsqu'un coup violent

ébranla au dehors la persienne de la petite fenêtre du cabinet des deux enfants.

— Ils viennent par la croisée pour nous tuer ! — s'écria Amandine ; et, dans son épouvante, elle se précipita sur son lit et cacha sa tête dans ses mains.

François resta immobile, quoiqu'il partageât la terreur de sa sœur.

Pourtant, après le choc violent dont on a parlé, la persienne ne s'ouvrit pas ; le plus profond silence régna dans la maison.

Martial avait cessé d'appeler les enfants.

Un peu rassuré, et excité par une vive curiosité, François se hasarda d'entre-bâiller doucement sa croisée, et tâcha de regarder au dehors à travers les feuilles de la persienne.

— Prends bien garde, mon frère ! — dit tout bas Amandine, qui, entendant François ouvrir la fenêtre, s'était mise sur son séant. — Est-ce que tu vois quelque chose? — ajouta-t-elle.

— Non... la nuit est trop noire.

— Tu n'entends rien?

— Non, il fait trop grand vent.

— Reviens... reviens alors !

— Ah ! maintenant je vois quelque chose.

— Quoi donc?

— La lueur d'une lanterne... elle va et elle vient.

— Qui est-ce qui la porte?

— Je ne vois que la lueur... Ah ! elle se rapproche... on parle.

— Qui çà ?

— Ecoute... écoute... c'est Calebasse.

— Que dit-elle ?

— Elle dit de bien tenir le pied de l'échelle.

— Ah ! vois-tu, c'est en prenant la grande échelle qui était appuyée contre notre persienne qu'ils auront fait le bruit de tout à l'heure.

— Je n'entends plus rien.

— Et qu'est-ce qu'ils en font de l'échelle, maintenant ?

— Je ne peux plus voir...

— Tu n'entends plus rien ?

— Non...

— Mon Dieu, François, c'est peut-être pour monter chez notre frère Martial par la fenêtre... qu'ils ont pris l'échelle !

— Ça se peut bien.

— Si tu ouvrais un tout petit peu la jalousie, pour voir....

— Je n'ose pas.

— Bien qu'un peu.

— Oh ! non, non. Si ma mère s'en apercevait !

— Il fait si noir, il n'y a pas de danger.

François se rendit, quoique à regret, au désir de sa sœur, entre-bâilla la persienne et regarda.

— Eh bien ! mon frère? dit Amandine en surmontant ses craintes et s'approchant de François sur la pointe du pied.

— A la clarté de la lanterne, dit celui-ci, je vois Calebasse qui tient le pied de l'échelle... ils l'ont appuyée à la fenêtre de Martial.

— Et puis?

— Nicolas monte à l'échelle, il a sa hachette à la main, je la vois reluire...

— Ah ! vous n'êtes pas couchés et vous nous espionnez ! s'écria tout à coup la veuve, en s'adressant du dehors à François et à sa sœur. Au moment de rentrer dans la cuisine, elle venait d'apercevoir la lueur qui s'échappait de la persienne entr'ouverte.

Les malheureux enfants avaient négligé d'éteindre leur lumière.

— Je monte, ajouta la veuve d'une voix terrible, je monte vous trouver, petits mouchards !

Tels étaient les événements qui se passèrent à l'île du Ravageur, la veille du jour où madame Séraphin devait y amener Fleur-de-Marie.

CHAPITRE IV.

Un garni.

Le passage de la Brasserie, passage ténébreux et assez peu connu, quoique situé au centre de Paris, aboutit d'un côté à la rue Traversière-Saint-Honoré, de l'autre à la cour Saint-Guillaume.

Vers le milieu de cette ruelle, humide, boueuse, sombre et triste, où presque jamais le soleil ne pénètre, s'élevait une maison garnie (vulgairement un garni, en raison du bas prix de ses loyers).

Sur un méchant écriteau on lisait : Chambres et cabinets meublés ; à droite d'une allée obscure s'ouvrait la porte d'un magasin non moins obscur, où se tenait habituellement le principal locataire du garni.

Cet homme, dont le nom a été plusieurs fois prononcé à l'île du Ravageur, se nomme Micou : il est ouvertement marchand de vieilles ferrailles, mais secrètement il achète et recèle les métaux volés, tels que fer, plomb, cuivre et étain.

Dire que le père Micou était en relation d'affaires et d'amitié avec les Martial, c'est apprécier suffisamment sa moralité.

Il est, du reste, un fait à la fois curieux et effrayant : c'est l'espèce d'affiliation, de communion mystérieuse qui relie presque tous les malfaiteurs de Paris. Les prisons en commun sont les grands centres où affluent et d'où refluent incessamment ces flots de corruption qui envahissent peu à peu la capitale et y laissent de si sanglantes épaves.

Le père Micou est un gros homme de cinquante ans, à physionomie basse, rusée, au nez bourgeonnant, aux joues avinées ; il porte un bonnet de loutre et s'enveloppe d'un vieux carrick vert.

Au-dessus du petit poêle de fonte auprès duquel il se chauffe, on remarque une planche numérotée attachée au mur : là sont accrochées les clefs des chambres dont les locataires sont absents. Les carreaux de la devanture vitrée qui s'ouvrait sur la rue, derrière d'épais barreaux de fer, étaient peints de façon à ce que du dehors on ne pût pas voir (et pour cause) ce qui se passait dans la boutique.

Il règne dans ce vaste magasin une assez grande obscurité ; aux murailles noirâtres et humides pendent des chaînes rouillées de toutes grosseurs et de toutes longueurs : le sol disparaît presque entièrement sous des monceaux de débris de fer et de fonte.

Trois coups frappés à la porte, d'une façon particulière, attirèrent l'attention du logeur-revendeur-recéleur.

— Entrez ! cria-t-il.

On entra.

— C'était Nicolas, le fils de la veuve du supplicié.

Il était très-pâle ; sa figure semblait encore plus sinistre que la veille, et pourtant on le verra teindre une sorte de gaieté bruyante pendant l'entretien suivant. (Cette scène se passait le lendemain de la querelle de ce bandit avec son frère Martial.)

— Ah ! te voilà, bon sujet ! lui dit cordialement le logeur.

— Oui, père Micou ; je viens faire affaire avec vous

— Ferme donc la porte, alors... ferme donc la porte...

— C'est que mon chien et ma petite charrette sont là... avec la chose.

— Qu'est-ce que c'est que tu m'apportes ? du *gras-double* (1) ?

— Non, père Micou.

— C'est pas du *ravage* (2) ; t'es trop *feignant* maintenant ; tu ne travailles plus... c'est peut-être du *dur* (3) ?

— Non, père Micou ; c'est du *rouget*... (4) quatre saumons... Il doit y en avoir au moins cent cinquante livres ; mon chien en a tout son tirage.

— Va me chercher le *rouget ;* nous allons peser.

— Faut que vous m'aidiez, père Micou : j'ai mal au bras.

Et, au souvenir de sa lutte avec son frère Martial, les traits du bandit exprimèrent à la fois un ressentiment de haine et de joie féroce, comme si déjà sa vengeance eût été satisfaite.

— Qu'est-ce que tu as donc au bras, mon garçon ?

— Bien... une foulure.

— Il faut faire rougir un fer au feu, le tremper dans l'eau, et mettre ton bras dans cette eau presque bouillante ; c'est un remède de ferrailleur, mais excellent.

— Merci, père Micou.

— Allons, viens chercher le *rouget* ; je vais t'aider, paresseux !

En deux voyages, les saumons furent retirés d'une petite charrette tirée par un énorme dogue, et apportés dans la boutique.

— C'est une bonne idée, ta charrette ! dit le père Micou en ajustant les plateaux de bois d'énormes balances pendues à une des solives du plafond.

— Oui, quand j'ai quelque chose à apporter, je mets mon dogue et la charrette dans mon bachot, et j'attelle en abordant. Un fiacre jaserait peut-être, mon chien ne jase pas.

— Et on va toujours bien chez toi? demanda le receleur en pesant le cuivre ; ta mère et ta sœur sont en bonne santé ?

— Oui, père Micou.

— Les enfants aussi?

— Les enfants aussi. Et votre neveu, André, où donc est-il?

— Ne m'en parle pas ! il était en ribotte hier ; Barbillon et le gros boiteux me l'ont emmené, il n'est rentré que ce matin ; il est déjà en course... au grand bureau de la poste, rue Jean-Jacques Rousseau. Et ton frère Martial, toujours sauvage ?

— Ma foi, je n'en sais rien.

— Comment ! tu n'en sais rien?

— Non, dit Nicolas en affectant un air indifférent : depuis deux jours nous ne l'avons pas vu... Il sera peut-être retourné braconner dans les bois, à moins que son bateau qui était vieux, vieux... n'ait coulé bas au milieu de la rivière, et lui avec...

— Ça ne te ferait pas de peine, garnement, car tu ne pouvais pas le sentir, ton frère?

— C'est vrai... on a comme ça des idées sur les uns et sur les autres. Combien y a-t-il de livres de cuivre?

— T'as le coup d'œil juste... cent quarante-huit livres, mon garçon.

— Et vous me devez?

— Trente francs tout au juste.

(1) Lames de plomb généralement volées sur les toits.
(2) Débris métalliques recueillis par les ravageurs.
(3) Fer
(4) Cuivre.

— Trente francs, quand le cuivre est à vingt sous la livre ? trente francs !

— Mettons trente-cinq francs et ne souffle pas, ou je t'envoie au diable, toi, ton cuivre, ton chien et ta charrette.

— Mais, père Micou, vous me filoutez par trop ! il n'y a pas de bon sens!

— Veux-tu me prouver comme quoi il t'appartient, ce cuivre, et je t'en donne quinze sous la livre.

— Toujours la même chanson... Vous vous ressemblez tous, allez, tas de brigands ! peut-on écorcher les amis comme ça ! Mais c'est pas tout : si je vous prends de la marchandise en troc, vous me ferez bonne mesure, au moins ?

— Comme de juste. Qu'est-ce qu'il te faut ? des chaînes ou des crampons pour tes bachots ?

— Non, il me faudrait quatre ou cinq plaques de tôle très-forte, comme qui dirait pour doubler des volets.

— J'ai ton affaire... quatre lignes d'épaisseur... une balle de pistolet ne traverserait pas ça.

— C'est ce que je veux... justement !...

— Et de quelle grandeur?

— Mais... en tout, sept à huit pieds carrés.

— Bon ! qu'est-ce qu'il te faudrait encore ?

— Trois barres de fer de trois à quatre pieds de long et de deux pouces carrés.

— J'ai démoli l'autre jour une grille de croisée, ça t'ira comme un gant... Et puis?

Deux fortes charnières et un loquet pour ajuster et fermer à volonté une soupape de deux pieds carrés.

— Une trappe, tu veux dire ?

— Non, une soupape...

— Je ne comprends pas à quoi ça peut te servir, une soupape.

— C'est possible ; moi, je le comprends.

— A la bonne heure ; tu n'auras qu'à choisir, j'ai là un tas de charnières. Et qu'est-ce qu'il te faudra encore ?

— C'est tout.

— Ça n'est guère.

— Préparez-moi tout de suite ma marchandise, père Micou, je la prendrai en repassant ; j'ai encore des courses à faire.

— Avec ta charrette ? Dis-donc, farceur, j'ai vu un ballot au fond ; c'est encore quelque friandise que tu as prise dans le buffet à tout le monde, petit gourmand ?

— Comme vous dites, père Micou ; mais vous ne mangez pas de ça. Ne me faites pas attendre mes ferrailles, car il faut que je sois à l'île avant midi.

— Sois tranquille, il est huit heures ; si tu ne vas pas loin, dans une heure tu peux revenir, tout sera prêt, argent et fournitures... Veux-tu boire la goutte ?

— Toujours... vous me la devez bien !...

Le père Micou prit dans une vieille armoire une bouteille d'eau-de-vie, un verre fêlé, une tasse sans anse, et versa.

— A la vôtre, père Micou !

— A la tienne, mon garçon, et à ces dames de chez toi !

— Merci... Et ça va bien toujours, votre garni ?

— Comme ci, comme ça.... J'ai toujours quelques locataires pour qui je crains les descentes du commissaire... mais ils payent en conséquence.

— Pourquoi donc ?

— Es-tu bête ! quelquefois je loge comme j'achète... à ceux-là, je ne demande pas plus de passe-port que je ne te demande de facture de vente à toi.

— Connu !... mais, à ceux-là, vous louez aussi cher que vous m'achetez bon marché.

— Faut bien se rattraper... J'ai un de mes cousins qui tient une belle maison garnie de la rue Saint-Honoré, même que sa femme est une forte couturière qui emploie jusqu'à des vingt ouvrières, soit chez elle, soit dans leur chambre.

— Dites donc, vieux obstiné, il doit y en avoir de *girondes* (1) là-dedans ?

— Je crois bien ! il y en a deux ou trois que j'ai vues quelquefois apporter leur ouvrage... Mille z'yeux ! sont-elles gentilles ! Une petite surtout, qui travaille en chambre, qui rit toujours, et qui s'appelle Rigolette... Dieu de Dieu, mon fiston, quel dommage de ne plus avoir ses vingt ans !

— Allons, papa, éteignez-vous, ou je crie au feu !

— Mais c'est honnête, mon garçon... c'est honnête...

— *Colasse !* va... et vous disiez que votre cousin...

— Tient très-bien sa maison ; et, comme il est du même numéro que cette petite Rigolette...

— Honnête ?

— Tout juste !

— *Colas !*

— Il ne veut que des locataires à passe-port ou à papiers. Mais s'il s'en présente qui n'en aient pas, comme il sait que j'y regarde moins, il m'envoie ces pratiques-là.

— Et elles payent en conséquence ?

— Toujours.

— Mais c'est tous amis de la *pègre* (1) ceux qui n'ont pas de papiers !

— Eh ! non ! Tiens, justement, à propos de ça, mon cousin m'a envoyé il y a quelques jours une pratique... Que le diable me brûle si j'y comprends rien... Encore une tournée!

— Ça va... le liquide est bon... A la vôtre, père Micou !

— A la tienne, garçon ! Je te disais donc que l'autre jour mon cousin m'a envoyé une pratique où je ne comprends rien. Figure-toi une mère et sa fille qui avaient l'air bien panées et bien râpées, c'est vrai ; elles portaient leur butin dans un mouchoir. Eh bien ! quoique ça doive être des rien du tout, puisqu'elles n'ont pas de papiers et qu'elles logent à la quinzaine... depuis qu'elles sont ici, elles ne bougent pas plus que des marmottes ; il n'y vient jamais d'hommes, mon fiston, jamais d'hommes... et pourtant, si elles n'étaient pas si maigres et si pâles, ça ferait deux fameux brins de femme, la fille surtout ! Ça vous a quinze ou seize ans tout au plus... c'est blanc comme un lapin blanc, avec des yeux grands comme ça... Nom de nom, quels yeux ! quels yeux !

— Vous allez encore vous incendier... Et qu'est-ce qu'elles font, ces deux femmes ?

— Je te dis que je n'y comprends rien... Il faut qu'elles soient honnêtes ; et pourtant pas de papiers... Sans compter qu'elles reçoivent des lettres sans adresse... Faut que leur nom soit guère bon à écrire.

— Comment cela ?

— Elles ont envoyé ce matin mon neveu André au bureau de la poste restante, pour réclamer une lettre adressée à madame X. Z. La lettre doit venir de Normandie, d'un bourg appelé les Aubiers. Elles ont écrit cela sur un papier, afin qu'André puisse réclamer la lettre en donnant ces renseignements là... Tu vois que ça n'a pas l'air de grand'chose, des femmes qui prennent le nom d'un X et d'un Z. Eh bien, pourtant, jamais d'hommes !

— Elles ne vous payeront pas.

— Ce n'est pas à un vieux singe comme moi qu'on apprend des grimaces. Elles ont pris un cabinet sans cheminée, que je leur fais payer vingt francs par quinzaine et d'avance. Elles sont peut-être malades, car, depuis deux jours, elles ne sont pas descendues. C'est toujours pas d'indigestion qu'elles seraient malades, car je ne crois pas qu'elles aient jamais allumé un fourneau pour leur manger depuis qu'elles sont ici. Mais j'en reviens toujours là... jamais d hommes et pas de papiers...

— Si vous n'avez que des pratiques comme ça, père Micou...

— Ça va et ça vient ; si je loge des gens sans passe-port, dis donc, je loge aussi des gens calés. J'ai dans ce moment-ci deux commis voyageurs, un facteur de la poste, le chef d'orchestre du café des aveugles et une rentière, tous gens honnêtes ; ce sont eux qui sauveraient la réputation de la maison, si le commissaire voulait y regarder de trop près... C'est pas des locataires de nuit, ceux-là, c'est des locataires de plein soleil.

— Quand il en fait dans votre passage, père Micou.

— Farceur !... Encore une tournée?

— Mais la dernière ; faut que je file... A propos, Robin le gros boiteux loge donc encore ici ?

— En haut... la porte à côté de la mère et de la fille. Il finit de manger son argent de prison... et je crois qu'il ne lui en reste guère.

— Dites donc, garde à vous ! il est en rupture de ban.

— Je sais bien, mais je ne peux pas m'en dépêtrer. Je crois qu'il monte quelque coup : le petit Tortillard, le fils de Bras-Rouge, est venu ici l'autre soir avec Barbillon pour le chercher... J'ai peur qu'il ne fasse tort à mes bons locataires, ce damné Robin ; aussi, une fois sa quinzaine finie, je le mets dehors, en lui disant que son cabinet est retenu par un ambassadeur ou par le mari de madame Saint-Ildefonse, ma rentière.

— Une rentière ?

— Je crois bien ! trois chambres et un cabinet sur le devant, rien que ça .. remeublés à neuf, sans compter une mansarde pour sa bonne... quatre-vingts francs par mois... et payés d'avance par son oncle, à qui elle donne une de ses chambres en pied-à-terre, quand il vient de la campagne. Après ça, je crois bien que sa campagne est comme qui dirait rue Vivienne, rue Saint-Honoré, ou dans les environs de ces paysages-là.

— Connu !... Elle est rentière parce que le vieux loi fait des rentes. Tais-toi donc ! justement voilà sa bonne !

Une femme assez âgée, portant un tablier blanc d'une propreté douteuse, entra dans le magasin du revendeur.

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, madame Charles ?

— Père Micou, votre neveu n'est pas là ?

— Il est en course, au grand bureau de la poste aux lettres ; il va rentrer tout à l'heure.

— M. Badinot voudrait qu'il portât tout de suite cette lettre à son adresse ; il n'y a pas de réponse, mais c'est très-pressé.

— Dans un quart d'heure il sera en route, madame Charles.

— Et qu'il se dépêche.

— Soyez tranquille.

La bonne sortit.

— C'est donc la bonne d'un de vos locataires, père Micou?

(1) jolies.

(1) Voleur.

— Eh ! non ! Colas, c'est la bonne de ma rentière, madame Saint-Ildefonse. Mais M. Badinot est son oncle ; il est venu hier de la campagne, dit le logeur, qui examinait la lettre ; puis il ajouta en lisant l'adresse : Vois donc : que ça de belles connaissances ! Quand je te dis que c'est des gens calés : il écrit à un vicomte.

— Ah bah !

— Tiens, vois plutôt : *A monsieur le vicomte de Saint-Remy, rue de Chaillot... Très-pressée... A lui-même.* J'espère que quand on loge des rentières qui ont des oncles qui écrivent à des vicomtes, on peut bien ne pas tenir aux passe-ports de quelques locataires du haut de la maison, hein ?

— Je crois bien. Allons, à tout à l'heure, père Micou. Je vas attacher mon chien à votre porte avec sa charrette ; je porterai ce que j'ai à porter à pied... Préparez ma marchandise et mon argent, que je n'aie qu'à filer.

— Sois tranquille : quatre bonnes plaques de tôle de deux pieds carrés chaque, trois barres de fer de trois pieds et deux charnières pour ta soupape. Cette soupape me paraît drôle ; enfin c'est égal.... est-ce là tout ?

— Oui, et mon argent ?

— Et ton argent... Mais dis donc, avant de t'en aller, faut que je te dise... depuis que tu es là... je t'examine...

— Eh bien ?

— Je ne sais pas... mais tu as l'air d'avoir quelque chose.

— Moi ?

— Oui.

— Vous êtes fou. Si j'ai quelque chose... c'est que... j'ai faim.

— Tu as faim... tu as faim... c'est possible... mais on dirait que tu veux avoir l'air gai, et qu'au fond tu as quelque chose qui te pince et qui te cuit... *une puce à la muette* (1), comme dit l'autre... et pour que ça te démange, il faut que ça te gratte fort.... car tu n'es pas bégueule.

— Je vous dis que vous êtes fou, père Micou, dit Nicolas en tressaillant malgré lui.

— On dirait que tu viens de trembler, vois-tu.

— C'est mon bras qui me fait mal.

— Alors n'oublie pas ma recette, ça te guérira.

— Merci, père Micou... à tout à l'heure.

Et le bandit sortit.

Le recéleur, après avoir dissimulé les saumons de cuivre derrière son buffet, s'occupait de rassembler les différents objets que lui avait demandés Nicolas, lorsqu'un nouveau personnage entra dans sa boutique.

C'était un homme de cinquante ans environ, à figure fine et sagace, portant un épais collier de favoris gris très-touffus et des besicles d'or ; il était vêtu avec assez de recherche ; les larges manches de son paletot brun, à parements de velours noir, laissaient voir des mains gantées de gants paille ; ses bottes devaient avoir été enduites la veille d'un brillant vernis.

Tel était M. Badinot, l'oncle de la rentière, cette madame Saint-Ildefonse dont la position sociale faisait l'orgueil et la sécurité du père Micou.

On se souvient peut-être que M. Badinot, ancien avoué, chassé de sa corporation, alors chevalier d'industrie et agent d'affaires équivoques, servait d'espion au baron de Graün et avait donné à ce diplomate des renseignements assez nombreux et très-précis sur bon nombre des personnages de cette histoire.

— Madame Charles vient de vous donner une lettre à porter, dit M. Badinot au logeur.

— Oui, monsieur... Mon neveu va rentrer... dans un moment il partira.

— Non, rendez-moi cette lettre... je me suis ravisé, j'irai moi-même chez le vicomte de Saint-Remy, dit M. Badinot en appuyant avec intention et fatuité sur cette adresse aristocratique.

— Voici la lettre, monsieur... Vous n'avez pas d'autre commission ?

— Non, père Micou, dit M. Badinot d'un air protecteur ; mais j'ai des reproches à vous faire.

— A moi, monsieur ?

— De très-graves reproches.

— Comment, monsieur ?

— Certainement.... Madame de Saint-Ildefonse paye très-cher votre premier ; ma nièce est une de ces locataires auxquelles on doit les plus grands égards ; elle est venue de confiance dans cette maison ; redoutant le bruit des voitures, elle espérait être ici comme à la campagne.

— Et elle y est : c'est ici comme un hameau... Vous devez vous y connaître, vous, monsieur, qui habitez la campagne... c'est ici comme un vrai hameau.

— Un hameau ? Il est joli ! toujours un tapage infernal.

— Pourtant il est impossible de trouver une maison plus tranquille ; au-dessus de madame il y a un chef d'orchestre du café des Aveugles et un commis voyageur... Au-dessus, un autre commis voyageur. Au-dessus il y a...

— Il ne s'agit pas de ces personnes-là, elles sont fort tranquilles et fort honnêtes, ma nièce n'en disconvient pas ; mais il y a au quatrième un gros boiteux que madame de Saint-Ildefonse a rencontré hier encore ivre dans l'escalier ; il poussait des cris de sauvage ; elle en a eu presque une révolution, tant elle a été effrayée... Si vous croyez qu'avec de tels locataires votre maison ressemble à un hameau...

— Monsieur, je vous jure que je n'attends que l'occasion pour mettre ce gros boiteux à la porte ; il m'a payé sa dernière quinzaine d'avance, sans quoi il serait déjà dehors.

— Il ne fallait pas l'accepter pour locataire.

— Mais, sauf lui, j'espère que madame n'a pas à se plaindre ; il y a un facteur à la petite poste, qui est la crème des honnêtes gens ; et au-dessus, à côté de la chambre du gros boiteux, une femme et sa fille qui ne bougent pas plus que des marmottes.

— Encore une fois, madame de Saint-Ildefonse ne se plaint que du gros boiteux : c'est le cauchemar de la maison que ce drôle-là ! Je vous en préviens, si vous le gardez, il fera déserter tous les honnêtes gens.

— Je le renverrai, soyez tranquille... je ne tiens pas à lui.

— Et vous ferez bien... car on ne tiendrait pas à votre maison.

— Ce qui ne ferait pas mon affaire... Aussi, monsieur, regardez le gros boiteux comme déjà parti, car il n'a plus que quatre jours à rester ici.

— C'est beaucoup trop ; enfin ça vous regarde... A la première algarade, ma nièce abandonne cette maison.

— Soyez tranquille, monsieur.

— Tout ceci est dans votre intérêt, mon cher. Faites-en votre profit.... car je n'ai qu'une parole, dit M. Badinot d'un air protecteur.

Et il sortit.

Avons-nous besoin de dire que cette femme et cette jeune fille, qui vivaient si solitaires, étaient les deux victimes de la cupidité du notaire ?

Nous conduirons le lecteur dans le triste réduit qu'elles habitaient.

CHAPITRE V.

Les victimes d'un abus de confiance.

(Lorsque l'abus de confiance est puni, terme moyen de la punition. Deux mois de prison et 25 francs d'amende. — Art. 406 et 408 du code pénal. —)

Que le lecteur se figure un cabinet situé au quatrième étage de la triste maison du passage de la Brasserie.

Un jour pâle et sombre pénètre à peine dans cette pièce étroite par une petite fenêtre à un seul vantail, garnie de trois vitres fêlées, sordides ; un papier délabré, d'une couleur jaunâtre, couvre les murailles ; aux angles du plafond lézardé pendent d'épaisses toiles d'araignée. Le sol, décarrelé en plusieurs endroits, laisse voir çà et là les poutres et les lattes qui supportent les carreaux.

Une table de bois blanc, une chaise, une vieille malle sans serrure, et un lit de sangle à dossier de bois garni d'un mince matelas, de draps de grosse toile bise et d'une vieille couverture de laine brune, tel est le mobilier de ce garni.

Sur la chaise est assise madame la baronne de Fermont.

Dans le lit repose mademoiselle Claire de Fermont (tel était le nom des deux victimes de Jacques Ferrand).

Ne possédant qu'un lit, la mère et la fille s'y couchaient tour à tour, se partageant ainsi les heures de la nuit.

Trop d'inquiétudes, trop d'angoisses torturaient la mère pour qu'elle cédât souvent au sommeil : mais sa fille y trouvait du moins quelques instants de repos et d'oubli.

Dans ce moment elle dormait.

Rien de plus touchant, de plus douloureux, que le tableau de cette misère imposée par la cupidité du notaire à deux femmes jusqu'alors habituées aux modestes douceurs de l'aisance, et entourées dans leur ville natale de la considération qu'inspire toujours une famille honorable et honorée.

Madame de Fermont a trente-six ans environ ; sa physionomie est à la fois remplie de douceur et de noblesse ; ses traits, autrefois d'une beauté remarquable, sont pâles et altérés ; ses cheveux noirs, séparés sur son front et aplatis en bandeaux, se tordent derrière sa tête ; le chagrin y a déjà mêlé quelques mèches argentées. Vêtue d'une robe de deuil rapiécée en plusieurs endroits, madame de Fermont, le front appuyé sur sa main, s'accoude au misérable chevet de sa fille, et la regarde avec une affliction inexprimable.

Claire n'a que seize ans ; le candide et doux profil de son visage, amaigri comme celui de sa mère, se dessine sur la couleur grise des gros draps dont est recouvert son traversin, rempli de sciure de bois.

Le teint de la jeune fille a perdu de son éclatante pureté ; ses grands yeux fermés projettent jusque sur ses joues creuses leur double frange de longs cils noirs. Autrefois roses et humides, mais alors sèches et pâles, ses lèvres entr'ouvertes laissent entrevoir le blanc émail de ses dents ; le rude contact des draps grossiers et de la couverture de laine avait rougi marbré en plusieurs endroits la carnation délicate du cou, des épaules et des bras de la jeune fille.

De temps à autre, un léger tressaillement rapprochait ses sourcils minces et veloutés, comme si elle eût été poursuivie par un rêve péni

(1) A la conscience.

ble. L'aspect de ce visage, déjà empreint d'une expression morbide, est pénible; on y découvre les sinistres symptômes d'une maladie qui couve et menace.

Depuis longtemps madame de Fermont n'avait plus de larmes; elle attachait sur sa fille un œil sec et enflammé par l'ardeur d'une fièvre lente qui la minait sourdement. De jour en jour, madame de Fermont se trouvait plus faible; ainsi que sa fille, elle ressentait ce malaise, cet accablement, précurseurs certains d'un mal grave et latent; mais, craignant d'effrayer Claire, et ne voulant pas surtout, si cela peut se dire, s'effrayer soi-même, elle luttait de toutes ses forces contre les premières atteintes de la maladie.

Par des motifs d'une générosité pareille, Claire, afin de ne pas inquiéter sa mère, tâchait de dissimuler ses souffrances. Ces deux malheureuses créatures, frappées des mêmes chagrins, devaient être encore frappées des mêmes maux.

Il arrive un moment suprême dans l'infortune où l'avenir se montre sous un aspect si effrayant, que les caractères les plus énergiques, n'osant l'envisager en face, ferment les yeux et tâchent de se tromper par de folles illusions.

Telle était la position de madame et de mademoiselle de Fermont.

Exprimer les tortures de cette femme, pendant les longues heures où elle contemplait ainsi son enfant endormie, songeant au passé, au présent, à l'avenir, serait peindre ce que les augustes et saintes douleurs d'une mère ont de plus poignant, de plus désespéré, de plus insensé : souvenirs enchanteurs, craintes sinistres, prévisions terribles, regrets amers, abattement mortel, élans de fureur impuissante contre l'auteur de tant de maux, supplications vaines, prières violentes, et enfin... enfin, doutes effrayants sur la toute-puissante justice de celui qui reste inexorable à ce cri arraché des entrailles maternelles... à ce cri sacré dont le retentissement doit pourtant arriver jusqu'au ciel : Pitié pour ma fille!

— Comme elle a froid, maintenant! disait la pauvre mère en touchant légèrement de sa main glacée les bras glacés de son enfant, elle a bien froid... Il y a une heure elle était brûlante... c'est la fièvre!... heureusement elle ne sait pas l'avoir... Mon Dieu, qu'elle a froid!... cette couverture est si mince aussi... Je mettrais bien mon vieux châle sur le lit... mais si je l'ôte de la porte où je l'ai suspendu... ces hommes ivres viendront encore comme hier regarder au travers des trous qui sont à la serrure ou par les ais disjoints du chambranle...

Quelle horrible maison, mon Dieu!

Si j'avais su comment elle était habitée... avant de payer notre quinzaine d'avance... nous ne serions pas restées ici... mais je ne savais pas... Quand on est sans papiers, on est repoussé des autres maisons garnies. Pouvais-je deviner que j'aurais jamais besoin de passe-port?... Quand je suis partie d'Angers dans ma voiture... parce que je ne croyais pas convenable que ma fille voyageât dans une voiture publique... pouvais-je croire que...

Puis, s'interrompant avec un élan de colère :

— Mais c'est pourtant infâme, cela... parce que ce notaire a voulu me dépouiller, me voici réduite aux plus affreuses extrémités, et contre lui je ne puis rien!... rien!...

Si... dans le cas où j'aurais de l'argent je pourrais plaider; plaider... pour entendre traîner dans la boue la mémoire de mon bon et noble frère... pour entendre dire que dans sa ruine il a mis fin à ses jours, après avoir dissipé toute ma fortune et celle de ma fille... Plaider... pour entendre dire qu'il nous a réduites à la dernière misère!... Oh! jamais! jamais!

Pourtant... si la mémoire de mon frère est sacrée... la vie... l'avenir de ma fille... me sont aussi sacrés... mais je n'ai pas de preuves contre le notaire, moi, et c'est soulever un scandale inutile...

Ce qui est affreux... affreux, reprit-elle après un moment de silence, c'est que quelquefois, aigrie, irritée par ce sort atroce, j'ose accuser mon frère... donner raison au notaire contre lui... comme si, en ayant deux noms à maudire, ma peine serait soulagée... et puis je m'indigne de mes suppositions injustes, odieuses... contre le meilleur, le plus loyal des frères.

Oh! ce notaire, il ne sait pas toutes les effroyables conséquences de son vol... Il a cru ne voler que de l'argent, ce sont deux âmes qu'il torture... deux femmes qu'il fait mourir à petit feu...

Hélas! oui, je n'ose jamais dire à ma pauvre enfant toutes mes craintes pour ne pas la désoler... mais je souffre... j'ai la fièvre... je ne me soutiens qu'à force d'énergie; je sens en moi les germes d'une maladie... dangereuse peut-être... oui, je la sens venir... elle s'approche... ma poitrine brûle; ma tête se fend... Ces symptômes sont plus graves que je ne veux me l'avouer à moi-même... Mon Dieu... si j'allais tomber... tout à fait malade... si j'allais mourir!...

Non! non! s'écria madame de Fermont avec exaltation, je ne veux pas... je ne veux pas mourir... Laisser Claire... à seize ans... sans ressource, seule, abandonnée au milieu de Paris... est-ce que cela est possible?... Non! je ne suis pas malade, après tout... qu'est-ce que j'éprouve? un peu de chaleur à la poitrine, quelque pesanteur à la tête; c'est la suite du chagrin, des insomnies, du froid, des inquiétudes; tout le monde à ma place ressentirait cet abattement... mais cela n'a rien de sérieux.

Allons, allons, pas de faiblesse... mon Dieu! c'est en se laissant aller à des idées pareilles, c'est en s'écoutant ainsi... que l'on tombe réellement malade... et j'en ai bien le loisir, vraiment!... Ne faut-il pas que je m'occupe de trouver de l'ouvrage pour moi et pour Claire, puisque cet homme qui nous donnait des gravures à colorier...

Après un moment de silence, madame de Fermont ajouta avec indignation :

— Oh! cela est abominable!... mettre ce travail au prix de la honte de Claire!... nous retirer impitoyablement ce chétif moyen d'existence, parce que je n'ai pas voulu que ma fille allât travailler seule le soir chez lui!... Peut-être trouverons-nous de l'ouvrage ailleurs, en couture ou en broderie... Mais, quand on ne connaît personne, c'est si difficile!... Dernièrement encore, j'ai tenté en vain... Lorsqu'on est si misérablement logé, on n'inspire aucune confiance; et pourtant la petite somme qui nous reste une fois épuisée, que faire?... que devenir?... Il ne nous restera plus rien... mais plus rien... sur la terre... mais pas une obole... et j'étais riche pourtant!...

Ne songeons pas à cela... ces pensées me donnent le vertige... me rendent folle... Voilà ma faute, c'est de trop m'appesantir sur ces idées, au lieu de tâcher de m'en distraire... C'est cela qui m'aura rendue malade... non, non, je ne suis pas malade... je crois même que j'ai moins de fièvre, ajouta la malheureuse mère en se tâtant le pouls elle-même.

Mais, hélas! les pulsations précipitées, saccadées, irrégulières, qu'elle sentit battre sous sa peau à la fois sèche et froide, ne lui laissèrent pas d'illusion.

Après un moment de morne et sombre désespoir, elle dit avec amertume :

— Seigneur, mon Dieu! pourquoi nous accabler ainsi? quel mal avons-nous jamais fait? Ma fille n'était-elle pas un modèle de candeur et de piété? son père, l'honneur même? N'ai-je pas toujours vaillamment rempli mes devoirs d'épouse et de mère? Pourquoi permettre qu'un misérable fasse de nous ses victimes?... cette pauvre enfant surtout!...

Quand je pense que sans le vol de ce notaire je n'aurais aucune crainte sur le sort de ma fille... Nous serions à cette heure dans notre maison, sans inquiétude pour l'avenir, seulement tristes et malheureuses de la mort de mon pauvre frère; dans deux ou trois ans, j'aurais songé à marier Claire, et j'aurais trouvé un homme digne d'elle, si homme, si charmante, si belle!... Qui n'eût pas été heureux d'obtenir sa main?... Je voulais d'ailleurs, me réservant une petite pension pour vivre auprès d'elle, lui abandonner en mariage tout ce que je possédais, cent mille écus au moins... car j'aurais pu encore faire quelques économies; et quand une jeune personne aussi jolie, aussi bien élevée que mon enfant chérie, apporte en dot plus de cent mille écus...

Puis, revenant par un douloureux contraste à la triste réalité de sa position, madame de Fermont s'écria dans une sorte de délire :

— Mais il est pourtant impossible que, parce que le notaire le veut, je voie patiemment ma fille réduite à la plus affreuse misère... elle qui avait droit à tant de félicité...

Si les lois laissent ce crime impuni, je ne le laisserai pas; car, enfin, si le sort me pousse à bout, si je ne trouve pas moyen de sortir de l'atroce position où ce misérable m'a jetée avec mon enfant, je ne sais pas ce que je ferai... je serai capable de le tuer, moi, cet homme. Après, on fera de moi ce qu'on voudra... j'aurai pour moi toutes les mères...

Oui... mais ma fille?... ma fille?

La laisser seule, abandonnée, voilà ma terreur, voilà pourquoi je ne veux pas mourir... voilà pourquoi je ne puis pas tuer cet homme. Que deviendrait-elle? elle a seize ans... elle est jeune et sainte comme un ange... mais elle est si belle!... Mais l'abandon, mais la misère, mais la faim... quel effrayant vertige tous ces malheurs réunis ne peuvent-ils pas causer à une enfant de cet âge... et alors... et alors dans quel abîme ne peut-elle pas tomber?

Oh! c'est affreux... à mesure que je creuse ce mot, misère, j'y trouve d'épouvantables choses.

La misère... la misère atroce pour tous, mais peut-être plus atroce encore pour ceux qui ont toute leur vie vécu dans l'aisance. Ce que je ne me pardonne pas, c'est, en présence de tant de maux menaçants, de ne pouvoir vaincre un malheureux sentiment de fierté. Il me faudrait voir ma fille manquer absolument de pain pour me résigner à mendier... Comme je suis lâche, pourtant!

Et elle ajouta avec une sombre amertume :

— Ce notaire m'a réduite à l'aumône, il faut pourtant que je me rompe aux nécessités de ma position; il ne s'agit plus de scrupules, de délicatesse, cela était bon autrefois; maintenant il faut que je tende la main pour ma fille et pour moi; oui, si je ne trouve pas de travail... il faudra bien me résoudre à implorer la charité des autres, puisque le notaire l'aura voulu.

Il y a sans doute là-dedans une adresse, un art que l'expérience vous donne; j'apprendrai; c'est un métier comme un autre, ajouta-t-elle avec une sorte d'exaltation délirante. Il me semble pourtant que j'ai tout ce qu'il faut pour intéresser... des malheurs horribles, imméritées, et une fille de seize ans... un ange... oui; mais il faut savoir, il faut oser faire valoir ces avantages : j'y parviendrai.

Après tout, de quoi me plaindrais-je? s'écria-t-elle avec un éclat de rire sinistre. La fortune est précaire, périssable... Le notaire m'aura au moins appris un état.

Madame de Fermont resta un moment absorbée dans ses pensées; puis elle reprit avec plus de calme :

— J'ai souvent pensé à demander un emploi ; ce que j'envie, c'est le sort de la domestique de cette femme qui loge au premier : si j'avais cette place, peut être, avec mes gages, pourrais-je suffire aux besoins de Claire... peut-être, par la protection de cette femme, pourrais-je trouver quelque ouvrage pour ma fille... qui resterait ici... Comme cela je ne la quitterais pas. Quel bonheur... si cela pouvait s'arranger ainsi !... Oh ! non, non, ce serait trop beau... ce serait un rêve !... Et puis, pour prendre sa place, il faudrait faire renvoyer cette servante... et peut-être son sort serait-il alors aussi malheureux que le nôtre Eh bien ! tant pis, tant pis... a-t-on mis du scrupule à me dépouiller, moi? Ma fille avant tout. Voyons, comment m'introduire chez cette femme du premier ? Par quel moyen évincer sa domestique ? car une telle place serait pour nous une position inespérée.

Deux ou trois coups violents frappés à la porte firent tressaillir madame de Fermont et éveillèrent sa fille en sursaut.

— Mon Dieu ! maman, qu'y a-t-il? s'écria Claire en se levant brusquement sur son séant ; puis, par un mouvement machinal, elle jeta ses bras autour du cou de sa mère, qui, aussi effrayée, se serra contre sa fille en regardant la porte avec terreur.

— Maman, qu'est-ce donc ? répéta Claire.

— Je ne sais, mon enfant... Rassure-toi... ce n'est rien... on a seulement frappé..... c'est peut-être la réponse qu'on nous apporte de la poste restante...

A cet instant la porte vermoulue s'ébranla de nouveau sous le choc de plusieurs vigoureux coups de poing.

— Qui est là ? dit madame de Fermont d'une voix tremblante.

Une voix ignoble, rauque, enrouée, répondit : —Ah çà, vous êtes donc sourdes, les voisines? Ohé !... les voisines ! ohé !...

— Que voulez-vous ? monsieur, je ne vous connais pas, dit madame de Fermont en tâchant de dissimuler l'altération de sa voix.

— Je suis Robin... votre voisin... donnez-moi du feu pour allumer ma pipe... allons, houp ! et plus vite que ça !

— Mon Dieu ! c'est cet homme boiteux qui est toujours ivre, dit tout bas la mère à sa fille.

— Ah çà....., allez-vous me donner du feu, ou j'enfonce tout..... nom d'un tonnerre !

— Monsieur... je n'ai pas de feu...

— Vous devez avoir des allumettes chimiques... tout le monde en a... ouvrez-vous... voyons?

— Monsieur... retirez-vous...

— Vous ne voulez pas ouvrir, une fois... deux fois?...

— Je vous prie de vous retirer ou j'appelle. .

— Une fois... deux fois... trois fois... non... vous ne voulez pas? Alors je démolis tout !... hu ! donc.

Et le misérable donna un si furieux coup dans la porte, qu'elle céda, la méchante serrure qui la fermait ayant été brisée.

Les deux femmes poussèrent un grand cri d'effroi.

Madame de Fermont, malgré sa faiblesse, se précipita au-devant du bandit au moment où il mettait un pied dans le cabinet, et lui barra le passage.

— Monsieur, cela est indigne! vous n'entrerez pas! s'écria la malheureuse mère en retenant de toutes ses forces la porte entre-bâillée. Je vais crier au secours...

Et elle frissonnait à l'aspect de cet homme à figure hideuse et avinée.

— De quoi, de quoi? reprit-il, est-ce que l'on ne s'oblige pas entre voisins? il fallait m'ouvrir, j'aurais rien enfoncé.

Puis, avec l'obstination stupide de l'ivresse, il ajouta, en chancelant sur ses jambes inégales :

— Je veux entrer, j'entrerai... et je ne sortirai pas que je n'aie allumé ma pipe.

— Je n'ai ni feu ni allumettes. Au nom du ciel, monsieur, retirez-vous.

— C'est pas vrai, vous dites ça pour que je ne voie pas la petite qui est couchée. Hier vous avez bouché les trous de la porte. Elle est gentille, je veux la voir... Prenez garde à vous... je vous casse la figure, si vous ne me laissez pas entrer... je vous dis que je verrai la petite dans son lit et que j'allumerai ma pipe... ou bien je démolis tout ! et vous avec !...

— Au secours, mon Dieu !... au secours !... cria madame de Fermont, qui sentit la porte céder sous un violent coup d'épaule du gros boiteux.

Intimidé par ces cris, l'homme fit un pas en arrière et montra le poing à madame de Fermont en lui disant :

— Tu me payeras ça, va... Je reviendrai cette nuit, je t'empoignerai la langue et tu ne pourras pas crier...

Et le gros boiteux, comme on l'appelait à l'île du Ravageur, descendit en proférant d'horribles menaces.

Madame de Fermont, craignant qu'il ne revînt sur ses pas, et voyant la serrure brisée, traîna la table contre la porte afin de la barricader.

Claire avait été si émue, si bouleversée de cette horrible scène, qu'elle était retombée sur son grabat presque sans mouvement, en proie à une crise nerveuse.

Madame de Fermont, oubliant sa propre frayeur, courut à sa fille, la serra dans ses bras, lui fit boire un peu d'eau, et à force de soins, de caresses, parvint à la ranimer.

Elle la vit bientôt reprendre peu à peu ses sens, et lui dit : — Calme-toi... rassure-toi, ma pauvre enfant... ce méchant homme s'en est allé. Puis la malheureuse mère s'écria avec un accent d'indignation et de douleur indicible :

— C'est pourtant ce notaire qui est la cause première de toutes nos tortures !...

Claire regardait autour d'elle avec autant d'étonnement que de crainte.

— Rassure-toi, mon enfant, reprit madame de Fermont en embrassant tendrement sa fille, ce misérable est parti.

— Mon Dieu, maman, s'il allait remonter ? Tu vois bien, tu as crié au secours, et personne n'est venu .. Oh ! je t'en supplie, quittons cette maison... j'y mourrais de peur.

Le gros boiteux forçant la porte de madame de Fermont.

— Comme tu trembles !... Tu as la fièvre.

— Non, non, dit la jeune fille pour rassurer sa mère, ce n'est rien, c'est la frayeur, cela se passe... Et toi, comment vas-tu ? Donne tes mains... Mon Dieu, comme elles sont brûlantes ! Vois-tu, c'est toi qui souffres, tu veux me le cacher.

— Ne crois pas cela, je me trouvais mieux que jamais ! c'est l'émotion que cet homme m'a causée qui me rend ainsi ; je dormais sur la chaise très-profondément, je ne me suis éveillée qu'en même temps que toi...

— Pourtant, maman, tes pauvres yeux sont bien rouges... bien enflammés !

— Ah ! tu conçois, mon enfant, sur une chaise, le sommeil repose moins... vois-tu !

— Bien vrai, tu ne souffres pas ?

— Non, non, je t'assure... Et toi ?

— Ni moi non plus ; seulement je tremble encore de peur. Je t'en supplie, maman, quittons cette maison.

— Et où irons-nous? Tu sais avec combien de peine nous avons trouvé ce malheureux cabinet..... car nous sommes malheureusement sans papiers, et puis nous avons payé quinze jours d'avance, on ne nous rendrait pas notre argent..... et il nous reste si peu, si peu... que nous devons ménager le plus possible.

— Peut-être M. de Saint-Remy te répondra-t-il un jour ou l'autre.

— Je ne l'espère plus..... Il y a si longtemps que je lui ai écrit !

— Il n'aura pas reçu ta lettre..... pourquoi ne lui écrirais-tu pas de nouveau ? D'ici à Angers ce n'est pas si loin, nous aurions bien vite sa réponse.

— Ma pauvre enfant, tu sais combien cela m'a coûté déjà...

— Que risques-tu ? il est si bon malgré sa brusquerie ! N'était-il pas un des plus vieux amis de mon père ?... Et puis enfin il est notre parent...

— Mais il est pauvre lui-même ; sa fortune est bien modeste..... Peut-être ne nous répond-il pas pour s'éviter le chagrin de nous refuser.

— Mais s'il n'avait pas reçu ta lettre, maman ?

— Et s'il l'a reçue, mon enfant... De deux choses l'une : ou il est lui-même dans une position trop gênée pour venir à notre secours... ou il ne ressent aucun intérêt pour nous : alors à quoi bon nous exposer à un refus ou à une humiliation ?

— Allons, courage, maman, il nous reste encore un espoir... Peut-être ce matin nous rapportera-t-on une bonne réponse...

— De M. d'Orbigny ?

— Sans doute... Cette lettre dont vous aviez fait autrefois le brouillon était si simple, si touchante... exposait si naturellement notre malheur, qu'il aura pitié de nous... Vraiment, je ne sais qui me dit que vous avez tort de désespérer de lui. — Il a si peu de raison de s'intéresser à nous ! Il avait, il est vrai, autrefois connu ton père, et j'avais souvent entendu mon pauvre frère parler de M. d'Orbigny comme d'un homme avec lequel il avait eu de très-bonnes relations avant que celui-ci ne quittât Paris pour se retirer en Normandie avec sa jeune femme.

— C'est justement cela qui me fait espérer ; il a une jeune femme, elle sera compatissante... Et puis, à la campagne, on peut faire tant de bien ! Il vous prendrait, je suppose, pour femme de charge, moi je travaillerais à la lingerie... Puisque M. d'Orbigny est très-riche, dans une grande maison il y a toujours de l'emploi...

— Oui ; mais nous avons si peu de droits à son intérêt !...

— Nous sommes si malheureuses !

— C'est un titre aux yeux des gens très-charitables, il est vrai.

— Espérons que M. d'Orbigny et sa femme le sont...

— Enfin, dans le cas où il ne faudrait rien attendre de lui, je surmonterais encore ma fausse honte, et j'écrirais à madame la duchesse de Lucenay.

— Cette dame dont M. de Saint-Remy nous parlait si souvent, dont il vantait sans cesse le bon cœur et la générosité ?

— Oui, la fille du prince de Noirmont. Il l'a connue toute petite, et il la traitait presque comme son enfant... car il était intimement lié avec le prince. Madame de Lucenay doit avoir de nombreuses connaissances, elle pourrait peut-être trouver à nous placer.

— Sans doute, maman ; mais je comprends ta réserve, tu ne la connais pas du tout, tandis qu'au moins mon père et mon pauvre oncle connaissaient un peu M. d'Orbigny.

— Enfin, dans le cas où madame de Lucenay ne pourrait rien faire pour nous, j'aurais recours à une dernière ressource.

— Laquelle, maman?

— C'est une bien faible... une bien folle espérance, peut-être; mais pourquoi ne pas la tenter ?... le fils de M. de Saint-Remy est...

— M. de Saint-Remy a un fils? s'écria Claire en interrompant sa mère avec étonnement.

— Oui, mon enfant, il a un fils...

Martial.

— Il n'en parlait jamais... il ne venait jamais à Angers...

— En effet, et pour des raisons que tu ne peux connaître, M. de Saint-Remy, ayant quitté Paris il y a quinze ans, n'a pas revu son fils depuis cette époque.

— Quinze ans sans voir son père... cela est-il possible, mon Dieu !...

— Hélas ! oui, tu le vois... Je te dirai que le fils de M. de Saint-Remy étant fort répandu dans le monde, et fort riche...

— Fort riche ?... et son père est pauvre ?

— Toute la fortune de M. de Saint-Remy fils vient de sa mère...

— Mais il n'importe... comment laisse-t-il son père ?...

71 Paris. — Imprimerie Schneider, rue d'Erfurth, 1.

— Son père n'aurait rien accepté de lui.

— Pourquoi cela ?

— C'est encore une question à laquelle je ne puis répondre, ma chère enfant. Mais j'ai entendu dire par mon pauvre frère qu'on vantait beaucoup la générosité de ce jeune homme... Jeune et généreux, il doit être bon... Aussi, apprenant par moi que mon mari était l'ami intime de son père, peut-être voudra-t-il bien s'intéresser à nous pour tâcher de nous trouver de l'ouvrage ou de l'emploi... il a des relations si brillantes, si nombreuses, que cela lui sera facile...

— Et puis l'on saurait par lui peut-être si M. de Saint-Remy, son père, n'aurait pas quitté Angers avant que vous ne lui ayez écrit ; cela expliquerait alors son silence.

— Je crois que M. de Saint-Remy, mon enfant, n'a conservé aucune relation. Enfin, c'est toujours à tenter...

— A moins que M. d'Orbigny ne vous réponde d'une manière favorable... et, je vous le répète, je ne sais pourquoi, malgré moi, j'ai de l'espoir.

— Mais voilà plusieurs jours que je lui ai écrit, mon enfant, lui exposant les causes de notre malheur, et rien... rien encore... Une lettre mise à la poste avant quatre heures du soir arrive le lendemain matin à la terre des Aubiers... Depuis cinq jours, nous pourrions avoir reçu sa réponse...

— Peut-être cherche-t-il, avant de t'écrire, de quelle manière il pourra nous être utile avant de nous répondre.

— Dieu t'entende, mon enfant !

— Cela me paraît tout simple, maman... S'il ne pouvait rien pour nous, il t'en aurait instruite tout de suite.

— A moins qu'il ne veuille rien faire...

— Ah ! maman... est-ce possible ? dédaigner de nous répondre et nous laisser espérer quatre jours, huit jours, peut-être... car lorsqu'on est malheureux on espère toujours...

— Hélas ! mon enfant, il y a quelquefois tant d'indifférence pour les maux que l'on ne connaît pas !

— Mais votre lettre...

— Ma lettre ne peut lui donner une idée de nos inquiétudes, de nos souffrances de chaque minute ; ma lettre lui peindra-t-elle notre vie si malheureuse, nos humiliations de toutes sortes, notre existence dans cette affreuse maison, la frayeur que nous avons eue tout à l'heure encore ?... ma lettre lui peindra-t-elle enfin l'horrible avenir qui nous attend, si...? Mais, tiens... mon enfant, ne parlons pas de cela... Mon Dieu... tu trembles... tu as froid...

— Non, maman... ne fais pas attention ; mais, dis-moi, supposons que tout nous manque, que le peu d'argent qui nous reste là, dans cette malle, soit dépensé... il serait donc possible que dans une ville riche comme Paris... nous mourussions toutes les deux de faim et de misère... faute d'ouvrage, et parce qu'un méchant homme t'a pris tout ce que tu avais ?...

— Tais-toi, malheureuse enfant...

— Mais enfin, maman, cela est donc possible ?...

— Hélas !...

— Mais Dieu, qui sait tout, qui peut tout, comment nous abandonne-t-il ainsi, lui que nous n'avons jamais offensé ?

— Je t'en supplie, mon enfant, n'aie pas de ces idées désolantes... j'aime mieux encore te voir espérer, sans grande raison peut-être... Allons, rassure-moi au contraire par tes chères illusions ; je ne suis que trop sujette au découragement... tu sais bien...

— Oui ! oui ! espérons... cela vaut mieux. Le neveu du portier va sans doute revenir aujourd'hui de la poste restante avec une lettre... Encore une course à payer sur votre petit trésor... et par ma faute... Si je n'avais pas été si faible hier et aujourd'hui, nous serions allées à la poste nous-mêmes, comme avant-hier... mais vous n'avez pas voulu me laisser seule ici en y allant vous-même.

— Le pouvais-je... mon enfant ?... Juge donc... tout à l'heure... ce misérable qui a enfoncé cette porte, si tu t'étais trouvée seule ici, pourtant !

— Oh ! maman, tais-toi... rien qu'à y songer, cela épouvante...

A ce moment, on frappa assez brusquement à la porte.

— Ciel !... c'est lui ! s'écria madame de Fermont encore sous sa première impression de terreur. Et elle poussa de toutes ses forces la table contre la porte.

Ses craintes cessèrent lorsqu'elle entendit la voix du père Micou.

— Madame, mon neveu André arrive de la poste restante... C'est une lettre avec un X et un Z pour adresse... ça vient de loin... Il y a huit sous de port et la commission... c'est vingt sous...

— Maman... une lettre de province, nous sommes sauvées... c'est de M. de Saint-Remy ou de M. d'Orbigny ! Pauvre mère, tu ne souffriras plus, tu ne t'inquiéteras plus de moi, tu seras heureuse... Dieu est juste... Dieu est bon !... s'écria la jeune fille ; et un rayon d'espoir éclaira sa douce et charmante figure.

— Oh ! monsieur, merci... donnez... donnez vite ! dit madame de Fermont en dérangeant la table à la hâte et en entre-bâillant la porte.

— C'est vingt sous, madame, dit le receleur en montrant la lettre si impatiemment désirée.

— Je vais vous payer, monsieur.

— Ah ! madame, par exemple... il n'y a pas de presse... Je monte aux combles ; dans dix minutes je redescends, je prendrai l'argent en passant.

Le revendeur remit la lettre à madame de Fermont et disparut.

— La lettre est de Normandie... Sur le timbre il y a les Aubiers... c'est de M. d'Orbigny ! s'écria madame de Fermont en examinant l'adresse : A madame X. Z., poste restante, à Paris (1).

— Eh bien, maman, avais-je raison ?... Mon Dieu, comme le cœur me bat !...

— Notre bon ou mauvais sort est là pourtant... dit madame de Fermont d'une voix altérée, en montrant la lettre.

Deux fois sa main tremblante s'approcha du cachet pour le rompre. Elle n'en eut pas le courage.

Peut-on espérer de peindre la terrible angoisse à laquelle sont en proie ceux qui, comme madame de Fermont, attendent d'une lettre l'espoir ou le désespoir ?

La brûlante et fiévreuse émotion du joueur dont les dernières pièces d'or sont aventurées sur une carte, et qui, haletant, l'œil enflammé, attend d'un coup décisif sa ruine ou son salut ; cette émotion si violente donnerait pourtant à peine une idée de la terrible angoisse dont nous parlons.

En une seconde l'âme s'élève jusqu'à la plus radieuse espérance, ou retombe dans un découragement mortel. Selon qu'il croit être secouru ou repoussé, le malheureux passe tour à tour par les émotions les plus violemment contraires : ineffables élans de bonheur et de reconnaissance envers le cœur généreux qui s'est apitoyé sur un sort misérable ; amers et douloureux ressentiments contre l'égoïste indifférence !

Lorsqu'il s'agit d'infortunes méritantes, ceux qui donnent souvent donneraient peut-être toujours... et ceux qui refusent toujours donneraient peut-être souvent, s'ils savaient ou s'ils voyaient ce que l'espoir d'un appui bienveillant ou ce que la crainte d'un refus dédaigneux... ce que leur volonté enfin... peut soulever d'ineffable ou d'affreux dans le cœur de ceux qui les implorent.

— Quelle faiblesse ! dit madame de Fermont avec un triste sourire en s'asseyant sur le lit de sa fille. Encore une fois, ma pauvre Claire, notre sort est là... Elle montrait la lettre. Je brûle de le connaître et je n'ose... Si c'est un refus, hélas ! il sera toujours assez tôt...

— Et si c'est une promesse de secours, dis, maman... Si cette pauvre petite lettre contient de bonnes et consolantes paroles qui nous rassureront sur l'avenir en nous promettant un modeste emploi dans la maison de M. d'Orbigny, chaque minute de perdue n'est-elle pas un moment de bonheur perdu ?

— Oui, mon enfant ; mais si au contraire...

— Non, maman, vous vous trompez, j'en suis sûre. Quand je vous disais que M. d'Orbigny n'avait autant tardé à vous répondre que pour pouvoir vous donner quelque certitude favorable.... Permettez-moi de voir la lettre, maman ; je suis sûre de deviner, seulement à l'écriture, si la nouvelle est bonne ou mauvaise... Tenez, j'en suis sûre maintenant, dit Claire en prenant la lettre ; rien qu'à voir cette bonne écriture simple, droite et ferme, on devine une main loyale et généreuse, habituée à s'offrir à ceux qui souffrent...

— Je t'en supplie, Claire, pas de folles espérances, sinon j'oserais encore moins ouvrir cette lettre.

— Mon Dieu, bonne petite maman, sans l'ouvrir, moi, je puis te dire à peu près ce qu'elle contient ; écoute-moi : Madame, votre sort et celui de votre fille sont si dignes d'intérêt, que je vous prie de vouloir bien vous rendre auprès de moi dans le cas où vous voudriez vous charger de la surveillance de ma maison...

— De grâce, mon enfant, je t'en supplie encore... pas d'espoir insensé... le réveil serait affreux... Voyons, du courage, dit madame de Fermont en prenant la lettre des mains de sa fille et s'apprêtant à briser le cachet.

— Du courage ? Pour vous, à la bonne heure ! dit Claire, souriant et entraînée par un de ces accès de confiance si naturels à son âge : moi, je n'en ai pas besoin ; je suis sûre de ce que j'avance. Tenez, voulez-vous que j'ouvre la lettre ? que je la lise ?... Donnez, peureuse...

— Oui, j'aime mieux cela, tiens... Mais non, non, il vaut mieux que ce soit moi.

Et madame de Fermont rompit le cachet avec un terrible serrement de cœur.

Sa fille, aussi profondément émue, malgré son apparente confiance, respirait à peine.

— Lis tout haut, maman, dit-elle.

— La lettre n'est pas longue : elle est de la comtesse d'Orbigny dit madame de Fermont en regardant la signature.

— Tant mieux, c'est bon signe... Vois-tu, maman, cette excellente jeune dame aura voulu te répondre elle-même.

— Nous allons voir.

Et madame de Fermont lut ce qui suit d'une voix tremblante :

(1) Madame de Fermont ayant écrit cette lettre dans son dernier domicile, et ignorant alors où elle irait se loger, avait prié M. d'Orbigny de lui répondre poste restante ; mais, faute de passe-port pour retirer sa lettre au bureau, elle avait indiqué une de ces adresses d'initiales qu'il suffit de désigner pour qu'on vous remette la lettre qui porte cette suscription.

« Madame,

« M. le comte d'Orbigny, fort souffrant depuis quelque temps, n'a pu vous répondre pendant mon absence... »

— Vois-tu, maman, il n'y a pas de sa faute.

— Ecoute, écoute!

« Arrivée ce matin de Paris, je m'empresse de vous écrire, madame, après avoir conféré de votre lettre avec M. d'Orbigny. Il se rappelle fort confusément les relations que vous dites avoir existé entre lui et monsieur votre frère. Quant au nom de monsieur votre mari, madame, il n'est pas inconnu à M. d'Orbigny, mais il ne peut se rappeler en quelle circonstance il l'a entendu prononcer. La prétendue spoliation dont vous accusez si légèrement M. Jacques Ferrand, que nous avons le bonheur d'avoir pour notaire, est, aux yeux de M. d'Orbigny, une cruelle calomnie dont vous n'avez sans doute pas calculé la portée. Ainsi que moi, madame, mon mari connaît et admire l'éclatante probité de l'homme respectable et pieux que vous attaquez si aveuglément. C'est vous dire, madame, que M. d'Orbigny, prenant sans doute part à la fâcheuse position dans laquelle vous vous trouvez, et dont il ne lui appartient pas de rechercher la véritable cause, se voit dans l'impossibilité de vous secourir.

« Veuillez recevoir, madame, avec l'expression de tous les regrets de M. d'Orbigny, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

« Comtesse d'Orbigny. »

La mère et la fille se regardèrent avec une stupeur douloureuse, incapables de prononcer une parole.

Le père Micou frappa à la porte et dit :

— Madame, est-ce que je peux entrer, pour le port et pour la commission? C'est vingt sous.

— Ah! c'est juste; une si bonne nouvelle vaut bien ce que nous dépensons en deux jours pour notre existence, dit madame de Fermont avec un sourire amer; et, laissant la lettre sur le lit de sa fille, elle alla vers une vieille malle sans serrure, se baissa et l'ouvrit.

— Nous sommes volées! s'écria la malheureuse femme avec épouvante; rien, plus rien, ajouta-t-elle d'une voix morne.

Et, anéantie, elle s'appuya sur la malle.

— Que dis-tu, maman?... le sac d'argent...

Mais madame de Fermont, se relevant vivement, sortit de la chambre, et, s'adressant au revendeur, qui se trouvait ainsi avec elle sur le palier :

— Monsieur, lui dit-elle, l'œil étincelant, les joues colorées par l'indignation et par l'épouvante, j'avais un sac d'argent dans cette malle... on me l'a volé avant-hier sans doute, car je suis sortie pendant une heure avec ma fille... Il faut que cet argent se retrouve, entendez-vous? vous en êtes responsable.

— On vous a volée! ça n'est pas vrai; ma maison est honnête, dit insolemment et brutalement le receleur; vous dites cela pour ne pas me payer mon port de lettre et ma commission.

— Je vous dis, monsieur, que cet argent étant tout ce que je possédais au monde, on me l'a volé; il faut qu'il se retrouve, ou je porte ma plainte. Oh! je ne ménagerai rien, je ne respecterai rien... voyez-vous, je vous en avertis.

— Ça serait joli, vous qui n'avez seulement pas de papiers... allez-y donc, porter votre plainte! allez-y donc tout de suite... je vous en défie, moi!

La malheureuse femme était atterrée.

Elle ne pouvait sortir et laisser sa fille seule, alitée depuis la frayeur que le gros boiteux lui avait faite le matin, et surtout après les menaces que lui adressait le revendeur.

Celui-ci reprit :

— C'est une frime; vous n'avez pas plus de sac d'argent que de sac d'or; vous voulez ne pas me payer mon port de lettre, n'est-ce pas? Bon! ça m'est égal... quand vous passerez devant ma porte, je vous arracherai votre vieux châle noir des épaules... il est bien pané, mais il vaut toujours au moins vingt sous.

— Ah! monsieur, s'écria madame de Fermont en fondant en larmes, de grâce, ayez pitié de nous... cette faible somme est tout ce que nous possédons, ma fille et moi; cela volé, mon Dieu, il ne nous reste plus rien... rien, entendez-vous?... rien qu'à mourir de faim!...

— Que voulez-vous que j'y fasse... moi? S'il est vrai qu'on vous a volée... et de l'argent encore (ce qui me paraît louche), il y a longtemps qu'il est frit... l'argent!

— Mon Dieu! mon Dieu!...

— Le gaillard qui a fait le coup n'aura pas été assez bon enfant pour marquer les pièces et les garder ici pour se faire pincer, si c'est quelqu'un de la maison, et je ne le crois pas; car, ainsi que je le disais encore ce matin à l'oncle de la dame du premier, ici c'est un vrai hameau; si l'on vous a volée... c'est un malheur. Vous déposeriez cent mille plaintes que vous n'en retireriez pas un centime... vous n'en serez pas plus avancée... je vous le dis... croyez-moi... Eh bien! s'écria le receleur en s'interrompant et en voyant madame de Fermont chanceler, qu'est-ce que vous avez?... vous pâlissez?... prenez donc garde!... mademoiselle, votre mère se trouve mal!... ajouta le revendeur en s'avançant assez à temps pour retenir la malheureuse mère, qui, frappée par ce dernier coup, se sentait défaillir; l'énergie factice qui la soutenait depuis si longtemps cédait à cette nouvelle atteinte.

— Ma mère... mon Dieu, qu'avez-vous? s'écria Claire toujours couchée.

Le receleur, encore vigoureux malgré ses cinquante ans, saisi d'un mouvement de pitié passagère, prit madame de Fermont entre ses bras, poussa du genou la porte pour entrer dans le cabinet, et dit :

— Mademoiselle, pardon d'entrer pendant que vous êtes couchée, mais faut pourtant que je vous ramène votre mère... elle est évanouie... ça ne peut pas durer.

En voyant cet homme entrer, Claire poussa un cri d'effroi, et la malheureuse enfant se cacha du mieux qu'elle put sous sa couverture.

Le revendeur assit madame de Fermont sur la chaise à côté du lit de sangle, et se retira, laissant la porte entr'ouverte, le gros boiteux en ayant brisé la serrure.

. . . . . .

Une heure après cette dernière secousse, la violente maladie qui depuis longtemps couvait et menaçait madame de Fermont avait éclaté.

En proie à une fièvre ardente, à un délire affreux, la malheureuse femme était couchée dans le lit de sa fille, éperdue, épouvantée, qui, seule, presque aussi malade que sa mère, n'avait ni argent ni ressources, et craignait à chaque instant de voir entrer le bandit qui logeait sur le même palier.

. . . . . .

CHAPITRE VI.

La rue de Chaillot.

Nous précéderons de quelques heures M. Badinot, qui, du passage de la Brasserie, se rendait en hâte chez le vicomte de Saint-Remy.

Ce dernier, nous l'avons dit, demeurait rue de Chaillot, et occupait seul une charmante petite maison, bâtie entre cour et jardin, dans ce quartier solitaire, quoique très-voisin des Champs-Elysées, la promenade la plus à la mode de Paris.

Il est inutile de nombrer les avantages que M. de Saint-Remy, spécialement homme à bonnes fortunes, retirait de la position d'une demeure si savamment choisie. Disons seulement qu'une femme pouvait entrer très-promptement chez lui, par une petite porte de son vaste jardin qui s'ouvrait sur une ruelle absolument déserte, communiquant de la rue Marbeuf à la rue de Chaillot.

Enfin, par un miraculeux hasard, l'un des plus beaux établissements d'horticulture de Paris avait aussi, dans ce passage écarté, une sortie peu fréquentée; les mystérieuses visiteuses de M. de Saint-Remy, en cas de surprise ou de rencontre imprévue, étaient donc armées d'un prétexte parfaitement plausible et bucolique pour s'aventurer dans la ruelle fatale.

Elles allaient (pouvaient-elles dire) choisir des fleurs rares chez un célèbre jardinier-fleuriste renommé par la beauté de ses serres chaudes.

Ces belles visiteuses n'auraient d'ailleurs menti qu'à demi : le vicomte, largement doué de tous les goûts d'un luxe distingué, avait une charmante serre chaude qui s'étendait en partie le long de la ruelle dont nous avons parlé; la petite porte dérobée donnait dans ce délicieux jardin d'hiver, qui aboutissait à un boudoir (qu'on nous pardonne cette expression surannée) situé au rez-de-chaussée de la maison.

Il serait donc permis de dire sans métaphore qu'une femme qui passait ce seuil dangereux pour entrer chez M. de Saint-Remy courait à sa perte par un sentier fleuri; car, l'hiver surtout, cette élégante allée était bordée de véritables buissons de fleurs éclatantes et parfumées.

Madame de Lucenay, jalouse comme une femme passionnée, avait exigé une clef de cette petite porte.

Si nous insistons quelque peu sur le caractère général de cette singulière habitation, c'est qu'elle reflétait, pour ainsi dire, une de ces existences dégradantes qui, de jour en jour, deviennent heureusement plus rares, mais qu'il est bon de signaler comme une des bizarreries de l'époque; nous voulons parler de l'existence de ces hommes qui sont aux femmes ce que les courtisanes sont aux hommes; faute d'une expression plus particulière, nous appellerions ces gens-là des hommes-courtisanes, si cela se pouvait dire.

L'intérieur de la maison de M. de Saint-Remy offrait, sous ce rapport, un aspect curieux, ou plutôt cette maison était séparée en deux zones très-distinctes :

Le rez-de-chaussée, où il recevait les femmes;

Le premier étage, où il recevait ses compagnons de jeu, de table, de chasse, ce qu'on appelle enfin des amis...

Ainsi, au rez-de-chaussée se trouvait une chambre à coucher qui n'était qu'or, glaces, fleurs, satin et dentelles, un petit salon de musique où l'on voyait une harpe et un piano (M. de Saint-Remy était excellent musicien), un cabinet de tableaux et de curiosités, le boudoir communiquant à la serre chaude; une salle à manger pour deux personnes, servie et desservie par un tour; une salle de bain, modèle achevé du luxe

et du raffinement oriental, et tout auprès une petite bibliothèque en partie formée d'après le catalogue de celle que La Mettrie avait colligée pour le grand Frédéric.

Il est inutile de dire que toutes ces pièces, meublées avec un goût exquis, avec une recherche véritablement sardanapalesque, avaient pour ornement des Watteau peu connus, des Boucher inédits, des groupes de biscuit ou de terre cuite de Clodion, et, sur des socles de jaspe ou de brèche antique, quelques précieuses copies des plus jolis groupes du Musée, en marbre blanc. Joignez à cela, l'été, pour perspective, les vertes profondeurs d'un jardin touffu, solitaire, encombré de fleurs, peuplé d'oiseaux, arrosé d'un petit ruisseau d'eau vive, qui, avant de se répandre sur la fraîche pelouse, tombe du haut d'une roche noire et agreste, y brille comme un pli de gaze d'argent, et se fond en lame nacrée dans un bassin limpide où de beaux cygnes blancs se jouent avec grâce.

Et quand venait la nuit tiède et sereine, que d'ombre, que de parfum, que de silence dans les bosquets odorants dont l'épais feuillage servait de dais aux sofas rustiques faits de joncs et de nattes indiennes!

Pendant l'hiver, au contraire, excepté la porte de glace qui s'ouvrait sur la serre chaude, tout était bien clos : la soie transparente des stores, le réseau de dentelle des rideaux, rendaient le jour plus mystérieux encore; sur tous les meubles, des masses de végétaux exotiques semblaient jaillir de grandes coupes étincelantes d'or et d'émail.

Dans cette retraite silencieuse, remplie de fleurs odorantes, de tableaux voluptueux, on aspirait une sorte d'atmosphère amoureuse, enivrante, qui plongeait l'âme et les sens dans de brûlantes langueurs...

Enfin, pour faire les honneurs de ce temple qui paraissait élevé à l'amour antique ou aux divinités nues de la Grèce, un homme, jeune et beau, élégant et distingué, tour à tour spirituel ou tendre, romanesque ou libertin, tantôt moqueur et gai jusqu'à la folie, tantôt plein de charme et de grâce, excellent musicien, doué d'une de ces voix vibrantes, passionnées, que les femmes ne peuvent entendre chanter sans ressentir une impression profonde... presque physique, enfin un homme amoureux surtout... amoureux toujours... tel était le vicomte.

A Athènes il eût été sans doute admiré, exalté, déifié à l'égal d'Alcibiade; de nos jours, et à l'époque dont nous parlons, le vicomte n'était plus qu'un ignoble faussaire, qu'un misérable escroc.

Le premier étage de la maison de M. de Saint-Remy avait au contraire un aspect tout viril.

C'est là qu'il recevait ses nombreux amis, tous d'ailleurs de la meilleure compagnie.

Là, rien de coquet, rien d'efféminé : un ameublement simple et sévère, pour ornements de belles armes, des portraits de chevaux de course, qui avaient gagné au vicomte bon nombre de magnifiques vases d'or et d'argent posés sur les meubles; la tabagie et le salon de jeu avoisinaient une joyeuse salle à manger, où huit personnes (nombre de convives strictement limité lorsqu'il s'agit d'un dîner *savant*) avaient bien des fois apprécié l'excellence du cuisinier et le non moins excellent mérite de la cave du vicomte, avant de tenir contre lui quelque nerveuse partie de whiste de cinq à six cents louis, ou d'agiter bruyamment les cornets d'un creps infernal.

Ces deux nuances assez tranchées de l'habitation de M. de Saint-Remy exposées, le lecteur voudra bien nous suivre dans des régions plus infimes, entrer dans la cour des remises et monter le petit escalier qui conduisait au très-confortable appartement d'Edwards Patterson, chef d'écurie de M. de Saint-Remy.

Cet illustre coachman avait invité à déjeuner M. Boyer, valet de chambre de confiance du vicomte. Une très-jolie servante anglaise s'étant retirée après avoir apporté la théière d'argent, nos deux personnages restèrent seuls.

Edwards était âgé de quarante ans environ; jamais plus habile et plus gros cocher ne fit gémir son siége sous une rotondité plus imposante, n'encadra dans sa perruque blanche une figure plus rubiconde, et ne réunit plus élégamment dans sa main gauche les quadruples guides d'un *four-in-hand*; aussi fin connaisseur en chevaux que Tatersail de Londres, ayant été dans sa jeunesse aussi bon entraîneur que le vieux et célèbre Chiffney, le vicomte avait trouvé dans Edwards, chose rare, un excellent cocher et un homme très-capable de diriger l'entraînement de quelques chevaux de course qu'il avait eus pour tenir des paris.

Edwards, lorsqu'il n'étalait pas sa somptueuse livrée brune et argent sur la housse blasonnée de son siége, ressemblait fort à un honnête fermier anglais; c'est sous cette dernière apparence que nous le présenterons au lecteur, en ajoutant toutefois que, sous cette face large et colorée, on devinait l'impitoyable et diabolique astuce d'un maquignon.

M. Boyer, son convive, valet de chambre de confiance du vicomte, était un grand homme mince, à cheveux gris et plats, au front chauve, au regard fin, à la physionomie froide, discrète et réservée; il s'exprimait en termes choisis, avait des manières polies, aisées, quelque peu de lettres, des opinions politiques conservatrices, et pouvait honorablement tenir sa partie de premier violon dans un quatuor d'amateurs; de temps en temps, il prenait du meilleur air du monde une prise de tabac dans une tabatière d'or rehaussée de perles fines... après quoi il secouait négligemment du revers de sa main, aussi soignée que celle de son maître, les plis de sa chemise de fine toile de Hollande.

— Savez-vous, mon cher Edwards, dit Boyer, que votre servante Betty fait une petite cuisine bourgeoise fort supportable?

— Ma foi, c'est une bonne fille, dit Edwards, qui parlait parfaitement français, et je l'emmènerai avec moi dans mon établissement, si toutefois je me décide à le prendre; et à ce propos, puisque nous voici seuls, mon cher Boyer, parlons affaires, vous les entendez très-bien?

— Moi, oui, un peu, dit modestement Boyer en prenant une prise de tabac. Cela s'apprend si naturellement... quand on s'occupe de celles des autres.

— J'ai donc un conseil très-important à vous demander; c'est pour cela que je vous avais prié de venir prendre une tasse de thé avec moi.

— Tout à votre service, mon cher Edwards.

— Vous savez qu'en dehors des chevaux de course, j'avais un forfait avec M. le vicomte, pour l'entretien complet de son écurie, bêtes et gens, c'est-à-dire huit chevaux et cinq ou six grooms et boys, à raison de 24,000 francs par an, mes gages compris.

— C'était raisonnable.

— Pendant quatre ans, M. le vicomte m'a exactement payé; mais, vers le milieu de l'an passé, il m'a dit : « Edwards, je vous dois environ 24,000 francs. Combien estimez-vous, au plus bas prix, mes chevaux et mes voitures? — Monsieur le vicomte, les huit chevaux ne peuvent pas être vendus moins de 3,000 francs chaque, l'un dans l'autre, et encore c'est donné (et c'est vrai, Boyer; car la paire de chevaux de phaëton a été payée 500 guinées), ça fera donc 24,000 francs pour les chevaux. Quant aux voitures, il y en a quatre, mettons 12,000 francs, ce qui, joint aux 24,000 francs des chevaux, fait 36,000 francs. — Eh bien! a repris M. le vicomte, achetez-moi le tout à ce prix-là, à condition que pour les 12,000 francs que vous me redevrez, vos avances remboursées, vous entretiendrez et laisserez à ma disposition chevaux, gens et voitures pendant six mois.

— Et vous avez sagement accepté le marché, Edwards? C'était une affaire d'or.

— Sans doute; dans quinze jours les six mois seront écoulés, je rentre dans la propriété des chevaux et des voitures.

— Rien de plus simple. L'acte a été rédigé par M. Badinot, l'homme d'affaires de M. le vicomte. En quoi avez-vous besoin de mes conseils?

— Que dois-je faire? vendre les chevaux et les voitures par cause de départ de M. le vicomte, et tout se vendra très-bien, car il est connu pour le premier amateur de Paris; ou dois-je m'établir marchand de chevaux, avec mon écurie, qui ferait un joli commencement? Que me conseillez-vous?

— Je vous conseille de faire ce que je ferai moi-même.

— Comment?

— Je me trouve dans la même position que vous.

— Vous?

— M. le vicomte déteste les détails; quand je suis entré ici, j'avais d'économies et de patrimoine une soixantaine de mille francs, j'ai fait les dépenses de la maison comme vous celles de l'écurie, et tous les ans M. le vicomte m'a payé sans examen; à peu près à la même époque que vous, je me suis trouvé à découvert, pour moi, d'une vingtaine de mille francs, et, pour les fournisseurs, d'une soixantaine; alors M. le vicomte m'a proposé comme à vous, pour me rembourser, de me vendre le mobilier de cette maison, y compris l'argenterie, qui est très-belle, de très-bons tableaux, etc.; le tout a été estimé, au plus bas prix, 410,000 francs. Il y avait 80,000 francs à payer, restait 60,000 francs que je devais affecter, jusqu'à leur entier épuisement, aux dépenses de la table, aux gages des gens, etc., et non à autre chose : c'était une condition du marché.

— Parce que sur ces dépenses vous gagniez encore.

— Nécessairement, car j'ai pris des arrangements avec les fournisseurs que je ne payerai qu'après la vente, dit Boyer en aspirant une forte prise de tabac, de sorte qu'à la fin de ce mois-ci...

Le mobilier est à vous comme les chevaux et les voitures sont à moi.

— Evidemment M. le vicomte a gagné à cela de vivre pendant les derniers temps comme il aime à vivre... en grand seigneur, et ceci à la barbe de ses créanciers; car mobilier, argenterie, chevaux, voitures, tout avait été payé comptant à sa majorité, et était devenu notre propriété à vous et à moi.

— Ainsi M. le vicomte se sera ruiné?...

— En cinq ans...

— Et M. le vicomte avait hérité?...

— D'un pauvre petit million comptant, dit assez dédaigneusement M. Boyer en prenant une prise de tabac, ajoutez à ce million 200,000 francs de dettes environ, c'est passable... C'était donc pour vous dire, mon cher Edwards, que j'avais eu l'intention de louer cette maison admirablement meublée, comme elle l'est, à des Anglais, linge, cristaux, porcelaine, argenterie, serre chaude; quelques-uns de vos compatriotes auraient payé cela fort cher.

— Sans doute. Pourquoi ne le faites-vous pas?

— Oui, mais les non-valeurs! c'est chanceux; je me décide donc à vendre le mobilier. M. le vicomte est aussi tellement cité comme connaisseur en meubles précieux, en objets d'art, que ce qui sortira de chez lui aura toujours une double valeur : de la sorte, je réaliserai une somme ronde. Faites comme moi, Edwards, réalisez, réalisez, et n'aventurez pas vos gains dans des spéculations; vous, premier cocher de

M. le vicomte de Saint-Remy, c'est à qui voudra vous avoir : on m'a justement parlé hier d'un mineur émancipé, un cousin de madame la duchesse de Lucenay, le jeune duc de Montbrison, qui arrive d'Italie avec son précepteur, et qui monte sa maison. Deux cent cinquante bonnes mille livres de rentes en terre, mon cher Edwards, deux cent cinquante mille livres de rentes... Et avec cela entrant dans la vie. Vingt ans, toutes les illusions de la confiance, tous les enivrements de la dépense, prodigue comme un prince... Je connais l'intendant, je puis vous dire cela en confidence : il m'a déjà presque agréé comme premier valet de chambre : il me protége, le niais !

Et M. Boyer leva les épaules en aspirant violemment sa prise de tabac.

— Vous espérez le débusquer?

— Parbleu ! c'est un imbécile ou un impertinent. Il me met là, comme si je n'étais pas à craindre pour lui ! Avant deux mois je serai à sa place.

— Deux cent cinquante mille livres de rentes en terres ! reprit Edwards en réfléchissant, et jeune homme, c'est une bonne maison...

— Je vous dis qu'il y a de quoi faire. Je parlerai pour vous à mon protecteur, dit M. Boyer avec ironie. Entrez là, c'est une fortune qui a des racines et à laquelle on peut s'attacher pour longtemps. Ce n'est pas comme ce malheureux million de M. le vicomte, une vraie boule de neige : un rayon du soleil parisien, et tout est dit. J'ai bien vu tout de suite que je ne serais ici qu'un oiseau de passage : c'est dommage ; car notre maison nous faisait honneur, et jusqu'au dernier moment je servirai M. le vicomte avec le respect et l'estime qui lui est due.

— Ma foi, mon cher Boyer, je vous remercie et j'accepte votre proposition : mais, j'y songe, si je proposais à ce jeune duc l'écurie de M. le vicomte ! Elle est toute prête, elle est connue et admirée de tout Paris.

— C'est juste, vous pouvez faire là une affaire d'or.

— Mais vous-même, pourquoi ne pas lui proposer cette maison si admirablement montée en tout? que trouverait-il de mieux?

— Pardieu, Edwards, vous êtes un homme d'esprit, ça ne m'étonne pas, mais vous me donnez là une excellente idée ; il faut nous adresser à M. le vicomte, il est si bon maître qu'il ne refusera pas de parler pour nous au jeune duc ; il lui dira que, partant pour la légation de Gérolstein, où il est attaché, il veut se défaire de tout son établissement. Voyons, 160,000 francs pour la maison toute meublée, 20,000 francs pour l'argenterie et les tableaux, 50,000 francs pour l'écurie et les voitures, ça fait 230,000 francs ; c'est une affaire excellente pour un jeune homme qui veut se monter de tout ; il dépenserait trois fois cette somme avant de réunir quelque chose d'aussi complétement élégant et choisi que l'ensemble de cet établissement. Car, il faut l'avouer, Edwards, il n'y en a pas un second comme M. le vicomte pour entendre la vie.

— Et les chevaux !

— Et la bonne chère! Godefroi, son cuisinier, sort d'ici cent fois meilleur qu'il n'y est entré ; M. le vicomte lui a donné d'excellents conseils, l'a énormément raffiné.

— Par là-dessus on dit que M. le vicomte est si beau joueur !

— Admirable... gagnant de grosses sommes avec encore plus d'indifférence qu'il ne perd... Et pourtant je n'ai jamais vu perdre plus galamment.

— Et les femmes! Boyer, les femmes!! Ah ! vous pourriez en dire long là-dessus, vous qui entrez seul dans les appartements du rez-de-chaussée...

— J'ai mes secrets comme vous avez les vôtres, mon cher

— Les miens ?

— Quand M. le vicomte faisait courir, n'aviez-vous pas aussi vos confidences? Je ne veux pas attaquer la probité des jockeys de vos adversaires... Mais enfin certains bruits...

— Silence, mon cher Boyer ; un gentleman ne compromet pas plus la réputation d'un jockey adversaire qui a eu la faiblesse de l'écouter...

— Qu'un galant homme ne compromet la réputation d'une femme qui a eu des bontés pour lui ; aussi, vous dis-je, gardons nos secrets, ou plutôt les secrets de M. le vicomte, mon cher Edwards.

— Ah çà... qu'est-ce qu'il va faire maintenant?

— Partir pour l'Allemagne avec une bonne voiture de voyage et sept ou huit mille francs qu'il saura bien trouver. Oh ! je ne suis pas embarrassé de M. le vicomte ; il est de ces personnages qui retombent toujours sur leurs jambes, comme on dit...

— Et il n'a plus aucun héritage à attendre?

— Aucun, car son père a tout juste une petite aisance.

— Son père ?

— Certainement...

— Le père de M. le vicomte n'est pas mort ?...

— Il ne l'était pas, du moins, il y a cinq ou six mois ; M. le vicomte lui a écrit pour certains papiers de famille...

— Mais on ne le voit jamais ici ?

— Par une bonne raison : depuis une quinzaine d'années il habite en province, à Angers.

— Mais M. le vicomte ne va pas le visiter?

— Son père?

— Oui.

— Jamais... jamais... ah ! bien oui !

— Ils sont donc brouillés ?

— Ce que je vais vous dire n'est pas un secret, car je le tiens de l'ancien homme de confiance de M. le prince de Noirmont.

— Le père de madame de Lucenay ? dit Edwards avec un regard malin et significatif dont M. Boyer, fidèle à ses habitudes de réserve et de discrétion, n'eut pas l'air de comprendre la signification ; il reprit donc froidement :

— Madame la duchesse de Lucenay est en effet fille de M. le prince de Noirmont ; le père de M. le vicomte était intimement lié avec le prince ; madame la duchesse était alors toute jeune personne, et M. de Saint-Remy père, qui l'aimait beaucoup, la traitait aussi familièrement que si elle eût été sa fille. Je tiens ces détails de Simon, l'homme de confiance du prince ; je puis parler sans scrupules, car l'aventure que je vais vous raconter a été dans le temps la fable de tout Paris. Malgré ses soixante ans, le père de M. le vicomte est un homme d'un caractère de fer, d'un courage de lion, d'une probité que je me permettrai d'appeler fabuleuse ; il ne possédait presque rien, et avait épousé par amour la mère de M. le vicomte, jeune personne assez riche, qui possédait le million à la fonte duquel nous venons d'avoir l'honneur d'assister.

Et M. Boyer s'inclina.

Edwards l'imita.

— Le mariage fut très-heureux jusqu'au moment où le père de M. le vicomte trouva, dit-on, par hasard, de diables de lettres qui prouvaient évidemment que, pendant une de ses absences, trois ou quatre ans après son mariage, sa femme avait eu une tendre faiblesse pour un certain comte polonais.

— Cela arrive souvent aux Polonais. Quand j'étais chez M. le marquis de Senneval, madame la marquise... une enragée...

M. Boyer interrompit son compagnon.

— Vous devriez, mon cher Edwards, savoir les alliances de nos grandes familles avant de parler ; sans cela, vous vous réservez de cruels mécomptes.

— Comment ?

— Madame la marquise de Senneval est la sœur de M. le duc de Montbrison, où vous désirez entrer...

— Ah ! diable !

— Jugez de l'effet, si vous aviez été parler d'elle en des termes pareils devant des envieux ou des délateurs : vous ne seriez pas resté vingt-quatre heures dans la maison.

— C'est juste, Boyer... je tâcherai de connaître les alliances...

— Je reprends... Le père de M. le vicomte découvrit donc, après douze ou quinze ans d'un mariage jusque-là fort heureux, qu'il avait à se plaindre d'un comte polonais. Malheureusement ou heureusement, M. le vicomte était né neuf mois après que son père... ou plutôt que M. le comte de Saint-Remy, était revenu de ce fatal voyage, de sorte qu'il ne pouvait pas être certain, malgré de grandes probabilités, que M. le vicomte fût le fruit de l'adultère. Néanmoins, M. le comte se sépara à l'instant de sa femme, ne voulut pas toucher à un sou de la fortune qu'elle lui avait apportée, et se retira en province avec environ 80,000 francs qu'il possédait ; mais vous allez voir la rancune de ce caractère diabolique. Quoique l'outrage datât de quinze ans lorsqu'il le découvrit, et qu'il dût y avoir prescription, le père de M. le vicomte, accompagné de M. de Fermont, un de ses parents, se mit aux trousses du Polonais séducteur, et l'atteignit à Venise, après l'avoir cherché pendant dix-huit mois dans presque toutes les villes de l'Europe.

— Quel obstiné!...

— Une rancune de démon, vous dis-je, mon cher Edwards... A Venise eut lieu un duel terrible, dans lequel le Polonais fut tué. Tout s'était passé loyalement ; mais le père de M. le vicomte montra, dit-on, une joie si féroce de voir le Polonais blessé mortellement, que son parent, M. de Fermont, fut obligé de l'arracher du lieu du combat... le comte voulant voir, disait-il, expirer son ennemi sous ses yeux.

— Quel homme ! quel homme !

— Le comte, lui, revint à Paris, alla chez sa femme, lui annonça qu'il venait de tuer le Polonais, et repartit. Depuis, il n'a jamais revu ni elle ni son fils, et il s'est retiré à Angers ; c'est là qu'il vit, dit-on, comme un vrai loup-garou, avec ce qui lui reste de ses 80,000 francs, bien écornés par ses courses après le Polonais, comme vous pensez. A Angers il ne voit personne, si ce n'est la femme et la fille de son parent, M. de Fermont, qui est mort depuis quelques années. Du reste, cette famille a du malheur, car le frère de madame de Fermont s'est brûlé, dit-on, la cervelle, il y a plusieurs mois.

— Et la mère de M. le vicomte?

— Il l'a perdue il y a longtemps. C'est pour cela que M. le vicomte, à sa majorité, a joui de la fortune de sa mère... Vous voyez donc bien, mon cher Edwards, qu'en fait d'héritage, M. le vicomte n'a rien ou presque rien à attendre de son père...

— Qui, du reste, doit le détester.

— Il n'a jamais voulu le voir, depuis la découverte en question, persuadé sans doute qu'il est fils du Polonais.

L'entretien des deux personnages fut interrompu par un valet-de pied géant, soigneusement poudré, quoiqu'il fût à peine onze heures.

— Monsieur Boyer, M. le vicomte a sonné deux fois, dit le géant.

Boyer parut désolé d'avoir manqué à son service, se leva précipitam-

ment et suivit le domestique avec autant d'empressement et de respect que s'il n'eût pas été le propriétaire de la maison de son maître.

CHAPITRE VII.

Le comte de Saint-Remy.

Il y avait environ deux heures que Boyer, quittant Edwards, s'était rendu auprès de M. de Saint-Remy, lorsque le père de ce dernier vint frapper à la porte cochère de la maison de la rue de Chaillot.

Le comte de Saint-Remy était un homme de haute taille, encore alerte et vigoureux malgré son âge; la couleur presque cuivrée de son teint contrastait étrangement avec la blancheur éclatante de sa barbe et de ses cheveux; ses épais sourcils, restés noirs, recouvraient à demi ses yeux perçants, profondément enfoncés dans leur orbite. Quoiqu'il portât, par une sorte de manie misanthropique, des vêtements presque sordides, il y avait dans toute sa personne quelque chose de calme, de fier, qui commandait le respect.

La porte de la maison de son fils s'ouvrit, il entra.

Un portier en grande livrée brune et argent, parfaitement poudré et chaussé de bas de soie, parut sur le seuil d'une loge élégante, qui avait autant de rapport avec l'autre enfumé des Pipelet que le tonneau d'une ravaudeuse peut en avoir avec la somptueuse boutique d'une lingère à la mode.

— M. de Saint-Remy? demanda le comte d'un ton bref.

Le portier, au lieu de répondre, examinait avec une dédaigneuse surprise la barbe blanche, la redingote râpée et le vieux chapeau de l'inconnu, qui tenait à la main une grosse canne.

— M. de Saint-Remy? reprit impatiemment le comte, choqué de l'impertinent examen du portier.

— M. le vicomte n'y est pas.

Ce disant, le confrère de M. Pipelet tira le cordon, et d'un geste significatif invita l'inconnu à se retirer.

— J'attendrai, dit le comte.

Et il passa outre.

— Eh! l'ami, l'ami! on n'entre pas ainsi dans les maisons! s'écria le portier en courant après le comte et en le prenant par le bras.

— Comment, drôle! répondit le vieillard d'un air menaçant en levant sa canne, tu oses me toucher!...

— J'oserai bien autre chose si vous ne sortez pas tout de suite. Je vous ai dit que M. le vicomte n'y était pas, ainsi allez-vous-en.

A ce moment, Boyer, attiré par ces éclats de voix, parut sur le perron de la maison.

— Quel est ce bruit? demanda-t-il.

— Monsieur Boyer, c'est cet homme qui veut absolument entrer, quoique je lui aie dit que M. le vicomte n'y était pas.

— Finissons! reprit le comte en s'adressant à Boyer, qui s'était approché; je veux voir mon fils... S'il est sorti, je l'attendrai...

Nous l'avons dit, Boyer n'ignorait ni l'existence ni la misanthropie du père de son maître: assez physionomiste d'ailleurs, il ne douta pas un moment de l'identité du comte, le salua respectueusement et répondit :

— Si M. le comte veut bien me suivre, je suis à ses ordres...

— Allez, dit M. de Saint-Remy, qui accompagna Boyer, au profond ébahissement du portier.

Toujours précédé du valet de chambre, le comte arriva au premier étage et suivit son guide, qui, lui faisant traverser le cabinet de travail de Florestan de Saint-Remy (nous désignerons désormais le vicomte par ce nom de baptême pour le distinguer de son père), l'introduisit dans un petit salon communiquant à cette pièce, et situé immédiatement au-dessus du boudoir du rez-de-chaussée.

— M. le vicomte a été obligé de sortir ce matin, dit Boyer; si monsieur le comte veut prendre la peine de l'attendre, il ne tardera pas à rentrer.

Et le valet de chambre disparut.

Resté seul, le comte regarda autour de lui avec assez d'indifférence; mais tout à coup il fit un brusque mouvement, sa figure s'anima, ses joues s'empourprèrent, la colère contracta ses traits.

Il venait d'apercevoir le portrait de sa femme... de la mère de Florestan de Saint-Remy.

Il croisa ses bras sur sa poitrine, baissa la tête comme pour échapper à cette vision, et marcha à grands pas.

— Cela est étrange! disait-il; cette femme est morte; j'ai tué son amant, et ma blessure est aussi vive, aussi douloureuse qu'au premier jour... Ma soif de vengeance n'est pas encore éteinte, ma farouche misanthropie, en m'isolant presque absolument du monde, m'a laissé face à face avec la pensée de mon outrage. Oui, car la mort du complice de cette infâme a vengé mon outrage! mais ne l'a pas effacé de mon souvenir.

Oh! je le sens, ce qui rend ma haine incurable, c'est de songer que pendant quinze ans j'ai été dupe; c'est que pendant quinze ans j'ai entouré d'estime, de respect, une misérable qui m'avait indignement trompé. C'est que j'ai aimé son fils, le fils de son crime, comme s'il eût été mon enfant;... car l'aversion que m'inspire maintenant ce Florestan ne me prouve que trop qu'il est le fruit de l'adultère!

Et pourtant je n'ai pas la certitude absolue de son illégitimité; il est possible enfin qu'il soit mon fils... quelquefois ce doute m'est affreux...

S'il était mon fils pourtant! alors l'abandon où je l'ai laissé, l'éloignement que je lui ai toujours témoigné, mon refus de le jamais voir, seraient impardonnables. Mais, après tout, il est riche, jeune, heureux; à quoi lui aurais-je été utile?... Oui, mais sa tendresse eût peut-être adouci les chagrins que m'a causés sa mère!

Après un moment de réflexion profonde, le comte reprit en haussant les épaules :

Encore ces suppositions insensées, sans issue, qui ravivent toutes mes peines! Soyons homme, et surmontons la stupide et pénible émotion que je ressens en songeant que je vais revoir celui que, pendant dix années, j'ai aimé avec la plus folle idolâtrie, que j'ai aimé comme mon fils, lui! lui! l'enfant de cet homme que j'ai vu tomber sous mon épée avec tant de bonheur, de cet homme dont j'ai vu couler le sang avec tant de joie! et ils m'ont empêché d'assister à son agonie... à sa mort!... Oh! ils ne savaient pas ce que c'est que d'avoir été frappé aussi cruellement que je l'ai été!... Et puis, penser que mon nom, toujours respecté, honoré, a dû être si souvent prononcé avec insolence et dérision... comme on prononce celui d'un mari trompé!... Penser que mon nom... mon nom dont j'ai toujours été si fier, appartient à cette heure au fils de l'homme dont j'aurais voulu arracher le cœur!... Oh! je ne sais pas comment je ne deviens pas fou quand je songe à cela!

Et M. de Saint-Remy, continuant de marcher avec agitation, souleva machinalement la portière qui séparait le salon du cabinet de travail de Florestan, et fit quelques pas dans cette dernière pièce.

Il avait disparu depuis un instant, lorsqu'une petite porte masquée dans la tenture s'ouvrit doucement, et madame de Lucenay, enveloppée d'un grand châle de cachemire vert, coiffée d'un chapeau de velours noir très-simple, entra dans le salon que le comte venait de quitter pour un moment.

Expliquons la cause de cette apparition inattendue.

Florestan de Saint-Remy avait donné la veille rendez-vous à la duchesse pour le lendemain matin. Celle-ci ayant, nous l'avons dit, une clef de la petite porte de la ruelle, était, comme d'habitude, entrée par la serre chaude, comptant trouver Florestan dans l'appartement du rez-de-chaussée: ne l'y trouvant pas, elle crut (ainsi que cela était arrivé quelquefois) le vicomte occupé à écrire dans son cabinet... Un escalier dérobé conduisait du boudoir au premier. Madame de Lucenay monta sans crainte, supposant que M. de Saint-Remy avait, comme toujours, défendu sa porte.

Malheureusement, une visite assez menaçante de M. Badinot ayant obligé Florestan de sortir précipitamment, il avait oublié le rendez-vous de madame de Lucenay.

Celle-ci, ne voyant personne, allait entrer dans le cabinet, lorsque les rideaux de la portière du salon s'écartèrent, et la duchesse se trouva face à face avec le père de Florestan.

Elle ne put retenir un cri d'effroi.

— Clotilde! s'écria le comte stupéfait.

Intimement lié avec le comte de Noirmont, père de madame de Lucenay, M. de Saint-Remy ayant connu celle-ci enfant et toute jeune fille, l'avait autrefois ainsi familièrement appelée par son nom de baptême.

La duchesse restait immobile, contemplant avec surprise ce vieillard à barbe blanche et mal vêtu, dont elle se rappelait pourtant confusément les traits.

— Vous, Clotilde! répéta le comte avec un accent de reproche douloureux, vous... ici... chez mon fils!

Ces derniers mots fixèrent les souvenirs indécis de madame de Lucenay; elle reconnut enfin le père de Florestan, et s'écria :

— M. de Saint-Remy!

La position était tellement nette et significative, que la duchesse, dont on sait d'ailleurs le caractère excentrique et résolu, dédaigna de recourir à un mensonge pour expliquer le motif de sa présence chez Florestan; comptant sur l'affection toute paternelle que le comte lui avait jadis témoignée, elle lui tendit la main, et lui dit de cet air à la fois gracieux, cordial et hardi qui n'appartenait qu'à elle :

— Voyons... ne me grondez pas... vous êtes mon plus vieil ami; souvenez-vous qu'il y a vingt ans vous m'appeliez votre chère Clotilde...

— Oui... je vous appelais ainsi... mais...

— Je sais d'avance tout ce que vous allez me dire, vous connaissez ma devise : « Ce qui est, est... Ce qui sera, sera... »

— Ah! Clotilde!...

— Épargnez-moi vos reproches, laissez-moi plutôt vous parler de ma joie de vous revoir; votre présence me rappelle tant de choses : mon pauvre père... d'abord, et puis mes quinze ans... Ah! quinze ans, que c'est beau!

— C'est parce que votre père était mon ami, que...

— Oh! oui, reprit la duchesse en interrompant M. de Saint-Remy, il vous aimait tant! Vous souvenez-vous, il vous appelait en riant l'homme aux rubans verts... Vous lui disiez toujours : Vous gâtez Clotilde... prenez garde; et il vous répondait en m'embrassant : Je le crois bien que je la gâte, et il faut que je me dépêche et que je redouble, car bientôt le

monde me l'enlèvera pour la gâter à son tour. Excellent père ! quel ami j'ai perdu !... Une larme brilla dans les beaux yeux de madame de Lucenay ; puis, tendant la main à M. de Saint-Remy, elle lui dit d'une voix émue : Vrai, je suis heureuse, bien heureuse de vous revoir ; vous éveillez des souvenirs si précieux, si chers à mon cœur !...

Le comte, quoiqu'il connût dès longtemps ce caractère original et délibéré, restait confondu de l'aisance avec laquelle Clotilde acceptait cette position si délicate : rencontrer chez son amant le père de son amant !

— Si vous êtes à Paris depuis longtemps, reprit madame de Lucenay, il est mal à vous de n'être pas venu me voir plus tôt ; nous aurions tant causé du passé... car savez-vous que je commence à atteindre l'âge où il y a un charme extrême à dire à de vieux amis : Vous souvenez-vous ?

Certes, la duchesse n'eût pas parlé avec un plus tranquille nonchaloir si elle eût reçu une visite du matin à l'hôtel de Lucenay.

M. de Saint-Remy ne put s'empêcher de lui dire sévèrement :

— Au lieu de parler du passé, il serait plus à propos de parler du présent... mon fils peut rentrer d'un moment à l'autre, et...

— Non, dit Clotilde en l'interrompant, j'ai la clef de la petite porte de la serre, et on annonce toujours son arrivée par un coup de timbre lorsqu'il rentre par la porte cochère ; à ce bruit je disparaîtrai aussi mystérieusement que je suis venue, et je vous laisserai tout à votre joie de revoir Florestan. Quelle douce surprise vous allez lui causer... depuis si longtemps vous l'abandonniez !... Tenez, c'est moi qui aurais des reproches à vous faire.

— A moi ?... à moi ?...

— Certainement... Quel guide, quel appui a-t-il eu en entrant dans le monde ? et pour mille choses positives les conseils d'un père sont indispensables... Aussi, aussi franchement, il est très-mal à vous de...

Ici madame de Lucenay, cédant à la bizarrerie de son caractère, ne put s'empêcher de s'interrompre en riant comme une folle, et de dire au comte :

— Avouez que la position est au moins singulière, et qu'il est très-piquant que ce soit moi qui vous sermonne.

— Cela est étrange, en effet ; mais je ne mérite ni vos sermons ni vos louanges ; je viens chez mon fils... mais ce n'est pas pour mon fils... A son âge, il n'a pas ou il n'a plus besoin de mes conseils.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous devez savoir pour quelles raisons j'ai le monde et surtout Paris en horreur, dit le comte avec une expression pénible et contrainte. Il a donc fallu des circonstances de la dernière importance pour m'obliger à quitter Angers, et surtout à venir ici... dans cette maison... Mais j'ai dû braver mes répugnances et recourir à toutes les personnes qui pouvaient m'aider ou me renseigner à propos de recherches d'un grand intérêt pour moi.

— Oh ! alors, dit madame de Lucenay avec l'empressement le plus affectueux, je vous en prie, disposez de moi, si je puis vous être utile à quelque chose. Est-il besoin de sollicitations ? M. de Lucenay doit avoir un certain crédit, car les jours où je vais dîner chez ma grand'tante de Montbrison, il donne à manger chez moi à des députés ; on ne fait pas ça sans motifs : cet inconvénient doit être racheté par quelque avantage probablement... comme qui dirait une certaine influence sur des gens qui en ont beaucoup dans ce temps-ci, dit-on. Encore une fois, si nous pouvons vous servir, regardez-nous comme à vous. Il y a encore mon jeune cousin, le petit duc de Montbrison, qui, pair lui-même, est lié avec toute la jeune pairie. Pourrait-il aussi quelque chose ? En ce cas, je vous l'offre. En un mot, disposez de moi et des miens, vous savez si je puis me dire amie vaillante et dévouée !

— Je le sais... et je ne refuse pas votre appui... quoique pourtant...

— Voyons, mon cher Alceste, nous sommes gens du monde, agissons donc en gens du monde ; que nous soyons ici ou ailleurs, cela importe peu, je suppose, à l'affaire qui vous intéresse, et qui maintenant m'intéresse extrêmement, puisqu'elle est vôtre. Causons donc de cela, et très-à fond... je l'exige...

Ce disant, la duchesse s'approcha de la cheminée, s'y appuya, et avança vers le foyer le plus joli petit pied du monde, qui, pour le moment, était glacé.

Avec un tact parfait, madame de Lucenay saisissait l'occasion de ne plus parler du vicomte et d'entretenir M. de Saint-Remy d'un sujet auquel ce dernier attachait beaucoup d'importance...

La conduite de Clotilde eût été différente en présence de la mère de Florestan ; c'est avec bonheur, avec fierté, qu'elle lui eût longuement avoué combien il lui était cher.

. . . . . .

Malgré son rigorisme et son âpreté, M. de Saint-Remy subit l'influence de la grâce cavalière et cordiale de cette femme qu'il avait vue et aimée tout enfant, et il oublia presque qu'il parlait à la maîtresse de son fils.

Comment, d'ailleurs, résister à la contagion de l'exemple, lorsque le héros d'une position souverainement embarrassante ne semble pas même se douter ou vouloir se douter de la difficulté de la circonstance où il se trouve ?

— Vous ignorez peut-être, Clotilde, dit le comte, que depuis très-longtemps j'habite Angers ?

— Non, je le savais.

— Malgré l'espèce d'isolement que je recherchais, j'avais choisi cette ville, parce que là habitait un de mes parents, M. de Fermont, qui, lors de l'affreux malheur qui m'a frappé, s'est conduit pour moi comme un frère. Après m'avoir accompagné dans toutes les villes de l'Europe où j'espérais rencontrer... un homme que je voulais tuer, il m'avait servi de témoin lors d'un duel...

— Oui, un duel terrible ; mon père m'a tout dit autrefois, reprit tristement madame de Lucenay ; mais, heureusement, Florestan ignore ce duel... et aussi la cause qui l'a amené...

— J'ai voulu lui laisser respecter sa mère, répondit le comte en étouffant un soupir... il continua :

— Au bout de quelques années, M. de Fermont mourut à Angers, dans mes bras, laissant une fille et une femme que, malgré ma misanthropie, j'avais été obligé d'aimer, parce qu'il n'y avait rien au monde de plus pur, de plus noble que ces deux excellentes créatures. Je vivais seul dans un faubourg éloigné de la ville ; mais, quand mes accès de noire tristesse me laissaient quelque relâche, j'allais chez madame de Fermont parler avec elle et avec sa fille de celui que nous avions perdu. Comme de son vivant, je venais me retremper, me calmer dans cette douce intimité, où j'avais désormais concentré toutes mes affections. Le frère de madame de Fermont habitait Paris ; il se chargea de toutes les affaires de sa sœur lors de la mort de son mari, et plaça chez un notaire cent mille écus environ, qui composaient toute la fortune de la veuve. Au bout de quelque temps, un nouveau et affreux malheur frappa madame de Fermont : son frère, M. de Renneville, se suicida, il y a de cela environ huit mois. Je la consolai du mieux que je pus. Sa première douleur calmée, elle partit pour Paris, afin de mettre ordre à ses affaires. Au bout de quelque temps, j'appris que l'on vendait par son ordre le modeste mobilier de la maison qu'elle louait à Angers, et que cette somme avait été employée à payer quelques dettes laissées par elle. Inquiet de cette circonstance, je m'informai, et j'appris vaguement que cette malheureuse femme et sa fille se trouvaient dans la détresse, victimes sans doute d'une banqueroute. Si madame de Fermont pouvait, dans une extrémité pareille, compter sur quelqu'un, c'était sur moi... pourtant je ne reçus d'elle aucune nouvelle. Ce fut surtout en perdant cette intimité si douce que j'en reconnus toute la valeur. Vous ne pouvez vous figurer mes souffrances, mes inquiétudes depuis le départ de madame de Fermont et de sa fille... Leur père, leur mari était pour moi un frère... il me fallait donc absolument les retrouver, savoir pourquoi dans leur ruine elles ne s'adressaient pas à moi, tout pauvre que j'étais ; je partis pour venir ici, laissant à Angers une personne qui, si par hasard on apprenait quelque chose de nouveau, devait m'en instruire.

— Eh bien ?

— Hier encore j'ai reçu une lettre d'Anjou... on ne sait rien. En arrivant à Paris j'ai commencé mes recherches... je suis allé d'abord à l'ancien domicile du frère de madame de Fermont. Là on m'a dit qu'elle demeurait sur le quai du canal Saint-Martin.

— Et cette adresse ?

— Avait été la sienne, mais on ignorait son nouveau logement. Malheureusement, jusqu'à présent mes recherches ont été inutiles. Après mille vaines tentatives, avant de désespérer tout à fait, je me suis décidé à venir ici : peut-être madame de Fermont, qui, par un motif inexplicable, ne m'a demandé ni aide ni appui, aura eu recours à mon fils comme au fils du meilleur ami de son mari. Sans doute ce dernier espoir est bien peu fondé... mais je ne veux rien avoir négligé pour retrouver cette pauvre femme et sa fille.

Depuis quelques minutes madame de Lucenay écoutait le comte avec un redoublement d'attention ; tout à coup elle dit :

— En vérité, il serait bien singulier qu'il s'agît des mêmes personnes... auxquelles s'intéresse madame d'Harville...

— Quelles personnes ? demanda le comte.

— La veuve dont vous parlez est jeune encore, n'est-ce pas ? sa figure est très-noble ?

— Sans doute ; mais comment savez-vous...

— Sa fille, belle comme un ange, a seize ans au plus ?

— Oui... oui...

— Et elle s'appelle Claire ?

— Oh ! de grâce ! dites, où sont-elles ?

— Hélas ! je l'ignore...

— Vous l'ignorez ?

— Voici ce qui est arrivé : Une femme de ma société, madame d'Harville, est venue chez moi me demander si je ne connaissais pas une femme veuve dont la fille se nommait Claire, et dont le frère se serait suicidé ; madame d'Harville s'adressait à moi, parce qu'elle avait vu ces mots : « Ecrire à madame de Lucenay, » tracés au bas d'un brouillon de lettre que cette malheureuse femme écrivait à une personne inconnue, dont elle réclamait l'appui.

— Elle voulait vous écrire... à vous, et pourquoi ?

— Je l'ignore... je ne la connais pas.

— Mais elle vous connaissait, elle ! s'écria M. de Saint-Remy, frappé d'une idée subite.

— Que dites-vous ?

— Cent fois elle m'avait entendu parler de votre père, de vous, de votre généreux et excellent cœur. Dans son infortune, elle aura songé à recourir à vous.

— En effet, cela peut s'expliquer ainsi.

— Et madame d'Harville..... comment avait-elle eu ce brouillon de lettre en sa possession?

— Je l'ignore; tout ce que je sais, c'est que, sans savoir encore où étaient réfugiées cette pauvre mère et sa fille, elle était, je crois, sur leurs traces.

— Alors je compte sur vous, Clotilde, pour m'introduire auprès de madame d'Harville; il faut que je la voie aujourd'hui.

— Impossible! Son mari vient d'être victime d'un effroyable accident; une arme qu'il ne croyait pas chargée est partie entre ses mains; il a été tué sur le coup.

— Ah! c'est horrible!

— La marquise est aussitôt partie pour aller passer les premiers temps de son deuil chez son père, en Normandie.

— Clotilde, je vous en conjure, écrivez-lui aujourd'hui, demandez-lui les renseignements qu'elle possède déjà; puisqu'elle s'intéresse à ces pauvres femmes, dites-lui qu'elle n'aura pas de plus chaleureux auxiliaire que moi; mon seul désir est de retrouver la veuve de mon ami et de partager avec elle et avec sa fille le peu que je possède. Maintenant c'est ma seule famille.

— Toujours le même, toujours généreux et dévoué! Comptez sur moi, j'écrirai aujourd'hui même à madame d'Harville. Où adresserai-je ma réponse?

— A Asnières, poste restante.

— Quelle bizarrerie! pourquoi vous loger là, et pas à Paris?

— J'exècre Paris, à cause des souvenirs qu'il me rappelle,—dit M. de Saint-Remy d'un air sombre; — mon ancien médecin, le docteur Griffon, avec qui je suis resté en correspondance, possède une petite maison de campagne sur le bord de la Seine, près d'Asnières; il ne l'habite pas l'hiver, il me l'a proposée; c'était presque un faubourg de Paris; je pouvais, après m'être livré à mes recherches, trouver là l'isolement qui me plaît... J'ai accepté.

— Je vous écrirai donc à Asnières; je puis d'ailleurs vous donner déjà un renseignement qui pourra vous servir peut-être... et que je dois à madame d'Harville... La ruine de madame de Fermont a été causée par la friponnerie du notaire chez qui était placée toute la fortune de votre parente... Ce notaire a nié le dépôt.

— Le misérable!... Et il se nomme?

— M. Jacques Ferrand, — dit la duchesse, sans pouvoir dissimuler son envie de rire.

— Que vous êtes étrange, Clotilde! Il n'y a rien que de sérieux, que de triste dans tout ceci, et vous riez! — dit le comte surpris et mécontent.

En effet, madame de Lucenay, au souvenir de l'amoureuse déclaration du notaire, n'avait pu réprimer un mouvement d'hilarité.

— Pardon, mon ami, — reprit-elle; — c'est que ce notaire est un homme fort singulier... et l'on raconte de lui des choses fort ridicules... Mais, sérieusement, si sa réputation d'honnête homme n'est pas plus méritée que sa réputation de saint homme... (et je déclare celle-ci usurpée), c'est un grand misérable!

— Et il demeure?

— Rue du Sentier.

— Il aura ma visite... Ce que vous me dites de lui coïnciderait alors assez avec certains soupçons...

— Quels soupçons?

— D'après quelques renseignements pris sur la mort du frère de ma pauvre amie, je serais presque tenté de croire que ce malheureux, au lieu de se suicider... a été victime d'un assassinat.

— Grand Dieu! Et qui vous ferait supposer?...

— Plusieurs raisons qui seraient trop longues à vous dire; je vous laisse... N'oubliez pas les offres de service que vous m'avez faites en votre nom et en celui de M. de Lucenay...

— Comment! vous partez... sans voir Florestan?

— Cette entrevue me serait trop pénible, vous devez le comprendre... Je la bravais dans le seul espoir de trouver ici quelques renseignements sur madame de Fermont, voulant n'avoir au moins rien négligé pour la retrouver; maintenant, adieu...

— Ah! vous êtes impitoyable!

— Ne savez-vous pas?...

— Je sais que votre fils n'a jamais eu plus besoin de vos conseils...

— Comment? N'est-il pas riche, heureux?...

— Oui, mais il ne connaît pas les hommes. Aveuglément prodigue, parce qu'il est confiant et généreux, en tout, partout et toujours très-grand seigneur, je crains qu'on n'abuse de sa bonté. Si vous saviez ce qu'il y a de noblesse dans ce cœur! Je n'ai jamais osé le sermonner au sujet de ses dépenses et de son désordre, d'abord parce que je suis au moins aussi folle que lui, et puis... pour d'autres raisons; mais vous, au contraire, vous pourriez...

Madame de Lucenay n'acheva pas.

Tout à coup on entendit la voix de Florestan de Saint-Remy.

Il entra précipitamment dans le cabinet voisin du salon; après en avoir brusquement fermé la porte, il dit d'une voix altérée à quelqu'un qui l'accompagnait :

— Mais c'est impossible!...

— Je vous répète, — répondit la voix claire et perçante de M. Badinot, — je vous répète que, sans cela, avant quatre heures vous serez arrêté... Car s'il n'a pas l'argent tantôt, notre homme va déposer sa plainte au parquet du procureur du roi, et vous savez ce que vaut un FAUX comme celui-là : les galères, mon pauvre vicomte!...

CHAPITRE VIII.

L'entretien.

Il est impossible de peindre le regard qu'échangèrent madame de Lucenay et le père de Florestan en entendant ces terribles paroles : *Il y va pour vous... des galères!* — Le comte devint livide; il s'appuya au dossier d'un fauteuil, ses genoux se dérobaient sous lui.

Son nom vénérable et respecté... son nom déshonoré par un homme qu'il accusait d'être le fruit de l'adultère!

Ce premier abattement passé, les traits courroucés du vieillard, un geste menaçant qu'il fit en s'avançant vers le cabinet, révélèrent une résolution si effrayante, que madame de Lucenay lui saisit la main, l'arrêta, et lui dit à voix basse, avec l'accent de la plus profonde conviction :

— Il est innocent... je vous le jure!... Écoutez en silence...

Le comte s'arrêta. Il voulait croire à ce que lui disait la duchesse.

Celle-ci était en effet persuadée de la loyauté de Florestan.

Pour obtenir de nouveaux sacrifices de cette femme si aveuglément généreuse, sacrifices qui avaient pu seuls le mettre à l'abri d'une prise de corps et des poursuites de Jacques Ferrand, le vicomte avait affirmé à madame de Lucenay que, dupe d'un misérable dont il avait reçu en payement une traite fausse, il risquait d'être regardé comme complice du faussaire, ayant lui-même mis cette traite en circulation.

Madame de Lucenay savait le vicomte imprudent, prodigue, désordonné; mais jamais elle ne l'aurait un moment supposé capable, non pas d'une bassesse ou d'une infamie, mais seulement de la plus légère indélicatesse.

En lui prêtant par deux fois des sommes considérables dans des circonstances très-difficiles, elle avait voulu lui rendre un service d'ami, le vicomte n'acceptant jamais ces avances qu'à la condition expresse de les rembourser; car on lui devait, disait-il, plus du double de ces sommes.

Son luxe apparent permettait de le croire. D'ailleurs madame de Lucenay, cédant à l'impulsion de sa bonté naturelle, n'avait songé qu'à être utile à Florestan, et nullement à s'assurer s'il pouvait s'acquitter envers elle. Il l'affirmait, elle n'en doutait pas; eût-il accepté sans cela des prêts aussi importants? En répondant de l'honneur de Florestan, en suppliant le vieux comte d'écouter la conversation de son fils, la duchesse pensait qu'il allait être question de l'abus de confiance dont le vicomte se prétendait victime, et qu'il serait ainsi complétement innocenté aux yeux de son père.

— Encore une fois, reprit Florestan d'une voix altérée, ce Petit-Jean est un infâme; il m'avait assuré n'avoir pas d'autres traites que celles que j'ai retirées de ses mains hier et il y a trois jours... Je croyais celle-ci en circulation, elle n'était payable que dans trois mois à Londres, chez Adams et Compagnie.

— Oui, oui, dit la voix mordante de Badinot, je sais, mon cher vicomte, que vous aviez adroitement combiné votre affaire; vos faux ne devaient être découverts que lorsque vous seriez déjà loin... Mais vous avez voulu attraper plus fin que vous.

— Eh! il est bien temps maintenant de me dire cela, malheureux que vous êtes... s'écria Florestan furieux; n'est-ce pas vous qui m'avez mis en rapport avec celui qui m'a négocié ces traites!

— Voyons, mon cher aristocrate, répondit froidement Badinot, du calme!... Vous contrefaites habilement les signatures de commerce; c'est à merveille, mais ce n'est pas une raison pour traiter vos amis avec une familiarité désagréable. Si vous vous emportez encore... je vous laisse, arrangez-vous comme vous voudrez...

— Et croyez-vous qu'on puisse conserver son sang-froid dans une position pareille?... Si ce que vous me dites est vrai, si cette plainte doit être déposée aujourd'hui au parquet du procureur du roi, je suis perdu...

— C'est justement ce que je vous dis, à moins que... vous n'ayez encore recours à votre charmante Providence aux yeux bleus...

— C'est impossible.

— Alors, résignez-vous. C'est dommage, c'était la dernière traite..... et pour vingt-cinq mauvais mille francs... aller prendre l'air du Midi à Toulon... C'est maladroit, c'est absurde, c'est bête! comment un habile homme comme vous peut-il se laisser acculer ainsi?

— Mon Dieu, que faire? que faire?... rien de ce qui est ici ne m'appartient plus, je n'ai pas vingt louis à moi.

— Vos amis?

— Eh! je dois à tous ceux qui pourraient me prêter; me croyez-vous assez sot pour avoir attendu jusqu'à aujourd'hui pour m'adresser à eux?

— C'est vrai; pardon... tenez, causons tranquillement, c'est le meil-

leur moyen d'arriver à une solution raisonnable. Tout à l'heure je voulais vous expliquer comment vous vous étiez attaqué à plus fin que vous. Vous ne m'avez pas écouté.

— Allons, parlez, si cela peut être bon à quelque chose.

— Récapitulons : vous m'avez dit, il y a deux mois : « J'ai pour cent treize mille francs de traites sur différentes maisons de banque à longues échéances ; mon cher Badinot, trouvez moyen de me les négocier... »

— Eh bien !... ensuite ?...

— Attendez... je vous ai demandé à voir ces valeurs... Un certain je ne sais quoi m'a dit que ces traites étaient fausses, quoique parfaitement imitées. Je ne vous soupçonnais pas, il est vrai, un talent calligraphique aussi avancé ; mais, m'occupant du soin de votre fortune depuis que vous n'aviez plus de fortune, je vous savais complétement ruiné. J'avais fait passer l'acte par lequel vos chevaux, vos voitures, le mobilier de cet hôtel, appartenaient à Boyer et à Edwards... Il n'était donc pas indiscret à moi de m'étonner de vous voir possesseur de valeurs de commerce si considérables, hein ?

— Faites-moi grâce de vos étonnements, arrivons au fait.

— M'y voici... J'ai assez d'expérience ou de timidité... pour ne pas me soucier de me mêler directement d'affaires de cette sorte ; je vous adressai donc à un tiers qui, non moins clairvoyant que moi, soupçonna le mauvais tour que vous vouliez lui jouer.

— C'est impossible, il n'aurait pas escompté ces valeurs s'il les avait crues fausses.

— Combien vous a-t-il donné d'argent comptant, pour ces 113,000 francs ?

— Vingt-cinq mille francs comptant, et le reste en créances à recouvrer..

— Et qu'avez-vous retiré de ces créances ?...

— Rien, vous le savez bien ; elles étaient illusoires... mais il aventurait toujours 25,000 francs.

— Que vous êtes jeune, mon cher vicomte ! Ayant à recevoir de vous ma commission de cent louis si l'affaire se faisait, je m'étais bien gardé de dire au tiers l'état réel de vos affaires... Il vous croyait encore à votre aise, et il vous savait surtout très-adoré d'une grande dame puissamment riche qui ne vous laisserait jamais dans l'embarras ; il était donc à peu près sûr de rentrer au moins dans ses fonds, par transaction ; il risquait sans doute de perdre, mais il risquait aussi de gagner beaucoup, et son calcul était bon ; car, l'autre jour, vous lui avez déjà compté bel et bien 100,000 francs, pour retirer la fausse traite de 58,000 francs, et hier 30,000 pour la seconde... Pour celle-ci, il s'est contenté, il est vrai, du remboursement intégral. Comment vous êtes-vous procuré ces 30,000 francs d'hier ? que le diable m'emporte si je le sais ! car vous êtes un homme unique...Vous voyez donc bien qu'en fin de compte, si Petit-Jean vous force à payer la dernière traite de 25,000 francs, il aura reçu de vous 155,000 pour 25,000 qu'il vous aura comptés ; or, j'avais raison de dire que vous vous étiez joué à plus fin que vous.

— Mais pourquoi m'a-t-il dit que cette dernière traite, qu'il présente aujourd'hui, était négociée ?

— Pour ne pas vous effrayer ; il vous avait dit aussi qu'excepté celle de 58,000 francs, les autres étaient en circulation ; une fois la première payée, hier est venue la seconde, et aujourd'hui la troisième.

— Le misérable !...

— Ecoutez donc, chacun pour soi, chacun chez soi, comme dit un célèbre jurisconsulte dont j'admire beaucoup la maxime. Mais causons de sang-froid : ceci vous prouve que le Petit-Jean (et entre nous je ne serais pas étonné que, malgré sa sainte renommée, le Jacques Ferrand ne fût de moitié dans ses spéculations), ceci vous prouve, dis-je, que le Petit-Jean, alléché par vos premiers payements, spécule sur cette dernière traite, comme il a spéculé sur les autres, bien certain que vos amis ne vous laisseront pas traduire en cour d'assises. C'est à vous de voir si ces amitiés ne sont pas exploitées, pressurées jusqu'à l'écorce, et s'il ne reste pas encore quelques gouttes d'or à en exprimer ; car si dans trois heures vous n'avez pas les 25,000 francs, mon noble vicomte, vous êtes coffré.

— Quand vous me répéterez cela sans cesse...

— A force de m'entendre vous consentirez peut-être à essayer de tirer une dernière plume de l'aile de cette généreuse duchesse...

— Je vous répète qu'il n'y faut pas songer... En trois heures trouver encore 25,000 francs, après les sacrifices qu'elle a déjà faits, ce serait folie que de l'espérer.

— Pour vous plaire, heureux mortel, on tente l'impossible...

— Eh ! elle l'a déjà tenté, l'impossible... c'était d'emprunter 100,000 francs à son mari et de réussir ; mais ce sont de ces phénomènes qui ne se reproduisent pas deux fois. Voyons, mon cher Badinot, jusqu'ici vous n'avez pas eu à vous plaindre de moi... j'ai toujours été généreux, tâchez d'obtenir quelque sursis de ce misérable Petit-Jean... Vous le savez, je trouve toujours moyen de récompenser qui me sert ; une fois cette dernière affaire assoupie, je prends un nouvel essor... vous serez content de moi.

— Petit-Jean est aussi inflexible que vous êtes peu raisonnable.

— Moi !...

— Tâchez seulement d'intéresser encore votre généreuse amie à votre funeste sort... Que diable ! dites-lui nettement ce qu'il en est ; non plus, comme déjà, que vous avez été dupe de faussaires, mais que vous êtes faussaire vous-même.

— Jamais je ne lui ferai un tel aveu, ce serait une honte sans avantage.

— Aimez-vous mieux qu'elle apprenne demain la chose par la *Gazette des Tribunaux ?*

— J'ai trois heures devant moi, je puis fuir.

— Et où irez-vous sans argent ? Jugez donc, au contraire : ce dernier faux retiré, vous vous trouverez dans une position superbe, vous n'aurez plus que des dettes. Voyons, promettez-moi de parler encore à la duchesse. Vous êtes si roué ! vous saurez vous rendre intéressant malgré vos erreurs ; au pis-aller on vous estimera peut-être un peu moins ou plus du tout, mais on vous tirera d'affaire. Voyons, promettez-moi de voir votre belle amie ; je cours chez Petit-Jean, je me fais fort d'obtenir une heure ou deux de sursis.

— Enfer ! il faut boire la honte jusqu'à la lie !

— Allons ! bonne chance, soyez tendre, passionné, charmant ; je cours chez Petit-Jean, vous m'y trouverez jusqu'à trois heures... plus tard il ne serait plus temps... le parquet du procureur du roi n'est ouvert que jusqu'à quatre heures...

Et M. Badinot sortit.

Lorsque la porte fut fermée, on entendit Florestan s'écrier avec un profond désespoir :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !

Pendant cet entretien, qui dévoilait au comte l'infamie de son fils, et à madame de Lucenay l'infamie de l'homme qu'elle avait aveuglément aimé, tous deux étaient restés immobiles, respirant à peine, sous cette épouvantable révélation.

Il serait impossible de rendre l'éloquence muette de la scène douloureuse qui se passa entre cette jeune femme et le comte lorsqu'il n'y eut plus de doute possible sur le crime de Florestan. Etendant le bras vers la pièce où se trouvait son fils, le vieillard sourit avec une ironie amère, jetant un regard écrasant sur madame de Lucenay, et sembla lui dire :

— Voilà celui pour lequel vous avez bravé toutes les hontes, consommé tous les sacrifices ! voilà celui que vous me reprochiez d'avoir abandonné !...

La duchesse comprit le reproche ; un moment elle baissa la tête sous le poids de sa honte.

La leçon était terrible...

Puis, peu à peu, à l'anxiété cruelle qui avait contracté les traits de madame de Lucenay, succéda une sorte d'indignation hautaine. Les fautes inexcusables de cette femme étaient au moins palliées par la loyauté de son amour, par la hardiesse de son dévouement, par la grandeur de sa générosité, par la franchise de son caractère, et par son inexorable aversion pour tout ce qui était bas ou lâche.

Encore trop jeune, trop belle, trop recherchée, pour éprouver l'humiliation d'avoir été exploitée, une fois le prestige de l'amour subitement évanoui chez elle, cette femme altière et décidée ne ressentit ni haine ni colère ; instantanément, sans transition aucune, un dégoût mortel, un dédain glacial, tua son affection jusqu'alors si vivace ; ce ne fut plus une maîtresse indignement trompée par son amant, ce fut une femme de bonne compagnie découvrant qu'un homme de sa société était un escroc et un faussaire, et le chassant de chez elle.

En supposant même que quelques circonstances eussent pu atténuer l'ignominie de Florestan, madame de Lucenay ne les aurait pas admises ; selon elle, l'homme qui franchissait certaines limites d'honneur, soit par vice, entraînement ou faiblesse, n'existait plus à ses yeux ; l'honorabilité étant pour elle une question d'être ou de non-être.

Le seul ressentiment douloureux qu'éprouva la duchesse fut excité par l'effet terrible que cette révélation inattendue produisait sur le comte, son vieil ami.

Depuis quelques moments il semblait ne pas voir, ne pas entendre ; ses yeux étaient fixes, sa tête baissée, ses bras pendants, sa pâleur livide : de temps à autre un soupir convulsif soulevait sa poitrine.

Chez un homme aussi résolu qu'énergique, un tel abattement était plus effrayant que les transports de la colère.

Madame de Lucenay le regardait avec inquiétude.

— Courage, mon ami, lui dit-elle à voix basse. Pour vous... pour moi... pour cet homme... je sais ce qu'il me reste à faire...

Le vieillard la regarda fixement ; puis, comme s'il eût été arraché à sa stupeur par une commotion violente, il redressa la tête, ses traits devinrent menaçants, et, oubliant que son fils pouvait l'entendre, il s'écria :

— Et moi aussi, pour vous, pour moi, pour cet homme, je sais ce qu'il me reste à faire...

— Qui est donc là ? demanda Florestan surpris.

Madame de Lucenay, craignant de se trouver avec le vicomte, disparut par la petite porte et descendit par l'escalier dérobé.

Florestan ayant encore demandé qui était là, et ne recevant pas de réponse, entra dans le salon. Il s'y trouva seul avec le comte.

La longue barbe du vieillard le changeait tellement, il était si pauvrement vêtu, que son fils, qui ne l'avait pas vu depuis plusieurs années, ne le reconnaissant pas d'abord, s'avança vers lui d'un air menaçant.

— Que faites-vous là ?... Qui êtes-vous ?

— Je suis le mari de cette femme ! répondit le comte en montrant le portrait de madame de Saint Remy.

— Mon père ! s'écria Florestan en reculant avec frayeur; et il se rappela les traits du comte, depuis longtemps oubliés.

Debout, formidable, le regard irrité, le front empourpré par la colère, ses cheveux blancs rejetés en arrière, ses bras croisés sur sa poitrine, le comte dominait, écrasait son fils, qui, la tête baissée, n'osait lever les yeux sur lui.

Pourtant M. de Saint-Remy, par un secret motif, fit un violent effort pour rester calme et pour dissimuler ses terribles ressentiments.

— Mon père ! reprit Florestan d'une voix altérée, vous étiez là ?...

— J'étais là...

— Vous avez entendu ?...

— Tout.

— Ah ! s'écria douloureusement le vicomte en cachant son visage dans ses mains.

Il y eut un moment de silence.

Florestan, d'abord aussi étonné que chagrin de l'apparition inattendue de son père, songea bientôt, en homme de ressources, au parti qu'il pourrait tirer de cet incident.

— Tout n'est pas perdu, se dit-il. La présence de mon père est un coup du sort. Il sait tout, il ne voudra pas laisser flétrir son nom ; il n'est pas riche, mais il doit toujours posséder plus de 25,000 fr. Jouons serré... De l'adresse, de l'entrain, de l'émotion... je laisse reposer la duchesse et je suis sauvé !

Puis, donnant à ses traits charmants une expression de douloureux abattement, mouillant son regard des larmes du repentir, prenant sa voix la plus vibrante, son accent le plus pathétique, il s'écria en joignant les mains avec un geste désespéré :

— Ah ! mon père... je suis bien malheureux !... Après tant d'années... vous revoir... et dans un tel moment !... Je dois vous paraître si coupable ! Mais daignez m'écouter, je vous en supplie; permettez-moi, non de me justifier, mais de vous expliquer ma conduite... Le voulez-vous, mon père ?...

M. de Saint-Remy ne répondit pas un mot; ses traits restèrent impassibles ; il s'assit dans un fauteuil, où il s'accouda, et là, le menton appuyé sur la paume de sa main, il contempla le vicomte en silence.

Si Florestan eût connu les motifs qui remplissaient l'âme de son père de haine, de fureur et de vengeance, épouvanté du calme apparent du comte, il n'eût pas sans doute essayé de le duper, ni plus ni moins qu'un bonhomme Géronte.

Mais ignorant les funestes soupçons qui pesaient sur la légitimité de sa naissance, mais ignorant la faute de sa mère, Florestan ne douta pas du succès de sa piperie, croyant n'avoir qu'à attendrir un père qui, à la fois très-misanthrope et très-fier de son nom, serait capable, plutôt que de le laisser déshonorer, de se décider aux derniers sacrifices.

— Mon père, reprit timidement Florestan, me permettez-vous de tâcher, non de me disculper, mais de vous dire par suite de quels entraînements involontaires... je suis arrivé, presque malgré moi, jusqu'à des actions... infâmes... je l'avoue...

Le vicomte prit le silence de son père pour un consentement tacite et continua :

— Lorsque j'eus le malheur de perdre ma mère... ma pauvre mère qui m'avait tant aimé... je n'avais pas vingt ans... Je me trouvai seul... sans conseil... sans appui... Maître d'une fortune considérable... habitué au luxe dès mon enfance... je m'en étais fait une habitude... un besoin. Ignorant combien il était difficile de gagner de l'argent, je le prodiguais sans mesure... Malheureusement... et je dis malheureusement, parce que cela m'a perdu, mes dépenses, toutes folles qu'elles étaient, furent remarquables par leur élégance... A force de goût, j'éclipsai des gens dix fois plus riches que moi. Ce premier succès m'enivra, je devins homme de luxe comme on devient homme de guerre, homme d'Etat ; oui, j'aimai le luxe, non par ostentation vulgaire, mais je l'aimai comme le peintre aime la peinture, comme le poëte aime la poésie ; comme tout artiste, j'étais jaloux de mon œuvre... et mon œuvre, à moi, c'était mon luxe. Je sacrifiai tout à sa perfection... Je le voulus beau, grand, complet, splendidement harmonieux en toutes choses... depuis mon écurie jusqu'à ma table, depuis mon habit jusqu'à ma maison... Je voulus que ma vie fût comme un enseignement de goût et d'élégance. Comme un artiste enfin, j'étais à la fois avide des applaudissements de la foule et de l'admiration des gens d'élite : ce succès si rare, je l'obtins...

En parlant ainsi, les traits de Florestan perdaient peu à peu leur expression hypocrite, ses yeux brillaient d'une sorte d'enthousiasme. Il disait vrai ; il avait été d'abord séduit par cette manière assez peu commune de comprendre le luxe.

Le vicomte interrogea du regard la physionomie de son père; elle lui parut s'adoucir un peu.

Il reprit avec une exaltation croissante :

— Oracle et régulateur de la mode, mon blâme ou ma louange faisait loi ; j'étais cité, copié, vanté, admiré, et cela par la meilleure compagnie de Paris, c'est-à-dire de l'Europe, du monde... Les femmes partagèrent l'engouement général, les plus charmantes se disputaient le plaisir de venir à quelques fêtes très-restreintes que je donnais, et partout et toujours on s'extasiait sur l'élégance incomparable, sur le goût exquis de ces fêtes... que les millionnaires ne pouvaient ni égaler ni éclipser ; enfin, je fus ce que l'on appelle le roi de la mode... Ce mot vous dira tout, mon père, si vous le comprenez.

— Je le comprends... et je suis sûr qu'au bagne vous inventeriez quelque élégance raffinée dans la manière de porter votre chaîne... cela deviendrait à la mode dans la chiourme et s'appellerait... à la Saint-Remy, dit le vieillard avec une sanglante ironie... Puis il ajouta : Et Saint-Remy... c'est mon nom !...

Et il se tut, restant toujours accoudé, toujours le menton dans la paume de sa main.

Il fallut à Florestan beaucoup d'empire sur lui-même pour cacher la blessure que lui fit ce sarcasme acéré.

Il reprit d'un ton plus humble :

— Hélas ! mon père, ce n'est pas par orgueil que j'évoque le souvenir de ces succès... car, je vous le répète, ce succès m'a perdu... Recherché, envié, flatté, adulé, non par des parasites intéressés, mais par des gens dont la position dépassait de beaucoup la mienne, et sur lesquels j'avais seulement l'avantage que donne l'élégance... qui est au luxe ce que le goût est aux arts... la tête me tourna. Je ne calculai plus : ma fortune devait être dissipée en quelques années, peu m'importait. Pouvais-je renoncer à cette vie fiévreuse, éblouissante, dans laquelle les plaisirs succédaient aux plaisirs, les jouissances aux jouissances, les fêtes aux fêtes, les ivresses de toutes sortes aux enchantements de toutes sortes ?... Oh ! si vous saviez, mon père, ce que c'est que d'être partout signalé comme le héros du jour... d'entendre le murmure qui accueille votre entrée dans un salon... d'entendre les femmes se dire : C'est lui !... le voilà !... Oh ! si vous saviez...

— Je sais, dit le vieillard en interrompant son fils et sans changer d'attitude, je sais... Oui, l'autre jour, sur une place publique, il y avait foule; tout à coup on entendit un murmure... pareil à celui qui vous accueille quand vous entrez quelque part, puis les regards des femmes surtout se fixèrent sur un très-beau garçon... toujours comme ils se fixent sur vous... et elles se le montraient les unes aux autres en se disant : C'est lui... le voilà... toujours comme s'il s'était agi de vous...

— Mais cet homme, mon père ?

— Etait un faussaire que l'on mettait au carcan.

— Ah ! s'écria Florestan avec une rage concentrée; puis, feignant une affliction profonde, il ajouta : Mon père, vous êtes sans pitié... que voulez-vous que je vous dise pourtant ? je ne cherche pas à nier mes torts... je veux seulement vous expliquer l'entraînement fatal qui les a causés. Eh bien ! oui, dussiez-vous encore m'accabler de sanglants sarcasmes, je tâcherai d'aller jusqu'au bout de cette confession, je tâcherai de vous faire comprendre cette exaltation fiévreuse qui m'a perdu, parce qu'alors peut-être vous me plaindrez... Oui, car on plaint un fou... et j'étais fou... Fermant les yeux, je m'abandonnais à l'étincelant tourbillon dans lequel j'entraînais avec moi les femmes les plus charmantes, les hommes les plus aimables. M'arrêter, le pouvais-je ? Autant dire au poëte qui s'épuise, et dont le génie dévore la santé : Arrêtez-vous au milieu de l'inspiration qui vous emporte !... Non, je ne pouvais pas, moi !..... moi !..... abdiquer cette royauté que j'exerçais, et rentrer honteux, ruiné, moqué, dans la plèbe inconnue : donner ce triomphe à mes envieux que j'avais jusqu'alors défiés, dominés, écrasés !... Non, non, je ne le pouvais pas !... volontairement du moins. Vint le jour fatal où pour la première fois l'argent m'a manqué. Je fus surpris comme si ce moment n'avait jamais dû arriver. Cependant j'avais encore à moi mes chevaux, mes voitures, le mobilier de cette maison... Mes dettes payées, il me serait resté 60,000 francs... peut-être... Qu'aurais-je fait de cette misère ? Alors, mon père, je fis le premier pas dans une voie infâme... j'étais encore honnête... je n'avais dépensé que ce qui m'appartenait ; mais alors je commençai à faire des dettes que je ne pouvais pas payer... je vendis tout ce que je possédais à deux de mes gens, afin de m'acquitter envers eux, et de pouvoir, pendant six mois encore, malgré mes créanciers, jouir du luxe qui m'enivrait... Pour subvenir à mes besoins de jeu et de folles dépenses, j'empruntai d'abord à des juifs; puis, pour payer les juifs, à mes amis, et, pour payer mes amis, à mes maîtresses. Ces ressources épuisées, il y eut un nouveau temps d'arrêt dans ma vie... D'honnête homme j'étais devenu chevalier d'industrie... mais je n'étais pas encore criminel... Cependant j'hésitai... je voulus prendre une résolution violente... j'avais prouvé dans plusieurs duels que je ne craignais pas la mort... je voulus me tuer !...

— Ah bah !... vraiment ? dit le comte avec une ironie farouche.

— Vous ne me croyez pas, mon père ?

— C'était bien tôt ou bien tard ! ajouta le vieillard toujours impassible et dans la même attitude.

Florestan, pensant avoir ému son père en lui parlant de son projet de suicide, crut nécessaire de remonter la scène par un coup de théâtre.

Il ouvrit un meuble, y prit un petit flacon de cristal verdâtre, et dit au comte en le posant sur la table :

— Un charlatan italien m'a vendu ce poison...

— Et... il était pour vous... ce poison ? dit le vieillard toujours accoudé ?

Florestan comprit la portée des paroles de son père.

Ses traits exprimèrent cette fois une indignation réelle, car il disait vrai.

Un jour, il avait eu la fantaisie de se tuer : fantaisie éphémère ! les gens de sa sorte sont trop lâches pour se résoudre froidement et sans

témoins à la mort qu'ils affrontent par point d'honneur dans un duel.

Il s'écria donc avec l'accent de la vérité :

— Je suis tombé bien bas... mais du moins pas jusque-là, mon père! C'était pour moi que je réservais ce poison !

— Et vous avez eu peur ? fit le comte sans changer de position.

— Je l'avoue, j'ai reculé devant cette extrémité terrible ; rien n'était encore désespéré : les personnes auxquelles je devais étaient riches et pouvaient attendre... A mon âge, avec mes relations, j'espérai un moment, sinon refaire ma fortune, du moins m'assurer une position honorable, indépendante, qui m'en eût tenu lieu... Plusieurs de mes amis, peut-être moins bien doués que moi, avaient fait un chemin rapide dans la diplomatie. J'eus une velléité d'ambition... Je n'eus qu'à vouloir, et je fus attaché à la légation de Gérolstein... Malheureusement, quelques jours après cette nomination, une dette de jeu contractée envers un homme que je haïssais me mit dans un cruel embarras... J'avais épuisé mes dernières ressources... Une idée fatale me vint. Me croyant certain de l'impunité, je commis une action infâme... Vous le voyez... mon père... je ne vous ai rien caché... j'avoue l'ignominie de ma conduite, je ne cherche à l'atténuer en rien... Deux partis me restent à prendre, et je suis également décidé à tous deux... Le premier est de me tuer... et de laisser votre nom déshonoré, car si je ne paye pas aujourd'hui même 25,000 francs, la plainte est déposée, l'éclat a lieu, et, mort ou vivant, je suis flétri. Le second moyen est de me jeter dans vos bras, mon père... de vous dire : Sauvez votre fils, sauvez votre nom de l'infamie... et je vous jure de partir demain pour l'Afrique, de m'y engager soldat et d'y trouver la mort ou de vous revenir un jour vaillamment réhabilité... Ce que je vous dis là, mon père, voyez-vous, est vrai... En présence de l'extrémité qui m'accable, je n'ai pas d'autre parti... Décidez... ou je mourrai couvert de honte, ou, grâce à vous... je vivrai pour réparer ma faute... Ce ne sont pas là des menaces et des paroles de jeune homme, mon père... J'ai vingt-cinq ans, je porte votre nom, j'ai assez de courage ou pour me tuer... ou pour me faire soldat, car je ne veux pas aller au bagne...

Le comte se leva.

— Je ne veux pas que mon nom soit déshonoré, dit-il froidement à Florestan.

— Ah ! mon père !... mon sauveur, s'écria chaleureusement le vicomte ; et il allait se précipiter dans les bras de son père, lorsque celui-ci, d'un geste glacial, calma cet entraînement.

— On vous attend jusqu'à trois heures... chez cet homme qui a le faux ?

— Oui, mon père... et il est deux heures...

— Passons dans votre cabinet... donnez-moi de quoi écrire.

— Voici, mon père.

— Le comte s'assit devant le bureau de Florestan, et écrivit d'une main ferme :

« Je m'engage à payer ce soir à dix heures les vingt-cinq mille francs que doit mon fils.

« Comte de Saint-Remy. »

— Votre créancier ne veut que de l'argent ; malgré ses menaces, cet engagement de moi le fera consentir à un nouveau délai ; il ira chez M. Dupont, banquier, rue de Richelieu, n° 7, qui lui répondra de la valeur de cet acte.

— O mon père !... comment jamais...

— Vous m'attendrez ce soir... à dix heures, je vous apporterai l'argent... Que votre créancier se trouve ici...

— Oui, mon père ; et après-demain je pars pour l'Afrique.... Vous verrez si je suis ingrat !... Alors, peut-être, lorsque je serai réhabilité, vous accepterez mes remercîments.

— Vous ne me devez rien ; j'ai dit que mon nom ne serait pas déshonoré davantage ; il ne le sera pas, dit simplement M. de Saint-Remy en prenant sa canne qu'il avait déposée sur le bureau ; et il se dirigea vers la porte.

— Mon père, votre main, au moins ! reprit Florestan d'un ton suppliant.

— Ici, ce soir, à dix heures, dit le comte en refusant sa main.

Et il sortit.

—Sauvé !... s'écria Florestan radieux. Sauvé ! Puis il reprit, après un moment de réflexion : Sauvé, à peu près... N'importe, c'est toujours cela... Peut-être ce soir lui avouerai-je l'*autre chose*. Il est en train... il ne voudra pas s'arrêter en si beau chemin, et que son premier sacrifice reste inutile faute d'un second... Et encore, pourquoi lui dire ?... Qui saura jamais ?... Au fait, si rien ne se découvre, je garderai l'argent qu'il me donnera pour éteindre cette dernière dette... J'ai eu de la peine à l'émouvoir, ce diable d'homme !!! L'amertume de ses sarcasmes m'avait fait douter de sa bonne résolution ; mais ma menace de suicide, la crainte de voir son nom flétri, l'ont décidé ; c'était bien là qu'il fallait frapper... Il est sans doute beaucoup moins pauvre qu'il n'affecte de l'être... S'il possède une centaine de mille francs, il a dû faire des économies en vivant comme il vit... Encore une fois, sa venue est un coup du sort... Il a l'air sauvage, mais au fond je le crois bon homme... Courons chez cet huissier !

Il sonna. M. Boyer parut.

— Comment ne m'avez-vous pas averti que mon père était ici? vous êtes d'une négligence...

— Par deux fois j'ai voulu adresser la parole à monsieur le vicomte, qui rentrait avec M. Badinot par le jardin ; mais monsieur le vicomte, probablement préoccupé de son entretien avec M. Badinot, m'a fait signe de la main de ne pas l'interrompre... Je ne me suis pas permis d'insister... Je serais désolé que monsieur le vicomte pût me croire coupable de négligence...

— C'est bien... Dites à Edwards de me faire tout de suite atteler *Orion*, non, *Plower* au cabriolet.

M. Boyer s'inclina respectueusement.

Au moment où il allait sortir, on frappa.

M. Boyer regarda le vicomte d'un air interrogatif.

— Entrez ! dit Florestan.

Un second valet de chambre parut, tenant à la main un petit plateau de vermeil.

M. Boyer s'empara du plateau avec une sorte de jalouse prévenance, de respectueux empressement, et vint le présenter au vicomte.

Celui-ci y prit une assez volumineuse enveloppe scellée d'un cachet de cire noire.

Les deux serviteurs se retirèrent discrètement.

Florestan ouvrit l'enveloppe. Elle contenait vingt-cinq mille francs en bons du Trésor... sans autre avis.

— Décidément, s'écria-t-il avec joie, la journée est bonne... Sauvé ! cette fois, et pour le coup complétement sauvé... je cours chez le joaillier... et encore... se dit-il, peut-être... Non, attendons... on ne peut avoir aucun soupçon sur moi... Vingt-cinq mille francs sont bons à garder... Pardieu ! je suis bien sot de jamais douter de mon étoile... au moment où elle semble obscurcie, ne reparaît-elle pas plus brillante encore ?... Mais d'où vient cet argent ? l'écriture de l'adresse m'est inconnue... voyons le cachet... le chiffre... Mais oui, oui... je ne me trompe pas... un N et un L... c'est Clotilde !... Comment a-t-elle su ?... Et pas un mot... c'est bizarre ! Quel à-propos !... Ah ! mon Dieu ! j'y songe... je lui avais donné rendez-vous ce matin... Ces menaces de Badinot m'ont bouleversé... J'ai oublié Clotilde... après m'avoir attendu au rez-de-chaussée, elle s'en sera allée ?... Sans doute, cet envoi est un moyen délicat de me faire entendre qu'elle craint de se voir oubliée pour des embarras d'argent. Oui, c'est un reproche indirect de ne m'être pas adressé à elle comme toujours... Bonne Clotilde ! toujours la même !... généreuse comme une reine ! Quel dommage d'en être venu là avec elle... encore si jolie ! Quelquefois j'en ai regret... mais je ne me suis adressé à elle qu'à la dernière extrémité... j'y ai été forcé.

— Le cabriolet de monsieur le vicomte est avancé, vint dire M. Boyer.

— Qui a apporté cette lettre? lui demanda Florestan.

— Je l'ignore, monsieur le vicomte.

— Au fait, je le demanderai en bas.

— Mais dites-moi, il n'y a personne au rez-de-chaussée? ajouta le vicomte en regardant Boyer d'un air significatif.

— Il n'y a plus personne, monsieur le vicomte.

— Je ne m'étais pas trompé, pensa Florestan, Clotilde m'a attendu et s'en est allée.

— Si monsieur le vicomte voulait avoir la bonté de m'accorder deux minutes, dit Boyer.

— Dites, et dépêchez-vous.

— Edwards et moi nous avons appris que M. le duc de Montbrison désirait monter sa maison ; si monsieur le vicomte voulait être assez bon pour lui proposer la sienne toute meublée, ainsi que son écurie toute montée... ce serait pour moi et pour Edwards une très-bonne occasion de nous défaire de tout, et pour monsieur le vicomte peut-être une bonne occasion de motiver cette vente.

— Mais vous avez pardieu raison, Boyer... pour moi-même, je préfère cela... Je verrai Montbrison, je lui parlerai Quelles sont vos conditions ?

— Monsieur le vicomte comprend bien... que nous devons tâcher de profiter le plus possible de sa générosité.

— Et gagner sur votre marché ; rien de plus simple ! Voyons... le prix ?

— Le tout, deux cent soixante mille francs... monsieur le vicomte.

— Vous gagnez là-dessus, vous et Edwards ?...

— Environ quarante mille francs monsieur le vicomte...

— C'est joli ! Du reste, tant mieux ; car, après tout, je suis content de vous... et si j'avais eu un testament à faire, je vous aurais laissé cette somme, à vous et à Edwards.

Et le vicomte sortit pour se rendre d'abord chez son créancier, puis chez madame de Lucenay, qu'il ne soupçonnait pas d'avoir assisté à son entretien avec Badinot.

CHAPITRE IX.

La perquisition.

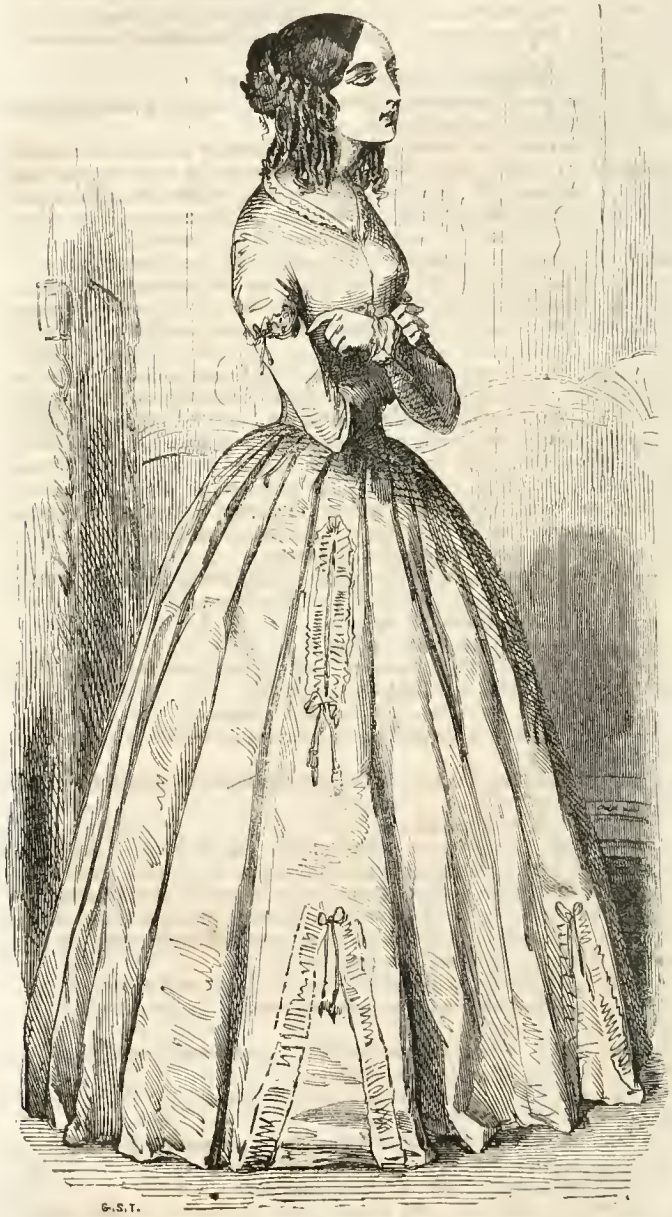
L'hôtel de Lucenay était une de ces royales habitations du faubourg Saint-Germain que le *terrain perdu* rendait si grandioses ; une maison

moderne tiendrait à l'aise dans la cage de l'escalier d'un de ces palais, et on bâtirait un quartier tout entier sur l'emplacement qu'ils occupent.

Vers les neuf heures du soir de ce même jour, les deux battants de l'énorme porte de cet hôtel s'ouvrirent devant un étincelant coupé qui, après avoir décrit une courbe savante dans la cour immense, s'arrêta devant un large perron abrité qui conduisait à une première antichambre.

Pendant que le piétinement de deux chevaux ardents et vigoureux retentissait sur le pavé sonore, un gigantesque valet de pied ouvrit la portière armoriée ; un jeune homme descendit lestement de cette brillante voiture et monta non moins lestement les cinq ou six marches du perron.

Ce jeune homme était le vicomte de Saint-Remy.

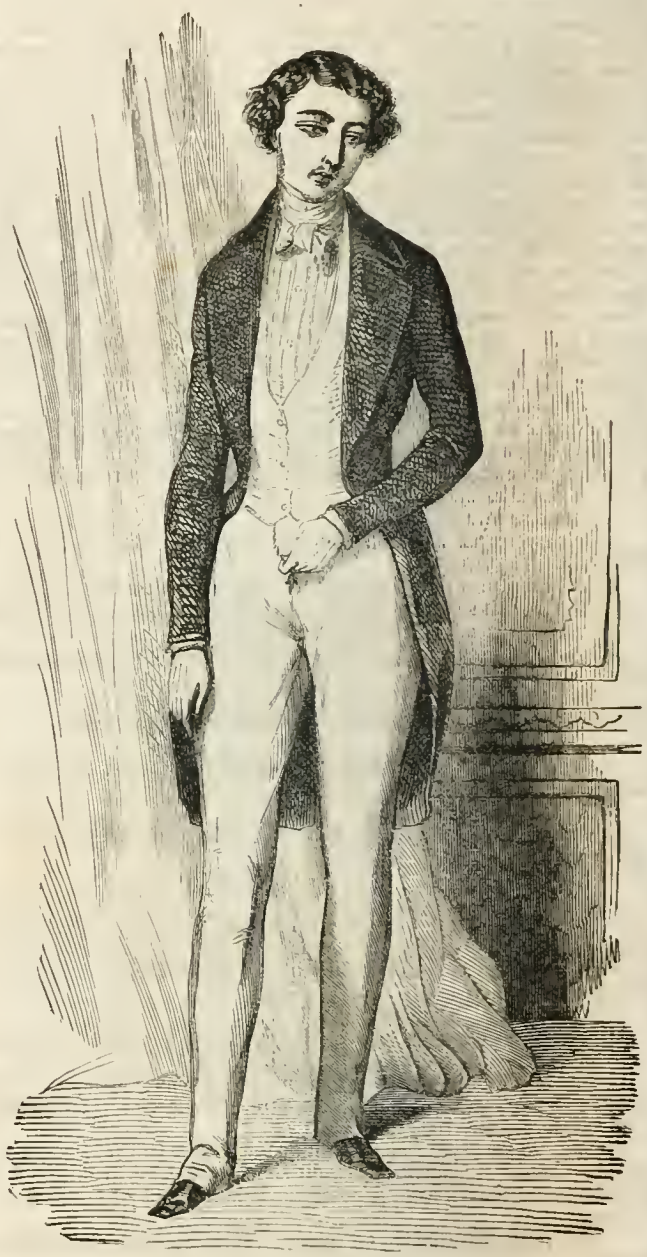


G.S.T.

La duchesse de Lucenay.

En sortant de chez son créancier, qui, satisfait de l'engagement du pair de Florestan, avait accordé le délai demandé et devait revenir toucher son argent à dix heures du soir, rue de Chaillot, M. de Saint-Remy s'était rendu chez madame de Lucenay pour la remercier du nouveau service qu'elle lui avait rendu ; mais, n'ayant pas rencontré la duchesse le matin, il arrivait triomphant, certain de la trouver en *prima sera*, heure qu'elle lui réservait habituellement.

A l'empressement de deux valets de pied de l'antichambre qui coururent ouvrir la porte vitrée dès qu'ils reconnurent la voiture de Florestan, à l'air profondément respectueux avec lequel le reste de la livrée se leva spontanément sur le passage du vicomte ; enfin à quelques nuances presque imperceptibles, on devinait le second, ou plutôt le véritable maître de la maison.



G.S.T.

Le duc de Montbrison.

Lorsque M. le duc de Lucenay rentrait chez lui, son parapluie à la main et les pieds chaussés de socques démesurés (il détestait de sortir dans le jour en voiture), les mêmes évolutions domestiques se répétaient tout aussi respectueuses ; cependant, aux yeux d'un observateur, il y avait une grande différence de physionomie entre l'accueil fait au mari et celui qu'on réservait à l'amant.

Le même empressement se manifesta dans le salon des valets de chambre lorsque Florestan y entra ; à l'instant l'un d'eux le précéda pour aller l'annoncer à madame de Lucenay.

Jamais le vicomte n'avait été plus glorieux, ne s'était senti plus léger, plus sûr de lui, plus conquérant...

La victoire qu'il avait remportée le matin sur son père, la nouvelle preuve d'attachement de madame de Lucenay, la joie d'être sorti si miraculeusement d'une position terrible, sa renaissante confiance dans son étoile, donnaient à sa jolie figure une expression d'audace et de bonne humeur qui la rendait plus séduisante encore; jamais enfin il ne s'était senti mieux.

Et il avait raison.

Jamais sa taille mince et flexible ne s'était dressée plus cavalière; jamais il n'avait porté le front et le regard plus haut; jamais son orgueil n'avait été plus délicieusement chatouillé par cette pensée : « La très-grande dame, maîtresse de ce palais, est à moi, est à mes pieds... ce matin encore elle m'attendait chez moi... »

Florestan s'était livré à ses réflexions singulièrement vaniteuses en traversant trois ou quatre salons qui conduisaient à une petite pièce où la duchesse se tenait habituellement. Un dernier coup d'œil jeté sur une glace compléta l'excellente opinion que Florestan avait de soi-même.

Le valet de chambre ouvrit les deux battants de la porte du salon et annonça :

— Monsieur le vicomte de Saint-Remy!

L'étonnement et l'indignation de la duchesse furent inexprimables.

Elle croyait que le comte n'avait pas caché à son fils qu'elle aussi avait tout entendu...

Nous l'avons dit : en apprenant combien Florestan était infâme, l'amour de madame de Lucenay, subitement éteint, s'était changé en un dédain glacial.

Nous l'avons dit encore : au milieu de ses légèretés, de ses erreurs, madame de Lucenay avait conservé purs et intacts des sentiments de droiture, d'honneur, de loyauté chevaleresque, d'une vigueur et d'une exigence toutes viriles; elle avait les qualités de ses défauts, les vertus de ses vices : traitant l'amour aussi cavalièrement qu'un homme le traite, elle poussait aussi loin, plus loin qu'un homme, le dévouement, la générosité, le courage, et surtout l'horreur de toute bassesse.

Madame de Lucenay, devant aller le soir dans le monde, était, quoique sans diamants, habillée avec son goût et sa magnificence habituels; cette toilette splendide, le rouge vif qu'elle portait franchement, hardiment, en femme de cour, jusque sous les paupières, sa beauté surtout éclatante aux lumières, sa taille de déesse marchant sur les nues, rendaient plus frappant encore ce grand air que personne au monde ne possédait comme elle, et qu'elle poussait, s'il le fallait, jusqu'à une foudroyante insolence...

On connaît le caractère altier, déterminé de la duchesse : qu'on se figure donc sa physionomie, son regard, lorsque le vicomte s'avançant, pimpant, souriant et confiant, lui dit avec amour :

— Ma chère Clotilde... combien vous êtes bonne!... combien vus ...

Le vicomte ne put achever.

La duchesse était assise et n'avait pas bougé : mais son geste, son coup d'œil révélèrent un mépris à la fois si calme et si écrasant... que Florestan s'arrêta court...

Il ne put dire un mot ou faire un pas de plus.

Jamais madame de Lucenay ne s'était montrée à lui sous cet aspect. Il ne pouvait croire que ce fût la même femme qu'il avait toujours trouvée douce, tendre, passionnément soumise : car rien n'est plus humble, plus timide qu'une femme résolue, devant l'homme qu'elle aime et qui la domine.

Sa première surprise passée, Florestan eut honte de sa faiblesse; son audace habituelle reprit le dessus. Faisant un pas vers madame de Lucenay pour lui prendre la main, il lui dit, de sa voix la plus caressante :

— Mon Dieu! Clotilde, qu'est-ce donc?... Je ne t'ai jamais vue si jolie, et pourtant...

— Ah! c'est trop d'impudence! s'écria la duchesse en se reculant avec tant de dégoût et de hauteur, que Florestan demeura de nouveau surpris et atterré.

Reprenant pourtant un peu d'assurance, il lui dit :—M'apprendrez-vous au moins, Clotilde, la cause de ce changement si soudain? Que vous ai-je fait?... que voulez-vous?

Sans lui répondre, madame de Lucenay le regarda, comme on dit vulgairement, des pieds à la tête, avec une expression si insultante, que Florestan sentit le rouge de la colère lui monter au front, et il s'écria :

— Je sais, madame, que vous brusquez habituellement les ruptures... Est-ce une rupture que vous voulez?

— La prétention est curieuse! dit madame de Lucenay avec un éclat de rire sardonique; sachez que lorsqu'un laquais me vole... je ne romps pas avec lui... je le chasse...

— Madame!...

— Finissons, dit la duchesse d'une voix brève et insolente, votre présence me répugne! Que voulez-vous ici? Est-ce que vous n'avez pas eu votre argent?

— Il était donc vrai... Je vous avais devinée... Ces 25,000 francs...

— Votre dernier FAUX est retiré, n'est-ce pas? l'honneur du nom de votre famille est sauvé. C'est bien... allez-vous-en...

— Ah! croyez...

— Je regrette fort cet argent, il aurait pu secourir tant d'honnêtes gens... mais il fallait songer à la honte de votre père et à la mienne.

— Ainsi, Clotilde, vous saviez tout?... Oh! voyez-vous! maintenant... il ne me reste plus qu'à mourir... s'écria Florestan du ton le plus pathétique et le plus désespéré.

Un impertinent éclat de rire de la duchesse accueillit cette exclamation tragique, et elle ajouta entre deux accès d'hilarité :

— Mon Dieu! je n'aurais jamais cru que l'infamie pût être si ridicule!

— Madame!... s'écria Florestan les traits contractés par la rage.

Les deux battants de la porte s'ouvrirent avec fracas, et on annonça :

— M. le duc de Montbriso!

Il faut mourir! — PAGE 232.

Malgré son empire sur lui-même, Florestan contint à peine la violence de ses ressentiments, qu'un homme plus observateur que le duc eût certainement remarqués.

M. de Montbrison avait à peine dix-huit ans.

Qu'on s'imagine une ravissante figure de jeune fille, blonde, blanche et rose, dont les lèvres vermeilles et le menton satiné seraient légèrement ombragés d'une barbe naissante; qu'on ajoute à cela de grands yeux bruns encore un peu timides, qui ne demandent qu'à s'émerillonner, une taille aussi svelte que celle de la duchesse, et l'on aura peut-être l'idée de ce jeune duc, le Chérubin le plus idéal que jamais comtesse et suivante aient coiffé d'un bonnet de femme, après avoir remarqué la blancheur de son cou d'ivoire.

Le vicomte eut la faiblesse ou l'audace de rester...

— Que vous êtes aimable, Conrad, d'avoir pensé à moi ce soir! dit madame de Lucenay du ton le plus affectueux en tendant sa belle main au jeune duc.

Celui-ci allait donner un *shake-hands* à sa cousine, mais Clotilde haussa légèrement la main, et lui dit gaiement :

— Baisez-la, mon cousin, vous avez vos gants.

— Pardon... ma cousine, dit l'adolescent; et il appuya ses lèvres sur la main nue et charmante qu'on lui présentait.

— Que faites-vous ce soir, Conrad? lui demanda madame de Lucenay, sans paraître s'occuper le moins du monde de Florestan.

— Rien, ma cousine; en sortant de chez vous j'irai au club.

— Pas du tout, vous nous accompagnerez, M. de Lucenay et moi, chez madame de Senneval, c'est son jour; elle m'a déjà demandé plusieurs fois de vous présenter à elle.

— Ma cousine, je serai trop heureux de me mettre à vos ordres.

— Et puis, franchement, je n'aime pas vous voir déjà ces habitudes et ces goûts de club; vous avez tout ce qu'il faut pour être parfaitement accueilli et même recherché dans le monde... il faut donc y aller beaucoup.

— Oui, ma cousine.

— Et comme je suis avec vous à peu près sur le pied d'une grand'mère .. mon cher Conrad, je me dispose à exiger infiniment. Vous êtes émancipé, c'est vrai; mais je crois que vous aurez encore longtemps besoin d'une tutelle... Et il faudra vous résoudre à accepter la mienne.

— Avec joie, avec bonheur, ma cousine! dit vivement le jeune duc.

Il est impossible de peindre la rage muette de Florestan, toujours debout, appuyé à la cheminée.

Ni le duc ni Clotilde ne faisaient attention à lui. Sachant combien madame de Lucenay se décidait vite, il s'imagina qu'elle poussait l'audace et le mépris jusqu'à vouloir se mettre aussitôt et devant lui en coquetterie réglée avec M. de Montbrison.

Il n'en était rien : la duchesse ressentait alors pour son cousin une affection toute maternelle, l'ayant presque vu naître. Mais le jeune duc était si joli, il semblait si heureux du gracieux accueil de sa cousine, que la jalousie, ou plutôt l'orgueil de Florestan, s'exaspéra; son cœur se tordit sous les cruelles morsures de l'envie que lui inspirait Conrad de Montbrison, qui, riche et charmant, entrait si splendidement dans cette vie de plaisirs, d'enivrement et de fête, d'où il sortait, lui, ruiné, flétri, méprisé, déshonoré.

M. de Saint-Remy était brave de cette bravoure de tête, si cela se peut dire, qui fait par colère ou par vanité affronter un duel; mais, vil et corrompu, il n'avait pas ce courage de cœur qui triomphe des mauvais penchants, ou qui, du moins, vous donne l'énergie d'échapper à l'infamie par une mort volontaire.

Furieux de l'infernal mépris de la duchesse, croyant voir un successeur dans le jeune duc, M. de Saint-Remy résolut de lutter d'insolence avec madame de Lucenay, et, s'il le fallait, de chercher querelle à Conrad.

La duchesse, irritée de l'audace de Florestan, ne le regardait pas; et M. de Montbrison, dans son empressement auprès de sa cousine, oubliant un peu les convenances, n'avait pas salué ni dit un mot au vicomte, qu'il connaissait pourtant.

Celui-ci, s'avançant vers Conrad, qui lui tournait le dos, lui toucha légèrement le bras, et dit d'un ton sec et ironique :

— Bonsoir, monsieur... mille pardons de ne pas vous avoir encore aperçu.

M. de Montbrison, sentant qu'il venait en effet de manquer de politesse, se retourna vivement, et dit cordialement au vicomte :

— Monsieur, je suis confus, en vérité... Mais j'ose espérer que ma cousine, qui a causé ma distraction, voudra bien l'excuser auprès de vous... et...

— Conrad, dit la duchesse, poussée à bout par l'impudence de Florestan, qui persistait à rester chez elle et à la braver, Conrad, c'est bon; pas d'excuses... ça n'en vaut pas la peine.

M. de Montbrison, croyant que sa cousine lui reprochait en plaisantant d'être trop formaliste, dit gaiement au vicomte, blême de colère :

— Je n'insisterai pas, monsieur... puisque ma cousine me le défend... Vous le voyez, sa tutelle commence.

— Et cette tutelle ne s'arrêtera pas là... mon cher monsieur, soyez-en certain. Aussi dans cette prévision (que madame la duchesse s'empressera de réaliser, je n'en doute pas), dans cette prévision, dis-je, il me vient l'idée de vous faire une proposition...

— A moi, monsieur? dit Conrad, commençant à se choquer du ton sardonique de Florestan.

— A vous-même... je pars dans quelques jours pour la légation de Gerolstein, à laquelle je suis attaché... Je voudrais me défaire de ma maison toute meublée, de mon écurie toute montée; vous devriez vous en arranger aussi... Et le vicomte appuya insolemment sur ces derniers mots en regardant madame de Lucenay. Ce serait fort piquant... n'est-ce pas, madame la duchesse?

— Je ne vous comprends pas, monsieur, dit M. de Montbrison de plus en plus étonné.

— Je vous dirai, Conrad, pourquoi vous ne pouvez accepter l'offre qu'on vous fait, dit Clotilde.

— Et pourquoi monsieur ne peut-il pas accepter mon offre, madame la duchesse?

— Mon cher Conrad, ce qu'on vous propose de vous vendre est déjà vendu à d'autres... vous comprenez... vous auriez l'inconvénient d'être volé comme dans un bois.

Florestan se mordit les lèvres de rage.

— Prenez garde, madame! s'écria-t-il.

— Comment? des menaces... ici... monsieur! s'écria Conrad.

— Allons donc, Conrad, ne faites pas attention, dit madame de Lucenay en prenant une pastille dans une bonbonnière avec un imperturbable sang-froid; un homme d'honneur ne doit ni ne peut plus se commettre avec monsieur. S'il y tient, je vais vous dire pourquoi!

Un terrible éclat allait avoir lieu peut-être, lorsque les deux battants de la porte s'ouvrirent de nouveau, et M. le duc de Lucenay entra bruyamment, violemment, étourdiment, selon sa coutume.

— Comment, ma chère, vous êtes déjà prête? dit-il à sa femme; mais c'est étonnant!... mais c'est surprenant!... Bonsoir, Saint-Remy; bonsoir, Conrad... Ah! vous voyez le plus désespéré des hommes... c'est-à-dire que je n'en dors pas, que je n'en mange pas, que j'en suis abruti, je ne peux pas m'y habituer... pauvre d'Harville, quel événement!

Et M. de Lucenay, se jetant à la renverse sur une sorte de causeuse à deux dossiers, lança son chapeau loin de lui avec un geste de désespoir, et, croisant sa jambe gauche sur son genou droit, il prit par manière de contenance son pied dans sa main, continuant de pousser des exclamations désolées.

L'émotion de Conrad et de Florestan put se calmer sans que M. de Lucenay, d'ailleurs l'homme le moins clairvoyant du monde, se fût aperçu de rien.

Madame de Lucenay, non par embarras, elle n'était pas femme à s'embarrasser jamais, on le sait, mais parce que la présence de Florestan lui était aussi répugnante qu'insupportable, dit au duc :

— Quand vous voudrez, nous partirons, je présente Conrad à madame de Senneval.

— Non, non, non! se mit à crier le duc, en abandonnant son pied pour saisir un des coussins sur lequel il frappa violemment de ses deux poings, au grand émoi de Clotilde, qui, aux cris inattendus de son mari, bondit sur son fauteuil.

— Mon Dieu, monsieur, qu'avez-vous? lui dit-elle, vous m'avez fait une peur horrible.

— Non! répéta le duc, et, repoussant le coussin, il se leva brusquement et se mit à gesticuler en marchant; je ne puis me faire à l'idée de la mort de ce pauvre d'Harville; et vous, Saint-Remy?

— En effet, cet événement est affreux! dit le vicomte, qui, la haine et la rage dans le cœur, cherchait le regard de M. de Montbrison; mais celui-ci, d'après les derniers mots de sa cousine, non par manque de cœur, mais par fierté, détournait sa vue d'un homme si cruellement flétri.

— De grâce, monsieur, dit la duchesse à son mari, en se levant, ne regrettez pas M. d'Harville d'une manière si bruyante et surtout si singulière... Sonnez, je vous prie, pour demander mes gens.

— C'est que c'est vrai aussi, dit M. de Lucenay en saisissant le cordon de la sonnette; dire qu'il y a trois jours il était plein de vie et de santé... et aujourd'hui, de lui que reste-t-il? Rien... rien... rien!!!

Ces trois dernières exclamations furent accompagnées de trois secousses si violentes, que le cordon de sonnette que le duc tenait à la main, toujours en gesticulant, se sépara du ressort supérieur, tomba sur un candélabre garni de bougies allumées, en renversa deux : l'une, s'arrêtant sur la cheminée, brisa une charmante petite coupe de vieux Sèvres, l'autre roula à terre sur un tapis de foyer en hermine, qui, un moment enflammé, fut presque aussitôt éteint sous le pied de Conrad.

Au même instant deux valets de chambre, appelés par cette sonnerie formidable, accoururent en hâte et trouvèrent M. de Lucenay le cordon de sonnette à la main, la duchesse riant aux éclats de cette ridicule cascatelle de bougies, et M. de Montbrison partageant l'hilarité de sa cousine.

M. de Saint-Remy seul ne riait pas.

M. de Lucenay, fort habitué à ces sortes d'accidents, conservait un sérieux parfait : il jeta le cordon de sonnette à un des gens, et leur dit :

— La voiture de madame.

Clotilde, un peu calmée, reprit :

— En vérité, monsieur, il n'y a que vous au monde capable de donner à rire à propos d'un événement aussi lamentable.

— Lamentable!... Mais, dites donc effroyable... mais dites donc

épouvantable. Tenez, depuis hier, je suis à chercher combien il y a de personnes, même dans ma propre famille, que j'aurais voulu voir mourir à la place de ce pauvre d'Harville. Mon neveu d'Emberval, par exemple, qui est si impatientant à cause de son bégaiement ; ou bien encore votre tante Merinville, qui parle toujours de ses nerfs, de sa migraine, et qui vous avale tous les jours, pour attendre le dîner, une abominable croûte au pot, comme une portière! Est-ce que vous y tenez beaucoup à votre tante Merinville?

— Allons donc, monsieur, vous êtes fou! dit la duchesse en haussant les épaules.

— Mais c'est que c'est vrai, reprit le duc, on donnerait vingt indifférents pour un ami... n'est-ce pas, Saint-Remy?

— Sans doute.

— C'est toujours cette vieille histoire du tailleur. La connais-tu, Conrad, l'histoire du tailleur?

— Non, mon cousin.

— Tu vas comprendre tout de suite l'allégorie. Un tailleur est condamné à être pendu ; il n'y avait que lui de tailleur dans le bourg ; que font les habitants? Ils disent au juge : Monsieur le juge, nous n'avons qu'un tailleur, et nous avons trois cordonniers ; si ça vous était égal de pendre un des trois cordonniers à la place du tailleur, nous aurions bien assez de deux cordonniers. Comprends-tu l'allégorie, Conrad?

— Oui, mon cousin.

— Et vous, Saint-Remy?

— Moi aussi.

— La voiture de madame la duchesse! dit un des gens.

— Ah çà! mais pourquoi donc que vous n'avez pas mis vos diamants? dit tout à coup M. de Lucenay ; avec cette toilette-là ils iraient joliment bien!

Saint-Remy tressaillit.

— Pour une pauvre fois que nous allons dans le monde ensemble, reprit le duc, vous auriez bien pu m'en faire honneur de vos diamants. C'est qu'ils sont beaux, les diamants de la duchesse... Les avez-vous vus, Saint-Remy?

— Oui... monsieur les connaît parfaitement, dit Clotilde; puis elle ajouta : — Votre bras, Conrad...

M. de Lucenay suivit la duchesse avec Saint-Remy, qui ne se possédait pas de colère.

— Est-ce que vous ne venez pas avec nous chez les Senneval, Saint-Remy? lui dit M. de Lucenay.

— Non... impossible, répondit-il brusquement.

— Tenez, Saint-Remy, madame de Senneval, voilà encore une personne... qu'est-ce que je dis, une?... deux... que je sacrifierais volontiers ; car son mari est aussi sur ma liste.

— Quelle liste?

— Celle des gens qu'il m'aurait été bien égal de voir mourir, pourvu que d'Harville nous fût resté.

Au moment où, dans le salon d'attente, M. de Montbrison aidait la duchesse à mettre sa mante, M. de Lucenay, s'adressant à son cousin, lui dit :

— Puisque tu viens avec nous, Conrad... dis à ta voiture de suivre la nôtre... à moins que vous ne veniez, Saint-Remy, alors vous me donneriez une place... et je vous raconterais une bonne autre histoire, qui vaut bien celle du tailleur.

— Je vous remercie, dit sèchement Saint-Remy ; je ne puis vous accompagner.

— Alors, au revoir, mon cher... Est-ce que vous êtes en querelle avec ma femme? la voilà qui monte en voiture sans vous dire un mot.

En effet, la voiture de la duchesse étant avancée au bas du perron, elle y monta légèrement.

— Mon cousin?... dit Conrad en attendant M. de Lucenay par déférence.

— Monte donc! monte donc! dit le duc, qui, arrêté un moment au haut du perron, considérait l'élégant attelage de la voiture du vicomte.

— Ce sont vos chevaux alezans... Saint-Remy?

— Oui...

— Et votre gros Edwards... quelle tournure!... Voilà ce qui s'appelle un cocher de bonne maison!... Voyez comme il a bien ses chevaux dans la main!... Il faut être juste, il n'y a pourtant que ce diable de Saint-Remy pour avoir ce qu'il y a de mieux en tout.

— Madame de Lucenay et son cousin vous attendent, mon cher, dit M. de Saint-Remy avec amertume.

— C'est pardieu vrai... suis-je grossier!... Au revoir, Saint-Remy... Ah! j'oubliais, dit le duc en s'arrêtant au milieu du perron, si vous n'avez rien de mieux à faire, venez donc dîner avec nous demain ; lord Dudley m'a envoyé d'Ecosse des grouses (coqs de bruyère). Figurez-vous que c'est quelque chose de monstrueux... C'est dit, n'est-ce pas?

Et le duc rejoignit sa femme et Conrad.

Saint-Remy, resté seul sur le perron, vit la voiture partir.

La sienne avança.

Il y monta en jetant un regard de colère, de haine et de désespoir sur cette maison, où il était entré si souvent en maître, et qu'il quittait ignominieusement chassé.

— Chez moi! dit-il brusquement.

— A l'hôtel! dit le valet de pied à Edwards, en fermant la portière.

On comprend quelles furent les pensées amères et désolantes de Saint Remy en revenant chez lui.

Au moment où il rentra, Boyer, qui l'attendait sous le péristyle, lui dit :

— M. le comte est en haut qui attend M. le vicomte.

— C'est bien...

— Il y a aussi là un homme à qui M. le vicomte a donné rendez-vous à dix heures, M. Petit-Jean...

— Bien, bien.

— Oh! quelle soirée! dit Florestan en montant rejoindre son père, qu'il trouva dans le salon du premier étage, où s'était passée leur entrevue du matin.

— Mille pardons! mon père, de ne pas m'être trouvé ici lors de votre arrivée... mais je...

— L'homme qui a en mains cette traite fausse est-il ici? dit le comte en interrompant son fils.

— Oui, mon père, il est en bas.

— Faites-le monter...

Florestan sonna; Boyer parut.

— Dites à M. Petit-Jean de monter.

— Oui, monsieur le vicomte, et Boyer sortit.

— Combien vous êtes bon, mon père, de vous être souvenu de votre promesse.

— Je me souviens toujours de ce que je promets...

— Que de reconnaissance!... Comment jamais vous prouver...

— Je ne voulais pas que mon nom fût déshonoré... Il ne le sera pas...

— Il ne le sera pas!... non... et il ne le sera plus, je vous le jure, mon père...

Le comte regarda son fils d'un air singulier et il répéta :

— Non, il ne le sera plus!

Puis il ajouta d'un air sardonique :

— Vous êtes devin?

— C'est que je lis ma résolution dans mon cœur.

Le père de Florestan ne répondit rien.

Il se promena de long en large dans la chambre, les deux mains plongées dans les poches de sa longue redingote.

Il était pâle.

— Monsieur Petit-Jean, dit Boyer en introduisant un homme à figure basse, sordide et rusée.

— Où est cette traite? dit le comte.

— La voici, monsieur, dit Petit-Jean (l'homme de paille de Jacques Ferrand le notaire), en présentant le titre au comte.

— Est-ce bien cela? dit celui-ci à son fils, en lui montrant la traite d'un coup d'œil.

— Oui, mon père.

Le comte tira de la poche de son gilet vingt-cinq billets de mille francs, les remit à son fils et lui dit :

— Payez!

Florestan paya et prit la traite avec un profond soupir de satisfaction.

M. Petit-Jean plaça soigneusement les billets dans un vieux portefeuille, et salua.

M. de Saint-Remy sortit avec lui du salon, pendant que Florestan déchirait prudemment la traite.

— Au moins les 25,000 francs de Clotilde me restent. Si rien ne se découvre... c'est une consolation. Mais comme elle m'a traité!... Ah çà, qu'est-ce que mon père peut avoir à dire à M. Petit-Jean?

Le bruit d'une serrure que l'on fermait à double tour fit tressaillir le vicomte.

Son père rentra.

Sa pâleur avait augmenté.

— Il me semble, mon père, avoir entendu fermer la porte de mon cabinet?

— Oui, je l'ai fermée.

— Vous, mon père? Et pourquoi? demanda Florestan stupéfait.

— Je vais vous le dire.

Et le comte se plaça de manière à ce que son fils ne pût passer par l'escalier dérobé qui conduisait au rez-de-chaussée.

Florestan, inquiet, commençait à remarquer la physionomie sinistre de son père, et suivait tous ses mouvements avec défiance.

Sans pouvoir se l'expliquer, il ressentait une vague terreur.

— Mon père... qu'avez-vous?

— Ce matin, en me voyant, votre seule pensée a été celle-ci : Mon père ne laissera pas déshonorer son nom, il payera... si je parviens à l'étourdir par quelques teintes paroles de repentir.

— Ah! pouvez-vous croire que...

— Ne m'interrompez pas... Je n'ai pas été votre dupe : il n'y a chez vous ni honte, ni regrets, ni remords : vous êtes vicié jusqu'au cœur, vous n'avez jamais eu un sentiment honnête ; vous n'avez pas volé tant que vous avez possédé de quoi satisfaire vos caprices, c'est ce qu'on appelle la probité des riches de votre espèce ; puis sont venues les indélicatesses, puis les bassesses, puis le crime, les faux. Ceci n'est que la première période de votre vie... elle est belle et pure, comparée à celle qui vous attendrait...

— Si je ne changeais pas de conduite, je l'avoue ; mais j'en changerai, mon père, je vous l'ai juré.

— Vous n'en changeriez pas...

— Mais...

— Vous n'en changeriez pas... Chassé de la société où vous avez jusqu'ici vécu, vous deviendriez bientôt criminel à la manière des misérables parmi lesquels vous serez rejeté, voleur inévitablement... et, si besoin est, assassin. Voilà votre avenir.

— Assassin!... moi!...

— Oui, parce que vous êtes lâche!

— J'ai eu des duels, et j'ai prouvé...

— Je vous dis que vous êtes lâche! Vous avez préféré l'infamie à la mort! Un jour viendrait où vous préféreriez l'impunité de vos nouveaux crimes à la vie d'autrui. Cela ne peut pas être, je ne veux pas que cela soit. J'arrive à temps pour sauver du moins désormais mon nom d'un déshonneur public. Il faut en finir.

— Comment, mon père... en finir! Que voulez-vous dire? s'écria Florestan de plus en plus effrayé de l'expression redoutable de la figure de son père et de sa pâleur croissante.

Tout à coup on heurta violemment à la porte du cabinet; Florestan fit un mouvement pour aller ouvrir, afin de mettre un terme à une scène qui l'effrayait, mais le comte le saisit d'une main de fer et le retint.

— Qui frappe? demanda le comte.

— Au nom de la loi, ouvrez!... ouvrez!... dit une voix.

— Ce faux n'était donc pas le dernier? s'écria le comte à voix basse, en regardant son fils d'un air terrible.

— Si, mon père... je vous le jure, dit Florestan en tâchant en vain de se débarrasser de la vigoureuse étreinte de son père.

— Au nom de la loi... ouvrez!... répéta la voix.

— Que voulez-vous? demanda le comte.

— Je suis le commisaire de police; je viens procéder à des perquisitions pour un vol de diamants dont est accusé M. de Saint-Remy.... M. Bauduin, joaillier, a des preuves. Si vous n'ouvrez pas, monsieur.... je serai obligé de faire enfoncer la porte.

— Déjà voleur! je ne m'étais pas trompé, dit le comte à voix basse. Je venais vous tuer... j'ai trop tardé.

— Me tuer!

— Assez de déshonneur sur mon nom; finissons : j'ai là deux pistolets.... vous allez vous brûler la cervelle.... sinon, moi je vous la brûle, et je dirai que vous vous êtes tué de désespoir pour échapper à la honte.

Et le comte, avec un effrayant sang-froid, tira de sa poche un pistolet, et de la main qu'il avait de libre le présenta à son fils en lui disant :

— Allons! finissons, si vous n'êtes pas un lâche!

Après de nouveaux et inutiles efforts pour échapper aux mains du comte, son fils se renversa en arrière, frappé d'épouvante, et devint livide.

Au regard terrible, inexorable de son père, il vit qu'il n'y avait aucune pitié à attendre de lui.

— Mon père! s'écria-t-il.

— Il faut mourir!

— Je me repens!

— Il est trop tard!... Entendez-vous!... Ils ébranlent la porte!

— J'expierai mes fautes!

— Ils vont entrer! Il faut donc que ce soit moi qui te tue?

— Grâce!

— La porte va céder! tu l'auras voulu!...

Et le comte appuya le canon de l'arme sur la poitrine de Florestan.

Le bruit extérieur annonçait qu'en effet la porte du cabinet ne pouvait résister plus longtemps.

Le vicomte se vit perdu.

Une résolution soudaine et désespérée éclata sur son front; il ne se débattit plus contre son père, et lui dit avec autant de fermeté que de résignation :

— Vous avez raison, mon père... donnez cette arme. Assez d'infamie sur mon nom, la vie qui m'attend est affreuse, elle ne vaut pas la peine d'être disputée. Donnez cette arme. Vous allez voir si je suis lâche. Et il étendit sa main vers le pistolet. Mais, au moins, un mot, un seul mot de consolation, de pitié, d'adieu, dit Florestan.

Et ses lèvres tremblantes, sa pâleur, sa physionomie bouleversée, annonçaient l'émotion terrible de ce moment suprême.

— Si c'était mon fils pourtant! pensa le comte avec terreur, en hésitant à lui remettre le pistolet. Si c'est mon fils, je dois encore moins hésiter devant ce sacrifice.

Un long craquement de la porte du cabinet annonça qu'elle venait d'être forcée.

— Mon père... ils entrent... Oh! je le sens maintenant, la mort est un bienfait... Merci... merci... mais au moins, votre main, et pardonnez-moi!

Malgré sa dureté, le comte ne put s'empêcher de tressaillir et de dire d'une voix émue :

— Je vous pardonne.

— Mon père... la porte s'ouvre... allez à eux... qu'on ne vous soupçonne pas au moins... Et puis, s'ils entrent ici, ils m'empêcheraient d'en finir... Adieu.

Les pas de plusieurs personnes s'entendirent dans la pièce voisine.

Florestan se posa le canon du pistolet sur le cœur.

Le coup partit au moment où le comte, pour échapper à cet horrible spectacle, détournait la vue et se précipitait hors du salon, dont les portières se refermèrent sur lui.

Au bruit de l'explosion, à la vue du comte pâle et égaré, le commissaire s'arrêta subitement près du seuil de la porte, faisant signe à ses agents de ne pas avancer.

Averti par Boyer que le vicomte était enfermé avec son père, le magistrat comprit tout, et respecta cette grande douleur.

— Mort!.... s'écria le comte en cachant sa figure dans ses mains.... mort!!! répéta-t-il avec accablement. Cela était juste... mieux vaut la mort que l'infamie... mais c'est affreux!

— Monsieur, dit tristement le magistrat après quelques minutes de silence, épargnez-vous un douloureux spectacle, quittez cette maison.... Maintenant il me reste à remplir un autre devoir plus pénible encore que celui qui m'appelait ici.

— Vous avez raison, monsieur, dit M. de Saint-Remy. Quant à la victime du vol, vous pouvez lui dire de se présenter chez M. Dupont, banquier.

— Rue de Richelieu... il est bien connu, répondit le magistrat.

— A quelle somme sont estimés les diamants volés?

— A 30,000 francs environ, monsieur; la personne qui les a achetés, et par laquelle le vol s'est découvert, en a donné cette somme... à votre fils.

— Je pourrai encore payer cela, monsieur. Que le joaillier se trouve après-demain chez mon banquier, je m'entendrai avec lui.

Le commissaire s'inclina.

Le comte sortit.

Après le départ de ce dernier, le magistrat, profondément touché de cette scène inattendue, se dirigea lentement vers le salon, dont les portières étaient baissées.

Il les souleva avec émotion.

— Personne!... s'écria-t-il stupéfait, en regardant autour du salon et n'y voyant pas la moindre trace de l'événement tragique qui avait dû s'y passer.

Puis, remarquant la petite porte pratiquée dans la tenture, il y courut.

Elle était fermée du côté de l'escalier dérobé.

— C'était une ruse... c'est par là qu'il aura pris la fuite! s'écria-t-il avec dépit.

En effet, le vicomte, devant son père, s'était posé le pistolet sur le cœur, mais il avait ensuite fort habilement tiré par dessous son bras, et avait prestement disparu.

. . . . . .

Malgré les plus actives recherches dans toute la maison, on ne put retrouver Florestan.

Pendant l'entretien de son père et du commissaire, il avait rapidement gagné le boudoir, puis la serre chaude, puis la ruelle déserte, et enfin les Champs-Elysées.

. . . . . .

Le tableau de cette ignoble dépravation dans l'opulence est chose triste...

Nous le savons.

Mais, faute d'enseignements, les classes riches ont aussi fatalement leurs misères, leurs vices, leurs crimes.

Rien de plus fréquent et de plus affligeant que ces prodigalités insensées, stériles, que nous venons de peindre, et qui toujours entraînent ruine, déconsidération, bassesse ou infamie.

C'est un spectacle déplorable... funeste... autant voir un florissant champ de blé inutilement ravagé par une horde de bêtes fauves.

Sans doute l'héritage, la propriété sont et doivent être inviolables, sacrés...

La richesse acquise ou transmise doit pouvoir impunément et magnifiquement resplendir aux yeux des classes pauvres et souffrantes.

Longtemps encore il doit y avoir de ces disproportions effrayantes qui existent entre le millionnaire Saint-Remy et l'artisan Morel.

Mais, par cela même que ces disproportions inévitables sont consacrées, protégées par la loi, ceux qui possèdent tant de biens en doivent user moralement comme ceux qui ne possèdent que probité, résignation, courage et ardeur du travail.

Aux yeux de la raison, du droit humain et même de l'intérêt social bien entendu, une grande fortune serait un dépôt héréditaire, confié à des mains prudentes, fermes, habiles, généreuses, qui, chargées à la fois de faire fructifier et de dispenser cette fortune, sauraient fertiliser, vivifier, améliorer tout ce qui aurait le bonheur de se trouver dans son rayonnement splendide et salutaire.

Il en est ainsi quelquefois; mais les cas sont rares.

Que de jeunes gens comme Saint-Remy (à l'infamie près), maîtres à vingt ans d'un patrimoine considérable, le dissipent follement dans l'oisiveté, dans l'ennui, dans le vice, faute de savoir employer mieux ces biens et pour eux et pour autrui!

D'autres, effrayés de l'instabilité des choses humaines, thésaurisent d'une manière sordide.

Enfin ceux-là, sachant qu'une fortune stationnaire s'amoindrit, se livrent, forcément dupes ou fripons, à cet agiotage hasardeux, immoral, que le pouvoir encourage et patronne.

Comment en serait-il autrement?

Cette science, cet enseignement, ces rudiments d'économie individuelle et par cela même sociale, qui les donne à la jeunesse inexpérimentée ? Personne.

Le riche est jeté au milieu de la société avec sa richesse, comme le pauvre avec sa pauvreté.

On ne prend pas plus de souci du superflu de l'un que des besoins de l'autre.

On ne songe pas plus à moraliser la fortune que l'infortune.

N'est-ce pas au pouvoir à remplir cette grande et noble tâche ?

Si, prenant enfin en pitié les misères, les douleurs toujours croissantes des travailleurs encore résignés... réprimant une concurrence, mortelle à tous, abordant enfin l'imminente question de l'organisation du travail, il donnait lui-même le salutaire exemple de l'association des capitaux et du labeur...

Mais d'une association honnête, intelligente, équitable, qui assurerait le bien-être de l'artisan sans nuire à la fortune du riche... et qui, établissant entre ces deux classes des liens d'affection, de reconnaissance, sauvegarderait à jamais la tranquillité de l'État...

Combien seraient puissantes les conséquences d'un tel enseignement pratique !

Parmi les riches, qui hésiterait alors :

Entre les chances improbes, désastreuses de l'agiotage,

Les farouches jouissances de l'avarice,

Les folles vanités d'une dissipation ruineuse,

Un placement à la fois fructueux, bienfaisant, qui répandrait l'aisance, la moralité, le bonheur, la joie dans vingt familles ?...

CHAPITRE X.

LES ADIEUX.

... J'ai cru — j'ai vu — je pleure...
WORDSWORTH.

Le lendemain de cette soirée où le comte de Saint-Remy avait été si indignement joué par son fils, une scène touchante se passait à Saint-Lazare, à l'heure de la récréation des détenues.

Ce jour-là, pendant la promenade des autres prisonnières, Fleur-de-Marie était assise sur un banc avoisinant le bassin du préau, et déjà surnommé le Banc de la Goualeuse : par une sorte de convention tacite, les détenues lui abandonnaient cette place, qu'elle aimait, car la douce influence de la jeune fille avait encore augmenté.

La Goualeuse affectionnait ce banc situé près du bassin, parce qu'au moins le peu de mousse qui veloutait les margelles de ce réservoir lui rappelait la verdure des champs, de même que l'eau limpide dont il était rempli lui rappelait la petite rivière du village de Bouqueval.

Pour le regard attristé du prisonnier, une touffe d'herbe est une prairie... une fleur est un parterre...

Confiante dans les affectueuses promesses de madame d'Harville, Fleur-de-Marie s'était attendue depuis deux jours à quitter Saint-Lazare.

Quoiqu'elle n'eût aucune raison de s'inquiéter du retard que l'on apportait à sa sortie de prison, la jeune fille, dans son habitude du malheur, osait à peine espérer d'être libre...

Depuis son retour parmi ces créatures, dont l'aspect, dont le langage ravivaient à chaque instant dans son âme le souvenir incurable de sa première honte, la tristesse de Fleur-de-Marie était devenue plus accablante encore.

Ce n'est pas tout.

Un nouveau sujet de trouble, de chagrin, presque d'épouvante pour elle, naissait de l'exaltation passionnée de sa reconnaissance envers Rodolphe.

Chose étrange ! elle ne sondait la profondeur de l'abîme où elle avait été plongée que pour mesurer la distance qui la séparait de cet homme dont la grandeur lui semblait surhumaine... de cet homme à la fois d'une bonté si auguste... et d'une puissance si redoutable aux méchants...

Malgré le respect dont était empreinte son adoration pour lui, quelquefois, hélas ! Fleur-de-Marie craignait de reconnaître dans cette adoration les caractères de l'amour, mais d'un amour aussi caché que profond, aussi chaste que caché, aussi désespéré que chaste.

La malheureuse enfant n'avait cru lire dans son cœur cette désolante révélation qu'après son entretien avec madame d'Harville, éprise elle-même pour Rodolphe d'une passion qu'il ignorait.

Après le départ et les promesses de la marquise, Fleur-de-Marie aurait dû être transportée de joie en songeant à ses amis de Bouqueval, à Rodolphe qu'elle allait revoir...

Il n'en fut rien.

Son cœur se serra douloureusement. Sans cesse revenaient à son souvenir les paroles acerbes, les regards hautains, scrutateurs, de madame d'Harville, lorsque la pauvre prisonnière s'était élevée jusqu'à l'enthousiasme en parlant de son bienfaiteur.

Par une singulière intuition, la Goualeuse avait ainsi surpris une partie du secret de madame d'Harville.

— L'exaltation de ma reconnaissance pour M. Rodolphe a blessé cette jeune dame si belle et d'un rang si élevé, pensa Fleur-de-Marie... Maintenant je comprends l'amertume de ses paroles, elles exprimaient une jalousie dédaigneuse...

— Elle ! jalouse de moi ? il faut donc qu'elle l'aime... et que je l'aime aussi, lui ?... il faut donc que mon amour se soit trahi malgré moi ?.....

L'aimer..... moi, moi... créature à jamais flétrie, ingrate et misérable que je suis... oh ! si cela était... mieux vaudrait cent fois la mort...

Hâtons-nous de le dire, la malheureuse enfant, qui semblait vouée à tous les martyres, s'exagérait ce qu'elle appelait son amour.

A sa gratitude profonde envers Rodolphe, se joignait une admiration involontaire pour la grâce, la force, la beauté qui le distinguaient entre tous ; rien de plus immatériel, rien de plus pur que cette admiration ; mais elle existait vive et puissante, parce que la beauté physique est toujours attrayante.

Et puis enfin, la voix du sang, si souvent niée, muette, ignorante ou méconnue, se fait parfois entendre ; ces élans de tendresse passionnée qui entraînaient Fleur-de-Marie vers Rodolphe, et dont elle s'effrayait, parce que, dans son ignorance, elle en dénaturait la tendance, ces élans résultaient de mystérieuses sympathies, aussi évidentes mais aussi inexplicables que la ressemblance des traits...

En un mot, Fleur-de-Marie, apprenant qu'elle était fille de Rodolphe, se fût expliqué la vive attraction qu'elle ressentait pour lui ; alors, complétement éclairée, elle eût admiré, sans scrupule, la beauté de son père.

Ainsi s'explique l'abattement de Fleur-de-Marie, quoiqu'elle dût s'attendre d'un moment à l'autre, d'après la promesse de madame d'Harville, à quitter Saint-Lazare.

Fleur-de-Marie, mélancolique et pensive, était donc assise sur un banc auprès du bassin, regardant avec une sorte d'intérêt machinal les jeux de quelques oiseaux effrontés qui venaient s'ébattre sur les margelles de pierre. Un moment elle avait cessé de travailler à une petite brassière d'enfant qu'elle finissait d'ourler.

Est-il besoin de dire que cette brassière appartenait à la nouvelle layette si généreusement offerte à Mont-Saint-Jean par les prisonnières, grâce à la touchante intervention de Fleur-de-Marie ?

La pauvre et difforme protégée de la Goualeuse était assise à ses pieds ; tout en s'occupant de parfaire un petit bonnet, de temps à autre elle jetait sur sa bienfaitrice un regard à la fois reconnaissant, timide et dévoué... le regard du chien sur son maître.

La beauté, le charme, la douceur adorable de Fleur-de-Marie inspiraient à cette femme avilie autant d'attrait que de respect.

Il y a toujours quelque chose de saint, de grand dans les aspirations d'un cœur même dégradé, qui, pour la première fois, s'ouvre à la reconnaissance ; et jusqu'alors personne n'avait mis Mont-Saint-Jean à même d'éprouver la religieuse ardeur de ce sentiment si nouveau pour elle.

Au bout de quelques minutes, Fleur-de-Marie tressaillit légèrement, essuya une larme et se remit à coudre avec activité.

— Vous ne voulez donc pas vous reposer de travailler pendant la récréation, mon bon ange sauveur ? dit Mont-Saint-Jean à la Goualeuse.

— Je n'ai pas donné d'argent pour acheter la layette... je dois fournir ma part en ouvrage... reprit la jeune fille.

— Votre part ! mon bon Dieu !... mais sans vous, au lieu de cette bonne toile bien blanche, de cette futaine bien chaude, pour habiller mon enfant, je n'aurais que ces haillons que l'on traînait dans la boue de la cour... Je suis bien reconnaissante envers mes compagnes, elles ont été très-bonnes pour moi... c'est vrai... mais vous ? O vous !... comment donc que je vous dirai cela ? ajouta la pauvre créature en hésitant et très-embarrassée d'exprimer sa pensée. Tenez, reprit-elle, voilà le soleil, n'est-ce pas ? voilà le soleil ?...

— Oui, Mont-Saint-Jean... voyons, je vous écoute, répondit Fleur-de-Marie en inclinant son visage enchanteur vers la hideuse figure de sa compagne.

— Mon Dieu... vous allez vous moquer de moi, reprit celle-ci tristement, je veux me mêler de parler... et je ne le sais pas...

— Dites toujours, Mont-Saint-Jean.

— Avez-vous des bons yeux d'ange ! dit la prisonnière en contemplant Fleur-de-Marie dans une sorte d'extase, ils m'encouragent... vos bons yeux... voyons, je vas tâcher de dire ce que je voulais ; voilà le soleil, n'est-ce pas ? il est bien chaud, il égaye la prison, il est bien agréable à voir et à sentir, pas vrai ?

— Sans doute...

— Mais une supposition... ce soleil... ne s'est pas fait tout seul, et si on est reconnaissant pour lui, à plus forte raison pour...

— Pour celui qui l'a créé, n'est-ce pas, Mont-Saint-Jean ?... Vous avez raison... aussi, celui-là on doit le prier, l'adorer... C'est Dieu.

— C'est ça... voilà mon idée, s'écria joyeusement la prisonnière ; c'est ça : je dois être reconnaissante pour mes compagnes ; mais je dois vous prier, vous adorer, vous, la Goualeuse, car c'est vous qui les avez rendues bonnes pour moi, au lieu de méchantes qu'elles étaient.

— C'est Dieu qu'il faut remercier, Mont-Saint-Jean, et non pas moi.

— Oh ! si... vous, vous... je vous vois... vous m'avez fait du bien et par vous et par les autres.

— Mais si je suis bonne comme vous dites, Mont-Saint-Jean, c'est Dieu qui m'a faite ainsi... c'est donc lui qu'il faut remercier.

— Ah ! dame... alors, peut-être bien... puisque vous le dites, reprit la prisonnière indécise ; si ça vous fait plaisir... comme ça... à la bonne heure...

— Oui, ma pauvre Mont-Saint-Jean... priez-le souvent... ce sera la meilleure manière de me prouver que vous m'aimez un peu...

— Si je vous aime, la Goualeuse ! mon Dieu, mon Dieu !!! Mais vous ne vous souvenez donc plus de ce que vous disiez aux autres détenues pour les empêcher de me battre ? « Ce n'est pas seulement elle que vous battez... c'est aussi son enfant... » Eh bien !... c'est tout de même pour vous aimer ; ça n'est pas seulement pour moi que je vous aime, c'est aussi pour mon enfant...

— Merci, merci, Mont-Saint-Jean, vous me faites plaisir en me disant cela.

Et Fleur-de-Marie émue tendit sa main à sa compagne.

— Quelle belle petite menotte de fée !... est-elle blanche et mignonne ! dit Mont-Saint-Jean en se reculant comme si elle eût craint de toucher, de ses vilaines mains rouges et sordides, cette main charmante.

Pourtant, après un moment d'hésitation, elle effleura respectueusement de ses lèvres le bout des doigts effilés que lui présentait Fleur-de-Marie ; puis, s'agenouillant brusquement, elle se mit à la contempler fixement dans un recueillement attentif, profond.

— Mais venez donc vous asseoir là..... près de moi, lui dit la Goualeuse.

— Oh ! pour ça non, par exemple... jamais... jamais...

— Pourquoi cela ?

— Respect à la discipline, comme disait autrefois mon brave Mont-Saint-Jean ; soldats ensemble, officiers ensemble, chacun avec ses pareils.

— Vous êtes folle... il n'y a aucune différence entre nous deux...

— Aucune différence... mon bon Dieu ! Et vous dites cela quand je vous vois comme je vous vois, aussi belle qu'une reine ; oh ! tenez..... qu'est-ce que cela vous fait ?... laissez-moi là, à genoux, vous bien, bien regarder comme tout à l'heure... Dame... qui sait ?... quoique je sois un vrai monstre, mon enfant vous ressemblera peut-être... On dit que quelquefois par un regard... ça arrive.

Puis, par un scrupule d'une incroyable délicatesse chez une créature de cette espèce, craignant d'avoir peut-être humilié ou blessé Fleur-de-Marie par ce vœu singulier, Mont-Saint-Jean ajouta tristement :

— Non, non, je dis cela en plaisantant, allez, la Goualeuse... je ne me permettrais pas de vous regarder dans cette idée-là... sans que vous me le permettiez... Mon enfant sera aussi laid que moi... qu'est-ce que ça me fait ?... je ne l'en aimerai pas moins ; pauvre petit malheureux, il n'a pas demandé à naître, comme on dit... Et s'il vit... qu'est-ce qu'il deviendra ? dit-elle d'un air sombre et abattu. Hélas !..... oui..... qu'est-ce qu'il deviendra, mon Dieu ?

La Goualeuse tressaillit à ces paroles.

En effet, que pouvait devenir l'enfant de cette misérable, avilie, dégradée, pauvre et méprisée ?... Quel sort !... quel avenir !...

— Ne pensez pas à cela, Mont-Saint-Jean, reprit Fleur-de-Marie ; espérez que votre enfant trouvera des personnes charitables sur son chemin.

— Oh ! on n'a pas deux fois la chance, voyez-vous, la Goualeuse, dit amèrement Mont-Saint-Jean en secouant la tête ; je vous ai rencontrée... vous... c'est déjà un grand hasard... Et, tenez, soit dit sans vous offenser, j'aurais mieux aimé que mon enfant ait eu ce bonheur-là que moi. Ce vœu-là... c'est tout ce que je peux lui donner.

— Priez, priez... Dieu vous exaucera.

— Allons, je prierai, si ça vous fait plaisir, la Goualeuse, ça me portera peut-être bonheur ; au fait, qui m'aurait dit, quand la Louve me battait, et que j'étais le *pâtiras* de tout le monde, qu'il se trouverait là un bon petit ange sauveur qui, avec sa jolie voix douce, serait plus fort que tout le monde et que la Louve, qui est si forte et si méchante ?...

— Oui, mais la Louve a été bien bonne pour vous... quand elle a réfléchi que vous étiez doublement à plaindre.

— Oh ! ça c'est vrai... grâce à vous, et je ne l'oublierai jamais... Mais dites donc, la Goualeuse, pourquoi donc a-t-elle, depuis l'autre jour, demandé à changer de quartier, la Louve... elle qui, malgré ses colères, avait l'air de ne pouvoir plus se passer de vous ?

— Elle est un peu capricieuse...

— C'est drôle... une femme qui est venue ce matin du quartier de la prison où est la Louve dit qu'elle est toute changée...

— Comment cela ?

— Au lieu de quereller ou de menacer le monde, elle est triste... triste, et s'isole dans les coins ; si on lui parle, elle vous tourne le dos et ne vous répond pas... A présent la voir muette, elle qui criait toujours, c'est étonnant, n'est-ce pas ? Et puis cette femme m'a dit encore une chose, mais pour cela... je ne le crois pas.

— Quoi donc ?...

— Elle dit avoir vu pleurer la Louve... pleurer la Louve, c'est impossible.

— Pauvre Louve ! c'est à cause de moi qu'elle a voulu changer de quartier... je l'ai chagrinée sans le vouloir, dit la Goualeuse en soupirant.

— Vous, chagriner quelqu'un, mon bon ange sauveur...

A ce moment l'inspectrice, madame Armand, entra dans le préau.

Après avoir cherché des yeux Fleur-de-Marie, elle vint à elle l'air satisfait et souriant.

— Bonne nouvelle, mon enfant ..

— Que dites-vous, madame ? s'écria la Goualeuse en se levant.

— Vos amis ne vous ont pas oubliée, ils ont obtenu votre mise en liberté... M. le directeur vient d'en recevoir l'avis.

— Il serait possible, madame ? ah ! quel bonheur ! mon Dieu !...

Et l'émotion de Fleur-de-Marie fut si violente qu'elle pâlit, mit sa main sur son cœur qui battait avec violence, et retomba sur son banc.

— Calmez-vous, mon enfant, lui dit madame Armand avec bonté, heureusement ces secousses-là sont sans danger.

— Ah ! madame, que de reconnaissance !...

— C'est sans doute madame la marquise d'Harville qui a obtenu votre liberté... Il y a là une vieille dame chargée de vous conduire chez des personnes qui s'intéressent à vous... Attendez-moi, je vais revenir vous prendre, j'ai quelques mots à dire à l'atelier.

Il serait difficile de peindre l'expression de morne désolation qui assombrit les traits de Mont-Saint-Jean, en apprenant que son bon ange sauveur, comme elle appelait la Goualeuse, allait quitter Saint-Lazare.

La douleur de cette femme était moins causée par la crainte de redevenir le souffre-douleur de la prison que par le chagrin de se voir séparée du seul être qui lui eût jamais témoigné quelque intérêt.

Toujours assise au pied du banc, Mont-Saint-Jean porta ses mains aux deux touffes de cheveux hérissés qui sortaient en désordre de son vieux bonnet noir, comme pour se les arracher ; puis, cette violente affliction faisant place à l'abattement, elle laissa retomber sa tête, et resta muette, immobile, le front caché dans ses mains, les coudes appuyés sur ses genoux.

Malgré sa joie de quitter la prison, Fleur-de-Marie ne put s'empêcher de frissonner un moment au souvenir de la Chouette et du Maître d'école, se rappelant que ces deux monstres lui avaient fait jurer de ne pas informer ses bienfaiteurs de son triste sort.

Mais ces funestes pensées s'effacèrent bientôt de l'esprit de Fleur-de-Marie devant l'espoir de revoir Bouqueval, madame Georges, Rodolphe, à qui elle voulait recommander la Louve et Martial ; il lui semblait même que le sentiment exalté qu'elle se reprochait d'éprouver pour son bienfaiteur, n'étant plus nourri par le chagrin et par la solitude, se calmerait dès qu'elle reprendrait ses occupations rustiques, qu'elle aimait tant à partager avec les bons et simples habitants de la ferme.

Etonnée du silence de sa compagne, silence dont elle ne soupçonnait pas la cause, la Goualeuse lui toucha légèrement l'épaule, en disant :

— Mont-Saint-Jean, puisque me voilà libre... ne pourrais-je pas vous être utile à quelque chose ?

En sentant la main de la Goualeuse, la prisonnière tressaillit, laissa retomber ses bras sur ses genoux, et tourna vers la jeune fille son visage ruisselant de larmes.

Une si amère douleur éclatait sur la figure de Mont-Saint-Jean, que sa laideur disparaissait.

— Mon Dieu !... qu'avez-vous ? lui dit la Goualeuse ; comme vous pleurez !

— Vous vous en allez ! murmura la détenue d'une voix entrecoupée de sanglots ; je n'avais pourtant jamais pensé que d'un moment à l'autre vous partiriez d'ici... et que je ne vous verrais plus... plus... jamais...

— Je vous assure que je me souviendrai toujours de votre amitié... Mont-Saint-Jean.

— Mon Dieu, mon Dieu !... et dire que je vous aimais déjà tant... Quand j'étais là assise par terre, à vos pieds... il me semblait que j'étais sauvée... que je n'avais plus rien à craindre. Ce n'est pas pour les coups que les autres vont peut-être recommencer à me donner que je dis cela... j'ai la vie dure... Mais enfin il me semblait que vous étiez ma bonne chance et que vous porteriez bonheur à mon enfant, rien que parce que vous aviez eu pitié de moi... C'est vrai, allez, ça ; quand on est habitué à être maltraité, on est plus sensible que d'autres à la bonté. Puis, s'interrompant pour éclater encore en sanglots, elle s'écria : Allons, c'est fini... c'est fini... au fait... ça devait arriver un jour ou l'autre... mon tort est de n'y avoir jamais pensé... C'est fini... plus rien... plus rien...

— Allons, courage, je me souviendrai de vous, comme vous vous souviendrez de moi.

— Oh ! pour ça on me couperait en morceaux plutôt que de me faire vous renier ou vous oublier : je deviendrais vieille, vieille comme les rues, que j'aurais toujours devant les yeux votre belle figure d'ange. Le premier mot que j'apprendrai à mon enfant, ça sera votre nom, la Goualeuse, car il vous aura dû de n'être pas mort de froid...

— Ecoutez-moi, Mont-Saint-Jean, dit Fleur-de-Marie, touchée de l'affection de cette misérable, je ne puis rien vous promettre pour vous... quoique je connaisse des personnes bien charitables ; mais pour votre

enfant... c'est différent .. il est innocent de tout, lui, et les personnes dont je vous parle voudront peut-être bien se charger de le faire élever quand vous pourrez vous en séparer...

— M'en séparer... jamais, oh ! jamais, s'écria Mont-Saint-Jean avec exaltation: qu'est-ce que je deviendrais donc maintenant que j'ai compté sur lui...

— Mais... comment l'élèverez-vous? Fille ou garçon, il faut qu'il soit honnête, et pour cela...

— Il faut qu'il mange un pain honnête, n'est-ce, pas la Goualeuse ? Je le crois bien, c'est mon ambition; je me le dis tous les jours ; aussi, en sortant d'ici, je ne remettrai pas le pied sous un pont... Je me ferai chiffonnière, balayeuse des rues, mais honnête ; on doit ça, sinon à soi, du moins à son enfant, quand on a l'honneur d'en avoir un... dit-elle avec une sorte de fierté.

— Et qui gardera votre enfant pendant que vous travaillerez? reprit la Goualeuse ; ne vaudrait-il pas mieux, si cela est possible, comme je l'espère, le placer à la campagne chez de braves gens qui en feraient une brave fille de ferme ou un bon cultivateur? Vous viendriez de temps en temps le voir, et un jour vous trouveriez peut-être moyen de vous en rapprocher tout à fait ; à la campagne on vit de si peu !

— Mais m'en séparer, m'en séparer ! je mettais toute ma joie en lui, moi qui n'ai rien qui m'aime.

— Il faut songer plus à lui qu'à vous, ma pauvre Mont-Saint-Jean; dans deux ou trois jours j'écrirai à madame Armand, et, si la demande que je compte faire en faveur de votre enfant réussit, vous n'aurez plus à dire de lui ce qui tout à l'heure m'a tant navré : Hélas ! mon Dieu, que deviendra-t-il ?

L'inspectrice, madame Armand, interrompit cet entretien ; elle venait chercher Fleur-de-Marie.

Après avoir de nouveau éclaté en sanglots et baigné de larmes désespérées les mains de la jeune fille, Mont-Saint-Jean retomba sur le banc dans un accablement stupide, ne songeant pas même à la promesse que Fleur-de-Marie venait de lui faire à propos de son enfant.

— Pauvre créature ! dit madame Armand en sortant du préau suivie de Fleur-de-Marie. Sa reconnaissance envers vous me donne meilleure opinion d'elle.

En apprenant que la Goualeuse était graciée, les autres détenues, loin de se montrer jalouses de cette faveur, en témoignèrent leur joie ; quelques-unes entourèrent Fleur-de-Marie et lui firent des adieux pleins de cordialité, la félicitèrent franchement de sa prompte sortie de prison.

— C'est égal, dit l'une d'elles ; cette petite blonde nous a fait passer un bon moment... c'est quand nous avons boursillé pour la layette de Mont-Saint-Jean. On se souviendra de cela à Saint-Lazare.

Lorsque Fleur-de-Marie eut quitté le bâtiment des prisons sous la conduite de l'inspectrice, celle-ci lui dit :

— Maintenant, mon enfant, rendez-vous au vestiaire où vous déposerez vos vêtements de détenue pour reprendre vos habits de paysanne, qui, par leur simplicité rustique, vous seyaient si bien ; adieu, vous allez être heureuse, car vous allez vous trouver sous la protection de personnes recommandables, et vous quittez cette maison pour n'y jamais rentrer. Mais... tenez... je ne suis guère raisonnable, dit madame Armand, dont les yeux se mouillèrent de larmes : il m'est impossible de vous cacher combien je m'étais déjà attachée à vous, pauvre petite ! Puis, voyant le regard de Fleur-de-Marie devenir humide aussi, l'inspectrice ajouta : Vous ne m'en voudrez pas, je l'espère, d'attrister ainsi votre départ ?

— Ah ! madame... n'est-ce pas grâce à votre recommandation que cette jeune dame, à qui je dois ma liberté, s'est intéressée à mon sort ?

— Oui, et je suis heureuse de ce que j'ai fait ; mes pressentiments ne m'avaient pas trompée...

A ce moment une cloche sonna.

— Voici l'heure du travail des ateliers, il faut que je rentre... Adieu, encore adieu, ma chère enfant !...

Et madame Armand, aussi émue que Fleur-de-Marie, l'embrassa tendrement ; puis elle dit à un des employés de la maison :

— Conduisez mademoiselle au vestiaire.

— Un quart d'heure après, Fleur-de-Marie, vêtue en paysanne ainsi que nous l'avons vue à la ferme de Bouqueval, entrait dans le greffe, où l'attendait madame Séraphin.

La femme de charge du notaire Jacques Ferrand venait chercher cette malheureuse enfant pour la conduire à l'île du Ravageur.

CHAPITRE XI.

Souvenirs.

Jacques Ferrand avait facilement et promptement obtenu la liberté de Fleur-de-Marie, liberté qui dépendait d'une simple décision administrative.

Instruit par la Chouette du séjour de la Goualeuse à Saint-Lazare, il s'était aussitôt adressé à l'un de ses clients, homme honorable et influent, lui disant qu'une jeune fille, d'abord égarée mais sincèrement repentante et récemment enfermée à Saint-Lazare, risquait, par le contact des autres prisonnières, de voir s'affaiblir peut-être ses bonnes résolutions. Cette jeune fille lui ayant été vivement recommandée par des personnes respectables qui devaient se charger d'elle à sa sortie de prison, avait ajouté Jacques Ferrand, il priait son tout-puissant client, au nom de la morale, de la religion et de la réhabilitation future de cette infortunée, de solliciter sa libération.

Enfin le notaire, pour se mettre à l'abri de toute recherche ultérieure, avait surtout et instamment prié son client de ne pas le nommer dans l'accomplissement de cette bonne œuvre ; ce vœu, attribué à la modestie philanthropique de Jacques Ferrand, homme aussi pieux que respectable, fut scrupuleusement observé : la liberté de Fleur-de-Marie fut demandée et obtenue au seul nom du client qui, pour comble d'obligeance, envoya directement à Jacques Ferrand l'ordre de sortie, afin qu'il pût l'adresser aux protecteurs de la jeune fille.

Madame Séraphin, en remettant cet ordre au directeur de la prison, ajouta qu'elle était chargée de conduire la Goualeuse auprès des personnes qui s'intéressaient à elle.

D'après les excellents renseignements donnés par l'inspectrice à madame d'Harville sur Fleur-de-Marie, personne ne douta que celle-ci ne dût sa liberté à l'intervention de la marquise.

La femme de charge du notaire ne pouvait donc en rien exciter la défiance de sa victime.

Madame Séraphin avait, selon l'occasion et ainsi qu'on le dit vulgairement, l'air bonne femme ; il fallait assez d'observation pour remarquer quelque chose d'insidieux, de faux, de cruel dans son regard patelin, dans son sourire hypocrite.

Malgré sa profonde scélératesse, qui l'avait rendue complice ou confidente des crimes de son maître, madame Séraphin ne put s'empêcher d'être frappée de la touchante beauté de cette jeune fille, qu'elle avait livrée tout enfant à la Chouette... et qu'elle conduisait alors à une mort certaine.

— Eh bien ! ma chère demoiselle, lui dit madame Séraphin d'une voix mielleuse, vous devez être bien contente de sortir de prison ?

— Oh ! oui, madame, et c'est, sans doute, à la protection de madame d'Harville, qui a été si bonne pour moi....

— Vous ne vous trompez pas... mais venez... nous sommes déjà un peu en retard... et nous avons une longue route à faire.

— Nous allons à la ferme de Bouqueval, chez madame Georges, n'est-ce pas... madame ? s'écria la Goualeuse.

— Oui... certainement, nous allons à la campagne... chez madame Georges, dit la femme de charge pour éloigner tout soupçon de l'esprit de Fleur-de-Marie, puis elle ajouta, avec un air de malicieuse bonhomie:

— Mais ce n'est pas tout : avant de voir madame Georges, une petite surprise vous attend ; venez... venez, notre fiacre est en bas... Quel *ouf* vous allez pousser en sortant d'ici... chère demoiselle !... Allons, partons... Votre servante, messieurs.

Et madame Séraphin, après avoir salué le greffier et son commis, descendit avec la Goualeuse.

Un gardien les suivait, chargé de faire ouvrir les portes.

La dernière venait de se refermer, et les deux femmes se trouvaient sous le vaste porche qui donne sur la rue du Faubourg-Saint-Denis, lorsqu'elles se rencontrèrent avec une jeune fille qui venait sans doute visiter quelque prisonnière.

C'était Rigolette... Rigolette toujours leste et coquette ; un petit bonnet très-simple, mais bien frais et orné de faveurs cerise qui accompagnaient à merveille ses bandeaux de cheveux noirs, encadrait son joli minois ; un col bien blanc se rabattait sur son long tartan brun. Elle portait au bras un cabas de paille ; grâce à sa démarche de chatte attentive et proprette, ses brodequins à semelles épaisses étaient d'une propreté miraculeuse, quoiqu'elle vînt, hélas ! de bien loin, la pauvre enfant.

— Rigolette ! s'écria Fleur-de-Marie en reconnaissant son ancienne compagne de prison (1) et de promenades champêtres.

— La Goualeuse ! dit à son tour la grisette.

Et les deux jeunes filles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

Rien de plus enchanteur que le contraste de ces deux enfants de seize ans, tendrement embrassées, toutes deux si charmantes, et pourtant si différentes de physionomie et de beauté.

L'une blonde, aux grands yeux bleus mélancoliques, au profil d'une angélique pureté idéale, un peu pâli, un peu attristé, un peu spiritualisé, de ces adorables paysannes de Greuze, d'un coloris si frais et si transparent... mélange ineffable de rêverie, de candeur et de grâce...

L'autre, brune piquante, aux joues rondes et vermeilles, aux jolis yeux noirs, au rire ingénu, à la mine éveillée, type ravissant de jeunesse, d'insouciance et de gaieté, exemple rare et touchant du bonheur dans l'indigence, de l'honnêteté dans l'abandon et de la joie dans le travail.

(1) Le lecteur se souvient peut-être que, dans le récit de ses premières années qu'elle a fait à Rodolphe lors de son entretien avec lui chez l'ogresse, la Goualeuse lui avait parlé de Rigolette, qui, enfant vagabond comme elle, avait été enfermée jusqu'à seize ans dans une maison de détention.

Après l'échange de leurs naïves caresses, les deux jeunes filles se regardèrent...

Rigolette était radieuse de cette rencontre... Fleur-de-Marie confuse...

La vue de son amie lui rappelait le peu de jours de bonheur calme qui avait précédé sa dégradation première.

— C'est toi... quel bonheur !... disait la grisette...

— Mon Dieu, oui, quelle douce surprise !... il y a si longtemps que nous ne nous sommes vues... répondit la Goualeuse.

— Ah ! maintenant, je ne m'étonne plus de ne t'avoir pas rencontrée depuis six mois... reprit Rigolette en remarquant les vêtements rustiques de la Goualeuse, tu habites donc la campagne ?...

— Oui... depuis quelque temps, dit Fleur-de-Marie en baissant les yeux...

— Et tu viens, comme moi, voir quelqu'un en prison ?

— Oui... je venais... je viens de voir quelqu'un, dit Fleur-de-Marie en balbutiant et en rougissant de honte.

— Et tu t'en retournes chez toi ? loin de Paris sans doute ? chère petite Goualeuse... toujours bonne : je te reconnais bien là... Te rappelles-tu cette pauvre femme en couche à qui tu avais donné ton matelas, du linge, et le peu d'argent qui te restait, et que nous allions dépenser à la campagne... car alors tu étais déjà folle de la campagne, toi... mademoiselle la villageoise.

— Et toi, tu ne l'aimais pas beaucoup, Rigolette ; étais-tu complaisante ! c'est pour moi que tu y venais pourtant.

— Et pour moi aussi... car toi, qui étais toujours un peu sérieuse, tu devenais si contente, si gaie, si folle une fois au milieu des champs ou des bois... que rien que de t'y voir... c'était pour moi un plaisir... mais laisse-moi donc encore te regarder. Comme ce joli bonnet rond te va bien ! es-tu gentille ainsi ! décidément... c'était ta vocation de porter un bonnet de paysanne, comme la mienne de porter un bonnet de grisette. Te voilà selon ton goût, tu dois être contente... du reste, ça ne m'étonne pas... quand je ne t'ai plus vue, je me suis dit : Cette bonne petite Goualeuse n'est pas faite pour Paris, c'est une vraie fleur des bois, comme dit la chanson, et ces fleurs-là ne vivent pas dans la capitale, l'air n'y est pas bon pour elles... Aussi la Goualeuse se sera mise en place chez de braves gens à la campagne : c'est ce que tu as fait, n'est-ce pas ?

— Oui... dit Fleur-de-Marie en rougissant.

— Seulement... j'ai un reproche à te faire.

— A moi ?...

— Tu aurais dû me prévenir... on ne se quitte pas ainsi du jour au lendemain... ou du moins sans donner de ses nouvelles.

— Je... j'ai quitté Paris... si vite, dit Fleur-de-Marie de plus en plus confuse, que je n'ai pas pu...

— Oh ! je ne t'en veux pas, je suis trop contente de te revoir... Au fait, tu as eu bien raison de quitter Paris, va, c'est si difficile d'y vivre tranquille ; sans compter qu'une pauvre fille isolée comme nous sommes peut tourner à mal sans le vouloir... Quand on n'a personne pour vous conseiller... on a si peu de défense... les hommes vous font toujours de si belles promesses ; et puis, dame, quelquefois la misère est si dure... Tiens, te souviens-tu de la petite Julie qui était si gentille ? et de Rosine, la blonde aux yeux noirs ?

— Oui... je m'en souviens.

— Eh bien ! ma pauvre Goualeuse, elles ont été trompées toutes les deux, puis abandonnées, et enfin de malheurs en malheurs elles en sont tombées à être de ces vilaines femmes que l'on renferme ici...

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Fleur-de-Marie qui baissa la tête et devint pourpre.

Rigolette, se trompant sur le sens de l'exclamation de son amie, reprit :

— Elles sont coupables, méprisables... même, si tu veux, je ne dis pas ; mais, vois-tu, ma bonne Goualeuse, parce que nous avons eu le bonheur de rester honnêtes : toi, parce que tu as été vivre à la campagne auprès de braves paysans ; moi, parce que je n'avais pas de temps à perdre avec les amoureux... que je leur préférais mes oiseaux, et que je mettais tout mon plaisir à avoir, grâce à mon travail, un petit ménage bien gentil... il ne faut pas être trop sévère pour les autres ; mon Dieu, qui sait... si l'occasion, la tromperie, la misère n'ont pas été pour beaucoup dans la mauvaise conduite de Rosine et de Julie... et si à leur place nous n'aurions pas fait comme elles !...

— Oh ! dit amèrement Fleur-de-Marie, je ne les accuse pas... je les plains...

— Allons, allons, nous sommes pressées, ma chère demoiselle, dit madame Séraphin en offrant son bras à sa victime avec impatience.

— Madame, donnez-nous encore quelques moments ; il y a si longtemps que je n'ai vu ma pauvre Goualeuse, dit Rigolette.

— C'est qu'il est tard, mesdemoiselles ; déjà trois heures, et nous avons une longue course à faire, répondit madame Séraphin fort contrariée de cette rencontre ; puis elle ajouta : Je vous donne encore dix minutes...

— Et toi, reprit Fleur-de-Marie en prenant les mains de son amie dans les siennes, tu as un caractère si heureux ; tu es toujours gaie ? toujours contente ?...

—Je l'étais il y a quelques jours... contente et gaie, mais maintenant...

— Tu as des chagrins ?

— Moi ? ah bien oui, tu me connais... un vrai Roger-Bontemps... Je ne suis pas changée... mais malheureusement tout le monde n'est pas comme moi... Et comme les autres ont des chagrins, ça fait que j'en ai.

— Toujours bonne....

— Que veux-tu !.. figure-toi que je viens ici pour une pauvre fille... une voisine... la brebis du bon Dieu, qu'on accuse à tort et qui est bien à plaindre, va ; elle s'appelle Louise Morel, c'est la fille d'un honnête ouvrier qui est devenu fou tant il était malheureux.

Au nom de Louise Morel, une des victimes du notaire, madame Séraphin tressaillit et regarda très-attentivement Rigolette.

La figure de la grisette lui était absolument inconnue ; néanmoins la femme de charge prêta dès lors beaucoup d'attention à l'entretien des deux jeunes filles.

— Pauvre femme ! reprit la Goualeuse, comme elle doit être contente de ce que tu ne l'oublies pas dans son malheur !

— Ce n'est pas tout, c'est comme un sort ; telle que tu me vois, je viens de bien loin... et encore d'une prison... mais d'une prison d'hommes.

— D'une prison d'hommes, toi ?...

— Ah ! mon Dieu oui, j'ai là une autre pauvre pratique bien triste... aussi tu vois mon cabas (et Rigolette le montra), il est partagé en deux, chacun a son côté : aujourd'hui j'apporte à Louise un peu de linge, et tantôt j'ai aussi porté quelque chose à ce pauvre Germain... mon prisonnier s'appelle Germain : tiens, je ne peux pas penser à ce qui vient de m'arriver avec lui sans avoir envie de pleurer... c'est bête, je sais que cela n'en vaut pas la peine, mais enfin je suis comme ça.

— Et pourquoi as-tu envie de pleurer ?

— Figure-toi que Germain est si malheureux d'être confondu avec ces mauvais hommes de la prison qu'il est tout accablé, n'ayant de goût à rien, ne mangeant pas et maigrissant à vue d'œil... Je m'aperçois de ça, et je me dis : Il n'a pas faim, je vais lui faire une petite friandise qu'il aimait bien quand il était mon voisin, ça le ragoûtera... Quand je dis friandise, entendons-nous, c'étaient tout bonnement de belles pommes de terre jaunes, écrasées avec un peu de lait et du sucre ; j'en emplis une jolie tasse bien propre, et tantôt je lui porte ça à sa prison en lui disant que j'avais préparé moi-même ce pauvre petit régal, comme autrefois, dans le bon temps, tu comprends ; je croyais ainsi lui donner un peu envie de manger... Ah bien oui...

— Comment ?

Ça lui a donné envie de pleurer ; quand il a reconnu la tasse dans laquelle j'avais si souvent pris mon lait devant lui, il s'est mis à fondre en larmes... et, par-dessus le marché, j'ai fini par faire comme lui, quoique j'aie voulu m'en empêcher. Tu vois comme j'ai de la chance, je croyais bien faire... le consoler, et je l'ai attristé davantage encore.

— Oui, mais ces larmes-là lui auront été si douces !

— C'est égal, j'aurais autant aimé le consoler autrement ; mais je te parle de lui sans te dire qui il est ; c'est un ancien voisin à moi... le plus honnête garçon du monde, aussi doux, aussi timide qu'une jeune fille, et que j'aimais comme un camarade, comme un frère.

— Oh ! alors, je conçois que ses chagrins soient devenus les tiens.

— N'est-ce pas ? Mais tu vas voir comme il a bon cœur. Quand je me suis en allée, je lui ai demandé, comme toujours, ses commissions, lui disant en riant, afin de l'égayer un peu, que j'étais sa petite femme de ménage et que je serais bien exacte, bien active, pour garder sa pratique. Alors lui, s'efforçant de sourire, m'a demandé de lui apporter un des romans de Walter Scott qu'il m'avait autrefois lus le soir pendant que je travaillais ; ce roman-là s'appelle *Ivan... Ivanhoé...* oui, c'est ça. J'aimais tant ce livre-là, qu'il me l'avait lu deux fois... Pauvre Germain ! il était si complaisant !...

— C'est un souvenir de cet heureux temps passé qu'il veut avoir...

— Certainement, puisqu'il m'a priée d'aller dans le même cabinet de lecture, non pour louer, mais pour acheter les mêmes volumes que nous lisions ensemble... Oui, les acheter... et tu juges, pour lui, c'est un sacrifice, car il est aussi pauvre que nous.

— Excellent cœur ! dit la Goualeuse tout émue.

— Te voilà aussi attendrie que moi... quand il m'a chargé de cette commission, ma bonne petite Goualeuse ; mais tu comprends, plus je me sentais envie de pleurer, plus je tâchais de rire, car, pleurer deux fois dans une visite faite exprès pour l'égayer, c'était trop fort... Aussi, pour cacher ça, je me suis mise à lui rappeler les drôles d'histoires d'un juif, un personnage de ce roman qui nous amusait tant autrefois... mais plus je parlais, plus il me regardait avec de grosses, grosses larmes dans les yeux. Dame, moi, ça m'a fendu le cœur ; j'avais beau renfoncer mes larmes depuis un quart d'heure... j'ai fini par faire comme lui ; quand je l'ai quitté, il sanglotait, et je me disais, furieuse de ma sottise : —

— Si c'est comme ça que je le console et que je l'égaye, c'est bien la peine d'aller le voir, moi qui me promets toujours de le faire rire, c'est étonnant comme j'y réussis !

Au nom de Germain, autre victime du notaire, madame Séraphin avait redoublé d'attention.

— Et qu'a-t-il donc fait, ce jeune homme, pour être en prison ? demanda Fleur-de-Marie.

— Lui ! s'écria Rigolette, dont l'attendrissement cédait à l'indignation, il a fait qu'il est poursuivi par un vieux monstre de notaire... qui est aussi le dénonciateur de Louise.

— De Louise, que tu viens voir ici ?

— Sans doute ; elle était la servante du notaire, et Germain était son caissier... Il serait trop long de te dire de quoi il accuse bien injustement ce pauvre garçon... Mais, ce qu'il y a de sûr, c'est que ce méchant homme est comme un enragé après ces deux malheureux, qui ne lui ont jamais fait de mal... Mais patience, patience, chacun aura son tour...

Rigolette prononça ces derniers mots avec une expression qui inquiéta madame Séraphin. Se mêlant à la conversation, au lieu d'y demeurer étrangère, elle dit à Fleur-de-Marie d'un air patelin :

— Ma chère demoiselle, il est tard, il faut partir... on nous attend. Je comprends bien que ce que vous dit mademoiselle vous intéresse, car moi, qui ne connais pas la jeune fille et le jeune homme dont on parle, ça me désole. Mon Dieu ! est-il possible qu'il y ait des gens si méchants ! Et comment donc s'appelle-t-il, ce vilain notaire dont vous parlez, mademoiselle ?

Rigolette n'avait aucune raison de se défier de madame Séraphin. Néanmoins, se souvenant des recommandations de Rodolphe, qui lui avait enjoint la plus grande réserve au sujet de la protection cachée qu'il accordait à Germain et à Louise, elle regretta de s'être laissé entraîner à dire : Patience, chacun aura son tour.

— Ce méchant homme s'appelle M. Ferrand, madame, reprit donc Rigolette, ajoutant très-adroitement, pour réparer sa légère indiscrétion : et c'est d'autant plus mal à lui de tourmenter Louise et Germain, que personne ne s'intéresse à eux... excepté moi... ce qui ne leur sert pas à grand'chose.

— Quel malheur ! reprit madame Séraphin, j'avais espéré le contraire quand vous avez dit : « Mais patience... » Je croyais que vous comptiez sur quelque protecteur pour soutenir ces deux infortunés contre ce méchant notaire.

— Hélas ! non, madame, ajouta Rigolette, afin de détourner complétement les soupçons de madame Séraphin ; qui serait assez généreux pour prendre le parti de ces deux pauvres jeunes gens contre un homme riche et puissant, comme l'est ce M. Ferrand ?

— Oh ! il y a des cœurs assez généreux pour cela ! reprit Fleur-de-Marie après un moment de réflexion et avec une exaltation contrainte, oui, je connais quelqu'un qui se fait un devoir de protéger ceux qui souffrent et de les défendre, car celui dont je te parle est aussi secourable aux honnêtes gens que redoutable aux méchants.

Rigolette regarda la Goualeuse avec étonnement, et fut sur le point de lui dire, en songeant à Rodolphe, qu'elle aussi connaissait quelqu'un qui prenait courageusement le parti du faible contre le fort ; mais, toujours fidèle aux recommandations de son voisin (ainsi qu'elle appelait le prince), la grisette répondit à Fleur-de-Marie :

— Vraiment ! tu connais quelqu'un d'assez généreux pour venir aussi en aide aux pauvres gens ?...

— Oui... et, quoique j'aie déjà à implorer sa pitié, sa bienfaisance pour d'autres personnes, je suis sûre que s'il connaissait le malheur immérité de Louise et de M. Germain... il les sauverait et punirait leur persécuteur... car sa justice et sa bonté sont inépuisables comme celles de Dieu...

Madame Séraphin regarda sa victime avec surprise.

— Cette petite fille serait-elle donc encore plus dangereuse que nous ne le pensions ? se dit-elle ; si j'avais pu en avoir pitié, ce qu'elle vient de dire rendrait inévitable l'accident qui va nous en débarrasser.

— Ma bonne petite Goualeuse, puisque tu as une si bonne connaissance, je t'en supplie, recommande-lui ma bonne Louise et mon Germain, car ils ne méritent pas leur mauvais sort, dit Rigolette en songeant que ses amis ne pouvaient que gagner à avoir deux défenseurs au lieu d'un.

— Sois tranquille, je te promets de faire ce que je pourrai pour tes protégés auprès de M. Rodolphe, dit Fleur-de-Marie.

— M. Rodolphe ! s'écria Rigolette étrangement surprise.

— Sans doute, dit la Goualeuse.

— M. Rodolphe !... un commis-voyageur ?

— Je ne sais pas ce qu'il est... mais pourquoi cet étonnement ?

— Parce que je connais aussi un M. Rodolphe.

— Ce n'est peut-être pas le même.

— Voyons, voyons le tien ; comment est-il ?

— Jeune !...

— C'est ça.

— Une figure pleine de noblesse et de bonté.

— C'est bien ça... mais, mon Dieu ! c'est tout comme le mien, dit Rigolette de plus en plus étonnée, et elle ajouta : Est-il brun, a-t-il de petites moustaches ?

— Oui.

— Enfin, il est grand et mince... il a une taille charmante... et l'air si comme il faut... pour un commis-voyageur... Est-ce toujours bien ça le tien ?

— Sans doute, c'est lui, répondit Fleur-de-Marie ; seulement, ce qui m'étonne, c'est que tu crois qu'il est commis-voyageur.

— Quant à cela, j'en suis sûre... il me l'a dit.

— Tu le connais ?

— Si je le connais ? c'est mon voisin.

— M. Rodolphe ?

— Il a une chambre au quatrième, à côté de la mienne.

— Lui ?... lui ?...

— Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à cela ? C'est tout simple ; il ne gagne guère que quinze ou dix-huit cents francs par an ; il ne peut prendre qu'un logement modeste, quoiqu'il ait l'air de ne pas avoir beaucoup d'ordre.... car il ne sait pas seulement ce que ses habits lui coûtent.... mon cher voisin...

— Non... non... ce n'est pas le même... dit Fleur-de-Marie en réfléchissant.

— Ah çà ! le tien est donc un phénix pour l'ordre ?

— Celui dont je te parle, vois-tu, Rigolette, dit Fleur-de-Marie avec enthousiasme, est tout-puissant... on ne prononce son nom qu'avec amour et vénération... son aspect trouble, impose... et l'on est tenté de s'agenouiller devant sa grandeur et sa bonté...

— Alors je n'y perds, ma pauvre Goualeuse ; je dis comme toi, ça n'est plus le même, car le mien n'est ni tout-puissant, ni imposant, il est très-bon enfant, très-gai, et on ne s'agenouille pas devant lui ; au contraire, car il m'avait promis de m'aider à cirer ma chambre, sans compter qu'il devait me mener promener le dimanche... Tu vois que ça n'est pas un gros seigneur. Mais à quoi est-ce que je pense, j'ai joliment le cœur à la promenade ! Et Louise, et mon pauvre Germain ! tant qu'ils seront en prison, il n'y aura pas de plaisir pour moi.

Depuis quelques moments Fleur-de-Marie réfléchissait profondément ; elle s'était tout à coup rappelé que, lors de sa première entrevue avec Rodolphe chez l'ogresse, il avait l'extérieur et le langage des hôtes du tapis-franc. Ne pouvait-il pas jouer le rôle de commis-voyageur auprès de Rigolette ?

Mais quel était le but de cette nouvelle transformation ?

La grisette reprit, voyant l'air pensif de Fleur-de-Marie :

— Il n'est pas besoin de te creuser la tête pour cela, ma bonne Goualeuse ; nous saurons bien si nous connaissons le même M. Rodolphe : quand tu verras le tien, parle-lui de moi ; quand je verrai le mien, je lui parlerai de toi ; de cette manière-là nous saurons tout de suite à quoi nous en tenir.

— Et où demeures-tu, Rigolette ?

— Rue du Temple, n° 17.

— Voilà qui est étrange et bon à savoir, se dit madame Séraphin, qui avait attentivement écouté cette conversation. Ce M. Rodolphe, mystérieux et tout-puissant personnage, qui se fait sans doute passer pour commis-voyageur, occupe un logement voisin de celui de cette petite ouvrière, qui a l'air d'en savoir plus qu'elle n'en veut dire, et ce défenseur des opprimés loge ainsi qu'elle dans la maison de Morel et de Bradamanti... Bon, bon, si la grisette et le prétendu commis-voyageur continuent à se mêler de ce qui ne les regarde pas, on saura où les trouver.

— Lorsque j'aurai parlé à M. Rodolphe, je t'écrirai, dit la Goualeuse, et je te donnerai mon adresse pour que tu puisses me répondre ; mais répète-moi la tienne, je crains de l'oublier.

— Tiens, j'ai justement sur moi une des cartes que je laisse à mes pratiques, et elle donna à Fleur-de-Marie une petite carte sur laquelle était écrit en magnifique bâtarde : Mademoiselle Rigolette, couturière, rue du Temple, n° 17. C'est comme imprimé, n'est-ce pas ? ajouta la grisette. C'est encore ce pauvre Germain qui me les a écrites dans le temps, ces cartes-là ; il était si bon, si prévenant !... Tiens, vois-tu, c'est comme un fait exprès, on dirait que je ne m'aperçois de toutes ses excellentes qualités que depuis qu'il est malheureux... et maintenant je suis toujours à me reprocher d'avoir attendu si tard pour l'aimer...

— Tu l'aimes donc ?

— Ah ! mon Dieu oui !... il faut bien que j'aie un prétexte pour aller le voir en prison... Avoue que je suis une drôle de fille, dit Rigolette en étouffant un soupir et en riant dans ses larmes, comme dit le poëte.

— Tu es bonne et généreuse comme toujours, dit Fleur-de-Marie en pressant tendrement les mains de son amie.

Madame Séraphin en avait sans doute assez appris par l'entretien des deux jeunes filles, car elle dit presque brusquement à Fleur-de-Marie :

— Allons, allons, ma chère demoiselle, partons ; il est tard, voilà un quart d'heure de perdu.

— A-t-elle l'air bougon, cette vieille !... je n'aime pas sa figure, dit tout bas Rigolette à Fleur-de-Marie. Puis elle reprit tout haut : — Quand tu viendras à Paris, ma bonne Goualeuse, ne m'oublie pas ; ta visite me ferait tant de plaisir ! je serais si contente de passer une journée avec toi, de te montrer mon petit ménage, ma chambre, mes oiseaux !... j'ai des oiseaux... c'est mon luxe.

— Je tâcherai de t'aller voir, mais certainement je t'écrirai ; allons, adieu, Rigolette, adieu... Si tu savais comme je suis heureuse de t'avoir rencontrée !

— Et moi donc... mais ce ne sera pas la dernière fois, je l'espère ; et puis je suis si impatiente de savoir si ton M. Rodolphe est le même que le mien... Ecris-moi bien vite à ce sujet, je t'en prie.

— Oui, oui... adieu, Rigolette.

— Adieu, ma bonne petite Goualeuse.

Et les deux jeunes filles s'embrassèrent tendrement en dissimulant leur émotion.

Rigolette entra dans la prison pour voir Louise, grâce au permis que lui avait fait obtenir Rodolphe.

Fleur-de-Marie monta en fiacre avec madame Séraphin, qui ordonna au cocher d'aller aux Batignolles et de s'arrêter à la barrière.

Un chemin de traverse très-court conduisait de cet endroit presque directement au bord de la Seine, non loin de l'île du Ravageur.

Fleur-de-Marie, ne connaissant pas Paris, n'avait pu s'apercevoir que la voiture suivait une autre route que celle de la barrière Saint-Denis. Ce fut seulement lorsque le fiacre s'arrêta aux Batignolles qu'elle dit à madame Séraphin, qui l'invitait à descendre :

— Mais il me semble, madame, que ce n'est pas là le chemin de Bouqueval... Et puis comment irons-nous à pied d'ici jusqu'à la ferme ?

— Tout ce que je puis vous dire, ma chère demoiselle, reprit cordialement la femme de charge, c'est que j'exécute les ordres de vos bienfaiteurs... et que vous leur feriez grand'peine si vous hésitiez à me suivre...

— Oh ! madame, ne le pensez pas ! s'écria Fleur-de-Marie ; vous êtes envoyée par eux, je n'ai aucune question à vous adresser... je vous suis aveuglément ; dites-moi seulement si madame Georges se porte toujours bien.

— Elle se porte à ravir.

— Et M. Rodolphe ?

— Parfaitement bien aussi.

— Vous le connaissez donc, madame ; mais tout à l'heure, quand je parlais de lui avec Rigolette, vous n'en avez rien dit ?

— Parce que je ne devais rien en dire... apparemment. J'ai mes ordres...

— C'est lui qui vous les a donnés ?

— Est-elle curieuse, cette chère demoiselle, est-elle curieuse ! dit en riant la femme de charge.

— Vous avez raison ; pardonnez mes questions, madame. Puisque nous allons à pied à l'endroit où vous me conduisez, ajouta Fleur-de-Marie en souriant doucement, je saurai bientôt ce que je désire tant de savoir.

— En effet, ma chère demoiselle : avant un quart d'heure, nous serons arrivées.

La femme de charge, ayant laissé derrière elle les dernières maisons des Batignolles, suivit avec Fleur-de-Marie un chemin gazonné bordé de noyers.

Le jour était tiède et beau ; le ciel à demi voilé de nuages empourprés par le couchant : le soleil, commençant à décliner, jetait ses rayons obliques sur les hauteurs de Columbes, de l'autre côté de la Seine.

A mesure que Fleur-de-Marie approchait des bords de la rivière, ses joues pâles se coloraient légèrement ; elle aspirait avec délices l'air vif et pur de la campagne.

Sa touchante physionomie exprimait une satisfaction si douce, que madame Séraphin lui dit :

— Vous semblez bien contente, ma chère demoiselle ?

— Oh ! oui, madame... je vais revoir madame Georges, peut-être M. Rodolphe... j'ai de pauvres créatures très-malheureuses à leur recommander... j'espère qu'on les soulagera... comment ne serais-je pas contente ? Si j'étais triste, comment ma tristesse ne s'effacerait-elle pas ? Et puis, voyez donc... le ciel est si gai avec ses nuages roses ? et le gazon... est-il vert malgré la saison ! et là-bas... là-bas... derrière ces saules, la rivière... est-elle grande, mon Dieu ! le soleil y brille, c'est éblouissant... on dirait des reflets d'or... il brillait ainsi tout à l'heure dans l'eau du petit bassin de la prison... Dieu n'oublie pas les pauvres prisonniers... il leur donne aussi leur rayon de soleil, ajouta Fleur-de-Marie avec une sorte de pieuse reconnaissance ; puis, ramenée par le souvenir de sa captivité à mieux apprécier encore le bonheur d'être libre, elle s'écria dans un élan de joie naïve :

— Ah ! madame... et là-bas, au milieu de la rivière, voyez donc cette jolie petite île bordée de saules et de peupliers, avec cette maison blanche au bord de l'eau... comme cette habitation doit être charmante l'été quand tous les arbres sont couverts de feuilles ; quel silence, quelle fraîcheur on doit y trouver !

— Ma foi, dit madame Séraphin avec un sourire étrange, je suis ravie que vous trouviez cette île jolie.

— Pourquoi cela, madame ?

— Parce que nous y allons.

— Dans cette île ?

— Oui, cela vous surprend ?

— Un peu, madame.

— Et si vous trouviez là vos amis ?

— Que dites-vous ?

— Vos amis rassemblés pour fêter votre sortie de prison ? ne seriez-vous pas encore plus agréablement surprise ?

— Il serait possible ! madame Georges... M. Rodolphe...

— Tenez, ma chère demoiselle, je n'ai pas plus de défense qu'un enfant... avec votre petit air innocent vous me feriez dire ce que je ne dois pas dire.

— Je vais les revoir... oh ! madame, comme mon cœur bat !

— N'allez donc pas si vite, je conçois votre impatience, mais je puis à peine vous suivre... petite folle...

— Pardon, madame, j'ai tant de hâte d'arriver...

— C'est bien naturel... je ne vous en fais pas un reproche, au contraire...

— Voici le chemin qui descend, il est mauvais, voulez-vous mon bras, madame ?

— Ce n'est pas de refus, ma chère demoiselle... car vous êtes leste et ingambe, et moi je suis vieille.

— Appuyez-vous sur moi, madame, n'ayez pas peur de me fatiguer...

— Merci, ma chère demoiselle, votre aide n'est pas de trop, cette descente est si rapide... enfin nous voici dans une belle route.

— Ah ! madame, il est donc vrai, je vais revoir madame Georges ? je ne puis le croire.

— Encore un peu de patience... dans un quart d'heure... vous la verrez et vous le croirez alors !

— Ce que je ne puis pas comprendre, ajouta Fleur-de-Marie après un moment de réflexion, c'est que madame Georges m'attende là au lieu de m'attendre à la ferme.

— Toujours curieuse, cette chère demoiselle, toujours curieuse...

— Comme je suis indiscrète, n'est-ce pas, madame ? dit Fleur-de-Marie en souriant.

— Aussi pour vous j'ai bien envie de vous apprendre la surprise que vos amis vous ménagent.

— Une surprise ? à moi, madame ?

— Tenez, laissez-moi tranquille, petite espiègle, vous me feriez encore parler malgré moi.

Nous laisserons madame Séraphin et sa victime dans le chemin qui conduit à la rivière.

Nous les précéderons toutes deux de quelques moments à l'île du Ravageur.

CHAPITRE XII.

LE BATEAU.

— Eh quoi ! déjà partir ?
— Partir ! ne plus entendre vos nobles paroles ! Non, par le ciel ! je reste ici, maître...
WOLFRANG, sc. II.

Pendant la nuit, l'aspect de l'île habitée par la famille Martial était sinistre ; mais, à la brillante clarté du soleil, rien de plus riant que ce séjour maudit.

Bordée de saules et de peupliers, presque entièrement couverte d'une herbe épaisse, où serpentaient quelques allées de sable jaune, l'île renfermait un petit jardin potager et un assez grand nombre d'arbres à fruits. Au milieu de ce verger on voyait la baraque à toit de chaume dans laquelle Martial voulait se retirer avec François et Amandine. De ce côté, l'île se terminait à sa pointe par une sorte d'estacade formée de gros pieux destinés à contenir l'éboulement des terres.

Devant la maison, touchant presque au débarcadère, s'arrondissait une tonnelle de treillage vert, destinée à supporter pendant l'été les tiges grimpantes de la vigne vierge et du houblon, berceau de verdure sous lequel on disposait alors les tables des buveurs.

A l'une des extrémités de la maison, peinte en blanc et recouverte de tuiles, un bûcher surmonté d'un grenier formait en retour une petite aile beaucoup plus basse que le corps de logis principal. Presque au-dessus de cette aile on remarquait une fenêtre aux volets garnis de plaques de tôle, et extérieurement condamnés par deux barres de fer transversales, que de forts crampons fixaient au mur.

Trois bachots se balançaient, amarrés aux pilotis du débarcadère.

Accroupi au fond de l'un de ces bachots, Nicolas s'assurait du libre jeu de la soupape qu'il y avait adaptée.

Debout sur un banc situé en dehors de la tonnelle, Calebasse, la main placée au-dessus de ses yeux en manière d'abat-jour, regardait au loin dans la direction que madame Séraphin et Fleur-de-Marie devaient suivre pour se rendre à l'île.

— Personne ne paraît encore, ni vieille ni jeune, dit Calebasse en descendant de son banc et s'adressant à Nicolas. Ce sera comme hier ! nous aurons attendu pour le roi de Prusse. Si ces femmes n'arrivent pas avant une demi-heure.... il faudra partir ; le coup de Bras-Rouge vaut mieux, il nous attend. La courtière doit venir à cinq heures chez lui, aux Champs-Élysées. Il faut que nous soyons arrivés avant elle. Ce matin la Chouette nous l'a répété...

— Tu as raison, reprit Nicolas en quittant son bateau. Que le tonnerre écrase cette vieille qui nous fait droguer pour rien ! La soupape va.... comme un charme. Des deux affaires nous n'en aurons peut-être pas une...

— Du reste, Bras-Rouge et Barbillon ont besoin de nous... à eux deux ils ne peuvent rien.

— C'est vrai ; car, pendant qu'on fera le coup, il faudra que Bras-Rouge reste en dehors de son cabaret pour être au guet, et Barbillon

n'est pas assez fort pour entraîner à lui tout seul la courtière dans le caveau .. elle regimbera, cette vieille.

— Est-ce que la Chouette ne nous disait pas, en riant, qu'elle y tenait le Maître d'école... en pension... dans ce caveau?

— Pas dans celui-là. Dans un autre qui est bien plus profond, et qui est inondé quand la rivière est haute.

— Doit-il marronner dans ce caveau, le Maître d'école! Etre là-dedans tout seul, et aveugle!

— Il y verrait clair qu'il n'y verrait pas autre chose : le caveau est noir comme un four.

— C'est égal, quand il a fini de chanter, pour se distraire, toutes les romances qu'il sait, le temps doit lui paraître joliment long.

— La Chouette dit qu'il s'amuse à faire la chasse aux rats, et que ce caveau-là est très-giboyeux.

— Dis donc, Nicolas, à propos de particuliers qui doivent s'ennuyer et marronner, reprit Calebasse avec un sourire féroce, en montrant du doigt la fenêtre garnie de plaques de tôle, il y en a là un qui doit se manger le sang.

— Bah!... il dort... Depuis ce matin il ne cogne plus... et son chien est muet.

— Peut-être qu'il l'a étranglé pour le manger. Depuis deux jours ils doivent tous deux enrager la faim et la soif là-dedans.

— Ça les regarde... Martial peut durer encore longtemps comme ça, si ça l'amuse. Quand il sera fini... on dira qu'il est mort de maladie; ça ne fera pas un pli.

— Tu crois?

— Bien sûr. En allant ce matin à Asnières, la mère a rencontré le père Férot, le pêcheur; comme il s'étonnait de ne pas avoir vu son ami Martial depuis deux jours, la mère lui a dit que Martial ne quittait pas son lit, tant il était malade, et qu'on désespérait de lui. Le père Férot a avalé ça doux comme miel... il le redira à d'autres... et quand la chose arrivera... elle paraîtra toute simple.

— Oui, mais il ne mourra pas encore tout de suite; c'est long de cette manière-là.

— Qu'est-ce que tu veux? il n'y avait pas moyen d'en venir à bout autrement. Cet enragé de Martial, quand il s'y met, est méchant en diable, et fort comme un taureau, par là-dessus : il se défiait, nous n'aurions pas pu l'approcher sans danger; tandis que sa porte une fois bien clouée en dehors, qu'est-ce qu'il pouvait faire? Sa fenêtre était grillée.

— Tiens... il pouvait desceller les barreaux... en creusant le plâtre avec son couteau, ce qu'il aurait fait, si, montée à l'échelle, je ne lui avais pas déchiqueté les mains à coups de hachette toutes les fois qu'il voulait commencer son ouvrage.

— Quelle faction! dit le brigand en ricanant; c'est toi qui as dû t'amuser!

— Il fallait bien te donner le temps d'arriver avec la tôle que tu avais été chercher chez le père Micou.

— Devait-il écumer... cher frère!

— Il grinçait des dents comme un possédé; deux ou trois fois il a voulu me repousser à travers les barreaux à grands coups de bâton; mais alors, n'ayant plus qu'une main de libre, il ne pouvait pas travailler et desceller la grille. C'est ce qu'il fallait.

— Heureusement qu'il n'y a pas de cheminée dans sa chambre!

— Et que la porte est solide et qu'il a les mains abîmées! sans ça, il serait capable de trouer le plancher.

— Et les poutres, il passerait donc à travers? Non, non, va, il n'y a pas de danger qu'il s'échappe; les volets sont garnis de tôle et assurés par deux barres de fer; la porte... clouée en dehors avec des clous à bateau de trois pouces. Sa bière est plus solide que si elle était en chêne et en plomb.

— Dis donc, et quand, en sortant de prison, la Louve viendra ici pour chercher son homme... comme elle l'appelle?

— Eh bien! on lui dira : Cherche.

— A propos, sais-tu que si ma mère n'avait pas enfermé ces gueux d'enfants, ils auraient été capables de ronger la porte comme des rats pour délivrer Martial? Ce petit gredin de François est un vrai démon depuis qu'il se doute que nous avons emballé le grand frère.

— Ah çà! mais est-ce qu'on va les laisser dans la chambre d'en haut pendant que nous allons quitter l'île? Leur fenêtre n'est pas grillée; ils n'ont qu'à descendre en dehors...

A ce moment, des cris et des sanglots, partant de la maison, attirèrent l'attention de Calebasse et de Nicolas.

Ils virent la porte du rez-de-chaussée, jusqu'alors ouverte, se fermer violemment; une minute après, la figure pâle et sinistre de la mère Martial apparut à travers les barreaux de la fenêtre de la cuisine.

De son long bras décharné, la veuve du supplicié fit signe à ses enfants de venir à elle.

— Allons, il y a du grabuge; je parie que c'est encore François qui se rebiffe, dit Nicolas. Gredin de Martial! sans lui, ce gamin-là aurait été tout seul. Veille toujours bien; et si tu vois venir les deux femelles, appelle-moi.

Pendant que Calebasse, remontée sur son banc, épiait au loin la venue de madame Séraphin et de la Goualeuse, Nicolas entra dans la maison.

La petite Amandine, agenouillée au milieu de la cuisine, sanglotait et demandait grâce pour son frère François.

Irrité, menaçant, celui-ci, acculé dans un des angles de cette pièce, brandissait la hachette de Nicolas, et semblait décidé à apporter cette fois une résistance désespérée aux volontés de sa mère.

Toujours impassible, toujours silencieuse, montrant à Nicolas l'entrée du caveau qui s'ouvrait dans la cuisine et dont la porte était entrebâillée, la veuve fit signe à son fils d'y enfermer François.

— On ne m'enfermera pas là-dedans! s'écria l'enfant déterminé dont les yeux brillaient comme ceux d'un jeune chat sauvage.

— Vous voulez nous y laisser mourir de faim avec Amandine, comme notre frère Martial.

— Maman... pour l'amour de Dieu, laisse-nous en haut dans notre chambre, comme hier, demanda la petite fille d'un ton suppliant, en joignant les mains... dans le caveau noir, nous aurons trop peur.

La veuve regarda Nicolas d'un air impatient, comme pour lui reprocher de n'avoir pas encore exécuté ses ordres; puis, d'un nouveau geste impérieux, lui désigna François.

Voyant son frère s'avancer vers lui, le jeune garçon brandit sa hachette d'un air désespéré et s'écria :

— Si on veut m'enfermer là, que ce soit ma mère, mon frère ou Calebasse, tant pis... je frappe, et la hache coupe.

Ainsi que la veuve, Nicolas sentait l'imminente nécessité d'empêcher les deux enfants d'aller au secours de Martial pendant que la maison resterait seule, et aussi de leur dérober la connaissance des scènes qui allaient se passer, car de leur fenêtre on découvrait la rivière, où l'on voulait noyer Fleur-de-Marie.

Mais Nicolas, aussi féroce que lâche, et se souciant peu de recevoir un coup de la dangereuse hachette dont son jeune frère était armé, hésitait à s'approcher de lui.

La veuve, courroucée de l'hésitation de son fils aîné, le poussa rudement par l'épaule au-devant de François.

Mais Nicolas, reculant de nouveau, s'écria :

— Quand il m'aura blessé, qu'est-ce que je ferai, la mère? Vous savez bien que je vais avoir besoin de mes bras tout à l'heure, et je me ressens encore du coup que ce gueux de Martial m'a donné.

La veuve haussa les épaules avec mépris, et fit un pas vers François

— N'approchez pas, ma mère, s'écria François furieux, ou vous allez me payer tous les coups que vous nous avez donnés à nous deux Amandine.

— Mon frère, laisse-toi plutôt renfermer. Oh! mon Dieu, ne frappe pas notre mère! s'écria Amandine épouvantée.

Tout à coup Nicolas vit sur une chaise une grande couverture de laine dont on s'était servi pour le repassage; il la saisit, la déploya à moitié, et la lança adroitement sur la tête de François, qui, malgré ses efforts, se trouvant engagé sous ses plis épais, ne put faire usage de son arme.

Alors Nicolas se précipita sur lui, et aidé de sa mère il le porta dans le caveau.

Amandine était restée agenouillée au milieu de la cuisine; dès qu'elle vit le sort de son frère, elle se leva vivement, et, malgré sa terreur, alla d'elle-même le rejoindre dans le sombre réduit.

La porte fut fermée à double tour sur le frère et sur la sœur.

— C'est pourtant la faute de ce gueux de Martial si ces enfants sont maintenant comme des déchaînés après nous, s'écria Nicolas.

— On n'entend plus rien dans sa chambre depuis ce matin, dit la veuve d'un air pensif, et elle tressaillit; plus rien...

— C'est ce qui prouve, la mère, que tu as bien fait de dire tantôt au père Férot, le pêcheur d'Asnières, que Martial était depuis deux jours dans son lit malade à crever. Comme ça, quand tout sera dit, on ne s'étonnera de rien.

Après un moment de silence, et comme si elle eût voulu échapper à une pensée pénible, la veuve reprit brusquement :

— La Chouette est venue ici pendant que j'étais à Asnières?

— Oui, la mère.

— Pourquoi n'est-elle pas restée pour nous accompagner chez Bras-Rouge? Je me défie d'elle.

— Bah! vous vous défiez de tout le monde, la mère : aujourd'hui c'est de la Chouette, hier c'était de Bras-Rouge.

— Bras-Rouge est libre, mon fils est à Toulon, et ils avaient commis le même vol.

— Quand vous répéterez toujours cela... Bras-Rouge a échappé parce qu'il est fin comme l'ambre, voilà tout. La Chouette n'est pas restée ici parce qu'elle avait rendez-vous à deux heures, près l'Observatoire, avec le grand monsieur en deuil au compte de qui elle a enlevé cette jeune fille de campagne avec l'aide du Maître d'école et de Tortillard, même que c'était Barbillon qui menait le fiacre que ce grand monsieur en deuil avait loué pour cette affaire. Voyons, la mère, comment voulez-vous que la Chouette nous dénonce, puisqu'elle nous dit les coups qu'elle monte, et que nous ne lui disons pas les nôtres? car elle ne sait rien de la noyade de tout à l'heure. Soyez tranquille, allez, la mère, les loups ne se mangent pas, la journée sera bonne; quand je pense que la courtière a souvent pour des vingt, des trente mille francs de diamants dans son sac, et qu'avant deux heures nous la tiendrons dans le caveau de Bras-Rouge!... Trente mille francs de diamants!... pensez donc!

— Et pendant que nous tiendrons la courtière, Bras-Rouge restera en dehors de son cabaret? dit la veuve d'un air soupçonneux.

— Et où voulez-vous qu'il soit? S'il vient quelqu'un chez lui, ne faut-il pas qu'il réponde, et qu'il empêche d'approcher de l'endroit où nous ferons notre affaire?

— Nicolas! Nicolas! cria tout à coup Calebasse au dehors, voilà les deux femmes.

— Vite, vite, la mère, votre châle; je vais vous conduire à terre, ça sera autant de fait, dit Nicolas.

La veuve avait remplacé sa marmotte de deuil par un bonnet de tulle noir. Elle s'enveloppa dans un grand châle de tartan à carreaux gris et blancs, ferma la porte de la cuisine, plaça la clef derrière un des volets du rez-de-chaussée, et suivit son fils à l'embarcadère.

Presque malgré elle, avant de quitter l'île, elle jeta un long regard sur la fenêtre de Martial, fronça les sourcils, pinça ses lèvres; puis, après un brusque et nouveau tressaillement, elle murmura tout bas:

— C'est sa faute, c'est sa faute.

— Nicolas, les vois-tu... là-bas, le long de la butte? il y a une paysanne et une bourgeoise, s'écria Calebasse en montrant, de l'autre côté de la rivière, madame Séraphin et Fleur-de-Marie qui descendaient un petit sentier contournant un escarpement assez élevé d'où l'on dominait un four à plâtre.

— Attendons le signal, n'allons pas faire de mauvaise besogne, dit Nicolas.

— Tu es donc aveugle? Est-ce que tu ne reconnais pas la grosse femme qui est venue avant-hier! Vois donc son châle orange. Et la petite paysanne, comme elle se dépêche! Elle est encore bonne enfant, celle-là, on voit bien qu'elle ne sait pas ce qui l'attend.

— Oui, je reconnais la grosse femme. Allons, ça chauffe, ça chauffe. Ah çà! convenons bien du coup, Calebasse, dit Nicolas. Je prendrai la vieille et la jeune dans le bachot à soupape, tu me suivras dans l'autre bout à bout, et attention à ramer juste, pour que d'un saut je puisse me lancer dans ton bateau dès que j'aurai fait jouer la trappe et que le mien enfoncera.

—N'aie pas peur, ce n'est pas la première fois que je rame, n'est-ce pas?

— Je n'ai pas peur de me noyer, tu sais comme je nage. Mais, si je ne sautais pas à temps dans l'autre bachot, les femelles, en se débattant contre la noyade, pourraient s'accrocher à moi, et, merci, je n'ai pas envie de faire une pleine eau avec elles.

— La vieille fait signe avec son mouchoir, dit Calebasse; les voilà sur la grève.

— Allons, allons, embarquez, la mère, dit Nicolas en démarrant, venez dans le bachot à soupape. Comme çà les deux femmes ne se défieront de rien. Et toi, Calebasse, saute dans l'autre, et des bras, ma fille, rame dur. Ah! tiens, prends mon croc, mets-le à côté de toi, il est pointu comme une lance, ça pourra servir, et en route! dit le bandit en plaçant dans le bateau de Calebasse un long croc armé d'un fer aigu.

Fleur-de-Marie s'embarquant sur le bateau à soupape.

En peu d'instants les deux bachots, conduits l'un par Nicolas, l'autre par Calebasse, abordèrent sur la grève, où madame Séraphin et Fleur-de-Marie attendaient depuis quelques minutes.

Pendant que Nicolas attachait son bateau à un pieu placé sur le rivage, madame Séraphin s'approcha et lui dit tout bas et très-rapidement: — Dites que madame Georges nous attend; puis la femme de charge reprit à haute voix:

— Nous sommes un peu en retard, mon garçon?

— Oui, ma brave dame; madame Georges vous a déjà demandées plusieurs fois.

— Vous voyez, ma chère demoiselle, madame Georges nous attend, dit madame Séraphin en se retournant vers Fleur-de-Marie, qui, malgré sa confiance, avait senti son cœur se serrer à l'aspect des sinistres figures de la veuve, de Calebasse et de Nicolas. Mais le nom de madame Georges la rassura, et elle répondit: — Je suis aussi bien impatiente de voir madame Georges; heureusement le trajet n'est pas long.

— Va-t-elle être contente, cette chère dame! dit madame Séraphin. Puis, s'adressant à Nicolas: Voyons, mon garçon, approchez encore un peu plus votre bateau que nous puissions monter. Et elle ajouta tout bas: Il faut absolument noyer la petite; si elle revient sur l'eau, replongez-la.

— C'est dit; et vous, n'ayez pas peur: quand je vous ferai signe, donnez-moi la main. Elle enfoncera toute seule, tout est préparé, vous n'avez rien à craindre, répondit tout bas Nicolas. Puis, avec une impassibilité féroce, sans être touché ni de la beauté ni de la jeunesse de Fleur-de-Marie, il lui tendit son bras.

La jeune fille s'y appuya légèrement et entra dans le bateau.

— A vous, ma brave dame, dit Nicolas à madame Séraphin.

Et il lui offrit la main à son tour.

Fut-ce pressentiment, défiance ou seulement crainte de ne pas sauter assez lestement de l'embarcation dans laquelle se trouvaient Nicolas et la Goualeuse lorsqu'elle coulerait à fond, la femme de charge de Jacques Ferrand dit à Nicolas en se reculant:

— Au fait, moi j'irai dans le bateau de mademoiselle.

Et elle se plaça près de Calebasse.

— A la bonne heure, dit Nicolas en échangeant un coup d'œil expressif avec sa sœur.

Et du bout de sa rame il donna une vigoureuse impulsion à son bachot.

Sa sœur l'imita lorsque madame Séraphin fut à côté d'elle.

Debout, immobile sur le rivage, indifférente à cette scène, la veuve, pensive et absorbée, attachait obstinément son regard sur la fenêtre de Martial, que l'on distinguait de la grève à travers les peupliers.

Pendant ce temps, les deux bachots, dont le premier portait Fleur-de-Marie et Nicolas, l'autre madame Séraphin et Calebasse, s'éloignèrent lentement du bord.

SEPTIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Bonheur de se revoir.

Avant d'apprendre au lecteur le dénoûment du drame qui se passait dans le bateau à soupape de Martial, nous reviendrons sur nos pas.

Peu de moments après que Fleur-de-Marie eut quitté Saint-Lazare avec madame Séraphin, la Louve était aussi sortie de prison.

Grâce aux recommandations de madame Armand et du directeur, qui voulait la récompenser de sa bonne action envers Mont-Saint-Jean, on avait gracié la maîtresse de Martial de quelques jours de captivité qui lui restaient à subir.

Un changement complet s'était d'ailleurs opéré dans l'esprit de cette créature jusqu'alors corrompue, avilie, indomptée.

Ayant sans cesse présent à la pensée le tableau de la vie paisible, rude et solitaire, évoquée par Fleur-de-Marie, la Louve avait pris en horreur sa vie passée.

Se retirer au fond des forêts avec Martial, tel était son but unique, son idée fixe, contre laquelle tous ses anciens et mauvais instincts s'étaient en vain révoltés pendant que, séparée de la Goualeuse, dont elle avait voulu fuir l'influence croissante, cette femme étrange s'était retirée dans un autre quartier de Saint-Lazare.

Pour opérer cette rapide et sincère conversion, encore assurée, consolidée par la lutte impuissante des habitudes perverses de sa compagne, Fleur-de-Marie, suivant l'impulsion de son naïf bon sens, avait ainsi raisonné :

La Louve, créature violente et résolue, aime passionnément Martial; elle doit donc accueillir avec joie la possibilité de sortir de l'ignominieuse vie dont elle a honte pour la première fois, et de se consacrer tout entière à cet homme rude et sauvage dont elle réfléchit tous les penchants, à cet homme qui recherche la solitude autant par goût qu'afin d'échapper à la réprobation dont sa détestable famille est poursuivie.

Aidée de ces seuls éléments puisés dans son entretien avec la Louve, Fleur-de-Marie, en donnant une louable direction à l'amour farouche et au caractère hardi de cette créature, avait donc changé une fille perdue en honnête femme... Car ne rêver qu'à épouser Martial pour se retirer avec lui au milieu des bois et y vivre de travail et de privations, n'est-ce pas absolument le vœu d'une honnête femme?

Confiante dans l'appui que Fleur-de-Marie lui avait promis au nom d'un bienfaiteur inconnu, la Louve venait donc de faire cette louable proposition à son amant, non sans la crainte amère d'un refus, car la Goualeuse, en l'amenant à rougir du passé, lui avait aussi donné la conscience de sa position envers Martial.

Une fois libre, la Louve ne songea qu'à revoir son homme, comme elle disait. Elle n'avait pas reçu de nouvelles de lui depuis plusieurs jours. Dans l'espoir de le rencontrer à l'île du Ravageur, et décidée à l'y attendre s'il ne s'y trouvait pas, elle monta dans un cabriolet de régie, qu'elle paya largement, se fit rapidement conduire au pont d'Asnières, qu'elle traversa environ un quart d'heure avant que madame Séraphin et Fleur-de-Marie, venant à pied depuis la barrière, fussent arrivées sur la grève près du four à plâtre.

Lorsque Martial ne venait pas prendre la Louve dans son bateau pour la mener dans l'île, elle s'adressait à un vieux pêcheur, nommé le père Férot, qui habitait près du pont.

A quatre heures de l'après-midi, un cabriolet s'arrêta donc à l'entrée d'une petite rue du village d'Asnières. La Louve donna cent sous au cocher, d'un bond fut à terre, et se rendit en hâte à la demeure du père Férot le batelier.

La Louve, ayant quitté ses habits de prison, portait une robe de mérinos vert-foncé, un châle rouge à palmes façon cachemire, et un bonnet de tulle garni de rubans; ses cheveux épais, crépus, étaient à peine lissés. Dans son ardeur impatiente de revoir Martial, elle s'était habillée avec plus de hâte que de soin.

Après une si longue séparation, toute autre créature eût sans doute pris le temps de se faire belle pour cette première entrevue; mais la Louve se souciait peu de ces délicatesses et de ces lenteurs. Avant tout, elle voulait voir son homme le plus tôt possible, désir impétueux, non-seulement causé par un de ces amours passionnés qui exaltent quelquefois ces créatures jusqu'à la frénésie, mais encore par le besoin de confier à Martial la résolution salutaire qu'elle avait puisée dans son entretien avec Fleur-de-Marie.

La Louve arriva bientôt à la maison du pêcheur.

Assis devant sa porte, le père Férot, vieillard à cheveux blancs, raccommodait ses filets. Du plus loin qu'elle l'aperçut, la Louve s'écria :

La Louve sauvant Fleur-de-Marie. — PAGE 242.

— Votre bateau... père Férot... vite... vite !.....

— Ah ! c'est vous, mademoiselle ; bien le bonjour... Il y a longtemps qu'on ne vous a vue par ici.

— Oui, mais votre bateau. . vite... et à l'île !...

— Ah bien ! c'est comme un sort, ma brave fille, impossible pour aujourd'hui.

— Comment ?

— Mon garçon a pris mon bachot pour s'en aller à Saint-Ouen avec les autres jouter à la rame... Il ne reste pas un bateau sur toute la rive d'ici jusqu'à la gare...

72 Paris. — Imprimerie Schneider, rue d'Erfurth, 1.

— Mordieu! s'écria la Louve en frappant du pied et en serrant les poings, c'est fait pour moi!

— Vrai! foi de père Férot... je suis bien fâché de ne pas pouvoir vous conduire à l'île... car sans doute qu'il est encore plus mal...

— Plus mal! qui? Martial? s'écria la Louve en saisissant le père Férot au collet, mon homme est malade?

— Vous ne le savez pas?

— Martial?

— Sans doute; mais vous allez déchirer ma blouse. Tenez-vous donc tranquille.

— Il est malade! Et depuis quand?

— Depuis deux ou trois jours.

— C'est faux! il me l'aurait écrit.

— Ah bien oui! il est trop malade pour écrire.

— Trop malade pour écrire! Et il est à l'île? vous en êtes sûr?

— Je vas vous dire... Figurez-vous que ce matin j'ai rencontré la veuve Martial. Ordinairement, quand je la vois d'un côté, vous entendez bien, je m'en vas de l'autre, car je n'aime pas sa société; alors...

— Mais mon homme, mon homme, où est-il?

— Attendez donc. Me trouvant avec sa mère entre quatre-z-yeux, je n'ai pas osé éviter de lui parler; elle a l'air si mauvais, que j'en ai toujours peur: c'est plus fort que moi. Voilà deux jours que je n'ai vu votre Martial, que je lui dis; il est donc parti en ville? Là-dessus elle me regarde avec des yeux... mais des yeux... qui m'auraient tué s'ils avaient été des pistolets, comme dit cet autre.

— Vous me faites bouillir. Après? après?

Le père Férot garda un moment le silence, puis reprit:

— Tenez, vous êtes une bonne fille, promettez-moi le secret, et je vous dirai toute la chose, comme je la sais.

— Sur mon homme?

— Oui, car, voyez-vous, Martial est bon enfant quoique mauvaise tête; et s'il lui arrivait malheur par sa vieille scélérate de mère ou par son gueux de frère, ça serait dommage.

— Mais que se passe-t-il? Qu'est-ce que sa mère et son frère lui ont fait? où est-il, hein? parlez donc, mais parlez donc!

— Allons, bon, vous voilà encore après ma blouse. Lâchez-moi donc! Si vous m'interrompez toujours en me détruisant mes effets, je ne pourrai jamais finir et vous ne saurez rien.

— Oh! quelle patience! s'écria la Louve en frappant des pieds avec colère.

— Vous ne répéterez à personne ce que je vous raconte?

— Non, non, non!

— Parole d'honneur?

— Père Férot, vous allez me donner un coup de sang.

— Oh! quelle fille! quelle fille! a-t-elle une mauvaise tête! Voyons, m'y voilà D'abord il faut vous dire que Martial est de plus en plus en bisbille avec sa famille, et qu'ils lui feraient quelque mauvais coup, que cela ne m'étonnerait pas. C'est pour ça que je suis fâché de ne pas avoir mon bachot, car, si vous comptez sur ceux de l'île pour y aller, vous avez tort. Ce n'est pas Nicolas ou cette vilaine Calebasse qui vous y conduiraient.

— Je le sais bien. Mais que vous a dit la mère de mon homme? C'est donc à l'île qu'il est tombé malade?

— Ne m'embrouillez pas; voilà ce que c'est: ce matin je dis à la veuve: Il y a deux jours que je n'ai vu Martial, son bachot est au pieu; il est donc en ville? Là-dessus la veuve me regarde d'un air méchant: Il est malade à l'île, et si malade qu'il n'en reviendra pas. Je me dis à part moi: Comment que ça se fait? Il y a trois jours que... Eh bien! quoi! dit le père Férot en s'interrompant, eh bien! où allez-vous? Où diable court-elle à présent?

Croyant la vie de Martial menacée par les habitants de l'île, la Louve, éperdue de frayeur, transportée de rage, n'écoutant pas davantage le pêcheur, s'était encourue le long de la Seine.

Quelques détails topographiques sont indispensables à l'intelligence de la scène suivante.

L'île du Ravageur se rapprochait plus de la rive gauche de la rivière que de la rive droite, où Fleur-de-Marie et madame Séraphin s'étaient embarquées.

La Louve se trouvait sur la rive gauche.

Sans être très-escarpée, la hauteur des terres de l'île masquait dans toute sa longueur la vue d'une rive sur l'autre. Ainsi la maîtresse de Martial n'avait pas pu voir l'embarquement de la Goualeuse, et la famille du ravageur n'avait pu voir la Louve accourant à ce moment même le long de la rive opposée.

Rappelons enfin au lecteur que la maison de campagne du docteur Griffon, où habitait temporairement le comte de Saint-Remy, s'élevait à mi-côte et près de la plage où la Louve arrivait éperdue.

Elle passa, sans les voir, auprès de deux personnes qui, frappées de son air hagard, se retournèrent pour la suivre de loin. Ces deux personnes étaient le comte de Saint-Remy et le docteur Griffon.

Le premier mouvement de la Louve en apprenant le péril de son amant avait été de courir impétueusement vers l'endroit où elle le savait en danger. Mais, à mesure qu'elle approchait de l'île, elle songeait à la difficulté d'y aborder. Ainsi que le lui avait dit le vieux pêcheur, elle ne devait compter sur aucun bateau étranger, et personne de la famille Martial ne voudrait la venir chercher.

Haletante, le teint empourpré, le regard étincelant, elle s'arrêta donc en face de la pointe de l'île qui, formant une courbe dans cet endroit, se rapprochait assez du rivage.

À travers les branches effeuillées des saules et des peupliers, la Louve aperçut le toit de la maison où Martial se mourait peut-être.

A cette vue, poussant un gémissement farouche, elle arracha son bonnet, laissa glisser sa robe jusqu'à ses pieds, ne garda que son jupon, se jeta intrépidement dans la rivière, y marcha tant qu'elle eut pied, puis, le perdant, elle se mit à nager vigoureusement vers l'île.

Ce fut un spectacle d'une énergie sauvage.

A chaque brassée, l'épaisse et longue chevelure de la Louve, dénouée par la violence de ses mouvements, frémissait autour de sa tête comme une crinière double à reflets cuivrés.

Sans l'ardente fixité de ses yeux incessamment attachés sur la maison de Martial, sans la contraction de ses traits crispés par de terribles angoisses, on aurait cru que la maîtresse du braconnier se jouait dans l'onde, tant cette femme nageait librement, fièrement. Tatoués en souvenir de son amant, ses bras blancs et nerveux, d'une vigueur toute virile, fendaient l'eau qui rejaillissait et roulait en perles humides sur ses larges épaules, sur sa robuste et ferme poitrine, qui ruisselait comme un marbre à demi submergé.

Tout à coup de l'autre côté de l'île retentit un cri de détresse, un cri d'agonie terrible, désespéré.

La Louve tressaillit et s'arrêta court.

Puis, se soutenant sur l'eau d'une main, de l'autre elle rejeta en arrière son épaisse chevelure et écouta.

Un nouveau cri se fit entendre, mais plus faible, mais suppliant, convulsif, expirant.

Et tout retomba dans un profond silence.

— Mon homme!!! cria la Louve en se remettant à nager avec fureur

Dans son trouble, elle avait cru reconnaître la voix de Martial.

Le comte et le docteur, auprès desquels la Louve était passée en courant, n'avaient pu la suivre d'assez près pour s'opposer à sa témérité.

Ils arrivèrent en face de l'île au moment où venaient de retentir les deux cris effrayants.

Ils s'arrêtèrent aussi épouvantés que la Louve.

Voyant celle-ci lutter intrépidement contre le courant, ils s'écrièrent:

— La malheureuse va se noyer!

Ces craintes furent vaines.

La maîtresse de Martial nageait comme une loutre; en quelques brassées, l'intrépide créature aborda.

Elle avait pris pied, et s'aidait, pour sortir de l'eau, d'un des pieux qui formaient à l'extrémité de l'île une sorte d'estacade avancée, lorsque tout à coup, le long de ces pilotis, emporté par le courant, passa lentement le corps d'une jeune fille vêtue en paysanne; ses vêtements la soutenaient encore sur l'eau.

Se cramponner d'une main à l'un des pieux, de l'autre saisir brusquement au passage la femme par sa robe, tel fut le mouvement de la Louve, mouvement aussi rapide que la pensée.

Seulement elle attira si violemment à elle et en dedans du pilotis la malheureuse qu'elle sauvait, que celle-ci disparut un instant sous l'eau, quoiqu'il y eût pied à cet endroit.

Douée d'une force et d'une adresse peu communes, la Louve souleva la Goualeuse (c'était elle), qu'elle n'avait pas encore reconnue, la prit entre ses bras robustes comme on prend un enfant, fit encore quelques pas dans la rivière, et la déposa enfin sur la berge gazonnée de l'île.

— Courage! courage! lui cria M. de Saint-Remy, témoin comme le docteur Griffon de ce hardi sauvetage. Nous allons passer le pont d'Asnières et venir à votre secours avec un bateau.

Puis tous deux se dirigèrent en hâte vers le pont.

Ces paroles n'arrivèrent pas jusqu'à la Louve.

Répétons que de la rive droite de la Seine, où se trouvaient encore Nicolas, Calebasse et sa mère, après leur détestable crime, on ne pouvait absolument voir ce qui se passait de l'autre côté de l'île, grâce à son escarpement.

Fleur-de-Marie, brusquement attirée par la Louve en dedans de l'estacade, ayant un moment plongé pour ne plus reparaître aux yeux de ses meurtriers, ceux-ci durent croire leur victime noyée et engloutie.

Quelques minutes après, le courant emportait un autre cadavre entre deux eaux, sans que la Louve l'aperçût.

C'était le corps de la femme de charge du notaire.

Morte, bien morte, celle-là.

Nicolas et Calebasse avaient autant d'intérêt que Jacques Ferrand à faire disparaître ce témoin, ce complice de leur nouveau crime: aussi, lorsque le bateau à soupape s'était enfoncé avec Fleur-de-Marie, Nicolas, s'élançant dans le bachot conduit par sa sœur, et dans lequel se trouvait madame Séraphin, avait imprimé une violente secousse à cette embarcation, et saisi le moment où la femme de charge trébuchait pour la précipiter dans la rivière et l'y achever d'un coup de croc.

. . . . . .

Haletante, épuisée, la Louve, agenouillée sur l'herbe à côté de Fleur-

de-Marie, reprenait ses forces, et examinait les traits de celle qu'elle venait d'arracher à la mort.

Qu'on juge de sa stupeur en reconnaissant sa compagne de prison.

Sa compagne qui avait eu sur sa destinée une influence si rapide, si bienfaisante...

Dans son saisissement, la Louve un moment oublia Martial.

— La Goualeuse! s'écria-t-elle.

Et, le corps penché, appuyé sur ses genoux et sur ses mains, la tête échevelée, ses vêtements ruisselants d'eau, elle contemplait la malheureuse enfant étendue, presque expirante, sur le gazon. Pâle, inanimée, les yeux demi-ouverts et sans regards, ses beaux cheveux blonds collés à ses tempes, les lèvres bleues, ses petites mains déjà roidies, glacées, on l'eût crue morte.

— La Goualeuse! répéta la Louve; quel hasard! moi qui venais dire à mon homme le bien et le mal qu'elle m'a faits avec ses paroles et ses promesses, la résolution que j'avais prise! Pauvre petite, je la retrouve ici morte! Mais non, non! s'écria la Louve en s'approchant encore plus de Fleur-de-Marie, et sentant un souffle imperceptible s'échapper de sa bouche. Non! Mon Dieu! mon Dieu! elle respire encore, je l'ai sauvée de la mort... Ça ne m'était jamais arrivé de sauver quelqu'un. Ah! ça fait du bien, ça réchauffe. Oui, mais mon homme, il faut le sauver aussi, lui. Peut-être qu'il râle à cette heure. Sa mère et son frère sont capables de l'assassiner. Je ne peux pas pourtant laisser là cette pauvre petite, je vais l'emporter chez la veuve; il faudra bien qu'elle la secoure et qu'elle me montre Martial, ou je brise tout, je tue tout. Oh! il n'y a ni mère, ni sœur, ni frère qui tiennent quand je sens mon homme là!

Et, se relevant aussitôt, la Louve emporta Fleur-de-Marie dans ses bras.

Chargée de ce léger fardeau, elle courut vers la maison, ne doutant pas que la veuve et sa fille, malgré leur méchanceté, ne donnassent les premiers secours à Fleur-de-Marie.

Lorsque la maîtresse de Martial fut arrivée au point culminant de l'île, d'où elle pouvait découvrir les deux rives de la Seine, Nicolas, sa mère et Calebasse s'étaient éloignés.

Certains de l'accomplissement de leur double meurtre, ils se rendirent en toute hâte chez Bras-Rouge.

A ce moment aussi un homme qui, embusqué dans un des enfoncements du rivage cachés par le four à plâtre, avait invisiblement assisté à cette horrible scène, disparaissait, croyant, ainsi que les meurtriers, le crime exécuté.

Cet homme était Jacques Ferrand.

Un des bateaux de Nicolas se balançait amarré à un pieu du rivage, à l'endroit où s'étaient embarquées la Goualeuse et madame Séraphin.

A peine Jacques Ferrand quittait-il le four à plâtre pour regagner Paris, que M. de Saint-Remy et le docteur Griffon passaient en hâte le pont d'Asnières, accourant vers l'île, comptant s'y rendre à l'aide du bateau de Nicolas qu'ils avaient aperçu de loin.

A sa grande surprise, en arrivant auprès de la maison des ravageurs, la Louve trouva la porte fermée.

Déposant sous la tonnelle Fleur-de-Marie toujours évanouie, elle s'approcha de la maison. Elle connaissait la croisée de la chambre de Martial; quelle fut sa surprise de voir les volets de cette fenêtre couverts de plaques de tôle, et assujettis au dehors par deux barres de fer!

Devinant une partie de la vérité, la Louve poussa un cri rauque, retentissant, et se mit à appeler de toutes ses forces :

— Martial! mon homme!...

Rien ne lui répondit.

Épouvantée de ce silence, la Louve se mit à tourner, à tourner autour du logis comme une bête sauvage qui flaire et cherche en rugissant l'entrée de la tanière où est enfermé son mâle.

De temps en temps elle criait :

— Mon homme, es-tu là? mon homme!!!

Et, dans sa rage, elle ébranlait les barreaux de la fenêtre de la cuisine, elle frappait la muraille, elle heurtait à la porte.

Tout à coup un bruit sourd lui répondit de l'intérieur de la maison.

La Louve tressaillit, écouta.

Le bruit cessa.

— Mon homme m'a entendue, il faut que j'entre, quand je devrais ronger la porte avec mes dents.

Et elle se mit de nouveau à pousser son cri sauvage.

Plusieurs coups frappés, mais faiblement, à l'intérieur des volets de Martial, répondirent aux hurlements de la Louve.

— Il est là! s'écria-t-elle en s'arrêtant brusquement sous la fenêtre de son amant, il est là! S'il le faut, j'arracherai la tôle avec mes ongles, mais j'ouvrirai ces volets.

Ce disant, elle avisa une grande échelle à demi engagée derrière un des contrevents de la salle basse; en attirant violemment ce contrevent à elle, la Louve fit tomber la clef cachée par la veuve sur le bord de la croisée.

— Si elle ouvre, dit la Louve en essayant la clef dans la serrure de la porte d'entrée, je pourrai monter à sa chambre. Ça ouvre, s'écria-t-elle avec joie, mon homme est sauvé!

Une fois dans la cuisine, elle fut frappée des cris des deux enfants qui, renfermés dans le caveau et entendant un bruit extraordinaire, appelaient à leur secours.

La veuve, croyant que personne ne viendrait dans l'île ou dans la maison pendant son absence, s'était contentée d'enfermer François et Amandine à double tour, laissant la clef à la serrure.

Mis en liberté par la Louve, le frère et la sœur sortirent précipitamment du caveau.

— O la Louve! sauvez mon frère Martial, ils veulent le faire mourir! s'écria François; depuis deux jours ils l'ont muré dans sa chambre.

— Ils ne lui ont pas fait de blessures?

— Non, non, je ne crois pas.

— J'arrive à temps! s'écria la Louve en courant à l'escalier; puis, s'arrêtant après avoir gravi quelques marches :

— Et la Goualeuse que j'oublie! dit-elle. Amandine, du feu tout de suite; toi et ton frère, apportez ici près de la cheminée une pauvre fille qui se noyait; je l'ai sauvée. Elle est sous la tonnelle. François, un merlin, une hache, une barre de fer, que j'enfonce la porte de mon homme!

— Il y a là le merlin à fendre le bois, mais c'est trop lourd pour vous, dit le jeune garçon en traînant avec peine un énorme marteau.

— Trop lourd! s'écria la Louve; et elle enleva sans peine cette masse de fer qu'en toute autre circonstance elle eût peut-être difficilement soulevée.

Puis, montant l'escalier quatre à quatre, elle répéta aux deux enfants :

— Courez chercher la jeune fille et approchez-la du feu.

En deux bonds la Louve fut au fond du corridor, à la porte de Martial.

— Courage, mon homme, voilà ta Louve! s'écria-t-elle; et, levant le marteau à deux mains, d'un coup furieux elle ébranla la porte.

— Elle est clouée en dehors. Arrache les clous, s'écria Martial d'une voix faible.

Se jetant aussitôt à genoux dans le corridor, à l'aide du bec du merlin et de ses ongles qu'elle meurtrit, de ses doigts qu'elle déchira, la Louve parvint à arracher du plancher et du chambranle plusieurs clous énormes qui condamnaient la porte.

Enfin cette porte s'ouvrit.

Martial, pâle, les mains ensanglantées, tomba presque sans mouvement dans les bras de la Louve.

CHAPITRE II.

La Louve et Martial.

— Enfin je te vois, je te tiens, je *t'ai*... s'écria la Louve en recevant et en serrant Martial dans ses bras, avec un accent de possession et de joie d'une énergie sauvage; puis, le soutenant, le portant presque, elle l'aida à s'asseoir sur un banc placé dans le corridor.

Pendant quelques minutes Martial resta faible, hagard, cherchant à se remettre de cette violente secousse qui avait épuisé ses forces défaillantes.

La Louve sauvait son amant au moment où, anéanti, désespéré, il se sentait mourir, moins encore par le manque d'aliments que par la privation d'air, impossible à renouveler dans une petite chambre sans cheminée, sans issue, et hermétiquement fermée, grâce à l'atroce prévoyance de Calebasse, qui avait bouché avec de vieux linges jusqu'aux moindres fissures de la porte et de la croisée.

Palpitante de bonheur et d'angoisse, les yeux mouillés de pleurs, la Louve, à genoux, épiait les moindres mouvements de la physionomie de Martial.

Celui-ci semblait peu à peu renaître en aspirant à longs traits un air pur et salubre.

Après quelques tressaillements, il releva sa tête appesantie, poussa un long soupir et ouvrit les yeux.

— Martial, c'est moi, c'est ta Louve! Comment vas-tu?

— Mieux, répondit-il d'une voix faible.

— Mon Dieu! qu'est-ce que tu veux? de l'eau, du vinaigre?

— Non, non, reprit Martial de moins en moins oppressé. De l'air! oh! de l'air, rien que de l'air!

La Louve, au risque de se couper les poings, brisa les quatre carreaux d'une fenêtre qu'elle n'aurait pu ouvrir sans déranger une lourde table.

— Je respire maintenant, je respire; ma tête se dégage, dit Martial en revenant tout à fait à lui.

Puis, comme s'il se fût alors seulement rappelé le service que sa maîtresse lui avait rendu, il s'écria avec une explosion de reconnaissance ineffable :

— Sans toi j'étais mort, ma brave Louve.

— Bien, bien... comment te trouves-tu à cette heure?

— De mieux en mieux.

— Tu as faim?

— Non, je me sens trop faible. Ce qui m'a fait le plus souffrir, c'était le manque d'air. A la fin, j'étouffais, j'étouffais... c'était affreux.

— Et maintenant?

— Je revis, je sors du tombeau, et j'en sors grâce à toi!

— Mais tes mains, tes pauvres mains! ces coupures!... Qu'est-ce qu'ils t'ont donc fait, mon Dieu?

— Nicolas et Calebasse, n'osant pas m'attaquer en face une seconde fois, m'avaient muré dans ma chambre pour m'y laisser mourir de faim. J'ai voulu les empêcher de clouer mes volets, ma sœur m'a coupé les mains à coups de hachette!!!

— Les monstres! ils voulaient faire croire que tu étais mort de maladie; ta mère avait déjà répandu le bruit que tu te trouvais dans un état désespéré. Ta mère, mon homme, ta mère!...

— Tiens, ne me parle pas d'elle, dit Martial avec amertume; puis, remarquant pour la première fois les vêtements mouillés et l'étrange accoutrement de la Louve, il s'écria: Que t'est-il arrivé? tes cheveux ruissellent, tu es en jupon... il est trempé d'eau!

— Qu'importe! enfin te voilà sauvé, sauvé!

— Mais explique-moi pourquoi tu es ainsi mouillée.

— Je te savais en danger... je n'ai pas trouvé de bateau...

— Et tu es venue à la nage?

— Oui. Mais tes mains, donne que je les baise. Tu souffres... les monstres!. . Et je n'étais pas là!

— Oh! ma brave Louve! s'écria Martial avec enthousiasme, brave entre toutes les créatures braves!

— N'as-tu pas écrit là: Mort aux lâches!

Et la Louve montra son bras tatoué où étaient écrits ces mots en caractères indélébiles.

— Intrépide, va! Mais le froid t'a saisie, tu trembles.

— Ça n'est pas de froid.

— C'est égal... Entre là, tu prendras le manteau de Calebasse, tu t'envelopperas dedans.

— Mais...

— Je le veux.

En une seconde, la Louve fut enveloppée d'un manteau de tartan et revint.

— Pour moi... risquer de te noyer! répéta Martial en la regardant avec exaltation.

— Au contraire... une pauvre fille se noyait, je l'ai sauvée en abordant à l'île.

— Tu l'as sauvée aussi? Où est-elle?

— En bas, avec les enfants; ils la soignent.

— Et qui est cette jeune fille?

— Mon Dieu! si tu savais quel hasard, quel heureux hasard! C'est une de mes compagnes de Saint-Lazare, une fille bien extraordinaire, va...

— Comment cela?

— Figure-toi que je l'aimais et que je la haïssais, parce qu'elle m'avait mis à la fois la mort et le bonheur dans l'âme.

— Elle?

— Oui, à propos de toi.

— De moi?

— Ecoute, Martial... Puis, s'interrompant, la Louve ajouta: Tiens, non, non... je n'oserai jamais.

— Quoi donc?

— Je voulais te faire une demande... J'étais venue pour te voir et pour cela, car en partant de Paris je ne te savais pas en danger.

— Eh bien! dis.

— Je n'ose plus.

— Tu n'oses plus, après ce que tu viens de faire pour moi!

— Justement. J'aurais l'air de quémander du retour.

— Quémander du retour! est-ce que je ne t'en dois pas? est-ce que tu ne m'as pas déjà soigné nuit et jour dans ma maladie l'an passé?

— Est-ce que tu n'es pas mon homme?

— Aussi tu dois me parler franchement, parce que je suis ton homme, et que je le serai toujours.

— Toujours, Martial?

— Toujours, vrai comme je m'appelle Martial. Pour moi il n'y aura plus dans le monde d'autre femme que toi, vois-tu, la Louve. Que tu aies été ceci ou cela, tant pis, ça me regarde... je t'aime, tu m'aimes, et je te dois la vie. Seulement, depuis que tu es en prison, je ne suis plus le même. Il y a eu bien du nouveau?... j'ai réfléchi, et tu ne seras plus ce que tu as été.

— Que veux-tu dire?

— Je ne veux plus te quitter maintenant, mais je ne veux pas non plus quitter François et Amandine.

— Ton petit frère et ta petite sœur?

— Oui; d'aujourd'hui il faut que je sois pour eux comme qui dirait leur père. Tu comprends, ça me donne des devoirs, ça me range, je suis obligé de me charger d'eux. On voulait en faire des brigands finis; pour les sauver je les emmène.

— Où ça?

— Je n'en sais rien; mais, pour sûr, loin de Paris.

— Et moi?

— Toi? Je t'emmène aussi.

— Tu m'emmènes? s'écria la Louve avec une stupeur joyeuse. Elle ne pouvait croire à un tel bonheur. Je ne te quitterai pas?

— Non, ma brave Louve, jamais. Tu m'aideras à élever ces enfants... Je te connais; en te disant: Je veux que ma pauvre petite Amandine soit une honnête fille, parle-lui dans *ces prix-là*, je sais ce que tu seras pour elle, une brave mère.

— Oh! merci, Martial, merci!

— Nous vivrons en honnêtes ouvriers; sois tranquille, nous trouverons de l'ouvrage, nous travaillerons comme des nègres. Mais au moins ces enfants ne seront pas gueux comme père et mère, je ne m'entendrai plus appeler fils et frère de guillotinés, enfin je ne passerai plus dans les rues où l'on te connaît... Mais qu'est-ce que tu as? qu'est-ce que tu as?

— Martial, j'ai peur de devenir folle.

— Folle?

— Folle de joie.

— Pourquoi?

— Parce que, vois-tu, c'est trop!

— Quoi?

— Ce que tu me demandes là... Oh! non, vois-tu, c'est trop. A moins que d'avoir sauvé la Goualeuse ça m'ait porté bonheur... c'est ça pour sûr.

— Mais, encore une fois, qu'est-ce que tu as?

— Ce que tu me demandes là, oh! Martial! Martial!

— Eh bien?

— Je venais te le demander!

— De quitter Paris?...

— Oui... reprit-elle précipitamment, d'aller avec toi dans les bois... où nous aurions une petite maison bien propre, des enfants que j'aimerais! oh! que j'aimerais! comme ta Louve aimerait les enfants de son homme! ou plutôt si tu le voulais, dit la Louve en tremblant, au lieu de t'appeler mon homme... je t'appellerais mon mari... car nous n'aurions pas la place sans cela, se hâta-t-elle d'ajouter vivement.

Martial à son tour regarda la Louve avec étonnement, ne comprenant rien à ces paroles.

— De quelle place parles-tu?

— D'une place de garde-chasse...

— Que j'aurais?

— Oui...

— Et qui me la donnerait?

— Les protecteurs de la jeune fille que j'ai sauvée.

— Ils ne me connaissent pas!

— Mais, moi, je lui ai parlé de toi... et elle nous recommandera à ses protecteurs...

— Et à propos de quoi lui as-tu parlé de moi?

— De quoi veux-tu que je parle?

— Bonne Louve...

— Et puis, tu conçois, en prison la confiance vient; et cette jeunesse était si gentille, si douce, que malgré moi je me suis sentie attirée vers elle; j'ai tout de suite comme deviné qu'elle n'était pas des nôtres.

— Qui est-elle donc?

— Je n'en sais rien, je n'y comprends rien, mais de ma vie je n'ai rien vu, rien entendu de semblable; c'est comme une fée pour lire ce qu'on a dans le cœur; quand je lui ai eu dit combien je t'aimais, rien que pour cela, elle s'est intéressée à nous... Elle m'a fait honte de ma vie passée, non en me disant des choses dures, tu sais comme ça aurait pris avec moi, mais en me parlant d'une vie bien laborieuse, bien pénible, mais tranquillement passée avec toi selon ton goût, au fond des forêts. Seulement, dans son idée, au lieu d'être braconnier... tu étais garde-chasse; au lieu d'être ta maîtresse... j'étais ta vraie femme, et puis nous avions de beaux enfants qui couraient au-devant de toi quand le soir tu revenais de tes rondes avec tes chiens, ton fusil sur l'épaule; et puis nous soupions à la porte de notre cabane, au frais de la nuit, sous des grands arbres, et puis nous nous couchions si heureux, si paisibles... Qu'est-ce que tu veux que je te dise?... malgré moi je l'écoutais... c'était comme un charme. Si tu savais... elle parlait si bien... si bien... que... tout ce qu'elle disait, je croyais le voir à mesure; je rêvais tout éveillée.

— Ah! oui! c'est ça qui serait une belle et bonne vie! dit Martial en soupirant à son tour. Sans être tout à fait malsain de cœur, ce pauvre François a assez fréquenté Calebasse et Nicolas pour que le bon air des bois lui vaille mieux que l'air des villes... Amandine t'aiderait au ménage; je serais aussi bon garde que pas un, vu que j'ai été fameux braconnier... Je t'aurais pour ménagère, ma brave Louve... et puis, comme tu dis, avec des enfants... qu'est-ce qui nous manquerait?... Une fois qu'on est habitué à sa forêt, on y est comme chez soi; on y vivrait cent ans, que ça passerait comme un jour... Mais, voyons, je suis fou. Tiens, il ne fallait pas me parler de cette vie-là... ça donne des regrets, voilà tout.

— Je te laissais aller... parce que tu dis là ce que je disais à la Goualeuse.

— Comment?

— Oui, en écoutant ses contes de fée, je lui disais: Quel malheur que ces châteaux en Espagne, comme vous appelez ça, la Goualeuse, ne soient pas la vérité! Sais-tu ce qu'elle m'a répondu, Martial? dit la Louve les yeux étincelants de joie.

— Non !

— Que Martial vous épouse, promettez de vivre honnêtement tous deux, et cette place, qui vous fait tant d'envie, je me fais fort de la lui faire obtenir, m'a-t-elle répondu.

— A moi, une place de garde ?

— Oui... à toi...

— Mais tu as raison, c'est un rêve. S'il ne fallait que t'épouser pour avoir cette place, ma brave Louve, ça serait fait demain, si j'avais de quoi ; car depuis aujourd'hui, vois-tu... tu es ma femme... ma vraie femme.

— Martial... je suis ta vraie femme ?

— Ma vraie, ma seule, et je veux que tu m'appelles ton mari... c'est comme si le maire y avait passé.

— Oh ! la Goualeuse avait raison... c'est fier à dire, mon mari ! Martial... tu verras ta Louve au ménage, au travail, tu la verras...

— Mais cette place... est-ce que tu crois ?...

— Pauvre petite Goualeuse, si elle se trompe... c'est sur les autres ; car elle avait l'air de bien croire à ce qu'elle me disait... D'ailleurs, tantôt, en quittant la prison, l'inspectrice m'a dit que les protecteurs de la Goualeuse, gens très-haut placés, l'avaient fait sortir aujourd'hui même ; ça prouve qu'elle a des bienfaiteurs puissants et qu'elle pourra tenir ce qu'elle m'a promis.

— Ah ! s'écria tout à coup Martial en se levant, je ne sais pas à quoi nous pensons.

— Quoi donc ?

— Cette jeune fille... elle est en bas, mourante peut-être... et au lieu de la secourir... nous sommes là...

— Rassure-toi, François et Amandine sont auprès d'elle ; ils seraient montés s'il y avait eu plus de danger. Mais tu as raison, allons la trouver ; il faut que tu la voies, elle à qui nous devrons peut-être notre bonheur.

Et Martial, s'appuyant sur le bras de la Louve, descendit au rez-de-chaussée.

Avant de les introduire dans la cuisine, disons ce qui s'était passé depuis que Fleur-de-Marie avait été confiée aux soins des deux enfants.

CHAPITRE III.

Le docteur Griffon.

François et Amandine venaient de transporter Fleur-de-Marie près du feu de la cuisine, lorsque M. de Saint-Remy et le docteur Griffon, qui avaient abordé au moyen du bateau de Nicolas, entrèrent dans la maison.

Pendant que les enfants ranimaient le foyer et y jetaient quelques fagots de peuplier, qui, bientôt embrasés, répandirent une vive flamme, le docteur Griffon donnait à la jeune fille les soins les plus empressés.

— La malheureuse enfant a dix-sept ans à peine ! s'écria le comte profondément attendri. Puis, s'adressant au docteur :

— Eh bien, mon ami ?

— On sent à peine les battements du pouls ; mais, chose singulière, la peau de la face n'est pas colorée en bleu chez ce sujet, comme cela arrive ordinairement après une asphyxie par submersion, répondit le docteur avec un sang-froid imperturbable, en considérant Fleur-de-Marie d'un air prolondément méditatif.

Le docteur Griffon était un grand homme maigre, pâle et complétement chauve, sauf deux touffes de rares cheveux noirs soigneusement ramenés de derrière la nuque et aplatis sur ses tempes ; sa physionomie creusée, sillonnée par les fatigues de l'étude, était froide, intelligente et réfléchie.

D'un savoir immense, d'une expérience consommée, praticien habile et renommé, médecin en chef d'un hospice civil (où nous le retrouverons plus tard), le docteur Griffon n'avait qu'un défaut, celui de faire, si cela peut se dire, complétement abstraction du malade et de ne s'occuper que de la maladie : jeune ou vieux, femme ou homme, riche ou pauvre, peu lui importait ; il ne songeait qu'au fait médical plus ou moins curieux ou intéressant, au point de vue scientifique, que lui offrait le sujet.

Il n'y avait pour lui que des sujets.

— Quelle figure charmante !... combien elle est belle encore, malgré cette effrayante pâleur ! dit M. de Saint-Remy en contemplant Fleur-de-Marie avec tristesse. Avez-vous jamais vu des traits plus doux, plus candides, mon cher docteur ?... Et si jeune... si jeune !. .

— L'âge ne signifie rien, dit brusquement le médecin, pas plus que la présence de l'eau dans les poumons, que l'on croyait autrefois mortelle... On se trompait grossièrement ; les admirables expériences de Goodwin... du fameux Goodwin, l'ont prouvé de reste.

— Mais, docteur...

— Mais c'est un fait... répliqua M. Griffon, absorbé par l'amour de son art. Pour reconnaître la présence d'un liquide étranger dans les poumons, Goodwin a plongé plusieurs fois des chats et des chiens dans des baquets d'encre pendant quelques secondes, les en a retirés vivants, et a disséqué mes gaillards quelque temps après... Eh bien ! il s'est convaincu par la dissection que l'encre avait pénétré dans les poumons, et que la présence de ce liquide dans les organes de la respiration n'avait pas causé la mort des sujets.

Le comte connaissait le médecin, excellent homme au fond, mais que sa passion effrénée pour la science faisait souvent paraître dur, presque cruel.

— Avez-vous au moins quelque espoir ? lui demanda M. de Saint-Remy avec impatience.

— Les extrémités du sujet sont bien froides, dit le médecin, il reste peu d'espoir.

— Ah ! mourir à cet âge... malheureuse enfant !... c'est affreux.

— Pupille fixe... dilatée... reprit le docteur impassible en soulevant du bout du doigt la paupière glacée de Fleur-de-Marie.

— Homme étrange ! s'écria le comte presque avec indignation, on vous croirait impitoyable, et je vous ai vu veiller auprès de mon lit des nuits entières... J'eusse été votre frère, que vous n'eussiez pas été pour moi plus admirablement dévoué.

Le docteur Griffon, tout en s'occupant de secourir Fleur-de-Marie, répondit au comte sans le regarder, avec un flegme imperturbable :

— Parbleu, si vous croyez qu'on rencontre tous les jours une fièvre ataxique aussi merveilleusement bien compliquée, aussi curieuse à étudier que celle que vous aviez ! C'était admirable... mon bon ami, admirable ! Stupeur, délire, soubresauts des tendons, syncopes, elle réunissait les symptômes les plus variés, votre chère fièvre ; vous avez même été, chose rare, très-rare et éminemment intéressante... vous avez même été affecté d'un état partiel et momentané de paralysie, s'il vous plaît... Rien que pour ce fait, votre maladie avait droit à tout mon dévouement ; vous m'offriez une magnifique étude ; car, franchement, mon cher ami, tout ce que je désire au monde, c'est de rencontrer encore une aussi belle fièvre... mais on n'a pas ce bonheur-là deux fois.

Le comte haussa les épaules avec impatience.

Ce fut à ce moment que Martial descendit appuyé sur les bras de la Louve, qui avait mis, on le sait, par-dessus ses vêtements mouillés, un manteau de tartan appartenant à Calebasse.

Frappé de la pâleur de l'amant de la Louve, et remarquant ses mains couvertes de sang caillé, le comte s'écria :

— Quel est cet homme ?...

— Mon mari... répondit la Louve en regardant Martial avec une expression de bonheur et de noble fierté impossible à rendre.

— Vous avez une bonne et intrépide femme, monsieur, lui dit le comte : je l'ai vue sauver cette malheureuse enfant avec un rare courage.

— Oh oui ! monsieur, elle est bonne et intrépide, ma femme, répondit Martial en appuyant sur ces derniers mots, et en contemplant à son tour la Louve d'un air à la fois attendri et passionné. Oui, intrépide !... car elle vient de me sauver aussi la vie...

— A vous ? dit le comte étonné.

— Voyez ses mains... ses pauvres mains ! dit la Louve en essuyant les larmes qui adoucissaient l'éclat sauvage de ses yeux.

— Ah ! c'est horrible ! s'écria le comte, ce malheureux a les mains hachées... Voyez donc, docteur...

Détournant légèrement la tête et regardant par-dessus son épaule les plaies nombreuses que Calebasse avait faites aux mains de Martial, le docteur Griffon dit à ce dernier :

— Ouvrez et fermez la main.

Martial exécuta ce mouvement avec assez de peine.

Le docteur haussa les épaules, continua de s'occuper de Fleur-de-Marie, et dit dédaigneusement, comme à regret :

— Ces blessures n'ont absolument rien de grave... il n'y a aucun tendon de lésé ; dans huit jours, le sujet pourra se servir de ses mains.

— Vrai, monsieur ! mon mari ne sera pas estropié ? s'écria la Louve avec reconnaissance.

Le docteur secoua la tête négativement.

— Et la Goualeuse, monsieur ? elle vivra, n'est-ce pas ? demanda la Louve. Oh ! il faut qu'elle vive, moi et mon mari nous lui devons tant !... Puis se retournant vers Martial : Pauvre petite... la voilà celle dont je te parlais... c'est elle pourtant qui sera peut-être la cause de notre bonheur ; c'est elle qui m'a donné l'idée de venir à toi te dire tout ce que je t'ai dit... Vois donc le hasard qui fait que je la sauve... et ici encore !...

— C'est notre Providence... dit Martial, frappé de la beauté de la Goualeuse. Quelle figure d'ange ! oh ! elle vivra, n'est-ce pas, monsieur le docteur ?

— Je n'en sais rien, dit le docteur ; mais d'abord peut-elle rester ici ? aura-t-elle les soins nécessaires ?

— Ici ! s'écria la Louve, mais on assassine ici !

— Tais-toi ! tais-toi ! dit Martial.

Le comte et le docteur regardèrent la Louve avec surprise.

— La maison de l'île est mal famée dans le pays... cela ne m'étonne guère, dit à demi-voix le médecin à M. de Saint-Remy.

— Vous avez donc été victime de violences ? demanda le comte à Martial. Ces blessures, qui vous les a faites ?

— Ce n'est rien, monsieur... j'ai eu ici une dispute... une batterie s'en est suivie... et j'ai été blessé... Mais cette jeune paysanne ne peut pas rester dans la maison, ajouta-t-il d'un air sombre, je n'y reste pas moi-

même... ni ma femme... ni mon frère, ni ma sœur que voilà... nous allons quitter l'île pour n'y plus jamais revenir.

— Oh ! quel bonheur ! s'écrièrent les deux enfants.

— Alors, comment faire ? dit le docteur en regardant Fleur-de-Marie. Il est impossible de songer à transporter le sujet à Paris, dans l'état de prostration où il se trouve. Mais au fait, ma maison est à deux pas : ma jardinière et sa fille seront d'excellentes garde-malades... Puisque cette asphyxiée par submersion vous intéresse, vous surveillerez les soins qu'on lui donnera, mon cher Saint-Remy, et je viendrai la voir chaque jour.

— Et vous jouez l'homme dur, impitoyable ! s'écria le comte, lorsque vous avez le cœur le plus généreux, ainsi que le prouve cette proposition...

— Si le sujet succombe, comme cela est possible, il y aura lieu à une autopsie intéressante qui me permettra de confirmer encore une fois les assertions de Goodwin.

— Ce que vous dites est affreux ! s'écria le comte.

— Pour qui sait y lire, le cadavre est un livre où l'on apprend à sauver la vie des malades, dit stoïquement le docteur Griffon.

— Enfin vous faites le bien, dit amèrement M. de Saint-Remy, c'est l'important. Qu'importe la cause, pourvu que le bienfait subsiste ! Pauvre enfant, plus je la regarde, plus elle m'intéresse.

— Et elle le mérite, allez, monsieur, reprit la Louve avec exaltation en se rapprochant.

— Vous la connaissez ? s'écria le comte.

— Si je la connais, monsieur ! C'est à elle que je devrai le bonheur de ma vie ; en la sauvant, je n'ai pas fait autant pour elle qu'elle a fait pour moi. Et la Louve regarda passionnément son mari ; elle ne disait plus son homme.

— Et qui est-elle ? demanda le comte.

— Un ange, monsieur, tout ce qu'il y a de meilleur au monde. Oui, et quoiqu'elle soit mise en paysanne, il n'y a pas une bourgeoise, pas une grande dame pour parler aussi bien qu'elle, avec sa petite voix douce comme de la musique. C'est une fière fille, allez, et courageuse, et bonne !

— Par quel accident est-elle donc tombée à l'eau ?

— Je ne sais, monsieur.

— Ce n'est donc pas une paysanne ? demanda le comte.

— Une paysanne ! regardez donc ces petites mains blanches, monsieur.

— C'est vrai, dit M. de Saint-Remy ; quel singulier mystère !... Mais son nom, sa famille ?

— Allons, reprit le docteur en interrompant l'entretien, il faut transporter le sujet dans le bateau.

Une demi-heure après, Fleur-de-Marie, qui n'avait pas encore repris ses sens, était amenée dans la maison du médecin, couchée dans un bon lit, et maternellement surveillée par la jardinière de M. Griffon, à laquelle s'adjoignit la Louve.

Le docteur promit à M. de Saint-Remy, de plus en plus intéressé à la Goualeuse, de revenir le soir même la visiter.

Martial partit pour Paris avec François et Amandine, la Louve n'ayant pas voulu quitter Fleur-de-Marie avant de la voir hors de danger.

L'île du Ravageur resta déserte.

Nous retrouverons bientôt ses sinistres habitants chez Bras-Rouge, où ils doivent se réunir à la Chouette pour le meurtre de la courtière en diamants.

En attendant, nous conduirons le lecteur au rendez-vous que Tom, le frère de Sarah, avait donné à l'horrible mégère complice du Maître d'école.

CHAPITRE IV.

LE PORTRAIT.

... Moitié serpent et moitié chat...
WOLFGANG, I. II.

Thomas Seyton, frère de la comtesse Sarah Mac-Grégor, se promenait impatiemment sur l'un des boulevards voisins de l'Observatoire, lorsqu'il vit arriver la Chouette.

L'horrible vieille était coiffée d'un bonnet blanc et enveloppée de son grand tartan rouge ; la pointe d'un stylet rond comme une grosse plume et très-acéré ayant traversé le fond du large cabas de paille qu'elle portait au bras, on pouvait voir saillir l'extrémité de cette arme homicide qui avait appartenu au Maître d'école.

Thomas Seyton ne s'aperçut pas que la Chouette était armée.

— Trois heures sonnent au Luxembourg, dit la vieille. J'arrive comme mars en carême... j'espère.

— Venez, lui répondit Thomas Seyton. Et marchant devant elle il traversa quelques terrains vagues, entra dans une ruelle déserte située près de la rue Cassini, s'arrêta vers le milieu de ce passage barré par un tourniquet, ouvrit une petite porte, fit signe à la Chouette de le suivre, et, après avoir fait quelques pas avec elle dans une épaisse allée d'arbres verts, il lui dit :

— Attendez là.

Et il disparut.

— Pourvu qu'il ne me fasse pas droguer trop longtemps dit la Chouette ; il faut que je sois chez Bras-Rouge à cinq heures avec les Martial pour *estourbir* la courtière. A propos de ça, et mon *surin* (1)? Ah ! le gueux ! il a le nez à la fenêtre, ajouta la vieille en voyant la pointe du poignard traverser les tresses de son cabas. Voilà ce que c'est de ne lui avoir pas mis son bouchon...

Et, retirant du cabas le stylet emmanché d'une poignée de bois, elle le plaça de façon à le cacher complétement

— C'est l'outil de Fourline, reprit-elle. Est-ce qu'il ne me le demandait pas, censé pour tuer les rats qui viennent lui faire des risettes dans sa cave ?... Pauvres bêtes ! plus souvent... ils n'ont que le vieux sans yeux pour se divertir et leur tenir compagnie ! C'est bien le moins qu'ils le grignotent un peu... Aussi je ne veux pas qu'il leur fasse du mal à ces ratons, et je garde le surin... D'ailleurs j'en aurai besoin tantôt pour la courtière peut-être... Trente mille francs de diamants !... quelle part à chacun de nous ! La journée sera bonne... c'est pas comme l'autre jour ce brigand de notaire que je croyais rançonner. Ah ! bien oui ! j'ai eu beau le menacer, s'il ne me donnait pas d'argent, de dénoncer que c'était sa bonne qui m'avait fait remettre la Goualeuse par Tournemine quand elle était toute petite, rien ne l'a effrayé. Il m'a appelé vieille menteuse et m'a mise à la porte... Bon, bon ! je ferai écrire une lettre anonyme à ces gens de la ferme où était allée la Pégriotte pour leur apprendre que c'est le notaire qui l'a fait abandonner autrefois... Ils connaissent peut-être sa famille, et quand elle sortira de Saint-Lazare, ça chauffera pour ce gredin de Jacques Ferrand... Mais on vient... Tiens... c'est la petite dame pâle qui était déguisée en homme au tapis franc de l'ogresse avec le grand de tout à l'heure, les mêmes que nous avons volés nous deux Fourline dans les décombres, près Notre-Dame, ajouta la Chouette en voyant Sarah paraître à l'extrémité de l'allée. C'est encore quelque coup à monter ; ça doit être au compte de cette petite dame-là que nous avons enlevé la Goualeuse à la ferme. Si elle paye bien, pour du nouveau, ça me chausse encore.

En approchant de la Chouette, qu'elle revoyait pour la première fois depuis la scène du tapis-franc, la physionomie de Sarah exprima ce dédain, ce dégoût que ressentent les gens d'un certain monde, lorsqu'ils sont obligés d'entrer en contact avec les misérables qu'ils prennent pour instruments ou pour complices.

Thomas Seyton, qui jusqu'alors avait activement servi les criminelles machinations de sa sœur, bien qu'il les considérât comme à peu près vaines, s'était refusé de continuer ce misérable rôle, consentant néanmoins à mettre pour la première et pour la dernière fois sa sœur en rapport avec la Chouette, sans vouloir se mêler des nouveaux projets qu'elles allaient ourdir.

N'ayant pu ramener Rodolphe à elle en brisant les liens ou les affections qu'elle lui croyait chers, la comtesse espérait, nous l'avons dit, le rendre dupe d'une indigne fourberie, dont le succès pouvait réaliser le rêve de cette femme opiniâtre, ambitieuse et cruelle.

Il s'agissait de persuader à Rodolphe que la fille qu'il avait eue de Sarah n'était pas morte et de substituer une orpheline à cette enfant.

On sait que Jacques Ferrand, ayant formellement refusé d'entrer dans ce complot, malgré les menaces de Sarah, s'était résolu à faire disparaître Fleur-de-Marie, autant par crainte des révélations de la Chouette que par crainte des insistances obstinées de la comtesse. Mais celle-ci ne renonçait pas à son dessein, presque certaine de corrompre ou d'intimider le notaire, lorsqu'elle se serait assurée d'une jeune fille capable de remplir le rôle dont elle voulait la charger.

Après un moment de silence, Sarah dit à la Chouette :

— Vous êtes adroite, discrète et résolue ?

— Adroite comme un singe, résolue comme un dogue, muette comme une tanche, voilà la Chouette, telle que le diable l'a faite, pour vous servir, si elle en était capable... et elle l'est... répondit allégrement la vieille. J'espère que nous vous avons fameusement empaumé la jeune campagnarde, qui est maintenant clouée à Saint-Lazare pour deux bons mois.

— Il ne s'agit plus d'elle, mais d'autre chose...

— A vos souhaits, ma petite dame ! Pourvu qu'il y ait de l'argent au bout de ce que vous allez me proposer ; nous serons comme les deux doigts de la main.

Sarah ne put réprimer un mouvement de dégoût.

— Vous devez connaître, reprit-elle, des gens du peuple... des gens malheureux ?

— Il y a plus de ceux-là que de millionnaires... on peut choisir, Dieu merci ; il y a une riche misère à Paris !

— Il faudrait me trouver une orpheline pauvre et surtout qui eût perdu ses parents étant tout enfant. Il faudrait de plus qu'elle fût d'une figure agréable, d'un caractère doux et qu'elle n'eût pas plus de dix-sept ans.

La Chouette regarda Sarah avec étonnement.

(1) Poignard.

— Une telle orpheline ne doit pas être difficile à rencontrer, reprit la comtesse, il y a tant d'enfants trouvés...

— Ah çà ! mais dites donc, ma petite dame, et la Goualeuse que vous oubliez ?... voilà votre affaire !

— Qu'est-ce que c'est que la Goualeuse ?

— Cette jeunesse que nous avons été enlever à Bouqueval !

— Il ne s'agit plus d'elle, vous dis-je !

— Mais écoutez-moi donc, et surtout récompensez-moi du bon conseil : vous voulez une orpheline douce comme un agneau, belle comme le jour, et qui n'ait pas dix-sept ans, n'est-ce pas ?

— Sans doute...

— Eh bien ! prenez la Goualeuse lorsqu'elle sortira de Saint-Lazare ; c'est votre lot, comme si on vous l'avait faite exprès, puisqu'elle avait environ six ans quand ce gueux de Jacques Ferrand (il y a dix ans de cela) me l'a fait donner avec mille francs pour s'en débarrasser... même que c'est Tournemine, actuellement au bagne à Rochefort, qui me l'a amenée... me disant que c'était sans doute un enfant dont on voulait se débarrasser ou faire passer pour mort...

— Jacques Ferrand... dites-vous ! s'écria Sarah d'une voix si altérée, que la Chouette recula stupéfaite.

— Le notaire Jacques Ferrand... reprit Sarah, vous a livré cette enfant... et...

Elle ne put achever.

L'émotion était trop violente ; ses deux mains, tendues vers la Chouette, tremblaient convulsivement ; la surprise, la joie, bouleversaient ses traits.

— Mais je ne sais pas ce qui vous allume comme ça, ma petite dame, reprit la vieille. C'est pourtant bien simple... Il y a dix ans... Tournemine, une vieille connaissance, m'a dit : Veux-tu te charger d'une petite fille qu'on veut faire disparaître ? Qu'elle crève ou qu'elle vive, c'est égal ; il y a mille francs à gagner ; tu feras de l'enfant ce que tu voudras...

— Il y a dix ans !... s'écria Sarah.

— Dix ans...

— Une petite fille blonde ?

— Une petite fille blonde...

— Avec des yeux bleus ?

— Avec des yeux bleus, bleus comme des bluets.

— Et c'est elle... qu'à la ferme...

— Nous avons emballée pour Saint-Lazare... Faut dire que je ne m'attendais guère à la retrouver à la campagne... cette Pégriotte.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Sarah en tombant à genoux, en levant les mains et les yeux au ciel, vos vues sont impénétrables... Je me prosterne devant votre providence. Oh ! si un tel bonheur était possible... mais non, je ne puis encore le croire... ce serait trop beau... non !...

Puis, se relevant brusquement, elle dit à la Chouette, qui la regardait tout interdite : — Venez...

Et Sarah marcha devant la vieille à pas précipités.

Au bout de l'allée, elle monta quelques marches conduisant à la porte vitrée d'un cabinet de travail somptueusement meublé.

Au moment où la Chouette allait y entrer, Sarah lui fit signe de demeurer en dehors.

Puis la comtesse sonna violemment.

Un domestique parut.

— Je n'y suis pour personne... et que personne n'entre ici... entendez-vous ?... absolument personne...

Le domestique sortit.

Sarah, pour plus de sûreté, alla pousser un verrou.

La Chouette avait entendu la recommandation faite au domestique, et vu Sarah fermer le verrou.

La comtesse, se retournant, lui dit :

— Entrez vite... et fermez la porte.

La Chouette entra.

Ouvrant à la hâte un secrétaire, Sarah y prit un coffret d'ébène qu'elle apporta sur un bureau situé au milieu de la chambre, et fit signe à la Chouette de venir près d'elle.

Le coffret contenait plusieurs fonds d'écrins superposés les uns sur les autres, et renfermant de magnifiques pierreries.

Sarah était si pressée d'arriver au fond du coffret, qu'elle jetait précipitamment sur la table ces casiers splendidement garnis de colliers, de bracelets, de diadèmes, où les rubis, les émeraudes et les diamants chatoyaient de mille feux.

La Chouette fut éblouie...

Elle était armée, elle était seule enfermée avec la comtesse ; la fuite lui était facile, assurée...

Une idée infernale traversa l'esprit de ce monstre.

Mais, pour exécuter ce nouveau forfait, il lui fallait sortir son stylet de son cabas et s'approcher de Sarah sans exciter sa défiance.

Avec l'astuce du chat-tigre, qui rampe et s'avance traîtreusement vers sa proie, la vieille profita de la préoccupation de la comtesse pour faire insensiblement le tour du bureau qui la séparait de sa victime.

La Chouette avait déjà commencé cette évolution perfide, lorsqu'elle fut obligée de s'arrêter brusquement.

Sarah retira un médaillon du double fond de la boîte, se pencha sur la table, le tendit à la Chouette d'une main tremblante, et lui dit :

— Regardez ce portrait.

— C'est la Pégriotte ! s'écria la Chouette, frappée de l'extrême ressemblance ; c'est la petite qu'on m'a livrée ; il me semble la voir quand Tournemine me l'a amenée... C'est bien là ses grands cheveux bouclés que j'ai coupés tout de suite et bien vendus, ma foi !...

— Vous la reconnaissez, c'était bien elle ? Oh ! je vous en conjure, ne me trompez pas... ne me trompez pas !

— Je vous dis, ma petite dame, que c'est la Pégriotte, comme si on la voyait, dit la Chouette en tâchant de se rapprocher davantage de Sarah sans être remarquée ; à l'heure qu'il est, elle ressemble encore à ce portrait .. Si vous la voyiez vous en seriez frappée.

Sarah n'avait pas eu un cri de douleur, d'effroi, en apprenant que sa fille avait pendant dix ans vécu misérable, abandonnée...

Pas un remords en songeant qu'elle-même l'avait fait arracher fatalement de la paisible retraite où Rodolphe l'avait placée.

Tout d'abord, cette mère dénaturée n'interrogea pas la Chouette avec une anxiété terrible sur le passé de son enfant.

Non ; chez Sarah l'ambition avait depuis longtemps étouffé la tendresse maternelle.

Ce n'était pas la joie de retrouver sa fille qui la transportait, c'était l'espoir certain de voir réaliser enfin le rêve orgueilleux de toute sa vie...

Rodolphe s'était intéressé à cette malheureuse enfant, l'avait recueillie sans la connaître ; que serait-ce donc lorsqu'il saurait qu'elle était.. SA FILLE !!!

Il était libre... la comtesse, veuve...

Sarah voyait déjà briller à ses yeux la couronne souveraine.

La Chouette, avançant toujours à pas lents, avait enfin gagné l'un des bouts de la table, et placé son stylet perpendiculairement dans son cabas, la poignée à fleur de l'ouverture... bien à sa portée...

Elle n'était plus qu'à quelques pas de la comtesse.

— Savez-vous écrire ? lui dit tout à coup celle-ci.

Et repoussant de la main le coffre et les bijoux elle ouvrit un buvard placé devant un encrier.

— Non, madame, je ne sais pas écrire, répondit la Chouette à tout hasard...

— Je vais donc écrire sous votre dictée... Dites-moi toutes les circonstances de l'abandon de cette petite fille.

Et Sarah, s'asseyant dans un fauteuil devant le bureau, prit une plume et fit signe à la Chouette de venir auprès d'elle.

L'œil de la vieille étincela.

Enfin... elle était debout, à côté du siége de Sarah.

Celle-ci, courbée sur la table, se préparait à écrire...

— Je vais lire tout haut, et à mesure, dit la comtesse, vous rectifierez mes erreurs.

— Oui, madame, reprit la Chouette en épiant les moindres mouvements de Sarah.

Puis elle glissa sa main droite dans son cabas, pour pouvoir saisir son stylet sans être vue.

La comtesse commença d'écrire :

— « Je déclare que... »

Mais s'interrompant et se tournant vers la Chouette, qui touchait déjà le manche de son poignard, Sarah ajouta :

— A quelle époque cette enfant vous a-t-elle été livrée

— Au mois de février 1827.

— Et par qui ? reprit Sarah, toujours tournée vers la Chouette.

— Par Pierre Tournemine, actuellement au bagne de Rochefort...C'est madame Séraphin, la femme de charge du notaire, qui lui avait donné la petite.

La comtesse se remit à écrire et lut à haute voix :

— « Je déclare qu'au mois de février 1827, le nommé... »

La Chouette avait tiré son stylet.

Déjà elle se levait pour frapper sa victime entre les deux épaules...

Sarah se retourna de nouveau.

La Chouette, pour n'être pas surprise, appuya prestement sa main droite armée sur le dossier du fauteuil de Sarah, et se pencha vers elle afin de répondre à sa nouvelle question.

— J'ai oublié le nom de l'homme qui vous a confié l'enfant ? dit la comtesse.

— Pierre Tournemine, répondit la Chouette.

— « Pierre Tournemine, » répéta Sarah en continuant d'écrire, « actuellement au bagne de Rochefort, m'a remis un enfant qui lui avait été confié par la femme de charge du... »

La comtesse ne put achever...

La Chouette, après s'être doucement débarrassée de son cabas en le laissant couler à ses pieds, s'était jetée sur la comtesse avec autant de rapidité que de furie, de sa main gauche l'avait saisie à la nuque, et, lui appuyant le visage sur la table, lui avait, de sa main droite, planté le stylet entre les deux épaules...

Cet abominable meurtre fut exécuté si brusquement, que la comtesse ne poussa pas un cri, pas une plainte.

Toujours assise, elle resta le haut du corps et le front sur la table. Sa plume s'échappa de sa main.

» — Le même coup que Fourline... au petit vieillard de la rue du Roule, dit le monstre.

Encore une qui ne parlera plus... son compte est fait.

Et la Chouette, s'emparant à la hâte des pierreries, qu'elle jeta dans son cabas, ne s'aperçut pas que sa victime respirait encore.

Le meurtre et le vol accomplis, l'horrible vieille ouvrit la porte vitrée, disparut rapidement dans l'allée d'arbres verts, sortit par la petite porte de la ruelle et gagna les terrains déserts

Près de l'Observatoire, elle prit un fiacre qui la conduisit chez Bras-Rouge, aux Champs-Elysées. La veuve Martial, Nicolas, Calebasse et Barbillon avaient, on le sait, donné rendez-vous à la Chouette dans ce repaire pour voler et tuer la courtière en diamants.

CHAPITRE V.

L'agent de sûreté.

Le lecteur connaît déjà le cabaret du Cœur-Saignant, situé aux Champs-Elysées, proche le Cours-la-Reine, dans l'un des vastes fossés qui avoisinaient cette promenade il y a quelques années.

Les habitants de l'île du Ravageur n'avaient pas encore paru.

Depuis le départ de Bradamanti, qui avait, on le sait, accompagné la belle-mère de madame d'Harville en Normandie, Tortillard était revenu chez son père.

Placé en vedette en haut de l'escalier, le petit boiteux devait signaler l'arrivée des Martial par un cri convenu, Bras-Rouge étant alors en conférence secrète avec un agent de sûreté nommé Narcisse Borel, que l'on se souvient peut-être d'avoir vu au tapis-franc de l'ogresse, lorsqu'il y vint arrêter deux scélérats accusés de meurtre.

Cet agent, homme de quarante ans environ, vigoureux et trapu, avait le teint coloré, l'œil fin et perçant, la figure complètement rasée, afin de pouvoir prendre divers déguisements nécessaires à ses dangereuses expéditions ; car il lui fallait souvent joindre la souplesse de transfiguration du comédien au courage et à l'énergie du soldat pour parvenir à s'emparer de certains bandits contre lesquels il devait lutter de ruse et de détermination. Narcisse Borel était, en un mot, l'un des instruments les plus utiles, les plus actifs de cette providence au petit pied, appelée modestement et vulgairement la Police.

Cecily.

. . . . . .

Revenons à l'entretien de Narcisse Borel et de Bras-Rouge... Cet entretien semblait très-animé.

— Oui, disait l'agent de sûreté, on vous accuse de profiter de votre position à double face pour prendre impunément part aux vols d'une bande de malfaiteurs très-dangereux, et pour donner sur eux de fausses indications à la police de sûreté... Prenez garde, Bras-Rouge, si cela était découvert, on serait sans pitié pour vous.

— Hélas ! je sais qu'on m'accuse de cela, et c'est désolant, mon bon monsieur Narcisse, répondit Bras-Rouge en donnant à sa figure de fouine une expression de chagrin hypocrite. Mais j'espère qu'aujourd'hui enfin on me rendra justice, et que ma bonne foi sera reconnue.

— Nous verrons bien !

— Comment peut-on se défier de moi ? Est-ce que je n'ai pas fait mes preuves ? Est-ce moi, oui ou non, qui, dans le temps, vous ai mis à même d'arrêter en flagrant délit Ambroise Martial, un des plus dangereux malfaiteurs de Paris ? Car, comme on dit, bon chien chasse de race, et la race des Martial vient de l'enfer, où elle retournera si le bon Dieu est juste.

— Tout cela est bel et bon, mais Ambroise était prévenu qu'on allait venir l'arrêter : si je n'avais pas devancé l'heure que vous m'aviez indiquée, il échappait.

— Me croyez-vous capable, monsieur Narcisse, de lui avoir secrètement donné avis de votre arrivée ?

— Ce que je sais, c'est que j'ai reçu de ce brigand-là un coup de pistolet à bout portant, qui heureusement ne m'a traversé que le bras.

— Dame, monsieur Narcisse, il est sûr que dans votre partie on est exposé à ces malentendus-là...

— Ah ! vous appelez ça des malentendus !

— Certainement, car il voulait sans doute, le scélérat, vous loger la balle dans le corps.

— Dans le bras, dans le corps ou dans la tête, peu importe, ce n'est pas de cela que je me plains ; chaque état a ses désagréments.

— Et ses plaisirs, donc, monsieur Narcisse, et ses plaisirs ! Par exemple, lorsqu'un homme aussi fin, aussi adroit, aussi courageux que vous... est depuis longtemps sur la piste d'une nichée de brigands, qu'il les suit de quartier en quartier, de bouge en bouge, avec un bon limier comme votre serviteur Bras-Rouge, et qu'il finit par les traquer et les cerner dans une souricière dont aucun ne peut échapper, avouez, monsieur Narcisse, qu'il y a là un grand plaisir... une joie de chasseur... Sans compter le service que l'on rend à la justice, ajouta gravement le tavernier du Cœur-Saignant.

— Je serais assez de votre avis, si le limier était fidèle, mais je crains qu'il ne le soit pas.

— Ah ! monsieur Narcisse, vous croyez...

— Je crois qu'au lieu de nous mettre sur la voie vous vous amusez à nous égarer et que vous abusez de la confiance qu'on a en vous. Chaque jour vous promettez de nous aider à mettre la main sur la bande... ce jour n'arrive jamais.

— Et si ce jour arrive aujourd'hui, monsieur Narcisse, comme j'en

suis sûr, et si je vous fais ramasser Barbillon, Nicolas Martial, la veuve, sa fille et la Chouette, sera-ce, oui ou non, un bon coup de filet? Vous méfierez-vous encore de moi?

— Non, et vous aurez rendu un véritable service; car on a contre cette bande de fortes présomptions, des soupçons presque certains, mais malheureusement aucune preuve.

— Aussi, un petit bout de flagrant délit, en permettant de les pincer, aiderait furieusement à débrouiller leurs cartes, hein! monsieur Narcisse?

— Sans doute... Et vous m'assurez qu'il n'y a pas eu provocation de votre part dans le coup qu'ils vont tenter?

— Non, sur l'honneur! c'est la Chouette qui est venue me proposer d'attirer la courtière chez moi, lorsque cette infernale borgnesse a appris par mon fils que Morel le lapidaire, qui demeure rue du Temple, travaillait en vrai au lieu de travailler en faux, et que la mère Mathieu avait souvent sur elle des valeurs considérables... J'ai accepté l'affaire, en proposant à la Chouette de nous adjoindre les Martial et Barbillon, afin de vous mettre toute la sequelle sous la main.

— Et le Maître d'école, cet homme si dangereux, si fort et si féroce, qui était toujours avec la Chouette? un des habitués du tapis-franc?

— Le Maître d'école?... dit Bras-Rouge en feignant l'étonnement.

— Oui, un forçat évadé du bagne de Rochefort, un nommé Anselme Duresnel, condamné à perpétuité. On sait maintenant qu'il s'est défiguré pour se rendre méconnaissable... N'avez-vous aucun indice sur lui?

— Aucun... répondit intrépidement Bras-Rouge, qui avait ses raisons pour faire ce mensonge; car le Maître d'école était alors enfermé dans une des caves du cabaret.

— Il y a tout lieu de croire que le Maître d'école est l'auteur de nouveaux assassinats. Ce serait une capture importante...

— Depuis six semaines, on ne sait pas ce qu'il est devenu.

— Aussi vous reproche-t-on d'avoir perdu sa trace.

— Toujours des reproches! monsieur Narcisse... toujours?

— Ce ne sont pas les raisons qui manquent... Et la contrebande?...

— Ne faut-il pas que je connaisse un peu de toutes sortes de gens? des contrebandiers comme d'autres, pour vous mettre sur la voie?... Je vous ai dénoncé ce tuyau à introduire les liquides, établi en dehors de la barrière du Trône et aboutissant dans une maison de la rue...

— Je sais tout cela, dit Narcisse en interrompant Bras-Rouge; mais, pour un que vous dénoncez, vous en faites peut-être échapper dix; et vous continuez impunément votre trafic... Je suis sûr que vous mangez à deux râteliers, comme on dit.

— Ah! monsieur Narcisse... je suis incapable d'une faim aussi malhonnête...

— Et ce n'est pas tout; rue du Temple, n° 17, loge une femme Burette, prêteuse sur gages, que l'on accuse d'être votre recéleuse particulière, à vous.

— Que voulez-vous que j'y fasse, monsieur Narcisse? on dit tant de choses, le monde est si méchant... Encore une fois, il faut bien que je fraye avec le plus grand nombre de coquins possible, que j'aie même l'air de faire comme eux... pis qu'eux, pour ne pas leur donner de soupçons... mais ça me navre de les imiter... ça me navre... Il faut que je sois bien dévoué au service, allez... pour me résigner à ce métier-là...

— Pauvre cher homme... je vous plains de toute mon âme.

— Vous riez, monsieur Narcisse... Mais si l'on croit ça, pourquoi n'a-t-on pas fait une descente chez la mère Burette et chez moi?

— Vous le savez bien... pour ne pas effaroucher ces bandits, que vous nous promettez de nous livrer depuis si longtemps.

— Et je vais vous les livrer, monsieur Narcisse; avant une heure, ils seront ficelés... et sans trop de peine, car il y a trois femmes; quant à Barbillon et à Nicolas Martial, ils sont féroces comme des tigres, mais lâches comme des poules.

— Tigres ou poules, dit Narcisse en entr'ouvrant sa longue redingote et montrant la crosse de deux pistolets qui sortaient des goussets de son pantalon, j'ai là de quoi les servir.

— Vous ferez toujours bien de prendre deux de vos hommes avec vous, monsieur Narcisse; quand ils se voient acculés, les plus poltrons deviennent quelquefois des enragés.

— Je placerai deux de mes hommes dans la petite salle basse, à côté de celle où vous ferez entrer la courtière... au premier cri, je paraîtrai à une porte, mes deux hommes à l'autre.

— Il faut vous hâter, car la bande va arriver d'un moment à l'autre, monsieur Narcisse.

— Soit, je vais poster mes hommes. Pourvu que ce ne soit pas encore pour rien, cette fois.

L'entretien fut interrompu par un sifflement particulier destiné à servir de signal.

Bras-Rouge s'approcha d'une fenêtre pour voir quelle personne Tortillard annonçait.

— Tenez, voilà déjà la Chouette. Eh bien! me croyez-vous, à présent, monsieur Narcisse?

— C'est déjà quelque chose, mais ce n'est pas tout; enfin, nous verrons; je cours placer mes hommes.

Et l'agent de sûreté disparut par une porte latérale.

Mort de la Chouette. — PAGE 252.

CHAPITRE VI.

La Chouette.

La précipitation de la marche de la Chouette, les ardeurs féroces d'une fièvre de rapine et de meurtre qui l'animaient encore, avaient empourpré son hideux visage; son œil vert étincelait d'une joie sauvage.

Tortillard la suivait sautillant et boitant.

Au moment où elle descendait les dernières marches de l'escalier, le fils de Bras-Rouge, par une méchante espièglerie, posa son pied sur les plis traînants de la robe de la Chouette.

Ce brusque temps d'arrêt fit trébucher la vieille. Ne pouvant se retenir à la rampe, elle tomba sur ses genoux, les deux mains tendues en avant, abandonnant son précieux cabas, d'où s'échappa un bracelet d'or garni d'émeraudes et de perles fines...

La Chouette, s'étant dans sa chute quelque peu écorié les doigts, ramassa le bracelet qui n'avait pas échappé à la vue perçante de Tortillard, se releva et se précipita furieuse sur le petit boiteux qui s'approchait d'elle d'un air hypocrite en lui disant :

— Ah ! mon Dieu ! le pied vous a donc fourché?

Sans lui répondre, la Chouette saisit Tortillard par les cheveux, et, se baissant au niveau de sa joue, le mordit avec rage ; le sang jaillit sous sa dent.

Chose étrange ! Tortillard, malgré sa méchanceté, malgré le ressentiment d'une cruelle douleur, ne poussa pas une plainte, pas un cri...

Il essuya son visage ensanglanté, et dit en riant d'un air forcé :

— J'aime mieux que vous ne m'embrassiez pas si fort une autre fois... bé... la Chouette...

— Méchant petit momacque, pourquoi as-tu mis exprès ton pied sur ma robe... pour me faire tomber ?

— Moi ? ah bien ! par exemple... je vous jure que je ne l'ai pas fait exprès, ma bonne Chouette. Plus souvent que votre petit Tortillard aurait voulu vous faire du mal... il vous aime trop pour cela ; vous avez beau le battre, le brusquer, le mordre, il vous est attaché comme le pauvre petit chien l'est à son maître, dit l'enfant d'une voix pateline et doucereuse.

Trompée par l'hypocrisie de Tortillard, la Chouette le crut et lui répondit :

— A la bonne heure ! si je t'ai mordu à tort, ce sera pour toutes les autres fois que tu l'aurais mérité, brigand... Allons, vive la joie !... aujourd'hui je n'ai pas de rancune... Où est ton filou de père ?

— Dans la maison... Voulez-vous que j'aille le chercher?...

— Non. Les Martial sont-ils venus ?

— Pas encore...

— Alors j'ai le temps de descendre chez Fourline ; j'ai à lui parler, au vieux sans yeux...

— Vous allez au caveau du Maître d'école? dit Tortillard en dissimulant à peine une joie diabolique.

— Qu'est-ce que ça te fait ?

— A moi ?

— Oui, tu m'as demandé cela d'un drôle d'air ?

— Parce que je pense à quelque chose de drôle.

— Quoi ?

— C'est que vous devriez bien au moins lui apporter un jeu de cartes pour le désennuyer, reprit Tortillard d'un air narquois ; ça le changerait un peu... il ne joue qu'à être mordu par les rats ! à ce jeu-là il gagne toujours, et à la fin ça lasse.

La Chouette rit aux éclats de ce lazzi, et dit au petit boiteux :

— Amour de momacque à sa maman... je ne connais pas un moutard pour avoir déjà plus de vice que ce gueux-là... Va chercher une chandelle, tu m'éclaireras pour descendre chez Fourline... et tu m'aideras à ouvrir sa porte... tu sais bien qu'à moi toute seule je ne peux pas seulement la pousser.

— Ah ! bien non, il fait trop noir dans la cave, dit Tortillard en hochant la tête.

— Comment ! comment ! toi qui es mauvais comme un démon, tu serais poltron?... je voudrais bien voir ça... allons, va vite, et dis à ton père que je vas revenir tout à l'heure... que je suis avec Fourline... que nous causons de la publication des bans pour notre mariage... eh ! eh ! eh ! ajouta le monstre en ricanant, voyons, dépêche-toi, tu seras garçon de noce, et si tu es gentil c'est toi qui prendras ma jarretière...

Tortillard alla chercher une lumière d'un air maussade.

En l'attendant, la Chouette, toute à l'ivresse du succès de son vol, plongea sa main droite dans son cabas pour y manier les bijoux précieux qu'il renfermait.

C'était pour cacher momentanément ce trésor qu'elle voulait descendre dans le caveau du Maître d'école, et non pour jouir, selon son habitude, des tourments de sa nouvelle victime.

Nous dirons tout à l'heure pourquoi, du consentement de Bras-Rouge, la Chouette avait relégué le Maître d'école dans ce même réduit souterrain où ce brigand avait autrefois précipité Rodolphe.

Tortillard, tenant un flambeau, reparut à la porte du cabaret.

La Chouette le suivit dans la salle basse, où s'ouvrait la large trappe à deux vantaux que l'on connaît déjà.

Le fils de Bras-Rouge, abritant sa lumière dans le creux de sa main, et précédant la vieille, descendit lentement un escalier de pierre conduisant à une pente rapide au bout de laquelle se trouvait la porte épaisse du caveau qui avait failli devenir le tombeau de Rodolphe.

Arrivé au bas de l'escalier, Tortillard parut hésiter à suivre la Chouette.

— Eh bien !... méchant lambin... avance donc, lui dit-elle en se retournant.

— Dame ! il fait si noir... et puis vous allez si vite, la Chouette. Mais au fait, tenez... j'aime mieux m'en retourner... et vous laisser la chandelle.

— Et la porte du caveau, imbécile?... Est-ce que je peux l'ouvrir à moi toute seule? Avanceras-tu?

— Non... j'ai trop peur.

— Si je vais à toi... prends garde ..

— Puisque vous me menacez, je remonte...

Et Tortillard recula quelques pas.

— Eh bien ! écoute... sois gentil, reprit la Chouette en contenant sa colère, je te donnerai quelque chose...

— A la bonne heure ! dit Tortillard en se rapprochant, parlez-moi ainsi, et vous ferez de moi tout ce que vous voudrez, mère la Chouette.

— Avance, avance, je suis pressée...

— Oui ; mais promettez-moi que vous me laisserez aguicher le Maître d'école ?

— Une autre fois... aujourd'hui je n'ai pas le temps.

— Rien qu'un petit peu ; laissez-moi seulement le faire écumer...

— Une autre fois... Je te dis qu'il faut que je remonte tout de suite.

— Pourquoi donc voulez-vous ouvrir la porte de son appartement ?

— Ça ne te regarde pas. Voyons, finiras-tu ? Les Martial sont peut-être déjà en haut, il faut que je leur parle... Sois gentil et tu n'en seras pas fâché... arrive.

— Il faut que je vous aime bien, allez, la Chouette... vous me faites faire tout ce que vous voulez, dit Tortillard en s'avançant lentement.

La clarté blafarde, vacillante de la chandelle, éclairant vaguement ce sombre couloir, dessinait la noire silhouette du hideux enfant sur les murailles verdâtres, lézardées, ruisselantes d'humidité.

Au fond du passage, à travers une demi-obscurité, on voyait le cintre bas, écrasé, de l'entrée du caveau, sa porte épaisse, garnie de bandes de fer, et, se détachant dans l'ombre, le tartan rouge et le bonnet blanc de la Chouette.

Grâce à ses efforts et à ceux de Tortillard, la porte s'ouvrit, en grinçant, sur ses gonds rouillés.

Une bouffée de vapeur humide s'échappa de cet antre, obscur comme la nuit.

La lumière, posée à terre, jetait quelques lueurs sur les premières marches de l'escalier de pierre, dont les derniers degrés se perdaient complétement dans les ténèbres.

Un cri, ou plutôt un rugissement sauvage, sortit des profondeurs du caveau.

— Ah ! voilà Fourline qui dit bonjour à sa maman, dit ironiquement la Chouette.

Et elle descendit quelques marches pour cacher son cabas dans quelque recoin.

— J'ai faim ! cria le Maître d'école d'une voix frémissante de rage ; on veut donc me faire mourir comme une bête enragée !

— Tu as faim, gros minet? dit la Chouette en éclatant de rire, eh bien !... suce ton pouce...

On entendit le bruit d'une chaîne qui se roidissait violemment...

Puis un soupir de rage muette contenue.

— Prends garde ! prends garde ! tu vas te faire encore bobo à la jambe, comme à la ferme de Bouqueval. Pauvre bon papa ! dit Tortillard.

— Il a raison, cet enfant ; tiens-toi donc en repos, Fourline, reprit la vieille ; l'anneau et la chaîne sont solides, vieux sans yeux, ça vient de chez le père Micou, qui ne vend que du bon. C'est ta faute aussi ; pourquoi t'es-tu laissé ficeler pendant ton sommeil? on n'a eu ensuite qu'à te passer l'anneau et la chaîne à la gigue, et à te descendre ici... au frais... pour te conserver, vieux coquet.

— C'est dommage, il va moisir, dit Tortillard.

On entendit un nouveau bruit de chaîne.

— Eh ! eh ! Fourline qui sautille comme un hanneton attaché par la patte, dit la vieille. Il me semble le voir...

— Hanneton ! vole ! vole ! vole !... Ton mari est le Maître d'école !... chantonna Tortillard.

Cette variante augmenta l'hilarité de la Chouette.

Ayant placé son cabas dans un trou formé par la dégradation de la muraille de l'escalier, elle dit en se relevant :

— Vois-tu, Fourline?...

— Il ne voit pas, dit Tortillard...

— Il a raison, cet enfant ! Eh bien ! entends-tu, Fourline ? il ne fallait pas, en revenant de la ferme, être assez Colas pour faire le bon chien... en m'empêchant de dévisager la Pégriotte avec mon vitriol. Par là-dessus, tu m'as parlé de ta *muette* (1), qui devenait bégueule. J'ai vu que ta pâte de franc gueux s'aigrissait, qu'elle tournait à l'honnête... comme qui dirait au mouchard... que d'un jour à l'autre tu pourrais *manger sur nous* (2), vieux sans yeux... et alors...

— Alors le vieux sans yeux va manger sur toi, la Chouette, car il a faim ! s'écria Tortillard en poussant brusquement et de toutes ses forces la vieille par le dos.

La Chouette tomba en avant, en poussant une imprécation terrible.

On l'entendit rouler au bas de l'escalier de pierre.

(1) De ta conscience.
(2) Nous dénoncer.

— Kis... kis... kis... à toi la Chouette, à toi... saute dessus... vieux, ajouta Tortillard.

Puis, saisissant le cabas sous la pierre où il avait vu la vieille le placer, il gravit précipitamment l'escalier en criant avec un éclat de rire féroce :

— Voilà une poussée qui vaut mieux que celle de tout à l'heure, hein, la Chouette ? Cette fois tu ne me mordras pas jusqu'au sang. Ah ! tu croyais que je n'avais pas de rancune... merci... je saigne encore.

— Je la tiens... oh !... je la tiens... cria le Maître d'école du fond du caveau.

— Si tu la tiens, vieux, part à deux, dit Tortillard en ricanant.

Et il s'arrêta sur la dernière marche de l'escalier.

— Au secours ! cria la Chouette d'une voix strangulée.

— Merci... Tortillard, reprit le Maître d'école, merci ! et on l'entendit pousser une aspiration de joie effrayante.

— Oh ! je te pardonne le mal que tu m'as fait... et pour ta récompense... tu vas l'entendre chanter, la Chouette !!! écoute-la bien... l'oiseau de mort.

— Bravo !... me voilà aux premières loges, dit Tortillard en s'asseyant au haut de l'escalier.

CHAPITRE VII.

Le caveau.

Tortillard, assis sur la première marche de l'escalier, éleva sa lumière pour tâcher d'éclairer l'épouvantable scène qui allait se passer dans les profondeurs du caveau ; mais les ténèbres étaient trop épaisses... une si faible clarté ne put les dissiper.

Le fils de Bras-Rouge ne distingua rien.

La lutte du Maître d'école et de la Chouette était sourde, acharnée, sans un mot, sans un cri.

Seulement de temps à autre on entendait l'aspiration bruyante ou le souffle étouffé qui accompagne toujours des efforts violents et contenus.

Tortillard, assis sur le degré de pierre, se mit alors à frapper des pieds avec cette cadence particulière aux spectateurs impatients de voir commencer le spectacle ; puis il poussa ce cri familier aux habitués du paradis des théâtres du boulevard :

— Eh ! la toile... la pièce... la musique !

— Oh ! je te tiendrai comme je veux, murmura le Maître d'école au fond du caveau, et tu vas...

Un mouvement désespéré de la Chouette l'interrompit. Elle se débattait avec l'énergie que donne la crainte de la mort.

— Plus haut... on n'entend pas, cria Tortillard.

— Tu as beau me dévorer la main, je te tiendrai comme je le veux, reprit le Maître d'école.

Puis, ayant sans doute réussi à contenir la Chouette, il ajouta : — C'est cela... Maintenant, écoute...

— Tortillard, appelle ton père ! cria la Chouette d'une voix haletante, épuisée. Au secours !... au secours !...

— A la porte... la vieille ! elle empêche d'entendre, dit le petit boiteux en éclatant de rire ; à bas la cabale !

Les cris de la Chouette ne pouvaient percer ces deux étages souterrains.

La misérable, voyant qu'elle n'avait aucune aide à attendre du fils de Bras-Rouge, voulut tenter un dernier effort.

— Tortillard, va chercher du secours, et je te donne mon cabas ; il est plein de bijoux... il est là sous une pierre.

— Que ça de générosité ! Merci, madame... Est-ce que je ne l'ai pas, ton cabas ? Tiens, entends-tu comme ça clique dedans... dit Tortillard en le secouant. Mais, par exemple, donne-moi tout de suite pour deux sous de galette chaude, et je vas chercher papa !

— Aie pitié de moi, et je...

La Chouette ne put continuer.

Il se fit un nouveau silence.

Le petit boiteux recommença de frapper en mesure sur la pierre de l'escalier où il était accroupi, accompagnant le bruit de ses pieds de ce cri répété :

— Ça ne commence donc pas ? Ohé ! la toile, ou j'en fais des faux-cols ! la pièce !... la musique !

— De cette façon, la Chouette, tu ne pourras plus m'étourdir de tes cris, reprit le Maître d'école, après quelques minutes, pendant lesquelles il parvint sans doute à bâillonner la vieille. Tu sens bien, reprit-il d'une voix lente et creuse, que je ne veux pas en finir tout de suite. Torture pour torture ! Tu m'as assez fait souffrir. Il faut que je te parle longuement avant de te tuer... oui... longuement... ça va être affreux pour toi... quelle agonie, hein ?

— Ah ça, pas de bêtises, eh ! vieux ! s'écria Tortillard en se levant à demi ; corrige-la, mais ne lui fais pas trop de mal. Tu parles de la tuer... c'est une frime, n'est-ce pas ? Je tiens à ma Chouette. Je te l'ai prêtée, mais tu me la rendras. . ne me l'abîme pas... je ne veux pas qu'on me détruise ma Chouette, ou sans ça je vais chercher papa.

— Sois tranquille, elle n'aura que ce qu'elle mérite... une leçon profitable... dit le Maître d'école pour rassurer Tortillard, craignant que le petit boiteux n'allât chercher du secours.

— A la bonne heure, bravo ! voilà la pièce qui va commencer, dit le fils de Bras-Rouge, qui ne croyait pas que le Maître d'école menaçât sérieusement les jours de l'horrible vieille.

— Causons donc, la Chouette, reprit le Maître d'école d'une voix calme. D'abord, vois-tu... depuis ce rêve de la ferme de Bouqueval, qui m'a remis sous les yeux tous nos crimes, depuis ce rêve qui a manqué de me rendre fou... qui me rendra fou... car dans la solitude, dans l'isolement profond où je vis, toutes mes pensées viennent malgré moi aboutir à ce rêve... il s'est passé en moi un changement étrange...

Oui... j'ai eu horreur de ma férocité passée...

D'abord, je ne t'ai pas permis de martyriser la Goualeuse... cela n'était rien encore...

En m'enchaînant ici dans cette cave, en m'y faisant souffrir le froid et la faim, mais en me délivrant de ton obsession... tu m'as laissé tout à l'épouvante de mes réflexions.

Oh ! tu ne sais pas ce que c'est que d'être seul... toujours seul... avec un voile noir sur les yeux, comme m'a dit l'homme implacable qui m'a puni...

Cela est effrayant... vois donc !

C'est dans ce caveau que je l'avais précipité pour le tuer... et ce caveau est le lieu de mon supplice... Il sera peut-être mon tombeau...

Je te répète que cela est effrayant.

Tout ce que cet homme m'a prédit s'est réalisé.

Il m'avait dit : « Tu as abusé de ta force.... tu seras le jouet des plus faibles. »

Cela a été.

Il m'avait dit . « Désormais séparé du monde extérieur, face à face avec l'éternel souvenir de tes crimes, un jour tu te repentiras de tes crimes. »

Et ce jour est arrivé... l'isolement m'a purifié.

Je ne l'aurais pas cru possible.

Une autre preuve... que je suis peut-être moins scélérat qu'autrefois... c'est que j'éprouve une joie infinie à te tenir là... monstre... non pour me venger, moi... mais pour venger nos victimes. Oui, j'aurai accompli un devoir... quand, de ma propre main, j'aurai puni ma complice.

Une voix me dit que si tu étais tombée plus tôt en mon pouvoir, bien du sang... bien du sang n'aurait pas coulé sous tes coups.

J'ai maintenant horreur de mes meurtres passés, et pourtant... ne trouves-tu pas cela bizarre ? c'est sans crainte, c'est avec sécurité que je vais commettre sur toi un meurtre affreux avec des raffinements affreux... Dis... dis... conçois-tu cela ?

— Bravo !... bien joué... vieux sans yeux ! ça chauffe ! s'écria Tortillard en applaudissant. Tout ça, c'est toujours pour rire ?

— Toujours pour rire, reprit le Maître d'école d'une voix creuse. Tiens-toi donc, la Chouette, il faut que je finisse de t'expliquer comment peu à peu j'en suis venu à me repentir.

Cette révélation te sera odieuse, cœur endurci, et elle te prouvera aussi combien je dois être impitoyable dans la vengeance que je veux exercer sur toi au nom de nos victimes.

Il faut que je me hâte...

La joie de te tenir là... me fait bondir le sang... mes tempes battent avec violence... comme lorsqu'à force de penser au rêve ma raison s'égare... Peut-être une de mes crises va-t-elle venir... mais j'aurai le temps de te rendre les approches de la mort effroyables, en te forçant de m'entendre.

— Hardi ! la Chouette ! cria Tortillard ; hardi à la réplique !... Tu ne sais donc pas ton rôle ?... Alors, dis au *boulanger* (1) de te souffler, ma vieille.

— Oh ! tu auras beau te débattre et me mordre, reprit le Maître d'école après un nouveau silence, tu ne m'échapperas pas... Tu m'as coupé les doigts jusqu'aux os... mais je t'arrache la langue si tu bouges...

Continuons de causer.

En me trouvant seul, toujours seul dans la nuit et dans le silence, j'ai commencé par éprouver des accès de rage furieuse... impuissante... Pour la première fois ma tête s'est perdue. Oui .. quoique éveillé, j'ai revu le rêve... tu sais ? le rêve...

Le petit vieillard de la rue du Roule... la femme noyée... le marchand de bestiaux... et toi... planant au-dessus de ces fantômes...

Je te dis que cela est effrayant.

Je suis aveugle... et ma pensée prend une forme, un corps, pour me représenter incessamment d'une manière visible, presque palpable... les traits de mes victimes.

Je n'aurais pas fait ce rêve affreux, que mon esprit, continuellement absorbé par le souvenir de mes crimes passés, eût été troublé des mêmes visions...

Sans doute, lorsqu'on est privé de la vue, les idées obsédantes s'imagent presque matériellement dans le cerveau ..

Pourtant... quelquefois, à force de les contempler avec une terreur résignée... il me semble que ces spectres menaçants ont pitié de moi... ils pâlissent... s'effacent et disparaissent... Alors je crois me réveiller

(1) Le diable.

d'un songe funeste... mais je me sens faible, abattu, brisé... et, le croirais-tu... oh ! comme tu vas rire... la Chouette !. . je pleure... entends-tu ?... je pleure... Tu ne ris pas ?.. Mais ris donc !... ris donc...

La Chouette poussa un gémissement sourd et étouffé.

— Plus haut ! cria Tortillard, on n'entend pas.

— Oui, reprit le Maître d'école, je pleure, car je souffre... et la fureur est vaine. Je me dis : Demain, après-demain, toujours je serai en proie aux mêmes accès de délire et de morne désolation...

Quelle vie ! oh ! quelle vie !...

Et je n'ai pas choisi la mort plutôt que d'être enseveli vivant dans cet abîme que creuse incessamment ma pensée !

Aveugle, solitaire et prisonnier... qui pourrait me distraire de mes remords ? Rien... rien...

Quand les fantômes cessent un moment de passer et de repasser sur le voile noir que j'ai devant les yeux, ce sont d'autres tortures... ce sont des comparaisons écrasantes. Je me dis : Si j'étais resté honnête homme, à cette heure je serais libre, tranquille, heureux, aimé et honoré des miens... au lieu d'être aveugle et enchaîné dans ce cachot, à la merci de mes complices.

Hélas ! le regret du bonheur perdu par un crime est un premier pas vers le repentir.

Et, quand au repentir se joint une expiation d'une effrayante sévérité... une expiation qui change votre vie en une longue insomnie remplie d'hallucinations vengeresses ou de réflexions désespérées... peut-être alors le pardon des hommes succède aux remords et à l'expiation.

— Prends garde, vieux, cria Tortillard, tu manges dans le rôle à M. Moëssard... Connu ! connu !

Le Maître d'école n'écouta pas le fils de Bras-Rouge.

— Cela t'étonne de m'entendre parler ainsi, la Chouette ? Si j'avais continué de m'étourdir, ou par d'autres sanglants forfaits, ou par l'ivresse farouche de la vie du bagne, jamais ce changement salutaire ne se fût opéré en moi, je le sais bien...

Mais seul, mais aveugle, mais bourrelé de remords qui se voient, à quoi songer ?

A de nouveaux crimes ?

Comment les commettre ?

A une évasion ?

Comment m'évader ?

Et si je m'évadais... où irais-je ?... que ferais-je de ma liberté ?

Non, il me faut vivre désormais dans une nuit éternelle, entre les angoisses du repentir et l'épouvante des apparitions formidables dont je suis poursuivi...

Quelquefois pourtant... un faible rayon d'espoir... vient luire au milieu de mes ténèbres... un moment de calme succède à mes tourments... oui... car quelquefois je parviens à conjurer les spectres qui m'obsèdent, en leur opposant les souvenirs d'un passé honnête et paisible, en remontant par la pensée jusqu'aux premiers temps de ma jeunesse, de mon enfance...

Heureusement, vois-tu, les plus grands scélérats ont du moins quelques années de paix et d'innocence à opposer à leurs années criminelles et sanglantes.

On ne naît pas méchant...

Les plus pervers ont eu la candeur animale de l'enfance... ont connu les douces joies de cet âge charmant... Aussi, je te le répète, parfois je ressens une consolation amère en me disant : Je suis à cette heure voué à l'exécration de tous, mais il a été un temps où l'on m'aimait, où l'on me protégeait, parce que j'étais inoffensif et bon...

Hélas !... il faut bien me réfugier dans le passé... quand je le puis... là seulement je trouve quelque calme...

En prononçant ces dernières paroles, l'accent du Maître d'école avait perdu de sa rudesse ; cet homme indomptable semblait profondément ému ; il ajouta :

— Tiens, vois-tu, la salutaire influence de ces pensées est telle que ma fureur s'apaise... le courage... la force... la volonté me manquent pour te punir... non... ce n'est pas à moi de verser ton sang...

— Bravo, vieux ! Vois-tu, la Chouette, que c'était une frime !... cria Tortillard en applaudissant.

— Non, ce n'est pas à moi de verser ton sang, reprit le Maître d'école, ce serait un meurtre... excusable peut-être... mais ce serait toujours un meurtre... et j'ai assez des trois spectres... et puis, qui sait ?... tu te repentiras peut-être aussi un jour, toi ?

En parlant ainsi, le Maître d'école avait machinalement rendu à la Chouette quelque liberté de mouvement.

Elle en profita pour saisir le stylet qu'elle avait placé dans son corsage après le meurtre de Sarah, et pour porter un violent coup de cette arme au bandit, afin de se débarrasser de lui.

Il poussa un cri de douleur perçant.

Les ardeurs féroces de sa haine, de sa vengeance, de sa rage, ses instincts sanguinaires, brusquement réveillés et exaspérés par cette attaque, firent une explosion soudaine, terrible, où s'abîma sa raison, déjà fortement ébranlée par tant de secousses.

— Ah ! vipère... j'ai senti ta dent ! s'écria-t-il d'une voix tremblante de fureur en étreignant avec force la Chouette, qui avait cru lui échapper : tu rampais dans le caveau... hein ? ajouta-t-il de plus en plus égaré ; mais je te vais écraser... vipère ou chouette... Tu attendais sans doute la venue des fantômes... Oui, car le sang me bat dans les tempes... mes oreilles tintent... la tête me tourne... comme lorsqu'ils doivent venir... Oui, je ne me trompe pas... Oh ! les voilà... du fond des ténèbres, ils s'avancent... ils s'avancent... Comme ils sont pâles... et leur sang, comme il coule, rouge et fumant... Cela t'épouvante... tu te débats... Eh bien ! sois tranquille, tu ne les verras pas, les fantômes... non... tu ne les verras pas... j'ai pitié de toi... je vais te rendre aveugle... Tu seras comme moi... sans yeux...

Ici le Maître d'école fit une pause.

La Chouette jeta un cri si horrible, que Tortillard épouvanté bondit sur sa marche de pierre, et se leva debout.

Les cris effroyables de la Chouette parurent mettre le comble au vertige furieux du Maître d'école.

— Chante... disait-il à voix basse, chante, la Chouette... chante ton chant de mort... Tu es heureuse, tu ne vois plus les trois fantômes de nos assassinés... le petit vieillard de la rue du Roule... la femme noyée... le marchand de bestiaux... Moi, je les vois... ils approchent... ils me touchent... Oh ! qu'ils ont froid... ah !...

La dernière lueur de l'intelligence de ce misérable s'éteignit dans ce cri d'épouvante, dans ce cri de damné.

Dès lors le Maître d'école ne raisonna plus, ne parla plus : il agit et rugit en bête féroce, il n'obéit plus qu'à l'instinct sauvage de la destruction pour la destruction.

Et il se passa quelque chose d'épouvantable dans les ténèbres du caveau.

On entendit un piétinement précipité, interrompu à différents intervalles par un bruit sourd, retentissant comme celui d'une boîte osseuse qui rebondirait sur une pierre contre laquelle on voudrait la briser.

Des plaintes aiguës, convulsives, et un éclat de rire infernal accompagnaient chacun de ces coups.

Puis ce fut un râle... d'agonie...

Puis on n'entendit plus rien.

Rien que le piétinement furieux... rien que les coups sourds et rebondissants qui continuèrent toujours...

Bientôt un bruit lointain de pas et de voix arriva jusqu'aux profondeurs du caveau... De vives lueurs brillèrent à l'extrémité du passage souterrain.

Tortillard, glacé de terreur par la scène ténébreuse à laquelle il venait d'assister sans la voir, aperçut plusieurs personnes portant des lumières descendre rapidement l'escalier. En un moment la cave fut envahie par plusieurs agents de sûreté, à la tête desquels était Narcisse Borel... des gardes municipaux fermaient la marche.

Tortillard fut saisi sur les premières marches du caveau, tenant encore à la main le cabas de la Chouette.

Narcisse Borel, suivi de quelques-uns des siens, descendit dans le caveau du Maître d'école.

Tous s'arrêtèrent frappés d'un hideux spectacle.

Enchaîné par la jambe à une pierre énorme placée au milieu du caveau, le Maître d'école, horrible, monstrueux, la crinière hérissée, la barbe longue, la bouche écumante, vêtu de haillons ensanglantés, tournait comme un bête fauve autour de son cachot, traînant après lui, par les deux pieds, le cadavre de la Chouette, dont la tête était horriblement mutilée, brisée, écrasée.

Il fallut une lutte violente pour lui arracher les restes sanglants de sa complice et pour parvenir à le garrotter.

Après une vigoureuse résistance, on parvint à le transporter dans la salle basse du cabaret de Bras-Rouge, vaste salle obscure, éclairée par une seule fenêtre.

Là se trouvaient, les menottes aux mains et gardés à vue, Barbillon, Nicolas Martial, sa mère et sa sœur.

Ils venaient d'être arrêtés au moment où ils entraînaient la courtière en diamants pour l'égorger.

Celle-ci reprenait ses sens dans une autre chambre.

Etendu sur le sol et contenu à peine par deux agents, le Maître d'école, légèrement blessé au bras par la Chouette, mais complétement insensé, soufflait, mugissait comme un taureau qu'on abat. Quelquefois il se soulevait tout d'une pièce par un soubresaut convulsif.

Barbillon, la tête baissée, le teint livide, plombé, les lèvres décolorées, l'œil fixe et farouche, ses longs cheveux noirs et plats retombant sur le col de sa blouse bleue déchirée dans la lutte, Barbillon était assis sur un banc ; ses poignets, serrés dans les menottes de fer, reposaient sur ses genoux.

L'apparence juvénile de ce misérable (il avait à peine dix-huit ans), la régularité de ses traits imberbes, déjà flétris, dégradés, rendaient plus déplorable encore la hideuse empreinte dont la débauche et le crime avaient marqué cette physionomie.

Impassible, il ne disait pas un mot.

On ne pouvait deviner si cette insensibilité apparente était due à la stupeur ou à une froide énergie ; sa respiration était fréquente ; de temps à autre, de ses deux mains entravées il essuyait la sueur qui baignait son front pâle.

A côté de lui on voyait Calebasse ; son bonnet avait été arraché ; sa chevelure jaunâtre, serrée à la nuque par un lacet, pendait derrière sa tête en plusieurs mèches rares et effilées. Plus courroucée qu'abattue, ses joues maigres et bilieuses quelque peu colorées, elle contemplait

avec dédain l'accablement de son frère Nicolas, placé sur une chaise en face d'elle.

Prévoyant le sort qui l'attendait, ce bandit, affaissé sur lui-même, la tête pendante, les genoux tremblants et s'entre-choquant, était éperdu de terreur; ses dents claquaient convulsivement, il poussait de sourds gémissements.

Seule entre tous, la mère Martial, la veuve du supplicié, debout et adossée au mur, n'avait rien perdu de son audace. La tête haute, elle jetait autour d'elle un regard ferme ; ce masque d'airain ne trahissait pas la moindre émotion...

Pourtant, à la vue de Bras-Rouge, que l'on ramenait dans la salle basse après l'avoir fait assister à la minutieuse perquisition que le commissaire et son greffier venaient de faire dans toute la maison ; pourtant, à la vue de Bras-Rouge, disons-nous, les traits de la veuve se contractèrent malgré elle ; ses petits yeux, ordinairement ternes, s'illuminèrent comme ceux d'une vipère en furie ; ses lèvres serrées devinrent blafardes, elle roidit ses deux bras garrottés... Puis, comme si elle eût regretté cette muette manifestation de colère et de haine impuissante, elle dompta son émotion et redevint d'un calme glacial.

Pendant que le commissaire verbalisait, assisté de son greffier, Narcisse Borel, se frottant les mains, jetait un regard complaisant sur la capture importante qu'il venait de faire et qui délivrait Paris d'une bande de criminels dangereux ; mais, s'avouant de quelle utilité lui avait été Bras-Rouge dans cette expédition, il ne put s'empêcher de lui jeter un regard expressif et reconnaissant.

Le père de Tortillard devait partager jusqu'après leur jugement la prison et le sort de ceux qu'il avait dénoncés ; comme eux il portait des menottes ; plus qu'eux encore il avait l'air tremblant, consterné, grimaçant de toutes ses forces sa figure de fouine, pour lui donner une expression désespérée, poussant des soupirs lamentables. Il embrassait Tortillard, comme s'il eût cherché quelques consolations dans ces caresses paternelles.

Le petit boiteux se montrait peu sensible à ces preuves de tendresse : il venait d'apprendre qu'il serait jusqu'à nouvel ordre transféré dans la prison des jeunes détenus.

— Quel malheur de quitter mon fils chéri ! s'écriait Bras-Rouge en feignant l'attendrissement ; c'est nous deux qui sommes les plus malheureux, mère Martial... car on nous sépare de nos enfants.

La veuve ne put garder plus longtemps son sang-froid ; ne doutant pas de la trahison de Bras-Rouge, qu'elle avait pressentie, elle s'écria :

— J'étais bien sûre que tu avais vendu mon fils de Toulon... Tiens, Judas !... et elle lui cracha à la face. Tu vends nos têtes... soit ! on verra de belles morts... des morts de vrais Martial !

—Oui... on ne boudera pas devant *la Carline*, ajouta Calebasse avec une exaltation sauvage.

La veuve, montrant Nicolas d'un coup d'œil de mépris écrasant, dit à sa fille :

— Ce lâche-là nous déshonorera sur l'échafaud !

Quelques moments après, la veuve et Calebasse, accompagnées de deux agents, montaient en fiacre pour se rendre à Saint-Lazare.

Barbillon, Nicolas et Bras-Rouge étaient conduits à la Force.

On transportait le Maître d'école au dépôt de la Conciergerie, où se trouvent des cellules destinées à recevoir temporairement les aliénés.

CHAPITRE VIII.

PRÉSENTATION.

> . . Le mal que font les méchants sans le savoir est souvent plus cruel que celui qu'ils veulent faire.
>
> SCHILLER. — *Wallenstein*, acte II.

Quelques jours après le meurtre de madame Séraphin, la mort de la Chouette et l'arrestation de la bande de malfaiteurs surpris chez Bras-Rouge, Rodolphe se rendit à la maison de la rue du Temple.

Nous l'avons dit, voulant lutter de ruse avec Jacques Ferrand, découvrir ses crimes cachés, l'obliger à les réparer et le punir d'une manière terrible dans le cas où, à force d'adresse et d'hypocrisie, ce misérable réussirait à échapper à la vengeance des lois, Rodolphe avait fait venir d'une prison d'Allemagne une créole métisse, femme indigne du nègre David.

Arrivée la veille, cette créature, aussi belle que pervertie, aussi enchanteresse que dangereuse, avait reçu des instructions détaillées du baron de Graün.

On a vu dans le dernier entretien de Rodolphe avec madame Pipelet que celle-ci ayant très-adroitement proposé Cecily à madame Séraphin pour remplacer Louise Morel comme servante du notaire, la femme de charge avait parfaitement accueilli ses ouvertures, et promis d'en parler à Jacques Ferrand, ce qu'elle avait fait dans les termes les plus favorables à Cecily, le matin même du jour où elle (madame Séraphin) avait été noyée à l'île du Ravageur.

Rodolphe venait donc savoir le résultat de la présentation de Cecily.

A son grand étonnement, en entrant dans la loge, il trouva, quoiqu'il fût onze heures du matin, M. Pipelet couché et Anastasie debout auprès de son lit, lui offrant un breuvage.

Alfred, dont le front et les yeux disparaissaient sous un formidable bonnet de coton, ne répondait pas à Anastasie ; elle en conclut qu'il dormait et ferma les rideaux du lit ; en se retournant, elle aperçut Rodolphe. Aussitôt elle se mit, selon son usage, au port d'arme, le revers de sa main gauche collé à sa perruque.

— Votre servante, mon roi des locataires, vous me voyez bouleversée, ahurie, exténuée. Il y a de fameux tremblements dans la maison... sans compter qu'Alfred est alité depuis hier.

— Et qu'a-t-il donc ?

— Est-ce que ça se demande ?

— Comment ?

— Toujours du même numéro. Le monstre s'acharne de plus en plus après Alfred, il me l'abrutit, que je ne sais plus qu'en faire...

— Encore Cabrion ?

— Encore.

— C'est donc le diable ?

— Je finirai par le croire, monsieur Rodolphe ; car ce gredin-là devine toujours les moments où je suis sortie... A peine ai-je les talons tournés que, crac, il est ici sur le dos de mon vieux chéri, qui n'a pas plus de défense qu'un enfant. Hier encore, pendant que j'étais allée chez M. Ferrand, le notaire... C'est encore là où il y a du nouveau.

— Et Cecily ? dit vivement Rodolphe ; je venais savoir...

— Tenez, mon roi des locataires, ne m'embrouillez pas ; j'ai tant... tant de choses à vous dire... que je m'y perdrai, si vous rompez mon fil.

— Voyons... je vous écoute...

— D'abord, pour ce qui est de la maison, figurez-vous qu'on est venu arrêter la mère Burette.

— La prêteuse sur gages du second ?

— Mon Dieu, oui ; il paraît qu'elle en avait de drôles de métiers, outre celui de prêteuse ! elle était par là-dessus recéleuse, baricandeuse, fondeuse, voleuse, allumeuse, enjôleuse, brocanteuse, fricoteuse, enfin tout ce qui rime à gueuse ; le pire, c'est que son vieil amoureux, M. Bras-Rouge, notre principal locataire, est aussi arrêté... Je vous dis que c'est un vrai tremblement dans la maison, quoi !

— Aussi arrêté... Bras-Rouge ?

— Oui, dans son cabaret des Champs-Elysées ; on a coffré jusqu'à son fils Tortillard, ce méchant petit boiteux... On dit qu'il s'est passé chez lui un tas de massacres ; qu'ils étaient là une bande de scélérats : que la Chouette, une des amies de la mère Burette, a été étranglée, et que si on n'était pas venu à temps, ils assassinaient la mère Mathieu, la courtière en pierreries, qui faisait travailler ce pauvre Morel... En voilà-t-il de ces nouvelles !

— Bras-Rouge arrêté ! la Chouette morte ! se dit Rodolphe avec étonnement ; l'horrible vieille a mérité son sort ; cette pauvre Fleur-de-Marie est du moins vengée.

— Voilà donc pour ce qui est d'ici... sans compter la nouvelle infamie de Cabrion, je vas tout de suite en finir avec ce brigand-là... Vous allez voir quel front ! Quand on a arrêté la mère Burette, et que nous avons su que Bras-Rouge, notre principal locataire, était aussi pincé, j'ai dit au vieux chéri : Faut qu'tu trottes tout de suite chez le propriétaire, lui apprendre que M. Bras-Rouge est coffré. Alfred part. Au bout de deux heures, il m'arrive... mais dans un état... mais dans un état. . blanc comme un linge et soufflant comme un bœuf.

— Quoi donc encore ?

—Vous allez voir, monsieur Rodolphe : figurez-vous qu'à dix pas d'ici il y a un grand mur blanc ; mon vieux chéri, en sortant de la maison, regarde par hasard sur ce mur ; qu'est-ce qu'il y voit écrit au charbon en grosses lettres ? Pipelet—Cabrion, les deux noms joints par un grand trait d'union (c'est ce trait d'union avec ce scélérat-là qui l'estomaque le plus, mon vieux chéri). Bon, ça commence à le renverser ; dix pas plus loin, qu'est-ce qu'il voit sur la grande porte du Temple ? encore Pipelet—Cabrion, toujours avec un trait d'union ; il va toujours ; à chaque pas, monsieur Rodolphe, il voit écrits ces damnés noms sur les murs des maisons, sur les portes, partout Pipelet—Cabrion (1). Mon vieux chéri commençait à y voir trente-six chandelles ; il croyait que tous les passants le regardaient ; il enfonçait son chapeau sur son nez, tant il était honteux. Il prend le boulevard, croyant que ce gueux de Cabrion aura borné ses immondices à la rue du Temple. Ah bien oui !... tout le long des boulevards, à chaque endroit où il y avait de quoi écrire, toujours Pipelet—Cabrion à mort !! Enfin le pauvre cher homme est arrivé si bouleversé chez le propriétaire, qu'après avoir bredouillé, patagé, barbotté pendant un quart d'heure au vis-à-vis du propriétaire, celui-ci n'a rien compris du tout à ce qu'Alfred venait lui chanter ; il l'a renvoyé en l'appelant vieil imbécile, et lui a dit de m'envoyer pour expliquer la

(1) On se souvient peut-être qu'on pouvait lire, il y a quelques années, sur tous les murs et dans tous les quartiers de Paris le nom de *Crédeville*, ainsi écrit par suite d'une *charge* d'atelier.

chose. Bon! Alfred sort, s'en revient par un autre chemin pour éviter les noms qu'il avait vus écrits sur les murs... Ah bien oui!...

— Encore Pipelet et Cabrion!

— Comme vous dites, mon roi des locataires; de façon que le pauvre cher homme m'est arrivé ici abruti, ahuri, voulant s'exiler. Il me raconte l'histoire, je le calme comme je peux, je le laisse, et je pars avec mademoiselle Cecily pour aller chez le notaire... avant d'aller chez le propriétaire... Vous croyez que c'est tout? Joliment! A peine avais-je le dos tourné, que ce Cabrion, qui avait guetté ma sortie, a eu le front d'envoyer ici deux grandes drôlesses qui se sont mises aux trousses d'Alfred... Tenez, les cheveux m'en dressent sur la tête... je vous dirai cela tout à l'heure... finissons du notaire.

Je pars donc en fiacre avec mademoiselle Cecily... comme vous me l'aviez recommandé... Elle avait son joli costume de paysanne allemande, vu qu'elle arrivait et qu'elle n'avait pas eu le temps de s'en faire faire un autre, ainsi que je devais le dire à M. Ferrand.

Vous me croirez si vous voulez, mon roi des locataires, j'ai vu bien des jolies filles; je me suis vue moi-même dans mon printemps; mais jamais je n'ai vu (moi comprise) une jeunesse qui puisse approcher à cent piques de Cecily... Elle a surtout dans le regard de ses grands scélérats d'yeux noirs... quelque chose... quelque chose... enfin on ne sait pas ce que c'est; mais pour sûr.... il y a quelque chose qui vous frappe.... Quels yeux!

Enfin, tenez, Alfred n'est pas suspect; eh bien! la première fois qu'elle l'a regardé, il est devenu rouge comme un carotte, ce pauvre vieux chéri... et pour rien au monde il n'aurait voulu fixer la donzelle une seconde fois... il en a eu pour une heure à se trémousser sur sa chaise, comme s'il avait été assis sur des orties; il m'a dit après qu'il ne savait pas comment ça se faisait, mais que le regard de Cecily lui avait rappelé toutes les histoires de cet effronté de Bradamanti sur les sauvagesses qui le faisaient tant rougir, ma vieille bégueule d'Alfred...

— Mais le notaire? le notaire?

— M'y voilà, monsieur Rodolphe. Il était environ sept heures du soir quand nous arrivons chez M. Ferrand; je dis au portier d'avertir son maître que c'est madame Pipelet qui est là avec la bonne dont madame Séraphin lui a parlé et qu'elle lui a dit d'amener. Là-dessus, le portier pousse un soupir et me demande si je sais ce qui est arrivé à madame Séraphin. Je lui dis que non... Ah! monsieur Rodolphe, en voilà encore un autre tremblement!

— Quoi donc?

— La Séraphin s'est noyée dans une partie de campagne qu'elle avait été faire avec une de ses parentes.

— Noyée!... Une partie de campagne en hiver!... dit Rodolphe surpris.

— Mon Dieu, oui, monsieur Rodolphe, noyée... Quant à moi, ça m'étonne plus que cela ne m'attriste; car depuis le malheur de cette pauvre Louise, qu'elle avait dénoncée, je la détestais, la Séraphin. Aussi, ma foi, je me dis: Elle s'est noyée, eh bien! elle s'est noyée... après tout... je n'en mourrai pas .. Voilà mon caractère.

— Et M. Ferrand?

— Le portier me dit d'abord qu'il ne croyait pas que je pourrais voir son maître, et me prie d'attendre dans sa loge; mais au bout d'un moment il revient me chercher; nous traversons la cour, et nous entrons dans une chambre au rez-de-chaussée.

Il n'y avait qu'une mauvaise chandelle pour éclairer. Le notaire était assis au coin d'un feu où fumaillait un restant de tison... Quelle baraque! Je n'avais jamais vu M. Ferrand... Dieu de Dieu, est-il vilain! En voilà encore un qui aurait beau m'offrir le trône de l'Arabie pour faire des traits à Alfred...

— Et le notaire a-t-il paru frappé de la beauté de Cecily?

— Est-ce qu'on peut le savoir avec ses lunettes vertes?... un vieux sacristain pareil, ça ne doit pas se connaître en femmes. Pourtant, quand nous sommes entrées toutes les deux, il a fait comme un soubresaut sur sa chaise; c'était sans doute l'étonnement de voir le costume alsacien de Cecily; car elle avait (en cent milliards de fois mieux) la tournure d'une de ces marchandes de petits balais, avec ses cotillons courts et ses jolies jambes chaussées de bas bleus à coins rouges; sapristi... quel mollet!... et la cheville si mince!... et le pied si mignon!... finalement le notaire a eu l'air ahuri en la voyant.

— C'était sans doute la bizarrerie du costume de Cecily qui le frappait?

— Faut croire; mais le moment croustilleux approchait. Heureusement je me suis rappelé la maxime que vous m'avez dite, monsieur Rodolphe; ça a été mon salut.

— Quelle maxime?

— Vous savez: « C'est assez que l'un veuille pour que l'autre ne veuille pas, ou que l'un ne veuille pas pour que l'autre veuille. » Alors je me dis à moi-même: Il faut que je débarrasse mon roi des locataires de son Allemande, en la colloquant au maître de Louise; hardi! je vas faire une frime, et voilà que je dis au notaire, sans lui donner le temps de respirer:

« Pardon, monsieur, si ma nièce vient habillée à la mode de son pays; mais elle arrive, elle n'a que ces vêtements-là, et je n'ai pas de quoi lui en faire faire d'autres, d'autant plus que ça ne sera pas la peine; car nous venons seulement pour vous remercier d'avoir dit à madame Séraphin que vous consentiez à voir Cecily, d'après les bons renseignements que j'avais donnés sur elle; mais je ne crois pas qu'elle puisse convenir à monsieur. »

— Très-bien, madame Pipelet.

« — Pourquoi votre nièce ne me conviendrait-elle pas? dit le notaire, qui s'était remis au coin de son feu, et avait l'air de nous regarder pardessus ses lunettes.

« — Parce que Cecily commence à avoir le mal du pays, monsieur. Il n'y a pas trois jours qu'elle est ici, et elle veut déjà s'en retourner, quand elle devrait mendier sur la route en vendant de petits balais comme ses payses.

« — Et vous qui êtes sa parente, me dit M. Ferrand, vous souffririez cela?

« — Dame, monsieur, je suis sa parente, c'est vrai; mais elle est orpheline, elle a vingt ans, et elle est maîtresse de ses actions.

« — Bah! bah! maîtresse de ses actions, à cet âge-là on doit obéir à ses parents, reprit-il brusquement. »

Là-dessus voilà Cecily qui se met à pleurnicher et à trembler en se serrant contre moi; c'était le notaire qui lui faisait peur, bien sûr...

— Et Jacques Ferrand?

— Il grommelait toujours en marronnant:

« — Abandonner une fille à cet âge-là, c'est vouloir la perdre! S'en retourner en Allemagne en mendiant, belle ressource! et vous, sa tante, vous souffrez une telle conduite?... »

— Bien, bien, que je me dis, tu vas tout seul, grigou, je te colloquerai Cecily ou j'y perdrai mon nom.

« — Je suis sa tante, c'est vrai, que je réponds en grognant, et c'est une malheureuse parenté pour moi; j'ai bien assez de charges; j'aimerais autant que ma nièce s'en aille, que de l'avoir sur les bras. Que le diable emporte les parents qui vous envoient une grande fille comme ça sans seulement l'affranchir! » Pour le coup, voilà Cecily, qui avait l'air d'avoir le mot, qui se met à fondre en larmes... Là-dessus le notaire prend son creux comme un prédicateur et se met à me dire:

« — Vous devez compte à Dieu du dépôt que la Providence a remis entre vos mains; ce serait un crime que d'exposer cette jeune fille à la perdition. Je consens à vous aider dans une œuvre charitable; si votre nièce me promet d'être laborieuse, honnête et pieuse, et surtout de ne jamais, mais jamais sortir de chez moi, j'aurai pitié d'elle, et je la prendrai à mon service.

« — Non, non, j'aime mieux m'en retourner au pays, dit Cecily en pleurant encore.

— Sa dangereuse fausseté ne lui a pas fait défaut... pensa Rodolphe; la diabolique créature a, je le vois, parfaitement compris les ordres du baron Graün. Puis le prince reprit tout haut:

— M. Ferrand paraissait-il contrarié de la résistance de Cecily?

— Oui, monsieur Rodolphe; il marronnait entre ses dents et il lui a dit brusquement:

« — Il ne s'agit pas de ce que vous aimeriez mieux, mademoiselle, mais de ce qui est convenable et décent; le ciel ne vous abandonnera pas si vous menez une bonne conduite et si vous accomplissez vos devoirs religieux. Vous serez ici dans une maison aussi sévère que sainte; si votre tante vous aime réellement, elle profitera de mon offre; vous aurez des gages faibles d'abord; mais si par votre sagesse et votre zèle vous méritez mieux, plus tard peut-être je les augmenterai. »

— Bon! que je m'écrie à moi-même, enfoncé le notaire! voilà Cecily colloquée chez toi, vieux fesse-mathieu, vieux sans-cœur! La Séraphin était à ton service depuis des années, et tu n'as pas seulement l'air de te souvenir qu'elle s'est noyée avant-hier... Et je reprends tout haut:

« — Sans doute, monsieur, la place est avantageuse, mais si cette jeunesse a le mal du pays...

« — Ce mal passera, me répond le notaire; voyons, décidez-vous.... est-ce oui ou non? Si vous y consentez, amenez-moi votre nièce demain soir à la même heure, et elle entrera tout de suite à mon service... mon portier la mettra au fait... Quant aux gages je donne, en commençant, vingt francs par mois et vous serez nourrie.

« — Ah! monsieur, vous mettrez bien cinq francs de plus?...

« — Non, plus tard... si je suis content, nous verrons... Mais je dois vous prévenir que votre nièce ne sortira jamais, et que personne ne viendra la voir.

« — Eh! mon Dieu, monsieur, qui voulez-vous qui vienne la voir? elle ne connaît que moi à Paris, et j'ai ma porte à garder; ça m'a assez dérangée d'être obligée de l'accompagner ici; vous ne me verrez plus, elle me sera aussi étrangère que si elle n'était jamais venue de son pays. Quant à ce qu'elle ne sorte pas, il y a un moyen bien simple: laissez-lui le costume de son pays, elle n'osera pas aller habillée comme cela dans les rues.

« — Vous avez raison, me dit le notaire; c'est d'ailleurs respectable de tenir aux vêtements de son pays... Elle restera donc vêtue en Alsacienne.

« — Allons, que je dis à Cecily, qui, la tête basse, pleurnichait toujours, il faut te décider ma fille; une bonne place dans une honnête maison ne se trouve pas tous les jours; et d'ailleurs, si tu refuses, arrange-toi comme tu voudras, je ne m'en mêle plus. »

Là-dessus Cecily répond en soupirant, le cœur tout gros, qu'elle con-

sent à rester, mais à condition que, si dans une quinzaine de jours le mal du pays la tourmente trop, elle pourra s'en aller.

« — Je ne veux pas vous garder de force, dit le notaire, et je ne suis pas embarrassé de trouver des servantes. Voilà votre denier-à-Dieu: votre tante n'aura qu'à vous ramener ici demain soir. »

Cecily n'avait pas cessé de pleurnicher. J'ai accepté pour elle le denier-à-Dieu de quarante sous de ce vieux pingre, et nous sommes revenues ici.

— Très-bien, madame Pipelet! je n'oublie pas ma promesse: voilà ce que je vous ai promis si vous parveniez à me placer cette pauvre fille qui m'embarrassait...

— Attendez à demain, mon roi des locataires, dit madame Pipelet en refusant l'argent de Rodolphe; car enfin M. Ferrand n'a qu'à se raviser, quand ce soir je vas lui conduire Cecily...

— Je ne crois pas qu'il se ravise; mais où est-elle?

— Dans le cabinet qui dépend de l'appartement du commandant; elle n'en bouge pas d'après vos ordres: elle a l'air résignée comme un mouton, quoiqu'elle ait des yeux... ah! quels yeux!... Mais à propos du commandant, est-il intrigant! Lorsqu'il est venu lui-même surveiller l'emballement de ses meubles, est-ce qu'il ne m'a pas dit que s'il venait ici des lettres adressées à une madame Vincent, c'était pour lui, et de les lui envoyer rue Mondovi, n° 5? Il se fait écrire sous un nom de femme, ce bel oiseau! comme c'est malin!... Mais ce n'est pas tout, est-ce qu'il n'a pas eu l'effronterie de me demander ce qu'était devenu son bois!... Votre bois!... pourquoi donc pas votre forêt, tout de suite? que je lui ai répondu Tiens, c'est vrai, pour deux mauvaises voies... de rien du tout: une de flotté et une de neuf, car il n'avait pas pris tout bois neuf, le grippe-sous... fait-il son embarras! Son bois! Je l'ai brûlé, votre bois, que je lui dis, pour sauver vos effets de l'humidité: sans cela il aurait poussé des champignons sur votre calotte brodée et sur votre robe de chambre de ver luisant, que vous avez mise joliment souvent pour le roi de Prusse... en attendant cette petite dame qui se moquait de vous.

Un gémissement sourd et plaintif d'Alfred interrompit madame Pipelet.

— Voilà le vieux chéri qui rumine, il va s'éveiller... vous permettez, mon roi des locataires?

— Certainement... j'ai d'ailleurs encore quelques renseignements à vous demander...

— Eh bien! vieux chéri, comment ça va-t-il? demanda madame Pipelet à son mari, en ouvrant ses rideaux; voilà M. Rodolphe; il sait la nouvelle infamie de Cabrion, il te plaint de tout son cœur.

— Ah! monsieur, dit Alfred en tournant languissamment sa tête vers Rodolphe, cette fois je n'en relèverai pas... le monstre m'a frappé au cœur... Je suis l'objet des brocards de la capitale... mon nom se lit sur tous les murs de Paris... accolé à celui de ce misérable, Pipelet—Cabrion, avec un énorme trait d'union.... mòssieur.... un trait d'union.... moi!... uni à cet infernal polisson aux yeux de la capitale de l'Europe!

— M. Rodolphe sait cela... mais ce qu'il ne sait pas, c'est ton aventure d'hier soir avec ces deux grandes drôlesses.

— Ah! monsieur, il avait gardé sa plus monstrueuse infamie pour la dernière; celle-là a passé toutes les bornes, dit Alfred d'une voix dolente.

— Voyons, mon cher monsieur Pipelet... racontez-moi ce nouveau malheur.

— Tout ce qu'il m'a fait jusqu'à présent n'était rien auprès de cela, monsieur... Il est arrivé à ses fins... grâce aux procédés les plus honteux... Je ne sais si je vais avoir la force de vous faire ce narré... la confusion... la pudeur, m'entraveront à chaque pas.

M. Pipelet s'étant mis péniblement sur son séant croisa pudiquement les revers de son gilet de laine, et commença en ces termes:

— Mon épouse venait de sortir; absorbé dans l'amertume que me causait la nouvelle prostitution de mon nom écrit sur tous les murs de la capitale, je cherchais à me distraire en m'occupant d'un ressemelage d'une botte vingt fois reprise et vingt fois abandonnée, grâce aux opiniâtres persécutions de mon bourreau. J'étais assis devant une table, lorsque je vois la porte de ma loge s'ouvrir et une femme entrer.

Cette femme était enveloppée d'un manteau à capuchon; je me soulevai honnêtement de mon siége et portai la main à mon chapeau. A ce moment un seconde femme, aussi enveloppée d'un manteau à capuchon, entre dans ma loge et ferme la porte en dedans...

Quoique étonné de la familiarité de ce procédé et du silence que gardaient les deux femmes, je me ressoulève de ma chaise, et je reporte la main à mon chapeau... Alors, monsieur... non, non, je ne pourrai jamais... ma pudeur se révolte...

— Voyons, vieille bégueule... nous sommes entre hommes... va donc.

— Alors, reprit Alfred en devenant cramoisi, les manteaux tombent et qu'est-ce que je vois? Deux espèces de sirènes ou de nymphes, sans autres vêtements qu'une tunique de feuillage, la tête aussi couronnée de feuillage; j'étais pétrifié... Alors toutes deux s'avancent vers moi en me tendant leurs bras, comme pour m'engager à m'y précipiter... (1).

— Les coquines!... dit Anastasie.

— Les avances de ces impudiques me révoltèrent, reprit Alfred, animé d'une chaste indignation; et, selon cette habitude qui ne m'abandonne jamais dans les circonstances les plus critiques de ma vie, je restai complétement immobile sur ma chaise: alors, profitant de ma stupeur, les deux sirènes s'approchent avec une espèce de cadence, en faisant des ronds de jambes et en arrondissant les bras... Je m'immobilise de plus en plus. Elles m'atteignent... elles m'enlacent.

— Enlacer un homme d'âge et marié... les gredines! Ah! si j'avais été là... avec mon manche à balai... s'écria Anastasie, je vous en aurais donné, de la cadence et des ronds de jambes, gourgandines!

— Quand je me sens enlacé, reprit Alfred, mon sang ne fait qu'un tour... j'ai la petite mort... Alors l'une des sirènes... la plus effrontée, une grande blonde, se penche sur mon épaule, m'enlève mon chapeau, et me met le chef à nu, toujours en cadence... avec des ronds de jambes et en arrondissant les bras. Alors sa complice, tirant une paire de ciseaux de son feuillage, rassemble en une énorme mèche tout ce qui me restait de cheveux derrière la tête, et me coupe le tout, monsieur, le tout... toujours avec des ronds de jambes; puis elle dit en chantonnant et en cadençant: C'est pour Cabrion... Et l'autre impudique de répéter en chœur: C'est pour Cabrion... c'est pour Cabrion!

Après une pause accompagnée d'un soupir douloureux, Alfred reprit:

— Pendant cette impudente spoliation... je lève les yeux et je vois collée aux vitres de la loge la figure infernale de Cabrion avec sa barbe et son chapeau pointu... il riait, il riait... il était hideux. Pour échapper à cette vision odieuse, je ferme les yeux... Quand je les ai rouverts, tout avait disparu... je me suis retrouvé sur ma chaise... le chef à nu et complétement dévasté!... Vous le voyez, monsieur, Cabrion est arrivé à ses fins à force de ruse, d'opiniâtreté et d'audace... et par quels moyens, mon Dieu!... il voulait me faire passer pour son ami!... il a commencé par afficher ici que nous faisions commerce d'amitié ensemble. Non content de cela... à cette heure mon nom est accolé au sien sur tous les murs de la capitale avec un énorme trait d'union. Il n'y a pas à cette heure un habitant de Paris qui mette en doute mon intimité avec ce misérable; il voulait de mes cheveux, il en a... il les a tous, grâce aux exactions de ces sirènes effrontées. Maintenant, monsieur, vous le voyez, il ne me reste qu'à quitter la France... ma belle France... où je croyais vivre et mourir...

Et Alfred se jeta à la renverse sur son lit en joignant les mains.

— Mais au contraire, vieux chéri, maintenant qu'il a de tes cheveux, il te laissera tranquille.

— Me laisser tranquille! s'écria M. Pipelet avec un soubresaut convulsif; mais tu ne le connais pas, il est insatiable. Maintenant qui sait ce qu'il voudra de moi?

Rigolette, paraissant à l'entrée de la loge, mit un terme aux lamentations de M. Pipelet.

— N'entrez pas, mademoiselle! cria M. Pipelet, fidèle à ses habitudes de chaste susceptibilité. Je suis au lit et en linge.

Ce disant, il tira un de ses draps jusqu'à son menton. Rigolette s'arrêta discrètement au seuil de la porte.

— Justement, ma voisine, j'allais chez vous, lui dit Rodolphe. Veuillez m'attendre un moment. Puis, s'adressant à Anastasie: N'oubliez pas de conduire Cecily ce soir chez M. Ferrand.

— Soyez tranquille, mon roi des locataires, à sept heures elle y sera installée. Maintenant que la femme Morel peut marcher, je la prierai de garder ma loge, car Alfred ne voudrait pas, pour un empire, rester tout seul.

CHAPITRE IX.

Voisin et voisine.

Les roses du teint de Rigolette pâlissaient de plus en plus; sa charmante figure, jusqu'alors si fraîche, si ronde, commençait à s'allonger un peu, sa piquante physionomie, ordinairement si animée, si vive, était devenue sérieuse et plus triste encore qu'elle ne l'était lors de la dernière entrevue de la grisette et de Fleur-de-Marie à la porte de la prison de Saint-Lazare.

— Combien je suis contente de vous rencontrer, mon voisin, dit Rigolette à Rodolphe lorsque celui-ci fut sorti de la loge de madame Pipelet. J'ai bien des choses à vous dire, allez...

— D'abord, ma voisine, comment vous portez-vous? Voyons, cette jolie figure... est-elle toujours rose et gaie? Hélas! non; je vous trouve pâle... Je suis sûr que vous travaillez trop...

— Oh! non, monsieur Rodolphe, je vous assure que maintenant je suis faite à ce petit surcroît d'ouvrage... Ce qui me change, c'est tout bonnement le chagrin. Mon Dieu oui, toutes les fois que je vois ce pauvre Germain, je m'attriste de plus en plus.

— Il est donc toujours bien abattu?

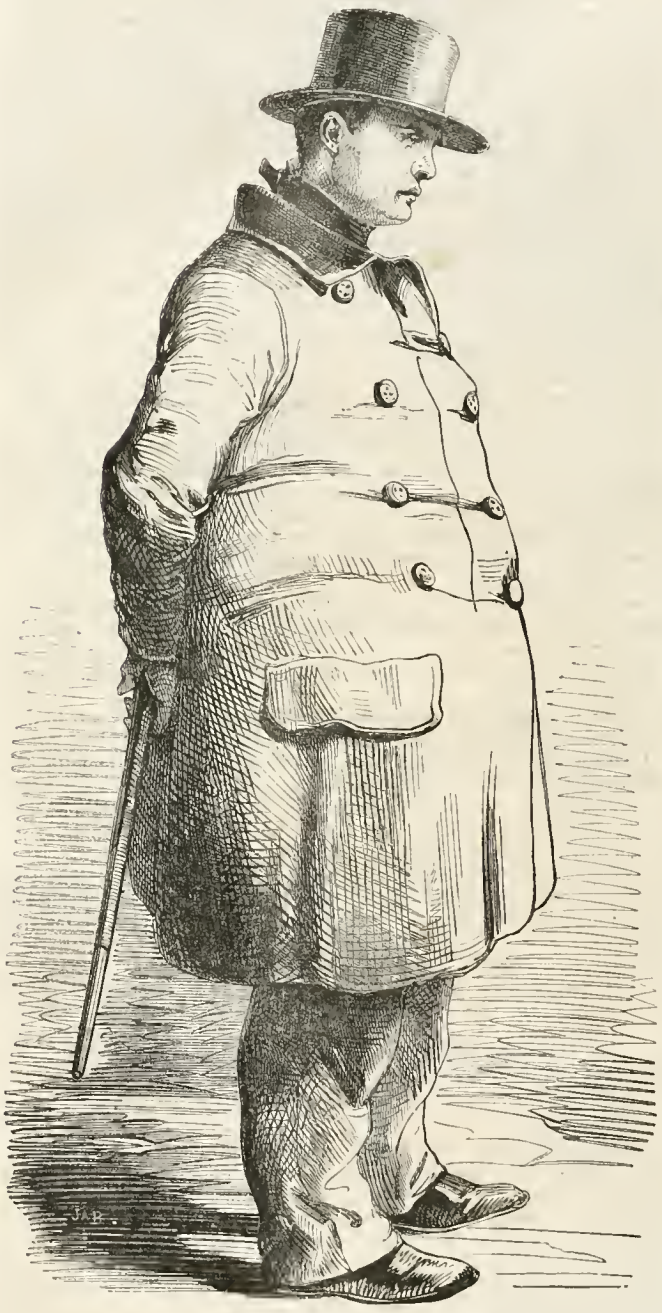
— Plus que jamais, monsieur Rodolphe, et ce qui est désolant, c'est que tout ce que je fais pour le consoler tourne contre moi, c'est comme un sort... et une larme vint voiler les grands yeux noirs de Rigolette.

— Expliquez-moi cela, ma voisine.

— Hier, par exemple, je vais le voir et lui porter un livre qu'il m'a-

(1) Deux danseuses de la Porte-Saint-Martin, amies de Cabrion, vêtues de maillots et d'un costume de ballet.

vait priée de lui procurer, parce que c'était un roman que nous lisions dans notre bon temps de voisinage. A la vue de ce livre il fond en larmes; cela ne m'étonne pas, c'était bien naturel... Dame !... ce souvenir de nos soirées si tranquilles, si gentilles au coin de mon poêle, dans ma jolie petite chambre, comparer cela à son affreuse vie de prison ; pauvre Germain ! c'est bien cruel.



Narcisse Borel.

— Rassurez-vous, dit Rodolphe à la jeune fille. Lorsque Germain sera hors de prison et que son innocence sera reconnue, il retrouvera sa mère, des amis, et il oubliera bien vite auprès d'eux et de vous ces durs moments d'épreuve.

— Oui, mais jusque-là, monsieur Rodolphe, il va encore se tourmenter davantage. Et puis, ce n'est pas tout...

— Qu'y a-t-il encore ?

— Comme il est le seul honnête homme au milieu de ces bandits, ils l'ont en grippe, parce qu'il ne peut pas prendre sur lui de frayer avec eux. Le gardien du parloir, un bien brave homme, m'a dit d'engager Germain, dans son intérêt, à être moins fier... à tâcher de se familiariser avec ces mauvaises gens... mais il ne le peut pas, c'est plus fort que lui, et je tremble qu'un jour ou l'autre on ne lui fasse du mal... Puis, s'interrompant tout à coup et essuyant une larme, Rigolette reprit : Mais, voyez donc, je ne pense qu'à moi, et j'oubliais de vous parler de la Goualeuse.

Calebasse.

— De la Goualeuse ? dit Rodolphe avec surprise.

— Avant-hier, en allant voir Louise à Saint-Lazare... je l'ai rencontrée.

— La Goualeuse?
— Oui, monsieur Rodolphe.
— A Saint-Lazare?
— Elle en sortait avec une vieille dame.
— C'est impossible!... s'écria Rodolphe stupéfait.
— Je vous assure que c'était bien elle, mon voisin.
— Vous vous serez trompée.
— Non, non; quoiqu'elle fût vêtue en paysanne, je l'ai tout de suite reconnue; elle est toujours bien jolie, quoique pâle, et elle a le même petit air doux et triste qu'autrefois.
— Elle, à Paris... sans que j'en sois instruit! Je ne puis le croire. Et que venait-elle faire à Saint-Lazare?
— Comme moi, voir une prisonnière sans doute; je n'ai pas eu le temps de lui en demander davantage; la vieille dame qui l'accompagnait avait l'air si grognon et si pressé..... Ainsi, vous la connaissez aussi, la Goualeuse, monsieur Rodolphe?
— Certainement.
— Alors plus de doute, c'est bien de vous qu'elle m'a parlé.
— De moi?
— Oui, mon voisin. Figurez-vous que je lui racontais le malheur de Louise et de Germain, tous deux si bons, si honnêtes et si persécutés par ce vilain M. Jacques Ferrand, me gardant bien de lui apprendre, comme vous me l'aviez défendu, que vous vous intéressiez à eux; alors la Goualeuse m'a dit que si une personne généreuse qu'elle connaissait était instruite du sort malheureux et peu mérité de mes deux pauvres prisonniers, elle viendrait bien sûr à leur secours; je lui ai demandé le nom de cette personne, et elle vous a nommé, monsieur Rodolphe.
— C'est elle, c'est bien elle...
— Vous pensez que nous avons été bien étonnées toutes deux de cette découverte ou de cette ressemblance de nom; aussi nous nous sommes promis de nous écrire si notre Rodolphe était le même..... Et il paraît que vous êtes le même, mon voisin.
— Oui, je me suis aussi intéressé à cette pauvre enfant... Mais ce que vous me dites de sa présence à Paris me surprend tellement, que si vous ne m'aviez pas donné tant de détails sur votre entrevue avec elle, j'aurais persisté à croire que vous vous trompiez... Mais adieu... ma voisine, ce que vous venez de m'apprendre à propos de la Goualeuse m'oblige de vous quitter... Restez toujours aussi réservée à l'égard de Louise et de Germain sur la protection que des amis inconnus leur manifesteront lorsqu'il en sera temps. Ce secret est plus nécessaire que jamais. A propos, comment va la famille Morel?
— De mieux en mieux, monsieur Rodolphe; la mère est tout à fait sur pied maintenant; les enfants reprennent à vue d'œil. Tout le ménage vous doit la vie, le bonheur... Vous êtes si généreux pour eux!... Et ce pauvre Morel, lui, comment va-t-il?
— Mieux... J'ai eu hier de ses nouvelles; il semble avoir de temps en temps quelques moments lucides; on a bon espoir de le guérir de sa folie... Allons, courage, et à bientôt, ma voisine... Vous n'avez besoin de rien? Le gain de votre travail vous suffit toujours?
— Oh! oui, monsieur Rodolphe; je prends un peu sur mes nuits, et ce n'est guère dommage, allez, car je ne dors presque plus.
— Hélas! ma pauvre petite voisine, je crains bien que papa Crétu et Ramonette ne chantent plus beaucoup s'ils vous attendent pour commencer.
— Vous ne vous trompez pas, monsieur Rodolphe; mes oiseaux et moi nous ne chantons plus, mon Dieu non; mais, tenez, vous allez vous moquer, eh bien! il me semble qu'ils comprennent que je suis triste; oui, au lieu de gazouiller gaiement quand j'arrive, ils font un petit ramage si doux, si plaintif, qu'ils ont l'air de vouloir me consoler. Je suis folle, n'est-ce pas, de croire cela, monsieur Rodolphe?
— Pas du tout; je suis sûr que vos bons amis les oiseaux vous aiment trop pour ne pas s'apercevoir de votre chagrin.
— Au fait, ces pauvres petites bêtes sont si intelligentes! dit naïvement Rigolette, très-contente d'être rassurée sur la sagacité de ses compagnons de solitude.
— Sans doute, rien de plus intelligent que la reconnaissance. Allons, adieu... Bientôt, ma voisine, avant peu, je l'espère, vos jolis yeux seront redevenus bien vifs, vos joues bien roses, et vos chants si gais, si gais, que papa Crétu et Ramonette pourront à peine vous suivre.
— Puissiez-vous dire vrai, monsieur Rodolphe! reprit Rigolette avec un grand soupir. Allons, adieu, mon voisin.
— Adieu, ma voisine, et à bientôt.

. . . . . .

Rodolphe, ne pouvant comprendre comment madame Georges avait, sans l'en prévenir, amené ou envoyé Fleur-de-Marie à Paris, se rendit chez lui pour envoyer un exprès à la ferme de Bouqueval.

Au moment où il rentrait rue Plumet, il vit une voiture de poste s'arrêter devant la porte de l'hôtel : c'était Murph qui revenait de Normandie.

Le squire y était allé, nous l'avons dit, pour déjouer les sinistres projets de la belle-mère de madame d'Harville et de Bradamanti son complice.

Madame d'Orbigny chassée par son mari. — PAGE 260.

CHAPITRE X.

Murph et Polidori.

La figure de sir Walter Murph était rayonnante.
En descendant de voiture, il remit à un des gens du prince une paire

de pistolets, ôta sa longue redingote de voyage, et, sans prendre le temps de changer de vêtements, il suivit Rodolphe, qui, impatient, l'avait précédé dans son appartement.

— Bonne nouvelle, monseigneur, bonne nouvelle! s'écria le squire lorsqu'il se trouva seul avec Rodolphe; les misérables sont démasqués, M. d'Orbigny est sauvé... vous m'avez fait partir à temps... Une heure de retard... un nouveau crime était commis!

— Et madame d'Harville?

— Elle est tout à la joie que lui cause le retour de l'affection de son père, et tout au bonheur d'être arrivée, grâce à vos conseils, assez à temps pour l'arracher à une mort certaine.

— Ainsi, Polidori...

— Était encore cette fois le digne complice de la belle-mère de madame d'Harville. Mais quel monstre que cette belle-mère!... quel sang-froid! quelle audace!... et ce Polidori!... Ah! monseigneur, vous avez bien voulu quelquefois me remercier de ce que vous appeliez mes preuves de dévouement...

— J'ai toujours dit les preuves de ton amitié, mon bon Murph...

— Eh bien! monseigneur, jamais, non jamais cette amitié n'a été mise à une plus rude épreuve que dans cette circonstance, dit le squire d'un air moitié sérieux, moitié plaisant.

— Comment cela?

— Les déguisements de charbonnier, les pérégrinations dans la Cité, et *tutti quanti*, cela n'a rien été, monseigneur, rien absolument, auprès du voyage que je viens de faire avec cet infernal Polidori.

— Que dis-tu? Polidori...

— Je l'ai ramené...

— Avec toi?

— Avec moi... Jugez... quelle compagnie... pendant douze heures côte à côte avec l'homme que je méprise et que je hais le plus au monde. Autant voyager avec un serpent... ma bête d'antipathie.

— Et où est Polidori, maintenant?

— Dans la maison de l'allée des Veuves... sous bonne et sûre garde...

— Il n'a donc fait aucune résistance pour te suivre?

— Aucune... Je lui ai laissé le choix d'être arrêté sur-le-champ par les autorités françaises ou d'être mon prisonnier allée des Veuves : il n'a pas hésité.

— Tu as eu raison, il vaut mieux l'avoir ainsi sous la main. Tu es un homme d'or, mon vieux Murph; mais raconte-moi ton voyage... Je suis impatient de savoir comment cette femme indigne et son indigne complice ont été enfin démasqués.

— Rien de plus simple : je n'ai eu qu'à suivre vos instructions à la lettre pour terrifier et écraser ces infâmes. Dans cette circonstance, monseigneur, vous avez sauvé, comme toujours, des gens de bien, et puni des méchants. Noble providence que vous êtes!...

— Sir Walter, sir Walter, rappelez-vous les flatteries du baron de Graün... dit Rodolphe en souriant.

— Allons, soit, monseigneur. Je commencerai donc, ou plutôt vous voudrez bien lire d'abord cette lettre de madame la marquise d'Harville, qui vous instruira de tout ce qui s'est passé avant que mon arrivée ait confondu Polidori.

— Une lettre?... donne vite.

Murph, remettant à Rodolphe la lettre de la marquise, ajouta :

— Ainsi que cela était convenu, au lieu d'accompagner madame d'Harville chez son père, j'étais descendu à une auberge servant de tournebride, à deux pas du château, où je devais attendre que madame la marquise me fît demander.

Rodolphe lut ce qui suit avec une tendre et impatiente sollicitude :

« Monseigneur,

« Après tout ce que je vous dois déjà, je vous devrai la vie de mon père!..

« Je laisse parler les faits : ils vous diront mieux que moi quels nouveaux trésors de gratitude envers vous je viens d'amasser dans mon cœur.

« Comprenant toute l'importance des conseils que vous m'avez fait donner par sir Walter Murph, qui m'a rejointe sur la route de Normandie, presque à ma sortie de Paris, je suis arrivée en toute hâte au château des Aubiers.

« Je ne sais pourquoi la physionomie des gens qui me reçurent me parut sinistre; je ne vis parmi eux aucun des anciens serviteurs de notre maison : personne ne me connaissait; je fus obligée de me nommer. J'appris que depuis quelques jours mon père était très-souffrant, et que ma belle-mère venait de ramener un médecin de Paris.

« Plus de doute, il s'agissait du docteur Polidori.

« Voulant me faire conduire à l'instant auprès de mon père, je demandai où était un vieux valet de chambre auquel il était très-attaché. Depuis quelque temps cet homme avait quitté le château; ces renseignements m'étaient donnés par un intendant qui m'avait conduite dans mon appartement, disant qu'il allait prévenir ma belle-mère de mon arrivée.

« Était-ce illusion, prévention? il me semblait que ma venue était même importune aux gens de mon père. Tout dans le château me paraissait morne, sinistre. Dans la disposition d'esprit où je me trouvais, on cherche à tirer des inductions des moindres circonstances. Je remarquai partout des marques de désordre, d'incurie, comme si on avait trouvé inutile de soigner une habitation qui devait être bientôt abandonnée...

« Mes inquiétudes, mes angoisses augmentaient à chaque instant. Après avoir établi ma fille et sa gouvernante dans mon appartement, j'allais me rendre chez mon père, lorsque ma belle-mère entra.

« Malgré sa fausseté, malgré l'empire qu'elle possédait ordinairement sur elle-même, elle parut atterrée de ma brusque arrivée.

« — M. d'Orbigny ne s'attend pas à votre visite, madame, me dit-elle. Il est si souffrant qu'une pareille surprise lui serait funeste. Je crois donc convenable de lui laisser ignorer votre présence; il ne pourrait aucunement se l'expliquer, et...

« Je ne la laissai pas achever.

« — Un grand malheur est arrivé, madame, lui dis-je. M. d'Harville est mort... victime d'une funeste imprudence. Après un si déplorable événement, je ne pouvais rester à Paris chez moi, et je viens passer auprès de mon père les premiers temps de mon deuil.

« — Vous êtes veuve!... ah! c'est un bonheur insolent! s'écria ma belle-mère avec rage.

« D'après ce que vous savez du malheureux mariage que cette femme avait tramé pour se venger de moi, vous comprendrez, monseigneur, l'atrocité de son exclamation.

« — C'est parce que je crains que vous ne vouliez être aussi insolemment heureuse que moi, madame, que je viens ici, lui dis-je, peut-être imprudemment. Je veux voir mon père.

« — Cela est impossible en ce moment, me dit-elle en pâlissant; votre aspect lui causerait une révolution dangereuse.

« — Puisque mon père est si gravement malade, m'écriai-je, comment n'en suis-je pas instruite?

« — Telle a été la volonté de M. d'Orbigny, me répondit ma belle-mère.

« — Je ne vous crois pas, madame, et je vais m'assurer de la vérité, lui dis-je en faisant un pas pour sortir de ma chambre.

« — Je vous répète que votre vue inattendue peut faire un mal horrible à votre père, s'écria-t-elle en se plaçant devant moi pour me barrer le passage. Je ne souffrirai pas que vous entriez chez lui sans que je l'aie prévenu de votre retour avec les ménagements que réclame sa position.

« J'étais dans une cruelle perplexité, monseigneur. Une brusque surprise pouvait, en effet, porter un coup dangereux à mon père; mais cette femme, ordinairement si froide, si maîtresse d'elle-même, me semblait tellement épouvantée de ma présence, j'avais tant de raisons de douter de la sincérité de sa sollicitude pour la santé de celui qu'elle avait épousé par cupidité, enfin la présence du docteur Polidori, le meurtrier de ma mère, me causait une terreur si grande, que, croyant la vie de mon père menacée, je n'hésitai pas entre l'espoir de le sauver et la crainte de lui causer une émotion fâcheuse.

« — Je verrai mon père à l'instant, dis-je à ma belle-mère.

« Et, quoique celle-ci m'eût saisie par le bras, je passai outre...

« Perdant complétement l'esprit, cette femme voulut, une seconde fois, presque par force, m'empêcher de sortir de ma chambre... Cette incroyable résistance redoubla ma frayeur, je me dégageai de ses mains. Connaissant l'appartement de mon père, j'y courus rapidement : j'entrai...

« O monseigneur! de ma vie je n'oublierai cette scène et le tableau qui s'offrit à ma vue...

« Mon père, presque méconnaissable, pâle, amaigri, la souffrance peinte sur tous les traits, la tête renversée sur un oreiller, était étendu dans un grand fauteuil...

« Au coin de la cheminée, debout auprès de lui, le docteur Polidori s'apprêtait à verser dans une tasse que lui présentait une garde-malade quelques gouttes d'une liqueur contenue dans un petit flacon de cristal qu'il tenait à la main...

« Sa longue barbe rousse donnait une expression plus sinistre encore à sa physionomie. J'entrai si précipitamment, qu'il lit un geste de surprise, échangea un regard d'intelligence avec ma belle-mère qui me suivait en hâte, et, au lieu de faire prendre à mon père la potion qu'il lui avait préparée, il posa brusquement le flacon sur la cheminée.

« Guidée par un instinct dont il m'est encore impossible de me rendre compte, mon premier mouvement fut de m'emparer de ce flacon.

« Remarquant aussitôt la surprise et la frayeur de ma belle-mère et de Polidori, je me félicitai de mon action. Mon père, stupéfait, semblait irrité de me voir, je m'y attendais. Polidori me lança un coup d'œil féroce; malgré la présence de mon père et celle de la garde-malade, je craignis que ce misérable, voyant son crime presque découvert, ne se portât contre moi à quelque extrémité.

« Je sentis le besoin d'un appui dans ce moment décisif, je sonnai: un des gens de mon père accourut; je le priai de dire à mon valet de chambre (il était prévenu) d'aller chercher quelques objets que j'avais laissés au tournebride; sir Walter Murph savait que, pour ne pas éveiller les soupçons de ma belle-mère, dans le cas où je serais obligée de donner mes ordres devant elle, j'emploierais ce moyen pour le mander auprès de moi...

« La surprise de mon père, de ma belle-mère, était telle, que le domestique sortit avant qu'il n'eussent pu dire un mot : je fus rassurée; au bout de quelques instants sir Walter Murph serait auprès de moi.....

« — Qu'est-ce que cela signifie? me dit enfin mon père d'une voix faible, mais impérieuse et courroucée. Vous ici, Clémence... sans que je vous y aie appelée?... Puis à peine arrivée vous vous emparez du flacon qui contient la potion que le docteur allait me donner... m'expliquerez-vous cette folie?

« — Sortez, dit ma belle-mère à la garde-malade.

« Cette femme obéit.

« — Calmez-vous, mon ami, reprit ma belle-mère en s'adressant à mon père; vous le savez, la moindre émotion pourrait vous être nuisible. Puisque votre fille vient ici malgré vous, et que sa présence vous est désagréable, donnez-moi votre bras, je vous conduirai dans le petit salon; pendant ce temps-là notre bon docteur fera comprendre à madame d'Harville ce qu'il y a d'imprudent, pour ne pas dire plus, dans sa conduite...

« Et elle jeta un regard significatif à son complice.

« Je compris le dessein de ma belle-mère. Elle voulait emmener mon père et me laisser seule avec Polidori, qui, dans ce cas extrême, aurait sans doute employé la violence pour m'arracher le flacon qui pouvait fournir une preuve évidente de ses projets criminels.

« — Vous avez raison, dit mon père à ma belle-mère. Puisqu'on vient me poursuivre jusque chez moi, sans respect pour mes volontés, je laisserai la place libre aux importuns...

« Et se levant avec peine il accepta le bras que lui offrait ma belle-mère, et fit quelques pas vers le petit salon.

« A ce moment, Polidori s'avança vers moi; mais, me rapprochant aussitôt de mon père, je lui dis :

« — Je vais vous expliquer ce qu'il y a d'imprévu dans mon arrivée et d'étrange dans ma conduite... Depuis hier je suis veuve... Depuis hier je sais que vos jours sont menacés, mon père.

« Il marchait péniblement courbé. A ces mots, il s'arrêta, se redressa vivement, et, me regardant avec un étonnement profond, il s'écria :

« — Vous êtes veuve... mes jours sont menacés!... Qu'est-ce que cela signifie?

« — Et qui ose menacer les jours de M. d'Orbigny, madame? me demanda audacieusement ma belle-mère.

« — Oui, qui les menace?... ajouta Polidori.

« — Vous, monsieur; vous madame, répondis-je.

« — Quelle horreur!... s'écria ma belle-mere en faisant un pas vers moi.

« — Ce que je dis, je le prouverai, madame... lui répondis-je.

« — Mais une telle accusation est épouvantable! s'écria mon père.

« — Je quitte à l'instant cette maison, puisque j'y suis exposé à de si atroces calomnies! dit le docteur Polidori avec l'indignation apparente d'un homme outragé dans son honneur. Commençant à sentir le danger de sa position, il voulait fuir sans doute.

« Au moment où il ouvrait la porte, il se trouva face à face avec sir Walter Murph... »

Rodolphe, s'interrompant de lire, tendit la main au squire, et lui dit :

— Tres-bien, mon vieil ami, ta présence a dû foudroyer ce misérable.

— C'est le mot, monseigneur... il est devenu livide... et a fait deux pas en arrière en me regardant avec stupeur; il semblait anéanti... Me retrouver au fond de la Normandie, dans un moment pareil!... il croyait faire un mauvais rêve... Mais continuez, monseigneur, vous allez voir que cette infernale comtesse d'Orbigny a eu aussi son tour de *foudroiement*, grâce à ce que vous m'aviez appris de sa visite au charlatan Bradamanti-Polidori dans la maison de la rue du Temple... car, après tout, c'est vous qui agissiez... ou plutôt je n'étais que l'instrument de votre pensée... aussi, jamais, je vous le jure, vous ne vous êtes plus heureusement et plus justement substitué à l'indolente Providence que dans cette occasion.

Rodolphe sourit et continua la lecture de la lettre de madame d'Harville :

« A la vue de sir Walter Murph, Polidori resta pétrifié; ma belle-mère tombait de surprise en surprise; mon père, ému de cette scène, affaibli par la maladie, fut obligé de s'asseoir dans un fauteuil. Sir Walter ferma à double tour la porte par laquelle il était entré; et se plaçant devant celle qui conduisait à un autre appartement, afin que le docteur Polidori ne pût s'échapper, il dit à mon pauvre père avec l'accent du plus profond respect :

« — Mille pardons, monsieur le comte, de la licence que je prends; mais une impérieuse nécessité, dictée par votre seul intérêt (et vous allez bientôt le reconnaître), m'oblige à agir ainsi... Je me nomme sir Walter Murph, ainsi que peut vous l'affirmer ce misérable, qui à ma vue tremble de tous ses membres : je suis le conseiller intime de S. A. R. monseigneur le grand-duc régnant de Gerolstein.

« — Cela est vrai, dit le docteur Polidori en balbutiant, éperdu de frayeur.

« — Mais alors, monsieur... que venez-vous faire ici? que voulez-vous?

« — Sir Walter Murph, repris-je en m'adressant à mon père, vient se joindre à moi pour démasquer les misérables dont vous avez failli être victime.

« Puis, remettant à sir Walter le flacon de cristal, j'ajoutai : J'ai été assez bien inspirée pour m'emparer de ce flacon au moment où le docteur Polidori allait verser quelques gouttes de la liqueur qu'il contient dans une potion qu'il offrait à mon père.

« — Un praticien de la ville voisine analysera devant vous le contenu de ce flacon, que je vais déposer entre vos mains, monsieur le comte; et s'il est prouvé qu'il renferme un poison lent et sûr, dit Walter Murph à mon père, il ne pourra plus vous rester de doute sur les dangers que vous couriez, et que la tendresse de madame votre fille a heureusement prévenus.

« Mon pauvre père regardait tour à tour sa femme, le docteur Polidori, moi et sir Walter d'un air égaré; ses traits exprimaient une angoisse indéfinissable. Je lisais sur son visage navré la lutte violente qui déchirait son cœur. Sans doute il résistait de tout son pouvoir à de croissants et terribles soupçons, craignant d'être obligé de reconnaître la scélératesse de ma belle-mère; enfin, cachant sa tête dans ses mains, il s'écria :

« — O mon Dieu, mon Dieu!... tout cela est horrible... impossible. Est-ce un rêve que je fais?

« — Non, ce n'est pas un rêve... s'écria audacieusement ma belle-mère, rien de plus réel que cette atroce calomnie concertée d'avance pour perdre une malheureuse femme dont le seul crime a été de vous consacrer sa vie. Venez, venez, mon ami, ne restons pas une seconde de plus ici, ajouta-t-elle en s'adressant à mon père; peut-être votre fille n'aura-t-elle pas l'insolence de vous retenir malgré vous...

« — Oui, oui, sortons, dit mon père hors de lui, tout cela n'est pas vrai, ne peut pas être vrai, je ne veux pas en entendre davantage, ma raison n'y résisterait pas... d'épouvantables méfiances s'élèveraient dans mon cœur, empoisonneraient le peu de jours qui me restent à vivre, et rien ne pourrait me consoler d'une si abominable découverte.

« Mon père semblait si souffrant, si désespéré, qu'à tout prix j'aurais voulu mettre fin à cette scène si cruelle pour lui. Sir Walter devina ma pensée; mais, voulant faire pleine et entière justice, il répondit à mon père :

« — Encore quelques mots, monsieur le comte; vous allez avoir le chagrin, sans doute bien pénible, de reconnaître qu'une femme que vous vous croyiez attachée par la reconnaissance a toujours été un monstre hypocrite; mais vous trouverez des consolations certaines dans l'affection de votre fille, qui ne vous a jamais manqué.

« — Cela passe toutes les bornes! s'écria ma belle-mère avec rage; et de quel droit, monsieur, et sur quelles preuves osez-vous baser de si effroyables calomnies? Vous dites que ce flacon contient du poison?... Je le nie, monsieur, et je le nierai jusqu'à preuve du contraire; et lors même que le docteur Polidori aurait, par méprise, confondu un médicament avec un autre, est-ce une raison pour m'accuser d'avoir voulu... de complicité avec lui... Oh! non, non, je n'achèverai pas... Une idée si horrible est déjà un crime; encore une fois, monsieur, je vous défie de dire sur quelles preuves, vous et madame, osez appuyer cette affreuse calomnie... dit ma belle-mère avec une audace incroyable.

« — Oui, sur quelles preuves? s'écria mon malheureux père. Il faut que la torture que l'on m'impose ait un terme.

« — Je ne suis pas venu ici sans preuves, monsieur le comte, dit sir Walter; et ces preuves, les réponses de ce misérable vous les fourniront tout à l'heure. Puis sir Walter adressa la parole en allemand au docteur Polidori, qui semblait avoir repris un peu d'assurance, mais qui la perdit aussitôt. »

— Que lui as-tu dit? demanda Rodolphe au squire en s'interrompant de lire.

— Quelques mots significatifs, monseigneur; à peu près ceux-ci : Tu as échappé par la fuite à la condamnation dont tu avais été frappé par la justice du grand-duché; tu demeures rue du Temple, sous le faux nom de Bradamanti; on sait à quel abominable métier tu te livres; tu as empoisonné la première femme du comte; il y a trois jours, madame d'Orbigny est allée te chercher pour t'emmener ici empoisonner son mari; S. A. R. est à Paris, elle a les preuves de tout ce que j'avance. Si tu avoues la vérité, afin de confondre cette misérable femme, tu peux espérer, non ta grâce, mais un adoucissement au châtiment que tu mérites; tu me suivras à Paris, où je te déposerai en lieu sûr jusqu'à ce que S. A. ait décidé de toi. Sinon, de deux choses l'une, ou S. A. R. fait demander et obtient ton extradition, ou bien à l'instant même j'envoie chercher à la ville voisine un magistrat; ce flacon renfermant du poison lui sera remis, on t'arrêtera sur-le-champ, on fera des perquisitions chez toi, rue du Temple; tu sais combien elles te compromettront, et la justice française suivra son cours... Choisis donc...

Ces révélations, ces accusations, ces menaces qu'il savait fondées, se succédant coup sur coup, accablerent cet infâme, qui ne s'attendait pas à me voir si bien instruit. Dans l'espoir d'adoucir la position qui l'attendait, il n'hésita pas à sacrifier sa complice, et me répondit : — Interrogez-moi, je dirai la vérité en ce qui concerne cette femme.

— Bien, bien, mon digne Murph, je n'attendais pas moins de toi.

— Pendant mon entretien avec Polidori, les traits de la belle-mere de madame d'Harville se décomposaient d'une manière effrayante, quoiqu'elle ne comprît pas l'allemand. Elle voyait, à l'abattement croissant de son complice, à son attitude suppliante, que je le dominais. Dans une anxiété terrible, elle cherchait à rencontrer les yeux de Polidori, afin de lui donner du courage ou d'implorer sa discrétion, mais il évitait constamment son regard.

— Et le comte?

— Son émotion était inexprimable; de ses doigts crispés il serrait convulsivement les bras de son fauteuil, la sueur baignait son front, il respirait à peine, ses yeux ardents, fixes, ne quittaient pas les miens. Ses angoisses égalaient celles de sa femme. La suite de la lettre de madame d'Harville vous dira la fin de cette scène pénible, monseigneur.

CHAPITRE XI.

Punition.

Rodolphe continua la lecture de la lettre de madame d'Harville.

« Après un entretien en allemand qui dura quelques minutes entre sir Walter Murph et Polidori, sir Walter dit à ce dernier :

« — Maintenant, répondez. N'est-ce pas madame, et il désigna ma belle-mère, qui, lors de la maladie de la première femme de M. le comte, vous a introduit chez lui comme médecin?

« — Oui, c'est elle... répondit Polidori.

« — Afin de servir les affreux projets de... madame... n'avez-vous pas été assez criminel pour rendre mortelle par vos prescriptions homicides la maladie d'abord légère de madame la comtesse d'Orbigny?

« — Oui, dit Polidori.

« Mon père poussa un gémissement douloureux, leva ses deux mains au ciel, et les laissa retomber avec accablement.

« — Mensonge et infamie! s'écria ma belle-mère. Tout cela est faux; ils s'entendent pour me perdre.

« — Silence, madame! dit sir Walter Murph d'une voix imposante. Puis, continuant de s'adresser à Polidori :

« — Est-il vrai qu'il y a trois jours madame a été vous chercher rue du Temple, n° 17, où vous habitez, caché sous le faux nom de Bradamanti?

« — Cela est vrai.

« — Madame ne vous a-t-elle pas proposé de venir ici assassiner le comte d'Orbigny, comme vous aviez assassiné sa femme?

« — Hélas! je ne puis le nier, dit Polidori.

« A cette accablante révélation, mon père se leva debout, menaçant; d'un geste foudroyant il montra la porte à ma belle-mère; puis, me tendant les bras, il s'écria d'une voix entrecoupée :

« — Au nom de ta malheureuse mère, pardon! pardon!... je l'ai bien fait souffrir... mais, je te le jure... j'étais étranger au crime qui l'a conduite au tombeau.

« Et avant que j'aie pu l'empêcher, mon père tomba à mes genoux.

« Lorsque moi et sir Walter nous le relevâmes, il était évanoui.

« Je sonnai les gens; sir Walter prit le docteur Polidori par le bras et sortit avec lui en disant à ma belle-mère :

« — Croyez-moi, madame, quittez cette maison avant une heure, sinon je vous livre à la justice.

« La misérable sortit de l'appartement dans un état de frayeur et de rage que vous concevrez facilement, monseigneur.

« Lorsque mon père reprit ses sens, tout ce qui venait de se passer lui parut un rêve horrible. Je fus dans la triste nécessité de lui raconter mes premiers soupçons sur la mort prématurée de ma mère, soupçons que votre connaissance des premiers crimes du docteur Polidori, monseigneur, avait changés en certitude.

« Je dus dire aussi à mon père comment ma belle-mère m'avait poursuivie de sa haine jusque dans mon mariage, et quel avait été son but en me faisant épouser M. d'Harville...

« Autant mon père s'était montré faible, aveugle à l'égard de cette femme, autant il voulait se montrer impitoyable envers elle; il s'accusait avec désespoir d'avoir été presque le complice de ce monstre en lui donnant sa main après la mort de ma mère; il voulait livrer madame d'Orbigny aux tribunaux; je lui représentai le scandale odieux d'un tel procès, dont l'éclat serait si fâcheux pour lui; je l'engageai à chasser pour jamais ma belle-mère de sa présence en lui assurant seulement ce qui lui était nécessaire pour vivre, puisqu'elle portait son nom.

« J'eus assez de peine à obtenir de mon père ces résolutions modérées; il voulut me charger de la chasser de la maison. Cette mission m'était doublement pénible; je songeai que sir Walter voudrait peut-être bien s'en charger... Il y consentit. »

— Et j'y ai pardieu consenti avec joie, monseigneur, dit Murph à Rodolphe; rien ne me plaît davantage que de donner aux méchants cette espèce d'extrême-onction...

— Et qu'a dit cette femme?

— Madame d'Harville avait en effet poussé la bonté jusqu'à demander à son père une pension de cent louis pour cette infâme; ceci me parut non pas de la bonté, mais de la faiblesse; il était déjà mal de dérober à la justice une si dangereuse créature. J'allai trouver le comte, il adopta parfaitement mes observations; il fut convenu qu'on donnerait, en tout et pour tout, vingt-cinq louis à l'infâme pour la mettre à même d'attendre un emploi ou du travail — Et à quel emploi, à quel travail, moi, comtesse d'Orbigny, pourrai-je me livrer? me demanda-t-elle insolemment. — Ma foi, c'est votre affaire; vous serez quelque chose comme garde-malade ou gouvernante; mais, croyez-moi, recherchez le métier le plus humble, le plus obscur; car si vous aviez l'audace de dire votre nom, ce nom que vous devez à un crime, on s'étonnerait de voir la comtesse d'Orbigny réduite à une telle condition; on s'informerait, et vous jugez des conséquences, si vous étiez assez insensée pour ébruiter le passé. Cachez-vous donc au loin; faites-vous surtout oublier; devenez madame Pierre ou madame Jacques, et repentez-vous... si vous pouvez. — Et vous croyez, monsieur, me dit-elle, avant sans doute ménagé ce coup de théâtre, que je ne réclamerai pas les avantages que m'assure mon contrat de mariage? — Comment donc, madame! rien de plus juste; il serait indigne à M. d'Orbigny de ne pas exécuter ses promesses, et de méconnaître tout ce que vous avez fait, et surtout ce que vous vouliez faire pour lui... Plaidez... plaidez, adressez-vous à la justice; je ne doute pas qu'elle ne vous donne raison contre votre mari... Un quart d'heure après notre entretien, la créature était en route pour la ville voisine.

— Tu as raison, il est pénible de laisser presque impunie une aussi détestable mégère; mais le scandale d'un procès... pour ce vieillard déjà si affaibli... Il n'y fallait pas songer.

« J'ai facilement décidé mon père à quitter les Aubiers aujourd'hui même, reprit Rodolphe, continuant de lire la lettre de madame d'Harville; de trop tristes souvenirs le poursuivraient ici. Quoique sa santé soit chancelante, les distractions d'un voyage de quelques jours, le changement d'air, ne peuvent que lui être favorables, a dit le médecin que le docteur Polidori avait remplacé, et que j'ai fait aussitôt mander à la ville voisine. Mon père a voulu qu'il analysât le contenu du flacon, sans lui rien dire de ce qui s'était passé; le médecin répondit qu'il ne pouvait s'occuper de cette opération que chez lui, et qu'avant deux heures nous saurions le résultat de l'expérience. Le résultat fut que plusieurs doses de cette liqueur, composée avec un art infernal, pouvaient, en un temps donné, causer la mort sans laisser néanmoins d'autres traces que celles d'une maladie ordinaire que le médecin nomma.

« Dans quelques heures, monseigneur, je pars avec mon père et ma fille pour Fontainebleau; nous y resterons quelque temps, puis, selon le désir de mon père, nous reviendrons à Paris, mais non pas chez moi; il me serait impossible d'y demeurer après le déplorable accident qui s'y est passé.

« Ainsi que je vous l'ai dit, monseigneur, en commençant cette lettre, les faits vous prouvent tout ce que je dois encore à votre inépuisable sollicitude... Prévenue par vous, aidée de vos conseils, forte de l'appui de votre excellent et courageux sir Walter, j'ai pu arracher mon père à un péril certain, et je suis assurée du retour de sa tendresse...

« Adieu monseigneur; il m'est impossible de vous en dire davantage. mon cœur est trop plein, trop d'émotions l'agitent, je vous exprimerais mal tout ce qu'il ressent.

« D'Orbigny d'Harville. »

« Je rouvre cette lettre à la hâte, monseigneur, pour réparer un oubli dont je suis confuse. En cherchant, d'après vos nobles inspirations, quelque bien à faire, j'étais allée à la prison de Saint-Lazare visiter de pauvres prisonnières; j'y ai trouvé une malheureuse enfant à laquelle vous vous êtes intéressé... Sa douceur angélique, sa pieuse résignation font l'admiration des respectables femmes qui surveillent les détenues. Vous apprendre où est la Goualeuse (tel est son surnom si je ne me trompe), c'est vous mettre à même d'obtenir à l'instant sa liberté; cette infortunée vous racontera par quel concours de circonstances sinistres, enlevée de l'asile où vous l'aviez placée, elle a été jetée dans cette prison, où du moins elle a su faire apprécier la candeur de son caractère.

« Permettez-moi de vous rappeler aussi mes deux futures protégées, monseigneur, cette malheureuse mère et sa fille, dépouillées par le notaire Ferrand... Où sont-elles? Avez-vous eu quelques renseignements sur elles? Oh! de grâce, tâchez de retrouver leurs traces, et qu'à mon retour à Paris je puisse leur payer la dette que j'ai contractée envers tous les malheureux!... »

— La Goualeuse a donc quitté la ferme de Bouqueval, monseigneur? s'écria Murph, aussi étonné que Rodolphe de cette nouvelle révélation.

— Tout à l'heure encore on vient de me dire l'avoir vue sortir de Saint-Lazare, répondit Rodolphe. Ma tête s'y perd : le silence de madame Georges me confond et m'inquiète... Pauvre petite Fleur-de-Marie! quels nouveaux malheurs sont donc venus la frapper? Fais monter un homme à cheval à l'instant; qu'il se rende en hâte à la ferme, et écris à madame Georges que je la prie instamment de venir à Paris; dis aussi à M. de Graün de m'obtenir une permission pour entrer à Saint-Lazare... D'après ce que me dit madame d'Harville, Fleur-de-Marie y serait détenue. Mais non, reprit Rodolphe en réfléchissant, elle n'y est plus prisonnière, car Rigolette l'a vue sortir de cette prison avec une femme âgée. Serait-ce madame Georges? sinon quelle est cette femme? où est allée la Goualeuse (1)?

— Patience, monseigneur; avant ce soir vous saurez à quoi vous en tenir; puis, demain, il vous faudra interroger ce misérable Polidori; il a, dit-il, d'importantes révélations à vous faire, mais à vous seul...

(1) Le lecteur se souvient que, trompée par l'émissaire de Sarah, qui lui avait dit que Fleur-de-Marie avait quitté Bouqueval par ordre du prince, madame Georges était sans inquiétude sur sa protégée, qu'elle attendait de jour en jour.

— Cette entrevue me sera odieuse, dit tristement Rodolphe, car je n'ai pas revu cet homme depuis le jour fatal... où j'ai...

Rodolphe ne put achever ; il cacha son front dans sa main.

— Eh ! mort-dieu ! monseigneur, pourquoi consentir à ce que demande Polidori ? Menacez-le de la justice française ou d'une extradition immédiate ; il faudra bien qu'il se résigne à me révéler ce qu'il ne veut révéler qu'à vous.

— Tu as raison, mon pauvre ami, car la présence de ce misérable rendrait plus menaçants encore ces souvenirs terribles auxquels se rattachent tant de douleurs incurables.... depuis la mort de mon père jusqu'à celle de ma pauvre petite fille... Je ne sais, mais plus j'avance dans la vie, plus cette enfant me manque... Combien je l'aurais adorée ! combien il m'eût été cher et précieux, ce fruit charmant de mon premier amour, de mes premières et pures croyances, ou plutôt de mes jeunes illusions !... J'aurais déversé sur cette innocente créature les trésors d'affection dont son odieuse mère est indigne ; et puis il me semble que, telle que je l'avais rêvée, cette enfant, par la beauté de son âme, par le charme de ses qualités, eût adouci, calmé tous les chagrins, tous les remords qui se rattachent, hélas ! à sa funeste naissance...

— Tenez, monseigneur, je vois avec peine l'empire toujours croissant que prennent sur votre esprit ces regrets aussi stériles que cruels.

Après quelques moments de silence, Rodolphe dit à Murph :

— Je puis maintenant te faire un aveu, mon vieil ami : J'aime... oui, j'aime profondément une femme digne de l'affection la plus noble et la plus dévouée... Et, depuis que mon cœur s'est ouvert de nouveau à toutes les douceurs de l'amour, depuis que je suis prédisposé aux émotions tendres, je ressens plus vivement encore la perte de ma fille... J'aurais pour ainsi dire pu craindre qu'un attachement de cœur n'affaiblit l'amertume de mes regrets... Il n'en est rien : toutes mes facultés aimantes ont augmenté... je me sens meilleur, plus charitable, et plus que jamais il m'est cruel de n'avoir pas ma fille à adorer...

— Rien de plus simple, monseigneur, et pardonnez-moi la comparaison ; mais, de même que certains hommes ont l'ivresse joyeuse et bienveillante, vous avez l'amour bon et généreux.

— Pourtant ma haine des méchants est aussi devenue plus vivace ; mon aversion pour Sarah augmente sans doute en raison du chagrin que me cause la mort de ma fille. Je m'imagine que cette mauvaise mère l'a négligée, qu'une fois ses ambitieuses espérances ruinées par mon mariage, la comtesse, dans son impitoyable égoïsme, aura abandonné notre enfant à des mains mercenaires, et que ma fille sera peut-être morte par le manque de soins... C'est ma faute, aussi... je n'ai pas alors senti l'étendue des devoirs sacrés que la paternité impose... Lorsque le véritable caractère de Sarah m'a été tout à coup révélé, j'aurais dû à l'instant lui enlever ma fille, veiller sur elle avec amour et sollicitude. Je devais prévoir que la comtesse ne serait jamais qu'une mère dénaturée... C'est ma faute, vois-tu, c'est ma faute...

— Monseigneur, la douleur vous égare. Pouviez-vous, après l'événement si funeste que vous savez... différer d'un jour le long voyage qui vous était imposé... comme...

— Comme une expiation !... Tu as raison, mon ami, dit Rodolphe avec accablement.

— Vous n'avez pas entendu parler de la comtesse Sarah depuis mon départ, monseigneur ?

— Non : depuis ces infâmes délations qui, par deux fois, ont failli perdre madame d'Harville, je n'ai eu d'elle aucune nouvelle... Sa présence ici me pèse, m'obsède ; il me semble que mon mauvais ange est auprès de moi, que quelque nouveau malheur me menace.

— Patience, monseigneur, patience... Heureusement, l'Allemagne lui est interdite, et l'Allemagne nous attend.

— Oui... bientôt nous partirons. Au moins, durant mon court séjour à Paris, j'aurai accompli une promesse sacrée, j'aurai fait quelques pas de plus dans cette voie méritante qu'une auguste et miséricordieuse volonté m'a tracée pour ma rédemption... Dès que le fils de madame Georges sera rendu à sa tendresse, innocent et libre ; dès que Jacques Ferrand sera convaincu et puni de ses crimes ; dès que j'aurai assuré l'avenir de toutes les honnêtes et laborieuses créatures qui, par leur résignation, leur courage et leur probité, ont mérité mon intérêt, nous retournerons en Allemagne ; mon voyage n'aura pas été du moins stérile.

— Surtout si vous parvenez à démasquer cet abominable Jacques Ferrand, monseigneur, la pierre angulaire, le pivot de tant de crimes.

— Quoique la fin justifie les moyens... et que les scrupules soient peu de mise envers ce scélérat, quelquefois je regrette de faire intervenir Cecily dans cette réparation juste et vengeresse.

— Elle doit maintenant arriver d'un moment à l'autre ?

— Elle est arrivée.

— Cecily ?

— Oui.. Je n'ai pas voulu la voir ; de Graün lui a donné des instructions très-détaillées, elle a promis de s'y conformer.

— Tiendra-t-elle sa promesse ?

— D'abord tout l'y engage : l'espoir d'un adoucissement dans son sort à venir, et la crainte d'être immédiatement renvoyée dans sa prison d'Allemagne ; car de Graün ne la quittera pas de vue ; à la moindre incartade, il obtiendra son extradition.

— C'est juste, elle est arrivée ici comme évadée ; lorsqu'on saurait quels crimes ont motivé sa détention perpétuelle, on accorderait aussitôt son extradition.

— Et, lors même que son intérêt ne l'obligerait pas de servir nos projets, la tâche qu'on lui a imposée ne pouvant se réaliser qu'à force de ruse, de perfidies et de séductions diaboliques, Cecily doit être ravie (et elle l'est, m'a dit le baron) de cette occasion d'employer les détestables avantages dont elle a été si libéralement douée.

— Est-elle toujours bien jolie, monseigneur ?

— De Graün la trouve plus effrayante que jamais ; il a été, m'a-t-il dit, ébloui de sa beauté, à laquelle le costume alsacien qu'elle a choisi donnait beaucoup de piquant. Le regard de cette diablesse a toujours, dit-il, la même expression véritablement magique.

— Tenez, monseigneur, je n'ai jamais été ce qu'on appelle un écervelé, un homme sans cœur et sans mœurs ; eh bien ! à vingt ans, j'aurais rencontré Cecily, qu'alors même que je l'aurais sue aussi dangereuse, aussi pervertie qu'elle l'est à cette heure, je n'aurais pas répondu de ma raison si j'étais resté longtemps sous le feu de ses grands yeux noirs et brûlants qui étincellent au milieu de sa figure pâle et ardente... Oui, par le ciel ! je n'ose songer où aurait pu m'entraîner un si funeste amour.

— Cela ne m'étonne pas, mon digne Murph, car je connais cette femme. Du reste, le baron a été presque effrayé de la sagacité avec laquelle Cecily a compris ou plutôt deviné le rôle à la fois provoquant et platonique qu'elle doit jouer auprès du notaire.

— Mais s'introduira-t-elle chez lui aussi facilement que vous l'espériez, monseigneur, grâce à l'intervention de madame Pipelet ? Les gens de l'espèce de ce Jacques Ferrand sont si soupçonneux !

— J'avais, avec raison, compté sur la vue de Cecily pour combattre et vaincre la méfiance du notaire.

— Il l'a déjà vue ?

— Hier. D'après le récit de madame Pipelet, je ne doute pas qu'il n'ait été fasciné par la créole, car il l'a prise aussitôt à son service.

— Allons, monseigneur, notre partie est gagnée.

— Je l'espère ; une cupidité féroce, une luxure sauvage ont conduit le bourreau de Louise Morel aux forfaits les plus odieux... C'est dans sa luxure, c'est dans sa cupidité qu'il trouvera la punition terrible de ses crimes.... punition qui surtout ne sera pas stérile pour ses victimes.... car tu sais à quel but doivent tendre tous les efforts de la créole.

— Cecily !... Cecily !... Jamais méchanceté plus grande, jamais corruption plus dangereuse, jamais âme plus noire n'auront servi à l'accomplissement d'un projet d'une moralité plus haute et d'une fin plus équitable... Et David, monseigneur ?

— Il approuve tout ; au point de mépris et d'horreur où il est arrivé envers cette créature, il ne voit en elle que l'instrument d'une juste vengeance. « Si cette maudite pouvait jamais mériter quelque commisération après tout le mal qu'elle m'a fait, m'a-t-il dit, ce serait en se vouant à l'impitoyable punition de ce scélérat, dont il faut qu'elle soit le démon exterminateur. »

Un huissier ayant légèrement frappé à la porte, Murph sortit, et revint bientôt apportant deux lettres, dont l'une seulement était destinée à Rodolphe.

— C'est un mot de madame Georges, s'écria ce dernier en lisant rapidement.

— Eh bien ! monseigneur... la Goualeuse ?...

— Plus de doute, s'écria Rodolphe après avoir lu, il s'agit encore de quelque complot ténébreux. Le soir du jour où cette pauvre enfant a disparu de la ferme, et au moment où madame Georges allait m'instruire de cet événement, un homme qu'elle ne connaît pas, envoyé en exprès et à cheval, est venu de ma part la rassurer, lui disant que je savais la brusque disparition de Fleur-de-Marie, et que dans quelques jours je la ramènerais à la ferme. Malgré cet avis, madame Georges, inquiète de mon silence au sujet de sa protégée, ne peut, me dit-elle, résister au désir de savoir des nouvelles de sa fille chérie, ainsi qu'elle appelle cette pauvre enfant.

— Cela est étrange, monseigneur.

— Dans quel but enlever Fleur-de-Marie ?

— Monseigneur, dit tout à coup Murph, la comtesse Sarah n'est pas étrangère à cet enlèvement.

— Sarah ? et qui te fait croire ?...

— Rapprochez cet événement de ses dénonciations contre madame d'Harville.

— Tu as raison, s'écria Rodolphe frappé d'une clarté subite, c'est évident... je comprends maintenant... oui, toujours le même calcul. La comtesse s'opiniâtre à croire qu'en parvenant à briser toutes les affections qu'elle me suppose, elle me fera sentir le besoin de me rapprocher d'elle. Cela est aussi odieux qu'insensé. Il faut pourtant qu'une si indigne persécution ait un terme. Ce n'est pas seulement à moi, mais à tout ce qui mérite respect, intérêt, pitié, que cette femme s'attaque. Tu verras sur l'heure M. de Graün officiellement chez la comtesse ; il lui déclarera que j'ai la certitude de la part qu'elle a prise à l'enlèvement de Fleur-de-Marie, et que si elle ne donne pas les renseignements nécessaires pour retrouver cette malheureuse enfant, je serai sans pitié, et alors c'est à la justice que M. de Graün s'adressera.

— D'après la lettre de madame d'Harville, la Goualeuse serait détenue à Saint-Lazare.

— Oui, mais Rigolette affirme l'avoir vue libre et sortir de prison. Il y a là un mystère qu'il faut éclaircir.

— Je vais à l'instant donner vos ordres au baron de Graün, monseigneur; mais permettez-moi d'ouvrir cette lettre: elle est de mon correspondant de Marseille, à qui j'avais recommandé le Chourineur; il devait faciliter le passage de ce pauvre diable en Algérie.

— Eh bien! est-il parti?

— Monseigneur, voici qui est singulier!

— Qu'y a-t-il?

— Après avoir longtemps attendu à Marseille un bâtiment en partance pour l'Algérie, le Chourineur, qui semblait de plus en plus triste et soucieux, a subitement déclaré, le jour même fixé pour son embarquement, qu'il préférait retourner à Paris.

— Quelle bizarrerie!

— Bien que mon correspondant eût, ainsi qu'il était convenu, mis une assez forte somme à la disposition du Chourineur, celui-ci n'a pris que ce qui lui était rigoureusement nécessaire pour revenir à Paris, où il ne peut tarder à arriver, me dit-on.

— Alors il nous expliquera lui-même son changement de résolution; mais envoie à l'instant de Graün chez la comtesse Mac-Grégor, et va toi-même à Saint-Lazare t'informer de Fleur-de-Marie.

. . . . . .

Au bout d'une heure, le baron de Graün revint de chez la comtesse Sarah Mac-Grégor.

Malgré son sang-froid habituel et officiel, le diplomate semblait bouleversé; à peine l'huissier l'eut-il introduit, que Rodolphe remarqua sa pâleur.

— Eh bien!... de Graün... qu'avez-vous?... Avez-vous vu la comtesse?...

— Ah! monseigneur!...

— Qu'y a-t-il?

— Que Votre Altesse Royale se prépare à apprendre quelque chose de bien pénible.

— Mais encore?...

— Madame la comtesse de Mac-Grégor...

— Eh bien!...

— Que Votre Altesse Royale me pardonne de lui apprendre si brusquement un événement si funeste, si imprévu, si...

— La comtesse est donc morte?

— Non, monseigneur... mais on désespère de ses jours... elle a été frappée d'un coup de poignard.

— Ah! c'est affreux! s'écria Rodolphe ému de pitié malgré son aversion pour Sarah. Et qui a commis ce crime?

— On l'ignore, monseigneur; ce meurtre a été accompagné de vol, on s'est introduit dans l'appartement de madame la comtesse et l'on a enlevé une grande quantité de pierreries.

— A cette heure, comment va-t-elle?

— Son état est presque désespéré, monseigneur... elle n'a pas encore repris connaissance... son frère est dans la consternation.

— Il faudra aller chaque jour vous informer de la santé de la comtesse, mon cher de Graün...

A ce moment, Murph revenait de Saint-Lazare.

— Apprends une triste nouvelle, lui dit Rodolphe, la comtesse Sarah vient d'être assassinée... ses jours sont dans le plus grand danger.

— Ah! monseigneur, quoiqu'elle soit bien coupable, on ne peut s'empêcher de la plaindre.

— Oui, une telle fin serait épouvantable!... Et la Goualeuse?

— Mise en liberté depuis hier, monseigneur, on le suppose, par la protection de madame d'Harville.

— Mais c'est impossible! madame d'Harville me prie, au contraire, de faire les démarches nécessaires pour faire sortir de prison cette malheureuse enfant.

— Sans doute, monseigneur... et pourtant une femme âgée, d'une figure respectable, est venue à Saint-Lazare, apportant l'ordre de remettre Fleur-de-Marie en liberté. Toutes deux ont quitté la prison.

— C'est ce que m'a dit Rigolette; mais cette femme âgée qui est venue chercher Fleur-de-Marie, qui est-elle? où sont-elles allées toutes deux? quel est ce nouveau mystère? La comtesse Sarah pourrait peut-être seule l'éclaircir; et elle se trouve hors d'état de donner aucun renseignement. Pourvu qu'elle n'emporte pas ce secret dans la tombe!

— Mais son frère, Thomas Seyton, fournirait certainement quelques lumières. De tout temps il a été le conseil de la comtesse.

— Sa sœur est mourante; s'il s'agit d'une nouvelle trame, il ne parlera pas; mais, dit Rodolphe en réfléchissant, il faut savoir le nom de la personne qui s'est intéressée à Fleur-de-Marie pour la faire sortir de Saint-Lazare; ainsi l'on apprendra nécessairement quelque chose.

— C'est juste, monseigneur.

— Tâchez donc de connaître et de voir cette personne le plus tôt possible, mon cher de Graün; si vous n'y réussissez pas, mettez votre M. Badinot en campagne, n'épargnez rien pour découvrir les traces de cette pauvre enfant.

— Votre Altesse Royale peut compter sur mon zèle.

— Ma foi, monseigneur, dit Murph, il est peut-être bon que le Chourineur nous revienne; ses services pourront vous être utiles... pour ces recherches.

— Tu as raison, et maintenant je suis impatient de voir arriver à Paris mon brave sauveur, car je n'oublierai jamais que je lui dois la vie.

CHAPITRE XII.

L'étude.

Plusieurs jours s'étaient passés depuis que Jacques Ferrand avait pris Cecily à son service.

Nous conduirons le lecteur (qui connaît déjà ce lieu) dans l'étude du notaire à l'heure du déjeuner des clercs.

Chose inouïe, exorbitante, merveilleuse! au lieu du maigre et peu attrayant ragoût apporté chaque matin à ces jeunes gens par feu madame Séraphin, un énorme dindon froid, servi dans le fond d'un vieux carton à dossier, trônait au milieu d'une des tables de l'étude, accosté de deux pains tendres, d'un fromage de Hollande et de trois bouteilles de vin cacheté; une vieille écritoire de plomb, remplie d'un mélange de poivre et de sel, servait de salière: tel était le menu du repas.

Chaque clerc, armé de son couteau et d'un formidable appétit, attendait l'heure du festin avec une impatience affamée; quelques-uns même mâchaient à vide, en maudissant l'absence de M. le maître-clerc, sans lequel on ne pouvait hiérarchiquement commencer à déjeuner.

Un progrès, ou plutôt un bouleversement si radical dans l'ordinaire des clercs de Jacques Ferrand, annonçait une énorme perturbation domestique.

L'entretien suivant, éminemment *béotien* [s'il nous est permis d'emprunter cette expression au très-spirituel écrivain qui l'a popularisée (·)] jettera quelques lumières sur cette importante question.

— Voilà un dindon qui ne s'attendait pas, quand il est entré dans la vie, à jamais paraître à déjeuner sur la table des clercs du patron.

— De même que le patron, quand il est entré dans la vie... de notaire, ne s'attendait pas à donner à ses clercs un dindon pour déjeuner.

— Car enfin ce dindon est à nous, s'écria le saute-ruisseau de l'étude avec une gourmande convoitise.

— Saute-ruisseau, mon ami, tu t'oublies; cette volaille doit être pour toi une étrangère.

— Et, comme Français, tu dois avoir la haine de l'étranger.

— Tout ce qu'on pourra faire sera de te donner les pattes.

— Emblème de la vélocité avec laquelle tu fais les courses de l'étude.

— Je croyais avoir au moins droit à la carcasse, dit le saute-ruisseau en murmurant.

— On pourra te l'octroyer... mais tu n'y as pas droit, ainsi qu'il en a été de la Charte de 1814, qui n'était qu'une autre carcasse de liberté, dit le Mirabeau de l'étude.

— A propos de carcasse, reprit un des jeunes gens avec une insensibilité brutale, Dieu veuille avoir l'âme de la mère Séraphin! car depuis qu'elle s'est noyée dans une partie de campagne, nous ne sommes plus condamnés à ses ratatouilles forcées à perpétuité.

— Et, depuis une bonne semaine, le patron, au lieu de nous donner à déjeuner...

— Nous alloue à chacun quarante sous par jour.

— C'est ce qui me fait dire: Dieu veuille avoir l'âme de la mère Séraphin!

— Au fait, de son temps, jamais le patron ne nous aurait donné les quarante sous.

— C'est énorme!

— C'est fabuleux!

— Il n'y a pas une étude à Paris...

— En Europe.

— Dans l'univers, où l'on donne quarante sous... à un simple clerc pour son déjeuner.

— A propos de madame Séraphin, qui de vous a vu la servante qui la remplace?

— Cette Alsacienne que la portière de la maison où habitait cette pauvre Louise a amenée un soir, nous a dit le portier?

— Oui.

— Je ne l'ai pas encore vue.

— Ni moi.

— Parbleu! c'est tout bonnement impossible de la voir, puisque le patron est plus féroce que jamais pour nous empêcher d'entrer dans le pavillon de la cour.

— Et puis c'est le portier qui range l'étude maintenant: comment la verrait-on, cette donzelle?

— Eh bien! moi, je l'ai vue.

— Toi?

— Où cela?

— Comment est-elle?

— Grande ou petite?

— Jeune ou vieille?

(1) Louis Desnoyers.

— D'avance je suis sûr qu'elle n'a pas une figure aussi avenante que cette pauvre Louise... bonne fille!

— Voyons, puisque tu l'as aperçue, comment est-elle, cette nouvelle servante?

— Quand je dis que je l'ai vue... j'ai vu son bonnet, un drôle de bonnet.

— Ah bah! et comment?

— Il était de couleur cerise et en velours, je crois; une espèce de béguin comme en ont les vendeuses de petits balais.

— Comme les Alsaciennes? C'est tout simple, puisqu'elle est Alsacienne.

— Tiens, tiens, tiens...

— Parbleu! qu'est-ce qui vous étonne là-dedans? Chat échaudé craint l'eau froide.

— Ah çà, Chalamel, quel rapport ton proverbe a-t-il avec ce bonnet d'Alsacienne?

— Il n'en a aucun.

— Pourquoi le dis-tu alors?

— Parce « qu'un bienfait n'est jamais perdu, » et que « le lézard est l'ami de l'homme. »

— Tiens, si Chalamel commence ses bêtises en proverbes, qui ne riment à rien, il en a pour une heure. Voyons, dis donc ce que tu sais de cette nouvelle servante.

— Je passais avant-hier dans la cour; elle était adossée à une des fenêtres du rez-de-chaussée.

— La cour?

— Quelle bêtise! non, la servante. Les carreaux d'en bas sont si sales que je n'ai pu rien voir de l'Alsacienne; mais, ceux du milieu de la fenêtre étant moins troubles, j'ai vu son bonnet cerise et une profusion de boucles de cheveux noirs comme du jais; car elle avait l'air d'être coiffée à la Titus.

— Je suis sûr que le patron n'en aura pas vu tant que toi à travers ses lunettes; car en voilà encore un, comme on dit, que, s'il restait seul avec une femme sur la terre, le monde finirait bientôt.

— Cela n'est pas étonnant: « Rira bien qui rira le dernier, » d'autant plus que « l'exactitude est la politesse des rois. »

— Dieu, que Chalamel est assommant quand il s'y met!

— Dame, « dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. »

— Oh! que c'est joli!

— Moi, j'ai dans l'idée que c'est la superstition qui abrutit de plus en plus le patron.

— C'est peut-être par pénitence qu'il nous donne quarante sous pour notre déjeuner.

— Le fait est qu'il faut qu'il soit fou.

— Ou malade.

— Moi, depuis quelques jours, je lui trouve l'air très-égaré.

— Ce n'est pas qu'on le voie beaucoup... Lui qui était pour notre malheur dans son cabinet dès le *patron-minet*, et toujours sur notre dos, il reste maintenant des deux jours sans mettre le nez dans l'étude.

— Ce qui fait que le maître-clerc est accablé de besogne.

— Et que ce matin nous sommes obligés de mourir de faim en l'attendant.

— En voilà du changement dans l'étude!

— C'est ce pauvre Germain qui serait joliment étonné si on lui disait: Figure-toi, mon garçon, que le patron nous donne quarante sous pour notre déjeuner. — Ah bâh! c'est impossible. — C'est si possible que c'est à moi Chalamel, parlant *à sa personne*, qu'il l'a annoncé. — Tu veux rire? — Je veux rire! Voilà comme ça s'est passé: pendant les deux ou trois jours qui ont suivi le décès de la mère Séraphin, nous n'avons pas eu à déjeuner du tout; nous aimions mieux cela, d'une façon, parce que c'était moins mauvais; mais, d'une autre, notre réfection nous coûtait de l'argent; pourtant nous patientions, disant: Le patron n'a plus ni servante ni femme de ménage; quand il en aura repris une, nous reprendrons notre dégoûtante pâtée. Eh bien! pas du tout, mon pauvre Germain, le patron a repris une servante, et notre déjeuner a continué à être enseveli dans le fleuve de l'oubli. Alors j'ai été comme qui dirait député pour porter au patron les doléances de nos estomacs. Il était avec le maître-clerc. — Je ne veux plus vous nourrir le matin, a-t-il dit d'un ton bourru et comme s'il pensait à autre chose; ma servante n'a pas le temps de s'occuper de votre déjeuner. — Mais, monsieur, il est convenu que vous nous devez notre repas du matin. — Eh bien! vous ferez venir votre déjeuner du dehors, et je le payerai. Combien vous faut-il, quarante sous chacun? a-t-il ajouté en ayant l'air de penser de plus en plus à autre chose, et de dire quarante sous comme il aurait dit vingt sous ou cent sous. — Oui, monsieur, quarante sous nous suffiront, m'écriai-je en prenant la balle au bond. — Soit; le maître-clerc se chargera de cette dépense, je compterai avec lui. Et là-dessus le patron m'a fermé la porte au nez. Avouez, messieurs, que Germain serait furieusement étonné des libéralités du patron.

— Germain dirait que le patron a bu.

— Et que c'est un abus.

— Chalamel, nous préférons tes proverbes.

— Sérieusement je crois le patron malade. Depuis dix jours il n'est pas reconnaissable, ses joues sont creuses à y fourrer le poing.

— Et des distractions! faut voir. L'autre jour il a levé ses lunettes pour lire un acte, il avait les yeux rouges et brûlants comme des charbons ardents.

— Il en avait le droit, « les bons comptes font les bons amis. »

— Laisse-moi donc parler. Je vous dis, messieurs, que c'est très-singulier. Je présente donc cet acte à lire au patron, mais il avait la tête en bas.

— Le patron? Le fait est que c'est très-singulier. Qu'est-ce qu'il pouvait donc faire ainsi la tête en bas? Il devait suffoquer; à moins que ses habitudes ne soient, comme tu dis, bien changées.

— Oh! que ce Chalamel est fatigant; je te dis que je lui ai présenté l'acte à lire à l'envers.

— Ah! a-t-il dû bougonner!

— Ah bien oui! il ne s'en est pas seulement aperçu; il a regardé l'acte pendant dix minutes, ses gros yeux rouges fixés dessus, et puis il me l'a rendu... en me disant: — C'est bien!

— Toujours la tête en bas?

— Toujours...

— Il n'avait donc pas lu l'acte?

— Pardieu! à moins qu'il ne lise à l'envers

— C'est drôle!

— Le patron avait l'air si sombre et si méchant dans ce moment-là, que je n'ai osé rien dire, et je m'en suis allé comme si de rien n'était.

— Et moi donc, il y a quatre jours, j'étais dans le bureau du maître-clerc; arrive un client, deux clients, trois clients, auxquels le patron avait donné rendez-vous. Ils s'impatientaient d'attendre; à leur demande, je vais frapper à la porte du cabinet; on ne me répond pas, j'entre...

— Eh bien?

— M. Jacques Ferrand avait ses deux bras croisés sur son bureau, et son front chauve et peu ragoûtant appuyé sur ses bras; il ne bougea pas.

— Il dormait?

— Je le croyais. Je m'approche: Monsieur, il y a là des clients à qui vous avez donné rendez-vous... Il ne bronche pas. Monsieur!... Pas de réponse. Enfin je le touche à l'épaule, il se redresse comme si le diable l'avait mordu; dans ce brusque mouvement, ses grandes lunettes vertes tombent de dessus son nez, et je vois... Vous ne le croirez jamais.

— Eh bien! que vois-tu?

— Des larmes...

— Ah! quelle farce!

— En voilà une de sévère!

— Le patron pleurer? allons donc!

— Quand on verra ça... les hannetons joueront du cornet à piston.

— Et les poules porteront des bottes à revers.

— Ta ta ta ta, vos bêtises n'empêcheront pas que je l'aie vu comme je vous vois.

— Pleurer?

— Oui, pleurer; il a ensuite eu l'air si furieux d'être surpris en cet état lacrymatoire, qu'il a rajusté à la hâte ses lunettes, en me criant: — Sortez!... sortez!... — Mais, monsieur... — Sortez!... — Il y a là des clients auxquels vous avez donné rendez-vous, et... — Je n'ai pas le temps; qu'ils s'en aillent au diable, et vous avec! — Là-dessus il s'est levé tout furieux comme pour me mettre à la porte; je ne l'ai pas attendu, j'ai filé et renvoyé les clients, qui n'avaient pas l'air plus contents qu'il ne faut... mais, pour l'honneur de l'étude, je leur ai dit que le patron avait la coqueluche.

Cet intéressant entretien fut interrompu par M. le premier clerc qui entra tout affairé; sa venue fut saluée par une acclamation générale, et tous les yeux se tournèrent sympathiquement vers le dindon avec une impatiente convoitise.

— Sans reproche, seigneur, vous nous faites diablement attendre, dit Chalamel.

— Prenez garde: une autre fois... notre appétit ne sera pas aussi subordonné.

— Eh! messieurs, ce n'est pas ma faute... je me faisais plus de mauvais sang que vous... Ma parole d'honneur, il faut que le patron soit devenu fou!

— Quand je vous le disais!

— Mais que cela ne nous empêche pas de manger...

— Au contraire!

— Nous parlerons tout aussi bien la bouche pleine.

— Nous parlerons mieux, s'écria le saute-ruisseau, pendant que Chalamel, dépeçant le dindon, dit au maître-clerc: A propos, de quoi donc vous figurez-vous que le patron est fou?

— Nous avions déjà une velléité de le croire parfaitement abruti lorsqu'il nous a alloué quarante sous par tête pour notre déjeuner... quotidien.

— J'avoue que cela m'a surpris autant que vous, messieurs; mais cela n'était rien, absolument rien, auprès de ce qui vient de se passer tout à l'heure.

— Ah bah!

— Ah çà! est-ce que ce malheureux-là deviendrait assez insensé pour nous forcer d'aller dîner tous les jours à ses frais au Cadran-Bleu?

— Et ensuite au spectacle?

— Et ensuite au café, finir la soirée par un punch?

— Et ensuite...

— Messieurs, riez tant que vous voudrez, mais la scène à laquelle je viens d'assister est plutôt effrayante que plaisante.

— Eh bien! racontez-nous-la donc cette scène.

— Oui, c'est ça, ne vous occupez pas de déjeuner, dit Chalamel, nous voilà tout oreilles.

— Et tout mâchoires, mes gaillards! Je vous vois venir : pendant que je parlerais, vous joueriez des dents... et le dindon serait fini avant mon histoire. Patience, ce sera pour le dessert.

Fut-ce l'aiguillon de la faim ou de la curiosité qui activa les jeunes praticiens, nous ne le savons ; mais ils mirent une telle rapidité dans leur opération gastronomique, que le moment du récit du maître-clerc arriva presque instantanément.

Pour n'être pas surpris par le patron, on envoya en vedette dans la pièce voisine le saute-ruisseau, à qui la carcasse et les pattes de la bête avaient été libéralement dévolues.

M. le maître-clerc dit à ses collègues :

— D'abord il faut que vous sachiez que depuis quelques jours le portier s'inquiétait de la santé du patron ; comme le bonhomme veille très-tard, il avait vu plusieurs fois M. Ferrand descendre dans le jardin la nuit, malgré le froid ou la pluie, et s'y promener à grands pas. Il s'est hasardé une fois à sortir de sa niche et à demander à son maître s'il avait besoin de quelque chose. Le patron l'a envoyé se coucher d'un tel ton, que, depuis, le portier s'est tenu coi, et qu'il s'y tient toujours dès qu'il entend le patron descendre au jardin, ce qui arrive presque toutes les nuits, tel temps qu'il fasse.

— Le patron est peut-être somnambule?

— Ça n'est pas probable... mais de pareilles promenades nocturnes annoncent une fameuse agitation.... J'arrive à mon histoire.... Tout à l'heure je me rends dans le cabinet du patron pour lui demander quelques signatures... au moment où je mettais la main au bouton de la serrure... il me semble entendre parler... je m'arrête... et je distingue deux ou trois cris sourds.... on eût dit des plaintes étouffées. Après avoir un instant hésité à entrer... ma foi... craignant quelque malheur... j'ouvre la porte...

— Eh bien?

— Qu'est-ce que je vois? le patron à genoux... par terre..

— A genoux?

— Par terre?

— Oui... agenouillé sur le plancher... le front dans ses mains... et les coudes appuyés sur le fond d'un de ses vieux fauteuils...

— C'est tout simple ; sommes-nous bêtes! il est si cagot, il faisait une prière d'extra.

— Ce serait une drôle de prière, en tout cas! On n'entendait que des gémissements étouffés ; seulement de temps en temps il murmurait entre ses dents : Mon Dieu... mon Dieu... mon Dieu!... comme un homme au désespoir. Et puis... voilà qui est encore bizarre... Dans un mouvement qu'il a fait, comme pour se déchirer la poitrine avec les ongles, sa chemise s'est entr'ouverte et j'ai très-bien distingué sur sa peau velue un petit portefeuille rouge suspendu à son cou par une chaînette d'acier...

— Tiens... tiens... tiens... Alors?...

— Alors, ma foi, voyant ça, je ne savais plus si je devais rester ou sortir.

— Ça aurait été aussi mon opinion politique.

— Je restais donc là... très-embarrassé, lorsque le patron se relève et se retourne tout à coup ; il avait entre ses dents un vieux mouchoir de poche à carreaux.... ses lunettes restèrent sur le fauteuil.... Non.... non, messieurs... de ma vie je n'ai vu une figure pareille ; il avait l'air d'un damné. Je me recule effrayé, ma parole d'honneur! effrayé. Alors, lui...

— Vous saute à la gorge?

— Vous n'y êtes pas. Il me regarde d'abord d'un air égaré ; puis, laissant tomber son mouchoir, qu'il avait sans doute rongé, coupe en grinçant des dents, il s'écrie en se jetant dans mes bras : « Ah ! je suis bien malheureux ! »

— Quelle farce!

— Quelle farce! Eh bien! ça n'empêche pas que malgré sa figure de tête de mort, quand il a prononcé ces mots-là... sa voix était si déchirante... je dirais presque si douce...

—Si douce... allons donc... il n'y a pas de crécelle, pas de chat-huant enrhumé dont le cri ne semble de la musique auprès de la voix du patron!

— C'est possible, ça n'empêche pas que dans ce moment sa voix était si plaintive, que je me suis senti presque attendri, d'autant plus que M. Ferrand n'est pas expansif habituellement. Monsieur, lui dis-je, croyez que... — Laisse-moi! Laisse-moi! me répondit-il en m'interrompant, cela soulage tant de pouvoir dire à quelqu'un ce que l'on souffre... Evidemment il me prenait pour un autre.

— Il vous a tutoyé? Alors vous nous devez deux bouteilles de Bordeaux :

Quand le patron vous a tutoyé.
A boire vous devez payer.

C'est le proverbe qui le dit, c'est sacré : les proverbes sont la sagesse des nations.

— Voyons, Chalamel, laissez là vos rébus; vous comprenez bien, messieurs, qu'en entendant le patron me tutoyer, j'ai tout de suite compris qu'il se méprenait ou qu'il avait une fièvre chaude. Je me suis dégagé en lui disant : Monsieur, calmez-vous!... calmez-vous!... c'est moi. Alors il m'a regardé d'un air stupide.

— A la bonne heure, vous voilà dans le vrai.

— Ses yeux étaient égarés. — Hein! a-t-il répondu, qu'est-ce?... qui est là?.... que me voulez-vous?.... Et il passait, à chaque question, sa main sur son front, comme pour écarter le nuage qui obscurcissait sa pensée.

— Qui obscurcissait sa pensée... Comme c'est écrit... Bravo! maître-clerc, nous ferons un mélodrame ensemble :

Quand on parle si bien, sur mon âme!
On doit écrire un mélodrâââme.

— Mais tais-toi donc, Chalamel.

— Qu'est-ce donc que le patron peut avoir?

— Ma foi, je n'en sais rien ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que, lorsqu'il a eu retrouvé son sang-froid, ça a été une autre chanson : il a froncé les sourcils d'un air terrible, et m'a dit vivement, sans me donner le temps de lui répondre : — Que venez-vous faire ici? Y a-t-il longtemps que vous êtes là?... je ne puis donc pas rester chez moi sans être environné d'espions? Qu'ai-je dit? Qu'avez vous entendu? Répondez... répondez. Ma foi, il avait l'air si méchant, que j'ai repris : — Je n'ai rien entendu, monsieur, j'entre ici à l'instant même. — Vous ne me trompez pas? — Non, monsieur. — Eh bien! que voulez-vous? — Vous demander quelques signatures, monsieur. — Donnez. Et le voilà qui se met à signer, à signer... sans les lire, une demi-douzaine d'actes notariés, lui qui ne mettait jamais son parafe sur un acte sans l'épeler, pour ainsi dire, lettre par lettre, et deux fois d'un bout à l'autre. Je remarquai que de temps en temps sa main se ralentissait au milieu de sa signature, comme s'il eût été absorbé par une idée fixe, et puis il reprenait et signait vite, vite, et comme convulsivement. Quand tout a été signé, il m'a dit de me retirer, et je l'ai entendu descendre par le petit escalier qui communique de son cabinet dans la cour.

— J'en reviens toujours là... qu'est-ce qu'il peut avoir?

— Messieurs, c'est peut-être madame Séraphin qu'il regrette.

— Ah bien oui! lui... regretter quelqu'un!

— Ça me fait penser que le portier a dit que le curé de Bonne-Nouvelle et son vicaire étaient venus plusieurs fois pour voir le patron, et qu'ils n'avaient pas été reçus. C'est ça qui est surprenant! eux qui ne démordaient pas d'ici.

— Moi, ce qui m'intrigue, c'est de savoir quels travaux il a fait faire au menuisier et au serrurier dans le pavillon.

— Le fait est qu'ils y ont travaillé trois jours de suite.

— Et puis un soir on a apporté des meubles dans une grande tapissière couverte.

— Ma foi, moi, messieurs, trou la la! je donne ma langue aux chiens, comme dit le cygne de Cambrai.

— C'est peut-être le remords d'avoir fait emprisonner Germain qui le tourmente...

— Des remords, lui?... Il est trop dur à cuire et trop enlotté pour ça... comme dit l'aigle de Meaux!

— Farceur de Chalamel!

— A propos de Germain, il va avoir de fameuses recrues dans sa prison, pauvre garçon!

— Comment cela!

— J'ai lu dans la *Gazette des Tribunaux* que la bande de voleurs et d'assassins qu'on a arrêtée aux Champs-Elysées, dans un de ces petits cabarets souterrains...

— En voilà de vraies cavernes...

— Que cette bande de scélérats a été écrouée à la Force.

— Pauvre Germain, ça va lui faire une jolie société!

— Louise Morel aura aussi sa part de recrues: car dans la bande on dit qu'il y a toute une famille de voleurs et d'assassins de père en fils... et de mère en fille...

— Alors on enverra les femmes à Saint-Lazare, où est Louise.

— C'est peut-être quelqu'un de cette bande qui a assassiné cette comtesse qui demeure près de l'Observatoire, une des clientes du patron. M'a-t-il assez souvent envoyé savoir de ses nouvelles, à cette comtesse! Il a l'air de s'intéresser joliment à sa santé. Il faut être juste, c'est la seule chose sur laquelle il n'ait pas l'air abruti... Hier encore, il m'a dit d'aller m'informer de l'état de madame Mac-Gregor.

— Eh bien?

— C'est toujours la même chose : un jour on espère, le lendemain on désespère ; on ne sait jamais si elle passera la journée : avant-hier on en désespérait, mais hier il y avait, a-t-on dit, une lueur d'espoir ; ce qui complique la chose, c'est qu'elle a eu une fièvre cérébrale.

— Est-ce que tu as pu entrer dans la maison, et voir l'endroit où l'assassinat s'est commis?

— Ah bien oui!... je n'ai pu aller plus loin que la porte cochère, et le concierge n'a pas l'air causeur, tant s'en faut...

— Messieurs... à vous, à vous! voici le patron qui monte, cria le saute-ruisseau en entrant dans l'étude toujours armé de sa carcasse.

Aussitôt les jeunes gens regagnèrent à la hâte leurs tables respectives, sur lesquelles ils se courbèrent en agitant leurs plumes, pendant que le saute-ruisseau déposait momentanément le squelette du dindon dans un carton rempli de dossiers.

Jacques Ferrand parut en effet.

S'échappant de son vieux bonnet de soie noire, ses cheveux roux, mêlés de meches grises, tombaient en désordre de chaque côté de ses tempes: quelques-unes des veines qui marbraient son crâne paraissaient injectées de sang, tandis que sa face camuse et ses joues creuses étaient d'une pâleur blafarde. On ne pouvait voir l'expression de son regard, caché sous ses larges lunettes vertes; mais la profonde altération des traits de cet homme annonçait les ravages d'une passion dévorante.

Il traversa lentement l'étude, sans dire un mot à ses clercs, sans même paraître s'apercevoir qu'ils fussent là, entra dans la pièce où se tenait le maître-clerc, la traversa ainsi que son cabinet, et redescendit immédiatement par le petit escalier qui conduisait à la cour.

Jacques Ferrand ayant laissé derrière lui toutes les portes ouvertes, les clercs purent à bon droit s'étonner de la bizarre évolution de leur patron, qui était monté par un escalier et descendu par un autre, sans s'arrêter dans une seule des chambres qu'il avait traversées machinalement.

CHAPITRE XIII.

LUXURIEUX POINT NE SERAS...

> ... Mais au lieu de m'en tenir à ce qu'il y a de lumineux et de pur dans cette union des esprits et des cœurs à qui l'amitié se borne, le fond bourbeux de ma lubricité, remué par cette pointe de volupté qui se fait sentir à l'âge où j'étais, exhalait des nuages qui offusquaient les yeux de mon esprit.
>
> ... Je m'abandonnais sans mesure à mes plaisirs sensuels, dont l'ardeur, comme une poix bouillante, brûlait mon cœur et consumait tout ce qu'il y avait de vigueur et de force.
>
> ...Quand je voyais mes compagnons qui se vantaient de leurs débauches, et qui s'en savaient d'autant meilleur gré qu'elles étaient plus infâmes, j'avais honte de n'en avoir pas fait autant.
>
> *Confessions de saint Augustin*, liv. II, chap. II et III.

Il fait nuit.

Le profond silence qui règne dans le pavillon habité par Jacques Ferrand est interrompu de temps en temps par les gémissements du vent et par les rafales de la pluie qui tombe à torrents.

Ces bruits mélancoliques semblent rendre plus complète encore la solitude de cette demeure.

Dans une chambre à coucher du premier étage, très-confortablement meublée à neuf et garnie d'un épais tapis, une jeune femme se tient debout devant une cheminée où flambe un excellent feu.

Chose assez étrange! au milieu de la porte soigneusement verrouillée qui fait face au lit, on remarque un petit guichet de cinq ou six pouces carrés qui peut s'ouvrir du dehors.

Une lampe à réflecteur jette une demi-clarté dans cette chambre tendue d'un papier grenat; les rideaux du lit, de la croisée, ainsi que la couverture d'un vaste sofa, sont de damas soie et laine de même couleur.

Nous insistons minutieusement sur ces détails du demi-luxe si récemment importé dans l'habitation du notaire, parce que ce demi-luxe annonce une révolution complète dans les habitudes de Jacques Ferrand, jusqu'alors d'une avarice sordide et d'une insouciance de Spartiate (surtout à l'endroit d'autrui) pour tout ce qui touchait au bien-être.

C'est donc sur cette tenture grenat, fond vigoureux et chaud de ton, que se dessine la figure de Cecily, que nous allons tâcher de peindre.

D'une stature haute et svelte, la créole est dans la fleur et dans l'épanouissement de l'âge. Le développement de ses belles épaules et de ses larges hanches fait paraître sa taille ronde si merveilleusement mince, que l'on croirait que Cecily peut se servir de son collier pour ceinture.

Aussi simple que coquet, son costume alsacien est d'un goût bizarre, un peu théâtral, et ainsi d'autant plus approprié à l'effet qu'elle a voulu produire.

Son spencer de casimir noir, à demi ouvert sur sa poitrine saillante, très-long de corsage, à manches justes, à dos plat, est légèrement brodé de laine pourpre sur les coutures et rehaussé d'une rangée de petits boutons d'argent ciselés. Une courte jupe de mérinos orange, qui semble d'une ampleur exagérée quoiqu'elle colle sur des contours d'une richesse sculpturale, laisse voir à demi le genou charmant de la créole, chaussée de bas écarlates à coins bleus, ainsi que cela se rencontre chez les vieux peintres flamands, qui montrent si complaisamment les jarretières de leurs robustes héroïnes.

Jamais artiste n'a rêvé un galbe aussi pur que celui des jambes de Cecily; nerveuses et fines au-dessous de leur mollet rebondi, elles se terminent par un pied mignon, bien à l'aise et bien cambré dans son tout petit soulier de maroquin noir à boucles d'argent.

Cecily, un peu hanchée sur le côté gauche, est debout en face de la glace qui surmonte la cheminée... L'échancrure de son spencer permet de voir son cou élégant et potelé, d'une blancheur éblouissante, mais sans transparence.

Otant son béguin de velours cerise pour le remplacer par un madras, la créole découvrit ses épais et magnifiques cheveux d'un noir bleu, qui, séparés au milieu du front et naturellement frisés, ne descendaient pas plus bas que le collier de Vénus qui joignait le col aux épaules.

Il faut connaître le goût inimitable avec lequel les créoles tortillent autour de leur tête ces mouchoirs aux couleurs tranchantes, pour avoir une idée de la gracieuse coiffure de nuit de Cecily, et du contraste piquant de ce tissu bariolé de pourpre, d'azur et d'orange, avec ses cheveux noirs qui, s'échappant du pli serré du madras, encadrent de leurs mille boucles soyeuses ses joues pâles, mais rondes et fermes...

Les deux bras élevés et arrondis au-dessus de sa tête, elle finissait, du bout de ses doigts déliés comme des fuseaux d'ivoire, de chiffonner une large rosette placée très-bas du côté gauche, presque sur l'oreille.

Les traits de Cecily sont de ceux qu'il est impossible d'oublier jamais.

Un front hardi, un peu saillant, surmonte son visage d'un ovale parfait; son teint a la blancheur mate, la fraîcheur satinée d'une feuille de camélia imperceptiblement dorée par un rayon de soleil; ses yeux, d'une grandeur presque démesurée, ont une expression singulière, car leur prunelle, extrêmement large, noire et brillante, laisse à peine apercevoir, aux deux coins des paupières frangées de longs cils, la transparence bleuâtre du globe de l'œil; son menton est nettement accusé; son nez droit et fin, se termine par deux narines mobiles qui se dilatent à la moindre émotion; sa bouche, insolente et amoureuse, est d'un pourpre vif.

Qu'on s'imagine donc cette figure incolore, avec son regard tout noir qui étincelle, et ses deux lèvres rouges, lisses, humides, qui luisent comme du corail mouillé.

Disons-le, cette grande créole, à la fois svelte et charnue, vigoureuse et souple comme une panthère, était le type incarné de la sensualité brutale qui ne s'allume qu'aux feux des tropiques.

Tout le monde a entendu parler de ces filles de couleur pour ainsi dire mortelles aux Européens, de ces vampires enchanteurs qui, enivrant leur victime de séductions terribles, pompent jusqu'à sa dernière goutte d'or et de sang, et ne lui laissent, selon l'énergique expression du pays, que ses larmes à boire, que son cœur à ronger.

Telle est Cecily.

Seulement ses détestables instincts, quelque temps contenus par son véritable attachement pour David, ne s'étant développés qu'en Europe, la civilisation et l'influence des climats du Nord en avaient tempéré la violence, modifié l'expression.

Au lieu de se jeter violemment sur sa proie, et de ne songer, comme ses pareilles, qu'à anéantir au plutôt une vie et une fortune de plus, Cecily, attachant sur ses victimes son regard magnétique, commençait par les attirer peu à peu dans le tourbillon embrasé qui semblait émaner d'elle; puis, les voyant alors pantelantes, éperdues, souffrant les tortures d'un désir inassouvi, elle se plaisait, par un raffinement de coquetterie féroce, à prolonger leur délire ardent: puis, en revenant à son premier instinct, elle les dévorait dans ses embrassements homicides.

Cela était plus horrible encore.

Le tigre affamé, qui bondit et emporte la proie qu'il déchire en rugissant, inspire moins d'horreur que le serpent qui la fascine silencieusement, l'aspire peu à peu, l'enlace de ses replis inextricables, l'y broie longuement, la sent palpiter sous ses lentes morsures, et semble se repaître autant de ses douleurs que de son sang.

Cecily, nous l'avons dit, à peine arrivée en Allemagne, ayant d'abord été débauchée par un homme affreusement dépravé, put, à l'insu de David, qui l'aimait avec autant d'idolatrie que d'aveuglement, déployer et exercer pendant quelque temps ses dangereuses séductions; mais bientôt le funeste scandale de ses aventures fut dévoilé; on fit d'horribles découvertes, et cette femme dut être condamnée à une prison perpétuelle.

Que l'on joigne à ces antécédents un esprit souple, adroit, insinuant, une si merveilleuse intelligence, qu'en un an elle avait parlé le français et l'allemand avec la plus extrême facilité, quelquefois même avec une éloquence naturelle; qu'on se figure enfin une corruption digne des reines courtisanes de l'ancienne Rome, une audace et un courage à toute épreuve, des instincts d'une méchanceté diabolique, et l'on connaîtra à peu près la nouvelle servante de Jacques Ferrand... la créature déterminée qui avait osé s'aventurer dans la tanière du loup.

Et pourtant, anomalie singulière! en apprenant par M. de Graün le rôle PROVOQUANT ET PLATONIQUE qu'elle devait remplir auprès du notaire

et à quelles fins vengeresses devaient aboutir ses séductions, Cecily avait promis de jouer son personnage avec amour, ou plutôt avec une haine terrible contre Jacques Ferraud, s'étant sincèrement indignée au récit des violences infames qu'il avait exercées contre Louise, récit qu'il fallut faire à la créole pour la mettre en garde contre les hypocrites tentatives de ce monstre.

Quelques mots rétrospectifs à propos de ce dernier sont indispensables.

Lorsque Cecily lui avait été présentée par madame Pipelet comme une orpheline sur laquelle elle ne voulait conserver aucun droit, aucune surveillance, le notaire s'était peut-être senti moins encore frappé de la beauté de la créole que fasciné par son regard irrésistible, regard qui, dès la première entrevue, porta le feu dans les sens de Jacques Ferrand et le trouble dans sa raison.

Car, nous l'avons dit à propos de l'audace insensée de quelques-unes de ses paroles lors de sa conversation avec madame la duchesse de Lucenay, cet homme, ordinairement si maître de soi, si calme, si fin, si rusé, oubliait les froids calculs de sa profonde dissimulation, lorsque le démon de la luxure obscurcissait sa pensée.

D'ailleurs il n'avait pu nullement se défier de la protégée de madame Pipelet.

Après son entretien avec cette dernière, madame Séraphin avait proposé à Jacques Ferrand, en remplacement de Louise, une jeune fille presque abandonnée dont elle répondait... Le notaire avait accepté avec empressement, dans l'espoir d'abuser impunément de la condition précaire et isolée de sa nouvelle servante.

Enfin, loin d'être prédisposé à la méfiance, Jacques Ferrand trouvait dans la marche des événements de nouveaux motifs de sécurité.

Tout répondait à ses vœux.

La mort de madame Séraphin le débarrassait d'une complice dangereuse.

La mort de Fleur-de-Marie (il la croyait morte) le délivrait de la preuve vivante d'un de ses premiers crimes.

Enfin, grâce à la mort de la Chouette et au meurtre inopiné de la comtesse Mac-Grégor (son état était désespéré), il ne redoutait plus ces deux femmes dont les révélations et les poursuites auraient pu lui être funestes...

Nous le répétons, aucun sentiment de défiance n'étant venu balancer dans l'esprit de Jacques Ferrand l'impression subite, irrésistible qu'il avait ressentie à la vue de Cecily, il saisit avec ardeur l'occasion d'attirer dans sa demeure solitaire la prétendue nièce de madame Pipelet.

Le caractère, les habitudes et les antécédents de Jacques Ferrand connus et posés, la beauté provocante de la créole acceptée, telle que nous avons taché de la peindre, quelques autres faits que nous exposerons plus bas feront comprendre, nous l'espérons, la passion subite, effrénée du notaire pour cette séduisante et dangereuse créature.

Et puis, il faut le dire... si elles n'inspirent qu'éloignement, que répugnance aux hommes doués de sentiments tendres et élevés, de goûts délicats et épurés, les femmes de l'espece de Cecily exercent une action soudaine, une omnipotence magique sur les hommes de sensualité brutale tels que Jacques Ferrand.

Du premier regard ils devinent ces femmes, ils les convoitent ; une puissance fatale les attire auprès d'elles, et bientôt des affinités mystérieuses, des sympathies magnétiques sans doute, les enchaînent invinciblement aux pieds de leur monstrueux idéal ; car elles seules peuvent apaiser les feux impurs qu'elles allument.

Une fatalité juste, vengeresse, rapprochait donc la créole du notaire. Une expiation terrible commençait pour lui.

Une luxure féroce l'avait poussé à commettre des attentats odieux, à poursuivre avec un impitoyable acharnement une famille indigente et honnête, à y porter la misère, la folie, la mort...

La luxure devait être le formidable châtiment de ce grand coupable.

Car l'on dirait que, par une fatale équité, certaines passions faussées, dénaturées, portent en elles leur punition...

Un noble amour, lors même qu'il n'est pas heureux, peut trouver quelques consolations dans les douceurs de l'amitié, dans l'estime qu'une femme digne d'être adorée offre toujours à défaut d'un sentiment plus tendre. Si cette compensation ne calme pas les chagrins de l'amant malheureux, si son désespoir est incurable comme son amour, il peut du moins avouer et presque s'enorgueillir de cet amour désespéré...

Mais quelles compensations offrir à ces ardeurs sauvages que le seul attrait matériel exalte jusqu'à la frénésie ?

Et disons encore que cet attrait matériel est aussi impérieux pour les organisations grossières que l'attrait moral pour les âmes d'élite...

Non, les sérieuses passions du cœur ne sont pas les seules subites, aveugles, exclusives, les seules qui, concentrant toutes les facultés sur la personne choisie, rendent impossible toute autre affection, et décident d'une destinée tout entière.

La passion physique peut atteindre, comme chez Jacques Ferrand, à une incroyable intensité ; alors tous les phénomènes qui dans l'ordre moral caractérisent l'amour irrésistible, unique, absolu, se reproduisent dans l'ordre matériel.

. . . . . .

Quoique Jacques Ferrand ne dût jamais être heureux, la créole s'était bien gardée de lui ôter absolument tout espoir ; mais les vagues et lointaines espérances dont elle le berçait flottaient au gré de tant de caprices, qu'elles lui étaient une torture de plus, et rivaient plus solidement encore la chaîne brûlante qu'il portait.

Si l'on s'étonne de ce qu'un homme de cette vigueur et de cette audace n'eût pas eu déjà recours à la ruse ou à la violence pour triompher de la résistance calculée de Cecily, c'est qu'on oublie que Cecily n'était pas une seconde Louise. D'ailleurs, le lendemain de sa présentation au notaire, elle avait, ainsi qu'on va le dire, joué un tout autre rôle que celui à l'aide duquel elle s'était introduite chez son maître : car celui-ci n'eût pas été dupe de sa servante deux jours de suite.

Instruite du sort de Louise par le baron de Graun, et sachant ensuite par quels abominables moyens la malheureuse fille de Morel le lapidaire était devenue la proie du notaire, la créole, entrant dans cette maison solitaire, avait pris d'excellentes précautions pour y passer sa première nuit en pleine sécurité.

Le soir même de son arrivée, restée seule avec Jacques Ferrand, qui, afin de ne pas l'effaroucher, affecta de la regarder à peine et lui ordonna brusquement d'aller se coucher, elle lui avoua naïvement que la nuit elle avait grand'peur des voleurs ; mais qu'elle était forte, résolue et prête à se défendre.

— Avec quoi ? demanda Jacques Ferrand.

— Avec ceci... répondit la créole en tirant de l'ample pelisse de laine dont elle était enveloppée un petit stylet parfaitement acéré, dont la vue fit réfléchir le notaire.

Pourtant, persuadé que sa nouvelle servante ne redoutait que les voleurs, il la conduisit dans la chambre qu'elle devait occuper (l'ancienne chambre de Louise). Après avoir examiné les localités, Cecily lui dit en tremblant et en baissant les yeux que, par suite de la même peur, elle passerait la nuit sur une chaisse parce qu'elle ne voyait à la porte ni verrou ni serrure.

Jacques Ferrand, déjà complétement sous le charme, mais ne voulant rien compromettre en éveillant les soupçons de Cecily, lui dit d'un ton bourru qu'elle était sotte et folle d'avoir de telles craintes, mais il lui promit que le lendemain le verrou serait placé.

La créole ne se coucha pas.

Au matin, le notaire monta chez elle pour la mettre au fait de son service. Il s'était promis de garder pendant les premiers jours une hypocrite réserve à l'égard de sa nouvelle servante, afin de lui inspirer une confiance trompeuse ; mais, frappé de sa beauté, qui au grand jour semblait plus éclatante encore, égaré, aveuglé par les désirs qui le transportaient déjà, il balbutia quelques compliments sur la taille et sur la beauté de Cecily.

Celle-ci, d'une sagacité rare, avait jugé, dès sa première entrevue avec le notaire, qu'il était complétement sous le charme ; à l'aveu qu'il lui fit de sa flamme, elle crut devoir se dépouiller brusquement de sa feinte timidité, et, ainsi que nous l'avons dit, changer de masque.

La créole prit donc tout à coup un air effronté.

Jacques Ferrand s'extasiant de nouveau sur la beauté des traits et sur la taille enchanteresse de sa nouvelle bonne :

— Regardez-moi donc bien en face, lui dit résolûment Cecily. Quoique vêtue en paysanne alsacienne, est-ce que j'ai l'air d'une servante ?

— Que voulez-vous dire ? s'écria Jacques Ferrand.

— Voyez cette main... Est-elle accoutumée à de rudes travaux ?

Et elle montra une main blanche, charmante, aux doigts fins et déliés, aux ongles roses et polis comme de l'agate, mais dont la couronne légèrement bistrée trahissait le sang mêlé.

— Et ce pied, est-ce un pied de servante ?

Et elle avança un ravissant petit pied coquettement chaussé, que le notaire n'avait pas encore remarqué, et qu'il ne quitta des yeux que pour contempler Cecily avec ébahissement.

— J'ai dit à ma tante Pipelet ce qui m'a convenu ; elle ignore ma vie passée, elle a pu me croire réduite à une telle condition... par la mort de mes parents, et me prendre pour une servante ; mais vous avez, j'espère, trop de sagacité pour partager son erreur, cher maître ?

— Et qui êtes-vous donc ? s'écria Jacques Ferraud de plus en plus surpris de ce langage.

— Ceci est mon secret... Pour des raisons à moi connues, j'ai dû quitter l'Allemagne sous ces habits de paysanne : je voulais rester cachée à Paris pendant quelque temps le plus secrètement possible. Ma tante, me supposant réduite à la misère, m'a proposé d'entrer chez vous, m'a parlé de la vie solitaire qu'on menait forcément dans votre maison, et m'a prévenue que je ne sortirais jamais... J'ai vite accepté. Sans le savoir, ma tante allait au-devant de mon plus vif désir. Qui pourrait me chercher et me découvrir ici ?

— Vous vous cachez !... et qu'avez-vous donc fait pour être obligée de vous cacher ?

— De doux péchés peut-être... mais ceci est encore mon secret.

— Et quelles sont vos intentions, mademoiselle ?

— Toujours les mêmes. Sans vos compliments significatifs sur ma taille et sur ma beauté, je ne vous aurais peut-être pas fait cet aveu... que votre perspicacité eût d'ailleurs tôt ou tard provoqué... Ecoutez-moi donc bien, mon cher maître : j'ai accepté momentanément la condition ou plutôt le rôle de servante ; les circonstances m'y obligent...

j'aurai le courage de remplir ce rôle jusqu'au bout... j'en subirai toutes les conséquences... je vous servirai avec zèle, activité, respect, pour conserver ma place... c'est-à-dire une retraite sûre et ignorée. Mais au moindre mot de galanterie, mais à la moindre liberté que vous prendriez avec moi, je vous quitte, non par pruderie... rien en moi, je crois, ne sent la prude...

Et elle darda un regard chargé d'électricité sensuelle jusqu'au fond de l'âme du notaire, qui tressaillit.

— Non, je ne suis pas prude, reprit-elle avec un sourire provoquant qui laissa voir des dents éblouissantes. Vive Dieu! quand l'amour me mord, les bacchantes sont des saintes auprès de moi... Mais soyez juste... et vous conviendrez que votre servante indigne ne peut que vouloir faire honnêtement son métier de servante. Maintenant vous savez mon secret, ou du moins une partie de mon secret. Voudriez-vous, par hasard, agir en gentilhomme? Me trouvez-vous trop belle pour vous servir? Désirez-vous changer de rôle, devenir mon esclave? Soit! franchement je préférerais cela... mais toujours à cette condition que je ne sortirai jamais d'ici, et que vous aurez pour moi des attentions toutes paternelles... ce qui ne vous empêchera pas de me dire que vous me trouvez charmante : ce sera la récompense de votre dévouement et de votre discrétion....

— La seule? la seule? dit Jacques Ferrand en balbutiant.

— La seule... à moins que la solitude et le diable ne me rendent folle... ce qui est impossible, car vous me tiendrez compagnie, et, en votre qualité de saint homme, vous conjurerez le démon.

Voyons, décidez-vous, pas de position mixte... ou je vous servirai ou vous me servirez; sinon je quitte votre maison... et je prie ma tante de me trouver une autre place... Tout ceci doit vous sembler étrange : soit; mais si vous me prenez pour une aventurière... sans moyens d'existence, vous avez tort... Afin que ma tante fût ma complice sans le savoir, je lui ai laissé croire que j'étais assez pauvre pour ne pas posséder de quoi acheter d'autres vêtements que ceux-ci... J'ai pourtant, vous le voyez, une bourse assez bien garnie : de ce côté, de l'or... de l'autre des diamants... (et Cecily montra au notaire une longue bourse de soie rouge remplie d'or, et à travers laquelle on voyait aussi briller quelques pierreries); malheureusement tout l'argent du monde ne me donnerait pas une retraite aussi sûre que votre maison, si isolée par l'isolement même où vous vivez.. Acceptez donc l'une ou l'autre de mes offres; vous me rendrez service. Vous le voyez, je me mets presque à votre discrétion; car vous dire : Je me cache, c'est vous dire : On me cherche... Mais je suis sûre que vous ne me trahirez pas, dans le cas même où vous sauriez comment me trahir...

Cette confidence romanesque, ce brusque changement de personnage bouleversa les idées de Jacques Ferrand.

Quelle était cette femme? pourquoi se cachait-elle? Le hasard seul l'avait-il en effet amenée chez lui? Si elle y venait au contraire dans un but secret, quel était ce but?

Parmi toutes les hypothèses que cette bizarre aventure souleva dans l'esprit du notaire, le véritable motif de la présence de la créole chez lui ne pouvait venir à sa pensée. Il n'avait ou plutôt il ne se croyait d'autres ennemis que les victimes de sa luxure et de sa cupidité; or, toutes se trouvaient dans de telles conditions de malheur ou de détresse, qu'il ne pouvait les soupçonner capables de lui tendre un piége dont Cecily eût été l'appât...

Et encore, ce piége, dans quel but le lui tendre?

Non, la soudaine transfiguration de Cecily n'inspira qu'une crainte à Jacques Ferrand : il pensa que si cette femme ne disait pas la vérité, c'était peut-être une aventurière qui, le croyant riche, s'introduisait dans sa maison pour le circonvenir, l'exploiter, et peut-être se faire épouser par lui.

Mais, quoique son avarice et sa cupidité se fussent révoltées à cette idée, il s'aperçut en frémissant que ces soupçons, que ces réflexions étaient trop tardives... car d'un seul mot il pouvait calmer sa méfiance en renvoyant cette femme de chez lui.

Ce mot, il ne le dit pas...

A peine même ces pensées l'arrachèrent-elles quelques moments à l'ardente extase où le plongeait la vue de cette femme si belle, de cette beauté sensuelle qui avait sur lui tant d'empire... D'ailleurs, depuis la veille il se sentait dominé, fasciné.

Déjà il aimait à sa façon et avec fureur...

Déjà l'idée de voir cette séduisante créature quitter sa maison lui semblait inadmissible; déjà même, ressentant des emportements d'une jalousie féroce en songeant que Cecily pourrait prodiguer à d'autres les trésors de volupté qu'elle lui refuserait peut-être toujours, il éprouvait une sombre consolation à se dire :

— Tant qu'elle sera séquestrée chez moi... personne ne la possédera.

La hardiesse du langage de cette femme, le feu de ses regards, la provoquante liberté de ses manières révélaient assez qu'elle n'était pas, ainsi qu'elle le disait, une prude. Cette conviction donnant de vagues espérances au notaire assurait davantage encore l'empire de Cecily.

En un mot, la luxure de Jacques Ferrand étouffant la voix de la froide raison, il s'abandonnait en aveugle au torrent de désirs effrénés qui l'emportait.

. . . . . .

Il fut convenu que Cecily ne serait sa servante qu'en apparence : il n'y aurait pas ainsi de scandale; de plus, pour assurer davantage encore la sécurité de son hôtesse, il ne prendrait pas d'autre domestique, il se résignerait à la servir et à se servir lui-même; un traiteur voisin apporterait ses repas, il payerait en argent le déjeuner de ses clercs, et le portier se chargerait des soins ménagers de l'étude. Enfin le notaire ferait promptement meubler au premier une chambre au goût de Cecily: celle-ci voulait payer les frais... il s'y opposa et dépensa deux mille francs...

Cette générosité était énorme, et prouvait la violence inouïe de sa passion.

Alors commença pour ce misérable une vie terrible.

Renfermé dans la solitude impénétrable de sa maison, inaccessible à tous, de plus en plus sous le joug de son amour effréné, renonçant à pénétrer les secrets de cette femme étrange, de maître il devint esclave; il fut le valet de Cecily, il la servait à ses repas, il prenait soin de son appartement.

Prévenue par le baron que Louise avait été surprise par un narcotique, la créole ne buvait que de l'eau très-limpide, ne mangeait que des mets impossibles à falsifier; elle avait choisi la chambre qu'elle devait occuper, et s'était assurée que les murailles ne recélaient aucune porte secrète.

D'ailleurs Jacques Ferrand comprit bientôt que Cecily n'était pas une femme qu'il pût surprendre ou violenter impunément. Elle était vigoureuse, agile et dangereusement armée; un délire frénétique aurait donc pu seul le porter à des tentatives désespérées, et elle s'était parfaitement mise à l'abri de ce péril...

Néanmoins, pour ne pas lasser et rebuter la passion du notaire, la créole semblait quelquefois touchée de ses soins et flattée de la terrible domination qu'elle exerçait sur lui. Alors, supposant qu'à force de preuves de dévouement et d'abnégation il parviendrait à faire oublier sa laideur et son âge, elle se plaisait à lui peindre, en termes d'une hardiesse brûlante, l'inexprimable volupté dont elle pourrait l'enivrer, si ce miracle de l'amour se réalisait jamais.

A ces paroles d'une femme si jeune et si belle, Jacques Ferrand sentait quelquefois sa raison s'égarer... de dévorantes images le poursuivaient partout; l'antique symbole de la tunique de Nessus se réalisait pour lui...

Au milieu de ces tortures sans nom, il perdait la santé, l'appétit, le sommeil.

Tantôt, la nuit, malgré le froid et la pluie, il descendait dans son jardin, et cherchait par une promenade précipitée à calmer, à briser ses ardeurs.

D'autres fois, pendant des heures entières, il plongeait son regard enflammé dans la chambre de la créole endormie; car elle avait eu l'infernale complaisance de permettre que sa porte fût percée d'un guichet qu'elle ouvrait souvent... souvent, car Cecily n'avait qu'un but, celui d'irriter incessamment la passion de cet homme sans la satisfaire, de l'exaspérer ainsi presque jusqu'à la déraison, afin de pouvoir alors exécuter les ordres qu'elle avait reçus....

Ce moment semblait approcher.

Le châtiment de Jacques Ferrand devenait de jour en jour plus digne de ses attentats...

Il souffrait les tourments de l'enfer. Tour à tour absorbé, éperdu, hors de lui, indifférent à ses plus sérieux intérêts, au maintien de sa réputation d'homme austère, grave et pieux, réputation usurpée, mais conquise par de longues années de dissimulation et de ruse, il stupéfiait ses clercs par l'aberration de son esprit, mécontentait ses clients par ses refus de les recevoir, et éloignait brutalement de lui les prêtres, qui, trompés par son hypocrisie, avaient été jusqu'alors ses prôneurs les plus fervents.

A ses langueurs accablantes qui lui arrachaient des larmes succédaient de furieux emportements; sa frénésie atteignait-elle son paroxysme, il se prenait à rugir dans la solitude et dans l'ombre comme une bête fauve; ses accès de rage se terminaient-ils par une sorte de brisement douloureux de tout son être, il ne jouissait même pas de ce calme de mort, produit souvent par l'anéantissement de la pensée : l'embrasement du sang de cet homme dans toute la vigoureuse maturité de l'âge ne lui laissait ni trêve ni repos... Un bouillonnement profond, torride, agitait incessamment ses esprits.

. . . . . .

Nous l'avons dit, Cecily se coiffait de nuit devant sa glace.

A un léger bruit venant du corridor, elle détourna la tête du côté de la porte.

CHAPITRE XIV.

Le guichet.

Malgré le bruit qu'elle venait d'entendre à sa porte, Cecily n'en continua pas moins tranquillement sa toilette de nuit; elle retira de son

corsage, où il était à peu près placé comme un busc, un stylet long de cinq à six pouces, enfermé dans un étui de chagrin noir, et emmanché dans une petite poignée d'ébène cerclée de fils d'argent, poignée fort simple, mais parfaitement à la main.

Badinot.

Ce n'était pas là une arme de luxe.

Cecily ôta le stylet de son fourreau avec une excessive précaution, et le posa sur le marbre de sa cheminée; la lame, de la meilleure trempe et du plus fin damas, était triangulaire, à arêtes tranchantes; sa pointe, aussi acérée que celle d'une aiguille, eût percé une piastre sans s'émousser.

Imprégné d'un venin subtil et persistant, la moindre piqûre de ce poignard devenait mortelle.

Jacques Ferrand ayant un jour mis en doute la dangereuse propriété de cette arme, la créole fit devant lui une expérience *in anima vili*, c'est-à-dire sur l'infortuné chien de la maison, qui, légèrement piqué au nez, tomba et mourut dans d'horribles convulsions.

Le stylet déposé sur la cheminée, Cecily, quittant son spencer de drap noir, resta, les épaules, le sein et les bras nus, ainsi qu'une femme en toilette de bal.

Madame d'Orbigny.

Selon l'habitude de la plupart des filles de couleur, elle portait, au lieu de corset, un second corsage de double toile qui lui serrait étroitement la taille; sa jupe orange, restant attachée sous cette sorte de canezou blanc à manches courtes et très-décolleté, composait ainsi un costume beaucoup moins sévère que le premier, et s'harmoniait à mer-

veille avec les bas écarlates et la coiffure de madras si capricieusement chiffonnée autour de la tête de la créole. Rien de plus pur, de plus accompli que les contours de ses bras et de ses épaules, auxquelles deux mignonnes fossettes et un petit signe noir, velouté, coquet, donnaient une grâce de plus.

Un soupir profond attira l'attention de Cecily.

Elle sourit en roulant autour de l'un de ses doigts effilés quelques boucles de cheveux qui s'échappaient des plis de son madras.

— Cecily !... Cecily !... murmura une voix à la fois rude et plaintive.

— Et, à travers l'étroite ouverture du guichet, apparut la face blême et camuse de Jacques Ferrand ; ses prunelles étincelaient dans l'ombre.

Cecily, muette jusqu'alors, commença de chanter doucement un air créole.

Les paroles de cette lente mélodie étaient suaves et expressives. Quoique contenu, le mâle contralto de Cecily dominait le bruit des torrents de pluie et les violentes rafales de vent qui semblaient ébranler la vieille maison jusque dans ses fondements.

— Cecily !..... Cecily !..... répéta Jacques Ferrand d'un ton suppliant.

La créole s'interrompit tout à coup, tourna brusquement la tête, parut entendre pour la première fois la voix du notaire, et s'approcha nonchalamment de la porte.

— Comment ! cher maître (elle l'appelait ainsi par dérision), vous êtes là, dit-elle avec un léger accent étranger qui donnait un charme de plus à sa voix mordante et sonore.

— Oh ! que vous êtes belle ainsi ! murmura le notaire.

— Vous trouvez ? répondit la créole ; ce madras sied bien à mes cheveux noirs, n'est-ce pas ?

— Chaque jour je vous trouve plus belle encore.

— Et mon bras, voyez donc comme il est blanc.

— Monstre..... va-t'en ! va-t'en !... s'écria Jacques Ferrand furieux.

— Cecily se mit à rire aux éclats.

— Non, non, c'est trop souffrir... Oh ! si je ne craignais la mort ! s'écria sourdement le notaire ; mais mourir, c'est renoncer à vous voir, et vous êtes si belle !..... J'aime encore mieux souffrir et vous regarder.

— Regardez-moi... ce guichet est fait pour cela... et aussi pour que nous puissions causer comme deux amis... et charmer ainsi notre solitude... qui vraiment ne me pèse pas trop... Vous êtes si bon maître !... Voilà de ces dangereux aveux que je puis faire à travers cette porte...

— Et cette porte, vous ne voulez pas l'ouvrir ? Voyez pourtant comme je suis soumis ! ce soir, j'aurais pu essayer d'entrer avec vous dans cette chambre... je ne l'ai pas fait.

— Vous êtes soumis par deux raisons... D'abord parce que vous savez qu'ayant, par une nécessité de ma vie errante, pris l'habitude de porter un stylet... je manie d'une main ferme ce bijou venimeux, plus acéré que la dent d'une vipère... Vous savez aussi que du jour où j'aurais à me plaindre de vous, je quitterais à jamais cette maison, vous laissant mille fois plus épris encore... puisque vous avez bien voulu faire la grâce à votre indigne servante de vous éprendre d'elle.

— Ma servante ! c'est moi qui suis votre esclave... votre esclave moqué, méprisé...

— C'est assez vrai...

— Et cela ne vous touche pas ? — Cela me distrait... Les journées... et surtout les nuits.... sont si longues !...

— Oh ! la maudite !

— Non, sérieusement, vous avez l'air si complétement égaré, vos traits s'altèrent si sensiblement, que j'en suis flattée... C'est un pauvre triomphe, mais vous êtes seul ici...

— Entendre cela... et ne pouvoir que se consumer dans une rage impuissante !

— Avez-vous peu d'intelligence !!! jamais, peut-être, je ne vous ai rien dit de plus tendre...

— Raillez... raillez...

— Je ne raille pas ; je n'avais pas encore vu d'homme de votre âge... amoureux à votre façon.... et, il faut en convenir, un homme jeune et beau serait incapable d'une de ces passions enragées. Un Adonis s'admire autant qu'il nous admire..... il aime du bout des dents... et puis le favoriser... quoi de plus simple ?... cela lui est dû... à peine en est-il reconnaissant ; mais favoriser un homme comme vous, mon maître... oh ! ce serait le ravir de la terre au ciel, ce serait combler ses rêves les plus insensés, ses espérances les plus impossibles ! Car enfin, l'être qui vous dirait : Vous aimez Cecily éperdument ; si je le veux, elle sera à vous dans une seconde..... vous croiriez cet être doué d'une puissance surnaturelle... n'est-ce pas, cher maître ?

— Oui, oh ! oui...

— Eh bien ! si vous saviez me mieux convaincre de votre passion, j'aurais peut-être la bizarre fantaisie de jouer auprès de moi-même, en votre faveur, ce rôle surnaturel..... Comprenez-vous ?

Pique-Vinaigre.

— Je comprends que vous me raillez encore... toujours et sans pitié !

— Peut-être... la solitude fait naître de si étranges fantaisies !...

— L'accent de Cecily avait jusqu'alors été sardonique ; mais elle dit ces derniers mots avec une expression sérieuse, rêlléchie, et les accompagna d'un long coup d'œil qui fit tressaillir le notaire.

— Taisez-vous ! ne me regardez pas ainsi : vous me rendrez fou.... J'aimerais mieux que vous me disiez : Jamais !... Au moins, je pourrais vous abhorrer, vous chasser de ma maison ! s'écria Jacques Ferrand, qui s'abandonnait encore à une vaine espérance. Oui, car je n'attendrais rien de vous. Mais malheur ! malheur !... je vous connais maintenant as-

sez pour espérer, malgré moi, qu'un jour je devrais peut-être à votre désœuvrement ou à un de vos dédaigneux caprices ce que je n'obtiendrai jamais de votre amour... Vous me dites de vous convaincre de ma passion; ne voyez-vous pas combien je suis malheureux, mon Dieu?... Je fais pourtant tout ce que je peux pour vous plaire... Vous voulez être cachée à tous les yeux, je vous cache à tous les yeux, peut-être au risque de me compromettre gravement; car enfin, moi, je ne sais pas qui vous êtes; je respecte votre secret, je ne vous en parle jamais... Je vous ai interrogée sur votre vie passée... vous ne m'avez pas répondu...

— Eh bien! j'ai eu tort; je vais vous donner une marque de confiance aveugle, ô mon maître! écoutez-moi donc.

— Encore une plaisanterie amère, n'est-ce pas?

— Non... c'est très-sérieux... Il faut au moins que vous connaissiez la vie de celle à qui vous donnez une si généreuse hospitalité... Et Cecily ajouta d'un ton de componction hypocrite et larmoyante : Fille d'un brave soldat, frère de ma tante Pipelet, j'ai reçu une éducation au-dessus de mon état; j'ai été séduite, puis abandonnée par un jeune homme riche. Alors, pour échapper au courroux de mon vieux père, intraitable sur l'honneur, j'ai fui mon pays natal... Puis, éclatant de rire, Cecily ajouta : Voilà, j'espère, une petite histoire très-présentable et surtout très-probable, car elle a été souvent racontée. Amusez toujours votre curiosité avec cela, en attendant quelque révélation plus piquante.

— J'étais bien sûr que c'était une cruelle plaisanterie, dit le notaire avec une rage concentrée. Rien ne vous touche... rien... que faut-il faire? parlez donc au moins. Je vous sers comme le dernier des valets, pour vous je néglige mes plus chers intérêts, je ne sais plus ce que je fais... je suis un sujet de surprise, de risée pour mes clercs... mes clients hésitent à me laisser leurs affaires... J'ai rompu avec quelques personnes pieuses que je voyais... je n'ose penser à ce que dit le public de ce renversement de toutes mes habitudes... Mais vous ne savez pas, non, vous ne savez pas les funestes conséquences que ma folle passion peut avoir pour moi... Voilà cependant des preuves de dévouement, des sacrifices... En voulez-vous d'autres?... parlez! Est-ce de l'or qu'il vous faut? On me croit plus riche que je ne le suis... mais je...

— Que voulez-vous que je fasse maintenant de votre or? dit Cecily en interrompant le notaire (et en haussant les épaules); pour habiter cette chambre... à quoi bon de l'or?... vous êtes peu inventif!

— Mais ce n'est pas ma faute, à moi, si vous êtes prisonnière... Cette chambre vous déplaît-elle? la voulez-vous plus magnifique? Parlez.... ordonnez...

— A quoi bon, encore une fois, à quoi bon?... Oh! si je devais y attendre une être adoré... brûlant de l'amour qu'il inspire et qu'il partage, je voudrais de l'or, de la soie, des fleurs, des parfums; toutes les merveilles du luxe, rien de trop somptueux, de trop enchanteur pour servir de cadre à mes ardentes amours, dit Cecily avec un accent passionné qui fit bondir le notaire.

— Eh bien! ces merveilles de luxe... dites un mot, et...

— A quoi bon? à quoi bon? que faire d'un cadre sans tableau?... Et l'être adoré... où serait-il... ô mon maître?

— C'est vrai!... s'écria le notaire avec amertume. Je suis vieux... je suis laid... je ne peux inspirer que le dégoût et l'aversion... Elle m'accable de mépris... elle se joue de moi... et je n'ai pas la force de la chasser... Je n'ai que la force de souffrir.

— Oh! l'insupportable pleurard, oh! le niais personnage avec ses doléances! s'écria Cecily d'un ton sardonique et méprisant; il ne sait que gémir, que se désespérer... et il est depuis dix jours... enfermé seul avec une jeune femme... au fond d'une maison déserte...

— Mais cette femme me dédaigne... mais cette femme est armée... mais cette femme est enfermée!... s'écria le notaire avec fureur.

— Eh bien! surmonte le dédain de cette femme; fais tomber le poignard de sa main; contrains-la à ouvrir cette porte qui te sépare d'elle... et cela non par la force brutale... elle serait impuissante...

— Et comment alors?

— Par la force de ta passion...

— La passion... et puis-je en inspirer, mon Dieu?

— Tiens, tu n'es qu'un notaire doublé de sacristain... tu me fais pitié... Est-ce à moi à t'apprendre ton rôle?... Tu es laid... sois terrible : on oubliera ta laideur. Tu es vieux... sois énergique : on oubliera ton âge. Tu es repoussant... sois menaçant. Puisque tu ne peux être le noble cheval qui hennit fièrement au milieu de ses cavales amoureuses, ne sois pas du moins le stupide chameau qui plie les genoux et tend le dos... sois tigre... un vieux tigre qui rugit au milieu du carnage a encore sa beauté... sa tigresse lui répond du fond du désert...

A ce langage qui n'était pas sans une sorte d'éloquence naturelle et hardie, Jacques Ferrand tressaillit, frappé de l'expression sauvage, presque féroce, des traits de Cecily, qui, le sein gonflé, la narine ouverte, la bouche insolente, attachait sur lui de grands yeux noirs et brûlants.

Jamais elle ne lui avait paru plus belle...

— Parlez, parlez encore, s'écria-t-il avec exaltation, vous parlez sérieusement cette fois... Oh! si je pouvais!...

— On peut ce qu'on veut, dit brusquement Cecily.

— Mais...

— Mais je te dis que si vieux, si repoussant que tu sois... je voudrais être à ta place, et avoir à séduire une femme belle, ardente et jeune, que la solitude m'aurait livrée, une femme qui comprend tout.. parce qu'elle est peut-être capable de tout... oui, je la séduirais. Et, une fois ce but atteint, ce qui aurait été contre moi tournerait à mon avantage... Quel orgueil, quel triomphe de se dire : J'ai su me faire pardonner mon âge et ma laideur! L'amour qu'on me témoigne, je ne le dois pas à la pitié, à un caprice dépravé : je le dois à mon esprit, à mon audace, à mon énergie.. je le dois enfin à ma passion effrénée... Oui, et maintenant ils seraient là de beaux jeunes gens, brillants de grâce et de charme, que cette femme si belle, que j'ai vaincue par les preuves sans bornes d'une passion effrénée, n'aurait pas un regard pour eux; non... car elle saurait que ces élégants efféminés craindraient de compromettre le nœud de leur cravate ou une boucle de leur chevelure pour obéir à un de ses ordres fantasques... tandis qu'elle jetterait son mouchoir au milieu des flammes, que, sur un signe d'elle, son vieux tigre se précipiterait dans la fournaise avec un rugissement de joie.

— Oui, je le ferais!... Essayez, essayez! s'écria Jacques Ferrand de plus en plus exalté.

Cecily continua en s'approchant davantage du guichet et en attachant sur Jacques Ferrand un regard fixe et pénétrant.

— Car cette femme saurait bien, reprit la créole, qu'elle aurait un caprice exorbitant à satisfaire... que ces beaux fils regarderaient à leur argent s'ils en avaient, ou, s'ils n'en avaient pas, à une bassesse... tandis que son vieux tigre...

— Ne regarderait à rien... lui... entendez-vous? à rien.., Fortune... honneur... il saurait tout sacrifier, lui!...

— Vrai?... dit Cecily en posant ses doigts charmants sur les doigts osseux et velus de Jacques Ferrand, dont les mains crispées, passant au travers du guichet, étreignaient l'épaisseur de la porte.

Pour la première fois il sentait le contact de la peau fraîche et polie de la créole.

Il devint plus pâle encore, poussa une sorte d'aspiration rauque.

— Comment cette femme ne serait-elle pas ardemment passionnée? ajouta Cecily. Aurait-elle un ennemi, que le désignant du regard à son vieux tigre... elle lui dirait : Frappe... et...

— Et il frapperait! s'écria Jacques Ferrand en tâchant d'approcher du bout des doigts de Cecily ses lèvres desséchées.

— Vrai?... le vieux tigre frapperait? dit la créole en appuyant doucement sa main sur la main de Jacques Ferrand.

— Pour te posséder, s'écria le misérable, je crois que je commettrais un crime...

— Tiens, maître... dit tout à coup Cecily en retirant sa main, à ton tour va-t'en... je ne te reconnais plus; tu ne me parais plus si laid... que tout à l'heure... va-t'en.

Elle s'éloigna brusquement du guichet.

La détestable créature sut donner à son geste et à ces dernières paroles un accent de vérité si incroyable; son regard, à la fois surpris, brûlant et courroucé, semblait exprimer si naturellement son dépit d'avoir un moment oublié la laideur de Jacques Ferrand, que celui-ci, transporté d'une espérance frénétique, s'écria en se cramponnant aux barreaux du guichet :

Cecily... reviens.,. reviens... ordonne... je serai ton tigre...

— Non, non, maître... dit Cecily en s'éloignant de plus en plus du guichet, et pour conjurer le diable qui me tente... je vais chanter une chanson de mon pays... Maître, entends-tu?... au dehors le vent redouble, la tempête se déchaîne... quelle belle nuit pour deux amants, assis côte à côte auprès d'un beau feu pétillant!...

— Cecily... reviens!... cria Jacques Ferrand d'un ton suppliant.

— Non, non, plus tard... quand je le pourrai sans danger... mais la lumière de cette lampe blesse ma vue... une douce langueur appesantit mes paupières... Je ne sais quelle émotion m'agite... une demi-obscurité me plaira davantage... on dirait que je suis dans le crépuscule du plaisir...

Et Cecily alla vers la cheminée, éteignit la lampe, prit une guitare suspendue au mur, et attisa le feu, dont les flamboyantes lueurs éclairèrent alors cette vaste pièce.

De l'étroit guichet où il se tenait immobile, tel était le tableau qu'apercevait Jacques Ferrand :

Au milieu de la zone lumineuse formée par les tremblantes clartés du foyer, Cecily, dans une pose pleine de mollesse et d'abandon, à demi couchée sur un vaste divan de damas grenat, tenait une guitare dont elle tirait quelques harmonieux préludes.

Le foyer embrasé jetait ses reflets vermeils sur la créole, qui apparaissait ainsi vivement éclairée au milieu de l'obscurité du reste de la chambre.

Pour compléter l'effet de ce tableau, que le lecteur se rappelle l'aspect mystérieux, presque fantastique, d'un appartement où la flamme de la cheminée lutte contre les grandes ombres noires qui tremblent au plafond et sur les murailles...

L'ouragan redoublait de violence, on l'entendait mugir au dehors.

Tout en préludant sur sa guitare, Cecily attachait opiniâtrément son regard magnétique sur Jacques Ferrand, qui, fasciné, ne la quittait pas des yeux.

— Tenez, maître, dit la créole, écoutez une chanson de mon pays; nous ne savons pas faire de vers, nous disons un simple récitatif sans rimes, et entre chaque repos nous improvisons tant bien que mal une

cantilène appropriée à l'idée du couplet; c'est très-naïf et très-pastoral, cela vous plaira, j'en suis sûre, maître... Cette chanson s'appelle la *Femme amoureuse*, c'est elle qui parle.

Et Cecily commença une sorte de récitatif bien plus accentué par l'expression de la voix que par la modulation du chant.

Quelques accords doux et frémissants servaient d'accompagnement.

Telle était la chanson de Cecily.

Des fleurs, partout des fleurs...

Mon amant va venir! L'attente du bonheur et me brise et m'énerve.

Adoucissons l'éclat du jour, la volupté cherche une ombre transparente.

Au frais parfum des fleurs mon amant préfère ma chaude haleine...

L'éclat du jour ne blessera pas ses yeux, car ses paupières, sous mes baisers, resteront closes.

Mon ange, oh! viens... mon sein bondit, mon sang brûle...

Viens... viens... viens...

Ces paroles, dites avec autant d'ardeur impatiente que si la créole se fût adressée à un amant invisible, furent ensuite pour ainsi dire traduites par elle dans un thème d'une mélodie enchanteresse; ses doigts charmants tiraient de sa guitare, instrument ordinairement peu sonore, des vibrations pleines d'une suave harmonie.

La physionomie animée de Cecily, ses yeux voilés, humides, toujours attachés sur ceux de Jacques Ferrand, exprimaient les brûlantes langueurs de l'attente.

Paroles amoureuses, musique enivrante, regards enflammés, beauté sensuellement idéale, au dehors le silence, la nuit.... tout concourait en ce moment à égarer la raison de Jacques Ferrand.

Aussi, éperdu, s'écria-t-il :

— Grâce... Cecily !... grâce !... c'est à en perdre la tête !... Tais-toi, c'est à mourir !... Oh ! je voudrais être fou !...

— Ecoutez donc le second couplet, maître, dit la créole en préludant de nouveau.

Et elle continua son récitatif passionné :

Si mon amant était là et que sa main effleurât mon épaule nue, je me sentirais frissonner et mourir...

S'il était là... et que ses cheveux effleurassent ma joue, ma joue si pâle deviendrait pourpre...

Ma joue si pâle serait en feu...

Ame de mon âme, si tu étais là... mes lèvres desséchées, mes lèvres avides ne diraient pas une parole...

Vie de ma vie, si tu étais là, ce n'est pas moi qui, expirante... demanderais grâce...

Ceux que j'aime comme je t'aime... je les tue...

Mon ange, oh! viens... mon sein bondit... mon sang brûle. .

Viens... viens... viens...

Si la créole avait accentué la première strophe avec une langueur voluptueuse, elle mit dans ces dernières paroles tout l'emportement de l'amour antique.

Et, comme si la musique eût été impuissante à exprimer son fougueux délire, elle jeta sa guitare loin d'elle... et se levant à demi en tendant les bras vers la porte où se tenait Jacques Ferrand, elle répéta d'une voix éperdue, mourante :

— Oh ! viens... viens... viens...

Peindre le regard électrique dont elle accompagna ces paroles serait impossible...

Jacques Ferrand poussa un cri terrible.

— Oh ! la mort... la mort à celui que tu aimerais ainsi... à qui tu dirais ces paroles brûlantes ! s'écria-t-il en ébranlant la porte dans un emportement de jalousie et d'ardeur furieuse. Oh !... ma fortune... ma vie pour une minute de cette volupté dévorante... que tu peins en traits de flamme.

Souple comme une panthère, d'un bond Cecily fut au guichet; et, comme si elle eût difficilement concentré ses feints transports, elle dit à Jacques Ferrand d'une voix basse, concentrée, palpitante :

— Eh bien !... je te l'avoue... je me suis embrasée moi-même... aux ardentes paroles de cette chanson. Je ne voulais pas revenir à cette porte... et m'y voilà revenue... malgré moi... car j'entends encore tes paroles de tout à l'heure : « Si tu me disais frappe... je frapperais... » Tu m'aimes donc bien ?

— Veux-tu... de l'or... tout mon or ?...

— Non... j'en ai...

— As-tu un ennemi ? je le tue.

— Je n'ai pas d'ennemi...

— Veux-tu être ma femme ? je t'épouse..

— Je suis mariée !...

— Mais que veux-tu donc alors ? mon Dieu !... que veux-tu donc ?...

— Prouve-moi que ta passion pour moi est aveugle, furieuse, que tu lui sacrifierais tout !...

— Tout ! oui, tout ! mais comment ?

— Je ne sais... mais il y a un instant l'éclat de tes yeux m'a éblouie... Si à cette heure tu me donnais une de ces marques d'amour forcené qui exaltent l'imagination d'une femme jusqu'au délire... je ne sais pas de quoi je serais capable !... Hâte-toi ! je suis capricieuse ; demain, l'impression de tout à l'heure sera peut-être effacée.

— Mais quelle preuve puis-je te donner ici, à l'instant ? cria le misérable en se tordant les mains. C'est un supplice atroce ! Quelle preuve ? dis, quelle preuve ?

— Tu n'es qu'un sot ! répondit Cecily en s'éloignant du guichet avec une apparence de dépit dédaigneux et irrité. Je me suis trompée ! je te croyais capable d'un dévouement énergique ! Bonsoir.... C'est dommage....

— Cecily... oh ! ne t'en va pas... reviens... Mais que faire ? dis-le moi au moins. Oh ! ma tête s'égare... que faire ? mais que faire ?

— Cherche...

— Mon Dieu ! mon Dieu !

— Je n'étais que trop disposée à me laisser séduire si tu l'avais voulu... Tu ne retrouveras pas une occasion pareille.

— Mais enfin... on dit ce qu'on veut ! s'écria le notaire presque insensé.

— Devine...

— Explique-toi... ordonne...

— Eh ! si tu me désirais aussi passionnément que tu le dis... tu trouverais le moyen de me persuader... Bonsoir...

— Cecily !

— Je vais fermer ce guichet... au lieu d'ouvrir cette porte...

— Grâce ! écoute...

— Un moment j'avais pourtant cru que ma tête se montait... ce foyer s'éteint... l'obscurité serait venue... je n'aurais plus songé qu'à ton dévouement ; alors ce verrou... mais, non... tu ne veux pas... oh ! tu ne sais pas ce que tu perds... Bonsoir, saint homme...

— Cecily... écoute... reste... j'ai trouvé... s'écria Jacques Ferrand après un moment de silence et avec une explosion de joie impossible à rendre.

Le misérable fut alors frappé de vertige.

Une vapeur impure obscurcit son intelligence ; livré aux appétits aveugles et furieux de la brute, il perdit toute prudence... toute réserve... l'instinct de sa conservation morale l'abandonna...

— Eh bien ! cette preuve de ton amour ? dit la créole, qui, s'étant rapprochée de la cheminée pour y prendre son poignard, revint lentement près du guichet, doucement éclairée par la lueur du foyer...

Puis, sans que le notaire s'en aperçût, elle s'assura du jeu d'une chaînette de fer qui reliait deux pitons, dont l'un était vissé dans la porte, l'autre dans le chambranle.

— Ecoute, dit Jacques Ferrand d'une voix rauque et entrecoupée, écoute... si je mettais mon honneur... ma fortune... ma vie à ta merci... là... à l'instant... croirais-tu que je t'aime ? Cette preuve de folle passion te suffirait-elle, dis ?

— Ton honneur... ta fortune... ta vie ?... Je ne te comprends pas.

— Si je te livre un secret qui peut me faire monter sur l'échafaud, seras-tu à moi ?

— Toi... criminel ? Tu railles... Et ton austérité ?

— Mensonge...

— Ta probité ?

— Mensonge...

— Ta piété ?

— Mensonge...

— Tu passes pour un saint, et tu serais un démon !... Tu te vantes... Non, il n'y a pas d'homme assez habilement rusé, assez froidement énergique, assez heureusement audacieux pour capter ainsi la confiance et le respect des hommes... Ce serait un sarcasme infernal, un épouvantable défi jeté à la face de la société !

— Je suis cet homme... J'ai jeté ce sarcasme et ce défi à la face de la société ! s'écria le monstre dans un accès d'épouvantable orgueil.

— Jacques !... Jacques !... ne parle pas ainsi ! dit Cecily d'une voix stridente et le sein palpitant ; tu me rendrais folle...

— Ma tête pour tes caresses... veux-tu ?

— Ah ! voilà donc de la passion enfin !... s'écria Cecily. Tiens... prends mon poignard... tu me désarmes ..

Jacques Ferrand prit, à travers le guichet, l'arme dangereuse avec précaution et la jeta au loin dans le corridor.

— Cecily... tu me crois donc ? s'écria-t-il avec transport.

— Si je te crois ! dit la créole en appuyant avec force ses deux mains charmantes sur les mains crispées de Jacques Ferrand. Oui, je te crois... car je retrouve ton regard de tout à l'heure, ce regard qui m'avait fascinée... Tes yeux étincellent d'une ardeur sauvage, Jacques... je les aime, tes yeux !

— Cecily !!!

— Tu dois dire vrai...

— Si je dis vrai !... Oh ! tu vas voir.

— Ton front est menaçant... Ta figure redoutable... Tiens, tu es

effrayant et beau comme un tigre en fureur... Mais tu dis vrai, n'est-ce pas?

— J'ai commis des crimes, te dis-je!

— Tant mieux... si par leur aveu tu me prouves ta passion...

— Et si je dis tout?

— Je t'accorde tout... Car si tu as cette confiance aveugle, courageuse... vois-tu, Jacques... ce ne serait plus l'amant idéal de la chanson que j'appellerais. C'est à toi... mon tigre... à toi... que je dirais: Viens... viens... viens...

En disant ces mots avec une expression avide et ardente, Cecily s'approcha si près, si près du guichet, que Jacques Ferrand sentit sur sa joue le souffle embrasé de la créole et sur ses doigts velus l'impression électrique de ses lèvres fraîches et fermes...

— Oh! tu seras à moi... je serai ton tigre! s'écria-t-il. Et après, si tu le veux, tu me déshonoreras, tu feras tomber ma tête... Mon honneur, ma vie, tout est à toi maintenant...

— Ton honneur?

— Mon honneur! Ecoute. Il y a dix ans, on m'avait confié une enfant et deux cent mille francs qu'on lui destinait. J'ai abandonné l'enfant; je l'ai fait passer pour morte au moyen d'un faux acte de décès, et j'ai gardé l'argent...

— C'est habile et hardi... Qui aurait cru cela de toi?

— Ecoute encore. Je haïssais mon caissier... Un soir, il avait pris chez moi un peu d'or qu'il m'a restitué le lendemain; mais, pour perdre ce misérable, je l'ai accusé de m'avoir volé une somme considérable. On m'a cru; on l'a jeté en prison... Maintenant mon honneur est-il à ta merci?

— Oh!... tu m'aimes... Jacques... tu m'aimes... Me livrer ainsi tes secrets! Quel empire ai-je donc sur toi?... Je ne serai pas ingrate... Donne ce front où sont nées tant d'infernales pensées... que je le baise...

— Oh! s'écria le notaire en bulbutiant, l'échafaud serait là... dressé, que je ne reculerais pas... Ecoute encore... Cette enfant autrefois abandonnée s'est retrouvée sur mon chemin... Elle m'inspirait des craintes... je l'ai fait tuer...

— Toi?... Et comment?... où cela?...

— Il y a peu de jours... près du pont d'Asnières... à l'île du Ravageur... un nommé Martial l'a noyée dans un bateau à soupape... Voilà-t-il assez de détails? me croiras-tu?

— Oh! démon... d'enfer... tu m'épouvantes, et pourtant tu m'attires... tu me passionnes... Quel est donc ton pouvoir?

— Ecoute encore... Avant cela, un homme m'avait confié cent mille écus... Je l'ai fait tomber dans un guet-apens... je lui ai brûlé la cervelle... J'ai prouvé qu'il s'était suicidé, et j'ai nié le dépôt que sa sœur réclamait. Maintenant ma vie est à ta merci... Ouvre.

— Jacques... tiens, je t'adore! dit la créole avec exaltation.

— Oh! viennent mille morts... et je les brave! s'écria le notaire dans un enivrement impossible à peindre. Oui, tu avais raison; je serais jeune, charmant, que je n'éprouverais pas cette joie triomphante... La clef!... jette-moi la clef!... tire le verrou...

La créole ôta la clef de la serrure, fermée en dedans, et la donna au notaire par le guichet en lui disant éperdument :

— Jacques... je suis folle!...

— Tu es à moi enfin! s'écria-t-il avec un rugissement sauvage, en faisant précipitamment tourner le pêne de la serrure.

Mais la porte, fermée au verrou, ne s'ouvrit pas encore.

— Viens, mon tigre! viens... dit Cecily d'une voix mourante.

— Le verrou... le verrou!... s'écria Jacques Ferrand.

— Mais si tu me trompais!... s'écria tout à coup la créole. Si ces secrets... tu les inventais pour te jouer de moi!...

Le notaire resta un moment frappé de stupeur. Il se croyait au terme de ses vœux; ce dernier temps d'arrêt mit le comble à son impatiente furie.

Il porta rapidement la main à sa poitrine, ouvrit son gilet, rompit avec violence une chaînette d'acier à laquelle était suspendu un petit portefeuille rouge, le prit, et, le montrant par le guichet à Cecily, il lui dit d'une voix oppressée, haletante :

— Voilà de quoi faire tomber ma tête. Tire le verrou, le portefeuille est à toi...

— Donne, mon tigre!... s'écria Cecily.

Et, tirant bruyamment le verrou d'une main, de l'autre elle saisit le portefeuille...

Mais Jacques Ferrand ne le lui abandonna qu'au moment où il sentit la porte céder sous son effort...

Mais si la porte céda, elle ne fit que s'entre-bâiller de la largeur d'un demi-pied environ, retenue qu'elle était à la hauteur de la serrure par la chaîne et les pitons.

A cet obstacle imprévu, Jacques Ferrand se précipita contre la porte et l'ébranla d'un effort désespéré.

Cecily, avec la rapidité de la pensée, prit le portefeuille entre ses dents, ouvrit la croisée, jeta dans la cour un manteau, et aussi leste que hardie, se servant d'une corde à nœuds fixée à l'avance au balcon, elle se laissa glisser du premier étage dans la cour, rapide et légère comme une flèche qui tombe à terre...

Puis, s'enveloppant à la hâte dans le manteau, elle courut à la loge du portier, l'ouvrit, tira le cordon, sortit dans la rue et sauta dans une voiture qui, depuis l'entrée de Cecily chez Jacques Ferrand, venait chaque soir, à tout événement, par ordre du baron de Graün, stationner à vingt pas de la maison du notaire...

Cette voiture partit au grand trot de deux vigoureux chevaux.

Elle atteignit le boulevard avant que Jacques Ferrand se fût aperçu de la fuite de Cecily.

Revenons à ce monstre.

Par l'entre-bâillement de la porte, il ne pouvait apercevoir la fenêtre dont la créole s'était servie pour préparer et assurer sa fuite...

D'un dernier coup furieux de ses larges épaules, Jacques Ferrand fit éclater la chaîne qui tenait la porte entr'ouverte...

Il se précipita dans la chambre...

Il ne trouva personne...

La corde à nœuds se balançait encore au balcon de la croisée, où il se pencha...

Alors, de l'autre côté de la cour, à la clarté de la lune qui se dégageait des nuages amoncelés par l'ouragan, il vit, dans l'enfoncement de la voute d'entrée, le porte cochère ouverte.

Jacques Ferrand devina tout.

Une dernière lueur d'espoir lui restait.

Vigoureux et déterminé, il enjamba le balcon, se laissa glisser à son tour dans la cour au moyen de la corde, et sortit en hâte de sa maison.

La rue était déserte...

Il ne vit personne.

Il n'entendit d'autre bruit que le roulement lointain de la voiture qui emportait rapidement la créole.

Le notaire pensa que c'était quelque carrosse attardé, et n'attacha aucune attention à cette circonstance.

Ainsi pour lui aucune chance de retrouver Cecily, qui emportait avec elle la preuve de ses crimes!...

A cette épouvantable certitude, il tomba foudroyé sur une borne placée à sa porte.

Il resta longtemps là, muet, immobile, pétrifié.

Les yeux fixes, hagards, les dents serrées, la bouche écumante, labourant machinalement de ses ongles sa poitrine qu'il ensanglantait, il sentait sa pensée s'égarer et se perdre dans un abîme sans fond.

Lorsqu'il sortit de sa stupeur, il marchait pesamment et d'un pas mal assuré; les objets vacillaient à sa vue comme s'il sortait d'une ivresse profonde...

Il ferma violemment la porte de la rue et rentra dans sa cour...

La pluie avait cessé.

Le vent, continuant de souffler avec force, chassait de lourdes nuées grises qui voilaient, sans l'obscurcir, la clarté de la lune, dont la lumière blafarde éclairait la maison.

Un peu calmé par l'air vif et froid de la nuit, Jacques Ferrand, espérant combattre son agitation intérieure par l'agitation de sa marche, s'enfonça dans les allées boueuses de son jardin, marchant à pas rapides, saccadés, et de temps à autre portant à son front ses deux poings crispés...

Allant ainsi au hasard, il arriva au bout d'une allée, près d'une serre en ruines.

Tout à coup il trébucha violemment contre un amas de terre fraîchement remuée.

Il se baissa, regarda machinalement et vit quelques linges ensanglantés.

Il se trouvait près de la fosse que Louise Morel avait creusée pour y cacher son enfant mort...

Son enfant... qui était aussi celui de Jacques Ferrand...

Malgré son endurcissement, malgré les effroyables craintes qui l'agitaient, Jacques Ferrand frissonna d'épouvante.

Il y avait quelque chose de fatal dans ce rapprochement.

Poursuivi par la punition vengeresse de sa luxure, le hasard le ramenait sur la fosse de son enfant... malheureux fruit de sa violence et de sa luxure!...

Dans toute autre circonstance, Jacques Ferrand eût foulé cette sépulture avec une indifférence atroce, mais, ayant épuisé son énergie sauvage dans la scène que nous avons racontée, il se sentit saisi d'une faiblesse et d'une terreur soudaines...

Son front s'inonda d'une sueur glacée, ses genoux tremblants se dérobèrent sous lui, et il tomba sans mouvement à côté de cette tombe ouverte.

CHAPITRE XV.

LA FORCE.

... Erreur inexplicable! erreur injuste! erreur cruelle! WOLFGANG, liv. II.

Peut-être nous accusera-t-on, à propos de l'extension donnée aux scènes suivantes, de porter atteinte à l'unité de notre fable par quelques

tableaux épisodiques : il nous semble que dans ce moment surtout, où d'importantes questions pénitentiaires, questions qui touchent au vif de l'état social, sont à la veille d'être, sinon résolues (nos législateurs s'en garderont bien), du moins discutées, il nous semble que l'intérieur d'une prison, effrayant pandémonium, lugubre thermomètre de la civilisation, serait une étude opportune.

En un mot, les physionomies variées des détenus de toutes classes, les relations de famille ou d'affection qui les rattachent encore au monde dont les murs de la prison les séparent, nous ont paru dignes d'intérêt.

On nous excusera donc d'avoir groupé autour de plusieurs prisonniers, personnages connus de cette histoire, d'autres figures secondaires, destinées à mettre en action, en relief, certaines idées critiques, et à compléter cette initiation à la vie de prison.

. . . . . .

Entrons à la Force.

Rien de sombre, rien de sinistre dans l'aspect de cette maison de détention, située rue du Roi-de-Sicile, au Marais.

Au milieu de l'une des premières cours, on voit quelques massifs de terre, plantés d'arbustes, au pied desquels pointent déjà çà et là les pousses vertes et précoces des primevères et des perce-neige ; un perron surmonté d'un porche en treillage, où serpentent les rameaux noueux de la vigne, conduit à l'un des sept ou huits promenoirs destinés aux détenus.

Les vastes bâtiments qui entourent ces cours ressemblent beaucoup à ceux d'une caserne ou d'une manufacture tenue avec un soin extrême.

Ce sont de grandes façades de pierre blanche percées de hautes et larges fenêtres où circule abondamment un air vif et pur. Les dalles et le pavé des préaux sont d'une scrupuleuse propreté. Au rez-de-chaussée, de vastes salles chauffées pendant l'hiver, fraîchement aérées pendant l'été, servent, durant le jour, de lieu de conversation, d'atelier ou de réfectoire aux détenus.

Les étages supérieurs sont consacrés à d'immenses dortoirs de dix ou douze pieds d'élévation, au carrelage net et luisant ; deux rangées de lits de fer les garnissent, lits excellents composés d'une paillasse, d'un moelleux et épais matelas, d'un traversin, de draps de toile bien blanche et d'une chaude couverture de laine.

A la vue de ces établissements réunissant toutes les conditions du bien-être et de la salubrité, on reste malgré soi fort surpris, habitué que l'on est à regarder les prisons comme des antres tristes, sordides, malsains et ténébreux.

On se trompe.

Ce qui est triste, sordide et ténébreux, ce sont les bouges où, comme Morel le lapidaire, tant de pauvres et honnêtes ouvriers languissent épuisés, forcés d'abandonner leur grabat à leur femme infirme, et de laisser avec un impuissant désespoir leurs enfants hâves, affamés, grelotter de froid dans leur paille infecte.

Même contraste entre la physionomie de l'habitant de ces deux demeures.

Incessamment préoccupé des besoins de sa famille, auxquels il suffit à peine au jour le jour, voyant une folle concurrence amoindrir son salaire, l'artisan laborieux sera chagrin, abattu, l'heure du repos ne sonnera pas pour lui, une sorte de lassitude somnolente interrompra son travail exagéré. Puis, au réveil de ce douloureux assoupissement, il se retrouvera face à face avec les mêmes pensées accablantes sur le présent, avec les mêmes inquiétudes pour le lendemain.

Bronzé par le vice, indifférent au passé, heureux de la vie qu'il mène, certain de l'avenir (il peut se l'assurer par un délit ou par un crime), regrettant la liberté sans doute, mais trouvant de larges compensations dans le bien-être matériel dont il jouit, certain d'emporter à sa sortie de prison une bonne somme d'argent, gagnée par un labeur commode et modéré ; estimé, c'est-à-dire redouté de ses compagnons en raison de son cynisme et de sa perversité, le condamné, au contraire, sera toujours insouciant et gai.

Encore une fois, que lui manque-t-il ?

Ne trouve-t-il pas en prison bon abri, bon lit, bonne nourriture, salaire élevé (1), travail facile, et surtout et avant tout société de son choix, société, répétons-le, qui mesure sa considération à la grandeur des forfaits ?

Un condamné endurci ne connaît donc ni la misère, ni la faim, ni le froid. Que lui importe l'horreur qu'il inspire aux honnêtes gens ?

Il ne les voit pas, il n'en connaît pas.

Ses crimes font sa gloire, son influence, sa force auprès des bandits au milieu desquels il passera désormais sa vie.

Comment craindrait-il la honte ?

Au lieu de graves et charitables remontrances qui pourraient le forcer à rougir et à se repentir du passé, il entend de farouches applaudissements qui l'encouragent au vol et au meurtre.

A peine emprisonné, il médite de nouveaux forfaits.

Quoi de plus logique ?

S'il est découvert, arrêté derechef, il retrouvera le repos, le bien-être matériel de la prison, et ses joyeux et hardis compagnons de crime et de débauche...

Sa corruption est-elle moins grande que celle des autres, manifeste-t-il, au contraire, le moindre remords : il est exposé à des railleries atroces, à des huées infernales, à des menaces terribles.

Enfin, chose si rare qu'elle est devenue l'exception de la règle, un condamné sort-il de cet épouvantable pandémonium avec la volonté ferme de revenir au bien par des prodiges de travail, de courage, de patience et d'honnêteté, a-t-il pu cacher son infamant passé, la rencontre d'un de ses anciens camarades de prison suffit pour renverser cet échafaudage de réhabilitation si péniblement élevé.

Voici comment :

Un libéré endurci propose une affaire à un libéré repentant ; celui-ci, malgré de dangereuses menaces, refuse cette criminelle association ; aussitôt une délation anonyme dévoile la vie de ce malheureux qui voulait à tout prix cacher et expier une première faute par une conduite honorable.

Alors, exposé aux dédains ou au moins à la défiance de ceux dont il avait conquis l'intérêt à force de labeur et de probité, réduit à la détresse, aigri par l'injustice, égaré par le besoin, cédant enfin à ses funestes obsessions, cet homme presque réhabilité retombera encore et pour toujours au fond de l'abîme d'où il était si difficilement sorti.

Dans les scènes suivantes, nous tâcherons donc de démontrer les monstrueuses et inévitables conséquences de la réclusion en commun.

Après des siècles d'épreuves barbares, d'hésitations pernicieuses, on paraît comprendre qu'il est peu raisonnable de plonger dans une atmosphère abominablement viciée des gens qu'un air pur et salubre pourrait seul sauver.

Que de siècles pour reconnaître qu'en agglomérant les êtres gangrenés, on redouble l'intensité de leur corruption, qui devient ainsi incurable !

Que de siècles pour reconnaître qu'il n'est, en un mot, qu'un remède à cette lèpre envahissante qui menace le corps social !...

L'isolement !...

Nous nous estimerions heureux si notre faible voix pouvait être, sinon comptée, du moins entendue parmi toutes celles qui, plus imposantes, plus éloquentes que la nôtre, demandent avec une si juste et si impatiente insistance, l'application complète, absolue, du système cellulaire.

Un jour aussi, peut-être, la société saura que le mal est une maladie accidentelle et non pas organique ; que les crimes sont presque toujours des faits de subversion d'instincts, de penchants toujours bons dans leur essence, mais faussés, mais maléficiés par l'ignorance, l'égoïsme ou l'incurie des gouvernants, et que la santé de l'âme, comme celle du corps, est invinciblement subordonnée aux lois d'une hygiène salubre et préservatrice.

Dieu donne à tous des organes impérieux, des appétits énergiques, le désir du bien-être ; c'est à la société d'équilibrer et de satisfaire ces besoins.

L'homme qui n'a en partage que force, bon vouloir et santé, a droit, souverainement droit, à un labeur justement rétribué, qui lui assure non le superflu, mais le nécessaire, mais le moyen de rester sain et robuste, actif et laborieux. . partant, honnête et bon, parce que sa condition sera heureuse.

Les sinistres régions de la misère et de l'ignorance sont peuplées d'êtres morbides, aux cœurs flétris. Assainissez ces cloaques, répandez-y l'instruction, l'attrait du travail, d'équitables salaires, de justes récompenses, et aussitôt ces visages maladifs, ces âmes étiolées renaîtront au bien, qui est la santé, la vie de l'âme.

. . . . . .

Nous conduirons le lecteur au parloir de la prison de la Force.

C'est une salle obscure, séparée dans sa longueur en deux parties égales par un étroit couloir à claires-voies.

L'une des parties de ce parloir communique à l'intérieur de la prison : elle est destinée aux détenus.

L'autre communique au greffe : elle est destinée aux étrangers admis à visiter les prisonniers.

Ces entrevues et ces conversations ont lieu à travers le double grillage de fer du parloir, en présence d'un gardien qui se tient dans l'intérieur et à l'extrémité du couloir.

L'aspect des prisonniers réunis au parloir ce jour-là offrait de nombreux contrastes : les uns étaient couverts de vêtements misérables, d'autres semblaient appartenir à la classe ouvrière, ceux-ci à la riche bourgeoisie.

Les mêmes contrastes de condition se remarquaient parmi les personnes qui venaient voir les détenus : presque toutes sont des femmes.

Généralement les prisonniers ont l'air moins tristes que les visiteurs ; car, chose étrange, funeste et prouvée par l'expérience, il est peu de chagrins, de hontes, qui résistent à trois ou quatre jours de prison passés en commun !

Ceux qui s'épouvantaient le plus de cette hideuse communion s'y habituent promptement ; la contagion les gagne : environnés d'êtres dégradés, n'entendant que des paroles infâmes, une sorte de farouche émulation les entraîne, et, soit pour imposer à leurs compagnons en luttant de cynisme avec eux, soit pour s'étourdir par cette ivresse mo-

(1) Salaire élevé, si l'on songe que, défrayé de tout, le condamné peut gagner de 5 à 10 sous par jour. Combien est-il d'ouvriers qui puissent économiser une telle somme ?

rale, presque toujours les nouveaux venus affichent autant de dépravation et d'insolente gaieté que les habitués de la prison.

Revenons au parloir.

Malgré le bourdonnement sonore d'un grand nombre de conversations tenues à demi voix d'un côté du couloir à l'autre, prisonniers et visiteurs finissaient, après quelque temps de pratique, par pouvoir causer entre eux, à la condition absolue de ne pas se laisser un moment distraire ou occuper par l'entretien de leurs voisins, ce qui créait une sorte de secret au milieu de ce bruyant échange de paroles, chacun étant forcé d'entendre son interlocuteur, mais de ne pas écouter un mot de ce qui se disait autour de lui.

Parmi les détenus appelés au parloir par des visiteurs, le plus éloigné de l'endroit où siégeait le gardien était Nicolas Martial.

Au morne abattement dont on l'a vu frappé lors de son arrestation avait succédé une assurance cynique.

Déjà la contagieuse et détestable influence de la prison en commun portait ses fruits.

Sans doute, s'il eût été aussitôt transféré dans une cellule solitaire, ce misérable, encore sous le coup de son premier accablement, face à face avec la pensée de ses crimes, épouvanté de la punition qui l'attendait, ce misérable eût éprouvé, sinon du repentir, au moins une frayeur salutaire dont rien ne l'eût distrait.

Et qui sait ce que peut produire chez un coupable une méditation incessante, forcée, sur les crimes qu'il a commis et sur leurs châtiments?...

Loin de là, jeté au milieu d'une tourbe de bandits, aux yeux desquels le moindre signe de repentir est une lâcheté, ou plutôt une trahison qu'ils font chèrement expier; car, dans leur sauvage endurcissement, dans leur stupide défiance, ils regardent comme capable de les espionner tout homme (s'il s'en trouve) qui, triste et morne, regrettant sa faute, ne partage pas leur audacieuse insouciance et frémit à leur contact.

Jeté, disons-nous, au milieu de ces bandits, Nicolas Martial, connaissant dès longtemps et par tradition les mœurs des prisons, surmonta sa faiblesse et voulut paraître digne d'un nom déjà célèbre dans les annales du vol et du meurtre.

Quelques vieux repris de justice avaient connu son père le supplicié, d'autres son frère le galérien; il fut reçu et aussitôt patroné par ces vétérans du crime avec un intérêt farouche.

Ce fraternel accueil de meurtrier à meurtrier exalta le fils de la veuve; ces louanges données à la perversité héréditaire de sa famille l'enivrèrent. Oubliant bientôt, dans ce hideux étourdissement, l'avenir qui le menaçait, il ne se souvint de ses forfaits passés que pour s'en glorifier et les exagérer encore aux yeux de ses compagnons.

L'expression de la physionomie de Martial était donc aussi insolente que celle de son visiteur était inquiète et consternée.

Ce visiteur était le père Micou, le recéleur-logeur du passage de la Brasserie, dans la maison duquel madame de Fermont et sa fille, victimes de la cupidité de Jacques Ferrand, avaient été obligées de se retirer.

Le père Micou savait de quelles peines il était passible pour avoir maintes fois acquis à vil prix le fruit des vols de Nicolas et de bien d'autres.

Le fils de la veuve étant arrêté, le recéleur se trouvait presque à la discrétion du bandit, qui pouvait le désigner comme son acheteur habituel. Quoique cette accusation ne pût être appuyée de preuves flagrantes, elle n'en était pas moins très-dangereuse, très-redoutable pour le père Micou; aussi avait-il immédiatement exécuté les ordres que Nicolas lui avait fait transmettre par un libéré sortant.

— Eh bien! comment ça va-t-il, père Micou? lui dit le brigand.

— Pour vous servir, mon brave garçon, répondit le recéleur avec empressement. Dès que j'ai vu la personne que vous m'avez envoyée, tout de suite je me...

— Tiens! pourquoi donc que vous ne me tutoyez plus, père Micou? dit Nicolas en l'interrompant d'un air sardonique. Est-ce que vous me méprisez... parce que je suis dans la peine?...

— Non, mon garçon, je ne méprise personne... dit le recéleur qui ne se souciait pas d'afficher sa familiarité passée avec ce misérable.

— Eh bien! alors, dites-moi *tu*... comme d'habitude, ou je croirai que vous n'avez plus d'amitié pour moi, et ça me fendrait le cœur...

— A la bonne heure, dit le père Micou en soupirant. Je me suis donc occupé tout de suite de tes petites commissions.

— Voilà qui est parler, père Micou... je savais bien que vous n'oublieriez pas les amis. Et mon tabac?

— J'en ai déposé deux livres au greffe, mon garçon.

— Il est bon?

— Tout ce qu'il y a de meilleur.

— Et le jambonneau?

— Aussi déposé avec un pain blanc de quatre livres; j'y ai ajouté une petite surprise à laquelle tu ne t'attendais pas... une demi-douzaine d'œufs durs et une belle tête de Hollande...

— C'est ce qui s'appelle se conduire en ami! et du vin?

— Il y a six bouteilles cachetées, mais tu sais qu'on ne t'en délivrera qu'une bouteille par jour.

— Que voulez-vous!... faut bien en passer par là.

— J'espère que tu es content de moi, mon garçon?

— Certainement, et je le serai encore, et je le serai toujours, père Micou, car ce jambonneau, ce fromage, ces œufs et ce vin ne dureront que le temps d'avaler... mais, comme dit l'autre, quand il n'y en aura plus, il y en aura encore, grâce au papa Micou, qui me donnera encore du nanan si je suis gentil.

— Comment!... tu veux?...

— Que dans deux ou trois jours vous me renouveliez mes petites provisions, père Micou.

— Que le diable me brûle si je le fais! c'est bon une fois.

— Bon une fois! allons donc! des jambons et du vin, c'est bon toujours, vous savez bien ça.

— C'est possible, mais je ne suis pas chargé de te nourrir de friandises.

— Ah! père Micou! c'est mal, c'est injuste, me refuser du jambon, à moi qui vous ai si souvent porté du *gras-double* (1).

— Tais-toi donc, malheureux! dit le recéleur effrayé.

— Non, j'en ferai juge le *curieux* (2); je lui dirai: Figurez-vous que le père Micou...

— C'est bon, c'est bon, s'écria le recéleur, voyant avec autant de crainte que de colère Nicolas très-disposé à abuser de l'empire que lui donnait leur complicité, j'y consens... je te renouvellerai ta provision, quand elle sera finie.

— C'est juste... rien que juste... Faudra pas non plus oublier d'envoyer du café à ma mère et à Calebasse, qui sont à Saint-Lazare; elles prenaient leur tasse tous les matins... ça leur manquerait.

— Encore! mais tu veux donc me ruiner, gredin?

— Comme vous voudrez, père Micou... n'en parlons plus... je demanderai au curieux si...

— Va donc pour le café, dit le recéleur en l'interrompant. Mais que le diable t'emporte!... maudit soit le jour où je t'ai connu!

— Mon vieux .. moi c'est tout le contraire... dans ce moment, je suis ravi de vous connaître. Je vous vénère comme mon père nourricier.

— J'espère que tu n'as rien de plus à m'ordonner? reprit le père Micou avec amertume.

— Si... tu diras à ma mère et à ma sœur que, si j'ai tremblé quand on m'a arrêté, je ne tremble plus, et que je suis maintenant aussi déterminé qu'elles deux.

— Je leur dirai. Est-ce tout?

— Attendez donc. J'oubliais de vous demander deux paires de bas de laine bien chauds.... vous ne voudriez pas que je m'enrhume, n'est-ce pas?

— Je voudrais que tu crèves!

— Merci, père Micou, ça sera pour plus tard; aujourd'hui j'aime autant autre chose... je veux la passer douce. Au moins si on me raccourcit comme mon père... j'aurai joui de la vie.

— Elle est propre, ta vie.

— Elle est superbe! depuis que je suis ici, je m'amuse comme un roi. S'il y avait eu des lampions et des fusées, on aurait illuminé et tiré des fusées en mon honneur, quand on a su que j'étais le fils du fameux Martial, le guillotiné.

— C'est touchant. Belle parenté!

— Tiens! il y a bien des ducs et des marquis... pourquoi donc que nous n'aurions pas notre noblesse, nous autres? dit le brigand avec une ironie farouche.

— Oui .. c'est *Charlot* (3) qui vous les donne sur la place du Palais, vos lettres de noblesse.

— Bien sûr que ce n'est pas M. le curé; raison de plus; en prison faut être de la noblesse de *la haute pègre* (4) pour avoir de l'agrément, sans ça on vous regarde comme des rien du tout. Faut voir comme on les arrange, ceux qui ne sont pas nobles de pègre; qui font leur tête... Tenez, il y a ici justement un nommé Germain, un petit jeune homme qui fait le dégoûté et qui a l'air de nous mépriser. Gare à sa peau! c'est un sournois; on le soupçonne d'être un mouton. Si ça est, on lui grignotera le nez... en manière d'avis.

— Germain? ce jeune homme s'appelle Germain?

— Oui... vous le connaissez? il est donc de la pègre? Alors, malgré son air colas...

— Je ne le connais pas... mais s'il est le Germain dont j'ai entendu parler, son compte est bon.

— Comment?

— Il a déjà manqué de tomber dans un guet-apens que le Velu et le Gros-Boiteux lui ont tendu il y a quelque temps.

— Pourquoi donc ça?

— Je n'en sais rien. Ils disaient qu'en province il avait *coqué* (5) quelqu'un de leur bande.

(1) Du plomb volé.
(2) Le juge.
(3) Le bourreau.
(4) Des grands voleurs.
(5) Dénoncé. — On se souvient que Germain, élevé pour le crime par un ami de son père, le Maître d'école, ayant refusé de favoriser un vol que l'on voulait commettre chez le banquier où il était employé à Nantes, avait instruit son patron de ce qu'on tramait contre lui, et s'était réfugié à Paris. Quelque temps

— J'en étais sûr... Germain est un mouton. Eh bien! on en mangera, du mouton. Je vas dire ça aux amis... ça leur donnera de l'appétit. Ah çà! le Gros-Boiteux fait-il toujours des niches à vos locataires?

— Dieu merci, j'en suis débarrassé, de ce vilain gueux-là! tu le verras ici aujourd'hui ou demain.

— Vive la joie! nous allons rire! En voilà encore un qui ne boude pas!

— C'est parce qu'il va retrouver ici Germain... que je t'ai dit que le compte du jeune homme serait bon... si c'est le même...

— Et pourquoi l'a-t-on pincé, le Gros-Boiteux?

— Pour un vol commis avec un libéré qui voulait rester honnête et travailler. Ah! bien oui! le Gros-Boiteux l'a joliment enfoncé. Il a tant de vice, ce gueux-là! Je suis sûr que c'est lui qui a forcé la malle de ces deux femmes qui occupent chez moi le cabinet du quatrième.

— Quelles femmes? Ah! oui... deux femmes, dont la plus jeune vous incendiait, vieux brigand, tant vous la trouviez gentille.

Elles n'incendieront plus personne; car, à l'heure qu'il est, la mère doit être morte, et la fille n'en vaut guère mieux. J'en serai pour une quinzaine de loyer; mais que le diable me brûle si je donne seulement une loque pour les enterrer! J'ai fait assez de pertes, sans compter les douceurs que tu me *pries* de donner à toi et à ta famille; ça arrange joliment mes affaires. J'ai de la chance cette année...

— Bah! bah! vous vous plaignez toujours, père Micou; vous êtes riche comme un Crésus. Ah çà! que je ne vous retienne pas!

— C'est heureux!

— Vous viendrez me donner des nouvelles de ma mère et de Calebasse, en m'apportant d'autres provisions?

— Oui... il le faut bien...

— Ah! j'oubliais.... pendant que vous y êtes, achetez-moi une casquette neuve, en velours écossais, avec un gland; la mienne n'est plus mettable.

— Ah ça! décidément tu veux rire?

— Non, père Micou, je veux une casquette en velours écossais. C'est mon idée.

— Mais tu t'acharnes donc à me mettre sur la paille?

— Voyons, père Micou, ne vous échauffez pas, c'est oui ou c'est non. Je ne vous force pas... mais... suffit.

Le recéleur, en réfléchissant qu'il était à la merci de Nicolas, se leva, craignant d'être assailli de nouvelles demandes, s'il prolongeait sa visite.

— Tu auras ta casquette, dit-il; mais prends garde, si tu me demandes autre chose, je ne donnerai plus rien; il en arrivera ce qui pourra; tu y perdras autant que moi.

— Soyez tranquille, père Micou, je ne vous *ferai chanter* (1) qu'autant qu'il en faudra pour que vous ne perdiez pas votre voix: car ça serait dommage, vous chantez bien.

Le recéleur sortit en haussant les épaules avec colère, et le gardien fit rentrer Nicolas dans l'intérieur de la prison.

Au moment où le père Micou quittait le parloir destiné aux détenus, Rigolette y entrait.

Le gardien, homme de quarante ans, ancien soldat à figure rude et énergique, était vêtu d'un habit-veste, d'une casquette et d'un pantalon bleus; deux étoiles d'argent étaient brodées sur le collet et sur les retroussis de son habit.

A la vue de la grisette, la figure de cet homme s'éclaircit et prit une expression d'affectueuse bienveillance; il avait toujours été frappé de la grâce, de la gentillesse et de la bonté touchante avec laquelle Rigolette consolait Germain lorsqu'elle venait au parloir s'entretenir avec lui.

Germain était, de son côté, un prisonnier peu ordinaire; sa réserve, sa douceur et sa tristesse inspiraient un vif intérêt aux employés de la prison; intérêt qu'on se gardait d'ailleurs de lui témoigner, de peur de l'exposer aux mauvais traitements de ses hideux compagnons, qui, nous l'avons dit, le regardaient avec une haine méfiante.

Au dehors il pleuvait à torrents; mais, grâce à ses socques élevés et à son parapluie, Rigolette avait courageusement bravé le vent et la pluie.

— Quel vilain jour, ma pauvre demoiselle! lui dit le gardien avec bonté. Il faut du cœur pour sortir par un temps pareil au moins!

— Quand on pense toute la route au plaisir qu'on va faire à un pauvre prisonnier, on ne s'inquiète guère du temps, allez, monsieur!

— Je n'ai pas besoin de vous demander qui vous venez voir...

— Sûrement... Et comment va-t-il, mon pauvre Germain?

—Tenez, ma chère demoiselle, j'en ai bien vu des détenus; ils étaient tristes, tristes un jour, deux jours, et puis peu à peu ils se mettaient au train-train des autres; et les plus chagrins dans les premiers temps finissaient souvent par devenir les plus gais de tous... M. Germain, ce n'est pas cela, il a l'air de plus en plus accablé, lui.

— C'est ce qui me désole.

— Quand je suis de service dans les cours, je le regarde du coin de l'œil, il est toujours seul... Je vous l'ai déjà dit, vous devriez lui recommander de ne pas s'isoler ainsi... de prendre sur lui pour parler aux autres; il finira par être leur bête noire... Les préaux sont surveillés, mais un mauvais coup est bientôt fait.

— Ah! mon Dieu! monsieur... est-ce qu'il y a davantage de danger pour lui? s'écria Rigolette.

— Pas précisément; mais ces bandits-là voient qu'il n'est pas des leurs, et ils le haïssent parce qu'il a l'air honnête et fier.

— Je lui avais pourtant recommandé de faire ce que vous me dites là, monsieur, de tâcher de parler aux moins méchants; mais c'est plus fort que lui, il ne peut surmonter sa répugnance.

— Il a tort... il a tort... une rixe est bien vite engagée.

— Mon Dieu! mon Dieu! on ne peut donc pas le séparer d'avec les autres?

— Depuis deux ou trois jours que je me suis aperçu de leurs mauvaises intentions à son égard, je lui avais conseillé de se mettre ce que nous appelons à la pistole, c'est-à-dire en chambre.

— Eh bien?

— Je n'avais pas pensé à une chose... toute une rangée de cellules est comprise dans les travaux de réparation qu'on fait à la prison, et les autres sont occupées.

— Mais ces mauvais hommes sont capables de le tuer! s'écria Rigolette, dont les yeux se remplirent de larmes. Et si par hasard il avait des protecteurs, que pourraient-ils pour lui, monsieur?

— Rien autre chose que de lui faire obtenir ce qu'obtiennent les détenus qui peuvent la payer, une chambre à la pistole.

— Hélas!... alors il est perdu, s'il est pris en haine dans la prison...

— Rassurez-vous, on y veillera de près... Mais, je vous le répète, ma chère demoiselle... conseillez-lui de se familiariser un peu... il n'y a que le premier pas qui coûte!

— Je lui recommanderai cela de toutes mes forces, monsieur; mais pour un bon et honnête cœur, c'est dur, voyez-vous, de se familiariser avec des gens pareils.

— De deux maux il faut choisir le moindre. Allons, je vais demander M. Germain. Mais au fait, tenez, j'y pense, dit le gardien en se ravisant, il ne reste plus que deux visiteurs... attendez qu'ils soient partis... il n'en reviendra pas d'autres aujourd'hui... car voilà deux heures... je ferai prévenir M. Germain; vous causerez plus à l'aise... Je pourrai même, quand vous serez seuls, le faire entrer dans le couloir, de façon que vous ne serez séparés que par une grille au lieu de deux: c'est toujours cela.

— Ah! monsieur, combien vous êtes bon... que je vous remercie!

— Chut! qu'on ne vous entende pas, ça ferait des jaloux. Asseyez-vous là-bas, au bout du banc; et, dès que cet homme et cette femme seront partis, j'irai prévenir M. Germain.

Le gardien rentra à son poste dans l'intérieur du couloir; Rigolette alla tristement se placer à l'extrémité du banc où s'asseyaient les visiteurs.

Pendant que la grisette attend l'arrivée de Germain, nous ferons successivement assister le lecteur à l'entretien des prisonniers qui étaient restés dans le parloir après le départ de Nicolas Martial.

---

après, ayant rencontré dans cette ville le misérable dont il avait refusé d'être le complice à Nantes, Germain, épié par lui, avait manqué d'être victime d'un guet-apens nocturne. C'était pour échapper à de nouveaux dangers qu'il avait quitté la rue du Temple, et tenu secret son nouveau domicile.

(1) Forcer à donner de l'argent en menaçant de faire certaines révélations.

HUITIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Pique-Vinaigre.

Le détenu qui se trouvait à côté de Barbillon était un homme de quarante-cinq ans environ, grêle, chétif, et d'une physionomie fine, intelligente, joviale et railleuse; il avait une bouche énorme, presque entièrement édentée; dès qu'il parlait, il la contournait de droite à gauche, selon l'habitude assez générale des gens accoutumés à s'adresser à la populace des carrefours; son nez était camard; sa tête démesurément grosse, presque complétement chauve; il portait un vieux gilet de tricot gris, un pantalon d'une couleur inappréciable, lacéré, rapiécé en mille endroits; ses pieds nus, rougis par le froid, à demi enveloppés de vieux linges, étaient chaussés de sabots.

Cet homme, nommé Fortuné Gobert, dit Pique-Vinaigre, ancien joueur de gobelets, réclusionnaire libéré d'une condamnation pour crime d'émission de fausse monnaie, était prévenu de rupture de ban et de vol commis la nuit avec effraction et escalade.

Ecroué depuis très-peu de jours à la Force, déjà Pique-Vinaigre remplissait, à la satisfaction générale de ses compagnons de prison, le métier de conteur.

Aujourd'hui les conteurs sont très-rares; mais autrefois chaque cham-

brée avait généralement, moyennant une légère contribution individuelle, son conteur d'office, qui par ses improvisations faisait paraître moins longues les interminables soirées d'hiver, les détenus se couchant à la tombée du jour.

S'il est assez curieux de signaler ce besoin de fictions, de récits émouvants, qui se retrouve chez ces misérables, il est une chose bien plus considérable aux yeux des penseurs : ces gens corrompus jusqu'à la moelle, ces voleurs, ces meurtriers, préfèrent surtout les histoires où sont exprimés des sentiments généreux, héroïques, les récits où la faiblesse et la bonté sont vengées d'une oppression farouche.

Il en est de même des filles perdues : elles affectionnent singulièrement la lecture des romans naïfs, touchants et élégiaques, et répugnent presque toujours aux lectures obscènes.

L'instinct naturel du bien, joint au besoin d'échapper par la pensée à tout ce qui leur rappelle la dégradation où elles vivent, ne cause-t-il pas chez ces malheureuses les sympathies et les répulsions intellectuelles dont nous venons de parler?

Pique-Vinaigre excellait donc dans ce genre de récits héroïques où la faiblesse, après mille traverses, finit par triompher de son persécuteur. Pique-Vinaigre possédait en outre un grand fonds d'ironie qui lui avait valu son sobriquet, ses reparties étant souvent sardoniques ou plaisantes.

Il venait d'entrer au parloir.

En face de lui, de l'autre côté de la grille, on voyait une femme de trente-cinq ans environ, d'une figure pâle, douce et intéressante, pauvrement, mais proprement vêtue; elle pleurait amèrement, et tenait son mouchoir sur ses yeux.

Pique-Vinaigre la regardait avec un mélange d'impatience et d'affection.

— Voyons donc, Jeanne, lui dit-il, ne fais pas l'enfant; voilà seize ans que nous ne nous sommes vus : si tu gardes toujours ton mouchoir sur tes yeux, ça n'est pas le moyen de nous reconnaître.

— Mon frère, mon pauvre Fortuné... j'étouffe... je ne peux pas parler...

— Es-tu drôle, va! Mais qu'est-ce que tu as?

Sa sœur, car cette femme était sa sœur, contint ses sanglots, essuya ses yeux, et, le regardant avec stupeur, reprit :

— Ce que j'ai? comment! je te retrouve en prison, toi qui y es déjà resté quinze ans!...

— C'est vrai : il y a aujourd'hui six mois que je suis sorti de la centrale de Melun... sans t'aller voir à Paris, parce que la capitale m'était défendue...

— Déjà repris! Qu'est-ce que tu as donc encore fait, mon Dieu? Pourquoi as-tu quitté Beaugency, où on t'avait envoyé en surveillance?

— Pourquoi! Faudrait me demander pourquoi j'y suis allé.

— Tu as raison.

— D'abord, ma pauvre Jeanne, puisque ces grilles sont entre nous deux, figure-toi que je t'ai embrassée, serrée dans mes bras, comme ça se doit quand on revoit sa sœur après une éternité. Maintenant, causons : Un détenu de Melun, qu'on appelait le Gros-Boiteux, m'avait dit qu'il y avait à Beaugency un ancien forçat de sa connaissance qui employait des libérés à une fabrique de blanc de céruse? Sais-tu ce que c'est que fabriquer le blanc de céruse?

— Non, mon frère.

— C'est un bien joli métier; ceux qui le font, au bout d'un mois ou deux attrapent la colique de plomb. Sur trois coliqués, il y en a un qui crève. Par exemple, faut être juste, les deux autres crèvent aussi, mais à leur aise, ils prennent leur temps, se gobergent et durent environ un an, dix-huit mois au plus. Après ça, le métier n'est pas si mal payé qu'un autre; et il y a des gens nés coiffés qui y résistent deux ou trois ans. Mais ceux-là sont les anciens, les centenaires des blanc-de-cérusiens. On en meurt, c'est vrai, mais il n'est pas fatigant.

— Et pourquoi as-tu choisi un état si dangereux qu'on en meurt, mon pauvre Fortuné?

— Qu'est-ce que tu voulais que je fasse? Quand je suis entré à Melun pour cette affaire de fausse monnaie, j'étais joueur de gobelets. Comme à la prison il n'y avait pas d'atelier pour mon état, et que je ne suis pas plus fort qu'une puce, on m'a mis à la fabrication des jouets d'enfants. C'était un fabricant de Paris qui trouvait plus avantageux de faire confectionner par les détenus ses pantins, ses trompettes de bois et ses sabres idem. Aussi c'est le cas de dire : Sabre de bois! en ai-je affilé, percé et taillé pendant quinze ans, de ces jouets! je suis sûr que j'en ai défrayé les moutards de tout un quartier de Paris... c'était surtout aux trompettes que je mordais. Et les crecelles, donc! avec deux de ces instruments-là on aurait fait grincer les dents à tout un bataillon, je m'en vante. Mon temps de prison fini, me voilà surtout passé maître en fait de trompettes à deux sous. On me donne à choisir pour lieu de ma résidence entre trois ou quatre bourgs, à quarante lieues de Paris, j'avais pour toute ressource mon savoir-faire en jouets d'enfants... or, en admettant que, depuis les vieillards jusqu'aux marmots, tous les habitants du bourg auraient eu la passion de faire *turlututu* dans mes trompettes, j'aurais eu encore bien de la peine à faire mes frais; mais je ne pouvais insinuer à toute une bourgade de trompeter du matin au soir. On m'aurait pris pour un intrigant.

— Mon Dieu, tu ris toujours.

— Cela vaut mieux que de pleurer. Finalement, voyant qu'à quarante lieues de Paris mon métier d'escamoteur ne me serait pas plus de ressource que mes trompettes, j'ai demandé la surveillance à Beaugency, voulant m'engager dans les blanc-de-cérusiens. C'est une pâtisserie qui vous donne des indigestions de *miserere*; mais, jusqu'à ce qu'on en crève, on en vit, c'est toujours ça de gagné, et j'aimais autant cet état-là que celui de voleur; pour voler je ne suis pas assez brave ni assez fort, et c'est par pur hasard que j'ai commis la chose dont je te parlerai tout à l'heure.

— Tu aurais été brave et fort, que par idée tu n'aurais pas volé davantage.

— Ah! tu crois cela, toi?

— Oui, au fond tu n'es pas méchant; car dans cette malheureuse affaire de fausse monnaie tu as été entraîné malgré toi, presque forcé, tu le sais bien.

— Oui, ma fille; mais, vois-tu, quinze ans dans une maison, ça vous culotte un homme comme mon brûle-gueule que voilà, quand même il serait entré à la geôle blanc comme une pipe neuve. En sortant de Melun, je me sentais donc trop poltron pour voler.

— Et tu avais le courage de prendre un métier mortel! Tiens, Fortuné, je te dis que tu veux te faire plus mauvais que tu ne l'es.

— Attends donc, tout gringalet que j'étais, j'avais dans l'idée, que le diable m'emporte si je sais pourquoi! que je ferais la nique à la colique de plomb, que la maladie aurait trop peu à ronger sur moi et qu'elle irait ailleurs; enfin que je deviendrais un des vieux blanc-de-cérusiens. En sortant de prison je commence par fricasser ma masse; bien entendu, augmentée de ce que j'avais gagné en contant des histoires le soir à la chambrée.

— Comme tu nous en contais autrefois, mon frère. Ça amusait tant notre pauvre mère, t'en souviens-tu?

— Pardieu! bonne femme! Et elle ne s'est jamais doutée, avant de mourir, que j'étais à Melun?

— Jamais : jusqu'à son dernier moment elle a cru que tu étais passé aux îles.

— Que veux-tu, ma fille, mes bêtises, c'est la faute de mon père, qui m'avait dressé pour être paillasse, pour l'assister dans ses tours de gobelet, manger de l'étoupe et cracher du feu : ce qui faisait que je n'avais pas le temps de frayer avec des fils de pairs de France, et j'ai fait de mauvaises connaissances. Mais, pour revenir à Beaugency, une fois sorti de Melun, je fricasse ma masse comme de juste. Après quinze ans de cage, il faut bien prendre un peu l'air et égayer son existence : d'autant plus que, sans être trop gourmand, le blanc de céruse pouvait me donner une dernière indigestion; alors à quoi m'aurait servi mon argent de prison, je te le demande? Finalement j'arrive à Beaugency à peu près sans le sou; je demande Velu, l'ami du Gros-Boiteux, le chef de fabrique. Serviteur! pas plus de fabrique de blanc de céruse que dessus la main; il y était mort onze personnes dans l'année; l'ancien forçat avait fermé boutique. Me voilà au milieu de ce bourg, toujours avec mon talent pour les trompettes de bois pour tout potage, et ma cartouche de libéré pour toute recommandation. Je demande à m'employer selon ma force, et comme je n'avais pas de force, tu comprends comme on me reçoit : voleur par-ci, gueux par-là, échappé de prison! enfin, dès que je paraissais quelque part, chacun mettait ses mains sur ses poches, je ne pouvais donc pas m'empêcher de crever de faim dans un trou pareil, que je ne devais pas quitter pendant cinq ans. Voyant ça, je romps mon ban pour venir à Paris utiliser mes talents. Comme je n'avais pas de quoi venir en carrosse à quatre chevaux, je suis venu en gueusant et en mendiant tout le long de la route, évitant les gendarmes comme un chien les coups de bâton; j'avais eu du bonheur, j'étais arrivé sans encombre jusqu'auprès d'Auteuil. J'étais harassé, j'avais une faim d'enfer, j'étais vêtu comme tu vois, sans luxe.

Et Pique-Vinaigre jeta un coup d'œil gognenard sur ses haillons.

— Je ne portais pas un sou sur moi, je pouvais être arrêté comme vagabond. Ma foi, une occasion s'est présentée, le diable m'a tenté, et malgré ma poltronnerie...

— Assez, mon frère, assez, dit sa sœur craignant que le gardien, quoique à ce moment assez éloigné de Pique-Vinaigre, n'entendît ce dangereux aveu.

— Tu as peur qu'on écoute? reprit-il; sois tranquille, je ne m'en cache pas, j'ai été pris sur le fait, il n'y avait pas moyen de nier; j'ai tout avoué, je sais ce qui m'attend; mon compte est bon.

— Mon Dieu! mon Dieu! reprit la pauvre femme en pleurant, avec quel sang-froid tu parles de cela!

— Quand j'en parlerais avec un sang chaud, qu'est-ce que j'y gagnerais? Voyons, sois donc raisonnable, Jeanne; faut-il que ce soit moi qui te console?

Jeanne essuya ses larmes, et soupira.

— Pour en revenir à mon affaire, reprit Pique-Vinaigre, j'étais arrivé tout près d'Auteuil, à la brune; je n'en pouvais plus : je ne voulais entrer dans Paris qu'à la nuit; je m'étais assis derrière une haie pour me reposer et réfléchir à mon plan de campagne. A force de réfléchir, j'ai fini par m'endormir : un bruit de voix m'a réveillé; il faisait tout à fait nuit; j'écoute... c'était un homme et une femme qui causaient sur la route, de l'autre côté de ma haie; l'homme disait à la femme : — Qui veux-tu qui pense à venir nous voler? Est-ce que nous n'avons pas

cent fois laissé la maison toute seule? — Oui, que reprend la femme, mais nous n'y avions pas cent francs dans notre commode. — Qu'est-ce qui le sait, bête? dit le mari. — T'as raison, reprend la femme, et ils filent. Ma foi, l'occasion me paraît trop belle pour la manquer, il n'y avait aucun danger. J'attends que l'homme et la femme soient un peu plus loin pour sortir de derrière ma haie: je regarde à vingt pas de là, je vois une petite maison de paysans, ça devait être la maison aux cent francs, il n'y avait que cette bicoque sur la route, Auteuil était à cinq cents pas de là. Je me dis : Courage, mon vieux, il n'y a personne, il fait nuit; s'il n'y a pas de chien de garde (tu sais que j'ai toujours eu peur des chiens), l'affaire est faite. Par bonheur il n'y avait pas de chien. Pour être plus sûr, je cogne à la porte, rien... ça m'encourage. Les volets du rez-de-chaussée étaient fermés, je passe mon bâton entre eux deux, je les force, j'entre par la fenêtre dans une chambre; il restait un peu de feu dans la cheminée; ça m'éclaire; je vois une commode dont la clef était ôtée; je prends la pincette, je force les tiroirs, et sous un tas de linge je trouve le magot enveloppé dans un vieux bas de laine; je ne m'amuse pas à prendre autre chose; je saute par la fenêtre et je tombe... devine où? Voilà une chance!

— Mon Dieu! dis donc!

— Sur le dos du garde-champêtre qui rentrait au village.

— Quel malheur!...

— La lune s'était levée; il me voit sortir par la fenêtre; il m'empoigne. C'était un camarade qui en aurait mangé dix comme moi .. Trop poltron pour résister, je me résigne. Je tenais encore le bas à la main; il entend sonner l'argent, il prend le tout, le met dans sa gibecière, et me force de le suivre à Auteuil. Nous arrivons chez le maire avec accompagnement de gamins et de gendarmes; on va attendre les propriétaires chez eux; à leur retour, ils font leur déclaration .. Il n'y avait pas moyen de le nier; j'avoue tout, je signe le procès-verbal, on me met les menottes, et en route...

— Et te voilà en prison encore... pour longtemps peut-être?

— Ecoute, Jeanne, je ne veux pas te tromper, ma fille; autant te dire cela tout de suite...

— Quoi donc encore, mon Dieu!...

— Voyons, du courage!...

— Mais parle donc!

— Eh bien! il ne s'agit plus de prison...

— Comment cela?

— A cause de la récidive, de l'effraction et de l'escalade de nuit dans une maison habitée... l'avocat me l'a dit : c'est un compte fait comme des petits pâtés... j'en aurai pour quinze ou vingt ans de bagne et l'exposition par-dessus le marché.

— Aux galères! mais toi si faible, tu y mourras! s'écria la malheureuse femme en éclatant en sanglots.

— Et si je m'étais enrôlé dans les blanc-de-céruséens?...

— Mais les galères, mon Dieu! les galères!

— C'est la prison au grand air, avec une casaque rouge au lieu d'une brune; et puis j'ai toujours été curieux de voir la mer... Quel badaud de Parisien je fais... hein?

— Mais l'exposition... malheureux!... Etre là exposé au mépris de tout le monde... Oh! mon Dieu! mon Dieu! mon pauvre frère!...

Et l'infortunée se reprit à pleurer.

— Voyons, voyons, Jeanne... sois donc raisonnable... c'est un mauvais quart d'heure à passer..... et encore je crois qu'on est assis..... Et puis, est-ce que je ne suis pas habitué à voir la foule? Quand je faisais mes tours de gobelets, j'avais toujours un tas de monde autour de moi; je me figurerai que j'escamote, et si ça me fait trop d'effet je fermerai les yeux; ce sera absolument comme si on ne me voyait pas.

En parlant avec autant de cynisme, ce malheureux voulait moins faire acte d'une criminelle insensibilité que consoler et rassurer sa sœur par cette apparence d'indifférence.

Pour un homme habitué aux mœurs des prisons, et chez lequel toute honte est nécessairement morte, le bagne n'est, en effet, qu'un changement de condition, un changement de casaque, comme l'Pique-Vinaigre le disait avec une effrayante vérité.

Beaucoup de détenus des prisons centrales, préférant même le bagne, à cause de la vie bruyante qu'on y mène, commettent souvent des tentatives de meurtre pour être envoyés à Brest ou à Toulon.

Cela se conçoit : avant d'entrer au bagne, ils avaient presque autant de labeur, selon leur profession.

La condition des plus honnêtes ouvriers des ports n'est pas moins rude que celle des forçats; ils entrent aux ateliers et en sortent aux mêmes heures, enfin les grabats où ils reposent leurs membres brisés de fatigue ne sont souvent pas meilleurs que ceux de la chiourme.

Ils sont libres! dira-t-on.

Oui, libres... un jour... le dimanche, et ce jour est aussi un jour de repos pour les forçats.

Mais ils n'ont pas la honte, la flétrissure?

Eh! qu'est-ce que la honte et la flétrissure pour ces misérables, qui, chaque jour, se bronzent l'âme dans cette fournaise infernale, qui prennent tous les grades d'infamie dans cette école mutuelle de perdition, où les plus criminels sont les plus considérés?

Telles sont donc les conséquences du système de pénalité actuelle;

L'incarcération est très-recherchée;

Le bagne... souvent demandé...

. . . . . .

— Vingt ans de galères, mon Dieu! mon Dieu! répétait la pauvre sœur de Pique-Vinaigre.

— Mais rassure-toi donc, Jeanne; on ne m'en donnera que pour mon argent; je suis trop faible pour qu'on me mette aux travaux de force... S'il n'y a pas de fabrique de trompettes et de sabres de bois, comme à Melun, on me mettra au travail doux, on m'emploiera à l'infirmerie; je ne suis pas récalcitrant, je suis bon enfant, je conterai des histoires comme j'en conte ici; je me ferai adorer de mes chefs, estimer de mes camarades, et je t'enverrai des noix de coco gravées et des boîtes de paille pour mes neveux et pour mes nièces. Enfin, le vin est tiré, il faut le boire.

— Si tu m'avais seulement écrit que tu venais à Paris, j'aurais tâché de te cacher et de t'héberger en attendant que tu aies trouvé de l'ouvrage.

— Pardieu! je comptais bien aller chez toi, mais j'aimais mieux y arriver les mains pleines; car, d'ailleurs, à ta mise je vois que tu ne roules pas non plus carrosse. Ah çà, et tes enfants, et ton mari?

— Ne me parle pas de lui.

— Toujours bambocheur! c'est dommage, bon ouvrier tout de même.

— Il me fait bien du mal... va... j'avais assez de mes autres peines sans avoir encore celle que tu me fais...

— Comment! ton mari...

— Depuis trois ans il m'a quittée, après avoir vendu tout notre ménage, me laissant avec mes enfants sans rien, avec ma paillasse pour tout mobilier.

— Tu ne m'avais pas dit cela!

— A quoi bon?... ça t'aurait chagriné.

— Pauvre Jeanne! Et comment as-tu fait, toute seule avec tes trois enfants?

— Dame! j'ai eu beaucoup de mal; je travaillais à ma tâche comme frangeuse, tant que je pouvais; les voisines m'aidaient un peu, gardaient mes enfants pendant que j'étais sortie; et puis, moi qui n'ai pas toujours la chance, j'ai eu du bonheur une fois dans ma vie, mais ça ne m'a pas profité, à cause de mon mari...

— Pourquoi donc cela?

— Mon passementier avait parlé de ma peine à une de ses pratiques, lui apprenant comment mon mari m'avait laissée sans rien, après avoir vendu notre ménage, et que malgré ça je travaillais de toutes mes forces pour élever mes enfants; un jour, en rentrant, qu'est-ce que je trouve? mon ménage remonté à neuf, un bon lit, des meubles, du linge; c'était une charité de la pratique de mon passementier.

— Brave pratique!.. Pauvre sœur!... Pourquoi diable aussi ne m'as-tu pas écrit pour m'apprendre ta gêne? Au lieu de dépenser ma masse, je t'aurais envoyé de l'argent!

— Moi libre, te demander, à toi prisonnier!...

— Justement; j'étais nourri, chauffé, logé aux frais du gouvernement; ce que je gagnais était tout bénéfice : sachant le beau-frère bon ouvrier et toi bonne ouvrière et ménagère, j'étais tranquille, et j'ai fricassé ma masse les yeux fermés et la bouche ouverte.

— Mon mari était bon ouvrier, c'est vrai; mais il s'est dérangé. Enfin, grâce à ce secours inattendu, j'ai repris bon courage : ma fille aînée commençait à gagner quelque chose; nous étions heureux, sans le chagrin de te savoir à Melun. L'ouvrage allait; mes enfants étaient proprement habillés, ils ne manquaient à peu près de rien; ça me donnait un cœur... un cœur!... Enfin j'étais presque parvenue à mettre trente-cinq francs de côté, lorsque tout à coup mon mari revient. Je ne l'avais pas vu depuis un an. Me trouvant bien emménagée, bien nippée, il n'en fait ni une ni deux, il me prend mon argent, s'installe chez nous sans travailler, se grise tous les jours et me bat quand je me plains.

— Le gueux!

— Ce n'est pas tout. Il avait logé dans un cabinet de notre logement une mauvaise femme avec laquelle il vivait; il fallait encore souffrir cela pour la seconde fois. Il recommença à vendre petit à petit les meubles que j'avais. Prévoyant ce qui allait m'arriver, je vais chez un avocat qui demeurait dans la maison lui demander ce qu'il faut faire pour empêcher mon mari de me mettre encore sur la paille, moi et mes enfants.

— C'était bien simple; il fallait fourrer ton mari à la porte.

— Oui, mais je n'en avais pas le droit. L'avocat me dit que mon mari pouvait disposer de tout, comme chef de la communauté, et s'installer à la maison sans rien faire; que c'était un malheur, mais qu'il fallait m'y soumettre; que la circonstance de sa maîtresse qui vivait sous notre toit me donnait le droit de demander la séparation de corps et de biens, comme on appelle cela... D'autant plus que j'avais des témoins que mon mari m'avait battue, que je pouvais plaider contre lui, mais que cela me coûterait au moins, au moins, quatre ou cinq cents francs pour obtenir ma séparation. Tu juges! c'est presque tout ce que je peux gagner en une année! Où trouver une pareille somme à emprunter?... Et puis ce n'est pas le tout d'emprunter... il faut rendre... Et cinq cents francs... tout d'un coup... c'est une fortune.

— Il y a pourtant un moyen bien simple d'amasser cinq cents francs, dit l'Pique-Vinaigre avec amertume : c'est de mettre son estomac au croc pendant un an... de vivre de l'air du temps et de travailler tout de même. C'est étonnant que l'avocat ne t'ait pas donné ce conseil-là...

— Tu plaisantes toujours...

— Oh ! cette fois, non !... s'écria Pique-Vinaigre avec indignation. Car enfin c'est une infamie, ça... que la loi soit trop chère pour les pauvres gens. Car te voilà, toi, brave et digne mère de famille, travaillant de toutes tes forces pour élever honnêtement tes enfants... Ton mari est un mauvais sujet fieffé ; il te bat, te groge, te pille, dépense au cabaret l'argent que tu gagnes. Tu t'adresses à la justice... pour qu'elle te protége et que tu puisses mettre à l'abri des griffes de ce fainéant ton pain et celui de tes enfants... Les gens de loi te disent : Oui, vous avez raison ; votre mari est un mauvais drôle ; on vous fera justice... mais cette justice-là vous coûtera cinq cents francs. Cinq cents francs !... ce qu'il te faut pour vivre, toi et ta famille, presque pendant un an !... Tiens, vois-tu, Jeanne, tout ça prouve, comme dit le proverbe, qu'il n'y a que deux espèces de gens, ceux qui sont pendus et ceux qui méritent de l'être.

Rigolette, seule et pensive, n'ayant aucun interlocuteur à écouter, n'avait pas perdu un mot des confidences de cette pauvre femme, au malheur de laquelle elle sympathisait vivement. Elle se promit de raconter cette infortune à Rodolphe dès qu'elle le reverrait, ne doutant pas qu'il ne la secourût.

CHAPITRE II.

Comparaison.

Rigolette, vivement intéressée au triste sort de la sœur de Pique-Vinaigre, ne la quittait pas des yeux et allait tâcher de se rapprocher un peu d'elle, lorsque malheureusement un nouveau visiteur, entrant dans le parloir, demanda un détenu, qu'on alla chercher, et s'assit sur le banc entre Jeanne et la grisette.

Celle-ci, à la vue de cet homme, ne put retenir un geste de surprise, presque de crainte...

Elle reconnaissait en lui l'un des deux recors qui étaient venus arrêter Morel, mettant ainsi à exécution la contrainte par corps obtenue contre le lapidaire par Jacques Ferrand.

Cette circonstance, rappelant à Rigolette l'opiniâtre persécuteur de Germain, redoubla sa tristesse, dont elle avait été un peu distraite par les touchantes et pénibles confidences de la sœur de Pique-Vinaigre.

S'éloignant autant qu'elle le put de son nouveau voisin, la grisette s'appuya au mur et retomba dans ses affligeantes pensées.

— Tiens, Jeanne, reprit Pique-Vinaigre, dont la figure joviale et railleuse s'était subitement assombrie, je ne suis ni fort ni brave ; mais si je m'étais trouvé là pendant que ton mari te faisait ainsi de la misère, ça ne se serait pas passé gentiment entre lui et moi... Mais aussi tu étais par trop bonne enfant, toi...

— Que voulais-tu que je fasse ?... J'ai bien été forcée de souffrir ce que je ne pouvais pas empêcher !... Tant qu'il y a eu chez nous quelque chose à vendre, mon mari l'a vendu pour aller au cabaret avec sa maîtresse, tout, jusqu'à la robe du dimanche de ma petite fille.

— Mais l'argent de tes journées, pourquoi le lui donnais-tu ?... pourquoi ne le cachais-tu pas ?

— Je le cachais ; mais il me battait tant... que j'étais bien obligée de le lui donner... C'était moins à cause des coups que je lui cédais... que parce que je me disais : A la fin il n'a qu'à me blesser assez grièvement pour que je sois hors d'état de travailler de longtemps, qu'il me casse un bras, je suppose : alors qu'est-ce que je deviendrai ?... qui soignera, qui nourrira mes enfants ?... Si je suis forcée d'aller à l'hospice, il faudra donc qu'ils meurent de faim pendant ce temps-là ?... Aussi tu conçois, mon frère, j'aimais encore mieux donner mon argent à mon mari, afin de n'être pas battue, blessée... et de rester bonne à travailler.

— Pauvre femme, va !... On parle de martyrs ; c'est toi qui l'as été martyre !

— Et pourtant je n'ai jamais fait de mal à personne ; je ne demandais qu'à travailler, qu'à soigner mon mari et mes enfants. Mais que veux-tu, il y a des heureux et des malheureux, comme il y a des bons et des méchants.

— Oui, et c'est étonnant comme les bons sont heureux !... Mais enfin en es-tu tout à fait débarrassée, de ton gueux de mari ?

— Je l'espère, car il ne m'a quittée qu'après avoir vendu jusqu'à mon bois de lit et au berceau de mes deux petits enfants... Mais quand je pense qu'il voulait bien pis encore...

— Quoi donc ?

— Quand je dis lui, c'était plutôt cette vilaine femme qui le poussait ; c'est pour ça que je t'en parle. Enfin un jour il m'a dit : « Quand dans un ménage il y a une jolie fille de quinze ans comme la nôtre, on est des bêtes de ne pas profiter de sa beauté. »

— Ah bon ! je comprends... Après avoir vendu les nippes, il veut vendre les corps !...

— Quand il a dit cela, vois-tu, Fortuné, mon sang n'a fait qu'un tour, et il faut être juste, je l'ai fait rougir de honte par mes reproches ; et comme sa mauvaise femme voulait se mêler de notre querelle en soutenant que mon mari pouvait faire de sa fille ce qu'il voulait, je l'ai traitée si mal, cette malheureuse, que mon mari m'a battue, et c'est depuis cette scène-là que je ne les ai plus revus.

— Tiens, vois-tu, Jeanne, il y a des gens condamnés à dix ans de prison qui n'en ont pas tant fait que ton mari... Au moins ils ne dépouillaient que des étrangers... C'est un fier gueux !...

— Dans le fond, il n'est pourtant pas méchant, vois-tu. C'est de mauvaises connaissances de cabaret qui l'ont dérangé...

— Oui, il ne ferait pas de mal à un enfant ; mais à une grande personne, c'est différent...

— Enfin, que veux-tu ! il faut bien prendre la vie comme le bon Dieu nous l'envoie... Au moins, mon mari parti, je n'avais plus à craindre d'être estropiée par un mauvais coup ; j'ai repris courage... Faute d'avoir de quoi racheter un matelas, car avant tout il faut vivre et payer son terme, et à nous deux ma fille aînée, ma pauvre Catherine, à peine nous gagnions quarante sous par jour, mes deux autres enfants étant trop petits pour rien gagner encore... faute d'un matelas, nous couchions sur une paillasse faite avec de la paille que nous ramassions à la porte d'un emballeur de notre rue.

— Et j'ai mangé ma masse !... et j'ai mangé ma masse !...

— Que veux-tu... tu ne pouvais pas savoir ma peine, puisque je ne t'en parlais pas. Enfin nous avons redoublé de travail nous deux Catherine... Pauvre enfant, si tu savais comme c'est honnête, et laborieux, et bon ! Toujours les yeux sur les miens pour savoir ce que je désire qu'elle fasse ; jamais une plainte, et pourtant... elle en a déjà vu de cette misère... quoiqu'elle n'ait que quinze ans !... Ah ! ça console de bien des choses, vois-tu, Fortuné, d'avoir une enfant pareille, dit Jeanne en essuyant ses yeux.

— C'est tout ton portrait... à ce que je vois. Il faut bien que tu aies cette consolation au moins...

— Je t'assure, va, que c'est plus pour elle que je me chagrine que pour moi ; car il n'y a pas à dire, vois-tu, depuis deux mois elle ne s'est pas arrêtée de travailler un moment. Une fois par semaine elle sort pour aller savonner, aux bateaux du Pont-au-Change, à trois sous l'heure, le peu de linge que mon mari nous a laissé : tout le reste du temps, à l'attache comme un pauvre chien... Vrai, le malheur lui est venu trop tôt. Je sais bien qu'il faut toujours qu'il vienne ; mais au moins il y en a qui ont une ou deux années de tranquillité... Ce qui me fait aussi beaucoup de chagrin dans tout ça, vois-tu, Fortuné, c'est de ne pouvoir t'aider en presque rien... Pourtant, je tâcherai...

— Ah çà ! est-ce que tu crois que j'accepterais ? Au contraire, je demandais un sou par paire d'oreilles pour leur raconter mes fariboles ; j'en demanderai deux, ou ils se passeront des contes de Pique-Vinaigre, et ça t'aidera un peu dans ton ménage. Mais, j'y pense, pourquoi ne pas te mettre en garni ? comme ça ton mari ne pourrait rien vendre.

— En garni ? Mais penses-y donc : nous sommes quatre, un nous demanderait au moins vingt sous par jour ; qu'est-ce qui nous resterait pour vivre ? Tandis que notre chambre ne nous coûte que cinquante francs par an.

— Allons, c'est juste, ma fille, dit Pique-Vinaigre avec une ironie amère, travaille, éreinte-toi pour refaire un peu ton ménage ; dès que tu auras encore gagné quelque chose, ton mari te pillera de nouveau... et un beau jour il vendra ta fille comme il a vendu tes nippes.

— Oh ! pour ça, par exemple, il me tuerait plutôt... Ma pauvre Catherine !

— Il ne te tuera pas, et il vendra ta pauvre Catherine. Il est ton mari, n'est-ce pas ? Il est le chef de la communauté, comme t'a dit l'avocat, tant que vous ne serez pas séparés par la loi ; et comme tu n'as pas cinq cents francs à donner pour ça, il faut te résigner : ton mari a le droit d'emmener sa fille de chez toi et où il veut... Une fois que lui et sa maîtresse s'acharneront à perdre cette pauvre enfant, est-ce qu'il ne faudra pas qu'elle y passe ?...

— Mon Dieu !... mon Dieu !... Mais si cette infamie était possible... il n'y aurait donc pas de justice ?

— La justice ! dit Pique-Vinaigre avec un éclat de rire sardonique, c'est comme la viande... c'est trop cher pour que les pauvres en mangent... Seulement, entendons-nous, s'il s'agit de les envoyer à Melun, de les mettre au carcan ou de les jeter aux galères, c'est une autre affaire, on leur donne cette justice-là gratis... Si on leur coupe le cou, c'est encore gratis... toujours gratis... Prrrrenez vos billets, ajouta Pique-Vinaigre avec son accent de bateleur. Ce n'est pas dix sous, deux sous, un sou, un centime que ça vous coûtera... non, messieurs ; ça vous coûtera la bagatelle de... rien du tout... C'est à la portée de tout le monde ; on ne fournit que sa tête... La coupe et la frisure sont aux frais du gouvernement... Voilà la justice gratis... Mais la justice qui empêcherait une honnête mère de famille d'être battue et dépouillée par un gueux de mari qui veut et peut faire argent de sa fille, cette justice-là coûte cinq cents francs... et il faudra t'en passer, ma pauvre Jeanne.

— Tiens, Fortuné, dit la malheureuse mère en fondant en larmes, tu me mets la mort dans l'âme...

— C'est qu'aussi je l'ai... la mort dans l'âme, en pensant à ton sort... à celui de ta famille... et en reconnaissant que je n'y peux rien... J'ai l'air de toujours rire... mais ne t'y trompe pas, j'ai deux sortes de gaietés, vois-tu, Jeanne, ma gaieté gaie et ma gaieté triste... Je n'ai ni la force ni le courage d'être méchant, colère ou haineux comme les autres... ça s'en va toujours chez moi en paroles plus ou moins farces. Ma

poltronnerie et ma faiblesse de corps m'ont empêché de devenir pire que je suis... Il a fallu l'occasion de cette bicoque isolée, où il n'y avait pas un chat, et surtout pas un chien, pour me pousser à voler. Il a fallu encore que par hasard il ait fait un clair de lune superbe; car la nuit, et seul, j'ai une peur de tous les diables!

— C'est ce qui me fait toujours te dire, mon pauvre Fortuné, que tu es meilleur que tu ne crois... Aussi j'espère que les juges auront pitié de toi...

— Pitié de moi? un libéré récidiviste? compte là-dessus! Après ça, je ne leur en veux pas : être ici, là ou ailleurs, ça m'est égal; et puis tu as raison, je ne suis pas méchant... et ceux qui le sont, je les hais à ma manière, en me moquant d'eux; faut croire qu'à force de conter des histoires où, pour plaire à mes auditeurs, je fais toujours en sorte que ceux qui tourmentent les autres par pure cruauté reçoivent à la fin des râclées indignes... je me serai habitué à sentir comme je raconte.

— Ils aiment des histoires pareilles, ces gens avec qui tu es... mon pauvre frère? Je n'aurais pas cru cela.

— Minute!... Si je leur contais des récits où un gaillard qui vole ou qui tue pour voler est roulé à la fin, ils ne me laisseraient pas finir; mais s'il s'agit ou d'une femme ou d'un enfant, ou, par exemple, d'un pauvre diable comme moi qu'on jetterait par terre en soufflant dessus, et qu'il soit poursuivi à outrance par une barbe noire qui le persécute seulement pour le plaisir de le persécuter, pour l'honneur, comme on dit, oh! alors ils trépignent de joie quand à la fin du conte la barbe noire reçoit sa paye. Tiens, j'ai surtout une histoire intitulée : *Gringalet et Coupe-en-Deux*, qui faisait les délices de la centrale de Melun, et que je n'ai pas encore racontée ici. Je l'ai promise pour ce soir; mais faudra qu'ils mettent crânement à ma tirelire, et tu en profiteras... Sans compter que je l'écrirai pour tes enfants... *Gringalet et Coupe-en-Deux*, ça les amusera; des religieuses liraient cette histoire-là, ainsi sois tranquille.

— Enfin, mon pauvre Fortuné, ce qui me console un peu, c'est de voir que tu n'es pas aussi malheureux que d'autres, grâce à ton caractère.

— Bien sûr que si j'étais comme un détenu qui est de notre chambrée, je serais malfaisant à moi-même. Pauvre garçon!... J'ai bien peur qu'avant la fin de la journée il ne saigne d'un côté ou d'un autre, ça chauffe à rouge pour lui... il y a un mauvais complot monté pour ce soir à son intention...

— Ah! mon Dieu! on veut lui faire du mal?... ne te mêle pas de ça, au moins, Fortuné!...

— Pas si bête!... j'attraperais des éclaboussures... C'est en allant et venant que j'ai entendu jabotter l'un et l'autre... on parlait de bâillon pour l'empêcher de crier... et puis, afin d'empêcher qu'on ne voie son exécution... ils veulent faire cercle autour de lui, en ayant l'air d'écouter un d'eux... qui sera censé lire tout haut un journal ou autre chose.

— Mais... pourquoi veut-on le maltraiter ainsi?...

— Comme il est toujours seul, qu'il ne parle à personne, et qu'il a l'air dégoûté des autres, ils s'imaginent que c'est un mouchard, ce qui est très-bête; car au contraire il se faufilerait avec tout le monde s'il voulait moucharder. Mais le fin de la chose est qu'il a l'air d'un Monsieur, et que ça les offusque. C'est le capitaine du dortoir, nommé le Squelette ambulant, qui est à la tête du complot. Il est comme un vrai désossé après ce pauvre Germain; leur bête noire s'appelle ainsi. Ma foi, qu'ils s'arrangent, cela les regarde, je n'y peux rien. Mais tu vois, Jeanne, voilà à quoi ça sert d'être triste en prison, tout de suite on vous suspecte; aussi je ne l'ai jamais été, moi, suspecté. Ah çà, ma fille, assez causé, va-t'en voir chez toi si j'y suis, tu prends sur ton temps pour venir ici... moi je n'ai qu'à bavarder... toi, c'est différent... ainsi, bonsoir... Reviens de temps en temps; tu sais que j'en serai content.

— Mon frère, encore quelques moments, je t'en prie.

— Non, non, tes enfants t'attendent. Ah çà, tu ne leur dis pas, j'espère, que leur nononcle est pensionnaire ici?

— Ils te croient aux îles, comme autrefois ma mère. De cette manière, je peux leur parler de toi.

— A la bonne heure. Ah çà! va-t'en vite, vite.

— Oui, mais écoute, mon pauvre frère; je n'ai pas grand'chose, pourtant je ne te laisserai pas ainsi. Tu dois avoir si froid, pas de bas, et ce mauvais gilet! Nous t'arrangerons quelques hardes avec Catherine. Dame! Fortuné, tu penses, ce n'est pas l'envie de bien faire pour toi qui nous manque.

— De quoi? de quoi? des hardes? mais j'en ai plein mes malles. Dès qu'elles vont arriver, j'aurai de quoi m'habiller comme un prince. Allons, ris donc un peu! Non? Eh bien! sérieusement, ma fille, ça n'est pas de refus... en attendant que Gringalet et Coupe-en-Deux aient rempli ma tirelire. Alors je te rendrai ça. Adieu, ma bonne Jeanne, la première fois que tu viendras, que je perde mon nom de Pique-Vinaigre si je ne te fais pas rire. Allons, va-t'en, je t'ai déjà trop retenue.

— Mais, mon frère, écoute donc!

— Mon brave, eh! mon brave, cria Pique-Vinaigre au gardien qui était assis à l'autre bout du couloir, j'ai fini ma conversation, je voudrais rentrer, assez causé.

— Ah! Fortuné... ce n'est pas bien... de me renvoyer ainsi, dit Jeanne.

— C'est au contraire très-bien. Allons, adieu, bon courage, et demain matin dis aux enfants que tu as rêvé de leur oncle qui est aux îles et qu'il t'a priée de les embrasser. Adieu.

— Adieu, Fortuné, dit la pauvre femme tout en larmes et en voyant son frère rentrer dans l'intérieur de la prison.

Rigolette, depuis que le recors s'était assis à côté d'elle, n'avait pu entendre la conversation de Pique-Vinaigre et de Jeanne; mais elle n'avait pas quitté celle-ci des yeux, pensant au moyen de savoir l'adresse de cette pauvre femme, afin de pouvoir, selon sa première idée, la recommander à Rodolphe.

Lorsque Jeanne se leva du banc pour quitter le parloir, la grisette s'approcha d'elle en lui disant timidement :

— Madame, tout à l'heure, sans chercher à vous écouter, j'ai entendu que vous étiez frangeuse-passementière?

— Oui, mademoiselle, répondit Jeanne, un peu surprise, mais prévenue en faveur de Rigolette par son air gracieux et sa charmante figure.

— Je suis couturière en robes, reprit la grisette; maintenant que les franges et les passementeries sont à la mode, j'ai quelquefois des pratiques qui me demandent des garnitures à leur goût; j'ai pensé qu'il serait peut-être moins cher de m'adresser à vous, qui travaillez en chambre, que de m'adresser à un marchand, et que d'un autre côté je pourrais vous donner plus que ne vous donne votre fabricant.

— C'est vrai, mademoiselle, en prenant de la soie à mon compte cela me ferait un petit bénéfice... Vous êtes bien bonne de penser à moi... je n'en reviens pas...

— Tenez, madame, je vous parlerai franchement : j'attends la personne que je viens voir; n'ayant à causer avec personne, tout à l'heure, avant que ce monsieur se soit mis entre nous deux, sans le vouloir, je vous assure, je vous ai entendue parler à votre frère de vos chagrins, de vos enfants; je me suis dit : Entre pauvres gens on doit s'aider. L'idée m'est venue que je pourrais vous être bonne à quelque chose, puisque vous étiez frangeuse. Si, en effet, ce que je vous propose vous convient, voici mon adresse, donnez-moi la vôtre, de façon que lorsque j'aurai une petite commande à vous faire, je saurai où vous trouver.

Et Rigolette donna une de ses adresses à la sœur de Pique-Vinaigre.

Celle ci, vivement touchée des procédés de la grisette, dit avec effusion :

— Votre figure ne m'avait pas trompée, mademoiselle; et puis, ne prenez pas cela pour de l'orgueil, mais vous avez un faux air de ma fille aînée, ce qui fait qu'en entrant je vous avais regardée par deux fois. Je vous remercie bien; si vous m'employez, vous serez contente de mon ouvrage, ce sera fait en conscience... Je me nomme Jeanne Duport... Je demeure rue de la Barillerie, n° 1.

— N° 1... ça n'est pas difficile à retenir. Merci, madame.

— C'est à moi de vous remercier, ma chère demoiselle, c'est si bon à vous... d'avoir tout de suite pensé à m'être utile! Encore une fois, je n'en reviens pas.

— Mais c'est tout simple, madame Duport, dit Rigolette avec un charmant sourire. Puisque j'ai un faux air de votre fille Catherine, ce que vous appelez ma bonne idée ne doit pas vous étonner.

— Êtes-vous gentille... chère demoiselle! Tenez, grâce à vous, je m'en irai un peu moins triste que je ne croyais; et puis peut-être que nous nous retrouverons ici quelquefois, car vous venez comme moi voir un prisonnier.

— Oui, madame... répondit Rigolette en soupirant.

— Alors à revoir... du moins je l'espère, mademoiselle... Rigolette, dit Jeanne Duport après avoir jeté les yeux sur l'adresse de la grisette.

— A revoir, madame Duport.

— Au moins, pensa Rigolette en allant se rasseoir sur son banc, je sais maintenant l'adresse de cette pauvre femme, et, bien sûr, M. Rodolphe s'intéressera à elle quand il saura combien elle est malheureuse, car il m'a toujours dit : Si vous connaissez quelqu'un de bien à plaindre, adressez-vous à moi...

Et Rigolette, se remettant à sa place, attendit avec impatience la fin de l'entretien de son voisin, afin de pouvoir faire demander Germain.

. . . . . .

Maintenant, quelques mots sur la scène précédente.

Malheureusement, il faut l'avouer, l'indignation du misérable frère de Jeanne Duport avait été légitime... Oui... en disant que la loi était trop chère pour les pauvres, il disait vrai.

Plaider devant les tribunaux civils entraîne des frais énormes et inaccessibles aux artisans, qui vivent à grand'peine d'un salaire insuffisant.

Qu'une mère ou qu'un père de famille appartenant à cette classe toujours sacrifiée, veuillent en effet obtenir une séparation de corps; qu'ils aient, pour l'obtenir, tous les droits possibles...

L'obtiendront-ils?

Non.

Car il n'y a pas un ouvrier en état de dépenser de quatre à cinq cents francs pour les onéreuses formalités d'un tel jugement.

Pourtant le pauvre n'a d'autre vie que la vie domestique; la bonne ou mauvaise conduite d'un chef de famille d'artisans n'est pas seulement une question de moralité, c'est une question de pain...

Le sort d'une femme du peuple, tel que nous venons d'essayer de le peindre, mérite-t-il donc moins d'intérêt, moins de protection, que celui

d'une femme riche qui souffre des désordres ou des infidélités de son mari?

Rien de plus digne de pitié, sans doute, que les douleurs de l'âme.

Mais lorsqu'à ces douleurs se joint, pour une malheureuse mère, la misère de ses enfants, n'est-il pas monstrueux que la pauvreté de cette femme la mette hors la loi, et la livre sans défense, elle et sa famille, aux odieux traitements d'un mari fainéant et corrompu?

Et cette monstruosité existe.

Et un repris de justice peut, dans cette circonstance comme dans d'autres, nier avec droit et logique l'impartialité des institutions au nom desquelles il est condamné.

Est-il besoin de dire ce qu'il y a de dangereux pour la société à justifier de pareilles attaques?

Quelle sera l'influence, l'autorité morale de ces lois, dont l'application est absolument subordonnée à une question d'argent?

La justice civile, comme la justice criminelle, ne devrait-elle pas être accessible à tous?

Lorsque des gens sont trop pauvres pour pouvoir invoquer le bénéfice d'une loi éminemment préservatrice et tutélaire, la société ne devrait-elle pas, à ses frais, en assurer l'application, par respect pour l'honneur et pour le repos des familles?

Mais laissons cette femme qui restera toute sa vie la victime d'un mari brutal et perverti, parce qu'elle est trop pauvre pour faire prononcer sa séparation de corps par la loi.

Parlons du frère de Jeanne Duport.

Ce réclusionnaire libéré sort d'un antre de corruption pour rentrer dans le monde; il a subi sa peine, payé sa dette par l'expiation.

Quelles précautions la société a-t-elle prises pour l'empêcher de retomber dans le crime?

Aucune...

Lui a-t-on, avec une charitable prévoyance, rendu possible le retour au bien, afin de pouvoir sévir, ainsi que l'on sévit d'une manière terrible, s'il se montre incorrigible?

Non...

La perversité contagieuse de vos geôles est tellement connue, est si justement redoutée, que celui qui en sort est partout un sujet de mépris, d'aversion et d'épouvante : serait-il vingt fois homme de bien, il ne trouvera presque nulle part de l'occupation.

De plus, votre surveillance flétrissante l'exile dans de petites localités où ses antécédents doivent être immédiatement connus, et où il n'aura aucun moyen d'exercer les industries exceptionnelles souvent imposées aux détenus par les fermiers de travail des maisons centrales.

Si le libéré a eu le courage de résister aux tentations mauvaises, il se livrera donc à l'un de ces métiers homicides dont nous avons parlé, à la préparation de certains produits chimiques dont l'influence mortelle décime ceux qui exercent ces funestes professions (1), ou bien encore, s'il en a la force, il ira extraire du grès dans la forêt de Fontainebleau, métier auquel on résiste, terme moyen, six ans!!!

La condition d'un libéré est donc beaucoup plus fâcheuse, plus pénible, plus difficile qu'elle ne l'était avant sa première faute : il marche entouré d'entraves, d'écueils; il lui faut braver la répulsion, les dédains, souvent même la plus profonde misère...

Et s'il succombe à toutes ces chances effrayantes de criminalité, et s'il commet un second crime, vous vous montrez mille fois plus sévères envers lui que pour sa première faute...

Cela est injuste... car c'est presque toujours la nécessité que vous lui faites qui le conduit à un second crime.

Oui, car il est démontré qu'au lieu de corriger, votre système pénitentiaire déprave.

Au lieu d'améliorer, il empire...

Au lieu de guérir de légères affections morales, il les rend incurables.

Votre aggravation de peine, impitoyablement appliquée à la récidive, est donc inique, barbare, puisque cette récidive est, pour ainsi dire, une conséquence forcée de vos institutions pénales.

Le terrible châtiment qui frappe les récidivistes serait juste et logique, si vos prisons moralisaient, épuraient les détenus, et si à l'expiration de leur peine une bonne conduite leur était, sinon facile, du moins généralement possible...

Si l'on s'étonne de ces contradictions de la loi, que sera-ce donc lorsque l'on comparera certains délits à certains crimes, soit à cause de leurs suites inévitables, soit à cause des disproportions exorbitantes qui existent entre les punitions dont ils sont atteints?

L'entretien du prisonnier que venait visiter le recors nous offrira un de ces affligeants contrastes.

Fuite de Cecily. — PAGE 272.

CHAPITRE III.

Maître Boulard.

Le détenu qui entra dans le parloir au moment où Pique-Vinaigre en sortait était un homme de trente ans environ, aux cheveux d'un blond ardent, à la figure joviale, pleine et rubiconde; sa taille moyenne rendait plus remarquable encore son énorme embonpoint. Ce prisonnier, si vermeil et si obèse, s'enveloppait dans une longue et chaude redingote de molleton gris, pareille à son pantalon à pieds; une sorte de casquette-chaperon en velours rouge, dite à la Périnet-Leclerc, complétait le costume de ce personnage, qui portait d'excellentes pantoufles fourrées. Quoique la mode des breloques fût passée depuis longtemps, la chaîne d'or de sa montre soutenait bon nombre de cachets montés en pierres fines; enfin plusieurs bagues enrichies d'assez belles pierreries brillaient aux grosses mains rouges de ce détenu nommé maître Boulard, huissier prévenu d'abus de confiance.

(1) On vient de trouver, assure-t-on, le moyen de préserver les malheureux ouvriers voués à ces effroyables industries. (Voir le *Mémoire descriptif d'un nouveau procédé de* FABRICATION DE BLANC DE CÉRUSE, présenté à l'Académie des sciences par M. J.-N. Gannal.

Son interlocuteur était, nous l'avons dit, Pierre Bourdin, l'un des gardes du commerce chargés d'opérer l'arrestation de Morel le lapidaire. Ce recors était ordinairement employé par maître Boulard, huissier de M. Petit-Jean, prête-nom de Jacques Ferrand.

Bourdin, plus petit et aussi replet que l'huissier, se modelait selon ses moyens sur son patron, dont il admirait la magnificence. Affectionnant comme lui les bijoux, il portait ce jour-là une superbe épingle de topaze, et un long jaseron d'or serpentait, paraissait et disparaissait entre les boutonnières de son gilet.

— Bonjour, fidèle Bourdin, j'étais bien sûr que vous ne manqueriez pas à l'appel, dit joyeusement maître Boulard d'une petite voix grêle qui contrastait singulièrement avec son gros corps et sa large figure fleurie.

— Manquer à l'appel! répondit le recors; j'en étais incapable, mon général.

C'est ainsi que Bourdin, par une plaisanterie à la fois familière et respectueuse, appelait l'huissier sous les ordres duquel il instrumentait, cette locution militaire étant d'ailleurs assez souvent usitée parmi certaines classes d'employés et de praticiens civils.

— Je vois avec plaisir que l'amitié reste fidèle à l'infortune, dit maître Boulard avec une gaieté cordiale; pourtant je commençais à m'inquiéter, voilà trois jours que je vous avais écrit, et pas de Bourdin...

— Figurez-vous, mon général, que c'est toute une histoire. Vous vous rappelez bien ce beau vicomte de la rue de Chaillot?

— Saint-Remy?

— Justement! Vous savez comme il se moquait de nos prises de corps?

— Il en était indécent...

— A qui le dites-vous? nous deux Malicorne nous en étions comme abrutis, si c'est possible.

— C'est impossible, brave Bourdin.

— Heureusement, mon général; mais voici le fait : ce beau vicomte a monté en titre.

— Il est devenu comte?

— Non! d'escroc il est devenu voleur.

— Ah! bah!

— On est à ses trousses pour les diamants qu'il a effarouchés. Et, par parenthèse, ils appartenaient au joaillier qui employait cette vermine de Morel, le lapidaire, que nous allions pincer rue du Temple, lorsqu'un grand mince à moustaches noires a payé pour ce meurt-de-faim, et a manqué de nous jeter du haut en bas des escaliers, nous deux Malicorne.

— Ah! oui, je me souviens... vous m'avez raconté cela, mon pauvre Bourdin... c'était fort drôle. Le meilleur de la farce a été que la portière de la maison vous a vidé sur le dos une écuelle de soupe bouillante.

— Y compris l'écuelle, général, qui a éclaté comme une bombe à nos pieds. Vieille sorcière!

— Ça comptera sur vos états de services et blessures. Mais ce beau vicomte?

— Je vous disais donc que Saint-Remy était poursuivi pour vol... après avoir fait croire à son bon enfant de père qu'il avait voulu se brûler la cervelle. Un agent de police de mes amis, sachant que j'avais longuement traqué ce vicomte, m'a demandé si je ne pourrais pas le renseigner, le mettre sur la trace de ce mirliflor. Justement j'avais su trop tard, lors de la dernière contrainte par corps à laquelle il avait échappé, qu'il s'était terré dans une ferme à Arnouville, à cinq lieues de Paris... Mais quand nous y étions arrivés... il n'était plus temps... l'oiseau avait déniché!

— D'ailleurs, il a, le surlendemain, payé cette lettre de change, grâce à certaine grande dame, dit-on.

— Oui, général..... mais, c'est égal, je connaissais le nid, il s'était déjà une fois caché là... il pouvait bien s'y être caché une seconde... c'est ce que j'ai dit à mon ami l'agent de police. Celui-ci m'a proposé de lui donner un coup de main..... en amateur... et de le conduire à la ferme..... Je n'avais pas d'occupation... ça me faisait une partie de campagne... j'ai accepté.

— Eh bien! le vicomte?...

— Introuvable! Après avoir d'abord rôdé autour de la ferme, et nous y être ensuite introduits, nous sommes revenus, Jeans comme devant... c'est ce qui fait que je n'ai pas pu me rendre plus tôt à vos ordres, mon général.

— J'étais bien sûr qu'il y avait impossibilité de votre part, mon brave.

— Mais, sans indiscrétion, comment diable vous trouvez-vous ici?

— Des canailles, mon cher... une nuée de canailles, qui, pour une misère d'une soixantaine de mille francs dont ils se prétendent dépouillés, ont porté plainte contre moi en abus de confiance, et me forcent de me défaire de ma charge...

— Vraiment! général? ah bien! en voilà un malheur! comment, nous ne travaillerons plus pour vous?

— Je suis à la demi-solde, mon brave Bourdin... me voici sous la remise.

— Mais qui est-ce donc que ces acharnés-là?

— Figurez-vous qu'un des plus forcenés contre moi est un voleur libéré, qui m'avait donné à recouvrer le montant d'un billet de sept cents mauvais francs, pour lequel il fallait poursuivre. J'ai poursuivi, j'ai été payé, j'ai encaissé l'argent... et parce que, par suite d'opérations qui ne m'ont pas réussi, j'ai fricassé cette somme ainsi que beaucoup d'autres, toute cette canaille a tant piaillé qu'on a lancé contre moi un mandat d'amener, et que vous me voyez ici, mon brave, ni plus ni moins qu'un malfaiteur...

— Si ça ne fait pas suer, mon général... vous!

Sarah Mac-Gregor.

74 Paris. — Imprimerie Schneider, rue d'Erfurth, 1.

— Mon Dieu, oui; mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que ce libéré m'a écrit, il y a quelques jours, que cet argent étant sa seule ressource pour les jours mauvais, et que ces jours mauvais étant arrivés... (je ne sais pas ce qu'il entend par là), j'étais responsable des crimes qu'il pourrait commettre pour échapper à la misère.

— C'est charmant, parole d'honneur!

— N'est-ce pas? rien de plus commode... le drôle est capable de dire cela pour son excuse... Heureusement la loi ne connaît pas ces complicités-là.

— Après tout, vous n'êtes prévenu que d'abus de confiance, n'est-ce pas, mon général?

— Certainement! est-ce que vous me prendriez pour un voleur, maître Bourdin?

— Ah! par exemple, général! Je voulais vous dire qu'il n'y avait rien de grave là-dedans; après tout, il n'y a pas de quoi fouetter un chat.

— Est-ce que j'ai l'air désespéré, mon brave?

— Pas du tout; je ne vous ai jamais trouvé meilleure mine. Au fait, si vous êtes condamné, vous en aurez pour deux ou trois mois de prison et 25 francs d'amende. Je connais mon Code.

— Et ces deux ou trois mois de prison... j'obtiendrai, j'en suis sûr, de les passer bien à mon aise dans une maison de santé. J'ai un député dans ma manche.

— Oh! alors... votre affaire est sûre.

— Tenez, Bourdin, aussi je ne peux m'empêcher de rire; ces imbéciles qui m'ont fait mettre ici seront bien avancés, ils ne verront pas davantage un sou de l'argent qu'ils réclament. Ils me forcent de vendre ma charge, ça m'est égal, je suis censé la devoir à mon prédécesseur, comme vous dites. Vous voyez, c'est encore ces Gogos-là qui seront les dindons de la farce, comme dit Robert-Macaire.

— Mais ça me fait cet effet-là, général; tant pis pour eux.

— Ah ça! mon brave, venons au sujet qui m'a fait vous prier de venir me voir : il s'agit d'une mission délicate, d'une affaire de femme, dit maître Boulard avec une fatuité mystérieuse.

— Ah! scélérat de général, je vous reconnais bien là! de quoi s'agit-il? comptez sur moi.

— Je m'intéresse particulièrement à une jeune artiste des Folies-Dramatiques; je paye son terme, et, en échange, elle me paye de retour, du moins je le crois; car, mon brave, vous le savez, souvent les absents ont tort. Or je tiendrais d'autant plus à savoir si j'ai tort, qu'Alexandrine (elle s'appelle Alexandrine) m'a fait demander quelques fonds. Je n'ai jamais été chiche avec les femmes; mais, écoutez donc, je n'aime pas à être dindonné. Ainsi, avant de faire le libéral avec cette chère amie, je voudrais savoir si elle le mérite par sa fidélité. Je sais qu'il n'y a rien de plus rococo, de plus perruque, que la fidélité; mais c'est un faible que j'ai comme ça. Vous me rendriez donc un service d'ami, mon cher camarade, si vous pouviez pendant quelques jours surveiller mes amours et me mettre à même de savoir à quoi m'en tenir, soit en faisant jaser la portière d'Alexandrine, soit...

— Suffit, mon général, répondit Bourdin en interrompant l'huissier; ceci n'est pas plus malin que de surveiller, épier, et dépister un débiteur. Reposez-vous sur moi; je saurai si mademoiselle Alexandrine donne des coups de canif dans le contrat, ce qui ne me paraît guère probable, car, sans vous commander, mon général, vous êtes trop bel homme et trop généreux pour qu'on ne vous adore pas.

— J'ai beau être bel homme, je suis absent, mon cher camarade, et c'est un grand tort; enfin je compte sur vous pour savoir la vérité.

— Vous la saurez, je vous en réponds.

— Ah! mon cher camarade, comment vous exprimer ma reconnaissance?

— Allons donc, mon général!

— Il est bien entendu, mon brave Bourdin, que dans cette circonstance-là vos honoraires seront ce qu'ils seraient pour une prise de corps.

— Mon général, je ne le souffrirai pas; tant que j'ai exercé sous vos ordres, ne m'avez-vous pas toujours laissé tondre le débiteur jusqu'au vif, doubler, tripler les frais d'arrestation, frais dont vous poursuiviez ensuite le payement avec autant d'activité que s'ils vous eussent été dus à vous-même?

— Mais, mon cher camarade, ceci est différent, et à mon tour je ne souffrirai pas...

— Mon général, vous m'humilieriez si vous ne me permettiez pas de vous offrir ces renseignements sur mademoiselle Alexandrine comme une faible preuve de ma reconnaissance.

— A la bonne heure; je ne lutterai pas plus longtemps avec vous de générosité. Au reste, votre dévouement me sera une douce récompense du *moelleux* que j'ai toujours mis dans nos relations d'affaires.

— C'est bien comme cela que je l'entends, mon général; mais ne pourrai-je pas vous être bon à autre chose? Vous devez être horriblement mal ici, vous qui tenez tant à vos aises! Vous êtes à la *pistole* (1), j'espère?

— Certainement; et je suis arrivé à temps, car j'ai eu la dernière chambre vacante : les autres sont comprises dans les réparations qu'on fait à la prison. Je me suis installé le mieux possible dans ma cellule; je n'y suis pas trop mal : j'ai un poêle, j'ai fait venir un bon fauteuil, je fais trois longs repas, je digère, je me promène et je dors. Sauf les inquiétudes que me donne Alexandrine, vous voyez que je ne suis pas trop à plaindre.

— Mais pour vous qui étiez si gourmand, général, les ressources de la prison sont bien maigres.

— Et le marchand de comestibles qui est dans ma rue n'a-t-il pas été créé comme qui dirait à mon intention? Je suis en compte ouvert avec lui, et tous les deux jours il m'envoie une bourriche soignée; et à ce propos, puisque vous êtes en train de me rendre service, priez donc la marchande, cette brave petite madame Michonneau, qui par parenthèse n'est pas piquée des vers ..

— Ah! scélérat, scélératissime de général!...

— Voyons, mon cher camarade, pas de mauvaises pensées, dit l'huissier avec une nuance de fatuité, je suis seulement bonne pratique et bon voisin. Donc, priez la chère madame Michonneau de mettre dans mon panier de demain un pâté de thon mariné... c'est la saison, ça me changera et ça fait boire.

— Excellente idée!...

— Et puis, que madame Michonneau me renvoie un panier de vins composé, bourgogne, champagne et bordeaux, pareil au dernier, elle saura ce que ça veut dire, et qu'elle y ajoute deux bouteilles de son vieux cognac de 1817 et une livre de pur moka frais grillé et frais moulu.

— Je vais écrire la date de l'eau-de-vie pour ne rien oublier, dit Bourdin en tirant son carnet de sa poche.

— Puisque vous écrivez, mon cher camarade, ayez donc aussi la bonté de noter de demander chez moi mon édredon.

— Tout ceci sera exécuté à la lettre, mon général; soyez tranquille, me voilà un peu rassuré sur votre nourriture. Mais vos promenades, vous les faites pêle-mêle avec ces brigands de détenus?

— Oui, et c'est très-gai, très-animé; je descends de chez moi après déjeuner, je vais tantôt dans une cour, tantôt dans une autre, et, comme vous dites, je m'encanaille. C'est Régence, c'est Porcheron! Je vous assure qu'au fond ils paraissent très-braves gens; il y en a de fort amusants. Les plus féroces sont rassemblés dans ce qu'on appelle la Fosse aux Lions. Ah! mon cher camarade, quelles figures patibulaires! Il y a entre autres un nommé le Squelette; je n'ai jamais rien vu de pareil.

— Quel drôle de nom!

— Il est si maigre, ou plutôt si décharné, que ça n'est pas un sobriquet, je vous dis qu'il est effrayant; par là-dessus il est prévôt de sa chambrée. C'est bien le plus grand scélérat... il sort du bagne, et il a encore volé et assassiné; mais son dernier meurtre est si horrible qu'il sait bien qu'il sera condamné à mort sans rémission, mais il s'en moque comme de Colin-Tampon.

— Quel bandit!

— Tous les détenus l'admirent et tremblent devant lui. Je me suis mis tout de suite dans ses bonnes grâces en lui donnant des cigares; aussi il m'a pris en amitié et il m'apprend l'argot. Je fais des progrès.

— Ah! ah! quelle bonne farce! mon général qui apprend l'argot!

— Je vous dis que je m'amuse comme un bossu; ces gaillards-là m'adorent, il y en a même qui me tutoient... Je ne suis pas fier, moi, comme un petit monsieur nommé Germain, un va-nu-pieds qui n'a pas seulement le moyen d'être à la pistole, et qui se mêle de faire le dégoûté, le grand seigneur avec eux.

— Mais il doit être enchanté de trouver un homme aussi comme il faut que vous pour causer avec lui, s'il est si dégoûté des autres?

— Bah! il n'a pas eu l'air seulement de remarquer qui j'étais; mais, l'eût-il remarqué, que je me serais bien gardé de répondre à ses avances. C'est la bête noire de la prison... Ils lui joueront tôt ou tard un mauvais tour, et je n'ai pardieu pas envie de partager l'aversion dont il est l'objet.

— Vous avez bien raison.

— Ça me gâterait ma récréation; car ma promenade avec les détenus est une véritable récréation. . Seulement ces brigands-là n'ont pas grande opinion de moi, moralement... Vous comprenez, ma prévention de simple abus de confiance... c'est une misère pour des gaillards pareils... Aussi ils me regardent comme bien peu, ainsi que dit Arnal.

— En effet, auprès de ces matadors de crimes, vous êtes...

— Un véritable agneau pascal, mon cher camarade... Ah ça! puisque vous êtes si obligeant, n'oubliez pas mes commissions.

— Soyez tranquille, mon général :

1° Mademoiselle Alexandrine;

2° Le pâté de poisson et le panier de vin;

3° Le vieux cognac de 1817, le café en poudre et l'édredon... vous aurez tout cela... Il n'y a pas autre chose?

— Ah! si, j'oubliais .. Vous savez bien où demeure M. Badinot?

— L'agent d'affaires? oui.

— Et bien! veuillez lui dire que je compte toujours sur son obligeance pour me trouver un avocat comme il me le faut pour ma cause... que je ne regarderai pas à un billet de mille francs.

— Je verrai M. Badinot, soyez tranquille, mon général; ce soir toutes

(1) En chambre particulière. — Les prévenus qui peuvent faire cette dépense obtiennent cet avantage.

vos commissions seront faites, et demain vous recevrez ce que vous me demandez. A bientôt, et bon courage, mon général.

— Au revoir, mon cher camarade.

Et le détenu quitta le parloir d'un côté, le visiteur de l'autre.

. . . . . .

Maintenant comparez le crime de Pique-Vinaigre, récidiviste, au délit de maître Boulard, huissier.

Comparez le point de départ de tous deux et les raisons, les nécessités qui ont pu les pousser au mal.

Comparez enfin le châtiment qui les attend.

Sortant de prison, inspirant partout l'éloignement et la crainte, le libéré n'a pu exercer, dans la résidence qu'on lui avait assignée, le métier qu'il savait; il espérait se livrer à une profession dangereuse pour sa vie, mais appropriée à ses forces ; cette ressource lui a manqué.

Alors il rompt son ban, revient à Paris, comptant y cacher plus facilement ses antécédents et trouver du travail.

Il arrive épuisé de fatigue, mourant de faim ; par hasard il découvre qu'une somme d'argent est déposée dans une maison voisine, il cède à une détestable tentation, il force un volet, ouvre un meuble, vole cent francs et se sauve.

On l'arrête, il est prisonnier... Il sera jugé, condamné.

Comme récidiviste, quinze ou vingt ans de travaux forcés et l'exposition, voilà ce qui l'attend. Il le sait.

Cette peine formidable, il la mérite.

La propriété est sacrée. Celui qui, la nuit, brise votre porte pour s'emparer de votre avoir, doit subir un châtiment terrible.

En vain le coupable objectera-t-il le manque d'ouvrage, la misère, la position exceptionnelle, difficile, intolérable, le besoin que sa condition de libéré lui impose... Tant pis, la loi est une ; la société, pour son salut et pour son repos, veut et doit être armée d'un pouvoir sans bornes, et impitoyablement réprimer ces attaques audacieuses contre le bien d'autrui.

Oui, ce misérable, ignorant et abruti, ce récidiviste corrompu et dédaigné a mérité son sort.

Mais que méritera donc celui qui, intelligent, riche, instruit, entouré de l'estime de tous, revêtu d'un caractère officiel, volera, non pas pour manger, mais pour satisfaire à de fastueux caprices ou pour tenter les chances de l'agiotage ?

Volera, non pas cent francs... mais volera cent mille francs... un million ?...

Volera, non pas la nuit au péril de sa vie, mais volera tranquillement au grand jour, à la face de tous ?...

Volera... non pas un inconnu qui aura mis son argent sous la sauvegarde d'une serrure... mais volera un client qui aura mis forcément son argent sous la sauvegarde de la probité de l'officier public que la loi désigne, impose à sa confiance ?...

Quel châtiment terrible méritera donc celui-là qui, au lieu de voler une petite somme presque par nécessité... volera par luxe une somme considérable ?

Ne serait-ce déjà pas une injustice criante de ne lui appliquer qu'une peine égale à celle qu'on applique au récidiviste poussé à bout par la misère, au vol par le besoin ?

Allons donc ! dira la loi...

Comment appliquer à un homme bien élevé la même peine qu'à un vagabond ? Fi donc !...

Comparer un délit de bonne compagnie avec une ignoble effraction ? Fi donc !...

Après tout, de quoi s'agit-il ? répondra, par exemple, maître Boulard d'accord avec la loi :

— « En vertu des pouvoirs que me confère mon office, j'ai touché pour vous une somme d'argent ; cette somme, je l'ai dissipée, détournée, il n'en reste pas une obole ; mais n'allez pas croire que la misère m'ait poussé à cette spoliation ! Suis-je un mendiant, un nécessiteux ? Dieu merci, non, j'avais et j'ai de quoi vivre largement. Oh ! rassurez-vous, mes visées étaient plus hautes et plus lières... Muni de votre argent, je me suis audacieusement élancé dans la sphère éblouissante de la spéculation ; je pouvais doubler, tripler la somme à mon profit, si la fortune m'eût souri... malheureusement elle m'a été contraire ! vous voyez bien que j'y perds autant que vous... »

Encore une fois, semble dire la loi, cette spoliation, leste, nette, preste et cavalière, faite au grand soleil, a-t-elle quelque chose de commun avec ces rapines nocturnes, ces bris de serrures, ces effractions de portes, ces fausses clefs, ces leviers, sauvage et grossier appareil de misérables voleurs du plus bas étage ?

Les crimes ne changent-ils pas de pénalité, même de nom, lorsqu'ils sont commis par certains privilégiés ?

Un malheureux dérobe un pain chez un boulanger, en cassant un carreau... une servante dérobe un mouchoir ou un louis à ses maîtres : cela, bien et dûment appelé vol avec circonstances aggravantes et infamantes, est du ressort de la cour d'assises.

Et cela est juste, surtout pour le dernier cas.

Le serviteur qui vole son maître est doublement coupable : il fait presque partie de la famille ; la maison lui est ouverte à toute heure, il trahit indignement la confiance qu'on a en lui ; c'est cette trahison que la loi frappe d'une condamnation infamante.

Encore une fois, rien de plus juste, de plus moral.

Mais qu'un huissier, mais qu'un officier public quelconque vous dérobe l'argent que vous avez forcément confié à sa qualité officielle, non seulement ceci n'est plus assimilé au vol domestique ou au vol avec effraction, mais ceci n'est pas même qualifié vol par la loi.

— Comment ?

Non, sans doute ! vol... ce mot est par trop brutal... il sent trop son mauvais lieu... vol !... fi donc ! abus de confiance, à la bonne heure ! c'est plus délicat, plus décent et plus en rapport avec la condition sociale, la considération de ceux qui sont exposés à commettre... ce délit ! car cela s'appelle délit... Crime serait aussi trop brutal.

Et puis, distinction importante :

Le crime ressort de la cour d'assises. .

L'abus de confiance, de la police correctionnelle.

O comble de l'équité ! ô comble de la justice distributive ! répétons-le : un serviteur vole un louis à son maître, un affamé brise un carreau pour voler un pain... voilà des crimes, vite aux assises.

Un officier public dissipe ou détourne un million, c'est un abus de confiance... un simple tribunal de police correctionnelle doit en connaître.

En fait, en droit, en raison, en logique, en humanité, en morale, cette effrayante différence entre les pénalités est-elle justifiée par la dissemblance de criminalité ?

En quoi le vol domestique, puni d'une peine infamante, diffère-t-il de l'abus de confiance, puni d'une peine correctionnelle ?

Est-ce parce que l'abus de confiance entraîne presque toujours la ruine des familles ?

Qu'est-ce donc qu'un abus de confiance, sinon un vol domestique, mille fois aggravé par ses conséquences effrayantes et par le caractère officiel de celui qui le commet ?

Ou bien encore en quoi un vol avec effraction est-il plus coupable qu'un vol avec abus de confiance ?

Comment ! vous osez déclarer que la violation morale du serment de ne jamais forfaire à la confiance que la société est forcée d'avoir en vous, est moins criminelle que la violation matérielle d'une porte ?

Oui, on l'ose...

Oui, la loi est ainsi faite...

Oui, plus les crimes sont graves, plus ils compromettent l'existence des familles, plus ils portent atteinte à la sécurité, à la moralité publique... moins ils sont punis.

De sorte que plus les coupables ont de lumières, d'intelligence, de bien-être et de considération, plus la loi se montre indulgente pour eux...

De sorte que la loi réserve ses peines les plus terribles, les plus infamantes pour les misérables qui ont, nous ne voudrions pas dire pour excuse... mais qui ont du moins pour prétexte l'ignorance, l'abrutissement, la misère où on les laisse plongés.

Cette partialité de la loi est barbare et profondément immorale.

Frappez impitoyablement le pauvre s'il attente au bien d'autrui, mais frappez impitoyablement aussi l'officier public qui attente au bien de ses clients.

Qu'on n'entende donc plus des avocats excuser, défendre et faire absoudre (car c'est absoudre que de condamner à si peu) des gens coupables de spoliations infâmes, par des raisons analogues à celles-ci :

« — Mon client ne nie pas avoir dissipé les sommes dont il s'agit ; il sait dans quelle détresse affreuse son abus de confiance a plongé une honorable famille ; mais que voulez-vous ! mon client a l'esprit aventureux, il aime à courir les chances des entreprises audacieuses, et, une fois qu'il est lancé dans les spéculations, une fois que la fièvre de l'agiotage le saisit, il ne fait plus aucune différence entre ce qui est à lui et ce qui est aux autres. »

Ce qui, on le voit, est parfaitement consolant pour ceux qui sont dépouillés, et singulièrement rassurant pour ceux qui sont en position de l'être.

Il nous semble pourtant qu'un avocat serait assez mal venu en cour d'assises s'il présentait environ cette défense :

« — Mon client ne nie pas avoir crocheté un secrétaire pour y voler la somme dont il s'agit ; mais que voulez-vous ! il aime la bonne chère, il adore les femmes, il chérit le bien-être et le luxe : or, une fois qu'il est dévoré de cette soif de plaisirs, il ne fait plus aucune différence entre ce qui est à lui et ce qui est aux autres. »

Et nous maintenons la comparaison exacte entre le voleur et le spoliateur. Celui-ci n'agiote que dans l'espoir du gain, et il ne désire ce gain que pour augmenter sa fortune ou ses jouissances.

Résumons notre pensée...

Nous voudrions que, grâce à une réforme législative, l'abus de confiance, commis par un officier public, fût qualifié vol, et assimilé, pour le minimum de la peine, au vol domestique ; et, pour le maximum, au vol avec effraction et récidive.

La compagnie à laquelle appartiendrait l'officier public serait responsable des sommes qu'il aurait volées en sa qualité de mandataire forcé et salarié.

Voici, du reste, un rapprochement qui servira de corollaire à cette digression... Après les faits que nous allons citer, tout commentaire devient inutile.

Seulement, on se demande si l'on vit dans une société civilisée ou dans un monde barbare.

On lit dans le *Bulletin des Tribunaux* du 17 février 1843, à propos d'un appel interjeté par un huissier condamné pour abus de confiance :

« La Cour, adoptant les motifs des premiers juges,

« Et attendu que les écrits produits pour la première fois devant la Cour, par le prévenu, sont impuissants pour détruire et même pour affaiblir les faits qui ont été constatés devant les premiers juges ;

« Attendu qu'il est prouvé que le prévenu, en sa qualité d'huissier, comme mandataire forcé et salarié, a reçu des sommes d'argent pour trois de ses clients ; que, lorsque les demandes de la part de ceux-ci lui ont été adressées pour les obtenir, il a répondu à tous par des subterfuges et des mensonges ;

« Qu'enfin il a détourné et dissipé des sommes d'argent au préjudice de ses trois clients ; qu'il a abusé de leur confiance, et qu'il a commis le délit prévu et puni par les art. 408 et 406 du Code pénal, etc., etc.;

« Confirme la condamnation à deux mois de prison et vingt-cinq francs d'amende. »

Quelques lignes plus bas, dans le même journal, on lisait le même jour :

« — Cinquante-trois ans de travaux forcés.

« Le 13 septembre dernier, un vol de nuit fut commis avec escalade et effraction dans une maison habitée par les époux Bresson, marchands de vin au village d'Ivry.

« Des traces récentes attestaient qu'une échelle avait été appliquée contre le mur de la maison, et l'un des volets de la chambre dévalisée, donnant sur la rue, avait cédé sous l'effort d'une effraction vigoureuse.

« Les objets enlevés étaient en eux-mêmes moins considérables par la valeur que par le nombre : c'étaient de mauvaises hardes, de vieux draps de lit, des chaussures éculées, deux casseroles trouées, et, pour tout énumérer, deux bouteilles d'absinthe blanche de Suisse.

« Ces faits, imputés au prévenu Tellier, ayant été pleinement justifiés aux débats, M. l'avocat général a requis toute la sévérité de la loi contre l'accusé, à cause surtout de son état particulier de récidive légale.

« Aussi, le jury ayant rendu un verdict de culpabilité sur toutes les questions, sans circonstances atténuantes, la cour a condamné Tellier à vingt années de travaux forcés et à l'exposition. »

Ainsi, pour l'officier public spoliateur : — Deux mois de prison...

Pour le libéré récidiviste : — Vingt ans de travaux forcés et l'exposition.

Qu'ajouter à ces faits?... Ils parlent d'eux-mêmes...

Quelles tristes et sérieuses réflexions (nous l'espérons, du moins) ne soulèveront-ils pas?

. . . . . .

Fidèle à sa promesse, le vieux gardien avait été chercher Germain.

Lorsque l'huissier Boulard fut rentré dans l'intérieur de la prison, la porte du couloir s'ouvrit, Germain y entra, et Rigolette ne fut plus séparée de son pauvre protégé que par un léger grillage de fil de fer.

CHAPITRE IV.

François Germain.

Les traits de Germain manquaient de régularité, mais on ne pouvait voir une figure plus intéressante; sa tournure était distinguée, sa taille svelte ; ses vêtements simples, mais propres (un pantalon gris et une redingote noire boutonnée jusqu'au cou), ne se ressentaient en rien de l'incurie sordide où s'abandonnent généralement les prisonniers; ses mains blanches et nettes témoignaient d'un soin pour sa personne qui avait encore augmenté l'aversion des autres détenus à son égard ; car la perversité morale se joint presque toujours à la saleté physique.

Ses cheveux châtains, naturellement bouclés, qu'il portait longs et séparés sur le côté du front, selon la mode du temps, encadraient sa figure pâle et abattue ; ses yeux, d'un beau bleu, annonçaient la franchise et la bonté ; son sourire, à la fois doux et triste, exprimait la bienveillance et une mélancolie habituelle ; car, quoique bien jeune, ce malheureux avait été déjà cruellement éprouvé.

En un mot, rien de plus touchant que cette physionomie souffrante, affectueuse, résignée, comme aussi rien de plus honnête, de plus loyal que le cœur de ce jeune homme.

La cause même de son arrestation (en la dépouillant des aggravations calomnieuses dues à la haine de Jacques Ferrand) prouvait la bonté de Germain et n'accusait qu'un moment d'entraînement et d'imprudence coupable sans doute, mais pardonnable, si l'on songe que le fils de madame Georges pouvait remplacer le lendemain matin la somme momentanément prise dans la caisse du notaire pour sauver Morel le lapidaire.

Germain rougit légèrement, lorsqu'à travers le grillage du parloir il aperçut le frais et charmant visage de Rigolette.

Celle-ci, selon sa coutume, voulait paraître joyeuse, pour encourager et égayer un peu son protégé; mais la pauvre enfant dissimulait mal le chagrin et l'émotion qu'elle ressentait toujours dès son entrée dans la prison.

Assise sur un banc, de l'autre côté de la grille, elle tenait sur ses genoux son cabas de paille.

Le vieux gardien, au lieu de rester dans le couloir, alla s'établir auprès d'un poêle, à l'extrémité de la salle ; au bout de quelques moments il s'endormit.

Germain et Rigolette purent donc causer en liberté.

— Voyons, monsieur Germain, dit la grisette en approchant le plus possible son gentil visage de la grille pour mieux examiner les traits de son ami, voyons si je serai contente de votre figure... Est-elle moins triste ?... Hum !... hum !... comme cela... Prenez garde... je me fâcherai...

— Que vous êtes bonne !... Venir encore aujourd'hui !

— Encore ! mais c'est un reproche, cela...

— Ne devrais-je pas, en effet, vous reprocher de tant faire pour moi, pour moi qui ne peux rien... que vous dire merci ?

— Erreur, monsieur ; car je suis aussi heureuse que vous des visites que je vous fais. Ce serait donc à moi de vous dire merci à mon tour... Ah ! ah ! c'est là où je vous prends, monsieur l'injuste... Aussi, j'aurais bien envie de vous punir de vos vilaines idées en ne vous donnant pas ce que je vous apporte.

— Encore une attention... Comme vous me gâtez !... Oh ! merci !... Pardon si je répète si souvent ce mot qui vous fâche... mais vous ne me laissez que cela à dire.

— D'abord, vous ne savez pas ce que je vous apporte...

— Qu'est-ce que cela me fait?...

— Eh bien ! vous êtes gentil...

— Quoi que ce soit, cela ne vient-il pas de vous? Votre bonté touchante ne me remplit-elle pas de reconnaissance... et d'....

Germain n'acheva pas et baissa les yeux.

— Et de quoi ?... reprit Rigolette en rougissant.

— Et de... de dévouement, balbutia Germain.

— Pourquoi pas de respect tout de suite, comme à la fin d'une lettre ? dit Rigolette avec impatience. Vous me trompez, ce n'est pas cela que vous vouliez dire... Vous vous êtes arrêté brusquement...

— Je vous assure...

— Vous m'assurez... vous m'assurez... je vous vois bien rougir à travers la grille... Est-ce que je ne suis pas votre petite amie, votre bonne camarade? Pourquoi me cacher quelque chose?... Soyez donc franc avec moi, dites-moi tout, ajouta timidement la grisette: car elle n'attendait qu'un aveu de Germain pour lui dire naïvement, loyalement qu'elle l'aimait.

Honnête et généreux amour, que le malheur de Germain avait fait naître.

— Je vous assure, reprit le prisonnier avec un soupir, que je n'ai voulu rien dire de plus... que je ne vous cache rien !

— Fi ! le menteur ! s'écria Rigolette en frappant du pied. Eh bien ! vous voyez cette grande cravate de laine blanche que je vous apportais, elle la tira de son cabas ; pour vous punir d'être si dissimulé, vous ne l'aurez pas... Je l'avais tricotée pour vous... je m'étais dit : Il doit faire si froid, si humide dans ces grandes cours de la prison, qu'au moins il sera bien chaudement garanti avec cela... Il est si frileux !

— Comment, vous ?...

— Oui, monsieur, vous êtes frileux... dit Rigolette en l'interrompant, je me le rappelle bien, peut-être ! ce qui ne vous empêchait pas de vouloir toujours, par délicatesse, m'empêcher de mettre du bois dans mon poêle, quand vous passiez la soirée avec moi... Oh ! j'ai bonne mémoire !

— Et moi aussi... que trop bonne !... dit Germain d'une voix émue.

Et il passa sa main sur ses yeux.

— Allons ! vous voilà encore à vous attrister, quoique je vous le défende.

— Comment voulez-vous que je ne sois pas touché aux larmes, quand je songe à tout ce que vous avez fait pour moi depuis mon séjour en prison?... Et cette nouvelle attention n'est-elle pas charmante ? Ne sais-je pas enfin que vous prenez sur vos nuits pour avoir le temps de venir me voir ? à cause de moi, vous vous imposez un travail exagéré.

— C'est ça ! plaignez-moi bien vite de faire tous les deux ou trois jours une jolie promenade pour venir visiter mes amis, moi qui adore marcher... C'est si amusant de regarder les boutiques tout le long du chemin !

— Et aujourd'hui, sortir par ce vent, par cette pluie !

— Raison de plus, vous n'avez pas idée des drôles de figures qu'on rencontre !!! Les uns retiennent leur chapeau à deux mains pour que l'ouragan ne l'emporte pas; les autres, pendant que leur parapluie fait la tulipe, font des grimaces incroyables en fermant les yeux pendant que la pluie leur fouette le visage... Tenez, ce matin, pendant toute ma route, c'était une vraie comédie... Je me promettais de vous faire rire en vous la racontant... Mais vous ne voulez pas seulement vous dérider un peu...

— Ce n'est pas ma faute... pardonnez-moi; mais les bonnes impressions que je vous dois tournent en attendrissement profond... Vous le savez, je n'ai pas le bonheur gai... c'est plus fort que moi...

Rigolette ne voulut pas laisser pénétrer que, malgré son gentil bab

elle était bien près de partager l'émotion de Germain; elle se hâta de changer de conversation, et reprit :

— Vous dites toujours que c'est plus fort que vous; mais il y a encore bien des choses plus fortes que vous... que vous ne faites pas, quoique je vous en aie prié, supplié, ajouta Rigolette.

— De quoi voulez-vous parler?

—De votre opiniâtreté à vous isoler toujours des autres prisonniers... à ne jamais leur parler... Leur gardien vient encore de me dire que, dans votre intérêt, vous devriez prendre cela sur vous... Je suis sûre que vous n'en faites rien... Vous vous taisez?... Vous voyez bien, c'est toujours la même chose!... Vous ne serez content que lorsque ces affreux hommes vous auront fait du mal!...

— C'est que vous ne savez pas l'horreur qu'ils m'inspirent... vous ne savez pas toutes les raisons personnelles que j'ai de fuir et d'exécrer eux et leurs pareils!

— Hélas! si, je crois les savoir, ces raisons... j'ai lu ces papiers que vous aviez écrits pour moi, et que j'ai été chercher chez vous après votre emprisonnement... Là j'ai appris les dangers que vous aviez courus à votre arrivée à Paris, parce que vous vous êtes refusé à vous associer, en province, aux crimes du scélérat qui vous avait élevé... C'est même à la suite du dernier guet-apens qu'il vous a tendu que, pour le dérouter, vous avez quitté la rue du Temple... ne disant qu'à moi où vous alliez demeurer... Dans ces papiers-là... j'ai aussi lu autre chose, ajouta Rigolette en rougissant de nouveau et en baissant les yeux; j'ai lu des choses... que...

— Oh! que vous auriez toujours ignorées, je vous le jure, s'écria vivement Germain, sans le malheur qui me frappe... Mais, je vous en supplie, soyez tout à fait généreuse; pardonnez-moi ces folies, oubliez-les; autrefois seulement il m'était permis de me complaire dans ces rêves, quoique bien insensés.

Rigolette venait une seconde fois de tâcher d'amener un aveu sur les lèvres de Germain, en faisant allusion aux pensées remplies de tendresse, de passion, que celui-ci avait écrites jadis et dédiées au souvenir de la grisette; car, nous l'avons dit, il avait toujours ressenti pour elle un vif et sincère amour; mais, pour jouir de l'intimité cordiale de sa gentille voisine, il avait caché cet amour sous les dehors de l'amitié.

Rendu par le malheur encore plus défiant et plus timide, il ne pouvait s'imaginer que Rigolette l'aimât d'amour, lui prisonnier, lui flétri d'une accusation terrible, tandis qu'avant les malheurs qui le frappaient elle ne lui témoignait qu'un attachement tout fraternel.

La grisette, se voyant si peu comprise, étouffa un soupir, attendant, espérant une occasion meilleure de dévoiler à Germain le fond de son cœur.

Elle reprit donc avec embarras :

— Mon Dieu! je comprends bien que la société de ces vilaines gens vous fasse horreur, mais ce n'est pas une raison pourtant pour braver des dangers inutiles.

— Je vous assure qu'afin de suivre vos recommandations, j'ai plusieurs fois tâché d'adresser la parole à ceux d'entre eux qui me semblaient moins criminels; mais si vous saviez quel langage! quels hommes!

— Hélas! c'est vrai, cela doit être terrible...

— Ce qu'il y a de plus terrible encore, voyez-vous, c'est de m'apercevoir que je m'habitue peu à peu aux affreux entretiens que, malgré moi, j'entends toute la journée; oui, maintenant j'écoute avec une morne apathie des horreurs qui, pendant les premiers jours, me soulevaient d'indignation; aussi, tenez, je commence à douter de moi, s'écria-t-il avec amertume.

— Oh! monsieur Germain, que dites-vous!

— A force de vivre dans ces horribles lieux, notre esprit finit par s'habituer aux pensées criminelles, comme notre oreille s'habitue aux paroles grossières qui retentissent continuellement autour de nous. Mon Dieu! mon Dieu! je comprends maintenant que l'on puisse entrer ici innocent, quoique accusé, et que l'on en sorte perverti...

— Oui, mais pas vous, pas vous!

— Si, moi, et d'autres valant mille fois mieux que moi. Hélas! ceux qui, avant le jugement, nous condamnent à cette odieuse fréquentation, ignorent donc ce qu'elle a de douloureux et de funeste!... Ils ignorent donc qu'à la longue l'air que l'on respire ici devient contagieux... mortel à l'honneur...

— Je vous en prie, ne parlez pas ainsi, vous me faites trop de chagrin.

— Vous me demandez la cause de ma tristesse croissante, la voilà... Je ne voulais pas vous la dire... mais je n'ai qu'un moyen de reconnaître votre pitié pour moi.

— Ma pitié... ma pitié...

— Oui, c'est de ne vous rien cacher... Eh bien! je vous l'avoue avec effroi... je ne me reconnais plus... j'ai beau mépriser, fuir ces misérables; leur présence, leur contact agit sur moi... malgré moi... On dirait qu'ils ont la fatale puissance de vicier l'atmosphère où ils vivent... Il me semble que je sens la corruption me gagner par tous les pores... Si l'on m'absolvait de la faute que j'ai commise, la vue, les relations des honnêtes gens me rempliraient de confusion et de honte. Je n'en suis pas encore à me plaire au milieu de mes compagnons; mais j'en suis venu à redouter le jour où je me retrouverai au milieu de personnes honorables... Et cela, parce que j'ai la conscience de ma faiblesse.

— De votre faiblesse?

— De ma lâcheté...

— De votre lâcheté?... mais quelles idées injustes avez-vous donc de vous-même, mon Dieu?

— Et n'est-ce pas être lâche et coupable que de composer avec ses devoirs, avec la probité? et cela je l'ai fait.

— Vous! vous!

— Moi. En entrant ici... je ne m'abusais pas sur la grandeur de ma faute... tout excusable qu'elle était peut-être. Eh bien! maintenant elle me paraît moindre; à force d'entendre ces voleurs et ces meurtriers parler de leurs crimes avec des railleries cyniques ou un orgueil féroce, je me surprends quelquefois à envier leur audacieuse indifférence et à me railler amèrement des remords dont je suis tourmenté pour un délit si insignifiant... comparé à leurs forfaits...

— Mais vous avez raison! votre action, loin d'être blâmable, est généreuse; vous étiez sûr de pouvoir le lendemain matin rendre l'argent que vous preniez seulement pour quelques heures, afin de sauver une famille entière de la ruine, de la mort peut-être.

— Il n'importe; aux yeux de la loi, aux yeux des honnêtes gens, c'est un vol. Sans doute il est moins mal de voler dans un tel but que dans tel autre; mais, voyez-vous cela, c'est un symptôme funeste que d'être obligé, pour s'excuser à ses propres yeux, de regarder au-dessous de soi... Je ne puis plus m'égaler aux gens sans tache... Me voici déjà forcé de me comparer aux gens dégradés avec lesquels je vis... Aussi à la longue... je m'en aperçois bien, la conscience s'engourdit, s'endurcit... Demain, je commettrais un vol, non pas avec la certitude de pouvoir restituer la somme que j'aurais dérobée dans un but louable, mais je volerais par cupidité, que je me croirais sans doute innocent, en me comparant à celui qui tue pour voler... Et pourtant, à cette heure, il y a autant de distance entre moi et un assassin, qu'il y en a entre moi et un homme irréprochable... Ainsi, parce qu'il est des êtres mille fois plus dégradés que moi, ma dégradation va s'amoindrir à mes yeux! Au lieu de pouvoir dire comme autrefois : Je suis aussi honnête que le plus honnête homme, je me consolerai en disant : Je suis le moins dégradé des misérables parmi lesquels je suis destiné à vivre toujours!

— Toujours? Mais une fois sorti d'ici?

— Eh! j'aurai beau être acquitté, ces gens-là me connaissent; à leur sortie de prison, s'ils me rencontrent, ils me parleront comme à leur ancien compagnon de geôle. Si l'on ignore la juste accusation qui m'a conduit aux assises, ces misérables me menaceront de la divulguer. Vous le voyez donc bien, des liens maudits et maintenant indissolubles m'attachent à eux... tandis que, enfermé seul dans ma cellule jusqu'au jour de mon jugement, inconnu d'eux comme ils eussent été inconnus de moi, je n'aurais pas été assailli de ces craintes qui peuvent paralyser les meilleures résolutions... Et puis, seul à seul avec la pensée de ma faute, elle eût grandi au lieu de diminuer à mes yeux : plus elle m'aurait paru grave, plus l'expiation que je me serais imposée dans l'avenir eût été grave. Aussi, plus j'aurais eu à me faire pardonner, plus dans ma pauvre sphère j'aurais tâché de faire le bien... Car il faut cent bonnes actions pour en expier une mauvaise... Mais songerais-je jamais à expier ce qui à cette heure me cause à peine un remords... Tenez... je le sens, j'obéis à une irrésistible influence, contre laquelle j'ai longtemps lutté de toutes mes forces; on m'avait élevé pour le mal, je cède à mon destin : après tout, isolé, sans famille... qu'importe que ma destinée s'accomplisse honnête ou criminelle..... Et pourtant.... mes intentions étaient bonnes et pures... Par cela même qu'on avait voulu faire de moi un infâme, j'éprouvais une satisfaction profonde à me dire : Je n'ai jamais failli à l'honneur, et cela m'a été peut-être plus difficile qu'à tout autre... Et aujourd'hui... Ah! cela est affreux... affreux... s'écria le prisonnier avec une explosion de sanglots si déchirants, que Rigolette profondément émue, ne put retenir ses larmes.

C'est qu'aussi l'expression de la physionomie de Germain était navrante; c'est qu'on ne pouvait s'empêcher de sympathiser à ce désespoir d'un homme de cœur qui se débattait contre les atteintes d'une contagion fatale, dont sa délicatesse exagérait encore le danger si menaçant.

Oui, le danger menaçant.

Nous n'oublierons jamais ces paroles d'une homme d'une rare intelligence, auxquelles une expérience de vingt années passées dans l'administration des prisons donnait tant de poids :

« En admettant qu'injustement accusé l'on entre complétement pur dans une prison, on en sortira toujours moins honnête qu'on n'y est entré; ce qu'on pourrait appeler la première fleur de l'honorabilité disparaît à jamais au seul contact de cet air corrosif... »

Disons pourtant que Germain, grâce à sa probité saine et robuste, avait longtemps et victorieusement lutté, et qu'il pressentait plutôt les approches de la maladie qu'il ne l'éprouvait réellement.

Ses craintes de voir sa faute s'amoindrir à ses propres yeux prouvaient qu'à cette heure encore il en sentait toute la gravité; mais le trouble, mais l'appréhension, mais les doutes qui agitaient cruellement cette âme honnête et généreuse n'en étaient pas moins des symptômes alarmants.

Guidée par la droiture de son esprit, par sa sagacité de femme et

par l'instinct de son amour, Rigolette devina ce que nous venons de dire.

Quoique bien convaincue que son ami n'avait encore rien perdu de sa délicate probité, elle craignait que, malgré l'excellence de son naturel, Germain ne fût un jour indifférent à ce qui le tourmentait alors si cruellement.

CHAPITRE V.

RIGOLETTE.

> ... Si assuré que soit le bonheur dont on jouit, on serait quelquefois tenté de désirer des *malheurs impossibles*, pour contempler avec reconnaissance et vénération la noble grandeur de certains dévouements...
>
> WOLFGANG. — *L'Esprit-Saint*, liv. II.

Rigolette, essuyant ses larmes et s'adressant à Germain, dont le front était appuyé sur la grille, lui dit avec un accent touchant, sérieux, presque solennel, qu'il ne lui connaissait pas encore :

— Ecoutez-moi, Germain, je m'exprimerai peut-être mal, je ne parle pas aussi bien que vous ; mais ce que je vous dirai sera juste et sincère. D'abord vous avez tort de vous plaindre d'être isolé, abandonné...

— Oh ! ne pensez pas que j'oublie jamais ce que votre pitié pour moi vous inspire !...

— Tout à l'heure je ne vous ai pas interrompu quand vous avez parlé de pitié... mais puisque vous répétez ce mot... je dois vous dire que ce n'est pas du tout de la pitié que je ressens pour vous... Je vais vous expliquer cela de mon mieux.

Quand nous étions voisins, je vous aimais comme un bon frère, comme un bon camarade ; vous me rendiez de petits services, je vous en rendais d'autres ; vous me faisiez partager vos amusements du dimanche, je tâchais d'être bien gaie, bien gentille pour vous en remercier... nous étions quittes.

— Quittes ! oh non... je...

— Laissez-moi parler à mon tour... Quand vous avez été forcé de quitter la maison que nous habitions... votre départ m'a fait plus de peine que celui de mes autres voisins.

— Il serait vrai !...

— Oui, parce qu'eux autres étaient des sans-soucis à qui, certainement, je devais manquer bien moins qu'à vous ; et puis ils ne s'étaient résignés à devenir mes camarades qu'après s'être fait cent fois répéter par moi qu'ils ne seraient jamais autre chose... Tandis que vous... vous avez tout de suite deviné ce que nous devions être l'un pour l'autre.

Malgré ça, vous passiez auprès de moi tout le temps dont vous pouviez disposer... vous m'avez appris à écrire... vous m'avez donné de bons conseils, un peu sérieux, parce qu'ils étaient bons, enfin vous avez été le plus dévoué de mes voisins... et le seul qui ne m'ayez rien demandé... pour la peine... Ce n'est pas tout : en quittant la maison, vous m'avez donné une grande preuve de confiance... vous voir confier un secret si important à une petite fille comme moi, dame, ça m'a rendue fière... Aussi, quand je me suis séparée de vous, votre souvenir m'était toujours bien plus présent que celui de mes autres voisins... Ce que je vous dis là est vrai... vous le savez, je ne mens jamais...

— Il serait possible !... vous auriez fait cette différence entre moi... et les autres ?...

— Certainement, je l'ai faite, sinon j'aurais eu un mauvais cœur... Oui, je me disais : Il n'y a rien de meilleur que M. Germain ; seulement il est un peu sérieux... mais c'est égal, si j'avais une amie qui voulût se marier pour être bien, bien heureuse, certainement je lui conseillerais d'épouser M. Germain, car il serait le paradis d'une bonne petite ménagère.

— Vous pensiez à moi !... pour une autre... ne put s'empêcher de dire tristement Germain.

— C'est vrai ; j'aurais été ravie de vous voir faire un heureux mariage, puisque je vous aimais comme un bon camarade. Vous voyez, je suis franche, je vous dis tout.

— Et je vous en remercie du fond de l'âme ; c'est une consolation pour moi d'apprendre que parmi vos amis j'étais celui que vous préfériez.

— Voilà où en étaient les choses lorsque vos malheurs sont arrivés... C'est alors que j'ai reçu cette pauvre et bonne lettre où vous m'instruisiez de ce que vous appelez une faute... faute que je trouve, moi qui ne suis pas savante, une belle et bonne action ; c'est alors que vous m'avez demandé d'aller chez vous chercher ces papiers qui m'ont appris que vous m'aviez toujours aimée d'amour sans oser me le dire. Ces papiers où j'ai lu, et Rigolette ne put retenir ses larmes, que, songeant à mon avenir, qu'une maladie ou le manque d'ouvrage pouvait rendre si pénible, vous me laissiez, si vous mouriez de mort violente, comme vous pouviez le craindre... vous me laissiez le peu que vous aviez acquis à force de travail et d'économie...

— Oui, car si de mon vivant vous vous étiez trouvée sans travail ou malade... c'est à moi, plutôt qu'à tout autre, que vous vous seriez adressée, n'est-ce pas ? j'y comptais bien, dites ! dites !... Je ne me suis pas trompé, n'est-ce pas ?

— Mais c'est tout simple, à qui auriez-vous voulu que je m'adresse ?

— Oh ! tenez, voilà de ces paroles qui font du bien, qui consolent de bien des chagrins !

— Moi, je ne peux pas vous exprimer ce que j'ai éprouvé en lisant... quel triste mot ! ce testament dont chaque ligne contenait un souvenir pour moi ou une pensée pour mon avenir ; et pourtant je ne devais connaître ces preuves de votre attachement que lorsque vous n'existeriez plus... Dame, que voulez-vous ! après une conduite si généreuse, on s'étonne que l'amour vienne tout d'un coup !... c'est pourtant bien naturel,. n'est-ce pas, monsieur Germain ?

La jeune fille dit ces derniers mots avec une naïveté si touchante et si franche, en attachant ses grands yeux noirs sur ceux de Germain, que celui-ci ne comprit pas tout d'abord, tant il était loin de se croire aimé d'amour par Rigolette.

Pourtant ces paroles étaient si précises, que leur écho retentit au fond de l'âme du prisonnier ; il rougit, pâlit tour à tour, et s'écria :

— Que dites-vous ? Je crains... Oh ! mon Dieu... je me trompe peut-être... je...

— Je dis que du moment où je vous ai vu si bon pour moi, et où je vous ai vu si malheureux, je vous ai aimé autrement qu'un camarade, et que si maintenant une de mes amies voulait se marier, dit Rigolette en souriant et rougissant, ce n'est plus vous que je lui conseillerais d'épouser, monsieur Germain.

— Vous m'aimez ! vous m'aimez !

— Il faut bien que je vous le dise de moi-même, puisque vous ne me le demandez pas.

— Il serait possible !

— Ce n'est pourtant pas faute de vous avoir par deux fois mis sur la voie, pour vous le faire comprendre. Mais bon ! monsieur ne veut pas entendre à demi-mot, il me force à lui avouer ces choses-là. C'est mal peut-être, mais comme il n'y a que vous qui puissiez me gronder de mon effronterie, j'ai moins peur ; et puis, ajouta Rigolette d'un ton plus sérieux et avec une tendre émotion, tout à l'heure vous m'avez paru si accablé, si désespéré, que je n'y ai pas tenu ; j'ai eu l'amour-propre de croire que cet aveu, fait franchement et du fond du cœur, vous empêcherait d'être malheureux à l'avenir. Je me suis dit : Jusqu'à présent, je n'ai pas eu la chance dans mes efforts pour le distraire ou pour le consoler ; mes friandises lui ôtaient l'appétit, ma gaieté le faisait pleurer ; cette fois du moins... ah ! mon Dieu ! qu'avez-vous ? s'écria Rigolette en voyant Germain cacher sa figure dans ses mains. Là ! voyez si ce n'est pas cruel ! s'écria-t-elle, quoi que je fasse, quoi que je dise... vous restez aussi malheureux ; c'est être par trop méchant et par trop égoïste aussi !... on dirait qu'il n'y a que vous qui souffriez de vos chagrins !...

— Hélas ! quel malheur est le mien !!! s'écria Germain avec désespoir. Vous m'aimez, lorsque je ne suis plus digne de vous !

— Plus digne de moi ? Mais ça n'a pas de bon sens, ce que vous dites-là. C'est comme si je disais qu'autrefois je n'étais pas digne de votre amitié, parce que j'avais été en prison... car, après tout, moi aussi j'ai été prisonnière, en suis-je moins honnête fille ?

— Mais vous êtes allée en prison parce que vous étiez une pauvre enfant abandonnée, tandis que moi ! mon Dieu, quelle différence !

— Enfin, quant à la prison, nous n'avons rien à nous reprocher, toujours !... C'est plutôt moi qui suis une ambitieuse... car, dans mon état, je ne devrais penser qu'à me marier avec un ouvrier. Je suis un enfant trouvé... je ne possède rien que ma petite chambre et mon bon courage... pourtant je viens hardiment vous proposer de me prendre pour femme !

— Hélas ! autrefois ce sort eût été le rêve, le bonheur de ma vie ! mais à cette heure, moi, sous le coup d'une accusation infamante, j'abuserais de votre admirable générosité, de votre pitié qui vous égare peut-être ! non, non.

— Mais, mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Rigolette avec une impatience douloureuse, je vous dis que ce n'est pas de la pitié que j'ai pour vous ! c'est de l'amour. Je ne songe qu'à vous ! je ne dors plus, je ne mange plus : votre triste et doux visage me suit partout. Est-ce de la pitié, cela ? maintenant, quand vous me parlez, votre voix, votre regard me vont au cœur. Il y a mille choses en vous qui, à cette heure, me plaisent à la folie, et que je n'avais pas remarquées. J'aime votre figure, j'aime vos yeux, j'aime votre tournure, j'aime votre esprit, j'aime votre bon cœur, est-ce encore de la pitié, cela ? Pourquoi, après vous avoir aimé en ami, vous aimé-je en amant ? je n'en sais rien ! Pourquoi étais-je folle et gaie quand je vous aimais en ami, pourquoi suis-je tout absorbée depuis que je vous aime en amant ? je n'en sais rien ! Pourquoi ai-je attendu si tard pour vous trouver à la fois beau et bon, pour vous aimer à la fois des yeux et du cœur ? je n'en sais rien, ou plutôt, si, je le sais, c'est que j'ai découvert combien vous m'aimiez sans me l'avoir jamais dit, combien vous étiez généreux et dévoué. Alors l'amour m'a monté du cœur aux yeux, comme y monte une douce larme quand on est attendri.

— Vraiment, je crois rêver en vous entendant parler ainsi.

— Et moi, donc ! je n'aurais jamais cru pouvoir oser vous dire tout cela; mais votre désespoir m'y a forcée ! Eh bien ! monsieur, maintenant que vous savez que je vous aime comme mon ami ! comme mon amant ! comme mon mari ! direz-vous encore que c'est de la pitié ?

Les généreux scrupules de Germain tombèrent un moment devant cet aveu si naïf et si vaillant.

Une joie inespérée le ravit à ses douloureuses préoccupations.

— Vous m'aimez ! s'écria-t-il. Je vous crois : votre accent, votre regard, tout me le dit ! Je ne veux pas me demander comment j'ai mérité un pareil bonheur, je m'y abandonne aveuglément. Ma vie, ma vie entière, ne suffira pas à m'acquitter envers vous ! Ah ! j'ai bien souffert déjà ; mais ce moment efface tout !

— Enfin, vous voilà consolé. Oh ! j'étais bien sûre, moi, que j'y parviendrais ! s'écria Rigolette avec un élan de joie charmante.

— Et c'est au milieu des horreurs d'une prison, et c'est lorsque tout m'accable, qu'une telle félicité...

Germain ne put achever.

Cette pensée lui rappelait la réalité de sa position ; ses scrupules, un moment oubliés, revinrent plus cruels que jamais, et il reprit avec désespoir :

— Mais je suis prisonnier, mais je suis accusé de vol, mais je serai condamné, déshonoré peut-être ! et j'accepterais votre valeureux sacrifice, je profiterais de votre généreuse exaltation ! Oh ! non ! non ! je ne suis pas assez infâme pour cela !

— Que dites-vous ?

— Je puis être condamné... à des années de prison.

— Eh bien ! répondit Rigolette avec calme et fermeté, on verra que je suis une honnête fille, on ne nous refusera pas de nous marier dans la chapelle de la prison.

— Mais je puis être emprisonné loin de Paris.

— Une fois votre femme, je vous suivrai ; je m'établirai dans la ville où vous serez ; j'y trouverai de l'ouvrage, et je viendrai vous voir tous les jours !

— Mais je serai flétri aux yeux de tous.

— Vous m'aimez plus que tous, n'est-ce pas ?

— Pouvez-vous me le demander ?

— Alors que vous importe ? Loin d'être flétri à mes yeux, je vous regarderai, moi, comme le martyr de votre bon cœur.

— Mais le monde vous accusera, le monde condamnera, calomniera votre choix...

— Le monde ! c'est vous pour moi, et moi pour vous ; nous laisserons dire...

— Enfin, en sortant de prison, ma vie sera précaire, misérable ; repoussé de partout, peut-être ne trouverai-je pas d'emploi !... et puis, cela est horrible à penser, mais si cette corruption que je redoute allait malgré moi me gagner... quel avenir pour vous !

— Vous ne vous corromprez pas : non, car maintenant vous savez que je vous aime, et cette pensée vous donnera la force de résister aux mauvais exemples... vous songerez qu'alors même que tous vous repousseraient en sortant de prison, votre femme vous accueillera avec amour et reconnaissance, bien certaine que vous serez resté honnête homme... Ce langage vous étonne, n'est-ce pas ? il m'étonne moi-même... Je ne sais pas où je vais chercher ce que je vous dis... c'est au fond de mon âme assurément... et cela doit vous convaincre... sinon, si vous dédaigniez une offre qui vous est faite de tout cœur... si vous ne vouliez pas de l'attachement d'une pauvre fille qui ne...

Germain interrompit Rigolette avec une ivresse passionnée.

— Eh bien ! j'accepte... j'accepte ; oui, je le sens, il est quelquefois lâche de refuser certains sacrifices, c'est reconnaître qu'on en est indigne... J'accepte, noble et courageuse fille.

— Bien vrai ? bien vrai, cette fois ?...

— Je vous le jure... et puis, vous m'avez dit d'ailleurs quelque chose qui m'a frappé, qui m'a donné le courage qui me manquait.

— Quel bonheur ! et qu'ai-je dit ?

— Que pour vous je devrai désormais rester honnête homme... Oui, dans cette pensée je trouverai la force de résister aux détestables influences qui m'entourent... Je braverai la contagion, et je saurai conserver digne de votre amour ce cœur qui vous appartient !

— Ah ! Germain, que je suis heureuse ! si j'ai fait quelque chose pour vous, comme vous me récompensez !!!

— Et puis, voyez-vous, quoique vous excusiez ma faute, je n'oublierai pas sa gravité... Ma tâche à l'avenir sera double : expier le passé et mériter le bonheur que je vous dois... Pour cela, je ferai le bien... car, si pauvre que l'on soit, l'occasion ne manque jamais.

— Hélas ! mon Dieu ! c'est vrai, on trouve toujours plus malheureux que soi.

— A défaut d'argent...

— On donne des larmes, ce que je faisais pour ces pauvres Morel....

— Et c'est une sainte aumône : la charité de l'âme vaut bien celle qui donne du pain.

— Enfin vous acceptez... vous ne vous dédirez pas ?...

— Oh ! jamais, jamais, mon amie, ma femme ; oui, le courage me revient, il me semble sortir d'un songe, je ne doute plus de moi-même, je m'abusais, heureusement je m'abusais. Mon cœur ne battrait pas comme il bat, s'il avait perdu de sa noble énergie.

— Oh ! Germain, que vous êtes beau en parlant ainsi ! combien vous me rassurez, non pour moi, mais pour vous-même ! Ainsi, vous me le promettez, n'est-ce pas, maintenant que vous avez mon amour pour vous défendre, vous ne craindrez plus de parler à ces méchants hommes, afin de ne pas exciter leur colère contre vous ?

— Rassurez-vous. En me voyant triste et accablé, ils m'accuseraient sans doute d'être en proie à mes remords ; et en me voyant fier et joyeux, ils croiront que leur cynisme m'a gagné.

— C'est vrai ; ils ne vous soupçonneront plus, et je serai tranquille. Ainsi, pas d'imprudence... maintenant vous m'appartenez... je suis votre petite femme ?

A ce moment le gardien fit un mouvement ; il s'éveillait.

— Vite ! dit tout bas Rigolette avec un sourire plein de grâce et de pudique tendresse. Vite, mon mari, donnez-moi un beau baiser sur le front, à travers la grille... ce seront nos fiançailles.

Et la jeune fille, rougissant, appuya son front sur le treillis de fer.

Germain, profondément ému, effleura de ses lèvres, à travers le grillage, ce front pur et blanc.

Une larme du prisonnier y roula comme une perle humide.

Touchant baptême de cet amour chaste, mélancolique et charmant !

. . . . . .

— Oh ! oh ! déjà trois heures ! dit le gardien en se levant, et les visiteurs doivent être partis à deux. Allons, ma chère demoiselle, ajouta-t-il en s'adressant à la grisette, c'est dommage, mais il faut partir.

— Oh ! merci, merci, monsieur, de nous avoir ainsi laissés causer seuls. J'ai donné bon courage à Germain ; il prendra sur lui pour n'avoir plus l'air si chagrin, et il n'aura plus rien à craindre de ses méchants compagnons. N'est-ce pas, mon ami ?

— Soyez tranquille, dit Germain en souriant, je serai à l'avenir le plus gai de la prison.

— A la bonne heure, alors ils ne feront plus attention à vous, dit le gardien.

— Voilà une cravate que j'ai apportée à Germain, monsieur, reprit Rigolette ; faut-il la déposer au greffe ?

— C'est l'usage ; mais, après tout, pendant que je suis en dehors du règlement, une petite chose de plus ou de moins... Allons, faites la journée complète, donnez-lui vite votre cadeau vous-même.

Et le gardien ouvrit la porte du couloir.

— Ce brave homme a raison, la journée sera complète, dit Germain en recevant la cravate des mains de Rigolette qu'il serra tendrement. Adieu, et à bientôt. Maintenant je n'ai plus peur de vous demander de venir me voir le plus tôt possible.

— Ni moi de vous le promettre. Adieu, bon Germain.

— Adieu, ma bonne petite amie.

— Et servez-vous bien de ma cravate, craignez d'avoir froid, il fait si humide !

— Quelle jolie cravate ! quand je pense que vous l'avez faite pour moi ! Oh ! je ne la quitterai pas, dit Germain en la portant à ses lèvres.

— Ah ça ! maintenant vous allez avoir de l'appétit, j'espère ? Voulez-vous que je vous fasse mon petit régal ?

— Certainement, et cette fois j'y ferai honneur.

— Soyez tranquille alors, monsieur le gourmand, vous m'en direz des nouvelles. Allons, encore adieu. Merci, monsieur le gardien, aujourd'hui je m'en vais bien heureuse et bien rassurée. Adieu, Germain.

— Adieu, ma petite femme... à bientôt !...

— A toujours !...

Quelques minutes après, Rigolette, ayant bravement repris ses socques et son parapluie, sortait de la prison plus allégrement qu'elle n'y était entrée.

Pendant l'entretien de Germain et de la grisette, d'autres scènes s'étaient passées dans une des cours de la prison, où nous conduirons le lecteur.

CHAPITRE VI.

La Fosse-aux-Lions.

Si l'aspect matériel d'une vaste maison de détention, construite dans toutes les conditions de bien-être et de salubrité que réclame l'humanité, n'offre au regard, nous l'avons dit, rien de sinistre, la vue des prisonniers cause une impression contraire.

L'on est ordinairement saisi de tristesse et de pitié, lorsqu'on se trouve au milieu d'un rassemblement de femmes prisonnières, en songeant que ces infortunées sont presque toujours poussées au mal moins par leur propre volonté que par la pernicieuse influence du premier homme qui les a séduites.

Et puis encore les femmes les plus criminelles conservent au fond de l'âme deux cordes saintes que les violents ébranlements des passions les plus détestables, les plus fougueuses, ne brisent jamais entièrement... l'amour et la maternité !

Parler d'amour et de maternité, c'est dire que, chez ces misérables créatures, de pures et douces lueurs peuvent encore éclairer çà et là les noires ténèbres d'une corruption profonde.

Mais chez les hommes tels que la prison les fait et les rejette dans le monde... rien de semblable.

C'est le crime d'un seul jet, c'est un bloc d'airain qui ne rougit plus qu'au feu des passions infernales.

Aussi, à la vue des criminels qui encombrent les prisons, on est d'abord saisi d'un frisson d'épouvante et d'horreur.

La réflexion seule vous ramène à des pensées plus pitoyables, mais d'une grande amertume.

Oui, d'une grande amertume... car on réfléchit que les sinistres populations des geôles et des bagnes... que la sanglante moisson du bourreau... germent toujours dans la fange de l'ignorance, de la misère et de l'abrutissement.

Pour comprendre cette première impression d'horreur et d'épouvante dont nous parlons, que le lecteur nous suive dans la Fosse-aux-Lions.

L'une des cours de la Force s'appelle ainsi.

Là sont ordinairement réunis les détenus les plus dangereux par leurs antécédents, par leur férocité ou par la gravité des accusations qui pèsent sur eux.

Néanmoins, on avait été obligé de leur adjoindre temporairement, par suite de travaux d'urgence entrepris dans un des bâtiments de la Force, plusieurs autres prisonniers.

Ceux-ci, quoique également justiciables de la cour d'assises, étaient presque des gens de bien, comparés aux hôtes habituels de la Fosse-aux-Lions.

Le ciel, sombre, gris et pluvieux, jetait un jour morne sur la scène que nous allons dépeindre. Elle se passait au milieu d'une cour, assez vaste quadrilatère formé par de hautes murailles blanches, percées çà et là de quelques fenêtres grillées.

A l'un des bouts de cette cour, on voyait une étroite porte guichetée; à l'autre bout, l'entrée du chauffoir, grande salle dallée au milieu de laquelle était un calorifère de fonte entouré de bancs de bois, où se tenaient paresseusement étendus plusieurs prisonniers devisant entre eux.

D'autres, préférant l'exercice au repos, se promenaient dans le préau, marchant en rangs pressés, par quatre ou cinq de front, se tenant par le bras.

Il faudrait posséder l'énergique et sombre pinceau de Salvator ou de Goya pour esquisser ces divers spécimens de laideur physique et morale, pour rendre dans sa hideuse fantaisie la variété de costumes de ces malheureux, couverts pour la plupart de vêtements misérables ; car n'étant que prévenus, c'est-à-dire supposés innocents, ils ne revêtaient pas l'habit uniforme des maisons centrales : quelques-uns pourtant le portaient; car, à leur entrée en prison, leurs haillons avaient paru si sordides, si infects, qu'après le bain d'usage (1), on leur avait donné la casaque et le pantalon de gros drap gris des condamnés.

Un phrénologiste aurait attentivement observé ces figures hâves et tannées, aux fronts aplatis ou écrasés, aux regards cruels ou insidieux, à la bouche méchante ou stupide, à la nuque énorme ; presque toutes offraient d'effrayantes ressemblances bestiales.

Sur les traits rusés de celui-là, on retrouvait la perfide subtilité du renard; chez celui-ci, la rapacité sanguinaire de l'oiseau de proie; chez cet autre, la férocité du tigre; ailleurs enfin, l'animale stupidité de la brute.

La marche circulaire de cette bande d'êtres silencieux, aux regards hardis et haineux, au rire insolent et cynique, se pressant les uns contre les autres, au fond de cette cour, espèce de puits carré, avait quelque chose d'étrangement sinistre...

On frémissait en songeant que cette horde féroce serait, dans un temps donné, de nouveau lâchée parmi ce monde auquel elle avait déclaré une guerre implacable.

Que de vengeances sanguinaires, que de projets meurtriers couvent toujours sous ces apparences de perversité railleuse et effrontée !!!

Esquissons quelques-unes des physionomies saillantes de la Fosse-aux-Lions; laissons les autres sur le second plan.

Pendant qu'un gardien surveillait les promeneurs, une sorte de conciliabule se tenait dans le chauffoir.

Parmi les détenus qui y assistaient, nous retrouverons Barbillon et Nicolas Martial, dont nous parlerons seulement pour mémoire.

Celui qui paraissait, ainsi que cela se dit, présider et conduire la discussion, était un détenu surnommé le Squelette (2), dont on a plusieurs fois entendu prononcer le nom chez les Martial, à l'île du Ravageur.

Le Squelette était prévôt ou capitaine du chauffoir.

Cet homme, d'assez haute taille, de quarante ans environ, justifiait son lugubre surnom par une maigreur dont il est impossible de se faire une idée, et que nous appellerions presque ostéologique...

Si la physionomie des compagnons du Squelette offrait plus ou moins d'analogie avec celle du tigre, du vautour ou du renard, la forme de son front, fuyant en arrière, et de ses mâchoires osseuses, plates et allongées, supportées par un cou démesurément long, rappelait entièrement la conformation de la tête du serpent.

Une calvitie absolue augmentait encore cette hideuse ressemblance ; car, sous la peau rugueuse de son front presque plane comme celui d'un reptile, on distinguait les moindres protubérances, les moindres sutures de son crâne : quant à son visage imberbe, qu'on s'imagine du vieux parchemin, immédiatement collé sur les os de la face, et seulement quelque peu tendu depuis la saillie de la pommette jusqu'à l'angle de la mâchoire inférieure, dont on voyait distinctement l'attache.

Les yeux, petits et louches, étaient si profondément encaissés, l'arcade sourcilière ainsi que la pommette étaient si proéminentes, qu'au-dessous du front jaunâtre où se jouait la lumière, on voyait deux orbites littéralement remplies d'ombre, et qu'à peu de distance les yeux semblaient disparaître au fond de ces deux cavités sombres, de ces deux trous noirs qui donnent un aspect si funèbre à une tête de squelette. Ses longues dents, dont les saillies alvéolaires se dessinaient parfaitement sous la peau tannée des mâchoires osseuses et aplaties, se découvraient presque incessamment par un rictus habituel.

Quoique les muscles corrodés de cet homme fussent presque réduits à l'état de tendons, il était d'une force extraordinaire. Les plus robustes résistaient difficilement à l'étreinte de ses longs bras, de ses longs doigts décharnés.

On eût dit la formidable étreinte d'un squelette de fer.

Il portait un bourgeron bleu beaucoup trop court, qui laissait voir, et il en tirait vanité, ses mains noueuses et la moitié de son avant-bras, ou plutôt deux os (le *radius* et le *cubitus*, qu'on nous pardonne cette anatomie), deux os enveloppés d'une peau rude et noirâtre, séparés entre eux par une profonde rainure où serpentaient quelques veines dures et sèches comme des cordes.

Lorsqu'il posait ses mains sur une table, il semblait, selon une assez juste métaphore de Pique-Vinaigre, y étaler un jeu d'osselets.

Le Squelette, après avoir passé quinze années de sa vie au bagne pour vol et tentative de meurtre, avait rompu son ban, et avait été pris en flagrant délit de vol et de meurtre.

Ce dernier assassinat avait été commis avec des circonstances d'une telle férocité que, vu la récidive, ce bandit se regardait d'avance et avec raison comme condamné à mort.

L'influence que le Squelette exerçait sur les autres détenus par sa force, par son énergie, par sa perversité, l'avait fait choisir, par le directeur de la prison, comme prévôt de dortoir, c'est-à-dire que le Squelette était chargé de la police de sa chambrée, en ce qui touchait l'ordre, l'arrangement et la propreté de la salle et des lits ; il s'acquittait parfaitement de ces fonctions, et jamais les détenus n'auraient osé manquer aux soins et aux devoirs dont il avait la surveillance.

Chose étrange et significative...

Les directeurs de prisons les plus intelligents, après avoir essayé d'investir des fonctions dont nous parlons les détenus qui se recommandaient encore par quelque honnêteté, ou dont les crimes étaient moins graves, se sont vus forcés de renoncer à ce choix cependant logique et moral, et de chercher les prévôts parmi les prisonniers les plus corrompus, les plus redoutés, ceux-ci ayant seuls une action positive sur leurs compagnons.

Ainsi, répétons-le encore, plus un coupable montrera de cynisme et d'audace, plus il sera compté, et pour ainsi dire respecté.

Ce fait prouvé par l'expérience, sanctionné par les choix forcés dont nous parlons, n'est-il pas un argument irréfragable contre le vice de la réclusion en commun?

Ne démontre-t-il pas, jusqu'à une évidence absolue, l'intensité de la contagion qui atteint mortellement les prisonniers dont on pourrait encore espérer quelque chance de réhabilitation?

Oui, car à quoi bon songer au repentir, à l'amendement, lorsque dans ce pandémonium où l'on doit passer de longues années, sa vie peut-être, on voit l'influence se mesurer au nombre des forfaits?

Encore une fois, l'on ignore donc que le monde extérieur, que la société honnête n'existent plus pour le détenu?

(1) Par une excellente mesure hygiénique d'ailleurs, chaque prisonnier est, à son arrivée, et ensuite deux fois par mois, conduit à la salle de bains de la prison ; puis on soumet ses vêtements à une fumigation sanitaire. — Pour un artisan, un bain chaud est une recherche d'un luxe inouï.

(2) A ce propos, nous éprouvons un scrupule. Cette année, un pauvre diable, seulement coupable de vagabondage, et nommé Decure, a été condamné à un mois de prison ; il exerçait en effet, dans une foire, le métier de *squelette ambulant*, vu son état d'incroyable et épouvantantable maigreur. Ce type nous a paru curieux, nous l'avons exploité; mais le véritable squelette n'a *moralement* aucun rapport avec notre personnage fictif. Voici un fragment de l'histoire de l'interrogatoire de Decure :

— Le président : Que faisiez-vous dans la commune de Maisons au moment de votre arrestation?

— R. Je m'y livrais, suivant la profession que j'exerce de *squelette ambulant*, à toutes sortes d'exercices pour amuser la jeunesse; je réduis mon corps à l'état de squelette, je déploie mes os et mes muscles à volonté; je mange l'arsenic, le sublimé-corrosif, les crapauds, les araignées, et en général tous les insectes; je mange aussi de feu j'avale de l'huile bouillante, je me lave dedans, je suis au moins une fois par an appelé à Paris par les médecins les plus célèbres, tels que MM. Dubois, Orfila, qui me font faire toutes sortes d'expériences avec mon corps, etc., etc., etc. *(Bulletin des Tribunaux.)*

Indifférent aux lois morales qui les régissent, il prend nécessairement les mœurs de ceux qui l'entourent ; toutes les distinctions de la geôle étant réservées à la supériorité du crime, inévitablement il tendra toujours vers cette farouche aristocratie.

Revenons au Squelette, prévôt de chambrée, qui causait avec plusieurs prisonniers, parmi lesquels se trouvaient Barbillon et Nicolas Martial.

— Es-tu bien sûr de ce que tu dis là ? demanda le Squelette à Martial...

— Oui, oui, cent fois oui ; le père Micon le tient du Gros-Boiteux, qui a déjà voulu le tuer, ce gredin-là... parce qu'il a *mangé* (1) quelqu'un...

— Alors, qu'on lui dévore le nez, et que ça finisse ! ajouta Barbillon. Déjà tantôt le Squelette était pour qu'on lui donne une *tournée rouge*, à ce mouton de Germain.

Le prévôt ôta un moment sa pipe de sa bouche et dit d'une voix si basse, si crapuleusement enrouée qu'on l'entendait à peine :

— Germain faisait sa tête, il nous gênait, il nous espionnait, car moins l'on parle, plus on écoute ; il fallait le forcer de filer de la Fosse-aux-Lions... une fois que nous l'aurions fait saigner... on l'aurait ôté d'ici...

— Eh bien alors... dit Nicolas, qu'est-ce qu'il y a de changé ?

— Il y a de changé, reprit le Squelette, que s'il a *mangé*, comme le dit le Gros-Boiteux, il n'en sera pas quitte pour saigner...

— A la bonne heure, dit Barbillon.

— Il faut un exemple... dit le Squelette en s'animant peu à peu. Maintenant ce n'est plus la *rousse* (2) qui nous découvre, ce sont les *mangeurs* (3). Jacques et Gauthier, qu'on a guillotinés l'autre jour... *mangés*... Roussillon, qu'on a envoyé aux galères à *perte de vue*... (4) *mangé*...

— Et moi donc ? et ma mère ? et Calebasse ?... et mon frère de Toulon ? s'écria Nicolas. Est-ce que nous n'avons pas tous été *mangés* par Bras-Rouge ? C'est sûr maintenant, puisqu'au lieu de l'écrouer ici on l'a envoyé à la Roquette ! On n'a pas osé le mettre avec nous... il sentait donc son tort... le gueux...

— Et moi, dit Barbillon, est-ce que Bras-Rouge n'a pas aussi *mangé* sur moi ?

— Et sur moi donc ? dit un jeune prisonnier d'une voix grêle, en grasseyant d'une manière affectée, j'ai été *coqué* (5) par Jobert, un homme qui m'avait proposé une affaire dans la rue Saint-Martin.

Ce dernier personnage, à la voix flûtée, à la figure pâle, grasse et efféminée, au regard insidieux et lâche, était vêtu d'une façon singulière ; il avait pour coiffure un foulard rouge qui laissait voir deux mèches de cheveux blonds collées sur les tempes ; les deux bouts du mouchoir formaient une rosette bouffante au-dessus de son front ; il portait pour cravate un châle de mérinos blanc à palmettes vertes, qui se croisait sur sa poitrine ; sa veste de drap marron disparaissait sous l'étroite ceinture d'un ample pantalon en étoffe écossaise à larges carreaux de couleurs variées.

— Si ce n'est pas une indignité !... faut-il qu'un homme soit gredin !... reprit ce personnage d'une voix mignarde. Pour rien au monde, je ne me serais méfié de Jobert.

— Je le sais bien qu'il t'a dénoncé, Javotte, répondit le Squelette, qui semblait protéger particulièrement ce prisonnier ; à preuve qu'on a fait pour ce mangeur ce qu'on a fait pour Bras-Rouge... on n'a pas non plus osé laisser Jobert ici... on l'a mis au *clou* à la Conciergerie... Eh bien ! il faut que ça finisse... il faut un exemple... les faux frères font la besogne de la police... ils se croient sûrs de leur peau parce qu'on les met dans une autre prison... que ceux qu'ils ont mangés...

— C'est vrai !...

— Pour empêcher ça, il faut que les prisonniers regardent tout mangeur comme un ennemi à mort ; qu'il ait mangé sur Pierre ou sur Jacques, ici ou ailleurs, ça ne fait rien, qu'on tombe sur lui. Quand on en aura refroidi quatre ou cinq dans les préaux... les autres tourneront leur langue deux fois avant de *coquer la pègre* (6).

— T'as raison, Squelette, dit Nicolas ; alors il faut que Germain y passe...

— Il y passera, reprit le prévôt. Mais attendons que le Gros-Boiteux soit arrivé... Quand, pour l'exemple, il aura prouvé à tout le monde que Germain est un *mangeur*, tout sera dit... Le *mouton* ne bêlera plus, ou lui supprimera la respiration.

— Et comment faire avec les gardiens qui nous surveillent ? demanda le détenu que le Squelette appelait Javotte.

— J'ai mon idée... Pique-Vinaigre nous servira.

— Lui ? il est trop poltron.

— Et pas plus fort qu'une puce.

— Suffit, je m'entends ; où est-il ?

— Il était revenu du parloir, mais on vient de venir le demander pour aller *jaspiner* avec son *rat de prison* (1).

— Et Germain, il est toujours au parloir ?

— Oui, avec cette petite fille qui vient le voir.

— Dès qu'il descendra, attention ! Mais il faudra attendre Pique-Vinaigre, nous ne pouvons rien faire sans lui.

— Sans Pique-Vinaigre ?

— Non...

— Et on refroidira Germain ?

— Je m'en charge.

— Mais avec quoi, on nous ôte nos couteaux

— Et ces tenailles-là, y mettrais-tu ton cou ? demanda le Squelette en ouvrant ses longs doigts décharnés et durs comme du fer.

— Tu l'étoufferas ?

— Un peu.

— Mais si on sait que c'est toi ?

— Après ? Est-ce que je suis un veau à deux têtes, comme ceux qu'on montre à la foire ?

— C'est vrai... on n'est raccourci qu'une fois, et puisque tu es sûr de l'être...

— Archisûr ; le rat de prison me l'a dit encore hier... J'ai été pris la main dans le sac et le couteau dans la gorge du *pante* (2). Je suis *cheval de retour* (3), c'est toisé... J'enverrai ma tête voir, dans le panier de Charlot, si c'est vrai qu'il filoute les condamnés et qu'il mette de la sciure de bois dans son mannequin, au lieu du son que le gouvernement nous accorde...

— C'est vrai... le guillotiné a droit à du son... Mon père a été volé aussi... j'en rappelle !!! dit Nicolas Martial avec un ricanement féroce.

Cette abominable plaisanterie fit rire les détenus aux éclats.

Ceci est effrayant... mais, loin d'exagérer, nous affaiblissons l'horreur de ces entretiens si communs en prison.

Il faut pourtant bien, nous le répétons, que l'on ait une idée, et encore affaiblie, de ce qui se dit, de ce qui se fait dans ces effroyables écoles de perdition, de cynisme, de vol et de meurtre.

Il faut que l'on sache avec quel audacieux dédain presque tous les grands criminels parlent des plus terribles châtiments dont la société puisse les frapper.

Alors peut-être on comprendra l'urgence de substituer à ces peines impuissantes, à ces réclusions contagieuses, la seule punition, nous allons le démontrer, qui puisse terrifier les scélérats les plus déterminés.

. . . . . .

Les détenus du chauffoir s'étaient donc pris à rire aux éclats.

— Mille tonnerres ! s'écria le Squelette, je voudrais bien qu'ils nous voient blaguer, ce tas de *curieux* (4) qui nous croient faire bouder devant leur guillotine... Ils n'ont qu'à venir à la barrière Saint-Jacques le jour de ma représentation à bénéfice ; ils m'entendront faire la nique à la foule, et dire à Charlot d'une voix crâne :

— Père Samson, cordon, s'il vous plaît (5) !

Nouveaux rires...

— Le fait est que la chose dure le temps d'avaler une chique... Charlot tire le cordon...

— Et il vous ouvre la porte du *Boulanger* (6), dit le Squelette en continuant de fumer sa pipe.

— Ah ! bah !... est-ce qu'il y a un boulanger ?

— Imbécile ! je dis ça par farce... Il y a un couperet, une tête qu'on met dessous... et voilà.

— Moi, maintenant que je sais mon chemin et que je dois m'arrêter à l'*Abbaye de Monte-à-Regret* (7), j'aimerais autant partir aujourd'hui que demain, dit le Squelette avec une exaltation sauvage, je voudrais déjà y être... le sang m'en vient à la bouche... quand je pense à la foule qui sera là pour me voir... Ils seront bien quatre ou cinq mille qui se bousculeront, qui se battront pour être bien placés ; on louera des fenêtres et des chaises comme pour un cortége. Je les entends déjà crier : Place à louer !... place à louer !... et puis il y aura de la troupe, cavalerie et infanterie, tout le tremblement à la voile... et tout ça pour moi, pour le Squelette... c'est pas pour un *pante* qu'on se dérangerait comme ça... hein !... les amis ?... Voilà de quoi monter un homme... Quand il serait lâche comme Pique-Vinaigre, il y a de quoi vous faire marcher en déterminé... Tous ces yeux qui vous regardent vous mettent le feu au ventre... et puis... c'est un moment à passer... on meurt en crâne... ça vexe les juges et les *pantes*, et ça encourage la *pègre* à blaguer la *camarde*.

— C'est vrai, reprit Barbillon, afin d'imiter l'effroyable forfanterie du Squelette, on croit nous faire peur et avoir tout dit quand on envoie Charlot monter sa boutique à notre profit.

(1) Dénoncé.
(2) La police.
(3) Un homme complice ou instigateur d'un crime, qu'il dénonce ensuite à l'autorité, est un *mangeur* ; l'action de dénoncer, se dit *manger*.
(4) A perpétuité.
(5) Trahi.
(6) Dénoncer les voleurs.

(1) Causer avec son avocat.
(2) De la victime.
(3) Repris de justice arrêté de nouveau.
(4) Juges.
(5) Pour comprendre le sens de cette horrible plaisanterie, il faut savoir que le couperet glisse entre les rainures de la guillotine après avoir été mis en mouvement par la détente d'un ressort au moyen d'un cordon qui y est attaché.
(6) Du diable.
(7) La guillotine.

— Ah bah! dit à son tour Nicolas, on s'en moque pas mal... de la boutique à Charlot! c'est comme de la prison ou du bagne, on s'en moque aussi : pourvu qu'on soit tous amis ensemble, vive la joie à mort!

— Par exemple, dit le prisonnier à la voix mignarde, ce qu'il y aurait de sciant, ce serait qu'on nous mette en cellule jour et nuit; on dit qu'on en viendra là.

— En cellule! s'écria le Squelette avec une sorte d'effroi courroucé. Ne parle pas de ça... En cellule!... tout seul!... Tiens, tais-toi, j'aimerais mieux qu'on me coupe les bras et les jambes... Tout seul!... entre quatre murs!... Tout seul .. sans avoir des vieux de la pègre avec qui rire!... Ça ne se peut pas! Je préfère cent fois le bagne à la centrale, parce qu'au bagne, au lieu d'être renfermé on est dehors, on voit du monde, on va, on vient, on gaudriole avec la chiourme... Eh bien! j'aimerais cent fois mieux être raccourci que d'être mis en cellule pendant seulement un an... Oui, ainsi, à l'heure qu'il est, je suis sûr d'être fauché, n'est-ce pas? eh bien! on me dirait : Aimes-tu mieux un an de cellule?... je tendrais le cou... Un an tout seul!... mais est-ce que c'est possible?... A quoi veulent-ils donc que l'on pense quand on est tout seul?...

— Si l'on t'y mettait de force, en cellule?

— Je n'y resterais pas... je ferais tant des pieds et des mains que je m'évaderais, dit le Squelette.

— Mais si tu ne pouvais pas... si tu étais sûr de ne pas te sauver?

— Alors je tuerais le premier venu pour être guillotiné.

— Mais si au lieu de condamner les *escarpes* (1) à mort... on les condamnait à être en cellule pendant toute leur vie!...

Le Squelette parut frappé de cette réflexion.

Après un moment de silence, il reprit :

— Alors je ne sais pas ce que je ferais... je me briserais la tête contre les murs... Je me laisserais crever de faim plutôt que d'être en cellule... Comment! tout seul... toute ma vie seul... avec moi? sans l'espoir de me sauver? Je vous dis que ce n'est pas possible... Tenez, il n'y en a pas de plus crâne que moi, je saignerais un homme pour six blancs... et même pour rien... pour l'honneur... On croit que je n'ai assassiné que deux personnes... mais si les morts parlaient, il y a cinq refroidis qui pourraient dire comment je travaille.

Le brigand se vantait.

Ces forfanteries sanguinaires sont encore un des traits les plus caractéristiques des scélérats endurcis.

Un directeur de prison nous disait :

« Si les prétendus meurtres dont ces malheureux se glorifient étaient réels, la population serait décimée. »

— C'est comme moi... reprit Barbillon pour se vanter à son tour, on croit que je n'ai escarpé que le mari de la laitière de la Cité... mais j'en ai servi bien d'autres avec le grand Robert, qui a été fauché l'an passé.

— C'était donc pour vous dire, reprit le Squelette, que je ne crains ni feu ni diable... eh bien!... si j'étais en cellule... et bien sûr de ne pouvoir jamais me sauver... tonnerre!... je crois que j'aurais peur...

— De quoi? demanda Nicolas.

— D'être tout seul... répondit le prévôt.

— Ainsi, si tu avais à recommencer tes tours de pègre et d'escarpe, et si, au lieu de centrales, de bagnes et de guillotine... il n'y avait que des cellules, tu bouderais devant le mal?

— Ma foi... oui... peut-être... (historique) répondit le Squelette.

Et il disait vrai.

On ne peut s'imaginer l'indicible terreur qu'inspire à de pareils bandits la seule pensée de l'isolement absolu...

Cette terreur n'est-elle pas encore un plaidoyer éloquent en faveur de cette pénalité?

Ce n'est pas tout : la condamnation à l'isolement, si redoutée par les scélérats, amènera peut-être forcément l'abolition de la peine de mort.

Voici comment :

La génération criminelle qui à cette heure peuple les prisons et les bagnes regardera l'application du système cellulaire comme un supplice intolérable.

Habitués à la perverse animation de l'emprisonnement en commun, dont nous venons de tâcher d'esquisser quelques traits affaiblis, car, nous le répétons, il nous faut reculer devant des monstruosités de toutes sortes; ces hommes, disons-nous, se voyant menacés, en cas de récidive, d'être séquestrés du monde infâme où ils expiaient si allégrement leurs crimes, et d'être mis en cellule seul à seul avec les souvenirs du passé... ces hommes se révolteront à l'idée de cette punition effrayante.

Beaucoup préféreront la mort;

Et, pour encourir la peine capitale, ne reculeront pas devant l'assassinat... car, chose étrange, sur dix criminels qui voudront se débarrasser de la vie, il y en a neuf qui tueront... pour être tués... et un seul qui se suicidera.

Alors, sans doute, nous le répétons, le suprême vestige d'une législation barbare disparaîtra de nos codes...

Afin d'ôter aux meurtriers ce dernier refuge qu'ils croiront trouver dans le néant, on abolira forcément la peine de mort.

(1) Assassins.

Mais l'isolement cellulaire à perpétuité offrira-t-il une réparation, une punition assez formidable pour quelques grands crimes, tels que le parricide entre autres?

L'on s'évade de la prison la mieux gardée, ou du moins on espère s'évader; il ne faut laisser aux criminels dont nous parlons ni cette possibilité ni cette espérance.

Aussi la peine de mort, qui n'a d'autre fin que celle de débarrasser la société d'un être nuisible... la peine de mort, qui donne rarement aux condamnés le temps de se repentir, et jamais celui de se réhabiliter par l'expiation... la peine de mort, que ceux-là subissent inanimés, presque sans connaissance, et que ceux-ci bravent avec un épouvantable cynisme, la peine de mort sera peut-être remplacée par un châtiment terrible, mais qui donnera au condamné le temps du repentir... de l'expiation, et qui ne retranchera pas violemment de ce monde une créature de Dieu...

L'aveuglement (1) mettra le meurtrier dans l'impossibilité de s'évader et de nuire désormais à personne...

La peine de mort sera donc en ceci, son seul but, efficacement remplacée;

Car la société ne tue pas au nom de la loi du talion;

Elle ne tue pas pour faire souffrir, puisqu'elle a choisi celui de tous les supplices qu'elle croit le moins douloureux (2);

Elle tue au nom de sa propre sûreté...

Or, que peut-elle craindre d'un aveugle emprisonné?

Enfin cet isolement perpétuel, adouci par les charitables entretiens de personnes honnêtes et pieuses qui se voueraient à cette secourable mission, permettrait au meurtrier de racheter son âme par de longues années de remords et de contrition.

. . . . . .

Un grand tumulte et de bruyantes exclamations de joie, poussées par les détenus qui se promenaient dans le préau, interrompirent le conciliabule présidé par le Squelette.

Nicolas se leva précipitamment et s'avança sur le pas de la porte du chauffoir, afin de connaître la cause de ce bruit inaccoutumé.

— C'est le Gros-Boiteux! s'écria Nicolas en rentrant.

— Le Gros-Boiteux! s'écria le prévôt, et Germain est-il descendu au parloir?

— Pas encore, dit Barbillon.

— Qu'il se dépêche donc, dit le Squelette, que je lui donne un bon pour une bière neuve.

CHAPITRE VII.

Complot.

Le Gros-Boiteux, dont l'arrivée était accueillie par les détenus de la Fosse-aux-Lions avec une joie bruyante, et dont la dénonciation pouvait être si funeste à Germain, était un homme de taille moyenne; malgré son embonpoint et son infirmité, il semblait agile et vigoureux.

Sa physionomie bestiale, comme la plupart de celles de ses compagnons, se rapprochait beaucoup du type du bouledogue; son front déprimé, ses petits yeux fauves, ses joues retombantes, ses lourdes mâchoires, dont l'inférieure, très-saillante, était armée de longues dents, ou plutôt de crocs ébréchés qui çà et là débordaient les lèvres, rendaient cette ressemblance animale plus frappante encore; il avait pour coiffure un bonnet de loutre, et portait par-dessus ses habits un manteau bleu à collet fourré.

Le Gros-Boiteux était entré dans la prison accompagné d'un homme de trente ans environ, dont la figure brune et hâlée paraissait moins dégradée que celle des autres détenus, quoiqu'il affectât de paraître aussi résolu que son compagnon; quelquefois son visage s'assombrissait et il souriait amèrement...

Le Gros-Boiteux se retrouvait, comme on dit vulgairement, en pays de connaissance. Il pouvait à peine répondre aux félicitations et aux paroles de bienvenue qu'on lui adressait de toutes parts.

— Te voilà donc enfin, gros réjoui... Tant mieux, nous allons rire.

— Tu nous manquais...

— Tu as bien tardé...

— J'ai pourtant fait tout ce qu'il fallait pour revenir voir les amis... c'est pas ma faute si la rousse n'a pas voulu de moi plus tôt.

— Comme de juste, mon vieux, on ne vient pas se mettre au clou soi-même; mais une fois qu'on y est... ça se tire et faut gaudrioler.

— Tu as la chance, car Pique-Vinaigre est ici.

(1) Nous maintenons ce barbarisme, l'expression de cécité s'appliquant à une maladie accidentelle ou à une infirmité naturelle; tandis que ce dérivé du verbe aveugler rend mieux notre pensée, *l'action d'aveugler*.

(2) Mon père, le docteur Jean-Joseph Sue, croyait le contraire; une série d'observations intéressantes et profondes, publiées par lui à ce sujet, tendent à prouver que la *pensée survit quelques minutes à la décollation instantanée*. — Cette probabilité seule fait frissonner d'épouvante.

— Lui aussi? un ancien de Melun ! fameux !... fameux ! il nous aidera à passer le temps avec ses histoires, et les pratiques ne lui manqueront pas, car je vous annonce des recrues.

— Qui donc?...

— Tout à l'heure au greffe... pendant qu'on m'écrouait, on a encore amené deux cadets... Il y en a un que je ne connais pas... mais l'autre, qui a un bonnet de coton bleu et une blouse grise, m'est resté dans l'œil... j'ai vu cette boule-là quelque part... Il me semble que c'est chez l'ogresse du Lapin-Blanc... un fort homme...

— Dis donc, Gros-Boiteux... te rappelles-tu à Melun... que j'avais parié avec toi qu'avant un an tu serais repincé?

— C'est vrai, tu as gagné; car j'avais plus de chances pour être cheval de retour que pour être couronné rosière; mais toi... qu'as-tu fait?

— J'ai grinchi à l'américaine.

— Ah ! bon, toujours du même tonneau?...

— Toujours... Je vas mon petit bonhomme de chemin. Ce tour est commun... mais les sinves aussi sont communs, et sans une âneric de mon collègue je ne serais pas ici... C'est égal, la leçon me profitera. Quand je recommencerai, je prendrai mes précautions... J'ai mon plan...

— Tiens, voilà Cardillac, dit le Boiteux en voyant venir à lui un petit homme misérablement vêtu, à mine basse, méchante et rusée, qui tenait du renard et du loup. Bonjour, vieux...

— Allons donc, traînard, répondit gaiement au Gros-Boiteux le détenu surnommé Cardillac; on disait tous les jours : Il viendra, il ne viendra pas... Monsieur fait comme les jolies femmes, il faut qu'on le désire...

— Mais oui, mais oui.

— Ah çà ! reprit Cardillac, est-ce pour quelque chose d'un peu corsé que tu es ici?

— Ma foi, mon cher, je me suis passé l'effraction. Avant, j'avais fait de très-bons coups; mais le dernier a raté... une affaire superbe... qui d'ailleurs reste encore à faire... malheureusement, nous deux Frank, que voilà, nous avons *marché dessus* (1).

Et le Gros-Boiteux montra son compagnon, sur lequel tous les yeux se tournèrent.

— Tiens, c'est vrai, voilà Frank ! dit Cardillac; je ne l'aurais pas reconnu à cause de sa barbe... Comment ! c'est toi ! je te croyais au moins maire de ton endroit à l'heure qu'il est... Tu voulais faire l'honnête?...

— J'étais bête et j'en ai été puni, dit brusquement Frank; mais à tout péché miséricorde... c'est bon une fois... me voilà maintenant de la pègre jusqu'à ce que je crève; gare à ma sortie !

— A la bonne heure, c'est parler.

— Mais qu'est-ce donc qu'il t'est arrivé, Frank?

— Ce qui arrive à tout libéré assez colas pour vouloir, comme tu dis, faire l'honnête... Le sort est si juste !... En sortant de Melun, j'avais une masse de neuf cents et tant de francs...

— C'est vrai, dit le Gros-Boiteux, tous ses malheurs viennent de ce qu'il a gardé sa masse au lieu de la fricoter en sortant de prison. Vous allez voir à quoi mène le repentir... et si on fait seulement ses frais.

— On m'a envoyé en surveillance à Etampes, reprit Frank... Serrurier de mon état, j'ai été chez un maître de mon métier; je lui ai dit : Je suis libéré, je sais qu'on n'aime pas à les employer, mais voilà les neuf cents francs de ma masse, donnez-moi de l'ouvrage; mon argent ça sera votre garantie; je veux travailler et être honnête.

— Parole d'honneur, il n'y a que ce Frank pour avoir des idées pareilles.

— Il a toujours eu un petit coup de marteau.

— Ah !... comme serrurier !

— Farceur...

— Et vous allez voir comme ça lui a réussi.

— Je propose donc ma masse en garantie au maître serrurier pour qu'il me donne de l'ouvrage. Je ne suis pas banquier pour prendre de l'argent à intérêt, qu'il me dit, et je ne veux pas de libéré dans ma boutique; je vais travailler dans les maisons, ouvrir des portes dont on perd les clefs; j'ai un état de confiance, et si on savait que j'emploie un libéré parmi mes ouvriers, je perdrais mes pratiques. Bonsoir, voisin.

— N'est-ce pas, Cardillac, qu'il n'avait que ce qu'il méritait?

— Bien sûr...

— Enfant ! ajouta le Gros-Boiteux en s'adressant à Frank d'un air paterne, au lieu de rompre tout de suite ton ban, et de venir à Paris fricoter ta masse, afin de n'avoir plus le sou et de te mettre dans la nécessité de voler ! Alors on trouve des idées superbes.

— Quand tu me diras toujours la même chose ! dit Frank avec impatience; c'est vrai, j'ai eu tort de ne pas dépenser ma masse, puisque je n'en ai pas joui. Pour en revenir à ma surveillance, comme il n'y avait que quatre serruriers à Etampes, celui à qui je m'étais adressé le premier avait jasé; quand j'ai été m'adresser aux autres, ils m'ont dit comme leur confrère... Merci. Partout la même chanson.

— Voyez-vous, les amis, à quoi ça sert? Nous sommes marqués pour la vie, allez !!!

— Me voilà en grève sur le pavé d'Etampes; je vis sur ma masse un mois, deux mois, reprit Frank; l'argent s'en allait, l'ouvrage ne venait pas. Malgré ma surveillance, je quitte Etampes.

— C'est ce que tu aurais dû faire tout de suite, colas.

— Je viens à Paris; là je trouve de l'ouvrage; mon bourgeois ne savait pas qui j'étais, je lui dis que j'arrive de province. Il n'y avait pas de meilleur ouvrier que moi. Je place 700 francs qui me restaient chez un agent d'affaires, qui me fait un billet; à l'échéance il ne me paye pas; je mets mon billet chez un huissier, qui poursuit et se fait payer; je laisse l'argent chez lui, et je me dis : C'est une poire pour la soif. Là-dessus je rencontre le Gros-Boiteux.

— Oui, les amis, et c'est moi qui étais la soif, comme vous l'allez voir. Frank était serrurier, fabriquait les clefs; j'avais une affaire où il pouvait me servir, je lui propose le coup. J'avais des empreintes, il n'y avait plus qu'à travailler dessus, c'était sa partie. L'enfant me refuse, il voulait redevenir honnête. Je me dis : Il faut faire son bien malgré lui. J'écris une lettre sans signature à son bourgeois, une autre à ses compagnons, pour leur apprendre que Frank est un libéré. Le bourgeois le met à la porte et les compagnons lui tournent le dos.

Il va chez un autre bourgeois, il y travaille huit jours. Même jeu. Il aurait été chez dix que je lui aurais servi toujours du même.

— Et je ne me doutais pas alors que c'était toi qui me dénonçais, reprit Frank; sans cela tu aurais passé un mauvais quart d'heure.

— Oui; mais moi pas bête je t'avais dit que je m'en allais à Longjumeau voir mon oncle; mais j'étais resté à Paris, et je savais tout ce que tu faisais par le petit Ledru.

— Enfin on me chasse encore de chez mon dernier maître serrurier, comme un gueux bon à pendre. Travaillez donc ! soyez donc paisible, pour qu'on vous dise, non pas : Que fais-tu? mais : Qu'as-tu fait? Une fois sur le pavé, je me dis : Heureusement il me reste ma masse pour attendre. Je vas chez l'huissier, il avait levé le pied : mon argent était flambé, j'étais sans le sou, je n'avais pas seulement de quoi payer une huitaine de mon garni. Fallait voir ma rage ! Là-dessus le Gros-Boiteux a l'air d'arriver de Longjumeau; il profite de ma colère. Je ne savais à quel clou me pendre, je voyais qu'il n'y avait pas moyen d'être honnête, qu'une fois dans la pègre on y était à vie. Ma foi, le Gros-Boiteux me talonne tant...

— Que ce brave Frank ne boude plus, reprit le Gros-Boiteux; il prend son parti en brave, il entre dans l'affaire, elle s'annonçait comme une reine; malheureusement, au moment où nous ouvrons la bouche pour avaler le morceau, pincés par la rousse. Que veux-tu, garçon, c'est un malheur, le métier serait trop beau sans cela.

— C'est égal, si ce gredin d'huissier ne m'avait pas volé, je ne serais pas ici, dit Frank avec une rage concentrée.

— Eh bien ! eh bien ! reprit le Gros-Boiteux, te voilà bien malade ! Avec ça que tu étais plus heureux quand tu t'échinais à travailler !

— J'étais libre.

— Oui, le dimanche, et encore quand l'ouvrage ne pressait pas; mais le restant de la semaine enchaîné comme un chien; et jamais sûr de trouver de l'ouvrage. Tiens, tu ne connais pas ton bonheur.

— Tu me l'apprendras, dit Frank avec amertume.

— Après ça faut être juste, tu as le droit d'être vexé; c'est dommage que le coup ait manqué, il était superbe, et il le sera encore dans un ou deux mois : les bourgeois seront rassurés, et ce sera à refaire. C'est une maison riche, riche ! Je serai toujours condamné pour rupture de ban, ainsi je ne pourrai pas reprendre l'affaire; mais, si je trouve un amateur, je la céderai pour pas trop cher. Les empreintes sont chez ma femelle, il n'y aura qu'à fabriquer de nouvelles fausses clefs; avec les renseignements que je pourrai donner, ça ira tout seul. Il y avait et il y a encore là un coup de dix mille francs à faire : ça doit pourtant te consoler, Frank.

Le complice du Gros-Boiteux secoua la tête, croisa les bras sur sa poitrine et ne répondit pas.

Cardillac prit le Gros-Boiteux par le bras, l'attira dans un coin du préau, et lui dit, après un moment de silence :

— L'affaire que tu as manquée est encore bonne?

— Dans deux mois, aussi bonne qu'une neuve.

— Tu peux le prouver?

— Pardieu !

— Combien en veux-tu?

— Cent francs d'avance, et je dirai le mot convenu avec ma femelle pour qu'elle livre les empreintes avec quoi on refera de fausses clefs : de plus, si le coup réussit, je veux un cinquième du gain, que l'on payera à ma femelle.

— C'est raisonnable.

— Comme je saurai à qui elle aura donné les empreintes, si on me flibustait ma part, je dénoncerais. Tant pis...

— Tu serais dans ton droit si on t'enfonçait... mais dans la *pègre*... on est honnête... faut bien compter les uns sur les autres... sans cela il n'y aurait pas d'affaires possibles...

Autre anomalie de ces mœurs horribles..

Ce misérable disait vrai.

Il est assez rare que les voleurs manquent à la parole qu'ils se donnent pour des marchés de cette nature... Ces criminelles transactions s'opèrent généralement avec une sorte de bonne foi, ou plutôt, afin de ne pas prostituer ce mot, disons que la nécessité force ces bandits de

(1) Nous l'avons manquée.

tenir leur promesse; car s'ils y manquaient, ainsi que le disait le compagnon du Gros-Boiteux, il n'y aurait pas d'affaires possibles...

Un grand nombre de vols se donnent, s'achètent et se complotent ainsi en prison, autre détestable conséquence de la réclusion en commun.

— Si ce que tu dis est sûr, reprit Cardillac, je pourrai m'arranger de l'affaire... Il n'y a pas de preuves contre moi... je suis sûr d'être acquitté; je passe au tribunal dans une quinzaine, je serai en liberté, mettons dans vingt jours; le temps de se retourner, de faire faire les fausses clefs, d'aller aux renseignements... c'est un mois, six semaines...

— Juste ce qu'il faut aux bourgeois pour se remettre de l'alerte... Et puis, d'ailleurs, qui a été attaqué une fois, croit ne pas l'être une seconde fois : tu sais ça...

— Je sais ça : je prends l'affaire... c'est convenu...

— Mais auras-tu de quoi me payer? Je veux des arrhes.

— Tiens, voilà mon dernier bouton; et quand il n'y en a plus, il y en a encore, dit Cardillac en arrachant un des boutons recouverts d'étoffe qui garnissaient sa mauvaise redingote bleue... Puis, à l'aide de ses ongles, il déchira l'enveloppe, et montra au Gros-Boiteux qu'au lieu de moule le bouton renfermait une pièce de quarante francs.

— Tu vois, ajouta-t-il, que je pourrai te donner des arrhes quand nous aurons causé de l'affaire.

— Alors touche là, vieux, dit le Gros-Boiteux. Puisque tu sors bientôt et que tu as des fonds pour travailler, je pourrai te donner autre chose; mais ça c'est du nanan..... du vrai nanan..... un *petit poupard* (1), que moi et ma femelle nous nourrissions depuis deux mois, et qui ne demande qu'à marcher... Figure-toi une maison isolée, dans un quartier perdu, un rez-de-chaussée donnant d'un côté sur une rue déserte, de l'autre sur un jardin; deux vieilles gens qui se couchent comme des poules. Depuis les émeutes et dans la peur d'être pillés, ils ont caché dans un lambris un grand pot à confiture plein d'or... C'est ma femme qui a dépisté la chose en faisant jaser la servante. Mais, je t'en préviens, cette affaire-là sera plus chère que l'autre, c'est monnayé... c'est tout cuit et bon à manger...

— Nous nous arrangerons, sois tranquille... Mais je vois que t'as pas mal travaillé depuis que tu as quitté la centrale...

— Oui, j'ai eu assez de chance... J'ai raccroché de bric et de brac pour une quinzaine de cents francs; un de mes meilleurs morceaux a été la grenouille de deux femmes qui logeaient dans le même garni que moi, passage de la Brasserie.

— Chez le père Micou, le recéleur?

— Juste.

— Et Joséphine, ta femme?

(1) Vol préparé de longue main

— Toujours un vrai furet; elle faisait un ménage chez les vieilles gens dont je parle; c'est elle qui a flairé le pot aux jaunets...

— C'est une fière femme!...

— Je m'en vante... A propos de fière femme, tu connais bien la Chouette?

— Oui, Nicolas m'a dit ça; le Maître d'école l'a estourbie; et lui, il est devenu fou.

— C'est peut-être d'avoir perdu la vue par je ne sais quel accident... Ah çà! mon vieux Cardillac, convenu... puisque tu veux t'arranger de mes *poupards*, je n'en parlerai à personne.

— A personne... je les prends en sevrage. Nous en causerons ce soir...

Récit de Pique-Vinaigre. — PAGE 297.

— Ah ça, qu'est-ce qu'on fait ici?

— On rit et on bêtise à mort.

— Qu'est-ce qui est le prévôt de la chambrée?

— Le Squelette.

— En voilà un dur à cuire! Je l'ai vu chez les Martial à l'île du Ravageur... Nous avons noce avec Joséphine et la Boulotte.

— A propos, Nicolas est ici.

— Je le sais bien, le père Micou me l'a dit... il s'est plaint que Nicolas l'a *fait chanter*, le vieux gueux... je lui ferai aussi dégoiser un petit air..... Les recéleurs... sont faits pour ça.

— Nous parlions du Squelette : tiens, justement le voilà, dit Cardillac en montrant à son compagnon le prévôt, qui parut à la porte du chauffoir...

— Cadet... avance à l'appel, dit le Squelette au Gros-Boiteux.

— Présent... répondit celui-ci en entrant dans la salle accompagné de Frank, qu'il prit par le bras.

Pendant l'entretien du Gros-Boiteux, de Frank et de Cardillac, Barbillon avait été, par ordre du prévôt, recruter douze ou quinze prisonniers de choix. Ceux-ci, afin de ne pas éveiller les soupçons du gardien, s'étaient rendus isolément au chauffoir.

Les autres détenus restèrent dans le préau; quelques-uns même, d'après le conseil de Barbillon, parlèrent à voix haute d'un ton assez courroucé, pour attirer l'attention du gardien et le distraire ainsi de la surveillance du chauffoir, où se trouvèrent bientôt réunis le Squelette, Barbillon, Nicolas, Frank, Cardillac, le Gros-Boiteux et une quinzaine de détenus, tous attendant avec une impatiente curiosité que le prévôt prît la parole.

Barbillon, chargé d'épier et d'annoncer l'approche du surveillant, se plaça près de la porte.

Le Squelette, ôtant sa pipe de sa bouche, dit au Gros-Boiteux :

— Connais-tu un petit jeune homme nommé Germain, aux yeux bleus, cheveux bruns, l'air d'un *pante* (1)?

— Germain est ici! s'écria le Gros-Boiteux, dont les traits exprimèrent aussitôt la surprise, la haine et la colère.

(1) Honnête homme.

— Tu le connais donc? demanda le Squelette.

— Si je le connais?... reprit le Gros-Boiteux ; mes amis, je vous le dénonce, c'est un *mangeur*... Il faut qu'on le roule...

— Oui, oui, reprirent les détenus.

— Ah çà ! est-ce bien sûr qu'il ait dénoncé? demanda Frank? Si on se trompait?... rouler un homme qui ne le mérite pas...

Cette observation déplut au Squelette, qui se pencha vers le Gros-Boiteux et lui dit tout bas :

— Qu'est-ce que celui-là?

Le duc de Lucenay.

— Un homme avec qui j'ai travaillé.

— En es-tu sûr?

— Oui ; mais ça n'a pas de fiel, c'est mollasse.

— Suffit, j'aurai l'œil dessus.

— Voyons comme quoi Germain est un *mangeur*, dit un prisonnier.

— Explique toi, Gros-Boiteux, reprit le Squelette, qui ne quitta plus Frank du regard.

Coupe-en-Deux.

— Voilà, dit le Gros-Boiteux : Un Nantais, nommé Velu, ancien libéré, a éduqué le jeune homme, dont on ignore la naissance. Quand il a eu l'âge, il l'a fait entrer à Nantes chez un banquezingue, croyant mettre le loup dans sa caisse et se servir de Germain pour empaumer une affaire superbe qu'il mitonnait depuis longtemps ; il avait deux cordes à son arc... un faux et le *soulagement* de la caisse du banquezingue... peut-être cent mille francs... à faire en deux coups... Tout était prêt : Velu comptait sur le petit jeune homme comme sur lui-même ;

ce galopin-là couchait dans le pavillon où était la caisse ; Velu lui dit son plan... Germain ne répond ni oui ni non dénonce tout à son patron, et file le soir même pour Paris.

Les détenus firent entendre de violents murmures d'indignation et des paroles menaçantes.

— C'est un mangeur... il faut le désosser...

— Si l'on veut, je lui cherche querelle... et je le crève...

— Faut-il lui signer sur la figure un billet d'hôpital ?

— Silence dans la pègre ! cria le Squelette d'une voix impérieuse.

Les prisonniers se turent.

— Continue, dit le prévôt au Gros-Boiteux. Et il se remit à fumer.

— Croyant que Germain avait dit oui, comptant sur son aide, Velu et deux de ses amis tentent l'affaire la nuit même ; le banquezingue était sur ses gardes : un des amis de Velu est pincé en escaladant une fenêtre, et lui a le bonheur de s'évader... Il arrive à Paris, furieux d'avoir été *mangé* par Germain et d'avoir manqué une affaire superbe. Un beau jour, il rencontre le petit jeune homme ; il était plein jour ; il n'ose rien faire, mais il le suit ; il voit où il demeure, et, une nuit, nous deux Velu et le petit Ledru, nous tombons sur Germain... Malheureusement il nous échappe... Il déniche de la rue du Temple où il demeurait ; depuis nous n'avons pu le retrouver ; mais s'il est ici... je demande...

— Tu n'as rien à demander, dit le Squelette avec autorité.

Le Gros-Boiteux se tut.

— Je prends ton marché, tu me cèdes la peau de Germain, je l'écorche... je ne m'appelle pas le Squelette pour rien... je suis mort d'avance... mon trou est fait à Clamart, je ne risque rien de travailler pour la pègre ; les mangeurs nous dévorent encore plus que la police ; on met les mangeurs de la Force à la Roquette, et les mangeurs de la Roquette à la Conciergerie, ils se croient sauvés. Minute... quand chaque prison aura tué son mangeur, n'importe où il ait mangé... ça ôtera l'appétit aux autres... Je donne l'exemple... on fera comme moi...

Tous les détenus, admirant la résolution du Squelette, se pressèrent autour de lui... Barbillon lui-même, au lieu de rester auprès de la porte, se joignit au groupe, et ne s'aperçut pas qu'un nouveau détenu entrait dans le parloir.

Ce dernier, vêtu d'une blouse grise, et portant un bonnet de coton bleu brodé de laine rouge enfoncé jusque sur ses yeux, fit un mouvement en entendant prononcer le nom de Germain... puis il alla se mêler parmi les admirateurs du Squelette, et approuva vivement de la voix et du geste la criminelle détermination du prévôt.

— Est-il crâne, le Squelette !... disait l'un, quelle sorbonne !...

— Le diable en personne ne le ferait pas caner...

— Voilà un homme !...

— Si tous les pègres avaient ce front-là... c'est eux qui jugeraient et qui feraient guillotiner les *pantes*... (1).

— Ça serait juste... chacun son tour...

— Oui... mais on ne s'entend pas...

— C'est égal... il rend un fameux service à la pègre... en voyant qu'on les refroidit... les mangeurs ne mangeront plus...

— C'est sûr.

— Et puisque le Squelette est si sûr d'être fauché, ça ne lui coûte rien... de tuer le mangeur.

— Moi, je trouve que c'est rude ! dit Frank, tuer ce jeune homme...

— De quoi ! de quoi ! reprit le Squelette d'une voix courroucée, on n'a pas le droit de buter un traître ?

— Oui, au fait, c'est un traître ; tant pis pour lui, dit Frank, après un moment de réflexion.

Ces derniers mots et la garantie du Gros-Boiteux calmèrent la défiance que Frank avait un moment soulevée chez les détenus.

Le Squelette seul persévéra dans sa méfiance.

— Ah çà ! et comment faire avec le gardien ? Dis donc, Mort-d'avance, car c'est aussi bien ton nom que Squelette, reprit Nicolas en ricanant.

— Eh bien ! on l'occupera d'un côté, le gardien.

— Non, on le retiendra de force.

— Oui...

— Non.

— Silence dans la pègre !! dit le Squelette.

On fit le plus profond silence.

— Ecoutez-moi bien, reprit le prévôt de sa voix enrouée, il n'y a pas moyen de faire le coup pendant que le gardien sera dans le chauffoir ou dans le préau. Je n'ai pas de couteau ; il y aura quelques cris étouffés ; le mangeur se débattra.

— Alors, comment...

— Voilà comment : Pique-Vinaigre nous a promis de nous conter aujourd'hui, après dîner, son histoire de *Gringalet et Coupe-en-Deux*. Voilà la pluie, nous nous retirerons tous ici, et le mangeur viendra se mettre là-bas dans le coin, à la place où il se met toujours... Nous donnerons quelques sous à Pique-Vinaigre pour qu'il commence son histoire... C'est l'heure du dîner de la geôle... Le gardien nous verra tranquillement occupés à écouter les fariboles de *Gringalet et de Coupe-en-Deux*, il ne se défiera pas, ira faire un tour à la cantine... Dès qu'il aura quitté la cour... nous avons un quart d'heure à nous, le mangeur est refroidi avant que le gardien soit revenu... Je m'en charge... J'en ai étourdi de plus roides que lui... Mais je ne veux pas qu'on m'aide...

— Minute, s'écria Cardillac, et l'huissier qui vient toujours blaguer ici avec nous... à l'heure du dîner ?... S'il entre dans le chauffoir pour écouter Pique-Vinaigre, et qu'il voie refroidir Germain, il est capable de crier au secours... Ça n'est pas un homme culotté, l'huissier ; c'est un pistolier, il faut s'en défier.

— C'est vrai, dit le Squelette.

— Il y a un huissier ici ! s'écria Frank, victime, on le sait, de l'abus de confiance de maître Boulard ; il y a un huissier ici ! reprit-il avec étonnement. Et comme s'appelle-t-il ?

— Boulard, dit Cardillac.

— C'est mon homme ! s'écria Frank en serrant les poings ; c'est lui qui m'a volé ma masse...

— L'huissier ? demanda le prévôt.

— Oui... sept cent vingt francs qu'il a touchés pour moi.

— Tu le connais ?... il t'a vu ? demanda le Squelette.

— Je crois bien que je l'ai vu... pour mon malheur... Sans lui, je ne serais pas ici...

Ces regrets sonnèrent mal aux oreilles du Squelette ; il attacha longuement ses yeux louches sur Frank, qui répondait à quelques questions de ses camarades, puis, se penchant vers le Gros-Boiteux, il lui dit tout bas :

— Voilà un cadet qui est capable d'avertir les gardiens de notre coup.

— Non, j'en réponds, il ne dénoncera personne... mais c'est encore frileux pour le vice... et il serait capable de vouloir défendre Germain... Vaudrait mieux l'éloigner du préau.

— Suffit, dit le Squelette, et il reprit tout haut : Dis donc, Frank, est-ce que tu ne le rouleras pas ce brigand d'huissier ?

— Laissez faire... qu'il vienne, son compte est bon.

— Il va venir, prépare-toi.

— Je suis tout prêt ; il portera mes marques.

— Ça fera une batterie, on renverra l'huissier à sa pistole et Frank au cachot, dit tout bas le Squelette au Gros-Boiteux, nous serons débarrassés de tous deux.

— Quelle sorbonne !... Ce Squelette est-il roué ! dit le bandit avec admiration. Puis il reprit tout haut :

— Ah çà ! préviendra-t-on Pique-Vinaigre qu'on s'aidera de son conte pour engourdir le gardien et escarper le mangeur ?

— Non ; Pique-Vinaigre est trop mollasse et trop poltron ; s'il savait ça, il ne voudrait pas conter ; mais, le coup fait, il prendra son parti.

La cloche du dîner sonna.

— A la pâtée, les chiens ! dit le Squelette ; Pique-Vinaigre et Germain vont rentrer au préau. Attention, les amis, on m'appelle Mort-d'avance, mais le mangeur aussi est mort d'avance.

CHAPITRE VIII.

Le conteur.

Le nouveau détenu dont nous avons parlé, qui portait un bonnet de coton et une blouse grise, avait attentivement écouté et énergiquement approuvé le complot qui menaçait la vie de Germain... Cet homme, aux formes athlétiques, sortit du chauffoir avec les autres prisonniers sans avoir été remarqué, et se mêla bientôt aux différents groupes qui se pressaient dans la cour autour des distributeurs d'aliments, qui portaient la viande cuite dans des bassines de cuivre, et le pain dans de grands paniers.

Chaque détenu recevait un morceau de bœuf bouilli désossé qui avait servi à faire la soupe grasse du matin, trempée avec la moitié d'un pain supérieur en qualité au pain des soldats (1).

Les prisonniers qui possédaient quelque argent pouvaient acheter du vin à la cantine, et y aller boire, en termes de prison, la *gobette*.

Ceux enfin qui, comme Nicolas, avaient reçu des vivres du dehors improvisaient un festin auxquels ils invitaient d'autres détenus. Les convives du fils du supplicié furent le Squelette, Barbillon, et, sur l'observation de celui-ci, Pique-Vinaigre, afin de le bien disposer à conter.

Le jambonneau, les œufs durs, le fromage et le pain blanc dus à la libéralité forcée de Micou le recéleur furent étalés sur un des bancs du chauffoir, et le Squelette s'apprêta à faire honneur à ce repas, sans s'inquiéter du meurtre qu'il allait froidement commettre.

(1) Les honnêtes gens.

(1) Tel est le régime alimentaire des prisons : au repas du matin, chaque détenu reçoit une écuellée de soupe maigre ou grasse, trempée avec un demi-litre de bouillon. — Au repas du soir, une portion de bœuf d'un quarteron, sans os, ou une portion de légumes, haricots, pommes de terre, etc. ; jamais les mêmes légumes deux jours de suite. — Sans doute les détenus ont droit, au nom de l'humanité, à cette nourriture saine et presque abondante... Mais, répétons-le, la plupart des ouvriers les plus laborieux, les plus rangés, ne mangent pas de viande et de soupe grasse dix fois par an.

— Va donc voir si Pique-Vinaigre n'arrive pas. En attendant d'étrangler Germain, j'étrangle la faim et la soif; n'oublie pas de dire au Gros-Boiteux qu'il faut que Frank sante aux crins de l'huissier pour qu'on débarrasse la Fosse-aux-Lions de tous les deux.

— Sois tranquille, Mort-d'avance, si Frank ne roule pas l'huissier, ça ne sera pas de notre faute...

Et Nicolas sortit du chauffoir.

A ce moment même, maître Boulard entrait dans le préau en fumant un cigare, les mains plongées dans sa longue redingote de molleton gris, sa casquette à bec bien enfoncée sur ses oreilles, la figure souriante, épanouie ; il avisa Nicolas, qui, de son côté, chercha aussitôt Frank des yeux.

Frank et le Gros-Boiteux dînaient assis sur un des bancs de la cour ; ils n'avaient pu apercevoir l'huissier, auquel ils tournaient le dos.

Fidèle aux recommandations du Squelette, Nicolas, voyant du coin de l'œil maître Boulard venir à lui, n'eut pas l'air de le remarquer, et se rapprocha de Frank et du Gros-Boiteux.

— Bonjour, mon brave, dit l'huissier à Nicolas.

— Ah ! bonjour, monsieur, je ne vous voyais pas ; vous venez faire, comme d'habitude, votre petite promenade ?

— Oui, mon garçon, et aujourd'hui j'ai deux raisons pour la faire... Je vas vous dire pourquoi : d'abord, prenez ces cigares... voyons, sans façon... Entre camarades, que diable ! il ne faut pas se gêner.

— Merci, monsieur... Ah çà ! pourquoi avez-vous deux raisons de vous promener ?

— Vous allez le comprendre, mon garçon. Je ne me sens pas en appétit aujourd'hui... Je me suis dit : En assistant au dîner de mes gaillards, à force de les voir travailler des mâchoires, la faim me viendra peut-être.

— C'est pas bête, tout de même... Mais, tenez, si vous voulez voir deux cadets qui mastiquent crânement, dit Nicolas en amenant peu à peu l'huissier tout près du banc de Frank, qui lui tournait le dos, regardez-moi ces deux *avale-tout-cru* : la fringale vous galopera comme si vous veniez de manger un bocal de cornichons.

— Ah ! parbleu... voyons donc ce phénomène, dit maître Boulard.

— Eh ! Gros-Boiteux ! cria Nicolas.

Le Gros-Boiteux et Frank retournèrent vivement la tête.

L'huissier resta stupéfait, la bouche béante, en reconnaissant celui qu'il avait dépouillé.

Frank, jetant son pain et sa viande sur le banc, d'un bond sauta sur maître Boulard, qu'il prit à la gorge en s'écriant :

— Mon argent !...

— Comment ?... quoi ?... monsieur... vous m'étranglez... je...

— Mon argent !...

— Mon ami, écoutez-moi...

— Mon argent !... Et encore, il est trop tard, car c'est ta faute, si je suis ici...

— Mais... je... mais. .

— Si je vais aux galères, entends-tu, c'est ta faute ; car si j'avais eu ce que tu m'as volé... je ne me serais pas vu dans la nécessité de voler ; je serais resté honnête comme je voulais l'être... et on t'acquittera peut-être, toi... On ne te fera rien, mais je te ferai quelque chose, moi... tu porteras mes marques ! Ah ! tu as des bijoux, des chaînes d'or, et tu voles le pauvre monde !... Tiens... tiens... En as-tu assez ? Non... tiens encore !...

— Au secours ! au secours !...

Cria l'huissier en roulant sous les pieds de Frank, qui le frappait avec furie.

Les autres détenus, très-indifférents à cette rixe, faisaient cercle autour des deux combattants, ou plutôt autour du battant et du battu ; car maître Boulard, essoufflé, épouvanté, ne faisait aucune résistance, et tâchait de parer, du mieux qu'il pouvait, les coups dont son adversaire l'accablait.

Heureusement, le surveillant accourut aux cris de l'huissier et le retira des mains de Frank.

Maître Boulard se releva pâle, épouvanté, un de ses gros yeux contus ; et, sans se donner le temps de ramasser sa casquette, il s'écria en courant vers le guichet :

— Gardien... ouvrez-moi... je ne veux pas rester une seconde de plus ici... Au secours !...

— Et vous, pour avoir battu monsieur, suivez-moi chez le directeur, dit le gardien en prenant Frank au collet ; vous en aurez pour deux jours de cachot.

— C'est égal, il a reçu sa paye, dit Frank.

— Ah çà ! lui dit tout bas le Gros-Boiteux en ayant l'air de l'aider à se rajuster, pas un mot de ce qu'on veut faire au mangeur.

— Sois tranquille ; peut-être que si j'avais été là je l'aurais défendu ; car, tuer un homme pour ça... c'est dur ; mais vous dénoncer, jamais !

— Allons, venez-vous ? dit le gardien.

— Nous voilà débarrassés de l'huissier et de Frank... maintenant, chaud, chaud pour le mangeur ! dit Nicolas.

Au moment où Frank sortait du préau, Germain et Pique-Vinaigre y rentraient.

En entrant dans le préau, Germain n'était plus reconnaissable ; sa physionomie, jusqu'alors triste, abattue, était radieuse et fière ; il portait le front haut et jetait autour de lui un regard joyeux et assuré... Il était aimé... l'horreur de la prison disparaissait à ses yeux.

Pique-Vinaigre le suivait d'un air fort embarrassé ; enfin, après avoir hésité deux ou trois fois à l'aborder, il fit un grand effort sur lui-même et toucha légèrement le bras de Germain avant que celui-ci se fût rapproché des groupes de détenus qui de loin l'examinaient avec une haine sournoise. Leur victime ne pouvait leur échapper.

Malgré lui, Germain tressaillit au contact de Pique-Vinaigre ; car la figure et les haillons de l'ancien joueur de gobelets prévenaient peu en faveur de ce malheureux. Mais, se rappelant les recommandations de Rigolette, et se trouvant d'ailleurs trop heureux pour n'être pas bienveillant, Germain s'arrêta, et dit doucement à Pique-Vinaigre :

— Que voulez-vous ?

— Vous remercier.

— De quoi ?

— De ce que votre jolie petite visiteuse veut faire pour ma pauvre sœur.

— Je ne vous comprends pas, dit Germain surpris.

— Je vas vous expliquer cela... Tout à l'heure, au greffe, j'ai rencontré le surveillant qui était de garde au parloir...

— Ah ! oui, un brave homme...

— Ordinairement les geôliers ne répondent pas à ce nom-là... *brave homme*... mais le père Roussel, c'est différent... il le mérite... Tout à l'heure, il m'a donc glissé dans le tuyau de l'oreille : — Pique-Vinaigre, mon garçon, vous connaissez bien M. Germain ? — Oui, la bête noire du préau, que je réponds. Puis, s'interrompant, Pique-Vinaigre dit à Germain : — Pardon, excuse, si je vous ai appelé bête noire... ne faites pas attention... attendez la fin.

— Oui donc, que je réponds, je connais M. Germain, la bête noire du préau. Et la vôtre aussi, peut-être, Pique-Vinaigre ? me demanda le gardien d'un air sévère.—Mon gardien, je suis trop poltron et trop bon enfant pour me permettre d'avoir aucune espèce de bête noire, blanche ou grise, et encore moins M. Germain que tout autre, car il ne paraît pas méchant, et on est injuste pour lui. — Eh bien ! Pique-Vinaigre, vous avez raison d'être du parti de M. Germain, car il a été bon pour vous. — Pour moi, gardien ? Comment donc ? — C'est-à-dire, ça n'est pas lui, et ça n'est pas pour vous ; mais sauf cela, vous lui devez une fière reconnaissance, me répond le père Roussel.

— Voyons... expliquez-vous un peu plus clairement, dit Germain en souriant.

— C'est absolument ce que j'ai répondu au gardien : — Parlez plus clairement. Alors il m'a répondu : — Ce n'est pas M. Germain, mais sa jolie petite visiteuse, qui a été pleine de bontés pour votre sœur. Elle l'a entendue vous raconter les malheurs de son ménage, et, au moment où la pauvre femme sortait du parloir, la jeune fille lui a offert de lui être utile autant qu'elle le pourrait.

— Bonne Rigolette ! s'écria Germain attendri ; elle s'est bien gardée de m'en rien dire !

— Oh ! pour lors, que je réponds au gardien, je ne suis qu'une oie. Vous aviez raison, M. Germain a été bon pour moi, car sa visiteuse, c'est comme qui dirait lui, et ma sœur Jeanne, c'est comme qui dirait moi, et bien plus que moi...

— Pauvre petite Rigolette ! reprit Germain, cela ne m'étonne pas... elle a un cœur si généreux, si compatissant !

— Le gardien a repris : — J'ai entendu tout cela sans faire semblant de rien. Vous voilà prévenu maintenant. Si vous ne tâchiez pas de rendre service à M. Germain, si vous ne l'avertissiez pas dans le cas où vous sauriez quelque complot contre lui, vous seriez un gueux fini... Pique-Vinaigre... — Gardien, je suis un gueux commencé, c'est vrai, mais pas encore un gueux fini... Enfin, puisque la visiteuse de M. Germain a voulu du bien à ma pauvre Jeanne... qui est une brave et honnête femme, celle-là, je m'en vante... je ferai pour M. Germain ce que je pourrai... Malheureusement, ce ne sera pas grand'chose...

— C'est égal, faites toujours. Je vais aussi vous donner une bonne nouvelle à apprendre à M. Germain ; je viens de la savoir à l'instant.

— Quoi donc ? demanda Germain.

— Il y aura demain une cellule vacante à la pistole ; le gardien m'a dit de vous en prévenir.

— Il serait vrai ! Oh ! quel bonheur ! s'écria Germain. Ce brave homme avait raison ; c'est une bonne nouvelle que vous m'apprenez là.

— Sans me flatter, je le crois bien, car votre place n'est pas d'être avec des gens comme nous, monsieur Germain.

Puis s'interrompant Pique-Vinaigre se hâta d'ajouter tout bas et rapidement en se baissant comme s'il eût ramassé quelque chose :

— Tenez, monsieur Germain, voilà les détenus qui nous regardent ; ils sont étonnés de nous voir causer ensemble. Je vous laisse, défiez-vous. Si on vous cherche dispute, ne répondez pas. Ils veulent un prétexte pour engager une querelle et vous battre. Barbillon doit engager la dispute ; prenez garde à lui. Je tâcherai de les détourner de leur idée...

Et Pique-Vinaigre se releva comme s'il eût trouvé ce qu'il semblait chercher depuis un moment.

— Merci, mon brave homme. Je serai prudent, dit vivement Germain en se séparant de son compagnon.

Seulement instruit du complot du matin, qui consistait à provoquer

une rixe dans laquelle Germain devait être maltraité, afin de forcer ainsi le directeur de la prison à le changer de préau, non-seulement Pique-Vinaigre ignorait le meurtre récemment projeté par le Squelette, mais il ignorait encore que l'on comptait sur son récit de Gringalet et Coupe-en-Deux pour tromper et distraire la surveillance du gardien.

— Arrive donc, feignant, dit Nicolas à Pique-Vinaigre en allant à sa rencontre. Laisse là ta ration de carne; il y a noce et festin... je t'invite.

— Où ça? au Panier-Fleuri? au Petit-Ramponneau?

— Fareeur!... Non, dans le chauffoir. La table est mise... sur un banc. Nous avons un jambonneau, des œufs et du fromage... C'est moi qui paye.

— Ça me va. Mais c'est dommage de perdre ma ration, et encore plus dommage que ma sœur n'en profite pas. Ni elle ni ses enfants n'en voient pas souvent de la viande, à moins que ça ne soit à la porte des bouchers.

— Allons, viens vite; le Squelette s'embête. Il est capable de tout dévorer avec Barbillon.

Nicolas et Pique-Vinaigre entrèrent dans le chauffoir. Le Squelette, à cheval sur le bout du banc où étaient étalés les vivres de Nicolas, jurait et maugréait en attendant l'amphitryon.

— Te voilà, colimaçon! traînard! s'écria le bandit à la vue du conteur. Qu'est-ce que tu faisais donc?

— Il causait avec Germain, dit Nicolas en dépeçant le jambon.

— Ah! tu causais avec Germain! dit le Squelette en regardant attentivement Pique-Vinaigre sans s'interrompre de manger avec avidité.

— Oui! répondit le conteur. En voilà encore un qui n'a pas inventé les tire-bottes et les œufs durs (je dis ça parce que j'adore ce légume). Est-il bête, ce Germain, est-il bête! Je me suis laissé dire qu'il mouchardait dans la prison : il est joliment trop colas pour ça!

— Ah! tu crois? dit le Squelette en échangeant un coup d'œil rapide et significatif avec Nicolas et Barbillon.

— J'en suis sûr, comme voilà du jambon! Et puis comment diable voulez-vous qu'il moucharde? il est toujours tout seul, il ne parle à personne et personne ne lui parle; il se sauve de nous comme si nous avions le choléra. S'il faut qu'il fasse des rapports avec ça, excusez du peu! D'ailleurs il ne mouchardera pas longtemps; il va à la pistole.

— Lui! s'écria le Squelette; et quand?

— Demain matin il y aura une cellule de vacante.

— Tu vois bien qu'il faut le tuer tout de suite. Il ne couche pas dans ma chambre; demain il ne sera plus temps. Aujourd'hui nous n'avons que jusqu'à quatre heures, et voilà qu'il en est bientôt trois, dit tout bas le Squelette à Nicolas, pendant que Pique-Vinaigre causait avec Barbillon.

— C'est égal, reprit tout haut Nicolas en ayant l'air de répondre à une observation du Squelette, Germain a l'air de nous mépriser.

— Au contraire, mes enfants, reprit Pique-Vinaigre, vous l'intimidez, ce jeune homme; il se regarde, auprès de vous, comme le dernier des derniers. Tout à l'heure, savez-vous ce qu'il me disait?

— Non! voyons.

— Il me disait : « Vous êtes bien heureux, vous, Pique-Vinaigre, d'oser parler avec ce fameux Squelette (il a dit fameux) comme de pair à compagnon, Moi! j'en meurs d'envie, de lui parler; mais il me produit un effet si respectueux, si respectueux, que je verrais M. le préfet de police en chair, en os et en uniforme, que je ne serais pas plus abalobé. »

— Il t'a dit cela? reprit le Squelette en feignant de croire et d'être sensible à l'impression d'admiration qu'il causait à Germain.

— Aussi vrai que tu es le plus grand brigand de la terre, il me l'a dit.

— Alors c'est différent, reprit le Squelette. Je me raccommode avec lui. Barbillon avait envie de lui chercher dispute; il fera aussi bien de le laisser tranquille.

— Il fera mieux, s'écria Pique-Vinaigre, persuadé d'avoir détourné le danger dont Germain était menacé. Il fera mieux, car ce pauvre garçon ne mordrait pas à une dispute; il est dans mon genre, hardi comme un lièvre.

— Malgré ça, c'est dommage, reprit le Squelette. Nous comptions sur cette batterie-là pour nous amuser après dîner. Le temps va nous paraître long.

— Oui, qu'est-ce que nous allons faire alors? dit Nicolas.

— Puisque c'est comme ça, que Pique-Vinaigre raconte une histoire à la chambrée, je ne chercherai pas querelle à Germain, dit Barbillon.

— Ça va, ça va, dit le conteur, c'est déjà une condition; mais il y en a une autre, et sans les deux je ne conte pas.

— Voyons ton autre condition?

— C'est que l'honorable société, qui est empoisonnée de capitalistes, dit Pique-Vinaigre en reprenant son accent de bateleur, me fera la bagatelle d'une cotisation de vingt sous. Vingt sous! messieurs! pour entendre le fameux Pique-Vinaigre, qui a eu l'honneur de travailler devant les grinches les plus renommés, devant les escarpes les plus fameux de France et de Navarre, et qui est incessamment attendu à Brest et à Toulon, où il se rend par ordre du gouvernement. Vingt sous! C'est pour rien, messieurs!

— Allons! on te fera vingt sous, quand tu auras dit tes contes.

— Après? Non, avant, s'écria Pique-Vinaigre.

— Ah çà! dis donc, est-ce que tu nous crois capables de te filouter vingt sous? dit le Squelette d'un air choqué.

— Du tout! répondit Pique-Vinaigre; j'honore la pègre de ma confiance, et c'est pour ménager sa bourse que je demande vingt sous d'avance.

— Ta parole d'honneur?

— Oui, messieurs; car après mon conte on sera si satisfait, que ce n'est plus vingt sous, mais vingt francs! mais cent francs qu'on me forcerait de prendre! Je me connais, j'aurais la petitesse d'accepter. Vous voyez donc bien que, par économie, vous feriez mieux de me donner vingt sous d'avance!

— Oh! ça n'est pas la blague qui te manque, à toi.

— Je n'ai que ma langue, faut bien que je m'en serve. Et puis, le fin mot, c'est que ma sœur et ses enfants sont dans une atroce débine, et vingt sous dans un petit ménage, ça se sent.

— Pourquoi qu'elle ne grinche pas, ta sœur, et ses mômes aussi, s'ils ont l'âge? dit Nicolas.

— Ne m'en parlez pas, elle me désole, elle me déshonore... je suis trop bon.

— Dis donc trop bête, puisque tu l'encourages.

— C'est vrai, je l'encourage dans le vice d'être honnête. Mais elle n'est bonne qu'à ce métier-là, elle m'en fait pitié, quoi! Ah çà! c'est convenu, je vous conterai ma fameuse histoire de Gringalet et Coupe-en-Deux, mais on me fera vingt sous, et Barbillon ne cherchera pas querelle à cet imbécile de Germain, dit Pique-Vinaigre.

— On te fera vingt sous, et Barbillon ne cherchera pas querelle à cet imbécile de Germain, dit le Squelette.

— Alors, ouvrez vos oreilles, vous allez entendre du chenu. Mais voici la pluie... qui fait rentrer les pratiques : il n'y aura pas besoin de les aller chercher.

En effet, la pluie commençait à tomber; les prisonniers quittèrent la cour et vinrent se réfugier dans le chauffoir, toujours accompagnés d'un gardien.

Nous l'avons dit, ce chauffoir était une grande et longue salle dallée, éclairée par trois fenêtres donnant sur la cour; au milieu se trouvait le calorifère, près duquel se tenaient le Squelette, Barbillon, Nicolas et Pique-Vinaigre. A un signe d'intelligence du prévôt, le Gros-Boiteux vint rejoindre ce groupe.

Germain entra l'un des derniers, absorbé dans de délicieuses pensées. Il alla machinalement s'asseoir sur le rebord de la dernière croisée de la salle, place qu'il occupait habituellement et que personne ne lui disputait; car elle était éloignée du poêle, autour duquel se groupaient les détenus.

Nous l'avons dit, une quinzaine de prisonniers avaient d'abord été instruits et de la trahison que l'on reprochait à Germain, et du meurtre qui devait l'en punir.

Mais, bientôt divulgué, ce projet compta autant d'adhérents qu'il y avait de détenus; ces misérables, dans leur aveugle cruauté, regardant cet affreux guet-apens comme une vengeance légitime et y voyant une garantie certaine contre les futures dénonciations des mangeurs.

Germain, Pique-Vinaigre et le gardien ignoraient seuls ce qui allait se passer.

L'attention générale se partageait entre le bourreau, la victime et le conteur qui allait innocemment priver Germain du seul secours que ce dernier pût attendre; car il était presque certain que le gardien, voyant les détenus attentifs aux récits de Pique-Vinaigre, croirait sa surveillance inutile, et profiterait de ce moment de calme pour aller prendre son repas.

En effet, lorsque les détenus furent entrés, le Squelette dit au gardien :

— Dites donc, vieux, Pique-Vinaigre a une bonne idée... il va nous conter son conte de Gringalet et Coupe-en-Deux. Il fait un temps à ne pas mettre un municipal dehors, nous allons attendre tranquillement l'heure d'aller à nos niches.

— Au fait, quand il bavarde, vous vous tenez tranquilles... Au moins on n'a pas besoin d'être sur votre dos.

— Oui, reprit le Squelette, mais Pique-Vinaigre demande cher pour conter... il veut vingt sous.

— Oui, la bagatelle de vingt sous... et c'est pour rien, s'écria Pique-Vinaigre. Oui, messieurs, pour rien, car il ne faudrait pas avoir un liard dans sa poche pour se priver d'entendre le récit des aventures du pauvre petit Gringalet, et du terrible Coupe-en-Deux et du scélérat Gargousse... c'est à fendre le cœur et à hérisser les cheveux. Or, messieurs, qui est-ce qui ne pourrait pas disposer de la bagatelle de quatre liards, ou, si vous aimez mieux compter en kilomètres, la bagatelle de cinq centimes, pour avoir le cœur fendu et les cheveux hérissés?...

— Je mets deux sous, dit le Squelette; et il jeta sa pièce devant Pique-Vinaigre. Allons! est-ce que la pègre serait chiche pour un amusement pareil? ajouta-t-il en regardant ses complices d'un air significatif.

Plusieurs sous tombèrent de côté et d'autre, à la grande joie de Pique-Vinaigre, qui songeait à sa sœur en faisant sa collecte.

— Huit, neuf, dix, onze, douze et treize! s'écria-t-il en ramassant la monnaie; allons, messieurs les richards, les capitalistes et autre banque-zinguets, encore un petit effort, vous ne pouvez pas rester à treize, c'est un mauvais nombre. Il ne faut plus que sept sous, la bagatelle de sept

sous! Comment, messieurs, il sera dit que la pègre de la Fosse-aux-Lions ne pourra pas réunir encore sept sous, sept malheureux sous! ah! messieurs, vous feriez croire qu'on vous a mis ici injustement ou que vous avez eu la main bien malheureuse.

La voix perçante et les lazzis de Pique-Vinaigre avaient tiré Germain de sa rêverie; autant pour suivre les avis de Rigulette en se popularisant un peu que pour faire une légère aumône à ce pauvre diable qui avait témoigné quelque désir de lui être utile, il se leva et jeta une pièce de dix sous aux pieds du conteur, qui s'écria en désignant à la foule le généreux donateur :

— Dix sous, messieurs !... vous voyez. Je parlais de capitalistes... honneur à monsieur, il se comporte en banquezingue, en ambassadeur, pour être agréable à la société... Oui, messieurs... car c'est à lui que vous devrez la plus grande part de Gringalet et de Coupe-en-Deux... et vous l'en remercierez. Quant aux trois sous de surplus que fait sa pièce... je les mériterai en imitant la voix des personnages, au lieu de parler comme vous et moi... Ce sera une douceur que vous devrez à ce riche capitaliste, que vous devez adorer.

— Allons, ne blague pas tant et commence, dit le Squelette.

— Un moment, messieurs, dit Pique-Vinaigre, il est de toute justice que le capitaliste qui m'a donné dix sous soit... le mieux placé, sauf notre prévôt qui doit choisir.

Cette proposition servait si bien le projet du Squelette, qu'il s'écria :

— C'est vrai, après moi il doit être le mieux placé.

Et le bandit jeta un nouveau regard d'intelligence aux détenus.

— Oui, oui, qu'il s'approche, dirent-ils.

— Qu'il se mette au premier banc.

— Vous voyez, jeune homme... votre libéralité est récompensée... l'honorable société reconnaît que vous avez droit aux premières places, dit Pique-Vinaigre à Germain.

Croyant que sa libéralité avait réellement mieux disposé ses odieux compagnons en sa faveur, enchanté de suivre en cela les recommandations de Rigolette, Germain, malgré une assez vive répugnance, quitta sa place de prédilection et se rapprocha du conteur.

Celui-ci, aidé de Nicolas et de Barbillon, ayant rangé autour du poêle les quatre ou cinq bancs du chauffoir, dit avec emphase :

— Voici les premières loges!... à tout seigneur tout honneur... d'abord le capitaliste...

Maintenant, que ceux qui ont payé s'asseyent sur les bancs, ajouta gaiement Pique-Vinaigre, croyant fermement que Germain n'avait plus, grâce à lui, aucun péril à redouter. Et ceux qui n'ont pas payé, ajouta-t-il, s'asseyeront par terre ou se tiendront debout, à leur choix...

Résumons la disposition matérielle de cette scène :

Pique-Vinaigre, debout auprès du poêle, se préparait à conter.

Près de lui, le Squelette, aussi debout, et couvant Germain des yeux, prêt à s'élancer sur lui au moment où le gardien quitterait la salle.

A quelque distance de Germain, Nicolas, Barbillon, Cardillac et d'autres détenus, parmi lesquels on remarquait l'homme au bonnet de coton bleu et à la blouse grise, occupaient les derniers bancs.

Le plus grand nombre des prisonniers groupés çà et là, les uns assis par terre, d'autres debout et adossés aux murailles, composaient les plans secondaires de ce tableau, éclairé à la Rembrandt par les trois fenêtres latérales, qui jetaient de vives lumières et de vigoureuses ombres sur ces figures si diversement caractérisées et si durement accentuées.

Disons enfin que le gardien, qui devait, à son insu et par son départ, donner le signal du meurtre de Germain, se tenait auprès de la porte entr'ouverte.

— Y sommes-nous? demanda Pique-Vinaigre au Squelette.

— Silence dans la pègre... dit celui-ci en se retournant à demi; puis, s'adressant à Pique-Vinaigre : Maintenant, commence ton conte, on t'écoute.

On fit un profond silence.

CHAPITRE IX.

GRINGALET ET COUPE-EN-DEUX.

> ... Rien de plus doux, de plus salutaire, de plus précieux que vos paroles; elles charment, elles encouragent, elles améliorent...
>
> WOLFGANG, l. IV.

Avant d'entamer le récit de Pique-Vinaigre, nous rappellerons au lecteur que, par un contraste bizarre, la majorité des détenus, malgré leur cynique perversité, affectionnent presque toujours les récits naïfs, nous ne voudrions pas dire puérils, où l'on voit, selon les lois d'une inexorable fatalité, l'opprimé vengé de son tyran, après des épreuves et des traverses sans nombre.

Loin de nous la pensée d'établir d'ailleurs le moindre parallèle entre des gens corrompus et la masse honnête et pauvre; mais ne sait-on pas avec quels applaudissements frénétiques le populaire des théâtres du boulevard accueille la délivrance de la victime, et de quelles malédictions passionnées il poursuit le méchant ou le traître?

On raille ordinairement ces incultes témoignages de sympathie pour ce qui est bon, faible et persécuté... d'aversion pour ce qui est puissant, injuste et cruel.

On a tort, ce nous semble.

Rien de plus consolant en soi que ces ressentiments de la foule.

N'est-il pas évident que ces instincts salutaires pourraient devenir des principes arrêtés chez les infortunés que l'ignorance et la pauvreté exposent incessamment à la subversive obsession du mal?

Comment ne pas tout espérer d'un peuple dont le bon sens moral se manifeste si invariablement? d'un peuple qui, malgré les prestiges de l'art, ne permettrait jamais qu'une œuvre dramatique fût dénouée par le triomphe du scélérat et par le supplice du juste?

Ce fait, dédaigné, moqué, nous paraît très-considérable en raison des tendances qu'il constate, et qui souvent même se retrouvent, nous le répétons, parmi les êtres les plus corrompus, lorsqu'ils sont pour ainsi dire au repos et à l'abri des instigations ou des nécessités criminelles.

En un mot, puisque les gens endurcis dans le crime sympathisent encore quelquefois au récit et à l'expression des sentiments élevés, ne doit-on pas penser que tous les hommes ont plus ou moins en eux l'amour du beau, du bien, du juste, mais que la misère, mais que l'abrutissement, en faussant, en étouffant ces divins instincts, sont les causes premières de la dépravation humaine?

N'est-il pas évident qu'on ne devient généralement méchant que parce qu'on est malheureux, et qu'arracher l'homme aux terribles tentations du besoin par l'équitable amélioration de sa condition matérielle, c'est lui rendre praticables les vertus dont il a la conscience?

. . . . . .

L'impression causée par le récit de Pique-Vinaigre démontrera, ou plutôt exposera, nous l'espérons, quelques-unes des idées que nous venons d'émettre.

Pique-Vinaigre commença donc son récit en ces termes, au milieu du profond silence de son auditoire :

« — Il y a déjà pas mal de temps que s'est passée l'histoire que je vais raconter à l'honorable société. Ce qu'on appelait la Petite-Pologne n'était pas encore détruit. L'honorable société sait ou ne sait pas ce que c'était que la Petite-Pologne. »

— Connu, dit le détenu au bonnet bleu et à la blouse grise, c'étaient des cassines du côté de la rue du Rocher et de la rue de la Pépinière.

« — Justement, mon garçon, reprit Pique-Vinaigre, et le quartier de la Cité, qui n'est pourtant pas composé de palais, serait comme qui dirait la rue de la Paix ou la rue de Rivoli, auprès de la Petite-Pologne; quelle turne! mais, du reste, fameux repaire pour la pègre; il n'y avait pas de rues, mais des ruelles; pas de maisons, mais des masures; pas de pavé, mais un petit tapis de boue et de fumier, ce qui faisait que le bruit des voitures ne vous aurait pas incommodé s'il en avait passé; mais il n'en passait pas. Du matin jusqu'au soir, et surtout du soir jusqu'au matin, ce qu'on ne cessait pas d'entendre, c'étaient des cris : A la garde! au secours! au meurtre! mais la garde ne se dérangeait pas. Tant plus il y avait d'assommés dans la Petite-Pologne, tant moins il y avait de gens à arrêter!

« Ça grouillait donc de monde là-dedans, fallait voir : il y logeait peu de bijoutiers, d'orfèvres et de banquiers; mais, en revanche, il y avait des tas de joueurs d'orgue, de paillasses, de polichinelles ou de montreurs de bêtes curieuses. Parmi ceux-là, il y en avait un qu'on nommait Coupe-en-Deux, tant il était méchant; mais il était surtout méchant pour les enfants... On l'appelait Coupe-en-Deux parce qu'on disait que d'un coup de hache il avait coupé en deux un petit Savoyard. »

A ce passage du récit de Pique-Vinaigre, l'horloge de la prison sonna trois heures un quart.

Les détenus rentrant dans les dortoirs à quatre heures, le crime du Squelette devait être consommé avant ce moment.

— Mille tonnerres! le gardien ne s'en va pas, dit-il tout bas au Gros-Boiteux.

— Sois tranquille, une fois l'histoire en train, il filera...

Pique-Vinaigre continua son récit.

« — On ne savait pas d'où venait Coupe-en-Deux; les uns disaient qu'il était Italien, d'autres Bohémien, d'autres Turc, d'autres Africain; les bonnes femmes disaient magicien, quoiqu'un magicien dans ce temps-ci paraisse drôle; moi, je serais assez tenté de dire comme les bonnes femmes. Ce qui faisait croire ça, c'est qu'il avait toujours avec lui un grand singe roux appelé Gargousse, et qui était si malin et si méchant qu'on aurait dit qu'il avait le diable dans le ventre. Tout à l'heure je vous reparlerai de Gargousse. Quant à Coupe-en-Deux, je vas vous le dévisager : il avait le teint couleur de revers de botte, les cheveux rouges comme les poils de son singe, les yeux verts, et ce qui ferait croire, comme les bonnes femmes, qu'il était magicien... c'est qu'il avait la langue noire... »

— La langue noire? dit Barbillon.

— Noire comme de l'encre! répondit Pique-Vinaigre.

— Et pourquoi ça?

« — Parce qu'étant grosse, sa mère avait probablement parlé d'un

nègre, reprit Pique-Vinaigre avec une assurance modeste. A cet agrément-là, Coupe-en-Deux joignait le métier d'avoir je ne sais combien de tortues, de singes, de cochons d'Inde, de souris blanches, de renards et de marmottes, qui correspondaient à un nombre égal de petits Savoyards ou d'enfants abandonnés.

« Tous les matins, Coupe-en-Deux distribuait à chacun sa bête et un morceau de pain noir, et en route... pour demander *un petit sou* ou faire danser la *Catarina*. Ceux qui le soir ne rapportaient pas au moins quinze sous étaient battus, mais battus! que dans les premiers temps on entendait les enfants crier d'un bout de la Petite-Pologne à l'autre.

« Faut vous dire aussi qu'il y avait dans la Petite-Pologne un homme qu'on appelait le doyen, parce que c'était le plus ancien de cette espèce de quartier, et qu'il en était comme qui dirait le maire, le prévôt, le juge de paix ou plutôt de guerre, car c'était dans sa cour (il était marchand de vin gargotier) qu'on allait se peigner devant lui, quand il n'y avait que ce moyen de s'entendre et de s'arranger. Quoique déjà vieux, le doyen était fort comme un Hercule et très-craint; on ne jurait que par lui dans la Petite-Pologne; quand il disait : C'est bien, tout le monde disait : — C'est très-bien : — C'est mal, tout le monde disait : — C'est mal. Il était brave homme au fond, mais terrible; quand, par exemple, des gens forts faisaient la misère à de plus faibles qu'eux... alors, gare dessous !

« Comme le doyen était voisin de Coupe-en-Deux, il avait dans le commencement entendu les enfants crier, à cause des coups que le montreur de bêtes leur donnait; mais il lui avait dit : — Si j'entends encore les enfants crier, je te fais crier à mon tour, et, comme tu as la voix plus forte, je taperai plus fort. »

— Farceur de doyen! j'aime le doyen, moi! dit le détenu à bonnet bleu.

— Et moi aussi, ajouta le gardien en se rapprochant du groupe.

Le Squelette ne put contenir un mouvement d'impatience courroucée.

Pique-Vinaigre continua :

« — Grâce au doyen, qui avait menacé Coupe-en-Deux, on n'entendait donc plus les enfants crier la nuit dans la Petite-Pologne; mais les pauvres petits malheureux n'en souffraient pas moins, car s'ils ne criaient plus quand leur maître les battait, c'est qu'ils craignaient d'être battus encore plus fort. Quant à aller se plaindre au doyen, ils n'en avaient pas seulement l'idée.

« Moyennant les quinze sous que chaque petit montreur de bêtes devait lui rapporter, Coupe-en-Deux les logeait, les nourrissait et les habillait.

« Le soir, un morceau de pain noir, comme à déjeuner... voilà pour la nourriture; il ne leur donnait jamais d'habits... voilà pour l'habillement; et il les enfermait la nuit pêle-mêle avec leurs bêtes, sur la même paille, dans un grenier où on montait par une échelle et par une trappe... voilà pour le logement. Une fois bêtes et enfants rentrés au complet, il retirait l'échelle et fermait la trappe à clef.

« Vous jugez la vie et le vacarme que ces singes, ces cochons d'Inde, ces renards, ces souris, ces tortues, ces marmottes et ces enfants faisaient sans lumière dans ce grenier, qui était grand comme rien. Coupe-en-Deux couchait dans une chambre au-dessous, ayant son grand singe Gargousse attaché au pied de son lit. Quand ça grouillait et que ça criait trop fort dans le grenier, le montreur de bêtes se levait sans lumière, prenait un grand fouet, montait à l'échelle, ouvrait la trappe, et, sans y voir, fouaillait à tour de bras.

« Comme il avait toujours une quinzaine d'enfants, et que quelques-uns lui rapportaient, les innocents, quelquefois jusqu'à vingt sous par jour, Coupe-en-Deux, ses frais faits, et ils n'étaient pas gros, avait pour lui environ quatre francs un cent sous par jour; avec ça, il ribotait; car notez bien que c'était aussi le plus grand soulard de la terre, et qu'il était régulièrement mort-ivre une fois par jour. C'était son régime, il prétendait que sans cela il aurait eu mal à la tête toute la journée; faut dire aussi que sur son gain il achetait des cœurs de mouton à Gargousse, car son grand singe mangeait de la viande crue comme un voracc.

« Mais je vois que l'honorable société me demande Gringalet; le voici, messieurs... »

— Ah! voyons Gringalet, et puis je m'en vas manger ma soupe, dit le gardien.

Le Squelette échangea un regard de satisfaction féroce avec le Gros-Boiteux.

« — Parmi les enfants à qui Coupe-en-Deux distribuait ses bêtes, reprit Pique-Vinaigre, il y avait un pauvre diable surnommé Gringalet. Sans père ni mère, sans frère ni sœur, sans feu ni lieu, il se trouvait seul... tout seul dans le monde, où il n'avait pas demandé à venir, et d'où il pouvait partir sans que personne y prît garde.

« Il ne se nommait pas Gringalet pour son plaisir, allez ! il était chétif, et malingre, et souffreteux, que c'était pitié; on lui aurait donné au plus sept ou huit ans, et il en avait treize; mais s'il ne paraissait que la moitié de son âge, ce n'était pas mauvaise volonté... car il n'avait environ mangé que de deux jours l'un, et encore si peu et si peu... si mal et si mal, qu'il faisait grandement les choses en paraissant avoir sept ans. »

— Pauvre moutard, il me semble le voir! dit le détenu à bonnet bleu, il y en a tant d'enfants comme ça... sur le pavé de Paris, des petits crève-de-faim.

— Faut bien qu'ils commencent jeunes à apprendre cet état-là pour qu'ils puissent s'y faire, reprit Pique-Vinaigre en souriant avec amertume.

— Allons, va donc, dépêche-toi donc, dit brusquement le Squelette, le gardien s'impatiente, sa soupe se refroidit.

— Ah bah! c'est égal, reprit le surveillant, je veux encore faire un peu connaissance avec Gringalet, c'est amusant.

— Vraiment, c'est très-intéressant, ajouta Germain, attentif à ce récit.

— Ah! merci de ce que vous me dites là, mon capitaliste, répondit Pique-Vinaigre, ça me fait plus de plaisir encore que votre pièce de dix sous...

— Tonnerre de lambin! s'écria le Squelette, finiras-tu de nous faire languir?

— Voilà! reprit Pique-Vinaigre.

« Un jour, Coupe-en-Deux avait ramassé Gringalet dans la rue, mourant de froid et de faim; il aurait aussi bien fait de le laisser mourir. Comme Gringalet était faible, il était peureux, et comme il était peureux, il était devenu la risée et le pâtiras des autres petits montreurs de bêtes, qui le battaient et lui faisaient tant et tant de misère qu'il en serait devenu méchant, si la force et le courage ne lui avaient pas manqué.

« Mais non... quand on l'avait beaucoup battu, il pleurait en disant : — Je n'ai fait de mal à personne, et tout le monde me fait du mal... c'est injuste. Oh! si j'étais fort et hardi! Vous croyez peut-être que Gringalet allait ajouter : — Je rendrais aux autres le mal qu'on m'a fait. Eh bien! pas du tout... il disait : — Oh! si j'étais fort et hardi, je défendrais les faibles contre les forts, car je suis faible, et les forts m'ont fait souffrir!

« En attendant, comme il était trop pueeron pour empêcher les forts de molester les faibles, à commencer par lui-même, il empêchait les grosses bêtes de manger les petites. »

— En voilà-t-il une drôle d'idée! dit le détenu au bonnet bleu.

« — Et ce qu'il y a de plus farce, reprit le conteur, c'est qu'on aurait dit qu'avec cette idée-là Gringalet se consolait d'être battu..... ce qui prouve qu'il n'avait pas au fond un mauvais cœur. »

— Pardieu, je crois bien, au contraire, dit le gardien. Diable de Pique-Vinaigre, est-il amusant!

A ce moment trois heures et demie sonnèrent.

Le bourreau de Germain et le Gros-Boiteux échangèrent un coup d'œil significatif.

L'heure avançait, le surveillant ne s'en allait pas, et quelques-uns des détenus, les moins endurcis, semblaient presque oublier les sinistres projets du Squelette contre Germain, pour écouter avec avidité le récit de Pique-Vinaigre :

« — Quand je dis, reprit celui-ci, que Gringalet empêchait les grosses bêtes de manger les petites, vous entendez bien que Gringalet n'allait pas se mêler des affaires des tigres, des lions, des loups, ou même des renards et des singes de la ménagerie de Coupe-en-Deux, il était trop peureux pour cela; mais, dès qu'il voyait, par exemple, une araignée embusquée dans sa toile pour y prendre une pauvre folle de mouche qui volait gaiement au soleil du bon Dieu, sans nuire à personne, crac, Gringalet donnait un coup de bâton dans la toile, délivrait la mouche, et écrasait l'araignée en vrai César... Oui! en vrai César... car il devenait blanc comme un linge en touchant à ces vilaines bêtes; il lui fallait donc de la résolution... à lui qui avait peur d'un hanneton, et qui avait été très-longtemps à se familiariser avec la tortue que Coupe-en-Deux lui distribuait tous les matins. Aussi Gringalet, en surmontant la frayeur que lui causaient les araignées, afin d'empêcher les mouches d'être mangées, se montrait... »

— Se montrait aussi crâne dans son espèce qu'un homme qui aurait attaqué un loup pour lui ôter un mouton de la gueule, dit le détenu au bonnet bleu...

— Ou qu'un homme qui aurait attaqué Coupe-en-Deux pour lui retirer Gringalet des pattes, ajouta Barbillon, aussi vivement intéressé.

« — Comme vous dites, reprit Pique-Vinaigre. De sorte qu'après ces beaux coups-là, Gringalet ne se sentait plus si malheureux... Lui qui ne riait jamais, il souriait, il faisait le crâne, mettait son bonnet de travers (quand il avait un bonnet), et chantonnait *la Marseillaise* d'un air vainqueur... Dans ce moment-là, il n'y avait pas une araignée capable d'oser le regarder en face.

« Une autre fois, c'était un cri-cri qui se noyait et se débattait dans un ruisseau... Vite, Gringalet jetait bravement deux de ses doigts à la nage, et rattrapait le cri-cri, qu'il déposait ensuite sur un brin d'herbe. Un maître nageur médailliste, qui aurait repêché son dixième noyé à cinquante francs par tête, n'aurait pas été plus fier que Gringalet quand il voyait son cri-cri gigotter et se sauver...

« Et pourtant le cri-cri ne lui donnait ni argent ni médaille, et ne lui disait pas seulement merci, non plus que la mouche... Mais alors Pique-Vinaigre, mon ami, me dira l'honorable société, quel diable de plaisir Gringalet, que tout le monde battait, trouvait-il donc à être le libérateur de cris-cris et le bourreau des araignées? Puisqu'on lui faisait du mal, pourquoi qu'il ne se revengeait pas en faisant du mal selon sa force; par exemple, en faisant manger des mouches par des araignées, ou en laissant les cris-cris se noyer... ou même en en noyant exprès... des cris-cris?... »

— Oui, au fait, pourquoi ne se revengeait-il pas comme ça? dit Nicolas.

— A quoi ça lui aurait-il servi ? dit un autre.

— Tiens, à faire du mal, puisqu'on lui en faisait !

— Non ! eh bien, moi, je comprends ça, qu'il aimait à sauver des mouches... ce pauvre petit moutard ! reprit l'homme au bonnet bleu. Il se disait peut-être : Qui sait si on ne me sauvera pas tout de même ?

— Le camarade a raison, s'écria Pique-Vinaigre ; il a lu dans le cœur de ce que j'allais dégoiser à l'honorable société.

« Gringalet n'était pas malin ; il n'y voyait pas plus loin que le bout de son nez ; mais il s'était dit : Coupe-en-Deux est mon araignée, peut-être bien qu'un jour quelqu'un fera pour moi ce que je fais pour les autres pauvres moucherons... qu'on lui démolira sa toile et qu'on m'ôtera de ses griffes. Car jusqu'alors, pour rien au monde il n'aurait osé se sauver de chez son maître, il se serait cru mort. Pourtant, un jour que lui ni sa tortue n'avaient eu la chance, et qu'ils n'avaient gagné à eux deux que trois sous, Coupe-en-Deux se mit à battre le pauvre enfant si fort, si fort, que, ma foi, Gringalet n'y tint plus ; lassé d'être le rebut et le martyr de tout le monde, il guette le moment où la trappe du grenier est ouverte, et pendant que Coupe-en-Deux donnait la pâtée à ses bêtes, il se laisse glisser le long de l'échelle... »

— Ah... tant mieux ! dit un détenu.

— Mais pourquoi qu'il n'allait pas se plaindre au doyen ? dit le bonnet bleu, il aurait donné sa rincée à Coupe-en-Deux.

« — Oui, mais il n'osait pas... il avait trop peur, il aimait mieux tâcher de se sauver. Malheureusement Coupe-en-Deux l'avait vu ; il vous l'empoigne par le cou et le remonte dans le grenier : cette fois-là, Gringalet, en pensant à ce qui l'attendait, frémit de tout son corps, car il n'était pas au bout de ses peines.

« A propos des peines de Gringalet, il faut que je vous parle de Gargousse, le grand singe favori de Coupe-en-Deux ; ce méchant animal était, ma foi, plus grand que Gringalet ; jugez quelle taille pour un singe ! Maintenant je vais vous dire pourquoi on ne le menait pas se montrer dans les rues comme les autres bêtes de la ménagerie ; c'est que Gargousse était si méchant et si fort, qu'il n'y avait eu, parmi tous les enfants, qu'un Auvergnat de quatorze ans, gaillard résolu, qui, après s'être plusieurs fois colleté et battu avec Gargousse, avait fini par pouvoir le mâter, l'emmener et le tenir à la chaîne, et encore bien souvent il y avait eu des batailles où Gargousse avait mis son conducteur en sang.

« Embêté de ça, le petit Auvergnat s'était dit un beau jour : — Bon, bon, je me vengerai de toi, gredin de singe ! Un matin donc il part avec sa bête comme à l'ordinaire ; pour l'amorcer, il achète un cœur de mouton : pendant que Gargousse mange, il passe une corde dans le bout de sa chaîne, attache la corde à un arbre, et une fois que le gueux de singe est bien amarré, il vous lui flanque une dégelée de coups de bâton... mais une dégelée, que le feu y aurait pris. »

— Ah ! c'est bien fait !

— Bravo, l'Auvergnat !

— Tape dessus, mon garçon !

— Ereinte-moi ce scélérat de Gargousse, dirent les détenus.

« — Et il tapait de bon cœur, allez, reprit Pique-Vinaigre. Il fallait voir comme Gargousse criait, grinçait des dents, sautait, gambadait et de ci et de là ; mais l'Auvergnat lui ripostait avec son bâton, en veux-tu ! en voilà !

« Malheureusement les singes sont comme les chats, ils ont la vie dure... Gargousse était aussi malin que méchant ; quand il avait vu, c'est le cas de le dire, de quel bois ça chauffait pour lui, au plus beau moment de la dégelée il avait fait une dernière cabriole, était retombé à plat au pied de l'arbre, avait gigotté un moment, et puis fait le mort, ne bougeant pas plus qu'une bûche.

« L'Auvergnat n'en voulait pas davantage : croyant le singe assommé, il file, pour ne jamais remettre les pieds chez Coupe-en-Deux. Mais le gueux de Gargousse le guettait du coin de l'œil ; tout roué de coups qu'il était, dès qu'il se voit seul et que l'Auvergnat est loin, il coupe avec ses dents la corde qui attachait sa chaîne à l'arbre. Le boulevard Monceaux, où il avait reçu sa danse, était tout près de la Petite-Pologne ; le singe connaissait son chemin comme son *Pater* ; il détale donc en traînant la gigue, et arrive chez son maître, qui rugit, qui écume de voir son singe arrangé ainsi. Mais ça n'est pas tout : depuis ce moment-là Gargousse avait gardé une si furieuse rancune contre tous les enfants en général, que Coupe-en-Deux, qui n'était pourtant pas tendre, n'avait plus osé le donner à conduire à personne... de peur d'un malheur ; car Gargousse aurait été capable d'étrangler ou de dévorer un enfant ; et tous les petits montreurs de bêtes, sachant cela, se seraient plutôt laissé écharper par Coupe-en-Deux que d'approcher du singe. »

— Il faut décidément que j'aille manger ma soupe, dit le gardien en faisant un pas vers la porte ; ce diable de Pique-Vinaigre ferait descendre les oiseaux des arbres pour l'entendre... Je ne sais pas où il va pêcher ce qu'il raconte.

— Enfin... le gardien s'en va, dit tout bas le Squelette au Gros-Boiteux ; je suis en nage, j'en ai la fièvre... tant je rage en dedans... Attention seulement à faire le mur autour du mangeur... je me charge du reste...

— Ah çà ! soyez sages, dit le gardien en se dirigeant vers la porte.

— Sages comme des images, répondit le Squelette en se rapprochant de Germain, pendant que le Gros-Boiteux et Nicolas, après s'être concertés d'un signe, firent deux pas dans la même direction.

— Ah ! respectable gardien... vous vous en allez au plus beau moment, dit Pique-Vinaigre d'un air de reproche.

Sans le Gros-Boiteux qui prévint son mouvement en le saisissant rapidement par le bras, le Squelette s'élançait sur Pique-Vinaigre.

— Comment, au plus beau moment ? répondit le gardien en se retournant vers le conteur.

— Je crois bien, dit Pique-Vinaigre ; vous ne savez pas tout ce que vous allez perdre... Voilà ce qu'il y a de plus charmant dans mon histoire qui va commencer...

— Ne l'écoutez donc pas, dit le Squelette en contenant à peine sa fureur ; il n'est pas en train aujourd'hui ; moi je trouve que son conte est bête comme tout...

— Mon conte est bête comme tout ? s'écria Pique-Vinaigre froissé dans son amour-propre de narrateur ; eh bien ! gardien... je vous en prie, je vous en supplie... restez jusqu'à la fin... j'en ai au plus encore pour un bon quart d'heure... d'ailleurs votre soupe est froide... maintenant, qu'est-ce que vous risquez ? Je vas chauffer le récit, pour que vous ayez encore le temps d'aller manger avant que nous remontions à nos dortoirs.

— Allons, je reste, mais dépêchez-vous, dit le gardien en se rapprochant.

— Et vous avez raison de rester, gardien ; sans me vanter, vous n'aurez rien entendu de pareil, surtout à la fin ; il y a le triomphe du singe et de Gringalet... escortés de tous les petits montreurs de bêtes et des habitants de la Petite-Pologne. Ma parole d'honneur, ça n'est pas pour faire le fier, mais c'est vraiment superbe...

— Alors... contez vite, mon garçon, dit le gardien en revenant auprès du poêle.

Le Squelette frémissait de rage...

Il désespérait presque d'accomplir son crime.

Une fois l'heure du coucher arrivée, Germain était sauvé ; car il n'habitait pas le même dortoir que son implacable ennemi, et le lendemain, nous l'avons dit, il devait occuper l'une des cellules vacantes à la pistole.

Puis enfin le Squelette reconnaissait, aux interruptions de plusieurs détenus, qu'ils se trouvaient, grâce au récit de Pique-Vinaigre, transportés dans un milieu d'idées presque pitoyables ; peut-être alors n'assisteraient-ils pas avec une féroce indifférence au meurtre affreux dont leur impassibilité devait les rendre complices.

Le Squelette pouvait empêcher le conteur de terminer son histoire ; mais alors s'évanouissait sa dernière espérance de voir le gardien s'éloigner avant l'heure où Germain serait en sûreté.

— Ah ! c'est bête comme tout ! reprit Pique-Vinaigre. Eh bien ! l'honorable société va juger de la chose...

« Il n'y avait donc pas d'animal plus méchant que le grand singe Gargousse, qui était surtout aussi acharné que son maître après les enfants... Qu'est-ce que fait Coupe-en-Deux pour punir Gringalet d'avoir voulu se sauver ?... ça... vous le saurez tout à l'heure. En attendant, il rattrape donc l'enfant, le refourre dans le grenier pour la nuit en lui disant : Demain matin, quand tous tes camarades seront partis, je t'empoignerai et tu verras ce que je fais à ceux qui veulent s'ensauver d'ici...

« Je vous laisse à penser la terrible nuit que passa Gringalet. Il ne ferma presque pas l'œil ; il se demandait ce que Coupe-en-Deux voulait lui faire... A force de se demander ça, il finit par s'endormir... Mais quel sommeil !... Par là-dessus il eut un rêve... un rêve affreux... c'est-à-dire le commencement... Vous allez voir...

« Il rêva qu'il était une de ces pauvres mouches comme il en avait tant fait sauver des toiles d'araignées, et qu'à son tour il tombait dans une grande et forte toile où il se débattait, se débattait de toutes ses forces sans pouvoir s'en dépêtrer ; alors il voyait venir vers lui, doucement, traîtreusement, une espèce de monstre qui avait la figure de Coupe-en-Deux sur un corps d'araignée...

« Mon pauvre Gringalet recommençait à se débattre, comme vous pensez... mais, plus il faisait d'efforts, plus il s'enchevêtrait dans la toile, ainsi que font les pauvres mouches... Enfin l'araignée s'approche... le touche... et il sent les grandes pattes froides et velues de l'horrible bête l'attirer, l'enlacer... pour le dévorer... Il se croit mort... Mais voilà que tout à coup il entend une espèce de petit bourdonnement clair, sonore, aigu, et il voit un joli moucheron d'or, qui avait une espèce de dard fin et brillant comme une aiguille de diamant, voltiger autour de l'araignée d'un air furieux, et une voix... (quand je dis une voix, figurez-vous la voix d'un moucheron !) une voix qui lui disait : « Pauvre petite mouche... tu as sauvé des mouches... L'araignée ne... »

« Malheureusement Gringalet s'éveilla en sursaut... et il ne vit pas la fin du rêve ; malgré ça, il fut d'abord un peu rassuré en se disant : Peut-être que le moucheron d'or au dard de diamant aurait tué l'araignée si j'avais vu la fin du songe.

« Mais Gringalet avait beau se bercer de cela pour se rassurer et se consoler, à mesure que la nuit finissait, sa peur revenait si forte, qu'à la fin il oublia le rêve, ou plutôt il n'en retint que ce qui était effrayant, la grande toile où il avait été enlacé et l'araignée à figure de Coupe-en-Deux.... Vous jugez quels frissons de peur il devait avoir... Dame ! jugez donc, seul... tout seul... sans personne qui voulût le défendre !

« Sur le matin, quand il vit le jour petit à petit paraître par la lucarne du grenier, sa frayeur redoubla; le moment approchait où il allait se trouver seul avec Coupe-en-Deux. Alors il se jeta à genoux au milieu du grenier, et, pleurant à chaudes larmes, il supplia ses camarades de demander grâce pour lui à Coupe-en-Deux, ou bien de l'aider à se sauver s'il y avait moyen. Ah! bien oui! les uns par peur du maître, les autres par insouciance, les autres par méchanceté, refusèrent au pauvre Gringalet le service qu'il leur demandait. »

— Mauvais galopins! dit le prisonnier au bonnet bleu; ils n'avaient donc ni cœur ni ventre!

— C'est vrai, reprit un autre; c'est tannant de voir ce petit abandonné de la nature entière.

— Et seul et sans défense encore, reprit le prisonnier au bonnet bleu; car quelqu'un qui ne peut que tendre le cou sans se regimber, ça fait toujours pitié. Quand on a des dents pour mordre, alors c'est différent... Ma foi... tu as des crocs? eh bien! montre-les et défends ta queue, mon cadet!

— C'est vrai! dirent plusieurs détenus.

— Ah çà! s'écria le Squelette, ne pouvant plus dissimuler sa rage et s'adressant au bonnet bleu, est-ce que tu ne te tairas pas, toi? Est-ce que je n'ai pas dit: Silence dans la pègre!... Suis-je ou non le prévôt ici?...

Pour toute réponse, le bonnet bleu regarda le Squelette en face, puis il fit ce geste gouailleur parfaitement connu des gamins, qui consiste à appuyer sur le bout du nez le pouce de la main droite ouverte en éventail, et à appuyer son petit doigt sur le pouce de la gauche, étendue de la même manière.

Le bonnet bleu accompagna cette réponse muette d'une mine si grotesque, que plusieurs détenus rirent aux éclats, tandis que d'autres, au contraire, restèrent stupéfaits de l'audace du nouveau prisonnier, tant le Squelette était redouté.

Ce dernier montra le poing au bonnet bleu et lui dit en grinçant des dents:

— Nous compterons demain.

— Et je ferai l'addition sur ta frimousse... je poserai dix-sept calottes, et je ne retiendrai rien.

De crainte que le gardien n'eût une nouvelle raison de rester afin de prévenir une rixe possible, le Squelette répondit avec calme:

— Il ne s'agit pas de ça: j'ai la police du chauffoir, et l'on doit m'écouter, n'est-ce pas, gardien?

— C'est vrai, dit le surveillant. N'interrompez pas. Et toi, continue, Pique-Vinaigre; mais dépêche-toi, mon garçon.

CHAPITRE X.

Le triomphe de Gringalet et de Gargousse.

« — Pour lors donc, reprit Pique-Vinaigre, continuant son récit, Gringalet, se voyant abandonné de tout le monde, se résigne à son malheureux sort. Le grand jour vient, et tous les enfants s'apprêtent à décaniller avec leurs bêtes. Coupe-en Deux ouvre la trappe et fait l'appel pour donner à chacun son morceau de pain. Tous descendent par l'échelle, et Gringalet, plus mort que vif, rencogné dans un coin du grenier avec sa tortue, ne bougeait pas plus qu'elle; il regardait ses compagnons s'en aller les uns après les autres: il aurait donné bien des choses pour pouvoir faire comme eux... Enfin le dernier quitte le grenier. Le cœur battait bien fort au pauvre enfant; il espérait que peut-être son maître l'oublierait. Ah! bien oui! Voilà qu'il entend Coupe-en-Deux, qui était resté au pied de l'échelle, crier d'une grosse voix:

« — Gringalet!... Gringalet!...

« — Me voilà, mon maître.

« — Descends tout de suite, ou je vais te chercher, reprend Coupe-en-Deux.

« Pour le coup, Gringalet se croit à son dernier jour.

« — Allons, qu'il se dit en tremblant de tous ses membres et en se souvenant de son rêve, te voilà dans la toile, petit moucheron; l'araignée va te manger.

« Après avoir déposé tout doucement sa tortue par terre, il lui dit comme un adieu, car il avait fini par s'attacher à cette bête. Il s'approcha de la trappe. Il mettait le pied sur le haut de l'échelle pour descendre, quand Coupe-en-Deux, le prenant par sa pauvre jambe maigre comme un fuseau, le tira si fort, si brusquement, que Gringalet dégringola et se rabota toute la figure le long de l'échelle. »

— Quel dommage que le doyen de la Petite-Pologne ne se soit pas trouvé là!... Quelle danse à Coupe-en-Deux! dit le bonnet bleu. C'est dans ces moments-là qu'il est bon d'être fort.

« — Oui, mon garçon; mais malheureusement le doyen ne se trouvait pas là!... Coupe-en-Deux vous prend donc l'enfant par la peau de son pantalon et l'emporte dans son chenil, où il gardait le grand singe attaché au pied de son lit. Rien qu'à voir seulement l'enfant, voilà la mauvaise bête qui se met à bondir, à grincer des dents comme un furieux, à s'élancer de toute la longueur de sa chaîne à l'encontre de Gringalet, comme pour le dévorer. »

— Pauvre Gringalet, comment te tirer de là?

— Mais s'il tombe dans les pattes du singe, il est étranglé net!

— Tonnerre!... ça donne la petite mort, dit le bonnet bleu; moi, dans ce moment-ci, je ne ferais pas de mal à une puce... Et vous, les amis?

— Ma foi, ni moi non plus.

— Ni moi.

A ce moment la pendule de la prison sonna le troisième quart de trois heures.

Le Squelette, craignant de plus en plus que le temps ne lui manquât, s'écria, furieux de ces interruptions qui semblaient annoncer que plusieurs détenus s'apitoyaient réellement:

— Silence donc dans la pègre!... Il n'en finira jamais, ce conteur de malheur, si vous parlez autant que lui!

Les interrupteurs se turent.

Pique-Vinaigre continua:

« Quand on pense que Gringalet avait eu toutes les peines du monde à s'habituer à sa tortue, et que les plus courageux de ses camarades tremblaient au seul nom de Gargousse, on se figure sa terreur quand il se voit apporter par son maître tout près de ce gueux de singe.

« — Grâce, mon maître! criait-il en claquant ses deux mâchoires l'une contre l'autre, comme s'il avait eu la fièvre, grâce, mon maître! je ne le ferai plus, je vous le promets!

« Le pauvre petit criait: Je ne le ferai plus! sans savoir ce qu'il disait, car il n'avait rien à se reprocher. Mais Coupe-en-Deux se moquait bien de ça... Malgré les cris de l'enfant, qui se débattait, il le met à la portée de Gargousse, qui saute dessus et l'empoigne... »

Une sorte de frémissement circula dans l'auditoire, de plus en plus attentif.

— Comme j'aurais été bête de m'en aller, dit le gardien en se rapprochant davantage des groupes.

« Et ça n'est rien encore; le plus beau n'est pas là, reprit Pique-Vinaigre. Dès que Gringalet sentit les pattes froides et velues du grand singe qui le saisissait par le cou et par la tête, il se crut dévoré, eut comme le délire, et se mit à crier avec des gémissements qui auraient attendri un tigre:

« — L'araignée de mon rêve, mon bon Dieu!... l'araignée de mon rêve... Petit moucheron d'or, à mon secours!

« — Veux-tu te taire... veux-tu te taire!... lui disait Coupe-en-Deux en lui donnant de grands coups de pied, car il avait peur qu'on entendit ses cris; mais au bout d'une minute il n'y avait plus de risque, allez! le pauvre Gringalet ne criait plus, ne se débattait plus; à genoux et blanc comme un linge, il fermait les yeux et grelottait de tous ses membres ni plus ni moins que par un froid de janvier; pendant ce temps-là, le singe le battait, lui tirait les cheveux et l'égratignait; et puis de temps en temps la méchante bête s'arrêtait pour regarder son maître, absolument comme s'ils s'étaient entendus ensemble. Coupe-en-Deux, lui, riait si fort! si fort! que si Gringalet eût crié, les éclats de rire de son maître auraient couvert ses cris. On aurait dit que ça encourageait Gargousse, qui s'acharnait de plus belle après l'enfant. »

— Ah! gredin de singe! s'écria le bonnet bleu. Si je t'avais tenu par la queue, j'aurais mouliné avec toi comme avec une fronde, et je t'aurais cassé la tête sur un pavé.

— Gueux de singe! il était méchant comme un homme!

— Il n'y a pas d'homme si méchant que ça!

« — Pas si méchant! reprit Pique-Vinaigre. Et Coupe-en-Deux donc? Jugez-en... voilà ce qu'il fait après: il détache du pied de son lit la chaîne de Gargousse, qui était très-longue, il retire un moment de ses pattes l'enfant plus mort que vif, et l'enchaîne de l'autre côté, de façon que Gringalet était à un bout de la chaîne et Gargousse à l'autre, tous les deux attachés par le milieu des reins, et séparés entre eux par environ trois pieds de distance. »

— Voilà-t-il une invention!

— C'est vrai, il y a des hommes plus méchants que les plus méchantes bêtes.

« Quand Coupe-en-Deux a fait ce coup-là, il dit à son singe, qui avait l'air de le comprendre, car ils méritaient bien de s'entendre:

« — Attention, Gargousse! on t'a montré, c'est toi qui montreras à ton tour Gringalet; il sera ton singe. Allons, houp! debout, Gringalet, ou je dis à Gargousse de piller sur toi...

« Le pauvre enfant était retombé à genoux, joignant les mains, mais ne pouvant plus parler; on n'entendait que ses dents claquer.

« — Tiens, fais-le marcher, Gargousse, se mit à dire Coupe-en-Deux à son singe, et, s'il rechigne, fais-lui comme moi.

« Et en même temps il donne à l'enfant une dégelée de coups de houssine, puis il remet la baguette au singe.

« Vous savez comme ces animaux sont imitateurs de leur nature, mais Gargousse l'était plus que non pas un; le voilà donc qui prend la houssine d'une main et tombe sur Gringalet, qui est bien obligé de se lever. Une fois debout, il était, ma foi, à peu près de la même taille que le singe; alors Coupe-en-Deux sort de sa chambre et descend l'escalier en appelant Gargousse, et Gargousse le suit en chassant Gringalet de-

vant lui à grands coups de houssine, comme s'il avait été son esclave.

« Ils arrivent ainsi dans la petite cour de la masure de Coupe-en-Deux. C'est là où il comptait s'amuser; il ferme la porte de la ruelle, et fait signe à Gargousse de faire courir l'enfant devant lui tout autour de la cour à grands coups de houssine.

« Le singe obéit, et se met à courser ainsi Gringalet en le battant, pendant que Coupe-en-Deux se tenait les côtes de rire. Vous croyez que cette méchanceté-là devait lui suffire? Ah! bien oui!... ce n'était rien encore. Gringalet en avait été quitte jusque-là pour des égratignures, des coups de houssine et une peur horrible. Voilà ce qu'imagina Coupe-en-Deux :

« Pour rendre le singe furieux contre l'enfant, qui tout essoufflé était déjà plus mort que vif, il prend Gringalet par les cheveux, fait semblant de l'accabler de coups et de le mordre, et il le rend à Gargousse en lui criant : Pille, pille... et ensuite il lui montre un morceau de cœur de mouton, comme pour lui dire : Ça sera ta récompense...

« Oh! alors, mes amis, vraiment c'était un spectacle terrible...

« Figurez-vous un grand singe roux à museau noir, grinçant des dents comme un possédé, et se jetant furieux, quasi enragé, sur ce pauvre petit malheureux, qui, ne pouvant pas se défendre, avait été renversé du premier coup et s'était jeté à plat ventre, la face contre terre, pour ne pas être devisagé. Voyant ça, Gargousse, que son maître aguichait toujours contre l'enfant, monte sur son dos, le prend par le cou et commence à lui mordre au sang le derrière de la tête.

« — Oh! l'araignée de mon rêve!... l'araignée! criait Gringalet d'une voix étouffée, se croyant bien mort cette fois.

« Tout à coup on entend frapper à la porte. Pan!... pan!... pan!...»

— Ah! le doyen! s'écrièrent les prisonniers avec joie.

« — Oui, cette fois, c'était lui, mes amis; il criait à travers la porte :

« — Ouvriras-tu, Coupe-en-Deux? ouvriras-tu? Ne fais pas le sourd; car je te vois par le trou de la serrure!

« Le montreur de bêtes, forcé de répondre, s'en va tout grognant ouvrir au doyen, qui était un gaillard solide comme un pont, malgré ses cinquante ans, et avec lequel il ne fallait pas badiner quand il se fâchait.

« — Qu'est-ce que vous me voulez? lui dit Coupe-en-Deux en entrebâillant la porte.

« — Je veux te parler, dit le doyen, qui entra presque de force dans la petite cour; puis, voyant le singe toujours acharné après Gringalet, il court, vous empoigne Gargousse par la peau du cou, veut l'arracher de dessus l'enfant et le jeter à dix pas; mais il s'aperçoit seulement alors que l'enfant était enchaîné au singe. Voyant ça, le doyen regarde Coupe-en-Deux d'un air terrible et lui crie : Viens tout de suite désenchaîner ce petit malheureux!

« Vous jugez de la joie, de la surprise de Gringalet, qui, à demi-mort de frayeur, se voit sauvé si à propos, et comme par miracle. Aussi il ne put s'empêcher de se souvenir du moucheron d'or de son rêve, quoique le doyen n'eût pas l'air d'un moucheron, le gaillard, tant s'en faut... »

— Allons, dit le gardien en faisant un pas vers la porte, voilà Gringalet sauvé, je vais manger ma soupe.

— Sauvé! s'écria Pique-Vinaigre, ah! bien oui, sauvé! il n'est pas au bout de ses peines, allez, le pauvre Gringalet.

— Vraiment? dirent quelques détenus avec intérêt.

— Mais qu'est-ce donc qui va lui arriver? reprit le gardien en se rapprochant.

— Restez, gardien, vous le saurez, reprit le conteur.

— Diable de Pique-Vinaigre, il vous fait faire tout ce qu'il veut, dit le gardien; ma foi, je reste encore un peu.

— Le Squelette, muet, écumait de rage.

Pique-Vinaigre continua :

« — Coupe-en-Deux, qui craignait le doyen comme le feu, avait, tout en grognant, détaché l'enfant de la chaîne; quand c'est fait, le doyen jette Gargousse en l'air, le reçoit au bout d'un grandissime coup de pied dans les reins, et l'envoie rouler à dix pas... Le singe crie comme un brûlé, grince des dents, mais il se sauve lestement et va se réfugier au faîte d'un petit hangar d'où il montre le poing au doyen.

« — Pourquoi battez-vous mon singe? dit Coupe-en-Deux au doyen.

« — Tu devrais me demander plutôt pourquoi je ne te bats pas toi-même. Faire ainsi souffrir cet enfant! Tu t'es donc soûlé de bien bonne heure ce matin?

« — Je ne suis pas plus soûl que vous : j'apprenais un tour à mon singe; je veux donner une représentation où lui et Gringalet paraîtront ensemble; je fais mon état, de quoi vous mêlez-vous?

« — Je me mêle de ce qui me regarde. Ce matin, en ne voyant pas Gringalet passer devant ma porte avec les autres enfants, je leur ai demandé où il était; ils ne m'ont pas répondu, ils avaient l'air embarrassé; je te connais, j'ai deviné que tu ferais quelque mauvais coup sur lui, et je ne me suis pas trompé. Ecoute-moi bien! toutes les fois que je ne verrai pas Gringalet passer devant ma porte avec les autres le matin, j'arriverai ici dare-dare, et il faudra que tu me le montres, ou sinon, je t'assomme...

« — Je ferai ce que je voudrai, je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous, lui répondit Coupe-en-Deux, irrité de cette menace de surveillance. Vous n'assommerez rien du tout, et si vous ne vous en allez d'ici, ou si vous revenez, je vous...

« — Vli-vlan, fit le doyen en interrompant Coupe-en-Deux par un duo de calottes à assommer un rhinocéros, voilà ce que tu mérites pour répondre ainsi au doyen de la Petite-Pologne. »

— Deux calottes, c'était bien maigre, dit le bonnet bleu; à la place du doyen, je lui aurais trempé une drôle de soupe grasse.

— Et il ne l'aurait pas volée, ajouta un détenu.

« — Le doyen, reprit Pique-Vinaigre, en aurait mangé dix comme Coupe-en-Deux. Le montreur de bêtes fut donc obligé de mettre les calottes dans son sac; mais il n'en était pas moins furieux d'être battu, et surtout d'être battu devant Gringalet. Aussi, à ce moment même, il se promit de s'en venger, et il lui vint une idée qui ne pouvait venir qu'à un démon de méchanceté comme lui. Pendant qu'il remuait cette idée diabolique en se frottant les oreilles, le doyen lui dit :

« — Rappelle-toi que si tu t'avises de faire encore souffrir cet enfant, je te forcerai à filer de la Petite-Pologne, toi et tes bêtes, sans quoi j'ameuterai tout le monde contre toi; tu sais qu'on te déteste déjà : aussi on te fera une conduite dont ton dos se souviendra, je t'en réponds.

« En traître qu'il était et pour pouvoir exécuter son idée scélérate, au lieu de se fâcher contre le doyen, Coupe-en-Deux fait le bon chien, et dit d'un air câlin :

« — Foi d'homme, doyen, vous avez tort de m'avoir battu, et de croire que je veux du mal à Gringalet; au contraire, je vous répète que j'apprenais un nouveau tour à mon singe; il n'est pas commode quand il se rebiffe, et, dans la bagarre, le petit a été mordu, j'en suis fâché.

« — Hum!... fit le doyen en le regardant de travers, est-ce bien vrai, ce que tu me dis là? D'ailleurs, si tu veux apprendre un tour à ton singe, pourquoi l'attaches-tu à Gringalet?

« — Parce que Gringalet doit être aussi du tour. Voilà ce que je veux faire : j'habillerai Gargousse avec un habit rouge et un chapeau à plumes comme un marchand de vulnéraire suisse; j'asseoirai Gringalet dans une petite chaise d'enfant; puis je lui mettrai une serviette au cou, et le singe, avec un grand rasoir de bois, aura l'air de lui faire la barbe.

« Le doyen ne put s'empêcher de rire à cette idée.

« — N'est-ce pas que c'est farce? reprit Coupe-en-Deux d'un air sournois.

« — Le fait est que c'est farce, dit le doyen, d'autant plus qu'on dit ton gueux de singe assez adroit et assez malin pour jouer une parade pareille.

« — Je le crois bien; quand il m'aura vu cinq ou six fois faire semblant de raser Gringalet, il m'imitera avec son grand rasoir de bois; mais pour ça il faut qu'il s'habitue à l'enfant; aussi je les avais attachés ensemble.

« — Mais pourquoi as-tu choisi Gringalet plutôt qu'un autre?

« — Parce qu'il est le plus petit de tous, et qu'étant assis, Gargousse sera plus grand que lui; d'ailleurs, je voulais donner la moitié de la recette à Gringalet.

« — Si c'est comme cela, dit le doyen rassuré par l'hypocrisie du montreur de bêtes, je regrette la tournée que je t'ai donnée; alors mets que c'est une avance...

« Pendant le temps que son maître parlait avec le doyen, Gringalet, lui, n'osait pas souffler; il tremblait comme la feuille, et mourait d'envie de se jeter aux pieds du doyen pour le supplier de l'emmener de chez le montreur de bêtes; mais le courage lui manquait, et il recommençait à se désespérer tout bas en disant : Je serai comme la pauvre mouche de mon rêve, l'araignée me dévorera; j'avais tort de croire que le moucheron d'or me sauverait.

« — Allons, mon garçon, puisque le père Coupe-en-Deux te donne la moitié de la recette, ça doit t'encourager à t'habituer au singe... Bah! bah! tu t'y feras, et si la recette est bonne tu n'auras pas à te plaindre.

« — Lui! se plaindre! Est-ce que tu as à te plaindre? lui demanda son maître en le regardant à la dérobée d'un air si terrible, que l'enfant aurait voulu être à cent pieds sous terre.

« — Non... non... mon maître, répondit-il en balbutiant.

« — Vous voyez bien, doyen, dit Coupe-en-Deux, il n'a jamais eu à se plaindre; je ne veux que son bien, après tout. Si Gargousse l'a égratigné une première fois, cela n'arrivera plus, je vous le promets, j'y veillerai.

« — A la bonne heure! Ainsi, tout le monde sera content.

« — Gringalet tout le premier, dit Coupe-en-Deux. N'est-ce pas que tu seras content?

« — Oui... oui... mon maître... dit l'enfant tout en pleurant.

« — Et pour te consoler de tes égratignures je te donnerai ta part d'un bon déjeuner, car le doyen va m'envoyer un plat de côtelettes aux cornichons, quatre bouteilles de vin et un demi-setier d'eau-de-vie.

« — A ton service, Coupe-en-Deux, ma cave et ma cuisine luisent pour tout le monde.

« Au fond, le doyen était brave homme, mais il n'était pas malin et il aimait à vendre son vin et son fricot aussi. Le gueux de Coupe-en-Deux le savait bien, vous voyez qu'il le renvoyait content de lui vendre à boire et à manger, et rassuré sur le sort de Gringalet.

« Voilà donc ce pauvre petit retombé au pouvoir de son maître. Dès que le doyen a les talons tournés, Coupe-en-Deux montre l'escalier à son pâtiras et lui ordonne de remonter vite dans son grenier; l'enfant ne se le fait pas dire deux fois, il s'en va tout effrayé.

« — Mon bon Dieu, je suis perdu, s'écrie-t-il en se jetant sur la paille

à côté de sa tortue, et en pleurant à chaudes larmes. Il était là depuis une bonne heure à sangloter, lorsqu'il entend la grosse voix de Coupe-en-Deux qui l'appelait... Ce qui augmentait encore la peur de Gringalet, c'est qu'il lui semblait que la voix de son maître n'était pas comme à l'ordinaire.

« — Descendras-tu bientôt? reprend le montreur de bêtes avec un tonnerre de jurements.

« L'enfant se dépêche vite de descendre par l'échelle; à peine a-t-il mis le pied par terre, que son maître le prend et l'emporte dans sa chambre, en trébuchant à chaque pas, car Coupe-en-Deux avait tant bu, tant bu, qu'il était soûl comme une grive et qu'il se tenait à peine sur ses jambes : son corps se penchait tantôt en avant et tantôt en arrière, et il regardait Gringalet en roulant des yeux d'un air féroce, mais sans parler; il avait, comme on dit, la bouche trop épaisse : jamais l'enfant n'en avait eu plus peur.

« Gargousse était enchaîné au pied du lit.

Au milieu de la chambre il y avait une chaise avec une corde pendante au dossier...

« — Ass... assis-toi... là, continua Pique-Vinaigre en imitant, jusqu'à la fin de ce récit, le bégayement empâté d'un homme ivre, lorsqu'il faisait parler Coupe-en-Deux.

« Gringalet s'assied tout tremblant; alors Coupe-en-Deux, toujours sans parler, l'entortille de la grande corde et l'attache sur la chaise, et cela pas facilement, car, quoique le montreur de bêtes eût encore un peu de vue et de connaissance, vous pensez qu'il faisait les nœuds doubles. Enfin voilà Gringalet solidement amarré sur sa chaise. Mon bon Dieu! Mon bon Dieu! murmura-t-il, cette fois personne ne viendra me délivrer.

« Pauvre petit, il avait raison, personne ne pouvait, ne devait venir comme vous allez le voir : le doyen était parti rassuré, Coupe-en-Deux avait fermé la porte de sa cour en dedans à double tour, mis le verrou; personne ne pouvait donc venir au secours de Gringalet. »

— Oh! pour cette fois, se dirent les prisonniers impressionnés par ce récit, Gringalet, tu es perdu...

— Pauvre petit...

— Quel dommage!

— S'il ne fallait que donner vingt sous pour le sauver, je les donnerais.

— Moi aussi.

— Gueux de Coupe-en-Deux!

— Qu'est-ce qu'il va lui faire?

Pique-Vinaigre continua :

« — Quand Gringalet fut bien attaché sur sa chaise, son maître lui dit, et le conteur imita de nouveau l'accent d'un homme ivre : Ah!... gredin... c'est toi... qui as été cause que... que j'ai été battu par le doyen... tu... vas mou... mourir...

« Et il tire de sa poche un grand rasoir tout fraîchement repassé, l'ouvre, et prend d'une main Gringalet par les cheveux... »

Un murmure d'indignation et d'horreur circula parmi les détenus et interrompit un moment Pique-Vinaigre, qui reprit :

« — A la vue du rasoir, l'enfant se mit à crier :

« — Grâce! mon maître... grâce!... ne me tuez pas!...

« — Va, crie... crie... môme... tu ne crieras pas longtemps, répondit Coupe-en-Deux.

« — Moucheron d'or! moucheron d'or! à mon secours! cria le pauvre Gringalet presque en délire, et se rappelant son rêve qui l'avait tant frappé; voilà l'araignée qui va me tuer!

« — Ah! tu m'app... tu m'appelles... araignée, toi... dit Coupe-en-Deux... A cause de ça... et d'autres... d'autres choses, tu vas mourir... entends-tu... mais... pas de ma main... parce que... la... chose... et puis qu'on me guillotinerait... je dirai... et prou... prouverai que c'est... le singe... J'ai... tantôt... préparé la chose... a...a... enfin n'importe, dit Coupe-en-Deux en se soutenant à peine; puis, appelant son singe, qui, au bout de sa chaîne, la tendait de toutes ses forces en grinçant des dents et en regardant tour à tour son maître et l'enfant :

« — Tiens, Gargousse, lui dit-il en lui montrant le rasoir et Gringalet qu'il tenait par les cheveux, tu vas lui faire comme ça... vois-tu?...

« Et, passant à plusieurs reprises le dos du rasoir sur le cou de Gringalet, il fit comme s'il lui coupait le cou.

« Le gueux de singe était si imitateur, si méchant et si malin, qu'il comprit ce que son maître voulait; et, comme pour le lui prouver, il se prit le menton avec la patte gauche, renversa sa tête en arrière, et, avec sa patte droite, il fit mine de se couper le cou.

« — C'est ça, Gargousse... ça y est, dit Coupe-en-Deux en balbutiant, en fermant les yeux à demi et en trébuchant si fort, qu'il manqua de tomber avec Gringalet et la chaise... Oui, ça y est... je vas te... dé... détacher, et tu... lui couperas le sifflet, n'est-ce pas, Gargousse?

« Le singe cria en grinçant des dents, comme pour dire oui, et avança la patte pour prendre le rasoir que Coupe-en-Deux lui tendait.

« — Moucheron d'or, à mon secours! murmura Gringalet d'une pauvre voix mourante, certain cette fois d'être à sa dernière heure.

« Car, hélas! il appelait le moucheron d'or à son secours sans y compter et sans l'espérer; mais il disait cela comme on dit : Mon Dieu! mon Dieu! quand on se nuie...

« Eh bien! pas du tout.

« Voilà-t-il pas qu'à ce moment-là Gringalet voit entrer par la fenêtre ouverte une de ces petites mouches vertes et or, comme il y en a tant! On aurait dit une étincelle de feu qui voltigeait; et, juste à l'instant où Coupe-en-Deux venait de donner le rasoir à Gargousse, le moucheron d'or s'en va se bloquer droit dans l'œil de ce méchant brigand.

« Une mouche dans l'œil, ça n'est pas grand chose; mais, dans le moment, vous savez que ça cuit comme une piqûre d'épingle; aussi Coupe-en-Deux, qui se soutenait à peine, porta vivement la main à son œil, et ça par un mouvement si brusque qu'il trébucha, tomba tout de son long, et roula comme une masse au pied du lit où était enchaîné Gargousse.

« — Moucheron d'or, merci... tu m'as sauvé! cria Gringalet; car, toujours assis et attaché sur sa chaise, il avait tout vu. »

— C'est ma foi vrai, pourtant, le moucheron d'or l'a empêché d'avoir le cou coupé, s'écrièrent les détenus transportés de joie.

— Vive le moucheron d'or! cria le bonnet bleu.

— Oui, vive le moucheron d'or! répétèrent plusieurs voix.

— Vivent Pique-Vinaigre et ses contes! dit un autre.

— Attendez donc, reprit le conteur; voici le plus beau et le plus terrible de l'histoire que je vous avais promise :

« Coupe-en-Deux avait tombé par terre comme un plomb; il était si soûl, si soûl, qu'il ne remuait pas plus qu'une bûche... Il était ivre-mort... quoi! et sans connaissance de rien; mais en tombant il avait manqué d'écraser Gargousse, et lui avait presque cassé une patte de derrière... Vous savez comme ce vilain animal était méchant, rancunier e tmalicieux. Il n'avait pas lâché le rasoir que son maître lui avait donné pour couper le cou à Gringalet. Qu'est-ce que fait mon gueux de singe quand il voit son maître étendu sur le dos, immobile comme une carpe pâmée et bien à sa portée? il saute sur lui, s'accroupit sur sa poitrine, d'une de ses pattes lui tend la peau du cou, et de l'autre... crac... il vous lui coupe le sifflet net comme verre... juste comme Coupe-en-Deux lui avait enseigné à le faire sur Gringalet. »

— Bravo!...

— C'est bien fait!...

— Vive Gargousse!... crièrent les détenus avec enthousiasme.

— Vive le petit moucheron d'or!

— Vive Gringalet!

— Vive Gargousse!

— Eh bien! mes amis, s'écria Pique-Vinaigre enchanté du succès de son récit, ce que vous criez là, toute la Petite-Pologne le criait une heure plus tard.

— Comment cela... comment?

« — Je vous ai dit que pour faire son mauvais coup tout à son aise le gueux de Coupe-en-Deux avait fermé sa porte en dedans. A la brune, voilà les enfants qui arrivent les uns après les autres avec leurs bêtes; les premiers cognent, personne ne répond; enfin, quand ils sont tous rassemblés, ils recognent, rien. L'un d'eux s'en va trouver le doyen et lui dire qu'ils avaient beau frapper, et que leur maître ne leur ouvrait pas. Le gredin se sera soûlé comme un Anglais, dit-il, je lui ai envoyé du vin tantôt; faut enfoncer sa porte, ces enfants ne peuvent pas rester la nuit dehors.

« On enfonce la porte à coups de merlin; on entre, on monte, on arrive dans la chambre, et qu'est-ce qu'on voit? Gargousse enchaîné et accroupi sur le corps de son maître et jouant avec le rasoir; le pauvre Gringalet, heureusement hors de la portée de la chaîne de Gargousse, toujours assis et attaché sur sa chaise, n'osant pas lever les yeux sur le corps de Coupe-en-Deux, et regardant, devinez quoi? la petite mouche d'or, qui, après avoir voleté autour de l'enfant comme pour le féliciter, était enfin venue se poser sur sa petite main.

« Gringalet raconta tout au doyen et à la foule qui l'avait suivi; ça paraissait vraiment, comme on dit, un coup du ciel : aussi le doyen s'écrie : Un triomphe à Gringalet, un triomphe à Gargousse, qui a tué ce mauvais brigand de Coupe-en-Deux! Il coupait les autres, c'était son tour d'être coupé.

— « Oui, oui! dit la foule, car le montreur de bêtes était détesté de tout le monde. Un triomphe à Gargousse! un triomphe à Gringalet!

« Il faisait nuit : on allume des torches de paille, on attache Gargousse sur un banc que quatre gamins portaient sur leurs épaules; le gredin de singe n'avait pas l'air de trouver ça trop beau pour lui, et il prenait des airs de triomphateur en montrant les dents à la foule. Après le singe venait le doyen, portant Gringalet dans ses bras; tous les petits montreurs de bêtes, chacun avec la sienne, entouraient le doyen : l'un portait son renard, l'autre sa marmotte, l'autre son cochon d'Inde; ceux qui jouaient de la vielle jouaient de la vielle; il y avait des charbonniers auvergnats avec leur musette, qui en jouaient aussi; c'était enfin un tintamarre, une joie, une fête qu'on ne peut s'imaginer! Derrière les musiciens et les montreurs de bêtes venaient tous les habitants de la Petite-Pologne, hommes, femmes, enfants; presque tous tenaient à la main des torches de paille et criaient comme des enragés : Vive Gringalet! vive Gargousse! Le cortége fait dans cet ordre-là le tour de la cassine de Coupe-en-Deux. C'était un drôle de spectacle, allez, que ces vieilles masures et toutes ces figures éclairées par la lueur rouge des feux de paille qui flamboyaient, flamboyaient! Quant à Gringalet, la première chose qu'il avait faite, une fois en liberté, ça avait été de mettre

la petite mouche d'or dans un cornet de papier, et il répétait tout le temps de son triomphe :

« — Petits moucherons, j'ai bien fait d'empêcher les araignées de vous manger, car... »

La fin du récit de Pique-Vinaigre fut interrompue.

— Eh ! père Roussel, cria une voix de dehors, viens donc manger ta soupe ; quatre heures vont sonner dans dix minutes.

— Ma foi, l'histoire est à peu près finie, j'y vais. Merci, mon garçon, tu m'as joliment amusé, tu peux t'en vanter, dit le surveillant à Pique-Vinaigre en allant vers la porte. Puis, s'arrêtant : Ah çà, soyez sages, dit-il aux détenus en se retournant.

— Nous allons entendre la fin de l'histoire, dit le Squelette haletant de fureur contrainte. Puis il dit tout bas au Gros-Boiteux : Va sur le pas de la porte, suis le gardien des yeux, et quand tu l'auras vu sortir de la cour crie : Gargousse ! et le mangeur est mort.

— Ça y est, dit le Gros-Boiteux qui accompagna le gardien et resta debout à la porte du chauffoir, l'épiant du regard.

« — Je vous disais donc, reprit Pique-Vinaigre, que Gringalet, tout le temps de son triomphe, se disait : Petits moucherons, j'ai... »

— Gargousse ! s'écria le Gros-Boiteux en se retournant. Il venait de voir le surveillant quitter la cour.

— A moi ! Gringalet... je serai ton araignée, s'écria aussitôt le Squelette en se précipitant si brusquement sur Germain, que celui-ci ne put faire un mouvement ni pousser un cri.

Sa voix expira sous la formidable étreinte des longs doigts de fer du Squelette.

CHAPITRE XI.

Un ami inconnu.

— Si tu es l'araignée, moi je serai le moucheron d'or, Squelette de malheur, cria une voix au moment où Germain, surpris par la violente et soudaine attaque de son implacable ennemi, tombait renversé sur son banc, livré à la merci du brigand qui, un genou sur la poitrine, le tenait par le cou.

Oui, je serai le moucheron, et un fameux moucheron encore ! répéta l'homme au bonnet bleu dont nous avons parlé ; puis, d'un bond furieux, renversant trois ou quatre prisonniers qui le séparaient de Germain, il s'élança sur le Squelette et lui asséna sur le crâne et entre les deux yeux une grêle de coups de poing si précipités, qu'on eût dit la batterie sonore d'un marteau sur une enclume.

L'homme au bonnet bleu, qui n'était autre que le Chourineur, ajouta, en redoublant la rapidité de son martelage sur la tête du Squelette :

— C'est la grêle de coups de poing que M. Rodolphe m'a tambourinés sur la boule ! je les ai retenus.

A cette agression inattendue, les détenus restèrent frappés de surprise, sans prendre parti pour ou contre le Chourineur. Plusieurs d'entre eux, encore sous la salutaire impression du conte de Pique-Vinaigre, furent même satisfaits de cet incident qui pouvait sauver Germain.

Le Squelette, d'abord étourdi, chancelant comme un bœuf sous la masse de fer du boucher, étendit machinalement ses deux mains en avant pour parer les coups de son ennemi ; Germain put se dégager de la mortelle étreinte du Squelette et se relever à demi.

— Mais qu'est-ce qu'il a ? à qui en a-t-il donc, ce brigand-là ? s'écria le Gros-Boiteux ; et, s'élançant sur le Chourineur, il tâcha de lui saisir les bras par derrière, pendant que celui-ci faisait de violents efforts pour maintenir le Squelette sur le banc.

Le défenseur de Germain répondit à l'attaque du Gros-Boiteux par une espèce de ruade si violente qu'il l'envoya rouler à l'extrémité du cercle formé par les détenus.

Germain, d'une pâleur livide et violacée, à demi suffoqué, à genoux auprès du banc, ne paraissait pas avoir la conscience de ce qui se passait autour de lui. La strangulation avait été si violente et si douloureuse, qu'il respirait à peine.

Après son premier étourdissement, le Squelette, par un effort désespéré, parvint à se débarrasser du Chourineur et à se remettre sur ses pieds.

Haletant, ivre de rage et de haine, il était épouvantable...

Sa face cadavéreuse ruisselait de sang ; sa lèvre supérieure, retroussée comme celle d'un loup furieux, laissait voir ses dents serrées les unes contre les autres.

Enfin il s'écria d'une voix palpitante de colère et de fatigue, car sa lutte contre le Chourineur avait été violente :

— Escarpez-le donc... ce brigand-là !... tas de frileux !... qui me laissez prendre en traître... sinon le mangeur va vous échapper !

Durant cette espèce de trêve, le Chourineur, enlevant Germain à demi évanoni, avait assez habilement manœuvré pour se rapprocher peu à peu de l'angle d'un mur, où il déposa son protégé.

Profitant de cette excellente position de défense, le Chourineur pouvait alors, sans crainte d'être pris à dos, tenir assez longtemps contre les détenus, auxquels le courage et la force herculéenne qu'il venait de déployer imposaient beaucoup.

Pique-Vinaigre, épouvanté, disparut pendant le tumulte, sans qu'on s'aperçût de son absence.

Voyant l'hésitation de la plupart des prisonniers, le Squelette s'écria :

— A moi donc !... estourbissons-les tous les deux... le gros et le petit !

— Prends garde ! répondit le Chourineur en se préparant au combat, les deux mains en avant et carrément campé sur ses robustes reins. Gare à toi, Squelette ! Si tu veux faire encore le Coupe-en-Deux... moi, je ferai comme Gargousse, je te couperai le sifflet...

— Mais tombez donc dessus ! cria le Gros-Boiteux en se relevant. Pourquoi cet enragé défend-il le mangeur ? A mort le mangeur... et lui aussi ! S'il défend Germain, c'est un traître !

— Oui !... oui !

— A mort ! le mangeur !

— A mort !

— Oui ! à mort le traître... qui le soutient !

Tels furent les cris des plus endurcis des détenus.

Un parti plus pitoyable s'écria :

— Non ! avant, qu'il parle !

— Oui ! qu'il s'explique !

— On ne tue pas un homme sans l'entendre !

— Et sans défense !

— Faudrait être de vrais Coupe-en-Deux !

— Tant mieux ! reprirent le Gros-Boiteux et les partisans du Squelette.

— On ne saurait trop en faire à un mangeur !

— A mort !

— Tombons dessus !

— Soutenons le Squelette !

— Oui ! oui !... charivari pour le bonnet bleu !

— Non !... soutenons le bonnet bleu !... charivari pour le Squelette ! riposta le parti du Chourineur.

— Non !... à bas le bonnet bleu !

— A bas le Squelette !

— Bravo, mes cadets !... s'écria le Chourineur en s'adressant aux détenus qui se rangeaient de son côté. Vous avez du cœur... vous ne voudriez pas massacrer un homme à demi mort !... il n'y a que des lâches capables de ça... Le Squelette s'en moque pas mal... il est condamné d'avance... c'est pour cela qu'il vous pousse... Mais si vous aidez à tuer Germain, vous serez durement pincés. D'ailleurs, je propose une chose, moi !... le Squelette veut achever ce pauvre jeune homme... eh bien ! qu'il vienne donc me le prendre, s'il en a le toupet !... ça se passera entre nous deux ; nous nous crocherons et on verra... mais il n'ose pas, il est comme Coupe-en-Deux, fort avec les faibles.

La vigueur, l'énergie, la rude figure du Chourineur devaient avoir une puissante action sur les détenus ; aussi un assez grand nombre d'entre eux se rangèrent de son côté et entourèrent Germain ; le parti du Squelette se groupa autour de ce bandit.

Une sanglante mêlée allait s'engager, lorsqu'on entendit dans la cour le pas sonore et mesuré du piquet d'infanterie toujours de garde à la prison.

Pique-Vinaigre, profitant du bruit et de l'émotion générale, avait gagné la cour et était allé frapper au guichet de la porte d'entrée, afin d'avertir les gardiens de ce qui se passait dans le chauffoir.

L'arrivée des soldats mit fin à cette scène.

Germain, le Squelette et le Chourineur furent conduits auprès du directeur de la Force. Le premier devait déposer sa plainte, les deux autres répondre à une prévention de rixe dans l'intérieur de la prison.

La terreur et la souffrance de Germain avaient été si vives, sa faiblesse était si grande, qu'il lui fallut s'appuyer sur deux gardiens pour arriver jusqu'à une chambre voisine du cabinet du directeur, où on le conduisit. Là, il se trouva mal ; son cou, excorié, portait l'empreinte livide et sanglante des doigts de fer du Squelette. Quelques secondes de plus, le fiancé de Rigolette aurait été étranglé.

Le gardien chargé de la surveillance du parloir, et qui, nous l'avons dit, s'était toujours intéressé à Germain, lui donna les premiers secours.

Lorsque celui-ci revint à lui, lorsque la réflexion succéda aux émotions rapides et terribles qui lui avaient à peine laissé l'exercice de sa raison, sa première pensée fut pour son sauveur.

— Merci de vos bons soins, monsieur, dit-il au gardien ; sans cet homme courageux, j'étais perdu.

— Comment vous trouvez-vous ?

— Mieux... Ah ! tout ce qui vient de se passer me semble un songe horrible !

— Remettez-vous.

— Et celui qui m'a sauvé, où est-il ?

— Dans le cabinet du directeur. Il lui raconte comment la rixe est arrivée... Il paraît que sans lui ..

— J'étais mort, monsieur... Oh ! dites-moi son nom... Qui est-il ?

— Son nom... je n'en sais rien, il est surnommé le Chourineur ; c'est un ancien forçat.

— Et le crime qui l'amène ici... n'est pas grave, peut-être ?

— Très-grave ! Vol avec effraction, la nuit... dans une maison habi-

tée, dit le gardien. Il aura probablement la même dose que Pique-Vinaigre; quinze ou vingt ans de travaux forcés et l'exposition, vu la récidive.

Germain tressaillit : il eût préféré être lié par la reconnaissance à un homme moins criminel.

— Ah! c'est affreux! dit-il. Et pourtant cet homme, sans me connaître, a pris ma défense. Tant de courage, tant de générosité...

— Que voulez-vous, monsieur, quelquefois il y a encore un peu de bon chez ces gens-là. L'important, c'est que vous voilà sauvé; demain vous aurez votre cellule à la pistole, et pour cette nuit vous coucherez à l'infirmerie, d'après l'ordre de M. le directeur. Allons, courage, monsieur! Le mauvais temps est passé : quand votre jolie petite visiteuse viendra vous voir, vous pourrez la rassurer; car, une fois en cellule, vous n'aurez plus rien à craindre. Seulement, vous ferez bien, je crois, de ne pas lui parler de la scène de tout à l'heure. Elle en tomberait malade de peur.

— Oh! non, sans doute, je ne lui en parlerai pas; mais je voudrais pourtant remercier mon défenseur... Si coupable qu'il soit aux yeux de la loi, il ne m'en a pas moins sauvé la vie.

— Tenez, justement je l'entends qui sort de chez M. le directeur, qui va maintenant interroger le Squelette; je les reconduirai ensemble tout à l'heure, le Squelette au cachot, et le Chourineur à la Fosse-aux-Lions. Il sera d'ailleurs un peu récompensé de ce qu'il a fait pour vous; car, comme c'est un gaillard solide et déterminé, tel qu'il faut être pour mener les autres, il est probable qu'il remplacera le Squelette comme prévôt...

Le Chourineur, ayant traversé un petit couloir sur lequel s'ouvrait la porte du cabinet du directeur, entra dans la chambre où se trouvait Germain.

— Attendez-moi là, dit le gardien au Chourineur; je vais aller savoir de M. le directeur ce qu'il décide du Squelette, et je reviendrai vous prendre..... Voilà notre jeune homme tout à fait remis; il veut vous remercier, et il y a de quoi, car sans vous c'était fini de lui.

Le gardien sortit. La physionomie du Chourineur était radieuse; il s'avança joyeusement en disant : — Tonnerre! que je suis content! que je suis donc content de vous avoir sauvé! Et il tendit la main à Germain.

Celui-ci, par un sentiment de répulsion involontaire, se recula d'abord légèrement, au lieu de prendre la main que le Chourineur lui offrait; puis, se rappelant qu'après tout il devait la vie à cet homme, il voulut réparer ce premier mouvement de répugnance. Mais le Chourineur s'en était aperçu; ses traits s'assombrirent, et, en reculant à son tour, il dit avec une tristesse amère : — Ah! c'est juste, pardon, monsieur...

— Non, c'est moi qui dois vous demander pardon... Ne suis-je pas prisonnier comme vous? Je ne dois songer qu'au service que vous m'avez rendu... vous m'avez sauvé la vie. Votre main, monsieur, je vous en prie, de grâce, votre main.

— Merci... maintenant c'est inutile. Le premier mouvement est tout. Si vous m'aviez d'abord donné une poignée de main, cela m'aurait fait plaisir. Mais, en y réfléchissant, c'est à moi à ne plus vouloir. Non parce que je suis prisonnier comme vous, mais, ajouta-t-il d'un air sombre et en hésitant, parce qu'avant d'être ici... j'ai été...

— Le gardien m'a tout dit, reprit Germain en l'interrompant; mais vous ne m'avez pas moins sauvé la vie.

— Je n'ai fait que mon devoir et mon plaisir, car je sais qui vous êtes... monsieur Germain.

— Vous me connaissez?

— Un peu, mon neveu! que je vous répondrais si j'étais votre oncle, dit le Chourineur en reprenant son ton d'insouciance habituelle, et vous auriez pardieu bien tort de mettre mon arrivée à la Force sur le dos du hasard. Si je ne vous avais pas connu... je ne serais pas en prison.

Germain regarda le Chourineur avec une surprise profonde.

— Comment? c'est parce que vous m'avez connu?...

— Que je suis ici... prisonnier à la Force...

— Je voudrais vous croire... mais...

— Mais vous ne me croyez pas.

— Je veux dire qu'il m'est impossible de comprendre comment il se fait que je sois pour quelque chose dans votre emprisonnement.

— Pour quelque chose?... Vous y êtes pour tout.

— J'aurais eu ce malheur?...

— Un malheur!... au contraire... c'est moi qui vous redois..... Et crânement encore...

— A moi! vous me devez?...

— Une fière chandelle, pour m'avoir procuré l'avantage de faire un tour à la Force...

— En vérité, dit Germain en passant la main sur son front, je ne sais si la terrible secousse de tout à l'heure affaiblit ma raison, mais il m'est impossible de vous comprendre. Le gardien vient de me dire que vous étiez ici comme prévenu... de... de...

Et Germain hésitait.

— De vol... pardieu... allez donc... oui, de vol avec effraction... avec escalade... et la nuit, par-dessus le marché!... tout le tremblement à la voile, quoi! s'écria le Chourineur en éclatant de rire. Rien n'y manque... c'est du chenu. Mon vol a toutes les herbes de la Saint-Jean, comme on dit...

Germain, péniblement ému du cynisme audacieux du Chourineur, ne put s'empêcher de lui dire :

— Comment.. vous, vous si brave... si généreux, parlez-vous ainsi? ne savez-vous pas à quelle terrible punition vous êtes exposé?

— Une vingtaine d'années de galères et le carcan!... connu... Je suis un crâne scélérat, hein, de prendre ça en blague? Mais que voulez-vous? une fois qu'on y est... Et dire pourtant que c'est vous, monsieur Germain, ajouta le Chourineur en poussant un énorme soupir, d'un air plaisamment contrit, que c'est vous qui êtes cause de mon malheur!...

— Quand vous vous expliquerez plus clairement, je vous entendrai.

Triomphe de Gringalet. — PAGE 302.

Raillez tant qu'il vous plaira, ma reconnaissance pour le service que vous m'avez rendu n'en subsistera pas moins, dit Germain tristement.

— Tenez, pardon, monsieur Germain, répondit le Chourineur en devenant sérieux, vous n'aimez pas à me voir rire de cela, n'en parlons plus. Il faut que je me rabiboche avec vous, et que je vous force peut-être bien à me tendre encore la main.

— Je n'en doute pas ; car, malgré le crime dont on vous accuse et dont vous vous accusez vous-même, tout en vous annonce le courage, la franchise. Je suis sûr que vous êtes injustement soupçonné... de graves apparences peut-être vous compromettent... mais voilà tout...

— Oh ! quant à cela, vous vous trompez, monsieur Germain, dit le Chourineur, si sérieusement cette fois, et avec un tel accent de sincérité, que Germain dut croire. Foi d'homme, aussi vrai que j'ai un protecteur (le Chourineur ôta son bonnet), qui est pour moi ce que le bon Dieu est pour les bons prêtres, j'ai volé la nuit en enfonçant un volet, j'ai été arrêté sur le fait, et encore nanti de tout ce que je venais d'emporter...

— Mais le besoin... la faim... vous poussaient donc à cette extrémité ?

— La faim ?... J'avais 120 francs à moi quand on m'a arrêté... le restant d'un billet de 1,000 francs..... sans compter que le protecteur dont je vous parle, et qui, par exemple, ne sait pas que je suis ici, ne me laissera jamais manquer de rien. Mais puisque je vous ai parlé de mon protecteur, vous devez croire que ça devient sérieux, parce que, voyez-vous, celui-là, c'est à se mettre à genoux devant. Ainsi, tenez... la grêle de coups de poing dont j'ai tambouriné le Squelette, c'est une manière à lui que j'ai copiée d'après nature. L'idée du vol. . c'est à cause de lui qu'elle m'est venue. Enfin si vous êtes là au lieu d'être étranglé par le Squelette, c'est encore grâce à lui.

— Mais ce protecteur ?

— Est aussi le vôtre.

— Le mien ?

— Oui, M. Rodolphe vous protége. Quand je dis monsieur, c'est monseigneur... que je devrais dire... car c'est au moins un prince... mais j'ai l'habitude de l'appeler M. Rodolphe, et il me le permet.

— Vous vous trompez, dit Germain de plus en plus surpris, je ne connais pas de prince.

— Oui, mais il vous connaît, lui. Vous ne vous en doutez pas ? C'est possible, c'est sa manière. Il sait qu'il y a un brave homme dans la peine, crac, le brave homme est soulagé ; et ni vu ni connu, je t'embrouille ; le bonheur lui tombe des nues comme une tuile sur la tête. Aussi, patience, un jour ou l'autre vous recevrez votre tuile.

— En vérité, ce que vous me dites me confond.

La marquise d'Harville.

— Vous en apprendrez bien d'autres ! Pour en revenir à mon protecteur, il y a quelque temps, après un service qu'il prétendait que je lui avais rendu, il me procure une position superbe : je n'ai pas besoin de vous dire laquelle, ce serait trop long ; enfin il m'envoie à Marseille pour m'embarquer et aller rejoindre en Algérie ma superbe position. Je pars de Paris, content comme un gueux ; bon ! mais bientôt ça change. Une supposition : mettons que je sois parti par un beau soleil, n'est-ce pas ? Eh bien ! le lendemain, voilà le temps qui se couvre, le surlendemain il devient tout gris, et ainsi de suite, de plus en plus sombre à mesure que je m'éloignais, jusqu'à ce qu'enfin il devienne noir comme le diable. Comprenez-vous ?

— Pas absolument.

— Eh bien ! voyons, avez-vous eu un chien ?

— Quelle singulière question ?

— Avez-vous eu un chien qui vous aimât bien et qui se soit perdu ?

— Non.

— Alors je vous dirai tout uniment qu'une fois loin de M. Rodolphe, j'étais inquiet, abruti, effaré, comme un chien qui aurait perdu son maître. C'était bête, mais les chiens aussi sont bêtes, ce qui ne les empêche pas d'être attachés et de se souvenir au moins autant des bons morceaux que des coups de bâton qu'on leur donne ; et M. Rodolphe m'avait donné mieux que des bons morceaux, car, voyez-vous, pour moi M. Rodolphe c'est tout. D'un méchant vaurien, brutal, sauvage et tapageur, il a fait une espèce d'honnête homme, en me disant seulement deux mots... Mais ces deux mots-là, voyez-vous, c'est comme de la magie...

— Et ces mots, que sont-ils ? Que vous a-t-il dit ?

— Il m'a dit que j'avais encore du cœur et de l'honneur, quoique j'aie été au bagne, non pour avoir volé... c'est vrai. Oh ! ça, jamais... mais pour ce qui est pis... peut-être... pour avoir tué... Oui, dit le Chourineur d'une voix sombre, oui, tué dans un moment de colère... parce que, autrefois, élevé comme une bête brute, ou plutôt comme un voyou sans père ni mère, abandonné sur le pavé de Paris, je ne connaissais ni Dieu ni diable, ni bien ni mal, ni fort ni faible. Quelquefois le sang me montait aux yeux... je voyais rouge... et si j'avais un couteau à la main, je chourinais, je chourinais, j'étais comme un vrai loup, quoi ! je ne pouvais pas fréquenter autre chose que des gueux et des bandits ; je n'en mettais pas un crêpe à mon chapeau pour cela ; fallait vivre dans la boue... je vivais rondement dans la boue. . je ne m'apercevais pas seulement que j'y étais. Mais quand M. Rodolphe m'a eu dit que, puisque, malgré les mépris de tout le monde et la misère, au lieu de voler comme d'autres, j'avais préféré travailler tant que je pouvais et à quoi je pouvais, ça montrait que j'avais du cœur et de l'honneur... Tonnerre !... voyez-vous... ces deux mots-là, ça m'a fait le même effet

que si on m'avait empoigné par la crinière pour m'enlever à mille pieds en l'air au-dessus de la vermine où je patangeais, et me montrer dans quelle crapule je vivais. Comme de juste alors j'ai dit : Merci ! j'en ai assez; je sors d'en prendre. Alors le cœur m'a battu autrement que de colère, et je me suis juré d'avoir toujours de cet homme dont parlait M. Rodolphe. Vous voyez, monsieur Germain, en me disant avec honté que je n'étais pas si pire que je me croyais, M. Rodolphe m'a encouragé, et, grâce à lui, je suis devenu meilleur que je n'étais..

En entendant ce langage, Germain comprenait de moins en moins que le Chourineur eût commis le vol dont il s'accusait.

CHAPITRE XII.

Délivrance.

Non, pensait Germain, c'est impossible, cet homme, qui s'exalte ainsi aux seuls mots d'honneur et de cœur, ne peut avoir commis ce vol dont il parle avec tant de cynisme.

Le Chourineur continua sans remarquer l'étonnement de Germain.

— Finalement, ce qui fait que je suis à M. Rodolphe comme un chien est à son maître, c'est qu'il m'a relevé à mes propres yeux. Avant de le connaître, je n'avais rien ressenti qu'à la peau ; mais lui, il m'a remué en dedans, et bien à fond, allez. Une fois loin de lui et de l'endroit qu'il habitait, je me suis trouvé comme un corps sans âme. A mesure que je m'éloignais, je me disais : — Il mène une si drôle de vie ! il se mêle à de si grandes canailles (j'en sais quelque chose), qu'il risque vingt fois sa peau par jour, et c'est dans une de ces circonstances-là que je pourrai faire le chien pour lui et défendre mon maître, car j'ai bonne gueule. Mais, d'un autre côté, il m'avait dit : — Il faut, mon garçon, vous rendre utile aux autres, aller là où vous pouvez servir à quelque chose. Moi, j'avais bien envie de lui répondre : — Pour moi il n'y a pas d'autres à servir que vous, monsieur Rodolphe. — Mais je n'osais pas. Il me disait : — Allez. — J'allais, et j'ai été tant que j'ai pu. Mais, tonnerre ! quand il a fallu monter dans le sabot, quitter la France, et mettre la mer entre moi et M. Rodolphe, sans espoir de le revoir jamais... vrai, je n'en ai pas eu le courage. Il avait fait dire à son correspondant de me donner de l'argent gros comme moi quand je m'embarquerais. J'ai été trouver le monsieur. Je lui ai dit : — Impossible pour le quart d'heure, j'aime mieux le plancher des vaches. Donnez moi de quoi faire ma route à pied, j'ai de bonnes jambes, je retourne à Paris, je ne peux pas y tenir. Monsieur Rodolphe dira ce qu'il voudra, il se fâchera, il ne voudra plus me voir, possible. Mais je le verrai, moi ; mais je saurai où il est, et s'il continue la vie qu'il mène, tôt ou tard, j'arriverai peut-être à temps pour me mettre entre un couteau et lui. Et puis enfin je ne peux pas m'en aller si loin de lui, moi ! Je sens je ne sais quoi diable qui me tire du côté où il est. Enfin on me donne de quoi faire ma route, j'arrive à Paris. Je ne bonde devant guère de choses, mais une fois de retour, voilà la peur qui me galope. Qu'est-ce que je pourrai dire à M. Rodolphe pour m'excuser d'être revenu sans sa permission ? Bah ! après tout, il ne me mangera pas, il en sera ce qu'il en sera.. Je m'en vas trouver son ami, un gros grand chauve, encore une crème, celui-là. Tonnerre ! quand M. Murph est entré, j'ai dit : Mon sort va se décider ; je me suis senti le gosier sec, mon cœur battait la breloque. Je m'attendais à être bousculé drôlement. Ah bien oui ! le digne homme me reçoit, comme s'il m'avait quitté la veille ; il me dit que M. Rodolphe, loin d'être fâché, veut me voir tout de suite. En effet, il me fait entrer chez mon protecteur. Tonnerre ! quand je me suis retrouvé face à face avec lui, lui qui a une si bonne poigne, et un si bon cœur, lui qui est terrible comme un lion et doux comme un enfant, lui qui est un prince, et qui a mis une blouse comme moi, pour avoir la circonstance (que je bénis) de m'allonger une grêle de coups de poing où je n'ai vu que du feu, tenez, monsieur Germain, en pensant à tous ces agréments qu'il possède, je me suis senti bouleversé, j'ai pleuré comme une biche. Eh bien ! au lieu d'en rire, car figurez-vous ma balle quand je pleurniche, M. Rodolphe me dit sérieusement :

— Vous voilà donc de retour, mon garçon ?

— Oui, monsieur Rodolphe ; pardon si j'ai eu tort, mais je n'y tenais pas. Faites-moi faire une niche dans un coin de votre cour, donnez-moi la patée ou laissez-moi la gagner ici, voilà tout ce que je vous demande, et surtout ne m'en voulez pas d'être revenu.

— Je vous en veux d'autant moins, mon garçon, que vous revenez à temps pour me rendre service.

— Moi, monsieur Rodolphe, il serait possible ! Eh bien ! voyez-vous qu'il faut, comme vous me le disiez, qu'il y ait quelque chose là-haut ; sans ça, comment expliquer que j'arrive ici, juste au moment où vous avez besoin de moi ? Et qu'est-ce que je pourrais donc faire pour vous, monsieur Rodolphe ? piquer une tête du haut des tours Notre-Dame ?

— Moins que cela, mon garçon. Un honnête et excellent jeune homme, auquel je m'intéresse comme à un fils, est injustement accusé de vol et détenu à la Force ; il se nomme Germain, il est d'un caractère doux et timide ; les scélérats avec lesquels il est emprisonné l'ont pris en aversion, il peut courir de grands dangers ; vous qui avez malheureusement connu la vie de prison et un grand nombre de prisonniers, ne pourriez-vous pas, dans le cas où quelques-uns de vos anciens camarades seraient à la Force (on trouverait moyen de le savoir), ne pourriez-vous pas les aller voir, et, par des promesses d'argent qui seraient tenues, les engager à protéger ce malheureux jeune homme ?

— Mais quel est donc l'homme généreux et inconnu qui prend tant d'intérêt à mon sort ? dit Germain de plus en plus surpris.

— Vous le saurez peut-être ; quant à moi j'en ignore. Pour revenir à ma conversation avec M. Rodolphe, pendant qu'il me parlait, il m'était venu une idée, mais une idée si farce, si farce, que je n'ai pas pu m'empêcher de rire devant lui.

— Qu'avez-vous donc, mon garçon ? me dit-il.

— Dame, monsieur Rodolphe, je ris parce que je suis content, et je suis content parce que j'ai le moyen de mettre votre M. Germain à l'abri d'un mauvais coup de prisonniers, de lui donner un protecteur qui le défendra crânement ; car, une fois le jeune homme sous l'aile du cadet dont je vous parle, il n'y en aura pas un qui osera venir lui regarder sous le nez.

— Très-bien, mon garçon, et c'est sans doute un de vos anciens compagnons ?

— Juste, monsieur Rodolphe ; il est entré à la Force il y a quelques jours, j'ai su ça en arrivant ; mais il faudra de l'argent.

— Combien faut-il ?

— Un billet de mille francs.

— Le voilà.

— Merci, monsieur Rodolphe ; dans deux jours vous aurez de mes nouvelles ; serviteur, la compagnie ! Tonnerre ! le roi n'était pas mon maître, je pouvais rendre service à M. Rodolphe en passant par vous c'est ça qui était fameux !

— Je commence à comprendre, ou plutôt, mon Dieu, je tremble de comprendre, s'écria Germain ; un tel dévouement serait-il possible ? pour venir me protéger, me défendre dans cette prison, vous avez peut-être commis un vol ? Oh ! ce serait le remords de toute ma vie.

— Minute ! M. Rodolphe m'a dit que j'avais du cœur et de l'honneur ; ces mots-là... sont ma loi, à moi, voyez-vous, et il pourrait encore me les dire ; car si je ne suis pas meilleur qu'autrefois, du moins je ne suis pas pire.

— Mais ce vol ?... Si vous ne l'avez pas commis, comment êtes-vous ici ?...

— Attendez donc. Voilà la farce ; avec mes mille francs je m'en vas acheter une perruque noire ; je rase mes favoris je mets des lunettes bleues, je me fourre un oreiller dans le dos, et roule ta bosse ; je me mets à chercher une ou deux chambres à louer tout de suite, au rez-de-chaussée, dans un quartier bien vivant. Je trouve mon affaire rue de Provence, je paye un terme d'avance sous le nom de M. Grégoire. Le lendemain je vas acheter au Temple de quoi meubler les deux chambres, toujours avec ma perruque noire, ma bosse et mes lunettes bleues, afin qu'on me reconnaisse bien ; j'envoie les effets rue de Provence, et de plus six couverts d'argent que j'achète boulevard Saint-Denis, toujours avec mon déguisement de bossu.

Je reviens mettre tout en ordre dans mon domicile. Je dis au portier que je ne coucherai chez moi que le surlendemain, et j'emporte ma clef. Les fenêtres des deux chambres étaient fermées par de forts volets. Avant de m'en aller, j'en avais exprès laissé un sans y mettre le crochet du dedans. La nuit venue, je me débarrasse de ma perruque, de mes lunettes, de ma bosse et des habits avec lesquels j'avais été faire mes achats et louer ma chambre ; je mets cette défroque dans une malle que j'envoie à l'adresse de M. Murph, l'ami de M. Rodolphe, en le priant de garder ces nippes ; j'achète la blouse que voilà, le bonnet bleu que voilà, une barre de fer de deux pieds de long, et à une heure du matin je viens rôder dans la rue de Provence, devant mon logement, attendant le moment où une patrouille passerait pour me dépêcher de me voler, de m'escalader et de m'effractionner moi-même, afin de me faire empoigner.

Et le Chourineur ne put s'empêcher de rire encore aux éclats.

— Ah ! je comprends... s'écria Germain.

— Mais vous allez voir si je n'ai pas du guignon ; il ne passait pas de patrouille !... J'aurais pu vingt fois me dévaliser tout à mon aise. Enfin, sur les deux heures du matin, j'entends piétiner les tourlourous au bout de la rue ; je finis d'ouvrir mon volet, je casse deux ou trois carreaux pour faire un tapage d'enfer, j'enfonce la fenêtre, je saute dans la chambre, j'empoigne la boîte d'argenterie... quelques nippes... Heureusement la patrouille avait entendu le drelin-dindin des carreaux, car, juste comme je ressortais par la fenêtre, je suis pincé par la garde, qui, au bruit des carreaux cassés, avait pris le pas de course.

On frappe, le portier ouvre ; on va chercher le commissaire ; il arrive ; le portier dit que les deux chambres dévalisées ont été louées la veille par un monsieur bossu, à cheveux noirs et portant des lunettes bleues, et qui s'appelait Grégoire. J'avais la crinière de filasse que vous me voyez, j'ouvrais l'œil comme un lièvre au gîte, j'étais droit comme un Russe au port d'armes, on ne pouvait donc pas me prendre pour le bossu à lunettes bleues et à cheveux noirs. J'avoue tout, on m'arrête, on me conduit au dépôt, du dépôt ici, et j'arrive au bon moment, juste

pour arracher des pattes du Squelette le jeune homme dont M. Rodolphe m'avait dit : Je m'y intéresse comme à mon fils.

— Ah ! que ne vous dois-je pas... pour tant de dévouement ! s'écria Germain.

— Ce n'est pas à moi... c'est à M. Rodolphe que vous devez...

— Mais la cause de son intérêt pour moi ?

— Il vous la dira, à moins qu'il ne vous la dise pas ; car souvent il se contente de vous faire du bien, et si vous avez le toupet de lui demander pourquoi, il ne se gêne pas pour vous répondre : Mêlez-vous de ce qui vous regarde.

— Et M. Rodolphe sait-il que vous êtes ici ?

— Pas si bête de lui avoir dit mon idée, il ne m'aurait peut-être pas permis... cette farce... et sans me vanter, hein, elle est fameuse ?

— Mais que de risques vous avez courus... vous courez encore !

— Qu'est-ce que je risquais ? de n'être pas conduit à la Force, où vous étiez, c'est vrai... Mais je comptais sur la protection de M. Rodolphe pour me faire changer de prison et vous rejoindre ; un seigneur comme lui, ça peut tout. Et une fois que j'aurais été coffré, il aurait autant aimé que ça vous serve à quelque chose.

— Mais au jour de votre jugement ?

— Eh bien ! je prierai M. Murph de m'envoyer la malle ; je reprendrai devant le juge ma perruque noire, mes lunettes bleues, ma bosse, et je redeviendrai M. Grégoire pour le portier qui m'a loué la chambre, pour les marchands qui m'ont vendu, voilà pour le volé... Si on veut revoir le voleur, je quitterai ma défroque, et il sera clair comme le jour que le voleur et le volé ça fait, au total, le Chourineur, ni plus ni moins. Alors que diable voulez-vous qu'on me fasse, quand il sera prouvé que je me volais moi-même ?

— En effet, dit Germain plus rassuré. Mais puisque vous me portiez tant d'intérêt, pourquoi ne m'avez-vous rien dit en entrant dans la prison ?

— J'ai tout de suite su le complot qu'on avait fait contre vous, j'aurais pu le dénoncer avant que Pique-Vinaigre eût commencé ou fini son histoire ; mais dénoncer même des bandits pareils, ça ne m'allait pas... j'ai mieux aimé ne m'en fier qu'à ma poigne... pour vous arracher des pattes du Squelette. Et puis quand je l'ai vu, ce brigand-là, je me suis dit : Voilà une fameuse occasion de me rappeler la grêle de coups de poing de M. Rodolphe, auxquels j'ai dû l'honneur de sa connaissance.

— Mais si tous les détenus avaient pris parti contre vous seul, qu'auriez-vous pu faire ?

— Alors j'aurais crié comme un aigle et appelé au secours ! Mais ça m'allait mieux de faire ma petite cuisine moi-même, pour pouvoir dire à M. Rodolphe : Il n'y a que moi qui me suis mêlé de la chose... j'ai défendu et je défendrai votre jeune homme, soyez tranquille.

A ce moment le gardien rentra brusquement dans la chambre.

— Monsieur Germain, venez vite, vite, chez M. le directeur... il veut vous parler à l'instant même. Et vous, Chourineur, mon garçon, descendez à la Fosse-aux-Lions... Vous serez prévôt, si cela vous convient ; car vous avez tout ce qu'il faut pour remplir ces fonctions... et les détenus ne badineront pas avec un gaillard de votre espèce.

— Ça me va tout de même... autant être capitaine que soldat pendant qu'on y est.

— Refuserez-vous encore ma main ? dit cordialement Germain au Chourineur.

— Ma foi non... monsieur Germain, ma foi non ; je crois que maintenant je peux me permettre ce plaisir-là, et je vous la serre de bon cœur.

— Nous nous reverrons... car me voici sous votre protection... je n'aurai plus rien à craindre, et de ma cellule je descendrai chaque jour au préau.

— Soyez calme ; si je le veux, on ne vous parlera qu'à quatre pattes. Mais j'y songe, vous savez écrire... mettez sur le papier ce que je viens de vous raconter, et envoyez l'histoire à M. Rodolphe ; il saura qu'il n'a plus à être inquiet de vous, et que je suis ici pour le bon motif, car s'il apprenait autrement que le Chourineur a volé et qu'il ne connaisse pas le dessous des cartes... tonnerre !... ça ne m'irait pas...

— Soyez tranquille... ce soir même je vais écrire à mon protecteur inconnu ; demain vous me donnerez son adresse et la lettre partira. Adieu encore, merci, mon brave !

— Adieu, monsieur Germain ; je vas retourner auprès de ces tas de gueux... dont je suis prévôt... il faudra bien qu'ils marchent droit, ou sinon, gare dessous !...

— Quand je songe qu'à cause de moi vous allez vivre quelque temps encore avec ces misérables !...

— Qu'est-ce que ça me fait ? Maintenant il n'y a pas de risque qu'ils déteignent sur moi... M. Rodolphe m'a trop bien lessivé ; je suis assuré contre l'incendie.

Et le Chourineur suivit le gardien.

Germain entra chez le directeur.

Quelle fut sa surprise !... il y trouva Rigolette...

Rigolette pâle, émue, les yeux baignés de larmes, et pourtant souriant à travers ses pleurs... Sa physionomie exprimait un ressentiment de joie, de bonheur inexprimable.

— J'ai une bonne nouvelle à vous apprendre, monsieur, dit le directeur à Germain. La justice vient de déclarer qu'il n'y avait pas lieu à suivre contre vous. Par suite du désistement et surtout des explications de la partie civile, je reçois l'ordre de vous mettre immédiatement en liberté.

— Monsieur... que dites-vous ? il serait possible !

Rigolette voulut parler ; sa trop vive émotion l'en empêcha : elle ne put que faire à Germain un signe de tête affirmatif en joignant les mains.

— Mademoiselle est arrivée ici peu de moments après que j'ai reçu l'ordre de vous mettre en liberté, ajouta le directeur. Une lettre de toute-puissante recommandation, qu'elle m'apportait, m'a appris le touchant dévouement qu'elle vous a témoigné pendant votre séjour en prison, monsieur. C'est donc avec un vif plaisir que je vous ai envoyé chercher, certain que vous serez très-heureux de donner votre bras à mademoiselle pour sortir d'ici !

— Un rêve !... non, c'est un rêve ! dit Germain. Ah ! monsieur... que de bontés !... Pardonnez-moi si la surprise... la joie... m'empêchent de vous remercier comme je le devrais...

— Et moi donc, monsieur Germain, je ne trouve pas un mot à dire, reprit Rigolette ; jugez de mon bonheur : en vous quittant, je trouve l'ami de M. Rodolphe qui m'attendait.

— Encore M. Rodolphe ! dit Germain étonné.

— Oui, maintenant on peut tout vous dire, vous saurez cela ; M. Murph me dit donc : Germain est libre, voilà une lettre pour M. le directeur de la prison ; quand vous arriverez, il aura reçu l'ordre de mettre Germain en liberté et vous pourrez l'emmener. Je ne pouvais croire ce que j'entendais, et pourtant c'était vrai. Vite, vite, je prends un fiacre... j'arrive... et il est en bas qui nous attend.

. . . . . .

Nous renonçons à peindre le ravissement des deux amants lorsqu'ils sortirent de la Force, la soirée qu'ils passèrent dans la petite chambre de Rigolette, que Germain quitta à onze heures pour gagner un modeste logement garni.

. . . . . .

Résumons en peu de mots les idées pratiques ou théoriques que nous avons tâché de mettre en relief dans cet épisode de la vie de prison.

Nous nous estimerions très-heureux d'avoir démontré :

L'insuffisance, l'impuissance et le danger de la réclusion en commun...

Les disproportions qui existent entre l'appréciation et la punition de certains crimes (le vol domestique, le vol avec effraction) et celle de certains délits (les abus de confiance)...

Et enfin l'impossibilité matérielle où sont les classes pauvres de jouir du bénéfice des lois civiles (1).

CHAPITRE XIII.

Punition.

Nous conduirons de nouveau le lecteur dans l'étude du notaire Jacques Ferrand.

Grâce à la loquacité habituelle des clercs, presque incessamment occupés des bizarreries croissantes de leur patron, nous exposerons ainsi les faits accomplis depuis la disparition de Cecily.

— Cent sous contre dix que, si son dépérissement continue, avant un mois le patron aura crevé comme un mousquet ?

— Le fait est que, depuis que la servante qui avait l'air d'une Alsacienne a quitté la maison, il n'a plus que la peau sur les os.

— Et quelle peau !

— Ah çà ! il était donc amoureux de l'Alsacienne, alors, puisque c'est depuis son départ qu'il se racornit ainsi ?

— Lui ! le patron, amoureux ? quelle farce !!!

— Au contraire, il se remet à voir des prêtres plus que jamais !

— Sans compter que le curé de la paroisse, un homme bien respectable, il faut être juste, s'en est allé hier (je l'ai entendu), en disant à un autre prêtre qui l'accompagnait : « C'est admirable !... M. Jacques Ferrand est l'idéal de la charité et de la générosité sur la terre... »

— Le curé a dit ça ? de lui-même ? et sans effort ?

— Quoi ?

— Que le patron était l'idéal de la charité et de la générosité sur la terre ?...

— Oui, je l'ai entendu...

— Alors je n'y comprends plus rien ; le curé a la réputation, et il la mérite, d'être ce qu'on appelle un vrai bon pasteur...

— Oh ! ça, c'est vrai, et de celui-là faut parler sérieusement et avec respect ! il est aussi bon et aussi charitable que le Petit-Manteau-Bleu (2), et quand on dit ça d'un homme, il est jugé.

— Et ça n'est pas peu dire.

(1) Voir les notes à la fin de l'ouvrage.

(2) Qu'on nous permette de mentionner ici avec une vénération profonde le nom de ce grand homme de bien, M. Gaymios, que nous n'avons pas l'honneur de connaître personnellement, mais dont tous les pauvres de Paris parlent avec autant de respect que de reconnaissance.

— Non. Pour le Petit-Manteau-Bleu comme pour le bon prêtre, les pauvres n'ont qu'un cri... et un brave cri du cœur.

— Alors j'en reviens à mon idée. Quand le curé affirme quelque chose, il faut le croire, vu qu'il est incapable de mentir; et pourtant, croire d'après lui que le patron est charitable et généreux... ça me gêne dans les entournures de ma croyance.

— Oh ! que c'est joli, Chalamel ! oh ! que c'est joli !...

— Sérieusement, j'aime autant croire à cela qu'à un miracle... Ce n'est pas plus difficile.

— M. Ferrand, généreux !... lui... qui tondrait sur un œuf !

— Pourtant, messieurs, les quarante sous de notre déjeuner ?

— Belle preuve ! C'est comme lorsqu'on a par hasard un bouton sur le nez... c'est un accident.

— Oui ; mais d'un autre côté, le maître-clerc m'a dit que depuis trois jours le patron a réalisé une énorme somme en bons du Trésor, et que...

— Eh bien ?

— Parle donc...

— C'est que c'est un secret...

— Raison de plus... Ce secret ?

— Votre parole d'honneur que vous n'en direz rien ?...

— Sur la tête de nos enfants, nous la donnons.

— Que ma tante Messidor fasse des folies de son corps si je bavarde !

— Et puis, messieurs, rapportons-nous-en à ce que disait majestueusement le grand roi Louis XIV au doge de Venise, devant sa cour assemblée :

Lorsqu'un secret est possédé par un clerc,
Ce secret, il doit le dire, c'est clair.

— Allons, bon ! voilà Chalamel avec ses proverbes !

— Je demande la tête de Chalamel !

— Les proverbes sont la sagesse des nations ; c'est à ce titre que j'exige ton secret.

— Voyons, pas de bêtises... Je vous dis que le maître-clerc m'a fait promettre de ne dire à personne...

— Oui, mais il ne t'a pas défendu de le dire à tout le monde ?

— Enfin ça ne sortira pas d'ici. Va donc !...

— Il meurt d'envie de nous le dire, son secret.

— Eh bien ! le patron vend sa charge ; à l'heure qu'il est, c'est peut-être fait !...

— Ah ! bah !

— Voilà une drôle de nouvelle !...

— C'est renversant !

— Ebouissant !

— Voyons, sans charge, qui se charge de la charge dont il se décharge ?

— Dieu ! que ce Chalamel est insupportable avec ses rébus !

— Est-ce que je sais à qui il la vend ?

— S'il la vend, c'est qu'il veut peut-être se lancer, donner des fêtes... des *routes*, comme dit le beau monde.

— Après tout, il a de quoi.

— Et pas la queue d'une famille.

— Je crois bien qu'il a de quoi ! Le maître-clerc parle de plus d'un million y compris la valeur de la charge.

— Plus d'un million, c'est caressant.

— On dit qu'il a joué à la Bourse en catimini, avec le commandant Robert, et qu'il a gagné beaucoup d'argent.

— Sans compter qu'il vivait comme un ladre.

— Oui ; mais ces ladrichons-là, une fois qu'ils se mettent à dépenser, deviennent plus prodigues que les autres.

— Aussi, je suis comme Chalamel ; je croirais assez que maintenant le patron veut la passer douce.

— Et il aurait joliment tort de ne pas s'abîmer de volupté et de ne pas se plonger dans les délices de Golconde... s'il en a le moyen... car, comme dit le vaporeux Ossian dans la grotte de Fingal :

Tout notaire qui bambochera,
S'il a du *quibus* raison aura.

— Je demande la tête de Chalamel

— C'est absurde !

— Avec ça que le patron a joliment l'air de penser à s'amuser.

— Il a une figure à porter le diable en terre !

— Et puis M. le curé qui vante sa charité !

— Eh bien ! charité bien ordonnée commence par soi-même... Tu ne connais donc seulement pas tes commandements de Dieu, sauvage ? Si le patron se demande à lui-même l'aumône des plus grands plaisirs... il est de son devoir de se les accorder... ou il se regarderait comme bien peu...

— Moi, ce qui m'étonne, c'est cet ami intime qui lui est comme tombé des nues, et qui ne le quitte pas plus que son ombre...

— Sans compter qu'il a une mauvaise figure...

— Il est roux comme une carotte...

— Je serais assez porté à induire que cet intrus est le fruit d'un faux pas qu'aurait fait M. Ferrand à son aurore ; car, comme le disait l'aigle de Meaux à propos de la prise de voile de la tendre La Vallière :

Qu'on aime jeune homme ou vieux bibard,
Souvent la fin est un moutard.

— Je demande la tête de Chalamel !

— C'est vrai... avec lui, il est impossible de causer un moment.

— Quelle bêtise ! Dire que cet inconnu est le fils du patron ! il est plus âgé que lui, on le voit bien.

— Eh bien ! à la grande rigueur, qu'est-ce que ça ferait ?

— Comment ! qu'est-ce que ça ferait : que le fils soit plus âgé que le père ?

— Messieurs, j'ai dit à la grande, à la grandissime rigueur.

— Et comment expliques-tu ça ?

— C'est tout simple : dans ce cas-là, l'intrus aurait fait le faux pas et serait le père de Mᵉ Ferrand au lieu d'être son fils.

— Je demande la tête de Chalamel !

— Ne l'écoutez donc pas : vous savez qu'une fois qu'il est en train de dire des bêtises il en a pour une heure !

— Ce qui est certain, c'est que cet intrus a une mauvaise figure et ne quitte pas Mᵉ Ferrand d'un moment.

— Il est toujours avec lui dans son cabinet ; ils mangent ensemble, ils ne peuvent faire un pas l'un sans l'autre.

— Moi, il me semble que je l'ai déjà vu ici, l'intrus.

— Moi, pas...

— Dites donc, messieurs, est-ce que vous n'avez pas aussi remarqué que depuis quelques jours il vient régulièrement presque toutes les deux heures un homme à grandes moustaches blondes, tournure militaire, faire demander l'intrus par le portier ? L'intrus descend, cause une minute avec l'homme à moustaches ; après quoi, celui-là fait demi-tour comme un automate, pour revenir deux heures après ?

— C'est vrai, je l'ai remarqué... Il m'a semblé aussi rencontrer dans la rue, en m'en allant, des hommes qui avaient l'air de surveiller la maison...

— Sérieusement, il se passe ici quelque chose d'extraordinaire.

— Qui vivra verra.

— A ce sujet, le maître-clerc en sait peut-être plus que nous, mais il fait le diplomate.

— Tiens, au fait, où est-il donc, depuis tantôt ?

— Il est chez cette comtesse qui a été assassinée ; il paraît qu'elle est maintenant hors d'affaire.

— La comtesse Mac-Grégor ?

— Oui ; ce matin elle avait fait demander le patron dare-dare, mais il lui a envoyé le maître-clerc à sa place.

— C'est peut-être pour un testament ?

— Non, puisqu'elle va mieux.

— En a-t-il, de la besogne, le maître-clerc, en a-t-il, maintenant qu'il remplace Germain comme caissier !

— A propos de Germain, en voilà encore une drôle de chose !

— Laquelle ?

— Le patron, pour le faire remettre en liberté, a déclaré que c'était lui, M. Ferrand, qui avait fait erreur de compte et qu'il avait retrouvé l'argent qu'il réclamait de Germain.

— Moi, je ne trouve pas cela drôle, mais juste ; vous vous le rappelez, je disais toujours : Germain est incapable de voler.

— C'est néanmoins très-ennuyeux pour lui d'avoir été arrêté et emprisonné comme voleur.

— Moi, à sa place, je demanderais des dommages et intérêts à M. Ferrand.

— Au fait, il aurait dû au moins le reprendre comme caissier, afin de prouver que Germain n'était pas coupable.

— Oui, mais Germain n'aurait peut-être pas voulu.

— Est-il toujours à cette campagne où il est allé en sortant de prison, et d'où il nous a écrit pour nous annoncer le désistement de M. Ferrand ?

— Probablement, car hier je suis allé à l'adresse qu'il nous avait donnée ; on m'a dit qu'il était encore à la campagne, et qu'on pouvait lui écrire à Bouqueval, par Ecouen, chez madame Georges, fermière.

— Ah ! messieurs, une voiture ! dit Chalamel en se penchant vers la fenêtre. Dame ! ce n'est pas un fringant équipage comme celui de ce fameux vicomte. Vous rappelez-vous de ce flambant Saint-Remy, avec son chasseur chamarré d'argent et son gros cocher à perruque blanche ? Cette fois, c'est tout bonnement un *sapin*, une citadine.

— Et qui en descend ?

— Attendez donc !... Ah ! une robe noire !

— Une femme ! une femme !... oh ! voyons voir !

— Dieu ! que ce saute-ruisseau est indécemment charnel pour son âge ! il ne pense qu'aux femmes ; il faudra finir par l'enchaîner, ou il enlèvera des Sabines en pleine rue ; car, comme dit le cygne de Cambrai dans son *Traité d'Education* pour le Dauphin :

Défiez-vous du saute-ruisseau,
Au beau sexe qui donne l'assaut.

— Je demande la tête de Chalamel !

— Dame !... monsieur Chalamel, vous dites une robe noire... moi je croyais...

— C'est M. le curé, imbécile !... Que ça te serve d'exemple !

— Le curé de la paroisse ? le bon pasteur ?

— Lui-même, messieurs.

— Voilà un digne homme !

— Ce n'est pas un jésuite, celui-là !

— Je le crois bien, et, si tous les prêtres lui ressemblaient, il n'y aurait que des gens dévots.

— Silence ! on tourne le bouton de la porte.

— A vous ! à vous !... c'est lui !

Et tous les clercs, se courbant sur leurs pupitres, se mirent à griffonner avec une ardeur apparente, faisant bruyamment crier leurs plumes sur le papier.

La pâle figure de ce prêtre était à la fois douce et grave, intelligente et vénérable ; son regard rempli de mansuétude et de sérénité.

Une petite calotte noire cachait sa tonsure ; ses cheveux gris, assez longs, flottaient sur le collet de sa redingote marron.

Hâtons-nous d'ajouter que, grâce à une confiance des plus candides, cet excellent prêtre avait toujours été et était encore dupe de l'habile et profonde hypocrisie de Jacques Ferrand.

— Votre digne patron est-il dans son cabinet, mes enfants ? demanda le curé.

— Oui, monsieur l'abbé, dit Chalamel en se levant respectueusement. Et il ouvrit au prêtre la porte d'une chambre voisine de l'étude.

Entendant parler avec une certaine véhémence dans le cabinet de Jacques Ferrand, l'abbé, ne voulant pas écouter malgré lui, marcha rapidement vers la porte et y frappa.

— Entrez ! dit une voix avec un accent italien assez prononcé.

Le prêtre se trouva en face de Polidori et de Jacques Ferrand.

Les clercs du notaire ne semblaient pas s'être trompés en assignant un terme prochain à la mort de leur patron.

Depuis la fuite de Cecily, le notaire était devenu presque méconnaissable.

Quoique son visage fût d'une maigreur effrayante, d'une lividité cadavéreuse, une rougeur fébrile colorait ses pommettes saillantes : un tremblement nerveux, interrompu çà et là par quelques soubresauts convulsifs, l'agitait presque continuellement ; ses mains décharnées étaient sales et brûlantes : ses larges lunettes vertes cachaient ses yeux injectés de sang, qui brillaient du sombre feu d'une fièvre dévorante ; en un mot, ce masque sinistre trahissait les ravages d'une consomption sourde et incessante.

La physionomie de Polidori contrastait avec celle du notaire ; rien de plus amèrement, de plus froidement ironique que l'expression des traits de cet autre scélérat ; une forêt de cheveux d'un roux ardent, mélangés de quelques mèches argentées, couronnait son front blême et ridé ; ses yeux pénétrants, transparents et verts comme l'aigue-marine, étaient très-rapprochés de son nez crochu sa bouche, aux lèvres minces, rentrées, exprimait le sarcasme et la méchanceté. Polidori, complétement vêtu de noir, était assis auprès du bureau de Jacques Ferrand.

A la vue du prêtre, tous deux se levèrent.

— Eh bien ! comment allez-vous, mon digne monsieur Ferrand ? dit l'abbé avec sollicitude, vous trouvez-vous un peu mieux ?

— Je suis toujours dans le même état, monsieur l'abbé ; la fièvre ne me quitte pas, répondit le notaire ; les insomnies me tuent ! Que la volonté de Dieu soit faite !

— Voyez, monsieur l'abbé, ajouta Polidori avec componction ; quelle pieuse résignation ! Mon pauvre ami est toujours le même ; il ne trouve quelque adoucissement à ses maux que dans le bien qu'il fait !

— Je ne mérite pas ces louanges, veuillez m'en dispenser, dit sèchement le notaire en dissimulant à peine un ressentiment de colère et de haine contraintes. Au Seigneur seul appartient l'appréciation du bien et du mal ; je ne suis qu'un misérable pécheur...

— Nous sommes tous pécheurs, reprit doucement l'abbé ; mais nous n'avons pas tous la charité qui vous distingue, mon respectable ami. Bien rares ceux qui, comme vous, se détachent assez des biens terrestres pour songer à les employer de leur vivant d'une façon si chrétienne... Persistez-vous toujours à vous délaire de votre charge, afin de vous livrer plus entièrement aux pratiques de la religion ?

— Depuis avant-hier ma charge est vendue, monsieur l'abbé ; quelques concessions m'ont permis d'en réaliser, chose bien rare, le prix comptant ; cette somme, ajoutée à d'autres, me servira à fonder l'institution dont je vous ai parlé, et dont j'ai définitivement arrêté le plan, que je vais vous soumettre...

— Ah ! mon digne ami ! dit l'abbé avec une profonde et sainte admiration ; faire tant de bien... si simplement... et, je puis le dire, si naturellement !... Je vous le répète, les gens comme vous sont rares, il n'y a pas assez de bénédictions pour eux.

— C'est que bien peu de personnes réunissent, comme Jacques, la richesse à la piété, l'intelligence à la charité, dit Polidori avec un sourire ironique qui échappa au bon abbé.

A ce nouvel et sarcastique éloge, la main du notaire se crispa involontairement ; il lança, sous ses lunettes, un regard de rage infernale à Polidori.

— Vous voyez, monsieur l'abbé, se hâta de dire l'ami intime de Jacques Ferrand ; toujours ses soubresauts nerveux, et il ne veut rien faire. Il me désole... il est son propre bourreau... Oui, j'aurai le courage de le dire devant M. l'abbé, tu es ton propre bourreau, mon pauvre ami !...

A ces mots de Polidori, le notaire tressaillit encore convulsivement, mais il se calma.

Un homme moins naïf que l'abbé eût remarqué, pendant cet entretien, et surtout pendant celui qui va suivre, l'accent contraint et courroucé de Jacques Ferrand ; car il est inutile de dire qu'une volonté supérieure à la sienne, que la volonté de Rodolphe, en un mot, imposait à cet homme des paroles et des actes diamétralement opposés à son véritable caractère.

Aussi, quelquefois poussé à bout, le notaire paraissait hésiter à obéir à cette toute-puissante et invisible autorité ; mais un regard de Polidori mettait un terme à cette indécision ; alors, concentrant avec un soupir de fureur les plus violents ressentiments, Jacques Ferrand subissait le joug qu'il ne pouvait briser.

— Hélas ! monsieur l'abbé, reprit Polidori, qui semblait prendre à tâche de torturer son complice, comme on dit vulgairement, à coups d'épingles, mon pauvre ami néglige trop sa santé... Dites-lui donc, avec moi, qu'il se soigne, sinon pour lui, pour ses amis, du moins pour les malheureux dont il est l'espoir et le soutien...

— Assez !... assez !... murmura le notaire d'une voix sourde.

— Non, ce n'est pas assez, dit le prêtre avec émotion ; on ne saurait trop vous répéter que vous ne vous appartenez pas, et qu'il est mal de négliger ainsi votre santé. Depuis dix ans que je vous connais, je ne vous ai jamais vu malade ; mais depuis un mois environ vous n'êtes plus reconnaissable. Je suis d'autant plus frappé de l'altération de vos traits, que j'étais resté quelque temps sans vous voir. Aussi, lors de notre première entrevue, je n'ai pu vous cacher ma surprise ; mais le changement que je remarque en vous depuis plusieurs jours est bien plus grave : vous dépérissez à vue d'œil, vous nous inquiétez sérieusement... Je vous en conjure, mon digne ami, songez à votre santé...

— Je vous suis on ne peut plus reconnaissant de votre intérêt, monsieur l'abbé ; mais je vous assure que ma position n'est pas aussi alarmante que vous le croyez.

— Puisque tu t'opiniâtres ainsi, reprit Polidori, je vais tout dire à M. l'abbé, moi : il t'aime, il t'estime, il t'honore beaucoup ; que sera-ce donc lorsqu'il saura tes nouveaux mérites ? lorsqu'il saura la véritable cause de ton dépérissement ?

— Qu'est-ce encore ? dit l'abbé.

— Monsieur l'abbé, dit le notaire avec impatience, je vous ai prié de vouloir bien venir me visiter pour vous communiquer des projets d'une haute importance, et non pour m'entendre ridiculement louanger par mon ami.

— Tu sais, Jacques, que de moi il faut te résigner à tout entendre, dit Polidori en regardant fixement le notaire.

Celui-ci baissa les yeux et se tut.

Polidori continua :

— Vous avez peut-être remarqué, monsieur l'abbé, que les premiers symptômes de la maladie nerveuse de Jacques ont eu lieu peu de temps après l'abominable scandale que Louise Morel a causé dans cette maison.

Le notaire frissonna.

— Vous savez donc le crime de cette malheureuse fille, monsieur ? demanda le prêtre étonné. Je ne vous croyais arrivé à Paris que depuis peu de jours ?

— Sans doute, monsieur l'abbé ; mais Jacques m'a tout raconté, comme à son ami, comme à son médecin ; car il attribue presque à l'indignation que lui a fait éprouver le crime de Louise l'ébranlement nerveux dont il se ressent aujourd'hui... Ce n'est rien encore, mon pauvre ami devait, hélas ! endurer de nouveaux coups, qui ont, vous le voyez, altéré sa santé... Une vieille servante, qui depuis bien des années lui était attachée par les sentiments de la reconnaissance...

— Madame Séraphin ? dit le curé en interrompant Polidori, j'ai su la mort de cette infortunée, noyée par une malheureuse imprudence, et je comprends le chagrin de M. Ferrand : on n'oublie pas ainsi dix ans de loyaux services... de tels regrets honorent autant le maître que le serviteur.

— Monsieur l'abbé, dit le notaire, je vous en supplie, ne parlez pas de mes vertus... vous me rendez confus... cela m'est pénible.

— Et qui en parlera donc ? sera-ce toi ? reprit affectueusement Polidori ; mais vous allez avoir à le louer bien davantage, monsieur l'abbé : vous ignorez peut-être quelle est la servante qui a remplacé, chez Jacques, Louise Morel et madame Séraphin ? Vous ignorez enfin ce qu'il a fait pour cette pauvre Cecily... car cette nouvelle servante s'appelait Cecily, monsieur l'abbé.

Le notaire, malgré lui, fit un bond sur son siége ; ses yeux flamboyèrent sous ses lunettes ; une rougeur brûlante empourpra ses traits livides.

— Tais-toi... tais-toi !... s'écria-t-il en se levant à demi. Pas un mot de plus, je te le défends !...

— Allons, allons, calmez-vous, dit l'abbé en souriant avec mansuétude, quelque généreuse action à révéler encore ?... quant à moi, j'approuve fort l'indiscrétion de votre ami... Je ne connais pas, en effet, cette servante, car c'est justement peu de jours après son entrée chez

notre digne M. Ferrand, qu'accablé d'occupations il a été obligé, à mon grand regret, d'interrompre momentanément nos relations.

— C'était pour vous cacher la nouvelle bonne œuvre qu'il méditait, monsieur l'abbé; aussi, quoique sa modestie se révolte, il faudra bien qu'il m'entende, et vous allez tout savoir, reprit Polidori en souriant.

Jacques Ferrand se tut, s'accouda sur son bureau, et cacha son front dans ses mains.

CHAPITRE XIV.

La banque des pauvres.

— Imaginez-vous donc, M. l'abbé, reprit Polidori en s'adressant au curé, mais en accentuant, pour ainsi dire, chaque phrase par un coup d'œil ironique jeté à Jacques Ferrand, imaginez-vous que mon ami trouva dans sa nouvelle servante, qui, je vous l'ai déjà dit, s'appelait Cecily, les meilleures qualités... une grande modestie... une douceur angélique.., et surtout beaucoup de piété. Ce n'est pas tout. Jacques, vous le savez, doit à sa longue pratique des affaires une pénétration extrême : il s'aperçut bientôt que cette jeune femme, car elle était jeune et fort jolie, monsieur l'abbé, que cette jeune et jolie femme n'était pas faite pour l'état de servante, et qu'à des principes... vertueusement austères... elle joignait une instruction solide et des connaissances... très-variées.

— En effet, ceci est étrange, dit l'abbé fort intéressé. J'ignorais complétement ces circonstances... Mais qu'avez-vous, mon bon monsieur Ferrand? vous semblez plus souffrant...

— En effet, dit le notaire en essuyant la sueur froide qui coulait sur son front, car la contrainte qu'il s'imposait était atroce, j'ai un peu de migraine... mais cela passera.

Polidori haussa les épaules en souriant.

— Remarquez, monsieur l'abbé, ajouta-t-il, que Jacques est toujours ainsi lorsqu'il s'agit de dévoiler quelqu'une de ses charités cachées; il est si hypocrite au sujet du bien qu'il fait! heureusement me voici : justice éclatante lui sera rendue. Revenons à Cecily. A son tour, elle eut bientôt deviné l'excellence du cœur de Jacques ; et, lorsque celui-ci l'interrogea sur le passé, elle lui avoua naïvement qu'étrangère, sans ressources, et réduite, par l'incondoite de son mari, à la plus humble des conditions, elle avait regardé comme un coup du ciel de pouvoir entrer dans la sainte maison d'un homme aussi vénérable que M. Ferrand. A la vue de tant de malheur, de résignation, de vertu, Jacques n'hésita pas; il écrivit au pays de cette infortunée pour avoir sur elle quelques renseignements, ils furent parfaits et confirmèrent la réalité de tout ce qu'elle avait raconté à notre ami; alors, sûr de placer justement son bienfait, Jacques bénit Cecily comme un père, la renvoya dans son pays avec une somme d'argent qui lui permettait d'attendre des jours meilleurs et l'occasion de trouver une condition convenable. Je n'ajouterai pas un mot de louange pour Jacques : les faits sont plus éloquents que mes paroles.

— Bien, très-bien! s'écria le curé attendri.

— Monsieur l'abbé, dit Jacques Ferrand d'une voix sourde et brève, je ne voudrais pas abuser de vos précieux moments, ne parlons plus de moi, je vous en conjure, mais du projet pour lequel je vous ai prié de venir ici, et à propos duquel je vous ai demandé votre bienveillant concours.

— Je conçois que les louanges de votre ami blessent votre modestie ; occupons-nous donc de vos nouvelles bonnes œuvres, et oublions que vous en êtes l'auteur ; mais avant, parlons de l'affaire dont vous m'avez chargé. J'ai, selon votre désir, déposé à la Banque de France, et sous mon nom, la somme de cent mille écus destinés à la restitution dont vous êtes l'intermédiaire, et qui doit s'opérer par mes mains. Vous avez préféré que ce dépôt ne restât pas chez vous, quoique pourtant il y eût été, ce me semble, aussi sûrement placé qu'à la Banque.

— En cela, monsieur l'abbé, je me suis conformé aux intentions de l'auteur inconnu de cette restitution ; il agit ainsi pour le repos de sa conscience. D'après ses vœux, j'ai dû vous confier cette somme, et vous prier de la remettre à madame veuve de Fermont, née de Renneville (la voix du notaire trembla légèrement en prononçant ces noms), lorsque cette dame se présenterait chez vous en justifiant de sa possession d'état.

— J'accomplirai la mission dont vous me chargez, dit le prêtre.

— Ce n'est pas la dernière, monsieur l'abbé.

— Tant mieux, si les autres ressemblent à celle-ci ; car, sans vouloir rechercher les motifs qui l'imposent, je suis toujours touché d'une restitution volontaire ; ces arrêts souverains, que la seule conscience dicte et qu'on exécute fidèlement et librement dans son for intérieur, sont toujours l'indice d'un repentir sincère, et ce n'est pas une expiation stérile que celle-là.

— N'est-ce pas, monsieur l'abbé? cent mille écus restitués d'un coup, c'est rare ; moi, j'ai été plus curieux que vous ; mais que pouvait ma curiosité contre l'inébranlable discrétion de Jacques? Aussi, j'ignore encore le nom de l'honnête homme qui faisait cette noble restitution.

— Quel qu'il soit, dit l'abbé, je suis certain qu'il est placé très-haut dans l'estime de M. Ferrand.

— Cet honnête homme est en effet, monsieur l'abbé, placé très-haut dans mon estime, répondit le notaire avec une amertume mal dissimulée.

— Et ce n'est pas tout, monsieur l'abbé, reprit Polidori en regardant Jacques Ferrand d'un air significatif, vous allez voir jusqu'où vont les généreux scrupules de l'auteur inconnu de cette restitution ; et, s'il faut tout dire, je soupçonne fort notre ami de n'avoir pas peu contribué à éveiller ces scrupules, et à trouver moyen de les calmer.

— Comment cela? demanda le prêtre.

— Que voulez-vous dire? ajouta le notaire.

— Et les Morel, cette brave et honnête famille?

— Ah! oui... oui... en effet... j'oubliais... dit Jacques Ferrand d'une voix sourde.

— Figurez-vous, monsieur l'abbé, reprit Polidori, que l'auteur de cette restitution, sans doute conseillée par Jacques, non content de rendre cette somme considérable, veut encore... Mais je laisse parler ce digne ami... c'est un plaisir que je ne veux pas lui ravir...

— Je vous écoute, mon cher monsieur Ferrand, dit le prêtre.

— Vous savez, reprit Jacques Ferrand avec une componction hypocrite, mêlée çà et là de mouvements de révolte involontaire contre le rôle qui lui était imposé, mouvements que trahissaient fréquemment l'altération de sa voix et l'hésitation de sa parole, vous savez, monsieur l'abbé, que l'inconduite de Louise Morel .. a porté un coup si terrible à son père qu'il est devenu fou. La nombreuse famille de cet artisan courait risque de mourir de misère, privée de son seul soutien. Heureusement la Providence est venue à son secours, et... la... personne qui fait la restitution volontaire dont vous voulez bien être l'intermédiaire, monsieur l'abbé, n'a pas cru avoir suffisamment expié un grand abus... de confiance... Elle m'a donc demandé si je ne connaîtrais pas une intéressante infortune à soulager. J'ai dû signaler à sa générosité la famille Morel, et l'on m'a prié, en me donnant les fonds nécessaires, que je vous remettrai tout à l'heure, de vous charger de constituer une rente de deux mille francs sur la tête de Morel, réversible sur sa femme et sur ses enfants...

— Mais, en vérité, dit l'abbé, tout en acceptant cette nouvelle mission, bien respectable sans doute, je m'étonne qu'on ne vous en ait pas chargé vous-même.

— La personne inconnue a pensé, et je partage cette croyance, que ses bonnes œuvres acquerraient un nouveau prix... seraient pour ainsi dire sanctifiées... en passant par des mains aussi pieuses que les vôtres, monsieur l'abbé...

— A cela je n'ai rien à répondre : je constituerai la rente de deux mille francs sur la tête de Morel, le digne et malheureux père de Louise. Mais je crois, comme votre ami, que vous n'avez pas été étranger à la résolution qui a dicté ce nouveau don expiatoire. .

— J'ai désigné la famille Morel, rien de plus, je vous prie de le croire, monsieur l'abbé, répondit Jacques Ferrand.

— Maintenant, dit Polidori, vous allez voir, monsieur l'abbé, à quelle hauteur de vues philanthropiques mon bon Jacques s'est élevé à propos de l'établissement charitable dont nous nous sommes déjà entretenus : il va nous lire le plan qu'il a définitivement arrêté; l'argent nécessaire pour la fondation des rentes est là, dans sa caisse ; mais depuis hier il lui est survenu un scrupule, et, s'il n'ose vous le dire, je m'en charge.

— C'est inutile, reprit Jacques Ferrand, qui quelquefois aimait encore mieux s'étourdir par ses propres paroles que d'être forcé de subir en silence les louanges ironiques de son complice. Voici le fait, monsieur l'abbé. J'ai réfléchi... qu'il serait d'une humilité... plus chrétienne... que cet établissement ne fût pas institué sous mon nom.

— Mais cette humilité est exagérée, s'écria l'abbé. Vous pouvez, vous devez légitimement vous enorgueillir de votre charitable fondation ; c'est un droit, presque un devoir pour vous d'y attacher votre nom.

— Je préfère cependant, monsieur l'abbé, garder l'incognito ; j'y suis résolu... et je compte assez sur votre bonté pour espérer que vous voudrez bien remplir pour moi, en me gardant le plus profond secret, les dernières formalités, et choisir les employés inférieurs de cet établissement. Je me suis seulement réservé la nomination du directeur et d'un gardien.

— Lors même que je n'aurais pas un vrai plaisir à concourir à cette œuvre, qui est la vôtre, il serait de mon devoir d'accepter... J'accepte donc.

— Maintenant, monsieur l'abbé, si vous le voulez bien, mon ami va vous lire le plan qu'il a définitivement arrêté...

— Puisque vous êtes si obligeant, mon ami, dit Jacques Ferrand avec amertume, lisez vous-même... Epargnez-moi cette peine... je vous en prie...

— Non, non, répondit Polidori en jetant au notaire un regard dont celui-ci comprit la signification sarcastique. Je me fais un vrai plaisir de t'entendre exprimer toi-même les nobles sentiments qui t'ont guidé dans cette fondation philanthropique.

— Soit, je lirai, dit brusquement le notaire en prenant un papier sur son bureau.

Polidori, depuis longtemps complice de Jacques Ferrand, connaissait les crimes et les secrètes pensées de ce misérable ; aussi n'a-t-il retenir

un sourire cruel en le voyant forcé de lire cette note dictée par Rodolphe.

On le voit, le prince se montrait d'une logique inexorable dans la punition qu'il infligeait au notaire.

Luxurieux... il le torturait par la luxure.

Cupide... par la cupidité.

Hypocrite... par l'hypocrisie.

Car si Rodolphe avait choisi le prêtre vénérable dont il est question pour être l'agent des restitutions et de l'expiation imposées à Jacques Ferrand, c'est qu'il voulait doublement punir celui-ci d'avoir, par sa détestable hypocrisie, surpris la naïve estime et l'affection candide du bon abbé.

N'était-ce pas, en effet, une grande punition pour ce hideux imposteur, pour ce criminel endurci, que d'être contraint de pratiquer enfin les vertus chrétiennes qu'il avait si souvent simulées, et cette fois de mériter, en frémissant d'une rage impuissante, les justes éloges d'un prêtre respectable dont il avait jusqu'alors fait sa dupe !

Jacques Ferrand lut donc la note suivante avec les ressentiments cachés qu'on peut lui supposer.

ÉTABLISSEMENT DE LA BANQUE DES TRAVAILLEURS SANS OUVRAGE.

« *Aimons-nous les uns les autres*, a dit le Christ.

« Ces divines paroles contiennent le germe de tous devoirs, de toutes vertus, de toutes charités.

« Elles ont inspiré l'humble fondateur de cette institution.

« Au Christ seul appartient le bien qu'il aura fait.

« Limité quant aux moyens d'action, le fondateur a voulu du moins faire participer le plus grand nombre possible de ses frères aux secours qu'il leur offre.

« Il s'adresse d'abord aux ouvriers honnêtes, laborieux et chargés de famille, que le manque de travail réduit souvent à de cruelles extrémités.

« Ce n'est pas une aumône dégradante qu'il fait à ses frères, c'est un prêt gratuit qu'il leur offre.

« Puisse ce prêt, comme il l'espère, les empêcher souvent de grever indéfiniment leur avenir par ces emprunts écrasants qu'ils sont forcés de contracter afin d'attendre le retour du travail, leur seule ressource, et de soutenir la famille dont ils sont l'unique appui !

« Pour garantie de ce prêt, il ne demande à ses frères qu'un engagement d'honneur et une solidarité de parole jurée.

« Il affecte un revenu annuel de douze mille francs à faire, la première année, jusqu'à la concurrence de cette somme, des prêts-secours de vingt à quarante francs, sans intérêts, en faveur des ouvriers mariés et sans ouvrage, domiciliés dans le 7e arrondissement.

« On a choisi ce quartier comme étant l'un de ceux où la classe ouvrière est la plus nombreuse.

« Ces prêts ne seront accordés qu'aux ouvriers ou ouvrières porteurs d'un certificat de bonne conduite, délivré par leur dernier patron, qui indiquera la cause et la date de la suspension du travail.

« Ces prêts seront remboursables mensuellement par sixième ou par douzième, au choix de l'emprunteur, à partir du jour où il aura retrouvé de l'emploi.

« Il souscrira un simple engagement d'honneur de rembourser le prêt aux époques fixées.

« A cet engagement adhéreront, comme garants, deux de ses camarades, afin de développer et d'étendre, par la solidarité, la religion de la promesse jurée (1).

« L'ouvrier qui ne rembourserait pas la somme empruntée par lui ne pourrait, ainsi que ses deux garants, prétendre désormais à un nouveau prêt ; car il aurait forfait à un engagement sacré, et surtout privé successivement plusieurs de ses frères de l'avantage dont il a joui, la somme qu'il ne rendrait pas étant perdue pour la banque des pauvres.

« Ces sommes prêtées étant, au contraire, scrupuleusement remboursées, les prêts-secours augmenteront d'année en année de nombre et de quotité, et un jour il sera possible de faire participer d'autres arrondissements aux mêmes bienfaits.

« Ne pas dégrader l'homme par l'aumône...

« Ne pas encourager la paresse par un don stérile...

« Exalter les sentiments d'honneur et de probité naturels aux classes laborieuses...

« Venir fraternellement en aide au travailleur qui, vivant déjà difficilement au jour le jour, grâce à l'insuffisance des salaires, ne peut, quand vient le chômage, suspendre ses besoins ni ceux de sa famille parce qu'on suspend ses travaux...

« Telles sont les pensées qui ont présidé à cette institution (2).

« Que celui qui a dit : *Aimons-nous les uns les autres*, en soit seul glorifié. »

— Ah ! monsieur, s'écria l'abbé avec une religieuse admiration, quelle idée charitable ! combien je comprends votre émotion en lisant ces lignes d'une si touchante simplicité !

En effet, en achevant cette lecture, la voix de Jacques Ferrand était altérée ; sa patience et son courage étaient à bout ; mais, surveillé par Polidori, il n'osait, il ne pouvait enfreindre les moindres ordres de Rodolphe.

Que l'on juge de la rage du notaire, forcé de disposer si libéralement, si charitablement de sa fortune en faveur d'une classe qu'il avait impitoyablement poursuivie dans la personne de Morel le lapidaire.

— N'est-ce pas, monsieur l'abbé, que l'idée de Jacques est excellente? reprit Polidori.

— Ah ! monsieur, moi qui connais toutes les misères, je suis plus à même que personne de comprendre de quelle importance peut être, pour de pauvres et honnêtes ouvriers sans travail, ce prêt, qui semblerait bien modique aux heureux du monde... Hélas ! que de bien ils feraient s'ils savaient qu'avec une somme si minime qu'elle défrayerait à peine le moindre de leurs fastueux caprices... qu'avec trente ou quarante francs qui leur seraient scrupuleusement rendus, mais sans intérêt... ils pourraient souvent sauver l'avenir, quelquefois l'honneur d'une famille que le manque d'ouvrage met aux prises avec les effrayantes obsessions de la misère et du besoin ! L'indigence sans travail ne trouve jamais de crédit, ou, si l'on consent à lui prêter de petites sommes sans nantissement, c'est au prix d'intérêts usuraires monstrueux : elle empruntera trente sous pour huit jours, et il faudra qu'elle en rende quarante, et encore ces prêts modiques sont rares et difficiles. Les prêts du Mont-de-Piété eux-mêmes coûtent, dans certaines circonstances, près de trois cents pour cent (1). L'artisan sans travail y dépose souvent pour quarante sous l'unique couverture qui, dans les nuits d'hiver, défend lui et les siens de la rigueur du froid... Mais, ajouta l'abbé avec enthousiasme, un prêt de trente à quarante francs sans intérêt, et remboursable par douzièmes quand l'ouvrage revient... mais pour d'honnêtes ouvriers, c'est le salut, c'est l'espérance, c'est la vie !... Et avec quelle fidélité ils s'acquitteront ! Ah ! monsieur, ce n'est pas là que vous trouverez des faillites... C'est une dette sacrée que celle que l'on a contractée pour donner du pain à sa femme et à ses enfants !

— Combien les éloges de M. l'abbé doivent t'être précieux, Jacques ! dit Polidori, et combien il va t'en adresser encore... pour la fondation du Mont-de-Piété gratuit !

— Comment ?

— Certainement, monsieur l'abbé ; Jacques n'a pas oublié cette question, qui est pour ainsi dire une annexe de sa banque des pauvres.

— Il serait vrai ! s'écria le prêtre en joignant les mains avec admiration.

— Continue, Jacques, dit Polidori.

Le notaire continua d'une voix rapide ; car cette scène lui était odieuse :

« Les prêts-secours ont pour but de remédier à l'un des plus graves accidents de la vie ouvrière, l'interruption du travail. Ils ne seront donc absolument accordés qu'aux artisans qui manqueront d'ouvrage.

« Mais il reste à prévoir d'autres cruels embarras qui atteignent même le travailleur occupé.

« Souvent un chômage d'un ou deux jours, nécessité quelquefois par la fatigue, par les soins à donner à une femme ou à un enfant malade, par un déménagement forcé, prive l'ouvrier de sa ressource quotidienne... Alors il a recours au Mont-de-Piété, dont l'argent est à un taux énorme, ou à des prêteurs clandestins, qui prêtent à des intérêts monstrueux.

(1) On ignore peut-être que la classe ouvrière porte généralement un tel respect à la chose due, que les vampires qui lui prêtent à la petite semaine au taux énorme de 3 à 400 pour 100, n'exigent aucun engagement écrit, et qu'ils sont toujours religieusement remboursés. C'est surtout à la Halle et dans les environs que s'exerce cette abominable industrie.

(2) Notre projet, sur lequel nous avons consulté plusieurs ouvriers aussi honorables qu'éclairés, est bien imparfait sans doute, mais nous le livrons aux réflexions des personnes qui s'intéressent aux classes ouvrières, espérant que le germe d'utilité qu'il renferme (nous ne craignons pas de l'affirmer) pourra être fécondé par un esprit plus puissant que le nôtre.

(1) Nous empruntons les renseignements suivants à un éloquent et excellent travail publié par M. Alphonse Esquiros dans la *Revue de Paris* du 11 juin 1845. « La moyenne des articles engagés pour *trois francs* chez les commissionnaires des huitième et douzième arrondissements est au moins de *cinq cents* dans un jour. La population ouvrière, réduite à de aussi faibles ressources, ne retire donc du Mont-de-Piété que des avances insignifiantes en comparaison de ses besoins. — Aujourd'hui les droits du Mont-de-Piété s'élèvent, dans les cas ordinaires, à 15 pour cent : mais ces droits augmentent dans une proportion effrayante si le prêt, au lieu d'être annuel, est fait pour un temps moins long. Or, comme les articles déposés par la classe pauvre sont, en général, des objets de première nécessité, il résulte qu'on les apporte et qu'on les retire presque aussitôt ; il est des effets qui sont régulièrement engagés et dégagés une fois par semaine. Dans cette circonstance, supposons un prêt de 3 francs ; l'intérêt payé par l'emprunteur sera alors calculé sur le taux de 294 pour cent, — par an ! — L'argent qui s'amasse, chaque année, dans la caisse du Mont-de-Piété tombe incontinent dans celle des hospices : cette somme est très-considérable. En 1840, année de détresse, les bénéfices se sont élevés à 422,215 francs. On ne peut nier, dit en terminant M. Esquiros avec une haute raison, que cette somme n'ait une destination louable, puisque venant de la misère elle retourne à la misère ; mais on se fait néanmoins cette question grave : *Si c'est bien au pauvre qu'il appartient de venir au secours du pauvre !* Disons enfin que M. Esquiros, tout en réclamant de grandes améliorations à établir dans l'exercice du Mont-de-Piété, rend hommage au zèle du directeur actuel, M. Delaroche, qui a déjà entrepris d'utiles réformes.

« Voulant, autant que possible, alléger le fardeau de ses frères, le fondateur de la Banque des pauvres affecte un revenu de 25,000 francs par an à des prêts sur gages, qui ne pourront s'élever au delà de 10 francs pour chaque prêt.

« Les emprunteurs ne payeront ni frais ni intérêts, mais ils devront prouver qu'ils exercent une profession honorable, et fournir une déclaration de leurs patrons, qui justifiera de leur moralité.

« Au bout de deux années, on vendra sans frais les effets qui n'auront pas été dégagés ; le montant provenant du surplus de cette vente sera placé à 5 pour 100 d'intérêts au profit de l'engagiste.

« Au bout de cinq ans, s'il n'a pas réclamé cette somme, elle sera acquise à la Banque des pauvres, et, jointe aux rentrées successives, elle permettra d'augmenter successivement le nombre des prêts (1).

« L'administration et le bureau des prêts de la Banque des pauvres seront placés rue du Temple, n° 17, dans une maison achetée à cet effet au sein de ce quartier populeux. Un revenu de 10,000 fr. sera affecté aux frais et à l'administration de la Banque des pauvres, dont le directeur à vie sera... »

Polidori interrompit le notaire, et dit au prêtre :

— Vous allez voir, monsieur l'abbé, par le choix du directeur de cette administration, si Jacques sait réparer le mal qu'il a fait involontairement. Vous savez que, par une erreur qu'il déplore, il avait faussement accusé son caissier du détournement d'une somme qui s'est ensuite retrouvée.

— Sans doute...

— Eh bien ! c'est à cet honnête garçon, nommé François Germain, que Jacques accorde la direction à vie de cette banque, avec des appointements de 4,000 francs. N'est-ce pas admirable... monsieur l'abbé?

— Rien ne m'étonne plus maintenant, ou plutôt rien ne m'a étonné jusqu'ici, dit le prêtre... La fervente piété, les vertus de notre digne ami devaient tôt ou tard avoir un résultat pareil Consacrer toute sa fortune à une si belle institution, ah ! c'est admirable !

— Plus d'un million, monsieur l'abbé ! dit Polidori, plus d'un million amassé à force d'ordre, d'économie et de probité !... Et il y avait pourtant des misérables capables d'accuser Jacques d'avarice !... Comment, disaient-ils, son étude lui rapporte 50 ou 60,000 francs par an, et il vit de privations !

— A ceux-là, reprit l'abbé avec enthousiasme, je répondrais : Pendant quinze ans il a vécu comme un indigent... afin de pouvoir un jour magnifiquement soulager les indigents.

— Mais sois donc au moins fier et joyeux du bien que tu fais ! s'écria Polidori en s'adressant à Jacques Ferrand, qui, sombre, abattu, le regard fixe, semblait absorbé dans une méditation profonde.

(1) Nous avons dit que dans quelques petits Etats d'Italie il existe des Monts-de-Piété gratuits, fondations charitables qui ont beaucoup d'analogie avec l'établissement que nous supposons.

Tais-toi... tais-toi !... pas un mot de plus, je te le défends ! — PAGE 309.

— Hélas ! dit tristement l'abbé, ce n'est pas dans ce monde que l'on reçoit la récompense de tant de vertus, on a une ambition plus haute...

— Jacques, dit Polidori en touchant légèrement l'épaule du notaire, finis donc ta lecture.

Le notaire tressaillit, passa sa main sur son front, puis, s'adressant au prêtre, il lui dit :

— Pardon, monsieur l'abbé, mais je songeais... je songeais à l'immense extension que pourra prendre cette banque des pauvres par la seule accumulation des revenus, si les prêts de chaque année, régulièrement remboursés, ne les entamaient pas. Au bout de quatre ans, elle pourrait déjà faire pour environ cinquante mille écus de prêts gratuits ou sur gages. C'est énorme... énorme... et je m'en félicite, ajouta-t-il en songeant, avec une rage cachée, à la valeur du sacrifice qu'on lui imposait. Il reprit : J'en étais, je crois...

— A la nomination de François Germain pour directeur de la société, dit Polidori.

Jacques Ferrand continua :

« Un revenu de dix mille francs sera affecté aux frais et à l'administration de la *Banque des travailleurs sans ouvrage*, dont le directeur à vie sera François Germain, et dont le gardien sera le portier actuel de la maison, nommé Pipelet.

« M. l'abbé Dumont, auquel les fonds nécessaires à la fondation de l'œuvre seront remis, instituera un conseil supérieur de surveillance, composé du maire et du juge de paix de l'arrondissement, qui s'adjoindront les personnes qu'ils jugeront utiles au patronage et à l'extension de la Banque des pauvres ; car le fondateur s'estimerait mille fois payé du peu qu'il fait, si quelques personnes charitables concouraient à son œuvre.

« On annoncera l'ouverture de cette banque par tous les moyens de publicité possibles.

« Le fondateur répète, en finissant, qu'il n'a aucun mérite à faire ce qu'il fait pour ses frères ;

« Sa pensée n'est que l'écho de cette pensée divine :

« AIMONS-NOUS LES UNS LES AUTRES. »

— Et votre place sera marquée dans le ciel auprès de celui qui a prononcé ces paroles immortelles, s'écria l'abbé en venant serrer avec effusion les mains de Jacques Ferrand dans les siennes.

Le notaire était debout. Les forces lui manquaient. Sans répondre aux félicitations de l'abbé, il se hâta de lui remettre en bons du Trésor la somme considérable nécessaire à la fondation de cette œuvre, et à celle de la rente de Morel le lapidaire.

— J'ose croire, monsieur l'abbé, dit enfin Jacques Ferrand, que vous ne refuserez pas cette nouvelle mission, confiée à votre charité. Du reste, un étranger... nommé Walter Murph... qui m'a donné quelques avis... sur la rédaction de ce projet, allégera quelque peu votre fardeau... et ira aujourd'hui même causer avec vous de la pratique de l'œuvre et se mettre à votre disposition, s'il peut vous être utile. Excepté pour lui, je vous prie donc de me garder le plus profond secret, monsieur l'abbé.

— Vous avez raison... Dieu sait ce que vous faites pour vos frères... Qu'importe le reste? Tout mon regret est de ne pouvoir apporter que mon zèle dans cette noble institution; il sera du moins aussi ardent que votre charité est intarissable. Mais qu'avez-vous? vous pâlissez... souffrez-vous?

— Un peu, monsieur l'abbé. Cette longue lecture, l'émotion que me causent vos bienveillantes paroles... le malaise que j'éprouve depuis quelques jours... Pardonnez ma faiblesse, dit Jacques Ferrand en s'asseyant péniblement; cela n'a rien de grave sans doute, mais je suis épuisé.

Le Gros-Boiteux.

— Peut-être ferez-vous bien de vous mettre au lit? dit le prêtre avec un vif intérêt, de faire demander votre médecin...

— Je suis médecin, monsieur l'abbé, dit Polidori. L'état de Jacques Ferrand demande de grands soins, je les lui donnerai.

Le notaire tressaillit.

— Un peu de repos vous remettra, je l'espère, dit le curé. Je vous laisse; mais avant, je vais vous donner le reçu de cette somme.

Le comte de Saint-Remy.

Pendant que le prêtre écrivait le reçu, Jacques Ferrand et Polidori échangèrent un regard impossible à rendre.

— Allons, bon courage, bon espoir! dit le prêtre en remettant le reçu à Jacques Ferrand. D'ici à bien longtemps, Dieu ne permettra pas qu'un de ses meilleurs serviteurs quitte une vie si utilement, si religieusement employée. Demain je reviendrai vous voir. Adieu, monsieur... adieu, mon ami... mon digne et saint ami.

Le prêtre sortit.

Jacques Ferrand et Polidori restèrent seuls

NEUVIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Les complices.

A peine l'abbé fut-il parti, que Jacques Ferrand poussa une imprécation terrible.

Son désespoir et sa rage, si longtemps comprimés, éclatèrent avec furie; haletant, la figure crispée, l'œil égaré, il marchait à pas précipités, allant et venant dans son cabinet comme une bête féroce tenue à la chaîne.

Polidori, conservant le plus grand calme, observait attentivement le notaire.

— Tonnerre et sang! s'écria enfin Jacques Ferrand d'une voix éclatante de courroux, ma fortune entière engloutie dans ces stupides bonnes œuvres!... moi qui méprise et exècre les hommes... moi qui n'avais vécu que pour les tromper et les dépouiller... moi fonder des établissements philanthropiques... m'y forcer... par des moyens infernaux! Mais c'est donc le démon que ton maître? s'écria-t-il exaspéré, en s'arrêtant brusquement devant Polidori.

— Je n'ai pas de maître, répondit froidement celui-ci. Ainsi que toi... j'ai un juge.

— Obéir comme un niais aux moindres ordres de cet homme! reprit Jacques Ferrand, dont la rage redoublait. Et ce prêtre... qu'à part moi j'ai si souvent raillé d'être, comme les autres, dupe de mon hypocrisie... chacune des louanges qu'il me donnait de bonne foi était un coup de poignard. . Et me contraindre!... toujours me contraindre!

— Sinon l'échafaud.

— Oh! ne pouvoir échapper à cette domination fatale!... Mais enfin voilà plus d'un million que j'abandonne. S'il me reste avec cette maison cent mille francs, c'est tout au plus. Que peut-on vouloir encore?

— Tu n'es pas au bout... Le prince sait par Badinot que ton homme de paille, Petit-Jean, n'était que ton prête-nom pour les prêts usuraires faits au vicomte de Saint-Remy, que tu as (toujours sous le nom de Petit-Jean) si rudement rançonné d'ailleurs pour ses faux. Les sommes que Saint-Remy a payées lui avaient été prêtées par une grande dame... probablement encore une restitution qui t'attend. Mais on l'ajourne sans doute parce qu'elle est plus délicate.

— Enchaîné... enchaîné ici!

— Aussi solidement qu'avec un câble de fer.

— Toi... mon geôlier... misérable!

— Que veux-tu... selon le système du prince, rien de plus logique : il punit le crime par le crime, le complice par le complice.

— O rage!

— Et malheureusement rage impuissante!... car tant qu'il ne m'aura pas fait dire : « Jacques Ferrand est libre de quitter sa maison... » je resterai à tes côtés, comme ton ombre... Écoute donc, ainsi que toi je mérite l'échafaud. Si je manque aux ordres que j'ai reçus comme ton geôlier, ma tête tombe! Tu ne pouvais donc avoir un gardien plus incorruptible. Quant à fuir tous deux... impossible. Nous ne pourrions faire un pas hors d'ici sans tomber entre les mains des gens qui veillent jour et nuit à la porte de ce logis et à celle de la maison voisine, notre seule issue en cas d'escalade.

— Mort et furie!... je le sais.

— Ré-igne-toi donc alors, car cette fuite est impossible. Réussît-elle, elle ne nous offrirait que des chances de salut plus que douteuses : on mettrait la police à nos trousses Au contraire, toi en obéissant et moi en surveillant l'exactitude de ton obéissance, nous sommes certains de ne pas avoir le cou coupé. Encore une fois, résignons-nous.

— Ne m'exaspère pas par cet ironique sang-froid... ou bien...

— Ou bien quoi? Je ne te crains pas; je suis sur mes gardes, je suis armé, et lors même que tu aurais retrouvé pour me tuer le stylet empoisonné de Cecily...

— Tais-toi.

— Cela ne t'avancerait à rien. Tu sais que toutes les deux heures, il faut que je donne à qui de droit un bulletin de ta précieuse santé... manière indirecte d'avoir de nos nouvelles à tous deux. En ne me voyant pas paraître, on se douterait du meurtre, tu serais arrêté. Et mais... tiens... je te fais injure en te supposant capable de ce crime. Tu as sacrifié plus d'un million pour avoir la vie sauve, et tu risquerais ta tête... pour le sot et stérile plaisir de me tuer par vengeance! Allons donc, tu n'es pas assez bête pour cela.

— C'est parce que tu sais que je ne puis pas te tuer que tu redoubles mes maux en les exaspérant par tes sarcasmes.

— Ta position est très-originale... tu ne te vois pas... mais, d'honneur, . c'est très-piquant.

— Oh! malheur! malheur inextricable! de quelque côté que je me tourne, c'est la ruine, c'est le déshonneur, c'est la mort! Et dire que maintenant, ce que je redoute le plus au monde... c'est le néant! Malédiction sur moi, sur toi, sur la terre entière!

— Ta misanthropie est plus large que ta philanthropie. Elle embrasse le monde. L'autre, un arrondissement de Paris.

— Va... raille-moi, monstre!

— Aimes-tu mieux que je t'écrase de reproches?

— Moi?

— A qui la faute si nous sommes réduits à cette position? A toi. Pourquoi conserver à ton cou, pendue comme une relique, cette lettre de moi, relative à ce meurtre qui t'a valu cent mille écus, ce meurtre que nous avions fait si adroitement passer pour un suicide?

— Pourquoi? misérable! Ne t'avais-je pas donné cinquante mille francs pour ta coopération à ce crime et pour cette lettre que j'ai exigée, tu le sais bien, afin d'avoir une garantie contre toi... et de t'empêcher de me rançonner plus tard en me menaçant de me perdre? Car ainsi tu ne pouvais me dénoncer sans te livrer toi-même. Ma vie et ma fortune étaient donc attachées à cette lettre... voilà... pourquoi je la portais toujours si précieusement sur moi.

— C'est vrai, c'était habile de ta part, car je ne gagnais rien à te dénoncer, que le plaisir d'aller à l'échafaud côte à côte avec toi. Et pourtant ton habileté nous a perdus, lorsque la mienne nous avait jusqu'ici assuré l'impunité de ce crime.

— L'impunité... tu le vois...

— Qui pouvait deviner ce qui se passe? Mais, dans la marche ordinaire des choses, notre crime devait être et a été impuni, grâce à moi.

— Grâce à toi?

— Oui, lorsque nous avons eu brûlé la cervelle de cet homme... tu voulais, toi, simplement contrefaire son écriture et écrire à sa sœur que, ruiné complètement, il se tuait par désespoir. Tu croyais faire montre de grande finesse en ne parlant pas dans cette prétendue lettre du dépôt qu'il t'avait confié. C'était absurde. Ce dépôt étant connu de la sœur de notre homme, elle l'eût nécessairement réclamé. Il fallait donc au contraire, ainsi que nous avons fait, le mentionner, ce dépôt, afin que si par hasard l'on avait des doutes sur la réalité du suicide, tu fusses la dernière personne soupçonnée. Comment supposer que, tuant un homme pour t'emparer d'une somme qu'il t'avait confiée, tu serais assez sot pour parler de ce dépôt dans la fausse lettre que tu lui attribuerais? Aussi qu'est-il arrivé? On a cru au suicide. Grâce à ta réputation de probité, tu as pu nier le dépôt, et on a cru que le frère s'était tué après avoir dissipé la fortune de sa sœur.

— Mais qu'importe tout cela aujourd'hui? le crime est découvert.

— Et grâce à qui? Était-ce ma faute si ma lettre était une arme à deux tranchants? Pourquoi as-tu été assez faible, assez niais pour livrer cette arme terrible... à cette infernale Cecily?

— Tais-toi... ne prononce pas ce nom! s'écria Jacques Ferrand avec une expression effrayante.

— Soit... je ne veux pas te rendre épileptique... tu vois bien qu'en ne comptant que sur la justice ordinaire... nos précautions mutuelles étaient suffisantes... Mais la justice extraordinaire de celui qui nous tient en son pouvoir redoutable procède autrement...

— Oh! je ne le sais que trop.

— Il croit, lui, que couper la tête aux criminels ne répare pas suffisamment le mal qu'ils ont fait... Avec les preuves qu'il a en mains, il nous livrait tous deux aux tribunaux. Qu'en résultait-il? Deux cadavres tout au plus bons à engraisser l'herbe du cimetière.

— Oh! oui, ce sont des larmes, des angoisses, des tortures qu'il lui faut, à ce prince, à ce démon. Mais je ne le connais pas, moi; mais je ne lui ai jamais fait de mal. Pourquoi s'acharne-t-il ainsi sur moi?

— D'abord il prétend se ressentir du bien et du mal qu'on fait aux autres hommes, qu'il appelle naïvement ses frères; et puis il connaît, lui, ceux à qui tu as fait du mal, et il te punit à sa manière.

— Mais de quel droit?

— Voyons, Jacques, entre nous, ne parlons pas de droit : il avait le pouvoir de te faire judiciairement couper la tête. Qu'en serait-il résulté? Tes deux seuls parents sont morts, l'État profitait de ta fortune au détriment de ceux que tu avais dépouillés. Au contraire, en mettant ta vie au prix de ta fortune, Morel le lapidaire, le père de Louise, que tu as déshonorée, se trouve, lui et sa famille, désormais à l'abri du besoin. Madame de Fermont, la sœur de M de Renneville prétendu suicidé, retrouve ses cent mille écus; Germain, que tu avais faussement accusé de vol, est réhabilité et mis en possession d'une place honorable et assurée, à la tête de la Banque des Travailleurs sans ouvrage, qu'on te force de fonder pour réparer et expier les outrages que tu as commis contre la société. Entre scélérats on peut s'avouer cela; mais franchement, au point de vue de celui qui nous tient entre ses serres, la société n'aurait rien gagné à ta mort, elle gagne beaucoup à ta vie.

— Et c'est cela qui cause ma rage... et ce n'est pas là ma seule torture!...

— Le prince le sait bien. Maintenant que va-t-il décider de nous? Je l'ignore. Il nous a promis la vie sauve si nous exécutions aveuglément ses ordres, il tiendra sa promesse. Mais s'il ne croit pas nos crimes suffisamment expiés, il saura bien faire que la mort soit mille fois préférable à la vie qu'il nous laisse. Tu ne le connais pas. Quand il se croit au-

torisé à être inexorable, il n'est pas de bourreau plus féroce. Il faut qu'il ait le diable à ses ordres pour avoir découvert ce que j'étais allé faire en Normandie. Du reste, il a plus d'un démon à son service, car cette Cecily, que la foudre écrase!...

— Encore une fois, tais-toi, pas ce nom, pas ce nom!

— Si, si, que la foudre écrase celle qui porte ce nom! c'est elle qui a tout perdu. Notre tête serait en sûreté sur nos épaules sans ton imbécile amour pour cette créature.

Au lieu de s'emporter, Jacques Ferrand répondit avec un profond abattement :

— La connais-tu, cette femme? Dis? l'as-tu jamais vue?

— Jamais. On la dit belle, je le sais.

— Belle! répondit le notaire en haussant les épaules. Tiens, ajouta-t-il avec une sorte d'amertume désespérée, tais-toi, ne parle pas de ce que tu ignores. Ne m'accuse pas. Ce que j'ai fait, tu l'aurais fait à ma place.

— Moi! mettre ma vie à la merci d'une femme!

— De celle-là, oui, et je le ferais de nouveau, si j'avais à espérer ce qu'un moment j'ai espéré.

— Par l'enfer!... il est encore sous le charme, s'écria Polidori stupéfait.

— Ecoute, reprit le notaire d'une voix calme, basse, et pour ainsi dire accentuée çà et là par des élans de désespoir incurable, écoute, tu sais si j'aime l'or? tu sais ce que j'ai bravé pour en acquérir? Compter dans ma pensée les sommes que je possédais, les voir se doubler par mon avarice, endurer toutes les privations et me savoir maître d'un trésor, c'était ma joie, mon bonheur. Oui, posséder, non pour dépenser, non pour jouir, mais pour thésauriser, c'était ma vie... Il y a un mois, si l'on m'eût dit : « Entre ta fortune et ta tête, choisis, » j'aurais livré ma tête.

— Mais à quoi bon posséder, quand on va mourir?

— Demande-moi donc alors : A quoi bon posséder quand on n'use pas de ce qu'on possède? Moi, millionnaire, menais-je la vie d'un millionnaire? Non, je vivais comme un pauvre. J'aimais donc à posséder... pour posséder.

— Mais, encore une fois, à quoi bon posséder si l'on meurt?

— A mourir en possédant! oui, à jouir jusqu'au dernier moment de la jouissance qui vous a fait tout braver, privations, infamie, échafaud!; oui, à dire encore, la tête sur le billot : Je possède!!! Oh! vois-tu, la mort est douce, comparée aux tourments que l'on endure en se voyant, de son vivant, dépossédé comme je le suis, dépossédé de ce qu'on a amassé au prix de tant de peine, de tant de dangers! Oh! se dire à chaque heure, à chaque minute du jour : Moi qui avais plus d'un million, moi qui ai souffert les plus rudes privations pour conserver, pour augmenter ce trésor, moi qui, dans dix ans, l'aurais eu doublé, triplé, je n'ai plus rien, rien! C'est atroce! c'est mourir, non pas chaque jour, mais c'est mourir à chaque minute du jour. Oui, à cette horrible agonie qui doit durer des années peut-être, j'aurais préféré mille fois la mort rapide et sûre qui vous atteint avant qu'une parcelle de votre trésor vous ait été enlevée; encore une fois, au moins je serais mort en disant : Je possède!

Polidori regarda son complice avec un profond étonnement.

— Je ne te comprends plus. Alors pourquoi as-tu obéi aux ordres de celui qui n'a qu'à dire un mot pour que ta tête tombe? Pourquoi as-tu préféré la vie sans ton trésor, si cette vie te semble si horrible?

— C'est que, vois-tu, ajouta le notaire d'une voix de plus en plus basse, mourir, c'est ne plus penser, mourir, c'est le néant. Et Cecily?

— Et tu espères? s'écria Polidori stupéfait.

— Je n'espère pas, je possède.

— Quoi?

— Le souvenir.

— Mais tu ne dois jamais la revoir, mais elle a livré ta tête.

— Mais je l'aime toujours, et plus frénétiquement que jamais, moi! s'écria Jacques Ferrand avec une explosion de larmes, de sanglots, qui contrastèrent avec le calme morne de ses dernières paroles. Oui, reprit-il dans une effrayante exaltation, je l'aime toujours, et je ne veux pas mourir, afin de pouvoir me plonger et me replonger encore avec un atroce plaisir dans cette fournaise où je me consume à petit feu. Car tu ne sais pas, cette nuit, cette nuit où je l'ai vue si belle, si passionnée, si enivrante, cette nuit est toujours présente à mon souvenir. Ce tableau d'une volupté terrible est là, toujours là, devant mes yeux. Qu'ils soient ouverts ou fermés par un assoupissement fébrile ou par une insomnie ardente, je vois toujours son regard noir et enflammé qui fait bouillir la moelle de mes os. Je sens toujours son souffle sur mon front. J'entends toujours sa voix.

— Mais ce sont là d'épouvantables tourments!

— Epouvantables! oui, épouvantables! Mais la mort! mais le néant! mais perdre pour toujours ce souvenir aussi vivant que la réalité, mais renoncer à ces souvenirs qui me déchirent, me dévorent et m'embrasent! Non! non! non! Vivre! vivre! pauvre, méprisé, flétri, vivre au bagne, mais vivre! pour que la pensée me reste, puisque cette créature infernale a toute ma pensée, est toute ma pensée!

— Jacques, dit Polidori d'un ton grave qui contrasta avec son amère ironie habituelle, j'ai vu bien des souffrances; mais jamais tortures n'approchèrent des tiennes. Celui qui nous tient en sa puissance ne pouvait être plus impitoyable. Il t'a condamné à vivre, ou plutôt à attendre la mort dans des angoisses terribles, car cet aveu m'explique les symptômes alarmants qui chaque jour se développent en toi, et dont je cherchais en vain la cause.

— Mais ces symptômes n'ont rien de grave! c'est de l'épuisement, c'est la réaction de mes chagrins!... Je ne suis pas en danger, n'est-ce pas?...

— Non, non, mais ta position est grave, il ne faut pas l'empirer; il est certaines pensées qu'il faudra chasser. Sans cela, tu courrais de grands dangers.

— Je ferai ce que tu voudras, pourvu que je vive, car je ne veux pas mourir. Oh! les prêtres parlent de damnés! jamais ils n'ont imaginé pour eux un supplice égal au mien. Torturé par la passion et la cupidité, j'ai deux plaies vives au lieu d'une, et je les sens également toutes deux. La perte de ma fortune m'est affreuse, mais la mort me serait plus affreuse encore. J'ai voulu vivre, ma vie peut n'être qu'une torture sans fin, sans issue, et je n'ose appeler la mort, car la mort anéantit mon funeste bonheur, ce mirage de ma pensée, où m'apparaît incessamment Cecily.

— Tu as du moins la consolation, dit Polidori en reprenant son sang-froid ordinaire, de songer au bien que tu as fait pour expier tes crimes...

— Oui, raille, tu as raison, retourne-moi sur des charbons ardents. Tu sais bien, misérable, que je hais l'humanité; tu sais bien que ces expiations que l'on m'impose, et dans lesquelles des esprits faibles trouveraient quelques consolations, ne m'inspirent, à moi, que haine et fureur contre ceux qui m'y obligent et contre ceux qui en profitent. Tonnerre et meurtre! Songer que pendant que je traînerai une vie épouvantable, n'existant que pour jouir de souffrances qui effrayeraient les plus intrépides, ces hommes que j'exècre verront, grâce aux biens dont on m'a dépouillé, leur misère s'alléger... que cette veuve et sa fille remercieront Dieu de la fortune que je leur rends... que ce Morel et sa fille vivront dans l'aisance .. que ce Germain aura un avenir honorable et assuré! Et ce prêtre! ce prêtre qui me bénissait, quand mon cœur nageait dans le fiel et dans le sang, je l'aurais poignardé! Oh! c'en est trop! Non! non! s'écria-t-il en appuyant sur son front ses deux mains crispées, ma tête éclate, à la fin, mes idées se troublent. Je ne résisterai pas à de tels accès de rage impuissante, à ces tortures toujours renaissantes. Et tout cela pour toi! Cecily, Cecily! Le sais-tu, au moins, que je souffre autant, le sais-tu, Cecily, démon sorti de l'enfer?

Et Jacques Ferrand, épuisé par cette effroyable exaltation, retomba haletant sur son siége, et se tordit les bras en poussant des rugissements sourds et inarticulés.

Cet accès de rage convulsive et désespérée n'étonna pas Polidori.

Possédant une expérience médicale consommée, il reconnut facilement que chez Jacques Ferrand la rage de se voir dépossédé de sa fortune, jointe à sa passion ou plutôt à sa frénésie pour Cecily, avait allumé chez ce misérable une fièvre dévorante.

Ce n'était pas tout... dans l'accès auquel Jacques Ferrand était alors en proie, Polidori remarquait avec inquiétude certains pronostics d'une des plus effrayantes maladies qui aient jamais épouvanté l'humanité, et dont Paulus et Aretée, aussi grands observateurs que grands moralistes, ont si admirablement tracé le foudroyant tableau.

. . . . . .

Tout à coup on frappa précipitamment à la porte du cabinet.

— Jacques, dit Polidori au notaire, Jacques, remets-toi... voici quelqu'un...

Le notaire ne l'entendit pas. A demi couché sur son bureau, il se tordait dans des spasmes convulsifs.

Polidori alla ouvrir la porte, il vit le maître-clerc de l'étude qui, pâle et la figure bouleversée, s'écria :

— Il faut que je parle à l'instant à M. Ferrand!

— Silence... il est dans ce moment très-souffrant... il ne peut vous entendre, dit Polidori à voix basse; et, sortant du cabinet du notaire, il en ferma la porte.

— Ah! monsieur, s'écria le maître-clerc, vous, le meilleur ami de M. Ferrand, venez à son secours; il n'y a pas un moment à perdre.

— Que voulez-vous dire?

— D'après les ordres de M. Ferrand, j'étais allé dire à madame la comtesse Mac-Grégor qu'il ne pouvait se rendre chez elle aujourd'hui, ainsi qu'elle le désirait...

— Eh bien?

— Cette dame, qui paraît maintenant hors de danger, m'a fait entrer dans sa chambre. Elle s'est écriée d'un ton menaçant : — Retournez dire à M. Ferrand que, s'il n'est pas ici, chez moi, dans une demi-heure, avant la fin du jour il sera arrêté comme faussaire... car l'enfant qu'il a fait passer pour morte ne l'est pas... je sais à qui il l'a livrée, je sais où elle est (1).

— Cette femme délirait, répondit froidement Polidori en haussant les épaules.

— Vous le croyez, monsieur?

— J'en suis sûr.

(1) Le lecteur sait que Sarah croyait encore Fleur-de-Marie enfermée à Saint-Lazare, d'après ce que la Chouette avait dit avant de la frapper.

— Je l'avais pensé d'abord, monsieur; mais l'assurance de madame la comtesse...

— Sa tête aura sans doute été affaiblie par la maladie... et les visionnaires croient toujours à leurs visions.

— Vous avez sans doute raison, monsieur; car je ne pouvais m'expliquer les menaces de la comtesse à un homme aussi respectable que M. Ferrand.

— Cela n'a pas le sens commun.

— Je dois vous dire aussi, monsieur, qu'au moment où je quittais la chambre de madame la comtesse, une de ses femmes est entrée précipitamment en disant : — Son Altesse sera ici dans une heure.

— Cette femme a dit cela ? s'écria Polidori.

— Oui, monsieur, et j'ai été très-étonné, ne sachant de quelle Altesse il pouvait être question...

— Plus de doute, c'est le prince, se dit Polidori. Lui chez la comtesse Sarah, qu'il ne devait jamais revoir... Je ne sais, mais je n'aime pas ce rapprochement... Il peut empirer notre position. Puis, s'adressant au maître-clerc, il ajouta : — Encore une fois, monsieur, ceci n'a rien de grave, c'est une folle imagination de malade; d'ailleurs je ferai part tout à l'heure à M. Ferrand de ce que vous venez de m'apprendre.

. . . . . .

Maintenant nous conduirons le lecteur chez la comtesse Sarah Mac-Grégor.

CHAPITRE II.

Rodolphe et Sarah.

Nous conduirons le lecteur chez la comtesse Mac-Grégor, qu'une crise salutaire venait d'arracher au délire et aux souffrances qui pendant plusieurs jours avaient donné pour sa vie les craintes les plus sérieuses.

Le jour commençait à baisser... Sarah, assise dans un grand fauteuil et soutenue par son frère Thomas Seyton, se regardait avec une profonde attention dans un miroir que lui présentait une de ses femmes agenouillée devant elle.

Cette scène se passait dans le salon où la Chouette avait commis sa tentative d'assassinat.

La comtesse était d'une pâleur de marbre, que faisait ressortir encore le noir foncé de ses yeux, de ses sourcils et de ses cheveux ; un grand peignoir de mousseline blanche l'enveloppait entièrement.

— Donnez-moi le bandeau de corail, dit-elle à une de ses femmes, d'une voix faible, mais impérieuse et brève.

— Betty vous l'attachera, reprit Thomas Seyton, vous allez vous fatiguer... Il est déjà d'une si grande imprudence de...

— Le bandeau ! le bandeau ! répéta impatiemment Sarah, qui prit ce bijou et le posa à son gré sur son front. Maintenant, attachez-le... et laissez-moi, dit-elle à ses femmes.

Au moment où celles-ci se retiraient, elle ajouta :

— On fera entrer M. Ferrand, le notaire, dans le petit salon bleu... puis, reprit-elle avec une expression d'orgueil mal dissimulé, dès que S. A. R. le grand-duc de Gerolstein arrivera, on l'introduira ici.

— Enfin ! dit Sarah en se rejetant au fond de son fauteuil, dès qu'elle fut seule avec son frère, enfin je touche à cette couronne... le rêve de ma vie... La prédiction va donc s'accomplir !

— Sarah, calmez votre exaltation, lui dit sévèrement son frère. Hier encore on désespérait de votre vie ; une dernière déception vous porterait un coup mortel.

— Vous avez raison, Tom, la chute serait affreuse, car mes espérances n'ont jamais été plus près de se réaliser. J'en suis certaine, ce qui m'a empêchée de succomber à mes souffrances a été ma pensée constante de profiter de la toute-puissante révélation que m'a faite cette femme au moment de m'assassiner.

— De même pendant votre délire... vous reveniez sans cesse à cette idée.

— Parce que cette idée seule soutenait ma vie chancelante. Quel espoir !.. princesse souveraine... presque reine !... ajouta-t-elle avec enivrement.

— Encore une fois, Sarah, pas de rêves insensés ; le réveil serait terrible.

— Des rêves insensés ?... Comment ! lorsque Rodolphe saura que cette jeune fille aujourd'hui prisonnière à Saint-Lazare (1), et autrefois confiée au notaire qui l'a fait passer pour morte, est notre enfant, vous croyez que...

Seyton interrompit sa sœur :

— Je crois, reprit-il avec amertume, que les princes mettent les raisons d'État, les convenances politiques avant les devoirs naturels.

— Comptez-vous si peu sur mon adresse ?

— Le prince n'est plus l'adolescent candide et passionné que vous avez autrefois séduit ; ce temps est bien loin de lui... et de vous, ma sœur.

Sarah haussa légèrement les épaules et dit :

— Savez-vous pourquoi j'ai voulu orner mes cheveux de ce bandeau de corail, pourquoi j'ai mis cette robe blanche ? C'est que la première fois que Rodolphe m'a vue, à la cour de Gerolstein, j'étais vêtue de blanc, et je portais ce même bandeau de corail dans mes cheveux.

— Comment ! dit Thomas Seyton en regardant sa sœur avec surprise, vous voulez évoquer ces souvenirs ? vous n'en redoutez pas au contraire l'influence ?

— Je connais Rodolphe mieux que vous. Sans doute mes traits, aujourd'hui changés par l'âge et par la souffrance, ne sont plus ceux de la jeune fille de seize ans qu'il a éperdument aimée, qu'il a seule aimée, car j'étais son premier amour... Et cet amour, unique dans la vie de l'homme, laisse toujours dans son cœur des traces ineffaçables. Aussi, croyez-moi, mon frère, la vue de cette parure réveillera chez Rodolphe non-seulement les souvenirs de son amour, mais encore ceux de sa jeunesse... Et pour les hommes ces derniers souvenirs sont toujours doux et précieux.

— Mais à ces doux souvenirs s'en joignent de terribles : et le sinistre dénoûment de votre amour ? et l'odieuse conduite du père du prince envers vous ? et votre silence obstiné lorsque Rodolphe, après votre mariage avec le comte Mac-Grégor, vous redemandait votre fille alors tout enfant, votre fille dont une froide lettre de vous lui a appris la mort il y a dix ans ? Oubliez-vous donc que depuis ce temps le prince n'a eu pour vous que mépris et haine ?

— La pitié a remplacé la haine. Depuis qu'il m'a sue mourante, chaque jour il a envoyé le baron de Graün s'informer de mes nouvelles.

— Par humanité.

— Tout à l'heure il m'a fait répondre qu'il allait venir ici. Cette concession est immense, mon frère.

— Il vous croit expirante ; il suppose qu'il s'agit d'un dernier adieu, et il vient. Vous avez eu tort de ne pas lui écrire la révélation que vous allez lui faire.

— Je sais pourquoi j'agis ainsi. Cette révélation le comblera de surprise, de joie, et je serai là pour profiter de son premier élan d'attendrissement. Aujourd'hui, ou jamais, il me dira : Un mariage doit légitimer la naissance de notre enfant. S'il le dit, sa parole est sacrée, et l'espoir de toute ma vie est enfin réalisé.

— S'il vous fait cette promesse, oui.

— Et pour qu'il la fasse, rien n'est à négliger dans cette circonstance décisive. Je connais Rodolphe, il me hait, quoique je ne devine pas le motif de sa haine, car jamais je n'ai manqué devant lui au rôle que je m'étais imposé.

— Peut-être, car il n'est pas homme à haïr sans raison.

— Il n'importe ; une fois certain d'avoir retrouvé sa fille, il surmontera son aversion pour moi, et ne reculera devant aucun sacrifice pour assurer à son enfant le sort le plus enviable, pour la rendre aussi magnifiquement heureuse qu'elle aura été jusqu'alors infortunée.

— Qu'il assure le sort le plus brillant à votre fille, soit ; mais entre cette réparation et la résolution de vous épouser afin de légitimer la naissance de cette enfant, il y a un abîme.

— Son amour de père comblera cet abîme.

— Mais cette infortunée a sans doute vécu jusqu'ici dans un état précaire ou misérable ?

— Rodolphe voudra d'autant plus l'élever qu'elle aura été plus abaissée.

— Songez-y donc, la faire asseoir au rang des familles souveraines de l'Europe ! la reconnaître pour sa fille aux yeux de ces princes, de ces rois dont il est le parent ou l'allié !

— Ne connaissez-vous pas son caractère étrange, impétueux et résolu, son exagération chevaleresque à propos de tout ce qu'il regarde comme juste et commandé par le devoir ?

— Mais cette malheureuse enfant a peut-être été si vicièe par la misère où elle doit avoir vécu, que le prince, au lieu d'éprouver de l'attrait pour elle...

— Que dites-vous ? s'écria Sarah en interrompant son frère. N'est-elle pas aussi belle jeune fille qu'elle était ravissante enfant ? Rodolphe, sans la connaître, ne s'était-il pas assez intéressé à elle pour vouloir se charger de son avenir ? ne l'avait-il pas envoyée à sa ferme de Bouqueval dont nous l'avons fait enlever...

— Oui grâce à votre persistance à vouloir rompre tous les liens d'affection du prince, dans l'espoir insensé de le ramener un jour à vous.

— Et cependant, sans cet espoir insensé, je n'aurais pas découvert, au prix de ma vie, le secret de l'existence de ma fille. N'est-ce pas enfin par cette femme qui l'avait arrachée de la ferme que j'ai connu l'indigne fourberie du notaire Jacques Ferrand ?

— Il est fâcheux qu'on m'ait refusé ce matin l'entrée de Saint-Lazare, où se trouve, vous a-t-on dit, cette malheureuse enfant ; malgré ma vive insistance, on n'a voulu répondre à aucun des renseignements que je demandais, parce que je n'avais pas de lettre d'introduction au-

(1) Le lecteur n'a pas oublié que la Chouette, un moment avant de frapper Sarah, croyait et lui avait dit que la Goualeuse était encore à Saint-Lazare, ignorant que le jour même Jacques Ferrand l'avait fait conduire à l'île du Ravageur par madame Séraphin.

près du directeur de la prison. J'ai écrit au préfet en votre nom, mais je n'aurai sans doute sa réponse que demain, et le prince va être ici tout à l'heure. Encore une fois, je regrette que vous ne puissiez lui présenter vous même votre fille ; il eût mieux valu attendre sa sortie de prison avant de mander le grand-duc ici.

— Attendre ! et sais-je seulement si la crise salutaire où je me trouve durera jusqu'à demain ? Peut-être suis-je passagèrement soutenue par la seule énergie de mon ambition.

— Mais quelles preuves donnerez-vous au prince ? Vous croira-t-il ?

— Il me croira lorsqu'il aura lu le commencement de la révélation que j'écrivais sous la dictée de cette femme quand elle m'a frappée, révélation dont heureusement je n'ai oublié aucune circonstance ; il me croira lorsqu'il aura lu votre correspondance avec madame Séraphin et Jacques Ferrand jusqu'à la mort supposée de l'enfant ; il me croira lorsqu'il aura entendu les aveux du notaire, qui, épouvanté de mes menaces, sera ici tout à l'heure ; il me croira lorsqu'il verra le portrait de ma fille à l'âge de six ans, portrait qui, m'a dit cette femme, est encore à cette heure d'une ressemblance frappante. Tant de preuves suffiront pour montrer au prince que je dis vrai, et pour décider chez lui ce premier mouvement qui peut faire de moi presque une reine... Ah ! ne fût-ce qu'un jour, une heure, au moins je mourrais contente !

A ce moment on entendit le bruit d'une voiture qui entrait dans la cour.

— C'est lui... c'est Rodolphe !... s'écria Sarah à Thomas Seyton.

Celui-ci s'approcha précipitamment d'un rideau, le souleva et répondit :

— Oui, c'est le prince ; il descend de voiture.

— Laissez-moi seule, voici le moment décisif, dit Sarah avec un sang-froid inaltérable, car une ambition monstrueuse, un égoïsme impitoyable avait toujours été et était encore l'unique mobile de cette femme. Dans l'espèce de résurrection miraculeuse de sa fille, elle ne voyait que le moyen de parvenir enfin au but constant de sa vie.

Après avoir un moment hésité à quitter l'appartement, Thomas Seyton, se rapprochant tout à coup de sa sœur, lui dit :

— C'est moi qui apprendrai au prince comment votre fille, qu'on avait crue morte, a été sauvée. Cet entretien serait trop dangereux pour vous... une émotion violente vous tuerait, et après une séparation si longue... la vue du prince... les souvenirs de ce temps...

— Votre main, mon frère, dit Sarah.

Puis, appuyant sur son cœur impassible la main de Thomas Seyton, elle ajouta avec un sourire sinistre et glacial :

— Sais-je émue ?

— Non... rien... rien... pas un battement précipité, dit Seyton avec stupeur, je sais quel empire vous avez sur vous-même. Mais dans un tel moment, mais quand il s'agit pour vous ou d'une couronne ou de la mort... car, encore une fois, songez-y, la perte de cette dernière espérance vous serait mortelle. En vérité, votre calme me confond !

— Pourquoi cet étonnement, mon frère ? Jusqu'ici, ne le savez-vous pas ? rien... non, rien n'a jamais fait battre ce cœur de marbre : il ne palpitera que le jour où je sentirai poser sur mon front la couronne souveraine. J'entends Rodolphe... laissez-moi...

— Mais...

— Laissez-moi, s'écria Sarah d'un ton si impérieux, si résolu, que son frère quitta l'appartement quelques moments avant qu'on y eût introduit le prince.

Lorsque Rodolphe entra dans le salon, son regard exprimait la pitié. Mais, voyant Sarah assise dans son fauteuil et presque parée, il recula de surprise, sa physionomie devint aussitôt sombre et méfiante.

La comtesse, devinant sa pensée, lui dit d'une voix douce et faible :

— Vous croyiez me trouver expirante, vous veniez pour recevoir mes derniers adieux ?

— J'ai toujours regardé comme sacrés les derniers vœux des mourants : mais il s'agit d'une tromperie sacrilége...

— Rassurez-vous, dit Sarah en interrompant Rodolphe, rassurez-vous, je ne vous ai pas trompé ; il me reste, je crois, peu d'heures à vivre. Pardonnez-moi une dernière coquetterie. J'ai voulu vous épargner le sinistre entourage qui accompagne ordinairement l'agonie ; j'ai voulu mourir vêtue comme je l'étais la première fois où je vous vis. Hélas ! après dix années de séparation, vous voilà donc enfin ? Merci ! oh ! merci ! Mais, à votre tour, rendez grâces à Dieu de vous avoir inspiré la pensée d'écouter ma dernière prière. Si vous m'aviez refusé... j'emportais avec moi un secret qui va faire la joie... le bonheur de votre vie. Joie mêlée de quelque tristesse... bonheur mêlé de quelques larmes... comme toute félicité humaine ; mais cette félicité, vous l'achèteriez encore au prix de la moitié des jours qui vous restent à vivre !

— Que voulez-vous dire ? lui demanda le prince avec surprise.

— Oui, Rodolphe, si vous n'étiez pas venu... ce secret m'aurait suivie dans la tombe... c'eût été ma seule vengeance... et encore... non, non, je n'aurais pas eu ce terrible courage. Quoique vous m'ayez bien fait souffrir, j'aurais partagé avec vous ce suprême bonheur dont, plus heureux que moi, vous jouirez longtemps, bien longtemps, je l'espère.

— Mais encore, madame, de quoi s'agit-il ?

— Lorsque vous le saurez, vous ne pourrez comprendre la lenteur que je mets à vous en instruire, car vous regarderez cette révélation comme un miracle du ciel. Mais, chose étrange, moi qui d'un mot peux vous causer le plus grand bonheur que vous ayez peut-être jamais ressenti... j'éprouve, quoique maintenant les minutes de ma vie soient comptées, j'éprouve une satisfaction indéfinissable à prolonger votre attente... et puis je connais votre cœur... et, malgré la fermeté de votre caractère, je craindrais de vous annoncer sans préparation une découverte aussi incroyable. Les émotions d'une joie foudroyante ont aussi leurs dangers.

— Votre pâleur augmente, vous contenez à peine une violente agitation, dit Rodolphe ; tout ceci est, je le crois, grave et solennel.

— Grave et solennel, reprit Sarah d'une voix émue ; car, malgré son impassibilité habituelle, en songeant à l'immense portée de la révélation qu'elle allait faire à Rodolphe, elle se sentait plus troublée qu'elle n'avait cru l'être ; aussi, ne pouvant se contraindre plus longtemps, elle s'écria :

— Rodolphe... notre fille existe...

— Notre fille !...

— Elle vit ! vous dis-je...

Ces mots, l'accent de vérité avec lequel ils furent prononcés, remuèrent le prince jusqu'au fond des entrailles.

— Notre enfant ? répéta-t-il en se rapprochant précipitamment du fauteuil de Sarah, notre enfant ! ma fille !

— Elle n'est pas morte, j'en ai des preuves irrécusables... je sais où elle est... demain vous la reverrez.

— Ma fille ! ma fille ! répéta Rodolphe avec stupeur, il se pourrait ! elle vivrait !

Puis tout à coup, réfléchissant à l'invraisemblance de cet événement, et craignant d'être dupe d'une nouvelle fourberie de Sarah, il s'écria :

— Non... non... c'est un rêve ! c'est impossible ! vous me trompez, c'est une ruse, un mensonge indigne !

— Rodolphe ! écoutez-moi.

— Non, je connais votre ambition, je sais de quoi vous êtes capable, je devine le but de cette tromperie !

— Eh bien ! vous dites vrai, je suis capable de tout. Oui, j'avais voulu vous abuser ; oui, quelques jours avant d'être frappée d'un coup mortel, j'avais voulu trouver une jeune fille... que je vous aurais présentée à la place de notre enfant... que vous regrettiez amèrement.

— Assez... oh ! assez, madame.

— Après cet aveu, vous me croirez peut-être, ou plutôt vous serez bien forcé de vous rendre à l'évidence.

— A l'évidence...

— Oui, Rodolphe, je le répète, j'avais voulu vous tromper, substituer une jeune fille obscure à celle que nous pleurions ; mais Dieu a voulu, lui, qu'au moment où je faisais ce marché sacrilége... je fusse frappée à mort.

— Vous... à ce moment !

— Dieu a voulu encore qu'on me proposât... pour jouer ce rôle... de mensonge... savez-vous qui ? notre fille...

— Etes-vous donc en délire... au nom du ciel ?

— Je ne suis pas en délire, Rodolphe. Dans cette cassette, avec des papiers et un portrait qui vous prouveront la vérité de ce que je vous dis, vous trouverez un papier taché de mon sang.

— De votre sang ?

— La femme qui m'a appris que notre fille vivait encore me dictait cette révélation, lorsque j'ai été frappée d'un coup de poignard.

— Et qui était-elle ? comment savait-elle ?...

— C'est à elle qu'on avait livré notre fille... tout enfant... après l'avoir fait passer pour morte.

— Mais cette femme... son nom ?... peut-on la croire ? où l'avez-vous connue ?

— Je vous dis, Rodolphe, que tout ceci est fatal, providentiel. Il y a quelques mois, vous aviez tiré une jeune fille de la misère pour l'envoyer à la campagne, n'est-ce pas ?

— Oui, à Bouqueval.

— La jalousie, la haine m'égaraient. J'ai fait enlever cette jeune fille par la femme... dont je vous parle...

— Et on a conduit la malheureuse enfant à Saint-Lazare.

— Où elle est encore.

— Elle n'y est plus. Ah ! vous ne savez pas, madame, le mal affreux que vous avez fait... en arrachant cette infortunée de la retraite où je l'avais placée... mais...

— Cette jeune fille n'est plus à Saint-Lazare, s'écria Sarah avec épouvante, et vous parlez d'un malheur affreux !

— Un monstre de cupidité avait intérêt à sa perte. Ils l'ont noyée, madame. Mais répondez... vous dites que...

— Ma fille ! s'écria Sarah, en interrompant Rodolphe et se levant droite, immobile comme une statue de marbre.

— Que dit-elle ? mon Dieu ! s'écria Rodolphe.

— Ma fille ! répéta Sarah, dont le visage devint livide et effrayant de désespoir ; ils ont tué ma fille !

— La Goualeuse, votre fille !!!... répéta Rodolphe en se reculant avec horreur.

— La Goualeuse... oui... c'est le nom que m'a dit cette femme surnommée la Chouette. Morte... morte ! reprit Sarah, toujours immobile, toujours le regard fixe ; ils l'ont tuée.

— Sarah ! reprit Rodolphe aussi pâle, aussi effrayant que la comtesse,

revenez à vous... répondez-moi. La Goualeuse... cette jeune fille que vous avez fait enlever par la Chouette à Bouqueval... était...

— Notre fille!

— Elle!!!

— Et ils l'ont tuée!

— Oh! non... non... vous délirez... cela ne peut pas être... Vous ne savez pas, non, vous ne savez pas combien cela serait affreux. Sarah! revenez à vous... parlez-moi tranquillement. Asseyez-vous, calmez-vous. Souvent il y a des ressemblances, des apparences qui trompent; on est si enclin à croire ce qu'on désire. Ce n'est pas un reproche que je vous fais... mais expliquez-moi bien... dites-moi bien toutes les raisons qui vous portent à penser cela, car cela ne peut pas être... non, non! il ne faut pas que cela soit! cela n'est pas!

Après un moment de silence, la comtesse rassembla ses pensées, et dit à Rodolphe d'une voix défaillante :

— Apprenant votre mariage, pensant à me marier moi-même, je n'ai pas pu garder notre fille auprès de moi; elle avait quatre ans alors...

— Mais à cette époque je vous l'ai demandée, moi... avec prières, s'écria Rodolphe d'un ton déchirant, et mes lettres sont restées sans réponse. La seule que vous m'ayez écrite m'annonçait sa mort!

— Je voulais me venger de vos mépris en vous refusant votre enfant. Cela était indigne. Mais écoutez-moi... je le sens... la vie m'échappe, ce dernier coup m'accable...

— Non! non! je ne vous crois pas... je ne veux pas vous croire. La Goualeuse... ma fille! O mon Dieu, vous ne voudriez pas cela!

— Écoutez-moi, vous dis-je. Lorsqu'elle eut quatre ans, mon frère chargea madame Séraphin, veuve d'un ancien serviteur à lui, d'élever l'enfant jusqu'à ce qu'elle fût en âge d'entrer en pension. La somme destinée à assurer l'avenir de notre fille fut déposée par mon frère chez un notaire cité par sa probité. Les lettres de cet homme et de madame Séraphin, adressées à cette époque à moi et à mon frère, sont là... dans cette cassette. Au bout d'un an on m'écrivit que la santé de ma fille s'altérait... huit mois après qu'elle était morte, et l'on m'envoya son acte de décès. A cette époque, madame Séraphin est entrée au service de Jacques Ferrand, après avoir livré notre fille à la Chouette, par l'intermédiaire d'un misérable actuellement au bagne de Rochefort. Je commençais à écrire cette déclaration de la Chouette, lorsqu'elle m'a frappée. Ce papier est là... avec un portrait de notre fille à l'âge de quatre ans. Examinez tout, lettres, déclaration, portrait; et vous, qui l'avez vue .. cette malheureuse enfant... jugez.

Après ces mots qui épuisèrent ses forces, Sarah tomba défaillante dans son fauteuil.

Rodolphe resta foudroyé par cette révélation.

Il est de ces malheurs si imprévus, si abominables, qu'on tâche de ne pas y croire jusqu'à ce qu'une évidence écrasante vous y contraigne... Rodolphe, persuadé de la mort de Fleur-de-Marie, n'avait plus qu'un espoir, celui de se convaincre qu'elle n'était pas sa fille.

Avec un calme effrayant qui épouvanta Sarah, il s'approcha de la table, ouvrit la cassette et se mit à lire les lettres une à une, à examiner, avec une attention scrupuleuse, les papiers qui les accompagnaient.

Ces lettres, timbrées et datées par la poste, écrites à Sarah et à son frère par le notaire et par madame Séraphin, étaient relatives à l'enfance de Fleur-de-Marie et au placement des fonds qu'on lui destinait.

Rodolphe ne pouvait douter de l'authenticité de cette correspondance.

La déclaration de la Chouette se trouvait confirmée par les renseignements dont nous avons parlé au commencement de cette histoire, renseignements pris par ordre de Rodolphe, et qui signalaient un nommé Pierre Tournemine, forçat alors à Rochefort, comme l'homme qui avait reçu Fleur-de-Marie des mains de madame Séraphin pour la livrer à la Chouette... à la Chouette, que la malheureuse enfant avait reconnue plus tard devant Rodolphe au tapis-franc de l'ogresse.

Rodolphe ne pouvait plus douter de l'identité de ces personnages et de celle de la Goualeuse.

L'acte de décès paraissait en règle; mais Ferrand avait lui-même avoué à Cecily que ce faux acte avait servi à la spoliation d'une somme considérable, autrefois placée en viager sur la tête de la jeune fille qu'il avait fait noyer par Martial à l'île du Ravageur.

Ce fut donc avec une croissante et épouvantable angoisse que Rodolphe acquit, malgré lui, cette terrible conviction que la Goualeuse était sa fille et qu'elle était morte.

Malheureusement pour lui... tout semblait confirmer cette créance.

Avant de condamner Jacques Ferrand sur les preuves données par le notaire lui-même à Cecily, le prince, dans son vif intérêt pour la Goualeuse, ayant fait prendre des informations à Asnières, avait appris qu'en effet deux femmes, l'une vieille et l'autre jeune, vêtue en paysanne, s'étaient noyées en se rendant à l'île du Ravageur, et que le bruit public accusait les Martial de ce nouveau crime.

Disons enfin que, malgré les soins du docteur Griffon, du comte de Saint-Remy et de la Louve, Fleur-de-Marie, longtemps dans un état désespéré, entrait à peine en convalescence, et que la faiblesse morale et physique était encore telle, qu'elle n'avait pu jusqu'alors prévenir ni madame Georges ni Rodolphe de sa position.

Ce concours de circonstances ne pouvait laisser le moindre espoir au prince.

Une dernière épreuve lui était réservée.

Il jeta enfin les yeux sur le portrait qu'il avait presque craint de regarder.

Ce coup fut affreux.

Dans cette figure enfantine et charmante, déjà belle de cette beauté divine que l'on prête aux chérubins, il retrouva d'une manière saisissante les traits de Fleur-de-Marie... son nez fin et droit, son noble front, sa petite bouche déjà un peu sérieuse. Car, disait madame Séraphin à Sarah dans une des lettres que Rodolphe venait de lire : « L'enfant demande toujours sa mère et est bien triste. »

C'étaient encore ses grands yeux d'un bleu si pur et si doux... d'un *bleu de bluet*, avait dit la Chouette à Sarah, en reconnaissant dans cette miniature les traits de l'infortunée qu'elle avait poursuivie enfant sous le nom de Pégriotte, jeune fille sous le nom de Goualeuse.

A la vue de ce portrait, les tumultueux et violents sentiments de Rodolphe furent étouffés par ses larmes.

Il retomba brisé dans un fauteuil, et cacha sa figure dans ses mains en sanglotant.

CHAPITRE III.

Vengeance.

Pendant que Rodolphe pleurait amèrement, les traits de Sarah se décomposaient d'une manière sensible.

Au moment de voir se réaliser enfin le rêve de son ambitieuse vie, la dernière espérance qui l'avait jusqu'alors soutenue lui échappait à jamais.

Cette affreuse déception devait avoir sur sa santé, momentanément améliorée, une réaction mortelle.

Renversée dans son fauteuil, agitée d'un tremblement fiévreux, ses deux mains croisées et crispées sur ses genoux, le regard fixe, la comtesse attendit avec effroi la première parole de Rodolphe.

Connaissant l'impétuosité du caractère du prince, elle pressentait qu'au brisement douloureux qui arrachait tant de pleurs à cet homme aussi résolu qu'inflexible, succéderait quelque emportement terrible.

Tout à coup Rodolphe redressa la tête, essuya ses larmes, se leva debout, et s'approchant de Sarah, les bras croisés sur sa poitrine, l'air menaçant, impitoyable... il la contempla quelques moments en silence, puis il dit d'une voix sourde :

— Cela devait être .. j'ai tiré l'épée contre mon père... je suis frappé dans mon enfant... Juste punition du parricide... Écoutez-moi, madame.

— Parricide!... vous! mon Dieu! O funeste jour! qu'allez-vous donc encore m'apprendre?

— Il faut que vous sachiez, dans ce moment suprême, tous les maux causés par votre implacable ambition, par votre féroce égoïsme... Entendez-vous, femme sans cœur et sans foi? Entendez-vous, mère dénaturée?...

— Grâce!... Rodolphe...

— Pas de grâce pour vous... qui, autrefois, sans pitié pour un amour sincère, exploitiez froidement, dans l'intérêt de votre exécrable orgueil, une passion généreuse et dévouée que vous feigniez de partager... Pas de grâce pour vous qui avez armé le fils contre le père!... Pas de grâce pour vous qui, au lieu de veiller pieusement sur votre enfant, l'avez abandonnée à des mains mercenaires, afin de satisfaire votre cupidité par un riche mariage... comme vous aviez jadis assouvi votre ambition effrénée en m'amenant à vous épouser... Pas de grâce pour vous qui, après avoir refusé mon enfant à ma tendresse, venez de causer sa mort par vos fourberies sacrilèges!... Malédiction sur vous... vous... mon mauvais génie et celui de ma race!...

— O mon Dieu!... il est sans pitié! Laissez-moi!... laissez-moi!

— Vous m'entendrez... vous dis-je!... Vous souvenez-vous du dernier jour... où je vous ai vue... il y a dix-sept ans de cela... vous ne pouviez plus cacher les suites de notre secrète union, que, comme vous, je croyais indissoluble... Je connaissais le caractère inflexible de mon père... je savais quel mariage politique il projetait pour moi... Bravant son indignation, je lui déclarai que vous étiez ma femme devant Dieu et devant les hommes... que dans peu de temps vous mettriez au monde un enfant, fruit de notre amour... La colère de mon père fut terrible. il ne voulait pas croire à mon mariage... tant d'audace lui semblait impossible... Il me menaça de son courroux si je me permettais de lui parler encore d'une semblable folie... Alors je vous aimais comme un insensé... dupe de vos séductions... je croyais que votre cœur d'airain avait battu pour moi... Je répondis à mon père que jamais je n'aurais d'autre femme que vous... A ces mots, son emportement n'eut plus de bornes; il vous prodigua les noms les plus outrageants, s'écria que notre mariage était nul : que, pour vous punir de votre audace, il vous ferait attacher au pilori de la ville. — Cédant à ma folle passion... à la violence de mon caractère... j'osai défendre à mon père, à mon souverain... de parler ainsi de ma femme... j'osai le menacer. Exaspéré par cette insulte, mon père leva la main sur moi; la rage m'aveugla... je tirai mon épée... je me précipitai sur lui... Sans Murph qui survint

détourna le coup... j'étais parricide de fait. . comme je l'ai été d'intention!... Entendez-vous... parricide!... Et pour vous défendre... vous!...

— Hélas! j'ignorais ce malheur!...

— En vain j'avais cru jusqu'ici expier mon crime... le coup qui me frappe aujourd'hui est ma punition.

— Mais moi, n'ai-je pas aussi bien souffert de la dureté de votre père, qui a rompu notre mariage? Pourquoi m'accuser de ne pas vous avoir aimé... lorsque...

— Pourquoi?... — s'écria Rodolphe, en interrompant Sarah et jetant sur elle un regard de mépris écrasant. Sachez-le donc, et ne vous étonnez plus de l'horreur que vous m'inspirez. Après cette scène funeste dans laquelle j'avais menacé mon père, je rendis mon épée. Je fus mis au secret le plus absolu. Polidori, par les soins de qui notre mariage avait été conclu, fut arrêté; il prouva que cette union était nulle, que le ministre qui l'avait bénie était un ministre supposé, et que vous, votre frère et moi, nous avions été trompés. Pour désarmer la colère de mon père à son égard, Polidori fit plus : il lui remit une de vos lettres à votre frère, interceptée lors d'un voyage que fit Seyton.

— Ciel!... il serait possible?

— Vous expliquez-vous mes mépris maintenant?

— Oh! assez... assez.

— Dans cette lettre, vous dévoiliez vos projets ambitieux avec un cynisme révoltant. Vous me traitiez avec un dédain glacial; vous me sacrifiiez à votre orgueil infernal; je n'étais que l'instrument de la fortune souveraine qu'on vous avait prédite... vous trouviez enfin que mon père vivait bien longtemps.

— Malheureuse que je suis! A cette heure je comprends tout.

— Et pour vous défendre j'avais menacé la vie de mon père. Lorsque le lendemain, sans m'adresser un seul reproche, il me montra cette lettre... cette lettre qui à chaque ligne révélait la noirceur de votre âme, je ne pus que tomber à genoux et demander grâce. Depuis ce jour j'ai été poursuivi par un remords inexorable. Bientôt je quittai l'Allemagne pour de longs voyages; alors commença l'expiation que je me suis imposée... Elle ne finira qu'avec ma vie... Récompenser le bien, poursuivre le mal, soulager ceux qui souffrent, sonder toutes les plaies de l'humanité pour tâcher d'arracher quelques âmes à la perdition, telle est la tâche que je me suis donnée.

— Elle est noble et sainte, elle est digne de vous.

— Si je vous parle de ce vœu, reprit Rodolphe avec autant de dédain que d'amertume, de ce vœu que j'ai accompli selon mon pouvoir partout où je me suis trouvé, ce n'est pas pour être loué par vous. Ecoutez-moi donc. Dernièrement j'arrive en France; mon séjour dans ce pays ne devait pas être perdu pour l'expiation. Tout en voulant secourir d'honnêtes infortunes, je voulus aussi connaître ces classes que la misère écrase, abrutit et déprave, sachant qu'un secours donné à propos, que quelques généreuses paroles, suffisent souvent à sauver un malheureux de l'abîme. Afin de juger par moi-même, je pris l'extérieur et le langage des gens que je désirais observer. Ce fut lors d'une de ces explorations... que... pour la première fois... je... je... rencontrai... Puis, comme s'il eût reculé devant cette révélation terrible, Rodolphe ajouta après un moment d'hésitation : Non.. non; je n'en ai pas le courage.

— Qu'avez-vous donc à m'apprendre encore, mon Dieu?

— Vous ne le saurez que trop tôt... mais, reprit-il avec une sanglante ironie, vous portez au passé un si vif intérêt, que je dois vous parler des événements qui ont précédé mon retour en France. Après de longs voyages je revins en Allemagne; je m'empressai d'obéir aux volontés de mon père; j'épousai une princesse de Prusse. Pendant mon absence vous aviez été chassée du grand-duché. Apprenant plus tard que vous étiez mariée au comte Mac-Grégor, je vous redemandai ma fille avec instance : vous ne me répondîtes pas; malgré toutes mes informations, je ne pus jamais savoir où vous aviez envoyé cette malheureuse enfant, au sort de laquelle mon père avait libéralement pourvu. Il y a dix ans seulement, une lettre de vous m'apprit que notre fille était morte. Hélas! plût à Dieu qu'elle fût morte alors... j'aurais ignoré l'incurable douleur qui va désormais désespérer ma vie.

— Maintenant, dit Sarah d'une voix faible, je ne m'étonne plus de l'aversion que je vous ai inspirée depuis que vous avez lu cette lettre... Je le sens, je ne survivrai pas à ce dernier coup. Eh bien! oui... l'orgueil et l'ambition m'ont perdue! Sous une apparence passionnée je cachais un cœur glacé, j'affectais le dévouement, la franchise; je n'étais que dissimulation et égoïsme. Ne sachant pas combien vous avez le droit de me mépriser, de me haïr, mes folles espérances étaient revenues plus ardentes que jamais. Depuis qu'un double veuvage nous rendait libres tous deux, j'avais repris une nouvelle créance à cette prédiction qui me promettait une couronne, et lorsque le hasard m'a fait retrouver ma fille, il m'a semblé voir dans cette fortune inespérée une volonté providentielle!... Oui, j'allai jusqu'à croire que votre aversion pour moi céderait à votre amour pour votre enfant... et que vous me donneriez votre main afin de lui rendre le rang qui lui était dû...

— Eh bien! que votre exécrable ambition soit donc satisfaite et punie! Oui, malgré l'horreur que vous m'inspirez; oui, par attachement, que dis-je? par respect pour les affreux malheurs de mon enfant, j'aurais... quoique décidé à vivre ensuite séparé de vous... j'aurais, par un mariage qui eût légitimé la naissance de notre fille, rendu sa position aussi éclatante, aussi haute qu'elle avait été misérable!

— Je ne m'étais donc pas trompée!... Malheur!... Malheur!... il est trop tard!...

— Oh! je le sais! ce n'est pas la mort de votre fille que vous pleurez, c'est la perte de ce rang que vous avez poursuivi avec une inflexible opiniâtreté!... Eh bien! que ces regrets infâmes soient votre dernier châtiment!...

— Le dernier... car je n'y survivrai pas...

— Mais avant de mourir vous saurez... quelle a été l'existence de votre fille depuis que vous l'avez abandonnée.

— Pauvre enfant! bien misérable, peut être...

— Vous souvenez-vous, reprit Rodolphe avec un calme effrayant, vous souvenez-vous de cette nuit où vous et votre frère vous m'avez suivi dans un repaire de la Cité?

— Je m'en souviens; mais pourquoi cette question?... votre regard me glace.

— En venant dans ce repaire, vous avez vu, n'est-ce pas, au coin de ces rues ignobles, de... malheureuses créatures... qui... mais non... non... Je n'ose pas, dit Rodolphe en cachant son visage dans ses mains, je n'ose pas... mes paroles m'épouvantent.

— Moi aussi, elles m'épouvantent... qu'est-ce donc encore, mon Dieu?

— Vous les avez vues, n'est-ce pas? reprit Rodolphe en faisant sur lui-même un effort terrible. Vous les avez vues, ces femmes, la honte de leur sexe ?... Eh bien!... parmi elles... avez-vous remarqué une jeune fille de seize ans, belle... oh! belle... comme on peint les anges?... une pauvre enfant qui, au milieu de la dégradation où on l'avait plongée depuis quelques semaines, conservait une physionomie si candide, si virginale et si pure, que les voleurs et les assassins qui la tutoyaient... madame... l'avaient surnommée Fleur-de-Marie... L'avez-vous remarquée, cette jeune fille... dites? dites, tendre mère?

— Non... je ne l'ai pas remarquée, dit Sarah presque machinalement, se sentant oppressée par une vague terreur.

— Vraiment? s'écria Rodolphe avec un éclat sardonique. C'est étrange... je l'ai remarquée, moi... Voici à quelle occasion... écoutez bien. Lors d'une de ces explorations dont je vous ai parlé tout à l'heure et qui avait alors un double but (1), je me trouvais dans la Cité : non loin du repaire où vous m'avez suivi, un homme voulait battre une de ces malheureuses créatures; je la défendis contre la brutalité de cet homme... Vous ne devinez pas qui était cette créature... Dites, mère sainte et prévoyante, dites... vous ne devinez pas?

— Non.. je ne... devine pas... Oh! laissez-moi... laissez-moi.

— Cette malheureuse était Fleur-de-Marie...

— O mon Dieu!...

— Et vous ne devinez-pas... qui était Fleur-de-Marie... mère irréprochable?

— Tuez-moi... oh! tuez-moi...

— C'était la Goualeuse... c'était votre fille... s'écria Rodolphe avec une explosion déchirante... Oui, cette infortunée que j'ai arrachée des mains d'un ancien forçat, c'était mon enfant, à moi... à moi... Rodolphe de Gerolstein! Oh! il y avait dans cette rencontre avec mon enfant, que je sauvais sans la connaître, quelque chose de fatal... de providentiel... une récompense pour l'homme qui cherche à secourir ses frères... une punition pour le parricide...

— Je meurs maudite et damnée... murmura Sarah en se renversant dans son fauteuil et en cachant son visage dans ses mains.

— Alors, continua Rodolphe, dominant à peine ses ressentiments et voulant en vain comprimer les sanglots qui de temps en temps étouffèrent sa voix, quand je l'ai eue soustraite aux mauvais traitements dont on la menaçait, frappé de la douceur inexprimable de son accent.. de l'angélique expression de ses traits... il m'a été impossible de ne pas m'intéresser à elle... Avec quelle émotion profonde j'ai écouté le naïf et poignant récit de cette vie d'abandon, de douleur et de misère; car, voyez-vous, c'est quelque chose d'épouvantable que la vie de votre fille... madame...

Oh! il faut que vous sachiez les tortures de votre enfant; oui, madame la comtesse... pendant qu'au milieu de votre opulence vous rêviez une couronne... votre fille, toute petite, couverte de haillons, allait le soir mendier dans les rues, souffrant du froid et de la faim... durant les nuits d'hiver elle grelottait sur un peu de paille dans le coin d'un grenier, et puis, quand l'horrible femme qui la torturait était lasse de battre la pauvre petite, ne sachant qu'imaginer pour la faire souffrir, savez-vous ce qu'elle lui faisait, madame?... elle lui arrachait les dents!...

— Oh! je voudrais mourir! c'est une atroce agonie!...

— Ecoutez encore... S'échappant enfin des mains de la Chouette; errant sans pain, sans asile, âgée de huit ans à peine, on l'arrête comme vagabonde, on la met en prison... Ah! cela a été le meilleur temps de la vie de votre fille... madame... Oui, dans sa geôle, chaque soir, elle remerciait Dieu de ne plus souffrir du froid, de la faim, et de ne plus être battue. Et c'est dans une prison qu'elle a passé les années les plus précieuses de la vie d'une jeune fille, ces années qu'une tendre mère entoure toujours d'une sollicitude si pieuse et si jalouse; oui, au

(1) Celui de retrouver les traces de Germain, fils de madame Georges.

lieu d'atteindre ses seize ans environnée de soins tutélaires, de nobles enseignements, votre fille n'a connu que la brutale indifférence des geôliers, et puis, un jour, dans sa féroce insouciance, la société l'a jetée, innocente et pure, belle et candide, au milieu de la fange de la grande ville... Malheureuse enfant... abandonnée... sans soutien, sans conseil, livrée à tous les hasards de la misère et du vice!... Oh! s'écria Rodolphe, en donnant un libre cours aux sanglots qui l'étouffaient, votre cœur est endurci, votre égoïsme impitoyable, mais vous auriez pleuré .. oui... vous auriez pleuré en entendant le récit déchirant de votre fille!... Pauvre enfant! souillée, mais non corrompue, chaste encore au milieu de cette horrible dégradation qui était pour elle un songe affreux, car chaque mot disait son horreur pour cette vie où elle était fatalement enchaînée; oh! si vous saviez comme à chaque instant il se révélait en elle d'adorables instincts. Que de bonté... que de charité touchante! oui... car c'était pour soulager une infortune plus grande encore que la sienne que la pauvre petite avait dépensé le peu d'argent qui lui restait, et qui la séparait de l'abîme d'infamie où on l'a plongée... Oui! car il est venu un jour... un jour affreux... où, sans travail, sans pain, sans asile... d'horribles femmes l'ont rencontrée exténuée de faiblesse... de besoin... l'ont enivrée... et...

Rodolphe ne put achever; il poussa un cri déchirant en s'écriant:

— Et c'était ma fille! ma fille!..

— Malédiction sur moi! murmura Sarah en cachant sa figure dans ses mains comme si elle eût redouté de voir le jour.

— Oui, s'écria Rodolphe, malédiction sur vous! car c'est votre abandon qui a causé toutes ces horreurs...' Malédiction sur vous! car, lorsque la retirant de cette fange je l'avais placée dans une paisible retraite, vous l'en avez fait arracher par vos misérables complices. Malédiction sur vous! car cet enlèvement l'a mise au pouvoir de Jacques Ferrand...

A ce nom, Rodolphe se tut brusquement...

Il tressaillit comme s'il l'eût prononcé pour la première fois.

C'est que pour la première fois aussi il prononçait ce nom depuis qu'il savait que sa fille était la victime de ce monstre... Les traits du prince prirent alors une effrayante expression de rage et de haine.

Muet, immobile, il restait comme écrasé par cette pensée : que le meurtrier de sa fille vivait encore...

Sarah, malgré sa faiblesse croissante et le bouleversement que venait de lui causer l'entretien de Rodolphe, fut frappée de son air sinistre; elle eut peur pour elle...

— Hélas! qu'avez-vous? murmura-t-elle d'une voix tremblante. N'est-ce pas assez de souffrances, mon Dieu?..

— Non... ce n'est pas assez! ce n'est pas assez... dit Rodolphe en se parlant à lui-même et répondant à sa propre pensée, je n'avais jamais éprouvé cela... jamais! Quelle ardeur de vengeance... quelle soif de sang... quelle rage calme et réfléchie!... Quand je ne savais pas qu'une des victimes du monstre était mon enfant... je me disais : La mort de cet homme serait stérile... tandis que sa vie serait féconde, si, pour la racheter, il acceptait les conditions que je lui impose... Le condamner à la charité, pour expier ses crimes, me paraissait juste... Et puis la vie sans or, la vie sans l'assouvissement de sa sensualité frénétique, devait être une longue et double torture... Mais c'est ma fille qu'il a livrée, enfant, à toutes les horreurs de la misère... jeune fille, à toutes les horreurs de l'infamie!... s'écria Rodolphe en s'animant peu à peu; mais c'est ma fille qu'il a fait assassiner!... Je tuerai cet homme!...

Et le prince s'élança vers la porte.

— Où allez-vous? Ne m'abandonnez pas!... s'écria Sarah, se levant à demi et étendant vers Rodolphe ses mains suppliantes. Ne me laissez pas seule!..... je vais mourir...

— Seule!... non!... non!... Je vous laisse avec le spectre de votre fille, dont vous avez causé la mort!...

Sarah, éperdue, se jeta à genoux en poussant un cri d'effroi, comme si un fantôme effrayant lui eût apparu.

— Pitié! je meurs!

— Mourez donc, maudite!... reprit Rodolphe effrayant de fureur. Maintenant il me faut la vie de votre complice..... car c'est vous qui avez livré votre fille à son bourreau!...

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Et Rodolphe se fit rapidement conduire chez Jacques Ferrand.

Entrevue de Rodolphe et de Sarah. — PAGE 317.

CHAPITRE IV.

Furens amoris.

La nuit était venue pendant que Rodolphe se rendait chez le notaire...

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Le pavillon occupé par Jacques Ferrand est plongé dans une obscurité profonde...

Le vent gémit...

La pluie tombe...

Le vent gémissait, la pluie tombait aussi pendant cette nuit sinistre où Cecily, avant de quitter pour jamais la maison du notaire, avait exalté la brutale passion de cet homme jusqu'à la frénésie.

Etendu sur le lit de sa chambre à coucher faiblement éclairée par une lampe, Jacques Ferrand est vêtu d'un pantalon et d'un gilet noirs; une des manches de sa chemise est relevée, tachée de sang; une ligature de drap rouge, que l'on aperçoit à son bras nerveux, annonce qu'il vient d'être saigné par Polidori.

Celui-ci, debout auprès du lit, s'appuie d'une main au chevet, et semble contempler les traits de son complice avec inquiétude.

Rien de plus hideusement effrayant que la figure de Jacques Ferrand, alors plongé dans cette torpeur somnolente qui succède ordinairement aux crises violentes.

D'une pâleur violacée qui se détache des ombres de l'alcôve, son visage, inondé d'une sueur froide, a atteint le dernier degré du marasme; ses paupières fermées sont tellement gonflées, injectées de sang, qu'elles

apparaissent comme deux lobes rougeâtres au milieu de cette face d'une lividité cadavéreuse.

— Encore un accès aussi violent que celui de tout à l'heure... et il est mort... dit Polidori à voix basse. Arétée (1) l'a dit, la plupart de ceux qui sont atteints de cette étrange et effroyable maladie périssent presque toujours le septième jour... et il y a aujourd'hui six jours que l'infernale créole a allumé le feu inextinguible qui dévore cet homme...

Après quelques moments de silence méditatif, Polidori s'éloigna du lit et se promena lentement dans la chambre.

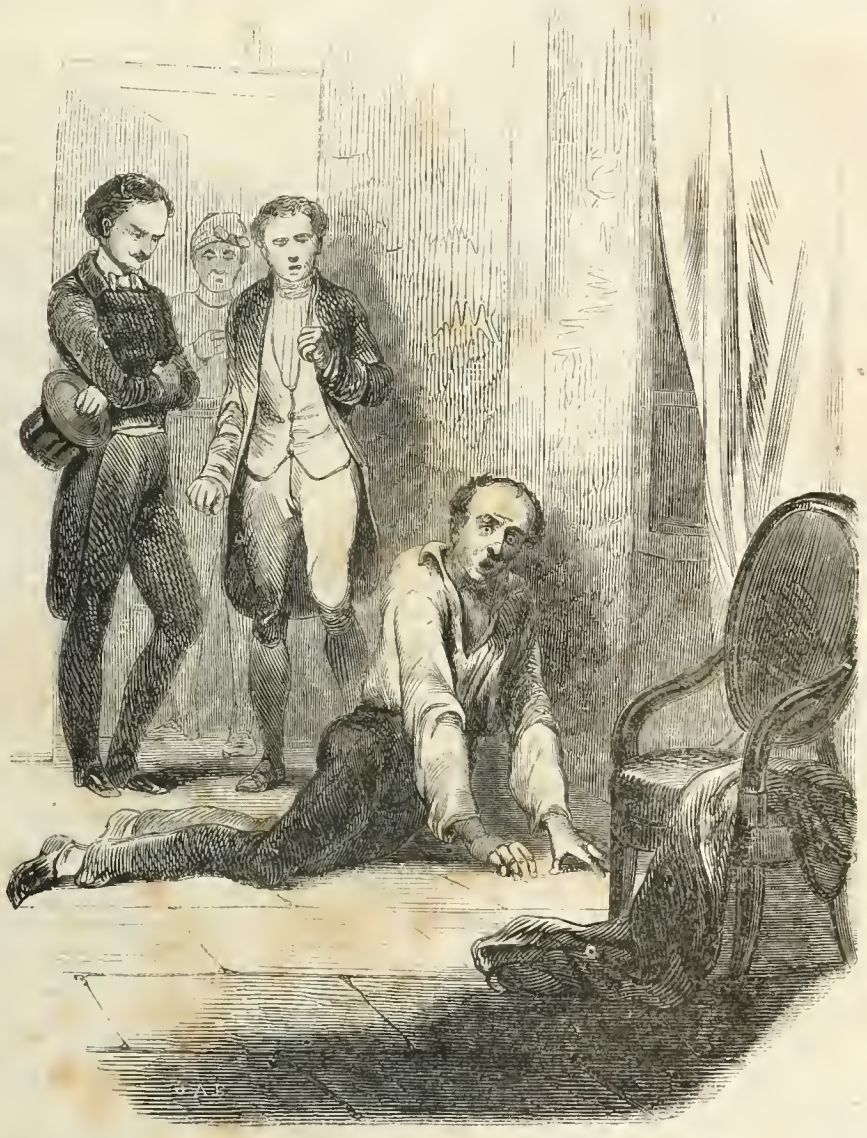
— Tout à l'heure, reprit-il en s'arrêtant, pendant la crise qui a failli emporter Jacques, je me croyais sous l'obsession d'un rêve en l'entendant décrire une à une, et d'une voix haletante, les monstrueuses hallucinations qui traversaient son cerveau..... Terrible... terrible maladie !..... Tour à tour elle soumet chaque organe à des phénomènes qui déconcertent la science... épouvantent la nature... Ainsi tout à l'heure l'ouïe de Jacques était d'une sensibilité si incroyablement douloureuse, que, quoique je lui parlasse aussi bas que possible, mes paroles brisaient à ce point son tympan, qu'il lui semblait, disait-il, que son crâne était une cloche, et qu'un énorme battant d'airain mis en branle au moindre son lui martelait la tête d'une tempe à l'autre avec un fracas étourdissant et des élancements atroces.

Polidori resta de nouveau pensif devant le lit de Jacques Ferrand, dont il s'était rapproché...

La tempête grondait au dehors; elle éclata bientôt en longs sifflements, en violentes rafales de vent et de pluie qui ébranlèrent toutes les fenêtres de cette maison délabrée...

Malgré son audacieuse scélératesse, Polidori était superstitieux; de noirs pressentiments l'agitaient; il éprouvait un malaise indéfinissable; les mugissements de l'ouragan qui troublaient seuls le morne silence de la nuit lui inspiraient une vague frayeur contre laquelle il voulait en vain se roidir.

Pour se distraire de ses sombres pensées, il se remit à examiner les traits de son complice.



Mort de Jacques Ferrand. — PAGE 324

— Maintenant, dit-il en se penchant vers lui, ses paupières s'injectent... On dirait que son sang calciné y afflue et s'y concentre. L'organe de la vue va, comme tout à l'heure celui de l'ouïe, offrir sans doute quelque phénomène extraordinaire... Quelles souffrances !... comme elles durent !... Comme elles sont variées !... Oh ! ajouta-t-il avec un rire amer, quand la nature se mêle d'être cruelle... et de jouer le rôle de tourmenteur, elle défie les plus féroces combinaisons des hommes. Ainsi, dans cette maladie, causée par une frénésie érotique, elle soumet chaque sens à des tortures inouïes, surhumaines... elle développe la sensibilité de chaque organe jusqu'à l'idéal, pour que l'atrocité des douleurs soit idéale aussi.

Après avoir contemplé pendant quelques moments les traits de son complice, il tressaillit de dégoût, se recula et dit :

— Ah ! ce masque est affreux... Ces frémissements rapides qui le parcourent et le rident parfois le rendent effrayant...

Au dehors l'ouragan redoublait de furie...

— Quel orage ! reprit Polidori en tombant assis dans un fauteuil et en appuyant son front dans ses mains. Quelle nuit... quelle nuit ! Il ne peut y en avoir de plus funestes pour l'état de Jacques.

Après un long silence il reprit : — Je ne sais si le prince, instruit de l'infernale puissance des séductions de Cecily et de la fougue des sens de Jacques, a prévu que chez un homme d'une trempe si énergique, d'une organisation si vigoureuse, l'ardeur d'une passion brûlante et inassouvie, compliquée d'une sorte de rage cupide, développerait l'effroyable névrose dont Jacques est victime..... mais cette conséquence était normale, forcée...

Oh ! oui, dit-il en se levant brusquement et comme s'il eût été effrayé par cette pensée, oui, le prince avait sans doute prévu cela... sa rare et vaste intelligence n'est étrangère à aucune science... Son coup d'œil profond embrasse la cause et l'effet de chaque chose .. Impitoyable dans sa justice, il a dû baser et calculer sûrement le châtiment de Jacques sur les développements logiques et successifs d'une passion brutale, exaspérée jusqu'à la rage.

Après un long silence, Polidori reprit :

— Quand je songe au passé... quand je songe aux projets ambitieux que, d'accord avec Sarah, j'avais autrefois fondés sur la jeunesse du prince !... Que d'événements ! par quelles dégradations suis-je tombé dans l'abjection criminelle où je vis ? moi qui avais cru efféminer ce prince et en faire l'instrument docile du pouvoir que j'avais rêvé !... De précepteur je comptais devenir ministre... Et, malgré mon savoir, mon esprit, de forfaits en forfaits, j'ai atteint les derniers degrés de l'infamie... Me voici enfin le geôlier de mon complice.

Et Polidori s'abîma dans de sinistres réflexions qui le ramenèrent à la pensée de Rodolphe.

— Je redoute et je hais le prince, reprit-il, mais je suis forcé de m'incliner en tremblant devant cette imagination, devant cette volonté toute-puissante qui s'élance toujours d'un seul bond en dehors des routes connues... Quel contraste étrange dans cet homme... assez tendrement charitable pour imaginer la banque des travailleurs sans ouvrage, assez féroce... pour arracher Jacques à la mort afin de le livrer à toutes les furies vengeresses de la luxure !...

Rien d'ailleurs de plus orthodoxe, ajouta Polidori avec une sombre ironie. Parmi les ceintures que Michel-Ange a faites des sept péchés ca-

(1) *Nam plerumque in septimâ die hominem consumit.* (Arétée.) Voir aussi la traduction de Baldassar. (*Cas. med.*, lib. III, *Salacitas nitro curata.*) Voir aussi les admirables pages d'Ambroise Paré sur le *satyriasis*, cette étrange et effrayante maladie qui ressemble tant, dit-il, à un *châtiment de Dieu*.

Paris. — Imprimerie Schneider, rue d'Erfurth, 1.

pitaux dans son *Jugement dernier* de la chapelle Sixtine, j'ai vu la punition terrifiante dont il frappe la luxure (1); mais les masques hideux, convulsifs, de ces damnés de la chair qui se tordaient sous la morsure aiguë des serpents, étaient moins effrayants que la face de Jacques pendant son accès de tout à l'heure... il m'a fait peur!

Et Polidori frissonna comme s'il avait encore devant les yeux cette vision formidable.

— Oh! oui! reprit-il avec un abattement rempli de frayeur, le prince est impitoyable... Mieux vaudrait mille fois, pour Ferrand, avoir porté sa tête sur l'échafaud, mieux vaudrait le feu, la roue, le plomb fondu qui brûle et trone les membres, que le supplice que ce misérable endure. A force de le voir souffrir je finis par m'épouvanter pour mon propre sort... Que va-t-on décider de moi... que me réserve-t-on, à moi le complice de Jacques?... Etre son geôlier ne peut suffire à la vengeance du prince... il ne m'a pas fait grâce de l'échafaud... pour me laisser vivre. peut-être une prison éternelle m'attend-elle en Allemagne... Mieux encore vaudrait cela que la mort... Je ne pouvais que me mettre aveuglément à la discrétion du prince... c'était ma seule chance de salut... Quelquefois, malgré sa promesse, une crainte m'assiége... peut-être me livrera-t-on au bourreau... si Jacques succombe! En dressant l'échafaud pour moi de son vivant, ce serait le dresser aussi pour lui, mon complice... mais, lui mort?... Pourtant... je le sais, la parole du prince est sacrée... mais moi qui ai tant de fois violé les lois divines et humaines... pourrai-je invoquer la promesse jurée?... Il n'importe!... de même qu'il était de mon intérêt que Jacques ne s'échappât pas, il serait aussi de mon intérêt de prolonger ses jours... Mais à chaque instant les symptômes de sa maladie s'aggravent... il faudrait presque un miracle pour le sauver... Que faire... que faire?

A ce moment, la tempête était dans toute sa fureur; une cheminée presque croulante de vétusté, renversée par la violence du vent, tomba sur le toit et dans la cour avec le fracas retentissant de la foudre.

Jacques Ferrand, brusquement arraché à sa torpeur somnolente, fit un mouvement sur son lit.

Polidori se sentit de plus en plus sous l'obsession de la vague terreur qui le dominait.

— C'est une sottise de croire aux pressentiments, dit-il d'une voix troublée, mais cette nuit me semble devoir être sinistre...

Un sourd gémissement du notaire attira l'attention de Polidori.

— Il sort de sa torpeur, se dit-il en se rapprochant lentement du lit; peut-être va-t-il tomber dans une nouvelle crise.

— Polidori! murmura Jacques Ferrand, toujours étendu sur son lit et tenant ses yeux fermés, Polidori, quel est ce bruit?

— Une cheminée qui s'écroule... répondit Polidori à voix basse, craignant de frapper trop vivement l'ouïe de son complice; un affreux ouragan ébranle la maison jusque dans ses fondements... la nuit est horrible... horrible!

Le notaire ne l'entendit pas, et reprit en tournant à demi la tête:

— Polidori, tu n'es donc pas là?

— Si... si... je suis là, dit Polidori d'une voix plus haute, mais je t'ai répondu doucement, de peur de te causer, comme tout à l'heure, de nouvelles douleurs, en parlant haut.

— Non... maintenant ta voix arrive à mon oreille sans me faire éprouver ces affreuses douleurs de tantôt... car il me semblait au moindre bruit que la foudre éclatait dans mon crâne... et pourtant, au milieu de ce fracas, de ces souffrances sans nom, je distinguais la voix passionnée de Cecily qui m'appelait...

— Toujours cette femme infernale... toujours! Mais chasse donc ces pensées... elles te tueront!

— Ces pensées sont ma vie! comme ma vie, elles résistent à mes tortures.

— Mais, insensé que tu es, ce sont ces pensées seules qui causent tes tortures, te dis-je! Ta maladie n'est autre chose que ta frénésie sensuelle arrivée à sa dernière exaspération... Encore une fois, chasse de ton cerveau ces images mortellement lascives, ou tu périras...

— Chasser ces images! s'écria Jacques Ferrand avec exaltation, oh! jamais, jamais! Toute ma crainte est que ma pensée s'épuise à les évoquer... mais, par l'enfer! elle ne s'épuise pas... Plus cet ardent mirage m'apparaît, plus il ressemble à la réalité... Dès que la douleur me laisse un moment de repos, dès que je puis lier deux idées, Cecily, ce démon que je chéris et que je maudis, surgit à mes yeux.

— Quelle fureur indomptable! Il m'épouvante!

— Tiens, maintenant, dit le notaire d'une voix stridente et les yeux obstinément attachés sur un point obscur de son alcôve, je vois déjà comme une forme indécise et blanche se dessiner... là... là!

Et il étendait son doigt velu et décharné dans la direction de sa vision.

— Tais-toi, malheureux

— Ah! la voilà!...

(1) « Emporté par son sujet, l'imagination égarée par huit ans de méditations continues sur un jour si horrible pour un croyant, Michel-Ange, élevé à la dignité de prédicateur, et ne songeant plus qu'à son salut, a voulu punir de la manière la plus frappante le vice alors le plus à la mode. L'horreur de ce supplice me semble arriver au vrai sublime du genre. » Stendhal, *Hist. de la Peinture en Italie*, 22, p. 554.)

— Jacques... c'est la mort!

— Ah! je la vois, ajouta Ferrand les dents serrées, sans répondre à Polidori; la voilà! qu'elle est belle! qu'elle est belle!... Comme ses cheveux noirs flottent en désordre sur ses épaules!... Et ses petites dents qu'on aperçoit entre ses lèvres entr'ouvertes... ses lèvres si rouges et si humides! quelles perles!... Oh! ses grands yeux semblent tour à tour étinceler et mourir!... Cecily! ajouta-t-il avec une exaltation inexprimable, Cecily! je t'adore!...

— Jacques! écoute, écoute!

— Oh! la damnation éternelle... et la voir ainsi pendant l'éternité!...

— Jacques! s'écria Polidori alarmé, n'excite pas ta vue sur ces fantômes!

— Ce n'est pas un fantôme!

— Prends garde! tout à l'heure, tu le sais... tu te figurais aussi entendre les chants voluptueux de cette femme, et ton ouïe a été tout à coup frappée d'une douleur effroyable... Prends garde!

— Laisse-moi! s'écria le notaire avec un courroux impatient, laisse-moi!... A quoi bon l'ouïe, sinon pour l'entendre?... la vue, sinon pour la voir?...

— Mais les tortures qui s'ensuivent, misérable fou!

— Je puis braver les tortures pour un mirage! j'ai bravé la mort pour une réalité... Que m'importe, d'ailleurs? cette ardente image est pour moi la réalité! Oh! Cecily! es-tu belle!... Tu le sais bien, monstre, que tu es enivrante... A quoi bon cette coquetterie infernale qui m'embrase encore!... Oh! l'exécrable furie! tu veux donc que je meure?... Cesse... cesse... ou je t'étrangle!... s'écria le notaire en délire.

— Mais tu te tues, misérable! s'écria Polidori en secouant rudement le notaire pour l'arracher à son extase.

Efforts inutiles!... Jacques continua avec une nouvelle exaltation:

— O reine chérie! démon de volupté! jamais je n'ai vu...

Le notaire n'acheva pas.

Il poussa un brusque cri de douleur en se rejetant en arrière.

— Qu'as-tu? lui demanda Polidori avec étonnement.

— Éteins cette lumière; son éclat devient trop vil... je ne puis le supporter: il me blesse...

— Comment! dit Polidori de plus en plus surpris, il n'y a qu'une lampe recouverte de son abat-jour, et sa lueur est très-faible...

— Je te dis que la clarté augmente ici... Tiens, encore, encore! Oh! c'est trop... cela devient intolérable! ajouta Jacques Ferrand en fermant les yeux avec une expression de souffrance croissante.

— Tu es fou! cette chambre est à peine éclairée, te dis-je; je viens au contraire d'abaisser la lampe; ouvre les yeux, tu verras!

— Ouvrir les yeux!... mais je serais aveuglé par les torrents de clarté flamboyante dont cette pièce est de plus en plus inondée... Ici, là, partout... ce sont des gerbes de feu, des milliers d'étincelles éblouissantes! s'écria le notaire en se levant sur son séant. Puis, poussant un nouveau cri de douleur atroce, il porta les deux mains sur ses yeux. — Mais je suis aveuglé! cette lumière torride traverse mes paupières fermées... elle me brûle, elle me dévore... Ah! maintenant, mes mains me garantissent un peu!... Mais éteins cette lampe, elle jette une flamme infernale!...

— Plus de doute, dit Polidori, sa vue est frappée de l'exorbitante sensibilité dont son ouïe avait été frappée tout à l'heure... puis une crise d'hallucination... Il est perdu! Le saigner de nouveau dans cet état serait mortel... Il est perdu!

Un nouveau cri aigu, terrible, de Jacques Ferrand, retentit dans la chambre.

— Bourreau! éteins donc cette lampe!... son éclat embrasé pénètre à travers mes mains, qu'il rend transparentes... Je vois le sang circuler dans le réseau de mes veines... J'ai beau clore mes paupières de toutes mes forces, cette lave ardente s'y infiltre... Oh! quelle torture!... Ce sont des élancements éblouissants comme si on m'enfonçait au fond des orbites un fer aigu chauffé à blanc... Au secours! mon Dieu! au secours!... s'écria-t-il en se tordant sur son lit, en proie à d'horribles convulsions de douleur.

Polidori, effrayé de la violence de cet accès, éteignit brusquement la lumière.

Et tous les deux se trouvèrent dans une obscurité profonde

A ce moment, on entendit le bruit d'une voiture qui s'arrêtait à la porte de la rue...

CHAPITRE V.

Les visions.

Lorsque les ténèbres eurent envahi la chambre où il se trouvait avec Polidori, les douleurs aiguës de Jacques Ferrand cessèrent peu à peu.

— Pourquoi as-tu autant tardé à éteindre cette lampe? dit Jacques Ferrand. Était-ce pour me faire endurer les tourments de l'enfer? Oh! que j'ai souffert... mon Dieu, que j'ai souffert!

— Maintenant, souffres-tu moins?

— J'éprouve encore une irritation violente... mais ce n'est rien auprès de ce que je ressentais tout à l'heure.

— Je te l'avais dit ; dès que le souvenir de cette femme exciterait l'un de tes sens, presque à l'instant ce sens sera frappé par un de ces terribles phénomènes qui déconcertent la science, et que les croyants pourraient prendre pour une terrible punition de Dieu...

— Ne me parle pas de Dieu ! s'écria le monstre en grinçant des dents.

— Je t'en parlais... pour mémoire... Mais, puisque tu tiens à ta vie, si misérable qu'elle soit... songe bien, je te le répète, que tu seras emporté pendant une de ces crises furieuses, si tu les provoques encore...

— Je tiens à la vie... parce que le souvenir de Cecily est toute ma vie...

— Mais ce souvenir te tue, t'épuise, te consume !

— Je ne puis ni ne veux m'y soustraire... Je suis incarné à Cecily comme le sang l'est au corps... Cet homme m'a pris toute ma fortune, il n'a pu me ravir l'ardente et impérissable image de cette enchanteresse ; cette image est à moi ; à toute heure elle est là comme mon esclave... elle dit ce que je veux ; elle me regarde comme je veux... elle m'adore comme je veux ! s'écria le notaire dans un nouvel accès de passion frénétique.

— Jacques ! ne t'exalte pas ! souviens-toi de la crise de tout à l'heure !

Le notaire n'entendit pas son complice, qui prévit une nouvelle hallucination.

En effet, Jacques Ferrand reprit en poussant un éclat de rire convulsif et sardonique :

— M'enlever Cecily ! Mais ils ne savent donc pas qu'on arrive à l'impossible en concentrant la puissance de toutes ses facultés sur un objet ? Ainsi tout à l'heure... je... vais monter dans la chambre de Cecily, où je n'ai pas osé aller depuis son départ... Oh ! voir... toucher les vêtements qui lui ont appartenu... la glace devant laquelle elle s'habillait... ce sera la voir elle-même ! Oui, en attachant énergiquement mes yeux sur cette glace... bientôt j'y verrai apparaître Cecily, ce ne sera pas une illusion, un mirage, ce sera bien elle, je la trouverai là... comme le statuaire trouve la statue dans le bloc de marbre... Mais, par tous les feux de l'enfer, dont je brûle, ce ne sera pas une pâle et froide Galatée.

— Où vas-tu ? dit tout d'un coup Polidori en entendant Jacques Ferrand se lever, car l'obscurité la plus profonde régnait toujours dans cette pièce.

— Je vais trouver Cecily...

— Tu n'iras pas ! l'aspect de cette chambre te tuerait.

— Cecily m'attend là-haut.

— Tu n'iras pas, je te tiens, je ne te lâche pas, dit Polidori en saisissant le notaire par le bras.

Jacques Ferrand, arrivé au dernier degré de l'épuisement, ne pouvait lutter contre Polidori qui l'étreignait d'une main vigoureuse.

— Tu veux m'empêcher d'aller trouver Cecily ?

— Oui, et d'ailleurs il y a une lampe allumée dans la salle voisine ; tu sais quel effet la lumière a tout à l'heure produit sur ta vue.

— Cecily est en haut... elle m'attend... je traverserais une fournaise ardente pour aller la rejoindre... Laisse-moi... elle m'a dit que j'étais son vieux tigre .. prends garde, mes griffes sont tranchantes.

— Tu ne sortiras pas ! je t'attacherai plutôt sur ton lit comme un fou furieux.

— Polidori, écoute, je ne suis pas fou, j'ai toute ma raison, je sais bien que Cecily n'est pas matériellement là-haut... mais, pour moi, les fantômes de mon imagination valent des réalités...

— Silence ! s'écria tout à coup Polidori en prêtant l'oreille, tout à l'heure j'avais cru entendre une voiture s'arrêter à la porte ; je ne m'étais pas trompé ; j'entends maintenant un bruit de voix dans la cour.

— Tu veux me distraire de ma pensée ; le piége est grossier.

— J'entends parler, te dis-je, et je crois reconnaître...

— Tu veux m'abuser, dit Jacques Ferrand interrompant Polidori, je ne suis pas ta dupe...

— Mais, misérable, écoute donc, écoute, tiens, n'entends-tu pas ?...

— Laisse-moi !... Cecily est là-haut, elle m'appelle ; ne me mets pas en fureur. A mon tour je te dis : Prends garde !... Entends-tu ? prends garde...

— Tu ne sortiras pas...

— Prends garde...

— Tu ne sortiras pas d'ici, mon intérêt veut que tu restes...

— Tu m'empêches d'aller retrouver Cecily, mon intérêt veut que tu meures... Tiens donc ! dit le notaire d'une voix sourde.

Polidori poussa un cri.

— Scélérat ! tu m'as frappé au bras, mais ta main était mal affermie ; la blessure est légère, tu ne m'échapperas pas...

— Ta blessure est mortelle... c'est le stylet empoisonné de Cecily qui t'a frappé ; je le portais toujours sur moi ; attends l'effet du poison. Ah ! tu me lâches, enfin, tu vas mourir... Il ne fallait pas m'empêcher d'aller là-haut retrouver Cecily... ajouta Jacques Ferrand en cherchant à tâtons dans l'obscurité à ouvrir la porte.

— Oh !... murmura Polidori, mon bras s'engourdit... un froid mortel me saisit... mes genoux tremblent sous moi... mon sang se fige dans mes veines... un vertige me saisit... Au secours !... cria le complice de Jacques Ferrand en rassemblant ses forces dans un dernier cri ; au secours !... je meurs !...

Et il s'affaissa sur lui-même.

Le fracas d'une porte vitrée, ouverte avec tant de violence que plusieurs carreaux se brisèrent en éclats, la voix retentissante de Rodolphe, et un bruit de pas précipités semblèrent répondre au cri d'angoisse de Polidori.

Jacques Ferrand, ayant enfin trouvé la serrure dans l'obscurité, ouvrit brusquement la porte de la pièce voisine, et s'y précipita, son dangereux stylet à la main...

Au même instant, menaçant et formidable comme le génie de la vengeance, le prince entrait dans cette pièce par le côté opposé.

— Monstre ! s'écria Rodolphe en s'avançant vers Jacques Ferrand, c'est ma fille que tu as tuée !... tu vas...

Le prince n'acheva pas, il resta épouvanté...

On eût dit que ses paroles avaient foudroyé Jacques Ferrand.

Jetant son stylet et portant ses deux mains à ses yeux, le misérable tomba la face contre terre en poussant un cri qui n'avait rien d'humain.

Par suite du phénomène dont nous avons parlé et dont une obscurité profonde avait suspendu l'action, lorsque Jacques Ferrand entra dans cette chambre vivement éclairée, il fut frappé d'éblouissements plus vertigineux, plus intolérables que s'il eût été jeté au milieu d'un torrent de lumière aussi incandescente que celle du disque du soleil.

Et ce fut un épouvantable spectacle que l'agonie de cet homme qui se tordait dans d'épouvantables convulsions, éraillant le parquet avec ses ongles, comme s'il eût voulu se creuser un trou pour échapper aux tortures atroces que lui causait cette flamboyante clarté.

Rodolphe, un de ses gens et le portier de la maison qui avait été forcé de conduire le prince jusqu'à la porte de cette pièce, restaient frappés d'horreur.

Malgré sa juste haine, Rodolphe ressentit un mouvement de pitié pour les souffrances inouïes de Jacques Ferrand, il ordonna de le reporter sur un canapé.

On y parvint non sans peine, car de crainte de se trouver soumis à l'action directe de la lampe, le notaire se débattit violemment ; mais lorsqu'il eut la face inondée de lumière il poussa un nouveau cri...

Un cri qui glaça Rodolphe de terreur.

Après de nouvelles et longues tortures, le phénomène cessa par sa violence même.

Ayant atteint les dernières limites du possible sans que la mort s'ensuivit, la douleur visuelle cessa... mais, suivant la marche normale de cette maladie, une hallucination délirante vint succéder à cette crise.

Tout à coup Jacques Ferrand se roidit comme un cataleptique ; ses paupières, jusqu'alors obstinément fermées, s'ouvrirent brusquement ; au lieu de fuir la lumière, ses yeux s'y attachèrent invinciblement ; ses prunelles, dans un état de dilatation et de fixité extraordinaires, semblaient phosphorescentes et intérieurement illuminées.

Jacques Ferrand paraissait plongé dans une sorte de contemplation extatique ; son corps et ses membres restèrent d'abord dans une immobilité complète ; ses traits seuls furent incessamment agités par des tressaillements nerveux.

Son hideux visage ainsi contracté, contourné, n'avait plus rien d'humain ; on eût dit que les appétits de la bête, en étouffant l'intelligence de l'homme, imprimaient à la physionomie de ce misérable un caractère absolument bestial.

Arrivé à la période mortelle de son délire, à travers cette suprême hallucination, il se souvenait encore des paroles de Cecily qui l'avait appelé son tigre ; peu à peu sa raison s'égara ; il s'imagina être un tigre.

Ses paroles entrecoupées, haletantes, peignaient le désordre de son cerveau et l'étrange aberration qui s'en était emparée. Peu à peu ses membres, jusqu'alors roides et immobiles, se détendirent ; un brusque mouvement le fit choir du canapé ; il voulut se relever et marcher ; mais, les forces lui manquant, il fut réduit tantôt à ramper comme un reptile, tantôt à se traîner sur ses mains et sur ses genoux... allant, venant, deçà et delà, selon que ses visions le poussaient et le possédaient.

Tapi dans l'un des angles de la chambre, comme un tigre dans son repaire, ses cris rauques, furieux, ses grincements de dents, la torsion convulsive des muscles de son front et de sa face, son regard flamboyant, lui donnaient parfois quelque vague et effrayante ressemblance avec cette bête féroce.

— Tigre... tigre... tigre que je suis, disait-il d'une voix saccadée, en se ramassant sur lui-même, oui, tigre... Que de sang !... Dans ma caverne... cadavres déchirés !... La Goualeuse... le frère de cette veuve... un petit enfant... le fils de Louise... voilà des cadavres... ma tigresse Cecily prendra sa part... Puis, regardant ses doigts décharnés, dont les ongles avaient démesurément poussé pendant sa maladie, il ajouta ces mots entrecoupés : Oh ! mes ongles tranchants. . tranchants et aigus... Un vieux tigre, moi, mais plus souple, plus fort, plus hardi... On n'oserait pas me disputer ma tigresse Cecily... Ah ! elle appelle !... elle appelle ! dit-il en avançant son monstrueux visage et prêtant l'oreille.

Après un moment de silence, il se tapit de nouveau le long du mur en disant :

— Non... j'avais cru l'entendre... elle n'est pas là... mais je la vois... Oh ! toujours, toujours !... Oh ! la voilà... Elle m'appelle, elle rugit, rugit là-bas... Me voilà... me voilà...

Et Jacques Ferrand se traîna vers le milieu de la chambre sur ses ge

noux et sur ses mains. Quoique ses forces fussent épuisées, de temps à autre il avançait par un soubresaut convulsif, puis il s'arrêtait, semblant écouter attentivement.

— Où est-elle?... où est-elle?... j'approche, elle s'éloigne... Ah!... là-bas... oh!... elle m'attend... va... va... mords le sable en poussant tes rugissements plaintifs... Ah! ses grands yeux féroces... ils deviennent languissants, ils implorent... Cecily, ton vieux tigre est à toi, s'écria-t-il.

Et d'un dernier élan il eut la force de se soulever et de se redresser sur ses genoux.

Mais tout à coup se renversant en arrière avec épouvante, le corps affaissé sur ses talons, les cheveux hérissés, le regard effaré, la bouche contournée de terreur, les deux mains tendues en avant, il sembla lutter avec rage contre un objet invisible, prononçant des paroles sans suite, et s'écriant d'une voix entrecoupée :

— Quelle morsure... au secours... nœuds glacés... mes bras brisés... je ne peux pas l'ôter... dents aiguës... Non, non, oh! pas les yeux... au secours... un serpent noir... oh! sa tête plate... ses prunelles de feu. Il me regarde... c'est le démon... Ah!... il me reconnaît... Jacques Ferrand... à l'église... saint homme... toujours à l'église... va-t'en... au signe de la croix... va-t'en...

Et le notaire se redressant un peu, s'appuyant d'une main sur le parquet, tâcha de l'autre de se signer.

Son front livide était inondé de sueur froide, ses yeux commençaient à perdre de leur transparence; ils devenaient ternes, glauques.

Tous les symptômes d'une mort prochaine se manifestaient.

Rodolphe et les autres témoins de cette scène restaient immobiles et muets, comme s'ils eussent été sous l'obsession d'un rêve abominable.

— Ah!... reprit Jacques Ferrand toujours à demi étendu sur le parquet et se soutenant d'une main, le démon... disparu... je vais à l'église... je suis un saint homme... je prie... Hein? on ne le saura pas... tu crois? non, non, tentateur... bien sûr!... Le secret?... Eh bien! qu'elles viennent... ces femmes... Toutes... oui, toutes... si on ne sait pas.

Et sur la hideuse physionomie de ce martyr damné de la luxure on put suivre les dernières convulsions de l'agonie sensuelle... Les deux pieds dans la tombe que sa passion frénétique avait ouverte, obsédé par son fougueux délire, il évoquait encore des images d'une volupté mortelle.

— Ah!... reprit-il d'une voix haletante, ces femmes... ces femmes!... Mais le secret!... Je suis un saint homme!... Le secret!... Ah! les voilà!... trois... Elles sont trois!... Que dit celle-ci? Je suis Louise Morel... Ah! oui... Louise Morel... je sais... Je ne suis qu'une fille du peuple... Vois, Jacques... quelle forêt de cheveux bruns se déploie sur mes épaules... Tu trouvais mon visage beau... Tiens... prends... garde-le... Que me donne-t-elle?... Sa tête... coupée par le bourreau... Cette tête morte, elle me regarde... Cette tête morte... elle me parle... Ses lèvres violettes, elles remuent... Viens!... viens!... viens!... Comme Cecily... non... je ne veux pas... je ne veux pas... démon... laisse-moi... va-t'en!... va-t'en!... Et cette autre femme!... oh! belle!... belle!... Jacques... je suis la duchesse... de Lucenay... Vois ma taille de déesse... mon sourire... mes yeux effrontés... Viens!... viens!... oui... je viens... mais attends!... Et celle-ci... qui retourne son visage!... Oh! Cecily!... Cecily!... Oui... Jacques... je suis Cecily... Tu vois les trois Grâces... Louise... la duchesse et moi... choisis... Beauté du peuple... beauté patricienne... beauté sauvage des tropiques... L'enfer avec nous... Viens!... viens!...

— L'enfer avec vous!... Oui, s'écria Jacques Ferrand en se soulevant sur ses genoux et en étendant ses bras pour saisir ces fantômes.

Ce dernier élan convulsif fut suivi d'une commotion mortelle.

Il retomba aussitôt en arrière, roide et inanimé; ses yeux semblaient sortir de leur orbite; d'atroces convulsions imprimaient à ses traits des contorsions surnaturelles, pareilles à celle que la pile voltaïque arrache au visage des cadavres; une écume sanglante inondait ses lèvres; sa voix était sifflante, strangulée, comme celle d'un hydrophobe, car, dans son dernier paroxysme, cette maladie épouvantable... épouvantable punition de la luxure, offre les mêmes symptômes que la rage.

La vie du monstre s'éteignit au milieu d'une dernière et horrible vision, car il balbutia ces mots :

— Nuit noire!... noire... spectre... squelettes d'airain rougi au feu... m'enlacent... leurs doigts brûlants... ma chair fume... ma moelle se calcine... spectre acharné... non!... non... Cecily!... le feu... Cecily!...

Tels furent les derniers mots de Jacques Ferrand...

Rodolphe sortit épouvanté.

CHAPITRE VI.

L'hospice (1).

On se souvient que Fleur-de-Marie, sauvée par la Louve, avait été transportée, non loin de l'île du Ravageur, dans la maison de campagne du docteur Griffon, l'un des médecins de l'hospice civil où nous conduirons le lecteur.

Ce savant docteur, qui avait obtenu, par de hautes protections, un service dans cet hôpital, regardait ses salles comme une espèce de lieu d'essai où il expérimentait sur les pauvres les traitements qu'il appliquait ensuite à ses riches clients, ne hasardant jamais sur ceux-ci un nouveau moyen curatif avant d'en avoir ainsi plusieurs fois tenté et répété l'application *in animâ vili*, comme il le disait avec cette sorte de barbarie naïve où peut conduire la passion aveugle de l'art, et surtout l'habitude et la puissance d'exercer, sans crainte et sans contrôle, sur une créature de Dieu, toutes les capricieuses tentatives, toutes les savantes fantaisies d'un esprit inventeur.

Ainsi, par exemple, le docteur voulait-il s'assurer de l'effet comparatif d'une médication nouvelle assez hasardée, afin de pouvoir déduire des conséquences favorables à tel ou tel système :

Il prenait un certain nombre de malades...

Traitait ceux-ci selon la nouvelle méthode,

Ceux-là par l'ancienne;

Dans quelques circonstances abandonnait les autres aux seules forces de la nature...

Après quoi il comptait les survivants...

Ces terribles expériences étaient, à bien dire, un sacrifice humain fait sur l'autel de la science (1).

Le docteur Griffon n'y songeait même pas.

Aux yeux de ce prince de la science, comme on dit de nos jours, les malades de son hôpital n'étaient que de la matière à étude, à expérimentation; et comme, après tout, il résultait parfois de ses essais un fait utile ou une découverte acquise à la science, le docteur se montrait aussi ingénument satisfait et triomphant qu'un général après une victoire assez coûteuse en soldats.

L'homœopathie, lors de son apparition, n'avait pas eu d'adversaire plus acharné que le docteur Griffon. Il traitait cette méthode d'absurde, de funeste, d'homicide; aussi, fort de sa conviction, et voulant mettre les homœopathes, comme on dit, au pied du mur, il leur offrit, avec une loyauté chevaleresque, de leur abandonner un certain nombre de malades sur lesquels l'homœopathie instrumenterait à son gré. Mais il affirmait d'avance, sûr de ne pas être démenti par l'expérience, que, de vingt malades soumis à ce traitement, cinq au plus survivraient...

Les homœopathes éludèrent la proposition, au grand chagrin du docteur Griffon, qui regretta cette occasion de prouver par des chiffres la vanité du traitement homœopathique.

On eût stupéfié le docteur Grilfon en lui disant, à propos de cette libre et autocratique disposition de ses sujets :

« Un tel état de choses ferait regretter la barbarie de ce temps où les condamnés à mort étaient exposés à subir des opérations chirurgicales récemment découvertes... mais que l'on n'osait encore pratiquer sur le vivant... L'opération réussissait-elle, le condamné était gracié.

« Comparée à ce que vous faites, cette barbarie était de la charité, monsieur.

« Après tout, on donnait ainsi une chance de vie à un misérable que

(1) Le nom que j'ai l'honneur de porter, et que mon père, mon grand-père, mon grand-oncle et mon bisaïeul (l'un des hommes les plus érudits du dix-septième siècle) ont rendu célèbre par de beaux et de grands travaux pratiques et théoriques sur toutes les branches de l'art de guérir, m'interdirait la moindre attaque ou allusion irréfléchie à propos des médecins, lors même que la gravité du sujet que je traite et la juste et immense célébrité de l'école médicale française ne s'y opposeraient pas; dans la création du docteur Griffon j'ai seulement voulu personnifier un de ces hommes respectables d'ailleurs, mais qui peuvent se laisser quelquefois entraîner par la passion de l'art, des expériences, à de graves abus de pouvoir médical, s'il est permis de s'exprimer ainsi, oubliant qu'il est quelque chose encore de plus sacré que la science : l'humanité.

(1) Par une rencontre dont nous nous félicitons au nom de la vérité, ces lignes étaient sous presse depuis quelques jours, lorsqu'a paru dans *le Siècle* (6 août 1843) un article signé de plusieurs chirurgiens des hôpitaux de Paris, où nous lisons les lignes suivantes :

« Les intrusions que nous déplorons (il s'agit de médecins ayant obtenu par faveur des salles dans les hôpitaux civils) doivent être encore examinées d'un autre point de vue, celui de la moralité. Un mot malheureux a été prononcé, le mot d'*essai*. Des arrêtés, portant création de services donnés contre l'esprit et contre la lettre du règlement, disposent que cette création a pour objet d'autoriser telle personne à faire l'essai de sa méthode de traitement. Un pareil langage étonne à une époque comme la nôtre, où personne n'a le droit de considérer les malades pauvres comme une matière à essai de quelque genre que ce soit; et d'ailleurs ces essais, combien de temps doivent-ils durer? sur combien de malades doivent-ils être tentés? Ne doivent-ils pas être constamment surveillés par une commission permanente, tenue d'en faire connaître les résultats? Il y aurait une incurie profonde à laisser non résolues de semblables questions. Puis, une fois lancé dans cette malheureuse carrière des essais, qui sait où l'on s'arrêtera? Toutes les prétendues méthodes nouvelles ne viendront-elles pas demander à leur tour de faire leurs preuves dans un service d'hôpital? et alors homœopathie, hydrosudopathie, magnétisme, machines à rompre les ankyloses, tout cela, soyez-en sûrs, réclamera son droit d'essai. »

Et plus loin :

« Des frais très-considérables ont été faits avec une utilité très-problématique pour ces services, véritables superfétations dans les hôpitaux, qui n'ont pas toujours le nécessaire. Ainsi, tandis que l'administration est réduite à économiser sur l'eau de Seltz, sur les sirops nécessaires à la tisane des pauvres fiévreux, sur la charpie, etc., etc., on a accordé en dépenses extraordinaires, pour frais d'appareils, des sommes trop considérables, eu égard au peu d'avantage qu'on en a retiré. »

le bourreau attendait, et l'on rendait possible une expérience peut-être utile au salut de tous.

« Mais tenter vos aventureuses médications sur de malheureux artisans dont l'hospice est le seul refuge lorsque la maladie les accable... mais essayer un traitement peut-être funeste sur des gens que la misère vous livre confiants et désarmés... à vous leur seul espoir, à vous qui ne répondez de leur vie qu'à Dieu... savez-vous que cela serait pousser l'amour de la science jusqu'à l'inhumanité, monsieur?

« Comment! les classes pauvres peuplent déjà les ateliers, les champs, l'armée; de ce monde elles ne connaissent que misère et privations, et lorsqu'à bout de fatigues et de souffrances elles tombent exténuées... et demi-mortes... la maladie même ne les préserverait pas d'une dernière et sacrilége exploitation?

« J'en appelle à votre cœur, monsieur, cela ne serait-il pas injuste et cruel? »

Hélas! le docteur Griffon aurait été touché peut-être par ces paroles sévères, mais non convaincu.

L'homme est fait de la sorte: le capitaine s'habitue aussi à ne plus considérer ses soldats que comme les pions de ce jeu sanglant qu'on appelle une bataille.

Et c'est parce que l'homme est ainsi fait que la société doit protection à ceux que le sort expose à subir la réaction de ces nécessités humaines.

Or, le caractère du docteur Griffon une fois admis (et on peut l'admettre sans trop d'hyperbole), la population de son hospice n'avait donc aucune garantie, aucun recours contre la barbarie scientifique de ses expériences: car il existe une fâcheuse lacune dans l'organisation des hôpitaux civils.

Nous la signalons ici; puissions-nous être entendu...

Les hôpitaux militaires sont chaque jour visités par un officier supérieur chargé d'accueillir les plaintes des soldats malades et d'y donner suite si elles lui semblent raisonnables. Cette surveillance contradictoire, complétement distincte de l'administration et du service de santé, est excellente; elle a toujours produit les meilleurs résultats. Il est d'ailleurs impossible de voir des établissements mieux tenus que les hôpitaux militaires; les soldats y sont soignés avec une douceur extrême, et traités nous dirions presque avec une commisération respectueuse.

Pourquoi une surveillance analogue à celle que les officiers supérieurs exercent dans les hôpitaux militaires n'est-elle pas exercée dans les hôpitaux civils par des hommes complétement indépendants de l'administration et du service de santé, par une commission choisie peut-être parmi les maires, leurs adjoints, parmi tous ceux enfin qui exercent les diverses charges de l'édilité parisienne, charges toujours si ardemment briguées? Les réclamations du pauvre (si elles étaient fondées) auraient ainsi un organe impartial, tandis que, nous le répétons, cet organe manque absolument; il n'existe aucun contrôle contradictoire du service des hospices...

Cela nous semble exorbitant.

Ainsi, la porte des salles du docteur Griffon une fois refermée sur un malade, ce dernier appartenait corps et âme à la science. Aucune oreille amie ou désintéressée ne pouvait entendre ses doléances.

On lui disait nettement qu'étant admis à l'hospice par charité, il faisait désormais partie du domaine expérimental du docteur, et que malade et maladie devaient servir de sujet d'étude, d'observation, d'analyse ou d'enseignement aux jeunes élèves qui suivaient assidûment la visite de M. Griffon.

En effet, bientôt le sujet avait à répondre aux interrogatoires souvent les plus pénibles, les plus douloureux, et cela non pas seul à seul avec le médecin, qui, comme le prêtre, remplit un sacerdoce et a le droit de tout savoir; non, il lui fallait répondre à voix haute, devant une foule avide et curieuse.

Oui, dans ce pandemonium de la science, vieillard ou jeune homme, fille ou femme, étaient obligés d'abjurer tout sentiment de pudeur ou de honte, et de faire les révélations les plus intimes, de se soumettre aux investigations matérielles les plus pénibles devant un nombreux public, et presque toujours ces cruelles formalités aggravaient les maladies.

Et cela n'était ni humain ni juste: c'est parce que le pauvre entre à l'hospice au nom saint et sacré de la charité qu'il doit être traité avec compassion, avec respect; car le malheur a sa majesté (1).

. . . . . .

En lisant les lignes suivantes, on comprendra pourquoi nous les avons fait précéder de quelques réflexions.

. . . . . .

Rien de plus attristant que l'aspect nocturne de la vaste salle d'hôpital où nous introduirons le lecteur.

Le long de ses grands murs sombres, percés çà et là de fenêtres grillagées comme celles des prisons, s'étendent deux rangées de lits parallèles, vaguement éclairées par la lueur sépulcrale d'un réverbère suspendu au plafond.

L'atmosphère est si nauséabonde, si lourde, que les nouveaux malades ne s'y acclimatent souvent pas sans danger; ce surcroît de souffrances est une sorte de prime que tout nouvel arrivant paye inévitablement au sinistre séjour de l'hospice.

Au bout de quelque temps une certaine lividité morbide annonce que le malade a subi la première influence de ce milieu délétère, et qu'il est, nous l'avons dit, acclimaté (1).

L'air de cette salle immense est donc épais, fétide.

Çà et là le silence de la nuit est interrompu tantôt par des gémissements plaintifs, tantôt par de profonds soupirs arrachés par l'insomnie fébrile... puis tout se tait, et l'on n'entend plus que le balancement monotone et régulier du pendule d'une grosse horloge qui sonne ces heures si longues, si longues pour la douleur qui veille.

Une des extrémités de cette salle était presque plongée dans l'obscurité.

Tout à coup il se fit à cet endroit une sorte de tumulte et de bruit de pas précipités; une porte s'ouvrit et se referma plusieurs fois; une sœur de charité, dont on distinguait le vaste bonnet blanc et le vêtement noir à la clarté d'une lumière qu'elle portait, s'approcha d'un des derniers lits de la rangée de droite.

Quelques-unes des malades, éveillées en sursaut, se levèrent sur leur séant, attentives à ce qui se passait.

Bientôt les deux battants de la porte s'ouvrirent.

Un prêtre entra portant un crucifix... les deux sœurs s'agenouillèrent.

A la clarté de la lumière qui entourait ce lit d'une pâle auréole, tandis que les autres parties de la salle restaient dans l'ombre, on put voir l'aumônier de l'hospice se pencher vers la couche de misère en prononçant quelques paroles dont le son affaibli se perdit dans le silence de la nuit.

Au bout d'un quart d'heure le prêtre souleva l'extrémité d'un drap dont il recouvrit complétement le chevet du lit...

Puis il sortit...

Une des sœurs agenouillées se releva, ferma les rideaux, qui crièrent sur leurs tringles, et se remit à prier auprès de sa compagne.

Puis tout redevint silencieux.

Une des malades venait de mourir...

Parmi les femmes qui ne dormaient pas et qui avaient assisté à cette

(1) Ceci n'a rien d'exagéré; nous empruntons les passages suivants à un article du *Constitutionnel* (19 janvier 1836). Cet article, intitulé: *Une visite d'hôpital*, est signé Z., et nous savons que cette initiale cache le nom d'une de nos célébrités médicales, qui ne peut être accusée de partialité dans la question des hôpitaux civils.

« Lorsqu'un malade arrive à l'hôpital, on a soin d'inscrire aussitôt sur une pancarte le nom de l'arrivant, le numéro du lit, la désignation de la maladie, l'âge du malade, sa profession, sa demeure actuelle. Cette pancarte est ensuite appendue à l'une des extrémités du lit. Cette mesure ne laisse pas d'avoir de graves inconvénients pour ceux à qui des revers imprévus font temporairement partager le dernier refuge du pauvre. Croiriez-vous, par exemple, que ce fût là pour Gilbert, malade, une circonstance indifférente à sa guérison? J'ai vu des jeunes gens, j'ai vu des vieillards imprévoyants à qui cette divulgation de leur misère et de leur nom de famille inspirait une profonde tristesse.

« C'est une rude corvée pour un malade que le jour où on l'admet à l'hôpital. Jugez si le malade doit être fatigué dès le lendemain de son arrivée; dans l'espace de vingt-quatre heures, il s'est vu successivement interrogé: 1° par son propre médecin; 2° par les médecins du bureau d'administration; 3° par le chirurgien de garde; 4° par l'interne de la salle; 5° par le médecin sédentaire de l'hôpital, et enfin 6° le lendemain matin par le médecin en chef du service, ainsi que par dix ou vingt des élèves zélés et studieux qui suivent la clinique publique. Sans doute cela profite à l'expérience maintenant si précoce des jeunes médecins, autant qu'aux progrès de l'art; mais cela aggrave les maux ou retarde certainement la guérison du malade...

« Un de ces malheureux disait un jour:

« — Je serais un accusé de cour d'assises, que je n'aurais pas eu en quinze jours plus d'interrogatoires; cinquante personnes, depuis hier, m'ont harcelé de questions presque toutes semblables. Je n'avais qu'une pleurésie en entrant ici; mais je crains bien que l'insatiable curiosité de tant de personnes ne me donne à la fin une fluxion de poitrine.

« Une femme me disait:

« — On m'obsède à chaque instant, on veut connaître mon âge, mon tempérament, ma constitution, la couleur de mes cheveux, si j'ai la peau brune ou blanche, mon régime, mes habitudes, la santé de mes ascendants, les circonstances sous lesquelles je suis née, ma fortune, ma position, mes plus secrètes affections et le motif supposé de mes chagrins; on va jusqu'à scruter ma conduite, et jusqu'à épier des sentiments que je devrais soigneusement renfermer dans mon cœur, et dont le soupçon me fait rougir. Et plus loin: — On frappe ma poitrine en vingt endroits et devant tout le monde; on y fait de vilaines marques d'encre pour indiquer apparemment le progrès des obstructions qui ont envahi mes entrailles. — Les médecins d'à présent, ajoutait cette femme, ressemblent à des inquisiteurs: on guérit maintenant comme on punissait jadis, et cela me chagrine. »

Plus loin, après avoir décrit les formalités de la visite, M. Z. ajoute:

« Le docteur ne fait qu'apparaître au lit des anciens malades qui sont en voie de guérison ou convalescents; mais, parvenu à un des lits occupés par des malades nouveaux ou en danger, il ne saurait en approcher qu'après avoir traversé la double haie d'étudiants conservant là patiemment depuis le matin leur poste d'observateurs vigilants. Quant au malade, il reste muet et silencieux au milieu de cette foule curieuse et attentive, et souvent la maladie s'aggrave en proportion de cette affluence, indiquant le danger et motivant toujours l'inquiétude. Tandis que le patient envisage le médecin avec cette émotion qui participe de la confiance et de l'anxiété, celui-ci porte circulairement sur les assistants un regard de recueillement et de circonspection, qui s'illumine soudain en arrivant au malade, dont le trouble intérieur est ainsi comblé. »

(1) A moins de circonstances très-urgentes, on ne pratique jamais de graves opérations chirurgicales avant que le malade soit acclimaté.

scène muette, se trouvaient trois personnes dont le nom a été déjà prononcé dans le cours de cette histoire :

Mademoiselle de Fermont, fille de la malheureuse veuve ruinée par la cupidité de Jacques Ferrand ;

La Lorraine, pauvre blanchisseuse, à qui Fleur-de-Marie avait autrefois donné le peu d'argent qui lui restait, et Jeanne Duport, sœur de Pique-Vinaigre, le conteur de la Force.

Nous connaissons mademoiselle de Fermont et la sœur du conteur de la Force. Quant à la Lorraine, c'était une femme de vingt ans environ, d'une figure douce et régulière, mais d'une pâleur et d'une maigreur extrêmes ; elle était phthisique au dernier degré, il ne restait aucun espoir de la sauver ; elle le savait et s'éteignait lentement.

La distance qui séparait les lits de ces deux femmes était assez petite pour qu'elles pussent causer à voix basse sans être entendues des sœurs.

— En voilà encore une qui s'en va, dit à demi-voix la Lorraine, en songeant à la morte et en se parlant à elle-même. Elle ne souffre plus !... elle est bien heureuse !...

— Elle est bien heureuse... si elle n'a pas d'enfant, ajouta Jeanne.

— Tiens... vous ne dormez pas... ma voisine... lui dit la Lorraine. Comment ça va-t-il, pour votre première nuit ici ? Hier soir, dès en entrant, on vous a fait vous coucher... et je n'ai pas osé ensuite vous parler, je vous entendais sangloter.

— Oh ! oui... j'ai bien pleuré.

— Vous avez donc grand mal ?

— Oui, mais je suis dure au mal ; c'est de chagrin que je pleurais. Enfin j'avais fini par m'endormir, je sommeillais, quand le bruit des portes m'a éveillée. Lorsque le prêtre est entré et que les bonnes sœurs se sont agenouillées, j'ai bien vu que c'était une femme qui se mourait... alors j'ai dit en moi-même un *Pater* et un *Ave* pour elle.

— Moi aussi... et, comme j'ai la même maladie que la femme qui vient de mourir, je n'ai pu m'empêcher de m'écrier : En voilà une qui ne souffre plus ; elle est bien heureuse !

— Oui... comme je vous le disais... si elle n'a pas d'enfant !

— Vous en avez donc... vous, des enfants ?

— Trois... dit la sœur de Pique-Vinaigre avec un soupir. Et vous ?

— J'ai eu une petite fille... mais je ne l'ai pas gardée longtemps. La pauvre enfant avait été frappée d'avance ; j'avais eu trop de misère pendant ma grossesse. Je suis blanchisseuse au bateau ; j'avais travaillé tant que j'ai pu aller. Mais tout a une fin ; quand la force m'a manqué, le pain m'a manqué aussi. On m'a renvoyée de mon garni ; je ne sais pas ce que je serais devenue, sans une pauvre femme qui m'a prise avec elle dans une cave où elle se cachait pour se sauver de son homme qui voulait la tuer. C'est là que j'ai accouché sur la paille ; mais, par bonheur, cette brave femme connaissait une jeune fille, belle et charitable comme un ange du bon Dieu ; cette jeune fille avait un peu d'argent ; elle m'a retirée de ma cave, m'a bien établie dans un cabinet garni dont elle a payé un mois d'avance... me donnant en outre un berceau d'osier pour mon enfant, et quarante francs pour moi avec un peu de linge. Grâce à elle, j'ai pu me remettre sur pied et reprendre mon ouvrage.

— Bonne petite fille... Tenez, moi aussi, j'ai rencontré par hasard comme qui dirait sa pareille, une jeune ouvrière bien serviable. J'étais allée... voir mon pauvre frère qui est prisonnier... dit Jeanne après un moment d'hésitation, et j'ai rencontré au parloir cette ouvrière dont je vous parle : m'ayant entendu dire que je n'étais pas heureuse, elle est venue à moi, bien embarrassée, pour m'offrir de m'être utile selon ses moyens, la pauvre enfant...

— Comme c'était bon à elle !

— J'ai accepté : elle m'a donné son adresse, et, deux jours après, cette chère petite mademoiselle Rigolette... elle s'appelle Rigolette... m'avait fait une commande...

— Rigolette ! s'écria la Lorraine ; voyez donc comme ça se rencontre !...

— Vous la connaissez ?

— Non ; mais la jeune fille qui a été si généreuse pour moi a plusieurs fois prononcé devant moi le nom de mademoiselle Rigolette ; elles étaient amies ensemble...

— Eh bien ! dit Jeanne en souriant tristement, puisque nous sommes voisines de lit, nous devrions être amies comme nos deux bienfaitrices.

— Bien volontiers ; moi, je m'appelle Annette Gerbier, dit la Lorraine, blanchisseuse.

— Et moi, Jeanne Duport, ouvrière frangeuse... Ah ! c'est si bon, à l'hospice, de pouvoir trouver quelqu'un qui ne vous soit pas tout à fait étranger, surtout quand on y vient pour la première fois, et qu'on a beaucoup de chagrins !... Mais je ne veux pas penser à cela... Dites-moi, la Lorraine... et comment s'appelait la jeune fille qui a été si bonne pour vous ?

— Elle s'appelait la Goualeuse. Tout mon chagrin est de ne l'avoir pas revue depuis longtemps... Elle était jolie comme une Sainte-Vierge, avec de beaux cheveux blonds et des yeux bleus si doux, si doux... Malheureusement, malgré son secours, mon pauvre enfant est mort... à deux mois ; il était si chétif, il n'avait que le souffle... et la Lorraine essuya une larme.

— Et votre mari ?

— Je ne suis pas mariée... je blanchissais à la journée chez une riche bourgeoise de mon pays ; j'avais toujours été sage, mais je m'en suis laissé conter par le fils de la maison, et alors...

— Ah ! oui... je comprends.

— Quand j'ai vu l'état où je me trouvais, je n'ai pas osé rester au pays ; M. Jules, c'était le fils de la riche bourgeoise, m'a donné cinquante francs pour venir à Paris, disant qu'il me ferait passer vingt francs tous les mois pour ma layette et pour mes couches ; mais, depuis mon départ de chez nous, je n'ai plus jamais rien reçu de lui, pas seulement de ses nouvelles ; je lui ai écrit une fois, il ne m'a pas répondu... je n'ai pas osé recommencer, je voyais bien qu'il ne voulait plus entendre parler de moi...

— Et c'est lui qui vous a perdue, pourtant ; et il est riche ?

— Sa mère a beaucoup de bien chez nous ; mais que voulez-vous ? je n'étais plus là... il m'a oubliée...

— Mais au moins... il n'aurait pas dû vous oublier, à cause de son enfant.

— C'est au contraire cela, voyez-vous, qui l'aura rendu mal pour moi ; il m'en aura voulu d'être enceinte, parce que je lui devenais un embarras.

— Pauvre Lorraine !...

— Je regrette mon enfant, pour moi, mais pas pour elle : pauvre chère petite ! elle aurait eu trop de misère et aurait été orpheline de trop bonne heure... car je n'en ai pas pour longtemps à vivre...

— On ne doit pas avoir de ces idées-là à votre âge. Est-ce qu'il y a beaucoup de temps que vous êtes malade ?

— Bientôt trois mois... Dame, quand j'ai eu à gagner pour moi et mon enfant, j'ai redoublé de travail, j'ai repris trop vite mon ouvrage à mon bateau ; l'hiver était très-froid, j'ai gagné une fluxion de poitrine : c'est à ce moment-là que j'ai perdu ma petite fille. En la veillant, j'ai négligé de me soigner... et puis par là dessus le chagrin... enfin je suis poitrinaire... condamnée comme l'était l'actrice qui vient de mourir.

— A votre âge, il y a toujours de l'espoir.

— L'actrice n'avait que deux ans de plus que moi, et vous voyez.

— Celle que les bonnes sœurs veillent maintenant, c'était donc une actrice ?

— Mon Dieu, oui. Voyez le sort... Elle avait été belle comme le jour. Elle avait eu beaucoup d'argent, des équipages, des diamants ; mais par malheur la petite vérole l'a défigurée ; alors la gêne est venue, puis la misère, enfin la voilà morte à l'hospice. Du reste, elle n'était pas fière ; au contraire, elle était bien douce et bien honnête pour toute la salle... Jamais personne n'est venu la voir ; pourtant, il y a quatre ou cinq jours, elle nous disait qu'elle avait écrit à un monsieur qu'elle avait connu autrefois dans son beau temps, et qui l'avait bien aimée ; elle lui écrivait pour le prier de venir réclamer son corps, parce que cela lui faisait mal de penser qu'elle serait disséquée... coupée en morceaux.

— Et ce monsieur... il est venu ?...

— Non.

— Ah ! c'est bien mal.

— A chaque instant la pauvre femme demandait après lui, disant toujours : Oh ! il viendra, oh ! il va venir, bien sûr... et pourtant elle est morte sans qu'il soit venu...

— Sa fin lui aura été plus pénible encore.

— Oh ! mon Dieu ! oui, car ce qu'elle craignait tant arrivera à son pauvre corps...

— Après avoir été riche, heureuse, mourir ici, c'est triste ! Au moins, nous autres nous ne changeons que de misères...

— A propos de ça, reprit la Lorraine après un moment d'hésitation, je voudrais bien que vous me rendiez un service.

— Parlez...

— Si je mourais, comme c'est probable, avant que vous sortiez d'ici, je voudrais que vous réclamiez mon corps... J'ai là même peur que l'actrice... et j'ai mis là le peu d'argent qui me reste pour me faire enterrer.

— N'ayez donc pas ces idées-là.

— C'est égal, me le promettez-vous ?

— Enfin, Dieu merci, ça n'arrivera pas.

— Oui, mais si cela arrive, je n'aurai pas, grâce à vous, le même malheur que l'actrice.

— Pauvre dame, après avoir été riche, finir ainsi !

— Il n'y a pas que l'actrice dans cette salle qui ait été riche, madame Jeanne.

— Appelez-moi donc Jeanne... comme je vous appelle la Lorraine.

— Vous êtes bien bonne...

— Qui donc encore a été riche aussi ?

— Une jeune personne de quinze ans au plus, qu'on a amenée ici hier soir, avant que vous n'entriez. Elle était si faible qu'on était obligé de la porter. La sœur dit que cette jeune personne et sa mère sont des gens très-comme il faut, qui ont été ruinés...

— Sa mère est ici aussi ?

— Non, la mère était si mal, si mal, qu'on n'a pu la transporter... La pauvre jeune fille ne voulait pas la quitter, et on a profité de son évanouissement pour l'emmener... C'est le propriétaire d'un méchant garni

où elles logeaient qui, de peur qu'elles ne meurent chez lui, a été faire sa déclaration au commissaire.

— Et où est-elle ?

— Tenez... là... dans le lit en face de vous...

— Et elle a quinze ans ?

— Mon Dieu ! tout au plus...

— L'âge de ma fille aînée !... dit Jeanne en ne pouvant retenir ses larmes.

CHAPITRE VII.

La visite.

Jeanne Duport, à la pensée de sa fille, s'était mise à pleurer amèrement.

— Pardon, lui dit la Lorraine attristée, pardon, si je vous ai fait de la peine sans le vouloir en vous parlant de vos enfants... Ils sont peut-être malades aussi ?

— Hélas, mon Dieu !... je ne sais pas ce qu'ils vont devenir si je reste ici plus de huit jours.

— Et votre mari ?

Après un moment de silence, Jeanne reprit en essuyant ses larmes :

— Puisque nous sommes amies ensemble, la Lorraine, je peux vous dire mes peines, comme vous m'avez dit les vôtres... cela me soulagera... Mon mari était un bon ouvrier ; il s'est dérangé, puis il m'a abandonnée, moi et mes enfants, après avoir vendu tout ce que nous possédions ; je me suis remise au travail, de bonnes âmes m'ont aidée, je commençais à être un peu à flot, j'élevais ma petite famille du mieux que je pouvais, quand mon mari est revenu, avec une mauvaise femme qui était sa maîtresse, me reprendre le peu que je possédais, et ça été encore à recommencer

— Pauvre Jeanne, vous ne pouviez pas empêcher cela ?

— Il aurait fallu me séparer devant la loi ; mais la loi est trop chère, comme dit mon frère. Hélas ! mon Dieu, vous allez voir ce que ça fait que la loi soit trop chère pour nous, pauvres gens. Il y a quelques jours je retourne voir mon frère, il me donne trois francs qu'il avait ramassés à conter des histoires aux autres prisonniers.

— On voit que vous êtes bien bons cœurs dans votre famille, dit la Lorraine qui, par une rare délicatesse d'instinct, n'interrogea pas Jeanne sur la cause de l'emprisonnement de son frère.

— Je reprends donc courage, je croyais que mon mari ne reviendrait pas de longtemps, car il avait pris chez nous tout ce qu'il pouvait prendre. Non, je me trompe, ajouta la malheureuse en frissonnant ; il lui restait à prendre ma fille... ma pauvre Catherine...

— Votre fille ?

— Vous allez voir... vous allez voir. Il y a trois jours, j'étais à travailler avec mes enfants autour de moi ; mon mari entre. Bien qu'à son air, je m'aperçois tout de suite qu'il a bu. — Je viens chercher Catherine, qu'il me dit. — Malgré moi je prends le bras de ma fille et je réponds à Duport : — Où veux-tu l'emmener ? — Ça ne te regarde pas, c'est ma fille ; qu'elle fasse son paquet et qu'elle me suive. — A ces mots-là, mon sang ne fait qu'un tour, car figurez-vous, la Lorraine, que cette mauvaise femme qui est avec mon mari... ça fait frémir à dire, mais enfin... c'est ainsi... elle le pousse depuis longtemps à tirer parti de notre fille... qui est jeune et jolie. Dites, quel monstre de femme !

— Ah ! oui, c'est un vrai monstre.

— Emmener Catherine ! que je réponds à Duport, jamais ; je sais ce que ta mauvaise femme voudrait en faire. — Tiens, me dit mon mari, dont les lèvres étaient déjà toutes blanches de colère, ne m'obstine pas ou je t'assomme. — Là-dessus il prend ma fille par le bras en lui disant : — En route ! Catherine. — La pauvre petite me saute au cou en fondant en larmes et criant : — Je veux rester avec maman ! — Voyant ça, Duport devient furieux : il arrache ma fille d'après moi, me donne un coup de poing dans l'estomac qui me renverse par terre, et une fois par terre... une fois par terre... Mais voyez-vous, la Lorraine, dit la malheureuse femme en s'interrompant, bien sûr il n'a été si méchant que parce qu'il avait bu... enfin il trépigne sur moi... en m'accablant de sottises...

— Faut-il être méchant, mon Dieu !

— Mes pauvres enfants se jettent à ses genoux en demandant grâce : Catherine aussi ; alors il dit à ma fille en jurant comme un furieux : — Si tu ne viens pas avec moi, j'achève ta mère ! — Je vomissais le sang... je me sentais à moitié morte... je ne pouvais pas faire un mouvement... mais je crie à Catherine : — Laisse-moi tuer plutôt ! mais ne suis pas ton père ! — Tu ne te tairas donc pas, me dit Duport en me donnant un nouveau coup de pied qui me fit perdre connaissance.

— Quelle misère ! quelle misère !

— Quand je suis revenue à moi, j'ai retrouvé mes deux petits garçons qui pleuraient.

— Et votre fille ?

— Partie !... s'écria la malheureuse mère avec un accent et des sanglots déchirants, oui, partie... Mes autres enfants m'ont dit que leur père l'avait battue... la menaçant, en outre, de m'achever sur la place. Alors, que voulez-vous ? la pauvre enfant a perdu la tête... elle s'est jetée sur moi pour m'embrasser... elle a aussi embrassé ses petits frères en pleurant... et puis mon mari l'a entraînée ! Ah ! sa mauvaise femme l'attendait dans l'escalier... j'en suis bien sûre !..

— Et vous ne pouviez pas vous plaindre au commissaire ?

— Dans le premier moment, je n'étais qu'au chagrin de savoir Catherine partie... mais j'ai senti bientôt de grandes douleurs dans tout le corps, je ne pouvais pas marcher. Hélas ! mon Dieu ! ce que j'avais tant redouté était arrivé. Oui, je l'avais dit à mon frère, un jour mon mari me battra si fort... si fort... que je serai obligée d'aller à l'hospice. Alors... mes enfants... qu'est-ce qu'ils deviendront ? Et aujourd'hui m'y voilà, à l'hospice, et... je dis : Qu'est-ce qu'ils deviendront, mes enfants ?

— Mais il n'y a donc pas de justice, mon Dieu ! pour les pauvres gens ?

— Trop cher, trop cher pour nous, comme dit mon frère, reprit Jeanne Duport avec amertume. Les voisins avaient été chercher le commissaire... son greffier est venu, ça me répugnait de dénoncer Duport... mais, à cause de ma fille, il l'a fallu. Seulement j'ai dit que dans une querelle que je lui faisais, parce qu'il voulait emmener ma fille, il m'avait poussée... que cela ne serait rien... mais que je voulais savoir Catherine, parce que je craignais qu'une mauvaise femme, avec qui vivait mon mari, ne la débauchât.

— Et qu'est-ce qu'il vous a dit, le greffier ?

— Que mon mari était dans son droit d'emmener sa fille, n'étant pas séparé d'avec moi ; que ce serait un malheur si ma fille tournait mal par de mauvais conseils, mais que ce n'étaient que des suppositions et que ça ne suffisait pas pour porter plainte contre mon mari. Vous n'avez qu'un moyen, m'a dit le greffier : plaidez au civil, demandez une séparation de corps, et alors les coups que vous a donnés votre mari, sa conduite avec une vilaine femme, seront en votre faveur, et on le forcera de vous rendre votre fille : sans cela, il est dans son droit de la garder avec lui. — Mais plaider ! je n'ai pas de quoi, mon Dieu ! j'ai mes enfants à nourrir. — Que voulez-vous que j'y fasse ? a dit le greffier, c'est comme ça. — Oui, reprit Jeanne en sanglotant, il avait raison... c'est comme ça... et parce que c'est comme ça... dans trois mois ma fille sera peut-être une créature des rues ! tandis que si j'avais eu de quoi plaider pour me séparer de mon mari, cela ne serait pas arrivé.

— Mais cela n'arrivera pas ; votre fille doit tant vous aimer !

— Mais elle est si jeune ! à cet âge-là on n'a pas de défense ; et puis la peur, les mauvais traitements, les mauvais conseils, les mauvais exemples, l'acharnement qu'on mettra peut-être à lui faire faire mal ! Mon pauvre frère avait prévu tout ce qui arrive, lui ; il me disait : « Est-ce que tu crois que si cette mauvaise femme et ton mari s'acharnent à perdre cette enfant, il ne faudra pas qu'elle y passe (1) ? » Mon Dieu ! mon Dieu ! pauvre Catherine, si douce, si aimante ! Et moi qui, cette année encore, lui voulais faire renouveler sa première communion !

— Ah ! vous avez bien de la peine. Et moi qui me plaignais, dit la Lorraine en essuyant ses yeux. Et vos autres enfants ?

— A cause d'eux j'ai fait ce que j'ai pu pour vaincre la douleur et ne pas entrer à l'hôpital, mais je n'ai pu résister. Je vomis le sang trois ou quatre fois par jour, j'ai une fièvre qui me casse les bras et les jambes, je suis hors d'état de travailler. Au moins en étant vite guérie, je pourrai retourner auprès de mes enfants, si avant ils ne sont pas morts de faim on emprisonnés comme mendiants. Moi ici, qui voulez-vous qui prenne soin d'eux, qui les nourrisse ?

— Oh ! c'est terrible. Vous n'avez donc pas de bons voisins ?

— Ils sont aussi pauvres que moi, et ils ont cinq enfants déjà. Aussi deux enfants de plus ! c'est lourd ; pourtant ils m'ont promis de les nourrir... un peu, pendant huit jours, c'est tout ce qu'ils peuvent, et encore en prenant sur leur pain, et ils n'en ont pas déjà de trop ; il faut donc que je sois guérie dans huit jours ; oh ! oui, guérie ou non, je sortirai tout de même.

— Mais, j'y pense, comment n'avez-vous pas songé à cette bonne petite ouvrière, mademoiselle Rigolette, que vous avez rencontrée en prison ? elle les aurait gardés, bien sûr, elle.

— J'y ai pensé, et quoique la pauvre petite ait peut-être aussi bien du mal à vivre, je lui ai fait dire ma peine par une voisine ; malheureusement elle est à la campagne où elle va se marier, a-t-on dit chez la portière de sa maison.

— Ainsi dans huit jours... vos pauvres enfants... Mais non, vos voisins n'auront pas le cœur de les renvoyer.

— Mais que voulez-vous qu'ils fassent ? ils ne mangent pas déjà selon leur faim, et il faudra encore qu'ils retirent aux leurs pour donner aux miens Non, non, voyez-vous, il faut que je sois guérie dans huit jours : je l'ai demandé à tous les médecins qui m'ont interrogée depuis hier, mais ils me répondaient en riant : C'est au médecin en chef qu'il faut s'adresser pour cela. Quand viendra-t-il donc, le médecin en chef, la Lorraine ?

— Chut ! je crois que le voilà ; il ne faut pas parler pendant qu'il fait sa visite, répondit tout bas la Lorraine.

En effet, pendant l'entretien des deux femmes, le jour était venu peu à peu.

(1) Nous rappellerons au lecteur que le père ou la mère sont admis à faire inscrire leur fille sur le livre de prostitution au bureau des mœurs.

Un mouvement tumultueux annonça l'arrivée du docteur Griffon, qui entra bientôt dans la salle, accompagné de son ami le comte de Saint-Remy, qui, portant, on le sait, un vif intérêt à madame de Fermont et à sa fille, était loin de s'attendre à trouver cette malheureuse jeune fille à l'hôpital.

En entrant dans la salle, les traits froids et sévères du docteur Griffon semblèrent s'épanouir : jetant autour de lui un regard de satisfaction et d'autorité, il répondit d'un signe de tête protecteur à l'accueil empressé des sœurs.

Nicolas Martial.

La rude et austère physionomie du vieux comte de Saint-Remy était empreinte d'une profonde tristesse. La vanité de ses tentatives pour retrouver les traces de madame de Fermont, l'ignominieuse lâcheté du vicomte, qui avait préféré à la mort une vie infâme, l'écrasaient de chagrin.

— Eh bien! dit au comte le docteur Griffon d'un air triomphant, que pensez-vous de mon hôpital?

Le docteur Griffon.

— En vérité, répondit M. de Saint-Remy, je ne sais pourquoi j'ai cédé à votre désir; rien n'est plus navrant que l'aspect de ces salles remplies de malades. Depuis mon entrée ici, mon cœur est cruellement serré.

— Bah! bah! dans un quart d'heure vous n'y penserez plus; vous qui êtes philosophe, vous trouverez ample matière à observations; et puis enfin il était honteux que vous, un de mes plus vieux amis, vous ne connussiez pas le théâtre de ma gloire, de mes travaux, et que vous

ne m'eussiez pas encore vu à l'œuvre. Je mets mon orgueil dans ma profession; est-ce un tort?

— Non, certes; et après vos excellents soins pour Fleur-de-Marie, que vous avez sauvée, je ne pouvais rien vous refuser. Pauvre enfant! quel charme touchant ses traits ont conservé malgré la maladie!

— Elle m'a fourni un fait médical fort curieux, je suis enchanté d'elle. A propos, comment a-t-elle passé cette nuit? L'avez-vous vue ce matin avant de partir d'Asnières?

— Non; mais la Louve, qui la soigne avec un dévouement sans pareil, m'a dit qu'elle avait parfaitement dormi. Pourrait-on aujourd'hui lui permettre d'écrire?

Après un moment d'hésitation, le docteur répondit: — Oui... Tant que le sujet n'a pas été complétement rétabli, j'ai craint pour lui la moindre émotion, la moindre tension d'esprit; mais maintenant je ne vois aucun inconvénient à ce qu'elle écrive.

— Au moins elle pourra prévenir les personnes qui s'intéressent à elle...

— Sans doute... Ah çà! vous n'avez rien appris de nouveau sur le sort de madame de Fermont et de sa fille?

— Rien, dit M. de Saint-Remy en soupirant. Mes constantes recherches n'ont eu aucun résultat. Je n'ai plus d'espoir que dans madame la marquise d'Harville, qui, m'a-t-on dit, s'intéresse vivement aussi à ces deux infortunées; peut-être a-t-elle quelques renseignements qui pourront me mettre sur la voie. Il y a trois jours je suis allé chez elle; on m'a dit qu'elle arriverait d'un moment à l'autre. Je lui ai écrit à ce sujet, la priant de me répondre le plus tôt possible.

Pendant l'entretien de M. de Saint-Remy et du docteur Griffon, plusieurs groupes s'étaient peu à peu formés autour d'une grande table occupant le milieu de la salle; sur cette table était un registre où les élèves attachés à l'hôpital, et que l'on reconnaissait à leurs longs tabliers blancs, venaient tour à tour signer la feuille de présence; un grand nombre de jeunes étudiants studieux et empressés arrivaient successivement du dehors pour grossir le cortége scientifique du docteur Griffon, qui, ayant devancé de quelques minutes l'heure habituelle de sa visite, attendait qu'elle sonnât.

— Vous voyez, mon cher Saint-Remy, que mon état-major est assez considérable, dit le docteur Griffon avec orgueil en montrant la foule qui venait assister à ses enseignements pratiques.

— Et ces jeunes gens vous suivent au lit de chaque malade?

— Ils ne viennent que pour cela.

— Mais tous ces lits sont occupés par des femmes.

— Eh bien?

— La présence de tant d'hommes doit leur inspirer une confusion pénible.

— Allons donc, un malade n'a pas de sexe.

— A vos yeux peut-être; mais aux siens, la pudeur, la honte...

— Il faut laisser ces belles choses-là à la porte, mon cher Alceste; ici nous commençons sur le vivant des expériences et des études que nous finissons à l'amphithéâtre sur le cadavre.

— Tenez, docteur, vous êtes le meilleur et le plus honnête des hommes; je vous dois la vie, je reconnais vos excellentes qualités; mais l'habitude et l'amour de votre art vous font envisager certaines questions d'une manière qui me révolte... Je vous laisse... dit M. de Saint-Remy en faisant un pas pour quitter la salle.

— Quel enfantillage! s'écria le docteur Griffon en le retenant.

— Non, non, il est des choses qui me navrent et m'indignent; je prévois que ce serait un supplice pour moi que d'assister à votre visite. Je ne m'en irai pas, soit; mais je vous attends ici, près de cette table.

— Quel homme vous êtes avec vos scrupules! Mais je ne vous tiens pas quitte. J'admets qu'il serait fastidieux pour vous d'aller de lit en lit; restez donc là, je vous appellerai pour deux ou trois cas assez curieux.

— Soit, puisque vous y tenez absolument; cela me suffira, et de reste.

Sept heures et demie sonnèrent.

— Allons, messieurs, dit le docteur Griffon. Et il commença sa visite, suivi d'un nombreux auditoire.

En arrivant au premier lit de la rangée droite, dont les rideaux étaient fermés, la sœur dit au docteur:

— Monsieur, le n° 1 est mort cette nuit à quatre heures et demie du matin.

— Si tard? cela m'étonne; hier matin je ne lui aurais pas donné la journée. A-t-on réclamé le corps?

— Non, monsieur le docteur.

— Tant mieux; il est beau, on ne pratiquera pas d'autopsie; je vais faire un heureux. Puis, s'adressant à un des élèves de sa suite: Mon cher Dunoyer, il y a longtemps que vous désirez un sujet; vous êtes inscrit le premier, celui-ci est à vous.

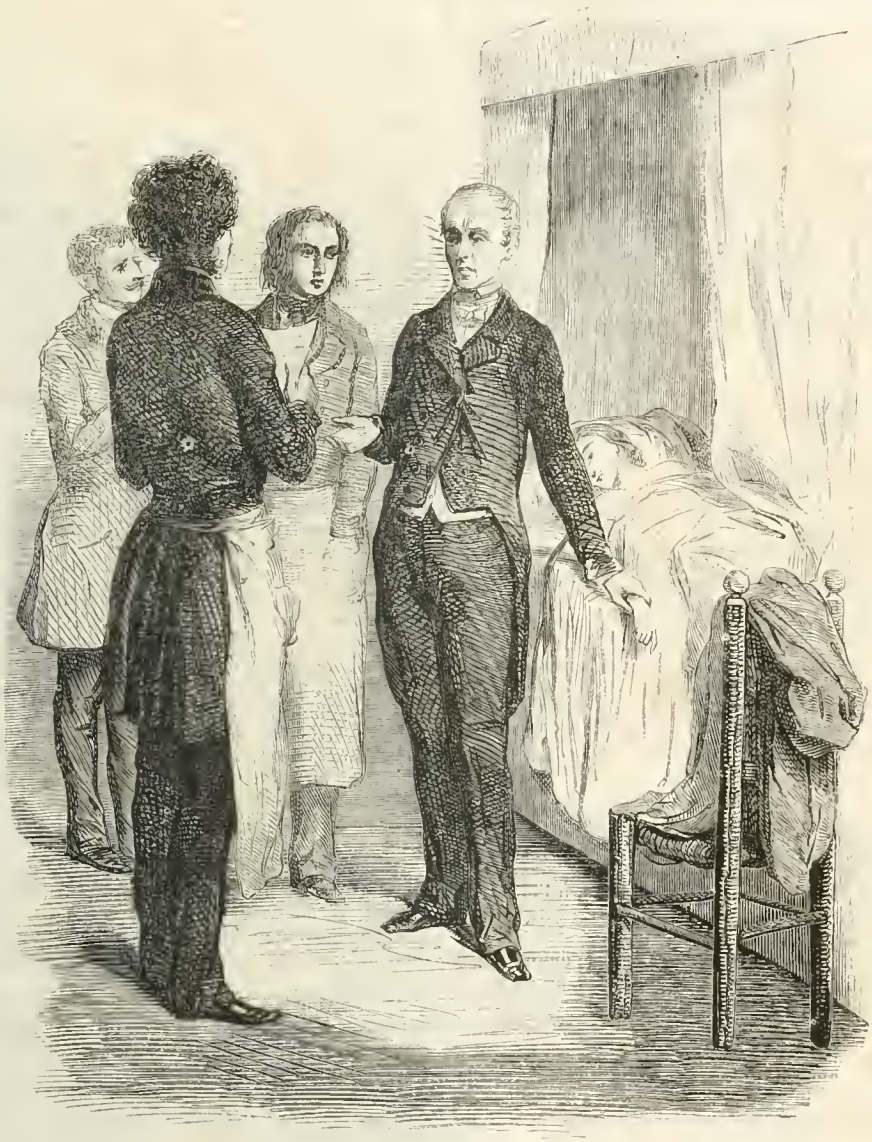
— Ah! monsieur, que de bontés!

— Je voudrais plus souvent récompenser votre zèle, mon cher ami; mais marquez le sujet, prenez possession... il y a tant de gaillards âpres à la curée. Et le docteur passa outre.

L'élève, à l'aide d'un scalpel, incisa très-délicatement un F et un D (François Dunoyer) sur le bras de l'actrice défunte (1), pour prendre possession, comme disait le docteur.

Et la visite continua.

— La Lorraine, dit tout bas Jeanne Duport à sa voisine, qu'est-ce donc que tout ce monde qui suit le médecin?



La visite du docteur Griffon, — PAGE 331.

(1) Personne n'est plus convaincu que nous du savoir et de l'humanité de la jeunesse studieuse et éclairée qui se voue à l'apprentissage de l'art de guérir; nous voudrions seulement que quelques-uns des maîtres qui l'enseignent lui donnassent de plus fréquents exemples de cette réserve compatissante, de cette douceur charitable qui peut avoir une si salutaire influence sur le moral des malades.

— Ce sont des élèves et des étudiants.

— Oh ! mon Dieu, est-ce que tous ces jeunes gens seront là lorsque le médecin va m'interroger et me regarder ?

— Hélas ! oui.

— Mais c'est à la poitrine que j'ai mal... On ne m'examinera pas devant tous ces hommes ?

— Si, si, il le faut, ils le veulent. J'ai assez pleuré la première fois, je mourais de honte. Je résistais, on m'a menacée de me renvoyer. Il a bien fallu me décider ; mais cela m'a fait une telle révolution, que j'en ai été bien plus malade. Jugez donc, presque nue devant tant de monde, c'est bien pénible, allez !

— Devant le médecin lui seul, je comprends ça, si c'est nécessaire, et encore ça coûte beaucoup. Mais pourquoi devant tous ces jeunes gens ?...

— Ils apprennent et on leur enseigne sur nous... Que voulez-vous ? nous sommes ici pour ça... c'est à cette condition qu'on nous reçoit à l'hospice.

— Ah ! je comprends, dit Jeanne Duport avec amertume, on ne nous donne rien pour rien, à nous autres. Mais pourtant, il y a des occasions où ça ne peut pas être. Ainsi ma pauvre fille Catherine, qui a quinze ans, viendrait à l'hospice, est-ce qu'on oserait vouloir que devant tous ces jeunes gens ?... Oh ! non, je crois que j'aimerais mieux la voir mourir chez nous.

— Si elle venait ici, il faudrait bien qu'elle se résignât comme les autres, comme vous, comme moi ; mais taisons-nous, dit la Lorraine. Si cette pauvre demoiselle qui est là en face vous entendait, elle qui, dit-on, était riche, elle qui n'a peut-être jamais quitté sa mère, ça va être son tour. Jugez comme elle va être conbue et malheureuse.

— C'est vrai, mon Dieu ! c'est vrai ; je frissonne rien que d'y penser, pour elle. Pauvre enfant !

— Silence, Jeanne, voilà le médecin ! dit la Lorraine.

CHAPITRE VIII.

Mademoiselle de Fermont.

Après avoir rapidement visité plusieurs malades qui ne lui offraient rien de curieux et d'attachant, le docteur Griffon arriva enfin auprès de Jeanne Duport.

A la vue de cette foule empressée qui, avide de voir et de savoir, de connaître et d'apprendre, se pressait autour de son lit, la malheureuse femme, saisie d'un tremblement de crainte et de honte, s'enveloppa étroitement dans ses couvertures.

La figure sévère et méditative du docteur Griffon, son regard pénétrant, son sourcil toujours froncé par l'habitude de la réflexion, sa parole brusque, impatiente et brève, augmentaient encore l'effroi de Jeanne.

— Un nouveau sujet !

Dit le docteur en parcourant la pancarte où était inscrit le genre de maladie de l'entrante. Après quoi il jeta sur Jeanne un long coup d'œil investigateur.

Il se fit un profond silence pendant lequel les assistants, à l'imitation du prince de la science, attachèrent curieusement leurs regards sur la malade.

Celle-ci, pour se dérober autant que possible à la pénible émotion que lui causaient tous ces yeux fixés sur elle, ne détacha pas les siens de ceux du médecin, qu'elle contemplait avec angoisse.

Après plusieurs minutes d'attention, le docteur, remarquant quelque chose d'anormal dans la teinte jaunâtre du globe de l'œil de la patiente, s'approcha plus près d'elle, et, du bout du doigt, lui retroussant la paupière, il examina silencieusement le cristallin.

Puis plusieurs élèves, répondant à une sorte d'invitation muette de leur professeur, allèrent tour à tour observer l'œil de Jeanne.

Ensuite le docteur procéda à cet interrogatoire :

— Votre nom ?

— Jeanne Duport, murmura la malade de plus en plus effrayée.

— Votre âge ?

— Trente-six ans et demi.

— Plus haut donc. Le lieu de votre naissance ?

— Paris.

— Votre état ?

— Ouvrière frangeuse.

— Etes-vous mariée ?

— Hélas, oui ! monsieur, répondit Jeanne avec un profond soupir.

— Depuis quand ?

— Depuis dix-huit ans.

— Avez-vous des enfants ?

— Ici, au lieu de répondre, la pauvre mère donna cours à ses larmes longtemps contenues.

— Il ne s'agit pas de pleurer, mais de répondre. Avez-vous des enfants ?

— Oui, monsieur, deux petits garçons et une fille de seize ans.

Ici plusieurs questions qu'il nous est impossible de répéter, mais auxquelles Jeanne ne satisfit qu'en balbutiant et après plusieurs injonctions sévères du docteur ; la malheureuse femme se mourait de honte, obligée qu'elle était de répondre tout haut à de telles demandes devant ce nombreux auditoire.

Le docteur, complétement absorbé par sa préoccupation scientifique, ne songea pas le moins du monde à la cruelle confusion de Jeanne, et reprit :

— Depuis combien de temps êtes-vous malade ?

— Depuis quatre jours, monsieur, dit Jeanne en essuyant ses larmes.

— Racontez-nous comment votre maladie vous est survenue.

— Monsieur... c'est que... il y a tant de monde... je n'ose...

— Ah çà ! mais d'où sortez-vous, ma chère amie ? dit impatiemment le docteur. Ne voulez-vous pas que je fasse apporter ici un confessionnal... Voyons... parlez... et dépêchez-vous...

— Mon Dieu, monsieur, c'est que ce sont des choses de famille...

— Soyez donc tranquille, nous sommes ici en famille... en nombreuse famille, vous le voyez, ajouta le prince de la science, qui était ce jour-là fort en gaieté. Voyons, finissons.

De plus en plus intimidée, Jeanne dit en balbutiant et en hésitant à chaque mot :

— J'avais eu... monsieur... une querelle avec mon mari... au sujet de mes enfants... je veux dire de ma fille aînée... il voulait l'emmener... Moi, vous comprenez, monsieur, je ne voulais pas, à cause d'une vilaine femme avec qui il vivait, et qui pouvait donner de mauvais exemples à ma fille ; alors mon mari, qui était gris... oh ! oui, monsieur... sans cela... il ne l'aurait pas fait... mon mari m'a poussée très-fort... je suis tombée, et puis, peu de temps après, j'ai commencé à vomir le sang.

— Ta, ta, ta, votre mari vous a poussée et vous êtes tombée... vous nous la donnez belle... il a certainement fait mieux que vous pousser... il doit vous avoir parfaitement bien frappée dans l'estomac, à plusieurs reprises... Peut-être même vous aura-t-il foulée aux pieds... Voyons, répondez ! dites la vérité.

— Ah ! monsieur, je vous assure qu'il était gris... sans cela il n'aurait pas été si méchant.

— Bon ou méchant, gris ou noir, il ne s'agit pas de ça, ma brave femme ; je ne suis pas juge d'instruction, moi ; je tiens tout bonnement à préciser un fait : vous avez été renversée et foulée aux pieds avec fureur, n'est-ce pas ?

— Hélas ! oui, monsieur, dit Jeanne en fondant en larmes, et pourtant je ne lui ai jamais donné un sujet de plainte... je travaille autant que je peux et je...

— L'épigastre doit être douloureux ? vous devez y ressentir une grande chaleur ? dit le docteur en interrompant Jeanne... vous devez éprouver du malaise, de la lassitude, des nausées ?

— Oui, monsieur... Je ne suis venue ici qu'à la dernière extrémité, quand la force m'a tout à fait manqué ; sans cela, je n'aurais pas abandonné mes enfants... dont je vais être si inquiète, car ils n'ont que moi... Et puis Catherine... ah ! c'est elle surtout qui me tourmente, monsieur... si vous saviez...

— Votre langue ! dit le docteur Griffon en interrompant de nouveau la malade.

Cet ordre parut si étrange à Jeanne, qui avait cru apitoyer le docteur, qu'elle ne lui répondit pas tout d'abord et le regarda avec ébahissement.

—Voyons donc cette langue dont vous vous servez si bien, dit le docteur en souriant ; puis il baissa du bout du doigt la mâchoire inférieure de Jeanne.

Après avoir fait successivement et longuement tâter et examiner par ses élèves la langue du sujet afin d'en constater la couleur et la sécheresse, le docteur se recueillit un moment. Jeanne, surmontant sa crainte, s'écria d'une voix tremblante :

— Monsieur, je vais vous dire... des voisins aussi pauvres que moi ont bien voulu se charger de deux de mes enfants, mais pendant huit jours seulement... C'est déjà beaucoup... Au bout de ce temps, il faut que je retourne chez moi... Aussi, je vous en supplie, pour l'amour de Dieu ! guérissez-moi le plus vite possible... ou à peu près... que je puisse seulement me lever et travailler, je n'ai que huit jours devant moi... car...

— Face décolorée, état de prostration complète ; cependant pouls assez fort, dur et fréquent, dit imperturbablement le docteur en désignant Jeanne. Remarquez-le bien, messieurs : oppressions, chaleur à l'épigastre : tous ces symptômes annoncent certainement une *hématémèse*... probablement compliquée d'une hépatite causée par des chagrins domestiques, ainsi que l'indique la coloration jaunâtre du globe de l'œil ; le sujet a reçu des coups violents dans les régions de l'épigastre et de l'abdomen : le vomissement de sang est nécessairement causé par quelque lésion organique de certains viscères... A ce propos, j'appellerai votre attention sur un point très-curieux, fort curieux : les ouvertures cadavériques de ceux qui sont morts de l'affection dont le sujet est atteint offrent des résultats singulièrement variables ; souvent la maladie, très-aiguë et très-grave, emporte le malade en peu de jours, et l'on ne trouve aucune trace de son existence ; d'autres fois, la rate, le

foie, le pancréas, offrent des lésions plus ou moins profondes. Il est probable que le sujet dont nous nous occupons a souffert quelques-unes de ces lésions; nous allons donc tâcher de nous en assurer, et vous vous en assurerez vous-mêmes par un examen attentif du malade.

Et, d'un mouvement rapide, le docteur Griffon, rejetant la couverture au pied du lit, découvrit presque entièrement Jeanne.

Nous répugnons à peindre l'espèce de lutte douloureuse de cette infortunée, qui sanglotait, éperdue de honte, implorant le docteur et son auditoire.

Mais à cette menace... « On va vous mettre dehors de l'hospice si vous ne vous soumettez pas aux usages établis, » menace si érasante pour ceux dont l'hospice est l'unique et dernier refuge, Jeanne se soumit à une investigation publique qui dura longtemps, très-longtemps... car le docteur Griffon analysait, expliquait chaque symptôme, et les plus studieux des assistants voulurent ensuite joindre la pratique à la théorie, et s'assurer par eux-mêmes de l'état physique du sujet.

Ensuite de cette scène cruelle, Jeanne éprouva une émotion si violente qu'elle tomba dans une crise nerveuse pour laquelle le docteur Griffon donna une prescription supplémentaire.

La visite continua.

Le docteur Griffon arriva bientôt auprès du lit de mademoiselle Claire de Fermont, victime comme sa mère de la cupidité de Jacques Ferrand. Terrible et nouvel exemple des conséquences sinistres qu'entraîne après soi un abus de confiance, ce délit si faiblement puni par la loi.

Mademoiselle de Fermont, coiffée du bonnet de toile fourni par l'hôpital, appuyait languissamment sa tête sur le traversin de son lit; à travers les ravages de la maladie, on retrouvait sur ce candide et doux visage les traces d'une beauté pleine de distinction.

Après une nuit de douleurs aiguës, la pauvre enfant était tombée dans une sorte d'assoupissement fébrile, et, lorsque le docteur et son cortége scientifique étaient entrés dans la salle, le bruit de la visite ne l'avait pas réveillée.

— Un nouveau sujet, messieurs! dit le prince de la science en parcourant la pancarte qu'un élève lui présenta. — Maladie, fièvre lente, nerveuse... Peste! s'écria le docteur avec une expression de satisfaction profonde, si l'interne de service ne s'est pas trompé dans son diagnostic, c'est une excellente aubaine, il y a fort longtemps que je désirais une fièvre lente nerveuse... car ce n'est généralement pas une maladie de pauvres. Ces affections naissent presque toujours ensuite de graves perturbations dans la position sociale du sujet, et il va sans dire que plus la position est élevée, plus la perturbation est profonde. C'est du reste une affection des plus remarquables par ses caractères particuliers. Elle remonte à la plus haute antiquité, les écrits d'Hippocrate ne laissent aucun doute à cet égard, et c'est tout simple : cette fièvre, je l'ai dit, a presque toujours pour cause les chagrins les plus violents. Or, le chagrin est vieux comme le monde. Pourtant, chose singulière, avant le dix-huitième siècle cette maladie n'avait été exactement décrite par aucun auteur; c'est Huxham, qui honore à tant de titre la médecine de cette époque, c'est Huxham, dis-je, qui le premier a donné une monographie de la fièvre nerveuse, monographie qui est devenue classique... et pourtant c'est une maladie de vieille roche, ajouta le docteur en riant. Eh! eh! eh!... elle appartient à cette grande, antique et illustre famille *f bris* dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Mais ne nous réjouissons pas trop, voyons si en effet nous avons le bonheur de posséder un échantillon de cette curieuse affection. Cela se trouverait doublement désirable, car il y a très-longtemps que j'ai envie d'essayer l'usage interne du phosphore... Oui, messieurs, reprit le docteur en entendant dans son auditoire une sorte de frémissement de curiosité, oui, messieurs, du phosphore; c'est une expérience fort curieuse que je veux tenter, elle est audacieuse! mais *audaces fortuna juvat*... et l'occasion sera excellente. Nous allons d'abord examiner si le sujet va nous offrir sur toutes les parties de son corps, et principalement sur la poitrine, cette éruption miliaire si symptomatique selon Huxham, et vous vous assurerez vous-mêmes, en palpant le sujet, de l'espèce de rugosité que cette éruption entraîne. Mais ne vendons pas la peau de l'ours avant de l'avoir mis par terre, ajouta le prince de la science qui se trouvait décidément fort en gaieté.

Et il secoua légèrement l'épaule de mademoiselle de Fermont pour l'éveiller.

La jeune fille tressaillit et ouvrit ses grands yeux creusés par la maladie.

Que l'on juge de sa stupeur, de son épouvante...

Pendant qu'une foule d'hommes entouraient son lit et la couvaient des yeux, elle sentit la main du docteur écarter sa couverture et se glisser dans son lit, afin de lui prendre la main pour lui tâter le pouls.

— Mademoiselle de Fermont, rassemblant toutes ses forces dans un cri d'angoisse et de terreur, s'écria :

— Ma mère!... au secours!... ma mère!...

Par un hasard presque providentiel, au moment où les cris de mademoiselle de Fermont faisaient bondir le vieux comte de Saint-Remy sur sa chaise, car il reconnaissait cette voix, la porte de la salle s'ouvrit, et une jeune femme, vêtue de deuil, entra précipitamment, accompagnée du directeur de l'hospice.

Cette femme était la marquise d'Harville.

— De grâce, monsieur, dit-elle au directeur avec la plus grande anxiété, conduisez-moi auprès de mademoiselle de Fermont.

— Veuillez vous donner la peine de me suivre, madame la marquise, répondit respectueusement le directeur. Cette demoiselle est au numéro 17 de cette salle.

— Malheureuse enfant!... ici... ici... dit madame d'Harville en essuyant ses larmes. Ah! c'est affreux.

La marquise, précédée du directeur, s'approchait rapidement du groupe rassemblé auprès du lit de mademoiselle de Fermont, lorsqu'on entendit ces mots prononcés avec indignation :

— Je vous dis que cela est un meurtre infâme, vous la tuerez, monsieur.

— Mais, mon cher Saint-Remy, écoutez-moi donc...

— Je vous répète, monsieur, que votre conduite est atroce. Je regarde mademoiselle de Fermont comme ma fille; je vous défends d'en approcher; je vais la faire immédiatement transporter hors d'ici.

— Mais, mon cher ami, c'est un cas de fièvre lente nerveuse, très-rare... Je voulais essayer du phosphore... C'était une occasion unique. Promettez-moi au moins que je la soignerai, n'importe où vous l'emmeniez, puisque vous privez ma clinique d'un sujet aussi précieux.

— Si vous n'étiez pas un fou... vous seriez un monstre, reprit le comte de Saint-Remy.

Clémence écoutait ces mots avec une angoisse croissante; mais la foule était si compacte autour du lit, qu'il fallut que le directeur dit à haute voix :

— Place, messieurs, s'il vous plaît, place à madame la marquise d'Harville, qui vient voir le numéro 17.

A ces mots, les élèves se rangèrent avec autant d'empressement que de respectueuse admiration, en voyant la charmante figure de Clémence, que l'émotion colorait des plus vives couleurs.

— Madame d'Harville! s'écria le comte de Saint-Remy en écartant rudement le docteur et en se précipitant vers Clémence. Ah! c'est Dieu qui envoie ici un de ses anges. Madame... je savais que vous vous intéressiez à ces deux infortunées. Plus heureuse que moi, vous les avez trouvées... tandis que moi, c'est... le hasard... qui m'a conduit ici... et pour assister à une scène d'une barbarie inouïe. Malheureuse enfant! Voyez, madame... voyez. Et vous, messieurs, au nom de vos filles ou de vos sœurs, ayez pitié d'une enfant de seize ans, je vous en supplie... laissez-la seule avec madame et ces bonnes religieuses. Lorsqu'elle aura repris ses sens... je la ferai transporter hors d'ici.

— Soit... je signerai sa sortie! s'écria le docteur; mais je m'attacherai à ses pas... mais je me cramponnerai à vous. C'est un sujet qui m'appartient... et vous aurez beau faire... je la soignerai... je ne risquerai pas le phosphore, bien entendu, mais je passerai les nuits s'il le faut... comme je les ai passées auprès de vous, ingrat Saint-Remy... car cette fièvre est aussi curieuse que l'était la vôtre. Ce sont deux sœurs qui ont le même droit à mon intérêt.

— Maudit homme, pourquoi avez-vous tant de science? dit le comte sachant qu'en effet il ne pourrait confier mademoiselle de Fermont à des mains plus habiles.

— Eh! mon Dieu, c'est tout simple! lui dit le docteur à l'oreille, j'ai beaucoup de science parce que j'étudie, parce que j'essaye, parce que je risque et pratique beaucoup sur mes sujets... soit dit sans calembour. Ah çà, j'aurai donc ma fièvre lente, vilain bourru?

— Oui; mais cette jeune fille est-elle transportable?

— Certainement.

— Alors... pour Dieu... retirez-vous.

— Allons, messieurs, dit le prince de la science, notre clinique sera privée d'une étude précieuse... mais je vous tiendrai au courant.

Et le docteur Griffon, accompagné de son auditoire, continua sa visite, laissant M. de Saint-Remy et madame d'Harville auprès de mademoiselle de Fermont.

CHAPITRE IX.

Fleur-de-Marie.

Pendant la scène que nous venons de raconter, mademoiselle de Fermont, toujours évanouie, était restée livrée aux soins empressés de Clémence et des deux religieuses; l'une d'elles soutenait la tête pâle et appesantie de la jeune fille, pendant que madame d'Harville, penchée sur le lit, essuyait avec son mouchoir la sueur glacée qui inondait le front de la malade.

Profondément ému, M. de Saint-Remy contemplait ce tableau touchant, lorsqu'une funeste pensée lui traversant tout à coup l'esprit, il s'approcha de Clémence et lui dit à voix basse :

— Et la mère de cette infortunée, madame?

La marquise se retourna vers M. de Saint-Remy, et lui répondit avec une tristesse navrante :

— Cette enfant... n'a plus de mère... monsieur.

— Grand Dieu!... morte!!!

— J'ai appris seulement hier soir, à mon retour, l'adresse de madame

de Fermont... et son état désespéré. A une heure du matin, j'étais chez elle avec mon médecin. Ah! monsieur!... quel tableau!... la misère dans toute son horreur... et aucun espoir de sauver cette pauvre mère expirante!

— Oh! que son agonie a dû être affreuse, si la pensée de sa fille lui était présente!

— Son dernier mot a été : Ma fille!

— Quelle mort... mon Dieu!.. Elle, mère si tendre, si dévouée. C'est épouvantable!

Une des religieuses vint interrompre l'entretien de M. de Saint-Remy et de madame d'Harville, en disant à celle-ci :

— La jeune demoiselle est bien faible... elle entend à peine; tout à l'heure peut-être elle reprendra un peu de connaissance... cette secousse l'a brisée. Si vous ne craigniez pas, madame, de rester là... en attendant que la malade revienne tout à fait à elle, je vous offrirais ma chaise.

— Donnez... donnez, dit Clémence en s'asseyant auprès du lit; je ne quitterai pas mademoiselle de Fermont; je veux qu'elle voie au moins une figure amie lorsqu'elle ouvrira les yeux... ensuite je l'emmènerai avec moi, puisque le médecin trouve heureusement qu'on peut la transporter sans danger.

— Ah! madame, soyez bénie pour le bien que vous faites, dit M. de Saint-Remy : mais pardonnez-moi de ne pas vous avoir encore dit mon nom; tant de chagrins... tant d'émotions. Je suis le comte de Saint-Remy, madame... le mari de madame de Fermont était mon ami le plus intime. J'habitais à Angers... j'ai quitté cette ville dans mon inquiétude de ne recevoir aucune nouvelle de ces deux nobles et dignes femmes; elles avaient jusqu'alors habité cette ville, et on les disait complétement ruinées : leur position était d'autant plus pénible que jusqu'alors elles avaient vécu dans l'aisance.

— Ah! monsieur... vous ne savez pas tout... madame de Fermont a été indignement dépouillée.

— Par son notaire, peut-être? Un moment j'en avais eu le soupçon.

— Cet homme était un monstre, monsieur. Hélas! ce crime n'est pas le seul qu'il ait commis. Mais heureusement, dit Clémence avec exaltation en songeant à Rodolphe, un génie providentiel en a fait justice, et j'ai pu fermer les yeux de madame de Fermont en la rassurant sur l'avenir de sa fille. Sa mort a été ainsi moins cruelle.

— Je le comprends; sachant à sa fille un appui tel que le vôtre, madame, ma pauvre amie a dû mourir plus tranquille...

— Non-seulement mon vif intérêt est à tout jamais acquis à mademoiselle de Fermont... mais sa fortune lui sera rendue...

— Sa fortune!... Comment?... Le notaire?...

— A été forcé de restituer la somme... qu'il s'était appropriée par un crime horrible...

— Un crime?...

— Cet homme avait assassiné le frère de madame de Fermont pour faire croire que ce malheureux s'était suicidé après avoir dissipé la fortune de sa sœur...

— C'est horrible!... mais c'est à n'y pas croire... et pourtant, par suite de mes soupçons sur le notaire, j'avais conservé de vagues doutes sur la réalité de ce suicide... car Renneville était l'honneur, la loyauté même. Et la somme que le notaire a restituée?...

— Est déposée chez un prêtre vénérable, M. le curé de Bonne-Nouvelle; elle sera remise à mademoiselle de Fermont.

— Cette restitution ne suffit pas à la justice des hommes, madame!... L'échafaud réclame ce notaire... car il n'a pas commis un meurtre, mais deux meurtres... La mort de madame de Fermont, les souffrances que sa fille endure sur ce lit d'hôpital, ont été causées par l'infâme abus de confiance de ce misérable!

— Et ce misérable a commis un autre meurtre aussi affreux, aussi atrocement combiné.

— Que dites-vous, madame?

— S'il s'est défait du frère de madame de Fermont par un prétendu suicide, afin de s'assurer l'impunité, il y a peu de jours il s'est défait d'une malheureuse jeune fille qu'il avait intérêt à perdre en la faisant noyer... certain qu'on attribuerait cette mort à un accident.

M. de Saint-Remy tressaillit, regarda madame d'Harville avec surprise en songeant à Fleur-de-Marie, et s'écria :

— Ah! mon Dieu, madame, quel étrange rapport!...

— Qu'avez-vous, monsieur?...

— Cette jeune fille!... où a-t-il voulu la noyer?

— Dans la Seine... près d'Asnières, m'a-t-on dit...

— C'est elle!... c'est elle!... s'écria M. de Saint-Remy.

— De qui parlez-vous, monsieur?

— De la jeune fille que ce monstre avait intérêt à perdre...

— Fleur-de-Marie!!!

— Vous la connaissez, madame?

— Pauvre enfant... je l'aimais tendrement... Ah! si vous saviez, monsieur, combien elle était belle et touchante... Mais comment se fait-il?...

— Le docteur Griffon et moi nous lui avons donné les premiers secours...

— Les premiers secours? à elle?... et où cela?

— A l'île du Ravageur... quand on l'a eu sauvée...

— Sauvée, Fleur-de-Marie... sauvée?...

— Par une brave créature qui, au risque de sa vie, l'a retirée de la Seine... Mais qu'avez-vous, madame?...

— Ah! monsieur, je n'ose croire encore à tant de bonheur... mais je crains encore d'être dupe d'une erreur... Je vous en supplie, dites-moi, cette jeune fille... comment est-elle?

— D'une admirable beauté... une figure d'ange...

— De grands yeux bleus... des cheveux blonds?

— Oui, madame.

— Et quand on l'a noyée... elle était avec un femme âgée?

— En effet, depuis hier seulement qu'elle a pu parler (car elle est encore bien faible), elle nous a dit cette circonstance... Une femme âgée l'accompagnait.

— Dieu soit béni! s'écria Clémence en joignant les mains avec ferveur, je pourrai *lui* apprendre que sa protégée vit encore (1). Quelle joie pour lui, qui dans sa dernière lettre me parlait de cette pauvre enfant avec des regrets si pénibles!... Pardon, monsieur! mais si vous saviez combien ce que vous m'apprenez me rend heureuse... et pour moi, et pour une personne... qui, plus que moi encore, a aimé et protégé Fleur-de-Marie! Mais, de grâce, à cette heure... où est-elle?

— Près d'Asnières... dans la maison de l'un des médecins de cet hôpital... le docteur Griffon, qui, malgré des travers que je déplore, a d'excellentes qualités... car c'est chez lui que Fleur-de-Marie a été transportée; et depuis il lui a prodigué les soins les plus constants.

— Et elle est hors de tout danger?

—Oui, madame, depuis deux ou trois jours seulement. Et aujourd'hui on lui permettra d'écrire à ses protecteurs.

—Oh! c'est moi, monsieur... c'est moi qui me chargerai de ce soin... ou plutôt c'est moi qui aurai la joie de la conduire auprès de ceux qui, la croyant morte, la regrettent si amèrement.

— Je comprends ces regrets, madame... car il est impossible de connaître Fleur-de-Marie sans rester sous le charme de cette angélique créature : sa grâce et sa douceur exercent sur tous ceux qui l'approchent un empire indéfinissable... La femme qui l'a sauvée, et qui depuis l'a veillée jour et nuit comme elle aurait veillé son enfant, est une personne courageuse et dévouée, mais d'un caractère si habituellement emporté qu'on l'a surnommée la Louve... jugez!... Eh bien! un mot de Fleur-de-Marie la bouleverse... Je l'ai vue sangloter, pousser des cris de désespoir, lorsque ensuite d'une crise fâcheuse le docteur Griffon avait presque désespéré de la vie de Fleur-de-Marie.

— Cela ne m'étonne pas... je connais la Louve.

— Vous, madame? dit M. de Saint-Remy surpris, vous connaissez la Louve (2)?

— En effet, cela doit vous étonner, monsieur, dit la marquise en souriant doucement; car Clémence était heureuse... oh! bien heureuse... en songeant à la douce surprise qu'elle ménageait au prince.

Quel eût été son enivrement, si elle avait su que c'était une fille qu'il croyait morte... qu'elle allait ramener à Rodolphe!...

— Ah! monsieur, dit-elle à M. de Saint-Remy, ce jour est si beau... pour moi... que je voudrais qu'il le fût aussi pour d'autres : il me semble qu'il doit y avoir ici bien des infortunes honnêtes à soulager, ce serait une digne manière de célébrer l'excellente nouvelle que vous me donnez. Puis, s'adressant à la religieuse qui venait de faire boire quelques cuillerées d'une potion à mademoiselle de Fermont : Eh bien!... ma sœur, reprend-elle ses sens?

— Pas encore... madame... elle est si faible. Pauvre demoiselle! à peine si l'on sent les battements de son pouls.

— J'attendrai pour l'emmener qu'elle soit en état d'être transportée dans ma voiture... Mais, dites-moi, ma sœur, parmi toutes ces malheureuses malades, n'en connaîtriez-vous pas qui méritassent particulièrement l'intérêt et la pitié, et à qui je pourrais être utile avant de quitter cet hospice?

— Ah! madame... c'est Dieu qui vous envoie... dit la sœur; il y a là, ajouta-t-elle en montrant le lit de la sœur de Pique-Vinaigre, une pauvre femme très-malade et très à plaindre : elle n'est entrée ici qu'à bout de ses forces; elle se désole sans cesse parce qu'elle a été obligée d'abandonner deux petits enfants qui n'ont qu'elle au monde pour soutien. Elle disait tout à l'heure à M. le docteur qu'elle voulait sortir, guérie ou non, dans huit jours, parce que ses voisins lui avaient promis de garder ses enfants seulement une semaine... et qu'après ce temps ils ne pourraient plus s'en charger.

— Conduisez-moi à son lit, je vous prie, ma sœur, dit madame d'Harville en se levant et en suivant la religieuse.

Jeanne Duport, à peine remise de la crise violente que lui avaient causée les investigations du docteur Griffon, ne s'était pas aperçue de l'entrée de Clémence d'Harville dans la salle de l'hospice.

(1) Madame d'Harville, arrivée seulement de la veille, ignorait que Rodolphe avait découvert que la Goualeuse (qu'il croyait morte) était sa fille. Quelques jours auparavant, le prince, en écrivant à la marquise, lui avait appris les nouveaux crimes du notaire ainsi que les restitutions qu'il l'avait obligé à faire. C'est par les soins de M. Badinot que l'adresse de madame de Fermont, passage de la Brasserie, avait été découverte, et Rodolphe en avait aussitôt fait part à madame d'Harville.

(2) Dans sa visite à Saint-Lazare, madame d'Harville avait entendu parler de la Louve par madame Armand, la surveillante.

Quel fut son étonnement lorsque la marquise, soulevant les rideaux de son lit, lui dit, en attachant sur elle un regard rempli de commisération et de bonté :

— Ma bonne mère, il ne faut plus être inquiète de vos enfants ; j'en aurai soin ; ne songez donc qu'à vous guérir pour les aller bien vite retrouver !

Jeanne Duport croyait rêver.

A cette même place où le docteur Griffon et son studieux auditoire lui avaient fait subir une cruelle inquisition, elle voyait une jeune femme d'une ravissante beauté venir à elle avec des paroles de pitié, de consolation et d'espérance.

L'émotion de la sœur de Pique-Vinaigre était si grande, qu'elle ne put prononcer une parole ; elle joignit seulement les mains comme si elle eût prié, en regardant sa bienfaitrice inconnue avec adoration.

— Jeanne, Jeanne ! lui dit tout bas la Lorraine, répondez donc à cette bonne dame... Puis la Lorraine ajouta, en s'adressant à la marquise : — Ah ! madame, vous la sauvez ! Elle serait morte de désespoir en pensant à ses enfants, qu'elle voyait déjà abandonnés... N'est-ce pas, Jeanne ?

— Encore une fois, rassurez-vous, ma bonne mère... n'ayez aucune inquiétude, reprit la marquise en pressant dans ses petites mains délicates et blanches la main brûlante de Jeanne Duport. Rassurez-vous, ne soyez plus inquiète de vos enfants ; et même, si vous le préférez, vous sortirez aujourd'hui de l'hospice ; on vous soignera chez vous : rien ne vous manquera. De la sorte, vous ne quitterez pas vos chers enfants... Si votre logement est insalubre ou trop petit, on vous en trouvera tout de suite un plus convenable, afin que vous soyez, vous dans une chambre, et vos enfants dans une autre... Vous aurez une bonne garde-malade qui les surveillera tout en vous soignant... Enfin, lorsque vous serez rétablie, si vous manquez d'ouvrage, je vous mettrai à même d'attendre qu'il vous en arrive ; et, dès aujourd'hui, je me charge de l'avenir de vos enfants !

— Ah ! mon bon Dieu ! qu'est-ce que j'entends ?... les chérubins descendent donc du ciel comme dans les livres d'église ! dit Jeanne Duport tremblante, égarée, osant à peine regarder sa bienfaitrice. Pourquoi tant de bontés pour moi ? Qu'ai-je fait pour cela ?... Ça n'est pas possible ! Moi, sortir de l'hospice, où j'ai déjà tant pleuré, tant souffert ! ne plus quitter mes enfants... avoir une garde-malade !... Mais c'est comme un miracle du bon Dieu !

Et la pauvre femme disait vrai.

Si l'on savait combien il est doux et facile de faire souvent et à peu de frais de ces *miracles !*

Hélas ! pour certaines infortunes abandonnées ou repoussées de tous, un salut immédiat, inespéré, accompagné de paroles bienveillantes, d'égards tendrement charitables, ne doit-il pas avoir, n'a-t-il pas l'apparence surnaturelle d'un miracle ?...

Ainsi était-il humainement permis à Jeanne Duport, non pas d'espérer, mais seulement de rêver à la probabilité de la fortune inouïe que lui assurait madame d'Harville ?

— Ce n'est pas un miracle, ma bonne mère, répondit Clémence vivement émue ; ce que je fais pour vous, ajouta-t-elle en rougissant légèrement au souvenir de Rodolphe, ce que je fais pour vous m'est inspiré par un généreux esprit qui m'a appris à compatir au malheur... c'est lui qu'il faut remercier et bénir...

— Ah ! madame, je bénirai vous et les vôtres ! dit Jeanne Duport en pleurant. Je vous demande pardon de m'exprimer si mal, mais je n'ai pas l'habitude de ces grandes joies... c'est la première fois que cela m'arrive.

— Eh bien ! voyez-vous, Jeanne, dit la Lorraine attendrie, il y a aussi parmi les riches des Rigolettes et des Goualeuses... en grand, il est vrai, mais, quant au bon cœur, c'est la même chose !

Madame d'Harville se retourna toute surprise vers la Lorraine, en lui entendant prononcer ces deux noms.

— Vous connaissez la Goualeuse et une jeune ouvrière nommée Rigolette ? demanda Clémence à la Lorraine.

— Oui, madame... La Goualeuse, bon petit ange, a fait l'an passé pour moi, mais dame ! selon ses pauvres moyens, ce que vous faites pour Jeanne... Oui, madame ! Oh ! ça me fait du bien à dire et à répéter à tout le monde ! La Goualeuse m'a retirée d'une cave où je venais d'accoucher sur la paille... et le cher petit ange m'a établie, moi et mon enfant, dans une chambre où il y avait un bon lit et un berceau... La Goualeuse avait fait ces dépenses-là par pure charité, car elle me connaissait à peine et était pauvre elle-même... C'est beau, cela, n'est-ce pas, madame ? dit la Lorraine avec exaltation.

— Oh ! oui... la charité du pauvre envers le pauvre est grande et sainte, dit Clémence les yeux mouillés de douces larmes.

— Il en a été de même de mademoiselle Rigolette, qui, selon ses moyens de petite ouvrière, reprit la Lorraine, avait, il y a quelques jours, offert ses services à Jeanne.

— Quel singulier rapprochement ! se dit Clémence de plus en plus émue, car chacun de ces deux noms, la Goualeuse et Rigolette, lui rappelait une noble action de Rodolphe. Et vous, mon enfant, que puis-je pour vous ? dit-elle à la Lorraine. Je voudrais que les noms que vous venez de prononcer avec tant de reconnaissance vous portassent bonheur.

— Merci, madame, dit la Lorraine avec un sourire de résignation amère ; j'avais un enfant... il est mort... Je suis poitrinaire condamnée, je n'ai plus besoin de rien.

— Quelle idée sinistre ! A votre âge... si jeune, il y a toujours de la ressource !

— Oh ! non, madame, je sais mon sort... je ne me plains pas ! J'ai vu encore cette nuit mourir une poitrinaire dans la salle... on meurt bien doucement, allez ! je vous remercie toujours de vos bontés.

— Vous vous exagérez votre état...

— Je ne me trompe pas, madame, je le sens bien ; mais, puisque vous êtes si bonne... une grande dame comme vous est toute-puissante...

— Parlez... dites... que voulez-vous ?

— J'avais demandé un service à Jeanne ; mais puisque, grâce à Dieu et à vous, elle s'en va...

— Eh bien, ce service, ne puis-je vous le rendre ?

— Certainement, madame... un mot de vous aux sœurs ou au médecin arrangerait tout,

— Ce mot, je le dirai, soyez-en sûre... De quoi s'agit-il ?

— Depuis que j'ai vu l'actrice qui est morte si tourmentée de la crainte d'être coupée en morceaux après sa mort, j'ai la même peur... Jeanne m'avait promis de réclamer mon corps et de me faire enterrer...

— Ah ! c'est horrible ! dit Clémence en frissonnant d'épouvante ; il faut venir ici pour savoir qu'il est encore pour les pauvres des misères et des terreurs même au delà de la tombe !...

— Pardon, madame, dit timidement la Lorraine ; pour une grande dame riche et heureuse comme vous méritez de l'être, cette demande est bien triste... je n'aurais pas dû la faire !

— Je vous en remercie, au contraire, mon enfant ; elle m'apprend une misère que j'ignorais, et cette science ne sera pas stérile... Soyez tranquille, quoique ce moment fatal soit bien éloigné d'ici, quand il arrivera, vous serez sûre de reposer en terre sainte !

— Oh ! merci, madame ! s'écria la Lorraine ; si j'osais vous demander la permission de baiser votre main...

Clémence présenta sa main aux lèvres desséchées de la Lorraine.

— Oh ! merci, madame ! j'aurai quelqu'un à aimer et à bénir jusqu'à la fin... avec la Goualeuse... et je ne serai plus attristée pour après ma mort !

Ce détachement de la vie et ces craintes d'outre-tombe avaient péniblement affecté madame d'Harville ; se penchant à l'oreille de la sœur, qui venait l'avertir que mademoiselle de Fermont avait complétement repris connaissance, elle lui dit :

— Est-ce que réellement l'état de cette jeune femme est désespéré ?

Et, d'un signe, elle lui indiqua le lit de la Lorraine.

— Hélas ! oui, madame ; la Lorraine est condamnée... elle n'a peut-être pas huit jours à vivre !

. . . . . .

Une demi-heure après, madame d'Harville, accompagnée de M. de Saint-Remy, emmenait chez elle la jeune orpheline, à qui elle avait caché la mort de sa mère.

Le jour même, un homme de confiance de madame d'Harville, après avoir été visiter, rue de la Barillerie, la misérable demeure de Jeanne Duport, et avoir recueilli sur cette digne femme les meilleurs renseignements, loua aussitôt, sur le quai de l'Ecole, deux grandes chambres et un cabinet bien aéré, meubla en deux heures ce modeste mais salubre logis, et, grâce aux ressources instantanées du Temple, le soir même Jeanne Duport fut transportée dans cette demeure, où elle trouva ses enfants et une excellente garde-malade.

Le même homme de confiance fut chargé de réclamer et de faire enterrer le corps de la Lorraine, lorsqu'elle succomberait à sa maladie.

. . . . . .

Après avoir conduit et installé chez elle mademoiselle de Fermont, madame d'Harville partit aussitôt pour Asnières, accompagnée de M. de Saint-Remy, afin d'aller chercher Fleur-de-Marie et de la conduire chez Rodolphe.

CHAPITRE X.

Espérance.

Les premiers jours du printemps approchaient, le soleil commençait à prendre un peu de force, le ciel était pur, l'air tiède... Fleur-de-Marie, appuyée sur le bras de la Louve, essayait ses forces en se promenant dans le jardin de la petite maison du docteur Griffon.

La chaleur vivifiante du soleil et le mouvement de la promenade coloraient d'une teinte rosée les traits pâles et amaigris de la Goualeuse ; ses vêtements de paysanne ayant été déchirés dans la précipitation des premiers secours qu'on lui avait donnés, elle portait une robe de mérinos d'un bleu foncé, faite en blouse, et seulement serrée autour de sa taille délicate et fine par une cordelière de laine.

— Quel bon soleil ! dit-elle à la Louve en s'arrêtant au pied d'une charmille d'arbres verts exposés au midi et qui s'arrondissaient autour d'un banc de pierre. Voulez-vous que nous nous asseyions un moment ici, la Louve ?

— Est-ce que vous avez besoin de me demander si je veux? répondit brusquement la femme de Martial en haussant les épaules.

Puis, ôtant de son cou un châle de bourre de soie, elle le ploya en quatre, s'agenouilla, le posa sur le sable un peu humide de l'allée, et dit à la Goualeuse :

— Mettez vos pieds là-dessus.

— Mais, la Louve, dit Fleur-de-Marie, qui s'était aperçue trop tard du dessein de sa compagne pour l'empêcher de l'exécuter; mais, la Louve, vous allez abîmer votre châle.

— Pas tant de raisons!... la terre est fraîche, dit la Louve.

Et, prenant d'autorité les petits pieds de Fleur-de-Marie, elle les posa sur le châle.

— Comme vous me gâtez, la Louve....

— Hum!... vous ne le méritez guère : toujours à vous débattre contre ce que je veux faire pour votre bien... Vous n'êtes pas fatiguée? Voilà un bonne demi-heure que nous marchons... Midi vient de sonner à Asnières.

— Je suis un peu lasse... mais je sens que cette promenade m'a fait du bien

— Vous voyez... vous étiez lasse. Vous ne pouviez pas me demander plus tôt de vous asseoir?

— Ne me grondez pas; je ne m'apercevais pas de ma lassitude. C'est si bon de marcher quand on a été longtemps alitée... de voir le soleil, les arbres, la campagne, quand on a cru ne les revoir jamais!

— Le fait est que vous avez été dans un état désespéré durant deux jours. Pauvre Goualeuse... oui, on peut vous dire cela maintenant... on désespérait de vous.

— Et puis figurez-vous, la Louve, que me voyant sous l'eau... malgré moi je me suis rappelé qu'une méchante femme qui m'avait tourmentée quand j'étais petite me menaçait toujours de me jeter aux poissons. Plus tard elle avait encore voulu me noyer (1). Alors je me suis dit : Je n'ai pas de bonheur... c'est une fatalité, je n'y échapperai pas...

— Pauvre Goualeuse... ç'a été votre dernière idée quand vous vous êtes crue perdue?

— Oh! non... dit Fleur-de-Marie avec exaltation. Quand je me suis sentie mourir... ma dernière pensée a été pour celui que je regarde comme mon Dieu; de même qu'en me sentant renaître, ma première pensée s'est élevée vers lui...

— C'est plaisir de vous faire du bien, à vous... vous n'oubliez pas.

— Oh! non!... c'est si bon de s'endormir avec sa reconnaissance et de s'éveiller avec elle!

— Aussi on se mettrait dans le feu pour vous.

— Bonne Louve... Tenez, je vous assure qu'une des causes qui me rendent heureuse de vivre... c'est l'espoir de vous porter bonheur, d'accomplir ma promesse... vous savez nos châteaux en Espagne de Saint-Lazare?

— Quant à cela, il y a du temps de reste. Vous voilà sur pied, j'ai fait mes frais... comme dit mon homme.

— Pourvu que M. le comte de Saint-Remy me dise tantôt que le médecin me permet d'écrire à madame Georges! Elle doit être si inquiète! et peut-être M. Rodolphe aussi! ajouta Fleur-de-Marie en baissant les yeux et en rougissant de nouveau à la pensée de son Dieu. Peut-être ils me croient morte!

— Comme le croient aussi ceux qui vous ont fait noyer, pauvre petite. Oh! les brigands!

— Vous supposez donc toujours que ce n'est pas un accident, la Louve?

— Un accident! Oui, les Martial appellent ça des accidents... Quand je dis les Martial... c'est sans compter mon homme... car il n'est pas de la famille, lui... pas plus que n'en seront jamais François et Amandine.

— Mais quel intérêt pouvait-on avoir à ma mort? Je n'ai jamais fait de mal à personne... personne ne me connaît.

— C'est égal... si les Martial sont assez scélérats pour noyer quelqu'un, ils ne sont pas assez bêtes pour le faire sans y avoir un intérêt. Quelques mots que la veuve a dits à mon homme dans la prison... me le prouvent bien.

— Il a donc été voir sa mère, cette femme terrible?

— Oui. Il n'y a plus d'espoir pour elle, ni pour Calebasse, ni pour Nicolas. On avait découvert bien des choses; mais ce gueux de Nicolas, dans l'espoir d'avoir la vie sauve, a dénoncé sa mère et sa sœur pour un autre assassinat. Ça fait qu'ils y passeront tous. L'avocat n'espère plus rien; les gens de la justice disent qu'il faut un exemple.

— Ah! c'est affreux! presque toute une famille.

— Oui, à moins que Nicolas ne s'évade. Il est dans la même prison qu'un monstre de bandit appelé le Squelette, qui machine un complot pour se sauver, lui et d'autres. C'est Nicolas qui a fait dire cela à Martial par un prisonnier sortant; car mon homme a été encore assez faible pour aller voir son gueux de frère à la Force. Alors, encouragé par cette visite, ce misérable, que l'enfer confonde! a eu le front de faire dire à mon homme que d'un moment à l'autre il pourrait s'échapper, et que Martial lui tienne prêt chez le père Micou de l'argent et des habits pour se déguiser.

— Votre Martial a si bon cœur!

(1) Dans une des caves submergées de Bras-Rouge, aux Champs-Élysées.

— Bon cœur tant que vous voudrez, la Goualeuse; mais que le diable me brûle si je laisse mon homme aider un assassin qui a voulu le tuer! Martial ne dénoncera pas le complot d'évasion, c'est déjà beaucoup... D'ailleurs, maintenant que vous voilà en santé, la Goualeuse, nous allons partir, moi, mon homme et les enfants, pour notre tour de France; nous ne remettrons jamais les pieds à Paris : c'était bien assez pénible à Martial d'être appelé fils du guillotiné. Qu'est-ce que cela serait donc lorsque mère, frère et sœur y auraient passé?

— Vous attendrez au moins que j'aie parlé de vous à M. Rodolphe, si je le revois. Vous êtes revenue au bien, j'ai dit que je vous en ferais récompenser, je veux tenir ma parole. Sans cela comment m'acquitterais-je envers vous? Vous m'avez sauvé la vie .. et pendant ma maladie vous m'avez comblée de soins.

— Justement! maintenant j'aurais l'air intéressée, si je vous laissais demander quelque chose pour moi à vos protecteurs. Vous êtes sauvée... je vous répète que j'ai fait mes frais.

— Bonne Louve... rassurez-vous... ce n'est pas vous qui serez intéressée, c'est moi qui serai reconnaissante.

— Écoutez donc! dit tout d'un coup la Louve en se levant, on dirait le bruit d'une voiture. Oui... oui, elle approche; tenez, la voilà; l'avez-vous vue passer devant la grille? il y a une femme dedans.

— Oh! mon Dieu! s'écria Fleur-de-Marie avec émotion, il m'a semblé reconnaître...

— Qui donc?

— Une jeune et jolie dame que j'ai vue à Saint-Lazare, et qui a été bien bonne pour moi.

— Elle sait donc que vous êtes ici?

— Je l'ignore; mais elle connaît la personne dont je vous parlais toujours, et qui, si elle le veut, et elle le voudra, je l'espère, pourra réaliser nos châteaux en Espagne de la prison.

— Une place de garde-chasse pour mon homme, avec une cabane pour nous au milieu des bois, dit la Louve en soupirant. Tout ça c'est des féeries... c'est trop beau, cela ne peut pas arriver.

Un bruit de pas précipités se fit entendre derrière la charmille; François et Amandine, qui, grâce aux bontés du comte de Saint-Remy, n'avaient pas quitté la Louve, arrivèrent essoufflés en criant :

— La Louve, voici une belle dame avec M. de Saint-Remy; ils demandent à voir tout de suite Fleur-de-Marie.

— Je ne m'étais pas trompée! dit la Goualeuse.

Presque au même instant parut M. de Saint-Remy, accompagné de madame d'Harville.

A peine celle-ci eut-elle aperçu Fleur-de-Marie, qu'elle s'écria en courant à elle et en la serrant tendrement entre ses bras :

— Pauvre chère enfant... vous voilà... Ah!... sauvée!... sauvée miraculeusement d'une horrible mort... Avec quel bonheur je vous retrouve... moi qui, ainsi que vos amis, vous avais crue perdue... vous avais tant regrettée!

— Je suis aussi bien heureuse de vous revoir, ma dame; car je n'ai jamais oublié vos bontés pour moi, dit Fleur-de-Marie en répondant aux tendresses de madame d'Harville avec une grâce et une modestie charmantes.

— Ah! vous ne savez pas quelle sera la surprise, la folle joie de vos amis qui à cette heure vous pleurent si amèrement...

Fleur-de-Marie, prenant par la main la Louve, qui s'était retirée à l'écart, dit à madame d'Harville en la lui présentant :

— Puisque mon salut est si cher à mes bienfaiteurs, madame, permettez-moi de vous demander leurs bontés pour ma compagne, qui m'a sauvée au risque de sa vie...

— Soyez tranquille, mon enfant... vos amis prouveront à la brave Louve qu'ils savent que c'est à elle qu'ils doivent le bonheur de vous revoir.

La Louve, rouge, confuse, n'osant ni répondre ni lever les yeux sur madame d'Harville, tant la présence d'une femme de cette dignité lui imposait, n'avait pu cacher son étonnement en entendant Clémence prononcer son nom.

— Mais il n'y a pas un moment à perdre, reprit la marquise. Je meurs d'impatience de vous emmener, Fleur-de-Marie; j'ai apporté dans ma voiture un châle, un manteau bien chaud; venez, venez, mon enfant... Puis, s'adressant au comte : Serez-vous assez bon pour donner mon adresse à cette courageuse femme, afin qu'elle puisse demain faire ses adieux à Fleur-de-Marie? De la sorte vous serez bien forcée de venir nous voir, ajouta madame d'Harville en s'adressant à la Louve.

— Oh! madame, j'irai bien sûr, répondit celle-ci, puisque ce sera pour dire adieu à la Goualeuse; j'aurais trop de chagrin de ne pouvoir pas l'embrasser encore une fois.

. . . . . .

Quelques minutes après, madame d'Harville et la Goualeuse étaient sur la route de Paris.

. . . . . .

Rodolphe, après avoir assisté à la mort de Jacques Ferrand si terriblement puni de ses crimes, était rentré chez lui dans un accablement inexprimable.

Ensuite d'une longue et pénible nuit d'insomnie, il avait mandé près de lui sir Walter Murph, pour confier à ce vieux et fidèle ami l'écrasante découverte de la veille au sujet de Fleur-de-Marie.

Le digne squire fut atterré ; mieux que personne il pouvait comprendre et partager l'immensité de la douleur du prince.

Celui-ci, pâle, abattu, les yeux rougis par des larmes récentes, venait de faire à Murph cette poignante révélation.

— Du courage ! dit le squire en essuyant ses yeux ; car, malgré son flegme, il avait aussi pleuré. Oui, du courage... monseigneur ! beaucoup de courage !... Pas de vaines consolations... ce chagrin doit être incurable...

— Tu as raison... Ce que je ressentais hier n'est rien auprès de ce que je ressens aujourd'hui...

— Hier, monseigneur... vous éprouviez l'étourdissement de ce coup ; mais sa réaction vous sera de jour en jour plus douloureuse... Ainsi donc, du courage !... L'avenir est triste... bien triste...

— Et puis hier... le mépris et l'horreur que m'inspiraient cette femme... mais que Dieu en ait pitié !... elle est à cette heure devant lui... hier enfin, la surprise, la haine, l'effroi, tant de passions violentes refoulaient en moi ces élans de tendresse désespérée... qu'à présent je ne contiens plus... A peine si je pouvais pleurer... Au moins maintenant... auprès de toi... je le peux... Tiens, tu vois... je suis sans forces... je suis lâche, pardonne-moi. Des larmes... encore... toujours... O mon enfant !... mon pauvre enfant !...

— Pleurez, pleurez, monseigneur... hélas ! la perte est irréparable.

— Et tant d'atroces misères à lui faire oublier ! s'écria Rodolphe avec un accent déchirant, après ce qu'elle a souffert !... Songe au sort qui l'attendait !

— Peut-être cette transition eût-elle été trop brusque pour cette infortunée, déjà si cruellement éprouvée ?

— Oh ! non... non !... va... si tu savais avec quels ménagements... avec quelle réserve je lui aurais appris sa naissance !... Comme je l'aurais doucement préparée à cette révélation... C'était si simple... si facile... Oh ! s'il ne s'était agi que de cela, vois-tu, ajouta le prince avec un sourire navrant, j'aurais été bien tranquille et pas embarrassé. Me mettant à genoux devant cette enfant idolatrée, je lui aurais dit : Toi qui as été jusqu'ici si torturée... sois enfin heureuse... et pour toujours heureuse... Tu es ma fille... Mais non, dit Rodolphe en se reprenant, non... cela aurait été trop brusque, trop imprévu... Oui ! je me serais donc bien contenu, et je lui aurais dit d'un air calme : Mon enfant, il faut que je vous apprenne une chose qui va bien vous étonner... Mon Dieu ! oui... figurez-vous qu'on a retrouvé les traces de vos parents... votre père existe... et votre père... c'est moi. Ici le prince s'interrompit de nouveau. Non, non ! c'est encore trop brusque, trop prompt... mais ce n'est pas ma faute, cette révélation me vient tout de suite aux lèvres... c'est qu'il faut tant d'empire sur soi... tu comprends, mon ami, tu comprends... Être là, devant sa fille, et se contraindre ! Puis, se laissant emporter à un nouvel accès de désespoir, Rodolphe s'écria : Mais à quoi bon, à quoi bon ces vaines paroles ? Je n'aurai plus jamais rien à lui dire. Oh ! ce qui est affreux, affreux à penser, vois-tu ? c'est de penser que j'ai eu ma fille près de moi... pendant tout un jour... oui, pendant ce jour à jamais maudit et sacré où je l'ai conduite à la ferme, ce jour où les trésors de son âme angélique se sont révélés à moi dans toute leur pureté ! J'assistais au réveil de cette nature adorable... et rien dans mon cœur ne me disait : C'est ta fille... Rien... rien... O aveugle, barbare, stupide que j'étais !... Je ne devinais pas... Oh ! j'étais indigne d'être père !

— Mais, monseigneur...

— Mais enfin... s'écria le prince, a-t-il dépendu de moi, oui ou non, de ne la jamais quitter ! Pourquoi ne l'ai-je pas adoptée, moi qui pleurais tant ma fille ? Pourquoi, au lieu d'envoyer cette malheureuse enfant chez madame Georges, ne l'ai-je pas gardée près de moi ?... Aujourd'hui je n'aurais qu'à lui tendre les bras... Pourquoi n'ai-je pas fait cela ? pourquoi ? Ah ! parce qu'on ne fait jamais le bien qu'à demi, parce qu'on n'apprécie les merveilles que lorsqu'elles ont lui et disparu pour toujours... parce qu'au lieu d'élever tout de suite à sa véritable hauteur cette admirable jeune fille qui, malgré la misère, l'abandon, était, par l'esprit et par le cœur, plus grande, plus noble peut-être qu'elle ne le fût jamais devenue par les avantages de la naissance et de l'éducation... j'ai cru faire beaucoup pour elle en la plaçant dans une ferme... auprès de bonnes gens... comme j'aurais fait pour la première mendiante intéressante qui se serait trouvée sur ma route... C'est ma faute... c'est ma faute... Si j'avais fait cela, elle ne serait pas morte... Oh ! si... je suis bien puni... je l'ai mérité... Mauvais fils... mauvais père !...

Murph savait que de pareilles douleurs sont inconsolables ; il se tut.

Après un assez long silence, Rodolphe reprit d'une voix altérée :

— Je ne resterai pas ici, Paris m'est odieux... demain je pars...

— Vous avez raison, monseigneur.

— Nous ferons un détour, je m'arrêterai à la ferme de Bouqueval... J'irai m'enfermer quelques heures dans la chambre où ma fille a passé les seuls jours heureux de sa triste vie... Là on recueillera avec religion tout ce qui reste d'elle... les livres où elle commençait à lire... les cahiers où elle a écrit... Les vêtements qu'elle a portés .. tout... jusqu'aux meubles... jusqu'aux tentures de cette chambre, dont je prendrai moi-même un dessin exact... Et à Gerolstein... dans le parc réservé où j'ai fait élever un monument à la mémoire de mon père outragé. . je ferai construire une petite maison où se trouvera cette chambre... là j'irai pleurer ma fille... De ces deux funèbres monuments, l'un me rappellera mon crime envers mon père, l'autre le châtiment qui m'a frappé dans mon enfant... Après un nouveau silence, Rodolphe ajouta : Ainsi donc, que tout soit prêt... demain matin...

Murph, voulant essayer de distraire un moment le prince de ses sinistres pensées, lui dit :

— Tout sera prêt, monseigneur ; seulement vous oubliez que demain devait avoir lieu à Bouqueval le mariage du fils de madame Georges et de Rigolette... Non-seulement vous avez assuré l'avenir de Germain et doté magnifiquement sa fiancée... mais vous leur avez promis d'assister à leur mariage comme témoin... Alors seulement ils devaient savoir le nom de leur bienfaiteur.

— Il est vrai, j'ai promis cela... Ils sont à la ferme... et je ne puis y aller demain... sans assister à cette fête... et, je l'avoue, je n'aurai pas ce courage...

— La vue du bonheur de ces jeunes gens calmerait peut-être un peu votre chagrin.

— Non non, la douleur est solitaire et égoïste... Demain tu iras m'excuser et me représenter auprès d'eux, tu prieras madame Georges de rassembler tout ce qui a appartenu à ma fille... On fera faire le dessin de sa chambre et on me l'enverra en Allemagne.

— Partirez-vous donc aussi, monseigneur, sans voir madame la marquise d'Harville ?

Au souvenir de Clémence, Rodolphe tressaillit... ce sincère amour vivait toujours en lui, ardent et profond... mais dans ce moment il était pour ainsi dire noyé sous le flot d'amertume dont son cœur était inondé...

Par une contradiction bizarre, le prince sentait que la tendre affection de madame d'Harville aurait pu seule lui aider à supporter le malheur qui le frappait, et il se reprochait cette pensée comme indigne de la rigidité de sa douleur paternelle.

— Je partirai sans voir madame d'Harville, répondit Rodolphe. Il y a peu de jours, je lui écrivais la peine que me causait la mort de Fleur-de-Marie. Quand elle saura que Fleur-de-Marie était ma fille, elle comprendra qu'il est de ces douleurs ou plutôt de ces punitions fatales qu'il faut avoir le courage de subir seul... oui, seul, pour qu'elles soient expiatoires... et elle est terrible, l'expiation que la fatalité m'impose, terrible ! car elle commence... pour moi... à l'heure où le déclin de la vie commence aussi.

On frappa légèrement et discrètement à la porte du cabinet de Rodolphe, qui fit un mouvement d'impatience chagrine.

Murph se leva et alla ouvrir.

A travers la porte entre-bâillée, un aide de camp du prince dit au squire quelques mots à voix basse. Celui-ci répondit par un signe de tête, et, se tournant vers Rodolphe :

— Monseigneur me permet-il de m'absenter un moment ? Quelqu'un veut me parler à l'instant même pour le service de Votre Altesse Royale.

— Va... répondit le prince.

A peine Murph fut-il parti, que Rodolphe, cachant sa figure dans ses mains, poussa un long gémissement.

— Oh ! s'écria-t-il, ce que je ressens m'épouvante... Mon âme déborde de fiel et de haine ; la présence de mon meilleur ami me pèse. . le souvenir d'un noble et pur amour m'importune et me trouble et puis... cela est lâche et indigne, mais hier j'ai appris avec une joie barbare la mort de Sarah... de cette mère dénaturée qui a causé la perte de ma fille ; je me plais à retracer l'horrible agonie du monstre qui a fait tuer mon enfant. O rage ! je suis arrivé trop tard ! s'écria-t-il en bondissant sur son fauteuil. Pourtant, hier, je ne souffrais pas cela, et hier comme aujourd'hui je savais ma fille morte... Oh ! oui, mais je ne me disais pas ces mots qui désormais empoisonneront ma vie : J'ai vu ma fille, je lui ai parlé, j'ai admiré tout ce qu'il y avait d'adorable en elle. Oh ! que de temps j'ai perdu à cette ferme ! Quand je songe que je n'y suis allé que trois fois... oui, pas plus. Et je pouvais y aller tous les jours... voir ma fille tous les jours... Que dis-je ! la garder à jamais près de moi. Oh ! tel sera mon supplice... de me répéter cela toujours... toujours !

Et le malheureux trouvait une volupté cruelle à revenir à cette pensée désolante et sans issue ; car le propre des grandes douleurs est de s'aviver incessamment par de terribles redites.

Tout à coup la porte du cabinet s'ouvrit, et Murph entra très-pâle, si pâle, que le prince se leva à demi et s'écria :

— Murph, qu'as-tu ?

— Rien, monseigneur...

— Tu es bien pâle, pourtant.

— C'est... l'étonnement.

— Quel étonnement ?

— Madame d'Harville !

— Madame d'Harville, grand Dieu ! un nouveau malheur !...

— Non, non, monseigneur, rassurez-vous, elle est... là... dans le salon de service.

— Elle... ici... elle chez moi, c'est impossible !

— Aussi, monseigneur,.. vous dis-je. . la surprise.

— Une telle démarche de sa part... Mais qu'y a-t-il donc au nom du ciel ?

— Je ne sais... mais je ne puis me rendre compte de ce que j'éprouve...

— Tu me caches quelque chose?

— Sur l'honneur, monseigneur... sur l'honneur... non... je ne sais que ce que madame la marquise m'a dit.

— Mais que t'a-t-elle dit?

« — Sir Walter, et sa voix était émue, mais son regard rayonnait de joie, ma présence ici doit vous étonner beaucoup. Mais il est certaines circonstances si impérieuses, qu'elles laissent peu le temps de songer aux convenances. Priez Son Altesse de m'accorder à l'instant quelques moments d'entretien en votre présence, car je sais que le prince n'a pas au monde de meilleur ami que vous. J'aurais pu lui demander de me faire la grâce de venir chez moi; mais c'eût été un retard d'une heure peut-être, et le prince me saura gré de n'avoir pas retardé d'une minute cette entrevue..... » a-t-elle ajouté avec une expression qui m'a fait tressaillir.

— Mais, dit Rodolphe d'une voix altérée, et devenant plus pâle encore que Murph, je ne devine pas la cause de ton trouble... de... ton émotion... de... ta pâleur..... il y a autre chose..... Cette entrevue.

— Sur l'honneur, je ne... sais rien de plus. Ces seuls mots de la marquise m'ont bouleversé. Pourquoi? je l'ignore... Mais vous-même, vous êtes bien pâle, monseigneur.

— Moi? dit Rodolphe en s'appuyant sur son fauteuil, car il sentait ses genoux se dérober sous lui.

— Je vous dis, monseigneur, que vous êtes aussi bouleversé que moi. Qu'avez-vous?

— Dussé-je mourir sous le coup... prie madame d'Harville d'entrer, s'écria le prince.

Par une sympathie étrange, la visite si inattendue, si extraordinaire de madame d'Harville, avait éveillé chez Murph et chez Rodolphe une même vague et folle espérance; mais cet espoir leur semblait si insensé, que ni l'un ni l'autre n'avaient voulu se l'avouer. Madame d'Harville, suivie de Murph, entra dans le cabinet du prince.

Jacques Ferrand.

CHAPITRE XI.

Le père et la fille.

Ignorant, nous l'avons dit, que Fleur-de-Marie fût la fille du prince, madame d'Harville, toute à la joie de lui ramener sa protégée, avait cru pouvoir la lui présenter presque sans ménagements; seulement, elle l'avait laissée dans sa voiture, ignorant si Rodolphe voulait se faire connaître à cette jeune fille et la recevoir chez lui. Mais s'apercevant de la profonde altération des traits de Rodolphe, qui trahissaient un morne désespoir; remarquant dans ses yeux les traces récentes de quelques larmes, Clémence pensa qu'il avait été frappé par un malheur bien plus cruel pour lui que la mort de la Goualeuse; ainsi, oubliant l'objet de sa visite, elle s'écria : — Grand Dieu! monseigneur... qu'avez-vous?

— Vous l'ignorez, madame?... Ah! tout espoir est perdu... Votre empressement... l'entretien que vous m'avez si instamment demandé... j'avais cru...

— Oh! je vous en prie, ne parlons pas du sujet qui m'amenait ici... monseigneur... Au nom de mon père, dont vous avez sauvé la vie... j'ai presque droit de vous demander la cause de la désolation où vous êtes plongé... Votre abattement, votre pâleur m'épouvantent.. Oh! parlez, monseigneur... soyez généreux. . parlez, ayez pitié de mes angoisses...

— A quoi bon, madame? ma blessure est incurable.

— Ces mots redoublent mon effroi, monseigneur; expliquez-vous..... Sir Walter.... mon Dieu, qu'y a-t-il?

— Eh bien, dit Rodolphe d'une voix entrecoupée, en faisant un violent effort sur lui-même, depuis que je vous ai instruite de la mort de Fleur-de-Marie, j'ai appris qu'elle était ma fille.

— Fleur-de-Marie!... votre fille? s'écria Clémence avec un accent impossible à rendre.

— Oui. Et tout à l'heure, quand vous m'avez fait dire que vous vouliez me voir à l'instant, pour m'apprendre une nouvelle qui me comblerait de joie, ayez pitié de ma faiblesse, mais un père, fou de douleur d'avoir perdu son enfant, est capable des plus folles espérances; un moment j'avais cru que... mais non, non, je le vois, je m'étais trompé. Pardonnez-moi, je ne suis qu'un misérable insensé.

Rodolphe, épuisé par le contre-coup d'un fugitif espoir et d'une déception écrasante, retomba sur son siége en cachant sa figure dans ses mains.

Madame d'Harville restait stupéfaite, immobile, muette, respirant à peine, tour à tour en proie à une joie enivrante, à la crainte de l'effet foudroyant de la révélation qu'elle devait faire au prince, exaltée enfin par une religieuse reconnaissance envers la Providence, qui la chargeait, elle... elle... d'annoncer à Rodolphe que sa fille vivait, et qu'elle la lui ramenait...

Clémence, agitée par ces émotions si violentes, si diverses, ne pouvait trouver une parole.

Murph, après avoir un moment partagé la folle espérance du prince, semblait aussi accablé que lui.

Tout à coup la marquise, cédant à un mouvement subit, involontaire, oubliant la présence de Murph et de Rodolphe, s'agenouilla, joignit les mains, et s'écria avec l'expression d'une piété fervente et d'une gratitude ineffable :

— Merci!... mon Dieu... soyez béni!... je reconnais votre volonté toute-puissante... merci encore, car vous m'avez choisie... pour lui apprendre que sa fille est sauvée!...

Quoique dits à voix basse, ces mots, prononcés avec un accent de sin-

cérité et de sainte exaltation, arrivèrent aux oreilles de Murph et du prince.

Celui-ci redressa vivement la tête au moment où Clémence se relevait.

Il est impossible de dire le regard, le geste, l'expression de la physionomie de Rodolphe en contemplant madame d'Harville, dont les traits adorables, empreints d'une joie céleste, rayonnaient en ce moment d'une beauté surhumaine.

Appuyée d'une main sur le marbre d'une console, et comprimant sous son autre main les battements précipités de son sein, elle répondit par un signe de tête affirmatif à un regard de Rodolphe qu'il faut encore renoncer à rendre.

— Et où est-elle? dit le prince en tremblant comme la feuille.

— En bas, dans ma voiture.

Sans Murph, qui, prompt comme l'éclair, se jeta au-devant de Rodolphe, celui-ci sortait éperdu.

—Monseigneur, vous la tueriez! s'écria le squire en retenant le prince.

— D'hier seulement elle est convalescente. Au nom de sa vie, pas d'imprudence, monseigneur, ajouta Clémence.

— Vous avez raison, dit Rodolphe en se contenant à peine, vous avez raison, je serai calme, je ne la verrai pas encore, j'attendrai que ma première émotion soit apaisée. Ah! c'est trop, trop en un jour! ajouta-t-il d'une voix altérée. Puis, s'adressant à madame d'Harville et lui tendant la main, il s'écria, dans une effusion de reconnaissance indicible : Je suis pardonné... vous êtes l'ange de la rédemption.

—Monseigneur, vous m'avez rendu mon père, Dieu veut que je vous ramène votre enfant, répondit Clémence. Mais, à mon tour, je vous demande pardon de ma faiblesse. Cette révélation si subite, si inattendue, m'a bouleversée. J'avoue que je n'aurais pas le courage d'aller chercher Fleur-de-Marie, mon émotion l'effrayerait.

— Et comment l'a-t-on sauvée? qui l'a sauvée? s'écria Rodolphe. Voyez mon ingratitude, je ne vous avais pas encore fait cette question.

— Au moment où elle se noyait, elle a été retirée de l'eau par une femme courageuse.

— Vous la connaissez?

— Demain elle viendra chez moi.

— La dette est immense, dit le prince, mais je saurai l'acquitter.

— Comme j'ai été bien inspirée, mon Dieu, en n'amenant pas Fleur-de-Marie avec moi! dit la marquise, cette scène lui eût été funeste.

— Il est vrai, madame, dit Murph, c'est un hasard providentiel qu'elle ne soit pas ici.

— J'ignorais si monseigneur désirait être connu d'elle, et je n'ai pas voulu la lui présenter sans le consulter.

— Maintenant, dit le prince, qui avait passé pour ainsi dire quelques minutes à combattre, à vaincre son agitation, et dont les traits semblaient presque calmes, maintenant je suis maître de moi, je vous l'assure. Murph, va chercher ma fille.

Ces mots, *ma fille*, furent prononcés par le prince avec un accent que nous ne saurions non plus exprimer.

— Monseigneur, êtes-vous bien sûr de vous? dit Clémence. Pas d'imprudence.

— Oh! soyez tranquille, je sais le danger qu'il y aurait pour elle. Je ne l'y exposerai pas. Mon bon Murph, je t'en supplie, va, va!

— Rassurez-vous, madame, reprit le squire, qui avait attentivement observé le prince, elle peut venir, monseigneur se contiendra.

— Alors va, va donc vite, mon vieil ami.

— Oui, monseigneur, je vous demande seulement une minute, on n'est pas de fer, dit le brave gentilhomme en essuyant la trace de ses larmes; il ne faut pas qu'elle voie que j'ai pleuré.

—Excellent homme! reprit Rodolphe en serrant la main de Murph dans les siennes.

— Allons, allons, monseigneur, m'y voilà... je ne voulais pas traverser le salon de service éploré comme une Madeleine.

Et le squire fit un pas pour sortir; puis, se ravisant :

— Mais, monseigneur, que lui dirai-je?

— Oui, que dira-t-il? demanda le prince à Clémence.

— Que M. Rodolphe désire la voir, rien de plus, ce me semble?

— Sans doute : que M. Rodolphe désire la voir... rien de plus... Allons, va, va.

—C'est certainement ce qu'il y a de mieux à lui dire, reprit le squire, qui se sentait au moins aussi impressionné que madame d'Harville. Je lui dirai simplement que M. Rodolphe désire la voir. Cela ne lui fera rien préjuger, rien prévoir; c'est ce qu'il y a de plus raisonnable, en effet.

Et Murph ne bougeait pas.

— Sir Walter, lui dit Clémence en souriant, vous avez peur.

— C'est vrai, madame la marquise; malgré mes six pieds et mon épaisse enveloppe, je suis encore sous le coup d'une émotion profonde.

— Mon ami, prends garde, lui dit Rodolphe; attends plutôt un moment encore, si tu n'es pas sûr de toi.

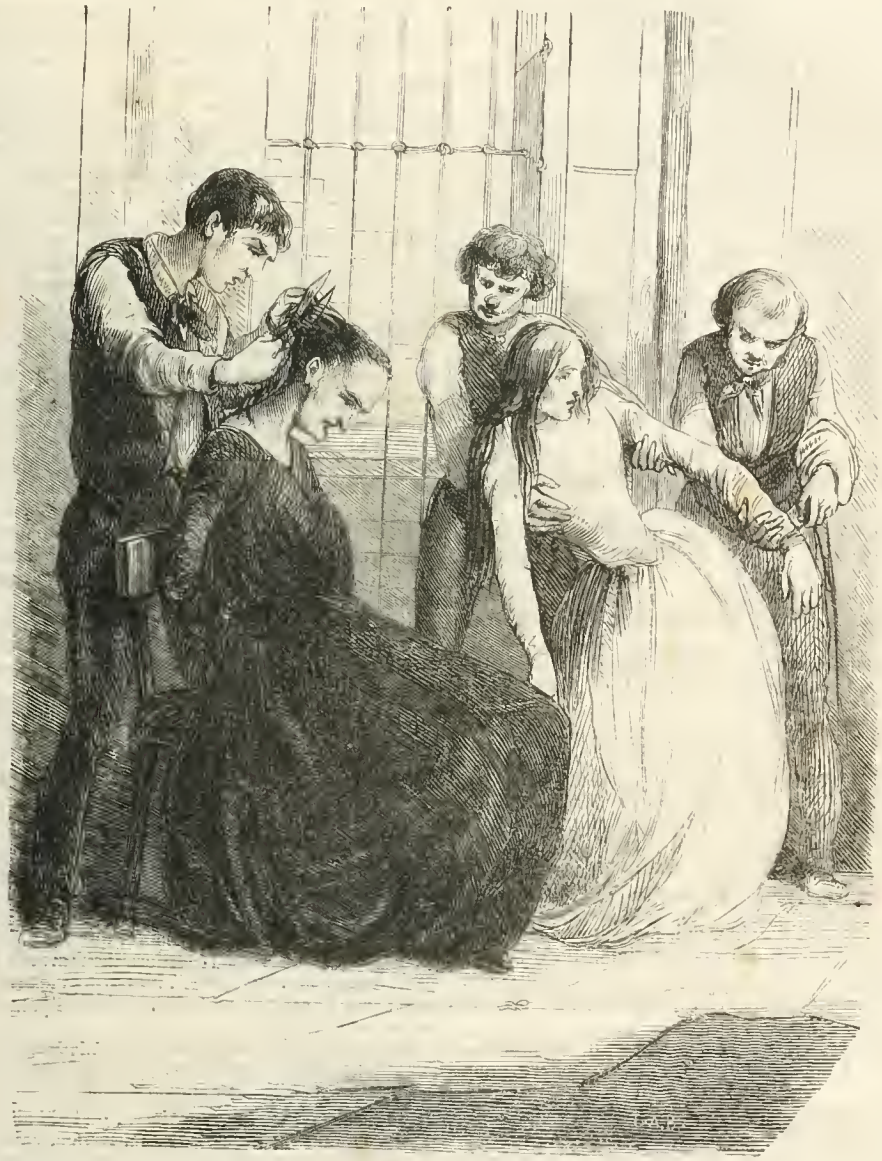
— Allons, allons, cette fois, monseigneur, j'ai pris le dessus, dit le squire, après avoir passé sur ses yeux ses deux poings d'Hercule; il est évident qu'à mon âge cette faiblesse est parfaitement ridicule. Ne craignez rien, monseigneur.

Et Murph sortit d'un pas ferme, le visage impassible.

Un moment de silence suivit son départ.

Alors Clémence songea en rougissant qu'elle était chez Rodolphe, seule avec lui. Le prince s'approcha d'elle et lui dit presque timidement :

— Si je choisis ce jour, ce moment, pour vous faire un aveu sincère, c'est que la solennité de ce jour, de ce moment, ajoutera encore à la gravité de cet aveu. Depuis que je vous ai vue, je vous aime. J'ai dû cacher cet amour, je l'ai caché : maintenant vous êtes libre, vous m'avez rendu ma fille, voulez-vous être sa mère?



La toilette. — PAGE 531.

77 Paris — Imprimerie Schneider, rue d'Erfurth 1

— Moi, monseigneur ! s'écria madame d'Harville. Que dites-vous ?

— Je vous en supplie, ne me refusez pas : faites que ce jour décide du bonheur de toute ma vie, reprit tendrement Rodolphe.

Clémence aussi aimait le prince depuis longtemps avec passion ; elle croyait rêver : l'aveu de Rodolphe, cet aveu à la fois si simple, si grave et si touchant, fait dans une telle circonstance, la transportait d'un bonheur inespéré ; elle répondit en hésitant : — Monseigneur, c'est à moi de vous rappeler la distance de nos conditions, l'intérêt de votre souveraineté.

— Laissez-moi songer avant tout à l'intérêt de mon cœur, à celui de ma fille chérie ; rendez-nous bien heureux, oh ! bien heureux, elle et moi ; faites que moi, qui tout à l'heure étais sans famille, je puisse maintenant dire ma femme, ma fille ; faites enfin que cette pauvre enfant qui, elle aussi, tout à l'heure était sans famille, puisse dire... mon père, ma mère, ma sœur, car vous avez une fille qui deviendra la mienne.

— Ah ! monseigneur, à de si nobles paroles on ne peut répondre que par des larmes de reconnaissance, s'écria Clémence. Puis, se contraignant, elle ajouta : Monseigneur, on vient, c'est votre fille.

— Oh ! ne me refusez pas, reprit Rodolphe d'une voix émue et suppliante, au nom de mon amour, dites... notre fille.

— Eh bien ! notre fille, murmura Clémence au moment où Murph, ouvrant la porte, introduisit Fleur-de-Marie dans le salon du prince.

La jeune fille, descendue de la voiture de la marquise devant le péristyle de cet immense hôtel, avait traversé une première antichambre remplie de valets de pied en grande livrée, une salle d'attente où se tenaient des valets de chambre, puis le salon des huissiers, et enfin le salon de service, occupé par un chambellan et les aides de camp du prince en grand uniforme. Qu'on juge de l'étonnement de la pauvre Goualeuse, qui ne connaissait pas d'autres splendeurs que celle de la ferme de Bouqueval, en traversant ces appartements princiers, étincelants d'or, de glaces et de peintures.

Dès qu'elle parut, madame d'Harville courut à elle, la prit par la main, et, l'entourant d'un de ses bras comme pour la soutenir, la conduisit à Rodolphe, qui, debout près de la cheminée, n'avait pu faire un pas.

Murph, après avoir confié Fleur-de-Marie à madame d'Harville, s'était hâté de disparaître à demi derrière un des immenses rideaux de la fenêtre, ne se trouvant pas suffisamment sûr de lui.

A la vue de son bienfaiteur, de son sauveur, de son Dieu... qui la contemplait dans une muette extase, Fleur-de-Marie, déjà si troublée, se mit à trembler.

— Rassurez-vous... mon enfant, lui dit madame d'Harville, voilà votre ami... M. Rodolphe, qui vous attendait impatiemment... il a été bien inquiet de vous.

— Oh !... oui... bien... bien inquiet... balbutia Rodolphe toujours immobile et dont le cœur se fondait en larmes à l'aspect du pâle et doux visage de sa fille.

Aussi, malgré sa résolution, le prince fut-il un moment obligé de détourner la tête pour cacher son attendrissement.

— Tenez, mon enfant, vous êtes encore bien faible, asseyez-vous là, dit Clémence pour détourner l'attention de Fleur-de-Marie ; et elle la conduisit vers un grand fauteuil de bois doré, dans lequel la Goualeuse s'assit avec précaution.

Son trouble augmentait de plus en plus : elle était oppressée, la voix lui manquait ; elle se désolait de n'avoir encore pu dire un mot de gratitude à Rodolphe.

Enfin, sur un signe de madame d'Harville, qui, accoudée au dossier du fauteuil, était penchée vers Fleur-de-Marie et tenait une de ses mains dans les siennes, le prince s'approcha doucement de l'autre côté du siége. Plus maître de lui, il dit alors à Fleur-de-Marie, qui tourna vers lui son visage enchanteur :

— Enfin, mon enfant, vous voilà pour jamais réunie à vos amis !... Vous ne les quitterez plus... Il faut surtout maintenant oublier ce que vous avez souffert.

— Oui, mon enfant, le meilleur moyen de nous prouver que vous nous aimez, ajouta Clémence, c'est d'oublier ce triste passé.

— Croyez, monsieur Rodolphe... croyez, madame, que si j'y songeais quelquefois malgré moi, ce serait pour me dire que sans vous... je serais encore bien malheureuse.

— Oui : mais nous ferons en sorte que vous n'ayez plus de ces sombres pensées. Notre tendresse ne vous en laissera pas le temps, ma chère Marie, reprit Rodolphe, car vous savez que je vous ai donné ce nom... à la ferme.

— Oui, monsieur Rodolphe. Et madame Georges, qui m'avait permis de l'appeler... ma mère... se porte-t-elle bien ?

— Très-bien, mon enfant... Mais j'ai d'importantes nouvelles à vous apprendre.

— A moi, monsieur Rodolphe ?

— Depuis que je vous ai vue... on a fait de grandes découvertes sur... sur... votre naissance.

— Sur ma naissance ?

— On a su quels étaient vos parents. On connaît votre père.

Rodolphe avait tant de larmes dans la voix en prononçant ces mots, que Fleur-de-Marie, très-émue, se retourna vivement vers lui ; heureusement qu'il put détourner la tête.

Un autre incident semi-burlesque vint encore distraire la Goualeuse et l'empêcher de trop remarquer l'émotion de son père : le digne squire, qui ne sortait pas de derrière son rideau et semblait attentivement regarder le jardin de l'hôtel, ne put s'empêcher de se moucher avec un bruit formidable, car il pleurait comme un enfant.

— Oui, ma chère Marie, se hâta de dire Clémence, on connaît votre père... il existe.

— Mon père ! s'écria la Goualeuse avec une expression qui mit le courage de Rodolphe à une nouvelle épreuve.

— Et un jour... reprit Clémence, bientôt peut-être... vous le verrez. Ce qui vous étonnera sans doute, c'est qu'il est d'une très-haute condition... d'une grande naissance.

— Et ma mère, madame, la verrai-je ?

— Votre père répondra à cette question, mon enfant... mais ne serez-vous pas bien heureuse de le voir ?

— Oh ! oui, madame, répondit Fleur-de-Marie en baissant les yeux.

— Combien vous l'aimerez, quand vous le connaîtrez ! dit la marquise.

— De ce jour-là... une nouvelle vie commencera pour vous, n'est-ce pas, Marie ? ajouta le prince.

— Oh ! non, monsieur Rodolphe, répondit naïvement la Goualeuse. Ma nouvelle vie a commencé du jour où vous avez eu pitié de moi... où vous m'avez envoyée à la ferme.

— Mais votre père... vous chérit, dit le prince.

— Je ne le connais pas... et je vous dois tout... monsieur Rodolphe.

— Ainsi... vous... m'aimez... autant... plus peut-être que vous n'aimeriez votre père ?

— Je vous bénis et je vous respecte comme Dieu, monsieur Rodolphe, parce que vous avez fait pour moi ce que Dieu seul aurait pu faire, répondit la Goualeuse avec exaltation, oubliant sa timidité habituelle. Quand madame a eu la bonté de me parler à la prison, je le lui ai dit, ainsi que je le disais à tout le monde... oui, monsieur Rodolphe, aux personnes qui étaient bien malheureuses, je disais : Espérez, M. Rodolphe soulage les malheureux. A celles qui hésitaient entre le bien et le mal, je disais : Courage, soyez bonnes, M. Rodolphe récompense ceux qui sont bons. A celles qui étaient méchantes, je disais : Prenez garde, M. Rodolphe punit les méchants. Enfin, quand j'ai cru mourir, je me suis dit : Dieu aura pitié de moi, car M. Rodolphe m'a jugée digne de son intérêt.

Fleur-de-Marie, entraînée par sa reconnaissance envers son bienfaiteur, avait surmonté sa crainte, un léger incarnat colorait ses joues, et ses beaux yeux bleus, qu'elle levait au ciel comme si elle eût prié, brillaient du plus doux éclat.

Un silence de quelques secondes succéda aux paroles enthousiastes de Fleur-de-Marie : l'émotion des acteurs de cette scène était profonde.

— Je vois, mon enfant, reprit Rodolphe, pouvant à peine contenir sa joie, que dans votre cœur j'ai à peu près pris la place de votre père.

— Ce n'est pas ma faute, monsieur Rodolphe. C'est peut-être mal à moi... mais je vous l'ai dit, je vous connais et je ne connais pas mon père ; et elle ajouta en baissant la tête avec confusion : et puis enfin, vous savez le passé... monsieur Rodolphe... et malgré cela vous m'avez comblée de bontés ; mais mon père ne le sait pas, lui... ce passé. Peut-être regrettera-t-il de m'avoir retrouvée, ajouta la malheureuse enfant en frissonnant, et puisqu'il est, comme le dit madame... d'une grande naissance... sans doute il aura honte... il rougira de moi.

— Rougir de vous ! s'écria Rodolphe en se redressant le front altier, le regard orgueilleux. Rassurez-vous, pauvre enfant, votre père vous fera une position si brillante, si haute, que les plus grands parmi les grands de ce monde ne vous regarderont désormais qu'avec un profond respect. Rougir de vous ! non... non. Après les reines, auxquelles vous êtes alliée par le sang... vous marcherez de pair avec les plus nobles princesses de l'Europe.

— Monseigneur ! s'écrièrent à la fois Murph et Clémence, effrayés de l'exaltation de Rodolphe et de la pâleur croissante de Fleur-de-Marie, qui regardait son père avec stupeur.

— Rougir de toi ! continua-t-il, oh ! si j'ai jamais été heureux et fier de mon rang souverain... c'est parce que, grâce à ce rang, je puis t'élever autant que tu as été abaissée... entends-tu, mon enfant chérie... ma fille adorée ?... car c'est moi... c'est moi qui suis ton père !

Et le prince, ne pouvant vaincre plus longtemps son émotion, se jeta aux pieds de Fleur-de-Marie, qu'il couvrit de larmes et de caresses.

— Soyez béni, mon Dieu ! s'écria Fleur-de-Marie en joignant les mains. Il m'était permis d'aimer mon bienfaiteur autant que je l'aimais... C'est mon père... je pourrai le chérir sans remords... Soyez... béni... mon...

Elle ne put achever... la secousse était trop violente ; Fleur-de-Marie s'évanouit entre les bras du prince.

Murph courut à la porte du salon de service, l'ouvrit et dit :

— Le docteur David... à l'instant... pour Son Altesse Royale... quelqu'un se trouve mal.

— Malédiction sur moi !... je l'ai tuée... s'écria Rodolphe, en sanglotant agenouillé devant sa fille. Marie... mon enfant... écoute-moi... c'est ton père... Pardon... oh ! pardon... de n'avoir pu retenir plus longtemps ce secret... Je l'ai tuée... mon Dieu ! je l'ai tuée !

— Calmez-vous, monseigneur, dit Clémence ; il n'y a sans doute au-

cun danger... Voyez... ses joues sont colorées... c'est le saisissement... seulement le saisissement.

— Mais à peine convalescente... elle en mourra... Malheur ! oh ! malheur sur moi !

A ce moment, David, le médecin nègre, entra précipitamment, tenant à la main une petite caisse remplie de flacons, et un papier qu'il remit à Murph.

— David... ma fille se meurt... Je t'ai sauvé la vie... tu dois sauver mon enfant ! s'écria Rodolphe.

Quoique stupéfait de ces paroles du prince, qui parlait de sa fille, le docteur courut à Fleur-de-Marie, que madame d'Harville tenait dans ses bras, prit le pouls de la jeune fille, lui posa la main sur le front, et se retournant vers Rodolphe qui, pâle, épouvanté, attendait son arrêt :

— Il n'y a aucun danger... que Votre Altesse se rassure.

— Tu dis vrai... aucun danger... aucun?...

— Aucun, monseigneur. Quelques gouttes d'éther, et cette crise aura cessé.

— Oh ! merci... David... mon bon David ! s'écria le prince avec effusion. Puis, s'adressant à Clémence, Rodolphe ajouta : Elle vit... notre fille vivra...

Murph venait de jeter les yeux sur le billet que lui avait remis David en entrant ; il tressaillit et regarda le prince avec effroi.

— Oui, mon vieil ami !... reprit Rodolphe, dans peu de temps ma fille pourra dire à madame la marquise d'Harville... Ma mère...

— Monseigneur, dit Murph en tremblant, la nouvelle d'hier était fausse...

— Que dis-tu ?

— Une crise violente, suivie d'une syncope, avait fait croire... à la mort de la comtesse Sarah...

— La comtesse !

— Ce matin... on espère la sauver.

— O mon Dieu !... mon Dieu ! s'écria le prince atterré, pendant que Clémence le regardait avec stupeur, ne comprenant pas encore.

— Monseigneur, dit David, toujours occupé de Fleur-de-Marie, il n'y a pas la moindre inquiétude à avoir... Mais le grand air serait urgent ; on pourrait rouler le fauteuil sur la terrasse en ouvrant la porte du jardin... l'évanouissement cesserait complétement.

Aussitôt Murph courut ouvrir la porte vitrée qui donnait sur un immense perron formant terrasse ; puis, aidé de David, il y roula doucement le fauteuil où se trouvait la Goualeuse, toujours sans connaissance.

Rodolphe et Clémence restèrent seuls.

CHAPITRE XII.

Dévouement.

— Ah ! madame ! s'écria Rodolphe dès que Murph et David furent éloignés, vous ne savez pas ce que c'est que la comtesse Sarah ? c'est la mère de Fleur-de-Marie !

— Grand Dieu !

— Et je la croyais morte !

Il y eut un moment de profond silence.

Madame d'Harville pâlit beaucoup, son cœur se brisa.

— Ce que vous ignorez encore, reprit Rodolphe avec amertume, c'est que cette femme, aussi égoïste qu'ambitieuse, n'aimant en moi que le prince, m'avait, dans ma première jeunesse, amené à une union plus tard rompue. Voulant alors se remarier, la comtesse a causé tous les malheurs de son enfant en l'abandonnant à des mains mercenaires.

— Ah ! maintenant, monseigneur, je comprends l'aversion que vous aviez pour elle.

— Vous comprenez aussi pourquoi, deux fois, elle a voulu vous perdre par d'infâmes délations ! Toujours en proie à une implacable ambition, elle croyait me forcer de revenir à elle en m'isolant de toute affection.

— Oh ! quel calcul affreux !

— Et elle n'est pas morte !

— Monseigneur, ce regret n'est pas digne de vous !

— C'est que vous ignorez tous les maux qu'elle a causés ! En ce moment encore... alors que, retrouvant ma fille... j'allais lui donner une mère digne d'elle... Oh ! non... non... cette femme est un démon vengeur attaché à mes pas...

— Allons, monseigneur, du courage, dit Clémence en essuyant ses larmes qui coulaient malgré elle, vous avez un grand, un saint devoir à remplir. Vous l'avez dit vous-même dans un juste et généreux élan d'amour paternel, désormais le sort de votre fille doit être aussi heureux qu'il a été misérable. Elle doit être aussi élevée qu'elle a été abaissée. Pour cela... il faut légitimer sa naissance... pour cela, il faut épouser la comtesse Mac-Grégor.

— Jamais, jamais. Ce serait récompenser le parjure, l'égoïsme et la féroce ambition de cette mère dénaturée. Je reconnaîtrai ma fille, vous l'adopterez, et, ainsi que je l'espérais, elle trouvera en vous une affection maternelle.

— Non, monseigneur, vous ne ferez pas cela ; non, vous ne laisserez pas dans l'ombre la naissance de votre enfant. La comtesse Sarah est de noble et ancienne maison ; pour vous, sans doute, cette alliance est disproportionnée, mais elle est honorable. Par ce mariage, votre fille ne sera pas légitimée, mais légitime, et ainsi, quel que soit l'avenir qui l'attende, elle pourra se glorifier de son père et avouer hautement sa mère.

— Mais renoncer à vous, mon Dieu ! c'est impossible. Ah ! vous ne songez pas ce qu'aurait été pour moi cette vie partagée entre vous et ma fille, mes deux seuls amours de ce monde.

— Il vous reste votre enfant, monseigneur. Dieu vous l'a miraculeusement rendue. Trouver votre bonheur incomplet serait de l'ingratitude !

— Ah ! vous ne m'aimez pas comme je vous aime.

— Croyez cela, monseigneur, croyez-le, le sacrifice que vous faites à vos devoirs vous semblera moins pénible.

— Mais si vous m'aimez, mais si vos regrets sont aussi amers que les miens, vous serez affreusement malheureuse. Que vous restera-t-il ?

— La charité, monseigneur ! cet admirable sentiment que vous avez éveillé dans mon cœur... ce sentiment qui jusqu'ici m'a fait oublier bien des chagrins, et à qui j'ai dû de bien douces consolations.

— De grâce, écoutez-moi. Soit, j'épouserai cette femme ; mais, une fois le sacrifice accompli, est-ce qu'il me sera possible de vivre auprès d'elle ? d'elle, qui ne m'inspire qu'aversion et mépris ? Non, non, nous resterons à jamais séparés l'un de l'autre, jamais elle ne verra ma fille. Ainsi Fleur-de-Marie... perdra en vous la plus tendre des mères.

— Il lui restera le plus tendre des pères. Par le mariage, elle sera la fille légitime d'un prince souverain de l'Europe, et, ainsi que vous l'avez dit, monseigneur, sa position sera aussi éclatante qu'elle était obscure.

— Vous êtes impitoyable... je suis bien malheureux !

— Osez-vous parler ainsi... vous si grand, si juste... vous qui comprenez si noblement le devoir, le dévouement et l'abnégation. Tout à l'heure, avant cette révélation providentielle, quand vous pleuriez votre enfant avec des sanglots si déchirants, si l'on vous eût dit : Faites un vœu, un seul, et il sera réalisé, vous vous seriez écrié : Ma fille... oh ! ma fille... qu'elle vive ! Ce prodige s'accomplit... votre fille vous est rendue... et vous vous dites malheureux. Ah ! monseigneur, que Fleur-de-Marie ne vous entende pas !

— Vous avez raison, dit Rodolphe après un long silence, tant de bonheur... c'eût été le ciel... sur la terre... et je ne mérite pas cela... je ferai ce que je dois. Je ne regrette pas mon hésitation, je lui ai dû une nouvelle preuve de la beauté de votre âme.

— Cette âme, c'est vous qui l'avez agrandie, élevée. Si ce que je fais est bien, c'est vous que j'en glorifie, ainsi que je vous ai toujours glorifié des bonnes pensées que j'ai eues. Courage, monseigneur, dès que Fleur-de-Marie pourra soutenir ce voyage, emmenez-la. Une fois en Allemagne, dans ce pays si calme et si grave, sa transformation sera complète, et le passé ne sera plus pour elle qu'un songe triste et lointain.

— Mais vous ? mais vous ?

— Moi... je puis bien vous dire cela maintenant, parce que je pourrai le dire toujours avec joie et orgueil, mon amour pour vous sera mon ange gardien, mon sauveur, ma vertu, mon avenir ; tout ce que je ferai de bien viendra de lui et retournera à lui. Chaque jour je vous écrirai, pardonnez-moi cette exigence, c'est la seule que je me permette. Vous, monseigneur, vous me répondrez quelquefois... pour me donner des nouvelles de celle qu'un moment au moins j'ai appelée ma fille, dit Clémence sans pouvoir retenir ses pleurs, et qui le sera toujours dans ma pensée ; enfin, lorsque les années nous auront donné le droit d'avouer hautement l'inaltérable affection qui nous lie... eh bien ! je vous le jure sur votre fille, si vous le désirez, j'irai vivre en Allemagne, dans la même ville que vous, pour ne plus nous quitter, et terminer ainsi une vie qui aurait pu être plus selon nos passions, mais qui aura du moins été honorable et digne.

— Monseigneur ! s'écria Murph en entrant précipitamment, celle que Dieu vous a rendue a repris ses sens, elle renaît. Son premier mot a été : Mon père !... Elle demande à vous voir. . . . . .

. . . . . .

Peu d'instants après, madame d'Harville avait quitté l'hôtel du prince, et celui-ci se rendait en hâte chez la comtesse Mac-Grégor, accompagné de Murph, du baron de Graün et d'un aide de camp.

CHAPITRE XIII.

Le mariage.

Depuis que Rodolphe lui avait appris le meurtre de Fleur-de-Marie, la comtesse Sarah Mac-Grégor, écrasée par cette révélation qui ruinait toutes ses espérances, torturée par un remords tardif, avait été en proie à de violentes crises nerveuses, à un effrayant délire ; sa blessure, à demi cicatrisée, s'était rouverte, et une longue syncope avait momentanément fait croire à sa mort. Pourtant, grâce à la force de sa constitution, elle ne succomba pas à cette rude atteinte ; une nouvelle lueur de vie vint la ranimer encore.

Assise dans un fauteuil, afin de se soustraire aux oppressions qui la suffoquaient, Sarah était depuis quelques moments plongée dans des réflexions accablantes, regrettant presque la mort à laquelle elle venait d'échapper.

Tout à coup Thomas Seyton entra dans la chambre de la comtesse; il contenait difficilement une émotion profonde; d'un signe il éloigna les deux femmes de Sarah; celle-ci parut à peine s'apercevoir de la présence de son frère.

— Comment vous trouvez-vous? lui dit-il.

— Dans le même état... j'éprouve une grande faiblesse... et de temps à autre des suffocations douloureuses... Pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas retirée de ce monde... dans ma dernière crise?

— Sarah, reprit Thomas Seyton après un moment de silence, vous êtes entre la vie et la mort... une émotion violente pourrait vous tuer... comme elle pourrait vous sauver.

— Je n'ai plus d'émotions à éprouver, mon frère.

— Peut-être...

— La mort de Rodolphe me trouverait indifférente... le spectre de ma fille noyée... noyée par ma faute... est là... toujours là... devant moi... Ce n'est pas une émotion... c'est un remords incessant Je suis réellement mère... depuis que je n'ai plus d'enfant.

— J'aimerais mieux retrouver en vous cette froide ambition qui vous faisait regarder votre fille comme un moyen de réaliser le rêve de votre vie.

— Les effrayants reproches du prince ont tué cette ambition, le sentiment maternel s'est éveillé en moi... au tableau des atroces misères de ma fille.

— Et... dit Seyton en hésitant et en pesant pour ainsi dire chaque parole, si par hasard, supposons une chose impossible, un miracle, vous appreniez que votre fille vit encore, comment supporteriez-vous une telle découverte?

— Je mourrais de honte et de désespoir à sa vue.

— Ne croyez pas cela, vous seriez trop enivrée du triomphe de votre ambition! Car enfin, si votre fille avait vécu, le prince vous épousait, il vous l'avait dit.

— En admettant cette supposition insensée, il me semble que je n'aurais pas le droit de vivre. Après avoir reçu la main du prince, mon devoir serait de le délivrer... d'une épouse indigne... ma fille, d'une mère dénaturée...

L'embarras de Thomas Seyton augmentait à chaque instant. Chargé par Rodolphe, qui était dans une pièce voisine, d'apprendre à Sarah que Fleur-de-Marie vivait, il ne savait que résoudre. La vie de la comtesse était si chancelante, qu'elle pouvait s'éteindre d'un moment à l'autre; il n'y avait donc aucun retard à apporter au mariage *in extremis* qui devait légitimer la naissance de Fleur-de-Marie. Pour cette triste cérémonie, le prince s'était fait accompagner d'un ministre, de Murph et du baron de Graün comme témoins: le duc de Lucenay et lord Douglas, prévenus à la hâte par Seyton, devaient servir de témoins à la comtesse, et venaient d'arriver à l'instant même.

Les moments pressaient; mais les remords, empreints de la tendresse maternelle, qui remplaçaient alors chez Sarah une impitoyable ambition, rendaient la tâche de Seyton plus difficile encore. Tout son espoir était que sa sœur le trompait ou se trompait elle-même, et que l'orgueil de cette femme se réveillerait dès qu'elle toucherait à cette couronne si longtemps rêvée.

— Ma sœur... dit Thomas Seyton d'une voix grave et solennelle, je suis dans une terrible perplexité... Un mot de moi va peut-être vous rendre à la vie... va peut-être vous tuer...

— Je vous l'ai dit... je n'ai plus d'émotions à redouter...

— Une seule... pourtant...

— Laquelle?

— S'il s'agissait... de votre fille?...

— Ma fille est morte...

— Si elle ne l'était pas?

— Nous avons épuisé cette supposition tout à l'heure... Assez, mon frère... mes remords me suffisent.

— Mais si ce n'était pas une supposition?... Mais si par un hasard incroyable... inespéré... votre fille avait été arrachée à la mort... mais si... elle vivait?

— Vous me faites mal... ne me parlez pas ainsi.

— Eh bien! donc, que Dieu me pardonne et vous juge!... elle vit encore...

— Ma fille?

— Elle vit, vous dis-je... Le prince est là... avec un ministre... J'ai fait prévenir deux de vos amis pour vous servir de témoins... Le vœu de votre vie est enfin réalisé... La prédiction s'accomplit... Vous êtes souveraine.

Thomas Seyton avait prononcé ces mots en attachant sur sa sœur un regard rempli d'angoisse, épiant sur son visage chaque signe d'émotion.

A son grand étonnement, les traits de Sarah restèrent presque impassibles : elle porta seulement ses deux mains à son cœur en se renversant dans son fauteuil, étouffa un léger cri qui parut lui être arraché par une douleur subite et profonde... puis sa figure redevint calme.

— Qu'avez-vous, ma sœur?

— Rien... la surprise... une joie inespérée... Enfin mes vœux sont comblés!...

— Je ne m'étais pas trompé! pensa Thomas Seyton. L'ambition domine... elle est sauvée... Puis s'adressant à Sarah : Eh bien! ma sœur, que vous disais-je?

— Vous aviez raison...reprit-elle avec un sourire amer et devinant la pensée de son frère, l'ambition a encore étouffé en moi la maternité...

— Vous vivrez! et vous aimerez votre fille...

— Je n'en doute pas... je vivrai... voyez comme je suis calme...

— Et ce calme est réel?

— Abattue, brisée comme je le suis... aurais-je la force de feindre?

— Vous comprenez maintenant mon hésitation de tout à l'heure?

— Non, je m'en étonne; car vous connaissiez mon ambition... Où est le prince?

— Il est ici.

— Je voudrais le voir... avant la cérémonie... Puis elle ajouta avec une indifférence affectée : Ma fille est là... sans doute?

— Non... vous la verrez plus tard.

— En effet... j'ai le temps... Faites, je vous prie, venir le prince...

— Ma sœur... je ne sais... mais votre air est étrange... sinistre.

— Voulez-vous que je rie? Croyez-vous que l'ambition assouvie ait une expression douce et tendre?... Faites venir le prince!

Malgré lui Seyton était inquiet du calme de Sarah. Un moment il crut voir dans ses yeux des larmes contenues; après une nouvelle hésitation, il ouvrit une porte, qu'il laissa ouverte, et sortit.

— Maintenant, dit Sarah, pourvu que je voie... que j'embrasse ma fille, je serai satisfaite... Ce sera bien difficile à obtenir... Rodolphe, pour me punir, me refusera... Mais j'y parviendrai... oh! j'y parviendrai... Le voici...

Rodolphe entra et ferma la porte.

— Votre frère vous a tout dit? demanda froidement le prince à Sarah.

— Tout...

— Votre... ambition... est satisfaite?

— Elle est... satisfaite...

— Le ministre... et les témoins... sont là..

— Je le sais. .

— Ils peuvent entrer... je pense?...

— Un mot... monseigneur...

— Parlez... madame...

— Je voudrais... voir ma fille...

— C'est impossible...

— Je vous dis, monseigneur, que je veux voir ma fille!...

— Elle est à peine convalescente... elle a éprouvé déjà ce matin une violente secousse... cette entrevue lui serait funeste...

— Mais au moins... elle embrassera sa mère...

— A quoi bon? Vous voici princesse souveraine...

— Je ne le suis pas encore... et je ne le serai qu'après avoir embrassé ma fille...

Rodolphe regarda la comtesse avec un profond étonnement.

— Comment! s'écria-t-il, vous soumettez la satisfaction de votre orgueil...

— A la satisfaction... de ma tendresse maternelle... Cela vous surprend... monseigneur?...

— Hélas!... oui.

— Verrai-je ma fille?

— Mais...

— Prenez garde, monseigneur, les moments sont peut-être comptés... Ainsi que l'a dit mon frère... cette crise peut me sauver comme elle peut me tuer... Dans ce moment... je rassemble toutes mes forces... toute mon énergie... et il m'en faut beaucoup... pour lutter contre le saisissement d'une telle découverte... Je veux voir ma fille... ou sinon... je refuse votre main... et si je meurs... sa naissance ne sera pas légitimée...

— Fleur-de-Marie .. n'est pas ici... il faudrait l'envoyer chercher... chez moi.

— Envoyez-la chercher à l'instant... et je consens à tout. Comme les moments sont peut-être comptés, je vous l'ai dit... le mariage se fera... pendant le temps que Fleur-de-Marie mettra à se rendre ici...

— Quoique ce sentiment m'étonne de votre part... il est trop louable pour que je n'y aie pas égard... Vous verrez Fleur-de-Marie... Je vais lui écrire.

— Là... sur ce bureau... où j'ai été frappée...

Pendant que Rodolphe écrivait quelques mots à la hâte, la comtesse essuya la sueur glacée qui coulait de son front, ses traits jusqu'alors calmes trahirent une souffrance violente et cachée; on eût dit que Sarah, en cessant de se contraindre, se reposait d'une dissimulation douloureuse.

Sa lettre écrite, Rodolphe se leva et dit à la comtesse :

— Je vais envoyer cette lettre à ma fille par un de mes aides de camp. Elle sera ici dans une demi-heure... puis-je rentrer avec le ministre et les témoins?...

— Vous le pouvez... ou plutôt... je vous en prie, sonnez... ne me laissez pas seule .. Chargez sir Walter de cette commission... Il ramènera les témoins et le ministre.

Rodolphe sonna, une des femmes de Sarah parut...

— Priez mon frère d'envoyer ici sir Walter Murph, dit la comtesse...

La femme de chambre sortit.

— Cette union est triste, Rodolphe... dit amèrement la comtesse. Triste pour moi... Pour vous, elle sera heureuse!

Le prince fit un mouvement.

— Elle sera heureuse pour vous, Rodolphe, car je n'y survivrai pas!

A ce moment, Murph entra.

— Mon ami, lui dit Rodolphe, envoie à l'instant cette lettre à ma fille par le colonel; il la ramènera dans ma voiture... Prie le ministre et les témoins d'entrer dans la salle voisine.

— Mon Dieu! s'écria Sarah d'un ton suppliant lorsque le squire eut disparu, faites qu'il me reste assez de forces pour la voir! que je ne meure pas avant son arrivée!...

— Ah! que n'avez-vous toujours été aussi bonne mère!

— Grâce à vous, du moins, je connais le repentir, le dévouement, l'abnégation... Oui, tout à l'heure, quand mon frère m'a appris que notre fille vivait... laissez-moi dire notre fille... je ne le dirai pas longtemps, j'ai senti au cœur un coup affreux; j'ai senti que j'étais frappée à mort. J'ai caché cela, mais j'étais heureuse... La naissance de notre enfant serait légitimée, et je mourrais ensuite...

— Ne parlez pas ainsi!

— Oh! cette fois, je ne vous trompe pas... vous verrez!

— Et aucun vestige de cette ambition implacable qui vous a perdue! Pourquoi la fatalité a-t-elle voulu que votre repentir fût si tardif?

— Il est tardif, mais profond, mais sincère, je vous le jure. A ce moment solennel, si je remercie Dieu de me retirer de ce monde, c'est que ma vie vous eût été un horrible fardeau...

— Sarah! de grâce...

— Rodolphe... une dernière prière... votre main...

Le prince, détournant la vue, tendit sa main à la comtesse, qui la prit vivement entre les siennes.

— Ah! les vôtres sont glacées! s'écria Rodolphe avec effroi.

— Oui... je me sens mourir! Peut-être, par une dernière punition... Dieu ne voudra-t-il pas que j'embrasse ma fille!

— Oh! si... si! il sera touché de vos remords...

— Et vous, mon ami, en êtes-vous touché?... me pardonnez-vous?... Oh! de grâce, dites-le! Tout à l'heure, quand notre fille sera là, si elle arrive à temps, vous ne pourrez pas me pardonner devant elle... ce serait lui apprendre combien j'ai été coupable... et cela, vous ne le voudrez pas... Une fois que je serai morte, qu'est-ce que cela vous fait qu'elle m'aime?...

— Rassurez-vous... elle ne saura rien!

— Rodolphe... pardon!... oh! pardon!... Serez-vous sans pitié?... Ne suis-je pas assez malheureuse?...

— Eh bien! que Dieu vous pardonne le mal que vous avez fait à votre enfant comme je vous pardonne celui que vous m'avez fait, malheureuse femme!

— Vous me pardonnez... du fond du cœur?...

— Du fond du cœur... dit le prince d'une voix émue.

La comtesse pressa vivement la main de Rodolphe contre ses lèvres défaillantes avec un élan de joie et de reconnaissance, puis elle dit :

— Faites entrer le ministre, mon ami, et dites-lui qu'ensuite il ne s'éloigne pas... Je me sens bien faible!

Cette scène était déchirante; Rodolphe ouvrit les deux battants de la porte du fond; le ministre entra, suivi de Murph et du baron de Graün, témoins de Rodolphe, et du duc de Lucenay et de lord Douglas, témoins de la comtesse; Thomas Seyton venait ensuite.

Tous les acteurs de cette scène douloureuse étaient graves, tristes et recueillis : M. de Lucenay lui-même avait oublié sa pétulance habituelle.

Le contrat de mariage entre très-haut et très-puissant prince S. A. R. Gustave-Rodolphe V, grand-duc régnant de Gerolstein, et Sarah Seyton de Halsbury, comtesse Mac-Grégor (contrat qui légitimait la naissance de Fleur-de-Marie), avait été préparé par les soins du baron de Graün; il fut lu par lui et signé par les époux et leurs témoins.

Malgré le repentir de la comtesse, lorsque le ministre dit d'une voix solennelle à Rodolphe : — « Votre Altesse Royale consent-elle à prendre pour épouse madame Sarah Seyton de Halsbury, comtesse de Mac-Grégor? et que le prince eut répondu Oui! d'une voix haute et ferme, le regard mourant de Sarah étincela; une rapide et fugitive expression d'orgueilleux triomphe passa sur ses traits livides; c'était le dernier éclat de l'ambition qui mourait avec elle.

Durant cette triste et imposante cérémonie, aucune parole ne fut échangée entre les assistants. Lorsqu'elle fut accomplie, les témoins de Sarah, M. le duc de Lucenay et lord Douglas, vinrent en silence saluer profondément le prince, puis sortirent.

Sur un signe de Rodolphe, Murph et M. de Graün les suivirent.

— Mon frère, dit tout bas Sarah, priez le ministre de vous accompagner dans la pièce voisine, et d'avoir la bonté d'y attendre un moment.

— Comment vous trouvez-vous, ma sœur? Vous êtes bien pale...

— Je suis sûre de vivre, maintenant... ne suis-je pas grande-duchesse de Gerolstein? ajouta-t-elle avec un sourire amer.

Restée seule avec Rodolphe Sarah murmura d'une voix épuisée, pendant que ses traits se décomposaient d'une manière effrayante :

— Mes forces sont à bout... je me sens mourir... je ne la verrai pas!

— Si... si... rassurez-vous, Sarah... vous la verrez.

— Je ne l'espère plus... cette contrainte... Oh! il fallait une force surhumaine... Ma vue se trouble déjà!

— Sarah! dit le prince en s'approchant vivement de la comtesse et prenant ses mains dans les siennes, elle va venir... maintenant, elle ne peut tarder...

— Dieu ne voudra pas m'accorder... cette dernière consolation.

— Sarah! écoutez, écoutez... Il me semble entendre une voiture... Oui, c'est elle... voilà votre fille!

— Rodolphe, vous ne lui direz pas... que j'étais une mauvaise mère! articula lentement la comtesse, qui déjà n'entendait plus.

Le bruit d'une voiture retentit sur les pavés sonores de la cour.

La comtesse ne s'en aperçut pas. Ses paroles devinrent de plus en plus incohérentes; Rodolphe était penché vers elle avec anxiété; il vit ses yeux se voiler.

— Pardon! ma fille... voir ma fille! Pardon!... au moins... après ma mort, les honneurs de mon rang! murmura-t-elle enfin.

Ce furent les derniers mots intelligibles de Sarah. L'idée fixe, dominante de toute sa vie, revenait encore malgré son repentir sincère.

Tout à coup Murph entra.

— Monseigneur... la princesse Marie...

— Non! s'écria vivement Rodolphe, qu'elle n'entre pas! Dis à Seyton d'amener le ministre. Puis, montrant Sarah qui s'éteignait dans une lente agonie, Rodolphe ajouta : — Dieu lui refuse la consolation suprême d'embrasser son enfant.

Une demi-heure après, la comtesse Sarah Mac-Grégor avait cessé de vivre.

CHAPITRE XIV.

Bicêtre.

Quinze jours s'étaient passés depuis que Rodolphe, en épousant Sarah *in extremis*, avait légitimé la naissance de Fleur-de-Marie.

C'était le jour de la mi-carême. Cette date établie, nous conduirons le lecteur à Bicêtre. Cet immense établissement, destiné, ainsi que chacun sait, au traitement des aliénés, sert aussi de lieu de refuge à sept ou huit cents vieillards pauvres, qui sont admis à cette espèce de maison d'invalides civils (1) lorsqu'ils sont âgés de soixante-dix ans ou atteints d'infirmités très-graves.

En arrivant à Bicêtre, on entre d'abord dans une vaste cour plantée de grands arbres, coupée de pelouses vertes ornées en été de plates-bandes de fleurs. Rien de plus riant, de plus calme, de plus salubre que ce promenoir spécialement destiné aux vieillards indigents dont nous avons parlé; il entoure les bâtiments où se trouvent, au premier étage, de spacieux dortoirs bien aérés, garnis de bons lits, et au rez-de-chaussée des réfectoires d'une admirable propreté, où les pensionnaires de Bicêtre prennent en commun une nourriture saine, abondante, agréable et préparée avec un soin extrême, grâce à la paternelle sollicitude des administrateurs de ce bel établissement.

Un tel asile serait le rêve de l'artisan veuf ou célibataire qui, après une longue vie de privations, de travail et de probité, trouverait là le repos, le bien-être qu'il n'a jamais connus.

Malheureusement le favoritisme qui de nos jours s'étend à tout, envahit tout, s'est emparé des bourses de Bicêtre, et ce sont en grande partie d'anciens domestiques qui jouissent de ces retraites, grâce à l'influence de leurs derniers maîtres.

Ceci nous semble un abus révoltant.

Rien de plus méritoire que les longs et honnêtes services domestiques, rien de plus digne de récompense que ces serviteurs qui, éprouvés par des années de dévouement, finissaient autrefois par faire presque partie de la famille; mais, si louables que soient de pareils antécédents, c'est le maître qui en a profité, et non l'État, qui doit les rémunérer.

Ne serait-il donc pas juste, moral, humain, que les places de Bicêtre et celles d'autres établissements semblables appartinssent de droit à des artisans choisis parmi ceux qui justifieraient de la meilleure conduite et de la plus grande infortune?

Pour eux, si limité que fût leur nombre, ces retraites seraient au moins une lointaine espérance qui allégerait un peu leurs misères de chaque jour. Salutaire espoir qui les encouragerait au bien, en leur montrant dans un avenir éloigné sans doute, mais enfin certain, un peu de calme, de bonheur pour récompense. Et, comme ils ne pourraient prétendre à ces retraites que par une conduite irréprochable, leur moralisation deviendrait pour ainsi dire forcée.

Est-ce donc trop de demander que le petit nombre de travailleurs qui atteignent un âge très-avancé à travers des privations de toutes sortes aient au moins la chance d'obtenir un jour à Bicêtre du pain, du repos, un abri pour leur vieillesse épuisée?

(1) Nous ne saurions trop répéter qu'à la session dernière une pétition basée sur les sentiments et les vœux les plus honorables, tendant à demander la fondation de maisons d'invalides civils pour les ouvriers, a été écartée au milieu de l'hilarité générale de la chambre. (V. le *Moniteur*.)

Il est vrai qu'une telle mesure exclurait à l'avenir de cet établissement les gens de lettres, les savants, les artistes d'un grand âge, qui n'ont pas d'autre refuge.

Oui, de nos jours, des hommes dont les talents, dont la science, dont l'intelligence ont été estimés de leur temps, obtiennent à grand'peine une place parmi ces vieux serviteurs que le crédit de leur maître envoie à Bicêtre.

Au nombre de ceux-là qui ont concouru au renom, aux plaisirs de la France, de ceux-là dont la réputation a été consacrée par la voix populaire, est-ce trop demander que de vouloir pour leur extrême vieillesse une retraite modeste mais digne?

Sans doute c'est trop; et pourtant citons un exemple entre mille: on a dépensé 8 ou 10 millions pour le monument de la Madeleine, qui n'est ni un temple ni une église; avec cette somme énorme que de bien à faire! fonder, je suppose, une maison d'asile où deux cent cinquante ou trois cents personnes jadis remarquables comme savants, poëtes, musiciens, administrateurs, médecins, avocats, etc., etc. (car presque toutes ces professions ont successivement leurs représentants parmi les pensionnaires de Bicêtre), auraient trouvé une retraite honorable.

Sans doute c'était là une question d'humanité, de pudeur, de dignité nationale pour un pays qui prétend marcher à la tête des arts, de l'intelligence et de la civilisation; mais l'on n'y a pas songé...

Car Hégésippe Moreau et tant d'autres rares génies sont morts à l'hospice ou dans l'indigence...

Car de nobles intelligences, qui ont autrefois rayonné d'un pur et vif éclat, portent aujourd'hui à Bicêtre la houppelande des bons pauvres.

Car il n'y a pas ici, comme à Londres, un établissement charitable (1) où un étranger sans ressource trouve au moins pour une nuit un toit, un lit et un morceau de pain...

Car les ouvriers qui vont en Grève chercher du travail et attendre les embauchements n'ont pas même pour se garantir des intempéries des saisons un hangar pareil à celui qui, dans les marchés, abrite le bétail en vente (2). Pourtant la Grève est la Bourse des travailleurs sans ouvrage, et dans cette Bourse-là il ne se fait que d'honnêtes transactions, car elles n'ont pour fin que d'obtenir un rude labeur et un salaire insuffisant dont l'artisan paye un pain bien amer...

Car...

Mais l'on ne cesserait pas si l'on voulait compter tout ce que l'on a sacrifié d'utiles fondations à cette grotesque imagination de temple grec, enfin destiné au culte catholique.

. . . . . .

Mais revenons à Bicêtre et disons, pour complétement énumérer les différentes destinations de cet établissement, qu'à l'époque de ce récit les condamnés à mort y étaient conduits après leur jugement. C'est donc dans un des cabanons de cette maison que la veuve Martial et sa fille Calebasse attendaient le moment de leur exécution, fixée au lendemain; la mère et la fille n'avaient voulu se pourvoir ni en grâce ni en cassation. Nicolas, le squelette et plusieurs autres scélérats étaient parvenus à s'évader de la Force la veille de leur transfèrement à Bicêtre.

Nous l'avons dit, rien de plus riant que l'abord de cet édifice lorsqu'en venant de Paris on y entrait par la cour des Pauvres.

Grâce à un printemps hâtif, les ormes et les tilleuls se couvraient déjà de pousses verdoyantes; les grandes pelouses de gazon étaient d'une fraîcheur extrême, et çà et là les plates-bandes s'émaillaient de perce-neige, de primevères, d'oreilles-d'ours aux couleurs vives et variées; le soleil dorait le sable brillant des allées. Les vieillards pensionnaires, vêtus de houppelandes grises, se promenaient çà et là, ou devisaient, assis sur des bancs: leur physionomie sereine annonçait généralement le calme, la quiétude, ou une sorte d'insouciance tranquille.

Onze heures venaient de sonner à l'horloge lorsque deux fiacres s'arrêtèrent devant la grille extérieure; de la première voiture descendirent madame Georges, Germain et Rigolette; de la seconde, Louise Morel et sa mère.

Germain et Rigolette étaient, on le sait, mariés depuis quinze jours. Nous laissons le lecteur s'imaginer la pétulante gaieté, le bonheur turbulent qui rayonnaient sur le frais visage de la grisette, dont les lèvres fleuries ne s'ouvraient que pour rire, sourire, ou embrasser madame Georges, qu'elle appelait sa mère.

(1) Société de bienfaisance, fondée à Londres par un de nos compatriotes, M. le comte d'Orsay, qui continue à cette noble et digne œuvre son patronage aussi généreux qu'éclairé.

(2) Nous connaissons l'activité, le zèle de M. le préfet de la Seine et de M. le préfet de police, leur excellent vouloir pour les classes pauvres et ouvrières. Espérons que cette réclamation parviendra jusqu'à eux, et que leur initiative auprès du conseil municipal fera cesser un tel état de choses. La dépense serait minime et le bienfait serait grand. Il en serait de même pour les prêts gratuits faits par le Mont-de-Piété, lorsque la somme empruntée serait au-dessous de 3 ou 4 fr., je suppose. Ne devrait-on pas aussi, répétons-le, abaisser le taux exorbitant de l'intérêt? Comment la ville de Paris, si puissamment riche, ne fait-elle pas jouir les classes pauvres des avantages que leur offrent, ainsi que je l'ai dit, beaucoup de villes du nord et du midi de la France, en prêtant soit gratuitement, soit à 3 et 4 pour 100 d'intérêt? (Voir l'excellent ouvrage de M. Blaise, sur la *Statistique* et l'*Organisation du Mont-de-Piété*, ouvrage rempli de faits curieux, d'appréciations sincères, éloquentes et élevées.)

Les traits de Germain exprimaient une félicité plus calme, plus réfléchie, plus grave... il s'y mêlait un sentiment de reconnaissance profonde, presque du respect pour cette bonne et vaillante jeune fille qui lui avait apporté en prison des consolations si secourables, si charmantes... ce dont Rigolette n'avait pas l'air de se souvenir le moins du monde; aussi, dès que son petit Germain mettait l'entretien sur ce sujet, elle parlait aussitôt d'autre chose, prétextant que ces souvenirs l'attristaient. Quoiqu'elle fût devenue madame Germain et que Rodolphe l'eût dotée de quarante mille francs, Rigolette n'avait pas voulu, et son mari avait été de cet avis, changer sa coiffure de grisette contre un chapeau. Certes jamais l'humilité ne servit mieux une innocente coquetterie; car rien n'était plus gracieux, plus élégant que son petit bonnet à barbes plates, un peu à la paysanne, orné de chaque côté de deux gros nœuds orange, qui faisaient encore valoir le noir éclatant de ses jolis cheveux, qu'elle portait longs et bouclés, depuis qu'elle avait le temps de mettre des papillottes; un col richement brodé entourait le cou charmant de la jeune mariée; une écharpe de cachemire français de la même nuance que les rubans du bonnet cachait à demi sa taille souple et fine, et, quoiqu'elle n'eût pas de corset, selon son habitude (bien qu'elle eût aussi le temps de se lacer), sa robe montante de taffetas mauve ne faisait pas le plus léger pli sur son corsage svelte, arrondi, comme celui de la Galatée de marbre.

Madame Georges contemplait son fils et Rigolette avec un bonheur profond, toujours nouveau.

Louise Morel, après une instruction minutieuse et l'autopsie de son enfant, avait été mise en liberté par la chambre d'accusation. Les beaux traits de la fille du lapidaire, creusés par le chagrin, annonçaient une sorte de résignation douce et triste. Grâce à la générosité de Rodolphe et aux soins qu'il lui avait fait donner, la mère de Louise Morel, qui l'accompagnait, avait retrouvé la santé.

Le concierge de la porte extérieure ayant demandé à madame Georges ce qu'elle désirait, celle-ci lui répondit que l'un des médecins des salles d'aliénés lui avait donné rendez-vous à onze heures et demie, ainsi qu'aux personnes qui l'accompagnaient. Madame Georges eut le choix d'attendre le docteur soit dans un bureau qu'on lui indiqua, soit dans la grande cour plantée dont nous avons parlé. Elle prit ce dernier parti, s'appuya sur le bras de son fils, et, continuant de causer avec la femme du lapidaire, elle parcourut les allées du jardin. Louise et Rigolette les suivaient à peu de distance.

— Que je suis donc contente de vous revoir, chère Louise! dit la grisette. Tout à l'heure, quand nous avons été vous chercher rue du Temple, à notre arrivée de Bouqueval, je voulais monter chez vous; mais mon mari n'a pas voulu, disant que c'était trop haut: j'ai attendu dans le fiacre. Votre voiture a suivi la nôtre; ça fait que je vous retrouve pour la première fois depuis que...

— Depuis que vous êtes venue me consoler en prison... Ah! mademoiselle Rigolette, s'écria Louise avec attendrissement, quel bon cœur! quel...

— D'abord, ma bonne Louise, dit la grisette en interrompant gaiement la fille du lapidaire afin d'échapper à ses remercîments, je ne suis plus mademoiselle Rigolette, mais madame Germain: je ne sais pas si vous le savez... et je tiens à mes titres.

— Oui... je vous savais.. mariée... Mais laissez-moi vous remercier encore de...

— Ce que vous ignorez certainement, ma bonne Louise, reprit madame Germain en interrompant de nouveau la fille de Morel, afin de changer le cours de ses idées, ce que vous ignorez, c'est que je me suis mariée grâce à la générosité de celui qui a été notre providence à tous, à vous, à votre famille, à moi, à Germain, à sa mère!

— M. Rodolphe! Oh! nous le bénissons chaque jour!... Lorsque je suis sortie de prison, l'avocat qui était venu de sa part me voir, me conseiller et m'encourager, m'a dit que grâce à M. Rodolphe, qui avait déjà tant fait pour nous, M. Ferrand... et la malheureuse ne put prononcer ce nom sans frissonner... M. Ferrand, pour réparer ses cruautés, avait assuré une rente à moi et une à mon pauvre père, qui est toujours ici, lui... mais qui, grâce à Dieu, va de mieux en mieux...

— Et qui reviendra aujourd'hui avec vous à Paris... si l'espérance de ce digne médecin se réalise.

— Plût au ciel!...

— Cela doit plaire au ciel... Votre père est si bon, si honnête! Et je suis sûre, moi, que nous l'emmènerons. Le médecin pense maintenant qu'il faut frapper un grand coup, et que la présence imprévue des personnes que votre père avait l'habitude de voir presque chaque jour avant de perdre la raison... pourra terminer sa guérison... Moi, dans mon petit jugement... cela me paraît certain...

— Je n'ose encore y croire, mademoiselle.

— Madame Germain... madame Germain... si ça vous est égal, ma bonne Louise .. Mais, pour en revenir à ce que je vous disais, vous ne savez pas ce que c'est que M. Rodolphe?

— C'est la providence des malheureux.

— D'abord... et puis encore? Vous l'ignorez... Eh bien! je vais vous le dire....

Puis, s'adressant à son mari, qui marchait devant elle, donnait le bras à madame Georges et causait avec la femme du lapidaire, Rigolette s'écria :

— Ne va donc pas si vite, mon ami... Tu fatigues notre bonne mère... et puis j'aime à t'avoir plus près de moi.

Germain se retourna, ralentit un peu sa marche et sourit à Rigolette, qui lui envoya furtivement un baiser.

— Comme il est gentil, mon petit Germain! N'est-ce pas, Louise? Avec ça l'air si distingué!... une si jolie taille! Avais-je raison de le trouver mieux que mes autres voisins, M. Giraudeau, le commis-voyageur, et M. Cabrion?... Ah! mon Dieu! à propos de Cabrion... M. Pipelet et sa femme, où sont-ils donc? Le médecin avait dit qu'ils devaient venir aussi, parce que votre père avait souvent prononcé leur nom...

— Ils ne tarderont pas. Quand j'ai quitté la maison, ils étaient partis depuis longtemps.

— Oh! alors ils ne manqueront pas au rendez-vous; pour l'exactitude, M. Pipelet est une vraie pendule... Mais revenons à mon mariage et à M. Rodolphe. Figurez-vous, Louise, que c'est d'abord lui qui m'a envoyée porter à Germain l'ordre qui le rendait libre. Vous pensez notre joie en sortant de cette maudite prison! Nous arrivons chez moi, et là, aidée de Germain, je fais une dînette... mais une dînette de vrais gourmands. Il est vrai que ça ne nous a pas servi à grand'chose; car, quand elle a été finie, nous n'avons mangé ni l'un ni l'autre, nous étions trop contents. A onze heures, Germain s'en va; nous nous donnons rendez-vous pour le lendemain matin. A cinq heures, j'étais debout et à l'ouvrage, car j'étais au moins de deux jours de travail en retard. A huit heures, on frappe, j'ouvre: qui est-ce qui entre? M. Rodolphe... D'abord, je commence à le remercier du fond du cœur pour ce qu'il a fait pour Germain; il ne me laisse pas finir. Ma voisine, me dit-il, Germain va venir, vous lui remettrez cette lettre. Vous et lui prendrez un fiacre; vous vous rendrez tout de suite à un petit village appelé Bouqueval, près d'Ecouen, route de Saint-Denis. Une fois là, vous demanderez madame Georges... et bien du plaisir. Monsieur Rodolphe, je vais vous dire; c'est que ce sera encore une journée de perdue, et, sans reproche, ça fera trois. Rassurez-vous, ma voisine, vous trouverez de l'ouvrage chez madame Georges; c'est une excellente pratique que je vous donne. Si c'est comme ça, à la bonne heure, monsieur Rodolphe. Adieu, ma voisine. Adieu et merci, mon voisin. Il part, et Germain arrive; je lui conte la chose, M. Rodolphe ne pouvait pas nous tromper; nous montons en voiture, gais comme des fous, nous si tristes la veille... Jugez... nous arrivons... Ah! ma bonne Louise... tenez, malgré moi, les larmes m'en viennent encore aux yeux... Cette madame Georges que voilà devant nous, c'était la mère de Germain.

— Sa mère!!!

— Mon Dieu, oui... sa mère, à qui on l'avait enlevé tout enfant, et qu'il n'espérait plus revoir. Vous pensez leur bonheur à tous deux. Quand madame Georges a eu bien pleuré, bien embrassé son fils, ç'a été mon tour. M. Rodolphe lui avait sans doute écrit de bonnes choses de moi, car elle m'a dit, en me serrant dans ses bras, qu'elle savait ma conduite pour son fils. Et si vous le voulez, ma mère, dit Germain, Rigolette sera votre fille aussi. Si je le veux! mes enfants, de tout mon cœur; je le sais, jamais tu ne trouveras une meilleure ni une plus gentille femme. Nous voilà donc installés dans une belle ferme avec Germain, sa mère et mes oiseaux, que j'avais fait venir, pauvres petites bêtes! pour qu'ils soient aussi de la partie. Quoique je n'aime pas la campagne, les jours passaient si vite que c'était comme un rêve; je ne travaillais que pour mon plaisir: j'aidais madame Georges, je me promenais avec Germain, je chantais, je sautais, c'était à en devenir folle... Enfin notre mariage est arrêté pour il y a eu hier quinze jours... La surveille, qui est-ce qui arrive dans une belle voiture? un grand gros monsieur chauve, l'air excellent, qui m'apporte, de la part de M. Rodolphe, une corbeille de mariage. Figurez-vous, Louise, un grand coffre de bois de rose, avec ces mots écrits dessus en lettres d'or sur une plaque de porcelaine bleue: Travail et sagesse, amour et bonheur. J'ouvre le coffre, qu'est-ce que je trouve? des petits bonnets de dentelle comme celui que je porte, des robes en pièces, des bijoux, des gants, cette écharpe, un beau châle; enfin, c'était comme un conte de fées.

— C'est vrai au moins que c'est comme un conte de fées; mais voyez comme ça vous a porté bonheur... d'être si bonne, si laborieuse.

— Quant à être bonne et laborieuse... ma chère Louise, je ne l'ai pas fait exprès... ça s'est trouvé ainsi... tant mieux pour moi... Mais ça n'est pas tout: au fond du coffret je découvre un joli portefeuille avec ces mots: Le voisin à sa voisine. Je l'ouvre: il y avait deux enveloppes, l'une pour Germain, l'autre pour moi; dans celle de Germain, je trouve un papier qui le nommait directeur d'une banque pour les pauvres, avec 4,000 fr. d'appointements; lui, dans l'enveloppe qui m'était destinée, trouve un bon de 40,000 fr. sur le... sur le Trésor... oui... c'est cela, c'était ma dot... Je veux le refuser; mais madame Georges, qui avait causé avec le grand monsieur chauve et avec Germain, me dit: Mon enfant, vous pouvez, vous devez accepter; c'est la récompense de votre sagesse, de votre travail... et de votre dévouement à ceux qui souffrent... Car c'est en prenant sur vos nuits, au risque de vous rendre malade et de perdre ainsi vos seuls moyens d'existence, que vous êtes allée consoler vos amis malheureux...

— Oh! ça, c'est bien vrai, s'écria Louise; il n'y en a pas une autre comme vous au moins... mademoi... madame Germain.

— A la bonne heure!... Moi, je dis au gros monsieur chauve que ce que j'ai fait c'est par plaisir: il me répond: C'est égal, M. Rodolphe est immensément riche: votre dot est de sa part un gage d'estime, d'amitié; votre refus lui causerait un grand chagrin; il assistera d'ailleurs à votre mariage, et il vous forcera bien d'accepter.

— Quel bonheur que tant de richesse tombe à une personne aussi charitable que M. Rodolphe!

— Sans doute il est bien riche, mais s'il n'était que cela. Ah! ma bonne Louise, si vous saviez ce que c'est que M. Rodolphe!... Et moi qui lui ai fait porter mes paquets!!! Mais patience... vous allez voir... La veille du mariage... le soir, très-tard, le grand monsieur chauve arrive en poste; M. Rodolphe ne pouvait pas venir... il était souffrant, mais le grand monsieur chauve venait le remplacer... C'est seulement alors, ma bonne Louise, que nous avons appris que votre bienfaiteur, que le nôtre, était... devinez quoi?... un prince!

— Un prince?

— Qu'est-ce que je dis, un prince... une altesse royale, un grand-duc régnant, un roi en petit... Germain m'a expliqué ça.

— M. Rodolphe!

— Hein! ma pauvre Louise! Et moi qui lui avais demandé de m'aider à cirer ma chambre!

— Un prince... presque un roi! C'est ça qu'il a tant de pouvoir pour faire le bien.

— Vous comprenez ma confusion, ma bonne Louise. Aussi, voyant que c'était presque un roi, je n'ai pas osé refuser la dot. Nous avons été mariés. Il y a huit jours, M. Rodolphe nous a fait dire, à nous deux Germain et à madame Georges, qu'il serait très-content que nous lui fissions une visite de noce; nous y allons. Dame, vous comprenez, le cœur me battait fort; nous arrivons rue Plumet, nous entrons dans un palais: nous traversons des salons remplis de domestiques galonnés, de messieurs en noir avec des chaînes d'argent au cou et l'épée au côté, d'officiers en uniforme; que sais-je, moi? et puis des dorures, des dorures partout, qu'on en était ébloui. Enfin, nous trouvons le monsieur chauve dans un salon avec d'autres messieurs tout chamarrés de broderies; il nous introduit dans une grande pièce, où nous trouvons M. Rodolphe... c'est-à-dire le prince, vêtu très-simplement et l'air si bon, si franc, si peu fier... enfin l'air si M. Rodolphe d'autrefois, que je me suis sentie tout de suite à mon aise, en me rappelant que je lui avais fait m'attacher mon châle, me tailler des plumes et me donner le bras dans la rue.

— Vous n'avez plus eu peur? Oh! moi, comme j'aurais tremblé!

— Eh bien! moi, non. Après avoir reçu madame Georges avec une bonté sans pareille et offert sa main à Germain, le prince m'a dit en souriant: — Eh bien! ma voisine, comment vont papa Crétu et Ramonette? (C'est le nom de mes oiseaux; faut-il qu'il soit aimable pour s'en être souvenu!) Je suis sûr, a-t-il ajouté, que maintenant vous et Germain vous luttez de chants joyeux avec vos jolis oiseaux? — Oui, monseigneur. (Madame Georges nous avait fait la leçon toute la route, à nous deux Germain, nous disant qu'il fallait appeler le prince monseigneur.) Oui, monseigneur, notre bonheur est grand, et il nous semble plus doux et plus grand encore parce que nous vous le devons. — Ce n'est pas à moi que vous le devez, mon enfant, mais à vos excellentes qualités et à celles de Germain. Et cætera, et cætera, je passe le reste de ses compliments. Enfin nous avons quitté ce seigneur le cœur un peu gros, car nous ne le verrons plus. Il nous a dit qu'il retournait en Allemagne sous peu de jours, peut-être qu'il est déjà parti; mais, parti ou non, son souvenir sera toujours avec nous.

— Puisqu'il a des sujets, ils doivent être bien heureux!

— Jugez! il nous a fait tant de bien, à nous qui ne lui sommes rien. J'oubliais de vous dire que c'était à cette ferme-là qu'avait habité une de mes anciennes compagnes de prison, une bien bonne et bien honnête petite fille qui, pour son bonheur, avait aussi rencontré M. Rodolphe; mais madame Georges m'avait bien recommandé de n'en pas parler au prince, je ne sais pas pourquoi... sans doute parce qu'il n'aime pas qu'on lui parle du bien qu'il fait. Ce qui est sûr, c'est qu'il paraît que cette chère Goualeuse a retrouvé ses parents, qui l'ont emmenée avec eux, bien loin, bien loin: tout ce que je regrette, c'est de ne pas l'avoir embrassée avant son départ.

— Allons, tant mieux, dit amèrement Louise; elle est heureuse aussi, elle...

— Ma bonne Louise, pardon... je suis égoïste: c'est vrai, je ne vous parle que de bonheur... à vous qui avez tant de raisons d'être encore chagrine.

— Si mon enfant m'était resté, dit tristement Louise en interrompant Rigolette, cela m'aurait consolée; car maintenant quel est l'honnête homme qui voudra de moi, quoique j'aie de l'argent?

— Au contraire, Louise, moi je dis qu'il n'y a qu'un honnête homme capable de comprendre votre position; oui, lorsqu'il saura tout, lorsqu'il vous connaîtra, il ne pourra que vous plaindre, vous estimer, et il sera bien sûr d'avoir en vous une bonne et digne femme.

— Vous me dites cela pour me consoler.

— Non, je dis cela parce que c'est vrai.

— Enfin, vrai ou non, ça me fait du bien, toujours, et je vous en remercie. Mais qui vient donc là? Tiens, c'est M. Pipelet et sa femme! Mon Dieu, comme il a l'air content! lui qui, dans les derniers temps, était toujours si malheureux des plaisanteries de M. Cabrion.

En effet, M. et madame Pipelet s'avançaient allègrement. Alfred, tou-

jours coiffé de son inamovible chapeau tromblon, portait un magnifique habit vert-pré encore dans tout son lustre ; sa cravate, à coins brodés, laissait dépasser un col de chemise formidable qui lui cachait la moitié des joues : un grand gilet fond jaune vif, à larges bandes marron, un pantalon noir un peu court, des bas d'une éblouissante blancheur et des souliers cirés à l'œuf complétaient son accoutrement.

Anastasie se prélassait dans une robe de mérinos amarante sur laquelle tranchait vivement un châle d'un bleu foncé. Elle exposait orgueilleusement à tous les regards sa perruque fraîchement bouclée, et tenait son bonnet suspendu à son bras par des brides de ruban vert en manière de ridicule.

La physionomie d'Alfred, ordinairement si grave, si recueillie et dernièrement si abattue, était rayonnante, jubilante, ratilante ; du plus loin qu'il aperçut Louise et Rigolette, il accourut en s'écriant de sa voix de basse :

— Délivré... parti !

— Ah ! mon Dieu ! monsieur Pipelet, dit Rigolette, comme vous avez l'air joyeux ! qu'avez-vous donc ?

— Parti... mademoiselle, ou plutôt madame, veux-je, puis-je, dois-je dire, car maintenant vous êtes exactement semblable à Anastasie, grâce au *conjungo*, de même que votre mari, M. Germain, est exactement semblable à moi.

— Vous êtes bien honnête, monsieur Pipelet, dit Rigolette en souriant ; mais qui est donc parti ?

— Cabrion ! s'écria M. Pipelet en respirant et en aspirant l'air avec une indicible satisfaction, comme s'il eût été dégagé d'un poids énorme. Il quitte la France à jamais, à toujours... à perpétuité... enfin il est parti.

— Vous en êtes bien sûre ?

— Je l'ai vu... de mes yeux vu monter hier en diligence... route de Strasbourg, lui, tous ses bagages... et tous ses effets, c'est-à-dire un étui à chapeau, un appuie-mains et une boîte à couleurs.

— Qu'est-ce qu'il vous chante là, ce vieux chéri ? dit Anastasie en arrivant essoufflée, car elle avait difficilement suivi la course précipitée d'Alfred. Je parie qu'il vous parle du départ de Cabrion ? il n'a fait qu'en rabâcher toute la route.

— C'est-à-dire, Anastasie, que je ne tiens pas sur terre. Avant, il me semblait que mon chapeau était doublé de plomb ; maintenant on dirait que l'air me soulève vers le firmament ! Parti... enfin... parti ! et il ne reviendra plus !

— Heureusement, le gredin !

— Anastasie... ménagez les absents... le bonheur me rend clément : je dirai simplement que c'était un indigne polisson.

— Et comment avez-vous su qu'il allait en Allemagne ? demanda Rigolette.

— Par un ami de mon roi des locataires. A propos de ce cher homme, vous ne savez pas ? grâce aux bons renseignements qu'il a donnés de nous, Alfred est nommé concierge-gardien d'un mont-de-piété et d'une banque charitable, fondés dans notre maison par une bonne âme qui me fait joliment l'effet d'être celle dont M. Rodolphe était le commis-voyageur en bonnes actions !

— Cela se trouve bien, reprit Rigolette, c'est mon mari qui est le directeur de cette banque, aussi par le crédit de M. Rodolphe.

— Et allllez donc... s'écria gaiement madame Pipelet. Tant mieux ! tant mieux ! mieux vaut des connaissances que des intrus, mieux vaut des anciens visages que des nouveaux. Mais, pour en revenir à Cabrion, figurez-vous qu'un grand gros monsieur chauve, en venant nous apprendre la nomination d'Alfred comme gardien, nous a demandé si un peintre de beaucoup de talent, nommé Cabrion, n'avait pas demeuré chez nous. Au nom de Cabrion, voilà mon vieux chéri qui lève sa botte en l'air, et qui a la petite mort. Heureusement le gros grand chauve ajoute : Ce jeune peintre va partir pour l'Allemagne ; une personne riche l'y emmène pour des travaux qui l'y retiendront pendant des années... peut-être même se fixera-t-il tout à fait à l'étranger. En foi de quoi le particulier donna à mon vieux chéri la date du départ de Cabrion et l'adresse des Messageries.

— Et j'ai le bonheur inespéré de lire sur le registre : « M. Cabrion, artiste peintre, départ pour Strasbourg et l'étranger par correspondance. »

— Le départ était fixé à ce matin.

— Je me rends dans la cour avec mon épouse.

— Nous voyons le gredin monter sur l'impériale à côté du conducteur.

— Et enfin, au moment où la voiture s'ébranle, Cabrion m'aperçoit, me reconnaît, se retourne et me crie : Je pars pour toujours... à toi pour la vie ! Heureusement la trompette du conducteur étouffa presque ces derniers mots et ce tutoiement indécent que je méprise... car enfin, Dieu soit loué, il est parti.

— Et parti pour toujours, croyez-le, monsieur Pipelet, dit Rigolette en comprimant une violente envie de rire. Mais ce que vous ne savez pas, et ce qui va bien vous étonner... c'est que M. Rodolphe était...

— Etait ?

— Un prince déguisé... une altesse royale.

— Allons donc, quelle farce ! dit Anastasie.

— Je vous le jure sur mon mari... dit très-sérieusement Rigolette.

— Mon roi des locataires... une altesse royale ! s'écria Anastasie. Allllez donc !... Et moi qui l'ai prié de garder ma loge !!... Pardon... pardon... pardon...

Et elle remit machinalement son bonnet, comme si cette coiffure eût été plus convenable pour parler d'un prince.

Par une manifestation diamétralement opposée quant à la forme, mais toute semblable quant au fond, Alfred, contre son habitude, se décoiffa complétement, et salua profondément le vide en s'écriant : — Un prince, une altesse dans notre loge !... Et il m'a vu sous le linge quand j'étais au lit par suite des indignités de Cabrion !

A ce moment madame Georges se retourna, et dit à son fils et à Rigolette :

— Mes enfants, voici le docteur.

CHAPITRE XV.

Le Maître d'école.

Le docteur Herbin, homme d'un âge mûr, avait une physionomie infiniment spirituelle et distinguée, un regard d'une profondeur, d'une sagacité remarquable, et un sourire d'une bonté extrême. Sa voix, naturellement harmonieuse, devenait presque caressante lorsqu'il s'adressait aux aliénés ; aussi la suavité de son accent, la mansuétude de ses paroles semblaient souvent calmer l'irritabilité naturelle de ces infortunés. L'un des premiers il avait substitué, dans le traitement de la folie, la commisération et la bienveillance aux terribles moyens coërcitifs employés autrefois : plus de chaînes, plus de coups, plus de douches, plus d'isolement surtout (sauf quelques cas exceptionnels).

Sa haute intelligence avait compris que la monomanie, que l'insanité, que la fureur s'exaltent par la séquestration et par les brutalités ; qu'en soumettant au contraire les aliénés à la vie commune, mille distractions, mille incidents de tous les moments les empêchent de s'absorber dans une idée fixe, d'autant plus funeste qu'elle est plus concentrée par la solitude et par l'intimidation.

Ainsi l'expérience prouve que, pour les aliénés, l'isolement est aussi funeste qu'il est salutaire pour les détenus criminels... la perturbation mentale des premiers s'accroissant dans la solitude, de même que la perturbation ou plutôt la subversion morale des seconds s'augmente et devient incurable par la fréquentation de leurs pairs en corruption.

Sans doute, dans plusieurs années, le système pénitentiaire actuel, avec ses prisons en commun, véritables écoles d'infamie, avec ses bagnes, ses chaînes, ses piloris et ses échafauds, paraîtra aussi vicieux, aussi sauvage, aussi atroce que l'ancien traitement qu'on infligeait aux aliénés paraît à cette heure absurde et atroce...

. . . . . .

— Monsieur, dit madame Georges (1) à M. Herbin, j'ai cru pouvoir accompagner mon fils et ma belle-fille, quoique je ne connaisse pas M. Morel. La position de cet excellent homme m'a paru si intéressante, que je n'ai pu résister au désir d'assister avec mes enfants au réveil complet de sa raison, qui, vous l'espérez, nous a-t-on dit, lui reviendra ensuite de l'épreuve à laquelle vous allez le soumettre.

— Je compte du moins beaucoup, madame, sur l'impression favorable que doit lui causer la présence de sa fille et des personnes qu'il avait habitude de voir.

— Lorsqu'on est venu arrêter mon mari, dit la femme de Morel avec émotion, en montrant Rigolette au docteur, notre bonne petite voisine était occupée à me secourir moi et mes enfants.

— Mon père connaissait bien aussi M. Germain, qui a toujours eu beaucoup de bontés pour nous, ajouta Louise. Puis, désignant Alfred et Anastasie, elle reprit : Monsieur et madame sont les portiers de notre maison... ils avaient aussi bien des fois aidé notre famille dans son malheur autant qu'ils le pouvaient.

— Je vous remercie, monsieur, dit le docteur à Alfred, de vous être dérangé pour venir ici ; mais, d'après ce qu'on me dit, je vois que cette visite ne doit pas vous coûter ?

— Môssieur, dit Pipelet en s'inclinant gravement, l'homme doit s'entr'aider ici-bas... il est frère... sans compter que le père Morel était la crème des honnêtes gens... avant qu'il n'ait perdu la raison par suite de son arrestation et celle de cette chère mademoiselle Louise.

— Et même, reprit Anastasie, et même que je regrette toujours que l'écuellée de soupe brûlante que j'ai jetée sur le dos des recors n'aurait pas été du plomb fondu... n'est-ce pas, vieux chéri, du pur plomb fondu ?

— C'est vrai ; je dois rendre ce juste hommage à l'affection que mon épouse avait vouée aux Morel.

— Si vous ne craignez pas, madame, dit le docteur Herbin à la mère de Germain, la vue des aliénés, nous traverserons plusieurs cours pour nous rendre au bâtiment extérieur où j'ai jugé à propos de faire conduire

(1) Nous savons que les femmes sont très-difficilement admises dans les maisons d'aliénés ; mais nous demandons pardon au lecteur de cette irrégularité nécessaire à notre fable

Morel, et j'ai donné l'ordre ce matin qu'on ne le menât pas à la ferme comme à l'ordinaire.

— A la ferme, monsieur? dit madame Georges, il y a une ferme ici?

— Cela vous surprend, madame? je le conçois. Oui, nous avons ici une ferme dont les produits sont d'une très-grande ressource pour la maison et qui est mise en valeur par des aliénés (1).

— Ils y travaillent? en liberté, monsieur?

— Sans doute, et le travail, le calme des champs, la vue de la nature, est un de nos meilleurs moyens curatifs... Un seul gardien les y conduit, et il n'y a presque jamais eu d'exemple d'évasion; ils s'y rendent avec une satisfaction véritable... et le petit salaire qu'ils gagnent sert à améliorer leur sort... à leur procurer de petites douceurs. Mais nous voici arrivés à la porte d'une des cours. Puis, voyant une légère nuance d'appréhension sur les traits de madame Georges, le docteur ajouta : Ne craignez rien, madame... dans quelques minutes vous serez aussi rassurée que moi.

— Je vous suis, monsieur... Venez, mes enfants.

— Anastasie, dit tout bas M. Pipelet, qui était resté en arrière avec sa femme, quand je songe que si l'infernale poursuite de Cabrion eût duré... ton Alfred devenait fou, et, comme tel, était relégué parmi ces malheureux que nous allons voir vêtus des costumes les plus baroques, enchaînés par le milieu du corps ou enfermés dans des loges comme les bêtes féroces du Jardin-des-Plantes!

— Ne m'en parle pas, vieux chéri... On dit que les fous par amour sont comme de vrais singes dès qu'ils aperçoivent une femme... Ils se jettent aux barreaux de leurs cages en poussant des roucoulements affreux... Il faut que leurs gardiens les apaisent à grands coups de fouet et en leur lâchant sur la tête des immenses robinets d'eau glacée qui tombent de cent pieds de haut... et ça n'est pas de trop pour les rafraîchir.

— Anastasie, ne vous approchez pas trop des cages de ces insensés, dit gravement Alfred ; un malheur est si vite arrivé!

— Sans compter que ça ne serait pas généreux de ma part d'avoir l'air de les narguer ; car, après tout, ajouta Anastasie avec mélancolie, c'est nos attraits qui rendent les hommes comme ça. Tiens, je frémis, mon Alfred, quand je pense que si je t'avais refusé ton bonheur, tu serais probablement, à l'heure qu'il est, fou d'amour comme un de ces enragés... que tu serais à te cramponner aux barreaux de ta cage aussitôt que tu verrais une femme, et à rugir après, pauvre vieux chéri... toi qui, au contraire, t'ensauves dès qu'elles t'agacent.

— Ma pudeur est ombrageuse, c'est vrai, et je ne m'en suis pas mal trouvé. Mais, Anastasie, la porte s'ouvre, je frissonne... Nous allons voir d'abominables figures, entendre des bruits de chaînes et des grincements de dents...

M et madame Pipelet, n'ayant pas, ainsi qu'on le voit, entendu la conversation du docteur Herbin, partageaient les préjugés populaires qui existent encore à l'endroit des hospices d'aliénés, préjugés qui, du reste, il y a quarante ans, étaient d'effroyables réalités.

La porte de la cour s'ouvrit.

Cette cour, formant un long parallélogramme, était plantée d'arbres, garnie de bancs ; de chaque côté régnait une galerie d'une étrange construction ; des cellules largement aérées avaient accès sur cette galerie ; une cinquantaine d'hommes, uniformément vêtus de gris, se promenaient, causaient, ou restaient silencieux et contemplatifs, assis au soleil.

Rien ne contrastait davantage avec l'idée qu'on se fait ordinairement des excentricités de costume et de la singularité physiognomonique des aliénés ; il fallait même une longue habitude d'observation pour découvrir sur beaucoup de ces visages les indices certains de la folie.

A l'arrivée du docteur Herbin, un grand nombre d'aliénés se pressèrent autour de lui, joyeux et empressés, en lui tendant leurs mains avec une touchante expression de confiance et de gratitude, à laquelle il répondit cordialement en leur disant :

— Bonjour, bonjour, mes enfants.

Quelques-uns de ces malheureux, trop éloignés du docteur pour lui prendre la main, vinrent l'offrir avec une sorte d'hésitation craintive aux personnes qui l'accompagnaient.

— Bonjour, mes amis, leur dit Germain en leur serrant la main avec une bonté qui semblait les ravir.

— Monsieur, dit madame Georges au docteur, est-ce que ce sont des fous?

— Ce sont à peu près les plus dangereux de la maison, dit le docteur en souriant. On les laisse ensemble le jour; seulement, la nuit on les renferme dans des cellules dont vous voyez les portes ouvertes.

— Comment! ces gens sont complétement fous?... Mais quand sont-ils donc furieux?...

— D'abord... dès le début de leur maladie, quand on les amène ici ; puis peu à peu le traitement agit, la vue de leurs compagnons les calme, les distrait... la douceur les apaise, et leurs crises violentes, d'abord fréquentes, deviennent de plus en plus rares... Tenez, en voici un des plus méchants.

C'était un homme robuste et nerveux, de quarante ans environ, aux longs cheveux noirs, au grand front, au teint bilieux, au regard profond, à la physionomie des plus intelligentes. Il s'approcha gravement du docteur et lui dit d'un ton d'exquise politesse, quoique se contraignant un peu :

— Monsieur le docteur, je dois avoir à mon tour le droit d'entretenir et de promener l'aveugle ; j'aurai l'honneur de vous faire observer qu'il y a une injustice flagrante à priver ce malheureux de ma conversation pour le livrer... (et le fou sourit avec une dédaigneuse amertume) aux stupides divagations d'un idiot complétement étranger, je crois ne rien hasarder, complétement étranger aux moindres notions d une science quelconque, tandis que ma conversation distrairait l'aveugle. Ainsi, ajouta-t-il avec une extrême volubilité, je lui aurais dit mon avis sur les surfaces isothermes et orthogonales, lui faisant remarquer que les équations aux différences partielles, dont l'interprétation géométrique se résume en deux faces orthogonales, ne peuvent être intégrées généralement à cause de leur complication. Je lui aurais prouvé que les surfaces conjuguées sont nécessairement toutes isothermes, et nous aurions cherché ensemble quelles sont les surfaces capables de composer un système triplement isotherme... Si je ne me fais pas illusion, monsieur... comparez cette récréation aux stupidités dont on entretient l'aveugle, ajouta l'aliéné en reprenant haleine, et dites-moi si ce n'est pas un meurtre de le priver de mon entretien?

— Ne prenez pas ce qu'il vient de dire, madame, pour les élucubrations d'un fou, dit tout bas le docteur : il aborde ainsi parfois les plus hautes questions de géométrie ou d'astronomie avec une sagacité qui ferait honneur aux savants les plus illustres... Son savoir est immense. Il parle toutes les langues vivantes ; mais il est, hélas! martyr du désir et de l'orgueil du savoir; il se figure qu'il a absorbé toutes les connaissances humaines en lui seul, et qu'en le retenant ici on replonge l'humanité dans les ténèbres de la plus profonde ignorance.

Le docteur reprit tout haut à l'aliéné, qui semblait attendre sa réponse avec une respectueuse anxiété :

— Mon cher monsieur Charles, votre réclamation me semble de toute justice, et ce pauvre aveugle, qui, je crois, est muet, mais heureusement n'est pas sourd, goûterait un charme infini à la conversation d'un homme aussi érudit que vous. Je vais m'occuper de vous faire rendre justice.

— Du reste, vous persistez toujours, en me retenant ici, à priver l'univers de toutes les connaissances humaines que je me suis appropriées en me les assimilant, dit le fou en s'animant peu à peu et en commençant à gesticuler avec une extrême agitation.

— Allons, allons, calmez-vous, mon bon monsieur Charles. Heureusement l'univers ne s'est pas encore aperçu de ce qui lui manquait ; dès qu'il réclamera, nous nous empresserons de satisfaire à sa réclamation; en tout état de cause, un homme de votre capacité, de votre savoir, peut toujours rendre de grands services.

— Mais je suis pour la science ce qu'était l'arche de Noé pour la nature physique, s'écria-t-il en grinçant des dents et l'œil égaré.

— Je le sais, mon cher ami.

— Vous voulez mettre la lumière sous le boisseau! s'écria-t-il en fermant les poings. Mais alors je vous briserais comme verre, ajouta-t-il d'un air menaçant, le visage empourpré de colère et les veines gonflées à se rompre.

— Ah! monsieur Charles, répondit le docteur en attachant sur l'insensé un regard calme, fixe, perçant, et donnant à sa voix un accent caressant et flatteur, je croyais que vous étiez le plus grand savant des temps modernes...

— Et passés! s'écria le fou, oubliant tout à coup sa colère pour son orgueil.

— Vous ne me laissez pas achever... que vous étiez le plus grand savant des temps passés... présents...

— Et futurs... ajouta le fou avec fierté.

— Oh! le vilain bavard, qui m'interrompt toujours, dit le docteur en souriant et en lui frappant amicalement sur l'épaule. Ne dirait on pas que j'ignore toute l'admiration que vous inspirez et que vous méritez!... Voyons, allons voir l'aveugle... conduisez-moi près de lui.

— Docteur, vous êtes un brave homme ; venez, venez, vous allez voir ce qu'on l'oblige d'écouter quand je pourrais lui dire de si belles choses, reprit le fou complétement calmé en marchant devant le docteur d'un air satisfait.

— Je vous l'avoue, monsieur, dit Germain, qui s'était rapproché de sa mère et de sa femme, dont il avait remarqué l'effroi lorsque le fou avait parlé et gesticulé violemment ; un moment, j'ai craint une crise.

— Eh! mon Dieu, monsieur, autrefois, au premier geste de menace de ce malheureux, les gardiens se fussent jetés sur lui ; on l'eût garrotté, battu, inondé de douches, une des plus atroces tortures que l'on puisse rêver... Jugez de l'effet d'un tel traitement sur une organisation énergique et irritable, dont la force d'expansion est d'autant plus violente qu'elle est plus comprimée. Alors il serait tombé dans un de ces accès de rage effroyables qui défiaient les étreintes les plus puissantes, s'exaspéraient par leur fréquence et devenaient presque incurables; tandis que, vous le voyez, en ne comprimant pas d'abord cette effervescence momentanée ou en la détournant à l'aide de l'excessive mobilité d'esprit que l'on remarque chez beaucoup

(1) Cette ferme, admirable institution curative, est située à très peu de distance de Bicêtre.

d'insensés, ces bouillonnements éphémères s'apaisent aussi vite qu'ils s'élèvent.

— Et quel est donc cet aveugle dont il parle, monsieur? est-ce une illusion de son esprit? demanda madame Georges.

— Non, madame, c'est une histoire fort étrange, répondit le docteur. Cet aveugle a été pris dans un repaire des Champs-Elysées, où l'on a arrêté une bande de voleurs et d'assassins; on a trouvé cet homme enchaîné au milieu d'un caveau souterrain, à côté du cadavre d'une femme si horriblement mutilée, qu'on n'a pu la reconnaître.

— Ah! c'est affreux... dit madame Georges en frissonnant (1).

— Cet homme est d'une épouvantable laideur, toute sa figure est corrodée par le vitriol. Depuis son arrivée ici il n'a pas prononcé une parole. Je ne sais s'il est réellement muet, ou s'il affecte le mutisme. Par un singulier hasard, les seules crises qu'il ait eues se sont passées pendant mon absence, et toujours la nuit. Malheureusement toutes les demandes qu'on lui adresse restent sans réponse, et il est impossible d'avoir aucun renseignement sur sa position; ses accès semblent causés par une fureur dont la cause est impénétrable, car il ne prononce pas une parole. Les autres aliénés ont pour lui beaucoup d'attentions; ils guident sa marche et ils se plaisent à l'entretenir, hélas! selon le degré de leur intelligence. Tenez... le voici...

Toutes les personnes qui accompagnaient le médecin reculèrent d'horreur à la vue du Maître d'école, car c'était lui.

Il n'était pas fou, mais il contrefaisait le muet et l'insensé.

Il avait massacré la Chouette, non dans un accès de folie, mais dans un accès de fièvre chaude pareil à celui dont il avait déjà été frappé lors de sa terrible vision à la ferme de Bouqueval.

Ensuite de son arrestation à la taverne des Champs-Elysées, sortant de son délire passager, le Maître d'école s'était éveillé dans une des cellules du dépôt de la Conciergerie où l'on enferme provisoirement les insensés. Entendant dire autour de lui : — C'est un fou furieux, il résolut de continuer de jouer ce rôle, et s'imposa un mutisme complet afin de ne pas se compromettre par ses réponses, dans le cas où l'on douterait de son insanité prétendue.

Ce stratagème lui réussit. Conduit à Bicêtre, il simula de temps à autre de violents accès de fureur, ayant toujours soin de choisir la nuit pour ces manifestations, afin d'échapper à la pénétrante observation du médecin en chef, le chirurgien de garde, éveillé et appelé à la hâte, n'arrivant presque jamais qu'à l'issue ou à la fin de la crise.

— Le très-petit nombre des complices du Maître d'école qui savaient son véritable nom et son évasion du bagne de Rochefort ignoraient ce qu'il était devenu, et n'avaient d'ailleurs aucun intérêt à le dénoncer; on ne pouvait ainsi constater son identité. Il espérait donc rester toujours à Bicêtre, en continuant son rôle de fou et de muet.

Oui, toujours, tel était alors l'unique vœu, le seul désir de cet homme, grâce à l'impuissance de nuire qui paralysait ses méchants instincts. Grâce à l'isolement profond où il avait vécu dans le caveau de Bras-Rouge, le remords, on le sait, s'était peu à peu emparé de cette âme de fer.

A force de concentrer son esprit dans une incessante méditation, le souvenir de ses crimes passés, privé de toute communication avec le monde extérieur, ses idées finissaient souvent par prendre un corps, par s'imager dans son cerveau, ainsi qu'il l'avait dit à la Chouette; alors lui apparaissaient quelquefois les traits de ses victimes; mais ce n'était pas là de la folie, c'était la puissance du souvenir porté à sa dernière expression.

Ainsi cet homme, encore dans la force de l'âge, d'une constitution athlétique, cet homme qui devait sans doute vivre encore de longues années, cet homme qui jouissait de toute la plénitude de sa raison, devait passer ces longues années parmi les fous, dans un mutisme complet, sinon, s'il était découvert, on le conduisait à l'échafaud pour ses nouveaux meurtres, ou on le condamnait à une réclusion perpétuelle parmi des scélérats pour lesquels il ressentait une horreur qui s'augmentait en raison de son repentir.

Le Maître d'école était assis sur un banc; une forêt de cheveux grisonnants couvraient sa tête hideuse et énorme; accoudé sur un de ses genoux, il appuyait son menton dans sa main. Quoique ce masque affreux fût privé de regard, que deux trous remplaçassent son nez, que sa bouche fût difforme, un désespoir écrasant, incurable, se manifestait encore sur ce visage monstrueux.

Un aliéné d'une figure triste, bienveillante et juvénile, agenouillé devant le Maître d'école, tenait sa robuste main entre les siennes, le regardait avec bonté, et d'une voix douce répétait incessamment ces seuls mots : Des fraises... des fraises... des fraises...

— Voilà pourtant, dit gravement le fou savant, la seule conversation que cet idiot sache tenir à l'aveugle. Si chez lui les yeux du corps sont fermés, ceux de l'esprit sont sans doute ouverts, et il me saura gré de me mettre en communication avec lui.

— Je n'en doute pas, dit le docteur pendant que le pauvre insensé à figure mélancolique contemplait l'abominable figure du Maître d'école avec compassion et répétait de sa voix douce : Des fraises.... des fraises... des fraises...

(1) Rodolphe avait toujours laissé ignorer à madame Georges le sort du Maître d'école depuis que celui-ci s'était évadé du bagne de Rochefort.

— Depuis son entrée ici, ce pauvre fou n'a pas prononcé d'autres paroles que celles-là, dit le docteur à madame Georges, qui regardait le Maître d'école avec horreur; quel événement se rattache à ces mots, les seuls qu'il dise... c'est ce que je n'ai pu pénétrer...

— Mon Dieu, ma mère, dit Germain à madame Georges, combien ce malheureux aveugle paraît accablé!...

— C'est vrai, mon enfant, répondit madame Georges, malgré moi mon cœur se serre... sa vue me fait mal. Oh! qu'il est triste de voir l'humanité sous ce sinistre aspect!

A peine madame Georges eut-elle prononcé ces mots, que le Maître d'école tressaillit; son visage couturé devint pâle sous ses cicatrices; il leva et tourna si vivement la tête du côté de la mère de Germain, que celle-ci ne put retenir un cri d'effroi, quoiqu'elle ignorât quel était ce misérable.

Le Maître d'école avait reconnu la voix de sa femme, et les paroles de madame Georges lui disaient qu'elle parlait à son fils.

— Qu'avez-vous, ma mère? s'écria Germain.

— Rien, mon enfant... mais le mouvement de cet homme... l'expression de sa figure... tout cela... m'a effrayée... Tenez, monsieur, pardonnez à ma faiblesse, ajouta-t-elle en s'adressant au docteur; je regrette presque d'avoir cédé à ma curiosité en accompagnant mon fils.

— Oh! pour une fois... ma mère... il n'y a rien à regretter...

— Bien certainement que notre bonne mère ne reviendra plus jamais ici, ni nous non plus, n'est-ce pas, mon petit Germain? dit Rigolette; c'est si triste... ça navre le cœur.

— Allons, vous êtes une petite peureuse. N'est-ce pas, monsieur le docteur, dit Germain en souriant, n'est-ce pas que ma femme est une peureuse?

— J'avoue, répondit le médecin, que la vue de ce malheureux aveugle et muet m'a impressionné... moi qui ai vu bien des misères.

— Quelle frimousse... hein! vieux chéri? dit tout bas Anastasie... Eh bien! auprès de toi... tous les hommes me paraissent aussi laids que cet affreux bonhomme... C'est pour ça que personne ne peut se vanter de... tu comprends, mon Alfred?...

— Anastasie, je rêverai de cette figure-là... c'est sûr... j'en aurai le cauchemar...

— Mon ami, dit le docteur au Maître d'école, comment vous trouvez-vous?...

Le Maître d'école resta muet.

— Vous ne m'entendez donc pas? reprit le docteur en lui frappant légèrement sur l'épaule.

Le Maître d'école ne répondit rien, il baissa la tête : au bout de quelques instants... de ses yeux sans regards il tomba une larme...

— Il pleure, dit le docteur.

— Pauvre homme! ajouta Germain avec compassion.

Le Maître d'école frissonna; il entendait de nouveau la voix de son fils... Son fils éprouvait pour lui un sentiment de compassion.

— Qu'avez-vous? Quel chagrin vous afflige? demanda le docteur.

Le Maître d'école, sans répondre, cacha son visage dans ses mains.

— Nous n'en obtiendrons rien, dit le docteur.

— Laissez-moi faire, je vais le consoler, reprit le fou savant d'un air grave et prétentieux. Je vais lui démontrer que tous les genres de surfaces orthogonales dans lesquelles les trois systèmes sont isothermes sont : 1° ceux des surfaces du second ordre; 2° ceux des ellipsoïdes de révolution autour du petit axe et du grand axe; 3° ceux... Mais, au fait, non, reprit le fou en se ravisant et réfléchissant : je l'entretiendrai du système planétaire. Puis, s'adressant au jeune aliéné toujours agenouillé devant le Maître d'école : Ote-toi de là... avec tes fraises...

— Mon garçon, dit le docteur au jeune fou, il faut que chacun de vous conduise et entretienne à son tour ce pauvre homme... Laissez votre camarade prendre votre place...

Le jeune aliéné obéit aussitôt, se leva, regarda timidement le docteur de ses grands yeux bleus, lui témoigna sa déférence par un salut, fit un signe d'adieu au Maître d'école et s'éloigna en répétant d'une voix plaintive : — Des fraises... des fraises...

Le docteur, s'apercevant de la pénible impression que cette scène causait à madame Georges, lui dit :

— Heureusement, madame, nous allons trouver Morel, et, si mon espérance se réalise, votre âme s'épanouira en voyant cet excellent homme rendu à la tendresse de sa digne femme et de sa digne fille.

Et le médecin s'éloigna suivi des personnes qui l'accompagnaient.

Le Maître d'école resta seul avec le fou de science, qui commença de lui expliquer, d'ailleurs très-savamment, très-éloquemment, la marche imposante des astres, qui décrivent silencieusement leur courbe immense dans le ciel, dont l'état normal est la nuit...

Mais le Maître d'école n'écoutait pas...

Il songeait avec un profond désespoir qu'il n'entendrait plus jamais la voix de son fils et de sa femme... Certain de la juste horreur qu'il leur inspirait, du malheur, de la honte, de l'épouvante où les aurait plongés la révélation de son nom, il eût plutôt enduré mille morts que de se découvrir à eux... Une seule, une dernière consolation lui restait : un moment il avait inspiré quelque pitié à son fils.

Et malgré lui il se rappelait ces mots que Rodolphe lui avait dits avant de lui infliger un châtiment terrible :

« Chacune de tes paroles est un blasphème, chacune de tes paroles

sera une prière ; tu es audacieux et cruel parce que tu es fort, tu seras doux et humble parce que tu seras faible. Ton cœur est fermé au repentir... un jour tu pleureras tes victimes... O homme tu t'es fait bête féroce... un jour ton intelligence se relèvera par l'expiation. Tu n'as pas même respecté ce que respectent les bêtes sauvages, leur femelle et leurs petits... après une longue vie consacrée à la rédemption de tes crimes, ta dernière prière sera pour supplier Dieu de t'accorder le bonheur inespéré de mourir entre ta femme et ton fils... »

. . . . . .

— Nous allons passer devant la cour des idiots, et nous arriverons au bâtiment où se trouve Morel, dit le docteur en sortant de la cour où était le Maître d'école.

CHAPITRE XVI.

Morel le lapidaire.

Malgré la tristesse que lui avait inspirée la vue des aliénés, madame Georges ne put s'empêcher de s'arrêter un moment en passant devant une cour grillée où étaient enfermés les idiots incurables.

Pauvres êtres, qui souvent n'ont pas même l'instinct de la bête et dont on ignore presque toujours l'origine ; inconnus de tous et d'eux-mêmes... Ils traversent ainsi la vie, absolument étrangers aux sentiments, à la pensée, éprouvant seulement les besoins animaux les plus limités...

Le hideux accouplement de la misère et de la débauche, au plus profond des bouges les plus infects, cause ordinairement cet effroyable abâtardissement de l'espèce... qui atteint en général les classes pauvres.

Si généralement la folie ne se révèle pas tout d'abord à l'observateur superficiel par la seule inspection de la physionomie de l'aliéné, il n'est que trop facile de reconnaître les caractères physiques de l'idiotisme.

Le docteur Herbin n'eut pas besoin de faire remarquer à madame Georges l'expression d'abrutissement sauvage, d'insensibilité stupide ou d'ébahissement imbécile qui donnait aux traits de ces malheureux une expression à la fois hideuse et pénible à voir. Presque tous étaient vêtus de longues souquenilles sordides en lambeaux ; car, malgré toute la surveillance possible, on ne peut empêcher ces êtres, absolument privés d'instinct et de raison, de lacérer, de souiller leurs vêtements en rampant, en se roulant comme des bêtes dans la fange des cours (1) où ils restent pendant le jour.

Les uns, accroupis dans les coins les plus obscurs d'un hangar qui les abritait, pelotonnés, ramassés sur eux-mêmes comme des animaux dans leurs tanières, faisaient entendre une sorte de râlement sourd et continuel.

D'autres, adossés au mur, debout, immobiles, muets, regardaient fixement le soleil.

Un vieillard d'une obésité difforme, assis sur une chaise de bois, dévorait sa pitance avec une voracité animale, en jetant de côté et d'autre des regards obliques et courroucés.

Ceux-ci marchaient circulairement et en hâte dans un tout petit espace qu'ils se limitaient. Cet étrange exercice durait des heures entières sans interruption.

Ceux-là, assis par terre, se balançaient incessamment en jetant alternativement le haut de leur corps en avant et en arrière, n'interrompant ce mouvement d'une monotonie vertigineuse que pour rire aux éclats, de ce rire strident, guttural de l'idiotisme.

D'autres enfin, dans un complet anéantissement, n'ouvraient les yeux qu'aux heures du repas, et restaient inertes, inanimés, sourds, muets, aveugles, sans qu'un cri, sans qu'un geste annonçât leur vitalité.

L'absence complète de communication verbale ou intelligente est un des caractères les plus sinistres d'une réunion d'idiots ; au moins, malgré l'incohérence de leurs paroles et de leurs pensées, les fous se parlent, se reconnaissent, se recherchent, mais entre les idiots il règne une indifférence stupide, un isolement farouche. Jamais on ne les entend prononcer une parole articulée ; ce sont de temps à autre quelques rires sauvages ou des gémissements et des cris qui n'ont rien d'humain. A peine un très-petit nombre d'entre eux reconnaissent-ils leurs gardiens. Et pourtant, répétons-le avec admiration, par respect pour la créature, ces infortunés, qui semblent ne plus appartenir à notre espèce, et pas même à l'espèce animale, par le complet anéantissement de leurs facultés intellectuelles : ces êtres, incurablement frappés, qui tiennent plus du mollusque que de l'être animé, et qui souvent traversent ainsi tous les âges d'une longue carrière, sont entourés de soins recherchés et d'un bien-être dont ils n'ont pas même la conscience.

Sans doute, il est beau de respecter ainsi le principe de la dignité humaine jusque dans ces malheureux qui de l'homme n'ont plus que l'enveloppe ; mais, répétons-le toujours, on devrait songer aussi à la dignité de ceux qui, doués de toute leur intelligence, remplis de zèle, d'activité, sont la force vive de la nation ; leur donner conscience de cette dignité en l'encourageant, en la récompensant lorsqu'elle s'est manifestée par l'amour du travail, par la résignation, par la probité : ne pas dire enfin, avec un égoïsme semi-orthodoxe : Punissons ici-bas, Dieu récompensera là-haut.

. . . . . .

— Pauvres gens ! dit madame Georges en suivant le docteur, après avoir jeté un dernier regard dans la cour des idiots, qu'il est triste de songer qu'il n'y a aucun remède à leurs maux !

— Hélas ! aucun, madame, répondit le docteur, surtout arrivés à cet âge ; car maintenant, grâce aux progrès de la science, les enfants idiots reçoivent une sorte d'éducation qui développe au moins l'atome d'intelligence incomplète dont ils sont quelquefois doués. Nous avons ici une école (1), dirigée avec autant de persévérance que de patience éclairée, qui offre déjà des résultats on ne peut plus satisfaisants : par des moyens très-ingénieux et exclusivement appropriés à leur état, on exerce à la fois le physique et le moral de ces pauvres enfants, et beaucoup parviennent à connaître les lettres, les chiffres, à se rendre compte des couleurs ; on est même arrivé à leur apprendre à chanter en chœur, et je vous assure, madame, qu'il y a une sorte de charme étrange, à la fois triste et touchant, à entendre ces voix étonnées, plaintives, quelquefois douloureuses, s'élever vers le ciel dans un cantique dont presque tous les mots, quoique français, leur sont inconnus. Mais nous voici arrivés au bâtiment où se trouve Morel. J'ai recommandé qu'on le laissât seul ce matin, afin que l'effet que j'espère produire sur lui eût une plus grande action.

— Et quelle est donc sa folie, monsieur ? dit tout bas madame Georges au docteur, afin de n'être pas entendue de Louise.

— Il s'imagine que s'il n'a pas gagné treize cents francs dans sa journée pour payer une dette contractée envers un notaire nommé Ferrand, Louise doit mourir sur l'échafaud pour crime d'infanticide.

— Ah ! monsieur, ce notaire... était un monstre ! s'écria madame Georges, instruite de la haine de cet homme contre Germain. Louise Morel, son père, ne sont pas ses seules victimes. Il a poursuivi mon fils avec un impitoyable acharnement.

— Louise Morel m'a tout dit, madame, répondit le docteur. Dieu merci, ce misérable a cessé de vivre. Mais veuillez m'attendre un moment avec ces braves gens. Je vais voir comment se trouve Morel.

Puis s'adressant à la fille du lapidaire :

— Je vous en prie, Louise, soyez bien attentive. Au moment où je crierai : « Venez ! » paraissez aussitôt, mais seule... Quand je dirai une seconde fois : « Venez ! » les autres personnes entreront avec vous...

— Ah ! monsieur, le cœur me manque, dit Louise en essuyant ses larmes. Pauvre père... si cette épreuve était inutile !...

— J'espère qu'elle le sauvera. Depuis longtemps je la ménage... Allons, rassurez-vous, et songez à mes recommandations.

Et le docteur, quittant les personnes qui l'accompagnaient, entra dans une chambre dont les fenêtres grillées ouvraient sur un jardin.

Grâce au repos, à un régime salubre, aux soins dont on l'entourait, les traits de Morel le lapidaire n'étaient plus pâles, hâves et creusés par une maigreur maladive. Son visage plein, légèrement coloré, annonçait le retour de la santé ; mais un sourire mélancolique, une certaine fixité qui souvent encore immobilisait son regard, annonçaient que sa raison n'était pas encore complétement rétablie.

Lorsque le docteur entra, Morel, assis et courbé devant une table, simulait l'exercice de son métier de lapidaire en disant :

— Treize cents francs... treize cents francs... ou sinon Louise sur l'échafaud... treize cents francs... Travaillons... travaillons... travaillons...

Cette aberration, dont les accès étaient d'ailleurs de moins en moins fréquents, avait toujours été le symptôme primordial de sa folie. Le médecin, d'abord contrarié de trouver Morel en ce moment sous l'influence de sa monomanie, espéra bientôt faire servir cette circonstance à son projet. Il prit dans sa poche une bourse contenant soixante-cinq louis qu'il y avait placés d'avance, versa cet or dans sa main et dit brusquement à Morel, qui, profondément absorbé par son simulacre de travail, ne s'était pas aperçu de l'arrivée du docteur :

— Mon brave Morel .. assez travaillé... Vous avez enfin gagné les treize cents francs qu'il vous faut pour sauver Louise... les voilà...

Et le docteur jeta sur la table la poignée d'or.

— Louise est sauvée ! s'écria le lapidaire en ramassant l'or avec rapidité. Je cours chez le notaire.

(1) Disons à ce propos qu'il est impossible de voir sans une profonde admiration pour les intelligences charitables qui ont combiné ces recherches de propreté hygiénique, de voir, disons-nous, les dortoirs et les lits consacrés aux idiots. Quand on pense qu'autrefois ces malheureux croupissaient dans une paille infecte, et qu'à cette heure ils ont des lits excellents, maintenus dans un état de salubrité parfaite par des moyens vraiment merveilleux, on ne peut, encore une fois, que glorifier ceux qui se sont voués à l'adoucissement de telles misères là, nulle reconnaissance à attendre, pas même la gratitude de l'animal pour son maître. C'est donc le bien seulement fait pour le bien au saint nom de l'humanité ; et cela n'en est que plus digne, que plus grand. On ne saurait donc trop louer MM. les administrateurs et médecins de Bicêtre, dignement soutenus d'ailleurs par la haute et juste autorité du célèbre docteur Ferrus, chargé de l'inspection générale des hospices d'aliénés, et auquel on doit l'excellente loi sur les aliénés, loi basée sur ses savantes et profondes observations.

(1) Cette école est encore une des institutions les plus curieuses et les plus intéressantes.

Et se levant précipitamment il courut vers la porte.

— Venez! cria le docteur avec une vive angoisse, car la guérison instantanée du lapidaire pouvait dépendre de cette première impression.

A peine eut-il dit « Venez, » que Louise parut à la porte, au moment même où son père s'y présentait.

Morel, stupéfait, recula deux pas en arrière et laissa tomber l'or qu'il tenait.

Pendant quelques minutes il contempla Louise dans un ébahissement profond, ne la reconnaissant pas encore. Il semblait pourtant tâcher de rappeler ses souvenirs; puis, se rapprochant d'elle peu à peu, il la regarda avec une curiosité inquiète et craintive.

Louise, tremblante d'émotion, contenait difficilement ses larmes, pendant que le docteur, lui recommandant par un geste de rester muette, épiait, attentif et silencieux, les moindres mouvements de la physionomie du lapidaire. Celui-ci, toujours penché vers sa fille, commença de pâlir : il passa ses deux mains sur son front inondé de sueur; puis, faisant un nouveau pas vers elle, il voulut lui parler; mais la voix expira sur ses lèvres, sa pâleur augmenta, et il regarda autour de lui avec surprise, comme s'il sortait peu à peu d'un songe.

— Bien... bien... dit tout bas le docteur à Louise, c'est bon signe..... quand je dirai venez, jetez-vous dans ses bras en l'appelant votre père.

Le lapidaire porta les mains sur sa poitrine en se regardant, si cela se peut dire, des pieds à la tête, comme pour se bien convaincre de son identité. Ses traits exprimaient une incertitude douloureuse; au lieu d'attacher ses yeux sur sa fille, il semblait vouloir se dérober à sa vue. Alors il se dit à voix basse, d'une voix entrecoupée :

— Non!... non!... un songe... où suis-je?... impossible!... un songe... ce n'est pas elle... Puis voyant les pièces d'or éparses sur le plancher : Et cet or... je ne me rappelle pas... Je m'éveille donc?... la tête me tourne... je n'ose pas regarder... j'ai honte... ce n'est pas Louise...

— Venez, dit le docteur à voix haute.

— Mon père... reconnaissez-moi donc, je suis Louise... votre fille!... s'écria-t-elle fondant en larmes et en se jetant dans les bras du lapidaire, au moment où entraient la femme de Morel, Rigolette, madame Georges, Germain et les Pipelet.

— Oh! mon Dieu! disait Morel, que Louise accablait de caresses, où suis-je? que me veut-on? que s'est-il passé? je ne peux pas croire... Puis, après quelques instants de silence, il prit brusquement entre ses deux mains la tête de Louise, la regarda fixement et s'écria, après quelques instants d'émotion croissante :

— Louise!..

— Il est sauvé! dit le docteur.

— Mon mari... mon pauvre Morel!... s'écria la femme du lapidaire en venant se joindre à Louise.

— Ma femme! reprit Morel, ma femme et ma fille!

— Et moi aussi, monsieur Morel, dit Rigolette, tous vos amis se sont donné rendez-vous ici.

— Tous vos amis!.. vous voyez, monsieur Morel, ajouta Germain.

— Mademoiselle Rigolette!... M. Germain!... dit le lapidaire en reconnaissant chaque personnage avec un nouvel étonnement.

— Et les vieux amis de la loge, donc! dit Anastasie en s'approchant à son tour avec Alfred, les voilà, les Pipelet... les vieux Pipelet... amis à mort... et allez donc, père Morel... voilà une bonne journée...

— M. Pipelet et sa femme!... tant de monde autour de moi!... Il me semble qu'il y a si longtemps!..... Et..... mais..... mais enfin..... c'est toi, Louise... n'est-ce pas?... s'écria-t-il avec entraînement en serrant sa fille dans ses bras. C'est toi, Louise? bien sûr?...

— Mon pauvre père... oui... c'est moi... c'est ma mère..... ce sont tous vos amis..... Vous ne nous quitterez plus..... vous n'aurez plus de chagrin... nous serons heureux maintenant, tous heureux.

— Tous heureux..... Mais..... attendez donc que je me souvienne... Tous heureux... il me semble pourtant qu'on était venu te chercher pour te conduire en prison, Louise.

— Oui... mon père... mais j'en suis sortie... acquittée..... Vous le voyez..... me voici..... près de vous...

— Attendez encore... attendez... voilà la mémoire qui me revient. Puis le lapidaire reprit avec effroi : Et le notaire?...

— Mort..... il est mort, mon père... murmura Louise.

— Mort!..... lui!..... alors... je vous crois... nous pouvons être heureux... Mais où suis-je?... comment suis-je ici?... depuis combien de temps..... et pourquoi?... je ne me rappelle pas bien...

— Vous avez été si malade, monsieur, lui dit le docteur, qu'on vous a transporté ici... à la campagne. Vous avez eu une fièvre très-violente, le délire.

Le Squelette.

— Oui, oui... je me souviens de la dernière chose avant ma maladie; j'étais à parler avec ma fille, et... qui donc, qui donc?... Ah! un homme bien généreux, M. Rodolphe... il m'avait empêché d'être arrêté. Depuis, par exemple, je ne me souviens de rien.

— Votre maladie s'était compliquée d'une absence de mémoire, dit le médecin. La vue de votre fille, de votre femme, de vos amis, vous l'a rendue.

— Et chez qui suis-je donc ici?

— Chez un ami de M. Rodolphe, se hâta de dire Germain; on avait songé que le changement d'air vous serait utile.

— A merveille, dit tout bas le docteur ; et s'adressant à un surveillant il ajouta : Envoyez le fiacre au bout de la ruelle du jardin, afin qu'il n'ait pas à traverser les cours et à sortir par la grande porte.

Ainsi que cela arrive quelquefois dans les cas de folie, Morel n'avait aucunement le souvenir et la conscience de l'aliénation dont il avait été atteint.

Quelques moments après, appuyé sur le bras de sa femme, de sa fille, et accompagné d'un élève chirurgien que, pour plus de prudence, le docteur avait commis à sa surveillance jusqu'à Paris, Morel montait en fiacre et quittait Bicêtre sans soupçonner qu'il y avait été enfermé comme fou.

. . . . . .

— Vous croyez ce pauvre homme complétement guéri ? disait madame Georges au docteur, qui la reconduisait jusqu'à la grande porte de Bicêtre.

— Je le crois, madame, et j'ai voulu exprès le laisser sous l'heureuse influence de ce rapprochement avec sa famille : j'aurais craint de l'en séparer. Du reste un de mes élèves ne le quittera pas et indiquera le régime à suivre. Tous les jours j'irai le visiter jusqu'à ce que sa guérison soit tout à fait consolidée ; car non-seulement il m'intéresse beaucoup, mais il m'a encore été très-particulièrement recommandé, à son entrée à Bicêtre, par le chargé d'affaires du grand-duché de Gerolstein.

Germain et sa mère échangèrent un coup d'œil significatif.

— Je vous remercie, monsieur, dit madame Georges, de la bonté avec laquelle vous avez bien voulu me faire visiter ce bel établissement, et je me félicite d'avoir assisté à la scène touchante que votre savoir avait si habilement prévue et annoncée.

— Et moi, madame, je me félicite doublement de ce succès, qui rend un si excellent homme à la tendresse de sa famille.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Encore tout émus de ce qu'ils venaient de voir, madame Georges, Rigolette et Germain reprirent le chemin de Paris, ainsi que M. et madame Pipelet.

Au moment où le docteur Herbin rentrait dans les cours, il rencontra un employé supérieur de la maison qui lui dit :

— Ah ! mon cher monsieur Herbin, vous ne sauriez vous imaginer à quelle scène je viens d'assister. Pour un observateur comme vous, c'eût été une source inépuisable.

— Comment donc ? quelle scène ?

— Vous savez que nous avons ici deux femmes condamnées à mort, la mère et la fille, qui seront exécutées demain ?

— Sans doute.

— Eh bien ! de ma vie je n'ai vu une audace et un sang-froid pareil à celui de la mère. C'est une femme infernale.

— N'est-ce pas cette veuve Martial qui a montré tant de cynisme dans les débats ? — Elle-même.

— Et qu'a-t-elle fait encore ?

— Elle avait demandé à être enfermée dans le même cabanon que sa fille jusqu'au moment de leur exécution. On avait accédé à sa demande. Sa fille, beaucoup moins endurcie qu'elle, paraît s'amollir à mesure que le moment fatal approche, tandis que l'assurance diabolique de la veuve augmente encore, s'il est possible. Tout à l'heure le vénérable aumônier de la prison est entré dans leur cachot pour leur offrir les consolations de la religion. La fille se préparait à les accepter, lorsque sa mère, sans perdre un moment son sang-froid glacial, l'a accablée, elle et l'aumônier, de si indignes sarcasmes, que ce vénérable prêtre a dû quitter le cachot après avoir en vain tenté de faire entendre quelques saintes paroles à cette femme indomptable.

— A la veille de monter à l'échafaud ! une telle audace est vraiment effrayante, dit le docteur.

— Du reste, on dirait une de ces familles poursuivies par la fatalité antique. Le père est mort sur l'échafaud, un autre fils est au bagne, un autre, aussi condamné à mort, s'est dernièrement évadé. Le fils aîné seul et deux jeunes enfants ont échappé à cette épouvantable contagion. Pourtant cette femme a fait demander à ce fils aîné, le seul honnête homme de cette exécrable race, de venir demain matin recevoir ses dernières volontés.

— Quelle entrevue !

— Vous n'êtes pas curieux d'y assister ?

— Franchement non. Vous connaissez mes principes au sujet de la peine de mort, et je n'ai pas besoin d'un si affreux spectacle pour m'affermir encore dans ma manière de voir. Si cette terrible femme porte son caractère indomptable jusque sur l'échafaud, quel déplorable exemple pour le peuple !

— Il y a encore quelque chose dans cette double exécution qui me paraît très-singulier, c'est le jour qu'on a choisi pour la faire.

— Comment ?

— C'est aujourd'hui la mi-carême.

— Eh bien ?

— Demain l'exécution a lieu à sept heures. Or, des bandes de gens déguisés, qui auront passé cette nuit dans les bals de barrières, se croiseront nécessairement, en rentrant dans Paris, avec le funèbre cortége.

Mort du Chourineur. — PAGE 556

— Vous avez raison, ce sera un contraste hideux.

— Sans compter que de la place de l'exécution, barrière Saint-Jacques, on entendra au loin la musique des guinguettes environnantes, car, pour fêter le dernier jour du carnaval, on danse dans ces cabarets jusqu'à dix et onze heures du matin.

. . . . . .

. . . . . .

Le lendemain le soleil se leva radieux, éblouissant.

A quatre heures du matin, plusieurs piquets d'infanterie et de cavalerie vinrent entourer et garder les abords de Bicêtre.

Nous conduirons le lecteur dans le cabanon où se trouvaient réunies la veuve du supplicié et sa fille Calebasse.

DIXIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

La toilette.

A Bicêtre, un sombre corridor percé çà et là de quelques fenêtres grillées, sortes de soupiraux situés un peu au-dessus du sol d'une cour supérieure, conduisait au cachot des condamnés à mort.

Ce cachot ne prenait de jour que par un large guichet pratiqué à la partie supérieure de la porte, qui ouvrait sur le passage à peine éclairé dont nous avons parlé.

Dans ce cabanon au plafond écrasé, aux murs humides et verdâtres, au sol dallé de pierres froides comme les pierres du sépulcre, sont renfermées la femme Martial et sa fille Calebasse.

La figure anguleuse de la veuve du supplicié se détache, dure, impassible et blafarde comme un masque de marbre, au milieu de la demi-obscurité qui règne dans le cachot.

Privée de l'usage de ses mains, car par-dessus sa robe noire elle porte la camisole de force, sorte de longue casaque de grosse toile grise lacée derrière le dos, et dont les manches se terminent et se ferment en forme de sac, elle demande qu'on lui ôte son bonnet, se plaignant d'une vive chaleur à la tête... Ses cheveux gris tombent épars sur ses épaules. Assise au bord de son lit, ses pieds reposent sur la dalle, elle regarde fixement sa fille Calebasse, séparée d'elle par la largeur du cachot...

Celle-ci, à demi couchée et vêtue aussi de la camisole de force, s'adosse au mur. Elle a la tête baissée sur sa poitrine, l'œil fixe, la respiration saccadée. Sauf un léger tremblement convulsif, qui de temps à autre agite sa mâchoire inférieure, ses traits paraissent assez calmes, malgré leur pâleur livide.

Dans l'intérieur et à l'extrémité du cachot, auprès de la porte, au-dessous du guichet ouvert, un vétéran décoré, à figure rude et basanée, au crâne chauve, aux longues moustaches grises, est assis sur une chaise. Il garde à vue les condamnées.

— Il fait un froid glacial ici!... et pourtant les yeux me brûlent... et puis j'ai soif... toujours soif... dit Calebasse au bout de quelques instants. Puis, s'adressant au vétéran, elle ajouta : De l'eau, s'il vous plaît, monsieur...

Le vieux soldat se leva, prit sur un escabeau un broc d'étain plein d'eau, en remplit un verre, s'approcha de Calebasse et la fit boire lentement, la camisole de force empêchant la condamnée de se servir de ses mains.

Après avoir bu avec avidité, elle dit :

— Merci, monsieur.

— Voulez-vous boire? demanda le soldat à la veuve.

Celle-ci répondit par un signe négatif.

Le vétéran alla se rasseoir.

Il se fit un nouveau silence.

— Quelle heure est-il, monsieur? demanda Calebasse.

— Bientôt quatre heures et demi, dit le soldat.

— Dans trois heures! reprit Calebasse avec un sourire sardonique et sinistre, faisant allusion au moment fixé pour son exécution, dans trois heures...

Elle n'osa pas achever.

La veuve haussa les épaules... Sa fille comprit sa pensée, et reprit :

— Vous avez plus de courage que moi... ma mère... Vous ne faiblirez jamais... vous...

— Jamais!

— Je le sais bien... je le vois bien... Votre figure est aussi tranquille que si vous étiez assise au coin du feu de notre cuisine... occupée à coudre... Ah! il est loin, ce bon temps-là!... il est loin!...

— Bavarde!

— C'est vrai... au lieu de rester là à penser... sans rien dire... j'aime mieux parler... j'aime mieux...

— T'étourdir... poltronne!

— Quand cela serait, ma mère, tout le monde n'a pas votre courage, non plus... J'ai fait ce que j'ai pu pour vous imiter; je n'ai pas écouté le prêtre, parce que vous ne le vouliez pas. Ça n'empêche pas que j'ai peut-être eu tort... car enfin... ajouta la condamnée en frissonnant, après... qui sait?... et après... c'est bientôt... c'est... dans...

— Dans trois heures.

— Comme vous dites cela froidement, ma mère!... Mon Dieu! mon Dieu! c'est pourtant vrai.. dire que nous sommes là... toutes les deux... que nous ne sommes pas malades, que nous ne voudrions pas mourir... et que, pourtant, dans trois heures...

— Dans trois heures, tu auras fini en vraie Martial. Tu auras vu noir... voilà tout... Hardi, ma fille!

— Cela n'est pas beau de parler ainsi à votre fille, dit le vieux soldat d'une voix lente et grave; vous auriez mieux fait de lui laisser écouter le prêtre.

La veuve haussa de nouveau les épaules avec un dédain farouche, et reprit en s'adressant à Calebasse sans seulement tourner la tête du côté du vétéran :

— Courage, ma fille... nous montrerons que des femmes ont plus de cœur que ces hommes... avec leurs prêtres... Les lâches!

— Le commandant Leblond était le plus brave officier du 5e chasseurs à pied .. Je l'ai vu, criblé de blessures à la brèche de Saragosse... mourir en faisant le signe de la croix, dit le vétéran.

— Vous étiez donc son sacristain? lui demanda la veuve en poussant un éclat de rire sauvage.

— J'étais son soldat... répondit doucement le vétéran. C'était seulement pour vous dire qu'on peut, au moment de mourir... prier sans être lâche...

Calebasse regarda attentivement cet homme au visage basané, type parfait et populaire du soldat de l'empire; une profonde cicatrice sillonnait sa joue gauche et se perdait dans sa large moustache grise. Les simples paroles de ce vétéran, dont les traits, les blessures et le ruban rouge semblaient annoncer la bravoure calme et éprouvée par les batailles, frappèrent profondément la fille de la veuve.

Elle avait refusé les consolations du prêtre encore plus par fausse honte et par crainte des sarcasmes de sa mère que par endurcissement. Dans sa pensée incertaine et mourante, elle opposa aux railleries sacrilèges de la veuve l'assentiment du soldat. Forte de ce témoignage, elle crut pouvoir écouter sans lâcheté des instincts religieux auxquels des hommes intrépides avaient obéi.

— Au lait, reprit-elle avec angoisse, pourquoi n'ai-je pas voulu entendre le prêtre?... Il n'y avait pas de faiblesse à cela... D'ailleurs ça m'aurait étourdie... et puis... enfin... après... qui sait?

— Encore! dit la veuve d'un ton de mépris écrasant. Le temps manque... c'est dommage... tu serais religieuse. L'arrivée de ton frère Martial achèvera ta conversion. Mais il ne viendra pas, l'honnête homme... le bon fils!

Au moment où la veuve prononçait ces paroles, l'énorme serrure de la prison retentit bruyamment, et la porte s'ouvrit :

— Déjà! s'écria Calebasse en faisant un bond convulsif. O mon Dieu! on a avancé l'heure! On nous trompait!

Et ses traits commençaient à se décomposer d'une manière effrayante.

— Tant mieux .. si la montre du bourreau avance... tes béguineries ne me déshonoreront pas.

— Madame, dit un employé de la prison à la condamnée avec cette commisération doucereuse qui sent la mort, votre fils est là... voulez-vous le voir?

— Oui, répondit la veuve sans tourner la tête.

— Entrez .. monsieur... dit l'employé.

Martial entra.

Le vétéran resta dans le cachot, dont on laissa, pour plus de précaution, la porte ouverte. A travers la pénombre du corridor à demi éclairé par le jour naissant et par un reverbère, on voyait plusieurs soldats et gardiens, les uns assis sur un banc, les autres debout.

Martial était aussi livide que sa mère; ses traits exprimaient une angoisse, une horreur profonde; ses genoux tremblaient sous lui. Malgré les crimes de cette femme, malgré l'aversion qu'elle lui avait toujours témoignée, il s'était cru obligé d'obéir à sa dernière volonté.

Dès qu'il entra dans le cachot, la veuve jeta sur lui un regard perçant, et lui dit d'une voix sourdement courroucée et comme pour éveiller dans l'âme de son fils une haine profonde :

— Tu vois... ce qu'on va faire... de ta mère... de ta sœur?

— Ah! ma mère... c'est affreux... mais je vous l'avais dit, hélas!.. je vous l'avais dit!

La veuve serra ses lèvres blanches avec colère; son fils ne la comprenait pas; cependant elle reprit :

— On va nous tuer... comme on a tué ton père...

— Mon Dieu!.. mon Dieu!.. et je ne puis rien... c'est fini. Maintenant... que voulez-vous que je fasse? pourquoi ne pas m'avoir écouté... ni vous ni ma sœur? vous n'en seriez pas là.

— Ah!... c'est ainsi... reprit la veuve avec son habituelle et farouche ironie, tu trouves cela bien?

— Ma mère!

— Te voilà content... tu pourras dire, sans mentir, que ta mère est morte... tu ne rougiras plus d'elle.

— Si j'étais mauvais fils, répondit brusquement Martial, révolté de l'injuste dureté de sa mère, je ne serais pas ici.

— Tu viens... par curiosité.

— Je viens .. pour vous obéir.

— Ah! si je t'avais écouté, Martial, au lieu d'écouter ma mère... je ne serais pas ici, s'écria Calebasse d'une voix déchirante et rétant enfin à ses angoisses, à ses terreurs, jusqu'alors contenues par l'influence de la veuve. C'est votre faute... soyez maudite, ma mère!

— Elle se repent .. elle m'accuse... tu dois jouir, hein? dit la veuve à son fils avec un éclat de rire diabolique.

Sans lui répondre, Martial se rapprocha de Calebasse, dont l'agonie commençait, et lui dit avec compassion :

— Pauvre sœur... il est trop tard... maintenant.

— Jamais... trop tard... pour être lâche! dit la mère avec une fureur froide. Oh! quelle race! quelle race! Heureusement Nicolas est évadé. Heureusement François et Amandine... t'échapperont... Ils ont déjà du vice... la misère les achèvera!

— Ah! Martial, veille bien sur eux... ou ils finiront... comme nous deux ma mère. On leur coupera aussi la tête! s'écria Calebasse en poussant de sourds gémissements.

— Il aura beau veiller sur eux, s'écria la veuve avec une exaltation féroce, le vice et la misère seront plus forts que lui... et un jour... ils vengeront père, mère et sœur.

— Votre horrible espérance sera trompée, ma mère, répondit Martial indigné. Ni eux ni moi nous n'aurons jamais la misère à craindre. La Louve a sauvé la jeune fille que Nicolas voulait noyer. Les parents de cette jeune fille nous ont proposé ou beaucoup d'argent, ou moins d'argent et des terres en Alger... à côté d'une ferme qu'ils ont déjà donnée à un homme qui leur a aussi rendu de grands services. Nous avons préféré les terres. Il y a un peu de danger... mais ça nous va... à la Louve et à moi. Demain nous partirons avec les enfants, et de notre vie nous ne reviendrons en Europe.

— Ce que tu dis là est vrai? demanda la veuve à Martial d'un ton de surprise irritée.

— Je ne mens jamais.

— Tu mens aujourd'hui pour me mettre en colère.

— En colère, parce que le sort de ces enfants est assuré?

— Oui, de louveteaux on en fera des agneaux. Le sang de ton père, de ta sœur, le mien, ne sera pas vengé...

— A ce moment ne parlez pas ainsi.

— J'ai tué, on me tue... je suis quitte.

— Ma mère, le repentir...

La veuve poussa un nouvel éclat de rire.

— Je vis depuis trente ans dans le crime, et pour me repentir de trente ans on me donne trois jours, avec la mort au bout... Est-ce que j'aurais le temps? Non, non, quand ma tête tombera, elle grincera de rage et de haine.

— Mon frère, au secours! emmène-moi d'ici! ils vont venir, murmura Calebasse d'une voix défaillante, car la misérable commençait à délirer.

— Veux-tu te taire? dit la veuve exaspérée par la faiblesse de Calebasse; veux-tu te taire? Oh! l infâme!... et c'est ma fille!

— Ma mère! ma mère! s'écria Martial déchiré par cette horrible scène, pourquoi m'avez-vous fait venir ici?

— Parce que je croyais te donner du cœur et de la haine... mais qui n'a pas l'un n'a pas l'autre, lâche!

— Ma mère!

— Lâche, lâche, lâche!

A ce moment il se fit un assez grand bruit de pas dans le corridor.

Le vétéran tira sa montre et regarda l'heure.

Le soleil, se levant au dehors, éblouissant et radieux, jeta tout à coup une nappe de clarté dorée par le soupirail pratiqué dans le corridor en face de la porte du cachot.

Cette porte s'ouvrit, et l'entrée du cabanon se trouva vivement éclairée. Au milieu de cette zone lumineuse, des gardiens apportèrent deux chaises (1), puis le greffier vint dire à la veuve d'une voix émue :

— Madame, il est temps...

La condamnée se leva droite, impassible; Calebasse poussa des cris aigus.

Quatre hommes entrèrent.

Trois d'entre eux, assez mal vêtus, tenaient à la main de petits paquets de corde très-déliée, mais très-forte.

Le plus grand de ces quatre hommes, correctement habillé de noir, portant un chapeau rond et une cravate blanche, remit au greffier un papier.

Cet homme était le bourreau.

Ce papier était un reçu des deux femmes bonnes à guillotiner. Le bourreau prenait possession de ces deux créatures de Dieu; désormais il en répondait seul.

A l'effroi désespéré de Calebasse avait succédé une torpeur hébétée. Deux aides du bourreau furent obligés de l'asseoir sur son lit et de l'y soutenir. Ses mâchoires, serrées par une convulsion tétanique, lui permettaient à peine de prononcer quelques mots sans suite. Elle roulait autour d'elle des yeux déjà ternes et sans regard, son menton touchait à sa poitrine, et, sans l'appui des deux aides, son corps serait tombé en avant comme une masse inerte.

Martial, après avoir une dernière fois embrassé cette malheureuse, restait immobile, épouvanté, n'osant, ne pouvant faire un pas, et comme fasciné par cette terrible scène.

La froide audace de la veuve ne se démentait pas : la tête haute et droite, elle aidait elle-même à se dépouiller de la camisole de force qui emprisonnait ses mouvements. Cette toile tomba, elle se trouva vêtue d'une vieille robe de laine noire.

— Où faut-il me mettre? demanda-t-elle d'une voix ferme.

— Ayez la bonté de vous asseoir sur une de ces chaises, lui dit le bourreau en lui indiquant un des deux sièges placés à l'entrée du cachot.

La porte étant restée ouverte, on voyait dans le corridor plusieurs gardiens, le directeur de la prison et quelques curieux privilégiés.

La veuve se dirigeait d'un pas hardi vers la place qu'on lui avait indiquée, lorsqu'elle passa devant sa fille.

Elle s'arrêta, s'approcha d'elle, et lui dit d'une voix légèrement émue :

— Ma fille, embrasse-moi.

A la voix de sa mère, Calebasse sortit de son apathie, se dressa sur son séant, et, avec un geste de malédiction, elle s'écria :

— S'il y a un enfer, descendez-y, maudite!

— Ma fille, embrasse-moi, dit encore la veuve en faisant un pas.

— Ne m'approchez pas! vous m'avez perdue! murmura la malheureuse en jetant ses mains en avant pour repousser sa mère.

— Pardonne-moi!

— Non, non, dit Calebasse d'une voix convulsive; et, cet effort ayant épuisé ses forces, elle retomba presque sans connaissance entre les bras des aides.

Un nuage passa sur le front indomptable de la veuve; un instant ses yeux secs et ardents devinrent humides. A ce moment, elle rencontra le regard de son fils.

Après un moment d'hésitation, et comme si elle eût cédé à l'effort d'une lutte intérieure, elle lui dit :

— Et toi?...

Martial se précipita en sanglotant dans les bras de sa mère.

— Assez! dit la veuve en surmontant son émotion et en se dégageant des étreintes de son fils. Monsieur attend, ajouta-t-elle en montrant le bourreau.

Puis elle marcha rapidement vers la chaise, où elle s'assit résolûment.

La lueur de sensibilité maternelle qui avait un moment éclairé les noires profondeurs de cette âme abominable s'éteignit tout à coup.

— Monsieur, dit le vétéran à Martial en s'approchant de lui avec intérêt, ne restez pas ici. Venez, venez.

Martial, égaré par l'horreur et par l'épouvante, suivit machinalement le soldat.

Deux aides avaient apporté sur la chaise Calebasse agonisante; l'un maintenait ce corps déjà presque privé de vie, pendant que l'autre homme, au moyen de cordes de fonet excessivement minces, mais très-longues, lui attachait les mains derrière le dos par des liens et des nœuds inextricables, et lui nouait aux chevilles une corde assez longue pour que la marche à petits pas fût possible.

Cette opération était à la fois étrange et horrible : on eût dit que les longues cordes minces qu'on distinguait à peine dans l'ombre, et dont ces hommes silencieux entouraient, garrottaient la condamnée, avec autant de rapidité que de dextérité, sortaient de leurs mains comme les fils ténus dont les araignées enveloppent aussi leur victime avant de la dévorer.

Le bourreau et son autre aide enchevêtraient la veuve avec la même agilité, sans que les traits de cette femme offrissent la moindre altération. Seulement de temps à autre elle toussait légèrement.

Lorsque la condamnée fut ainsi mise dans l'impossibilité de faire un mouvement, le bourreau, tirant de sa poche une longue paire de ciseaux, lui dit avec politesse :

— Ayez la complaisance de baisser la tête, madame.

La veuve baissa la tête en disant :

— Nous sommes de bonnes pratiques; vous avez eu mon mari, maintenant voilà sa femme et sa fille.

Sans répondre, le bourreau ramassa dans sa main gauche les longs cheveux gris de la condamnée, et se mit à les couper très-ras, très-ras, surtout à la nuque.

— Ça fait que j'aurai été coiffée trois fois dans ma vie, dit la veuve avec un ricanement sinistre : le jour de ma première communion, quand on m'a mis le voile; le jour de mon mariage, quand on m'a mis la fleur d'oranger; et puis aujourd'hui, n'est-ce pas, coiffeur de la mort!

Le bourreau resta muet.

Les cheveux de la condamnée étant épais et rudes, l'opération fut si longue que la chevelure de Calebasse tombait entièrement sur les dalles alors que celle de sa mère n'était coupée qu'à demi.

— Vous ne savez pas à quoi je pense? dit la veuve au bourreau, après avoir de nouveau contemplé sa fille.

Le bourreau continua de garder le silence.

On n'entendait que le grincement sonore des ciseaux et que l'espèce de hoquet et de râle qui de temps à autre soulevait la poitrine de Calebasse.

A ce moment on vit dans le corridor un prêtre à figure vénérable s'approcher du directeur de la prison et causer à voix basse avec lui. Ce saint ministre venait tenter une dernière fois d'arracher l'âme de la veuve à l'endurcissement.

(1) Ordinairement *la toilette* des condamnés a lieu dans l'avant-greffe; mais quelques réparations indispensables obligeaient de faire dans le cachot les sinistres apprêts.

— Je pense, reprit la veuve au bout de quelques moments, et voyant que le bourreau ne lui répondait pas, je pense qu'à cinq ans ma fille, à qui on va couper la tête, était la plus jolie enfant qu'on puisse voir. Elle avait des cheveux blonds et des joues roses et blanches. Alors qui est-ce qui lui aurait dit que... Puis, ensuite d'un nouveau silence, elle s'écria, avec un éclat de rire et une expression impossible à rendre : Quelle comédie que le sort !

A ce moment, les dernières mèches de la chevelure grise de la condamnée tombèrent sur ses épaules.

— C'est fini, madame, dit poliment le bourreau.

— Merci !... Je vous recommande mon fils Nicolas, dit la veuve, vous le coiffierez un de ces jours !

Un gardien vint dire quelques mots tout bas à la condamnée.

— Non, je vous ai déjà dit que non, répondit-elle brusquement.

Le prêtre entendit ces mots, leva les yeux au ciel, joignit les mains et disparut.

— Madame, nous allons partir; vous ne voulez rien prendre? dit obséquieusement le bourreau.

— Merci... ce soir je prendrai une gorgée de terre.

Et la veuve, après ce nouveau sarcasme, se leva droite; ses mains étaient attachées derrière son dos, et un lien assez lâche pour qu'elle pût marcher la garrottait d'une cheville à l'autre. Quoique son pas fût ferme et résolu, le bourreau et un aide voulurent obligeamment la soutenir; elle fit un geste d'impatience, et dit d'une voix impérieuse et dure :

— Ne me touchez pas, j'ai bon pied, bon œil. Sur l'échafaud, on verra si j'ai une bonne voix, et si je dis des paroles de repentance...

Et la veuve, accostée du bourreau et d'un aide, sortant du cachot, entra dans le corridor.

Les deux autres aides furent obligés de transporter Calebasse sur sa chaise; elle était mourante.

Après avoir traversé le long corridor, le funèbre cortége monta un escalier de pierre qui conduisait à une cour extérieure.

Le soleil inondait de sa lumière chaude et dorée le faîte des hautes murailles blanches qui entouraient la cour et se découpaient sur un ciel d'un bleu splendide; l'air était doux et tiède, jamais journée de printemps ne fut plus riante, plus magnifique.

Dans cette cour on voyait un piquet de gendarmerie départementale, un fiacre et une voiture longue, étroite, à caisse jaune, attelée de trois chevaux de poste qui hennissaient gaiement en faisant tinter leurs grelots retentissants.

On montait dans cette voiture comme dans un omnibus, par une portière située à l'arrière. Cette ressemblance inspira une dernière raillerie à la veuve.

— Le conducteur ne dira pas... *Complet*, dit-elle. Puis elle gravit le marchepied aussi lestement que le lui permettaient ses entraves.

Calebasse, expirante et soutenue par un aide, fut placée dans la voiture en face de sa mère; puis on ferma la portière.

Le cocher du fiacre s'était endormi, le bourreau le secoua.

— Excusez, bourgeois, dit le cocher en se réveillant et en descendant pesamment de son siége; mais une nuit de mi-carême, c'est rude. Je venais justement de conduire aux Vendanges de Bourgogne une tapée de débardeurs et de débardeuses qui chantaient la mère Godichon, quand vous m'avez pris à l'heure.

— Allons, c'est bon. Suivez cette voiture, et... boulevard Saint-Jacques.

— Excusez, bourgeois... il y a une heure aux Vendanges, maintenant à la guillotine ! Ça prouve que les courses se suivent et ne se ressemblent pas, comme dit c't'autre.

Les deux voitures, précédées et suivies du piquet de gendarmerie, sortirent de la porte extérieure de Bicêtre, et prirent au grand trot la route de Paris.

. . . . . .

CHAPITRE II.

Martial et le Chourineur.

Nous avons présenté le tableau de la toilette des condamnés dans toute son effroyable vérité, parce qu'il nous semble qu'il ressort de cette peinture de puissants arguments

Contre la peine de mort,

Contre la manière dont cette peine est appliquée,

Contre l'effet qu'on en attend comme exemple donné aux populations.

Quoique dépouillé de cet appareil à la fois formidable et religieux dont devraient être au moins entourés tous les actes du suprême châtiment que la loi inflige au nom de la vindicte publique, la toilette est ce qu'il y a de plus terrifiant dans l'exécution de l'arrêt de mort, et c'est cela que l'on cache à la multitude.

Au contraire, en Espagne, par exemple, le condamné reste exposé pendant trois jours dans une chapelle ardente, son cercueil est continuellement sous ses yeux; les prêtres disent les prières des agonisants, les cloches de l'église tintent jour et nuit un glas funèbre (1).

On conçoit que cette espèce d'initiation à une mort prochaine puisse épouvanter les criminels les plus endurcis, et inspirer une terreur salutaire à la foule qui se presse aux grilles de la chapelle mortuaire.

Puis le jour du supplice est un jour de deuil public; les cloches de toutes les paroisses sonnent les *trepassés;* le condamné est lentement conduit à l'échafaud avec une pompe imposante, lugubre; son cercueil toujours porté devant lui; les prêtres, chantant les prières des morts, marchent à ses côtés; viennent ensuite les confréries religieuses, et enfin des frères quêteurs demandant à la foule de quoi dire des messes pour le repos de l'âme du supplicié... Jamais la foule ne reste sourde à cet appel...

Sans doute, tout cela est épouvantable, mais cela est logique, mais cela est imposant, mais cela montre que l'on ne retranche pas de ce monde une créature de Dieu pleine de vie et de force comme on égorge un bœuf, mais cela donne à penser à la multitude, qui juge toujours du crime par la grandeur de la peine... que l'homicide est un forfait bien abominable, puisque son châtiment ébranle, attriste, émeut toute une ville.

Encore une fois, ce redoutable spectacle peut faire naître de graves réflexions, inspirer un utile effroi... et ce qu'il y a de barbare dans ce sacrifice humain est au moins couvert par la terrible majesté de son exécution.

Mais, nous le demandons, les choses se passant exactement comme nous les avons rapportées (et quelquefois même moins gravement), de quel exemple cela peut-il être?

De grand matin on prend le condamné, on le garrotte, on le jette dans une voiture fermée, le postillon fouette, touche à l'échafaud, la bascule joue, et une tête tombe dans un panier... au milieu des railleries atroces de ce qu'il y a de plus corrompu dans la populace!...

Encore une fois, dans cette exécution rapide et furtive, où est l'exemple? où est l'épouvante?...

Et puis, comme l'exécution a lieu pour ainsi dire à huis clos, dans un endroit parfaitement écarté, avec une précipitation sournoise, toute la ville ignore cet acte sanglant et solennel, rien ne lui annonce que ce jour-là on « tue un homme... » les théâtres rient et chantent... la foule bourdonne insoucieuse et bruyante...

Au point de vue de la société, de la religion, de l'humanité, c'est pourtant quelque chose qui doit importer à tous que cet homicide juridique commis au nom de l'intérêt de tous...

Enfin, disons-le encore, disons-le toujours, voici le glaive, mais où est la couronne? A côté de la punition, montrez la récompense; alors seulement la leçon sera complète et féconde... Si, le lendemain de ce jour de deuil et de mort, le peuple, qui a vu la veille le sang d'un grand criminel rougir l'échafaud, voyait rémunérer et exalter un grand homme de bien, il redouterait d'autant plus le supplice du premier qu'il ambitionnerait davantage le triomphe du second; la terreur empêche à peine le crime, jamais elle n'inspire la vertu.

Considère-t-on l'effet de la peine de mort sur les condamnés eux-mêmes?

Ou ils la bravent avec un cynisme audacieux...

Ou ils la subissent inanimés, à demi morts d'épouvante...

Ou ils offrent leur tête avec un repentir profond et sincère...

Or, la peine est insuffisante pour ceux qui la narguent...

Inutile pour ceux qui sont déjà morts moralement...

Exagérée pour ceux qui se repentent avec sincérité.

Répétons-le : la société ne tue le meurtrier ni pour le faire souffrir, ni pour lui infliger la loi du talion... Elle le tue pour le mettre dans l'impossibilité de nuire... elle le tue pour que l'exemple de sa punition serve de frein aux meurtriers à venir.

Nous croyons, nous, que la peine est trop barbare, et qu'elle n'épouvante pas assez...

Nous croyons, nous, que dans quelques crimes, tels que le parricide, ou autres forfaits qualifiés, l'*aveuglement* et un isolement perpétuel mettraient un condamné dans l'impossibilité de nuire, et le puniraient d'une manière mille fois plus redoutable, tout en lui laissant le temps du repentir et de la rédemption.

Si l'on doutait de cette assertion, nous rappellerions beaucoup de faits constatant l'horreur invincible des criminels endurcis pour l'isolement. Ne sait-on pas que quelques-uns ont commis des meurtres pour être condamnés à mort, préférant ce supplice à une cellule?... Quelle serait donc leur terreur, lorsque l'*aveuglement*, joint à l'isolement, ôterait au condamné l'espoir de s'évader, espoir qu'il conserve et qu'il réalise quelquefois même en cellule et chargé de fers?

Et, à ce propos, nous pensons aussi que l'abolition des condamnations capitales sera peut-être une des conséquences forcées de l'isolement pénitentiaire : l'effroi que cet isolement inspire à la génération qui peuple à cette heure les prisons et les bagnes étant tel que beaucoup d'entre ces incurables préféreront encourir le dernier supplice que l'emprisonnement cellulaire, alors il faudra sans doute supprimer la peine

(1) C'est ainsi que cela se passait en Espagne pendant le séjour que j'y fis de 1824 à 1825.

de mort pour leur enlever cette dernière et épouvantable alternative.

. . . . . .

Avant de poursuivre notre récit, disons quelques mots des relations récemment établies entre le Chourineur et Martial.

Une fois Germain sorti de prison, le Chourineur prouva facilement qu'il s'était volé lui-même, avoua au juge d'instruction le but de cette singulière mystification, et fut mis en liberté après avoir été justement et sévèrement admonesté par ce magistrat.

N'ayant pas alors retrouvé Fleur-de-Marie, et voulant récompenser de ce nouvel acte de dévouement le Chourineur, auquel il devait déjà la vie, Rodolphe, pour combler les vœux de son rude protégé, l'avait logé à l'hôtel de la rue Plumet, lui promettant de l'emmener à sa suite lorsqu'il retournerait en Allemagne. Nous l'avons dit, le Chourineur éprouvait pour Rodolphe l'attachement aveugle, obstiné du chien pour son maître. Demeurer sous le même toit que le prince, le voir quelquefois, attendre avec patience une nouvelle occasion de se sacrifier à lui ou aux siens, là se bornaient l'ambition et le bonheur du Chourineur, qui préférait mille fois cette condition à l'argent et à la ferme en Algérie que Rodolphe avait mis à sa disposition.

Mais, lorsque le prince eut retrouvé sa fille, tout changea ; malgré sa vive reconnaissance pour l'homme qui lui avait sauvé la vie, il ne put se résoudre à emmener avec lui en Allemagne ce témoin de la première honte de Fleur-de-Marie... Bien décidé d'ailleurs à combler tous les désirs du Chourineur, il le fit venir une dernière fois, et lui dit qu'il attendait de son attachement un nouveau service. A ces mots, la physionomie du Chourineur rayonna ; mais elle devint bientôt consternée, lorsqu'il apprit que non-seulement il ne pourrait suivre le prince en Allemagne, mais qu'il faudrait quitter l'hôtel le jour même.

Il est inutile de dire les compensations brillantes que Rodolphe offrit au Chourineur : l'argent qui lui était destiné, le contrat de vente de la ferme en Algérie, plus encore, s'il le voulait... tout était à sa disposition.

Le Chourineur, frappé au cœur, refusa ; et, pour la première fois de sa vie peut-être, cet homme pleura... Il fallut l'instance de Rodolphe pour le décider à accepter ses premiers bienfaits.

Le lendemain, le prince fit venir la Louve et Martial ; sans leur apprendre que Fleur-de-Marie était sa fille, il leur demanda ce qu'il pouvait faire pour eux ; tous leurs désirs devaient être accomplis. Voyant leur hésitation, et se souvenant de ce que Fleur-de-Marie lui avait dit des goûts un peu sauvages de la Louve et de son mari, il proposa au hardi ménage une somme d'argent considérable, ou bien la moitié de cette somme et des terres en plein rapport, dépendantes d'une ferme voisine de celle qu'il avait fait acheter pour le Chourineur, et qui était aussi à vendre. En faisant cette offre, le prince avait encore songé que Martial et le Chourineur, tous deux rudes, énergiques, tous deux doués de bons et valeureux instincts, sympathiseraient d'autant mieux qu'ils avaient aussi tous deux des raisons de rechercher la solitude, l'un à cause de son passé, l'autre à cause des crimes de sa famille.

Il ne se trompait pas ; Martial et la Louve acceptèrent avec transport ; puis, ayant été, par l'intermédiaire de Murph, mis en rapport avec le Chourineur, tous trois se félicitèrent bientôt des relations que promettait leur voisinage en Algérie.

Malgré la profonde tristesse où il était plongé, ou plutôt à cause même de cette tristesse, le Chourineur, touché des avances cordiales de Martial et de sa femme, y répondit avec effusion. Bientôt une amitié sincère unit les futurs colons : les gens de cette trempe se jugent vite et s'aiment de même... Aussi, la Louve et Martial, n'ayant pu, malgré leurs affectueux efforts, tirer leur nouvel ami de sa sombre léthargie, ne comptaient plus pour l'en distraire que sur le mouvement du voyage et sur l'activité de leur vie à venir ; car, une fois en Algérie, ils seraient obligés de se mettre au fait de la culture des terres qu'on leur avait données, les propriétaires devant, d'après les conditions de la vente, faire valoir les fermes pendant une année encore, afin que les nouveaux possesseurs fussent en état de surveiller plus tard l'exploitation.

Ces préliminaires posés, on comprendra qu'instruit de la pénible entrevue à laquelle Martial devait se rendre pour obéir aux dernières volontés de sa mère, le Chourineur ait voulu accompagner son nouvel ami jusqu'à la porte de Bicêtre, où il l'attendait dans le fiacre qui les avait amenés, et qui les reconduisit à Paris après que Martial, épouvanté, eut quitté le cachot où l'on faisait les terribles préparatifs de l'exécution de sa mère et de sa sœur.

La physionomie du Chourineur était complétement changée : l'expression d'audace et de bonne humeur qui caractérisait ordinairement sa mâle figure avait fait place à un morne abattement ; sa voix même avait perdu quelque chose de sa rudesse ; une douleur de l'âme, douleur jusqu'alors inconnue de lui, avait rompu, brisé cette nature énergique.

Il regardait Martial avec compassion.

— Courage, lui disait le Chourineur, vous avez fait tout ce qu'un brave garçon pouvait faire... C'est fini... Songez à votre femme, à ces enfants que vous avez empêchés d'être des gueux comme père et mère... Et puis enfin, ce soir nous aurons quitté Paris pour n'y plus revenir, et vous n'entendrez plus jamais parler de ce qui vous afflige.

— C'est égal, voyez-vous, Chourineur... après tout, c'est ma mère... c'est ma sœur.

— Enfin, que voulez-vous... ça est... et, quand les choses sont.. il faut bien s'y soumettre... dit le Chourineur en étouffant un soupir.

Après un moment de silence, Martial lui dit cordialement :

— Moi aussi je devrais vous consoler, pauvre garçon... toujours cette tristesse...

— Toujours, Martial...

— Enfin... moi et ma femme... nous comptons qu'une fois hors de Paris... ça vous passera...

— Oui, dit le Chourineur au bout de quelques instants et presque en frissonnant malgré lui, si je sors de Paris...

— Puisque... nous partons ce soir.

— C'est-à-dire vous autres... vous partez ce soir...

— Et vous donc? est-ce que vous changez d'idée maintenant?

— Non...

— Eh bien?

Le Chourineur garda de nouveau le silence, puis il reprit, en faisant un effort sur lui-même :

— Tenez, Martial... vous allez hausser les épaules.. mais j'aime autant vous tout dire... S'il m'arrive quelque chose, au moins ça prouvera que je ne me suis pas trompé.

— Qu'y a-t-il donc?

— Quand... M. Rodolphe... nous a fait demander s'il nous conviendrait de partir ensemble pour Alger et d'y être voisins, je n'ai pas voulu vous tromper... ni vous ni votre femme... Je vous ai dit... ce que j'avais été...

— Ne parlons plus de cela... vous avez subi votre peine... vous êtes aussi bon et aussi brave que pas un... Mais je conçois que, comme moi, vous aimiez mieux aller vivre au loin... grâce à notre généreux protecteur... que de rester ici... où, si à l'aise et si honnêtes que nous soyons, on nous reprocherait toujours, à vous un méfait que vous avez payé et dont vous vous repentez pourtant encore... à moi les crimes de mes parents... dont je ne suis pas responsable. Mais de vous à nous... le passé est passé... et bien passé... Soyez tranquille... nous comptons sur vous comme vous pouvez compter sur nous.

— De vous à moi... peut-être... le passé est passé ; mais, comme je le disais à M. Rodolphe... voyez-vous, Martial... il y a quelque chose là-haut... et j'ai tué un homme...

— C'est un grand malheur; mais, enfin, dans ce moment-là vous ne vous connaissiez plus... vous étiez comme fou... et puis enfin vous avez sauvé la vie à d'autres personnes... et ça doit vous compter.

— Ecoutez, Martial... si je vous parle de mon malheur... voilà pourquoi... Autrefois j'avais souvent un rêve... dans lequel je voyais... le sergent que j'ai tué... Depuis longtemps... je ne l'avais plus... ce rêve... et cette nuit... je l'ai eu...

— C'est un hasard.

— Non... ça m'annonce un malheur pour aujourd'hui.

— Vous déraisonnez, mon bon camarade...

— J'ai un pressentiment que je ne sortirai pas de Paris...

— Encore une fois, vous n'avez pas le sens commun... Votre chagrin de quitter notre bienfaiteur... la pensée de me conduire aujourd'hui à Bicêtre... où de si tristes choses m'attendaient... tout cela vous aura agité cette nuit ; alors naturellement votre rêve... vous sera revenu...

Le Chourineur secoua tristement la tête.

— Il m'est revenu juste la veille du départ de M. Rodolphe... car c'est aujourd'hui qu'il part...

— Aujourd'hui?

— Oui... Hier j'ai envoyé un commissionnaire à son hôtel... n'osant pas y aller moi-même... il me l'avait défendu... On a dit que le prince partait ce matin, à onze heures... par la barrière de Charenton. Aussi une fois que nous allons être arrivés à Paris... je me posterai là... pour tâcher de le voir; ça sera la dernière fois!... la dernière!...

— Il paraît si bon, que je comprends bien que vous l'aimiez...

— L'aimer! dit le Chourineur avec une émotion profonde et concentrée, oh oui!... allez... Voyez-vous, Martial... coucher par terre, manger du pain noir... être son chien... mais être où il aurait été, je ne demandais pas plus... C'était trop... il n'a pas voulu.

— Il a été si généreux pour vous!

— Ce n'est pas ça qui fait que je l'aime tant... c'est parce qu'il m'a dit que j'avais du cœur et de l'honneur... Oui, et dans un temps où j'étais farouche comme une bête brute, où je me méprisais comme le rebut de la canaille... lui m'a fait comprendre qu'il y avait encore du bon en moi, puisque, ma peine faite, je m'étais repenti, et qu'après avoir souffert la misère des misères sans voler, j'avais travaillé avec courage pour gagner honnêtement ma vie... sans vouloir de mal à personne, quoique tout le monde m'ait regardé comme un brigand fini, ce qui n'était pas encourageant.

— C'est vrai; souvent pour vous maintenir ou vous mettre dans la bonne route, il ne faut que quelques mots qui vous encouragent et vous relèvent...

— N'est-ce pas, Martial? Aussi quand M. Rodolphe me les a dits ces mots, dame! voyez-vous, le cœur m'a battu haut et fier. Depuis ce temps-là, je me mettrais dans le feu pour le bien... Que l'occasion vienne, on verrait... Et ça, grâce à qui?... grâce à M. Rodolphe.

— C'est justement parce que vous êtes mille fois meilleur que vous

n'étiez que vous ne devez pas avoir de mauvais pressentiments. Votre rêve ne signifie rien.

— Enfin nous verrons. C'est pas que je cherche un malheur exprès... il n'y en a pas pour moi de plus grand que celui qui m'arrive... Ne plus le voir jamais... M. Rodolphe! Moi qui croyais ne plus le quitter... Dans mon espèce, bien entendu... j'aurais été là, à lui corps et âme, toujours prêt... C'est égal, il a peut-être tort... Tenez, Martial, je ne suis qu'un ver de terre auprès de lui... eh bien! quelquefois il arrive que les plus petits peuvent être utiles aux plus grands... Si ça devait être, je ne lui pardonnerais de ma vie de s'être privé de moi.

— Qui sait?... un jour peut-être vous le reverrez...

— Oh! non. Il m'a dit : « Mon garçon, il faut que tu me promettes de ne jamais chercher à me revoir, cela me rendra service. » Vous comprenez, Martial, j'ai promis... foi d'homme, je tiendrai... mais c'est dur.

— Une fois là-bas vous oublierez peu à peu ce qui vous chagrine. Nous travaillerons, nous vivrons seuls, tranquilles, comme de bons fermiers, sauf à faire quelquefois le coup de fusil avec les Arabes... Tant mieux! ça nous ira à nous deux ma femme; car elle est crâne, allez, la Louve!

— S'il s'agit de coups de fusil, ça me regardera, Martial! dit le Chourineur un peu moins accablé. Je suis garçon, et j'ai été troupier...

— Et moi braconnier!

— Mais vous... vous avez votre femme et ces deux enfants dont vous êtes comme le père... Moi, je n'ai que ma peau... et, puisqu'elle ne peut plus être bonne à faire un paravent à M. Rodolphe, je n'y tiens guère. Ainsi s'il y a un coup de peigne à se donner, ça me regardera.

— Ça nous regardera tous les deux.

— Non, moi seul... tonnerre!... A moi les Bédouins!

— A la bonne heure; j'aime mieux vous entendre parler ainsi que comme tout à l'heure... Allez, Chourineur... nous serons de vrais frères; et puis vous pourrez nous entretenir de vos chagrins s'ils durent encore, car j'aurai les miens. La journée d'aujourd'hui comptera longtemps dans ma vie, allez... On ne voit pas sa mère, sa sœur... comme je les ai vues... sans que ça vous revienne à l'esprit... Nous nous ressemblons, vous et moi, dans trop de choses, pour qu'il ne nous soit pas bon d'être ensemble Nous ne bondons au danger ni l'un ni l'autre; eh bien! nous serons moitié fermiers, moitié soldats... Il y a de la chasse là-bas... nous chasserons... Si vous voulez vivre seul chez vous, vous y vivrez, et nous voisinerons... sinon... nous logerons tous ensemble. Nous élèverons les enfants comme de braves gens, et vous serez quasi leur oncle.. puisque nous serons frères. Ça vous va-t-il? dit Martial en tendant la main au Chourineur.

— Ça me va, mon brave Martial... Et puis enfin... le chagrin me tuera ou je le tuerai... comme on dit.

— Il ne vous tuera pas... Nous vieillirons là-bas dans notre désert, et tous les soirs nous dirons : « Frère... merci à M. Rodolphe... » Ça sera notre prière pour lui...

— Tenez, Martial... vous me mettez du baume dans le sang...

— A la bonne heure... Ce bête de rêve... vous n'y pensez plus, j'espère?...

— Je tâcherai...

— Ah çà!... vous venez nous prendre à quatre heures! la diligence part à cinq.

— C'est convenu... Mais nous voici bientôt à Paris; je vais arrêter le fiacre. J'irai à pied jusqu'à la barrière de Charenton; j'attendrai M. Rodolphe pour le voir passer.

La voiture s'arrêta; le Chourineur descendit.

— N'oubliez pas... à quatre heures... mon bon camarade, dit Martial.

— A quatre heures!...

Le Chourineur avait oublié qu'on était au lendemain de la mi-carême; aussi fut-il étrangement surpris du spectacle à la fois bizarre et hideux qui s'offrit à sa vue lorsqu'il eut parcouru une partie du boulevard extérieur, qu'il suivait pour se rendre à la barrière de Charenton.

CHAPITRE III.

Le doigt de Dieu.

Le Chourineur, au bout de quelques instants, se trouvait emporté malgré lui par une foule compacte, torrent populaire qui, descendant du faubourg de la Glacière, s'amoncelait aux abords de cette barrière, pour se rendre ensuite sur le boulevard Saint-Jacques, où allait avoir lieu l'exécution.

Quoiqu'il fît grand jour, on entendait encore au loin la musique retentissante de l'orchestre des guinguettes, où éclatait surtout la vibration sonore des cornets à pistons.

Il faudrait le pinceau de Callot, de Rembrandt ou de Goya pour rendre l'aspect bizarre, hideux, presque fantastique, de cette multitude. Presque tous, hommes, femmes, enfants, étaient vêtus de vieux costumes de mascarades; ceux qui n'avaient pu s'élever jusqu'à ce luxe portaient sur leurs vêtements des guenilles de couleurs tranchantes; quelques jeunes gens étaient affublés de robes de femmes à demi déchirées et souillées de boue; tous ces visages, flétris par la débauche et par le vice, marbrés par l'ivresse, étincelaient d'une joie sauvage en songeant qu'après une nuit de crapuleuse orgie, ils allaient voir mettre à mort deux femmes dont l'échafaud était dressé (1).

Ecume fangeuse et fétide de la population de Paris, cette immense cohue se composait de bandits et de femmes perdues qui demandent chaque jour au crime le pain de la journée... et qui chaque soir rentrent largement repus dans leurs tanières (2).

Le boulevard extérieur étant fort resserré à cet endroit, la foule entassée refluait et entravait absolument la circulation. Malgré sa force athlétique, le Chourineur fut obligé de rester presque immobile au milieu de cette masse compacte... Il se résigna... Le prince, partant de la rue Plumet à dix heures, lui avait-on dit, ne devait passer à la barrière de Charenton qu'à onze heures environ, et il n'était pas sept heures.

Quoiqu'il eût naguère forcément fréquenté les classes dégradées auxquelles appartenait cette populace, le Chourineur, en se retrouvant au milieu d'elles, éprouvait un dégoût invincible. Poussé par le reflux de la foule jusqu'au mur d'une des guinguettes dont fourmillent ces boulevards, à travers les fenêtres ouvertes, d'où s'échappaient les sons étourdissants d'un orchestre d'instruments de cuivre, le Chourineur assista, malgré lui, à un spectacle étrange...

Dans une vaste salle basse, occupée à l'une de ses extrémités par les musiciens, entourée de bancs et de tables chargées des débris d'un repas, d'assiettes cassées, de bouteilles renversées, une douzaine d'hommes et de femmes déguisés, à moitié ivres, se livraient avec emportement à cette danse folle et obscène appelée *la chahut*, à laquelle un petit nombre d'habitués de ces lieux ne s'abandonnent qu'à la fin du bal, alors que les gardes municipaux en surveillance se sont retirés.

Parmi les ignobles couples qui figuraient dans cette saturnale, le Chourineur en remarqua deux qui se faisaient surtout applaudir par le cynisme révoltant de leur poses, de leurs gestes et de leurs paroles...

Le premier couple se composait d'un homme à peu près déguisé en ours au moyen d'une veste et d'un pantalon de peau de mouton noir. La tête de l'animal, sans doute trop gênante à porter, avait été remplacée par une sorte de capuce à longs poils qui recouvrait entièrement le visage; deux trous, à la hauteur des yeux, une large fente à la hauteur de la bouche, permettaient de voir, de parler et de respirer... Cet homme masqué, l'un des prisonniers évadés de la Force (parmi lesquels se trouvaient aussi Barbillon et les deux meurtriers arrêtés chez l'ogresse du tapis-franc au commencement de ce récit); cet homme masqué était Nicolas Martial, le fils, le frère des deux femmes dont l'échafaud était dressé à quelques pas... Entraîné dans cet acte d'insensibilité atroce, d'audacieuse forfanterie, par un de ses compagnons, redoutable bandit, évadé aussi... déguisé aussi... ce misérable osait, à l'aide de ce travestissement, se livrer aux dernières joies du carnaval...

La femme qui dansait avec lui, costumée en vivandière, portait un chapeau de cuir bouilli bossué, à rubans déchirés, une sorte de justaucorps de drap rouge passé, orné de trois rangs de boutons de cuivre à la hussarde; une jupe verte et des pantalons de calicot blanc; ses cheveux noirs tombaient en désordre sur son front; ses traits hâves et plombés respiraient l'effronterie et l'impudeur.

Le vis-à-vis de ces deux danseurs était non moins ignoble.

L'homme, d'une très-grande taille, déguisé en Robert Macaire, avait tellement barbouillé de suie sa figure osseuse, qu'il était méconnaissable; d'ailleurs un large bandeau couvrait son œil gauche, et le blanc mat du globe de l'œil droit, se détachant sur cette face noirâtre, la rendait plus hideuse encore. Le bas du visage du Squelette (on l'a déjà reconnu sans doute) disparaissait entièrement dans une haute cravate faite d'un vieux châle rouge. Coiffé, selon la tradition, d'un chapeau gris, râpé, aplati, sordide et sans fond; vêtu d'un habit vert en lambeaux et d'un pantalon garance rapiécé en mille endroits et attaché aux chevilles avec des ficelles, cet assassin, outrant les poses les plus grotesques et les plus cyniques de *la chahut*, lançant de droite, de gauche, en avant, en arrière, ses longs membres durs comme du fer, les déployait et les repliait avec tant de vigueur et d'élasticité, qu'on les eût dits mis en mouvement par des ressorts d'acier...

Digne coryphée de cette immonde saturnale, sa danseuse, grande et leste créature au visage impudent et aviné, costumée en débardeur, coiffée d'un bonnet de police incliné sur une perruque poudrée, grosse queue, portait une veste et un pantalon de velours vert éraillé, assujetti à la taille par une écharpe orange aux longs bouts flottant derrière le dos.

Une grosse femme, ignoble et hommasse, l'ogresse du tapis-franc, assise sur un des bancs, tenait sur ses genoux les manteaux de tartan de cette créature et de la vivandière, pendant qu'elles rivalisaient toute

(1) L'exécution de Norbert et de Després a eu lieu cette année le lendemain de la mi-carême...

(2) Selon M. Fregier, l'excellent historien des classes dangereuses de la société, il existe à Paris trente mille personnes qui n'ont d'autre moyen d'existence que le vol.

deux de bonds et de postures cyniques avec le Squelette et Nicolas Martial...

Parmi les autres danseurs, on remarquait encore un enfant boiteux, habillé en diable au moyen d'un tricot noir beaucoup trop large et trop grand pour lui, d'un caleçon rouge et d'un masque vert horrible et grimaçant. Malgré son infirmité, ce petit monstre était d'une agilité surprenante; sa dépravation précoce atteignait, si elle ne dépassait pas, celle de ses affreux compagnons, et il gambadait aussi effrontément que pas un devant une grosse femme déguisée en bergère, qui excitait encore le dévergondage de son partner par ses éclats de rire.

Aucune charge ne s'étant élevée contre Tortillard (on l'a aussi reconnu), et Bras-Rouge ayant été provisoirement laissé en prison, l'enfant, à la demande de son père, avait été réclamé par Micou, le recéleur du passage de la Brasserie, que ses complices n'avaient pas dénoncé.

Comme figures secondaires du tableau que nous essayons de peindre, qu'on s'imagine tout ce qu'il y a de plus bas, de plus honteux, de plus monstrueux dans cette crapule oisive, audacieuse, rapace, sanguinaire, athée, qui se montre de plus en plus hostile à l'ordre social, et sur laquelle nous avons voulu rappeler l'attention des penseurs en terminant ce récit...

Puisse cette dernière et horrible scène symboliser le péril qui menace nécessamment la société!

Oui, que l'on y songe, la cohésion, l'augmentation inquiétante de cette race de voleurs et de meurtriers est une sorte de protestation vivante contre le vice des lois répressives, et surtout contre l'absence des mesures préventives, d'une législation prévoyante, de larges institutions préservatrices, destinées à surveiller, à moraliser dès l'enfance cette foule de malheureux abandonnés ou pervertis par d'effroyables exemples. Encore une fois, ces êtres déshérités, que Dieu n'a faits ni plus mauvais ni meilleurs que ses autres créatures, ne se vicient, ne se gangrènent ainsi incurablement que dans la fange de misère, d'ignorance et d'abrutissement où ils se traînent en naissant.

. . . . . .

Encore excités par les rires, par les bravos de la foule pressée aux fenêtres, les acteurs de l'abominable orgie que nous racontons crièrent à l'orchestre de jouer un dernier galop.

Les musiciens, ravis de toucher à la fin d'une séance si pénible pour leurs poumons, se rendirent au vœu général, et jouèrent avec énergie un air de galop d'une mesure entraînante et précipitée.

A ces accords vibrants des instruments de cuivre l'exaltation redoubla, tous les couples s'étreignirent, s'ébranlèrent, et, suivant le Squelette et sa danseuse, commencèrent une ronde infernale en poussant des hurlements sauvages...

Une poussière épaisse, soulevée par ces piétinements furieux, s'éleva du plancher de la salle et jeta une sorte de nuage roux et sinistre sur ce tourbillon d'hommes et de femmes enlacés, qui tournoyaient avec une rapidité vertigineuse.

Bientôt, pour ces têtes exaspérées par le vin, par le mouvement, par leurs propres cris, ce ne fut plus même de l'ivresse, ce fut du délire, de la frénésie; l'espace leur manqua... Le Squelette cria d'une voix haletante :

— Gare!... la porte!... Nous allons sortir... sur le boulevard...

— Oui... oui... cria la foule entassée aux fenêtres, un galop jusqu'à la barrière Saint-Jacques!

— Voilà bientôt l'heure où on va raccourcir les deux *largues* (1).

— Le bourreau fait coup double; c'est drôle!

— Avec accompagnement de cornet à pistons.

— Nous danserons la contredanse de la guillotine!

— En avant la femme sans tête!... cria Tortillard.

— Ça égayera les condamnées.

— J'invite la veuve...

— Moi, la fille...

— Ça mettra le vieux Charlot en gaieté...

— Il chahutera sur sa boutique avec ses employés.

— Mort aux *pantes!* Vivent les *grinches* et les *escarpes* (2)! cria le Squelette d'une voix frémissante.

Ces railleries, ces menaces de cannibales, accompagnées de chants obscènes, de cris, de sifflets, de huées, augmentèrent encore lorsque la danse du Squelette eut fait, par la violence impétueuse de son impulsion, une large trouée au milieu de cette foule compacte.

Ce fut alors une mêlée épouvantable; on entendit des rugissements, des imprécations, des éclats de rire qui n'avaient plus rien d'humain.

Ce tumulte fut tout à coup porté à son comble par deux nouveaux incidents.

La voiture renfermant les condamnées, accompagnée de son escorte de cavalerie, parut au loin à l'angle du boulevard; alors toute cette populace se rua dans cette direction en poussant un hurlement de satisfaction féroce.

En ce moment aussi la foule fut rejointe par un courrier venant du boulevard des Invalides et se dirigeant au galop vers la barrière de Charenton. Il était vêtu d'une veste bleu clair à collet jaune, doublement galonnée d'argent sur toutes les coutures; mais en signe de grand deuil il portait des culottes noires avec ses bottes fortes; sa casquette, aussi largement bordée d'argent, était entourée d'un crêpe; enfin, sur les œillères de la bride à collier de grelots, on voyait en relief les armes souveraines de Gerolstein.

Le courrier mit son cheval au pas; mais sa marche devenant de plus en plus embarrassée, il fut presque obligé de s'arrêter lorsqu'il se trouva au milieu du flot de populace dont nous avons parlé... Quoiqu'il criât: gare!... et qu'il conduisît sa monture avec la plus grande précaution, des cris, des injures et des menaces s'élevèrent bientôt contre lui.

— Est-ce qu'il veut nous monter sur le dos avec son chameau... celui-là?...

— Que ça de plat d'argent sur le corps.., merci! cria Tortillard sous son masque vert à langue rouge.

— S'il nous embête... mettons-le à pied...

— Et on lui découdra les galuches de sa veste pour les fondre, dit Nicolas.

— Et on te découdra le ventre si tu n'es pas content, mauvaise valetaille... ajouta le Squelette en s'adressant au courrier et en saisissant la bride de son cheval; car la foule était devenue si compacte, que le bandit avait renoncé à son projet de danse jusqu'à la barrière.

Le courrier, homme vigoureux et résolu, dit au Squelette en levant le manche de son fouet :

— Si tu ne lâches pas la bride de mon cheval, je te coupe la figure...

— Toi... méchant mulle?

— Oui... Je vais au pas, je crie : gare! tu n'as pas le droit de m'arrêter. La voiture de monseigneur arrive derrière moi... j'entends déjà les fouets... Laissez-moi passer.

— Ton seigneur? dit le Squelette. Qu'est-ce que ça me fait à moi, ton seigneur?... Je l'estourbirai si ça me plaît. Je n'en ai jamais refroidi, de seigneurs... et ça m'en donne l'envie.

— Il n'y a plus de seigneurs... Vive la Charte! cria Tortillard; et, tout en fredonnant ces vers de *la Parisienne* : « En avant, marchons contre leurs canons, » il se cramponna brusquement à une des bottes du courrier, y pesa de tout son poids, et le fit trébucher sur sa selle. Un coup de manche de fouet rudement asséné sur la tête de Tortillard le punit de son audace. Mais aussitôt la populace en fureur se précipita sur le courrier; il eut beau mettre ses éperons dans le ventre de son cheval pour le porter en avant et se dégager, il n'y put parvenir, non plus qu'à tirer son couteau de chasse. Démonté, renversé au milieu de cris et de huées enragées, il allait être assommé sans l'arrivée de la voiture de Rodolphe, qui fit diversion à l'emportement stupide de ces misérables.

Depuis quelque temps le coupé du prince, attelé de quatre chevaux de poste, n'allait qu'au pas, et un des deux valets de pied en deuil (à cause de la mort de Sarah), assis sur le siége de derrière, était même prudemment descendu, se tenant à une des portières, la voiture étant très-basse. Les postillons criaient: gare! et avançaient avec précaution.

Rodolphe, vêtu de grand deuil comme sa fille, dont il tenait une des mains dans les siennes, la regardait avec bonheur et attendrissement. La douce et charmante figure de Fleur-de-Marie s'encadrait dans une petite capote de crêpe noir qui faisait ressortir encore la blancheur éblouissante de son teint et les reflets brillants de ses jolis cheveux blonds : on eût dit que l'azur de ce beau jour se reflétait dans ses grands yeux, qui n'avaient jamais été d'un bleu plus limpide et plus doux... Quoique sa figure, doucement souriante, exprimât le calme, le bonheur, lorsqu'elle regardait son père, une teinte de mélancolie, quelquefois même de tristesse indéfinissable, jetait souvent son ombre sur les traits de Fleur-de-Marie quand les yeux de son père n'étaient plus attachés sur elle.

— Tu ne m'en veux pas de t'avoir fait lever de si bonne heure... et d'avoir ainsi avancé le moment de notre départ? lui dit Rodolphe en souriant.

— Oh! non, mon père; cette matinée est si belle!...

— C'est que j'ai pensé, vois-tu, que notre journée serait mieux coupée en partant de bonne heure... et que tu serais moins fatiguée... Murph, mes aides de camp et la voiture de suite, où sont tes femmes, nous rejoindront à notre première halte, où tu te reposeras.

— Bon père... c'est moi... toujours moi qui vous préoccupe...

— Oui, mademoiselle... et, sans reproche... il est impossible d'avoir aucune autre pensée .. dit le prince en souriant; puis il ajouta avec un élan de tendresse : Oh! je t'aime tant... je t'aime tant!... Ton front... vite...

Fleur-de-Marie s'inclina vers son père, et Rodolphe posa ses lèvres avec délices sur son front charmant.

C'était à cet instant que la voiture, approchant de la foule, avait commencé de marcher très-lentement.

Rodolphe, étonné, baissa la glace, et il dit en allemand au valet de pied qui se tenait près de la portière :

— Eh bien! Frantz... qu'y a-t-il? quel est ce tumulte?

— Monseigneur, il y a tant de foule... que les chevaux ne peuvent plus avancer.

— Et pourquoi cette foule?

— Monseigneur...

— Eh bien?...

— C'est que Votre Altesse...

— Parle donc...

(1) Les deux femmes.

(2) Mort aux honnêtes gens, vivent les voleurs et les assassins...

— Monseigneur... je viens d'entendre dire qu'il y a là-bas... une exécution à mort.

— Ah! c'est affreux! s'écria Rodolphe en se rejetant au fond de la voiture.

— Qu'avez-vous, mon père? dit vivement Fleur-de-Marie avec inquiétude.

— Rien... rien... mon enfant.

— Mais ces cris menaçants... entendez-vous? ils approchent... Qu'est-ce que cela, mon Dieu?

— Frantz, ordonne aux postillons de retourner et de gagner Charenton par un autre chemin... quel qu'il soit... dit Rodolphe.

— Monseigneur, il est trop tard... nous voilà dans la foule... On arrête les chevaux... des gens de mauvaise mine...

Le valet de pied ne put parler davantage. La foule, exaspérée par les forfanteries sanguinaires du Squelette et de Nicolas, entoura tout à coup la voiture en vociférant. Malgré les efforts, les menaces des postillons, les chevaux furent arrêtés, et Rodolphe ne vit de tous côtés, au niveau des portières, que des visages horribles, furieux, menaçants, et, les dominant de sa grande taille, le Squelette, qui s'avança à la portière.

— Mon père... prenez garde!... s'écria Fleur-de-Marie en jetant ses bras autour du cou de Rodolphe.

— C'est donc vous qui êtes le seigneur? dit le Squelette en avançant sa tête hideuse jusque dans la voiture.

A cette insolence, Rodolphe, sans la présence de sa fille, se fût livré à la violence de son caractere; mais il se contint, et répondit froidement :

— Que voulez-vous?... Pourquoi arrêtez-vous ma voiture?...

— Parce que cela nous plaît, dit le Squelette en mettant ses mains osseuses sur le rebord de la portière. Chacun son tour... hier tu écrasais la canaille... aujourd'hui la canaille t'écrasera si tu bouges.

— Mon père... nous sommes perdus! murmura Fleur-de-Marie à voix basse.

— Rassure-toi... je comprends... dit le prince; c'est le dernier jour de carnaval... Ces gens sont ivres... je vais m'en débarrasser.

— Il faut le faire descendre... et sa *largue* (1) aussi... cria Nicolas. Pourquoi qu'ils écrasent le pauvre monde!

— Vous me paraissez avoir déjà beaucoup bu, et avoir envie de boire encore, dit Rodolphe en tirant une bourse de sa poche. Tenez... voilà pour vous... ne retenez pas ma voiture plus longtemps, et il jeta sa bourse.

Tortillard l'attrapa au vol.

— Au fait, tu pars en voyage, tu dois avoir les goussets garnis; aboule encore de l'argent, ou je te tue... Je n'ai rien à risquer... je te demande la bourse ou la vie en plein soleil... C'est farce! dit le Squelette complétement ivre de vin et de rage sanguinaire.

Et il ouvrit brusquement la portiere.

La patience de Rodolphe était à bout; inquiet pour Fleur-de-Marie, dont l'effroi augmentait à chaque minute, et pensant qu'un acte de vigueur imposerait à ce misérable qu'il croyait simplement ivre, il sauta de sa voiture pour saisir le Squelette à la gorge... D'abord celui-ci se recula vivement en tirant de sa poche un long couteau poignard, puis il se jeta sur Rodolphe.

Fleur-de-Marie, voyant le poignard du bandit levé sur son père, poussa un cri déchirant, se précipita hors de la voiture, et l'enlaça de ses bras...

C'en était fait d'elle et de son père sans le Chourineur, qui, au commencement de cette rixe, ayant reconnu la livrée du prince, était parvenu, après des efforts surhumains, à s'approcher du Squelette.

Au moment où celui-ci menaçait le prince de son couteau, le Chourineur arrêta le bras du brigand d'une main, et, de l'autre, le saisit au collet et le renversa à demi en arrière...

Quoique surpris à l'improviste et par derrière, le Squelette put se retourner, reconnut le Chourineur et s'écria :

— L'homme à la blouse grise de la Force!... cette fois-ci, je te tue. Et, se précipitant avec furie sur le Chourineur, il lui plongea son couteau dans la poitrine...

Le Chourineur chancela... mais ne tomba pas... la foule le soutenait.

— La garde! voici la garde!

Crièrent quelques voix effrayées.

A ces mots, à la vue du meurtre du Chourineur, toute cette foule si compacte, craignant d'être comprise dans cet assassinat, se dispersa comme par enchantement, et se mit à fuir dans toutes les directions... Le Squelette, Nicolas Martial et Tortillard disparurent aussi...

Lorsque la garde arriva, guidée par le courrier, qui était parvenu à s'échapper lorsque la foule l'avait abandonné pour entourer la voiture du prince, il ne restait sur le théâtre de cette lugubre scène que Rodolphe, sa fille, et le Chourineur inondé de sang.

Les deux valets de pied du prince l'avaient assis par terre et adossé à un arbre.

Tout ceci s'était passé mille fois plus rapidement qu'il n'est possible de l'écrire, à quelques pas de la guinguette d'où étaient sortis le Squelette et sa bande.

Le prince, pâle et ému, entourait de ses bras Fleur-de-Marie défaillante, pendant que les postillons rajustaient les traits, qui avaient été à moitié brisés dans la bagarre.

— Vite, dit le prince à ses gens, occupés à secourir le Chourineur, transportez ce malheureux dans ce cabaret... Et toi, ajouta-t-il s'adressant à son courrier, monte sur le siége, et qu'on aille ventre à terre chercher à l'hôtel le docteur David; il ne doit partir qu'à onze heures... on le trouvera...

Quelques minutes après, la voiture partait au galop, et les deux domestiques transportaient le Chourineur dans la salle basse où avait eu lieu l'orgie, et où se trouvaient encore quelques-unes des femmes qui y avaient figuré.

— Ma pauvre enfant, dit Rodolphe à sa fille, je vais te conduire dans une chambre de cette maison... et tu m'y attendras... car je ne puis abandonner aux seuls soins de mes gens cet homme courageux qui vient de me sauver encore la vie.

— Oh! mon père, je vous en prie, ne me quittez pas... s'écria Fleur-de-Marie avec épouvante en saisissant le bras de Rodolphe, ne me laissez pas seule... je mourrais de frayeur... j'irai où vous irez...

— Mais ce spectacle est affreux!

— Mais, grâce à cet homme... vous vivez pour moi, mon père... permettez au moins que je me joigne à vous pour le remercier et pour le consoler.

La perplexité du prince était grande : sa fille témoignait une si juste frayeur de rester seule dans une chambre de cette ignoble taverne qu'il se résigna à entrer avec elle dans la salle basse où se trouvait le Chourineur.

Le maître de la guinguette et plusieurs d'entre les femmes qui y étaient restées (parmi lesquelles se trouvait l'ogresse du tapis franc) avaient à la hâte étendu le blessé sur un matelas, et puis étanché, tamponné sa plaie avec des serviettes.

Le Chourineur venait d'ouvrir les yeux lorsque Rodolphe entra. A la vue du prince, ses traits, d'une pâleur de mort, se ranimèrent un peu... Il sourit péniblement, et lui dit d'une voix faible :

— Ah! monsieur Rodolphe... comme ça s'est heureusement rencontré que je me sois trouvé là!...

— Brave et dévoué... comme toujours! lui dit le prince avec un accent désolé, tu me sauves encore...

— J'allais aller... à la barrière de Charenton... pour tâcher de vous voir partir... heureusement... je me suis trouvé arrêté ici par la foule... Ça devait d'ailleurs m'arriver... je l'ai dit à Martial... j'avais un pressentiment.

— Un pressentiment!...

— Oui... monsieur Rodolphe... Le rêve du sergent... cette nuit je l'ai eu...

— Oubliez ces idées... espérez... votre blessure ne sera pas mortelle...

— Oh! si, le Squelette a piqué juste... C'est égal, j'avais raison... de dire à Martial... qu'un ver de terre comme moi pouvait quelquefois être... utile... à un grand seigneur comme vous...

— Mais c'est la vie... la vie... que je vous dois encore...

— Nous sommes quittes... monsieur Rodolphe... Vous m'avez dit que j'avais du cœur et de l'honneur... Ce mot-là... voyez-vous... Oh! j'étouffe... monseigneur... sans vous... commander... faites-moi l'honneur... de... votre main... je sens que je m'en vas...

— Non... c'est impossible... s'écria le prince en se courbant vers le Chourineur et serrant dans ses mains la main glacée du moribond, non... vous vivrez .. vous vivrez...

— Monsieur Rodolphe... voyez-vous qu'il y a quelque chose... là-haut... J'ai tué... d'un coup de couteau... je meurs d'un coup... de couteau..... dit le Chourineur, d'une voix de plus en plus faible et étouffée...

A ce moment, ses regards s'arrêtèrent sur Fleur-de-Marie, qu'il n'avait pas encore aperçue. L'étonnement se peignit sur sa figure mourante; il fit un mouvement et dit :

— Ah!... mon... Dieu! la Goualeuse...

— Oui... c'est ma fille... elle vous bénit de lui avoir conservé son père...

— Elle... votre fille... ici... ça me rappelle notre connaissance, monsieur Rodolphe... et les coups de poings de la fin... mais... ce coup de couteau-là sera aussi... le coup... de la fin... J'ai chouriné on me... chourine... c'est juste...

Puis il fit un profond soupir en renversant sa tête en arrière... il était mort...

Le bruit des chevaux retentit au dehors : la voiture de Rodolphe avait rencontré celle de Murph et de David, qui, dans leur empressement à rejoindre le prince, avaient précipité leur départ.

David et le squire entrèrent.

— David, dit Rodolphe en essuyant ses larmes et en montrant le Chourineur, ne reste-t-il donc aucun espoir, mon Dieu?

— Aucun, monseigneur, dit le docteur après une minute d'examen.

Pendant cette minute, il s'était passé une scène muette et effrayante entre Fleur-de-Marie et l'ogresse... que Rodolphe, lui, n'avait pas remarquée.

Lorsque le Chourineur avait prononcé à demi-voix le nom de la Goualeuse, l'ogresse, levant vivement la tête, avait vu Fleur-de-Marie

(1) Femme.

Déjà l'horrible femme avait reconnu Rodolphe : on l'appelait monseigneur... il appelait la Goualeuse sa fille... Une telle métamorphose stupéfiait l'ogresse, qui attachait opiniâtrément ses yeux stupidement effarés sur son ancienne victime...

Fleur-de-Marie, pâle, épouvantée, semblait fascinée par ce regard.

La mort du Chourineur, l'apparition inattendue de l'ogresse, qui venait réveiller, plus douloureux que jamais, le souvenir de sa dégradation première, lui paraissait d'un sinistre présage.

De ce moment, Fleur-de-Marie fut frappée d'un de ces pressentiments qui souvent ont, sur des caractères tels que le sien, une irrésistible influence.

. . . . . .

Peu de temps après ces tristes événements, Rodolphe et sa fille avaient pour jamais quitté Paris.

ÉPILOGUE.

CHAPITRE PREMIER.

Gerolstein.

LE PRINCE HENRI D'HERRAUSEN-OLDENZAAL AU COMTE MAXIMILIEN KAMINETZ.

Oldenzaal, 25 août 1840 (1).

J'arrive de Gerolstein, où j'ai passé trois mois auprès du grand-duc et de sa famille ; je croyais trouver une lettre m'annonçant votre arrivée à Oldenzaal, mon cher Maximilien. Jugez de ma surprise, de mon chagrin, lorsque j'apprends que vous êtes encore retenu en Hongrie pour plusieurs semaines.

Depuis quatre mois je n'ai pu vous écrire, ne sachant où vous adresser mes lettres, grâce à votre manière originale et aventureuse de voyager ; vous m'aviez pourtant formellement promis à Vienne, au moment de notre séparation, de vous trouver le premier août à Oldenzaal. Il me faut donc renoncer au plaisir de vous voir, et pourtant jamais je n'aurais eu plus besoin d'épancher mon cœur dans le vôtre, mon bon Maximilien, mon plus vieil ami, car, quoique bien jeunes encore, notre amitié est ancienne : elle date de notre enfance.

Que vous dirai-je? depuis trois mois une révolution complète s'est opérée en moi... Je touche à l'un de ces instants qui décident de l'existence d'un homme... Jugez si votre présence, si vos conseils me manquent ! Mais vous ne me manquerez pas longtemps, quels que soient les intérêts qui vous retiennent en Hongrie ; vous viendrez, Maximilien, vous viendrez, je vous en conjure, car j'aurai besoin sans doute de puissantes consolations... et je ne puis aller vous chercher. Mon père, dont la santé est de plus en plus chancelante, m'a rappelé de Gerolstein. Il s'affaiblit chaque jour davantage ; il m'est impossible de le quitter...

J'ai tant à vous dire que je serai prolixe : il me faut vous raconter l'époque la plus pleine, la plus romanesque de ma vie...

Étrange et triste hasard ! pendant cette époque nous sommes fatalement restés éloignés l'un de l'autre, nous, les inséparables, nous, les deux frères, nous, les deux plus fervents apôtres de la trois fois sainte amitié ! nous, enfin, si fiers de prouver que le Carlos et le Posa de notre Schiller ne sont pas des idéalités, et que, comme ces divines créations du grand poëte, nous savons goûter les suaves délices d'un tendre et mutuel attachement !

Oh! mon ami, que n'êtes-vous là ! que n'étiez-vous là ! Depuis trois mois mon cœur déborde d'émotions à la fois d'une douceur ou d'une tristesse inexprimable. Et j'étais seul, et je suis seul... Plaignez-moi, vous qui connaissez ma sensibilité quelquefois si bizarrement expansive, vous qui souvent avez vu mes yeux se mouiller de larmes au naïf récit d'une action généreuse, au simple aspect d'un beau soleil couchant, ou d'une nuit d'été paisible et étoilée! Vous souvenez-vous, l'an passé, lors de notre excursion aux ruines d'Oppenfeld... au bord du grand lac... nos rêveries silencieuses pendant cette magnifique soirée si remplie de calme, de poésie et de sérénité?

Bizarre contraste !... C'était trois jours avant ce duel sanglant où je n'ai pas voulu vous prendre pour second, car j'aurais trop souffert pour vous, si j'avais été blessé sous vos yeux... Ce duel, où, pour une querelle de jeu, mon second, à moi, a malheureusement tué ce jeune Français, le vicomte de Saint-Remy... A propos, savez-vous ce qu'est devenue cette dangereuse sirène que M. de Saint-Remy avait amenée à Oppenfeld, et qui se nommait, je crois, Cecily David?

Mon ami, vous devez sourire de pitié en me voyant m'égarer ainsi parmi de vagues souvenirs du passé, au lieu d'arriver aux graves confidences que je vous annonce ; c'est que, malgré moi, je recule l'instant de ces confidences ; je connais votre sévérité, et j'ai peur d'être grondé, oui, grondé, parce qu'au lieu d'agir avec réflexion, avec sagesse (une sagesse de vingt et un ans, hélas !), j'ai agi follement, ou plutôt je n'ai pas agi... je me suis laissé aveuglément emporter au courant qui m'entraînait... et c'est seulement depuis mon retour de Gerolstein que je me suis, pour ainsi dire, éveillé du songe enchanteur qui m'a bercé pendant trois mois... et ce réveil est funeste...

Allons, mon ami, mon bon Maximilien, je prends mon grand courage. Écoutez-moi avec indulgence... Je commence en baissant les yeux, je n'ose vous regarder... car, en lisant ces lignes, vos traits doivent être devenus si graves, si sévères... homme stoïque !

Ayant obtenu un congé de six mois, je quittai Vienne, et je restai ici quelque temps auprès de mon père ; sa santé étant bonne alors, il me conseilla d'aller visiter mon excellente tante, la princesse Juliane supérieure de l'abbaye de Gerolstein. Je vous ai dit, je crois, mon ami, que mon aïeule était cousine germaine de l'aïeul du grand-duc actuel, et que ce dernier, Gustave-Rodolphe, grâce à cette parenté, a toujours bien voulu nous traiter, moi et mon père, très-affectueusement de cousins. Vous savez aussi, je crois, que, pendant un assez long voyage que le prince fit dernièrement en France, il chargea mon père de l'administration du grand duché.

Ce n'est nullement par orgueil, vous le pensez, mon ami, que je vous parle de ces circonstances ; c'est pour vous expliquer les causes de l'extrême intimité dans laquelle j'ai vécu avec le grand-duc et sa famille pendant mon séjour à Gerolstein.

Vous souvenez-vous que l'an passé, lors de notre voyage des bords du Rhin, on nous apprit que le prince avait retrouvé en France, et épousé *in extremis* madame la comtesse Mac-Grégor, afin de légitimer la naissance d'une fille qu'il avait eue d'elle lors d'une première union secrète, plus tard cassée pour vice de forme et parce qu'elle avait été contractée malgré la volonté du grand-duc alors régnant?

Cette jeune fille, ainsi solennellement reconnue, est cette charmante princesse Amélie (1) dont lord Dudley, qui l'avait vue à Gerolstein il y a maintenant une année environ, nous parlait cet hiver, à Vienne, avec un enthousiasme que nous accusions d'exagération... Étrange hasard!... qui m'eût dit alors !...

Mais, quoique vous ayez sans doute maintenant à peu près deviné mon secret, laissez-moi suivre la marche des événements sans l'intervertir....

Le couvent de Sainte-Hermangilde, dont ma tante est abbesse, est à peine éloigné d'un demi-quart de lieue de Gerolstein, car les jardins de l'abbaye touchent aux faubourgs de la ville ; une charmante maison, complétement isolée du cloître, avait été mise à ma disposition par ma tante, qui m'aime, vous le savez, avec une tendresse maternelle.

Le jour de mon arrivée, elle m'apprit qu'il y avait le lendemain réception solennelle et fête à la cour, le grand-duc devant ce jour-là officiellement annoncer son prochain mariage avec madame la marquise d'Harville, arrivée depuis peu à Gerolstein, accompagnée de son père, M. le comte d'Orbigny (2).

Les uns blâmaient le prince de n'avoir pas recherché encore cette fois une alliance souveraine (la grande-duchesse dont le prince était veuf appartenait à la maison de Bavière), d'autres, au contraire, et ma tante était du nombre, le félicitaient d'avoir préféré à des vues d'ambitieuses convenances une jeune et aimable femme qu'il adorait et qui appartenait à la plus haute noblesse de France. Vous savez d'ailleurs, mon ami, que ma tante a toujours eu pour le grand-duc Rodolphe l'attachement le plus profond ; mieux que personne elle pouvait apprécier les éminentes qualités du prince.

— Mon cher enfant, me dit-elle à propos de cette réception solennelle où je devais me rendre le lendemain de mon arrivée, mon cher enfant, ce que vous verrez de plus merveilleux dans cette fête sera sans contredit la perle de Gerolstein.

— De qui voulez-vous parler, ma bonne tante?

— De la princesse Amélie...

— La fille du grand-duc? En effet, lord Dudley nous en avait parlé à Vienne avec un enthousiasme que nous avions taxé d'exagération poétique.

— A mon âge, avec mon caractère et dans ma position, reprit ma tante, on s'exalte assez peu ; aussi vous croirez à l'impartialité de mon jugement, mon cher enfant. Eh bien ! je vous dis, moi, que de ma vie je n'ai rien connu de plus enchanteur que la princesse Amélie. Je vous parlerais de son angélique beauté, si elle n'était pas douée d'un charme

(1) Nous rappellerons au lecteur qu'environ quinze mois se sont passés depuis le jour où Rodolphe a quitté Paris par la barrière Saint-Jacques, après le meurtre du Chourineur.

(1) Le nom de Marie rappelant à Rodolphe et à sa fille de tristes souvenirs, il lui avait donné le nom d'Amélie, l'un des noms de sa mère à lui.

(2) Nous rappellerons au lecteur, pour la vraisemblance de ce récit, que la dernière princesse souveraine de Courlande, femme aussi remarquable par la rare supériorité de son esprit que par le charme de son caractère et l'adorable bonté de son cœur, était mademoiselle de Medem.

inexprimable qui est encore supérieur à la beauté. Figurez-vous la candeur dans la dignité et la grâce dans la modestie. Dès le premier jour où le grand-duc m'a présentée à elle, j'ai senti pour cette jeune princesse une sympathie involontaire. Du reste, je ne suis pas la seule : l'archiduchesse Sophie est à Gerolstein depuis quelques jours ; c'est bien la plus fière et la plus hautaine princesse que je sache...

— Il est vrai, ma tante, son ironie est terrible, peu de personnes échappent à ses mordantes plaisanteries. A Vienne on la craignait comme le feu... La princesse Amélie aurait-elle trouvé grâce devant elle?

— L'autre jour elle vint ici après avoir visité la maison d'asile placée sous la surveillance de la jeune princesse. Savez-vous une chose ? me dit cette redoutable archiduchesse avec sa brusque franchise ; j'ai l'esprit singulièrement tourné à la satire, n'est-ce pas? Eh bien ! si je vivais longtemps avec la fille du grand duc, je deviendrais, j'en suis sûre, inoffensive... tant sa bonté est pénétrante et contagieuse.

— Mais c'est donc une enchanteresse que ma cousine? dis-je à ma tante en souriant.

— Son plus puissant attrait, à mes yeux du moins, reprit ma tante, est ce mélange de douceur, de modestie et de dignité dont je vous ai parlé, et qui donne à son visage angélique l'expression la plus touchante.

— Certes, ma tante, la modestie est une rare qualité chez une princesse si jeune, si belle et si heureuse.

— Songez encore, mon cher enfant, qu'il est d'autant mieux à la princesse Amélie de jouir sans ostentation vaniteuse de la haute position qui lui est incontestablement acquise, que son élévation est récente (1).

— Et dans son entretien avec vous, ma tante, la princesse a-t-elle fait quelque allusion à sa fortune passée ?

— Non ; mais lorsque, malgré mon grand âge, je lui parlai avec le respect qui lui est dû, puisque Son Altesse est la fille de notre souverain, son trouble ingénu, mêlé de reconnaissance et de vénération pour moi, m'a profondément émue ; car sa réserve, remplie de noblesse et d'affabilité, me prouvait que le présent ne l'enivrait pas assez pour qu'elle oubliât le passé, et qu'elle rendait à mon âge ce que j'accordais à son rang.

— Il faut, en effet, dis-je à ma tante, un tact exquis pour observer ces nuances si délicates.

— Aussi, mon cher enfant, plus j'ai vu la princesse Amélie, plus je me suis félicitée de ma première impression. Depuis qu'elle est ici, ce qu'elle a fait de bonnes œuvres est incroyable, et cela avec une réflexion, une maturité de jugement qui me confondent chez une personne de son âge. Jugez-en : à sa demande, le grand-duc a fondé à Gerolstein un établissement pour les petites filles orphelines de cinq ou six ans, et pour les jeunes filles, orphelines aussi abandonnées, qui ont atteint seize ans, âge si fatal pour les infortunées que rien ne défend contre la séduction du vice ou l'obsession du besoin. Ce sont des religieuses nobles de mon abbaye qui enseignent et dirigent les pensionnaires de cette maison. En allant la visiter, j'ai eu souvent occasion de juger de l'adoration que ces pauvres créatures déshéritées ont pour la princesse Amélie. Chaque jour elle va passer quelques heures dans cet établissement, placé sous sa protection spéciale ; et, je vous le répète, mon enfant, ce n'est pas seulement du respect, de la reconnaissance, que les pensionnaires et les religieuses ressentent pour Son Altesse, c'est presque du fanatisme.

— Mais c'est un ange que la princesse Amélie, dis-je à ma tante.

— Un ange, oui, un ange, reprit-elle, car vous ne pouvez vous imaginer avec quelle attendrissante bonté elle traite ses protégées, de quelle pieuse sollicitude elle les entoure. Jamais je n'ai vu ménager avec plus de délicatesse la susceptibilité du malheur ; on dirait qu'une irrésistible sympathie attire surtout la princesse vers cette classe de pauvres abandonnées. Enfin, le croiriez-vous ? elle, fille d'un souverain, n'appelle jamais autrement ces jeunes filles que mes sœurs.

A ces derniers mots de ma tante, je vous l'avoue, Maximilien, une larme me vint aux yeux. Ne trouvez-vous pas en effet belle et sainte la conduite de cette jeune princesse ? Vous connaissez ma sincérité, je vous jure que je vous rapporte et que je vous rapporterai toujours presque textuellement les paroles de ma tante.

— Puisque la princesse, lui dis-je, est si merveilleusement douée, j'éprouverai un grand trouble lorsque demain je lui serai présenté ; vous connaissez mon insurmontable timidité, vous savez que l'élévation du caractère m'impose encore plus que le rang : je suis donc certain de paraître à la princesse aussi stupide qu'embarrassé ; j'en prends mon parti d'avance.

— Allons, allons, me dit ma tante en souriant, elle aura pitié de vous, mon cher enfant, d'autant plus que vous ne serez pas pour elle une nouvelle connaissance.

— Moi, ma tante ?

— Sans doute.

— Et comment cela ?

— Vous vous souvenez que, lorsqu'à l'âge de seize ans vous avez quitté Oldenzaal pour faire un voyage en Russie et en Angleterre avec votre père, j'ai fait faire de vous un portrait dans le costume que vous portiez au premier bal costumé donné par feu la grande-duchesse.

— Oui, ma tante, un costume de page allemand du seizième siècle.

— Notre excellent peintre Fritz Mocker, tout en reproduisant fidèlement vos traits, n'avait pas seulement retracé un personnage du seizième siècle ; mais, par un caprice d'artiste, il s'était plu à imiter jusqu'à la manière et jusqu'à la vétusté des tableaux peints à cette époque. Quelques jours après son arrivée en Allemagne, la princesse Amélie, étant venue me voir avec son père, remarqua votre portrait, et me demanda naïvement quelle était cette charmante figure des temps passés ? Son père sourit, me fit un signe, et lui répondit : — Ce portrait est celui d'un de nos cousins, qui aurait maintenant, vous le voyez, à son costume, ma chère Amélie, quelque trois cents ans, mais qui, bien jeune, avait déjà témoigné d'une rare intrépidité et d'un cœur excellent ; ne porte-t-il pas, en effet, la bravoure dans le regard et la bonté dans le sourire ?

(Je vous en supplie, Maximilien, ne haussez pas les épaules avec un impatient dédain en me voyant écrire de telles choses à propos de moi-même ; cela me coûte, vous devez le croire ; mais la suite de ce récit vous prouvera que ces puérils détails, dont je sens le ridicule amer, sont malheureusement indispensables. Je ferme cette parenthèse, et je continue.)

— La princesse Amélie, reprit ma tante, dupe de cette innocente plaisanterie, partagea l'avis de son père sur l'expression douce et fière de votre physionomie, après avoir plus attentivement considéré le portrait. Plus tard, lorsque j'allai la voir à Gerolstein, elle me demanda en souriant des nouvelles de son cousin des temps passés. Je lui avouai alors notre supercherie, lui disant que le beau page du seizième siècle était simplement mon neveu, le prince Henri d'Herkaüsen Oldenzaal, actuellement âgé de vingt et un ans, capitaine aux gardes de S. M. l'empereur d'Autriche, et en tout, sauf le costume, fort ressemblant à son portrait. A ces mots, la princesse Amélie, ajouta ma tante, rougit et redevint sérieuse, comme elle l'est presque toujours. Depuis, elle ne m'a naturellement jamais reparlé du tableau. Néanmoins, vous voyez, mon cher enfant, que vous ne serez pas complétement étranger et un nouveau visage pour votre cousine, comme dit le grand-duc. Ainsi donc, rassurez-vous, et soutenez l'honneur de votre portrait, ajouta ma tante en souriant.

Cette conversation avait eu lieu, je vous l'ai dit, mon cher Maximilien, la veille du jour où je devais être présenté à la princesse ma cousine ; je quittai ma tante, et je rentrai chez moi.

Je ne vous ai jamais caché mes plus secrètes pensées, bonnes ou mauvaises ; je vais donc vous avouer à quelles absurdes et folles imaginations je me laissai entraîner après l'entretien que je viens de vous rapporter.

CHAPITRE II.

Gerolstein.

LE PRINCE HENRI D'HERKAUSEN-OLDENZAAL AU COMTE MAXIMILIEN RAMINETZ.

Vous m'avez dit bien des fois, mon cher Maximilien, que j'étais dépourvu de toute vanité ; je le crois, j'ai besoin de le croire pour continuer ce récit sans m'exposer à passer à vos yeux pour un présomptueux.

Lorsque je fus seul chez moi, me rappelant l'entretien de ma tante, je ne pus m'empêcher de songer, avec une secrète satisfaction, que la princesse Amélie, ayant remarqué ce portrait de moi fait depuis six ou sept ans, avait quelques jours après demandé, en plaisantant, des nouvelles de son cousin des temps passés.

Rien n'était plus sot que de baser le moindre espoir sur une circonstance aussi insignifiante, j'en conviens ; mais, je vous l'ai dit, je serai comme toujours, envers vous, de la plus entière franchise : eh bien ! cette insignifiante circonstance me ravit. Sans doute, les louanges que j'avais entendu donner à la princesse Amélie par une femme aussi grave, aussi austère que ma tante, en élevant davantage la princesse à mes yeux, me rendaient plus sensible encore la distinction qu'elle avait daigné m'accorder, ou plutôt qu'elle avait accordée à mon portrait. Pourtant, que vous dirai-je ! cette distinction éveilla en moi des espérances si folles, que, jetant à cette heure un regard plus calme sur le passé, je me demande comment j'ai pu me laisser entraîner à ces pensées qui aboutissaient inévitablement à un abîme.

Quoique parent du grand-duc, et toujours parfaitement accueilli de lui, il m'était impossible de concevoir la moindre espérance de mariage avec la princesse, lors même qu'elle eût agréé mon amour, ce qui était plus qu'improbable. Notre famille tient honorablement à son rang, mais elle est pauvre, si on compare notre fortune aux immenses domaines du grand-duc, le prince le plus riche de la Confédération germanique ; et puis enfin j'avais vingt et un ans à peine, j'étais simple capitaine au

(1) En arrivant en Allemagne, Rodolphe avait dit que Fleur-de-Marie, longtemps crue morte, n'avait jamais quitté sa mère la comtesse Sarah.

gardes, sans renom, sans position personnelle ; jamais, en un mot, le grand-duc ne pouvait songer à moi pour sa fille.

Toutes ces réflexions auraient dû me préserver d'une passion que je n'éprouvais pas encore, mais dont j'avais peur ainsi dire le singulier pressentiment. Hélas ! je m'abandonnai au contraire à de nouvelles puérilités. Je portais au doigt une bague qui m'avait été autrefois donnée par Thécla (la bonne comtesse que vous connaissez) : quoique ce gage d'un amour étourdi, facile et léger, ne pût me gêner beaucoup, j'en fis héroïquement le sacrifice à mon amour naissant, et le pauvre anneau disparut dans les eaux rapides de la rivière qui coule sous mes fenêtres.

Vous dire la nuit que je passai est inutile : vous la devinez. Je savais la princesse Amélie blonde et d'une angélique beauté : je tâchai de m'imaginer ses traits, sa taille, son maintien, le son de sa voix, l'expression de son regard ; puis, songeant à mon portrait qu'elle avait remarqué, je me rappelai à regret que l'artiste maudit m'avait dangereusement flatté ; de plus, je comparais avec désespoir le costume pittoresque du page du quinzième siècle au sévère uniforme du capitaine aux gardes de Sa Majesté Impériale. Puis, à ces niaises préoccupations succédaient çà et là, je vous l'assure, mon ami, quelques pensées généreuses, quelques nobles élans de l'âme ; je me sentais ému, oh ! profondément ému, au ressouvenir de cette adorable bonté de la princesse Amélie, qui appelait les pauvres abandonnées qu'elle protégeait ses sœurs, m'avait dit ma tante.

Enfin, bizarre et inexplicable contraste ! j'ai, vous le savez, la plus humble opinion de moi-même... et j'étais cependant assez glorieux pour supposer que la vue de mon portrait avait frappé la princesse ; j'avais assez de bon sens pour comprendre qu'une distance infranchissable me séparait d'elle à jamais, et cependant je me demandais avec une véritable anxiété si elle ne me trouverait pas trop indigne de mon portrait. Enfin je ne l'avais jamais vue, j'étais convaincu d'avance qu'elle me remarquerait à peine .. et cependant je me croyais le droit de lui sacrifier le gage de mon premier amour.

Je passai dans de véritables angoisses la nuit dont je vous parle et une partie du lendemain. L'heure de la réception arriva. J'essayai deux ou trois habits d'uniforme, les trouvant plus mal faits les uns que les autres, et je partis pour le palais grand-ducal très-mécontent de moi.

Quoique Gerolstein soit à peine éloigné d'un quart de lieue de l'abbaye de Sainte-Hermangilde, durant ce court trajet mille pensées m'assaillirent, toutes les puérilités dont j'avais été si occupé disparurent devant une idée grave, triste, presque menaçante ; un invincible pressentiment m'annonçait une de ces crises qui dominent la vie tout entière, une sorte de révélation me disait que j'allais aimer, aimer passionnément, aimer comme on n'aime qu'une fois : et, pour comble de fatalité, cet amour, aussi hautement que dignement placé, devait être pour moi toujours malheureux.

Ces idées m'effrayèrent tellement que je pris tout à coup la sage résolution de faire arrêter ma voiture, de revenir à l'abbaye et d'aller rejoindre mon père, laissant à ma tante le soin d'excuser mon brusque départ auprès du grand-duc.

Malheureusement une de ces causes vulgaires dont les effets sont quelquefois immenses m'empêcha d'exécuter mon premier dessein. Ma voiture étant arrêtée à l'entrée de l'avenue qui conduit au palais, je me penchais à la portière pour donner à mes gens ordre de retourner, lorsque le baron et la baronne Koller, qui, comme moi, se rendaient à la cour, m'aperçurent et firent aussi arrêter leur voiture. Le baron, me voyant en uniforme, me dit : — Pourrai-je vous être bon à quelque chose, mon cher prince ? Que vous arrive-t-il ? Puisque vous allez au palais, montez avec nous, dans le cas où un accident serait arrivé à vos chevaux.

Rien ne m'était plus facile, n'est-ce pas, mon ami, que de trouver une défaite pour quitter le baron et regagner l'abbaye. Eh bien ! soit impuissance, soit secret désir d'échapper à la détermination salutaire que je venais de prendre, je répondis d'un air embarrassé que je donnais ordre à mon cocher de s'informer à la grille du palais si l'on y entrait par le pavillon neuf ou par la cour de marbre. — On entre par la cour de marbre, mon cher prince, me répondit le baron, car c'est une réception de grand gala. Dites à votre voiture de suivre la mienne, je vous indiquerai le chemin.

Vous savez, Maximilien, combien je suis fataliste ; je voulais retourner à l'abbaye pour m'épargner les chagrins que je pressentais ; le sort s'y opposait, je m'abandonnai à mon étoile. Vous ne connaissez pas le palais grand-ducal de Gerolstein, mon ami ? Selon tous ceux qui ont visité les capitales de l'Europe, il n'est pas, à l'exception de Versailles, une résidence royale dont l'ensemble et les abords soient d'un aspect plus majestueux. Si j'entre dans quelques détails à ce sujet, c'est qu'en me souvenant à cette heure de ces imposantes splendeurs, je me demande comment elles ne m'ont pas tout d'abord rappelé à mon néant ; car enfin la princesse Amélie était fille du souverain maître de ce palais, de ces gardes, de ces richesses merveilleuses.

La cour de marbre, vaste hémicycle, est ainsi appelée parce qu'à l'exception d'un large chemin de ceinture où circulent les voitures, elle est dallée de marbres de toutes couleurs, formant de magnifiques mosaïques au centre desquelles se dessine un immense bassin revêtu de brèche antique, alimenté par d'abondantes eaux qui tombent incessamment d'une large vasque de porphyre.

Cette cour d'honneur est circulairement entourée d'une rangée de statues de marbre blanc du plus haut style, portant des torcheres de bronze doré d'où jaillissent des flots de gaz éblouissant. Alternant avec ces statues, des vases Médicis, exhaussés sur leurs socles richement sculptés, renfermaient d'énormes lauriers-roses, véritables buissons fleuris dont le feuillage lustré, vu aux lumières, resplendissait d'une verdure métallique.

Les voitures s'arrêtaient au pied d'une double rampe à balustres qui conduisait au péristyle du palais : au pied de cet escalier se tenaient en vedette, montés sur leurs chevaux noirs, deux cavaliers du régiment des gardes du grand-duc, qui choisit ces soldats parmi les sous-officiers les plus grands de son armée. Vous, mon ami, qui aimez tant les gens de guerre, vous eussiez été frappé de la tournure sévère et martiale de ces deux colosses, dont la cuirasse et le casque d'acier d'un profil antique, sans cimier ni crinière, étincelaient aux lumières ; ces cavaliers portaient l'habit bleu à collet jaune, le pantalon de daim blanc et les bottes fortes montant au-dessus du genou. Enfin pour vous, mon ami, qui aimez ces détails militaires, j'ajouterai qu'au haut de l'escalier, de chaque côté de la porte, deux grenadiers du régiment d'infanterie de la garde grand-ducale étaient en faction. Leur tenue, sauf la couleur de l'habit et les revers, ressemblait, m'a-t-on dit, à celle des grenadiers de Napoléon.

Après avoir traversé le vestibule où se tenaient, hallebarde en main, les suisses de livrée du prince, je montai un imposant escalier de marbre blanc qui aboutissait à un portique orné de colonnes de jaspe et surmonté d'une coupole peinte et dorée. Là se trouvaient deux longues files de valets de pied. J'entrai ensuite dans la salle des gardes, à la porte de laquelle se tenaient toujours un chambellan et un aide de camp de service, chargés de conduire auprès de Son Altesse Royale les personnes qui avaient droit à lui être particulièrement présentées. Ma parenté, quoique éloignée, me valut cet honneur : un aide de camp me précéda dans une longue galerie remplie d'hommes en habit de cour ou d'uniforme, et de femmes en grande parure.

Pendant que je traversais lentement cette foule brillante, j'entendis quelques paroles qui augmentèrent encore mon émotion : de tous côtés on admirait l'angélique beauté de la princesse Amélie, les traits charmants de la marquise d'Harville, et l'air véritablement impérial de l'archiduchesse Sophie, qui, récemment arrivée de Munich avec l'archiduc Stanislas, allait bientôt repartir pour Varsovie ; mais, tout en rendant hommage à l'altière dignité de l'archiduchesse, à la gracieuse distinction de la marquise d'Harville, on reconnaissait que rien n'était plus idéal que la figure enchanteresse de la princesse Amélie.

A mesure que j'approchais de l'endroit où se tenaient le grand-duc et sa fille, je sentais mon cœur battre avec violence. Au moment où j'arrivai à la porte de ce salon (j'ai oublié de vous dire qu'il y avait bal et concert à la cour), l'illustre Liszt venait de se mettre au piano ; aussi le silence le plus recueilli succéda-t-il au léger murmure des conversations. En attendant la fin du morceau, que le grand artiste jouait avec sa supériorité accoutumée, je restai dans l'embrasure d'une porte.

Alors, mon cher Maximilien, pour la première fois je vis la princesse Amélie. Laissez-moi vous dépeindre cette scène, car j'éprouve un charme indicible à rassembler ces souvenirs.

Figurez-vous, mon ami, un vaste salon meublé avec une somptuosité royale, éblouissant de lumières et tendu d'étoffe de soie cramoisie, sur laquelle courait un feuillage d'or brodé en relief. Au premier rang, sur de grands fauteuils dorés, se tenait l'archiduchesse Sophie (le prince lui faisait les honneurs de son palais) ; à sa gauche madame la marquise d'Harville, et à sa droite la princesse Amélie ; debout derrière elles était le grand-duc, portant l'uniforme de colonel de ses gardes : il semblait rajeuni par le bonheur et ne pas avoir plus de trente ans : l'habit militaire faisait encore valoir l'élégance de sa taille et la beauté de ses traits ; auprès de lui était l'archiduc Stanislas en costume de feld-maréchal, puis venaient ensuite les dames d'honneur de la princesse Amélie, les femmes des grands dignitaires de la cour, et enfin ceux-ci.

Ai-je besoin de vous dire que la princesse Amélie, moins encore par son rang que par sa grâce et sa beauté, dominait cette foule étincelante ? Ne me condamnez pas, mon ami, sans lire ce portrait. Quoiqu'il soit mille fois encore au-dessous de la réalité, vous comprendrez mon adoration, vous comprendrez que dès que je la vis je l'aimai, et que la rapidité de cette passion ne put être égalée que par sa violence et son éternité.

La princesse Amélie, vêtue d'une simple robe de moire blanche, portait, comme l'archiduchesse Sophie, le grand cordon de l'ordre impérial de Saint-Népomucène, qui lui avait été récemment envoyé par l'impératrice. Un bandeau de perles, entourant son front noble et candide, s'harmonisait à ravir avec les deux grosses nattes de cheveux d'un blond cendré magnifique qui encadraient ses joues légèrement rosées ; ses bras charmants, plus blancs encore que les flots de dentelle d'où ils sortaient, étaient à demi cachés par des gants qui s'arrêtaient au-dessous de son coude à lossette ; rien de plus accompli que sa taille, rien de plus joli que son pied chaussé de satin blanc. Au moment où je la vis, ses grands yeux, du plus pur azur, étaient rêveurs ; je ne sais même si à cet instant elle subissait l'influence de quelque pensée sé-

rieuse, ou si elle était vivement impressionnée par la sombre harmonie du morceau que jouait Liszt : mais son demi-sourire me parut d'une douceur et d'une mélancolie indicibles. La tête légèrement baissée sur sa poitrine, elle effeuillait machinalement un gros bouquet d'œillets blancs et de roses qu'elle tenait à la main.

Bras-Rouge.

Jamais je ne pourrai vous exprimer ce que je ressentis alors : tout ce que m'avait dit ma tante de l'ineffable bonté de la princesse Amélie me revint à la pensée... Souriez, mon ami... mais malgré moi je sentis mes yeux devenir humides en voyant rêveuse, presque triste, cette jeune fille si admirablement belle, entourée d'honneurs, de respects, et idolatrée par un père tel que le grand-duc.

Maximilien, je vous l'ai souvent dit : de même que je crois l'homme incapable de goûter certains bonheurs pour ainsi dire trop complets, trop immenses pour ses facultés bornées, de même aussi je crois certains êtres trop divinement dotés pour ne pas quelquefois sentir avec amertume combien ils sont exceptionnels ici-bas, et pour ne pas alors regretter vaguement leur exquise délicatesse, qui les expose à tant de déceptions, à tant de froissements inconnus des natures moins choisies... Il me semblait qu'alors la princesse Amélie éprouvait la réaction d'une pensée pareille.

Germain.

Tout à coup, par un hasard étrange (tout est fatalité dans ceci), elle tourna machinalement les yeux du côté où je me trouvais.

Vous savez combien l'étiquette et la hiérarchie des rangs sont scrupuleusement observées chez nous. Grâce à mon titre et aux liens de pa-

renté qui m'attachent au grand-duc, les personnes au milieu desquelles je m'étais d'abord placé s'étaient peu à peu reculées, de sorte que je restai presque seul et très en évidence au premier rang, dans l'embrasure de la porte de la galerie.

Il fallut cette circonstance pour que la princesse Amélie, sortant de sa rêverie, m'aperçût et me remarquât sans doute, car elle fit un léger mouvement de surprise, et rougit.

Elle avait vu mon portrait à l'abbaye, chez ma tante, elle me reconnaissait : rien de plus simple. La princesse m'avait à peine regardé pendant une seconde, mais ce regard me fit éprouver une commotion violente, profonde : je sentis mes joues en feu, je baissai les yeux, et je restai quelques minutes sans oser les lever de nouveau sur la princesse... Lorsque je m'y hasardai, elle causait tout bas avec l'archiduchesse Sophie, qui semblait l'écouter avec le plus affectueux intérêt.

Liszt ayant mis un intervalle de quelques minutes entre les deux morceaux qu'il devait jouer, le grand-duc profita de ce moment pour lui exprimer son admiration de la manière la plus gracieuse. Le prince, revenant à sa place, m'aperçut, me fit un signe de tête rempli de bienveillance, et dit quelques mots à l'archiduchesse en me désignant du regard. Celle-ci, après m'avoir un instant considéré, se retourna vers le grand-duc, qui ne put s'empêcher de sourire en lui répondant et en adressant la parole à sa fille. La princesse Amélie me parut embarrassée, car elle rougit de nouveau.

J'étais au supplice; malheureusement l'étiquette ne me permettait pas de quitter la place où je me trouvais avant la fin du concert, qui recommença bientôt. Deux ou trois fois je regardai la princesse Amélie à la dérobée; elle me sembla pensive et attristée; mon cœur se serra; je souffrais de la légère contrariété que je venais de lui causer involontairement, et que je croyais deviner. Sans doute le grand-duc lui avait demandé en plaisantant si elle me trouvait quelque ressemblance avec le portrait de son cousin des temps passés; et, dans son ingénuité, elle se reprochait peut-être de n'avoir pas dit à son père qu'elle m'avait déjà reconnu. Le concert terminé, je suivis l'aide de camp de service; il me conduisit auprès du grand-duc, qui voulut bien faire quelques pas au-devant de moi, me prit cordialement par le bras, et dit à l'archiduchesse Sophie, en s'approchant d'elle :

— Je demande à Votre Altesse Impériale la permission de lui présenter mon cousin le prince Henri de Herkausen-Oldenzaal.

— J'ai déjà vu le prince à Vienne, et je le retrouve ici avec plaisir, répondit l'archiduchesse, devant laquelle je m'inclinai profondément.

— Ma chère Amélie, reprit le prince en s'adressant à sa fille, je vous présente le prince Henri, votre cousin; il est fils du prince Paul, l'un de mes plus vénérables amis, que je regrette bien de ne pas voir aujourd'hui à Gerolstein.

— Voudriez-vous, monsieur, faire savoir au prince Paul que je partage vivement les regrets de mon père, car je serai toujours bien heureuse de connaître ses amis, me répondit ma cousine avec une simplicité pleine de grâce...

Je n'avais jamais entendu le son de la voix de la princesse; imaginez-vous, mon ami, le timbre le plus doux, le plus frais, le plus harmonieux, enfin un de ces accents qui font vibrer les cordes les plus délicates de l'âme.

— J'espère, mon cher Henri, que vous resterez quelque temps chez votre tante que j'aime, que je respecte comme ma mère, vous le savez, me dit le grand-duc avec bonté. Venez souvent nous voir en famille, à la fin de la matinée, sur les trois heures : si nous sortons, vous partagerez notre promenade; vous savez que je vous ai toujours aimé, parce que vous êtes un des plus nobles cœurs que je connaisse.

— Je ne sais comment exprimer à Votre Altesse Royale ma reconnaissance pour le bienveillant accueil qu'elle daigne me faire.

— Eh bien! pour me prouver votre reconnaissance, dit le prince en souriant, invitez votre cousine pour la deuxième contredanse, car la première appartient de droit à l'archiduc.

— Votre Altesse voudra-t-elle m'accorder cette grâce?... dis-je à la princesse Amélie en m'inclinant devant elle.

— Appelez-vous simplement cousin et cousine, selon la bonne vieille coutume allemande, dit gaiement le grand-duc; le cérémonial ne convient pas entre parents.

— Ma cousine me fera-t-elle l'honneur de danser cette contredanse avec moi?

— Oui, mon cousin, me répondit la princesse Amélie.

Evanouissement de la princesse Amélie. — PAGE 374.

CHAPITRE III.

Gerolstein.

LE PRINCE HENRI D'HERKAUSEN-OLDENZAAL AU COMTE MAXIMILIEN KAMINETZ.

Oldenzaal, le 25 août 1840.

Je ne saurais vous dire, mon ami, combien je fus à la fois heureux et peiné de la paternelle cordialité du grand-duc; la confiance qu'il me témoignait, l'affectueuse bonté avec laquelle il avait engagé sa fille et moi à substituer aux formules de l'étiquette ces appellations de famille d'une intimité si douce, tout me pénétrait de reconnaissance; je me reprochais d'autant plus amèrement le charme fatal d'un amour qui ne devait ni ne pouvait être agréé par le prince.

Je m'étais promis, il est vrai (je n'ai pas failli à cette résolution), de ne jamais dire un mot qui pût faire soupçonner à ma cousine l'amour que je ressentais; mais je craignais que mon émotion, que mes regards me trahissent... Malgré moi pourtant, ce sentiment, si muet, si caché qu'il dût être, me semblait coupable.

J'eus le temps de faire ces réflexions pendant que la princesse Amélie dansait la première contredanse avec l'archiduc Stanislas. Ici, comme

78 Paris. — Imprimerie Schneider, rue d'Erfurth, 1

partout, la danse n'est plus qu'une sorte de marche qui suit la mesure de l'orchestre; rien ne pouvait faire valoir davantage la grâce sérieuse du maintien de ma cousine.

J'attendais avec un bonheur mêlé d'anxiété le moment d'entretien que la liberté du bal allait me permettre d'avoir avec elle. Je fus assez maître de moi pour cacher mon trouble lorsque j'allai la chercher auprès de la marquise d'Harville.

En songeant aux circonstances du portrait, je m'attendais à voir la princesse Amélie partager mon embarras; je ne me trompais pas. Je me souviens presque mot pour mot de notre première conversation; laissez-moi vous la rapporter, mon ami :

— Votre Altesse me permettra-t-elle, lui dis-je, de l'appeler ma cousine, ainsi que le grand-duc m'y autorise?

— Sans doute, mon cousin, me répondit-elle avec grâce; je suis toujours heureuse d'obéir à mon père.

— Et je suis d'autant plus fier de cette familiarité, ma cousine, que j'ai appris par ma tante à vous connaître, c'est-à-dire à vous apprécier.

— Souvent aussi mon père m'a parlé de vous, mon cousin, et ce qui vous étonnera peut-être, ajouta-t-elle timidement, c'est que je vous connaissais déjà, si cela se peut dire, de vue... Madame la supérieure de Sainte-Hermangilde, pour qui j'ai la plus respectueuse affection, nous avait un jour montré, à mon père et à moi, un portrait...

— Où j'étais représenté en page du seizième siècle?

— Oui, mon cousin; et mon père fit même la petite supercherie de me dire que ce portrait était celui d'un de nos parents du temps passé, en ajoutant d'ailleurs des paroles si bienveillantes pour ce cousin d'autrefois, que notre famille doit se féliciter de le compter parmi nos parents d'aujourd'hui...

— Hélas! ma cousine, je crains de ne pas plus ressembler au portrait moral que le grand-duc a daigné faire de moi qu'au page du seizième siècle.

— Vous vous trompez, mon cousin, me dit naïvement la princesse; car, à la fin du concert, en jetant par hasard les yeux du côté de la galerie, je vous ai reconnu tout de suite, malgré la différence du costume.

Puis, voulant changer sans doute un sujet de conversation qui l'embarrassait, elle me dit :

— Quel admirable talent que celui de M. Liszt, n'est-ce pas?

— Admirable. Avec quel plaisir vous l'écoutiez!

— C'est qu'en effet il y a, ce me semble, un double charme dans la musique sans paroles : non-seulement on jouit d'une excellente exécution, mais on peut appliquer sa pensée du moment aux mélodies que l'on écoute, et qui en deviennent pour ainsi dire l'accompagnement... Je ne sais si vous me comprenez, mon cousin?

— Parfaitement. Les pensées sont alors des paroles que l'on met mentalement sur l'air que l'on entend.

— C'est cela, c'est cela, vous me comprenez, dit-elle avec un mouvement de gracieuse satisfaction; je craignais de mal expliquer ce que je ressentais tout à l'heure pendant cette mélodie si plaintive et si touchante.

— Grâce à Dieu, ma cousine, lui dis-je en souriant, vous n'avez aucune parole à mettre sur un air si triste.

Soit que ma question fût indiscrète et qu'elle voulût éviter d'y répondre, soit qu'elle ne l'eût pas entendue, tout à coup la princesse Amélie me dit, en me montrant le grand-duc, qui, donnant le bras à l'archiduchesse Sophie, traversait alors la galerie où l'on dansait :

— Mon cousin, voyez donc mon père, comme il est beau!... quel air noble et bon! comme tous les regards le suivent avec sollicitude! il me semble qu'on l'aime encore plus qu'on ne le révère...

— Ah! m'écriai-je, ce n'est pas seulement ici, au milieu de sa cour, qu'il est chéri! Si les bénédictions du peuple retentissaient dans la postérité, le nom de Rodolphe de Gerolstein serait justement immortel.

En parlant ainsi, mon exaltation était sincère; car vous savez, mon ami, qu'on appelle, à bon droit, les Etats du prince le *Paradis de l'Allemagne*.

Il m'est impossible de vous peindre le regard reconnaissant que ma cousine jeta sur moi en m'entendant parler de la sorte.

— Apprécier ainsi mon père, me dit-elle avec émotion, c'est être bien digne de l'attachement qu'il vous porte.

— C'est que personne plus que moi ne l'aime et l'admire! En outre des rares qualités qui font les grands princes, n'a-t-il pas le génie de la bonté, qui fait les princes adorés?...

— Vous ne savez pas combien vous dites vrai!... s'écria la princesse encore plus émue.

— Oh! je le sais, je le sais, et tous ceux qu'il gouverne le savent comme moi... On l'aime tant, que l'on s'affligerait de ses chagrins comme on se réjouit de son bonheur; l'empressement de tous à venir offrir leurs hommages à madame la marquise d'Harville consacre à la fois et le choix de Son Altesse Royale et la valeur de la future grande-duchesse.

— Madame la marquise d'Harville est plus digne que qui que ce soit de l'attachement de mon père; c'est le plus bel éloge que je puisse vous faire d'elle.

— Et vous pouvez sans doute l'apprécier justement : car vous l'avez probablement connue en France, ma cousine?

A peine avais-je prononcé ces derniers mots, que je ne sais quelle soudaine pensée vint à l'esprit de la princesse Amélie; elle baissa les yeux, et, pendant une seconde, ses traits prirent une expression de tristesse qui me rendit muet de surprise.

Nous étions alors à la fin de la contredanse, la dernière figure me sépara un instant de ma cousine; lorsque je la reconduisis auprès de madame d'Harville, il me sembla que ses traits étaient encore légèrement altérés...

Je crus et je crois encore que mon allusion au séjour de la princesse en France, lui ayant rappelé la mort de sa mère, lui causa l'impression pénible dont je viens de vous parler.

Pendant cette soirée, je remarquai une circonstance qui vous paraîtra puérile, mais qui m'a été une nouvelle preuve de l'intérêt que cette jeune fille inspire à tous. Son bandeau de perles s'étant un peu dérangé, l'archiduchesse Sophie, à qui elle donnait alors le bras, eut la bonté de vouloir lui replacer elle-même ce bijou sur le front. Or, pour qui connaît la hauteur proverbiale de l'archiduchesse, une telle prévenance de sa part semble à peine croyable. Du reste, la princesse Amélie, que j'observais attentivement à ce moment, parut à la fois si confuse, si reconnaissante, je dirais presque si embarrassée de cette gracieuse attention, que je crus voir briller une larme dans ses yeux.

Telle fut, mon ami, ma première soirée à Gerolstein. Si je vous l'ai racontée avec tant de détails, c'est que presque toutes ces circonstances ont eu plus tard pour moi leurs conséquences.

Maintenant, j'abrégerai; je ne vous parlerai que de quelques faits principaux relatifs à mes fréquentes entrevues avec ma cousine et son père.

Le surlendemain de cette fête, je fus du très-petit nombre de personnes invitées à la célébration du mariage du grand-duc avec madame la marquise d'Harville. Jamais je ne vis la physionomie de la princesse Amélie plus radieuse et plus sereine que pendant cette cérémonie. Elle contemplait son père et la marquise avec une sorte de religieux ravissement qui donnait un nouveau charme à ses traits : on eût dit qu'ils reflétaient le bonheur ineffable du prince et de madame d'Harville.

Ce jour-là, ma cousine fut très-gaie, très-causante. Je lui donnai le bras dans une promenade que l'on fit après dîner dans les jardins du palais, magnifiquement illuminés. Elle me dit, à propos du mariage de son père :

— Il me semble que le bonheur de ceux que nous chérissons nous est encore plus doux que notre propre bonheur : car il y a toujours une nuance d'égoïsme dans la jouissance de notre félicité personnelle.

Si je vous cite entre mille cette réflexion de ma cousine, mon ami, c'est pour que vous jugiez du cœur de cette créature adorable, qui a, comme son père, le génie de la bonté.

Quelques jours après le mariage du grand-duc, j'eus avec lui une assez longue conversation; il m'interrogea sur le passé, sur mes projets d'avenir; il me donna les conseils les plus sages, les encouragements les plus flatteurs, me parla même de plusieurs de ses projets de gouvernement avec une confiance dont je fus aussi fier que flatté; enfin, que vous dirai-je? un moment, l'idée la plus folle me traversa l'esprit : je crus que le prince avait deviné mon amour, et que dans cet entretien il voulait m'étudier, me pressentir, et peut-être m'amener à un aveu...

Malheureusement, cet espoir insensé ne dura pas longtemps : le prince termina la conversation en me disant que le temps des grandes guerres était fini; que je devais profiter de mon nom, de mes alliances, de l'éducation que j'avais reçue et de l'étroite amitié qui unissait mon père au prince de M., premier ministre de l'empereur, pour parcourir la carrière diplomatique au lieu de la carrière militaire, ajoutant que toutes les questions qui se décidaient autrefois sur les champs de bataille se décideraient désormais dans les congrès; que bientôt les traditions tortueuses et perfides de l'ancienne diplomatie feraient place à une politique large et humaine, en rapport avec les véritables intérêts des peuples, qui de jour en jour avaient davantage la conscience de leurs droits; qu'un esprit élevé, loyal et généreux pourrait avoir avant quelques années un noble et grand rôle à jouer dans les affaires politiques, et faire ainsi beaucoup de bien. Il me proposait enfin le concours de sa souveraine protection pour me faciliter les abords de la carrière qu'il m'engageait instamment à parcourir

Vous comprenez, mon ami, que si le prince avait eu le moindre projet sur moi, il ne m'eût pas fait de telles ouvertures. Je le remerciai de ses offres avec une vive reconnaissance, en ajoutant que je sentais tout le prix de ses conseils, et que j'étais décidé à les suivre.

J'avais d'abord mis la plus grande réserve dans mes visites au palais; mais, grâce à l'insistance du grand-duc, j'y vins bientôt presque chaque jour vers les trois heures. On y vivait dans toute la charmante simplicité de nos cours germaniques. C'était la vie des grands châteaux d'Angleterre, rendue plus attrayante par la simplicité cordiale, la douce liberté des mœurs allemandes. Lorsque le temps le permettait, nous faisions de longues promenades à cheval avec le grand-duc, la grande-duchesse, ma cousine, et les personnes de leur maison. Lorsque nous restions au palais, nous nous occupions de musique, je chantais avec la grande-duchesse et ma cousine, dont la voix avait un timbre d'une pureté, d'une suavité sans égales, et que je n'ai jamais pu entendre sans me sentir remué jusqu'au fond de l'âme. D'autres fois, nous visitions en détail les merveilleuses collections de tableaux et d'objets d'art, ou les admirables bibliothèques du prince, qui, vous le savez, est un des hommes les plus savants et les plus éclairés de l'Europe; assez souvent je revenais dîner au palais, et, les jours d'Opéra, j'accompagnais au théâtre la famille grand-ducale.

Chaque jour passait comme un songe; peu à peu ma cousine me traita avec une familiarité toute fraternelle; elle ne me cachait pas le plaisir qu'elle éprouvait à me voir, elle me confiait tout ce qui l'intéressait; deux ou trois fois elle me pria de l'accompagner lorsqu'elle allait avec la grande-duchesse visiter ses jeunes orphelines; souvent aussi elle me parlait de mon avenir avec une maturité de raison, avec un intérêt sérieux et réfléchi qui me confondait de la part d'une jeune fille de son âge ; elle aimait aussi beaucoup à s'informer de mon enfance, de ma mère, hélas! toujours si regrettée. Chaque fois que j'écrivais à mon père, elle me priait de la rappeler à son souvenir; puis, comme elle brodait à ravir, elle me remit un jour pour lui une charmante tapisserie à laquelle elle avait longtemps travaillé. Que vous dirai-je, mon ami, un frère et une sœur, se retrouvant après de longues années de séparation, n'eussent pas joui d'une intimité plus douce. Du reste, lorsque, par le plus grand des hasards, nous restions seuls, l'arrivée d'un tiers ne pouvait jamais changer le sujet ou même l'accent de notre conversation.

Vous vous étonnerez peut-être, mon ami, de cette fraternité entre deux jeunes gens, surtout en songeant aux aveux que je vous fais; mais plus ma cousine me témoignait de confiance et de familiarité, plus je m'observais, plus je me contraignais, de peur de voir cesser cette adorable familiarité. Et puis, ce qui augmentait encore ma réserve, c'est que la princesse mettait dans ses relations avec moi tant de franchise, tant de noble confiance, et surtout si peu de coquetterie, que je suis presque certain qu'elle a toujours ignoré ma violente passion. Il me reste un léger doute à ce sujet, à propos d'une circonstance que je vous raconterai tout à l'heure.

Si cette intimité fraternelle avait dû toujours durer, peut-être ce bonheur m'eût suffi ; mais, par cela même que j'en jouissais avec délices, je songeais que bientôt mun service ou la carrière que le prince m'engageait à parcourir m'appellerait à Vienne ou à l'étranger; je songeais enfin que prochainement peut-être le grand-duc penserait à marier sa fille d'une manière digne d'elle...

Ces pensées me devinrent d'autant plus pénibles que le moment de mon départ approchait. Ma cousine remarqua bientôt le changement qui s'était opéré en moi. La veille du jour où je la quittai, elle me dit que depuis quelque temps elle me trouvait sombre, préoccupé. Je tâchai d'éluder ces questions; j'attribuai ma tristesse à un vague ennui.

— Je ne puis vous croire, me dit-elle ; mon père vous traite presque comme un fils, tout le monde vous aime; vous trouver malheureux serait de l'ingratitude.

— Eh bien! lui dis-je sans pouvoir vaincre mon émotion, ce n'est pas de l'ennui, c'est du chagrin, oui, c'est un profond chagrin que j'éprouve.

— Et pourquoi ? que vous est-il arrivé ? me demanda-t-elle avec intérêt?

— Tout à l'heure, ma cousine, vous m'avez dit que votre père me traitait comme un fils... qu'ici tout le monde m'aimait... Eh bien! avant peu il me faudra renoncer à ces affections si précieuses, il faudra enfin... quitter Gerolstein, et, je vous l'avoue, cette pensée me désespère.

— Et le souvenir de ceux qui nous sont chers... n'est-ce donc rien, mon cousin?

— Sans doute... mais les années, mais les événements amènent tant de changements imprévus!

— Il est du moins des affections qui ne sont pas changeantes : celle que mon père vous a toujours témoignée... celle que je ressens pour vous est de ce nombre, vous le savez bien ; on est frère et sœur... pour ne jamais s'oublier, ajouta-t-elle en levant sur moi ses grands yeux bleus humides de larmes.

Ce regard me bouleversa, je fus sur le point de me trahir ; heureusement je me contins.

— Il est vrai que les affections durent, lui dis-je avec embarras; mais les positions changent... Ainsi, ma cousine, quand je reviendrai dans quelques années, croyez-vous qu'alors cette intimité, dont j'apprécie tout le charme, puisse encore durer?

— Pourquoi ne durerait-elle pas?

— C'est qu'alors vous serez sans doute mariée, ma cousine... vous aurez d'autres devoirs... et vous aurez oublié votre pauvre frère.

. . . . . .

Je vous le jure, mon ami, je ne lui dis rien de plus ; j'ignore encore si elle vit dans ces mots un aveu qui l'offensa, ou si elle fut comme moi douloureusement frappée des changements inévitables que l'avenir devait nécessairement apporter à nos relations; mais, au lieu de me répondre, elle resta un moment silencieuse, accablée; puis, se levant brusquement, la figure pâle, altérée, elle sortit après avoir regardé pendant quelques secondes la tapisserie de la jeune comtesse d'Oppenheim, une de ses dames d'honneur, qui travaillait dans l'embrasure d'une des fenêtres du salon où avait lieu notre entretien.

Le soir même de ce jour, je reçus de mon père une nouvelle lettre qui me rappelait précipitamment ici. Le lendemain matin j'allai prendre congé du grand-duc ; il me dit que ma cousine était un peu souffrante, qu'il se chargerait de mes adieux pour elle ; il me serra paternellement dans ses bras, regrettant, ajoutait-il, mon prompt départ, et surtout que ce départ fût causé par les inquiétudes que me donnait la santé de mon père ; puis, me rappelant avec la plus grande bonté ses conseils au sujet de la nouvelle carrière qu'il m'engageait très-instamment à embrasser, il ajouta qu'au retour de mes missions, ou pendant mes congés, il me reverrait toujours à Gerolstein avec un vif plaisir.

Heureusement, à mon arrivée ici, je trouvai l'état de mon père un peu amélioré; il est encore alité, et toujours d'une grande faiblesse, mais il ne me donne plus d'inquiétude sérieuse. Malheureusement il s'est aperçu de mon abattement, de ma sombre taciturnité; plusieurs fois, mais en vain, il m'a déjà supplié de lui confier la cause de mon morne chagrin. Je n'oserais, malgré son aveugle tendresse pour moi; vous savez sa sévérité au sujet de tout ce qui lui paraît manquer de franchise et de loyauté.

Hier je le veillais ; seul auprès de lui, le croyant endormi, je n'avais pu retenir mes larmes, qui coulaient silencieusement en songeant à mes beaux jours de Gerolstein. Il me vit pleurer, car il sommeillait à peine, et j'étais complétement absorbé par ma douleur : il m'interrogea avec la plus touchante bonté; j'attribuai ma tristesse aux inquiétudes que m'avait données sa santé, mais il ne fut pas dupe de cette défaite.

Maintenant que vous savez tout, mon bon Maximilien, dites, mon sort est-il assez désespéré?... Que faire?... que résoudre?...

. . . . . .

Ah! mon ami, je ne puis vous dire mon angoisse. Que va-t-il arriver, mon Dieu? . Tout est à jamais perdu! Je suis le plus malheureux des hommes, si mon père ne renonce pas à son projet.

Voici ce qui vient d'arriver :

Tout à l'heure, je terminais cette lettre, lorsqu'à mon grand étonnement, mon père, que je croyais couché, est entré dans son cabinet, où je vous écrivais ; il vit sur son bureau mes quatre premières grandes pages déjà remplies, j'étais à la fin de celle-ci.

— A qui écris-tu si longuement ? me demanda-t-il en souriant.

— A Maximilien, mon père.

— Oh! me dit-il avec une expression d'affectueux reproche, je sais qu'il a toute ta confiance... Il est bien heureux, lui!

Il prononça ces derniers mots d'un ton si douloureusement navré, que, touché de son accent, je lui répondis en lui donnant ma lettre presque sans réflexion :

— Lisez, mon père...

Mon ami, il a tout lu. Savez-vous ce qu'il m'a dit ensuite, après être resté quelque temps méditatif?

— Ami, je vais écrire au grand-duc ce qui s'est passé pendant votre séjour à Gerolstein.

— Mon père, je vous en conjure, ne faites pas cela.

— Ce que vous racontez à Maximilien est-il scrupuleusement vrai?

— Oui, mon père.

— En ce cas, jusqu'ici votre conduite a été loyale... Le prince l'appréciera. Mais il ne faut pas qu'à l'avenir vous vous montriez indigne

de sa noble confiance, ce qui arriverait si, abusant de son offre, vous retourniez plus tard à Gerolstein dans l'intention peut-être de vous faire aimer de sa fille.

— Mon père... pouvez-vous penser?...

— Je pense que vous aimez avec passion, et que la passion est tôt ou tard une mauvaise conseillère.

— Comment! mon père, vous écrirez au prince que...

— Que vous aimez éperdument votre cousine.

— Au nom du ciel! mon père, je vous en supplie, n'en faites rien!

— Aimez-vous votre cousine?

— Je l'aime avec idolâtrie, mais...

Mon père m'interrompit.

— En ce cas, je vais écrire au grand-duc et lui demander pour vous la main de sa fille...

— Mais, mon père, une telle prétention est insensée de ma part!

— Il est vrai... Néanmoins je dois faire franchement cette demande au prince, en lui exposant les raisons qui m'imposent cette démarche. Il vous a accueilli avec la plus loyale hospitalité, il s'est montré pour vous d'une bonté paternelle, il serait indigne de moi et de vous de le tromper. Je connais l'élévation de son âme, il sera sensible à mon procédé d'honnête homme; s'il refuse de vous donner sa fille, comme cela est presque indubitable, il saura du moins qu'à l'avenir, si vous retourniez à Gerolstein, vous ne devez plus vivre avec elle dans la même intimité. Vous m'avez, mon enfant, ajouta mon père avec bonté, librement montré la lettre que vous écriviez à Maximilien. Je suis maintenant instruit de tout; il est de mon devoir d'écrire au grand-duc... et je vais lui écrire à l'instant même.

Vous le savez, mon ami, mon père est le meilleur des hommes, mais il est d'une inflexible ténacité de volonté lorsqu'il s'agit de ce qu'il regarde comme son devoir; jugez de mes angoisses, de mes craintes. Quoique la démarche qu'il va tenter soit, après tout, franche et honorable, elle ne m'en inquiète pas moins. Comment le grand-duc accueillera-t-il cette folle demande? N'en sera-t-il pas choqué, et la princesse Amélie ne sera-t-elle pas aussi blessée que j'aie laissé mon père prendre une résolution pareille sans son agrément?

Ah! mon ami, plaignez-moi, je ne sais que penser. Il me semble que je contemple un abîme et que le vertige me saisit...

Je termine à la hâte cette longue lettre; bientôt je vous écrirai. Encore une fois, plaignez-moi, car en vérité je crains de devenir fou si la fièvre qui m'agite dure longtemps encore. Adieu, adieu, tout à vous de cœur et à toujours.

Henri d'H. O.

. . . . . .

Maintenant nous conduirons le lecteur au palais de Gerolstein, habité par Fleur-de-Marie depuis son retour de France.

CHAPITRE IV.

La princesse Amélie.

L'appartement occupé par Fleur-de-Marie (nous ne l'appellerons la princesse Amélie qu'officiellement) dans le palais grand-ducal avait été meublé, par les soins de Rodolphe, avec un goût et une élégance extrêmes. Du balcon de l'oratoire de la jeune fille on découvrait au loin les deux tours du couvent de Sainte-Ilermangilde, qui, dominant d'immenses massifs de verdure, étaient elles-mêmes dominées par une haute montagne boisée, au pied de laquelle s'élevait l'abbaye.

Par une belle matinée d'été, Fleur-de-Marie laissait errer ses regards sur ce splendide paysage qui s'étendait au loin. Coiffée en cheveux, elle portait une robe montante d'étoffe printanière blanche à petites raies bleues; un large col de batiste très-simple, rabattu sur ses épaules, laissait voir les deux bouts et le nœud d'une petite cravate de soie du même bleu que la ceinture de sa robe.

Assise dans un grand fauteuil d'ébène sculpté, à haut dossier de velours cramoisi, le coude soutenu par un des bras de ce siége, la tête un peu baissée, elle appuyait sa joue sur le revers de sa petite main blanche, légèrement veinée d'azur.

L'attitude languissante de Fleur-de-Marie, sa pâleur, la fixité de son regard, l'amertume de son demi-sourire, révélaient une mélancolie profonde.

Au bout de quelques moments, un soupir profond, douloureux, souleva son sein. Laissant alors retomber la main où elle appuyait sa joue, elle inclina davantage encore sa tête sur sa poitrine. On eût dit que l'infortunée se courbait sous le poids de quelque grand malheur.

A cet instant une femme d'un âge mûr, d'une physionomie grave et distinguée, vêtue avec une élégante simplicité, entra presque timidement dans l'oratoire, et toussa légèrement pour attirer l'attention de Fleur-de-Marie.

Celle-ci, sortant de sa rêverie, releva vivement la tête, et dit en saluant avec un mouvement plein de grâce :

— Que voulez-vous, ma chère comtesse?

— Je viens prévenir Votre Altesse que monseigneur la prie de l'attendre; car il va se rendre ici dans quelques minutes, répondit la dame d'honneur de la princesse Amélie avec une formalité respectueuse.

— Aussi je m'étonnais de n'avoir pas encore embrassé mon père aujourd'hui; j'attends avec tant d'impatience sa visite de chaque matin!... Mais j'espère que je ne dois pas à une indisposition de mademoiselle d'Harneim le plaisir de vous voir deux jours de suite au palais, ma chère comtesse?

— Que Votre Altesse n'ait aucune inquiétude à ce sujet; mademoiselle d'Harneim m'a priée de la remplacer aujourd'hui; demain elle aura l'honneur de reprendre son service auprès de Votre Altesse, qui daignera peut-être excuser ce changement.

— Certainement, car je n'y perdrai rien; après avoir eu le plaisir de vous voir deux jours de suite, ma chère comtesse, j'aurai pendant deux autres jours mademoiselle d'Harneim auprès de moi.

— Votre Altesse nous comble, répondit la dame d'honneur en s'inclinant de nouveau; son extrême bienveillance m'encourage à lui demander une grâce!

— Parlez... parlez; vous connaissez mon empressement à vous être agréable...

— Il est vrai que depuis longtemps Votre Altesse m'a habituée à ses bontés; mais il s'agit d'un sujet tellement pénible, que je n'aurais pas le courage de l'aborder, s'il ne s'agissait d'une action très-méritante; aussi j'ose compter sur l'indulgence extrême de Votre Altesse.

— Vous n'avez nullement besoin de mon indulgence, ma chère comtesse; je suis toujours très-reconnaissante des occasions que l'on me donne de faire un peu de bien.

— Il s'agit d'une pauvre créature qui malheureusement avait quitté Gerolstein avant que Votre Altesse eût fondé son œuvre si utile et si charitable pour les jeunes filles orphelines ou abandonnées, que rien ne défend contre les mauvaises passions.

— Et qu'a-t-elle fait? que réclamez-vous pour elle?

— Son père, homme très-aventureux, avait été chercher fortune en Amérique, laissant sa femme et sa fille dans une existence assez précaire. La mère mourut; la fille, âgée de seize ans à peine, livrée à elle-même, quitta le pays pour suivre à Vienne un séducteur, qui la délaissa bientôt. Ainsi que cela arrive toujours, ce premier pas dans le sentier du vice conduisit cette malheureuse à un abîme d'infamie; en peu de temps elle devint, comme tant d'autres misérables, l'opprobre de son sexe...

Fleur-de-Marie baissa les yeux, rougit, et ne put cacher un léger tressaillement qui n'échappa pas à sa dame d'honneur. Celle-ci, craignant d'avoir blessé la chaste susceptibilité de la princesse en l'entretenant d'une telle créature, reprit avec embarras :

— Je demande mille pardons à Votre Altesse, je l'ai choquée sans doute, en attirant son attention sur une existence si flétrie: mais l'infortunée manifeste un repentir si sincère... que j'ai cru pouvoir solliciter pour elle un peu de pitié.

— Et vous avez eu raison. Continuez... je vous en prie, dit Fleur-de-Marie en surmontant sa douloureuse émotion; tous les égarements sont en effet dignes de pitié, lorsque le repentir leur succède.

— C'est ce qui est arrivé dans cette circonstance, ainsi que je l'ai fait observer à Votre Altesse. Après deux années de cette vie abominable, la grâce toucha cette abandonnée... Saisie d'un tardif remords, elle est revenue ici. Le hasard a fait qu'en arrivant elle a été se loger dans une maison qui appartient à une digne veuve, dont la douceur et la piété sont populaires. Encouragée par la pieuse bonté de la veuve, la pauvre créature lui a avoué ses fautes, ajoutant qu'elle ressentait une juste horreur pour sa vie passée, et qu'elle achèterait au prix de la pénitence la plus rude le bonheur d'entrer dans une maison religieuse où elle pourrait expier ses égarements et mériter leur rédemption. La digne veuve à qui elle fit cette confidence, sachant que j'avais l'honneur d'appartenir à Votre Altesse, m'a écrit pour me recommander cette malheureuse qui,

par la toute-puissante interdiction de Votre Altesse auprès de la princesse Juliane, supérieure de l'abbaye, pourrait espérer d'entrer sœur converse au couvent de Sainte-Ilermangilde: elle demande comme une faveur d'être employée aux travaux les plus pénibles, pour que sa pénitence soit plus méritoire. J'ai voulu entretenir plusieurs fois cette femme avant de me permettre d'implorer pour elle la pitié de Votre Altesse, et je suis fermement convaincue que son repentir sera durable. Ce n'est ni le besoin ni l'âge qui la ramene au bien ; elle a dix-huit ans à peine, elle est très-belle encore, et possède une petite somme d'argent qu'elle veut affecter à une œuvre charitable, si elle obtient la faveur qu'elle sollicite.

— Je me charge de votre protégée, dit Fleur-de-Marie en contenant difficilement son trouble, tant sa vie passée offrait de ressemblance avec celle de la malheureuse en faveur de qui on la sollicitait ; puis elle ajouta :

— Le repentir de cette infortunée est trop louable pour ne pas l'encourager.

— Je ne sais comment exprimer ma reconnaissance à Votre Altesse. J'osais à peine espérer qu'elle daignât s'intéresser si charitablement à une pareille créature...

— Elle a été coupable, elle se repent... dit Fleur-de-Marie avec un accent de commisération et de tristesse indicible ; il est juste d'avoir pitié d'elle... Plus ses remords sont sincères, plus ils doivent être douloureux, ma chère comtesse...

— J'entends, je crois, monseigneur, dit tout à coup la dame d'honneur sans remarquer l'émotion profonde et croissante de Fleur-de-Marie.

En effet, Rodolphe entra dans un salon qui précédait l'oratoire, tenant à la main un énorme bouquet de roses.

A la vue du prince, la comtesse se retira discrètement. A peine eut-elle disparu, que Fleur-de-Marie se jeta au cou de son père, appuya son front sur son épaule, et resta ainsi quelques secondes sans parler.

— Bonjour... bonjour, mon enfant chérie, dit Rodolphe en serrant sa fille dans ses bras avec effusion, sans s'apercevoir encore de sa tristesse. Vois donc ce buisson de roses ; quelle belle moisson j'ai faite ce matin pour toi ! C'est ce qui m'a empêché de venir plus tôt. J'espère que je ne t'ai jamais apporté un plus magnifique bouquet... Tiens.

Et le prince, ayant toujours son bouquet à la main, fit un léger mouvement en arrière pour se dégager des bras de sa fille et la regarder ; mais, la voyant fondre en larmes, il jeta le bouquet sur une table, prit les mains de Fleur-de-Marie dans les siennes, et s'écria :

— Tu pleures, mon Dieu ! qu'as-tu donc ?

— Rien... rien... mon bon père... dit Fleur-de-Marie en essuyant ses larmes et tâchant de sourire à Rodolphe.

— Je t'en conjure, dis-moi ce que tu as... Qui peut t'avoir attristée ?

— Je vous assure, mon père, qu'il n'y a pas de quoi vous inquiéter... La comtesse était venue solliciter mon intérêt pour une pauvre femme si intéressante... si malheureuse... que malgré moi je me suis attendrie à son récit.

— Bien vrai ?... ce n'est que cela ?...

— Ce n'est que cela, reprit Fleur-de-Marie en prenant sur une table les fleurs que Rodolphe avait jetées. Mais comme vous me gâtez ! ajouta-t-elle... quel bouquet magnifique ! Et quand je pense que chaque jour... vous m'en apportez un pareil... cueilli par vous...

— Mon enfant, dit Rodolphe en contemplant sa fille avec anxiété, tu me caches quelque chose... Ton sourire est douloureux, contraint. Je t'en conjure, dis-moi ce qui t'afflige... ne t'occupe pas de ce bouquet.

— Oh ! vous le savez, ce bouquet est ma joie de chaque matin, et puis j'aime tant les roses... Je les ai toujours tant aimées... Vous vous souvenez, ajouta-t-elle avec un sourire navrant, vous vous souvenez de mon pauvre petit rosier !... dont j'ai toujours gardé les débris...

A cette pénible allusion au temps passé, Rodolphe s'écria :

— Malheureuse enfant ! mes soupçons seraient-ils fondés ?... Au milieu de l'éclat qui t'environne, songerais-tu encore quelquefois à cet horrible temps ?... Hélas ! j'avais cru cependant te le faire oublier à force de tendresse !

— Pardon, pardon, mon père ! Ces paroles m'ont échappé. Je vous afflige...

— Je m'afflige, pauvre ange, dit tristement Rodolphe, parce que ces retours vers le passé doivent être affreux pour toi... parce qu'ils empoisonneraient ta vie si tu avais la faiblesse de t'y abandonner.

— Mon père... c'est par hasard... Depuis notre arrivée ici, c'est la première fois...

— C'est la première fois que tu m'en parles... oui... mais ce n'est peut-être pas la première fois que ces pensées te tourmentent... Je m'étais aperçu de tes accès de mélancolie, et quelquefois j'accusais le passé de causer ta tristesse... Mais, faute de certitude, je n'osais pas même essayer de combattre la funeste influence de ces ressouvenirs, de t'en montrer le néant, l'injustice ; car si ton chagrin avait eu une autre cause, si le passé avait été pour toi ce qu'il doit être, un vain et mauvais songe, je risquais d'éveiller en toi les idées pénibles que je voulais détruire...

— Combien vous êtes bon !... combien ces craintes témoignent encore de votre ineffable tendresse !

— Que veux-tu... ma position était si difficile, si délicate... Encore une fois, je ne te disais rien, mais j'étais sans cesse préoccupé de ce qui te touchait... En contractant ce mariage qui comblait tous mes vœux, j'avais aussi cru donner une garantie de plus à ton repos. Je connaissais trop l'excessive délicatesse de ton cœur pour espérer que jamais... jamais tu ne songerais plus au passé ; mais je me disais que si par hasard ta pensée s'y arrêtait, tu devais, en te sentant maternellement chérie par la noble femme qui t'a connue et aimée au plus profond de ton malheur, tu devais, dis-je, regarder le passé comme suffisamment expié par tes atroces misères et être indulgente ou plutôt juste envers toi-même ; car enfin ma femme a droit par ses rares qualités aux respects de tous, n'est-ce pas ? Eh bien ! dès que tu es pour elle une fille, une sœur chérie, ne dois-tu pas être rassurée ? Son tendre attachement n'est-il pas une réhabilitation complète ? Ne te dit-il pas qu'elle sait comme toi que tu as été victime et non coupable, qu'on ne peut enfin te reprocher que le malheur... qui t'a accablée dès ta naissance ? Aurais-tu même commis de grandes fautes, ne seraient-elles pas mille fois expiées, rachetées par tout ce que tu as fait de bien, par tout ce qui s'est développé d'excellent et d'adorable en toi ?...

— Mon père...

— Oh ! je t'en prie, laisse-moi te dire ma pensée entière, puisqu'un hasard, qu'il faudra bénir sans doute, a amené cet entretien. Depuis longtemps je le désirais et je le redoutais à la fois... Dieu veuille qu'il ait un succès salutaire !... J'ai à te faire oublier tant d'affreux chagrins ; j'ai à remplir auprès de toi une mission si auguste, si sacrée, que j'aurais eu le courage de sacrifier à ton repos mon amour pour madame d'Harville... mon amitié pour Murph, si j'avais pensé que leur présence t'eût trop douloureusement rappelé le passé.

— Oh ! mon bon père, pouvez-vous le croire ?... Leur présence, à eux, qui savent... ce que j'étais... et qui pourtant m'aiment tendrement, ne personnifie-t-elle pas au contraire l'oubli et le pardon ?... Enfin, mon père, ma vie entière n'eût-elle pas été désolée si pour moi vous aviez renoncé à votre mariage avec madame d'Harville ?

— Oh ! je n'aurais pas été seul à vouloir ce sacrifice s'il avait dû assurer ton bonheur... Tu ne sais pas quel renoncement Clémence s'était déjà volontairement imposé ?... Car elle aussi comprend toute l'étendue de mes devoirs envers toi.

— Vos devoirs envers moi, mon Dieu ! Et qu'ai-je fait pour mériter autant ?

— Ce que tu as fait, pauvre ange aimé ?... Jusqu'au moment où tu m'as été rendue, ta vie n'a été qu'amertume, misère, désolation... et tes souffrances passées je me les reproche comme si je les avais causées ! Aussi, lorsque je te vois souriante, satisfaite, je me crois pardonné... Mon seul but, mon seul vœu est de te rendre aussi idéalement heureuse que tu as été infortunée, de t'élever autant que tu as été abaissée, car il me semble que les derniers vestiges du passé s'effacent lorsque les personnes les plus éminentes, les plus honorables, te rendent les respects qui te sont dus.

— A moi du respect ?... non, non, mon père... mais à mon rang, ou plutôt à celui que vous m'avez donné

— Oh ! ce n'est pas ton rang qu'on aime et qu'on révère... c'est toi, entends-tu bien, mon enfant chérie, c'est toi-même, c'est toi seule... Il est des hommages imposés par le rang, mais il en est aussi d'imposés par le charme et par l'attrait ! Tu ne sais pas distinguer ceux-là, toi, parce que tu t'ignores, parce que, par une prodige d'esprit et de tact qui me rend aussi fier qu'idolâtre de toi, tu apportes dans ces relations cérémonieuses, si nouvelles pour toi, un mélange de dignité, de modestie et de grâce, auquel ne peuvent résister les caractères les plus hautains...

— Vous m'aimez tant, mon père, et on vous aime tant, que l'on est sûr de vous plaire en me témoignant de la déférence.

— Oh ! la méchante enfant ! s'écria Rodolphe en interrompant sa fille et en l'embrassant avec tendresse. La méchante enfant, qui ne veut accorder aucune satisfaction à mon orgueil de père !

— Cet orgueil n'est-il pas aussi satisfait en vous attribuant à vous seul la bienveillance que l'on me témoigne, mon bon père ?

— Non, certainement, mademoiselle, dit le prince en souriant à sa fille pour chasser la tristesse dont il la voyait encore atteinte, non, mademoiselle, ce n'est pas la même chose ; car il ne m'est pas permis d'être fier de moi, et je puis et je dois être fier de vous... oui, fier ! Encore une fois, tu ne sais pas combien tu es divinement douée... Et

quinze mois ton éducation s'est si merveilleusement accomplie, que la mère la plus difficile serait enthousiaste de toi : et cette éducation a encore augmenté l'influence presque irrésistible que tu exerces autour de toi sans t'en douter.

— Mon père... vos louanges me rendent confuse.

— Je dis la vérité, rien que la vérité. En veux-tu des exemples? Parlons hardiment du passé ; c'est un ennemi que je veux combattre corps à corps, il faut le regarder en face. Eh bien! te souviens-tu de la Louve, de cette courageuse femme qui t'a sauvée? Rappelle-toi cette scène de la prison que tu m'as racontée : une foule de détenues, plus stupides encore que méchantes, s'acharnaient à tourmenter une de leurs compagnes faible et infirme, leur souffre-douleur : tu parais, tu parles... et voilà qu'aussitôt ces furies, rougissant de leur lâche cruauté envers leur victime, se montrent aussi charitables qu'elles avaient été méchantes. N'est-ce donc rien, cela? Enfin, est-ce, oui ou non, grâce à toi que la Louve, cette femme indomptable, a connu le repentir et désiré une vie honnête et laborieuse? Va, crois-moi, mon enfant chérie, celle qui avait dominé la Louve et ses turbulentes compagnes par le seul ascendant de la bonté jointe à une rare élévation d'esprit, celle-là, quoique dans d'autres circonstances et dans une sphère tout opposée, devait par le même charme (n'allez pas sourire de ce rapprochement, mademoiselle), fasciner aussi l'altière archiduchesse Sophie et tout mon entourage; car bons et méchants, grands et petits, subissent presque toujours l'influence des âmes supérieures... Je ne veux pas dire que tu sois née princesse dans l'acception aristocratique du mot, cela serait une pauvre flatterie à te faire, mon enfant... mais tu es de ce petit nombre d'êtres privilégiés qui sont nés pour dire à une reine ce qu'il faut pour la charmer et s'en faire aimer... et aussi pour dire à une pauvre créature, avilie et abandonnée, ce qu'il faut pour la rendre meilleure, la consoler et s'en faire adorer.

— Mon bon père... de grâce...

— Oh! tant pis pour vous, mademoiselle, il y a trop longtemps que mon cœur déborde. Songe donc, avec mes craintes d'éveiller en toi les souvenirs de ce passé que je veux anéantir, que j'anéantirai à jamais dans ton esprit... je n'osais t'entretenir de ces comparaisons... de ces rapprochements qui te rendent si adorable à mes yeux. Que de fois Clémence et moi nous sommes-nous extasiés sur toi!... Que de fois, si attendrie que les larmes lui venaient aux yeux, elle m'a dit : N'est-il pas merveilleux que cette chère enfant soit ce qu'elle est, après le malheur qui l'a poursuivie? ou plutôt, reprenait Clémence, n'est-il pas merveilleux que, loin d'altérer cette noble et rare nature, l'infortune ait au contraire donné plus d'essor à ce qu'il y avait d'excellent en elle.

A ce moment-là, la porte du salon s'ouvrit, et Clémence, grande-duchesse de Gerolstein, entra, tenant une lettre à la main.

— Voici, mon ami, dit-elle à Rodolphe, une lettre de France. J'ai voulu vous l'apporter, afin de dire bonjour à ma paresseuse enfant, que je n'ai pas encore vue ce matin, ajouta Clémence en embrassant tendrement Fleur-de-Marie.

— Cette lettre arrive à merveille, dit gaiement Rodolphe après l'avoir parcourue; nous causions justement du passé... de ce monstre que nous allons incessamment combattre, ma chère Clémence... car il menace le repos et le bonheur de notre enfant.

— Serait-il vrai, mon ami? Ces accès de mélancolie que nous avions remarqués...

— N'avaient pas d'autre cause que de méchants souvenirs ; mais heureusement nous connaissons maintenant notre ennemi... et nous en triompherons...

— Mais de qui donc est cette lettre, mon ami? demanda Clémence.

— De la gentille Rigolette... la femme de Germain.

— Rigolette... s'écria Fleur-de-Marie, quel bonheur d'avoir de ses nouvelles!

— Mon ami, dit tout bas Clémence à Rodolphe, en lui montrant Fleur-de-Marie du regard, ne craignez-vous pas que cette lettre... ne lui rappelle des idées pénibles?

— Ce sont justement ces souvenirs que je veux anéantir, ma chère Clémence; il faut les aborder hardiment, et je suis sûr que je trouverai dans la lettre de Rigolette d'excellentes armes contre eux... car cette bonne petite créature adorait notre enfant, et l'appréciait comme elle devait l'être.

Et Rodolphe lut à haute voix la lettre suivante :

« Ferme de Bouqueval, 15 août 1841.

« Monseigneur,

« Je prends la liberté de vous écrire encore pour vous faire part d'un bien grand bonheur qui nous est arrivé, et pour vous demander une nouvelle faveur, à vous à qui nous devons déjà tant, ou plutôt à qui nous devons le vrai paradis où nous vivons, moi, mon Germain et sa bonne mère.

« Voilà de quoi il s'agit, monseigneur : depuis dix jours je suis comme folle de joie, car il y a dix jours que j'ai un amour de petite fille; moi je trouve que c'est tout le portrait de Germain ; lui, que c'est tout le mien; notre chère maman Georges dit qu'elle nous ressemble à tous les deux ; le fait est qu'elle a de charmants yeux bleus comme Germain, et des cheveux noirs tout frisés comme moi. Par exemple, contre son habitude, mon mari est injuste, il veut toujours avoir notre petite sur ses genoux... tandis que moi, c'est mon droit, n'est-ce pas, monseigneur? »

— Braves et dignes jeunes gens! qu'ils doivent être heureux! dit Rodolphe. Si jamais couple fut bien assorti... c'est celui-là.

— Et combien Rigolette mérite son bonheur! dit Fleur-de-Marie.

— Aussi j'ai toujours béni le hasard qui me l'a fait rencontrer, dit Rodolphe; et il continua :

« Mais, au fait, monseigneur, pardon de vous entretenir de ces gentilles querelles de ménage qui finissent toujours par un baiser... Du reste, les oreilles doivent joliment vous tinter, monseigneur, car il ne se passe pas de jour que nous ne disions, en nous regardant nous deux Germain : Sommes-nous heureux, mon Dieu! sommes-nous heureux!... et naturellement votre nom vient tout de suite après ces mots-là... Excusez ce griffonnage qu'il y a là, monseigneur, avec un pâté : c'est que, sans y penser, j'avais écrit monsieur Rodolphe, comme je disais autrefois, et j'ai raturé. J'espère, à propos de cela, que vous trouverez que mon écriture a bien gagné, ainsi que mon orthographe ; car Germain me montre toujours, et je ne fais plus des grands bâtons en allant tout de travers, comme du temps où vous me tailliez mes plumes... »

— Je dois avouer, dit Rodolphe en riant, que ma petite protégée se fait un peu illusion, et je suis sûr que Germain s'occupe plutôt de baiser la main de son élève que de la diriger.

— Allons, mon ami, vous êtes injuste, dit Clémence en regardant la lettre ; c'est un peu gros, mais très-lisible.

— Le fait est qu'il y a progrès, reprit Rodolphe ; autrefois il lui aurait fallu huit pages pour contenir ce qu'elle écrit maintenant en deux.

Et il continua :

« C'est pourtant vrai que vous m'avez taillé des plumes, monseigneur; quand nous y pensons, nous deux Germain, nous en sommes tout honteux, en nous rappelant que vous étiez si peu fier... Ah! mon Dieu! voilà encore que je me surprends à vous parler d'autre chose que de ce que nous voulons vous demander, monseigneur; car mon mari se joint à moi, et c'est bien important; nous y attachons une idée... vous allez voir.

« Nous vous supplions donc, monseigneur, d'avoir la bonté de nous choisir et de nous donner un nom pour notre petite fille chérie ; c'est convenu avec le parrain et la marraine, et ces parrain et marraine, savez-vous qui c'est, monseigneur? Deux des personnes que vous et madame la marquise d'Harville vous avez tirées de la peine pour les rendre bien heureuses, aussi heureuses que nous... En un mot, c'est Morel le lapidaire et Jeanne Duport, la sœur d'un pauvre prisonnier nommé Pique-Vinaigre, une digne femme que j'avais vue en prison quand j'allais y visiter mon pauvre Germain, et que plus tard madame la marquise a fait sortir de l'hôpital.

« Maintenant, monseigneur, il faut que vous sachiez pourquoi nous avons choisi M. Morel pour parrain et Jeanne Duport pour marraine. Nous nous sommes dit, nous deux Germain : Ça sera comme une manière de remercier encore M. Rodolphe de ses bontés que de prendre pour parrain et marraine de notre petite fille des dignes gens qui doivent tout à lui et à madame la marquise... sans compter que Morel le lapidaire et Jeanne Duport sont la crème des honnêtes gens... Ils sont de notre classe, et de plus, comme nous disons avec Germain, ils sont nos parents en bonheur, puisqu'ils sont comme nous de la famille de vos protégés, monseigneur. »

— Ah! mon père, ne trouvez-vous pas cette idée d'une délicatesse charmante? dit Fleur-de-Marie avec émotion. Prendre pour parrain et marraine de leur enfant des personnes qui vous doivent tout, à vous et à ma seconde mère?

— Vous avez raison, chère enfant, dit Clémence; je suis on ne peut plus touchée de ce souvenir.

— Et moi je suis très-heureux d'avoir si bien placé mes bienfaits, dit Rodolphe en continuant sa lecture :

« Du reste, au moyen de l'argent que vous lui avez fait donner, mon-

sieur Rodolphe, Morel est maintenant courtier en pierres fines; il gagne de quoi bien élever sa famille et faire apprendre un état à ses enfants. La bonne et pauvre Louise va, je crois, se marier avec un digne ouvrier qui l'aime et la respecte comme elle doit l'être, car elle a été bien malheureuse, mais non coupable, et le fiancé de Louise a assez de cœur pour comprendre cela... »

— J'étais bien sûr, s'écria Rodolphe en s'adressant à sa fille, de trouver dans la lettre de cette chère petite Rigolette des armes contre notre ennemi!... Tu entends, c'est l'expression du simple bon sens de cette âme honnête et droite... Elle dit de Louise : *Elle a été malheureuse et non coupable, et son fiancé a assez de cœur pour comprendre cela.*

Fleur-de-Marie, de plus en plus émue et attristée par la lecture de cette lettre, tressaillit du regard que son père attacha un moment sur elle en prononçant les derniers mots que nous avons soulignés :

Le prince continua :

« Je vous dirai encore, monseigneur, que Jeanne Duport, par la générosité de madame la marquise, a pu se faire séparer de son mari, ce vilain homme qui lui mangeait tout et la battait; elle a repris sa fille aînée auprès d'elle, et elle tient une petite boutique de passementerie où elle vend ce qu'elle fabrique avec ses enfants; leur commerce prospère. Il n'y a pas non plus de gens plus heureux, et cela, grâce à qui? grâce à vous, monseigneur, grâce à madame la marquise, qui, tous deux, savez si bien donner, et donner si à propos.

« A propos de ça, Germain vous écrit comme d'ordinaire, monseigneur, à la fin du mois, au sujet de la *Banque des travailleurs sans ouvrage et des prêts gratuits*. Il n'y a presque jamais de remboursements en retard, et on s'aperçoit déjà beaucoup du bien-être que cela répand dans le quartier. Au moins maintenant de pauvres familles peuvent supporter la morte-saison du travail sans mettre leur linge et leurs matelas au mont-de-piété. Aussi, quand l'ouvrage revient, faut voir avec quel cœur ils s'y mettent; ils sont si fiers qu'on ait eu confiance dans leur travail et dans leur probité!... Dame! ils n'ont que ça. Aussi comme ils vous bénissent de leur avoir fait prêter là-dessus! Oui, monseigneur, ils vous bénissent, vous; car, quoique vous disiez que vous n'êtes pour rien dans cette fondation, sauf la nomination de Germain comme caissier-directeur, et que c'est un inconnu qui a fait ce grand bien... nous aimons mieux croire que c'est à vous qu'on le doit; c'est plus naturel!

« D'ailleurs il y a une fameuse trompette pour répéter à tout bout de champ que c'est vous qu'on doit bénir; cette trompette est madame Pipelet, qui répète à chacun qu'il n'y a que son roi des locataires (excusez, monsieur Rodolphe, elle vous appelle toujours ainsi) qui puisse avoir fait cette œuvre charitable, et son vieux chéri d'Alfred est toujours de son avis. Quant à lui, il est si fier et si content de son poste de gardien de la banque, qu'il dit que les poursuites de M. Cabrion lui seraient maintenant indifférentes. Pour en finir avec votre famille de reconnaissants, monseigneur, j'ajouterai que Germain a lu dans les journaux que le nommé Martial, un colon d'Algérie, avait été cité avec de grands éloges pour le courage qu'il avait montré en repoussant à la tête de ses métayers une attaque d'Arabes pillards, et que sa femme, aussi intrépide que lui, avait été légèrement blessée à ses côtés, où elle tirait des coups de fusil comme un vrai grenadier. Depuis ce temps-là, dit-on dans le journal, on l'a baptisée madame Carabine.

« Excusez de cette longue lettre, monseigneur; mais j'ai pensé que vous ne seriez pas fâché d'avoir par nous des nouvelles de tous ceux dont vous avez été la providence... Je vous écris de la ferme de Bouqueval, où nous sommes depuis le printemps avec notre bonne mère. Germain part le matin pour ses affaires, et il revient le soir. A l'automne, nous retournerons habiter Paris. Comme c'est drôle, monsieur Rodolphe, moi qui n'aimais pas la campagne, je l'adore maintenant... Je m'explique ça, parce que Germain l'aime beaucoup. A propos de la ferme, monsieur Rodolphe, vous qui savez sans doute où est cette bonne petite Goualeuse, si vous en avez l'occasion, dites-lui qu'on se souvient toujours d'elle comme de ce qu'il y a de plus doux et de meilleur au monde, et que, pour moi, je ne pense jamais à notre bonheur sans me dire : Puisque M. Rodolphe était aussi le M. Rodolphe de cette chère Fleur-de-Marie, grâce à lui elle doit être heureuse comme nous autres, et ça me fait trouver mon bonheur encore meilleur.

« Mon Dieu, mon Dieu, comme je bavarde! Qu'est-ce que vous allez dire, monseigneur? Mais bah! vous êtes si bon!... Et puis, voyez-vous, c'est votre faute si je gazouille autant et aussi joyeusement que papa Crétu et Ramonette, qui n'osent plus lutter maintenant de chant avec moi. Allez, monsieur Rodolphe, je vous en réponds, je les mets sur les dents.

« Vous ne nous refuserez pas notre demande, n'est-ce pas, monseigneur? Si vous donnez un nom à notre petite fille chérie, il nous semble que ça lui portera bonheur, que ce sera comme sa bonne étoile. Tenez, monsieur Rodolphe, quelquefois, moi et mon bon Germain, nous nous félicitons presque d'avoir connu la peine, parce que nous sentons doublement combien notre enfant sera heureuse de ne pas savoir ce que c'est que la misère par où nous avons passé.

« Si je finis en vous disant, monsieur Rodolphe, que nous tâchons de secourir par-ci par-là de pauvres gens selon nos moyens, ce n'est pas pour nous vanter, mais pour que vous sachiez que nous ne gardons pas pour nous seuls tout le bonheur que vous nous avez donné. D'ailleurs nous disons toujours à ceux que nous secourons : — Ce n'est pas nous qu'il faut remercier et bénir... c'est M. Rodolphe, l'homme le meilleur, le plus généreux qu'il y ait au monde. Et ils vous prennent pour une espèce de saint, si ce n'est plus.

« Adieu, monseigneur. Croyez que lorsque notre petite fille commencera à épeler, le premier mot qu'elle lira sera votre nom, monsieur Rodolphe; et puis après, ceux-ci, que vous avez fait écrire sur ma corbeille de noces :

Travail et sagesse. — Honneur et bonheur.

« Grâce à ces quatre mots-là, à notre tendresse et à nos soins, nous espérons, monseigneur, que notre enfant sera toujours digne de prononcer le nom de celui qui a été notre providence et celle de tous les malheureux qu'il a connus.

« Pardon, monseigneur; c'est que j'ai, en finissant, comme de grosses larmes dans les yeux... mais c'est de bonnes larmes... Excusez, s'il vous plaît... ce n'est pas ma faute... mais je n'y vois plus bien clair, et je griffonne...

« J'ai l'honneur, monseigneur, de vous saluer avec autant de respect que de reconnaissance.

« RIGOLETTE, femme GERMAIN.

« *P. S.* Ah! mon Dieu! monseigneur, en relisant ma lettre, je m'aperçois que j'ai mis bien des fois *monsieur Rodolphe*. Vous me pardonnerez, n'est-ce pas? Vous savez bien que, sous un nom ou sous un autre, nous vous respectons et nous vous bénissons la même chose, monseigneur. »

CHAPITRE V.

Les souvenirs.

— Chère petite Rigolette! dit Clémence attendrie par la lecture que venait de faire Rodolphe. Cette lettre naïve est remplie de sensibilité.

— Sans doute, reprit Rodolphe; on ne pouvait mieux placer un bienfait. Notre protégée est douée d'un excellent naturel; c'est un cœur d'or, et notre chère enfant l'apprécie comme nous, ajouta-t-il en s'adressant à sa fille.

Puis, frappé de sa pâleur et de son accablement, il s'écria :

— Mais qu'as-tu donc?

— Hélas!... quel douloureux contraste entre ma position et celle de Rigolette... « Travail et sagesse. — Honneur et bonheur », ces quatre mots disent tout ce qu'a été... tout ce que doit être sa vie... Jeune fille laborieuse et sage, épouse chérie, heureuse mère, femme honorée... telle est sa destinée!... tandis que moi...

— Grand Dieu!... que dis-tu?

— Grâce... mon bon père; ne m'accusez pas d'ingratitude... mais, malgré votre ineffable tendresse, malgré celle de ma seconde mère, malgré les respects et les splendeurs dont je suis entourée... malgré votre puissance souveraine, ma honte est incurable... Rien ne peut anéantir le passé... Encore une fois, pardonnez-moi, mon père... je vous l'ai caché jusqu'à présent... mais le souvenir de ma dégradation première me désespère et me tue...

— Clémence, vous l'entendez!... s'écria Rodolphe avec désespoir.

— Mais, malheureuse enfant! dit Clémence en prenant affectueusement la main de Fleur-de-Marie dans les siennes, notre tendresse, l'affection de ceux qui vous entourent, et que vous méritez, tout ne vous prouve-t-il pas que ce passé ne doit plus être pour vous qu'un vain et mauvais songe?

— Oh! fatalité... fatalité! reprit Rodolphe. Maintenant je maudis mes craintes, mon silence; cette funeste idée, depuis longtemps enracinée dans son esprit, y a fait à notre insu d'affreux ravages, et il est trop

tard pour comprendre cette déplorable erreur... Ah ! je suis bien malheureux !

— Courage, mon ami, dit Clémence à Rodolphe ; vous le disiez tout à l'heure, il vaut mieux connaître l'ennemi qui nous menace... Nous savons maintenant la cause du chagrin de notre enfant, nous en triompherons, parce que nous aurons pour nous la raison, la justice et notre tendresse.

— Et puis enfin parce qu'elle verra que son affliction, si elle était incurable, rendrait la nôtre incurable aussi, reprit Rodolphe ; car, en vérité, ce serait à désespérer de toute justice humaine et divine, si cette infortunée n'avait fait que changer de tourments.

Après un assez long silence, pendant lequel Fleur-de-Marie parut se recueillir, elle prit d'une main la main de Rodolphe, de l'autre celle de Clémence, et leur dit d'une voix profondément altérée :

— Ecoutez-moi, mon bon père... et vous aussi, ma tendre mère... ce jour est solennel... Dieu a voulu, et je l'en remercie, qu'il me fût impossible de vous cacher davantage ce que je ressens... Avant peu d'ailleurs je vous aurais fait l'aveu que vous allez entendre, car toute souffrance a son terme... et, si cachée que fût la mienne, je n'aurais pu vous la taire plus longtemps.

— Ah !... je comprends tout, s'écria Rodolphe ; il n'y a plus d'espoir pour elle.

— J'espère dans l'avenir, mon père, et cet espoir me donne la force de vous parler ainsi.

— Et que peux-tu espérer de l'avenir... pauvre enfant, puisque ton sort présent ne te cause que chagrins et amertume ?

— Je vais vous le dire, mon père... mais avant, permettez-moi de vous rappeler le passé... de vous avouer devant Dieu qui m'entend ce que j'ai ressenti jusqu'ici.

— Parle... parle, nous t'écoutons, dit Rodolphe, en s'asseyant avec Clémence auprès de Fleur-de-Marie.

— Tant que je suis restée à Paris... auprès de vous, mon père, dit Fleur-de-Marie, j'ai été si heureuse, oh ! si complétement heureuse, que ces beaux jours ne seraient pas trop payés par des années de souffrances... Vous le voyez... j'ai du moins connu le bonheur.

— Pendant quelques jours peut-être...

— Oui ; mais quelle félicité pure et sans mélange ! Vous m'entouriez, comme toujours, des soins les plus tendres ! Je me livrais sans crainte aux élans de reconnaissance et d'affection qui à chaque instant emportaient mon cœur vers vous... L'avenir m'éblouissait : un père à adorer, une seconde mère à chérir doublement, car elle devait remplacer la mienne... que je n'avais jamais connue... Et puis... je dois tout avouer, mon orgueil s'exaltait malgré moi, tant j'étais honorée de vous appartenir. Lorsque le petit nombre de personnes de votre maison qui, à Paris, avaient occasion de me parler, m'appelaient Altesse... je ne pouvais m'empêcher d'être fière de ce titre. Si alors je pensais quelquefois vaguement au passé, c'était pour me dire : Moi, jadis si avilie, je suis la fille chérie d'un prince souverain que chacun bénit et révère ; moi, jadis si misérable, je jouis de toutes les splendeurs du luxe et d'une existence presque royale ! Hélas ! que voulez-vous, mon père, ma fortune était si imprévue... votre puissance m'entourait d'un si splendide éclat, que j'étais excusable peut-être de me laisser aveugler ainsi.

— Excusable !... mais rien de plus naturel, pauvre ange aimé. Quel mal de t'enorgueillir d'un rang qui était le tien ? de jouir des avantages de la position que je t'avais rendue ? Aussi dans ce temps-là, je me le rappelle bien, tu étais d'une gaieté charmante ; que de fois je t'ai vue tomber dans mes bras comme accablée par la félicité, et me dire avec un accent enchanteur ces mots qu'hélas ! je ne dois plus entendre : Mon père... c'est trop... trop de bonheur ! Malheureusement ce sont ces souvenirs-là... vois-tu, qui m'ont endormi dans une sécurité trompeuse ; et plus tard je ne me suis pas assez inquiété des causes de ta mélancolie...

— Mais dites-nous donc, mon enfant, reprit Clémence, qui a pu changer en tristesse cette joie si pure, si légitime, que vous éprouviez d'abord ?

— Hélas ! une circonstance bien funeste et bien imprévue !...

— Quelle circonstance ?...

— Vous vous rappelez, mon père... dit Fleur-de-Marie, ne pouvant vaincre un frémissement d'horreur, vous vous rappelez la scène terrible qui a précédé notre départ de Paris... lorsque votre voiture a été arrêtée près de la barrière ?

— Oui... répondit tristement Rodolphe. Brave Chourineur !... après m'avoir encore une fois sauvé la vie, il est mort... là... devant nous... en disant : — Le ciel est juste... j'ai tué, on me tue !...

— Eh bien !... mon père, au moment où ce malheureux expirait, savez-vous qui j'ai vu... me regarder fixement ?... Oh ! ce regard... ce regard... il m'a toujours poursuivie depuis, ajouta Fleur-de-Marie en frissonnant.

— Quel regard ? De qui parles-tu ? s'écria Rodolphe.

— De l'ogresse du tapis-franc... murmura Fleur-de-Marie.

— Ce monstre ! tu l'as revu ? et où cela ?

— Vous ne l'avez pas aperçue dans la taverne où est mort le Chourineur ? elle se trouvait parmi les femmes qui l'entouraient.

— Ah ! maintenant, dit Rodolphe avec accablement, je comprends... Déjà frappée de terreur par le meurtre du Chourineur, tu auras cru voir quelque chose de providentiel dans cette affreuse rencontre !!!

— Il n'est que trop vrai, mon père ; à la vue de l'ogresse, je ressentis un froid mortel ; il me sembla que sous son regard mon cœur, jusqu'alors rayonnant de bonheur et d'espoir, se glaçait tout à coup. Oui, rencontrer cette femme au moment même où le Chourineur mourait en disant : — Le ciel est juste !... cela me parut un blâme providentiel de mon orgueilleux oubli du passé, que je devais expier à force d'humiliation et de repentir.

— Mais le passé, on te l'a imposé ; tu n'en peux répondre devant Dieu !

— Vous avez été contrainte... enivrée... malheureuse enfant.

— Une fois précipitée malgré toi dans cet abîme, tu ne pouvais plus en sortir, malgré tes remords, ton épouvante et ton désespoir, grâce à l'atroce indifférence de cette société dont tu étais victime. Tu te voyais à jamais enchaînée dans cet antre ; il a fallu, pour t'en arracher, le hasard qui t'a placée sur mon chemin.

— Et puis enfin, mon enfant, votre père vous le dit, vous étiez victime et non complice de cette infamie ! s'écria Clémence.

— Mais cette infamie... je l'ai subie... ma mère... reprit douloureusement Fleur-de-Marie. Rien ne peut anéantir ces affreux souvenirs... Sans cesse ils me poursuivent, non plus comme autrefois au milieu des paisibles habitants d'une ferme, ou des femmes dégradées, mes compagnes de Saint-Lazare... mais ils me poursuivent jusque dans ce palais... peuplé de l'élite de l'Allemagne... Ils me poursuivent enfin jusque dans les bras de mon père, jusque sur les marches de son trône.

Et Fleur-de-Marie fondit en larmes.

Rodolphe et Clémence restèrent muets devant cette effrayante expression d'un remords invincible ; ils pleuraient aussi, car ils sentaient l'impuissance de leurs consolations.

— Depuis lors, reprit Fleur-de-Marie en essuyant ses larmes, à chaque instant du jour, je me dis avec une honte amère : On m'honore, on me révère ; les personnes les plus éminentes, les plus vénérables, m'entourent de respects ; aux yeux de toute une cour, la sœur d'un empereur a daigné rattacher mon bandeau sur mon front... et j'ai vécu dans la fange de la Cité, tutoyée par des voleurs et des assassins !

Oh ! mon père, pardonnez-moi ; mais plus ma position s'est élevée... plus j'ai été frappée de la dégradation profonde où j'étais tombée ; à chaque hommage qu'on me rend, je me sens coupable d'une profanation ; songez-y donc, mon Dieu ! après avoir été ce que j'ai été... souffrir que des vieillards s'inclinent devant moi... souffrir que de nobles jeunes filles, que des femmes justement respectées se trouvent flattées de m'entourer... souffrir enfin que des princesses, doublement augustes et par l'âge et par leur caractère sacerdotal, me comblent de prévenances et d'éloges... cela n'est-il pas impie et sacrilége ! Et puis, si vous saviez, mon père, ce que j'ai souffert... ce que je souffre encore chaque jour en me disant : Si Dieu voulait que le passé fût connu... avec quel mépris mérité on traiterait celle qu'à cette heure on élève si haut !... Quelle juste et effrayante punition !

— Mais, malheureuse enfant, ma femme et moi nous connaissons le passé... nous sommes dignes de notre rang, et pourtant nous te chérissons... nous t'adorons.

— Vous avez pour moi l'aveugle tendresse d'un père et d'une mère...

— Tout le bien que tu as fait depuis ton séjour ici ? et cette institution belle et sainte, cet asile ouvert par toi aux orphelines et aux pauvres filles abandonnées, ces soins admirables d'intelligence et de dévouement dont tu les entoures ? ton insistance à les appeler tes sœurs, à vouloir qu'elles t'appellent ainsi, puisque en effet tu les traites en sœurs ?... n'est-ce donc rien pour la rédemption de fautes qui ne furent pas les tiennes ?... Enfin l'affection que te témoigne la digne abbesse de Sainte-Hermangilde, qui ne te connaît que depuis ton arrivée ici, ne la dois-tu pas absolument à l'élévation de ton esprit, à la beauté de ton âme, à ta piété sincère ?

— Tant que les louanges de l'abbesse de Sainte-Hermangilde ne s'adressent qu'à ma conduite présente, j'en jouis sans scrupule, mon père ; mais lorsqu'elle cite mon exemple aux demoiselles nobles qui sont ei

religion dans l'abbaye, mais lorsque celles-ci voient en moi un modèle de toutes les vertus, je me sens mourir de confusion, comme si j'étais complice d'un mensonge indigne.

Après un assez long silence, Rodolphe reprit avec un abattement douloureux :

— Je le vois, il faut désespérer de te persuader : les raisonnements sont impuissants contre une conviction d'autant plus inébranlable qu'elle a sa source dans un sentiment généreux et élevé, puisque à chaque instant tu jettes un regard sur le passé. Le contraste de ces souvenirs et de ta position présente doit être en effet pour toi un supplice continuel... Pardon, à mon tour, pauvre enfant.

— Vous, mon bon père, me demander pardon !... et de quoi, grand Dieu ?

— De n'avoir pas prévu tes susceptibilités... D'après l'excessive délicatesse de ton cœur, j'aurais dû les deviner... Et pourtant... que pouvais-je faire ?... Il était de mon devoir de te reconnaître solennellement pour ma fille... alors ces respects, dont l'hommage t'est si douloureux, venaient nécessairement t'entourer...

Oui, mais j'ai eu un tort... j'ai été, vois-tu, trop orgueilleux de toi... j'ai trop voulu jouir du charme que ta beauté, que ton esprit, que ton caractère inspiraient à tous ceux qui t'approchaient... J'aurais dû cacher mon trésor... vivre presque dans la retraite avec Clémence et toi... renoncer à ces fêtes, à ces réceptions nombreuses où j'aimais tant à te voir briller... croyant follement t'élever si haut... si haut... que le passé disparaîtrait entièrement à tes yeux... Mais, hélas ! le contraire est arrivé... et, comme tu me l'as dit, plus tu t'es élevée, plus l'abîme dont je t'ai retirée t'a paru sombre et profond...

Encore une fois, c'est ma faute... j'avais pourtant cru bien faire !... dit Rodolphe en essuyant ses larmes, mais je me suis trompé... Et puis, je me suis cru pardonné trop tôt... la vengeance de Dieu n'est pas satisfaite... elle me poursuit encore dans le bonheur de ma fille !...

Quelques coups discrètement frappés à la porte du salon qui précédait l'oratoire de Fleur-de-Marie interrompirent ce triste entretien.

Rodolphe se leva, et entr'ouvrit la porte.

Il vit Murph, qui lui dit :

— Je demande pardon à Votre Altesse Royale de venir la déranger ; mais un courrier du prince d'Herkaüsen-Oldenzaal vient d'apporter cette lettre, qui, dit-il, est très-importante, et doit être sur-le-champ remise à Votre Altesse Royale.

— Merci, mon bon Murph. Ne t'éloigne pas, lui dit Rodolphe avec un soupir ; tout à l'heure j'aurai besoin de causer avec toi.

Et le prince, ayant fermé la porte, resta un moment dans le salon pour y lire la lettre que Murph venait de lui remettre.

Elle était ainsi conçue :

« Monseigneur,

« Puis-je espérer que les liens de parenté qui m'attachent à Votre Altesse Royale et que l'amitié dont elle a toujours daigné m'honorer excuseront une démarche qui serait d'une grande témérité si elle ne m'était pas imposée par une conscience d'honnête homme ?

« Il y a quinze mois, monseigneur, vous reveniez de France, ramenant avec vous une fille d'autant plus chérie que vous l'aviez crue perdue pour toujours, tandis qu'au contraire elle n'avait jamais quitté sa mère, que vous avez épousée à Paris *in extremis*, afin de légitimer la naissance de la princesse Amélie, qui est ainsi l'égale des autres Altesses de la Confédération germanique.

« Sa naissance est donc souveraine, sa beauté incomparable, son cœur est aussi digne de sa naissance que son esprit est digne de sa beauté, ainsi que me l'a écrit ma sœur l'abbesse de Sainte-Hermangilde, qui a souvent l'honneur de voir la fille bien-aimée de Votre Altesse Royale.

« Maintenant, monseigneur, j'aborderai franchement le sujet de cette lettre, puisque malheureusement une maladie grave me retient à Oldenzaal, et m'empêche de me rendre auprès de Votre Altesse Royale.

« Pendant le temps que mon fils a passé à Gerolstein, il a vu presque chaque jour la princesse Amélie, il l'aime éperdument, mais il lui a toujours caché cet amour.

« J'ai cru devoir, monseigneur, vous en instruire. Vous avez daigné accueillir paternellement mon fils et l'engager à revenir, au sein de votre famille, vivre de cette intimité qui lui était si précieuse ; j'aurais indignement manqué à la loyauté en dissimulant à Votre Altesse Royale une circonstance qui doit modifier l'accueil qui était réservé à mon fils.

« Je sais qu'il serait insensé à nous d'oser espérer nous allier plus étroitement encore à la famille de Votre Altesse Royale.

« Je sais que la fille dont vous êtes à bon droit si fier, monseigneur, doit prétendre à de hautes destinées.

« Mais je sais aussi que vous êtes le plus tendre des pères, et que, si vous jugiez jamais mon fils digne de vous appartenir et de faire le bonheur de la princesse Amélie, vous ne seriez pas arrêté par les graves disproportions qui rendent pour nous une telle fortune inespérée.

« Il ne m'appartient pas de faire l'éloge d'Henri, monseigneur ; mais j'en appelle aux encouragements et aux louanges que vous avez si souvent daigné lui accorder.

« Je n'ose et ne puis vous en dire davantage, monseigneur ; mon émotion est trop profonde.

« Quelle que soit votre détermination, veuillez croire que nous nous y soumettrons avec respect, et que je serai toujours fidèle aux sentiments profondément dévoués avec lesquels j'ai l'honneur d'être

« de Votre Altesse Royale

« le très-humble et obéissant serviteur,

« Gustave-Paul,

« prince d'Herkaüsen-Oldenzaal. »

CHAPITRE VI.

Aveux

Après la lecture de la lettre du prince, père d'Henri, Rodolphe resta quelque temps triste et pensif ; puis, un rayon d'espoir éclairant son front, il revint auprès de sa fille, à qui Clémence prodiguait en vain les plus tendres consolations.

— Mon enfant, tu l'as dit toi-même, Dieu a voulu que ce jour fût celui des explications solennelles, dit Rodolphe à Fleur-de-Marie : je ne prévoyais pas qu'une nouvelle et grave circonstance dût encore justifier tes paroles.

— De quoi s'agit-il, mon père ?

— Mon ami, qu'y a-t-il ?

— De nouveaux sujets de crainte.

— Pour qui donc, mon père ?

— Pour toi.

— Pour moi ?

— Tu ne nous as avoué que la moitié de tes chagrins, pauvre enfant.

— Soyez assez bon pour vous expliquer, mon père, dit Fleur-de-Marie en rougissant.

— Maintenant je le puis, je n'ai pu le faire plus tôt, ignorant que tu désespérais à ce point de ton sort. Ecoute, ma fille chérie, tu te crois, ou plutôt tu es bien malheureuse. Lorsqu'au commencement de notre entretien tu m'as parlé des espérances qui te restaient, j'ai compris... mon cœur a été brisé... car il s'agissait pour moi de te perdre à jamais, de te voir t'enfermer dans un cloître, de te voir descendre vivante dans un tombeau. Tu voudrais entrer au couvent...

— Mon père...

— Mon enfant, est-ce vrai ?

— Oui, si vous me le permettez, répondit Fleur-de-Marie d'une voix étouffée.

— Nous quitter ! s'écria Clémence.

— L'abbaye de Sainte-Hermangilde est bien rapprochée de Gerolstein : je vous verrai souvent, vous et mon père.

— Songez donc que de tels vœux sont éternels, ma chère enfant. Vous n'avez pas dix-huit ans, et peut-être un jour...

— Oh ! je ne me repentirai jamais de la résolution que je prends : je

ne trouverai le repos et l'oubli que dans la solitude d'un cloître, si toutefois mon père, et vous, ma seconde mère, vous me continuez votre affection.

— Les devoirs, les consolations de la vie religieuse pourraient, en effet, dit Rodolphe, sinon guérir, du moins calmer les douleurs de ta pauvre âme abattue et déchirée. Et, quoiqu'il s'agisse de la moitié du bonheur de ma vie, il se peut que j'approuve ta résolution. Je sais ce que tu souffres, et je ne dis pas que le renoncement au monde ne doive pas être le terme fatalement logique de ta triste existence.

— Quoi ! vous aussi, Rodolphe ! s'écria Clémence.

— Permettez-moi, mon amie, d'exprimer toute ma pensée, reprit Rodolphe. Puis, s'adressant à sa fille : Mais, avant de prendre cette détermination extrême, il faut examiner si un autre avenir ne serait pas plus selon tes vœux et selon les nôtres. Dans ce cas, aucun sacrifice ne me coûterait pour assurer ton avenir.

Fleur-de-Marie et Clémence firent un mouvement de surprise ; Rodolphe reprit en regardant fixement sa fille :

— Que penses-tu... de ton cousin le prince Henri?

Fleur-de-Marie tressaillit et devint pourpre.

Après un moment d'hésitation elle se jeta dans les bras du prince en pleurant.

— Tu l'aimes, pauvre enfant !

— Vous ne me l'aviez jamais demandé, mon père ! répondit Fleur-de-Marie en essuyant ses yeux.

— Mon ami, nous ne nous étions pas trompés, dit Clémence.

— Ainsi, tu l'aimes... ajouta Rodolphe en prenant les mains de sa fille dans les siennes ; tu l'aimes bien, mon enfant chéri?

— Oh ! si vous saviez, reprit Fleur-de-Marie, ce qu'il m'en a coûté de vous cacher ce sentiment dès que je l'ai eu découvert dans mon cœur ! Hélas ! à la moindre question de votre part, je vous aurais tout avoué... Mais la honte me retenait et m'aurait toujours retenue.

— Et crois-tu qu'Henri connaisse ton amour pour lui ? dit Rodolphe.

— Grand Dieu ! mon père, je ne le pense pas ! s'écria Fleur-de-Marie avec effroi.

— Et lui... crois-tu qu'il t'aime ?

— Non, mon père... non... Oh ! j'espère que non... il souffrirait trop.

— Et comment cet amour est-il venu, mon ange aimé?

— Hélas ! presque à mon insu... Vous vous souvenez d'un portrait de page?

— Qui se trouve dans l'appartement de l'abbesse de Sainte-Hermangilde... c'était le portrait d'Henri.

— Oui, mon père... Croyant cette peinture d'une autre époque, un jour, en votre présence, je ne cachai pas à la supérieure que j'étais frappée de la beauté de ce portrait. Vous me dites alors, en plaisantant, que ce tableau représentait un de nos parents d'autrefois, qui, très-jeune encore, avait montré un grand courage et d'excellentes qualités. La grâce de cette figure, jointe à ce que vous me dites du noble caractère de ce parent, ajouta encore à ma première impression... Depuis ce jour, souvent je m'étais plu à me rappeler ce portrait, et cela sans le moindre scrupule, croyant qu'il s'agissait d'un de nos cousins mort depuis longtemps... Peu à peu, je m'habituai à ces douces pensées... sachant qu'il ne m'était pas permis d'aimer sur cette terre... ajouta Fleur-de-Marie avec une expression navrante, et en laissant de nouveau couler ses larmes. Je me fis de ces rêveries bizarres une sorte de mélancolique intérêt, moitié sourire et moitié larmes ; je regardai ce joli page des temps passés comme un fiancé d'outre-tombe... que je retrouverais peut-être un jour dans l'éternité ; il me semblait qu'un tel amour était seul digne d'un cœur qui vous appartenait tout entier, mon père... Mais pardonnez-moi ces tristes enfantillages.

— Rien de plus touchant, au contraire, pauvre enfant ! dit Clémence profondément émue.

— Maintenant, reprit Rodolphe, je comprends pourquoi tu m'as reproché un jour, d'un air chagrin, de t'avoir trompée sur ce portrait.

— Hélas ! oui, mon père... Jugez de ma confusion, lorsque plus tard la supérieure m'apprit que ce portrait était celui de son neveu, l'un de nos parents... Alors, mon trouble fut extrême ; je tâchai d'oublier mes premières impressions ; mais, plus j'y tâchais, plus elles s'enracinaient dans mon cœur, par suite même de la persévérance de mes efforts... Malheureusement encore, souvent je vous entendis, mon père, vanter le cœur, l'esprit, le caractère du prince Henri...

— Tu l'aimais déjà, mon enfant chérie, alors que tu n'avais encore vu que son portrait et entendu parler que de ses rares qualités.

— Sans l'aimer, mon père, je sentais pour lui un attrait que je me reprochais amèrement ; mais je me consolais en pensant que personne au monde ne saurait ce triste secret, qui me couvrait de honte à mes propres yeux. Oser aimer... moi... moi... et puis ne pas me contenter de votre tendresse, de celle de ma seconde mère ! Ne vous devais-je pas assez pour employer toutes les forces, toutes les ressources de mon cœur à vous chérir tous deux ?... Oh ! croyez-moi, parmi mes reproches, ces derniers furent les plus douloureux. Enfin, pour la première fois je vis mon cousin... à cette grande fête que vous donniez à l'archiduchesse Sophie ; le prince Henri ressemblait d'une manière si saisissante à son portrait, que je le reconnus tout d'abord... Le soir même, mon père, vous m'avez présenté mon cousin, en autorisant entre nous l'intimité que permet la parenté.

— Et bientôt vous vous êtes aimés ?

— Ah ! mon père, il exprimait son respect, son attachement, son admiration pour vous avec tant d'éloquence... vous m'aviez dit vous-même tant de bien de lui !...

— Il le méritait... Il n'est pas de caractère plus élevé, il n'est pas de meilleur et de plus valeureux cœur.

— Ah ! de grâce, mon père... ne le louez pas ainsi... Je suis déjà si malheureuse !

— Et moi, je tiens à te bien convaincre de toutes les rares qualités de ton cousin... Ce que je te dis t'étonne... Je le conçois, mon enfant... Continue...

— Je sentais le danger que je courais en voyant le prince Henri chaque jour, et je ne pouvais me soustraire à ce danger. Malgré mon aveugle confiance en vous, mon père, je n'osais vous exprimer mes craintes. Je mis tout mon courage à cacher cet amour ; pourtant, je vous l'avoue, mon père, malgré mes remords, souvent, dans cette fraternelle intimité de chaque jour, oubliant le passé, j'éprouvai des éclairs de bonheur inconnu jusqu'alors, mais bientôt suivis, hélas ! de sombres désespoirs, dès que je retombais sous l'influence de mes tristes souvenirs... Car, hélas ! s'ils me poursuivaient au milieu des hommages et des respects de personnes presque indifférentes, jugez, jugez... mon père, de mes tortures, lorsque le prince Henri me prodiguait les louanges les plus délicates... m'entourait d'une adoration candide et pieuse, mettant, disait-il, l'attachement fraternel qu'il ressentait pour moi sous la sainte protection de sa mère, qu'il avait perdue bien jeune. Du moins, ce doux nom de sœur qu'il me donnait, je tâchais de le mériter, en conseillant mon cousin sur son avenir, selon mes faibles lumières, en m'intéressant à tout ce qui le touchait, en me promettant de toujours vous demander pour lui votre bienveillant appui... Mais souvent, aussi, que de tourments, que de pleurs dévorés, lorsque par hasard le prince Henri m'interrogeait sur mon enfance, sur ma première jeunesse... Oh ! tromper... toujours tromper... toujours craindre... toujours mentir, toujours trembler devant le regard de celui qu'on aime et qu'on respecte, comme le criminel tremble devant le regard inexorable de son juge !... Oh ! mon père ! j'étais coupable, je le sais, je n'avais pas le droit d'aimer ; mais j'expiais ce triste amour par bien des douleurs... Que vous dirai-je? Le départ du prince Henri, en me causant un nouveau et violent chagrin, m'a éclairée... j'ai vu que je l'aimais plus encore que je ne croyais... Aussi, ajouta Fleur-de-Marie avec accablement, et comme si cette confession eût épuisé ses forces, bientôt je vous aurais fait cet aveu, car ce fatal amour a comblé la mesure de ce que je souffre... Dites, maintenant que vous savez tout, dites, mon père, est-il pour moi un autre avenir que celui du cloître ?

— Il en est un autre, mon enfant... oui... et cet avenir est aussi doux, aussi riant, aussi heureux que celui du couvent est morne et sinistre !

— Que dites-vous, mon père ?...

— Ecoute-moi à mon tour... Tu sens bien que je t'aime trop, que ma tendresse est trop clairvoyante pour que ton amour et celui d'Henri m'aient échappé ; au bout de quelques jours, je fus certain qu'il t'aimait, plus encore peut-être que tu ne l'aimes...

— Mon père... non... non... c'est impossible, il ne m'aime pas à ce point.

— Il t'aime, te dis-je... il t'aime avec passion, avec délire.

— O mon Dieu ! mon Dieu !

— Ecoute encore... Lorsque je t'ai fait cette plaisanterie du portrait, j'ignorais qu'Henri dût venir bientôt voir sa tante à Gerolstein. Lorsqu'il y vint, je cédai au penchant qu'il m'a toujours inspiré ; je l'invitai à nous voir souvent... Jusqu'alors je l'avais traité comme mon fils, je ne changeai rien à ma manière d'être envers lui... Au bout de quelques jours, Clémence et moi nous ne pûmes douter de l'attrait que vous éprouviez l'un pour l'autre... Si ta position était plus douloureuse, ma pauvre enfant, la mienne aussi était pénible, et surtout d'une délicatesse extrême... Comme père, sachant les rares et excellentes qualités d'Henri, je ne pouvais qu'être profondément heureux de votre attachement, car jamais je n'aurais pu rêver un époux plus digne de toi.

— Ah ! mon père... pitié ! pitié !...

— Mais, comme homme d'honneur, je songeais au triste passé de mon enfant... Aussi, loin d'encourager les espérances d'Henri, dans plusieurs entretiens je lui donnai des conseils absolument contraires à ceux qu'il aurait dû attendre de moi si j'avais songé à lui accorder ta main. Dans des conjonctures si délicates, comme père et comme homme d'honneur, je devais garder une neutralité rigoureuse, ne pas encourager l'amour de ton cousin, mais le traiter avec la même affabilité que par le passé... Tu as été jusqu'ici si malheureuse, mon enfant chérie, que, te voyant pour ainsi dire te ranimer sous l'influence de ce noble et pur amour, pour rien au monde je n'aurais voulu te ravir ces joies divines et rares. En admettant même que cet amour dût être brisé plus tard... tu aurais au moins connu quelques jours d'innocent bonheur... Et puis, enfin... cet amour pouvait assurer ton repos à venir...

— Mon repos?

— Ecoute encore... Le père d'Henri, le prince Paul, vient de m'écrire; voici sa lettre... Quoiqu'il regarde cette alliance comme une faveur inespérée... il me demande ta main pour son fils, qui, me dit-il, éprouve pour toi l'amour le plus respectueux et le plus passionné.

— O mon Dieu! mon Dieu! dit Fleur-de-Marie en cachant son visage dans ses mains, j'aurais pu être si heureuse!

— Courage, ma fille bien-aimée! Si tu le veux, ce bonheur est à toi! s'écria tendrement Rodolphe.

— Oh! jamais!... jamais!... Oubliez-vous?...

— Je n'oublie rien... Mais que demain tu entres au couvent, non-seulement je te perds à jamais... mais tu me quittes pour une vie de larmes et d'austérités... Eh bien! te perdre pour te perdre .. qu'au moins je te sache heureuse et mariée à celui que tu aimes... et qui t'adore.

— Mariée avec lui... moi, mon père!...

— Oui... mais à la condition que, sitôt après votre mariage, contracté ici la nuit, sans d'autres témoins que Murph pour toi et que le baron de Graün pour Henri, vous partirez tous deux pour aller dans quelque tranquille retraite de Suisse ou d'Italie, vivre inconnus, en riches bourgeois. Maintenant, ma fille chérie, sais-tu pourquoi je me résigne à t'éloigner de moi? sais-tu pourquoi je désire qu'Henri quitte son titre une fois hors de l'Allemagne? C'est que je suis sûr qu'au milieu d'un bonheur solitaire, concentrée dans une existence dépouillée de tout faste, peu à peu tu oublieras cet odieux passé, qui t'est surtout pénible parce qu'il contraste amèrement avec les cérémonieux hommages dont à chaque instant tu es entourée.

— Rodolphe a raison, s'écria Clémence. Seule avec Henri, continuellement heureuse de son bonheur et du vôtre, il ne vous restera pas le temps de songer à vos chagrins d'autrefois, mon enfant.

— Puis, comme il me serait impossible d'être longtemps sans te voir, chaque année Clémence et moi nous irons vous visiter.

— Et un jour... lorsque la plaie dont vous souffrez tant, pauvre petite, sera cicatrisée... lorsque vous aurez trouvé l'oubli dans le bonheur... et ce moment arrivera plus tôt que vous ne le pensez. . vous reviendrez près de nous pour ne plus nous quitter!

— L'oubli dans le bonheur!... murmura Fleur-de-Marie qui, malgré elle, se laissait bercer par ce songe enchanteur.

— Oui... oui, mon enfant, reprit Clémence, lorsqu'à chaque instant du jour vous vous verrez bénie, respectée, adorée par l'époux de votre choix, par l'homme dont votre père vous a mille fois vanté le cœur noble et généreux... aurez-vous le loisir de songer au passé? Et, lors même que vous y songeriez... comment ce passé vous attristerait-il? comment vous empêcherait-il de croire à la radieuse félicité de votre mari?

— Enfin c'est vrai... car dis-moi, mon enfant, reprit Rodolphe, qui pouvait à peine contenir des larmes de joie en voyant sa fille ébranlée, en présence de l'idolâtrie de ton mari pour toi... lorsque tu auras la conscience et la preuve du bonheur qu'il te doit... quels reproches pourras-tu te faire?

— Mon père... dit Fleur-de-Marie, oubliant le passé pour cette espérance ineffable, tant de bonheur me serait-il encore réservé!

— Ah! j'en étais bien sûr! s'écria Rodolphe dans un élan de joie triomphante, est-ce qu'après tout un père qui le veut... ne peut pas rendre au bonheur son enfant adorée?...

— Elle mérite tant... que nous devions être exaucés, mon ami, dit Clémence en partageant le ravissement du prince.

— Epouser Henri... et un jour... passer ma vie entre lui .. ma seconde mère... et mon père... répéta Fleur-de-Marie, subissant de plus en plus la douce ivresse de ces pensées.

— Oui, mon ange aimé, nous serons tous heureux!... Je vais répondre au père d'Henri que je consens au mariage, s'écria Rodolphe en serrant Fleur-de-Marie dans ses bras avec une émotion indicible. Rassure-toi, notre séparation sera passagère... les nouveaux devoirs que le mariage va t'imposer raffermiront encore tes pas dans cette voie d'oubli et de félicité où tu vas marcher désormais... car enfin, si un jour tu es mère, ce ne sera pas seulement pour toi qu'il te faudra être heureuse...

— Ah! s'écria Fleur-de-Marie avec un cri déchirant, car ce mot de mère la réveilla du songe enchanteur qui la berçait, mère!... moi?... Oh! jamais!... je suis indigne de ce saint nom... Je mourrais de honte devant mon enfant.. si je n'étais pas morte de honte devant son père... en lui faisant l'aveu du passé...

— Que dit-elle? mon Dieu! s'écria Rodolphe, foudroyé par ce brusque changement...

— Moi mère! reprit Fleur-de-Marie avec une amertume désespérée, moi respectée, moi bénie par un enfant innocent et candide! Moi autrefois l'objet du mépris de tous! moi profaner ainsi le nom sacré de mère... oh! jamais .. Misérable folle que j'étais de me laisser entraîner à un espoir indigne!...

— Ma fille, par pitié, écoute-moi.

Fleur-de-Marie se leva droite, pâle, et belle de la majesté d'un malheur incurable.

— Mon père... nous oublions qu'avant de m'épouser... le prince Henri doit connaître ma vie passée.

— Je ne l'avais pas oublié, s'écria Rodolphe; il doit tout savoir... il saura tout...

— Et vous ne voulez pas que je meure... de me voir ainsi dégradée à ses yeux?

— Mais il saura aussi quelle irrésistible fatalité t'a jetée dans l'abîme... mais il saura ta réhabilitation.

— Et il sentira enfin, reprit Clémence en serrant Fleur-de-Marie dans ses bras, que lorsque je vous appelle ma fille... il peut sans honte vous appeler sa femme...

— Et moi... ma mère... j'aime trop... j'estime trop le prince Henri pour jamais lui donner une main qui a été touchée par les bandits de la Cité...

. . . . . .

Peu de temps après cette scène douloureuse, on lisait dans la *Gazette officielle de Gerolstein* :

« Hier a eu lieu, en l'abbaye grand-ducale de Sainte-Hermangilde, en « présence de Son Altesse royale le grand-duc régnant et de toute la « cour, la prise de voile de très-haute et très-puissante princesse Son « Altesse Amélie de Gerolstein.

« Le noviciat a été reçu par l'illustrissime et révérendissime seigneur « monseigneur Charles-Maxime, archevêque-duc d'Oppenheim; mon- « seigneur Annibal-André Montano, des princes de Delphes, évêque de « Ceuta *in partibus infidelium* et nonce apostolique, y a donné le salut « et la bénédiction papale.

« Le sermon a été prononcé par le révérendissime seigneur Pierre « d'Asfeld, chanoine du chapitre de Cologne, comte du Saint-Empire « romain.

« VENI, CREATOR OPTIME. »

CHAPITRE VII.

La profession.

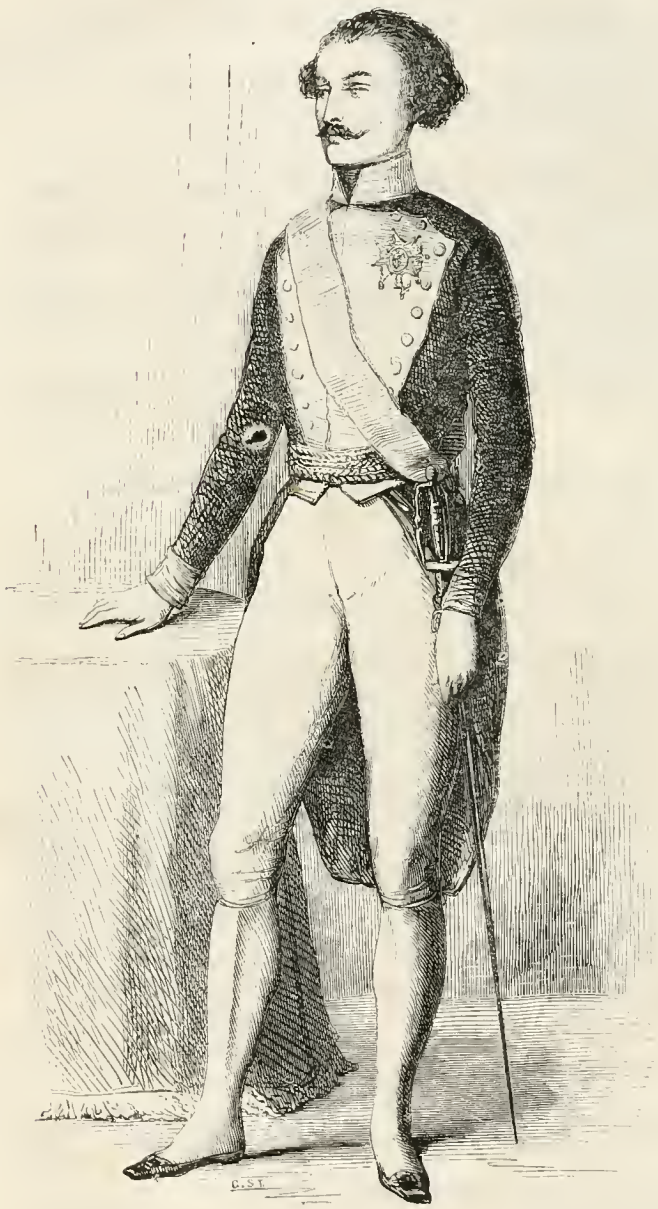
RODOLPHE A CLÉMENCE.

Gerolstein, 12 janvier 1842 (1).

En me rassurant complétement aujourd'hui sur la santé de votre père mon amie, vous me faites espérer que vous pourrez, avant la fin de cette

(1) Environ six mois se sont passés depuis que Fleur-de-Marie est entrée comme novice au couvent de Sainte-Hermangilde.

semaine, le ramener ici. Je l'avais prévenu que dans la résidence de Rosenfeld, située au milieu des forêts, il serait exposé, malgré toutes les précautions possibles, à l'âpre rigueur de nos froids; malheureusement sa passion pour la chasse a rendu nos conseils inutiles. Je vous en conjure, Clémence, dès que votre père pourra supporter le mouvement de la voiture, partez aussitôt; quittez ce pays sauvage et cette sauvage demeure, seulement habitable pour ces vieux Germains au corps de fer dont la race a disparu.



Le duc de Gerolstein.

Je tremble qu'à votre tour vous ne tombiez malade; les fatigues de ce voyage précipité, les inquiétudes auxquelles vous avez été en proie jusqu'à votre arrivée auprès de votre père, toutes ces causes ont dû réagir cruellement sur vous. Que n'ai-je pu vous accompagner!...

Clémence, je vous en supplie, pas d'imprudence; je sais combien vous êtes vaillante et dévouée... je sais de quels soins empressés vous allez entourer votre père: mais il serait aussi désespéré que moi si votre santé s'altérait pendant ce voyage. Je déplore doublement la maladie du comte, car elle vous éloigne de moi dans un moment où j'aurais puisé bien des consolations dans votre tendresse...

Tom Seyton.

La cérémonie de la profession de notre pauvre enfant est toujours fixée à demain... à demain 13 janvier, époque fatale... C'est le TREIZE JANVIER que j'ai tiré l'épée contre mon père...

Ah! mon amie... je m'étais cru pardonné trop tôt... L'enivrant espoir de passer ma vie auprès de vous et de ma fille m'avait fait oublier

que ce n'était pas moi, mais elle, qui avait été punie jusqu'à présent, et que mon châtiment était encore à venir.

Et il est venu... lorsqu'il y a six mois l'infortunée nous a dévoilé la double torture de son cœur : — sa honte incurable du passé... jointe à son malheureux amour pour Henri...

Ces deux amers et brûlants ressentiments, exaltés l'un par l'autre, devaient, par une logique fatale, amener son inébranlable résolution de prendre le voile. Vous le savez, mon amie, en combattant ce dessein de toutes les forces de notre adoration pour elle, nous ne pouvions nous dissimuler que sa digne et courageuse conduite eût été la nôtre. Que répondre à ces mots terribles :

« J'aime trop le prince Henri pour lui donner une main touchée par les bandits de la Cité. »

Elle a dû se sacrifier à ses nobles scrupules, au souvenir ineffaçable de sa honte ! elle l'a fait vaillamment... elle a renoncé aux splendeurs du monde, elle est descendue des marches d'un trône pour s'agenouiller, vêtue de bure, sur la dalle d'une église ; elle a croisé ses mains sur sa poitrine, courbé sa tête angélique... ses beaux cheveux blonds que j'aimais tant, et que je conserve comme un trésor, sont tombés tranchés par le fer...

O mon amie, vous savez notre émotion déchirante à ce moment lugubre et solennel ; cette émotion est, à cette heure, aussi poignante que par le passé... En vous écrivant ces mots, je pleure comme un enfant.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Je l'ai vue ce matin ; quoiqu'elle m'ait paru moins pâle que d'habitude, et qu'elle prétende ne pas souffrir... sa santé m'inquiète mortellement. Hélas ! lorsque, sous le voile et le bandeau qui entourent son noble front, je vois ses traits amaigris qui ont la froide blancheur du marbre, et qui font paraître ses grands yeux bleus plus grands encore, je ne puis m'empêcher de songer au doux et pur éclat dont brillait sa beauté lors de notre mariage. Jamais, n'est-ce pas, nous ne l'avions vue plus charmante ? notre bonheur semblait rayonner sur son délicieux visage.

Mort de la princesse Amélie. — PAGE 378.

Comme je vous le disais, je l'ai vue ce matin ; elle n'est pas prévenue que la princesse Juliane se démet volontairement en sa faveur de sa dignité abbatiale : demain donc, jour de sa profession, notre enfant sera élue abbesse, puisqu'il y a unanimité parmi les demoiselles nobles de la communauté pour lui conférer cette dignité (1).

Depuis le commencement de son noviciat, il n'y a qu'une voix sur sa piété, sur sa charité, sur sa religieuse exactitude à remplir toutes les règles de son ordre, dont elle exagère malheureusement les austérités... Elle a exercé dans ce couvent l'influence qu'elle exerce partout, sans y prétendre et en l'ignorant, ce qui en augmente la puissance...

Son entretien de ce matin m'a confirmé ce dont je me doutais ; elle n'a pas trouvé dans la solitude du cloître et dans la pratique sévère de la vie monastique le repos et l'oubli... elle se félicite pourtant de sa résolution, qu'elle considère comme l'accomplissement d'un devoir impérieux ; mais elle souffre toujours, car elle n'est pas née pour ces contemplations mystiques, au milieu desquelles certaines personnes, oubliant toutes les affections, tous les souvenirs terrestres, se perdent en ravissements ascétiques.

Non, Fleur-de-Marie croit, elle prie, elle se soumet à la rigoureuse et dure observance de son ordre : elle prodigue les consolations les plus évangéliques, les soins les plus humbles aux pauvres femmes malades qui sont traitées dans l'hospice de l'abbaye. Elle a refusé jusqu'à l'aide d'une sœur converse pour le modeste ménage de cette triste cellule froide et nue où nous avons remarqué avec un si douloureux étonnement, vous vous le rappelez, mon amie, les branches desséchées de son petit rosier, suspendues au-dessous de son christ. Elle est enfin l'exemple chéri, le modèle vénéré de la communauté..... Mais elle me l'a avoué ce matin, en se reprochant cette faiblesse avec amertume, elle n'est pas tellement absorbée par la pratique et par les austérités de la vie religieuse, que le passé ne lui apparaisse sans cesse non-seulement tel qu'il a été... mais tel qu'il aurait pu être.

— Je m'en accuse, mon père, me disait-elle avec cette calme et douce résignation que vous lui connaissez, je m'en accuse, mais je ne puis m'empêcher de songer souvent que, si Dieu avait voulu m'épargner la dégradation qui a flétri à jamais mon avenir, j'aurais pu vivre toujours auprès de vous, aimée de l'époux de votre choix. Malgré moi, ma vie se partage entre ces douloureux regrets et les effroyables souvenirs de la Cité. En vain je prie Dieu de me délivrer de ces obsessions, de remplir uniquement mon cœur de son pieux amour, de ses saintes espérances, de me prendre enfin tout entière, puisque je veux me donner tout entière à lui... il n'exauce pas mes vœux... sans doute parce que mes préoccupations terrestres me rendent indigne d'entrer en communication avec lui.

— Mais alors, m'écriai-je, saisi d'une folle lueur d'espérance, il en est temps encore, aujourd'hui ton noviciat finit, mais c'est seulement demain qu'aura lieu ta profession solennelle ; tu es encore libre, renonce à cette vie si rude et si austère qui ne t'offre pas les consolations que tu attendais ; souffrir pour souffrir, viens souffrir dans nos bras, notre tendresse adoucira tes chagrins.

Secouant tristement la tête, elle me répondit avec cette inflexible justesse de raisonnement qui nous a si souvent frappés.

(1) Dans quelques circonstances, on élevait une religieuse à la dignité d'abbesse le jour même de sa profession. — Voir la *Vie de très-haute et très-religieuse princesse madame Charlotte-Flandrine de Nassau, très-digne abbesse du royal monastère de Sainte-Croix, qui fut élue abbesse à dix neuf ans.*

— Sans doute, mon bon père, la solitude est bien triste pour moi... pour moi déjà si habituée à vos tendresses de chaque instant. Sans doute je suis poursuivie par d'amers regrets, de navrants souvenirs ; mais au moins j'ai la conscience d'accomplir un devoir... mais je comprends, mais je sais que partout ailleurs qu'ici je serais déplacée ; je me retrouverais dans cette condition si cruellement fausse... dont j'ai déjà tant souffert... et pour moi... et pour vous... car j'ai ma fierté aussi. Votre fille sera ce qu'elle doit être... fera ce qu'elle doit faire, subira ce qu'elle doit subir... Demain tous sauraient de quelle fange vous m'avez tirée... qu'en me voyant repentante au pied de la croix on me pardonnerait peut-être le passé en faveur de mon humilité présente... Et il n'en serait pas ainsi, n'est-ce pas, mon bon père, si l'on me voyait, comme il y a quelques mois, briller au milieu des splendeurs de votre cour. D'ailleurs, satisfaire aux justes et sévères exigences du monde, c'est me satisfaire moi-même ; aussi je remercie et je bénis Dieu de toute la puissance de mon âme, en songeant que lui seul pouvait offrir à votre fille un asile et une position dignes d'elle et de vous... une position enfin qui ne formât pas un affligeant contraste avec ma dégradation première... et pût mériter le seul respect qui me soit dû... celui que l'on accorde au repentir et à l'humilité sincères.

Hélas ! Clémence... que répondre à cela ?...

Fatalité ! fatalité ! car cette malheureuse enfant est douée, si cela peut se dire, d'une inexorable logique en tout ce qui touche les délicatesses du cœur et de l'honneur. Avec un esprit et une âme pareils, il ne faut pas songer à pallier, à tourner les positions fausses ; il faut en subir les implacables conséquences...

Je l'ai quittée, comme toujours, le cœur brisé.

Sans fonder le moindre espoir sur cette entrevue, qui sera la dernière avant sa profession, je m'étais dit : — Aujourd'hui encore elle peut renoncer au cloître. Mais vous le voyez, mon amie, sa volonté est irrévocable, et je dois, hélas ! en convenir avec elle et répéter ses paroles :

— Dieu seul pouvait lui offrir un asile et une position dignes d'elle et de moi.

Encore une fois, sa résolution est admirablement convenable et logique au point de vue de la société où nous vivons... Avec l'exquise susceptibilité de Fleur-de-Marie, il n'y a pas pour elle d'autre condition possible. Mais, je vous l'ai dit bien souvent, mon amie, si des devoirs sacrés, plus sacrés encore que ceux de la famille, ne me retenaient pas au milieu de ce peuple qui m'aime et dont je suis un peu la providence, je serais allé avec vous, ma fille, Henri et Murph, vivre heureux et obscur dans quelque retraite ignorée. Alors, loin des lois impérieuses d'une société impuissante à guérir les maux qu'elle a faits, nous aurions bien forcé cette malheureuse enfant au bonheur et à l'oubli... tandis qu'ici, au milieu de cet éclat, de ce cérémonial, si restreint qu'il fût, c'était impossible... Mais encore une fois... fatalité ! fatalité ! je ne puis abdiquer mon pouvoir sans compromettre le bonheur de ce peuple, qui compte sur moi... Braves et dignes gens ! qu'ils ignorent toujours ce que leur fidélité me coûte !...

Adieu, tendrement adieu, ma bien-aimée Clémence. Il n'est presque consolant de vous voir aussi affligée que moi du sort de mon enfant, car ainsi je puis dire notre chagrin, et il n'y a pas d'égoïsme dans ma souffrance.

Quelquefois je me demande avec effroi ce que je serais devenu sans vous au milieu de circonstances si douloureuses... Souvent aussi ces pensées m'apitoient encore davantage sur le sort de Fleur-de-Marie... Car vous me restez, vous... Et à elle, que lui reste-t-il ?

Adieu encore, et tristement adieu, noble amie, bon ange des jours mauvais. Revenez bientôt ; cette absence vous pèse autant qu'à moi...

A vous ma vie et mon amour !... âme et cœur, à vous !

R.

Je vous envoie cette lettre par un courrier ; à moins de changement imprévu, je vous en expédierai un autre demain, sitôt après la triste cérémonie. Mille vœux et espoirs à votre père pour son prompt rétablissement. J'oubliais de vous donner des nouvelles du pauvre Henri. Son état s'améliore et ne donne plus de si graves inquiétudes. Son excellent père, malade lui-même, a retrouvé des forces pour le soigner, pour le veiller ; miracle d'amour paternel qui ne nous étonne pas, nous autres.

Ainsi donc, amie, à demain... demain, jour sinistre et néfaste pour moi !

A vous encore, à vous toujours

R.

Abbaye de Sainte-Hermangilde,
quatre heures du matin.

Rassurez-vous, Clémence, rassurez-vous, quoique l'heure à laquelle je vous écris cette lettre et le lieu d'où elle est datée doivent vous effrayer...

Grâce à Dieu, le danger est passé ; mais la crise a été terrible...

Hier, après vous avoir écrit, agité par je ne sais quel funeste pressentiment, me rappelant la pâleur, l'air souffrant de ma fille, l'état de faiblesse où elle languit depuis quelque temps, songeant enfin qu'elle devait passer en prières, dans une immense et glaciale église, presque toute cette nuit qui précède sa profession, j'ai envoyé Murph et David à l'abbaye demander à la princesse Juliane de leur permettre de rester jusqu'à demain dans la maison extérieure qu'Henri habitait ordinairement. Ainsi ma fille pouvait avoir de prompts secours et moi de ses nouvelles si, comme je le craignais, les forces lui manquaient pour accomplir cette rigoureuse... je ne veux pas dire cruelle... obligation de rester une nuit de janvier en prières par un froid excessif. J'avais aussi écrit à Fleur-de-Marie que, tout en respectant l'exercice de ses devoirs religieux, je la suppliais de songer à sa santé et de faire sa veillée de prières dans sa cellule et non dans l'église. Voici ce qu'elle m'a répondu :

« Mon bon père, je vous remercie du plus profond de mon cœur de cette nouvelle et tendre preuve de votre intérêt. N'ayez aucune inquiétude ; je me crois en état d'accomplir mon devoir. Votre fille, mon bon père, ne peut témoigner ni crainte ni faiblesse. La règle est telle, je dois m'y conformer. En résultât-il quelques souffrances physiques, c'est avec joie que je les offrirais à Dieu. Vous m'approuverez, je l'espère, vous qui avez toujours pratiqué le renoncement et le devoir avec tant de courage. Adieu, mon bon père, je ne vous dirai pas que je vais prier pour vous. En priant Dieu, je vous prie toujours, car il m'est impossible de ne pas vous confondre avec la divinité que j'implore. Vous avez été pour moi sur la terre ce que Dieu, si je le mérite, sera pour moi dans le ciel.

« Daignez bénir ce soir votre fille par la pensée, mon bon père... Elle sera demain l'épouse du Seigneur.

« Elle vous baise la main avec un pieux respect.

« Sœur Amélie »

Cette lettre, que je ne pus lire sans fondre en larmes, me rassura pourtant quelque peu ; je devais, moi aussi, accomplir une veillée sinistre.

La nuit venue, j'allai m'enfermer dans le pavillon que j'ai fait construire non loin du monument élevé au souvenir de mon père, en expiation de cette nuit fatale...

Vers une heure du matin, j'entendis la voix de Murph ; je frissonnai d'épouvante. Il arrivait en toute hâte du couvent.

Que vous dirai-je, mon amie ? Ainsi que je l'avais prévu, la malheureuse enfant, malgré son courage et sa volonté, n'a pas eu la force d'accomplir entièrement cette pratique barbare, dont il avait été impossible à la princesse Juliane de la dispenser, la règle étant formelle à ce sujet.

A huit heures du soir, Fleur-de-Marie s'est agenouillée sur la pierre de cette église. Jusqu'à plus de minuit elle a prié. Mais, à cette heure, succombant à sa faiblesse, à cet horrible froid, à son émotion, car elle a longuement et silencieusement pleuré, elle s'est évanouie. Deux religieuses, qui, par ordre de la princesse Julianne, avaient partagé sa veillée, vinrent la relever et la transportèrent dans sa cellule.

David fut à l'instant prévenu. Murph monta en voiture, accourut me chercher. Je volai au couvent ; je fus reçu par la princesse Juliane. Elle me dit que David craignait que ma vue ne fît une trop vive impression sur ma fille ; que son évanouissement, dont elle était revenue, ne présentait rien de très-alarmant, ayant été causé seulement par une grande faiblesse.

D'abord une horrible pensée me vint. Je crus qu'on voulait me cacher quelque grand malheur, ou du moins me préparer à l'apprendre ; mais la supérieure me dit : — Je vous l'affirme, monseigneur, la princesse Amélie est hors de danger ; un léger cordial que le docteur David lui a fait prendre a ranimé ses forces.

Je ne pouvais douter de ce que m'affirmait l'abbesse ; je la crus, et j'attendis des nouvelles de ma fille avec une douloureuse impatience.

Au bout d'un quart d'heure d'angoisses, David revint. Grâce à Dieu, elle allait mieux, et elle avait voulu continuer sa veillée de prières dans l'église, en consentant seulement à s'agenouiller sur un coussin. Et, comme je me révoltais et m'indignais de ce que la supérieure et lui eussent accédé à son désir, ajoutant que je m'y opposais formellement, il me répondit qu'il eût été dangereux de contrarier la volonté de ma fille dans un moment où elle était sous l'influence d'une vive émotion nerveuse, et que d'ailleurs il était convenu avec la princesse Juliane que la pauvre enfant quitterait l'église à l'heure des matines pour prendre un peu de repos et se préparer à la cérémonie.

— Elle est donc maintenant à l'église? lui dis-je.

— Oui, monseigneur; mais avant une demi-heure elle l'aura quittée.

Je me fis aussitôt conduire à notre tribune du nord, d'où l'on domine tout le chœur.

Là, au milieu des ténèbres de cette vaste église, seulement éclairée par la pâle clarté de la lampe du sanctuaire, je la vis, près de la grille, agenouillée, les mains jointes, et priant encore avec ferveur.

Moi aussi je m'agenouillai en pensant à mon enfant.

Trois heures sonnèrent; deux sœurs assises dans les stalles, qui ne l'avaient pas quittée des yeux, vinrent lui parler bas. Au bout de quelques moments elle se signa, se releva et traversa le chœur d'un pas assez ferme; et pourtant, mon amie, lorsqu'elle passa sous la lampe, son visage me parut aussi blanc que le long voile qui flottait autour d'elle.

Je sortis aussitôt de la tribune, voulant d'abord aller la rejoindre; mais je craignis qu'une nouvelle émotion l'empêchât de goûter quelques moments de repos. J'envoyai David savoir comment elle se trouvait: il revint me dire qu'elle se sentait mieux et qu'elle allait tâcher de dormir un peu.

Je reste à l'abbaye pour la cérémonie qui aura lieu ce matin.

Je pense maintenant, mon amie, qu'il est inutile de vous envoyer cette lettre incomplète... Je la terminerai demain, en vous racontant les événements de cette triste journée.

Bientôt donc, mon amie. Je suis brisé de douleur, plaignez-moi.

Le 13 janvier.

CHAPITRE DERNIER.

Rodolphe à Clémence.

Treize janvier... anniversaire maintenant doublement sinistre!!!

Mon amie... nous la perdons à jamais!

Tout est fini... tout!

Ecoute ce récit:

Il est donc vrai... on éprouve une volupté atroce à raconter une horrible douleur.

Hier je me plaignais du hasard qui vous retenait loin de moi... aujourd'hui, Clémence, je me félicite de ce que vous n'êtes pas ici: vous souffririez trop...

Ce matin, je sommeillais à peine, j'ai été éveillé par le son des cloches... j'ai tressailli d'effroi... cela m'a semblé funèbre... on eût dit un glas de funérailles.

En effet... ma fille est morte pour nous... morte, entendez-vous... Dès aujourd'hui, Clémence... il vous faut commencer à porter son deuil dans votre cœur, dans votre cœur toujours pour elle si maternel..

Que notre enfant soit ensevelie sous le marbre d'un tombeau ou sous la voûte d'un cloître... pour nous... quelle est la différence?

Dès aujourd'hui, entendez-vous, Clémence, il faut la regarder comme morte... D'ailleurs... elle est d'une si grande faiblesse... sa santé, altérée par tant de chagrins, par tant de secousses, est si chancelante... Pourquoi pas aussi cette autre mort, plus complète encore? La fatalité n'est pas lasse...

Et puis d'ailleurs... d'après ma lettre d'hier, vous devez comprendre que cela serait peut-être plus heureux pour elle... qu'elle fût morte.

Morte... ces cinq lettres ont une physionomie étrange... ne trouvez-vous pas?... quand on les écrit à propos d'une fille idolâtrée... d'une fille si belle... si charmante, d'une bonté si angélique... Dix-huit ans à peine... et morte au monde!...

Au fait... pour nous et pour elle, à quoi bon végéter souffrante dans la morne tranquillité de ce cloître? qu'importe qu'elle vive, si elle est perdue pour nous? Elle doit tant l'aimer, la vie... que la fatalité lui a faite!...

Ce que je dis là est affreux... il y a un égoïsme barbare dans l'amour paternel!...

. . . . . .

A midi, sa profession a eu lieu avec une pompe solennelle.

Caché derrière les rideaux de notre tribune, j'y ai assisté...

J'ai ressenti, mais avec encore plus d'intensité, toutes les poignantes émotions que nous avions éprouvées lors de son noviciat...

Chose bizarre! elle est adorée, on croit généralement qu'elle est attirée vers la vie religieuse par une irrésistible vocation, on devrait voir dans sa profession un événement heureux pour elle, et, au contraire, une accablante tristesse pesait sur la foule.

Au fond de l'église, parmi le peuple... j'ai vu deux sous-officiers de mes gardes, deux vieux et rudes soldats, baisser la tête et pleurer...

On eût dit qu'il y avait dans l'air un douloureux pressentiment... Du moins s'il était fondé, il n'est réalisé qu'à demi...

La profession terminée, on a ramené notre enfant dans la salle du chapitre, où devait avoir lieu la nomination de la nouvelle abbesse...

Grâce à mon privilége souverain, j'allai dans cette salle attendre Fleur-de-Marie au retour du chœur.

Elle entra bientôt...

Son émotion, sa faiblesse étaient si grandes, que deux sœurs la soutenaient...

Je fus effrayé, moins encore de sa pâleur et de la profonde altération de ses traits que de l'expression de son sourire... Il me parut empreint d'une sorte de satisfaction sinistre...

Clémence... je vous le dis... peut-être bientôt nous faudra-t-il du courage... bien du courage... Je sens pour ainsi dire en moi que notre enfant est mortellement frappée...

... Après tout, sa vie serait si malheureuse...

Voilà deux fois que je me dis, en pensant à la mort possible de ma fille... que cette mort mettrait du moins un terme à sa cruelle existence... Cette pensée est un horrible symptôme... Mais, si ce malheur doit nous frapper, il vaut mieux y être préparé, n'est-ce pas, Clémence?

Se préparer à un pareil malheur... c'est en savourer peu à peu et d'avance les lentes angoisses... C'est un raffinement de douleurs inouï... Cela est mille fois plus affreux que le coup qui vous frappe imprévu... Au moins la stupeur, l'anéantissement vous épargnent une partie de cet atroce déchirement...

Mais les usages de la compassion veulent qu'on vous prépare... Probablement je n'agirais pas autrement moi-même, pauvre amie... si j'avais à vous apprendre le funeste événement dont je vous parle... Ainsi épouvantez-vous... si vous remarquez que je vous entretiens d'elle... avec des ménagements, des détours d'une tristesse désespérée, après vous avoir annoncé que sa santé ne me donnait pourtant pas de graves inquiétudes.

Oui, épouvantez-vous, si je vous parle comme je vous écris maintenant... car, quoique je l'aie quittée assez calme il y a une heure pour venir terminer cette lettre, je vous le répète, Clémence, il me semble ressentir en moi qu'elle est plus souffrante qu'elle ne le paraît... Fasse le ciel que je me trompe, et que je prenne pour des pressentiments la désespérante tristesse que m'a inspirée cette cérémonie lugubre!

Fleur-de-Marie entra donc dans la grande salle du chapitre.

Toutes les stalles furent successivement occupées par les religieuses.

Elle alla modestement se mettre à la dernière place de la rangée de gauche; elle s'appuyait sur le bras d'une des sœurs, car elle semblait toujours bien faible.

Au haut de la salle, la princesse Juliane était assise, ayant d'un côté la grande-prieure, de l'autre une seconde dignitaire, tenant à la main la crosse d'or, symbole de l'autorité abbatiale.

Il se fit un profond silence, la princesse se leva, prit sa crosse en main, et dit d'une voix grave et émue :

« — Mes chères filles, mon grand âge m'oblige de confier à des mains « plus jeunes cet emblème de mon pouvoir spirituel, et elle montra sa « crosse. J'y suis autorisée par une bulle de notre saint-père : je pré- « senterai donc à la bénédiction de monseigneur l'archevêque d'Oppen- « heim et à l'approbation de S. A. R. le grand-duc, notre souverain, « celle de vous, mes chères filles, qui par vous aura été désignée pour « me succéder. Notre grande-prieure va vous faire connaître le résultat « de l'élection, et à celle-là que vous aurez élue je remettrai ma crosse « et mon anneau. »

Je ne quittai pas ma fille des yeux.

Debout dans sa stalle, les deux mains jointes sur sa poitrine, les yeux baissés, à demi enveloppée de son voile blanc et des longs plis traînants de sa robe noire, elle se tenait immobile et pensive, elle n'avait pas un moment supposé qu'on pût l'élire; son élévation n'avait été confiée qu'à moi par l'abbesse.

La grande-prieure prit un registre et lut :

« Chacune de nos chères sœurs ayant été, suivant la règle, invitée, « il y a huit jours, à déposer son vote entre les mains de notre sainte « mère et à tenir son choix secret jusqu'à ce moment; au nom de notre « sainte mère, je déclare qu'une de vous, mes chères sœurs, a par sa « piété exemplaire, par ses vertus angéliques, mérité le suffrage una- « nime de la communauté, et celle-là est notre sœur Amélie, de son « vivant très-haute et très-puissante princesse de Gerolstein. »

A ces mots, une sorte de murmure de douce surprise et d'heureuse satisfaction circula dans la salle; tous les regards des religieuses se fixèrent sur ma fille avec une expression de tendre sympathie; malgré mes accablantes préoccupations, je fus moi-même vivement ému de cette nomination qui, faite isolément et secrètement, offrait néanmoins une si touchante unanimité.

Fleur-de-Marie, stupéfaite, devint encore plus pâle; ses genoux tremblaient si fort, qu'elle fut obligée de s'appuyer d'une main sur le rebord de la stalle.

L'abbesse reprit d'une voix haute et grave :

« Mes chères filles, c'est bien sœur Amélie que vous croyez la plus « digne et la plus méritante de vous toutes? c'est bien elle que vous « reconnaissez pour votre supérieure spirituelle? Que chacune de vous « me réponde à son tour, mes chères filles. »

Et chaque religieuse répondit à haute voix :

« — Librement et volontairement j'ai choisi et je choisis sœur Amélie « pour ma sainte mère et supérieure. »

Saisie d'une émotion inexprimable, ma pauvre enfant tomba à genoux, joignit les deux mains, et resta ainsi jusqu'à ce que chaque vote fût émis.

Alors l'abbesse, déposant la crosse et l'anneau entre les mains de la grande-prieure, s'avança vers ma fille pour la prendre par la main et la conduire au siége abbatial.

. . . . . .

Mon amie, ma tendre amie, je me suis interrompu un moment; il m'a fallu reprendre courage pour achever de vous raconter cette scène déchirante...

« — Relevez-vous, ma chère fille, lui dit l'abbesse, venez prendre la « place qui vous appartient; vos vertus évangéliques, et non votre « rang, vous l'ont gagnée. »

En disant ces mots, la vénérable princesse se pencha vers ma fille pour l'aider à se relever.

Fleur-de-Marie fit quelques pas en tremblant, puis arrivant au milieu de la salle du chapitre elle s'arrêta, et dit d'une voix dont le calme et la fermeté m'étonnèrent :

« — Pardonnez-moi, sainte mère... je voudrais parler à mes sœurs.

« — Montez d'abord, ma chère fille, sur votre siége abbatial, dit la « princesse; c'est de là que vous devez leur faire entendre votre voix.

« — Cette place, sainte mère... ne peut être la mienne, répondit « Fleur-de-Marie d'une voix haute et tremblante.

« — Que dites-vous, ma chère fille?

« — Une si haute dignité n'est pas faite pour moi, sainte mère.

« — Mais les vœux de toutes vos sœurs vous y appellent.

« — Permettez-moi, sainte mère, de faire ici à deux genoux une con- « fession solennelle; mes sœurs verront bien, et vous aussi, sainte « mère, que la condition la plus humble n'est pas encore assez humble « pour moi.

« — Votre modestie vous abuse, ma chère fille, » dit la supérieure avec bonté, croyant en effet que la malheureuse enfant cédait à un sentiment de modestie exagéré; mais moi je devinai ces aveux que Fleur-de-Marie allait faire. Saisi d'effroi, je m'écriai d'une voix suppliante :

— Mon enfant... je t'en conjure...

A ces mots... vous dire, mon amie, tout ce que je lus dans le profond regard que Fleur-de-Marie me jeta serait impossible .. Ainsi que vous le saurez dans un instant, elle m'avait compris. Oui, elle avait compris que je devais partager la honte de cette horrible révélation... Elle avait compris qu'après de tels aveux on pouvait m'accuser... moi, de mensonge... car j'avais toujours dû laisser croire que jamais Fleur-de-Marie n'avait quitté sa mère...

A cette pensée, la pauvre enfant s'était crue coupable envers moi d'une noire ingratitude... Elle n'eut pas la force de continuer, elle se tut et baissa la tête avec accablement...

« Encore une fois, ma chère fille, reprit l'abbesse, votre modestie « vous trompe... l'unanimité du choix de vos sœurs vous prouve com- « bien vous êtes digne de me remplacer... Par cela même que vous « avez pris part aux joies du monde, votre renoncement à ces joies « n'en est que plus méritoire... Ce n'est pas S. A. la princesse Amélie « qui est élue, c'est sœur Amélie... Pour nous, votre vie a commencé « du jour où vous avez mis le pied dans la maison du Seigneur... et « c'est cette exemplaire et sainte vie que nous récompensons... Je vous « dirai plus, ma chère fille; avant d'entrer au bercail votre existence « aurait été aussi égarée qu'elle a été au contraire pure et louable... « que les vertus évangéliques dont vous nous avez donné l'exemple de- « puis votre séjour ici expieraient et rachèteraient encore aux yeux du « Seigneur un passé si coupable qu'il fût... D'après cela, ma chère fille, « jugez si votre modestie doit être rassurée. »

Ces paroles de l'abbesse furent, comme vous le pensez, mon amie, d'autant plus précieuses pour Fleur-de-Marie, qu'elle croyait le passé ineffaçable. Malheureusement, cette scène l'avait profondément émue, et, quoiqu'elle affectât du calme et de la fermeté, il me sembla que ses traits s'altéraient d'une manière inquiétante... Par deux fois elle tressaillit en passant sur son front sa pauvre main amaigrie.

« — Je crois vous avoir convaincue, ma chère fille, reprit la princesse « Juliane, et vous ne voudrez pas causer à vos sœurs un vif chagrin « en refusant cette marque de leur confiance et de leur affection.

« — Non, sainte mère, dit-elle avec une expression qui me frappa, « et d'une voix de plus en plus faible, je crois maintenant pouvoir ac- « cepter... Mais, comme je me sens bien fatiguée et un peu souffrante, « si vous le permettiez, sainte mère, la cérémonie de ma consécration « n'aurait lieu que dans quelques jours...

« — Il sera fait comme vous le désirez, ma chère fille... mais en « attendant que votre dignité soit bénie et consacrée... prenez cet an-

« neau... venez à votre place... nos chères sœurs vous rendront hom-« mage selon notre règle. »

Et la supérieure, glissant son anneau pastoral au doigt de Fleur-de-Marie, la conduisit au siége abbatial.

Ce fut un spectacle simple et touchant.

Auprès de ce siége où elle s'assit, se tenaient, d'un côté, la grande prieure, portant la crosse d'or; de l'autre, la princesse Juliane. Chaque religieuse alla s'incliner devant notre enfant et lui baiser respectueusement la main.

Je voyais à chaque instant son émotion augmenter, ses traits se décomposer davantage; enfin cette scène fut sans doute au-dessus de ses forces... car elle s'évanouit avant que la procession des sœurs fût terminée...

Jugez de mon épouvante!... Nous la transportâmes dans l'appartement de l'abbesse...

David n'avait pas quitté le couvent; il accourut, lui donna les premiers soins. Puisse-t-il ne m'avoir pas trompé! mais il m'a assuré que ce nouvel accident n'avait pour cause qu'une extrême faiblesse causée par le jeûne, les fatigues et la privation de sommeil que ma fille s'était imposés pendant son rude et long noviciat...

Je l'ai cru, parce qu'en effet ses traits angéliques, quoique d'une effrayante pâleur, ne trahissaient aucune souffrance lorsqu'elle reprit connaissance... Je fus même frappé de la sérénité qui rayonnait sur son beau front. De nouveau cette quiétude m'effraya : il me sembla qu'elle cachait le secret espoir d'une délivrance prochaine...

La supérieure était retournée au chapitre pour clore la séance, je restai seul avec ma fille.

Après m'avoir regardé en silence pendant quelques moments, elle me dit :

— Mon bon père... pourrez-vous oublier mon ingratitude? Pourrez-vous oublier qu'au moment où j'allais faire cette pénible confession, vous m'avez demandé grâce?

— Tais-toi... je t'en supplie.

— Et je n'avais pas songé, reprit-elle avec amertume, qu'en disant à la face de tous de quel abîme de dépravation vous m'aviez retirée... c'était révéler un secret que vous aviez gardé par tendresse pour moi... c'était vous accuser publiquement, vous, mon père, d'une dissimulation à laquelle vous ne vous étiez résigné que pour m'assurer une vie éclatante et honorée... Oh! pourrez-vous me pardonner?

Au lieu de lui répondre, je collai mes lèvres sur son front, elle sentit couler mes larmes...

Après avoir baisé mes mains à plusieurs reprises, elle me dit :

— Maintenant, je me sens mieux, mon bon père... maintenant que me voici, ainsi que le dit notre règle, morte au monde... je voudrais faire quelques dispositions en faveur de plusieurs personnes... mais, comme tout ce que je possède est à vous... m'y autorisez-vous, mon père?...

— Peux-tu en douter?... Mais je t'en supplie, lui dis-je, n'aie pas de ces pensées sinistres... Plus tard tu t'occuperas de ce soin... n'as-tu pas le temps?

— Sans doute, mon bon père, j'ai encore bien du temps à vivre.. ajouta-t-elle avec un accent qui, je ne sais pourquoi, me fit de nouveau tressaillir. Je la regardai plus attentivement; aucun changement dans ses traits ne justifia mon inquiétude. Oui, j'ai encore bien du temps à vivre, reprit-elle, mais je ne devrai plus m'occuper des choses terrestres... car, aujourd'hui, je renonce à tout ce qui m'attache au monde.. Je vous en prie, ne me refusez pas...

— Ordonne... je ferai ce que tu désires ..

— Je voudrais que ma tendre mère gardât toujours dans le petit salon où elle se tient habituellement... mon métier à broder... avec la tapisserie que j'avais commencée...

— Tes désirs seront remplis, mon enfant. Ton appartement est resté comme il était le jour où tu as quitté le palais; car tout ce qui t'a appartenu est pour nous l'objet d'un culte religieux... Clémence sera profondément touchée de ta pensée...

— Quant à vous, mon bon père, prenez, je vous en prie, mon grand fauteuil d'ébène, où j'ai tant pensé, tant rêvé...

— Il sera placé à côté du mien, dans mon cabinet de travail, et je t'y verrai chaque jour assise près de moi, comme tu t'y asseyais si souvent, lui dis-je sans pouvoir retenir mes larmes.

— Maintenant, je voudrais laisser quelques souvenirs de moi à ceux qui m'ont témoigné tant d'intérêt quand j'étais malheureuse. A madame Georges je voudrais donner l'écritoire dont je me servais dernièrement. Ce don aura quelque à-propos, ajouta-t-elle avec son doux sourire, car c'est elle qui, à la ferme, a commencé de m'apprendre à écrire. Quant au vénérable curé de Bouqueval, qui m'a instruite dans la religion, je lui destine le beau christ de mon oratoire...

— Bien, mon enfant.

— Je désirerais aussi envoyer mon bandeau de perles à ma bonne petite Rigolette... C'est un bijou simple qu'elle pourra porter sur ses beaux cheveux noirs... Et puis, si cela était possible, puisque vous savez où se trouvent Martial et la Louve en Algérie, je voudrais que cette courageuse femme qui m'a sauvé la vie eût ma croix d'or émaillée... Ces différents gages de souvenir, mon bon père, seraient remis à ceux à qui je les envoie « de la part de Fleur-de-Marie. »

— J'exécuterai tes volontés... Tu n'oublies personne?...

— Je ne crois pas, mon bon père.

— Cherche bien... Parmi ceux qui t'aiment, n'y a-t-il pas quelqu'un de bien malheureux?... d'aussi malheureux que ta mère et moi... quelqu'un enfin qui regrette aussi douloureusement que nous ton entrée au couvent?

La pauvre enfant me comprit, me serra la main, une légère rougeur colora un instant son pâle visage.

Allant au-devant d'une question qu'elle craignait sans doute de me faire, je lui dis :

— Il va mieux... on ne craint plus pour ses jours...

— Et son père?

— Il se ressent de l'amélioration de la santé de son fils... il va mieux aussi... Et à Henri? que lui donnes-tu?... Un souvenir de toi lui serait une consolation si chère et si précieuse!...

— Mon père... offrez-lui mon prie-Dieu... Hélas! je l'ai bien souvent arrosé de mes larmes, en demandant au ciel la force d'oublier Henri, puisque j'étais indigne de son amour...

— Combien il sera heureux de voir que tu as eu une pensée pour lui!...

— Quant à la maison d'asile pour les orphelines et les jeunes filles abandonnées de leurs parents, je désirerais, mon bon père, que

. . . . . .

Ici la lettre de Rodolphe était interrompue par ces mots presque illisibles :

— Clémence... Murph terminera cette lettre; je n'ai plus la tête à moi; je suis fou... Ah! le 13 Janvier!!!

. . . . . .

La fin de cette lettre, de l'écriture de Murph, était ainsi conçue :

Madame

D'après les ordres de Son Altesse Royale, je complète ce triste récit. Les deux lettres de monseigneur auront dû préparer Votre Altesse Royale à l'accablante nouvelle qu'il me reste à lui apprendre.

Il y a trois heures, monseigneur était occupé à écrire à Votre Altesse Royale; j'attendais dans une pièce voisine qu'il me remît la lettre pour l'expédier aussitôt par un courrier. Tout à coup j'ai vu entrer la princesse Juliane d'un air consterné. — Où est Son Altesse Royale? me dit-elle d'une voix émue. — Princesse, monseigneur écrit à madame la grande-duchesse des nouvelles de la journée. — Sir Walter, il faut apprendre à monseigneur un événement terrible... Vous êtes son ami... veuillez l'en instruire... De vous, ce coup lui sera moins terrible...

Je compris tout; je crus plus prudent de me charger de cette funeste révélation... la supérieure ayant ajouté que la princesse Amélie s'éteignait lentement, et que monseigneur devait se hâter de venir recevoir les derniers soupirs de sa fille, je n'avais malheureusement pas le temps d'employer des ménagements. J'entrai dans le salon; Son Altesse Royale s'aperçut de ma pâleur. — Tu viens m'apprendre un malheur!... — Un irréparable malheur, monseigneur... Du courage!... — Ah! mes pressentiments!!... s'écria-t-il. Et, sans ajouter un mot, il courut au cloître. Je le suivis.

De l'appartement de la supérieure, la princesse Amélie avait été transportée dans sa cellule après sa dernière entrevue avec monseigneur. Une des sœurs la veillait : au bout d'une heure, elle s'aperçut que la voix de la princesse Amélie, qui lui parlait par intervalles, s'affaiblissait et s'oppressait de plus en plus. La sœur s'empressa d'aller prévenir la supérieure. Le docteur David fut appelé ; il crut remédier à cette nouvelle perte de forces par un cordial, mais en vain ; le pouls était à peine sensible... Il reconnut avec désespoir que des émotions réitérées ayant probablement usé le peu de forces de la princesse Amélie, il ne restait aucun espoir de la sauver.

Ce fut alors que monseigneur arriva ; la princesse Amélie venait de recevoir les derniers sacrements, une lueur de connaissance lui restait encore ; dans une de ses mains, croisées sur son sein, elle tenait les *débris de son petit rosier...*

Monseigneur tomba agenouillé à son chevet ; il sanglotait.

— Ma fille !... mon enfant chérie !... s'écria-t-il d'une voix déchirante.

La princesse Amélie l'entendit, tourna légèrement la tête vers lui... ouvrit les yeux... tâcha de sourire, et dit d'une voix défaillante :

— Mon bon père... pardon... aussi à Henri... à ma bonne mère... pardon...

Ce furent ses derniers mots...

Après une heure d'une agonie pour ainsi dire paisible... elle rendit son âme à Dieu...

Lorsque sa fille eut rendu le dernier soupir, monseigneur ne dit pas un mot... son calme et son silence étaient effrayants... il ferma les paupières de la princesse, la baisa plusieurs fois au front, prit pieusement les débris du petit rosier et sortit de la cellule.

Je le suivis ; il revint dans la maison extérieure du cloître, et, me montrant la lettre qu'il avait commencé d'écrire à Votre Altesse Royale, et à laquelle il voulut en vain ajouter quelques mots, car sa main tremblait convulsivement, il me dit :

— Il m'est impossible d'écrire... Je suis anéanti... ma tête se perd !... Écris à la grande-duchesse que je n'ai plus de fille !...

J'ai exécuté les ordres de monseigneur.

Qu'il me soit permis, comme à son plus vieux serviteur, de supplier Votre Altesse Royale de hâter son retour... autant que la santé de M. le comte d'Orbigny le permettra. La présence seule de Votre Altesse Royale pourrait calmer le désespoir de monseigneur... Il veut chaque nuit veiller sa fille jusqu'au jour où elle sera ensevelie dans la chapelle grand-ducale.

J'ai accompli ma triste tâche, madame ; veuillez excuser l'incohérence de cette lettre, et recevoir l'expression du respectueux dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être de Votre Altesse Royale

Le très-obéissant serviteur,

WALTER MURPH.

. . . . . .

La veille du service funèbre de la princesse Amélie, Clémence arriva à Gerolstein avec son père.

Rodolphe ne fut pas seul le jour des funérailles de Fleur-de-Marie.

FIN DE L'ÉPILOGUE.

A MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF

DU

JOURNAL DES DÉBATS.

Monsieur,

Les *Mystères de Paris* sont terminés ; permettez-moi de venir publiquement vous remercier d'avoir bien voulu prêter à cette œuvre, malheureusement aussi imparfaite qu'incomplète, la grande et puissante publicité du *Journal des Débats* ; ma reconnaissance est d'autant plus vive, monsieur, que plusieurs des idées émises dans cet ouvrage différaient essentiellement de celles que vous soutenez avec autant d'énergie que de talent, et qu'il est rare de rencontrer la courageuse et loyale impartialité dont vous avez fait preuve à mon égard.

J'invoquerai encore une fois cette impartialité, monsieur, pour vous dire quelques mots en faveur d'une modeste publication, fondée et EXCLUSIVEMENT RÉDIGÉE PAR DES OUVRIERS, sous le titre de la *Ruche populaire*. Quelques artisans honnêtes et éclairés ont élevé cette tribune populaire, où ils exposent leurs réclamations avec autant de convenance que de modération. (Je citerai entre autres une lettre aussi touchante que respectueuse, adressée au roi par M. Duquesne, ouvrier imprimeur.) L'ORGANISATION DU TRAVAIL, LA LIMITATION DE LA CONCURRENCE, LE TARIF DES SALAIRES, y sont traités par les ouvriers eux-mêmes, et, à cet égard, leur voix mérite, ce me semble, d'être attentivement écoutée par tous ceux qui s'occupent des affaires publiques.

Mais malheureusement il se passera peut-être bien des années encore avant que ces grandes questions d'un intérêt si vital pour les masses soient résolues. En attendant, chaque jour amène et dévoile de nouvelles misères, de nouvelles souffrances individuelles : les fondateurs de la *Ruche* ont espéré qu'en faisant chaque mois un appel en faveur des plus malheureux de leurs frères, ils seraient peut-être écoutés des heureux du monde.

Permettez-moi, monsieur, de vous citer la première page de la *Ruche populaire* :

La Ruche Populaire.

« Secourir d'honorables infortunes qui se « plaignent, c'est bien. S'enquérir de ceux « qui luttent avec honneur, avec énergie, « et leur venir en aide, quelquefois à leur « insu... prévenir à temps la misère ou les « tentations qui mènent au crime... c'est « mieux. »

RODOLPHE, dans les *Mystères de Paris*

« Si, dans notre conviction, le peuple ne peut être délivré ou secouru avec efficacité que par des mesures législativement prévoyantes, ce n'est pas pour nous une raison de méconnaître ou de repousser aveuglément les dons offerts avec délicatesse.

« Le rôle que M. Eugène Sue fait remplir à Rodolphe dans les *Mystères de Paris* nous ayant inspiré l'idée de nous enquérir de familles honnêtes et malheureuses, et qui, à ces titres, sont dignes de l'évangélique fraternité, nous faisons à l'humanité des personnes riches un pieux appel : car un bienfait suffit quelquefois à détourner le malheur, à sauver de la misère, du désespoir, du crime peut-être, une famille dépourvue de tout... Et puis les aumônes dégradent... Ce que nous conseillerons principalement sera de procurer du travail ou quelques places ré-

tribuées suffisamment, enfin, tout ce qui peut mettre au-dessus de la terrible nécessité !

« Nous avons à soulager plusieurs familles intéressantes et dans la détresse : les bienfaiteurs peuvent s'adresser au bureau de ce journal, où on leur confiera les adresses, pour qu'ils puissent aller eux-mêmes administrer leurs dons.

« Nous citerons entre autres une famille composée du père, de la mère et de quatre enfants, dont le plus âgé a six ans; ils ont vainement sollicité des emplois qui leur permissent de vivre, mais qu'ils n'ont pas obtenus pour le même motif qui devrait exciter le plus touchant intérêt : parce qu'ils avaient une nombreuse famille...

« Une autre de ces familles vient de perdre son chef, honnête ouvrier peintre, qui, en travaillant, est tombé d'un quatrième étage. Il laisse une femme enceinte et plusieurs enfants en bas âge dans la plus profonde douleur et le plus grand dénûment. »

C'est avec bonheur, je vous l'avoue, monsieur, que j'ai cité cette page, où mon nom est inscrit d'une manière si flatteuse; car je me regarderai toujours comme récompensé au delà de toute espérance chaque fois que je croirai avoir inspiré, par mes écrits, quelque action généreuse ou quelque pensée charitable, et l'idée mise en pratique par les fondateurs de *la Ruche populaire* me semble de ce nombre.

Ainsi, les personnes riches qui voudraient s'abonner à ce journal mensuel (6 francs par an, au bureau de *la Ruche*, rue des Quatre-Fils, n° 17, au Marais) seraient chaque mois instruites de quelque infortune respectable qu'il leur serait peut-être doux de soulager ; car, disons-le hautement, il y a généralement en France beaucoup de commisération pour ceux qui souffrent ; mais bien souvent l'occasion manque pour exercer la charité d'une façon profitable au cœur, et, si cela peut se dire, intéressante. Sous ce rapport, *la Ruche populaire* offrirait de précieux renseignements aux âmes d'élite qui recherchent les pures et nobles jouissances.

Un dernier mot, monsieur.

Comme vous avez été de moitié dans mon œuvre par l'immense publicité que vous lui avez donnée, je crois pouvoir vous instruire d'un résultat dont vous vous féliciterez, je l'espère, avec moi. On m'écrit de Bordeaux et de Lyon que plusieurs personnes riches et compatissantes s'occupent de réaliser dans ces deux villes mon projet d'une banque de prêts gratuits pour les travailleurs sans ouvrage, et quelqu'un qui fait ici l'usage le plus généreux et le plus éclairé d'une immense fortune m'a donné, au sujet d'une fondation pareille pour Paris, les plus encourageantes espérances.

Souhaitons maintenant, monsieur, qu'un législateur véritablement ami du peuple prenne en main les questions relatives :

« A l'établissement d'avocats des pauvres ;

« A l'abaissement du taux exorbitant de l'intérêt prélevé par le Mont-« de-Piété ;

« A la tutelle préservatrice exercée par l'Etat sur les enfants des suppliciés et des condamnés à perpétuité ;

« A la réforme du Code pénal à l'endroit des abus de confiance. »

Et peut-être ce livre, attaqué récemment encore avec tant d'amertume et de violence, aura du moins produit quelques bons résultats.

Veuillez encore agréer, monsieur, l'expression de ma vive gratitude et l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

EUGÈNE SUE

Paris, ce 15 octobre 1843.

NOTES.

Au sujet de l'impossibilité où sont les classes pauvres de jouir du bénéfice des lois civiles, nous avons reçu de nouvelles réclamations et quelques documents curieux, les uns de Hollande, les autres d'Italie ; nous donnons ces renseignements ci-après, en exprimant toute notre gratitude aux personnes qui nous ont fait l'honneur de nous les adresser.

Plusieurs officiers judiciaires ont bien voulu nous faire observer que, dans beaucoup de circonstances, la chambre des avoués de Paris a instrumenté officieusement et sans frais, lorsque les parties faisaient preuve d'indigence.

Rien de plus honorable, de plus louable, de plus charitable assurément que cette aumône judiciaire. Mais ceci est un DON, un OCTROI VOLONTAIRE, par conséquent VARIABLE, RÉVOCABLE, et non pas une INSTITUTION, un FAIT LÉGAL et acquis virtuellement aux classes pauvres.

Ce n'est pas une AUMÔNE que nous demandons pour elles, c'est un DROIT RECONNU ; car il nous semble que l'indigence a aussi ses droits.

Il est au moins étrange que la France, qui devrait marcher à la tête de la civilisation, ne fasse point jouir les classes les plus nombreuses et les plus laborieuses de la société des charitables avantages qui leur sont acquis chez presque toutes les nations de l'Europe.

En Hollande, en Sardaigne, dans presque toutes les légations d'Italie, les pauvres, ainsi qu'on va le voir, sont mille fois mieux traités qu'en France sous ce rapport.

Le document suivant, traduit du Code hollandais, vient de nous être communiqué par l'un des avocats les plus distingués d'Amsterdam. On ne peut qu'admirer une telle législation.

Extrait du Code de procédure civile néerlandais relatif aux classes pauvres.

« Art. 855. Toutes personnes, soit demandeurs, soit défendeurs, en fournissant la preuve qu'elles sont hors d'état de payer les frais d'un procès, peuvent obtenir du juge qui doit connaître de l'objet du procès l'autorisation de plaider SANS FRAIS.

« Art. 856. Cette autorisation se demande par requête écrite sur papier NON TIMBRÉ ; et, si la requête est adressée à une cour ou à un tribu-

nal d'arrondissement, elle est signée par un avoué désigné à cet effet, au besoin, par le président.

« Art. 857. Cette requête contiendra le résumé des faits et une indication sommaire des arguments sur lesquels est fondée la demande ou la défense de l'exposant.

« Art. 858. Cette requête sera accompagnée d'un certificat de l'indigence de l'exposant, délivré par le chef de l'administration du lieu de son domicile.

« Art. 859. La cour ou le tribunal ordonne, par simple disposition, la citation de la partie adverse devant deux juges-commissaires, et désigne, selon l'importance de la cause, un avoué, ou bien un avocat et un avoué, pour l'assister à l'audience.

« Art. 860. La demande, ainsi que l'ordonnance du juge, seront, à la requête de l'exposant, signifiées par huissier ET SANS FRAIS à la personne ou au domicile de la partie adverse. Cet exploit sera enregistré GRATIS et EXEMPT DU DROIT DE TIMBRE.

« Art. 861. Si la partie adverse ne comparaît pas devant les commissaires, la cour ou le tribunal, sur le rapport de ces commissaires, examinera si l'exposant a suffisamment prouvé son indigence ; elle accorde, dans ce cas, l'autorisation demandée, à moins que le juge ne considère la demande ou la défense au fond dénuée de tout fondement.

« Art. 862. Si la partie adverse comparaît, elle peut s'opposer à ce que l'autorisation soit accordée en prouvant que les assertions de l'exposant sont sans fondement. Ces preuves doivent se faire, quant aux faits, par des documents concluants, et, quant au droit, par une disposition expresse de la loi.

« Art. 863. La partie adverse peut également fonder son opposition sur le manque ou sur l'insuffisance du certificat d'indigence, ou bien sur l'indication des moyens pécuniaires suffisants de la part de l'exposant.

« Art. 864. Sur le rapport des juges-commissaires, la demande de l'exposant est accueillie ou refusée. Si elle est accueillie, on désigne pour l'ASSISTER GRATIS un avoué, ou un avocat et un avoué, si déjà il n'y a été pourvu.

« Art. 865. Si celui qui a obtenu de plaider sans frais a succombé en première instance, il ne pourra plaider sans frais en appel ou en cassation sans y être autorisé de nouveau. S'il a gagné son procès en première instance, il n'a pas besoin de nouvelle autorisation pour plaider sans frais en appel ou en cassation. Sur sa requête, il lui sera seulement désigné un nouvel avocat et un nouvel avoué.

« Art. 866. Tous exploits devront se faire par un huissier domicilié dans le canton, ou, à son défaut, par l'huissier d'un canton voisin.

« Art. 867. Le jugement qui accueille la demande de plaider sans frais et tous les actes qui l'ont précédé SONT EXEMPTS DE TIMBRE ET SERONT ENREGISTRÉS GRATIS. AUCUN SALAIRE D'HUISSIER, D'AVOUÉ ET D'AVOCAT NE POURRA JAMAIS DE CE CHEF ÊTRE PORTÉ EN COMPTE NI A L'EXPOSANT NI A LA PARTIE ADVERSE.

« Art. 868. Si la demande de plaider sans frais est accueillie, tous les actes produits par le plaideur sans frais seront visés pour timbre et enregistrés en DÉBET, tous droits de greffe et d'amendes judiciaires, dus de ce chef, seront également mis en DÉBET, et le plaideur sans frais ne SERA JAMAIS TENU DE PAYER aucun salaire aux avocat, avoué et huissier qui lui auront été adjoints.

« Art. 872. Lorsque les indigents, en dehors d'un procès proprement dit, ont besoin d'une autorisation judiciaire, d'une approbation ou de toute autre ordonnance sur requête, ils peuvent adresser leur requête écrite sur papier NON TIMBRÉ, en y joignant un certificat d'indigence. Dans ce cas, la réponse ou l'ordonnance leur sera délivrée LIBRE DE TIMBRE, DE DROIT D'ENREGISTREMENT ET SANS AUCUNS FRAIS.

« Art. 873. Dans ce cas, et si les indigents ne sont pas munis d'avoué, il leur en sera désigné un par le président.

« Art. 874. Les bureaux de bienfaisance, les administrations d'institutions charitables et des églises des divers cultes peuvent également, et de la même manière, obtenir de plaider sans frais, sans être tenus de produire des certificats d'indigence.

« Art. 875. Les décisions des cours, tribunaux et justices de canton (de paix), relativement à l'admission de plaider sans frais, ne sont pas sujettes à appel. »

Le document suivant est relatif aux institutions de certains Etats d'Italie :

« Dans les Etats du duché de Modène et dans les légations des Etats romains, où toutes les lois civiles et criminelles protégent et favorisent les riches et les nobles, il y a cependant une institution fort belle.

« Il arrive très-fréquemment que des pauvres ont besoin de faire valoir leurs droits, et se trouveraient dans la nécessité de les abandonner faute de moyens pécuniaires, s'ils devaient payer les taxes prescrites, les rétributions aux avocats et les dépenses du papier timbré.

« Il y a, dans lesdits Etats, une institution très-charitable, c'est-à-dire qu'il existe auprès des tribunaux des avocats reconnus, qu'on appelle AVOCATS DES PAUVRES, lesquels sont autorisés à faire les actes SUR PAPIER LIBRE, AVEC EXEMPTION DE TOUTE TAXE, et obligés d'agir SANS RECEVOIR AUCUNE RÉTRIBUTION. Les places d'avocats des pauvres sont très-recherchées, particulièrement par les jeunes avocats qui commencent leur carrière.

« Le malheureux qui veut jouir du bénéfice de la susdite loi n'a qu'à produire au tribunal civil un certificat d'indigence délivré par le curé et visé par le maire de l'arrondissement ou de la commune. »

A propos d'institutions philanthropiques, on nous communique cette autre note.

Que l'on compare les intérêts énormes que le Mont-de-Piété, en France, exige des malheureux, et la charitable générosité avec laquelle ces établissements sont administrés dans plusieurs Etats d'Italie :

« Il y a dans toutes les villes d'Italie des Monts-de-Piété. L'intérêt fixé par les lois est de 6 pour 100 pour les GRANDS MONTS-DE-PIÉTÉ, et de 5 et 4 pour 100 pour les petits. Ceux-ci servent absolument aux pauvres, parce qu'on n'y fait que de petits prêts. Dans plusieurs villes commerçantes, les lois qui règlent les intérêts de l'argent permettent, à titre de commerce, de porter les intérêts à 8 et même à 10 pour cent ; mais JAMAIS LES INTÉRÊTS SUR LES PRÊTS DES MONTS-DE-PIÉTÉ NE DÉPASSENT 6 POUR 100. On conçoit facilement cette mesure d'équité et de moralité pour les établissements de bienfaisance.

« Il y a dans plusieurs villes d'Italie des Monts-de-Piété tout à fait GRATUITS (dans lesquels on prête sans intérêts) ; entre autres celui qui existe à la Mirandole, duché de Modène. Non-seulement cet établissement prête sans intérêts, mais il tient pendant cinq ans (y compris l'accumulation des intérêts à 5 pour 100) à la disposition des emprunteurs ou héritiers l'excédant qu'on a retiré de la vente aux enchères des objets engagés. Lorsque ce délai de cinq ans est expiré, il y a prescription ; mais les sommes abandonnées ne tombent pas dans le domaine de l'établissement : elles servent à former des dots pour de pauvres filles indigentes, parmi lesquelles on donne la préférence aux orphelines. »

A M. LE RÉDACTEUR DU JOURNAL DES DÉBATS.

Monsieur,

A propos d'un chapitre des *Mystères de Paris*, dans lequel j'essayais de prouver par l'exposition d'un fait dramatisé que LES PAUVRES NE POUVAIENT PRESQUE JAMAIS JOUIR DU BÉNÉFICE DE LA LOI CIVILE, j'ai reçu les réclamations de plusieurs magistrats et officiers judiciaires.

Tout en m'encourageant avec une bienveillance sympathique, dont je suis aussi touché que reconnaissant, à persévérer dans la tâche que j'ai entreprise, ils m'engagent à écarter de mes assertions tout ce qui, en paraissant exagéré, pourrait diminuer la portée morale qu'ils reconnaissent à mon livre.

Permettez-moi, monsieur, de répondre à ce passage d'une lettre que M. ***, président d'un tribunal civil du ressort de la cour royale de Nancy, m'a fait l'honneur de m'écrire, ce passage résumant pour ainsi dire les diverses objections qui m'ont été adressées :

« Vous dites, monsieur, que la justice civile est TROP CHÈRE POUR LES PAUVRES GENS. Je crois que, dans son malheur, la femme dont vous peignez la triste situation avait un abri sûr contre la brutalité, les persécutions et les désordres de son mari : il lui suffisait de déposer sa plainte au parquet de M. le procureur du roi ; des poursuites auraient été dirigées par ce magistrat au nom de la vindicte publique ; et la répression eût été prompte et efficace, sans qu'il en coûtât rien à l'épouse ; le mari pouvait être puni, la femme protégée. Avec le jugement obtenu en police correctionelle contre son mari, pour délit de coups volontaires, elle avait la faculté d'intenter ensuite une action en séparation de corps pour sévices, et sa demande eût été nécessairement ACCUEILLIE A TRÈS-PEU DE FRAIS... car ici l'audition des témoins au civil devenait inutile : la seule production du jugement motivait la séparation. »

Nous reconnaissons tout ce qu'il y a de juste dans cette observation ; mais nous croyons que le vice que nous avons signalé n'en subsiste pas moins.

En effet, LA FEMME EST TOUJOURS OBLIGÉE D'INTENTER UNE ACTION EN SÉPARATION DE CORPS ; or, quoique cette demande soit accueillie A TRÈS-PEU DE FRAIS, ces frais n'en sont pas moins si exorbitants relativement à la condition du pauvre, qu'il lui devient matériellement IMPOSSIBLE de profiter du bénéfice de la loi.

Nous avions, d'après des autorités irrécusables, porté le chiffre de la somme nécessaire pour payer les frais d'une demande en séparation de corps à 4 ou 500 francs : en admettant que ces frais soient réduits de moitié, par la production du jugement obtenu en police correctionnelle pour sévices et violences, il restera toujours 200 francs de frais, 100 même si l'on veut... Eh bien! ceux qui connaissent la position des classes ouvrières diront comme nous que 100 francs est une somme non pas difficile, mais IMPOSSIBLE A RÉALISER, pour une mère de famille qui, gagnant à peine trente sous par jour, est obligée d'entretenir et de nourrir elle et ses enfants avec cette somme.

Pour réaliser 100 francs, il lui faudrait NE PAS VIVRE, elle et sa famille, pendant plus de deux mois.

Un officier judiciaire nous a objecté qu'un magistrat pouvait, préventivement et en vertu de son pouvoir discrétionnaire, ordonner d'expulser un mari violent et débauché du domicile conjugal.

Soit : ceci est une mesure transitoire ; mais la SÉPARATION LÉGALE, efficace, définitive, ne peut s'obtenir que par un jugement ressortissant d'un tribunal civil, et, nous le répétons, nous le prouvons, il est impossible aux pauvres de subvenir aux frais de ce jugement.

Nous convenons de notre peu d'autorité comme légiste ; c'est le seul bon sens qui nous a toujours guidé dans nos nombreuses observations critiques : laissons parler un magistrat, auteur d'un noble et beau livre où respire la plus touchante, la plus intelligente philanthropie, unie à un sentiment religieux d'une haute élévation (1).

« Les pauvres ont le droit de plaider ; mais devant les tribunaux civils il ne s'agit pas d'avancer 15 francs. Pour lancer une assignation, les frais sont énormes ; peu de procès coûtent moins de 50 francs ; il s'agit donc, pour le journalier, du prix de vingt-cinq journées de travail, c'est-à-dire que PENDANT VINGT-CINQ JOURS IL NE DONNERA PAS DE PAIN A SA FAMILLE, ou grèvera son avenir d'un passif qu'il payera Dieu sait quand. Que fera-t-il? Il ira chez le juge de paix, qui citera les parties par lettres ; le défendeur ne se rendra pas devant le magistrat, l'ouvrier sera obligé de le faire assigner, c'est-à-dire qu'il faudra qu'il fasse l'avance des fonds nécessaires : indigence trouve peu de crédit. Si le journalier ne peut faire valoir ses droits, le débiteur abusera de cette misérable position ; il ne le payera pas, ou le réduira à subir des transactions désastreuses. »

Et plus loin (page 274) :

« Si l'ouvrier maltraite sa femme, s'il passe sa vie dans les cabarets et dans les maisons de débauche, s'il force sa compagne à travailler seule pour les faire vivre tous deux, s'il la CONTRAINT DE SE PROSTITUER AU PROFIT DE LA COMMUNAUTÉ, qui défendra cette malheureuse contre son infortune? Elle gagne 75 centimes à 1 franc par jour. »

Nous le répétons ; si modérés que soient les frais de justice civile, ils sont matériellement inabordables aux classes pauvres.

Dans le même chapitre, nous tâchions de peindre les douleurs et l'effroi d'une malheureuse mère qui craint de voir son mari chercher un lucre infâme dans la prostitution de sa propre fille.

On nous écrit à ce sujet :

« Quant au projet de prostitution ou d'excitation à la débauche du père envers sa fille, il convient aussi de se pénétrer des dispositions de l'article 334 du Code, et vous serez convaincu, monsieur, que la société n'est pas désarmée en présence de si monstrueux attentats, et la prévoyance du législateur ne pouvait aller plus loin. »

A ceci, je me permettrai de répondre qu'ainsi que je l'ai prouvé :

Le père est admis à faire inscrire sa fille AU BUREAU DES MOEURS, sur le registre de la prostitution ; le mari a le même pouvoir sur sa femme.

Enfin, je citerai les passages suivants du livre de M. Prosper Tarbé :

« ..... Aujourd'hui, si une jeune fille de ONZE ANS ET DEMI (et Dieu sait quelle raison, quelle expérience on peut avoir à cet âge!) est victime d'une séduction, si sa mère éplorée vient demander justice aux magistrats, on lui demande s'il y a eu publicité ou violence ; et, si cette malheureuse répond négativement, on ne PEUT RIEN pour son cœur de mère profondément outragé, rien pour sa pauvre fille corrompue, déshonorée avant d'être femme, rien pour la société, qui voit avec indignation toutes les lois de la morale indignement méconnues. (Page 114).

« Longtemps j'ai refusé de croire à l'inceste ; ce me semblait une fiction faite pour la tragédie... mais la vie judiciaire tue une à une toutes les illusions du cœur... Que de pauvres mères sont venues conter en pleurant qu'elles avaient pour rivales leurs propres filles!... D'autres se disent victimes des brutales amours de leurs fils... Faut-il dire que quelquefois j'ai vu le père et la fille maltraiter la mère et la chasser honteusement de sa propre maison pour y goûter en paix, si Dieu le permettait, leurs coupables amours!.. Et lorsque ces misères sont connues d'un procureur du roi, LA LOI LE CONDAMNE A L'INACTION... Oh! c'est alors qu'on sent combien est vicieuse une législation qui laisse à la justice de Dieu le soin de punir des actes qui font tant de mal sur la terre!

« A la société qui demande vengeance, aux bonnes mœurs, à la religion, à la nature qui s'indignent, au malheureux qui pleure et vient demander justice et secours, l'homme de la loi doit répondre : JE NE PEUX RIEN... JE NE FERAI RIEN.

« Qu'on ne me dise pas que le ministère public peut faire des remon-

(1) *Travail et Salaire*, par M. Prosper Tarbé, substitut du procureur du roi à Reims. Paris, 1841.

trances. Nul n'est censé ignorer la loi, cet adage est une vérité, et l'on sait bien maintenant répondre aux reproches du parquet : — La loi ne le défend pas, de quoi vous mêlez-vous ? » (Pages 120 et 121.)

La loi étant impuissante à réprimer l'inceste, comment, je le demande, atteindra-t-elle le père qui, usant de son droit de chef de la communauté, poussera sa fille au déshonneur, afin de profiter du prix de la honte de cette malheureuse ?

Veut-on un autre exemple de l'impossibilité où sont les classes pauvres de jouir du bénéfice de certaines lois civiles ?

Voici un fait qui s'est passé le 8 de ce mois :

Une rixe s'engage entre deux hommes ; l'un reçoit un coup dangereux, dont il meurt.

Je lis dans le journal qui rend compte des assises (1) :

« ..... On introduit la veuve de la victime, jeune femme de vingt-cinq ans, vêtue en grand deuil, et d'une pâleur mortelle.

« *Demande.* — Avant de s'aliter, votre mari n'était-il pas venu au parquet de M. le procureur du roi pour porter plainte et pour déclarer qu'il se portait partie civile ?

« *Réponse.* — Oui, monsieur le président ; il voulait s'assurer, pour éviter d'aller à l'hospice, qu'il serait en état de payer son médecin en demandant des dommages et intérêts, car il ne doutait pas qu'il allait faire une maladie (en suite du coup qu'il avait reçu) ; mais, comme on lui demanda de DÉPOSER D'ABORD UNE SOMME QUE NOUS N'AVIONS PAS, NOUS AUTRES PAUVRES GENS, IL FALLUT RENONCER AU BÉNÉFICE DE LA LOI ; et je vous le dis, messieurs, quelque temps après mon mari mourut à l'hôpital.

« La pauvre veuve se met à pleurer.

« M. LE PRÉSIDENT, *avec bonté.* — Venez, madame, venez vous asseoir au pied de la cour, à côté de votre avocat... »

Je le répète, ceci s'est passé hier...

J'avais dit, dans le même chapitre des *Mystères de Paris*, qu'au moins l'exécution capitale était infligée GRATIS...

On m'écrit à ce sujet :

« Voici, monsieur, ce qui est arrivé dans une ville du département de l'Oise, où j'ai une maison de campagne : un homme fut condamné à mort par la cour d'assises ; il fut exécuté. Eh bien ! monsieur, LES FRAIS D'EXÉCUTION FURENT TELS QUE SA MALHEUREUSE VEUVE FUT OBLIGÉE DE VENDRE SA VACHE ET SA PETITE MAISON POUR Y SUBVENIR...

« Ce fut grâce à une souscription ouverte par moi dans le pays, et généreusement remplie par nos braves paysans, que la pauvre femme dut de ne pas mourir de faim. »

. . . . . .

Je n'aurais pas, monsieur, de nouveau soulevé ces questions sans les réclamations que je viens de signaler ; l'extrême bienveillance dont elles étaient empreintes, l'autorité morale que leur donnaient le caractère et la position des personnes qui ont bien voulu me les adresser, motivaient cette réponse, ou plutôt cette preuve de déférence, toujours et seulement due à une critique loyale, intelligente et sérieuse... C'est pour cela qu'il ne me convient pas de répondre aux attaques dont les *Mystères de Paris* ont été hier l'objet à la tribune de la chambre des députés.

Permettez-moi, monsieur, de le répéter encore en terminant cette lettre : Oui, il est d'utiles, de grandes, d'importantes réformes à introduire dans certaines parties de la législation ; et pour revenir au sujet précédent :

Le jugement de police correctionnelle qui condamnerait un homme accusé de violences graves envers sa femme ne pourrait-il pas, A LA DEMANDE DE LA FEMME DONT LA PAUVRETÉ SERAIT CONSTATÉE, ENTRAÎNER VIRTUELLEMENT ET SANS FRAIS LA SÉPARATION DE CORPS ?

(1) *Bulletin des Tribunaux*, 8 juin 1843. Cour d'assises, présidence de M. Bresson.

Je livre cette proposition à l'examen des gens spéciaux.

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance, etc.

EUGÈNE SUE.

Paris, le 13 juin.

AU MÊME.

Monsieur,

Je reçois d'un haut fonctionnaire diplomatique français en Piémont la note suivante, qu'il me fait l'honneur de m'adresser au sujet de l'institution de l'AVOCAT DES PAUVRES. Cette belle institution, fondée en Piémont depuis plusieurs siècles, permet aux indigents d'intenter SANS FRAIS OU DROITS RÉGALIENS TOUTE ESPÈCE D'ACTION JUDICIAIRE TANT AU CIVIL QU'AU CRIMINEL.

Ainsi que je l'ai fait remarquer dans la première de ces notes, cette même législation si charitable et si réellement libérale et démocratique existe en Hollande, dans le duché de Modène et dans la plupart des légations.

Est-il permis d'espérer qu'un jour la chambre des députés, à qui toute initiative appartient, comprendra qu'il est au moins étrange qu'en France les classes pauvres et ouvrières soient incomparablement moins bien traitées que dans les Etats si souvent appelés DESPOTIQUES ?

Il est du moins consolant de constater que des souverains en qui réside la toute-puissance veillent si paternellement, si pieusement aux intérêts des malheureux. En raison même du pouvoir presque absolu dont ils jouissent, ce sont ces princes que l'on doit personnellement glorifier, au nom de l'humanité, d'avoir maintenu ou fondé des institutions si généreuses.

Voici la note sur L'INSTITUTION DE L'AVOCAT DES PAUVRES, qui vous semblera, je l'espère, monsieur, digne d'un vif intérêt :

« L'institution d'un magistrat chargé, aux frais du gouvernement, de la défense des pauvres, tant au civil qu'au criminel, est très-ancienne dans les Etats de Piémont et de Savoie. On a, à ce sujet, une constitution du duc Amédée VIII, qui remonte au quatorzième siècle.

« Voici comment ce service est maintenant organisé :

« Il y a auprès de chaque sénat du royaume (Turin, Chambéry, Nice, Gênes et Casale) un bureau des pauvres qui se compose :

« 1° D'un AVOCAT DES PAUVRES qui très-souvent a le grade de sénateur, avec un nombre proportionné de substituts, selon l'étendue de la juridiction du sénat : ces substituts sont tous avocats, ils font partie de la magistrature et passent ensuite à des places plus éminentes ;

« 2° D'un AVOUÉ DES PAUVRES assisté d'un certain nombre de substituts :

« 3° De quelques secrétaires occupés de la tenue des registres.

« Le bureau des pauvres est d'abord chargé de la défense de tous les criminels ; il a le privilége d'intervenir dans les procès qui se jugent par défaut ; cependant il ne se sert que rarement de ce droit, et dans des cas extraordinaires : car autrement il y aurait lésion de la justice, et ce serait autoriser tous les prévenus à se soustraire aux mesures générales d'arrestation provisoire.

« L'avocat des pauvres intervient aux visites des prisons, qui sont prescrites deux fois par an au sénat.

« Le sénat se réunit dans une salle des prisons, assisté de l'avocat général, du greffier, etc., et là il entend toutes les réclamations des détenus ; l'AVOCAT DES PAUVRES est autorisé à les appuyer et à les soutenir, s'il les juge raisonnables,

« Les prévenus ne peuvent pas refuser le patronage de l'avocat des pauvres. Le gouvernement a dicté cette mesure dans l'intérêt des prévenus, voulant qu'ils soient défendus et bien défendus. Maintenant ils sont libres d'associer à leur défense un autre jurisconsulte.

« Dans les affaires civiles, la partie qui veut être admise au BÉNÉFICE DES PAUVRES présente une requête au président du tribunal dans le ressort duquel elle veut intenter son action; cette requête est communiquée à l'avocat des pauvres, qui rend ses conclusions pour l'admission ou pour le rejet.

« Les conditions d'admissibilité sont : 1° l'INDIGENCE; elle est attestée par un certificat du maire ou de deux conseillers de la commune, légalisé par le juge de paix, qui est obligé de prendre des informations particulières, et d'attester qu'elle résulte de la vérité de ce qui est exprimé dans le certificat; 2° que l'action que veulent intenter les pauvres soit fondée en droit. Sur ce point, la plus grande circonspection est recommandée aux avocats des pauvres, afin que ce qui est un bénéfice pour les uns ne devienne pas un moyen de vexation pour les autres.

« Une fois qu'on est admis au bénéfice des pauvres, il n'y a plus aucuns frais à faire : l'administration de l'enregistrement délivre du papier timbré à débit (A DEBITO). Tous les fonctionnaires publics, compris les notaires, sont obligés de délivrer à l'avocat des pauvres tous les actes qu'il requiert, sauf répétition en cas de succès.

« Si l'affaire doit se plaider dans la ville de la résidence du sénat, pardevant quelque tribunal que ce soit, l'avocat des pauvres instruit et discute lui-même l'affaire; si c'est dans la province, le président du tribunal délègue un avocat et un procureur pour faire les fonctions du bureau des pauvres.

« Dans les procès qui concernent les pauvres, les tribunaux sont autorisés à abréger les délais.

« L'avocat des pauvres, outre son traitement fixe (5,000 francs), perçoit en répétition ses honoraires comme tout autre avocat, en cas de condamnation de la partie adverse aux dépens.

« Quelques clients de mauvaise foi s'étaient permis de transiger sur les frais, et de donner quittance moyennant la moitié ou un quart. La jurisprudence des tribunaux a paré à cet abus indigne, en déclarant que le montant des frais était une créance particulière du bureau des pauvres, qui seul peut libérer le débiteur. Cette jurisprudence, désormais établie, était nécessaire dans l'intérêt du fisc, qui fait l'avance de tous les frais, et nécessaire aussi dans l'intérêt de tous les fonctionnaires publics, qui délivrent copie de leurs actes.

« Pour assister le bureau des pauvres, tous les stagiaires y sont attachés pendant un an. Ceux qui aspirent à entrer dans la magistrature y restent ordinairement pendant plusieurs années, et ils y trouvent l'avantage de voir passer sous leurs yeux grand nombre d'affaires dont autrement ils ignoreraient.

« Tous les règlements qui concernent le bureau des pauvres se trouvent dans les anciennes constitutions du Piémont. Probablement elles seront reproduites, à quelques modifications près, dans le nouveau code de procédure dont on s'occupe. »

Puisse, monsieur, ce nouvel exemple de justice et de charité, emprunté au code PIÉMONTAIS, non moins admirable en cela que le code HOLLANDAIS, inspirer enfin à quelqu'un de nos législateurs la pensée de soulever devant le pays cette grave question... cette question vitale pour les classes pauvres !

EUGÈNE SUE.

Paris, 30 juin.

La lettre suivante, d'un de MM. les magistrats du parquet de Toulouse, a été adressée à M. Eugène Sue, au sujet des *Mystères de Paris*.

Toulouse, le 7 août 1843.

« Monsieur,

« Dans le chapitre II de la 8e partie des *Mystères de Paris*, vous tracez le plan d'une banque destinée à prêter, sans intérêt, à des ouvriers sans travail. Je crois devoir vous faire connaître qu'une institution de ce genre existe déjà à Toulouse, sous le titre de Société de prêt charitable et gratuit, où elle a été autorisée par une ordonnance du roi du 27 août 1828. Fondée par des personnes bienfaisantes, qui ont contribué à son établissement par une souscription de 690 fr. au moins, elle prête sans intérêt et sur gage à des ouvriers d'une moralité reconnue, jusqu'à concurrence de la somme de 500 fr. L'administration municipale a contribué à cette bonne œuvre en affectant dans l'Hôtel-de-Ville un local pour le service de ses bureaux et lui allouant un secours annuel de 1,000 fr. pour ses frais d'administration. Quoique ses moyens d'action ne soient pas aussi étendus qu'on pourrait le désirer, elle contribue toutefois à arracher quelques victimes à la rapacité des usuriers.

« Mais si les ravages de l'usure sont diminués dans la ville de Toulouse par cette institution charitable, sa population pauvre n'en ressent pas moins les tristes conséquences de l'élévation des frais de justice, et de l'impossibilité où se trouve l'indigent d'avoir recours aux tribunaux. Ces inconvénients, que vous avez fait ressortir avec tant de force dans une autre partie de votre ouvrage, appellent hautement une réforme, et nul n'en sent plus l'indispensable nécessité que les magistrats du parquet, appelés trop souvent à être sur ce point les témoins de la douleur de l'indigent, à qui ils ne peuvent offrir que de stériles conseils. Attaché à ces fonctions depuis treize années, combien de fois j'ai appelé de mes vœux une loi qui permit aux pauvres l'accès gratuit des tribunaux ! Cependant notre législation n'est pas complétement muette à cet égard : l'article 75 de la loi du 25 mars 1817 autorise le procureur du roi à poursuivre d'office, sans droits de timbre et d'enregistrement, les rectifications et réparations d'omissions, dans les registres de l'état civil, d'actes qui intéressent les individus notoirement indigents, et cette disposition, que la mauvaise tenue de ces registres dans les campagnes rend d'une application fréquente, épargne à bien des pauvres gens, qui en usent le plus souvent au moment de contracter mariage, c'est-à-dire dans une époque où leurs faibles ressources doivent pourvoir à de nombreuses dépenses, leur épargne, dis-je, les frais d'une procédure qui ne coûterait pas moins de 50 à 60 fr.

« Sans doute on doit se féliciter d'une semblable disposition; mais ne serait-il pas juste qu'elle fût étendue à d'autres cas non moins urgents? Sur ce point on peut citer, indépendamment des exemples pris chez divers peuples d'Italie et que vous avez fait connaître dans le *Journal des Débats*, la législation des Pays-Bas : elle se trouve consignée pour ce pays dans divers lois et arrêtés de 1814, 1815 et 1824, qu'on trouve rapportés dans le *Répertoire de Jurisprudence* de Merlin (v° *Pauvres*, tome XVII, 4e édit.). Il en résulte que les indigents qui justifient de leur position sont admis à plaider dans tous les tribunaux, soit en demandant, soit en défendant, avec exemption des droits de timbre, d'enregistrement, de greffe, d'expédition, et d'honoraires d'avoués et d'huissiers. Ces droits sont toutefois acquittés par la partie qui perd son procès, si elle n'est pas indigente; ainsi la perte pour le fisc n'est pas absolue dans tous les cas.

« Combien il serait à désirer que la France, dont la législation a servi de modèle à ses voisins sur tant de points, leur empruntât à son tour une si philanthropique institution ! Par là se trouverait anéanti un des

griefs que le peuple exprime avec le plus d'amertume contre l'ordre de choses existant ; par là les magistrats ne se verraient pas trop souvent forcés de refuser à un justiciable la justice qu'il réclame et qui lui est due.

« Continuez, monsieur, à faire servir votre voix puissante à signaler d'aussi déplorables lacunes dans notre législation : il est impossible qu'elle ne soit pas enfin entendue de nos législateurs.

« Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de ma haute considération. »

FIN DES MYSTÈRES DE PARIS.

La princesse Amélie.

son.